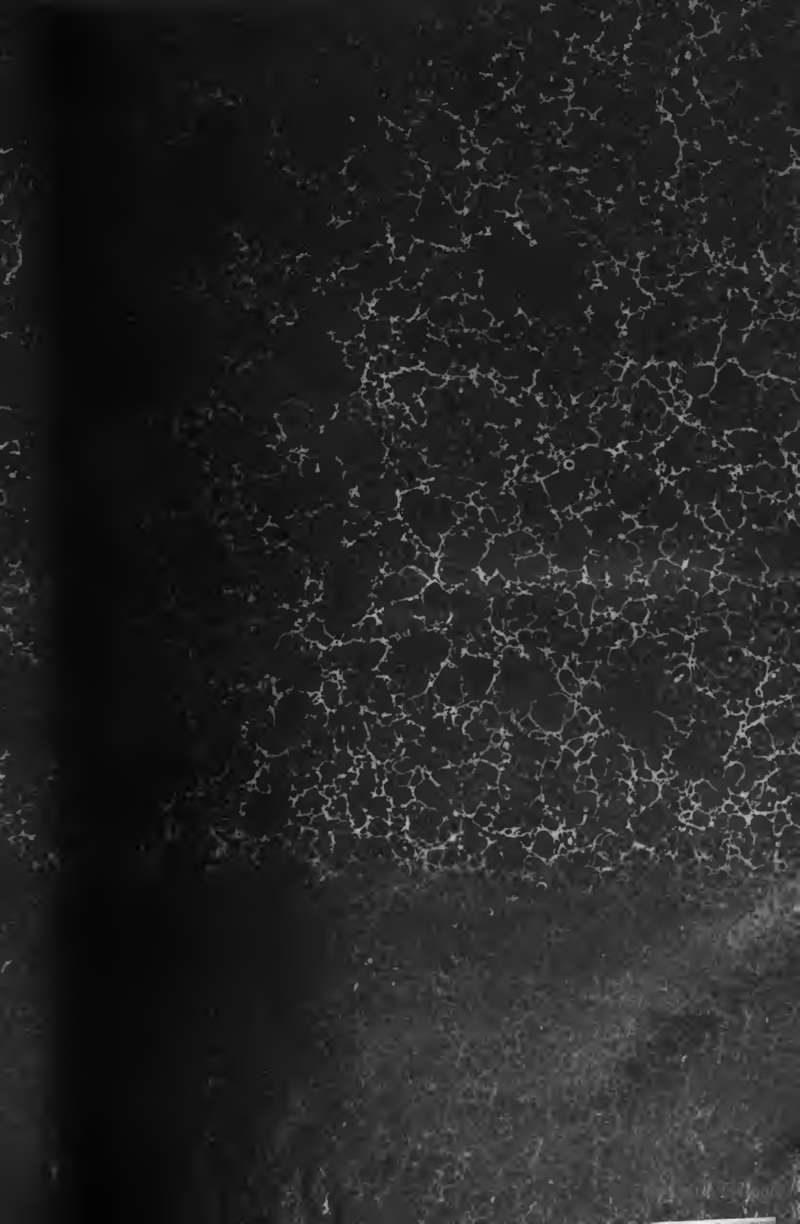






BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

BESANÇON. — IMPRIMERIE DE OUTHENIN-CHALANDRE FILS.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

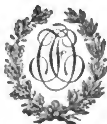
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CONTINUÉE JUSQU'EN 1838.

TOME TROISIEME.







BESANÇON,

OUTHENIN-CHALANDRE FILS, ÉDITEUR,

IMPRIMEUR DE M.gr L'ARCHEVÊQUE.

PARIS,

MÊME MAISON DE COMMERCE,

RUE GÎT-LE-COEUR, N° 4.

—

1839.

BIOGRAPHIE.



FABER (Gilles), carme, mort à Bruxelles en 1506, parut avec distinction dans la chaire, en un temps où le ministère de la parole était avili par le ridicule et le burlesque que les prédicateurs mêlaient aux vérités sacrées. Jean Trithème lui attribue une *Chronique de son ordre*, une *Histoire de Brabant*, des *Commentaires* et d'autres ouvrages.

FABER (Jean), religieux dominicain, surnommé *Malleus hæreticorum*, ou le Marteau des hérétiques, du titre d'un de ses ouvrages, naquit à Leuckerchen en Souabe vers l'an 1470, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire général en 1519; et Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma en 1581 à l'évêché de Vienne, que son zèle contre les hérétiques lui avait mérité. Il mourut en 1541, laissant plusieurs ouvrages d'*histoire*, de *controverse* et de *piété*, Cologne, 1537 et 1541, 3 vol. in-fol. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur, est son *Malleus hæreticorum*, dans lequel les questions controversées sont traitées avec beaucoup de solidité et de chaleur.

FABER (Jean), du même ordre que le précédent, né à Hailbron en 1500, mourut en 1570. On lui attribue: *Enchiridion Bibliorum*, Augsbourg, 1549, in-4; *Fructus quibus dignoscuntur hæretici*, ibid., in-4, ouvrage solide et curieux, où l'on trouve des particularités remarquables touchant Luther; *Libellus quod fides esse possit sine charitate*, ibid., 1548, in-4.

FABER, Favre, ou Lefèvre (Pierre), né en Savoie, fut un des neuf premiers compagnons de saint Ignace de Loyola, et seconda les travaux du zélé fondateur, tant pour l'établissement de la compagnie, que pour le bien général de l'Eglise. Il fit plusieurs courses apostoliques en Italie, en Espagne et en Allemagne, convertit un grand nombre de libertins et d'hérétiques, et répandit l'instruction chrétienne, particulièrement dans les villages et parmi les pauvres. Il mourut l'an 1546.

FABER (Basile), né à Soraw en Silésie l'an 1520, fut recteur du collége d'humanités à Erfort, où il mourut en 1576, et s'est fait connaître par son *Thesaurus eruditionis scolasticæ*, qu'il publia en 1571. Auguste Buchmer, Cellarius, Grævius firent successivement des augmentations à ce dictionnaire, dont les citations sont fort exactes. La dernière édition est de la Haye, 1735, 2 vol. in-fol., 12 à 15 fr. Faber a donné aussi une traduction allemande des remarques latines de Luther sur la Genèse, et fut un des disciples les plus ardents de cet hérésiarque.

FABER (Jean-Ernest), savant professeur de langues orientales et de philosophie, dans l'université de Kiel, ensuite dans celle d'Iéna, était né en 1745 à Simmershausen, dans le duché d'Hildburghausen en Saxe, et mourut à Iéna en 1774. On lui doit: *Descriptio commentarii in septuaginta interpretes*, Gottingue, 1768-69, 2 part. in-4; *Historia mannæ inter Hebræos*, 1770-73, 2 part.; *Programma novum de Messiâ exactis 490 annis post exilium Judæorum babylonicum, nascituro ex Zachariâ*, cap. 3, ℣. 8, 9, 10; *Jesus ex natalium opportunitate Messias*, Iéna, 1772, in-8; *Archéologie des Hébreux*, en Allemand, 1re part., Halle, 1773, in-8. Faber a publié en outre les 2 premiers numéros de la *Nouvelle bibliothèque philosophique*, en allemand, Leipzig, 1774, continuée par J. C. Hennings.

FABERT (Abraham), maréchal de France, naquit à Metz en 1599. Son père, maître échevin de cette ville et fils d'un riche libraire de Nancy, avait été anobli par Henri IV. Il destina son fils au barreau ou à l'Eglise; mais le jeune Fabert, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès l'âge le plus tendre, il s'occupait à différents exercices d'infanterie avec des figures de carton, qu'il faisait mouvoir suivant le commandement Il servit sous le duc d'Epernon dans plusieurs occasions importantes. Il se signala surtout en 1635. On commença dès lors à conter mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable, quoique l'on ne put méconnaître son courage et ses talents. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, et ne se distingua pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siége de Turin, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. « Il » ne faut pas mourir par pièces, dit-il à Turenne et » au cardinal de La Valette, qui l'exhortaient à » cette opération : la mort m'aura tout entier, ou » elle n'aura rien. » En 1654, il prit Stenai. Ses services furent payés par le gouvernement de Sedan, et par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres; il le refusa, ne se trouvant pas en état de produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur. Louis XIV lui répondit, « que le refus qu'il faisait, lui » inspirait plus d'estime pour lui, que ceux qu'il » honorait du collier ne recueillaient de gloire dans » le monde. » Fabert mourut en 1662. On fit des contes sur sa mort, qui, tout étranges qu'ils étaient,

ne laissèrent pas de se répandre, et trouveront encore quelques partisans dans ce siècle philosophe. On avait imaginé qu'il était sorcier; on prétendit que le diable l'avait enlevé. Ce qui a pu accréditer ces bruits, c'est que le maréchal Fabert avait du goût pour l'astrologie judiciaire, et d'autres curiosités vaines ou dangereuses. (*Voy.* FAUSTUS, LUXEMBOURG, PHILIPPE D'ORLÉANS, etc.) Le P. Barre, chanoine de Ste.-Geneviève, a publié sa *Vie* en 1752, 2 vol. in-12. Il y a des choses curieuses, mais trop de minuties et de détails étrangers au maréchal. Voici un trait qui fait l'éloge de son caractère. Les troupes de Galas, général de l'empereur, ayant pénétré en Champagne, manquèrent de vivres. Les généraux français les ayant obligées de se retirer, elles tuèrent dans leur retraite tous ceux qui leur en refusèrent. Fabert, qui les poursuivait, entra dans un champ abandonné et couvert d'officiers et de soldats autrichiens blessés et mourants. Un français qui avait l'âme féroce, dit tout haut: « Il faut achever ces malheureux, qui ont massacré nos camarades dans la retraite de Mayence. — Voilà le conseil d'un barbare, reprit Fabert, cherchons une vengeance plus noble. » Aussitôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avait apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mézières, où, après quelques jours de soin, la plupart recouvrèrent la santé. Le père du maréchal Fabert est auteur des *Notes sur la Coutume de Lorraine*, 1657, in-fol.

FABIEN (saint), Romain ou Italien, monta sur la chaire de Saint-Pierre après Anthère, en 336. Il bâtit plusieurs églises dans les cimetières où reposaient les corps des martyrs. Il envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Evangile; mais plusieurs auteurs datent la première mission des évêques envoyés en France, du pontificat de saint Clément. Saint Fabien mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de Dèce, en 250, après un pontificat de 14 ans, 1 mois et 10 jours. On lui attribue des *décrétales* qui sont visiblement supposées.

FABIOLE (sainte), dame romaine, célèbre par ses vertus, surtout par sa charité et sa pénitence, dont saint Jérôme fait le plus beau et le plus touchant éloge dans son *Epitaphium Fabiolæ*. Sa vie fournit une preuve décisive contre ceux qui soutiennent la dissolubilité du mariage en cas d'adultère. Cette femme illustre, après s'être séparée d'un mari adultère, en avait épousé un autre. Les lois civiles, dont plusieurs émanées des empereurs païens subsistaient encore dans le code impérial, paraissaient autoriser ce second mariage. Mais Fabiole ne tarda pas à reconnaître son erreur et sa faute; elle en fit le jour même de Pâques une pénitence éclatante, à la vue de tout le peuple romain. Il ne se trouva, ni dans cette capitale du monde, ni dans tout l'empire, de théologien qui prétendit ou justifier le mariage ou blâmer la pénitence. L'opinion de Launoy n'était donc pas connue alors parmi les chrétiens. Et qu'on ne dise pas que c'est pour être précisément contraire aux lois ecclésiastiques que ce mariage fut réprouvé: car il le fut comme formellement contraire à la doctrine de l'Evangile: *Putabat*, dit saint Jérôme, *à se virum justè dimissum*, NEC EVANGELII RIGOREM NOVERAT, IN QUO NUBENDI UNIVERSA EXCUSATIO, VIVENTIBUS VIRIS FOEMINIS AMPUTATUR.... *Aliæ sunt leges Cæsarum, aliæ Christi: aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit* (Hier. *Epist. Fabiolæ*). Qu'on juge après cela ou de l'ignorance ou de la mauvaise foi des écrivailleurs qui, dans ces dernières années, ont osé se servir de l'exemple de Fabiole pour autoriser le divorce! Cette sainte mourut à Rome, vers l'an 400. « Rome, dit saint Jérôme, était un champ trop étroit pour sa grande charité. Elle s'élançait dans les îles, et parcourait les rivages de la mer, tantôt en personne, tantôt par les ministres de ses bienfaits. » *Augusta misericordia ejus Roma fuit. Peragrabat insulas; et reconditos curvorum littorum sinus, vel proprio corpore, vel transmissa munificentia circuibat.*

FABIUS MAXIMUS RULLIANUS (Quintus) est le premier de la famille des Fabiens qui fut honoré du titre de *Maximus*, pour avoir ôté au petit peuple la disposition des élections. Général de la cavalerie, l'an 324 avant J.-C., il força le camp des Samnites et remporta une victoire complète. Le dictateur Papirius, fâché qu'il eût donné la bataille contre son ordre, voulut punir sa désobéissance; mais le peuple romain et l'armée obtinrent sa grâce. Fabius fut cinq fois consul, deux fois dictateur et une fois censeur. Il refusa cette charge une seconde fois, disant que c'était contre la coutume de la république. Il triompha des Apuléiens et des Lucériens, puis des Samnites, et enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans. Ce fut lui qui régla que les chevaliers romains, montés sur des chevaux blancs, iraient, le 15 juillet, depuis le temple de l'Honneur jusqu'au Capitole.

FABIUS (Quintus-Maximus-Verrucosus), surnommé *Cunctator* ou le *Temporiseur*, un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, fut élevé cinq fois à la dignité de consul. Pendant son premier consulat, l'an 233 avant J.-C., il défit les Liguriens. Sa patrie, réduite à l'extrémité après la bataille de Trasimène, eut recours à lui; on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre Annibal. Il voulut le fatiguer par des marches et des contre-marches, sans jamais en venir aux mains. Ces ruses lui méritèrent le nom de *Temporiseur*. Les Romains, mécontents de ces remises, dont ils ne pénétraient pas la finesse, le rappelèrent sous prétexte de la faire assister à un sacrifice solennel, et donnèrent la moitié de son autorité à son lieutenant Minutius Rufus, homme aussi ardent que Fabius était réservé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuscade, son sage général le tira de ce péril. Minutius, pénétré de reconnaissance envers son libérateur, lui remit ses troupes, content d'apprendre sous lui à vaincre et à commander. Fabius combattit avec sa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de *Bouclier de*

Rome. Après la bataille de Cannes, il lassa tellement les troupes d'Annibal, qu'elles ne furent plus en état de se défendre contre les Romains. Il reprit Tarente sur le général carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, et le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'Annibal ayant appris la ruse que Fabius avait employée pour se rendre maître de Tarente, il s'écria plein d'étonnement : « Quoi, les Romains ont donc aussi » leur Annibal! » Ce dernier tenta vainement d'attirer le romain au combat. Il lui fit dire un jour : « Si Fabius est aussi grand capitaine qu'il veut » qu'on le croie, il doit descendre dans la plaine » et accepter la bataille. » Fabius répondit froidement : « Si Annibal est aussi grand capitaine qu'il » le pense, il doit me forcer à la donner. » Cet homme illustre mourut quelques années après, âgé de près de cent ans, si l'on en croit Valère-Maxime, l'an 204 avant J.-C. C'est de lui qu'Ennius a dit :

Unus homo nobis cunctando restituit rem;
Non ponebat enim rumores ante salutem.

FABIUS PICTOR, le premier des Romains qui écrivit l'*Histoire de sa patrie*, vivait vers l'an 223 avant J.-C. L'ouvrage que nous avons sous son nom est une pièce supposée, et du nombre de celles qui ont été publiées par Annius de Viterbe. Ceux de cette famille prirent le nom de *Pictor*, parce que celui dont ils descendaient, avait fait peindre les murs du temple de la Santé.

FABRE (Jean-Claude) naquit à Paris en 1668. Il entra chez les PP. de l'Oratoire et y professa avec distinction. Une édition du *Dictionnaire de Richelet*, dans laquelle il inséra plusieurs articles sur les matières de théologie, et des satires odieuses dictées par l'esprit de parti, l'obligea de sortir de sa congrégation. Il y rentra en 1715, et y mourut en 1753. Il avait prêché avec quelques succès, et son esprit se pliait facilement à tous les genres d'études. On a de lui : l'édition citée du *Dictionnaire de Richelet*, revue, corrigée et augmentée, Lyon, 1709, sous le titre d'Amsterdam, 2 vol. in-fol., 8 à 10 f.; un petit *Dictionnaire latin et français*, in-8, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, et dont on a fait plusieurs éditions; une *traduction des OEuvres de Virgile*, avec des *dissertations*, des *notes* et le texte latin, Lyon, 1721, 3 vol. in-12, et 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche et prolixe, n'est guère au-dessus de celle de Martignac; une *Continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, depuis 1414, jusqu'à l'an 1595, en 16 vol. in-4 et in-12. Il l'avait poussée beaucoup plus loin; mais les deux derniers tomes ayant été changés en quantité d'endroits par des mains étrangères, et lui ayant d'ailleurs été défendu de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. Le continuateur est bien inférieur à l'auteur qu'il continue, pour l'onction du style et pour le choix des matières, et surtout pour la sagesse et l'éloignement de l'esprit de parti. Il étend avec excès son travail, et mêle à l'histoire ecclésiastique trop d'histoire civile. Ce n'est proprement qu'une compilation écrite d'un style facile, mais sans correction et sans élégance. L'abbé Rondet, qui l'a continuée après lui, a encore plus mal réussi, et donné au fanatisme de la *petite église* un essor plus libre. C'est cependant cette continuation de Fleury, qui est continuellement citée par les compilateurs du jour; le fanatique Fabre, le fanatique Rondet sont sans cesse allégués comme des autorités légales, par des gens même qui veulent avoir des titres à la philosophie. Tel est le sort de l'histoire dans ces jours de subversion et de mensonge; *Entretiens de Christine et de Pélagie sur la lecture de l'Ecriture sainte*, 1718, in-12; la *table* de la traduction française de l'*Histoire* du président de Thou, in-4. Il avait aussi commencé la *table du Journal des savants*, dont il se déchargea peu après sur l'abbé de Claustre, à qui on est redevable de cet ouvrage en 10 vol. in-4.

FABRE D'ÉGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), né d'une famille bourgeoise le 28 décembre 1755, à Limoux, et non à Carcassonne, comme on l'a dit dans plusieurs biographies, reçut son instruction littéraire au collége des doctrinaires, et apprit en outre plusieurs arts d'agrément. Après avoir achevé ses études, il entra dans la congrégation des doctrinaires, et professa les basses classes à Toulouse, où il remporta une *églantine* d'or à l'académie des Jeux floraux; c'est de là que le surnom d'*Eglantine* lui est resté. En 1777, il avait quitté sa congrégation, et il se trouvait à Paris où il composa un poëme : l'*Histoire naturelle, et son étude dans le cours des saisons*, qui parut sous le titre de l'*Etude de l'histoire naturelle*, 1783, in-8. Il joua ensuite la comédie successivement à Maëstricht, à Liége, à Genève, à Châlons-sur-Saône, à Lyon et à Avignon, et il était dans cette dernière ville en 1786, lorsque, poursuivi par des créanciers, il trouva un asile chez les doctrinaires qui y tenaient un collége. En 1787, Fabre d'Eglantine vint à Paris, avec des pièces de théâtre en portefeuille. « Toutes ces pièces ne furent pas jouées, dit Laharpe, » et ce qui put l'être est déjà oublié pour la plus » grande partie depuis longtemps. » Quelques-unes obtinrent cependant alors une certaine vogue, et valurent quelque réputation à l'auteur. Lorsque la révolution éclata, Fabre, qui était doué d'un caractère inquiet et ambitieux, ne pouvait manquer de se prononcer avec chaleur pour elle. Il se lia avec Danton, Lacroix et Camille Desmoulins, prit part à tous les excès de leur parti, notamment à la révolution du 10 août, qu'il avait aussi contribué à provoquer par la publication de quelques pamphlets, et fut membre de la commune provisoire qui s'installa aussitôt après la chute du trône. A l'époque du 2 septembre 1792, il était secrétaire de Danton, et on l'a accusé d'avoir été un des provocateurs du massacre des prisons, d'où il eut soin, dit-on, de faire sortir auparavant sa cuisinière, détenue pour dettes. Nommé député de Paris à la convention, il y professa les opinions les plus révolutionnaires et vota la mort du roi sans appel ni sursis. Membre du comité de salut public, il fit décréter la loi du *maximum* qui anéantit le commerce et l'industrie

en France. Le rapport qu'il prononça pour faire adopter le calendrier républicain (*voy.* ROMME), annonçait une ignorance aussi crasse en astronomie qu'en grammaire. Il déposa contre Brissot et les girondins, et fit arrêter le secrétaire de la guerre Vincent et le général Mazuel, ce qui lui attira la haine d'Hébert, protecteur de ces derniers. Ses liaisons avec Danton, et surtout son faste, le rendirent suspect à Robespierre. Aussi eut-il bientôt à se justifier des dénonciations qui furent portées contre lui; des cris *à la guillotine* interrompirent son discours, et la société des cordeliers déclarait dans le même moment qu'elle lui avait retiré sa confiance. La convention le décréta d'accusation bientôt après, comme falsificateur d'un décret relatif à la compagnie des Indes. Mais son crime véritable était d'avoir hésité un moment à poursuivre la route sanglante dans laquelle il s'était engagé. Les sociétés des Cordeliers et des Droits de l'homme le firent déclarer chef du *modérantisme*, et il fut enfin décrété d'accusation comme complice de la conspiration de l'étranger. Fabre d'Eglantine fut traduit au tribunal révolutionnaire en même temps que Danton, l'un et l'autre accusés par Saint-Just d'avoir tenté de rétablir Louis XVII sur le trône. Condamné à mort après avoir passé plusieurs mois dans sa prison, il fut exécuté, ainsi que Danton et Camille Desmoulins, le 5 avril 1794, et montra peu de fermeté dans ses derniers moments. Fabre d'Eglantine a composé dix-sept comédies dont la plupart n'ont eu qu'un succès de circonstance; le *Présomptueux*, joué en 1790, établit une sorte de rivalité entre Fabre et l'auteur des *Châteaux en Espagne* et de l'*Optimiste*, et telle fut l'origine de la haine que le premier voua à Collin-d'Harleville. Outre les ouvrages déjà mentionnés, on a de lui: *Augusta*, tragédie représentée en 1787; des comédies dont nous citerons: *Les gens de lettres*, ou *le poëte provincial à Paris*, en cinq actes et en vers; *Le Philinte de Molière*, ou la *Suite du Misanthrope*, comédie en cinq actes et en vers, 1790, in-8; *Le Convalescent de qualité*, ou l'*Aristocrate moderne*, comédie en deux actes et en vers, 1791, in-8; l'*Intrigue épistolaire*, comédie en cinq actes et en vers, 1791, in-8, qui n'est, dit Laharpe, qu'une grossière contre-épreuve du *Barbier de Séville*; l'*Héritière*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 5 novembre 1791; *Isabelle de Salisbury*, opéra, 1791; *Le Sot orgueilleux*, comédie en cinq actes et en vers, 1791; *Les Précepteurs*, comédie en cinq actes et en vers, qui ne fut jouée et imprimée qu'en 1799, in-8; elle a été traduite en allemand par madame Kotzebue. On a publié, en 1796, sous le nom de Fabre d'Eglantine, une *Correspondance amoureuse*, *précédée d'un Précis historique de son existence morale, physique et dramatique, et d'un fragment de sa vie, écrite par lui-même*, etc., en 3 vol. in-12. Cette production est aussi dégoûtante par le style que par les principes. Il travailla aux *Révolutions de Paris*, journal publié par Prudhomme, de 1789 à 1793. Il a paru en 1802, sous le titre d'*OEuvres mêlées et posthumes de Fabre d'Eglantine*, 2 vol. in-8 ou in-12, une compilation où se trouvent les ouvrages indiqués, et de plus un poëme de *Châlons*, des satires, des romances, etc., pour la plupart d'une très-grande négligence.

FABRE D'OLIVET (N....) naquit à Ganges, dans le bas Languedoc, le 8 décembre 1768. Elevé dans le protestantisme, il vint à Paris, en 1780, pour apprendre le commerce auquel ses parents le destinaient; mais il ne tarda pas à céder au goût exclusif qui l'entrainait vers les lettres, et publia d'abord des pièces de théâtre, qui, après avoir obtenu quelques succès, sont aujourd'hui tout à fait oubliées. L'étude et la philosophie des langues occupèrent depuis ses méditations. Versé dans un grand nombre d'idiomes anciens et modernes, il a voulu chercher dans leurs origines, et dans leurs premiers monuments, l'explication des mystères de la religion et de ceux de la nature. Ses idées sur cette matière n'ont obtenu que fort peu de crédit. Fabre d'Olivet est mort à Paris, au mois d'avril 1825, dans la 57e année de son âge. On a de lui: *Toulon soumis*, opéra; *Le Sage de l'Indostan*, 1796, en un acte et en vers; *Azalaïs*, ou *le gentil Aimar*, 1800, in-8; *Lettres à Sophie sur l'histoire*, 1801, 2 vol. in-8. C'est le meilleur ouvrage de l'auteur; *Guérison de Rodolphe Grivel, sourd et muet de naissance*, 1811, in-8. Fabre d'Olivet avait cru trouver dans des livres orientaux le moyen de faire parler les muets, d'après une méthode pratiquée par les prêtres de Memphis: il en fit l'essai sur le jeune Grivel, qu'il assura avoir guéri; ce qui éleva une contestation entre lui et MM. Sicard et Prony, qui présentèrent au ministère un rapport sur ce fait. Le livre de Fabre d'Olivet a été réimprimé en 1819 sous le titre de *Notions sur le sens de l'ouïe; Les vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits, pour la première fois, en vers eumolpiques français*, 1813, in-8; *La langue hébraïque restituée, et le véritable sens des mots hébreux, rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, 1816, 3 parties in-8; *De l'état social*, ou *vues philosophiques sur l'état du genre humain*, 1822, 2 vol. in-8; le *Troubadour*, *poésies occitaniques* au 12e siècle, 1804, 2 vol. in-8; *Caïn*, mystère dramatique de lord Byron, traduit en français, Paris, 1823, in-8: le titre de cet ouvrage fut changé en 1824: l'auteur l'intitula alors *Histoire philosophique du genre humain*. Fabre d'Olivet a eu part à la rédaction de la *Bibliothèque des Romans*.

FABRE (Marie-Jacques-Joseph-Victorin), l'un des littérateurs du 19e siècle les plus précoces et les plus célèbres, naquit à Jaujac (Ardèche), en 1785. Il débuta dans les lettres à l'âge de 19 ans par un *Eloge de Boileau* et quelques *pièces de vers*: ses essais furent accueillis par les hommes de lettres les plus recommandables comme l'annonce du plus beau talent; Parny et Ginguené prédirent à l'auteur un avenir de gloire. En 1805, Fabre concourut pour le prix de poésie que l'académie française avait proposé sur l'*Indépendance de l'homme de lettres*: Millevoye remporta la palme; mais la pièce de Victorin Fabre moins travaillée peut-être que celle de

poëte lauréat, reçut un autre genre de récompense presque aussi flatteur : l'académie regretta de n'avoir pas deux couronnes à offrir, et ses vers furent traduits en plusieurs langues étrangères. Dans le concours de l'année suivante, dont le sujet était le *Voyageur*, les deux rivaux furent couronnés à la fois. Victorin Fabre publiait en même temps d'autres ouvrages en vers : on remarqua surtout son discours intitulé de l'*Influence des lumières sur la destinée des empires*. Ce poëte quittait quelquefois sa muse poétique, et adressait ses hommages à la muse de l'éloquence : son talent ne brillait pas moins dans cette nouvelle carrière, et ce fut à l'unanimité et avec enthousiasme que l'académie couronna son *Eloge de Corneille*. Le public ratifia ce jugement, et il n'est presque aucun écrivain de cette époque qui n'ait eu sur ce beau discours l'opinion la plus favorable. Pendant plusieurs mois, et en France, c'est extraordinaire, il ne fut question que de cet Eloge, soit dans les journaux, soit dans les salons. *Voy.* les *Mémoires sur la littérature* par Palissot. Le cardinal Maury, Suard et François de Neuchâteau ont consigné dans leurs écrits leur jugement sur cet ouvrage. Un prix avait été proposé pour le meilleur *Tableau littéraire du 18e siècle*, et ce sujet fut mis plusieurs années de suite au concours. Des hommes du plus grand mérite, notamment de Barante, Eusèbe Salverte, etc., sont entrés dans la lice : quelques-uns ont même fait imprimer leurs ouvrages; Victorin Fabre et Jay furent couronnés. Dans la même séance du mois d'avril 1810, Fabre reçut une autre palme pour son *Eloge de Labruyère*. L'année suivante, il fut couronné pour la sixième fois; ce fut pour une ode *sur les embellissements de Paris*. Indépendamment de ces succès, d'autres prix lui étaient décernés par plusieurs académies de province : celle des *Jeux floraux* lui en accorda un pour son *Ode sur le Tasse*, et celle du *Gard* pour son *Poëme sur la Mort de Henri IV*. Dans l'intervalle Fabre avait fait paraître un assez grand nombre de *pièces de vers*, des *Epîtres*, des *Elégies*, des *Discours philosophiques*, et quelques petits *poëmes* d'après les croyances attribuées aux Calédoniens. Plusieurs de ces pièces furent traduites par des poètes étrangers; toutes eurent en France le plus grand succès. Un homme qui jouissait d'une réputation aussi brillante devait être applaudi partout : Fabre le fut dans la chaire de Laharpe et de Chénier, à l'Athénée de Paris; et quoique ses leçons n'aient point été imprimées, elles ont laissé de profonds souvenirs chez tous ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre. En 1811, Fabre parut encore dans les concours de l'académie, et donna son *Eloge de Montaigne*. C'était, suivant le cardinal Maury, une *grande création oratoire*, suivant Garat, un *chef-d'œuvre*, et, selon l'académie elle-même, cette production était plus forte et mieux écrite que les autres ouvrages du même auteur : cependant Fabre n'eut qu'une *mention honorable*. Le public fut indigné, et les journalistes qui avaient montré le moins de bienveillance pour Fabre, désapprouvèrent hautement ce singulier jugement. On chercha les motifs qui avaient dirigé les académiciens dans cette affaire : on en trouva de politiques et de littéraires. Fabre n'avait pas chanté le héros du jour : son nom était le seul, avec celui de Delille, qui n'ait pas paru dans la *couronne poétique de Napoléon le Grand;* et les jalousies littéraires, la vue ennuyeuse de cette gloire acquise dans un âge où tant d'académiciens ne sont encore que des personnages obscurs, que sais-je? tout ce que l'amour-propre blessé peut exciter dans l'âme si irritable de l'homme de lettres, voilà ce que répétait le public avec malice, et, il faut le dire, avec vérité. Bonaparte avait mieux jugé le talent de Fabre; il ne vit personne qui pût mieux célébrer la gloire militaire de la France que le jeune écrivain qui avait cueilli tant de palmes dans les concours académiques : il le chargea de raconter nos triomphes, devant le cercueil de Bessières : Fabre accepta cet honneur, et tous les cœurs palpitèrent en entendant cette *Oraison funèbre* (cet éloge est resté inédit). Depuis cette époque, Fabre fut en butte à des malheurs multipliés : presque toute sa famille descendit dans la tombe, et il consacra plusieurs années aux soins les plus affectueux qu'il prodigua à ses parents. Pendant quatre ans il resta au chevet du lit d'un frère chéri : ce frère qu'il arracha à la mort par sa tendre affection, il l'avait déjà sauvé, à l'âge de 20 ans, en le retirant, au péril de sa vie, des flots du Rhône où il était englouti. En 1821, Fabre revint à Paris, et en 1824 et 1825, il contribua de sa plume et de sa bourse aux succès du recueil qui parut alors sous le titre de *la Semaine*. Bientôt le chagrin, les fatigues, des ennuis de tous genres minèrent sa santé et abrégèrent ses jours : il est mort en 1831, laissant en portefeuille un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite un vol. de *Fables politiques*, un poëme en quatre chants et en vers de dix syllabes, intitulé la *Tour d'Eglantine*, dont deux fragments ont été publiés au commencement de 1824; un *Songe du Floréal*, in-12, et un grand *Ouvrage de politique*, dont quelques fragments ont été lus à l'Athénée en 1822. On assure que son frère doit faire paraître une édition de ses *Œuvres complètes*. Victorin Fabre appartient par ses écrits littéraires comme par ses opinions politiques et religieuses, à l'école philosophique.

FABRE DE L'AUDE (Jean-Pierre, comte), pair de France, né en 1755 à Carcassonne, était, avant la révolution, avocat à Toulouse. Il en adopta les principes avec modération, et fut nommé successivement commissaire du roi dans le département de l'Aude, procureur-syndic du même département, et commissaire royal près le tribunal de Carcassonne. Proscrit sous le règne de la terreur, il siégea ensuite au conseil des cinq-cents, et s'y occupa principalement de matières financières. Fabre de l'Aude remplit presque constamment pendant quatorze ans, les fonctions de rapporteur des commissions de finances, et s'en acquitta avec honneur. Il s'opposa, en 1796, à ce que le directoire affermât le service des postes aux lettres, et participa au rétablissement des rentes foncières, au mode nouveau d'imposer la propriété, etc. Il est à regretter qu'en 1797, il ait cru devoir proposer le rétablissement de la loterie, et l'impôt sur le sel. Vers la fin du directoire, Fabre

était de la section des *modérés*, qui contribua si activement à la révolution du 18 brumaire. Nommé d'abord tribun sous le consulat, puis président du tribunat, il continua de prendre part à la réorganisation des finances. Chargé en cette dernière qualité de haranguer Napoléon devenu empereur, il s'exprima en ces termes : « Sire, ce nouveau titre n'ajoute rien à votre gloire : il est indépendant de la majesté du trône ; vous ne le devez ni à la force des circonstances, ni au hasard de la naissance, etc. ; » puis s'adressant à l'impératrice : « Les femmes reprennent le rang dont une grossière démagogie les avait écartées, nous ne séparons plus l'épouse de l'époux. » A l'époque de la suppression du corps qu'il présidait, Fabre de l'Aube fut nommé sénateur, comte de l'empire, commandant de la Légion d'honneur, procureur-général près le grand-conseil du sceau des titres, etc. Néanmoins en 1814, il vota pour la déchéance de l'empereur, et fut un des 67 pairs qui votèrent la création d'un gouvernement provisoire. Il indiqua les principales bases constitutionnelles qui furent adoptées pour la déclaration de Saint-Ouen, insista particulièrement pour l'abolition de la confiscation, et vota contre les lois d'exception. Il fit partie, durant les cent-jours, de la chambre des pairs, où il proposa même l'adresse à l'empereur, et s'opposa cependant, après la journée de Waterloo, à ce que Napoléon II fût proclamé. Considéré comme démissionnaire au retour du roi, il ne rentra qu'en 1819 à la chambre haute, où il vota depuis dans le sens constitutionnel. Fabre a succombé en 1832 au choléra-morbus qui, à cette époque, ravageait une grande partie de la France. On a de lui : *Recherches sur l'impôt du tabac, et moyens de l'améliorer*, 1802, in-8, ouvrage dans lequel on trouve l'idée fondamentale qui a présidé à l'établissement des droits réunis ; *Réflexions politiques et morales*, traduites de l'italien, 1817, in-12, avec des notes du traducteur en italien et en français ; *Lettre à mon fils sur ma conduite politique*, 1816, in-8 ; *Opinion sur la compétence et la manière de procéder de la chambre des pairs*, 1822, in-8.

FABRE (François-Xavier), peintre distingué, membre correspondant de l'institut, né à Montpellier en 1766, mort dans cette ville en 1837, fut élève de David et remporta le grand prix de peinture, ayant Girodet pour concurrent. Envoyé à l'école de Rome, il fut obligé de se retirer à Naples d'abord, puis à Florence, à l'époque des troubles de la révolution française. Pendant son séjour dans cette dernière ville, Fabre se lia d'une manière très-étroite avec la comtesse d'Albani, veuve de Charles Stuart, dernier prétendant d'Angleterre, et le célèbre poëte tragique Alfieri. Après la mort de ces deux personnages il revint dans sa ville natale à laquelle il offrit les objets d'arts qu'il avait recueillis dans le cours de ses voyages, et devint le fondateur du musée qui porte son nom. Les principaux ouvrages de Fabre sont : *La mort de Sédécias*, tableau qui lui mérita le grand prix, la *mort d'Abel*, un *saint Sébastien*, *Milon de Crotone*, et une copie du *martyre de saint Pierre*, d'après le Guide. Ce dernier tableau se voit au musée de Lyon.

FABRÉ-PALAPRAT (Bernard-Raymond), chef de la secte moderne des *Templiers*, né à Cahors vers 1770, mourut au mois de février 1838. Après avoir terminé ses études au séminaire de sa ville natale, il fut ordonné prêtre par les constitutionnels, exerça ensuite la médecine ; puis s'étant agrégé à l'ordre des Templiers, on assure qu'il fut sacré évêque, d'abord sous le rit *joannite* par Arnal, et ensuite sous le rit *romain* par l'évêque Mauviel. Nommé en 1804 grand maître des Templiers, Fabré-Palaprat fut longtemps inconnu comme tel ; mais après la révolution de 1830, il chercha à faire du bruit. Ce fut alors qu'il se lia avec l'abbé Châtel, l'ordonna évêque primat de l'église française, puis se brouilla avec lui et ne tarda pas à tomber dans l'oubli après quelques instants d'un succès de scandale. Il avait publié successivement le *Lévitikon*, une *lettre à Mgr. l'archevêque de Paris*, une au rédacteur de l'*Univers religieux*. Ces divers écrits respirent un esprit d'impiété mal déguisé.

FABRETTI (Raphaël), né à Urbin en 1618, mort à Rome en 1700, fut secrétaire du pape Alexandre VIII, chanoine de la basilique du Vatican, et préfet des archives du château Saint-Ange sous Innocent XII. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, et il ne lui manqua rien de ce qui doit faire un habile homme en ce genre : connaissance de l'histoire grecque et romaine, des langues, des critiques, des philosophes ; correspondance avec les savants, etc. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires : *De aquis et aquæ-ductibus Romæ dissertationes*, Rome, 1680, in-4, fig., 4 à 6 fr. ; l'édition de 1788, in-4, est moins estimée ; *De columna Trajani syntagma, etc.*, ibid., 1683 seu 1690, in-fol., fig., 6 à 9 fr. ; *Inscriptionum antiquarum quæ in ædibus paternis asservantur, explicatio, cum emendationibus gruterianis aliquot*, ibid., 1699, in-fol., 10 à 12 fr. Ce livre est regardé comme un trésor pour les savants qui s'occupent de l'antiquité. Fabretti avait un esprit vif, une conception facile et une mémoire excellente. Il aimait l'étude avec passion, et ce qu'il y a de singulier, c'est que loin d'affaiblir son tempérament, qui fut très-faible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia.

FABRI (Honoré), né dans le diocèse de Belley en 1607, jésuite en 1620, professeur de philosophie à Lyon dans sa société, mourut en 1688 à Rome, où il fut longtemps pénitencier. C'était un homme extrêmement laborieux. Il embrassa toutes sortes de connaissances, philosophie, mathématiques, théologie, morale, et il laissa des écrits sur toutes ces matières. On a de lui : *Notæ in notas Wilhelmi Wendrokii* (Wendrock est le nom sous lequel Nicole s'était caché). Ces remarques se retrouvent avec plusieurs autres pièces dans la *grande Apologie de la Doctrine morale de la Société de Jésus*, Cologne, 1672, in-fol., et ensuite mises à l'*index* à Rome ; *Summula theologiæ*, in-4 ; un *Dialogue en faveur de la probabilité*, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican, Rome, 1659, in-8. Le P. Fabri était plus propre pour la physique et les mathématiques, que pour la théologie. Ses écrits dans

le premier genre sont : une *Physique*, en latin, Lyon, 1669, 6 vol. in-4; *Dialogi physici*, ibid., 1669, in-8; *De plantis, de generatione animalium, et de homine*, Paris, 1666, in-4. C'est dans ce traité, page 204, qu'il prouve avoir enseigné la circulation du sang avant que le livre de Guillaume Harvée eût pu tomber entre ses mains; *Synopsis optica*, Lyon, 1667, in-4; *Opusculum geometricum de linea sinuum et Cycloïde*. Il a laissé en outre onze vol. in-4 de manuscrits : ce sont des notes sur l'histoire naturelle de Pline, des apologies, des aphorismes, des parallèles, etc.

FABRICE (André), professeur de philosophie à Sainte-Gertrude à Louvain, conseiller des ducs de Bavière et prévôt d'Ottingen, natif de Hodeige, village du pays de Liége, mourut en 1581. On a de lui : *Harmonia confessionis Augustanæ*, Cologne, 1587, in-fol.; des *Notes* sur le *Catéchisme romain*, et des *tragédies sacrées*.

FABRICE (Guillaume), de Hilden, village de la Suisse, où il naquit en 1560, savant chirurgien dont les *ouvrages* ont été imprimés à Francfort, 1682, in-fol., avec fig., 15 à 18 fr. Il mourut à Berne en 1634.

FABRICIUS (Caïus), surnommé *Luscinus* à cause de la petitesse de ses yeux, fut consul romain l'an 282 avant J.-C., et mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ces victoires était si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats et restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avaient fourni pour la guerre, il lui resta 400 talents, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député deux ans après vers Pyrrhus, il refusa les présents et les honneurs de ce prince, qui voulait corrompre sa fidélité. Ce roi eut bientôt un nouveau sujet d'admiration. Son médecin vint offrir à Fabricius, pour lors consul, d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui payât ce parricide. Le généreux romain renvoya le monstre à Pyrrhus, pour être puni comme il le méritait... Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux et à sa bouche : « Tant que je pourrai commander à toutes » ces parties-là, vos offres me sont inutiles... » Fabricius fut censeur l'an 277 avant J.-C., avec Emilius Papus, homme aussi austère que lui. Le premier avait pour toute argenterie une petite salière, dont le pied n'était que de corne; l'autre un petit plat, pour présenter ses offrandes aux dieux. Les deux censeurs cassèrent de concert un sénateur nommé Cornélius Rufinus, qui avait été deux fois consul et dictateur, parce qu'il avait chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. « Admire qui » voudra, dit Saint-Evremont, la pauvreté de Fa» bricius; je loue sa prudence, et le trouve fort » avisé de n'avoir eu qu'une salière d'argent, pour » se donner le crédit de chasser du sénat un homme » qui avait été nommé deux fois consul, qui avait » triomphé, qui avait été dictateur. » Quoi qu'il en soit de cette réflexion, et des motifs de Fabricius, ce romain vécut et mourut pauvre. Le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public.

FABRICIUS-VEIENTO, auteur latin sous Néron, vers l'an 49 de J.-C., fit des libelles diffamatoires contre les sénateurs et les pontifes, et fut chassé d'Italie pour ses crimes. Tacite remarque que ce Fabricius, étant prêteur, attelait des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron, comme des satires atroces.

FABRICIUS (Théodore), l'un des premiers artisans de la réforme, né en 1501 à Anholt-sur-l'Yssel, dans le comté de Zutphen, de parents pauvres, n'eut pendant longtemps aucun moyen de s'instruire; il fut même obligé de faire subsister sa mère des secours qu'il obtenait de la charité publique. Enfin, à 17 ans, il put commencer ses études à Emmerick; et son zèle et son amour pour le travail lui firent bientôt obtenir des succès rapides. Après avoir terminé à Cologne son éducation, Fabricius passa à Wittemberg, où il devint élève de Luther et de Mélanchthon. Etant revenu dans sa patrie au bout de 4 ans, il ouvrit à Cologne une école d'hébreu; mais comme on ne tarda pas à s'apercevoir que, sous le prétexte d'enseigner cette langue, il cherchait à répandre ses nouvelles erreurs, il fut chassé de la ville. Retiré auprès du landgrave de Hesse (Philippe le Magnanime), le patron des réformés, il fut choisi pour être son aumônier, et devint, en 1536, curé à Allendorf sur la Werra; mais l'aumônier, mauvais courtisan, s'étant avisé de prêcher contre la polygamie, le landgrave, à qui Luther avait permis de prendre deux femmes, non content de lui retirer ses faveurs, le fit mettre en prison et confisqua ses biens. Fabricius recouvra cependant sa liberté quelque temps après, et retourna à Wittemberg en 1543, où il professa l'hébreu et la théologie. En 1544, il fut nommé pasteur de l'église Saint-Nicolas à Zerbst, où son zèle un peu trop tracassier lui attira encore des ennemis. Accusé d'hétérodoxie dans sa secte, il fut plusieurs fois obligé de se justifier. Enfin il termina en 1550 son orageuse carrière. Il a laissé : *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4; *Articuli pro evangelicâ doctrinâ*, ibid.; *Tabulæ duæ, de nominibus et de verbis Hebræorum*, Bâle, 1545; des *Homélies*, des *Sermons* et des *Discours* en allemand. On ne croit pas qu'ils aient été imprimés; un *Abrégé de sa Vie* que Théodore de Hase a inséré dans le premier fascicule de sa *Bibliotheca Bremensis*.

FABRICIUS (George), né à Kemnitz dans la Misnie, en 1516, mort en 1571, a laissé des *poésies latines*, Bâle, 1567, 2 vol. in-8. On y remarque beaucoup de pureté et de naturel. Il a été principalement fort attentif sur le choix des mots. Il n'en emploie aucun dans ses poëmes sacrés, qui ressentent la fable et le paganisme. On a encore de lui : un *Art poétique*, en latin, 1589, in-8; une *Collection des poëtes chrétiens latins*, Bâle, 1564, in-4, 6 à 9 fr : on lui a reproché d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publiait; une *Description de Rome*, 1560, in-8; *Origines Saxonicæ*, Leipzig, 1606, 2 vol. in-fol., 10 à 12 fr. : compilation estimée par les savants. On y trouve les portraits des électeurs

de Saxe, gravés par Wolfg Killian; *Rerum Misnicarum libri septem :* ce sont des annales de la ville de Meissen, réimprimées à Leipzig, 1660, in-4, et remplies de profondes recherches; *Rerum Germaniæ et Saxoniæ volumina duo,* Leipzig, 1609, in-fol., 6 à 7 fr. (*Voy.* pour connaître la liste des ouvrages de Fabricius, le tome 32 des *mémoires* de Nicéron, et dans la *Centuria Fabriciorum.*)

FABRICIUS (François), nommé aussi LEFÈVRE, savant philosophe, né en 1524 à Duren dans le duché de Juliers, vint à Paris au collége de France suivre les leçons de Ramus et de Turnèbe, fut recteur du collége de Dusseldorff en 1550, et mourut en 1573. On a de lui : *Pauli Orosii... Historiarum libri septem,* Cologne, 1582, in-12. Fabricius s'attache, dans ses notes, à déterminer la véritable manière de lire le texte, à indiquer les endroits des historiens profanes, qui ont rapport à ce que dit Paul Orose, et enfin à fixer les points de chronologie. Le P. André Schott en a donné une édition à Mayence en 1615, in-12, avec les notes de Fabricius et celle de Lautius; *In Terentii comœdias annotationes*, Anvers, 1563, in-12; *Ciceronis historia*, Cologne, 1564, in-12; Gronovius y a ajouté des notes, et elle a été insérée par l'abbé d'Olivet à la fin de son édition de *Cicéron*.

FABRICIUS (Antoine), né en 1537, plus connu sous le nom d'*Aquapendente,* sa patrie, fut disciple et successeur de Fallope dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant 40 ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension de cent écus d'or, et l'honora d'une statue et d'une chaîne d'or. Ce savant médecin mourut en 1619, à Padoue, laissant plusieurs ouvrages sur la chirurgie, l'anatomie et la médecine, justement estimés par ceux qui s'appliquent à ces arts utiles. On a de lui : *Opera omnia anatomica*, Leyde, 1737, in-fol., fig.; *Opera chirurgica*, Lugd.-Bat., 1723, in-fol., fig. Fabricius travaillait plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent divers présents, pour récompenser son généreux désintéressement. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inscription : *Lucri neglecti lucrum*.

FABRICIUS (Samuel), né vers la fin du 16e siècle à Eisleben en Saxe, et ministre de Zerbst, est connu par un ouvrage qui a pour titre : *Cosmotheoria sacra,* Francfort-sur-le-Mein, 1625, in-8. Il en a été fait une seconde édition, avec des *Considérations* sur les bienfaits de Dieu, Bâle, 1675. Ce sont des réflexions sur le psaume 104, *Confitemini Domino*, etc. J. Fabricius dit que ces réflexions durent naissance aux *Conciones* du même auteur, sur ce psaume; elles sont divisées en sept livres, qui traitent du monde en général, du ciel, des nuages, de l'air, des anges, de la terre, des eaux, de la pluie, des fruits de la terre, etc. — FABRICIUS (Etienne), ministre à Berne au 17e siècle, a laissé : *Conciones in prophetas minores*, 1641, in-fol.; *Conciones sacræ in Decalogum,* 1649, in-4; *Conciones sacræ in festivitatibus annuis habitæ,* 1656, in-4; *In* CL *Psalmos Davidis et aliorum prophetarum conciones sacræ*, 1664, in-fol.

FABRICIUS (Vincent), poëte allemand, né à Hambourg en 1612, fut successivement conseiller de l'évêque de Lubec, syndic de la ville de Dantzick, bourgmestre et député de cette ville à Varsovie, où il mourut en 1667. Ses charges ne l'avaient pas empêché de se livrer à la poésie latine. Daniel Heinsius l'engagea à publier les fruits de sa muse en 1632, in-12. On en a donné une édition plus complète à Leipzig, 1685, in-8.

FABRICIUS (François), né à Amsterdam en 1663, fut ministre et professeur en théologie dans l'université de Leyde, dont il a été quatre fois recteur. On a de lui plusieurs dissertations recueillies, Leyde, 1727, 5 vol. in-4. Les principales sont : *Christus ecclesiæ fundamentum; Sacerdotium Christi; Christologia Noachica et Abrahamica, seu dissertationes ad selectos textus veteris et novi Testamenti; De fide christiana patriarcharum et prophetarum, etc.* Il a fait aussi imprimer 6 *sermons* en hollandais. Ce savant mourut en 1738.

FABRICIUS (Jean-Albert), né à Leipzig, en 1668, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli et de savant profond. Il avait un esprit facile, une mémoire heureuse et beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où Mayer lui confia le soin de sa bibliothèque. La mort de Vincent Placcius ayant fait vaquer la chaire de professeur d'éloquence de cette ville, Fabricius l'obtint. Cette place le fixa à Hambourg, et il y passa le reste de sa vie chéri et honoré. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importants : la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, et la place de surintendant des églises de la confession d'Augsbourg. Fabricius fut tenté de les accepter; mais les magistrats de Hambourg, plus ardents à le retenir qu'il n'était à les quitter, augmentèrent en 1720 ses gages de 200 écus. Il y mourut en 1736. C'était un homme modeste, sa douceur le faisait aimer, autant que ses lumières inspiraient l'estime. Peu de savants ont été plus laborieux; il suffisait à tout, leçons publiques, correspondances littéraires, composition d'ouvrages. Ceux qui l'ont fait connaître le plus avantageusement dans la république des lettres sont : *Codex pseudepigraphus veteris Testamenti,* Hambourg, 1722-41, 2 vol. in-8, 10 à 12 fr.; *Codex apocryphus novi Testamenti collectus, castigatus, etc.*, ibid., 1719-43, 3 part. en 2 vol., in-8, 10 à 12 fr. C'est une collection curieuse et exacte de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs, et même au commun des savants. On y trouve une notice de tous les faux évangélistes, des faux actes des apôtres et des apocalypses, dont l'Eglise fut inondée dans sa naissance. Ce recueil estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, et ne peut que servir à constater pleinement l'authenticité des quatre Evangiles et autres écrits canoniques, constamment et généralement reconnus, tandis que tout ce qui n'avait pas le caractère de l'inspiration, est allé au fond de l'oubli. Il est convenable d'y ajouter : *Auctarium codicis apocryphi novi Testamenti fabriciani gr. et lat. edidit*

A. Birch, Hauniæ, 1804, in-8, Fasciculus I; *Bibliotheca græca*, Hambourg, 1718-28, 14 vol. pet. in-4, 40 à 45 fr.; réimpr. 1790-1811, 12 vol. in-4. On préfère cette édition à la précédente, mais elle n'a point été achevée, 350 fr., pap. fin, 470 fr. Cette notice des anciens auteurs grecs, de leur vie, de leurs ouvrages, est précieuse aux bibliographes. Il n'y a d'ailleurs presque aucun volume qui ne contienne quelques écrits, entiers ou en partie, des auteurs grecs anciens et modernes; *Bibliotheca latina*, Lipsiæ, 1773-74, 3 vol. in-8, 16 à 20 fr., pap. fin, 20 à 24 fr.; il devait y avoir un 4ᵉ v. pour les auteurs chrétiens et la table; *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, Patavii, 1754, 6 tom. pet. in-4, 36 à 45 fr.; celle d'Hambourg, 1734-46, 6 vol., pet. in-8, 18 à 24 fr.; *Bibliotheca ecclesiastica*, ibid., 1718, in-fol., 8 fr. : c'est le recueil des écrits latins sur les matières ecclésiastiques; *Opusculorum historico-critico-litterariorum sylloge*, ibid., 1738, in-4, 4 à 6 fr.; une savante édition de *Sextus Empiricus*, grecque et latine, Leipzig, 1718, in-fol.; un *Recueil* en latin *des auteurs qui ont prouvé la vérité du christianisme*, 1725, in-4, 6 à 8 fr.; un excellent ouvrage en allemand, traduit en français sous ce titre : *Théologie de l'eau*, avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur, Paris, 1743, in-8; *Les écrivains de l'histoire d'Allemagne et du Nord*, publiés par Lindenbrogius, auxquels il joignit les *Origines de Hambourg* par Lambeccius, et les *Inscriptions* de cette même ville par Anckelman : le tout orné de notes savantes et d'appendices, in-fol.; une édition du *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de Placcius, 2 vol. in-fol.; il y ajouta une préface, et la vie de l'auteur; *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1760, pet. in-4, 8 à 12 fr. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les antiquités hébraïques, grecques, romaines et ecclésiastiques; *Centuriæ duæ Fabriciorum scriptis clarorum qui jam diem suum obierunt*, ibid., 1707, in-8; une édition du *Polyhistor*, de Morhof. Il existe une notice sur la vie et les écrits de Fabricius avec son portrait et sous ce titre : *De vita et scriptis Joannis Alberti Fabricii commentarius*, par H. S. Reimar son gendre, 1737, in-8, 3 à 5 fr.

FABRICIUS (Christophe-Gabriel), né à Schacksdorf, ville de la base Lusace, en 1684, fit ses cours de théologie à l'université protestante de Wittemberg. En 1703, il fut chargé d'aller prêcher l'Evangile en langue slave, dans la basse Lusace, et en 1740, dans la Lusace supérieure. Il y mourut en 1757. Il a laissé un *Catéchisme* en langue slave; *Herrenhuth démasqué*, Wittemberg, 1743, in-4; *Découverte de l'esprit de secte des herrenhuthers*, Wittemberg, 1749, in-8. Ces deux ouvrages sont écrits en allemand. Christophe Fabricius y combat la secte des herrenhuthers; il cherche à faire voir combien sont dangereuses les vues que ces sectaires cachent sous des dehors religieux, et quelles suites funestes ces erreurs peuvent avoir pour le christianisme.

FABRICIUS (Jean-Chrétien), célèbre entomologiste, né en 1742 à Tundern dans le duché de Sleswick, annonça dès ses premières années beaucoup de goût pour l'histoire naturelle, et suivit les cours de Linnée à l'université d'Upsal. Forcé d'embrasser un état, il étudia la médecine. Il fut docteur à l'âge de 25 ans : mais bientôt, nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de Kiel, il se livra entièrement à ses études favorites pour lesquelles il entreprit plusieurs voyages en différentes parties de l'Europe. Il devint conseiller d'état du roi de Danemark, et professeur d'économie rurale et politique. Il était en France au moment où son pays était en guerre avec la Grande-Bretagne. Péniblement affecté du désastre de sa patrie, il partit pour le Danemark, quand il apprit la nouvelle du siége de Copenhague. Il offrit ses services à son roi; mais il mourut peu de temps après son arrivée, en 1807. Ses principaux ouvrages sont : *Entomologia systematica*, Hafniæ, 1792-94, 4 tom. en 6 vol. in-8; *Index alphabeticus*, ibid., 1796, in-8; *Supplementum*, ibid., 1798, in-8; *Index supplementi*, 1793, in-8, 66 fr. Ce livre donna une nouvelle face à la science. On y trouve non-seulement l'exposition des caractères essentiels des classes et des genres du nouveau système que l'auteur voulait établir, mais encore toutes les espèces alors connues; *Philosophia entomologica*, Hambourg, 1778, in-8. C'est le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre; *Species insectorum*, Hamburgi, 1781, 2 vol. in-8, 15 fr.; *Mantissa insectorum, sistens eorum species nuper detectas, etc.*, Hafniæ, 1787, 2 part. in-8, 14 fr. Fabricius a publié séparément un *species* pour chaque classe d'insectes en particulier, sous ces titres : *Systema eleutheratorum*, Kiliæ, 1801, 2 v. in-8, 30 fr.; *Systema rhyngotorum*, Brunswigæ, 1803, in-8, 12 fr.; *Index alphabeticus in systema rhyngotor.*, 1805, in-4; *Systema piezatorum*, et *index*, 1805, in-8 et in-4, 14 fr.; *Systema antliatorum*, 1804, 15 fr., avec un *index* in-4; *Considérations sur l'ordre général de la nature*, en allemand, Hambourg, 1781, in-8; *Résultat des leçons sur l'histoire naturelle*, en allem., Kiel, 1804.

FABRICIUS (Otto), prédicateur protestant, naquit en 1744 : les ouvrages de Hans Hegede sur le Groenland qu'il lisait à l'université, lui inspirèrent le désir d'aller prêcher l'Evangile dans les pays septentrionaux. Il fut nommé missionnaire pour les colonies danoises de Frédériks-Haad, et partit pour ce pays du Nord en 1768. Pendant son séjour qui dura jusqu'en 1773, il répandit la parole sainte parmi les Groenlandais dont il visitait souvent les cabanes; il s'occupa beaucoup de leur langue, et s'adonna à la recherche des plantes du pays, sans études préliminaires, sans autre livre que le *sytema naturæ*, sans autres conseils que ceux du célèbre Otto-Frédéric Muller avec lequel il était en relation. De retour à Copenhague, il fut pourvu successivement de plusieurs cures, et en dernier lieu (1789) de celle de Christiania où il mourut avec le titre et le rang d'évêque, en 1822. Il s'était occupé de la rédaction de ses notes : son principal ouvrage a pour titre : *Fauna groenlandica*, Hafniæ, 1780, in-8, 5 à 8 fr. : il l'a fait honorablement connaître du monde savant.

FABRICY (le P. Gabriel), dominicain et célèbre bibliographe, né vers 1725 à St.-Maximin près d'Aix en Provence, entra fort jeune dans l'ordre de St.-Dominique dans lequel il devint provincial, puis lecteur en théologie à Rome. Ses vastes connaissances le firent choisir pour l'un des docteurs théologiens de la fameuse bibliothèque de *Casanata*, léguée en 1700 par le cardinal de ce nom aux dominicains du couvent de la Minerve. Il mourut à Rome en 1800. Fabricy était membre de l'académie des Arcades. On lui doit : *Recherches sur l'époque de l'équitation et l'usage des chars équestres chez les anciens*, 1764, in-8 ; *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des PP. Ansaldi, Mamachi, Patuzzi, Richini et de Rubeis*, impr. dans le Dictionnaire universel des Sciences ecclésiastiques du P. Richard ; *Des titres primitifs de la révélation*, ou *Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres saints de l'ancien Testament*, Rome, 1772, 2 tomes in-8 : c'est le plus célèbre et le plus estimé de ses ouvrages ; *Censoris theologi diatribe*, *qua bibliographiæ antiquariæ et sacræ critices capita aliquot illustrantur*, Rome, 1782, in-8. On le trouve à la suite du *Specimen variarum lectionum sacri textus* de J.-B. de Rossi. Le P. Fabricy a aussi travaillé avec le P. Audifredi au magnifique Catalogue de la bibliothèque de Casanata, dont il n'a été publié que 4 volumes.

FABRINI (Jean), grammairien florentin, né en 1516, mort en 1580. Nous avons de lui des *notes* et des *commentaires sur Virgile*, *Horace*, *Térence*, et sur quelques *Epîtres* de Cicéron. Ils sont assez bons pour leur temps. Il est auteur de quelques autres ouvrages sur sa langue.

FABRONI (Ange), célèbre biographe italien, naquit en 1732, à Marradi, village de Toscane, d'une famille distinguée, mais peu riche : il était le dernier de 11 enfants. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il obtint, en 1750, une place à Rome dans le collége Bandinelli qu'un boulanger de ce nom avait fondé pour l'éducation d'un certain nombre de jeunes toscans. Fabroni fit des progrès rapides, reçut le doctorat à Césène, et prit les ordres en 1758. Présenté au prélat Bottari, l'un des soutiens du parti janséniste, qui le prit en amitié, il fut chargé de remplir pour lui les fonctions d'un canonicat de Ste.-Marie *Transtevère*. Ce prélat l'engagea à traduire en italien, la *Préparation à la mort*, du P. Quesnel, *les Principes et règles de la vie chrétienne* de Le Tourneur, et les *Maximes de la marquise de Sablé*. Fabroni publia ensuite, en latin, une *vie du pape Clément XII*, qui, quoique fort médiocre, lui valut une récompense magnifique de la part du cardinal Néri Corsini, et l'avantage de prononcer, devant le saint Père, un discours latin sur l'Ascension. Quelque temps après, il fut chargé de l'*oraison funèbre* du prétendant Jacques Stuart, qu'il prononça devant le cardinal d'York, fils de ce prince, et reçut encore un présent considérable. Il entreprit ensuite une traduction italienne des *Entretiens de Phocion*, de l'abbé de Mably ; mais cette publication ne fut pas approuvée et nuisit même à son avancement. Il conçut alors l'idée d'écrire, en latin, les *Vies des savants italiens* qui ont fleuri dans les 17 et 18e siècles, Pisis, 1778-1805, 2 vol. in-8, 60 fr. C'est celui de ses ouvrages qui a le plus contribué à sa réputation. L'année suivante, il quitta Rome pour aller se fixer à Florence, et obtint du grand-duc Léopold la place de prieur du chapitre de la basilique de St.-Laurent. Il partagea, dès ce moment, son temps entre les fonctions religieuses de sa place et ses travaux littéraires qui devinrent son seul amusement. Fabroni ayant été alors désigné pour précepteur des enfants du grand-duc, craignit que cette faveur ne lui attirât des ennemis : pour se soustraire à ce danger, il voyagea en attendant le moment d'entrer en fonction ; il parcourut la France et l'Angleterre ; mais à son retour en Toscane, il n'obtint point la place pour laquelle il avait été choisi, et ne connut jamais la cause du changement du grand-duc à ce sujet. L'avénement au pontificat de Ganganelli (Clément XIV), qu'il avait compté autrefois parmi ses protecteurs, l'engagea néanmoins à retourner à Rome quelques années après, et ce pape, qui estimait Fabroni, le nomma l'un des prélats de la chambre pontificale, et chercha à le retenir auprès de lui. Cependant la reconnaissance l'entraînant vers le grand-duc qui venait de le créer provéditeur de l'université de Pise et prieur de l'ordre de St.-Etienne, il résista aux instances du saint Père, et après avoir fait un voyage à Naples, où il fut bien accueilli de la reine et des personnages les plus distingués, il retourna à Florence ; où il usa de son crédit auprès du grand-duc, pour obtenir la permission de tirer des archives de Médicis, des lettres de savants du 17e siècle, adressées au cardinal Léopold de Médicis, qu'il publia en 2 volumes, et qui jettent beaucoup de lumière sur l'histoire littéraire de ce temps-là. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Saxe et en Prusse, et se lia avec les principaux savants. De retour en Toscane en 1773 ; il se fixa à Pise, où il entreprit avec des gens de lettres, le journal *De' letterati*, Pise, 105 vol. in-12 ; les trois derniers contiennent une table générale. On lui reproche sa partialité pour les jansénistes et contre les jésuites. Vers les dernières années de sa vie, il sembla se reprocher son peu de ménagement pour cet ordre. Sentant sa fin approcher, il se retira dans une solitude auprès de Lucques, appelée *Saint-Cerbon*, chez les franciscains réformés, où il passa un mois uniquement occupé de se préparer à la mort. De retour à Pise, il vécut encore quelques mois et expira en 1803, après avoir rempli tous les devoirs de la religion. On a encore de lui : *Laurentii Medicis magnifici vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-4, 10 à 12 fr. ; *Magni Cosmi Medicei vita*, 1789, 2 vol. in-4, 12 fr. ; *Leonis X pontificis maximi vita*, 1797, in-4, 6 à 7 fr. ; *Historia lycæi Pisani*, Pise, 1791-95, 3 vol. in-4 ; *Elogi d'illustri Italiani*, Pise, 1786-89, 2 vol. in-8 ; *Elogi di Dante, di Poliziano, di Ariosto e di Torquato Tasso*, Parme, 1806 ; *Abrégé du voyage d'Anacharsis*, en italien, qui lui mérita des éloges de l'auteur lui-même. « Rien n'est omis dans votre

» ouvrage, lui écrivit l'abbé Barthélemi ; j'admire » le choix et la liaison des faits, la propriété des » termes et la rapidité du style. »

FABRONI (Jean), chimiste et savant italien, naquit à Florence en 1748, fut envoyé à Paris en 1798, par son souverain, le grand-duc de Toscane, pour assister à une réunion de savants, chargés de trouver un système de poids et mesures générales pour tous les peuples civilisés. Il était employé au cabinet du *Muséum* d'histoire naturelle de Florence qu'il contribua, sous le grand-duc Léopold, à enrichir et à rendre l'un des plus beaux de l'Europe. Il s'occupa surtout avec succès de la chimie agricole et industrielle, et il a fait à ce sujet plusieurs ouvrages excellents. Estimé et respecté sous tous les gouvernements qui se succédèrent en Toscane après l'invasion des Français, il fut membre de la députation des finances de la reine régente d'Etrurie (*voy.* MARIE-LOUISE), veuve de Louis Ier de Bourbon. Quand la Toscane fit partie de l'empire français, Napoléon le nomma maître des requêtes, conseiller d'état, puis directeur général des ponts et chaussées pour les départements au delà des Alpes. Appelé au corps législatif par le département de l'*Arno*, il obtint la croix de la Légion d'honneur, et les titres de baron et de commandant de l'ordre de la Réunion. Fabroni était, en outre, un des quarante de la *Société italienne*, et de celle des *Géorgophiles*, correspondant de l'institut de France, professeur honoraire des universités de Pise et de Wilna, etc. La chute de Napoléon ayant ramené en Toscane le grand-duc Ferdinand III, ce prince appela auprès de lui Fabroni, le nomma directeur de la monnaie de Florence, commissaire royal des forges et des mines, et le décora de la croix de l'ordre du Mérite. Il remplit tous ces divers emplois, qu'il devait à ses talents et à ses lumières, avec le zèle et la probité qui distinguaient son caractère. Fabroni est mort à Florence en 1822. Il a laissé les ouvrages suivants, tous, excepté un seul, écrits en italien : *Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture*, ou *Exposition du véritable plan pour cultiver les terres avec le plus grand avantage et pour se passer des engrais*, traduit en français, Paris, Nyon l'aîné, 1780, in-12 ; *Du ver à soie et du* byssus *des anciens*, Pérouse, 1782, in-8, fig. L'auteur pense que la soie est le *byssus antique*, mais Fleury a prouvé dans une dissertation, insérée dans la *Revue encyclopédique* (tom. 1er, page 241), que le *byssus* n'est autre chose que le duvet des chèvres de Cachemire ; *Instructions élémentaires d'agriculture*, Venise, 1787, in-12 ; Turin, 1791, in-12, avec des *Notes* du docteur J. Giobert ; traduit en français par Alex. Vallée, 1805, in-8. L'auteur écrivit cet ouvrage par ordre du grand-duc de Toscane, Léopold Ier ; *Dissertations sur la manière de perfectionner les vins des états romains*, Rome, 1793, in-8 ; *Discours sur une singulière espèce de briques*, Venise, 1791. Ce sont des briques fabriquées avec une substance appelée *farine fossile*, découverte en France par Faujas de Saint-Fonds, et qui rend les briques flottantes ; *Nouveau thermomètre stationnaire*, en 1793 ; *Sur l'antiquité, les avantages et la méthode de la peinture encaustique*, Venise, 1800, in-8 ; *Synopsis plantarum horti botanici regii florentini*, Florence, 1794, in-4 ; *Les loisirs de la campagne*, ou *Libre discussion sur quelques raisonnements populaires*, 1800, in-8 ; *De l'économie rurale des Chinois*, Venise, 1802, in-8 ; *La Bibliothéque*, Modène, 1803 : cette bibliothèque est une lettre qu'on trouve insérée dans les *Mémoires* de la société italienne (tom. 2, pag. 92), dans le *Magasin encyclopédique* de Stellini. Elle est adressée au P. Pozetto des Écoles pies, et donne un excellent moyen de préserver les livres des insectes ; *Origine et civilisation des anciens habitants de l'Italie*, Florence, 1803, in-8 ; *Des approvisionnements publics*, Florence, 1804, in-8 ; *De la pesanteur spécifique des matières d'or et d'argent*, Modène, 1806, in-4 ; *La Statère philippique*, ou *Essai sur la bonté et le titre de l'or natif*, Florence, 1808 : la *statère* est une monnaie macédonienne, *Du bronze et des autres métaux connus de l'antiquité*, Livourne, 1810. Fabroni publia ces trois derniers écrits lorsqu'il était directeur des monnaies. Il a donné divers *Mémoires* dans plusieurs journaux périodiques, notamment au *Journal de physique* (de 1799 à 1800) ; et il fut un des rédacteurs des *Mémorie* ou *Mémoires de la Société agraire* de Florence. Les principaux articles qu'il a fournis au *Journal de physique* sont ceux relatifs à *la force réfrigérante des liquides*, aux *alcarazas d'Espagne*, *à l'action chimique des différents métaux entre eux*.

FABROT (Charles-Annibal) était d'Aix en Provence, où il vit jour l'an 1580. Sa profonde érudition et ses vastes connaissances dans la jurisprudence civile et canonique lui obtinrent l'amitié du fameux Peiresc, protecteur de tous les gens de mérite. Le président du Vair, qui l'estimait aussi, devenu garde des sceaux en 1617, attira Fabrot à Paris. Il n'avait que 36 ans, et depuis 8 années il occupait avec distinction une chaire de droit dans l'université d'Aix. Il retourna dans cette ville après la mort de son protecteur, et y reprit ses fonctions de professeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes sur les Institutes de Justinien*. Cet ouvrage, dédié au chancelier Séguier, fut honorable et utile à l'écrivain. Il fit à Fabrot un grand nom dans la république des lettres, et lui valut une pension de 2,000 livres qui lui fut accordée pour travailler à la *traduction du Basilicon* : c'est la collection des lois romaines, dont l'usage s'était conservé dans l'Orient, et de celles que les empereurs de Constantinople y ont ajoutées. Cette collection avait été faite par ordre de l'empereur Léon VI. La traduction coûta à Fabrot dix années d'application constante, et lui mérita une charge de conseiller au parlement de Provence, dont les circonstances du temps ne lui permirent pas de jouir. Cet ouvrage parut à Paris, 1647, 7 vol. in-fol., auquel il faut joindre le *Supplément* par Ruhnkenius, Leyde, 1765, in-fol., les 8 vol., 50 à 70 fr., gr. pap., 72 à 96 fr. En 1649, Fabrot publia une édition des *OEuvres* de Cédrène, de Nicétas,

d'Anastase le bibliothécaire, de Constantin Manassès, et des *Institutes* de Théophile Simocatte, qu'il enrichit de *notes* et de *dissertations*. On a encore de lui des *observations* sur quelques titres du *Code Théodosien;* un *Traité sur l'usure* contre Saumaise; quelques *maximes de droit* sur Théodore Balsamon, sur l'histoire ecclésiastique, sur les papes, et plusieurs *traités* particuliers sur diverses matières de droit. En 1652, ce docte et infatigable écrivain commença la révision des OEuvres de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et y ajouta d'excellentes *notes* aussi curieuses qu'instructives. L'application excessive qu'il mit à ce grand ouvrage, lui causa une maladie, dont il mourut en 1659, à Paris. On trouva parmi les papiers de ce savant homme, des *Commentaires sur les Institutes de Justinien*, des *notes sur Aulu-Gèle ;* et le *Recueil des ordonnances ou constitutions ecclésiastiques* qui n'avaient pas encore vu le jour en grec. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la Bibliothèque du droit canon, publié en 1661 par Voël et Justel.

FABRY (Jean-Baptiste-Germain), avocat à la cour royale de Paris, né en 1780 à Cornus, dans le Rouergue, diocèse de Vabres, se fit connaître avantageusement par son attachement aux saines doctrines, et il consacra sa vie à les répandre par des écrits ou des recueils qui font honneur à son esprit et à son cœur. Envoyé à Paris pour y faire ses études de droit, ses principes et sa conduite ne se démentirent point au milieu des dangers de la capitale. Reçu avocat en 1804, il parut au barreau : mais il s'occupa plus spécialement des événements politiques et de littérature religieuse. Il fut secrétaire du ministre de la police générale de France, Fouché, duc d'Otrante. Son empressement à obliger fut la cause de sa mort : en allant chercher le docteur Dubois à cinq heures du matin pour une de ses parentes dans le travail d'un accouchement difficile, il glissa sur le perron dans l'obscurité, et tomba sur une pointe de fer qui lui entra dans la cuisse et lui rompit une artère. Il mourut en 1821. On lui doit le *Spectateur français au* 19[e] *siècle*, ou *Variétés morales*, *politiques et littéraires*, *recueillies des meilleurs écrits périodiques*, collection précieuse par le choix des matériaux qui la composent, Paris, 1805, 12 vol. in-8; *Chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne*, ou *Sermons de Bourdaloue*, *Bossuet*, *Fénélon*, *Massillon*, *sur la vérité de la religion*, *formant un corps d'ouvrage*, Paris, 1810, 2 vol. in-12; *La régence à Blois*, ou *Les derniers moments du gouvernement impérial*, 1815, in-8; *Itinéraire de Bonaparte depuis son départ de Doulevent*, *le* 28 *mars*, *jusqu'à son embarquement à Fréjus le* 28 *avril* 1814, 1815, in-8, Paris 1817; *Itinéraire de Bonaparte de l'île d'Elbe à l'île de Sainte-Hélène*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire des événements de* 1815, ibid., 1817, 2 vol in-8, 12 fr.; *Le génie de la révolution considéré dans l'éducation*, *où l'on voit les efforts réunis de la législation et de la philosophie du* 18[e] *siècle pour anéantir le christianisme*, ibid., 1817-18, 3 v. in-8, 18 fr. On y trouve des pièces et des faits très-curieux sur les moyens pris, à différentes époques de la révolution, pour pervertir l'éducation; *Monuments de la reconnaissance nationale votés en France depuis* 1789, Paris, 1819, in-8; *Les missionnaires de* 1793, ibid., 1821, in-8, 7 fr. L'auteur y rappelle les prédications anarchiques, impies et cruelles des révolutionnaires de 1793, et remarque l'affection et l'intérêt que certains écrivains portent à ces missionnaires si dignes d'eux, tandis qu'ils ont en horreur ceux qui prêchent l'ordre, la religion et la charité. Le but de ces écrivains déhontés n'est pas équivoque; et, comme c'est en déclamant contre les nobles et les prêtres qu'on est parvenu à opérer la révolution, Fabry a pensé qu'il serait utile d'en rappeler les pages sanglantes pour nous préserver des mêmes malheurs; mais il n'a rien exagéré : il cite toujours ses sources et ses garants; il s'est même imposé la loi de ne donner les faits que sur les pièces officielles insérées dans le *Moniteur*. Rien n'est donc plus authentique que son histoire des *Missions* de 1793, comme rien n'est plus légitime que sa généreuse indignation contre ces sanglants *missionnaires*. Il avait commencé des recherches pour faire une histoire de la législation révolutionnaire sur la religion et les prêtres; il est à regretter qu'il n'ait pas terminé ce travail : personne n'était plus en état que lui de traiter ce sujet; il connaissait parfaitement la révolution et son esprit, et il la jugeait très-bien dans ses causes, ses moyens et ses résultats. Tous ses ouvrages ont paru sous le voile de l'anonyme : on peut en voir la liste dans la *Bibliographie de France*, 1825, pag. 119 et 223. *L'Ami de la religion et du Roi* lui a consacré une *notice* intéressante, tom. 26, pag. 285-288.

FACCIARDI (Christophe), né dans le territoire de Rimini, passa de l'institut des mineurs conventuels à celui des capucins dans la province de Bologne, où il se fit un grand nom parmi les prédicateurs de son temps. L'on rapporte qu'en prêchant un jour à Bologne sur l'aumône, il fit tant d'impression sur l'esprit des assistants, qu'avant de sortir de l'église, ils se dépouillèrent de leur argent et de leurs joyaux les plus précieux, pour contribuer à l'établissement de l'hôpital des orphelins, que Facciardi venait de leur recommander. L'on a de lui : *Exercitia spiritualia ex sanctis Patribus collecta*, Londres, 1590, 3 v. in-8; *Vitæ et gesta sanctorum ecclesiæ Verruchinæ*, Venise, 1600, in-8; *Porta aurea et sanctuarium sanctæ theologiæ, tum scholasticæ, tum positivæ, aperta; Meditazioni dei principali mysteri della vita spirituale*, 1599, in-4.

FACCIOLATO (Jacques), savant professeur de logique de l'université de Padoue, né en 1682, à Toreglia près de cette ville, dans les monts Euganées, mort en 1769, a consacré toute sa vie à des recherches sur des méthodes pour faciliter l'étude approfondie des langues anciennes. Ses principaux ouvrages sont : une nouvelle édition du *dictionnaire* en sept langues, connu sous le nom de *Calepin*, Padoue, 1718, 2 vol. in-fol.; *Ortografia moderna italiana con qualche cosa di lingua per uso del seminario de Padova*, 1721, in-4; *Orationes la-*

tinæ, Padoue, 1744 et 1767, in-8. Ce sont les harangues qu'il prononça chaque année à l'ouverture des études. Elles ajoutèrent beaucoup à sa réputation : *De gymnasio patavino syntagmata duodecim ex ejusdem gymnasii fastis excerpta,* Padoue, 1752, in-8; *Fasti gymnasii patavini ab anno 1268 ad annum* 1752, Padoue, 1757, in-4; *Epistolæ latinæ*, Padoue, 1765, in-8. Il a beaucoup contribué au grand dictionnaire latin, publié par Forcellini.

FACIO, ou Fazio (Barthélemi), né à la Spezia, dans l'état de Gênes, mort vers l'an 1465, fut secrétaire d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples. Ænéas Sylvius, pape sous le nom de Pie II, fut très-lié avec lui, ainsi que la plupart des érudits de son siècle. On doit aux veilles de ce profond littérateur : *De bello veneto-claudiano, seu inter Venetos et Genuenses*, Lyon, 1578, in-8, etc.; une *Histoire de son temps*, jusqu'à l'année 1455, en latin; *De vitæ felicitate*, Leyde, 1628, in-24; un *Traité des hommes illustres de son temps*, aussi en latin, Florence, 1745, in-4; *Traduction latine* de l'*Histoire d'Alexandre le Grand* en grec, par Arien; quelques *opuscules*, mis au jour par Treher, à Hanovre, 1611, in-4. Ce savant était un ennemi irréconciliable. Il conserva jusqu'au tombeau sa haine pour Laurent Valla.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, assista en 547 à la conférence que le pape Vigile tint à Constantinople sur la dispute *des trois chapitres.* Il s'agissait dans cette affaire de l'orthodoxie de Théodore de Mopsueste, des écrits de Théodoret, et de la lettre d'Ibas. Facundus les soutint avec une ardeur qui le fit exiler. Nous avons encore l'*ouvrage* qu'il composa sur cette matière : il est écrit d'un style véhément, plein de feu et avec beaucoup d'art; mais l'auteur sort souvent des bornes de la modération. Le savant P. Sirmond publia cet écrit en 1629, in-8, avec des notes; et il fut inséré depuis dans l'édition d'Optat, faite à Paris. Facundus mourut vers l'an 553.

FAERNE (Gabriel), de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le 16e siècle, cent fables d'Esope, distribuées en 5 livres. Pie IV l'engagea à ce travail, et n'eut pas à s'en repentir. La morale y est rendue d'une manière ingénieuse; le style a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. Faërne ne vit point mettre au jour le fruit de son travail : son *recueil de fables* ne parut qu'après sa mort, avec une dédicace à saint Charles Borromée, archevêque de Milan, Rome, 1564, in-4, fig., 15 à 20 f.; Antuerp., 1567, 1573 ou 1585, pet. in-12, fig., 3 à 6 fr.; Patavii, 1718, gr. in-4, 6 à 7 fr.; Parmæ, 1793, in-4, 12 à 15 f., trad. en franç. par Ch. Perrault, Londres, 1743, in-4, fig., 6 à 10 fr., gr. pap., 36 fr. Faërne était aussi bon critique qu'excellent poëte. On a encore de lui : *Censura emendationum Sivianarum Sigonii; De metris comicis;* une édition de *Térence;* des *remarques* sur *Catulle* et sur plusieurs ouvrages de *Cicéron; Dialogie antiquitatum, etc.; In lutheranos elegiæ.* Il mourut à Rome en 1561. Pie IV et le cardinal Charles Borromée, neveu de ce pontife, l'honoraient d'une estime particulière, ou plutôt s'honoraient en rendant justice à son mérite. Il faut remarquer que Faërne écrivait dans le temps où les fables de Phèdre n'étaient pas encore connues, de manière que le mérite en est tout à fait original. Ce n'est que 20 ans après la première édition des fables de Faërne, que celles de Phèdre furent découvertes.

FAGAN (Christophe-Barthélemi) naquit à Paris en 1702, du premier commis au grand bureau des consignations. Il y eut lui-même un emploi, qui l'occupait peu, et qui lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. Fagan, avec une partie de l'esprit de La Fontaine, avait à peu près le même caractère, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Son extérieur négligé, son air distrait et timide, n'annonçaient point tout ce qu'il était. Il avait beaucoup de talent pour le théâtre. Il travailla tour à tour pour le Français, l'Italien, et pour celui de la Foire. On remarque, dans toutes ses pièces, un enjouement naïf et fin. Les plus applaudies, soit pour le bon comique, soit pour la conduite, sont *le Rendez-vous* et *la Pupille.* Celle-ci mérite d'être mise à côté, et si on ose le dire, au-dessus de quelques petites pièces de Molière. Pesselier a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différents ouvrages dramatiques de Fagan. Les ornements dont il a accompagné cette édition, sont un éloge historique de l'auteur, et une analyse de ses œuvres. Fagan mourut à Paris en 1755.

FAGE, ou Buchlin (Paul), *Fagius*, né à Rheinsabern dans le Palatinat, d'un maître d'école, se distingua par ses connaissances dans la langue hébraïque. Appelé en Angleterre par Crammer, archevêque de Cantorbéry, il fut chargé de faire des leçons publiques à Cambridge, où il mourut en 1550, âgé de 45 ans. Ce savant protestant a beaucoup contribué à répandre la connaissance de la langue hébraïque par ses ouvrages, dont voici les principaux : *Apophthegmata Patrum; Sententiæ morales*, 1542, in-4; *Tobias hebraïcus*, 1542, in-4; *Expositio dictionum hebraïcarum*, 1542, in-4; *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol., etc.

FAGE (Raimond de La) naquit en 1648 à Lisle en Albigeois. Il s'adonna au dessin sans secours, sans maître, malgré ses parents, et devint bientôt un dessinateur excellent. Il mettait dans ses productions, surtout dans les sujets libres, un goût, un esprit qui surprenaient les artistes. Son atelier ordinaire était le cabaret. Il s'était établi depuis plusieurs jours chez un aubergiste, et y faisait une dépense qui paraissait au-dessus de sa fortune. Lorsqu'il fallut payer, il crayonna au dos du mémoire qu'on lui présenta, un dessin, que l'aubergiste porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, et fit encore remettre de l'argent à La Fage. Ce maître mourut en 1690. Il dessinait à la plume et au lavis. Ses dessins dans le premier genre sont fort recherchés. Carle Maratte faisait beaucoup de cas de ses ouvrages.

FAGGI, ou de Faggiis (Ange), appelé aussi quelquefois *Sangrino*, du nom du château de Sangro, dans le royaume de Naples, où il était né

vers l'an 1500, est un de ceux qui ont le plus illustré l'ordre de Saint-Benoît. Il était de la congrégation du Mont-Cassin. Sa vie offrit le modèle de toutes les vertus; il partageait son temps entre la pratique des devoirs religieux et l'étude, à laquelle il se livra avec une assiduité extraordinaire. Très-versé dans les langues grecque et latine, il avait fait aussi une étude approfondie de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Elu supérieur de diverses maisons, il se fit remarquer par la sagesse de son administration, qu'il porta au plus haut degré dans le gouvernement du Mont-Cassin et dans celui de la congrégation, dont la présidence lui fut déférée à deux reprises différentes. Le pape Pie V qui avait pour lui la plus grande estime, l'avait nommé inquisiteur de la foi. Parvenu à un âge très-avancé, dom Faggi se démit de toutes ses places, pour consacrer à Dieu tous ses moments, et mourut au Mont-Cassin en 1593. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on distingue particulièrement : *In psalterium Davidis regis et prophetæ clarissimi, paraphrasis vario metri genere exculta*, Venise, 1575, in-4; *Poesis christiana in quatuor libros distincta*, Padoue, 1565, in-4; *Speculum et exemplar christicolarum, seu Vita beati patris sancti Benedicti, monachorum patriarchæ sanctissimi,* Florence, 1626, in-4; *Traité sur l'oraison des* 40 *heures,* Florence, 1583; *Vita sanctæ Virginis Mariæ, carmine elegiaco,* Vérone, 1649; *Officium* 40 *horarum, vario metri genere*, 1583; *Sentiments d'un pécheur en présence du très-saint Sacrement*, en vers héroïques, Florence, 1583; *Psautier de la sainte Vierge*, en prose et en vers saphiques; *Eloge en vers du P. dom Paul Picco de Pavie*, imprimé parmi ceux de Paul-Prosper Martinengo; *Dialogue sur les noms donnés à Dieu dans les livres saints;* enfin, des *Hymnes*, des *Eloges*, des *Vies des saints*, des *Sermons*, etc.

FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poëte comique et burlesque, né à Florence en 1660, et mort en 1742, fut reçu, malgré sa jeunesse, dans l'académie des Apastistes, et commença dès lors à composer des comédies dans lesquelles il jouait lui-même les rôles les plus plaisants. Il occupait ainsi les sociétés les plus distinguées de sa patrie par ses vers son humeur bouffonne et ses bons mots. Ce qui ne l'empêcha pas d'exercer plusieurs places dans la magistrature florentine. Il a laissé des poésies burlesques sous ce titre : *Rime piacevoli di Fagiuoli*, Florence, 1729, 2 vol. in-8; réimprimées à Lucques, 1733-45, 7 vol. in-8, 15 à 20 fr. La décence qui y règne les distingue de toutes les autres du même genre. Elles eurent du succès de son vivant, quoiqu'elles n'aient ni l'originalité ni la verve de celles de Berni. Ses *comédies* imprimées à Florence, 1734-36, 7 vol. in-12, 8 à 10 fr., écrites aussi dans le style facétieux et burlesque, se font remarquer par le bon ton qu'il y a toujours conservé et qui est assez rare dans les écrivains de cette nation. Le censeur qui les a approuvées dit qu'il les regarde comme très-utiles, étant une satire continuelle du vice.

FAGNANI (Prosper), célèbre canoniste, consulté à Rome comme l'oracle de la jurisprudence, fut pendant 15 ans secrétaire de la sacrée congrégation. Cet habile homme perdit la vue à l'âge de 44 ans, et ne travailla pas moins jusqu'à sa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire sur les Décrétales*, Rome, 1461, 3 vol. in-fol., 30 fr. Il fut entrepris par ordre du pape Alexandre VII. La *table* de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le Commentaire. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un homme aveugle ait pu la dresser, et la dresser d'une manière si exacte.

FAGON (Gui Crescent), né à Paris en 1638, d'un commissaire des guerres, fut destiné de bonne heure à la médecine. Il prit le bonnet de docteur en 1664. Etant sur les bancs, il soutint dans une thèse la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnèrent au jeune étudiant, qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avait défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. Vallot, premier médecin du roi, ayant entrepris de repeupler le jardin royal, le livre commun de tous les botanistes, Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, et n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zèle fut récompensé par les places de professeur en botanique et en chimie au jardin du roi. Sa réputation le fit choisir en 1660, pour être le premier médecin de Mme la dauphine. Quelques mois après il le fut de la reine, et après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfants de France. Enfin Louis XIV, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin, en 1693. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare et singulier; il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payaient pour leur serment; il abolit des tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu surintendant du jardin royal en 1698, il inspira à Louis XIV d'envoyer Tournefort dans le Levant, pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des sciences lui ouvrit son sein l'année d'après. Fagon avait toujours eu une santé très-faible. Elle ne se soutenait que par un régime presque superstitieux; et il pouvait donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivait. L'art céda enfin, et la France le perdit en 1718. Il avait épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils : l'aîné, Antoine, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742; et le second, Louis, conseiller-d'état ordinaire au conseil royal, et intendant des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avait une érudition très-variée, et embellie par l'heureuse facilité de bien parler. Son cœur était encore au-dessus de son esprit. Il était humain, généreux, désintéressé. Il eut part au *Catalogue du Jardin Royal*, publié en 1665, sous le titre d'*Hortus Regius*. Il orna ce recueil d'un petit *poëme latin,* inspiré par son goût pour la botanique. On a

encore de lui : *les Qualités du quinquina*, Paris, 1703, in-12. Son éloge se trouve dans la notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine, par J. A. Hazon. Son oncle Guy de la Brosse fut le fondateur et devint l'intendant du Jardin des Plantes.

FAGUNDEZ (Etienne), jésuite de Viane en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux et savant. On a de lui : *Traité des contrats*, Lyon, 1641, in-fol.; *Traité sur le Décalogue*, Lyon, 1640, 2 vol. in-fol., 12 à 15 fr., et d'autres ouvrages de *théologie morale* qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), né à Dantzig en 1685, fut envoyé en Hollande pour apprendre le commerce; mais son goût le porta vers l'étude de la physique : il s'appliqua particulièrement à la construction des baromètres et des thermomètres. En 1720, il substitua à l'esprit de vin, dont on s'était servi jusque-là pour les thermomètres, le mercure, et rend compte de cette opération dans sa *dissertation sur les thermomètres*, 1724. Il a donné à cet instrument une échelle et un terme fixe, différents de ceux de Réaumur. Au lieu de la glace, il a pris pour terme l'eau bouillante, et son 32e degré répond au zéro de Réaumur. Mais on ne saurait disconvenir que le thermomètre de celui-ci est plus simple et plus sûr ; et que s'il est plus généralement adopté, c'est qu'il mérite réellement de l'être. Fahrenheit est mort en 1740. Il avait publié en outre cinq *mémoires* qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, 1724.

FAIEL, ou FAYEL (Eudes de), seigneur renommé du Vermandois, se signala par une action atroce, que l'histoire nous a conservée. Il avait épousé Gabrielle de Vergy, ou plutôt de Lévergies, issue d'une des meilleures maisons du canton, mais plus distinguée encore par sa beauté que par sa naissance. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister aux instances et à la figure séduisante de Renault ou Raoul, châtelain de Coucy, le plus accompli de son temps, qui venait souvent au château de Faïel. Il se forma entre elle et ce jeune seigneur, qui l'aimait aussi éperdument, une funeste liaison. Le mari, homme violent et emporté, en fut instruit; mais comme ses soupçons n'étaient pas pleinement confirmés, il n'osa en venir à un éclat. Sur ces entrefaites, Coucy fut obligé de s'embarquer sur un des vaisseaux de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, pour la croisade dans laquelle il s'était engagé. Son courage l'ayant emporté dans une affaire périlleuse contre les Sarrasins, il reçut une blessure mortelle d'un javelot, qui le perça fort avant entre les côtes. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il serait retourné en France, de remettre à la dame de Faïel une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les joyaux qu'il avait reçus d'elle à son départ : il l'engagea aussi, sous le serment, à prendre son cœur après sa mort, et à porter ce funeste présent à celle pour qui seule ce cœur avait soupiré. Le messager était déjà dans les avenues du château de Faïel, lorsqu'il fut rencontré par le seigneur, qui le reconnut, et l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. Faïel se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage ; il rentra dans le château, et, poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme dans un ragoût le cœur de Coucy, qu'elle mangea sans se douter de rien. « Ce mets, lui dit-il, a dû vous paraître excellent, car c'est le cœur de votre amant. » En même temps, pour la convaincre mieux de la vérité de cet horrible repas, il jeta sur la table le petit coffre et les bijoux. A ce spectacle, la dame de Faïel, frappée comme d'un coup de foudre, demeura stupide et sans voix, et passa de cette insensibilité apparente à l'évanouissement; elle ne revint que pour jeter les cris du désespoir, et jurer « qu'elle ne prendrait plus de nourriture, » ce qui la conduisit en peu de jours au tombeau. Cette effrayante catastrophe arriva vers l'an 1191 ; elle a fourni le sujet d'une tragédie à de Belloy et d'Arnaud. Le seigneur de Faïel, dévoré par le chagrin et les remords, ne survécut pas longtemps à l'action qui les lui avait causés. Il mourut avec la douleur d'avoir sacrifié d'une manière si barbare une femme qu'il avait toujours aimée. (*Voy. Mémoires historiques* sur la maison de Coucy et sur la dame de Faïel, par de Belloy, citoyen de Calais.) On raconte le même trait de vengeance d'une comtesse d'Astorgas (*voy.* ce mot); mais il y a apparence que ce n'est que l'histoire de Faïel travestie, à moins de supposer que les *Mémoires* de Belloy ont été fabriqués d'après l'anecdote de la comtesse d'Astorgas; ce qui dans ce siècle, où l'histoire est devenue le jouet de l'imagination et une spéculation de lucre, n'aurait rien de bien étonnant : et que ne ferait pas un bel esprit, pour avoir à traiter quelque sujet piquant, pour arranger un drame larmoyant et bien terrible! (*Voy.* l'article COUCY.)

FAILLE (Germain de la), né à Castelnaudary en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, devint syndic de Toulouse en 1655, et secrétaire perpétuel des Jeux floraux en 1694. Il mourut en 1711, doyen des anciens capitouls. On a de lui : *Les Annales de Toulouse*, 1687 et 1701, 2 vol. in-fol., 12 à 15 fr. L'auteur de la dernière *Histoire de Languedoc* (du Rozoi) a beaucoup profité de cet ouvrage curieux et intéressant, surtout pour les Toulousains. Le style en est vif et concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610; son amour pour la vérité ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers temps, parce qu'il craignait d'être obligé de la trahir; un *Traité de la noblesse des Capitouls*, 1707, in-4, 5 fr.; il est rempli de recherches curieuses. Indépendamment du mérite de l'érudition, La Faille écrivait facilement en vers et en prose. Il était lié avec plusieurs gens de lettres, dont il avait l'estime et l'amitié. Ses poésies sont insérées dans le *Recueil des Jeux floraux*.

FAIN (Agathon-Jean-François, le baron), né à Paris en 1778, attaché dès l'âge de 20 ans comme secrétaire intime à Napoléon, suivit avec lui ce cercle immense de grandeur, de conquêtes, et bientôt cette série terrible d'adversités qui s'attachèrent au reste de la vie de cet homme extraordinaire. A la chute de l'empereur, Fain se retira de la scène

politique, et ne pouvant plus partager les destinées de son bienfaiteur, il pensa que c'était encore un moyen de le servir que de retracer les événements de sa vie, dont lui-même avait été acteur et témoin. Les quatre volumes de *Mémoires* qu'il publia sont des archives de cette époque. Attaché d'abord au cabinet du roi en qualité de secrétaire, après la révolution de juillet 1830, il venait de reprendre ce p osteaprès avoir été intendant de la liste civile, lorsque la mort vint le frapper subitement au mois de septembre 1836.

FAIRFAX (Thomas), l'un des chefs des parlementaires, et général de leur armée, mit en déroute, le 24 juin 1645, l'armée de Charles Ier à Nazerby. Ce prince y perdit toute son infanterie, son canon et son bagage. L'année suivante, Fairfax se rendit maître d'Oxford, battit ensuite le prince de Galles, força Exeter après deux mois et demi de siége, et obtint en 1647 la place de gouverneur de la Tour de Londres. En 1648, il se démit de sa charge, et cessa de se mêler des affaires d'état quand il vit Charles Ier livré à la chambre de justice, ne se pardonnant pas les avantages qu'il avait remportés sur ce prince infortuné. Dès qu'il s'aperçut des intentions de Monck pour le rétablissement de Charles II, il fut un des premiers à lui offrir ses services. Le parlement le choisit ponr un des députés vers ce prince, lorsqu'il l'invita à venir reprendre la couronne. Il mourut en 1607. C'était un homme sombre, hypocondriaque, et au talent de la guerre près, une espèce d'automate, qu'on faisait agir comme on voulait : aussi Cromwel en sut-il tirer bon parti.

FAIVRE (Joseph-Antoine-Adéodat), médecin, né à Besançon en 1795, mort à Lyon au mois de juillet 1838, mérite une place dans cette biographie par ses talents et les vertus dont il honora une profession qui devient pour tant d'autres un dangereux écueil. Elevé avec le plus grand soin par son père, homme consommé dans la connaissance des littératures grecque et latine, il fut reçu à 21 ans docteur de la faculté de Strasbourg, et alla se fixer à Lyon, où il professa des cours de chirurgie qui firent briller devant de nombreux élèves son jugement solide, son instruction profonde et son admirable facilité d'élocution. Nommé en 1825 médecin assermenté près les cour et tribunaux de Lyon, Faivre gagna bientôt l'estime et la confiance de la magistrature par les connaissances spéciales et la probité sévère qu'il apportait dans l'exercice de ces fonctions difficiles. Les frères de Saint-Jean-de-Dieu le choisirent pour l'un des médecins de leur établissement naissant, et l'administration de l'hospice de l'Antiquaille lui confia peu après le service des aliénés ; il se livra alors avec une sorte d'enthousiasme à l'étude des maladies mentales, observant et comparant avec soin tout ce que les médecins anciens et modernes avaient écrit sur ce sujet. Ses efforts furent couronnés d'un plein succès. Démissionnaire de ses emplois publics en 1830 par refus de serment, Faivre songea dès lors à utiliser les connaissances qu'il avait acquises dans l'art de traiter la maladie la plus affligeante qui puisse frapper l'humantté. Désormais rendu à son indépendance, il conçut et réalisa, en 1832, l'heureuse idée de créer à Lyon une maison, qui, à l'exemple de celle dirigée à Paris par le savant Esquirol, offrît toutes les garanties qu'on peut attendre d'un homme éclairé par de bonnes théories, et instruit par une longue pratique. Sa maison de santé du faubourg Saint-Clair figura bientôt au premier rang des établissements de ce genre. Pendant la session de 1838, un projet de loi sur la séquestration des aliénés fut soumis à la discussion des chambres : il appartenait aux hommes spéciaux d'éclairer les législateurs sur les dispositions vicieuses dont ce projet abondait ; Faivre qui les saisit tout d'abord les consigna dans un *Mémoire* dont la société de médecine de Lyon approuva les idées fondamentales, et qu'il adressa aux chambres. Il succomba peu de temps après à une maladie longue et douloureuse, qui lui fournit l'occasion de déployer cette fermeté d'âme et cette résignation dont il puisait le germe dans la foi et dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Indépendamment de la brochure dont nous venons de parler, il a laissé en manuscrit divers ouvrages qu'il se proposait de publier plus tard ; tels sont : *Traité de la folie et de ses causes ; — de physiologie médicale ; — de pathologie ; — de psychologie ; — de médecine légale ; — de chimie* et *des poisons minéraux et végétaux*. Une notice biographique sur Faivre a été publiée par le docteur Tissot de Lyon, dans le n° 1603 *du Réparateur*, journal de cette ville ; l'article qu'on vient de lire en offre la substance.

FALBAIRE (Charles-George FENOUILLOT de), poëte dramatique, né à Salins en 1727, fit ses études au collége Louis-le-Grand à Paris, et dès sa plus tendre jeunesse s'occupa de poésie et de littérature. Il occupait dans les finances un emploi qui lui assurait une existence honorable tout en lui permettant de suivre son goût pour les lettres. Nommé en 1782 inspecteur général des salines de l'est, il s'occupa avec succès d'en accroître le revenu pour l'état. La révolution le priva de ses emplois, et détruisit sa fortune. Il mourut en 1800, à Ste-Menehoult, où il s'était retiré avec sa famille. Ses *œuvres* ont été réunies, Paris, 1787, 2 vol. in-8, 8 à 10 fr. ; on y trouve : *L'honnête Criminel*, drame dont le sujet était tiré, dit-on, d'un événement réel ; mais on assure que Falbaire l'ignorait lorsqu'il composa cette pièce, et que la première idée lui en vint à la lecture d'un passage de la Poétique de Marmontel. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que cette pièce est l'imitation d'un drame espagnol de Jovellanos, qui porte le même titre. Pour s'en comvaincre, il suffit de rapprocher les deux drames. Cette pièce, par laquelle il débuta, eut un grand succès. Il y a des situations attachantes ; mais le style en est faible et négligé. On en a fait plusieurs éditions ; et elle a été traduite en allemand, en hollandais et en Italien ; *Le premier navigateur*, pastorale lyrique ; *Les deux avares*, comédie, dont quelques situations assez touchantes, et surtout la musique de Grétry firent le succès. Grimm en a fait la critique dans sa correspondance ; *Le Fabricant de Londres*, drame : une plaisanterie décida sa chute dès la première représentation : au cinquième acte, lorsqu'on

vint annoncer la banqueroute du fabricant, un homme du parterre s'écria : *J'y suis pour 20 sous* (prix de son billet). L'auteur retira sa pièce le lendemain. Quoique cette pièce soit froide et assez mal conduite, elle a été traduite en allemand et en italien, et représentée à plusieurs reprises sur les théâtres de Vienne et de Vicence. *L'Ecole des mœurs,* ou *les Suites du libertinage*, drame trad. en allem. et en holland.; *Les Jammabos,* ou *les moines japonais*, tragédie dirigée contre les jésuites : c'est la plus mauvaise de ses productions, car elle pèche par le plan, l'action et le style. Le seul drame de l'*honnête Criminel* obtint du succès, qu'il dut en grande partie aux circonstances où il fut joué, et à l'intérêt qu'inspire le malheur qui n'est pas mérité.

FALCAND (Hugues), Normand d'origine, trésorier de St.-Pierre de Palerme, dans le 12e siècle, laissa une *Histoire de Sicile depuis* 1152 *jusqu'en* 1169, écrite avec simplicité et exactitude. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Gervais de Tournay, Paris, 1550, in-4.

FALCKEMBERG (Jean de), religieux dominicain, né au 14e siècle dans un village de Poméranie, se mêla des querelles des chevaliers teutoniques avec le roi de Pologne. Il écrivit contre ce prince un mauvais livre qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenait alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, et généralement à tous les chrétiens. On a vu depuis un livre fait par un évêque, qui avait une dédicace toute semblable, et ne valait pas mieux (la compilation donnée sous le nom de Fabronius). La simple et modeste vérité ne s'annonce pas avec tant d'emphase, et selon la sage règle d'Horace,

> Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
> Cogitat.....

Falckemberg y promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueront pour exterminer les Polonais et Ladislas leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile. Mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des Français, qui s'étaient joints aux Polonais, parce que les principes de Falckemberg étaient les mêmes que ceux de Jean Petit, autre prédicateur de l'homicide.

FALCKENSTEIN (Jean-Henri de), écrivain fécond et antiquaire allemand, né en 1682, mort en 1760 à Schwabach, fut chambellan du prince évêque d'Eichstett de 1718 à 1730, conseiller aulique du margrave d'Anspach de 1730 à 1738, et résident du margrave d'Erfurt jusqu'en 1740. Il a écrit en allemand un grand nombre d'ouvrages historiques et diplomatiques; les principaux sont : *Antiquitates et memorabilia Nordgaviæ veteris*, Schwabach, 1734-88, 4 vol. in-fol., 25 à 30 fr.; *Chronique de Thuringe*, Erfurt, 1737-39, 3 vol. in-4, 15 fr.; *Description de Nuremberg*, Erfurt, 1750, in-4, 5 à 6 fr.; *Antiquitates et memorabilia marchiæ Brandenburgicæ*, Bayreuth, 1751, 3 vol. in-4, 12 à 18 fr.; *Histoire du duché, ci-devant royaume de Bavière,* Munich, 1793, 3 vol. in-fol., 20 à 22 fr.

FALCONER (Thomas), savant et littérateur anglais, naquit à Chester en 1736, fit partie du collége d'Oxford, et a composé quelques ouvrages parmi lesquels on remarque : *Devotions for the sacrament of the Lord's supper, etc.*, 1786, souvent réimprimé; des *Observations sur le récit de Pline, touchant le temple d'Ephèse*, inséré dans le 11e volume de l'*Archéologie;* des *Tables chronologiques depuis le règne de Salomon jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand*, 1796, in-4. Il a traduit aussi du grec, du français et du latin les ouvrages suivants : *Voyage d'Hannon*, éclairci par les relations des voyageurs modernes, 1797, in-8; le *Tocsin*, ou *Appel au bon sens*, 1798, in-8; *Voyage d'Arrien autour de la mer Noire*, 1805, in-4; trois *discours* et une *Dissertation géographique* font partie de cet ouvrage. Il avait préparé une *nouvelle édition de Strabon* qui a paru en 1807, latin-grec, par les soins de son neveu, 2 vol. in-fol.

FALCONER (William), médecin anglais, naquit à Londres en 1743, et mourut à Bath en 1824. Il était aussi remarquable par son excellent caractère que par l'étendue et la variété de ses connaissances. Depuis 1766 jusqu'en 1805, il a écrit en anglais sur divers sujets de médecine, qui tous ont obtenu du succès et qui jouissent encore d'une réputation méritée. On remarque surtout : *Essai sur l'usage des eaux de Bath*, 1770, 1775, 1790; *Observations sur le régime et la diète recommandés généralement aux personnes valétudinaires*, 1778, in-8; *Remarque sur l'influence du climat, etc.*, 1781, in-4; *Influence des passions sur la santé et les maladies*, 1791, in-8; *Essai sur les moyens de conserver la santé des agriculteurs*, 1789, in-8. Il a aussi traduit le *Voyage d'Ariane sur le Pont-Euxin*, auquel il a joint une *Dissertation géographique* et trois *Discours préliminaires*, 1805, in-4.

FALCONET (Camille), né à Lyon, en 1671, d'une famille célèbre dans la médecine, augmenta la gloire de ses ancêtres par l'étendue et la variété de son savoir. Le P. Malebranche qui le connut, lui donna son estime et son amitié. L'académie des belles-lettres le mit au nombre de ses membres en 1716, et le perdit en 1762. Il était alors âgé de 91 ans, et il avait dû sa longue vie autant à son tempérament qu'à son régime. Ce savant possédait une bibliothèque de 45,000 volumes, de laquelle il avait séparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquaient à la bibliothèque du roi. Nous avons de cet auteur : une *traduction du nouveau Système des planètes*, composé en latin par Villemot, publiée en 1707, in-12; des éditions de la pastorale de *Daphnis et Chloé*, traduite par Amyot, 1731, in-8, avec des notes; du *Cymbalum mundi*, par Periers, avec des notes, 1732, in-12, 3 à 5 fr. La nature de ces deux ouvrages ne donne pas une grande idée du choix et du goût de l'éditeur; plusieurs *thèses de médecine.* Falconet avait l'humeur gaie, le caractère prompt, l'esprit vif. Il aimait à parler, et parlait fort bien. Quiconque aimait les lettres, trouvait auprès de lui l'accès le plus facile. Il prêtait ses livres avec plaisir; mais il en avait

beaucoup qui ne pouvaient être utiles à personne. Quoiqu'il n'excellât pas dans la pratique de la médecine, il connaissait très-bien la théorie, et brillait dans la consultation.

FALCONET (Etienne-Maurice), sculpteur, né à Paris en 1716, d'une famille peu riche et originaire d'Exilles, sur les frontières du Piémont, et alliée à celle des médecins célèbres de ce nom. Après avoir travaillé pendant quelque temps chez un mauvais sculpteur, il fut accueilli par Lemoine, et les progrès qu'il fit sous sa direction furent très-rapides. Sa statue de *Milon de Crotone, terrassé par le lion*, qu'il travailla longtemps et qui le fit admettre à l'académie en 1754, est regardée comme une des meilleures productions du ciseau moderne. Falconet fut appelé en 1766 en Russie, par Catherine II, pour exécuter la statue équestre de Pierre le Grand, qui le retint 12 ans à St.-Pétersbourg, et qui suffirait seule pour immortaliser son auteur. La conception de l'artiste est grande; il représente ce grand prince franchissant à cheval un roc escarpé : un serpent écrasé sous ses pieds indique les obstacles qu'il eut à vaincre pour commencer la civilisation de son peuple. Un rocher de granit qu'on trouva dans un marais, à quelques milles de St.-Pétersbourg, a servi de base à ce monument; cette masse, longue de 37 pieds sur 22 de hauteur et 21 de largeur, pesait près de 3 millions de livres. Lorsque l'on fondit la figure et le cheval, le métal manqua; une deuxième fonte eut lieu, et Falconet sut empêcher tous les inconvénients que l'on pouvait craindre de cette double opération. On ne sait à quoi attribuer la conduite de Catherine, qui n'accorda pas la moindre récompense à cet artiste, lui donna seulement ce qui était convenu, et le laissa partir sans lui permettre de la voir : ce fut sans doute une intrigue; car le monument est admirable. En se rendant en France, Falconet séjourna quelque temps en Hollande : il arriva à Paris où il mourut en 1791. Ses autres productions les plus remarquables sont : *Pygmalion*, *la Baigneuse*, un *Amour menaçant*, productions gracieuses, qui furent moulées dans toute l'Europe. Il exécuta aussi des sujets religieux : un *Christ agonisant;* une *Annonciation*, pour l'église de Saint-Roch : un *Saint-Ambroise*, refusant l'entrée de la cathédrale de Milan à l'empereur Théodose, pour l'église des Invalides. Toutes ces figures, traitées dans l'expression et le caractère qui leur conviennent, obtinrent tous les suffrages. Falconet a publié des *Réflexions sur la sculpture;* des *Observations sur la statue de Marc-Aurèle;* la *traduction des* 34, 35 et 36e *livres de Pline*, etc. Ses *œuvres*, contenant plusieurs écrits relatifs aux arts, ont été imprimées à Lausanne, en 1782, 6 vol. in-8, 12 à 18 fr.; et ses *œuvres diverses*, concernant encore les arts, à Paris, en 1787 et 1808, 3 vol. in-8, 6 à 9 fr. On reproche à cet auteur un ton beaucoup trop tranchant, et le défaut de n'avoir pas rendu assez de justice aux anciens. La pauvreté de sa famille était pour Falconet un titre de gloire dont il tirait vanité. Dans le voyage qu'il fit en Russie, Catherine lui donna le titre de *Visokorodie, haute puissance*, et à cette occasion il disait : *Ce titre me convient à merveille, car je suis né dans un grenier.*

FALCONIERI (sainte Julienne de), morte à Florence sa patrie en odeur de sainteté, l'an 1341, donna en 1307 une *règle* aux oblates ou converses des servites, dont elle fut la première supérieure. Martin V l'approuva en 1424. La pieuse fondatrice se signala par les plus grandes austérités. Elle ne mangeait point le mercredi et le vendredi. Benoît XIII la canonisa en 1729.

FALCONIERI (Octave), savant antiquaire, prélat de l'Eglise romaine, est auteur d'un savant *discours* en italien *sur la pyramide de Caïus Sestius*, qu'on voit près de la porte d'Ostie à Rome. Nardini l'a inséré dans sa *Roma antica*, Rome, 1666, in-4. Il mourut en 1676, à l'âge de 30 ans.

FALEDRO (Ordelaffo), doge de Venise, alla vers l'an 1102 au secours de Baudouin, roi de Jérusalem, avec une puissante flotte. Après l'avoir aidé à reprendre presque toute la Syrie, il conquit la Dalmatie, la Croatie et plusieurs autres provinces. Il rentra en triomphe dans sa patrie, mais il ne jouit pas longtemps de sa gloire. Zara en Dalmatie s'étant révoltée, il mit le siége devant cette ville, et y périt.

FALETI (Jérôme), comte de Trignano, natif de Savone, s'appliqua avec un succès égal à la poésie et aux affaires. Les ducs de Ferrare lui confièrent des commissions importantes. Les ouvrages sortis de sa plume sont : un *poëme* italien, en 4 chants, *sur les guerres de Flandre*, Venetiis, Aldus, 1557, in-4, 18 à 21 fr.; Noviomagi, 1749, in-8, 5 fr.; douze livres de *poésies ;* les *Causes de la guerre d'Allemagne sous Charles V*, italien, 1552, in-8; le *Traité d'Athénagore sur la Résurrection*, traduit en italien, 1556, in-4. Il eut beaucoup de part à l'immense recueil intitulé : *Polianthea.* Cet auteur florissait au 16e siècle.

FALIERI (Marin), doge de Venise en 1354. Successeur d'André Dandolo, il fut revêtu de cette dignité à l'âge de 76 ans. Il forma le projet de s'emparer pour toujours du gouvernement qui lui avait été confié pour quelques mois. Il fallait se défaire des sénateurs, et le malheureux avait pris des mesures pour les faire tous assassiner. La conspiration fut découverte par un des conjurés. Le sénat veilla si attentivement sur les conspirateurs, que 16 d'entre eux furent arrêtés avec Falieri leur chef. Il eut la tête tranchée, le 17 avril 1355, à l'âge de 80 ans ; les autres furent pendus, et 400 complices périrent par différents genres de mort. Lord Byron a composé une tragédie sur cette catastrophe.

FALK (Jean-Daniel), poëte satirique allemand, né à Dantzick en 1770, était fils d'un perruquier qui le destinait à suivre la même profession. Entraîné par un penchant irrésistible pour l'étude, il employait ses épargnes à se procurer dans un cabinet de lecture les ouvrages d'écrivains de sa nation qu'il lisait en secret, car son père le contrariait dans ses goûts. Il lui arrivait quelquefois d'aller lire la nuit dans les rues à la faible lumière d'une lanterne. On lui permit cependant d'apprendre la musique, dans laquelle il fit de rapides progrès. Comme sa position

ne s'améliorait point, il chercha à s'embarquer; mais les marins auxquels il s'adressa le repoussèrent parce qu'il ne savait pas l'anglais. Un maître de cette langue consentit à lui donner des leçons, et le mit bientôt en état de traduire avec succès des passages d'Ossian. Son père se laissa alors déterminer à lui permettre de faire ses études, et le jeune Falk alla les terminer à l'université de Halle. Il embrassa ensuite la profession d'homme de lettres, et adopta le genre satirique, dans lequel il prit Boileau pour modèle. Bientôt parut son poëme *des Héros* (*Die Helden*), qui annonçait un rare talent poétique. Falk fit paraître en même temps deux satires intitulées : *Les tombeaux sacrés à Kam*, et *les Prières*, Leipzig, 1796 : la première fut saisie, dit-on, par suite d'un quiproquo qui la fit regarder comme une satire du saint Siége ; l'autre poëme est un tableau de la folie, de l'imprévoyance, et de la contradiction qu'on observe trop souvent dans les vœux des mortels. *L'Almanach portatif de la plaisanterie et de la satire*, avec des caricatures qu'il publia annuellement depuis 1797 jusqu'en 1803, lui attira des tracasseries. Les personnalités qu'il se permit depuis furent loin de lui mériter l'approbation des gens sensés. Il publia ensuite un journal sous le titre d'*Elysée et Tartare* (Elysium et Tartarus), écrit sous l'influence des événements politiques du temps. Après la bataille d'Iéna, la commission française, chargée de faire rentrer les contributions, le prit pour secrétaire, interprète et médiateur avec les autorités allemandes, et le grand duc de Weimar le nomma plus tard conseiller de légation. En 1813, il préserva du pillage plusieurs points du duché de Weimar, et, en 1815, il publia un écrit sur les événements de la guerre depuis 1806 jusqu'en 1813. Falk contribua à établir la société des *nécessiteux*, établissement destiné aux orphelins et aux enfants abandonnés, et composa à ce sujet un ouvrage intitulé le *Miroir du peuple allemand*. Falk avait renoncé dans ses dernières années à la satire ; il est mort à Weimar le 14 février 1826, laissant outre les ouvrages déjà cités : *Satires*, Leipzig et Altona, 1800, 3 vol. in-12 ; les *Tombeaux de Kam* se trouvent dans le second volume ; *OEuvres choisies en prose de Swifft et d'Arbuthnot*, traduites en allemand, Leipzig, 1798-99, 6 vol. in-8; *Dissertations sur la poésie et les arts*, Weimar, 1803, in-8 ; *Nouveau Recueil de contes et de satires*, Berlin, 1804, in-8.

FALKLAND (Lucius Cary, vicomte de), secrétaire d'état en Angleterre, durant les convulsions des guerres civiles du règne de Charles Ier, naquit vers l'an 1610 à Burford, dans le comté d'Oxford. Il se livra dans sa jeunesse à l'étude des lettres. Citoyen éclairé, vertueux et ferme, il se montra d'abord un des plus ardents à attaquer les usurpations de la cour; mais lorsque la guerre civile éclata, il défendit le pouvoir qui restait à Charles Ier, et qu'il jugea nécessaire pour le soutien de la liberté anglaise. On croit que ce fut lui qui composa, avec le secours du roi, presque tous les mémoires du parti monarchique. Ce prince était si persuadé de sa supériorité dans cette lutte littéraire, qu'il fit distribuer les écrits du parlement anglais avec les siens, pour mettre le peuple au fait de la querelle. On assure qu'il s'en servit même dans ses dernières défenses contre les accusations des cromwellistes, plusieurs années après la mort de Falkland, tué en 1643 à la bataille de Newbury. Falkland a laissé différents écrits sur les questions politiques qui s'agitèrent de son temps, et l'on croit qu'il a coopéré à l'histoire du protestantisme de Clillingworth.

FALKNER (Thomas), missionnaire jésuite, fils d'un habile chirurgien de Manchester en Angleterre, étudia la chirurgie sous son père, et alla se perfectionner à Londres. Il s'embarqua ensuite pour la côte de Guinée, puis pour le Brésil. Etant tombé malade à Buenos-Ayres, il reçut des soins si affectueux de la part des jésuites fixés dans cette contrée, qu'il s'attacha à eux, et entra dans leur société pour partager leurs travaux apostoliques. Son habileté dans la chirurgie et ses connaissances dans la mécanique furent très-utiles à la mission dans laquelle il fut employé : 40 années de sa vie furent consacrées à l'exercice du ministère évangélique et à la pratique de son art dans le Chaco, le Paraguay, le Tucuman et les Pampas. Après la suppression de son ordre, il revint dans sa patrie, et devint chapelain d'un de ses compatriotes qui était catholique. Il s'occupa alors d'écrire une *Description de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique méridionale*, Herefort et Londres, 1774, in-4, avec cartes, 6 à 7 fr. Elle fut traduite en allemand, et abrégée, Gotha, 1775, in-8. Il y en a aussi une traduction française sous ce titre : *Description des terres Magellaniques et des pays adjacents*, trad. de l'anglais par M. B., Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-16, 5 à 6 fr. Ce livre offre des notions précieuses sur les contrées que l'auteur a décrites, sur les mœurs des peuples qui les habitent, et sur les productions de la nature que l'on y trouve ; mais on reconnaît qu'il n'était pas très-versé dans l'histoire naturelle. Les Patagons qu'il a vus sont grands et bien faits ; ils lui ont paru avoir sept pieds et quelques pouces ; mais il n'a point entendu parler de la race gigantesque citée par plusieurs voyageurs. Le P. Falkner mourut en 1780.

FALLET (Nicolas), poëte français, né à Langres en 1753, mort à Paris en 1801, a publié des *pièces de théâtre* et autres *poésies* aujourd'hui oubliées. Sa tragédie de *Tibère et Sérénus*, quoique fort médiocre, obtint cependant quelques représentations, et fut imprimée en 1782 et 1783. Il a travaillé à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, et coopéré au *Dictionnaire historique et critique des mœurs, lois, usages et coutumes civiles*, 1772, 4 vol. in-8.

FALLETTI (Octave-Alexandre), marquis de Barolo, né à Turin en 1753, mort dans la même ville en 1828, embrassa d'abord la carrière des armes, et se consacra ensuite à des études littéraires qui ne furent interrompues qu'au moment où son pays fut menacé de l'invasion des Français, époque où il reprit les armes. Sa vie fut dès lors entièrement indépendante; les devoirs d'homme

de cour lui enlevèrent toutefois quelques moments précieux. L'éducation de son fils l'occupa sérieusement, et ce fut avec lui qu'il visita l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et la Russie. Ses principales productions sont : un *Eloge de St.-Réal;* des *Mémoires sur des sujets de critique littéraire, de philosophie morale et de métaphysique*, présentés à l'académie de Turin dont il était membre; des *épitres* (critiques) *sur les OEuvres posthumes d'Alfieri,* et une espèce de roman descriptif sous le titre de *Voyage de Théodore Callimachi en Italie.*

FALLOPE (Gabriel), médecin italien, était profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie et surtout dans l'anatomie. Il naquit à Modène en 1523, et mourut à Padoue en 1562 suivant le P. Nicéron; mais Eloy place sa naissance en 1490, et le fait mourir à 73 ans : ces dernières dates paraissent moins sûres. Quoi qu'il en soit, ce médecin parcourut une partie de l'Europe pour se perfectionner dans son art. Il était méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, et heureux dans ses cures. Quoi qu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la *trompe de Fallope*, il faut avouer qu'elle n'était pas entièrement inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes qu'on lui a contestées. Ses nombreux *ouvrages* ont été recueillis à Venise, 1584 et 1606, 4 vol. in-fol., 18 à 20 fr. : c'est la meilleure édition. On peut voir la liste de ses différentes productions dans les *Mémoires de Nicéron*, tomes 4 et 10, dans les *éloges de Tamasini*, et surtout dans la Bibliothèque des écrivains modernes par Tiraboschi.

FALLOT (Gustave), philologue, né à Montbéliard en 1807, fut employé d'abord dans une maison de commerce à Gray, puis, entraîné par son goût pour les lettres, vint terminer ses études à Besançon, en même temps qu'il travaillait pour le compte d'un imprimeur de cette ville qui l'avait chargé de diriger quelques publications. Parti pour Paris au mois de juillet 1831, Fallot débuta par fournir quelques articles au supplément de la *Bibliothèque universelle,* fut admis ensuite parmi les élèves de l'école des chartes, et désigné l'année suivante, par l'académie de Besançon, comme premier titulaire de la pension fondée par mad. Suard pour entretenir pendant 3 années, à Paris, un jeune homme destiné à de fortes études scientifiques ou littéraires. Nommé, en 1834, secrétaire du comité des travaux historiques, il obtint presque dans le même temps la place de sous-bibliothécaire de l'institut. Au moment où son talent, mûri par de sérieuses et profondes études, promettait à la science les plus brillants résultats, Fallot fut enlevé par une congestion cérébrale le 3 juillet 1836, dans sa 29e année. On a de lui en manuscrit les ouvrages suivants : *Histoire généalogique de l'espèce humaine par les langues; Recherches sur la langue et la littérature slave; Origines de la langue française; Recherches sur la langue d'oil :* ce dernier est le seul qu'il ait laissé presque achevé.

FALLOURS (Samuel), peintre hollandais, qui a peint les *Curiosités naturelles*, poissons, écrevisses, crabes qui se trouvent sur les côtes des îles Moluques, et les a fait imprimer à Amsterdam, 1718, 2 tom. in-fol., avec 100 pl., 15 à 18 fr. Ce livre est rare; mais il ne faut se fier, ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FANGÉ (Augustin), bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, naquit à Hatton-Châtel près de Verdun. Après avoir fait ses vœux à l'abbaye de Munster en Alsace le 21 juin 1728, il professa avec distinction les humanités, la philosophie et la théologie dans sa congrégation. En 1736 il fut nommé coadjuteur du monastère de Senones en Lorraine, et il en devint abbé en 1755, après la mort de dom Calmet son oncle, qui était titulaire de cette abbaye. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort. Parmi ses principaux ouvrages on remarque : un *Traité* en latin *des Sacrements en général et en particulier,* ouvrage profond et estimé; *Iter helveticum*, ou Relation d'un voyage qu'il avait fait en Suisse en 1748; le second volume de la *Notice de Lorraine, Vie de dom Calmet*, 1763, in-8, 2 à 3 fr. On lui attribue : *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme,* Liége, 1775, in-8. Dom Fangé a achevé l'*Histoire universelle* commencée par dom Calmet, mis en ordre ses *œuvres posthumes*, et publié ses ouvrages en 1762.

FANNIUS-STRABON (Caïus), consul romain avec Valérius Messala, l'an 161 avant J.-C. Ce fut sous son consulat que fut publiée la loi *Fannia* contre la somptuosité de la table. Cette loi fixait les sommes qu'on pouvait dépenser pour le repas. On fut obligé de la renouveler 20 ans après. Le luxe faisait tous les jours de nouveaux ravages, et ce luxe était une suite de la trop grande puissance des Romains; Scipion le reconnaissait lui-même et s'en plaignait. Fannius réforma la formule de la prière qu'il était d'usage de prononcer à la clôture du lustre, par laquelle on demandait aux dieux qu'ils *augmentassent* la puissance de la république : il en substitua une autre, par laquelle on les priait de vouloir bien la *maintenir* toujours dans le même état.

FANNIUS (Caïus), auteur latin sous Trajan, composa une *Histoire*, en 3 livres, *des cruautés de Néron*, et des dernières heures de ceux que ce monstre faisait exécuter à mort, ou envoyait en exil (*Exitus occisorum aut relegatorum a Nerone*). Les savants et surtout les philosophes ne sauraient trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant.

FANNIUS-CÉPION, complice d'une conjuration contre Auguste, qui fut découverte, se donna lui-même la mort.

> Hostem cum fugeret, se Fannius ipse peremit;
> Hic, rogo, non furor est, ne moriare mori?
> MARTIAL., lib. II.

Epigramme qui dans le fond n'est qu'un jeu de mots, comme presque toutes celles de Martial. Quelque blâmable que fût Fannius, il y avait certainement moins de *fureur* dans son suicide que dans celui de Caton d'Utique. Il cherchait à éviter une mort ignominieuse et terrible.

FANNIUS-QUADRATUS, poëte latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés avec son

portrait dans la bibliothèque publique qu'Auguste avait fait construire dans le temple d'Apollon. Horace, son contemporain, lui donne le nom de parasite, et le raille cruellement.

FANSHAW (Richard), anglais, envoyé des rois Charles Ier et Charles II à la cour d'Espagne et à celle de Portugal, né en 1607, mourut à Madrid en 1666. Il se distingua dans ses ambassades, ainsi que sur le Parnasse. On a de lui quelques *ouvrages* en vers et en prose, Lond., 1646, in-4, qu'on a lus autrefois; la traduction en vers anglais du *Pastor fido*, de la *Lusiade* et des *comédies espagnoles*. On a publié sur son ambassade des *lettres* originales précédées de sa *vie*, Londres, 1702, in-8.

FANTIN-DÉSODOARTS (Antoine-Etienne-Nicolas), né à Pont-de-Beauvoisin dans le Dauphiné en 1738, entra chez les jésuites qui furent supprimés avant qu'il eût pu prononcer ses vœux. En 1789 il était prêtre, et avait le titre de vicaire général d'Embrun; mais il ne paraît pas qu'il en ait jamais exercé les fonctions; il est probable qu'il s'est livré exclusivement à ses travaux littéraires. Il s'était rendu à Paris quelques années avant la révolution, et lorsque ce grand événement fut accompli, il y devint un des écrivains les plus laborieux du parti révolutionnaire. Arrêté après le 10 août comme prêtre, il se maria, entra dans les sections, et se lia particulièrement avec Robespierre, Collot-d'Herbois, Marat et Chaumette, qu'il accompagnait quelquefois au club des jacobins. Non content de les fréquenter, il proclama et répandit leurs principes dans les journaux du temps. Après la révolution, il ne fit parler de lui que par ses nombreux ouvrages: il était membre de l'institut. Il mourut à Paris en 1820. Ses principales productions sont: *Dictionnaire raisonné du gouvernement, des lois, des usages et de la discipline de l'Eglise, conciliées avec les libertés et franchises de l'église gallicane, lois du royaume et jurisprudence des tribunaux de France*, 1788, 6 vol. in-8, 10 à 12 fr.; *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France, depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV, par le président Henault, continué depuis la mort de Louis XIV jusqu'au retour de Louis XVIII*, Paris, 1820, in-4, 15 fr.; *Histoire philosophique de la révolution*, ib., 1817, 6 vol. in-8, 36 fr. C'est celui de ses ouvrages qui a obtenu le plus de succès, et cependant il est rempli d'erreurs et de faux principes. On n'y remarque ni plan, ni ensemble, ni méthode: ce sont des redites continuelles, des digressions longues et sans objet, des réflexions données sans justesse comme sans ordre. Ennemi de la noblesse et du clergé, il parle de l'une avec mépris, de l'autre avec haine: rien n'est plus mauvais que son récit du procès de Louis XVI; c'est un tableau entièrement faux. Beaulieu, auteur des *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution de France*, a relevé entre autres ce paragraphe étrange sur la démarche que fit le roi le 15 juillet 1789: « Louis » XVI, dit Fantin, parut comme un criminel devant » ses juges; il rejeta sur l'imposture de ses ministres » les fausses démarches auxquelles il s'était livré. Il » déclara que les ordres étaient expédiés pour l'éloi» gnement des troupes de Paris et de Versailles; qu'il » rappelait Necker et les autres ministres disgraciés, » et que désormais il ne prendrait d'autre conseil » que ceux des représentants de la nation. Le pré» sident assis (l'archevêque de Vienne) lui répon» dit: Un roi est coupable, quand, sous les yeux de » l'assemblée, il écoute des conseils étrangers. Lal» ly-Tolendal, député de Paris, ajouta: Un roi qui » avoue sa faiblesse et l'insuffisance de ses moyens, » mérite la clémence d'une nation généreuse. Il est » bon que les princes sachent, reprit le président, » en couvrant la voix de Lally-Tolendal, qu'on ne » règne pas longtemps avec sécurité, quand l'in» trigue, la cabale et l'astuce, devenues les mobiles » du gouvernement, sont érigées en règle de la con» duite du monarque. Cette proposition fut justifiée » dans la suite. » On voit que dans tout ce grossier galimathias, ajoute Beaulieu, il n'y a pas un seul mot, à l'exception de l'annonce de l'ordre donné par le roi pour l'éloignement des troupes, qui ne renferme un impertinent mensonge. Le style est digne de l'esprit qui y règne: il est tantôt plat et trivial, tantôt boursouflé jusqu'au ridicule; enfin cette compilation, dénuée partout de vérité comme de goût, est tombée dans l'oubli profond qu'elle méritait; *Révolutions de l'Inde pendant le 18e siècle, ou Mémoires de Tippo-Saïb écrits par lui-même, et traduits de la langue indostane*, 1796, 2 vol. in-8; 1797, 4 vol. in-8, 8 à 10 fr.; *Louis XV et Louis XVI*, 1798, 5 vol. in-8, 21 fr.; *Histoire d'Italie depuis la chute de la république romaine jusqu'aux premières années du 19e siècle*, 1802, 9 vol. in-8, 45 fr.; *De l'institution des sociétés, ou Théorie des gouvernements*, 1807, in-8; *Histoire de France depuis la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI*, 1806-10, 26 vol. in-12, 25 à 28 fr. Il s'est fait ainsi le continuateur de Velly, Villaret et Garnier. Cette histoire méritait un meilleur écrivain. Il fut avec Mercier et Carra un des premiers rédacteurs des *Annales patriotiques*, et a laissé en outre un grand nombre de manuscrits.

FANTUZZI (Jean), noble Bolonais et dernier rejeton d'une famille illustre de ce nom, qui a fourni un grand nombre de personnages distingués dans la carrière des lois et dans celle des lettres, naquit en 1742, et mourut à Bologne en 1801, avec le grade de colonel. Il avait servi pendant plusieurs années dans les gardes du corps du roi d'Espagne. Il a laissé un ouvrage important intitulé: *Notizie degli scrittori Bolognesi*, Bologne, 1781-94, 9 vol. in-fol., 60 à 80 fr. Cet ouvrage est précieux par l'exactitude et la bonne critique qui y règnent. Il est d'ailleurs écrit d'un style élégant et correct. On aurait désiré que l'auteur en eût supprimé des détails superflus; mais ils sont vrais et puisés dans des sources authentiques. Il était né en 1742 et mourut en 1801.

FARCOT (Joseph-Jean-Chrysostome), ancien directeur de la statistique de la Seine, naquit à Senlis en 1744, et entra d'abord chez les oratoriens où il fut successivement professeur de philosophie, de

physique expérimentale et de mathématiques. En 1779 il fut forcé pour des affaires de famille de quitter cette congrégation, et se livra au commerce; il transporta son établissement à Paris, s'occupa avec zèle de ses intérêts jusqu'en 1793, où ses magasins furent saisis et lui-même jeté en prison. Après onze mois de captivité, il fut appelé par le gouvernement aux discussions qui avaient lieu à l'hôtel de Conti pour la restauration du commerce et des arts. Nommé membre du directoire du département de la Seine, il fut chargé du rétablissement des édifices destinés au culte catholique, et il parvint à faire obtenir 15 églises. Après avoir fait partie de la commission chargée de dresser le tableau de dépréciation des assignats, il fut successivement, depuis cette époque, membre du conseil des arts, de celui de l'instruction publique, et directeur de la statistique. Il a fait à ce sujet plusieurs ouvrages : *Questions constitutionnelles sur le commerce et l'industrie, et projet d'un impôt indirect*, Paris, 1790, in-8; *Discussions relatives à l'influence du gouvernement sur les arts et le commerce*, Paris, 1808, in-4; *Mémoires sur les moyens d'encourager les découvertes utiles*, Paris, 1819, in-4; ouvrage posthume publié par son fils M.-J. Farcot. On a encore de lui plusieurs *Mémoires et Rapports* sur les arts, l'agriculture et le commerce, qui n'ont pas été imprimés. Il est mort en 1815.

FARDELLA (Michel-Ange), né à Trapani en Sicile, l'an 1650, d'abord franciscain, ensuite prêtre séculier, devint professeur d'astronomie et de physique dans l'université de Padoue, et mourut à Naples en 1718. On a de lui des ouvrages peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'était consacré. C'était un homme d'un esprit vif et d'une imagination féconde, mais très-distrait. Quoiqu'il eût des appointements considérables, sa générosité envers ses amis, et son caractère indolent ne lui permirent jamais d'être riche.

FARE (sainte), vierge, d'une famille noble de Brie, sœur de saint Faron, évêque de Meaux, et de Changulse, évêque de Laon, bâtit le monastère de Faremoustier, en fut abbesse, et mourut vers 655, après une vie de près de 60 ans, remplie par la vertu et la mortification.

FARE (Charles-Auguste, marquis de La), né au château de Valgorge, dans le Vivarais, en 1644, fut capitaine des gardes de Monsieur, et de son fils, depuis régent du royaume. Il plut à ce prince par l'enjouement de son imagination et la délicatesse de son esprit. Ses poésies respirent cette liberté, cet air riant et facile que l'art tenterait en vain d'imiter; mais elles ont aussi les défauts de la nature livrée à elle-même : le style en est incorrect et sans précision, sans parler d'un autre défaut beaucoup plus grave. C'est l'Amour, c'est Bacchus plutôt qu'Apollon, qui inspiraient le marquis de La Fare. Les fruits de sa muse se trouvent à la suite des anciennes éditions des *OEuvres* de l'abbé de Chaulieu, son ami. Le marquis de La Fare mourut en 1712. Outre ses *Poésies*, réimprimées à part en 1781, pet. in-12, on a de lui des *Mémoires* et des *Réflexions* sur les principaux événements du règne de Louis XIV, in-12. Ils sont écrits avec une liberté qui est souvent poussée trop loin. On a encore de lui les paroles d'un opéra intitulé *Panthée*, dont le duc d'Orléans fit en partie la musique.

FAREL (Guillaume), né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque temps au collége du cardinal Le Moine. Jacques Le Fèvre d'Etaples, son ami, lui inspira les nouvelles erreurs que Luther répandait en Allemagne, et Zuingle en Suisse. Farel fut ministre à Genève avant Calvin, et y prêcha la réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neuchâtel, où il mourut en 1565. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans. Son savoir, qui était médiocre, fut terni par son opiniâtreté, et par son penchant pour toutes sortes d'opinions. On a de lui : *Le Glaive de l'esprit*, ouvrage qui, malgré la singularité de son titre (qui dans le fond n'est que la traduction du *Gladium spiritus* de saint Paul), offre de bonnes choses contre les libertins; *De la sainte Cène du Seigneur*; des *thèses*. Ce ministre fut accusé, par ceux de son parti, de renouveler les erreurs de Paul de Samosate; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARET (Nicolas), né vers l'an 1600 à Bourg en Bresse, fut un des premiers membres de l'académie française, et rédigea les statuts de cette compagnie naissante. Il fut secrétaire du comte d'Harcourt, ami de Vaugelas, de Boisrobert, de Coëffetau, de Saint-Amand. Il mourut à Paris en 1646. On a de lui de mauvaise prose et de plus mauvais vers; l'*Histoire chronologique des Ottomans*, l'*Histoire d'Europe*, traduite en français, l'*Honnête Homme*, tiré de l'italien de Castiglione, in-12, des *lettres* qui n'apprennent rien, des *poésies* plates, etc. C'est aux vers suivants de Boileau qu'il doit sa célébrité :

> Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Farel,
> Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret.........

FARIA (Manoel-Sévérim de), portugais, écrivain, l'un des plus savants numismates de son temps, naquit à Lisbonne en 1581 ou 82. Après avoir fait ses cours de philosophie et de théologie, et avoir été reçu docteur dans ces deux facultés, il fut chantre et chanoine de la cathédrale d'Evora, et mourut dans cette ville en 1655. Il se livra avec ardeur à l'étude des écritures, de la théologie mystique, de l'histoire, de la politique, de la géographie, et des antiquités romaines et portugaises : il employa les revenus de ses bénéfices à former des collections précieuses de manuscrits anciens, de médailles, de monnaies et d'antiquités de tout genre. Il est connu par les ouvrages suivants : *Noticias do Portugal*; *Varios discursos politicos*, Lisbonne, 1624. Ces deux ouvrages ont été réimpr. à Lisbonne en 1624 et 1791. Dans le premier de ces ouvrages, il traite de l'origine des titres et des armoiries des familles nobles du Portugal, des monnaies anciennes, soit portugaises, soit gothiques, arabes et romaines, et il en donne des empreintes. Après avoir parlé des différentes universités d'Espagne, de la navigation des Portugais aux Indes orientales, il termine le second volume par les vies

de vingt cardinaux de sa nation. Le troisième vol. est consacré à la vie de quelques portugais illustres, comme celles de l'historien Couto, du poëte Camoëns, etc. Ces deux ouvrages se font remarquer par une élégance et une pureté de style qui rappellent le beau siècle de la littérature espagnole.

FARIA DE SOUZA (Manoel), gentilhomme portugais, chevalier de l'ordre de Christ, né à Catavella en 1590, mort à Madrid en 1647, dans un état qui n'était guère au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. Après avoir été gentilhomme chez don Gonzalès, évêque d'Oporto, et avoir perfectionné ses connaissances sous la direction de ce prélat, il avait fait un voyage à *Rome* en 1731, où il s'acquit la considération des savants qui étaient auprès du pape Urbain VIII. Faria était un homme un peu singulier. Il s'habillait plutôt comme un philosophe, que comme un homme qui avait vécu à la cour. Son humeur indépendante et son abord sévère furent sans doute un obstacle à sa fortune. Il était cependant fort agréable et fort enjoué avec ses amis. On a de lui : une *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au règne du cardinal Henri, imprimée plusieurs fois. La dernière et la meilleure édition est de 1730, in-fol., fig., 24 à 30 fr., avec une continuation, et d'autres pièces curieuses, *l'Europe, l'Asie et l'Afrique portugaises*, en 6 vol. in-fol., 35 à 45 f., 2 pour l'Europe, 3 pour l'Asie, 1 pour l'Afrique; l'*Asia portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes orientales, depuis leur premier voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage exact et curieux a été trad. en italien, en français et en anglais. Faria a encore laissé 7 vol. de *poésies*, des *discours moraux et politiques;* des *commentaires sur la Lusiade*. Ses ouvrages sont écrits en espagnol.

FARINACCI (Prosper), célèbre jurisconsulte, naquit à Rome en 1554, et y brilla dans le barreau. Il se plut à défendre les causes les moins soutenables Cette manie funeste à bien des familles, jointe à la rigueur et à la sévérité excessive avec lesquelles il exerça la charge de procureur-fiscal, fit naître des murmures et lui suscita des affaires. Cet homme si rigoureux pour les autres était très-indulgent pour lui-même. Le pape Clément VIII disait de lui à ce sujet, en faisant allusion au nom de Farinaccio : « La farine est excellente, mais » le sac qui la contient ne vaut rien. » Ce jurisconsulte mourut à Rome en 1618. Ses ouvrages ont été recueillis, Anvers, 1620 et années suiv., 13 vol. in-fol., 40 à 50 fr.; ils sont recherchés par les jurisconsultes ultramontains. Voici ce qu'ils renferment : *Decisiones Rotæ; Rotæ novissimæ; Rotæ recentissimæ; Repertorium judiciale; De Hæresi; Consilia; Praxis criminalis; Succus Praxis criminalis*. Malgré la critique qu'on peut faire de quelques endroits, il est certain que ses ouvrages sont pleins de savoir, et qu'il y a pour les jurisconsultes bien des choses à recueillir.

FARINATO (Paul), peintre célèbre et savant architecte, né en 1525, mourut à Vérone sa patrie en 1606.

FARINELLI (Charles Broschi, plus connu sous le nom de), célèbre chanteur italien, né à Naples en 1705, fut élève de Porpora, et débuta d'une manière brillante à l'âge de 17 ans sur le théâtre d'*Aliberti* à Rome. En 1734, il passa à Londres et y excita un enthousiasme universel. Après avoir obtenu tous les suffrages en Italie et en Angleterre, il fut appelé à la cour de Madrid, et sa voix produisit plus d'effet sur Philippe V, chargé d'infirmités, et sur Ferdinand VI, son successeur, tourmenté d'une profonde mélancolie, que tous les remèdes de l'art. Ses manières aimables lui méritèrent bientôt l'estime et la considération de toute la cour. Sous le règne de Ferdinand VI il fut employé dans les affaires du plus haut intérêt politique, devint le canal de toutes les grâces, et l'on peut dire, à sa louange, qu'il ne les accorda qu'au mérite réel, et qu'il n'abusa jamais de son pouvoir. Loin d'écouter un vain orgueil qui est ordinairement l'apanage des parvenus, ce fut surtout sa modestie qui désarma ceux qui auraient pu être un obstacle à sa fortune. Sa déférence et son respect pour les grands lui captivèrent l'amitié de la plupart d'entre eux; à l'égard de ses ennemis, il ne s'en vengea jamais qu'en répandant sur eux les faveurs du roi. La mort de ce prince et de la reine, arrivée la même année (1762), le jeta dans l'accablement le plus profond. Il quitta l'Espagne et se retira à Bologne, où il fit bâtir une superbe maison. Il y passa le reste de ses jours, uniquement occupé de sa harpe et de son jardin, recevant avec affabilité tous les étrangers qui désiraient le connaître, et répandant ses bienfaits sur tous les malheureux qui l'environnaient. Il encouragea le P. Martini à écrire son *Histoire de la musique*, l'aida de sa fortune, et lui fournit les documents nécessaires. Farinelli mourut en 1782.

FARMER (Richard), célèbre critique anglais, né à Leicester en 1735, fut successivement prédicateur de la chapelle royale de Whitehall, principal du collége Emmanuel de l'université de Cambridge, vice-chancelier et principal bibliothécaire de cette université, chancelier de Lichtfield et de Coventry, chanoine de l'église de Cantorbéry, puis de celle de Saint-Paul; il mourut en 1797. On a de lui : un *Essai sur l'érudition de Shakespeare*, l'un des meilleurs morceaux de critique que possède la littérature anglaise, plusieurs fois réimprimé : il se trouve dans l'édition de Shakespeare, donnée par Stevens.

FARNABIE, ou Farnaby (Thomas), célèbre maître d'école anglais, né à Londres en 1575, d'un charpentier, fut d'abord serviteur; puis il fit ses premières études à Oxford, et ensuite en Espagne, dans un collége des jésuites. Il accompagna François Drak et Jean Hawkins dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta et retourna dans sa patrie. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Sommerset. Il alla continuer le même travail à Londres, forma de bons écoliers, et s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des persécutions; mais elles ne furent pas capables d'ébranler sa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le sollicitaient

de se déclarer pour le parti républicain : « J'aime » mieux n'avoir qu'un roi, que d'en avoir cinq » cents. » Il mourut exilé à Ely-House en 1647. On avait proposé dans la chambre des communes de l'exiler en Amérique. Farnaby était aussi savant humaniste, que bon citoyen. Il nous reste de lui des *éditions* de *Juvénal*, de *Perse*, de *Sénèque*, de *Martial*, de *Lucain*, de *Virgile*, de *Térence*, d'*Ovide*, avec des *remarques* qui ne sont que grammaticales; elles seraient plus utiles si elles étaient quelquefois historiques, géographiques et mythologiques; le latin en est un peu dur et quelquefois incorrect.

FARNÈSE (Pierre-Louis), premier duc de Parme et de Plaisance, était fils aîné du pape Paul III (Alexandre Farnèse), qui l'avait eu d'un mariage secret, contracté avant sa promotion au pontificat. Ce pape lui conféra les duchés de Parme et de Plaisance en 1547, sous une redevance de 8,000 écus au saint Siége, et donna en échange, à l'état de l'Eglise, la principauté de Camérino et la seigneurie de Népi, qui lui appartenaient. Dès que Farnèse eut été reconnu par le clergé et par le peuple, il s'appliqua à fortifier Plaisance, et la citadelle qu'il fit construire fut regardée comme une des meilleures forteresses de l'Italie. Comme il chagrinait les nobles, croyant qu'ils opprimaient le peuple, quatre gentilshommes conspirèrent contre lui, et l'assassinèrent à Plaisance, le 10 septembre 1547. Un homme qui se mêlait de magie, lui avait annoncé cette fin tragique; on pouvait la lui prédire sans être sorcier; mais l'anecdote, si elle est vraie, ne laisse pas d'être remarquable. Aussitôt après sa mort, les milices impériales qui étaient aux portes de la ville obligèrent les Plaisantins à prêter serment à l'empereur Charles-Quint, qui n'avait pas voulu reconnaître la cession que le pape en avait faite. Mais dans la suite, Octave Farnèse, fils de Pierre-Louis, ayant épousé Marguerite d'Autriche, fut reconnu, par cet empereur, légitime possesseur du duché de Parme. (*Voy.* sa postérité dans les Tables chronologiques, à l'article PARME ET PLAISANCE.) Sa postérité jouit de ces deux duchés jusqu'au cardinal Antoine Farnèse, mort en 1731. Sa nièce Elisabeth Farnèse, épouse de Philippe V, roi d'Espagne, les transmit au second de ses fils, qui les céda en 1735 à l'empereur Charles VI, contre le royaume des Deux-Siciles.

FARON (saint), évêque de Meaux en 626, fonda l'abbaye qui porte son nom, assista au 2ᵉ concile de Sens en 657, et mourut en 672, à près de 80 ans.

FARQUHAR (George), poëte comique, né en 1678 à Londonderry en Irlande, mort en 1707, fut d'abord comédien, puis lieutenant au régiment du comte Orrery en Irlande, se fit remarquer par la douceur de son caractère et de ses mœurs. Ayant épousé une femme jeune et belle, il ne put résister aux privations que lui imposaient les besoins de sa maison : il mourut de chagrin, à l'âge de 30 ans. Il a laissé un nom dans le théâtre anglais, par l'amusante vivacité de ses intrigues, assez naturellement conduites, quoique fondées presque toutes sur des suppositions invraisemblables et romanesques. Ses *œuvres* ont été réimprimées à Londres en 1772, 2 vol. in-12 : on regarde comme son chef-d'œuvre la pièce qui a pour titre *The beaux' Stratagem*, la *Ruse du petit-maître*.

FATIO DE DUILLER (Nicolas), géomètre célèbre qui descendait d'une famille italienne, naquit à Bâle en Suisse le 16 février 1664. Il n'avait encore que 17 ans lorsqu'il écrivit à Cassini une lettre qui renfermait l'essai d'une théorie pour la recherche de la distance du soleil à la terre, avec une hypothèse pour expliquer les apparences de l'anneau de Saturne. Il s'occupa de la dilatation et du resserrement de la prunelle, et démontra les fibres de l'uvée antérieure et de la choroïde dans une lettre à Mariotte, du 13 avril 1684. Il trouva une manière nouvelle de travailler les verres des télescopes, un moyen de percer les rubis et de les faire concourir au perfectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau, et comment on pourrait profiter du mouvement des eaux, occasionné par le sillage, pour moudre le blé, lever les ancres, hisser les vergues. Il imagina aussi une chambre d'observation suspendue de telle sorte qu'on pût observer facilement les astres dans un vaisseau. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages intéressants sur la mécanique, l'astronomie et la chimie, imprimés séparément ou dans les numéros du *Gentlemens magazine*, de 1737 et 1738. Fatio avait honorablement parcouru la moitié de sa carrière, lorsqu'il abandonna les sciences exactes pour les sciences occultes. Livré à l'étude de l'alchimie, de la cabale et des inspirations, il se montra en même temps zélé partisan des *Camisards* ou *Prédicants* des Cévennes réfugiés à Londres, et fut en butte à la persécution que leur suscita la police anglaise. Fatio quitta l'Angleterre et partit pour l'Asie avec le projet de convertir l'univers. De retour en Angleterre, il vécut dans l'obscurité, et mourut dans le comté de Worcester, en 1753, âgé de près de quatre-vingt-dix ans. Fatio a publié : *Lettre à Cassini, sur une lumière extraordinaire qui paraît dans le ciel depuis quelques années*, in-8, Amsterdam, 1686 : il s'agit de la lumière zodiacale; *Epistola de Mari æneo Salomonis, ad Bernardum, in quâ ostenditur geometriæ satisfieri posse mensuris quæ de Mari æneo in sacrâ scripturâ habentur*, Oxford, 1688; *Fruit Walls improved*, in-4, Londres, 1699 : dans cet ouvrage anonyme il propose une nouvelle espèce de terrasses ou murs inclinés à l'horizon pour la culture des fruits en espalier; *Lineæ brevissimè descensûs investigatio geometrica duplex, cui addita est investigatio geometrica solidi rotundi in quod minima fiet resistentia*, in-4, Londres, 1699; *la Navigation perfectionnée*, in-8, 1728. L'auteur y considère, mieux qu'on ne l'avait fait encore, le problème pour trouver la latitude par deux observations de la hauteur du soleil et le calcul du temps écoulé entre elles; *Excerpta ex suâ responsione ad excerpta ex litteris J. Bernoulli*, dans les *Acta Lipsiensia*, 1700; *Epistola Nic. Facii ad Joh. Christoph. Facium, quâ vindicat solutionem problematis de inveniendo solido rotundo seu*

tereti in quo minor sit resistentia (*Transact. phil.*, 1713).

FATTORE (Le). (*Voy.* Penni.)

FAUCHARD (Pierre), chirurgien-dentiste, né en Bretagne, et mort à Paris en 1761, est regardé comme le créateur de l'art du dentiste, par son ouvrage intitulé le *Chirurgien dentiste*, Paris, 1728, 1746, 1786, 2 vol. in-12, avec 42 planch. Avant lui, il n'existait aucun écrit qui enseignât la manière de limer, tailler, plomber les dents et d'en placer d'artificielles. Il a décrit aussi, avec exactitude, les abcès qui attaquent la substance intérieure des dents, sans en altérer la substance corticale.

FAUCHE-BOREL (Louis), un des agents les plus zélés du parti royaliste pendant la révolution française, était né en 1762, à Neuchâtel en Suisse, d'une ancienne famille de Franche-Comté, que la révocation de l'édit de Nantes força de s'expatrier. Lorsque la révolution française éclata, il dirigeait dans sa ville natale un vaste établissement typographique qu'il s'empressa de mettre à la disposition des émigrés qui vinrent chercher un asile dans cette partie de la Suisse. Exilé pendant 6 mois en 1793, pour avoir imprimé le testament de Louis XVI dans un almanach, il se voua dès lors sans réserve à la cause des Bourbons, qui acceptèrent ses services avec reconnaissance. Doué d'une grande activité et d'un courage à toute épreuve, il fut jusqu'en 1814 l'âme de toutes les négociations secrètes qui eurent lieu pour amener en France une restauration. En 1795, chargé par le prince de Condé de faire au général Pichegru des ouvertures pour l'engager à passer avec son armée au service des Bourbons, il fit, sous le nom de *Louis*, plusieurs voyages à Huningue, à Bâle et à Strasbourg; pour mieux cacher son dessein, il acheta une maison dans cette dernière ville et y établit une imprimerie. Ce fut à *Blodsheim*, près de Huningue, que Fauche-Borel aborda Pichegru pour la première fois. Après lui avoir demandé la permission de lui dédier un ouvrage inédit de J. J. Rousseau, et lui avoir dit quelques mots insignifiants sur cet objet, il lui révéla avec courage le véritable motif de sa visite. Pichegru promit sans hésiter sa coopération; mais avant d'agir il voulut acquérir la certitude que l'Autriche seconderait le rétablissement des Bourbons. Fauche-Borel ayant annoncé au prince de Condé l'heureux commencement de cette négociation, et en ayant reçu de nouvelles instructions, retourna à Strasbourg, où il se lia avec plusieurs officiers de l'armée qu'il s'efforça de préparer à l'exécution de ses plans. Une correspondance s'était établie entre Pichegru et le prince de Condé, sur la manière la plus sûre d'exécuter leur projet de restauration. Cependant le directoire ayant eu vent de ces menées, rappela Pichegru, et Fauche-Borel fut arrêté le 21 décembre 1795 sur la dénonciation d'un journaliste nommé Cotta; heureusement on ne trouva rien dans ses papiers qui pût le compromettre, et il fut remis en liberté au bout de 6 jours. Pichegru destitué du commandement de l'armée s'était retiré à Arbois, lieu de sa naissance. Ce fut dans cette ville que Fauche vint lui remettre, en 1796, une lettre de Louis XVIII, à laquelle le général répondit par le même intermédiaire en conseillant au prince d'abandonner des projets partiels et sans résultat, pour attendre que de grands événements militaires amenassent une occasion décisive. En 1797, Pichegru, ayant été nommé au conseil des cinq-cents où il fut bientôt élevé à la présidence, Fauche-Borel se rendit à Paris, d'après les intentions des princes, pour s'entendre avec lui. Le coup d'état du 18 fructidor vint tromper ses espérances, et déjouer le plan de contre-révolution qu'avait préparé Pichegru. Fauche fut nominativement enveloppé dans la proscription de cette époque. Sa correspondance avec Pichegru, saisie dans les équipages du général autrichien Klinglin, l'avait fait connaître comme un des agents les plus dévoués des princes. Obligé de se cacher, il trouva un asile chez un certain David Mounier avec lequel il avait eu autrefois des relations commerciales. Ce Mounier connaissait Bottot secrétaire de Barras, et par son entremise Fauche se mit bientôt en rapport avec le directeur, qui consentit à entrer dans le complot tramé en faveur des Bourbons... Fauche reçut de Barras sous le nom de Borelly un passe-port avec lequel il quitta la France. Barras s'était engagé à faire à Louis XVIII des communications, dont il chargea son homme de confiance, le chevalier Tropez de Guerins. Fauche avait rejoint Pichegru en Angleterre et n'eut pas de peine à l'engager à entrer dans ce nouveau projet. Il passa ensuite à Hambourg, d'où il se rendit à Mittau, où se trouvait Louis XVIII. Ce prince avait reçu les communications de Barras, et agréé les conditions qu'il attachait à ses services. Le triomphe de la cause royaliste paraissait assuré, lorsque la révolution du 18 brumaire, en éloignant Barras du gouvernement, fit avorter encore des projets si bien concertés. Découragé par ce nouveau revers, Fauche prit la résolution de renoncer aux intrigues politiques, et il alla se fixer à Londres dans le dessein d'y établir une imprimerie et une librairie française: mais bientôt il se vit engagé de nouveau dans la vie périlleuse qu'il venait de quitter. C'était l'époque où se négociait le traité d'Amiens; quelques royalistes pensèrent qu'il importait de réconcilier Moreau qui était à Paris, avec Pichegru qui était à Londres. Fauche fut choisi pour médiateur entre les deux généraux, et il se chargea de porter une lettre affectueuse de Pichegru à son ancien compagnon d'armes. Mais à peine était il à Paris, que, reconnu par la police à laquelle il était signalé, il fut arrêté et conduit au Temple; ce qui ne l'empêcha pas d'entretenir du fond de sa prison une correspondance suivie avec Moreau. Relâché après 18 mois de captivité, sur les instances de l'ambassadeur de Prusse, qui le réclamait comme sujet de cette puissance, il fut reconduit par des gendarmes jusque sur le territoire Prussien. Accueilli avec distinction par le roi Frédéric-Guillaume, Fauche s'établit à Berlin, où il ne cessa de servir la cause des Bourbons. Il fut chargé, en 1805, d'imprimer à dix mille exemplaires une déclaration adressée aux Français par Louis XVIII, et la distribution en fut

faite par ses soins. Bonaparte envoya à Berlin des commissaires chargés de faire des réclamations contre lui. Fauche courait le risque d'être enlevé même dans cette capitale. Instruit à temps par la reine de Prusse, il partit pour se rendre à Londres, où il fut chargé de suivre une correspondance déjà commencée avec l'ancien journaliste Perlet. En 1813, quelques partisans du roi, trompés par des agents secrets de Bonaparte et surtout par ce même Perlet, crurent qu'un débarquement pouvait être tenté avec succès par le duc de Berri sur les côtes de France. Fauche-Borel, envoyé dans l'île de Jersey pour s'assurer de la possibilité de l'entreprise, revint avec la conviction que c'était un piége tendu par la police de Bonaparte, et parvint à détourner le prince d'un voyage qui n'eût pas manqué de lui être funeste. En 1814, Fauche revint en France avec les Bourbons, et reçut de Louis XVIII des marques du plus vif intérêt. Après être retourné en Suisse, il fut chargé par le gouvernement de Berne et par celui de Lausanne de dépêches pour le roi de France. On y faisait connaître au roi les trames qui s'ourdissaient sur la frontière du pays de Vaud, et la correspondance que Joseph Bonaparte entretenait avec l'île d'Elbe et l'intérieur de la France. Le projet de Fauche était de se fixer en France; lors de l'invasion de Bonaparte, il offrit avec 50 suisses de se réunir aux volontaires royaux. Après avoir été chargé par l'ambassadeur de Prusse et les ministres étrangers de dépêches pour le congrès de Vienne, il se rendit à Gand où il devait remettre à Louis XVIII une lettre autographe du roi de Prusse. En retour de ses services, M. de Blacas lui intima l'ordre de quitter cette ville dans les 24 heures. Fauche voulut en vain réclamer; bientôt il se vit transféré à Bruxelles et jeté dans un cachot où il resta huit jours Il ne dut sa liberté qu'aux vives réclamations de l'ambassadeur prussien. Arrivé le 7 mai à Vienne, Fauche n'eut pas de peine à se laver de l'absurde accusation qui avait servi de prétexte à son arrestation, celle d'avoir servi Bonaparte au détriment de la Prusse. Un mémoire, adressé plus tard au roi de France, établit complétement sa justification. Fauche-Borel, revenu à Neuchâtel en juin 1815, rentra bientôt en France avec les troupes suisses qui envahirent une partie du Doubs et du Jura, et contribua à faire arborer le drapeau blanc sur le fort de Joux. Il vit avec bonheur triompher la cause qu'il avait défendue avec tant de zèle et de constance. En 1816, il publia à Paris un *Précis des diverses missions dans lesquelles M. Louis Fauche-Borel a été employé pour la cause de la monarchie*, suivie de pièces justificatives, in-8, fig., avec cette épigraphe : *pœnam pro munere*. Cet ouvrage fut lu avec empressement. On y remarqua ses accusations contre Perlet, avec lequel il avait été longtemps en correspondance pour les intérêts du roi. Fauche lui reprochait d'avoir abusé de sa confiance, et d'avoir attiré à Paris, pour le livrer à la police, son neveu Vitet dont il avait causé la mort. — Perlet répondit en accusant son adversaire d'avoir trahi la cause royale. Fauche alors traduisit en justice le sieur Perlet, qui, par un jugement du 24 mai 1816, fut déclaré escroc et calomniateur. Plusieurs mémoires furent imprimés de part et d'autre dans cette affaire qui excita au plus haut degré la curiosité publique. Peu de temps après Fauche quitta la France et se retira à Neuchâtel. Il avait obtenu du roi de France une pension de cinq mille francs; cependant les dettes qu'il s'était vu obligé de contracter pendant ses négociations avaient dérangé ses affaires. Il se plaignait quelquefois de n'avoir pas obtenu tous les dédommagements qu'il avait espérés, et auxquels ses sacrifices et son dévouement paraissaient lui donner des droits; la modicité de la récompense qu'il avait reçue lui semblait de l'ingratitude. Cette pensée aigrissait son caractère naturellement irritable, et telle était l'exaltation de son imagination, qu'il vint à se croire environné d'ennemis et de piéges. Il parut qu'il tomba sur la fin de sa vie dans un état voisin de l'aliénation. Fauche-Borel, après avoir fait plusieurs voyages à Paris sans réussir à améliorer sa position, mit fin à ses jours en 1829 en se précipitant d'une fenêtre de sa maison sur le pavé. Dans une lettre écrite avant sa mort, il déclarait pardonner à ses ennemis, recommandait son âme à Dieu, et lui demandait pardon de ses péchés. Il avait publié en 1828 de nouveaux *mémoires*, 4 vol. in-8, avec portrait et gravures; on assure que c'est M. Alphonse de Beauchamp qui les avait rédigés d'après ses notes. Fauche-Borel a publié aussi des *Notices* sur les généraux Pichegru et Moreau, Londres, 1807, in-8.

FAUCHET (Claude), président à la cour des monnaies de Paris, sa patrie, naquit vers l'an 1529. Il rechercha avec beaucoup de soin et de succès les antiquités de la France. Pendant le siége de Sienne, en 1555, le cardinal de Tournon l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut en 1601, laissant tant de dettes, qu'il fallut, pour les acquitter, vendre sa charge. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris en 1610, in-4, 12 à 15 fr. Les plus curieux sont : *Antiquités gauloises et françaises;* la première partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs; la deuxième contient les choses avenues en France, depuis Pharamond jusqu'à Hugues-Capet; *Les noms et sommaires des œuvres de six-vingt et sept poëtes français;* un *Traité des libertés de l'église gallicane;* un autre *de l'origine des chevaliers, Armoiries, etc.; L'origine des dignités et magistrats en France*, 1600, in-8; *De la ville de Paris.* Il y a dans ces différents traités mille choses curieuses et qu'on chercherait vainement ailleurs; mais il y en a aussi beaucoup à ajouter, ou à corriger. Le style est dur, barbare et incorrect.

FAUCHET (Claude), né à Dorne, diocèse de Nevers, en 1744, embrassa l'état ecclésiastique, fut précepteur des enfants du marquis de Choiseul, frère du ministre, et entra ensuite dans la communauté des prêtres de la paroisse de St.-Roch à Paris. Ayant été interdit par l'archevêque, il fit différents personnages. Il parvint par ses intrigues, autant que par ses talents, et un genre d'esprit tout à fait singulier, plein de contrastes et de disparates, à

être prédicateur ordinaire du roi, vicaire général et chanoine honoraire de Bourges, abbé commendataire de Montfort, etc. La révolution le mit à même de donner l'essor à ses mauvaises qualités; il y joua un rôle bruyant : le 14 juillet 1789, on le vit, un sabre à la main, s'avancer trois fois à la tête des assaillants : il donnait des ordres, et faisait des discours : ce fut un des *héros* de cette journée. Il devint ensuite évêque schismatique du Calvados (ainsi nommé d'un rocher de la Manche contre lequel échoua *le Calvados*, vaisseau de la fameuse flotte de Philippe II), et se signala par divers écrits où se trouvent des vérités fortement énoncées, à côté des plus monstrueuses erreurs : tels sont le *Discours sur la religion nationale*, Paris, 1789, in-8 (*voy.* DOMINIS); trois *discours sur la liberté humaine*, 1789; l'*Oraison funèbre de l'abbé de L'Epée*, 1790; *Eloge civique de Franklin*, 1790; *Sermon sur l'accord de la religion et de la liberté*, 1791, etc. Le 6 avril 1792, lorsqu'un décret supprima le costume ecclésiastique, l'abbé Fauchet déposa sur le bureau sa calotte et sa croix, et ses confrères imitèrent son exemple; c'était le vendredi saint!... Cependant lorsqu'il vit la chute du trône, et qu'il lui fut impossible de se méprendre sur le but du parti dominant, contre la religion, il prit une marche rétrograde, se déclara contre le mariage des prêtres, et prononça, lors du procès de Louis XVI, un discours courageux pour le temps, où il combattit ceux qui voulaient la mort du roi, et leur dit des vérités assez hardies, entremêlées pourtant des phrases alors en usage contre le *tyran* et la *tyrannie* : dans les différents appels nominaux, il vota toujours pour le parti le plus favorable. Depuis il s'attacha au parti fédéraliste, et lutta avec courage contre Marat et Robespierre. Ayant été accusé de conspiration contre le parti jacobin, devenu dominant à la convention nationale, il fut condamné à *mort*, et *périt* sous la guillotine, le 31 novembre 1793, *après avoir abjuré ses erreurs*, et s'être *confessé à un* prêtre vertueux, renfermé avec lui à la Conciergerie, et qui avait eu le bonheur de le faire rentrer en lui-même. (*Voy.* les *Annales catholiques*, tom. 4, p. 169.) Dans les temps antérieurs à la révolution, il avait prononcé à l'académie française un *panégyrique de saint Louis*, et avait fait l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, père d'Egalité, et *de Phélypeaux d'Herbaud, archevêque de Bourges*; un *Discours sur les mœurs rurales*. On peut consulter les *Mémoires pour servir à l'histoire de l'église constitutionnelle*, ou *Lettres à Claude Fauchet, où l'on trouve un précis de ses crimes et de ses erreurs*, Liége, 1793, in-8. (*Voy.* le *Journal hist. et litt*, 15 décembre 1793, p. 15)

FAUCHEUR (Michel Le), ministre protestant, fut appelé de Montpellier à Charenton. Son éloquence ne fut pas moins admirée à Paris qu'en province. Le maréchal de La Force dit, au sortir d'un de ses sermons sur le duel, « que si on lui envoyait » un cartel, il le refuserait. » Il mourut à Paris en 1667, estimé des catholiques et des protestants. Sa probité ne le cédait pas à son génie. On doit à sa plume, aussi ingénieuse qu'éloquente, un *Traité de l'action de l'orateur*, Leyde, 1666, in-12, imprimé d'abord sous le nom de *Conrart* : ouvrage estimé; des *sermons sur différents textes de l'Ecriture*, in-8; *Prières et méditations chrétiennes*; un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal du Perron, Genève, 1635, in-fol., imprimé aux dépens des églises réformées, par ordre du synode national.

FAUJAS DE SAINT-FOND (Barthélemi), savant géologue, né à Montélimart en 1741, embrassa la carrière du barreau, après avoir fait son droit avec distinction à Grenoble : c'était un des bons avocats de cette ville; mais son goût pour la minéralogie lui fit abandonner sa profession, et dès lors il ne s'occupa plus que de faire des recherches relatives à la partie de l'histoire naturelle dans laquelle il s'est rendu célèbre : il s'est occupé surtout des *produits volcaniques*, sur lesquels on n'avait obtenu jusqu'alors que des données inexactes ou incomplètes. Après avoir parcouru et exploré les Alpes en vrai naturaliste, il visita le *Puy de Dôme* ou les montagnes de l'Auvergne. En 1775 il découvrit dans les montagnes de Chenavary une riche mine de *Pouzzolane* qu'il fit ouvrir à ses frais, sur laquelle il tenta des expériences de tous genres, et dont le gouvernement se servit pour les constructions du port de Toulon et dans quelques autres travaux publics. Depuis 1776 il entretenait une correspondance suivie avec Buffon, qui le fit nommer en 1779 adjoint au jardin du roi, et en 1785 commissaire du roi pour les mines. Toutes les années il parcourait quelques parties de la France, ou bien il poussait ses voyages dans les différentes contrées de l'Europe et même jusque dans les états du nouveau monde : ses courses étaient toujours dirigées dans l'intérêt de la science. Ce fut pour le récompenser de ses travaux importants et de ses nombreuses découvertes, que Buffon fit nommer Faujas son successeur. Ce géologue enseigna sa science au jardin des Plantes avec un talent que l'expérience seule saurait donner : de conjecturale qu'elle était, il la rendit exacte, en l'appuyant sur des bases scientifiques : parmi les découvertes importantes qu'on lui doit, nous ne saurions passer sous silence celle de la *farine fossile*, et de la *mine de fer de la voulte* (Ardèche). En octobre 1797, le conseil des cinq-cents lui alloua une somme de 25,000 francs pour le dédommager des dépenses qu'il avait faites pour ses travaux. Faujas est mort en 1819. Il était administrateur du jardin du roi. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : *Mémoires sur des bois de cerf fossiles trouvés dans les environs de Montélimart*, Paris, 1776, in-4; *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1778, gr. in-fol., fig.; 15 à 20 fr.; c'est dans cet écrit qu'il développe sa théorie sur la formation des volcans, théorie qui repose sur la nature chimique de l'eau qui, suivant ce géologue, doit être infailliblement en communication avec le foyer des volcans qu'elle entretient par sa décomposition; *Histoire naturelle de la province du Dauphiné*, 1782, in-12, fig.; *Description des expériences de la machine aérostatique de Mongolfier*, Paris, 1783, 1784, 2 vol. in-8, avec pl., 12 à 15 fr. Cet ouvrage est le plus complet sur cette matière; *Minéralogie*

des volcans, 1784, in-8; *Histoire naturelle des roches de Trapps*, 1788, in-12; *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides, où l'on trouve la description détaillée de la grotte de Fingal*, Paris, 1797, 2 vol. in-8, avec fig., 12 fr., ou 2 vol. in-4, 24 fr., traduit en anglais et en allemand; *Histoire naturelle de la montagne de St.-Pierre de Maëstricht*, Paris, 1799, gr. in-4, avec 54 pl., 80 fr., in-fol., gr. pap. vél., 160 fr. Cet ouvrage est beaucoup baissé de prix; *Essai de géologie*, ou *Mémoire pour servir à l'histoire naturelle du globe*, Paris, 1803-09, 2 vol. en 3 part. in-8, avec 39 pl., 24 fr., pap. vél., 48 fr. Il a aussi laissé des manuscrits sur le *passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, sur la *fontaine de Vaucluse*, et un grand nombre de *Mémoires* relatifs à la *géologie* et à quelques autres *questions d'histoire naturelle*, insérés dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*. Freycinet, ami de Faujas, a publié: *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de B. Faujas de Saint-Fond, administrateur du jardin du roi*, Valence, 1820, in-4, 5 fr.

FAULCONNIER (Pierre), grand-bailli de la ville de Dunkerque sa patrie, président de la chambre de commerce, s'acquitta avec beaucoup de zèle et de désintéressement des fonctions de ces charges pendant près de 60 ans, et mourut en 1735. Nous avons de lui une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1730, 2 vol. in-fol., avec fig., 18 à 25 fr.; le style en est peu correct.

FAUR. (*Voy.* PIBRAC et SAINT-JORRY.)

FAURE (Charles), abbé de Ste.-Geneviève et premier supérieur-général des chanoines réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes, proche St.-Germain en Laye, en 1594, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, et la réforma par ses conseils et par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Ste.-Geneviève de Paris, et de près de 50 autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines et des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement en 1644, laissant une *Conduite pour les novices*, et d'autres ouvrages. La Conduite a été réimprimée en 1775. Le P. Chartonnet a publié la *Vie* du P. Faure, en 1698, in-4. Elle renferme l'histoire des chanoines réguliers de la congrégation de France, et l'esprit de leur fondateur que le P. Faure avait commencé lui-même. Elle est écrite d'une manière édifiante.

FAURE (François), cordelier, né en 1612, d'une ancienne famille de l'Angoumois, sous-précepteur de Louis XIV, évêque de Glandèves, puis d'Amiens, mort à Paris en 1687, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette application du vers de Virgile à la reine, lorsque, prêchant la passion à Saint-Germain-l'Auxerrois, il fut dans le cas de recommencer son sermon à l'arrivée de cette princesse:

Infandum, regina, jubes renovare dolorem;

application heureuse, mais déplacée quant à la sainteté du sujet et du lieu. On a de lui plusieurs *oraisons funèbres*, entre autres celle d'Anne d'Autriche, qui avait fait beaucoup de cas de ses lumières et de ses vertus. C'était un homme de bien et d'un grand zèle pour l'orthodoxie; les jansénistes ne lui ont pas pardonné d'avoir censuré les Lettres Provinciales, et la fameuse traduction du nouveau Testament, de Mons.

FAURE (Jean-Baptiste), jésuite, naquit à Rome en 1702, de parents français d'origine. Il fit ses études au collége romain, dirigé par les PP. jésuites, dont il prit l'habit le 30 mars 1738. Il remplit successivement les chaires de philosophie, de controverse, de théologie scolastique, et des saintes écritures. Le P. Faure professa pendant trente années, et fut, sans contredit, le premier théologien de son siècle. Son enseignement était solide: nullement embarrassé par cette foule de questions inutiles et oiseuses qui font perdre de vue d'autres plus importantes, son cours embarrassait plus que des discussions théologiques ou une compilation de points spéculatifs; c'était un corps complet de doctrine théologique. Les papes Benoît XIV et Clément XIII ne dédaignaient pas de le consulter dans les matières les plus graves. Lors de la suppression des jésuites, il fut enfermé par les ordres de Clément XIV dans le château Saint-Ange, avec plusieurs chefs de son ordre; et on prit cette rigoureuse mesure envers le P. Faure, parce que l'on craignait que sa plume savante ne prît la défense de ce même ordre qu'on venait de proscrire. Pie VI, en rendant la liberté aux jésuites captifs, permit au P. Faure de demeurer dans son couvent de *Jésus*; mais les ennemis des jésuites l'en firent bientôt expulser. Il se retira à Viterbe, où les habitants lui firent l'accueil le plus distingué, et où il rédigea, en 2 vol. in-4, une *Défense* du fameux décret du roi Désidère, décret si honorable pour cette ville, et qui existe dans son palais municipal. La vie de ce pieux ecclésiastique était partagée entre ses devoirs religieux, ses études et les soins qu'il donnait aux pauvres et aux infirmes. Il mourut à Viterbe en 1777. On lui fit de magnifiques funérailles; son portrait fut placé dans la grande salle du palais municipal, et son *éloge* fut prononcé dans l'académie littéraire de cette ville. Il a laissé: *Theses polemicæ, etc. Accedit dissertatio de capitulis S. Celestino II olim tributis, etc.*, Rome, 1754; *Dissertatio polemica de jure regaliæ et primarum pœnarum contra publicistas protestantes*, ibid., 1753; *Dissertatio polemica in recentiora quædam erronea systemata de morum dogmatibus*, ibid., 1753; *De praxi guelphellanid in dilatione sacramentalis absolutionis; Dissertatio polemica adversùs Edmundi Richerii politiam ecclesiasticam; Theses theologicæ et polemicæ de jure naturæ ac gentium contra Grotium.... Hobbesum, Puffendorfium, etc.*, ibid., 1757; *S. Augustini enchiridion... notis et assertionibus theologicis illustratum*, ibid., 1755; *Conclusiones universæ theologiæ*, ibid., 1766; *Brevis Apparatus ad theologiam, et jus canonicum*, ibid., 1751. En italien: *Supplément*, ou *Suppléments aux premières* animadversions *de M. Sampieri*, *dans la cause du vénérable Jean Palafox; A l'auteur*

des deux Lettres intitulées : *Avis salutaires*, Naples, 1774 : deux petits ouvrages très-intéressants sur la dévotion du sacré cœur de Jésus; *Essais théologiques pour former un errata corrigé*, Lugano, 1773; *Jugement impartial sur la controverse entre les PP. conventuels et les observantins ;* ouvrage posthume, etc.

FAURIS DE SAINT-VINCENT (Alexandre-Jules-Antoine), président à la cour royale d'Aix, naquit dans cette ville en 1750, d'une famille distinguée; il était arrière-petit-fils de Pauline de Grignan, marquise de Simiane, et petit-fils de Mme de Sévigné. Avant la révolution il était devenu président à mortier au parlement de Provence, et il occupa cette place jusqu'à la suppression des cours souveraines. Pendant les premières années de nos troubles politiques, il fut maire de sa ville natale. Le département des Bouches-du-Rhône le nomma en 1809 député au corps législatif, d'où il passa en 1814 à la chambre des députés. Il ne se passa rien d'intéressant dans sa vie politique et législative, et il ne parut guère à la tribune que pour demander la franchise du port de Marseille. Il avait été nommé dans le mois de juin 1811, président à la cour impériale d'Aix; il fut continué dans les mêmes fonctions à la cour royale réformée par Louis XVIII. Les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions n'étaient point perdus pour les lettres; Fauris les employait à l'étude des sciences et surtout de l'archéologie. Il était parvenu ainsi à acquérir une connaissance approfondie des monuments de l'antiquité et du moyen âge; il a laissé une riche collection de médailles et publié plusieurs écrits estimés, parmi lesquels on remarque : *Mémoire sur l'ancienne position de la cité d'Aix*, Paris, 1816, in-8; *Notice sur les lieux où les Cimbres et les Teutons ont été défaits par Marius, et sur le séjour et la domination des Goths en Provence*, Paris, 1814, in-8; *Mémoire sur l'état des lettres et des arts, et sur les mœurs et usages suivis en Provence dans le 15e siècle*, Paris, 1814, in-8; *Mémoire sur les bas-reliefs des murs et portes extérieures de Notre-Dame de Paris, et sur les bas-reliefs intérieurs du chœur de la même église*, Aix, 1816, in-8, avec 2 pl., 5 fr., etc. L'académie des inscriptions et belles-lettres avait récompensé les efforts de ce savant en le plaçant le 7 août 1816 sur la liste de ses membres associés libres. Fauris est mort à Aix en 1819.

FAUSTA (Flavia-Maximiana), fille de Maximilien Hercule, et femme de l'empereur Constantin. Dans les premiers temps de son mariage, elle fut un modèle de vertu; mais la suite ne répondit pas à de si heureux commencements. Toutes les passions s'allumèrent tout à coup dans son cœur. Elle s'abandonna aux personnes les plus viles, jeta des regards incestueux sur Crispe, fils de Constantin, et ne put l'attendrir. Irrité de sa résistance, elle joignit la calomnie à l'inceste, et l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette imposture, celui qui avait refusé de se souiller d'un crime horrible. Constantin, instruit trop tard de ses débauches et de sa scélératesse, vengea la mort de son fils, et son propre honneur si cruellement outragé. Il la fit étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de Jésus-Christ.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390, dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brillait, pour s'ensevelir dans le monastère de Lerins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorsque saint Maxime quitta ce poste pour gouverner l'église de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 455, fut exilé en 481, et mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité du libre arbitre et de la grâce*, où il relève trop les forces de la nature; et d'autres ouvrages, dans la Bibliothèque des Pères. Le nom de *Fauste* était autrefois dans le Catalogue des saints de Gennadius; mais Molanus (*De Martyrologiis, cap.* 13) a montré qu'il n'avait jamais été mis dans le Catalogue des saints par l'Eglise romaine, et qu'il ne se trouve pas dans le Martyrologe d'Usuard. Simon Bartel, auteur d'une Histoire chronologique des évêques de Riez, a mis à la fin de son ouvrage une Apologie de Fauste, que les curieux pourront consulter.

FAUSTINE (Annia Galeria *Faustina*), née l'an 140, d'Annius Verus, préfet de Rome, joignait à la splendeur d'une origine très-distinguée, une beauté parfaite et un esprit fin, délié et insinuant. Elle épousa Antonin longtemps avant qu'il parvînt à l'empire. L'envie de plaire et le goût pour la volupté l'engagèrent d'abord dans la galanterie, et ensuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. Antonin, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Elle mourut comme elle avait vécu, dans le déréglement, à l'âge de 36 ans. Antonin lui fit élever des autels et des temples. Faustine sa fille, dont nous allons parler, se forma sur l'infâme modèle de sa mère.

FAUSTINE (Annia *Faustina*), dite Faustine *la Jeune*, fille d'Antonin le Pieux et de la précédente, épousa l'empereur Marc-Aurèle. La nature lui avait accordé la beauté, l'esprit et les grâces; elle abusa de ses dons. Du plaisir elle passa à la débauche, et de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur et le chevalier romain étaient confondus chez elle avec l'affranchi et le gladiateur. Pour mettre le comble à ces horreurs, elle s'abandonna à son gendre, et écouta sans rougir les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. On assure que son mari, instruit de ses déréglements, feignit de les ignorer; qu'il alla même quelquefois jusqu'à récompenser ses amants, et que lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit : « Il faudrait donc que je lui ren- » disse sa dot », c'est-à-dire l'empire. Réponse peu assortie aux brillantes idées que les auteurs, les modernes surtout, nous font concevoir de Marc-Aurèle. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souillaient son lit, et que le peuple ne manquait pas d'en rire. Faustine, malgré ses débordements monstrueux, fut honorée dans les temples comme une divinité. On institua en son honneur les fêtes *faustiniennes ;* et des prêtres mercenaires firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de Diane, la déesse des vierges. Des médailles furent faites en son honneur : elle y porte le

litre de *Diva*, *mater castrorum*, *pudicitia*, légende étrange pour une prostituée. Elle mourut l'an 175 au bourg de Halale, situé au pied du mont Taurus. Jacques Marchand a fait de vains efforts pour la justifier, dans une dissertation réfutée d'avance par tous les témoignages de l'ancienne histoire.

FAUSTINE (Maxima *Faustina*), femme de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, fut mariée à ce prince en 361, après la mort d'Eusébie, et resta enceinte d'une fille nommée Constantia, qui fut depuis mariée à l'empereur Gratien. C'est cette princesse dont on voit le buste sur le bel onyx conservé dans le trésor de St.-Lambert à Liége, une des précieuses antiques qu'on puisse voir en ce genre.

FAUSTUS (Jean), fameux nécromancien dans le commencement du 16e siècle, que quelques-uns disent natif de la Souabe, d'autres d'Anhalt, et d'autres encore de la Marche de Brandebourg, près de Soltwedel. Son père était un paysan, qui envoya ce fils à ses parents à Wittemberg, où il fréquenta le collége, et s'attira par son esprit l'affection de tous ceux qui le connaissaient. A l'âge de 16 ans, il alla à Ingolstadt pour y étudier la théologie, et 3 ans après il prit le degré de maître-ès-arts. Il quitta ensuite la théologie, et s'appliqua, avec une assiduité extraordinaire à la médecine, et à l'astrologie judiciaire. Philippe Camerarius dit qu'il étudia la magie à Cracovie, où il assure qu'on en donnait alors des leçons. Pendant cet intervalle de temps, Faustus hérita des biens considérables de son oncle paternel qui mourut à Wittemberg. Il employa cet héritage à la débauche, s'adonna entièrement à toutes sortes de sortiléges et aux conjurations des esprits, et se pourvut de tous les livres magiques. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Wasserbourg, fut le domestique fidèle qu'il se choisit, et à qui il communiqua tous ses secrets. Faustus se servit aussi, pendant deux ans, des instructions de Christophe Kayllinger, fameux cristallomancien. Enfin, l'infortuné Faustus conjura, dit-on, le démon, traita avec lui pour 24 ans, et en reçut un esprit familier pour son service, nommé *Méphistophélès*. On rapporte que Faustus joua des tours surprenants à la cour de l'empereur Maximilien; mais qu'à la fin le démon l'étrangla et le déchira d'une manière effroyable dans le village de Rimlich. Il avait alors 41 ans. George Rodolphe Wiedeman raconte tout cela dans l'histoire de la *Vie* de Jean Faustus, qui sans doute paraîtra fort singulière, mais que les auteurs contemporains, ceux même qui ne passent ni pour crédules ni superstitieux, rapportent comme indubitable. Le fameux Mélanchthon, qui vivait dans ce temps-là, en parle comme d'une affaire notoire. Et dans notre siècle, où la philosophie a longtemps ri de ces sortes d'histoires, on la voit courir elle-même avec une criminelle curiosité après tout ce qui peut les reproduire (1). (*Voy.* BRUN (le), BROWN (Thomas), DELRIO, etc.)

FAUVEAU, ou FULVIUS (Pierre), poëte latin, natif du Poitou, ami de Muret et de Joachim du Bellay, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562. Il ne nous reste de lui que des *fragments* insérés dans les *Deliciæ poetarum gallorum* de Gruter.

FAVART (Charles-Simon), auteur dramatique, né à Paris en 1710, et mort en 1792, était fils d'un pâtissier qui s'attribuait l'invention des échaudés et qui faisait d'assez bonnes chansons. Le jeune Favart fit de bonnes études au lycée Louis-le-Grand. Il débuta par une pièce de vers qui n'annonçait pas un grand talent : *Discours sur la difficulté de réussir en poésie* : elle fut suivie d'un poëme intitulé : *La France délivrée par Jeanne d'Arc*. C'était au théâtre qu'il devait obtenir des succès réels;

(1) D'Archenholz, dans son *Tableau de l'Angleterre*, Paris, 1788, fait mention d'un docteur Falkon, qui peut être considéré comme le pendant de Faustus. « Il y a, dit-il, » parmi cette nation un homme extraordinaire, qui, depuis » trente ans est célèbre dans les annales cabalistiques. Il se » nomme Caïn Chenui Falk, et est connu généralement sous » le nom de *docteur Falkon*. Un certain comte de Ranzow, » mort depuis peu au service de France comme maréchal de » camp, assure dans ses mémoires cabalistiques, magiques, etc., » avoir vu ce Falk dans le pays de Brunswick, sur une des » terres de son père, en présence de beaucoup de personnes » connues, qu'il nomme toutes et qu'il prend à témoin de la » vérité de ce qu'il avance. Falk s'est-il servi dans cette opé- » ration de la méthode de Schropfer? Je n'en sais rien. Ce » qu'il y a de certain, c'est que cet homme vit actuellement à » Londres. Lorsqu'il sort, ce qui arrive très-rarement, il est » toujours revêtu d'un long talar, qui va très-bien avec sa » longue barbe blanche et sa figure noble et intéressante. Il » est actuellement âgé de 70 ans à peu près. Je ne me don- » nerai pas la peine de rapporter ici toutes les choses in- » croyables et extraordinaires qu'on raconte de ce vieillard.... » Un prince... voulut aller le voir, il y a quelques années; il » se présente à la porte de Falkon, et ne fut point reçu. » Le comte de Mirabeau dans sa *Monarchie prussienne*, parle aussi en plusieurs endroits du goût des philosophes modernes, des princes et autres bruyants personnages, pour la magie. « Voyez, » dit-il, en Allemagne tant de princes ivres de l'espoir et de » l'attente des moyens surnaturels de puissance, évoquer les » esprits, explorer l'avenir et tous ses secrets, tenter de dé- » couvrir la médecine universelle, de faire le grand œuvre, » et pour étancher leur soif insatiable de domination et de » trésors, ramper à la voix de leurs thaumaturges, que dirige » un sceptre inconnu. » Ailleurs il parle d'un nommé Schropfer, cafetier de Leipzig, auquel le duc Charles de Courlande avait fait donner des coups de bâton, mais qui sut ensuite tellement fasciner ce prince, et une grande partie des personnes les plus considérables de Dresde et de Leipzig, qu'il joua un assez grand rôle. « Dès lors, dit-il, on vit reparaître en Europe les » folies de l'Asie, de la Chine, la médecine universelle, l'art » de faire de l'or et des diamants, le breuvage de l'immorta- » lité, etc, etc. Le genre particulier de Schropfer était surtout » l'évocation des mânes : il commandait aux esprits; il faisait » apparaître à son gré les morts et les puissances invisibles. » On sait quel fut le dénoûment de son drame. Après avoir » consumé des sommes immenses à ses adhérents, après avoir » aliéné le bon sens de plusieurs d'entre eux, dans l'impossi- » bilité de se soutenir plus longtemps, il se cassa la tête d'un » coup de pistolet, dans un bosquet près de Leipzig. A Schrop- » fer succéda Saint-Germain, qu'un comte de Lambert avait » annoncé dans son *Mémorial d'un mondain*, etc. » Il est encore parlé plus amplement de ces farces dans l'*Essai* sur la secte des illuminés, ouvrage d'ailleurs indigeste, où toutes les notions sont confondues. Le cagliostrocisme et le mesmérisme présentent des scènes du même genre. « Qui eût cru, dit un » auteur, qu'un siècle où l'existence de Dieu était un pro- » blème, où presque tous les hommes doutaient de celle de » leur âme, et ne répondaient que par un souris moqueur à » tout ce qui supposait celle des anges et des démons; qui eût » cru, ou qui eût dû le prévoir, qu'un tel siècle, au lieu de » finir par une entière incrédulité, finirait par courir avec » autant d'avidité à du surnaturel de toute espèce, qu'il avait » couru si longtemps après des livres qui en détruisaient jus- » qu'à la possibilité? »

et, de tous ceux qui ont travaillé pour l'opéra comique, c'est lui qui a le mieux saisi l'esprit de ce genre de spectacle. Il a su y répandre de l'intérêt, du naturel, de la gaîté, de la finesse et tous les agréments dont il est susceptible. Il a donné à l'Opéra-comique et aux Italiens plus de 60 pièces, presque toutes remplies d'esprit et de délicatesse. Celles qui ont obtenu et qui même obtiennent encore le plus de succès, sont en grand nombre : la *Chercheuse d'esprit* qui sera toujours la plus ingénieuse comme la plus agréable de ces sortes de productions, *Ninette à la cour*, *Acajou*, *Annette et Lubin*, *la Fête du château*, *la Fée Urgèle*, *les Moissonneurs*, *la Rosière de Salency*, *l'amitié à l'épreuve*, *la Belle Arsène*, *l'Astrologue de village*, *etc.* Sa comédie de *Soliman II*, ou *les Trois Sultanes*, et *l'Anglais à Bordeaux*, prouvent qu'il pouvait s'élever au-dessus du genre de l'opéra-comique. Ses pièces de théâtre ont été réunies, Paris, 1763-72, 10 vol. in-8, fig., 24 à 30 fr.; son *Théâtre choisi*, ibid., 1810, 3 vol. in-8, pap. ord. et pap. vél., 10 à 12 fr.

FAVART DE LANGLADE (Guillaume-Jean, baron), né à St.-Florent, département du Puy-de-Dôme, en 1762, fut reçu en 1785 avocat au parlement de Paris. En 1792, il fut envoyé près le tribunal d'Issoire, en qualité de commissaire national, place qu'il remplit avec beaucoup de sagesse pendant nos troubles révolutionnaires. En 1795, il fut élu membre du conseil des cinq-cents : réélu en 1798, il devint tribun après la révolution du 18 brumaire, et fut élevé à la dignité de président du tribunat. Favart prit peu de part aux discussions politiques de ces deux assemblées; mais il s'occupa beaucoup des travaux de législation, et fit différents rapports très-importants sur le *notariat*, sur les *successions*, sur le *divorce*, sur les *enfants naturels*, etc. En 1804, il vota pour la création de *l'empire* et tira ses motifs de la nécessité d'une monarchie dans un pays comme la France. Après la bataille d'Austerlitz, il fut de la députation envoyée par le tribunat pour complimenter Bonaparte, et à son retour il proposa de frapper une médaille en l'honneur du guerrier heureux que la fortune poursuivait alors de ses faveurs. Le tribunat ayant été supprimé, Favart entra au corps législatif, où il fut presque aussitôt président de la section de l'intérieur, fut nommé en 1809 conseiller à la cour de cassation, et en 1813 reçut le titre de maître des requêtes au conseil d'état. Envoyé dans l'Arriége pour une mission extraordinaire, il fit révoquer une sentence de déportation prononcée contre deux curés, accusés à la sollicitation d'un prêtre marié. Sous la première restauration, il conserva toutes ses places. Au retour de Bonaparte, il resta à la cour de cassation et ne fit plus partie du conseil d'état. Le département du Puy-de-Dôme le nomma membre de la chambre des représentants; mais, comme il ne prit aucune part aux discussions de cette assemblée, le gouvernement lui rendit son emploi de maître des requêtes après le second retour du roi. Nommé président du collége électoral de la Corèze, il fut député par le département du Puy-de-Dôme à la chambre de 1815, qui a été appelée chambre *introuvable*, par les uns ironiquement, et par les autres pour s'en faire honneur : Favart y fut de la minorité. Réélu en 1816, il vota constamment avec le ministère. Il fut nommé conseiller d'état en service ordinaire du 25 janvier 1817, et présida plus tard une des sections de la cour de cassation. Ce magistrat vertueux est mort en 1831, dans les sentiments les plus religieux, et après avoir reçu les consolations et les sacrements de l'Eglise. C'était un homme rempli de qualités aimables et de grandes connaissances en droit : l'un de ses plus beaux titres de gloire est d'*avoir travaillé à la rédaction des Codes*. Parmi les ouvrages qu'il laisse, on remarque : *Conférences du Code civil avec la discussion particulière du conseil-d'état et du tribunat, avant la rédaction définitive de chaque projet de loi*, 1805, 8 vol. in-12; *Répertoire de la législation du notariat*, 1807, in-4; *Manuel pour l'ouverture et le partage des successions, avec l'analyse des principes sur les donations entre vifs, les testaments et les contrats de mariage*, 1811, in-8; *Traité des privilèges et des hypothèques*, 1812, in-8. Ces ouvrages sont très-estimés; ils se trouvent dans la bibliothèque de tous les gens de loi, et l'opinion de leur auteur fait autorité en matière de jurisprudence.

FAVIER (N...), célèbre publiciste, né à Toulouse, au commencement du 18e siècle, d'une famille distinguée, succéda à son père dans l'emploi de secrétaire-général des états de Languedoc. Après avoir dissipé sa fortune, il vendit cette charge et devint secrétaire de la Chétardie, ambassadeur à la cour de Turin. Dès lors il s'adonna entièrement à la politique, et surtout à la diplomatie. D'Argenson, qui avait eu occasion de connaître ses talents, l'employa à la rédaction de divers *mémoires* de la plus haute importance. Favier rédigea, d'après ses instructions, un mémoire intitulé *Réflexions contre le traité de* 1756, entre la France et l'Autriche. Ce mémoire, un des meilleurs qui aient paru sur la diplomatie de ce temps-là, lui attira beaucoup d'ennemis. Il fut cependant chargé de différentes missions secrètes en Espagne et en Russie, sous le ministère de Choiseul; mais ayant composé pour le comte de Broglie, chargé par Louis XV de suivre une correspondance secrète avec les ambassadeurs de France auprès de différentes cours, plusieurs *mémoires* dirigés contre le système et les instructions ostensibles du ministère, il fut obligé de s'expatrier. Il se rendit en Angleterre et en Hollande, où il vécut dans la société des hommes les plus distingués par leur esprit et par leur rang. Poursuivi par la haine des puissances contre lesquelles il avait écrit, il fut enlevé à Hambourg, conduit à Paris, comme impliqué dans une conspiration fabuleuse, avec le baron de Bon, Ségur et Dumouriez, et renfermé à la Bastille où il resta plusieurs années, c'est-à-dire jusqu'à l'avénement de Louis XVI. Le comte de Broglie était parvenu à le faire mettre en liberté; mais il ne put lui obtenir la rentrée dans ses emplois, dont son goût extrême pour la dépense lui faisait un impérieux besoin. Il se mit alors à com-

poser des *mémoires* sur les affaires du temps, et dissipait le fruit de son travail aussitôt qu'il l'avait reçu. Il vécut ainsi une partie de sa vie, dans une perpétuelle alternative de misère, d'aisance et de privations, d'études et de dissipation. Le comte de Vergennes, qui avait apprécié son mérite, lui fit donner une somme de 40,000 fr., pour payer ses dettes, et une pension de 6,000 francs. Sur la fin de ses jours, il mena une vie moins dissolue, ne conservant de ses anciens goûts que celui de la table. Il mourut à Paris en 1784. De Ségur a recueilli une partie de ses *œuvres politiques* dans l'ouvrage intitulé : *Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI,* 1793, 2 vol. in-8, et 1802, 3 vol. in-8, 12 fr., avec beaucoup de notes et observations de l'éditeur. Les autres ouvrages de Favier, publiés la plupart sans nom d'auteur, sont : *Le Spectateur littéraire sur quelques ouvrages nouveaux*, Paris, 1756, in-12; *Essai historique et politique sur le gouvernement présent de la Hollande*, Londres, 1748, 2 vol. in-12; *Le poëte réformé*, ou *Apologie pour la Sémiramis de Voltaire*, Amsterdam, 1748, in-8; *Mémoires secrets de Milord Bolingbroke, traduits de l'anglais, avec des notes historiques*, 1754, 3 vol. in-8, 5 à 6 fr.; *Doutes et questions sur le traité de Versailles, entre le roi de France et l'impératrice, reine de Hongrie*, 1778 et 1791, in-8; *Lettres sur la Hollande*, 1780, 2 vol. in-12. Il a travaillé avec Fréron à la rédaction du *Journal étranger*.

FAVIER DU BOULAY (Henri), prieur de Sainte-Croix de Provins, né en 1670, mort en 1753, avait du goût et de la littérature. Nous lui devons la seule bonne *traduction* que nous eussions de *Justin* avant que l'abbé Paul eût publié la sienne. Elles sont l'une et l'autre en 2 vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages, mais moins connus que sa version. Il s'était adonné à la chaire, et avait prêché avec quelque succès. Son *oraison funèbre de Louis XIV* parut à Metz en 1716, in-fol.

FAVIÈRES (Edme-Guillaume-François de), auteur dramatique, né en 1755, mort au mois de mars 1837, était avant la révolution conseiller au parlement, et gendre du marquis de Mandat qui fut massacré le 10 août 1792. Livré exclusivement à la littérature depuis cette époque, il composa pour divers théâtres un grand nombre de pièces représentées avec succès. Telles sont, entre autres : *Le Seigneur supposé; Une nuit de Frédéric II; Herman et Verner*, comédies; *Paul et Virginie; Lisbeth; Eliska; Aline; Le nouveau seigneur de village*, etc., opéras.

FAVORINUS (Varinus ou Guarino), né à Camérino, ville ducale d'Italie, en 1460, entra dans la congrégation de Saint-Silvestre, ordre de Saint-Benoît, et parvint par son mérite à l'évêché de Nocéra. Il est auteur d'un *Lexicon grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, in-fol., 10 fr. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des remarques sur la langue grecque, sous le titre de *Thesaurus cornucopiæ*, Alde, 1496, in-fol, 12 à 18 fr.

FAVRAS (Thomas Mahi, marquis de), né à Blois en 1745, d'une famille ancienne, dont les aïeux avaient rempli les premières places de la magistrature dans leur province, entra dans les mousquetaires en 1755, et fit avec distinction, dans ce corps, la campagne de 1761. Il passa ensuite dans le régiment de Belsunce en qualité de capitaine, puis devint premier lieutenant des Suisses de *Monsieur*, grade qui lui donnait le rang de colonel. En 1776, il se rendit à Vienne pour faire connaître, devant le conseil aulique, sa femme, seule fille unique et légitime du prince d'Anhalt-Schawenbourg. Il commandait, en 1787, une légion en Hollande, lors de l'insurrection contre le stathouder. De retour en France, au commencement de la révolution, il proposa plusieurs projets sur les finances et sur la politique, qui le rendirent suspect aux révolutionnaires. On sait que dans l'état d'exaltation où se trouvaient alors les esprits, il suffisait aux meneurs de désigner une victime, pour que sa perte fût certaine. Le marquis de Favras fut accusé, dans le mois de décembre 1789, d'avoir proposé au gouvernement de lever sur les frontières une armée pour s'opposer à la nouvelle constitution, et d'avoir voulu introduire la nuit dans Paris une troupe armée qui devait assassiner Bailly et Lafayette, enlever le roi et sa famille pour les conduire à Péronne. Quoique cette accusation ne fût appuyée d'aucune preuve, il fut arrêté par ordre du comité des recherches de l'assemblée nationale, et traduit au Châtelet, ou sa condamnation fut demandée par le peuple, avec des hurlements effrayants. Trois témoins, Morel, Turcate et Marquié appuyaient l'accusation de leurs témoignages : ils disaient avoir reçu de Favras la communication de son projet : 12,000 Suisses et 12,000 Autrichiens devaient se réunir à Montargis et marcher sur Paris. On refusa d'entendre les témoins à décharge. Favras se défendit avec beaucoup de courage : il embarrassait ses juges par la justesse de ses réponses. Le complot dont on l'accusait était mal conçu, incohérent dans les moyens de conduite, impossible dans l'exécution; il le prouva, détruisit victorieusement les preuves qu'on lui opposait, et n'en fut pas moins condamné à être pendu, le 18 janvier 1790. « Votre vie, lui » dit le rapporteur en lui signifiant sa sentence, est » un sacrifice que vous devez à la tranquillité et à » la liberté publiques. » Il ne montra aucune crainte dans ce moment, dicta sans se troubler une déclaration très-longue de son innocence, la revit et corrigea même les fautes d'orthographe faites par le greffier, avec un soin scrupuleux. La place de Grève était pleine d'un peuple frénétique qui demandait sa mort à grands cris. Il la traversa sans émotion, tout livré aux consolations de son confesseur. Arrivé au lieu de l'exécution, il prononça d'une voix ferme : *Je meurs innocent*, et il donna lui-même le signal de l'exécution. Cette protestation et sa fermeté frappèrent d'une espèce de stupeur ce peuple tourmenté une minute auparavant de convulsions fanatiques, et la multitude se retira triste et pensive. On le

regarda comme une victime sacrifiée à la fureur populaire, et l'on ne doute pas que son unique crime fut d'avoir refusé de partager le complot de ceux qui méditaient la chute du trône. Prudhomme, un des journalistes du temps, dont le témoignage ne peut être suspect, rendit compte ainsi de sa défense : « Cet accusé parut devant ses juges avec tous les » avantages que donne l'innocence, et qu'il sut faire » valoir, parce qu'à un esprit orné, il joignait la » facilité de s'exprimer avec grâces : ses paroles » avaient même un charme dont il serait difficile » de se défendre. Il avait de la douceur dans le ca- » ractère, de l'aménité dans les manières, de la » décence dans le maintien ; il était d'une taille » avantageuse, d'une physionomie noble et qui pré- » venait en sa faveur.... Dans tout le cours de sa » défense, il ne perdit jamais cette attitude qui » convient à l'innocence, et il répondit à toutes les » questions avec netteté et sans embarras. » L'avocat qui le défendit avec chaleur, publia deux *mémoires* dans le cours de la procédure. On a fait paraître, peu de temps après sa mort, son *testament* et sa *correspondance* avec son épouse, qui produisirent une vive sensation, mais le crime était consommé. Favras a laissé des *mémoires* relatifs aux troubles de la Hollande, et un écrit *sur les finances*.

FAVRAT (François-André de), général au service de Prusse et gouverneur de la place de Glotz, né vers 1730 et mort en 1804 à l'âge de 74 ans, était doué d'une force physique extraordinaire ; elle était si grande, dit-on, qu'un jour il souleva un cheval avec son cavalier, et que plus d'une fois on le vit prendre une pièce de canon et la porter sur son épaule avec autant de facilité qu'un fantassin porte son fusil. Cette force étonnante ne lui fut point donnée par la providence au détriment de ses facultés intellectuelles : il a laissé un ouvrage estimé qui a pour titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la révolution de Pologne depuis 1794 jusqu'en 1796*, Berlin, 1799, in-8.

FAVRE (Antoine), né à Bourg en Bresse l'an 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, président du Genevois pour le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambéry, et gouverneur de Savoie et de tous les pays en deçà les monts ; il mourut en 1624. Ses ouvrages ont été réunis, Lyon, 1658-61, 10 vol. in-fol., 30 à 40 fr. Ils contiennent : *Jurisprudentia Papinianea ; De erroribus interpretum juris; Comment. in Pandectas, seu de erroribus pragmaticorum ; Codex Fabrianus ; Conjecturæ juris civilis*, regardé comme le meilleur de ses ouvrages, parce que laissant là son imagination qui le séduisait quelquefois, il s'appuie le plus souvent de l'autorité de choses jugées. On y joint : *H. Borgiæ investigationes juris civilis in Conjecturas A. Fabri*, Naples, 1678, 2 vol. in-fol., 6 à 8 fr. Dans les quatrains de Pibrac, on en trouve de Favre : il est aussi auteur d'une tragédie intitulée *les Gordians* ou *l'Ambition*, 1596, in-8. Favre a éclairci plusieurs opinions obscures ; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit : il s'éloigne quelquefois des principes. C'était un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de Mme Christine de France avec le prince de Piémont, Victor Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du parlement de Toulouse ; il voulut rester au service du duc de Savoie. On trouve l'éloge de Favre par Jacques Durandi dans le tome 3 des *Piemontesi illustri*, et un long article sur le même personnage dans *les Vies des plus célèbres jurisconsultes* par Taisand.

FAWKES (François), poëte anglais, né dans le comté d'York en 1721, brigua les emplois de l'église anglicane pour vivre, et s'adonna à la poésie par goût. Il fut sous-ministre à Orpington en 1755, ministre à Hayes en 1774, et mourut en 1777, après avoir publié dans la langue de son pays ; *Traduction d'Anacréon*, 1769, in-12 ;.... de *Théocrite*, 1767, in-8 ; ..... d'*Apollonius de Rhodes*, 1780 ; le *Recueil de ses poésies* a paru en 1761, in 8.

FAYDIT, ou Faidit (Anselme ou Gancelme), poëte provençal, mort vers l'an 1220, se mit à représenter des comédies, qu'il composait lui-même. Elles furent applaudies, et il devint riche en peu de temps; mais son penchant à la vanité, à la débauche et à la dépense, le réduisit bientôt à la dernière misère. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à Bérengère de Barcelone, avait du goût pour la poésie provençale, dont la langue approchait beaucoup alors de la catalane. Après la mort de son protecteur, Faydit revint à Aix, et s'y maria avec une fille pleine d'esprit et de beauté, qui se chagrina de la vie déréglée de son époux, et mourut peu après. Le poëte se retira chez le seigneur d'Agoult, où il finit ses jours. Il avait écrit un poëme *sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur. *Le palais d'Amour*, poëme, dont le titre annonce assez l'esprit. Plusieurs *comédies*, entre autres une intitulée l'*Heregia del prestres*, c'est-à-dire l'*Hérésie des prêtres ;* il y prône les Vaudois et les Albigeois, dont la doctrine et les mœurs n'étaient que trop assorties à sa conduite.

FAYDIT (Pierre-Valentin), né à Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, contre la défense de ses supérieurs. Le cartésianisme a été presque une hérésie dans bien des corps pendant longtemps. Faydit, né avec un esprit singulier et ardent, se fit bientôt connaître dans le monde. Dans le temps que les différends du pape Innocent XI avec la France étaient dans la plus grande chaleur, il prêcha, à St.-Jean-en-Grève de Paris, un sermon contre ce pontife. Il se réfuta lui-même dans un autre sermon publié à Liége, auquel il ne manqua pas de répliquer en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves bonnes ou mauvaises des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, où il établissait le trithéisme, prétendant que la doctrine de ce mystère avait été « altérée par la théologie scolastique ; » cet ouvrage impie a pour titre : *Alté-*

ration du dogme théologique par la philosophie d'Aristote, 1706, in-8. Un théologien connu en parle en ces termes : « Un écrivain asservi à la faction des Arnauld et des Quesnel prétend que la » scolastique a altéré le dogme de la Trinité qui, » selon lui, consistait anciennement à professer » trois natures en Dieu. Raisonner de la sorte, c'est » afficher l'ignorance la plus grossière, parce qu'il » est connu que les théologiens ont constamment » défendu contre les ariens et les sophistes, la foi de » Nicée, et la consubstantialité des personnes di- » vines. C'est afficher l'hérésie, d'abord celle des tri- » théites, et de plus celle des erreurs modernes, » qui affirment que la vraie foi a péri contre la pro- » messe de Jésus-Christ, et qu'elle ne s'est retrou- » vée que dans quelques têtes privilégiées des der- » niers siècles. C'est afficher l'athéisme, puisqu'en » détruisant l'unité de Dieu, on en détruit l'es- » sence. » L'erreur de Faydit a été renouvelée depuis par le docteur OEhmbs. (*Voy.* JEAN PHILOPONOS, et le *Journ. hist. et litt.*, 1er février 1791, pag. 167.) Cet ouvrage extravagant et impie mérita à Faydit, en 1696, un appartement à St.-Lazare à Paris ; châtiment qui ne changea ni son esprit ni son caractère : il eut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui des *remarques sur Virgile, sur Homère et sur le style poétique de l'Ecriture sainte*, 1705-10, in-12, mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés et profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté à son ordinaire. La *Télémacomanie*, 1713, in-12, critique méprisable du chef-d'œuvre de Fénélon, pleine de notes singulières, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les romans ; encore tombent-elles à faux, vu la nature de celui-ci. Faydit avait attaqué Bossuet, avant de censurer Fénélon. Il avait fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé de 1682. Il faut savoir que Bossuet avait cité Balaam dans ce discours :

Un auditeur un peu cynique
Dit tout haut en baillant d'ennui :
Le prophète Balaam est obscur aujourd'hui ;
Qu'il fasse parler sa bourrique,
Elle s'expliquera plus clairement que lui.

Il fallait que la démangeaison de médire en vers et en prose fût bien forte dans l'abbé Faydit, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel honneur du clergé de France. Des *mémoires* contre ceux de Tillemont, brochure in-4, plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, et qui n'eut point de suite. On y voit Faydit tel qu'il était : un fou qui a quelque esprit et du savoir, et qui prend la plume dans les accès de sa folie. *Le tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins d'un caractère assez singulier, et en prose française. La prose est une traduction libre des pièces latines. On a attribué mal à propos *les Moines empruntés*, 2 vol. in-12, à cet auteur. Ils ne sont pas de lui, mais de Haitze.

FAYE (Jacques), seigneur d'Espeisses, né à Paris en 1542, conseiller au parlement en 1567, devint maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il suivit ce prince en Pologne, et après la mort de Charles IX, il revint en France, pour porter de la part de son maître des lettres de régente à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il rendit des services signalés à Henri. Ce prince l'en récompensa par les charges de maître des requêtes, d'avocat général, et enfin de président à mortier au parlement de Paris. Il mourut à Senlis en 1590, laissant des *harangues* éloquentes pour son temps.

FAYETTE (Gilbert MOTIER de la), maréchal de France, se distingua à la bataille de Baugé en Anjou, l'an 1421, fut fait prisonnier à la journée de Verneuil ; et, après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglais du royaume. Il mourut en 1464.

FAYETTE (Louise MOTIER de la), de la même famille que le précédent, naquit en 1618. Orpheline dès le berceau, elle fut élevée par sa tante la comtesse de Bregy, qui la retira du couvent à l'âge de 15 ans, et la plaça, lorsqu'elle sentit sa fin approcher, en qualité de dame d'honneur dans la maison de la reine Anne d'Autriche. Mlle de la Fayette avait 17 ans. Sa beauté, sa modestie, sa discrétion et sa douceur, attirèrent l'attention de Louis XIII ; sa conduite fut un modèle de vertu. Cette pieuse demoiselle, sensible aux épanchements du cœur de ce monarque, qui venait chercher dans sa société des consolations contre les chagrins que lui causait un ministre impérieux, sous le joug duquel il s'était placé, s'attacha à sa personne, parce qu'elle s'intéressait à sa gloire, et qu'elle aurait voulu qu'il fût heureux dans sa famille et au dehors ; mais elle se détermina bientôt à rompre un engagement qui commençait à alarmer sa sagesse. Louis, ordinairement si réservé, lui avait fait la proposition délicate de lui donner à Versailles, château de plaisir alors, un appartement où il irait la voir librement. Cette proposition lui dessilla les yeux ; dès lors elle résolut de quitter le monde : elle alla se renfermer chez les religieuses de la Visitation, où elle prit le voile en 1637, avec le consentement du roi, qui, honteux lui-même de son transport, jugea qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de se mettre en garde contre sa faiblesse ; et Mlle de la Fayette le détermina à retourner à son épouse. Le fruit de cette réconciliation, après 22 ans de stérilité, fut un fils, et ce fils fut Louis XIV. Anne d'Autriche, reconnaissante des bons offices de Mlle de la Fayette, fit tous ses efforts pour l'engager à revenir à la cour ; mais ils furent inutiles. Elle resta dans le cloître, montrant à l'univers l'exemple d'une fille qui, dans l'âge des passions, s'immole généreusement elle-même pour ne pas entraîner dans sa chute un prince qu'elle aimait. Elle mourut en 1665 dans le couvent de Chaillot qu'elle avait fondé. On trouve des détails sur sa vie dans les *Mémoires de Mme de Motteville*, 6 vol. in-12. Mme de Genlis a publié un roman historique intitulé : *Mlle de la Fayette*, Paris, 1812, 2 vol. in-12 ; mais ce roman, qui est autant l'histoire d'autres personnes qui ont vécu

sous Louis XIII que celle de Mlle de la Fayette, ne peut, comme tous les ouvrages de ce genre, que donner une fausse idée de cette vertueuse demoiselle. Mme de Genlis avoue elle-même que les *mémoires* du temps ne lui ont guère fourni que des *caractères*, et qu'il lui a fallu inventer presque *toutes* les scènes et tous les détails.

FAYETTE (Marie-Madeleine PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse de la) était fille d'Aymar de La Vergne, maréchal de camp, gouverneur du Havre-de-Grace. Elle épousa, en 1655, François, comte de la Fayette. Elle se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance et tous les beaux esprits de son temps la recherchèrent. Parmi les gens de lettres, Ménage, La Fontaine, Ségrais, étaient ceux qu'elle voyait le plus souvent. Elle mourut en 1693. Les principaux de ses écrits sont : *Zaïde*, Hollande, Elzevier, 1671, pet. in-12, roman qui eut la plus grande vogue; *La princesse de Clèves*, Hollande, Elzevier, 1678, 4 tom. in-12, autre roman attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt, qui en fit la critique, n'ayant pas encore 22 ans. Mme de la Fayette avait mis sous le nom de *Ségrais* ces deux productions. Ce bel esprit avait contribué à la disposition de l'édifice, et la dame l'avait orné. *La Princesse de Montpensier*, Paris, 1804, in-12, fig.; des *Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, in-12. « On lui reproche d'avoir fait payer à Mme de Maintenon, dit un auteur, la gloire d'avoir été dans » sa jeunesse plus aimable qu'elle. » *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12 : on y trouve peu de particularités intéressantes. *Divers portraits de quelques personnes de la cour*. Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. Mme de Sévigné fait de ses qualités le portrait le plus flatteur. Mais La Beaumelle l'a peint moins avantageusement. « Elle » *n'avait pas*, *dit-il*, ce liant qui rend le commerce » *aimable et solide*; on trouvait autant d'agréments » *dans ses écrits*, qu'elle en avait peu dans ses pro» pos. Elle était trop impatiente; tantôt caressante, » tantôt impérieuse, exigeant des égards infinis, » et y répondant souvent par des hauteurs. » Qualités qui n'ont rien d'étonnant dans une femme qui, délivrée des occupations domestiques et paisibles de son état, est transportée dans les sociétés des beaux-*esprits*, et tourmentée des prétentions du savoir, à qui le nom de mère et d'épouse, de femme vertueuse, douce et modeste, est moins cher que celui d'auteur. « L'homme-femme, dit l'auteur de l'*In*» *fluence de la philosophie sur l'esprit et le cœur*, » est aussi ridicule que la femme-homme : ce sont de » monstrueux assemblages que notre siècle, fertile en » choses rares et curieuses, réalise à chaque instant. » Depuis qu'il y a des petits-maîtres, il y a des » femmes savantes; depuis que les hommes ont » porté des colifichets, et ont affecté une toilette fé» minine, les femmes, en revanche, ont affecté la » science des hommes, et se sont enfoncées dans les » études abstraites. Lequel vous donne meilleure » opinion d'une femme, en entrant dans sa chambre, » de la voir occupée à des travaux de son sexe, des » soins de son ménage, environnée des hardes de ses » enfants, ou de la trouver écrivant des vers sur sa » toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, » et de petits billets de toutes les couleurs? Toute » fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y » aura que des hommes sensés sur la terre. » Les œuvres de Mme de la Fayette ont été recueillies avec celles de Mme de Tencin et de Fontaines, Paris, 1804, 5 vol. in-8, 30 à 36 fr., pap. vél. sur lequel on n'a tiré que 6 ou 8 exemplaires, 80 fr.; ibid., 1825, 5 vol. in-8, avec 2 portr., 20 fr., et plus, en pap. vél.

FAYPOULT (Guillaume-Charles), chevalier de MAISONCELLES, né en 1752, d'un maison noble de Champagne, entra très-jeune au service et était officier du génie à l'époque de la guerre d'Amérique à laquelle il voulut prendre part. Un refus qu'il essuya du ministre de la guerre le détermina à donner sa démission; dès ce moment il se livra exclusivement à la culture des arts jusqu'à la révolution, dont il embrassa la cause; bientôt il accepta des fonctions publiques, fut électeur de la ville de Paris en 1792, et devint chef de division au ministère de l'intérieur sous Roland et Garat; il passa de leurs bureaux dans ceux du comité de salut public, et sut plaire à tous les partis. On a de lui : un *Essai sur les finances*, 1795, in-8, ouvrage médiocre; peu de temps après il fut nommé ministre des finances, et ce fut sous son administration que les planches des assignats furent brisées. Son portefeuille lui fut retiré au bout d'un an; mais on lui donna l'ambassade de Gênes, et plus tard la ville de Gênes fit frapper une médaille à son effigie et à celle du général Bonaparte, avec cette exergue : *A Napoléon Bonaparte et à Guillaume Faypoult la Ligurie reconnaissante*. Faypoult passa de Gênes à Milan, puis en 1797, à Rome, en qualité de commissaire pour l'installation du gouvernement de la république romaine. Une querelle très-vive qu'il eut avec Championnet, et qui amena la destitution de ce dernier, devint après le 18 fructidor, un motif de prescription contre Faypoult. Il fut dénoncé, en 1799 comme dilapidateur, et poursuivi par le tribunal criminel de la Seine; ces poursuites s'arrêtèrent d'elles-mêmes. Après le 18 brumaire, il fut nommé préfet de l'Escaut, et en exerça les fonctions jusqu'en 1808 qu'il fut destitué par Bonaparte. Son frère Joseph, ayant été placé sur le trône d'Espagne, appela Faypoult auprès de lui, et le nomma son ministre des finances : il remplit cet emploi jusqu'à la fin de 1813, et revint alors en France avec Joseph. Il fut ensuite envoyé en Italie avec une mission importante. Pendant les cent-jours, il fut nommé préfet du département de Saône-et-Loire, et prit tous les moyens imaginables pour retarder la marche des puissances alliées. Les Autrichiens étant entrés à Mâcon, il quitta cette ville, et quelques mois après se retira à Gand où il fut très-bien accueilli. En 1816 il revint à Paris, et y mourut au mois d'octobre 1817.

FEA (Charles-Dominique-François-Ignace), né en 1753 à Pigna dans le comté de Nice, mort au mois de mars 1836, fit son cours de théologie au collége romain, reçut la prêtrise, s'adonna dès lors à l'étude de l'archéologie et fut nommé garde de la

bibliothèque Chigi. On a de lui un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Explication du symbole du B. Nicétas, évêque d'Aquilée, monument inédit du 5e siècle*, Padoue, 1799, in-4, réimpr. à Venise en 1803, in-fol., et à Udine en 1810, in-4 ; *Essai de nouvelles observations sur les décrets du concile de Constance dans ses 4e et 5e sessions ; Défense historique du pape Adrien VI, sur l'infaillibilité du saint Siége en matière de foi ; Pie II vengé des calomnies*, Rome, 1823, in-8. Cet écrit contient 3 rétractations du pape Pie II sur ce qu'il avait dit et écrit pour le concile de Bâle ; *Réflexions historico-politiques sur les quatre propositions de l'assemblée de* 1682, Rome, 1825, in-8 ; *Considérations sur l'empire Romain et sur l'époque chrétienne jusqu'en* 767, Rome, 1835, in-8.

FEBURE (Jacques FABRI, ou Le), dit *d'Etaples*, du lieu de sa naissance, au diocèse d'Amiens, vint au monde vers l'an 1435, suivant l'opinion commune, ou vers 1455, suivant quelques biographes. Il fit ses études dans l'université de Paris, et y professa ensuite les belles-lettres et la philosophie. C'était encore le règne de la plus barbare scolastique. Le Febure sut s'élever au-dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirèrent le goût des études solides, et en particulier de celle des langues-mères. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, le choisit pour son grand vicaire en 1523. Ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, Le Febure soupçonné de l'avoir séduit fut obligé de le quitter. Il se retira à Strasbourg, et de là à Paris, où il fut nommé précepteur du troisième fils de François Ier. La reine Marguerite, sœur de ce prince, infectée des nouvelles erreurs, mena Le Febure à Nérac en 1530 ; c'est là que cet habile homme, après avoir rouvert les yeux à la vérité, finit ses jours, sincèrement converti, en 1537. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité des trois Madeleines*, solidement réfuté par les bollandistes et par d'autres savants ; un *Psautier* en 5 colonnes, Paris, 1509, in-fol. avec des notes peu estimées ; des *commentaires* sur les Psaumes, sur l'Ecclésiaste, sur les Evangiles, sur saint Paul, etc., savants, mais mal digérés et mal écrits ; *Agones martyrum mensis januarii*, in-fol. (sans date ni lieu, mais du commencement du 16e siècle) ; une *version française de toute la Bible*, imprimée à Anvers en 1530, 1534 et 1541, in-fol., et en 1728, en 4 vol. in-8. L'édition de 1534, revue par des docteurs de Louvain, est la plus correcte, la plus exacte et la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette traduction, son sentiment snr la monogamie de sainte Anne, et sa distinction des trois Maries, soulevèrent beaucoup de docteurs contre Le Febure ; ce qui l'obligea de se contredire dans le traité *De duplici et unica Magdalena*, in-4, pour prouver qu'on pouvait soutenir qu'il y en avait deux ou une seule. A force de varier et de tourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne sait point ce qu'il en pensait.

FEBURE (Jean ou Jacques), jésuite, né à Gluson, village du Hainaut, enseigna la philosophie à Douai, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Beuvrai, près de Valenciennes. Il s'y appliqua avec une ardeur et une assiduité infatigable, à former les élèves qui lui étaient confiés à la sublimité des vertus qui illustrent le sacerdoce, et font les pasteurs chrétiens. Dans sa dernière maladie, il se fit transporter à Valenciennes, où il mourut en 1755. Il est connu par deux ouvrages où il combat les incrédules avec beaucoup de succès ; le 1er est intitulé : *Bayle en petit*, ou *Anatomie de ses ouvrages*, Douai, 1737, in-12. Il reparut à Paris en 1747 avec une *suite*, sous ce titre : *Examen critique des ouvrages de Bayle*. Il y démontre que les écrits de Bayle contiennent de quoi former le plus monstrueux assemblage d'obscénités, d'hérésies et d'athéisme. Il met au grand jour les contradictions, les paralogismes, les calomnies, les falsifications et les impostures de ce fameux sceptique. Le second est *La seule religion véritable démontrée contre les athées, déistes, etc.*, Paris, 1744, in-8, 2 à 3 fr., ouvrage solide et méthodique.

FEDELE (Cassandra), née en 1465, à Venise, d'une famille noble originaire de Milan, fut l'admiration de son siècle par l'étendue et la variété de ses connaissances. Elle cultiva avec succès les lettres grecques et latines, la philosophie, l'éloquence, l'histoire et la théologie ; la poésie et la musique lui servaient de délassement. Elle se lia avec le père de la Mirandole, et correspondit aussi avec plusieurs souverains, tels que le pape Léon X, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand, et Isabelle de Castille. Cette princesse voulut l'attirer à sa cour, et le poëte latin Augurello lui adressa une *Ode*, pour l'engager à ce voyage ; mais la république de Venise ne voulut pas se laisser ravir un de ses plus beaux ornements. Cassandra avait été mariée à un médecin de Vicence, et elle le suivit à Candie, où la république l'envoya exercer son art. Après la mort de son époux Jean-Marie Mapelli, elle fut nommée, dans un âge très-avancé, supérieure des hospitalières de Saint-Dominique, à Venise. Elle gouverna cette maison pendant 12 ans, et mourut en 1558. Thomassini a recueilli les *Lettres et discours de Cassandra*, et a mis en tête la vie de cette femme célèbre, Paris, 1636, in-8.

FEDERICI (Camille), poëte dramatique italien, dont le nom véritable était Jean-Baptiste Viassolo, naquit à Pagiolo di Garessio, en Piémont, dans l'année 1755, etmourut en 1803. D'abord avocat à Turin, pourvu ensuite d'une charge de judicature à Govone, et nommé en dernier lieu juge royal à Moncaglieri, près de Turin, il finit par céder au penchant qui l'entraînait vers le théâtre, s'engagea dans une troupe de comédiens, et substitua alors à son nom celui de Federici. On a de lui un grand nombre de pièces dramatiques, traduites pour la plupart en diverses langues, et représentées avec un grand succès. On cite entre autres : *Illusion et vérité ; le sculpteur et l'aveugle ; Henri IV au passage de la Marne*, etc. Les œuvres complètes de Federici ont été réunies dans une belle édition publiée à Turin, 1809, 6 vol. in-8.

FÉDOR, fils aîné du czar Alexis, monta sur le

trône de Russie en 1676. Il avait été élevé pour la guerre et pour le cabinet. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, et qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscou à bâtir des maisons de pierre à la place des chaumières qu'ils habitaient. Il agrandit cette capitale. Il fit des règlements de police générale ; mais en voulant réformer les boyards, il les indisposa contre lui. Il méditait de plus grands changements, lorsqu'il mourut sans enfants en 1682, à la fleur de son âge. Son second frère, Pierre, qui n'était âgé que de dix ans, et qui faisait déjà concevoir de grandes espérances, régna après lui, et acheva ce que Fédor avait commencé.

FEIJOO (Benoît-Jérôme), bénédictin espagnol, mort en 1795, a contribué autant par ses pièces critiques à éclairer ses compatriotes sur leurs vices et leurs défauts, que Michel Cervantes à corriger ceux de son siècle par son roman de *Don Quichotte.* On a de lui le *Théâtre critique*, en 17 vol. in-4, y compris une table des matières. Une partie de ce recueil a été traduite en français par M. d'Hermilly, 4 vol. in-12. Les ouvrages de Feijoo ont été plusieurs fois réimprimés. La meilleure édition est celle publiée par les soins de Campomanès, Madrid, 1780, 33 vol. in-8.

FEITAMA (Sibrand), poëte hollandais, né à Amsterdam en 1694, mourut en 1758. Il débuta par la tragédie de *Fabricius*, et par un drame allégorique intitulé : *Le triomphe de la poésie et de la peinture.* Il renonça à la composition pour se livrer uniquement à la traduction des ouvrages français qu'il crut dignes d'être connus en Hollande; il traduisit *Romulus*, *les Machabées*, *Brutus*, *Alzire*, *Pyrrhus*, etc. Ce que l'on estime le plus de lui, c'est sa traduction en vers hollandais du *Télémaque* de Fénélon, et celle de la *Henriade* de *Voltaire aussi* en vers. Son théâtre a été publié en 1735, 2 vol. in-4.

FEITH (Everard), d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très habile au 16e siècle dans les langues grecque et hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de Casaubon, de Dupuy et du président de Thou. Il y enseigna quelque temps la langue grecque. Mais se promenant un jour à la Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois, et depuis ce moment on ne put savoir ce qu'il était devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui deux ouvrages curieux et savants, in-12, intitulés : *Antiquitates Homericæ* et *Antiquitates Athenienses*, en huit livres, Strasbourg, 1743, pet. in-8., fig., 4 à 6 fr. Ils sont écrits en bon latin ; il y traite de la religion des Grecs, de leur marine et de leurs usages. Tout cela est prouvé par des passages de toutes sortes d'auteurs.

FEITH (Rhynvis), célèbre poëte hollandais, membre de l'institut des Pays-Bas, de plusieurs sociétés savantes, de l'ordre du Lion-Belgique, naquit à Zwolle dans la province d'Over-Issel, en 1753. Dès l'âge le plus tendre il montra d'heureuses dispositions pour la poésie ; en même temps qu'il commençait à cultiver cet art, il s'adonnait à l'étude du droit, et fut reçu docteur dans cette faculté en 1770 à l'université de Leyde. De retour à Zwolle, il en fut nommé bourguemestre ; peu de temps après il devint receveur du collége de l'Amirauté dans la même ville. Pendant les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions, il s'occupait toujours de la poésie. Il avait aussi du goût pour toutes les parties de la littérature, et composa plusieurs ouvrages en prose ; ses diverses productions annoncent à la fois un bon poëte et un élégant prosateur ; comme elles sont très-nombreuses, nous nous bornerons à citer les suivantes : *Le Bonheur de la paix*, 1779, poëme qui a remporté le premier prix d'un concours ouvert par la société *poétique* de Leyde ; *Eloge de l'amiral Ruyter ;* ce sujet était encore celui d'un prix proposé par la même société. Cette pièce obtint le premier prix, elle était en vers ; l'auteur avait envoyé au concours un *éloge* en prose qui obtint le second prix. *Poëme sur la Providence; Poëme sur l'humanité; Poëme de Charles V à son fils Philippe II, en lui remettant le gouvernement des Pays-Bas ; Traité sur la force de la preuve de la vérité, de la divinité de la doctrine de l'Evangile, déduite des miracles opérés par J.-C. et par ses apôtres ; La vertu et les mœurs peuvent-elles chez des peuples où la civilisation a fait de grands progrès, trouver un appui suffisant et une garantie durable dans les meilleures constitutions humaines, de législation, d'économie politique et d'éducation, sans avoir besoin de l'influence des idées religieuses ? et qu'est-ce que l'expérience nous apprend à cet égard ?* L'auteur, après la discussion la plus lumineuse, répond négativement à cette question, et cet ouvrage, ainsi que ceux qui le précèdent, obtint le premier prix, comme tous les autres, au concours où ils furent envoyés; *Odes et poésies*, 5 vol. ; elles ont mérité à leur auteur la réputation de premier poëte de la Hollande ; *Lettres sur différents sujets de littérature*, 6 vol. in-8 ; *Ferdinand et Constantin*, roman sentimental qui eut un grand succès en Hollande, 1785, 2 v. in-8 ; *Lettres en vers à Sophie*, 1809. Feith se propose de prouver dans ces lettres que la *philosophie de Kant n'est pas compatible avec l'Evangile.* Elles ont été sévèrement critiquées par le professeur Kinker, grand partisan de Kant, dans un écrit intitulé : *Lettres de Sophie à Feith ; Odes et poésies diverses*, 1809 ; le *Tombeau*, poëme didactique, 1782. Ce poëme a été traduit en français par A. Clavareau, Bruxelles, 1827, in-18 ; quatre *tragédies.* Feith est mort en 1824. Il appartenait à une famille patricienne qui comptait parmi ses membres des magistrats et des écrivains distingués.

FÉLIBIEN (André), sieur des Avaux et de Javercy, né à Chartres en 1619, suivit à Rome l'ambassadeur de France en qualité de secrétaire. Il eut occasion de voir Le Poussin dans cette patrie des beaux arts, lia amitié avec lui, et perfectionna sous cet artiste son goût pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Fouquet, et Colbert après lui, employèrent ses talents. Il eut la place d'historio-

graphe des bâtiments du roi en 1666, et celle de garde des antiques en 1673. Deux ans auparavant il avait été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer et aimer de ce qu'il y avait alors de plus habiles et de plus honnêtes gens en France. Les uns et les autres le pleurèrent, lorsqu'il mourut en 1695. C'était un homme grave et sérieux. Sa conversation ne laissait pas d'être fort agréable, et même enjouée, suivant les occasions. Il avait l'esprit juste et le cœur droit, et était plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il était membre de l'académie des belles-lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégants, profonds, et qui respirent le goût. Voltaire lui a reproché avec raison de dire trop peu de chose en trop de paroles, et de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont : *Tableaux du cabinet du roi, avec la description*, Paris, impr. roy., 1677, gr. in-fol., 150 fr.; *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres*, Paris, 1666-85, 2 vol. in-4, 10 à 12 fr.; Amsterd., 1706, 5 v. in-12, 6 à 8 fr.; Trévoux, 1725, 6 vol. in-12, 9 à 10 fr.; *Traité de l'origine de la peinture*, 1660, in-4; les *Principes de l'architecture, peinture et sculpture*, Paris, 1690, in-4, fig., 6 à 7 fr. On voit que Félibien avait médité sur tous ces arts; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes et judicieuses sur la théorie et la pratique, aida les artistes et éclaira les savants; *Les Conférences de l'académie royale de peinture*, Paris, 1669, in-4; *Description de l'abbaye de la Trappe*, Paris, 1689, in-12; *Le château de l'âme*, trad. de l'espagnol de Ste Thérèse, 1670, in-12; la *Vie du pape Pie V*, trad. de Agatio di Somma, Paris, 1672, in-12; *la Disgrâce du comte-duc Olivarès*, trad. de Cam. Guido, 1650, in-8, et 1660 in-12; *Description sommaire de Versailles, avec un plan gravé* par Sébastien Le Clerc, Amsterd., 1703, in-12; *Vie du P. Louis de Grenade*, Paris, 1668, in-12; *Paraphrase des Lamentations de Jérémie*, 1646, in-12. Il fut l'un des huit savants qui formèrent l'académie des inscriptions fondée par Colbert en 1663. Ce fut encore lui qui composa toutes les inscriptions placées dans la cour de l'hôtel de ville de Paris, depuis 1660 jusqu'en 1686. Il laissa trois fils : Nicolas-André, mort doyen de l'église de Bourges, en 1711, et les deux suivants.

FÉLIBIEN (Jean-François), fils du précédent, mort en 1733, à l'âge de 75 ans, succéda à son père dans toutes ses places, et eut comme lui le goût des beaux arts. On lui doit : *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4; ouvrage réimprimé plusieurs fois à Paris et dans les pays étrangers, avec les *Entretiens* de son père *sur les peintres*, dont il est le pendant; la *Description de Versailles* ancien et nouveau, in-12, avec la description et l'explication des statues, tableaux, et autres ornements de cette maison royale; la *Description de l'église des Invalides*, 1706, in-fol., fig., avec celle du dôme, 30 fr.

FÉLIBIEN (dom Michel), frère du précédent, bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Chartres en 1666, soutint avec honneur la réputation que son père et son frère s'étaient acquise. Les échevins de Paris, informés de son mérite, le choisirent pour écrire l'histoire de cette ville; il l'avait beaucoup avancée, lorsqu'il mourut en 1719. Elle fut continuée et publiée par dom Lobineau, Paris, 1725, 5 vol. in-fol., 30 fr. On a encore de dom Félibien l'*Histoire de l'abbaye de St.-Denis*, Paris, 1706, in-fol., fig., 12 à 15 fr., gr. pap., 46 fr., pleine d'érudition, de recherches, et enrichie de savantes dissertations. Le P. Félibien était un homme d'un jugement sûr et d'un esprit facile; mais sa faible santé fut un grand obstacle à ses études.

FÉLIBIEN (Jacques), frère d'André, chanoine et archidiacre de Chartres, où il était né en 1636, a composé des *Instructions morales*, en forme de catéchisme, sur les Commandements de Dieu et sur le Symbole, tirées de l'Ecriture sainte; *Pentateuchus historicus*, Paris, 1704, in-4. Ce livre a été supprimé par un arrêt du conseil; dans plusieurs exemplaires les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume. Il mourut en 1716.

FÉLICE (Fortuné-Barthélemi de), né à Rome en 1723, d'une famille originairement napolitaine, fit de bonnes études chez les jésuites, et professa avec beaucoup de succès à Rome et à Naples. Ayant enlevé dans un couvent une femme de condition, il fut obligé de fuir, et se retira, après avoir parcouru différents pays, à Berne, où il embrassa la religion protestante, et se lia intimement avec le célèbre Haller et Tscharner. Il vint ensuite établir une imprimerie à Yverdun. Il publia avec ce dernier, l'*Estratto della letteratura europea*, journal qu'il continua pendant 9 ans, et qui se fait remarquer par une saine critique et une érudition variée. Il a donné en outre un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *De Newtoniana attractione, unica cohærentiæ naturalis causa, adversùs Clar. Hambergerum*, Berne, 1757, in-4; *Discours sur la manière de former l'esprit et le cœur des enfants*, Yverdun, 1763, in-8; *Principes du droit de la nature et des gens*, d'après Burlama qui, Yverdun, 8 vol. in-8. (*Voy.* BURLAMAQUI.) Il en donna un abrégé sous le titre de *Leçons de droit de la nature et des gens*, 1769, 4 vol. in-8; l'*Encyclopédie*, ou *Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, Yverdun, 1770-80, 42 vol. in-4, 6 vol. de supplément, et 4 vol. de planches, d'après l'édition de Paris, mais qu'il crut pouvoir refondre, améliorer, enrichir. Tous les articles signés D. F., et toutes les additions placées entre deux astérisques, sont de lui. Il eut pour collaborateurs Euler, Deleuze, Tscharner, Lalande, Dupuis, Lieutaud, Haller, Formey, etc. *Code de l'humanité*, ou *la Législation universelle, naturelle, civile et politique*, Yverdun, 1778, 13 vol. in-4, 90 à 120 fr. Cet ouvrage est tiré en partie de son Encyclopédie; mais il y a joint des développements nombreux; *Tableau philosophique de la religion chrétienne*, 1779, 4 vol. in-12; *Tableau raisonné de l'histoire littéraire du 18e siècle*, Yverdun, 1779-83, in-8; *Éléments de la police d'un état*, 1781, 2 vol. in-12. Félice est mort en 1789 à Yverdun.

FÉLICI (Le P. Louis), jésuite, naquit à Ischio vers 1740, entra jeune dans la compagnie de Jésus, y fit profession en 1773, et se distingua par toutes les vertus chrétiennes. Entre autres bonnes œuvres, on lui doit la fondation de deux établissements qui rendent encore d'importants services à la religion et aux fidèles. Le premier est la *Congrégation* de vignerons et d'agriculteurs, dans l'église de Saint-Vital, attachée au noviciat de Saint-André. Cette pieuse institution, que le P. Félici fonda lorsqu'il était encore novice, servit à inspirer à des gens grossiers des sentiments religieux, des mœurs plus pures, mit fin aux rixes fréquentes que le moindre différend occasionnait, et les porta à s'aimer et à se secourir mutuellement. Se trouvant à Rome, le P. Félici fonda encore l'association connue sous le nom d'*Union des Prêtres de Saint-Paul*. Elle se forma, en 1790, dans l'hôpital de la *Consolation*, où d'anciens jésuites et des prêtres séculiers se réunissaient pour assister les malades. Il fut secondé dans cette édifiante entreprise par Vincent Henri, Joseph Maurisi, Pierre Cavallo, François Buffa, l'abbé Sozzi, Gaëtan Zucchi, et par les PP. Bordoni, Paradisi et Salvatori, jésuites. Le prélat Médicis fut le bienfaiteur de cette société, qui obtint la protection du vertueux cardinal Colonna. Le nombre des associés augmentant de jour en jour, ils se rassemblaient dans l'église de la *Sapience*, d'où ils se transportèrent à l'Oratoire de Saint-Paul, dans l'église de Saint-Stanislas des Polonais. Les personnes les plus distinguées du clergé régulier et séculier, des prélats et des cardinaux, assistent souvent à cette société et y tiennent tous les quinze jours leurs conférences. On a divisé l'association en huit branches, chacune soumise à un régulateur particulier, dont le charitable but est de distribuer des secours spirituels aux malades des hôpitaux; de faire le catéchisme, de prêcher les samedis et les dimanches aux matelots de toutes les nations; de propager par tout le monde la dévotion *aux cœurs de Jésus et de Marie;* d'instruire les troupes, les détenus, les forçats et leurs gardiens; de réunir tous les jours de fêtes les jeunes artisans, les écoliers, les pères de famille, les marchands et artistes; de visiter les pauvres malades dans les maisons de Rome, et leur porter des secours spirituels et temporels, d'instruire les convalescents dans l'hospice du P. Ange; de visiter fréquemment les fous de l'hôpital de la *Longara*. Enfin, deux autres branches se sont réunies aux huit premières, dont l'une s'attache à l'instruction spirituelle des jeunes étudiants de l'archy-gymnase romain, et l'autre à celle des élèves des beaux-arts. Le bien qu'a fait cette association est incalculable; ce bien est dû au P. Félici, et à ses zélés protecteurs. « Cela prouve, dit l'auteur des *Mé-» moires ecclésiastiques* (Pie), combien ce clergé » (le romain) mérite le rang qu'il occupe dans les » églises de la chrétienté. Il était digne de la capitale » du monde catholique d'offrir, dans cette associa-» tion, un modèle aux prêtres et aux fidèles des » autres contrées. » Lors du rétablissement de la compagnie de Jésus, le P. Félici, quoique très-âgé et devenu aveugle, voulut se réunir à ses confrères. C'est dans leurs bras qu'il est mort en 1819. Ce pieux jésuite, avant même qu'il eût fondé l'*Union des prêtres de Saint-Paul*, était révéré à Reom, où il avait entrée chez les principaux dignitaires de l'Eglise. Il était le conciliateur, l'ange de paix dans les familles, le bienfaiteur des pauvres; il était enfin chéri de toutes les classes, comme possédant toutes les vertus.

FÉLICIANI (Porphyre), évêque de Foligno, mort en 1632, à 70 ans, avait été secrétaire du pape Paul V. Il écrivait avec beaucoup de netteté en latin et en italien. Il n'eut point de supérieur en son temps pour la poésie italienne. On a de lui des *lettres* et des *poésies*.

FÉLICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de saint Cyprien avec les chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il voulait qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, et sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat et à quelques autres prêtres. Saint Cyprien les excommunia.

FÉLICITÉ (sainte), dame romaine, souffrit le martyre avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle, vers l'an 164. Les enfants encouragés par leur illustre mère supportèrent les tourments avec une constance admirable. L'aîné fut flagellé jusqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux suivants furent assommés à coups de bâton, et les autres décollés avec leur mère, qui fut martyrisée la dernière. (*Voy.* PERPÉTUE.)

FÉLINSKI (Aloïse), un des poëtes les plus distingués de la Pologne, naquit en 1773. Il se trouvait à Varsovie à l'époque de la diète constitutionnelle; alors il publia *Senatus-consultes sous le règne de Jean Sobieski, suivis de plusieurs questions de droit;* à la même époque il fit paraître diverses *brochures politiques* dans le but de faire changer la forme du gouvernement de la Pologne. Félinski adressa à plusieurs personnes distinguées quelques-unes de ses poésies qui le firent connaître avantageusement. Devenu en 1791 précepteur du neveu de Craski, il fut ensuite nommé secrétaire des correspondances de France auprès du généralissime Kosciusko. Nommé professeur d'éloquence et de poésie au lycée de Krzemieniec et bientôt après directeur de cet établissement, il s'attira l'admiration de ses élèves et l'estime de tous ses concitoyens. Il avait entrepris de réformer l'orthographe et même la langue polonaise; son système eut des partisans et des ennemis: le savant Jean Suiadecki, qui se rangea parmi ses adversaires, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à ce que ce projet de réforme ne fût point adopté. Félinski est mort en 1822 à Krzemieniec; il était membre de l'université de Vilna et de la société des amis des sciences de Varsovie. Il est auteur d'une excellente tragédie intitulée *Barbe Radziwill*, qui a été traduite en prose française dans les *chefs-d'œuvre des théâtres étrangers;* il a traduit aussi du français l'*Homme des champs de Delille*, et quelques tragédies. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1825; une première édition avait déjà paru de 1816 à 1821, Varsovie, 2 vol. in-12.

FÉLIX, proconsul et gouverneur de Judée, frère de Pallas affranchi de Claude, passa en Judée vers l'an 53 de J.-C. Drusille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque temps après. Ce fut devant lui que saint Paul comparut. Néron le rappela de la Judée, qu'il pillait et tyrannisait de la manière la plus odieuse; ce qui n'empêcha pas Tertullus qui pérorait contre saint Paul, de le flatter d'une manière lâche et indigne, pour l'engager à condamner ce grand apôtre, dont l'éloquence frappa tellement le gouverneur romain, qu'effrayé des grandes vérités du christianisme, il rompit brusquement la conférence. *Act.* 24.

FÉLIX Ier (saint), pape, successeur de saint Denys en 269, mourut martyr l'an 274. Il vit la paix de l'Eglise troublée par l'hérésie de Paul de Samosate, et persécutée par l'empereur Aurélien. Il nous reste de ce pontife un fragment de la *lettre* qu'il écrivit à Maxime d'Alexandrie, contre Sabellius et Paul de Samosate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine et d'Ephèse, et ce fragment est dans les actes du concile de Chalcédoine. On lui en attribue trois autres, visiblement supposés.

FÉLIX II, archidiacre de l'Eglise romaine, placé sur le siége pontifical en 355, par l'empereur Constance, pendant l'exil du pape Libère, en fut chassé après le retour du véritable pontife. Constance aurait voulu que Libère et Félix gouvernassent tous deux l'église de Rome, et que chacun fût à la tête de son parti; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le cirque, s'écria tout d'une voix: « Il n'y a qu'un Dieu, qu'un » Christ, qu'un évêque... » Félix, obligé de se retirer, mourut dans une de ses terres le 22 novembre 365. Le Martyrologe d'Usuard et celui de Rome lui donnent le titre de *martyr:* mais le père Papebroch prouve que c'est sans preuve, dans une dissertation insérée dans le *Propylæum ad Acta sanctorum*, p. 56. Il le dit cependant digne du culte qu'on lui rend comme saint. *Singularis ipsius*, dit-il, *ad obitum usque per annos plusquam octo modestia, qua sese continuit in humili recessu, oblatis recuperandæ sedis occasionibus numquam usus, postquam id sine fidei catholicæ periculo fieri non posse cognovit, omnem a grata posteritate venerationem commeruit.* Plusieurs critiques le placent dans le catalogue des papes; mais il paraît qu'on doit le regarder plutôt comme évêque-vicaire du pape Libère, qui, selon quelques-uns, avait consenti qu'on le mît à sa place, et qu'il eût droit de lui succéder, s'il venait à mourir pendant son exil; par là on excuse le clergé de Rome d'avoir adhéré à son ordination et de l'avoir regardé comme pape, surtout après qu'on eut annoncé à Rome la chute apparente dans la foi du pape Libère. Le tombeau de Félix, trouvé sous le pontificat de Grégoire XIII l'an 1582, avec une inscription honorable, confirme le sentiment des critiques favorables à sa mémoire.

FÉLIX III, romain, bisaïeul de Grégoire le Grand, fut élu pape après Simplicius en 483. Il commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, et anathématisa ceux qui le recevaient. Acace de Constantinople troublait alors l'Eglise; il tâcha de le ramener par des lettres pleines de douceur; mais apprenant qu'il ne cessait de communiquer avec Pierre Mongus, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition et d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémètes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étaient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement en 492. C'est le premier pape qui ait employé l'Indiction dans ses lettres. Athalaric, roi des Goths, quoique arien, respecta ses vertus et son zèle pastoral. Félix en obtint plusieurs grâces et actes de justice. Ce fut en sa considération que ce prince donna un édit solennel en faveur des libertés et priviléges de l'Eglise, et prit des mesures pour faire respecter le sacerdoce chrétien.

FÉLIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de saint Pierre, après le pape Jean Ier, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric. Il gouverna l'Eglise avec beaucoup de zèle, de doctrine et de piété, et mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase.

FÉLIX V. (*Voy.* AMÉDÉE VIII.)

FÉLIX (saint), prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous Dèce et Valérien. La paix ayant été rendue à l'Eglise, Félix reparut, et continua à s'acquitter des fonctions du saint ministère. Après la mort de Maxime, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette église; mais son humilité s'y opposa. Il passa le reste de ses jours en paix, dans une terre qu'il labourait lui-même. Il y mourut vers l'an 256. Les miracles qui se sont opérés à son tombeau sont attestés par saint Paulin, saint Augustin, Sulpice-Sévère, et le pape Damase. Quelques-uns de ces illustres et saints écrivains ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. Saint Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un énergumène, marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés, lequel fut délivré par les reliques de saint Félix de Nole. « Ces sortes de faits, dit un auteur » moderne, sont traités de contes par les beaux » esprits du jour: mais ils sont rapportés par des » hommes de toute probité, et rejetés par des gens » qui n'en ont pas assez pour être crus, lors même » qu'ils disent des choses très-ordinaires. » Félix a toujours été honoré à Nole comme un saint. Son culte passa de l'Italie en Afrique.

FÉLIX (saint) succéda à saint Briton dans le gouvernement de l'église de Trèves en 385. Son épiscopat fut agité de violents orages. Les évêques assemblés à l'occasion de son sacre communiquaient tous les jours avec Ithace et ses adhérents, qui sollicitaient la mort de l'hérétique Priscillien et de ceux de son parti. Saint Martin, que des affaires avaient appelé vers le même temps à Trèves, communiqua avec les mêmes évêques en assistant à l'ordination de Félix; faiblesse qu'il se reprocha toute sa vie. Saint Ambroise plus ferme que lui refusa constamment de communiquer avec Félix et les

autres évêques qui avaient eu part à son ordination. Peu de temps après les évêques des Gaules s'assemblèrent en concile à Turin, où, après lecture faite des lettres écrites à ce sujet par saint Ambroise et le pape saint Sirice, il fut résolu qu'on n'accorderait la communion qu'à ceux qui se retireraient de celle de Félix : celui-ci ne voulant point être cause d'un schisme dans l'Eglise, se démit de l'épiscopat, et se retira auprès de l'église de la Sainte-Vierge (aujourd'hui St-Paulin) à Trèves, qu'il avait fait réparer ou construire ; il y passa le reste de ses jours, éloigné de tout commerce avec le monde, et dans l'exercice des plus sublimes vertus.

FÉLIX, évêque d'Urgel, ami d'Elipand, évêque de Tolède, soutenait comme lui que Jésus-Christ est fils adoptif. Cette erreur fut condamnée au concile de Narbonne l'an 791, de Frioul la même année, de Ratisbonne en 792. Il fut envoyé ensuite à Rome, où il abjura son erreur ; mais il continua à la répandre après son retour à Urgel. Alcuin et Paulin d'Aquilée la réfutèrent victorieusement. Il fut de nouveau condamné à Francfort, en 794, à Rome en 799, et la même année à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette dernière assemblée qu'il fut dépossédé de l'épiscopat à cause de ses rechutes, et ensuite relégué à Lyon par Charlemagne, dont le jugement en cette affaire ne fut que l'expression de l'entière adhésion de ce prince aux décisions de l'Eglise, comme l'a prouvé Bossuet (*Polit. de l'Ecrit.*, liv. 7, art. 4, prop. 11). Félix écrivit du lieu de son exil à son peuple d'Urgel une *lettre* qui contenait l'abjuration de son erreur ; on doute qu'elle fût plus sincère que les autres. « Félix d'Urgel passa sa vie, » dit l'abbé Bergier, dans une alternative conti- » nuelle d'abjurations et de rechutes, et la termina » dans l'hérésie. » Il mourut vers l'an 818.

FÉLIX DE TASSY (Charles François), un des plus habiles et des plus savants chirurgiens du 17ᵉ siècle, exerça d'abord son art dans les hôpitaux civils et militaires ; puis il succéda en 1676 à son père dans la charge de premier chirurgien du roi. Vers cette époque Louis XIV fut atteint d'une maladie qui porta longtemps le nom de *maladie du roi* (la fistule à l'anus) ; la France fut vivement inquiète ; la chirurgie n'était point assez avancée pour traiter ce mal, et l'on ignorait généralement le procédé que, 16 siècles auparavant, Celse avait employé et décrit. Félix fit cette opération avec le plus heureux succès, et il fut le premier chirurgien moderne qui l'ait tentée. La reconnaissance publique et l'amitié de son souverain le payèrent amplement du bienfait que son talent avait produit ; mais une mort prématurée l'enleva jeune encore en 1703.

FELL (Jean), né en 1625 à Longworth, évêque d'Oxford en 1675, mort en 1686, fut sincèrement attaché à la famille royale de Stuart. Persécuté par les parlementaires, il se renferma dans son cabinet, et y acquit des connaissances très-étendues. Dans le temps de la révolution, en 1660, il reparut, et fut récompensé de son zèle pour son roi, par des bénéfices et enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le 1ᵉʳ vol. des *Rerum anglicarum Scriptores*, Oxford, 1684, in-fol. : la mort l'empêcha de continuer cette savante et utile collection. Il avait donné, avec Pearson, une très-belle édition de Saint-Cyprien, Oxford, 1682, in-fol. avec des remarques savantes, et une édition des œuvres de saint Théophile d'Antioche, Oxford, 1684. Son *nouveau Testament grec avec les variantes*, imprimé dans la même ville, 1675, in-8, est estimé. On lui doit encore *Vie du docteur Henri Hammond*, Londres, 1661, in-8, en anglais, souvent réimprimée en tête de la vie de cet auteur ; *Alcinoi in platonicam philosophiam introductio*, Oxford, 1667, in-8 ; une traduction latine des *Antiquités de l'université d'Oxford* de Wood, 1674, 2 vol. in-fol.)

FELLER (Joachim-Frédéric), né à Leipzig, en 1673, fut secrétaire du duc de Weymar. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savants et les bibliothèques, se maria en 1708, et mourut en 1726. On a de lui : *Monumenta inedita*, Iéna, 1714-18, 12 cahiers formant 2 vol. in-4 ; *Miscellanea Leibnitiana*, Leipzig, 1718, in-8 ; *Généalogie de la maison de Brunswick*, en allemand, 1717, in-8.

FELLER (François de) naquit à Bruxelles le 18 août 1735. Son père, Dominique de Feller, secrétaire des lettres du gouvernement des Pays-Bas, fut anobli pour ses services par l'impératrice Marie-Thérèse ; il devint ensuite haut officier de la ville et prévôté d'Arlon, dans la partie autrichienne du duché de Luxembourg, et mourut dans son château d'Autel, village à peu de distance d'Arlon, où il faisait ordinairement sa résidence. Dominique de Feller avait épousé Marie-Catherine Gerber, dont le père fut conseiller aulique sous l'empereur Charles VI, et intendant des biens domaniaux de la maison d'Autriche à Luxembourg. C'est dans cette ville et chez son aïeul maternel, que le jeune de Feller passa ses premières années ; et les jésuites qui dirigeaient le collége de Luxembourg furent ses instituteurs. Dans toutes ses classes des succès brillants couronnèrent ses efforts. Son aïeul mourut en 1751. Feller, qui était alors dans sa dix-septième année, fut envoyé au pensionnat des jésuites, à Reims, et y fit avec distinction son cours de philosophie. Il montra un goût particulier pour la physique et les sciences exactes. Vers la fin de septembre 1754, il entra au noviciat de la société des jésuites, à Tournai. C'est alors qu'il ajouta à son prénom celui de *Xavier*, saint auquel il eut toute sa vie une dévotion particulière ; mais Dieu le soumit à une rude épreuve. Pendant sa première année de sa probation, il lui survint une telle faiblesse d'yeux, que souvent il en perdait presque totalement l'usage. Il savait que cette incommodité était un obstacle à son admission définitive. D'abord il essaya de cacher ce mal, que ne trahissait aucun indice extérieur ; mais il sentit qu'il serait difficile de le dérober longtemps à la connaissance de ses compagnons de noviciat, et de ses supérieurs. La crainte d'être exclu d'un état auquel il se croyait appelé le tourmentait. Dans cette perplexité cruelle il s'adressa avec ferveur au Dieu qui a dit : *Demandez et vous recevrez*. Il éprouva d'abord un peu de soulagement, et bientôt les symptômes qui l'inquiétaient disparurent. Sa vue s'affer-

mit, et il la conserva si bonne toute sa vie que, même dans sa vieillesse, il put lire sans fatigue les caractères les plus fins (1). Lorsqu'il eut été admis au nombre des membres de la société, il fut, suivant l'usage de l'institut, employé à l'enseignement, et professa les humanités à Luxembourg et à Liége, puis la rhétorique et les belles-lettres. L'habitude des classes, un travail assidu, une mémoire des plus heureuses, avaient prodigieusement étendu ses connaissances. Il possédait parfaitement les auteurs anciens; il savait par cœur Virgile, Horace, et plusieurs autres écrivains de l'antiquité, et il pouvait les expliquer de mémoire. L'Ecriture sainte et l'Imitation de Jésus Christ ne lui étaient pas moins familières, et l'on assure qu'il suffisait de lui indiquer un chapitre de la Bible ou d'A-Kempis, pour qu'aussitôt il le récitât tout entier. Ses leçons formèrent d'excellents élèves, dont les prémices littéraires, recueillies dans les *Musæ Leodienses*, faisaient concevoir les espérances les plus flatteuses, et attestaient l'habileté du maître. Après avoir fourni sa carrière dans l'enseignement, le P. de Feller fut envoyé à Luxembourg, pour y apprendre la théologie. On le chargea de prêcher en latin le carême devant un auditoire nombreux, composé de jeunes gens qui étudiaient à Luxembourg la théologie, la philosophie et la rhétorique, et il s'en acquitta avec le succès le plus complet. Il n'avait pas fini son cours de théologie en 1763, lorsque les jésuites furent supprimés en France. Le roi Stanislas les avait conservés en Lorraine, et l'impératrice Marie-Thérèse dans ses états héréditaires. Une partie des jésuites français reflua dans les colléges des Pays-Bas; pour leur faire place, les jeunes jésuites qui n'avaient point achevé leur théologie allèrent la continuer dans d'autres provinces. Le P. de Feller qui était de ce nombre fut envoyé à Tirnau, en Hongrie, où les jésuites avaient un bel établissement; il y fut bien reçu, et son mérite ne tarda point à s'y faire connaître. Divers discours académiques qu'il eut à prononcer augmentèrent encore la bonne opinion qu'on avait conçue de lui. Il passa dans les pays étrangers environ cinq ans dont il profita pour augmenter son instruction. Ayant obtenu la permission de voyager, il parcourut la Hongrie, l'Autriche, la Bohême, la Pologne, et une partie de l'Italie, ses tablettes à la main, observant les mœurs et le caractère des peuples, et notant ce que les divers lieux offraient d'intéressant ou de curieux pour l'histoire, la physique, l'histoire naturelle, l'agriculture, le commerce, etc. Il visitait les bibliothèques, les archives des monastères, les manufactures, et descendait jusque dans les mines; de sorte qu'il revint avec de bons mémoires pleins de faits et d'anecdotes, qu'il a depuis mis en ordre, en y ajoutant des observations recueillies dans d'autres pays, où depuis il eut occasion de voyager. Cet ouvrage précieux a été publié en 1820. Le P. de Feller revint dans les Pays-Bas en 1770. Le 15 août de l'année suivante, il s'engagea par les quatre vœux. Il enseigna encore à Nivelle depuis son retour; mais ses supérieurs lui firent quitter cette carrière pour celle de la prédication. C'est là que sa belle mémoire, chargée des richesses que de longues études lui avaient acquises, le servit merveilleusement; s'il n'improvisait point ses sermons, du moins il n'avait pas besoin d'une longue préparation. On assure qu'il ne commençait son plan que l'avant-veille du jour où il devait prêcher; le lendemain il employait quelques heures à le méditer, et le troisième jour il prononçait son discours avec une facilité d'élocution qu'on aurait crue être le produit d'un long travail. C'est au milieu de ces occupations que le P. de Feller eut la douleur de voir abolir un institut qu'il chérissait, et où il avait passé ses plus belles années. Il remplissait alors les fonctions de prédicateur dans le collége des jésuites à Liége : il prit l'habit d'ecclésiastique séculier, et ne quitta point cette ville. Il publia plusieurs écrits jusqu'en 1787, époque où éclata la révolution brabançonne; on sait qu'il y prit part, qu'il écrivit pour elle, et qu'il fut chargé de rédiger le recueil des pièces imprimées alors pour soutenir l'insurrection. Les innovations de l'empereur Joseph II, le danger auquel ces innovations exposaient la religion catholique, les atteintes portées à la saine doctrine, le bouleversement des séminaires et des écoles ecclésiastiques, pouvaient sans doute exciter le zèle de Feller, et il lui était bien permis de se prononcer contre des mesures funestes; mais du blâme qu'elles méritaient, à l'approbation de la révolte contre le souverain, il y a loin, et il nous paraît difficile de justifier Feller dans tout ce qu'il fit et écrivit sur un sujet si délicat. En 1794, l'approche des armées françaises et leurs succès dans la Belgique obligèrent l'abbé de Feller de quitter Liége. Il se retira en Westphalie, ou l'évêque de Paderborn l'accueillit avec bienveillance, et lui donna un logement dans l'ancien collége des jésuites. Au bout de deux ans, il quitta ce séjour pour aller à Barteinstein, résidence du prince de Hohenlohe, qui l'avait invité à s'y rendre; enfin, en 1797, il se fixa à Ratisbonne. Le prince-évêque de cette ville lui fit l'accueil le plus favorable, l'admit dans son intimité, et s'en faisait accompagner dans ses voyages à Freysingen et à Berchtesgaden, domaines de son évêché. Des offres avantageuses avaient été faites à l'abbé de Feller; il aurait pu trouver un établissement en Italie et en Angleterre; mais il préféra à ces différents partis l'honorable hospitalité que lui accordait le prince-évêque, jusqu'à ce qu'il pût retourner dans sa patrie, vers laquelle se portaient tous ses vœux, et qu'il ne devait plus revoir. Au mois d'août 1801, il fut saisi d'une fièvre lente, qui sans paraître d'abord dangereuse, mina insensiblement ses forces. L'hiver avait semblé lui rendre quelque vigueur, lorsque la fièvre qui

(1) Dans l'article FELLER de la *Biographie universelle*, ce fait est raconté autrement. « Feller, y est-il dit, admis au noviciat, se livra à la lecture avec une ardeur qui faillit lui coûter la vue; cependant les remèdes qu'on lui prescrivit, et le régime auquel il fut obligé de se soumettre, furent tellement efficaces, qu'il ne ressentit plus de maux d'yeux, etc. » Tout cela roule sur une fausse supposition. Il était de règle absolue chez les jésuites que pendant le noviciat on ne s'occupât que de sa vocation et d'exercices spirituels qui y avaient rapport. Toute étude quelconque était rigoureusement interdite; il était par conséquent impossible qu'il y eût abus ou excès de lecture.

l'avait quitté le reprit au printemps, et le progrès du mal lui fit bientôt sentir que sa fin approchait. Il se prépara à la mort avec le calme d'un vrai chrétien. Le 27 avril 1802, il se fit apporter le saint-viatique, qu'il reçut avec une foi vive. Le 12 mai suivant, ayant éprouvé une faiblesse, il demanda qu'on lui lût les prières des agonisants. Comme il les savait par cœur, il en prononçait lui-même les paroles. On dit même qu'à un passage où il est question de sainte Thècle, il se rappela et récita des vers de saint Grégoire de Nazianze en l'honneur de cette sainte. Il languit encore quelques jours, et le 21 mai 1802, il expira dans de grands sentiments de piété. Si la mort de Feller fut une perte pour les lettres, elle n'en fut pas une moins grande pour la religion qu'il avait constamment défendue contre les attaques de l'incrédulité et les sophismes de la philosophie moderne. Il avait repoussé toutes les innovations dangereuses. Doué d'une piété solide et éclairée, il était resté très-attaché à son institut, qu'il regardait avec raison comme saint et utile, et il regretta toute sa vie l'état religieux. Rejeté dans le monde, il y vécut comme il l'aurait fait dans un collége de jésuites, fidèle aux mêmes devoirs, pratiquant les mêmes exercices, livré aux mêmes travaux. Son dévouement pour le saint Siége ne se démentit point ; quelques uns ont trouvé ce dévouement outré, peut être parce qu'ils péchaient eux-mêmes par le défaut contraire. Animé des intentions les plus droites, mais dominé par une vive imagination, on put quelquefois lui souhaiter plus de mesure, jamais plus de zèle. Dans la société, il était doux, complaisant et poli ; ses amis étaient nombreux et tous dignes d'estime. Il a beaucoup écrit, et s'il n'a pas toujours rencontré juste, il a au moins toujours cherché avec bonne foi la vérité ; jamais aucun autre intérêt n'a guidé sa plume. On a de lui : *Jugement d'un écrivain protestant, touchant le livre de Justinus Febronius*, 1771 ; c'est la réfutation du fameux ouvrage de Hontheim, évêque de Myriophite et suffragant de Trèves, qui par la suite en rétracta la doctrine ; *Entretiens de Voltaire et de M. P., docteur de Sorbonne, sur la nécessité de la religion chrétienne et catholique, par rapport au salut; Lettre sur le dîner du comte de Boulainvilliers*, facétie de Voltaire ; *Examen critique de l'Histoire naturelle* de Buffon. L'abbé de Feller y attaque la théorie de la terre de cet auteur ; une édition de l'*Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme*, traduit de l'anglais de Jenyns, avec des notes, 1 vol. in 12, 1779. Jenyns, l'un des lords du commerce, après avoir été fort religieux dans sa jeunesse, tomba dans le déisme ; *Dissertation en latin sur cette question : Num solâ rationis vi, et quibus argumentis demonstrari potest non esse plures uno deos, et fueruntne unquam populi aut sapientes qui hujus veritatis cognitionem absque revelationis divinæ ad ipsos propagatæ auxiliis habuerunt?* Cette question avait été proposée par l'académie de Leyde. Le prix fut adjugé à un discours où l'auteur avançait que la croyance d'un seul Dieu n'était fondée sur aucune preuve démonstrative, paradoxe que releva l'abbé de Feller dans une autre dissertation insérée dans son journal du 1er octobre 1780 ; une édition des *Remontrances du cardinal Bathiani, primat de Hongrie, à Joseph II, empereur, au sujet de ses ordonnances touchant les ordres religieux et d'autres objets*, 1 vol. in-8, 1782, en latin et en français. Ces ordonnances étaient en si grand nombre et si peu d'accord les unes avec les autres, les changements qu'on cherchait à introduire si peu conformes à la discipline ecclésiastique, que tous les évêques des états autrichiens, à quelques-uns près qui flattaient le monarque, en étaient fatigués et en gémissaient. Le cardinal Bathiani eut le courage d'en faire de vives représentations à son souverain, et toutes les personnes attachées à la religion y applaudirent : lorsque ces remontrances furent rendues publiques, une lettre, sans nom d'auteur, les attaqua ; Feller y répondit victorieusement ; une édition de l'*Histoire et fatalités des sacriléges vérifiés par des faits et exemples*, etc., *par Henri Spelman, avec des additions considérables et des extraits, en latin et en français, des livres des Machabées et autres livres saints*, 1789 ; *Traité sur la mendicité*, 1775. L'abbé de Feller n'en est que l'éditeur: mais il y a fait des changements considérables et beaucoup d'additions; *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-12; une édition de la *Vie de saint François-Xavier ;* c'est celle du P. Bouhours, mais augmentée de quelques opuscules de piété ; *Véritable état du différend élevé entre le nonce apostolique de Cologne, et les trois électeurs ecclésiastiques ;* ouvrage plein de détails curieux sur ces disputes ; *Supplément au Véritable état*, etc., continuation du sujet traité dans le livre mentionné ci-dessus ; *Coup d'œil jeté sur le congrès d'Ems, précédé d'un supplément au Véritable état ;* ces trois ouvrages se tiennent, et sont intéressants pour l'histoire ecclésiastique de ce temps ; *Défense des réflexions sur le* Pro memoriâ *de Saltzbourg, avec une table générale des quatre ouvrages précédents ;* tous sont cités presqu'à chaque page dans la *Réponse de Pie VI aux archevêques de Mayence, de Cologne, de Trèves et de Saltzbourg, au sujet des nonciatures*. Ces mêmes ouvrages, écrits en latin, ont été traduits en allemand, et imprimés à Dusseldorf et à Paderborn, 1782 et 1791 : ils devaient aussi être traduits en italien ; *Dictionnaire de géographie*, 1782, 2 vol. in-12; 2e édition, Liége, de 1791 à 1791, 2 vol. in-8. C'est, pour le fond, le dictionnaire de Vosgien, mais considérablement augmenté et refondu presqu'en entier. Les observations que l'abbé de Feller avait rapportées de ses voyages ont beaucoup contribué à donner plus de perfection à ce dictionnaire, et à y établir dans un esprit tout religieux une sorte d'accord entre la géographie, la physique, l'astronomie, l'histoire, la théologie et la morale ; *Observations philosophiques sur le système de Newton, le mouvement de la terre et de la pluralité des mondes, avec une dissertation sur les tremblements de terre, les épidémies, les orages, les inondations,*

etc., Liége, 1771; 2e édition, Paris, 1778; 3e édition, Liége, 1788, avec des augmentations considérables. L'auteur s'attache à prouver que le mouvement de la terre, admis aujourd'hui presque universellement, n'est pas tellement démontré qu'on ne puisse encore défendre le système contraire; quant à la pluralité des mondes, il la soutient impossible. L'astronome Lalande écrivit contre cet ouvrage. Feller lui répondit, et la dispute en resta là; *Catéchisme philosophique*, ou *Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis*, Liége, 1773, 1 vol. in-8, et Paris, 1777; il y en eut une 3e édition, Liége, 1787, 3 vol. in-8, contrefaite à Rouen la même année, et à Paris en 1784; et une 4e édition, considérablement augmentée, Liége, 1805, 3 vol. in-12; autre édition en 1819, à Lyon, chez Guyot, 2 vol. in-8, faite, dit-on, sur une copie revue par Feller, et chargée de corrections et de notes de sa main; enfin, et plus nouvellement encore, Mme la comtesse de Genlis a fait réimprimer ce livre sous le titre de *Catéchisme critique et moral*, par l'abbé Flexier de Reval; mais elle s'est permis d'y faire d'assez nombreux retranchements, et ce n'est pas l'édition que doivent prendre ceux qui mettent du prix à avoir le véritable ouvrage de Feller. Cet ouvrage, plein d'érudition, passe pour un de ceux où l'auteur a montré le plus de talent. Il a été traduit en allemand et en italien; on en préparait aussi une traduction en anglais; *Examen impartial des époques de la nature* de M. de Buffon, plusieurs éditions, la 4e est de Maëstricht, 1792, 1 vol in-8. Divers écrivains s'élevèrent en même temps contre ce que ce livre avait de dangereux; l'abbé de Feller crut aussi devoir payer son tribut dans cette occasion, et réfuta solidement cette brillante et romanesque théorie depuis entièrement abandonnée, du vivant même de son auteur; *Dictionnaire historique*, 1re édition en 1781, 6 v. in-8; une seconde édition, augmentée considérablement, parut de 1789 à 1797. Il y en eut une 3e en 1809, après la mort de Feller, mais avec la même date de 1797, condition qu'il avait exigée de son imprimeur. C'est cette même édition que l'on a reproduite en 1818, avec un *Supplément*. On sait que le fond de ce dictionnaire est emprunté de celui de Chaudon, ressemblance qui donna lieu, de la part de celui-ci, à des plaintes de plagiat auxquelles l'abbé de Feller répondit en s'appuyant sur l'exemple de Chaudon lui-même. Ce qui est certain, c'est que l'ouvrage de Feller, malgré de nombreux emprunts, diffère essentiellement de celui de son devancier. Dans celui de Chaudon on remarque une timidité, une indécision de principes qui ressemblent plus à de l'indifférence qu'à de l'impartialité. La cause de la religion n'y est pas soutenue d'une manière assez prononcée; les nouveautés dangereuses n'y sont pas combattues, ou le sont faiblement. L'abbé de Feller entreprit de rectifier ce que cet ouvrage avait de défectueux, et il y réussit. Il répara les omissions; il substitua aux réflexions partiales et aux jugements erronés, d'autres réflexions et d'autres jugements dignes d'être approuvés par les bons esprits. En un mot, il en fit non un ouvrage parfait, mais un livre que la jeunesse peut lire avec fruit, et auquel les personnes pieuses applaudissent; *Réclamations belgiques*, ou *Représentations faites au sujet des innovations de l'empereur Joseph II*, 1787, 17 vol. in-8. Ce sont les pièces publiées en faveur de l'insurrection brabançonne; quelques *Notes sur la bulle de Pie VI*, Auctorem fidei, *au sujet du concile de Pistoie*. Le cardinal Gerdil les a réfutées (*voy.* Gerdil et Galifet); *Journal historique et littéraire*, Luxembourg et Liége, 60 gros volumes. Depuis 1774 jusqu'en 1794, il en paraissait deux cahiers par mois. Ce journal et celui qui est intitulé *Clef du cabinet*, à la partie littéraire duquel Feller avait travaillé, contiennent un grand nombre de dissertations sorties de sa plume, sur toutes sortes de matières, mais dans lesquelles il ne manque jamais, lorsque l'occasion s'en présente, de parler en faveur de la religion, et d'en combattre les adversaires. Toutes les démarches faites pour rétablir au complet un seul exemplaire de ce *Journal* ont été infructueuses, même en Belgique; mais l'extrait qu'on en a publié à Bruges, 3 vol. in-8, 1818—1820, console bien de cette perte, puisqu'il contient tous les passages auxquels Feller renvoie dans le *Dictionnaire; Itinéraire du voyage de l'abbé de Feller en diverses parties de l'Europe*, Liége, 1820, 2 vol. in-8. Ce sont les notes que Feller avait recueillies dans ses différents voyages. Il les avait mises en ordre, et se disposait à livrer son ouvrage à l'impression, quand la mort le surprit. Il y a dans cet itinéraire des faits curieux, des choses intéressantes; mais il est surchargé de détails minutieux. Cet ouvrage est peut-être celui qui peint le mieux son auteur : on l'y retrouve dans sa vie privée, dans le commerce de ses amis, et l'on aime sa bonté et sa franchise; *Réflexions sur l'Instruction de M. l'évêque de Boulogne* (Asseline), *touchant la déclaration exigée des ministres du culte catholique*, par F.-X. de Feller, in-8 de 39 pag. à Liége, chez Desoër, 1800. L'abbé de Feller, dans cette brochure, et dans quelques autres encore qu'il a composées sur la même matière, professe des principes si contraires à l'opinion qu'on a de lui, que ses ennemis cesseraient de l'accuser d'ultramontanisme, et s'appuieraient de son autorité s'ils les connaissaient. On a publié à Paris, de 1824 à 1825, en 5 vol. in-8, un recueil des meilleurs articles du Journal historique et littéraire sous ce titre : *Cours de morale chrétienne et de littérature religieuse*, par l'abbé de Feller. Il a donné plusieurs de ses ouvrages sous le nom supposé de *Flexier de Reval*, anagramme du sien. On dit qu'il a laissé de nombreux matériaux pour la réimpression de la plupart de ses écrits.

FELLON (Thomas-Bernard), jésuite, né à Avignon en 1672, mort en 1759, avait du talent pour la poésie latine. On connaît ses poëmes intitulés : *Faba Arabica; Magnes*, Lyon, 1696, 2 vol. in-12. On a encore de lui : *Oraisons funèbres du duc de Bourgogne, et de Louis XIV*, 1711-12, 2 vol. in-4; *Paraphrase des Psaumes*, 1731, in-12. On lui a attribué par erreur un *abrégé du Traité de*

l'amour de Dieu, par saint François de Sales ; cet ouvrage est de l'abbé Tricalet.

FELTON (Jean), gentilhomme anglais, très-zélé pour la religion catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres, la bulle de Pie V, par laquelle ce pontife déclarait hérétique la reine Elisabeth, qui s'était déclarée chef de l'Eglise et avait aboli le culte catholique. Felton fut condamné à être pendu, et il le fut en 1570. On le détacha de la potence, pendant qu'il était encore en vie; puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu; ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles et le cœur, et, après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Telle fut à l'égard de ce courageux défenseur de l'ancienne religion, la vengeance d'une princesse, que la philosophie du jour a tant exaltée. Son fils Thomas Felton, religieux de Saint-François de Paule, périt également par le dernier supplice, avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

FÉNÉLON (Bertrand DE SALIGNAC, marquis de), a donné la *Relation du siége de Metz*, Paris, 1553, et Metz, 1665, in-4 ; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrit, 2 vol. in-fol. : elles étaient dans la bibliothèque du chancelier Séguier. Ce brave militaire se signala par sa valeur et par ses services, et mourut en 1559.

FÉNÉLON (François DE SALIGNAC DE LA MOTTE) naquit au château de Fénélon en Périgord, en 1651, d'une maison ancienne et distinguée dans l'état et dans l'Eglise. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talents. Le marquis de Fénélon son oncle, lieutenant général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné et d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, et le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénélon fit des progrès rapides, les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusements. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha et enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissements et les caresses du monde ne corrompissent une âme aussi bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronçon, supérieur de Saint-Sulpice à Paris. A 24 ans, il entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de Saint-Sulpice. Harlay, archevêque de Paris, lui confia, 3 ans après, la direction des Nouvelles-Catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et de persuader. Le roi ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis. Simple à la fois et profond, joignant à des manières douces une éloquence forte, il eut le bonheur d'opérer un grand nombre de conversions. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Ce choix fut tellement applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Le duc de Bourgogne devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. Fénélon orna son esprit, forma son cœur, et y jeta les semences du bonheur de l'empire français. Ses services ne restèrent point sans récompense ; il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le roi, il lui représenta (dit Mme de Sévigné) « qu'il » ne pouvait regarder comme une récompense, une » grâce qui l'éloignait du duc de Bourgogne. » Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donnerait seulement trois mois aux princes, et le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valery, et son petit prieuré, persuadé qu'il ne pouvait posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissait, il se formait un orage contre lui. Né avec un cœur tendre et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec Mme Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une âme éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme excitèrent le zèle des théologiens, et surtout celui de Bossuet. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambrai, autrefois son disciple, alors son rival, condamnât Mme Guyon avec lui, et souscrivit à ses *Instructions Pastorales*. Fénélon ne voulut sacrifier ni ses sentiments, ni son amie. Il la mettait au nombre de ces mystiques qui, portant le mystère de la foi dans une conscience pure, ont plus péché dans les termes que dans la chose, aussi savants dans les voies intérieures, qu'incapables d'en instruire les autres avec l'exactitude et la précision que demande la théologie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochait, en publiant son livre de l'*Explication des Maximes des Saints*, 1698, in-12. Le style en était pur, vif, élégant et affectueux ; les principes étaient présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse. On y voyait, dit un historien, un homme qui craignait également d'être accusé de suivre Molinos, et d'abandonner sainte Thérèse ; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. Bossuet, qui vit dans le livre de Fénélon quelques rapports avec des assertions déjà condamnées par la proscription du *Quiétisme*, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de *Montan* et de *Priscille*, prodigués à Fénélon et à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. « Bossuet, a dit un bel esprit de ce siècle, » eut raison d'une manière révoltante; et Fénélon » mit de la douceur, même dans ses torts. » D'habiles théologiens ont cru que dans cette dispute, comme dans beaucoup d'autres, il y avait des suppositions qui n'existent pas dans la réalité ; que dans l'amour de Dieu on supposait tantôt des abstractions, des considérations précisives ou négatives, aussi inutiles que fatigantes; tantôt des motifs d'intérêt, des espérances explicites et formelles, également inconnues au véritable amour, qui saisit et embrasse intimement son objet, sans tant de raisonnement et de calcul. Quoi qu'il en soit, un historien très-instruit du fond de cette controverse, rapporte une anecdote qui sert beaucoup à faire connaître Fénélon. « On conseilla à Fénélon de faire diversion, en

» attaquant à Rome les sentiments et les livres de » Bossuet, et en les accusant de détruire la charité » pour établir l'espérance. Mais le pieux archevêque » ne voulut pas user de récrimination contre un frère; » et comme on l'exhortait à se tenir en garde contre » les artifices des hommes, que l'expérience lui avait » si bien appris à connaître, il fit cette belle réponse, » *Moriamur in simplicitate nostra* (mourons dans » notre simplicité.) » Cela ne l'empêcha pas de se défendre comme il le devait, et d'écrire beaucoup pour s'expliquer lui-même. Mais ses livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans son diocèse au mois d'août 1697. Fénélon reçut ce coup sans s'affliger et sans se plaindre. Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses livres avaient été consumés par le feu dans le même temps, et il l'avait appris avec la même tranquillité. Innocent XII le condamna enfin en 1699, après 9 mois d'examen : soit que le savant et pieux prélat n'eut pas assez distingué les principes des vrais mystiques d'avec ceux de Molinos, soit que dans des matières abstraites, cachées dans l'intimité de l'âme et des voies secrètes de Dieu, et dès lors difficiles à traiter sans obscurité et sans équivoques, il n'ait point mis cette exactitude théologique, cette précision d'idées et de langage, que demande la conservation de la foi et de la morale chrétienne. (*Voy.* SAINT-JEAN DE LA CROIX, RUSBROCH, TAULÈRE, etc.) Le pape avait moins été scandalisé du livre des *Maximes*, que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats : *Peccavit excessu amoris divini : sed vos peccastis defectu amoris proximi*. Fénélon se soumit sans restriction et sans réserve; il ne recourut pas à la distinction du fait et du droit; il n'allégua pas que les écrits publiés pour sa défense étaient, malgré les efforts de ses adversaires, restés hors d'atteinte. Il fit un *Mandement contre son livre*, et annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, *un Soleil porté par deux Anges*, dont l'un foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels était le titre du sien, quoique cette qualification n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées. Après cette défaite, qui fut pour lui une espèce de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple et le modèle de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Marlborough, dans la dernière guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne; et lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant : *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.* On prétend qu'il aurait eu part au gouvernement, si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut guère à son auguste élève, mort en 1712, il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres et à la patrie, en 1715, et fut généralement pleuré, surtout par Clément XI, qui lui destinait un chapeau de cardinal. Plusieurs écrit de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne, et animé par une imagination vive, douce et riante. Son style est coulant, gracieux, harmonieux; les hommes d'un goût délicat voudraient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont : les *Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la cour, et fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocèse. Un valet de chambre, à qui Fénélon donnait à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman et du poëme épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, et il n'y en avait encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, injustement prévenu contre l'auteur, et qui croyait voir dans le livre une satire continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre; et il n'a pas été permis d'y travailler en France, tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avait conservés de son précepteur. Fénélon passa toujours, à ses yeux, pour un bel-esprit chimérique et pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins cherchèrent des allusions, et firent des applications. Ils crurent voir Mme de Montespan dans *Calipso*, Mlle de Fontanges dans *Eucharis*, la duchesse de Bourgogne dans *Antiope*, Louvois dans *Protésilas*, le roi Jacques dans *Idoménée*, Louis XIV dans *Sésostris*. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions, admirèrent dans ce roman moral toute la pompe d'Homère, jointe à l'élégance de Virgile, tous les agréments de la fable réunis à toute la force de la vérité. Ils pensèrent que les princes qui les méditeraient, apprendraient à être hommes, à faire des heureux et à l'être. « C'est la sagesse elle-même, dit » un philosophe moderne, qui y donne des leçons » aux rois et aux peuples, non avec cette morgue, » cet apprêt ridicule, ce verbe suffisant et orgueil- » leux, si fort en usage aujourd'hui, mais avec un » ton simple et modeste, accompagné du charme de » la vérité : elle enseigne aux rois les moyens de » faire fleurir leurs empires, de soutenir l'éclat du » trône, d'augmenter leur gloire, sans les tromper » ni les éblouir par des projets chimériques, par » des systèmes destructeurs, par des économies ima- » ginaires : elle leur montre la source de l'abondance » et du bonheur public, dans l'encouragement de » l'agriculture, dans la protection active et vigilante » du commerce, dans l'abolition du luxe, en ren- » fermant chaque individu dans son état par de sages » lois. Loin de faire retentir sans cesse aux oreilles » des peuples, ce cri turbulent et inquiet d'*égalité*, » de *liberté*, elle leur dit : Vous êtes nés sous l'em- » pire des lois, vous avez des maîtres, la patrie vous » porte dans son sein; soyez soumis aux lois; obéis- » sez à vos maîtres; soyez sujets fidèles, aimez votre » patrie, et songez que la religion, l'honneur, votre

» intérêt personnel, sont des chaînes sacrées qui » vous lient à l'état, et que les rompre est un crime. » Quelques gens de lettres, tels que Faydit et Gueudeville, reprochèrent à l'auteur des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures *peu liées*, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, n'ôtèrent rien de son mérite à l'ouvrage critiqué. Elles n'empêchèrent point qu'on n'en fît, et qu'on n'en ait fait depuis un très-grand nombre d'éditions. Les meilleures sont : Paris, 1717, 2 vol. in-12, fig., Amsterd., 1719 ou 1725, in-12, fig., 8 à 12 fr.; Paris, 1730, in-4, fig., 6 à 9 fr.; gr. pap., 48 fr.; Amsterd., Wetstein, 1734, in-fol. ou plutôt in-4, fig., édition tirée à 150 exempl., 120 à 150 fr.; ibid., 1734, in-4, 18 à 24 fr.; ib., 1761, in-4, 12 à 15 fr., et in-fol., 20 à 30 fr.; Londres, 1738, 2 vol. in-8, fig., 36 à 48 fr.; ib., 1745, pet. in-8, fig., 10 à 15 fr.; Paris, 1781, 4 vol. in-18, 30 à 36 fr.; ib., 1783, 2 vol. gr. in-4, pap. vél., édition tirée à 200 exempl., 76 fr.; ib., 1785, 2 vol. gr. in-4, pap. vél., 60 à 66 fr.; ib., 1790, 2 vol. gr. in-8, pap. vél., 18 à 24 fr.; ib., 1796, 2 vol. in-8, pap. vél., fig., 30 à 36 fr., gr. pap., fig., 48 à 60 fr.; Dijon, Causse, 1795, 2 vol. in-4, pap. vél., 20 à 25 fr.; Paris, 1811, 2 vol. in-8, fig., 15 fr., pap. vél., 32 fr.; Parme, 1812, 2 vol. gr. in-fol., édition magnifique tirée à 150 exempl.; Lyon, 1829, 3 vol. in-8, port.; Paris, 1824, 2 vol. gr. in-8, 12 fr.; ib., 1828, 2 vol. in-8, 12 fr. On a fait des éditions à Roterdam, à Liége et ailleurs, où l'on explique, dans des notes, toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin; plusieurs de ces notes ont de plus un ton d'irréligion et de fanatisme de secte. Cependant on voit mettre indifféremment ces éditions entre les mains des jeunes gens. Il convient de leur donner des éditions sans notes. Les *Aventures de Télémaque* ont été trad. en prose dans toutes les langues de l'Europe, et même en grec et en latin. Elles ont été mises en vers français, mais sans succès, Paris, Didot, 1792, 6 vol. in-12, et traduites en vers allemands, en vers hollandais (*voy.* FEITAMA), en vers italiens et en vers latins; *Dialogues des Morts*, 1712, in-12; Paris, 1718, in-12; ibid., 1819, in-8, 3 à 4 fr.; pap. vél., 10 fr. Le *Télémaque*, ou, pour mieux dire, les principales réflexions du *Télémaque* avaient été données pour thème au duc de Bourgogne; ces Dialogues lui furent donnés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. Fénélon les écrivait tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyait nécessaires au prince; ainsi on ne doit pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées, si on y trouve des assertions peu réfléchies, des imputations mal fondées et pleines de préjugés nationaux; *Dialogues sur l'Eloquence en général et sur celle de la Chaire en particulier*, avec une *Lettre sur la Rhétorique et la Poésie*, Paris, 1718, in-12; ib., 1828, in-12. Cette Lettre, adressée à l'académie française, est un excellent morceau qui ne dépare point les Dialogues. L'auteur du *Télémaque* avait été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de Pelisson. Il lui fut utile plus d'une fois, par son goût pour les belles-lettres, et par sa grande connaissance de la langue; *Direction pour la conscience d'un Roi*, Londres, 1747, in-12; la Haye, 1748, in-8 et in-12; Paris, 1775, in-8; Avignon, 1814, in-8, 3 fr.; Paris, 1825, in-18, 4 fr., pap. vél., 9 fr., pap. de paille, 12 fr.; *Abrégé des Vies des anciens Philosophes*, Paris, 1726, in-12; Lyon, 1825, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé; un excellent *Traité de l'Education des Filles*, 1763, in-12, Paris, 1823, in-8; ibid., 1824, in-18, pap. vél., 2 fr., in-12; *Démonstration de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, Paris, 1718, in-12; ib., 1810, in-8, 6 fr. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avait consulté, dit l'auteur du *Siécle de Louis XIV*, l'archevêque de Cambrai sur des points qui intéressent tous les hommes. Il demandait si on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte? Il faisait beaucoup de questions de cette nature, en philosophe; et l'archevêque répondait en philosophe et en théologien. Le P. Tournemine y a fait des additions; des *OEuvres spirituelles*, Rotterd., 1738, 2 vol. in-4, 9 à 12 fr., 2 vol. in-fol., 20 à 30 fr.; Paris, 1802, 4 vol. in-12, 12 fr.; ib., 1827, 4 vol. in-12, 12 fr. On y voit un homme consommé dans les voies intérieures, dans la connaissance du cœur et de l'esprit humain; plus on a réfléchi en chrétien, plus on prend plaisir à les lire, plus on en sent la vérité et la profondeur; des *Sermons*, 1744, in-12, Paris, 1803, in-12, faits dans la jeunesse de l'auteur, et qui sont au rang des productions médiocres en ce genre; plusieurs Ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus* et du Formulaire. Les ennemis de l'archevêque de Cambrai ont prétendu qu'il n'avait pris parti contre le jansénisme, que parce que le cardinal de Noailles s'était déclaré contre le quiétisme; imagination aussi frivole que calomnieuse, directement opposée avec la vie et le caractère de cet homme célèbre, incapable de son naturel, par le genre de sa philosophie, et plus encore par sa religion, d'une si lâche et si odieuse hypocrisie. Pour se convaincre de la sincérité et de l'immutabilité de ses sentiments, touchant cette secte, il n'y a qu'à lire la lettre qu'il écrivit la veille de sa mort, et qui se trouve dans ses *OEuvres spirit.*, tom. 4, p. 358. « Je viens de recevoir l'extrême-onction. C'est » dans cet état, où je me prépare à aller paraître » devant Dieu, que je vous prie instamment de re- » présenter au roi mes véritables sentiments. Je n'ai » jamais eu que docilité pour l'Eglise, et qu'horreur » des nouveautés qu'on m'a imputées. J'ai reçu la » condamnation de mon livre avec la simplicité la » plus absolue.... Je prends la liberté de demander » à sa majesté deux grâces, qui ne regardent ni ma » personne ni aucun des miens. La première est » qu'elle ait la bonté de me donner un successeur » pieux, régulier, bon, et *ferme contre le Janséı- » nisme, lequel est prodigieusement accrédité sur » cette frontière*, etc. L'autre grâce est, etc. » Quelques autres écrits, et un grand nombre de Lettres qu'on a promis au public. Fénélon avait fait, pour les princes ses élèves, une excellente *Traduction de l'Enéide* de Virgile : mais on ne sait ce qu'est

devenu le manuscrit. Quelle perte, si cette version était dans le style du *Télémaque!* Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la *Vie* de son illustre maître, in-12, la Haye, 1724. Les curieux qui la consulteront ne pourront s'empêcher d'aimer ce prélat, et de le pleurer. Il recevait les étrangers aussi bien que les Français, et ne leur cherchait pas des ridicules. *La politesse est de toutes les nations*, disait-il, *les manières de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes de leur nature.* Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendait pas assez de justice à son érudition. On a plusieurs éditions de ses *OEuvres complètes :* Paris, 1787-92, 9 vol. in-4, 90 à 108 fr., et en gr. pap., tiré à 100 exempl., 247 fr.; ibid., 1810, 10 vol. in-8, ou in-12; ibid., Lebel, 1820-24, 22 vol. in-8, 90 fr., pap. vél., 150 fr. On réunit à cette édition, des tables, in-8, la correspondance de Fénélon, Paris, 1827-29, 11 vol. in-8, 44 fr., pap. vél., 66 fr., et l'histoire de Fénélon, par de Bausset, Versailles, 1817, 4 vol. in-8, 15 à 18 fr., et même les *suppléments aux histoires de Bossuet et de Fénélon, par de Bausset*, par Tabaraud, 1822, in-8, 5 fr. On cite encore l'édit. de 1825-26, 12 vol. in-8, 36 fr. On a donné ses *OEuvres choisies*, Paris, 1821, 6 vol. in-8, 21 fr., papier vél., 30 fr.; ib., 1825, 6 vol. in-8, même prix; ib., 1829, 6 vol. in-8, 18 fr.

FÉNÉLON (Gabriel-Jacques), neveu du précédent, eut les vertus de son oncle réunies à tous les talents militaires : chevalier des ordres du roi, lieutenant général, ambassadeur en Hollande, ministre plénipotentiaire au congrès de Soissons, il signa le traité de neutralité fait avec les états en 1733. Il fut blessé mortellement à la bataille de Rocoux, étant lieutenant général, et mourut à Lantin, en 1746. On voit dans l'église de ce village, son épitaphe faite par le P. Baudory. On l'y nomme *Galliæ et hostium desideria.* Voltaire, en parlant de ce héros, fait un aveu bien honorable au christianisme. « Son extrême dévotion, dit-il, augmentait encore » son intrépidité. Il pensait que l'action la plus » agréable à Dieu était de mourir pour son roi » (*quand la raison et le devoir l'exigent*). Il faut » avouer qu'une armée composée d'hommes qui » penseraient ainsi serait invincible. » *Histoire de Louis XV*, tom. 1, page 209. (*Voy.* Gustave-Adolphe.) Le marquis de Fénélon publia la première édition régulière de Télémaque, conforme au manuscrit de Fénélon lui-même.

FÉRAUD (Jean-François), jésuite et grammairien, né à Marseille en 1725, fut envoyé après son noviciat à Besançon, où il professa avec beaucoup de succès les éléments de la langue latine, et plus tard la rhétorique et la philosophie. Lorsque son ordre fut supprimé, il se retira dans le comtat Venaissin, d'où il obtint la permission de revenir dans sa patrie. Il y vécut presque ignoré, partageant son temps entre l'exercice des devoirs de la religion, et les occupations littéraires qu'il s'était créées. Il émigra au commencement de la révolution, et rentra en France en 1798. Malgré son grand âge, il se consacra tout entier au service des autels qui se trouvaient alors presque abandonnés faute de ministres ; il fit avec beaucoup de distinction des conférences religieuses à l'église de St.-Laurent de Marseille, et mourut dans cette ville en 1807. On lui doit : *Dictionnaire grammatical de la langue française*, Avignon, 1761, in-8 ; Paris, 1786, 2 vol. in-8. Il a entrepris de figurer la prononciation ; mais n'ayant presque pas habité Paris, ses remarques n'ont pas toutes la même justesse ; *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, 1787-88, 3 vol. in-4, 18 à 24 fr., gr. pap., 21 à 30 fr. ; ouvrage important, dans lequel on trouve, sur un grand nombre de difficultés, des solutions qu'on chercherait vainement dans le Dictionnaire de l'Académie, et qui a été d'une grande utilité à tous ceux qui ont voulu écrire sur la langue française. L'auteur y avait fait de nombreuses additions et corrections qui sont restées manuscrites, la première édition n'étant pas épuisée; si elle n'a pas eu en France tout le succès qu'elle méritait, on peut l'attribuer aux Dictionnaires abrégés qui ont paru dans un format plus portatif, et qui en ont emprunté les remarques les plus essentielles.

FÉRAUD. (*Voy.* Ferraud.)

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, second fils de l'Archiduc Philippe et frère de Charles-Quint, naquit à Médine en Castille l'an 1503. Il épousa Anne, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie et de Bohême, et sœur de Louis le Jeune, tué à la bataille de Mohacs en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand se crut en droit de lui succéder, et se fit couronner roi de Hongrie et de Bohême en 1527. (*Voy.* Zapol.) Il fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire en 1556, il lui succéda en 1558, l'abdication n'ayant été acceptée par les princes d'empire que cette année-là. Le pape Paul IV refusa de le reconnaitre pour empereur légitime, parce que, disait ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du saint Siége, était nulle ; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Ferdinand pressa ce pape de permettre à ses sujets d'Autriche la communion sous les deux espèces : le pape s'occupait de cette affaire, lorsque l'empereur mourut à Vienne en 1564, à 61 ans. Ce prince sage et modéré voulait donner la paix à l'Eglise ; mais il ne connaissait pas assez l'esprit des sectaires, toujours plus tumultueux et plus exigeants, lorsqu'on paraît incliné à composer avec eux. Il fit une trêve de 8 ans avec les Turcs, réconcilia plusieurs princes ennemis, et termina les querelles des rois de Danemark et de Suède. Un testament, qu'il avait fait 20 ans avant sa mort, en 1543, et auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appelait ses filles à la succession des royaumes de Bohême et de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu, en 1740, à la prétention que la maison électorale de Bavière a formée sur ces royaumes, l'archi-

duchesse Anne, fille de Frédéric Ier, ayant été mariée à Albert V, duc de Bavière. Mais le vrai sens du testament ne regardait que ses filles proprement dites, alors vivantes, non pas les enfants qui en naîtraient, et qui, après des siècles, s'imagineraient pouvoir disputer la succession aux descendants de la ligne directe. Cela était bien clair aux yeux de tout homme qui ne raisonne pas d'après la logique des cours, et qui ne connaît pas les sophismes de l'ambitieuse et tortueuse politique. On a de cet empereur des *lettres* en latin adressées au pape Pie IV, Paris, 1563, in-8. Sa *vie* a été écrite en espagnol par Ulloa, et en italien par Dolce : son éloge se trouve dans le recueil intitulé : *Orationes clarorum virorum*, etc., *ad principes habitæ*, Cologne, 1559.

FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles, duc de Styrie, et petit-fils de Ferdinand Ier, né en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venaient de se donner à Frédéric V, électeur Palatin, surnommé *roi d'hiver* (parce qu'il n'a régné que l'espace d'un hiver). L'empereur attaqua le nouveau roi et dans son royaume de Bohême et dans son électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de son sort. Son électorat fut donné à son vainqueur, Maximilien, duc de Bavière. Christiern IV, roi de Danemark, s'unit, avec d'autres princes, pour secourir le Palatin. Tilli, un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au Palatin, et força son défenseur le roi Christiern à signer la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnèrent de la jalousie aux princes protestants d'Allemagne; ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, et Gustave-Adolphe, roi de Suède. Gustave, le héros du Nord, remporta une victoire signalée à Leipzig sur Tilli en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, et perdit la vie l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier, général du roi mort, continua ses conquêtes, et soutint la réputation des armes suédoises. L'empereur rompit le cours de ces victoires par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut à Prague une paix particulière avec le duc de Saxe et d'autres princes protestants, et fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin, après 18 ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines et étrangères, Ferdinand mourut en 1637. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'âme, à sa prudence, à sa fermeté, à ses autres vertus. Il semblait être au-dessus des événements, dit un historien, et trouvait, jusque dans ses pertes, les moyens de parvenir à ses fins. Il eût été le restaurateur de la religion catholique en Allemagne, sans les puissants secours que la France et la Suède donnèrent aux protestants. Quelques sectaires et les philosophistes des derniers temps ont déchiré le nom de ce prince d'une manière indigne, et traité de fanatisme les efforts qu'il fit pour réprimer les nouvelles erreurs. Un écrivain judicieux et équitable remarque, à cette occasion, que « le nom de » *fanatique* n'est donné par nos prétendus sages » qu'aux catholiques qui ont combattu pour la foi » de leurs pères, pour la défense de leurs temples, » de leurs sacrifices, de leurs usages. Charles V, » Philippe II, le duc d'Albe, Ferdinand II, etc., » sont des *fanatiques*; Elisabeth, qui fait nager » l'Angleterre dans le sang pour y établir l'hérésie, » est une héroïne. Gustave-Adolphe, qui a pillé et » dégradé toutes les églises d'Allemagne, et ravagé » en l'honneur de Luther dix grandes provinces; » Guillaume, qui détrône son beau-père en faveur » de la religion anglicane, etc., sont des héros. » Qualité distinctive de la vérité, elle seule attire » la haine et les malédictions de l'erreur. » (*Voy.* JACQUES II, PHILIPPE II, LOUIS XIV, MAINTENON.) Le père Guillaume Lamormaini a donné un tableau des vertus de ce religieux empereur, sous le titre de *Idea principis christiani*, Cologne, 1638, in-24. Gustave-Adolphe disait au milieu de ses brillants succès, qu'*il ne craignait que les vertus de Ferdinand*. Betlem Gabor, un autre de ses ennemis, disait que *la guerre était difficile et dangereuse contre un prince que la prospérité n'élevait pas, et qui ne se laissait point abattre par l'adversité*.

FERDINAND III, surnommé *Ernest*, fils aîné de Ferdinand II, naquit en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohême en 1627, des Romains en 1636, et empereur en 1637. La mort du père ne changea rien à la face des affaires, et la guerre continua partout avec une égale vivacité sous son fils. Il eut d'abord quelques avantages sur les Suédois; mais Bernard de Saxe, duc de Veimar, devint un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III, que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. Ce général remporta 4 victoires en moins de 4 mois. Bannier ne fut pas moins heureux sous ce règne, qu'il l'avait été sous le précédent. Il osa assiéger Ratisbonne, où l'empereur tenait sa diète; il la foudroya de son canon, et, sans un dégel, il s'en rendait maître. Les Français s'étaient joints aux Suédois. Le maréchal de Guébriant enleva Lamboi et ses troupes à la bataille d'Ordingen, en 1643. Le duc d'Enghien, appelé depuis le grand Condé, força l'année suivante les retranchements de Fribourg, et gagna en 1645 une bataille à Nortlingue, dans cette même plaine où les Suédois avaient été vaincus onze ans auparavant; mais cette victoire n'eut ni l'importance ni les effets de la première. Torstenson, autre général suédois, pressait l'Autriche d'un côté, Condé et Turenne de l'autre. Ferdinand, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Westphalie en 1648. Les traités signés, l'un à Osnabruck, l'autre à Munster, sont aujourd'hui le code politique et la principale des lois fondamentales de l'empire germanique. Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie; le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'empire : la religion luthérienne et la calviniste furent autorisées, et l'Eglise catholique frappée du plus grand coup qu'elle eût encore essuyé en Alle-

magne. Le saint Siége et le roi d'Espagne furent mécontents de ce traité ; l'empereur lui-même en versa des larmes ; mais il subit la loi de la nécessité, et mourut environ dix ans après, en 1657. *L'histoire particulière de Ferdinand III* a été publiée en italien par le comte Galeazzo Gualdo Priorato, Vienne, 1672, in-fol. avec plusieurs portraits et des plans de différentes places fortes.

ROIS DE CASTILLE, DE LÉON ET D'ESPAGNE.

FERDINAND Ier, roi de Castille et de Léon, dit le *Grand*, second fils de Sanche III, roi de Navarre, donna bataille à Alphonse, roi de Léon, et le tua en 1037. Maître de ce royaume et par le droit de conquête et par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon et des Asturies en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, et poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Quelque temps après, il déclara la guerre à son frère Garcias IV, roi de Navarre. On en vint aux mains, et Garcias perdit son royaume et la vie. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille, et 28 dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, on ne lui reproche que la faute trop souvent répétée dans ces temps barbares en Espagne et en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils, qui tous devinrent rois : faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

FERDINAND II, fils puîné d'Alphonse VIII, roi de Léon et de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit prisonnier, Alphonse Henriquez leur roi et usa avec modération de sa victoire. Il mourut en 1187, après un règne de 30 ans.

FERDINAND III (saint), fils d'Alphonse IX, né l'an 1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mère, la reine Berengère, en 1217, et à celle de Léon par la mort de son père en 1230. Dès l'an 1225, il avait commencé à faire la guerre aux Maures, et leur avait pris Baeza et Useda. Ce fut en 1236 que Cordoue tomba en son pouvoir. Elle contenait 300,000 âmes ; et l'on vit un roi chrétien occuper le palais d'Abdérame, dit le *Grand*, trois siècles après l'époque où il fut construit. Il convertit en église sa superbe *mosquée*, chef-d'œuvre d'architecture moresque, où l'on compte 12,000 colonnes, et qui est encore aujourd'hui la cathédrale de Cordoue. Al-Mansour y avait fait apporter les cloches de Compostelle sur les épaules des chrétiens, et Ferdinand les fit reporter en Galice sur celles des Maures. Après la prise de Cordoue, les rois maures de Murcie et de Grenade se déclarèrent tributaires de Ferdinand. Ce prince tourna ses armes contre Séville : 2 ans se passèrent dans les préparatifs et à la construction d'une flotte qui, placée à l'embouchure du Guadalquivir, bloquait le port de Séville, et interceptait tous les convois envoyés d'Afrique. Après une opiniâtre défense, Séville capitula faute de vivres. Peu de temps après, Ferdinand prit Xérès, où avait péri, cinq siècles et demi auparavant, don Rodrigue, dernier roi goth en Espagne, qui tomba au pouvoir des musulmans. Il mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Son successeur fut Alphonse X, qu'il avait eu de Béatrix de Souabe. Il avait épousé en secondes noces Jeanne de Ponthieu, fille du comte Simon et de Marie petite-fille de France. Blanche de Castille, mère de saint Louis, était sœur d'Alphonse IX, père de Ferdinand. Ce prince, cousin germain de saint Louis, fut aussi saint, et peut-être plus grand homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France : il humilia les grands qui tyrannisaient les petits, purgea ses états des brigands et des voleurs, établit le conseil souverain de Castille, fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un *Code*, et donna une nouvelle face à l'Espagne. Son zèle pour la foi fut sans bornes ; sa piété, sa vie austère et exemplaire, sa magnificence dans tout ce qui concerne le culte de Dieu, furent constamment regardées par les peuples chrétiens comme les vraies causes qui tenaient la victoire attachée à sa personne et à ses armées. Les philosophes ne lui pardonneront pas d'avoir poursuivi les hérétiques, et fait punir les dogmatisants, mais c'est une nouvelle preuve que leur suffrage n'est pas fait pour honorer la véritable grandeur. Clément X le mit au nombre des saints. Le cardinal don Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède et ministre de Ferdinand III, a écrit son histoire sous le nom de *Chronique*, Séville, 1616 ; Medina del Campo, 1667, in-fol. L'abbé Ligny a écrit en français la *Vie* de ce prince, Paris, 1759, in-12.

FERDINAND IV est surnommé l'*Ajourné*, parce que dans un accès de colère il fit jeter du haut d'un rocher deux seigneurs qui, avant que d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu dans 30 jours, et qu'il mourut au bout de ce terme. Ce qu'il y a de certain, c'est que Ferdinand mourut subitement et fort jeune, à 24 et selon quelques-uns à 27 ans. Il était parvenu au trône de Castille en 1295, à l'âge de 10 ans. Les premières années de son règne furent très-orageuses ; mais la reine Marie, sa mère, se conduisit avec tant de sagesse et de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade et sur les Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. C'était un prince violent, emporté et despotique. Voici comme un auteur contemporain rapporte l'histoire de son ajournement « Deux frères, accusés de meurtre et » condamnés à être précipités du haut d'un rocher, » quoiqu'on n'eût pas de quoi les convaincre, et » qu'ils persistassent à nier le fait, en appelèrent à » l'équité des lois ; mais voyant que leurs représen- » tations au roi étaient inutiles, et qu'ils avaient af- » faire à un juge implacable et féroce, ils prirent » Dieu à témoin de leur innocence, et citèrent le » prince à comparaître dans 30 jours à son tribunal. » On méprisa ce discours, qu'on regarda plutôt » comme un désir de vengeance que comme une » prédiction (1). Ferdinand marchait en Andalousie,

(1) Ces ajournements faits par des innocents peuvent être des espèces de prophéties, ou bien un recours vif et confiant

» et était arrivé à Martos, lorsqu'au trentième jour, » justement depuis l'exécution des deux frères, le » monarque s'étant retiré après son dîner pour » dormir, fut trouvé mort dans son lit. » (*Voy.* MOLAY.)

FERDINAND V, dit le *Catholique*, fils de Jean *II*, roi d'Aragon, vit le jour à Soz sur les frontières de la Navarre le 10 mars 1452. Il épousa en 1469 Isabelle de Castille, sœur de Henri IV, dit l'*impuissant*. Ce mariage joignit les états de Castille avec ceux d'Aragon. Ferdinand et Isabelle vécurent ensemble, dit un historien, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formèrent une puissance, telle que l'Espagne n'en avait pas encore vue. Ferdinand déclara la guerre à Alphonse, roi de Portugal, le battit à Toro en 1476, et termina la guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade gémissait sous le joug des Maures; il le conquit, après une guerre de 8 ans. Maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, et de l'Aragon par sa naissance, il ne lui manquait que la Navarre qu'il conquit dans la suite. Dans le même temps que Ferdinand faisait des conquêtes en Europe, Christophe Colomb découvrait l'Amérique et le faisait souverain d'un nouveau Monde. Ce n'était pas assez pour Ferdinand : il envoie en Italie Gonsalve de Cordoue, dit le *grand Capitaine*, qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les Français se rendaient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent ensuite entièrement chassés par les Espagnols, avec lesquels ils ne pouvaient s'accorder sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre. Henri VIII, roi d'Angleterre, était son gendre; il lui proposa la conquête de la Guienne. Le jeune roi envoie une armée, et son beau-père s'en sert pour conquérir la Navarre, fondant, dit-on, ses droits sur une bulle prétendue, qui excommuniait le roi de Navarre, et qui donnait son royaume au premier occupant; mais puisque Ferdinand, étant en guerre avec la France, avait autant de droit de leur prendre la Navarre que toute autre province, il est inutile de lui supposer des motifs imaginaires pour faire cette conquête. Ferdinand, appelé le *sage* et le *prudent* en Espagne, en Italie le *pieux*, n'eut pas en France de surnom si honorable : on sait que les Français ne disent guère de bien de leurs vainqueurs. Cependant les gens équitables et impartiaux lui ont rendu justice. « On ne peut lui refuser, dit un auteur » français, d'avoir été le plus grand roi de son » siècle : fin, souple, adroit, laborieux, éclairé, » connaissant les hommes et les affaires, fécond en » ressources, prévoyant les événements, faisant la » guerre non en baladin, mais en roi. » Ce monarque mourut en 1516, au village de Madrigalet, d'une hydropisie, causée par un breuvage que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui avait donné pour le rendre capable d'avoir des enfants. Les juifs furent chassés d'Espagne sous son règne; ce bannissement eut quelques mauvaises suites, mais la conduite de ces Israélites en avait fait appréhender de plus grandes, si on ne prenait pas le parti de les éloigner. Il humilia la haute noblesse; il rendit la force aux lois; il ramena la décence et la régularité du clergé; il diminua les impôts; il donna les plus sages ordonnances, il punit les magistrats prévaricateurs : et ce qui est beaucoup moins que tout cela aux yeux des sages, il découvrit un nouveau Monde, il conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, les côtes d'Afrique. Ce n'était pas sans raison que Philippe II disait : *C'est à lui que nous devons tout.* Sa vie écrite par l'abbé Mignet, 2 vol. in-12, manque d'exactitude et d'impartialité ; on y remarque plus d'asservissement aux préjugés nationaux, que d'attachement à la vérité de l'histoire. L'histoire de son règne a été faite aussi par Hernand de Pulgar, et publiée sous le titre de *Cronica de los Reyes Ferdinando y Dona Isabel*, Saragosse, 1567, in-fol.; Valence, 1780, in-fol.; on l'a encore sous le titre de *Rerum a Ferdinando et Isabella Hispaniarum regibus gestarum decades duæ*, Grenade, 1545, in-fol.

FERDINAND VI, surnommé le *Sage*, fils de Philippe V, et de Marie de Savoie sa première femme, né à Madrid le 6 avril 1712, monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1746. Ce prince prit part à la guerre de 1741, et surtout à la paix signée en 1748, qui procura à un de ses frères les duchés de Parme et de Plaisance. Il profita de ce calme passager, pour réformer les abus introduits dans les finances; il rétablit la marine, et protégea le commerce, les arts et l'agriculture. L'Espagne, fécondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Des canaux pratiqués en différentes parties de l'état portèrent l'abondance dans les campagnes; avec tout cela l'Espagne n'augmenta ni en force ni en considération publique. Sa faiblesse resta toujours la même, et parut même s'annoncer par des symptômes plus sensibles. « Il en est des royaumes ar- » rivés une fois à l'époque de leur décadence, dit

vers la justice divine, sans colère et sans esprit de vengeance. En général, la provocation ou appel au jugement de Dieu n'est pas criminelle, lorsqu'elle se fait sans passion, par amour de la justice, dans les circonstances convenables et urgentes. C'est ainsi que David disait à Saül : *Judicet Dominus inter te et me, et ulciscatur me Dominus*. Et Zacharie condamné à la mort par Joas : *Videat Dominus et requirat*. Et les Machabées qui annonçaient si fortement et si efficacement la prompte et terrible punition d'Antiochus. Et saint Paul qui ne voulait pas que la conduite d'Alexandre le Trésorier restât impunie : *Reddet illi Dominus juxta opera sua*. Et les saints martyrs qui dans l'Apocalypse appellent le jour qui doit venger leur sang : *Usquequo, Domine, non vindicas sanguinem nostrum, etc.?* Du reste, il est certain que Dieu exauce les vœux même criminels des misérables; soit pour avertir les riches et les puissants de ne point mépriser, moins encore opprimer les faibles; soit pour rendre redoutable l'invocation de son saint nom, et nous avertir de ne pas l'employer légèrement. — L'efficace de ces ajournements a un rapport sensible avec celle des malédictions et imprécations, attestée par une multitude d'histoires avérées, et par l'autorité des Livres saints : *Ab inope ne avertas oculos propter iram, et non relinquas quærentibus tibi retro maledicere. Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius; exaudiet autem eum qui fecit illum.* Eccli. 4. (Note de Feller.)

» un politique, comme d'un corps grave, dont la » chute s'accélère de moment à autre, et qui ne » peut être arrêté sans quelque cause majeure, » moins encore prendre une direction rétrograde. » Ferdinand VI mourut sans postérité à Madrid le 10 août 1759, à 46 ans. Son frère Charles lui succéda. Il fut toujours d'une santé faible, qui ne lui permit pas de faire tout ce qu'il aurait voulu. Il avait épousé, en 1729, Marie-Madeleine-Thérèse, infante de Portugal.

FERDINAND VII, roi d'Espagne et des Indes, né à Saint Ildefonse le 13 octobre 1784, était fils de Charles IV, roi d'Espagne et de Marie-Louise de Parme. A six ans, il fut proclamé prince des Asturies, et héritier présomptif de la couronne, malgré l'opposition de plusieurs députés des provinces qui demandaient, avant de lui prêter serment, le rétablissement des cortès supprimées par Charles IV. Le prince de la paix, qui gouvernait alors l'Espagne, chargea de l'éducation du jeune Ferdinand le duc de San-Carlos, et le chanoine don Juan-Escoïquiz. Ce dernier, malgré les obligations qu'il avait à Godoy, avait conçu pour ce favori une haine violente, qu'il fit bientôt partager à son élève. Le prince de la Paix, après avoir vainement cherché à détruire les préventions défavorables de Ferdinand à son égard, résolut de lui rendre haine pour haine, et s'appliqua à semer la division entre le père et le fils. Le jeune prince épousa, en 1802, Marie-Antoinette, fille de Ferdinand IV, roi de Naples. Cette princesse, douée de toutes les grâces de son sexe, d'un esprit élevé et d'un caractère affectueux, mais abreuvée de dégoûts et d'ennuis à la cour de Madrid, mourut presque subitement 4 ans après. Il paraît que Ferdinand, conseillé par Escoïquiz, conçut alors le projet de s'allier par un mariage à la famille de Bonaparte, qui élevé au plus haut degré de sa puissance s'était rendu l'arbitre de l'Europe. Des conférences secrètes s'établirent dans ce but, entre le prince des Asturies et l'ambassadeur français, de Beauharnais. Godoy, informé de ces négociations, les dénonça à Charles IV, comme des actes de trahison qu'il fallait punir. Le roi transporté d'indignation fit saisir tous les papiers de son fils, et le fit conduire lui-même prisonnier à l'Escurial. On assure que parmi les papiers de Ferdinand on trouva une lettre écrite de sa main à l'empereur, où il lui demandait en mariage une de ses nièces, la fille de Lucien Bonaparte. Un décret rédigé par le favori fut adressé au conseil de Castille, pour faire déclarer traîtres à la patrie, le prince des Asturies et les courtisans qui l'avaient servi. Mais Napoléon exigea que les pièces du procès fussent anéanties, et Ferdinand d'après ses conseils, ayant sollicité son pardon du roi, Godoy voulut se donner le mérite de la réconciliation, en se portant médiateur entre le père et le fils. Cependant Bonaparte ayant résolu de porter la guerre en Portugal, sous prétexte de maintenir le blocus continental, des troupes françaises conduites par Murat franchirent la frontière et s'avancèrent vers Madrid, en vertu d'un traité signé entre Napoléon et Godoy. A cette nouvelle des troubles éclatèrent sur plusieurs points du royaume. Le bruit ayant couru à cette époque que Charles IV allait quitter l'Espagne pour se réfugier en Amérique, l'indignation publique ne connut plus de bornes, et le peuple demanda à grands cris le renvoi de Godoy. Le monarque frappé de terreur se hâte d'abdiquer en faveur du prince des Asturies, qui est proclamé sous le nom de Ferdinand VII. Le premier soin du nouveau roi fut de faire arrêter Godoy dont les biens furent confisqués. Il se hâta aussi de diminuer les impôts, et de vendre les bois de la couronne pour subvenir aux dépenses d'utilité publique. Les troupes françaises au milieu de ces événements avaient continué d'occuper l'Espagne, et Murat était déjà dans Madrid avec l'élite de son armée, lorsque Ferdinand y fit son entrée. Le seul parti que le monarque eût à prendre était celui de la soumission, et il fit témoigner à Bonaparte le désir de conserver avec lui des relations de paix et d'amitié. Mais Napoléon qui méditait déjà l'usurpation de l'Espagne refusa de le reconnaître. Savary, duc de Rovigo, arriva bientôt à Madrid, et ayant annoncé à Ferdinand que l'empereur s'avançait en personne vers la frontière d'Espagne, il l'engagea à aller au devant de lui. Le roi se rendit à Burgos, d'où, sur les instances de Rovigo, il consentit à continuer sa route jusqu'à Vittoria. Là il reçut une lettre de Bonaparte, et malgré les prières du peuple qui voulait s'opposer à son départ, le malheureux prince, qui entrevoyait déjà la trame dans laquelle il était enlacé, consentit à se rendre à Bayonne auprès de son ennemi Tout-à-coup Bonaparte jeta le masque et lui fit demander une renonciation formelle au trône d'Espagne. Ferdinand résista d'abord avec courage, et refusa le trône d'Etrurie que l'empereur lui offrait en échange de ses états. Bientôt arrivèrent à Bayonne Charles IV, la reine, les Infants et Godoy que Murat avait fait mettre en liberté. Alors éclatèrent dans la famille royale des scènes affligeantes qui en la dégradant secondèrent les projets ambitieux de Napoléon. Charles IV qui haïssait son fils Ferdinand, au point de vouloir à quelque prix que ce fût le frustrer de la couronne d'Espagne, rétracta son abdication comme lui ayant été arrachée par la force, et intima à son fils l'ordre de renoncer sans condition au trône d'Espagne. Ferdinand obéit, et le vieux roi ayant souscrit avec toute sa famille à une renonciation semblable, l'empereur appela son frère au trône d'Espagne devenu vacant. Ferdinand fut relégué au château de Valençay, en Berri, appartenant au prince de Talleyrand, avec don Antonio son oncle, et don Carlos son frère, le chanoine Escoïquiz, et le duc de San-Carlos. Cependant les Espagnols, indignés de la mauvaise foi de Napoléon, commencèrent alors cette guerre sanglante et opiniâtre qui en ébranlant le trône impérial fit présager sa chute prochaine. Après 5 ans de captivité, Ferdinand eut la joie de voir Bonaparte obligé par les embarras que lui suscitait la coalition européenne, de lui faire des ouvertures de paix. Un traité fut signé à Valençay le 11 décembre 1813, par le duc de San-Carlos, et le comte de Laforêt, et le 3 mars suivant, Ferdinand VII reprit le chemin de ses états, où il fut accueilli

par les acclamations unanimes de ses sujets. Le général Eguia précéda de deux jours le roi dans sa capitale, et fit arrêter en son nom les membres de la régence et un grand nombre de députés des cortès. L'assemblée ayant protesté contre cet acte de rigueur fut immédiatement dissoute, et tous ses actes furent abolis. Les citoyens qui avaient servi sous Joseph, furent condamnés à l'exil. Tous ceux qui étaient connus pour leur libéralisme, furent placés sous la surveillance de l'inquisition. Cette sévérité, déployée contre des hommes dont plusieurs avaient énergiquement combattu l'usurpation de Bonaparte, augmenta le nombre des mécontents. Les idées d'indépendance qui s'étaient développées sous la domination de Joseph, se propagèrent sous le règne de Ferdinand avec d'autant plus de facilité, qu'elles étaient secondées par le mouvement des esprits en France à la même époque. En peu de temps le trône de Ferdinand fut environné d'ennemis, qui méditaient le rétablissement de la constitution des cortès de 1812. Les colonies de l'Amérique méridionale avaient proclamé leur indépendance dès l'année 1810. Ferdinand, pour les réduire, y avait envoyé en 1814 le général Morillo avec une armée. De nouvelles forces étaient parties en 1816 pour l'Amérique; mais les insurgés commandés par Bolivar avaient obtenu de nombreux succès, et paraissaient à la veille d'un triomphe complet. Une troisième expédition se préparait à Cadix en 1819, quand une sédition éclata dans l'armée qui allait s'embarquer. Les troupes refusèrent de partir, et bientôt Riégo, lieutenant-colonel, se réfugia avec une faible troupe dans l'île de Léon, et, appelant aux armes tous les *libéraux*, il proclama la constitution des cortès de 1812. L'insurrection se propagea rapidement. Mina, réfugié en France, alla se mettre à la tête des guérillas de la Catalogne, et Quiroga devint général en chef de l'armée constitutionnelle. Ferdinand VII, cédant à la nécessité, accepta la constitution et jura de la faire exécuter. Une junte provisoire fut d'abord nommée en attendant la réunion des cortès qui s'ouvrirent le 9 juillet 1820, en présence du roi et de la famille royale. Dans cette assemblée figurèrent plusieurs membres des anciennes cortès. Le nouveau gouvernement abolit l'inquisition, chassa les jésuites, rétablit la liberté de la presse, supprima les couvents et confisqua les biens du clergé. Ces actes firent un grand nombre de mécontents; des conspirations s'ourdirent, et des troupes d'insurgés s'organisèrent dans la Catalogne et la Navarre, sous le nom d'armées de la foi. Le général Quésada, et le curé Mérino étaient à leur tête. A Madrid des engagements eurent lieu entre la garde royale et les révolutionnaires, et le sang coula dans les rues. Cependant la sainte alliance se montrait alarmée des progrès de l'esprit révolutionnaire en Espagne; et le gouvernement français, plus spécialement menacé par l'agitation croissante qui régnait dans la Péninsule, se décida, d'accord avec les souverains de l'Europe, à y envoyer une armée pour y rétablir l'autorité de Ferdinand. Le duc d'Angoulême eut le commandement des troupes françaises qui passèrent la Bidassoa le 7 avril 1823, et se trouvèrent le 20 mai suivant aux portes de Madrid, où elles entrèrent sans résistance. L'assemblée des cortès s'était retirée à Séville, emmenant avec elle le roi comme un otage précieux. Le général Bordesoulle s'avança à marche forcée sur cette ville; les cortès suspendirent le roi de ses fonctions, et ordonnèrent sa translation à Cadix. Renfermés dans cette place, les constitutionnels se préparèrent à une vigoureuse résistance. Mais la prise du Trocadero par les troupes que commandait le duc d'Angoulême, ébranla le courage des cortès qui se décidèrent à négocier. Le prince généralissime exigea préalablement la dissolution de l'assemblée et la mise en liberté de Ferdinand; ce monarque fut conduit le 30 septembre auprès du duc d'Angoulême, et quelques jours après les Français occupèrent Cadix. Après avoir rendu le libre exercice de sa puissance à un prince de sa race, le duc d'Angoulême essaya de lui inspirer des idées de modération et de sagesse, qui peuvent seules assurer la puissance des rois. Ferdinand VII fit peu de temps après son entrée à Madrid, où Riégo avait subi le dernier supplice. Depuis cette époque l'Espagne, quoique travaillée par une fermentation sourde qui s'est révélée par plusieurs conspirations successives, a joui d'une certaine tranquillité. Ferdinand avait épousé en 1816, sa nièce Isabelle-Marie-Françoise, princesse de Portugal qu'il perdit en 1818. Remarié en 1824 avec une fille du prince Maximilien de Saxe, qu'il perdit encore en 1829, il contracta un 4e mariage avec Marie-Christine, fille de François Ier, roi de Naples, dont il a eu une fille, Marie-Isabelle-Louise, née le 10 octobre 1830. La même année Ferdinand, au mépris de la loi salique adoptée en Espagne depuis l'établissement des Bourbons, avait renouvelé le décret rendu par Charles IV en 1789, d'après lequel *les successeurs à la couronne doivent être pris à perpétuité, par ordre de primogéniture, dans la ligne directe, et les princesses doivent monter sur le trône à défaut d'héritier mâle.* Les ambassadeurs de France, de Naples et de Lucques protestèrent en vain contre ce décret. Ferdinand, depuis la naissance de sa fille, confirma cet acte, et fit prêter serment à la jeune princesse. En 1832 ce monarque fut atteint d'une maladie assez grave, qui ne lui permit plus de s'occuper des affaires publiques. Dès lors l'influence de la reine, qui avait pris un grand ascendant sur l'esprit de Ferdinand, augmenta de jour en jour. Afin d'assurer sa puissance, cette princesse parut se rapprocher du parti libéral, et y chercher un appui, pour s'emparer de l'autorité à la mort de son époux, dont l'affaiblissement progressif lui faisait prévoir la fin prochaine. Ferdinand succomba le 29 septembre 1833 à une attaque d'apoplexie. Son règne fut signalé par des catastrophes politiques; et sa mort devint le signal de nouveaux déchirements.

ROIS DE NAPLES.

FERDINAND Ier, fils naturel d'Alphonse d'Aragon, dit le *Magnanime*, prit possession du royaume de Naples en 1458, qui lui fut confirmée

par le pape Pie II (il avait alors 34 ans). Il eut d'abord à soutenir une guerre contre plusieurs princes qui lui contestaient ce royaume; il fut battu près de Sarno; mais ayant été ensuite secouru par Scanderberg, ses armes eurent du succès; il battit le duc de Calabre. Tranquille possesseur du royaume, il ne tarda pas à tourner ses armes contre le saint Siége qui lui avait rendu des services signalés. Innocent VIII réussit à faire la paix avec lui; mais ce fut pour un moment. Ce prince renouvela d'abord les hostilités; ce qui força le pape à l'excommunier; mais ayant montré du regret de ses déprédations, le pontife signa derechef un traité de paix. Charles VIII, roi de France, ayant formé des prétentions sur ce royaume, Ferdinand voulut détourner l'orage en faisant des propositions avantageuses à ce prince; elles furent rejetées, et ce refus affligea Ferdinand si vivement, qu'il en mourut en 1493. Il fut peu regretté de ses sujets qu'il n'avait cessé de vexer ainsi que ses voisins. Alphonse son fils aîné lui succéda.

FERDINAND II, fils d'Alphonse, fut couronné roi de Naples en 1495; il eut d'abord une guerre sanglante à soutenir contre Charles VIII, roi de France, et ses propres sujets qui l'obligèrent de se retirer dans l'île d'Ischia. Les Vénitiens et les Espagnols travaillèrent à le rétablir dans Naples occupé par les Français. Ferdinand paraît devant cette ville avec une flotte nombreuse en 1495, assiége Montpensier retiré dans un des châteaux de Naples, l'oblige à l'abandonner, l'investit ensuite dans Attelle et le fait prisonnier. Il ne jouit point du fruit de ses victoires, et mourut immédiatement après que les Français eurent évacué le royaume de Naples l'an 1496. Frédéric son oncle lui succéda.

FERDINAND III (Joseph-Jean-Baptiste), archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, fils de Léopold II et de Marie-Louise, infante d'Espagne, et frère de l'empereur François II, naquit à Florence le 8 mai 1769. Son père ayant été appelé au trône d'Autriche par la mort de Joseph II, son frère, Ferdinand fut proclamé grand-duc le 7 mai 1791. Il prit les rênes du gouvernement dans les circonstances les plus difficiles, et au moment que la révolution française menaçait tous les trônes de l'Europe. Ferdinand crut conserver le sien à force de condescendance, n'ayant pas de forces suffisantes pour s'opposer à un ennemi puissant. Il fut un des premiers souverains qui reconnurent la république française. Laflotte, ministre du roi de France en Toscane, ayant été confirmé dans cette qualité par la convention, le grand-duc n'hésita pas à le recevoir, et, par un acte du 16 janvier 1793, dit entre autres choses: « Nous nous ferons un vrai » plaisir de l'accueillir..., et de lui porter pleine et » entière foi en tout ce qu'il aura à nous exposer au » nom de la république française, à laquelle nous » sommes enchantés de pouvoir donner des preuves » continuelles de notre scrupuleuse exactitude à » observer la plus parfaite neutralité, et de notre » désir constant de cultiver la bonne intelligence, » au maintien de laquelle nous avons toujours atta» ché un grand prix. » Ferdinand n'avait pas voulu entrer dans la première coalition contre la France. Les secours immenses qui sortaient de ses états pour subvenir aux besoins des révolutionnaires, sa bonne harmonie avec la république française, ne pouvaient que déplaire aux autres souverains : aussi lord Hervey, ministre britannique à Florence, exprima, dans les journaux, le mécontentement de sa cour; ce mécontentement était d'autant plus juste, que celle de Florence ne prit point le deuil à la mort funeste de Louis XVI. La Russie fit les mêmes plaintes, et lui reprocha ses liaisons avec les régicides de son parent Louis XVI. Les plaintes de François II, frère du grand-duc, et de son oncle le roi d'Espagne, furent encore plus vives, mais ne purent ébranler la résolution de Ferdinand, qui, parfois, montrait même pour l'ennemi commun une partialité imprudente. Le 8 octobre, le ministre anglais vint intimer au grand-duc de renvoyer le ministre républicain, faute de quoi l'escadre anglaise, qui était devant Livourne, bombarderait ce port, et des troupes anglaises occuperaient la Toscane. Le grand-duc fut contraint d'obéir : la flotte partit; mais le grand-duc ne tarda pas à montrer encore ses véritables sentiments. Les Anglais ayant enlevé à Livourne une grande quantité de grains appartenant à la république française, Ferdinand III, par un *motu proprio*, du 4 novembre 1794, fit restituer à ses frais ces grains dans les ports de Provence. Les succès des armées républicaines portèrent Ferdinand à dépêcher en France, comme ambassadeur extraordinaire, le comte Carletti, qui parmi les révolutionnaires passait pour un *excellent patriote*. Carletti arriva à Paris le 31 janvier 1795 : il avait ordre de traiter directement avec le *comité de salut public*, et de rétablir la neutralité avec la France. Le 3 février, il conclut, avec ce comité, le traité qui commence ainsi : « Le grand-duc de » Toscane révoque tout acte d'adhésion, consente» ment ou accession à la coalition armée contre la » république française, etc., etc. » Son A. R. Madame (depuis duchesse d'Angoulême) était à cette époque détenue encore au Temple, et sur le point d'être renvoyée en Autriche. Le comte Carletti demanda la permission de présenter ses devoirs à la princesse; mais, pour toute réponse, le directoire lui intima l'ordre de quitter Paris sur-le-champ. Cela n'interrompit pas la bonne harmonie de la France avec le grand-duc, qui disgracia son ambassadeur, et envoya à sa place don Neri Corsini, frère du prince de ce nom. Malgré les sacrifices que le grand-duc avait faits pour la république française, les troupes entrèrent dans ses états en juillet 1796. Elles n'étaient encore qu'au pied des Alpes que Ferdinand ordonna à tous les émigrés français de sortir de la Toscane. Outre cela, les Anglais ayant insulté à Livourne le pavillon républicain, et le grand-duc ne pouvant donner au directoire la satisfaction qu'il lui demandait, une division de Bonaparte vint prendre possession de ce port. Le général français, sa femme Joséphine, et son oncle, depuis cardinal Fesch, vinrent visiter le grand-duc, qui leur fit l'accueil le plus distingué et les admit à

sa table; moyennant 2,000,000, que ce prince paya, Bonaparte promit que ses troupes n'entreraient pas à Florence. Mais le jacobinisme avait pénétré dans la Toscane, et y comptait un grand nombre de partisans. En même temps que le grand-duc reconnaissait les républiques Ligurienne et Cisalpine, et permettait que ceux qui en dépendaient portassent la cocarde tricolore, il fut obligé d'établir un tribunal pour punir les factieux, dont le chef était un certain Aletis. Mais cette mesure ne les découragea pas, et ils affichèrent aux portes mêmes du palais ducal, des pamphlets, dont l'un disait : *Le peuple seul est souverain.* Le complot éclata peu de jours après; il avait pour but d'assassiner le grand-duc, d'incendier Florence, et de s'emparer du gouvernement. Tels étaient les fruits que Ferdinand allait recueillir de sa trop *officieuse* neutralité, lorsqu'il forma une armée de 16,000 hommes pour contenir les factieux. Cependant la guerre contre la république continuait toujours; les Napolitains entrèrent (en décembre 1798) dans Livourne, le directoire accusa le grand-duc d'avoir rompu la neutralité, et envoya dans la Toscane le général Serrurier. Mais Ferdinand, au prix de 1,500,000 fr., ayant obtenu des Napolitains l'évacuation de Livourne, le général Serrurier sortit de la Toscane, et la paix fut rétablie jusqu'au mois de mars 1799. A cette époque la Toscane fut comprise dans la déclaration de guerre faite par la France à l'empereur d'Allemagne. Des troupes françaises, commandées par Schérer, Miollis et Gautier, entrèrent dans la Toscane sans que Ferdinand fit la moindre tentative pour arrêter leur marche. Le 25, Florence était au pouvoir des républicains, et le 27 le grand-duc quitta sa capitale et se dirigea vers Vienne. Lors de l'entrée de Bonaparte à Florence, la Toscane avait été dépouillée d'une grande partie de ses richesses en *tableaux, sculptures*, entre autres de la Vénus de *Médicis*, et de plusieurs manuscrits précieux de la *bibliothèque Laurentiana;* à cette seconde entrée des Français, le pillage fut encore plus considérable. Nous n'avons point parlé du courageux zèle des Arétins, qui s'armèrent pour chasser les ennemis de leur religion et de leur patrie : mais comme ils étaient en trop petit nombre, et qu'ils ne furent point secondés par les autres Toscans, ils payèrent cher les premiers succès qu'ils obtinrent : un grand nombre fut égorgé par les républicains, qui mirent leur ville au pillage. On accorda à Ferdinand, par le traité de Lunéville (1802), le duché de Salzbourg; et ensuite on lui donna (en 1805) en échange le pays de Würtzbourg. Le grand-duc vécut en bonne intelligence avec Bonaparte, qui lui fit espérer, dit-on, de le faire roi de Pologne, et assista (en 1810) au mariage de Napoléon avec sa nièce l'archiduchesse Marie-Louise. La coalition de 1813 ayant rendu les trônes à leurs souverains légitimes, Ferdinand revint à Florence, s'y montra bon prince, et protecteur des lettres et des arts. Il mourut d'apoplexie en janvier 1825. Son fils Léopold II, né en 1797, lui a succédé; Ferdinand avait eu ce fils et deux filles de son épouse Louise-Marie, princesse de Naples, morte en 1804.

FERDINAND IV, roi des Deux-Siciles, né à Naples le 12 janvier 1751, était le troisième fils de Charles III, roi d'Espagne, et d'Amélie de Saxe. Son père ayant été appelé au trône d'Espagne, par la mort de Ferdinand VI, il lui succéda le 5 octobre 1759, en vertu des traités qui garantissaient l'existence séparée du royaume des Deux-Siciles. En partant pour l'Espagne, Charles III avait donné à son fils, à peine âgé de huit ans, un conseil de régence composé des hommes les plus probes et les plus éclairés de la cour; mais l'esprit borné du prince de Saint-Nicandre son gouverneur, et le soin que prit l'ambitieux marquis de Tanucci de détourner le jeune prince des affaires publiques, dans l'espoir de s'emparer de toute l'autorité, nuisirent au succès de l'éducation de Ferdinand, qui fut toute sa vie indécis et timide. Il épousa au mois d'avril 1768 Marie-Caroline-Louise d'Autriche, princesse impérieuse qui prit sur son époux un ascendant que Tanucci voulut en vain balancer. Ce ministre, qui avait lancé l'état dans la carrière des innovations, déplut à la reine, et fut remplacé par le marquis de la Sambuca, qui fut bientôt exilé, et eut pour successeur un français nommé Acton. Successivement appelé aux ministères de la marine, de la guerre et des finances, Acton devint tout puissant, parce qu'il unit ses intérêts à ceux de la reine, et ces deux personnages gouvernèrent l'état à leur gré. Le conseil fut présidé par la reine, et l'on ne laissa à Ferdinand d'autre soin que celui de ses plaisirs. Dévoué aux intérêts de l'Angleterre et de l'Autriche, Acton se déclara l'ennemi de Rome, de la France et de l'Espagne. Il s'attacha surtout à rendre nulle l'influence que Charles III avait conservée sur Ferdinand, et il parvint à empêcher une entrevue entre les deux princes, qui avait été ménagée en 1784 par l'ambassadeur d'Espagne. Lorsque la révolution française éclata, la cour de Naples parut assez indifférente aux premiers malheurs de Louis XVI. Vers la même époque, des raisons politiques parurent l'éloigner du cabinet anglais; mais bientôt l'attitude menaçante de la France rapprocha les deux puissances. En 1792, une escadre française, commandée par l'amiral La Touche, parut devant Naples, et Acton promit au nom du roi de se détacher de l'Angleterre avec laquelle il continua néanmoins d'entretenir de secrètes intelligences. En 1793, Ferdinand entra dans la coalition, et réunit son escadre à celles de l'Espagne et de l'Angleterre pour s'emparer de Toulon. Quand les Français eurent repris cette ville, les troupes napolitaines allèrent en Italie se joindre à l'armée autrichienne. Cependant la conduite d'Acton avait exaspéré le peuple. Plusieurs conspirations dirigées contre ce ministre échouèrent, et il se vengea par des supplices des tentatives de ses ennemis. En 1795, Acton fut obligé, pour apaiser le mécontentement public, de quitter le ministère; mais malgré cette disgrâce apparente, il conserva tout son crédit auprès du roi. Bientôt Ferdinand, réduit de nouveau à traiter avec la France, conclut avec cette puissance, en 1797, une paix qui ne fut pas de longue durée. L'occupation des états romains en 1798, par le ma-

réchal Berthier, fut un prétexte dont il se hâta de profiter pour rompre avec les Français, et s'unir à l'Autriche. Ferdinand leva une armée de soixante mille hommes qu'il confia au général autrichien Mack, et lui-même, avec douze mille hommes, s'avança sur Rome et s'en empara. Mais bientôt le général français Championnet ayant reçu des renforts, attaqua le général Mack, le battit complétement et envahit le royaume de Naples. Ferdinand, hors d'état de résister à un ennemi victorieux, s'embarqua avec toute sa famille dans la nuit du 24 septembre 1798, et se retira à Palerme où Acton le suivit. La plus grande confusion éclata à Naples après le départ du roi. Un complot se forma dans l'armée contre le général Mack qui n'eut d'autre moyen d'y échapper que de se livrer aux Français. Le marquis Strongoni-Pignatelli, nommé vice-roi par Ferdinand, acheta chèrement un armistice, et, après avoir fait incendier les bâtiments napolitains qui se trouvaient en rade, il s'embarqua pour Palerme où il fut arrêté et mis en prison par ordre du roi. Championnet entra à Naples le 23 janvier 1799, et y établit un gouvernement provisoire. Cependant les Calabrais, ayant à leur tête don Reggio Rinaldi, curé de la petite ville de Scalca, se soulevèrent contre les Français. Bientôt le cardinal Ruffo, arborant la croix blanche, se met à leur tête, traverse la Pouille, défait en plusieurs rencontres le général Duhesme, et s'avance vers Naples dont il s'empare après onze jours de combats, le 21 juin 1799. Son entrée dans cette capitale fut signalée par de sanglantes réactions. Le peuple se livra au pillage, et un grand nombre de victimes furent immolées. La famille royale rentra à Naples au mois de janvier 1800. Après la bataille de Marengo, la paix fut conclue à Florence le 28 mars 1801, entre Ferdinand et la république française. Le roi de Naples fut obligé de céder à Bonaparte quelques-unes de ses places, et de garder dans ses états des troupes françaises jusqu'à ce que les Anglais eussent évacué l'Egypte. Deux ans après, on exigea encore qu'il livrât aux Français quelques ports de l'Adriatique. Ferdinand était trop faible pour résister à ces prétentions; mais en 1805, il crut pouvoir impunément recevoir dans ses états des troupes russes et anglaises, et faire cause commune avec les ennemis de la France. Napoléon déclara les Bourbons de Naples déchus du trône, et mit la couronne de ce royaume sur la tête de son frère Joseph. Ferdinand, abandonné de ses alliés, fut obligé de quitter une seconde fois sa capitale et de se retirer à Palerme. Les Calabres redevinrent un foyer d'insurrection nationale que les Anglais eurent soin d'entretenir, et le pouvoir de Joseph ne parvint pas à triompher de cette résistance opiniâtre. Cependant des débats s'élevèrent bientôt en Sicile entre la reine et les Anglais; ceux-ci voulaient agir en maîtres, et la reine ne voulait rien céder de son autorité. Acton, après avoir hésité quelque temps, leva le masque et se déclara pour les Anglais. Ferdinand, fatigué de toutes ces dissensions, prétexta le mauvais état de sa santé, et remit à son fils le souverain pouvoir. Cette concession ne satisfit pas les Anglais, qui exigèrent l'éloignement de la reine. Le faible monarque, qui ne savait résister à personne, consentit à cette séparation; et Marie-Caroline quitta la Sicile à la fin de 1811. Les revers de Bonaparte en 1814 firent concevoir à Ferdinand l'espoir de recouvrer l'autorité royale. Mais Murat, qui avait succédé à Joseph, fut maintenu sur le trône de Naples pour prix de sa coopération à la chute de son beau-frère. En 1815, Murat ayant perdu le fruit de sa défection, en se ralliant à Bonaparte, l'autorité de Ferdinand fut rétablie à Naples, et le vieux roi revint dans sa capitale après dix ans d'absence. La reine Marie-Caroline était morte le 8 septembre 1814. Ferdinand épousa en 1816 la duchesse de Florida. Il avait marié sa fille la princesse Amélie au duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe; et il resserra les liens qui l'unissaient aux Bourbons de France, par le mariage de la princesse Caroline-Ferdinande-Louise, sa petite-fille, avec le duc de Berri. Le vieux roi se flattait de terminer tranquillement une vie agitée, mais de nouvelles épreuves lui étaient réservées. Dans la nuit du 1er au 2 juillet 1820, quelques soldats partent de Nola avec armes et bagages, et se dirigent sur Avellino au cri de *Vive la constitution!* Le général Pepé, qui avec la milice et les habitants du pays devait les combattre, s'unit à eux. En peu de jours le mouvement insurrectionnel se propage par tout le royaume; de toutes parts l'on demande que le gouvernement adopte la constitution des cortès espagnoles de 1812, et on exige qu'elle soit signée par le roi dans les 24 heures. Ferdinand alléguant l'état de sa santé, nomme son fils vicaire général du royaume. Le jeune prince se rend aux vœux des insurgés, le roi confirme la promesse de son fils, et s'engage à jurer la constitution devant la junte provisoire qui allait être formée. La présence du général Pepé, qui était entré à Naples, ne lui laissait pas la liberté du refus. Cependant les souverains alliés, rassemblés à Laybach, où le roi de Naples fut invité à se rendre, furent loin d'approuver ces innovations, qui menaçaient la tranquillité de l'Europe entière, et ils décidèrent que le royaume de Naples serait occupé temporairement par une armée aux ordres de Ferdinand lui-même. L'enthousiasme des Napolitains s'évanouit devant les baïonnettes autrichiennes. Pepé, après de ridicules forfanteries, prit la fuite. Les étrangers marchèrent sur Naples presque sans obstacle, et leur entrée dans cette ville termina la révolution. Ferdinand rentra dans sa capitale au mois de mai 1821. Un séjour prolongé des Autrichiens dans ses états fut jugé nécessaire pour y maintenir la tranquillité. Le monarque ne survécut pas longtemps à ces événements. Il mourut à Naples le 4 janvier 1825. Ferdinand était doux, affable, bienfaisant, sincèrement zélé pour le bien de ses peuples, dont il eût sans doute fait le bonheur s'il avait eu un caractère plus ferme. On doit à ce prince plusieurs établissements qui prouvent la bonté de son cœur et son humanité; entre autres, celui de *Santo-Leucio*, sur lequel on trouve des détails dans un ouvrage que lui-même a rédigé et fait imprimer sous ce titre : *Origine de la colonie de Santo-Leucio*,

et de ses progrès jusqu'à ce jour. Cet ouvrage a été traduit en français par l'abbé Clémarou.

GRANDS-DUCS DE TOSCANE.

FERDINAND Ier, grand-duc de Toscane, succéda à son frère François, mort en 1587. Il gouverna son petit état avec une sagesse qui le fit aimer de ses sujets et estimer de tous les princes de l'Europe. Il prêta généreusement à Henri IV de l'argent pour se soutenir contre la Ligue. Ferdinand mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avait renvoyé le chapeau de cardinal pour être grand-duc.

FERDINAND II, grand-duc de Toscane, successeur de Cosme II, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que Ferdinand Ier. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France et l'Espagne. Comme la paix dont il faisait jouir ses sujets augmentait ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, et en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1698, et gouvernait l'état de Toscane depuis 1620. En examinant l'histoire de ce prince et des autres Médicis, on voit que ce n'est pas la guerre qui soutient et fait prospérer les états. Ils ont presque tout obtenu d'une sage politique : qualité plus estimable que tous les talents militaires.

FERDINAND (grand-duc de Parme), infant d'Espagne, frère de Charles IV, naquit le 21 juin 1751, et fut élevé par Condillac. Devenu, en 1765, maître des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, il épousa le 27 juin 1769 Marie-Amélie-Antoinette d'Autriche, sœur de l'empereur régnant. Pendant la révolution française, il voulut s'opposer à la marche des soldats républicains, obtint d'abord sur eux quelques avantages et fut fait ensuite prisonnier. Privé de ses états, il les recouvra par suite des conventions qu'il conclut avec le général Bonaparte. Mais à sa mort, arrivée en 1802, ses duchés furent réunis à l'empire français. A la chute de Bonaparte ils devinrent l'apanage de son épouse Marie-Louise, ancienne impératrice.

FERDINAND DE CORDOUE, célèbre espagnol du 15e siècle, passait pour un prodige de science en son temps, et n'en serait pas un dans le nôtre, comme les savants du nôtre n'en seraient pas un dans le sien. A dix ans il avait terminé ses cours de latinité et de rhétorique : à 25 il était docteur dans toutes les facultés; il possédait à fond plusieurs langues, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe; il connaissait les mathématiques, la médecine, la théologie, etc. Il possédait les scolastiques, Scot, Alexandre de Halès, Aristote; ce ne serait pas un sujet d'éloge à présent; comme on eût été alors très-peu de chose avec nos encyclopédies et nos petits romans. Sa mémoire était si grande qu'il répétait quatre pages de Cicéron après les avoir lues une fois. Ce qu'il y eut de singulier dans Ferdinand, c'est qu'outre ses vastes connaissances, il peignait, chantait, dansait, jouait des instruments aussi bien qu'aucun homme de son temps. La réunion de tant de talents le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains comme sorcier. On prétend qu'il annonça la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. On ajoute que les savants de Paris l'admirèrent beaucoup en 1445. On lui attribue un traité : *De artificio omnis scibilis*, et des *Commentaires sur l'Almageste de Ptolémée*, et sur une grande partie de la *Bible*. Il servit avec distinction dans les guerres contre les Maures, sous Jean II de Castille, et fut envoyé à Rome en 1469 auprès du pape Alexandre VI, qui l'accueillit avec les plus grands honneurs. Il obtint une pension de la reine Isabelle de Castille, et mourut vers l'an 1480.

FERDINAND LOPEZ de Castaneda, portugais, accompagna son père dans les Indes, où il allait en qualité de juge royal. A son retour, il publia l'*Histoire de son voyage*. Elle a été traduite en français par Nicolas de Grouchi, Paris, 1554, in-4, en italien et en anglais. Nous ignorons les années de sa naissance et de sa mort. Il florissait au 16e siècle.

FERDINAND (Jean), jésuite de Tolède, mort à Palencia en 1595, à 59 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Divinarum Scripturarum Thesaurus*, 1594, in-fol. C'est une explication des passages difficiles de l'Ecriture sainte par ordre alphabétique. Il devait en donner deux autres volumes. — Il ne faut pas le confondre avec Jean FERDINAND, dominicain aragonais, qui a donné 3 ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, à Rome, in-fol. Il y prouve la conformité de la Vulgate avec le texte hébreu.

FERDINANDI (Epiphane), médecin célèbre, né à Misagna, dans la terre d'Otrante, en 1569, professa la poétique, la géométrie et la philosophie dans sa patrie. Il mourut en 1638, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre : *Observationes et Casus Medici*, à Venise, 1621, in-fol. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne et en Hollande. On a encore de lui : *Theoremata Medica*, Venise, 1611, in-fol.; *De vita propaganda*, Naples, 1612, in-4; *De Peste*, Naples, 1631, in-4. Ferdinandi était un vrai philosophe : il savait élever son âme au-dessus des disgrâces. Un jour, pendant qu'il expliquait *Hippocrate*, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune homme de 20 ans, qui donnait des espérances : il se contenta de répondre comme Job : *Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté.* Un de ses amis tâchait de le consoler sur la mort de sa femme qu'il aimait tendrement. *Je serais*, lui répondit-il, *indigne du nom de philosophe, si dans de tels malheurs je ne savais pas me consoler moi-même.* Le premier trait peint mieux le sage et le chrétien; le second parut se ressentir un peu de l'égoïsme qui fait le caractère des philosophes profanes; mais sans doute qu'il parlait de cette philosophie qui suppose et comprend les motifs religieux qui seuls donnent une consolation solide. On trouve dans les *Vite de' letterati Salentini* de Dominique de Angelis une notice biographique sur Ferdinandi, que Nicéron a bien analysée, tom. 21 de ses *mémoires*.

FERDOUCY (Aboul-Cacem-Manssour), le plus

célèbre des poëtes persans, né à Rizvân dans le Khoraçân l'an de l'hégire 304 (de J.-C. 916), répara l'obscurité de sa naissance par la beauté de son génie. Disciple d'Assedi, il surpassa de beaucoup son maître, et se fit admirer de tout le Levant. On a de lui l'*Histoire des Rois*, ou *Châh Nameh*, en 120 000 vers : il célèbre dans cet ouvrage les anciens souverains de Perse. Ce poëme fut, dit-on, si goûté du prince sous lequel vivait Ferdoucy, qu'il donna à l'auteur une pièce d'or pour chaque distique, et l'ouvrage était composé de soixante mille distiques. Il mourut l'an 1020 de J.-C. ou 411 de l'hégire.

FERG (François de Paule), célèbre peintre de paysages, né à Vienne en Autriche, en 1689. Son goût pour les voyages, et un mariage imprudent qu'il fit, le réduisirent à la misère. On dit qu'il fut trouvé sur sa porte, mort de froid et de besoin, n'étant âgé que de 51 ans.

FERGUSON (Jacques), né dans le comté de Bamff, en Ecosse, en 1710, inventa la roue astronomique, espèce d'astrolabe utile pour observer les éclipses de lune. Il se rendit ensuite à Londres, et il y décrivit la ligne du mouvement de la lune, que la société royale avait proposée : la solution de ce problème lui valut l'entrée dans cette société et une pension de 50 liv. sterling. Il mourut en 1776. Ses ouvrages sont : *Traité de Mécanique, Introduction à l'Electricité; Introduction à l'Astronomie; L'Astronomie expliquée selon les principes de Newton; Leçons sur des sujets choisis de Mécanique, Hydrostatique, Hydraulique, Pneumatique et Optique*, Edimbourg, 1805, 2 vol. in-8, avec des corrections et des additions considérables; *Traité de perspective*. Ces ouvrages ont un grand cours en Angleterre : il y a cependant des idées hypothétiques mêlées avec les démonstrations et les faits, ce qui éloigne souvent la certitude et la solidité du résultat.

FERGUSON (Adam), célèbre écrivain écossais, naquit en 1724 à Logierait, près de Perth. Doué des plus heureuses dispositions, il fut reçu en 1739 à l'université de Saint-André, et passa ensuite à celle d'Edimbourg par une faveur qui ne fut accordée qu'à son mérite. Il devint d'abord chapelain d'un régiment de montagnards écossais jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, ensuite professeur de philosophie naturelle et de philosophie morale à Edimbourg. Vers 1773, il accompagna, en qualité de gouverneur, le jeune comte de Chesterfield dans ses voyages sur le continent; et, en 1778, il fut nommé secrétaire de la commission chargée d'aller proposer des arrangements pacifiques aux Américains. On a de lui : *Essai sur la société civile*, 1782 ou 1793, in-8, 6 à 8 fr.; ouvrage profond, qui commença sa réputation et fut traduit en allemand, en français et en suédois; *Institutions de philosophie morale*, 1769, in-8; c'est la substance de ses leçons à l'Université; elles ont été réimprimées en 1800 à Mayence, à Francfort, à Bâle, et traduites en allemand par Gave, et en français par Reverdit; *Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, 1783, 3 vol. in-4, 45 à 60 fr.; réimpr. à Edimbourg en 1799, avec des corrections importantes, et à Londres en 1805, 5 vol. in 8, 42 fr. Cet ouvrage, un des plus profonds qui ait paru en Angleterre sur cette matière, a été traduit en italien, en allemand et en français. Cette dernière traduction a été donnée par Desmeunier, 7 vol. in-8 et in-12. Ferguson s'était proposé de faire, pour la république, ce que Gibbon avait fait pour l'empire romain. Considérant son sujet en philosophe, il néglige les petits détails pour traiter à fond les grands événements, et développe l'influence qu'ils ont pu avoir sur la constitution de l'état. Son style est noble et élégant, quoique un peu diffus, et quelquefois même obscur, par la longueur de ses périodes. *Principes des sciences morales et politiques*, 1792, 2 vol. in-4, 30 à 36 fr. C'est une analyse de ses leçons, qui avaient eu beaucoup de succès par leur mérite propre, et par la grâce que leur prêtait son élocution. Pictet en a donné d'amples extraits dans *la Bibliothèque britannique*.

FERINO (Pierre-Marie-Barthélemi), major d'un régiment autrichien, né en Piémont en 1747, fit ses premières armes en Autriche dans un régiment d'infanterie, et prit ensuite du service en France au commencement de la révolution. Nommé général de brigade, il se distingua à l'armée du Rhin, dans les campagnes de 1794 et 1795. Bientôt il mérita par sa bravoure le grade de général de division La reprise des lignes de Weissembourg et le déblocus de Landau furent une preuve de ses connaissances dans l'art de la guerre En 1796, il effectua, avec Desaix, le passage du Rhin à Kehl, et prit part à toutes les opérations de cette campagne. Il faisait partie de l'armée de Moreau qui s'illustra par sa belle retraite, défendit le pont d'Huningue en 1797 de la manière la plus brillante, et continua à se couvrir de gloire dans toutes les occasions où il combattit. En 1805, il fut nommé membre du sénat conservateur; il obtint ensuite la sénatorerie de Florence, et fut pourvu en 1807 du gouvernement de la ville et des ports d'Anvers; enfin il revint siéger au sénat, et vota le 1er avril 1814 la déchéance de Bonaparte. Le roi lui accorda la croix de Saint-Louis, et des lettres de naturalisation : il est mort en 1816.

FERIOL. (*Voy.* PONT-DE-VEYLE.)

FERLET (l'abbé Edme) naquit à Nancy en 1751, et étudia dans cette université, où il devint professeur de belles-lettres. S'étant rendu à Paris, il obtint un canonicat dans l'église de Saint-Louis du Louvre, et devint dans la suite secrétaire en second de l'archevêché de Paris. La révolution lui fit perdre cette place, et il resta ignoré jusqu'à l'époque du concordat, en 1801, qu'il fut réinstallé comme secrétaire. Il est mort à Paris en 1821. On a de lui : *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a fait à la littérature* Cet ouvrage, couronné par l'académie de Nancy en 1772, a été imprimé à la suite d'un *discours* que prononça de Solignac au nom de l'académie : *De l'abus de la philosophie par rapport à la littérature*, 1773, in-8; *Eloge du chevalier de Solignac secrétaire du cabinet du feu roi de Pologne*, Londres et Paris, 1764, in-8; *Oraison funèbre de Beaumont, arche-*

vêque de Paris, 1784, in-8; *Observations littéraires, critiques, politiques, géographiques*, etc., sur les histoires de Tacite, avec le texte latin, 1801, 2 vol. in-8, 12 fr., ou in-4, 24 fr.; *Réponse à un écrit anonyme* intitulé : *Avis aux lecteurs sans partialité*, 1801, in-8. Cet *Avis* était une critique de ses *Observations*, à laquelle Ferlet répondit victorieusement.

FERLONI (Séverin-Antoine), savant ecclésiastique, né dans l'état de l'Eglise en 1740, fut regardé comme un des plus célèbres prédicateurs de son siècle. Ses succès dans la chaire lui méritèrent la dignité de grand prince de l'ordre Constantinien. Il s'occupa alors de l'*Histoire des variations de la discipline de l'Eglise*, qui pouvait former, dit-on, 30 vol., et qu'il était sur le point de terminer lorsque l'irruption des armées françaises dans Rome en 1798, y donna naissance au gouvernement républicain. Ses papiers furent brûlés ou enlevés, et il perdit en un instant le fruit de 30 années de travail. Réduit presque à la misère par la perte de ses dignités, et manquant de cette fermeté de caractère qui tient l'homme vertueux au-dessus des plus extrêmes disgrâces, il vendit sa plume à ceux même qui avaient causé sa ruine. Il composa successivement plusieurs Homélies en faveur de Bonaparte : son discours sur la conscription militaire fut très-utile au gouvernement français. De tels services lui valurent la place de *théologien du Conseil particulier du vice-roi à Milan*. Ce fut lui qui composa par ordre de la cour ces adresses véhémentes que l'on fit souscrire par quelques évêques et quelques chapitres d'Italie, et qui furent publiées avec ostentation à Milan et à Paris. Le complaisant Ferloni composa aussi un *Traité de l'autorité de l'Eglise*, en 3 vol. in-8, où il soutenait les principes que le gouvernement français voulait faire prévaloir ; mais les censeurs ayant courageusement refusé leur approbation, le livre ne parut point, et les événements de 1814 l'ont condamné à un éternel oubli. Ferloni mourut à Milan, en 1813, sans avoir joui du fruit d'une conduite si méprisable ; le peu de secours pécuniaires qu'il recevait du gouvernement, suffisait à peine pour le faire subsister.

FERMAT (Pierre de), conseiller au parlement de Toulouse, naquit en 1595, et mourut en 1665. Il cultiva la jurisprudence, la poésie, les mathématiques. Descartes, Pascal, Roberval, Huyghens et Carcavi furent liés avec lui. On a de Fermat des *Observations sur Diophante*, et plusieurs Lettres dans le recueil de celles de Descartes. Ses ouvrages furent publiés sous le titre d'*Opera mathematica*, Toulouse, 1679, in-fol., 24 à 36 fr. La géométrie lui a presque autant d'obligations qu'à Descartes, quoiqu'il soit beaucoup moins célèbre. Sa sagesse a nui à sa réputation ; il apprécia si bien la frivolité d'un grand nom, qu'il évita de s'en faire un. Il fut non-seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurseur de la moderne. C'était d'ailleurs un magistrat aussi intègre qu'éclairé.

FERMIN (Philippe), médecin et voyageur, né au commencement du 18e siècle à Maestricht, où il devint membre de la magistrature municipale de cette ville, passa en 1754 à Surinam où il résida près de 10 ans, recueillit un grand nombre d'observations sur les objets les plus curieux de cette colonie. A son retour. il publia : *Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinam*, Amsterdam, 1765, in-8, ouvrage qui fut vivement critiqué et qu'il fit réimprimer, sous ce titre : *Description générale, historique, géographique et physique de la Colonie de Surinam*, Amsterd., 2 vol. in-8, avec fig., et une carte, 6 à 8 fr. Les additions considérables qu'il a faites à cette édition ont rendu ce livre l'un des meilleurs que nous ayons sur les colonies : *Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinam, et des causes de sa décadence*, Maestricht, 1778, in-8. Ce Tableau a été traduit en allemand, avec quelques augmentations, et peut servir de suite ou de supplément à sa description qu'il rectifie en plusieurs endroits; *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam, avec une dissertation sur le fameux crapaud de Surinam nommé* Pipa, Maestricht, 1764, in-8, et Amsterdam, 1765, in-8.

FERNAND, ou FRENAND (Charles), natif de Bruges, dans le 15e siècle, poëte, musicien, philosophe et orateur, quoique aveugle dès l'enfance, professa les belles-lettres à Paris. Le pape Innocent VIII, informé de la sainteté de sa vie et de son savoir, lui permit de prendre l'ordre de diacre, en vertu duquel il exerça le ministère de la prédication avec beaucoup de zèle et d'éloquence. Il mourut en 1517, bénédictin dans le monastère de Chézal-Benoît, à trois lieues d'Issoudun. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres : *De tranquillitate animi*, Paris, 1512, qualité bien nécessaire à un aveugle, et qui ne l'est guère moins à ceux qui voient clair; *Monasticorum confabulationum libri quatuor*, Paris, 1515. On lui attribue assez généralement *Speculum monasticæ disciplinæ*, Paris, 1515, in-fol.

FERNANDÈS (Juan), pilote espagnol du 16e siècle, navigua d'abord le long de la côte de l'Amérique méridionale, arriva près du Chili, et découvrit en 1572 les îles qui portent son nom; deux ans après, dans une autre traversée, il trouva les îles de St.-Félix et de St.-Ambroise, situées au nord des précédentes. Parti du Chili en 1576, il rencontra une côte qui avait toute l'apparence du continent. Comme son navire était très-petit et assez mal équipé, il ne poussa point ses recherches, et parut dans l'intention de revenir avec une expédition plus considérable; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet. On croit que c'est la Nouvelle Zélande. Quelques détails sur l'expédition de Fernandès se trouvent dans un ouvrage espagnol de Louis Arias, intitulé : *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, 1609, publié aussi en anglais par Dalrymple, (Edimb., 1773), qui en inséra un extrait dans sa *Collection historique;* l'ouvrage intitulé: *Voyage dans la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais*, traduit par Tréville, n'en est que l'abrégé.

FERNANDEZ (Antoine), jésuite portugais, naquit à Lisbonne en 1566. Envoyé à Goa en 1602,

il pénétra deux ans après en Abyssinie, déguisé en arménien. Il résida trente ans dans ce pays, et sut acquérir l'estime et la protection de Socinios ou Melec-Segued, qui était monté sur le trône en 1607, et avait embrassé la religion catholique. Ce prince chargea Fernandez d'une mission auprès du roi d'Espagne Philippe IV et du pape Paul III Le courageux jésuite demanda pour l'accompagner Fécur-Egzy, homme considéré en Ethiopie, et rempli de zèle pour la religion catholique. Pour éviter de traverser les provinces révoltées, où ils auraient été arrêtés et leurs dépêches saisies, ils furent obligés de prendre la route de Naréa, qui est la plus longue, et d'arriver par cette voie à Melinde sur l'Océan des Indes. Fernandez et sa compagnie partirent de Goïam au mois de mars 1613. Arrivés dans l'Alaba, ils furent arrêtés et mis en prison par ordre du souverain de ce pays, prince mahométan. Il les aurait fait mourir sans les lettres et les présents du monarque des Abyssins. Enfin il voulut bien les mettre en liberté, mais à condition qu'ils rebrousseraient chemin. Ils furent donc obligés de revenir à Goïam, après dix-huit mois d'un voyage pénible, et dans lequel ils avaient plusieurs fois risqué de perdre la vie. Après la mort du P. Paez, chef de la mission, il en remplit quelque temps les fonctions; mais Fadillas, qui succéda à Socinios, mort en 1632, ayant expulsé de ses états tous les prêtres catholiques, le P. Fernandez revint à Goa, où il mourut en 1642. On connait de ce Père, en éthiopien, un *Traité des erreurs des Ethiopiens*, Goa, 1642, in-4, imprimé avec des caractères éthiopiens, envoyés par Urbain VIII; une *Traduction* du Rituel romain, 1626; en dialectique amharique, une *Instruction pour les confesseurs*, avec d'autres ouvrages ascétiques; *Voyage à Gingiro, fait avec Fécur-Egzy, ambassadeur envoyé par l'empereur d'Ethiopie* en 1613, *contenant la route pénible et dangereuse du voyageur, sa captivité, sa délivrance ainsi que la description des royaumes de Naréa, de Gingiro et de Cambate, avec des particularités curieuses.* Ce voyage a été inséré dans le tome 2 d'un recueil publié en hollandais par Vander-Aa, 1707, 2 vol. in-12, avec une carte bien gravée, mais peu exacte. Cette relation y est renfermée en 22 pages; elle est curieuse, mais laisse bien des choses à désirer. Moréri attribue à Fernandez un autre ouvrage en éthiopien, intitulé *Trésor de la foi*, dans lequel il réfute un écrit dans la même langue, d'un éthiopien schismatique, appelé Ras-Athanate.

FERNANDEZ NAVARRETE (Jean), surnommé *el mudo* (le muet), célèbre peintre espagnol, né à Logrono en 1526, perdit l'usage de la parole à la suite d'une maladie aiguë, dès l'âge de 2 ans. Cette infirmité ne l'empêcha pas de manifester un goût décidé pour la peinture. Il fut plusieurs années à l'école du célèbre Titien et devint peintre de Philippe II, qui lui fit faire plusieurs grands tableaux pour le monastère de l'église de l'Escurial. Ses plus beaux ouvrages sont : *une Assomption, le Martyre de St.-Jacques, un St.-Jérôme dans le désert, une Nativité de J.-C., la Réception des trois Anges*, par Abraham. Ce dernier est son chef-d'œuvre. Fernandez mourut à Ségovie en 1579. Il était très-instruit dans l'histoire, la mythologie, et se distingua dans son art par la composition, la correction du dessin, l'expression des figures, et surtout par le coloris, ce qui le fit appeler le *Titien espagnol*. On trouve ses tableaux au palais de l'Escurial. Il y a eu plusieurs autres peintres et sculpteurs du même nom.

FERNANVILLE (Pierre-Simon CHAPEROU DE ST.-ANDRÉ de), prêtre du diocèse de Meaux, mort en 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des anti-constitutionnaires. On a de lui : *La préface de la seconde colonne des Exaples; Explication de l'Apocalypse; Lettres à Mme Mol*, in-4.

FERNEL (Jean) naquit en 1497 à Clermont en Beauvoisis. Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie et aux mathématiques, il s'appliqua à la médecine qu'il exerça avec beaucoup de sccès. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint le premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde Catherine de Médicis. Cette princesse lui fit des présents considérables. Cet habile homme mourut en 1558. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avait mieux écrit avant lui sur la nature et la cause des maladies. Sa *Pathologie* en fait foi; Fernel la vit lire de son vivant dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non moins estimés; les principaux sont : *Medicina universa*, Utrecht, 1656, in-4; *Medici antiqui Græci qui de febribus scripserunt*, Venise, 1594, in-fol.; Les *Médecins latins* sur la même matière ont été imprimés en 1547, in-fol.; *Consilia medicinalia*, Francfort, 1585, in-8, etc.; *Monacospherium sive astrolabii genus, generalis horarii structura*, Paris, 1526, in-fol.; *De proportionibus libri duo*, 1528, in-fol.; *Cosmotheoria libros duos complexa*, 1528, in fol.; *De naturali parte medicinæ libri septem*, 1542, in-fol.; *De abditis rerum causis libri duo*, 1448-52, in-fol.; réimprimé plus de 30 fois; *Medicina*, Paris, 1554, etc.; *Therapeutices universalis libri septem*, Lyon, 1571, traduit en français par Teil, Paris, 1648, in-8. Cet illustre restaurateur de la médecine n'était point pour le fréquent usage de la saignée; et on le loue avec raison de s'être écarté de la méthode d'Hexelius trop prodigue du sang. On trouve dans ses ouvrages, outre une savante théorie, des faits curieux, tel que celui d'un énergumène, qui parlait grec et latin sans avoir jamais appris ces deux langues : « ce qui prouve, dit un auteur, que » Fernel n'avait pas cet entêtement philosophique, » déterminé plutôt à nier des choses constatées, » qu'à convenir de l'impossibilité de les expliquer » sans recourir à des sévérités religieuses. » Au mérite d'excellent médecin, Fernel réunissait celui de bon écrivain. Il parlait et il écrivait la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savants ultramontains qui nous reprochaient le latin barbare de nos écoles. « Ce grand médecin, » dit un auteur moderne, considérait cette langue » comme la seule assortie à sa profession, et eut re- » gardé comme un blasphème en matière de science

» comme en matière de morale, le projet de traiter » la médecine en langue vulgaire. Une telle innovation, fruit de l'ignorance et de la corruption de ce » siècle, ne s'était point offerte à l'esprit des grands » hommes qui nous ont devancés dans la carrière » des connaissances humaines. Indépendamment » des vues de décence et de moralité, qu'une langue » antique et chaste peut seule réaliser, la nature » même de la médecine, ses opérations et son but » s'opposent à cette inversion. Les langues modernes » changent continuellement; le résultat des mots et » des constructions n'est point irrévocablement fixé. » Il en naîtrait des équivoques terribles, des termes » inconnus et mal interprétés, qui, dans une science » de cette nature, seraient d'une conséquence affreuse. Un médecin, quelque habile qu'il fût, ne » pourrait soigner que les paysans ou les bourgeois » de son canton. Il serait nul pour les malades dont » il ne comprendrait pas la langue; au lieu que la » langue universelle le met à même de les servir » tous, au moins ceux qui la savent également, ou » qui trouvent un interprète de la leur; ce qui ne » manque nulle part, où il y a un ecclésiastique ou » un homme tant soit peu lettré. » L'étude était la principale, ou, pour mieux dire, la seule passion de Fernel. Quand il avait des convives chez lui, il ne faisait pas difficulté de les quitter à la fin du repas, pour se retirer dans son cabinet : excellente leçon pour ceux qui sacrifient à une politesse parasite et mal entendue un temps précieux; et plus encore pour ceux qui, par cette frivole considération, dérogent aux devoirs de leur état et aux fonctions les plus respectables.

FERNIG (les D[lles] Félicité et Théophile de), connues par le courage dont elles ont fait preuve pendant la révolution, étaient âgées l'une de 16 ans, l'autre de 13, lorsqu'en 1792 elles prirent les armes et allèrent se placer dans les rangs de la garde nationale de Mortagne, qui tous les jours se mesurait avec les Autrichiens. Le général Beurnonville, instruit de leurs exploits, en informa la convention qui leur envoya deux chevaux richement caparaçonnés. Lorsque les troupes françaises se portèrent sur la Champagne qu'avait déjà envahie le duc de Brunswick, les Autrichiens se jetèrent sur le village de Mortagne et pillèrent la propriété de Fernig. Dumouriez fit nommer les deux sœurs Fernig officiers d'état major; elles se rendirent à l'armée, combattirent avec vigueur à Valmy, à Jemmapes, à Auderlecht, à Nerwinde, dans toutes les journées des campagnes de 1792 et 1793. L'histoire de ces deux campagnes rapporte plusieurs actions glorieuses dont les D[lles] Fernig furent les auteurs. Entraînées dans la fuite de Dumouriez, elles reprirent en pays étranger le costume et les habitudes de leur sexe. Cependant poursuivies en Hollande, en Westphalie, en Danemark, elles furent emprisonnées dans le premier de ces pays : rendues à la liberté, elles viennent à Paris solliciter la radiation de leur nom sur la liste des émigrés : on ne veut ni de leur vie, ni de leur présence en France : elles sont obligées de quitter le sol natal, et ne peuvent y rentrer qu'en 1802. M[lle] Théophile est morte en 1810 à Bruxelles où sa sœur s'est mariée. Les D[lles] de Fernig avaient deux autres sœurs, Louise et Aimée qui étaient trop jeunes pour suivre leur exemple, et un frère qui parvint au grade de général de brigade.

FERRACINO (Barthélemi), né en 1692 à Solagna, près de Bassano, montra, dès sa plus tendre jeunesse, ce que peut la nature toute seule. Réduit au métier de scieur de bois, il inventa, au sortir de l'enfance une scie qui, par le moyen du vent, faisait très-promptement un travail exact et considérable. Il imagina ensuite de faire des tonneaux à vin sans cerceaux; et il en fit qui étaient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphère de ses inventions. Il travailla sur le fer, et il fit des horloges de cette matière, qui, quoique très-simples, produisaient beaucoup d'effets différents. Il inventa même une machine hydraulique aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisait de grandes roues dentelées. Ce qui étonna surtout les mécaniciens, c'est la machine hydraulique faite pour le procurateur Belegno. Cette machine élève l'eau à 35 pieds, mesure du pays : c'est la vis d'Archimède. Enfin, c'est à ce célèbre ingénieur que la ville de Bassan doit le fameux pont de la Brenta, aussi admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. Cet habile homme mourut à Solagna en 1777. François Memmo a publié la *Vie* et les inventions de ce mécanicien, à Venise, 1754, in-4.

FERRAND (*Fulgentius Ferrandus*), diacre de l'église de Carthage au 6[e] siècle, disciple de saint Fulgence, fut un des premiers qui se déclarèrent contre la condamnation des *Trois Chapitres*, et particulièrement contre celle de la *lettre d'Ibas*. On a de lui une *Collection abrégée des Canons*, une *Exhortation au comte Reginus* sur les devoirs d'un capitaine chrétien, et quelques autres morceaux que le jésuite Chifflet fit imprimer à Dijon en 1649, in-4.

FERRAND (Jacques), natif d'Agen, docteur en médecine vers le commencement du dernier siècle, a laissé un *Traité sur la maladie d'Amour*, Paris, 1623, in-8, 6 à 10 fr.

FERRAND (Louis), né à Toulon en 1645, était avocat au parlement de Paris, où il mourut en 1699; mais il est moins connu sous cette qualité, que sous celle d'érudit. Il avait une connaissance assez étendue des langues et de l'antiquité; mais cette connaissance était un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix, il écrit en savant qui n'est que savant, et qui raisonne de même. On a de lui un gros *Commentaire latin sur les Psaumes*, 1683, in-4; *Réflexions sur la Religion chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie et d'histoire, et une explication des prophéties de Jacob et de Daniel sur le Messie. Le *Psautier latin-français*, 1686, in-12. Quelques écrits de controverse, parmi lesquels on distingua dans le temps son *Traité de l'Eglise contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes*, Paris, 1685, in-12. Le clergé de France fut si content de cet ouvrage, qu'il augmenta de deux cents livres la pen-

sion de 800, qu'il lui avait accordée en 1680. *Traité de la connaissance de Dieu*, publiée avec des notes par un moine bénédictin de Saint-Bertin en Artois; Paris, 1706, in-12. Une Lettre et un Discours pour prouver le monachisme de saint Augustin : opinion qui n'est pas adoptée par les bons critiques.

FERRAND (Antoine), conseiller à la cour des aides de Paris sa patrie, mort en 1719, à 41 ans, faisait de petites chansons galantes. Il joûta avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal. L'un et l'autre eussent dû mépriser un genre où il y avait peu de gloire à acquérir, et où le succès est presque toujours la mesure de la honte. La plupart des chansons de Ferrand, recueillies in-8, ont été mises sur les airs de clavecin de la composition de Couperin.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre français, fils d'un médecin de Louis XIII, naquit à Joigny en Bourgogne, l'an 1653. Il fut valet de chambre de Louis XIV, et membre de l'académie de peinture. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et mourut à Paris en 1732. Il excellait dans la peinture en émail. On a de lui un Traité curieux sur cette matière, imprimé à Paris en 1723, in-12. On y trouve aussi un petit *Traité de miniature*.

FERRAND (N...), médecin et voyageur français, né vers 1670, devint médecin du kan des Tartares de Crimée, et accompagna le fils de ce prince dans une expédition en Circassie. Le mauvais état des chrétiens de ce pays le toucha vivement, et dans un voyage qu'il fit en 1706 à Constantinople, il engagea les jésuites, qui étaient dans cette capitale, à établir une mission dans la Crimée. Le père Dubon consentit à le suivre, et fonda une mission qui eut les plus grands succès. Ferrand resta toujours à la cour des kans, où il jouit d'un grand crédit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1720. Il a laissé : *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses; Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogaïs, fait en l'an* 1702. Ces deux morceaux ont été insérés dans le tome 10 du Recueil des voyages au nord, et dans le tome 3 des Lettres édifiantes, nouvelle édition. Ferrand se montre dans ces deux ouvrages judicieux et bon observateur.

FERRAND (Antoine-Franç.-Claude, comte), pair de France, membre de l'académie française, etc., né à Paris le 4 juillet 1751, d'une famille qui s'était distinguée dans la carrière des armes et dans celle du barreau, entra au parlement, à 18 ans, au moyen d'une dispense d'âge, et y fut reçu conseiller le 29 juillet 1769. Ayant partagé la résistance de cette assemblée aux mesures du chancelier Maupeou, il partagea aussi son exil, et c'est à cette époque qu'il débuta dans la carrière littéraire par quelques ouvrages de poésie et des compositions dramatiques. Louis XVI ayant présenté au parlement, à la fin de 1787, un édit qui ordonnait la création d'emprunts graduels et successifs pendant cinq années, Ferrand fut du nombre des membres du parlement qui tentèrent de détourner le roi de cette résolution. Ferrand combattit également le projet de convocation des états généraux; il fut nommé néanmoins membre de la commission chargée de préparer les remontrances où ils devaient être demandés, et au nom de laquelle il dut porter la parole au monarque. Toutefois il publia un écrit dans lequel, s'exprimant d'après sa conviction personnelle, il proposait de réformer l'organisation du gouvernement, mais en soumettant cette organisation à la disposition de l'autorité suprême. Emigré en 1789, il s'attacha au prince de Condé qui l'admit dans son conseil, et il fut nommé, à l'époque de la mort de Louis XVI, membre du conseil de régence. En 1795, il rencontra à Ratisbonne madame de Bombelles qui lui donna des notes sur madame Elisabeth de France dont il écrivit l'éloge. Rentré en France en 1800, il s'occupa exclusivement de belles-lettres, et ne tarda pas à publier l'*Esprit de l'histoire*, ou *Lettres politiques et morales*, etc., qui fut reçu avec faveur, surtout par l'université qui le donna en prix dans ses établissements. La censure trouva cependant une allusion séditieuse dans le discours adressé par Viomandus à Childéric, légitime roi des Français, qu'il rétablit sur le trône. L'empereur de Russie envoya à l'auteur une lettre flatteuse avec une bague d'une valeur considérable. Ferrand, ayant été chargé par le libraire Desenne d'achever l'*Histoire de l'anarchie de Pologne* de Rulhière, dont ce libraire possédait le manuscrit, s'en occupa longtemps, et ne put ensuite faire paraître son travail, à cause des obstacles que la police mit à cette publication. Le manuscrit fut enlevé au libraire et remis à M. Daunou, qui en devint l'éditeur. En 1812, le bruit se répandit, mais sans aucun fondement, que Ferrand avait trempé dans la conspiration Mallet. On ne pouvait considérer comme conspirateur un homme qui, en 1800, s'exprimait ainsi au ministre Benézé qui lui témoignait quelque inquiétude sur sa présence en France : « Je vais me mettre bien à découvert devant vous; toutes les fois que l'on vous » dira que je suis entré dans une conspiration, affirmez que cela est faux, et vous aurez raison. » Mais quand vous saurez qu'un prince français a » mis le pied en France, soyez sûr que je ferai l'impossible pour l'aller joindre. » Lors de la chute de l'empire, il continua de marcher dans la ligne qu'il s'était tracée depuis longtemps. « Le 31 mars 1814, » après l'entrée de l'empereur Alexandre dans » Paris, » disait le marquis de Clermont-Tonnerre, dans l'éloge de Ferrand qu'il prononça à la chambre des pairs, le 15 juin 1825, « et lorsque déjà l'opinion royaliste avait fait explosion au dehors, un » grand nombre de personnes se réunirent chez » M. Lepelletier de Morfontaine, dans l'intention » de seconder la restauration de l'ancienne dynastie. » Ferrand y parla des Bourbons, et, d'après la » connaissance qu'il avait du plan de la restauration, il proposa d'avoir recours au sénat pour les » rappeler. Les cris multipliés de *point de sénat* » l'interrompirent, et le vœu presque unanime de » la réunion fut de s'adresser directement à l'empereur Alexandre. » Ferrand alla trouver avec MM. de Châteaubriand et Sosthène de Larochefoucauld le comte de Nesselrode qui les reçut pour son

souverain, et ce fut lui qui lui adressa la parole. Le 13 mai 1814, il reçut la direction générale des postes avec le titre de ministre d'état; il fit partie de la commission chargée de rédiger le projet de charte octroyée par Louis XVIII, et prit une part plus ou moins active à diverses autres mesures, notamment au projet de loi sur la demande en restitution des biens non vendus des émigrés. Ferrand fut appelé, après la mort de Malouet, à remplir, par intérim, les fonctions de ministre de la marine, et rédigea à cette époque un projet de loi sur l'abolition de la traite des noirs. Le 20 mars 1815, il était encore directeur général des postes, lorsqu'il dut céder la place au comte de Lavalette. Ce dernier, après plusieurs refus, lui accorda un sauf-conduit qui devint plus tard une pièce à charge contre lui, et Ferrand se rendit dans la Vendée, puis à Orléans. Après la seconde restauration, il reprit son emploi, et fut nommé pair de France, membre du conseil privé, grand-officier et secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et membre de l'académie française (1816). Il assista depuis régulièrement à la chambre des pairs, où il a toujours voté pour les projets du gouvernement. Ferrand est mort à Paris, le 17 janvier 1825, âgé de 72 ans; Casimir Delavigne lui a succédé à l'académie française. On a de Ferrand les ouvrages suivants : *Accord des principes et des lois sur les évocations, commissions et cassations*, Paris, 1786, un vol. in-12, et 1789, avec des notes et additions. A l'époque où Ferrand publia cet ouvrage, son libraire mit aussi en vente un poëme érotique, sans nom d'auteur, par un vieux président. En arrivant au parlement, celui-ci aperçut Ferrand : « Monsieur, lui dit-il, je » viens de lire votre ouvrage chez notre libraire. Il » m'a fait rougir. Le public et mes confrères pen- » seront qu'il est l'œuvre d'un magistrat à cheveux » blancs, que celui que je viens de publier est celui » d'un jeune conseiller, et que le libraire les a » trompés. Mais je m'empresse de proclamer la vé- » rité, et de prier ces messieurs de m'aider à faire » connaître le véritable auteur de l'excellent ou- » vrage que vient de nous donner le jeune magistrat » qui est déjà une des lumières du parlement, et » l'un des plus fermes appuis du trône. » *Essai d'un bon citoyen*, Paris, 1789, in-8; *Nullité et despotisme de l'assemblée prétendue nationale*, Paris, 1789; *les conspirateurs démasqués par l'auteur de* Nullité et despotisme, Turin, 1790, in-8; *Etat actuel de la France*, Paris, 1790, in-8; *les Français à l'assemblée nationale*, ou *Réponse aux pamphlets de l'assemblée nationale aux Français*, Paris, 1790; *Adresse d'un citoyen actif aux questions présentées aux états généraux*, ou *Manège vulgairement appelé* Assemblée nationale, février 1790; *Douze lettres d'un commerçant à un cultivateur sur les affaires du temps*, Paris, 1790; *le dernier coup de la ligue*, octobre, 1790; *Réponse au* Postscriptum *de M. Lally-Tollendal à M. Burke*, 1791, ou 1793; *Le rétablissement de la monarchie française*, Nice, septembre, 1793, in-8; deuxième édition, Liége, 1794, in-8; *Lettres d'un ministre d'une cour étrangère sur l'état actuel de la France*, 1793; *Considérations sur la révolution sociale*, Londres et Neuchâtel, 1794, in-8; *l'Esprit de l'histoire*, ou *Lettres politiques et morales d'un père à son fils sur la manière d'étudier l'histoire en général et particulièrement celle de France*, 1802, 4 volumes in-4; 6e édition précédée d'une *Notice biographique* par M. Héricart de Thury, neveu de l'auteur, Paris, 1826, 4 vol. in-8, et 5 vol. in-12 (voyez ci-dessus); *Eloge historique de madame Elisabeth de France*, suivi de plusieurs lettres de cette princesse, Paris, 1814, in-8, nouvelle édition; *OEuvres dramatiques de M. A. F.*, Paris, 1817, un volume in-8, contenant le *Siége de Rhodes*, tragédie en cinq actes, de 1784; — *Zoaré*, tragédie en 5 actes, de 1779, reçue en 1786 au Théâtre français; — *Philoctète*, tragédie en trois actes, de 1780, déjà imprimée à Paris, 1786, in-8; — *Alfred*, tragédie en cinq actes, de 1785; *Théorie des révolutions, rapprochée des principaux événements qui en ont été l'origine, le développement ou la suite*, avec une table générale et analytique, Paris, 1817, 4 vol. in-8; *Histoire des trois démembrements de la Pologne, pour faire suite à l'*Histoire de l'anarchie de Pologne, par Rulhière, Paris, 1820, 3 vol. in-8; *Vues d'un pair de France sur la session de* 1821, Paris, 1821, in-8; *Réflexions sur le renouvellement intégral de la chambre des députés*, Paris, 1823, in-8. Enfin des *Opinions* et des *Rapports* imprimés par ordre de la chambre des pairs, devant laquelle l'orateur les avait prononcés.

FERRARI (Barthélemi), gentilhomme milanais, né en 1497, institua en 1533, de concert avec Antoine-Marie-Zacharie et Jacques-Antoine Morigia, l'ordre des Barnabites, si utiles depuis à l'Italie et à l'Allemagne. Il mourut supérieur de cette congrégation en 1544, avec une grande réputation de vertu.

FERRARI (André), peintre génois, mort en 1669, à l'âge de 70 ans. Il était également habile pour le paysage, les fruits, les fleurs, les animaux, et pour les sujets historiques. Il y a eu plusieurs autres peintres de ce nom.

FERRARI (François-Bernardin), prêtre de la congrégation des Oblats, docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577, et mourut en 1669. Il parcourut, par ordre du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de cette ville, l'Espagne et l'Italie, pour recueillir des livres et des manuscrits. Il fit une riche moisson, et dès lors la Bibliothèque Ambroisienne eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages, pleins d'érudition et de recherches curieuses. Il écrit nettement et méthodiquement. Les principaux sont : *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1620, in-4. Grævius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Eglise à l'égard des prédications, Utrecht, 1692, in-4. Quelques bibliographes ont dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, et qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité, *De concionante Episcopo*, qu'il mit au jour dans le même temps, était

éclipsé par celui de Ferrari ; mais cette anecdote, déjà réfutée par le caractère du sage et vertueux prélat, l'est encore par les faits et les dates. Le livre de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, et 12 ans après la publication de celui de Ferrari. Cet ouvrage était un des plus rares ambroisiens, avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620 est la plus recherchée : *Des applaudissements et des acclamations des Anciens ;* ouvrage divisé en sept livres, et imprimé à Milan en 1627, in-4, 4 à 6 fr., gr. pap., 15 fr.; un *Traité des funérailles des chrétiens.*

FERRARI (Jean-Baptiste), jésuite de Sienne, né en 1584, mort en 1655, donna au public, en 1622, un *Dictionnaire syriaque*, in-4, sous le titre de *Nomenclator Syrianus*, très-utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots syriaques de la Bible : travail dans lequel il fut aidé par de savants Maronites. On a encore de lui : *De malorum aureorum cultura*, Rome, 1646, in-fol.; et *De florum cultura*, ibid., 1633, in-4 ; et en italien, ibid., 1638, in-4.

FERRARI (Octave) naquit à Milan en 1607. Il fut professeur d'éloquence au collége Ambrosien, et historiographe de la ville de Milan. Louis XIV, la reine Christine, la ville de Milan, lui firent des présents et des pensions. Il les méritait par son savoir; il possédait l'antiquité. On a de lui plusieurs ouvrages savants et curieux : *Sur les Vêtements des Anciens*, *et les Lampes sépulcrales*, en latin, Padoue, 1685, in-4; *De Mimis et Pantomimis*, 1714, in-8 ; *Origines linguæ italicæ*, 1676, in-fol.; livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne ; *Opuscula*, Hermstadt, 1710, in-8. Ce savant mourut en 1682. C'était un homme d'une humeur douce, sincère, affable, ami de la paix : aussi l'appelait-on le *Pacificateur* et le *Conciliateur*. Son style est élégant et châtié, mais sans affectation ; il sait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poëtes.

FERRARI (Philippe), religieux servite, mort en 1626, est connu par une *Typographie du Bréviaire romain*, et par un *Dictionnaire géographique*, que l'abbé Baudrand fit réimprimer en 1682, augmenté de moitié. Il ne corrigea point les inexactitudes de Ferrari, et il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorants, qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres.

FERRARI (Gui), élégant et éloquent écrivain, né à Novare en 1717, et mort en 1791, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins, dignes du siècle d'Auguste. Il se fit d'abord connaître par son abrégé d'histoire : *De Vita quinque imperatorum*, ou *Mémoire de la vie de cinq généraux autrichiens qui se sont distingués dans la dernière guerre avec la Prusse*, Vienne, 1775, in-8. Ceux que la frivolité du siècle n'a pas conduits jusqu'au mépris des langues anciennes, ne peuvent que lire avec plaisir cet ouvrage. On y trouve, outre le mérite historique, un genre de narration qui unit la précision avec la majesté et la richesse du langage romain. Les cinq généraux, dont l'auteur rapporte les exploits, sont Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni et Laudon. On a donné le *Recueil* de ses OEuvres à Lugano, 1777. Il y traite en détail les actions des cinq généraux, qu'il n'avait qu'effleurées dans l'ouvrage précédent. Son style en général ressemble beaucoup à Cornélius Nepos; mais lorsqu'il entre dans quelques détails sur les opérations militaires et les révolutions de la guerre, il est moins alors celui de Cornélius Nepos, que celui de Jules-César; et c'est effectivement là le modèle des historiens de la guerre. L'abrégé de la Vie des héros guerriers est suivie de celle de trois hommes célèbres dans la littérature d'Italie : Jules-César Brusato, Thomas Ceva, et Antoine Lecchi. Viennent ensuite sept Oraisons latines, entre lesquelles on distingue celle *de optimo patre-familias;* il y a des observations qui renferment plus de sagesse et d'utilité sur l'éducation des enfants, qu'on n'en voit dans dix traités sur cette matière, laquelle a été tant agitée dans ces dernières années, et dont on ne cesse encore d'occuper le public. Le style de Ferrari s'élève avec les choses, et prend un nouvel essor quand il est employé à célébrer de grands événements. Alors sa prose devient nombreuse, ses périodes s'enchaînent, sa marche est plus grave et plus imposante. C'est ce qu'on remarque dans le début de l'oraison, où il célèbre la fameuse victoire de Kolin. Il y a encore dans ce Recueil, des plaidoyers sur différents sujets plus ou moins intéressants; et c'est dans ceux qui le sont moins, et qui semblent ne pas se prêter à la richesse et aux ornements de l'éloquence, que l'art et les ressources de l'auteur paraissent plus à découvert. L'on ne peut cependant disconvenir que quelques-unes de ces pièces ont peu de développement, peu de force, et quelquefois un peu de sécheresse. Il y a aussi des faits qui ne sont pas rapportés avec assez d'exactitude, et des narrations où l'on croit entrevoir des anachronismes. (*Voy.* le *Journ. hist. et littér.*, 1er février 1778, p. 168.)

FERRARI (Jean-Baptiste, l'abbé) naquit à Tresto, près d'Este, en 1732, et mourut à Padoue en 1806, après avoir été préfet des études du séminaire de cette ville. Il montra de bonne heure du goût pour les choses saintes. Il est auteur de différents ouvrages écrits en latin et qui traitent pour la plupart des matières religieuses. On lui doit aussi quelques *Opuscules poétiques* qui ont du mérite, mais qui sont restés manuscrits : ce sont des *Dialogues*, des *Odes*, des *Elégies* et des *Epigrammes*. Ses meilleures productions sont : *Laudatio in funere Clementis XIII*, Padoue, 1769, in-4; *Vita Egidii Forcellini*, ibid., 1792, in-4; *Vitæ illustrium virorum seminarii Patavinensis*, ibid., 1799, in-8; *Vita Jacobi Facciolati*, ibid., 1799, in-8; *Vita Pii VII, cum appendice*, ib., 1802, in-4.

FERRARIS (Joseph, comte de), né à Lunéville en 1726, d'une famille noble du Piémont établie en Lorraine depuis plus d'un siècle, entra en qualité de page à Vienne, en 1735, chez l'impératrice Amélie, veuve de l'empereur Joseph Ier. Lors de la guerre

qui eut lieu après la mort de l'empereur Charles VI, le comte de Ferraris, qui sortait à peine de l'enfance, sollicita l'honneur de débuter dans la carrière militaire, et il obtint un drapeau dans le régiment de Grune (1741). Blessé à la bataille de Czailau (17 mai 1744), après avoir fait des prodiges de valeur, il eut une lieutenance, et, avant la fin de la campagne, une compagnie d'infanterie. La paix dont jouit l'Autriche pendant quelques années, retarda son avancement; mais la guerre de 7 ans lui fournit de nouveau l'occasion de signaler son courage. Le 14 octobre 1758, à la bataille de Hochkirchen, il s'empara d'une batterie de 36 pièces de canon, à la tête du régiment de Charles-Lorraine dont il était colonel; ce qui lui valut la décoration de l'ordre de Marie-Thérèse. Il fut élevé au grade de général major en 1761, et à celui de lieutenant général en 1773. En 1777, il fut nommé directeur général de l'artillerie des Pays-Bas. Il s'occupa à cette époque de la carte des provinces belgiques. Lorsque la guerre eut éclaté avec la Prusse en 1778, Marie-Thérèse lui donna un témoignage bien flatteur de sa confiance, en plaçant sous sa direction le jeune archiduc Maximilien, depuis électeur de Cologne. Son crédit se soutint également sous le règne de l'empereur Joseph II. Quoiqu'âgé de 67 ans, il prit une part active à la campagne de 1793 contre les Français, et il se distingua particulièrement au combat de Famars et au siége de Valenciennes. Il obtint alors le cordon de commandeur, et, peu de temps après, la grand'croix de Marie-Thérèse, la place de vice-président du conseil aulique de guerre, et enfin le titre de feld-maréchal. Il mourut à Vienne en 1814, universellement regretté. Il joignait à des talents peu communs, des mœurs douces, une politesse exquise, et une loyauté sans égale. On lui doit une carte des provinces belgiques en 25 feuilles, qui peut soutenir la comparaison avec la grande carte de France de Cassini.

FERRAUD (***), député du département des Hautes-Pyrénées à la convention nationale, naquit vers l'an 1764, dans la vallée d'Aure en Armagnac. Il vota dans le procès de Louis XVI, comme la majorité de l'assemblée, et se déclara, pendant la lutte du côté droit et de la Montagne, en faveur du parti de la Gironde qui voulait une république sans terreur. Il fut ensuite envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il reçut plusieurs blessures. De retour dans la convention, lors du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il fut nommé l'un des adjoints de Barras, pour diriger la force armée contre la commune de Paris. Ferraud sans doute eût été enveloppé dans la ruine des Girondins, si à l'époque des proscriptions des 31 mai, 1er et 2 juin, on ne l'eût envoyé à l'armée du Nord, où il montra quelque valeur. Le 20 mai 1795 il voulut s'opposer aux efforts de la populace qui forçait les portes de la convention; vingt armes à feu sont dirigées sur le président : Ferraud s'élance pour le couvrir de son corps et dit aux factieux : « J'ai été atteint plus » d'une fois du fer ennemi; voilà mon sein couvert » de cicatrices; je vous abandonne ma vie; mais » respectez le sanctuaire des lois. » Un coup de pistolet lui donna la mort. A peine tombé sur les marches de la tribune, et respirant encore, on lui coupa la tête à laquelle une femme vint insulter, en la frappant de ses galoches. Elle fut ensuite mise au bout d'une pique et portée jusque sur le bureau du président (*voy.* Boissy d'Anglas) par un serrurier, qui ayant été condamné à mort le lendemain et arraché au supplice par les habitants du faubourg Saint-Antoine, à l'instant de son exécution, subit son jugement quatre jours après. Le 14 prairial, la convention rendit à Ferraud les honneurs funèbres, et lui fit ériger un tombeau sur lequel devaient être gravées les dernières paroles qu'il avait prononcées. Louvet publia son oraison funèbre en 1795.

FERREIN (Antoine), né à Fresquepêche en Agénois, l'an 1693, était médecin de Montpellier. Il fut de l'académie des sciences, et professeur en médecine au collége royal. Ses *Leçons sur la Médecine*, et celles *sur la Matière médicale*, publiées depuis sa mort, chacune en 3 vol. in-12, par Arnault de Nobleville, prouvent qu'il avait bien médité sur l'art de guérir. Il l'exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1769.

FERREIRA (Antoine), célèbre poëte portugais, né à Lisbonne en 1528, mort en 1569, a publié les ouvrages suivants, qui sont des poésies lyriques ou dramatiques, et qui l'ont placé au rang des auteurs classiques de sa patrie : *Inès de Castro*, la seconde tragédie régulière qui ait paru en Europe, et que les Portugais regardent comme un des beaux monuments de leur littérature. La Motte en a emprunté les plus belles scènes : *Poemas Lusitanos*, Lisbonne, 1771, 2 vol. in-12, 8 à 10 fr.; et des *Comédies*, imprimées avec celles de Sà de Miranda.

FERREIRA (Antoine), né à Lisbonne en 1626, publia dans cette ville un *Cours de Chirurgie*, 1670, in-fol.; il y en a une édition plus estimée en 1705. L'auteur était chirurgien de la chambre du roi de Portugal. Il mourut en 1679.

FERRÉOL (S.), premier évêque de Besançon, accompagna saint Irénée dans les Gaules, et fut envoyé par lui dans la Séquanie avec saint Ferjeux son frère : les deux apôtres furent arrêtés par les ordres de Claude, préfet romain. Malgré les tourments qui leur furent infligés, ils restèrent inébranlables dans la foi, et eurent la tête tranchée l'an 211. Leurs tombeaux existent encore dans un souterrain près de Besançon, dans le village de Saint-Ferjeux.

FERRÉRAS (Jean de) naquit en 1652 à Labaneza en Espagne. Après avoir fait ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, il obtint au concours la cure de Saint-Jacques de Talavera, dans le diocèse de Tolède. Il fut transféré ensuite à celle de Saint-Pierre de Madrid par son confesseur. Le nonce du pape le fit théologien et examinateur de son tribunal, et l'inquisition le nomma son qualificateur et son proviseur. Le roi d'Espagne voulut qu'il assistât aux juntes d'état et à son conseil privé. Ferréras refusa, quelque temps après, deux évêchés considérables, malgré les instances que lui fit la cour pour les lui faire accepter. L'académie de Madrid le choisit, l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le

roi, en confirmant un choix applaudi par tous les gens de lettres, l'honora de la charge de garde de sa bibliothèque. Ferréras fut très-utile à l'académie naissante, par ses lumières. Il lui servit surtout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire espagnol*, entrepris et publié par cette illustre compagnie en 1739, en 6 vol. in-fol. Ferréras était mort en 1735. On a de ce savant espagnol plusieurs ouvrages de théologie, de philosophie, de belles-lettres et d'histoire. Le plus considérable et le plus connu est son *Histoire d'Espagne*, Madrid, 1700, 1772, 16 vol. pet. in-4, 48 à 60 fr.; ibid., 1775-81, 17 vol. pet. in-4, 70 fr.; écrite en sa langue, la meilleure, la plus complète que nous ayons sur cette nation : d'Hermilly en a donné une bonne traduction française, Paris, 1751, 10 vol. in-4, cart., 25 à 36 fr., gr. pap. 45 fr.

FERRÈRE (Philippe), célèbre avocat au parlement de Bordeaux, né à Tarbes en 1767, se plaça dès ses premiers débuts au rang des orateurs les plus distingués du barreau de sa province. Il n'adopta pas les principes de la révolution; aussi fut-il obligé de quitter sa ville natale dans laquelle il ne put rentrer qu'après la terreur (1795). Il reprit ses fonctions d'avocat, et y obtint des succès éclatants. En 1804 il refusa de faire partie du tribunat, et sous la restauration il ne sollicita aucune récompense de sa fidélité. Il est mort en 1815. Ses principaux discours ont été imprimés pour la première fois dans le *Barreau français* de Clair et Clapier, Paris, 1820 et ann. suiv., 12 vol. in-8. Ses *plaidoyers* sont remarquables par l'élévation des pensées, l'élégance et l'énergie du style, et par les mouvements oratoires dont ils sont animés.

FERRERI (Zacharie), né à Vicence en 1479, étudia le droit canonique à Padoue, et entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Benoît de la congrégation du Mont-Cassin. Passionné pour l'étude, et surtout pour la poésie, il s'était formé dans sa cellule une bibliothèque considérable; mais soit que les livres ne fussent pas conformes aux études de son état, soit que cette espèce de propriété fût contraire à la règle, le président de la congrégation fit enlever la bibliothèque. Après avoir prié inutilement qu'on lui rendît ses livres chéris, Ferreri résolut, dans son chagrin, de passer dans l'ordre des Chartreux. Ses supérieurs s'y opposèrent; cependant, sans tenir compte de ce refus, il s'y réfugia. Mais, réclamé par ses supérieurs, il fut forcé de revenir dans son monastère, d'où on l'envoya, en 1500, continuer ses études à Rome. Après y avoir été fait docteur en droit civil et canonique, il y reçut la couronne poétique. Son dessein de se faire chartreux l'occupait continuellement. Etant à Venise en 1508, il entra au noviciat de cet ordre, prit le nom de frère Zacharie-Benoît, mais de nouveaux obstacles l'empêchèrent encore de faire sa profession. Son mérite et ses talents l'ayant fait nommer abbé de Subbachio, il assista en cette qualité au concile de Pise, convoqué en 1511, contre le pape Jules II, et en fut nommé secrétaire. S'étant prononcé fortement contre le pape, il n'avança pas sous le pontificat de Jules II; mais Léon X, son successeur, le nomma, en 1519, à l'évêché de Guardia, et l'employa dans plusieurs missions importantes en Allemagne. A son retour en Italie, après la mort de Léon X, il fut nommé gouverneur de Faenza. Il mourut à Rome vers 1526. Il a laissé : *Sancti carthusiensis ordinis origo*, Mantoue, 1509. C'est une vie de saint Bruno, suivie de diverses poésies et de l'apologie de l'auteur; elle est insérée dans la Collection des œuvres de saint Bruno, Paris, 1524; *Promotiones et progressus sacro-sancti Pisani concilii, inchoati anno* 1511, *necnon acta et decreta sacro-sanctæ generalis Pisanæ synodi*, in-fol.; *Apologia sacri Pisani concilii moderni*, Pise, 1511, in-fol.; *Acta scitu dignissima Constantiensis concilii*, Milan, 1511, in-fol.; *Decreta et acta concilii Basiliensis*, 1511, in-fol., rare, 1512, in-8; *Lugdunense somnium de divi Leonis X pontificis maximi, ad summum pontificatum divina promotione, carmen*, Lyon, 1513, in-4, inséré dans le tome 4 des *Carmina illustrium poetarum italorum*, Florence, 1721. On prétend que ce poëme, composé de plus de mille vers, fut achevé en trois jours; *Vita sancti Casimiri*, Cracovie, 1520, et insérée dans les *Acta sanctorum* de Bollandus; *Oratio de eliminandis de regno Poloniæ erroneis traditionibus Lutheri*, Cracovie, 1521; *De reformatione Ecclesiæ, suasoria oratio ad beatum patrem Hadrianum VI, pontif. max.*, Venise, 1522, in-8; *Hymni novi ecclesiastici, juxta veram metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4, 6 à 8 fr.; ces hymnes sont estimées. Il y a de Ferreri plusieurs autres ouvrages qui n'ont point été publiés.

FERRET (Emile), né à Castel-Franco dans le Bolonais, en 1489, secrétaire du pape Léon X, fut appelé à Paris par François I[er], qui le fit membre du parlement, et le chargea de trois légations, l'une vers les Vénitiens, l'autre vers les Florentins, la troisième vers l'empereur, dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Avignon en 1552. Il cultiva les muses dans le tumulte de la cour. C'était un homme modeste, modéré, libéral, dont tout le plaisir était de jouer du luth et de se promener. Il fit mettre au-dessus de la chaire de jurisprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ses dépens, cette inscription : *Peritum orno, imperitum dedecoro.* On a de lui : *Opera juridica*, 1598, in-4; *Ciceronis orationes ad veterum codicum fidem castigatæ.* On trouve sa Vie dans les *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum* de Buder, Iéna, 1722, in-8.

FERRI (Paul), ministre protestant à Metz sa patrie, naquit en 1591, et mourut en 1669. Ferri était connu de son temps par ses écrits et par ses sermons; à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit Bossuet de son *Catéchisme*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres.

FERRI. (*Voy.* CIRO-FERRI.)

FERRIER (Boniface), général de l'ordre des chartreux, naquit en 1355 à Valence en Espagne. Après avoir étudié le droit et reçu le bonnet à l'université de Lérida, il exerça la magistrature dans sa ville natale, et s'étant marié, il devint père de onze enfants; mais ayant perdu son épouse et neuf

de ses enfants, il résolut de se vouer à l'état monastique. Son frère Vincent Ferrier, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, le confirma dans ce pieux dessein. Après avoir vendu ses biens et distribué aux pauvres ce qui n'était pas nécessaire à l'établissement des deux fils qui lui restaient, il entra, en 1396, chez les chartreux de la Porte-du-Ciel, prit les ordres, et se livra tout entier aux études de son nouvel état. Elu général de l'ordre en 1402, après la mort de Guillaume Raynaud, il gouverna avec sagesse. Urbain VI et Benoît XIII se disputaient alors le pontificat. Ce schisme divisa aussi les chartreux, partagés entre les deux obédiences. Ferrier était pour Benoît XIII, avec ceux qui l'avaient élu; le reste était pour Urbain VI. Etienne de Sienne avait été élu général de cette partie. Pour faire finir une scission qui ne pouvait qu'avoir des résultats funestes, les deux généraux eurent la sagesse de se démettre, afin qu'on en élût un troisième qui réunît tous les monastères sous son autorité. Ferrier, malgré sa résolution, fut forcé par Benoît XIII (Pierre de Lune), de reprendre ce gouvernement. Il lui resta encore attaché; mais lorsqu'il vit son obstination à vouloir rester sur le trône pontifical malgré les maux de l'Eglise et les décrets du concile de Constance, il abandonna son parti, et mourut quelque temps après. Sainte-Marthe fixe sa mort au 27 avril 1417; d'autres ne la placent que deux ans après. On connaît de lui un *Traité* dans lequel il examine pourquoi il y a eu peu de chartreux canonisés, et pourquoi on cite peu de miracles de cet ordre; une *Traduction* de la Bible en espagnol; un *Traité* adressé à Boniface, religieux du même ordre; *De approbatione ordinis liber unus*; des *Sermons* et des *Lettres*. Il se montra toujours fidèle observateur de la discipline régulière.

FERRIER, ou Ferier (S. Vincent), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Valence en Espagne, en 1357, fut reçu docteur de Lérida en 1384. Ses missions en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Ecosse, firent éclater son zèle. Il l'exerça surtout pendant le schisme qui déchirait l'Eglise. Il fit un grand nombre de voyages pour engager les princes et les prélats à travailler à la réunion. Il fut pendant plusieurs années confesseur de Benoît XIII. (*Voy.* Benoît antipape.) Mais rebuté par l'opiniâtreté de ce schismatique, ennemi déclaré de la paix et de l'union de l'Eglise, il disposa le roi d'Espagne et les autres souverains à soustraire tous leurs états à son obédience, et se déclara fortement pour Martin V. En 1417, il alla prêcher en Bretagne, et mourut à Vannes en 1419, après avoir porté grand nombre de pécheurs à la pénitence. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, publiés à Valence en Espagne, 1491, 4 vol. in-fol., 25 à 30 fr. On trouve dans ce recueil: *Traité de la vie spirituelle*, ou *de l'homme intérieur*; *Traité de la fin du monde*, ou *de la ruine de la vie spirituelle*, *de la dignité ecclésiastique*, *et de la foi catholique*; ouvrage qui, dans son seul titre, présente le tableau des temps actuels; *Des deux avénements de l'antechrist*; *Explication de l'oraison dominicale*. On lui a attribué des *Sermons*, pleins de faux miracles et qui ne sont pas de ce saint. Dupin et Labbe ont prouvé qu'ils n'étaient pas de lui. Ranzano, évêque de Lucera, a écrit sa *Vie*, lors de sa canonisation en 1455, publiée avec des notes de Papebroch.

FERRIER (Arnaud du), professeur en droit à Toulouse où il naquit vers 1508, ensuite président aux enquêtes à Paris, et maître des requêtes, fut choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il y soutint les intérêts de la France avec une vivacité et une aigreur qui déplurent à plusieurs prélats. Par égard à leurs plaintes, on envoya Ferrier ambassadeur à Venise. Il s'y lia avec Fra-Paolo, et lui fournit des mémoires pour son *Histoire du Concile de Trente*, pleins de l'esprit de secte dont il était imbu. Ferrier mourut garde des sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV, en 1585, laissant quelques ouvrages. Il fit profession publique du calvinisme dans ses dernières années.

FERRIER (Jean), né à Rhodez en 1619, entra chez les jésuites, y professa, et fut ensuite confesseur de Louis XIV. Il mourut en 1674, laissant un *Traité sur la Science moyenne*, et des écrits contre les disciples de Jansénius.

FERRIER (Jérémie), ministre protestant, et professeur en théologie à Nîmes, embrassa la religion catholique, et devint conseiller d'état. Il mourut l'an 1626. On lui attribue *le Catholique d'Etat*, 1625, in-8: c'est une réponse aux reproches que les partisans de l'Espagne faisaient à la France. Il est encore auteur d'un *Traité de l'Antechrist et de ses marques*, Paris, 1615, in-fol. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel Tardieu, qui fut assassiné avec elle par des voleurs, en 1664. Son gendre et sa fille était connus par l'avarice la plus sordide.

FERRIER (Louis), natif d'Arles en 1652, poëte français, fut mis à l'inquisition de cette ville, pour certaine maxime d'Epicure.

L'amour pour les mortels est le souverain bien.

Mauvaise traduction du premier vers de Lucrèce:

Æneadum genitrix, divumque hominumque voluptas.

Ce vers se trouve dans ses *Préceptes galants*, poëme qui courut manuscrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12. Ferrier ayant été absous par le saint-office, à la prière de ses amis, se retira à Paris, et devint précepteur des fils du duc de Saint-Aignan. Il mourut en 1721, en Normandie, où il avait acheté la terre de la Martinière. Outre ses *Préceptes galants*, dont le titre marque assez que ce n'est point un code de mœurs, on a de lui quelques tragédies plus que médiocres, Paris, 1679, pet. in-12, 10 fr., et une traduction de Justin, 1693, 2 vol. in-12, qui a été éclipsée par celle de l'abbé Paul.

FERRIER DU CHATELET (Pierre-Joseph de), né le 24 mai 1739 au château de Bavilliers, près Belfort. Son père, d'une ancienne famille de Provence, était venu se fixer en Alsace après avoir été pourvu d'une charge de conseiller, au conseil souverain de Colmar. Le jeune de Ferrier était destiné à la même carrière que son père; mais il fut entraîné par son goût vers la profession des armes. Dès l'âge de quinze ans, il entra dans la première compagnie des mous-

quetaires, et il obtint en 1757 une première lieutenance au régiment de Bouillon, dans lequel il fit toutes les campagnes de la guerre de Hanovre. Promu au grade de capitaine dans la légion de Soubise, il fit en 1768 et 1769 la guerre en Corse, et se distingua à l'affaire de Ponte-Nuovo. Employé plus tard à l'état-major de M. de Bourcet, et nommé lieutenant-colonel des grenadiers royaux de la Guyenne, avec le rang de colonel, il fut, en 1770, attaché à l'ambassade de Vienne, et chargé de prendre des renseignements sur le service des troupes autrichiennes, et d'assister, en Silésie, aux manœuvres que Frédéric faisait exécuter à ses troupes, mission dont il s'acquitta de manière à mériter la croix de Saint-Louis. Nommé en 1777 plénipotentiaire de M. le duc d'Orléans près S. M. l'impératrice reine, à l'effet de soutenir les prétentions que ce prince avait à la succession du margrave de Baden-Baden, quoique ses soins dans cette affaire n'eussent pas été couronnés du succès, il demeura dès lors attaché au duc d'Orléans, en qualité de secrétaire de ses commandements, et il en exerçait les fonctions, avec le grade de maréchal de camp, auquel il avait été promu par rang d'ancienneté le 21 septembre 1788, lorsque se manifestèrent les premiers symptômes de la révolution. Compris par l'une des assemblées de la noblesse de Paris au nombre des représentants qui devaient contribuer à l'élection des députés nobles de cette ville aux états généraux, il fut invité à coopérer aux travaux du comité de l'assemblée constituante, auxquels il prit part jusqu'au moment où fut arrêté le projet de la constitution future de l'armée. De Ferrier fut employé activement en 1791, comme maréchal de camp, sous les ordres du général Lukner, et ensuite à l'armée du Rhin, où il se distingua, lors de l'évacuation des lignes de Weissembourg. Ce fut lui qui commanda la même année le corps de troupes que le gouvernement envoya dans le comtat Venaissin pour y rétablir la paix. Placé en présence de l'abbé Mulot, un des agents du parti jacobin, et dont les instructions étaient contraires aux siennes, le général de Ferrier ne put prévenir ni empêcher les horreurs dont Avignon fut le théâtre. L'abbé Mulot, dans un rapport qu'il fit à l'assemblée législative au sujet des événements d'Avignon, essaya de faire peser sur lui la responsabilité des massacres qui avaient effrayé cette ville; mais la conduite du général fut approuvée : il fut nommé lieutenant général en septembre 1792, et employé en cette qualité à l'armée d'Alsace, sous Custines, qui dès le commencement de l'année suivante se plaignit de ce qu'il n'avait pas fait son devoir dans une action. Cependant Ferrier parvint à se justifier, et en août 1793 il fut élevé au commandement en chef de l'armée de la Moselle. Son âge, ses infirmités, et probablement aussi une certaine défiance de lui-même l'ayant, à cette dernière époque, forcé d'interrompre sa carrière militaire, il se retira à Luxeuil où il a depuis vécu éloigné de toute affaire publique. Il y est mort à l'âge de 90 ans, le 29 novembre 1828, après avoir reçu les secours de la religion.

FERRIÈRES (Claude de), docteur en droit de l'université de Paris sa patrie, naquit en 1639. Il professa la jurisprudence à Paris, puis à Reims, où il mourut en 1714. Ses ouvrages sont estimés, quoiqu'il ait composé la plupart pour subvenir aux besoins pressants d'une famille nombreuse. Il enrichit les libraires, mais ils ne l'enrichirent point. Les honoraires de ses livres suffisaient à grand'peine pour le dédommager du temps qu'il sacrifiait à leur composition, quoiqu'on ne puisse pas l'accuser d'avoir poussé ce sacrifice trop loin. Les principaux sont : la *Jurisprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4; — *du Digeste*, 1688, 2 vol. in-4; — des *Novelles*, 1688, 2 vol. in-4; la *Science des Notaires*, in-4, portée par son fils à 2 vol. et réimprimée sous ce titre : *le nouveau parfait Notaire*, ou *la Science des Notaires de feu C. J. de Ferrières, mise en harmonie avec les dispositions du code civil*, etc. par Massé, notaire à Paris, 1805, 2 vol. in-4; ibid., 1813, 3 vol. in-4, 10 à 12 fr.; *le Droit de Patronage*, 1686, in-4; *Institution coutumière*, 3 vol. in-12; *Introduction à la Pratique*, 1758, in-12; des *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12; un *Traité des Fiefs*, 1680, in-4; le *Recueil des Commentateurs de la Coutume de Paris*, 1714, 4 vol. in-fol., 15 à 18 fr. Il faut avouer que la plupart des écrits de Claude de Ferrières ne sont que des compilations, qui quelquefois manquent d'exactitude : mais elles peuvent être regardées comme des répertoires utiles. Le *Dictionnaire de Droit*, 1771 ou 1787, 2 vol. in-4, 20 fr., est de Claude-Joseph son fils, qui a été doyen des professeurs en droit dans l'université de Paris, dont nous avons encore la *Traduction nouvelle des Institutes de l'empereur Justinien, avec des observations pour l'intelligence du texte, l'application du droit français au droit romain*, etc. Cet ouvrage, qui est une augmentation de celui que son père avait donné sur la même matière, peut être de quelque secours pour les jeunes gens qui étudient le droit. Si le père ne parvint pas à la fortune, ce n'est pas qu'il n'eût reçu de la nature les dons de la figure et de l'esprit; mais ils étaient déparés par une hauteur incommode, par une prévention outrée pour ses sentiments, et par la manie de critiquer ceux des autres.

FERRIÈRES (Charles-Elie, marquis de), né à Poitiers en 1741, d'une famille noble et distinguée, entra dans les chevau-légers de la garde du roi. Mais préférant l'étude des belles-lettres à la vie militaire, il se retira au château de Marsay près de Mirebeau. Au commencement de la révolution, il fut nommé député de la noblesse de la sénéchaussée de Saumur aux états généraux, et il y présenta un *plan de finance pour l'établissement d'une caisse territoriale*. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut dans son château de Marsay en 1804. On a de lui : *le Théisme*, ou *Recherches sur la nature de l'homme et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*, 1791, in-8, l'auteur y développe la doctrine de Descartes, de Malebranche et de Locke, et cherche à faire connaître le sort réservé aux nations dont les mœurs et les gouvernements ne sont pas en rapport avec la

religion établie : c'est un bon ouvrage ; *de la constitution qui convient aux Français*, 1789, in-8 ; *Plan de finances pour l'établissement d'une caisse territoriale; Opinion contre l'arrestation du roi à Varennes*, 1791, in-8 ; *Compte rendu à mes commettants*, 1791, in-8 ; *de l'état des lettres dans le Poitou depuis l'an* 300 *jusqu'à l'année* 1789; *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Assemblée constituante et de la révolution de* 1789, Paris, 1798, 3 vol. in-8; ibid., 1822, 3 vol. in-8, 18 fr. C'est son meilleur ouvrage. Ferrières a écrit avec la plus grande impartialité; ses livres sont devenus très-rares. Le tome 4 qui finit à la mort du roi, est resté manuscrit. Il a paru dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution française* publiée par Berville et Barrière avec une *notice* sur la vie de l'auteur, des *notes* et des *éclaircissements*.

FERRON (Arnoul le), conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, est auteur d'une *continuation* en latin de l'*Histoire* de Paul-Emile; de savantes *observations sur les lois*, et d'autres ouvrages qui lui ont assuré le surnom d'*Atticus*, que lui donna Scaliger. Il fut employé dans les grandes affaires, et mourut en 1563, à 48 ans. Sa Continuation de Paul-Emile, imprimée à Paris, chez Vascosan, 1555, in-8, est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de Charles VIII jusqu'au règne de François Ier. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, et ses détails fort exacts. Son père était aussi conseiller au parlement.

FERTÉ (Henri DE SENNECTÈRE, maréchal de la) donna des preuves de son courage au siége de la Rochelle (1628), à l'attaque du pas de Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Trèves, et à la bataille d'Avesnes. Il n'était alors que colonel; il fut fait maréchal de camp sur la brèche d'Hesdin, pour avoir défait les troupes que les ennemis voulaient y jeter. Il se signala à la bataille de Rocroy, et surtout à celle de Lens. Il défit le duc de Lorraine, et lui tua près de 2,000 hommes au combat de Saint-Nicolas en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nancy peu après, et prit la même année, Chasté, Mirecourt et Vaudrevange. Sa valeur et son expérience éclatèrent encore en 1653, 1655. Il assista aux siéges de Landrecies et de Saint-Guilain, fut fait prisonnier à celui de Valenciennes, et racheté par Louis XIV pour 100,000 livres. En 1657 et 1658, il prit Montmédi et Gravelines. Il mourut en 1681, dans un âge avancé, chevalier des ordres du roi. Sa femme, Madeleine D'ANGENNES, morte en 1714, à 85 ans, a donné lieu à un petit roman qui porte son nom, et qui se trouve avec ceux de Bussy. Son fils, Henri-François, duc de LA FERTÉ, né en 1657, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. Le maréchal de La Ferté était un homme vain et présomptueux. Il ne pouvait souffrir les succès du Turenne, qu'il était incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Malgré la violence de son humeur, il était fort empressé à faire sa cour, et ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités.

FERTÉ-IMBAUT (le maréchal de la), *Voy.* ESTAMPES.

FERTEL (Martin-Dominique), imprimeur, né vers l'an 1670. Après avoir parcouru la France et l'Italie, il s'établit à Saint-Omer. Il a donné au public : *la Science pratique de l'imprimerie*, Saint-Omer, 1723, in-4, avec fig., 5 à 7 fr. : ouvrage curieux, renfermant tout ce qui est relatif à cet art. Il est mort l'an 1752.

FERUSSAC (Jean-Baptiste d'AUDEBARD, baron de) naquit en 1745, à Clérac, d'une ancienne famille distinguée dans l'armée : son père, lieutenant-colonel du régiment de cavalerie de Clermont-Prince, voulut qu'il suivît la carrière de ses aïeux ; il le fit en conséquence entrer en 1754 à l'école royale militaire, d'où il sortit en 1762 avec le grade de sous-lieutenant de grenadiers au régiment de Béarn-infanterie. Le jeune chevalier de Férussac s'occupa d'études sérieuses, surtout de celles qui sont nécessaires pour entrer dans l'artillerie : bientôt en effet il passa dans le régiment de Besançon qui appartenait à cette arme : il était capitaine en 1786. Employé dans les principaux établissements de l'artillerie, il soigna surtout les outils des pionniers auxquels il apporta des modifications avantageuses. Il était sur le point d'être nommé major, lorsque la révolution éclata. Alors il quitta le service, et en 1791, il alla rejoindre les princes. Ce fut sans contredit l'un des meilleurs officiers de cette armée : nommé chef de brigade, puis lieutenant-colonel, il commanda constamment l'artillerie de l'avant-garde sous les ordres du duc d'Enghien. Il assista à toutes les affaires et se distingua surtout à celle de Schusseuried, où il sauva l'armée de Condé d'un désastre inévitable. Il resta constamment avec les princes jusqu'au départ de son corps pour la Volhynie. De retour en France (1801), il se consacra dès lors à l'éducation de ses enfants, refusant les offres que Bonaparte lui fit faire, et ne voulant exercer d'autres fonctions que celle de maire de sa commune. A la rentrée du roi, il accepta le titre honorifique de colonel avec une pension de 1,800 francs. Ce brave officier est mort au château de Lagarde, près de Lauzerte en 1815. Depuis qu'il avait été rendu à sa patrie, Férussac avait continué ses études et ses observations scientifiques : il a laissé quelques ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Observations sur l'Encyclopédie*, 1782, br. in-8, où il signale les vices du plan adopté pour cet ouvrage; *Essai sur la défense des îles et des provinces maritimes*, imprimé dans le *Dictionnaire de tactique de l'Encyclopédie*, qui a été traduit en plusieurs langues; *Essai sur la forme et la construction la plus avantageuse à donner aux aérostats pour parvenir à les diriger*, 1784; *Examen de l'effet de l'attraction*, mémoire inséré dans le *Journal de physique; Essai d'une nouvelle méthode conchiliologique*, inséré dans le 4e vol. des *Mémoires de la société médicale d'émulation*, et plusieurs autres *observations* dans les journaux des sciences. Il a laissé en manuscrit des *mélanges* et des *mémoires* pour servir à l'Histoire de la révolution. On lui doit aussi l'*Histoire naturelle, générale et particulière des Mollusques terrestres et fluviatiles, tant des espèces que l'on trouve aujourd'hui vivantes que*

des dépouilles fossiles de celles qui n'existent plus, ouvrage que son fils, le baron de Férussac, a publié, Paris, 1819 et ann. suiv., gr. in-4. Cet ouvrage formera 3 vol. en 30 livr. au moins; chaque livr. in-4, avec 6 pl. en noir, 15 fr.; in-fol. fig. en couleur, 30 fr.; *suite* (*histoire naturelle des aplysiens*, *première famille* de l'ordre des tectibranches, par Sander-Rang), Paris, 1828, in-4, avec 25 pl. color., en 4 cahiers, 40 fr., in-fol., 60 fr.

FÉRUSSAC (André-Etienne-Juste-Paschal-Joseph-François D'AUDEBARÉ, baron de), né en 1786 au Chartron près de Lauzerte (Tarn-et-Garonne), mort le 21 janvier 1836, entra d'abord dans le corps des vélites, et fit plusieurs des campagnes de la grande armée sans perdre de vue les travaux d'histoire naturelle pour lesquels il s'était senti une inclination précoce. Rentré en France après un long séjour en Espagne, et admis à la retraite avec le grade de capitaine, il commença à publier plusieurs ouvrages qui attirèrent sur lui l'attention des savants. Nommé par Bonaparte sous-préfet d'Oleron dans les Basses-Pyrénées, il obtint lors de la 1re restauration le grade de chef de bataillon, et fut attaché en cette qualité à l'état-major de la garde nationale de Paris. Sous-préfet de Bazas, puis de Compiègne pendant les cent-jours, il retourna ensuite à Paris où il reprit ses travaux scientifiques et peu après ses fonctions militaires. En 1816 il fut nommé sous-chef, et 18 mois après chef de division d'état-major de la 2e division; plus tard il fit partie de la commission chargée de l'organisation de l'école d'application, et en juillet 1818 il devint professeur de géographie et de statistique militaire à cette école. Ayant donné sa démission de cette chaire en 1819, il fut attaché au dépôt de la guerre, puis nommé chef du bureau de statistique étrangère. Après la révolution de 1830 il fut envoyé à la chambre des députés par le département de Tarn-et-Garonne, mais il cessa d'en faire partie en 1832. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux : *Considérations générales sur les mollusques terrestres et fluviatiles et sur les fossiles des terrains d'eau douce*, Paris, 1812, in-4; *Extrait du journal de mes campagnes en Espagne, contenant un coup d'œil sur l'Andalousie, une dissertation sur Cadix et son île, la relation historique du siége de Saragosse*, Paris, 1813, in-8; *Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques terrestres et fluviatiles, tant des espèces que l'on trouve aujourd'hui vivantes que des dépouilles fossiles de celles qui n'existent plus.* En 1823 Férussac avait fondé le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, recueil périodique dont il fut à la fois le directeur et le principal collaborateur, et qui a beaucoup contribué aux progrès des sciences naturelles.

FESTUS (Pompéius Sextus), célèbre grammairien, abrégea le traité de Verrius Flaccus : *De verborum significatione.* Cet abrégé, très-utile, suivant Scaliger, a été donné au public par Dacier, *ad usum Delphini*, Paris, 1681, in-4, 30 à 36 fr., et Amsterdam, 1699, in-4, 10 à 15 fr. Cette dernière édition ne vaut pas celle de Paris.

FETI (Dominique), peintre romain, né en 1589, disciple de Civoli, forma son goût sur les ouvrages de Jules Romain. Il allia une grande manière et un coloris vigoureux, à une pensée fine, à une expression vive, et à une touche spirituelle et piquante. Le cardinal Ferdinand Gonzague, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner son palais, et lui aurait fait un sort heureux, si la débauche ne l'eût enlevé en 1624. Les dessins de ce peintre sont d'un grand goût, et très-rares. On en voit quelques-uns au Musée de Paris, notamment le *mariage de sainte Catherine*, la *méditation sur le néant des vanités humaines.* Il laissa une sœur qui se fit religieuse. Elle peignait fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ses tableaux ; elle en fit aussi pour les autres maisons religieuses de Mantoue.

FEU (François), curé de Saint-Gervais à Paris, succéda en 1699 à un de ses oncles qui portait le même nom. Pendant plus de soixante ans qu'il a gouverné cette paroisse, il s'y est distingué par sa bienfaisance et la pureté de ses mœurs. Il mourut en 1761, âgé de 90 ans.

FEUARDENT (François), cordelier, né à Coutances en 1539, docteur de Sorbonne en 1576, était un zélé ligueur. Il disserta en chaire contre Henri III et Henri IV. Il mourut en 1610 à Paris, laissant : des *Traités de controverse*, où il y a de bonnes choses; mais qui, pour la manière, tiennent au goût de son siècle; des *commentaires* sur plusieurs livres de la Bible; des *éditions* de quelques ouvrages des Pères et des scolastiques. L'ardeur qu'il avait témoignée pour la ligue, parut s'éteindre dès qu'il vit la religion hors de danger.

FEUILLADE. (*Voy.* AUBUSSON François de la.)

FEUILLÉE (Louis), minime, associé de l'académie des sciences, botaniste du roi, naquit à Mane en Provence l'an 1660. Il entreprit, par ordre de Louis XIV, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille. Le P. Feuillée, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732. Un air modeste et simple relevait beaucoup le mérite de ses connaissances. On a de lui un *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques*, faites sur les côtes de l'Amérique méridionale et à la Nouvelle-Espagne, Paris, 1714-25, 3 vol. in-4, fig., 15 à 20 fr. Le tome 3 contient une *Histoire des plantes médicinales* en usage au Pérou et au Chili. Ce Journal, écrit durement, mais aussi exact que curieux, peut servir de modèle aux voyageurs, et de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le P. Feuillée présenta au roi un grand volume in-folio, où il avait dessiné d'après nature tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la bibliothèque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien; à la fin, il a ajouté l'*Histoire abrégée de ces îles.*

FEUILLET (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, près de Paris, prédicateur apostolique et d'une mo-

rale qui a paru sévère, mourut à Paris en 1693, âgé de 71 ans. On a de lui 1702, in-12, l'*Histoire de la conversion de Chanteau*. Feuillet en avait été le principal instrument. Cette Histoire édifiante, réimprimée plusieurs fois, est très-répandue. On a encore de lui des *lettres*, qui peignent les sentiments de religion dont il était pénétré; et une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre*, *duchesse d'Orléans*. Son portrait a été gravé par Edelinck.

FEUQUIÈRE (Manassès de Pas, marquis de) naquit à Saumur en 1590, de l'une des plus anciennes maisons du comté d'Artois. Il prit le parti des armes à l'âge de 13 ans, et monta de degré en degré jusqu'au grade de lieutenant général et de général d'armée. Il fut pris au siége de la Rochelle, et resta prisonnier jusqu'à la reddition de la place. Après la mort de Gustave-Adolphe, il fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Allemagne, et, après bien des peines, il forma cette union des Suédois et de plusieurs princes de l'empire avec le roi, union si avantageuse à la France et si funeste à la religion catholique en Allemagne. La guerre s'étant bientôt allumée contre la maison d'Autriche, il commanda en 1635 l'armée française, conjointement avec le duc de Saxe-Weimar. La fatigue de cette campagne lui causa la seule maladie qu'il ait eue dans sa vie. Le roi envoyait tenir conseil à la ruelle de son lit. Dès qu'il fut rétabli, il continua de se signaler. Il assiégea Thionville en 1639. Piccolomini lui livra bataille et le fit prisonnier. Sa rançon coûta au roi le général Ekenfort, deux colonels, et 18,000 écus. Feuquière était alors mourant de ses blessures; il expira à Thionville en 1640. Ses *Négociations* d'Allemagne en 1633 et 34 ont été publiées à Paris, 1753, 3 vol. in-12. Son fils aîné (Isaac) fut aussi lieutenant général du roi, gouverneur de Verdun, et mourut ambassadeur extraordinaire en Espagne, l'an 1688. Il avait été vice-roi de l'Amérique, et ambassadeur en Suède, où il demeura 10 ans.

FEUQUIÈRE, (Antoine de Pas, marquis de), fils aîné d'Isaac, né en 1648, commença à se signaler en Allemagne en 1688. De là il passa en Italie, et se distingua à la bataille de Staffarde, aux prises de Suze et de quelques autres villes de Piémont. Nommé lieutenant général en 1693, il servit en cette qualité jusqu'à la paix, et mourut en 1711. Le marquis de Feuquière était un excellent officier, et connaissait la guerre par principes et par expérience; mais son esprit n'était pas moins chagrin qu'éclairé. Aristarque et quelquefois Zoïle des généraux, il se plaignait de tout le monde, et tout le monde se plaignait de lui. On disait « qu'il était le » plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dor- » mait au milieu de cent mille de ses ennemis. » Sa capacité n'ayant point été récompensée par le bâton de maréchal de France, il employa trop contre ceux qui servaient l'état, des lumières qui auraient été très-utiles, s'il eût eu le génie aussi conciliant que pénétrant, appliqué et hardi. On a de lui des *Mémoires* in-4, ou 4 vol. in-12. C'est la liste des fautes des généraux français sous le règne de Louis XIV. Mais ces fautes ne sont pas toutes réelles; il dénature souvent les faits pour avoir lieu de critiquer et de condamner. « Ses mémoires, dit le duc de Saint- » Simon, savamment, clairement, précisément, » noblement écrits, seraient un chef-d'œuvre en ce » genre, si, comme un chien enragé, il n'avait pas » déchiré, et souvent mal à propos, tous les géné- » raux sous lesquels il a servi. » Cela n'empêche pas que l'ouvrage ne mérite d'être lu par les guerriers, et ne puisse leur être très-utile.

FEUTRIER (Jean-François-Hyacinthe, comte), né à Paris le 2 avril 1785, termina ses études au séminaire de Saint-Sulpice sous l'abbé Emery, et embrassa la carrière ecclésiastique. Nommé secrétaire général de la grande aumônerie, par le cardinal Fesch, alors grand-aumônier de France, il fut aussi désigné, par l'influence du même cardinal, pour être membre du concile convoqué à Paris par Napoléon, à l'effet de régler les différends survenus entre le gouvernement français et le pape Pie VII, et il contribua beaucoup à la résistance que cette assemblée opposa aux volontés de l'empereur. Plus tard Feutrier fut le principal agent des secours pécuniaires qu'on faisait parvenir au saint Père et aux cardinaux retenus en captivité. Lors de la première restauration, Talleyrand-Périgord, archevêque de Reims, grand aumônier de France, s'attacha l'abbé Feutrier, qui fut confirmé dans sa place à la grande aumônerie par Louis XVIII. Il la quitta durant les cent-jours, malgré les instances du cardinal Fesch, puis fut réintégré, après la seconde rentrée du roi. Il fut fait bientôt chanoine honoraire du chapitre royal de Saint-Denis, puis curé de la Madeleine, paroisse un peu négligée sous un prédécesseur valétudinaire, et dans laquelle il sut ranimer la piété et la charité des fidèles par son zèle et son activité infatigable. De toutes parts on accourait entendre ses sermons, composés avec un talent remarquable. Le 8 mai 1821, il prononça, dans la cathédrale d'Orléans, le panégyrique de Jeanne d'Arc, qui fut tellement goûté qu'on lui demanda deux ans après de venir le prononcer de nouveau. L'abbé Feutrier s'attacha aussi, en sa qualité de vicaire général de la grande aumônerie, à répandre l'instruction religieuse parmi les soldats en garnison à Paris, et il savait prendre un langage approprié à leur profession. Le 25 août 1822, il fit devant l'académie française, à Saint-Germain l'Auxerrois, le panégyrique annuel de saint Louis, sujet rebattu dont il eut le talent de rajeunir plusieurs détails. En février 1823, Feutrier fut nommé vicaire général du diocèse de Paris, et membre du conseil de l'archevêque, Mgr. de Quélen, puis appelé, le 26 janvier 1826, au siége épiscopal de Beauvais, et sacré le 24 avril suivant. Promu, au commencement de l'année 1828, au ministère des affaires ecclésiastiques, qui venait d'être séparé de celui de l'instruction publique, Feutrier prit beaucoup de part aux discussions parlementaires, ainsi qu'aux fameuses ordonnances du 16 juin 1828, qui excitèrent de vives réclamations de la part de l'épiscopat et du clergé français (1). On a reproché au ministre d'avoir eu recours à de petites ressources et

(1) Voir pour ces ordonnances, le *Tableau chronologique*, pag. LXV, au premier volume de cette biographie.

à des moyens équivoques pour persuader à ses collègues que l'intention du souverain pontife était qu'ils se soumissent aux ordonnances. On assure qu'elles furent pour lui plus tard une source d'amers regrets. Il quitta le ministère au mois d'août 1829, et retourna dans son diocèse avec une pension de 12,000 francs et les titres de comte et de pair de France. Sa santé s'était altérée depuis graduellement, et il fit, pour consulter les médecins, un voyage à Paris, où il arriva le samedi 26 juin 1830. Le dimanche matin on le trouva mort dans son lit. L'autopsie du cadavre fit reconnaître que cette fin subite était due à un épanchement au cerveau. Ses obsèques furent célébrées à l'Abbaye-aux-Bois, et son corps fut transporté dans la cathédrale de Beauvais. M. Feutrier était membre de la Légion d'honneur. On a de lui : *Eloge historique et religieux de Jeanne d'Arc*, *pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans*, *le* 8 *mai* 1429, *prononcé dans la cathédrale de cette ville le* 8 *mai* 1821, *et le* 8 *mai* 1823, Orléans, 1823, in-8; *Oraison funèbre de S. A. R. Monseigneur le duc de Berri*, qui devait être prononcée à un service dans l'église Sainte-Madeleine, qui n'eut point lieu, 1822, in-8; *Oraison funèbre de S. A. R. madame la duchesse douairière d'Orléans*, 2e édition, Paris, 1821, in-8.

FEUTRY (Amé-Ambroise-Joseph), avocat au parlement de Douai, né à Lille en 1720, et mort à Douai en 1789, est auteur de quelques petits *poëmes*, où il pourrait y avoir un peu plus de chaleur et d'action; mais où il y a de l'élégance et une versification en général noble et forte. *Le Temple de la Mort*, *les Tombeaux*, *les Ruines*, portent l'empreinte d'une mélancolie douce, et de cette philosophie sagement sombre, qui donne dans le silence des leçons utiles. Le choix du sujet contraste avantageusement avec tant de bruyantes descriptions de fêtes, de farces, de folies d'amour, et de creuses spéculations philosophiques, qui exercent les talents ou occupent l'oisiveté des écrivains du jour, et donnent de l'esprit de l'auteur une idée avantageuse. Dans *le temple de la Mort* on a admiré ce vers caractéristique :

Le temps, qui détruit tout, en affermit les murs.

On a aussi de lui : *Choix d'histoires*; *les jeux d'enfants*, poëme en prose; *Dieu*, ode; *aux Nations*, ode; *Mémoires du siècle d'Auguste*, et une édition de *Robinson Crusoé*.

FÈVRE (Jean Le), avocat au parlement de Paris, et rapporteur de la chancellerie de France, sous Charles V, est auteur d'un poëme moral, intitulé *Le respit de la mort*, Paris, 1506, in-4; 1533, in-8.

FÈVRE (Raoul Le), chapelain de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, vivait encore en 1464, il est auteur du *Recueil des Histoires troyennes*, assez rare, des éditions du 15e siècle, in-fol. Celles du 16e, quoiqu'aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

FEVRET (Charles), né à Semur en 1583, fut avocat au parlement de Dijon dès l'âge de 19 ans, et mourut dans cette ville en 1661. On a de lui un *Traité de l'Abus*, composé à la prière de Louis II, prince de Condé, et dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, 2 vol. in-12, avec des notes du célèbre Gibert et de Brunet, avocat. Fevret a approfondi cette matière, et son ouvrage est le fruit des plus longues recherches; il y a cependant des canonistes qui trouvent de l'inconvénient dans la trop grande extension de ses principes. Hauteserre l'a réfuté par ordre du clergé, qui a cru y voir compromis les droits de l'Eglise. On a encore de lui l'*Histoire de la sédition arrivée à Dijon en* 1630, in-8, et d'autres ouvrages en prose et en vers latins.

FEVRET DE FONTETTE (Charles-Marie), arrière-petit-fils du précédent, né à Dijon en 1710, fut reçu conseiller au parlement de cette ville en 1736. Après s'être attaché pendant une longue suite d'années à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages et de morceaux, tant imprimés que manuscrits, sur l'histoire de France, il conçut le projet de donner au public une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* du P. Le Long. C'est par les augmentations considérables qu'ont produites les recherches et les travaux de Fontette, que cet ouvrage vraiment important, et dont l'utilité peut s'étendre à tant d'objets, après être sorti des mains de son premier auteur en 1719, en un seul vol. in-fol., est devenu un répertoire immense imprimé à Paris, 1768-78, 5 vol. in-fol., 35 à 45 fr. Ce magistrat, aussi recommandable par ses qualités sociales, que par ses lumières dans la jurisprudence, son zèle pour sa patrie, et son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de Dijon en 1772, sans avoir vu la fin d'une entreprise qui lui fait tant d'honneur. Barbeau des Bruyères, auquel il avait remis tout son travail dès 1764, a présidé à l'édition de cet ouvrage.

FEYDEAU (Mathieu), né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Aleth, ensuite de Beauvais, mourut en exil, à Annonay dans le Vivarais, en 1694. Son attachement au parti d'Arnauld lui avait occasionné beaucoup de chagrins. On a de lui : des *Méditations sur la providence et la miséricorde de Dieu*, sous le nom du sieur de *Pressigny*, in-12; le *Catéchisme de la Grâce*, Paris, 1650, in-12, et d'autres ouvrages.

FEYDEAU DE BROU (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, né en 1653, mort en 1706, a donné au public : une *lettre latine* à Innocent XII, contre le *Nodus prædestinationis* du cardinal Sfondrate; une *Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés* contre le P. des Imbrieux, jésuite; *Lettre au sujet de la lettre à un Curieux sur d'anciens tombeaux découverts en* 1697, dans l'abbaye de Saint-Acheul.

FIACRE (saint), étant venu d'Irlande ou d'Ecosse en France, saint Faron, évêque de Meaux, lui donna un lieu solitaire où il bâtit un hôpital, dans lequel il recevait les passants et les étrangers. Il mourut vers l'an 670. Les légendes lui donnent la qualité de prince. Sa *Vie*, qui n'est guère authentique, a été publiée dans le Recueil de Surius, dans celui des Bollandistes (tom. 6e d'août, pag. 598 et

suiv.), dans les *Acta SS. ord. S. Benedicti* de Mabillon, tom. 2, et dans les autres hagiographes; enfin nous en avons des *Vies* imprimées à part, entre antres celle écrite en vers et imprimée in-4, sans date, ni nom de ville ni d'imprimeur, et celle de dom Pirou, bénédictin de Saint-Maur, imprimée à Paris en 1636, in-12. L'ermitage de Saint-Fiacre est devenu un bourg de la Brie, fameux par ses pèlerinages : l'église ou chapelle est desservie par les bénédictins; les femmes n'entrent point dans le sanctuaire; et l'on remarque que la reine Anne d'Autriche, y venant en pèlerinage en 1641, se conforma à cet usage, et qu'elle fit même, à pied, le chemin depuis Moncean jusqu'à Saint-Fiacre. Dom du Plessis, qui donne un article curieux sur ce saint solitaire (*Hist. de Meaux*, tom. 1, p. 51 et suiv.), observe que dans sa chapelle il y a une pierre, sur laquelle vont s'asseoir pieusement les pèlerins, pour guérir des hémorroïdes, ou, selon d'autres, du *fic* ou *mal de Saint-Fiacre* (*Viscus, cancri genus, carnosis partibus adhærere solitus, primo quidem calli instar durescit; postea callus in pus conversus, proximas partes depascitur*. C'est ainsi que Mabillon désigne cette maladie dans les annales de son ordre, t. 1, p. 344). On a prétendu que le nom de *fiacres* avait été donné anx carrosses de place, parce qu'ils furent d'abord destinés à voiturer jusqu'à Saint-Fiacre (en Brie) les parisiens qui y allaient en pèlerinage; mais Ménage, dans son Dictionnaire étymologique, atteste comme témoin oculaire, que ces carrosses furent ainsi appelés du nom de l'image de saint Fiacre, qni servait d'enseigne à un logis de la rue Saint-Antoine, où l'on a premièrement loué ces sortes de voitures. On peut concilier ces deux sentiments en supposant que le maître de l'auberge n'avait pris saint Fiacre pour enseigne, qu'à cause de la première destination de ces voitures pour ce pèlerinage; la rue Saint-Antoine où était l'auberge, est précisément sur le chemin de Paris à Saint-Fiacre. Par la suite il étendit l'usage de ses voitures pour le service des rues de Paris.

FIACRE, frère lai de l'ordre de Saint-Augustin, né à Marly en 1609, et mort à Paris en 1684, se fit connaître par sa piété et diverses prédictions qui parurent surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie-Thérèse, son épouse, et d'autres grands personnages, avaient grande confiance en ses prières, et s'y recommandaient souvent. Il était fort lié avec Claude Bernard, surnommé le *pauvre prêtre*. (*Voy.* cet article.) Sa *vie* imprimée à Paris en 1722 est écrite avec une simplicité qui attache. Dans son discours préliminaire, l'auteur anonyme (que l'on sait être un augustin, nommé *Gabriel de Sainte-Claire*) montre qu'il connaissait les règles de la critique et qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion : « La disposition de nos pères était de » croire tout à l'aveugle; ils se faisaient conscience de » douter du moindre prodige; ils croyaient trop. La » disposition d'esprit de nos jours (en 1722) est de ne » croire rien; s'il me fallait opter entre ces deux ex» trémités, j'aimerais mieux la puérile crédulité de » ceux qui croient tout, etc. » Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, et le lecteur est arrêté, à chaque pas, par des fautes grossières qui ne sont pas relevées dans l'*errata*. L'abbé d'Artigny en a donné, d'après nn journaliste, le Précis de ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribua aux prières du frère Fiacre), dans le tome 6e de ses Mémoires; mais on voit, par ce précis, que l'abbé n'avait pas vu le livre même.

FIARD (Jean-Baptiste, l'abbé) naquit à Dijon, d'une honnête famille, en 1736. Entré d'abord chez les jésuites, il était professeur de rhétorique à Alençon, lorsque cette société fut supprimée. Il se rendit à Paris, et fut admis dans le séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. Appelé dans sa ville natale par d'Apchon, qui administrait ce diocèse, il y remplit les fonctions de vicaire dans les paroisses de Saint-Philibert, puis de Saint-Pierre. Il était pourvu d'un *mépart* à Saint-Michel lorsque la révolution survint. L'abbé Fiard ayant refusé de prêter le serment dit *civique*, fut déporté en 1793 avec d'autres prêtres malheureux. Il échappa aux maladies qui firent périr, à Rochefort, un grand nombre de ses compagnons d'infortune, et revint dans son diocèse en 1795. D'autres disent qu'étant sexagénaire il ne fut point déporté; mais qu'ayant voulu continuer ses fonctions ecclésiastiques avec son zèle habituel, il fut enfermé pendant 2 ans (1793-1795). Dès lors il vécut retiré et mourut en 1818. L'abbé Fiard était pieux, charitable; mais, dès son enfance, à ce qu'ont assuré des personnes qui l'ont connu intimement, il avait montré une imagination exaltée qu'il avait encore enflammée par la lecture de livres extravagants. L'abbé Fiard avait la faiblesse de croire à la magie, et donnait à celle-ci un si grand empire, qu'il ne voyait partout que des sorciers et des magiciens. Dans ses écrits, il cite comme *démonolâtres* les ventriloques, Mesmer, Cagliostro et autres jongleurs de la même espèce; il prend aussi pour des sorciers les faiseurs de tours, une poupée automate et autres objets, qui ne sont, en général, qu'un résultat de procédés physiques ou de pur charlatanisme. Avant la révolution, il avait annoncé dans le *Journal de Verdun*, dans le *Journal ecclésiastique*, et dans le *Spectateur de Toulouse*, l'existence d'un grand nombre de *démonolâtres*. Le 22 octobre 1775, il écrivit une longue lettre à l'assemblée du clergé, dans laquelle il lui dénonçait également les projets d'une foule de magiciens et de sorciers, qui minaient sourdement le trône et l'autel. Les persécutions qu'il avait éprouvées ne firent qu'exalter de plus en plus son imagination. Selon lui, la révolution n'était que l'effet d'un *ensorcellement*, et *huit cent mille Parisiens* étaient *ensorcelés*, ainsi que Louis XVI lui-même. Tous les ouvrages qu'il a publiés roulent sur ce sujet; en voici les titres : *Lettres philosophiques sur la Magie*, 1801, in-8; *La France trompée par les magiciens et les démonolâtres* du 18e *siècle*, 1803, in-8; *Le Secret d'état*, brochure in-8, 1815. On attribue aussi à l'abbé Fiard *le Mystère des magnétiseurs et des somnambules dévoilé par un homme du monde*, 1815, in-8. Deleuze a cru devoir réfuter cet ouvrage dans ses *Annales du magnétisme animal*,

(On peut également voir les *Annales politiques, morales et littéraires*, du 17 décembre 1815). En 1797, l'abbé Fiard soumit à Laharpe une partie de son travail, par lequel il voulait prouver *l'origine diabolique et magique de la révolution*. Laharpe se borna à lui répondre « que les révolution- » naires ne pouvaient être d'aussi grands sorciers, » parce qu'ils ne croyaient ni en Dieu ni au diable. » Sur la fin de sa vie l'abbé Fiard se promenait toujours seul dans les lieux les plus solitaires, ayant constamment avec lui quelques-uns de ses ouvrages sur la magie et les magiciens. Cependant, lorsque, par intervalles, il oubliait son sujet favori, il raisonnait fort juste, et paraissait avoir de l'érudition. On plaignait sincèrement un homme estimable dupe d'un rêve que son imagination lui reproduisait sans cesse, et auquel il croyait de bonne foi. Le *Journal de Dijon* du 6 août 1825 contient une *notice* très-détaillée sur l'abbé Fiard, par M. C.-M. Amanton.

FICHARD (Jean), jurisconsulte de Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, né en 1512, syndic de cette ville, y mourut en 1581. Il savait les langues et l'histoire du droit. Il fut disciple du célèbre Zasius qui professait à Fribourg en Brisgau. Il voyagea en Italie et s'arrêta dans toutes les universités. On a de lui : *Onomasticon philosopho-medicum synonymum*, 1574, in-8; c'est un dictionnaire d'alchimie; *Concilium matrimoniale*, 1580, in-fol.; *De cautelis*, 1577, in-fol.; *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt*, in-4, très-rare; *Vitæ jurisconsultorum*, 1565, in-4, etc.; il fait suite à celui de Bern. Rutilius; les *Coutumes de Francfort; Concilia*, etc., Francfort, 1590, 2 vol. in-fol.; Darmstadt, 1677, 3 vol. in-fol., y compris la vie de l'auteur, par H. P. Herdesianus. On trouve une notice sur Fichard avec son portrait dans le Mercure allemand (*Deutsche Mercur.*) de 1776, 2e part., pag. 218.

FICHET (Guillaume), docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris en 1467, appela deux ans après, de concert avec Jean de La Pierre son ami, Martin Crantz, Ulric Gering, et Michel Friburger, imprimeurs allemands, qui mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. Fichet s'opposa au dessein de Louis XI, qui voulait faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal Bessarion, en 1470. Le pape Sixte IV le combla d'honneurs et le fit son camérier. On a de Fichet une *Rhétorique* et des *épîtres*, dont le style est au-dessus de son siècle : elles furent imprimées en Sorbonne, 1471, in-4.

FICHET (Alexandre), savant jésuite, naquit en 1588 au Petit-Bornand, dans le diocèse de Genève. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner à Lyon les humanités pendant sept ans, et la philosophie avec les mathématiques pendant quatre. Il se consacra ensuite au ministère de la chaire, et obtint un tel succès, que l'église n'était jamais assez vaste pour contenir l'auditoire qui se pressait pour l'entendre. Il fut recteur du collége de Nîmes, et envoyé à Rome en qualité de député de la province de Lyon, pour y assister à la huitième congrégation de son ordre. Le P. Fichet avait un talent particulier pour développer dans ses écoliers la vocation à l'état monastique. On en compte un grand nombre qui, par ses conseils, entrèrent dans divers instituts. Ses ouvrages sont : *Chorus poetarum lustratus cum musæo rhetorico et poetico* : c'est une édition purgée du *Corpus poetarum*. Le nombre des poëtes latins compris dans ce recueil est de 58. Il en manque quelques-uns, qu'il se proposait d'ajouter dans une autre édition. Cet ouvrage a été imprimé à Lyon, 1616, in-4; *Favus mellis ex variis sanctis collectus*, Lyon, 1615-1617, in-24. Ces deux ouvrages sont sans nom d'auteur; la *Vie de la bienheureuse mère de Chantal, fondatrice de la Visitation*, Lyon, 1642, in-4; la *Vie de saint Bernard de Menthon; Arcana studiorum omnium methodus, et bibliotheca scientiarum*, Lyon, 1649, in-8, réimprimé à la suite du *Prodromus historiæ litterariæ* de Lambecius, Hambourg, 1710, in-fol. Cet ouvrage est écrit avec élégance, et donne des moyens faciles de faire des progrès dans les sciences. Il mourut à Chambéry en 1659.

FICHTE (Jean-Théophile), célèbre philosophe et métaphysicien allemand, né le 19 mai 1762 dans le village de Rammenau en Lusace, était fils d'un fabricant de rubans, et fut placé dans une école par un protecteur de sa famille qui avait reconnu en lui d'heureuses dispositions. Mais s'accommodant peu de la contrainte à laquelle il se voyait assujetti, il se sauva de chez son maître, et on le trouva sur les bords de la Saale, les yeux fixés sur une carte dans laquelle il cherchait la route qui pouvait le conduire en Amérique. Il termina cependant ses études dans les universités de Wittemberg et de Leipzig, puis accepta une place de précepteur dans une famille de Kœnigsberg, où il fit la connaissance du célèbre Kant, dont il embrassa la doctrine. En 1792, il publia sous l'anonyme, un *Essai de critique de toutes les révélations*, qui fut d'abord généralement attribué à Kant. Fichte épousa en 1793 une nièce de l'auteur du poëme de la *Messiade*, et fit paraître en Suisse, où il voyageait, un ouvrage qui fit une très-grande sensation, intitulé : *Matériaux pour rectifier les jugements du public sur la révolution française*, dans lequel l'auteur soutient cette doctrine dangereuse, que « l'espèce » de contrat synallagmatique, qui existe entre une » nation et son chef héréditaire, peut être dissous » par la volonté de l'une des deux parties, et surtout » par celle de la nation. » La chaire de philosophie à l'université d'Iéna étant devenue vacante par la retraite du titulaire Reinhold, qui alla professer à Kiel, Fichte fut choisi pour lui succéder. Ce fut alors qu'il modifia les théories de Kant et publia un système également fondé sur l'*idéalisme transcendantal*, auquel il donna le nom de *Doctrine de la science*, et dont il fit la base de ses cours. En 1798 parut son *Système de morale*, qui fit accuser l'auteur d'hérésie et d'athéisme, et l'obligea de donner sa démission de professeur. Il alla poursuivre ses travaux à Berlin, où il ouvrit ses cours. Un de ses disciples, Schelling, s'éleva avec violence contre sa doctrine, et donna ainsi naissance à des querelles

philosophiques dans lesquelles entrèrent la plupart des savants d'Allemagne. Durant l'été de 1805, Fichte occupa la chaire de philosophie transcendante à l'université d'Erlang, et, l'année suivante, il donna un cours à Berlin. Ayant perdu sa place de professeur à Erlang par suite de la guerre de 1806, M. G. de Humboldt lui fit obtenir, après la paix, la place de recteur de la nouvelle université de Berlin, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 29 janvier 1814, d'une fièvre putride, que sa femme lui avait, dit-on, communiquée, après l'avoir gagné elle-même en se consacrant au soin pieux des malades abandonnés. Fichte a laissé les ouvrages suivants, tous écrits en allemand : *Essai de critique de toutes les révélations*, Kœnigsberg, 1792, in-8, réimprimé en 1793, ouvrage dans lequel l'auteur défend la révélation d'après des raisonnements puisés dans la philosophie de Kant; *Matériaux pour rectifier les jugements du public sur la révolution française*, publiés en Suisse, 1793, in-8 (*voy.* ci-dessus); *Sur la notion de la doctrine de la science appelée communément Philosophie*, Weimar, 1794 98-99, in-8; *La liberté de penser réclamée des souverains de l'Europe*, Weimar, 1794, in-8; *Discours sur la destination de l'homme de lettres*, 1794, in-8; *Bases de la doctrine de la science*, ibid., 1794, in-8; réimprimé en 1801-1802, 2 vol. in-8; *Précis de ce qui caractérise la doctrine de la science relativement à la faculté théorétique*, ibid., 1794 et 1802, in-8; *Bases du droit naturel, d'après les principes de la doctrine de la science*, ibid., 1796-97, 2 vol. in-8; la deuxième partie porte le titre de *Droit naturel; Système de morale d'après les principes de la doctrine de la science*, 1798, in-8; *Essai pour servir à l'histoire de l'athéisme*, Marpourg, in-8; cet écrit parut sous le nom de Forberg; *Appel au public sur l'imputation d'athéisme*, Tubingen, 1799, in-8; 2me édition, Iéna, 1799, in-8. Dans cet *Appel*, Fichte est loin de répondre d'une manière satisfaisante à l'accusation grave dont il était l'objet; *La destination de l'homme de lettres*, Berlin, 1800, in-8; *Rapport plus clair que le jour, adressé à la majeure partie du public sur la nature réelle de la philosophie récente*, ou *Essai pour forcer le lecteur à comprendre*, Berlin, 1801, in-8; on peut juger par le titre bizarre de ce livre combien il y a d'obscurité dans les *sublimes* rêveries des idéalistes. Fichte a avoué que les Kantiens ne comprenaient pas la doctrine de leur maître, lequel à son tour déclara que Fichte lui-même ne l'avait pas compris. *Vie et opinions singulières de Frédéric Nicolaï, publiées par Schlegel*, Tubingen, 1801, in-8; *Réponse à l'écrit de R. L. Reinhold sur le tableau abrégé de l'état de la philosophie au commencement du 19me siècle*, Tubingen, 1802, in-8; *Discours sur la condition de l'homme de lettres et sur ses travaux dans l'empire de la liberté*, Berlin, 1806, in-8; *Matériaux pour les traits caractéristiques du temps actuel*, Berlin, 1806, in-8; *Guide de la vie bienheureuse*, ou *Doctrine religieuse présentée dans un cours public*, Berlin, 1806, in-8. Fichte regardait cet ouvrage comme celui qui présentait sa doctrine dans toute sa sublimité; ce livre, dicté par un sentiment pur de la religion, et écrit avec onction, offre la plus haute mysticité et des idées originales, par exemple sur l'évangile de saint Jean. Les propositions qui, huit ans auparavant, l'avaient fait accuser d'hérésie, y sont développées d'une manière plus claire et plus satisfaisante. *Discours adressé à la nation allemande*, Berlin, 1806; *La doctrine de la science exposée dans toute son étendue*, Straubing, 1807, in-8; *Principes fondamentaux de toute la doctrine de la science, pour servir de manuel à ceux qui en suivent les cours, et Esquisse du caractère distinctif de cette science relativement à la faculté théorique*, 1810, in-8. Fichte a encore laissé plusieurs opuscules et mémoires insérés dans les journaux philosophiques et autres recueils périodiques. Les Allemands le regardent comme un de leurs plus grands philosophes.

FICINO (Marsilio), chanoine de Florence sa patrie, savant dans les langues grecque et latine, naquit en 1433. Il professa la philosophie dans l'université de Florence. Il eut une foule de disciples : car quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire, erreur qui lui était commune avec les philosophes de son temps, il avait d'ailleurs beaucoup de mérite. Il dut à la libéralité des Médicis, des retraites agréables auprès de Florence. Il y passait le plus de temps qu'il pouvait, avec des amis choisis qui philosophaient, et qui partageaient avec lui les charmes de la raison et de la solitude. Ficino avait besoin de l'air de la campagne. Son tempérament était mélancolique, sa santé délicate, et il ne la conservait que par des attentions presque superstitieuses. La nature était trop faible chez lui pour qu'elle ne succombât point, malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499. Ses *ouvrages* ont eu quatre éditions, Venise, 1516, in-fol., rare, mais incomplète; Bâle, 1561, 1576, 2 vol in-fol.; Paris, 1641, 2 vol. in-fol. : cette dernière est la plus estimée. Dans ses œuvres on voit des traductions d'auteurs grecs, de Platon, de Plotin, dont il essaie de faire des chrétiens, parce qu'effectivement il se trouve dans leurs ouvrages des endroits très-favorables à la religion chrétienne, fruits sans doute de la lecture des livres saints, ou de la traduction primitive, ou des notions que les Juifs avaient communiquées aux autres nations. On y trouve aussi des *écrits* de physique, de métaphysique, de morale, de religion; des *lettres* en 12 livres, imprimées séparément, Venise, 1495, in-fol., rares, ainsi que son édition de la *Philosophie platonicienne*, imprimée à Florence, 1482, in-fol., 15 à 18 fr. On peut consulter sur Ficino, Tiraboschi dans son *Histoire des écrivains italiens*; J.-G. Schelhorn, *Amœnit. litt.*, tome 1er; et sa *Vie* écrite par Jean Corsi de Florence, imprimée à Pise en 1771, in-8. Ficino eut pour élèves les savants les plus illustres, comme Accolti, Calverino, Cavalcanti, Ange Politien; ce dernier, ainsi que d'autres poëtes, le célébra dans ses vers.

FICORONI (François), antiquaire italien, né dans les environs de Rome en 1664, mourut dans

cette ville en 1747. Il fut membre associé de l'académie des inscriptions, de la société royale de Londres et de plusieurs autres sociétés savantes. Il fonda la société *degl' Inculti* à Rome. On lui doit un grand nombre d'ouvrages en italien qui prouvent son érudition. Les principaux sont : *Osservazioni sopra l'antichità di Roma descritte nel diario italico publicato dal P. Bernard Montfaucon*, 1709, in-4, ouvrage curieux et estimé ; *I tali ed altri strumenti lusorii degli antichi romani*, Rome, 1734, in-4, fig., curieux et peu commun, 5 à 6 fr.; *Le maschere sceniche e le figure comiche d'antichi romani*, Rome, 1736 et 1748, in-4, fig., 6 à 9 fr., traduit en latin sous ce titre : *De larvis scenicis*, en 1750 ou 1754, in-4, fig., 8 à 10 fr. et plus, en gr. pap.; *I piombi antichi*, 1740, in-4, fig., rare et estimé, 5 à 7 fr., gr. pap., 9 à 12 fr. Il a été traduit en latin ; *I vestigie traccia di Roma antica, ricercate e spiegate*, 1744, gr. in-4, 6 à 9 fr.; *Gemmæ antiquæ litteratæ, aliæque rariores*, 1757, in-4, fig., 6 à 8 fr., publié après la mort de l'auteur, avec de savantes notes de Galleoli.

FICQUET (Etienne), graveur, né à Paris en 1731, excellait à peindre les portraits en petit. On lui doit ceux des personnages les plus célèbres de France, qui forment une suite connue sous la dénomination de *Collection Ficquet*. Elle se compose des portraits suivants : *Mme de Maintenon*, *Molière*, *Voltaire*, *Montaigne*, *Regnard*, *J.-B. Rousseau*, *Fénélon*, *Descartes*, *J.-J. Rousseau*, *Lamothe-Le-Vayer*, *Crébillon*, *Corneille*, *Eisen*, *Vadé*, *Chenevière*, et deux différents portraits de *La Fontaine*. Il a laissé imparfait celui de *Bossuet*, qui devait faire partie de cette collection : on en rencontre quelques épreuves. On a encore de lui plusieurs autres très-petits portraits, tels que ceux de *Cicéron*, *Newton*, *Louis XV*, *etc.* Celui de Mme de Maintenon est regardé comme un chef-d'œuvre. Il était d'un caractère original, travaillait peu lorsqu'il n'était pas pressé par le besoin, et mourut dans un état voisin de l'indigence, en 1794.

FIDDES (Richard), écrivain poli et savant théologien anglais, né à Hunmanby dans le comté d'York, en 1671, fut ministre à Halsham, lieu malsain, qu'il fut obligé de quitter. Il se retira à Putney, où il mourut en 1725. Il est auteur d'un *Corps de théologie*, 1718-20, 2 vol. in-fol.; de cinquante-deux *discours pratiques* sur différents sujets, 1720, in-fol.; de la *Vie du cardinal Volsey*, Londres, 1724, in-fol.; d'un *Traité de morale*, in-8, où il réfute la fable *des Abeilles* de Mandeville, et les *Recherches sur la vertu*, de Shaftesbury. Il était plus fécond que solide.

FIDÈLE (S.). (*Voy.* SIGMARINGEN.)

FIELDING (Henri), célèbre romancier anglais, fils d'un lieutenant général, vit le jour à Sharpham-Park, dans le comté de Sommerset en 1707. Né avec une imagination vive et même libertine, il s'abandonna, avant l'âge de 20 ans, tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé et sa médiocre fortune. A 30 ans il épousa miss Cradock, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt dépensée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau ; mais la goutte, qui l'assaillit tout-à-coup, l'obligea d'abandonner cette carrière à laquelle il était d'ailleurs peu propre. La composition de plusieurs comédies ou farces, et de plusieurs romans, et la place de juge de paix dans le comté de Midlesex, furent ses ressources contre l'indigence. Une maladie de langueur, qui l'affligeait depuis quelque temps, l'engagea d'aller, en 1753, en Portugal. Il mourut à Lisbonne en 1754. On a plusieurs édit. des œuvres de Fielding (en angl.), Lond., 1762, 4 v. gr. in-4, 40 à 50 f.; ib., 1806, 10 v. in-8, 96 f.; ib., 1821, 10 v. in-8, 60 à 70 f., et en 12 vol. in-12, qui n'ont qu'un prix ordinaire ; la collection de ses romans, trad. en franç., édit. de Cazin, forme 23 vol. in-18 ; elle contient : *Tom-Jones*, *Amélie*, *Roderick Random*, *David Simple*, *Joseph Andrews*, *Jonathan Wild*, *Julien l'Apostat*. Les *comédies* de Fielding ne sont pas du premier mérite ; elles offrent pourtant des scènes agréables, et quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie et d'une manière originale. Il en a imité deux de Molière, *l'Avare* et *le Médecin malgré lui*. Quant à ses romans, on y trouve de belles situations, des sentiments touchants, d'excellents caractères, dont quelques-uns sont neufs ; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas et les menus détails. On a corrigé une partie de ses défauts dans les traductions françaises, du moins dans celle d'*Amélie*. *Tom-Jones*, le chef-d'œuvre de l'auteur, a été imprimé séparément, Paris, 1780, 4 vol. in-8 ; ibid., 1804, 6 vol. in-12 ; ibid., 1833, 4 vol. in-8, 30 fr. Fielding donna pendant quelques mois une espèce de *Journal de morale*, qui avait les mêmes imperfections que ses romans. C'était un tas d'observations faites à la hâte et dans les rues, maladroitement cousues à des lieux communs, satiriques et moraux, dont l'effet ne sera certainement pas de rendre les hommes meilleurs.

FIESCHI (Joseph-Marie), assassin qui en juillet 1835 essaya, au moyen d'une machine infernale, de donner la mort à Louis-Philippe, était né en 1790 à Murato en Corse. D'abord engagé dans un régiment corse au service du roi de Naples, Joachim Murat, il fut, lors de la fin tragique de ce prince, renvoyé en France, enfermé quelque temps à Toulon, mis en jugement et acquitté. De retour dans sa patrie, plusieurs vols de bestiaux et un faux en écriture privée le firent condamner, au mois d'août 1816, à 10 ans de réclusion et à l'exposition. Après l'expiration de sa peine qu'il subit dans la prison d'Embrun, il mena de ville en ville une vie errante et misérable jusqu'au moment de la révolution de 1830 ; s'étant rendu à Paris à cette époque, il se donna comme une victime de la restauration, comme un homme persécuté pour son patriotisme, et parvint même à se faire allouer par la commission des condamnés politiques une pension de 550 fr. Affectant à cette époque un dévouement sans bornes pour le gouvernement, Fieschi sollicita un emploi dans la police, et reçut la mission de surveiller quelques sociétés populaires. Il paraît qu'il donna des preuves d'intelligence et de zèle, et qu'il rendit alors de notables services; mais quelques actes d'improbité

dont il se souilla bientôt amenèrent la suppression des pensions et traitements qui lui avaient été accordés, et ce ne fut qu'en se cachant et en changeant de nom qu'il put échapper à un nouveau procès criminel. Exaspéré par ses disgrâces multipliées, Fieschi murmura des paroles de vengeance contre le gouvernement et la personne du roi. Chacun sait comment il accomplit ses criminels projets; le 28 juillet 1835, Louis-Philippe, accompagné de trois de ses fils et d'un nombreux état-major, passait en revue la garnison de Paris, et traversait le boulevard du Temple, lorsqu'une explosion terrible a lieu tout-à-coup. Onze personnes, au nombre desquelles étaient le maréchal Mortier et plusieurs officiers supérieurs, tombent sans vie, vingt-deux autres sont plus ou moins grièvement blessées; le roi atteint légèrement d'une balle au front ordonne à son cortége de reprendre sa marche, et la revue continue; la maison d'où les coups sont partis est bientôt investie, et l'on pénètre en enfonçant la porte, dans l'appartement du 3e étage, où l'on découvre la machine qui a vomi la mort. C'était un assemblage de 24 canons de fusil, braqués en plan incliné vers le boulevart, et dont heureusement plusieurs, précisément ceux sous les coups desquels se trouvait le roi, n'avaient pas fait feu. Arrêté au moment où il cherchait à s'évader, l'assassin déclara d'abord se nommer Girard, et affirma dans les premiers moments qu'il n'avait point de complices; mais bientôt la découverte de sa malle amena celle de son vrai nom, et ses aveux joints à d'autres indices mirent le gouvernement sur les traces de ceux qui avaient pris part au crime. Victor Boireau, ouvrier lampiste, qui était dans la confidence du crime prémédité par Fieschi; Pierre Morey, bourrelier, et Pépin, marchand épicier, parurent avec l'assassin devant la cour des pairs au mois de janvier 1836. Le premier, contre lequel les charges ne parurent pas suffisantes, fut condamné à 20 ans de détention, peine commuée plus tard en 10 ans de bannissement; les deux derniers convaincus d'avoir pris une part directe à l'attentat, dont ils avaient préparé l'exécution, furent condamnés avec l'auteur principal à la peine de mort, qu'ils subirent le 19 février 1836. Fieschi s'était montré, pendant le procès, plein d'audace et de jactance; mais il témoigna vers les derniers jours de sa vie des sentiments de repentir et de résignation, qui ne se démentirent point. On a publié tous les détails relatifs à son crime dans une brochure intitulée : *Procès de Fieschi*, Paris, 1836, 3 vol. in-8.

FIESQUE (Jean-Louis), comte de Lavagne, d'une des plus grandes familles de Gênes, naquit avec des qualités qui auraient pu lui procurer une vie heureuse; mais son ambition le perdit. La haute fortune d'André Doria excitait sa jalousie; il se ligua d'abord avec les Français, qui voulaient recouvrer Gênes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'était l'entreprise d'une âme lâche, d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître. A l'entrée de la nuit du 1er janvier 1547, les conjurés commencèrent d'exécuter leur projet. Ils s'étaient déjà rendus maîtres de la Darsène, lieu où sont les galères, lorsque la planche sur laquelle le comte passait pour entrer dans une galère, s'étant renversée, il tomba dans la mer et se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sauvée. On punit le crime de Fiesque sur sa famille; elle fut bannie de Gênes jusqu'à la cinquième génération, et son palais fut rasé. Le cardinal de Retz a donné l'Histoire de cette conjuration, 1665, in-8. Cet ouvrage n'est qu'une espèce d'abrégé de l'Histoire de la même conspiration, publiée en italien par Mascardi, Anvers, 1629, in-4, et traduite en français par Fontenay-Sainte-Geneviève, 1639, in-8. Schiller a donné sur ce sujet une bonne tragédie qui a été imitée par Ancelot.

FIEUBET (Gaspard de), seigneur de Ligny, conseiller au parlement de Toulouse sa patrie, ensuite chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, et conseiller d'état, naquit en 1626 et mourut aux Camaldules de Grosbois en 1694. Il a laissé quelques petites *pièces de poésie*, répandues dans divers recueils. On les lit avec plaisir, pour la délicatesse, la légèreté et le naturel qui y règnent. Sa fable surtout, intitulée, *Ulysse et les Syrènes*, est très-estimée.

FIEUX. (*Voy.* MOUHY.)

FIGUEIREDO (Antonio PEREIRA de), savant portugais, né à Macao en 1725, fit ses premières études chez les jésuites, et entra ensuite dans la congrégation des PP. de l'Oratoire de la maison du Saint-Esprit à Lisbonne, où il enseigna successivement la grammaire, la rhétorique et la théologie. Quelques différends s'étant élevés entre la cour do Rome et celle de Portugal, il se prononça d'abord en faveur du saint Siége; mais il changea bientôt d'opinion, et soutint publiquement les fameuses thèses du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiastiques. Il publia peu de temps après son *Essai théologique*, où il défend la même cause. Cet ouvrage lui valut l'emploi de député ordinaire dans le tribunal royal de la censure, et de premier interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre. Obligé de vivre dans lo monde, il se crut autorisé à quitter ses habits religieux, démarche qui augmenta l'animadversion de ses ennemis, et le fit regarder comme un homme vendu à la cour et à l'ambition du marquis de Pombal. Ce ministre ne pouvait en effet trouver un homme qui fût mieux en état de seconder ses plans hardis de réforme. Figueiredo joignait à la plus grande activité, la pénétration et l'étendue du savoir. En 1772, il fut élu un des trois premiers députés de la junte du *subside littéraire et de l'instruction publique*. Il devint peu après membre de l'académie royale des sciences dans la classe de la littérature portugaise. Sa grande assiduité aux affaires et à l'étude altérèrent sa santé. Sur la fin de sa vie, il sembla se repentir des erreurs où son ambition l'avait entraîné, et mourut en 1797, avec l'habit de son ordre qu'il avait demandé lui-même. Il a composé plusieurs *livres* sur les langues latine et portugaise, qui éprouvèrent de nombreuses critiques de la part des jésuites, contre lesquels il s'était ouver-

tement déclaré. Celui de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur, est *la sainte Bible, traduite en portugais*, avec des préfaces, notes et variantes, 1778-90, 23 vol. in-8, 60 à 70 fr. Il a laissé un grand nombre de manuscrits.

FIGUEROA (Christophe Suarez de), né à Valladolid vers l'an 1586, s'appliqua d'abord au droit, et reçut le grade de docteur. Mais ayant une inclination décidée pour les belles-lettres, il abandonna bientôt Justinien et Covarruvias, et publia plusieurs ouvrages en prose et en vers. Ils sont intitulés: *Espejo de juventud*, Madrid, 1607, in-8; la *Constante Amarilis*, Valence, 1609, traduit en franç. par Lancelot, Lyon, 1614, in-8. Parmi une grande quantité d'ouvrages du genre pastoral que possédait l'Espagne, celui-ci obtint un grand succès. Le style en est correct et coulant, les événements bien amenés et les vers qu'il y a mêlés sont harmonieux; une traduction du *Pastor fido* de Guarini, Madrid, 1610; Naples, 1622, in-8; *Espana defendida*, poëme héroïque, Madrid, 1612, in-8, ouvrage qui ne manque pas de mérite, mais qui n'eut pas le succès de l'Amarilis; *Historia anal, o relacion, etc.* (Histoire de tout ce que firent en Orient les PP. de la compagnie de Jésus pour la propagation de l'Evangile), Madrid, 1614, in-4. On y trouve des notices intéressantes des pays d'Orient où les jésuites furent en mission pendant les années 1607 et 1608; *Hechos del marques don Garcia Hurtado de Mendoza*, Madrid, 1613, in-4. Figueroa y célèbre les exploits de ce seigneur dans la guerre contre les Araucos, chantée par Ercilla (*voy.* Ercilla); *El passagero: advertencias a la vida humana*, ibid., 1617; Barcelone, 1618, in-8; *Noticias importantes a la humana comunicacion*, Barcelone, 1618, in-8; *Plaza universal*, c'est-à-dire, marché ou magasin universel de toutes les sciences, traduit de l'italien de Garzoni de Bagnacavallo, Madrid, 1615, in-4. Figueroa vécut dans l'aisance, jouit d'une réputation méritée, et mourut dans sa patrie en 1650.

FILAMONDO (Raphaël-Marie), évêque de Suessa, né à Naples dans la 2e moitié du 17 siècle, embrassa l'ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Sainte-Marie *della Sanità*. D'excellentes études, et son application à la théologie, le rendirent capable de professer de bonne heure cette science avec succès; il cultiva en même temps la littérature, et se fit connaître avantageusement par quelques pièces de vers qu'il adressa à ses amis. Ses talents le firent appeler à Rome par le supérieur de l'ordre, et il y fut nommé en 1705 l'un des conservateurs de la fameuse bibliothèque de la *Casanata*. Le pape Clément XI lui donna l'évêché de Suessa dans la terre de Labour, qu'il administra avec sagesse jusqu'à sa mort arrivée en 1716. On connaît de ce prélat: *Il genio bellicoso di Napoli; Memorie istoriche d'alcuni celebri napolitani*, Naples, 1694, 2 part. in-fol., 12 à 15 fr. Il y en a des exemplaires qui portent la date de 1714. C'est l'histoire des célèbres capitaines du royaume de Naples. Elle est ornée de 56 portraits; *Raguaglio del viaggio fatto da padri dell' ordine de Predicatori nella Tartaria minore, nell' anno* 1662, *con la nuova spedizione del padre Francesco, episcopo, in Armenia Persia*, Naples, 1695, in-8; *Theorhetoricæ idea, ex divinis scripturis et politioris litteraturæ mystagogis deducta*, Naples, 1700, 2 vol. in-4, 6 à 9 fr. C'est un cours d'éloquence sacrée à l'usage de ceux qui se destinent au ministère de la chaire. Le P. Echar l'a cité avec éloge dans sa *Bibl. ord. prædicat.*

FILANGIERI (Gaëtan), publiciste célèbre, gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, et conseiller au département des finances, né à Naples en 1752, et mort dans la même ville en 1788, était fils du prince d'Aragnello, et petit-fils, par sa mère, du duc de Fraynito: il descendait de ces aventuriers normands qui, dans le 11e siècle, fondèrent des royaumes en Italie. Filangieri avait 14 ans lorsqu'il entra dans un des régiments destinés à la garde du roi; mais il quitta bientôt la profession des armes pour se livrer à l'étude de la morale, de la philosophie et des lois. Il obtint de grands succès au barreau. Il est auteur de *la Science de la Législation*, en italien, qui fut condamnée par un décret de la cour de Rome, en date du 6 décembre 1784. Il en a paru plusieurs éditions à Naples, Venise, Florence et Milan. Elle a été traduite en allemand, en espagnol, etc. La traduction française est de Gallois, Paris, 1786-91, 7 vol. in-8, et avec des notes de Benjamin Constant, 1821, 6 vol. in-8. Les maximes philosophiques qu'il a répandues dans cet ouvrage lui ont fait une prompte réputation dans un certain monde. Si l'on excepte quelques passages sur le despotisme des rois et les abus du gouvernement militaire, on peut dire que ce n'est qu'une répétition de ce qu'on voit ailleurs, à quelques paradoxes près qui sont propres à l'auteur. Et dans le fait, que peut-on dire de nouveau sur une matière telle que la législation, sans se perdre dans des spéculations hasardées et dangereuses? « Ne comprendra-t-on jamais, dit un vrai » politique, combien il est dangereux dans un état » de souffrir que des hommes sans mission, souvent » sans talent et sans lumières, déclament à tort et à » travers contre les usages reçus, contre les anciens » établissements, frondent ce qu'il y a de plus res» pectable, foulent aux pieds tous les principes, » sous le spécieux prétexte de s'élever contre les » abus, et de détruire les préjugés. Le public, tou» jours avide de nouveautés, toujours disposé à » confondre la témérité et l'audace avec le génie, » toujours dupe de l'emphase et des promesses des » charlatans, se persuade aisément que des hommes » qui jugent et qui condamnent avec tant de har» diesse, ont des vues supérieures, et que nos ancêtres » n'avaient pas le sens commun; il se pénètre des » idées et des maximes de ces réformateurs, d'au» tant plus flatteuses, qu'elles paraissent neuves; » et quel mal n'en résulte-t-il pas pour la nation? » En 1788, il parut à Paris 3 autres volumes de *la Science de la Législation*. Ces trois volumes posthumes ressemblent parfaitement aux autres, à cela près que l'auteur devenu plus constant, plus hardi, déguise moins certaines opinions, que le crédit toujours croissant du philosophisme lui a paru rendre

plus aisément admissibles. Il y a de bonnes choses, il y en a beaucoup de mauvaises. Le nombre de celles-ci est encore allé en croissant dans les 7e et 8e vol. publiés à Paris en 1791. Il y règne de plus un ton de morgue et de vrai fanatisme, une légèreté et une inconséquence d'idées, et tant de spéculations creuses, dangereuses, tyranniques et impraticables, qu'on est fondé à douter que ce soit réellement une suite et une traduction de l'ouvrage italien, et de présumer que c'est plutôt la production de quelque démocrate parisien, dont la tête n'aura pu conserver une organisation saine au milieu des mouvements de la révolution. Le premier livre de Filangieri traite des règles générales de la législation; le deuxième des lois politiques et économiques; le troisième des lois criminelles; le quatrième de l'éducation, des mœurs et de l'instruction publique; le cinquième des lois relatives à la religion. Ce livre est resté incomplet, l'auteur étant mort avant de l'avoir achevé. Le professeur Joseph Grippa a réfuté cet ouvrage en 1782. D'un autre côté l'avocat Tommasi a fait l'éloge de Filangieri avec une analyse de sa *Législation universelle.* Filangieri avait obtenu en 1777 les titres de gentilhomme de la chambre du roi; de majordome de semaine, et d'officier du corps royal de la marine. Il habita la cour, et ce fut alors qu'il fit paraître son ouvrage. En 1783 il épousa la comtesse Caroline de Frendel, noble hongroise, se démit de toutes ses charges, et se retira à Cava pour s'y livrer aux plaisirs de l'amitié et de l'étude. Ferdinand IV l'arracha de sa retraite en 1787, à l'époque où il monta sur le trône, et le fit membre du conseil suprême des finances.

FILASSIER (Jean-Jacques), agronome, né à Warwick-sud, dans la Flandre, vers 1736, d'un père riche, se voua d'abord à l'état ecclésiastique auquel la lecture des philosophes le fit renoncer. La simplicité de ses goûts semblait devoir l'éloigner de la capitale; cependant il saisit avec plaisir l'occasion de s'en rapprocher, en se chargeant de la direction de la pépinière de Clamart, où il vivait paisiblement lorsque la révolution éclata. Le vœu des habitants l'appela bientôt à la place de procureur syndic du district de Bourg-la-Reine; il fut ensuite nommé à l'assemblée législative, où il parla en faveur de la liberté de conscience. Après le 10 août il fut dénoncé comme royaliste; mais s'étant justifié de l'accusation portée contre lui, il retourna dans sa commune, dont il fut élu juge de paix. Suspendu de ses fonctions après le 9 thermidor, il reprit ses anciennes et douces habitudes, et mourut à Clamart en 1806. On lui doit quelques ouvrages estimés en faveur de l'éducation : *Dictionnaire historique de l'éducation*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; 1784, 2 vol. in-8, 11 fr.; 1818, 2 vol. in-8, 15 fr. C'est un recueil d'anecdotes choisies, instructives et intéressantes, qu'on peut mettre sans danger entre les mains des enfants; *Eraste*, ou *l'Ami de la jeunesse*, Paris, 1773, pet. in-8, très-souvent réimprimé. La dernière édition est en 2 vol. in-8, 6 fr. On y trouve un abrégé d'histoire et de géographie avec d'autres notions élémentaires; le tout en forme d'entretiens familiers d'Eraste avec son élève; *Eloge du Dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8; *Culture de la grosse asperge, dite de Hollande*, Paris, 1783, in-12; *Dictionnaire du jardinier français*, Paris, 1790, 2 vol. in-8, 10 fr., ouvrage très-utile.

FILCHIUS, ou FILCHENS (Benoît), né en 1560 d'une famille noble de la Grande-Bretagne, fut élevé dans les principes du calvinisme, et attaché à la secte puritaine. Rendu à Paris dès l'âge de 24 ans, il y abjura cette secte, qui ne faisait que de naître, pour rentrer dans la religion de ses pères, que ses compatriotes n'auraient jamais abandonnée, si, comme lui, ils avaient eu le courage de se déterminer en faveur de la vérité, contre l'intérêt de leurs propres passions. Son grand amour pour la vertu lui fit embrasser, dans cette même ville, l'ordre austère des capucins; après quoi il repassa dans sa patrie, en 1599, dans le dessein d'y rétablir la vraie religion : mais les hérétiques ayant découvert son état et ses vues, le déférèrent à la reine Elisabeth, qui le retint dans une étroite prison, pendant l'espace de trois ans, après lesquels Henri III, roi de France, obtint son élargissement, le fit revenir à Paris, et l'honora de sa bienveillance particulière. De là, jusqu'à sa mort, le P. Benoît composa plusieurs ouvrages analogues à son zèle, à sa piété et à ses lumières, tels que : *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis*, etc. Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en flamand et en français, fut mis aussi en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant sa mort. Il s'en fit successivement plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe et ailleurs; *Soliloquium pium et grave*, etc., dans lequel il explique les motifs de sa conversion; *Liber variorum exercitiorum spiritualium, etc.*, Viterbe, 1608; *Eques christianus*, etc., Paris, 1609, 2 vol. in-12. Thayer, ministre protestant, nouvellement converti à la religion catholique, fait le plus bel éloge de cette production, qui n'a pas peu contribué à le ramener dans le sein de l'Eglise. (*Voy.* la *Relation de la conversion de Jean Thayer*, Liége, 1789, pag. 18, et le *Journal historique et littéraire*, 1er février 1789, page 174.

FILESAC (Jean), docteur de Sorbonne et curé de St.-Jean-en-Grève, mourut à Paris, sa patrie, doyen de la faculté de théologie, en 1638. Il a composé plusieurs ouvrages sur des matières ecclésiastiques et profanes, remplis d'une érudition assommante. Ce n'est qu'un tissu de passages, qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions, écrites très-durement, et lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de l'autorité des évêques*, Paris, 1606, in-8; un autre *du Carême; De l'Origine des paroisses*; des *Traités de la confession auriculaire*, de *l'idolâtrie*, et de *l'Origine des anciens statuts de la Faculté de Paris*, etc. Ils sont réunis sous le titre d'*Opera varia*, Paris, 1614, 2 vol. in-8, et *Opera*

selecta, Paris, 1621, in-4 ; ce recueil est recherché.

FILICAJA (Vincent de), poëte lyrique italien, sénateur de Florence, sa patrie, né en 1642, et mort en 1707, fut membre de l'académie de la *Crusca* et de celle des *Arcades*. Ses *poésies*, publiées en 1707, in-fol., par son fils, réimprimées à Venise, 1747, 3 vol. in-12, sont délicates, et respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde : les meilleures sont les 6 odes ou *canzoni* qu'il composa sur la délivrance de Vienne par les Turcs. Il n'était pas riche : Christine, reine de Suède, sachant qu'il avait de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien, et sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entièrement. Ses poésies lui valurent la dignité de sénateur, le gouvernement de la ville de Volterre, puis celui de Pise, et enfin la charge de secrétaire du tirage des magistrats, qui était alors très-importante. (*Voy.* l'éloge de ce poëte dans les *Vies des Arcadi* de Crescimbeni.)

FILLEAU (Jean), professeur en droit et avocat du roi à Poitiers, né en 1600, mort en 1682, est principalement connu par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des jansénistes*, *imprimée par le commandement de la reine*, Poitiers, 1654, in-8. C'est dans le second chapitre que l'on trouve l'anecdote connue sous le nom de *Projet de Bourgfontaine*. Filleau raconte que six personnes, qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étaient assemblées en 1621, pour délibérer sur les moyens de renverser la religion et d'élever le déisme sur ses ruines. On a imprimé en 1756 : *La réalité du projet de Bourgfontaine*, 2 vol. in-12 : ouvrage auquel on a opposé *La vérité et l'innocence victorieuses de la calomnie*, ou *Huit lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758, 2 vol. in-12. Le plus fort argument employé dans cette réfutation est que la *Réalité* a été brûlée par arrêt du parlement de Paris, du 21 avril 1758; mais l'auteur (D. Clémencet) ne songeait pas que *les Provinciales* avaient été brûlées par arrêt du parlement de Provence, du 9 février 1667. Quoi qu'il en soit, la *Réalité*, mal à propos attribuée au P. Patouillet (*voy.* ce mot), a été réimprimée plusieurs fois, traduite en latin sous le titre de *Veritas consilii Burgofonte initi*, en allemand, en flamand, et autres langues. Dans les dernières éditions, on trouve une longue réponse aux *huit lettres*. La meilleure édition est celle de Liége, 1787, 2 vol. in-8. « La postérité ayant sous les yeux les » événements qui lui sont réservés, jugera peut- » être mieux que nous, si ce projet a existé ou » non. » Voilà ce que nous disions en 1783. Ces *événements* n'étaient pas bien loin. Peu d'années après on vit le jansénisme, intimement uni au philosophisme, transmettre à celui-ci ses erreurs propres, et ce fanatisme de secte qui porta la dévastation dans l'église de France. Un auteur moderne a porté de la *Réalité* le jugement suivant : « Je » suis loin de garantir toutes les conjectures, com- » binaisons et rapprochements de l'auteur. Quoique » l'ensemble présente un tableau frappant, et que » les événements ne soient que trop propres à lui » concilier la confiance des lecteurs, je crois néan- » moins que l'auteur a trop légèrement désigné » quelques coopérateurs de cette œuvre, d'abord » si mystérieuse, et aujourd'hui si manifeste dans » ses effets. Des liaisons d'amitié, ainsi que des dé- » marches ou écrits inconsidérés, ne suffisent pas » pour accuser ces intentions, surtout dans un » temps où le véritable esprit de la secte était peu » connu, et où les gens de bien ont pu être les dupes » des apparences. (*Voy.* ARNAULT Henri). Quant » aux six principaux auteurs dont il est question » dans le projet, nous en abandonnons le jugement » à ceux qui auront combiné sans prévention leurs » ouvrages et leur conduite, avec la tâche respec- » tive que la *Relation* de Filleau leur attribue. » (*Voy.* JANSÉNIUS, MONTGERON, PARIS, etc.) On a encore de Filleau : *Les Arrêts notables du parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in fol.; *Les preuves historiques de la vie de sainte Radegonde ;* traité *de l'Université de Poitiers*.

FILLEAU DE SAINT-MARTIN, frère de Filleau de la Chaise, mort vers 1695, a publié une traduction du chef-d'œuvre de Cervantes, sous ce titre : *Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12, très-souvent réimprimée en 6 vol., qui se lit encore, malgré l'abrégé de Florian, et la traduction complète de Bouchon-Dubournial. (*Voy.* CERVANTÈS, FLORIAN.)

FILLIUSIUS (Vincent), jésuite, né à Sienne en 1556, enseigna la philosophie, les mathématiques, la théologie, fut pénitencier à Rome, et casuiste en chef du saint-Office. Il mourut en 1622. On a de lui des *Questions morales*, Lyon, 1633, où il paraît quelquefois enseigner une morale trop indulgente.

FINCH (Robert), littérateur, né à Londres en 1783, mort à Rome en 1830, fut l'un des collaborateurs de la *Revue encyclopédique*. Après ses premières études il servit quelque temps dans l'armée qu'il quitta bientôt pour entrer à l'université d'Oxford. Ministre plein de zèle et prédicateur distingué, il fut ensuite le secrétaire intime de Pitt. Employé dans plusieurs missions diplomatiques, il s'en acquitta avec succès; mais à la carrière des affaires politiques, il préféra celle de la science, fit de nombreux voyages, vint en France, explora toutes les parties de l'Italie, la Grèce, la Turquie d'Europe, plusieurs contrées de l'Asie, la Palestine, la Syrie et la Perse. Il se fixa ensuite à Rome où il resta presque continuellement jusqu'à sa mort. Il avait fait plusieurs *traductions* d'ouvrages italiens qu'il ne jugea point assez parfaites pour les publier, et avait entrepris la *Bibliographie universelle de l'Italie*, qu'il n'eut pas le temps de terminer.

FINÉ (Oronce), mathématicien, né à Briançon en Dauphiné, l'an 1494, fut choisi par François Ier pour professer les mathématiques au collége royal. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique et fit une horloge d'une singulière invention. On a de lui plusieurs ouvrages de *géométrie*, *d'optique*, de *géographie* et d'*astrologie*, réunis en 1532-42 et 56, 3 vol. in-fol. Il était fort attaché à l'astrologie,

et plus qu'un géomètre n'aurait dû l'être ; mais on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Finé mourut très-pauvre en 1555. Les beaux esprits chargèrent son tombeau de vers et d'épitaphes. Il avait pris pour devise : *Virescit vulnere virtus*. (*Voy.* sur Oronce les *Mémoires de Nicéron*, tome 38 ; celui de l'abbé Gautet *sur le Collège royal*, et la *Bibliothèque du Dauphiné*, par Gui Allard.)

FINESTRÈS Y MONSALVO (Joseph), célèbre jurisconsulte catalan, né à Barcelonne en 1688, se distingua par l'étendue de ses connaissances, enseigna le droit pendant plusieurs années à l'université de Cervera, et s'occupa de rétablir l'éducation publique, qui avait été négligée pendant la guerre de la succession. Il donna plusieurs sages règlements qui furent adoptés, et fit venir des caractères grecs qui manquaient dans cette province, pour l'impression des ouvrages nécessaires à l'étude de cette langue, justement considérée comme indispensable pour tous ceux qui se consacrent aux lettres. On lui doit plusieurs ouvrages remarquables par la précision, l'énergie et la clarté du style : *Exercitationes academicæ* XII, 1745, in-4 ; *Hermogeniani jurisconsulti juris, in epitomarum libros sex commentarius*, 1757, 2 vol. in-4. Cet ouvrage contient un abrégé historique des meilleurs jurisconsultes catalans; *Sylloge inscriptionum romanarum quæ in principatu Catalauniæ vel extant, vel aliquando extiterunt, notis et observationibus illustratarum*, 1760, in-4, ouvrage précieux pour l'histoire de l'Espagne sous la domination des Romains. Finestrès mourut en 1770.

FINIGUERRA (Tommaso, et par abréviation Maso), orfèvre de Florence, né au 15e siècle, passe pour être l'inventeur de l'art de graver les estampes sur le cuivre, vers 1480 ; ou plutôt le hasard, qui fit trouver la poudre, l'imprimerie et tant d'autres secrets admirables, donna l'idée de multiplier un tableau, ou un dessin, par les estampes. L'orfévre de Florence, qui gravait sur ses ouvrages, s'aperçut que le soufre fondu dont il faisait usage, marquait dans ses empreintes les mêmes choses que la gravure, par le moyen du noir que le soufre avait tiré des tailles. Il fit quelques essais qui lui réussirent. Un autre orfévre de la même ville, instruit de cette découverte, grava plusieurs planches du dessin de Sandro Botticello. André Montegna grava aussi d'après ses ouvrages. Cette invention passa en Flandre ; Martin d'Anvers et Albert Durer furent les premiers qui en profitèrent ; ils produisirent une infinité de belles estampes au burin, qui firent admirer par toute l'Europe leurs noms et leurs talents, déjà connus pour la gravure en bois.

FIRENZUOLA (Ange), poëte florentin, et religieux de la congrégation de Vallombreuse, né en 1493, avait auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome, sous le nom de Nanini, qui était celui de sa famille. Il fut connu et estimé du pape Clément VII, qui prenait plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après en 1545. Il a beaucoup écrit en vers et en prose. L'édition de ses *œuvres* en ce dernier genre, à Florence, 1548, in-8, et celle de ses *poésies*, 1549, in-8, sont recherchées. Sa traduction de l'*Ane d'or*, Venise, 1567, in-8, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui avec ceux de Berni. Il a aussi fait plusieurs comédies : *Il Lucidi*, Florence, 1549, in-8 ; *La Trinuzia*, 1551, in-8, réimprimée à Paris en 1818 avec des notes de Biagioli. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Florence en 1763, 3 vol. in-8 ; son *Discours des animaux* a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16 ; et par La Rivey, 1579, in-16 ; son *Discours de la beauté des dames* l'a été par J. Pallet, Paris, 1578, in-8.

FIRMICUS MATERNUS (Julius) fit paraître sous les enfants de Constantin, un excellent traité *de la Fausseté des Religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la religion chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix* à Leyde en 1672, in-8, et en 1699, avec les notes de Jean Wouwer. On lui attribue encore 8 livres *d'astronomie*, imprimés par Alde Manuce, en 1499, in-fol. Mais cette dernière production paraît être d'un autre Julius Firmicus, qui vivait dans le même temps. Elle est pleine de rêveries.

FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'Origène, prit parti pour saint Cyprien, dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit, dit-on, sur cette question, une *lettre à saint Cyprien*, dans laquelle toutes les raisons, qui pouvaient autoriser la pratique des églises d'Afrique sont exposées avec force. (*Voy.* Cyprien saint). Cependant, dans une dissertation du P. Marcellin Molkenbuhr, récollet, imprimée à Munster en Westphalie, 1790, in-4, on prétend que cette lettre est faussement attribuée à Firmilien, et qu'elle est de quelque donatiste d'Afrique après le 4e siècle, qui l'a attribuée à Firmilien pour lui donner plus de poids ; les raisons détaillées dans cette dissertation sont très-plausibles. Firmilien présida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samosate. Il était près de se rendre à un second synode, où cet hérétique opiniâtre devait être anathématisé ; mais il mourut en chemin, l'an 269, selon le P. Pagi et Fleury. Baronius place sa mort à l'an 272. L'auteur de la dissertation citée ci-dessus prouve que le second concile d'Antioche n'a pas été célébré avant l'an 272, et que conséquemment Firmilien a vécu jusqu'à cette année.

FIRMIN, nom de quatre évêques : le premier, évêque d'Amiens et martyrisé au 3e siècle ; le second, évêque de la même ville, au 4e siècle ; le troisième, évêque d'Uzès ; et le quatrième, de Mende.

FIRMONT (Henri Essex Edgeworth de), vicaire général de l'église de Paris, qui assista Louis XVI dans ses derniers moments, descendait d'une famille très-considérée du comté de Middlesex, qui, sous le règne de la reine Elisabeth, alla s'établir en Irlande, où il naquit au bourg d'Edgeworthtown, l'an 1745. Son père avait abandonné la communion anglicane, et lui-même vint faire ses premières études chez les jésuites de Toulouse ; il

embrassa l'état ecclésiastique, et voulut d'abord se consacrer à la propagation de la foi dans les missions étrangères ; mais on lui persuada que ses services ne seraient pas moins utiles à la religion dans son pays adoptif, où elle était en butte à tant d'attaques, et il se détermina à remplir le ministère de confesseur à Paris. Son zèle charitable, sa douce piété lui concilièrent la confiance générale, et il eut même la joie de ramener à la vraie religion plusieurs de ses anciens compatriotes qui recherchaient sa société. On lui proposa un évêché en Irlande ; mais il le refusa et devint en 1777 confesseur de madame Elisabeth, sœur du roi. Lorsque la révolution eut jeté cette vertueuse princesse dans la prison du Temple, elle parla à son auguste frère de l'abbé de Firmont qui vivait retiré à Choisy-le-Roi, sous le nom d'Essex, depuis les massacres de septembre 1792. Peu de temps avant que l'arrêt qui condamnait Louis XVI eût été porté, le monarque avait déjà exprimé à M. de Malesherbes son désir de s'entretenir avec l'abbé de Firmont. La fatale sentence de mort ayant été rendue par la convention, Louis XVI demanda en effet l'abbé de Firmont, qui s'empressa de se rendre auprès de lui, accompagné du ministre de la justice. Après plusieurs entretiens, l'ecclésiastique demanda au royal captif, s'il ne serait pas satisfait d'entendre la messe et de recevoir la communion : Louis lui répondit que ce serait pour lui une grande consolation, « mais, ajouta-t-il, le conseil » du Temple n'en donnera pas la permission. » L'abbé de Firmont se chargea d'en faire la demande. Un des commissaires de la convention lui objectant qu'il n'était pas sans exemple que des prêtres eussent empoisonné des hosties : « Vous m'a» vez fouillé assez rigoureusement, répliqua-t-il, » quand je suis arrivé au Temple, pour être bien » sûr que je n'ai point apporté de poison avec moi ; » d'ailleurs fournissez vous-même les hosties, alors » vous n'aurez pas sujet de craindre, puisque tout » aura passé par vos mains. » Sa demande lui fut enfin accordée, à condition qu'il la signerait et que la cérémonie serait terminée à sept heures du matin, le prince devant être conduit au supplice à huit heures. C'était le 20 janvier ; le confesseur l'entretint jusqu'après minuit. Le 21, après avoir dormi paisiblement pendant cinq heures, le roi reçut la communion au pied d'un autel que l'abbé de Firmont, aidé de Cléry, avait dressé dans sa chambre. Les sbires commandés par le fameux Santerre ne tardèrent pas à entrer dans son appartement. « Tout est con» sommé, mon cher abbé, dit le prince en se je» tant à genoux ; donnez-moi votre bénédiction. » Louis XVI avait cru que son confesseur ne le suivrait pas ; mais le digne prêtre ne voulut point l'abandonner, et le roi lui en témoigna toute sa reconnaissance. Lorsqu'il fut descendu de voiture sur la place Louis XV, les bourreaux s'avancèrent pour lui lier les mains malgré son refus. Le royal martyr regarda l'abbé de Firmont qui lui dit : « Sire, » je ne vois dans ce dernier outrage qu'un dernier » trait de ressemblance entre Votre Majesté et le » Dieu qui va être sa récompense. » Au moment de l'exécution l'abbé de Firmont lui dit : « *Fils de* » *saint Louis*, *montez au Ciel!* » Le sacrifice ayant été accompli, le prêtre descendit, et fit signe aux soldats qui s'écartèrent avec respect pour le laisser passer. Il se rendit auprès de Malesherbes, et l'on a trouvé chez ce magistrat des fragments du récit de ce terrible événement et de la conversation qu'ils eurent ensemble. L'abbé de Firmont retourna le soir même à Choisy-le-Roi, d'où il ne sortit qu'en avril 1795. Il erra ensuite successivement d'un asile à un autre, et parvint, en 1796, à passer en Angleterre. Il se rendit en Ecosse, auprès de Monsieur, frère du roi, et lui remit le dépôt des dernières pensées de Louis XVI et de madame Elisabeth. Il rejoignit plus tard Louis XVIII à Blankenbourg, et resta dix ans auprès de ce prince. Des prisonniers français, dont un grand nombre étaient blessés, furent amenés dans la ville qu'habitait le roi, qui ordonna qu'on cherchât des hommes habiles pour les soigner, et qu'on leur fournît de bons aliments, tandis que la reine, les dames de sa suite et la duchesse d'Angoulême préparaient de la charpie. L'abbé de Firmont se transportait auprès des malades, et leur prodiguait les secours de la religion avec la charité la plus touchante. Une maladie épidémique s'étant déclarée parmi eux, l'abbé de Firmont redoubla encore de zèle et succomba enfin lui-même, victime de son dévouement, le 22 mai 1807, à 62 ans. Le duc d'Angoulême suivit à pied le convoi funéraire, et son épouse accompagna aussi le cercueil. C'est Louis XVIII qui composa l'épitaphe qui se lit sur son tombeau. L'abbé de Bouvens prononça à Londres le 29 juillet 1807, dans la chapelle catholique française, *l'oraison funèbre* de ce vertueux ecclésiastique. Elle a été imprimée à Paris en 1814, in-8. On a publié les *mémoires de M. l'abbé Edgeworth de Firmont*, *dernier confesseur de Louis XVI*, *recueillis par E. Sneyd-Edgeworth, et traduits de l'anglais par le traducteur d'Edmond Burke* (M. Dupont), Paris, 1816, in-8 : ces mémoires sont suivis d'une *relation des derniers moments de Louis XVI* par l'abbé de Firmont lui-même, et de quelques-unes de *ses lettres sur les révolutions*, adressées au docteur Moyland : ces deux pièces sont extrêmement curieuses. On a aussi les *lettres de l'abbé Edgeworth*, *confesseur de Louis XVI*, *à ses parents*, *à ses amis*, *etc.*, *recueillies par le révérend Thomas R....* traduites de l'anglais par Mme Elisabeth Lebon, Paris, 1818, in-8 : ces lettres sont précédées de *mémoires sur la vie de l'abbé de Firmont.*

FIRMUS, général des Maures en Afrique, se révolta contre Valentinien Ier, l'an 375 de J.-C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte allemand, a construit les plus beaux édifices modernes de Vienne où il naquit vers 1650, entre autres l'église de Saint-Charles-Borromée, dans un des faubourgs de Vienne, qui passe pour son chef-d'œuvre ; les écuries de l'empereur, la chancellerie de Bohême, le Belvédère, ou palais du prince Eugène, celui de Schœnbrunn. Il est mort en 1724. Si ces édifices ne

sont pas sans défauts, ils sont dans leur ensemble d'une composition grande et noble; le dernier surtout, quoique les décorations extérieures soient peut-être trop chargées, a de grandes beautés. S'il était plus vaste, on en eût fait depuis longtemps la résidence impériale. Comme il fut bâti des dépouilles des Turcs, un littérateur a proposé d'y mettre pour inscription, ce vers de Virgile :

Barbarico postes auro spoliisque superbi.

On doit à Fischer : *Essai d'une architecture historique*, ou *recueil de bâtiments antiques*, *avec des explications en allemand et en français*, Leipzig, 1725, in-fol. obl., fig., 12 à 20 fr.; ouvrage curieux et utile, mais mal exécuté.

FISCHER (Jean-Eberhard), savant professeur d'histoire et d'antiquités à Saint-Pétersbourg, naquit à Essling, en Souabe, en 1697. Il fut membre de l'académie impériale de Russie, et un des savants envoyés, en 1739, par la cour pour faire des observations en Sibérie et au Kamtschatka. De retour de son voyage, qui dura près de huit ans, il s'occupa de la publication de ses observations, et mourut en 1771. Il a laissé en allemand : *Histoire de Sibérie, depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes*, Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8. G.-F. Muller publia depuis une *Histoire* plus complète de ce pays, mais qui n'a point nui au succès de celle de Fischer; *Sur l'origine, la langue, les mœurs des Moldaves ;* cet écrit se trouve dans le *Calendrier historique de Pétersbourg*, année 1770 ; *Sur l'origine des Américains*, ibid., 1771 ; *Questions Pétropolitaines*, Gottingue, 1770, in-8, 119 pages : cet ouvrage contient quatre *dissertations ;* on parle dans la première de l'*origine des Hongrois*, que l'auteur place, non chez les Huns, sortis du nord de la Chine, mais chez les Yongres, peuple habitant près de Tourfan. Selon Fischer, les Yongres passèrent dans la Bythinie, d'où, ayant été chassés par les Patzinaces, ils s'établirent dans la Pannonie. Leur langue est composée du tartare, du scythe et de l'idiome des Vogouls. La deuxième dissertation est intitulée : *De gente et nomine Tartarorum*, *item de priscis Mogolis eorumque lingua ;* la troisième a pour titre : *De variis nominibus Sinarum titulisque imperatorum ;* la quatrième, en allemand, traite des peuples *hyperboréens*. Fischer a laissé en manuscrit un *Vocabulaire sibérien*, qu'il envoya à la bibliothèque de Gottingue, où il est conservé.

FISCHER (Chrétien-Gabriel), naturaliste prussien, né à Konigsberg vers la fin du 17e siècle, y enseigna la philosophie en 1715 ; mais son zèle à soutenir la doctrine de Wolf lui attira les persécutions que cette philosophie essuyait dans les états de la Prusse. Il voyagea en Italie, en France et en Angleterre, rentra à Kœnigsberg en 1736, et y mourut en 1751. Il a laissé : *Premier fondement d'une histoire naturelle de la Prusse souterraine*, Kœnigsberg, 1714 et 1715, in-4, en allemand; et autres *ouvrages* moins importants. Il a été éditeur et commentateur du bel ouvrage de Job-Henri Linck, de *stellis marinis*, Leipzig, 1733, in-fol. avec 32 pl.

FISCHER (Frédéric-Christophe-Jonathan), savant jurisconsulte et publiciste allemand, né à Stuttgard en 1750, fut employé à Vienne, en 1776, comme secrétaire d'ambassade du prince de Bade, et à Munich, en 1778, comme secrétaire de légation du duc de Deux-Ponts. En 1779 il fut nommé professeur du droit des gens à l'université de Halle, dont il devint assesseur ordinaire l'année suivante, et mourut en 1797. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont Meusel donne la liste : les principaux sont : *De primâ expeditione Attilæ in Gallias ac de rebus gestis Waltheri Aquitanorum principis, carmen epicum sec. VI nunc primum ex codice MS. membranaceo productum, etc.*, Leipzig, 1780 et 1792, 2 part. in-4 ; *Novissima scriptorum ac monumentorum rerum Germanicarum tam ineditorum quam rarissimorum collectio*, Halle, 1781-82, 2 part. in-4 ; *Littérature du droit germanique*, Leipzig, 1782, in-8 ; *Histoire du commerce, de la navigation, des arts et manufactures, agriculture, police, monnaies, etc., et du luxe de l'Allemagne*, Hanovre, 1785-92, 4 vol. in-8. On trouve dans cet ouvrage de l'érudition ; mais on y désirerait plus d'ordre et de critique. *Histoire de Frédéric II, roi de Prusse*, Halle, 1787, 2 vol. in-8, compilation assez médiocre. Ces trois derniers ouvrages sont en allemand.

FISCHER (Jean-Frédéric), savant professeur de belles-lettres, né à Cobourg en 1726, enseigna avec beaucoup de réputation à Leipzig, devint recteur de l'école de Saint-Thomas, et mourut en 1799. On lui doit plusieurs ouvrages qui ne sont pas sans mérite, malgré le défaut d'ordre et l'excessive sécheresse qu'on pourrait leur reprocher. On en trouvera la liste complète avec une exacte indication des titres, des dates et des formats, dans la notice de Kuinol, imprimée à la suite des remarques de Fischer sur la grammaire grecque de Weller, 1798-1801. Les principaux sont des *Remarques sur la grammaire grecque de Weller*, Leipzig, 1781, in-8 ; 1798, 1801, imprimée sous ce titre : *Animadversionum ad J. Willer grammaticam græcam specimina tria*, 4 vol. in-8, 33 fr. On trouve à la tête du 3e volume une excellente notice sur Fischer; des *Commentaires sur la Cyropédie de Xénophon*, Leipzig, 1803, in-8, 12 fr. Il a aussi donné des éditions estimées d'*Anacréon* (1793), d'*Eschine le Socratique* (1788), de *Théophraste* (1763), de *Platon* (1783), *etc.* Kindervater a donné en allemand un *Essai sur Fischer considéré comme professeur*, Leipzig, 1801, in-8.

FISCHER (E. Gotthelf), docteur et savant chimiste allemand, connu surtout en France par un excellent *Traité de physique*, professa longtemps les mathématiques et la chimie à Berlin. Parmi les nombreux ouvrages scientifiques qu'il a publiés, nous citerons : *Vermium intestinalium brevis expositio*, 1786, 1788 ; *sur les formes de l'Os intermaxillaire*, Leipzig, 1800, in-8 ; *Mémoire pour servir d'introduction à un ouvrage sur la respiration des animaux*, 1798, in-8 ; *Observations anatomiques sur une poule dont la tête présentait le profil d'une figure humaine*, insérées dans la

Gazette de Santé, octobre 1816, et dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, janvier 1817, avec une gravure représentant cet animal extraordinaire; *Physique mécanique*, traduite par Mme Biot, avec d'excellentes notes de Biot, 1829, in-8. Fischer est mort en 1831. Millin a donné une *Notice* détaillée des nombreuxouvrages de ce savant.

FISEN (Barthélemi), né à Liége en 1591, entra chez les jésuites en 1610, se rendit habile dans l'éloquence latine, dans l'histoire et les antiquités de son pays. Il mourut en 1649. Ses ouvrages sont: *Origo prima festi Corporis Christi*, Liége, 1629, in-8, 4 à 5 fr. Cette histoire est écrite avec soin, et a coûté beaucoup de recherches; *Historia ecclesiæ Leodiensis*, Liége, 1696, in-fol. C'est une histoire qui commence 600 ans avant J.-C. et va jusqu'en 1208. On sent qu'elle remonte trop pour que les premiers siècles ne soient farcis de faits plus qu'incertains. Toute cette histoire est partagée en trente et un livres, suivis chacun de notes, où l'auteur éclaircit les difficultés qu'il rencontre en son chemin, et produit de temps en temps des pièces justificatives. Le style est beau et peut-être trop oratoire et trop fleuri pour une histoire; *Flores ecclesiæ Leodiensis*, Lille, 1647, in-fol. Ce sont les vies des saints du diocèse de Liége, rangées selon l'ordre du calendrier. Fisen y a fait entrer des listes exactes des abbés et des abbesses de tous les monastères du diocèse de Liége. Cet ouvrage est utile et curieux.

FISHER (Jean), né au diocèse d'York en 1453 ou 1455, docteur et chancelier de l'université de Cambridge, évêque de Rochester, confesseur de la reine Marguerite, précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnaître son élève pour chef de l'église anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Henri le fit mettre en prison, et ayant appris que le pape Paul III lui destinait un chapeau de cardinal, il dit en se moquant du pape: « Qu'il envoie son chapeau de cardinal quand il voudra; je ferai en sorte que, quand il arrivera, la tête pour laquelle il est destiné ne subsiste plus. » En effet, Henri fit aussitôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âge de 80 ans, et les services qu'il avait rendus à ce monarque, auraient dû lui épargner une mort si cruelle, quand même ses vertus et son innocence n'eussent point fait son éloge. Fisher avait un grand sens et un jugement très-solide. C'est un des meilleurs controversistes de son temps. Toutes ses *œuvres* ont été publiées à Wurtzbourg, 1597, in-fol. On y voit plusieurs traités contre les erreurs de Luther, un *De unica Magdalena* contre Jacques Le Fèvre d'Etaples et Josse Clicthoue. (*Voy.* MADELEINE.) On y a ajouté l'ouvrage qui porte le nom de Henri VIII contre Luther, que quelques-uns croient avoir été fait par Fisher.

FITZHERBERT (Antoine), célèbre jurisconsulte anglais du 16e siècle, s'illustra par son érudition, et plus encore par sa probité et son attachement à la religion de ses pères. Il prédit les malheurs qui devaient naturellement suivre le schisme, et défendit à ses enfants d'acheter des biens enlevés aux monastères, et même d'accepter ceux qu'on pourrait leur offrir. Sous le règne de Marie, on reconnut la vérité de sa prédiction et la sagesse de cette défense. Il mourut en 1538. On a de lui: *Epitome juris*; *De l'office et de l'autorité des juges de paix*.

FITZHERBERT (Thomas), petit-fils du précédent, né en 1552, jésuite en 1614, mort en 1640, est connu par un *Traité de politique et de religion contre Machiavel*, Douai, 1615, in-4; et par une disquisition pleine de sagesse et de saine morale, intitulée: *An sit utilitas in scelere*, Rome, 1610, in-8.

FITZHERBERT (Nicolas), autre petit-fils d'Antoine et cousin du précédent, né en 1550, s'attacha au cardinal d'Alain, et mourut en 1612. On lui doit: *Vita cardinalis Alani*, 1608, in-8; c'est un tribut de reconnaissance qu'il paie à son bienfaiteur; *De continuatione religionis christianæ in Anglia*, 1608; *Oxoniensis academiæ descriptio*, 1602.

FITZ-JAMES (Jacques de), duc de BERWICK, fils naturel de Jacques II et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough, naquit en 1671 à Moulins, où sa mère le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva, en 1686, au siége de Bude où il fut blessé, et à la bataille de Mohacs en 1687, que les impériaux gagnèrent sur les Turcs. Le jeune Berwick signala sa valeur dans cette journée. Jacques II ayant été chassé de son trône par son gendre, Berwick le suivit en France, lieu de son asile. Il repassa ensuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'absence de milord Tirconnel, qui en était vice-roi. Il se distingua l'an 1690, au siége de Londonderry, et à la bataille de la Boine, où il eut un cheval tué sous lui. Berwick ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, et pendant les premières campagnes de la suivante. Louis XIV lui donna, en 1703, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. En une seule campagne il se rendit maître d'une foule de places et de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cévennes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siége devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, et soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France, dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé la même année pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Il gagna, en 1707, la bataille importante d'Almanza sur milord Galloway et le comte de Las Minas. Philippe V récompensa le vainqueur comme le méritaient de si grands services. Il le créa duc de Leria et de Xerica au royaume de Valence; le fit chevalier de la Toison-d'Or, et attacha à son duché une grandesse de la première classe. Berwick soutint la gloire qu'il s'était acquise à Almanza, par la prise de Barcelonne, le 12 septembre 1714; il était alors généralissime des armées d'Espagne. La mort du roi de Pologne, Auguste II, ayant rallumé la guerre en 1733 entre l'empire et la France, le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siége devant Philisbourg. Un coup de

canon termina sa glorieuse carrière le 12 juin 1734; la place ne fut prise que le 12 juillet suivant. Le maréchal de Berwick était aussi estimable par ses vertus chrétiennes et civiles que par ses talents militaires. Le président de Montesquieu, qui avait connu particulièrement cet illustre capitaine, nous en parle en ces termes : « J'ai vu de loin dans les » livres de Plutarque, ce qu'étaient les grands » hommes; j'ai vu en lui de plus près ce qu'ils sont; » je ne connais que sa vie privée : je n'ai point vu » le héros, mais l'homme d'où le héros est parti.... » Il aimait ses amis; sa manière était de rendre des » services sans vous rien dire : c'était une main invisible qui vous servait.... Il avait un grand fonds » de religion. Jamais homme n'a mieux suivi ces lois » de l'Evangile qui coûtent le plus aux gens du » monde; enfin jamais homme n'a tant pratiqué la » religion, et n'en a si peu parlé...... Il ne disait » jamais de mal de personne; aussi ne louait-il ja» mais les gens qu'il ne croyait pas dignes d'être » loués. » Ses *Mémoires* ont été publiés en 1778, 2 vol. in-12. Ils sont pleins de cet intérêt que donne la vérité énoncée d'un ton simple, et affranchie des petits artifices de l'égoïsme. Ils sont d'un usage admirable pour réfuter les petits contes romanesques et calomnieux, par lesquels on ne cesse de défigurer l'histoire du siècle de Louis XIV. Ceux que l'abbé Margon avait publiés en 1737 ne sont plus lus que des personnes qui aiment mieux les romans et les satires que les histoires.

FITZ-JAMES (François, duc de), fils du précédent, renonça aux dignités de son père, dont il avait la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique en 1727. Il fut abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons en 1739, et mourut en 1764, dans sa 55e année. Ses *Instructions pastorales* et son *Rituel*, dont les Instructions sont imprimées en 2 et en 3 vol. in-12, ont fait beaucoup de bruit; quelques-uns de ces écrits ont été condamnés à Rome et censurés par plusieurs évêques de France; les jansénistes le regardaient comme un des principaux appuis du parti; cependant l'on ne connait de lui aucune démarche d'opposition formelle aux décisions de l'Eglise. Sa vie se trouve à la tête de ses *œuvres posthumes*, 1769, 2 vol. in-12, avec un troisième sous le titre de *supplément*.

FIXLMILLNER (Placide), astronome allemand, l'un des premiers qui calculèrent l'orbite de la planète *Uranus*, né en 1721 au village d'Achleuthen, dans la haute Autriche, entra dans l'ordre des bénédictins en 1737, étudia successivement la théologie, le droit, les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la musique, devint professeur de droit canonique et directeur du collége de Cremsmunter établi dans l'abbaye pour la jeune noblesse. Il fut aussi revêtu de la dignité de notaire apostolique en la cour de Rome, et mourut en 1791. On a de lui : *Meridianus speculæ astronomicæ Cremifanensis*, Steyer, 1765, in-4; ouvrage dans lequel il détermina la longitude et la latitude de son observatoire, qu'il a rendu célèbre par les observations qu'il n'a cessé d'y faire; *Decennium astronomicum*, Steyer, 1776, in-4. C'est un recueil d'observations faites et calculées avec soin, dont les astronomes font encore usage pour leurs recherches; *Acta astronomica Cremifanensia*, Steyer, 1791, in-4, ouvrage posthume, où l'on trouve les observations de 1776 à 1791; des mémoires sur la parallaxe du soleil, l'occultation de Saturne en 1775; l'observation et la mutation dans le calcul des planètes, etc. Il a fait aussi un grand nombre d'observations sur Mercure, dont Lalande s'est servi pour construire des tables de cette planète. On trouve une *notice* sur Fixlmillner dans les *Ephémérides géographiques* du B. de Zach, novembre 1799.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier sa patrie, né en 1690, mourut dans cette ville en 1765. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont : *Opera medica*, 1742, in-4; *Leçons de chimie de l'université de Montpellier*, 1750, in-12; *Tractatus de febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en français, 1757, in-12; *Tractatus de physiologia*, 1750, in-12; Plusieurs *dissertations* sur différentes matières de médecine, science que l'auteur possédait à un degré supérieur. C'était l'Hippocrate de Montpellier. Il joignait une grande simplicité de mœurs à des connaissances très-étendues et très-variées. (*Voy.* sa *vie* par Estève, 1765, in-8.)

FLACCILLA (Ælia), fille d'Antoine, préfet des Gaules et ensuite consul romain, naquit en Espagne, et fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'était encore que particulier. Elle reçut le titre d'Auguste quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup par son zèle à la destruction de l'idolâtrie et à la propagation du christianisme. Elle avait toutes les vertus que cette religion inspire; bienfaisante avec discernement, simple dans ses manières, et modeste avec un extérieur plein de dignité. Elle portait Théodose à l'indulgence, à la clémence et au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mère d'Arcadius et d'Honorius. L'église grecque l'a élevée au rang des bienheureux. Saint Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre.

FLACCUS. (*Voy.* FRANCOWITZ.)

FLACÉ (René), curé de l'église de la Couture, dans un faubourg du Mans, né à Noyen-sur-Sarthe en 1530, mourut en 1600. On a de lui, outre plusieurs pièces de théâtre, divers autres ouvrages en prose et en vers, et surtout un *Poëme* latin *sur l'origine des Manceaux*, qu'on peut voir dans la *Cosmographie* de Belleforest. La Croix du Maine dit qu'il était poëte, théologien, philosophe, historien, qu'il savait bien la musique, et qu'il prêchait avec succès.

FLACOURT (Etienne de), né à Orléans en 1607, directeur général de la compagnie française de l'Orient, avait commandé, en 1648, une expédition dans l'île de Madagascar : expédition malheureuse,

ainsi que toutes celles qui l'avaient précédée, mais qui nous a procuré une *Histoire* de cette île, qu'il avait bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, 1658 ou 1661, in-4, fig., 8 à 10 fr. On y trouve des choses curieuses et intéressantes, telle que cette prière des Madagascariens, qui prouve l'idée juste et vraie que ces barbares ont de la Divinité. « O Eternel ! ayez pitié de » moi, parce que je suis passager ; ô infini ! parce » que je ne suis qu'un point ; ô Fort ! parce que je » suis faible ; ô Source de la vie ! parce que je touche » à la mort ; ô Intelligent ! parce que je suis dans » l'erreur ; ô Bienfaisant ! parce que je suis pauvre ; » ô Tout-Puissant ! parce que je ne puis rien. » Il a publié aussi un *Petit catéchisme madécasse et français* avec les prières du matin et du soir, Paris, 1657, in-8 ; et un *Dictionnaire de la langue de Madagascar*, Paris, 1658, in-8, 4 à 6 fr. Flacourt se noya en revenant en France pour la seconde fois, le 10 juin 1660. C'est lui qui a donné à l'île Bourbon le nom qu'elle porte.

FLAHAUT (N... Filleul, comtesse de), femme auteur, né en 1760, morte au mois d'avril 1836, passa en Angleterre au commencement de la révolution, et débuta dans la carrière littéraire par un roman (*Adèle de Sénanges*, 1798, in-12), qui obtint le plus grand succès. Diverses productions du même genre suivirent à divers intervalles ce premier essai. Les principales sont : *Emilie et Alphonse; Charles et Marie; Eugène de Rothelin; Eugénie et Mathilde,* ou *Mémoires de la famille du comte de Hevel.* La plupart de ces ouvrages ont été traduits en diverses langues. Mme de Flahaut avait épousé en secondes noces le baron de Souza-Botelho, ambassadeur de Portugal à Paris, à qui l'on doit la magnifique édition des *Lusiades*, publiée par Didot, Paris, 1817, in-fol., avec fig. gravées d'après les dessins de Gérard.

FLAMEL (Nicolas), natif de Pontoise, exerça la profession d'écrivain libraire-juré à Paris. Il était né sans biens : on le vit tout-à-coup riche pour un homme de son état; mais ses richesses étaient seulement pour les malheureux. Il soulagea la veuve et l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. Le peuple ignorant crut que Flamel avait trouvé le secret de faire de l'or ; et cette fable a été accréditée par Jean Gohori, 140 ans après sa mort. Naudé attribue sa fortune qui n'était pas aussi considérable qu'on l'a dit à la connaissance qu'il avait des affaires des juifs Il ajoute que, lorsqu'ils furent chassés de France en 1394, et que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devaient, et leur promit de ne pas les dénoncer. Ce conte a été réfuté par de Sainte-Foix, dans le premier vol. de ses *Essais sur Paris;* et il est bien plus vraisemblable que Flamel dut sa fortune à la connaissance qu'il avait des principes du commerce, dans un temps où tout le monde les ignorait. Il mourut en 1418. *Voy.* sur cet homme singulier l'*Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, recueillie d'actes anciens, qui purifient l'origine et la médiocrité de leur fortune,* à Paris, chez Desprez, 1761, in-12. Cet ouvrage est de l'abbé Villain. On a faussement attribué à Flamel un *sommaire philosophique* en vers, 1561, in-8, et un traité de la *Transformation des métaux,* 1628, in-8. On joint à ces deux livres l'*Explication des figures hiéroglyphiques, que Flamel mit au cimetière des Innocents*, Paris, 1682, in-4.

FLAMINIO (Marc-Antoine) naquit à Seravalle en 1498, de Jean-Antoine FLAMINIO, dont nous avons divers ouvrages en vers et en prose. Le fils eut les goûts de son père, et le surpassa. Le cardinal Farnèse, dont il était le bel-esprit, le fit nommer secrétaire du concile de Trente ; mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome en 1550. On a de lui des *lettres* et des *épigrammes*, 1561, in-8, traduites en vers français par Anne des Marquetz, Paris, 1568, in-8, 3 à 4 fr.; sa *Paraphrase de trente Psaumes*, entreprise à la sollicitation du cardinal Polus, et imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers et une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus.

FLAMINIUS (Caïus), consul romain, d'un caractère turbulent et emporté, attiré au combat par les ruses d'Annibal, perdit la fameuse bataille de Thrasymène, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 217 avant Jésus-Christ.

FLAMINIUS (Titus-Quintus), élevé au consulat par son mérite, l'an 198 avant J.-C., n'avait pas encore 30 ans. Il se proposa Scipion pour modèle. Il ne lui manqua, pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui, il avait toutes les vertus civiles et militaires. Nommé général des troupes romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Epire ; il soumit presque entièrement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grèce le rôle le plus brillant. Il fit publier aux Jeux Néméens par un crieur public, que les Grecs étaient remis en liberté. Il fut en effet leur libérateur et leur père. La république l'envoya dans la suite vers Prusias pour demander la tête d'Annibal, sous le vain prétexte qu'il tramait quelque chose contre Rome. Il agit si adroitement auprès de ce prince, que les Romains se virent délivrés de cet ennemi.

FLAMINIUS NOBILIUS, théologien et critique de Lucques, mort en 1590, à 58 ans, publia en 1588 à Rome, in-fol., des *Notes sur la Bible des Septante*, pleines d'érudition ; et un traité *De prædestinatione*, ibid., 1581, in-4.

FLAMSTEED (Jean), astronome, né à Denby en Angleterre en 1646, prit du goût pour l'astronomie en voyant une sphère de Sacrobosco. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres, en 1670, et la même année nommé astronome du roi, avec une pension de cent livres sterling, ensuite directeur de l'observatoire de Greenwich. Il mourut en 1719. Cet astronome avait partagé son temps d'une façon singulière : il donnait le jour aux cafés, et la nuit aux astres. C'était un petit homme maigre, qui n'avait aucun goût pour les femmes : aussi mourut-

il dans le célibat. On a de lui : *Historia cœlestis britannica*, Londres, 1725, 3 vol. in-fol., ouvrage peu commun en France, vendu avec l'Atlas, 70 fr., et quelquefois 20 à 30 fr.; *Ephémérides;* la *Doctrine de la sphère,* imprimée en 1681, avec le *Nouveau système de mathématiques* de Jonas Morus, le plus zélé protecteur de Flamsteed. Newton ayant trouvé plusieurs de ses observations peu justes, Flamsteed écrivit contre lui : l'académie des sciences de Paris jugea en faveur de son adversaire ; mais Flamsteed ne laissa pas d'avoir raison dans l'esprit de plusieurs savants. Flamsteed s'est surtout distingué par ses observations sur le nombre des étoiles visibles, et de longues études pour le déterminer avec précision. On sait qu'il a rendu beaucoup plus nombreux le catalogue qu'en avait dressé Bayer, et qu'il les a portées au nombre de 3,000 ; mais ce qu'un observateur philosophe ne doit pas négliger, c'est qu'il n'y a pas deux astronomes qui, dans aucun temps, aient pu s'accorder dans ce calcul. Sans parler des tables des anciens, depuis l'usage du télescope, Kepler a compté 1393 étoiles bien visibles et distinctes dans les deux hémisphères célestes ; Riccioli en a trouvé 1437 ; le P. Pardies, 1491 ; de la Hire, 1576 ; Bayer, 1716 ; Royer, 1805 ; Hevelius, 1888 ; Flamsteed, comme nous venons de le dire, 3000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus de 2000 dans une seule constellation : Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie d'Orion ; de La Caille 9800 dans une partie du ciel austral, le P. Mayer proteste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler. En 1785, Herschel en découvrit 1300 nouvelles, précisément dans la classe des *nébuleuses*, et en 1787, il en compta 50,000 dans une zone de 15 degrés sur 2 degrés de largeur, etc., ce que d'autres astronomes ont traité de vision. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non-seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, et exposées depuis six mille ans aux deux yeux de cinq cent millions d'hommes, sont réellement innombrables ; que Dieu seul en connaît la multitude déterminée, comme dit David, et les appelle toutes par leurs noms : *Qui numerat multitudinem stellarum, et omnibus eis nomina vocat*. Ps. 146.

FLANDRIN (Pierre), vétérinaire et anatomiste, né à Lyon en 1752, entra dès l'âge de 14 ans à l'école vétérinaire de cette ville, et s'y distingua par son application et son intelligence. Il fut choisi quelque temps après pour enseigner l'anatomie à ses camarades, et ensuite appelé à l'école d'Alfort, près Paris, pour y être professeur d'anatomie, et adjoint à son oncle Chabert, qui en était directeur. C'est dans l'exercice de cette chaire qu'il fit exécuter la belle suite de préparations anatomiques, qui enrichit le cabinet de l'école d'Alfort. Il s'acquit une réputation méritée par ses travaux sur l'anatomie comparée. Le gouvernement l'envoya successivement en Angleterre et en Espagne, pour y observer la manière de conduire et diriger l'éducation des moutons à laine fine. Il fut nommé en 1791, correspondant de l'académie des sciences, et il venait d'être admis à l'Institut comme associé, lorsque la mort l'enleva en 1796. On a de lui : un *Précis sur l'anatomie du cheval*, 1787, in-8, qu'il avait rédigé pour ses élèves, et où l'on trouve quelques remarques neuves et justes : *Mémoire sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France,* Paris, 1790, in-8 ; *De la pratique de l'éducation des moutons, et des moyens de perfectionner les laines*, in 8, plusieurs fois réimprimé ; *Absorption des vaisseaux lymphatiques sur la rétine ; Sur la nature et les attributs* des sarigues, animal très-singulier par sa conformation ; *Sur la rage ; Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques, avec l'analyse des ouvrages vétérinaires* anciens et modernes, 1782, 1795, 6 vol. in-8 ; Diverses *observations* ou *dissertations* dans le *Dictionnaire anatomique de l'Encyclopédie*, dans le *Journal de médecine* et autres feuilles périodiques, où l'on trouve des vues ingénieuses.

FLASSANS (TARAUDET de), poëte provençal, natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocèse de Fréjus, obtint de Foulques de Pontevès une portion de cette terre pour un poëme intitulé : *Enseignements pour éviter les trahisons de l'Amour*. Le Moine, dit le *Monge des Iles-d'Or,* assure que cet ouvrage valait beaucoup plus ; mais qu'il fut inutile au vendeur et à l'acheteur, trompés l'un et l'autre par leurs maîtresses. Taraudet vivait en 1354. La reine Jeanne se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur Charles IV qui passait en Provence, et il s'en acquitta très bien.

FLAUST (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Rouen, né à Vire en 1709, mort à sa terre de Saint-Sévère, près de cette ville, en 1783, s'est fait connaître par son *Explication de la jurisprudence et de la coutume de Normandie dans un ordre simple et facile,* 2 vol. in-8. Une table des matières ajoutée à cet ouvrage en rendrait l'usage plus facile.

FLAVIEN (saint), patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre et d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarcal, du vivant de Paulin. Cette élection, confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme éteint sous le pape Innocent Ier. Flavien chassa de son diocèse les hérétiques Messaliens, qui l'avaient infecté de leurs erreurs. Il demanda grâce à l'empereur Théodose pour son peuple, et l'obtint. Les habitants d'Antioche avaient renversé et outragé dans une sédition la statue de l'impératrice Priscille ; Flavien parla pour eux avec l'éloquence que Cicéron déploya autrefois pour Ligarius. Saint Chrysostome, qu'il avait ordonné prêtre, avait, dit-on, composé sa harangue. Ce grand prélat mourut en 404, après avoir gouverné son église pendant 23 ans. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint FLAVIEN, patriarche d'Antioche en 496, que l'empereur Anastase voulut obliger de souscrire l'*Hénotique* de Zénon, et approuver la déposition de Macédonius de Constantinople. Il eut le courage de lui résister et de souffrir l'exil que son refus lui attira. Il y mourut l'an 518.

FLAVIEN, ou FLAVIANUS (saint), succéda à Proclus dans le patriarcat de Constantinople, en 447. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le Jeune, voulut le faire chasser de son siége; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui commença à semer ses erreurs vers le même temps. Il l'anathématisa dans un concile; mais les partisans de l'hérésiarque condamnèrent Flavien et le déposèrent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de *brigandage d'Éphèse*. Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats et de moines, présidait à cette séditieuse assemblée. Flavien appela de cette condamnation à Rome; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnements que par des coups de pieds et des coups de poings; enfin, ce furieux le maltraita si cruellement, que le saint en mourut trois jours après en 449.

FLAVIGNY (Valérien de), docteur de Sorbonne en 1628, chanoine de Reims, et professeur en hébreu au collége royal en 1630, naquit dans le diocèse de Laon, et mourut à Paris en 1674, dans un âge assez avancé. C'était un homme plein de feu dans sa conduite et dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie une thèse soutenue chez les jésuites du collége de Clermont, appelé depuis le collége *Louis-le-Grand*. On prétendait dans cette thèse, que le système de Copernic, étant contraire à l'Écriture, et condamné par les inquisiteurs de Rome, on ne pouvait le soutenir en France. Flavigny voulut démontrer qu'une pareille assertion violait les droits du royaume et du parlement, ce qui n'était pas trop clair. Ce docteur savait de l'hébreu, de la théologie, des belles-lettres; mais il cherchait trop à déprimer ceux qui en savaient autant et plus que lui. Il écrivait d'ailleurs, plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense d'une thèse* qu'il avait signée en qualité de grand-maître d'études. Il y était dit que l'*épiscopat n'est pas un sacrement distinct de la prêtrise :* sentiment qu'il ne faut pas confondre avec l'erreur, qui n'attribue aux évêques rien au-dessus des simples prêtres. Flavigny prétendait que c'était le même sacrement avec des effets plus étendus, et l'impression d'un caractère plus grand, parce que sans cela il y aurait plus de sept sacrements : conséquence que d'autres théologiens admettent, en disant que le sacrement de l'Ordre étant considéré dans sa généralité, et comme la consécration sacerdotale dans toutes ses divisions, est mis comme une unité générique dans le nombre de sept. Cette apologie a été imprimée à Tournay, en 1668, in-4. Il avait travaillé à la *Polyglotte* de Le Jay, qu'il critiqua plus tard.

FLAVIGNY (César-François, comte de), né vers 1740 à Craonne dans le Laonnais, embrassa la profession des armes, et parvint au grade de lieutenant-colonel d'un régiment de dragons. Il obtint ensuite une compagnie dans les gardes françaises; et devint maréchal de camp en 1788. Après le licenciement de la maison du roi, il se retira dans sa terre de Charmes près de la Fère, où il mourut en 1803. Il a publié : *Principes fondamentaux de la construction des places, avec un nouveau système de fortifications*, traduit de l'italien d'Antoni, 1775, in-8; *Introduction à l'histoire naturelle et à la géographie de l'Espagne*, traduite de l'anglais de Bowles, 1776, in-8; *Correspondance de Fernand Cortez avec l'empereur Charles-Quint, sur la conquête du Mexique*, 1778, in-12; *Réflexions sur la désertion et sur la peine des déserteurs en France*, Paris, 1768, in-8.

FLAVITAS, ou FRAVITAS, patriarche de Constantinople après Acace, en 488, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avait fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople, un papier blanc et cacheté, comptant que Dieu ferait écrire par un ange le nom du prêtre qu'il destinait à la chaire patriarcale; Flavitas corrompit l'eunuque qui avait la garde de l'église, et écrivit son nom sur le papier. Quelques historiens ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit de Tillemont dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, où ce fait est amplement discuté. Cette supercherie le fit patriarche. C'était le plus fourbe et le plus artificieux des hommes. Dans le même temps qu'il jurait aux hérétiques qu'il ne voulait avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivait sourdement au pape Félix. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna un châtiment exemplaire. Il n'occupa ce siége que quatre mois.

FLAXMAN (John), sculpteur anglais, né en 1754, passa la plus grande partie de sa jeunesse en Italie, où il a laissé les souvenirs les plus honorables. On admire même encore à Rome plusieurs de ses statues et bas-reliefs. De retour en Angleterre, il a enrichi sa patrie de monuments remarquables par leur goût et par leur correction; peut-être une critique sévère désirerait-elle dans ces compositions plus d'expression, plus de moelleux, de grâce et de fini. Ses principaux *ouvrages* comme sculpteur sont le beau *mausolée du poëte Collins* dans la cathédrale de Chichester, *celui de lord Mansfield* dans l'abbaye de Westminster, *ceux du lord Howe* et *du général Abercromby*; *la statue de sir Reynolds* et de *Washington*. Il a publié *Série de gravures pour expliquer le poëme d'Homère*, Londres, 1793, 2 vol. in-4. Il a aussi donné en 1805 des *Séries de gravures pour l'Eschyle*, 2 vol. in-fol., *et pour le Dante*, 2 vol. in-fol.; et en 1817, *Deuxième série de dessins pour illustrer et expliquer les Travaux, les Jours et la théogonie d'Hésiode*, in-fol. Flaxman était professeur à l'académie royale de peinture de Londres, et avait reçu le brevet de peintre du roi. Lord Elgin ayant enlevé, comme chacun le sait, des monuments d'Athènes, des frises, des bas-reliefs et d'autres débris de sculpture antique, une commission fut nommée par le parlement pour juger le mérite de ces acquisitions. Ce fut d'après l'avis de Flaxman que ces différents objets ont été achetés par le gouvernement et sont devenus propriété nationale.

FLÉCHIER (Esprit), évêque et orateur sacré, né en 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Car-

pentras, fut élevé dans le sein des lettres et de la vertu, auprès d'Hercule Audiffret, son oncle, général des Pères de la doctrine chrétienne, où il était entré à l'âge de 16 ans. Obligé, suivant la règle de la maison, de se livrer à l'enseignement, il professa la rhétorique à Narbonne. Fléchier, ayant quitté cette congrégation, après la mort de son oncle, parut à Paris où il remplit dans l'une des paroisses l'emploi aussi modeste qu'utile de catéchiste des petits enfants, et fut ensuite précepteur des fils de Louis Caumartin, intendant des finances et conseiller d'état. Une pièce de vers latins sur le Carousel (*Circulus regius*), donné par le roi en 1662, commença sa réputation : ses sermons y ajoutèrent beaucoup. Il fut nommé lecteur du Dauphin par le crédit du duc de Montausier qui l'honorait de son amitié. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens de lettres. Fléchier, encouragé par ces récompenses, fit de nouveaux efforts, et balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit pleurer le monarque, et mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira surtout le beau parallèle du maréchal de France avec Judas Machabée. Il est vrai qu'il n'était pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, et Fromentières, évêque d'Aire, s'en étaient déjà servis : l'un, dans l'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie; l'autre, dans celle du duc de Beaufort. Mais Fléchier se rendit propre ce lieu commun, par les ornements dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie et le caractère majestueux et sombre qui y règnent. La cour récompensa ses talents, en 1685, par l'évêché de Lavaur, et en 1687, par celui de Nîmes. Louis XIV lui dit en le nommant au premier évêché : « Ne soyez pas » surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite; » j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre. » Le diocèse de Nîmes était plein d'hérétiques; il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, et plus encore par la régularité de ses mœurs. Il mourut à Montpellier en 1710, regretté de ses diocésains catholiques et huguenots, et laissant plus de 25,000 écus aux pauvres. L'académie française s'était associé Fléchier, après la mort de Godeau en 1673. Il y entra le même jour que Racine. C'est sur le modèle de cette compagnie qu'il forma celle de Nîmes, dont il fut le mentor et le père. On a de lui : *Des œuvres mêlées*, in-12, en vers et en prose. On a loué avec raison ses vers français et latins. Les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse. L'édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine Marie Gratiani, *De casibus illustrium virorum*, avec une préface en latin, Paris, 1680, in-4. Le style en est aussi pur qu'élégant; des *Panégyriques des saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, Paris, 1690, in-4; 1697, 2 vol. in-12; 1739, 3 vol. in-12; recueil d'*oraisons funèbres*, Paris, 1705, 1716, 1734, etc., in-12; ibid., 1802, 2 vol. in-12, 6 fr., pap. vél., 9 fr.; ib., 1822, 2 vol. in-12, 5 fr., pap. vél., 10 fr.; ib., 1824, in-8, 4 fr., pap. fin, 6 fr., pap. vél., 10 fr.; ib., 1826, gr. in-8, 9 fr., très-gr. pap. vél., 21 fr. Il y a moins d'élégance et de pureté de langage dans celles de Bossuet; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, et plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le génie. Fléchier est plus heureux que lui dans le choix et dans l'arrangement des mots; mais son penchant pour l'antithèse répand une sorte de monotonie sur son style. Il devait autant à l'art qu'à la nature; Bossuet devait plus à la nature qu'à l'art; des *Sermons*, Paris, 1713, 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses oraisons funèbres et ses panégyriques. On y trouve de belles périodes, et très-peu de raisonnements. Il avait cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs des traits d'éloquence et des pensées ingénieuses, dont il faisait un usage plus ingénieux encore; aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fonds des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il prêchait avec un vieux goût et un style moderne; *Histoire de l'empereur Théodose le Grand*, Paris, 1679, in-4, et 1681, in-12, 6 à 9 fr.; elle est estimée pour l'élégance du style, autant que pour l'intérêt de la narration. Ceux qui ont cru qu'il flattait son héros, n'ont pas rendu justice à cet empereur qui, dans le vrai, était grand homme et grand prince à tous égards; la *Vie du cardinal Ximenès*, Paris, 1693, in-4, ou 2 vol. in-12; Amsterd., 1693, 2 vol. in-12. Il peint ce cardinal comme un saint; l'abbé Marsollier, dans une histoire de Ximenès, publiée vers le même temps que celle de Fléchier, en fit un politique; ce grand ministre avait été l'un et l'autre; mais Marsollier était un esprit trop mobile pour peindre dignement un homme d'un caractère si ferme; des *lettres choisies sur différents sujets*, Paris, 1711, ou 1715, 2 vol. in-12. On y trouve des détails affligeants sur les excès des calvinistes, qui dès lors répandaient l'effroi partout et préludaient aux scènes affreuses qui ont désolé Nîmes en 1790 et 1791; la *Vie du cardinal Commendon*, traduite du latin d'Antoine Marie Gratiani, Paris, 1671, in-4, plusieurs fois réimprimée; des *OEuvres posthumes*, Paris, 1712, in-12; elles contiennent ses mandements et ses lettres pastorales, où la philosophie chrétienne et la tendresse épiscopale se font sentir avec tous leurs charmes. On y a ramassé différents discours, compliments et harangues. L'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., lui attribue un recueil manuscrit, *sur les antiquités du Languedoc*, formant 6 vol. in-fol., mais il est certain qu'il n'est pas de lui : c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nîmes, appelé *Auné Rulman*. L'abbé Ducreux, chanoine d'Auxerre, a donné une édition complète des OEuvres de Fléchier, à Nîmes, en 1782, 5 tom. en 10 vol. in-8, 30 fr., et Fabre de Narbonne, une à Paris en 1825-28, 10 vol. in-8, part. 35 fr.; mais elle est moins complète que la première. Ses *poésies latines* ont paru dans un recueil séparé, à Bâle, 1782, in-12. En

1791, le siége de ce grand homme fut souillé par un nommé Dumouchel, d'abord garçon perruquier, puis prêtre apostat, que l'assemblée nationale subrogea à l'évêque légitime. (*Voy.* DUMOUCHEL.)

FLEETWOOD (Guillaume), évêque anglican, né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connaître, sous le règne de Guillaume III, par ses ouvrages. La reine Anne, instruite de son mérite, lui donna un canonicat de Windsor en 1702, puis l'évêché de Saint-Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ely en 1714, et mourut en 1723. Ses principaux ouvrages sont : *Inscriptionum antiquarum sylloge*, Londres, 1691, in-8, 4 à 6 fr.; des *sermons; Essai sur les miracles*, 1701, in-8; *Chronicon pretiosum*, Londres, in-8; *Explication du 13e chap. de l'épître aux Romains.* Sa vie est à la tête de ses sermons. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume FLEETWOOD, avocat de la reine Elisabeth, qui fut député pour aller visiter de sa part plusieurs diocèses. Il mourut en 1593. On a de lui : *Elenchus annalium Edvardi V, Richardi III, Henrici VII et Henrici VIII*, Londres, 1597, in-8. On sent combien il a dû les défigurer, pour qu'on ne trouvât pas à chaque page la condamnation de la réforme anglicane. L'*Office de juge de paix*, 1658, in-8.

FLEMING (Patrice), religieux observantin, né en 1599 d'une famille noble, dans le comté de Louth en Irlande, fut envoyé à Douai, à l'âge de 13 ans, pour y faire ses études sous la direction de son oncle maternel, Christophe Cusack, supérieur des colléges irlandais, en Flandre. Après avoir fait ses humanités, il se rendit à Louvain, où il embrassa la règle de saint François, dans le collége de Saint-Antoine de Padoue, qui appartenait à des franciscains de sa nation. Lorsque ses cours de théologie et de philosophie furent terminés, il se rendit à Rome avec le P. Hugues Mac-Caghwel, définiteur général de l'ordre. En passant à Paris, il s'y lia d'amitié avec le P. Hugues Ward, et ils formèrent le dessein de recueillir les matériaux, pour composer les vies des saints d'Irlande. Ils fouillèrent tous les deux dans toutes les bibliothèques qui furent à leur portée. Fleming fit de nombreuses recherches dans toutes les villes de France, d'où il passa en Italie et en Allemagne. Une partie de ces vies fut publiée, quelques années après, par le P. Colgan, qui reconnait avoir tiré un grand secours des recherches de Fleming et du P. Ward. Le P. Fleming fut chargé d'enseigner la philosophie dans le couvent de Saint-Isidore de Rome. Il reçut, quelque temps après, le même emploi à Louvain. Il fut ensuite envoyé à Prague, pour y gouverner le couvent de l'Immaculée Conception. L'Allemagne était alors en feu; et le luthéranisme, appuyé par les armes victorieuses des Suédois, se répandait de tous côtés. Les armées suédoises et saxonnes faisaient souffrir une cruelle persécution aux catholiques, et surtout aux religieux. Prague étant menacée d'être investie après la bataille de Leipzig, le P. Fleming, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi barbare, quitta cette ville avec le P. Mathias Hoar, son confrère. Mais ils eurent le malheur de tomber entre les mains d'une troupe de paysans luthériens, qui les massacrèrent impitoyablement : Moréri place cet assassinat au 7 novembre 1631. Wadding, historien des frères mineurs, le recule de deux années; mais la prise de Prague, qui eut lieu en 1631, doit faire préférer la première date. On a de ce religieux : *Collectanea sacra*, Louvain, 1667, in-fol; *Vita R. P. Hugonis Cavelli* (Mac-Caghwel); un *Abrégé du Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ.*

FLEMMING, ou FLEMMYNGE (Richard), prélat anglais, naquit à Croston, dans le comté d'Oxford, vers la fin du 14e siècle. Il fit ses études à Oxford, et embrassa, avec chaleur, l'hérésie de Wiclef; mais il devint bientôt son ennemi. Il apporta à renverser l'édifice la même ardeur qu'il avait mise à le construire. En 1420, Henri V le nomma à l'évêché de Lincoln, auquel le pape Martin V l'avait lui-même désigné. Cependant, lorsque ce même pape voulut le transférer à l'archevêché d'York, Henri s'y opposa, et Flemming demeura évêque de Lincoln. Ce prélat mourut en 1430, après avoir fondé à Oxford le collége de Lincoln pour de jeunes théologiens, destinés à combattre les erreurs de Wiclef.

FLESSELLES (Jacques de), né en 1721, d'une famille de robe, devint d'abord conseiller d'état, ou maître honoraire des requêtes, et figura, lors des troubles de la Bretagne, dans le parti du duc d'Aiguillon contre le fameux procureur général La Chalotais. Envoyé ensuite en qualité d'intendant à Lyon, il s'y fit chérir par sa douceur, sa bienfaisance et son zèle pour les intérêts de cette grande cité, dont le commerce lui est redevable d'établissements importants. Il y fonda un prix en 1777, pour le perfectionnement de la teinture des soies en noir. Au commencement de la révolution il fut nommé prévôt des marchands de la ville de Paris; mais il n'avait ni la fermeté ni les talents qui convenaient à cette place dans un moment aussi difficile Accusé de trahison par le parti populaire le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille, il hésita, balbutia et chercha à s'excuser, à prouver son innocence. Les factieux enhardis par sa faiblesse lui signifièrent qu'il fallait aller au Palais-Royal, lieu de réunion de tous les agitateurs, et que là il serait entendu. Le malheureux Flesselles crut devoir consentir à cette démarche; mais à peine fut-il arrivé au bas de l'escalier qui descend sur la place de Grève, qu'un jeune homme lui cassa la tête d'un coup de pistolet. La populace se précipita aussitôt sur son cadavre; on en sépara la tête qui fut placée au haut d'une pique, et portée au Palais-Royal. Le corps fut traîné dans la fange. Ce meurtre commis sous les yeux de l'autorité, sans qu'elle osât prendre des mesures pour en punir les auteurs, fut le signal de l'insurrection, et de tous les attentats qui le suivirent.

FLETCHER (Gilles), poëte anglais et bon politique, qualités qui se rencontrent rarement ensemble, fut chargé de quelques commissions en Ecosse et en Allemagne par la reine Elisabeth, qui

l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur en Moscovie. Il était secrétaire de la cité de Londres, et trésorier de Saint-Paul, quand il mourut en 1610. On a de lui une *Relation de son ambassade en Moscovie*, 1590, in-8, rare, 5 à 6 fr. L'auteur s'y montre peu favorable aux Russes qui étaient alors encore demi-barbares.

FLETCHER (Jean), neveu du précédent, poëte tragique anglais, mort à Londres en 1625, à 49 ans, marcha sur les traces de Shakespeare dans la carrière dramatique, et obtint une des premières places après son modèle. Le cabaret était son Parnasse. Un jour qu'il y récitait une *tragédie*, dans laquelle il y avait une conjuration contre la vie d'un roi, des gens qui passaient dans la rue le dénoncèrent comme un scélérat. On le mit en prison; mais on reconnut bientôt que le conjurateur ne tuait les rois que sur le théâtre. (*Voy.* Beaumont François.)

FLEURANGES. (*Voy.* Marck.)

FLÉURET, ancien professeur d'architecture de l'école royale militaire de Paris, mort le 1er janvier 1817, est auteur de *l'Art de composer des pierres factices aussi dures que le caillou*, et de *Recherches sur la manière de bâtir des anciens*, 1808, in-4, avec un vol. de planches.

FLEURIAU (Louis-Gaston), docteur en théologie et évêque d'Orléans, naquit à Paris en 1662. Il avait d'abord été évêque d'Aire en 1698. Il passa à l'évêché d'Orléans en 1705, et eut en même temps l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens, ordre de Prémontré. A son avénement au siége d'Orléans, il racheta et fit délivrer 854 prisonniers détenus pour dettes. Ce prélat était doué d'une charité admirable, et possédait, à un degré éminent, toutes les vertus épiscopales. Il assista à l'assemblée du clergé de 1715, et tint plusieurs synodes dans son diocèse, veillant avec soin au maintien de la discipline ecclésiastique. Il fonda à Orléans plusieurs établissements utiles, entre autres une maison pour les nouvelles converties. Ce prélat mourut en 1733. Il a laissé des *Règlements et avis synodaux*, extraits des synodes qu'il avait tenus.

FLEURIAU (Thomas-Charles), jésuite, qui vivait vers la fin du 17e siècle, fut chargé par ses supérieurs de correspondre avec les missionnaires de la compagnie dans le Levant, et de rédiger les mémoires qu'ils envoyaient. On en trouve plusieurs dans le *Recueil des lettres édifiantes*. Il a publié en outre : *Etat présent de l'Arménie*, Paris, 1694, in-12; *Etat des missions de la Grèce*, Paris, 1695, in-12, avec le P. Monier; *Nouveaux mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant*, Paris, 1712, et années suivantes. — Il y a eu plusieurs autres jésuites du même nom, entre autres Bertrand-Gabriel Fleuriau, né en 1693, auteur des *Principes de la langue latine*, mis dans un ordre plus clair et plus exact, très-souvent réimprimés. Les dernières éditions ont été retouchées par de Vailly. On a encore de lui : *Relation des conquêtes faites dans les Indes*, par D. P. M. d'Almeida, traduite de l'italien, Paris, 1759, in-12; *Vie du P. Claver*, ibid., 1751, in-12.

FLEURIAU (Jérôme-Charlemagne), connu sous le nom de marquis de Langle, naquit en Bretagne vers 1742, se consacra à la littérature, et mourut à Paris en 1807. Il a laissé : *Voyage de Figaro en Espagne*, Saint-Malo (Paris), 1785, 2 vol. in-12; pamphlet contre la religion et les prêtres, qui fit beaucoup de bruit, eut plusieurs éditions, et fut traduit en anglais, en danois, en italien et en allemand. Il a été condamné à être brûlé, par arrêt du parlement du 26 février 1788. La dernière et sixième édition, la seule avouée par l'auteur, a pour titre : *Voyage en Espagne*, Paris, Perlet, 1803, in-8; on a publié une critique de cet ouvrage sous le titre de *Dénonciation au public du voyage d'un soi-disant* Figaro *en Espagne par le véritable* Figaro, 1785, in-12; *Tableau pittoresque de la Suisse*, Paris, 1790, in-8; Liége, 1790, in-12; *Soirées villageoises*, ou *Anecdotes et aventures, avec des secrets intéressants*, 1791, in-12; mauvais ouvrage, dont le public fit justice, ainsi que des suivants : *Paris littéraire*, 1791, in-12, en partie reproduit sous le titre de l'*Alchimiste littéraire*, ce sont l'un et l'autre des libelles contre les hommes de lettres les plus distingués; *Mon voyage en Prusse*, ou *Mémoires secrets sur Frédéric le Grand et sur la cour de Berlin*, 1806, in-8; *Nécrologie des auteurs vivants*, 1807, in-8. L'auteur n'y a pas oublié son nom, et a la modestie de se reprocher, à la page 35, l'abus excessif d'*esprit*; plusieurs articles sont extraits du *Paris littéraire; des opuscules* (voy. *la France littéraire* de Ersch, et le *Mercure* du 30 janvier 1808). Fleuriau s'est jugé lui-même, quant à l'abus d'esprit; mais il a omis d'ajouter que son style, presque toujours satirique, est par fois aussi prolixe qu'incorrect et sans coloris. Sur la fin de ses jours il revint à la religion et reçut les sacrements de l'Eglise.

FLEURIEU (Charles-Pierre Claret, comte de), ministre de la marine sous Louis XVI, né à Lyon en 1738, entra dans la marine à l'âge de treize ans, et fut toujours un modèle d'application et de bonne conduite. Il profita, pour se livrer à l'étude avec une ardeur nouvelle, de la paix conclue en 1763. Le premier fruit de ses méditations fut des horloges marines, qu'il exécuta avec Ferdinand Berthoud, célèbre horloger, qui s'occupait alors du même objet. Elles furent essayées en 1768, sur la frégate *l'Isis* qu'il commandait en qualité de lieutenant de vaisseau, et le succès surpassa les espérances qu'on avait conçues. Il obtint en 1776 la place de directeur général des ports et arsenaux de la marine, et il prouva, dans ce nouvel emploi, où il rendit à l'état les services les plus éclatants, qu'il était aussi bon administrateur que savant marin. C'est lui qui rédigea tous les plans des opérations navales de la guerre de 1778, et ceux de toutes les campagnes de découvertes, telles que celles de La Peyrouse et de d'Entrecasteaux. On lui doit aussi la *rédaction de l'Ordonnance du roi sur la régie et l'administration des ports et arsenaux*, Paris, 1776, in-4. Le 27 octobre 1790, il fut appelé au ministère de la marine et des colonies, et il en remplit les fonctions avec l'intégrité qui l'avait toujours fait remarquer, jusqu'au 17 mai 1791, qu'il fut obligé de donner sa

démission, le parti jacobin voulant le remplacer par une de ses créatures. Louis XVI lui confia alors l'éducation du Dauphin, avec le titre de gouverneur; mais les orages de 1792 le forcèrent de se retirer des affaires publiques, et de chercher des consolations dans l'étude. Il vécut dans l'oubli jusqu'en 1793, où il fut arrêté; mais il recouvra bientôt sa liberté. En 1797 il vint siéger dans le conseil des Anciens, et fut exclu de cette assemblée lors des événements du 18 fructidor. Après le 12 brumaire il devint sénateur, et termina sa carrière en 1810. On a de lui : *Voyage fait par ordre du roi, en* 1768 *et* 1769, *pour éprouver les horloges marines*, Paris, 1773, 2 vol. in-4, fig., 12 à 18 fr.; *Découvertes des Français dans le sud-est de la Nouvelle Guinée*, Paris, 1790, in-4, avec 13 cartes et plans, 8 à 10 fr. Fleurieu a donné une bonne édition du *Voyage autour du monde*, d'*Etienne Marchand*, avec une introduction savante sur l'histoire de toutes les navigations à la côte nord-ouest de l'Amérique, et des remarques très-intéressantes sur la navigation du grand Océan.

FLEURY (Claude), originaire de Normandie, né à Paris en 1640, d'un avocat au conseil, suivit le barreau pendant 9 ans avec succès. L'amour de la retraite et de l'étude lui donnèrent du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa, et il en eut les vertus. Précepteur du prince de Conti en 1672, il le fut ensuite du comte de Vermandois en 1680. Ses soins auprès de son élève lui valurent l'abbaye de Loc-Dieu en 1684, et la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri en 1689. Associé de Fénélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agréments, et par ses exemples plus persuasifs que ses leçons. Louis XIV avait mis en œuvre ses talents; il sut les récompenser. Il lui donna en 1706 le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye de Loc-Dieu. S'il avait ambitionné de plus grands biens et des dignités plus relevées, il les aurait eus; mais son désintéressement égalait ses autres vertus. Il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, une candeur admirable, lui gagnèrent les suffrages des courtisans même les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui en 1716, pour la place de confesseur de Louis XV. Ce choix fut approuvé de tout le monde. On n'y trouva, dit l'abbé Dorsanne, que le défaut de 75 ans. Fleury, après avoir formé le cœur du père, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place. Il mourut en 1723. Il était de l'académie française. Les ouvrages sortis de sa plume sont : *Mœurs des Israélites*, Paris, 1735, in-12; Lyon, 1810, in-8, pap. vél., 6 fr., etc., livre qui est entre les mains de tous les fidèles, et que l'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des saints de l'ancien Testament; *Mœurs des chrétiens*, ouvrage réuni avec le précédent. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, et l'autre à l'histoire ecclésiastique. L'onction y règne avec un esprit de candeur et de vérité qui gagne le lecteur chrétien; et avec un discernement, des lumières et des vues qui ravissent le savant et le philosophe; *Histoire ecclésiastique, jusqu'en* 1414, *avec la continuation jusqu'en* 1595, *par le P. Jean-Cl. Fabre et Goujet*, Paris, 1691 ou 1722-37, 36 vol. in-4; *Table générale des matières, par Rondet*, ib., 1758, in-4, 78 à 96 fr., et plus en gr. pap.; l'édition de Caen, en 25 vol. in-4, 40 à 50 fr.; celle de Paris, 1724-58, 40 vol. in-12, y compris 4 vol. de tables, 40 à 60 fr.; Bruxelles, 1716 et ann. suiv., 35 à 50 fr; Nîmes, 1778-80, 25 vol. in-8, 60 à 72 fr. On y ajoute les opuscules de Fleury, 5 vol. in-8. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte et bien suivie. Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de Longuerue, travaillait son livre à mesure qu'il étudiait l'histoire de la religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matière, il ne marche qu'en tremblant, et presque toujours sur les traces de Labbe et de Baronius. Il en était au dernier volume de cet annaliste célèbre, qu'il ne connaissait encore que le premier vol. de l'excellente *Critique* du P. Pagi, en 4 tom. in-fol. Aussi plusieurs écrivains ont écrit contre son Histoire. Le P. Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, publia à Malines, en 1727, des *Observations sur l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury, adressées à N. S. P. le pape Benoît XIII, et nosseigneurs les évêques*, in-12, réimprimées à Malines en 1729, et depuis (en 1740) sous le titre de *Dénonciation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury, à nosseigneurs les évêques;* en 1733, le P. Baudoin de Housta, religieux augustin des Pays-Bas, fit paraître à Malines : *La mauvaise foi de Fleury, prouvée par plusieurs passages des saints Pères, des conciles, et d'auteurs ecclésiastiques, qu'il a omis, tronqués, ou infidèlement traduits dans son Histoire*. En 1736, on imprima à Avignon des *Observations théologiques, historiques, critiques, etc., sur l'Histoire ecclésiastique de feu l'abbé de Fleury*, avec des dissertations, analyses des Pères, et autres pièces détachées, 2 vol. in-4. L'ouvrage devait avoir 8 vol., mais la suite n'a pas vu le jour; en 1802 il parut des *Réflexions sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, attribuées à l'abbé Rossignol; et, à peu près dans le même temps, Marchetti, archevêque d'Ancyre, donna une *Critique de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, qui fut traduite en français, et imprimée dans la Belgique en 1803; elle a été réimprimée à Besançon en 1819, 2 vol. in-12. Quoiqu'on reproche à l'auteur de n'avoir pas assez ménagé son adversaire, et d'avoir qualifié quelquefois ses méprises avec une sévérité un peu rigoureuse, elle doit trouver place dans les bibliothèques, à côté de l'histoire de Fleury; enfin, en 1807, Muzzarelli publia à Rome des *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique, et spécialement sur les discours de Fleury*, in-8, traduite en français. Dom Cellier, et les auteurs de l'*Histoire de l'église gallicane*, ont relevé plusieurs erreurs de faits et de dates dans Fleury. Les Actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec

trop de détail, devraient avoir plus de précision, et ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Son style est d'une simplicité touchante et d'une onction qui édifie; mais il est très-souvent négligé, languissant, monotone, plein d'hellénismes et de latinismes. Les *Discours préliminaires* répandus dans cet ouvrage, et imprimés séparément in-12, sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision et de force; on y trouve d'excellentes choses, mais il y en a aussi qui ont été critiquées avec raison. (*Voy.* Honoré de Sainte-Marie, Housta.) On remarque dans l'auteur une telle prédilection pour la discipline de la primitive église, qu'il semble improuver tout ce qui n'a pas l'empreinte des premiers siècles: comme si la discipline de l'Eglise n'était pas essentiellement variable, ou que l'église primitive dût en tout servir de modèle dans les siècles postérieurs. « On ne peut trop respecter la primitive » église, dit un auteur modéré et équitable; mais » la haute idée qu'on en a, ne doit pas servir à nous » faire mépriser l'église des derniers siècles. Dans la » primitive église, parmi beaucoup de sainteté, il » ne laissait pas de se glisser des relâchements; et » dans l'église des derniers siècles, parmi des relâ» chements qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y » avoir encore beaucoup de sainteté. » Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avaient subsisté durant des siècles. En comparant sans prévention l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siècles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus sont remplacés par d'autres. Erasme, qu'on peut citer hardiment en cette matière, après avoir développé ce parallèle dans toute son étendue, conclut que *si saint Paul revenait sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairait pas.* « Croyez-vous, » dit un homme d'une exacte logique, que l'Eglise » a le droit de régler sa discipline, et sur la péni» tence, et sur les appels, et sur les élections, et » sur les institutions canoniques, et sur les exemp» tions, et sur tout autre sujet religieux? Répondez » *oui* ou *non*. Si vous dites *oui*, eh bien! attendez » donc qu'elle ait substitué la règle ancienne à la » règle plus récente. Si vous dites *non*, il est d'un » imbécile de nous proposer comme un retour aux » règles de l'Eglise, ce que l'Eglise n'a pas le droit » de régler. » (*Voy.* Morin, Thomassin). L'on ne doit pas ignorer que ces *Discours* ont été altérés par des mains étrangères. On en a pour garant la première édition du 9e discours sur les libertés de l'église gallicane, qui se trouve le 12e dans la nouvelle édition. On y a ajouté, dans les éditions postérieures, des notes, sous prétexte de corriger le texte, et ensuite on y a changé ou supprimé tout ce qui ne s'accordait pas avec la doctrine de ces écrivains téméraires, qui ont cru pouvoir mettre leur faux dans une moisson qui ne leur appartenait pas. En général, la lecture de Fleury ne fait pas aimer les pontifes, et elle a fourni des armes à leurs ennemis. Aussi voit-on des personnes pieuses et éclairées craindre de recommander son Histoire aux jeunes gens ou aux femmes qui prendraient trop au pied de la lettre des réflexions présentées souvent un peu crûment. Plusieurs communautés ne lisent pas publiquement son ouvrage, et des théologiens qui n'ont pas moins de sagesse que de lumière, et qui sont pleins d'ailleurs d'estime pour Fleury, ont souvent regretté qu'il eût affaibli l'utilité de son travail par son penchant au blâme, et par un manque de réserve qui les affligeait et les étonnait de sa part. L'Histoire de Fleury a été traduite en latin, et continuée par le P. Alexandre de Saint-Jean de la Croix, carme déchaussé, Augsbourg, 1758-93, 38 vol. in-8, peu recherchée. Cette continuation est un répertoire de tout ce qu'on a dit d'horreurs contre la société des jésuites. Les contes les plus absurdes, ceux même que les protestants et les philosophes du jour ont réfutés, y sont reproduits comme des matières dignes d'une histoire ecclésiastique. Cet ouvrage a été vivement attaqué par Mangold, dans une critique publiée à Augsbourg, 1783-1786, 3 vol. in-8; *Institution au droit ecclésiastique*, 1677 ou 1679, 2 vol. in-12; ouvrage fort abrégé, mais plein de bonnes choses, quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes qui ont paru répréhensibles. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition enrichie de notes, Paris, 1767, ou 1771, 2 vol. in-12; *Catéchisme historique*, Paris, 1811, in-16; ouvrage qui a eu le plus grand cours et a été trop souvent réimprimé pour en citer toutes les éditions; cependant tout n'y est pas rigoureusement exact. Le ton en est sec, sans onction et sans intérêt; *Traité du choix et de la méthode des études*, Paris, 1753, in-8; ib., 1822, in-8, 6 fr.; ib., 1825, in-12, 2 fr. 50. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites; Devoirs des maîtres et des domestiques*, in-12, estimé; *la Vie de la mère d'Arbouse*, réformatrice du Val-de-Grace, in-12; l'*Histoire du droit français*, Paris, 1674, in-12; le *Traité du droit public de la France*, Paris, 1769, 2 tom. en 3 vol. in-12; un quatrième volume contient quelques opuscules de Fleury. Emery, supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, a publié en 1807, sous le titre de *Nouveaux opuscules*, Paris, 1807, in-12, quelques pièces inédites de Fleury, et surtout le manuscrit autographe du *Discours sur les libertés de l'église gallicane*, qui avait été imprimé après la mort de l'auteur, avec des notes violentes et erronées, attribuées à Debonnaire, qui provoquèrent un arrêt du conseil, du 9 septembre 1723, pour supprimer l'écrit, et qui firent mettre le discours à l'index, par décret du 13 février 1729. C'est donc un service important que Emery a rendu à Fleury, en publiant cette édition, qui fait connaître la véritable opinion de ce savant ecclésiastique sur un point d'un si grand intérêt. Le volume commence par une préface rédigée avec beaucoup d'exactitude et de sagacité, où Emery traite plusieurs questions, discute quelques assertions de Fleury, et porte un jugement aussi solide que modéré sur cet auteur, que les jansénistes affectaient de compter au nombre des partisans de leur doctrine, ou au moins de leur opposition à la cour de Rome, tandis qu'il est prouvé par plusieurs affaires, et notamment par celle de

l'évêque de Saint-Pons, que ce célèbre historien, loin d'approuver les entreprises des parlements contre la cour de Rome, regrettait au contraire l'espèce de guerre que l'on faisait au pape, et souhaitait que l'on gardât plus de mesure à son égard, et surtout qu'on pesât les conséquences de ces plaintes, de ces défiances, de ces protestations et de ces condamnations si fréquentes dans l'histoire de la magistrature.

FLEURY (André-Hercule de) naquit à Lodève en 1653, et fut mené à Paris à l'âge de 6 ans. Il fit ses humanités au collége des jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt. Il brilla dans l'un et dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut chanoine de Montpellier et docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine et ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnèrent généralement les cœurs. On sollicita vivement pour lui. Louis XIV le nomma en 1698 à l'évêché de Fréjus. « Je vous ai fait attendre longtemps, lui dit ce prince, mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous. » L'évêque de Fréjus était dans son diocèse lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de Savoie et le prince Eugène lui accordèrent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, et la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma précepteur de Louis XV. Successeur des Bossuet et des Fénélon, dans l'emploi important de former les rois, il s'attacha comme eux à cultiver l'esprit et le cœur du jeune monarque, et en fit de bonne heure le *bien-aimé* de la France. En 1726, il fut fait cardinal, et bientôt après son élève le plaça à la tête du ministère : il avait alors plus de 70 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point, et il montra jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre et capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença et termina glorieusement la guerre contre Charles VI. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre, en 1740, vint troubler les derniers moments du cardinal de Fleury. Il mourut en 1743, avec la douleur de n'avoir vu en cette dernière guerre que des malheurs, et des malheurs que le public lui reprochait, peut-être mal à propos, car il est certain que cette guerre avait été entreprise contre son avis. Comptant sur la paix, il avait négligé la marine; le peu qui restait à la France de forces maritimes fut détruit par les Anglais. L'économie qu'il mettait dans sa maison, il voulut, autant qu'il était possible, l'introduire dans l'administration publique. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire des vaisseaux. Son caractère tranquille lui fit peu estimer et même craindre les esprits actifs et profonds; il les écarta trop des grandes places. Il se défiait plus des hommes, qu'il ne cherchait à les connaître. L'élévation, dit un homme qui l'avait beaucoup connu, manquait à son caractère. Ce défaut tenait à ses vertus, à la douceur, à l'égalité, à l'amour de l'ordre et de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes et s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. S'il s'opposa vivement aux jansénistes, c'est qu'il était persuadé qu'en matière de religion toute nouveauté était à redouter : et que de toutes les sectes qui ont déchiré l'Eglise, celle-ci était peut-être la plus dangereuse. « Un ministre, dit l'éloquent auteur de son *Oraison funèbre*, guidé par ces grandes vues de politique sage et vertueuse, n'aurait-il pas démenti tous ses principes s'il avait négligé les intérêts de la religion, affligée parmi nous par tant de divisions fatales? Jours de présomption et d'indocilité, où, par un raffinement de souplesse et de dissimulation profonde, l'erreur vaste et hardie dans ses projets, timide et mesurée dans ses démarches, condamne l'Eglise, et ne la quitte pas; reconnaît l'autorité, et ne plie pas; dédaigne le joug de la subordination, et ne le secoue pas; respecte les pasteurs, et ne les suit pas; dénoue imperceptiblement les liens de l'unité, et ne les rompt pas; sans paix et sans guerre, sans révolte et sans obéissance. » Le cardinal de Fleury n'était pas porté à faire de la peine; il n'aimait ni à troubler la tranquillité des autres ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux autant qu'un ministre peut l'être. Il conserva dans l'âge le plus avancé, et dans les embarras des affaires, la sérénité et la gaieté de ses premières années. Il faut bien se garder de le juger d'après ce que Voltaire et les philosophes en ont dit. Le blâme et les éloges de tels personnages doivent toujours se prendre en raison inverse.

FLINCK (Govaert), peintre, né à Clèves en 1616, eut dès sa plus tendre jeunesse une forte inclination pour le dessin. Ses parents l'ayant mis chez un peintre, il fit dans cet art des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général était alors pour la manière de Rembrant; Flinck se mit pendant un an sous la direction de ce fameux peintre. On assure qu'il ne lui fallut pas plus de temps pour imiter parfaitement son maître. Il abandonna ensuite sa manière, pour prendre celle des Italiens, qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis lui acquirent une si grande estime, que les bourguemestres d'Amsterdam le choisirent préférablement à tout autre pour faire 8 grands tableaux historiques, et 4 de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail en 1660.

FLINDERS (Matthieu), navigateur anglais, né à Donington dans le Lincolnshire, fit successivement plusieurs voyages pour la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande ou Notasie, et il en écrivit la relation en anglais sous ce titre : *Voyage aux terres australes, entrepris pour compléter la découverte de ce grand pays et exécuté pendant les années* 1801, 1802 *et* 1803, Lond., 1814, 2 vol. in-4, avec un atlas; cette relation peu intéressante à coûté 200 fr. et en gr. pap., 300 fr., vend. 101 fr. Flinders mourut la même année, peu de jours après avoir corrigé la dernière feuille de son ouvrage et avant sa publication. Ce voyage ne renferme presque que des détails nautiques, et place ce navigateur au

nombre des meilleurs marins de son temps et des hydrographes les plus distingués.

FLINS DES OLIVIERS (Claude-Marie-Louis-Emmanuel CARBON de), littérateur français, né à Reims en 1757, etait conseiller en la cour des monnaies au commencement de la révolution, qui le priva de sa charge. Il se livra alors tout entier à la littérature, et il prostitua sa plume à propager les opinions anarchiques. Malgré ses efforts, il resta longtemps oublié, et il n'obtint qu'en 1802, par la protection de Fontanes, la place de commissaire impérial près le tribunal de Vervins, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1806. On a de lui : *Voltaire*, poëme, Paris, 1779, in-8 ; *Fragments d'un poëme sur l'affranchissement des serfs*, 1781, in-8 ; *Poëmes et discours en vers*, 1782, in-8 ; *Le réveil d'Epiménide à Paris*, ou *Les étrennes de la liberté*, comédie, 1790, in-8 ; *Le mari directeur*, ou *Le déménagement du couvent*, comédie; *La jeune hôtesse*, comédie, 1792, in-8 ; *La papesse Jeanne*, comédie ; les *Voyages de l'opinion*, Paris, 1789, in-8 : c'est une espèce de journal dont il n'a paru que cinq numéros. On voit au titre de la plupart des ouvrages de Flins quelle cause il a servie par ses écrits. Il a été l'éditeur des œuvres du chevalier Bertin, 1785, 2 vol. in-8, et l'un des collaborateurs du journal le *Modérateur*, à la rédaction duquel présidait Fontanes, son ami.

FLIPART (Jean-Jacques), graveur, né a Paris en 1723, fut élève de Laurent Cars, et devint membre de l'académie royale de peinture. Cet artiste, qui avait une très-grande connaissance du dessin, a beaucoup gravé. Ses principales estampes sont : une *sainte famille*, d'après Jules Romain ; *le paralytique servi par ses enfants ; l'accordée de village; le gâteau des rois*, tous trois d'après Greuze ; *une tempête*, d'après Vernet ; *deux sacrifices*, d'après Vien ; *Adam et Eve ; Notre-Seigneur à la piscine*, d'après Dietrich, *etc.* Il est mort en 1782.

FLODOARD, historien, né à Epernay en 894, mort dans un monastère en 966, disciple de Remi d'Auxerre, chanoine de Reims, puis curé de Cormicy et du bourg de Coroy-les-Hermonville, a laissé une *Chronique* des derniers rois Carlovingiens, et une *Histoire de l'église de Reims*. Sa Chronique, généralement estimée des savants, commence à l'année 919, et finit en 966. Pithou et Duchesne l'ont publiée, elle ne contient exactement que ce qu'il a pu voir et discuter par lui-même dans l'espace de sa vie, où il jouissait de toute la force de sa raison. Aussi y trouve-t-on un choix si judicieux des événements intéressants et mémorables, soit de France, soit des pays voisins, qu'on ne peut guère puiser à une meilleure source. Son histoire comprend toute la suite historique de l'église de Reims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage curieux et intéressant pour les Rémois, est celle de George Colvener, Douai, 1617, in-8. Nicolas Chesneau en a donné une traduction franç. en 1580, in-4 ; mais elle était fautive et incomplète. On en a publié une nouvelle dans la Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France tom. 5 et 6. On a encore de lui : les *Vies des saints de la Palestine, d'Antioche et d'Italie*, en vers; l'*Histoire des patriarches, des apôtres et des souverains pontifes jusqu'à Léon VII.* On conserve cet ouvrage en manuscrits chez les PP. carmes déchaussés à Lille, avec des dissertations et des notes du P. Honoré de Ste.-Marie. Le style de Flodoard se ressent du siècle où il a écrit.

FLOGEL (Charles-Frédéric), écrivain allemand, né à Jauer en Silésie, en 1729, et mort en 1788, fut professeur de philosophie à l'école des jeunes nobles de Leignitz ; il s'est attaché d'une manière toute particulière à l'histoire de la littérature, et se proposait de la suivre dans toutes ses parties ; il est auteur d'une *Introduction à l'art d'inventer*, Breslau, 1760, in-8 ; *Histoire de l'esprit humain*, 1765, in-8. Elle a été traduite en italien et publiée à Pavie en 1788 ; *Histoire de la littérature comique*, 1784, 4 vol. in-8. Les 3 premiers volumes traitent du comique en général et de la satire chez tous les peuples anciens et modernes ; le 4e est destiné à la comédie ; *Histoire du comique grotesque*, 1788, in-8, qui fut suivie de : l'*Histoire des fous en titre d'offices*, et de l'*Histoire du burlesque.* Ces trois ouvrages ne furent publiés qu'après sa mort. Toutes ses productions, écrites en allemand, jouissent d'une réputation méritée.

FLONCEL (Albert-François), né à Luxembourg en 1697, avocat au parlement, censeur royal de plusieurs académies d'Italie, s'est fait un nom par son amour pour la langue italienne. Nommé secrétaire d'état de la principauté de Monaco en 1731, il joignit à cette charge celle de secrétaire des affaires étrangères en 1735, sous Amelot et d'Argenson. Il fut enlevé aux lettres en 1773. Le Catalogue de sa bibliothèque a été imprimé en 1774, 2 vol. in-8. — Mme Floncel (Jeanne-Françoise de LAVAU), née à Paris en 1715, morte en 1764, avait traduit les deux premiers actes de l'*Avocat vénitien* de Goldoni, 1760, in-12.

FLOOD (Henri), membre du parlement d'Angleterre, né en 1732, et mort en 1791, était fils du chef de justice du tribunal du banc du roi en Irlande : après avoir fait ses études d'une manière peu brillante au collége de la Trinité de Dublin, puis à l'université d'Oxford, il crut que ses richesses lui donnaient assez d'esprit, et végéta quelque temps dans un état d'insouciance assez fréquent chez les fils de grands seigneurs. Son gouverneur le docteur Markham, pour le détromper, lui fit faire la connaissance de jeunes gens fort instruits. Flood rougit alors de son ignorance, travailla et répara le temps perdu. Elu en 1759 membre de la chambre des communes en Irlande, il se distingua par une éloquence brillante, et par le zèle et la persévérance qu'il mit à soutenir toutes les mesures qu'il regardait comme utiles à son pays, et qu'il parvint presque toujours à faire adopter. Son adhésion et son opposition alternatives aux mesures ministérielles lui attirèrent fréquemment le reproche de versatilité. En 1783 il fut élu membre du parlement anglais pour la ville de Winchester, et il représenta le bourg de Seaford dans la session suivante. Le

dernier discours qu'il prononça dans le parlement anglais en 1790 avait pour objet une réforme dans la représentation parlementaire; et le plan qu'il proposa obtint l'approbation de Fox et des hommes les plus éclairés. Son influence était pourtant affaiblie dans les dernières années de sa vie. Son éloquence était remarquable par la force du raisonnement et par la pureté et la richesse de son style, plein d'images et d'allusions classiques. Il excellait surtout dans la réplique; et malheur à l'adversaire qui provoquait ses sarcasmes. On a imprimé plusieurs de ses *discours* prononcés dans le parlement, parmi lesquels on distingue celui *sur le traité de commerce avec la France*, 1787, in-8. Dans ses moments de loisir il s'occupait aussi de poésie. On a de lui des vers *sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, publiés dans la collection d'Oxford en 1751; une *ode sur la Renommée*, 1785, in-8; la traduction de la *première ode pythique de Pindare*, 1785.

FLOR (Roger), né à Tarragone en 1262, prit l'habit des templiers, et fit sa profession à Barcelonne, dans la maison de cet ordre. Etant passé en Palestine, à l'époque des dernières croisades avec plusieurs chevaliers catalans, il s'établit à Saint-Jean-d'Acre; mais les infidèles ayant assiégé cette place, elle fut prise d'assaut en 1291. Roger, ramassant alors tous les chevaliers et les chrétiens dispersés, en forma une petite armée navale, avec laquelle il porta des secours et des vivres aux armées chrétiennes, infesta les côtes et battit souvent les flottes de l'ennemi. Il se rendit ensuite en Sicile, au secours de Frédéric d'Aragon, qui disputait la couronne de cette île aux rois de Naples de la maison d'Anjou, et il contribua beaucoup, par son intelligence et sa valeur, à le faire triompher. De là il alla offrir ses services à l'empereur Andronic, attaqué par les Turcs. Roger, à la tête de 2,000 Catalans qui l'avaient suivi, et aidé des troupes de l'empereur, remporta sur les Turcs une victoire signalée, qui rappela la tranquillité dans l'empire. Andronic, pour récompenser ce service, lui accorda sa nièce en mariage (il n'avait fait que des vœux simples), avec le titre de César. Il combla également d'honneurs et de richesses les principaux officiers de Roger, et notamment le comte d'Entenca, qu'il éleva à la dignité de *Magneduc* (généralissime des armées de terre et de mer). Mais ayant ensuite soupçonné que Roger tramait avec ses Catalans un complot pour s'emparer de son trône, il le fit assassiner en 1306, pendant que celui-ci passait à l'appartement de sa femme. Le comte d'Entenca, arrêté en même temps, fut condamné à mort. Les Catalans, indignés, se renfermèrent dans Gallipoli, d'où, par de fréquentes sorties, ils vengèrent cruellement la mort de leur général, et c'est à cette époque qu'on doit rapporter les dégats qu'ils firent dans l'empire, et non au temps de la guerre contre les Turcs comme le prétendent quelques historiens.

FLORENTIN (S.), martyr de Charollais, qu'on croit avoir souffert la mort pour la foi vers 406.

FLORENTIN (S.), premier abbé du monastère que fonda à Arles en 548, saint Aurélien, évêque de cette ville, secondé par les libéralités du roi Childebert. Il mourut le 12 avril 553, à l'âge de 70 ans, après avoir gouverné ses religieux avec autant de douceur que d'édification pendant 5 ans et demi. Ses reliques renfermées dans une châsse d'argent sont aujourd'hui dans l'église paroissiale de Sainte-Croix de la même ville. On lit sur le tombeau de marbre où elles étaient autrefois, l'épitaphe du saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de ce genre de poésie, dont tout le mérite consiste en une combinaison qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité et de la raison.

FLOREZ (Henri), savant espagnol, né à Valladolid en 1701, prit l'habit religieux dans l'ordre de Saint-Augustin en 1715, et se fit bientôt distinguer par sa piété et ses talents. Après avoir professé pendant quelques années la théologie, il se livra exclusivement à l'étude de l'histoire sacrée et profane, et devint très-fort dans l'histoire des antiquités. Ce savant religieux mourut à Madrid en 1773, après avoir publié les ouvrages suivants: *Cours de théologie*, 1732-38, 5 vol. in-4, 15 à 18 f.; *Clave historical*, 1743, in-4, 6 à 10 fr., ouvrage dans le genre de l'art de vérifier les dates, et remarquable par l'exactitude, l'ordre et la précision qui y règnent. Ce livre fut réimprimé pour la 8e fois en 1794, in-4, 5 à 6 fr.; *La Espana sagrada, teatro geographico-historico de la iglesia de Espana, etc., contin. por Fr.-Manoel Risco, etc.*, Madrid, 1754-1832, 45 vol. pet. in-4, fig., 200 à 300 fr. Cette histoire de l'église d'Espagne se fait remarquer par le choix et la certitude des faits, et par la marche sûre et rapide du discours; *Medallas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de Espana*, Madrid, 1757-73, 3 vol. in-4, fig., 36 à 45 fr., recueil qui eut un grand succès, et fit recevoir l'auteur associé correspondant de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres de Madrid; *Disertacion de la Cantabria*, Madrid, 1768, in-4; *Memorias de las reynas catolicas*, 1770, 2 vol. in-4, 10 à 12 fr.; un *Traité sur la botanique, et les sciences naturelles, etc.*

FLORIAN (Jean-Pierre Claris de), membre de l'académie française et de plusieurs autres sociétés littéraires, né le 6 mars 1755, au château de Florian dans les Basses-Cévennes, d'une famille connue dans les armes, fut d'abord destiné à suivre la même carrière. Sa mère était castillane d'origine, et il eut ainsi occasion de s'occuper de bonne heure de la langue espagnole. Il étudia dans une pension de Saint-Hippolyte (Gard), et fut présenté à Voltaire dans sa demeure de Ferney par un oncle qui avait épousé la nièce de ce philosophe. Florian entra, en 1768, chez le duc de Penthièvre en qualité de page, et lui plut par son esprit et sa douce sensibilité. Après quelques études à l'école d'artillerie de Bapaume, il reçut de son protecteur une lieutenance, et peu de temps après une compagnie dans le régiment des dragons de Penthièvre. Florian ne tarda pas à quitter le service militaire, et accepta la place de gentilhomme ordinaire du duc de Penthièvre qui le chargea de la douce mission de distribuer

ses bienfaits. Cependant il ne négligeait pas la littérature, et ses premiers essais avaient obtenu des encouragements. Son *Eloge de Louis XII*, qu'il adressa à l'académie, ne fut pas généralement goûté. Il fut plus heureux dans une épître à Voltaire, intitulée : *Voltaire*, ou *le serf du Mont Jura*, qui fut couronnée en 1782 à l'académie française, ainsi que dans son églogue *de Ruth* dédiée au duc de Penthièvre, qui le fut également l'année suivante. En 1783 parut *Galatée*, roman pastoral que Cervantes n'avait point achevé, et que Florian sut embellir. Celui-ci a réduit à trois livres les six dont se composait l'original, et leur en a ajouté un quatrième. Trois ans plus tard parut *Numa Pompilius*, où l'auteur paraît avoir voulu imiter *Télémaque*, au-dessous duquel son ouvrage, comme on le pense bien, est resté. Le roman d'*Estelle* qu'il donna en 1788, ne fut pas reçu aussi favorablement que Galatée; peut-être parce qu'à cette époque de graves intérêts préoccupaient déjà l'attention publique. A l'imitation de Cervantes, Florian écrivit des *Nouvelles*, au nombre de six, qui furent suivies de *Nouvelles nouvelles;* c'est une suite de récits dans le genre des contes de Marmontel qui en fit l'éloge; on leur reproche seulement un peu de monotonie. Florian écrivit aussi des pièces de théâtre qui furent applaudies; et le succès de ses productions lui permit de payer des dettes de son aïeul. En 1788, l'académie française lui ouvrit ses portes, et déjà il faisait partie de diverses autres académies du royaume, ainsi que de celles de Florence et de Madrid. Il donna, en 1791, en 3 vol. in-16, *Gonzalve de Cordoue*, ouvrage chevaleresque, qu'on ne lit presque plus, mais qui eut pour introduction un *Précis historique sur les Maures*, un des meilleurs morceaux dans son genre. Le titre littéraire le plus important de Florian se trouve dans ses *Fables*, qu'on relira toujours avec plaisir, et qui lui assurent le second rang parmi les fabulistes. On aime à citer *l'Hermine*, *les Singes et le Léopard*, *le Milan et le Pigeon*, *le Voyage*, qui forme un petit tableau achevé, et une foule d'autres écrites avec autant de goût que de sensibilité. Son *théâtre* se compose de petites pièces telles que le *Bon ménage*, *le Bon Père*, *les deux Billets*, *la bonne Mère*, etc. Laharpe dit que « la délicatesse et la finesse, qui » n'excluent pas le naturel, distinguent et feront » toujours aimer les petites comédies de Florian, et » que tout l'esprit qu'on y remarque n'est qu'un » composé fort heureux de bon cœur, de bon sens » et de bonne humeur. » Florian perdit le duc de Penthièvre en 1792, et ce malheur l'affligea profondément. Les premières années de la révolution, dont il voyait avec douleur les excès, s'étaient déjà écoulées lorsqu'il se rendit à Sceaux, où les habitants qui le chérissaient le nommèrent commandant de la garde nationale. Il se vit bientôt emprisonné comme noble, et s'occupa pendant sa captivité de composer son poëme de *Guillaume Tell*, dont le sujet ne convenait pas à son genre de talent. On le rendit à la liberté après le 9 thermidor; mais, frappé de langueur, il mourut à Sceaux le 13 septembre 1794, dans sa quarantième année. Il venait de terminer le petit poëme d'*Eliézer et Nephthali*, qui a été imprimé neuf ans plus tard. Florian a encore laissé une traduction de *Don Quichotte* qui n'a pas paru non plus du vivant de l'auteur. On lui a fait un reproche d'avoir quelquefois donné plus d'agrément et de noblesse à l'original aux dépens de la fidélité. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en des langues étrangères. On a plusieurs éditions des *OEuvres complètes de Florian*, Paris, 1784-1807, 24 v. in-18, fig., 60 à 72 fr., et plus en pap. vél.; ibid., 1784-99, 11 vol. in-8, bonne édition à laquelle on peut joindre la *Vie de Florian* et son *Guillaume Tell*, etc., 1802, in-8, 48 à 60 fr., pap. vél., 100 à 120 fr.; ibid., 1812, 16 vol. in-18, fig.; ibid., 16 vol. in-18 et in-12, fig., 48 à 66 fr.; ibid., 1824, 13 vol. in-8, fig., 48 à 60 fr., gr. pap. vél., 120 à 150 fr.; ibid., 1820-24, 20 v. in-18, fig., 30 fr.; ibid., 1829, 16 vol. gr. in-18, pap. vél., 48 fr.

FLORIDA-BLANCA (François-Antoine Monino, comte de), premier ministre de Charles III, roi d'Espagne, naquit en 1730, dans la province de Murcie, où son père exerçait l'état de notaire. Après avoir fait d'excellentes études à Salamanque, il embrassa la carrière du barreau. Son habileté lui mérita bientôt les places les plus distinguées de la magistrature, et enfin celle de ministre d'Espagne à la cour de Rome. Diplomate aussi distingué que bon jurisconsulte, il déploya dans cette place des talents supérieurs qui furent la cause de son élévation. Il devint premier ministre après la disgrâce du marquis d'Esquilache. Son administration fait époque dans l'histoire d'Espagne. Ce ministre établit dans la capitale une police exacte, fit respecter le pavillon espagnol sur toutes les mers, maintint la paix avec la France, vint à bout de terminer les dissensions politiques de l'Espagne et du Portugal par un double mariage, et rendit en quelque sorte à son gouvernement son antique splendeur. Ce fut alors qu'il reçut de son souverain le titre de *Florida-Blanca*. Ami des sciences et des arts, il institua des écoles gratuites de toutes les sciences, en même temps qu'il embellit Madrid par les plus belles promenades et par des édifices publics. Il fut moins heureux dans les guerres qu'il fit entreprendre à son souverain. Celle d'Alger en 1777 et celle de Gibraltar en 1782 coûtèrent à l'Espagne près de 80,000 hommes. Renonçant enfin au projet de punir les déprédations des corsaires algériens, et de chasser les Anglais de la péninsule, il tourna toutes ses vues vers le commerce et l'industrie, et parvint ainsi à réparer les maux causés par la guerre. Son opposition aux principes de la révolution française lui fit perdre sa place, après la mort de Charles III, au commencement de 1792. Il fut remplacé par le comte d'Aranda. Un chirurgien français nommé Perret avait tenté de l'assassiner auparavant, et lui fit plusieurs blessures qui ne se trouvèrent pas mortelles. Florida-Blanca fut d'abord simplement relégué dans la province de Murcie; mais ses ennemis qui étaient nombreux, surtout parmi la noblesse qu'il avait dépouillée d'une grande partie de ses privilèges pendant son élévation, parvinrent à le

faire enfermer dans le château de Pampelune, d'où il sortit après plusieurs mois de détention, et se retira dans ses terres situées près de la ville de Loria. Lors de l'invasion des Français en Espagne en 1808, il fut appelé par le vœu de la nation à présider les Cortès: mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur: il mourut la même année à Séville. Ses mœurs furent toujours pures, son caractère égal, son cœur humain. Il était affable envers les malheureux, infatigable dans le travail, mais trop jaloux de son autorité; et les grands qu'il chercha souvent à humilier peuvent lui reprocher quelques injustices. Il faut aussi avouer qu'il s'attacha trop à enrichir et à élever ses parents. Un seul refusa tous ses dons, et ce fut son père qui, devenu veuf, s'était consacré à l'état ecclésiastique. Son fils essaya inutilement de lui faire accepter un évêché et de riches prébendes; il se contenta de vivre des revenus d'un modique bénéfice. Florida a composé plusieurs traités sur la jurisprudence.

FLORIDUS (François), de Dodaneo dans la terre de Sabine, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Lectiones subcisivæ*, Bologne, 1539, in-4, et qui ont été insérées dans le 1[er] vol. du *Thesaurus criticus* de Gruter.

FLORIEN (*Marcus-Antonius-Florianus*), frère utérin de l'empereur Tacite, se fit, après sa mort en 276, proclamer empereur par l'armée de Cilicie; mais celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il se prépara à marcher contre lui. Probus vint à sa rencontre, et refusa de composer avec Florien, qui fut tué par ses soldats, 2 mois après qu'il eut pris la pourpre. Ce prince avait de l'ambition, mais point de valeur.

FLORIMOND DE RÉMOND, né à Agen, fut conseiller au parlement de Bordeaux en 1570, et mourut en 1602. Il se distingua moins comme magistrat, que comme auteur. Il avait eu d'abord du penchant pour les erreurs de Calvin; mais il les réfuta ensuite avec zèle. Les novateurs, qui ne l'aimaient point, disaient que c'était « un homme qui » rend des arrêts sans conscience, fait des livres sans » science, et bâtit sans argent: » turlupinade qui ne prouve autre chose que la faiblesse et le mauvais goût de ceux qui se battaient avec de telles armes. On a de lui plusieurs *traités*, parmi lesquels on distingue celui *de l'Antechrist*: ouvrage d'un but plus étendu que le titre ne semble annoncer, et qui traite de divers objets qui combattent la sainteté du christianisme. Il y a des faits curieux et instructifs; *De l'origine des hérésies*, 2 vol. in-4: livre qui manque quelquefois de critique, mais « qui, dit » l'abbé Langlet, n'est pas à mépriser, et où il y a » bien des recherches. » Le même Langlet l'attribue au P. Richeome.

FLORIO (Daniel, comte), poëte italien, né à Udine en 1710, d'une famille ancienne et distinguée, s'appliqua à l'étude des lettres avec tant de succès, que son nom fut bientôt répandu dans toute l'Italie. Ses parents l'avaient envoyé à 18 ans à l'université de Padoue. Ses premiers essais dans la poésie lyrique lui valurent plus d'une fois les éloges du célèbre Métastase: ce sont des *cantates*. Mais il réussissait particulièrement dans la composition de ses petites pièces de circonstance. Il avait recueilli lui-même ses différentes productions sous ce titre: *Poesie varie*, Udine, 1777, 2 vol. in-4, ornés de vignettes, 8 à 12 fr. On y trouve des images agréables et des pensées délicates, exprimées avec autant de naturel que de facilité. On peut dire qu'il mérita presque tous les éloges que ses compatriotes lui ont prodigués. Il avait commencé un poëme intitulé: *la Jérusalem détruite*, qui ne paraît pas avoir été achevé. Le comte Florio est mort en 1789.

FLORIOT (Pierre), prêtre du diocèse de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, né en 1604, mort en 1691, s'est fait un nom par la *Morale du Pater*, Rouen, 1676, in-4; ibid., 1741, 5 vol. in-12, dans lequel il paraphrase cette belle prière d'une manière qui lui a causé du désagrément. On a encore de lui des *Homélies*, Paris, 1677, 1681 et 1688, in-8, et un *Traité de la messe de paroisse*, Paris, 1679, in-8, qu'on peut regarder comme un bon ouvrage de morale, et un médiocre traité de liturgie.

FLORIS, prêtre: aucune biographie ne donne des détails sur son compte; cependant son ouvrage intitulé: *Les droits de la vraie religion soutenus contre les maximes de la nouvelle philosophie*, 1774, 2 vol. in-12, lui mérite une place distinguée parmi les défenseurs de la religion.

FLORIS (François), dit FRANC-FLORE ou FRANC-FLORIS, naquit à Anvers en 1520. Ce peintre, le *Raphaël de la Flandre*, était fils d'un tailleur de pierres, et apprit la sculpture sous son oncle Claude Floris jusqu'à l'âge de 20 ans, que la réputation de Lambert Lombard, habile peintre, l'attira à Liége, où il devint un des principaux élèves de ce maître. De là il alla à Rome, où il étudia l'antique et les ouvrages de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il la décora de ses tableaux. Il divisait la journée en deux parties égales, l'une consacrée à peindre, et l'autre à boire. Il aimait moins le jeu que le vin, et le vin moins que le travail. Il disait ordinairement: « Le travail est ma vie et le » jeu est ma mort. » Il mourut en 1570.

FLORUS (L. Annæus Julius), historien latin, de la famille des Annéens, qui avait produit Sénèque et Lucain, composa, environ 200 ans après Auguste, un *Abrégé de l'Histoire romaine*, en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions. Les meilleures sont celles d'Elzévir, 1638, in-12, 6 à 9 fr.; de Grævius, Amsterdam, 1702, in-8, fig., 7 à 9 fr.: c'est dommage que dans cette édition les médailles y soient gravées à contre-sens, ce qui gâte souvent l'explication qu'on en a mise au bas, *ad usum Delphini*, 1674 ou 1726, in-4, 6 à 9 fr.; de Duker, 1744, in-8, 12 à 15 fr. Il y a plusieurs traductions françaises de Florus; la meilleure est celle de l'abbé Paul, Paris, 1774, in-12, 3 fr. On trouve dans cet ouvrage de l'élégance et de la noblesse; mais elles dégénèrent en enflure. Dans un abrégé qui doit être extrêmement simple, Florus prend le ton de déclamateur, « comme s'il voulait, dit » Crevier, compenser par le faste des manières et » du dehors, l'appauvrissement d'un sujet réduit en

» squelette. C'est lui qui paraît le premier avoir » donné cours aux abrégés, si commodes pour la » paresse, et si propres à faire des demi-savants. » L'on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait de belles sentences, des expressions pleines de dignité et d'énergie. Florus était poëte. Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, et qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochait au poëte d'aimer le cabaret; et le poëte n'eut garde de riposter tout ce qu'il savait sur le compte de son rival.

FLORUS (Drepanius), fameux diacre de l'église de Lyon, au 9e siècle, dont on a un *écrit sur la prédestination*. Il laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque une *explication du canon de la messe*, où il donne trop dans le sens mystique, et ne s'attache pas assez au sens littéral; et un *Commentaire sur saint Paul*. On trouve ses différents ouvrages dans quelques éditions du vénérable Bède, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

FLOUR (saint), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne l'an 389, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

FLUDD, ou DE FLUCTIBUS (Robert), dominicain écossais, naquit à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, reçut le bonnet de docteur en médecine à Oxford, et exerça cette profession à Londres, où il mourut en 1637. Il fut surnommé *le Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques et dans la philosophie. Il a laissé des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la collection fut imprimée à Oppenheim et à Goude en 1617-38, 6 vol. in-fol., fig., 80 fr. Les principaux sont: *Apologie des frères de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-8, latin; *Tractatus theologico-philosophicus de vita, morte et resurrectione*, 1617, in-8; *Utriusque Cosmi metaphysica physica et technica historica; Veritatis proscenium; Sophiæ cum moria certamen; Summum bonorum, quod est verum magiæ, cabalæ, alchymiæ, fratrum Roseæ Crucis verorum veræ subjectum; Philosophia mosaica; Amphitheatrum anatomiæ; Philosophia sacra, etc.* Il n'est guère possible de reconnaître dans tous ces ouvrages une tête constamment saine; il y a des choses profondément méditées, il y en a de chimériques et de ridicules. Son langage entortillé et mystérieux l'a fait accuser de magie par ceux qui lui supposaient plus de malice qu'il n'en avait en effet.

FODÉRÉ (François-Emmanuel), médecin distingué, né en 1764 à St.-Jean-de-Maurienne, mort à Strasbourg le 4 février 1835, prit ses degrés à la faculté de Turin et vint se perfectionner à Paris. Nommé successivement médecin-juré du duché d'Aoste, et médecin du fort de Bard, il entra ensuite dans l'armée française en qualité de médecin militaire, fit la campagne d'Italie et se retira peu après du service. Nommé professeur de physique et de chimie à l'école centrale de Nice, il occupa cette place plusieurs années, et fut ensuite médecin de l'Hôtel-Dieu de Marseille, puis de l'hôpital de Martigues. Attaché quelque temps à la personne de Charles IV, roi d'Espagne, pendant son séjour en Provence, en qualité de médecin-consultant, il obtint au concours, en 1814, la chaire de médecine légale, et professa longtemps avec distinction. On a de lui: *Essai sur la phthisie pulmonaire*, Marseille, an 4, in-8; *Les lois éclairées par les sciences physiques*, ou *Traité de médecine légale et d'hygiène publique*, Paris, an 7, 3 vol. in-8. Ce livre est le plus beau titre de gloire de Fodéré; il offre les plus grands secours à l'homme de loi et au magistrat; *Essai de physiologie positive, appliquée spécialement à la médecine pratique*, Avignon, 1806, 3 vol. in-8; *Traité du délire, appliqué à la médecine, à la morale et à la législation*, Paris, 2 vol. in-8; *Essai historique et moral sur la pauvreté des nations, la population, la mendicité, les hôpitaux et les enfants trouvés*, Paris, 1805, in-8; *Mémoire sur la petite vérole vraie et fausse, et sur la vaccine*, Strasbourg, 1826, in-8, etc.

FOÉ (Daniel de), poëte anglais, naquit à Londres, en 1663, d'un simple artisan. Il fut d'abord destiné par ses parents à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume, prince d'Orange, essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satirique: en même temps il continua son état de bonnetier, faisait des pamphlets, des romans et des vers. Condamné à deux ans de prison, au pilori et à une forte amende, il écrivit un *hymne au pilori*. C'est pendant sa captivité qu'il commença la *Revue* (1704), qui donna naissance au *Spectateur* d'Addisson. Employé ensuite par la reine Anne à plusieurs missions secrètes, il voulut faire encore des brochures politiques qui lui attirèrent de nouveaux désagréments. Il résolut de ne se livrer qu'à la littérature. Il tint parole, eut plus de repos et acquit une réputation durable; il mourut en 1731. On a de lui: les *Aventures de Robinson Crusoé*, en anglais, London, 1790, 2 v. gr. in-8, pap. vél., fig., 24 à 36 fr.; ib., 1820, 2 vol. in-8, fig.; il a été traduit par St.-Hyacinthe et par Van-Effen, Amsterd., 1720-1, 3 vol. in-12, fig., 10 à 12 fr., qui a été faussement attribué à Richard Steele, l'un des écrivains du *Spectateur*: ce roman est écrit d'une manière si naturelle, que longtemps il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique. (*Voy.* VAN EFFEN.) Feutry, avocat au parlement de Douai, a donné une édition de cet ouvrage en 1766, 2 vol. in-12; il l'a abrégé sans en altérer le caractère. Il avait promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur anglican s'était permises contre la religion catholique et ses ministres; mais il n'a que faiblement rempli sa promesse. L'édition de Liége, 1785, 4 vol. in-12, est plus exacte, quant à ce point, et remplit mieux les intentions des lecteurs catholiques. Cette édition est encore remarquable par l'*Histoire curieuse et intéressante d'Alexandre Selkirk*, qu'on voit à la fin du quatrième tome. On a encore une traduction par Griffet Labaume, Paris, 1800, 3 vol. in-8, fig., 18 fr., pap. vél., 36 fr.; une par Mme de Montmorency-Laval, 1797, 2 vol. gr. in-8, 25 fr.; et une par le D. Boisseau,



Paris, 1825, 2 vol. gr. in-8, fig., 18 fr., gr. pap. vél., fig. avant la lettre, 60 fr.; *Le vrai Anglais de naissance*, poëme fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-père, en réponse à l'ouvrage intitulé : *Les étrangers ; La réforme des mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang qui employaient leur autorité à soutenir l'impiété et la dissolution ; *Essai sur le pouvoir du corps collectif du peuple anglais.* Cet ouvrage est en faveur de la chambre des communes ; *Le court moyen contre les non-conformistes*, qui lui attira une punition publique plus ignominieuse que cruelle ; *De jure divino*, poëme latin ; un *Plan de commerce ; Le commerçant anglais ; L'instructeur de famille ;* plusieurs *écrits* politiques qui n'ont guère survécu aux événements qui les avaient fait naître ; et quelques autres où il développe des idées qui, pour être aujourd'hui accueillies, n'en sont pas plus solides ni plus conformes aux saines notions.

FOES (Anuce), médecin de Metz, né en 1528, mort en 1595, était très-versé dans la langue grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des princes qui auraient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une *traduction* très-fidèle des *OEuvres d'Hippocrate* en latin, accompagnées de corrections dans le texte, et ornées de scholies, Genève, 1657, 2 vol. in-fol. On a encore de lui une espèce de *Dictionnaire* sur Hippocrate, Francfort, 1588, in-fol., 8 à 12 fr.

FOGGINI (Pierre-François), prélat romain, préfet de la bibliothèque du Vatican, né à Florence en 1713, fut reçu docteur en théologie à Pise. Son père, célèbre architecte, lui donna le goût des arts : mais le jeune Foggini avait préféré de bonne heure l'état ecclésiastique. Le prélat Bottari, son concitoyen, l'ayant invité à venir se fixer à Rome, il s'y rendit, et Benoît XIV lui donna une place dans l'académie d'histoire pontificale qu'il avait établie. Le cardinal Chéri-Marie Corsini le nomma ensuite à un bénéfice dans l'église de St.-Jean-de-Latran, et le fit son théologien. Sous Clément XIV, il fut employé dans les affaires qui concernaient les jésuites, et il paraît qu'il ne leur fut pas favorable. Pie VI le fit depuis son camérier secret à la mort d'Etienne Evode Assemani, archevêque d'Apamée, et préfet de la bibliothèque vaticane. Il mourut en 1783. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : des *Thèses historiques et polémiques contre les quatre articles du clergé de France de* 1682. On dit qu'il changea depuis de sentiment sur ce point ; *P. Virgilii Maronis codex antiquissimus à Rufio Turcio Aproniano distinctus et emendatus*, Florence, 1741, in-4. Cette édition est exécutée en lettres onciales, à l'instar du manuscrit ; *Accord admirable des Pères de l'Eglise sur le petit nombre des adultes qui doivent être sauvés*, en latin, 1752. Lequeux en donna une traduction française en 1760 ; une *collection* d'écrits des Pères sur les matières de la grâce.

FOGLIETTA (Uberto), savant génois, né en 1518, eut part aux troubles qui s'élevèrent à Gênes, et fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avait essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce qu'avec les lettres. Le cardinal d'Est le reçut dans sa maison à Rome. Il y mourut en 1581. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue : son traité *De ratione scribendæ historiæ*, aussi judicieux que bien écrit ; *Historia Genuensium*, 1585, in-fol., fidèle, élégante et peu commune. François Serdonati en a fait une traduction en italien : elle est estimée ; *Tumultus Neapolitani*, 1571, in-4 ; *Elogia clarorum Ligurum*, in-4 ; *De sacro fœdere in Selimum*, in-4 ; *De linguæ usu et præstantiâ*, 1723, in-8 ; *De causis magnitudinis Turcarum imperii*, in-8 ; *De similitudine normæ Polibianæ*, dans ses Opuscules, Rome, 1579, in-4 ; *Della republica di Genova*, in-8 ; ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connaître cette république, du moins telle qu'elle était dans le 16e siècle.

FO-HI. (*Voy.* Fou-Hi.)

FOIGNY (Gabriel), cordelier défroqué, se retira en Suisse vers 1667, et fut chantre de l'église de Morges. En ayant été chassé pour quelques indécences qu'il y commit à la suite d'une débauche, il alla se marier à Genève, où il enseigna la grammaire et le français. Il y fit paraître, en 1676, l'*Australie*, ou *les Aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui faillirent l'en faire chasser, parce qu'on y trouve des impiétés et des obscénités révoltantes. On l'y toléra cependant ; mais au bout de quelque temps, il fut obligé d'en sortir, laissant à sa servante des marques scandaleuses de leur commerce. Il se retira en Savoie, et mourut dans un couvent en 1692.

FOILLAN (saint), fils de Fyltan, roi de Momonie en Irlande, renonça au monde, ainsi que ses deux frères Fursy et Ultan, et embrassa l'état monastique. Fursy, qui en avait donné l'exemple et le conseil, passa en Angleterre, et bâtit le monastère de Knobbersburg, dans le royaume des Est-Angles, dont il donna la conduite à Foillan, qu'il avait fait venir d'Irlande. Après la mort de Fursy, arrivée à Péronne, selon d'autres à Mazerœlles, près de Dourlens, le 16 janvier 650, Ultan et Foillan passèrent en France. On lit dans quelques auteurs que Foillan fit un voyage à Rome, et qu'il y fut sacré évêque régionnaire. Quoi qu'il en soit de cette ordination, il est au moins certain qu'il ne tarda pas à rejoindre Ultan son frère. Ils se rendirent l'un et l'autre à Nivelle dans le Brabant, où sainte Gertrude était abbesse. Le monastère qu'elle gouvernait, avait été fondé par le B. Pepin de Landen, son père, et par la B. Ite, sa mère. Il y avait aussi dans le voisinage un monastère pour des hommes. Les deux frères y restèrent quelque temps. En 652, sainte Gertrude donna à Ultan un terrain pour bâtir un hôpital et un monastère, entre la Meuse et la Sambre, alors dans le diocèse de Maëstricht, et aujourd'hui dans celui de Liége. C'était l'abbaye de Fosse, aujourd'hui église collégiale. Sainte-Gertrude retint Foillan à Nivelle, pour instruire les religieuses. Le saint homme se chargea aussi de l'instruction du peuple dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois compagnons en 655, pour aller voir son frère

à Fosse, il fut massacré par des voleurs ou des infidèles, dans la forêt de Sogne, qui faisait partie de la forêt Charbonnière en Hainaut. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans l'église de Fosse.

FOINARD (Frédéric-Maurice), curé de Calais, mort à Paris en 1743, âgé de 60 ans, était de Conches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages dont les plus connus sont : *Projet pour un nouveau Bréviaire ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux Bréviaires qui ont paru jusqu'à présent, 1720, in-12; *Breviarium ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux Bréviaires ont profité de celui-ci; *les Psaumes dans l'ordre historique*, 1742, in-12; deux vol. in-12 *sur la Genèse*. Des idées singulières que l'auteur hasarda sur le sens spirituel les firent supprimer.

FOIX (Raimond Roger, comte de) accompagna le roi Philippe-Auguste à la guerre de la terre sainte en 1191. Il prit depuis le parti des albigeois avec feu; mais son ardeur ne le mena qu'à des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, et de reconnaître pour comte de Toulouse Simon de Montfort. Puylaurens rapporte qu'en une conférence tenue au château de Foix entre les catholiques et les albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frère, voulut parler en faveur des derniers : « Allez, Madame, lui dit Etienne de Minea, filez » votre quenouille; il ne vous appartient pas de » parler dans une dispute de religion. » Raimond Roger mourut en 1222. L'illustre maison de Foix, dont était Raimond, descendait de Bernard, second fils de Roger II, comte de Carcassonne. Bernard eut le comté de Foix en 1062, et le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui vit mourir son fils avant lui. (*Voy.* GASTON III.) Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI; mais le roi, par générosité, le rendit à son cousin Matthieu, qui mourut en 1398, sans enfants, et dont la sœur Isabelle épousa Archambaud de Grailly, qui prit le nom de Foix. Son petit-fils, Gaston IV, se maria avec Eléonore, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Nemours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans. (*Voy.* GASTON DE FOIX, duc de Nemours.) Mais Catherine de Foix, reine de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avait épousé Jean d'Albret, dont la petite-fille fut mère de Henri IV... Archambaud de Grailly avait eu un second fils nommé Gaston, captal de Buch, et dont les descendants furent comtes de Candale et ducs de Rendan. Cette branche avait été honorée de la pairie sous le titre de Rendan, par considération pour Marie-Claire de Beaufremond, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui avait épousé Jean-Baptiste Gaston de Foix, comte de Fleix, tué au siége de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, Henri-Charles, qui portait le nom de duc de Foix, est mort en 1714.

FOIX (Pierre de), cardinal, né en 1386, fils d'Archambaud, captal de Buch, et d'Isabelle, comtesse de Foix, fut d'abord franciscain, et cultiva avec succès les lettres sacrées et profanes. L'antipape Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de Foix. Pierre n'avait alors que 22 ans; il abandonna le pontife au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Eglise à ceux de l'amitié. Le concile lui confirma la qualité de cardinal. Martin V l'envoya légat en Aragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, et mourut en 1464, dans sa 78e année, à Avignon, dont il avait la vice-légation. Il était aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé à Toulouse le collége de Foix. — Il faut le distinguer du cardinal Pierre de Foix, son petit-neveu, non moins habile négociateur, qui mourut évêque de Vannes, à la fleur de son âge, en 1490.

FOIX. (*Voy.* LAUTREC, LESCUN.)

FOIX (Paul de), archevêque de Toulouse, né en 1528, se distingua dans ses ambassades en Ecosse, à Venise, en Angleterre, et surtout dans celle de Rome, auprès du pape Grégoire XIII. Il mourut dans cette dernière ville en 1584. Muret, dont il avait été le bienfaiteur, prononça son oraison funèbre. Ce prélat était homme de lettres, et aimait ceux qui les cultivaient, surtout ceux qui brillaient par leur éloquence, ou qui possédaient les écrits d'Aristote, dont il était admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, Paris, 1628, in-4, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il était un assez bon écrivain et un grand homme d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'Ossat son secrétaire, depuis cardinal.

FOIX (François de), duc de Candale, commandeur des ordres du roi, et évêque d'Aire, mort à Bordeaux en 1594, à 90 ans, traduisit le *Pimandre* de Mercure Trismégiste, et les *Eléments* d'Euclide, qu'il accompagna d'un commentaire. Il avait une chaire de géométrie à Bordeaux.

FOIX (Louis de), architecte parisien, florissait sur la fin du 16e siècle. Il fut préféré à tous les architectes de l'Europe par Philippe II, qui le choisit pour élever le monastère et le palais de l'Escurial. De retour d'Espagne, il boucha l'ancien canal de l'Adour, et en creusa un nouveau en 1579. Ce fut encore lui qui bâtit en 1595 le fanal à l'embouchure de la Garonne, qu'on appelle communément *la Tour de Cordouan*. Cette tour a 160 pieds de hauteur.

FOIX (Marc-Antoine de), jésuite, né en 1627 au château de Fabas, dans le diocèse de Conserans, mort à Billom en Auvergne en 1687, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, et tout ce que l'étendue de ce titres exigeait. On a de lui : *L'art de prêcher la parole de Dieu*, in-12 : c'est l'ouvrage d'un homme instruit de la littérature sacrée et profane; *L'art d'élever un prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de Vardes; bon ouvrage, dont le succès fut rapide; on y trouve des choses communes que l'auteur n'a pas cru devoir négliger, pour y substituer des vues rares et extraordinaires; son livre n'en est que plus estimable et plus sûrement utile.

FOLARD (Jean-Charles de), né à Avignon en 1669, avec des inclinations militaires, sentit augmenter son penchant à la lecture des *Commentaires* de César. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans; on le dégagea : il se rengagea encore, et ses parents le laissèrent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berri, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688; et ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espèce de brigandage, fut pour lui une école; il exécuta en petit tout ce qu'il avait vu faire en grand; il leva des cartes, il dressa des plans; il parut dès lors un homme rare. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son habileté et ses connaissances. Le duc de Vendôme le fit aide de camp, et ne le céda qu'avec regret à son frère le grand-prieur, qui commandait alors l'armée de Lombardie. De Folard répondit à l'idée qu'on avait de lui; il contribua beaucoup à la prise d'Ostiglia et à celle de la Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de St.-Louis et une pension de 400 livres. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes que lui causaient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, et forma dès lors son système des colonnes. Après s'être distingué dans plusieurs siéges en Italie, et surtout à celui de Modène, il passa en Flandre, fut blessé à Malplaquet, et fait prisonnier quelque temps après. Le prince Eugène ne put le gagner par les offres les plus avantageuses. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg. En 1714 il se rendit à Malte, assiégée par les Turcs, et s'y montra ce qu'il avait paru partout ailleurs. Le désir de servir sous Charles XII, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suède. Il vit ce roi soldat, et lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. Charles destinait de Folard à être un des instruments dont il voulait se servir dans une descente projetée en Ecosse; mais la mort du héros, tué au siége de Fridérichs-Hall, dérangea tous ses projets, et obligea de Folard à revenir en France. Il servit en 1719 sous le duc de Berwick, en qualité de mestre de camp, et ce fut sa dernière campagne. Il avait étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe; il l'approfondit encore plus, lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il donna des leçons au comte de Saxe, et prédit dès lors ses succès. De Folard exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires sur Polybe*, Paris, 1727-30, 6 vol. in-4, fig., 50 à 60 fr., gr. pap., 72 à 84 fr.; les éditions d'Amsterdam, 1753 et 1774, 7 vol. in-4, fig., contiennent *un supplément* que l'on ajoute quelquefois à l'édition de Paris (50 à 60 fr.); il existe un *Abrégé de ses Commentaires*, Paris, 1754, 3 vol. in-4, fig., 15 à 18 fr. L'auteur peut être appelé à juste titre *le Végèce Français*. En homme de lettres, il a su puiser dans les sources les plus cachées tout ce qu'il a cru propre à nous instruire; et en homme de guerre, il l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fonds en est excellent, mais la forme n'en est pas si agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profusion de paroles. Son style est négligé, ses réflexions sont détachées les unes des autres, ses digressions ou inutiles ou trop longues. On a encore de cet habile homme : un livre de *Nouvelles découvertes sur la guerre*, Paris, 1724, in-12. Les idées y sont aussi profondes et plus méthodiques que dans son commentaire; un *Traité de la défense des places;* un *Traité du métier de partisan*, manuscrit, que le maréchal de Belle-Ile possédait. De Folard aurait pu faire une fortune assez considérable; mais ses liaisons avec les défenseurs des miracles qu'on attribuait à Pâris, le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de Fleury. On voyait à regret ce vieux militaire au milieu d'une troupe de convulsionnaires, marmotter des hymnes à l'honneur du diacre Pâris. (*Voy.* l'*histoire d'un voyage littéraire fait en* 1733 *en France, etc.*, la Haye, 1735.) Il revint de cette folie avant sa mort, arrivée à Avignon en 1752, et se soumit de la manière la plus expresse à toutes les décisions de l'Eglise. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement de Folard, peuvent consulter les *mémoires* pour servir à son histoire, imprimés à Paris, sous le titre de Ratisbonne, en 1753, in-12.

FOLARD (Melchior de), jésuite, frère du précédent, membre de l'académie de Lyon, naquit à Avignon en 1683, et mourut en 1739. On a de lui : *OEdipe* et *Thémistocle*, tragédies faibles, et l'*Oraison funèbre du maréchal de Villars*, non moins médiocre.

FOLENGO (Jean-Baptiste), bénédictin mantouan, né vers 1499, mort en 1559, laissa un *Commentaire sur les psaumes*, imprimé à Bâle en 1557, in-fol., et *sur les épîtres catholiques*, in-8, écrit noblement et purement. Il commente en critique et presque toujours avec intelligence.

FOLENGO (Théophile), plus connu sous le nom de *Merlin Coccaïe*, naquit en 1491, dans un lieu appelé autrefois Cipada, près du lac inférieur dans le Mantouan. Il entra comme le précédent dans l'ordre des bénédictins. La tournure de leur esprit fut bien différente; l'un se consacra à l'érudition et à la piété, l'autre à la bouffonnerie et à la turlupinade, et se fit des ennemis. Ses supérieurs voulurent le mettre en règle, mais il échappa à leurs poursuites, par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut en 1544, dans son prieuré de Sainte-Croix de Campése, près de Bassano, après avoir erré pendant plusieurs années avec une jeune femme pour laquelle il avait quitté son couvent, après être rentré dans son monastère, avoir dirigé un couvent de religieuses et s'être fait chasser. De tous ses ouvrages, le plus connu est sa *Macaronée*, ou *Histoire macaronique*. Ce nom de *macaronique*, qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot *macaroni*, qui est le nom d'un gâteau qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs et du fromage. Le poëme de Folengo fut reçu avec transport, dans un siècle où les bouffonneries pédantesques tenaient lieu de saillies, les anagrammes de bons mots, et les logogriphes de pensées. Il est difficile de faire un abus plus étrange de son esprit. Il s'abandonna entièrement à son imagination aussi vive que bizarre, sans respect ni pour

la langue latine, dont il fait un mélange monstrueux avec l'italienne, ni pour le bon sens qu'il choque à chaque page. Avec tout cela, l'auteur, qui a l'air d'un bouffon, fait d'excellentes réflexions sur les vices des hommes : il attaque fortement les passions, surtout l'orgueil, la paresse, l'envie, la volupté, la frivolité. Le *poëme macaronique* fut traduit en français en 1606, 2 vol. pet. in-12, 5 à 6 fr. Cette version barbare a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 vol. in-12; elle n'était ni assez importante ni assez estimée pour mériter une nouvelle édition. L'original de la *Macaronée*, imprimé sous le nom de *Merlin Coccaïe*, Venetiis, 1517, pet. in-8, est très-rare. Il y a encore de lui trois poëmes assez recherchés : *Orlandino da Limerno Pitocco*, Venise, 1526, in-8, 10 fr,, réimprimé en 1773, in-12; *Chaos del tre per uno*, ibid., 1527, in-8; c'est un poëme sur les trois âges de sa vie, en style en partie macaronique; *La Humanita del Figliuolo di Dio, in ottava rima*, ibid., 1533, in-4, 8 à 12 fr.

FOLKES (Martin), antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né à Westminster en 1690, mort à Londres en 1754, se distingua dans les académies des sciences de France et d'Angleterre où il fut admis. Celle-ci l'avait reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après elle le mit dans son conseil. Newton le nomma ensuite son vice-président, et enfin il succéda à Sloane dans la présidence même. Ses connaissances et ses succès dans les sciences, qui sont l'objet des travaux de cette compagnie, furent les titres qui le placèrent à sa tête. Les nombreux *mémoires* qu'il lui présenta, et qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit, pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie; et celui qu'il fit en France le lia avec les savants de ce royaume. Ses mémoires roulent sur le poids et la valeur des monnaies romaines; sur les mesures des colonnes Trajane et Antonine; sur les monnaies d'or d'Angleterre, depuis le règne d'Edouard III: sur les polypes d'eau douce; sur les bouteilles dites de Florence, et sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des sciences de Paris, il présenta un mémoire sur la comparaison des mesures et des poids de France et d'Angleterre. Il finit sa carrière littéraire par un ouvrage estimé de sa nation, *sur les monnaies d'or et d'argent d'Angleterre* (en anglais), Londres, 1745 et 1763, 2 vol. in-4, fig., 15 à 25 fr. Les lettres remplirent sa vie; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages, ne purent ralentir son ardeur pour l'étude. Il avait amassé une ample bibliothèque, et un cabinet enrichi d'une collection de monnaies, supérieure à tout ce qu'on connaissait en ce genre. Folkes a été enterré à l'abbaye de Westminster où on lui a élevé un beau monument.

FOLLEVILLE (L'abbé Gabriel Guyot de), connu sous le titre d'évêque d'Agra, était au commencement de la révolution, vicaire ou curé à Dol en Bretagne. Il prêta serment à la constitution civile du clergé, puis se rétracta, vint à Paris, et de là se rendit à Poitiers chez une de ses parentes. Son air pieux et doux lui attira bientôt la confiance des personnes séculières qui désiraient recourir à son ministère, et des religieuses chassées de leurs couvents. Il imagina, peut-être pour produire plus de bien, de prendre le titre d'évêque d'Agra que plusieurs prélats lui auraient conféré secrètement. Lorsque les Vendéens s'emparèrent de Thouars, il s'y trouvait, on ne sait trop pourquoi, vêtu en soldat. Il déclara aux paysans qui l'avaient arrêté qu'il avait été enrôlé par force à Poitiers, et demanda qu'on le conduisît à M. de Villeneuve, un des officiers de l'armée vendéenne. Celui-ci le reconnut effectivement pour l'abbé de Folleville, son ancien camarade de collége. Il lui répéta la fable de son épiscopat, et il ajouta que le pape venait de l'envoyer dans l'ouest en qualité de vicaire apostolique. L'état-major, qui n'avait aucune raison pour suspecter sa bonne foi, et qui, d'ailleurs, voyait que sa présence produisait le plus grand effet sur les paysans, le nomma, par honneur pour son titre, président du conseil supérieur établi à Châtillon, qui était chargé de l'administration du pays insurgé Le peu de talent qu'il montra dans ce poste important lui fit bientôt perdre l'estime de ses collègues, et fit même, dit-on, soupçonner sa supercherie. On a prétendu que des envieux de son rang, doutant de son caractère épiscopal, écrivirent en cour de Rome pour s'en assurer. Quoi qu'il en soit, un bref, en date du 31 juillet 1793, adressé aux chefs Vendéens, qui déclarait qu'il n'y avait point d'évêque d'Agra, leur prouva qu'ils avaient été trompés Cependant, on tint la chose secrète, dans la crainte que cette nouvelle ne portât le découragement dans l'esprit des bons et religieux Vendéens, qui venaient d'éprouver plusieurs échecs Mais l'abbé de Folleville s'aperçut aussitôt, au changement de manière à son égard, que son imposture était découverte; une profonde mélancolie s'empara de lui; néanmoins à l'attaque de Granville il redoubla de zèle. Il passa la journée à parcourir les rangs, à animer les soldats, à relever les blessés, et il leur portait les consolations de la religion sous le feu même de l'ennemi. Il continua à suivre l'armée jusqu'à la déroute du Mans, où elle fut presque entièrement détruite. Alors il se cacha pour se dérober aux poursuites qu'on faisait contre les Vendéens; mais il fut pris et amené à Angers, où il fut condamné à mort, et la sentence fut exécutée le 5 janvier 1794. On l'a représenté dans le temps comme un homme cruel. Mais sa conduite prouve qu'il était doué au contraire d'un caractère doux et humain.

FONCEMAGNE (Etienne Laureault de), né à Orléans en 1694, mort à Paris en 1779, membre de l'académie française, fut sous-gouverneur du duc de Chartres. Il est connu dans le monde littéraire par des *Lettres* au sujet du *Testament politique* du cardinal de Richelieu, 1750, in-12, et Paris, 1764, in-8, où il prouve avec autant de politesse que de jugement et de raisons solides, que ce *Testament* est réellement du ministre de Louis XIII; par plusieurs *mémoires* qui sont insérés dans les recueils de l'académie des inscriptions, et qui roulent tous sur des points de l'histoire de France, excepté celui

sur la déesse Laverne, et par la brillante réunion qu'il avait chaque semaine chez lui, et qui s'appelait la *conversation*. Foncemagne était très-religieux.

FONSECA (Antoine da), dominicain, né à Lisbonne en 1517, vint faire ses études à Paris, et publia des *Remarques sur les Commentaires de la Bible*, par le cardinal Cajétan, Paris, 1539, in-fol., 6 à 9 fr. Il reçut, trois ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour dans sa patrie il fut prédicateur du roi, et obtint une chaire de théologie en l'université de Coimbre. Il mourut en 1588.

FONSECA (Pierre da), jésuite, né à Cortiçada en Portugal en 1599, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne après avoir publié une *Métaphysique* en 4 t. in-fol. Cette métaphysique a eu un grand cours, et a été longtemps citée dans les écoles. Il y a des choses inutiles par leur objet direct, mais excellemment propres à exercer l'esprit, à lui donner des idées justes, nettes, précises, et à le former à une exacte logique. (*Voy.* CHAPELAIN, DUNS, OCCAM.)

FONSECA (Rodrigue), médecin, natif de Lisbonne, professa la médecine avec distinction, au commencement du 17e siècle, à Pise et à Padoue, et composa divers ouvrages sur cette science, entre autres : *De tuenda valetudine, et De calculorum remediis.*

FONSECA (Eléonore, marquise de), dame d'honneur de la reine de Naples, née en 1768, d'une famille illustre de cette ville, passa sa première jeunesse dans l'étude des sciences et des lettres, et s'adonna particulièrement à celle de l'histoire naturelle et même de l'anatomie. Elle correspondit dans la suite pour cette science avec le célèbre Spallanzani, à qui elle communiquait ses observations. On croit qu'il en profita pour sa fameuse découverte des *vaisseaux lymphatiques*. Eléonore épousa en 1784 le marquis de Fonseca, d'une ancienne famille espagnole, depuis longtemps établie à Naples, et fut reçue à la cour en qualité de dame d'honneur de la reine Marie-Caroline, qui lui accorda sa bienveillance; mais la marquise de Fonseca, qui aimait à faire de l'esprit, ne sut pas la conserver. Des propos un peu mordants qu'elle s'était permis contre cette princesse et le ministre Acton, et qui furent rapportés à sa majesté par des personnes jalouses de la faveur de la marquise, lui firent donner l'ordre de ne plus reparaître à la cour. C'est de cette époque que date l'inimitié de Mme de Fonseca pour la famille royale. Lorsque la révolution éclata en France, elle en adopta les principes, et se servit pour nuire à la cour de l'influence que sa beauté, son esprit et son amabilité lui donnaient sur les personnes les plus remarquables de la capitale, qu'elle rassemblait chez elle. On l'a même accusée d'avoir eu une correspondance secrète avec les Français qui approchaient de Naples, et d'avoir eu ainsi une grande part aux troubles de ce royaume en février 1799. Le roi ayant été obligé d'abandonner son palais, les lazzaroni, qui alors lui étaient dévoués, commirent les plus grands excès contre les Français qui se trouvaient à Naples, et contre leurs partisans. Ils se proposaient de se porter à l'hôtel de la marquise de Fonseca pour exercer sur elle leur vengeance; mais elle avait été prévenue. Elle parvint, avec un grand nombre de dames, ennemies comme elle de la cour, qu'elle avait réunies, à se retirer au château Saint-Elme, qui était déjà au pouvoir des Français. Lorsqu'ils firent leur entrée dans la ville, elle entreprit la rédaction d'un journal intitulé *Moniteur napolitain*, dans lequel elle attaqua sans ménagement la reine et ses ministres. Les succès du cardinal Ruffo ayant obligé les Français d'évacuer Naples, la marquise de Fonseca s'obstina à y rester, contre l'avis de ses amis, afin, disait-elle, d'être toujours à portée d'encourager son parti; mais elle fut arrêtée et condamnée à être pendue. L'arrêt fut exécuté le 20 juillet 1799, malgré les prières de sa famille et des principaux seigneurs, qui demandaient au moins la commutation de la peine. Elle n'avait alors que 31 ans.

FONTAINE (Charles), né à Paris en 1515 d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers, passables pour le temps. Il se fixa à Lyon, où il contracta successivement deux mariages, et mourut dans un âge avancé, postérieurement à 1588. Ses principales poésies sont recueillies, sous le titre de *Ruisseaux de Fontaine*, Lyon, 1555, in-8, 6 à 9 fr. On a encore de lui *le Jardin d'amour*, avec *la Fontaine d'amour*, ibid., 1588, pet. in-12, 5 à 6 fr. : cette édition avait été précédée de deux autres; *Victoire d'Argent contre Cupido*, ibid., 1537, in-16, rare, etc. Il a mis aussi le *nouveau Testament* en sixains, ibid., 1560, in-12, avec des figures en bois.

FONTAINE (Nicolas), parisien, fils d'un maître écrivain, fut confié à l'âge de vingt ans aux solitaires de Port-Royal. Il se chargea d'abord d'éveiller les autres; mais dans la suite il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevait. Les heures de loisir qui lui restaient, il les employait à transcrire les écrits des savants qui habitaient cette solitude. Il suivit Arnaud et Nicole dans leurs diverses retraites. Il fut enfermé à la Bastille avec Sacy, le 13 mai 1666, et en sortit avec lui en 1668. Ces deux amis ne se quittèrent plus. Après la mort de Sacy en 1684, Fontaine changea plusieurs fois de retraite. Il se fixa enfin à Melun, où il mourut en 1709, à 84 ans. On a de lui : *Vies des saints pour tous les jours de l'année*, Paris, 1679, 4 vol. in-8; ibid., 1704, 1730, 1733, 4 vol. in-8, 10 fr. : ouvrage composé sous les yeux de Sacy, qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée. C'étaient les plus exactes avant celles de Baillet; mais les unes et les autres sont oubliées depuis celles que l'abbé Godescard a traduites de l'anglais, 12 vol. grand in-8; *Mémoires sur les Solitaires de Port-Royal*, Cologne (Utrecht), 1736, 2 vol. in-12, très-détaillés, et même jusqu'à la minutie : tout paraît précieux dans les saints d'un parti auquel on est dévoué; *Traduction des Homélies de saint Chrysostome sur les Epîtres de saint Paul*, en 7 vol. in-8. On accusa l'auteur d'être tombé dans le nestorianisme; l'archevêque de Paris, Harlay, condamna Fontaine, qui se rétracta, puis s'expliqua, et prétendit, à l'exemple de tous les dogmatisants, avoir raison; *Histoire du vieux et du nouveau Testa-*

ment, Paris, 1723, in-fol.; ibid., 1811, in-4, avec 270 fig., 27 fr., et gr. pap., 36 fr.; *Figures de la Bible*, sous le nom de Royaumont, Paris, 1674, in-4, 6 fr., avec figures, attribué longtemps à Sacy.

FONTAINE (Jacques), jésuite de Berg-Saint-Vinox, travailla avec beaucoup de zèle à la défense de la constitution *Unigenitus*, et publia sur ce sujet un *ouvrage* en 4. vol. in-fol. Il mourut à Rome en 1728, à l'âge de 78 ans.

FONTAINE DES BERTINS (Alexis), né à Clavaison en Dauphiné, s'occupa principalement du calcul intégral, fut reçu de l'académie des sciences, et mourut en 1771 à Cuiseaux en Franche-Comté. Ses *mémoires*, qui sont dans le recueil de l'académie, ont été imprimés séparément, in-4.

FONTANA (Publio), prêtre, né en 1548 à Palueeio, près de Bergame, eut le talent de la poésie latine et les vertus de son état. Le cardinal Aldobrandini ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609. Le principal de ses ouvrages est son poëme *Delphinis, libri tres*, Venise, 1582, in-4. Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élévation, et peut-être un peu d'enflure dans le style.

FONTANA (Dominique), né à Mili, village sur le bord occidental du lac de Côme, en 1543, vint à Rome à l'âge de 20 ans, pour y étudier l'architecture. Sixte V, qui s'était servi de lui n'étant que cardinal, le choisit pour son architecte lorsqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avait conçu le projet de mettre sur pied l'obélisque de granit d'Egypte, qu'on voit actuellement sur la place de St.-Pierre à Rome, et qui alors était couché par terre, près le mur de la sacristie de cette église. Il proposa un concours aux artistes ingénieurs et mathématiciens, pour imaginer les moyens de redresser ce précieux reste de la magnificence romaine, haut de 107 palmes, d'une seule pièce, et du poids d'environ un million de livres. Les procédés dont les Egyptiens et les Romains s'étaient servis, soit pour transporter, soit pour élever en l'air ces masses énormes, étaient ensevelis dans l'oubli; la tradition ne fournissait rien à ce sujet, et il fallait nécessairement imaginer. Fontana présenta au pape le modèle d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutait en petit ce qui devait se pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente : l'obélisque fut d'abord transporté sur la place où il devait être élevé, distante de 115 cannes du lieu où il était couché; et le 10 septembre 1586 il fut dressé sur son piédestal, au bruit des acclamations réitérées d'une multitude innombrable de spectateurs. Il fut magnifiquement récompensé. Le pape le créa chevalier de l'Eperon d'or et noble romain, et fit frapper des médailles à son honneur. A ces distinctions fut ajoutée une pension de 2,000 écus d'or, reversible à ses héritiers, outre 5,000 écus de gratification, et le don de tous les matériaux qui avaient servi à son entreprise, estimés à plus de 20,000 écus. C'est cette érection de l'obélisque de la place de St-Pierre qui a fait la plus grande réputation de Fontana. Il transporta et éleva trois autres anciens obélisques, l'un sur la place de Ste.-Marie-Majeure, l'autre sur celle de St.-Jean de Latran, et le troisième sur la place du Peuple. Il répara les colonnes Trajane et Antonine, continua le palais papal, sur le mont Quirinal nommé depuis Monte Cavallo à cause des deux groupes représentant des coursiers domptés par deux héros, que Fontana fit transporter dans ce lieu depuis les Thermes de Dioclétien. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique, mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape Clément VIII, et peut-être des torts réels, le firent destituer de sa place de premier architecte de sa Sainteté. Il fut appelé à Naples en 1592, par le comte de Mirande, vice-roi, qui le créa architecte du roi, et ingénieur en chef du royaume. Il construisit plusieurs édifices dans cette ville, et entre autres le palais royal. Il y mourut riche et fort considéré, en 1607. On a de cet architecte : *Della transportatione dell' obelisco vaticano, e delle fabriche di papa Sisto V*, Roma, 1590, in-fol. fig., 12 à 20 fr. Ouvrage curieux : on l'a réimprimé à Naples, 1603, in-fol., avec un second livre contenant *Alcune fabriche fatte in Roma e in Napoli da Dom. Fontana*. Ce dernier livre est quelquefois joint aussi à l'édit. de Rome.

FONTANA (Charles), architecte célèbre, né à Bruciato dans le territoire de Côme en 1634, fut un des meilleurs élèves du cavalier Bernin; mais il n'eut point sa correction, et donna dans le singulier. Innocent XII et Clément XI employèrent souvent ses talents. Il a construit un grand nombre de monuments publics à Rome, entre autres le Mausolée de la reine Christine à St.-Pierre, les palais Grimani et Bolognetti, la fontaine de Ste-Marie *in Transtevere*, une des fontaines de la place St.-Pierre, le théâtre de Tordionne, la bibliothèque de la Minerve, le palais de Visconti à Frescati, etc., etc. Innocent XII le chargea de faire la description de l'église de St.-Pierre. Suivant le calcul de cet architecte, les dépenses qui ont été faites pour cette église depuis sa fondation jusqu'au moment où il écrit (en 1694), montent à 46 millions huit cent mille et cinquante-deux écus romains, sans y comprendre la dépense des modèles, la démolition de l'ancienne église et du clocher du cavalier Bernin, les peintures, les échafauds, etc. Suivant Fontana, la hauteur intérieure, depuis le pavé jusqu'au-dessous de la voûte, est de 63 toises 5 pouces, et la voûte a 6 pieds 2 pouces de diamètre. Il mourut à Rome en 1714. On a de lui : *Il tempio vaticano e sua origine*, Roma, 1694, gr. in-fol., fig., 15 à 20 fr.; *Anfiteatro Flavio descritto e delineato, con fig.*, la Haye, 1725, in-fol. max., fig., 12 à 18 fr.; *Trattato dell' acque correnti*, Roma, 1696, in-fol., fig., 19 fr.

FONTANA (François), habile mathématicien et physicien, publia un traité intitulé : *Novæ cœlestium et terrestrium rerum observationes*, Naples, 1646, 1667, in-4. Il préparait d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut à Naples, en 1656.

FONTANA (Le P. Grégoire), célèbre mathématicien italien, né à Villa de Nogarola dans le Tyrol en 1735, s'engagea fort jeune dans l'ordre des écoles Pies à Rome, et s'y fit bientôt distinguer par ses talents. On l'envoya professer à Sinigaglia,

à Milan, ensuite à Pavie, où il remplaça le fameux Boscowich, et où il enseigna avec distinction pendant près de 30 ans les hautes mathématiques. Il était en même temps directeur de la bibliothèque de l'université créée par le comte de Firmian, et elle acquit sous lui son existence et une grande partie de ses richesses. Lorsque Bonaparte vint en Italie en 1796, comme général en chef de l'armée française, il le fit nommer membre du corps législatif de la naissante république cisalpine, et il eut la faiblesse d'accepter cette place, mais il s'en démit bientôt. Il se retira à Milan après la bataille de Marengo, et devint membre du collége électoral *de Dotti*. Une fièvre ardente l'emporta en 1803. Il a laissé plusieurs *dissertations* ou *opuscules académiques*. Un grand nombre de *mémoires* insérés dans la collection des académies de Sienne, de Turin et autres sociétés savantes. Plusieurs *traductions* d'ouvrages français, anglais, ou allemands, tels que l'*Hydrodynamique* de l'abbé Bossut; une *dissertation de Laurent Mosheim sur l'ouvrage d'Origène contre Celsus;* un *sermon sur le martyre de Charles Ier* prononcé à Dublin; l'*Esempio della Francia*, ou *l'Exemple de la France*, *avis et miroir pour l'Angleterre*, d'Artur Young. Ces deux ouvrages furent faits et publiés à l'occasion du meurtre de Louis XVI.

FONTANA (Le chevalier Félix de), savant physicien et naturaliste italien, frère du précédent, naquit en 1730 à Pomarolo, petit bourg du Tyrol. L'empereur François Ier, alors grand duc de Toscane, le nomma professeur de philosophie à Pise, où il resta jusqu'à ce que le grand duc Pierre Léopold, depuis empereur sous le nom de Léopold II, le fit venir à Florence, et le chargea de former le cabinet de physique et d'histoire naturelle qui fait encore aujourd'hui l'un des plus beaux ornements de cette ville. L'empereur Joseph II, à son passage à Florence, lui accorda le titre de chevalier en signe d'admiration de ses travaux. Quoique Fontana n'eût pris aucune part directe aux affaires à l'époque de la première occupation de la Toscane par les Français, les déférences que les généraux français lui témoignèrent alors lui firent courir quelques risques au retour des Autrichiens; et les insurgés d'Arezzo qui les précédèrent à Florence, le jetèrent même en prison; mais il fut promptement mis en liberté. Il mourut en 1812 des suites d'une chute qu'il avait faite quelques mois auparavant dans une rue. On lui doit plusieurs écrits marquants sur la chimie, la physique et la physiologie. Des *Lettres sur les phénomènes de l'irritabilité*, insérées dans le troisième volume des mémoires de Haller *sur les parties sensibles et irritables; De' moti dell' iride*, Lucca, 1765, in-8. Il prouve par des expériences très-ingénieuses sur les mouvements de l'iris, que l'irritabilité de cette partie de l'œil est dans certain cas soumise à la volonté; *Ricerche filosofiche sopra la fisica animale*, Florence, 1775, in-4; ouvrage qui vient à l'appui du précédent, et où il cherche à prouver que l'influence du nerf sur la fibre ne doit être considérée que comme un irritant extérieur; *Ricerche sopra'l veleno della vipera*, Lucca, 1767, in-8. Il prétend dans ce recueil, où l'on trouve un très-grand nombre d'expériences, que la morsure d'une vipère d'Europe est insuffisante pour tuer un homme; *Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains, sur le laurier cerise, et sur quelques autres poisons végétaux, etc.*, Florence, 1781, 2 vol. in-4, fig., 10 à 15 fr., traduit en allemand en 1787, 2 vol. in-4, fig.; plusieurs *opuscules* et *mémoires* de chimie insérés dans les recueils du temps. Gébelin en a traduit quelques-uns sous ce titre : *Observations physiques et chimiques*, Paris, 1785, in-8. Fontana prit surtout beaucoup de part aux recherches sur les gaz auxquels Cavendish, Priestley et Lavoisier avaient donné une si grande impulsion. On lui doit l'emploi du gaz nitreux pour mesurer la salubrité de l'air; et plusieurs physiciens se servent encore de son *eudiomètre*, qu'il avait conçu d'après la découverte de Priestley sur la propriété qu'a ce gaz d'absorber l'oxigène. Il a particulièrement observé la faculté du charbon d'absorber les différentes espèces d'air. Quoique Fontana soit ingénieux dans tous ses écrits, il n'est pas toujours exact, et plusieurs de ses expériences ont besoin d'être revues avant qu'on puisse les employer comme bases de doctrine. En 1796, Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, lui commanda une collection de toutes les parties du corps humain en cire coloriée, à l'instar de celle que ce savant avait fait exécuter sous ses propres yeux pour le musée de Florence; mais les pièces envoyées à Paris s'étant trouvées inférieures à celles de Laumonier, la collection fut donnée à la faculté de médecine de Montpellier.

FONTANA (Le P. Mariano), célèbre professeur de mathématiques, né à Casal-Maggiore en 1746, entra dès l'âge de 16 ans dans la congrégation des barnabites ou clercs réguliers de St.-Paul. Il se fit bientôt distinguer par ses talents et professa la philosophie et les mathématiques d'abord à Milan, ensuite à l'université de Pavie, où il enseigna jusqu'en 1802. Il se retira alors à Milan avec la pension d'émérite; il y mourut dans le couvent de St.-Barnabé en 1808. Son principal ouvrage est son *Corso di dinamica*, Pavie, 1790, 92 et 95, 3 v. ou part. in-4. On trouve dans les *atti* ou actes de l'institut d'Italie, dont il était membre, un *mémoire* où il essaie de réfuter le *Traité analytique de la résistance des solides d'égale résistance*, publié à Paris en 1798 par Girard.

FONTANA (François-Louis), cardinal, naquit à Casal-Maggiore, dans le Milanais, en 1750. N'étant âgé que de 16 ans, il entra à l'exemple de deux de ses frères dans la congrégation des barnabites, et prononça ses vœux en 1767. Après avoir terminé ses cours de philosophie, il fut nommé pour accompagner le P. Herménegilde Pini, habile naturaliste, que l'impératrice Marie-Thérèse venait d'appeler, en 1772, pour visiter les mines de Hongrie. Pendant son séjour à Vienne il se lia avec plusieurs gens de lettres, entre autres avec Métastase. Au bout d'un an il revint en Italie, et son frère Marcien Fontana le demanda pour le seconder dans la direction du collége de Saint-Louis de Bologne. Peu de temps après il fut chargé d'une chaire d'élo-

quence dans le grand collége de Milan, et c'est là surtout qu'on put apprécier son mérite littéraire. Sa congrégation l'élut provincial de Milan : il se conduisit avec tant de prudence au milieu des révolutions d'Italie, qu'il sauva les colléges placés sous sa surveillance de la destruction dont les corps religieux étaient menacés par le gouvernement démocratique de cette époque. Après l'élection de Pie VII, le cardinal Gerdil fit appeler à Rome le P. Fontana, qui fut nommé successivement procureur général de son ordre, consulteur des rites et de l'inquisition, et en 1807, général de sa congrégation. Il accompagna le pape comme théologien, dans son premier voyage en France en 1804 : mais le cardinal Borgia étant tombé malade à Lyon, où il mourut, le P. Fontana resta dans cette ville pour l'assister dans ses derniers moments; il n'arriva à Paris que quelque temps après le pape, et y mena la vie la plus retirée, ne voulant jamais paraître dans les cérémonies publiques. A cette époque on ne connaissait de lui que les biographies de quelques savants italiens, qu'il publia en 1790, dans le recueil d'Ange Fabbroni (*Vita Italorum doctrinâ præstantium*, vol. 9, 10 et 11). Fontana, après la mort du cardinal Gerdil, prononça son éloge funèbre le 18 août 1802, dans l'église de Saint-Charles de Cattinari, à Rome; et, le 7 janvier 1804, il lut encore, à l'académie des Arcades, un éloge littéraire du cardinal (in-4 de 52 pages). Secondé par le P. Léopold Scati, confesseur et exécuteur testamentaire de Gerdil, le P. Fontana entreprit, en 1806, une nouvelle édition in-4, des œuvres du savant cardinal. Les six premiers volumes parurent cette même année : l'ouvrage était au seizième volume, lorsque les événements politiques en interrompirent la publication en 1809 : elle a été reprise depuis; 4 volumes ont été publiés en 1819, par le P. Grandi, procureur général des barnabites. Le 20e et dernier volume devait comprendre une vie de Gerdil, écrite par Fontana; elle paraît ne pas avoir été terminée. Fontana a composé plusieurs épitaphes d'une élégante latinité, entre autres celles du cardinal Gerdil à Rome, et du cardinal Luchi, à l'abbaye de Subiac. On connaît de lui quelques inscriptions et poésies grecques, à l'imitation de celles de saint Grégoire de Nazianze. Le P. Fontana essuya une part considérable des persécutions que Napoléon fit peser sur les principaux ecclésiastiques romains, dans les dernières années de son règne. On le fit partir inopinément de Rome, en 1808, avec les autres chefs d'ordres religieux, et on l'amena, à ses frais, à Paris. Là, on lui intima la défense de paraître publiquement avec son costume, et on l'envoya en exil à Arcis-sur-Aube. Il fut rappelé en 1809, pour s'adjoindre à une commission d'évêques, qui avait été formée par le gouvernement, afin de répondre à diverses questions sur les affaires de l'Eglise. Le P. Fontana ne parut qu'aux premières séances : une maladie vint le dispenser de prendre part aux délibérations de cette réunion. Lors de l'éclat que fit le bref adressé au cardinal Maury, du 5 novembre 1810, le P. Fontana fut compris dans la liste des cardinaux, prélats et ecclésiastiques enfermés à Vincennes, à cette occasion, en janvier 1811. Il paraît que son emprisonnement fut provoqué par des lettres et papiers que l'on trouva, lors de la visite du cabinet du pape à Savone, et dans lesquels il donnait son avis, contre la légitimité canonique du second mariage de Napoléon. Le P. Fontana passa trois ans et trois mois en prison, d'où il ne sortit qu'au commencement de 1814. A son retour à Rome, Pie VII le nomma secrétaire, avec droit de suffrage, d'une congrégation de 15 cardinaux qu'il établit pour délibérer sur les affaires extraordinaires de l'Eglise. En 1815, lors de l'invasion de Murat, il suivit le pape à Gênes. Le 8 mars 1816, il fut compris dans une promotion de cardinaux. Lui et le cardinal Caselli se trouvèrent alors les seuls religieux membres du sacré collége. Le pape lui conféra le titre de *Sainte Marie de la Minerve*, et la préfecture de la congrégation de l'Index, et lui permit de conserver en même temps le titre de supérieur général des congrégations. Il fut nommé par la suite membre de plusieurs congrégations, et en outre de diverses commissions civiles, pour rédiger un code civil nouveau, pour restreindre les pouvoirs de l'inquisition, pour régler le système des études et déterminer les villes où seraient fixés les établissements d'instruction publique, dans les états pontificaux. En 1818, il quitta la place de préfet de l'index, et devint préfet de la propagande, de la congrégation des études du collége romain, et de celle de la correction des livres pour l'église orientale. Fontana s'acquittait de tous ces emplois avec autant de lumière que de dévouement, lorsqu'il mourut, le 19 mars 1822, à l'âge de 72 ans. Le P. Placide Zurla, religieux camaldule, prononça son oraison funèbre. Ce discours a été imprimé, et l'on y apprend que le P. Fontana refusa l'archevêché de Gênes, auquel le roi de Sardaigne avait voulu le nommer. Le P. Grandi, barnabite, a écrit sa vie, Rome, 1823, in-8.

FONTANELLE (Jean-Gaspard Dubois), professeur de belles-lettres aux écoles centrales du département de l'Isère, ensuite professeur d'histoire et doyen de la faculté des lettres de l'académie de Grenoble, naquit dans cette ville en 1737, et mourut en 1812. Il cultiva avec des succès divers, la littérature, la poésie et la philosophie. Son principal ouvrage est une *traduction* nouvelle des *Métamorphoses d'Ovide*, 1766, 2 vol. in-8; 1778 et 1780, 2 vol. in-12; et avec des notes, 1802, 4 vol. in-8; 1806, 2 vol. in-12. Elle est moins élégante que celle de l'abbé Banier, mais plus exacte. Ses autres productions sont deux comédies qui n'eurent aucun succès : le *Connaisseur*, et *le Bon mari*, *Pierre le Grand*, 1766, in-8; *Ericie*, ou *la Vestale*, 1768, in-8, pièce dirigée contre les vœux monastiques, et qui occasionna dans le temps un grand scandale. Le censeur royal y refusa son approbation, et défense fut faite à l'auteur de la faire imprimer; néanmoins il la mit au jour, et elle fut recherchée avidement; *Naufrage et aventures de Pierre Viaud*, 1768, in-12; *Effets des passions*, ou *Mémoires de Floricourt*, 1768, 3 vol. in-12; *Anecdotes africaines*, 1775, in-8; *Lorédan*, 1776, in-8; *Nouveaux*

mélanges sur différents sujets, *contenant des essais dramatiques, philosophiques et littéraires*, 1781, 3 vol. in-8; *Anna*, ou *l'Héritière galloise*, traduit de l'anglais, 1788, 4 vol. in-12; *Clara et Emmeline*, aussi traduit de l'anglais, 1788, 2 vol. in-12; *Etat actuel de l'empire ottoman*, traduit de l'anglais, 1791, 2 vol. in-8; *Cours de belles-lettres*, Paris, 1813, 4 vol. in-8. Ce cours, écrit dans le sens philosophique, n'a pas eu de succès et ne peut convenir à la jeunesse, qu'il ne peut qu'égarer en lui donnant de fausses idées sur nos meilleurs écrivains, et même sur la littérature, l'opinion de l'auteur n'étant pas toujours conforme à celle de nos meilleurs critiques. On a encore de Fontanelle des *Contes philosophiques*, et autres ouvrages immoraux qui n'ont pas eu plus de succès que ses autres productions. Il a travaillé à la *Gazette universelle de politique et de littérature*, *de Deux-Ponts*, depuis son établissement en 1770 jusqu'en 1776; à la partie politique du *Journal de politique et de littérature*, dont Laharpe rédigeait la partie littéraire; et à la partie politique du *Mercure de France*. En 1784 il était rédacteur de la *Gazette de France*.

FONTANES (Louis, marquis de), pair de France, grand-cordon de la Légion d'honneur, membre de l'académie française, etc., naquit en 1761 à Niort d'une mère catholique et d'un père protestant. Celui-ci, dont le nom était Jean-Marcellin de Fontanes, était fils d'un marchand drapier de la ville d'Auch, et avait été inspecteur des manufactures dans le Poitou, qui lui doit en partie le défrichement des terrains stériles, appelés *lais-de-mer*, et la propagation des pépinières de garance. Le jeune Louis Fontanes fut élevé dans la religion catholique, et confié à d'anciens jésuites qui dirigèrent habilement ses premières études. La mort de son père et de son frère aîné, qui succomba à 18 ans, laissant des essais qui promettaient déjà un poëte distingué, le plaça presque au sortir de ses humanités à la tête de sa famille. Après avoir réglé ses affaires domestiques, il vint à Paris, où quelques pièces de vers qu'il inséra dans le *Mercure* et dans l'*Almanach des muses* lui assurèrent bientôt un rang honorable parmi les meilleurs poëtes de l'époque. N'ayant pu obtenir du ministre Necker la pension qu'il sollicitait au nom des services rendus par son père, il fit un voyage en Angleterre pour en étudier la langue et les mœurs, et y commença la traduction en vers français de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope. Il y mit la dernière main pendant les deux années qu'il passa en Normandie, après avoir visité la Suisse et plusieurs contrées de la France. Cette traduction qu'il publia à Paris avec le poëme du *Verger*, augmenta considérablement sa renommée poétique, tandis que le discours préliminaire qu'il mit à la tête de l'*Essai* lui assurait un nom comme prosateur. Les petits poëmes qu'il fit ensuite paraître, tels que le *Cloître des Chartreux*, des *Fragments* de Lucrèce, et la *Journée des morts* offraient la même pureté de goût et la même élégance de style. Son *Epître sur l'édit en faveur des non-catholiques* fut couronnée par l'académie française. Lorsque la révolution éclata, Fontanes n'en adopta les principes qu'avec une grande modération. Il composa un *Poëme Séculaire*, pour la fête du 14 juillet 1790, jour de la fédération et anniversaire de la prise de la Bastille, et y prit occasion de réveiller de glorieux souvenirs de notre vieille monarchie. Fontanes écrivit aussi dans le journal le *Modérateur*. Mais un mariage avantageux le fixa à Lyon, où il se trouvait pendant le siége de cette ville. Il parvint à en sortir avec son épouse enceinte de huit mois, qui mit au monde quelques jours après une fille dans une misérable auberge. Il rentra à Lyon après le siége, et osa rédiger une pétition à la convention, dans laquelle il dépeignait vivement les atrocités qu'on faisait subir à cette cité malheureuse. Mais il n'y mit point son nom, qui l'aurait conduit à une mort certaine. Après le 9 thermidor an 2, il vint à Paris, fut nommé membre de l'institut (classe de la langue et de la littérature française), et fut professeur à l'école centrale des Quatre-Nations. La convention lui adjugea, le 4 janvier 1795, une gratification de 3,000 francs, qui ne l'empêcha point d'écrire avec son indépendance accoutumée, dans le *Mémorial* que rédigeaient Laharpe et l'abbé de Vaucelles. Au 18 fructidor, il fut compris dans la liste de déportation. Il se réfugia à Hambourg, puis à Londres, et ne retourna dans sa patrie qu'après le 18 brumaire. Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, lui confia une division de son département, et le chargea de faire l'éloge funèbre de Washington dans la chapelle des Invalides, alors désignée sous le nom de *Temple de Mars*. Fontanes fut nommé depuis successivement membre de l'institut et du corps législatif, chevalier de la Légion d'honneur, à l'époque de la création de l'ordre, bientôt après commandant, et enfin président annuel du corps législatif, titre qu'il conserva pendant six ans. On lui a reproché d'avoir employé, depuis qu'il occupa ce poste éminent, de nombreuses formes d'adulation auprès de l'homme qui tenait alors les rênes du gouvernement, et de ne s'être pas élevé dans l'affaire de Georges Cadoudal et de Pichegru, avec assez d'énergie contre la proposition faite par les commissaires du gouvernement au corps qu'il présidait, de rendre un décret par lequel les personnes qui recèleraient les deux prévenus, seraient punies de six années de fer, si le recèlement avait eu lieu avant la promulgation du décret, et condamnées à mort, s'il avait eu lieu postérieurement. Au mois de septembre 1808, Fontanes fut nommé grand-maître de l'université, qui venait d'être organisée, et il reçut aussi à cette époque le titre de comte. Fontanes introduisit diverses améliorations dans le régime universitaire, et s'il recula devant plusieurs abus, c'est que ses bonnes intentions étaient subordonnées à une volonté toute puissante. Ce fut lui qui répondit à M. Etienne, lors de sa réception à l'académie française. La publication des *Martyrs*, de M. de Châteaubriand, ayant soulevé de vives critiques contre cet illustre écrivain, Fontanes lui adressa quelques stances à cette occasion. Il fut appelé au sénat le 5 février 1810; nommé, le 27 novembre 1813, rapporteur d'une commission extra-

ordinaire chargée de l'examen des pièces relatives aux négociations entamées avec les puissances alliées, il insista fortement sur la nécessité de la paix. Le 1er avril 1814 il vota pour la déchéance de Napoléon, adressa le 6, au gouvernement provisoire, son adhésion, au nom de l'université, aux actes du sénat, et fut maintenu dans ses fonctions. Il entra à la chambre des pairs et contribua à la rédaction de la charte de Louis XVIII. En février 1815, la constitution de l'université fut modifiée et le grand maître fut remplacé par un président assisté d'un conseil. Fontanes reçut en dédommagement le grand cordon de la Légion d'honneur, et vécut retiré pendant les cent-jours, à sa maison de campagne de Courbevoie. A la seconde restauration, il fut nommé président du collége électoral des Deux-Sèvres, et il revit son pays natal pour la première fois depuis trente ans. Au mois de septembre 1815, il fut fait ministre d'état et membre du conseil privé. En 1816, il prononça à l'académie française plusieurs discours qui furent remarqués, surtout celui qu'il fit entendre en réponse au discours de M. Desèze reçu dans la séance du 25 août. En 1817, il lut à la même société une *Ode sur la violation des tombeaux de Saint-Denis*, qui obtint le plus grand succès. Fontanes mourut à Paris d'une attaque d'apoplexie, le 17 mars 1821, à l'âge de soixante ans. Ses restes furent inhumés au cimetière de l'Est, où M. Roger prononça un discours au nom de l'académie française. M. Pastoret a fait son *Eloge* le 30 du même mois à la chambre des pairs. La société des bonnes lettres l'avait récemment choisi pour son président. On a de lui : *Nouvelle traduction (en vers) de l'Essai sur l'homme* de Pope, Paris, 1783, in-8, 3e édition, 1822, in-8; *le Verger*, poëme, 1788, in-8; *Poëme sur l'édit en faveur des non-catholiques*, 1789, in-8; *Poëme séculaire*, ou *Chant pour la fédération du 14 juillet* 1790, in-8; *La Journée des morts*, poëme, 1796; *Eloge de Washington*, 1800, in-8; *Extraits critiques du Génie du christianisme* de M. de Châteaubriand, 1802, in-8; *Les tombeaux de Saint-Denis*, ou *le retour de l'exilé*, ode, 1817, in-8 et in-4; *Collection complète* des discours de M. de Fontanes, 1821, in-8. On sait que la police impériale n'avait pas permis l'impression de cette collection, où se trouvent en effet des passages dont Napoléon n'avait pas eu lieu d'être content, tels que celui-ci que l'orateur fit entendre à l'occasion de l'envoi des drapeaux pris sur les napolitains : « Malheur à moi, si » je foulais aux pieds la grandeur abattue; je respecte la majesté royale jusque dans ses humiliations; et même quand elle n'est plus, il reste je » ne sais quoi de vénérable dans ses débris. » Ersch lui attribue une part au *Journal des amis de la constitution monarchique* (1790), et à la *Clef du cabinet des souverains* (1795). M. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, dit qu'il a écrit dans le *Journal littéraire de Clément* (de Dijon), 1796-1797, 4 vol. in-8. Fontanes a laissé en portefeuille un poëme non achevé, intitulé *la Grèce sauvée*. On a encore de lui une imitation en vers français de l'épisode du 2e livre des *Géorgiques : O fortunatos nimium...;* un *Essai sur l'astronomie;* un grand nombre d'*odes* inédites, etc. On lui attribue les *Remarques* sur les beautés de l'Enéide, qui ont été imprimées avec la traduction de Delille, pour les 5e et 6e livres. On assure qu'il a encore laissé des mémoires sur les premières années du gouvernement de Napoléon et du 19e siècle. Chaque année, Fontanes était chargé de rédiger l'adresse de la chambre des pairs, en réponse aux discours du trône pour l'ouverture des sessions, et on regarde ces morceaux comme autant de chefs-d'œuvre dans leur genre.

FONTANGES (Marie-Angélique DE SCORAILLE DE ROUSSILLE, duchesse de), née en 1661, d'une ancienne famille de Rouergue, était fille d'honneur de Madame. « Belle comme un ange, dit l'abbé de » Choisi, mais sotte comme un panier, » elle n'en subjugua pas moins le cœur de Louis XIV. A une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coiffure, elle la fit attacher avec un ruban dont les nœuds lui tombaient sur le front; et cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas longtemps de sa faveur. Elle mourut en 1681, à l'abbaye de Port-Royal de Paris, où elle s'était retirée, après avoir été abandonnée par Louis XIV à la suite de ses couches, pendant lesquelles sa maladie l'avait entièrement défigurée. Elle voulut voir le roi dans sa dernière maladie. Louis XIV s'attendrit, et elle lui dit : « Je meurs contente, puisque mes derniers » regards ont vu pleurer mon roi. » Faible consolation et bien peu assortie à la nature du moment.

FONTANINI (Juste), savant archevêque d'Ancyre, et chanoine de l'église de Ste.-Marie-Majeure, camérier d'honneur de Clément XI, naquit en 1666 dans le duché de Frioul, et mourut à Rome en 1736. Il n'y avait presque aucun homme distingué dans le monde savant, avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : sa *Biblioteca dell' Eloquenza italiana*. C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur; mais la meilleure et la plus ample est celle qui a été donnée à Venise en 1753, 2 vol. in-4, 15 à 20 fr., avec les notes de Zéno, dans lesquelles ce savant et judicieux bibliographe a relevé une multitude d'erreurs et d'inexactitudes de Fontanini; une *Collection des bulles de canonisation*, *depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII*, en latin, 1729, in-fol.; une *Histoire littéraire d'Aquilée*, en latin, Rome, 1742, in-4 : ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée et profane, et d'une bonne critique; *De Antiquitatibus Hortæ coloniæ Etruscorum libri tres*, Romæ, 1723, in-4, fig., 5 à 6 fr.; *Catalogus librorum bibliothecæ Jos. Renati imperialis cardinalis*, ib., 1711, in-fol., 8 à 12 fr.; *Dissertatio de corona ferrea Longobardorum*, 1717, in-4, et dans le tome 4 du *Thesaurus antiq. ital.* Il prétend que la couronne de fer que l'on conserve à Monzal, petite ville de Lombardie, est faite de l'un des clous de N. S., et qu'on s'en est servi anciennement pour

couronner les rois de Lombardie, et ensuite les empereurs d'Allemagne. Muratori lui opposa le traité, *De corona ferrea*, où il soutient que la couronne de fer était inconnue du temps des rois Lombards.

FONTANON (Antoine), avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé avec ordre les ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection des édits de nos rois, depuis 1270 jusqu'à la fin du 16e siècle*, temps auquel cet auteur florissait, Paris, 1611, 3 gros vol. in-fol.

FONTE (Moderata), dame vénitienne, née en 1555, morte en 1592, avait, dit-on, une mémoire si heureuse, qu'elle répétait, pour ainsi dire, mot pour mot un sermon, après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers et en prose. Les plus connus sont un éloge de son sexe en vers, intitulé : *Il merito delle donne*, imprimé à Venise, 1600, in-4, et le *Floridoro*, poëme en 13 chants, imprimé dans la même ville en 1581, in-4. *Fonte-Moderata* est un surnom qu'elle s'était donné. Elle s'appelait *Modesta Pozzo*, et était mariée à un gentilhomme vénitien, nommé Philippe Georgi. Sa *vie* a été écrite par Nic. Doglioni.

FONTENAILLES (André PERRET de), vénérable ecclésiastique, né à Mâcon vers 1754, mort à Paris le 13 juin 1831, dans un état voisin de l'indigence, fit ses études sous l'abbé Gardin au collége Louis-le-Grand, où il connut particulièrement le jeune Décalogue, dont l'abbé Proyart a publié la vie. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut reçu docteur en théologie à la fin de 1783. Nommé vicaire de la petite paroisse de Ste.-Croix dans la Cité, il devint peu après chanoine de la cathédrale de Mâcon. Durant la révolution il fut jeté sur les pontons de Rochefort. Après avoir survécu à presque tous ses compagnons d'infortune, il reprit son ministère tantôt comme missionnaire, tantôt comme curé dans le diocèse de Lyon. Il revint à Paris où il prêcha dans presque toutes les églises, et donna des retraites qui produisirent les plus heureux effets. Une surdité qui lui était survenue l'obligea de s'abstenir du tribunal de la pénitence ; il chercha à remédier à l'inaction forcée où le tenaient ses infirmités en publiant plusieurs écrits dont l'*Ami de la religion* a rendu un compte avantageux. Les principaux sont : *Manuel religieux à l'usage des maisons d'éducation*, 1824, in-18 ; *Manuel des domestiques et des ouvriers*, 1826 ; *Instruction sur le jubilé*, même année ; le *Guide de la jeunesse et suite du manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18 ; ce sont des lectures spirituelles pour tous les jours de l'année ; le *Guide de la jeunesse chrétienne*, ou *Manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18 ; c'est une nouvelle édition du *Manuel* de 1824 ; la seconde partie se vend séparément, et est destinée aux jeunes gens qui ont terminé leur éducation ; *Observations sur l'éducation des jeunes gens*, in-8 ; *Observations sur l'éducation des jeunes ecclésiastiques*, in-8 ; ces deux écrits ont été réunis dans une 2e édition donnée en 1829, in-8, de 126 pages ; *Discours de morale à l'usage des missions et des retraites spirituelles*, 1829, in-12. L'abbé de Fontenailles avait été quelque temps grand vicaire de Mâcon, sur la fin de l'administration de M. Moreau, dernier évêque de ce siége ; il avait le titre de chanoine honoraire des chapitres de Bordeaux et de Montauban.

FONTENAY (Pierre-Claude), jésuite, né à Paris en 1683, mort à la Flèche en 1742, continua l'*Histoire de l'église gallicane*, après la mort du P. Longueval, et donna les tomes 9 et 10 de cet ouvrage. Il avait composé une partie du 11e vol., que le P. Brumoy acheva. Son style est moins coulant et moins historique que celui de son confrère ; mais on y voit un homme qui est maître de son sujet. « Il joignait, dit le P. Berthier, à des manières » faciles et complaisantes toutes les vertus de son » état. » Il avait travaillé au Journal de Trevoux. Il s'était occupé d'une *Histoire des papes ;* mais il n'a pas été possible de tirer parti des manuscrits qu'il a laissés sur ce sujet.

FONTENAY (Jean-Baptiste, BLAIN de), peintre, né à Caen l'an 1654, conseiller à l'académie de peinture, mérita un logement aux galeries du Louvre, et une pension par ses talents. Il avait, dans un degré supérieur, celui de peindre les fleurs et les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paraissent vivre dans ses ouvrages ; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, et les fruits de leur fraicheur. Ce peintre mourut à Paris en 1715.

FONTENAY (Louis-Abel de BONNAFONS, plus connu sous le nom d'abbé de), né en 1737 à Castelnau de Brassac, près de Castres, entra chez les jésuites, et professa les humanités à Tournon. Après la dissolution de cette société, il vint se fixer à Paris où il se fit connaître sous le nom d'*abbé de Fontenay* par plusieurs ouvrages d'un mérite assez médiocre : il rédigea successivement les *Affiches de province* et le *Journal général de France*, jusqu'au 10 août 1792, qu'il fut proscrit pour avoir défendu dans sa feuille les intérêts de la monarchie. Il passa dans l'étranger, et ne revint en France qu'après la terreur. Il se remit à ses travaux littéraires, et mourut en 1806. On a de lui : *Dictionnaire des artistes*, 1777, 2 vol. pet. in-8 ; *Table de l'Histoire universelle*, traduite de l'anglais, formant le 46e vol. in-4 ; la plus grande partie du texte de la *Galerie du Palais-Royal*, 1786-1808, 59 livraisons in-fol. ; la suite du *Voyageur français ; L'illustre destinée des Bourbons*, 1790, 4 vol. in-12 ; *Dictionnaire de l'élocution française, par Demandre*, 1802, 2 vol. in-8 ; une nouvelle édition de la *Géographie de Lacroix*, 1805, 2 vol. in-12, etc.

FONTENELLE (Bernard LE BOVIER de), un des savants les plus aimables du 18e siècle, naquit en 1657, à Rouen, d'un père avocat, et d'une mère qui était la sœur du grand Corneille. Cet enfant destiné à vivre près d'un siècle, dit l'abbé Trublet, pensa mourir de faiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen chez les jésuites qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa pour le prix des palinods une pièce en vers latins, qui fut jugée digne d'être

imprimée, mais non d'être couronnée. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, et promit de ne plus plaider. Il renonça au barreau pour la littérature et la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris; à 20 ans il fit une partie des opéras de *Psyché* et de *Bellérophon*, qui parurent en 1678 et 1679, sous le nom de Thomas Corneille son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point; il en jugea comme le public, et jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des morts*, publiés en 1683, in-12, reçurent un accueil plus favorable. Ils offrent de la littérature et de la philosophie; la morale y est agréable, peut-être même trop, et le philosophe n'a pas assez écarté le bel-esprit. Voici ses autres ouvrages suivant l'ordre chronologique. *Lettres du chevalier d'Er...*, 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudrait dans des lettres. On sent trop qu'on a voulu y en mettre, et qu'elles sont le fruit d'une imagination froide et compassée; *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686. « Ce livre, dit l'auteur du *Siècle » de Louis XIV*, fut le premier exemple de l'art » délicat de répandre des grâces jusque sur la phi» losophie. » Mais ce fut un exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité; et que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornements. Ces *mondes*, déjà très-douteux en eux-mêmes, sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes. Ils ont été souvent réimprimés, Dijon, Causse, 1793, pet. in-8, pap. vél., 6 fr.; Paris, 1796, gr. in-4, pap. vél., fig., 6 à 12 fr.; ibid., 1828, 2 vol. in-18, 4 fr., pap. vél., 8 fr. Ils ont été traduits en plusieurs langues; *Histoire des oracles*, Paris, 1713, in-12, tirée de l'ennuyeuse composition de Van Dale sur le même sujet. Cet ouvrage, écrit d'un style léger et superficiel en lui même, fut réfuté en 1707 par le P. Baltus. L'ouvrage de ce jésuite, publié sous le titre de *Réponse à l'Histoire des oracles*, parut si décisif à Fontenelle, qu'il n'y répondit point, disant que *le diable avait gagné sa cause*. Il faut convenir néanmoins que son opinion sur les oracles, quoique historiquement fausse, n'aurait peut-être rien eu de répréhensible, s'il n'y avait point inséré des maximes qui pouvaient se tourner contre les plus grandes vérités, et conduire à un triste scepticisme. L'esprit d'irréligion se manifeste plus clairement dans la *Relation de l'île de Borneo* (faussement attribuée à Catherine Bernard), dans le *Traité sur la liberté*, dans l'*Epître sur Basnage à Rome et Genève*, et dans quelques autres écrits; *Poésies pastorales, avec un discours sur l'Eglogue, et une digression sur les anciens et les modernes*, 1688. Les gens de goût ne veulent pas que ces pastorales soient mises, pour la naïveté et le naturel, à côté de celles de Théocrite et de Virgile. Les bergers de Fontenelle, disent-ils, sont des courtisans ou des petits-maîtres. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman, et dont l'*Astrée* de d'Urfé, et les comédies de l'*Amynte* et du *Pastor Fido*, ont fourni le modèle. (*Voy.* THÉOCRITE, VIRGILE.) Plusieurs volumes des *Mémoires de l'académie des sciences*. Fontenelle fut nommé membre de cette académie en 1691, et il en devint secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, et donna chaque année un vol. de l'histoire de cette compagnie. La préface générale est estimée. Dans l'histoire, il jette souvent de la clarté sur des matières obscures; les *Eloges des académiciens*, répandus dans cette histoire, ont été imprimés séparément, Paris, 1702, in-4, ou 1717, 3 vol. in-12. C'est surtout dans ses *éloges* qu'il déploie toute la coquetterie du bel-esprit. « Ses portraits, dit un critique, sont » tracés avec art, et, quoique flattés, ils conservent » néanmoins un certain air de ressemblance qui les » fait reconnaître. Il n'approfondit rien, effleure » tout, paraît se jouer de son sujet, ne donne point » à penser au lecteur, cherche seulement à amuser, » le surprend même quelquefois par des traits ingé» nieux et fins; partout on aperçoit le manége d'une » coquette, dont le fard fait tous les charmes. » L'*Histoire du théâtre français* jusqu'à Corneille, avec la *vie* de ce célèbre dramatique. Cette histoire très-abrégée, mais avec choix, est pleine d'enjouement; *Réflexions sur la poétique du théâtre tragique* : c'est un des ouvrages les plus pensés de Fontenelle, et celui peut-être où, en paraissant moins bel-esprit, il paraît plus homme d'esprit; *Eléments de Géométrie de l'infini*, 1727, in-4 : livre dans lequel les géomètres n'ont guère connu que le mérite de la forme; une *tragédie en prose* et six *comédies*, les unes et les autres peu théâtrales, et dénuées de chaleur et de force comique; *Théorie des tourbillons cartésiens*, ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritait d'en être. Fontenelle était grand admirateur de Descartes, et défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'était laissé prévenir dans l'enfance; des *Discours moraux et philosophiques*; des *pièces fugitives*, dont la poésie est faible; des *lettres*, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, etc. Tous ces différents ouvrages ont été recueillis, la Haye, 1728-29, 3 vol. in-fol., fig., 20 à 30 fr., les exemplaires gr. pap. sont rares; l'édition en 3 vol. in-4, fig., faite en même temps, 12 à 20 fr.; Paris, 1758-66, ou avec un nouveau titre 1767, 11 vol. in-12, 30 fr.; Amsterdam, 1764, 12 vol. in-8; Paris, 1790, 8 vol. in-8, 45 à 54 fr.; ibid., 1818, 3 vol. in-8, 22 fr., et pap. vél., 44 fr.; ibid., 1824-25, 5 vol. in-8, 30 fr. Ce fut aussi Fontenelle qui donna en 1732 la nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences et des arts*, par Thomas Corneille. Malgré un tempérament peu robuste en apparence, Fontenelle n'eut jamais de maladie considérable. Il n'eut de la vieillesse que la surdité et l'affaiblissement de la vue; encore cet affaiblissement ne se fit sentir qu'à l'âge de plus de 90 ans. Il mourut en 1757. Un caractère doux et sociable ne le garantit pas de la misanthropie et d'un triste égoïsme. « Les » hommes sont sots et méchants, disait-il, mais tels » qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, et je me le suis » dit de bonne heure. » Ses amis lui reprochèrent

plusieurs fois de manquer de sentiment : il est vrai qu'il n'était pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié. Il voyait très-souvent mad. de Tencin ; quand il apprit sa mort : « Eh bien ! dit-il, » j'irai dîner chez la Geoffrin. » (*Voy.* ce mot.) Il vivait beaucoup avec l'abbé Dubois, qu'il appelait son *ami*. Un jour qu'on avait fait à celui-ci présent d'une botte d'asperges dans la primeur, ils convinrent de la faire assaisonner, partie à l'huile, partie à la sauce, pour satisfaire leurs goûts respectifs ; avant l'entremets, l'abbé Dubois est frappé d'une apoplexie, et tombe sans connaissance ; Fontenelle court sur l'escalier et crie à la cuisinière : « Toutes les asperges à la sauce, toutes les asperges » à la sauce. » Quoiqu'il fût né sans biens, il laissa de grandes richesses ; sa philosophie n'ayant pu l'affranchir d'amasser et d'ajouter à la qualité de bel-esprit celle de financier. On trouvera de plus amples détails sur Fontenelle, dans les *mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages*, par l'abbé Trublet, Amsterdam, 1761, in-12 ; mais il faut se souvenir que c'est un admirateur, un panégyriste qui déploie en faveur de son héros toutes les ressources de l'enthousiasme. Un écrivain, aussi zélé pour les bons principes que pour le bon goût et la belle littérature, l'a appelé « un homme » sans caractère et sans talent prononcé ; moitié phi- » losophe, moitié bel-esprit, grimacier, dont tous » les ouvrages sont défigurés par une continuelle » afféterie d'expressions et d'idées, par des tons » précieux et maniérés, par des pointes ; qui dans » les sciences n'a rien inventé, et n'avait que le » talent d'exposer avec méthode et clarté les inven- » tions d'autrui. »

FONTI (Barthélemi), natif de Florence en 1445, se fit estimer de Pic de la Mirandole, de Marsile Ficin, de Jérôme Donato, et des autres habiles écrivains de son siècle. Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'honora de son amitié, et lui donna la direction de la fameuse bibliothèque de Bude. Les écrits de Fonti sont : un *Commentaire sur Perse ;* des *Harangues ;* le tout recueilli et imprimé à Francfort, 1621, in-8. Fonti mourut en 1513.

FONTRAILLES (Louis d'Astarac, marquis de) fut choisi par Monsieur pour aller négocier en Espagne un traité, qui lui fournit les moyens de chasser le cardinal de Richelieu ; mais il eut le bonheur de n'être pas arrêté comme de Cinq-Mars. Il revint en France après la mort du cardinal, et ne mourut qu'en 1677. Il a écrit une *relation des choses particulières de la cour, pendant la faveur de Cinq-Mars*, imprimée au tome 1er des mémoires de Montrésor.

FONVIELLE (Bernard-François-Anne), écrivain politique et auteur dramatique, né à Toulouse vers 1759, est mort à Paris en 1837. D'abord employé de la régie des aides à Perpignan avant la révolution, il contribua ensuite à fonder le premier club établi à Montpellier, fut nommé en 1791 secrétaire de l'assemblée électorale de l'Hérault, pour la nomination des députés à l'assemblée législative, et fut obligé, pour échapper à la haine des révolutionnaires, de se réfugier à Marseille, où il établit une maison de commerce. Après avoir essayé de soulever les départements du midi contre la convention, il se rendit à Lyon, pour y seconder l'insurrection, puis passa en Suisse, vint à Toulon, occupé alors par les Anglais, et parcourut plus tard l'Espagne et l'Italie. Etabli définitivement à Paris, avec le projet de se livrer exclusivement à la rédaction de plusieurs ouvrages importants, qu'il avait depuis longtemps commencés, il obtint un emploi au ministère de la guerre, et une place à la banque de France ; mais la chute du gouvernement impérial lui enleva tous ces avantages, qu'il ne put recouvrer, ni sous la restauration, ni depuis la révolution de 1830. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : *Considérations sur la situation commerciale de la France au dénoûment de sa révolution*, Paris, 1814, in-8 ; *Coup d'œil sur le budget, sur nos besoins, sur nos ressources, etc.*, 1817, in-8 ; *Lucifer*, ou *la contre-révolution*, 1828, in-8 ; *Collot dans Lyon*, tragédie en 5 actes, 1795 ; *Louis XVI*, ou *l'Ecole des peuples*, id., dédiée à Louis XVIII, 1820 ; *La guerre d'Espagne*, poëme, 1822 ; *Mémoires historiques*, 1824, 4 vol. in-8 ; *Ecole des ministres servant de clôture aux Mémoires historiques de l'auteur ;* ouvrage dans lequel le ministère de M. Thiers était violemment attaqué.

FOOTE (Samuel), comédien et auteur comique anglais, né en 1723, d'une bonne famille dans le comté de Cornouailles, fut destiné au barreau ; mais sa mauvaise conduite lui ayant fait dissiper sa fortune patrimoniale, il devint membre du parlement, contracta des dettes nouvelles qu'il ne put payer, et devint comédien par nécessité. Il débuta sur le théâtre de Hay-Market à Londres en 1744, par le rôle d'Othello et quelques autres rôles tragiques dans lesquels il n'eut aucun succès. Après s'être plongé pendant deux ans dans de nouvelles intrigues pour échapper à la poursuite de ses créanciers, il éleva pour son compte un petit théâtre à Hay-Market, où il fut à la fois directeur, auteur et acteur. Il eut la hardiesse d'y mettre en scène des personnages du temps : ce qui lui attirait la foule, mais lui causa des chagrins. Par suite des procès qu'on lui intenta, et dans lesquels il fut obligé de payer des amendes considérables, son théâtre fut fermé. Plus tard, après un accident qui avait forcé de lui couper une jambe, il eut la permission d'ouvrir son théâtre pendant la clôture des deux théâtres principaux de Londres. Le public se porta en foule à ses représentations ; et il eût acquis une fortune considérable, si le jeu n'eût dévoré ses profits. Au milieu des ennuis qu'il se procura, les médecins lui ordonnèrent de voyager. Il mourut presque subitement en 1777 à Douvres, en allant en France pour sa santé. On l'a appelé l'*Aristophane anglais*. On a publié son théâtre en 5 vol. in-12 ; et Will. Cooke a donné les *Mémoires de Foote*, Londres, 1805, 3 vol. in-8.

FOPPENS (Jean-François), né à Bruxelles en 1689, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de l'église de Bruges, chanoine de Malines et archidiacre. Il mourut en 1761. Ses talents,

ses vertus, et surtout son zèle pour la religion, le firent regretter universellement. On a de lui : *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, 1739, 2 vol. in-4, fig., 10 à 15 f., gr. pap., 15 à 20 fr., où il a fait entrer les ouvrages d'Aubert Le Mire, de François Swertius et de Valère André, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, et continué la *bibliothèque belgique* depuis vers 640 où finit celle de Valère André, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé et mérite de l'être à bien des égards; on y désirerait un peu plus de critique et d'exactitude; une édition du *recueil diplomatique* d'Aubert Le Mire, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-fol., enrichie de nouvelles notes et de tables, augmentée d'un grand nombre de diplômes inconnus à Aubert Le Mire. Il ajouta ensuite deux vol. in-fol. à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748; *Historia episcopatus Antuerpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4; *Historia episcopatus Sylvæ-ducensis*, Bruxelles, 1721, in-4; *Chronologia sacra episcoporum Belgii ab anno* 1561 *ad annum* 1751, in-12; ouvrage en vers avec des notes historiques en prose; un grand nombre de *poëmes* latins, dénués la plupart d'énergie, et de cet enthousiasme qui constitue la vraie poésie, mais toujours sages dans leur objet et les vues de l'auteur.

FORBES (Jean), écossais, professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique dans l'université d'Aberdeen, né en 1593, mort en 1648, laissa des *Institutions historiques et théologiques*, qu'on trouve dans la collection de ses *œuvres*, 1703, 2 vol. in-fol. C'est un vaste recueil, où l'auteur, en traitant de la doctrine chrétienne, prétend contre la vérité notoire des faits, que diverses circonstances y ont apporté des changements. On a fait un abrégé de cet ouvrage propre à nourrir les préjugés des protestants. Son père (Patrice), évêque d'Aberdeen, mort en 1635, donna un *Commentaire sur l'Apocalypse*, 1646, in-4.

FORBES (Guillaume), premier évêque d'Edimbourg, s'est fait un nom par ses *Considérations sur les controverses*, en lat., impr. à Francfort, 1707, in-8. Né vers l'an 1585, il mourut en 1634, laissant un fils qui embrassa la religion romaine.

FORBES (Duncan), lord, président des assises d'Edimbourg, né en 1685, mort en 1747, est connu en France par les traduct. qu'a publiées le P. Houbigant, de ses *Pensées sur la religion*, de sa *lettre à un évêque*, etc., Lyon, 1769, in-8. Ces écrits ont eu un succès médiocre.

FORBIN. (*Voy.* JANSON et ROSEMBERG.)

FORBIN (Claude, chevalier de), né en 1656 à Gardanne près d'Aix en Provence, commença dès sa première jeunesse à servir sur mer, et il continua avec beaucoup d'intelligence, de courage et d'activité. Après avoir été grand amiral du roi de Siam, à qui il fut laissé en 1686 par le chevalier de Chaumont, il se signala sur la mer Adriatique. Il attaqua en 1706, près du Texel, avec cinq petits vaisseaux, une escorte ennemie, forte de six vaisseaux de guerre de 50 à 60 canons. Il en enleva un, brûla un autre, coula bas un troisième, et dispersa le reste. Devenu chef d'escadre, il dissipa dans les mers du Nord trois flottes anglaises destinées pour la Moscovie. A son retour il battit, avec Duguay-Trouin, une autre flotte anglaise. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avait des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira vers 1710 auprès de Marseille. Il y mourut en 1733. Forbin mérita la confiance de Louis XIV et l'estime de sa nation, par sa bravoure et par son application à remplir ses devoirs. Il s'attachait à ceux qui servaient sous lui, et ne laissait point échapper l'occasion de les faire connaître à la cour. Forbin avait la tête d'un général et la main d'un soldat. On trouvera plusieurs traits d'une bravoure singulière dans ses *mémoires*, publiés en 1749, 2 vol. in-12, par Reboulet, et réimprimés en 1781.

FORBISHER, ou FROBISHER (sir Martin), pilote anglais, né à Devonshire, se signala de bonne heure par ses courses maritimes. La reine Elisabeth l'envoya avec trois navires en 1576, pour chercher le détroit que l'on croyait être au nord de la Sibérie, qui devait servir à passer de l'occident en orient par le nord. Mais ce voyage, ainsi que celui qu'il entreprit deux ans après, et tous ceux qu'on a faits depuis relativement à cet objet n'ont rien produit, parce que ce passage n'existe réellement pas : car, supposé que les deux continents ne se touchent nulle part, les monts de glaces rendraient encore tout passage impraticable. (*Voy.* COOK.) Forbisher, qui ne connaissait rien en histoire naturelle, apporta de ses voyages une grande quantité de pierres qu'il avait fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginait qu'elles renfermeraient de l'or et de l'argent; mais après les avoir bien examinées, il n'y trouva rien, et l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de temps après ce second voyage, l'amiral Haward le créa chevalier, pour récompenser les marques de bravoure qu'il avait données en 1588 dans un combat entre la flotte anglaise et la flotte espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se signala sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger le fort de Gradon. Cette place se rendit après une vigoureuse résistance, mais Forbisher y fut blessé, et mourut de sa blessure à Plymouth en 1594.

FORBONNAIS (François VERON de), inspecteur général des monnaies de France, de l'institut national, né au Mans en 1722, d'une famille illustrée dans le commerce, termina ses études à Paris, et voyagea en Italie et en Espagne pour les affaires de son père. Ayant été appelé en 1743 auprès d'un oncle, riche armateur à Nantes, il s'adonna entièrement à l'étude de l'économie politique, et recueillit un grand nombre d'observations importantes sur les manufactures, le commerce, la marine, les colonies, la valeur des monnaies. En 1752, il vint se fixer à Paris, où il soumit au gouvernement divers *mémoires* sur les finances, qui ne furent point accueillis par les ministres. Il publia de 1753 à 1758 plusieurs autres *Mémoires* sur les mêmes matières; ils furent mieux reçus du public : en 1756, il fut nommé inspecteur général des monnaies. Sous le ministère de Silhouette, il proposa divers plans de finances et des vues utiles; la plus importante de ses opérations fut de créer 72,000 actions chacune

de 1,000 fr., dans les fermes générales du royaume, il attribua à chacune de ces actions la moitié des bénéfices dont jouissaient les fermiers généraux : cette affaire produisit en 24 heures, sans grever l'état, 72,000,000. Il proposa d'autres réformes; mais il fut contrarié dans ses projets, et exilé dans ses terres. Du fond de sa retraite, il continua de correspondre avec les intendants des finances, et surtout avec le fameux abbé Terray, qui lui demanda des mémoires, et fit des efforts inutiles pour le ramener au timon des affaires. Il se rendit à Paris en 1790, sur l'invitation du comité des finances, et il eut part à un travail relatif aux monnaies. Il mourut en 1800. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur les finances et le commerce, où l'on trouve d'excellentes vues; ils sont écrits d'une manière noble, facile et souvent élégante. Les principaux sont : *Extrait de l'esprit des lois*, avec des observations, 1753, in-12; *Théorie et Pratique du commerce et de la marine,* traduit de l'espagnol, 1753, in-4; *Considérations sur les finances d'Espagne, relativement à celles de France*, 1753, in-12; *Le négociant anglais*, 1753, 2 vol. in-12; *Eléments du commerce*, Paris, 1754, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés. L'édition de 1796 a été corrigée et enrichie d'additions importantes; *Questions sur le commerce des Français au Levant*, 1755, in-12; *Recherches et considérations sur les finances de France, depuis* 1595 *jusqu'en* 1721, Bâle, 1758, 2 vol. in-4, réimprimés la même année à Liége, en 6 vol. in-12; *Principes et observations économiques*, 1767, 2 vol. in-12; *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*, 1800, in-12; divers articles dans l'*Encyclopédie*, sur le commerce, les changes, la population. Il a laissé en outre un grand nombre de manuscrits. Sa vie littéraire a été écrite par Delisle de Sales, Paris, 1801, in-8.

FORCADEL (Etienne) *Forcatulus,* professeur en droit à Toulouse, naquit à Béziers en 1534, et mourut en 1573. Ses écrits consistent en *poésies latines et françaises*, 1579, in-8, 4 à 6 fr., les unes et les autres très-médiocres; en livres de droit, un peu moins mauvais, et en histoires; *Sphœra juris, necyomantia juris, Cupido jurisperitus, aviarium juris civilis*, Lyon, 1549; *Prometheus seu de raptu animorum,* Paris, 1578, in-8, livre singulier. Le plus connu de ses livres d'histoire est son traité *de Gallorum imperio et philosophiâ*, Paris, 1569, in-4. — Il avait pour frère Pierre FORCADEL, professeur royal de mathématiques, mort en 1577, dont on a une traduction française d'*Euclide*, et de la *géométrie* d'Oronce Finé, et une *arithmétique* en 4 livres.

FORCE (Jacques-Nompar DE CAUMONT, duc de La), né vers 1559, fils de François, seigneur de La Force, qui fut tué dans son lit, avec Armand son fils aîné, pendant le massacre de la St.-Barthélemi. Jacques qui n'avait que 9 ans, et qui était couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son père et celui de son frère qu'il échappa au glaive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement dans des *mémoires* conservés dans sa maison, et cités dans la *Henriade*. Il porta les armes sous Henri IV, et servit ensuite les réformés contre Louis XIII, surtout au siége de Montauban en 1621. L'année d'après, La Force s'étant détaché des erreurs et des séditieuses intrigues des huguenots, prit Pignerol, et défit les Espagnols à Carignan en 1630. Quatre ans après il passa en Allemagne, fit lever le siége de Philisbourg, secourut Heidelberg, et prit Spire en 1635. Sa terre de La Force, en Périgord, fut érigée en duché-pairie l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des services importants à l'état, et mourut plein de jours et de gloire en 1652. Ce n'était pas, suivant l'abbé Le Gendre, le général le plus renommé de son siècle; mais ce n'était pas aussi le moins habile.

FORCE (Armand-Nompar de CAUMONT, duc de La), fils du précédent, et maréchal de France comme lui, obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les huguenots. Le combat de Ravon, où il défit 2,000 impériaux, et prit prisonnier Colloredo leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut en 1675, âgé de près de 90 ans. Une longue vie était, ce semble, le partage de cette famille illustre.

FORCE (Charlotte-Rose de CAUMONT de La), de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, était petite-fille de Jacques de La Force, et mourut en 1724, à 74 ans. Elle a illustré le Parnasse français par ses vers, et la république des lettres par sa prose. On a d'elle, dans le premier genre, une *épître* à Mme de Maintenon, et un *poëme* dédié à la princesse de Conti, sous le titre de *Château en Espagne*, qui ne manquent ni d'imagination ni de génie. On connait d'elle dans le second genre : l'*Histoire secrète de Bourgogne*, Paris, 1782, 3 vol. in-12, pap. fin, 9 à 12 f. Le 3e vol., contenant des notices historiques, est de l'éditeur, roman assez bien écrit. Celle de *Marguerite de Valois*, ibid., 1783, 6 vol. in-12, pap. fin, 18 à 24 fr.; *Histoire secrète de Catherine de Bourbon, etc.*, Nancy, 1703, in-12, réimpr. sous le titre de : *Mémoire historique,* ou *Anecdotes galantes; Les fées, contes des contes*, Paris, 1692, in-12. Le fond de presque tous les ouvrages de Mlle de La Force est historique, mais la broderie en est romanesque. Elle avait épousé en 1687 Charles de Brion; mais le mariage fut déclaré nul au bout de 10 jours.

FORCELLINI (Egidio), savant ecclésiastique italien, né dans un village du diocèse de Padoue en 1688, fit ses études dans le séminaire de cette ville, et fut ensuite appelé à la direction du séminaire de Cénéda, et à la chaire de rhétorique pour les jeunes séminaristes, qu'il fut obligé d'y remplir. Il mourut en 1768. On lui doit un grand dictionnaire latin, le meilleur que nous avons, qu'il fit de concert avec Facciolato, et qui absorba, pour ainsi dire, sa vie entière. Il a été publié après sa mort sous ce titre : *Totius latinitatis Lexicon, consilio et curâ Jac. Facciolati*, *opera et studio Ægidii Forcellini*, Patavii, 1771, 4 vol. in-fol., 120 à 140 fr.; editio altera locupletior, ib., 1805 et seqq. ann., 4 vol. in-fol., 100 à 120 fr., avec le supplément

publié en 1816, in-fol. Chaque mot latin de ce dictionnaire est rendu en italien, et accompagné du mot grec correspondant. La première édition est la meilleure. La seconde ne renferme point d'augmentations, quoiqu'elles soient annoncées sur le frontispice. La vie de Forcellini a été écrite par l'abbé J. B. Ferrari, Padoue, 1792, in-4.

FORDYCE (Jacques), célèbre prédicateur écossais, né en 1720 à Aderdeen, occupa longtemps à Londres la place de pasteur d'une congrégation de *dissenters* ou *non-conformistes*, et mourut à Bath en 1796. Ses prédications eurent beaucoup de vogue : il avait le secret de parler au cœur, et joignait au mérite d'une composition élégante et fleurie, celui d'une élocution claire et animée. On lui doit : *Essai sur l'action convenable à la chaire*, in-12, imprimé à la suite de *Théodore, dialogue concernant l'art de prêcher*, par David FORDYCE, son frère, 1755, in-12; *Le temple de la vertu, songe*, 1755, et 1777, in-12; *Sermons aux jeunes femmes*, 1796, 2 vol. in-12. Ce recueil, généralement goûté des femmes, a été traduit en français; *Le caractère et la conduite du sexe féminin, et les avantages que les jeunes gens peuvent recueillir de la société des femmes vertueuses*, 1779, in-8 : il recommande aux jeunes gens un commerce spirituel avec le sexe, qui ressemble à l'amour platonique; *Adresses aux jeunes gens*, 1777 et 1796, 2 vol. in-12; *Adresses à la Divinité*, 1785 et 1787, in-12; un vol. de *poésies*, 1786, in-12. Il y a de la correction, de la facilité, mais peu de poésie.

FORDYCE (George), célèbre médecin, né en 1736 près d'Aberdeen, ouvrit des cours particuliers de médecine, et s'attira un grand nombre d'auditeurs par la précision, la clarté, l'exactitude avec lesquelles il s'exprimait; ce qui vaut bien l'éloquence qui séduit toujours, mais qui est souvent stérile pour la science. Il a répandu de nouvelles lumières sur le mécanisme des fluxions, et sur la nature du liquide qu'elles charient; mais ce qui contribua davantage à sa réputation, fut la belle série d'expériences qu'il entreprit en 1774, avec autant de zèle que de talent, sur la température des animaux en général, et du corps de l'homme en particulier. Il mourut en 1802, laissant plusieurs ouvrages en anglais, dépourvus du charme du style, mais remarquables par des vues neuves et des expériences curieuses : *Principes d'agriculture et préceptes sur la végétation*, Edimbourg, 1765 et 1771, in-8. Ils ont été traduits en allemand avec des notes et des additions, Vienne, 1777, in-8; *Éléments de médecine pratique*, Londres, 1768, in-8, souvent réimprimés et traduits en allemand. C'est le manuel qui servait de texte à ses leçons; *Traité de la digestion des aliments*, Londres, 1791, traduit en allemand en 1793; cinq *dissertations sur la fièvre simple*, Londres, 1794-1802, in-8.

FOREIRO (François), en latin *Forerius*, dominicain de Lisbonne, mort en 1587, fut un des trois théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme du concile de Trente*, où il avait fait admirer son talent pour la chaire. On a de lui un savant *Commentaire sur Isaïe*, in-fol., qu'on a inséré dans le *Recueil des grands critiques*.

FOREST (Pierre van), savant médecin, plus connu sous le nom de *Forestus*, né à Alcmaër en 1522, d'une famille noble, étudia et pratiqua la médecine en Italie, en France et dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597. On a de lui des *Observations sur la médecine*, Francfort, 1634, 3 vol. in-fol., 20 fr.; Rothom., 1653, 4 tom. en 2 vol. in-fol., 25 à 30 fr.

FORESTI (Jacques-Philippe) est plus connu sous le nom de *Philippe de Bergame*, sa patrie. Il entra dans l'ordre des augustins, et s'y fit un nom. Né en 1434, il mourut en 1520, après avoir publié une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1503, et continuée depuis jusqu'en 1535, Paris, 1535, in-fol. Elle eut beaucoup de cours dans le siècle de l'auteur; elle ne le méritait guère. Si l'on excepte les événements dont il a pu être témoin, tout le reste n'est qu'une informe compilation des historiens les plus crédules. On a encore de Foresti : *Confessionale*, ou *Interrogatorium*, Venise, 1487, in-fol.; et un *Traité des femmes illustres*, en latin, Ferrare, 1497, in-fol.

FORESTIER (Pierre), savant chanoine d'Avalon, né en 1654, mort dans cette ville en 1723, est auteur de 2 volumes d'*Homélies*, et de quelques autres ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des indulgences et des jubilés*, in-12.

FORESTIERI (François-Benedict), littérateur italien, né à Sinigaglia en 1797, fut élevé à l'école de Frugoni et de Césarotti. Il s'occupa beaucoup et de bonne heure des classiques latins et de la poésie italienne. On a de lui des traductions de quelques-unes des *élégies* de Tibulle et des *poésies* latines de Pétrarque : il publia lui-même plusieurs morceaux de poésie parmi lesquels on distingue celui qu'il fit sur la mort de Perticari son ami. Ce jeune poëte est mort en 1828.

FORFAIT (Pierre-Alexandre-Laurent), ingénieur-constructeur de la marine, né à Rouen en 1752, exerça d'abord les fonctions d'ingénieur à Brest, puis à Cadix sous les ordres du comte d'Estaing. Il se recommanda particulièrement à l'attention du gouvernement en 1787 par la construction de paquebots propres à recevoir des marchandises, ainsi qu'un grand nombre de passagers, et destinés à entretenir avec les États-Unis une navigation régulière. Chargé ensuite d'une mission de la plus haute importance auprès de l'Angleterre, il fut nommé à son retour membre de l'assemblée législative en 1791, et il eut le courage de s'opposer à toutes les propositions révolutionnaires faites par des têtes exaltées. Il alla ensuite reprendre ses fonctions au Havre, et devint successivement ministre de la marine, conseiller d'état, inspecteur général de la flotille destinée contre l'Angleterre, commandant de la Légion d'honneur, préfet maritime au Havre, puis à Gênes. Desservi par des envieux qui parvinrent à lui faire perdre la confiance du gouvernement, il se retira au sein de sa famille, et mourut en 1807. Il a laissé : un *Mémoire* en latin, *sur les canaux navigables*, couronné par l'aca-

démie de Mantoue en 1773; un *Traité élémentaire de la mâture des vaisseaux*, Paris, 1788, in-4, ouvrage entrepris par ordre du ministre de la marine, pour l'instruction des élèves, et qui annonce que l'auteur avait bien approfondi son sujet.

FORGEOT (Nicolas-Julien), auteur dramatique, avocat et inspecteur de l'administration des postes, né à Paris en 1758, étudia le droit, se fit recevoir avocat, et mourut à Paris en 1798. Il a donné plusieurs pièces qui eurent du succès, et dont quelques-unes sont restées au répertoire : à l'Opéra, *les Pommiers et le moulin;* aux Français, *les Epreuves, la Ressemblance;* au théâtre italien, *les Deux oncles, les Dettes, la Caverne*, etc.; au théâtre Feydeau, *le Double Divorce, la Rupture inutile.* Son chef-d'œuvre est l'opéra-comique des *Dettes*, en 2 actes et en prose, mêlé d'ariettes, musique de Champein, joué le 8 janvier 1787.

FORGET DE FRESNES (Pierre), habile secrétaire d'état, employé dans toutes les affaires importantes de son temps, mourut en 1610. C'est lui qui dressa le fameux *édit de Nantes.* — Il ne faut pas le confondre avec Germain FORGET, avocat au bailliage d'Evreux, dont on a un *Traité des personnes et des choses ecclésiastiques et décimales*, Rouen, 1625, pet. in-8.

FORKEL (Jean-Nicolas), célèbre musicien allemand et docteur en philosophie, naquit en 1749 à Meeder près de Cobourg, de parents très-pauvres. Néanmoins il apprit dès son bas âge la musique, seul, uniquement avec le secours de l'ouvrage de Matthesons, intitulé le *Parfait maître de chapelle.* Ses dispositions étaient si heureuses et ses succès furent si rapides, qu'à 17 ans il fut nommé préfet du chœur de l'église de Schwerin. Le duc de Mecklembourg, ayant trouvé en lui de l'aptitude pour les sciences et les lettres, lui fournit les moyens de se rendre à l'université de Gottingue, où il s'occupa du droit : fatigué d'une étude qui n'avait pour lui aucun agrément, il profitait de tous ses moments de loisir pour apprendre l'art dont il sentait qu'il avait le génie : il mit à contribution les nombreuses ressources que lui fournissait la riche bibliothèque de cette ville, et étudia la théorie de la musique dans les meilleurs ouvrages qui avaient paru jusqu'alors. Chargé bientôt de diriger le concert académique, il fut en relation avec tous les musiciens célèbres de l'Allemagne. L'université le reçut docteur en philosophie, et la ville lui accorda le droit de bourgeoisie. Ce savant professeur a composé des *symphonies*, des *oratorio*, des *cantates*, des *concerto*, des *sonates*. Il a aussi beaucoup écrit sur la partie théorique de son art. Ses ouvrages, tous composés en allemand, sont : *De la Théorie de la musique*, Gottingue, 1774, in-4; *Bibliothèque musicale et critique*, Gotha, 1778, 3 vol. in-8; ouvrage qui produisit une grande sensation, parce que la princesse Amélie de Prusse venait de faire une critique amère de l'*Iphigénie* de Gluck, musicien qu'il attaquait lui-même; *Sur la meilleure organisation des concerts publics*, 1779, in-4; *Développement de quelques idées sur la musique; Almanach musical pour l'Allemagne*, 1782 et années suivantes; *Histoire générale de la musique*, 1788-1801, 2 vol. in-4, ouvrage que Marpurg considérait comme une production dont l'Allemagne devait s'enorgueillir, et qui est resté incomplet; *Sur la littérature universelle de la musique*, Leipzig, 1790, livre destiné à faire connaître tous les écrits qui ont été publiés sur cette matière. Il avait annoncé un *Prospectus* pour un magnifique ouvrage, sous le titre de *Monument de l'art musical depuis la découverte de la contrepointe jusqu'aux temps actuels*, qui devait avoir cinquante cahiers, et contenir les chefs-d'œuvre de toutes les sortes de musique; mais les éditeurs ayant renoncé au traité qu'ils avaient signé, l'ouvrage n'eut pas de suite. Il est mort en 1818. Les académies de Stockholm et de Livourne l'avaient admis dans leur sein.

FORMAGE (Jacques-Charles-César), littérateur, né à Coupesartre près de Lisieux, en 1749, fut professeur de 3ᵉ à Rouen en 1779, occupa la chaire des langues anciennes à l'école centrale, et fut attaché ensuite au lycée de cette ville. Il cultiva les poésies latine et française. On a de lui : *In licentiam nostræ poeseos carmen; Ignis; in pestem quæ Rothomago incubuit; Stances sur la guerre d'Amérique :* ces trois poëmes et les stances ont été couronnés par l'académie de l'Immaculée-Conception de Rouen en 1778, 1779 et 1780, et insérés dans le recueil des pièces de cette académie; *Discours sur la réunion de la Normandie à la couronne de France sous Philippe-Auguste*, couronné en 1781 par la même académie, et inséré par extraits dans son recueil; des *fables mises en vers*, qui n'ont rien de remarquable, quoiqu'elles lui aient fait quelque réputation. Il est mort à Rouen en 1808.

FORMEY (Jean-Henri-Samuel), ministre protestant, né à Berlin en 1711, d'une famille de réfugiés français, fut nommé pasteur à Brandebourg à 20 ans, puis à Berlin, où il obtint en 1737 la chaire d'éloquence au collége français de cette ville, et en 1739 celle de philosophie, vacante par la mort de Lacroze. Son mérite lui valut la place de secrétaire correspondant de la princesse Henriette-Marie de Prusse, retirée au château de Coepenick, celle de conseiller privé au Directoire français, et de secrétaire perpétuel de l'académie de Berlin. Il mourut en 1797. On dit qu'il était attaché à la révolution, et c'est peut-être pour cela que Voltaire l'a tourné en ridicule. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de la Pologne*, la Haye, 1741, et Francfort, 1754, in-8; *La belle Wolfienne*, ou *Abrégé de la philosophie wolfienne*, la Haye, 1741, 6 vol. in-8, et 1774, 6 vol. in-12; *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie*, 1746, in-12, souvent réimprimés; *Pensées raisonnables opposées aux pensées philosophiques*, 1749 et 1756, in-8; *Le philosophe chrétien*, Leyde, 1750-56, 4 vol. in-8 : c'est le recueil d'une partie des sermons de l'auteur; *Discours moraux pour servir de suite au Philosophe chrétien*, 1715, 2 vol. in-12; *Mélanges philosophiques*, 1754, 2 vol. in-8; *Eloges des académiciens de Berlin et de divers autres savants*,

1757, 2 vol. in-12; *Le philosophe païen*, ou *Pensées de Pline, avec un commentaire littéraire et moral*, 1759, 3 vol. in-12; *Principes élémentaires des belles-lettres*, 1758 et 63, in-12; *Abrégé de l'histoire de la philosophie*, 1760, in-8; *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1762, 2 vol. in-12; *Anti-Emile*, 1762 et 1764, in-8; *Emile chrétien, consacré à l'utilité publique*, Berlin, 1764, 2 v. in-8; *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, 1776, 2 vol. in-8. Il a travaillé à la *Bibliothèque germanique* avec Beausobre, et commencé une autre collection sous le titre de *Nouvelle bibliothèque germanique*, 25 vol. in-8. Il a aussi coopéré au *Journal de Berlin, à la Bibliothèque centrale, à la Bibliothèque des sciences et des beaux-arts, aux Nouvelles littéraires, au Journal encyclopédique*, etc.

FORMOSE, évêque de Porto, succéda au pape Etienne V le 19 septembre 891. C'est le premier évêque transféré d'un autre siége à celui de Rome. Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains : il fut seulement intronisé. Il mourut en 896, après avoir couronné Arnoul empereur. Etienne VI, successeur de Formose, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer son corps, après avoir condamné sa mémoire. (*Voy.* Etienne VI.) Jean IX assembla en 898 un concile, qui cassa les articles du synode convoqué par Etienne VI, et rétablit la mémoire de Formose. (*Voy.* AUXILIUS.)

FORNARI (Marie-Victoire), née à Gênes en 1562, fut mariée à Ange Strate, de qui elle eut trois garçons et deux filles, qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après la mort de son mari, elle institua l'ordre des Annonciades célestes, et mourut en odeur de sainteté en 1617. *Sa vie* a été imprimée à Paris, 1770, in-12. Son ordre a une centaine de maisons, en Italie, en Allemagne et en France. Les religieuses sont habillées de blanc, avec un scapulaire bleu-de-ciel, et le manteau de même; c'est de là qu'elles ont tiré leur nom de *Céleste*.

FORNICI (Jean), né vers l'an 1762, et mort en 1828 à Rome, où il était chanoine de la collégiale de St.-Eustache, maître des cérémonies pontificales, secrétaire de la congrégation des cérémonies, archiviste de la pénitencerie et consulteur de la congrégation des indulgences, avait de grandes connaissances en liturgie : il a laissé des *Institutions liturgiques* pour le sénat romain; *deux collections de questions et les réponses sur des doutes liturgiques;* des *notes* imprimées par ordre de la congrégation des Rites; un *recueil de panégyriques*, plusieurs fois réimprimé.

FORSKAL (Pierre), naturaliste et voyageur suédois, né en 1736, fit paraître de bonne heure une dissertation intitulée : *Dubia de principiis philosophiæ recentioris*. Son ami Linnée le recommanda à Frédéric Ier, roi de Danemark. D'après les ordres de ce prince, il accompagna Niebuhr dans un voyage en Asie; il alla ensuite à Malte, et parvint en Egypte, où il fut pris en remontant le Nil, et dépouillé par les Arabes. Ayant été attaqué de la peste, il mourut à Djerim en Arabie en 1763. Niebuhr rassembla ses papiers, et publia les ouvrages suivants : *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, quæ in itinere orientali observavit Petrus Forskal*, Hauniæ. 1775, in-4; *Flora ægyptiaco-arabica, sive Descriptiones plantarum*, etc., 1775, in-4; *Icones rerum naturalium quas in itinere orientali depingi curavit Forskal*, 1776, in-4.

FORSTER (Jean), théologien protestant, né à Augsbourg en 1495, ami de Reuchlin, de Mélanchthon et de Luther, enseigna l'hébreu avec réputation à Wittemberg, et y mourut en 1556. On a de lui un excellent *Dictionnaire hébraïque*, Bâle, 1564, in-fol. — Il est différent d'un autre Jean FORSTER, mort en 1613, qui a laissé des *Commentaires sur l'Exode, Isaïe et Jérémie*, 3 vol. in-4; et *De interpretatione Scripturarum*, Wittemberg, 1608, in-4.

FORSTER (*Frobenius*), né en 1709 à Konigsfeld en Bavière, entra dans l'ordre de Saint-Benoît à l'âge de 19 ans, et fit profession à Ratisbonne dans l'abbaye de Saint-Emmeran, où il professa la philosophie depuis 1735 jusqu'à 1744, époque à laquelle il fut appelé à l'université de Saltzbourg pour y remplir les mêmes fonctions. Il revint trois ans après à Saint-Emmeran pour y professer l'interprétation de l'Ecriture sainte, fut élu prieur de ce monastère en 1750, et prince-abbé en 1762. Après s'être distingué par la sagesse de son administration, il mourut en 1791. Cet illustre prélat avait une érudition profonde; il aimait les sciences, et il s'efforça de les faire fleurir dans son abbaye. Il a laissé six *Dissertations latines* sur divers sujets de philosophie et de théologie; une *Dissertation en allemand* sur le concile tenu en 1763 à Aschein, dans la Haute-Bavière. Elle a été insérée dans le tome 1er des Mémoires de l'académie des sciences de Bavière; une *Edition* d'Alcuin, sous ce titre : *Beati Flacci Albini seu Alcuini... opera.. de novo collata, multis locis emendata, et opusculis primum repertis plurimum aucta*, 2 part., 1777, 4 vol. in-fol. Dom Catelinot, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, avait aussi travaillé à une édition d'Alcuin, de laquelle dom Forster tira beaucoup de sermons pour la sienne. (*Voy.* CATELINOT.) Il y joignit en outre soixante-onze lettres inédites, venues d'Angleterre, beaucoup de variantes et de corrections, fruits d'immenses recherches faites dans les bibliothèques d'Allemagne; un traité *De cursu et saltu lunæ bis-sexto;* un autre *De orthographia*, et enfin un écrit intitulé : *Libellus adversùs hæresin Felicis* (*Urgellensis*) *ad abbates et monachos Gothiæ*, orné d'une préface du P. Foggini. (*Voy.* FÉLIX, évêque d'Urgel, et FOGGINI, qui avait envoyé ce traité à l'abbé d'Emmeran, d'après un manuscrit du Vatican.)

FORSTER (Valentin) est auteur d'une *Histoire du droit*, en latin, avec les *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, jusqu'en 1580, temps où il écrivait. — Nous avons eu dans le siècle dernier un autre FORSTER (Nathanaël), qui a donné une *Bible hébraïque*, sans points, Oxford, 1750, 2 vol. in-4 : édition estimée.

FORSTER (Jean-Reinhold), célèbre naturaliste et voyageur prussien, issu d'une famille anglaise qui avait quitté sa patrie, à cause des troubles politiques du règne de Charles Ier, naquit à Dirschaw, dans la Prusse Polonaise, en 1729. Après avoir fait ses études au gymnase de Berlin et à l'université de Halle, où il s'était surtout appliqué à la connaissance des langues anciennes et modernes, des langues orientales et de la théologie, il exerça d'abord les fonctions de prédicateur à Nassenhuben près de Dantzig ; mais son revenu ne suffisant pas à l'entretien d'une famille qui prenait de l'accroissement, il accepta la proposition qu'on lui fit d'aller en Russie diriger les nouvelles colonies de Saratoff. Le peu d'avantages qu'il tirait de ce poste lui fit prendre la résolution de se rendre à Londres en 1766, et il fut choisi en 1772 pour accompagner comme naturaliste le capitaine Cook dans son second voyage autour du monde. La dureté de son caractère lui fit beaucoup d'ennemis, et lui attira même des châtiments : car Cook fut obligé de le mettre trois fois aux arrêts. A son retour, il porta plainte contre lui, et celui-ci fut encore puni par l'amirauté qui le priva d'une partie des avantages qu'il pouvait espérer, et lui défendit de faire la relation de son voyage. Tous ces ennemis le décidèrent à quitter un pays dont le séjour lui était devenu insupportable. Frédéric II, dont il avait fixé l'attention, lui fournit les moyens de revenir (1780), le nomma professeur d'histoire naturelle, et inspecteur du jardin botanique à Halle. Malgré le zèle qu'il apportait à tout ce qui pouvait faire fleurir cette université, il ne put gagner l'amitié de ses confrères les professeurs, que son caractère vif, irritable et susceptible éloignait de lui. Un goût désordonné pour le jeu ajoutait encore à ses malheurs en épuisant toutes ses ressources. La mort de ses deux fils vint les aggraver encore. Il succomba à une longue maladie en 1798. Peu de savants ont possédé des connaissances aussi étendues que Forster ; il savait dix-sept langues mortes et vivantes, entre autres, le cophte et le samaritain ; et il joignait à une lecture immense le talent de bien observer. On a de lui : *Introduction à la minéralogie*, Londres, 1768, in-8, en anglais, ainsi que les deux ouvrages suivants ; *Catalogue d'insectes anglais*, Warington, 1770, in-8 ; *Catalogue des animaux de l'Amérique anglaise, avec des instructions succinctes pour rassembler, conserver et transporter toutes sortes de curiosités naturelles*, 1770, in-8 ; *Flora Americæ septentrionalis (or a Catalogue of the plants of north America)*, 1771, in-8 ; *Characteres generum plantarum, quas in itinere ad insulas maris australis collegerunt, descripserunt, delinearunt, annis* 1772-1775, J. R. Forster et G. Forster, Gottingue, 1776, in-4, 75 pl., 20 à 24 fr. ; les exemplaires format in-fol. sont très-rares, 180 fr. ; *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la géographie physique, l'histoire naturelle et la philosophie morale*, Londres, 1778, in-4, en anglais, trad. en allemand, en hollandais, en suédois et en français, par Pingeron, formant le 5e vol. de l'édit. française in-4 du 2e voyage de Cook. C'est un résumé aussi instructif qu'intéressant de ce fameux voyage ; *Zoologiæ Indicæ rarioris spicilegium*, avec une traduction en allemand, Halle, 1795, in-fol. de 42 et 38 p. avec 15 pl. color. ; *Tableau de l'Angleterre pour l'année* 1780, continué jusqu'à l'année 1783, in-8, en anglais : l'auteur le traduisit en allemand ; *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord* (en allemand), Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-8, traduit en anglais, Londres, 1786, et en français, d'après la version anglaise, par Broussonnet, Paris, 1788, in-8 ; *Enchiridion historiæ naturali inserviens*, 1788, in-8 ; *Magasin des voyages les plus récents, trad. de diverses langues, et enrichis de remarques*, Halle, 1790-98, 16 vol. in-8 ; *Observations et vérités jointes à quelques principes qui ont acquis un haut degré de vraisemblance*, ou *Matériaux pour un nouvel essai sur la théorie de la terre australe*, Leipzig, 1798, in-8.

FORSTER (Jean-George-Adam), fils du précédent, né à Nassenhuben, près de Dantzig, en 1754, suivit son père en Russie, à Londres et dans son voyage autour du monde avec Cook. Il vint à Paris en 1777, et passa ensuite en Hollande et en Allemagne, où le landgrave de Hesse lui offrit une chaire d'histoire naturelle à Cassel, qu'il occupa jusqu'au moment où le roi de Pologne lui en fit accepter une à l'université de Wilna, où il reçut le grade de docteur en médecine. Catherine II, jalouse de toute espèce de gloire, avait voulu aussi, en 1787, faire exécuter un nouveau voyage autour du monde, et avait nommé Forster historiographe de cette expédition ; mais cette entreprise n'eut pas lieu, à cause de la guerre contre les Turcs. Se trouvant sans emploi, il se rendit en Allemagne, où il se fit une brillante réputation par la publication de plusieurs *mémoires sur l'histoire naturelle et la littérature*. L'électeur de Mayence le choisit pour son premier bibliothécaire, et il remplissait cet emploi avec distinction, lorsque l'armée française s'empara de cette ville en 1792. Ami chaud des nouveautés, il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fut député à Paris, par les Mayençais, pour solliciter leur réunion à la France. Pendant cette mission, qu'il avait acceptée avec trop de légèreté, les Prussiens reprirent Mayence : ses manuscrits et tout ce qu'il possédait tombèrent au pouvoir du prince de Prusse : sa femme même qu'il chérissait, séduite par un Français, l'abandonna. Puni ainsi de son ingratitude envers son bienfaiteur, et dégoûté de la révolution et des biens chimériques qu'elle promettait, il se livra à l'étude des langues orientales, dans le but d'entreprendre un voyage à l'Indostan et au Thibet ; mais sa santé altérée par les secousses qu'il avait éprouvées, et un vice scorbutique dont il était atteint, le conduisirent au tombeau en 1794. Il a laissé : *Voyage autour du monde sur le vaisseau* la Résolution, *commandé par le capitaine Cook dans les années* 1772-75, Londres, 1777, 2 vol. in-4, en anglais. Il le traduisit en allemand avec son père, et y fit diverses additions, Berlin, 1779-80, 2 vol.

in-4, et 1784, 3 vol. in-8. Cette relation ne diffère pas pour le fond d'avec celle de Cook; mais elle est écrite avec plus de soin, et contient quelques observations qui ne se trouvent point dans la narration de ce célèbre navigateur; elles ne consistent la plupart qu'en allusions amères dirigées contre les vices des Européens, et même des compagnons de voyage de l'auteur. Ces sorties, souvent répétées, lui suscitèrent des critiques, et, quoique très-jeune, il y répondit avec modération dans un écrit intitulé : *Réplique aux remarques de Wale, sur la relation du dernier voyage de Cook*, publiée par Forster, Londres, 1778, in-8; *Florulæ insularum australium prodromus*, Gottingen, 1786, in-8; *Mélanges* ou *Essais sur la géographie morale et naturelle, l'histoire naturelle et la philosophie usuelle*, Leipzig et Berlin, 1789-97, 6 vol. in-8, en allemand. Les deux derniers vol. ont été publiés après sa mort; *Tableau de la partie inférieure du Rhin, du Brabant, de la Flandre, de la Hollande, de l'Angleterre, de la France en* 1790, Berlin, 1791-94, 3 vol. in-8. Huber fit paraître le dernier volume, auquel il ajouta une notice sur l'auteur. Il a été trad. en hollandais, gr. in-8, et en français sous ce titre : *Voyage philosophique et pittoresque sur les rives du Rhin, à Liége, dans la Flandre, le Brabant, la Hollande*, Paris, 1795, 2 vol. in-8, et *Voyage philosophique et pittoresque en Angleterre, suivi d'un essai sur l'hist. des arts dans la Grande-Bretagne*, 1796, in-8. Ce livre annonce beaucoup d'instruction, mais on regrette que l'auteur se soit trop abandonné à sa manie du sentiment, et, dans la partie qui concerne l'Angleterre, à sa mauvaise humeur contre les habitants de cette île; *Souvenirs de l'année* 1790, *tableaux historiques*, avec fig. du célèbre Chodowiecki, Berlin, 1793, in-8; *Magasin de Gottingen, concernant les arts et la littérature*, journal publié en allemand en société avec Lichtenberg, Gottingen, 1780-82, plusieurs *traductions* en allemand et divers *mémoires, programmes, lettres* et *pamphlets* politiques, relatifs à Mayence. Il a aussi travaillé à la collection des voyages publiés par Sprengel.

FORSTER (George), voyageur anglais, né vers 1750, était employé civil au service de la compagnie des Indes-Orientales, lorsqu'il conçut, sans doute à la sollicitation de quelques-uns des chefs de la compagnie, l'audacieux projet de revenir en Europe par le nord de l'Inde et de la Perse; il partit de Calcutta le 23 mai 1782, après avoir pris toutes les précautions dictées par la prudence : il avait appris les langues des pays qu'il devait parcourir, connaissait leurs mœurs, et s'était vêtu du costume oriental. Il vint par les pays de Cachemire et de Candahar, et au bout d'un an il était au midi de la mer Caspienne. Il avait fait 900 lieues, environ 2 lieues et demie par jour. Il continua sa route, et au premier port il s'embarqua pour l'Angleterre et termina heureusement ce voyage, malgré les dangers sans nombre qu'il eut à courir. De retour dans l'Inde, les directeurs de la compagnie lui conférèrent le titre et les fonctions d'ambassadeur à la cour des Marattes orientaux à Nagpour dans le Bérar. Il y mourut peu de temps après son arrivée, en 1792. On a de lui : *Essai sur la mythologie et les coutumes des Indous*, brochure in-8, qu'il publia à Londres en 1785, et qui eut beaucoup de succès; *A Journey from Bengal to England*, Calcutta, 1790, 2 vol. in-4, 10 à 12 fr. Le second ne fut publié qu'après sa mort, d'après les matériaux trouvés dans ses papiers; c'est la relation de son voyage. Elle est curieuse et instructive, et a été traduite en allemand et en français, sous le titre de *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Cachemire, la Perse, la mer Caspienne*, etc., suivi de *l'Histoire des Rohyllahs et de celle des Seiks, par feu George Forster, traduit de l'anglais avec des additions*, etc., Paris, 1802, 3 vol. in-8, avec 2 cartes.

FORSTER (Jean-Chrétien) naquit en 1735 à Halle, et fut professeur de philosophie dans l'université de cette ville. Il y exerça ensuite différents emplois administratifs, et fut chargé, en 1791, de l'inspection du jardin botanique et économique. Il est auteur des ouvrages suivants : *Disputatio de deliriis*, Halle, 1759, in-4; *Comparatio demonstrationis Cartesii pro existentia Dei, cum illa qua Anselinus cantuariensis usus est*, Berlin, 1770, in-4. Ses autres ouvrages sont en allemand : *Caractère des trois philosophes Leibnitz, Wolf et Baumgarten*, Halle, 1765, in-8. Cet ouvrage est bien écrit et conçu dans de bons principes; *Introduction à la politique*, d'après les principes de Montesquieu, ibid., 1765, in-8; *Essai d'introduction à l'économie politique*, Berlin, 1771, in-8; *Aperçu de l'histoire de l'université de Halle, pendant le premier siècle de sa fondation*, ibid., 1794, in-8, etc., etc. Forster est mort en 1798. — Il y a un autre Jean-Chrétien FORSTER, théologien protestant, né à Thuringe vers 1754, mort en 1800, qui a donné en allemand quelques ouvrages ascétiques et des sermons.

FORSTNER (Christophe), né en 1598, mourut en 1667, et publia, dès l'âge de 19 ans, un ouvrage sur la politique. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où Jean Cornaro, doge de Venise, le goûta tellement qu'il l'honora de l'ordre de St.-Marc. Forstner vint ensuite en France, et retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munster, il fit paraître tant de prudence et de capacité, que le comte de Trautmansdorf, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la qualité de conseiller-aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, in-8, on a de lui : *De principatu Tiberii; Notæ politicæ ad Tacitum*; un recueil de ses *lettres* sur la paix de Munster, etc., etc.

FORSYTH (Guillaume), jardinier distingué, né dans le comté d'Aberdeen en Ecosse en 1737, se livra de bonne heure à la pratique du jardinage et s'y distingua bientôt. Il vint à Londres en 1763, et, peu après, travailla sous le célèbre Miller, jardinier du jardin des apothicaires à Chelsea, et lui succéda en 1771. Le roi le nomma, en 1784, surintendant de ses jardins royaux de Kensington et de

St.-James. C'est alors que le talent de Forsyth, encouragé par une telle distinction, prit un nouvel essor. Il s'adonna particulièrement à l'étude des arbres fruitiers et forestiers, et s'occupa spécialement des remèdes à apporter aux maladies auxquelles les végétaux peuvent être sujets Son travail fut couronné par le plus grand succès, et lui fit découvrir une composition qui répondait à ses vues. L'utilité de cette découverte fut reconnue généralement, et le roi en récompensa généreusement l'auteur. Forsyth est mort en 1804. Il était membre de la société des antiquaires et d'autres corps savants. On lui doit : *Observations sur les maladies, les défauts et les accidents auxquels les arbres à fruit et les arbres forestiers sont sujets*, Londres, 1791, in-8; *Traité de la culture des arbres fruitiers*, Londres, 1802, in-4, traduit en français, avec des notes par Pictet-Mallet, Genève et Paris, 1803, in-8. Ce livre, qui contient le résultat de tous ses travaux, a eu trois éditions en peu de temps.

FORTE, ou FORTIO (Ange), médecin vénitien du 16e siècle, est connu par plusieurs ouvrages sur l'astrologie judiciaire, dont il s'est montré pendant toute sa vie le partisan le plus chaud. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *De mirabilibus humanæ vitæ naturalia fundamenta*, Venise, 1543, 1555, in-8; et *Veritatis redivivæ militia*, ibid., 1544, in-8.

FORTEBRACCIO (Nicolas), *condottiere* italien du 15e siècle, successeur du fameux Braccio di Montone, son oncle, combattit tantôt sous une bannière, tantôt sous une autre : ainsi, il servit les Florentins contre Volterre et contre Lucques en 1429, prit du service sous le pape Eugène IV, déclara ensuite la guerre à ce souverain pontife, et avait déjà conquis la plus grande partie de ses états, lorsqu'il mourut en 1435 des suites d'une blessure qu'il avait reçue peu de temps auparavant à Capodi-Monte.

FORTIGUERRA (Nicolas), cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes Eugène IV, Nicolas V, Pie II et Paul II. Il commanda l'armée du saint Siége avec succès, et mourut à Viterbe en 1473, à 55 ans.

FORTIGUERRA (Nicolas), savant prélat de la même famille que le précédent, né en 1674, mourut en 1735. On a de lui une *version de Térence* en vers italiens, Urbin, 1736, in-8, fig., avec le texte latin. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Rome possédait alors de plus excellents littérateurs, et leurs conversations ne roulaient que sur la littérature. Un jour on disputait sur la prééminence entre le Tasse et l'Arioste : l'un et l'autre trouvèrent des partisans dans cette assemblée. Fortiguerra était pour le Tasse; et voulant prouver combien il était facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'Arioste, il composa un poëme en 30 chants, qui fut commencé et fini en très-peu de temps. C'est le *Ricciardetto* publié en 1738, in-4 : ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur, à l'exemple de l'Arioste, s'est livré à tout ce que son imagination lui présentait. Il y règne un désordre et une bizarrerie qui jettent le lecteur dans une contention d'esprit continuelle, et qui en rendraient la lecture insoutenable, sans les plaisanteries et la versification aisée qu'il respire : la pudeur, la bienséance et la religion y sont blessées tour à tour, de l'aveu même du traducteur. On l'a imité en vers français, en 1766, 2 vol. in-8 : l'auteur (du Mourrier), chevalier de St.-Louis, mourut de consomption en 1769, soit que son travail eût occasionné sa maladie, soit que sa maladie eût déterminé son travail. Cet ouvrage empêcha Fortiguerra d'avoir la pourpre que lui destinait Clément XII.

FORTIS (Jean-Baptiste ALBERT, l'abbé), littérateur italien, né à Vicence en 1740, entra fort jeune dans l'ordre de St.-Augustin; mais, ennemi de toute espèce de joug, il en sortit bientôt, et fit plusieurs voyages, où il prit une manière hardie de penser qui le fit nommer par plusieurs de ses compatriotes le *voyageur philosophe*. Pendant sa carrière, Fortis fut tour à tour physicien, naturaliste, poëte, journaliste, bibliographe et même érudit; mais son caractère ardent et son imagination bizarre ne lui permirent jamais de se fixer. En 1801, il fut nommé préfet de la riche bibliothèque de Bologne, où il mourut en 1803. On a de lui : *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Osero*, Venise, 1771, in-4; *Viaggio in Dalmazia*, Venise, 1774, 2 vol. in-4, fig. et cart., 16 fr. Il a été traduit en anglais, Londres, 1778, in-4; et en français, Berne, 1778, 2 vol. in-8, fig., 8 à 10 fr. On convient en général que l'imagination de l'auteur l'a entraîné un peu loin, et qu'il a accordé trop de confiance à des autorités suspectes. On peut consulter l'excellente dissertation intitulée : *Osservazioni sopra diversi pezzi del viaggio in Dalmazia*, Venise, 1776, in-4; *Voyage minéralogique dans la Calabre et la Pouille*, ou *Lettres au comte Thomas de Bassegli, patricien de Raguse*, 1788, in-8; *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle, et principalement à l'oryctographie de l'Italie*, Paris, 1802, 2 vol. in-8; beaucoup de *dissertations* disséminées dans les mémoires de diverses académies dont il était membre, ou publiées séparément. Il a travaillé longtemps au journal de Grisellini, qui traitait principalement d'agriculture, d'arts et de commerce, et à l'*Europa letteraria*, ouvrage périodique, publié à Venise par mad. Caminer Tura.

FORTIS (Aloys), 20e général des jésuites, naquit à Vérone en 1748, et fut reçu dans la compagnie de Jésus dès l'âge de 14 ans. Ses premiers progrès dans la vertu et les brillants succès qui couronnèrent ses études de littérature et de philosophie annoncèrent ce qu'il serait un jour. Il enseignait la rhétorique au collége de Ferrare quand Clément XIV supprima la compagnie; résolu cependant de consacrer sa vie entière au service de l'Eglise, il rentra dans sa patrie pour y faire ses études théologiques. Malgré le grand nombre de savants qui se trouvaient alors à Vérone, on lui donna la chaire de philosophie au lycée de cette ville; il justifia l'attente publique, s'y fit même une grande réputation par le *Prodromus ad universam metaphysicam* qu'il y pu-

blia. Ce fut dans la même ville et vers la même époque, qu'il entreprit et acheva conjointement avec le chanoine Séraphin Volta, l'ouvrage connu sous le titre de : *Illustrazione de pecci impietriti del monte Bolca in Verona*. Comme la compagnie subsistait toujours en Russie, le P. Fortis se fit inscrire de nouveau au nombre de ses membres, et sans quitter l'Italie alla rejoindre à Parme ceux de ses frères qui, sous la protection du duc Ferdinand, venaient d'y rouvrir le pensionnat des nobles : il y fut plusieurs années professeur de littérature. Les applaudissements avec lesquels furent accueillies dans plusieurs réunions de savants ses poésies italiennes, grecques et latines, ont fait regretter que, par humilité, sur la fin de ses jours, il ait livré aux flammes tout ce qui lui restait d'écrits. Dès que la compagnie de Jésus fut rétablie dans le royaume de Naples (1804), il s'y rendit avec empressement; mais à peine avait-il pu organiser les classes publiques du collége de cette ville, que les circonstances politiques le forcèrent de se retirer à Orviète et puis à Vérone, d'où il se rendit à Rome à l'époque où Pie VII rétablit la compagnie par tout l'univers catholique. Sa Sainteté le nomma examinateur des évêques, et le général Brzozowski, résidant toujours en Russie, le fit son vicaire général en Italie. Elu général de son ordre (1820), il se fit estimer au dehors et chérir de ses inférieurs, retraçant en luimême toutes les vertus qu'il désirait voir reluire dans les autres. Ni les travaux de sa charge, ni ses dernières infirmités ne diminuèrent jamais en lui l'esprit de recueillement et de prière, ni ne l'empêchèrent d'observer la vie commune. Il mourut à Rome en 1829.

FORTUNAT. (*Voy.* VENANCE.)

FORTUNIO (Augustin), religieux de l'ordre des camaldules, naquit dans le 16e siècle à Fiesole dans la Toscane, de parents originaires de Florence, qu'il perdit de bonne heure. Placé dans le collége de Pise aux frais du grand-duc, il fit de très-grands progrès dans les langues et la littérature ancienne. Après avoir fait ses vœux dans le couvent des Saints-Anges à Florence, il se livra à l'exercice de ses devoirs, à l'enseignement des langues et à la recherche des monuments qui pouvaient intéresser son ordre. Il mourut dans un âge peu avancé, à Florence, vers 1595. On a de ce savant religieux les ouvrages suivants : *Historia Camaldulensium*, Florence, première partie, 1575, deuxième partie, 1579, in-4. Cette histoire, dont Gui Grandi fait l'éloge sous le rapport de l'érudition, mais non sous celui de l'exactitude chronologique, est inférieure à celle des PP. Mitarelli et Costadoni; *Apologia Augustini Florentini pro libris suis historiarum camaldulensium,* ibid; 1592, in-12; c'est une réponse au P. Luc ermite, qui avait attaqué plusieurs récits de faits miraculeux racontés dans l'*Histoire* de Fortunio; *Cronichetta del monte san Savino di Toscana*, ibid., 1583, in-4., etc.; *Liber Carminum*, ibid., 1591, in-8; ce sont des poésies pieuses et sur des sujets de dévotion. On a encore de Fortunio des *opuscules* moins intéressants.

FOSCARARI (Gilles), dominicain bolonais, né en 1512, mort évêque de Modène en 1564, fut un des théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme* du concile de Trente. C'était un prélat savant, pieux et charitable. Il trouva dans sa frugalité et sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison des Filles-repenties, et pour embellir son église et le palais épiscopal. Dans un temps de calamité il vendit jusqu'à sa crosse et son anneau. On lui attribue un livre intitulé : *Ordo judiciarius in foro ecclesiastico*.

FOSCARI (François), d'une illustre famille de Venise, dont il augmenta encore le lustre. Il fut en 1415 procurateur de St.-Marc, et élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Voulant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, et soumit à la république le Bressan, le Bergamasque, Crémone, Ravenne et d'autres places. Ces conquêtes coûtèrent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuraient hautement contre lui; il les apaisa en offrant sa démission, qui ne fut pas acceptée. Ses ennemis suscitèrent diverses affaires à son fils, qui fut relégué d'abord à Trévise, et ensuite deux fois à la Canée. Le dernier exil accabla de douleur le malheureux doge, et il fut hors d'état de gouverner les affaires de la république. Il fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, et Pascal Maripert mis à sa place. Il mourut deux jours après. Son fils était mort lui-même dans sa prison; on l'avait accusé d'avoir assassiné un sénateur; mais le véritable meurtrier déclara, au lit de la mort, que Foscari était innocent. Il n'était plus temps : l'infortuné Foscari avait péri victime de la calomnie.

FOSCARINI (Michel), sénateur vénitien, remplit différents postes dans sa république; né en 1632, il mourut en 1692. Il a continué l'*Histoire de Venise*, par Nani, 1696, in-4, qui fait le tome 10e de la *Collection des historiens de Venise*, 1718, in-4 : collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. Foscarini avait écrit par ordre de la république, et il est regardé comme un historien qui a eu de bons documents. On trouve deux de ses *Nouvelles* dans celles de *Gli Academici incogniti*, 1651, in-4.

FOSCARINI (Marc), de la même famille que le précédent, fut encore plus illustre et comme politique et comme littérateur. Né en 1695, il se distingua dès sa jeunesse par ses succès, ses connaissances et ses mœurs. Il entra de bonne heure dans les charges publiques, et fut bientôt chevalier et procurateur de St.-Marc. Envoyé en ambassade dans plusieurs cours de l'Europe, il revint à Venise où il fut chargé de la direction des monuments publics, puis de la bibliothèque de St.-Marc. En 1762 les suffrages de ses compatriotes l'appelèrent à la suprême dignité de doge. Il mourut l'année suivante, 10 mois après son élection. On a de lui le premier volume d'une *Histoire littéraire de Venise*, Padoue, 1752, gr. in-fol., tom. 1er, 14 fr.; un *Traité de l'éloquence*, et des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de l'empereur Charles VI*. Tous ces ouvrages sont écrits en italien.

FOSCO (Placide), italien, médecin de Pie V,

se distingua par sa science et par sa vertu. Il mourut à Rome en 1574, âgé de 64 ans. On a de lui un traité *De usu et abusu Astrologiæ in arte medica.* L'astrologie et l'astronomie étaient alors synonymes, et il est très-vraisemblable que cette dernière science n'est point inutile aux médecins. « Je voudrais, dit » de la Lande, que les médecins consultassent au » moins l'expérience à cet égard, et qu'ils exami- » nassent si les crises et les paroxismes des maladies » n'ont pas quelques correspondances avec les situa- » tions de la lune par rapport à l'équateur, aux » syzygies et aux apsides. Plusieurs médecins m'en » ont paru persuadés. »

FOSCOLO (Ugo), célèbre poëte italien, né dans l'île de Zante en 1777, d'une famille vénitienne, quitta de bonne heure les îles Ioniennes, et suivit à Padoue les leçons de Césarotti. Doué d'une imagination ardente et d'un esprit indépendant, il embrassa avec enthousiasme le parti de la révolution, et à l'époque de l'entrée des Français en Italie, sa muse qui avait commencé à chanter l'amour, consacra ses vers à la liberté. Mais l'abandon de Venise à l'Autriche déconcerta ses espérances, et il en témoigna son indignation dans ses fameuses *Lettres de Jacopo Ortis*, qu'il publia à Milan en 1802. Nommé plus tard professeur de belles-lettres à l'université de Pavie, il succéda dans ce poste au célèbre Monti, et débuta par un discours *sur l'origine des règles fondamentales de la littérature.* Mais il se démit bientôt de sa chaire, pour embrasser la carrière des armes, et se rendit à Calais en 1805, pour prendre part à l'expédition qui se préparait contre l'Angleterre. Il revint de là en Italie, et publia, en 1808, à Milan, une belle édition des ouvrages classiques du prince Raimond Montecuculli. Celle qui a été donnée en 1821 par M. Crassi est plus complète et plus soignée. Après la chute de Bonaparte, il rentra de nouveau dans la carrière militaire comme aide de camp du général Pino, et harangua la garde nationale de Milan qui cherchait alors à recouvrer son indépendance; mais ses opinions et ses espérances hautement manifestées compromirent sa sûreté, et l'obligèrent de quitter sa patrie; il alla s'établir à Londres où il mourut le 11 septembre 1827. Ses autres ouvrages sont une traduction en italien du petit poëme de *Callimaque*, ou la *Chevelure de Bérénice*, que Catulle avait mis en latin, auquel il ajouta un long commentaire. Il plaisantait avec ses amis de ses citations nombreuses d'auteurs anciens et modernes qu'il n'avait pas même lus; une tragédie de *Thyeste*, qu'il donna à Venise, et qui obtint un grand succès malgré les défauts de plan; une tragédie d'*Ajax*, jouée à Milan, mais qui n'obtint pas les suffrages. Les allusions dont elle était remplie contre les idées religieuses de Napoléon qui voulait appuyer son pouvoir sur la religion, faillirent attirer à l'auteur un ordre d'exil de la part du prince Eugène, vice-roi d'Italie. Foscolo alla chercher un refuge dans la patrie du Dante et de Machiavel. *Ricciarda*, qu'on représenta sur quelques théâtres d'Italie, et qui a été imprimée à Londres. On y trouve quelques scènes qui ne manquent pas de chaleur, mais l'ensemble est évidemment défectueux; une traduction en italien du *Voyage sentimental de Sterne*, qu'il publia sous le nom de *Didimo Chinezico*; un petit poëme intitulé: *Sepolcri*, sujet déjà traité par *Pindemonte*, à qui Foscolo se montre bien inférieur; un *Essai sur Pétrarque*, qu'il publia à Londres; un travail important sur la *divine Comédie* du Dante. Il avait entrepris une traduction de l'*Iliade*, dont il n'a publié que le premier chant. On a encore de lui des *Odes*, des *Sonnets*, et divers morceaux insérés dans les journaux anglais de cette époque. Pendant son séjour à Londres, Foscolo y fit quelques cours de littérature italienne. Il eut à se reprocher dans sa vie privée des désordres qui ne furent peut-être pas étrangers à ses malheurs. Comme écrivain, il a eu plus d'originalité que de goût, et n'a pu s'élever au premier rang dans aucun genre de littérature.

FOSSATI (Jean-François), bénédictin de la congrégation du Mont Olivet, né à Milan vers la fin du 16e siècle, fut un excellent prédicateur et devint évêque du diocèse de Tortone qu'il administra avec sagesse jusqu'en 1653, époque où il mourut. On a de ce prélat: *Orazione funebre della morte del ser. Cosimo II Medici, grand-duca di Toscana,* Sienne, 1620, in-4; *Memorie istoriche delle guerre d'Italia del secolo presente dall' anno* 1600, Milan, 1640, in-4; Bologne, 1641 et 1645, in-8.

FOSSATI (George), architecte, graveur et imprimeur, né à Morco près de Lugano, au commencement du 18e siècle, s'est fait une réputation très-étendue par le grand nombre d'ouvrages sortis de son burin. On a de lui un *Recueil de diverses fables* dessinées et gravées par lui, en italien et en français, Venise, 1744, 6 part. en 3 vol. pet. in-fol., fig. en couleur, 30 à 40 fr. Les gravures font le principal mérite de ce recueil très-recherché des curieux; *Vita degli architetti del signor Felibien, tradotta del francese*, 1755, in-8, fig. On a encore de lui comme graveur, un recueil des *édifices de Palladio*, les *plans de Venise, Bergame, Genève*, et une *carte du lac de Lugano.*

FOSSÉ (Pierre-Thomas du), né à Rouen en 1634 d'une famille noble, originaire de Blois, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, où Le Maistre de Sacy prit soin de lui former l'esprit et le style. Pomponne, ministre d'état, instruit de sa capacité, le sollicita vainement de prendre part aux travaux de ses ambassades: son amour pour la vie cachée l'empêcha de se rendre à ses instances. Il mourut dans le célibat en 1698. On ne peut lui reprocher que son opposition aux décrets de l'Eglise, et son attachement à un parti qui l'a si longtemps troublée et qui la trouble encore. Ses principaux ouvrages sont la *Vie de saint Thomas de Cantorbéry*, in-4 et in-12; celles de *Tertullien* et d'*Origène*, in-8; les *Vies des saints*, 2 vol. in-4. Il avait dessein d'en donner la suite; mais il interrompit ce projet, pour continuer les *Explications* de la Bible de Sacy. Il est encore auteur des petites *Notes* de cette même Bible, des *Mémoires sur sa vie*, in-12, et d'autres ouvrages écrits avec autant de pureté et de noblesse que de prévention. Il rédigea les *Mémoires* de Pontis. (*Voy.* ce nom.)

FOSTER (Samuel), mathématicien anglais, né à la fin du 16e ou au commencement du 17e siècle, étudia à l'université de Cambridge, les mathématiques avec une ardeur extraordinaire: aussi obtint-il de grands succès : il fut nommé en 1636 professeur d'astronomie à Gresham. Après avoir quitté cette place au bout de dix mois, il la reprit en 1641 et mourut en 1652, laissant les ouvrages suivants : *Traité de gnomonique*, 1638, in-8, c'est un ouvrage estimé; *OEuvres posthumes*, 1652, in-4; *Mélanges*, ou *Veillées mathématiques* (en latin et en anglais), 1659, in-fol. Il inventa et perfectionna plusieurs instruments de mathématiques et d'optique : il avait fait des observations d'éclipses. Foster était de l'association savante qui précéda la société royale de Londres.

FOSTER (Jean), savant philologue anglais, né à Windsor en 1731, fit ses premières études à Eton et à l'université de Cambridge. Adjoint au docteur Edouard Barnard, célèbre maître de l'école d'Eton, il lui succéda en 1765 et devint chanoine de Windsor en 1772. Sa santé, altérée par ses travaux, le força d'aller aux eaux de Spa, où il mourut en 1773. Foster n'a laissé qu'un ouvrage; mais il prouve sa vaste érudition. Il a pour titre : *Essai sur la nature différente de l'accent et de la quantité, avec leur usage et leur application dans la prononciation des langues anglaises, latine et grecque; contenant un précis et une explication des tons anciens, et une défense de l'accentuation moderne, contre les objections d'Isaac Vossius, Henninius, Sarpedonius, le docteur Gally et autres auteurs*, Cambridge, 1763, in-8 (en anglais). On a conservé avec soin les *manuscrits* de plusieurs de ses exercices de collége.

FOSTER (Jacques), ministre anglais, non conformiste, né à Excester en 1697, mourut en 1753, après avoir publié : l'*Excellence de la Révélation chrétienne contre Tiddal*, 1731; *Discours sur la Religion naturelle et les vertus sociales*, 2 vol. in-4; des *Sermons*, des *Traités de controverse*.

FOUCAULT (Louis), comte de Daugnon, avait été page du cardinal de Richelieu. Il s'attacha au duc de Fronsac qui commandait les flottes de France. Il servit sous lui avec le rang de vice-amiral, au combat donné devant Cadix en 1640, et se saisit après sa mort de la forte place de Brouage, dont le duc était gouverneur. Cette place fit la fortune de Foucault : car en la remettant, on lui donna pour récompense le bâton de maréchal de France le 20 mars 1653. Il mourut en 1659, âgé d'environ 43 ans, avec la réputation d'un homme avide de gloire et d'argent.

FOUCAULT (Nicolas-Joseph), parisien, membre honoraire de l'académie des belles-lettres, fut successivement intendant de Montauban, de Pau et de Caen, et travailla partout pour le bien de l'état et des lettres. Il découvrit en 1704 l'ancienne ville des Viducassiens à deux lieues de Caen, et il en envoya une relation exacte à l'académie des belles-lettres. Il avait fait la découverte, quelque temps auparavant, du précieux ouvrage de Lactance, *De mortibus persecutorum*, et qu'on ne connaissait que par une citation de saint Jérôme. Ce fut sur ce manuscrit, trouvé à l'abbaye de Moissac en Querci, que le savant Baluze le publia. (*Voy.* LACTANCE.) Foucault mourut en 1721, âgé de plus de 80 ans. Il joignait des mœurs douces à une vertu austère, et des agréments à un savoir profond.

FOUCHÉ (Joseph), conventionnel, duc d'Otrante, et ministre de la police sous l'empire, naquit en 1753 dans un village près de Nantes. Son père qui était capitaine de navire, et qui le destinait à la marine, le plaça au collége de l'Oratoire de cette ville, où il s'appliqua spécialement aux mathématiques. Cependant, après avoir achevé ses études, le jeune Fouché se sentant du goût pour l'enseignement public, entra chez les oratoriens de Paris, professa successivement dans plusieurs colléges de cette congrégation, et se trouvait dans celui de Nantes, en qualité de préfet des études, quand la révolution éclata. Dévoré d'ambition, il pensa que le moment était venu pour lui de jouer un rôle moins stérile que celui de régent; embrassant avec transport les nouvelles idées, il se signala bientôt dans la société patriotique de Nantes par le fougueux emportement de ses discours, et fut jugé digne d'aller représenter à la convention le département de la Loire-Inférieure. Complétement dépourvu de moyens oratoires, il voulut suppléer à ce qui lui manquait du côté du talent, par une exagération frénétique qui n'était pas en lui l'effet d'un caractère ardent, mais un moyen froidement calculé pour se faire remarquer. Lié avec Marat, dont il avait prêché les doctrines sanguinaires dans le club de Nantes, Fouché fut d'abord admis dans le comité de l'instruction publique, d'où il passa dans celui des finances. Son premier rapport y eut pour objet les moyens de mettre sous la main du gouvernement tous les biens qui jusque-là s'étaient soustraits à la fiscalité révolutionnaire. Chargé d'une mission dans le département de l'Aube, il organisa un bataillon dans la ville de Troyes en 1792. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans sursis et sans appel. Envoyé à la fin de 1793 dans le département de la Nièvre, il prit un arrêté par lequel il déclarait que tous signes extérieurs d'un culte quelconque étaient proscrits, et qu'il serait gravé sur la porte des cimetières cette simple inscription : *La mort est un sommeil éternel!* Toute la vie de Fouché fut conforme à ce matérialisme désorganisateur. Après avoir fait abattre les croix et démolir les autels, il fut un des premiers à imaginer le culte de la déesse Raison; le pillage des églises fut une des conséquences et peut-être un des motifs de ces mesures. Fouché fit à la convention plusieurs envois d'objets précieux enlevés aux églises du Nivernais; le premier comprenait plus de mille pièces d'orfèvrerie en or et en vermeil. Le zèle que Fouché déploya dans ces spoliations, le fit juger digne d'aller seconder Collot d'Herbois chargé de châtier les Lyonnais, qui par une généreuse résistance avaient encouru les anathèmes de la convention. Dans cette mission nouvelle il parut animé de la même fureur de destruction qui transportait son collègue; toute sa correspondance, durant son séjour à Lyon, atteste la

farouche atrocité de son âme : *Les démolitions*, écrivait-il à la convention, *sont trop lentes. Il faut des moyens plus rapides à l'impatience républicaine; l'explosion de la mine et l'activité dévorante de la flamme peuvent seules exprimer la toute-puissance du peuple : sa volonté ne peut être arrêtée comme celle des tyrans; elle doit avoir les effets du tonnerre.* Dans une autre lettre écrite à Collot-d'Herbois, Fouché disait : *Soyons terribles, pour ne pas avoir à craindre de devenir faibles et cruels; anéantissons dans notre colère et d'un seul coup tous les rebelles, tous les conspirateurs, tous les traîtres... frappons comme la foudre, et que la cendre même de nos ennemis disparaisse du sol de la liberté.* Le même homme osait écrire dans une autre circonstance ces paroles aussi absurdes qu'elles sont atroces : *que la foudre éclate par humanité! ayons le courage de marcher sur des cadavres pour arriver à la liberté.* Malgré ce délire apparent, Fouché n'était point un fanatique révolutionnaire; sous cette exaltation extérieure, il cachait un froid et profond égoïsme. Il ne commettait le crime que pour arriver à la fortune, et chemin faisant, suivant l'énergique expression d'un écrivain, *il ramassait de l'or dans des ruisseaux de sang.* Après son retour à Paris, la société des jacobins lui donna une preuve de son estime en lui décernant les honneurs de la présidence. Mais Robespierre, à qui cette popularité naissante portait ombrage, se hâta de dénoncer les infâmes voleries de Fouché, et le fit exclure de la société qui venait de l'accueillir avec distinction. Dès lors une haine irréconciliable sépara ces deux hommes qui songèrent à se perdre mutuellement. Fouché seconda les efforts des ennemis de Robespierre au 9 thermidor. Mais après la chute de son rival, il s'empressa de se rallier au parti terroriste pour renverser les thermidoriens. Dénoncé par Tallien, et décrété d'accusation sur la proposition de Boissy-d'Anglas, il fut accablé sous le poids des dénonciations de tous les départements où il avait été envoyé pendant la terreur. Un cri universel s'était élevé contre lui, et il fut chassé de la convention le 23 prairial an 3 (11 juin 1795). L'amnistie, qui suivit la constitution de l'an 3, lui permit d'y rentrer dès le 26 octobre suivant. Mais craignant encore l'opinion publique, il garda le silence pendant deux ans, et se tint à l'écart. Nommé au bout de ce temps par le directeur Barras, ambassadeur à Milan, puis en Hollande, il fut rappelé de ce dernier poste, pour diriger le ministère de la police. Reniant ses doctrines et ses liaisons politiques, il commença par frapper les débris de la faction jacobine, en faisant fermer la salle du Manége, où se réunissaient d'anciens terroristes. Attaquant la liberté avec autant d'énergie qu'il en avait mis naguère à soutenir la licence, il supprima d'un seul coup onze journaux dans la capitale. Le ministère de la police était pour Fouché une mine d'or inépuisable, et, pour le conserver, nulle concession ne pouvait coûter à un homme pour qui la conscience n'avait jamais été qu'un vain mot. Aussi Bonaparte, après le 18 brumaire, le trouva-t-il tout disposé à servir d'instrument à son despotisme naissant, et à frapper indistinctement, suivant la volonté de son nouveau maître, les jacobins et les royalistes. Dépouillant jusqu'aux moindres vestiges du jacobinisme, et prenant des habitudes conformes à sa nouvelle situation, Fouché se fit grand seigneur, et réunit dans ses brillantes soirées toutes les notabilités de l'époque. Les sommes immenses dont il pouvait disposer contribuèrent à lui faire de nombreux amis, et l'on assure que ses riches offrandes ne furent pas inutiles pour lui assurer l'appui de Joséphine contre l'inimitié que Lucien lui avait vouée. Les services qu'il rendit au gouvernement nouveau en déjouant plusieurs complots, tels que celui qui conduisit à l'échafaud Aréna, Céracchi, Demerville et Topino-Lebrun, établirent son ascendant sur Bonaparte lui-même, qu'il gouverna en entretenant ses défiances et ses craintes. Cependant le complot de la *machine infernale*, dont il ne sut ou ne voulut point prévenir l'exécution, compromit, sinon son habileté, au moins son dévouement aux yeux de Bonaparte, et il fut renvoyé, mais avec tous les ménagements que l'on devait à un homme aussi redoutable par son influence. Nommé titulaire de la sénatorerie d'Aix en Provence, Fouché s'éloigna pour quelque temps du théâtre des affaires, et se retira dans sa terre de Pont-Carré. Rappelé au bout de 21 mois, son influence s'accrut de ce retour de faveur qui semblait un aveu tacite de la nécessité de sa présence. Sa réputation d'habileté s'étendit même à l'étranger; et on l'y représenta comme l'appui sans lequel le trône impérial serait renversé. Bonaparte, fatigué de tous ces bruits de complots étouffés, de conspirations déjouées, qui arrivaient à ses oreilles, résolut d'écarter encore une fois un instrument qui lui était devenu redoutable à lui-même; la conduite de Fouché lui offrit bientôt une occasion de le disgracier, qu'il saisit avec empressement. En 1809, après la bataille d'Esling, les Anglais ayant opéré un débarquement à Walcheren, Fouché appela à la défense de l'empire tout le premier ban de la garde nationale, et en donna le commandement à Bernadotte qui était alors en disgrâce. « Prouvons à l'Europe, disait-il dans une circulaire, que si le génie de Napoléon peut donner de l'éclat à la France par ses victoires, sa présence n'est pas nécessaire pour repousser nos ennemis. » Ces paroles hardies qui eurent la sanction du succès, irritèrent Bonaparte, et l'éloignement du ministre fut décidé. Un autre fait vint augmenter le mécontentement de Napoléon et hâter la disgrâce de Fouché. L'empereur, vers l'époque de son mariage, avait essayé, sans lui en faire confidence, d'entamer des négociations de paix avec l'Angleterre. Le ministre de son côté, ignorant les démarches de Napoléon, ouvrit lui-même des négociations auprès du marquis de Wellesley, par l'entremise de M. Ouvrard. Le peu d'accord qui existait entre les propositions des deux agents étonna le ministère anglais. Ces deux hommes lui devinrent également suspects, et il les chassa brusquement. Napoléon surpris de cette rupture inattendue conçut des soupçons contre Fouché, et ayant découvert ses menées secrètes, il se plaignit

hautement dans son conseil de la conduite audacieuse du ministre, et donna ordre d'arrêter M. Ouvrard qui fut conduit à Vincennes. Fouché fut nommé gouverneur de Rome, et le duc de Rovigo le remplaça dans le ministère de la police le 3 juin 1810. Le ministre disgracié se retira à sa terre de Pont-Carré où Bonaparte lui fit demander ses lettres autographes avec d'autres papiers qu'on n'avait pas trouvés au ministère; Fouché refusa de les livrer, et se hâta de partir pour l'Italie. Accueilli à Florence avec empressement par la princesse Elisa, il songea un moment à chercher un asile sûr en Angleterre ou aux Etats-Unis. Mais enfin, pour éviter une expatriation qui pouvait être irrévocable, il consentit à se dessaisir des papiers qu'il avait jusque-là refusés, et dès lors il put sans crainte rentrer en France, et il alla habiter Aix, chef-lieu de sa sénatorerie, où il resta jusqu'à la fin de 1812. Rappelé après la désastreuse expédition de Russie, il alla trouver l'empereur à Dresde, d'où il fut envoyé comme gouverneur en Illyrie, au mois de juillet 1813, puis à Naples, auprès de Murat. On eût dit que Bonaparte, au moment où il sentait chanceler son trône, s'efforçait de tenir à une grande distance de lui ce mauvais génie auquel il supposait sans doute le désir de hâter sa chute. Fouché était revenu en France, et se trouvait à Avignon, lorsqu'il apprit les événements du 31 mars 1814. Cette absence l'empêcha, à son grand regret, de faire partie du gouvernement provisoire; lorsqu'il arriva dans la capitale, Bonaparte avait abdiqué. Fouché chercha dès lors à se rapprocher des Bourbons; mais malgré toutes ses intrigues il ne put parvenir à faire agréer ses services à Louis XVIII. Retiré dans son château de Ferrières, il sut, au moyen de ses nombreux agents, se faire un parti à la cour, et attendit l'occasion de se mêler de nouveau à la politique. A la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes, les royalistes s'adressèrent à Fouché, mais il déclara qu'on l'*appelait trop tard*. Le gouvernement du roi ayant donné ordre de l'arrêter, il échappa aux recherches des agents de police, et se sauva par une porte secrète, dans la maison de madame Hortense Beauharnais, voisine de la sienne. Napoléon, en arrivant à Paris, se hâta de lui rendre le portefeuille de la police. Fouché, songeant avant tout à son propre intérêt, servit Bonaparte, mais avec la résolution secrète de l'abandonner au moment où la fortune se déclarerait contre lui. Aussi le vit-on, après la journée de Waterloo, conseiller à Bonaparte d'abdiquer sur-le-champ, envoyer des émissaires à Gand pour protester de sa fidélité, et désavouer toutes les proclamations qu'il avait fait répandre pour nuire à la cause des Bourbons. Ecartant le projet d'une régence et celui du rétablissement pur et simple des Bourbons, il voulut se porter médiateur entre ceux-ci et les révolutionnaires, et conseilla à Louis XVIII de prendre la cocarde tricolore, de conserver les chambres de Bonaparte, en un mot de se mettre à la tête de la révolution. Ces conseils furent rejetés; mais Fouché le régicide resta ministre de la police sous le règne d'un frère de Louis XVI. Il contribua puissamment à effectuer la soumission de l'armée de la Loire, et fit arrêter Ney et Labédoyère. Ces actes le rendirent odieux au parti de la révolution et de l'empire. D'un autre côté les fantômes de conspirations dont il environnait le trône des Bourbons, le rendirent suspect au parti royaliste. Bientôt il s'aperçut qu'il avait perdu ses partisans et sa puissance, et il prévint sa disgrâce en donnant sa démission. Nommé ambassadeur à Dresde, il ne demeura pas plus de trois mois dans cette capitale. Atteint par la loi du 12 janvier 1816, qui proscrivait tous les régicides, il se rendit à Prague, et obtint du gouvernement autrichien la permission de séjourner à Lintz. De cette ville il alla se fixer à Trieste, où il est mort en décembre 1820, à la suite d'une maladie de poitrine. Fouché s'était retiré des affaires avec une fortune de quatorze millions. En 1815, il avait épousé en secondes noces mademoiselle de Castellane dont il avait connu la famille à Aix. Il a laissé plusieurs enfants. On a attribué à Fouché un grand nombre d'ouvrages, entr'autres: *Rapports présentés au roi en* 1815. Cet ouvrage a été l'objet de plusieurs réfutations; *Lettre de Fouché au duc de Wellington*, 1817; *Précis de la vie publique du duc d'Otrante*, Londres et Leipzig, 1816, in-8; *Le duc d'Otrante, mémoire écrit à L**** (Lintz), Paris, 1819, in-8; *Mémoires de Joseph Fouché, duc d'Otrante*, ministre de la police générale, Paris, 1824, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, rédigé par Alphonse de Beauchamp, donna lieu à un procès intenté à l'éditeur, le libraire Le Rouge, par les enfants du duc d'Otrante. Le tribunal ordonna la suppression des mémoires qui furent reconnus faux.

FOUCHER (L'abbé Paul), de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tours en 1704, mort à Paris en 1778, était un savant studieux, et un homme doux et honnête. Il cultiva d'abord les sciences exactes, et nous avons de lui une *Géométrie métaphysique*, 1758, in-8. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, et eut des succès en ce genre. Son traité historique *de la Religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs mémoires imprimés dans différents volumes du Recueil de l'académie des belles-lettres, prouve son savoir et sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses et neuves sur un sujet traité jusqu'alors très-imparfaitement.

FOUCHER D'OPSONVILLE (N***), écrivain français, né en 1734, entra au service en 1752. Deux fois il fit par terre le voyage de France aux Indes, chargé, dit-on, de missions importantes près des souverains de ces contrées: il profita du long séjour qu'il y fit pour bien étudier les mœurs des habitants et les productions du pays. Les ouvrages qu'il publia sur ce sujet contiennent des particularités inconnues jusqu'alors: il s'occupa surtout des animaux dont les Arabes et les Juifs font leur nourriture, notamment des sauterelles; il traita des crocodiles, des caméléons et des serpents; fit connaître les causes de la vénération que les habitants de l'Inde ont pour le cheval, l'âne et le bœuf; enfin il raconta les fréquents combats que dans ces contrées les hommes livrent aux tigres en les attaquant corps à corps.

Atteint de la peste en Arabie, il fut abandonné dans le désert par la caravane dont il faisait partie, et ne dut sa guérison qu'à une espèce de prodige. Pour revenir en France, il eut à essuyer des maux incroyables. Il mourut en 1802, après avoir publié les ouvrages suivants : *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, Paris, 1783, in-8 ; ouvrage curieux, extrait du Journal des voyages de l'auteur, qui embrasse aussi l'histoire naturelle, les mœurs et les usages des peuples que d'Opsonville a visités. Il avait annoncé un autre ouvrage beaucoup plus étendu sur l'Inde, mais il n'a publié que le *Bagavadam* qui en faisait partie, et qui, comme on le sait, contient la doctrine des Indiens sur l'Etre suprême, les dieux, les géants et les hommes, 1788, in-8; traduit sur une version Tamoule par Méridas Poulé, interprète de la compagnie des Indes; *Supplément au voyage de Sonnerat*, Amsterdam (Paris), 1785, in-8, contenant des observations critiques; *Lettre d'un voyageur au baron de L. sur la guerre des Turcs*, Paris, 1788, in-8. Il a publié aussi quelques *brochures* en faveur de la révolution.

FOUCHY (Jean-Paul GRAND-JEAN de), astronome et secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, né à Paris en 1707, y mourut en 1788. Il eut tous les goûts des âmes douces. Né avec un caractère paisible, il cultivait la poésie, mais dans le secret de l'amitié, ne faisant que des vers de société. Il aimait aussi la musique, et touchait l'orgue presque tous les dimanches dans quelques églises de son voisinage; par là il satisfaisait à la fois son goût pour la musique, sa piété et son zèle pour obliger. On trouve un grand nombre de ses *mémoires* dans le recueil de l'académie des sciences, et la description de quelques instruments de son invention dans le recueil des machines de l'académie, tom. 5, 6, 7. On a encore de lui des *éloges* de plusieurs académiciens, Paris, 1761, in-12.

FOUGERET (Anne-Françoise DOUTREMONT), fondatrice de la Charité maternelle, était fille et petite-fille de jurisconsultes célèbres; elle fut mariée fort jeune à Fougeret, receveur général des finances. Douée d'un cœur excellent et d'une disposition à la bienfaisance, que la religion augmentait encore chez elle, l'abandon des enfants avait toujours été pour son cœur maternel une des plus honteuses plaies de l'humanité. Les asiles ouverts par saint Vincent de Paul étaient encombrés, parce que la misère y précipitait les enfants légitimes avec ceux qui n'ont point de famille à réclamer; beaucoup d'entre eux manquaient de nourrices, et tous les soins des dignes filles de saint Vincent ne pouvaient empêcher qu'une sorte de contagion n'atteignît la plupart des enfants qui séjournaient à l'hospice. Pour remédier à ces inconvénients, madame Fougeret conçut l'idée d'une association qui aurait pour but de secourir à domicile les mères pauvres, afin qu'elles pussent nourrir et élever elles-mêmes leurs enfants. Faisant un appel aux mères de famille, elle eut bientôt réuni un grand nombre de dames les plus riches et les plus considérées de la capitale. Le gouvernement et la famille royale encouragèrent de leurs bienfaits cette philanthropique institution, et dès la première année, le nombre des enfants légitimes portés à l'hospice fut considérablement diminué. Les règlements qui dirigent aujourd'hui les diverses sociétés de charité maternelle, sont encore ceux que madame Fougeret avait médités et établis en 1788. Sa prudente prévoyance avait dès lors mis cette institution à l'abri des difficultés et des dangers qui eussent résulté de la cessation des secours, à l'époque où la révolution frappa dans leur fortune ou dans leur personne presque toutes les dames associées à cette œuvre. La Charité maternelle, dont le nom même, si l'on considère l'époque où il fut choisi, témoigne en faveur de l'esprit religieux et sage de sa fondatrice, fut protégée par tous les gouvernements qui se sont succédé; elle survécut à la république, fut pompeusement adoptée par l'empire, et sous nos rois elle a retrouvé près du trône la protection que lui avait autrefois accordée Marie-Antoinette. Cette reine avait accepté le titre de fondatrice de la Charité maternelle, à une époque bien rapprochée de celle de ses malheurs. Moïse, sauvé des eaux par *une princesse et rendu à sa mère pour qu'elle l'allaitât*, avait été le sujet ingénieux du premier timbre adopté par la société. Rien n'avait été négligé pour faire reconnaître au peuple trompé tout ce qu'il devait à la charité de la souveraine contre laquelle on l'animait sans cesse. Les soins que prenait madame Fougeret à cet égard lui procurèrent plusieurs fois l'honneur d'être admise chez la reine; elle entendit ses plaintes, elle vit couler ses larmes, et baigna des siennes les mains de cette princesse infortunée, sans avoir d'autre secours à lui offrir que son dévouement et ses impuissants efforts. Traînée à son tour dans les prisons avec ses enfants, madame Fougeret eut, après trente années de la plus parfaite union, la douleur de voir périr sur l'échafaud un époux qui s'était associé à toutes ses bonnes œuvres. Unique soutien de sa famille, elle lutta constamment pour elle contre la spoliation; et l'énergie de ses plaintes étonna quelquefois ceux qui en étaient les auteurs. Retirée à la campagne au milieu de sa famille, madame Fougeret ne cessa point de faire le bien ou d'en donner l'exemple; elle mourut le 13 novembre 1813.

FOUGEROUX (Auguste-Denis), membre de l'académie des sciences, né à Paris en 1732, et mort en 1789, était neveu du célèbre Duhamel, et n'eut d'autre ambition que de l'imiter. Comme lui, il parcourut toutes les sciences, pour chercher dans chacune ce qu'elle pouvait offrir à l'économie rurale et aux arts, et ce qui pouvait contribuer à les perfectionner. Il parcourut l'Anjou et la Bretagne, pour y examiner les carrières d'ardoise et les travaux qui s'y exécutent. Il voyagea ensuite en Italie. On lui doit : *Mémoire sur la formation des os*, 1760, in-8; *L'Art de tirer des carrières l'ardoise, de la fendre et de la tailler*, 1762, in-fol.; *L'Art de travailler les cuirs dorés*, 1762, in-fol.; *L'Art du tonnelier*, in-fol; *Recherches sur les ruines d'Herculanum*, etc., *avec un traité sur la fabrication des mosaïques*, 1769, in-8; *L'Art du coutelier*, 1772, 3 vol. in-fol.; *Observations faites sur*

les côtes de Normandie, avec Tillet, 1778, in-4. Beaucoup de *Mémoires* dans le recueil de l'académie des sciences.

FOU-HI, premier roi de la Chine, régla, dit-on, les mœurs des Chinois, alors barbares, et leur donna des lois. On prétend qu'il fit plus, qu'il dressa des tables astronomiques : mais vu l'ignorance des Chinois modernes en fait d'astronomie, il est peu vraisemblable que leurs fondateurs aient été fort versés dans cette science. De mauvais chronologistes ont dit que Fou-Hi régnait du temps des patriarches Héber et Phaleg ; mais il n'y a nulle apparence que les Chinois aient quelques renseignements antérieurs au déluge. Si le dieu chinois, Fohé, est le même que Noé (*voy.* FE), il est évident que Fou-Hi est très-postérieur à Fohé, puisque la mythologie a dû naturellement précéder l'histoire de la Chine. Quoi qu'il en soit, ce que l'on raconte de Fou-Hi doit nécessairement se ressentir du ton fabuleux qui règne dans l'histoire chinoise, surtout dans celle des premiers temps. Il ne sera pas inutile d'en donner ici un échantillon, qui pourra servir de règle aux lecteurs. Nous le tirons d'une lettre du P. Amiot, insérée dans le 11e tome des *Mémoires de la Chine*. Le P. Amiot, pour prouver que les aérostats ont été connus à la Chine, rapporte trois passages tirés des plus fameux historiens de l'empire. Il est dit dans l'un que Chennoung voulant mesurer la terre, ne sachant comment s'y prendre, fut aidé dans son opération par un « homme-esprit, dont la couleur » était d'un vert tirant sur le bleu ; ses sourcils » étaient épais ; il portait sur sa tête une pierre de » yu, et était porté lui-même par six dragons vo- » lants. Cet homme-esprit mesura la terre, déter- » mina sa figure entre les quatre mers, et trouva » que son étendue d'orient en occident était de 90 » ouan de lys, et de 81 ouan du nord au sud (1). » Le second passage porte que l'empereur Hoangty sentant sa fin s'approcher, quitta la terre et *s'envola au ciel, monté sur un dragon*. On lit dans un troisième passage que « plus anciennement en- » core, sous l'empire des cinq *Loung* (des cinq » dragons) qui régnaient sur le second des *dix* » *peuples perdus*, avant la fondation de l'empire » Chinois par Fou-Hi, les hommes logeaient dans des » antres et des cavernes, comme les quadrupèdes, » ou se perchaient sur les arbres comme les oiseaux ; » tandis que leurs souverains montés sur des dra- » gons, planaient dans les airs comme des nuages, » et gouvernaient ainsi leurs sujets de haut en bas. » Tout cela est dit au reste fort sérieusement par le P. Amiot, qui soupçonne que ces dragons étaient remplis de gaz. (*Voy.* COMTE (LE), CONFUCIUS, HALDE (DU), YAO.)

FOUILLOUX (Jacques du), gentilhomme poitevin, mort sous Charles IX, auquel il dédia son ouvrage sur la chasse, Rouen, 1650 ou 1656, Paris, 1653, et Poitiers, 1664, in-4, 10 à 15 fr. Cet ouvrage, remarquable par sa naïveté et le ton de vérité qui y règne, est souvent cité par Buffon et Daubenton. Il a été traduit en italien par César Parona. A la suite de la *Vénerie*, ou *la Chasse*, on trouve un petit poëme intitulé l'*Adolescence de Jacques de Fouilloux*, et qui n'est remarquable que par la belle simplicité du style.

(1) *Ouan* est le nombre qui désigne dix mille ; le *lys* est un dixième de lieue. Qu'on calcule maintenant, et qu'on en applique le résultat à ces *quatre mers* et la *terre* qui est *entre elles*, et l'on aura une idée de la géographie chinoise.

FOUILLOUX (Jacques), licencié de Sorbonne, né à la Rochelle, et mort à Paris en 1736, à 66 ans, se donna beaucoup de mouvements en faveur du jansénisme. Il eut grande part à la première édition de l'*Action de Dieu sur les créatures*, in-4, ou 6 vol. in-12 (*voy.* BOURSIER) ; aux *Quatre Gémissements sur Port-Royal*, in-12 ; aux *grands Hexaples*, 1721, 7 vol. in-4 ; à l'*Histoire du Cas de conscience*, 1705, en 8 vol. in-12, et à plusieurs autres productions polémiques, qu'il est inutile de faire connaître, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

FOULCOIE, en latin *Fulcoius*, poëte français du 11e siècle, naquit à Beauvais vers l'an 1020. Il embrassa l'état ecclésiastique, mais il ne reçut que le sous-diaconat. Il n'était pas seulement un poëte distingué pour le siècle où il vivait, mais il était encore habile grammairien et savant jurisconsulte : cependant il ne dut sa réputation qu'à son talent poétique. Il adressait ses vers aux personnages les plus remarquables ; à Manassé, archevêque de Reims, aux papes Alexandre II, Grégoire VII, et aux principaux prélats de la cour de Rome. Mais de toutes les personnes qu'il loua, Manassé fut celui qui se montra le plus reconnaissant ; Foulcoie trouva toujours en lui un protecteur. Ce poëte mourut à Meaux en 1083. Ses poésies, conservées à la bibliothèque du roi, sont divisées en trois tomes, dont le premier est intitulé : *Utrum ;* le second, *Neutrum ;* et le troisième, *Utrumque*. L'auteur anonyme d'une préface qu'on trouve dans l'exemplaire de la bibliothèque explique ainsi ces titres singuliers : le premier est intitulé *Utrum*, parce qu'il ne contient que des pièces de peu d'étendue ; le second, *Neutrum*, parce que l'auteur y a rassemblé des ouvrages plus importants que ceux du premier, mais inférieur à ceux du troisième. Ce sont des vies des saints du diocèse de Meaux, mises en vers. Le troisième enfin est intitulé *Utrumque*, parce que Foulcoie y traite de l'un et l'autre Testaments dans un long poëme. On sent que la versification de Foulcoie, à cause du temps où il écrivait, doit être très-négligée. On ne trouve dans ses poésies aucune trace de goût ni de règle ; et s'il a été regardé de son temps comme un poëte célèbre, on ne doit l'attribuer sans doute qu'à l'ignorance de son siècle.

FOULLON (Jean-Erard), jésuite, né à Liége en 1608 d'une famille noble, prêcha avec applaudissement pendant 30 ans, et mourut recteur du collége de Tournay en 1668. Il fut la victime de sa charité, en servant les pestiférés. L'Ecriture sainte, la morale chrétienne et l'histoire de son pays furent les principaux objets de ses études. Nous avons de lui : *Commentarii historici et morales in libros Machabæorum*, Liége, 1659-1665, 2 vol. in-fol., estimés ; *Vera Ecclesia, omnium in fide errorum commune remedium*, Liége, 1662 ; *Histo-*

ria Leodiensis, Liége, 1735, 3 vol. in-fol. Les deux premiers volumes sont du P. Foullon; le troisième a pour auteurs de Crassier et de Louvre éditeurs de cet ouvrage. Le P. Foullon l'a poussée jusqu'en 1612, et le continuateur jusqu'au prince de Berghes. C'est la meilleure histoire que nous ayons de la principauté de Liége.

FOULON (Guillaume), *Gnaphœus* (c'est son nom en grec), poëte latin, né à la Haye en 1493, mourut en 1568, à Norden en Frise. Il fit d'assez plates comédies; mais comme elles ne sont pas communes, quelques curieux les recherchent. On a de lui : *Vita Joannis Pistorii a Woerden*, Leyde, 1649, in-8; *Hypocrisis*, tragi-comédie, 1544, in-8; *Misobarbarus*, comédie; *Acolastus de Filio Prodigo*, comédie, 1554, in-8, etc. Il était protestant.

FOULON (N.), une des premières victimes de la révolution française, né vers 1730, suivit la carrière de l'administration, et fut, sous le ministère de M. de Choiseul, commissaire des guerres, intendant des armées en 1756, et enfin conseiller d'état. Lors de la retraite de Necker, le 12 juillet 1789, le roi le nomma contrôleur des finances; mais les événements du 14 l'empêchèrent de prendre possession de cette place. Parmi les projets qui furent alors inventés pour remédier au *déficit* qui pesait sur la France, Foulon osa en proposer un fort singulier. Il disait que la banqueroute était le seul moyen de rétablir le crédit public. Cette opinion irrita contre lui tous les créanciers de l'état et ceux qui en dépendaient. Par surcroît de malheur le blé devint d'une cherté extrême, et on répandit le bruit parmi le peuple que Foulon avait dit à quelqu'un qui lui parlait de la misère de ce même peuple, et des excès auxquels il se livrait : *Eh bien! si cette canaille n'a pas de pain, elle mangera du foin.* Ne pouvant ignorer les dispositions de Paris à son égard, il alla se cacher le 14 juillet 1789, au château de Viry, à quelques lieues de la capitale, et se fit passer pour mort. On découvrit bientôt cette ruse, et des paysans vinrent le chercher dans sa retraite, où ils le trouvèrent déguisé. S'étant saisis de lui, ils lui attachèrent une poignée d'orties à la boutonnière, et lui mirent derrière le dos une botte de foin avec un écriteau où était rappelé le propos qu'on lui attribuait. Il fut livré dans cet état aux émissaires de Paris, qui exercèrent sur Foulon toutes sortes de violences, et le conduisirent à l'hôtel de ville. Là, au milieu des huées, mille accusations s'élevèrent contre lui. Pour empêcher un assassinat, Lafayette proposa de le conduire en prison et de lui faire son procès, ainsi qu'à ses complices. Tout le monde applaudit : et Foulon se croyant sauvé eut l'imprudence d'applaudir lui-même; le peuple qui entourait la place de Grève et la salle de l'hôtel de ville, se croyant trompé, poussa des cris affreux. A peine Foulon parut sur les escaliers, que plusieurs voix s'écrient : « Qu'on » nous le livre, qu'on nous le livre, et nous en ferons » justice. » On l'arrache à ses gardes, on le traîne par terre, et on le pend à une lanterne, où il expire. C'était le 22 juillet 1789; le malheureux vieillard avait soixante-douze ans. Après cette cruelle exécution, on lui coupe la tête, on lui met un bâillon et une poignée de foin dans la bouche; et on porte cette tête inanimée au Palais-Royal, en même temps que d'autres bourreaux traînent le cadavre dans la fange. M. Berthier, gendre de Foulon, avait été arrêté à Compiègne le même jour. On l'amenait à Paris, et il était arrivé à la rue Saint-Denis. Pour mieux l'exposer aux insultes de la populace, on avait abaissé les stores de sa voiture. Il rencontre le fatal cortége; et depuis ce moment jusqu'à ce qu'il fût descendu sur la place, on ne cessa de lui présenter la tête défigurée de son malheureux beau-père. Peu de temps après il eut à subir un sort non moins cruel. (*Voy.* Berthier.)

FOULON (Nicolas), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, naquit à Maxilly-sur-Saône en 1742. Partisan du jansénisme, il ne s'arrêta point dans ses erreurs; il adopta encore celles des convulsionnaires. Il était parent de dom Clément, savant bénédictin, né à Bèze, près de Maxilly. Il est probable que c'est cette parenté qui l'attira dans la maison des Blancs-Manteaux à Paris, où le jansénisme continuait à dominer. Foulon se lia aussi avec le P. Lambert, dominicain livré aux mêmes erreurs, avec Bonjour, curé de Fareins, si connu par ses scènes scandaleuses de crucifiement, et avec tous les chefs de ce parti. On s'occupait beaucoup alors parmi eux de *la venue d'Elie,* de *la prochaine conversion des juifs* et *du renouvellement dont l'Eglise avait besoin.* Jeune et ardent, Foulon adopta toutes ces rêveries, et ne tarda pas à faire paraître une *vie de St.-Robert, abbé de Malesme, avec un office propre,* Troyes, 1776, in-8, et, peu de temps après, un autre livre dans le même genre avec ce titre : *Prières particulières en forme d'office ecclésiastique pour demander à Dieu la conversion des Juifs et le renouvellement de l'Eglise,* Orléans, 1778, in-12 : dans ces deux ouvrages et surtout dans le dernier, on rencontre les idées favorites des appelants, et l'office est fait dans le même sens; car il reproduit sous mille formes différentes la *vieillesse de l'Eglise, la défection des pasteurs, l'apostasie générale.* Chargé de rédiger le nouveau *bréviaire* de sa congrégation, il prépara, de concert avec quelques-uns de ses confrères, l'édition qui fut publiée en 1787 en 4 volumes; elle ne reçut pas l'approbation du général des Bénédictins, et ne fut point adoptée. L'éditeur n'avait pas jugé convenable d'y placer les saints sortis de l'ordre des jésuites. On y trouvait de nouvelles litanies de N. S. et de la sainte Vierge; l'éloge de quelques jansénistes et en particulier de Rondet y avait été placé, ainsi qu'un tableau de la religion dans lequel il était facile de saisir les idées et le langage de la secte. Foulon eut dans le principe une grande rigidité de conduite; il blâmait amèrement le moindre relâchement dans les habitudes monacales : on dut être fort surpris lorsqu'on le vit oublier lui-même par une conduite légère qu'il appartenait à un ordre religieux. Ses sorties fréquentes allaient déterminer ses supérieurs à le faire passer dans une autre maison, lorsqu'il s'évada. Il s'était retiré à Montmorency chez son ami le P. Cotte, ancien oratorien et curé *intrus*

de ce lieu. Peu de temps après il connut Mlle Marotte du Coudray, fille d'un ancien conseiller au Châtelet, et l'une des sectaires les plus rigides ; elle avait porté l'austérité du jansénisme jusqu'à prendre la détermination de ne jamais se marier. Dom Foulon la fit changer d'avis; le P. Cotte avait épousé aussi sa sœur. On ignore ce que devint Foulon pendant la révolution. Il obtint une place d'huissier au conseil des Cinq-cents, puis au tribunat et enfin au sénat. Il conserva cette dernière place jusqu'à sa mort survenue en 1813. Il a publié les ouvrages suivants : *Prières particulières en forme d'office ecclésiastique pour demander à Dieu la conversion des Juifs, et le renouvellement de l'Eglise en France*, 1778, in-12 ; *Histoire élémentaire, philosophique et politique de l'ancienne Grèce, depuis l'établissement des colonies jusqu'à la réduction de la Grèce en provinces romaines*, 1801, 2 vol. in-8. Il avait annoncé des *Histoires romaines et de France* sur le même plan ; Grégoire dit qu'il a laissé en manuscrit un Traité fort étendu *en faveur du mariage des prêtres*. *L'Ami de la religion et du roi* lui a consacré une *notice* étendue et très-intéressante dans le tome 55, page 305, 19 avril 1828.

FOULQUES Ier, comte d'Anjou, dit *le Roux*, mort en 938, réunit et gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

FOULQUES II, dit *le Bon*, fils du précédent, mort à Tours en 958, fit défricher et cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et les sciences dans ses états. On dit que le roi Louis d'Outremer, s'étant moqué de ce que Foulques le Bon s'appliquait à l'étude et allait souvent chanter au chœur, Foulques lui écrivit ces mots : *Sachez, Sire, qu'un prince sans lettres est un âne couronné*. Foulques a laissé plusieurs *Hymnes* en l'honneur de saint Martin.

FOULQUES III, comte d'Anjou, dit *Nerra* ou *le Jérosolymitain*, à cause de deux voyages qu'il fit à la terre sainte, succéda, l'an 987, à Geoffroi son père. Ce prince belliqueux, prudent et rusé, remporta divers avantages sur ses voisins, et mourut à Metz le 23 juin 1040.

FOULQUES IV, dit le *Rechin*, fils du seigneur de Châteaulandon, et d'une fille de Foulques III (article précédent), succéda l'an 1060 à son oncle maternel Geoffroi Martel. Il s'empara du Gâtinois et de la Touraine, qui étaient le partage de son frère aîné, et s'abandonna au vin et aux femmes. Il en épousa trois consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la dernière, Bertrade de Montford, le quitta pour Philippe Ier, roi de France. Ses discussions violentes avec Raoul archevêque de Tours le firent excommunier : mais plus tard il rentra en grâce avec l'Eglise. Il mourut en 1109. Il avait composé une *Histoire des comtes d'Anjou*, dont il se trouve dans le *Spicilége* de d'Achery un fragment, que l'abbé de Marolles a traduit dans son *Histoire d'Anjou*, 1681, in-4.

FOULQUES, archevêque de Reims, succéda à Hincmar en 883, tint un concile en 892, où il fit reconnaître roi Charles le Simple, âgé de quatorze ans. On y menaça d'excommunication Baudouin, comte de Flandre, pour les usurpations des biens d'église, et pour avoir maltraité des ministres de l'autel. Le roi Charles ayant voulu dans la suite faire alliance avec les Normands encore idolâtres, Foulques lui fit des remontrances, qui paraissaient n'être pas assez modérées. Quelques critiques l'excusent, en disant qu'il avait sauvé son prince encore enfant, des mains de ses ennemis ; qu'il l'avait élevé et lui avait conservé la couronne, et que, quoique ces services ne le dispensassent ni de la fidélité, ni du respect qu'il lui devait, ils pouvaient cependant faire tolérer de sa part certaines expressions trop libres, dictées par le zèle. Il fut assassiné par des vassaux de Baudouin en 900. Ce prélat était recommandable par ses connaissances et par ses vertus.

FOULQUET, ou FOLQUET, évêque de Toulouse, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation, et se fit aimer des princes par ses poésies ingénieuses en langue provençale. Il parut avec éclat au 4e concile de Latran en 1215, et s'y intéressa pour saint Dominique, son intime ami. Il mourut en 1231.

FOUNTAINE (Sir Andrew), savant antiquaire, dont nous avons un *Traité* curieux *sur les médailles de Saxe*. On l'a placé dans le *Trésor des antiquités du Nord*, imprimé en latin à Londres en 3 vol. in-fol. Il mourut en 1753, après avoir été vice-chambellan de la reine d'Angleterre, gouverneur du prince Guillaume, chevalier du bain et conservateur de la monnaie.

FOUQUART (Gabrielle), née à Abbeville en 1568, est la fondatrice en France des religieuses de Saint-François-de-Paule. Elle avait eu depuis sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour la vie religieuse ; mais son père étant mort, elle se trouva sous la dépendance d'un oncle qui la força de se marier à l'âge de 26 ans. Restée veuve après deux ans de mariage, et maîtresse de son sort, elle revint à son premier dessein. Après avoir donné quelques années à la réflexion, elle prit l'habit de Saint-François-de-Paule et prononça ses vœux à l'âge de 33 ans. Ayant alors réuni quelques dames séculières, qui voulaient suivre son exemple, elle fonda à Abbeville un monastère, sous le titre de *Jésus-Maria*, et ce fut la première maison de cet ordre en France. Le pape Grégoire XV autorisa cette fondation par une bulle du 10 juin 1623, et la mère Fouquart en fut la première supérieure ou *correctrice*. Cette vertueuse fondatrice mourut en 1639.

FOUQUERET, ou FOUQUERÉ (dom Antoine-Michel), né en 1640 à Châteauroux en Berri, embrassa l'ordre de Saint-Benoît à l'âge de 17 ans, et prononça ses vœux le 3 octobre 1658, dans l'abbaye de Saint-Augustin de Limoges. Après avoir enseigné la rhétorique et le grec dans le monastère de Mauriac en Auvergne, il fut employé en qualité de supérieur dans différentes maisons de son ordre, et s'acquitta de ses fonctions avec autant de zèle que de sagesse. Ayant obtenu sa retraite en 1693, il choisit pour demeure l'abbaye de Saint-Faron dans la ville de Meaux, et y mourut en 1709. Il était de

la congrégation de Saint-Maur. On connaît de lui : *Synodus bethlemetica pro reali præsentia anno* 1672 *celebrata, græce et latine*, Paris, 1676, in-8. Cette traduction n'ayant pas paru assez exacte, Fouqueret en donna une seconde édition, et fit disparaître ce qu'il y avait de défectueux dans la première. Il se servit pour ce travail des lumières du docteur Arnault et du P. Combefis. Cette seconde édition parut sous le titre de *Synodus hierosolymitana*. A la fin de cet ouvrage, Fouqueret a fait imprimer en grec et en latin un écrit intitulé : *Dyonisii patriarchæ Constantinopolitani super calvinistarum erroribus, ac reali imprimis præsentia, responsio, anno* 1672 *edita*. Ces actes, dont l'authenticité est attestée par de Nointel, ambassadeur de France à la Porte ottomane, sont très-importants, en ce qu'ils prouvent la conformité de la croyance de l'église grecque avec celle de l'église romaine sur le dogme de la présence réelle; *Celebris historia monothelitarum*, Paris, 1678, in-8. Cet ouvrage, dédié à l'évêque de Lavano, et qui passe pour savant et profond, parut sous le nom emprunté de *Jean-Baptiste Tagnamini*.

FOUQUET (Nicolas), marquis de Belle-Ile, fils d'un conseiller d'état, naquit en 1615. Sa mère, Marie de Maupeou, dame d'une piété éminente et d'une charité extrême, morte en 1681, à 91 ans, fut regardée comme la mère des pauvres, auxquels elle faisait distribuer de l'argent et des remèdes. Nicolas Fouquet, son fils, donna dès son enfance des marques non équivoques de son esprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, et procureur général du parlement de Paris à 43 ans. La place de surintendant des finances lui fut donnée en 1653, dans un temps où elles avaient été épuisées par les dépenses des guerres civiles et étrangères. Fouquet aurait dû les ménager; il les dissipa et en usa comme des siennes propres. Il dépensa près de 36 millions d'aujourd'hui à faire bâtir sa maison de Vaux. Ses déprédations, les alarmes que donnaient les fortifications de Belle-Ile, les tentatives qu'il avait faites sur le cœur de madame de la Vallière, tout servit à irriter Louis XIV contre son ministre. On l'attira avec adresse à Nantes, et on l'arrêta le 7 septembre 1661. Fouquet s'était défait fort imprudemment, quelque temps auparavant, de sa charge de procureur général. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnèrent en 1664 à un bannissement perpétuel, commué en une prison perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé; il y mourut, suivant le bruit commun, en 1680, dans de grands sentiments de piété. De tous les amis que sa fortune lui avait faits, il ne lui resta que Gourville, Pellisson, mademoiselle de Scudéri, ceux qui furent enveloppés dans sa disgrâce, et quelques gens de lettres qu'il pensionnait. Le premier assure dans ses *Mémoires* que Fouquet sortit de sa prison quelque temps avant sa mort. Le second prit sa défense dans plusieurs *Mémoires* recueillis en 15 volumes, qui sont des modèles d'éloquence. La Fontaine plaignit ses malheurs dans une élégie touchante. Il chercha à adoucir la sévérité du roi; il osa même lui adresser une ode pour émouvoir sa pitié en faveur du ministre disgracié. En 1789, il parut une dissertation, pour prouver que cet intendant était le célèbre *Masque-de-fer;* opinion peu accréditée, et qui, comme le remarque un critique, ne s'accorde pas avec l'extrême respect qu'on porta toujours à ce prisonnier, et les mesures extraordinaires prises pour laisser son nom sous le plus grand secret. Il faut convenir néanmoins qu'elle acquiert quelque vraisemblance quand on considère qu'effectivement Fouquet fut d'abord enfermé à Pignerol, et qu'on ne sait pas positivement ce qu'il devint depuis. Le bruit a couru qu'il y était mort; d'autres disent qu'il mourut dans le sein de sa famille. (*Voy.* MASQUE-DE-FER.) Sa mère, dont la charité extrême a déjà été citée, et qui fit pendant sa longue carrière sa plus douce jouissance du soulagement des pauvres, est auteur du recueil qui a pour titre : *Remèdes faciles et domestiques*, 2 vol. in-12. Lorsqu'elle apprit que son fils était arrêté à Nantes, elle se prosterna aussitôt et dit : « Je vous remercie, mon » Dieu; je vous ai toujours demandé son salut, et » voilà le chemin! » Fouquet mourut en effet dans de grands sentiments de piété. D'Auvigny a donné sa vie dans le tome 5 des *Vies des hommes illustres de France*. Il assure qu'il composa dans sa prison divers ouvrages de piété, dont quelques-uns ont été livrés au public, tels que les *Conseils de la sagesse*, ou *Recueil des maximes de Salomon*, Paris, 1683, 2 vol. in-12. Cet ouvrage n'est pas de Fouquet, mais du P. Boutauld, jésuite. On peut consulter le *Recueil des Défenses de Fouquet* (en Hollande), 1665-68, 15 vol. in-12, et les notices *sur la mort du surintendant Fouquet*, recueillies à Pignerol par Modeste Paroletti, Turin, 1812, in-4.

FOUQUET (Charles-Armand), fils du surintendant des finances, né à Paris en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682. Il devint supérieur de St.-Magloire en 1699, et fut quelque temps grand vicaire auprès de Fouquet son oncle, évêque d'Agde. Les abbés Bignon, Duguet, Boileau et Couet, furent très-liés avec lui. Il eut l'amitié et la confiance du cardinal de Noailles, et mourut à Paris dans la maison de St.-Magloire, en 1734. Après la mort du P. de la Tour, général de l'Oratoire, le P. Fouquet lui aurait infailliblement succédé, si son nom, inscrit sur la liste des *Appelants*, et des *Réappelants*, ne l'avait fait exclure.

FOUQUET (Charles-Louis-Auguste), comte de Belle-Ile, petit-fils du surintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue, l'an 1684, de Louis Fouquet, et de Catherine-Agnès de Levis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique et de l'histoire, furent dès son enfance ses lectures favorites; il ne les quittait que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il se signala au siége de Lille, y reçut une blessure, devint brigadier des armées du roi en 1708, et mestre de camp général des dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de Belle-Ile se rendit à la cour, fut très-bien accueilli de Louis XIV; et les services du petit-fils firent oublier les fautes du grand-père.

La mort de ce monarque ayant changé le système des affaires, la guerre fut déclarée en Espagne; le comte de Belle-Ile mérita alors d'être créé maréchal de camp et gouverneur de Huningue. Il eut la première place en 1718, et la seconde en 1719. Le duc de Bourbon ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'Orléans, le comte de Belle-Ile, lié avec Leblanc, fut entraîné dans la digrâce de ce ministre, et enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque temps dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entière justification. Il fut fait lieutenant général en 1731, et gouverneur de la ville de Metz et du pays Messin en 1733. La guerre venait d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devait agir sur la Moselle, et s'empara de la ville de Trèves. Après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit l'année suivante, 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du Saint-Esprit auquel le roi l'avait nommé, que pour y être consulté par le cardinal de Fleury. Les puissances belligérantes avaient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut Belle-Ile qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Rendu à lui-même, il employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avait parcourus, et sur les différentes parties du gouvernement; ouvrage jugé un peu sévèrement par le marquis d'Argenson dans ses *Loisirs*. « La preuve, dit-il, que ses idées ne sont » ni bien lumineuses, ni réellement grandes, c'est » que son style est faible et même plat, qu'il n'écrit » ni purement ni fortement. » C'est à lui qu'on dut presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. En 1741, il reçut le bâton de maréchal de France; et la mort de l'empereur Charles VI ayant rallumé la guerre, il fut nommé ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort pour l'élection de l'empereur Charles VII. La magnificence qu'il étala dans cette occasion, sera longtemps célèbre; il semblait être plutôt un des premiers électeurs, qu'un ambassadeur. Il avait ménagé toutes les voix et dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avait fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration: *Il faut convenir que le maréchal de Belle-Ile est le législateur de l'Allemagne.* Si Charles VII fut élu et couronné, ce fut en partie par ses soins. Ce prince eut quelques succès, suivis de grands malheurs; les Français furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Ile se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, et cette opération n'était pas facile. Il surmonta tous les obstacles, et la retraite se fit à la fin de 1742. A la troisième marche, il fut atteint par le prince de Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au delà d'une plaine où l'on pouvait donner bataille. Le prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, et d'aller rompre les ponts sur la rivière d'Egra, par où les Français devaient passer. Le maréchal de Belle-Ile choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison: il fit passer son armée sur les marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable; grand nombre de soldats en périrent; un des otages, que le maréchal de Belle-Ile avait amenés de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin on arriva le 26 décembre à Egra par une route de 38 lieues. Cette retraite hardie ne laissa pas d'être blâmée par quelques vieux militaires, parce que le maréchal eut sans peine obtenu une capitulation honorable, qui eut sauvé tant de braves soldats. C'est le parti que prit de Chevert, resté à Prague avec trois mille hommes. (*Voy.* CHEVERT.) Cependant le maréchal de Belle-Ile se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avait déjà déclaré prince du Saint-Empire, le décora de l'ordre de la Toison d'Or. De retour en France, il partagea ses moments entre les affaires et les soins qu'il devait à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, fut fait prisonnier le 20 décembre 1743, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingerode, petit bourg enclavé dans le territoire d'Hanovre, et conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondaient. Il les chassa peu à peu de cette province, et leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi qui l'avait fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il était sur le point d'exécuter un plan qui devait le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la malheureuse affaire d'Exiles, où son frère fut tué. La paix de 1748 ayant mis fin aux hostilités, il continua à jouir de la confiance de Louis XV, et devint ministre principal en 1757. L'assiduité au travail, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer, le consumèrent peu à peu, et il mourut le 26 janvier 1761, en chrétien et en sage. Le P. de Neuville prononça son oraison funèbre, chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment, qui, sans flatterie et sans exagération, donne de cet homme illustre la plus grande idée; en même temps que l'orateur s'arrête sur des vérités sombres et salutaires fortement prononcées. On a reproché au maréchal de Belle-Ile d'avoir engagé le roi, malgré toutes les remontrances du cardinal de Fleury, à la guerre de 1741, qui ruina la France sans aucun avantage, et lui fit perdre sa considération morale et sociale au dehors par la violation de la pragmatique-sanction solennellement jurée. Dans les fonctions de son ministère on l'a blâmé de s'attacher trop aux petits détails, et d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présentait, et à protéger trop d'aventuriers; mais il retirait ses bontés dès qu'il s'apercevait qu'on l'avait surpris. *J'ai fait des fautes*, disait-il quelquefois, *mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir.* Haut avec les grands, il portait dans les cours étrangères toute la dignité qu'exigeait la grandeur du maître qu'il représentait; mais affable et prévenant avec ceux qui étaient au-dessous de lui, il ne leur

faisait point sentir le poids de son autorité. Il aima les talents en homme éclairé, mais non pas en ministre qui ne protége les arts que par air. Le maréchal de Belle-Ile était naturellement froid ; ses conversations n'étaient pas gaies, mais elles étaient instructives, et il savait parler avec netteté et bien raconter un fait. Né sobre, il n'aima jamais ni le jeu, ni la table; mais on ne peut dissimuler qu'il eut beaucoup de penchant pour le beau sexe. Par son testament il donna au roi tous les biens qu'il avait reçus en échange de Belle-Ile, à la charge de payer ses dettes qui étaient considérables. Le maréchal de Belle-Ile avait été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec Marie-Casimire-Thérèse-Geneviève-Emmanuelle de Bethune, un fils unique, Louis-Marie, né le 27 mars 1732, appelé le comte de Gisors, tué en 1758 à l'armée du Rhin, dans la malheureuse journée de Crevelt. Le *Testament politique*, publié sous le nom du maréchal de Belle-Ile, est une pièce fabriquée par Chévrier et Maubert.

FOUQUET (Henri-Auguste, baron LA MOTTE), fils de Charles de la Motte Fouquet, gentilhomme normand, qui s'était retiré en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, fut admis fort jeune en qualité de page à la cour d'Anhalt-Dessau ; mais l'ardeur qu'il avait de se distinguer dans le métier des armes, lui fit quitter secrètement la cour, et il s'enrôla en qualité de simple soldat au service de Prusse. Sa valeur l'éleva successivement jusqu'au grade de général d'infanterie. Il se distingua surtout pendant la guerre de sept ans. Schwerin ayant perdu la vie dans la sanglante bataille de Prague, Fouquet remplaça ce héros : une balle brisa dans sa main la garde de son épée, et le blessa grièvement ; mais il ne perdit point contenance, il se fit lier l'épée à la main blessée, et continua de commander l'aile gauche de l'armée, qui, soutenue par un renfort de cavalerie, acheva la victoire. A la bataille de Landshut, le 23 juin 1760, après 7 heures de combat, il fut battu par Landon, et fait prisonnier. Après la paix, il se rendit à Brandebourg ; il y finit ses jours le 2 mai 1773.

FOUQUET (Jean-François), jésuite français et missionnaire à la Chine, arriva dans ce pays le 25 juillet 1699, et y demeura jusqu'en 1720. Les succès qu'il obtint dans sa mission lui valurent à son retour le titre d'évêque d'Eleuthéropolis. Pendant son séjour en Chine, il étudia longtemps le chou-king, et il fut, de tous ses confrères, celui qui se laissa le plus éblouir par l'idée de retrouver les mystères du christianisme renfermés dans les caractères symboliques des Chinois. Il prétend que leurs livres sacrés offrent une perpétuelle allégorie avec les objets de notre foi. Malgré cet esprit systématique, on ne peut lui refuser beaucoup de mérite et de savoir. On lui doit : *Tabula chronologica historiæ sinicæ*. C'est un tableau en trois feuilles où sont placés, suivant l'ordre chronologique, les noms des princes chinois et les événements les plus remarquables de leur règne. Ce tableau a été réimprimé à Augsbourg, en 1746, en deux feuilles in-fol. Ce qui en fait le principal mérite, c'est l'explication des *nianhao*, ou noms d'années, si nécessaires pour la lecture des historiens chinois. On a encore de Fouquet une lettre au duc de La Force, insérée dans les lettres édifiantes, où il rend compte des difficultés que les jésuites éprouvèrent quand ils voulurent s'établir dans la province de Kiamsi, et de la manière dont les Chinois forment leurs guerriers. Il s'étend particulièrement sur les bonzes, principaux adversaires des missionnaires. On a aussi de lui une lettre au duc de la Force, datée de *Nantchang-fou*, dans la province de Kiamsi le 26 novembre 1702 ; elle se trouve dans le *Recueil des lettres édifiantes*, tome 5 de la 1re édition, page 129, et tome 17 de l'édition de 1781, page 95.

FOUQUET (Henri), célèbre professeur de médecine, né en 1727 à Montpellier, fut le premier qui enseigna dans cette ville la médecine clinique : il eut aussi la gloire de perfectionner un mode d'enseignement déjà adopté dans les plus célèbres universités étrangères. Il est mort en 1806. On lui doit plusieurs dissertations savantes ; la plus remarquable est une *Dissertation sur le tissu muqueux*. On a encore de lui un *Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes*, 1767, in-8 ; un *Discours sur la clinique*, 1803, in-4, et plusieurs articles importants dans l'Encyclopédie.

FOUQUIER-TAINVILLE (Antoine-Quentin), accusateur public du tribunal révolutionnaire de Paris, né en 1747 au village d'Hérouelle, en Artois, était fils d'un cultivateur assez riche. Après avoir fait ses études à Saint Quentin, il se rendit à Paris, où il suivit le barreau, acheta une charge de procureur au Châtelet, et, ne pouvant, malgré les produits élevés de sa place, suffire aux dépenses où l'entraînaient ses vices, fit banqueroute. A cette époque il faisait des vers très-médiocres, dont quelques-uns sont consacrés à la louange de Louis XVI. On peut voir ceux qui se trouvent cités dans les notes du poëme de la *Pitié* de Delille. Employé plus tard en qualité de commis au bureau de la police, Fouquier-Tainville, qui n'y joua qu'un rôle subalterne dans les premiers temps de nos troubles civils, fut nommé en 1793, directeur du juri au tribunal révolutionnaire, puis accusateur public auprès de cet atroce tribunal. Jusqu'alors on y avait observé quelques formes de justice ; mais dès que Fouquier fut en fonctions, on ne s'y présenta plus que pour être envoyé à l'échafaud. Le premier procès où ce monstre fit paraître toute la férocité de son âme, fut celui de la reine. Il ramassa, dans un acte d'accusation contre l'auguste victime, tous les crimes, toutes les infamies que l'histoire reproche aux Jézabel, aux Messaline et aux Frédégonde. La reine ne répondit à ces horribles imputations que par le silence du mépris et le calme de l'innocence ; seulement, lorsque l'inique accusateur osa lui reprocher des sentiments qui blessaient ses affections maternelles, elle fit entendre l'interpellation qui confondit à l'instant le barbare Fouquier. (*Voy.* MARIE-ANTOINETTE.) Non content d'avoir cherché à ternir la réputation de cette vertueuse princesse, il accusa la reine d'avoir

déterminé à la guerre l'empereur Léopold, et ensuite son fils François, et de leur avoir envoyé des sommes immenses; c'était elle encore qui avait provoqué le massacre des sujets fidèles qui avaient péri le 10 août, en la défendant. Il commença ensuite le procès de vingt-deux députés, appelés *Brissotins* ou *Girondins*, qui avaient été renversés le 31 mai, par la faction de Robespierre. Fouquier-Tainville, accusant au nom de la république, demanda la mort de ceux-là même qui avaient imaginé d'établir en France ce système de gouvernement. Plusieurs de ces députés doués des plus grands talents repoussèrent avec énergie les imputations de Fouquier, et réfutèrent victorieusement toutes ses attaques. Ce magistrat bourreau et ses dignes valets, saisis d'épouvante sur leurs siéges, se montrèrent incertains pour la première fois et consultèrent la convention sur ce qu'ils avaient à faire : cette assemblée, qui avait résolu la perte des Girondins, ordonna à Fouquier, d'après la motion de Billaud-Varennes, de juger les accusés *révolutionnairement*, c'est-à-dire de les envoyer à la mort sans formalités. Armé de ce décret, Fouquier-Tainville ne craignit plus l'éloquence des accusés, et décréta leur supplice. C'est de ce procès que date l'établissement du terrible *gouvernement révolutionnaire*, qui inonda la France de sang. Fouquier-Tainville, voyant alors qu'il ne s'agissait plus de juger, mais de tuer, alla encore au delà du décret, et se fit un jeu horrible de prononcer les arrêts de mort. On lui envoyait les listes de proscription auxquelles il en ajoutait d'autres. Les membres qui composaient cet affreux tribunal se réunissaient toutes les semaines chez Lecointre, membre de la convention, et là, au milieu d'un dîner somptueux, ils discutaient ces listes, assaisonnant leur barbarie de plaisanteries atroces. Tous les matins, ces bourreaux se réunissaient dans un café qui touchait aux prisons de la Conciergerie, et en déjeûnant, ils causaient gaiement des victimes qu'ils avaient immolées, ou qu'ils se proposaient d'immoler. Fouquier, jaloux de surpasser tous ses confrères, vantait hautement ses horribles exploits. « J'ai fait gagner cette semaine, » disait-il, tant de millions à la république; la se» maine prochaine je lui en ferai gagner davantage, » je *déculotterai* encore un plus grand nombre de » riches. » Il avait donné ses ordres d'avance. On voyait arriver tous les matins une quantité de charrettes pour conduire à l'échafaud les nombreuses victimes de sa cruauté; et comme, n'ayant rien à leur reprocher, on leur imputait à toutes le même crime, les actes d'accusation étaient imprimés d'avance, et il suffisait d'y mettre les noms des accusés dans les blancs laissés exprès. Les jurés n'étaient plus là pour prononcer, et ils n'étaient que l'écho de Fouquier-Tainville. Dès que ce monstre avait prononcé le mot de *feu de file*, soixante personnes étaient envoyées au supplice en moins de deux heures. A un tel excès de barbarie, il joignait encore une atroce dérision. Un détenu appelé Gamache fut conduit au tribunal, et un huissier fit observer qu'il n'était pas celui qu'on avait demandé : « Peu importe, répondit Fouquier, l'un vaut au» tant que l'autre. » Un malheureux vieillard, qui avait eu la langue paralysée, ne pouvait répondre aux questions que lui adressait Fouquier; un de ses collègues lui ayant dit que c'était un défaut de langue : « Ce n'est pas la langue qu'il me faut, dit-il, » c'est la tête. » Un officier corse, déjà très-âgé, était détenu au Luxembourg; Fouquier l'envoya demander; l'officier ne répondant pas, un jeune étourdi, qui portait un nom à peu près semblable, et qui jouait à la balle dans la cour, s'avisa de répondre; conduit au tribunal, ce malheureux jeune homme fut mis à mort à la place du vieillard de soixante ans. Fouquier avait ordonné de traduire devant son tribunal la duchesse de Maillé; une veuve Maillé fut présentée à sa place; s'étant aperçu de l'erreur dans l'interrogatoire, Fouquier lui dit : « Ce n'est pas toi qu'on voulait juger; mais c'est » égal; autant vaut aujourd'hui que demain; » et la veuve fut envoyée à l'échafaud. On jugea la duchesse de Biron sur un acte d'accusation dressé contre son homme d'affaires. Fouquier parle de conspiration contre l'unité et l'indivisibilité de la république, contre la liberté et l'égalité à la maréchale de Mouchy, qui était octogénaire et sourde, et qui d'ailleurs n'aurait peut-être pu comprendre le sens de ces mots : « Mettez, dit Fouquier-Tain» ville, qu'elle a conspiré *sourdement*. » On avait découvert dans un ancien pamphlet du paradoxal Linguet que « considéré comme nourriture, le pain » est une invention dangereuse et très-nuisible, et » que c'est le luxe seul qui nécessite une telle nour» riture, » et Linguet monte à l'échafaud, accusé en même temps d'avoir encensé dans ses écrits les despotes de Vienne et de Londres. Collot-d'Herbois lui-même, désapprouvant une liste de cent-cinquante-cinq personnes que Fouquier-Tainville voulait faire juger à la fois, lui dit : « Que vous res» tera-t-il donc, quand vous aurez démoralisé le » supplice? » et les 155 victimes firent ce qu'on appelait trois fournées. Fouquier avait proposé de saigner les condamnés, ou de leur donner des potions, pour affaiblir le courage qui le choquait dans les victimes. (*Voy.* SAINTE-AMARANTE.) Ces jugements étaient une véritable boucherie, et l'on ne peut les retracer sans horreur. Lorsque Robespierre et son parti furent arrêtés, le 9 thermidor (27 juillet 1794), il dit sans se troubler, en apprenant la chute de son protecteur : « Nul changement pour » nous; il faut que la justice ait son cours, » et un instant après il envoya au supplice quarante-deux personnes, dont la plus grande partie étaient des bourgeois de Paris. Il fut chargé de faire guillotiner Robespierre, et il conduisit au supplice, sans balancer un instant, celui qu'il avait reconnu pour son chef, et par l'ordre duquel il avait immolé tant de victimes. Après cette exécution, il se présenta à la barre pour féliciter la convention de la victoire qu'elle venait de remporter. Barère monte en ce moment à la tribune, et propose de continuer le même système de terreur et de former un nouveau tribunal révolutionnaire, désignant pour accusateur public Fouquier-Tainville; mais à ce nom odieux, mille voix s'élevèrent contre lui, et le dé-

puté Fréron montant à la tribune, énuméra tous les crimes de Fouquier-Tainville, et conclut à sa mort par ces mots terribles : « Je demande que Fouquier » aille cuver dans les enfers tout le sang dont il s'est » enivré. » (*Voy.* Fréron.) Le 20 mars, Lesage (d'Eure-et-Loire) l'accusa d'avoir envoyé à la mort, sans jugement, quarante-deux prisonniers du Luxembourg ; et ce monstre fut enfin arrêté. Cependant, il ne fut mis en jugement que le mois d'avril suivant; un décret ordonna la permanence du tribunal jusqu'au jugement définitif. Il se défendit, soit en niant ses crimes, soit en disant qu'il ne les avait commis que par ordre du comité de salut public. « La convention, disait-il, a mis la » terreur à l'ordre du jour : elle a proclamé l'exter» mination des rebelles; les comités me les en» voyaient pour que je remplisse les formalités du » jugement. Je n'ai fait qu'obéir à vos ordres, ci» toyens représentants, et vous m'accusez. Lequel » de vous m'a fait entendre une parole de répri» mande? Le sang découlait de la bouche de tous » vos orateurs, et vos décrets surpassaient encore » vos tribunes. Si je suis coupable, vous l'êtes tous, » et j'accuse l'assemblée entière. Je n'ai été que la » hache de la convention. Punit-on une hache ! » Il montra une audace imperturbable. Les malheureux que son nom avait tant de fois effrayés n'osaient se persuader que le redoutable Fouquier était sur le gradin de son propre tribunal, et craignaient encore de rencontrer son regard féroce. Lorsqu'on le conduisit au supplice, cette populace qui l'avait protégé le chargeait dans ce moment de malédictions : « Tu n'as pas la parole, » lui disait-on, par allusion à ce qu'il disait lui-même aux malheureuses victimes qui voulaient se défendre : « Va, canaille, » répondit-il, chercher tes trois onces de pain à la » section. » Il fut conduit à l'échafaud le 7 mai 1794, avec quinze de ses complices, et exécuté le dernier. « Profondément artificieux, dit Mercier, habile à » supposer le crime, à controuver des faits, il montra » dans son interrogatoire une présence d'esprit im» perturbable. Placé devant le tribunal où il avait » accusé tant de victimes, il écrivait sans cesse ; » mais, comme un Argus, il était tout yeux et tout » oreilles ; et, en écrivant, pas un mot du président, » d'un accusé, d'un témoin, d'un juge, de l'accusa» teur public, ne lui échappait. Il affecta de dormir » pendant le résumé de l'accusateur public, comme » pour avoir l'air calme, tandis que l'enfer était » dans son cœur. Son regard fixe faisait malgré soi » baisser les yeux ; lorsqu'il s'apprêtait à parler, il » fronçait le sourcil et plissait le front; sa voix était » haute, rude et menaçante. Il niait d'une voix » ferme sa signature, et ne tremblait pas devant le » témoin accusateur. Quand on le conduisit au sup» plice, son front, dur comme le marbre, défia » tous les regards de la multitude; on le vit même » sourire et proférer des paroles menaçantes. Au » pied de l'échafaud, il sembla pour la première » fois éprouver des remords, et il trembla en y mon» tant. Fouquier avait la tête ronde, les cheveux » noirs et unis, le front étroit et blême, les yeux » petits et ronds, le visage plein et grêlé, le regard » tantôt fixe, tantôt oblique. Il était grand et avait » la jambe forte. » Il a publié sa justification ou défense sous ce titre : *Mémoire pour A.-Q. Fouquier, ex-accusateur public près le tribunal révolutionnaire*, etc., in-4. La veuve de Fouquier-Tainville est morte presque subitement, en 1828, dans un état affreux d'indigence.

FOUQUIÈRES (Jacques), peintre, né à Anvers vers l'an 1580, élève de Breughel le paysagiste, et de Rubens qui l'employait quelquefois à ses tableaux, travailla au Louvre sous Louis XIII. Ce monarque l'anoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis, le firent appeler par dérision le *baron de Fouquières*. Il ne peignit presque plus, crainte de déroger à sa noblesse ; et dès qu'il prenait le pinceau, il ne manquait pas de ceindre son épée. Il mourut pauvre en 1659. Ce peintre a également réussi dans les grands morceaux et dans les petits. Il était excellent paysagiste. Son coloris est d'une fraîcheur admirable.

FOUR (dom Thomas du), bénédictin de St.-Maur, a laissé une *Grammaire hébraïque*, in-8, fort méthodique, Paris, 1644. Il mourut à Jumiége en 1647, parvenu à peine à sa 34e année. Sa science et sa piété étaient dans un degré égal. Nous avons encore de lui : un *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*, in-12; et quelques autres ouvrages de piété.

FOUR (Philippe-Sylvestre du), habile antiquaire, et marchand droguiste à Lyon, était de Manosque. Il entretenait commerce de lettres avec tous les savants antiquaires de son temps, et principalement avec Jacques Spon, qui lui communiquait ses lumières, et auquel il ouvrait généreusement sa bourse. Du Four était riche, et il faisait surtout de grandes libéralités à ceux de sa secte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira dans les pays étrangers. Il mourut à Vevey en Suisse, en 1685, à 63 ans. On a de lui : *Instruction morale d'un père à son fils qui part pour un long voyage*, in-12 ; *Traités nouveaux et curieux du Café, du Thé et du Chocolat*, in-12. Il approuve l'usage de ces boissons, mais avec quelques restrictions. Son style est assez mauvais, et ses raisonnements ne sont pas toujours concluants.

FOUR (Charles du), curé de Saint-Maclou à Rouen, et ensuite abbé d'Aulnay, mort en 1679, s'est fait connaître par ses disputes avec le P. Brisacier, et par son zèle contre la morale relâchée. Il est auteur de divers écrits ecclésiastiques ou polémiques. On ne les lit plus.

FOURCROY (Antoine-François de), conseiller d'état, commandant de la Légion d'honneur, directeur général de l'instruction publique, membre de l'institut, et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, professeur de chimie au Muséum d'histoire naturelle, à l'école de médecine, à l'école polytechnique, etc., etc., naquit à Paris le 15 juin 1755, d'une père issu d'une famille noble, mais pauvre, et qui, après avoir été pharmacien de la maison du duc d'Orléans, perdit le droit d'exercer sa profession dans la capitale, par suite de la suppression générale de ces sortes de charges, demandée par la

corporation des apothicaires. Ce malheur mit dans une gêne très-grande toute la famille de Fourcroy qui continua néanmoins ses études. Il entra dans un bureau, et peut-être y aurait-il végété d'une manière obscure pendant toute sa vie, si les conseils et les secours de Vicq-d'Azir, l'ami de sa famille, ne l'eussent déterminé à embrasser une autre carrière. Fourcroy suivit l'école de médecine, et son bienfaiteur dirigea ses premiers pas dans cette nouvelle route : peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté par le besoin d'argent. Le docteur Diest avait légué à la faculté de médecine des fonds pour qu'elle accordât tous les deux ans des licences gratuites à l'étudiant pauvre qui en serait le plus digne. Fourcroy concourut en 1780; malheureusement une injustice, fruit de la division qui existait entre l'ancienne faculté et la société royale de médecine, lui enleva cette ressource. Mais il fut enfin reçu. Fourcroy n'était pas seulement médecin : c'était aussi un grand chimiste. Elève de Bucquet, il fut chargé plusieurs fois de remplacer ce professeur qui lui procura même un amphithéâtre pour faire des cours particuliers. Le timbre agréable de sa voix, la pureté et l'élégance de son langage, la facilité, la clarté et la chaleur de son élocution, charmaient son nombreux auditoire, et souvent on voyait une foule de personnes étrangères aux connaissances chimiques assister à ses leçons uniquement pour jouir du plaisir de l'entendre. En 1784, après la mort de Macquer, Buffon le nomma à la chaire de chimie du jardin du roi, et cet habile professeur enseigna cette science avec la plus grande distinction pendant 25 ans. Admis en 1785 à l'académie des sciences (section d'anatomie), il passa bientôt à la section de chimie où sa place était mieux marquée. Il fut aussi de la société de Lavoisier, et travailla avec lui aux grandes expériences qui lui valurent une si brillante renommée. Jusqu'à l'époque où éclata la révolution, Fourcroy vécut tranquille et loin des affaires. Alors, mécontent de la cour dont il croyait avoir été négligé, il se montra dans les assemblées populaires, et fut nommé en 1792 député de Paris à la convention nationale, où il ne siégea toutefois qu'après le 21 janvier. Tant que dura la dictature de Robespierre, il fut membre du comité d'instruction publique. Il proposa de rappeler plusieurs savants qui étaient expatriés ou qui gémissaient dans les fers; dans la liste qu'il présenta on ne vit point le nom du célèbre Lavoisier; et lorsque ce savant fut condamné à périr sur un échafaud, on lui reprocha de n'avoir pas tenté de le sauver, peut-être à cause de la jalousie que lui inspirait son beau talent. Fourcroy fut douloureusement affecté de ce reproche qui lui fut répété dans plus d'une occasion avec amertume. Nous sommes heureux d'ajouter que cette accusation paraît sans fondement. « Si dans les sévères recherches que nous » avons faites, disait Cuvier, dans un *Eloge* historique lu à l'institut, nous avions trouvé la moindre » preuve d'une si horrible atrocité, aucune puissance humaine ne nous aurait contraint de souiller » notre bouche de son éloge. » Au 9 thermidor, Fourcroy entra au comité de salut public. Après la dissolution de la convention, il entra dans le conseil des anciens, et, à la suite du 18 brumaire, il fit partie du conseil d'état. Chargé en 1801 de la direction générale de l'instruction publique, Fourcroy substitua au plan d'instruction organisé en l'an 3, le système qui a présidé à l'établissement de l'université. Il rédigea tous les règlements et tous les projets relatifs à l'enseignement, établit les écoles de médecine de Paris, de Montpellier et de Strasbourg, créa 12 écoles de droit, plus de 30 lycées, aujourd'hui colléges royaux, et plus de 300 colléges communaux. Le ministère de l'instruction publique ayant été remis à Fontanes, grand-maître de l'université, Fourcroy, qui croyait y avoir des droits, se crut disgracié, et cette contrariété agit sur lui au point d'altérer notablement sa santé. Il perdit sa gaîté naturelle et tomba dans une mélancolie que ses amis essayèrent en vain de combattre. L'un d'eux, le célèbre Corvisart, crut qu'un remède moral vaudrait mieux que tous les médicaments; et un jour qu'il avait occasion de parler à Bonaparte du chagrin qui souvent était une maladie mortelle, celui-ci parut douter de cette vérité. « Oui, Sire, dit Corvisart, on meurt de chagrin, et » je connais quelqu'un qui dans ce moment meurt » de cette maladie. Et qui donc, reprit vivement » Bonaparte ? — C'est Fourcroy, Sire. — Vous » croyez....; Mais rassurez-vous, je me suis occupé » de sa guérison. Allez le voir et vous me rapporterez de ses nouvelles. » L'empereur avait en effet signé plusieurs jours auparavant une dotation de 20,000 fr. en faveur de Fourcroy, et sa nomination à la direction des mines. Il était trop tard; Fourcroy mourait en ce moment même d'une attaque d'apoplexie; c'était le 16 décembre 1809. Son titre de comte et sa dotation passèrent à son fils, officier d'artillerie qui mourut sur le champ de bataille de Lutzen. Fourcroy fut un des inventeurs de cette nouvelle nomenclature qui est elle-même une analyse de la science, et a le mérite de définir les substances qu'elle désigne. Il a laissé plusieurs ouvrages très-estimés, parmi lesquels on remarque son *Cours de chimie*, ou *Leçons d'histoire naturelle et de chimie*, qui est l'abrégé de son enseignement, 1780, 2 vol. in-8. Il s'en est publié six éditions en 20 ans. La dernière a 6 vol. in-4, ou 11 vol. in-8, et a pour titre : *Système des connaissances chimiques et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art; Philosophie chimique*, 1792, 1795 et 1806, trad. presque en toutes les langues et même en grec moderne; *Analyse de l'eau sulfureuse d'Enghien*, 1788, un vol. in-8; *Essai sur les maladies des artisans*, trad. du latin de Romazzini, avec notes et additions, 1787, in-12; *L'art de connaître et d'employer les médicaments dans les maladies qui attaquent le corps humain*, 1785, 2 vol. in-8; *Essai sur le phlogistique et les acides*, 1788, in-8; *La Médecine éclairée par les sciences physiques*, 1791, 4 vol. in-8; *Procédé pour extraire la soude du sel marin*, 1795, in-4; *Tableaux synoptiques de chimie*, 1800-05, in-fol. Il a fourni en outre aux *Annales de chimie* et à d'autres journaux, ainsi qu'aux revues de diverses

sociétés savantes, une foule de mémoires sur des expériences qu'il avait faites. On regarde comme les plus importantes celles qui ont rapport à la découverte de plusieurs composés qui détonnent par la simple percussion ; aux procédés propres à perfectionner l'analyse des eaux sulfureuses, à la séparation du cuivre, de l'étain et aux perfectionnements des analyses végétales. Son éloge a été fait par M. Palissot de Beauvais, 1810, in-4, et par Cuvier dans les mémoires de l'institut.

FOURCROY DE RAMECOURT (Charles-René), ingénieur, naquit à Paris en 1715, et eut pour père un avocat célèbre : destiné lui-même au barreau dès son enfance, il étudia le droit pour plaire à sa famille; mais entraîné par un penchant irrésistible vers les sciences, il s'y livra en secret avec une telle application, qu'il acquit en peu de temps les connaissances exigées alors pour entrer dans le génie. Admis dans ce corps en 1735, à l'âge de 20 ans, après un examen très-brillant, il fit plusieurs campagnes pendant la guerre de 1740 sous les ordres du maréchal d'Asfeld. Vingt ans après, en 1761, pendant la guerre de 7 ans, il commanda le corps des ingénieurs des côtes de Bretagne; il fit ensuite la campagne de Portugal et se trouva en 1764 au siége d'Almeida. Lorsque la paix lui eut permis de reprendre les études du cabinet, il s'appliqua avec une nouvelle ardeur à perfectionner ses connaissances, et fut employé successivement à Calais, dans le Roussillon, en Corse, et devint maréchal de camp; enfin le comte de Saint-Germain voulant attacher au ministère de la guerre un officier supérieur, l'appela comme le plus digne de remplir la place de directeur de la division du corps du génie. En 1776 il fut nommé inspecteur général de son arme, et mourut à Paris en 1791. On a de lui : *L'art du tuilier-briquetier et celui du chaufournier,* dans le recueil des descriptions publiées par l'académie des sciences dont il était membre; *Mémoire sur la fortification perpendiculaire*, Paris, 1786; *Plan de communication entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle et le Rhin, pour réunir toutes les parties intérieures de la France;* plusieurs *Mémoires*, dans le recueil de l'académie des sciences. Il a enrichi de remarques et de descriptions les ouvrages des savants avec lesquels il était lié, et notamment le *Traité des pêches* et le *Traité des forêts*. L'académie des sciences lui donna le titre d'associé libre.

FOURCROY DE GUILLERVILLE (Jean-Louis de), frère du précédent, né à Paris en 1717, entra dans la compagnie des cadets gentilshommes à Rochefort, et partit avec le grade d'officier d'artillerie pour St.-Domingue où il demeura 20 ans. De retour en France, il acheta une charge de conseiller au bailliage de Clermont-sur-Oise; il fut ensuite juge au tribunal qui remplaça le bailliage au moment de la révolution, et mourut à Clermont en 1799. On a de lui : *Lettre sur l'éducation physique des enfants du premier âge*, Paris, 1770, in-12 ; *Les enfants élevés dans l'ordre de la nature*, ou *Abrégé de l'histoire naturelle des enfants du premier âge, à l'usage des pères et mères de famille,* Paris, 1783, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en allem. par Cramer, Lubeck, 1781, 2 vol. in-8.

FOURIER (Pierre), de Mataincourt, bourg de Lorraine dont il était curé, était d'un autre bourg nommé Mirecourt, où il naquit en 1565. Il entra jeune parmi les chanoines-réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir et sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations, l'une de chanoines-réguliers réformés qui enseignent, et l'autre de religieuses pour l'instruction des filles. Le pape Paul V approuva ces établissements en 1615 et 1616. Il est difficile de dire tout le bien qu'elles ont opéré et qu'elles opèrent encore dans le monde chrétien. Les religieuses, nommées communément *de la Congrégation de Notre-Dame*, sont particulièrement estimées dans toutes les villes où elles sont établies : elles y jouissent de la confiance bien méritée des parents pour l'éducation de leurs enfants, et répandent l'instruction avec l'amour de la vertu. Le P. Fourier mourut saintement en 1640. Il a été béatifié en 1650.

FOURIER (Jean-Baptiste-Joseph, baron), savant géomètre, membre de l'académie des sciences, de l'académie française, etc., naquit à Auxerre d'une famille originaire de Lorraine, et fut placé à l'école militaire de cette ville. Il avait terminé ses classes dès l'âge de 13 ans, et il commença alors à se livrer à l'étude des mathématiques, sans négliger la culture des lettres. A 18 ans, il avait fait plusieurs découvertes mathématiques importantes, qui sont consignées dans un mémoire où les connaisseurs reconnurent un génie précoce. Nommé à cette époque professeur de mathématiques à l'école militaire d'Auxerre, Fourier fut envoyé aux écoles normales à Paris, par son département, lors de leur institution. Plus tard l'école centrale des travaux publics, depuis école polytechnique, fut organisée sur des bases fixes, et Lagrange ainsi que Monge le désignèrent pour être un des professeurs de ce célèbre établissement. Bonaparte le mit du nombre des savants qui devaient l'accompagner dans son expédition d'Orient. Lorsque l'institut d'Egypte fut créé, Fourier, qui en fit naturellement partie, en fut élu secrétaire perpétuel, et y lut d'importants mémoires. Choisi ensuite pour commissaire de l'armée française auprès d'un divan formé des principaux Ulémas du Caire et des provinces, il fut chargé de l'administration de la justice en Egypte pendant l'expédition de Syrie. Bonaparte, avant de quitter l'Orient, avait divisé l'institut en deux sections d'explorateurs, dont l'une eut pour chef Fourier. Ils firent en effet de nombreuses recherches et des découvertes immenses, et nul n'a concouru plus efficacement que Fourier à la composition du grand ouvrage sur l'Egypte. Ce fut lui qui, lorsque Kléber tomba sous le fer d'un assassin, fit entendre à nos soldats, du haut d'un bastion, l'éloge du vainqueur de Maëstricht et d'Héliopolis, comme plus tard il prononça celui de Desaix, lorsque l'armée française apprit la mort glorieuse de ce général à Marengo. Retenu sur les rives africaines jusqu'au terme de l'expédition, Fourier revit enfin sa patrie avec un petit nombre de savants et de guerriers, et fit arrêter que le gou-

vernement publierait à ses frais le grand ouvrage sur l'Egypte, dont il fut chargé de rédiger la préface. Le 2 janvier 1802, Fourier fut nommé préfet de l'Isère; il fut aussi compris dans la Légion d'honneur, dès qu'elle fut créée, et nommé baron avec dotation en 1808. De grands travaux publics furent achevés sous son administration préfectorale, entre autres le desséchement des marais de Bourgoin qui infectaient plus de quarante communes. L'institut de France ayant proposé, en 1806, une question d'une difficulté égale à son importance, celle de déterminer les lois de la propagation de la chaleur, dans les corps solides, Fourier donna, en 1807, une solution complète de la question proposée, et obtint le prix. Il créa, pour résoudre ce problème qu'il agrandit encore, des méthodes entièrement nouvelles, vérifiées par de curieuses expériences. En 1811, il remit à l'institut un second mémoire sur le même sujet. En 1815, lors du débarquement de Napoléon, Fourier fit publier une proclamation pour faire respecter l'autorité du roi, et sortit de Grenoble à l'arrivée de l'empereur. Il fut toutefois appelé, le 12 mars, à la préfecture du Rhône; mais s'étant refusé par écrit aux mesures qu'on exigeait de lui, il fut révoqué le 12 mai suivant, et il vint alors habiter Paris. En 1816, il lut à l'académie des sciences un mémoire sur les vibrations des surfaces élastiques, qui contenait plusieurs intégrales encore inconnues d'équations appartenant à des questions dynamiques, et ce corps se l'agrégea la même année. Louis XVIII, induit en erreur sur son compte, lui refusa sa sanction royale; mais, en 1817, le monarque mieux éclairé confirma une deuxième élection. Fourier fut choisi, conjointement avec le baron Cuvier, secrétaire perpétuel de l'académie. La société royale de Londres et diverses autres sociétés étrangères voulurent aussi le compter parmi leurs membres. Aux découvertes qu'on lui devait déjà, il ajouta, en 1820, la solution d'une question extrêmement compliquée; elle consiste à former les équations différentielles qui expriment la distribution de la chaleur dans les liquides en mouvement, lorsque toutes les molécules sont déplacées par des forces quelconques, combinées avec les changements de température. Ces équations appartiennent à l'hydrodynamique générale, et l'on doit à Fourier d'avoir complété cette branche de la mécanique analytique. En 1822, parut son bel ouvrage intitulé : *Théorie analytique de la chaleur*. Fourier a aussi prononcé devant l'académie des sciences, des *Eloges* qui l'ont placé à côté de Fontenelle, et entra à l'académie française en 1827. Il est mort presque subitement le 16 mai 1830; ses principaux ouvrages sont : *Discours préliminaire, servant de préface historique au grand ouvrage sur l'Egypte*, Paris, 1810, 1 vol. gr. in-fol., écrit, selon l'expression de Fontanes, avec les grâces d'Athènes et la sagesse d'Egypte; plusieurs *Mémoires*, insérés dans les collections académiques, sur diverses questions de physique générale et de mathématiques; *Rapport sur les établissements appelés* Tontines, Paris, 1821, in-4; *Théorie analytique de la chaleur*, Paris, 1822, in-4; plusieurs *Rapports* sur les progrès des sciences mathématiques, Paris, 1822 à 1829; *Eloge de Delambre*, ibid., 1823, in-4; *Eloge historique de sir Williams Herschel*, ibid., 1824, in-4; *Eloge historique sur la vie et les ouvrages de Bréguet*, ibid., 1826, in-8. En 1827, Fourier avait succédé à Laplace dans la présidence du conseil de perfectionnement de l'école polytechnique, et en 1828, il avait été nommé membre de la commission établie auprès du ministère de l'intérieur, pour les encouragements à accorder aux lettres.

FOURIER (François-Marie-Charles), né à Besançon le 7 avril 1772, et mort à Paris le 10 octobre 1837, a dû quelque réputation à un système développé par lui dans deux ouvrages : *Théorie des quatre mouvements*, ou *Nouveau monde industriel*, 1808, et le *Traité d'association domestique agricole*, 1822. Dans le premier, l'auteur considère les lois des quatre mouvements comme subordonnées aux mathématiques et à la rectitude des nombres; car, sans cela, dit-il, on ne comprendrait pas l'ordre et l'harmonie dans la nature, et Dieu serait injuste. Suivant ce système les passions chez l'homme et dans l'animal ne produisent que des effets géométriquement réglés par Dieu; l'activité industrielle des sociétés doit se combiner d'après les propriétés des séries géométriques. C'est là, suivant Fourier, la clef de l'analogie universelle qu'il lui a été donné de découvrir. Poussant à l'extrême les conséquences de sa doctrine, et passionné pour les théories que son imagination avait enfantées, il rêva toute sa vie l'organisation d'un état de société tel que la satisfaction des passions même les plus désordonnées de chaque individu, dans un but d'utilité commune, tournât au profit de la masse; système fort agréable sans doute pour les sens, et singulièrement flatteur pour la faible humanité; mais dont ne peut malheureusement s'accommoder l'Evangile qui considère cette terre comme un lieu de passage et d'épreuves, prêche la mortification continuelle des sens, et condamne sans restriction certaines jouissances. Dans la vue d'assurer aux diverses passions de l'homme ce développement que ne saurait leur permettre la constitution actuelle de la société, comme aussi pour remédier aux vices organiques de cette dernière, Fourier propose l'adoption de l'ordre sociétaire dans lequel l'aisance qui naîtra de l'association permettra de faire une part plus large aux plaisirs et au bien-être physique. Dans son système, le ménage sociétaire, autrement appelé *phalange*, se compose de 300 familles environ, hommes, femmes et enfants, qui habitent en commun un édifice appelé *phalanstère*, dirigé par une gestion commune, et sont associés entre eux sous le triple rapport du *capital*, du *travail* et du *talent*. Tous sont actionnaires au prorata de leurs mises, et chacun recevra sa part proportionnelle des bénéfices de la société, après défalcation des frais communs de la *phalange*. Aucune contrainte ne pèserait sur les membres dont chacun se livrerait en liberté à ses goûts dominants, et s'occuperait alternativement de travaux variés pour éviter l'ennui. L'*attraction* qui est, selon Fourier, la loi du monde spirituel aussi bien que du monde matériel,

assurerait la propagation de la réforme qu'il propose, et bientôt l'univers entier serait appelé à en goûter les bienfaits. Dans peu d'années le luxe, l'aisance, le bien-être, la jouissance de tous les plaisirs du corps et de l'esprit seraient dispensés au genre humain. Cette doctrine, comme on le voit, n'est autre chose que la réhabilitation du paganisme, sauf le principe de la fraternité universelle, emprunté à la religion chrétienne. Nous n'avons point parlé des idées de Fourier sur les femmes, sur l'éducation, sur le culte; toutes ces choses se trouvent développées dans les divers ouvrages publiés par lui, et dont voici les principaux, indépendamment de ceux que nous avons déjà signalés: *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, ou *Invention de procédés attrayante et naturelle, distribuée en séries passionnées*, 1829, in-8; *La fausse industrie morcelée, répugnante, mensongère, et l'antidote, l'industrie naturelle, combinée, attrayante, véridique, donnant quadruple produit*, 1835, in-8. Fourier a laissé en outre divers articles dans le *Phalanstère* et *la Phalange*, journaux consacrés au développement et à la propagation de ses doctrines.

FOURMONT (Etienne), né en 1683 à Herbelay, village près de Paris, d'un père chirurgien, montra dès sa jeunesse des dispositions surprenantes pour les langues. Il avait la mémoire si heureuse, qu'après avoir appris par cœur toutes les racines grecques de Port-royal, il les récitait souvent en rétrogradant. Il n'était encore qu'écolier, lorsqu'il donna ses *Racines de la langue latine mises en vers français*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au collége des Trente-Trois, et à celui de Montaigu, il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'Antin. Il succéda à Galland, en 1715, dans la chaire d'arabe au collége royal; l'académie des inscriptions se l'associa la même année, la société royale de Londres en 1738, et celle de Berlin en 1741. Il mourut en 1745. Il avait joui pendant sa vie de la considération due à son savoir, à la droiture, à la modestie et à la candeur qui l'accompagnaient. Le comte de Tolède, ministre d'Espagne, lui obtint une pension de la cour, qui fut arrêtée lors de la rupture entre la France et l'Espagne. Le duc d'Orléans le mit au nombre de ses secrétaires. Les savants français et étrangers le consultaient dans tout ce qui concerne le grec, le persan, le syriaque, l'arabe, l'hébreu et le chinois. On a de lui une foule d'ouvrages imprimés et manuscrits, témoignages de son érudition et de son amour pour le travail. *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens peuples, jusqu'au temps de Cyrus,* 1735, in-4, chargées de citations; une *Grammaire chinoise*, en latin, 1742, in-fol., 12 à 20 fr., sur laquelle on peut consulter le *Journal des savants*, de mars et avril 1743; *Meditationes sinicæ*, 1737, in-fol., 9 à 15 fr., ouvrage qui renferme les préliminaires de la grammaire chinoise, et l'explication de tout le technisme de cette langue; plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, semées d'érudition. Sa *vie* a été écrite par de Guignes et Deshauterayes ses élèves; on la trouve à la tête des *Réflexions sur l'origine des anciens peuples*, Paris, 1747, 2 vol. in-4, 12 à 15 fr., et à la suite de cette notice on trouve la liste de ses ouvrages, mémoires, dissertations, etc. Fourmont avait un frère, membre de cette compagnie comme lui, et professeur en langue syriaque au collége royal. — Ce dernier, appelé Michel FOURMONT, mourut en 1746. Il était né en 1690 à Herbelay, et avait été envoyé en 1728 dans l'Orient par ordre de Louis XV pour recueillir des manuscrits et des inscriptions. On trouve dans les archives de la Bibliothèque du roi le catalogue des manuscrits qu'il a rapportés; quelques-uns ont servi à éclairer différents points de l'histoire grecque. Fourmont s'occupait de la publication d'un recueil de 1200 inscriptions qu'il avait réunies dans ses voyages, lorsque la mort le surprit au milieu de ce travail.

FOURNEL (Jean-François), célèbre avocat-consultant de Paris, fut bâtonnier de son ordre, et il était le doyen des avocats lorsqu'il est mort en 1820. Il était encore très-jeune quand il publia un *Mémoire* qui sauva du bûcher la fille Salmon condamnée à être brûlée vive. Ses principaux ouvrages sont: *Traité des injures considérées dans l'ordre judiciaire, par Dareau, avec des observations*, qui font presque les deux tiers de l'ouvrage, 1785, 2 vol. in-12; *Dictionnaire raisonné*, ou *Exposition par ordre alphabétique des lois concernant les transactions entre particuliers*, 1798, in-8; *Traité de la contrainte par corps*, 1798, in-12; *Traité du voisinage*, 1799, in-12; 1812, 2 vol. in-8, ouvrage estimé; *Code de commerce, accompagné de notes et observations*, 1807, in-8; *Histoire des avocats au parlement et du barreau de Paris*, 1790-1813, 2 vol. in-8; *Hist. du barreau de Paris dans le cours de la révolution*, 1816, in-8. C'est la suite de l'ouvrage qui précède; les *Lois rurales de la France rangées dans leur ordre naturel*, 1819, 2 vol. in-8; *Recueil des lois, ordonnances, règlements, arrêts et décisions cités dans les Lois rurales*, 1820. Ce volume forme le troisième volume des *Lois rurales*, dont il est le complément nécessaire.

FOURNET (André-Hubert), prêtre, né en 1752 à Pérusse, dans le diocèse de Poitiers, mort le 13 mai 1834, étudia d'abord le droit, se consacra ensuite à l'état ecclésiastique, et fut nommé, en 1782, à la cure de Maillé. Obligé de quitter sa paroisse à l'époque de la révolution, il passa en Espagne, séjourna quelque temps en Navarre, et rentra en France en 1797. Réintégré officiellement dans ses fonctions après le concordat, il commença dès lors son œuvre des *Filles de la Croix*, ou *sœurs de St.-André*, destinées à soigner les malades et à instruire les jeunes filles. Cette congrégation, fondée en 1806, approuvée d'abord par les grands vicaires de Poitiers en 1817, reconnue par le gouvernement en 1819 et en 1826, fut autorisée définitivement par un bref du pape Pie VIII, en date du 1er septembre 1829. Elle se trouve aujourd'hui répandue dans une très-grande partie de la France.

FOURNIER (Guillaume), excellent critique de Paris, professeur en droit à Orléans, mit au jour

en 1584, in-fol., *De verborum significationibus.*

FOURNIER (George), né à Caen, se fit jésuite, et mourut à la Flèche en 1652, à 57 ans. Ses principales productions sont : un *Hydrographie*, 1767, in-fol.; *Asiæ descriptio, curante L. M. S.*, 1656, in-fol. : ouvrages bons pour leur temps, et qui ont servi à en faire de meilleurs.

FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, naquit à Paris en 1712. Il excella dans son art. Ses caractères ont embelli la typographie; ses lumières l'ont éclairée. Il publia en 1737 la *Table des proportions* qu'il faut observer entre les caractères, pour déterminer leurs hauteurs et fixer leurs rapports. Cette table est une découverte, non-seulement honorable pour son auteur, mais très-essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connaître à fond. Il donna en différents temps divers traités historiques et critiques sur l'origine et les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un savant consommé dans la matière qu'il traite. Ces différentes dissertations ont été recueillies en 1 vol. in-8, divisé en trois parties. La dernière renferme une histoire curieuse des graveurs en bois. Mais l'ouvrage le plus important de Fournier est son *Manuel typographique, utile aux gens de lettres et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie*, en 2 vol. in-8, 6 à 8 fr. L'auteur devait y en joindre deux autres; mais il fut prévenu par la mort en 1768. L'homme n'était pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son âme, l'esprit de religion dont il était animé, répandait autour de lui une joie douce et toujours égale. Il aimait la retraite et le travail, et même avec excès; car ce fut sa constante application qui causa sa mort. On a des épreuves des différents caractères qu'il avait gravés dans son *Manuel typographique.* On y en trouve même pour la musique : il était l'inventeur de ces sortes de caractères, et ils le disputent, pour la beauté, à la musique gravée en taille douce. C'est lui qui a péremptoirement réfuté Schœpflin qui avait attribué l'invention de l'imprimerie à Guttemberg (*voy.* ce mot), en montrant que Guttemberg ne s'était point servi de caractères mobiles, mais de planches gravées. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le passage même dont Schœpflin étayait son opinion, la renverse de fond en comble. (*Voy.* le *Journal hist. et lit.*, 1er juillet 1791, page 327.)

FOURNIER (Pierre-Nicolas), ingénieur et architecte de Nantes, naquit à Paris, en 1747, d'un financier. Il commença ses études au collége Duplessis; mais les désordres de sa jeunesse forcèrent ses parents à le placer dans un couvent, où il paraît qu'il porta l'habit religieux pendant quelques mois. Il embrassa ensuite la carrière des armes, et, après avoir servi quelque temps dans le régiment de colonel-général, et dans celui de la Rochefoucault, il entra dans l'artillerie royale, où il resta de 1770 jusqu'en 1783. Il se retira à Nantes, où il se chargea de l'administration du grand théâtre. Dès les premiers symptômes de la révolution, il se joignit aux Nantais qui se rendirent à Rennes pour favoriser, disaient-ils, la liberté nationale. Après le 14 juillet, lors de la formation des compagnies armées, il servit comme chef de bataillon dans celle de Nantes. Il fut ensuite nommé commissaire civil de la force départementale, envoyée à Paris par le département de la Loire-Inférieure, pour prêter un appui aux représentants du peuple et veiller au maintien de la liberté. Fournier et son détachement furent ensuite requis pour aller combattre les Vendéens. Revenu à Nantes avec les débris de sa petite troupe, il s'y trouva le 30 juin 1793. Lorsque cette ville fut assiégée par les armées combinées d'Anjou et de Poitou, il défendit son poste avec obstination. Peu de temps après, le gouvernement révolutionnaire ayant été organisé, Fournier fut compris dans les cent trente-deux Nantais que Carrier envoyait à Paris, disait-il, mais qui devaient être assassinés sur la route. Il dut la vie, comme ses compagnons d'infortune, à l'humanité de Broussard, et ensuite à celle du général Danican, qui se refusèrent à cet ordre barbare. A leur arrivée à Paris, les Nantais furent jetés en prison, où ils demeurèrent pendant plus d'un an. Pendant sa détention, Fournier publia des *Mémoires* où il retraçait les services qu'il avait rendus à la cause révolutionnaire. Il fut défendu avec autant de zèle que de talent par l'acteur Beaulieu, et acquitté avec les autres Nantais, deux mois après la mort de Robespierre. Il revint alors à Nantes, où il ne s'occupa plus que des fonctions d'ingénieur. Ayant trouvé quelques médailles romaines en faisant creuser un aqueduc, il prit du goût pour les antiquités, fit faire des fouilles, et découvrit plusieurs monuments antiques, sur lesquels il a écrit différents *Mémoires* conservés à la bibliothèque publique de Nantes. Il avait aussi tracé le plan de cette ville telle qu'elle était sous Henri III, et y avait joint une savante dissertation. Il mourut dans cette ville en 1810. Fournier était architecte-voyer de Nantes, membre de la société des sciences, lettres et arts de la même ville, et correspondant de l'académie celtique.

FOURNIER (Charles ou Claude), né à Saint-Domingue vers 1760, ou en Auvergne en 1745, et surnommé l'*Américain*, à cause du long séjour qu'il fit en Amérique, fut un de ces brigands qui désolèrent la France pendant la révolution. Quelle que soit sa patrie, il était à St.-Domingue vers 1772, et y servit dans les dragons blancs pendant 13 ans; ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à l'agriculture, et surtout au commerce : il perfectionna aussi la fabrication du *tafia*, dont il fit un nouveau genre d'industrie pour l'île, et où il gagna des sommes immenses qui le mirent en état d'établir des fabriques considérables; mais sa fortune, devenue colossale, excita l'envie des autres fabricants qui lui suscitèrent des persécutions, et le retinrent en prison pendant plus de 27 ans. Forcé de quitter St.-Domingue après avoir vu incendier ses propriétés, il revint en France où, après plusieurs démarches, on lui offrit une indemnité provisoire : il voulait une réparation complète contre les autorités locales; mais la révolution qui survint lui ôta les moyens de

la poursuivre. Arrivé en France avant ces temps désastreux, il se trouvait en prison au commencement des troubles, pour les crimes qu'il avait commis. Mais les portes des prisons s'ouvrirent aux cris de *vive la liberté*, et les malfaiteurs en sortirent. Fournier fut bientôt remarqué par les chefs de la révolution, qui en firent un *aboyeur* de place, et l'admirent ensuite dans le club des cordeliers. Le 13 juin 1789, il avait été nommé commandant des volontaires; mais il perdit cette place à l'époque de l'organisation de la garde nationale. Quelques biographes prétendent que, lors de l'insurrection du champ de Mars, le 17 juillet 1791, Lafayette étant arrivé avec un faible détachement de la garde nationale, pour faire cesser le désordre, ce fut Fournier qui lui lâcha à bout portant le coup de pistolet dont il faillit être atteint. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'au 10 août, il commandait la horde des brigands dits *Marseillais*, et qu'il fut un de ceux qui contribuèrent le plus aux attentats commis dans cette affreuse journée. Le palais des rois de France fut inondé de sang. Mais par une contradiction qu'on ne saurait expliquer, Fournier sauva la vie à plusieurs personnes; tant il est vrai que l'humanité ne perd jamais entièrement ses droits, même chez les plus grands scélérats : ce n'était qu'une modération passagère. On l'a accusé aussi d'avoir pris part aux massacres des prisons de Paris des 2 et 3 septembre : c'est un fait trop grave pour l'avancer sans des preuves certaines. Chargé de conduire les prisonniers d'Orléans à Versailles, il les fit tous massacrer dans cette dernière ville le 9 septembre 1792. Dans ces derniers temps d'horreurs et d'anarchie, les bourreaux avaient aussi leur tour, et finissaient par diriger leur rage les uns contre les autres. Fournier fut accusé, le 12 mars 1793, par Bourdon de l'Oise et Marat, d'avoir tiré un coup de pistolet sur Lafayette, et d'avoir présidé aux massacres de septembre. Cette accusation n'eut pas de suite. Après le 18 brumaire, il fut arrêté et condamné à la déportation; mais on se contenta de le mettre en surveillance. Enfin il se trouva impliqué dans l'affaire du 3 nivose (24 décembre 1800), et fut déporté aux îles Séchelles, d'où il parvint à s'évader à l'aide d'une créole, après avoir perdu tous ses compagnons d'infortune. Il gagna la Guadeloupe, et fut employé par Victor Hugues, son ami, qui y commandait, sur les corsaires qui étaient à ses ordres, et s'y distingua lorsque la colonie passa sous la domination anglaise. En 1808, il revint en France, fut arrêté de nouveau, et se trouvait encore à La Force en 1816; mais ayant demandé des juges, il fut relâché et traîna sa pénible existence jusqu'en 1823, qu'il mourut dans un état voisin de l'indigence. Il a publié un *Mémoire* pour se justifier des massacres des prisonniers d'Orléans, et quelques autres brochures.

FOURNIER SARLOVÈSE (François, le comte), lieutenant général, né en 1775 dans le Périgord, mourut en 1827. Ses parents le destinèrent d'abord au barreau; mais en 1792 il quitta ses études de droit pour embrasser la carrière des armes. Entré comme sous-lieutenant dans un régiment de dragons, il obtint la plupart de ses grades sur le champ de bataille, et en 1798, à 23 ans, il était déjà colonel du 12e régiment de hussards. Fournier était franchement républicain; mais il ne l'était pas à la manière des Robespierre ou des Marat; il tolérait les opinions des autres, et au besoin il les défendait : c'est ce qu'il fit cette même année 1798, où il poursuivit une bande d'assassins qui avaient fait une irruption nocturne dans le café de Garchi, rue de Richelieu, et qui étaient venus attaquer plusieurs personnes fort tranquilles qu'ils accusaient d'être chouans et royalistes. Le colonel Fournier repoussa les agresseurs, et dans cette lutte il reçut plusieurs coups de sabres. Personne n'a jamais contesté à Bonaparte le talent de connaître les hommes, il sut estimer la valeur et la bravoure de Fournier; il voulut qu'il fît partie de son corps d'armée d'Italie : les champs de Marengo, la vallée d'Aoste, les rives de la Chiuvella, Montébello, furent successivement le théâtre de sa valeur, et les bulletins de l'armée répétèrent souvent le nom du 12e régiment de hussards et de son chef. Les éloges de Bonaparte n'apportèrent aucun changement à ses opinions politiques, et ce fut à haute voix qu'il blâma les projets ambitieux du premier consul. Comme il exerçait la plus grande influence sur ses soldats, on craignit de la part de son régiment une opposition qui pouvait se communiquer au reste de l'armée. Par ordre de Bonaparte, Fournier fut arrêté à l'opéra : le lendemain il fut conduit dans son appartement, où l'on devait faire devant lui l'inventaire de ses papiers; mais à peine y fut-il entré qu'il enferma ses gardiens dans sa chambre et se sauva. Cinq cents hommes de la garde consulaire, et la gendarmerie d'élite furent mis en mouvement pour le trouver : ils le saisirent en effet quelques jours après, et il fut jeté dans la prison du Temple où se trouvait alors le chef d'escadron Donadieu que l'on accusait d'avoir, de concert avec lui, voulu assassiner Bonaparte, et que néanmoins il ne connaissait nullement. Aucune preuve ne fut trouvée contre lui; on ne l'exila pas moins dans le Périgord. L'amiral Villeneuve fut peu après chargé d'une expédition en Amérique : Fournier reçut l'ordre de l'accompagner. Au retour de cette malheureuse expédition, il fut confiné de nouveau dans le Périgord, où, s'ennuyant d'un repos ignominieux, il demanda du service. Appelé à partager les succès de l'armée d'Allemagne, il retrouva son ancienne bravoure, et mérita les éloges d'un homme qui n'aimait de lui que son courage. Chacun sait qu'avant la bataille d'Eylau, Bonaparte lui dit : *Colonel, dans votre affaire, il faut un baptême de sang.* Fournier obéit, se distingua dans cette journée, ainsi qu'à Friedland où il fut nommé membre de la Légion d'honneur et général de brigade. Envoyé en Espagne sous les ordres du maréchal Ney, il fit les campagnes de 1808 et de 1809, se distingua particulièrement à Lugo, où il se défendit avec trois bataillons et deux escadrons contre une armée entière; ce qui lui valut la croix d'officier de la Légion d'honneur avec le titre de comte. En 1812 il fit la campagne de Russie, et se signala surtout pendant la

retraite, particulièrement au passage de la Bérézina où il fit une charge brillante de cavalerie : le grade de général de division et la croix de commandeur de la Légion d'honneur furent la récompense de sa valeur. Quelques reproches adressés à Bonaparte après les revers de cette campagne, furent considérés comme séditieux ; Fournier fut arrêté et envoyé à Mayence. Avant d'arriver dans cette ville, l'escorte qui le conduisait fut attaquée par des cosaques ; il profita de cette circonstance pour se sauver. Comme le bruit se répandit bientôt après qu'il avait passé à l'ennemi, il se présenta à Mayence et demanda des juges. Cette conduite, que Bonaparte admira lui-même en disant qu'elle était digne d'un chevalier, n'empêcha point sa destitution qui fut prononcée par un décret. Fournier se retira en Périgord où il fut sous la surveillance de la police jusqu'à la rentrée des Bourbons. Ces princes ne tardèrent point à lui rendre son grade et à lui donner la croix de St-Louis. Fournier ne servit point pendant les cent-jours : après la seconde restauration, il fit partie de l'état-major de l'armée, et fut à plusieurs reprises employé comme inspecteur général de la cavalerie. Il fit imprimer en 1814 des *Considérations sur la législation militaire*, dans lesquelles il prédisait d'une manière positive que Bonaparte reviendrait de l'île d'Elbe, et indiquait les moyens qui devaient contribuer au succès de cette entreprise : cet ouvrage n'a pas été publié.

FOURNIVAL (Simon), commis au secrétariat des trésoriers de France, a fait un *Recueil des titres* qui les concernent, Paris, 1655, in-fol., qui est rare. Il a été continué par Jean-Léon du Bourgneuf, trésorier de France à Orléans, et imprimé en cette ville, 1745, in-4. Ces collections ont une place dans les grandes bibliothèques.

FOURQUEVAUX (Raimond de Beccarie de Pavie, baron de) était d'une branche de l'ancienne famille noble de Beccarie de Pavie, retirée en France au temps des guerres entre les *Guelphes* et les *Gibelins*, né à Toulouse en 1509 ; il commença à servir au siége de Naples sous Lautrec, en 1528. Il commandait un corps considérable d'infanterie grisonne et italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554 ; il y fut blessé et prisonnier, et gardé 15 mois dans le fort de San-Miniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagème assez singulier pour en chasser plusieurs habitants mal-intentionnés. Il fit publier que deux chevaliers espagnols devaient se battre en champclos hors de la ville. Il fit poser des barrières pour les combattants, et dresser des échafauds pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, et ne laissa rentrer que les sujets fidèles au roi. Il contribua beaucoup en 1562 à la délivrance de Toulouse, dont les huguenots s'étaient presque rendus maîtres, et mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importants aux monarques qui l'employèrent dans la province du Languedoc. Fourquevaux est auteur d'un livre intitulé : *Vies de plusieurs grands Capitaines français*, imprimé à Paris en 1643, in-4. Ces vies sont au nombre de 14. Elles sont compilées fort exactement d'après les historiens du temps : c'est dommage que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre.

FOX (Jean), né à Boston en 1517, quitta l'Angleterre sous le règne de Henri VIII pour professer le calvinisme en liberté. Il fit quelques voyages dans sa patrie, et s'y fixa entièrement sous la reine Elisabeth. Il mourut dans un âge avancé. L'ouvrage par lequel il est principalement connu, est intitulé : *Acta et monumenta Ecclesiæ*, 1684, 3 vol. in-fol. Pearson lui reproche des erreurs, de fausses citations, de mauvais raisonnements, etc. ; dans une tête échauffée comme la sienne par les nouveaux dogmes, cela ne pouvait être autrement. Dans sa jeunesse il avait cultivé la poésie, pour laquelle il avait quelque talent. On a de lui plusieurs pièces de théâtre. Jacques Bienvenu a traduit le *Triomphe de Jésus-Christ*, Genève, 1562, in-4, rare, vend. 60 fr. Son fils Samuel Fox a écrit sa vie qui a été imprimée en tête *des actes et monuments de l'église.*

FOX (George), fondateur de la secte des *Quakers* ou *Trembleurs*, né au village de Dreton dans le comté de Leicester, en 1624, n'avait que 19 ans, lorsque sa tête s'étant singulièrement exaltée, soit par quelque accident particulier, soit par un effet de son tempérament, il se crut tout d'un coup inspiré de Dieu, et se mit à prêcher. Vêtu de cuir, depuis les pieds jusqu'à la tête, il allait de village en village, criant contre la guerre et contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point. Quoique fils d'un ouvrier en soie, et quoiqu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'était appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Ecriture et de la controverse. Il avait de la mémoire et de l'enthousiasme. Les provinces de Leicester, de Nottingham et de Darbi, furent les premiers théâtres de ce sombre charlatan. Il donna aux aveugles enthousiastes qui le suivaient, le nom d'*enfants de la lumière.* Ayant comparu à Darbi devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de *trembler* devant le Seigneur, que le commissaire qui l'interrogeait, s'écria qu'il avait affaire à un *quaker*, c'est-à-dire *trembleur* en anglais, nom qu'on a donné depuis à cette secte. Fox s'associa des femmes. Ayant connu dans la prison de Lancastre la dame Fell, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses erreurs et l'épousa. Le patriarche du quakérisme emmena avec lui sa prosélyte en Amérique, l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministère, et fit valoir ses extravagances. Il y eut, chez les sots et les dupes, les mêmes succès qu'il avait eus dans une partie de l'ancien monde. Ce succès lui persuada que si l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne s'étaient pas encore rangées sous ses étendards, c'est qu'elles l'ignoraient. Il écrivit donc à tous les souverains des lettres insensées, qu'on paya du plus profond mépris. Fox, revenu en Angleterre, continua de répandre ses rêveries, et mourut en 1681. Peu de temps avant sa mort, il composa un gros volume

sur sa *Vie* et ses *Missions :* pour le rendre plus mystérieux, il défendit par son testament de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le P. Catrou dans son *Histoire des Trembleurs,* publiée en 1733. (*V.* BARCLAY, Robert.) Dans une réponse faite aux quakers qui, en 1791, étaient venus dans l'assemblée nationale de France, Mirabeau réfuta leurs principes en ces termes : « Vous ne prêtez point, dites-» vous, de serments : mais vous vous trompez ; un » serment n'est qu'une promesse faite à Dieu ; la » conscience d'une âme pure est un temple de la » Divinité, et, en promettant sur votre conscience, » vous faites intervenir Dieu dans vos paroles.... Le » sang humain n'est jamais versé par vous sur la » terre : touchante philosophie ! mais prenez garde ; » ne seriez-vous pas dans une erreur que la vertu » vous cache ? Auriez-vous permis que ces hordes » de sauvages, qui errent dans les déserts de l'Amé-» rique, eussent porté le massacre dans la pacifique » Pensylvanie, qu'ils eussent égorgé vos femmes, » vos enfants, vos vieillards, plutôt que de sauver » ces vies si chères en donnant la mort à des meur-» triers ? » On sait qu'un écrivain trop fameux a comparé le christianisme naissant à la secte des quakers. Un si étrange parallèle pourrait faire soupçonner qu'il avait lui-même de fortes dispositions au quakérisme. Quand la secte des quakers aura subjugué les philosophes et les rois ; quand elle aura détruit toutes les autres religions, et cela dans un siècle aussi éclairé que celui d'Auguste ; quand durant 18 siècles elle aura eu le suffrage de tous les bons esprits, elle aura pour elle un grand argument. C'est à ceux qui savent apprécier les possibilités et pressentir l'avenir, à prononcer si le fanatisme des trembleurs aura jamais ces succès. Les écrits de Fox ont été réunis en 3 vol. in-fol. : le premier contient son *Journal*, le second sa *Correspondance*, le troisième ce qu'il a écrit sur *sa doctrine.* Quelques personnes ont prétendu qu'il n'était pas réellement l'auteur de ces différents ouvrages ; mais ses sectateurs soutiennent que tout ce que ce recueil renferme de plus admirable est réellement de leur patriarche.

FOX (Charles-Jacques), homme d'état et orateur distingué de la chambre des communes, naquit au mois de janvier 1748, de Henri Fox, premier lord Holland, que ses talents firent élever au ministère de la guerre, sous le règne de Georges II, et qui fut longtemps dans la chambre des communes, l'antagoniste de William Pitt, depuis comte de Chatam. Charles Fox montra de bonne heure des dispositions heureuses, et fit ses études avec un grand succès au collége d'Eton, d'où il passa à l'université d'Oxford. Son père trop vivement flatté des brillants débuts du jeune étudiant, eut la faiblesse de ne pas réprimer la passion du jeu qui se développa en lui de bonne heure, et qui plus tard détruisit sa fortune. Suivant l'usage des Anglais de distinction, Charles Fox, après avoir terminé ses études, voyagea sur le continent, et se fit remarquer dans plusieurs capitales par un goût excessif pour la parure, qui s'unissait en lui à une certaine originalité d'esprit. Plus tard, lorsqu'il eut acquis des titres réels à une grande réputation, il remplaça cette élégance recherchée dans ses habits, par une simplicité qui tenait de la négligence. Durant son séjour au delà des Alpes, il se livra à des études sérieuses, et fit des progrès dans la langue et la littérature italiennes. Il n'avait que vingt ans, lorsque son père, impatient de le voir figurer sur la scène politique, le fit nommer membre de la chambre des communes. Son début fut loin d'annoncer qu'il figurerait un jour parmi les orateurs les plus fougueux de l'opposition. C'était l'époque où Wilkes, député de Middlesex, détenu arbitrairement dans la prison du banc du roi, réclamait sa rentrée au parlement. Fox combattit sa demande et n'en fut félicité que par le ministère. Mais sous le rapport du talent, il fut applaudi du public, et le chancelier de l'Echiquier, pour le récompenser, le nomma payeur de la caisse des veuves et des orphelins, et ensuite lord de l'amirauté, puis de la trésorerie. Partisan du système ministériel jusqu'en 1772, il se lia vers cette époque avec quelques membres de l'opposition, et entr'autres avec Burke, qu'il a depuis appelé le plus beau génie de l'Angleterre au 18ᵉ siècle. La mort de son père qui arriva en 1774, leva tous les obstacles qui jusqu'alors avaient arrêté l'essor indépendant de ses opinions. Les reproches du ministère ne firent qu'accélérer ce changement conforme à la franchise naturelle de son caractère. La discussion sur le bill relatif au serment du *Test* lui offrit l'occasion de défendre les maximes de tolérance religieuse professées par l'opposition, et il vota dans un sens contraire au gouvernement. Le ministère irrité le destitua de sa place de lord de la trésorerie. Fox très-sensible à cette disgrâce essaya de s'en consoler par les distractions d'une vie dissipée, qui eut bientôt consumé son patrimoine, et il n'hésita plus à passer dans les rangs de l'opposition. La guerre de l'indépendance Américaine lui offrit une occasion de se venger du ministère. Il soutint que les colonies avaient le droit de se taxer elles-mêmes, et il annonça les conséquences funestes de l'obstination du gouvernement. « Alexan-» dre le Grand, disait-il, n'a pas conquis autant de » pays que lord North aura eu le talent d'en perdre » dans une seule campagne. » Ayant pénétré, durant un voyage qu'il fit en France, les intentions hostiles du cabinet de Versailles, il en revint plus affermi dans son système d'opposition, et il ne cessa de se prononcer contre les mesures qui tendaient à soumettre les rebelles par la force des armes. Cette conduite et un duel qu'il s'attira par une vive sortie contre les députés qui abandonnaient l'opposition, lui acquirent la faveur du peuple, et, en 1780, malgré tous les obstacles que lui suscita l'influence de la cour, il fut élu représentant de Westminster. Devenu le chef de l'opposition, il ne laissa aux ministres aucun moyen de se maintenir, après la capitulation de lord Cornwallis, fait prisonnier par les insurgés américains. Fox accusa l'administration, non-seulement d'impéritie, mais de trahison. Un nouveau ministère ayant été formé en 1782, il y entra comme secrétaire d'état des affaires étrangères. Bientôt la mort de lord Rockingham, ayant

fourni à la cour un prétexte pour composer un ministère qui lui déplût moins, Fox parut oublier ses principes, en se rapprochant de lord North qu'il avait longtemps combattu avec si peu de ménagement, violant ainsi la promesse solennelle qu'il avait faite de ne *jamais s'allier avec un seul personnage appartenant au cabinet de lord North*. Nommé une seconde fois secrétaire d'état, il parut de nouveau en contradiction avec sa conduite passée, en adoptant, pour conclure la paix générale signée en 1783, les préliminaires arrêtés précédemment par lord Shelburne, et qu'il avait désapprouvés comme membre de l'opposition. Fox se vit tout à fait abandonné par l'opinion publique, lorsqu'il eut appuyé par un discours, regardé du reste comme un chef-d'œuvre, un bill destiné à faire dépendre entièrement du ministère la direction des affaires de l'Inde, en ôtant à la compagnie sa charte, sous prétexte de punir les malversations. Le bill passa malgré les efforts de Pitt ; mais le roi trouvant que les ministres allaient trop loin, le fit rejeter par la chambre haute, et changea son ministère. Cependant telle est l'inconstance de l'opinion publique, que le nom de Fox redevint populaire dans le nouveau parlement qui fut convoqué, dès qu'il se fut opposé à l'établissement de quelques taxes nouvelles. En 1789, il appuya avec Pitt et Burke la proposition qui fut faite d'abolir la traite des noirs. L'année précédente le roi Georges III avait eu une première attaque de cette maladie qui finit par aliéner totalement sa raison. Fox qui voyageait alors en Italie, revint précipitamment à Londres, et soutint avec force que la régence appartenait de droit à l'héritier présomptif de la couronne. Le prompt rétablissement du roi frustra les espérances que l'opposition avait fondées sur le prince de Galles. En 1790, Fox combattit le projet qu'avaient les ministres de déclarer la guerre à la Russie et à l'Espagne, et Catherine II fut si contente du discours qu'il prononça à cette occasion, qu'elle voulut faire sculpter son buste afin de le placer entre ceux de Démosthènes et de Cicéron. Lorsque la révolution française éclata, Fox y applaudit avec chaleur, ce qui amena sa rupture avec Burke, dont il ne put jamais, malgré ses instantes prières, recouvrer l'amitié. Malgré sa sympathie pour les réformateurs français, il demanda que le parlement intervînt en faveur de Louis XVI, auprès de la convention. Il s'opposa néanmoins, en 1793, à la déclaration de guerre contre la France, et cette opinion indisposa contre lui la chambre tout entière, et lui enleva de nouveau presque toute sa popularité. Le jeu et les paris avaient entièrement ruiné sa fortune. Son opposition l'éloignait du pouvoir, et il ne lui restait d'autre consolation que l'espoir de recouvrer la faveur populaire. Dans une fête qui lui fut donnée par les Wighs, pour l'anniversaire de sa naissance, il osa porter un toast au *peuple souverain !* ce qui le fit immédiatement rayer de la liste des conseillers privés du roi. La paix signée en 1801 lui permit de voyager en France où il reçut l'accueil le plus distingué. Lorsque Pitt mourut en 1806, Fox fut nommé premier ministre. Toujours animé du désir d'établir avec la France des relations amicales, il avait entamé à Paris une négociation qui promettait d'heureux résultats, lorsqu'une hydropisie de poitrine l'enleva le 13 septembre de la même année. Des honneurs extraordinaires furent rendus à sa mémoire. On ensevelit ses restes dans l'abbaye de Westminster ; et le prince de Galles devenu régent fit placer son buste dans la salle du conseil. Fox est un des orateurs les plus éloquents dont l'Angleterre s'honore ; une simplicité lucide, une dialectique nerveuse, et quelquefois une véhémence entraînante faisaient le mérite de ses discours. Son talent était soutenu par une vaste érudition, et il possédait à fond les langues grecque et latine. On doit regretter que ses qualités éminentes aient été ternies par la passion du jeu et les habitudes d'une vie dissipée. Comme Mirabeau, Fox prétendit allier l'extrême irrégularité des mœurs et les travaux de l'homme d'état. L'intempérance de sa vie altéra sa santé naturellement robuste, et hâta le terme de ses jours. On a de lui : *Lettre aux dignes et indépendants électeurs de la cité de Westminster*, 1793 ; *Histoire des deux derniers rois de la maison des Stuart*, Londres, 1808, in-8 ; cet ouvrage n'est pas terminé. On a aussi publié un recueil des discours de Fox, dans la chambre des communes, Londres, 1814, 6 vol. in-8.

FOX-MORZILLO (Sébastien), né à Séville en 1528, fit ses études en Espagne et dans les Pays-Bas, et s'acquit de la réputation par ses ouvrages. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant nommé pour être précepteur de l'infant don Carlos, il quitta Louvain, et alla s'embarquer pour être plutôt auprès du prince ; mais il fit malheureusement naufrage, et périt à la fleur de son âge. On a de lui des *Commentaires sur le Timée et sur le Phédon* de Platon, in-fol., et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition.

FOY (Maximilien-Sébastien, comte), lieutenant général des armées françaises, et député de l'Aisne, naquit à Ham, département de la Somme, en février 1775. Destiné à la carrière militaire, il entra, en qualité d'élève, à l'école d'artillerie de la Fère dès l'âge de 15 ans. Nommé en 1792 lieutenant en second au troisième régiment d'artillerie, il fit ses premières armes sous les ordres du général Dumouriez, et obtint en 1793 le grade de capitaine dans la 12e compagnie d'artillerie à cheval. Après la retraite de Belgique, il servit sous les généraux Dampierre, Jourdan, Pichegru et Houchard, qui tous rendirent à sa valeur et à ses talents les plus honorables témoignages. Partisan modéré des idées constitutionnelles, il ne put voir sans horreur les excès de la révolution, et il s'en expliqua avec la franchise d'un soldat. Joseph Lebon, si célèbre par ses sanglantes exécutions, le regardant comme un ennemi de la république, le fit jeter dans les prisons de Cambrai, et traduire au tribunal révolutionnaire de cette ville. Foy, qui avait fait entendre des paroles hardies au cruel proconsul, déploya la même assurance devant ses juges, qui se contentèrent de le renvoyer en prison jusqu'à plus ample informé. Rendu quelques mois après à la liberté, et

réinstallé plus tard dans son grade, il fit dans l'armée de Rhin-et-Moselle, les campagnes de 1795, 1796 et 1797, et se distingua au passage du Rhin à Diersheim le 1er floréal an 5, par une manœuvre hardie qui favorisa l'établissement de l'infanterie française sur l'autre rive du fleuve. Blessé grièvement par un boulet au fort de l'action, il fut nommé chef d'escadron sur le champ de bataille. Profitant pour étendre son instruction des loisirs de sa convalescence, il étudia le droit public des nations sous le célèbre professeur Koch de Strasbourg. Envoyé au printemps de 1798 avec son régiment rejoindre l'armée d'*Angleterre* rassemblée sur les côtes du Nord, il refusa la place d'aide de camp que Bonaparte lui fit offrir. L'année suivante il servit dans l'armée de Suisse commandée par le général Masséna, auquel il sut inspirer la plus haute estime. Après avoir combattu en Allemagne, il passa en Italie, et fut chargé du commandement de la ville de Milan. Il visita Naples et Rome et tout ce que le pays offre de curieux, et revint en France vers l'époque de la paix d'Amiens avec le grade de colonel du 5e régiment d'artillerie à cheval. Foy était lié avec Moreau, et ses relations avec ce général firent planer sur sa tête quelques soupçons dans le fameux procès de Georges. Lorsque Moreau fut mis en jugement, on présenta à la signature de Foy, qui était alors chef d'état-major du camp d'Utrecht, une adresse au premier consul, où la conduite du vainqueur de Hohenlinden était incriminée; mais il refusa d'y donner son adhésion. « Je ne signerai jamais, s'écria-t-il, une pièce qui désigne tels ou tels individus comme auteurs de conspirations; parce que je suis militaire, et que je ne suis pas juge. » Vers le même temps, la question de l'établissement du gouvernement impérial ayant été soumise au suffrage de l'armée, comme à celui du peuple, Foy osa voter contre le nouveau titre, qui, selon lui, allait détruire le prestige attaché au nom de Bonaparte. Napoléon, instruit de ces actes de résistance auxquels il était peu accoutumé, ne cessa pas pour cela d'employer Foy; mais il le laissa neuf années dans le grade de colonel. Foy, après avoir pris part en 1805 à la campagne d'Autriche, et commandé dans le Frioul l'artillerie du corps qui y était stationné, fut envoyé en 1807 à Constantinople à la tête d'un corps de 1200 canonniers que Napoléon envoyait comme auxiliaires au sultan Sélim contre les Russes et les Anglais. Sur ces entrefaites une révolution ayant éclaté dans la capitale de l'empire ottoman, les canonniers revinrent en France, mais Foy poursuivit sa route; et achevant heureusement sa mission, il fortifia les Dardanelles et fit mettre en position un grand nombre de batteries qui forcèrent l'ennemi à se retirer. De Constantinople il passa en Portugal, et se trouva à la bataille de Vimeiro, où il fut blessé. Nommé général de brigade le 3 septembre 1808, il se distingua dans toutes les affaires qui eurent lieu pendant cette campagne. Dans celle de 1810, où il fut blessé, il défit avec six cents hommes trois mille Espagnols à Arrago-del-Gorco en Estramadure; et dans une autre rencontre on le vit avec douze cents fantassins et trois cents chevaux résister pendant une marche de six lieues au corps du général O'Donnel, composé de sept mille hommes d'infanterie et de deux mille cavaliers, et sans cesse attaqué, ne laisser à l'ennemi que des morts. Choisi par le maréchal prince d'Esling pour aller expliquer à Bonaparte la position difficile où se trouvait l'armée française, le général Foy, après avoir failli périr en route, parut devant l'empereur, qui, frappé de la manière dont il lui rendit compte des opérations de l'armée, le prit en estime, et le nomma général de division. Pendant les campagnes de 1811 et de 1812, le général Foy, chargé du commandement de plusieurs divisions, sembla, malgré ses fatigues et ses nombreuses blessures, redoubler de courage et d'activité. A la bataille de Salamanque, il couvrit, à la tête de l'arrière-garde, la retraite de l'armée, et eut plusieurs engagements avec l'ennemi jusqu'au bord du Duero. En 1813, il prit d'assaut la place de Castro-Urdiales, défendue par une forte garnison espagnole, et par une escadrille anglaise; et après la perte de la bataille de Vittoria, il rassembla les débris de l'armée française, et occupa le défilé d'Ardouin qu'il ne quitta que sur l'ordre exprès du roi Joseph. Après avoir renforcé Saint-Sébastien, il repassa la Bidassoa sans avoir laissé à l'ennemi ni un homme, ni un canon, ni un fusil. Grièvement blessé à la bataille d'Orthez, le 27 février 1814, il fut retenu au lit jusqu'après la déchéance de Bonaparte, et le rétablissement du trône des Bourbons. Louis XVIII le nomma successivement inspecteur général de la 14e, puis de la 12e division militaire, chevalier de Saint-Louis, grand officier de la Légion d'honneur, et comte. Ces faveurs du gouvernement royal ne l'empêchèrent pas de se ranger après le 20 mars sous les drapeaux de Bonaparte. Chargé, à la bataille de Waterloo, du commandement d'une division d'infanterie, il y reçut sa quinzième blessure. Foy rentra après la seconde restauration dans la vie privée, chercha dans l'étude un délassement de ses fatigues, et entreprit d'écrire l'histoire de la guerre et de la révolution d'Espagne. Nommé en 1819 inspecteur général d'infanterie dans les 2e et 16e divisions militaires, il fut élu député le 11 septembre de la même année par le département de l'Aisne. Il prit place au côté gauche de la chambre, et s'éleva bientôt au rang des premiers orateurs de la France. Si son opposition au ministère fut violente, elle parut du moins toujours loyale et consciencieuse; le talent s'unissait en lui à un noble caractère, et ses inspirations les plus éloquentes étaient puisées dans un sentiment exalté d'honneur français qui trouvait de la sympathie dans tous les partis. Foy lutta ouvertement contre le gouvernement des Bourbons; mais il ne conspira jamais, et il est probable que ses vœux en politique n'allaient pas au delà de l'avénement d'un ministère *libéral*. La France entière admira la chaleur entrainante de ses discours, la verve brillante de ses improvisations, aussi bien que le vaste savoir et les connaissances variées qu'il déploya dans les combats journaliers de la tribune. Quand son mandat de député expira en 1823, les colléges de Paris, de

Saint-Quentin et de Vervins lui accordèrent simultanément leurs suffrages pour la session de 1824. Son zèle et son éloquence parurent s'accroître encore dans ce dernier période de sa carrière. Mais ses forces physiques ne répondirent pas à l'énergie de son âme. Atteint d'une affection du cœur, un voyage qu'il fit dans les Pyrénées ne put lui rendre la santé. Les émotions que lui fit éprouver l'accueil qu'il reçut dans plusieurs villes de France, hâtèrent les progrès du mal. Les soins empressés que les médecins lui prodiguèrent après son retour à Paris furent impuissants pour le sauver, et il succomba le 28 novembre 1825. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe. L'opposition s'était donné rendez-vous à cette lugubre cérémonie, et plus de 50,000 personnes y assistèrent. Des discours furent prononcés sur sa tombe par MM. Casimir Perrier, Méchin, Ternaux et le général Miollis. Plusieurs écrits en prose et en vers furent publiés à sa louange, et une souscription fut ouverte dans toute la France pour doter ses enfants et pour ériger un monument à sa mémoire. On a du général Foy : *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon, précédée d'un tableau politique et militaire des puissances belligérantes*, Paris, 1827, 4 vol. in-8 ; on assure que cet ouvrage a été rédigé par M. Tissot sur de simples notes du général Foy ; *Discours du général Foy, précédés d'une notice biographique par M. Tissot, d'un éloge par M. Etienne, et d'un essai sur l'éloquence politique par M. Jay*, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

FRACASTOR (Jérôme) naquit à Vérone en 1483, avec des lèvres si fort attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. On dit que, dans son enfance, sa mère fut écrasée de la foudre, tandis qu'elle le tenait dans ses bras, sans qu'il en fût atteint. Ses progrès dans les sciences et les beaux-arts furent rapides. Il cultiva surtout avec beaucoup de succès la poésie et la médecine. Le pape Paul III, voulant transférer d'Allemagne en Italie le concile de Trente, se servit de lui pour y engager les Pères ; et ce fut alors qu'on le transféra à Bologne. Il mourut d'apoplexie à Casi, près de Vérone, en 1553. Sa patrie lui fit élever une statue 6 ans après. Fracastor était en relation avec les meilleurs littérateurs de son temps, et en particulier avec l'illustre cardinal Bembo. Il était digne de ce commerce par les qualités de son cœur. Exempt d'ambition, content de peu, il mena une vie saine et joyeuse. Il parlait peu ; mais lorsqu'il était en société avec ses amis, sa conversation était aussi gaie qu'animée. Dans la médecine, il s'attachait à la guérison des maladies extraordinaires. Fracastor est principalement connu par l'élégance avec laquelle il écrivait en latin. Son poëme intitulé : *Syphilis, sive de morbo gallico*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile, n'est point indigne de l'auteur qu'il a imité. Il a obtenu plus de 20 éditions. La versification en est riche et nombreuse, les images vives, les pensées nobles. On en a donné en 1753, in-12, une traduction en français avec des notes : elle est attribuée à Macquer et à Lacombe. Il a aussi été traduit en italien. Il nous reste plusieurs autres ouvrages de ce poëte médecin : *De stellis liber unus*, 1535-1538, in-8 ; *De sympathia et antipathia rerum*, 1546, a eu plusieurs éditions ; *Fracastorius, sive de anima Dialogus*. On les a recueillis à Padoue en 1735, en 2 vol. in-4. Les *poésies* avaient été imprimées séparément dans la même ville en 1718, in-8.

FRACHETTA (Jérôme), né en 1560 à Rovigo en Italie, se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est : *Il seminario de Governi, di Stato e di Guerra*, 1648, in-4. Il mourut à Naples vers 1620. Il demeura quelque temps à Rome, où il fut chargé par la cour d'Espagne de diverses affaires ; mais son esprit satirique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui une traduction italienne du poëme de Lucrèce, avec d'excellentes remarques sur l'Epicuréisme.

FRA-DIAVOLO, ou *Frère Diable*, dont le véritable nom est Michel Pozza, naquit à Itri vers 1760. S'étant mis à la tête d'une troupe de brigands, il désola pendant longtemps la Calabre. Lorsque les Français envahirent le royaume de Naples, Fra-Diavolo prit le parti du roi, et leur fit la guerre. Le cardinal Ruffo, après avoir forcé, en 1799, les Français à évacuer le royaume de Naples, lui obtint le pardon du passé et le brevet de colonel ou de chef de masse insurgée. Devenu tout à coup un autre homme, il ne s'occupa que de bien former sa troupe, fit la campagne de Rome, s'y distingua par son intrépidité, et obtint plusieurs récompenses. Lorsque les Français, sous la conduite de Bonaparte, eurent occupé Naples une deuxième fois, il fut chargé de réunir ses camarades ; et il se retira à Gaëte. Le souvenir de son ancien métier lui fit commettre quelques désordres dans cette ville, d'où il fut chassé par ordre du prince de Hesse-Philippsthal, qui en était gouverneur. Après avoir erré quelque temps dans la Calabre, il se rendit à Palerme, où il prit part à l'insurrection organisée par le commodore Sydney Smith. Ayant débarqué à Sperlonga, il délivra sur son passage tous les malfaiteurs détenus dans les prisons, pour en grossir sa troupe, et marqua sa route par le meurtre, le vol et l'incendie. Atteint par les Français, il se défendit avec courage, et parvint à s'échapper ; mais il fut trahi par un paysan, arrêté à Saint-Severino, et conduit à Naples, où il fut exécuté le 6 novembre 1806, sur la place du marché, en présence d'une foule immense.

FRAGUIER (Claude-François), de l'académie française et de celle des belles-lettres, naquit à Paris en 1666. Les P. la Baune, Rapin, Jouvenci, la Rue et Commire lui inspirèrent le goût des belles-lettres, et surtout de la poésie. Il prit l'habit de jésuite en 1683, et le quitta en 1694, soit qu'il fût convaincu que ce n'était pas sa vocation, soit que ses supérieurs ne crussent pas qu'il eût l'esprit de l'état religieux. L'abbé Bignon, chargé de présider au Journal des Savants, engagea l'abbé Fraguier à partager ce travail, auquel il paraissait propre par ses connaissances, et surtout parce qu'il possédait

différentes langues. Renfermé chez lui, dans un âge peu avancé, par des infirmités continuelles, il s'occupa d'une traduction de Platon, que sa santé l'obligea d'abandonner; mais il publia un poëme sur la philosophie de ce Grec, intitulé : *Ecole de Platon*. Il y montre un grand respect pour ces vieux pédagogues, qui ont donné des leçons qu'ils ne pratiquaient guère; leçons qui elles-mêmes n'étaient pas toujours sages, et respiraient ou la vanité ou la corruption des auteurs, et qui dans tous les cas étaient sans ressort et sans sanction. (*Voy.* PLATON, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, etc.) Ce poëme et les autres poésies de l'abbé Fraguier se trouvent dans le Recueil de celles de Huet, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé d'Olivet. On a encore de l'abbé Fraguier plusieurs *Dissertations*, insérées dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Il mourut en 1728. Le célèbre Huet et d'autres savants illustres avaient été ses amis, mais ses liaisons avec Ninon de Lenclos et son enthousiasme philosophique qui allait jusqu'à faire l'éloge du pédéraste Socrate, éloignèrent de lui les hommes vertueux.

FRAIN (Jean), seigneur du Tremblai, né à Angers en 1641, membre de l'académie de cette ville, mourut en 1724. Sa conversation était celle d'un homme qui avait beaucoup lu, mais trop entêté de ses idées. Sur la fin de ses jours il devint presque misanthrope. On a de lui plusieurs traités de morale solidement écrits : *Nouveaux Essais de morale*, in-12; *Traité de la vocation chrétienne des enfants; Conversations morales sur les jeux et les divertissements; Traité de la confiance en Dieu.*

FRAMERY (Nicolas-Etienne), poëte et musicien, né à Rouen en 1745, mort à Paris en 1810, cultiva tout à la fois la poésie, l'art dramatique et la musique, et il s'est fait connaître dans ces différents genres par plusieurs ouvrages qui ont du mérite. Il connaissait surtout la musique, non-seulement dans sa théorie, mais encore dans ses différents systèmes. Il a composé : *Mémoire sur le Conservatoire de musique*, 1775; *le musicien pratique*, traduit de l'italien de D'Azopardi, 1786, 2 vol. in-8, c'est un traité de contre-point que l'on dit fort médiocre, et dont cependant Choron a donné une nouvelle édition en 1823, in-4; *Lettre à l'auteur du Mercure* (dans le Mercure de septembre 1776), où il se déclare contre la musique de Gluck; *Avis aux poëtes lyriques*, ou *de la nécessité du rhythme et de la césure dans les hymnes*, 1786, in-8; *Discours* couronné par l'institut sur cette question : *analyser les rapports qui existent entre la musique et la déclamation, et déterminer les moyens d'appliquer la déclamation à la musique sans nuire à la mélodie*, 1802, in-8; *Notice sur Joseph Haydn*, Paris, 1810, in-8; *de l'organisation des spectacles de Paris*, 1791, in-8; *la première partie du Dictionnaire de musique de l'Encyclopédie méthodique*, avec Ginguené. Il rédigea le *Journal de musique* en 1770 et 1771, in-8. Framery fut le premier qui parodia en français quelques opéras italiens : les pièces qu'il a parodiées sont la *Colonie*, l'*Olympiade*, l'*Infante de Zamora* et les *deux Comtesses*. Il réussit assez bien dans ce genre de travail qui demande beaucoup d'esprit et surtout l'esprit de critique. Il avait à peine 18 ans, lorsqu'il donna aux Italiens sa *Nouvelle Eve*, dont la représentation fut défendue par ordre de la police. Il fit paraître ensuite *Nannette et Lucas*, musique du chevalier d'Herbain; il retoucha et fit remettre en scène le *Nicaise* de Vadé; il donna en 1783 la *Sorcière par hasard*, opéra-comique dont il avait fait la musique et les paroles. Enfin, un concours ayant été ouvert pour les drames lyriques, Framery obtint le prix pour son opéra de *Médée*, dont la musique devait être faite par Sacchini qui mourut avant d'avoir commencé son travail : ce fut Framery qui se chargea de ce soin; la pièce n'a jamais été représentée. Parmi les autres productions littéraires de Framery on compte : *La pureté de l'âme*, ode couronnée à Rouen, 1770; quelques *romans*; une *traduction littérale* en prose de la *Jérusalem délivrée*, Paris, 1785, 5 vol. in-18, et un autre du *Roland furieux*, Paris, 1787, 10 vol. in-12, 30 à 40 fr : ces deux traductions ont été faites en société avec Panckouke.

FRANC (Martin Le), prévôt et chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape Félix V et du pape Nicolas V, était d'Aumale en Normandie, selon Fauchet. Il publia un mauvais livre (contre le roman de la *Rose*) intitulé : *Le Champion des Dames*. Il plaide assez mal leur cause; cependant l'édition de Paris, 1530, in-8, 30 à 36 fr, est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune et de la Vertu*, Paris, 1519, in-4, 9 à 10 fr.

FRANC (J.-J. Le.) (*Voy.* POMPIGNAN.)

FRANÇAIS DE NANTES (Antoine), né à Valence le 17 janvier 1756, était avant la révolution chef de la direction des douanes à Nantes. Il embrassa la révolution avec ardeur et fut député de la Loire-Inférieure à l'assemblée législative, d'où lui vint le nom de *Français de Nantes*. Il parla plusieurs fois contre les prêtres et plaisanta sur les papes et la théocratie. Pendant la terreur, il se tint prudemment à l'écart et ne reparut qu'en 1798. Le département de l'Isère l'envoya alors au conseil des cinq-cents. Après le 18 brumaire on le nomma successivement préfet de la Charente-Inférieure, conseiller d'état, puis directeur général des contributions indirectes; place qu'il a occupée depuis 1800 jusqu'en 1814. Il avait rempli cette administration de gens de lettres qui n'y faisaient aucun travail, mais qui trouvaient fort bon d'avoir ainsi des sinécures; aussi n'épargnèrent-ils pas les éloges à leur directeur qu'ils appelaient le Mécène de son temps. Admirateur enthousiaste de Voltaire, Français de Nantes demeura partisan de cette école malgré la funeste expérience de la révolution, et fut jusqu'à la fin le protecteur et l'ami du chevalier de Parny si célèbre par le scandale de ses poésies irréligieuses. On ne cite de Français de Nantes que *le manuscrit de feu M. Jérôme*, et le *Recueil des fadaises de M. Jérôme* qu'il publia en 1825 et 1826. Créé comte par Napoléon, il n'occupa plus d'emploi depuis 1815; il est mort le 8 mars 1836.

FRANCESCHINI (Marc-Antoine), peintre bo-

lonais, naquit en 1648. Il fut l'élève de Cignani, et saisit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, après s'être fait une réputation étendue.

FRANC-FLORE. (*Voy.* FLORIS.)

FRANCHINI (François), né à Cosenza en 1495, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger, et allia Mars avec les Muses. Il fut ensuite évêque de Messa, puis de Populania, et mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, et d'autres petits ouvrages écrits avec assez d'agrément. Les meilleures pièces de Franchini se trouvent dans les *Carmina illustrium poetarum* de Toscano, et dans les *Deliciæ poetarum italorum* de J. Gruter.

FRANCIA (François RAIBOLINI, dit Le), peintre bolonais, mort en 1533, excellait dans le dessin, et fut un des premiers artistes de son temps dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que Raphaël lui ayant adressé un tableau de *Ste.-Cécile*, pour le corriger et le placer dans une église de Florence, Francia fut si frappé de sa beauté, que la jalousie dégénérée en désespoir occasionna sa dernière maladie et sa mort. Le Musée de Paris possède de Francia *Joseph d'Arimathie*, *St.-Jean* et *les trois Maries*.

FRANCIUS (Pierre FRANZ, plus connu sous le nom de), professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à Amsterdam, sa patrie, né en 1645, voyagea en Angleterre, en France et en Italie. Il jouissait d'une réputation assez étendue lorsqu'il mourut en 1703. On a de lui : *Recueil de poésies*, 1697, in-12. Ce Recueil contient des poésies héroïques où il y a trop peu d'élévation, des églogues, des élégies et des épigrammes; c'est dans ces deux derniers genres que Francius a réussi, surtout dans les épigrammes; des *Harangues*, 1705, in-8; des *OEuvres posthumes*, 1706, in-8.

FRANCK (Simon), né à Jemeppe, près de Liége, en 1741, se distingua dès le premier âge dans les belles-lettres, particulièrement dans l'éloquence et dans la poésie latine, comme on le voit par les pièces diverses insérées dans les *Musæ Leodienses*, 1761 et 1762, 2 vol. in-8. Dans le premier de ces recueils, on distingue un poëme épique sur l'établissement du christianisme au Japon, plein d'épisodes, d'images et de comparaisons heureuses, et de très-beaux vers, qui a été réimprimé à la suite de la *Vie* de l'Apôtre des Indes, Liége, 1788. Parmi les pièces du second volume, on remarque l'ode : *In impios seculi nostri scriptores*. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, et s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions du saint ministère, il mourut dans sa patrie en 1772, d'une maladie contagieuse, qu'il avait contractée en visitant les malades, avec un zèle égal à ses autres vertus... Qu'il soit permis à l'auteur de cet article de dire :

> Manibus date lilia plenis.
> His saltem accumulem donis, et fungar inani
> Munere. ÆNEID. VI.

FRANCKENBERG (Abraham de), seigneur de Ludwigsdorf et de Schwirse dans la principauté d'Oels, se livra au fanatisme d'une secte obscure et méprisable. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ludwigsdorf, où il était né en 1593, et où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de livres extravagants, en latin et en allemand, remplis de rêveries des boehmistes; une *Vie* de Jacques Boehm, fondateur de cette secte; *Vita veterum Sapientum; Nosce te ipsum*, etc. Il y a dans ces derniers ouvrages quelques vérités triviales, noyées dans le verbiage, et mêlées à diverses erreurs.

FRANCKENBERG (Jean-Henri-Ferdinand de), cardinal, archevêque de Malines, naquit en 1726 à Gross-Glogaw en Silésie, d'une famille distinguée. Il fit chez les jésuites ses premières études, se voua bientôt à l'état ecclésiastique, et, après avoir terminé ses cours de théologie et de droit canon au collége Germanique de Rome, il fut ordonné prêtre le 10 août 1749. La veille de la Toussaint de la même année, il prêcha devant Benoît XIV : son éloquence, sa piété et son zèle pour le service de la religion le firent remarquer de bonne heure, et, lorsqu'il eut été reçu docteur en droit canon, il ne tarda pas à être élevé aux dignités ecclésiastiques. Successivement nommé chanoine de Breslau, grand vicaire de Goritz, doyen de la collégiale de Toussaint à Prague, puis de celle de Buntslau en Silésie, il dut le 27 janvier 1759, à Marie-Thérèse dont il était le sujet, l'archevêché de Malines vacant par la mort du cardinal d'Alsace. Sa présence dans son diocèse fut pour lui une occasion de déployer son zèle, et pour ses diocésains un sujet d'édification journalière. Ses vertus le firent porter au cardinalat le 1er juin 1778. Marie-Thérèse lui avait accordé précédemment le titre de conseiller d'état avec la grand-croix de l'ordre de St.-Etienne. Le diocèse de Malines fut sagement administré, et l'on peut dire que ce prélat remplissait avec exactitude et avec succès les nombreux et pénibles devoirs de l'épiscopat : la célébration des saints mystères, de longues et profondes méditations, des études sérieuses et suivies, des prédications pleines d'onction et de force, tels étaient les travaux de tous les jours de ce respectable pontife. Cette administration fut calme et heureuse pendant toute la durée du règne de Marie-Thérèse; la mort de cette vertueuse princesse changea entièrement la face des affaires : Joseph II qui succéda à sa mère voulut faire des réformes en matières ecclésiastiques, et à cette occasion il publia plusieurs édits contraires à la doctrine de l'Eglise ou tout au moins au vœu de la religion : nous ne citerons d'abord que la suppression des communautés religieuses, qui ont jeté un si grand lustre sur l'Eglise et qui furent une pépinière de saints. Ces édits devinrent l'objet des réclamations du cardinal : mandé à Vienne en 1787 pour rendre compte de sa conduite, il le fit avec respect, mais avec courage et avec liberté. Toutefois l'empereur le renvoya à Malines. Malgré l'opposition du clergé des Pays-Bas, Joseph continua la publication de ses édits de réforme, et ordonna entr'autres l'ouverture d'un séminaire général. Soit que les professeurs eussent un enseignement répréhensible sur plusieurs points, comme le déclara publiquement l'archevêque de Malines, qui ne voulut jamais y envoyer ses théologiens, soit que la

nomination des chefs qui devaient diriger cet établissement eût été faite par l'empereur au lieu de l'être par les évêques à qui ce droit ne peut être enlevé, puisqu'ils sont les conservateurs et les gardiens naturels des doctrines religieuses, on peut affirmer que le plus grand mécontentement régna dès lors dans les Pays-Bas, et ce mécontentement ne tarda pas à être suivi de troubles sérieux au milieu desquels les Autrichiens furent chassés de ces provinces. Joseph était disposé à retirer ses édits, lorsqu'il mourut, sans avoir pu rétablir la tranquillité dans un pays que ses ordres tyranniques avaient soulevé contre lui. Son successeur Léopold rétablit l'ancien ordre de choses, et dès lors chacun s'efforça de réparer les maux causés par les derniers événements. Mais la révolution française venait d'éclater: de nouveaux orages menacèrent aussitôt la Belgique. Les Français y pénétrèrent à la fin de 1792, et quoiqu'ils eussent invité les professeurs de l'université de Louvain à continuer leurs travaux, et qu'ils eussent promis de ne toucher ni à l'enseignement, ni au culte, des désordres de tous genres eurent lieu : les séminaires furent abandonnés, les églises pillées, et un peuple religieux poursuivi dans ses croyances. Les Français, chassés de la Belgique dans le mois de mars 1793, y rentrèrent l'année suivante avec des forces imposantes. Pendant la première invasion, Franckenberg avait été obligé de se cacher. La confiscation de ses biens, la spoliation des églises, les insultes aux prêtres n'avaient pas dû le rassurer sur la conduite que les vainqueurs devaient tenir à son égard. Pendant la seconde occupation des Pays-Bas, il fut encore obligé de se retirer en Hollande; mais le besoin de revoir son troupeau, de partager ses malheurs pendant ce temps de calamités publiques, le déterminèrent, malgré les dangers qu'il pouvait courir, à revenir à Malines où son palais était occupé, et où il fut obligé d'aller se loger au séminaire. En échange de ses biens qui étaient saisis, on lui avait promis une pension qu'il ne toucha jamais. Malgré tous les sacrifices qu'il dut faire alors pour la tranquillité publique, il fut en proie à une horrible persécution, par suite du serment de *haine à la royauté* et de *fidélité à la constitution civile du clergé* qu'on exigea de lui, et qu'il refusa avec le même courage que la plupart des prêtres français. Un décret de déportation fut lancé contre lui par le Directoire: transféré à Emmerick au delà du Rhin, il habita le monastère des religieux trinitaires. Chassé en vertu d'un ordre que ses ennemis avaient obtenu du roi de Prusse, de ce lieu d'où il pouvait facilement correspondre avec son diocèse, il se retira à Berkem qui appartenait encore à l'archiduc-électeur de Cologne et évêque de Munster. Peu de temps après, sur la demande du pape, il envoya sa démisson de son siége, puis il alla s'établir à Bréda sur le territoire hollandais, où, après avoir été invité par le cardinal Consalvi, au nom du souverain Pontife, à venir se fixer à Rome, il mourut en 1804. Son grand âge ne lui avait pas permis de faire le voyage d'Italie: il s'était contenté d'accepter de la cour de Rome une pension de 3,000 florins dont il ne toucha qu'un quartier. Ce pieux et courageux prélat exerça ses fonctions épiscopales dans l'exil comme dans le siége même de son évêché : pendant toute sa vie, il fut un modèle de piété, et mérita d'être compté parmi les plus illustres prélats du 18e siècle. On trouve des détails fort intéressants sur sa vie et sur son administration dans une *Notice* curieuse qui fut publiée après sa mort, et dans l'ouvrage du docteur Van-de-Velde, intitulé ; *Synopsis monumentorum*, Gand, 1822, 3 vol. in-8.

FRANCKENSTEIN (Christian-Godefroi), né à Leipzig en 1661, mort en 1717, après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipzig. Il avait une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : une *Continuation de l'introduction à l'Histoire de Puffendorff; Vie de la reine Christine; Histoire du 16e et du 17e siècles*, qui ne sont que de mauvaises compilations.

FRANCKENSTEIN (Jacques-Auguste), fils du précédent, né à Leipzig en 1689, et mort en 1733, après avoir été professeur de la chaire du droit de la nature et des gens, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages et de dissertations latines, dont la plupart ne sont que des compilations, entre autres : *De collatione bonorum; De juribus Judæorum singularibus in Germania; De Thesauris*, etc., etc.

FRANCO (Battista), peintre vénitien, né en 1498, mort en 1561, égalait les plus habiles artistes de son temps dans le dessin; mais il était faible dans le coloris, et peignait d'une manière fort sèche.

FRANCO (Antonio), portugais, né en 1662 à Montalvao (province de l'Alemtejo), entra dans la société des jésuites à l'âge de 15 ans, où il mérita bientôt, par sa piété et ses talents, l'estime de ses supérieurs. Il remplit les charges les plus importantes de son ordre, et, se consacrant en même temps à des recherches historiques, il contribua à la gloire de la société, en faisant connaître les jésuites portugais les plus recommandables par leur piété, leur talent et leur zèle. Le P. Franco mourut à Evora en 1732. Parmi les ouvrages, soit en latin, soit en portugais, qu'on a de ce religieux, on distingue : *Annus gloriosus societatis Jesu in Lusitania, complectens sacras memorias illustrium virorum qui virtutibus, sudoribus, sanguine, fidem, Lusitaniam et societatem Jesu in Asia, Africa, America et Europa felicissime exornarunt*, Vienne, 1720, in-4; *Synopsis annalium societatis Jesu in Lusitania, ab anno 1540, usque ad annum 1725*, Augsbourg, 1726, in-fol.; *Imagem do primeiro seculo da companhia de Jesus em Portugal*, 2 vol. in-fol; *Imagem do segundo seculo*, un vol. Dans ce dernier ouvrage, resté inédit, sont rangés par ordre chronologique les événements les plus mémorables des premiers 150 ans de la société de Jésus, dans la province du Portugal; une *Syntaxe abrégée en langue portugaise;* une *Traduction* en la même langue de l'*Indiculus universalis* du P. de Pomey.

FRANCO (Nicolas), poëte satirique, natif de Bénévent vers 1515, ou plutôt vers 1505, l'ami, ensuite le rival de l'Arétin, attaqua comme lui les vivants et les morts, et en fut récompensé comme

lui, si ce que nous avons dit à l'article *Arétin* est vrai. Pie V l'ayant fait arrêter, il fut pendu à Rome en 1569. Si l'on en croit Ghilini, il écrivait avec beaucoup de délicatesse en vers et en prose; mais il est vrai seulement que Franco écrivait des infamies et des ordures avec beaucoup de facilité. Son imagination était féconde en horreurs. Il se déchaîna avec fureur contre le pape Paul III, contre tous les Farnèse, contre les Pères du concile du Trente, contre Charles-Quint, etc. On a de lui plusieurs *Sonnets sur l'Arétin*, qui furent imprimés avec la *Priapeia*, 1548, in-8; *Dialoghi piacevoli*, Venise, 1542, in-8; *Il Tempio d'amore; Dialogo Sulla Belloezza*. On a imprimé en 1777 la *Vie de Nicolo Franco*, ou *les Dangers de la satire*, Paris, in-12.

FRANÇOIS D'ASSISE (saint) naquit à Assise en Ombrie l'an 1182. On le nomma *Jean* au baptême; mais depuis on y ajouta le surnom de *François*, à cause de sa facilité à parler la langue française, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce, auquel son père le destinait. La piété seule avait de l'attrait pour Jean. Il quitta la maison paternelle, vendit le peu qu'il avait, se revêtit d'une tunique et se ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs, et il avait déjà un grand nombre de disciples, lorsque le pape Innocent III approuva sa règle en 1210. Ce pape n'avait pas, dit-on, voulu écouter un homme que son extérieur annonçait peu avantageusement; mais ayant vu en songe le même pauvre qu'il avait rebuté, dans l'attitude de soutenir l'église de Saint Jean de Latran qui paraissait s'écrouler, il le fit rappeler et lui accorda sa demande. L'année d'après, le saint fondateur obtint des Bénédictins l'église de Notre-Dame de la Portioncule, près d'Assise. Ce fut le berceau de l'ordre des Frères-Mineurs, répandu bientôt en Italie, en Espagne et en France. L'enthousiasme qu'inspiraient les vertus de François était si vif, que lorsqu'il entrait dans quelque ville, on sonnait les cloches; le clergé et le peuple venaient au devant de lui, chantant des cantiques et jetant des rameaux sur le passage. Sa nouvelle famille se multiplia tellement, qu'au premier chapitre général qu'il tint proche d'Assise en 1219, il se trouva près de 5000 frères-mineurs. Peu après ce chapitre, il obtint du pape Honorius III une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples voulaient qu'il demandât le pouvoir de prêcher partout où il leur plairait, même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de leur répondre : « Tâchons de » gagner les grands par l'humilité et par le respect, » et les petits par la parole et le bon exemple. Notre » privilége singulier doit être de n'avoir point de » privilége. » Réponse digne de l'humble fondateur, mais qui n'empêche pas que les exemptions et priviléges des religieux n'aient été souvent utiles à l'Eglise, et même nécessaires dans les diocèses dont les évêques étaient ou favorables à l'erreur, ou insouciants sur le salut de leurs ouailles. Ce fut vers le même temps que François passa dans la terre sainte; il se rendit auprès du sultan Mélédin pour le convertir. Il offrit de se jeter dans un bûcher pour prouver la religion chrétienne; le sultan n'ayant pas voulu le mettre à une telle épreuve, renvoya François avec honneur. Revenu en Italie, il institua le tiers-ordre. Il voulut, par cette institution, procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux, sans en pratiquer cependant toute l'austérité, et sans quitter leurs maisons. Après avoir réglé ce qu'il croyait convenir le plus à ses différents enfants, et s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'est là qu'il vit, à ce que rapporte saint Bonaventure, un Séraphin crucifié qui perça ses pieds, ses mains et son côté droit; c'est l'origine du nom de *Séraphique* qui a passé à tout son ordre : événement étonnant, mais bien prouvé, que le pape Alexandre IV a vérifié par lui-même, et que le judicieux Fleury (liv. 79, nº 5) a montré être hors des atteintes d'une critique équitable. Le P. Chalippe, récollet, dans la *Vie de saint François*. Paris, 1734 et 1736, réfute très-bien ce que Baillet a étourdiment disserté sur ce sujet. Le saint patriarche mourut 2 ans après à Assise en 1226, âgé de 45 ans. Son amour pour la pauvreté, son détachement de tous les biens de la terre, et sa profonde humilité, l'ont fait regarder comme un des plus parfaits modèles de l'abnégation chrétienne, de l'indifférence et du dépouillement évangélique. Sa maxime, ou plutôt l'élan habituel de sa piété, était les mots : *Deus meus et omnia*. « Paroles d'un sens sublime et pro- » fond (dit un philosophe chrétien) : Dieu est tout; » quitter tout pour lui, c'est ne rien quitter, puisque » tout se retrouve en lui éminemment. » Le ciel ne tarda pas à faire éclater sa sainteté par plusieurs miracles : ce n'en était pas un petit, que la merveilleuse propagation de son ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à sa règle, à peine fut-il mort, qu'on l'interpréta de cent manières. Ce partage produisit dans la suite les différentes branches des *Récollets*, des *Picpus*, des *Capucins*, des *Observantins*. Ces enfants du même père diffèrent beaucoup entre eux par l'habit et par la façon de vivre. Les chroniques de l'ordre marquent expressément que le premier qui voulut se singulariser dans l'habit, quoiqu'il fût un des huit anciens compagnons du saint fondateur, fut frappé de lèpre et se pendit de désespoir. L'ordre de St.-François, malgré ses différentes scissions, a produit des hommes illustres par leur science et leur vertu, et a donné à l'Eglise cinq papes, et un grand nombre de cardinaux et d'évêques. Les services qu'il a rendus à l'Eglise, et qu'il continue de rendre, sont inappréciables, et ont amplement vérifié la vision du pape Innocent. La haine que les sectaires lui portent, est seule une preuve décisive du bien qu'il a opéré, et des combats qu'il n'a cessé de livrer aux erreurs. De prétendus réformateurs ont voulu ramener ces religieux, ainsi que tous ceux qui embarrassent les ennemis de l'Eglise, au travail des mains, en usage chez les anciens solitaires. Wiclef aurait bien voulu ériger cette prétention en dogme; et quoique l'Eglise l'ait condamnée, quelques écrivains, parmi lesquels on est fâché de compter Fleury, ne se sont pas assez écartés de ses erreurs. « Quels » qu'aient été la vertu des solitaires d'Egypte, dit » un hagiographe, et le zèle pour leur sanctification

» personnelle, il serait déraisonnable de vouloir en » faire une règle complète et adéquate pour des reli» gieux qui, sans professer la même austérité, se » dévouent à l'instruction des fidèles, à la défense de » la foi, aux combats contre les hérétiques. Si leur » vie est moins éclatante en mortification, elle est » parfois plus édifiante en fait de docilité, d'humi» lité et d'orthodoxie : car l'on n'ignore pas avec » quelle facilité plusieurs de ces solitaires se sont » laissé entraîner dans diverses hérésies, et avec » quelle obstination ils y ont persévéré; et de nom» breux monastères y persévèrent encore aujour» d'hui. » On lit dans les ouvrages de saint Jérôme, un passage exactement applicable à cette matière, où l'on trouve toute l'éloquence et la sévère logique de ce Père : *Si aut fiscellam junco texerem, aut palmarum folia complicarem, aut in sudore vultûs mei comederem panem, et ventris opus sollicitâ mente pertractarem; nullus morderet, nullus reprehenderet. Nunc autem quia juxta sententiam Salvatoris, volo operari cibum qui non perit, error mihi geminus infligitur.... O fratres dilectissimi, pro flabello, calathis, sportellisque, munusculis monachorum spiritualia hæc et mansura bona suscipite.* 2ᵉ præfat. in lib. Job. (*Voy.* saint CLAUDE, SAINT-AMOUR, BONAVENTURE, NORBERT.) La meilleure édition des *deux Règles* du saint patriarche et de ses *Opuscules* est celle du P. Jean de la Haye, en 1641, in-fol. Elles ont été réimprimées en Allemagne en 1739, in-fol., 6 à 10 fr. Le P. Chalippe, récollet, a donné sa *Vie*, Paris, 1728, in-4, 3 à 5 fr. et 1736, 2 vol. in-12.

FRANÇOIS DE PAULE (saint), fondateur de l'ordre des minimes, naquit à Paule en Calabre l'an 1416. Un attrait singulier pour la solitude et pour la piété le conduisit dans un désert au bord de la mer, où il se creusa une cellule dans le roc. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui une foule de disciples, qui bâtirent autour de son ermitage un monastère, le premier de son ordre. On nomma d'abord ses religieux les *ermites de saint François;* mais François voulut qu'ils portassent le nom modeste de *minimes.* Il leur prescrivit un carême perpétuel, et leur donna une règle, approuvée par le pape Alexandre VI, et confirmée par Jules II. Le nom du saint fondateur se répandit en Europe avec le bruit de ses vertus. Louis XI, dangereusement malade, l'appela en France du fond de la Calabre, espérant d'obtenir sa guérison par ses prières. Ce prince, très-jaloux de tenir son rang, alla au devant de lui et se prosterna devant l'humble religieux. « Vous étiez alors, ô mon Dieu! connu dans » le monde (s'écrie à ce sujet un orateur célèbre), » et les cours des princes n'étaient pas des lieux » inaccessibles à votre grâce et à la piété chrétienne, » puisque vos serviteurs y étaient si honorablement » traités. » Quoique le saint annonçât au roi une fin prochaine au lieu de la guérison qu'il espérait, il continua à jouir de toute sa confiance, et l'aida à finir par une mort chrétienne une vie qui, à bien des égards, ne l'avait pas été. François établit quelques maisons en France, et mourut dans celle du Plessis-du-Parc en 1507; il fut canonisé en 1519, par Léon X. Les minimes furent appelés en France *Bons-Hommes*, du nom de *Bon-Homme* que les courtisans de Louis XI donnaient à leur père. Les hommes du siècle ne manquent jamais de confondre la piété et la précieuse simplicité de l'Evangile avec ce qu'ils appellent *Bonhomie.* Le P. Hilarion de Coste a donné sa *Vie*, in-4.

FRANÇOIS-XAVIER (saint), surnommé l'*Apôtre des Indes*, né au château de Xavier au pied des Pyrénées le 7 avril 1506, était neveu du célèbre docteur Navarre. Il enseignait la philosophie au collége de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, et fut un des sept compagnons du saint espagnol, qui firent vœu dans l'église de Mont-Martre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Jean III, roi de Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa où il se fixa d'abord, il répandit la lumière de l'Evangile sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, dans le Japon. Un nombre infini de barbares reçurent le baptême. Xavier leur inspira le goût pour le christianisme, autant par ses vertus que par son éloquence, et la Providence renouvela plus d'une fois, en faveur de ces nouvelles églises, les merveilles des premiers temps du christianisme. Il mourut en 1552, dans l'île de Sancian, à la vue de l'empire de la Chine, où il brûlait de porter la foi. Il était âgé de 46 ans, et en avait employé dix et demi à la conversion des Indes. « Terme » bien court, dit l'abbé Bérault, quand il n'eût sou» mis qu'une nation au joug de l'Evangile. Mais s'il » a établi la foi dans 52 royaumes plus ou moins » étendus; s'il a arboré l'étendard de la croix dans » 3,000 lieues de pays; s'il a baptisé de sa main » près d'un million tant de Sarrasins que d'idolâtres; » s'il a procuré à l'Eglise plus de nouveaux sujets » que les fameux hérésiarques de son siècle n'ont » fait de déserteurs et d'apostats, ne peut-on pas » dire que la rapidité des conquérants les plus mé» morables n'égala pas la sienne; et que s'il eût » rempli la mesure commune de la vie humaine, » le monde entier, pour son zèle, plutôt que pour » leur valeur, eût été un champ trop étroit? » Son corps, plusieurs fois relevé de terre, d'abord à l'île de Sancian, puis à Malaca, ensuite à différentes fois à Goa, fut trouvé sans aucune corruption. En 1782, il fut derechef découvert et exposé durant trois jours aux yeux du public. (*Voy.* la Relation de Cicala, et sa *Vie* imprimée à Liége, p. 22.) Grégoire XV le mit au nombre des saints en 1622. Les protestants mêmes lui ont donné ce nom. Tavernier dit *qu'on peut l'appeler à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes.* Richard Haklvit, au second tome des *Navigations de la nation anglaise*, en parlant de l'île de Sancian, remarque qu'elle est fameuse par la mort de François-Xavier, dont il fait un grand éloge, auquel il ajoute que *les histoires modernes des Indes sont remplies des excellentes vertus et des œuvres de ce saint homme.* Baldeus, dans son *Histoire des Indes*, après avoir parlé de Xavier comme d'un autre saint Paul, dit que *les*

dons qu'il avait reçus pour exercer la charge de ministre et d'ambassadeur de Jésus-Christ, étaient si éminents, qu'il ne lui est pas possible de les exprimer. Et quelques lignes après, adressant la parole au saint même : *Plût à Dieu*, s'écrie-t-il, *qu'ayant été si célèbre par votre ministère, notre Religion nous permît de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer?* Effectivement, la vie et les immenses travaux de ce grand homme sont le fruit visible de cette conviction intime, de cette foi vive, de cette charité active et brûlante, que les systèmes et les opinions des hommes ne sauraient produire : aussi, le zèle pour la conversion des infidèles a-t-il toujours été et sera toujours propre à l'Eglise catholique ; ceux des sectaires qui ont voulu l'imiter n'ont pu en soutenir longtemps les apparences, moins encore en renouveler les effets : et pour dire un mot des apôtres de la nouvelle philosophie, contents d'enseigner commodément dans des brochures la prétendue vérité, ils n'ont garde de quitter leurs foyers pour l'annoncer à des peuples ignorants et sauvages. On a de saint François-Xavier cinq livres d'*Epîtres*, Paris, 1631, in-8 ; un *Catéchisme ;* des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé, la piété la plus tendre, un jugement sûr et solide. Les PP. Turselin et Bouhours, jésuites, ont élégamment écrit sa *Vie*, l'un en latin, et l'autre en français. Celle-ci a été très-souvent réimprimée. On a de Dulard une épopée intitulée la *Xavériade*, ou *l'Apostolat de saint François-Xavier*, un peu froide, mais pleine de grandes idées : il y en a une autre en latin. (*Voy.* FRANCK.)

FRANÇOIS DE BORGIA (saint), duc de Candie, où il naquit en 1510, et vice-roi de Catalogne, jouissait de la plus grande considération à la cour de Charles-Quint. Chargé de conduire à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle, pour y être déposé dans le tombeau royal, et obligé d'attester que c'était réellement le corps de cette princesse, qui avait été un prodige de beauté, il fut si frappé, à l'ouverture du cercueil, de ne pouvoir plus la reconnaître, que ce tableau de la mort devint pour lui une leçon subitement efficace. Il vécut en saint au milieu de la cour, et, après la mort de son épouse, il entra chez les jésuites, dont il fut le troisième général. Tous les honneurs le poursuivirent dans sa retraite ; de riches évêchés, le cardinalat, et d'autres dignités lui furent offerts à plusieurs reprises, et, après la mort de Pie V, une partie des cardinaux voulurent l'élever sur la chaire de saint Pierre. Il échappa à tout cela, et mourut à Rome quelques mois après ce pape, le 30 septembre 1572, à l'âge de 62 ans, après avoir établi sa compagnie dans un grand nombre de provinces et rendu de grands services à l'Eglise. Le voyage qu'il fit par ordre de Pie V avec le cardinal Alexandrin, pour réunir les princes chrétiens contre les infidèles, avança sa mort, ses forces et l'état de sa santé ne répondant pas aux fatigues de cette commission. C'était un homme d'une mortification extraordinaire. Sainte Thérèse qui l'appelait un *saint* recherchait et suivait ses conseils dans les affaires difficiles. Charles-Quint voulut le voir dans sa retraite de St.-Just, et lui répéta ce qu'il lui avait confié longtemps auparavant, que son exemple avait beaucoup servi à le déterminer à quitter le trône et le monde, et que dès lors il en avait conçu la résolution ; anecdote qui détruit les contes imaginés sur l'abdication de ce prince. (*Voy.* VESAL.) Clément X le mit au nombre des saints en 1671. Il laissa plusieurs ouvrages, traduits de l'espagnol en latin par le P. Alphonse Deza, jésuite, Bruxelles, 1675, in-fol. *Voy.* sa *Vie*, publiée en français, in-4, par le P. Verjus, d'après Ribadeneira et Eusèbe Niéremberg.

FRANÇOIS DE SALES (saint), né au château de Sales, diocèse de Genève en 1567, fit ses premières études à Paris, et son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chambéri, puis prévôt d'Anneci, ensuite évêque de Genève, après la mort de Claude Garnier, son oncle, en 1602. Son zèle pour la conversion des zuingliens et des calvinistes avait éclaté avant son épiscopat ; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avait gagné à l'Eglise plus de 70,000 hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602 qu'il fut évêque. Il serait difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal du Perron disait qu'*il n'y avait point d'hérétique qu'il ne pût convaincre ; mais qu'il fallait s'adresser à l'évêque de Genève pour les convertir.* Un jour nouveau luisit sur le diocèse de Genève, dès qu'il en eut pris possession. Il fit fleurir la science et la piété dans le clergé séculier et régulier. Il institua l'an 1610 l'ordre de la Visitation, dont la baronne de Chantal, qu'il avait détrompée des faux charmes du monde, fut la première supérieure. Il voulut qu'on y admît les filles d'un tempérament délicat, et même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austères. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre et de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. Sur la fin de cette même année, François fut obligé de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec Christine de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier ; le saint évêque, qui avait déjà refusé un évêché en France, et qui refusa vers le même temps la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place qu'à condition qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse pour lequel il soupirait. Il y retourna le plus tôt qu'il put, et continua d'y vivre en pasteur des premiers siècles de l'Eglise, en Irénée, en Augustin. L'an 1622, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de Savoie devait voir Louis XIII, il y fut frappé d'apoplexie le 27 décembre, et mourut le lendemain, à 56 ans (1). Saint François de Sales était une de ces âmes tendres et sublimes, nées pour la vertu et pour la piété, et destinées par le ciel à inspirer l'une et l'autre. On remarque ce caractère dans tous ses écrits : la candeur, l'onction qu'ils respirent, les rend délicieux

(1) Saint François de Sales a été canonisé par Alexandre VII le 19 avril 1665.

même à ceux que les lectures de piété ennuient le plus. Les principaux sont : *Introduction à la vie dévote*. Le but de ce livre était de montrer que la dévotion n'était pas seulement faite pour les cloîtres, mais qu'elle pouvait être dans le monde, et s'y accorder avec les obligations de la vie civile et séculière. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France et à celle de Piémont; un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le P. Fellon, jésuite, en 3 vol. Il a été depuis imprimé en 2 vol. et abrégé en un seul par l'abbé Tricalet; des *Lettres spirituelles*, et d'autres ouvrages de piété, recueillis en 2 vol. in-fol. Elles ont été réimprimées en 1817, en 3 vol. in-8, avec un beau portrait et un modèle de son écriture. Saint François de Sales y paraît un des mystiques les plus judicieux des derniers temps. Les lecteurs qui voudront connaître plus en détail ses ouvrages et ses vertus, peuvent lire sa *Vie* élégamment écrite par l'abbé Marsollier, en 2 vol., et son *Esprit*, par Le Camus, évêque de Belley, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolixe, a été réduit par Collot, docteur de Sorbonne, à un gros vol. in-8, ou 2 vol. in-12, plusieurs fois réimpr. On a publié à Paris en 1823 une belle édit. complète de ses œuvres, 16 vol. in-8.

FRANÇOIS DE LORRAINE (Etienne), empereur d'Allemagne, naquit en 1708, de Léopold, duc de Lorraine, et d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans, et fut marié en 1736 avec Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI (*voy.* ce mot). Après la mort de ce prince, il disputa la couronne impériale à Charles VII, mort à Munich en janvier 1745. Il fut élu empereur le 13 septembre de la même année. Le fléau de la guerre désolait alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN un précis des expéditions militaires de ce temps-là. La paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre s'étant allumée en 1756 fut terminée par le traité d'Hubertsbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur François profita de l'heureux loisir de la paix pour faire fleurir le commerce, les sciences et les arts dans ses états, qui le perdirent le 18 août 1765. Il mourut subitement à Inspruck, où il s'était rendu pour les noces de son fils Léopold avec l'infante Marie-Louise d'Espagne. Comme il mourut au sortir de la comédie, on ne manqua pas d'en accuser l'air du spectacle, qu'on sait être plus méphitique que dans les salles d'hôpitaux et d'anatomie. C'était un de ces hommes vertueux par religion et par sentiment, qui font le bien pour lui-même, et savent se mettre à l'abri de cette célébrité bruyante, qui flatte la faiblesse et la vanité jusque sur le trône. Sa vie n'a été qu'une suite non interrompue d'actions de sagesse, de justice, de bienfaisance; et cependant il y a peu d'empereurs qui aient fait moins de bruit dans le monde que François Ier. Serait-ce une propriété de la véritable grandeur, de n'être pas compromise par la fausse science?

ROIS ET PRINCES DE FRANCE.

FRANÇOIS Ier, roi de France, parvint à la couronne le 1er janvier 1515, à 21 ans, après la mort de Louis XII son beau-père. Il était né à Cognac en 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie. Petit-fils de Valentine de Milan, il prit avec le titre de roi de France, celui de duc de Milan, et se mit à la tête d'une puissante armée pour aller se rendre maître de ce duché. Il n'ignorait pas que les Suisses s'étaient emparés du Mont-Genève et du Mont-Cenis, les deux portes de l'Italie; mais il espérait tout de son courage et de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentière et de Guillestre, jusqu'alors impraticables; on en vint à bout, et les Français se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura deux jours, les 13 et 14 septembre 1515. François Ier ne perdit point le sang froid dans cette action, aussi longue que meurtrière; il passa une partie de la nuit à ranger ses troupes, et une autre partie sur l'affut d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal de Trivulce disait, des 18 batailles où il s'était trouvé, « que c'étaient des jeux » d'enfants; mais que celle de Marignan était une » bataille de géants. » Bayard avait ce jour armé chevalier son roi. Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de 10,000 de leurs compagnons, et abandonnant le Milanais aux vainqueurs. Plus tard ils devinrent les fidèles alliés de la France. Maximilien Sforce lui en fit la cession, et se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarèrent pour les Français. Le pape Léon X, effrayé de leurs succès, vit le roi à Bologne, et fit sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence, qu'après avoir obtenu l'abolition de la pragmatique-sanction, il conclut, le 14 décembre 1515, le concordat pour la collation des bénéfices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. François obtint la nomination des bénéfices, et Léon les annates, en renonçant aux mandats, réserves, expectatives, et autres droits dont jouissait le siége de Rome. Les universités et les parlements ne reçurent le concordat qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avaient pas tant à s'en plaindre, puisque la troisième partie des bénéfices leur est réservée par le moyen de l'impétration; et les parlements ne faisaient pas attention que François Ier, en accordant les annates, se procurait d'ailleurs des avantages considérables; et ils oubliaient sans doute la maxime très-raisonnable comme très-catholique, que tous les chrétiens doivent concourir à l'entretien du premier pontife, et à la splendeur de son siége. « Maxime si peu contestée, » dit un jurisconsulte de ce siècle, que le concile » de Bâle, en proposant l'abolition des annates, demandait en même temps un moyen de les suppléer, et de donner au souverain pontife, et à » l'administrateur de l'Eglise universelle, les secours nécessaires à un gouvernement si vaste et » si composé. Fébronius lui-même, cet ardent » adversaire des pontifes romains, convient que » les annates sont une rétribution légitime, et fondée sur des vues et des fins très-sages. Et quand » on sait que tout le produit des annates et autres » droits quelconques, attachés aux expéditions romaines, ne vont annuellement pour toute la France

» qu'à 500,000 liv., on ne peut comprendre les cla-» meurs que produit ce mince objet, sans en cher-» cher la source dans la haine de Dieu et de son » culte. » L'année d'après la conquête de Milan en 1516, Charles-Quint et François Ier signèrent le traité de Noyon, où ils se donnèrent mutuellement, l'un, l'ordre de la Toison-d'or, et l'autre, celui de St.-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur Maximilien, François fit briguer la couronne impériale. Charles, plus jeune, et moins craint par les électeurs, l'emporta sur lui, malgré les 400,000 f. qu'il dépensa pour avoir des suffrages. La guerre fut allumée dès lors, et le fut pour longtemps. Le ressentiment de François éclata d'abord sur la Navarre. Il la conquit et la perdit presque au même temps. Il fut plus heureux en Picardie : il en chassa Charles qui y était entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin et plusieurs autres places; mais il perdit le Milanais par les violences de Lautrec, et le connétable de Bourbon par les injustices de Louise de Savoie sa mère. Ce général se jeta dans le parti de l'empereur. Les Français, commandés par Lautrec, furent défaits le 27 avril 1522, à la Bicoque. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone et de Gênes. Bourbon, secondé par Antoine de Lève, battit en 1524 l'arrière-garde de l'amiral Bonnivet à la retraite de Rebec, où Bayard fut tué; il marcha vers la Provence, prit Toulon, et assiégea Marseille. François Ier courut au secours de la Provence, et, après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanais et assiégea Pavie. On était dans le cœur de l'hiver. C'était une faute considérable d'avoir formé un siége dans une saison si rigoureuse. François en fit une autre non moins importante, en détachant mal à propos 10,000 hommes de son armée pour les envoyer conquérir Naples. Trop faible pour résister aux impériaux, il fut battu le 24 février 1525, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, et fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France. (*Voy.* Lannoy.) Son malheur voulut encore qu'il fût pris par le seul officier français qui eût suivi le duc de Bourbon, et que ce duc fût présent pour jouir de son humiliation. L'abbé Gervaise, dans la Vie de saint Martin de Tours, semble attribuer ce malheur à la violation du tombeau de ce saint, d'où François Ier venait de faire enlever une grille d'argent pour la convertir en monnaie. Comme il paraît que le roi lui-même, ainsi que la reine, était dans cette persuasion, il ne sera pas inutile de rapporter ici le passage de cet historien, homme raisonnable et instruit. « Quoique François Ier eût fait serment » comme les rois ses prédécesseurs, lorsqu'il se fit » recevoir abbé et chanoine de l'église de Saint-Mar-» tin, d'en être le protecteur, quelques officiers de ses » finances abusant de sa facilité, lui firent croire que, » dans les besoins pressants de l'état, il pouvait légi-» timement se servir du treillis d'argent qui fermait » le tombeau de saint Martin. Ils vinrent à Tours au » mois de juillet de l'année 1522, signifier aux cha-» noines l'ordre qu'ils avaient de l'enlever. On trouve » dans les registres de cette église la réponse que le » chapitre leur fit. Elle est conçue en ces termes : » *Les chanoines disent qu'ils sont très-humbles et* » *très-obéissants chapelains et orateurs dudit* » *seigneur roi, et qu'à eux n'est de querelles,* » *arguer et contester avec sa majesté; mais que* » *craignant d'offenser Dieu, le créateur, et mon-* » *sieur saint Martin, et pour les causes par eux* » *déjà alléguées, et autres légitimes, ils n'osent et* » *ne doivent consentir ledit treillis être pris ou* » *enlevé.* Les officiers ne laissèrent pas de passer » outre; le treillis fut mis en pièces le 8 du mois sui-» vant et chargé à la porte de l'église dans des cha-» riots, escortés de plusieurs compagnies de soldats, » qui le conduisirent à la monnaie. On en fit des » testons, où d'un côté la figure de saint Martin est » empreinte. Il s'en trouve encore quelques-uns » dans les cabinets des curieux. Cette action si peu » attendue d'un prince catholique jeta tous les gens » de bien dans la consternation. Ceux même qui » s'étaient chargés de cette entreprise, la trouvèrent » si honteuse, qu'ils ne voulurent jamais permettre » qu'on en dressât un procès-verbal. Le fabricier de » l'église et quelques chanoines des plus zélés, s'é-» tant opiniâtrés à le vouloir faire, en furent chassés » avec les notaires. La chose fut si loin, qu'ayant » paru à l'une des fenêtres de l'église, pour voir ce » qui s'y passait, l'on tira dessus plusieurs coups » d'arquebuse, dont heureusement personne ne fut » blessé. Quelques historiens ont cru que les mal-» heurs qui arrivèrent depuis à François Ier, furent » de justes châtiments de la profanation du tombeau » de saint Martin. En effet, on remarque que ce » prince ayant peu de temps après porté ses armes » dans le Milanais, et mis le siége devant Pavie, il » y fut abandonné des siens, son cheval tué sous lui » dans la retraite, lui-même dangereusement blessé, » et arrêté sur les terres que Charlemagne avait » données à l'église de St.-Martin. Il reconnut alors, » mais trop tard, que ce n'était pas sans raison que » Clovis avait dit autrefois qu'il n'y avait pas lieu de » se promettre la victoire de ses ennemis, après qu'on » avait offensé ce grand saint. Louise de Savoie, sa » mère, à qui il avait laissé la régence pendant son » absence, sitôt qu'elle eût reçu la nouvelle de la » prise du roi, vint avec les princesses, enfants de » France, au tombeau du saint, implorer son secours, » et tâcha de réparer, par les présents qu'elle y laissa, » l'injure qui lui avait été faite. Le roi lui-même » n'eut pas plutôt recouvré sa liberté, qu'il y vint, » avant d'aller à Paris, pour lui en faire une espèce » de satisfaction. La colère de Dieu éclata d'une ma-» nière bien plus sensible contre la personne de » Jacques Fournier (d'autres le nomment *Beaune*, » *voy.* ce mot), seigneur de Semblançai, qui avait » été l'auteur d'une si méchante action; car 5 ans » après, le même jour que le treillis avait été en-» levé, sur une fausse accusation il fut condamné à » être pendu, et le fut en effet quelques jours après » à Montfaucon dans le fief du prieuré de Saint-» Martin-des-Champs. » Quoi qu'il en soit de ces observations, François Ier fut conduit à Madrid, où Charles le traita avec tous les égards possibles, et lui rendit la liberté par un traité qu'il savait bien

que son prisonnier n'observerait pas. Par ce traité, signé à Madrid le 14 janvier 1526, François renonçait à ses prétentions sur Naples, le Milanais, Gênes et Ast, à la souveraineté sur la Flandre et l'Artois. Il devait céder le duché de Bourgogne; mais lorsque Lannoy vint le demander au nom de l'empereur, François Ier, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui déclarèrent au roi « qu'il n'avait pas le pouvoir » de démembrer aucune province de sa monarchie ;» et comme l'empereur se plaignit de ce manquement de parole, François lui fit dire en propres termes : « Vous avez menti par la gorge, et autant de fois » que vous le direz, vous mentirez. » Il fit plus, il se ligua contre Charles avec les Vénitiens et presque toute l'Italie. Lautrec se rendit maître d'une partie de la Lombardie, et aurait pris Naples, si les maladies contagieuses, favorables aux Espagnols, n'eussent enlevé une partie de l'armée française avec leur général, en 1528. Ces pertes avancèrent la paix : elle fut conclue à Cambrai en 1529. Le roi de France épousa Eléonore, veuve du roi du Portugal et sœur de l'empereur. Ses deux fils étaient restés en otage lorsqu'il sortit de prison; en violant le traité de Madrid, « il les exposa, dit Voltaire, au » courroux de l'empereur ; il y a des temps où cette » infraction eût coûté la vie à ces deux princes : » mais le caractère de Charles ignorait ce genre de vengeance. François racheta ses enfants moyennant 2,000,000 d'or. Mais cette rançon devint fatale à la France, parce que le roi prit la résolution indigne d'un grand prince, d'altérer la monnaie, et fit frapper des espèces de moindre aloi que celles qui avaient cours pour payer cette somme. Cette supercherie, jointe à la faiblesse qu'avait eue François Ier d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix était conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. En 1534, il envoya en Amérique Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, pour faire des découvertes; et en effet ce marin découvrit le Canada. (*Voy.* Cartier.) Il fonda le collége royal, il forma la bibliothèque royale; il aurait plus fait encore, sans la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan et vassal de l'empire malgré l'empereur. Il passa encore en Italie, et s'empara de la Savoie en 1585. L'empereur de son côté se jeta sur la Provence, assiégea Marseille, et fut repoussé. François Ier s'unit avec Soliman II ; mais cette alliance avec un empereur mahométan excita les murmures de l'Europe chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une trève de dix ans avec Charles, dans une entrevue que le pape Paul III leur ménagea à Nice en 1530. L'empereur ayant passé quelque temps après par la France pour aller châtier les Gantois revoltés, lui promit l'investiture du Milanais, si l'on en croit la plupart des historiens français; mais les Espagnols l'ont constamment nié : » Quelle apparence, disent-ils, qu'un prince sensé » aura consenti à céder une grande et magnifique » province, pour avoir pu abréger son chemin, et » arriver quelques jours plus tôt aux portes d'une » ville révoltée. » Voltaire lui-même assure que Charles ne donna qu'une parole vague; et l'on ne peut disconvenir que la demande qu'en fit François dans ces circonstances ne fût très-déplacée. Si dans l'alternative d'être arrêté ou de promettre le Milanais, Charles eût pris ce dernier parti, la promesse eût été nulle selon toutes les règles du droit. Quoi qu'il en soit, la guerre se rallume bientôt après. François envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon et dans le Luxembourg. Le comte d'Enghien bat les impériaux à Cérisolles en 1544, et se rend maître du Montferrat. La France unie avec Barberousse et Gustave Wasa, se promettait de plus grands avantages, lorsque Charles-Quint et Henri VIII, ligués contre François Ier, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie et la Champagne. L'empereur était déjà à Soissons, et le roi d'Angleterre prenait Boulogne. Le luthéranisme fit le salut de la France. Les princes luthériens d'Allemagne s'unissent contre l'empereur. Charles, pressant la France et pressé dans l'empire, fit la paix à Crespi en Valois le 18 septembre 1544. François Ier, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre Henri VIII. Ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut l'année d'après à Rambouillet, le 31 mars 1547, de cette maladie alors presque incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avait, dit-on, transplantée en Europe, mais que plusieurs savants croient être d'une date très-antérieure. (*Voy.* Astruc.) Un long portrait de François Ier serait superflu : il est assez peint dans cet article. Il fut plus brave chevalier que grand prince. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint, son rival de gloire, mais plus puissant, plus heureux et plus circonspect. « Charles-» Quint, dit l'abbé Raynal, n'agissait que par des » intérêts d'état, et François Ier, qui n'avait en vue » que des passions particulières, y portait ce motif » petit et bas qui entraîne toujours à l'humiliation.» (*Anecd. hist.*, tome I, page 181.) Comme il réfléchissait peu, il entreprenait les guerres avec une légèreté extrême, et s'exposait imprudemment aux plus grands revers. Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il ne le gouverna jamais lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. Son zèle pour la religion fut singulièrement inconséquent : tandis qu'il faisait brûler les hérétiques en France, il les soutenait en Allemagne; et c'est à lui que le luthéranisme est redevable de n'avoir pas succombé à la puissance de Charles-Quint. La protection qu'il accorda aux beaux-arts semble avoir couvert aux yeux des savants une partie de ses défauts. Il se trouva précisément dans le temps de la renaissance des lettres; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grèce, et il les transplanta en France. Son règne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit et dans les mœurs des Français. Il appela à sa cour les dames, les cardinaux et les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avait été rendue en latin; elle commença

l'an 1536 à l'être en français. François Ier fut déterminé à ce changement par une expression barbare, employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris. Motif bien léger et plein d'inconséquence, puisqu'il eût été plus facile et plus simple de corriger un solécisme, que de changer de langue. « Cette » innovation, dit un observateur moderne, a eu » plus d'un mauvais effet. D'abord la langue ro» maine, ce grand organe de l'érudition et des » sciences, cet idiôme des grands modèles, a été » négligée. La jurisprudence est devenue un champ » ouvert à tout le monde; les ignorants, toujours » plus présomptueux et plus prompts que les gens » instruits, s'en sont emparés. La science de la jus» tice et des lois a dégénéré en verbiage et en chi» cane. Le nom d'avocat est devenu l'étiquette des » petits-maîtres, et un titre pour ceux qui n'en ont » pas d'autre. La magistrature a été considérée » comme un groupe de gens ignares ou intéressés, » et quelquefois comme un corps de factieux. De là » les termes de *robinerie*, de *robinaille*, de *robi» nauderie*, etc., affectés aujourd'hui à une pro» fession qui mérita longtemps le respect et la » confiance des peuples. Tant il est dangereux de » toucher aux usages établis, ne fût-ce qu'en ma» tière de langue! » Ce fut encore François Ier qui introduisit la mode de porter les cheveux courts et la barbe longue, pour cacher une blessure qu'il reçut dans un jeu en 1521. Tous les courtisans eurent la plus longue barbe qu'ils purent; c'était alors un ornement de petit-maître. Les gens graves et les magistrats n'en portaient point; ils ne laissèrent croître la leur que lorsque les courtisans se furent dégoûtés de cette mode. François Ier accabla son peuple d'impôts, et il recommanda à son fils en mourant de diminuer les tailles. Il laissa dans ses coffres environ 6,000,000 d'à-présent. Son *histoire*, écrite par Gaillard, 8 vol. in-12, est le fruit de la prévention et de l'esprit national; tous les faits et tous les caractères y sont défigurés. Ce prince est mieux apprécié dans la *Galerie philosophique du 16e siècle*, par de Mayer, 2 vol. in-8. On y trouve, après divers détails intéressants, ce portrait en petit: « François Ier, bon, sincère, généreux, po» pulaire, mais inconséquent et indiscret, jamais » méchant ni cruel, n'eut point de mœurs, énerva » et ruina la nation sans le vouloir. » Sa *vie* a été aussi écrite par Varillas, Paris, 1685, 2 vol. in-4. On a publié à Paris, 1707, in-12: *Histoire et parallèle de Charles-Quint et de François Ier, tirés d'un manuscrit du Vatican*; Mlle de Lussan a donné les *Anecdotes de la cour de François Ier*, Londres (Paris), 1748, 3 vol. in-12; Rœderer a publié Louis XII et François Ier, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de leur règne*. Enfin la bibliothèque du roi possède plusieurs recueils manuscrits de *poésies* et de *lettres* de François Ier: l'abbé Langlet en a tiré une Épître (en vers), *traitant de son partement de France et de sa prise devant Pavie*, et l'a publié à la fin de l'*Histoire justifiée contre les romans*, Amsterdam, Rouen, 1735, in-12.

FRANÇOIS II, roi de France, né à Fontainebleau en 1544, de Henri II et de Catherine de Médicis, monta sur le trône après la mort de son père en 1559. Il avait épousé l'année d'auparavant Marie Stuart, fille unique de Jacques V, roi d'Écosse. Quoique son règne ne fût que de 17 mois, il vit éclore tous les maux qui depuis désolèrent la France. François, duc de Guise, et le cardinal de Lorraine, oncles de ce roi enfant, par sa femme, furent mis à la tête du gouvernement, pour réprimer les calvinistes qui menaçaient le royaume d'une entière subversion. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et Louis, son frère, prince de Condé, fâchés de n'avoir point de part à l'administration, résolurent de secouer le joug. Ils se joignirent aux calvinistes pour détruire les Guises, protecteurs des catholiques. L'ambition fut la cause de cette guerre, la religion le prétexte, et la *conspiration d'Amboise* le premier signal. Cette conspiration éclata au mois de mars 1560. Le prince de Condé en était l'âme invisible, et La Renaudie le conducteur. Celui-ci s'étant ouvert à Avenelles, avocat de Paris, la plus grande partie des conjurés est arrêtée, et ils sont exécutés. La Renaudie fut tué en combattant, et plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte et punie, le pouvoir des Guises n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connaissance du crime d'hérésie était renvoyée aux évêques et interdite aux parlements. Ce fut le chancelier de l'Hôpital lui-même, quoique très-favorable aux protestants, qui dressa cet édit; édit raisonnable et assorti à la nature des délits, puisque les évêques sont les vrais juges de la doctrine. On défendit aux calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connaissait que de ces cas-là, et qu'on appelait *la Chambre ardente*. Le prince de Condé, chef du parti calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, et allait finir par la main du bourreau, lorsque François II, malade depuis longtemps et infirme dès son enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'un abcès qu'il avait à la tête, et dont l'humeur ne put entièrement couler par son oreille. Quelques auteurs rapportent que cet accident devint mortel par le poison que le chirurgien, qui était huguenot, mêla parmi les remèdes, pour délivrer son parti de la crainte que lui inspirait la sévérité indispensable des lois de François II. (*Voy.* les *Mémoires de Castelnau,* avec les *notes* de Jean le Laboureur.)

FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou et de Brabant, et frère de François II, Charles IX et Henri III, né en 1554, se mit à la tête des mécontents lorsque son frère Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mère, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575, il se mit à la tête des Reistres, parce qu'on lui avait refusé la lieutenance générale du royaume. On l'apaisa; mais quelque temps après, ayant été appelé par les confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frère, et se rendit maître de quelques places. Il revint en France, et repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince.

Il signala son courage contre le duc de Parme qui assiégeait Cambrai, et se rendit maître de Cateau-Cambrésis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour conclure son mariage avec Elisabeth, qui le joua, et qui ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avait donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, et comte de Flandre à Gand, en 1582; mais l'année suivante ayant voulu asservir le pays dont il n'était que le défenseur, et se rendre maître d'Anvers, il y fut entièrement défait et obligé de retourner en France. Il y mourut de phthisie en 1584, à 29 ans, sans avoir été marié, regardé comme un prince léger, bizarre, qui mêlait les plus grands défauts à quelques bonnes qualités.

FRANÇOIS DE FRANCE. (*Voy.* Enghien, Montpensier et Saint-Pol.)

FRANÇOIS DE LORRAINE, duc de Guise et d'Aumale, fils aîné de Claude de Lorraine, duc de Guise, né au château de Bar en 1519, reçut au siége de Boulogne en 1545, une blessure qui, suivant quelques auteurs, le fit appeler le *Balafré*, quoique ce surnom semble n'appartenir qu'à Henri de Guise. Son courage se montra d'une manière plus éclatante en 1553 à Metz, qu'il défendit vaillamment contre Charles-Quint. Les troupes de l'empereur, engourdies par le froid, laissèrent plusieurs soldats après elles. Le duc de Guise, loin de les faire assommer, comme faisaient quelques généraux de ces temps malheureux, les reçut avec humanité. Autant sa valeur avait paru durant le siége, autant sa générosité éclata-t-elle après. Plusieurs autres avantages en Flandre et en Italie firent proposer à quelques-uns de le faire *vice-roi de la France;* mais ce titre paraissant trop dangereux dans un sujet puissant et belliqueux, on se contenta de lui donner celui de *lieutenant général des armées du roi au dedans et au dehors.* Les malheurs de la France cessèrent dès qu'il fut à la tête des troupes. En huit jours il prit Calais et tout son territoire, au milieu de l'hiver. Il chassa pour toujours de cette ville les Anglais, qui l'avaient possédée 210 ans. Cette conquête, suivie de celle de Thionville, prise sur les Espagnols, mit le duc de Guise au-dessus de tous les capitaines de son temps. Il prouva que le bonheur ou le malheur des états dépend souvent d'un seul homme. Maître de la France sous Henri II, il le fut encore sous François II. La conspiration d'Amboise, tramée par les protestants pour le perdre, ne fit qu'augmenter son crédit. Le parlement lui donna le titre de *Conservateur de la patrie.* Son autorité était telle, qu'il recevait assis et couvert, Antoine, roi de Navarre, qui se tenait debout et tête nue. Après la mort de François II, cette autorité baissa, mais sans être entièrement abattue. Dès lors se formèrent les partis des Condé et des Guise. Du côté de ceux-ci étaient le connétable de Montmorenci et le maréchal de Saint-André, de l'autre étaient les protestants et les Coligni. Le duc de Guise, zélé catholique, et l'âme du parti opposé aux protestants, avait résolu de maintenir l'ancienne religion dans son éclat. Passant auprès de Vassi, sur les frontières de la Champagne, il trouva des calvinistes qui chantaient les psaumes de Marot dans une grange. Ses domestiques prirent querelle avec eux. On en vint aux mains; et il y eut près de soixante de ces malheureux tués et deux cents de blessés. Cet événement imprévu, que les protestants appellent le *massacre de Vassi*, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le duc de Guise prit Rouen, Bourges, et gagna la bataille de Dreux en 1562. Il fut alors au comble de sa gloire. Vainqueur partout où il s'était trouvé, il était chéri des catholiques et le maître de la cour, affable, généreux, et en tout sens le premier homme de l'état. Il se préparait à assiéger Orléans, le centre de la faction protestante et leur place d'armes, lorsqu'il fut tué d'un coup de pistolet en 1563 par Poltrot de Méré, gentilhomme huguenot. Les calvinistes qui, sous François II et Henri II, n'avaient su que prier, et souffrir ce qu'ils appelaient le *martyre*, étaient devenus, dit un historien, des enthousiastes furieux. Ils ne lisaient plus l'Ecriture que pour y chercher des exemples d'assassinat. Poltrot se crut un Aod, envoyé de Dieu pour tuer un chef philistin. Le parti, aussi fanatique que lui, fit des vers en son honneur; et il reste encore des estampes avec des inscriptions qui élèvent son meurtre jusqu'au ciel, quoique ce ne fût que le crime d'un furieux aussi lâche qu'imbécile. Valincour a écrit la *vie* de François de Guise, in-12. Il parut, en 1576, une satire sanglante contre lui, le cardinal son frère et les autres Guise, sous le titre de *Légende de Charles, cardinal de Lorraine, etc.*, par François de l'Ile, in-8. On la trouve dans le tome 6 des *Mémoires de Condé*, in-4. Le nom de l'auteur est supposé; on la croit de Régnier de La Planche. Aux traits flétrissants que renferme cette satire, nous substituerons ceux-ci; ils font trop d'honneur à ce héros, pour les laisser dans l'oubli. Un jour qu'il visitait son camp, le baron de Lunebourg, un des principaux chefs des Reistres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, et s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc de Guise tira froidement l'épée, éloigna le pistolet et le fit tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence de l'officier allemand, allait lui ôter la vie, lorsque Guise lui crie: « Arrêtez, » Montpezat, vous ne savez pas mieux tuer un » homme que moi. » Et se tournant vers l'emporté Lunebourg: « Je te pardonne, lui dit-il, l'injure » que tu m'as faite; il n'a tenu qu'à moi de m'en » venger. Mais pour celle que tu as faite au roi, » dont je représente ici la personne, c'est à lui d'en » faire la justice qu'il lui plaira. » Aussitôt il l'envoya en prison, et acheva de visiter le camp, sans que les Reistres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux.... On avait averti le duc de Guise qu'un gentilhomme huguenot était venu dans son camp à dessein de le tuer; il le fit arrêter. Ce protestant lui avoua sa résolution. Alors le duc lui demanda: « Est-ce à cause de quelque » déplaisir que tu aies reçu de moi? — Non, lui » répondit le protestant, c'est parce que vous êtes » le plus grand ennemi de ma religion. — Eh bien!

» répliqua Guise, si ta religion te porte à m'assas- » siner, la mienne veut que je te pardonne, » et il le renvoya. Le duc de Guise avait une intrépidité que les héros les plus fameux traiteraient d'imprudence. On lui montra un jour un homme qui s'était vanté de le tuer; il le fit venir, le regarda entre deux yeux, et lui trouvant un air embarrassé et timide : « Cet homme-là, dit-il en levant les épaules, ne me » tuera jamais; ce n'est pas la peine de l'arrêter. »

FRANÇOIS Ier (Joseph-Charles), empereur d'Autriche, né à Florence le 12 février 1768 de Léopold II et de Marie-Louise d'Espagne, succéda à son père le 1er mars 1792, fut proclamé roi de Hongrie le 6 juin, élu empereur romain le 7 et couronné en cette qualité le 14 juillet de la même année. Il avait pris en montant sur le trône le nom de François II, mais plus tard, lorsque la France fut devenue empire, il le changea contre celui de François Ier, avec le titre d'empereur héréditaire d'Autriche, afin d'assurer la dignité impériale à sa personne et à sa maison dans le cas où il serait obligé de renoncer à la couronne d'empereur d'Allemagne et de roi des Romains. Fortifié par le vieux Kaunitz dans l'éloignement où il avait été élevé pour toute innovation politique; justement alarmé en outre par la vue des troubles qui désolaient la France au commencement de son règne, il résolut de suivre une ligne de conduite prudente et circonspecte. Cependant une démarche dictée par un zèle honorable ne tarda pas à attirer sur l'Autriche tout le poids des armées françaises. Fidèle aux engagements contractés par Léopold avec le roi de Prusse dans la conférence de Pilnitz, François avait fourni un corps d'armée qui prit part, sous le commandement du duc de Brunswick, à la guerre contre la France; mais la perte de la bataille de Jemmapes le réduisit bientôt à une position des plus critiques: 60,000 hommes réunis sur le Bas-Rhin sous les ordres du prince de Saxe-Cobourg, obtinrent d'abord sur les corps isolés de l'armée française des avantages que la défection de Dumouriez semblait devoir rendre à l'avenir plus grands encore; mais les vues intéressées des cabinets de Vienne et de Berlin, qui, en paraissant avoir pour but le rétablissement de la monarchie française, ne visaient réellement qu'au partage de la France, compromirent le succès de cette guerre. Promptement réduite à défendre sa propre existence, l'Autriche entama des négociations secrètes avec le gouvernement révolutionnaire, et François lui-même se rendit à Bruxelles pour les appuyer de sa présence et de son autorité. Obligé de céder les Pays-Bas, abandonné de la Prusse qui avait conclu à Bâle une paix définitive avec la France, l'empereur demeuré seul sur le champ de bataille obtint d'abord, quoique avec des forces inférieures, quelques avantages; mais le génie de Bonaparte fit pencher la balance, et l'Autriche, après plusieurs échecs successifs essuyés en Italie, s'estima heureuse de conclure le traité de Campo-Formio par suite duquel Venise, la Dalmatie, l'Istrie et les îles lui restèrent en échange de la Lombardie qu'elle céda à la république française. Associé peu de temps après à une coalition formée par la Russie contre la France, dans le but de rétablir les Bourbons, François reconquit pour un moment ses états d'Italie; mais son refus de seconder les desseins de Souwarow, qui projetait une invasion sur le territoire français, le priva de l'appui de Paul Ier, et la bataille de Marengo ne tarda pas à le dépouiller de nouveau des possessions qu'il venait de recouvrer. Condamnée quelque temps à l'inaction par suite du traité de Lunéville (3 février 1801), l'Autriche, de concert avec la Russie, recommença la guerre vers la fin de 1805; mais la capitulation d'Ulm et la déroute d'Austerlitz déterminèrent François à se séparer de l'empereur Alexandre qui voulait continuer la guerre, et à venir en suppliant demander grâce à Napoléon. Par le traité de Presbourg (22 décembre 1805) la France conservait en toute propriété le Piémont, Parme et Plaisance; l'Autriche reconnaissait le royaume d'Italie et lui cédait toutes les possessions de l'ancienne république de Venise qu'elle avait reçues par les traités antérieurs; l'année suivante, sur la simple déclaration de Napoléon portant qu'il ne reconnaissait plus l'empire Germanique, François renonça à son titre d'empereur Romain. L'occupation de l'Espagne, en 1809, sembla d'abord lui fournir l'occasion de réparer ses défaites et de secouer le joug; sûr de l'appui de la Prusse, il recommença la guerre et débuta par une marche hardie sur la Bavière; mais il ne sut pa soutenir avec asse de vigueur cette première attaque et laissa à Napoléon le temps de revenir d'Espagne et de réunir des troupes. Ce dernier fut bientôt aux portes de Vienne; la défaite de Wagram, suivie de négociations de paix, amena en définitive un traité humiliant et onéreux pour l'Autriche. Par un article secret François s'engageait à donner en mariage à Napoléon l'archiduchesse Marie-Louise sa fille, et ce prince dut se résigner à un sacrifice qui était le seul moyen d'empêcher le démembrement de la monarchie Autrichienne. Obligé plus tard de seconder Napoléon dans son expédition contre la Russie, il fournit un corps auxiliaire de 30,000 hommes qui n'agit que faiblement, et se retira bientôt après l'incendie de Moscow. Des relations secrètes n'avaient cessé d'exister, même pendant cette désastreuse campagne, entre le cabinet de Vienne et l'empereur Alexandre; aussi, lors de la reprise des hostilités après le congrès de Prague, l'Autriche se déclara hautement pour les alliés. La bataille de Dresde, où les troupes autrichiennes furent défaites, lui fit essuyer une grande perte; mais celle de Leipzig qui eut lieu peu après, et où les Français essuyèrent un échec terrible, parut assurer le triomphe des coalisés. L'invasion de la France ne tarda pas à suivre le manifeste publié par les souverains du Nord, et les troupes autrichiennes occupèrent dans cette occasion la Franche-Comté et la Bourgogne. François, qui avait attendu à Dijon la consommation des événements, se rendit à Paris le 15 avril 1814 et y séjourna 2 mois. Le congrès ouvert à Vienne le 25 novembre de la même année, se prolongeait sans aucun résultat définitif pour la solution des questions agitées entre les diverses puissances, lorsque la rentrée audacieuse de Napoléon

en France vint rappeler aux armes les souverains coalisés. Le désastre de Waterloo leur ouvrit de nouveau les portes de Paris, et moins généreux cette fois ils voulaient se partager le sol français ou du moins quelques-unes de ses provinces. François obtint dans ces circonstances des avantages considérables; les trois quarts de l'Italie retournèrent sous sa domination sans préjudice d'agrandissements en Allemagne et en Pologne. De retour dans sa capitale il s'occupa d'y réparer les maux causés par la guerre, et il adopta dans ce but les meilleurs plans de finances et les plus sages règlements d'administration. En 1820 il prit part au congrès de Vérone, et l'année suivante à celui de Laybach où furent discutés les moyens à employer pour rétablir l'autorité royale récemment renversée en Espagne, à Naples et dans le Piémont; lui-même se chargea de réduire par la force les insurgés de ces deux derniers états. François mourut à Vienne le 2 mars 1835, après quelques jours de maladie seulement, et vivement regretté de ses sujets à qui sa bonté, son affabilité et son gouvernement paternel l'avaient rendu cher. Il avait épousé successivement quatre princesses appartenant à diverses maisons d'Allemagne et d'Italie; sa seconde femme, Marie-Thérèse des Deux-Siciles, lui donna seule des enfants au nombre de 13 dont 6 sont encore vivants. L'aîné de ses fils, l'archiduc Ferdinand, couronné roi de Hongrie en 1830, a succédé à son père en 1835 sous le nom de Ferdinand Ier.

FRANÇOIS (dom Claude et dom Philippe), qu'on réunit dans le même article pour éviter les redites, appartenaient tous deux à la congrégation de Saint-Vannes. Dom CLAUDE, né à Paris en 1559, fut envoyé, après avoir fait sa profession, au Mont-Cassin, pour y étudier les règlements sur lesquels la congrégation de Saint-Vannes, encore au berceau, voulait se modeler. Dom Claude revint avec une constitution qu'il avait rédigée, et fut nommé président de la congrégation. Il trouva, après quelques années d'expérience, que l'article des constitutions qui statue la vacance de la supériorité après le terme de cinq ans, sans que le supérieur pût être continué, offrait des inconvénients. Les autres supérieurs, et particulièrement dom Philippe, ne partagèrent pas son opinion; on écrivit de part et d'autre, mais sans se convaincre mutuellement. En 1630, le pape mit fin à la dispute en permettant de continuer le supérieur au delà de cinq ans, lorsque le bien de la congrégation le demanderait. L'union entre les deux confrères ne souffrit pas de cette dissension, et dom Claude, après avoir rendu de grands services à la congrégation, et en avoir été douze fois président, mourut à l'abbaye de Saint-Michel, le 10 août 1632. — FRANÇOIS (Dom Philippe), dont le véritable nom était *Philippe Colard*, naquit à Lunéville en 1579. Il était à peine âgé de 10 ans lorsque son parent Lignarius, abbé de Sénones, le prit dans son monastère dans l'intention d'en faire son coadjuteur. Il prit l'habit de Saint-Benoît, et lorsqu'il eut fait profession, il alla faire ses cours de philosophie et de théologie à l'université de Pont-à-Mousson. Il y étudia aussi la langue grecque, et avec tant de succès, que dès ce moment il s'en servit habituellement pour correspondre avec son père, qui était très-versé dans cette langue. Désirant entrer dans un monastère où la réforme fût en vigueur, il quitta secrètement, en 1603, Sénones, malgré les avantages qui devaient l'y retenir, et se rendit à Saint-Vannes, où il fit profession l'année suivante, après avoir enseigné la philosophie et la théologie à Saint-Michel, où le cardinal de Lorraine avait introduit la réforme. Rappelé à Saint-Vannes, il y fut mis à la tête du noviciat. En 1609, il fut nommé visiteur, et, trois ans après, prieur de l'abbaye de Saint-Airy de Verdun, dont il devint abbé. En 1622, il fut élu président de la congrégation. Il mourut à Saint-Airy, le 27 mars 1637, après avoir fait rebâtir l'église de cette abbaye, et l'avoir enrichie de beaucoup de choses précieuses. C'était un religieux plein de zèle et de piété, et très-attaché à la discipline. Marie-Jacqueline Bouette de Blemure, religieuse bénédictine, a écrit sa *Vie*, insérée dans le 2e volume des *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Benoît*. Dom Philippe écrivit plusieurs ouvrages au sujet de son différend avec dom Claude. On a en outre de lui : *Trésor de perfection tiré des épîtres et évangiles, qui se lisent à la messe pendant l'année*, Paris, 1615, 4 vol. in-12; *Le Guide spirituel pour les novices*, Paris, 1616, in-12; *Le Noviciat des bénédictins, avec un traité de la mort précieuse des bénédictins*, in-12; *Renouvellement spirituel nécessaire aux bénédictins; La Règle de Saint-Benoît, traduite avec des considérations*, Paris, 1613 et 1620; *Occupation journalière des religieux; Enseignement tiré de la règle; Courte explication de ce qui se dit dans l'office divin, contenant le sens littéral et mystique de chaque psaume, avec des affections; Les Exercices des novices*. Ils ont été traduits en latin, et étaient en usage dans presque toutes les congrégations de bénédictins.

FRANÇOIS, ou FRANCISCUS DE VICTORIA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur de plusieurs petits traités de théologie, recueillis en un vol. in-8, sous le titre de *Theologicæ prælectiones*.

FRANÇOIS DE JÉSUS MARIE, carme réformé, natif de Burgos, fut professeur de théologie à Salamanque, et définiteur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de théologie morale*, imprimé à Salamanque, et réimprimé depuis à Madrid et à Lyon, en 6 vol. in-fol.

FRANÇOIS ROMAIN, dit le *frère Romain*, de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Gand en 1646. Il travailla en 1684 à la construction d'une arche du pont de Maëstricht, par ordre des états de Hollande. Louis XIV l'appela quelques années après en France pour achever le Pont-Royal, commencé par M. Gabriel, et qu'on désespérait de pouvoir finir. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts et chaussées, et d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il était aussi bon religieux

que grand architecte. Il donnait aux devoirs de son état tous les moments qu'il pouvait dérober à l'architecture.

FRANÇOIS (Laurent Le), né à Arinthod, dans le diocèse de Besançon, en 1698, passa quelques années dans la congrégation de la mission, et s'y distingua par ses talents, qu'il continua d'employer utilement contre les erreurs du temps, après en être sorti. Il mourut à Paris en 1782, et laissa ses légataires universels, les pauvres de la paroisse dans laquelle il était né. Ses vertus répondaient à son zèle pour la religion, dont il pratiquait les devoirs comme il en défendait les dogmes. Nous avons de lui : *Lettre sur le pouvoir des démons*, in-4 ; *Les Preuves de la Religion de J. C.*, 1751, 8 vol. in-12 ; l'*Examen du Catéchisme de l'honnête homme*, 1764, 1 vol. in-12 ; *Réponses aux difficultés proposées contre la Religion chrétienne par J. J. Rousseau*, 1765, in-12; *Observations sur* la Philosophie de l'Histoire, *et le* Dictionnaire philosophique, 2 vol. in-8, avec gravure. Voltaire, dans une épître à d'Alembert, traite l'auteur de *pauvre imbécile, qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes*, *que personne ne connaît et ne connaîtra*. Il faut cependant bien que le livre ait été connu, puisqu'il a donné tant d'humeur à l'irascible philosophe dont l'honnête critique ne trouvait ni esprit, ni jugement chez les gens qui réfutaient ses erreurs. *Examen des faits qui servent de fondement à la religion chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. Les ouvrages non imprimés de cet auteur, sont la *Réfutation du système de la nature*, 4 vol., et *Réfutation des trois imposteurs*. Ces ouvrages, sans avoir le mérite de l'élégance et de la précision, ont celui de la clarté, de la simplicité, de la facilité et de l'onction. Les excellents raisonnements opposés aux erreurs du temps, semblent quelquefois s'affaiblir par la prolixité de l'exposition et la marche grave et modeste de l'auteur; mais pour peu qu'on réfléchisse et qu'on resserre l'ensemble, on en saisit toute la force. Ce savant, comme la plupart des modernes, s'était laissé engouer de l'importance et de la beauté des maximes des anciens philosophes grecs et perses; mais ayant examiné leurs livres de plus près, il revint de son erreur. Il s'aperçut que c'est une ruse de nos philosophes de nous donner des extraits de Zoroastre, de Confucius, et d'autres prétendus sages de l'antiquité, pour faire croire que nous n'avions pas besoin de la religion chrétienne pour avoir une bonne morale : s'ils donnaient en entier les ouvrages de ces anciens, ils ne feraient point tant de dupes : car à côté d'une phrase raisonnable dictée par le bon sens, ils en mettraient une autre, qui semblerait naître d'une extravagance consommée. « C'est raisonner pauvrement, dit un savant théologien, de » dire : telle maxime de la loi chrétienne se trouve » dans les philosophes, telle autre dans les législa- » teurs : l'une est prêchée à la Chine, l'autre en » Egypte ou au Japon : celle-ci a été connue du » temps de Pythagore, celle-là cinq ou six cents ans » après. Donc les hommes n'ont pas été mieux in- » struits par Jésus-Christ que par les païens. » (*Voy.* Collius, Confucius, Epictète, Zénon, etc.)

FRANÇOIS (Jean-Charles), graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nancy en 1717 d'une famille honnête. Il commença par graver la vaisselle ; mais il était né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné son talent pour la taille-douce à Lyon, il vint à Paris et y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa, dit-on, la *gravure en dessin*, que d'autres attribuent à Demarteau. (*Voy.* ce nom.) C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir pour mettre sous les yeux des élèves d'excellents modèles à étudier et à copier. Cette découverte, qu'on lui a disputée, lui valut une pension de 600 liv., et le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita hâtèrent sa mort, arrivée en 1769. C'était un homme simple, plus occupé de son travail que de ses succès. Ses principaux ouvrages sont : un *livre à dessiner;* le *recueil des châteaux* que le roi de Pologne occupait en Lorraine, gravés par ordre de ce monarque; le *corps de garde*, d'après Vanloo; la *Vierge*, d'après Vien; les *portraits* qui accompagnent l'Histoire des philosophes modernes de Saverien; une *marche de cavalerie*, d'après Parrocel, supérieurement gravée; le *portrait de Quesnay*, estampe unique, dans laquelle la taille-douce, le burin, la manière noire du crayon, toutes les façons de graver sont réunies.

FRANÇOIS (dom Jean), savant bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, né en 1722, à Acremont, village près de Bouillon, y mourut en 1791. Il avait pris l'habit de son ordre à l'abbaye de Beaulieu en Argone, et y prononça ses vœux à l'âge de 17 ans. Après avoir enseigné la théologie et occupé plusieurs emplois supérieurs de sa congrégation, il devint successivement prieur de l'abbaye de St.-Arnould, et de St.-Clément, dans la ville de Metz. A l'époque de la révolution, il se retira dans le hameau qui l'avait vu naître. On lui doit : une *Histoire de Metz*, 1779 et ann. suiv., 4 vol. in-4, 15 à 18 fr.; *Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque, pour servir à l'intelligence des anciennes lois et contrats*, Bouillon, 1777, in-4, 5 à 6 fr.; *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St.-Benoît, patriarche des moines d'Occident, contenant une notice exacte des ouvrages de tout genre, composés par les religieux des diverses branches, filiations et réformes*, Bouillon, 1777, 4 vol. in-4, 12 à 15 fr.

FRANÇOIS (Louis-Jean), supérieur prêtre de la congrégation de St.-Lazare, massacré le 3 septembre 1792, dans son séminaire qui avait été converti en prison. Il a publié plusieurs écrits, où il manifestait son opposition aux principes des novateurs, savoir : *Opinion sur les biens ecclésiastiques ; Point de démission; Réponse à Camus*, où il vengeait l'orthodoxie et la régularité des brefs de Pie VI, relatifs à la *constitution civile du clergé; trois lettres sur la juridiction épiscopale*, en réfutation des écrits schismatiques de Gratien, usurpateur du siége métropolitain de Rouen; *Mon apo-*

logie; excellent ouvrage, où il démontrait qu'on ne pouvait prêter le serment sans embrasser l'hérésie et créer un schisme; *Apologie du veto apposé par le roi au décret concernant la déportation des prêtres.*

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (Nicolas-Louis, comte), membre de l'institut, ministre de l'intérieur, etc., etc., né le 17 avril 1750, à Neufchâteau en Lorraine, fit ses premières études chez les jésuites avec tant de succès que dès l'année 1765 il fit paraître un recueil de poésies qui lui ouvrit les portes de l'académie de Dijon. Deux ans plus tard il fut aussi admis dans celles de Lyon et de Marseille. En 1766, il ajouta à son nom *François* celui de *Neufchâteau*, qu'un arrêt du parlement de Nancy l'autorisa, en 1777, à conserver. Il devint, en 1776, lieutenant général civil et criminel au bailliage royal et présidial de Mirecourt, et quatre ans après on lui permit de réunir à cet emploi celui de subdélégué de l'intendance de Lorraine. Les fonctions de procureur général du roi au conseil souverain du Cap-Français (St.-Domingue) lui furent confiées en 1783, et lors de la suppression de cette cour, en 1787, son nom fut inscrit au livre des pensions pour une somme de 3,000 francs. Il perdit dans un naufrage, en revenant en France, sa fortune et de précieux manuscrits, dont un, la traduction de *Roland le furieux*, lui laissa surtout de vifs regrets. Le roi lui donna, en 1788, le titre de conseiller honoraire au conseil supérieur de Saint-Domingue. François de Neufchâteau se déclara pour le parti de la révolution, et fut nommé député suppléant des communes du bailliage de Toul aux états généraux où il n'a point siégé. En 1790, il fut désigné par le gouvernement pour commissaire du roi dans la formation du département des Vosges, dont les électeurs l'envoyèrent, au mois de septembre de l'année suivante, à l'assemblée législative. Il en fut nommé secrétaire avec Condorcet, Lacépède, etc., et élu président le 3 octobre suivant. Il parla contre les prêtres insermentés, à l'égard desquels il proposa des mesures rigoureuses, et vota la vente des biens nationaux, afin d'attacher ainsi la masse des cultivateurs à la cause de la révolution. Prévoyant bien que l'avenir ne pouvait manquer de faire éclater de violentes tempêtes, François de Neufchâteau refusa le ministère de la justice que lui offrit la convention, le 6 octobre 1792, en prétextant le mauvais état de sa santé. Elu président de l'administration du département des Vosges, en 1793, il fit jouer, quelque temps après, sur le théâtre de la nation, une pièce intitulée : *Paméla*, ou *la Vertu récompensée*, qui valut la prison à son auteur, quoique celui-ci y eût fait les changements exigés par le comité du salut public. Il n'en sortit qu'après le 9 thermidor, et apprit presque aussitôt sa nomination de juge au tribunal de cassation. Appelé, en 1795, aux fonctions de commissaire du directoire près de l'administration centrale du département des Vosges, il les exerça pendant un an, et succéda, le 21 juillet 1797, à Benezech, comme ministre de l'intérieur. Deux mois après, il fut porté au directoire avec Merlin de Douai, pour remplacer Barthélemy et Carnot, proscrits au 18 fructidor. Admis à l'institut, vers la même époque, il contribua au rétablissement de la société d'agriculture. En 1798, il assista aux conférences de Seltz, en qualité de plénipotentiaire de la république française, fut replacé au ministère de l'intérieur à la fin de la même année, et le quitta de nouveau en 1799, après avoir montré beaucoup de zèle en faveur des sciences et des arts. On lui doit la première exposition publique des produits de l'industrie française, qui se fit le 1er vendémiaire an 7 (22 septembre 1798). Il fit acheter des exemplaires de tous les ouvrages importants pour en envoyer à la bibliothèque de chaque département, et donna, en 1798, la plus grande solennité à la fête de la réception des monuments des arts conquis en Italie. Après le 18 brumaire, il fut fait sénateur, et il reçut en 1804 la croix de grand officier de la Légion d'honneur, puis en 1805, le grand cordon du même ordre. Lors du couronnement de Napoléon, il fut chargé, comme président du sénat, de haranguer l'empereur au nom de ce corps et du tribunat réunis, et dans les différents discours qu'il lui adressa, il sut adroitement mêler à quelques conseils qui auraient pu paraître déplacés, des louanges exagérées qui les faisaient oublier. Lors du retour de Napoléon de la brillante campagne qui se termina par la bataille d'Austerlitz, François de Neufchâteau adressa encore, au nom du sénat, de solennelles félicitations à l'empereur, et lui décerna le nom de *Grand*, qui accompagna depuis le nom du monarque dans toutes les adresses des autorités civiles et militaires. Après la paix de Presbourg, il célébra de nouveau les merveilles du règne de Napoléon, qu'il appela *l'ami du peuple, le père du genre humain.* Depuis 1807, il s'est retiré de la scène politique, pour ne plus s'occuper que d'objets d'agriculture, principalement de la partie des haras, sur laquelle il a plus d'une fois appelé l'attention du gouvernement. Il est mort le 10 janvier 1828, n'ayant conservé de ses anciennes dignités que la présidence à vie de la société d'agriculture. On a de François de Neufchâteau : *Nécrologe des hommes célèbres de France depuis 1764 jusqu'en 1782* (avec Poinsinet de Sivry, Castillan, Palissot, Lalande, etc.), Paris, 1767-1782, 17 vol. in-12; *Poésies diverses de deux amis* (avec Mailly de Dijon), ou *Pièces fugitives*, Amsterdam et Paris, 1768, in-8; *Nouveaux contes moraux en vers*, par un arrière-neveu de Guillaume Vadé, Berlin, 1781, in-12; *Poésies diverses*, 1765, in-12; *Pièces fugitives de François de Neufchâteau*, 1766, in-12; *Ode sur les parlements*, 1771, in-8; le *Mois d'Auguste, épître à Voltaire*, 1774, in-8; *Discours sur la manière de lire les vers*, Paris, 1775, in-12; *Anthologie morale*, 1784, in-16; *Recueil authentique des anciennes ordonnances de Lorraine*, 1784, 2 vol. in-8; *Discours sur la disette du numéraire à St.-Domingue, et sur les moyens d'y remédier*, Cap-Français, 1784, in-8, réimprimé à Metz, 1788, in-8; les *Etudes du magistrat* au Cap-Français, 1786; l'*Origine ancienne des principes modernes*, ou les *Décrets constitutionnels conférés avec les maximes des sages de*

l'antiquité, 1791, in-8; les *Lectures du citoyen*, 1792; *Paméla*, comédie en 5 actes et en vers, 1793, in-8; des *Améliorations dont la paix doit être l'époque*, 1797, in-8; *les Vosges*, poëme, 1796, in-8, 2e édition 1797; l'*Instruction des enfants*, ou *Conseils d'un père à son fils*, imités des vers latins de Muret, 1798, in-8; *Méthode pratique de lecture*, 1799, in-8; le *Conservateur*, ou *Recueil de morceaux choisis d'histoire, de politique, de littérature et de philosophie*, 1800, 2 vol. in-8; *Lettres sur le Robinier*, 1803, in-12; *Tableau des vues que se propose la politique anglaise dans toutes les parties du monde*, 1804, in-8; *Histoire de l'occupation de la Bavière par les Autrichiens*, en 1778 et 1779, etc., 1806, in-8; *Voyage agronomique dans la sénatorerie de Dijon*, 1806, in-4; l'*Art de multiplier les grains*, 1810, in-8; *Fables et Contes* en vers, suivis des poëmes de la *Lupiade* et de la *Vulpéide*, 1814, 2 vol. in-12; *Lettre à M. Suard sur sa nouvelle édition de la traduction de l'histoire de Charles-Quint, et sur quelques oublis de Robertson*, 1817, in-8, insérée d'abord dans les *Annales encyclopédiques; Supplément au mémoire de Parmentier sur le maïs*, 1817, in-8; les *Tropes* ou les *figures de mots*, poëme en 4 chants avec des notes et extraits de Denys d'Halycarnasse sur les tropes d'Homère, et des recherches sur les sources et l'influence du langage métaphysique, dédié à la jeunesse studieuse, 1817, in-12; les *Trois nuits d'un goutteux*, poëme en 3 chants, 1819, in-8; *Esprit du grand Corneille*, ou *Extrait raisonné de ceux des ouvrages de P. Corneille qui ne font pas partie du recueil de ses chefs-d'œuvre*, 1819, in-8, formant le tome 45 de la *Collection des meilleurs ouvrages de la langue française;* une nouvelle édition des *Lettres provinciales*, augmentée, 1822, 2 vol. in-8; *Examen de la question de savoir si Lesage est l'auteur de Gilblas ou s'il l'a pris de l'espagnol*, imprimé dans une nouvelle édition de Gilblas, 1820, 3 vol. in-8; *Introduction aux Pensées de Blaise Pascal*, en tête d'une édition de cet ouvrage, 1821, in-8; l'*Institution* des enfants, nouvelle édition, 1824-1828, in-8 et in-12; *Mémoires sur la manière d'enseigner et d'étudier l'agriculture*, etc. (en 1801, à la société d'agriculture de la Seine), 1828, broch. in-8. Il coopéra au *Dictionnaire d'agriculture pratique*, 1828, 2 vol. in-8; l'introduction est de François de Neufchâteau. Il a composé en outre plusieurs *Rapports*, *Lettres*, *Mémoires* et autres pièces insérées dans divers journaux. Un anonyme a publié : *Essai historique sur la vie et les écrits de François de Neufchâteau, entremêlé de quelques conseils qu'on lui adressa sur son ministère*, 1799, in-8.

FRANÇOISE (sainte), dame romaine, née en 1384, également respectable par sa piété et sa charité, mariée dès l'âge de 12 ans à Laurent Ponziani, morte en 1440, à 56 ans, fonda en 1425 le monastère des *Oblates*, appelées aussi *Collatines*, à cause du quartier de Rome où elles furent transférées en 1463. « A toutes les vertus de la femme forte, dit » un hagiographe, à la prévoyance, à l'activité, au » courage, elle joignait dans un degré rare toutes » celles que le christianisme a portées si haut, la » douceur, la charité, la patience, l'humilité. On » voyait cette dame illustre porter sur ses épaules » ce qui était nécessaire à l'entretien des pauvres et » de sa communauté, ou conduire à travers la ville » l'animal qui portait ces provisions. On en raconte » des choses fort extraordinaires, que tant de sain- » teté rend très-croyables, indépendamment des » témoignages sur lesquels elles sont appuyées. » Paul V la canonisa; on fait sa fête le 9 mars.

FRANÇOISE, femme de Pierre II, duc de Bretagne, fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, naquit en 1427. Elle eut beaucoup à souffrir de l'humeur sombre et chagrine de son mari, qui en vint jusqu'à la frapper : outrage dont elle fut si affligée qu'elle en tomba malade. Le duc la voyant à l'extrémité lui demanda pardon, et vécut depuis avec elle dans une grande union. Elle fut sa principale garde dans tout le temps de sa maladie; mais ni ses prières, ni ses soins n'empêchèrent point qu'il ne mourût. Il dit avant d'expirer « qu'il laissait son » épouse aussi pure qu'il l'avait reçue. » Les parents de cette princesse, et le roi Louis XI, employèrent inutilement les prières, la ruse et la force pour l'obliger à épouser le duc de Savoie, qui la désirait ardemment à cause de sa vertu. Elle se fit carmélite en 1467, et mourut le 26 février 1485, victime de sa charité. Elle gagna sa dernière maladie auprès d'une religieuse, qu'elle secourut jusqu'à la mort. L'abbé Barrin a écrit sa *Vie*, Bruxelles, 1704, in-12.

FRANCOLINI (Balthasar) naquit à Fermo, dans la Marche d'Ancône, en 1650, se fit jésuite en 1666, enseigna avec distinction la philosophie et la théologie à Rome, et mourut au collége romain le 10 février 1709, avec la réputation d'un religieux vertueux et savant. Son livre intitulé *Clericus romanus contra nimium rigorem munitus*, imprimé à Rome avec les approbations ordinaires en 1705, et ensuite à Munich en 1707, a pour objet de réfuter les reproches des jansénistes, et surtout du docteur Arnauld, contre la manière dont on administre dans l'Eglise le sacrement de pénitence.

FRANCOWITZ (Mathias), né à Albona en Illyrie en 1521, est connu parmi les théologiens protestants sous le nom de *Flaccus Illyricus*. Luther eut en lui un disciple ardent : ce fanatique s'éleva avec force contre l'*intérim* de Charles-Quint, et contre les projets de pacification. Il eut beaucoup de part à la composition des *centuries de Magdebourg*. (*Voy.* JUDEX.) Nous avons de lui : *le Catalogue des témoins de la vérité*, Francfort, 1672, in-4. (*Voy.* EISEINGREN.) *Missa latina antiqua*, in-8, Strasbourg, 1557. La rareté de ce livre l'a rendu très-cher. Cette liturgie contient la foi et les usages anciens de l'église romaine. Les protestants croyaient qu'elle serait un témoignage contre les catholiques; mais s'étant aperçus qu'elle fournissait des armes à leurs adversaires, ils n'oublièrent rien pour en supprimer tous les exemplaires; et c'est la cause de leur rareté. On la trouve cependant en entier dans les *Annales* du P. Le Cointe, et dans les *Liturgies* du cardinal Bona. Francowitz a donné un *Appendix* à

sa *Missa latina* dans son édition de Sulpice-Sévère, Bâle, 1556, in-8. On a encore de lui une foule de *Traités* violents contre l'église romaine. Il veut y prouver « que la papauté est une invention du diable, » et que le pape est un diable lui-même. » Tous les ouvrages de cet enthousiaste furieux sont peu communs. Ceux qui sont curieux de sottises et de pauvretés peuvent en voir le catalogue dans le tome 24 des *Mémoires* de Nicéron. Il mourut à Francfort-sur-le-Mein en 1575, à 55 ans. Ritter a publié une notice sur la vie et les ouvrages de Flaccus Illyricus, Francfort, 1723 et 1725, in-4.

FRANCUS (Sébastien), fameux anabaptiste du 16e siècle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs et de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Augsbourg, assemblés à Smalkalde en 1540, chargèrent Mélanchthon de le réfuter. Francus publia encore un *livre* très-satirique *contre les femmes;* il fut réfuté par Jean Freherus et par Luther, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

FRANGIPANI (François-Christophe, comte de), beau-frère du comte de Serin, conspira avec lui contre l'empereur Léopold, et fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1665. Les points capitaux de l'accusation formée contre Frangipani, n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, et sa famille dégradée de noblesse; l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il était prisonnier, le 30 avril 1671. Frangipani mourut avec beaucoup de résignation et de constance.

FRANK (Jean-Pierre), célèbre médecin allemand, né d'une famille originaire de France, à Rodalben, dans le grand-duché de Bade, en 1745. Il fit ses études à Heidelberg où il apprit l'anatomie et la médecine, puis à Pont-à-Mousson, où il reçut le grade de docteur. Après avoir exercé avec distinction sa profession, en Lorraine, à Bitche, où il demeura quelque temps, et dans plusieurs autres endroits de l'Europe, le prince évêque de Spire le nomma son médecin, et, en 1784, il obtint la chaire de médecine à l'université de Gœttingue, avec le titre de conseiller de cour du roi d'Angleterre. Etant allé, en 1785, à Vienne, il y fit de si belles cures que l'empereur le créa conseiller impérial et royal du gouvernement, et le nomma professeur de médecine clinique à l'université de Pavie, où il succéda au célèbre Tissot. Ses succès nombreux ayant étendu au loin sa réputation, l'empereur le rappela à Vienne, et lui confia la direction du grand hôpital de cette ville, dans l'université de laquelle il occupa le même emploi qu'il avait à Pavie. Sur l'invitation de l'empereur de Russie (Paul Ier), et à la suite de quelques chagrins, il se rendit à Pétersbourg, en 1794. D'abord professeur de clinique à l'université de Wilna, il le fut ensuite à celle de Pétersbourg; peu de temps après, il reçut le titre de médecin de l'empereur, ou *archiâtre impérial*, avec le grade de général-major. Il resta 14 ans en Russie. Des raisons de santé le décidèrent à revenir à Vienne : avant son départ l'empereur Alexandre lui donna le brevet d'une pension de 3,000 roubles par an. Le docteur Frank est mort dans cette ville en 1821. Les grains de santé du docteur Frank ont eu beaucoup de succès et l'ont fait connaître partout. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont : *Epistola invitatoria ad eruditos de communicandis quæ ad politiam medicam spectant, principum et legislatorum decretis*, Manheim, 1776, in-8; *Système sur la police médicale* (en allemand), ibid., 1777, 1785, 4 vol. in-8; *Plan d'école clinique*, ou *Méthode d'enseigner la pratique de la médecine dans un hôpital académique* (en français), Vienne, 1790, in-8. Le style de cet ouvrage est peu correct : Frank maniait avec plus de succès les langues allemande et latine, dans lesquelles son style peut passer pour classique; *De curandis hominum morbis*, Manheim, 1792, 1807, 6 vol. in-8. Il a laissé aussi un opuscule sur sa vie, et qui a pour titre : *Biographie du D. Jean-Pierre Frank, écrite par lui-même*, etc. Son fils (Joseph) suit avec honneur la profession de son père, et est auteur de plusieurs ouvrages très-estimés sur la médecine.

FRANKLIN (Eléonore-Anne, plus connue sous le nom de *miss Porden*) naquit en 1795, et eut pour père William Porden, architecte. De bonne heure elle montra du goût pour la littérature et surtout pour la poésie qu'elle cultiva avec passion. Dès l'âge de 17 ans elle fit paraître un poëme badin intitulé *les Voiles*, qu'elle augmenta dans la suite et publia en 1815, en six chants. Trois ans après elle donna un autre petit poëme qu'elle intitula l'*Expédition arctique*, et qui lui valut la connaissance du capitaine Franklin, célèbre par les voyages de découverte qu'il a faits dans le nord de l'Amérique. L'admiration que ce marin éprouva pour le talent de miss Porden et peut-être aussi la reconnaissance qu'il éprouvait pour elle, le déterminèrent à demander sa main, et il l'épousa dans le mois d'août 1823. Cette union ne fut pas de longue durée; Mme Franklin mourut en 1825, au moment où son mari venait de partir pour son second voyage. Un an avant son mariage elle avait publié encore un poëme épique sous ce titre : *Cœur-de-Lion*, ou *la troisième croisade*.

FRANKLIN (Benjamin), né à Boston dans la Nouvelle-Angleterre en 1706, mort à Philadelphie en Amérique en 1790. De simple prote d'imprimerie, il parvint à se faire un nom distingué parmi les savants et parmi les politiques. Son père natif d'Angleterre, fabricant de savon et de chandelles à Boston, l'envoya à l'âge de 8 ans dans une école; mais il l'en retira deux ans après, pour lui faire embrasser sa profession. A 12 ans le jeune Franklin fut mis en apprentissage chez son frère James qui était imprimeur. Il y fit de grands progrès; car il travaillait avec assiduité, lisait beaucoup et méditait encore plus. Dès 1721, son frère fit paraître le *Journal de la Nouvelle-Angleterre :* c'était la 3e feuille périodique qui paraissait en Amérique : Franklin y mit quelques articles qui furent accueillis favorablement, et qui l'engagèrent à continuer ses travaux littéraires. Il se proposa d'imiter le *Spectateur* d'Adisson, et fit pour y arriver des épreuves de tout

genre. En même temps il lisait les poëtes, les philosophes, les théologiens : cependant il quitta Boston et alla à New-York, puis à Philadelphie, où il entra dans l'imprimerie de Keimer. Encouragé à établir une imprimerie, par le gouverneur, William Keit, qui lui promettait l'appui du ministère, il vint en Angleterre pour acheter le matériel nécessaire à cette entreprise, ne trouva pas le gouvernement favorable à son projet, et fut quelque temps sans ressource (1724). Devenu ouvrier imprimeur, il économisa sur sa nourriture de quoi faire paraître sa *Dissertation* sur la *liberté* et sur la *nécessité*, où il prétendit que la vertu et le vice ne sont que de vaines distinctions. De retour à Philadelphie, il fut prote chez Keimer; artiste industrieux et habile, il se rendit utile à cet établissement. Cherchant ensuite à sortir de la gêne qu'il éprouvait par quelques essais de commerce, et par la publication d'un journal qui eut quelque vogue, il fonda une société philosophique et une bibliothèque : il commença aussi son *Almanach du bon-homme Richard* qu'il continua pendant 25 ans, et qu'il remplit de maximes de frugalité et de leçons d'industrie : il en vendait jusqu'à 10,000 par an. Nommé en 1736 secrétaire de l'assemblée générale de Pensylvanie, et en 1737 maître de poste, il créa une compagnie d'assurance contre l'incendie, une troupe de pompiers, une société pour la défense de la province : membre de l'assemblée de Pensylvanie, il prit part à toutes les querelles entre le gouvernement et les habitants. En même temps il s'appliqua beaucoup à varier les phénomènes de l'électricité, et à les faire servir à une théorie qui donnât une idée juste de ce fluide si subtil et si merveilleux. Quoique toutes ses idées n'aient pas joui de l'approbation des savants, on ne peut nier qu'il n'ait répandu des lumières sur cet objet, et que plusieurs de ses conjectures ne soient appuyées de l'expérience. Son projet d'apaiser les tempêtes de la mer avec de l'huile et des matières graisseuses est aujourd'hui reconnu pour une illusion complète. (*Voy.* le *Journ. histor. et littér.*, 1er juillet 1782, p. 337, et autres cités, ibid.) On sait qu'il a beaucoup travaillé à l'indépendance des colonies anglaises en Amérique, et c'est à ce titre que l'assemblée nationale de France a décerné un deuil de trois jours pour honorer sa mémoire. Cependant la guerre dans laquelle il entraina la France, a fait un mal infini à ce beau royaume, et l'on peut dire qu'elle a mis le comble au désordre de ses finances. Du reste, c'est peut-être ce point de vue là même qui a rendu cher le nom de Franklin à l'assemblée nationale, puisque, sous ce rapport, elle lui doit son existence. Cet homme célèbre, étant encore imprimeur, s'était fait une épitaphe singulière, où l'on voit qu'à cette date il croyait à la résurrection un peu plus fermement que lorsqu'il demanda la bénédiction de Voltaire pour son fils. (*V.* le *Journ. hist. et litt.*, 25 mars 1778, page 465.) Mais il paraît qu'à la fin il était revenu à cette croyance, puisqu'il voulut que l'épitaphe fût mise sur son tombeau. La voici, traduite littéralement par Bertin :

Le corps
de Benjamin Franklin, imprimeur,
(comme la couverture d'un vieux livre
dont le dedans est arraché,
et qui n'a plus ni reliure ni dorure)
sert ici de pâture aux vers;
mais l'ouvrage en lui-même ne sera pas perdu,
car il reparaîtra un jour,
(ainsi qu'il l'a toujours pensé)
dans une nouvelle et plus belle édition,
revue et corrigée
par l'auteur.

Les *œuvres* de Franklin ont été réunies, Londres, 1806, 3 vol. in-8, en anglais. Barbeu du Bourg a publié une trad. française de la partie physique, Paris, 1773, 2 vol. in-4, fig., 8 à 10 fr. En 1792, on a publié en 2 vol. in-8, une traduction française des *Mémoires* de sa vie écrits par lui-même, suivie de ses œuvres morales, politiques et littéraires. Son éloge a été écrit par Condorcet. (Il faut consulter sur sa vie les *Mémoires* qu'il a rédigés lui-même et adressés à son fils : ils ont été traduits en français par Ginguené, Paris, 1791, in-8.) *Sa Correspondance choisie* a été publiée et traduite en français par de la Mardelle, Paris, 1818, 2 vol. in-8. Chacun connaît le vers de Turgot sur Franklin :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

FRANTZIUS, ou FRANTZ, (Wolfgang), théologien luthérien, né en 1564 à Plaven dans le Voigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1620. On a de lui : *Animalium historia sacra*, 1665, in-12, Dresde, 1687, 2 vol. in-8, ouvrage recherché et curieux; *Tractatus de interpretatione sacrarum scripturarum*, 1634, in-4, et d'autres ouvrages, où, si l'on excepte quelques préjugés de secte, il y a des choses utiles à recueillir. Le célèbre Scheuchzer a consulté l'*Historia animalium* pour sa *Physica sacra.*

FRANZ (Joseph), jésuite, naquit à Lintz en 1703, fut professeur de physique expérimentale à l'académie de Vienne, puis directeur de celle des langues orientales, fondée en 1754, dans la même ville, par Marie-Thérèse. Le P. Franz était généralement estimé et pour ses talents et pour la pureté de ses mœurs. On a de lui : *Dissertatio de natura electri*, Vienne, 1751, in-4; *Jeu de cartes géographiques*, ibid., 1759. On lui attribue un petit drame intitulé *Godefroi de Bouillon*, représenté par les élèves des académies des langues orientales, devant leurs augustes fondateurs, le 18 décembre 1757, Vienne, 1761, in-8. Les interlocuteurs s'expriment dans les langues turque et française; cette dernière est écrite avec une grande pureté. Le P. Franz est mort en 1776, trois ans après la suppression de son ordre.

FRA-PAOLO. (*Voy.* SARPI.)

FRASSEN (Claude), né près de Péronne en Picardie en 1620, définiteur général de l'observance de St.-François, docteur de Sorbonne et gardien de Paris, mourut en 1711, dans la 91e année de son âge. Ce savant religieux avait paru avec distinction dans le chapitre général de son ordre, tenu à Tolède en 1682, et dans celui de Rome en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite. Les principaux fruits

ses veilles sont : une *Philosophie* imprimée plusieurs fois en 2 vol. in-4 ; une *Théologie*, Paris, 1672, 4 vol. in-fol. Elle vaut mieux que sa Philosophie, qui était bonne cependant pour son temps : la logique, la métaphysique et la morale y sont très-bien traitées; il y a, comme c'était alors l'usage, plusieurs questions plus subtiles qu'importantes, mais qui servent à rendre l'esprit juste. (*Voy.* DUNS, OCCAM.) *Disquisitiones biblicæ*, Paris, 1682, 2 vol. in-4, le premier sur la Bible en général, le deuxième sur le Pentateuque, réimprimés avec des augmentations à Lucques, 1764, 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage; mais on y désirerait plus de méthode et de précision. On lui reproche d'avoir pillé dans la *Démonstration évangélique* de Huet, et d'avoir masqué son larcin d'une ruse assez commune aux plagiaires. Il critiqua d'une façon peu décente l'illustre prélat, à l'instigation de Louis Ferrand; mais dans la suite il en demanda pardon à l'offensé.

FRATTA (Jean), poëte italien d'une famille noble de Vérone, vivait dans le 16e siècle : il laissa des *églogues*, et un poëme héroïque intitulé *la Maltéide*, dont Le Tasse faisait cas. Ce poëme fut imprimé à Venise en 1596, in-4, du vivant de son auteur.

FREARD DU CASTEL (Raoul-Adrien), né à Bayeux, réunissait aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses moments de loisir étaient partagés entre l'étude de la géométrie et la culture des fleurs. Il mourut en 1766, après avoir donné : *Eléments de la géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12; l'*Ecole du jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12 Ces ouvrages sont faiblement écrits.

FRÉDEGAIRE, le plus ancien historien français depuis Grégoire de Tours, est appelé *le scholastique*, parce qu'autrefois on honorait de ce nom les hommes qui se distinguaient par leurs écrits. Il composa, par ordre de Childebrand, frère de Charles-Martel, une *chronique*, qu'on trouve dans le recueil des historiens de France de Duchesne et de dom Bouquet. Elle va jusqu'en 641. Son style est barbare; il manque de construction et d'arrangement. Il coule d'ailleurs trop rapidement sur des événements intéressants. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour cette partie de l'histoire de France. Sa *Chronique* est divisée en 5 livres dont les trois premiers ne sont qu'une compilation des chroniques précédemment écrites par Jules-Africain, Eusèbe, saint Jérôme et Idace; le 4e est un abrégé de saint Grégoire de Tours, et le 5e renferme la continuation de cette histoire. Cet ouvrage a eu des continuateurs anonymes, qui l'ont conduit jusqu'en 668. Il a été imprimé en forme d'appendice aux *OEuvres* de saint Grégoire de Tours, Bâle, 1568 et 1610, in-8, sous ce titre : *Fredegarii Scholastici chronicon quod ille, jubente Childebrando comite, Pipini regis patruo scripsit;* il a été traduit en français par l'abbé de Marolles et Guizot dans la *Collection des historiens de France*. On peut consulter sur cet ouvrage la dissertation d'Adrien de Valois, *de Fredegario ejusque operibus*, la *préface* de D. Ruinart en tête des œuvres de Grégoire de Tours, *l'histoire littéraire de France* de D. Rivet, tom. 3, et l'*Apologie de l'histoire de Fredégaire* par l'abbé de Vertot, insérée au tome 1er des *Mémoires de l'académie des inscriptions*.

FRÉDÉGONDE, femme de Chilpéric Ier, roi de France, née en 543, à Montdidier, d'une famille obscure, entra d'abord au service d'Audovère, première femme de ce prince. Elle employa tout son esprit et toute sa beauté pour la lui faire répudier. Chilpéric prit une seconde femme; Frédégonde la fit assassiner, et obtint le lit et le trône qu'elle occupait. Ce monstre d'ambition et de cruauté inspira son mari, et lui fit commettre une foule de crimes. Il accabla d'impôts ses sujets, et fit la guerre à ses frères. Frédégonde seconda ses armes par le fer et le poison. Elle fit assassiner Sigebert, Mérovée, Clovis, Prétextat, etc. Après la mort de Chilpéric, elle arma contre Childebert, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne, et reprit Paris avec les villes voisines qu'on lui avait enlevées. Elle mourut en 597, couverte de gloire par ses succès, et d'opprobre par ses crimes. Nous parlons, dans cet article, d'après le plus grand nombre des historiens. Il y a cependant apparence que la haine publique exagéra beaucoup les vices et les maux attribués à Frédégonde. Dreux Duradier a entrepris de la justifier dans son *Histoire anecdotique des reines et régentes de France*, 6 vol. in-12; mais il a été victorieusement réfuté par Gaillard, dans le *Journal des savants* de janvier 1763, pag. 13 et suiv. (*Voy.* BRUNEHAUT.)

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

FRÉDERIC Ier, dit *Barberousse*, fils de Frédéric, duc de Souabe, et duc de Souabe lui-même après la mort de son père, était né en 1121, et obtint la couronne impériale en 1152, après Conrad III son oncle. Il avait déjà été avec ce prince en Asie, et avait combattu dans les rangs des croisés (1147). Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. Adrien IV le sacra le 18 juin après bien des difficultés sur le cérémonial. On savait si peu à Rome ce que c'était que l'empire romain, et toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple se souleva, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat et du peuple; et, de l'autre côte, le pape Adrien écrivait dans toutes ses lettres, qu'il avait conféré à Frédéric le *bénéfice* de l'empire romain. Frédéric imposa silence aux députés du peuple : « Rome, leur dit-il, » n'est plus ce qu'elle a été; Charlemagne et Othon » *vous ont conquis par la valeur;* je suis votre » maître *par une possession légitime*. » Non moins choqué des lettres du pape, il dit « qu'il tenait » son empire de Dieu et de l'élection des princes, et » non de la libéralité des pontifes romains. » Un légat, devant qui il prononça ces paroles, voulut le lui contester; Frédéric le renvoya. Adrien lui envoya en 1157 à Besançon, où il était alors, un autre légat auquel l'empereur fit protester que par le mot de *bénéfice*, le pape n'avait entendu que la bénédiction ou le sacre, et non une investiture. En 1153, Frédéric avait répudié Adélaïde, et épousa en 1156, Béatrix, fille de Renaud, comte de Bour-

gogne, et réunit par là le comté de Bourgogne à ses états ; mais ce prétendu mariage, contracté contre les règles de l'Evangile, le mit mal dans l'esprit des peuples, et ne contribua pas peu à la conduite des Milanais envers la nouvelle impératrice. Après la mort d'Adrien, en 1160, Frédéric, qui voulait dominer à Rome, opposa au légitime pontife Alexandre III, l'antipape Victor, et successivement deux autres. Les Milanais, indignés de ces violences, secouèrent le joug en 1161, et tâchèrent de former une république. Mais leur capitale fut prise en 1162 et rasée jusque dans ses fondements. On passa la charrue et on sema du sel sur son terrain. Bresse, Plaisance furent démantelées, et les autres villes, qui avaient voulu être libres, perdirent non-seulement cet avantage, mais leurs priviléges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits et de tous les fiefs usurpés. Quatre docteurs de l'université de Bologne qu'il consulta, lui attribuèrent tous ces droits, et même l'empire du monde entier, tel que les empereurs des premiers siècles l'avaient possédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques tous ceux qui oseraient douter de la monarchie universelle des empereurs romains. On voit par cette plaisante décision, que la jurisprudence des empereurs n'était pas mieux en ordre que celle des papes; et que ceux qui déclament tant contre la seconde, affectent à l'égard de la première un silence qui tient de l'injustice et de la mauvaise foi. Le pape Alexandre III, qui avait été obligé de se retirer en France, excommunia Frédéric en 1168. Les villes de Lombardie se liguèrent ensemble la même année pour le maintien de leur liberté. Les Milanais rebâtirent leur ville malgré l'empereur. Ils remportèrent sur lui une victoire signalée, près de Côme, en 1176 : et cette victoire produisit la paix entre Alexandre et Frédéric. Venise fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le superbe Frédéric pliât. Il reconnut le pape, baisa ses pieds, lui servit d'huissier dans l'église, et conduisit sa mule dans la place St.-Marc. La paix jut jurée le 1er août 1177, par 12 princes de l'empire. Tout fut à l'avantage de l'Eglise, Frédéric promit de restituer ce qui appartenait au saint Siége. Les terres de la comtesse Mathilde ne furent point spécifiées, et ce fut un nouveau sujet de querelle entre l'empereur et le pape Urbain III. Les progrès des Sarrasins réunirent les esprits. Saladin, le héros de son pays et de son siècle, avait repris Jérusalem sur les chrétiens. Le pape engagea Frédéric à reconquérir la terre sainte. Ce prince se croisa en 1189. Isaac Lange, empereur de Constantinople, était l'allié de Saladin et du sultan d'Icone. Frédéric fut donc obligé de combattre les Grecs. Il força les passages, remporta deux victoires sur les Turcs, prit Icone, pénétra en Syrie, et alla mourir l'année suivante 1190, après un règne de 38 ans, pour s'être baigné dans le Cydnus, imprudence qui avait déjà failli coûter la vie au grand Alexandre. Il laissa une réputation célèbre d'inégalité et de grandeur. Il couvrit son orgueil, son caractère violent et emporté, par le courage, la franchise, la libéralité et la constance dans la bonne et la mauvaise fortune. Il avait une mémoire surprenante, et même beaucoup de savoir, pour un siècle où la rouille de l'ignorance était si épaisse, que presque aucun prince allemand ne savait ni lire ni signer son nom. Jamais les revenus des empereurs n'avaient été plus considérables que sous Frédéric; il tirait annuellement de l'Italie et de l'Allemagne 60 talents d'or, ce qui revient à 6 millions d'écus d'Allemagne : somme prodigieuse pour ce temps-là, où le domaine des empereurs avait déjà souffert des pertes immenses. C'est sous Frédéric Ier que les archevêques de Mayence commencèrent à prendre le titre d'*archi-chanceliers* de l'empire. La *Vie de Frédéric Barberousse* a été écrite en latin, Leipzig, 1722, in-4. On peut consulter sur ce prince l'un des plus remarquables qu'ait eus l'Allemagne, plusieurs ouvrages, entr'autres la *Chronique d'Othon de Freisingen :* l'ouvrage de Gunther, *Ligurinus, sive de rebus gestis Frederici I, libri* x, Heildelberg, 1812, in-8.

FRÉDÉRIC II, petit-fils de Frédéric Ier, et fils de l'empereur Henri VI, né en 1194 à Iési, élu roi des Romains en 1196, du vivant de son père, empereur en 1210, à 19 ans, ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après la mort d'Othon en 1218. Son règne commença par la diète d'Egra en 1219. Ce fut dans cette diète qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire, de ne plus rançonner les voyageurs qui passeraient dans leur territoire, et de ne pas faire de fausse monnaie : usages barbares, que les petits princes prenaient pour des droits sacrés dans ces temps de brigandage. Après avoir mis ordre à tout en Allemagne, il passa en Italie. Milan lui ferma ses portes, comme à un petit-fils de Barberousse : et il alla se faire couronner à Rome par le pape Honoré III, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits violents contre les hérétiques, et par le serment d'aller se battre dans la terre sainte. Frédéric né en Italie, et s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. Grégoire IX, successeur d'Honoré III, l'avertit en vain d'exécuter son serment, et l'excommunia en 1227 et 1228. Frédéric part pour la terre sainte, et y arrive en septembre 1228. Mélédin, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui allait fondre sur lui, conclut l'année d'après une trève de dix ans avec l'empereur. Grégoire IX, irrité de ce que Frédéric avait abandonné si légèrement la cause des chrétiens d'Orient, et exécuté son serment d'une manière illusoire, l'anathématisa. Il assembla une armée, et s'empara d'une grande partie de la Pouille, dont il investit le beau-père de Frédéric II, Jean de Brienne. Le jeune Henri son fils, roi des Romains, se déclara aussi contre son père, et fit répandre le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse, occasionna la révolte générale de la Sicile et de l'Italie. Frédéric, instruit de ces événements, repasse en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rend maître de la Romagne, de la Marche d'Ancône, des duchés de Spolette et de Bénévent. Les soldats de la croisade papale, appelés *Guelfes*, portaient le signe des deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appelaient *Gibelins*, et portaient la croix; ils furent souvent vainqueurs. Le pape se

réconcilie avec l'empereur en 1230, moyennant la somme de 130,000 marcs d'argent et la restitution des villes qu'il lui avait prises. Frédéric ne fut si facile, que parce que son fils s'était révolté en Allemagne. Il va assembler une diète à Mayence, condamne en 1235 le rebelle à une prison perpétuelle, et fait élire peu après son second fils, Conrad IV, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repasse en Lombardie en 1240, bat les Milanais et en fait un grand carnage. Il prend plusieurs autres villes, soumet la Sardaigne, triomphe des forces de Venise et de Gênes, se rend maître du duché d'Urbin et de la Toscane, et assiége Rome. Ce fut alors que ce prince emporté et cruel fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisait. Il alla ensuite saccager Bénévent, le Mont-Cassin, et les terres des Templiers. Rien n'arrêtait ses dégâts, et c'était surtout à l'égard des ministres de l'Eglise qu'il se montrait implacable. « Les temples, disent les historiens, furent saccagés ; » les vases sacrés servirent dans sa cuisine ; les cendres des saints, troublées dans leur tombe, furent » jetées aux vents, leurs ossements dispersés ; des » ecclésiastiques languirent dans les fers ; à d'autres » on creva les yeux ; d'autres furent chassés de l'empire, ou égorgés ou livrés aux flammes. L'on fit » expirer sur les bûchers des comtes et des barons » du parti guelfe ; d'autres périrent de faim et de » vermine dans les prisons souterraines d'antiques » donjons. Des villes de cette faction furent ruinées » de fond en comble. Ezzelino, gibelin furieux et » sanguinaire, fit périr par la faim, le fer et le feu, » douze mille citoyens de Padoue, enfermés dans » l'amphithéâtre de Vérone. » (*Voy.* EZZELINO.) Frédéric avait été de nouveau excommunié par Grégoire IX en 1236. Le pape donnait pour motif de cette excommunication, que les armées de ce prince avaient pillé des églises ; qu'il avait fait juger par des cours laïques les affaires ecclésiastiques, qu'il avait blasphémé Jésus-Christ dans la diète de Francfort, et l'avait mis au nombre des imposteurs qui avaient trompé l'univers. Dans sa lettre, adressée aux princes et prélats contre cet empereur, le 12 des calendes de juin de la 13ᵉ année de son pontificat, 1239, Grégoire l'accuse formellement d'avoir rangé le Sauveur du monde, Moïse et Mahomet sur une même ligne, et rapporte les paroles mêmes de l'empereur : *A tribus Baratoribus, ut ejus verbis utamur, scilicet Christo Jesu, Moïse et Mahometo, totum mundum fuisse deceptum*, etc. (*Voy.* VIGNES Pierre des.) Cette dernière accusation, la plus grave de toutes, fut niée par l'empereur, dans un manifeste envoyé à toutes les cours. Le pape, qui n'ajoutait aucune foi à cette protestation, et qui avait, comme il l'assure dans sa lettre, des preuves démonstratives du fait, voulut faire assembler un concile ; mais les prélats français, anglais et espagnols, s'étant embarqués à Gênes, furent faits prisonniers par Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur. Célestin IV, son successeur, n'occupa le trône pontifical que 18 jours. Le siége vaqua pendant 19 mois. Enfin Innocent IV ayant été élu, ce pape, l'ami de Frédéric, quand il était cardinal, s'efforça en vain de le réconcilier avec le saint Siége. Après bien des négociations inutiles, il le déposa dans le concile de Lyon, en 1245 ; mais la sentence ne fut prononcée qu'au nom du pape, et en présence du concile, *præsente concilio*, non avec l'approbation du concile, *approbante concilio*, comme portent les décrets où le concile concourait avec le pape. Il n'a point été question dans ce concile du droit du pontife sur la couronne du prince, ce point n'y fut nullement agité, ni défini. Tout paraît avoir été supposé comme un article de jurisprudence reconnu. (*Voy.* MARTIN IV, GRÉGOIRE VII.) Tout se réduisait à savoir si l'empereur était véritablement coupable des crimes dont on l'accusait ; c'est là-dessus qu'intervint le jugement. Des historiens et des jurisconsultes ont écrit que le point dont il s'agit ici, formait une question purement civile, très-différente de celle qui regardait le prétendu domaine temporel des papes, et que c'était une prétention de suzeraineté. Sous le règne des Othon, disent-ils, non-seulement le pape, comme souverain de Rome, conférait l'empire, mais il donnait encore aux empereurs le pouvoir de désigner leurs successeurs. Après les Othon, il donna à certains princes d'Allemagne le droit d'élire les rois des Teutons, qui étaient ensuite élevés à la dignité impériale, et les empereurs élus lui prêtaient serment de fidélité (*Suppl. Baron.*, *l.* 2, *c.* 40, *tom.* 10, *ann.* 964, *p.* 783, 784 *et* 909). Les papes prétendirent en conséquence que les empereurs tenaient leur couronne du saint Siége, comme les électeurs le droit d'élection. De là ils inféraient, par une conséquence quelconque, le droit de les juger et de les déposer. On voit par une lettre de Frédéric II, que c'était là une des raisons sur lesquelles Innocent IV appuyait ses prétentions ; elle est rapportée dans l'*Histoire de France*, par Daniel, tome 4, p. 573, édit. 1755. Quoi qu'il en soit, les écrivassiers qui se sont épuisés en sarcasmes contre la conduite des pontifes dans ces temps pénibles et difficiles, n'ont pas eu l'équité d'observer qu'ils avaient les mœurs de leur temps, qu'ils en avaient adopté la jurisprudence et les maximes ; que c'est sur cet état de choses qu'il faut les juger, ainsi que les empereurs qui n'étaient pas plus au-dessus de leur siècle que les papes, et dont la jurisprudence, comme nous venons de l'observer à l'article de *Frédéric Iᵉʳ*, était plus défectueuse encore et plus révoltante. Les papes d'aujourd'hui sont très-éloignés de ces prétentions, et n'en ont pas qui leur soit plus chère que celle de donner aux souverains de la terre des exemples de modération, de douceur, de sagesse et de justice. « C'est une chose singulière, dit un écrivain » moderne, et elle serait inconcevable, si on ne » connaissait l'hypocrisie du siècle, d'entendre nos » philosophes déclamer avec fureur contre le droit » que s'attribuaient les papes sur des rois chrétiens, » précisément en faveur de l'Eglise qu'ils troublaient, » et que leur devoir était de protéger : tandis que » ces mêmes philosophes font une profession ouverte » de renverser les trônes, de traiter en esclaves les » rois les plus sages, et d'établir l'anarchie la plus » affreuse sur les débris de toute autorité. » Les

peuples ligués de Lombardie battirent Frédéric : les princes ne le regardèrent plus que comme un impie ; pour comble de malheur, les Allemands élurent contre lui, en 1246, Henri de Thuringe, puis Guillaume, comte de Hollande, en 1247. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin voulait l'empoisonner, et qu'il fut obligé de prendre des mahométans pour sa garde. Ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroy, l'un de ses bâtards, qui, à ce qu'on prétend, l'empoisonna à Fiorenzuela en 1250, à 57 ans, et l'étouffa sous une pile de carreaux, parce que le poison n'agissait pas assez promptement. D'autres le font mourir d'une manière différente. Quoique d'un naturel violent et emporté, cet empereur avait quelques qualités estimables. Actif, vigilant, courageux, il eût pu réprimer, s'il avait voulu sérieusement, la puissance mahométane dans sa naissance. Il fonda des universités, notamment celle de Padoue ; il cultiva les beaux-arts et les fit cultiver. On a de ce prince des *vers* en langue romane, des *lettres* en latin, et un *traité* de la chasse au faucon (*De arte venandi cum avibus*), imprimé avec *Albertus magnus*, *De falconibus*, Augsbourg, 1596, in-8. Il fit traduire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'*Aristote*, l'*Almageste* de Ptolémée et plusieurs *traités* de Gallien. Ce fut un des meilleurs troubadours de son époque. Il paraît que dans les dernières années de sa vie il était revenu à des sentiments plus religieux, puisque dans son testament il charge son fils Conrad de restituer tout ce qui pouvait appartenir à l'Eglise, et légua 100,000 onces d'or pour le secours de la terre sainte. Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans de grands sentiments de piété et de repentir.

FRÉDÉRIC, dit *le Beau*, fils d'Albert Ier d'Autriche, fut élu par quelques électeurs en 1314 ; mais le plus grand nombre avait déjà donné la couronne impériale à Louis de Bavière, qui le vainquit et le fit prisonnier dans une bataille décisive en 1322. Il mourut en 1333, après quelques années de prison, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns ; rongé des vers, selon les autres. Duchat lui attribue cette devise : A. E. I. O. V. que Matthieu Tympius prétend signifier, *Aquila Electa Iuste Omnia Vincit*. L'événement fait voir qu'elle convenait mieux à son rival. D'autres l'ont expliquée par *Austria Erit In Orbe Vltimo ;* d'autres par *Austria Erit Imperans Orbi Vniverso ;* d'autres enfin par *Audax Et Improbus Omnia Vertit*. On peut consulter pour plus de détails l'ouvrage de Baumann intitulé : *Voluntarium imperii consortium inter Fredericum Austriacum et Ludovicum Barbarum*, Francfort, 1735, in-fol., fig., 10 à 12 fr.

FRÉDÉRIC III, dit *le Pacifique*, 39e empereur d'Allemagne, né le 2 décembre 1415 d'Ernest, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, et fut sacré à Aix-la-Chapelle en 1442, par Thierry, archevêque de Cologne. Le couronnement de Frédéric est le dernier qui ait été fait à Rome, et fut un des moins éclatants. Eléonore de Portugal, qu'il avait demandée en mariage, se rendit à Rome, et y fut couronnée impératrice en même temps que son époux. Frédéric ne voulait pas d'abord consommer le mariage en Italie, de peur que l'enfant qui en naîtrait n'eût les mœurs italiennes. Il fallut qu'Alphonse, aïeul de sa femme, roi d'Aragon et de Naples, l'y engageât. L'empereur de retour en Allemagne s'abandonna à son humeur trop pacifique, et, pour mieux dire, insouciante ; il en résulta des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommèrent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice et de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains, qui aurait le gouvernement de l'empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna en 1458 à Mathias, fils d'Huniade son défenseur. Frédéric se contenta de lui refuser la couronne de saint Etienne, qu'il avait entre les mains : refus qui produisit une guerre sanglante. Mathias envahit l'Autriche, prend Vienne, en chasse l'empereur, qui, avec une suite de 80 personnes, se met à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. Il répétait sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque : « L'oubli des biens qu'on ne » peut recouvrer, est la félicité suprême. » Il se conduisit suivant ces principes, et finit la guerre par un traité de paix honteux en 1487. Il mourut en 1493, à 78 ans, après un règne peu glorieux. On trouve quelques bons mots (*Proverbia*) de ce prince, dans un recueil intitulé *Margarita facetiarum*, Strasbourg, 1509, in-4.

ROIS DE DANEMARK.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Danemark en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, se maintint sur le trône par les armes. Il fit alliance avec Gustave Ier, qui s'était fait reconnaître roi de Suède, et se ligua avec les villes anséatiques. Après il introduisit le luthéranisme dans ses états, l'an 1526. Il mourut en 1533, à l'âge de 62 ans.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemark, fils et successeur de Christiern III, augmenta ses états, favorisa l'académie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savants, et protégea Ticho-Brahé auquel il donna l'île de Herven pour y construire le fameux observatoire d'Uraniembourg. Son règne ne fut troublé que par une guerre passagère avec la Suède ; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut en 1588, à 54 ans. Il eut pour ministre Pierre Oxe dont les talents améliorèrent sensiblement ses états.

FRÉDÉRIC III, né en 1609, d'abord archevêque de Brême, ensuite roi de Danemark en 1648, après la mort de Christiern IV son père, perdit plusieurs places, que Charles-Gustave, roi de Suède, lui enleva. Il mourut en 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, serait héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitait les autres ordres avec dureté, perdit en même temps une partie de ses priviléges.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemark, fils de Christian V, né en 1671, monta sur le trône de son père en 1699. Il se ligua, avec le czar Pierre et le roi de Pologne, contre Charles XII, qui le contrai-

gnit à faire la paix. Après une guerre fort désavantageuse, le roi de Suède ayant été réduit à se retirer en Turquie par le czar, Frédéric se dédommagea de ses pertes et lui enleva plusieurs places. Il mourut en 1730, à 59 ans, après avoir fondé les missions du Groënland et de la Laponie, la maison des Orphelins de Copenhague et 240 écoles pour l'instruction des enfants pauvres.

FRÉDÉRIC V, roi de Danemark et de Norwége, fils de Christian VI, né en 1723, succéda à son père le 6 août 1746, et mourut en 1766. Pierre III étant monté sur le trône de Russie en 1762, leva une armée considérable pour reprendre sur le Danemark le duché de Flesseig dont son père avait été dépouillé. Déjà le général Romanzow, à la tête de 40,000 hommes, jetait la terreur dans le Mecklenbourg, et Frédéric préparait une résistance formidable, lorsque Pierre fut assassiné, et Catherine s'empressa de retenir ses troupes et de signer la paix. Son règne fut remarquable par plusieurs institutions et entreprises propres à faire fleurir l'industrie, le commerce, les sciences et les arts. Il accorda de grands avantages à la compagnie asiatique, et parvint à rendre le commerce d'Amérique entièrement libre. Copenhague lui doit une académie de peinture et une maison d'accouchements gratuits : cet hôpital est devenu l'un des plus remarquables de l'Europe par sa bonne organisation.

ROIS DE POLOGNE.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE Ier, roi de Pologne, naquit à Dresde en 1670, de Jean-George III, électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de Jean-George IV, son frère, en 1694. Il fit ses premières campagnes contre les Français en 1689 sur les bords du Rhin, et y donna des marques de valeur. Choisi en 1695 pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, et eut sur eux de grands avantages. Ayant embrassé la religion catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, et couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne, qu'il ne tarda pas d'employer contre Charles XII. Il se jeta d'abord sur la Livonie; il y eut quelques succès contre les Suédois, mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Il fut obligé de lever le siége de Riga, perdit la bataille de Clissow et celle de Frawstadt; et après une guerre où il avait été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que Charles XII avait fait donner à Stanislas Leczinski[1], en 1704. Après la bataille de Pultawa, Frédéric-Auguste remonta sur le trône, et s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1733. Ce monarque avait une force de corps incroyable; mais il était plus connu encore par sa bravoure et surtout par sa grandeur d'âme dans la bonne et la mauvaise fortune. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Il signala son règne par un nouveau *code*, par l'érection de différentes chaires académiques, par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, et par d'autres établissements qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, et parvint au trône en 1734. Les dernières années de son règne furent très-malheureuses. En 1756, le roi de Prusse s'empara de la Saxe, qu'il garda jusqu'à la paix conclue à Hubertsbourg, le 15 février 1763; Frédéric-Auguste mourut le 5 octobre de la même année. C'était un prince plein de bonté et de générosité; mais qui, ayant des voisins puissants, négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur résister.

ROI DE SUÈDE.

FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel, épousa, le 4 avril 1715, Ulrique Eléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède. Cette princesse, après la mort funeste du conquérant son frère, succéda à la couronne le 3 février 1719. L'année suivante elle associa son époux au trône avec l'agrément des états, et Frédéric fut proclamé roi de Suède le 4 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres, et mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité.

ÉLECTEURS DE BRANDEBOURG.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME DE BRANDEBOURG, surnommé *le Grand-Electeur*, né à Berlin en 1620, fit la guerre aux Polonais avec avantage. Elle finit par le traité de Braunsberg en 1657. Dans la guerre de 1674 contre Louis XIV, il s'unit avec le roi d'Espagne et les Hollandais. Il marcha dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de la retirer, pour s'opposer aux Suédois qui s'étaient emparés des meilleures places du Brandebourg. Frédéric les mit en fuite, fit une descente dans l'île de Rugen, prit Fehrschantz, Stralsund, Gripswalde, et fit une paix avantageuse, fruit de ses victoires. Il mourut en 1688. L'auteur des *Mémoires de Brandebourg* en fait ce portrait, ou, pour mieux dire, ce panégyrique : « Frédéric-Guillaume avait toutes les qualités qui font les grands » hommes : magnanime, débonnaire, généreux, » humain... Il devint le restaurateur et le défenseur » de sa patrie, le fondateur de la puissance du Brandebourg, l'arbitre de ses égaux... Avec peu de » moyens il fit de grandes choses, se tint lui seul » lieu de ministre et de général, et rendit florissant » un état qu'il avait trouvé enseveli sous ses ruines. » Lorsque Frédéric II fit transporter les corps de ses ancêtres dans la nouvelle cathédrale de Berlin, il voulut voir celui de Frédéric-Guillaume, son bisaïeul. Après l'avoir considéré longtemps en silence et les larmes aux yeux, il le prit par la main et dit aux assistants : « Messieurs, celui-ci a fait beaucoup. »

FRÉDÉRIC Ier, électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit à Kœnigsberg en 1657. Le titre de roi tentait son ambition : il fit négocier en 1700 auprès de Léopold, pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avait refusé,

en 1695, de reconnaître la Prusse pour un duché séculier; mais en 1700, Frédéric lui ayant promis du secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de la reconnaître pour un royaume. L'Angleterre et la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différends entre la Suède et le roi de Pologne assurèrent le consentement de ces deux couronnes, qui avaient un intérêt égal à ménager Frédéric; enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu comme roi. On lui confirma en même temps la possession de la ville de Gueldres, et de quelques autres de ce duché dont il s'était emparé en 1703. Il augmenta encore ses états, du comté de Teklenbourg, de la principauté de Neuchâtel et de Valangin. Il mourut d'une frayeur : sa troisième femme Louise de Mecklenbourg était tombée en démence; on cherchait à le cacher au roi : mais un jour elle enfonça une porte, et se présenta vêtue de blanc et tout ensanglantée devant Frédéric qui dormait : à sa vue, il pensa voir le *Fantôme blanc*, être imaginaire que l'on croyait, dans les idées superstitieuses de cette époque, présider aux destinées de la famille de Brandebourg, et annoncer la mort des princes de cette maison. Trois semaines après il était mort : c'était en 1713. Ce prince était magnifique et généreux, mais c'était aux dépens de ses sujets : il foulait les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour était superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtiments somptueux, ses fêtes brillantes. Il fonda l'université de Halle, la société royale de Berlin, et l'académie des Nobles. Il dépensait ordinairement sans choix l'argent de ses peuples. Il donna un fief de 40,000 écus à un chasseur, qui lui fit tirer un cerf de haute ramure; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il était grand dans les petites choses, et petit » dans les grandes. »

ROIS DE PRUSSE.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier (*), roi de Prusse, né à Berlin le 15 août 1688, était fils du précédent; il commença à régner en 1713, sous les auspices favorables de la paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice, le militaire. De cent chambellans qu'avait eus son père, il n'en retint que douze. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant « qu'un prince doit être économe du sang et du » bien de ses sujets. » La bonne administration de ses finances fit que, dès la première année de son règne, il entretint 50,000 hommes sous les armes, sans qu'aucune puissance lui payât de subsides. La France et l'Espagne avaient enfin reconnu sa royauté, et la souveraineté de la principauté de Neuchâtel. On lui avait garanti le pays de Gueldres et de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui et pour ses descendants. Le Nord était en feu par les querelles de Charles XII. Frédéric ne voulut pas s'en mêler; et tandis que ce héros soldat perdait ses plus riches provinces, Frédéric acquérait la baronie de Limbourg dans la Souabe. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, et de se déclarer contre le roi de Suède, dont les procédés et les hostilités l'avaient d'autant plus irrité, qu'il ne voulait pas les réparer. Frédéric, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah! » faut-il qu'un roi que j'estime, me contraigne à » devenir son ennemi? » Ses armes eurent un heureux succès, il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, et revint vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il en outrait cependant quelquefois les droits, et se rendait maître des propriétés. C'est ainsi qu'il abolit en 1717 tous les fiefs dans ses états, et les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès criminels à trois mois. Il repeupla la Prusse et la Poméranie, que la peste avait dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe et du Palatinat, et les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appelés dans ses états. Ceux qui établissaient des manufactures dans les villes, et ceux qui y faisaient connaître des arts nouveaux, étaient excités par des bénéfices, des priviléges et des récompenses. Il parcourait annuellement toutes ses provinces, et partout il encourageait l'industrie et faisait naître l'abondance. Dès l'an 1718, son armée montait à près de 60,000 hommes, nombre excessif pour l'étendue de ses états; mais de ce mal il résulta quelque bien; l'argent que les provinces payaient à l'état leur revenait sans cesse par le moyen des troupes. Les laines qu'on vendait aux étrangers et qu'on rachetait après qu'ils les avaient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf, régulièrement tous les ans. La paix de 1720 lui assura la ville et la principauté de Stétin. Frédéric avait établi sa résidence à Potzdam, maison de plaisance, dont il fit une belle ville, où fleurirent les arts. Il y fonda un grand hôpital où sont entretenus annuellement 2,500 enfants de soldats, qui peuvent apprendre les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont élevées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta, la même année, en 1722, le corps des cadets, où 300 jeunes gentilshommes apprenaient l'art de la guerre. Tandis que Frédéric faisait fleurir ses états au dedans, il les soutenait au dehors. Il signa en 1727 le traité de Wusterhausen avec l'empereur; il consistait dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il pensa s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse et d'Angleterre. Il s'agissait de deux petits prés, situés aux confins de la vieille Marche et du duché de Zell, et de quelques paysans hanovriens que des officiers prussiens avaient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de Frédéric avec son fils, qui, lié de bonne heure avec les philosophes,

(1) Ce serait FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, si l'on comptait Frédéric-Guillaume le grand électeur; mais l'on date depuis l'érection de la Prusse en royaume. — D'un autre côté, il faut observer que c'est l'usage de cette cour de considérer l'ensemble de deux noms comme un nom différent : c'est pourquoi le grand Frédéric n'est que Frédéric II.

et lisant leurs livres, n'avait pas pris les maximes qui assurent la paix des familles. Le roi de Prusse, père tendre mais sévère, l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, et ne le relâcha qu'après les prières réitérées de l'empereur et du roi d'Angleterre. Il mourut le 31 mai 1740, avec tous les sentiments de religion qu'on peut avoir hors de la véritable Eglise. « La politique de Frédéric, dit son » illustre fils, fut toujours inséparable de sa justice. » Moins occupé à étendre ses états qu'à les bien gou- » verner, circonspect dans ses engagements, vrai » dans ses promesses, austère dans ses mœurs, ri- » goureux sur celles des autres, scrupuleux obser- » vateur de la discipline militaire, il présumait si » bien de l'humanité, qu'il aurait voulu que ses » sujets fussent aussi stoïques que lui. » Il n'aimait pas les savants ni les poëtes. La connaissance de l'histoire, peut-être celle de la nature humaine, lui avait persuadé que les lettres cultivées au delà d'un certain degré, et devenues d'un usage trop général, détruisaient l'énergie des nations et préparaient la chute des empires; et c'est peut-être à la conduite qu'il tint à cet égard, qu'il faut en partie attribuer la gloire du règne suivant. (*Voy.* Giraldi Lilio, Rousseau Jean-Jacques.) « Il retarda » par là, dit l'abbé Denina, les progrès d'une phi- » losophie destructive et de cet esprit léger qui » commençait à se répandre de son temps. C'était » à l'époque de la régence du duc d'Orléans, que » Frédéric-Guillaume montrait tant d'aversion pour » les modes et les muses françaises. C'était dans ce » temps que les Français les plus sensés se plai- » gnaient de la futilité qui régnait dans la littéra- » ture, et de la corruption du goût qui gagnait am- » plement. » Les anecdotes suivantes achèveront de donner une juste idée de son caractère. Le roi et le prince royal (depuis Frédéric II), passant quelques jours à Bonn, l'électeur Clément-Auguste, de la maison de Bavière, les traita avec toute la magnificence possible. On leur donna entre autres, un bal. Frédéric-Guillaume était toujours fort mal habillé, car il portait un uniforme aussi longtemps qu'il le pouvait; et quand il se faisait faire un habit neuf, on y mettait les boutons du vieux. Le prince royal n'était guère plus élégant; d'ailleurs il était fort triste, et ne trouvait aucun plaisir à tous les divertissements. Le roi s'en étant aperçu lui demanda la raison de sa tristesse, et pourquoi il ne dansait pas. Frédéric baissa les yeux et regarda son habit tout usé. Mais le vigoureux monarque répondit en lui appliquant un ample soufflet devant toute la compagnie, et le poussa au milieu de la salle, en lui disant : « *Allons, allons, marche!* » Des larmes coulèrent des yeux du prince, mais il fallut prier une dame, et danser avec elle. Quand Frédéric-Guillaume avait fait sa revue, il allait se promener à pied par la ville. Alors tout le monde s'enfuyait au plus vite. Il ne pouvait pas souffrir surtout une femme dans les rues. Quand il en rencontrait quelqu'une, il la renvoyait chez elle, avec une paire de soufflets, ou quelques coups de canne ou de pied, en disant : « Que fait ici cette gueuse? » Les honnêtes femmes restent dans leur ménage. » Un beau jour d'été, il surprit plusieurs femmes qui se promenaient derrière le château dans une place publique, nommée *jardin du Roi*, mais qui n'est qu'une grande place d'exercice. A cette vue, il appela des soldats, envoya chercher des balais, et obligea les belles dames à balayer la place pendant une demi-heure. Il ne pouvait souffrir que les ministres de la parole de Dieu vinssent voir la parade; et quand il en apercevait quelques-uns, il les envoyait, à coups de canne, lire la Bible et faire des sermons. On a publié la *Vie* de Frédéric-Guillaume, en 2 vol. in-12, 1741. C'est un ouvrage très-médiocre, fait en partie sur les gazettes, mais plus véridique que la plupart des histoires modernes, écrites avec l'emphase du faux esprit philosophique.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, fils du précédent, né le 24 janvier 1712, succéda à son père, Frédéric-Guillaume, le 31 mai 1740. A l'âge de 18 ans, il fut tellement indigné des vexations tyranniques dont il était l'objet, qu'il voulut prendre la fuite : un goût naturel pour les lettres et les arts, développé encore par l'éducation toute française qu'il reçut, lui avait d'ailleurs rendu insupportable la cour de son père. Aussi en 1730 il allait partir; mais son projet échoua par l'imprudence d'un officier nommé Katt, qui devait être le compagnon de sa fuite. Frédéric eut la douleur de voir exécuter ce malheureux jeune homme qu'il aimait tendrement, et fut lui-même condamné à mort : il passa plus d'un année dans un emprisonnement rigoureux, resta éloigné de la cour, étudia dans la retraite, et ne se montra guère qu'en 1740 pour monter sur le trône. Il entra la même année en Silésie à la tête d'une armée, pour enlever cette province à l'héritière de Charles VI, et, par une de ces révolutions dont la politique humaine offre tant d'exemples, on vit le successeur du plus fidèle allié de l'Autriche, tourner sa puissance contre une maison longtemps défendue et secourue par ses ancêtres. Il ne trouva qu'une faible résistance, et fut bientôt maître des places les plus considérables. L'année suivante, le 9 avril, il surprit à Molvitz le comte de Neipperg, commandant 25,000 autrichiens, et le défit entièrement, quoique le général Romer, à la tête de la cavalerie, eût d'abord culbuté l'armée prussienne. Cette victoire fut suivie de celle de Czaslau, le 17 mai 1742; mais la cavalerie prussienne y ayant été presque détruite, la paix fut signée le 11 juin à Breslaw; le comté de Glatz en Bohême et la basse Silésie furent cédés au roi. L'extrémité où les succès de Marie-Thérèse avaient réduit l'empereur Charles VII et ses alliés, engagea le roi de Prusse à reprendre les armes. Il s'empara de Prague le 16 septembre 1744; mais les Hongrois la reprirent le 17 novembre de la même année. La victoire remportée à Friedberg, le 24 juin 1745, sur les Autrichiens et les Saxons, fut suivie d'un nouveau traité de paix, conclu le 25 décembre, où les cessions précédentes furent confirmées. Depuis cette époque, Frédéric s'appliqua entièrement au gouvernement intérieur de ses états, à protéger le commerce, à établir des manufactures, embellir les villes et surtout sa capitale, élever des forteresses, etc., jusqu'à ce qu'en 1756, sur le soupçon

d'une alliance conclue entre le roi de Pologne et l'impératrice-reine, il entra brusquement en Saxe, combattit le général Brown à Lowositz en Bohême, le 1er octobre 1756, et, quoique la victoire parût indécise, s'empara peu de jours après de toute l'armée saxonne, composée de 14,000 hommes, renfermée dans le camp de Pyrna. L'année suivante, il s'avança jusqu'à Prague, donna le 6 mai une bataille sanglante, dans laquelle ayant rapidement occupé un vide que les Autrichiens, par trop d'ardeur, avaient laissé dans leur centre, il obligea une partie de leur armée de se retirer, et l'autre d'entrer dans Prague. Il assiégeait cette ville, lorsque le comte de Daun lui présenta la bataille à Kolin, le 18 juin. Il y perdit ses meilleures troupes. Ses grenadiers furent repoussés à six reprises différentes; les voyant hésiter à obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque, il accourut en personne en leur criant : *Wollet ihr dann ewig leben?* (Voulez-vous donc vivre éternellement?) Cette exhortation singulière les fit marcher à une septième attaque, aussi inutile que les précédentes. Après cette défaite, il leva le siége et évacua la Bohême. Le 30 août de la même année, ses troupes, commandées par le général Lehvald, furent défaites par les Russes à Gros-Jægerndorff dans la Prusse Brandbourgeoise, et le 7 septembre, par les Autrichiens sur la Neiss, dans la Lusace; mais le 5 novembre il remporta sur les Français la fameuse bataille de Rosbach. Il perdit Schweidnitz le 12 novembre; et son armée, commandée par le prince de Beveren, fut défaite à Breslaw le 22 du même mois, ce qui rendit les Autrichiens maîtres de cette capitale de la Silésie; mais ils la perdirent le 10 décembre, après avoir été totalement défaits à Lissa, 5 jours auparavant. La campagne suivante s'ouvrit par le siége d'Olmutz, que le roi commandait en personne, tandis que le comte de Daun s'occupait à former une armée (car la défaite de Lissa avait presque anéanti celle qui triompha à Kolin et à Breslaw). Ce général avança avec ces nouvelles troupes, intercepta un grand convoi; et cette armée, composée pour ainsi dire de recrues, que le danger de la patrie avait fait accourir de toutes parts, força le roi à lever le siége de cette place importante (1). L'année 1758 fut remarquable par la bataille donnée à Zorndorff le 25 août; les Russes commandés par le général Fermer, et les Prussiens par leur roi, s'attribuèrent également la victoire. La bataille de Hoch-Kirchen fut plus décisive, le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages, tombèrent au pouvoir du comte de Daun; mais, ce qui est plus étonnant qu'une victoire, c'est que le roi, complétement battu, partit comme un foudre pour la Silésie, et fit lever le siége de Neiss, qui était sur le point de se rendre. L'année 1759, l'armée prussienne fut défaite à Zullichau le 23 juillet par le général russe Soltikow, et à Kunnersdorff le 12 août par le même général et un corps d'Autrichiens, commandé par Laudon. Dresde se rendit aux Autrichiens le 4 septembre, et les Prussiens tâchèrent inutilement de le reprendre en 1760. Ils eurent plus de succès au combat de Peitz, le 30 octobre 1750; mais le général Finck, s'étant placé avec 20,000 hommes près de Maxen sur un plateau commandé de toutes parts, fut environné par les Autrichiens et obligé de se rendre sans tirer un coup de fusil, le 20 novembre 1759. Le général Fouquet ne fut pas plus heureux le 23 juin 1760, ayant été battu et fait prisonnier à Landshut, par Laudon, cet habile et actif militaire, que Frédéric appelait sa *sentinelle*, parce qu'il en était partout observé et le rencontrait partout. Le 3 novembre les Prussiens eurent leur revanche à Torgau, où le comte de Daun avait d'abord été victorieux; mais les Autrichiens ayant abandonné une montagne que le général Ziethen s'empressa d'occuper, l'honneur de cette journée resta à Frédéric. Laudon ayant pris Schweidnitz d'emblée en 1761, les Prussiens le reprirent en 1762 après un siége de deux mois. Mais Colberg étant tombé au pouvoir des Russes, et l'état menacé de toutes parts, Frédéric avait besoin de tout son courage pour ne pas céder aux revers, lorsque la mort de la czarine Elisabeth, arrivée en 1762, changea l'état des affaires, et amena la paix signée à Hubertsbourg le 15 février 1763. Le résultat de ce traité, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resterait sur le pied où il était avant la guerre. Les divisions de la Pologne ayant inspiré en 1772 aux puissances voisines le projet de la démembrer, Frédéric eut pour sa part la Prusse Polonaise et quelques autres districts. Les prétentions que l'impératrice forma sur la Bavière, après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph en 1777, rallumèrent la guerre, qui dura deux ans sans qu'il y ait eu de part et d'autre aucune action d'éclat. Par le traité conclu à Teschen le 13 mai 1779, on ajouta à l'Autriche quelques districts de la Bavière, et la succession de Bareuth et d'Anspach fut assurée à Frédéric. Ce monarque était occupé à former une ligue qu'il croyait nécessaire à la sûreté et à l'équilibre de l'Allemagne, lorsque la diminution sensible de ses forces l'avertit que la fin de son règne n'était pas éloignée; une hydropisie, qui se joignait à cet épuisement, avança sa mort et l'enleva à Sans-Souci, près de Potzdam, le 17 août 1786, dans sa 75e année. Il avait épousé Elisabeth-Christine de Brunswick, nièce de l'impératrice, épouse de Charles VI, dont il n'eut point d'enfants. (*Voy.* MARIE-THÉRÈSE, LOUIS XV, BROWN, DAUN, CHARLES-ALEXANDRE, etc.) Un génie vaste, vif et rapide, une étendue de vues qui embrassait tout, une promptitude qui réunissait presqu'au même instant

(1) Cette observation et d'autres du même genre produiront peut-être un jour de grandes réformes dans l'état militaire; on pensera qu'une armée de 30 à 50,000 hommes de vieilles troupes peut en peu de mois former et s'incorporer 100,000 recrues, et qu'une telle armée, composée de soldats sains, robustes et de bonne volonté, vaut plus de 400,000 hommes enervés dans l'oisiveté, dans la corruption morale et physique : *bétail humain*, comme dit un homme d'esprit, qui périt trois fois avant qu'on en ait besoin. Le génie de l'humanité ouvrira peut-être un jour les yeux des rois sur cet important objet; mais la politique d'aujourd'hui est toute d'appareil, et elle n'a point de calculs pour les moyens qui rendent l'état formidable sans parade et sans bruit. Et d'ailleurs, quand les gouvernements cesseront-ils de consacrer dans leurs relations cette immorale et odieuse maxime du *droit du plus fort*, et quand, pénétrés du sentiment de la dignité humaine, cesseront-ils de verser avec si peu de ménagement le sang des peuples?...

le projet et l'exécution ; la science de la guerre portée à son comble ; une vie dure, agissante, infatigable; un fonds inépuisable de ressources personnelles et politiques dans les circonstances les plus pénibles ; une administration ferme, égale, conséquente, seront toujours des idées attachées au nom de Frédéric II. Il aima les sciences et les arts, il les cultiva lui-même, fut l'ami et le Mécène des savants. S'il se trompa quelquefois sur l'objet de ses bienfaits, si de l'encouragement général il est né quelquefois un excès de confiance, si la licence et l'audace ont usurpé le nom de *liberté*, c'est qu'il est bien difficile à la prudence humaine de faire le bien sans mélange, et d'atteindre exclusivement le but qu'elle se propose. Ceux qu'on appelle aujourd'hui *philosophes* l'ont regardé comme leur appui ; mais on sait avec quelle sévérité il les châtiait quand leur vanité et leur égoïsme osaient compromettre sa protection ; et à quel point leur chef éprouva son ressentiment. Son zèle pour la justice a pu s'égarer dans sa route, par la célérité et l'ardeur avec lesquelles il l'a quelquefois poursuivie ; mais si dans le flegme de la réflexion et la lenteur des formes judiciaires le magistrat peut s'abuser, ne jugeons pas trop sévèrement le monarque dont la puissance ne prescrit pas contre l'erreur. Un état militaire égal à celui des plus grandes monarchies, l'obligea à tirer de ses provinces des subsides proportionnés à une si vaste dépense, à établir un ordre de finances qui semblait pressurer le peuple; mais dans toutes les occasions il venait à son secours : les villes et les provinces ne réclamaient jamais en vain le trésor public; il respecta la propriété, les possessions civiles et religieuses, comme un dépôt sacré confié à sa défense. Trop judicieux pour s'en tenir en fait de religion à l'inconséquence des princes protestants, il fut, comme tous les savants destitués de la lumière de la vraie foi, dans un état d'indécision et de perplexité ; mais la nécessité et l'importance de la religion en général lui étaient connues. Il aima, il protégea les catholiques, conserva leurs églises, leurs prêtres, et ne permit point qu'on donnât la moindre atteinte à leurs usages, à l'ordre et à la pompe de leur culte. Tous les étrangers admirent le beau temple qu'ils ont élevé à Berlin sous ses auspices. Il était vivement touché de la majesté de leurs cérémonies, et surtout de la pompe imposante du sacrifice. Un jour qu'il avait assisté à la grand'messe chantée dans la cathédrale de Breslaw par la cardinal de Zinzendorff, il dit à ce prélat : « Les calvinistes » traitent Dieu comme un serviteur, les luthériens, » comme leur égal, mais les catholiques le traitent » en Dieu. » Vers la fin de son règne, ayant appris qu'une secte, auparavant peu connue en Allemagne, et qui partout se fait passer pour un *fantôme*, faisait des ravages à Brinn et à Olmutz, il prit toutes les précautions convenables pour en préserver le clergé de ses états. On lui a reproché d'avoir profité de la faiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé et épuisé la Saxe, d'avoir réglé sur l'esprit de conquête et la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne et la rigueur du droit font dépendre d'autres principes ; mais « quel est le prince, dit le maréchal de » Berwick dans ses excellents mémoires, quelle est » la nation qui puisse se vanter d'avoir toujours » préféré la bonne foi et la justice à ses intérêts? Il » n'est question que d'un peu plus ou d'un peu » moins : car l'on peut avancer hardiment, qu'il » semble que la religion, l'équité et la parenté ne » sont plus présentement des motifs qui fassent im» pression ; et que, pour satisfaire son ambition et se » procurer quelques avantages, l'on se croit tout » permis. » Tout cela peut être, et n'est effectivement que trop vrai ; mais dans les jugements moraux, ce n'est pas sur ce qui est généralement pratiqué, que le sage se règle, mais sur ce qui doit être pratiqué. L'équité n'eût-elle plus qu'un seul partisan, n'en eût-elle aucun, c'est sur elle, sur elle seule, sur ses droits invariables et imprescriptibles, que l'homme de probité, que l'homme chrétien se décide pour distribuer la louange et le blâme. Nous ne rassemblerons pas ici tout les traits de ce monarque célèbre. Les portaits des rois guerriers surtout ne peuvent acquérir qu'avec le temps le mérite d'une ressemblance parfaite. Il est des traits qui doivent être aperçus de loin pour faire leur véritable effet dans l'ensemble ; il est des couleurs trop vives ou trop foncées, que le temps doit réduire à des nuances convenables. Si l'admiration a ses excès, la censure a les siens. Si la personne des monarques s'illustre par des faits éclatants, la gloire des actions publiques est quelquefois obscurcie par des bruits sourds que l'indiscrétion répand sur la conduite personnelle. Quelques anecdotes suppléeront à l'ensemble d'un portrait complet. Frédéric aimait les reparties libres, et s'en offensait rarement, surtout quand elles étaient promptes et vives, et qu'il y avait donné lieu. Dans une revue, ayant aperçu un officier qui avait une balafre, il lui dit : « A quel » cabaret avez-vous attrapé cela? A Kolin, répon» dit celui-ci, où Votre majesté a payé l'écot. » (Le roi avait été complétement battu à Kolin.) — Par le partage de la Pologne et la prise de possession du roi, l'évêque de Warmie perdit une grande partie de ses revenus. Ce prélat que Frédéric aimait beaucoup, étant venu, en 1776, lui rendre ses devoirs à Potzdam, le monarque lui dit : « Il est impossible » que vous m'aimiez. » L'évêque répondit qu'il n'oublierait jamais les devoirs d'un sujet envers son souverain. « Pour moi, dit le roi, je suis vraiment » votre ami, et j'ai beaucoup compté sur votre » amitié. Si saint Pierre me refusait un jour l'entrée » du Paradis, jespère que vous auriez la bonté de » m'y porter sous votre manteau, sans que per» sonne s'en aperçoive. — Cela sera difficile, reprit » l'évêque, car votre majesté me l'a tellement ro» gné, que je ne pourrai jamais y cacher de la » contrebande. » Le roi se mit à rire et prit fort bien la plaisanterie. — Soupant un jour avec l'abbé Bastiani, un des Italiens qu'il avait souvent auprès de lui, Frédéric lui dit : « Quand vous aurez obtenu » la tiare (car je ne doute pas que vos vertus ne vous » la procurent un jour), comment me recevrez-vous, » lorsque j'irai à Rome pour vous rendre mes hom» mages?—Je dirai, répondit l'abbé, qu'on laisse en-

» trer l'aigle noir, afin qu'il me couvre de ses ailes, » mais en même je me garderai de son bec. » — Un anglais causait un jour avec le roi de Prusse sur les débats du parlement d'Angleterre, Frédéric se plaignant du peu de ressort de l'autorité royale dans le royaume britannique, dit : « Oh ! si j'étais » roi d'Angleterre... » « Sire, dit l'anglais en l'in- » terrompant, si vous étiez roi d'Angleterre, vous » ne le seriez pas vingt-quatre heures. » — On sait que le roi faisait battre une grande quatité de petite monnaie de mauvais aloi, que l'on nommait *pièces de six pfennings*. On payait avec ces pièces les soldats, les ouvriers, et une partie des pensions des officiers civils et militaires, mais à aucune caisse royale on ne recevait ces *six pfennings*, de sorte que le roi attirait le bon argent dans ses coffres pour n'en ressortir jamais, et distribuait parmi le peuple cette mauvaise monnaie qui ne rentrait plus dans ses coffres. Un jour Frédéric passant à Potzdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec un paysan ; il demande ce que c'est, on lui dit que le boulanger veut payer en *six pfennings* du blé qu'il a acheté du paysan, et que ce dernier refuse de prendre cette monnaie. Frédéric s'avance et dit au paysan : « Pourquoi ne veux-tu pas prendre » cette monnaie? » Le paysan regarde le roi, et lui répond avec humeur : « La prends-tu toi ? » Le roi ne répondit pas un mot, et passa son chemin. — Un jeune officier quittait quelquefois son uniforme, quoique cela fût défendu sévèrement, et mettait un habit vert, pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyait le roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maîtresse dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée, il aperçoit le roi, qui le reconnaît à son épée qu'il avait eu l'imprudence de garder. Qui êtes-vous ? lui dit Frédéric. « Sire, ré- » pond le jeune homme, en se remettant de sa frayeur, » je suis un officier, mais je me promène ici incognito. » Le roi se mit à rire et lui dit : « Eh bien ! prenez garde » que le roi ne vous voie, » et il passa son chemin. — Cependant cette indulgence de Frédéric à l'égard de la liberté des reparties, avait des exceptions ; quelquefois il en prenait de l'humeur, et ne pouvait s'empêcher de la témoigner, et il reste toujours vrai en général qu'il n'est pas bon de rire avec les rois. « Frédéric, dit l'auteur de sa vie, aimait à railler les » autres, et la plaisanterie lui était désagréable, lors- » qu'il en était l'objet. Quand il voyait un médecin, » la première chose qu'il lui demandait, c'était le » nombre de personnes qu'il avait envoyées dans » l'autre monde. L'un d'eux lui répondit : *Pas tant » que vous, Sire*. Il lui tourna le dos et ne lui re- » parla de sa vie. » — Ce qui avait irrité Frédéric contre Voltaire, c'est que Maupertuis lui avait raconté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein était dans la chambre de Voltaire, où celui-ci corrigeait le style des *Mémoires sur la Russie*, composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein en lui disant : « Mon ami, à une autre » fois ; voilà le roi qui m'envoie son linge sale à » blanchir, je blanchirai le vôtre après. » — La Métrie ayant dit au roi qu'on était bien jaloux de la faveur et de la fortune de Voltaire, il répondit : « Laissez faire : on presse l'orange, et on la jette » quand on en a avalé le jus. » « Frédéric, ajoute son » biographe, n'eut jamais d'autre dessein que de faire » corriger et publier ses ouvrages par cet auteur à » la mode. » — Lorsque l'abbé Raynal vint à Berlin, Frédéric demanda à le voir, et se vengea par une petite méchanceté du passage de l'*Histoire des deux Indes*, où il n'était pas ménagé. Le roi lui parla de son *Histoire du Stathouderat* et de ses *Mémoires historiques*, et affecta de ne lui pas dire un mot de l'*Histoire des deux Indes*. L'abbé lui dit : « Sire, j'ai fait encore quelques autres ou- » vrages. — Je ne les connais pas, lui répondit Fré- » déric ; » et il parla d'autre chose. On prétend que l'abbé n'aurait pas refusé la place de président de l'académie si on la lui eût offerte ; on en toucha quelque chose à Frédéric, qui rejeta la proposition bien loin. Il écrivit en même temps une lettre à d'Alembert, où il disait les plus belles choses de l'abbé Raynal, mais dans les petits soupers on le traitait de *fanatique* et de *déclamateur*. — Frédéric se moquait de son académie, qu'il avait appris à connaître par toutes ses guerres intestines, aussi bien que par la bizarrerie et la contradiction de ses jugements. « Un jour, dit l'auteur de sa *Vie*, il » voulut s'assurer si les louanges que les académi- » ciens prodiguaient à ses *Mémoires* étaient bien » sincères. Pour cet effet, il fit passer au secrétaire » perpétuel un manuscrit de sa façon, en cachant » soigneusement d'où il venait. Soit oubli ou négli- » gence, il n'en fut fait aucune mention. Au bout » de quelque temps, le nom de l'auteur transpira, » et les louanges recommencèrent, mais on prétend » que Frédéric répondit : *Vous m'avez appris ce » que je dois penser de vos suffrages*. » — Ce qui pouvait un peu consoler l'académie, c'est que les jugements de Frédéric n'étaient quelquefois pas mieux motivés. « Avant que Voltaire eût avoué au » roi qu'il avait fait la *Pucelle d'Orléans*, Frédéric » prétendait que c'était faire injure au plus bel esprit » de la France, que de lui attribuer ce qu'il appe- » lait *une infâme rapsodie*. Quand on sut que Vol- » taire en était l'auteur, il se la fit lire par d'Alga- » rotti, et dit : *Ce n'est pas cela que j'avais lu ; » ceci est charmant, il n'y a que Voltaire ca- » pable de faire un si bel ouvrage*. C'était le même » ouvrage, mais les noms imposent. » Le roi répara en quelque sorte cette inconséquence par les vers suivants, où la *Pucelle* sert de pendant à *Candide :*

Candide est un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur ni cervelle ;
A ces traits on le connaît bien
Frère cadet de la *Pucelle*.

Leur vieux papa, pour rajeunir,
Donnerait une belle somme :
Sa jeunesse va revenir,
Il fait des œuvres de jeune homme.

Tout n'est pas bien ; lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page :
Vous le verrez en cet ouvrage,
Où *tout est mal*, comme il le dit.

Quand Frédéric eut bien apprécié ses académiciens,

non-seulement il en fit son jouet, mais « il encoura- » gea, dit l'auteur de sa *Vie*, les plaisanteries que » l'on fit contre eux, et donna même le plan d'un » ouvrage critique sur leurs *Mémoires*. Quand il les » faisait venir, c'était souvent pour se moquer » d'eux. Il appelait l'un son Montesquieu, un autre » son d'Alembert, un troisième son Fontenelle. Les » bons académiciens faisaient de profondes révé- » rences, et allaient raconter ces beaux compli- » ments à leur retour à Berlin, pendant que Fré- » déric riait de leur crédulité et s'applaudissait de » son persifflage. Il y a dans une ville de Suisse un » homme *employé à la poste aux lettres*, qui a été » académicien de Berlin. Il ne manque pas, pour se » donner du relief, de faire parade de ce titre. Un » plaisant lui disait un jour : *Vous n'avez guère » changé d'état; vous étiez homme de lettres; » maintenant vous êtes l'homme aux lettres*. Un » autre Suisse, aussi membre de l'académie de Ber- » lin, a postulé dans sa patrie une place d'espèce de » massier, qui porte la livrée de l'état. Il n'a pas » réussi, et a été obligé de rester à Berlin [1]. » — Après le départ de Voltaire, Frédéric défendit les plaisanteries irréligieuses; et causant un jour avec la comtesse de Camas, il lui dit qu'il estimait fort heureuses les personnes qui pouvaient croire les vérités de la religion; mais que pour lui, ayant une fois pris son parti, il ne pouvait plus changer; « car, ajouta-t-il, si mes sujets me voyaient main- » tenant aller à l'église, ils se moqueraient de moi, » et m'accuseraient de faiblesse. — Non, Sire, lui » répondit mad. de Camas, on les verrait verser des » larmes de joie. » — Nous finirons tous ces détails par le jugement qu'un écrivain connu vient de faire de l'administration de Frédéric, à l'occasion du panégyrique de ce prince, publié par l'auteur de l'*Essai général de tactique*. « Depuis cette guerre » de sept ans, les forces de Frédéric n'ont guère » servi qu'à maintenir la paix en Europe, en épou- » vantant ceux qui seraient tentés de la troubler. » Dans ce long repos, il restait au roi de Prusse à » acquérir une autre gloire qui eût expié cette » gloire du guerrier qui, comme le dit Montesquieu, » *laisse toujours une grande dette à payer à l'hu- » manité*. Je parle de la gloire de grand adminis- » trateur et de grand législateur. Le panégyriste de » Frédéric, attaché à la mémoire de ce grand » homme par quelque rapport secret de goût et de » génie, voudrait bien, après en avoir fait le pre- » mier des rois guerriers, lui assigner encore une » des places les plus honorables parmi les monarques » administrateurs et législateurs. Il paraît que les » esprits les plus éclairés de l'Europe résisteront » beaucoup à ce jugement : ce n'est pas que le pa- » négyriste dissimule les reproches qui ont été faits à » son héros; mais il en atténue trop quelques-uns, » et il voudrait trop balancer les autres par quel- » ques biens particuliers, ouvrage de l'ordre et de » l'économie du roi de Prusse. Si on le considère » comme législateur, ce *Code Frédéric* auquel il a » permis qu'on donnât son nom, ne méritait pas de » le porter. Ce n'est guère qu'un extrait du droit » romain, qui n'est pas au-dessus du livre de notre » Domat. Tous les défauts des lois romaines y sont, » au nombre près, parce qu'on a tout abrégé; et il » est douteux qu'on y ait ajouté une seule grande » vue de législation; car ce n'en est pas une que cet » amour de simplicité et de rapide exécution, qui » tient bien plus à l'esprit militaire qu'à l'esprit lé- » gislateur. Si on le considère comme administra- » teur, l'inflexible équité ordonne de porter sur sa » mémoire un jugement plus sévère encore. On cite » les terres qu'il a fait défricher, les sables qu'il a » rendus fertiles, les nombreux villages qu'il a éle- » vés ou peuplés; des manufactures par lui créées » ou encouragées; la population enfin augmentée » dans son royaume, tandis que partout ailleurs » elle a beaucoup de peine à se soutenir à son ni- » veau. Tous ces faits peuvent n'être pas assez bien » établis; ils peuvent avoir été exagérés; et quand » ils seraient tous vrais et tous exacts, l'administra- » tion du roi de Prusse pourrait encore avoir été » très-vicieuse. N'ayant aucune cour, aucun faste, » avec beaucoup d'économie, il a dû avoir beau- » coup d'argent, et avec de l'argent il a pu faire » des établissements utiles : il en a fait. Mais ce » qu'un roi, tel puissant qu'il soit, peut faire par » lui-même, est toujours peu de chose en compa- » raison de ce que ferait sa nation, s'il la laissait » libre de toute gêne et de toute entrave, en pro- » tégeant seulement son industrie. Cent mille esprits » qui méditent constamment sur leurs propres in- » térêts, voient toujours beaucoup plus de choses » et les voient mieux qu'un seul homme de génie » qui médite quelquefois sur les intérêts des autres. » Frédéric avait une manie bien indigne d'un es- » prit supérieur. Il voulait tout voir et tout admi- » nistrer par lui-même; au lieu que les grands ad- » ministrateurs, éclairés par un petit nombre de » principes dont ils répandent la lumière sur leur » nation, sont des spectateurs tranquilles, et non » des créateurs inquiets d'un ordre qui n'est jamais » si beau ni si heureux que lorsqu'il s'établit par » lui-même sur les lois éternelles de la nature des » choses et des hommes. Le bien que Frédéric a » fait est celui d'un particulier très-puissant, plu- » tôt que l'œuvre d'un souverain qui avait du gé- » nie : et si vous voulez prendre une juste idée du » méchant système d'administration qu'il avait em- » brassé, voyez à quelles misérables et honteuses » pratiques ce système avait conduit un grand » homme : voyez en quelle estime il avait pris cet » art de nos finances, dont notre désespoir est de » ne pouvoir nous délivrer; voyez-le travailler de » concert avec des faux-monnayeurs qu'il devrait » punir du dernier supplice, et faire servir son

(1) On ne peut s'empêcher de faire ici une réflexion aussi frappante par sa vérité, que humiliante pour les petits esprits, qui se croient savants, parce qu'ils sont membres d'un corps réputé scientifique. Si sous les yeux d'un roi qui se connaissait en hommes, et surtout en hommes de lettres, qui voulait s'illustrer par les sciences, par les secours et l'éclat qu'il leur donnait; si, dis-je, sous les yeux et à la nomination immédiate d'un tel prince, de semblables personnages ont obtenu des *fauteuils*, que penser des académiciens des autres pays, que penser de ce genre d'honneur en général, que penser de ceux qui l'ambitionnent? *Voyez* PIRON, MURATORI, PLESSIS (Armand).

» effigie à attester un mensonge et à couvrir une » fraude, multiplier des impôts à toutes les entrées, » sur tous les objets de consommation, et se persuader encore, comme les plus bornés de nos po- » litiques, que ce qui est pris sur la denrée n'est » pas pris sur la terre, que ce qui est pris sur les » marchandises étrangères n'est pas pris sur les na- » tionaux qui les achètent : voyez-le porter l'inspec- » tion d'un inquisiteur sur des actions abandon- » nées à la liberté dans les empires les plus des- » potiques ; défendre à ses sujets riches de marier » leurs filles sans sa permission ; leur interdire les » longs voyages; ne pas leur permettre de trans- » porter hors de la Prusse leur fortune : le royaume » d'un roi philosophe semble être converti en un » cloître. Frédéric oublie, ou il ignore que la liberté » est la chaine la plus forte qui attache les hommes » dans un pays, et il croit rendre son empire flo- » rissant en dépouillant ses sujets des droits les plus » sacrés de la nature. Je ne croirai donc pas à tout » ce qu'on a dit des prospérités de son peuple, » parce que je ne crois pas aux prospérités des es- » claves ; et quand même ce qu'on en a dit serait » incontestable, je croirai qu'avec un système op- » posé, Frédéric eût fait cent fois plus de bien en- » core. Et qu'on ne dise pas que j'oppose un prin- » cipe général à un fait ; ce principe général est » fondé sur des faits universels ; au reste, et je dois » le répéter, le panégyriste du roi de Prusse » énonce lui-même presque tous ces reproches ; et » s'il tâche de les adoucir en faveur d'un monarque » qui a de si grands droits à l'admiration univer- » selle, on voit sans incertitude qu'il ne partage au- » cune de ses erreurs, et qu'il est loin, comme tant » d'autres, de se servir des fautes d'un grand » homme, pour attaquer des vérités auxquelles on » doit plus de respect encore. » Outre la *vie* dont nous avons cité quelques passages, et qui a paru à Strasbourg en 1788, 4 vol. in-12, l'abbé Denina en a donné une autre en 1789, beaucoup plus courte, mais écrite avec plus de discernement et de sagesse, in-8. Le meilleur ouvrage anglais sur Frédéric II est intitulé : *Tableau du règne de Frédéric II, avec un parallèle entre ce prince et Philippe II de Macédoine*, par Gillies, Londres, 1809. Le général Jomini, dans son *Traité des grandes opérations militaires*, a donné l'*Histoire critique des campagnes de Frédéric, comparées à celles de l'empereur Napoléon*. On trouve dans les œuvres de Guibert l'*Eloge historique de Frédéric II :* on peut consulter encore *Vie de Frédéric II* (par Lavaux), Strasbourg, 1788, 4 vol. in-8 ; *Lettres sur Frédéric II* (par le même), ibid., 3 vol. in-8 ; l'ouvrage de Busching ; *Caractère de Frédéric II*, traduit de l'allemand, et les *Souvenirs de Thiébaud*, Paris, 1810, 5 vol. in-8. On a publié ses *OEuvres primitives*, c'est-à-dire, la collection des ouvrages qui avaient paru de son vivant, en 4 vol. in-8, Amsterdam, 1790, et ses *OEuvres posthumes*, en 20 vol. in-8, avec sa *vie*, Amsterd., 1789. Nous n'entrerons pas dans le détail de tout ce qu'ils présentent de matières propres à l'éloge ou à la censure. Il en est peu qu'on puisse regarder comme lui appartenant en entier. Mais si quelques philosophes lui ont attribué les leurs, un d'eux fut accusé de s'être attribué les siens ; et l'on sait ce qu'il lui en coûta. Il n'y a pas d'apparence qu'un prince qui avait un grand sens ait écrit tout ce qu'on lit dans quelques-uns de ces ouvrages, moins encore qu'il l'ait pensé. Parmi ses ouvrages on remarque l'*Anti-Machiavel ;* les *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg ;* les *Poésies du philosophe de Sans-Souci;* l'*Histoire de mon temps* (1740-45); l'*Histoire de la guerre de sept ans*, etc. On peut résumer ainsi le règne de ce prince : il montra de bonne heure du goût pour l'étude et les lettres, et ce fut même un sujet de brouillerie avec son père, qui connaissait le danger de ses études philosophiques. (*Voy.* FRÉDÉRIC-GUILLAUME.) Le jeune Frédéric ne persista pas moins dans ses idées ; il étudia la philosophie de Wolf, se lia avec Voltaire, et se permit avec lui les plaisanteries les plus indécentes contre le christianisme et contre les prêtres. En montant sur le trône, il ne craignit pas de renoncer à tout acte de religion, et il accueillit successivement tous les écrivains à qui leurs ouvrages irréligieux attiraient quelques traverses, c'est-à-dire, tous les hommes dont les idées d'innovations menaçaient leur pays d'une révolution prochaine. Il est vrai que lorsqu'il connut mieux leurs principes, il les éloigna de sa cour ; mais devait-il leur en permettre l'entrée? N'était-ce pas une injure faite aux autres puissances que de donner un asile à des hommes proscrits dans leur patrie pour leurs principes dangereux ? Berlin éprouvera longtemps l'influence funeste de ses exemples, de ses écrits et de ceux des philosophes qu'il admettait dans ses états et même dans son intimité. On a dit néanmoins qu'il aima, qu'il protégea les catholiques ; cependant, on lit dans l'histoire, qu'à son entrée dans la Silésie, il favorisa les luthériens, et qu'il étendit leurs priviléges au point qu'ils eurent des églises de toute part ; qu'au contraire, il prit des mesures fâcheuses contre les catholiques, qu'il défendit les pèlerinages, supprima des fêtes, et conféra, de sa propre autorité, des bénéfices à des ecclésiastiques réfugiés dans ses états, et suspects sur la religion, tels que l'abbé de Prades et l'abbé Bastiani. Son mépris pour la religion était tel, qu'il fit construire, sur la place des Gendarmes à Berlin, une salle de spectacle entre une église catholique et un temple luthérien, « de manière, dit un historien de sa vie, » que les murs de ces édifices se touchaient, et que » souvent l'office divin était interrompu par le » bruit de l'orchestre et le chant des acteurs. » Il est triste de voir qu'un souverain qui devrait protéger la religion en fasse ainsi un sujet de dérision et de caprice. Il n'avait guère plus de respect pour la justice, que par dessus tout un monarque devrait respecter, puisque c'est le lien de toute société: « comme il aimait, dit un de ses historiens, à être » le maître en tout, et qu'il ne pouvait souffrir » qu'on lui résistât ; afin d'entretenir la crainte » dans tous les tribunaux et les colléges, il cassait » de temps en temps des gens en place sans examen, » sans donner raison de sa conduite, sans qu'il y

» eût aucune apparence de faute. » Nous ne lui reprocherons pas Dresde livrée au pillage, la garnison de Neiss passée au fil de l'épée, les forteresses de Custrin et de Spandaw pleines de prisonniers d'état. Ce sont là de ces traits propres à tous les conquérants, et l'on ne peut en attendre davantage d'un guerrier incrédule. Si nous passons à l'administration intérieure et aux détails domestiques, il était d'une sévérité implacable, et oubliait aisément les plus importants services. On lui reproche aussi son goût pour la raillerie, si peu séant pour un roi. Il n'est pas un seul de ses amis, de ses courtisans, de ses savants, de ses philosophes, qu'il n'ait cherché à humilier. On l'accuse encore d'une avarice excessive, et ses historiens en citent des exemples peu honorables. L'auteur du *Voyage en Prusse*, in-8, 1807, prétend qu'il n'aimait personne, et cite de lui des traits étranges d'égoïsme et de dureté; il lui reproche des actes iniques, une profonde indifférence pour l'opinion publique, son mépris pour ses sujets, sa défiance de ceux qui l'entouraient. Il faut tirer le voile sur ses mœurs, Voltaire en a dévoilé la turpitude. Quant à ses écrits, on est fâché d'y voir Frédéric descendre au rôle choquant d'un conjuré, et parler de la religion avec une licence révoltante et le ton d'un homme de mauvaise compagnie. Il est vrai que dans quelques-uns de ses ouvrages il a changé de langage, et qu'après avoir approuvé les projets des philosophes, tant qu'il a cru qu'ils n'en voulaient qu'à la religion, il a cherché à les réfuter, mais c'est lorsqu'il les a vus attaquer aussi les rois. Pour terminer cet article, nous y ajouterons ce portrait de Frédéric tracé en peu de mots. Sa vie ne fut qu'un enchaînement d'artifices : en violant toutes les lois de l'humanité, il avait l'audace d'en proclamer les droits. Dominé par deux passions cruelles, l'ambition et l'avarice, il se montra plus jaloux de l'affermissement de son pouvoir que du bonheur de ses sujets.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, né le 25 septembre 1744, était neveu du grand Frédéric, qui lui témoigna toujours beaucoup d'affection, mais ne voulut pas qu'il fût ménagé sous aucun rapport. Ainsi on l'exposait aux hasards de la guerre comme un simple hussard. De bonne heure il donna les plus grandes espérances. Chargé, dans la guerre de la succession de Bavière, de conduire un corps d'armée en Silésie, il le ramena sans se laisser entamer, quoiqu'il fût suivi par des forces beaucoup supérieures aux siennes. Il parvint au trône à l'âge de 42 ans, le 16 août 1786, et montra d'abord des intentions de bienfaisance. Il répara plusieurs injustices de son prédécesseur, diminua quelques impôts, abolit des monopoles vexatoires, et voulut que ses sujets jouissent d'une plus grande liberté; mais d'un autre côté, il se montra fort jaloux de son autorité, et il écarta successivement du ministère les hommes les plus distingués par leurs talents et leur expérience. En même temps il s'abandonnait à son goût excessif pour la débauche, et il se laissait dominer par ses maîtresses et des favoris obscurs. Un autre travers de Frédéric fut sa crédulité pour les *illuminés*, alors très-nombreux en Allemagne, qu'il accueillit dans son palais, et qui parvinrent à égarer son imagination et à tromper son esprit. Dès lors, les emplois ne furent plus accordés qu'aux plus misérables intrigues; les trésors que Frédéric avait amassés pour des circonstances importantes, furent dissipés d'une manière honteuse, et l'armée qui cessa d'être encouragée par la présence de son chef, perdit tout à fait sa supériorité; mais ce qu'il y eut de plus malheureux encore, ce fut sa faiblesse et sa versatilité dans les occasions les plus importantes. On le vit successivement abandonner les Turcs, les Polonais et les Belges, après les avoir excités à des attaques imprudentes. En 1792, il se mit à la tête de la coalition qui devait rétablir Louis XVI sur le trône, et après être parvenu à 30 lieues de Paris avec une armée de 80,000 hommes, il négocia avec le parti révolutionnaire, au moment où il fallait agir avec le plus de vigueur, pour ne pas lui laisser le temps de se reconnaître. Son armée revint sur le Rhin, où elle combattit encore deux ans sans résultat. Il s'occupait en même temps, de concert avec la Russie, d'un nouveau partage de la Pologne, et ce fut lui qui triompha en 1794 de Kosciusko, et s'empara de Cracovie. En 1795, il se retira tout à fait de la coalition, abandonnant à la république française ses états de la rive gauche du Rhin, et laissant l'Autriche presque seule aux prises avec cette puissance, dans le moment où son agression et ses menaces avaient porté le parti révolutionnaire de France à mettre sous les armes une immense population. C'est à une telle défection et dans de pareilles circonstances, qu'il faut sans doute attribuer tous les malheurs qui accablèrent depuis l'Europe. Frédéric-Guillaume ne jouit pas lui-même longtemps de la paix qu'il venait de procurer à ses sujets. Il mourut le 16 novembre 1797, laissant la couronne à son fils Frédéric-Guillaume III. Le comte de Ségur aîné a publié en 1800, l'*Histoire des principaux événements du règne de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, et tableau politique de l'Europe depuis 1786 jusqu'en 1796, contenant un précis des révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France*, 3 vol. in-8. Cette histoire est écrite en général avec élégance. On y trouve des portraits bien frappés; mais on y désirerait de temps en temps quelque chose de plus précis, de plus mâle, de plus sévère.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, premier roi de Vurtemberg, né le 6 septembre 1754, à Treptow en Poméranie, était fils de Charles-Eugène duc de Wurtemberg. Il entra très-jeune au service de Prusse en qualité de colonel, et se distingua dans la guerre de la succession, pendant laquelle il obtint le grade de major général. L'impératrice Catherine II, au service de laquelle il s'était ensuite placé, le créa lieutenant général et lui confia le gouvernement de la Finlande. Il épousa en premières noces la princesse Auguste-Caroline de Brunswick-Wolfenbuttel, et en secondes noces, le 18 mai 1797, Charlotte-Auguste-Mathilde d'Angleterre, sœur de Georges IV, et fut appelé sur le trône ducal de Wurtemberg, par la mort de son père arrivée le 23 décembre 1797. Une ancienne

constitution souscrite à Tubingen en 1514 par Ulric, et garantie depuis par l'Autriche, la Prusse et le Hanovre, assurait aux états de Wurtemberg le droit de surveiller l'assiette de l'impôt et l'emploi de son produit : le duc leur dénia ce droit, et, comme il trouva de la résistance, il s'ensuivit de violents démêlés. Il ne voulut voir dans cette opposition que le résultat des idées démagogiques dont ses sujets commençaient à se pénétrer, et fit arrêter les principaux membres de l'assemblée, comme accusés d'entretenir des relations politiques avec les républicains de France. Les victoires de Moreau le contraignirent de s'enfuir à l'étranger, et une contribution de six millions de francs fut imposée au Wurtemberg. Le duc revint dans ses états après le traité de Lunéville, du 9 février 1801, et signa avec la France un traité particulier, dans lequel des indemnités lui furent garanties. Elles lui furent en effet assignées, le 25 du même mois, par le recez de la députation de l'empire, dont il devint membre. Le duché de Wurtemberg fut érigé en électorat, et Frédéric fut dédommagé aux dépens du territoire des états faibles de la confédération. Lorsque la guerre fut déclarée par la France à l'Autriche, l'électeur de Wurtemberg oublia ce qu'il devait à la confédération germanique, reçut Bonaparte à Ludwigsbourg, et conclut avec lui le 4 octobre 1805 un traité par lequel l'intégralité de son électorat était garantie; il devait en revanche fournir à son protecteur un corps de huit à dix mille hommes. L'archiduc d'Autriche, François II, avait en 1804 pris de sa propre autorité le titre impérial : les électeurs de Wurtemberg et de Bavière prirent le titre de roi sous lequel ils furent désignés comme alliés de Bonaparte dans le traité de Presbourg, et se firent proclamer dans leurs états le 1er janvier 1806. Le nouveau roi de Wurtemberg reçut plusieurs accroissements de territoire. En vertu de la convention signée le 12 octobre 1805, Bonaparte avait délégué à Frédéric toute la puissance souveraine : voulant en conséquence user pleinement du droit que lui accordait son maître, il cassa les états, anéantissant par cette mesure violente l'ancienne constitution du pays : de là de sourds mécontentements, puis des soulèvements qu'il fallut réprimer par des moyens extrêmes; cette fermentation des esprits dura jusqu'en 1814, époque où le roi se vit contraint de faire des concessions exorbitantes, et de donner une constitution qui lui attira de la part de la noblesse médiatisée de si amères censures. Il avait été un des premiers à signer l'acte de confédéralisme des états du Rhin proposé par Bonaparte (12 juillet 1806). Après avoir assisté à la conférence d'Erfurt qui eut lieu en 1808 entre Bonaparte et l'empereur Alexandre, il prit l'année suivante, ainsi que cinq autres princes de la confédération, la part la plus active à la guerre des Français contre l'Autriche. La paix de Schœnbrunn lui permit de s'occuper un peu de son royaume, et on le vit faire des échanges de territoire avec le roi de Bavière. Il assista en 1809 à l'anniversaire du couronnement de Bonaparte, et réunit de nouveau ses troupes aux troupes françaises pour faire la campagne de Russie. Après les désastres qui signalèrent cette expédition, il resta encore quelque temps fidèle à son allié; mais obéissant à la loi des circonstances, il se rangea du côté des Russes et des Prussiens. Mais ce n'est pas sur un champ de bataille que se fit ce revirement. Dès le 22 octobre 1813, un de ses ministres entama des négociations à ce sujet, et le 8 du mois suivant le comte de Zepplin signait à Fulde, en son nom, un traité par lequel il promettait de donner 12,000 hommes aux puissances alliées. Lorsque les événements qui amenèrent la chute de Bonaparte eurent été accomplis, il se rendit à Vienne et assista au congrès qu'il quitta brusquement pour revenir à Stuttgard : son titre de roi avait été maintenu par les hautes puissances, et son indépendance garantie. Il convoqua les états pour le 15 mars 1815, et leur présenta l'acte constitutionnel qu'il donnait à son peuple. On assure que cette concession qui fut blâmée par tous les souverains, empoisonna le reste de sa vie. Il mourut le 30 septembre 1816 : son fils Guillaume Ier, né le 27 septembre 1787, lui a succédé. Frédéric avait du goût pour les arts, mais il les encouragea avec peu de discernement. Une de ses filles épousa un des frères de Bonaparte, Jérôme, alors roi de Westphalie.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE, premier roi de Saxe, né le 23 décembre 1750, était fils de l'électeur Frédéric-Christian, auquel il succéda en 1763 : le jeune prince n'avait alors que 13 ans. Jusqu'en 1768 la régence fut entre les mains du prince Xavier, l'aîné de ses oncles. Alors la Saxe eut beaucoup à souffrir de la mauvaise administration de ce prince, ensorte qu'à l'époque où le jeune électeur prit les rênes de l'administration, il avait bien des maux à réparer. Cependant la sagesse de sa conduite, l'économie sévère qu'il apporta dans les finances, et le soin qu'il mit à faire oublier le dernier gouvernement, contribuèrent en peu de temps à changer la face de ses états. Il était dirigé par les habiles conseils de son ministre Gudschmid, et ce fut grâce à son zèle et aux bonnes intentions de l'électeur que l'on vit bientôt renaître l'industrie, et le papier monnaie qui était discrédité reprit sa valeur, en même temps que les esprits commençaient à avoir quelque confiance dans le gouvernement. En 1769, Frédéric épousa la princesse Marie-Amélie-Auguste, sœur de l'électeur de Bavière. Frédéric s'occupa continuellement de la législation criminelle de ses états; il y apporta des modifications dictées par l'humanité : ainsi en 1770 il fit abolir la question et la torture. Malgré ses intentions paternelles hautement manifestées, il se forma contre lui en 1776 un complot, auquel on a prétendu qu'avait participé sa mère l'électrice douairière, mécontente de ce qu'on l'avait éloignée des affaires. Ce fut le cabinet de Berlin qui en eut connaissance et qui en instruisit l'électeur. Le colonel Aydolo, saxon d'origine, était le chef de la conspiration : il fut arrêté et renfermé. Au reste, dans cette circonstance malheureuse, Frédéric eut des preuves éclatantes de dévouement et de zèle de la part d'un de ses chambellans, nommé Mariolini. Lorsque le roi de Prusse, Frédéric II, prévoyant les ambitieux projets de l'Autriche, voulut former une ligue pour tenir cette puissance en échec,

il y entraina facilement le jeune électeur de Saxe, qui ne cherchait qu'à défendre les droits échus à sa mère par la mort de l'électeur de Bavière, Maximilien-Joseph, dernier enfant mâle de sa maison. Le traité de Teschen signé le 16 mai 1779 mit fin à la guerre, et en même temps il fut convenu que l'Autriche renoncerait à toutes ses prétentions sur la Bavière, et que Frédéric serait substitué à tous les droits de sa mère. Ce prince donna plus tard une grande preuve de sagesse, lorsqu'en 1791 il refusa la couronne de Pologne rendue héréditaire : elle lui était proposée par la diète polonaise. Il savait que le but de cette nation était de se soustraire à l'influence, toujours malheureuse pour elle, de la Russie, et qu'il était impossible de se maintenir sur ce trône nouveau, sans l'agrément de cette puissance toujours rivale. Au reste il était dirigé alors par les cabinets de Berlin et de Vienne, qui le dirigèrent encore dans les conférences de Pilnitz, faites à la suite des progrès de la révolution française. Il prit part à la coalition qui fut organisée contre la France, et fournit son contingent dans les armées qui combattirent les troupes françaises jusqu'en 1796, époque où fut conclu le traité de Berlin (5 août 1796), entre la république française et le roi de Prusse, relativement à la neutralité du nord de l'Allemagne : alors Frédéric se rangea à ce système de neutralité, et ses troupes ne furent plus employées que pour la garde de ses états : elles couvrirent ses provinces méridionales. D'ailleurs il avait conclu avec le général Jourdan un armistice dans le même but. En 1806 il était toujours sous l'influence de la Prusse, et comme la guerre était déclarée à ce royaume par la France, non-seulement il permit aux troupes prussiennes de passer sur ses états, il fournit encore 22,000 hommes destinés à agir de concert avec elles. Après les victoires d'Iéna et de Auërstaedt, la Saxe fut occupée militairement par les Français, et il ne fut permis à Frédéric de rester neutre qu'à la condition de payer une contribution de guerre de 25 millions : les fortifications de Dresde furent même démolies. Cependant Bonaparte aggrandit bientôt la Saxe, et donna à l'électeur le titre de roi. C'est en cette qualité que ce prince signa, le 11 octobre 1806, l'acte par lequel il s'associait à la confédération du Rhin. Bientôt, en échange du bailliage de Gomern, du comté de Barby et d'une partie du comté de Monsfeld, il reçut le cercle de Cotbus, et après le traité de Tilsitt, les provinces méridionales enlevées au territoire prussien, la nouvelle Prusse orientale et occidentale et la nouvelle Silésie. Ce royaume était considérable ; le prince qui le gouvernait dut témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur ; il le fit de la manière qui convenait à Bonaparte ; car il tint continuellement à sa disposition une armée de 20,000 hommes. Ces troupes combattirent avec valeur dans la guerre de 1809 contre l'Autriche. Les ennemis envahirent ses états ; sa capitale fut occupée ; et lui-même, réduit par la chance des combats, à fuir devant les vainqueurs, se retira à Francfort. Bonaparte le ramena dans sa capitale, après avoir vaincu l'archiduc Charles, et le traité de Vienne qui fut conclu le 14 octobre 1809 le dédommagea des ennuis de cette campagne ; il obtint en effet le duché de Varsovie et les districts de l'ancienne et de la nouvelle Gallicie, qui avaient été acquis par l'Autriche en 1772 et 1796. Le roi de Saxe assista la même année à l'anniversaire du couronnement de Bonaparte, célébré avec la plus grande pompe à Paris. Jusqu'en 1812 Frédéric ne s'occupa que de l'administration de son royaume. Alors Bonaparte réunit à Dresde tous les princes de l'Allemagne avec le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche. Il les trouva tous dévoués à ses intérêts : tous l'abandonnèrent après le désastre de la campagne de Russie. Le seul Frédéric lui resta fidèle ; et quand l'empereur vaincu traversa la Saxe, il trouva de la part du roi son vassal les mêmes marques d'attachement. Bientôt les armées alliées s'approchèrent de son royaume : avant de le quitter, il déclara à ses sujets par une proclamation, qu'il restait fidèle aux engagements qu'il avait contractés depuis six ans, et en même temps il remettait entre les mains des Français ses places les plus importantes. Cependant les victoires de Lutzen et de Bautzen l'avaient ramené dans sa capitale ; il vit les dispositions de ses sujets qu'avait électrisés la proclamation de l'empereur Alexandre ; il lutta en vain contre l'opinion hautement manifestée. On sait que les Saxons pendant la bataille de Leipzig abandonnèrent les Français ; et d'amis qu'ils étaient le matin ils furent ennemis dès le milieu de la journée. Cette trahison, quelle qu'en soit la cause, a été justement blâmée, et est une grande tache dans l'histoire de la Saxe : les soldats de Frédéric pouvaient quitter la cause de l'homme qui les avait tyrannisés ; mais ce n'était point au milieu d'une bataille déjà engagée qu'ils devaient faire cette déclaration. Ce crime ne doit point être imputé à Frédéric qui le vit commettre avec douleur : lui-même fut conduit et retenu à Berlin, lorsque la guerre fut terminée. Quand les puissances alliées réglèrent le sort des peuples au congrès de Vienne, peu s'en fallut que la Saxe ne fût rayée de la liste des nations. Cependant la France et l'Autriche se déclarèrent en faveur de Frédéric : lui-même protesta contre toute cession ; mais le 9 février 1815, il fut obligé de signer à Presbourg un traité qui, en le rendant à ses sujets, détacha de sa souveraineté plusieurs provinces qui furent données à la Prusse, à l'Autriche et à la Russie, et qui réduisirent son royaume à une superficie de 938 lieues carrées. A l'époque de la seconde invasion des alliés en France, il fournit son contingent : il accéda à la sainte-alliance le 1er mai 1817. Dès lors il ne s'est plus occupé que du soin de faire oublier à ses sujets les maux dont la guerre les a longtemps accablés. Il était ami des arts et les protégea avec discernement. Le 5 mai 1827, la mort a enlevé ce prince à ses sujets qui l'ont vivement regretté. Il a eu pour successeur son frère ANTOINE.

FRÉDÉRIC DE HOLSTEIN. (*Voy.* ADOLPHE-FRÉDÉRIC.)

FRÉDÉRIC V, électeur Palatin, surnommé *roi d'hiver*. (*Voy.* FERDINAND II, empereur.)

FREE (Jean), ecclésiastique anglican, né à Oxford en 1711, consacra sa vie à la prédication, à

l'instruction de la jeunesse et à la culture des lettres. Il fut directeur de l'école de grammaire de Saint-Sauveur, et occupa successivement plusieurs cures. Il mourut en 1791. Son principal ouvrage est une *Histoire de la langue anglaise*, en 4 parties, qui a eu plusieurs éditions. La 4e est de 1788. On a encore de lui des *sermons* et plusieurs écrits de *controverse*, dirigés la plupart contre les méthodistes, et des *poésies diverses*.

FRÉGOSE, FULGOSE, ou CAMPO-FRÉGOSE, nom d'une illustre famille génoise d'origine plébéienne, qui s'éleva dans le 14e siècle au-dessus de la noblesse, et fournit plusieurs doges à la république. Les membres les plus remarquables de cette famille sont FRÉGOSE (Paul), cardinal, archevêque de Gênes, sa patrie, doge en 1462 : il perdit cette place quelque temps après, la recouvra en 1463, et l'occupa encore deux fois. Il mourut à Rome en 1498.

FRÉGOSE (Baptiste), neveu du précédent, né à Gênes vers l'an 1440, fut élu doge en 1478. Il ne conserva que très-peu de temps cette dignité. La hauteur de son caractère et la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Fréjus ; mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture et le travail. On doit à sa plume : *De dictis factisque memorabilibus, illis exceptis quæ Valerius maximus edidit*, qui n'a paru qu'en latin, de la traduction de Camille Ghilini, Milan, 1509, in-fol., 18 à 20 fr. Les meilleures éditions de ce traité, souvent réimprimé, sont celles de Juste Gallard, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, et l'a orné d'une préface, Paris, 1602, in-8 ; la *Vie du pape Martin V ;* un *Traité* latin *sur les femmes savantes ;* un autre en italien *contre l'amour*, Milan, 1496, in-4, 15 à 20 fr., traduit en français, 1581, in-4, 5 à 8 fr.; l'original et la version sont également rares.

FRÉGOSE (Frédéric), né à Gênes en 1480, archevêque de Salerne et cardinal, de la même famille que les précédents, défendit la côte de Gênes contre Cortogli, corsaire de Barbarie, qui la ravageait. Il surprit ce pirate dans le port de Biserte, passa à Tunis et à l'île de Gerbes, et revint à Gênes chargé de gloire et de butin. Les Espagnols ayant surpris Gênes en 1622, Frédéric chercha un asile en France. François Ier le reçut avec distinction, et lui donna l'abbaye de Saint-Benigne de Dijon. De retour en Italie, il fut fait cardinal et évêque d'Engubio, où il mourut en 1541. La langue grecque et l'hébraïque lui étaient familières. Son savoir était soutenu par les vertus épiscopales. On a de lui un *Traité de l'oraison* en italien, Venise, 1542, in-8.

FRÉGOSO (Antoine-Fileremo), poëte italien, du commencement du 16e siècle, dont la *Cerva Bianca*, et autres poésies ont été réunies à Milan, 1515-25, 2 vol. in-8, assez rares.

FREHER (Marquard), né à Augsbourg en 1565 d'une famille féconde en personnes lettrées, étudia à Bourges sous le célèbre Cujas, et se rendit habile dans les belles-lettres et dans le droit. De retour en Allemagne, il devint conseiller de l'électeur palatin et professeur de droit à Heidelberg. Il quitta sa chaire, et fut employé par l'électeur Frédéric IV dans les affaires les plus délicates. Ce prince l'envoya, en qualité de ministre, en Pologne, à Mayence et dans plusieurs autres cours. Freher mourut à Heidelberg en 1614. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : *Origines palatinæ*, in-fol., très-savant ; *De inquisitionis processu :* ouvrage de jurisprudence, dont la 5e édition a paru à Wittemberg, 1679, in-4 ; *De re monetaria veterum Romanorum, et hodierni apud Germanos imperii*, 1605, in 4 : traité utile, qu'on trouve dans le tom. 11e des *Antiquités romaines* de Grévius ; *Rerum bohemicarum scriptores*, Hanau, 1602, in-fol. ; ce recueil contient les meilleurs historiens de Bohême ; *Rerum germanicarum scriptores*, Francfort, 1600-11, 3 vol. in-fol., 15 à 24 fr. Cette collection, réimprimée en 1717, est utile et nécessaire pour l'histoire d'Allemagne ; *Corpus historiæ Franciæ*, in-fol., moins estimé, etc. Freher joignait à une vaste littérature beaucoup de goût pour la peinture antique et pour la science numismatique.

FREISLEBEN (Christophe-Henri), jurisconsulte allemand, conseiller caméral du duché de Saxe-Gotha et des mines d'Altenbourg, mort vers l'an 1733, a laissé plusieurs ouvrages fort utiles pour l'étude du droit : *Corpus juris civilis academicum*, Altenbourg, 1721, in-4, très-souvent réimprimé. La dernière édition est de 1789 ; *Corpus juris canonici academicum*, 1778, in-4. La dernière édition est de Bâle, 1773 ; *Schutzius illustratus, sive compendium juris Schutzio Lauterbachianum ex complurium celeberrimorum jurisconsultorum, scriptis ac notis illustratum*, Altenbourg, 1734, 2 vol. in-4 ; compilation fort bien faite, destinée à expliquer l'abrégé fait par Schutz du *Collegium juris*, de Lauterbach ; une traduction allemande de l'*Homme de cour*, de Balt. Gracian, et quelques *opuscules* moins importants.

FREIG (Jean-Thomas), natif de Fribourg en Brisgaw, en 1543, enseigna le droit avec réputation à Fribourg, à Bâle et à Altorf, et mourut de la peste vers 1583. On a de lui *liber tristium, seu elegiæ*, Bâle, 1583, in-8 ; la continuation des *histoires de Paul Emile et de le Ferron*, ib., 1569, in-fol., et d'autres ouvrages.

FREIND (Jean) naquit en 1675 à Croton, dans le comté de Northampton, d'un père ministre. Westminster fut sa première école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux *discours* grecs, l'un d'Eschine, l'autre de Démosthènes, avec une traduction et des remarques. Il se consacra ensuite à la médecine. Le comte de Péterborough l'emmena avec lui en 1705 en Espagne, alors le théâtre de la guerre. Après y avoir exercé sa profession pendant deux ans, il passa à Rome et s'y lia avec tous les savants qui cultivaient son art. Freind, de retour en Angleterre, fut renfermé à la tour de Londres, soupçonné d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état : malheureusement les philosophes et les lettres ne sont que trop souvent dans ce cas-là. (*Voy.* VESPASIEN.) On sollicita en vain son élargissement

pendant six mois ; mais au bout de ce temps, le ministre étant tombé malade, Mead (*voyez* ce mot), confrère du prisonnier, ne voulut lui ordonner aucun remède, que Freind ne fût sorti de la tour : conduite très-blâmable et qui ne prouve pas que Mead fût convaincu de l'innocence de son ami. Cependant Freind fut élargi, et obtint la place de premier médecin de la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres en 1728, membre de la société royale. Freind était aussi heureux dans la pratique qu'éclairé dans la théorie. Ses opinions étaient reçues en Angleterre, comme celles d'Hippocrate dans la Grèce. Des ouvrages qu'il a laissés, les principaux sont : *Histoire de la médecine, depuis Gallien jusqu'au 14e siècle* (en anglais), London, 1758, 2 vol. in-8, 10 à 15 fr.; il y a deux traductions françaises, l'une par Et. Coulet, Leide, 1727, in-4, ou 3 vol. in-12, 6 à 9 fr.; l'autre, par de B., revue par Senac, Paris, 1728, in-4 ; l'*Emmenologie*, ou *Traité de l'évacuation ordinaire des femmes*, traduit en français par Devaux, 1730, in-12 ; *Traité de la fièvre*. Tous les écrits de Freind ont été recueillis à Londres, 1733, in-fol., 15 fr., et à Paris, 1735, in-4, 7 fr.; sa *Vie* est à la tête de cette collection.

FREINSHEIM (Jean) naquit en 1608 à Ulm en Souabe. Mathias Bernegger, savant de Strasbourg, lui confia sa bibliothèque et lui donna sa fille. L'université d'Upsal lui ayant proposé des avantages considérables, il y alla professer l'éloquence pendant 5 ans. La reine Christine, qui l'enviait à l'université, le choisit pour son bibliothécaire et son historiographe, avec sa table et 2,000 écus d'appointements. Il fut bientôt obligé d'abandonner ces honneurs et de revenir dans sa patrie, pour rétablir sa santé, que le climat de Suède avait dérangée. L'électeur Palatin lui donna un an après son départ d'Upsal, en 1656, une place de professeur honoraire de l'université de Heidelberg, et une charge de conseiller électoral. Freinsheim n'en jouit pas longtemps, étant mort en 1660. Ce savant possédait les langues mortes et presque toutes les langues vivantes. Il joignait à une littérature choisie, de l'esprit et du goût. Il s'occupa toute sa vie avec autant de zèle que de succès à réparer les brèches que le temps avait faites à quelques auteurs. Il entreprit de faire des *Suppléments* à *Quinte-Curce*, et il y réussit, dans l'édition qu'il donna avec un *index* et des *commentaires*, Strasbourg, 1640, 2 vol. in-8. Il fit avec le même succès un semblable travail sur Tite-Live dont il publia (lib. XI ad XX), Strasbourg, 1649, in-12, et donna ensuite une édition qui contient 60 livres, Strasbourg, 1654, in-4 ; enfin Doujat réunit les 95 livres dans son édition de Tite-Live *ad usum Delphini*. Les suppléments de Tite-Live, moins estimés que ceux de Quinte-Curce, ont été cependant insérés dans les éditions latines de Jean Leclerc et de Crevier, de Lemaire, et traduits en français par Durier, Guérin, Dureau de la Malle. Il fut moins heureux dans ses *suppléments de Tacite*, parce que, pour faire revivre cet historien inimitable, il fallait un génie aussi fort, aussi vigoureux, aussi profond que le sien, et il s'en trouve à peine un dans vingt siècles. Le P. Brotier y a depuis complétement réussi. On a encore de Freinsheim des *Commentaires sur Florus*, et quelques autres auteurs latins, qu'il a ornés de savantes tables.

FREIRE DE ANDRADA. (*Voy.* ANDRADA.)

FREITAG. (*Voy.* FREYTAG.)

FREMINET (Martin), peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome dans un temps que les peintres étaient partagés entre Michel-Ange de Caravage, et Joseph d'Arpino dit le *Josepin*. Il s'attacha à prendre ce que ces deux peintres avaient de meilleur, et y réussit. Freminet était très-instruit dans les sciences relatives à son art : il savait l'anatomie, la perspective et l'architecture. Il fut un grand dessinateur, et l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux ; mais sa manière fière, les expressions fortes de ses figures, des muscles et des nerfs durement prononcés, et les actions de ses personnages trop recherchées, ne sont point du goût de tout le monde. Ses dessins sont terminés. Henri IV le fit son premier peintre, et Louis XIII l'honora du cordon de St.-Michel. Il peignit le plafond de la chapelle de Fontainebleau, et mourut à Paris en 1619.

FREMINVILLE (Edme de la Poix de), né en 1680 à Verdun en Bourgogne, du lieutenant général de cette ville, devint lui-même bailli de La Palisse. Les matières féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries ; il en fit une étude particulière. Le fruit de ses travaux fut le *Traité des dîmes*, in-12 ; la *Pratique des terriers*, 5 vol. in-4, qui est un excellent traité des fiefs. Il fit un 6e volume, pour les droits des habitants. Il a extrait, par ordre alphabétique, le *Traité de la police* du commissaire La Marre, sous le titre de *Dictionnaire de la police*, in-4 : ouvrage estimé, et réimprimé en province, in-8. Freminville mourut à Lyon en 1773. C'était un homme savant et laborieux.

FREMIOT (André), archevêque de Bourges, né à Dijon en 1573, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite, fut chargé d'affaires importantes sous Henri IV et Louis XIII, et s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *discours des marques de l'Eglise* contre les hérésies, 1610, in-8, et d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris en 1641.

FREMONT (dom Charles), religieux et réformateur de l'abbaye de Grammont, naquit à Tours en 1610. Dès qu'il eut pris l'habit, à l'âge de 18 ans, il ne tarda pas à s'apercevoir du relâchement qui régnait dans la discipline de l'abbaye ; il n'en fit pas moins son noviciat avec une exactitude exemplaire, et redoubla de ferveur et de zèle pour ses devoirs. Lorsqu'il eut fait sa profession, son abbé le nomma prieur de l'abbaye. Dom Frémont s'efforça, par son exemple et ses discours, d'établir parmi ses confrères plus de régularité ; ne pouvant y parvenir, il demanda et obtint la permission d'aller à Paris terminer ses études dans le collége que l'ordre y avait près de l'université. Ayant été présenté au cardinal de Richelieu, il lui fit agréer un

plan de réforme qu'il avait dressé. Nommé par le ministre, prieur d'Epoisse, près de Dijon, dom Frémont aidé de son confrère dom Joseph Baboul, y jeta les premiers fondements de sa réforme. Pour ne pas paraître affecter la singularité, il se contenta de remettre en vigueur dans sa communauté la règle telle que le pape Innocent IV l'avait mitigée. Le prieuré de Thiers en Auvergne, lieu de la naissance de saint Etienne, instituteur de l'ordre, prit aussi la réforme, ainsi que six ou sept autres monastères, mais sans se soustraire à la juridiction de l'abbé de Grammont. Dom Frémont gouverna pendant 30 ans le prieuré de Thiers, et y mourut saintement en 1689. On connaît de ce religieux : *La Vie, la Mort et les Miracles de saint Etienne, confesseur, et fondateur de l'ordre de Grammont*, dit vulgairement *des Bons-hommes*, Dijon, 1647, in-8. On trouve à la suite de cet ouvrage *La Vie du bienheureux Hugues de Lacerta, disciple de saint Etienne*. Il a composé en outre plusieurs *OEuvres de piété* à l'usage de ses confrères.

FRÉMONT-D'ABLANCOURT (Nicolas), diplomate et littérateur français, né à Paris en 1625, mort à la Haye en 1693, était neveu du fameux Perrot d'Ablancourt qui fut son maître. Il acquit sous son oncle une grande réputation d'esprit et de savoir, et plusieurs princes d'Allemagne, en ayant entendu parler, s'empressèrent de l'attirer auprès d'eux. Malgré les offres les plus brillantes, il ne voulut point quitter le service de sa patrie, où d'ailleurs Turenne, qui l'avait pris sous sa protection, le fit nommer ambassadeur de France près la cour de Portugal, et quelque temps après résident à Strasbourg. De retour à Paris, après la mort de Turenne, il partageait son temps entre la société des beaux esprits de l'époque et la culture des lettres, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le força de s'expatrier dans un âge encore peu avancé. Il se retira en Hollande où le prince d'Orange le nomma son historiographe, et lui accorda une pension. Frémont a composé les ouvrages suivants : *Dialogues de la santé*, Amsterdam, 1784, in-12; *Perrot d'Ablancourt vengé*, ou *Amelot de la Houssaye convaincu de ne pas parler français et de mal expliquer le latin*, Amsterdam, 1786, in-12; *Mémoires concernant l'histoire de Portugal, depuis le traité des Pyrénées* (1659) *jusqu'en* 1668, *avec les révolutions arrivées dans ce temps-là à la cour de Lisbonne*, Paris, 1701, in-12, réimprimés la même année en Hollande. Frémont a ajouté à la traduction des *OEuvres de Lucien*, par Perrot d'Ablancourt, le *Dialogue des lettres de l'alphabet* et le *Supplément à l'histoire véritable*. Il a aussi revu la traduction de l'*Afrique* par Marmol, et a travaillé au *Dictionnaire des rimes* de Richelet.

FRENICLE (Nicolas), poëte français, né à Paris en 1600, fut conseiller général en la cour des monnaies, et mourut doyen de la même cour en 1661. On a de lui plusieurs pièces de théâtre : *Palémon* et *Niobé*, in-8, deux pastorales; l'*Entretien des bergers*, autre pastorale; un poëme intitulé *Jésus crucifié*; une *Paraphrase des psaumes*, en vers, etc. Tous ces ouvrages sont très-médiocres.

FRENICLE DE BESSY (Bernard), frère du précédent, mort en 1675, fut grand arithméticien et ami de Descartes. Ce philosophe faisait grand cas de son arithmétique, qui le conduisait à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnait que sans le secours de l'algèbre, dont en effet il ne faisait aucun usage, Bessy fût devenu si profond dans cette science. On trouve plusieurs de ses écrits dans le 5e tome des anciens *mémoires de l'académie des sciences*, dont il était membre : entre autres, une *méthode* pour trouver la solution des problèmes par les exclusions. Condorcet a écrit son éloge.

FRÉRET (Nicolas), secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres, né à Paris, en 1688, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille. La nature ne lui avait donné aucun goût pour le barreau, et par conséquent presque point de talent; il le quitta pour se livrer à l'histoire et à la chronologie, ses premières passions. L'académie des inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'origine des Français*, rempli de propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le régent, qui le fit renfermer à la Bastille. Bayle fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois, qu'il le savait presque par cœur. Les erreurs de ce fameux sceptique s'inculquèrent dès lors dans son esprit. On ne s'en aperçoit que trop, lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Trasibule à Leucippe*, où l'on trouve le triste athéisme réduit en principes, quoique adroitement enveloppé; et sur l'*Examen des apologistes du christianisme*, 1767, in-8 : ouvrage posthume, non moins répréhensible que le précédent, mais qui n'est pas de lui. L'abbé Bergier l'a réfuté victorieusement par son ouvrage intitulé : *Certitudes des preuves du christianisme*. Fréret ayant obtenu sa liberté, s'adonna entièrement à ses anciennes études. On lui doit plusieurs *mémoires*, pleins d'érudition et de discussions épineuses. Ils sont répandus dans les différents volumes de la collection académique des belles-lettres. Ceux dans lesquels il essaie d'éclaircir la chronologie lydienne et la chinoise, ont été d'abord recherchés; mais l'on s'est convaincu depuis que ces fabuleuses histoires n'avaient rien gagné aux travaux de ce savant, beaucoup plus crédule en matière de vieilles annales qu'en matière de religion; la *préface*, les *notes*, et une partie de la *traduction* du roman espagnol intitulé : *Tyran le Blanc*, 2 vol. in-12; *Défense de la chronologie contre le système de Newton*, Paris, 1758, in-4; quelques ouvrages frivoles, qui n'amuseront jamais les lecteurs sages. Fréret avait une vaste littérature. Il connaissait l'intrigue de presque toutes les pièces des différents théâtres de l'Europe. Sa mémoire était immense. Il écrivait avec netteté et avec ordre, mais il avait du penchant pour les opinions singulières; ses *Lettres de Trasibule* annoncent, au jugement d'un critique judicieux, « un esprit dur et un cœur corrompu. » L'auteur du *Dictionnaire philosophique* s'est souvent paré de l'érudition de Fréret,

et n'en a pas fait un meilleur usage. Il mourut en 1749.

FRÉRON (Elie-Catherine), né à Quimper en 1719, montra de bonne heure des talents. Il entra chez les jésuites pour les y perfectionner. Il professa pendant quelque temps avec succès au collége Louis-le-Grand. Les PP. Brumoi et Bougeant le dirigèrent dans ses études, et lui inspirèrent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentements l'ayant obligé de sortir des jésuites en 1739, il aida d'abord l'abbé des Fontaines dans la composition de ses feuilles, et donna ensuite un petit journal sous le titre de *Lettres de mad. la comtesse*, 1746, in-12. Cette comtesse était l'interprète de la raison et du bon goût, et elle s'exprimait avec autant d'esprit que de sel. Comme la réputation de plusieurs beaux esprits n'était pas ménagée dans ses feuilles, ils eurent le crédit de les faire supprimer. Elles reparurent en 1749, sous un autre titre. C'est au commencement de cette année que Fréron publia ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qui, renfermant une critique aussi vive que piquante, ne plurent pas plus à un grand nombre d'écrivains, que celle de la comtesse. Elles furent quelquefois interrompues, et ce fut presque toujours au regret du public, qui aime à s'amuser des critiques et de ceux qui en sont l'objet. Après avoir publié 13 vol. de ce journal, l'auteur le fit paraître sous le titre d'*Année littéraire*, depuis 1754 jusqu'en 1776, et fut continué par Fréron fils, Rayon, etc., jusqu'en 1790, Paris, 1754-91, 292 vol. in-12, 240 à 300 fr.; l'*Année littéraire* fut reprise en 1800, par Geoffroy et Grosier; mais il n'a paru de cette continuation que 45 numéros en 7 vol. Les *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, auxquelles l'*Année littéraire* fait suite, se composent de 13 vol. in-12, imprimés à Paris de 1752 à 1754, sous la rubrique de Londres. Beaucoup d'esprit naturel, de la gaîté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément : telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. De la partialité, une malignité quelquefois trop marquée, de la précipitation dans les jugements : tels furent ses défauts. Il avait des mœurs douces, et sa société était facile et enjouée; mais le ressentiment des injustices le rendit quelquefois injuste. Ses autres ouvrages sont : un recueil d'*opuscules*, 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve des poésies qui ne sont pas sans mérite; l'*Ode sur la bataille de Fontenoi* est une des meilleures qui aient paru depuis Rousseau ; *Les amours de Vénus et d'Adonis,* 1748, in-12 : broch. trad. de l'italien du cavalier Marini. Fréron était très-peu conséquent dans l'attachement qu'il affichait pour les bonnes mœurs. Diverses *analyses* qu'on voit dans l'*Année littéraire* en sont une autre preuve ; il travailla pendant quelque temps au *Journal étranger*. Il l'abandonna pour s'occuper entièrement de son *Année littéraire*, dont le privilége fut continué à sa veuve.

FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du précédent, né à Paris vers 1755, obtint, après la mort de son père, le privilége de l'*Année littéraire*, qu'il fit publier sous son nom par l'abbé Royou, son oncle, et par le professeur Geoffroy. Fréron ne s'occupait que de ses plaisirs. Dès 1789, il embrassa le parti de la révolution avec fureur, et devint l'émule de Marat par la publication d'une petite feuille périodique intitulée l'*Orateur du peuple*. Il avait connu Robespierre, lorsqu'il faisait ses études au collége Louis-le-Grand; et quand celui-ci vint à Paris pour siéger aux états généraux, ils agirent longtemps de concert. Lors de l'insurrection du mois de mars 1791, il fut remarqué, ainsi que Camille Desmoulins, à la tête des insurgés, et il devint un des plus violents orateurs du club des cordeliers qui prit une si grande part aux événements du 10 août 1792. Dans cette journée, il s'empara de vive force de la commune, et en devint membre sans avoir fait ratifier sa nomination. Il fut ensuite élu à la convention, où il vota la mort du roi. Envoyé dans le midi avec Barras, Salicetti et Robespierre le jeune, il fut l'auteur des mesures sanglantes exécutées à Marseille et à Toulon. Il ne persécuta pas seulement les chefs de l'autorité proscrite, mais tous les négociants les plus considérés, les riches, ainsi que tous ceux qui jouissaient de quelque crédit. On cite de lui entre autres ce trait horrible. Etant entré à Toulon après que les Anglais eurent évacué cette ville, il ordonna aux habitants de se rendre au Champ de Mars sous peine de mort, pour y recevoir les instructions qu'on avait à leur donner. Huit cents s'y rendirent : à peine y furent-ils arrivés, qu'il fit approcher une batterie de canons et tirer sur eux à mitraille. Plusieurs qui n'avaient pas été atteints se jetèrent à terre et feignirent d'être morts. Fréron, qui ne voulait pas qu'aucune de ses victimes lui échappât, s'écria alors : « Que ceux qui » ne sont pas morts se lèvent, la république leur » fait grâce. » Ces malheureux se levèrent en effet, et à l'instant même ils furent massacrés à coups de sabre et de fusil par ordre du féroce proconsul. On ne peut lire sans être saisi d'horreur les lettres qu'il écrivait alors à la convention. Dans sa correspondance avec son collègue Moïse Bayle, où il lui rendait compte des événements de Toulon, Fréron lui disait qu'il avait requis 12,000 hommes pour raser la ville, que tous les jours on y faisait tomber deux cents têtes, et il ajoutait : « Toutes les grandes me- » sures ont été manquées à Marseille par Albitte et » par Cartaux. » Après avoir fait périr un grand nombre d'habitants de Toulon et détruit une partie de ses édifices, Fréron retourna à Marseille pour y continuer ses œuvres de destruction. Il y fit périr encore 400 personnes et fit recommencer les démolitions. Mais la convention interrompit elle-même ces brigandages, en rappelant ses commissaires. Ils revinrent à Paris, et Fréron, reçu comme un triomphateur par la société des jacobins, fut proclamé le *Sauveur du Midi!* La mésintelligence commençait cependant à se mettre entre les différents partis, et Robespierre venait de faire périr Hébert, Clootz, Chaumette, Danton, qui étaient les principaux meneurs du club des cordeliers : Fréron, qui appartenait à la même faction, et plusieurs autres clubistes, craignant le même sort, concertèrent leurs moyens de défense, et parvinrent

à renverser leur ennemi le 9 thermidor (27 juillet 1794). Après la chute de Robespierre, Fréron, ainsi que la faction dantoniste, prirent le nom de *thermidoriens*, et quittèrent la Montagne pour aller s'asseoir au côté droit. Il devint alors l'apôtre de la réaction, et poursuivit avec acharnement ses anciens amis. En l'entendant faire la motion de raser l'hôtel de ville et le club des jacobins, et plus tard de brûler le faubourg Saint-Antoine, on reconnut encore en lui le proconsul de Toulon fumant et de Marseille saccagée. Fréron publia de nouveau son *Orateur du peuple*, où l'on remarquait toujours la même frénésie d'expressions, quoique dans un esprit différent, et se mit à la tête d'une troupe de jeunes gens qui, sous le nom de *jeunesse dorée de Fréron*, parcouraient les rues et les places publiques en chantant le *Réveil du peuple*, et poursuivant les jacobins. Le club de ces derniers fut fermé à la suite d'une rixe. Après l'insurrection du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), les thermidoriens craignirent d'avoir porté trop loin leur système de réaction, et soupçonnèrent même quelques-uns de leurs collègues d'avoir fait un pacte secret avec les royalistes. Fréron, Tallien, Barras reparurent alors au haut de la Montagne. Ils firent nommer un comité extraordinaire dont Tallien fut rapporteur, et ils rêvèrent le renouvellement de la terreur. Après la session, Fréron, qui n'avait point été réélu, fut envoyé de nouveau dans le Midi en qualité de commissaire extraordinaire du nouveau gouvernement; mais craignant le ressentiment des habitants, il s'y fit accompagner d'une force imposante. Plus tard, il fit paraître un mémoire sur sa mission. Bonaparte était devenu premier consul; on assure que Fréron devait épouser sa sœur, dont la main lui avait été promise, et qui fut depuis mariée au général Leclerc et ensuite à Camille Borghèse. Fréron, nommé sous-préfet dans un des arrondissements de Saint-Domingue, refusa longtemps de s'y rendre; il partit cependant en 1802, avec l'armée sous les ordres du général Leclerc. Il y mourut la même année après une maladie de six jours. On a de lui: *Mémoire historique sur la réaction royale et sur les massacres du Midi, avec des notes et pièces justificatives*, première partie, 1795, in-8. Isnard y répondit par une brochure virulente intitulée *Isnard à Fréron; Moïse Bayle au peuple souverain et à la convention*, in-8; *Réflexions sur les hôpitaux, et particulièrement sur ceux de Paris, et l'établissement d'un mont-de-piété*, 1800, in-8.

FRESNAYE (Jean Vauquelin de la), né en 1536 à La Fresnaye en Normandie, fut d'abord avocat au bailliage de Caen, ensuite lieutenant général, et président au présidial de cette ville; il y mourut en 1606. C'est le premier poëte français qui ait fait des *satires*. Celles de La Fresnaye, plus sensées que plaisantes, n'ont ni l'énergie, ni le piquant de Regnier, et par conséquent sont moins lues par les Français, naturellement amis du sel et de l'épigramme. On a encore de La Fresnaye: un *Art poétique* qu'on ne lit plus et qu'on ne doit plus lire, parce que ce qu'il y a de bon se trouve ailleurs, et que le reste n'est qu'un recueil de préceptes triviaux, versifiés faiblement; un poëme intitulé: *Pour la Monarchie de ce royaume contre la division;* ouvrage d'un zélé patriote, Paris, 1570, in-8; deux livres d'*Idylles*, et trois autres d'*Epigrammes*, d'*Epitaphes* et de *Sonnets*. Toutes ces poésies ont été recueillies par lui-même, Caen, 1605, in-8, 12 à 18 fr. Il était père de Des Ivetaux. (*Voy.* ce mot.)

FRESNEL (Augustin-Jean), physicien célèbre, membre de l'institut (académie des sciences) et de la société philomatique, ingénieur en chef au corps royal des ponts et chaussées, naquit à Broglie (Eure) en 1788; il avait trois frères: l'aîné, officier d'artillerie, mourut en 1807 en Espagne; le troisième est ingénieur des ponts et chaussées, et le quatrième suit avec succès la carrière des lettres. Son père qui était architecte et entrepreneur de travaux publics, n'ayant point adopté les principes de la révolution, se vit forcé, par l'anarchique volonté des tyrans de cette époque, de renoncer aux entreprises de son art, et vint en 1794 chercher un asile dans une petite campagne qu'il possédait dans les environs de Caen, où il s'occupa uniquement de l'éducation de ses enfants. Les progrès d'Augustin furent retardés par sa mauvaise santé; pendant quelque temps il ne montra aucune disposition bien marquée; l'infidélité de sa mémoire et la lenteur de sa pensée firent craindre qu'il ne fût bon à rien: mais bientôt il montra à ses parents qui ne le perdaient pas de vue, un esprit d'observations, de recherche et même d'invention, qui leur fit espérer qu'un jour il pourrait se distinguer. A 13 ans le jeune Fresnel fut envoyé à Caen pour y terminer ses études. Entré à l'âge de 16 ans à l'école polytechnique, il choisit la partie des ponts et chaussées: le rang élevé qu'il occupait dans l'école lui permettait de désigner la carrière qu'il voulait parcourir. Il fut envoyé successivement dans les départements de la Vendée, de la Drôme et d'Ile-et-Vilaine. Pendant plusieurs années il se trouva presque absorbé par les travaux de routes qui lui étaient confiés: cependant il savait trouver quelques moments de loisir qu'il consacrait à la science. En 1814 et en 1815 il se montra attaché à ses devoirs de français, il alla dans le midi se réunir à l'armée royaliste, pendant l'époque où pour la seconde fois la France eut à subir le joug de Bonaparte. Jamais il ne se prévalut de cet acte de dévouement que le délabrement de sa santé rendait doublement méritoire. Ce fut à Niort que Fresnel fit ses premières observations sur les phénomènes nouveaux que lui présenta la *diffraction de la lumière*. Il en rendit compte dans un *mémoire* imprimé en 1815 à l'académie des sciences. Peu de temps après, cette société savante proposa pour sujet de prix l'*Examen général de tous les phénomènes de la diffraction:* Fresnel obtint le prix. Il était de retour à Paris depuis 1815, où son administration l'avait fixé. Notre but ne peut être de faire connaître la doctrine scientifique de Fresnel: il nous suffira de dire qu'avec la *théorie des ondulations*, il a expliqué entièrement la *diffraction*, l'*inflexion*, la *réflexion*, la *polarisation*, la *réfraction*, la *double réfrac-*

tion, etc., de telle manière que tous ces phénomènes qui jusqu'alors avaient été considérés indépendamment les uns des autres, forment dans la théorie de Fresnel un système entier. Ces découvertes ont été présentées dans plusieurs *mémoires* où les ressources de la géométrie et de l'analyse sont appliquées aux expériences les plus délicates et les plus ingénieuses. Les recherches auxquelles il se livrait sur la fin de sa vie ont eu pour objet la *différence du pouvoir dispersif des divers milieux comparée à leur pouvoir réfringent*. Ces divers travaux valurent à Fresnel, en 1819, sa réception à la société philomatique, en 1823 son admission à l'académie des sciences (à l'unanimité des suffrages, honneur que peu de savants ont obtenu avant lui). Il fut en 1824 décoré de la Légion d'honneur, et en 1825 admis à la société royale de Londres. En 1827 il obtint le prix fondé dans cette société par de Rumford pour la plus belle découverte sur la chaleur et la lumière. En même temps que Fresnel se livrait à des recherches aussi savantes, il était conduit à appliquer ses principes à l'éclairage des phares. Appelé en 1819 à faire partie de la commission chargée des phares, il trouva le moyen de corriger presqu'entièrement l'aberration de sphéricité, et cette invention parut tellement avantageuse qu'elle a été considérée comme un service des plus utiles rendu à l'humanité pendant ce siècle. De concert avec Arago, il a construit des phares dont l'effet est beaucoup plus considérable que celui qu'on avait obtenu par les plus grands réflecteurs employés jusqu'à présent. Des phares de ce genre sont placés depuis 1825 à l'entrée de la Gironde sur la tour de Cordouan, à Dunkerque et à la pointe de Grave. L'administration met aussi en usage pour l'éclairage des côtes de France ce système, qui a été bientôt apprécié en Angleterre, en Hollande, en Danemark, en Russie, en Toscane, etc. Cette invention valut à son auteur la *médaille d'or* donnée par la société d'encouragement, et le jury d'examen de l'exposition de 1823 demanda pour lui la croix de St.-Michel. La manière dont Fresnel parvint à cette découverte est digne de remarque. Le gouvernement informé des succès qu'il obtenait dans ses recherches sur la lumière, l'engagea à faire des essais sur les phares. Fresnel travailla et obtint l'heureux résultat que nous avons indiqué : aussi a-t-on dit que *c'est la première fois qu'une découverte a été faite par ordre*. Fresnel était chargé en même temps par ses fonctions du cadastre du pavé de Paris. En 1821, il fut nommé examinateur de physique et de géométrie descriptive à l'école polytechnique. En 1824, à la suite d'un examen qu'il avait fait à cette école, il éprouva des symptômes alarmants qui annonçaient un épuisement presque total : depuis cette époque, il a toujours été languissant; il est mort à Ville-d'Avray en 1827. On trouve plusieurs *Mémoires* et *Notes* de lui dans les *Annales de physique* et *de chimie*, années 1816 à 1825, dans le *Bulletin de la société philomatique*, 1822, 23 et 24, et dans les tom. 5 et 7 des *Mémoires de l'académie des sciences*. Son *mémoire sur l'éclairage des phares* a été imprimé séparément en 1822. Fresnel a laissé plusieurs travaux inédits, dont on fait espérer la publication. Duleau, ingénieur des ponts et chaussées, a publié sur lui une excellente *Notice*, où l'on trouve d'amples détails sur ses découvertes. (*Voy.* la *Revue encyclopédique* de 1828, tome 1er.)

FRETEAU DE SAINT-JUST (Emmanuel-Marie-Michel-Philippe), conseiller de grand'chambre au parlement de Paris, beau-frère du président Dupaty, né vers 1745, se voua au commencement de la révolution au parti d'Orléans, et se déclara contre les mesures proposées au parlement par les ministres, et relatives à l'impôt graduel. Arrêté par suite de ces différends, il fut relâché après la disgrâce du cardinal de Brienne, et nommé, par le bailliage de Melun, député de la noblesse aux états généraux. Il fut un des premiers membres de la minorité qui passa à la chambre du tiers état, et fut entièrement dévouée au parti démocratique. Son empressement à parler sur toutes les matières, et à vouloir se mêler de tout, le fit surnommer par Mirabeau, la *commère Fréteau*. Il proposa de donner à Louis XVI le titre de roi des Français, et d'ajouter à ces mots, *Louis roi par la grâce de Dieu*, ceux-ci, *et par la loi constitutionnelle de l'état*, appuya toutes les mesures contre la cour, dénonça les bastilles secrètes, demanda l'abolition des ordres religieux et la vente des biens du clergé. Il vota ensuite pour que le droit de guerre et de paix appartînt à la nation, adhéra à l'abolition de la noblesse, et fit une violente sortie contre les ennemis de la constitution. Il voulut s'opposer au nouveau serment du clergé, mais il ne fut pas écouté. Son rapport alarmant sur la situation de la France en 1791 lui attira une foule de sarcasmes. Cependant, à la suite de ce rapport, on ordonna au prince de Condé de rentrer en France, et il fit rendre le 28 juin un décret qui défendait à tous les Français de sortir du royaume. Après la session, il fut nommé juge du tribunal du deuxième arrondissement de Paris. Les jacobins le firent arrêter comme suspect en 1793, et il fut condamné seulement à la détention par mesure de sûreté générale; mais poursuivi par la haine de Robespierre, on l'enveloppa dans une prétendue conspiration des prisons, et il fut mis à mort le 14 juin 1794.

FRÉTEAU (Jean-Marie-Nicolas), médecin et chirurgien, né à Messai, ci-devant diocèse de Rennes, en 1765, d'un avocat au parlement de cette ville, vint en 1788, terminer ses études médicales à Paris, fut successivement nommé chirurgien-major à l'armée des côtes de Brest, et obtint le même titre aux hôpitaux des volontaires de la Loire-Inférieure. Il exécuta avec succès presque toutes les opérations de la haute chirurgie, et fut un des premiers qui imaginèrent des moyens mécaniques propres à corriger les difformités corporelles. Il était de la société académique de Nantes. Il acquit, en outre, beaucoup de réputation comme accoucheur. Freteau mourut en 1823. On a de lui : *Mémoire sur les moyens de guérir facilement et sans danger les vieux ulcères des jambes, même chez les vieillards*, Paris, 1803, in-8; *Essai sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né*, ibid., 1804, in-4; *Considérations*

pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente, etc., Paris, 1813 in-8, 5 fr.; *Traité élémentaire sur l'emploi légitime et méthodique des émissions sanguines dans l'art de guérir, avec applications des principes à chaque maladie*, ib., 1816, in-8, 5 fr. Il a donné, en outre, un grand nombre de *mémoires* dans plusieurs *journaux savants et de médecine*, comme sur l'*Heureux effet de l'allaitement artificiel; —Sur la ligature d'un polype utérin; — Sur un hémorragie très-sérieuse dont la cause a été longtemps inconnue; — Sur la doctrine des nécroses, et la nécrose du tibia; — Sur une intumescence de la langue, avec* prolongement hors de la bouche; — Divers articles sur l'*agriculture*, le *magnétisme*, etc.

FREUNDWEILER (Henri), peintre suisse, né à Zurich en 1755, mort en 1795, fit plusieurs voyages en Allemagne, et séjourna quelque temps à Dresde et à Berlin. Le prince de Dessau chercha à se l'attacher; mais cet artiste préféra son indépendance, et revint en Suisse, où il cultiva surtout le genre historique. La plupart de ses tableaux sont tirés de l'*histoire de sa nation*. On loue la vérité de leurs détails et la beauté de leur coloris.

FRÉVIER (Charles-Joseph), né à Rouen en 1689, entra fort jeune dans la société des jésuites, où il fut destiné à l'enseignement. On n'est pas sûr de l'époque de sa mort; mais il vivait encore en 1770, après la suppression de son ordre : il paraît qu'il survécut peu à cette époque. Il est connu par le différend littéraire qu'il eut avec ses confrères les journalistes de Trévoux. Le P. Widenhoffer, jésuite allemand, passant par Malines, remarqua dans la bibliothèque des jésuites de cette ville un manuscrit de Bellarmin qui contenait une dissertation sur la Vulgate, il en fit un précis; mais trouvant ensuite plus à propos de faire imprimer le manuscrit lui-même, il en obtint une copie collationnée du P. Holvoët, bibliothécaire du collége de Malines, et le publia sous ce titre : *Apographus ex manuscripto autographo venerabilis Dei servi Roberti Bellarmini e societate Jesu, S. R. E. cardinalis, de editione Vulgata, quo sensu a concilio tridentino definitum sit, ut ea pro authentica haberetur.* Le P. Berthier, en rendant compte de cet écrit dans son *Journal de Trévoux*, établit que le sentiment de Bellarmin et même du cardinal Pallavicin était que le concile de Trente, en déclarant la Vulgate authentique, avait voulu dire qu'elle était exempte de toute erreur en matière de foi et de mœurs, et qu'elle seule devait être en usage dans les églises et les écoles, mais qu'il n'avait pas prétendu qu'il ne s'y trouvait pas de fautes. Le P. Frévier s'éleva contre cette opinion, qu'il trouvait dangereuse, dans un livre qu'il publia sous ce titre : *La Vulgate authentique, authentique dans tout son texte, plus authentique que le texte hébreu, que le texte grec, qui nous restent; théologie de Bellarmin, son apologie contre l'écrit annoncé dans le Journal de Trévoux, article* 85, *juillet* 1750, Rome, 1753, in-12. Il y soutient que la Vulgate est le *seul* texte *pur*, et que ni le texte hébreu ni le texte grec n'ont pas cet avantage, et que c'est ainsi qu'a voulu l'établir le concile de Trente. Quant à l'opinion de Bellarmin et du cardinal Pallavicin, il prouve, d'après des passages tirés de leurs écrits, que leur sentiment était le même que le sien, et que le manuscrit trouvé à Malines ne peut prouver le contraire, étant une pièce sans conséquence, un mémorial où Bellarmin, jeune encore, aurait recueilli le résultat de ses lectures, et qu'il aurait ensuite jeté comme un écrit indigne de lui. Mais c'était moins pour combattre le P. Berthier que Frévier avait composé ce livre, que pour ne pas laisser croire que les Ecritures saintes pouvaient être exposées à un soupçon de corruption.

FREY (Jean-Cécile), né à Keiserstuhl en 1580, professa la philosophie au collége de Montaigu à Paris, et y mourut de la peste l'an 1631. Ses ouvrages latins de *philosophie* furent imprimés en cette ville, 1645-46, 2 vol. in-8. On trouve dans celui-ci quelques écrits de médecine, science en laquelle il avait été passé docteur. La liste des autres ouvrages que renferme cette collection se trouve dans le *Dictionnaire* de Moreri et dans le tome 39 des *Mémoires* de Nicéron.

FREY. (*Voy.* NEUVILLE.)

FREY (Jean-Jacques), né à Lucerne en 1681, fut l'un des plus célèbres graveurs de son temps, vécut longtemps à Rome, et y mourut en 1752. Il a gravé d'après les plus grands maîtres, tels que Raphaël, le Guide, le Dominiquin, Annibal Carrache, Carlo Maratti, le Poussin. Son burin est vif et expressif. Le recueil de ses gravures forme 2 vol. in-fol., 15 à 20 f., et s'élève à plus de cent pl., outre l'estampe qui passe pour être son chef-d'œuvre et qui est appelée : *In conspectu angelorum psallam tibi.*

FREYTAG (Jean), né à Wesel, dans le duché de Clèves, en 1581, fut professeur en médecine à Helmstadt, médecin en différentes cours d'Allemagne, et enfin professeur à Groningue, où il mourut en 1641. Il ne cessa de critiquer les ouvrages du célèbre Daniel Sennert, auquel il ne semble pas avoir rendu assez de justice, quoique plusieurs de ses critiques soient fondées. Les principaux ouvrages de Freytag sont : *Noctes medicæ*, Francfort, 1616, in-4; *Aurora medicorum*, 1630, in-4. (*Voy.* MANGET; *Bibliotheca scrip. medicor.* tom. 11, p. 346.) — Il ne faut pas le confondre avec Jean FREYTAG, né aux environs de Wittemberg en 1587, qui pratiqua la médecine avec réputation à Ratisbonne, où il mourut en 1654, après avoir publié : *De melancholia hypochondriaca;* ni avec Jean-Henri FREYTAG, qui publia un ouvrage sur la chimie en 1635, à Quedlinbourg, 1635, in-4.

FREZIER (Amédée-François), ingénieur et voyageur, né à Chambéry en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, vint à Paris pour étudier la jurisprudence; mais les mathématiques ayant plus d'attrait pour lui, il s'y livra entièrement, et entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies espagnoles, au Pérou et au Chili en 1711, et employa son talent pour les fortifications à Saint-

Malo, à Saint-Domingue en 1719, à Landau en 1728. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de Saint-Louis, et qu'il se maria. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-colonel, et enfin de directeur de toutes les fortifications de la Bretagne. Il mourut en 1772. Nous avons de lui divers ouvrages : *Traité des feux d'artifice*, 1747, in-8; *Voyages de la mer du Sud*, 1716, in-4, et 1717, 2 vol. in-12; *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, Strasbourg, 1738, ou Paris, 1754, 3 vol. in-4, fig., 36 à 45 fr. Il donna l'abrégé de ce livre sous le titre d'*Eléments de stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8, fig., 6 à 7 fr.

FREZZI DE FOLIGNO (Frédéric), évêque de Foligno sa patrie, avait été dominicain, il fut décoré de la mitre par Boniface IX en 1403, assista au concile de Pise en 1409, et mourut en 1416 à Constance, pendant la tenue du concile. Il est auteur d'un poëme fort estimé des Italiens, intitulé : *Il quadrireggio*, ou *Les quatre règnes de la vie de l'homme;* le 1er règne est celui de *Cupidon*, le 2e celui de *Satan*, le 3e celui des *Vices*, et le 4e celui de *Minerve* ou de la *Vertu*. Il fut imprimé pour la première fois à Foligno en 1481, in-fol., goth., 50 fr., et cette édition est rare et recherchée. La dernière et la meilleure est celle de Foligno, 1725, 2 vol. in-4, 10 à 12 fr. Quelques critiques ont voulu enlever cet ouvrage à Frezzi, pour le donner à Nicolas Malpigli, Bolonais; mais les meilleurs bibliographes d'Italie soutiennent qu'il est certainement de Frezzi.

FRIBURGER. (*Voy.* Gering.)

FRISCH (Jean-Léonard), ministre protestant et philologue allemand, né à Sulzbach en 1666, passa la moitié de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Turquie, etc. S'étant fixé à Berlin en 1700, il y enseigna la langue russe à Leibnitz. Il exerça tour à tour, auprès de divers gentilshommes, l'emploi d'économe, d'intendant et de précepteur, et devint recteur de la société prussienne en 1726. Il fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philologico-germanique, et mourut à Berlin en 1743. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui attestent la variété de ses connaissances : *Specimen lexici germanici*, Berlin, 1723, in-8; *Dictionnaire allemand-latin*, 1741, in-4; *Nouveau dictionnaire des passagers, français-allemand et allemand-français*, Leipzig, 1712, très-souvent réimprimé en 1 et 2 vol. in-8; *Programma de origine characteris slavonici, vulgò dicti cirulici*, Berlin, 1727, in-4; *Continuationes historiæ linguæ slavonicæ*, 1727, 1729 et 1734, in-4; *Description de tous les insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1721-38, 13 cahiers in-4, avec 38 pl., 15 à 18 fr., ouvrage estimé; *Description et figure des oiseaux de l'Allemagne*, Berlin, 1734, 12 part. in-fol., fig. color., 96 fr., très-bel ouvrage, qui a été continué par son fils Josse-Léopold, mort en 1787, auquel on doit *Musæi Hoffmanniani petrefacta et lapides*, Halle, 1741; *Recherches d'histoire naturelle*, Berlin, 1742, in-4, et autres ouvrages qui ont pour objet la minéralogie et la zoologie.

FRISCHE (dom Jacques du), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Séez en 1640, donna en 1686 et 1690, avec D. Nicolas Le Nourri, une nouvelle édition de *St.-Ambroise*, accompagnée de savantes notes, en 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la *Vie de saint Augustin*, qui se trouve à la tête des œuvres de ce saint docteur; il y travailla avec D. Vaillant sur les mémoires de l'abbé de Tillemont. D. Frische travaillait à une nouvelle édition de *saint Grégoire de Nazianze*, lorsqu'il mourut à Paris en 1693, avec la réputation d'un savant vertueux. Pinsson, avocat au parlement, a fait l'éloge de dom Frische dans une lettre imprimée en 1694.

FRISCHLIN (Nicodème), philologue allemand, né à Balingen, dans le duché de Wurtemberg, en 1547, se tua en 1590, en voulant se sauver d'une tour où ses vers l'avaient fait enfermer. Il avait beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui seize livres d'*élégies*, sept *comédies*, deux *tragédies*, *etc.* Sa comédie de *Rébecca* lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur Rodolphe voulut lui donner solennellement à la diète de Ratisbonne. Il était partisan de Ramus : ses écrits en matière grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur *Callimaque*, *Aristophane*, *Virgile*, *Perse*, *etc.*, qu'il a ou traduits ou éclaircis par des notes. On a recueilli ses *OEuvres poétiques : Pars epica*, Argentor., 1598, in-8, 5 à 6 fr.; *Pars scenica*, ib., 1596 ou 1604, in-8, 5 à 7 fr.; *Pars elegiaca*, ib., 1601, in-8, 4 à 5 fr. On a encore de lui des ouvrages sur l'*astronomie*, sur les *Hébreux*, et un *dictionnaire grec-latin-allemand*. Lange a publié à Brunswick en 1727 : *Frischlini vita, fama, scriptis et vitæ exitu memorabilis*. (*Voy.* la liste de ses ouvrages dans le tome 19 des *Mémoires* de Nicéron.)

FRISCHMUTH (Jean), né en 1619 à Wertheim, dans la Franconie, fut recteur, puis professeur des langues à Iéna, où il mourut en 1687. On a de lui : des *explications* de plusieurs endroits difficiles de l'Écriture sainte, dont quelques-unes sont assez heureuses; plus de 60 *dissertations philologiques et théologiques*, in-4, sur des sujets curieux, pleines d'érudition.

FRISI (l'abbé Paul), célèbre mathématicien et physicien, né à Milan en 1728, entra à l'âge de 15 ans chez les clercs de Saint-Paul de l'ordre des Barnabites, et composa à 22 ans sa fameuse *Dissertation sur la figure de la terre*. Il professa la philosophie à Milan, ensuite à Pise. En 1764, il fut rappelé dans sa patrie pour occuper la chaire de mathématiques dans les *écoles palatines*. Il était membre de presque toutes les académies de l'Europe, et fut honoré de la protection du pape Clément XIII, de l'empereur Joseph II, de Catherine II, et des rois de Prusse et de Danemark. Pise lui avait donné la permission de se séculariser. Il parcourut alors à plusieurs reprises l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, partout consulté, partout donnant d'excellents avis sur tous les sujets de mathématiques pures, d'astronomie, de physique et particulièrement d'hydraulique. Il apprit aux Milanais à se servir des paratonnerres. Il mourut à

Milan en 1784. Ses principaux ouvrages sont : *Disquisitio mathematica in causam physicam figuræ et magnitudinis telluris nostræ*, Milan, 1751; *Nova electricitatis theoria, etc.*, ibid., 1755 ; *De motu diurno terræ dissertatio*, Pise, 1758; *Del modo di regolare i fiumi e torrenti principalmente del Bolognese e della Romagna, libri tre*, Lucques, 1762 et 1768, 3e édition augmentée, Florence, 1770. On en a publié une traduction française à Paris en 1774; *Saggio sopra l'architectura gotica*, Livourne, 1766; *De gravitate universali, libri tres*, Milan, 1768. Bernoulli dit que cet ouvrage est un des plus profonds et des plus utiles qu'il y ait sur l'astronomie; *Cosmographiæ physicæ et mathematicæ, etc.*, ibid., 1774, 2 vol. in-4, fig., 18 fr. Ce livre est regardé comme le chef-d'œuvre de Frisi; *Opera mathematica et mechanica*, ibid., 1782-83, 3 vol. gr. in-4, fig., 21 à 27 fr. Il a écrit en outre plusieurs éloges, parmi lesquels il n'a pas oublié celui de d'Alembert, son ami. Ce savant laborieux a publié, de 1751 à 1784, 29 ouvrages, la plupart en italien et quelques-uns en français et en latin. Le comte Verri a dédié à Condorcet l'éloge de Frisi intitulé : *Memorie appartenenti alla vita ed agli studj del signor don Paolo Frisi*, ibid., 1787, in-4.

FRIZON (Pierre), du diocèse de Reims, d'abord jésuite, ensuite grand-maître du collége de Navarre, et docteur de Sorbonne, mort en 1651, laissa une histoire des cardinaux français, sous le titre de *Gallia purpurata*, 1638, in-fol., 6 à 8 fr.; ouvrage très-estimé d'abord, mais qui perdit quelque chose de son crédit, lorsque Baluze en eut dévoilé les bévues dans son *Anti-Frizonius*; une *édition de la Bible de Louvain*, avec les moyens de discerner les Bibles françaises catholiques d'avec les hérétiques, 1621, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas FRIZON, jésuite lorrain, mort au commencement du 18e siècle, après avoir publié : *La vie du cardinal Bellarmin*, Nancy, 1708, in-4, 3 à 5 fr.; *La vie du vénérable Jean Berchmans*, in-8; *Abrégé des méditations du P. Louis-du-Pont*, Châlons, 1712. Cet abrégé est très-bien fait; on en a donné une nouvelle édition en 1786, Paris, 4 vol. in-12.

FROBEN (Jean), célèbre imprimeur d'Hamrmelbourg, dans la Franconie, alla exercer sa profession à Bâle. Il fut le premier en Allemagne qui eut de la délicatesse dans l'art d'imprimer, et du discernement dans le choix des auteurs. Il publia les *ouvrages* de saint Jérôme, de saint Augustin, d'Erasme, qui vint lui-même à Bâle, attiré par sa réputation. Ces trois impressions sont les plus correctes de toutes celles de Froben. Il se proposait de mettre au jour les *Pères grecs*, lorsqu'il mourut en 1527 d'une chute. Son fils et son gendre soutinrent son nom avec honneur.

FROBISHER (sir Martin), pilote anglais, né à Doncaster, dans l'Yorkshire, se signala de bonne heure par ses courses maritimes. La reine Elisabeth l'envoya, avec trois navires en 1576, pour chercher le détroit que l'on croyait être au nord de la Sibérie, qui devait servir à passer de l'occident en orient par le nord. Mais ce voyage, ainsi que celui qu'il entreprit deux ans après, et tous ceux qu'on a faits depuis relativement à cet objet, n'ont rien produit, parce que ce passage n'existe réellement pas : car, supposé que les deux continents ne se touchent nulle part, les monts de glaces rendraient encore tout passage impraticable. (*Voy.* COOK.) Frobisher, qui ne connaissait rien en histoire naturelle, apporta de ses voyages une grande quantité de pierres qu'il avait fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginait qu'elles renfermeraient de l'or et de l'argent; mais après les avoir bien examinées, il n'y trouva rien, et l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de temps après ce second voyage, l'amiral Haward le créa chevalier, pour récompenser les marques de bravoure qu'il avait données en 1588 dans un combat entre la flotte anglaise et la flotte espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se signala sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger le fort de Gradon. Cette place se rendit après une vigoureuse résistance; mais Frobisher y fut blessé, et mourut de sa blessure à Plimouth en 1594.

FROCHOT (Nicolas-Thérèse-Benoît, comte), conseiller d'état, préfet, grand-officier de la Légion d'honneur, etc., était notaire et prévôt royal à Arnay-le-Duc, à l'époque où éclata la révolution dont il adopta les principes. Nommé député aux états généraux par la sénéchaussée de Châtillon-sur-Seine, il se lia étroitement avec Mirabeau, qui le choisit pour un de ses exécuteurs testamentaires. Frochot se chargea de révéler à l'assemblée constituante l'insolvabilité de ce célèbre orateur, et demanda que ses funérailles fussent faites aux frais du trésor public. Quelques mois plus tard, il développa à la tribune un projet de révision périodique de l'acte constitutionnel; ses raisonnements produisirent une si grande impression sur l'assemblée, qu'elle en fit la base de ses décrets, et que le plan proposé par Frochot devint le fondement du titre VII de la constitution. Nommé juge de paix en 1792, il vécut dans l'obscurité jusqu'après le 18 brumaire, époque à laquelle il fut appelé au corps législatif. Il fut ensuite revêtu des fonctions de conseiller d'état et de préfet de la Seine, et reçut de l'empereur divers titres et décorations. Lors de l'audacieuse tentative du général Mallet contre la puissance de Napoléon (1812), le comte Frochot fut accusé de n'avoir pas déployé toute la vigueur nécessaire, et, le 20 décembre, dans une réponse aux discours du sénat, l'empereur fit entendre ces mots qui annonçaient sa résolution : « Des magistrats pusillanimes détruisent » l'empire des lois, les droits du trône et l'ordre » social lui-même. » Trois jours après le préfet de la Seine fut en effet destitué. Après la première rentrée du roi, Frochot recouvra son titre de conseiller d'état, avec une pension de 15,000 francs sur la réclamation expresse des maires et du conseil général de la capitale. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma préfet des Bouches-du-Rhône; mais après les cent-jours il dut renoncer entièrement aux affaires publiques. Frochot est mort le 30 juillet 1828, âgé de soixante-huit ans.

FROELICH (Guillaume), né en 1492 à Zurich en Suisse, servit avec beaucoup de zèle et de gloire les rois François Ier, Henri II et Charles IX; il commanda en qualité de colonel, plusieurs régiments suisses au service de ces princes, et mourut à Paris en 1562, après 40 ans de service. On lui éleva un mausolée dans l'église des grands Cordeliers. Frœlich était zélé pour la religion catholique, autant que pour le service militaire. Il quitta sa patrie lorsqu'elle embrassa les nouvelles erreurs. Brantôme et de Thou font un grand éloge de ce brave officier.

FROELICH (Erasme), né à Gratz en Styrie en 1700, entra chez les jésuites en 1716. Il professa les belles-lettres et les mathématiques à Vienne, où il eut occasion de suivre son inclination pour la connaissance des médailles. Il était bibliothécaire du collége Thérésien de cette ville, lorsqu'il y mourut en 1758. De 1733 à 1757 il a publié outre un grand nombre d'opuscules, 16 ouvrages importants sur les médailles et les monnaies des rois et des villes grecques, romaines et asiatiques : nous citerons seulement les suivants : *Utilitas rei nummariæ veteris, compendio proposita*, etc., Vienne, 1733, in-8, 3 à 5 fr.; *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, nummis veteribus illustrati, deducti ab obitu Alexandri*, etc., ibid., 1744 seu 1754, in-fol., fig., 12 à 20 fr.; *Regum veterum numismata anecdota, aut perrara, notis illustrata*, etc., ibid., 1752, in-4, 5 à 7 fr.; *Quatuor tentamina in re nummariâ*, ibid., 1737 seu 1750, in-4; *Des dissertations* sur des médailles particulières, parmi lesquelles on distingue *Familia Vaballathi nummis illustrata*, 1762, in-4, etc.

FROIDMONT, ou Fromont (Libert), *Fromundus*, né à Hackoër, village du pays de Liége, en 1587, docteur, interprète royal de l'Ecriture sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de St.-Pierre de cette ville en 1653. Descartes et Jansénius étaient ses amis; il publia l'*Augustinus* du dernier avec Henri Calénus, chanoine et ensuite archidiacre de Malines, et évêque de Ruremonde : service dont on doit leur savoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre a fait naître. (*Voy.* Calénus et Jansénius.) On a de Froidmont : un *Commentaire* latin *sur les Epîtres de saint Paul*, 1670, 2 tom. in-fol. C'est proprement un abrégé de celui d'Estius; des *Commentaires sur les Cantiques des Cantiques et sur l'Apocalypse*, peu utiles, et qui se ressentent des erreurs qu'il avait adoptées; *Vincentii lenis theriaca* contre les PP. Petau et Deschamps, jésuites. Ce dernier ouvrage est polémique. On a encore de lui, dans le même genre, avec des titres bizarres et ridicules : la *Lampe de saint Augustin;* les *Mouchettes de la Lampe; Colloques en rimes entre saint Augustin et saint Ambroise;* ces écrits sont en latin.

FROILA, Ier de ce nom, roi d'Espagne, à Oviédo, à Léon et dans les Asturies, était fils d'Alphonse Ier, et commença de régner l'an 757. Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume et s'opposa aux courses des Maures. Depuis il remporta, l'an 760, une célèbre victoire sur Omar, prince des Sarrasins en Galice, et tua 54,000 de ces barbares. Froila souilla sa gloire par le meurtre de son frère Vimazan, meurtre vengé bientôt après par Aurèle son autre frère, qui lui ôta le trône et la vie en 768.

FROILA II, usurpateur du royaume de Léon, vers le milieu du 9e siècle, était fils du roi Véremond, et comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir sans envie la couronne sur la tête d'Alphonse III, son neveu, qui avait succédé à Ordogno, et qui, par ses belles qualités, était digne de régner : il se fit proclamer roi dans cette province. Alphonse, dont la prudence ne s'étendait pas jusqu'à soupçonner de trahison ceux qui lui étaient unis par le sang, n'apprit cette révolte que par la marche de Froila, qui venait se présenter devant Oviedo avec une armée assez forte; mais bientôt après il trouva le moyen de faire poignarder l'usurpateur, et de se rétablir sur le trône vers l'an 866.

FROILA III, frère d'Ordogno, roi de Léon en Espagne, lui succéda l'an 923, parce que les enfants de son frère n'étaient pas en état de régner. Il ne sut imiter son prédécesseur que dans ce qu'il avait fait de mal. A son exemple, il fit mourir les enfants d'un grand seigneur de Castille, nommé don Osmond. Cette action acheva de révolter les Castillans. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigèrent en espèce de république, et firent choix de deux magistrats souverains pour les gouverner. Froila mourut de la lèpre en 924, après avoir régné un peu plus d'un an.

FROISSART (Jean) naquit à Valenciennes en 1333. Un esprit vif et inquiet ne lui permit pas de se fixer longtemps aux mêmes occupations et aux mêmes lieux. Il aimait la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chère, le vin, les femmes. Ces goûts, fortifiés par l'habitude, ne moururent qu'avec lui. Tourmenté du désir d'apprendre et de faire des récits, Froissard passa la plus grande partie de sa vie dans les diverses cours de France et d'Angleterre, lisant ses vers aux dames, demandant aux chevaliers et aux vieux écuyers le détail des faits d'armes dont ils avaient été les acteurs et les témoins. Il compta parmi ses protecteurs Madame Philippa de Hainaut, femme d'Edouard III, Gaston-Phébus comte de Foix, et Venceslas duc de Brabant, en la société duquel il composa son recueil de poésies. On croit qu'il finit ses jours à Chimay, où il était chanoine et trésorier vers 1402. Froissart était poëte et historien, mais il est plus connu sous cette dernière qualité que sous la première. Sa *Chronique* de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Espagne, de Bretagne, etc., a été imprimée plusieurs fois, Paris, Ant. Verard, 4 vol. in-fol., goth., 36 fr.; ibid., 1505, 4 tom. en 3 vol. pet. in-fol., 25 à 30 fr.; ibid., 1514, 4 tom. en 3 vol. in-fol., 30 fr.; ibid., 1530, 4 tom. en 2 vol. in-fol., 29 fr.; Lyon, 1559-61, 4 tom. en 2 vol. in-fol., 50 à 60 fr.; Paris, 1574, 4 tom. en 2 vol. in-fol, 18 à 30 fr. On estime beaucoup celle qui vient d'être publiée d'après les manuscrits, avec des notes, par Buchon, dans sa *Collection des chro-*

niques nationales françaises, écrites en langue vulgaire du 13e au 16e siècle, Paris, Verdière, 1824-26, 15 vol. in-8, 90 fr., pap. vél., 180 fr. Dacier a travaillé à cette publication. On prétend qu'il y a un manuscrit de sa chronique à Breslaw, plus fidèle que tous les imprimés. Cette chronique s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. Jean Sleidan l'a abrégée. Monstrelet l'a continuée jusqu'en 1467. On y trouve, dans un détail très-circonstancié, même quelquefois jusqu'à la minutie, les événements les plus considérables arrivés de son temps en Europe. Elle a été traduite en anglais par Bourchier, Londres, 1523-25, 2 vol. in-fol., très-rare. Johnes en a donné une nouvelle traduction anglaise imprimée avec le plus grand luxe, 1803-1807, 4 vol. in-4, avec un supplément publié en 1810, 400 fr. La chronique de Froissart a été abrégée en français par Belleforest sous le titre de *Recueil diligent et profitable*, Paris, 1572, in-16, en latin par Sleidan, ibid., 1637, in-8; en anglais par P. Godling, Londres, 1608, in-4. On a encore de Froissart plusieurs *pièces de poésies*, parmi lesquelles on distingue ses *pastourelles*, un peu trop libres pour les productions d'un chanoine. Froissart fut un des premiers qui mit en vogue la ballade.

FROLAND (Louis), avocat au parlement de Rouen, mort en 1746, exerça sa profession à Paris, et y fut singulièrement consulté sur la coutume de Normandie qu'il possédait très-bien. On a de lui quelques ouvrages de droit relatifs à la Coutume de son pays; *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie*, 1722, in-4; *Mémoires concernant les statuts*, 1729, 2 vol. in-4; *Mémoires sur le sénatus-consulte velléien*, 1722, in-4; ..... *sur la comté-pairie d'Eu*, in-4.

FROMAGEAU (Germain), parisien, docteur de Sorbonne, succéda à de Lamet dans la décision des cas de conscience. Son désintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, et sa charité à accepter l'emploi héroïque d'assister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça longtemps avec beaucoup de zèle. Il mourut en Sorbonne l'an 1705, laissant grand nombre de *décisions* de cas de conscience, recueillies avec celles de son prédécesseur, Paris, 1733, 2 vol. in-fol. 5 à 6 fr.

FROMAGEOT (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Dijon, et professeur en droit à l'université de cette ville, y naquit en 1724, et mourut à Besançon en 1753. Il eut plusieurs querelles avec le président Bouhier. On lui doit les *Lois ecclésiastiques tirées des seuls livres saints*, 1753, in-12, et plusieurs *dissertations* anonymes sur différents sujets de jurisprudence.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis de), évêque d'Aire, naquit en 1632 à Saint-Denis de Gastines, dans le Bas-Maine. Il prêcha l'Avent devant Louis XIV en 1672, et le Carême en 1680, et toujours avec succès. Elève du P. Sénaut, de l'Oratoire, il mit comme lui, dans ses *sermons*, de l'élévation et de la solidité. Quoiqu'il eût défendu en mourant de les imprimer, on les publia en 1684, 6 vol. in-12. Cet orateur, plus attentif au fond des choses qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie, l'élégance et la pureté du langage. Il mourut en 1684, extrêmement regretté de son diocèse, malgré les réformes qu'il y avait introduites.

FRONSPERG (George, comte de), d'une maison illustre du Tyrol, naquit en Souabe à Mundelheim, près de Memmingen. C'était un homme d'une valeur et d'une force extraordinaires. Il servit deux fois l'empereur Charles V en Italie, avec beaucoup de gloire, particulièrement à la bataille de Pavie; mais ses emportements allèrent jusqu'à la fureur contre l'Eglise romaine. Fronsperg était luthérien, et au fanatisme d'un hérétique il joignit la férocité d'un soldat. Ayant levé des troupes pour l'empereur contre le pape Clément VII, il fit publier qu'il enrichirait ceux qui le suivraient des dépouilles de Rome. Les luthériens accoururent en foule pour s'enrôler sous ses enseignes; et sur l'espérance du sac de Rome, ils se contentèrent d'un écu par tête. Fronsperg ayant formé une armée d'environ 18,000 hommes, se mit en marche au mois d'octobre pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordeau tissu d'or et de soie, qu'il portait en écharpe à la vue de tout le monde. Il disait à ceux qui lui en demandaient la raison, « que c'était pour traiter » le pape comme les Ottomans traitaient leurs » frères. » Ce barbare joignit l'armée du duc de Bourbon sur la fin du mois de janvier 1527; mais il n'alla pas jusqu'à Rome; car pendant que les troupes étaient dans le Bolonais, il fut frappé d'une apoplexie dont il mourut à Ferrare, sur la fin du mois de mars.

FRONTEAU (Jean), chanoine régulier génovéfain, et chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614, enseigna la philosophie et la théologie, s'attacha pendant quelque temps au parti des anti-constitutionnaires, et fut exilé dans un prieuré de l'Anjou. Ayant quitté l'esprit de parti, il revint à Paris et fut fait curé de la paroisse de Ste.-Madeleine à Montargis, où il mourut dix jours après sa prise de possession en 1662. On a de lui divers ouvrages: *De diebus festivis*, in-fol., dans le *Kalendarium romanum*, 1652, in-8; *Antitheses Augustini et Calvini*, 1651, in-16; *Epistolæ de origine parochiarum, de jure episcoporum, de priscorum christianorum moribus, de signo crucis. Annotata in romanum Kalendarium, etc.* La meilleure édition est celle de Vérone, 1733, in-8; des *Dissertations* pour prouver que l'Imitation de Jésus-Christ est de Thomas à Kempis, et non pas de Gerson ni de Gersen (*voy.* Amort); une édition des *œuvres d'Ives de Chartres*, Paris, 1647, in-fol., accompagnée de remarques savantes et judicieuses, et d'une *vie* de ce pieux docteur. Le P. Fronteau possédait neuf langues; ce fut lui qui dressa la belle bibliothèque de Ste.-Geneviève. Sa piété était aussi solide qu'affectueuse, et ne lui permit pas de rester longtemps dans un parti qui n'en avait que les dehors, et qui dans le dedans nourrissait l'orgueil de la rébellion contre l'Eglise. *L'éloge du P. Fronteau* a été fait en latin par le P. Lallemand, chancelier de Ste.-Geneviève, Paris, 1633, in-4.

FRONTIN (*Sextus-Julius-Frontinus*), brave guerrier et savant jurisconsulte romain, fut préteur l'an 70 de J.-C., et ensuite 3 fois consul. Vespasien l'envoya en 78 contre les Anglais, et il les battit plusieurs fois. La lecture des auteurs militaires, grecs et romains, perfectionna beaucoup ses connaissances sur l'art de la guerre. Il a laissé quatre livres de *stratagèmes de guerre*, écrits, à ce que l'on croit, sous Domitien, et imprimés avec les autres auteurs qui ont traité de l'art militaire dans les *Veteres de re militari scriptores*, Wesel, 1670, 2 vol. in-8, et plusieurs fois séparément, Leyde, 1731, in-8, 8 à 10 fr., et Paris, sans notes, 1763, in-12, 3 à 4 fr., pap. de Holl., 4 à 6 fr. Ils sont traduits en français avec Polyen, 1770, 3 vol. in-12. C'est l'ouvrage d'un capitaine autant que d'un savant. L'expédition d'Angleterre l'avait encore plus instruit que ses lectures. Nerva lui donna l'intendance des eaux et des aqueducs de Rome, sur lesquels il composa un ouvrage en deux livres, imprimé à Bâle et à Florence, et intitulé : *De aquæductibus urbis Romæ*. Rondelet a publié une traduction de cet ouvrage sous ce titre : *Commentaire de Frontin sur les aqueducs de Rome, traduit avec le texte en regard, précédé d'une notice sur Frontin*, Paris, 1820, in-4, 3 à 5 fr., avec un atlas. Son traité *De qualitate agrorum* vit le jour à Paris par les soins de Turnèbe, avec les autres auteurs qui ont écrit sur les limites. On a encore de lui un petit livre : *De coloniis*. Ses livres, *De scientiâ militari*, qu'il avait dédiés à Trajan, sont perdus. Frontin mourut l'an 106 de J.-C. (859 de Rome). L'édition *princeps* des *œuvres de Frontin* a paru à Bologne, 1494, in-fol., et est devenue fort rare.

FRONTON (M.-Cornelius), rhéteur latin, eut pour disciple L. Vérus et Marc-Aurèle, qui fit ériger une statue à son maître, et qui le nomma consul. Son éloquence n'était pas fleurie, mais elle était noble et majestueuse, et respirait une certaine gravité austère : quelques-uns disent que, pour cette partie, il était l'émule de Cicéron. Nous n'avons guère de Fronton que quelques *fragments* cités par les grammairiens, et imprimés en 1815, 2 vol. in-8, fig., 30 fr.

FRORIEP (Just-Frédéric), ministre protestant et savant orientaliste d'Allemagne, naquit en 1745 à Lubeck, où il fit d'excellentes études qu'il perfectionna ensuite à Leipzig. Il était à peine âgé de 22 ans lorsqu'en 1767 il se fit graduer en philosophie dans l'université de cette ville. Reçu bachelier en théologie l'année suivante, il fut nommé prédicateur du temple dans la même université, et se fit, dans cette carrière évangélique, une réputation très-brillante. Bientôt il obtint, encore dans la même université, la place de professeur extraordinaire de théologie; mais il occupa très-peu de temps cette chaire qu'il échangea contre celle de théologie à Augsbourg en 1771, et plus tard contre celle des langues orientales à l'université d'Erfurth. En 1792, Froriep fut destitué : alors il se retira à Weslar où il vécut dans la retraite, et où il fut quelque temps prédicateur. Après avoir publié un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie sacrée et la littérature orientale, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire* de Meusel, il mourut dans cette ville en 1800. Ses productions les plus importantes sont : *De utilitate linguæ arabicæ in defendendis nonnullis locis S. Scripturæ specimen primum*, Leipzig, 1767, in-4; *Corani caput primum et secundi priores versus arabice et latine, cum animadversionibus historicis et philologicis*, 1768, in-8; *Arabische bibliotek*, Leipzig, in-8; *Dissertatio inauguralis de nova ratione conjungendi theologiam dogmaticam cum theologia morali*, Helmstadt, 1772, in-4; *Bibliothèque des connaissances théologiques*, en allemand, Lemgo, 1771-74, 2 vol. in-8. — Froriep (Amélie-Henriette-Sophie), femme du précédent, née à Rostock en 1762, morte à Gotha en 1784, a traduit en allemand les deux ouvrages suivants : la *Nouvelle Clémentine*, ou *Lettres de Henriette de Berville* de Léonard Weimar, 1782, in-8; *Correspondance de Rollin avec le roi de Prusse*, Gotha, 1783, in-8. Elle avait aussi composé *Amélie de Nordheim*, ou la *Mort prématurée*, 1783, 2 vol. in-8. Elle était fort instruite et très-vertueuse.

FROSSARD (N...), professeur de théologie protestante à Montauban, est mort dans cette ville en 1830 à l'âge de 78 ans. Né à Nyon dans le canton de Vaud, il exerça d'abord le ministère de pasteur à Lyon; mais la révolution le jeta hors de ses fonctions ecclésiastiques qu'il ne reprit qu'en 1802 à Montauban. Lorsqu'on forma une faculté de théologie dans cette ville, il en fut nommé doyen, et fut en même temps professeur de morale et d'éloquence de la chaire. On a de lui une *Traduction des sermons de Blois* et d'un livre de Wilberforce, intitulé : le *Christianisme des gens du monde mis en opposition avec le véritable christianisme*, Paris, 1821, 2 vol. in-8. Frossard fut un des grands promoteurs de l'affranchissement des Nègres.

FROTTÉ (le comte Louis de), chef des royalistes de Normandie, gentilhomme de cette province, servit dans l'infanterie avant la révolution française, et se montra de bonne heure l'adversaire de toutes les innovations politiques de cette époque. Il prit le parti de l'émigration en 1792; mais la guerre extérieure ne remplissant point son attente, il quitta l'Angleterre deux ans après, et passa en France pour faire insurger la Normandie, où il avait des intelligences. En débarquant sur la côte de Saint-Malo avec plusieurs autres gentilshommes, il eut à soutenir un combat avec les troupes républicaines; mais il leur échappa, et parvint dans la basse Normandie, où il commença à figurer parmi les chouans royalistes en qualité de général. Il avait tout ce qu'il faut pour réussir, un grand courage, une patience à toute épreuve, des talents militaires naturels et le désir de se faire un nom. Il se rendit, le 1er avril 1795, aux conférences de La Mabilais en Bretagne, et refusa de signer le traité négocié par Cormatin, en déclarant qu'il n'y avait pour les royalistes de sécurité que dans les armes. Il regagna alors la Normandie, et organisa l'insurrection dans les cantons limitrophes du Calvados et de la Manche.

Il n'eut d'abord sous ses ordres que 300 hommes peu aguerris; mais sa persévérance et son infatigable activité lui valurent des succès partiels et répétés contre des détachements de républicains. En 1795 il fit une incursion dans le Maine, s'empara momentanément de la petite ville de Mayenne, et s'efforça de coordonner ses opérations avec celles des autres chefs de l'Anjou, du Maine et de la Bretagne. La malheureuse issue de l'expédition de Quiberon vint arrêter l'essor de ses vastes projets. Il ne perdit cependant pas courage, et remporta quelques avantages sur plusienrs bataillons républicains; mais il fut battu à son tour. Ayant reçu des subsides du ministère anglais, il redoubla de zèle, forma une compagnie organisée sous le nom de *gentilshommes de la couronne*, et devint redoutable aux troupes qui lui furent opposées; il essaya même de s'emparer de la petite ville de Tinchebray, qui avait quelques fortifications; mais il fut repoussé avec perte. Poursuivi par le général Hoche, qui avait soumis la Vendée, il se vit contraint, après une résistance opiniâtre, de se rembarquer pour l'Angleterre. Il y resta jusqu'à l'époque de la rupture des conférences de Rastadt, en 1799, où les royalistes purent reprendre les armes. Alors il débarqua en Normandie, et se trouva bientôt à la tête de forces considérables que l'on peut porter jusqu'à 10,000 hommes. Il prit plusieurs bourgs, et délivra sa mère et un grand nombre de royalistes qui venaient d'être emprisonnés, en exécution de la loi des otages. Il fit ensuite une expédition assez heureuse dans le midi du département de la Manche, puis il éprouva quelques revers. Mais après le 18 brumaire, qui promettait plus de stabilité au nouvel état de choses, presque tous les autres chefs royalistes capitulèrent, et il résistait encore, rejetant toute espèce de pacification. Enfin, accablé par des forces toujours croissantes, il se détermina à écrire, le 28 janvier 1800, au général Guidal pour lui déclarer qu'il se soumettait aux lois de la république. Il se rendait à Alençon pour négocier son accommodement, lorsqu'au mépris de la foi jurée il fut arrêté avec six de ses officiers, et traduit devant une commission militaire formée à Verneuil. Il parut devant ses juges avec l'audace qui l'avait toujours caractérisé, et fut condamné à être fusillé. Il ne voulut pas se laisser bander les yeux, et attendit debout et avec calme le coup qui devait lui ôter la vie. Il avait environ 45 ans. Son supplice fut un des premiers crimes politiques de Bonaparte. On assure qu'il avait donné des ordres secrets pour son arrestation et pour sa condamnation.

FROUMENTEAU (Nicolas), nom sous lequel s'est caché un écrivain protestant du 16e siècle, qu'on n'a pas encore découvert selon les uns, et qui réellement s'appelait Barnaud. Ses ouvrages sur le rétablissement des finances, sous le malheureux règne de Henri III, sont encore recherchés malgré leur style suranné, par la candeur, la bonhomie et les vues utiles qui y règnent. Le premier est intitulé : *Secret des finances de France*, 1581, in-8, 6 à 10 fr.; le second : *Cabinet du roi de France*, 1582, in-8. Ce dernier ouvrage contient des infamies qui font presque oublier les bonnes observations qui y sont mêlées.

FRUCTUEUX (saint), évêque de Tarragone, souffrit le martyre en 259, par ordre d'Emilien, gouverneur de cette ville.

FRUCTUEUX (saint), archevêque de Brague au 7e siècle, se retira dans une solitude et y bâtit un monastère qu'il nomma *Complutum*, parce qu'il le consacra à Dieu, sous l'invocation des saints Justin et Pasteur, martyrs de Complute, aujourd'hui Alcalà de Henarez, dans la Castille. Malgré l'amour qu'il avait pour la retraite, ses vertus l'élevèrent à l'épiscopat. On l'ordonna d'abord évêque de Dume, et en 1656, le 10e concile de Tolède le plaça sur le siége archiépiscopal de Brague. Il mourut en 665, après avoir édifié le monde et comme évêque et comme religieux. Ses reliques sont à Compostelle. On a encore deux règles dont il est l'auteur. La première est dite de *Complute*, parce qu'elle était particulière à l'abbaye de ce nom. La seconde, appelée *Règle commune*, s'observait dans les antres communautés d'hommes et de femmes dont il était fondateur. Sa *vie*, écrite par un anteur contemporain, se trouve dans Bollandus, Mabillon et Bulteau.

FRUGONI (Charles-Innocent), poëte italien, né à Gênes en 1692, entra dans l'ordre des clercs réguliers Somasques, et enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années. Il se dégoûta ensuite de son état, sollicita et obtint du pape la permission de quitter son ordre. Il était prêtre et vécut le reste de sa vie à Parme, où l'infant don Philippe l'honorait de son estime. Il y mourut en 1768. La collection de ses poésies, fort estimée des Italiens, a paru à Parme, 1779, 10 vol. in-8, 30 à 40 fr On a réimprimé, un *Choix de poésies de Frugoni*, Brescia, 1782, 2 vol. in-8.

FRUMENCE (saint), apôtre de l'Ethiopie, était tyrien. Etant allé dans l'Ethiopie avec Edresse son frère, et Mérope, marchand et philosophe de Tyr, les deux frères plurent tellement au roi par leur sagesse et leur science, qu'il en fit ses favoris; il fit Edresse son échanson, et Frumence son trésorier. Frumence se servit de son crédit pour établir la religion chrétienne dans l'Ethiopie, dont il fut ordonné évêque l'an 331, par saint Athanase. Le christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ces peuples reconnaissent qu'ils sont principalement redevables à saint Frumence de leur conversion au christianisme. Ils tombèrent depuis dans l'hérésie d'Entychès, et encore aujourd'hui ils ne reconnaissent qu'une nature en Jésus-Christ. Dans le 16e siècle leur roi envoya une ambassade au pape Clément VII. Il se forma des missions dans leur pays. Grégoire XIII leur envoya des jésuites; les succès répondirent d'abord à leurs travaux, mais ne se soutinrent pas : ces missionnaires furent martyrisés en 1670.

FUCHS (Théophile), poëte et ministre protestant, né en 1720, à Leppersdorf, dans la Haute-Saxe, était fils d'un pauvre paysan, et ne reçut aucune éducation jusqu'à l'âge de dix-huit ans. A cette époque il fréquenta la petite école de Freiberg. A

26 ans, désirant étudier dans une université, il reçut de son frère une avance de sept florins sur la succession de leur père, et partit avec cette somme pour Leipsick. Le long de la route, il composa un poëme sur sa misère passée et le bonheur qu'il se promettait, et il présenta cette pièce à Gottsched, qui l'inséra dans sa *Nouvelle bibliothèque des sciences et des arts*, en recommandant l'auteur aux amis des lettres. Hagedorn envoya à Fuchs vingt-cinq écus de Saxe, en son propre nom, et sept cents autres au nom de ses concitoyens de Hambourg. Cette somme le mit à même de suivre les cours de théologie de Leipzig, et en 1751, Fuchs fut nommé second pasteur de Iæhren, près Messein. Il épousa, en 1752, la fille du bourguemestre Hubner de Dresde, et fut pillé trois fois durant la guerre de trente ans. Nommé, en 1769, prédicateur à Taubenheim, près Freiberg, il obtint sa retraite en 1787, et mourut vers 1810, à Meissen, où il était fixé. Ses poésies, dans lesquelles il a imité Hagedorn, offrent du naturel et de l'esprit; mais on y désirerait plus d'élégance et de correction. Plusieurs de ses odes se trouvent dans les *Anthologies lyriques* de Ramler et de Matthisson, et dans le recueil de Christophe-Henri Schmid. L'auteur publia, en 1759, à Leipzig, in-4, sans y mettre son nom, vingt-cinq odes, mises en musique par Doles. On a encore de Fuchs : *Poésies d'un fils de Paysan qui a fait ses études à Leipzig*, Dresde, 1771, in-8; *Ma vie jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept ans, brièvement racontée pour la gloire de Dieu et la consolation des hommes*, 1796.

FUCHS (Jean-Christophe), physicien et littérateur allemand, né en 1726 à Gross-Germersleben dans le duché de Magdebourg, était à l'âge de 28 ans gouverneur des pages du roi et de la reine de Prusse, et conserva cet emploi jusqu'à sa mort arrivée en 1795. Il s'est distingué comme amateur éclairé des sciences physiques et naturelles. Dans les loisirs que lui laissait sa place, il composa quelques mémoires intéressants qui ont été insérés dans les recueils de l'*Académie des Scrutateurs de la nature*, de Berlin, dont il était membre : nous citerons : *Mémoires sur l'histoire des fossiles et des pétrifications; Mémoires sur un os maxillaire et une défense d'éléphant trouvés près de Potzdam en* 1768; *Mémoires sur les paratonnerres.* D'autres dissertations du même savant ont été insérées dans d'autres recueils académiques. Il a laissé aussi quelques opuscules inédits. Tous ses ouvrages sont écrits en allemand.

FUENTÈS (Le comte de), général espagnol, né à Valladolid en 1560, servit avec distinction sous le règne de Philippe III et sous celui de Philippe IV. En 1643 il commandait, quoique octogénaire, cette célèbre infanterie espagnole regardée comme invincible jusqu'au moment où le grand Condé en triompha à la bataille de Rocroi. Fuentès, alors tourmenté de la goutte, se fit porter sur le champ de bataille, où il mourut percé de coups le 19 mars 1643. Condé, en apprenant sa mort, s'écria qu'il aurait voulu mourir comme lui, s'il n'avait pas vaincu.

FUESI (Pie), dominicain, né en 1703 à Comaron en Hongrie, de parents protestants, embrassa la religion catholique et entra dans l'ordre des Dominicains. Il mourut à Waitzen en 1769. On a de lui : *Otia poetica*, Vienne, 1744; *Tribunale confessariorum et ordinandorum Martini Wigardt in breve compendium collectum*, 1745; *Fasciculus biblicus*, Bude, 1746; *Vie de saint Vincent Ferrier*, en hongrois, OEdenbourg, 1749; *Catonis moralia disticha, ad hungaricos versus magna elegantia redacta*, plusieurs fois réimprimés, dernière édition, Bude, 1772.

FUESSLI (Jean-Conrad), né en 1704 à Wetzlan, où son père originaire de Zurich était pasteur, fut ministre à Veltheim en 1744, et mourut en 1775. On a de lui : *Thesaurus historiæ helveticæ*, Zurich, 1735, in-fol.; c'est un recueil des historiens latins de la Suisse; un *Abrégé de l'histoire de la Suisse* à la suite de *Helvetiorum republica* de Simler, Zurich, 1734. Son fanatisme contre la religion catholique perce partout où il a trouvé occasion de le montrer.

FUET (Louis), célèbre avocat au parlement de Paris, né en 1681, mort en 1739, est auteur d'un *Traité* estimé *sur les matières bénéficiales*, 1723, in-4. Rousseau de Lacombe l'a redonné sous le titre de *Jurisprudence canonique*, 1771, in-fol., après l'avoir rectifié et augmenté.

FUGGER (Ulric), né en 1528 à Augsbourg, d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape Paul III, et se fit ensuite protestant. Il faisait des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Il se retira à Heidelberg, où il mourut en 1584. Il légua sa bibliothèque, qui était très-belle, à l'électeur Palatin. C'est le seul individu de cette famille célèbre qui ait abandonné la religion catholique. Il arriva même contre son intention qu'il rendit grand service à cette religion en destinant 1000 florins pour une œuvre pieuse, et engageant ses parents à en faire autant; car cette somme, beaucoup accrue, servit ensuite à la fondation du magnifique collége de St.-Sauveur à Augsbourg, un de ceux qui furent les plus utiles à l'Église catholique en Allemagne. Les jésuites l'occupaient encore après leur suppression, en 1791, et il en sortit une multitude d'ouvrages contre les erreurs et les faux docteurs du temps. On peut voir sur ce sujet, *Origo collegii S. J. ad sanctum Salvatorem, A. V. Fuggerianæ pietatis monumentum*, Augsbourg, 1786, in-8.

FUHRMANN (Mathias), savant moine autrichien, de l'ordre de St.-Paul, premier ermite, était définiteur général de la province d'Autriche, et mourut en 1773. Il a publié plusieurs ouvrages en allemand : l'*Autriche ancienne et moderne*, Vienne, 1734, 4 part. in-8; *Vienne ancienne et moderne*, 1738, 2 part. in-8; *Vie et miracles de St.-Séverin, apôtre du Nordgau ou de l'Autriche*, 1746, in-8; *Description historique de la ville et des faubourgs de Vienne*, 1766-67, 2 vol. in-8; *Histoire générale, ecclésiastique et civile des états héréditaires de la maison d'Autriche, depuis Auguste jusqu'à l'an* 337 *de J.-C.*, 1769,

in-4, fig.; *Historia sacra de baptismo Constantini Max. Aug. colloquiis familiaribus digesta*, Rome, 1743-47, 2 part. in-4, fig., ouvrage plein d'érudition, mais dont la seconde partie est défigurée par de nombreuses fautes d'impression; *Dux viæ angelicus ad urbem Romam*, 1749, in-8. Il a été traduit en allemand la même année.

FULBERT, 54e évêque de Chartres en 1007, chancelier de France, suivant quelques-uns, avait été disciple de Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II. Il passa d'Italie en France, et fit des leçons de théologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1028, regardé comme le prélat de son temps qui connaissait le mieux l'ancienne discipline, et qui la faisait observer avec le plus d'exactitude. Ses *œuvres* ont été publiées en 1608, in-8. On peut voir dans ses épîtres combien il était considéré de tous les princes de son temps. Elles sont d'ailleurs bien écrites, et surtout fort utiles pour l'histoire, la discipline et les usages de son siècle. Ses autres ouvrages sont des *sermons*, des *hymnes*, des *proses;* mais ce ne sont pas les plus précieuses parties de ses OEuvres.

FULGENCE (saint), *Fabius-Claudius-Gordianus-Fulgentius*, né à Lepte dans la Bizacène, province d'Afrique, en 467, ou bien en 463, de parents nobles, quitta le monde, où il aurait pu briller par ses talents, pour se renfermer dans un monastère. Il devint le père d'une grande communauté en 494, fut ordonné prêtre à Rome en 500. On le tira de sa solitude, pour l'élever sur le siége de Ruspe en Afrique, en 508. Son zèle contre l'arianisme déplut à Trasimond, roi des Vandales, qui l'exila en Sardaigne. Hildéric, successeur de ce prince barbare, le rappela en 523. Son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil il avait composé plusieurs ouvrages. Le P. Sirmond en a publié quelques-uns, Paris, 1684, in-4 : car nous n'avons pas tous ceux qui sont sortis de sa plume. Le principal de ceux qui nous restent est son *Traité de la prédestination et de la grâce*, en 3 livres. Il y défend avec zèle la doctrine de saint Augustin. Il mourut en 533, après avoir fait un bien infini en Afrique par une science profonde, unie à une rare vertu.

FULGENTIUS-PLANCIADES (Fabius) est auteur de trois *Livres de mythologie*, publiés à Amsterdam en 1681, 2 vol. in-8, avec Julius-Hyginius, Lactancius-Placidus et Albricius, par Muncker, sous le titre de *Mythographi latini*. Il était, dit-on, évêque de Carthage dans le 6e siècle. Nous avons encore de lui un traité curieux : *De priscis vocabulis latinis*, Paris, 1586, in-4.

FULLEBORN (George-Gustave), savant professeur allemand, naquit à Glogau en 1769. Après avoir commencé ses études sous son père, homme profond et distingué par ses connaissances littéraires, et qui était conseiller du bailliage de Glogau, il alla les terminer à l'université de Halle, où il publia bientôt une *Dissertation latine sur le livre de Xénophon; Zénon à Gorgias, ordinairement attribué à Aristote.* De retour à Glogau en 1789, il prêcha dans l'église luthérienne de cette ville, et fut nommé troisième diacre. Appelé à Breslau pour y enseigner les langues hébraïque, grecque et latine, en remplacement du célèbre professeur Gedicke, dans l'établissement appelé *Elisabethanum*, il ne remplit pas longtemps ces fonctions dans lesquelles il avait acquis une grande réputation. Il mourut en 1803. Quoiqu'enlevé bien jeune encore, il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : une *édition des satires de Perse*, avec une *traduction* et des *notes* en allemand, Zullichau, 1794; *Théorie abrégée du style latin*, en allemand, Breslau, 1783, in-8; quelques *contes populaires* dans la même langue, 1791-93; des *mélanges* intitulés *Feuilles diverses, d'Edelwalde Justus*, 1795; *Fragments de Parménide* avec une *traduction* et des *notes* en allemand, Zullichau, 1795, in-8; *Georgi Gemisthi S. Plethonis et Mich. apostoli, orationes funebres duæ, in quibus de immortalitate animi exponitur, nunc primum e M. SS. editi*, Leip. 1793, in-8; *Encyclopedia philologica*, Breslau, 1803, in-8; une *édition des œuvres posthumes du célèbre Lessing*, Berlin, 1795, in-8; un *morceau sur le dialecte silésien*, inséré dans le *Journal de Silésie ;* des *fragments pour servir à l'histoire de la Philosophie*, en 12 part., Zullichau et Freystadt, 1791, 3 vol. in-8; *Notes et dissertations jointes à la traduction de la politique d'Aristote*, publiées par Garve, Breslau, 1799-1800, in-8. Un ouvrage périodique en allemand sous le titre de *Conteur de Glogau*.

FULLER (Nicolas), de Southampton, fut successivement secrétaire de Robert Horn, évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, et recteur de Waltham. Né en 1557, il mourut à Aldington en 1622. On a de lui : *Miscellanea theologica et sacra*, Londres, 1617, in-4; un *Appendix* à cet ouvrage, Leyde, 1622, in-8. On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédait très-bien les langues orientales.

FULLER (Thomas), historien anglais, né en 1608, fut ministre en différents endroits, chanoine de Salisbury, prédicateur à Londres. Le zèle qu'il montra pour Charles Ier l'exposa à des tracasseries de la part de l'usurpateur, qui le dépouilla de ses emplois; il fut ensuite réintégré dans son canonicat de Salisbury, où il mourut en 1661. On lui doit : *Description de la Palestine et des régions adjacentes, et des choses mémorables y arrivées sous l'ancien et le nouveau Testament*, en anglais, Londres, 1662, in-fol., 10 à 12 fr. Il s'y montre habile critique; *Histoire de l'Eglise depuis Jésus-Christ jusqu'en* 1648, Londres, 1655, in-fol., 6 à 9 fr. On comprend qu'elle n'est pas exempte de préjugés, surtout quant aux derniers temps; *Histoire des croisades*, Cambridge, 1651, in-fol., 12 à 15 fr.; *Vies des hommes illustres de l'Angleterre*, 1662, in-fol., 6 fr., réimprimée en 1810, en 2 vol. in-4, avec des notes explicatives, 8 à 12 fr.; *de la vie des théologiens modernes*, 1651, in-4; des *sermons* et des *livres de controverse.* Tout ce qu'il a écrit est en anglais.

FULRADE, abbé de St.-Denis en France, archichapelain du roi Pepin, mort en 784, se distin-

gua par sa piété, par ses talents et sa capacité dans les affaires et les négociations importantes dont il fut chargé. Il sut mériter la confiance des princes et des papes. Etienne II lui accorda divers priviléges pour son abbaye de St.-Denis, où il logea lorsqu'il vint en France solliciter du secours auprès de Pepin, contre Astolfe. (*Voy.* ETIENNE II.)

FULTON (Robert), célèbre mécanicien américain, né vers 1767, dans le comté de Lancastre, état de Pensylvanie, fut d'abord destiné à la profession de joaillier, qu'il abandonna pour se livrer à la peinture, suivit à Londres les leçons de West, originaire d'Amérique, et, après avoir passé plusieurs années sous ce grand peintre d'histoire, il exerçait son art dans le comté de Devon, lorsqu'il fit la connaissance du mécanicien Rumsey son compatriote. Par suite de cette liaison, l'élève de West résolut de quitter une carrière dans laquelle il ne pouvait espérer une grande célébrité; il se livra à l'étude de la mécanique dont il attendait avec raison des résultats plus avantageux. Il suivait cette direction nouvelle, lorsqu'un américain, Joel Barlow, l'attira en France pour travailler à un panorama. Cette entreprise lui attira gloire et profit, et il continua ses études de mécanique. Il retourna aux Etats-Unis, où il publia successivement la découverte d'un moulin pour scier et polir le marbre; un système de canaux de navigation; une machine à faire des cordes; l'invention d'un bateau pour naviguer sous l'eau, le *torpedo*, ou moyen de faire sauter en mer les vaisseaux ennemis; et enfin le *steam-boat*, ou bateau à vapeur, découverte qui suffirait seule pour l'immortaliser. Il conçut depuis, pour la défense des ports en temps de guerre, une espèce de frégate qu'on peut manœuvrer au moyen de cette machine, et il eut la satisfaction de voir ses expériences réussir au delà de ses espérances. Il fut nommé immédiatement membre de la société philosophique de Philadelphie et de la société militaire des Etats-Unis. Le congrès venait de lui accorder 5,000 dollars, pour le mettre à même de continuer ses expériences du *torpedo*, lorsqu'une mort prématurée l'enleva aux sciences, en 1815. Plusieurs de ces découvertes ont été décrites en français dans les *Annales des arts et manufactures*, et dans le *Bulletin de la société d'encouragement*. Son système des canaux a été traduit par de Recicourt, sous ce titre : *Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation*, etc., Paris, 1799, in-8, fig. La vie de Fulton a été écrite par son ami Cadwaller D. Colden, New-York, 1819, in-8.

FULVIE, dame romaine, de la famille Fulvia qui donna tant de grands capitaines à la république, mariée d'abord au séditieux Clodius, ensuite à Curion, enfin à Marc-Antoine, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Elle était aussi vindicative que son mari. Lorsqu'on lui apporta la tête de Cicéron, elle perça sa langue avec un poinçon d'or, et joignit à cet outrage toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. Antoine l'avait quittée pour Cléopâtre, dont il était éperdument amoureux : elle voulut qu'Auguste vengeât cet affront; mais n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, et les fit prendre à Lucius-Antoine, frère de son mari. Auguste ayant été vainqueur, elle se retira en Orient, fut tres-mal reçue par Antoine, et en mourut de douleur à Sycione, l'an 40 avant J.-C.

FULVIUS NOBILIOR (Servius), de l'illustre famille de Fulvia, dont nous venons de parler, fut élevé au consulat, l'an 255 avant J.-C, avec *Emilius Paulus*. Ils signalèrent leur administration par des victoires et des malheurs. Ayant appris l'infortune de Régulus, fait prisonnier en Afrique, ils y allèrent pour soutenir la réputation des armes romaines. Ils chassèrent les Carthaginois qui assiégeaient Clupéa; et après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage, avec près de 200 navires. — Marcus FULVIUS NOBILIOR, petit-fils du consul, fut envoyé l'an 189 avant J.-C. en Espagne, et y rendit de grands services à la république. Il fut aussi honoré du consulat l'an 193. Il se distingua par la prise d'Ambracie, près du golfe de Larta, et obligea les Etoliens de demander la paix. — Il y eut du temps d'Auguste un sénateur nommé FULVIUS, qui ayant eu la faiblesse de dire à sa femme un secret important, que l'empereur lui avait confié et qui fut divulgué sur-le-champ, se donna la mort de regret. Sa femme suivit cet exemple funeste.

FULVIUS-URSINUS. (*Voy.* ORSINI.)

FULVY (Philippe-Louis ORRY, marquis de) naquit en 1736 à l'île de France, suivant les uns, et suivant les autres à Versailles, ou bien ailleurs, d'un conseiller d'état, Jean-Henri-Louis ORRY qui fut intendant des finances et qui établit à ses frais à Vincennes la belle manufacture de porcelaine qui, à sa mort, fut transférée à Sèvres, et qui est maintenant une manufacture royale. Le jeune de Fulvy se retira en Angleterre au commencement de la révolution, et il y resta jusqu'à sa mort arrivée en 1823. Il cultiva les lettres pendant toute sa vie : avant 1789 il avait inséré un grand nombre de morceaux de poésies dans les *Journaux* et dans les *Recueils périodiques*. On en trouve dans le *Mercure*, dans l'*Almanach des Muses* et dans les *Etrennes d'Apollon*. Il a laissé un *Recueil de* 133 *fables*, Madrid, 1798. Il en existe à la bibliothèque royale un exemplaire, peut-être le seul qui soit en France. Le *Journal des Débats* du 15 juin 1823 lui a consacré une petite *Notice*, dans laquelle il représente le marquis de Fulvy comme un homme d'esprit et comme le modèle des chevaliers français. (*V.* le tom. premier des *Souvenirs et mélanges* de A. de Labouisse qui s'est caché sous le pseudonyme de de Rochefort. On a dit que le nom de Fulvy n'était qu'un faux nom dont s'était servi Louis XVIII pour publier ses divers ouvrages de poésie; mais c'est une erreur.

FUMAGALLI (le P. Ange), savant historien de la Lombardie et abbé de l'ordre de Citeaux, entra à l'âge de 15 ans dans cette congrégation, et il y étudia les langues orientales et la théologie. Lors de la création de l'Institut des sciences, lettres et arts du royaume d'Italie, il fut choisi des premiers pour donner de l'illustration à cette compagnie naissante; mais la suppression de son ordre devint pour lui la

cause d'un chagrin mortel : Il n'y survécut que peu de temps, et mourut à Milan en 1804. Il a laissé des *mémoires* intéressants et utiles sur l'*irrigation des prairies* et sur d'autres objets d'économie rurale, et plusieurs *Dissertations* savantes *sur l'origine de l'idolâtrie, sur un manuscrit grec de la liturgie ambroisienne, etc.;* mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est son *Institution diplomatique*, Milan, 1802, 2 vol. in-4, 8 à 12 fr.; sujet qui n'avait pas encore été traité avec un aussi grand détail, et qu'il a exposé d'une manière tellement supérieure, que cet ouvrage est regardé comme classique. Son style est élégant, pur et correct.

FUMARS (Etienne), littérateur et poëte, né en 1743, dans un bourg des environs de Marseille. Il fut chargé de l'éducation des enfants du comte de Grave, et ensuite de celle des enfants du comte de Vérac, qu'il accompagna dans son ambassade en Danemark. Il s'y maria, et devint professeur de littérature française à l'université de Kiel, et ensuite à celle de Copenhague. Il mourut dans cette ville en 1806. On a publié, après sa mort, le recueil de ses *fables*, Paris, 1807, in-8 et in-12, quelques-unes joignent à la facilité du style l'originalité des idées; mais le plus grand nombre sont faibles d'invention et de couleur.

FUMÉE (Adam), né vers 1430, premier médecin de Charles VII, de Louis XI et de Charles VIII, eut les sceaux par commission en 1492, comme doyen des maîtres des requêtes, et les eut jusqu'à sa mort, en 1494. Il était mathématicien, médecin, poëte, historien. Louis XI, qui l'estimait beaucoup, l'avait souvent employé dans des négociations.

FUMEL (Jean-Félix-Henri de), né à Toulouse en 1717, fit ses études à St.-Sulpice et fut sacré évêque de Lodève en 1750 : il illustra son épiscopat par les œuvres que la religion inspire aux vrais ministres de Jésus-Christ. Il fut pendant trente ans le père et le consolateur de son peuple. Indépendamment des travaux propres de son ministère, auxquels il se livrait avec une activité incroyable, payer les dettes des pauvres, secourir des familles honteuses, étaient ses actes de bienfaisance de chaque jour. Les curés du diocèse trouvaient toujours chez lui des ressources pour leurs paroisses. L'église de la cathédrale, l'Hôtel-Dieu, l'hôpital, ont été les objets de sa générosité. Il aimait surtout l'hôpital qu'il s'est appliqué à rendre utile et commode à force de dépenses, et qu'il a institué son héritier. Par le spectacle de ses vertus autant que par ses instructions, il a ramené à la religion catholique un grand nombre de calvinistes, et leur a assuré un état honnête, surtout aux enfants persécutés ou abandonnés de leurs parents. (*Voyez-en* un exemple touchant dans le *Journal historique et littér.*, 15 juillet 1784, page 411.) Il mourut en 1790, au milieu des ruines de l'église de France, et dans le pressentiment douloureux des scènes plus affreuses encore qui allaient s'ouvrir. Il n'a eu d'autre oraison funèbre que les sanglots des pauvres et les larmes de tous les catholiques de son diocèse. On a de lui deux *Instructions pastorales*, où il s'élève particulièrement contre les incrédules; et le *Culte de l'amour divin*, ou *Dévotion au sacré cœur.*

FURETIÈRE (Antoine), parisien, abbé de Chalivoy, de l'académie française, fut exclu de cette compagnie en 1685. L'académie l'accusait d'avoir profité de son travail pour composer le dictionnaire français qui porte son nom. Il se justifia dans des *factums;* mais il ajouta aux raisons des injures contre plusieurs académiciens, à la vérité écrites avec esprit, mais qui n'en étaient pas moins des injures. On prétend qu'il chercha à se raccommoder avec eux avant sa mort, arrivée en 1688, à 68 ans. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, 2 vol. in-fol., ou 3 vol. in-4. Basnage de Beauval le retoucha, l'augmenta, et en publia une édition beaucoup meilleure que la première, en 1701, 3 vol. in-fol., réimprimée à Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. On a dit que ce dictionnaire avait donné naissance à celui de Trévoux, dont la dernière édition est de 1771, 8 vol. in-fol. Si cela est, il faut convenir que les imitateurs ont tellement perfectionné l'ouvrage, qu'on n'y reconnait plus le premier architecte. Furetière s'était fait connaitre par d'autres ouvrages : par cinq *satires* en vers, in-12, et des *paraboles évangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12; les unes et les autres sont écrites faiblement; par son *Roman bourgeois*, satire morale et un peu trop personnelle, qui eut beaucoup de cours dans son temps; par une *Relation des troubles arrivés au royaume d'Eloquence*, in-12, allégorie forcée; un *Recueil de poésies; Voyage de Mercure.* On publia, après sa mort, un *Fureteriana*, recueil où il y a bien des choses qui lui sont absolument étrangères.

FURGAULT (Nicolas), professeur à l'université de Paris, né en 1706 à St.-Urbain près de Joinville, diocèse de Châlons-sur-Marne, fit ses études avec distinction au collége de Troyes, s'adonna particulièrement aux langues latine et grecque dans lesquelles il vint se perfectionner à Paris, et fut appelé ensuite dans l'université où il professa d'abord la sixième, puis la septième au collége Mazarin. Personne n'eut plus que lui le talent de l'enseignement de la grammaire et des humanités; il se fit remarquer surtout par la patience et l'aménité de son caractère : aussi fut-il toujours chéri par tous ses élèves, qui voyaient plutôt en lui un ami qu'un maître. Son zèle pour la jeunesse le porta à composer un grand nombre d'ouvrages qui sont tous destinés à son instruction. Il a publié un *Nouvel abrégé de la Grammaire grecque*, Paris, 1746, in-8, ouvrage élémentaire qui fut tellement goûté par l'ancienne université, qu'elle en fit un usage constant jusqu'au moment de sa suppression; on en a fait depuis plusieurs réimpressions parmi lesquelles nous remarquons les éditions de Jeannet, Paris, 1813 et 1815, in-8; *Abrégé de la quantité ou mesure des syllabes latines*, Paris, 1786, in-8; cet ouvrage était à sa neuvième édition en 1813; *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, Paris, 1768 et 1786, pet. in-8; 1809, in-8; *Dictionnaire géographique, historique et mythologique portatif*, Paris, 1776, pet. in-8; *Les princi-*

paux idiotismes grecs avec les ellipses qu'ils renferment, Paris, 1780, 1784 et 1789, in-8; cet ouvrage fait suite à la grammaire grecque; *Les ellipses de la langue latine, précédées d'une courte analyse des différents mots appelés* parties d'oraison, Paris, 1780, in-12. Tous ces ouvrages annoncent de grandes connaissances élémentaires. Furgault avait été nommé professeur émérite de l'université; il jouissait en paix de ce titre modeste, lorsque la révolution le força de quitter Paris. Il se retira dans son lieu natal où il mourut en 1795. Il avait pris l'habitude de se faire lire quelques morceaux de Sénèque après son diner, par une de ses nièces qui habitait avec lui; et c'est pendant une de ces lectures sur la *brièveté de la vie*, qu'un jour celle-ci le croyant endormi, s'aperçut bientôt après qu'il avait cessé de vivre.

FURGOLE (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Toulouse, né en 1690 à Castel-Ferrus, dans le bas Armagnac, joignit à la science la plus profonde des lois de la jurisprudence française, des usages, des coutumes, la connaissance de cette partie de l'histoire, qui est relative à la législation de tous les temps et de tous les pays. Le chancelier d'Aguesseau, qui l'estimait beaucoup, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire sur l'ordonnance concernant les donations, du mois de février* 1731. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-4, a été réimprimé en 2, en 1761. Après avoir publié cet ouvrage, il commença son *Traité des curés primitifs, etc.*, 1736, un vol. in-4, dont l'édition est épuisée depuis longtemps. Il se rendit à Paris pour présenter lui-même son *Traité des Testaments et autres dispositions de dernière volonté*. Le chancelier parcourut cet ouvrage, et donna de justes éloges à l'auteur. Il parut en 4 vol. in-4, 1745-48, et tous les exemplaires se trouvèrent enlevés à mesure que chaque volume vit le jour. La nouvelle édition, imprimée à Paris en 1779, quoiqu'en 3 vol., est beaucoup plus complète. Il se préparait à faire imprimer son *Commentaire sur l'ordonnance des substitutions*, lorsque le roi le nomma capitoul en 1745. Les occupations de cette charge l'empêchèrent de finir l'édition de cet ouvrage, qui n'a été publié qu'en 1767, par les soins de Poncet de la Grave, in-4. Il travailla, en attendant, à son *Traité de la seigneurie féodale universelle, et du Franc-Aleu naturel*, qui a paru à la même époque, in-12. On a réimprimé ses *OEuvres complètes*, Paris, 1775 et 1776, 8 volumes in-8. Cette édition est moins estimée que l'in-4. Ce savant jurisconsulte est mort en 1761.

FURIUS-BIBACULUS (Marcus), de Crémone, poëte latin vers l'an 103 avant J.-C., écrivit des *Annales* en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragments, et qui ne donnent pas une grande idée de ses talents. C'est de lui que parle Horace dans ce vers :

Furius hibernas cana nive conspuit Alpes.

FURST (Walter), *Fursius*, suisse du canton d'Uri, fut un des fondateurs de la liberté helvétique. Il se joignit en 1307 à plusieurs de ses compatriotes animés du désir de secouer le joug d'Albert d'Autriche. Furst travailla, de concert avec ses compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, et ce fut le premier signal de la liberté. (*Voy.* Tell et Melchtal.)

FURSTEMBERG (Guillaume de), issu d'une des plus illustres maisons d'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie, ou des *Porte-Glaives*, défendit cette province contre les armes des Moscovites : moins heureux en 1560, il fut fait prisonnier, et on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

FURSTEMBERG (Ferdinand de), évêque de Paderborn, puis de Munster, né à Bilstein en 1626, fut le père de son peuple et le Mécène des hommes de lettres. On lui est redevable de plusieurs monuments de l'antiquité, qui étaient dans son diocèse de Paderborn. Il les fit renouveler à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, et en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta Paderbornensia*, Amsterdam, 1672, et Francfort, 1713, in-4, 8 à 9 fr. : collection utile et curieuse. On lui doit encore des *poésies latines*, imprimées au Louvre en 1684, in-folio, et dignes de cet honneur, par la pureté du style et la noblesse des pensées. L'auteur ne vit point cette magnifique édition, étant mort le 6 juin de l'année précédente.

FURSTEMBERG (François Egon, prince de), fils d'Egon, comte de Furstemberg, naquit en 1626. Il fut grand doyen et grand prévôt de Cologne, et l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y voir rétablir la religion catholique, et s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. Il mourut à Cologne le 1er avril de l'année suivante.

FURSTEMBERG (Guillaume Egon, prince de), frère du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal et abbé de Saint-Germain-des-Prés à Paris, où il mourut en 1704, dans sa 75e année. Il avait été postulé de 14 voix pour l'évêché de Cologne en 1688; mais le prince Clément de Bavière l'emporta sur lui, après un procès vivement poussé de part et d'autre, et décidé par Innocent XI. Louis XIV en conçut un chagrin très-vif, et ce ne fut pas la moindre cause qui décida la guerre de 1688, terminée par la paix de Ryswick en 1697. Ce cardinal était un homme instruit, et doué de qualités très-estimables.

FUSI (Antoine), docteur de Sorbonne, et curé de Saint-Barthélemi et de Saint-Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Genève en 1619, s'y maria, et y mourut. Il a publié sous le nom de *Juvain Solonicque*, une satire contre Vivian, maître des comptes, marguillier de Saint-Leu, intitulée *Le Mastigophore*, 1609, in-8; et depuis sa retraite à Genève, il a donné *Le franc-archer de la véritable Eglise*, 1619, in-8. Il eut un fils digne de lui, qui se fit mahométan à Constan-

tinople, pour décliner la juridiction de l'ambassadeur de France, qui devait le juger pour un crime qu'il avait commis.

FUST, ou FAUST (Jean), orfévre de Mayence, fut un des trois artistes qu'on associe ordinairement pour l'invention de l'imprimerie; les deux autres sont Guttemberg et Schœffer. Il paraît qu'on lui doit particulièrement les caractères sculptés mobiles; car il est vraisemblable que Guttemberg a imprimé avant lui, ou vers le même temps que lui, sur des planches gravées. A l'égard de Schœffer, qui était écrivain de profession, et devint depuis gendre de Faust, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons et les matrices, à l'aide desquels cet art admirable fut porté à sa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui constitue l'origine du véritable art typographique, fut le *Durandi rationale divinorum officiorum*, que Faust et Schœffer publièrent en 1459, in-fol., et qui fut suivi l'année d'après du *Catholicon Joannis Januensis*. Parut ensuite la *Bible* de 1462, si recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avaient été précédés de deux éditions du *Psautier* par les mêmes artistes, la première en 1457, et la 2e en 1459; mais exécutées, au jugement de quelques savants, l'une et l'autre avec des caractères en bois sculptés, quoique d'autres prétendent qu'elles sont imprimées avec des caractères en fonte, excepté les capitales. Ces deux éditions du Psautier, excessivement rares, sont des chefs-d'œuvre de typographie, qui étonnent les gens de l'art, tant par la hardiesse, la propreté et la précision avec laquelle l'industrieux Schœffer en a taillé les caractères, qui imitent la plus belle écriture du temps, que par la beauté et l'élégance des lettres initiales, imprimées par rentrées de trois couleurs, bleu, rouge et pourpre, à la manière des camaïeux, et par la justesse et la netteté de l'impression. On connaît cependant des livres que l'on juge plus anciens que ceux que nous avons cités, quoique la date, ni le nom du lieu et de l'imprimeur n'y soient pas marqués. Tels sont: une *Bible* de la bibliothèque mazarine, imprimée avec des caractères en bois mobiles, en 2 v. in-fol.; le *Speculum vitæ humanæ*, en 58 planches; une *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, représentée en 40 figures, gravées en bois, avec des sentences et des explications latines sculptées sur les mêmes planches; *L'Histoire de saint Jean l'évangéliste*, de même en 48 planches; *Ars moriendi*, en 24 pages, imprimées seulement d'un côté. Chaque page est composée d'une estampe en bois, qui représente un exemple des misères de la vie humaine avec quelques explications gravées sur la même planche. Ce livre a été vendu 1,000 liv. à la vente du cabinet de Mariette, en 1775. Ces trois derniers livrets, qui sont in-fol., précèdent sûrement l'impression en caractères mobiles, et peuvent remonter jusqu'en 1440. La Bible doit avoir été imprimée entre 1450 et 1455. L'abbé Ghesquière, longtemps associé aux bollandistes, prétend qu'on a un petit livret d'une date pour le moins aussi ancienne, imprimé par un Jean Brito de Bruges; mais il paraît certain que cet ouvrage n'est point un fruit de la typographie, mais un manuscrit exécuté avec de nouveaux soins et une méthode particulière, quoique l'inscription, prise dans un sens absolument littéral, semble dire autre chose. (*Voy.* le *Journ. hist.* du 1er août 1780, p. 514.) On a écrit et répété bien des fois que Faust, étant venu à Paris pour y vendre une partie de son édition de la *Bible* de 1462, et ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaison de ce qu'on payait alors les Bibles manuscrites, mais à des prix fort différents, avait été poursuivi en justice par quelques acheteurs qui se plaignaient de les avoir surpayés; qu'ayant même été accusé de magie à cause de la parfaite ressemblance qu'on avait remarquée entre les caractères, il avait été obligé de s'enfuir. Mais s'il est vrai que Faust ait vendu à Paris des exemplaires d'une bible, ce ne peut être de celle de 1462, puisque le Psautier imprimé cinq ans auparavant, *absque calami exaratione*, lui ôtait le moyen de faire des dupes. Quant à l'accusation de magie, c'est un vieux conte qui doit son origine à l'histoire du docteur Faustus ou Faust. (*Voy.* FAUSTUS.) L'on ne peut douter néanmoins que Faust n'ait fait plusieurs voyages à Paris. Il y était en 1466, et la preuve en résulte d'un exemplaire des *Offices de Cicéron*, publiés cette année par le même Faust et Schœffer, son gendre, existant dans la bibliothèque publique de Genève, à la fin duquel le premier possesseur de ce livre a noté de sa main, « qu'il lui a été donné par Jean Faust, » à Paris, au mois de juillet 1466. » On peut croire que Faust mourut de la peste, qui, cette même année, enleva 40,000 habitants à la capitale, pendant les mois d'août et de septembre, et d'autant mieux qu'on ne trouve plus que le nom de Schœffer seul dans les souscriptions des livres imprimés postérieurement à Mayence. (*Voyez* GUTTEMBERG.)

FUZELIER (Louis), parisien, cultiva les lettres dès son enfance. Il fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec La Bruyère, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort arrivée le 19 septembre 1752, dans la 80e année de son âge. Cet auteur travailla seul ou en société pour tous les théâtres de Paris. Parmi ses pièces on en compte 36 dont une seule est passable, c'est *Momus fabuliste*: l'auteur a voulu faire une critique de La Fontaine. Laharpe, dans son Cours de Littérature, dit « qu'il affichait des prétentions fort mal placées; » et qu'il était bien le plus froid et le plus plat » rimeur, le bel esprit le plus glaçant et le plus » glacé, qui ait fait chanter à l'opéra des fariboles » dialoguées. »

FYENS (Thomas), d'Anvers, né en 1567, fut appelé à Louvain en 1593, pour remplir une chaire de médecine. Il la quitta au bout de sept ans, pour se rendre à la cour de Maximilien, électeur de Bavière, en qualité de son médecin; il n'y resta qu'un an, et il vint reprendre sa chaire à Louvain, où il mourut en 1631. Il est regardé comme un médecin très-savant. Il en est peu de son temps qui l'aient égalé dans la connaissance de l'histoire et la chirurgie.

On a de lui : *De viribus imaginationis*, in-8; *De formatione et de animatione fœtûs*, in-8; *Apologia pro libro præced.*, 1629, in-8; *De cauteriis*, in-8, dont la meilleure édition est de Londres, 1733, in-4; *Libri chirurgici*, 1649, in-4; et d'autres livres bien reçus dans leur temps. — Son père Jean Fyens, médecin à Anvers, mort à Dordrecht en 1585, donna un traité *De statibus humanum corpus molestantibus*, 1682, in-8, curieux.

GAAL, fils d'Obed, alla à Sichem, dans le dessein de défendre et d'affranchir les habitants de cette ville, de l'oppression et de la tyrannie d'Abimélech; mais il se vit indignement trahi par un certain Zébul, qui, par les avis qu'il donna à Abimélech, fut cause que Gaal fut battu, mis en fuite, et ses troupes taillées en pièces. Gaal étant rentré dans Sichem, Zébul l'en chassa avec ses gens.

GABINIUS (Aulus), consul romain 58 ans avant J.-C., ayant obtenu le gouvernement de Syrie et de Judée par les intrigues de Clodius, réduisit Alexandre, fils d'Aristobule, roi de Judée, à demander la paix, rétablit Hyrcan dans la dignité de grand pontife, et rendit la tranquillité à la Judée. Il porta ensuite ses armes contre les Parthes; mais Ptolémée Auletes lui ayant offert mille talents pour être rétabli sur le trône d'Egypte, il marcha vers ce royaume. La cupidité était l'âme de toutes ses entreprises. Il prolongea la guerre autant qu'il put; Archelaüs, ennemi de Ptolémée, payait chèrement ces retardements. Archelaüs ayant été tué dans un combat, Gabinius mit son rival en possession de son royaume. De retour à Rome, il fut accusé de concussion et banni. Cicéron, qui avait voulu le faire condamner pendant son absence, le défendit alors, et harangua vivement pour lui à la prière de Pompée. Gabinius mourut à Salone, vers l'an 40 avant J.-C.

GABLER (Jean-Philippe), fameux théologien, naquit en 1753 à Francfort-sur-le-Mein, d'un père qui était secrétaire du consistoire. Après avoir suivi pendant quelque temps les leçons de Griesbach à Iéna, il fut nommé lui-même professeur de théologie, d'abord au gymnase de Dortmund, ensuite à celui d'Altfort, et enfin à Iéna à la place de son ancien maître Griesbach. Le duc de Saxe Weymar lui donna le titre de conseiller ecclésiastique. Il est mort en 1826, après avoir publ. les ouvr. suivants qui sont estimés : *Essai sur le nouveau Testament*, Altfort, 1788; *Introduction historique et critique au nouveau Testament* ci-dessus, 1789; *Histoire primitive d'Eichhorn*, ouvrage remarquable par l'*introduction* et les *notes* dont il l'a enrichi; *Nouvel Essai sur l'histoire de la création de Moïse*, Altfort, 1795. Il a travaillé aussi au *Journal de théologie*, 1796-1811.

GABRIEL-SÉVÈRE, né à Monembasia, dans la Morée, ordonné évêque de Philadelphie en 1577, quitta cette église, où il y avait très-peu de grecs, pour se retirer à Venise. Il fut évêque des grecs répandus dans le territoire de la république. On a de lui divers ouvrages de *théologie*, publiés en 1671, in-4, par Richard Simon, en grec et en latin, avec des remarques dans lesquelles il prouve qu'on ne peut pas admettre cet évêque au rang des grecs unis à l'Eglise de Rome, puisqu'il a écrit contre le concile de Florence. Quoique peu favorable aux Latins, le prélat grec admettait la transsubstantiation ainsi qu'eux. On le voit clairement dans son *Traité des sacrements;* et l'on convient aujourd'hui, même parmi les protestants, que c'est la doctrine générale et uniforme de l'église grecque. Ses autres écrits renfermés dans ce recueil sont une *Défense* du culte que les grecs rendent au pain et au vin que l'on doit consacrer, lorsqu'on les porte au sanctuaire; un *Discours* de l'usage des colybes ou des légumes cuits, etc.

GABRIEL SIONITE, savant maronite, né à Edden, petite ville du Mont-Liban, professeur des langues orientales à Rome, fut appelé à Paris en 1614, pour travailler à la *Polyglotte* de Le Jay. C'est lui qui fournit les Bibles syriaque et arabe, imprimées dans cette *Polyglotte*. Il les avait copiées sur des manuscrits, et y avait ajouté, par un travail inconcevable, les points voyelles que nous y voyons, avec une version latine. Cet habile homme mourut à Paris, en 1648, âgé de 71 ans, professeur royal dans les langues syriaque et arabe. Les savants de cette capitale se perfectionnèrent sous lui dans la connaissance de ces idiomes. Il ne dirigea pas jusqu'au bout la *Polyglotte* de Le Jay. Ce président, s'étant brouillé avec lui, appela Abraham Ecchellensis pour le remplacer. Gabriel Sionite traduisit encore la géographie arabe, intitulée : *Geographia Nubiensis*, d'Abou Abdallah Mohamed Edrissi, 1619, in-4, et publia une *Grammaire arabe*. Il fut aidé pour ces deux ouvrages par Jean Hesronita, maronite. Il donna avec Victoire Scialac, de Grenoble, les *Psaumes* de David, traduits de l'arabe.

GABRIEL (Jacques), parent et élève du célèbre Mansard, se rendit digne de son maître. Il acheva le *bâtiment de Choisi* et le *Pont-Royal*, ouvrages commencés par son père, architecte du roi. Il donna le projet du *grand égoût de Paris*, et les plans d'un grand nombre de bâtiments publics, parmi lesquels on cite ceux de l'*Hôtel de Ville*, de la *Cour du présidial*, et de la *Tour de l'horloge*, de Rennes; de la *Maison de ville*, de la *Salle* et de la *Chapelle des Etats*, de Dijon. Il était né à Paris en 1667, et y mourut en 1742.

GABRIELLE. (*V.* Estrées, Faiel et Talmont.)

GABRIELLI (N.), prélat romain, d'une famille noble, se laissa séduire par un certain docteur Oliva, qui se mêlait de sortilége. Ils furent arrêtés sous le pape Alexandre VIII, ainsi que quelques-uns de leurs adhérents. Ils avouèrent qu'ils tenaient des assemblées nocturnes, dans lesquelles ils offraient au démon du sang humain, mêlé avec des hosties et des reliques. On les accusa encore d'autres crimes non moins atroces. La plupart des malheureux partisans d'Oliva furent condamnés à une prison perpétuelle. Gabrielli perdit tous ses bénéfices et dignités, et fut enfermé dans un château, où il vécut jusqu'à la fin du 17e siècle.

GABRIELLI (Jules), évêque de Sinigaglia, naquit à Rome en 1748. Pie VII le créa cardinal le 23 février 1805, et évêque de Sinigaglia le 11 janvier 1808. Il exerça les fonctions de pro-secrétaire d'état du saint Siége, dès le 6 mars 1808, en remplacement du cardinal Doria qui avait été exilé par le gouvernement français. Sa conduite fut remarquable par la fermeté qu'il montra dans la lutte qu'il eut à soutenir contre les généraux de Bonaparte : ainsi le 30 mars, 24 jours après sa nomination, il donna à tous les fonctionnaires de l'état ecclésiastique l'ordre formel de se retirer, si l'on voulait les forcer d'obéir à une autre autorité qu'à celle du saint Siége. Son zèle pour les intérêts du souverain pontife indisposa contre lui Lefebvre, envoyé de France : le 17 juin suivant ses papiers furent saisis ; lui-même fut arrêté et exilé à Sinigaglia, puis à Milan, enfin en France. Il avait adressé un manifeste aux ministres étrangers et une circulaire aux cardinaux, et dans ces deux pièces il avait protesté contre son arrestation et déclaré qu'il ne cédait qu'à la force. En 1814 il revint à Rome avec Pie VII, devint secrétaire du bref, puis préfet de la congrégation du concile, et enfin probataire. En 1816 il donna sa démission de son siége épiscopal. Il est mort à Albano en 1822. On remarque plusieurs pièces de sa correspondance diplomatique dans l'ouvrage intitulé : *Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France*, 1809, in-8.

GABRINI (Nicolas), dit *Rienzi*, né à Rome dans l'obscurité, mais vain et intrigant, se fit députer par les Romains vers Clément VI à Avignon, pour persuader ce pape de revenir à Rome. Pétrarque se joignit à lui ; le poëte présenta au pontife un beau poëme latin, et Gabrini lui fit une harangue éloquente. Mais celui-ci, d'un génie bien plus exalté que Pétrarque, fit du parlement qui se tint à Rome pour entendre le rapport de l'ambassade d'Avignon, une vraie faction de conjurés contre la puissance pontificale. Ce fils audacieux d'un meunier, et pour qui la charge de notaire avait autrefois été une fortune, persuada aux Romains de rétablir l'ancienne dignité de tribun du peuple, et s'y fit nommer par acclamation. Il les flatta de l'espoir chimérique de rétablir Rome dans son antique splendeur, d'en étendre de nouveau la domination sur tout l'univers, et déclara que l'empire et l'élection de l'empereur appartenaient à ce peuple roi, citant devant lui, pour un terme fixe, tous les princes qui prétendaient avoir droit à l'empire, où à l'élection de l'empereur. Il exerça d'abord une justice exacte, poursuivit sans relâche les brigands protégés par différents seigneurs, et prit des mesures si efficaces pour la tranquillité publique, qu'on pouvait aller partout en pleine sûreté, la nuit aussi bien que le jour. Bientôt il se rendit universellement odieux par son insolence, son avarice et sa cruauté. Il fut chassé de Rome, erra quelque temps fugitif, et tomba au pouvoir du pape, qui le fit emprisonner à Avignon, où il demeura dans les fers jusqu'à la mort de Clément VI. Le pape suivant l'en tira, et le renvoya comme sénateur à Rome, dans l'espérance de s'en servir avec avantage contre un second tyran, nommé Baroncelli, qui fut mis en pièces par le peuple. Au bout de 4 mois, Rienzi eut le même sort le 8 octobre 1354, pour s'être abandonné de nouveau à l'injustie, aux exactions et aux violences de tout genre. « Tous » ces désordres, dit un historien, et tant d'autres qui » affligèrent la capitale du monde chrétien, furent » l'effet de la résolution funeste qui transporta la » résidence papale à Avignon. Comme si les maux » qui en resultèrent pour l'Eglise n'étaient pas suf- » fisants pour punir cette imprudence, et pour » avertir les papes de retourner dans leur siége ; il » fallut que Rome fût en proie aux factions et à la » plus désolante anarchie. » *L'Histoire de Gabrini* a été écrite en italien par Thomas Fortifiocca, auteur contemporain. Nous en avons une en français, curieuse et bien écrite, par le P. du Cerceau, jésuite, avec des additions et des notes du P. Brumoi, de la même société. Cette Histoire a été impr. à Paris en 1733, in-12, sous le titre de *Conjurations de Nicolas Gabrini, dit de Rienzi, tyran de Rome, en* 1347.

GABRINI (Thomas-Marie), général de l'ordre des clercs mineurs réguliers, naquit en 1736 à Rome : entré dans l'ordre des clercs-mineurs, il professa pendant quelque temps avec succès à Pesaro, et revint ensuite à Rome où il remplit une chaire de philosophie. Il fut ensuite chargé d'une cure qu'il gouverna pendant 27 ans. Ses talents et ses vertus l'élevèrent à la dignité de général de son ordre. C'était un philologue très-savant et l'un des meilleurs hellénistes de son temps. Il a publié un grand nombre de *dissertations* sur l'histoire du tribun Rienzi. On a en outre de lui plusieurs *mémoires* ou *lettres* imprimés soit séparément ou dans des recueils de diverses académies, un ouvrage de dévotion intitulé la *semaine sanctifiée*, ouvrage très-répandu, et sa *dissertation sur la 20e proposition du 1er livre d'Euclide*, Pesaro, 1752, in-8. Il a laissé des *manuscrits sur l'antiquité sacrée*, entre autres, une *dissertation* curieuse sur la *population des antipodes avant le déluge*. Le P. Gabrini est mort à Rome en 1807.

GABURET (Nicolas), chirurgien du roi Louis XIII, ne se rendit pas moins recommandable par la candeur de ses mœurs, que par son habileté dans sa profession. Lorsqu'on fut obligé de préparer des lieux pour y recevoir ceux qui étaient attaqués de la peste, Gaburet fut nommé en 1621 pour

les gouverner. Cet emploi offrit une ample matière au zèle du chirurgien. Il se comporta dans ses fonctions, presque autant en missionnaire éclairé, qui cherche à guérir les âmes, qu'en chirurgien expérimenté, qui donne son application à la guérison des corps. Il mourut en 1662, dans un âge assez avancé.

GABY (Jean-Baptiste), cordelier observantin et missionnaire, naquit vers 1640. Il était supérieur dans le couvent de Loches, et en 1686 il fit un voyage au Sénégal, où il opéra plusieurs conversions. Il publia à son retour en France une *Relation de la Nigritie*, contenant une exacte description de ses royaumes, avec la découverte de la rivière du Sénégal, etc., Paris, 1689, in-12. L'auteur fait dériver ce fleuve du lac de Borno, et non du Nil, comme le prétendaient plusieurs géographes. Mais de nouvelles découvertes ont prouvé que ces deux fleuves ont leur source dans la même chaîne de montagnes. Quoique la relation du P. Gaby soit très-concise, on y trouve des détails intéressants sur la religion, les mœurs et les usages des nègres. Il est mort vers 1710.

GACON (François), fils d'un négociant de Lyon, né en 1667, d'abord P. de l'Oratoire, sortit de cette congrégation pour se livrer à la poésie. Il avait de la facilité; on dit même que Regnard l'employait, lorsqu'il était pressé, à mettre en vers quelques scènes de ses comédies; mais cette facilité lui devint funeste : il s'en servit pour se laisser aller à son humeur satirique. Il y a quelquefois d'assez bonnes choses dans ses satires, mais encore plus de mauvaises. La plupart ne regardent que de petits auteurs, obscurs dans leur temps même, aujourd'hui entièrement inconnus. Ses principaux écrits sont : *Le poëte sans fard*, ou *Discours satirique sur toutes sortes de sujets*, 1696, in-12. Quelques mois de prison furent le prix des traits de satire dont cet ouvrage, d'ailleurs assez médiocre, est parsemé; une *traduction d'Anacréon*, en vers français, 1712, 2 vol. in-12. Gacon commenta le poëte grec à sa façon. Il noya le texte dans de prétendues anecdotes sur son auteur, et dans une foule de réflexions satiriques, où il s'attacha moins à expliquer son original, qu'à lancer quelques traits contre des gens qu'il n'aimait pas; *L'Anti-Rousseau*, ou *Histoire satirique de la vie et des ouvrages de Rousseau, en vers et en prose*, Paris, 1716, in-12. C'est un volume composé de rondeaux et de réflexions satiriques. Rousseau se vengea de ce libelle, par plusieurs épigrammes pleines du sel le plus piquant; l'*Homère vengé*, 1715, in-12, contre La Motte; *Les fables de La Motte, traduites en vers français au café du Parnasse*, in-12. De toutes les plaisanteries de Gacon, c'est la moins mauvaise; plusieurs *Brevets de la calotte*, dans les Mémoires pour servir à l'histoire de cette turpitude, 1752, 3 vol. in-12; plus de 200 *inscriptions* en vers, pour les portraits gravés par des Rochers... Gacon reprit l'habit ecclésiastique sur la fin de ses jours. Il eut le prieuré de Baillon, près Beaumont sur Oise, où il mourut en 1725. Son style est lâche, lourd et diffus en prose, dur et rampant en vers. Il remporta pourtant le prix de l'académie française en 1717; mais beaucoup d'auteurs médiocres ont eu cet honneur.

GAD, 7e fils de Jacob par Zelpha, naquit l'an 1754 avant J.-C., et fut chef d'une tribu de son nom, qui produisit de vaillants hommes. Ses enfants sortirent d'Egypte, au nombre de 45, 650, tous en âge de porter les armes.

GAD, prophète que David, persécuté par Saül, consulta pour savoir s'il devait s'enfermer dans une forteresse. Le prophète l'en dissuada. Il offrit, par l'ordre de Dieu, à David, le choix de la famine, de la guerre ou de la peste, pour punir ce prince de ce que par vanité et malgré sa défense, il avait fait faire le dénombrement du peuple. David ayant choisi la peste, Gad lui conseilla d'offrir un sacrifice à Dieu pour apaiser sa colère.

GADDI (Gaddo), peintre florentin, né en 1239, mort en 1312, excella dans la peinture à la mosaïque. Ses ouvrages sont répandus dans plusieurs villes d'Italie, et surtout à Rome et à Florence. Il n'avait point d'égal de son temps pour le dessin. Gaddi s'occupa à un genre de travail assez singulier. Il faisait peindre des coquilles d'œuf en diverses couleurs, et les employait ensuite avec beaucoup de patience et d'art pour représenter différents sujets. — Il ne faut point le confondre avec Tadeo di Gaddo-Gaddi, son fils et son élève, né en 1300, mort en 1352. Il se perfectionna sous Giotto, et composa un grand nombre de tableaux. Bon peintre et bon architecte, c'est sur ses dessins que fut construit un des ponts qu'on voit à Florence, appelé *Ponte Vecchio*. Il fut aussi employé dans la même ville à terminer la construction de la tour de *Santa Maria del Fiore*, commencé par Giotto. Il reste aussi de ce maître quelques peintures. Il s'attachait surtout à bien exprimer les passions, et il n'a pas mal réussi. On remarquait aussi beaucoup de génie dans sa composition.

GADEBUSCH (Frédéric-Conrad), écrivain allemand, né en 1719 dans l'île de Rugen, fut d'abord employé dans des fonctions subalternes de magistrature; appelé ensuite par Catherine II, il fit partie de la commission législative instituée par cette princesse à Moscou, dans l'intention de réformer les lois de la Russie. De retour en Suède, il devint, peu de temps après, membre du consistoire et chef de la justice de la ville de Dorpat, où il mourut en 1788. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits et imprimés : parmi ces derniers on remarque : *Mémoires sur les historiens de la Livonie*, Riga, 1772, in-8; *Essai sur la vie du comte de Fermor*, Reval, 1773, in-8; *Bibliothèque livonienne par ordre alphabétique*, Riga, 1777, 3 vol. in-8; *Essais sur l'histoire et la jurisprudence de la Livonie*, Riga, 1779 à 1785, 9 livraisons, in-8; *Annales livoniennes depuis* 1030 *jusqu'en* 1761, Riga, 1780-83, 8 vol. in-8. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand.

GADROIS (Claude), parisien, mourut en 1678, à l'âge de 36 ans. Il était ami du docteur Arnauld. Basin, maître des requêtes, et intendant de l'armée d'Allemagne, le prit auprès de lui en qualité de secrétaire, et lui donna deux ans après la direction de l'hôpital de l'armée établi à Metz. On a de lui

plusieurs ouvrages de philosophie; les plus connus sont : un petit *Traité sur l'influence des astres*, in-12, et un *Système du monde*, 1675, in-12. Ses écrits ne sont plus guère consultés, parce que Gadrois était passionné pour la philosophie de Descartes, et que cette philosophie, fruit de l'imagination de son inventeur, plutôt que de l'étude de la nature, n'est plus regardée que comme un vieux roman péniblement imaginé et dénué de vraisemblance.

GAERTNER (Joseph), un des plus célèbres botanistes allemands, du siècle dernier, naquit à Calw, dans le duché de Wurtemberg, en 1732. Il étudia d'abord pour l'état ecclésiastique, puis pour le barreau, et enfin pour la médecine. Il suivit pendant deux ans les cours de Haller à l'université de Gœttingue, et il fut reçu docteur en 1753. Jaloux de connaître les hommes les plus distingués et les plus fameux établissements scientifiques de l'Europe, il parcourut successivement l'Italie et la France. Pendant ses courses, il s'occupa de la physique expérimentale pour laquelle il construisit plusieurs instruments, comme un télescope, un microscope. Nommé à son retour professeur d'anatomie à Tubingen, il se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg, où il accepta la chaire de botanique et la direction du jardin et du cabinet d'histoire naturelle; mais le climat ne convenant point à sa santé, il quitta la Russie à la fin de l'été de 1770, pour se fixer dans la ville où il avait pris naissance. Peu de temps avant son départ, il fit avec le comte Orloff un voyage dans l'Ukraine d'où il rapporta beaucoup de plantes étrangères. Dès lors il s'occupa uniquement de son beau *travail carpologique* qu'il avait commencé sur les bords de la Newa; plusieurs renseignements qui lui manquaient encore pour compléter son ouvrage l'engagèrent à visiter l'Angleterre et la Hollande. Il remplit le but de son voyage: mais le travail trop assidu auquel il s'était livré, lui causa une maladie grave : pendant 20 mois il s'environna de médecins et de remèdes; mais le mal empirait tous les jours. Enfin il se décida à laisser agir la nature, recouvra la vue et la santé, et acheva en 2 ans les derniers manuscrits de son 1er volume. Il composa aussi le second auquel il mettait la dernière main, lorsqu'il mourut en 1791. On lui doit : *De fructibus et seminibus plantarum*, Stutgard, 1788, et Tubingen, 1791, 2 vol. in-4, cum 180 tab., 75 à 80 f.; ouvrage très-estimé; *Carpologia, seu descriptiones et icones fructuum et seminum plantarum*, Leipzig, 1805-07, 3 part. in-4, 50 fr. Cet ouvrage se joint souvent au précédent, et alors il en forme le tome 3. Il a été jugé par l'académie des sciences de Paris, un des ouvrages les plus utiles qui aient paru depuis plusieurs années; un *Mémoire sur les mollusques*, inséré dans les *Transactions philosophiques*. Deleuze a publié dans le premier volume des *Annales du musée d'histoire naturelle*, une *notice sur la vie et les écrits de* Gaertner. Un docteur allemand, Jean-Chrétien-Daniel Schæber, consacra à Gaertner un genre de plantes de la famille de *malpighiacées*, sous le nom de *gaertnera*.

GAETAN (saint), né à Vicence en 1480, d'une famille illustre, protonotaire apostolique participant, exerçait cette charge à Rome, lorsqu'il forma le dessein d'instituer un nouvel ordre de clercs-réguliers. Jean-Pierre Caraffe, archevêque de Théate ou Chiéti, depuis pape sous le nom de Paul IV; Boniface Colli, gentilhomme milanais, et Paul de Ghisleri se joignirent à lui pour commencer l'édifice. Le but de la nouvelle fondation était principalement de travailler à inspirer aux ecclésiastiques l'esprit de leur état, de combattre les hérésies renaissantes de toutes parts, et surtout d'assister les malades et d'accompagner les criminels au supplice. Un des points de cet institut, formé pour soulager les misères humaines, était de ne point quêter et de ne rien demander. Les quatre fondateurs, Gaétan à la tête, firent leurs vœux le 14 septembre 1524, dans l'église de Saint-Pierre au Vatican. Le pape Clément VII avait donné, deux mois auparavant, une bulle approbative de cet ordre de clercs réguliers, appelés *Théatins*, parce que Caraffe, leur premier supérieur, conserva le titre d'archevêque de Théate. Gaétan fut supérieur après lui, et mourut saintement à Naples, en 1547, dans la 67e année de son âge, et la vingt-troisième de la fondation de son ordre, des suites de ses austérités, jointes à ses travaux continuels. A l'approche de son dernier moment, les médecins lui conseillant de renoncer à la coutume qu'il avait de coucher sur des planches : « Mon Sauveur est mort sur la croix, » répondit-il, laissez-moi du moins mourir sur la » cendre. » Il fut béatifié en 1629, et canonisé par Clément X, en 1671; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1691. On garde ses reliques dans l'église de Saint-Paul à Naples. (*Voy.* sa *Vie*, par le P. de Tracy, 1774, in-12.) On a plusieurs *lettres* de saint Gaétan, huit sont adressées à Laura Mignana, religieuse augustin de Brescia, morte en odeur de sainteté en 1525. Elles ont été imprimées dans l'*Histoire du monastère de ces religieuses*, en 1764, in-4. Les autres se trouvent dans les *Mémoires historiques* sur la vie du saint, par le P. Zinelli, imprimés à Venise en 1753, in-4. Le feu divin dont Gaétan était enflammé se manifeste dans ses lettres. L'abbé de Barral, vicaire de Saint-Méry, à Paris (qu'il ne faut pas confondre avec le lexicographe janséniste du même nom), a donné aussi une édition de ces lettres en 1785, Paris, in-12, avec de bonnes notes. C'est dommage que parmi ces lettres il s'en soit glissé une de la fabrique du sieur Carraccioli, ce fameux compositeur des *lettres de Ganganelli;* l'éditeur aurait dû se tenir en garde contre une telle surprise. (*Voy.* le *Journal hist. et litt.*, 15 juillet 1786, p. 413.)

GAFFAREL (Jacques), né à Mannes, village de Provence, en 1601, mort à Sigonce, dans le diocèse de Sistéron, en 1681, fut bibliothécaire du cardinal de Richelieu. Ce ministre l'envoya en Italie, pour y acheter les meilleurs livres imprimés et manuscrits. Gaffarel en revint avec une abondante moisson. Personne n'a pénétré plus avant que lui dans les sciences aussi mystérieuses que vaines des rabbins, et dans toutes les ridicules manières d'expliquer l'Ecriture dont se servent les cabalistes. On

a de lui : *Curiosités inouïes*, etc., Paris, 1629, ou 1637, ou 1650, in-8, avec 2 gr. pl., 3 à 4 fr., qui ont été traduites en latin sous ce titre : *Curiositates inauditæ de figuris Persarum talismanicis*, avec des notes de Grégoire Michaëlis, Hambourg, 1676, 2 vol. pet. in-8, 6 à 7 fr.; cette édition est la plus estimée, l'auteur y montre l'abus des talismans; mais malade lui-même, en voulant guérir les autres, il leur attribue néanmoins quelques vertus. Cet ouvrage fut censuré par la Sorbonne; *Abdita cabalæ mysteria defensa*, Paris, 1625, in-4; *Index codicum cabalistorum Mss. quibus usus est J. Picus Mirandula*, Paris, 1651, in-8; *Quæstio pacifica, num religionis dissidia, per philosophorum principia, per antiquos christianorum orientalium libros rituales, et per propria hæreticorum dogmata conciliari possint?* in-4, 1645. On dit que le cardinal de Richelieu voulait l'employer à réunir les protestants à la religion catholique; ce fut apparemment pour ce sujet que Gaffarel avait fait ce traité, où il y a quelques vues singulières et beaucoup d'excellentes choses, propres à ramener les hérétiques qui seraient dans la bonne foi, et qui réfléchiraient sérieusement sur leur séparation d'avec l'ancienne église des chrétiens; *Histoire universelle du monde souterrain, contenant la description des plus beaux antres et des plus rares grottes, voûtes, cavernes et spélonques de la terre*. Il n'y a jamais eu que le prospectus de cet ouvrage qui ait vu le jour; et il est devenu rare. L'auteur en aurait fait un monument de folie et de savoir. Il voulait y traiter les matières les plus singulières et de la façon la plus ridicule. Entre ses mains tout se métamorphosait en grottes. Gaffarel possédait presque toutes les langues mortes et vivantes. On ne peut lui refuser la gloire de l'érudition, mais il aurait pu charger un peu moins sa mémoire, et s'appliquer davantage à redresser son esprit, trop porté au singulier et au bizarre.

GAGE (Thomas), irlandais, jacobin en Espagne, fut envoyé en 1625 missionnaire en Amérique. Il acquit de grandes richesses dans ses missions, apostasia et se réfugia en Angleterre. Il publia en 1648, en anglais, une *Relation* curieuse *des Indes Occidentales*, que Colbert fit traduire en français. Cette version, publiée en 1676, 2 vol. in-12, 3 à 5 fr., Amsterd., 1699, ou 1721, 2 vol. in-12, fig., 6 à 9 fr., eut autant de succès à Paris, malgré plusieurs retranchements, que l'original en avait eu à Londres. Gage était le premier étranger qui eût parlé avec quelque étendue d'un pays dont les Espagnols défendent l'entrée à toutes les nations. Voilà ce qui donna du cours à ce *Voyage*, qui d'ailleurs n'a pas un grand mérite. L'affection de l'auteur à débiter de petits contes sur les moines, ses anciens confrères; ses mauvaises plaisanteries sur les cérémonies ecclésiastiques; la haine qu'il fait paraître contre les Espagnols, ses bienfaiteurs; les inutilités dans le style et dans les faits, tout cela a indisposé les amis de la vérité et les gens de goût contre l'auteur et contre le livre, dont la version française est d'ailleurs fort mal écrite. On l'attribue à Baillet. Gage mourut en 1655 à la Jamaïque.

GAGELIN (François-Isidore), missionnaire et martyr, né à Montperreux, près de Pontarlier (Doubs), le 5 mai 1799, commença ses premières études au collége de cette ville, les termina au petit séminaire de Nozeroi, et entra en 1817 au séminaire de Besançon où il étudia la théologie. Admis deux ans après au séminaire des missions étrangères à Paris, il reçut dans cette maison les ordres mineurs et le sous-diaconat. Au mois de décembre 1819 il s'embarqua à Bordeaux pour la Cochinchine où il arriva après 6 mois de traversée, fut placé d'abord entre les mains du pieux évêque de Veren, M Labartette, et comprit bientôt tout ce qu'il aurait à souffrir dans l'exercice de son pénible ministère. Une étude approfondie de la langue cochinchinoise le mit plus tard en état de professer au collége de la mission, et au mois de septembre 1822, il fut ordonné prêtre avec dispense d'âge de 18 mois. On le destinait à la coadjutorerie de la Cochinchine, mais son martyre prévint l'accomplissement de ce dessein. La peste qui ravagea en 1823 et 1824 cette partie des Indes lui fournit l'occasion de signaler son zèle, et bientôt après la persécution vint ouvrir une carrière nouvelle à son dévouement. Quelques mesures préliminaires de vexations contre les missionnaires furent suivies en 1833 d'un édit de proscription générale contre les chrétiens du Tong-King et de la Cochinchine. Gagelin, après s'être réfugié dans diverses retraites, se persuada qu'il n'échapperait pas aux recherches; et craignant de compromettre les chrétiens qui lui donnaient asyle, il prit le parti de se livrer lui-même. Conduit à Hué, capitale de la Cochinchine, il fut jeté dans une prison très-obscure, où, durant la nuit, on lui mettait les ceps aux pieds. Son arrêt de mort, bientôt porté, ne tarda pas à être exécuté, et le 17 octobre 1833 le généreux martyr consomma son sacrifice par le supplice de la strangulation. Son corps, déposé dans le cimetière public de Phù-Cam, fut placé par les mandarins sous la surveillance des habitants de cette ville. Un monument lui a été élevé à Montperreux au moyen d'une souscription ouverte parmi les ecclésiastiques du département du Doubs. Il a paru une *Vie de l'abbé Gagelin*, 1 vol. in-12, Outhenin-Chalandre fils, Besançon, 1836.

GAGLIARDI (Paul), né à Brescia en 1695, fut chanoine de la cathédrale de cette ville. Il s'appliqua avec ardeur à la recherche de tout ce qui pouvait servir à l'histoire de sa patrie. Son érudition le rendit célèbre dans toute l'Italie. Plusieurs savants le citent avec éloge, et Fontanini désirait qu'il donnât une édition des *Memorie Bresciane* d'Ottavio Rossi, le croyant plus propre que personne à le faire avec succès. Paul Gagliardi mourut à Brescia en 1742. Il a laissé : *Oratio pro adventu J.-F. Barbadici ad episcopatum Brixianæ Ecclesiæ*, Venise, 1715, in-12; *Parere intorno all'antico stato de' cenomani ed ai loro confini*, Padoue, 1724, in-8. Cet ouvrage a été réimprimé dans les *Memorie istorico-critiche intorno all'antico stato de' cenomani*, de Sambuco, Brescia, 1750, in-fol. Les *Œuvres* de saint Philastre et de saint Gaudence, évêques de Brescia, au 4e siècle, Brescia, 1738,

in-4. Il a placé à la tête de l'édition la *Vie* des deux saints évêques, et une *Réfutation*, faite avec autant de force que de sagacité, de la critique trop sévère que Dupin avait faite de leurs écrits; *Sancti Gaudentii sermones, cum opusculis Ramperti et Adelmanni, Brixiæ episcoporum*, avec des notes, Padoue, 1710, in-4; des *Notes* remplies d'érudition sur la liste des évêques de Brescia, publiée dans l'*Italia sacra* d'Ughelli. Ces notes ont été insérées à la suite de la liste dans la deuxième édition de l'ouvrage.

GAGNIER (Jean), né à Paris vers l'an 1670, d'abord catholique, montra dans la suite du penchant pour les nouvelles erreurs; afin de les professer plus librement, il se retira en Angleterre, où il acheva ses études à Cambridge et à Oxford. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des langues orientales, devint professeur d'arabe à Oxford, et y mourut en 1740. Il illustra la république des lettres par plusieurs ouvrages pleins de remarques savantes, accompagnées d'une critique judicieuse et éclairée. Les plus connus sont: *Vie de Mahomet*, traduite en latin d'Abulféda, avec l'original, Oxford, 1723, in-4; traduite en français et augmentée de différents traits historiques tirés des auteurs arabes, 1730, 2 vol. in-12. On y voit une partie des impertinences que ce prophète conquérant donnait pour des inspirations divines. Cet ouvrage est très-propre à réfuter l'apologie que de prétendus philosophes ont voulu faire de cet imposteur; une *traduction latine* de la *Géographie d'Abulféda*, avec l'arabe à côté, Londres, 1732, in-fol., 6 à 9 fr.; et avec les petits géographes, 1712, in-8; une autre, aussi latine, du livre hébreu de *Joseph Ben-Gorion*, Oxford, 1706, in-4, 3 à 5 fr., avec des notes très-savantes; *Vindiciæ Kircherianæ*, Oxford, 1718, in-fol., 10 fr.; l'*Eglise romaine convaincue d'idolâtrie et d'anti-christianisme*, la Haye, 1706, in-8.

GAGUIN (Robert), 20e ministre général de l'ordre de la rédemption des captifs, né à Colline, sur les confins de l'Artois et de la Flandre, d'une famille assez obscure, se fit religieux et entra dans un couvent des Mathurins, à Provins en Champagne. On lui trouva des dispositions qui engagèrent ses supérieurs à l'envoyer à Paris. Il fit ses études dans l'université, et y prit le bonnet de docteur. Son mérite le fit parvenir au généralat de son ordre. Une grande connaissance des hommes et une prudence consommée lui acquirent une estime universelle. Il passait pour l'homme de son siècle qui écrivait le mieux en latin, jugement qui a éprouvé des contradictions. Il fut employé par les rois Charles VIII et Louis XII, dans plusieurs négociations aussi importantes qu'épineuses, en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Ces voyages altérèrent sa santé, et interrompirent ses études. Au retour d'une de ses ambassades, il revint avec la goutte, et ne put obtenir du roi un seul regard pour le dédommager de ses maux et de ses peines. « Voilà, » dit-il, comme la cour récompense! » Il mourut à Paris en 1501, avec la réputation d'un homme sincère et reconnaissant. Il n'abandonnait pas ses amis dans la disgrâce. Il paraît, par ses lettres, qu'il était un malade un peu inquiet, et qu'il redoutait beaucoup la mort. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont: une *Histoire de France* en latin, *depuis Pharamond jusqu'à l'année* 1499, Lyon, 1524, in-fol., tradu te en mauvais français par Desray, Paris, 1527, pet. in-fol. Les auteurs des différentes Histoires de France se sont servis de celle de Gaguin, non pas pour les premiers temps de la monarchie, que l'historien a chargés de contes fabuleux, mais pour les événements dont il avait été témoin; *Chroniques de l'archevêque Turpin*, traduites en français, par ordre de Charles VIII, 1527, en gothique, in-4, ou Lyon, 1583, in-8; des *épîtres* curieuses, des *harangues* et des *poésies* en latin, 1498, in-4; une *Histoire romaine*, en 3 vol. in-fol., gothique, recherchée par les bibliomanes, etc.; un *poëme* latin *sur la Conception immaculée de la Vierge*, Paris, 1497: il y a des épisodes et des expressions peu convenables, mais qu'il ne faut pas juger cependant sur nos idées, ni sur la fausse délicatesse de notre langue qui, comme l'on sait, est en raison directe de la corruption des mœurs.

GAICHIES (Jean), né à Condom en 1647, prêtre de l'Oratoire, théologal de Soissons et membre de l'académie de cette ville, troubla son repos par son attachement aux opinions de Jansénius, fut obligé par son évêque Languet de se démettre de sa théologale, et vint se fixer à Paris, où il mourut dans la maison des Pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, en 1731. L'abbé de Lavarde a publié le recueil de ses *œuvres* en 1739, in-12. On y trouve 10 *discours académiques*, aussi élégants que judicieux; et des *Maximes sur le ministère de la chaire*. Cet ouvrage (attribué d'abord à Massillon qui le désavoua) est estimé, tant pour la solidité des préceptes, que pour les agréments du style.

GAIL (Jean-Baptiste), professeur de littérature grecque au collége de France, conservateur des manuscrits grecs et latins à la bibliothèque royale, membre de l'Institut, de l'académie de Goettingue et d'un grand nombre de sociétés savantes, l'un des hellénistes les plus connus et les plus laborieux de ce siècle, naquit en 1755 à Paris, de parents sans fortune, qui cependant soignèrent son éducation. De bonne heure il se voua à l'instruction, fut d'abord répétiteur au collége d'Harcourt où, selon l'usage du temps, il portait le petit collet, ce qui le fit appeler *l'abbé Gail*, quoiqu'il n'ait jamais pris les ordres ecclésiastiques. Déjà il s'était fait connaître par son enseignement et par la publication de plusieurs opuscules, lorsque la proscription de Vauvilliers le fit nommer professeur de grec au collége de France en 1792; mais en acceptant cette place, il déclara qu'il ne la recevait que comme un dépôt, et qu'il était prêt à la rendre au savant exilé. Gail remplit cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort: il fixait l'attention de ses auditeurs par l'habileté et la finesse de ses interprétations, en même temps qu'il les charmait par je ne sais quelle bonhomie patriarcale qu'il avait dans ses discours comme dans ses manières. Indépendamment de ce cours, il en faisait

encore un gratuit et entièrement élémentaire. L'on peut dire qu'il contribua beaucoup à faire revivre l'étude du grec que l'on avait abandonnée pendant nos orages politiques, et qu'au moment où l'ordre commençait à renaître et les écoles à se rouvrir, peu de personnes étaient disposées à reprendre. On le voyait encourager les efforts de ses jeunes élèves, leur prodiguer ses conseils, et leur distribuer en dons les livres élémentaires qu'il faisait imprimer pour leur instruction. Ce n'était point en effet aux seuls travaux de l'enseignement que se bornait Gail : laborieux, ardent, infatigable, il répandit un grand nombre d'éditions de petits ouvrages grecs qu'il accompagnait de *notes*, utiles aux élèves, et auxquelles il cherchait à donner une correction parfaite. Des publications plus importantes contribuèrent à sa gloire : chargé par le gouvernement de donner une édition de *Xénophon*, il fit paraître ce grand ouvrage avec une traduction française en 10 vol. in-4 : il publia à ses propres frais son Thucydide en 6 vol. in-4, collationné sur 13 manuscrits dont les variantes enrichissent cette édition. Ses traductions d'Anacréon et de Théocrite, ses textes de Théocrite et d'Hérodote, ses travaux sur la géographie de cet historien, ses éditions de Musée, de Lucien, des fabulistes, son *Philologue*, dont il a publié successivement 22 volumes, forment une masse de travaux à laquelle on ne croyait pas que l'existence d'un homme eût pu suffire. Gail eut une réputation européenne comme professeur, comme éditeur, et comme traducteur, en général comme érudit. Il fit pour les jeunes gens une *grammaire grecque* qui en précéda sans doute de meilleures, mais qui eut le mérite de valoir mieux que celles qu'on avait faites avant la sienne (nous ne parlons pas de celle de Port-Royal, qui n'est pas à la portée des commençants), et d'avoir préparé celles qui ont été composées depuis. Il fut l'ami de presque tous les savants; quelques-uns lui ont reproché sa susceptibilité; mais où sont les hommes sans défauts. Après avoir parcouru une carrière si bien remplie par tant de bons ouvrages et tant de bonnes actions, Gail mourut à Paris en 1829 : il était membre de la Légion d'honneur et de l'ordre de Saint-Wladimir. On a de lui : *Grammaire grecque*, Paris, 1818, in-8, 3 fr.; la première édition de cette grammaire fut publiée en 1799. — *Supplément à la grammaire grecque*, ou *Idiotismes de la langue grecque, suivis d'observations adressées à Hermann*, Paris, 1812, in-8, 3 à 4 fr. Gail relève dans ce supplément les contre-sens, les solécismes et les barbarismes qui fourmillaient dans un ouvrage qui avait paru antérieurement sous le même titre; *Abrégé de la grammaire grecque*, Paris, 1813, in-12, réimprimé en 1814, 1820, 1822; *Introduction au cours grec*, ou *nouveaux Choix de fables d'Esope*, divisées en quatre parties, accompagnées de notes grammaticales, où souvent l'on compare entre elles les langues grecque, française et latine, et suivies : d'un *Recueil de mots français dérivés du grec et des fables d'Esope, imitées par Phèdre et La Fontaine ;* d'un *Index des notes les plus utiles*, Paris, 1812, 1822, in-12; *Cours de langue grecque*, ou *Extraits de différents auteurs, avec traduction interlinéaire en latin et en français*, Paris, 1797, 2 vol. in-8, 18 fr.; *Dissertation contenant les observations sur le duel des Grecs; sur les seconds aoristes et les seconds futurs*, etc., ibid., 1814, in-12. Cette dissertation a été imprimée aussi in-8, à 120 exemplaires : à la suite de ces derniers exemplaires l'auteur a joint un autre de ses écrits intitulé : *J. B. Gail à Bast; Essai sur l'effet, le sens, la valeur des désinences grecques, latines, françaises, et sur divers points de grammaire*, 1808, in-8 ; *Essai sur les prépositions grecques*, ou *Nouveau supplément à la Grammaire grecque*, Paris, 1821-28, in-8. Ce volume fait aussi partie du deuxième volume de la *Géographie d'Hérodote :* il a été reproduit dans le *Philologue*, dont il forme le huitième volume; *Recherches sur Apollon et sur divers points de grammaire*, Paris, 1814, in-8 ; *OEuvres complètes de Xénophon*, traduites en français, 1814, 10 vol. in-4, 50 à 70 fr.; *Traité de la chasse de Xénophon*, traduit en français, 1801, in-8; *Réclamations contre la décision du jury, et observations sur l'opinion en vertu de laquelle le jury institué par S. M. l'empereur et roi propose de décerner un prix à Coray, à l'exclusion de la* Chasse de Xénophon, *du* Thucydide, grec, latin, français, *et des* Observations littéraires sur Théocrite et Virgile, Paris, 1810, in-4 ; *Réponse à la critique de sa traduction du* Traité de la chasse de Xénophon, par E. Clavier., ibid., 1801, in-18; *Repos et délassements de J.-B. Gail, après cinquante années de travaux*, opuscule accompagné de *fac-simile*, ibid., 1827, in-8. Cet opuscule, qui contient plusieurs circonstances de la vie de l'auteur, est adressé aux habitants de Bourg en Bresse, et aux instituteurs de l'université de France; il est écrit avec modération, quoique sous l'influence d'un mécontentement bien excusable après la perte d'un procès; *République de Sparte et d'Athènes*, trad. de Xénophon, 1795. (*Voy.* Xénophon.) *Observations historiques et critiques sur le Traité de la Chasse de Xénophon*, Paris, 1809, in-8; *Histoire grecque de Thucydide*, trad. du grec, 1814, 6 vol. in-4, 30 à 40 fr.; *Géographie d'Hérodote prise dans les textes de l'auteur et appuyée sur un examen grammatical et critique, avec Atlas contenant la géographie des trois grands historiens de l'antiquité et les plans des batailles qu'ils ont décrites, et avec trois index.*, ibid., 1823, 2 vol. in-8, et Atlas in-4, 60 fr.; *Idylles et autres pièces de Théocrite*, trad. du grec, 1792 ; *Idylles de Bion et de Moschus*, trad. du grec, 1795; *Notes sur Isocrate et Démonique*, dans lesquelles on a de fréquentes occasions de remarquer le danger des corrections arbitraires, ibid., 1813, in-12 ; *Anthologie poétique grecque*, ou *Extraits de différents auteurs avec la traduction interlinéaire latine, française avec des notes grammaticales et critiques;* première partie de l'Anthologie poétique et cinquième du cours grec; 9e vol. in-8 de la collection, ibid. (1801); *Observations sur Théocrite et Virgile*, ibid., in-12; *Odes d'Anacréon*, trad. du

grec, 1794; *Philoctète, tragédie de Sophocle*, trad. du grec, 1813; *Examen du Philoctète* de Laharpe, *rapproché du texte de Sophocle*, Paris, 1813, in-8; *Recherches sur les Pharaons de l'Egypte, les temples grecs, et le monument d'Osymandyas, décrit par Diodore, avec examen des opinions de divers savants, pour servir de suite à la* Description de l'Egypte, ibid., 1823, in-8, avec pl., reproduit dans le 14e vol. du *Philologue; Tableaux chronologiques des principaux faits de l'histoire ancienne avant l'ère vulgaire, suivi d'un tableau synoptique, etc., et d'un excursus où l'on donne, d'après Hérodote, Thucydide et Xénophon, la division de l'année et l'explication de diverses locutions chronologiques*, ibid., 1822, in-8, 3 à 5 fr.; *Tableaux chronologiques des principaux faits de l'histoire depuis l'ère vulgaire*, ibid., 1822, in-8, 3 fr. Ces deux volumes ont encore été reproduits dans le *Philologue* : le premier en forme le t. 13, et le second le commencement du tom. 6; *Promenade des Tuileries*, ou *Notice historique et critique des monuments du jardin des Tuileries, dans laquelle sont relevées les erreurs commises dans les précédentes descriptions, suivie d'une notice sur le Louvre et autres monuments.* Nouvelle édition, avec estampes et spécimen des écritures de Henri IV et de S. A. R. Mgr. le duc de Berri, ibid., 1821, in-8. La première édition parut en 1798 sous le titre de *Promenade savante des Tuileries.* La dernière édition fait aussi partie du *Philologue*, et se trouve dans le 9e volume; *Le Philologue*, ou *Recherches historiques, militaires, géographiques, grammaticales, lexicologiques et philologiques, d'après Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Strabon*, etc., *pour servir à l'étude de l'histoire ancienne,* ibid., 1814-1828, 22 vol. in-8, dont un d'*Atlas* de 107 pl. in-4, 60 à 80 fr. Parmi les ouvrages dont Gail a été l'éditeur, les uns sont destinés à l'Europe savante et ont fondé sa réputation : les autres ont été faits dans l'unique but d'être utiles, et pour être mis à la portée des élèves; nous n'avons pu en donner la liste complète. Ces nombreuses publications forment 34 volumes. Indépendamment de ces ouvrages, Gail a fourni des *articles* au *Mercure*, des *mémoires* aux 5e et 6e vol. du *Recueil de l'académie des Inscriptions*, des *notices* aux *Annales des faits et des sciences militaires.*

GAIL (Sophie, née GARRE), épouse de l'helléniste (*voy.* l'article précédent), naquit à Melun en 1776, d'un père qui fut habile chirurgien et auquel ses services avaient mérité le cordon de Saint-Michel. De bonne heure, Sophie montra d'heureuses dispositions pour les arts et surtout pour la musique : elle cultiva avec passion son talent naissant, et dès 1790 elle publia dans des *journaux de musique*, différents morceaux qui furent accueillis avec faveur. Ses productions, faites dans un âge où d'ordinaire l'on conçoit à peine celle des autres, étaient surtout des *romances* pleines de grâce : l'étonnement des amateurs eût été plus grand encore, s'ils eussent su qu'ils étaient le fruit d'un enfant de 12 ans. Ce fut en 1794 qu'elle épousa M. Gail qui était professeur au collége de France, et jouissait d'une réputation justement méritée. Ce mariage ne fut point heureux, et, comme le dit un biographe, les arts et les sciences s'effarouchèrent réciproquement; et au bout de quelques années d'une union où l'un trouvait trop de distraction, et l'autre trop peu d'agrément, ils se séparèrent volontairement. Eloigné de son épouse, Gail acheva son *Thucydide*, et dans l'éloignement où elle était de son mari, madame Gail perfectionna son talent, voyagea dans le midi de la France, visita l'Espagne et rapporta à Paris une foule d'*airs* et de *motifs* qu'elle avait puisés dans les chansons nationales de la Catalogne et de l'Andalousie. Ce n'est qu'au retour de son voyage qu'elle songea à travailler pour le théâtre. Elle s'était déjà essayée, il est vrai, dans le genre dramatique; un opéra qu'elle avait composé, et qui mérita les suffrages de Méhul, avait été joué dans quelques sociétés; mais elle n'avait point osé hasarder son talent devant le public. Elle débuta par un chef-d'œuvre : peu d'*opéras* ont été entendus avec autant d'enthousiasme que les *Deux Jaloux* qu'elle donna en 1813. Les paroles, tirées d'une comédie en cinq actes de Dufresni, ont été arrangées en un acte par Vial. Quelque temps après, madame Gail fit représenter un autre *opéra* intitulé : *Mlle de Launay à la Bastille :* c'est une intrigue assez triste qui est tirée des *Mémoires de Mme de Staël* qui en est l'héroïne. Elle eut peu de succès, mais la musique ne diminua en rien la haute idée que l'on avait de madame Gail. *Angela*, la *Méprise*, la *Sérénade* augmentèrent encore sa réputation, quand bien même le poëme des deux premières pièces ne fut point goûté par le public : la *Sérénade* et les *Deux Jaloux* sont ses chefs-d'œuvre. Madame Gail a aussi publié trois *Recueils de nocturnes*, et un grand nombre de *romances* qui sont connues de tous les amateurs, et qui peuvent servir de modèles. Elle s'occupait d'ouvrages plus étendus que ceux qu'elle avait publiés jusque-là, lorsqu'une maladie aiguë de poitrine est venue l'enlever aux arts en 1817. Elle n'est pas moins célèbre par son esprit et son amabilité que par ses talents; elle exécutait avec perfection, et les *airs* qu'elle improvisait n'étaient pas moins originaux et moins mélodieux que ceux qu'elle travaillait à loisir. Peu de temps avant de mourir, elle eut la satisfaction de voir son fils couronné par l'académie des inscriptions et belles-lettres. Depuis sa mort on a publié deux nouveaux *Recueils de nocturnes* et un autre *Recueil de romances.*

GAILL (André), habile jurisconsulte, né à Cologne l'an 1526, fut conseiller de la chambre impériale à Spire, de la part de l'électeur de Trèves, Jean de Leyen. Maximillien II et Rodolphe II l'honorèrent de plusieurs commissions importantes. Son habileté dans la jurisprudence l'a fait nommer le *Papinien de l'Allemagne :* au savoir il joignait un grand zèle pour la conservation de la foi de ses pères. Il mourut, selon la plus commune opinion, à Cologne en 1587. Nous avons de lui : *Practicarum observationum libri duo*, Amsterd., 1663, in-4. C'est la meilleure édition : il y en a d'autres

qui sont enrichies de remarques par Bernhardt Greven, Everard Fabricius, et Charles Othon Tyllius; *Decisiones Cameræ imperialis*, avec Meisner, Francfort, 1603, 3 vol. in-fol., 6 à 9 fr.; *Novum opus consiliorum*, ibid., 1666, in-fol.; une édition, avec des additions, d'*Hadriani Gilmanni supplicationes processuum Cameræ imperialis*, ibid., 1601, 2 vol. in-fol., 5 à 6 fr.

GAILLARD DE LONJUMEAU (Jean de), né à Aix en 1634 d'une ancienne maison de Provence, évêque d'Apt depuis 1673 jusqu'en 1695, année de sa mort, forma le premier le projet d'un grand *dictionnaire historique universel*, et en confia l'exécution à Moréri son aumônier. Il fit faire, pour la construction de cet édifice, depuis si augmenté, des recherches dans tous les pays, et surtout dans la bibliothèque du vatican. Moréri dédia à son Mécène la première édition de son Dictionnaire, entrepris en Provence, et publié à Lyon en 1674. Il lui donne des éloges magnifiques; l'évêque d'Apt les méritait par son amour éclairé pour les arts et par ses vertus.

GAILLARD (Honoré), jésuite, né à Aix en 1641, mort à Paris en 1727, exerça avec beaucoup de succès le ministère de la prédication, et fut aussi goûté à la cour qu'à la ville. Nous n'avons de lui que quatre *oraisons funèbres* imprimées séparément. Elles prouvent un talent marqué pour l'éloquence brillante et pathétique. Le P. Gaillard avait rassemblé ses *sermons* quelque temps avant sa mort; mais on ne sait ce que ce précieux recueil est devenu. Ce jésuite joignit aux travaux de la chaire, ceux de la direction. C'est lui qui convertit la fameuse Fanchon Moreau, actrice de l'opéra, qui épousa depuis un capitaine aux gardes.

GAILLARD (Gabriel-Henri), littérateur et historien français, né à Ostel en Picardie en 1726, étudia en droit, et fut reçu avocat; mais il quitta bientôt le barreau pour se livrer exclusivement aux lettres. L'académie des inscriptions l'admit au nombre de ses membres en 1760, et l'académie française, en 1771. En 1796 il fit partie de l'Institut dans la classe d'histoire et de littérature ancienne. Sur la fin de ses jours il se retira à Saint-Firmin, près Chantilly, où il mourut en 1806. On a de lui: une *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*, Paris, 1745, in-12, ouvrage devenu classique, qui a obtenu un grand nombre d'éditions, quoique ce soit une production assez médiocre; *Poétique française à l'usage des dames*, Paris, 1749, 2 vol. in-12; *Parallèle des quatre* Electres (tragédies), ibid., 1750, in-12; *Mélanges littéraires en prose et en vers*, Paris, 1756, in-12; *Histoire de Marie de Bourgogne*, sans nom d'auteur, Paris, 1757, in-12; *Histoire de François Ier*, Paris, 1769, 8 vol. in-12, et 1819, 4 vol. in-8, 24 fr., pap. vél., 48 fr. C'est un de ses bons ouvrages; mais on regrette qu'il ait suivi le système adopté par Voltaire, qui consiste à traiter séparément chaque partie de l'histoire; système vicieux, en ce qu'il détruit l'ensemble et rompt la chaîne des événements. Cette manière d'écrire l'histoire est plus facile; mais ce n'est pas celle des maîtres de l'art. Elle a été vivement critiquée. Néanmoins l'auteur a continué de l'adopter dans l'ouvrage suivant: *Histoire de Charlemagne*, Paris, 1782, 4 vol. in-12, et 1819, 2 vol. in-8, 12 f., pap. vél., 24 fr.; livre mal digéré, confus, rempli d'inexactitudes et des petites vues de la philosophie du jour. On lui reproche encore d'y avoir inséré deux *considérations* assez diffuses, *sur la première et la seconde races*, qui font presque oublier le principal sujet; *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, 1771-77, 11 vol. in-12, et Paris, 1818 ou 1819, 6 vol. in-8, 36 fr., pap. vél., 72 fr.; le plan en est défectueux, la marche trop lente; ses digressions sont éternelles; les citations quelquefois agréables, mais souvent déplacées. *C'est cependant son meilleur ouvrage.* On y trouve des détails intéressants sur tout ce qui concerne les deux nations; *Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, 1801, 8 vol. in-12, 20 fr. L'introduction qui précède cet ouvrage est généralement estimée; mais cette histoire contient à peu près les mêmes défauts que la précédente; elle a cependant un avantage sur elle, c'est d'être plus neuve pour des lecteurs français. Nous n'avions dans notre langue aucun livre où l'on pût étudier avec quelque agrément l'*Histoire de l'Espagne*. Quoique philosophe, l'auteur est assez impartial; et s'il s'élève longuement et fréquemment contre l'abus que les papes et les évêques ont pu faire de leur autorité et de leur influence, on doit présumer qu'il aime à se répéter; car en plusieurs occasions il se montre juste à leur égard. Le style de Gaillard, dans ces différentes histoires, surtout dans cette dernière, manque de force et de rapidité; les phrases sont longues et symétriques; cependant on y trouve ordinairement de la netteté et de l'élégance, qualités rares aujourd'hui, et qui leur ont obtenu quelques succès; des *Observations sur l'Histoire de France de Velly, Villaret et Garnier*, 1806, 4 vol. in-12, 12 fr. Ces observations, que l'auteur n'avait probablement faites que pour lui, ne présentent presque que des remarques grammaticales: celles qui roulent sur des points d'histoire sont souvent peu justes; divers *éloges* et *discours oratoires*, *poëmes*, *odes*, *épîtres*, *discours en vers*, *etc.*, qui ont remporté des prix à l'académie française et dans d'autres académies, recueillis en grande partie après sa mort, sous le titre de *Mélanges académiques*, *poétiques*, *littéraires*, *philologiques*, *critiques et historiques*, Paris, 1806, 4 v. in-8, 20 fr.; plusieurs *mémoires* d'érudition insérés dans le *recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres*; presque tous les articles d'*histoire* qui se trouvent dans l'Encyclopédie méthodique. Il a travaillé au *Journal des savants* depuis 1752 jusqu'en 1792, et a fourni beaucoup d'articles au *Mercure de France* depuis 1780 jusqu'en 1789.

GAINAS, goth, devenu général romain par sa valeur, et surtout par la faiblesse de l'empire, qui n'avait alors aucun grand homme à mettre à la tête des armées. Il fit tuer Rufin, qui voulait s'emparer du trône impérial. L'eunuque Eutrope, favori d'Arcadius après Rufin, eut la même ambition; Gaïnas appela les Barbares dans l'empire, et ne les chassa

que lorsqu'on lui eut remis l'indigne favori. Les empereurs romains n'étaient plus ces fiers et puissants monarques de l'univers qui, au premier ordre, faisaient venir au pied de leur trône, des rois du bout du monde. Un particulier, un étranger, s'il avait un peu de courage, les faisait trembler. Gaïnas n'en continua pas moins de ravager l'empire, après la mort d'Eutrope. Il fallut que le lâche et faible Arcadius vînt le trouver à Chalcédoine, pour traiter de la paix. Ils se la jurèrent; mais le goth n'ayant pu obtenir de saint Jean Chrysostome une église pour les ariens, il tomba sur la Thrace, et mit tout à feu et à sang. Flavita le repoussa jusqu'au delà du Danube où il fut tué par Uldin, roi des Huns, l'an 400. Sa tête fut portée à Arcadius, qui la fit promener par toutes les rues de Constantinople.

GALADIN (Mahomet), empereur du Mogol dans le 16e siècle, s'illustra par ses belles qualités. Il possédait l'art de régner. Ses sujets pouvaient avoir audience deux fois par jour; et afin que les personnes de basse condition ne fussent pas repoussées par ses gardes, il fit mettre à son palais une clochette, dont la corde répondait à la rue. Dès qu'il entendait le son de la cloche, il descendait, ou il faisait monter celui qui avait des demandes ou des plaintes à lui faire. Il mourut en 1605. On prétend qu'il se serait fait chrétien, si la puralité des femmes ne l'avait retenu dans le mahométisme.

GALANTI (Joseph-Marie), né en 1743 à Campo-Basso dans l'ancien *Samnium*, étudia la jurisprudence à l'université de Naples; mais il négligea bientôt la carrière du barreau, et en 1771 il publia l'*éloge de Genovesi* dont il était l'élève; ce qui le mit aux prises avec le P. Mamachi contre lequel il écrivit une diatribe virulente. A cette occasion il éprouva quelques désagréments dont il fut dédommagé par les suffrages des savants. Il renonça entièrement alors au barreau, fonda une imprimerie, et donna une nouvelle édition des *OEuvres de Machiavel;* elle fut supprimée avant d'avoir paru. Il publia bientôt une *description détaillée du comté de Molise*, 1780, 2 vol. in-8. Le gouvernement de Naples le chargea de faire un travail semblable ou une *statistique générale de ce royaume*. Au milieu de ses descriptions du pays, Galanti plaça des considérations étrangères à son sujet; il fit connaître des abus vrais ou faux, et en demanda la réforme: on l'engagea à ne point continuer l'ouvrage, et, pour le dédommager de ses peines, on lui accorda une place dans la magistrature. A l'époque de l'organisation de la république napolitaine, Galanti fut nommé représentant; nous ignorons quelle conduite il tint dans l'assemblée législative; ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il fut exposé à de grands dangers, lorsque le gouvernement royal fut rétabli: il vécut caché et proscrit jusqu'au retour des armées françaises. Il venait d'être nommé bibliothécaire du conseil d'état avec le rang de conseiller, lorsqu'il mourut à Naples en 1806. Ses ouvrages sont: *Elogio di Ginovesi*, Naples, 1771, in-8; *Descrizione del contado di Molise;* ces deux ouvrages ont déjà été cités dans cet article; *Elogio storico di Macchiavelli*, Naples, 1779, in-8; *Saggio sulla storia dei primi abitatori d'Italia*, Naples, 1783, in-8; *Osservazioni intorno a romanzi*, etc., ibid., 1781, in-12; *Bello spirito generale della religione cristiana*, ibid., 1788, in-12; *Della descrizione storica, geografica dell' Italia*, ibid., 1782-91, 2 vol. in-8: ouvrage incomplet; *Descrizione geographica e politica delle Sicilie*, ibid., 1786, 4 vol. in-8, trad en français, en allemand et en anglais; *Napoli e suo contorno*, ibid., 1791, in-8; *Testamento forense*, Venise, 1806, 2 vol. in-8. Tous ces ouvrages sont écrits en italien.

GALANUS (Clément), né à Sorrento, dans le royaume de Naples, théatin, missionnaire en Arménie pendant 12 ans, publia en latin: *Conciliations de l'église arménienne avec l'église romaine, sur les témoignages des Pères et des docteurs arméniens*, Rom., 1650-61, 2 vol. in-fol., 15 fr. L'auteur remarque dans sa préface, qu'il a commencé par rapporter les histoires des Arméniens avant de disputer contre eux, parce que tous les schismatiques orientaux ne veulent que sous ce point de vue parler de la religion avec les occidentaux; quand ils sont convaincus, ils répondent « qu'ils suivent la foi de » leurs pères, et que les latins sont des dialecticiens » qui, ayant l'esprit subtil, peuvent prouver, » comme des vérités, les plus grandes faussetés du » monde. » Cette réponse prouve assez que c'est l'ignorance et l'entêtement qui entretiennent le schisme fatal qui divise l'église grecque d'avec la latine. Du reste la méthode de Galanus est excellente: l'histoire de la religion suffit pour faire connaître la véritable, pour montrer la nouveauté et l'inconséquence des sectes. L'ouvrage de Galanus eut une seconde édition à Cologne en 1688. Il enseigna à Rome la théologie aux Arméniens en leur propre langue Galanus a laissé une grammaire arménienne qui a pour titre · *Grammaticæ et logicæ linguæ litteralis armenicæ, addito vocabulari armeno-latino dictionum scolasticarum*, 1645, in-4, 12 à 15 fr.

GALAS (Mathias). (*Voy.* GALLAS.)

GALATIN (Pierre), juif italien, se convertit et se fit franciscain Il devint ensuite docteur en théologie et pénitencier apostolique. Il était savant dans les langues, et se fit un nom par son traité contre les juifs. *De Arcanis catholicæ veritatis*, Orthonæ-Maris, 1518, in-fol., 6 à 9 fr. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, qui, sans être parfait, renferme des choses utiles et curieuses. L'auteur s'est beaucoup servi de l'ouvrage de Porcheti, qui lui même avait profité de celui de Raimond-Martin, selon son propre aveu.

GALAUP DE CHASTEUIL, né à Aix, d'une famille noble, en 1586, ami du célèbre Peiresc, avait beaucoup de goût pour les langues orientales, et alla les cultiver dans le pays même. Il se retira en 1631 sur le mont Liban, où il partagea son temps entre l'étude et la prière. Les courses des Turcs troublèrent souvent le repos de sa solitude; mais sa vertu faisait impression sur l'esprit même des Barbares. Il était si parfaitement connu de tous les maronites, qu'après la mort de leur patriarche, ils voulurent le revêtir de cette dignité. Le saint soli-

taire la refusa, et mourut peu de temps après, en 1644, dans un monastère de carmes-déchaussés. On peut consulter sa *Vie*, in-12, écrite par Marcheti, prêtre de Marseille, réimprimée en 1658, in-12, sous le titre du *Solitaire provençal du mont Liban*. Ce titre est le même que celui d'une autre *Vie de Chasteuil*, par Gaspard Augeri, Aix, 1671, pet. in-12. — Il y a eu encore de la même famille, François et Pierre GALAUP. Le premier, précepteur du fils du duc de Savoie, mort à Verceil en 1672, à 52 ans, cultivait la poésie, la philosophie et la littérature. Il s'était mis d'abord au service de Lascaris, grand maître de Malte, puis à celui du grand Condé, qui le fit capitaine de ses gardes. Ce prince étant sorti de France, Galaup se retira à Toulon, où il arma un vaisseau de guerre, sous la bannière de Malte. Après s'être signalé pendant plusieurs années, il fut pris par des Algériens, et mis en esclavage. Il en sortit au bout de 2 ans, et passa au service du duc de Savoie, qui, pour récompenser son mérite, le gratifia d'une pension de 2,000 livres. Il avait traduit *les petits Prophètes*, et mis en vers français quelques livres de la *Thébaïde* de Stace.... Le second, mort en 1727, à 84 ans, faisait joliment des vers provençaux, et était lié avec Furetière, La Fontaine, Boileau et Mlle Scudéri. Il a laissé une *Apologie des poëtes provençaux*, Avignon, 1704, in-12.

GALBA (Servius-Sulpitius), empereur romain, de la famille des Sulpices, féconde en grands hommes, naquit dans une petite ville d'Italie, près de Terracine, le 24 décembre, 4 ans avant l'ère commune. Il exerça avec honneur la charge de préteur à Rome, puis celles de gouverneur d'Aquitaine, de général des armées dans la Germanie, et ensuite dans l'Espagne Tarragonaise. Dans le temps qu'il était en Afrique, il rendit un jugement remarquable. Deux citoyens se disputant la possession d'un cheval, sur lequel les témoins ne s'accordaient point, Galba ordonna que l'animal serait conduit les yeux bandés à son abreuvoir ordinaire, qu'ensuite on lui ôterait son bandeau, et qu'il appartiendrait à celui de ses deux maîtres chez qui il se rendrait de lui-même. Au milieu de ses emplois, il se livra à la solitude, pour ne point donner prise aux soupçons inquiets de Néron. Il ne put les éviter. Ayant désapprouvé les vexations cruelles que les intendants exerçaient dans toutes les provinces de l'empire, Néron envoya ordre de le faire mourir. Galba évita le supplice, en se faisant proclamer empereur. Toute la Gaule le reconnut. Néron fut forcé de se donner la mort, l'an 68 de J.-C. Quoique moins affermi sur le trône qu'aucun de ses prédécesseurs, Galba ne prit aucune précaution pour sa sûreté. Il se livra au contraire à trois hommes obscurs, que les Romains appelaient *ses pédagogues*. Le premier favori était T. Vinius Rufinus, autrefois son lieutenant en Espagne, et d'une insatiable avarice. Un jour étant à la table de l'empereur Claude, il vola une coupe d'or. Claude qui en fut informé le fit inviter encore le lendemain, et le fit servir seul en vaisselle de terre. Le deuxième favori était Cornélius Laco, capitaine de ses gardes, que son orgueil rendait insupportable à tout le monde; mais extrêmement lâche et paresseux, ayant autant d'ignorance que de présomption. Le troisième était Marcianus Icélus, le premier de tous les affranchis de Galba, et qui ne prétendait pas moins qu'à la première dignité dans l'ordre des chevaliers. Ces trois favoris le gouvernant tour à tour avec des vices différents, le firent passer continuellement d'un vice à un autre. A la vérité, il rappela les exilés du règne précédent, mais l'avarice l'empêcha d'achever son ouvrage: il oublia la restitution des biens, et au lieu de réparer les crimes de Néron, il s'en rendit le complice. Les soldats n'eurent pas moins à s'en plaindre que les citoyens. Les troupes de la marine lui ayant demandé le titre de *légionnaires*, que Néron leur avait accordé, il fit fondre sur elles ses cavaliers, qui en massacrèrent une grande partie. Galba, aspirant au trône, avait promis de grandes sommes aux prétoriens; il les refusa dès qu'il y fut monté. « Un empereur, leur dit-il fièrement, doit choisir » ses soldats, et non les acheter. » Cette réponse irrita ses troupes; elles proclamèrent Othon et assassinèrent Galba, l'an 69 de J.-C. Cet empereur fut dans l'empire ce que Sylla avait été dans la république; l'un donna le premier exemple de la tyrannie, l'autre de la révolte. Il dévoila, dit Tacite, un secret funeste aux Romains, et funeste à lui-même, en leur apprenant qu'un empereur pouvait être élu hors de Rome: *Evulgato imperii arcano, posse principem alibi quàm Romæ fieri* (Tacit. Hist., l. 1). Galba fut grand, tant qu'il ne régna pas, mais ses vertus devinrent des défauts, lorsqu'il fut empereur. Il ne sut pas s'élever avec la fortune, et garda toujours le caractère d'un particulier, ou il outra celui de roi. Il avait 73 ans lorsqu'il fut tué.

GALDIN (saint), né à Milan de l'illustre maison de la Scala, célèbre dans l'histoire d'Italie, s'attacha de bonne heure au service des autels, après s'y être préparé par l'étude de l'Ecriture sainte, par une grande innocence de mœurs, et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il devint successivement archidiacre et chancelier de l'église de Milan. Les archevêques Ribald et Hubert se déchargèrent sur lui d'une partie de l'administration du diocèse, qui était alors rempli de troubles et de confusion. Ce fut dans ce temps que l'empereur Barberousse se mit en marche contre la ville de Milan, qui prétendait avoir le droit exclusif de choisir ses magistrats, qu'il l'attaqua avec une nombreuse armée, et la força de se rendre à discrétion après un siége de dix mois. Ce prince porta la vengeance aux derniers excès. La ville fut détruite, et les habitants eurent à peine la vie sauve. (*Voy.* FRÉDÉRIC *Barberousse*.) Hubert, archevêque de Milan, étant mort en 1166, Galdin, quoique absent, fut élu pour lui succéder. Le pape le sacra lui-même, le fit cardinal et le nomma légat du saint Siége. Galdin remplit avec exactitude tous les devoirs d'un digne pasteur. Il annonçait assidument la parole de Dieu: soulageait les malheureux avec une bonté paternelle, et prévenait même leurs besoins; rétablit la discipline qui avait beaucoup souffert, étouffa

toutes les semences de division, et s'occupa surtout à détruire les erreurs des cathares, espèce de manichéens qui avaient profité des troubles occasionnés par la guerre, pour s'introduire en Lombardie. Il mourut au milieu de son clergé et de son peuple, en 1176, après avoir fait, malgré sa faiblesse, un long sermon qu'il débita avec beaucoup de feu. Sa mort fut généralement pleurée. Sa sainteté éclata par plusieurs miracles. Il est honoré dans les anciens bréviaires de Milan, et est nommé le 18 avril dans le Martyrologe romain. (*Voy.* ses deux *vies*, l'une et l'autre authentiques, avec les notes du P. Henschénius, avril, tom. 2, p. 593.)

GALE (Thomas), né à Scruton, dans le duché d'York en 1636, fut successivement directeur de l'école de St.-Paul, membre de la société royale de Londres, et enfin doyen d'York en 1697. Ses ouvrages décèlent une profondeur d'érudition étonnante. Les principaux sont : *Historiæ poeticæ antiqui scriptores*, Paris, 1675, in-8, 15 à 24 fr.; ibid., 1676, in-8, 12 à 18 fr. Ce sont les anciens écrivains de la mythologie, accompagnés de savantes notes, et précédés d'un discours préliminaire non moins savant; *Jamblicus de mysteriis Egyptiorum*, *etc.*, Oxford, 1678, in-fol., en grec et en latin, avec des éclaircissements qui renferment un fonds d'érudition immense; *Historiæ Britannicæ, Saxoniæ et Anglo-Danicæ scriptores quindecim*, ibid., 1687 et 1691, 2 vol. in-fol., 30 à 35 fr., avec une préface qui fait sentir le mérite de cette compilation, et une table des matières fort ample; *Rhetores selecti*, ibid., 1676, in-8, 6 à 10 fr., d'un mérite égal aux précédents; *Opuscula mythologica*, *ethica et physica*, en grec et en latin, Cambridge, 1671, ou Amsterdam, 1688, in-8, 3 à 6 fr. Il mourut en 1702, que l'on comptait alors en Angleterre 1701. On lui attribue encore *Antonini iter Britanniarum*, 1709, in-4, 4 à 5 fr., avec des notes; mais c'est son fils Roger qui a publié cet ouvrage. Le même a traduit en anglais la science des *Médailles de Jobert*, 1715, in-8, et donné des explications de médailles et d'inscriptions dans différents recueils. — Un autre de ses fils, Samuel GALE, né à Londres en 1682, mort en 1754, a donné au public l'*Histoire de la cathédrale d'York*, in-fol., 6 à 8 fr.

GALÉANO (Joseph), savant médecin de Palerme, né vers l'an 1605, pratiqua son art avec beaucoup de succès, et en développa les principes avec d'autant plus de sagacité qu'il l'avait exercé pendant 50 ans. Son génie s'étendait à tout, belles-lettres, poésie, théologie, mathématiques; mais il ne fit qu'effleurer ces différents genres, pour approfondir davantage la médecine. On a de lui plusieurs ouvrages en italien. Les plus connus sont : *Metodo di conservar la sanità, è di curare ogni morbo col solo uso dell' aqua vita*, 1622, in-4; *Il cafe con piu diligenza esaminato*, 1674, in-4. On en a aussi en latin, parmi lesquels on distingue son *Hippocrates redivivus paraphrasibus illustratus*, en 1650, 1663 et 1701, in-12, et sa *Politica medica pro leprosis*, Palerme, 1657, in-4. On lui doit encore un *Recueil des petites pièces* des écrivains les plus célèbres qui ont cultivé les muses siciliennes, en 5 vol. Galéano mourut en 1675, regretté de sa patrie dont il était l'oracle. Les pauvres perdirent en lui un bienfaiteur ingénieux. Il était consulté de toutes les parties de l'Europe.

GALEN (Matthieu), né à Westcapel en Zélande, vers l'an 1528, enseigna la théologie avec réputation à Dillingen, puis à Douai, devint chancelier de l'université de cette ville, y fit fleurir les sciences, et mourut en 1573. On a de lui : *Commentarium de christiano et catholico sacerdotio*, Dillingen, 1563, in-4; *De originibus monasticis; De missæ sacrificio; De sæculi nostri choreis;* et d'autres écrits pleins d'érudition, quelquefois dépourvus de critique, mais remplis d'une sage morale.

GALEN (Jean van), capitaine fameux au service des Provinces-Unies des Pays-Bas. Né à Essen, vers 1600, d'une bonne famille, mais pauvre, il commença par être matelot. Ses progrès furent si rapides que, dès l'âge de 26 ans, il fut capitaine de vaisseau. Il se signala contre les Français, les Anglais, les Maures et les Turcs. En 1652, il bloqua, avec quelques vaisseaux des états de Hollande, six vaisseaux anglais, enfermés dans le port de Livourne. D'autres vaisseaux étant venus à leur secours, il y eut un combat dans lequel van Galen fut blessé à la jambe. On voulut l'engager à se retirer, mais il répondit : *C'est mourir glorieusement, que de perdre la vie au milieu de la victoire que l'on remporte pour sa patrie.* Il fallut lui couper la jambe, et il mourut neuf jours après à Livourne, l'an 1653. Son corps fut transporté à Amsterdam; les états lui firent ériger un monument superbe qu'on voit dans l'église neuve d'Amsterdam.

GALEN (Christophe-Bernard van), né vers 1607, d'une des plus anciennes familles de Westphalie, porta d'abord les armes. Il les quitta pour un canonicat de Munster, mais sans perdre le goût de son premier état. Elu évêque de cette ville, et ne pouvant la soumettre à son autorité, il l'assiégea en 1661, la prit et la conserva en faisant bâtir une forte citadelle. En 1664 il fut choisi pour être un des directeurs de l'armée de l'empire, contre les Turcs, en Hongrie. Il n'eut pas le temps d'y signaler son courage, la paix ayant été conclue d'abord après son arrivée. L'année suivante il endossa encore la cuirasse pour les Anglais contre les Hollandais, et remporta sur eux divers avantages. La paix se fit, en 1666, par la médiation de Louis XIV; mais la guerre recommença en 1672, pour une seigneurie que la Hollande lui retenait. Uni avec les Français, il enleva aux Etats plusieurs villes et places fortes. Les armes de l'empereur l'ayant obligé de faire la paix, il se ligua avec le roi de Danemark contre le roi de Suède, et lui enleva quelques places. Galen, grand capitaine, mauvais évêque, avait la bravoure d'un soldat. Il mourut en 1678, aussi peu regretté de son peuple que de ses troupes. Sa *Vie*, traduite en français par Le Lorrain, en 1679, in-12, est un ouvrage mal écrit, rempli de faits hasardés ou exagérés; Jean van Alpen, chanoine de Cologne et de Munster, l'a réfutée dans son traité : *De vita et rebus gestis Christophori Bernardi*,

episcopi et principis Monasteriensis, etc., Coesfeld, 1694, in-8.

GALEOTTI (Nicolas), jésuite italien, né à Vienne en 1692, mort en 1758, est célèbre par les *Vies des généraux de sa compagnie*, *avec leurs portraits*, Rome, 1748, in-fol., 10 à 15 fr. Ses savantes *Notes* sur le *Musæum Odescalcum*, Rome, 1751, 2 tom. in-fol., 8 à 9 fr., sont un ouvrage posthume.

GALEOTTI (Marzio), natif de Narni, fut secrétaire de Matthias Corvin, roi de Hongrie, et précepteur de Jean Corvin son fils. Il mourut à Lyon après l'année 1494. La *Biographie universelle* le fait naître vers 1440, ce qui est impossible, puisqu'il fut le maître de Sixte IV qui naquit près de 30 ans avant cette époque. Quoiqu'il en soit, Walter-Scott met en scène ce personnage dans son *Quentin-Durward*. On a de lui : un *Recueil des bons mots de Matthias Corvin*, dans la Collection des Historiens de Hongrie, Francfort, 1600, in-fol.; un traité *De homine interiore, et de corpore ejus*, Bâle, 1518, in-4, qui fit beaucoup de bruit à cause de quelques sentiments peu orthodoxes qu'il fut obligé de rétracter; *De doctrinâ promiscuâ*, dédié à Laurent de Médicis, Florence, 1488; Lyon, 1552, in-8. C'est un mélange de questions de médecine, de physique et d'astrologie. C'est surtout dans le livre intitulé, *De incognitis vulgo*, qu'il fit parade de ses sentiments hétérodoxes. Il y réduisait la religion à la seule pratique de la loi naturelle. Il en fit circuler quelques copies manuscrites qui pensèrent lui coûter cher; car dans ces temps on ne répandait pas aussi impunément qu'aujourd'hui la doctrine philosophique.

GALÈRE. (*Voy.* MAXIMIEN.)

GALFRID, ou GEOFROI, historien anglais, né à Monmouth au commencement du 12e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé archidiacre de Saint-Asaph, et ensuite évêque de cette ville en 1151. Les centuriateurs de Magdebourg le font contemporain du vénérable Bède, et lui donnent le titre de cardinal; mais les auteurs anglais ne sont pas de cette opinion. Galfrid mourut vers l'an 1180. On a de lui : *De exilio ecclesiasticorum; De corpore et sanguine Domini*. Fabricius croit que cet ouvrage a pour auteur Guillaume, abbé de St.-Thierry de Reims; *Carmina diversi generis; Commentaria in prophetias Merlini*, Francfort, 1603, in-4; mais le plus célèbre de ses ouvrages est une *Histoire de la Grande-Bretagne*, publiée d'abord par Ives Cavellat, Paris, 1517, in-4, et ensuite dans la collection des historiens d'Angleterre par Commelin, Heidelberg, 1587, in-fol. Comme elle contient divers faits apocryphes, et qu'il y a inséré la vie du roi Arthus par Merlin, Possevin, Baronius et d'autres savants l'ont mis au nombre des écrivains romanciers ou fabuleux.

GALFRID, ou GEOFROI DE WINESALF, célèbre poëte latin, né en Angleterre vers 1170. Après avoir visité plusieurs villes de la France, dont il était originaire, il suivit, en 1190, le roi Richard à la terre sainte. A son retour en Europe, il passa à Rome, où le pape Innocent IV lui fit un bon accueil. D'après l'avis du P. Fattorini et de Tiraboschi, Galfrid enseigna les belles-lettres à Bologne, ce qui ferait croire qu'il se fixa en Italie. L'époque de sa mort est incertaine, et on ne peut guère la fixer que vers l'an 1250. Il a laissé : *Poetica nova, sive Carmen de arte dictandi, versificandi et transferendi*, publiée par Leyser dans son *Historia poematum medii ævi*, Halle, 1721, réimprimée séparément à Helmstadt, 1724, in-8. Il dédia cet ouvrage, d'un rare mérite pour le temps, à Innocent IV. On en conserve un manuscrit dans la Bibliothèque vaticane; *Historia, seu itinerarium Richardi Anglorum regis in terram sanctam ab anno* 1177 *ad* 1190, insérée dans les *Script. hist. angl.* de T. Gale; *De plantatione arborum et conservatione fructuum*, etc., dont une copie est conservée dans la bibliothèque de Cambridge. On attribue à Galfrid une élégie intitulée : *De statu curiæ romanæ*. Dom Mabillon, la considérant comme une apologie de l'Eglise romaine, l'a insérée dans le tom. 4 de ses *Analecta*. Francowitz, au contraire, qui était protestant, n'avait vu en elle qu'une satire de cette même église, et l'avait placée d'avance dans son recueil *De corrupto Ecclesiæ statu*, Bâle, 1557. Nous aimons mieux nous fier aux lumières du savant Mabillon.

GALIANI (Ferdinand) naquit en 1728 à Chiéti, où son père remplissait la charge d'auditeur royal. Il fut envoyé à Naples, à l'âge de 8 ans, chez son oncle, Célestin Galiani, archevêque de Tarente et grand chapelain du roi, qui eut soin de son éducation. Ses talents ne tardèrent pas à se montrer. Il publia en 1750, à l'âge de 21 ans, un ouvrage sur la monnaie, qui eut un succès décidé, puisque le gouvernement adopta les principes de l'auteur qui avait gardé l'anonyme. A cette époque, il entra dans la carrière ecclésiastique, et fut pourvu d'un bénéfice de 500 ducats, auquel il réunit une abbaye. Après avoir voyagé en diverses contrées d'Italie, il revint à Naples en 1753. Nommé en 1759 secrétaire de l'ambassade en France, il passa dix ans à Paris et s'y lia avec tous les beaux-esprits, surtout avec les encyclopédistes, le seigneur de Ferney et Mme d'Epinay. De retour à Naples, il ne cessa de s'y occuper des sciences et des lettres jusqu'en 1787, qu'il mourut dans cette ville. On a de lui, outre le *Traité sur la monnaie* dont nous avons parlé, plusieurs écrits sur les antiquités d'*Herculanum*, de *Pompéia* et de *Stabia*; une *Oraison funèbre de Benoît XIV*; un *Dialogue sur les femmes*; un *Traité sur les géants*, à l'occasion d'un jeune Irlandais d'une stature extraordinaire, nommé Magrat; des *notes sur Horace* qui ont paru dans la *Gazette littéraire de l'Europe*, et à la suite des *œuvres d'Horace*, traduites par Campenon et Després, Paris, 1821, 2 vol. in-8; divers *Mémoires sur le commerce des grains*, *sur la disette qui affligea la France en* 1763 *et* 1764, *etc.*, où les économistes ne sont pas ménagés; un opéra intitulé le *Socrate imaginaire*, etc. « On trouve dans tout cela, dit l'abbé de » Saint-Léger, un écrivain facile et plaisant, chez

» qui les grâces n'offusquent pas le jugement. La » vérité ne permet pourtant pas de dissimuler que » plusieurs traits caustiques épars dans les dialo- » gues, et plus encore les sarcasmes qui coulaient à » flots de la bouche de Galiani dans les sociétés, lui » firent des ennemis à Paris, où il avait beaucoup » perdu de l'estime publique, quand il en partit en » mai 1769, pour retourner à Naples et rentrer » dans le conseil du commerce; néanmoins il en- » tretint toujours un commerce épistolaire avec » Diderot, d'Alembert, Voltaire, les abbés Bat- » teux, Arnauld, Barthélemi, et nos autres sa- » vants, dont il a conservé les lettres qui forment » neuf bons volumes. » Diotati a publié sa *vie*, Naples, 1788, in-8. L'historien ne dissimule pas les fautes et les vices de son héros : il lui applique ces paroles de Cornelius-Népos sur Thémistocle : *Hujus vitia maximis sunt emendata virtutibus*. Espèce de paradoxe ou d'impossibilité suivant Horace :

Virtus est vitium fugere, et sapientia prima
Stultitia caruisse.....

On a publié sa *Correspondance avec Mme d'Epinay et autres en* 1818, 2 vol. in-8. (*Voy.* EPINAY.) C'est un livre curieux et nécessaire à consulter pour connaître l'histoire de l'école philosophique du 19e siècle. — Il avait un frère, nommé le marquis GALIANI, dont il existe une *traduction de Vitruve, avec des commentaires*, Naples, 1758, in-fol., 10 à 12 fr.

GALIEN (Claude), célèbre médecin sous Antonin, Marc-Aurèle et quelques autres empereurs, naquit à Pergame d'un habile architecte, vers l'an 131 de J.-C. On n'épargna rien pour son éducation. Il cultiva également les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie, mais la médecine fut son goût et son talent principal. Il parcourut toutes les écoles de la Grèce et de l'Egypte, pour se perfectionner sous les plus habiles maîtres. Il s'arrêta à Alexandrie, le rendez-vous de tous les savants, et la meilleure école de médecine que l'on connût alors. D'Alexandrie il passa à Rome, et s'y fit des admirateurs et des envieux. Ses confrères, jaloux de sa gloire dans l'art si conjectural, mais si nécessaire à l'humanité, de guérir les malades, attribuèrent ses succès à la magie. Toute la magie de Galien était une étude profonde des écrits d'Hippocrate, et surtout de la nature. Une peste cruelle, qui ravagea une partie du monde, l'obligea de retourner dans sa patrie, mais il fut rappelé à Rome par les lettres obligeantes de Marc-Aurèle. Cet empereur avait une confiance aveugle en lui. Après la mort de ce prince, Galien retourna de nouveau dans sa patrie, où il mourut dans une vieillesse avancée, vers l'an 210 de J.-C. Il dut sa longue vie à sa frugalité; car il était d'ailleurs d'un tempérament très-délicat. Sa maxime (et ce doit être celle de quiconque aime sa santé) était de *sortir de table avec un reste d'appétit*. Ses mœurs, son caractère répondaient à son habileté, et ajoutaient encore à sa réputation. Outre les principes de la médecine, il avait étudié ceux de toutes les sectes philosophiques. Il se trompa néanmoins étrangement dans les idées qu'il se forma des chrétiens. Il les confondait avec les juifs, qu'il accusait de croire aveuglément les fables les plus absurdes, et devint leur ennemi déclaré. Il reconnaissait les causes finales, et s'élevait au Créateur par l'étude de ses ouvrages. Un jour qu'il avait expliqué l'anatomie du corps humain : « J'ai, dit-il, offert à l'Eternel un sacrifice » plus agréable que le sang des boucs et des tau- » reaux. » Leçons utiles pour ces demi-médecins qui, pour avoir entrevu lestement quelques opérations de la mystérieuse nature, arrêtent leurs regards sur la superficie de l'ouvrage, en méconnaissent le but, la sagesse de l'ensemble, et l'auteur lui-même. (*Voy.* ELOY.) Une partie des écrits de ce médecin périt dans l'incendie qui consuma le temple de la paix à Rome, où ils avaient été mis en dépôt. Ceux qui nous restent ont été publiés, traduits et commentés un grand nombre de fois, surtout dans le 16e siècle, Venetiis, 1525, 5 vol. pet. in-fol., 60 à 80 fr.; Bâle, 1568, 5 vol. in-fol., 30 à 36 fr.; Venetiis, 1541-44, 10 vol. in-8, 30 à 40 fr.; ibid., 1625, 5 vol. in-fol., 36 à 48 fr.; Paris, 1639, 13 tom. en 9 vol. in-fol., 50 à 60 fr. : cette édition renferme les œuvres d'Hippocrate. La dernière est de Leipzig, 1821-33, 20 vol. in-8, 300 à 400 fr. Galien devait beaucoup à Hippocrate, et ne s'en cachait pas. Plusieurs modernes sont redevables de leurs connaissances à ces illustres anciens, et les ont décriés; semblables aux enfants qui déchirent le sein qui les nourrit. Mais le plus grand nombre des médecins s'est réuni non-seulement à les respecter, mais à prendre leurs écrits pour des modèles, et leurs décisions pour des oracles. Les hommes sages et impartiaux ont tenu un milieu entre les détracteurs et les partisans outrés de ces pères de la médecine. Ils ont jugé d'eux comme ils jugent de leur art, pour lequel il ne faut avoir ni trop de confiance ni trop de mépris. On convient que Galien a beaucoup contribué aux progrès de la médecine par ses expériences; mais qu'il lui a fait aussi beaucoup de tort par ses raisonnements trop subtils, par ses *qualités cardinales*, et autres chimères. Il est le premier qui ait fait des dissections sur le corps humain; ce qui était en contravention avec les lois romaines qui défendaient de toucher aux cadavres : il disséquait plus souvent des animaux. Il s'est beaucoup occupé des muscles dont il a tracé la figure, la position, la direction. Il a composé un *Traité sur la saignée*. On l'appelle quelquefois *l'Hippocrate de Pergame*.

GALIFET (Joseph), jésuite, est particulièrement connu par un ouvrage *de Cultu sacro-sancti cordis Jesu*, Rome, 1726, in-4, dédié au pape. Il en a publié lui-même une traduction française sous ce titre : *Excellence de la dévotion au cœur adorable de Jésus-Christ*. Ce livre traite amplement de la charité immense de Jésus-Christ pour les hommes, dont le souvenir nous est retracé par le symbole de son cœur, et des sentiments que ce souvenir doit faire naître dans l'âme des fidèles reconnaissants; ce qu'on exprime ordinairement par *dévotion envers le sacré Cœur*. (*Voy.* MARGUERITE-MARIE ALACOQUE.) Mais comme l'esprit de

l'homme, toujours inquiet et *immodicus*, selon l'expression d'un ancien, ne sait s'arrêter où il faut, le P. Galifet a joint à son ouvrage un *Appendix*, pour prouver qu'il faut joindre le culte du cœur de la sainte Vierge à celui de l'Homme-Dieu (*cultum cordis Mariæ a cultu cordis Jesu non separemus*). Cette singularité, qui semblait confondre des cultes dont les objets sont l'un de l'autre à une distance infinie, et dont le second ne pouvait entrer dans l'esprit de la représentation symbolique dont nous avons parlé, excita des murmures de la part même des personnes les plus dévotes envers la sainte Vierge, et d'un autre côté trouva des défenseurs et des partisans. Clément XIII se contenta de la condamner par le fait, en instituant exclusivement la fête du *sacré cœur de Jésus*, et en expliquant la nature et l'objet de cette fête, de manière à ne souffrir aucune extension. On peut voir là-dessus le *Journal hist. et littér.*, 15 juillet 1791, p. 428; 15 septembre, p. 110. On a encore reproché au P. Galifet d'avoir rassemblé dans cet *Appendix* beaucoup de choses où la sévère théologie n'est pas d'accord avec la piété de l'auteur. Tout y est porté à l'extrême; tout ce qui a pu être taxé d'inexactitude ou d'hyperbole dans les écrits de quelque homme célèbre, y est répété comme autant d'expressions normales de la croyance catholique. Il est impossible de lire cette partie de l'ouvrage sans que l'imagination sorte des bornes où se tient la notion d'une pure créature, et sans prendre l'idée d'une espèce d'égalité qui heurte les fondements de la foi. « On est étrangement embarrassé, a dit quelqu'un » à cette occasion, quand, après la lecture de ces » sortes de livres, on vient à rencontrer cette ma- » xime fondamentale du christianisme, si claire- » ment et si magnifiquement énoncée par le prince » des apôtres : *Non est in alio aliquo salus, ne- » que enim aliud nomen est sub cælo datum ho- » minibus in quo oporteat nos salvos fieri.* » (Act. IV.) (*Voy.* MURATORI.)

GALIGAI (Eléonore). (*Voy.* CONCINI, maréchal d'Ancre.)

GALILÉE-GALILEI, créateur de la philosophie expérimentale, naquit à Pise en 1564. Après avoir étudié d'abord la musique et le dessin pour lesquels il montra peu de goût, il suivit des cours de médecine pendant quelque temps à Venise; mais pressentant sa vocation, il profita de son séjour dans cette ville pour s'y livrer entièrement à l'étude des mathématiques. A 24 ans il obtint une chaire de philosophie à Padoue, et la remplit pendant 18 ans avec le plus grand succès. C'est à cette époque qu'il inventa le *thermomètre*, *la pendule*, et la *balance hydrostatique* qui n'étaient que le prélude de ses découvertes plus importantes encore. Cosme II, grand-duc de Toscane, l'envia à cette ville, et le lui enleva pour le fixer à Florence. Il l'y attacha par les titres de son premier philosophe et son premier mathématicien. Lorsque Galilée était à Venise, il avait eu occasion de voir une des lunettes d'approche que Jacques Métius avait inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement qu'il en fit une semblable. Métius avait dû cette invention en partie au hasard; Galilée la fit servir à l'astronomie. Le télescope de Galilée fut créé en 1609. Aidé de cet instrument, il vit plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors, le croissant de l'astre de Vénus, les quatre satellites de Jupiter, appelés d'abord les *astres de Médicis*, la surface de la lune, les sinuosités qui lui sont particulières, etc. Il aurait été à souhaiter pour son repos qu'il se fût borné à faire des observations dans le ciel; mais il voulut absolument embrasser un système : il se détermina pour celui de Copernic. Scheiner, jésuite allemand, à qui on doit la découverte des taches du soleil, combattit son ardeur à soutenir une chose incertaine, qui lui paraissait d'ailleurs compromettre le témoignage des Livres saints. (*Voy.* SCHEINER.) Dès l'an 1611, l'inquisition de Rome avait fait un décret contre l'opinion de Copernic, contraire, selon elle, à l'Ecriture. Galilée, dont on estimait les talents en attaquant ses idées, en fut quitte pour une défense de ne plus soutenir son système, ni de vive voix, ni par écrit. Le cardinal Bellarmin, chargé de lui faire cette défense, lui donna un écrit par lequel il déclarait « qu'il n'avait » été ni puni, ni même obligé à se rétracter; mais » qu'on avait seulement exigé de lui qu'il aban- » donnât ce sentiment, et qu'il ne le soutînt plus à » l'avenir. » Galilée promit tout ce qu'on voulut, et surtout de ne plus contourner l'Ecriture sainte pour établir son système (car il allait jusqu'à prétendre qu'il était tiré de la Genèse, et voulait en faire un dogme). Il tint sa parole jusqu'en 1632 : il eût pu continuer à jouir du repos, d'autant plus aisément, que, par un décret de l'an 1620, on lui avait permis d'enseigner son système comme une hypothèse astronomique. Mais la vanité dont un mérite réel ne garantit pas toujours les savants, lui ayant fait publier, en 1532, des *dialogues* pour établir l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre, comme une chose incontestable, l'inquisition le cita de nouveau. On lui rappela ses promesses; il se défendit mal, et il fut condamné, le 21 juin 1633, par un décret signé de 7 cardinaux, à être emprisonné, et à réciter les sept psaumes pénitenciaux une fois chaque semaine, pendant 3 ans. Galilée demanda pardon et abjura son grand attachement à une hypothèse plausible, qu'il regardait comme la source de sa gloire; mais au moment que la cérémonie finit, il dit en frappant la terre du pied : *E pur si mouve* (cependant elle remue). Il est cependant certain que cette assertion n'avait point, au moins alors, ce degré d'évidence et de démonstration qui nécessite le consentement et subjugue l'esprit d'une manière invincible (*voy.* COPERNIC); on peut même dire qu'il n'avait pas lui-même de ce système une idée parfaitement nette et bien conséquente, puisqu'il en dérivait, comme une vérité évidente et incontestable, le flux et le reflux de la mer, qui, au jugement de tous les savants, n'y a pas le moindre rapport (1). Les cardinaux inquisi-

(1) On trouvera toute cette matière amplement développée, tant pour la partie historique que pour la partie astronomique et physique, dans les *Observations philosophiques sur les systèmes*, troisième édition, Liége, 1788, pag. 95, n° 112 et suiv.

teurs le renvoyèrent en Toscane, où il vécut comme il voulait dans la campagne qu'il avait dans le territoire d'Arcetri. Mallet du Pan, quoique protestant, a publié en 1784 une dissertation, où il réfute les injures bannales que les écrivailleurs ont coutume de dire à cette occasion contre l'inquisition, et prouve que tous les torts étaient du côté de Galilée. Un nommé Ferri a fait de vains efforts pour affaiblir cette démonstration. (*Voy.* le *Journ. hist. et littér.*, 15 mai 1785, p. 112.) Galilée lui-même a supérieurement réfuté tous ces contes. « Le pape, dit-il dans » une lettre qu'il écrivait au P. Receneri, son dis» ciple, me croyait digne de son estime... Je fus logé » dans le délicieux palais de la Trinité-du-Mont.... » Quand j'arrivai au Saint-Office, deux jacobins » m'intimèrent très-honnêtement de faire mon apo» logie.... J'ai été obligé de rétracter mon opinion » en bon catholique. » — « Pour me punir, conti» nue-t-il, on m'a défendu les *Dialogues*, et con» gédié après cinq mois de séjour à Rome.... Au» jourd'hui je suis à ma campagne d'Arcetri, où je » respire un air pur auprès de ma chère patrie. » La vieillesse de Galilée fut affligée par une disgrâce plus réelle : il perdit la vue trois ans avant sa mort, arrivée à Florence en 1642. Il fut enterré dans l'église de Ste.-Croix, où on lui a élevé un mausolée en 1737, vis-à-vis celui de Michel-Ange. Cet astronome était d'une physionomie prévenante, et d'une conversation vive et enjouée. Il cultivait presque tous les arts agréables. La géographie lui doit beaucoup, par ses observations astronomiques ; et la mécanique pour la théorie de l'accélération. On prétend qu'il puisa une partie de ses idées dans Leucippe. Peut-être ne connût-il jamais ni Leucippe, ni sa doctrine. Il est bien vrai que les modernes ont pris beaucoup des anciens, mais on les dépouille quelquefois avec trop de rigueur de l'invention des systèmes vrais ou faux qu'ils ont pu imaginer tout aussi bien que les spéculateurs de Rome et d'Athènes. Le goût de Galilée n'était rien moins que pur. Ses jugements en fait de littérature ne prouvent pas la solidité de son esprit. Il était à la tête des plus fanatiques admirateurs de l'Arioste, et donnait hautement la préférence aux bizarreries et aux caprices de ce poëte bouffon sur les beautés nobles et régulières du Tasse. Les *ouvrages* de cet homme célèbre ont été recueillis, Bologne, 1655 ou 1656, 2 vol. in-4, 12 à 20 fr., rare; Florence, 1718, 2 vol. in-4, 18 à 20 fr.; Padoue, 1744, 4 vol. in-4, 24 à 36 fr. Ses principaux ouvrages sont : *Dialoghi delle scienze nuove ; Sidereus nuncius*, Florence, 1610; *Il sagittatore, nel quale con bilancia esquisita e giusta si ponderano le cose contenute*, etc., Rome, 1623, in-4; *Dialoghi quattro sopra i due massimi sistemi del mondo Tolemaico e Copernicano*, Florence, 1632, in-4, 8 à 10 fr.; *Epistole tres de conciliatione sacræ Scripturæ cum systemate telluris mobilis, quarum duæ posteriores nunc primum cura M. Nevræi prodeunt*, Lyon, 1649, in-4; un *Traité de fortification et d'architecture*, etc. La plus complète des éditions de Galilée est celle de Milan, 1808, 13 vol. in-8, fig., 78 fr. Il existe un *Eloge de Galilée*, en italien, par le P. Frisi, Livourne, 1775, traduit en français par Floncel. Les pièces originales de son procès, en latin et en italien, qui se trouvaient à Rome dans les archives pontificales, furent transférées en 1810 à Paris par ordre de Bonaparte. A. A. Barbier, chargé de les examiner, en traduisit et en fit traduire une partie qui se trouve dans sa bibliothèque. Ces originaux ont été rendus en 1814, sur la demande de Pie VII.

GALILÉE (Vincent), fils du précédent, soutint avec honneur la réputation de son illustre père. C'est lui qui a le premier appliqué le *pendule* aux horloges : invention à laquelle on doit la perfection de l'horlogerie. Son père avait inventé le *pendule simple*, dont il se servit utilement pour les observations astronomiques. Il eut même la pensée de l'appliquer aux horloges ; mais il ne l'exécuta pas, et en laissa l'honneur à son fils qui en fit l'essai à Venise en 1649 ; cette invention fut perfectionnée, dans la suite, par Huygens.

GALILEI (Vincent), père du célèbre Galilée, gentilhomme florentin, savant dans les mathématiques, et surtout dans la musique, fit instruire son fils, quoique illégitime, comme s'il eût été son enfant propre. Il lui inspira son goût pour les mathématiques ; mais il ne put jamais lui donner celui de la musique. Ses ouvrages prouvent ses connaissances. Les plus estimés sont cinq *dialogues* en italien *sur la musique*, Florence, 1581 et 1602, in-fol. Il attaque dans le dernier Joseph Zarlino, et y traite de la musique ancienne et moderne. Descartes a confondu plusieurs fois le père avec le fils.

GALILEI (Alexandre), architecte florentin, né en 1691, voyagea dans différentes contrées de l'Europe ; de retour de l'Angleterre, où il s'était arrêté pendant sept ans, il devint surintendant des édifices publics de Toscane. Il fut appelé à Rome par Clément XI. La façade de Saint-Jean de Latran, la chapelle Corsini de cette église, et la façade de Saint-Jean des Florentins, sont des ouvrages qui lui font honneur. Cet artiste entendait très-bien la décoration et le choix des ornements, qui quelquefois font disparaître des vices d'architecture. Il mourut en 1737.

GALIN (Pierre), musicien, né à Bordeaux en 1786, mort à Paris en 1821, s'adonna d'abord à l'étude des sciences exactes, fut professeur de mathématiques spéciales au lycée de Bordeaux, et devint ensuite instituteur des sourds-muets de l'école de cette ville. C'était pour lui un besoin que de tout soumettre à l'analyse, et ce fut dans le but de perfectionner les théories musicales qu'il abandonna son enseignement des mathématiques et ses essais sur l'éducation des sourds-muets. En conséquence il se proposa de substituer le raisonnement aux routines qui ont toujours présidé aux leçons élémentaires de musique. Bientôt il se fit connaître par l'invention de la méthode du *Méloplaste*. Le méloplaste est un tableau marqué de lignes sans notes ; sur lequel le professeur promène une baguette, et qui a quelque ressemblance avec l'*indicateur vocal* que Wilhem a imaginé ensuite, d'après un ancien ouvrage de Sébaste Hayden où ce mode est employé.

Outre les nombreuses applications qu'il faisait dans ses leçons particulières, de cette méthode dont il vérifiait tous les jours la bonté, par les succès de ses élèves, il a développé son système avec une clarté peu commune dans un ouvrage qui a pour titre : ***Exposition d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique***, Bordeaux et Paris, 1818, in-8. Francœur a rendu un compte très-avantageux de cette découverte dans une ***notice sur différents procédés mis en usage depuis quelques années dans la musique***, insérée dans le tome 12, page 20 de la ***Revue encyclopédique***. La mort prématurée de Galin ne lui a pas permis d'achever le travail plus étendu qu'il se proposait de donner sous ce titre : ***Traité élémentaire de musique***. Un de ses élèves, Geslin, a publié une ***Exposition de la gamme***, ***échelle élémentaire de la musique***, Paris, 1823, in-8 ; c'est le complément necessaire de l'ouvrage de son maître.

GALISSONNIÈRE (Roland-Michel Barrin, marquis de La), lieutenant général des armées navales de France, né à Rochefort le 11 novembre 1693, entra au service en 1710, comme garde de la marine, et, après diverses promotions, fut nommé gouverneur général du Canada en 1745. Il remplit cette place comme s'il eut toujours été occupé de cet état ; et le succès que les armes françaises eurent dans cette partie du monde furent le fruit de l'ordre qu'il y avait établi. Il repassa en France en 1749, et fut nommé chef d'escadre. Tout le monde connaît la célèbre expédition de Minorque, si glorieuse pour La Galissonnière, mais qui acheva de miner sa santé, dérangée depuis plusieurs années. Il mourut à Nemours le 26 octobre de la même année, âgé de 63 ans. Aux talents supérieurs de son état, à des connaissances très-variées, cet illustre marin joignait un zèle et une bonté de cœur rares. D'une exacte probité et de mœurs austères, il n'était sévère qu'envers lui-même.

GALITZIN (Basile), surnommé le Grand, seigneur d'une des plus illustres et des plus puissantes familles de Russie, né en 1633 d'une famille qui tirait son origine d'un kan ou prince tartare, se distingua de bonne heure par son instruction, sa prudence, ses mœurs polies et son aptitude aux affaires. Il avait appris le grec et le latin, et dès le règne d'Alexis Michaëlowitz il développa ses talents et sa capacité dans des travaux utiles. Nommé ministre en 1680 par Fœdor, successeur d'Alexis, il gouverna presque seul sous la minorité des deux czars Ivan et Pierre, et sous la régence de Sophie leur sœur. Il apaisa la révolte des Strélitz en 1682, conclut un traité de ***paix perpétuelle*** avec la Pologne en 1686, fut vice-roi de Casan, d'Astracan, et garde-sceau de la Russie. Son caractère ambitieux et intrigant donna lieu de le soupçonner d'avoir pensé lui-même à monter sur le trône de Moscovie ; et ce soupçon, joint aux échecs que ses armes essuyèrent, l'exposa à l'animadversion des Russes. Dans sa première campagne contre les Tartares de Crimée, ceux-ci vinrent au devant de lui avec quelques tonneaux remplis de ducats, et ils engagèrent Galitzin à leur vendre la paix. Dans une autre expédition contre les mêmes peuples, il fit mettre le feu aux herbes sèches d'un désert, de cent lieues de longueur, pour leur ôter toute espérance de fourrages (*). Pendant l'incendie, le bruit courut que l'ennemi approchait ; on n'était pas bien disposé à le recevoir, on prit l'alarme : il fallut fuir au travers même de ce feu qui brillait encore, et la flamme ou la fumée fit périr plusieurs milliers de soldats. Cette malheureuse expédition attira à Galitzin une aversion extrême. Quelques jours avant qu'il partit de nouveau pour l'armée, on trouva le matin devant sa porte un cercueil, avec un billet, où on lui annonçait, que ***s'il ne réussissait pas mieux dans cette campagne que dans la précédente***, ***ce cercueil serait sa demeure***. Le succès fut le même qu'auparavant ; le czar Pierre ne lui ôta pas cependant la vie ; mais on confisqua tous ses biens, et on le relégua en Sibérie. Cet exil, quelque temps après, fut changé en un plus doux : il fut envoyé dans une de ses terres, près de Moscou. Il se retira sur la fin de ses jours dans un couvent, où il s'assujettit à toute l'austérité des moines grecs. Il y mourut en 1713. Galitzin avait préparé les voies au czar Pierre, et on lui attribue avec raison une grande partie des changements qui se sont fait en Moscovie.

GALITZIN (Michel Ier Michaëlowitz, prince de), né en 1674, de la même famille que le précédent, aida le czar Pierre le Grand dans la guerre de Charles XII. Il se trouva presque à toutes les batailles, et en gagna plusieurs sur mer et sur terre. Ce fut lui qui termina heureusement cette guerre par la paix de Nystadt, après avoir commandé plus de dix ans en Finlande. Ses services ne demeurèrent pas sans récompense. Il devint premier feld-maréchal en 1725 ; et, après la mort du czar, il fut déclaré président du collége d'état de guerre. Il mourut en 1730, regardé comme un bon ministre et un grand capitaine.

GALITZIN (Dimitri III, prince de), parent des précédents, naquit en 1735. Nommé ambassadeur en France en 1765, il se lia avec les hommes qui avaient alors le plus de célébrité dans les lettres, et notamment avec Voltaire, avec lequel il entretint une correspondance suivie pendant plusieurs années. Cet écrivain loue ses belles qualités et surtout son esprit de ***tolérance***. Il paraît en effet que le prince de Galitzin suivit toujours, dans ses opinions, la doctrine des philosophes. Ayant été nommé à l'ambassade de Hollande, il acquit le manuscrit du ***Traité de l'homme et de ses facultés intellectuelles*** d'Helvétius, et le publia à la suite des ***Œuvres de ce métaphysicien philosophe***, dont il donna une belle édition. Lorsque la révolution éclata, il se retira en Allemagne, et se livra à l'étude de l'histoire naturelle et de la minéralogie, qu'il avait toujours aimée avec passion et sur lesquelles il fit quelques ouvrages peu importants. Il mourut à Brunswick en 1803. Il fit don de son riche cabinet de minéralogie à la société d'Iéna, dont il avait été nommé pré-

(1) Ce ne fut point Galitzin, mais bien les Tartares eux-mêmes qui mirent le feu à des espèces de savannes, dans un espace de cent lieues, et qui, en allumant cette immense incendie, firent un désert entre eux et leurs ennemis.

sident. Il était aussi membre des académies de Pétersbourg, de Stockholm, de Berlin, de Bruxelles, etc. Il a laissé quelques ouvrages : *Description physique de la Tauride* (la Crimée) *relativement aux trois règnes de la nature*, traduite du russe en français, la Haye, 1788, in-8; *Traité de minéralogie*, ou *Description abrégée et méthodique de minéraux*, Maëstricht, 1792, in-4; Helmstadt, 1796, in-4, 5 à 6 fr.; *L'esprit des économistes*, ou *les économistes justifiés d'avoir posé, par leurs principes, les bases de la révolution française*, Brunswick, 1796, 2 vol. in-8. Cette justification est très-faible, comme on se l'imagine bien. L'auteur n'a pas su ou n'a pas voulu remonter aux véritables causes; un *Essai sur le 4e livre de Végèce*, inséré dans le *Journal des savants*, et plusieurs *mémoires* dans les recueils des sociétés savantes; des *notes et observations sur l'histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie*, par Keralio.

GALL (saint), natif d'Irlande et disciple de saint Colomban, fonda en Suisse le célèbre monastère de Saint-Gall, dont il fut le premier abbé en 614. Il mourut vers 646. « Les courageux missionnaires » (dit le protestant auteur du *Dict, géog., hist. et » polit. de la Suisse*), chez des usurpateurs bar» bares, chez des peuples abrutis par de longues » désolations et par l'esclavage, firent succéder à » des superstitions absurdes, souvent atroces, des » dogmes de bienfaisance et d'humilité, les craintes » et les consolations d'une vie à venir. » On a de saint Gall quelques ouvrages peu connus.

GALL (Jean-Joseph), médecin et physiologiste célèbre, naquit en 1758 à Tiesenbrunn dans le Wurtemberg. Après avoir étudié successivement à Bade, à Brucksal, à Strasbourg et à Vienne, il fut reçu docteur dans cette dernière ville en 1785, et y exerça sa profession jusqu'en 1805. Il parcourut alors l'Allemagne pour y répandre ses découvertes anatomiques, et sa doctrine sur les fonctions du cerveau. Partant du fait généralement reconnu que les divers individus de l'espèce humaine apportent en naissant des aptitudes et des propensions différentes, il avait cherché et cru trouver dans l'organisation du cerveau la cause de cette variété des facultés instinctives, morales et intellectuelles, et il avait fini par distinguer un certain nombre d'organes placés sur divers points de la superficie cérébrale, par lesquels il expliquait les divers phénomènes de la vie humaine considérée sous tous ses aspects. Pensant que la boite osseuse du crane représente assez fidèlement la surface interne de cette partie du corps humain, il jugea que les saillies et l'étendue des protubérances visibles, indiquaient le développement de la masse cérébrale correspondante, et par suite, de la faculté ou du penchant qui était attaché à cet organe. Dans le même système, l'applatissement des protubérances, et surtout leurs dépressions, indiquaient au contraire le défaut de développement de l'organe interne qu'elles recouvraient, et aussi de la faculté correspondante. D'après cela, le docteur Gall pensa que l'on pouvait, sur la seule inspection du crâne, déterminer le penchant, l'aptitude, le caractère de chaque homme. Il s'appliqua donc à faire une exploration du cerveau plus exacte, plus détaillée que celles qu'on en avait faites avant lui. Comparant à la conformation du crane humain celle des crânes de diverses espèces d'animaux qu'il trouva toujours marquée d'un caractère à part, selon leur instinct propre, et étudiant l'organisation cérébrale dans une foule d'hommes et surtout dans des individus connus par une aptitude ou un penchant prédominant, il crut avoir puisé assez de lumières dans cette suite d'observations pour tracer la carte du crâne humain, et déterminer d'une manière précise la section du cerveau qui servait de siége à chaque faculté ou penchant. Il porta d'abord le nombre des organes et des protubérances à 27, ensuite à 33, nombre que le docteur Spurzheim, son disciple et son collaborateur, a augmenté de deux. Parmi ces organes se trouvent ceux *du choix de la demeure, de la sociabilité, de la rixe, de l'orgueil, de la prudence, de l'espérance, de la conscience, de la géométrie ou des formes, de l'étendue, des poids, du temps ou de l'exactitude, de la logique*, etc. Il suffit d'un coup d'œil pour s'apercevoir que cette nomenclature est tout à fait arbitraire, et que Gall a converti en facultés distinctes de simples modifications de la pensée. Plusieurs de ses organes paraissent n'avoir été établis que sur des données vagues ou des analogies forcées. Quelquefois il a confondu une aptitude physique et un sentiment moral qui n'avaient rien de commun entre eux, comme par exemple lorsqu'il a rapporté au même organe la disposition à grimper ou à habiter sur les lieux élevés, la fierté et la hauteur. Ce n'est pas sans raison qu'on lui a reproché d'avoir matérialisé l'âme, et d'avoir livré l'homme en ce monde à la fatalité de son organisation. Car, dans son système, toute action volontaire étant l'effet d'une excitation cérébrale, lorsque certains organes attribués aux penchants vicieux prédomineront dans le cerveau, l'organe de la volonté ne devra-t-il pas obéir sans résistance à leur impulsion énergique? où l'âme trouvera-t-elle un point d'appui pour les combattre? Il y a donc dans ce système des hommes voués sans espérance de retour à la carrière du crime. La doctrine du docteur Gall, combattue sous le point de vue moral et religieux, l'a été encore sous le rapport de l'anatomie. Walter, Sœmmering, les docteurs Gordon et Barclay en ont fait sentir le défaut. Les deux derniers surtout soutiennent qu'il est impossible de découvrir à la surface du cerveau mis à nu, la moindre trace d'élévations qui correspondent aux protubérances extérieures du crâne. D'autres écrivains ont contesté les fonctions assignées aux divers organes du cerveau. Des faits nombreux ont été cités d'ailleurs, qui démentent complétement la doctrine de Gall. On a remarqué que plusieurs individus célèbres par des talents extraordinaires, n'offrent point les protubérances correspondantes, tandis qu'une foule d'hommes ordinaires, et même des idiots, ont la tête pleine de ces bosses qui sont censées révéler le génie. Quoi qu'il en soit, le système du docteur Gall trouva à sa naissance beaucoup d'adversaires et quelques partisans. L'autorité

n'ayant pas permis à Gall de développer sa doctrine à Vienne, il visita le nord de l'Allemagne, la Suède, le Danemark et vint en 1807 se fixer à Paris, où il exposa sa doctrine dans une chaire de l'Athénée, et où il publia successivement sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux, plusieurs ouvrages qui contribuèrent à donner à son système une certaine faveur. Le docteur Spurzheim l'introduisit en Angleterre et en Ecosse, où après avoir été repoussé par les anatomistes, et tourné en ridicule par les poëtes, il finit cependant par acquérir une certaine vogue, surtout à Edimbourg. Gall, accusé de matérialisme, publia pour se justifier un écrit intitulé : *des Dispositions innées de l'âme et de l'esprit*, ou *du Matérialisme*, Paris, 1812, in-8. Mais sa mort arrivée à Montrouge, le 22 août 1828, ne sembla que trop confirmer les accusations dont il avait été l'objet. Après avoir refusé les secours de la religion, il demanda que son corps fût porté directement au cimetière. Sa veuve, dans une lettre adressée à la *Quotidienne* le 14 septembre de la même année, s'efforça de le justifier du reproche d'incrédulité qui lui avait été adressé ; elle y déclarait que, si le docteur Gall avait défendu de présenter son corps à l'église, ce n'était point par une vaine fanfaronnade d'impiété, mais parce que Rome ayant mis son livre à l'index, il avait craint qu'on ne renouvelât autour de son cercueil des scènes tumultueuses dont il avait déploré le scandale. « Les » sacrifices de l'Eglise, ajoutait-elle, n'ont point, il » est vrai, répandu leurs consolations sur les der- » niers moments du docteur Gall, plaignons-le..., » et respectons par notre silence les mystérieux dé- » crets d'une Providence qui a ravi l'usage de toutes » ses facultés intellectuelles, cinq jours avant sa » mort, à un homme qui ayant consacré de si grands » talents et une carrière de 70 ans à prouver ses » prodiges et ses bienfaits, a bien pu, pendant » l'épreuve d'une longue agonie, trouver grâce aux » yeux de sa miséricorde. » Le docteur Gall a joui d'une réputation européenne. Il a publié : *Recherches philosophiques et médicales sur la nature et l'art dans les états de santé et de maladie*, Vienne, 1791, 2 vol. in-8 ; *Introduction au cours de physiologie du cerveau*, ou *Discours prononcé à la séance d'ouverture de son cours public*, Paris, 1808, in-8 ; *Mémoire concernant les recherches sur le système nerveux en général et sur celui du cerveau en particulier*, Paris, 1809, in-4 ; *Anatomie et physiologie du système nerveux et du cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme et des animaux par la configuration de leur tête*, Paris, 1810, 1818, 4 vol. in-4, avec 17 planches in-folio. Le docteur Spurzheim a travaillé au premier volume et à la moitié du second ; *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties, avec des observations sur la possibilité de reconnaître les instincts, les penchants, les talents ou les dispositions morales et intellectuelles des hommes et des animaux par la configuration de leur cerveau et de leur tête*, Paris, 1822, in-8 (prospectus); l'ouvrage a paru sous les titres suivants : *Sur l'origine des qualités morales et des facultés intellectuelles de l'homme, et sur les conditions de leur manifestation*, Paris, 1822, tom. 1er et 2e ; *Influence du cerveau sur la forme du crâne, difficultés, moyens de déterminer les qualités et les facultés fondamentales, et de découvrir le siége de leurs organes*, 1823, tom. 3 ; *Organologie*, ou *Exposition des instincts, des penchants, des sentiments, et des talents, ou des facultés morales et des facultés intellectuelles fondamentales de l'homme et des animaux et du siége de leur organe*, 1823, tom. 4 et 5 ; *Revue critique de quelques ouvrages anatomico-physiologiques, et exposition d'une nouvelle philosophie des qualités morales, et des facultés intellectuelles*, tom. 6.

GALLAIS (Jean-Pierre), ancien bénédictin de Saint-Maur, et professeur de philosophie dans son ordre, né à Doué (Maine-et-Loire) en 1756. Dès l'origine de nos troubles, il annonça les malheurs qui en seraient la suite dans plusieurs *opuscules* qu'il publia en 1789, 90 et 91, sous les titres d'*Histoire persane*, de *Dictionnaire inutile*, de *Démocrite voyageur, etc.* En 1792 il entreprit la rédaction du *journal général*, et l'on ne peut que louer le courage avec lequel il s'éleva contre les abus qu'avait amenés la désorganisation de l'ancienne monarchie. Trois jours avant le jugement de Louis XVI, il eut le courage de publier un mémoire, sous le titre d'*Appel à la postérité*, où il protestait contre le droit que les conventionnels s'arrogeaient de citer à leur barre ce monarque infortuné. Le libraire Webel, qui distribuait cette brochure au Palais-Royal, fut pris et périt sur l'échafaud. Gallais fut arrêté le 17 septembre 1793, et envoyé à la Force, où il demeura sept mois. Après la mort de Robespierre, il coopéra à la rédaction de *la Quotidienne*, du *Censeur des Journaux*, et fut proscrit après le 18 fructidor an 5. Les presses de Gallais furent brisées ce jour-là, sa maison fut pillée, et il n'échappa lui-même à la déportation qu'en vivant caché pendant deux ans. Rendu à la liberté par le décret qui amnistiait les déportés, il fut chargé pendant 10 ans de la rédaction du *Journal de Paris*, et devint, en 1800, professeur d'éloquence et de philosophie à l'académie de législation, où il se fit remarquer par ses leçons de morale chrétienne. Sa vie privée fut cependant peu édifiante. Oubliant son premier état, il avait eu la faiblesse de se marier, et l'auteur d'une *notice sur sa vie*, le nomme comme ayant été, en 1806, *membre de la société épicurienne, séant au Rocher de Cancale*. On a de lui une suite de l'*Histoire de France* d'Anquetil, 2 vol. in-8, ou 3 vol. in-12, 12 à 13 fr.; des *Etudes de littérature, d'histoire et de philosophie*, 2 vol. in-8 ; des *Mœurs et caractères du 19e siècle*, 2 vol. in-8, etc.; mais les ouvrages qui ont le plus contribué à le faire connaître, sont l'*Histoire de la révolution du 18 fructidor*, 2 vol. in-8, 6 à 7 fr., où il ne craignit point de faire cette profession de foi politique : « Qu'il n'y a » point de salut pour la France sans monarchie,

» et point de monarchie sans les Bourbons; » l'*Histoire du 18 brumaire et de Bonaparte*, 1814-15, 4 part. in-8, que le public éclairé distingua de la foule des brochures que chacune des époques de notre révolution a vu naitre; et l'*Histoire de la révolution du 20 mars* 1815, in-8, en tout 5 part. in-8, 5 à 7 fr., qui fut son dernier ouvrage, et mérita un égal succès. Gallais est mort à Paris en 1820. Gallais fut en butte aux sarcasmes des philosophes: Chénier a dit de lui :

Et Gallais, qui n'a point, mais qui donne la gloire,
Croit que le sort du monde est dans son écritoire.

Gallais était le correspondant littéraire de l'empereur d'Autriche.

GALLAND (Pierre), principal du collége de Boncour à Paris, et chanoine de Notre-Dame, était d'Aire en Artois. Il lia une étroite amitié avec Turnèbe, qui fut son disciple, avec Budé, Vatable, Latomus, etc., et fut estimé de François Ier. Il mourut en 1559. On a de lui divers *ouvrages* en latin, qui ne sont pas assez bons pour en donner le catalogue.

GALLAND (Auguste), né vers 1570, procureur général du domaine de Navarre, et conseiller d'état, était très-versé dans la connaissance des droits du roi, et dans celle de l'histoire de France. Ses ouvrages, pleins d'une érudition curieuse et recherchée, en sont un témoignage. Les principaux sont : *Mémoire pour l'histoire de Navarre et de Flandre*, 1648, in-fol., 6 à 9 fr.; plusieurs *Traités sur les enseignes et étendards de France; sur la chape de saint Martin ;* sur l'*Office du grand sénéchal;* sur l'*Oriflamme, etc.; Discours au roi sur la naissance et accroissement de la ville de la Rochelle*, 1628, in-8; un *Traité contre le franc-aleu*, sans titre, dont la meilleure édition est de 1637, in-4, 5 à 6 fr. On croit que Galland mourut vers l'an 1644.

GALLAND (Antoine), né à Rollot dans la Picardie en 1646, de parents pauvres, mais vertueux, se tira de l'obscurité par ses talents pour les langues orientales. Il obtint une chaire de professeur d'arabe au collége royal, et une à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Le grand Colbert l'envoya dans l'Orient. Il en revint avec une moisson abondante; il copia des inscriptions, il dessina des monuments, il en enleva même; il obtint des attestations sur la croyance de l'église grecque, touchant l'eucharistie, très-favorables à celle de l'église latine. Ces voyages le perfectionnèrent dans la connaissance de l'arabe et des mœurs mahométanes. Les ouvrages qui nous restent de lui, ont été empruntés en partie des Orientaux. Les principaux sont : *Traité de l'origine du café*, 1690, in-12, traduit de l'arabe; *Relation de la mort du sultan Osman, et du couronnement du sultan Mustapha*, traduite du turc, in-12; *Recueil des maximes et des bons mots tirés des ouvrages des Orientaux*, in-12; *Les Mille et une nuits*. C'est un recueil de contes arabes, les uns piquants, les autres insipides; mais présentant en général de bonnes moralités, en 12 vol. in-12, réimprimé en 6. Dans les deux premiers volumes de ces contes, l'exorde était toujours : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, » faites-nous un de ces beaux contes que vous » savez. » Quelques jeunes gens, ennuyés de cette uniformité, allèrent une nuit qu'il faisait très-grand froid, frapper à la porte de l'auteur, qui court en chemise à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfondre quelque temps à lui demander s'il était Galland auteur des *Mille et une nuits*, et s'il était levé, ils finirent la conversation par lui dire : « M. Galland, » si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux » contes que vous savez. » La *Préface* de la Bibliothèque orientale de Herbelot, qu'il continua après la mort de ce savant; plusieurs *Traités et dissertations sur des médailles antiques*, 1701, in-8. Galland mourut en 1715. Il était simple dans ses mœurs et dans ses manières, comme dans ses ouvrages. Il ne se proposait dans ses livres que l'exactitude, sans se mettre en peine des ornements. Il aimait l'étude avec passion, s'occupant peu des besoins de la vie, et dédaignant ses commodités. (*Voy.* son éloge dans le recueil de ceux de Boze.)

GALLANDI (André), prêtre oratorien du 18e siècle, a laissé deux ouvrages qui ont sauvé son nom de l'oubli; ce sont : *Bibliotheca græco-latina veterum patrum antiquorumque scriptorum Ecclesiæ*, etc., Venise, 1765-81, seu 1788, 14 vol. in-f., 100 à 110 f., et plus, en gr. pap., vend., 160 fr., collection très importante : *De vetustis canonum collectionibus dissert. Sylloge*, 1790, 2 vol. in-4.

GALLARD (Germain), docteur de Sorbonne, grand vicaire et chanoine de Senlis, né en 1744 à Artenay près d'Orléans, fit ses études à Paris avec distinction. Il fut nommé en 1772 directeur spirituel de l'école royale militaire de Paris. Il joignait à l'esprit et aux connaissances de son état une aménité de caractère qui le faisait rechercher. Son mérite le fit choisir, par l'assemblée du clergé de 1782, pour donner une édition complète des *OEuvres de Fénélon* in-4; mais les fonctions qu'il avait à remplir et la faiblesse de sa santé l'empêchèrent de terminer seul cette entreprise. On fut obligé de lui adjoindre le P. Querbeuf, homme laborieux qui acheva l'édition et composa la vie de cet illustre archevêque. Pendant la terreur, l'abbé Gallard fut obligé de se cacher; mais, lorsque des temps moins orageux lui permirent de se montrer, il entreprit de donner une édition des *Sermons de Beauvais*, évêque de Senez, qui avait été son ami, qu'il publia en 1807, 4 vol. in-12, et où il ne fit pas entrer deux *discours* prononcés dans les *assemblées du clergé*, et deux autres *sur la cène*. Il devait joindre à cette édition un *éloge de l'auteur*, mais sa mauvaise santé, et peut-être un peu de négligence, l'empêchèrent de terminer ce travail; il n'en a publié qu'un *fragment* qui fait regretter que cette œuvre soit restée incomplète. En 1809 il fut appelé à une chaire d'éloquence sacrée dans la faculté de théologie : il refusa, se contentant d'une petite place dans une des commissions de l'université. L'abbé Gallard mourut à Paris en 1812.

GALLAS (Mathias), général des armées impériales, né à Maëstricht où il fit son cours d'humanités en 1589, fut d'abord placé en qualité de page auprès du baron de Beaufremont, chambellan du

duc de Lorraine. Il se signala tellement en Italie et en Allemagne, sous le célèbre Tilli, qu'après sa mort il fut mis à la tête des armées de l'empereur Ferdinand II. Gallas rendit des services importants à l'empire, ainsi qu'au roi d'Espagne Philippe IV. Il voulut même s'emparer de la Bourgogne en 1636; mais il fut repoussé à Saint-Jean-de-Lône, obligé d'en lever le siége et de retourner en Allemagne. Il réussit mieux contre les Suédois; cependant son armée ayant dépéri près de Magdebourg par les habiles manœuvres de Torstenson, il fut disgracié de l'empereur. Quelque temps après on lui rendit le commandement des troupes; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort à Vienne en Autriche en 1647, avec la réputation d'un des plus grands généraux de son temps. Son père était né à Trente : ce qui a donné lieu à l'erreur de quelques historiens qui ont fait naître Mathias Gallas dans cette ville. On peut consulter le P. Engelflus dans la préface de l'ouvrage intitulé : *Virtutis et honoris ædes.*

GALLÉ, ou GALLÆUS (Servais), hollandais, né à Rotterdam en 1627, mort à Campen en 1709, est auteur d'un *Traité* latin *sur les oracles des Sybilles*, Amsterdam, 1689, 2 v. in-4, 6 à 7 fr.; le 1er contient les *oracles* avec un commentaire. Le second contient des dissertations sur tout ce qu'on peut dire des Sybilles. Il prouve leur existence contre Socin : il soutient qu'elles ont été inspirées par le démon, il nie qu'elles aient été vierges, et prétend qu'il n'y a rien de fixe sur leur nombre. Il y fait une sortie pleine de fiel contre quelques saintes, à qui l'on a attribué le don de prophétie. « Plaisant » embarras, dit un critique, où s'est trouvé ce bon » protestant! Reconnaissant l'existence des Sybilles » et leur inspiration, mais craignant quelques fâ- » cheuses conséquences contre sa secte, il aime » mieux les faire inspirer par le démon, et leur en- » lever leur virginité, que de fournir quelque » preuve en faveur des vierges qui, parmi les » catholiques, ont paru avoir quelque connaissance » de l'avenir. » On a encore de lui une édition de *Lactance*, Leyde, 1660, in-8, où il fait tous ses efforts pour réfuter les notes qu'Isæus avait faites sur cet ancien auteur chrétien, et pour métamorphoser Lactance en huguenot. Il a travaillé à une édit. de *Minutius Félix*, qui n'a pas vu le jour, et qui apparemment ne valait pas mieux que la précédente.

GALLET (N...), ecclésiastique français attaché à Fénélon qu'il a presque toujours suivi, a publié la Vie de ce prélat sous ce titre : *Recueil des principales vertus de Fénélon*, Nancy, 1725, in-12, très-rare; une *Dissertation dogmatique et morale sur la doctrine des indulgences, sur la foi des miracles et sur la pratique du Rosaire*, 1724, in-12. On lui attribue : *Lettre d'un anonyme à feu de Beausobre sur Fénélon*, insérée dans la *Bibliothèque germanique*, tome 46, p. 60.

GALLET (Jacques), ancien supérieur du séminaire de Saint-Louis à Paris, naquit à Lamballe (Bretagne) vers le milieu du 17e siècle. Il mourut en 1726 à Compans dans le diocèse de Meaux, où il était curé. Il se livra à de profondes recherches sur l'histoire de la Bretagne. Il a composé une dissertation historique *sur l'origine des Bretons* dont l'abbé Desfontaines à fait les tom. 5 et 6 de son *Hist. des ducs de Bretagne* qui parurent en 1737; elle a été réimprimée à la fin du 1er vol. de l'*Histoire de Bretagne* de dom Morice, qui l'a beaucoup améliorée tant par ses propres corrections que par la restitution du texte d'après le manuscrit original que possédait le cardinal de Rohan.

GALLETTI (Pierre-Louis), savant antiquaire italien et évêque de Cyrène, né en 1724 à Rome, fit ses premières études dans sa ville natale, puis il entra chez les bénédictins de Florence, et fut nommé bibliothécaire-archiviste de son couvent. Il avait dirigé ses travaux vers l'antiquité et l'histoire politique, littéraire et ecclésiastique de plusieurs villes et maisons religieuses. Les manuscrits de la bibliothèque de Florence lui furent très-utiles. En les parcourant il trouva une charte sur l'origine primitive de l'ordre des hiéronymites : ce qui occasionna une discussion assez vive entre lui et le P. Nerini, abbé général de cet ordre, discussion dans laquelle, au jugement des connaisseurs, il remporta l'avantage. En 1756 il publia une dissertation tendant à déterminer la position exacte de l'ancienne Rome : il prétend qu'elle était dans le lieu qu'on appelle *civitacula*. On lui doit aussi des *notices* intéressantes sur les actes de saint Gétulien et de ses compagnons; des *mémoires* sur les antiquités ecclésiastiques; une collection des *inscriptions du moyen âge* qui se trouvent encore dans plusieurs contrées d'Italie, publié à Rome de 1757 à 1766; la publication de plusieurs *lettres inédites de saint Basile le Grand* et *du vénérable Bède*, et de trois *discours de Th. Ph. Inghirami de Volterre.* Son mérite lui obtint l'amitié des plus illustres prélats; le pape Pie VI lui conféra plusieurs bénéfices et le titre d'évêque de Cyrène. Galletti mourut en 1790. Ses principaux ouvrages sont : *Ragionamento dell' origine e de primi tempi dell' abadia Fiorentina*, Rome, 1773, in-4; *Capena municipio de Romani*, ibid., 1756; *Gabbio antica città di Sabina scoperta ove e ora torri, ovvero le grotte di torri, discorso*, ibid., 1757, in-4, fig., 9 fr.; *Inscriptiones Venetæ infimi ævi, Romæ extantes*, ibid., 1757, in-4, 4 à 5 fr.; *Inscriptiones Romanæ infimi ævi, Romæ extantes*, ibid., 1760, 3 vol. in-4, 12 à 15 fr.; *Inscriptiones bononienses, etc., Pedemontanæ*, et *Piceni*, ibid., 1759-1766 et 1761, 3 vol. in-4, 12 à 15 fr.; les sept volumes réunis de 45 à 50 fr.

GALLI (Ferdinand). (*Voy.* BIBBIENA.)

GALLICAN (saint), consul romain sous l'empereur Constantin, battit les Scythes, et souffrit le martyre à Alexandrie, par ordre de Julien l'apostat, le 25 juin 362.

GALLICAN, tribun de l'armée de Vespasien. Il se signala beaucoup à la prise de Jotapat, et fut envoyé à Flave Josèphe, pour l'exhorter à se rendre.

GALLICCIOLI (L'abbé Jean-Baptiste), savant professeur d'hébreu et de grec, né à Venise en 1733. Il savait indépendamment des langues orientales, le syriaque, le chaldéen, le latin, le français, l'anglais; et son plus grand plaisir était de commu-

niquer son savoir à ses disciples. Il leur avait inspiré une telle confiance et en même temps une si grande ardeur pour l'étude, qu'ils le suivaient jusque dans les rues de Venise, pour profiter de ses conversations. Ajoutons, pour dire toutes ses vertus, qu'il était d'une excessive charité pour les pauvres, et qu'à sa science se joignit une extrême modestie. Quoiqu'il possédât une fortune assez considérable, on le trouva à sa mort, arrivée en 1806, dépourvu de tout, et l'on découvrit qu'il y avait plusieurs familles qui ne vivaient que de ses bienfaits. On lui doit : *Dizionario latino italiano della sacra Biblia ; Dissertazione dell' antica lezione degli ebrei e dell' origine de' punti ; Pensieri sulle settimane di Daniele*, écrit rempli d'érudition, dont toutes les universités italiennes lui firent des remerciments; *Memorie Venete antiche profane ed ecclesiastiche*, 8 vol. in-4, 25 à 30 fr.; la grande table des 32 vol. in-fol. du *Thesaurus antiquitatum sacrarum*, d'Ugolini ; traductions italiennes de l'*Ecclésiaste* et des différentes *Défenses de la religion chrétienne*, écrites par Tatien, Athénagore, etc. On regrette qu'il n'ait pas publié avant sa mort un ouvrage important, qui lui avait coûté 20 ans de travail, intitulé : *Approssimazione della sinagoga alla nostra religione*. Il a donné aussi une édition des *œuvres de saint Grégoire le Grand*.

GALLIEN, *Publius Licinius*, fils de l'empereur Valérien, fut associé à l'empire par son père, l'an 253 de J.-C., et lui succéda l'an 260. Le nouvel empereur avait signalé son courage contre les Germains et les Sarmates; mais la volupté amollit son âme, dès qu'il fut sur le trône impérial. Pendant que tout le monde gémissait sous le poids des guerres et des calamités publiques, il vivait tranquillement à Rome, toujours environné de femmes impudiques, tantôt couché sur des fleurs, tantôt plongé dans des bains, ou crapuleusement assis à table, ne respirant que pour le plaisir, et n'ayant point d'autre objet. Les mimes, les bouffons formaient son cortége ordinaire, et des femmes prostituées l'accompagnaient tous les jours lorsqu'il allait au bain. Il était devenu insensible à tout ce qui ne regardait pas la volupté. Quelqu'un étant venu lui dire que le royaume d'Egypte s'était révolté contre lui : « Eh » bien! répondit-il, ne saurions-nous pas vivre sans » le lin d'Égypte? » Un autre lui apprenant la défection des Gaules, il répondit d'un air indolent : « Q'importe? Est-ce que l'état ne peut subsister » sans les longues casaques et sans les draps d'Ar» ras? » Il ne reçut pas avec moins d'indifférence la nouvelle qu'on lui apporta des désordres qu'avait faits en Asie un furieux tremblement de terre, et celle d'une dernière invasion des Scythes ; il ne dit que ces mots : « Il faudra nous passer de salpêtre. » La perte de plusieurs autres provinces ne le toucha pas davantage, et on eût dit, à le voir et à l'entendre, qu'il était un simple particulier. Il fallut enfin qu'il sortît de sa léthargie. Posthume et Ingénuus se firent proclamer empereurs en même temps, l'un dans les Gaules, l'autre dans l'Illyrie. Gallien marcha contre celui-ci, le vainquit et le tua. Il fit périr tous les rebelles, sans distinction d'âge ni de sexe, ou par lui-même, ou par ses lieutenants. « Epousez, écrivit-il à l'un d'eux, ma » querelle, et vengez-la comme si c'était la vôtre. » Les soldats et le peuple de Mœsie, irrités de tant d'exécutions barbares, proclamèrent un nouvel empereur, tué par ses gardes peu de temps après. Macrianus, élu empereur en Egypte vers le même temps, y régna près de 2 années. Trente tyrans dans différentes parties de l'empire se mirent, ou se firent mettre sur la tête, la couronne impériale. Gallien, plongé dans l'assoupissement des plaisirs, n'avait de vivacité que celle que lui donnait sa colère; dès qu'elle était apaisée, il retombait dans son indolence. Son père avait été fait prisonnier par les Perses; au lieu d'aller le délivrer, il confia le soin de le venger à Odénat. Ce général fit ce que l'empereur aurait dû faire : il chassa les Barbares des terres de l'empire, et porta la terreur dans leur propre pays. Odénat ayant été tué, Zénobie sa veuve prit le titre de reine de l'Orient, et fit proclamer empereurs ses trois fils. Héraclien, envoyé contre elle, fut battu, et son armée taillée en pièces. Auréole, dace d'origine, berger d'extraction, prenait dans le même temps le titre d'empereur, et se rendait maître de Milan. Gallien alla mettre le siége devant cette ville. Le rebelle, pour se défaire de lui, fit donner de faux avis aux principaux officiers, et leur persuada, par ses émissaires, que Gallien avait résolu leur perte. On forma à l'instant une conjuration contre lui, et on l'assassina l'an 268 de J.-C., avec son fils Valérien qu'il avait associé à l'empire. Il avait alors 50 ans. Ce prince cruel et brutal fut à quelques égards plus modéré et plus juste que les empereurs les plus vantés. Les chrétiens, dont les Trajan et les Marc-Aurèle firent couler le sang dans toutes les provinces de l'empire, furent épargnés par Gallien. Il les connut, il les jugea mieux ; il conçut du respect pour leurs vertus, fit publier des édits de pacification en leur faveur, leur accorda le libre exercice de leur religion, ordonna qu'on leur rendît les cimetières où ils s'assemblaient, et qu'on restituât aux particuliers tous les biens confisqués. Tant il est vrai que l'orgueil philosophique et une vaine ostentation de vertu sont souvent plus à craindre que des vices reconnus et avoués!

GALLION (Junius), sénateur romain, fut d'avis que les cohortes prétoriennes, après plusieurs campagnes, auraient le droit d'être assises parmi les quatorze ordres. Il en fut rudement repris par l'empereur Tibère, qui sur-le-champ le fit sortir du sénat, puis de l'Italie. Il choisit l'agréable ville de Lesbos pour le lieu de sa retraite. Tibère sut qu'il s'y plaisait, et il le fit revenir à Rome, où il fut obligé de demeurer dans la maison des magistrats. C'est toute la récompense qu'il eut pour les bassesses qu'il avait faites auprès de ce tyran.

GALLION (Junius), frère de Sénèque, précepteur de Néron. Etant proconsul d'Achaïe, les juifs lui amenèrent saint Paul pour le faire condamner ; mais Gallion leur dit « qu'il ne se mêlait point de » leurs disputes de religion, et qu'ils eussent à vider » leur différend entre eux » (*Act.* 18). Cette ré-

ponse semble prouver que ce proconsul ragardait ces démêlés avec indifférence. Cependant quelques historiens en ont conclu que, s'il n'était pas chrétien, il avait quelque penchant au christianisme. Gallion, condamné à mort par Néron, se tua lui-même; ce dernier trait prouve mieux que tout le reste qu'il n'était pas chrétien.

GALLO (Alonzo), auteur espagnol, à qui nous devons un traité fort recherché et très-rare, surtout en France, écrit dans sa langue, sous ce titre: *Declaration del valor del oro*, Madrid, 1613, pet. in-8, 5 à 6 fr. Cet ouvrage a été d'un grand usage pour ceux qui travaillent ce métal ou qui le négocient. L'auteur vivait dans le 17e siècle.

GALLOCHE (Louis), natif de Paris en 1670, mort en 1761, fut élève de Boullongne qui l'instruisit, en lui dévoilant les principes de la peinture d'après les tableaux même des grands hommes. Cette façon d'instruire habitua Galloche à un goût de théorie, qui semble avoir nui en quelque sorte au progrès des connaissances qu'on acquiert par la pratique. On voit néanmoins quantité de beaux tableaux de cet artiste, entre autres, la *Résurrection du Lazare*, à l'église de la Charité; le *Départ de saint Paul de Milet pour Jérusalem*, à Notre-Dame; *saint Nicolas, évêque de Myre*, à Saint-Louis du Louvre; l'*Institution des enfants trouvés*, à Saint-Lazare; la *Samaritaine*, et la *Guérison du possédé*, à Saint-Martin des Champs; *saint Nicolas de Tolentin*, dans l'église des Petits-Pères; et dans la sacristie, la *Translation des reliques de saint Augustin :* c'est le chef-d'œuvre de l'auteur, ainsi que son tableau de réception à l'académie royale, représentant *Hercule qui rend Alceste à son époux Admète*... Galloche fut gratifié par le roi d'un logement et d'une pension. François le Moine fut son disciple.

GALLOIS (Jean), abbé de Saint-Martin des Cores, secrétaire de l'académie des sciences, professeur en grec au collége royal, et inspecteur du même collége, naquit à Paris en 1632, et y mourut en 1707. Il travailla après Sallo, le père du Journal des savants, à cet ouvrage périodique; mais il n'y mit pas la même critique: il savait combien elle offensait, lors même qu'elle est modérée et juste. Les auteurs furent contents, mais le public le fut moins: on l'accusa de prodiguer les louanges, non-seulement aux bons écrivains, mais même aux médiocres; défaut devenu commun à tous les journalistes, et qui va toujours croissant, en raison directe de la décadence du goût et des sciences. « La » bonne critique, dit un auteur moderne, a disparu » avec le vrai savoir. Elle a cessé d'être sévère, » parce qu'elle a senti sa faiblesse et son impuis- » sance; elle a craint ses propres jugements, parce » qu'elle n'a pas su les fonder assez en raison et en » droit pour les faire respecter. De là tous ces pé- » riodistes louangeurs qui ne savent qu'admirer et » s'épanouir, lors même qu'ils analysent la pau- » vreté et la sottise. C'est l'ignorance qui compose » avec l'ignorance, qui loue pour être louée à son » tour, comme ces faux prophètes dont il est dit dans » l'Ecriture: *Beatificant et beatificantur.* » Observation du reste qui ne convient pas dans toute son étendue à l'abbé Gallois, et qui ne doit se rapporter qu'au mauvais exemple qu'il a donné, et qui est aujourd'hui si bien suivi. Le grand Colbert, touché de l'utilité de ce journal, prit du goût pour l'ouvrage, et bientôt après pour l'auteur. Après avoir éprouvé longtemps son esprit, sa littérature, ses mœurs, il le prit chez lui en 1674, et lui donna toujours une place à sa table et dans son carrosse. L'abbé Gallois lui apprit un peu de latin dans ses voyages de Versailles à Paris. On n'a de lui que les extraits de ses journaux, et quelques petits écrits qui ne formeraient pas un volume.

GALLONIO (Antoine), prêtre oratorien de Rome, mort en 1617, publia en italien: *Trattato degli stromenti di martirio*, Roma, 1591, in-4, 6 à 10 fr. Ce traité curieux est fait avec beaucoup de soin, il parle des différents supplices dont les païens se servaient pour faire souffrir les martyrs de la primitive église. Cet ouvrage, traduit en latin par l'auteur, fut imprimé en 1594, et réimpr. en 1659 à Paris. Gallonius non-seulement recueillit ce qui se trouve des tourments des martyrs dans leurs actes, dont plusieurs pourraient être suspects aux esprits forts, mais aussi ce qu'on lit dans les auteurs anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques. Ce livre est une réponse victorieuse à cette phrase d'un incrédule moderne: « Il est difficile de concilier avec les lois ro- » maines tous ces tourments recherchés, toutes ces » mutilations, ces langues arrachées, ces membres » coupés et grillés, etc. » Il se peut qu'aucune loi romaine n'ordonna jamais de tels supplices; mais la fureur des romains idolâtres les inventait, et les juges les laissaient faire, et souvent les ordonnaient eux-mêmes. Le traité de Gallonius en est la preuve. « Le même argument, dit un savant moderne, » prouverait la fausseté de toutes les atrocités exer- » cées par les Adrets, les Halberstadt, les La » Marck, les Sonoi, etc.; car où sont les lois qui, » chez les protestants, ordonnent de tels supplices » envers les catholiques? Et pour rester dans l'his- » toire romaine, par quelles lois de la jurisprudence » criminelle, les chrétiens, sous Néron, furent-ils » enduits de poix et transformés en flambeaux. » Le livre *De cruce* de Juste-Lipse peut servir de pendant à celui de Gallonius. *De sanctorum mart. cruciatibus liber*, ibid., 1594, in-4, 5 à 8 fr.; une *Histoire des vierges*, 1591, in-4, 3 à 5 fr.; *Vita beati P. Philippi Nerii in annos digesta*, ibid., 1600, in-4, ou Mayence, 1602, in-8; de *Monachatu sancti Gregorii*, Rome, 1604, in-4. Il y prétend, avec Baronius, que saint Grégoire n'a pas été bénédictin, mais de l'ordre de saint Equice, dont saint Grégoire fait mention dans ses livres de morale.

GALLOWAY (Henri, marquis de RUVIGNY, comte de), né en 1647, était agent général de la noblesse protestante en France, lorsqu'à la révocation de l'édit de Nantes il passa en Angleterre, où il se fit naturaliser, et prit le titre de comte de Galloway, qu'il porta depuis. Après la mort du maréchal de Schomberg, il fut fait colonel du régiment de cavalerie légère qui n'avait été composé que de

religionnaires français sous le règne du roi Guillaume. Ce prince lui donna le commandement des troupes anglaises en Piémont, avec le caractère d'ambassadeur plénipotentiaire auprès du duc de Savoie, avant qu'il eût fait sa paix particulière en 1696. La reine Anne le fit aussi généralissime de ses troupes en Portugal, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il perdit l'an 1707 la bataille d'Almanza en Espagne, et l'an 1709 celle de la Guadiana en Portugal. Ces mauvais succès le firent rappeler en Angleterre, et on le priva de la qualité de vice-roi d'Irlande. Il fut pourtant établi depuis lord justicier de ce royaume avec le lord Gras, où il mourut en 1720.

GALLUCCI (Jean-Paul), savant astronome italien, du 16e siècle, dont les principaux ouvrages sont : un traité *Degli stromenti di astronomia*, Venise, 1597, in-4 ; *Speculum uranicum*, in-fol. ; *Cœlestium corporum explicatio*, in-fol. ; *Theatrum mundi et temporis*, in-fol., etc.

GALLUCCIO (Ange), né à Macerata l'an 1593, entra dans la société des jésuites en 1606, enseigna pendant 24 ans la rhétorique dans le collége romain, avec beaucoup de réputation, et mourut à Rome en 1674. Son principal ouvrage est la continuation des décades : *De bello belgico ab anno* 1593 *ad annum* 1609 *partes duæ*, Rom., 1671, 2 vol. in-fol., 20 à 25 fr. Sa latinité est pure et élégante, mais son style est plus affecté et moins coulant que celui de Strada.

GALLUS (Cornélius), de Fréjus en Provence, grand capitaine et bon poëte, était chevalier romain. Il aima Cythéris, affranchie de Volumnius, et la célèbra dans ses vers; mais cette courtisane le quitta pour s'attacher à un autre : ce qui donna occasion à Virgile de composer sa 10e églogue, pour consoler Gallus de cette perte. L'empereur Auguste lui donna le gouvernement d'Egypte. Gallus pilla ce pays, et, selon quelques-uns, conspira contre son bienfaiteur, qui l'envoya en exil. Il s'y tua de désespoir l'an 26 avant J.-C. Virgile, qu'on peut croire n'avoir eu pour amis que des gens d'un mérite distingué, fait l'éloge de ce poëte. Gallus avait travaillé dans le genre élégiaque; mais il ne reste presque rien de ses poésies. Les fragments que nous en avons se trouvent dans l'édition de *Catulle et Tibulle*, 1771, 2 vol. in-8, et in-12, avec une élégante traduction française par le marquis de Pezai.

GALLUS (Vibius), natif des Gaules, orateur célèbre sous le règne d'Auguste, parut au barreau avec tant d'éclat, qu'on lui donna un des premiers rangs parmi les orateurs romains, après Cicéron. Sénèque, son ami et son admirateur, a conservé quelques échantillons de ses *plaidoyers*. Gallus mourut frénétique.

GALLUS (Caïus-Vibins-Trébonianus), proclamé empereur romain en 251, à la place de Dèce qu'il fit mourir, était d'une bonne famille romaine, dont il souilla la gloire par des actions lâches et honteuses. Outre le meurtre de son prince, il conclut avec les Goths une paix si ignominieuse, que les Romains n'en avaient point fait de semblable jusqu'alors : le traité portait qu'ils payeraient aux Goths un tribut annuel. Domitien avait cependant introduit autrefois la coutume de donner de l'argent aux barbares, pour les empêcher de ravager les terres de l'empire. Il ne tarda pas longtemps à porter la peine de ses infâmes actions ; mais l'empire la partagea avec lui. Les Goths et les autres peuples ennemis des Romains ne se contentant pas du traité avantageux qu'ils avaient fait, le rompirent presque aussitôt qu'ils l'eurent conclu. Ils vinrent fondre sur la Thrace, la Mœsie, la Thessalie et la Macédoine, qu'ils ravagèrent, et où ils commirent, sans que Gallus témoignât s'en soucier, tous les désordres ordinaires aux nations septentrionales. Les Perses, d'un autre côté, qui n'ignoraient pas les progrès des Goths, entrèrent sous les ordres du fameux Sapor, dans les provinces de Mésopotamie et de Syrie; et, poussant plus avant, ils subjuguèrent l'Arménie, d'où ils chassèrent le roi Tiridate. Gallus, aussi tranquille que s'il n'eût point eu d'ennemis, demeurait à Rome plongé dans les plaisirs. Après avoir associé à l'empire Volusien son fils, qui n'était encore qu'un enfant, comme s'il eût dû le trône des Césars à sa valeur et au mérite de son nouveau collègue, il fit battre des pièces de monnaie avec cette inscription : *Virtus Augustorum*. Cependant le peuple paraissait si irrité de l'indolence de Gallus, que ce prince chercha à l'apaiser, en adoptant un jeune fils de Dèce ; mais craignant qu'il ne vengeât la mort de son père, il l'empoisonna depuis secrètement. Gallus ajouta à tous ses crimes la persécution des chrétiens ; mais le courroux du ciel se manifesta en même temps contre l'empire, par une peste épouvantable. Ce fléau commença en Ethiopie, sur les confins de l'Egypte, se répandit de là dans toutes les provinces, et fut aussi funeste par sa durée que par sa violence. Gallus fut massacré par ses soldats à Terni, l'an 253 Son fils Volusien, qu'il avait décoré de la pourpre, fut tué avec lui.

GALLUS (César), neveu du grand Constantin et frère de Julien, fut créé César en 351, par l'empereur Constance son cousin, qui lui fit épouser sa sœur Constantine. Il avait passé sa jeunesse avec Julien dans une espèce d'exil, où ils furent élevés dans la piété. Gallus parut très-attaché au christianisme ; il abolit l'oracle d'Apollon dans un faubourg d'Antioche, où il faisait sa demeure, brûla les villes des Juifs qui s'étaient révoltées, défit les Perses, et s'acquit la réputation d'un prince courageux. Mais les perfides conseils de Constantine le perdirent : pour satisfaire leur avarice, ils s'abandonnèrent à toutes sortes de vexations et de cruautés. Gallus fit massacrer Domitien, préfet d'Orient, Théophile, gouverneur de Syrie, et Montius, ministre des finances. On prétend même qu'il forma le projet de détrôner Constance. Ce prince le fit arrêter ; on procéda contre lui comme contre un simple particulier, et il eut la tête tranchée en 354. Il n'avait que 29 ans. Constance fit périr les principaux complices de ses crimes. (*Voy* CONSTANTINE.)

GALLUZZI (Tarquin), jésuite italien, né en 1574, mort à Rome en 1649, est auteur de plu-

sieurs ouvrages. Les principaux sont : *Vindicationes virgilianæ*, Rome, 1621, in-4. *Commentarii tres de tragediâ, de comœdiâ et de elegiâ*, Paris, 1631 et 1645, 2 vol. in-fol. Il était passionné pour Virgile, autant que Mme Dacier l'était pour Homère. Il a tâché de venger le poëte latin de toutes les critiques qu'il a essuyées.

GALLUZZI (Riguccio), historien italien, né à Volterra vers l'an 1743, est connu par son *Histoire du grand-duché de Toscane sous les Médicis*, publiée en italien à Florence, 1781, 5 vol in-4 ou 9 vol. in-8, 24 à 30 fr., et traduite en français (par le Febvre Villebrune et Mlle de Kéralio), Paris, 1782-83, 9 vol. in-12. Cet ouvrage lui avait été commandé par le grand-duc Léopold qui l'avait engagé secrètement à déprécier cette famille puissante pour relever adroitement la nouvelle dynastie. Lorsque cette histoire parut, elle excita les nombreuses réclamations des cours d'Espagne, de Naples, de Parme, et surtout de Rome, sur le compte desquelles l'auteur s'était exprimé d'une manière souvent inconvenante et injuste. Soutenu et protégé par le grand duc, Galluzzi ne fut point inquiété et mourut tranquillement en 1805.

GALOPIN (George), né à Mons en Hainaut, vers l'an 1600, bénédictin dans le monastère de Saint-Guislain, s'opposa avec véhémence à la réforme de Saint-Vanne, que l'on introduisit dans ce monastère, et nuisit par là à sa réputation. Il paraît néanmoins, par toute la suite de sa conduite, que c'était un homme droit et vrai, qui peut-être dans cette réforme appréhendait quelque nouveauté. Il se retira à Douai, où il fut fait professeur de philosophie au collége du roi, et y mourut en 1657. Il s'appliqua à donner de bonnes éditions avec des notes des anciens auteurs ecclésiastiques, qui n'avaient pas encore vu le jour, entre autres, du *Verbum abbreviatum* de Pierre le Chantre ; du *Commentaire sur le Pentateuque* de saint Bruno, évêque de Wurtzbourg ; de l'*Aurora* de Pierre Riga ; la *Vie de saint Véron*, par Albert, abbé de Gemblours, et une *Généalogie des comtes de Flandre*, tirée des manuscrits du monastère de Saint-Guislain.

GALVAM (Antoine), fils naturel d'Edouard Galvam, naquit à Lisbonne en 1503. Après qu'il eut achevé ses études, il embrassa la carrière militaire, et s'embarqua en 1527 pour les Indes ; il fut fait gouverneur des îles Moluques. Il signala le commencement de son gouvernement par la victoire qu'il remporta dans l'île de Tidor sur 20,000 hommes, n'en ayant avec lui que 350. Il purgea les mers voisines de tous les corsaires. Il ne se rendit pas moins recommandable par sa bonté pour les naturels du pays, et par le soin qu'il prit de les faire instruire des vérités de la religion. On assure que, pendant 4 ans, il dépensa 70,000 cruzades : aussi acquit-il le glorieux titre d'*Apôtre des Moluques*. Ses libéralités l'ayant réduit à un état qui n'était guère au-dessus de la misère, il se rendit l'an 1540 en Portugal, où il ne trouva pas la reconnaissance qu'il devait attendre du roi Jean III, dont il avait augmenté les revenus de 500,000 cruzades. Il se vit obligé de se retirer à l'hôpital de Lisbonne, où il vécut jusqu'en 1557. Il avait écrit une *Histoire des Moluques*, qui est perdue ; mais il a laissé un ouvrage important intitulé : *Tratados* (Traité sur les différents chemins par où l'on allait anciennement aux Indes, et des découvertes anciennes et modernes jusqu'en 1550), Lisbonne, 1731, pet. in-fol., 15 à 24 fr. ; il fut traduit en anglais par Hakluyt.

GALVANI (Louis), médecin et physicien célèbre d'Italie, illustre professeur d'anatomie, né à Bologne en 1737, montra dès l'enfance un grand zèle pour la religion catholique, et témoigna même le dessein de se renfermer dans un cloître. On le détourna de ce projet, et l'on parvint à lui faire embrasser la carrière de la médecine. Mais il la négligea pour étudier l'anatomie qu'il regardait comme la seule branche réelle et positive de cette science. Il soutint en 1762 sa thèse sur les *Os*, et fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Bologne : son enseignement fut très-remarquable. En même temps il exerça avec beaucoup d'habileté la chirurgie et l'art des accouchements ; les travaux auxquels il se livra jusqu'en 1790 furent nombreux et importants : ils sont insérés dans les *Mémoires de l'institut des sciences de Bologne*. Mais il dut sa plus grande célébrité à sa découverte du *galvanisme* (1790), qui ne fut cependant que l'effet du hasard, comme presque toutes les découvertes. On préparait des bouillons de grenouilles pour Mme Galvani, dont la santé était affaiblie ; un des aides de ce médecin ayant approché sans y songer la pointe d'un scalpel des nerfs cruraux internes d'une grenouille écorchée, qui se trouvait placée près d'une machine électrique en mouvement, tous les muscles furent aussitôt agités d'une vive commotion. Mme Galvani, s'en étant aperçue, en avertit son mari, qui s'attacha dès lors à l'idée d'une électricité inhérente au corps animal, et ses expériences multipliées lui en offrirent la certitude. Plusieurs savants, qui ont cherché à perfectionner la découverte de Galvani, en ont obtenu des effets nouveaux et curieux ; mais quelques-uns, en adoptant ses procédés et en multipliant ses expériences, leur attribuèrent d'autres principes. Galvani défendit son système dans plusieurs *mémoires* dédiés à Spallanzani. On a publié beaucoup d'écrits sur le galvanisme. Les principaux sont : l'*Histoire du galvanisme*, par Pierre Sue, Paris, 1803, 4 vol. in-8, et le *Manuel du galvanisme*, par Joseph Izarn, Paris, 1804, in-8. Galvani était doux, modeste, extrêmement aimant, simple dans ses goûts et dans ses mœurs. Il parlait avec facilité, mais sans éloquence, et il était modéré dans la discussion. Il observait rigoureusement les préceptes de la religion, à laquelle il était sincèrement attaché. Lorsque la république cisalpine exigea de tous les employés un serment, il préféra perdre sa place et les émoluments qui y étaient attachés et qui faisaient toute sa fortune, plutôt que de trahir sa conscience. Il se retira alors chez un de ses frères, où il succomba en 1798 à une maladie de langueur qui le minait depuis la perte de son épouse (1790). Quelques

jours avant sa mort, le gouvernement cisalpin avait décrété qu'il serait rétabli dans sa chaire, sans être tenu de prêter le serment qu'on avait exigé. Le docteur Alibert a fait son *Eloge historique*, où il a résumé avec un rare talent le système de ce célèbre médecin : il sert *d'introduction au 4e volume de la société médicale d'émulation*. Ses principaux écrits sont : *De renibus atque ureteribus volatilium*. Cette description anatomique de quelques organes des oiseaux est remarquable par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il rendit compte des observations que lui avaient permis de faire ses dissections nombreuses; *De volatilium aure ;* cet ouvrage n'était qu'une ébauche d'un grand travail qu'avait entrepris l'auteur sur l'organe de l'ouïe : on accusa Scarpa de lui avoir enlevé ces découvertes à mesure qu'il les faisait connaître à ses élèves ; *De viribus electricitatis in motu musculari commentarius*. Ce dernier opuscule a été inséré dans le tome 7 des *Mémoires de l'Institut*, et est imprimé séparément ; quoiqu'il ne contienne que 55 pages, il a immortalisé son nom. C'est là que se trouve la grande découverte qui a rendu ce médecin si célèbre, et qui a donné en physique des résultats si intéressants.

GAMA (Vasco de), célèbre navigateur portugais, né au port de Synis, en Portugal, d'une famille illustre, s'est immortalisé *par la découverte du passage aux Indes orientales, par le cap de Bonne-Espérance*. Le roi don Emmanuel l'envoya en 1497 dans les Indes pour les reconnaître. Il courut toute la côte orientale de l'Afrique, descendant en divers lieux pour tenter de faire alliance avec les rois. Il se conduisit de même sur la côte orientale de l'Inde ; mais il ne trouva de favorables dispositions que dans le roi de Melinde, qui le fit accompagner à son retour par un ambassadeur. Gama, satisfait de son premier voyage, se prépara à en faire un second avec une flotte de 20 vaisseaux. Le roi, pénétré d'estime pour son mérite et de reconnaissance pour ses services, le fit comte de Vidiguère, et amiral des mers des Indes, Perse et Arabie; titre que ses descendants conservent. Il partit le 10 février 1502 ; et après s'être vengé des insultes qu'il avait souffertes la première fois, en bombardant quelques places, et battant plusieurs petites flottes des princes barbares, il revint avec 13 vaisseaux chargés de richesses, le premier septembre 1503. Enfin le roi Jean III, l'ayant nommé vice-roi des Indes en 1524, l'y renvoya pour la troisième fois; mais à peine avait-il établi son siége à Cochin, qu'il y mourut le 24 décembre 1525. Ses lieutenants venaient de défaire les flottes de Calicut et de Cananor. On dit qu'il publia la *relation* de son premier voyage dans les Indes ; mais on ne la trouve point. Ce grand homme fut honoré du *don*, pour lui et pour sa postérité, et créé grand du Portugal. On voit ses exploits amplement détaillés dans l'élégante Histoire des Indes du P. Maffei. Camoens a chanté dans les *Lusiades* la découverte du cap de Bonne-Espérance, que Vasco de Gama avait appelé le cap des Tourmentes.

GAMA (Antoine de), né à Lisbonne en 1520, mort dans cette ville en 1579, fut conseiller d'état et grand chancelier du roi de Portugal. Les écrits qu'il nous a laissés sont : *Decisiones supremi Lusitaniæ senatûs*, Lisbonne, 1578 ; Madrid, 1621; Anvers, 1650, in-fol.; *Tractatus de sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatis*, Lisbonne, 1554, in-4. Ce savant magistrat tirait son plus grand lustre de son érudition, de sa probité et de sa religion, et il le fit rejaillir sur les dignités qu'il remplit.

GAMA (Emmanuel de), mort en 1730, avocat au parlement de Paris, publia en 1726, in-12, une *Dissertation sur le droit d'aubaine*, droit qui paraîtrait barbare, si un long usage ne l'avait consacré. Ce n'est proprement qu'un factum ; mais il roule sur une question importante. L'auteur prétend que le droit d'aubaine ne s'étend que sur les étrangers établis dans le royaume, et non pas sur ceux qui n'y font que passer en voyageant.

GAMA (Ant. de Léony), astronome et géographe, naquit au Mexique en 1726. Il publia différents *Mémoires* sur les satellites de Jupiter, sur l'almanach et la chronologie des anciens Mexicains, et sur le climat de la Nouvelle-Espagne, mémoires qui, suivant l'opinion du savant Humboldt, « annoncent une grande justesse dans les idées, et de » la précision dans les observations. » Gama concourut avec d'autres astronomes à déterminer la longitude du Mexique ; travail dans lequel les observateurs eux-mêmes avouent qu'ils restèrent incertains de près d'un quart de degré pour avoir calculé sur des tables anciennes. Gama donna au public le résultat de ces opérations dans une brochure en espagnol, intitulée : *Description orthographique de l'éclipse du soleil du 24 juin 1778*, Mexico, 1778, in-4. Ce savant astronome naquit pauvre, vécut dans la misère, malgré les recommandations du célèbre navigateur Malaspina, qui tâcha en vain d'intéresser la cour d'Espagne en sa faveur.

GAMACHES (Joachim Rouault de), gentilhomme de Poitou, acquit une grande réputation sous Charles VII et sous Louis XI. Il se trouva à deux batailles et à dix-sept siéges, sans avoir pourtant commandé en chef. Son action la plus éclatante est la défense de Paris pendant la guerre du *Bien-public*, en 1465. Ses services, qui lui méritèrent le bâton de maréchal, ne le garantirent point des jaloux, ni des défiances de Louis XI. Ce prince le fit arrêter en 1476, et juger par des commissaires. Gamaches fut condamné, non-seulement à perdre ses charges, mais encore à payer au roi 20,000 fr. d'amende, et à garder la prison pendant 5 ans; mais le maréchal n'en conserva pas moins sa liberté et ses biens. On ne dit point quel était son crime, ni pour quelle raison l'arrêt ne fut point exécuté. Gamaches mourut en 1478.

GAMACHES (Philippe de), abbé de St.-Julien de Tours, docteur et professeur de Sorbonne, né en 1568, se distingua par l'ardeur avec laquelle il soutint le docteur Richer. (*Voy.* ce mot.) Sans l'appeler un grand homme (comme fait le *Lexicographe critique*, aussi outré dans ses éloges que

dans ses satires), on peut dire que Gamaches était un bon scolastique. On a de lui des *Commentaires sur la Somme de saint Thomas*, 2 vol. in-fol. Cet écrivain mourut en 1625.

GAMACHES (Etienne de), né en 1672 à Meulan, entra chez les chanoines de Sainte-Croix de La Bretonnerie, et s'y distingua par un esprit méditatif et profond. L'académie des sciences de Paris lui ouvrit ses portes. Nous avons de lui : une *Astronomie physique*, ou *Principes généraux de la nature appliqués au mécanisme astronomique*, 1740, in-4, avec 22 pl.; *Système du cœur*, sous le nom de *Clarigny*, 1708, in-12; *Système du philosophe chrétien*, 1721, in-8; *Dissertations littéraires et philosophiques*, 1755, in-8. Mais celui de ses livres qui est le plus connu, est intitulé : *Les agréments du langage réduit à ses principes*, 1757, in-12. Cet ouvrage qu'un homme d'esprit appelait le *Dictionnaire des pensées fines*, a été vainement déprisé par l'abbé Goujet. Il est digne d'être lu par quiconque veut écrire. L'auteur mourut en 1756.

GAMALIEL, docteur de la loi, et à ce que l'on croit, disciple secret de Jésus-Christ, maître de saint Paul, fut très-favorable aux apôtres dans une assemblée que les Juifs tinrent pour les faire mourir. Il fut sensiblement touché du mauvais traitement qu'ils reçurent, et surtout du martyre de saint Etienne, qu'il fit ensevelir honorablement, mais sans se montrer. On dit que ce saint homme fut ensuite découvert et martyrisé avec son fils Abibon, âgé de 20 ans; qu'en 415 il apparut en songe à un saint prêtre nommé Lucien, à qui il découvrit l'endroit où reposait son corps et celui de saint Etienne. Nous avons un écrit de Lucien lui-même sur ce sujet. Il nous apprend que Gamaliel ayant enlevé le corps de saint Etienne, la nuit après son martyre, l'avait enseveli dans un tombeau neuf, où il fut depuis enterré lui-même avec Abibon son fils et Nicodème. Ces corps furent effectivement trouvés dans l'endroit que Gamaliel avait indiqué. Saint Augustin et Evode racontent la chose avec des circonstances qui ne laissent aucun doute sur la vérité du récit de Lucien. Cet illustre docteur de l'Eglise rapporte en particulier les guérisons miraculeuses qui se firent lors de la translation du corps de saint Etienne. « Quel témoignage, s'écrie un orateur » chrétien, en faveur des honneurs que nous ren» dons aux dépouilles mortelles des serviteurs de » Dieu! Les saints eux-mêmes nous en montrent les » dépôts, et d'autres saints accourent pour les ho» norer, et le Dieu de tous les saints fait éclater au » milieu de tout cela les merveilles de sa puissance; » et les hommes, qui attestent tout cela comme » témoins oculaires, sont des saints eux-mêmes, et » de grands docteurs, des génies fermes et pro» fonds; et cela dans le temps où, de l'aveu des no» vateurs, l'Eglise était encore chaste et pure. Que » faut-il donc à l'erreur pour la confondre, si de » telles raisons et de tels faits ne la confondent » pas. » (*Voy.* GERVAIS et PROTAIS SS.)

GAMBARA (Véronique), sœur du cardinal Uberto, née à Prat' Alboino près de Brescia en 1485, mariée à un seigneur italien, fut veuve de bonne heure, et ne voulut point se remarier, pour être moins gênée dans son goût pour la poésie et pour la littérature. Elle savait le latin et le grec, et était très-versée dans la connaissance des principaux ouvrages anciens et modernes, sacrés et profanes. Elle mourut à Corrégio en 1550. Ses *poésies* ont été imprimées plusieurs fois, et en dernier lieu à Brescia en 1759, in-8.

GAMBARA (Laurent), poète latin, de Brescia en Italie, mort en 1586, à 90 ans, demeura longtemps auprès du cardinal Alexandre Farnèse, son ami et son protecteur. On lui doit : un *traité* latin *sur la poésie*, Rome, 1586, in-4. L'auteur voudrait que les poètes chrétiens n'employassent pas dans leurs ouvrages les noms des dieux du paganisme. La poésie perdrait peut-être quelques agréments, mais elle serait plus digne des lecteurs sages. On peut excepter les noms qui sont devenus en quelque sorte purement symboliques, pour signifier les choses mêmes auxquelles présidaient ces factices divinités (*V.* RAPIN René); un poëme en 4 chants, intitulé : *Columbus*, ou *la Colombiade*. Ce fut le cardinal de Granvelle qui l'engagea à le composer; l'auteur le lui dédia. C'est l'histoire de Christophe Colomb mise en vers. Mme du Bocage a fait un *poëme* sur le même sujet en vers français. Les *poésies* de Gambara sont en général lâches et faibles. On en a plusieurs éditions : les meilleures sont celles de Rome en 1581 et 1585, in-8. On estime ses églogues, intitulées *Venatoriæ*.—Il ne faut pas le confondre avec Hubert GAMBARA, né à Brescia, évêque de Tortone. Il fut chargé de commissions importantes par les papes Léon X, Clément VII et Paul III. Les services qu'il leur rendit lui procurèrent le chapeau de cardinal en 1539. Il mourut à Rome en 1549. — Jean-François GAMBARA, son neveu, évêque de Tortone, cardinal, né en 1533, mourut à Rome en 1587, après avoir rendu de grands services à la maison d'Autriche.

GAMBART (Adrien), pieux et zélé missionnaire, né en 1600, fut un des premiers disciples de saint Vincent de Paule. Il mourut à Paris en 1688, après avoir consacré sa vie à l'instruction des pauvres et des gens de la campagne. On a de lui des prônes sous le titre de : *Missionnaire paroissial*, Paris, 1668, 8 vol. in-12, 5 à 6 fr. Ceux qui s'appliquent à instruire le peuple de la campagne, recherchent encore aujourd'hui cet ouvrage.

GAND (Henri de) était de cette ville, et son nom de famille était GOETHALS. Il fut docteur et professeur de Sorbonne, puis archidiacre de Tournay, où il mourut en 1293, à 76 ans, avec le surnom de *Doctor solemnis*. On a de lui : *Traité des hommes illustres*, pour servir de suite à ceux de saint Jérôme et de Sigebert, et imprimé avec une *Somme de théologie*, Paris, 1518 et 1519, in-fol.; Anvers, 1639, in-fol., avec des notes d'Aubert Le Mire, et Venise, 1613, 2 v. in-f., 12 à 15 f. Ce dernier ouvrage est assez bon, et l'emporte sur la plupart des ouvrages des théologiens du temps de Henri de Gand. Vital Zuccolius de Padoue, de l'ordre des camaldules, en a donné une nouvelle édition avec des commentaires. C'est mal à propos qu'il fait

Henri religieux de l'ordre des Servites. Cette famille de Goëthals, établie dans la ville de Gand depuis environ 700 ans, est une des plus honorables de la Flandre. Elle a fourni d'excellents sujets à l'Eglise, à la magistrature et à la république des lettres. Elle est connue dans l'histoire sous les dénominations diverses de *Gredals*, *Gottals*, *Algoethus*, *Eucolus*, *Eutracheleus et Panagathus.*

GANDOLPHY (Pierre), prêtre catholique, né en Angleterre vers 1760, se fit connaître par des *sermons* sur l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel, dont la publication eut quelque éclat, et qui furent censurés par l'évêque catholique de Londres. Gandolphy en appela de cette décision à la cour de Rome où il se défendit avec force. Ses autres ouvrages sont : *Défense de la foi ancienne*, ou *cinq Sermons sur les preuves de la religion chrétienne*, 1811, in-8; *Liturgie*, ou *Exposition complète de la foi de l'Eglise catholique*, 1812, in-8; *deux Lettres au docteur H. Marsh*, 1811 et 1813, in-8; *Exposé complet de la religion chrétienne en une série de sermons*, 1813, in-8; *Sermons sur le texte:* Rendre à César, etc., 1813, in-4.

GANGANELLI. (*Voy.* CLÉMENT XIV.)

GANGES (Anne-Elisabeth de ROSSAN, marquise de), dame célèbre par ses malheurs, naquit à Avignon en 1636, épousa à l'âge de 13 ans le marquis de Castellane, vint à la cour où elle fut surnommée la *belle provençale*, et perdit bientôt son mari. Ayant contracté une nouvelle union avec le jeune marquis de Ganges, elle revint avec lui à Avignon. Son mari avait deux frères qui conçurent pour elle la passion la plus criminelle : d'abord ils cherchèrent chacun séparément à séduire cette femme vertueuse; leurs efforts ayant été inutiles, ils jurèrent sa perte et se réunirent pour la consommer. Après de nouvelles tentatives aussi infructueuses que les précédentes, après avoir employé même la violence à laquelle elle eut la force de résister, ces hommes coupables cherchèrent à l'empoisonner : n'ayant point réussi dans cette lâche entreprise, ils se présentèrent devant elle un jour que son mari était absent, et lui dirent en lui présentant un pistolet, un brenvage empoisonné et une épée nue : *il faut mourir, choisissez* : elle se décide à prendre le brenvage, mais elle parvient à le répandre, sans l'avoir bu : alors elle se précipite par une fenêtre élevée de 22 pieds; poursuivie par ses assassins, elle est percée de sept coups d'épée. Elle mourut seulement 19 jours après ce dernier attentat. Les meurtriers de Mme de Ganges avaient pris la fuite. Plusieurs personnes furent compromises dans cette affaire, et notamment le mari même de la marquise dont l'absence parut extraordinaire. Le parlement informa contre les coupables; et, par arrêt rendu le 20 août 1667, il condamna les deux frères qui étaient contumaces à être rompus, et le marquis à perdre ses biens, à être dégradé de sa noblesse et banni à perpétuité. On trouve dans les *causes célèbres* le récit de cette affreuse aventure, dont les détails ne sont que faiblement retracés dans la 2e *Héroïde de Gilbert.* Elle a également fourni à Boirie et Léopold le sujet d'un *mélodrame* en 3 actes sous ce titre : *La marquise de Ganges*, ou *les trois frères*, Paris, 1815, in-8. De Fortia d'Urban a publié l'*histoire de la marquise de Ganges*, 1810, in-12.

GANTEAUME (Honoré, comte), vice-amiral et pair de France, naquit à la Ciotat en 1755, d'un capitaine de vaisseau marchand, prit de bonne heure du service dans la marine, et dès l'âge de 22 ans, il jouissait déjà de la réputation d'un bon marin. A l'époque de la guerre d'Amérique, il passa sur les vaisseaux de l'état. Les heureuses dispositions qu'il manifesta pour la carrière militaire le mirent dans le cas de franchir en peu de temps les grades inférieurs, et il était officier auxiliaire pendant cette expédition : il se fit remarquer au combat de la Grenade, au siége de Savanah et à la prise de Trinquemale. A la paix il continua de servir sur les bâtiments de guerre, et obtint en 1786 le grade de sous-lieutenant de vaisseau dans le corps royal de la marine. En 1791 et 1792, il fut chargé du commandement d'un vaisseau de la compagnie des Indes, avec lequel il pénétra par la mer Rouge jusqu'à Suez; il fut nommé lieutenant. Peu de temps après il fut fait prisonnier par les Anglais, recouvra sa liberté et devint capitaine (1794). L'année suivante il fut chargé d'une division qui croisa dans l'Archipel où elle alla débloquer l'escadre française retenue dans le port de Smyrne. Il revint à Toulon avec la conserve anglaise la *Némésis* qui avait été capturée par les frégates la *Sensible* et la *Sardine*. En juin 1797, Ganteaume eut le commandement d'une nouvelle escadre destinée à observer les mouvements de l'ennemi, à protéger la navigation sur les côtes, et à former l'avant-garde de l'armée navale alors en rade : malgré les croisières nombreuses avec lesquelles il eut plusieurs engagements, il parvint à favoriser l'entrée des munitions nécessaires pour cette flotte de l'Océan. Il fit ensuite partie de l'expédition d'Egypte comme chef d'état-major de l'escadre, commandée par l'amiral Brueys : on lui a reproché d'avoir conseillé d'attendre l'ennemi à Aboukir, faute immense qui amena la perte presque totale de notre flotte. S'il en était ainsi, nous ne pourrions concevoir la haute estime que Bonaparte avait pour ce marin qui, dans le combat d'Aboukir, se battit avec la plus grande intrépidité, fut blessé assez grièvement, et eut le bonheur d'échapper au désastre du vaisseau l'*Orient* qui sauta en l'air au milieu de l'action. Le Directoire le nomma contre-amiral; après avoir suivi l'armée de terre, et s'être acquitté de quelques expéditions sur les côtes de Syrie et d'Egypte, il reçut l'ordre secret d'armer les trois vaisseaux, la *Carrière*, la *Revanche* et l'*Indépendante*, avec lesquels le général Bonaparte revint en France. Dans le mois de novembre 1799, les consuls le nommèrent membre d'une commission chargée des travaux relatifs à la marine; il passa ensuite au conseil d'état, et fut président de la section de la marine avec le titre de commandant d'une division de la flotte de Brest. En 1802 cette division se mit en mer, et s'empara d'une frégate anglaise de 74 canons : mais elle ne put, comme Ganteaume en avait reçu l'ordre, porter du secours au général Menou qui était encore en Egypte. Bo-

naparte ne le disgracia pas, probablement à cause de la reconnaissance qu'il lui devait pour l'avoir ramené heureusement et à propos en France. Après avoir dirigé l'expédition de Saint-Domingue, il revint et fut nommé préfet maritime de Toulon avec le grade de vice amiral et la décoration de grand cordon de la Legion d'honneur. En 1803 il fut chargé, à la place de Truguet qui avait refusé son vote pour l'élévation de Bonaparte au trône impérial, du commandement de la plus belle de nos flottes (1803): son inaction, qui dura 2 ans, nuisit à sa réputation et excita les railleries des officiers et même des matelots. Enfin en 1808 il se rendit à Toulon d'où il partit avec le contre-amiral Lallemand pour aller ravitailler Corfou bloqué par les Anglais. C'est dans cette expédition qu'il déploya le plus de talent : après avoir trompé la vigilance des ennemis, il parvint a faire entrer à Corfou ses convois le 23 février, et était déjà de retour à Toulon le 10 avril : ce fut sa dernière affaire; elle lui valut le grade d'inspecteur général des côtes de l'Océan. En 1813, Ganteaume fut envoyé en qualité de commissaire extraordinaire dans la huitième division militaire (Toulon), pour y prendre des mesures de sûreté publique. En 1814, il adhéra à toutes les mesures prises pour le renversement de la famille de Bonaparte, reçut la croix de Saint-Louis, n'accepta aucune fonction pendant les cent-jours, et contribua à faire rentrer Toulon sous le gouvernement royal. Elevé à la pairie (17 août 1815), nommé commandeur de l'ordre royal de Saint-Louis, il fut inspecteur général des classes des marins. Ce brave officier est mort dans sa terre d'Aubagne près de Toulon en 1818.

GANTÈS, ou GANTERI (Jean de), d'une maison ancienne, originaire du Piémont, établie en Provence, naquit à Cuers en 1330. Il se signala en qualité de chevalier, sous Robert le Bon, comte de Provence, et commanda des corps considérables sous Jeanne, reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem. Il suivit cette princesse à Naples, où il apaisa une sédition populaire. Il partit ensuite pour Rome, et soutint avec honneur la cause et les intérêts de sa souveraine. De retour en Provence, l'an 1373, il leva un corps considérable de troupes dans la contrée de Cuers, de Souliers et d'Hières, pour s'opposer à des brigands qui, sous le nom de *Tuschiens*, ravageaient la Provence, au nombre de plus de 12 mille hommes. Les états du pays, tenus à Aix en 1374, nommèrent Jean de Siméonis, généralissime contre ces brigands, et Jean de Gantès fut son lieutenant général. Ces deux généraux défirent totalement les Tuschiens. Gantès mérita le surnom de *brave*, et la place de lieutenant général des troupes de la reine Jeanne. Il mourut à Cuers en 1389. — Il y eut un Annibal GANTÈS, qui fit imprimer à Auxerre l'*Entretien familier des musiciens*, 1643, in-8. Cet ouvrage, rare et singulier, est recherché des curieux. L'auteur était de Marseille, et chanoine de Saint-Etienne d'Auxerre.

GARA (Nicolas), palatin de Hongrie, né dans l'obscurité, s'en tira par sa valeur. Il parvint aux plus éminentes dignités du royaume de Hongrie. Elisabeth, veuve du roi Louis Ier, mort en 1382, lui en confia le gouvernement. Si l'on en croit quelques historiens, Gara ne se servit de son pouvoir et de son crédit que pour tyranniser les petits et opprimer les grands; selon d'autres, ces reproches sont peu fondés, et le mécontentement des grands ne vint que de ce qu'ils se voyaient éloignés des affaires. Ils prirent les armes et donnèrent la couronne de Hongrie à Charles de Duras, roi de Naples. Gara, le regardant comme un usurpateur, le fit assassiner. Alors la reine Elisabeth, accompagnée de son ministre et du meurtrier de Charles, parcourut les diverses provinces de l'état pour se faire reconnaître. Le gouverneur de Croatie, confident du prince assassiné, se servit de cette occasion pour être son vengeur. Il assembla la noblesse et le peuple, prit Gara et Elisabeth. Il tua le premier, et fit jeter la seconde, enfermée dans un sac, au fond de la rivière (d'autres disent qu'elle mourut prisonnière au château de Novigrad). Il ne restait que Marie, fille d'Elisabeth; il l'enferma dans une prison. Sigismond, marquis de Brandebourg, auquel cette princesse avait été promise, vint la délivrer, fit périr son persécuteur par le dernier supplice, et l'épousa ensuite.

GARAMOND (Claude), parisien, mort dans sa patrie en 1561, était un très-célèbre graveur et fondeur de caractères. Il grava, par ordre de François Ier, les trois sortes de caractères grecs dont Robert Etienne s'est servi dans ses éditions. Il n'excellait pas moins pour les autres caractères. Ce fut lui qui bannit des imprimeries la barbarie gothique, et qui donna le goût des beaux caractères romains. Ses caractères se sont extrêmement multipliés, par le grand nombre qu'il en a gravé, et par les frappes qui en ont été faites.

GARASSE (François), jésuite d'Angoulême, prit l'habit de la société en 1600 à 15 ans. Né avec du feu, de l'imagination, mais sans goût et sans jugement, il se mit à écrire contre ceux qui lui déplurent. Il se signala surtout contre le poëte Théophile et l'avocat Pasquier. On doit à sa plume infatigable : *Recherches des recherches d'Etienne Pasquier*, Paris, 1622, in-8. Tout ce que la fougue la plus impétueuse peut inspirer de grossièretés, est entassé dans cet ouvrage. Ce qui peut excuser l'auteur à un certain point, c'est que les écrits de Pasquier n'étaient pas plus exempts d'expressions basses et ridicules, moins encore de colère et d'emportement. C'est une espèce de représailles, mais qu'un homme de bon goût et d'une âme élevée ne se serait pas permise. Les fils de Pasquier entreprirent de venger leur père. Le jésuite avait adressé son premier ouvrage : « A feu Etienne Pasquier, partout où il » sera. » Les fils de l'avocat général, dont le style ne s'éloignait pas de celui de Garasse, lui adressèrent la réponse : « En quelque lieu qu'il fût. » *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels*, 1623, in-4 : ouvrage contre les déistes, rempli de turlupinades et de raisons, qui auraient eu plus d'effet si elles avaient été seules; *Rabelais réformé*, in-12 : mauvais livre de controverse contre du Moulin, et qui n'est point du tout,

comme quelques-uns l'ont cru, une refonte de l'inintelligible livre de Rabelais; *Somme de théologie*, 1625, in-fol., censurée par la Sorbonne. L'auteur y dégrade la majesté de la religion, par le style le plus familier et le plus bouffon; *Le banquet des sept-sages, dressé au logis de Louis Servin*. Ce livre, publié sous le nom d'*Espinceil*, à Paris, 1617, in-8, est la plus rare des productions de Garasse; il y a quelques bonnes plaisanteries. On a de lui des *poésies latines*, in-4 : ce sont des *élégies* sur la mort de Henri IV, et un *poëme* sur le sacre de son fils Louis XIII. L'auteur, relégué à Poitiers par ses supérieurs, mourut en secourant les pestiférés en 1631, à 46 ans. Ce jésuite, si amer dans ses livres, était doux dans la société; sa colère n'est que dans sa plume : ses actions et sa conduite portaient l'empreinte de la charité. Dans des temps plus modernes, le style de Garasse a provoqué l'imitation de plus d'un homme célèbre. Son livre de *Recherches des recherches d'Etienne Pasquier* peut être regardé comme les archives où Voltaire a puisé les injures qu'il a prodiguées à tant d'écrivains. Il y a cependant cette différence entre lui et Garasse, que celui-ci se bornait à dire que ses adversaires étaient des *impies*, des *athées*, des *ânes*, des *sots par bémol*, des *sots par béquarre*, des *sots à la plus haute gamme*; et que le champion de l'abbé Bazin a traité les siens non-seulement d'*ânes* et de *sots*, mais de *crocants*, de *cuistres*, de *marauds*, de *fripons*, d'*ivrognes*, de *sodomistes*, de *scélérats*, d'*auteurs mourant de honte et de faim*. De plus, Garasse ne se passionnait que contre ceux qu'il croyait être les ennemis de Dieu, de la morale et de la justice : l'émule de Garasse faisait des injures un usage tout inverse. Chaque siècle a donc sa nuance. Si Garasse était un déclamateur burlesque, comment nommera-t-on son imitateur?

GARAT (Pierre-Jean), célèbre chanteur, neveu du comte de Garat qui était ministre de la justice à l'époque de la condamnation de Louis XVI, naquit en 1763 à Bordeaux, suivant son acte mortuaire, mais, à ce qu'il paraît, à Ustaritz dans le pays des Basques, et prit dès le berceau le goût du chant de sa mère et de sa nourrice, qui toutes deux possédaient une très-belle voix. Destiné au barreau, il commença ses études à Bordeaux et les continua à Barbezieux. Mais elles ne purent le détourner de sa vocation musicale, et les efforts d'attention et de mémoire qu'il faisait pour retenir les morceaux de musique qu'il entendait exécuter par ses camarades, furent tels qu'il s'ensuivit une maladie de consomption. Ses parents pour le guérir se virent obligés de le retirer de pension. Il reçut plus tard à Bordeaux des leçons de Lamberti et de François Beck. Le jeune Garat se rendit chez son oncle à Paris en 1782, et obtint de nombreux succès dans les plus brillantes sociétés de la capitale. Il contrefaisait la voix de tous les acteurs, le son de tous les instruments, et exécutait seul un opéra entier, depuis l'ouverture jusqu'aux airs de ballet. Les premiers compositeurs de ce temps, Gluck, Piccini, Grétry, Philidor, avaient peine eux-mêmes à croire ce prodige. Garat chanta au concert spirituel avec mesdames Saint-Huberty et Todi, et le 12 janvier 1783, il reçut l'invitation de venir chanter devant la reine, qui en fut tellement satisfaite, qu'elle voulut prendre des leçons de lui. La même année le comte d'Artois le prit pour son secrétaire, et il reçut, en 1784, une pension de 6,000 francs sur l'administration de la loterie. Administrateur du génie de Gluck, Garat chantait la musique de ce célèbre compositeur avec une expression, une sensibilité que personne n'a pu égaler, et il excellait dans tous les genres. Il pratiqua longtemps son art plus en amateur qu'en artiste, et il se montra fidèle au malheur comme il l'avait été à la prospérité. Le succès de sa romance, *Vous qui portez un cœur sensible*, composée après les journées des 5 et 6 octobre 1789, et dans laquelle il faisait allusion aux infortunes de Marie-Antoinette, causa son arrestation à Rouen en 1793. Mais il fut remis en liberté au bout de quelques mois de détention, dont il a décrit les peines dans sa touchante complainte, *Vous qui savez ce qu'on endure, etc.* Réduit à chercher des ressources dans son talent, il donna au théâtre Feydeau, à la fin de 1795, ses premiers concerts publics qui attirèrent la foule. Ces concerts continuèrent pendant quelques hivers dans le même local, puis dans une salle de la rue Cléry. Garat voyageait durant la belle saison en Hollande, en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, et obtenait partout les mêmes succès. En 1796, il fut attaché au Conservatoire de musique comme professeur de la classe pour le perfectionnement du chant, et l'on cite parmi ses élèves Nourrit, Ponchard, Derivis, Levasseur, Mesd. Branchu, Boulanger, etc. Des allusions qu'on crut remarquer dans quelques-unes de ses productions telles que la romance, *Henri IV à Gabrielle*, et une autre sur *Bayard*, indisposèrent contre lui Napoléon qui lui retira pendant quatorze mois son traitement de professeur. Garat le recouvra en 1814, et fut chargé, en 1817, par le ministère de la maison du Roi, de parcourir le midi de la France, pour y choisir des sujets propres aux différents emplois du chant. Il est mort à Paris le 1er mars 1823, à l'âge de 60 ans. Ses restes ont été inhumés près de ceux de Grétry, de Méhul, de Delille et de Ginguené. M. Bignan a publié en 1823 *Hommage aux mânes du célèbre Garat*, chœur à quatre voix et avec accompagnement de piano.

GARAT (Dominique-Joseph), ministre de la justice après le 10 août, né à Ustaritz (Basses-Pyrénées) vers 1760, mort dans cette ville le 9 décembre 1835, se fit d'abord connaître à Paris par quelques productions littéraires. Envoyé comme député aux états généraux par le tiers état de Bordeaux, il céda au torrent de la révolution, et vota pour la spoliation de l'église et l'abolition des prérogatives royales. Lors du procès de Louis XVI, ce fut lui qui signifia à cet infortuné prince son jugement, et qui lui amena son confesseur. Nommé en mars 1793, ministre de l'intérieur, il garda ce poste jusqu'au 15 août suivant, rédigea ensuite un journal, fut mis en prison et obtint, après la terreur, une chaire à l'école normale. Envoyé, après le 18 fructidor, comme ambassadeur à Naples, il entra ensuite

au conseil des anciens, s'attacha au gouvernement formé le 18 brumaire, devint en peu de temps sénateur et comte, travailla avec beaucoup de zèle contre les Bourbons pendant les cent-jours, et demeura depuis sans emploi. Garat, qui avait cessé de faire partie de l'Institut en 1816, avait été nommé, quelque temps avant sa mort, membre de l'académie des sciences morales et politiques. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : *Opinions contre les plans présentés par MM. Duport et Sieyès pour l'organisation judiciaire*, 1790, in-8; *Considérations sur la révolution française et sur la conjuration des puissances de l'Europe contre la liberté et les droits des hommes*, ou *examen de la proclamation des Pays-Bas*, 1792, in-8; *Mémoires sur la révolution*, ou *exposé de ma conduite dans les affaires et fonctions publiques*, 1795, in-8; *Mémoires historiques sur la vie de Suard, sur ses écrits et sur le 18e siècle*, 1820, 2 vol. in-8; *Discours préliminaire* de la cinquième édition du *Dictionnaire de l'académie;* des *notices* et *jugements* sur divers auteurs tels que Ginguené, Thomas, Mirabeau, etc., publiés en tête de leurs ouvrages.

GARAYE (La). *Voy.* LAGARAYE.

GARCES (Julien), dominicain aragonais, né en 1460, étudia à Paris, fut reçu docteur en Sorbonne, enseigna ensuite la théologie dans sa patrie avec réputation, fut nommé par Charles-Quint premier évêque de Tlascala au Mexique, où il fut le père de son peuple. Il s'intéressa surtout au sort des Indiens, et écrivit à ce sujet un *traité* en forme de lettre adressée au pape Paul III. Padilla l'a traduit, et l'a fait imprimer dans son Histoire du Mexique. Garces mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1547.

GARCIA DE MASCARENHAS (Blaise), poëte portugais, naquit en 1596 à Avo dans la province de Beyra. Ayant tué son adversaire dans un duel, il fut condamné à la déportation; mais il parvint à s'échapper au moment où on allait le faire partir, et il se réfugia à Madrid. Ses parents ayant obtenu sa grâce, il revint en Portugal, d'où il partit pour le Brésil en 1614 avec le grade de sous-lieutenant. Il se signala contre les Hollandais, avec lesquels l'Espagne était toujours en guerre. Mais ayant appris la révolution qui arrachait le Portugal à la domination de l'Espagne, il repassa à Lisbonne en 1640, et assista au couronnement du duc de Bragance proclamé sous le nom de Jean IV. Il leva en l'honneur de ce prince une compagnie de jeunes gentilshommes dont il fut élu capitaine. On le nomma ensuite gouverneur d'Alfajates, et il défendit cette place avec le plus grand courage contre les attaques réitérées des Espagnols. Accusé d'avoir trempé dans un complot contre l'état, il fut traîné en prison. Il parvint à prouver son innocence, et le roi, en lui rendant ses bonnes grâces, lui rendit aussi le gouvernement d'Alfajates, et le nomma chevalier de l'ordre d'Aviz. Dans les dernières années de sa vie il se retira dans sa terre natale pour se livrer entièrement à la poésie. Il mourut en 1656. Les recueils poétiques portugais renferment plusieurs de ses compositions. Mais ce qui a le plus contribué à établir sa réputation de poëte, c'est son *Viriato*, poëme en 20 chants, qui a mérité les éloges de plusieurs littérateurs distingués, et notamment du P. *de los Reyes*. Le plan de ce poëme est sagement conçu; le style est plein de chaleur, et la versification ordinairement harmonieuse. On trouve cependant qu'il manque quelquefois de régularité et d'ensemble. Malgré ces défauts, les véritables beautés dont il abonde ont placé Garcia après Camoens, à côté des meilleurs poëtes épiques portugais. Cet ouvrage ne fut imprimé qu'après sa mort.

GARCIA-SUELTO (Thomas), membre du conseil de santé d'Espagne et de l'académie royale de Madrid, naquit en cette ville en 1778. De bonne heure il se livra à l'étude des lettres, et par les connaissances étendues qu'il acquit en peu de temps dans les langues latine et grecque, il parvint à se faire une réputation d'érudit, à l'époque où d'ordinaire l'on n'est pas encore dans le cas de juger les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Outre plusieurs *poésies* de différents genres qu'il publia dès l'année 1800, il fit paraitre peu de temps après une pièce de vers héroïques en langues latine, espagnole, française, italienne et allemande, ayant pour titre : *Conseils d'un père à ses enfants*. Il fit aussi d'autres compositions littéraires, et notamment quelques *poëmes dramatiques*. Le goût et le discernement dont il fit preuve dans ses diverses compositions, le firent distinguer du gouvernement espagnol qui le nomma membre des diverses commissions créées, soit pour l'examen des *œuvres destinées au théâtre*, soit pour celles qui concernaient *l'instruction publique*. En même temps qu'il s'adonnait ainsi à la littérature et à la poésie, il suivait avec zèle la carrière médicale qu'il avait embrassée. Il s'était rendu à l'université d'Alcala, et, pendant qu'il apprenait la science d'Hippocrate, il rédigeait un *journal périodique*, qui paraissait sous ce titre : *Seminario erudito de sciencias, artes y bellas letras de la Ciudad de Alcalà*. Il vint ensuite à Madrid, et, pendant deux ans, il suivit les cours de l'école royale de clinique et de perfectionnement, sous le célèbre professeur Severo Lopez. Les progrès qu'il fit dans la médecine, et la connaissance qu'il avait acquise de presque toutes les langues de l'Europe, le firent nommer médecin des étrangers à l'hôpital civil et militaire de Madrid. Garcia fit preuve du zèle le plus actif, surtout à l'égard des blessés français qu'il soigna avec un intérêt au-dessus de tout éloge. Cette belle conduite lui valut bientôt le titre de médecin ordinaire de l'armée française. En 1810, il traduisit en espagnol le savant *Traité de Humboldt sur le galvanisme* avec des *notes* curieuses qui le firent connaître comme physicien. Il accompagna l'armée française dans sa retraite, vint à Paris, fut accueilli par les savants et fit bientôt partie de plusieurs sociétés médicales. Garcia mourut dans cette ville en 1816. Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, il en a laissé plusieurs autres parmi lesquels on distingue sa tragédie de *Viriate;* des *traductions* du *Cid* de Corneille; des *Recherches physiques sur la vie et la mort de Bichat*, 1804; des 3 premiers vol. de l'*Anatomie médicale* de Portal, 1805; un *Eloge*

historique du docteur Severo Lopez, etc. Il a aussi fourni plusieurs articles à la *Bibliothèque médicale, ou Journal universel des sciences médicales*, où il inséra en 1816 un *Mémoire contre la prétendue incombustibilité du charlatan Mariano Chacon;* une *notice sur la médecine des Arabes*. Le docteur Hurtado a publié une *notice sur la vie et les écrits de Th. Garcia-Suelto*, Paris, 1816, in-8; elle a été insérée par Leroux dans *son journal de médecine*, mois d'octobre de la même année. Enfin Garcia a été le principal rédacteur d'un journal universel de sciences, arts et belles-lettres.

GARCIA (Manuel), compositeur et chanteur espagnol, naquit à Séville en 1779, et fit ses premières études musicales à la cathédrale de cette ville. Il débuta par quelques vaudevilles qui furent joués avec succès à Madrid, et donna en 1801, à Malaga, sous le titre du *Prisonnier*, un opéra qui commença sa réputation. Garcia parcourut ensuite plusieurs villes d'Espagne, de France, d'Italie, etc., où il faisait entendre sa voix. Sa pièce intitulée, *Il Califo di Bagdad*, en 2 actes, après avoir été représentée avec succès à Naples en 1812, le fut aussi à Paris en 1817, et l'auteur y remplit le rôle principal. Ce succès le détermina à rester en France, et il est mort à Paris le 10 juin 1832, laissant d'autres pièces qui sont : *l'Aubergiste; l'Horloge du bois; les Chevilles de maître Adam; la cantate de Diane et Endymion*, exécutée à Naples; *le Poëte colporteur*, etc.

GARCIAS (Nicolas), jurisconsulte du 13ᵉ siècle, natif de Séville, laissa des *Commentaires sur les Décrétales*. — Il faut le distinguer de Nicolas GARCIAS, autre savant jurisconsulte espagnol du 17ᵉ siècle, dont on a un *Traité des bénéfices*, estimé, 1618, in-folio.

GARCIAS LASO DE LA VEGA (et par abréviation *Garcilaso*), poëte célèbre, le réformateur de la poésie espagnole, naquit en 1503 à Tolède d'une famille noble alliée à la maison de Guzman ; il était fils puîné d'un grand commandeur de Léon à qui Ferdinand V donna le surnom *de la Véga*, en mémoire d'une prouesse chevaleresque. Il eut l'avantage d'être élevé auprès de l'empereur Charles-Quint, et suivit ce prince en Allemagne, en Afrique, en Barbarie et en Provence. Il fut blessé dans cette dernière expédition. Ayant voulu faire étalage de sa bravoure aux yeux de son maître, il reçut un énorme coup de pierre au pied d'une tour, près de Fréjus, et mourut à Nice de ses blessures, en 1536. Garcias est un de ceux à qui la poésie espagnole a le plus d'obligation. Il la purgea non-seulement de son ancienne barbarie, mais il lui prêta diverses beautés, empruntées des étrangers anciens et modernes. Ses *ouvrages* offrent beaucoup de majesté et moins d'enflure que ceux des autres poëtes de sa nation. Paul Jove prétend que ses *odes* ont la douceur de celles d'Horace ; mais elles n'en ont pas l'énergie. On a donné plusieurs éditions des *Poésies de Garcias*. Sanctius, le plus savant grammairien d'Espagne, les a commentées. Il relève, en bon commentateur, les moindres beautés de son original. Ce qu'il y a de plus utile dans ses *notes*, ce sont les comparaisons des beaux morceaux de Garcias avec ceux des poëtes anciens qu'il a imités. Les *Observations de Sanctius* parurent à Naples en 1664, in-8. (*Voy.* Bouterweck dans son *Histoire de la littérature espagnole*, p. 247-260.)

GARCIAS LASO DE LA VEGA, natif de Cuzco au Pérou, a donné en espagnol l'*Histoire de la Floride*, et celle *du Pérou et des Incas*, écrites d'un style ampoulé, et traduites, l'une en latin et l'autre en français, par Beaudoin, Amsterdam, 1737, 2 vol. in-4, avec figures, 24 à 30 fr. Cette histoire n'est qu'une espèce de roman, imaginé par ce péruvien en l'honneur de sa patrie. L'auteur se ressentait de la faiblesse d'esprit qui caractérisait sa nation. Il est étonnant que la plupart des écrivains français aient plutôt adhéré aux narrations de ce visionnaire, qu'aux récits de Xérès, de Zarate, de Herrera et d'autres historiens judicieux et instruits. Marmontel, dans ses *Incas*, leur a aussi préféré les contes de l'écrivain péruvien : il est naturel du reste que pour faire un roman de cette espèce, il n'ait consulté ni le vrai ni le vraisemblable. Paw, dans ses *Recherches sur les Américains*, réfute la plupart des extravagances de Garcias Laso, qu'on nomme ordinairement *Garcilaso ;* mais le critique, en combattant quelques erreurs de fait, en écrit d'autres beaucoup plus graves, où les vérités de la morale, de la religion et de la bonne physique, sont étrangement compromises.

GARDANE (Joseph-Jacques), médecin provençal, né à la Ciotat, prit ses degrés à la faculté de Montpellier et vint exercer son art avec distinction à Paris vers le milieu du 18ᵉ siècle. Il dirigea plus particulièrement ses études sur les parties de la médecine qui ont un rapport immédiat avec la salubrité publique et avec les mœurs. Il s'appliqua d'une manière spéciale aux maladies des artisans, et publia successivement plusieurs ouvrages qui prouvent son humanité, et où l'on trouve des vues utiles, des faits exacts et bien prouvés. Ses principaux ouvrages sont : *Conjectures sur l'électricité médicinale*, Paris, 1768, in-12; *Essais sur la putréfaction des humeurs animales*, 1769, in-12; *Recherches pratiques sur les différentes manières de traiter les maladies vénériennes*, 1770-75, in-8. (*Voy.* ASTRUC.) *Moyens de détruire le mal vénérien*, 1772, in-8; *Manière sûre et facile de guérir les maladies vénériennes,* 1773, in-12.—GARDANE-DUPORT, chirurgien, né en 1746 à Toulon et mort à Paris en 1815, en a donné une nouvelle édition, avec des améliorations, sous le titre de *Méthode sûre de guérir les maladies vénériennes*, Paris, 1787, in-8; *Avis au peuple sur les asphyxiés*, 1774, in-12; *Traité des mauvais effets de la fumée de la litarge*, 1776, in-8; *Eloge historique de Bordeu*, 1777, in-8; *Mémoire concernant une espèce de colique observée sur les vaisseaux*, Paris, 1783, in-8; des *maladies des créoles en Europe, avec la manière de les traiter*. Il publia aussi la *Gazette de santé* de 1773 à 1776.

GARDAZ (François-Marie), né à Oyonnax en Bugey vers 1777, d'une famille peu fortunée, était

compatriote du fameux Santhonax, qui lui procura les moyens de faire quelques études, et de se faire recevoir avocat à Lyon. Il ne partagea pas cependant ses principes révolutionnaires; et lors de la restauration, il fut un des premiers à élever sa voix pour les descendants de saint Louis et de Henri IV. Les événements du mois de mars 1815 l'affectèrent si vivement, qu'au mois de septembre de la même année, s'imaginant que l'usurpateur revenait une seconde fois, il tomba en démence, et mourut en 1815 dans d'affreuses convulsions, après avoir avalé, dit-on, sa langue. On a de lui : *Essai sur la vie et les ouvrages de Linguet*, 1809, in-8, ouvrage qui fut vivement critiqué, et où on l'accusa de plagiat; *Vœux prophétiques et réalisés, à l'occasion de l'heureux rétablissement des successeurs de saint Louis sur le trône de France, par l'abbé Delille, suivis de quelques considérations sur les effets du fatalisme et de l'irréligion*, 1814, in-8; divers *articles* dans les Journaux.

GARDE (Antoine ESCALIN DES AIMARES, baron de La), et marquis de Brigançon, connu d'abord sous le nom de capitaine Polin, naquit d'une famille obscure au village de La Garde en Dauphiné, dont il acheta par la suite la seigneurie, et ne dut son élévation qu'à son courage et à son esprit. Parvenu de l'état de simple soldat au grade de capitaine, Guillaume du Bellay-Langey le fit connaître à François Ier, qui l'envoya en ambassade à Constantinople, vers Soliman II, en 1541. Il devint ensuite général des galères, et se fit une grande réputation sur mer par ses belles actions. Il commandait en Provence comme lieutenant général, lors de la sanglante exécution qui se fit contre les Vaudois de Cabrières et Merindol, en 1545. Il fut emprisonné à cette occasion, et destitué du généralat des galères; mais au bout de 3 ans, il fut élargi, déclaré innocent et réintégré dans sa charge. (*Voy.* OPPEDE.) Elle lui fut encore ôtée en 1557, et ne lui fut rendue qu'en 1566. Il mourut à 80 ans, en 1578.

GARDIE (PONTUS, baron de La), gentilhomme de Carcassonne, célèbre par son courage et par ses aventures, servit d'abord en Piémont, puis en Ecosse, ensuite en Danemark. Ayant été fait prisonnier dans un combat contre les Suédois, Eric XIV, roi de Suède, le prit à son service. Ce prince ayant perdu son trône, La Gardie conserva sa faveur auprès de Jean III, à qui sa bravoure avait été utile. Il lui confia des commissions importantes à Rome et à Vienne, et le déclara en 1580 général des troupes de Suède contre les Moscovites. Pontus se rendit maître de la Carélie, et fit d'autres conquêtes avec autant de courage que de bonheur. Ses victoires furent suivies des négociations pour la paix. Dans cet intervalle La Gardie périt malheureusement, l'an 1585, dans le port de Revel. Il avait épousé une fille naturelle du roi. Il en eut deux fils, desquels sont descendus les comtes de La Gardie, qui sont des plus grands seigneurs de Suède.

GARDIN-DUMESNIL (Jean-Baptiste), professeur de rhétorique aux collèges de Lisieux et d'Harcourt à l'université de Paris, naquit en 1720 au village de Saint-Cyr, près de Valogne en Basse-Normandie, en 1764. Après s'être distingué par son enseignement, il fut nommé directeur du collège Louis-le-Grand. Un goût sûr et un talent admirable pour transmettre à ses élèves la science qu'il possédait, lui assurent un rang distingué parmi les maîtres les plus illustres du 18e siècle. Retiré dans son pays natal avant la révolution, il y fonda, du fruit de ses économies, une école gratuite pour les enfants des habitants. Pendant la terreur, son école fut anéantie, et il se vit forcé de se retirer dans une terre étrangère. Il rentra ensuite dans son pays où il mourut en 1802. On lui doit : les *Préceptes de rhétorique tirés de Quintilien*, Paris, 1762, in-12; les *Synonymes latins*, ouvrage d'un mérite généralement reconnu, fait sur le plan des *Synonymes français* de l'abbé Girard, 1777, in-12. Il en donna en 1788 une 2e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Jannet en a publié une 3e édition, Paris, 1813, 1827, in-8, 7 fr., où il a ajouté un grand nombre d'exemples, et fait disparaître quelques inexactitudes de l'auteur. Delalain en a donné une nouvelle en 1815, revue et augmentée par N. L. Achaintre. Cet ouvrage a été traduit en allemand par Ernesti.

GARDINER (Etienne), savant évêque de Winchester et chancelier d'Angleterre, natif de Saint-Edmonds'bury, dans le comté de Suffolk, vers 1483, souscrivit à l'arrêt du divorce de Henri VIII, et le défendit par son traité, *De verâ et falsâ obedientiâ*, Londres, 1535, in-4. Il ne se sépara de l'Eglise romaine qu'en ce seul point. S'étant opposé à la réformation, il fut emprisonné et déposé sous Edouard VI, rétabli sous Marie, et il mourut en 1555, laissant quelques écrits de *controverse*, in-8.

GARENGEOT (René-Jacques CROISSANT de), né à Vitré en Bretagne en 1688, était membre de la société royale de Londres, et démonstrateur royal en chirurgie à Paris, où il mourut en 1759. Il avait beaucoup de connaissances et de dextérité. Ses ouvrages sont : *La Mytomie humaine*, 1750, 2 vol. in-12; *Traité des instruments de chirurgie*, 1727, 2 vol. in-12; *Des opérations de chirurgie*, 1749, 3 vol. in-12; *L'anatomie des viscères*, 1742, 2 vol. in-12; *L'Opération de la taille*, 1730, in-12. Ces différents écrits sont estimés.

GARET (Jean), bénédictin de Saint-Maur, naquit au Havre-de-Grâce vers 1627, et mourut à Jumiéges en 1694, avec la réputation d'un savant consommé et d'un bon religieux. Il donna une belle édition de *Cassiodore*, à laquelle il a joint une *dissertation* curieuse sur la profession monastique de ce célèbre sénateur romain. Cette édition parut à Rouen en 1679, 2 vol. in-fol. Les notes en sont savantes et judicieuses. (*Voy.* l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur, pag. 158 et 159.)

GARET (Jean), né à Louvain, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, se distingua par son zèle, ses prédications et l'étude des saintes Lettres. On a de lui : *De veritate corporis Christi in Eucharistiâ*. C'est une collection des passages des Pères grecs et latins, touchant la certitude du dogme de l'Eucharistie. La dernière édition est

d'Anvers, 1569, in-8; *De mortuis vivorum precibus juvandis*, Anvers, 1564, in-16; *De sacrificio missæ*, ibid., 1561, in-12; *De sanctorum invocatione*, Gand, 1570, in-8. Ces ouvrages ont paru, traduits et commentés en français, sous le titre de *Perpétuité de la Foi*. Ceux qui les ont lus et qui les ont confrontés avec celui qui, sous ce dernier titre, a fait tant d'honneur à Nicole et Arnauld, n'auront pas de peine à grossir l'histoire des réputations usurpées. L'auteur mourut à Louvain en 1571. — Son frère Henri GARET, docteur en médecine dans l'université de Padoue, est auteur de quelques ouvrages de son art.

GARIDEL (Pierre), né à Manosque en Provence en 1659, professeur de médecine en l'université d'Aix, publia une *Histoire des plantes qui naissent en Provence*, Aix, 1715, in-fol. avec 100 pl., 12 à 20 fr., avec les fig. coloriées, 60 à 80 fr.; les exempl. dont le titre porte Paris, 1723, sont de la même édition. Il mourut en 1737.

GARIN, poëte français du 12e siècle, n'est connu que par un fabliau dont Fauchet a conservé le prologue dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie française*. Le style de cette pièce est agréable; mais le sujet en est beaucoup trop licencieux. Il existe un ouvrage en rime de la même époque, intitulé: *Garin le Loherens*, ou *le Lorrain*. Quelques auteurs ont confondu le nom du principal personnage de ce roman avec celui de l'auteur. D. Calmet l'attribue à Hugues Metel ou Metellus.

GARISSOLES (Antoine), ministre de la religion prétendue réformée, né à Montauban en 1587, a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: l'*Adolphide*, poëme épique en 12 livres, où il chante, en beaux vers latins, les exploits de Gustave-Adolphe; un autre *poëme* latin à la louange des cantons suisses protestants; diverses *thèses de théologie;* un traité *De imputatione primi peccati Adæ*, et un autre, *De Christo mediatore*. Il mourut en 1650.

GARLANDE (Jean de), grammairien, né dans le village de Garlande en Brie, passa en Angleterre après la conquête de ce royaume, par le duc Guillaume, et il y enseigna avec honneur. Il vivait encore en 1081. C'est son séjour en Angleterre qui a fait croire à plusieurs écrivains qu'il était anglais. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux des imprimés sont: un écrit en vers rimés, intitulé *Facetus*, sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même, Cologne, 1520, in-4; un *poëme sur le mépris du monde*, faussement attribué à saint Bernard, Lyon, 1489, in-4. On le trouve aussi avec le précédent; un autre poëme, intitulé *Floretus*, ou *Liber Floreti*, sur les dogmes de la foi et sur presque toute la morale chrétienne, imprimé avec les précédents; un *Traité des synonymes*, et un autre *des équivoques* ou termes ambigus, Paris, 1494; Londres, 1505, in-4; *Dictionnarium artis alchymiæ, cum ejusdem artis compendio*, Bâle, 1571, in-8. On trouve en général beaucoup plus de goût et de savoir dans cet auteur qu'on n'en suppose pour l'ordinaire aux écrivains de son temps: et c'est une nouvelle preuve contre les détracteurs de ces prétendus siècles d'ignorance, que l'abbé Bérault a si bien réhabilités.

GARNERIN (André-Jacques le Jeune), aéronaute, naquit en 1770. Avant d'exercer l'art périlleux qui a fait sa gloire, il fut chargé en 1793, par le comité de salut public, d'une mission auprès de l'armée du Nord, relative aux équipages des charrois. A son retour il fut pris par les Autrichiens à Marchiennes et renfermé dans les prisons de Bude en Hongrie où il resta trois ans. Il a publié la *relation de son voyage et de sa captivité*, et son ouvrage a eu deux éditions. C'est pendant qu'il était renfermé dans les prisons de la Hongrie, qu'en méditant sur les moyens de franchir les murs, il conçut l'idée des *parachutes*. A son retour en France, il fit l'essai de sa découverte qui lui réussit complétement; plusieurs fois il a répété son expérience devant presque tous les princes de l'Europe, et Paris a été à plusieurs reprises témoin de ses courageux voyages. Il fut pendant quelque temps en contestation avec son frère aîné qu'il accusait de vouloir usurper son titre, et à cette occasion il publia l'ouvrage intitulé: *Usurpation d'état et de réputation par un frère au préjudice d'un frère, etc.*, 1815, in-8. En 1816, il fit paraître le *Triomphe des Lis:* divertissement qu'il composa en l'honneur du roi. Garnerin le Jeune est mort à Paris en 1823, des suites d'une blessure qu'il avait reçue au jardin Beaujon. Il fut, après Blanchard, le meilleur aéronaute de l'Europe.

GARNET (Henri), jésuite, né à Nottingham en Angleterre, l'an 1555, après avoir enseigné les mathématiques à Rome avec une réputation égale à celle du célèbre Clavius, devint provincial de sa compagnie en Angleterre, et travailla jusqu'en 1606, avec autant de zèle que de succès, à y soutenir la foi catholique. La conjuration des poudres donna occasion aux ennemis de cette religion de se défaire d'un adversaire redoutable. Ils l'accusèrent d'avoir eu connaissance de cette odieuse entreprise; il l'avait eue effectivement, mais par la voie de la confession, et avait employé tous les moyens de persuasion pour détourner les conjurés de leur dessein. Le ministre Cécil lui fit faire son procès; le P. Garnet fut pendu et écartelé le 3 mai, en présence d'une multitude incroyable de peuple, qui voulait voir mourir le *Grand Jésuite*, c'est ainsi qu'on l'appelait communément, même parmi les protestants; les catholiques le révérèrent comme un martyr. Tout le monde a entendu parler de l'épi sur lequel était tombée une goutte de sang, où le visage du P. Garnet était peint avec la plus grande ressemblance. Larrey dit que c'est une superstition; Dupleix et les auteurs catholiques en ont parlé différemment. Le roi demanda lui-même à voir l'épi; mais l'ambassadeur d'Espagne l'avait déja fait passer au collége anglais à Liége. (*Voy.* JACQUES VI, roi d'Ecosse.)

GARNIER (Robert), né à la Ferté-Bernard, ville du Maine, en 1545, mort au Mans en 1601, fut lieutenant général de cette ville, et obtint une

place de conseiller au grand conseil sous Henri IV. La lecture de Sénèque le tragique lui ayant donné du goût pour l'art dramatique, il travailla, et dès la seconde pièce, il disputa le pas à Jodelle, le père de la tragédie française. Ses amis le mirent au-dessus d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide; mais les gens de goût sentaient qu'il était beaucoup au-dessous de ces grecs. Les *tragédies de Garnier* furent recueillies, Paris, 1585, petit in-12, 6 à 10 fr. On a encore de lui l'*Hymne de la monarchie*, 1568, in-4, et d'autres poésies, qui ne valent pas mieux que son Théâtre.

GARNIER (Sébastien), procureur à Blois, sous le règne de Henri IV, s'occupa de la poésie avec peu de succès. Il est auteur d'une *Henriade*, dont il fit imprimer les huit derniers chants à Blois, 1593, in-4. Il y célèbre les exploits de ce prince contre les Espagnols. On réimprima ce poëme en 1770, in-8, pour prouver que Voltaire y avait pris l'idée de sa Henriade. On a encore de Garnier, la *Loyssée*, Blois, 1594, in-4. Ce sont les trois premiers chants d'un poëme sur l'expédition de saint Louis dans la terre sainte. — Il ne faut pas le confondre avec Claude GARNIER, poëte contemporain de Malherbes, dont on a des *poésies* imprimées en 1609, in-12, qui sont entièrement oubliées.

GARNIER (Jean), jésuite, professeur d'humanités, de rhétorique, de philosophie et de théologie, naquit à Paris en 1612, et mourut à Bologne en 1681, en allant à Rome où sa compagnie l'avait député. C'était un homme plein de piété et de savoir : les ouvrages qui nous restent de lui en sont des témoignages. Les principaux sont : une édition de *Marius Mercator*, 1673, in-fol., avec quantité de pièces, de notes, de dissertations *sur le pélagianisme*, d'une grande recherche. On les a réimprimées dans l'*Appendix* de saint Augustin, Anvers, 1703, in-fol.; une édition de *Liberat*, Paris, 1675, in-8, avec de savants commentaires; une édition du *Journal des papes* (*Liber diurnus*), 1680, in-4, accompagnée de notes historiques et de dissertations très-curieuses; le *Supplément aux OEuvres de Théodoret*, 1684, in-fol.; *Systema bibliothecæ collegii Parisiensis societatis Jesu*. C'est un vol. in-4, parfaitement bien disposé, et très-utile à ceux qui veulent mettre en ordre les grandes bibliothèques. (*Voy*. l'éloge que le P. Hardouin a fait de ce jésuite, à la tête de son *Supplément aux OEuvres de Théodoret*.) Le cardinal Noris critiqua, avec peut-être un peu d'aigreur, des annotations géographiques et d'autres remarques du P. Garnier, dans sa Dissertation sur les Synodes tenus à l'occasion du pélagianisme; mais lorsque ce cardinal eut lu le *Marius Mercator* du P. Garnier, il revint des préjugés qu'il avait adoptés trop légèrement contre ce savant, et dit que Garnier approchait du mérite des PP. Petau et Sirmond; il ajouta que les Dissertations sur le pélagianisme lui avaient tellement plu, que, s'il les avait vues avant de faire imprimer son *Histoire pélagienne*, il ne l'aurait jamais donnée au public. On trouve ces anecdotes détaillées dans la vie du cardinal Noris, par les frères Ballerini. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre-Ignace GARNIER, aussi jésuite, né à Lyon en 1692, mort à Avignon en 1763, dont on a les *Pensées du marquis de ** sur la religion et l'Eglise*, 1759, in-12.

GARNIER (dom Julien), de Connerai, au diocèse du Mans, bénédictin de Saint-Maur en 1690, mort à Paris en 1725, âgé d'environ 55 ans, joignait à une grande variété de connaissances, ces manières douces et prévenantes, ce caractère aimable, qui désarment les envieux et nous font des amis. Ses supérieurs le chargèrent de l'édition de *Saint Basile*, une des meilleures qui soient sorties de la congrégation de Saint-Maur. La préface est un morceau précieux par une critique très-judicieuse, et un discernement sûr pour distinguer les ouvrages véritables des écrits supposés. Dom Garnier ne put en faire paraître que 2 vol. Dom Maran, chargé de continuer ce travail après la mort de son confrère, mit au jour le 3e en 1730. Il n'est point indigne des premiers. (*Voy*. l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur, p. 470.)

GARNIER (Jean-Jacques), historiographe de France, et membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Goron, bourg du Maine, en 1729, de parents pauvres, qui lui donnèrent néanmoins une éducation au-dessus de leur état. Il se rendit à Paris à 18 ans pour n'être plus à la charge de sa famille. Il ne lui restait que 24 sous, quoiqu'il eût voyagé avec beaucoup d'économie, lorsqu'il se trouva devant la porte du collége d'Harcourt, à l'heure où les élèves y entraient : il se mêla parmi eux pour pénétrer dans la cour où bientôt il resta seul, chacun étant entré dans sa classe; le sous-principal le prenant pour un élève lui ordonna d'aller dans la sienne; mais alors Garnier lui dit qu'il avait terminé ses études et qu'il cherchait à tirer parti du peu qu'il savait. Le sous-principal lui ayant fait quelques questions, prit intérêt à son sort, et lui fit donner dans cet établissement une place de sous-maître. Garnier apprit l'hébreu et dut à la protection du ministre Saint-Florentin, la place de professeur de cette langue au collége de France, dont il devint ensuite inspecteur; et il parvint, à force d'efforts et de démarches, à relever cet établissement et à le rendre à sa dignité première. Lorsqu'on exigea le serment à la constitution en 1790, plus attaché à ses principes qu'à ses intérêts, il quitta le collége, aussi pauvre qu'il y était entré. Lalande lui fit obtenir une pension de 1200 francs, dans un moment où il était réduit à la plus grande détresse. Il mourut quelques années après, en 1805. On a de lui : *l'Homme de lettres*, 1764, 2 vol. in-12, dans lequel il s'est peint lui-même; un *Traité de l'éducation civile*, 1765, in-12; l'*Origine du gouvernement français*, 1765, in-12; une *suite* à l'*Histoire de France* de l'abbé Velly. Il a écrit la moitié du règne de Louis XI et s'est arrêté à la moitié de celui de Charles IX. Il avait achevé, dit-on, ce règne, mais il détruisit par délicatesse le manuscrit, ne voulant pas publier des faits peu honorables pour la royauté, dans un moment où l'on en sapait les fondements. Son travail est moins estimé que celui de Velly et de Villaret. Il n'est pas cependant aussi superficiel que le pre-

mier, ni déclamateur, comme le second ; mais il a moins de goût, d'esprit et de talents que ces deux écrivains : il est froid, prolixe et monotone ; *Figures de l'histoire de France*, dessinées par Moreau le Jeune, et gravées par Le Bas, avec des explications, Paris, 1785, gr. in-4, 80 fr.; un grand nombre de *mémoires dans* le *Recueil de l'académie des inscriptions*, qui se recommandent presque tous par l'importance des sujets et par la manière dont ils sont traités. Barbier lui attribue *le Commerce remis à sa place*, 1756, in-12 ; *le Bâtard légitime*, ou *le Triomphe du comique larmoyant*, 1757, in-12.

GARNIER (Le comte Germain), pair de France, ministre d'état, né à Auxerre en 1754, était procureur au Châtelet, lorsqu'il obtint, en 1789, par la protection de Mme la duchesse de Narbonne, la place de secrétaire de Mme Adélaïde, tante de Louis XVI. Il fut élu député suppléant de Paris aux états généraux, où il ne siégea pas. Il devint ensuite membre du Directoire du département. En 1790, il s'attacha à la société monarchique, et refusa, l'année suivante, le ministère de l'intérieur. Forcé de s'expatrier en 1792, il se retira en Suisse où l'étude fut son unique occupation ; il rentra en France après le 18 brumaire, fut nommé préfet de Seine-et-Oise, ensuite sénateur et comte de l'empire. Décoré du cordon de la Légion d'honneur, il fut en 1809 président du sénat. Il vota la déchéance de Bonaparte, et fut créé pair de France avec le titre de marquis par le roi, le 4 juin 1814. Fidèle à son serment, il quitta Paris le 20 mars 1815, et rejeta les offres qui lui furent faites de reprendre les fonctions de conseiller du sceau des titres. Il ne reparut sur la scène politique qu'après le 8 juillet, époque où le roi le nomma président du collége électoral de Seine-et-Oise, membre du conseil privé et ministre d'état. Il parut souvent à la tribune et fut membre de plusieurs commissions, surtout des finances dont il était habituellement le rapporteur. Il est mort en 1821. Dans sa jeunesse il fit des vers. La chanson qu'il composa pour Mme la vicomtesse Diane de Polignac eut beaucoup de vogue dans le temps. Le comte Germain vécut dans le célibat : homme privé il se montra avec toutes les grâces de l'esprit ; et son plus grand plaisir était de raconter quelque anecdote de l'ancienne cour, de s'entretenir de Mme de Sévigné dont il avait des lettres manuscrites, et de parler de sa vie comme si elle eût été sa contemporaine et son amie. On a de lui : *De la propriété considérée dans ses rapports avec le droit politique*, 1792, in-12. *Aventures de Caleb Williams*, ou *Les choses comme elles sont*, traduites de l'anglais, 1796, 2 vol. in-8 ; *Abrégé élémentaire des principes de l'économie politique*, 1796, in-12 ; *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduites de l'anglais d'Adam Smith, avec un grand nombre de notes et d'observations, 1802, 5 vol. in-8, 10 à 15 fr. C'est la meilleure traduction que nous ayons de cet ouvrage ; *Description géographique, physique et politique du département de Seine-et-Oise*, 1802, in-8 ; plusieurs *rapports* sur le budget, sur les finances, etc.; un *mémoire sur la valeur des monnaies de comptes chez les peuples de l'antiquité*, Paris, 1817, in-4, qu'il lut à l'*académie des inscriptions* dont il était membre, et qui paraît présenter bien des idées paradoxales.

GAROFALOO, ou Garofano (Benvenuto Tisio, dit Le), peintre, naquit à Ferrare en 1481, et mourut en 1559. Il fut longtemps entre les mains de mauvais maîtres, qui empêchèrent ses talents de se développer ; mais il fit un voyage en Italie, où la vue des ouvrages des plus célèbres peintres échauffant son génie, le mit en état de produire de belles choses. Il excellait à copier les tableaux de Raphaël. Dans ceux qu'il ne devait qu'à lui-même, il peignait ordinairement un œillet, par allusion à son nom qui, en italien, signifie la même chose. On a deux morceaux de lui au Palais-Royal, à Paris, et une belle copie du tableau de la *Transfiguration* de Raphaël.

GARRICK (David), né à Hereford en 1716, d'un français nommé *la Garrigue*, protestant, s'est fait une grande célébrité par les rôles divers qu'il a joués sur les théâtres de Londres. Dans un siècle où les hommes et les femmes consacrés à la frivolité publique, sont estimés et préconisés comme des gens qui auraient sauvé la patrie, la gloire de l'histrion anglais n'a pas de quoi surprendre. Du reste, ce n'est pas seulement à la gloire d'acteur qu'il a osé aspirer : on l'a encore flatté de celle d'écrivain digne de servir de modèle. Des gens dont le fanatisme servile exalte tout ce qui est une fois parvenu à faire quelque bruit, sont embarrassés à trouver quelque chose qu'ils puissent comparer à la délicatesse, à l'élégance des épilogues de Garrick. Pour apprécier son mérite, sous ce dernier point de vue, il faut savoir ce que c'est qu'un épilogue anglais. A la fin d'une pièce, vous êtes tout surpris de voir un acteur ou une actrice sortir des coulisses, souvent un papier à la main, et débiter de mémoire ou en lisant, un sermon satirique, qui n'a souvent aucun rapport avec ce que l'on vient de jouer. Il mourut à Londres en 1779, et fut enterré dans l'église de Westminster, comme Newton, et avec la même pompe que lui. Si, comme on l'assure, il a laissé quatre millions de biens, ses héritiers ont le droit de le trouver un très-grand homme ; mais le public, dont cette somme atteste la duperie et la balourdise, paraîtra bien petit. Il est vrai que les anciens mimes levaient sur les individus oisifs et dissipés des tributs peut-être plus forts encore (*Voy.* Roscius) ; mais cela prouve précisément que l'espèce humaine a toujours eu du goût pour les sottises, et n'a jamais cru les payer trop cher. Il a aussi composé près de 28 pièces soit comédies soit petits opéras. La vie de cet auteur a fourni le sujet de diverses pièces françaises. *Garrick double*, comédie-vaudeville en un acte, 1800, in-8, par A. Gouffé et Duval ; *Le portrait de Fielding*, vaudeville de Ségur jeune, Desfaucherets et Després, 1800 ; *Garrick et les comédiens français*, vaudeville de Radot, 1815. On peut consulter les *Mémoires de la vie de D. Garrick*, par Thomas Davie, Londres, 1780, 2 vol. in-8 ; la *vie de Garrick* par Arth.

Murphy, Londres, 1801, 2 vol. in-8, traduite par de Marignia, Paris, 1801, in-12; *Garrick et Les auteurs anglais*, ou *Observations sur l'art dramatique*, trad. de l'anglais, 1769, in-12. La collection des mémoires sur l'art dramatique, publiée à Paris en 1822, comprend des *Mémoires* sur la vie de Garrick, trad. de l'anglais par le traducteur des OEuvres de Walter-Scott.

GARSAULT (François-Alexandre), petit-fils d'un écuyer de la grande écurie du roi de France, s'occupa beaucoup de tout ce qui concerne les chevaux, ce qui le mit en état de publier *Le nouveau Parfait-Maréchal*, ou *Connaissance générale et universelle du cheval*, 1811, in-4, 12 fr. Les éditions multipliées de cet ouvrage montrent qu'il a été bien accueilli, et qu'il est fort utile. Il avait auparavant donné l'*Anatomie du cheval*, traduite de l'anglais de Snap, Paris, 1737, in-4. On a encore de lui : *Traité des voitures*, 1756, in-4. Il y donne entre autres la description d'une voiture inversable, dont il s'est longtemps servi; *Le guide du cavalier*, 1769, in-12; *Le Notionnaire de ce qu'il y a de plus utile dans les connaissances utiles*, 1761, in-8; *Faits des causes célèbres et intéressantes*, Amsterdam, 1757, in-12; *Descriptions de plusieurs arts* dans les Mémoires de l'académie. Il mourut en 1778, à 85 ans.

GARTH (Samuel), poëte et médecin anglais, de la province d'York, mort en 1719, âgé d'environ 46 ans, cultiva avec un succès égal ces deux arts différents. Il fut admis dans le collége des médecins de Londres en 1693. On doit à son zèle la fondation du *Dispensary*. C'est un appartement du collége médical de Londres, dans lequel on donne aux pauvres les consultations gratis, et les médecines à bas pris. Cet établissement, qui fait tant d'honneur à l'humanité, excita contre lui la plupart des médecins et des apothicaires. Garth se vengea d'eux par un petit poëme en 6 chants, dans le goût du *Lutrin* de Boileau, intitulé : *le Dispensary*, dont la 6e édition a été donnée à Londres en 1706, in-8. C'est une bataille entre les médecins et les apothicaires. Cette satire n'est pas toujours fine; mais elle est très-piquante. On y trouve de l'imagination, de la variété, de la naïveté, et même du savoir.

GARVE (Christian), moraliste allemand, né à Breslau en 1742, y mourut en 1798. Il réunissait à beaucoup d'instruction une grande connaissance du cœur humain. Ses principes de morale sont assez purs; il se montre cependant en quelques endroits admirateur de la philosophie de Kant qu'il eût désiré mettre à la portée du vulgaire. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de nonnullis quæ pertinent ad logicam probabilium*, Halle, 1766, in-4; *Dissertatio de ratione scribendi historiam philosophicam*, 1766; *Dissertation sur l'union de la morale et de la politique*, Breslau, 1788, in-8, en allemand, ainsi que les ouvrages suivants; elle a été traduite en français, Berlin, 1789; *Recherches sur divers objets de la morale, de la littérature et de la vie sociale*, Breslau, 1792, 3 part. in-8; *Tableau des principes les plus remarquables de la philosophie morale, depuis Aristote jusqu'à nos jours*, Breslau, 1798, in-8; *Quelques considérations sur les principes les plus généraux de la philosophie morale*, 1798, in-8; un *Traité de la patience*, qu'il dicta de son lit de mort à un de ses amis; *Sur l'existence de Dieu*, ibid., 1802, in-8, ouvrage posthume; un grand nombre de traductions, parmi lesquelles on remarque celles de l'*Ethique*, de la *Rhétorique* et de la *Politique* d'Aristote, et plusieurs ouvrages sur l'histoire, la politique et la biographie, parmi lesquels on distingue : *Fragments d'un tableau de l'empire, du caractère et du gouvernement de Frédéric II*, 1798, 2 vol. in-8.

GARZI (Louis), peintre, de Pistoie dans la Toscane, où il naquit en 1638, disciple d'André Sacchi, et émule de Carle Maratte dans cette école, fut chéri de son maître et surpassa son rival. Il avait de grandes parties, un dessin correct, une belle composition, un coloris gracieux, une touche facile. Après avoir fait plusieurs ouvrages à Rome, il fut appelé à Naples; mais on tenta vainement de l'y retenir. Il retourna à Rome, où il peignit, à l'âge de 80 ans, par ordre de Clément XI, la voûte de l'église des Stygmates. Il termina cet ouvrage, supérieur à tout ce qu'il avait fait dans les plus belles années de sa jeunesse. C'est son chef-d'œuvre. Il mourut peu de temps après, en 1721.

GARZONI (Thomas), né en 1549 à Bagnacavallo, chanoine régulier de Latran, mourut en 1589. Il est auteur de différents ouvrages moraux, imprimés à Venise, 1617, in-4; *Théâtre de divers cerveaux du monde*, traduit en français par Gabriel Chappuis, 1586, in-16, 3 à 6 fr.; l'*Hôpital des fous incurables*, traduit en français par François de Clarier, sieur de Longval, 1620, in-8, 5 à 6 fr.; *Il mirabile Cornucopia consolatorio*, 1601, in-8. C'est un ouvrage burlesque, pour consoler un homme qui croyait sa femme infidèle.

GARZONI (Pierre), sénateur et historiographe de Venise, naquit en 1660. Il fut chargé de continuer l'*Histoire* de cette république, que Michel Foscarini avait conduite jusqu'en 1690, et il la publia sous le titre de *Istoria della republica di Venezia, in tempo della sacra lega contra Maometto IV e tre suoi successori*, Venise, 1705, 2 vol. in-4, 8 à 10 fr. Elle obtint un brillant succès et fut réimprimée pour la quatrième fois en 1719. Il mourut vers 1730.

GASCOIGNE (sir William), magistrat anglais, célèbre par sa vertu incorruptible et la fermeté de son caractère, naquit à Harwood vers 1350. Pendant qu'il remplissait les fonctions d'avocat du roi et de juge des plaids communs, il mit un frein aux rapines des gens de justice. La manière honorable dont il s'acquitta de cet emploi le fit élever à la dignité de grand justicier d'Angleterre (premier juge du banc du roi), et dans ce poste éminent il se conduisit avec une énergie peu commune. L'archevêque Scrope, accusé de haute trahison, fut présenté à son tribunal, avec injonction expresse de la cour de prendre connaissance de cette affaire; mais ne pouvant, sans enfreindre les libertés ecclésiastiques, juger un archevêque, il préféra encourir la disgrâce

du monarque que de prononcer dans une cause dont la connaissance lui était interdite par la loi. Toujours inexorable dans ses fonctions, il osa condamner, en présence du jeune prince de Galles (depuis Henri V), un des compagnons de ses débauches, traduit devant son tribunal pour un crime capital, quoique le prince le prît publiquement sous sa protection, et qu'il fût venu lui-même à l'audience dans l'espoir de lui imposer; il fit même arrêter sur-le-champ, et conduire dans la prison du banc du roi, ce prince qui, furieux de ce qu'il regardait comme un manque d'égard pour sa personne, s'oublia jusqu'au point de le frapper sur son siége. Le roi, instruit de cette action, s'écria : « Heureux le monarque » qui possède un magistrat assez courageux pour » faire exécuter les lois contre un tel criminel ! mais » plus heureux encore le père dont le fils peut se » soumettre à une telle punition. » Cet événement a été souvent célébré par les poëtes, notamment dans une pièce intitulée : *The play of king Henri V*. Gascoigne fut chargé par Henri IV de plusieurs négociations importantes, et contribua beaucoup à apaiser les troubles occasionnés par la révolte de Henri Percy, comte de Northumberland. Il mourut en 1413.

GASPARINO, surnommé BARZIZZIO ou Barzizza, du lieu de sa naissance, près de Bergame, où il naquit vers l'an 1370, contribua beaucoup à ramener en Italie le goût de la belle latinité. Il lut Cicéron, Virgile, César, tous les bons écrivains de l'antiquité, en prit l'esprit, et le communiqua à ses disciples. L'université de Padoue l'appela pour professer les belles-lettres ; le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, jaloux d'un tel homme, le lui enleva. Ce prince le combla de bienfaits, et l'honora de l'intimité la plus flatteuse. Gasparino mourut en 1431, regretté par les uns comme ami, par les autres comme un maître, par tous en général comme la gloire de l'Italie. Nous avons de lui des *commentaires* sur divers livres de Cicéron; des *épîtres* imprimées en Sorbonne, 1469, in-4; des *harangues* et d'autres productions. Ses lettres et ses harangues ont été réimprimées en 1723, avec une préface utile et curieuse. Son traité *De eloquentiâ* est imprimé avec *Stephani Flisci synonyma*, Turin et Milan, 1480, in-fol.

GASSENDI (Pierre), prévôt de la cathédrale de Digne, et professeur royal de mathématiques à Paris, naquit en 1592 à Chantersier, bourg près Digne. Un esprit vif et pénétrant, une mémoire heureuse, une envie de tout apprendre, annoncèrent à ses parents qu'il pourrait être un jour l'honneur de leur famille. Quoiqu'ils ne fussent pas riches, ils eurent soin de son éducation. Dès l'âge de 4 ans, cet enfant précoce composait, dit-on, et déclamait de petits sermons. Son goût pour l'astronomie se développa peu de temps après, et il devint si fort, qu'il se privait du sommeil pour jouir du spectacle d'un ciel étoilé. On l'envoya à Digne pour y achever ses études. Il y professa la rhétorique pendant une année. Il avait eu cette chaire au concours, quoiqu'il n'eût que 16 ans. En 1614, il fut nommé théologal de Digne, et 2 ans après on l'appela à Aix, pour y remplir les chaires de professeur de théologie et de philosophie dans l'université de cette ville. Gassendi ne garda ces places que huit ans. L'amour de la solitude le ramena à Digne. Il y entreprit un ouvrage contre la philosophie d'Aristote, qu'il fit imprimer à Grenoble, où il fut envoyé pour les affaires de son chapitre. Ce philosophe eut ensuite occasion d'étudier l'anatomie, pour laquelle Descartes avait encore plus de goût que lui. Il composa un écrit pour prouver que « l'homme n'est destiné à manger que du » fruit, » et que l'usage de la viande, étant contraire à sa constitution, était abusif et dangereux. Il fondait ce système particulièrement sur la figure des dents de l'homme, qui, disait-il, annoncent un animal frugivore ; mais cet argument n'est pas plus solide que celui que Buffon tire, en faveur du système contraire, de la configuration de l'estomac ; et l'on ne risque rien de dire que cette controverse n'est point encore décidée, et qu'il n'y a point d'apparence qu'elle le soit jamais par des observations de cette espèce. Celle de Buffon se trouve en opposition avec l'opinion commune, qui regarde les végétaux comme la nourriture de l'homme avant le déluge, et avec la bonne constitution de tant de personnes qui ne mangent point de viande; et celle de Gassendi est suffisamment réfutée par le droit qu'a l'homme de tuer les animaux pour s'en nourrir, droit qui serait une cruauté inutile et révoltante, si leur chair était contraire à sa santé, et qui est néanmoins constaté par des titres sûrs et justes. (*Voy.* le *Spect. de la Nature*, tom. 3, p. 494.) Il est arrivé dans cette matière comme dans les autres : en voulant généraliser les décisions, on ne peut les assortir à la nature, lorsqu'elle n'a point de règle constante et uniforme. Quoi qu'il en soit, Gassendi se conduisait suivant ses principes ; et pendant les dernières années de sa vie il ne voulut point rompre l'abstinence du carême, quoiqu'il fût très-malade. Un procès l'ayant appelé à Paris, il se fit des amis puissants, tels que du Vair, le cardinal de Richelieu, le cardinal de Lyon. Ce fut par la protection de celui-ci qu'il eut, en 1645, une chaire de mathématiques au collége royal. Descartes changeait alors la face de la philosophie; il ouvrait une nouvelle carrière. Gassendi y entra avec lui, il attaqua ses *méditations*, dont quelques-unes sont des rêves, et jouit de la gloire de voir partager les philosophes de son temps en cartésiens et en gassendistes. Les deux émules différaient beaucoup. Descartes, entraîné par son imagination, bâtissait un système de philosophie, comme on construit un roman ; il voulait tout prendre dans lui-même. Gassendi, homme d'une grande littérature, ennemi déclaré de tout ce qui avait quelque air de nouveauté, était extrêmement prévenu en faveur des anciens. Chimères pour chimères, il aimait mieux celles qui avaient deux mille ans. Il prit d'Epicure et de Démocrite ce que ces philosophes lui paraissaient avoir de plus raisonnable; mais la source était si mauvaise, qu'il n'y avait pas de bon choix à faire. Il renouvela les atomes et le vide, et les ajusta à sa mode le mieux qu'il put. Gassendi, en soutenant l'épicuréisme, se fit des ad-

versaires ; et malgré la pureté de ses mœurs, malgré la plus exacte probité, on attaqua sa religion ; mais cette imputation resta sans d'autre preuve, que l'analogie de son système avec celui d'Epicure ; analogie dont Gassendi avait tâché de prévenir les conséquences, en enseignant l'existence d'un Etre suprême. Son système n'en était pas meilleur en bonne physique. Il mourut en 1656. Des incommodités fréquentes, jointes à son application continuelle, avaient ruiné sa santé. Gassendi avait une vivacité douce qui s'échappait quelquefois en saillies. Un imbécile voulant lui faire adopter le système de la métempsycose, et lui disant les choses les plus absurdes, il répondit : « Je savais bien que, suivant Pythagore, les âmes des hommes après leur mort entraient dans le corps des bêtes ; mais je ne croyais pas que l'âme d'une bête entrât dans le corps d'un homme. » Réponse applicable à nos profonds matérialistes, qui renchérissent encore sur les pythagoriciens. Gassendi avait cependant aussi ses travers : indépendamment de ses atomes, il s'était beaucoup occupé de l'astrologie judiciaire ; il disait, à la vérité, que *c'était un jeu, mais le jeu du monde le mieux inventé*. Il avait appris l'astronomie en vue de l'astrologie ; mais il y fut trompé tant de fois, qu'il l'abandonna pour se donner entièrement à la première. Il avait mis à la tête de ses livres : *Sapere aude;* ce n'était pas le moyen d'y réussir, que de prendre Epicure pour maître. Montmor, qui lui avait donné un appartement pendant sa vie, fit recueillir ses ouvrages après sa mort. Ils furent imprimés, avec la vie de Gassendi, par Sorbière, Lyon, 1658, 6 vol. in-fol., 18 à 30 fr., et réimprim. à Florence en 1727, même format. Ils renferment : la *Philosophie d'Epicure;* la *Philosophie de l'auteur;* des *OEuvres astronomiques ;* les *Vies de Peiresc, d'Epicure* (roman apologétique), *de Copernic, de Tycho-Brahé, de Peurbachius, etc.;* la *Réfutation des méditations de Descartes;* recueil de visions philosophiques qui en combattent d'autres ; divers autres *traités ;* des *épîtres*. Ces ouvrages montrent de l'érudition, mais cette érudition nuit souvent à ses raisonnements, semble affaiblir son jugement, et porter la confusion dans ses idées. Descartes avait certainement sur lui la supériorité du style et du génie. Le P. Bougerel de l'Oratoire a donné en 1737, à Paris, la *Vie de Pierre Gassendi*, in-12, qui offre beaucoup de recherches, mais peu d'agrément, et trop de minuties et de digressions étrangères à son sujet. François Bernier a abrégé la *Philosophie de Gassendi*, en 8 vol. in-12. Il a paru en 1770 un *Abrégé de la vie et de la philosophie de Gassendi*, par de Camburat. C'est une apologie du philosophe et de ses opinions, pleine d'inexactitudes, de vues superficielles et fausses.

GASSION (Jean de), maréchal de France, né à Pau en 1609, était fils d'un président au parlement de cette ville. Il servit d'abord en Piémont, et passa ensuite au service de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et s'y distingua par diverses actions de bravoure, que ce prince eût récompensées, s'il n'eût été tué à la bataille de Lutzen en 1632. Gassion, ayant perdu son bienfaiteur, retourna en France, suivi de son régiment, avec lequel il joignit l'armée du maréchal de La Force en Lorraine. Il défit 1,400 hommes en trois petits combats, prit Charmes, Neuchâtel, et d'autres places. Les années suivantes le virent paraître au combat de Ravon, au siége de Dôle, à la prise d'Hesdin, au combat de Saint-Nicolas, à la prise d'Aire. Mais un des endroits où il se signala le plus, ce fut à Rocroi. Blessé dangereusement à la prise de Thionville, il eut pour récompense de ses exploits le bâton de maréchal de France en 1643. Il fut déclaré l'année d'après lieutenant général de l'armée de Flandre, et continua de donner des preuves de sa valeur au siége de diverses places, surtout à celui de Gravelines, qu'il prit conjointement avec le maréchal de La Meilleraye. Il arriva à ce siége une anecdote singulière, qui prouve que des subalternes peuvent quelquefois oublier l'obéissance et la subordination, pour prévenir les malheurs qui naissent des passions des chefs, et que les règles les plus sacrées ont leurs exceptions. Voici comme Puységur raconte la chose dans ses Mémoires. « Lors de la prise de Gravelines en 1644, le régiment des gardes, conduit par La Meilleraye, entre le premier dans la place : le premier régiment de l'armée étant le seul qui, suivant l'usage du temps, ait droit d'entrer dans une ville conquise, quand il est assez fort pour la garder. Gassion voulant y faire entrer le régiment de Navarre, La Meilleraye s'y oppose ; et la querelle s'échauffant, ils mettent tous deux l'épée à la main, l'un criant : *A moi Navarre*, et l'autre : *A moi les gardes*. Les deux maréchaux et les deux régiments sont sur le point d'en venir aux mains, lorsque le marquis de Lambert arrive. Il fait ce qu'il peut pour les apaiser ; mais voyant qu'il n'y réussit pas, il dit, d'un ton de maître, au régiment des gardes et à celui de Navarre : *Messieurs, vous êtes les troupes du roi. Il ne faut pas que la mésintelligence de deux généraux vous fasse couper la gorge. C'est pourquoi je vous commande, de la part du roi et de M. le duc d'Orléans, de retirer vos armes, et de ne plus obéir ni à M. de la Meilleraye ni à M. de Gassion*. Les troupes lui obéissent ; et les deux maréchaux, voyant qu'ils ne sont plus les maîtres, se retirent. Cette action, également sage et hardie, augmenta considérablement la réputation de Lambert. » Gassion reçut un coup de mousquet au siége de Lens, en 1647, et mourut 5 jours après à Arras, regardé comme un bon politique et un grand capitaine, infatigable, ardent, intrépide. Il avait établi parmi les gens du métier les plus entendus, la maxime *que la spéculation était merveilleuse dans le cabinet ; mais qu'il fallait nécessairement de l'audace et de l'action à la guerre*. L'abbé de Pure a donné l'*Histoire du maréchal de Gassion*, en 4 vol. in-12, écrite d'un style languissant et diffus.

GASSNER (Jean-Joseph), prêtre du diocèse de Coire en Suisse, curé d'un village autrichien nommé Klosterle, ensuite conseiller ecclésiastique et chapelain du prince évêque de Ratisbonne, s'est rendu célèbre en Allemagne par le don qu'on lui a attribué

de guérir les malades par l'invocation et l'efficace du nom adorable du Sauveur. Le fameux Lavater, ministre de Zurich, et un grand nombre de protestants et de catholiques ont attesté ce fait comme témoins oculaires; d'autres l'ont nié; quelques-uns ont essayé de l'expliquer par des raisons purement physiques. On peut voir tout ce qu'on a dit pour ou contre ces guérisons, dans le *Jour. hist. et litt.*, 15 juin 1776, p. 248; 15 décembre 1777, p. 595; 1er octobre 1784, p. 234. L'abbé Gassner était au reste un homme de bien, un ecclésiastique plein de charité et de zèle, respectable par ses mœurs, sa piété et son désintéressement. Né en 1727 à Bratz, il est mort en 1779. Haen, à la fin de son traité *De miraculis*, Francfort, 1776, parle de Gassner d'une manière qui semble tenir de la prévention, et qui prouve qu'il a adopté avec une entière confiance la diatribe publiée par le moine Hertzinger, contre ce vertueux prêtre. Mais on voit en même temps l'embarras où il se trouve d'expliquer une multitude innombrable de faits dont il ne conteste pas la certitude; il combat tous les moyens de les expliquer naturellement, et paraît enfin décidé à les regarder pour de la magie : ce qui n'est guère plus philosophique que de les donner pour des miracles. Et le bon Gassner avait d'ailleurs l'air si peu magicien! Ceux qui l'ont comparé à Mesmer, et lui ont supposé les secrets du prétendu magnétisme, n'ont pas raisonné plus juste. Le savant abbé Holl, dans la *Statistica eccles. germ.*, et le célèbre Martin Gerbert, abbé de Saint-Blaise, dans son *Historia Nigræ Sylvæ*, ont parlé de Gassner d'une manière à embarrasser ses adversaires.

GASTALDI (Jérôme), d'une maison célèbre, vit le jour à Gênes, au commencement du 17e siècle. L'état ecclésiastique, qu'il avait embrassé de bonne heure, l'entraîna à Rome. L'Italie, exposée aux contagions fréquentes, éprouva en 1656 une peste cruelle; Rome en fut bientôt infectée. On jeta les yeux sur Gastaldi pour l'emploi périlleux de commissaire général des hôpitaux. Nommé ensuite commissaire général de santé, il mérita par sa vigilance, son activité et ses soins, l'archevêché de Bénévent, le chapeau de cardinal et la légation de Bologne. Il mourut en 1685. Plusieurs monuments élevés à ses frais, à Rome et à Bénévent, attestent son désintéressement et sa bienfaisance. Nous avons de lui un ouvrage trop peu connu; il fut imprimé à Bologne, in-fol., sous ce titre : *Tractatus de avertendâ et profligandâ peste politico-legatis*. Les expériences multipliées, les précautions nécessaires, les remèdes éprouvés qu'on doit employer pour prévenir ou pour se délivrer de ce fléau redoutable, tout est détaillé dans ce traité avec autant de clarté que de méthode.

GASTALDY (Jean-Baptiste), conseiller-médecin ordinaire du roi de France, docteur de la faculté de médecine d'Avignon, naquit à Sisteron en 1674, et mourut en 1747 à Avignon, où il s'était fixé de bonne heure. La faculté à laquelle il se fit agréger, lui dut beaucoup : il en occupa pendant plus de 40 ans la première chaire. Il avait dans ses leçons le rare talent de mêler l'utile à l'agréable. Il n'excella pas moins dans la pratique que dans la théorie. La peste qui ravagea Avignon en 1720, fit connaître à cette ville combien un tel homme lui était utile. Il joignit à une probité exacte et à une conduite régulière, beaucoup de facilité à s'énoncer et à se communiquer. Ses principaux écrits sont : *Institutiones medicinæ physico-anatomicæ*, in-12. Quoique de son temps la nouvelle physique n'eût pas fait de grands progrès dans les écoles des provinces, l'auteur adopte dans cet ouvrage, et y explique celle de Descartes. Plusieurs *Questions de médecine*. Les journalistes de Trévoux les ont analysées dans le temps, et ont loué l'auteur sur le choix des matières et sur sa précision.

GASTAUD (François), d'abord père de l'Oratoire, ensuite prédicateur à Paris, enfin avocat à Aix en Provence, sa patrie, mourut en 1732 à Viviers, où il était exilé, et fut privé de la sépulture ecclésiastique, traitement qu'il dut à son attachement aux convulsionnaires et à ses écrits contre le respectable évêque de Marseille, Henri-Xavier de Belsunce. C'était un de ces hommes qui sacrifient leur repos à des tracasseries volontaires, et qui, pour se tirer de la foule, s'associent à des factions bruyantes. Il fut un des plus ardents admirateurs du P. Quesnel On a de Gastaud un *Recueil d'homélies sur l'épître aux Romains*, 2 vol. in-12; *La Politique des jésuites démasquée*, et d'autres ouvrages oubliés.

GASTELIER (René-Georges), médecin, né en 1741 à Ferrières en Gatinais, s'occupa à la fois de droit et de médecine, et devint avocat au parlement et docteur de la faculté de Paris. Cependant il s'attacha plus particulièrement à l'art de guérir, devint médecin consultant du duc d'Orléans, s'occupa d'une statistique du Gatinais que lui demanda Turgot, auquel il donna en 1776 un excellent *rapport sur l'agriculture, le commerce et les moyens que l'on pourrait employer pour assainir cette province.* En 1780, il fut nommé maire de Montargis et réélu, suivant les formes populaires, en 1791. En 1787, il faisait partie de l'assemblée provinciale de l'Orléanais : en 1791, il fut élu député du Loiret à l'assemblée législative où il siégea au côté droit. C'est à cette assemblée que, la même année, il fit hommage de cinq médailles d'or et de quatre-vingts jetons d'argent qu'il avait obtenus en prix de la société de médecine. Le 11 juillet, il se prononça vivement contre les pétitions dont les habitants de Paris accablaient l'assemblée, et dit que 82 départements n'avaient pas envoyé leurs députés que pour écouter sans cesse le 83me. Pendant toute cette session, il se fit remarquer par sa loyauté et par ses bonnes intentions. A l'époque de la terreur il alla chercher quelque sécurité dans la ville de Sens, dont les autorités semblaient moins disposées qu'ailleurs à suivre le torrent révolutionnaire : dans les moments d'anarchie, la vertu ne saurait trouver d'asile nulle part; il fut arrêté comme suspect, subit une détention de près d'un an, et aurait, comme tant d'autres gens de bien, porté sa tête sur l'échafaud, si, le 9 thermidor, la France n'eût été délivrée du monstre qui la tyrannisa trop longtemps. Quoiqu'il fût rendu à la liberté, il ne jouit pas de la tranquillité qu'il

méritait d'obtenir : il fut poursuivi par de calomnieuses imputations qu'il crut devoir repousser dans les dernières années de sa vie par un *Mémoire* justificatif sous ce titre : *A mes concitoyens*. Après avoir séjourné quelque temps à Montargis, il vint se fixer à Paris où il pratiqua son art, et où il est mort en 1821. En 1791 le duc d'Orléans voulant lui témoigner sa reconnaissance, lui fit présent d'une maison à Montargis; Gastelier s'empressa de la donner à la commune pour l'usage des habitants. Louis XVIII l'avait décoré du grand cordon de Saint-Michel en 1817. La *biographie médicale* publiée chez Panckouke donne la liste de ses ouvrages. Les principaux sont : *Principes de médecine de Home*, traduits du latin, auxquels on a joint un extrait d'un autre ouvrage du même auteur intitulé : *Expériences et Observations de médecine*, traduites de l'anglais, Montargis, 1772, 2 vol. in-8; *Avis à mes concitoyens*, ou *Essai sur la fièvre miliaire essentielle*, Montargis, 1773, in-12, réimprimé avec des additions sous ces titres : *Traité de la fièvre miliaire des femmes en couche*, Montargis, 1779, in-8, et *Traité de la fièvre miliaire épidémique*, 1784, in-12; *Traité des spécifiques en médecine*, Paris, 1783, in-8; *Histoire d'une épidémie du genre des catarrheuses putrides des plus graves et des plus contagieuses*, mémoire couronné par la société royale de médecine en 1785, Orléans, 1787, in-8; *Dissertation sur le supplice de la guillotine; des Maladies aiguës des femmes en couche*, Paris, 1812, in-8, 5 fr.; *Controverses médicales*, 1817, in-8; *Exposé fidèle des petites véroles survenues après la vaccination, suivi d'observations sur la petite vérole naturelle, sur la petite vérole artificielle et sur la vaccine*, Paris, 1819, in-8, et plusieurs *Mémoires* couronnés par la société royale de médecine, insérés dans ses *mémoires* en 1779-1783.

GASTINAU (Nicolas), parisien, naquit en 1621. Il était curé d'Anet, aumônier du roi, et ami des théologiens de Port-Royal. Il mourut en 1696, laissant 3 vol. de *lettres* contre le ministre Claude, aussi savantes que solides : une conversation avec un protestant en fut l'occasion. L'auteur avait brillé dans les conférences théologiques et anti-constitutionnelles, qui se tenaient chez le docteur Launoi.

GASTON III, surnommé *Phébus*, comte de Foix, et vicomte de Béarn, s'est illustré par sa valeur, par sa générosité, par les bâtiments qu'il éleva, et par sa magnificence. Gaston ayant refusé de faire hommage de ses terres au roi Jean, ce monarque le retint prisonnier à Paris, et lui donna depuis la conduite d'une armée en Guyenne. Il mourut subitement à Ortez, en 1391, au retour de la chasse, comme on lui versait de l'eau sur les mains pour souper. Il avait composé un livre intitulé : *Phœbus, des déduys de la chasse*, in-4, 10 à 15 fr., sans date, réimprimé à Paris en 1529. Il eut d'Agnès de Navarre, Gaston, prince de Foix, dont la fin fut funeste. Le comte son père entretenait une maîtresse, et Agnès, sa mère, fut obligée de se retirer dans la Navarre. Charles II, qui en était roi, oncle du jeune Gaston, lui donna une poudre pour mettre sur les viandes qu'on servirait à son père en lui faisant accroire qu'elle le guérirait de son fol amour. Cette poudre était un poison. La chose fut vérifiée, et le jeune prince mourut en 1382, dans une prison où son père l'avait fait enfermer.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, fils de Jean de Foix, comte d'Etampes, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, se signala à 23 ans dans la guerre de son oncle en Italie. Il repoussa d'abord une armée de Suisses, passa rapidement quatre rivières, prit Bologne, gagna la bataille de Ravennes le 11 avril, jour de Pâques, 1512, et y fut tué en voulant envelopper un reste d'Espagnols qui se retiraient. Ils n'avait que 24 ans. Il avait été nommé *Foudre d'Italie.* Il faut lire dans Brantôme ce qu'il raconte de ce jeune héros.

GASTON DE FRANCE (Jean-Baptiste), duc d'Orléans, fils de Henri IV et frère de Louis XIII, né à Fontainebleau en 1608, n'est guère connu dans l'histoire que par ses cabales contre le cardinal de Richelieu. Poussé par ses favoris, il tenta plusieurs fois de le perdre. Ce fut lui qui porta le duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, à se soulever. Il traversa la France pour aller le joindre, plutôt comme un fugitif suivi de quelques mutins, que comme un prince qui se prépare à combattre un roi. Cette révolte eut des suites fort tristes. Montmorenci fut pris, et Gaston l'abandonna au ressentiment de Richelieu. Sa vie fut un reflux perpétuel de querelles et de raccommodements avec le roi et le cardinal. (*Voy.* PLESSIS, RICHELIEU Armand.) Il fut encore mêlé dans la conspiration de Bouillon et de Cinq-Mars. Il se tira d'affaire, en accusant ses complices et en s'humiliant. Après la mort de son frère, il fut nommé lieutenant général du royaume. Il rétablit sa réputation par la prise de Gravelines, de Courtrai et de Mardick; mais il la ternit bientôt encore, en cabalant contre Mazarin. Il fut relégué à Blois, où il mourut en 1660, regardé comme un prince pusillanime et lâche. Il laissa des *mémoires*, depuis 1608 jusqu'en 1635, revus par Martignac. Ils ont été réimprimés en 1756, à Paris, in-12, à la suite des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France, sous Henri III, Henri IV et Louis XIII.*

GASTON, gentilhomme du Dauphiné, bâtit, sur la fin du 11ᵉ siècle, un hôpital pour y recevoir les malades qui venaient visiter le corps de saint Antoine, que Josselin avait apporté dans le Viennois. Ce fut le commencement de l'ordre de Saint-Antoine approuvé par Urbain II au concile de Clermont en 1095. Cet ordre a été réuni en 1777 à celui de Malte par le pape Pie VI.

GASTON (Marie-Joseph-Hyacinthe de), poëte français, né à Rodez en 1767, d'une famille distinguée, fit ses études à Paris au collége Duplessis, et entra ensuite au service. Il était déjà capitaine de cavalerie, lorsque la révolution éclata. Il émigra en 1790, et servit dans l'armée de Condé. Il passa ensuite à Hambourg, puis en Russie, où il fut d'abord obligé, pour subsister, de donner des leçons de français. Le comte de Romanzoff ayant eu occasion de le connaître, lui confia la direction du *Journal*

littéraire de Saint-Pétersbourg, et lui fit accorder, par l'impératrice Catherine II, une place à la bibliothèque impériale. Paul Ier l'honora de son estime particulière, et le créa chevalier de Malte. Il rentra en France en 1800, se fit connaître par la publication de quelques fragments d'une *Traduction de l'Enéïde* qu'il avait commencée en Russie, et quelque temps après il en publia les quatre premiers livres. Fourcroy, son parent, chargé alors de la direction de l'instruction publique, le nomma proviseur du lycée de Limoges. Gaston continua de publier les autres livres de sa traduction qui ne fut terminée qu'en 1807. Sa santé altérée ne lui permit pas de remplir longtemps les fonctions qui lui avaient été confiées. Il mourut en 1808. On lui doit une *Traduction de l'Enéïde* en vers français, 1803-1807, 3 vol. in-8, 5 à 7 fr., et 1808, 4 vol. in-12, avec le texte en regard et des notes pleines d'érudition et de goût, et où l'on trouve d'excellents principes de morale. Cette traduction a obtenu un grand succès et le méritait : l'auteur sait écrire en vers ; son style a de la clarté, de la pureté, de l'harmonie ; il ne se néglige point, il lutte sans cesse contre son original, et quelquefois ses efforts sont heureux ; mais il n'a pas cette manière brillante, cette versification si distinguée par la variété des coupes, le jeu des phrases, l'artifice de l'harmonie, qui a placé Delille au-dessus de tous les poëtes de son temps ; aussi la traduction de ce dernier est préférée, quoique moins fidèle et négligée en beaucoup d'endroits. Gaston a composé en outre deux *tragédies* dont une fut représentée à Saint-Pétersbourg, et l'autre a été reçue au théâtre Français ; et un poëme sur *les quatre âges de la femme* dont on connait divers fragments.

GATAKER (Thomas), théologien anglais, né à Londres en 1574, fut pasteur à Lincolns-Inn, et ensuite à Rotherithe, où il mourut en 1654. Les ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savants, sont : *Adversaria miscellanea ;* une édition du livre de l'empereur *Marci Antonini*, *de Rebus suis*, Londres, 1707, in-4 ; une *Dissertation sur le style du nouveau Testament*, contre Pfochen (*voy.* ce mot) ; *Cinnus :* c'est le titre d'un recueil d'observations diverses, principalement sur les livres sacrés ; fruit d'une critique quelquefois juste et savante, quelquefois légère et fausse. Gataker était un homme d'érudition ; mais la singularité de ses sentiments, et la bizarre affectation de son style, ont dégoûté bien des gens de la lecture de ses ouvrages. On a publié un recueil des principaux écrits de Gataker, sous ce titre : *Thomæ Gatakeri opera critica*, Utrecht, 1698, in-fol., 5 à 6 fr.

GATIEN (saint) fut un des zélés missionnaires qu'envoya le pape Fabien, l'an 250, pour porter l'Evangile dans les Gaules. Il devint premier évêque de Tours, y fit plusieurs chrétiens, et y mourut vers la fin du 3e siècle.

GATTEL (Claude-Marie), littérateur et grammairien, né à Lyon le 21 avril 1743, professa la philosophie dans cette ville, ensuite au collége royal de Grenoble. Mais ce collége ayant été donné en 1786 à la congrégation de Saint-Joseph, il s'adonna entièrement à l'étude des langues. Lors de l'organisation des écoles centrales, il obtint la chaire de grammaire générale à Grenoble, et fut ensuite nommé proviseur du Lycée de cette ville. Il s'était démis de cette place depuis peu de temps, lorsqu'il mourut en 1812. On lui doit : *Nouveau dictionnaire espagnol-français et français-espagnol, avec l'interprétation latine de chaque mot*, Lyon, 1790, 2 vol. in-8, réimprimé en 1803, en 2 vol. in-4, 12 à 15 fr. ; *Nouveau dictionnaire portatif de la langue française*, 1797, 2 vol. in-8, qui obtint un grand succès, et qui a été réimprimé en 1803, loin de l'auteur et à son insu, avec des additions qu'il n'approuvait pas toutes ; aussi ne donna-t-il le titre de seconde édition qu'à celle qu'il venait de mettre sous presse quand il mourut, et qui parut sous le titre de *Dictionnaire universel portatif de la langue française, avec la prononciation figurée*, 1813, 2 vol. in-8, ou Lyon, 1819, 2 vol. in-4, 36 f., et 2 vol. in-8, 24 fr., et 1827, 2 vol. gr. in-8, 24 f. ; *Nouveau dictionnaire de poche français-espagnol et espagnol-français*, Paris, 1806, 2 vol. in-16, 7 à 8 fr. La 1re édition est de 1803 ; *Dictionnaire espagnol-anglais et anglais-espagnol*, 1803, 2 vol. in-16, 7 fr. ; *Grammaire italienne de Veneroni, entièrement refondue*, 1800, in-8. On lui a attribué : *Mémoires du marquis de Pombal*, traduits de l'italien, 1785, 4 vol. in-12. Cet ouvrage ne porte point son nom, et l'on a quelque raison de douter qu'il soit de lui.

GATTERER (Jean-Christophe), savant professeur d'histoire, de géographie et de généalogie à Nuremberg et à Goettingue, né en 1727 à Lichtenau, mort en 1789, est regardé comme un des premiers auteurs des progrès que l'étude des sciences historiques a faits en Allemagne pendant le 18e siècle. Depuis 1770, il portait le titre de conseiller aulique de la Grande-Bretagne. On lui doit plusieurs abrégés d'histoire universelle, écrits en allemand, dont aucun n'a été achevé ; ils ne se répètent nullement, et l'on y trouve des recherches savantes et des observations lumineuses. Les plus estimés sont : *Introduction à l'histoire universelle sinchronistique*, 1771, 2 vol. in-8, 5 à 6 fr. ; *Histoire du monde dans toute son étendue*, 1785-87, 2 vol. in-8, 3 à 5 fr. ; *Essai d'une histoire universelle du monde jusqu'à la découverte de l'Amérique.* On a encore de Gatterer : *Historia genealogica dominorum Holzschuherorum*, Nuremberg, 1755, in-fol., 6 fr. Il n'en a paru que le premier volume ; *Tables généalogiques pour l'histoire universelle*, 1790, in-4, tom. 1 ; *Précis de la généalogie*, 1790, in-4 ; *Abrégé du blason*, in-8 ; *Blason pratique ; Elementa artis diplomaticæ universalis*, in-4 ; *Précis de la diplomatique*, 1798, in-4 ; *Diplomatique pratique*, 1799, in-8 ; un *Précis de la géographie*, 1789 et 1793, 2 vol. in-8 ; *Bibliothèque historique universelle*, espèce de journal dont il a paru 16 vol. in-8.

GATTINARA (Mercurin Arborio de), ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le Piémont, devint chancelier de l'empereur Charles-Quint, qui l'employa en diverses négociations importantes. Il

mourut à Inspruck en 1530, à 60 ans. Clément VII l'avait fait cardinal l'année précédente pour récompenser son mérite.

GAUBIL (Antoine), jésuite, né à Gaillac en 1689, mort en 1759, fut envoyé en qualité de missionnaire à la Chine, où il passa 36 ans, et où il se fit aimer par ses mœurs et respecter par ses connaissances astronomiques. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre de celle de Saint-Pétersbourg, et interprète à la cour de Pékin. Il était très-versé dans la littérature chinoise, il envoya beaucoup de *mémoires* au P. Souciet et à Fréret, qui en ont fait usage dans leurs ouvrages. Nous avons de lui une bonne *Histoire de Genghiskan*, 1739, in-4, 8 à 12 fr.; et la *traduction de Chou-king*, Paris, 1771, in-4, 3 à 6 fr. Le P. Gaubil était un de ces hommes qui savent de tout et qui sont propres à tout. Les docteurs chinois eux-mêmes admirèrent souvent comment un étranger avait pu se mettre si bien au fait de leurs sciences. Il devint leur maître. Il leur développait les endroits les plus difficiles de leur *King;* mais ces commentaires tenaient souvent de l'imagination : il n'est guère possible d'en faire d'autres sur les livres des Chinois. (*V.* l'Eloge du P. Gaubil dans le 31e vol. des *Lettres curieuses et édifiantes*, Paris, 1774, et le 26e de l'édit. de 1781.

GAUBIUS (Jérôme-David), né à Heidelberg en 1705, étudia la médecine sous son oncle à Amsterdam, puis sous le célèbre Boerhaave, auquel, quoique étranger, il succéda dans sa chaire à Leyde. Il atteignit presque la réputation de son maître, et fut nommé médecin du stathouder. Il mourut en 1780. On lui doit : *Methodus concinnandi formulas remediorum*, Leyde, 1767, traduite en franç., Paris, 1799, in-12; *Institutiones pathologicæ*, Leyde, 1763, 2 vol. in-8.

GAUCHAT (Gabriel), abbé commendataire de Saint-Jean de Falaise, ordre de Prémontré, et prieur de Saint-André, né à Louhans en Bourgogne en 1709, fit partie pendant quelque temps de la société des prêtres des missions étrangères. Il consacra ensuite sa plume à écrire contre les incrédules. Il maniait l'ironie avec finesse, mais il est un peu diffus; du reste il écrit avec facilité, clarté et élégance. On a de lui : *Rapport des Chrétiens et des Hébreux*, 1754, 3 vol. in-12; *Lettres critiques*, ou *Analyse et réfutation de divers écrits contraires à la religion*, de 1655 à 1763, Paris, 19 vol. in-12; *Retraite spirituelle*, 1755, in-12; *Le Paraguay*, conversation morale, 1756, in-12; *Catéchisme du livre de l'esprit*, in-12; *Recueil de piété tiré de l'Ecriture sainte*, 3 vol. in-12; *Le temple de la Vérité*, 1748, in-12; *Harmonie générale du christianisme et de la raison*, 1766, 4 vol. in-12; *Extrait de la morale de Saurin*, 2 vol. in-12; *La philosophie moderne analysée dans ses principes*, in-12; *le Philosophe du Valais*, 2 vol. in-12.

GAUCHER (Charles-Etienne), graveur, né à Paris en 1740, mort en 1804, était élève de Basan et de Lebas. Il a gravé en petit différents sujets d'histoire tirés de la galerie du Palais royal, et plusieurs portraits, parmi lesquels on distingue celu de la reine, épouse de Louis XV. Il était fort instruit, et a publié : une *Iconologie*, ou *Traité complet des allégories ou emblèmes*, 1796, 4 vol. in-8; la *Collection des peintres flamands; le couronnement de Voltaire au Théâtre-Français; les adieux de Louis XVI à sa famille*, etc.; un *Traité d'anatomie* à l'usage des artistes; plusieurs *opuscules* sur les beaux arts, imprimés dans les journaux du temps; plusieurs notices sur des graveurs en taille douce, insérées dans le *Dictionnaire des artistes* de l'abbé de Fontenai; un opéra comique, intitulé : *l'Amour maternel*, reçu, mais non représenté, etc.

GAUDENCE (saint), évêque de Brescia en Italie vers 387, fut élu tandis qu'il était en Orient; et quoiqu'il alléguât sa jeunesse et son incapacité, il fut ordonné malgré lui. On croit qu'il était un des trois évêques que l'empereur Honorius et le concile d'Occident députèrent l'an 405 à Arcade, pour obtenir le rétablissement de saint Chrysostome. Cet illustre persécuté écrivit à saint Gaudence, le remerciant des travaux qu'il avait essuyés pour la défense de sa cause. Nous ignorons le temps de la mort de saint Gaudence; mais il paraît qu'il vivait encore l'an 410. Il laissa des *sermons* et des *lettres*, dont on a donné, par les soins du cardinal Quirini, une édition à Bresse en 1738, in-fol., 8 à 12 f., avec ceux de saint Philastre et des autres évêques qui ont occupé ce siége.

GAUDENZI (Pellegrino), poëte et littérateur italien, né à Forli en 1749, mort en 1784, a laissé *la Nascità di Cristo*, Padoue, 1781, poëme en trois chants, dont la conception est singulière, mais où l'on trouve des beautés du premier ordre. On y admire avec raison sa description du palais du péché, le discours que Satan lui adresse, la peinture de la crèche, et surtout le chant prophétique de David sur l'histoire du Christ et celle du christianisme jusqu'à Constantin. On a encore de lui : un petit poëme dithyrambique, intitulé : *la Campagna*, et un *Examen critique de la vie de Cicéron, par Plutarque*, inséré dans le tome 2 des *Saggi dell' academia di Padova*, dont il était membre. Ses *œuvres* complètes ont été imprimées à Nice en 1786 avec sa vie.

GAUDIN (Jean), jésuite, né à Poitiers en 1617, mort vers 1690, a composé pour l'instruction de la jeunesse des ouvrages qui se distinguent par la clarté des définitions, des observations judicieuses et un style pur. Les principaux sont : une très-bonne *Grammaire latine*, très-souvent réimpr.; *Epigrammatum lib.* III, Limoges, 1661, in-12; *Trésor*, ou *Dictionnaire des langues latine, française et grecque*, Tulle, 1677; Limoges, 1709, 2 vol. in-4.

GAUDIN (Jacques), oratorien, né aux sables d'Olonne dans la Vendée vers 1740, entra chez les PP. de l'Oratoire, et devint abbé et vicaire général de Mariana en Corse, puis conseiller clerc au conseil souverain de cette île. Entraîné par les principes philosophiques qui dominaient alors, il quitta l'habit religieux, et entreprit de justifier sa conduite dans un ouvrage intitulé : *Inconvénients du*

célibat des prêtres, prouvés par des recherches historiques, Genève (Lyon), 1781. Mirabeau détermina le libraire Lejay à réimprimer cet ouvrage sous le titre de *Recherches sur le célibat ecclésiastique*, Paris, 1790, in-8. Dans cet ouvrage, les preuves, comme on se l'imagine bien, ne sont nullement puisées dans les bonnes sources, et la plus mauvaise foi règne d'un bout à l'autre. Gaudin fut nommé en 1792, par son département, député à l'assemblée législative. Il ne parla que pour faire un *rapport sur les congrégations religieuses* dont il demanda la suppression qui fut prononcée le 18 août 1792. Il était juge et bibliothécaire de la Rochelle, lorsqu'il mourut en 1810. Ses autres productions sont : *Traductions de différents traités de morale de Plutarque*, Paris, 1777, in-12; *Mémoires de Jean Graham, marquis de Montrose, contenant l'histoire de la rébellion de son temps*, traduits de l'anglais, Paris, 1768, 2 vol. in-12; *Gulistan*, ou *le jardin des roses*, traduit du poëme de Saadi, probablement sur la version latine de Gentius, 1789, in-8; 1791, avec un *Essai historique* sur la législation de la Perse; *Voyage en Corse, et vues politiques sur l'amélioration de cette île*, Paris, 1788; *Avis à mon fils âgé de 7 ans*, 1805, in-12.

GAUFRIDI (Louis), curé de la paroisse des Acoules de Marseille, avait beaucoup de goût pour les livres de magie. A force de lire ces sortes de productions, il s'avisa de les mettre en pratique, et d'en faire servir les leçons à des amours infâmes. Ce prêtre sacrilége et abominable fut condamné au feu par le parlement de Provence. L'arrêt fut exécuté le 30 avril 1611. Plusieurs années après l'exécution de ce profanateur, sa maîtresse reparut sur la scène. Dénoncée au parlement d'Aix comme sorcière, elle fut condamnée, en 1653, à être renfermée pour le reste de ses jours. On voit par là et par cent autres exemples, que ceux qui nient absolument l'existence de la magie et des sortiléges, ne sont pas seulement opposés aux témoignages les plus formels de l'Ecriture sainte, de l'histoire sacrée et profane, mais encore aux décisions constantes et uniformes des magistrats les plus intègres et les plus respectables.

GAUFRIDI (Jean), fils d'un président à Mortier au parlement de Provence, avait été conseiller dans le même parlement. Le temps que lui laissaient les devoirs de sa charge, il l'employait aux recherches historiques de sa province. La privation de la vue, et sa mort arrivée en 1689, à 60 ans, l'empêchèrent de mettre au jour le fruit de son travail. — Son fils, l'abbé Gaufridi, publia son *Histoire de Provence*, à Aix, 1694, 2 vol. in-fol., 8 à 9 fr. En 1733 on l'a fait paraître avec de nouveaux titres. Cette histoire est mieux écrite, et cependant moins estimée que celle de Bouche. (*Voy.* ce mot.)

GAULMIER (A.), professeur de rhétorique au collége royal de Bourges, mort à l'âge de 34 ans en 1829, doit être placé à côté des Gilbert, des Malfilâtre, des Loyson, des Pichat et de tant d'autres jeunes poëtes moissonnés par un trépas prématuré. Ses vers sont mélancoliques et portent habituellement l'empreinte du pressentiment de sa fin prochaine. Il avait obtenu plusieurs prix aux *Jeux Floraux*. En 1820, il concourut pour le prix que l'académie française avait promis à la meilleure ode *sur le dévouement de Malesherbes :* cette année il eut seulement une mention honorable, Paris, 1820, 8 pages in-8. L'année suivante, il concourut de nouveau sur la même question, et il eut le prix, Paris, 1821, 8 pages in-4. Cependant son âme douce et aimante inclinait vers l'élégie : aussi, en 1823, il célébra dans un poëme touchant le *Courage des médecins français et des sœurs de Saint-Camille* qui bravèrent l'épidémie de Barcelonne : sa pièce obtint une mention honorable; quoiqu'il n'eût pas le prix, chacun s'aperçut des progrès qu'avait faits son talent, Paris, 1823, 16 pages in-8. Ce jeune écrivain avait entrepris une traduction en vers des *Elégies de Tibulle* que des littérateurs distingués ont encouragée de leurs suffrages : il laisse aussi un *Recueil d'élégies*, *d'épîtres et d'autres poésies* qui passent pour être remarquables.

GAULMIN (Gilbert), né à Moulins en Bourbonnais, en 1585, mort en 1665, conseiller d'état, était versé dans les langues anciennes et modernes. On a de lui, outre des *épigrammes*, des *odes*, des *hymnes*; et une tragédie d'*Iphigénie :* des *notes* et des *commentaires sur l'ouvrage de Psellus*, touchant les opérations des démons; sur celui de *Théodore Prodromus*, contenant les amours de Rhodante et de Dosiclès; sur le *Traité de la vie et de la mort de Moïse, par un rabbin anonyme*, 1629, in-8; des *Remarques sur le faux Callisthène*. Il publia le premier, en 1618, in-8, le roman d'*Ismène et Isménie*, attribué à Eustathius, en grec, avec une traduction latine. Ces ouvrages décèlent de l'érudition. Ses vers ne manquent pas de chaleur, mais souvent de goût.

GAULTIER, ou Gauthier (L'abbé Louis), maître de pension, né en Italie, vers 1745, d'une famille française, fut de bonne heure amené en France. Il s'est fait une certaine réputation en inventant diverses méthodes pour instruire les enfants en les amusant. Son *Cours complet de jeux instructifs*, destiné à apprendre aux enfants les éléments des sciences, se compose de 28 vol. in-12 ou in-18, avec deux atlas in-fol.; l'un pour la *grammaire*, contenant des *tableaux analytiques pour la construction des phrases;* l'autre pour la *géographie*, avec des *cartes* écrites et non écrites, et plusieurs *cahiers* in-fol. pour l'écriture, *l'analyse grammaticale*, etc. Sa géographie a obtenu un très-grand nombre d'éditions; elle est cependant bien superficielle. On pourrait reprocher à ses *jeux* un peu de monotonie; c'est dans presque tous une espèce de *loto;* néanmoins ils sont devenus populaires, et lui ont mérité le titre de bienfaiteur de la jeunesse. Lorsque la révolution l'obligea de quitter la France, il n'en continua pas moins la tâche qu'il avait commencée, et tandis qu'il exerçait l'emploi d'instituteur des enfants de l'ambassadeur d'Angleterre, il prodiguait généreusement ses soins aux jeunes Français que leurs familles avaient emmenés sur cette terre étrangère, où lui-même acceptait

une honorable hospitalité. Après la paix d'Amiens, il rentra en France (1802), laissant à Londres le souvenir de ses vertus et de son zèle pour la jeunesse. L'abbé Gaultier était un des partisans de l'enseignement mutuel. Il est mort à Paris en 1818. Les ouvrages qui composent son cours sont : *Lectures graduées pour les enfants du premier âge*, 2 vol.; *Lectures graduées pour les enfants du second âge*, 3 vol.; *Leçons de grammaire en action*, 3 vol.; *Leçons de grammaire et d'orthographe*, 1820; *Leçons de géographie et de sphère; Leçons de chronologie et d'histoire*, 4 vol., contenant l'*Histoire sainte*, l'*Histoire de France*, l'*Histoire ancienne* et l'*Histoire moderne; Eléments d'arithmétique rendus sensibles aux yeux par des jetons coloriés*, in-12; *Méthode pour analyser la pensée et pour faire des abrégés; Exercices sur la construction logique des phrases et des périodes françaises; Méthode pour exercer les jeunes gens sur la composition française*, 2 vol. in-12; *Méthode pour entendre la langue latine sans connaître les règles de la composition; Phrases latines graduées; Périodes latines graduées; Construction et analyse graduées des phrases et des périodes latines*, en tableaux, in-fol.; *Application de cette méthode au premier livre des odes d'Horace*, in-fol.; *Méthode pour entendre et pour parler la langue italienne*, in-12; *Traité de la mesure des vers français*, in-12; *Jeu des fables, sujets choisis de La Fontaine; Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation*, ou *Principes de la politesse; Notions de géométrie pratique nécessaire à l'exercice de la plupart des arts et métiers*, in-12; *Eléments de musique; Treize tableaux gravés pour l'usage de ladite méthode*, in-4. On a extrait du Cours complet de Gaultier un petit Cours contenant : *Syllabaire et première lecture; Eléments de grammaire et d'orthographe; Eléments de géographie*. On vend séparément, pour joindre à ces ouvrages, une *Boîte typographique pour apprendre à lire aux enfants;* des *étiquettes* pour le *jeu de grammaire* en un étui; des *étiquettes* pour le *jeu de géographie* en un étui; les *médaillons des rois de France* en un étui; *cent jetons de couleur* pour les différents exercices du Cours. On a encore de lui : *Méthode pour apprendre à calculer facilement et promptement, tirée du nouveau système de J. Lancastre*, in-12.

GAULTIER (Claude), célèbre avocat au parlement de Paris, né en 1590, mort en 1666, était plus connu par son caractère caustique et très-mordant, que par son éloquence. On a de lui des *Plaidoyers* qu'on ne lit plus guère, 1688, 2 vol. in-4.

GAULTIER (Jean-Baptiste), né à Louviers, dans le diocèse d'Evreux, en 1685, mort d'une chute en revenant de sa patrie à Paris, en 1755, fut le théologien de l'évêque de Boulogne (de Langle), et ensuite de l'évêque de Montpellier (Colbert). Ce dernier prélat le prit chez lui en apparence pour être son bibliothécaire; mais réellement pour être son conseil et son écrivain. Après la mort de son bienfaiteur, l'abbé Gaultier se retira à Paris, où il continua de donner au public des brochures contre les incrédules, ou contre la constitution *Unigenitus;* car par une concurrence singulière, l'impiété et la soumission à l'Eglise irritaient également son zèle. On peut en voir une liste exacte dans la *France littéraire* de 1758. Celles qui ont été les plus répandues sont : le *Poëme de Pope* (intitulé l'*Essai sur l'homme*) *convaincu d'impiété*, 1746, in-12; *Lettres théologiques... contre le système impie et socinien des PP. Hardouin et Berruyer*, 1756, 3 vol. in-12 : ouvrage semé de raisonnements justes, d'un zèle amer et d'une critique outrée; *Les jésuites convaincus d'obstination à permettre l'idolâtrie à la Chine*, 1743, in-12; plusieurs *lettres* destinées à prémunir les fidèles contre l'irréligion, 1746, in-12; *Critique du Ballet moral, dansé dans le collége des jésuites de Rouen*, 1756, in-12; *Réfutation d'un libelle intitulé* : La Voix du sage et du peuple, 1750, in-12; *Vie de Soanen*, évêque de Sénez, 1750, in-8 et in-12; *Les Lettres persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12; *Histoire abrégée du parlement de Paris, durant les troubles du commencement du règne de Louis XIV*, 1754, in-12. En lisant les critiques de l'abbé Gaultier, on ne peut s'empêcher de le regarder comme un homme plein de fiel : « Tous ses ouvrages, dit l'auteur des *Trois siècles*, mouraient à mesure qu'ils » voyaient le jour. Son génie ne s'enflammait que » par la fermentation de sa bile. Ce n'est pas ainsi » qu'on doit réfuter ses adversaires Si on n'a pas le » talent de la plaisanterie, il faut du moins avoir le » langage de l'honnêteté et de la raison. »

GAURIC (Luc), astrologue de Gifoni, dans le royaume de Naples, né en 1476, faisait ses prédictions sous Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III. Ces pontifes donnèrent des marques d'estime à ce prédiseur, dans un siècle où l'astrologie était la marotte des savants, et surtout des astronomes que l'on confondait alors pour cette raison avec les astrologues et les devins. Paul III lui donna fort mal à propos l'évêché de Civita-Ducale. Gauric mourut à Ferrare en 1558. On a de Gauric plusieurs ouvrages où ses rêveries sont consignées. Ses *œuvres*, d'abord publiées séparément de 1533 à 1567, ont été recueillies à Bâle, 1575, 3 vol. in-fol. : on trouve d'amples détails sur sa vie dans le tome 30 des *mémoires* de Nicéron.

GAUSSIN (Jeanne-Catherine), fameuse actrice, née à Paris en 1711, d'une ouvreuse de loges, mourut dans cette ville en 1767. Ses succès furent extraordinaires; elle réussissait surtout dans les rôles d'amour : mais des motifs de religion l'engagèrent à quitter sa profession en 1763. Elle trouva dans la retraite et dans la pratique des vertus chrétiennes, une satisfaction qu'elle n'avait pas goûtée sur le théâtre où elle avait eu tant de succès.

GAUTHEROT (Nicolas), célèbre compositeur, né à Is-sur-Tille en 1753, d'une famille pauvre qui le plaça comme enfant de chœur à la cathédrale de Dijon, où il prit les premières leçons de musique. Il montra de bonne heure un goût décidé pour cet art, et devint un des plus savants démonstrateurs

pour le clavecin et la théorie musicale. Son ouvrage sur la *Théorie des sons*, publié en 1799, fit honneur à son génie et le plaça au rang des meilleurs compositeurs. Il s'occupa aussi des sciences physiques, et particulièrement de *l'électricité* et du *galvanisme*, découvertes dont il cherchait à pénétrer les causes, et sur lesquelles il lut plusieurs *mémoires* à la première classe de l'institut. Ses *recherches sur l'action de l'électricité dans les appareils galvaniques* ont été insérées dans le *Journal du galvanisme* du docteur Nauche, année 1803. Il mourut à Paris en 1803.

GAUTHEROT (Claude), peintre d'histoire, élève et ami du célèbre David, naquit à Paris en 1769, et y mourut en 1825 dans un état voisin de l'indigence. Il remporta d'abord quelques prix académiques; mais il ne put obtenir le grand prix pour lequel il concourut par son tableau de *Manlius Torquatus*. Son talent ne parut pas d'abord dans tout son éclat : son *Marius à Minturne*, qu'il fit en 1796, était sans doute imparfait, mais nullement sans mérite; le *convoi d'Atala*, qu'il composa en 1800, est d'un dessin pur et correct; cependant il ne fut pas remarqué comme il devait l'être, à cause du tableau de Girodet qui parut à la même époque, et qui traitait le même sujet. Les autres tableaux que Gautherot a faits, et qui lui assignent un rang distingué parmi les peintres modernes, sont : *Pyrame et Thysbé*, *Saint-Louis pansant les malades* (1815, pour la chapelle du roi); *Saint-Louis donnant la sépulture aux soldats de son armée* (pour l'église de Sainte-Madeleine); le *Serment du drapeau*, et *l'empereur* (Bonaparte) *blessé devant Ratisbonne*. Gautherot a travaillé, pour la partie du dessin, à la *Galerie française*, ou *Collection de portraits des hommes et des femmes célèbres qui ont illustré la France dans les* 16ᵉ, 17ᵉ *et* 18ᵉ *siècles*, par une société d'hommes de lettres et d'artistes, Paris, Didot, 1820 et années suivantes, 3 vol. in-4.

GAUTHEY (Emilian-Marie), inspecteur général des ponts et chaussées, né à Châlons-sur-Saône en 1732, fut nommé, en 1758, sous-ingénieur des états de Bourgogne, et admis peu de temps après à l'académie des sciences de Dijon. Il donna en 1767 l'idée de joindre la Saône à la Loire, projet qui fut exécuté depuis, et qui lui fit une réputation justement méritée. En 1782, il devint ingénieur en chef et directeur général des canaux de la Bourgogne, et en 1791, il fut nommé inspecteur général des ponts et chaussées. On doit encore à cet ingénieur les quais de Châlons-sur-Saône, le pont de Navilly sur le Doubs, la portion de jonction de la Saône à l'Yonne, la partie du canal du Doubs à la Saône, etc. Pendant plus de 16 ans, il prit la part la plus active aux travaux du comité central, sans négliger ses tournées d'inspection. Il a publié plusieurs *mémoires* sur son art, et il s'occupait d'un *Traité complet sur la construction des ponts et des canaux navigables*, lorsque la mort l'enleva en 1806. Navier, son neveu, ingénieur distingué, a publié ce travail, Paris, 1809-16, 3 v. in-4, gr. pap., avec 36 pl., 72 fr. Lefèvre a fait imprimer le *discours* qu'il a prononcé sur la tombe de Gauthey, Paris, 1806, in-4.

GAUTHIER (François-Louis), né à Paris en 1696, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à la cure de Savigny-sur-Orge, par le cardinal de Noailles en 1728, et en remplit les devoirs jusqu'en 1780 qu'il mourut. On lui doit : *Traité contre les danses et les mauvaises chansons; Traité contre le luxe et la parure dans les habits; Réflexion sur les O de l'Avent; Explication des huit béatitudes; Homélies sur les Evangiles*. Il s'était démis de sa cure un mois avant sa mort, pour se retirer au Val-de-Grâce, à Paris, où il est mort; ce qui n'a pas peu contribué à fortifier les soupçons qu'on avait de son opposition aux décisions de l'Eglise; ce qui est à regretter dans un homme qui a écrit tant de bonnes choses.

GAUTHIER (Mˡˡᵉ), comédienne, né à Paris en 1692, particulièrement connue par sa conversion subite et presque miraculeuse, avait eu une jeunesse très-dissipée; elle avait obtenu quelque succès dans les rôles de mad. Jobin de la *Devineresse*, et de la Tante du *Mariage fait et rompu* de Dufresny. Elle venait d'atteindre sa 30ᵉ année, lorsque l'idée de renoncer au monde lui fut tout-à-coup inspirée pendant une messe qu'elle avait eu la fantaisie d'entendre à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Ses parents, ses amis, s'efforcèrent en vain de la faire changer de résolution; elle persévéra héroïquement, et, après avoir obtenu sa retraite, elle se rendit à Lyon, où elle prit l'habit de carmélite, et le nom de sœur *Augustine de la Miséricorde* (1723). Elle vécut 32 ans dans le fond de son cloître, sans éprouver d'autre regret que celui de n'y être pas entrée plus tôt, et sans rien perdre de sa gaîté. La vivacité de son caractère s'était changée en ferveur pour ses devoirs de religion, qu'elle pratiqua avec la plus grande exactitude jusqu'au moment de sa mort, arrivée en 1757. Elle a écrit elle-même l'*Histoire de sa conversion*, qui renferme une foule de détails curieux et attachants. On la trouve dans le premier volume des *Pièces intéressantes et peu connues*, publiées par Laplace.

GAUTIER DE SIBERT, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tonnerre, en Bourgogne, d'une famille alliée à celle du fermier général du même nom, fut destiné à exercer une place dans les finances; mais entraîné par son goût pour les lettres, il se rendit à Paris pour se livrer entièrement à l'étude. Il fut nommé, en 1767, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Lors de la suppression des académies, il se retira à Tonnerre où il mourut en 1798. On lui doit : *Variations de la monarchie française dans son gouvernement politique, civil et militaire*, ou *Histoire du gouvernement de la France depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV*, Paris, 1765, 4 vol. in-12, réimprimées en 1789. Cet ouvrage, utile à ceux qui s'occupent de notre ancienne histoire, est écrit avec clarté; mais on pourrait y désirer plus de critique; *Vies des empereurs Tite, Antonin et Marc-Aurèle*, 1769, in-12; *Histoire des ordres royaux, hospitaliers et mi-*

litaires de St.-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel, Liége, 1775, in-4; *Considérations sur l'ancienneté de l'existence du tiers état, et sur les causes de la suspension de ses droits pendant un temps*, 1779, in-8; plusieurs *mémoires* dans le recueil de l'académie des inscriptions.

GAUTRUCHE (Pierre), né à Orléans en 1602, se fit jésuite en 1624, et se consacra entièrement à l'étude des belles-lettres, de la philosophie, et à l'instruction de la jeunesse. Huet l'appelle *vir diffusæ eruditionis*. Il a professé pendant plus de 30 ans dans la ville de Caen, et y est mort en 1681. On a de lui : un *Cours de philosophie et de mathématiques; Histoire poétique; Histoire sainte*, dont la meilleure édition est de 1692, 4 vol. in-12.

GAVANTI (Barthélemi), consulteur de la congrégation des Rites, et général des barnabites, était de Milan, et y mourut en 1638. Il est principalement connu par son *Commentaire sur les rubriques du Missel et du Bréviaire romain*, ouvrage plein de recherches, et très-propre à entretenir la dignité et la régularité des cérémonies saintes. Les détails en paraissent sans doute très-indifférents aux hommes du siècle, mais les ministres du Seigneur, zélés pour son culte, le lisent avec autant d'intérêt que d'utilité. L'auteur néglige quelquefois les raisons littérales ou historiques des cérémonies, pour s'attacher à des considérations mystiques; il eût dû tâcher de joindre constamment les unes aux autres. La meilleure édition de cet ouvrage, qui est bon pour la pratique, est celle de Turin, avec les observations de Merati, 1736 à 1740, 5 vol. in-4, fig., 30 à 35 fr. Ces observations sont exactes, solides, et suppléent à celles qui ont échappé à Gavanti. On a aussi de lui : *Manuale Episcoporum*, 1647, in-4; et un *Traité des synodes diocésains*, 1628, in-4.

GAVEAUX (Pierre), acteur et compositeur de musique, naquit en 1761 à Béziers, et entra comme enfant de chœur à la cathédrale de cette ville à l'âge de 7 ans. Il termina ses premières études musicales à 10, et eut successivement pour maître de composition le célèbre organiste Combes, l'abbé Tindel, amateur enthousiaste et professeur de philosophie du jeune Gaveaux, enfin François Beck, organiste de Saint-Séverin à Bordeaux. Après plusieurs années de résidence dans cette dernière ville, où il s'était attaché au théâtre, il se rendit en 1788 à Montpellier, et y occupa pendant un an l'emploi des premiers amoureux au grand opéra. En 1789, il fut admis à débuter comme premier ténor au théâtre de *Monsieur* (aux Tuileries), et fit partie du théâtre de Feydeau, lors de sa formation en 1804. Gaveaux est mort à Paris le 5 février 1825, laissant, outre plusieurs compositions estimées, un grand nombre d'opéras parmi lesquels on cite : *l'Amour filial*, 1792; les *Deux Ermites*, 1793; la *Famille indigente*, 1794; le *Petit Matelot*, 1795; *Monsieur des Chalumeaux*, 1806; *l'Enfant prodigue*, 1811; *Une nuit au bois*, 1818, etc. Plusieurs des airs de Gaveaux ont obtenu une vogue populaire, notamment la *Pipe de tabac*. C'est Gaveaux qui mit en musique les fameuses strophes du *Réveil du Peuple*, par Souriguières.

GAVESTON (Pierre de), favori d'Edouard II, roi d'Angleterre en 1307, était fils d'un gentilhomme gascon, qui avait rendu de grands services à Edouard Ier. Il fut élevé auprès du jeune prince, qui, parvenu à la couronne après la mort de son père, donna à ce favori le comté de Cornouailles. Au bout de quelque temps, ce prince passa en France pour épouser Isabelle, fille de Philippe le Bel; il laissa à Gaveston le gouvernement de son royaume. L'élévation et l'orgueil de ce favori excitèrent la haine et l'envie des grands qui vinrent à bout de le faire exiler; mais ce ne fut que pour un temps. Le roi ne pouvant souffrir son absence, le fit revenir pour épouser sa nièce, sœur du comte de Gloucester, et engagea les seigneurs du royaume à approuver ce retour et cette alliance. Gaveston n'en parut pas plus modéré, et sa mauvaise conduite obligea les grands du royaume à se liguer encore une fois contre lui. Ils levèrent une puissante armée, le poursuivirent à force ouverte, et se saisirent de lui. Lorsque le roi sut qu'il était prisonnier, il témoigna vouloir lui parler; mais le comte de Warwick, piqué des outrages qu'il en avait reçus en particulier, lui fit trancher la tête en 1312.

GAWRY (Le comte de), l'un des plus grands seigneurs d'Ecosse, fut exécuté avec plusieurs de ses frères, sous le règne du roi Jacques VI, vers la fin du 16e siècle. Grégorio Leti et d'autres protestants racontent qu'il avait conspiré contre le roi, et rapportent à ce sujet des circonstances tout à fait singulières; mais leur récit, copié dans presque tous les dictionnaires, n'est qu'un roman sans réalité et sans vraisemblance, fabriqué pour affaiblir l'horreur des cruautés exercées envers une famille illustre, dont le seul crime était l'attachement à la foi catholique. Hume, en parlant de la prétendue délivrance de Jacques, convient qu'*elle eut cette circonstance amère que les ecclésiastiques persistèrent à soutenir en face à ce prince, que personne n'avait conspiré contre lui.*

GAY (Jean), poëte anglais, d'une ancienne famille de la province de Devonshire, né en 1688 à Barnstaple, ou près de cette ville, fut mis de bonne heure dans le commerce; mais il le quitta bientôt pour la poésie. En 1712, il fut fait secrétaire de la duchesse de Monmouth. En 1714, il accompagna à Hanovre le comte de Clarendon; mais ce seigneur s'étant démis de ses emplois, Gay revint en Angleterre, et publia des *tragédies*, des *comédies*, des *opéras* et des *fables*: celles-ci, imprimées à Londres en 1753, 2 vol, in-8, fig., ont été traduites en français par Mme Keralio; imitées en 1785, Paris, in-8, et traduites en vers français par Joly de Salins, Paris, 1811, in-18. Amar Duvivier a donné en 1802 la traduction de 28 fables de Gay dans son *Fablier anglais*, et de Mauroy a publié ses *fables choisies mises en vers français*, Paris, 1784, in-12. Les fables de Gay manquent d'invention et de sel; la chute n'en est pas heureuse, et les réflexions en sont trop longues. On a encore de lui des *pastorales*. On les préfère à toutes les autres pro-

ductions de Gay. Les bergers ne sont ni petits-maîtres, ni courtisans, comme dans plusieurs églogues françaises; des *poésies diverses*, publiées en 1715, en 2 vol. in-12. Il y en a plusieurs d'un tour heureux et agréable. Parmi les meilleures productions on cite *l'Eventail; Trivia*, ou *l'Art de se promener dans les rues de Londres; Diane*, drame pastoral, etc. Gay était doux, affable, généreux, mais d'une indolence excessive qui tenait de l'apathie et qui mettait le désordre dans ses affaires. Après diverses vicissitudes, tantôt dans l'opulence, tantôt dans la médiocrité, il mourut en 1732, chez un seigneur anglais, qui, depuis quelques années, pourvoyait libéralement à tous ses besoins.

GAY DE VERNON (Léonard), évêque constitutionnel, député de la Haute-Vienne à l'assemblée législative et à la convention, naquit en 1748 à Saint-Léonard dans le Limousin, d'une famille noble; il embrassa l'état ecclésiastique, et était curé de Compreignac dans le même diocèse avant la révolution. Il se prononça bientôt pour les idées nouvelles, fit le serment demandé aux prêtres et fut nommé en 1791 évêque constitutionnel de la Haute-Vienne. Malgré son caractère de prêtre et l'horreur naturelle qu'il devait ressentir pour l'effusion du sang, il vota dans le procès de Louis XVI pour la mort. Bientôt il renonça à ses fonctions épiscopales. Pendant cette session on l'avait vu non-seulement sans pitié et sans justice, il avait été encore sans religion. Il avait appuyé la motion d'un député nommé Torne qui demandait que l'on proscrivît l'habit ecclésiastique; le 6 avril 1792, jour du vendredi saint, il fit plus : il déposa sur le bureau du président son anneau et sa croix d'évêque, en disant qu'il en destinait la valeur à l'équipement d'un défenseur de la patrie, et que désormais il ne porterait qu'une croix de bois. Lorsqu'il eut quitté ses fonctions ecclésiastiques par une déclaration impie faite dans la séance du 9 novembre 1793, il se maria avec une marchande de modes, et déclara qu'il n'ambitionnait plus aucun titre que celui de citoyen. Dans les assemblées qui se succédèrent, il se prononça contre les girondins qu'il poursuivit avec un acharnement furibond; et, s'il parla contre Robespierre après le 9 thermid., il n'en continua pas moins à agir d'après ses principes, puisqu'il essaya de défendre son collègue Carrier, non-seulement au club des jacobins, mais encore à l'assemblée. Il fit partie de toutes les législatures jusqu'à celle des Cinq-cents, d'où il fut exclu par le Directoire. Gay-Vernon réclama contre cet arrêté, et parvint à se faire donner la place de consul à Tripoli de Syrie. N'ayant pu se rendre à sa destination, à cause de la guerre que l'on venait de déclarer à la Turquie, il séjourna quelque temps à Rome, où il exerça les fonctions de secrétaire général du consulat romain. Le Directoire, qui l'avait déjà poursuivi, agit encore contre lui à cette époque, et le déclara déchu de sa qualité de français. Gay-Vernon vécut dans sa retraite; cependant il reparut sur la scène politique, après la journée du 30 prairial an 4, et fut nommé alors commissaire central près de l'administration départementale de la Somme. Après le 18 brumaire, il donna sa démission, se retira dans sa terre de Vernon, où il vécut obscurément jusqu'en 1816. Compris dans l'ordonnance qui bannissait les régicides (car il avait signé l'acte additionnel), il se réfugia dans les Pays-Bas, dans la petite ville de Vilvorde près de Bruxelles. Là il donna des leçons de latin dont il consacra le produit au soulagement des autres exilés. Trois ans après, il obtint du roi la permission de rentrer en France, et retourna dans sa terre de Vernon, où il passa encore quelques années. Accablé par le poids de l'âge, des infirmités et sans doute des remords, il mourut en 1822, après avoir refusé les sacrements de l'Eglise; et, chose assez bizarre, son testament renfermait un assez grand nombre de legs pieux : la conduite de Gay-Vernon ne fut pas conséquente avec ses principes, puisqu'on le voyait assez souvent à l'église de sa paroisse, qu'il secourait les malheureux et qu'il écrivait à l'une de ses nièces qui était religieuse, des lettres pleines d'onction : la charité nous ordonne de croire que dans ses derniers moments, la raison l'abandonna, et que son retour à la religion, signalé par les actions que nous avons indiquées, fut sincère.

GAYA (Louis de, sieur de Tréville) était capitaine au régiment de Champagne, sous le règne de Louis XIV. Il est connu par un grand nombre d'ouvrages; du reste, on ignore toutes les circonstances de sa vie. On lui doit : *l'Art de la guerre*, Paris, 1677, 1678, 1689, 1692, in-12; *Traité des armes*, 1678, in-12, fig.; *Cérémonies nuptiales de toutes les nations et religions du monde*, Paris, 1680; la Haye, 1681; Cologne, 1694, in-12, rare, 3 à 4 fr.; trad. en italien, par Casimir Freschot, 1683, in-12.

GAYOT DE PITAVAL (François) naquit à Lyon en 1673, d'un conseiller au présidial de cette ville. Il prit le petit collet, qu'il quitta bientôt, pour suivre l'exemple de ses deux frères qui étaient l'un et l'autre dans le service. Aussi peu propre à l'état militaire qu'à l'état ecclésiastique, il se fit recevoir avocat en 1723, et prit une femme. Son éloquence n'ayant réussi que très-faiblement au barreau, et ne possédant qu'une fortune médiocre, il se mit à publier volume sur volume, jusqu'à sa mort arrivée en 1743, après plus de 40 attaques d'apoplexie. On peut appliquer à Pitaval ce que La Bruyère a dit de certains écrivains : « Il y a des esprits, si j'ose le » dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent » faits que pour être le registre ou le magasin de » toutes les productions des autres génies. Ils sont » plagiaires, traducteurs, compilateurs : ils ne » pensent point, ils disent ce que les autres ont » pensé; et comme le choix des pensées est inven- » tion, ils l'ont mauvais, peu juste. Ils rapportent » beaucoup de choses, plutôt que d'excellentes » choses. » Ce portrait est celui de Pitaval. Ses ouvrages en sont un témoignage authentique. Les principaux sont : *Relation des campagnes de* 1713 *et* 1714, très-mal rédigée sur les Mémoires du maréchal de Villars; *l'art d'orner l'esprit en l'amusant*, Paris, 1738, 2 vol. in-12 : recueil de bons mots, plutôt fait pour gâter le goût, que pour enrichir la mémoire; *Bibliothèque des gens de la cour*, Paris,

1722, 2 vol. in-12; Paris, 1732, 6 vol. in-12, et 1746, 8 vol. in-12; les *Causes célèbres*, ibid., 1734 et suiv., 20 vol. in-12 : collection qui intéresse par son objet, mais qui dégoûte par le style fade, rampant, entortillé, louche du compilateur; par les puérilités, en vers et en prose, dont il l'a semée; par des hors-d'œuvre sans nombre; par le mauvais choix des matériaux ; par la profusion du verbiage le plus vain et le plus commun. Garsault a réduit les 20 vol. des *Causes célèbres* en un seul, sous le titre de *Faits des causes célèbres et intéressantes*. Besdel en a donné un *abrégé* in-12, Liége, 1688. De La Ville, avocat, en a donné une suite en 4 vol. in-12. La continuation de cet ouvrage a pris la forme de journal et une marche périodique : le public sensé n'y a rien gagné. Richer a publié depuis un *Recueil de causes célèbres*, qui a fait entièrement oublier celui de Gayot de Pitaval.

GAZA (Théodore), un de ces savants grecs qui se retirèrent en Italie, après la prise de Constantinople, était de Thessalonique. Il trouva dans le cardinal Bessarion un ardent protecteur, qui lui procura un bénéfice dans la Calabre. Ce grec apprit si bien et si promptement le latin, qu'il sentit les beautés de cette langue comme ceux qui en avaient fait une longue étude. Il mourut à Rome en 1478, à 80 ans. On dit qu'étant allé présenter à Sixte IV quelques-uns de ses ouvrages, ce pape ne lui fit qu'un présent fort modique. Gaza le jeta de dépit dans le Tibre, disant en colère, « que les savants » ne doivent pas se donner la peine d'aller à Rome, » puisque le goût y était si dépravé, et que les » ânes les plus gras y refusaient le meilleur grain : » invective plate et grossière, et qui donnerait une idée désavantageuse de son caractère, si elle était bien constatée; mais il y a tout lieu de la révoquer en doute. On a de lui : une *traduction* en latin *de l'Histoire des animaux* d'Aristote, Venise, 1476, in-fol. C'est une des premières versions, dans laquelle on a pu connaître le génie du philosophe grec, défiguré par les Arabes et les scolastiques; une *grammaire grecque*, fort estimée et dont il y a eu plusieurs éditions, Venetiis, Aldi, 1495, pet. in-fol., 72 à 92 fr.; Florentiæ, Junte, 1515, in-8, 9 à 15 fr.; Parisiis, 1516, in-4, rare; 1525, in-8, 15 à 24 fr.; Venetiis, 1527, in 4; Parisiis, 1529, in-8, et 1534, in-8. Ces deux dernières édit., quoique peu communes, ne sont pas chères; la *traduction de l'Histoire des plantes* de Théophraste, Paris, 1529, in-8; les cinq *Homélies de S. Jean Chrysostome, sur l'incompréhensible nature de Dieu ;* une *version* grecque *du songe de Scipion*, et du traité *de Senectute*, de Cicéron, etc.

GAZAIGNES (Jean-Antoine), chanoine de Saint-Benoît de Paris, né à Toulouse en 1717, a composé et publié les *Annales de la société des soi-disant jésuites*, 1764, 5 gros vol. in-4. Ce livre parut sous le nom emprunté d'*Emmanuel-Robert de Philibert, ancien chanoine de l'église de Toulouse*. C'est un recueil de tout ce qui s'est écrit d'injurieux contre les jésuites. On prétend qu'outre ces cinq vol., Gazaignes en avait préparé trois autres qui n'étaient pas moins outrageants, mais qui n'ont point paru. Au reste, il n'épargnait rien pour que sa diatribe fût complète. Il entreprit, dit-on, plusieurs voyages, et notamment celui de Vienne, dans l'espoir de se procurer de nouvelles anecdotes dans le sens de celles qu'il avait déjà recueillies. On trouve néanmoins dans cette compilation quelques renseignements curieux sur ce célèbre institut. L'abbé Gazaignes mourut en 1802. Quoiqu'il fût appelant, il avait désapprouvé la constitution civile du clergé.

GAZELLI, prince d'Apamée, et gouverneur de Syrie pour le sultan d'Egypte, s'opposa d'abord aux Turcs; mais voyant que Toman bey, son maître, avait été pris et mis à mort par Sélim en 1517, il implora la clémence du vainqueur, et fut continué dans le gouvernement de Syrie. Après la mort de Sélim, Gazelli tâcha d'engager le gouverneur d'Egypte, Cayer bey, à rétablir la puissance des Mamelouks; mais celui-ci fit mourir ses ambassadeurs. Gazelli, nonobstant cette nouvelle, livra bataille aux Turcs, près de Damas, contre le bacha Ferhat. Il fut tué en combattant vaillamment l'an 1550.

GAZET (Guillaume), chanoine d'Aire, et curé à Arras sa patrie, né en 1554, mourut dans cette dernière ville en 1612. On a de lui : l'*Histoire ecclésiastique des Pays-Bas*, 1614, in-4, 3 à 6 fr.; *Vies des saints*, Reims, 1613, 2 v. in-8, 5 à 7 fr., et plusieurs livres de piété. L'auteur manque de critique, et son style est négligé.

GAZET (Alard), bénédictin de Saint-Waast, à Arras sa patrie, prévôt de Saint-Michel, près de cette ville, se distingua par sa piété et par sa science. Né en 1566, il mourut en 1626, après avoir donné une bonne édition des *OEuvres de Cassien*, avec des notes critiques, Arras, 1628, in-fol.; Leipzig, 1722, in-fol., 12 à 16 fr., édition très-estimée.

GAZI-HASSAN, grand visir de l'empire Ottoman, né en Afrique, prit d'abord du service dans la marine d'Alger. Ses succès ayant excité la jalousie des envieux, il se forma contre lui un parti, à la tête duquel se trouvait un parent du bey. Voyant sa vie menacée, il se retira en Espagne, où Charles III lui fit un bon accueil, et le recommanda à son fils Ferdinand IV, roi de Naples. De cette ville, il passa à Constantinople; mais la régence d'Alger le réclama. Cependant les instances du ministre napolitain lui firent rendre la liberté, et il rentra alors au service du sultan. Tombé entre les mains des Espagnols, il fut envoyé à Naples, d'où, après avoir été mis en liberté, il passa à Constantinople. Les traitements doux et humains qu'il avait constamment éprouvés de la part des chrétiens, pendant sa captivité, lui avaient inspiré les sentiments favorables qu'il a conservés toute sa vie pour les Français. Son courage éclata à la fameuse bataille de Tchesmé, le 5 juillet 1770, où la flotte turque fut réduite en cendres par les Russes. Avant la bataille, il avait proposé un moyen extrême, c'était d'accrocher chaque vaisseau russe par une caravelle, d'y mettre le feu et de faire sauter les deux bâtiments à la fois. Tous les capitaines rejetèrent ce projet; Hassan-Pacha fut le seul qui l'exécuta,

et il parvint à se sauver. Elevé ensuite au poste éminent de grand-amiral ou capitaine Pacha, il sut conserver cette dignité pendant une longue suite d'années dans une cour orageuse et sujette aux plus grandes vicissitudes. Sa réputation s'établit de plus en plus par les expéditions dans la Syrie, et surtout en Egypte, où il parvint à soumettre les rebelles par une grande rigueur. Après avoir rétabli l'ordre en 1775 à Smyrne, il prit les villes de Gaza, de Jaffa et d'Acre, où le fameux Daher, chéik de cette ville, eut la tête tranchée. Il parcourut une partie de l'Egypte et en rapporta un butin immense. Les beys d'Egypte s'étant révoltés, Hassan-Pacha mit à la voile de Constantinople au printemps de l'an 1786; il débarqua à Alexandrie, mit en déroute l'armée des rebelles, en fit passer un grand nombre au fil de l'épée, et marcha vers le Caire dont il s'empara. La guerre ayant éclaté de nouveau entre les Turcs et les Russes en 1788, il fut nommé grand amiral de la mer Noire, et généralissime des troupes qui devaient agir sur ses bords. Il y eut des batailles navales peu décisives, le 18 et le 28 juin et le 14 juillet. Mais la mer ayant été prise de glaces dès le mois de novembre, et Oczakow ayant perdu par là sa principale défense, cette forteresse fut emportée le 6 décembre, sans que l'amiral pût rien faire pour l'empêcher. Ces mauvais succès le firent déposer; mais en rendant justice à sa valeur, le sultan le fit séraskier d'Ismaïl. Il commanda un corps en Bessarabie en 1789, mais ne fit rien de remarquable. Les Turcs avaient essuyé des malheurs de tous les côtés pendant cette campagne. Le grand visir avait été battu à Martinestie, près de Focksan, par l'armée combinée des Autrichiens et des Russes; Orseva était bloqué, Bender s'était rendu aux Russes. La Porte dans cette extrémité le nomma grand visir; mais il ne répondit point à l'attente du public, et donna lieu à divers bruits, qui n'ont pas été bien éclaircis. Son armée était composée de recrues qui ne purent résister à des troupes aguerries : Hassan fut disgracié. Un capidji lui apporta, à Schiumla, l'ordre de rendre le sceau de l'empire : il s'y refusa, et il fut tué en mars 1790. Il était âgé de 87 ans.

GAZOLA (Joseph), médecin de Vérone, où il établit l'académie *degli Aletofili*, né en 1661, et mort en 1715, a donné quelques ouvrages de médecine, entre autres : *Il mondo ingannato da falsi medici*, Pérouse, 1716, in-8. Il y convient que les malades meurent aussi souvent des remèdes que des maladies, et enseigna à se passer des médecins.

GÉBELIN (Antoine Court de), né à Nîmes en 1725, membre de plusieurs académies, censeur royal, mort à Paris en 1784, a publié : *Histoire de la guerre des Cévennes*, 1760, 3 vol. in-12, peu exacte et écrite d'un style qui n'est pas celui de l'histoire; *Le Patriote français et impartial*, 1753, 2 vol. in-12. Cette dernière qualité n'est presque jamais celle de l'auteur; il n'avait ni l'esprit assez calme ni la raison assez ferme pour l'acquérir; *Le monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans son génie allégorique et dans les allégories auxquelles conduit ce génie*, Paris, 1773-82, 9 vol. in-4, fig., 50 à 60 fr.; ouvrage d'un esprit faible, crédule et chimérique; ensemble de combinaisons arbitraires et ridicules, écrit d'une manière entortillée, mystérieuse et pleine de prétentions. Des philosophes, qui ne l'entendaient pas mieux que le reste du public, l'ont prôné, parce qu'il paraissait dans plus d'un endroit fronder l'histoire sainte et les notions reçues touchant l'âge et la création du monde; mais les vrais savants en ont fait un objet de risée : l'un d'eux l'a comparé à l'ouvrage de Postel, intitulé : *La clef des choses cachées depuis le commencement du monde.* Un critique plus modéré (l'abbé de Fontenay) en a parlé de la manière suivante : « Nous avouons franchement que nous ne saurions caractériser l'ouvrage de Court de Gébelin, qui lui a fait une si grande réputation auprès de certaines personnes. Nous en avons lu quelque chose, et nous avons été repoussés à la vue de tous ces systèmes imaginaires, de ces conjectures frivoles, de ces fatras et des inutilités dont ce livre est rempli. Mais peut-être est-ce notre faute, si nous n'avons pas l'esprit de l'admirer. » *Histoire naturelle de la parole*, ou *Précis de la grammaire universelle*, 1776, in-8, et Paris, 1816, in-8, avec une pl. en couleur, 7 fr.; extrait du monde primitif, et dont le mérite doit par conséquent être apprécié sur celui de l'ouvrage précédent; *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans les origines françaises*, Paris, 1778, in-8. Le goût de Gébelin pour les idées bizarres et romanesques fut cause de sa mort. Le magnétisme animal, prêché et pratiqué à Paris par un charlatan allemand, nommé *Mesmer*, exalta son imagination au point qu'il n'en fut plus le maître. Il se magnétisa si bien, qu'il tomba roide à deux pas de l'endroit où il s'exerçait dans le nouvel art. Peu de temps avant sa mort, il avait eu de grands démêlés avec Cailhava, touchant la présidence d'une coterie scientifique, nommée le *Musée de la rue Dauphine*, et dépensa, pour se maintenir dans cette dignité imaginaire, plus de 15 mille livres; ce qui ne contribua pas peu à grossir la somme des dettes qu'il laissa à sa mort. On lui a fait cette épitaphe.

Ci-gît ce pauvre Gébelin,
Qui parlait grec, hébreu, latin;
Admirez tous son héroïsme,
Il fut martyr du magnétisme.

Le comte d'Albon a fait exhumer son cadavre, pour lui ériger un mausolée dans son jardin : démarche peu assortie au bon sens qui parfois règne dans les *discours* de cet économiste.

GEBER, ou GIABER (Jean), grec suivant les uns, espagnol suivant les autres, était médecin et astronome. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup d'expériences chimiques, même de celles que l'on donne aujourd'hui pour nouvelles. Le célèbre Boërhaave en parle avec estime dans ses *Institutions chimiques*. On ne sait en quel temps il vivait; on croit que c'est vers le 9e siècle. L'abbé Lenglet du Fresnoy a recueilli tout ce qu'on pouvait dire sur la personne et les ouvrages de ce chimiste, dans le premier vol. de son

Histoire de la philosophie hermétique. Ceux qui prétendent que Geber a travaillé le premier à la recherche d'un *remède universel*, se fondent sur certaines expressions que l'on trouve dans ses écrits. Telle est celle-ci : *L'or ainsi préparé guérit la lèpre et toutes sortes de maladies.* Mais il paraît que ces paroles doivent se prendre dans un sens énigmatique et ridiculement mystérieux, tel que les chimistes d'alors affectaient dans leurs leçons ; et qu'il est question ici de convertir en or les métaux les plus bas, qui sont les *lépreux*. On peut voir plusieurs de leurs apophtegmes et de leurs grimoires favoris dans le *Mundus subterraneus* du P. Kircher, 2e partie, p. 292. Les *traités* de Geber furent imprimés sous ce titre : *Summæ perfectiones magisterii in sua natura libri* IV, *cum additione ejusdem Gebri reliquorum tractatuum*, Dantzick, 1682, in-8. Sa *Géomance*, en italien, est de Venise, 1552, in-8, fig. Ses ouvrages, quoique défigurés par les visions de l'alchimie et d'autres préjugés, contiennent plusieurs choses utiles et curieuses sur la nature, la purification, la fusion et la malléabilité des métaux, sur les sels et les eaux fortes. Tout porte à croire que Geber était arabe, et que son véritable nom est Abou-Moussah-Djafar Al-Sofi, qu'il naquit à Hauran en Mésopotamie dans le 8e siècle, qu'il s'est rendu recommandable par des découvertes importantes, par exemple, par celle du sublimé corrosif, du précipité rouge, de l'eau forte, etc.

GEBHARD, archevêque de Saltzbourg, était d'une illustre famille de Souabe, et fut pourvu de cette dignité en 1061. Il soutint constamment le parti du pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV. Et en considération de ce service, il fut honoré par Sa Sainteté du titre de légat-né dans toute l'Allemagne, que ses successeurs ont aussi pris après lui. Il fut ensuite exilé par l'empereur, et mourut en 1091, dans le château de Wersten, qu'il avait fait bâtir.

GEBHARD (Jean), savant humaniste, né à Schwartzhoven, près de Neubourg dans le haut Palatinat, en 1592. Après avoir parcouru une grande partie de l'Allemagne et de la Suède pour solliciter de l'emploi, il obtint enfin à Groningue une chaire d'histoire et de langue grecque. Il y mourut en 1632. Nous avons de lui : des *notes sur Catulle, Tibulle et Properce*, Francfort, 1615, in-4, 5 à 6 fr.; une *édition* de *Cornelius Nepos*, avec une chronologie et des commentaires, Amsterdam, 1662, in-12 ; *Cicéron*, *Ovide*, *Quintilien*, *Rufin*, *etc.*, corrigés sur les manuscrits de la bibliothèque palatine, Hanau, 1615, in-4, 3 à 5 fr.; des *poésies*, Groningue, 1618, in-12, estimées. On a une vie de Gebhard par André son frère, Groningue, 1633, in-4.

GÉDÉON, fils de Joas, de la tribu de Manassé, et 5e juge d'Israël vers l'an 1245 avant J.-C., fut choisi par l'ange du Seigneur pour être le libérateur d'Israël. Gédéon, dont l'humilité était extrême, et qui prenait d'ailleurs cet ange pour un homme, eut besoin de voir des miracles pour croire la vérité de cette mission. Ayant fait cuire un chevreau pour l'offrir, l'ange lui dit d'en mettre la chair et du pain sans levain dans une corbeille, et le jus dans un pot, de l'apporter sous un chêne, et de verser ce jus sur la chair qu'il mit sur une pierre. L'ange toucha la pierre avec une baguette, et il sortit aussitôt de cette pierre un feu qui consuma la chair et le pain. Gédéon ayant ensuite étendu sur le soir la toison, il la trouva le lendemain toute mouillée de la rosée, sans en voir sur la terre des environs. Le lendemain le contraire arriva, la terre étant mouillée et la toison ne l'étant pas, Gédéon commença sa mission par abattre de nuit l'autel de Baal. Il fit sonner ensuite de la trompette, et vit autour de lui en peu de temps une armée de 32,000 hommes, qu'il réduisit à 300, qu'il n'arma que d'un pot, d'une lampe cachée dans ce pot, et d'une corne de bélier ou d'une trompette. Gédéon s'avança pendant la nuit, avec les 300 hommes, avec ordre de casser tous ensemble leurs pots. L'ordre ayant été exécuté à propos, les ennemis crurent avoir une grande armée à combattre. Ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres : et ceux qui échappèrent à cette boucherie, furent mis en pièces par les vainqueurs. Gédéon les poursuivit, tua de sa propre main Zébée et Salmana, et délivra la terre de ces hommes féroces. (*Voy.* JOSUÉ.) « Afin, dit un écrivain moderne, qu'on ne puisse » se méprendre sur le véritable auteur de la victoire, » ces libérateurs, choisis pour affranchir le peuple » de Dieu, ne sont pas les plus riches ni les plus » accrédités de la nation, ni les plus distingués par » leurs talents et leur expérience. On n'emploie ni » le nombre ni le courage des combattants, ni la » force des armes. Partout Dieu paraît seul ; ou s'il » met en œuvre quelques moyens, ils sont si faibles, » si méprisables par eux-mêmes, que l'on est obligé » de reconnaître que c'est Dieu qui agit. Si la vic» toire avait été remportée par les voies ordinaires, » on aurait arrêté les yeux sur les hommes, et ou» bliant Dieu qu'on ne voyait pas, on leur aurait » rapporté toute la gloire des bons succès. Au con» traire, la manière dont tout est conduit chez ce » peuple ne laisse aucun lieu à l'équivoque, et l'on » est forcé d'y reconnaître le doigt de Dieu. » Les Israélites voulurent donner la couronne à Gédéon, et le proclamer roi, offrant même la succession au trône à sa postérité; mais il refusa. « Non, dit-il, » je ne régnerai pas sur vous, ni moi ni mes en» fants : ce sera le Seigneur qui sera votre roi. » Il continua à gouverner comme *juge*, avec beaucoup de sagesse et d'équité, et mourut dans un âge avancé, l'an 1239 avant J.-C., laissant 70 enfants de plusieurs femmes, outre Abimélech qu'il eut d'une concubine, et qui tua tous les autres.

GEDIK (Simon), docteur en théologie et ministre à Magdebourg, né en 1549, a répondu sérieusement au traité paradoxal, attribué à Acidalius contre les femmes. Ce dernier prétendait que les femmes n'appartiennent point à l'espèce humaine. La *Defensio sexus muliebris* de Gedik a été imprimée pour la première fois en 1593, et se trouve avec l'ouvrage de son antagoniste, à la Haye, 1642, in-12. Gedik mourut en 1631.

GÉDOYN (Nicolas), né à Orléans d'une famille noble en 1667, fut jésuite pendant dix ans. Rentré dans le monde avec les agréments de l'homme d'esprit, il y plut et y plut peut-être trop. On a prétendu que la fameuse Ninon de Lenclos l'aima éperdument, et qu'à 80 ans elle en vint aux dernières faiblesses; mais cette anecdote est peu vraisemblable. Il obtint un canonicat de la Sainte-Chapelle en 1709, fut reçu à l'académie des belles-lettres en 1711, à l'académie française en 1716, et nommé à l'abbaye de Notre-Dame de Baugency en 1732. Il mourut au château de Font-Pertuis, près de son abbaye, en 1744. Ses principaux ouvrages sont : une *traduction de l'institution de l'orateur de Quintilien*, 1718, in-4, ou 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée; la meilleure édition est celle de Paris, 1802. Ce n'est point une traduction scrupuleuse et littérale; l'abbé Gédoyn a traité l'original avec l'assurance d'un maître qui se donne trop de liberté. Adry en a donné une nouvelle édition, accompagnée du texte latin, corrigée et augmentée, Paris, 1810, 6 vol. in-8, 10 à 12 fr.; une *traduction de Pausanias*, 1731, 2 vol. in-4, exacte, fidèle, élégante, et ornée de savantes notes. Elle a été réimprimée à Amsterdam en 1733, 4 vol. in-12, fig., et à Paris, 1794, 4 vol. in-8, fig., 8 à 9 fr.; l'édition d'Amsterdam est la meilleure et la plus recherchée; *OEuvres diverses*, Paris, 1745, in-12. C'est un recueil de petites dissertations sur des matières de morale et de littérature, en général utiles, écrites élégamment, mais sans finesse. Plusieurs *dissertations* curieuses, en manuscrit; c'est un examen du *Paradis perdu* de Milton. Examen trop sévère qui paraît se ressentir quelquefois de l'humeur ou de la prévention, mais où il y a des remarques fort raisonnables.

GEER (Charles, baron de), maréchal de la cour de Suède, et commandeur de l'ordre de Vasa, né à Stockholm en 1720, fut envoyé dès ses premières années en Hollande, commença ses études à Utrecht, les termina à l'université d'Upsal, et suivit avec assiduité les cours de Colsius, de Klingenstiern et du célèbre Linnée. Héritier d'une très-grande fortune, il en fit le plus noble usage en se livrant à des actes multipliés de bienfaisance, et prenant part à toutes les entreprises utiles pour son pays. Il a publié en français un grand nombre d'observations sur les insectes, sous ce titre : *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, Stockholm, 1752-78, 7 vol. in-4, fig., 200 à 250 fr. Ces mémoires, rédigés avec plus de méthode que ceux de Réaumur, sont très-recherchés; c'est un des ouvrages les plus clairs, les plus profonds et les plus riches en faits et en observations qu'on ait sur les insectes. Le 1er vol. surtout est fort rare, parce que l'auteur, mécontent de son peu de succès, détruisit une partie de l'édition. Geer mourut en 1778.

GEHLER (Jean-Samuel TRAUGOTT), physicien, né à Gorlitz en 1751, s'adonna particulièrement à l'étude des mathématiques, de la chimie, de la physique, des lettres et de la jurisprudence. Il professa les mathématiques, fut reçu docteur en droit, entra ensuite dans la magistrature, et fut nommé sénateur de la ville de Leipzig, et assesseur de la haute cour de justice. Il n'en continua pas moins ses travaux scientifiques, et termina sa carrière en 1795. On lui doit : *Dissertatio historiæ logarithmorum naturalium primordia*, 1776, in-4; *Dissertatio inaug. de læsione emptoris ultrà dimidium rectè computandâ*, 1777, in-4; un *Dictionnaire de physique*, en allemand, 1787-91, 4 vol. in-8. Il a traduit, en allemand, les *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, par de Luc, 2 vol. in-8; les *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, par le même, 2 vol. in-8; la *Description des expériences faites avec les machines aérostatiques*, par Faujas de Saint-Fond, 3 vol. in-8; la *Philosophie chimique* de Fourcroy, in-8, etc.

GEIER (Martin), théologien luthérien, professeur en hébreu, ministre de Saint-Thomas, prédicateur, confesseur et membre des conseils ecclésiastiques de l'électeur de Saxe, était né à Leipzig en 1614, et mourut en 1681. On a de lui : des *commentaires* en latin sur l'*Ecclésiaste*, les *Proverbes*, *Daniel* et les *Psaumes*; un *traité* en latin *sur le deuil des Hébreux*; plusieurs autres ouvrages, pleins d'érudition. On les a recueillis à Amsterdam, 1695, 3 vol. in-fol.

GEINOZ (François), membre de l'académie des belles-lettres, et aumônier de la compagnie générale des Suisses, naquit en 1696, à Bulle en Suisse, et mourut en 1752 à Paris. C'était un homme très-estimable par ses vastes connaissances, et surtout par sa probité : il avait la candeur de son pays. On a de lui des *dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Elles roulent presque toutes sur Hérodote. Ce savant académicien préparait une nouvelle édition de ce Père de l'histoire grecque, ou, si l'on veut, des fables de l'histoire grecque, corrigée sur les manuscrits de la bibliothèque du roi. On peut voir un éloge plus étendu de l'abbé Geinoz, dans l'*Histoire militaire des Suisses au service de France*, par le baron de ZURLAUBEN.

GÉLASE Ier (saint), pape, africain, successeur de Félix II en mars 492, fut occupé, comme son prédécesseur, des troubles de l'église d'Orient, et ne put les terminer. Il refusa constamment sa communion à Euphémius, patriarche de Constantinople, qui ne voulait point condamner publiquement la mémoire d'Acace. Gélase convoqua à Rome, en 494, un concile de 70 évêques. On y fit un catalogue des Ecritures saintes, conforme à celui que l'Eglise catholique reçoit aujourd'hui. On nomme avec distinction dans les actes du concile, plusieurs Pères de l'Eglise, parmi lesquels on compte saint Cyprien, saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, saint Hilaire, saint Jérôme et saint Prosper. Le pieux pontife mourut le 21 novembre 496, laissant entre autres écrits, un *traité contre Eutychès et Nestorius*, que nous avons, et des *lettres* qui ont servi à Baronius pour écrire l'histoire de ce temps. Il avait aussi composé des *hymnes*, des *préfaces* et des *oraisons* pour le saint sacrifice et pour l'administration des sacrements. On lui a attribué un ancien *Sacramentaire*

de l'église romaine, qui contient toutes les messes de l'année, et les formules des sacrements. Il est le premier qui ait fixé les ordinations aux quatre-temps. Denis le Petit, dans sa lettre au prêtre Julien, insérée dans la *Collection romaine* de Holsténius, fait de Gélase un éloge magnifique. « Les mœurs de » ce pontife, dit un historien, honorèrent son savoir » et ses talents. Il était d'une rare piété, donnait à » la prière ou à de saints entretiens, avec les plus » dignes serviteurs de Dieu, tout le temps qui lui » restait de ses fonctions sublimes. Elevé à la dignité » la plus éminente, il la regardait comme le plus » pesant fardeau, et comme une vraie servitude, » qui le rendait comptable envers tout le monde. Il » nourrissait tous les pauvres qu'il pouvait décou» vrir, vivait lui-même en pauvre, et dans la pra» tique des austérités les plus rigoureuses. » Saint Anastase II lui succéda.

GÉLASE II (Jean de Gaète), chancelier de l'église romaine et cardinal, fut élu pape en 1118, et succéda à Pascal II. Cencio, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur Henri V, et excité par lui (d'autres disent que ce fut Henri en personne), entre dans le conclave l'épée à la main, donne aux cardinaux des coups de pied à droite et à gauche, saisit le nouveau pontife à la gorge, et l'accable de coups. Cette férocité brutale met la consternation dans Rome, et Henri poussant sa pointe, fait donner la couronne pontificale à Bourdin, archevêque de Brague, qui prit le nom de Grégoire VIII. Gélase II se retira d'abord à Gaète, où il fut sacré; puis à Capoue, où il excommunia dans un concile cet antipape, et celui qui l'avait fait élire. Il passa ensuite en France, assembla un concile à Vienne, et mourut à l'abbaye de Cluny, qu'il édifia par des mœurs pures et une mort sainte. Il expira le 29 janvier 1119, après une année de pontificat. On ne peut s'empêcher d'observer ici que les historiens modernes, en parlant des différends des papes et des empereurs, ne font pas observer les torts de ces derniers, quoique les papes ne se soient jamais portés à des violences comparables à celles que Henri exerça envers le pieux et modeste Gélase. (*Voy.* Louis V, empereur.) Ce pontife avait composé quelques *vies* de saints et de martyrs.

GÉLASE de Cyzique, auteur grec du 5e siècle, a écrit l'*histoire du concile de Nicée*, tenu en 325. Cette histoire n'est qu'un roman au jugement des meilleurs critiques; du moins dans plusieurs points ne s'accorde-t-elle pas avec les actes et les relations les plus dignes de foi. Le contenu en est du reste très-sage et orthodoxe : il paraît même que l'auteur a voulu prévenir des objections, et fermer quelques échappatoires à l'erreur, et que c'est ce qui lui a fait un peu broder son histoire. C'est ainsi qu'il fait prononcer le concile sur la divinité du Saint-Esprit, quoique, selon les actes reconnus, il n'ait parlé que du Verbe, parce que cela suffisait; la divinité du Fils, selon la remarque de saint Augustin, établissant celle du Saint-Esprit, que les ariens ne croyaient pas être inférieur au Verbe. (*Voy.* le *Cath. philos.*, t. 3, n° 433.) On la trouve dans la *Collection des conciles*. On l'a aussi imprimée séparément en grec et en latin, Paris, 1599, in-8.

GELDENHAUR (Gérard), historien et théologien de Nimègue, fut d'abord chanoine régulier de l'ordre de Saint-Croix, secrétaire et lecteur de l'évêque d'Utrecht. Il quitta l'église catholique pour le luthéranisme, et surtout pour une femme, qui avait fait plus d'impression sur son cœur, que les opinions de Luther sur son esprit. Il fut professeur d'histoire à Marpurg pendant quelques années. Voulant se rendre de là à Wittemberg, il fut assassiné par des voleurs en 1542, à 50 ans. Erasme son ami, outré de son changement, écrivit contre lui. On doit à cet écrivain une *Histoire de Hollande*, Leyde, 1611, et Harlem, 1650. Il y a beaucoup de recherches, mais peu de sincérité, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il dit de Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht. On ne parlera point de quelques *ouvrages de controverse*, l'auteur ne les a écrits que pour donner un air de raison à son apostasie.

GELÉE. (*Voy.* Lorrain.)

GELÉE (Théophile), médecin de Dieppe, mort en 1650, excella dans la théorie et dans la pratique de son art. Il est auteur d'un excellent *Abrégé d'anatomie*, réimprimé avec des augmentations, Paris, 1656, in-8, et d'une *traduction des OEuvres d'André du Laurens*, imprimée à Rouen en 1661, in-fol., avec fig., 10 à 12 fr.

GELIOT (Louvan), auteur du 17e siècle, connu par un ouvrage sur l'art héraldique, intitulé : *La vraie et parfaite science des armoiries*. Pierre Palliot l'augmenta, et le fit imprimer à Dijon, 1660 ou 1661, ou 1664, in-fol., 15 à 24 fr. Les curieux le recherchent encore.

GELLERT (Christian Furchtgott), professeur de philosophie à Leipzig, né à Haynichen près de Freiberg, en Saxe en 1715, mourut en 1769. Il eut un grand nombre de disciples, et se fit un nom célèbre dans sa patrie. Il est moins connu chez les étrangers comme professeur de philosophie, que comme fabuliste et littérateur. Les Allemands le placent au rang de leurs meilleurs poëtes. Nous avons de lui : des *fables* et des *contes*, traduits dans presque toutes les langues, et plusieurs fois en français, entre autres par Toussaint, et en vers par Boulanger de Rivery. On reproche à Gellert d'être quelquefois monotone et diffus, et de ne pas assez respecter les mœurs, quoiqu'à cet égard il soit plus réservé que beaucoup d'autres : on a dit pour l'excuser, que la licence tient en quelque sorte à la nature des contes; si cela était, la réponse serait fort simple, c'est qu'il ne faut pas faire de contes; un *Recueil de cantiques*. Il y a du sentiment, de l'élévation et de la bonne poésie; la langue allemande prend sous sa plume des tournures avantageuses, et déploie des richesses longtemps inconnues; des *comédies* : celle intitulée la *Dévote*, est remplie d'idées et d'expressions triviales, moins propres à corriger la fausse dévotion, qu'à ridiculiser la véritable; des *poésies morales didactiques;* des *OEuvres mêlées;* des *Dissertations de littérature et de morale;* des *lettres*, traduites en français par Huber

et par Mme de Lafite; des *leçons de morale*, publiées après sa mort par Schleger, et traduites en français par Pajon, qui y a joint des réflexions sur la personne et les écrits de l'auteur. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Leipzig, 1766, 10 vol. in-8, 15 à 18 fr.; Berne, 1769, 10 vol. in-12; Francfort, 1770, 4 vol. gr. in-8, et Leipzig, 1776 et 1784. Ces deux dernières éditions sont les plus complètes.

GELLERT (Christlieb Ehregott), frère aîné du précédent, né en 1713, fit ses premières études à Meisson et les acheva à l'université de Leipzig. Il passa en Russie où il fut professeur et ensuite adjoint à l'académie de Saint-Pétersbourg. Pendant son séjour dans cette ville, il s'adonna particulièrement à l'étude de la chimie, de la physique et de la métallurgie; il revint en Saxe en 1747, et donna à Freiberg des cours de minéralogie. Il fut nommé successivement conseiller commissionné aux mines (1753), chargé de l'inspection des machines, de l'examen des fontes et de celui des minéraux de la Saxe, administrateur en chef des fonderies et forges à Freiberg, professeur de métallurgie à l'académie des mines établies dans la même ville, et enfin (1782) conseiller effectif des mines. Il a le premier introduit, en grand, le procédé du départ des métaux par amalgamation, non par la manière de Born qui emploie le feu, mais par une méthode qui lui est propre : ses recherches métallurgiques ont fait faire un grand pas à la science. Il est mort en 1795. Ses ouvrages, écrits en allemand, sont : *Eléments de la docimasie, exposés selon les principes de la théorie et de la pratique, par J. A. Cramer, traduits du latin*, 1746 et 1766, in-8, fig.; *Eléments de la chimie métallurgique considérés sous le rapport de la théorie et de la pratique*, 1750 et 1776, in-8; *Eléments de la docimasie*, ou tome 2 *de la chimie métallurgique pratique*, 1755 et 1772, in-8, fig. Il démontre dans cet ouvrage différents procédés pour essayer les métaux avec certitude. Il a été traduit en français par le baron d'Holbach, Paris, 1758, 2 vol. in-12; et en anglais par J. G. S., Londres, 1776, in-8.

GELLI (Jean-Baptiste), poëte florentin, né en 1498, avait une condition inférieure à son esprit : il était tailleur ou chaussetier. Il fut un des ornements de l'académie *de gli Umidi* de Florence, et en fut regardé comme le restaurateur, par la réputation que ses ouvrages donnèrent à cette compagnie. Les principaux sont : des *dialogues*, faits sur le modèle de ceux de Lucien; ils plurent beaucoup aux lecteurs qui attachent assez de prix aux bons mots, pour leur sacrifier le sentiment de la vertu. Leur titre est : *I capprieej del bottajo*, Fiorenzæ, 1548, in-8, 12 à 24 fr. : les éditions de 1549 et 1551, in-8, sont moins estimées. Ils ont été traduits en français sous le titre de *Discours fantastiques de Justin Tonnelier*, par Cl. de Kerquitinen, Lyon, 1566, in-8, ou Paris, 1575, in-12, 6 à 9 fr.; *La Circé*, Fiorenza, 1549; Overo, 1550, in-8, rare; trad. en français, par du Parc, Lyon, 1569, in-16, 3 à 4 fr. Ce du Parc est Denys Sauvage; *Letture* VII, *sopra lo inferno di Dante*, Firenze, 1554-61, 7 part. in-8, 18 à 36 fr.; *la Sporta, comedia in prosa*, Firenze, 1550, in-8, 6 à 9 fr.; *Opera*, Milano, 1804-07, 3 vol. in-8, 15 à 20 fr. Gelli mourut en 1563, à 64 ans.

GELMI (Jean-Antoine), poëte de Vérone, florissait dans le 16e siècle. Il a publié des *sonnets* italiens et d'autres *poésies*, où l'on remarque un goût fin et délicat. On dit qu'il faisait ses pièces sur-le-champ.

GELON, fils de Dinomènes, s'empara de l'autorité de Syracuse, l'an 484 avant J.-C., après avoir abandonné à son frère Hiéron, Gela, ville de Sicile sa patrie. Cet usurpateur avait les qualités d'un héros et les vertus d'un roi. Il remporta une victoire considérable près d'Himère sur les Carthaginois, commandés par Amilcar. La fortune, au lieu de l'enorgueillir, le rendit plus doux, plus affable, plus humain. Il alla sans armes dans l'assemblée des Syracusains, justifia sa conduite, et fut élu roi l'an 479 avant J.-C. Il mourut après 7 ans de règne, pleuré comme un père. On lui éleva un superbe monument, environné de 9 tours d'une hauteur prodigieuse, et on lui décerna les honneurs qu'on rendait alors aux demi-dieux.

GÉLU (Jacques), archevêque de Tours et ensuite d'Embrun, naquit vers 1370 à Yvoy, ancienne ville du duché de Luxembourg, appelée Carignan, dans les Ardennes. Il vint faire ses études à l'université de Paris, y reçut le grade de bachelier ès-décrets, prit ses licences à Orléans, et, de retour dans la capitale, il obtint la chaire de théologie. Le bruit de ses talents s'étant répandu, le duc d'Orléans, frère de Charles VI, le nomma maître des requêtes de son hôtel, et quelque temps après, une charge de conseiller au parlement étant venue à vaquer, Gélu se présenta au concours, et obtint cette place parmi quatorze autres concurrents. Il existait alors une espèce de guerre intestine entre les ducs de Bourgogne et d'Orléans; ce dernier prince en fut la première victime, et fut assassiné à Paris, le 23 novembre 1407, par ordre de Jean *sans Peur*, duc de Bourgogne, oncle du roi. Gélu perdit en ce prince un protecteur et un ami; mais Charles VI récompensa les services de Gélu, en l'attachant au service de ses trois fils, qui portèrent successivement le titre de dauphin. Gélu fut en même temps nommé président de la province de Dauphiné. Le concile de Constance, tenu en 1414, le nomma à l'archevêché de Tours; Gélu se rendit au concile, qui le chargea, conjointement avec d'autres ecclésiastiques, de la mission difficile d'aller demander à l'antipape, Pierre de Lune (connu sous le nom de Benoît XIII), son abdication. Par suite de son refus obstiné, le concile élut un autre pape, et, dans le scrutin, Gélu eut plusieurs voix en sa faveur. Il revint à Paris en 1418; mais le duc de Bourgogne, qui haïssait Gélu, comme ancien protégé du duc d'Orléans, s'y trouvant dans ce moment, il fut obligé de se cacher pour échapper aux dangers qui le menaçaient. Ce fut par suite de la guerre déclarée (en 1419) par le duc de Bourgogne, qui venait de faire un horrible massacre des *Armagnacs* (ou partisans du duc d'Orléans), que le Dauphin, depuis Charles VII, envoya Gélu en Castille demander

à Jean II des secours que ce monarque accorda aux éloquentes sollicitations de cet évêque. Il fut chargé d'une autre mission non moins importante par le pape Martin V, élu au concile de Constance, et dont l'objet était de concilier les différends survenus entre le roi d'Aragon, Alphonse V, et Louis III d'Anjou, qui prétendaient à la couronne de Naples, après la mort de Jeanne II. Gélu se rendit à Naples auprès de cette princesse, qu'il fit entrer dans ses vues pacifiques; mais il ne put rien obtenir des deux puissants et ambitieux rivaux. Gélu avait été chanoine à Embrun, dont il fut élu archevêque, en 1427, par le clergé de ce diocèse, qui connaissait ses talents et ses vertus. Il quitta alors la cour, et se dévoua entièrement aux devoirs de son saint ministère. Il mourut dans un âge très-avancé, l'an 1432. Il a laissé : *Apologie pour l'empereur Sigismond, le roi d'Aragon et les ambassadeurs du concile contre l'antipape Benoît XIII.* Gélu adressa à l'Eglise universelle cet écrit, qui mérita l'approbation du concile de Constance, et servit beaucoup à détacher de Pierre de Lune, dont il fit connaître les artifices, ceux qui s'étaient déclarés ses partisans. Gélu eut ainsi l'honneur de contribuer à l'extinction du schisme. *Vita Jacobi Gelu ad annum* 1421, *ab ipso conscripta.* Cette pièce curieuse, rédigée de la main de Gélu, est comme un mémoire des principaux événements de sa vie. Il est écrit sur le revers de la couverture et sur quelques feuillets blancs d'un manuscrit du *décret de Gratien*, que l'on conserve dans les archives de l'église de Tours. A la fin de chacun des dix-huit articles que contient ce mémorial, Gélu loue et remercie Dieu des grâces qu'il en a reçues. On trouve cette pièce dans le *Thesaurus anecdotorum* de dom Martenne, page 1747. Gélu était contemporain de la célèbre Pucelle d'Orléans, dont la valeur et l'enthousiasme étaient l'objet de l'admiration générale. Charles VII, non moins surpris que les autres, voulut avoir l'avis de ce prélat, pour savoir si, en effet, la mission de Jeanne d'Arc était divine. Il lui fit à ce sujet cinq questions, auxquelles Gélu répondit par l'écrit suivant; *Jacobi Gelu ministri* (*archiepiscopi*) *Ebrodunensis, de Puella Aurelianensi dissertatio.* Ce manuscrit sur papier vélin était dans la bibliothèque de Ducange, et se trouve actuellement dans la bibliothèque du roi, au tome 4, n° 6199; *Rerum ab antecessoribus in ecclesia Ebrodunensi gestarum breve compendium.* Gélu avait de profondes connaissances, particulièrement sur les matières ecclésiastiques; ce qui, dans les temps d'ignorance où il vivait, le rendait comme un oracle infaillible que l'on s'empressait de consulter. Sa piété n'était pas moindre que son savoir, et il gouverna son diocèse avec la même prudence qu'il avait montrée dans ses missions politiques. Né avec un cœur juste, il eut la douleur de voir immoler l'héroïque libératrice d'Orléans, qui fut brûlée en 1431.

GEMELLI-CARERI (Jean-François), voyageur célèbre, né à Naples en 1651, d'une famille qui tenait un rang distingué. Dévoré par la passion des voyages, il quitta la maison paternelle, après avoir obtenu le grade de docteur en droit, et parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Il servit comme volontaire en Hongrie en 1687, et visita ensuite le Portugal, l'Espagne, et revint par Genève dans sa patrie, en 1689. Ce tour d'Europe lui fit naître le désir de faire celui du monde par terre; des chagrins domestiques contribuèrent aussi à lui inspirer ce projet. Il quitta donc Naples le 13 juin 1693, et n'y rentra que le 31 décembre 1698. Il s'occupa alors de rédiger la relation de son voyage, qu'il publia sous ce titre : *Giro del Mundo* (Tour du monde), Naples, 1699 et 1700, 6 vol. in-12. Il a été réimprimé en 1708 et 1721 avec des augmentations, et traduit en français par Dubois de Saint-Gelais, Paris, 1719, 6 vol. in-12, 8 à 10 fr. Quoique Gemelli ne soit pas très-profond observateur, son Voyage ne laisse pas que d'offrir beaucoup de choses précieuses et nouvelles, surtout sur les Philippines et le Mexique. On a encore de lui : *Viaggi di Europa*, Naples, 1701, 2 vol. in-8, 5 à 6 fr. Ce Voyage, divisé en lettres, n'est pas d'un grand intérêt; on y trouve cependant des particularités assez curieuses. On ignore l'époque de sa mort. De Humbold compare ce voyageur à Châteaubriant.

GEMINIANI (François), musicien, né à Lucques en 1680, mort à Dublin en 1762, fut un des premiers violons de son temps. Il séjourna longtemps à Londres, et y publia ses ouvrages théoriques : *Traité du bon goût, et règles pour exécuter avec goût; Leçons pour le clavecin; L'art de jouer du violon, avec des règles nécessaires pour la perfection, etc.* Siéber fils en a donné une nouvelle édition en 1801; l'*Art d'accompagnement*, ou *Méthode nouvelle pour exécuter proprement et avec goût la basse-continue sur le clavecin; Guide*, ou *Dictionnaire harmonique pour l'harmonie et la modulation.* Il a été traduit en français, Paris, 1756. La Méthode de Géminiani, pour jouer du violon, a été considérablement simplifiée par les compositeurs qui lui ont succédé, et notamment par le célèbre Nardini.

GEMISTE (Georges), surnommé *Pléthon*, philologue et philosophe platonicien, se retira à la cour de Florence, alors l'asile des lettres, après la prise de Constantinople, sa patrie, par les Turcs. Il s'était trouvé au concile de Florence en 1438, et y avait brillé par l'étendue de ses lumières et la prudence de son caractère. Il mourut âgé de près de cent ans, laissant plusieurs ouvrages : *Commentaire sur les oracles magiques de Zoroastre*, grec et latin, Paris, 1599, in-8, 3 à 4 fr. : livre d'une érudition profonde, mais quelquefois frivole; plusieurs traités historiques, qui décèlent une vaste connaissance de l'histoire grecque : telle est une *Histoire de ce qui a suivi la bataille de Mantinée, avec des éclaircissements sur Thucydide*, Venise, 1503, in-fol., 10 à 12 fr.; un *Traité de la différence de Platon et d'Aristote*, Paris, 1541, in-8 : il penche beaucoup vers le premier.

GEMMA (Regnier), dit *le Frison*, parce qu'il était de Dockum dans la Frise, né en 1508, professa la médecine avec succès à Louvain, et mourut dans cette ville en 1555. Il passait pour un des plus ha-

biles astronomes de son temps, et donna plusieurs ouvrages de mathématiques, entre autres : une *Mappemonde*, bonne pour son temps. Il la dédia à l'empereur Charles-Quint, qui y trouva une faute en la parcourant : l'auteur profita de cette correction ; *Methodus arithmeticæ*, in-8 ; *De usu annuli astronomici*, *etc.*

GEMMA (Corneille), fils du précédent, né à Louvain en 1535, fut reçu docteur en médecine en 1570. Il y enseigna avec réputation cette science, et fut aussi célèbre astronome que son père. Il mourut en 1579. On a de lui : *De arte cyclognomicâ*, Anvers, 1569, in-4 ; *Cosmocritrice*, *seu de Naturæ divinis characterismis*, Anvers, 1575, in-8, 5 à 6 fr. C'est un tableau des merveilles de la nature dont l'auteur a profondément saisi la marche et le but. Il y a des réflexions admirables, exprimées avec un langage de sentiment qui touche autant qu'il instruit le lecteur ; *De prodigiosa cometæ specie ac natura anni* 1577, ibid., 1578, in-12, 2 à 3 fr. C'était un homme vertueux et fortement attaché aux bons principes ; ses ouvrages se font lire avec plaisir et avec fruit. On y trouve quelques erreurs physiques alors universellement reçues, mais en petit nombre, et d'une conséquence bien moindre que celles dont fourmillent les livres de physique les plus vantés dans ce siècle superficiel et suffisant, où nous jugeons si sévèrement nos pères et nos maîtres. Sa latinité est en général très-pure, son style élégant et sonore. Beyerling lui fit cette épitaphe :

> Quis lapis hic ? *Gemmæ Gemmam* lapis an tegit, inquis ?
> At condi in *Gemma* debuerat potius.
> Non ita : nam quævis minor illo *Gemma* fuisset,
> Et posito *Gemma*. *Gemma* fit iste lapis.

GENDRE (Le). (*Voy.* LEGENDRE et SAINT-AUBIN.)

GENDRON (Claude DESHAIES), médecin ordinaire de Monsieur, frère de Louis XIV, et du duc d'Orléans son fils, était d'une bonne famille de Beauce. Il prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier ; il excella surtout dans l'art de guérir les cancers et les maladies des yeux. Il ajoutait à toutes les connaissances qui peuvent rendre un médecin utile à l'humanité, les agréments de l'esprit et les qualités du cœur qui le rendent cher à la société. Parvenu à un âge assez avancé, il se retira à Auteuil près de Paris, dans la maison qui avait appartenu à Boileau son ami. C'est dans cette retraite philosophique qu'il mourut en 1750, à 87 ans, pleuré des pauvres, dont il était le père, des chrétiens dont il était l'exemple, et même des médecins, quoiqu'ils eussent en lui un concurrent redoutable. L'abbé Ladvocat dit que Voltaire, étant allé un jour lui présenter un de ses ouvrages, se trouva tout-à-coup saisi de respect pour un endroit si cher aux muses, et fit cet impromptu :

> C'est ici le vrai Parnasse
> Des vrais enfants d'Apollon ;
> Sous le nom de Boileau ces murs virent Horace ;
> Esculape y paraît sous celui de Gendron.

Mais ce poëte a désavoué ces vers. On assure que Gendron laissa plusieurs manuscrits, un entre autres sur *l'origine*, *le développement et la reproduction de tous les êtres vivants* : matière dans l'obscurité de laquelle il s'est certainement perdu, comme tous ceux qui ont voulu la discuter. (*Voy.* MUYS.)

GÉNÉBRARD (Gilbert), né vers 1537 à Riom en Auvergne, prit l'habit de bénédictin de Cluni, et vint étudier à Paris, où il fit des progrès dans les sciences et dans les langues. Il fut reçu docteur de la maison de Navarre en 1563, et devint professeur en langue hébraïque au collége royal en 1569. Pierre Danès, évêque de Lavaur, touché de son mérite, se démit en sa faveur de son évêché, et présenta une requête aux états de Blois, pour le faire recevoir. Henri III y avait consenti, le clergé et la noblesse y applaudissaient, mais le tiers état s'y opposa, parce que La Robe favorisait Pibrac, frère du président, à qui cet évêché était promis depuis longtemps. Dans ces temps pénibles et difficiles, où la plupart des Français regardaient la religion catholique comme une condition pour le moins aussi essentielle à la succession au trône que la loi salique (*voy.* HENRI IV), Génébrard se déclara pour la ligue et la soutint de tous ses efforts. D'ailleurs le parti protestant était également une ligue, et une ligue armée contre le trône et l'autel ; ligue pour ligue, celle des catholiques lui parut plus légitime. En 1591, Grégoire XIV, à la sollicitation du duc de Mayenne et de plusieurs autres seigneurs, le nomma à l'archevêché d'Aix, dont il ne prit possession qu'en 1593. Avant cette époque, il avait publié un *Traité des Elections*, qui dans la suite lui causa des désagréments. Il y soutenait les élections des évêques par le clergé et le peuple contre la nomination du roi, Paris, 1592, in-8. Le parlement d'Aix le fit brûler par la main du bourreau, bannit l'auteur du royaume, avec défense d'y revenir, sous peine de la vie. On lui permit pourtant d'aller finir ses jours à son prieuré de Semur en Bourgogne. Il y mourut en 1597. On mit ce vers sur son tombeau :

> Urna capit cineres, nomen non orbe tenetur.

Génébrard était certainement un des hommes les plus savants de son siècle. Ses vertus, et surtout la pureté de ses mœurs, le firent respecter des personnes les plus illustres. Saint François de Sales se glorifiait d'avoir été son disciple. Les plus connus de ses ouvrages sont : une *Chronologie sacrée*, in-8 : ouvrage qui peut être lu encore utilement aujourd'hui, et où il y a bien des choses remarquables qu'on chercherait vainement ailleurs ; un *Commentaire sur les Psaumes*, in-8, savant et bien écrit, qui doit être mis au premier rang avec ceux de Jansénius de Gand et de Siméon de Muis. Il y défend la version des Septante contre les partisans outrés du texte hébreux, tel qu'il est aujourd'hui, y compris surtout les ponctuations des rabbins. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1588, in-fol., 8 à 9 fr. ; *Trois livres de la Trinité*, in-8 ; une *traduction de Flave Josèphe*, en français, en 2 vol. in-8, 5 à 7 fr. ; la *traduction* de différents rabbins, in-fol. ; une *édition des OEuvres d'Origène*, estimée même après celle des bénédictins qui auraient très-bien fait de conserver la Dédicace de

Génébrard au roi Charles IX, où il y a d'excellentes choses, et l'apologie de Pamphile pour Origène ; quelques *écrits polémiques.*

GENER (Jean-Baptiste), jésuite espagnol, né en 1711, professa la philosophie et la théologie dans sa patrie, et vint à Rome en 1766. Il publia une *Théologie dogmatique, éclaircie par des dissertations historiques et par les monuments de l'antiquité*, 6 vol. in-4 : ouvrage savant, qui fournit des témoignages précieux en faveur de la religion.

GÉNÉSIUS (Joseph), historien grec sous les règnes de Léon et de Constantin Porphyrogénète son fils. Nous avons de lui l'*Histoire de l'empire grec*, depuis Léon l'Arménien jusqu'à Basile le Macédonien, en 886 ; elle parut en grec et en latin à Venise, 1733, in-fol., 15 à 18 fr. On la conserve manuscrite à Leipzig, dans la bibliothèque Pauline, à l'académie.

GENEST (Charles-Claude) naquit à Paris en 1639. Ayant perdu son père dès son enfance, il s'imagina d'aller aux Indes chercher fortune. A peine fut-il en haute mer, qu'un vaisseau anglais l'enleva et le conduisit à Londres. Sa ressource en Angleterre fut d'enseigner le français aux enfants d'un seigneur du pays ; mais cette vie ne l'accommodant point, il repassa en France. Il fut placé, par la protection du duc de Nevers et de Pellisson, en qualité de précepteur auprès de Mlle de Blois, mariée depuis au duc d'Orléans. Il fut ensuite nommé à l'abbaye de St.-Vilmer, devint aumônier de la duchesse d'Orléans, secrétaire des commandements du duc du Maine, membre de l'académie française, et mourut à Paris en 1719. L'abbé Genest avait des mœurs aimables et le cœur généreux. Homme de cour, simple et vrai, sans affectation, sans empressement, il sut plaire à ce qu'il y avait alors de plus élevé et de plus délicat. Sa vertu se fait sentir dans tous ses ouvrages, et y plaît encore plus que son génie. Les principaux sont : *Principes de philosophie*, ou *Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, Paris, 1716, in-8 : ouvrage laborieux, dans lequel la philosophie de Descartes est mise en rimes plutôt qu'en vers ; mais si la poésie et la partie systématique sont faibles, les grandes vérités n'y sont pas moins fortement énoncées, quoique toutes les preuves n'y soient pas également bonnes. « Un avis, dit un critique, » qu'on ne saurait trop répéter, surtout en parlant » aux gens de bien, c'est de ne jamais appuyer des » choses incontestables sur des idées particulières. » Une belle *Epître en vers à M. de La Bastide*, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Eglise : morceau plein de chaleur et d'éloquence, qui cependant ne produisit aucun effet ; des *pièces de poésies*, couronnées à l'académie avant qu'il fût honoré du fauteuil ; une petite *Dissertation sur la poésie pastorale*, in-12 ; plusieurs tragédies, *Zénobie*, *Pénélope* et *Joseph*, Paris et Rouen, 1682-1711, 3 part. in-8, 3 à 4 fr. ; celle de *Pénélope* est la plus estimée. Elle attache autant par le caractère vertueux de ses principaux personnages, que par le merveilleux des incidents, et par son dénoûment pathétique. Elle respire le goût de la belle et simple antiquité. Le grand Bossuet, ennemi du théâtre, fut si pénétré des sentiments de vertu dont la tragédie de *Pénélope* est semée, qu'il témoigna, dit-on, qu'il ne balancerait pas à approuver les spectacles, si l'on y donnait toujours des pièces aussi épurées : mais l'on conçoit qu'une telle supposition changerait tout l'état de l'histrionisme. On trouve dans les *Mémoires historiques et philologiques* de Michault (tom. 1, pag. 1), une *vie* assez détaillée de l'abbé Genest, par l'abbé d'Olivet.

GENET (François), né à Avignon en 1640 d'un avocat, chanoine et théologal de la cathédrale d'Avignon, et ensuite évêque de Vaison, eut le chagrin d'être enveloppé dans l'affaire des *filles de l'Enfance* de Toulouse, qu'il avait reçues dans son diocèse. Il fut arrêté en 1688, conduit d'abord au Pont-Saint-Esprit, ensuite à Nîmes, et de là à l'île de Rhé, où il passa quinze mois. Rendu à son diocèse à la prière du pape, il se noya dans un petit torrent, en retournant d'Avignon à Vaison, l'an 1702. On a de ce prélat la théologie connue sous le nom de *Morale de Grenoble*, qui a paru suspecte à plusieurs évêques de France, ainsi qu'à l'université de Louvain, comme on peut le voir dans le jugement qu'elle rendit le 10 mars 1703. La meilleure édition de cet ouvrage, inférieur aux *Conférences d'Angers*, est de 1715, en 8 vol. in-12 ; les 2 vol. de *Remarques* (publiées sous le nom de *Jacques de Remonde*) contre la *Morale de Grenoble*, furent censurés par le cardinal Le Camus, et mis à l'*Index* à Rome ; le zèle du critique a paru le conduire à une extrémité contraire. La *Théologie de Grenoble* a été traduite en latin, 1702, 7 vol. in-12, par l'abbé Genet, son frère, prieur de Sainte-Gemme, mort en 1716, qui est auteur des *Cas de conscience sur les sacrements*, 1710, in-12.

GENÈVE (Robert de), fils d'Amédée, comte de Genève, évêque de Térouane, puis de Cambrai, cardinal, fut élu pape sous le nom de Clément VII à Fondi, le 21 septembre 1378, par 15 des cardinaux qui avaient nommé Urbain VI cinq mois auparavant. Il fut reconnu pour légitime pape en France, en Espagne, en Ecosse, en Sicile, dans l'île de Chypre, tandis que le reste de la chrétienté reconnaissait Urbain VI. Cette double élection causa un schisme qui dura l'espace de 40 ans. Ce pape, faux ou légitime, mourut en 1394 à Avignon, où il avait établi son siége. (*Voy.* URBAIN VI.)

GENEVIÈVE (sainte), patronne de Paris, vierge célèbre, née à Nanterre, près de Paris, vers 423, consacra à Dieu sa virginité par le conseil de saint Germain, évêque d'Auxerre, qui fit lui-même la cérémonie de cette consécration. Cette sainte fille ayant été accusée d'hypocrisie et de superstition, l'illustre prélat confondit la calomnie et fit connaître son innocence. Attila, roi des Huns, étant entré dans les Gaules avec une armée formidable, les parisiens voulurent abandonner leur ville ; mais Geneviève les en empêcha, leur assurant que Paris serait respecté par les barbares. L'événement justifia sa prédiction, et les parisiens n'eurent plus pour elle que des sentiments de vénération et de confiance. Ce fut par le conseil de cette sainte que

Clovis commença l'église de St.-Pierre et St.-Paul, où elle fut enterrée ; et qui depuis l'an 512 a pris son nom. La réputation de sainte Geneviève était si grande, que saint Siméon stylite avait coutume d'en demander des nouvelles à ceux qui venaient des Gaules. Son tombeau devint célèbre par plusieurs miracles, et fut orné d'ouvrages précieux, travaillés par saint Eloi. Sa *Vie*, écrite en latin, 18 ans après la mort de Clovis, est un monument contemporain, digne de la plus grande confiance : les doutes que quelques critiques ont élevés contre l'antiquité et l'authenticité de cette *Vie*, ne paraissent pas solidement motivés. « On voit, disent les » savants bénédictins, auteurs de la *Bibliot. litt.* » *de la France*, tom. 3, pag. 151, que c'était un » auteur grave, judicieux, plein de piété, et qui » ne manquait pas d'érudition pour le siècle où il » vivait : il écrivait cette *Vie* dix-huit ans après la » mort de cette sainte, et par conséquent l'an 530. » La *Vie* de saint Germain, par le prêtre Constance, rapporte la consécration de sainte Geneviève par ce saint. Ce Constance écrivait du vivant même de sainte Geneviève. (*Voy.* les Bollandistes, *Acta sanctorum*, 31 juillet.) C'est dans le superbe temple élevé à l'Eternel sous l'invocation de cette sainte vierge, que furent portés en triomphe les os du chef des philosophes modernes, en 1791, et que cette carcasse odieuse, pour laquelle jadis la terre avait refusé d'ouvrir son sein, fut déposée avec celles de ses complices, comme autant de reliques de la philosophie. Alors on se souvint avec étonnement et avec effroi de la prophétie consignée dans la première édition de cet ouvrage, art. *Soufflot*. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er août 1791, pag. 557.) — Quelques légendes font mention d'une sainte Geneviève, duchesse de Brabant, qui, accusée d'adultère et exilée par le duc son époux, se retira dans le désert avec son enfant, qu'une biche venait régulièrement allaiter. On ajoute que le duc étant à la chasse, les chiens poursuivirent cette biche, qui se réfugia avec son fan dans la caverne de la duchesse ; que le duc, ayant franchi cet asile, fut consterné d'y trouver son épouse dans cet état, et convaincu de son innocence. Les critiques révoquent en doute cette histoire singulière, que Le Grand, habile graveur, a représentée, en 1789, dans une très-belle estampe, et que Berquin a célébrée par une romance, dont voici deux complets :

Cœurs sensibles, que ses entrailles
Souffrirent dans la longue nuit !
Le jour renaît : dans les broussailles
Elle va chercher quelque fruit.
Elle revient. Qu'aperçoit-elle ?
Une biche accourt vers l'enfant,
Il presse sa douce mamelle.
Près d'eux bondit un jeune faon.

O grand Dieu ! le cœur d'une mère
Est un bel ouvrage du tien !
Son fils peut vivre, elle l'espère ;
Ses propres maux ne lui sont rien.
Dans le creux d'un rocher sauvage,
La biche accompagne ses pas,
Dans sa main vient brouter l'herbage,
Et nourrir l'enfant dans ses bras.

GENGA (Jérôme), peintre et architecte, né à Urbin en 1476, se distingua surtout dans l'architecture. Parmi les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, on cite un palais qu'il bâtit pour le duc d'Urbin sur le mont Impérial, près de Pésaro, et l'église de Saint-Jean-Baptiste de la même ville. Cet artiste mourut en 1551. C'est de lui que l'illustre famille Genghi tire son origine.

GENGA (Barthélemi), fils du précédent, né en 1518 à Césène, se rendit digne de la réputation de son père, par son habileté dans le même art. Les princes s'enviaient l'avantage de le posséder. Le grand maître de Malte envoya deux chevaliers exprès à Urbin pour le demander au duc, qui ne le céda qu'avec peine. Comme Genga était occupé aux fortifications du port et de la ville de cette île, il fut attaqué d'une pleurésie, qui l'emporta en 1558, regretté de tous les chevaliers.

GENGIS-KAN. (*Voy.* Djenguyz-Khan.)

GENLIS (Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de) naquit à Champcery près d'Autun en 1746. Reçue chanoinesse du chapitre noble d'Alix, situé à peu de distance de Lyon, à l'âge de sept ans, elle prit en même temps le titre de comtesse de Lancy, parce que son père était seigneur de Bourbon-Lancy. Une jolie figure, un esprit cultivé, et un rare talent pour la musique assurèrent ses succès dans le monde. Cependant la ruine totale de la fortune de son père qui partit pour Saint-Domingue dans l'espoir d'y rétablir ses affaires, la réduisit bien jeune encore à un état voisin de l'indigence. S'étant rendue à Paris avec sa mère, elle vivait dans une gêne extrême, lorsque le fermier général La Popelinière vint offrir à la mère et à la fille un asile dans sa charmante habitation de Passy. Après la mort de ce généreux protecteur, un homme de robe fort riche, nommé de Jouy, leur fit accepter un appartement dans sa maison où elles restèrent jusqu'à ce que les créanciers de ce nouveau bienfaiteur vinssent mettre obstacle à la continuation de ses bontés. Un hasard heureux procura bientôt à la jeune comtesse un état de fortune moins précaire. Ducrest, son père, revenait de Saint-Domingue avec une somme considérable, lorsqu'il fut pris par les Anglais. Conduit à Lanceston, il y rencontra le comte de Syllery de Genlis, prisonnier comme lui, qui, ayant vu le portrait et quelques lettres de sa fille, conçut pour elle une vive passion, et assura son sort en l'épousant. Devenue par son mariage nièce par alliance de Madame de Montesson, dont le faible duc d'Orléans couronna l'ambition par un mariage secret, Mme de Genlis entra au Palais-Royal, avec son mari, comme dame de la duchesse de Chartres. Elle suivit la princesse dans un voyage en Italie, et se vit partout entourée d'hommages qu'elle devait à son esprit autant qu'à sa beauté. En 1777, à l'âge de 31 ans, elle entra au couvent de Belle-Chasse pour se vouer à l'éducation des deux filles jumelles de la duchesse de Chartres. Plus tard le duc lui confia ses trois fils avec le titre inusité pour une femme de *gouverneur*. Cette étrange nouveauté n'obtint pas l'approbation publique. Il paraît même que le vertueux Louis XVI n'y donna son assentiment que par la

considération qu'il était peu probable que les futurs élèves de Mme de Genlis pussent jamais s'asseoir sur le trône de France. L'institutrice avait déjà commencé à fonder sa réputation littéraire en publiant son *Théâtre d'éducation*, au profit d'une famille malheureuse. En faisant paraître successivement *Adèle et Théodore*, les *Veillées du Château*, les *Annales de la vertu*, elle sembla prendre à tâche de justifier aux yeux de la France le choix du duc de Chartres. Mme de Genlis entreprit de compléter ce cours d'éducation par deux ouvrages de théologie et de morale ascétique. La *Religion considérée comme base du bonheur et de la véritable philosophie* fut composée à l'époque de la première communion de son principal élève. L'autre ouvrage, qui était une controverse sur l'Ecriture sainte parut presqu'en même temps. Ces deux productions, critiquées par les philosophes, furent jugées avec une juste sévérité par les hommes religieux, et elles n'obtinrent aucun succès. Lorsque la révolution éclata, Mme de Genlis fut loin d'y voir un événement funeste. Son attachement à un prince dont la participation aux premiers actes de la révolution n'est pas douteuse, dut sans doute lui faire envisager avec espérance le changement politique qui allait s'opérer. A la nouvelle de la prise de la Bastille, quittant le château de Saint-Leu qu'elle habitait avec ses élèves, elle accourut à Paris, où elle arriva assez à temps pour être témoin du triomphe des vainqueurs, et pour faire jouir les jeunes princes de ce spectacle révolutionnaire. Plus tard, elle suivit sans scrupule les séances du club des jacobins, où, par l'ordre de son père, le jeune duc de Chartres s'était fait recevoir. Les principes dans lesquels Mme de Genlis élevait les enfants du duc d'Orléans étaient loin d'être approuvés par la duchesse son épouse. Cette princesse se plaignant de ce qu'on inspirait à ses enfants de l'éloignement pour leur mère, et croyant avoir contre leur institutrice des griefs d'une autre nature, demanda avec instance son éloignement. Dans ces dissidences domestiques, Mme de Genlis resta victorieuse, grâce à l'attachement du prince pour elle. Après un éloignement simulé, elle revint, sur l'invitation du duc d'Orléans, reprendre son poste auprès de ses élèves. Lors des événements des 5 et 6 octobre, qui donnèrent lieu à une enquête, le duc d'Orléans se disposant à passer en Angleterre, voulut que Mme de Genlis l'y précédât avec sa fille. Demeurée à Londres après le retour du duc en France, la société des hommes les plus distingués de l'Angleterre ne lui parut qu'un bien faible allégement aux ennuis de l'exil, et elle revint à Paris. Mais le prince la fit repartir aussitôt pour la Belgique avec Mlle d'Orléans (depuis Mme Adélaïde), qui malgré sa grande jeunesse venait d'être mise sur la liste des émigrés. Elle se fixa d'abord à Tournay occupé alors par Dumouriez ; mais ayant appris qu'elle avait été décrétée d'arrestation par la convention nationale, elle s'enfuit précipitamment avec son élève, et se dirigea vers la Suisse où le duc de Chartres (aujourd'hui Louis-Philippe), la rejoignit à Schaffhouse. Mme de Genlis avait paru d'abord applaudir à la révolution. En partant pour l'exil, elle s'était donné le titre d'*émigrante jacobine*. Mais lorsque la cause du duc d'Orléans fut absolument perdue, et surtout depuis que ce prince eut porté sa tête sur l'échafaud, elle changea de sentiment et de langage, et prit la révolution en horreur. Partout où elle passa les émigrés français la repoussèrent comme une ennemie. Les étrangers même avaient peine à croire qu'elle n'eût pris aucune part aux intrigues politiques ourdies par le prince dont elle était la conseillère et l'amie. Elle trouva enfin un asile dans le couvent de Bremgarten, où elle entra sous un nom supposé. C'est là que Mlle d'Orléans se sépara d'elle, pour aller rejoindre à Fribourg Mme la princesse de Conti, sa tante. Vers le même temps, Mme de Genlis abandonna la Suisse pour le nord de l'Allemagne, et se rendit d'abord à Altona, qu'elle quitta après 9 mois de séjour pour aller à Hambourg, où elle eut à essuyer les traits satiriques du spirituel Rivarol. Après avoir passé par Berlin, où le roi de Prusse lui donna l'ordre de sortir de ses états, elle se retira à Brével, dans le Holstein où elle composa quelques romans et le *Précis de ma conduite*, ignoble flagornerie du Directoire, suivie d'une épître au duc d'Orléans (Louis-Philippe), où elle l'exhorte à repousser la couronne si on la lui offrait, et où elle loue dans son auguste élève des vertus privées, qui, selon elle, excluent en lui les qualités qui font les princes. Toutes ces avances faites au Directoire ne purent lui obtenir la permission de rentrer en France. Mais le premier Consul lui fut plus favorable. Mme de Genlis, sous son gouvernement, put revoir sa patrie, et elle parvint à s'attirer les bonnes grâces de Bonaparte, qui lui donna un logement à l'Arsenal avec une pension considérable. Il entretint même avec elle une correspondance particulière, et voulut qu'elle lui envoyât tous les 15 jours des extraits raisonnés des feuilles publiques. Bonaparte espérait sans doute puiser dans les longs souvenirs de Mme de Genlis des renseignements utiles sur les hommes notables de son temps. Mme de Genlis réunit dans son salon les hommes les plus remarquables dans les lettres et dans les arts, et comme aux plus beaux jours de sa fortune, elle jouit de tout ce que les succès du grand monde, mêlés aux succès littéraires, peuvent avoir de plus doux. Plusieurs productions nouvelles qu'elle fit paraître à des intervalles rapprochés attestèrent l'inépuisable fécondité de son talent. Elle assure que Bonaparte pleura en lisant *Mlle de Clermont* et *Mme de la Vallière*. Cependant des querelles littéraires assez vives qu'elle eut à soutenir lui prouvèrent que la gloire, même pour une femme, n'est pas toujours sans amertume. Sa malencontreuse publication de l'*Influence des femmes sur la littérature*, ouvrage où elle flagellait d'une main jalouse certaines célébrités, et ses critiques de la *Biographie universelle* à laquelle elle avait refusé de participer, armèrent contre elle une formidable coalition d'auteurs blessés, qui signalèrent sans pitié les erreurs de sa conduite aussi bien que les défauts de ses ouvrages. Par une fatalité singulière, qu'expliquent pourtant les variations de

ses principes et de ses idées, elle eut en même temps pour adversaires les écrivains philosophes et les écrivains religieux, et elle put dire avec assez de raison *qu'elle avait eu à se plaindre, pour ses écrits, de tout le monde excepté du public.* Plusieurs de ses ouvrages obtinrent en effet un grand succès. Après la restauration, la pension impériale que touchait Mme de Genlis fut remplacée par celle que lui fit le duc d'Orléans. Cependant, malgré cette assistance, et malgré le produit de ses ouvrages, elle était loin de vivre dans l'aisance. Elle habitait en dernier lieu, près l'église St.-Philippe du Roule, un appartement meublé avec une simplicité extrême, et elle était revenue à des sentiments sincères de piété qui durent lui faire regretter sans doute la publication de quelques-uns de ses ouvrages. A l'éclat de sa vie sous le gouvernement impérial avait succédé un profond oubli, d'où elle sortit tout-à-coup par la publication de ses *Mémoires*. Ce n'est pas sans raison qu'on lui a reproché d'avoir trop songé dans ce livre à amuser la malignité publique et à conquérir des souscripteurs par le scandale. Cédant avant tout à ses prétentions et à ses ressentiments de femme, elle fonde la plupart de ses jugements sur des motifs personnels, qui donnent à ses opinions un caractère frappant de partialité et d'inconséquence. Ajoutons qu'elle a grossi sa narration d'une foule de détails insignifiants qui fatiguent le lecteur. Mme de Genlis, après avoir vu le flot de la révolution de juillet pousser sur le trône son auguste élève, à qui jadis elle avait conseillé une destinée plus modeste, mourut subitement en 1831. Ses restes furent déposés au cimetière du Mont-Valérien. De toutes les femmes qui ont cultivé la littérature, Mme de Genlis est assurément celle qui a produit le plus d'ouvrages; mais elle a trop écrit pour avoir toujours pu bien écrire. Inférieure à Mme de Staël pour la vigueur de la pensée, et à Mme Cottin pour le langage passionné, dans aucun des genres nombreux qu'elle a essayés, elle ne s'est élevée jusqu'au premier rang. Il faut reconnaître pourtant que plusieurs de ses productions se distinguent par un mérite d'élégance et de correction très-remarquable. Elle a peint avec finesse le monde au milieu duquel elle a vécu, et elle en a saisi avec sagacité les vices et les ridicules; mais quand elle a voulu peindre les scènes de l'histoire, les spectacles de la nature, et les passions du cœur humain, tous ses efforts n'ont servi qu'à révéler son impuissance. Toutefois, plusieurs de ses romans ne sont pas dépourvus de cet intérêt qui résulte de situations ingénieusement combinées. *Mademoiselle de Clermont* est regardée comme le meilleur de ses ouvrages dans ce genre, où l'auteur n'a pas toujours respecté la morale. « Dans les *Chevaliers du Cygne*, dit Chénier, le caractère et les » aventures cyniques d'Armoflède, repoussent tout » lecteur qui a quelque respect pour les dames, » pour la décence et pour le goût. » En général ses livres sur l'éducation renferment des leçons très-utiles, et ses nombreux écrits, malgré leurs défauts, révèlent une imagination brillante et des connaissances variées. Mme de Genlis a réussi spécialement dans ce genre de satire légère qui s'exerce surtout dans les causeries des salons; voilà pourquoi *les souvenirs de Félicie* et les premiers volumes des *Mémoires* présentent un intérêt qu'on chercherait en vain dans ses autres écrits. Mme de Genlis a publié: *Les Veillées du château*, ou *Cours de morale à l'usage des enfants*, Paris, 1784, 3 vol. in-8; ibid., 1826, 4 vol. in-12, 10 fr.; *Les Jeux champêtres des enfants et de l'île des monstres*, conte de fées, pour faire suite aux *Veillées du château*, ibid., 1821, in-12, 4 fr., fig. col., 8 fr., pap. vél., fig. col., 12 fr.; *Les Chevaliers du cygne*, ou *La cour de Charlemagne*, conte historique et moral pour servir de suite aux *Veillées du château*, et dont tous les traits, qui peuvent faire allusion à la révolution française, sont tirés de l'histoire, Hambourg, 1795, 3 vol. in-8, 12 fr.; ibid., 1819, 3 vol. in-12, 7 fr.; *Les Veillées de la chaumière*, Paris, 1823, in-8, 6 fr., ou 2 vol. in-12; *Discours sur l'éducation publique du peuple*, 1791, in-8; *Discours moraux et politiques sur divers sujets, et particulièrement sur l'éducation*, ibid., 1797, in-8, 4 fr., in-12, 2 à 3 fr.; *Discours sur le luxe et l'hospitalité, considérés sous leurs rapports avec les mœurs, et l'éducation nationale*, 1791, in-8; *Discours sur l'éducation de Mgr. le Dauphin et sur l'adoption*, ibid., 1790 in-8; *Discours sur la suppression des couvents des religieuses, et sur l'éducation publique des femmes*, 1790, in-8; *Leçons d'une gouvernante à ses élèves*, ou *Fragments d'un journal qui a été fait pour l'éducation des enfants d'Orléans*, Paris, 1791, 2 vol. in-8 et 2 vol. in-12; *Les Petits émigrés*, ou *Correspondance de quelques enfants*; ouvrage pour servir à l'éducation de la jeunesse, 1798, 2 vol. in-8, et 2 vol. in-12, 6 fr.; *Annales de la vertu*, ou *Histoire universelle iconographique et littéraire*, pour servir à l'éducation de la jeunesse, et à l'usage des artistes et des littérateurs, ibid., 1802, 3 vol. in-8, 18 fr., ou 5 vol. in-12, 10 à 12 fr.; *Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance*, contenant l'explication de la méthode pour les instituteurs, des modèles de composition, ibid., 1802, in-8, 4 fr., et in-12; *Projet d'une école rurale pour l'éducation des filles*, ibid., 1802, in-8; *La Maison rustique pour servir à l'éducation de la jeunesse*, ou *Retour en France d'une famille émigrée*: ouvrage où l'on trouve les instructions nécessaires pour bâtir une maison de campagne, pour la meubler, pour y établir une chapelle, une bibliothèque, un laboratoire, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin de plantes usuelles, etc., et tous les détails relatifs à la bâtisse d'une ferme, à l'économie domestique, et à tous les genres de culture, ibid., 1810, 3 vol. in-8, 18 fr., et ibid., 1826, 4 vol. in-12, 12 fr.; *Arabesques mythologiques*, ou *Les attributs de toutes les divinités*, en 78 planches, gravées d'après les dessins coloriés de Mme de Genlis. Le texte contenant l'histoire des faux dieux, de leur culte, le détail des cérémonies religieuses, etc., précédé d'un *Discours sur la mythologie en général et particulièrement sur l'influence que doit*

avoir le paganisme sur le caractère, les mœurs et la littérature des anciens Grecs et des Romains : ouvrage fait pour servir à l'éducation de la jeunesse, Paris, 1810, 2 vol. in-12, 8 fr., et en pap. vél., format in-8, avec les figures coloriées d'après les dessins originaux de l'auteur, 72 fr.; la *Botanique, historique et littéraire, contenant tous les traits, toutes les anecdotes et les superstitions relatives aux fleurs dont il est fait mention dans l'histoire sainte et profane, et des détails sur quelques plantes singulières ou qui portent les noms des personnages célèbres, et sur celles qui servent au culte religieux et dans les cérémonies civiles de divers peuples et des sauvages*, avec les devises, les proverbes, etc., auxquels les végétaux ont donné lieu ; suivie d'une *nouvelle* intitulée : *les Fleurs*, ou *les artistes*, Paris, 1810, in-8, 5 fr., ou 2 vol. in-12, 4 fr.; *Adèle et Théodore*, ou *Lettres sur l'éducation, contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation*, ibid., 1782, 3 vol. in-8, 12 fr., et 3 vol. in-12, 7 à 8 fr.; ibid., 1827, 4 vol. in-12, 10 fr.; *Contes, nouvelles et historiettes, par Mme la comtesse de Genlis, Mme la comtesse de Beaufort-d'Hautpoul, Mme Dufresnoy, M. L. C. (Labbée)*, etc., ibid., 1819, 2 vol. in-12, avec 7 grav., 6 fr.; *Nouveaux contes moraux et nouvelles historiques*, ibid., 1802-03, 4 vol. in-8, 24 fr., et 6 vol. in-12, 15 fr.; *Lecomte de Corke*, ou *La séduction sans artifice*, suivi de sept *nouvelles*, ibid., 1819, 2 vol. in-12, 4 fr.; *six nouvelles morales et religieuses*, ibid., 1821, in-12, avec cinq jolies gravures, 4 fr.; *Les Prisonniers* contenant *six nouvelles* et une *Notice historique sur l'amélioration des prisons :* ouvrage fait pour les personnes qui les visitent, ibid., 1824, in-8, avec 2 pl., 6 fr., et in-12, 3 fr.; *Alphonse*, ou *Le fils naturel*, ibid., 1809, in-8 ou 2 vol. in-12, 5 fr.; *Alphonsine*, ou *La tendresse maternelle*, ibid., 1806, 2 vol. in-8, 10 fr., ou 3 vol. in-12, 7 fr.; *Les Battuécas*, ibid., 1814, 1816, 1817, 2 vol. in-12, 4 fr.; *Le Dernier voyage de Nelgis*, ou *Mémoires d'un vieillard*, ibid., 1828, 2 vol. in-8, 12 fr.; *Palmire et Flaminie*, ou *Le secret*, ibid., 1821, 2 vol in-8, 9 fr., et 2 vol. in-12, 5 fr.; *Thérésina*, ou *L'enfant de la providence*, ibid, 1826, in-12; *Les Parvenus*, ou *Les aventures de Julien Delmours, écrites par lui-même*, ibid., 1819, 2 vol. in-8, 12 fr., et 3 vol. in-12, 10 fr.; *Sinclair*, ou *La victime des sciences et des arts :* nouvelle, ibid., 1808, in-18; *Les Vœux téméraires*, ou *L'enthousiasme*, ibid., 1799, 3 vol. in-12, 7 fr.; *Zuma*, ou *La découverte du quinquina*, suivie de la *Belle Paule de Zénéïde et des Roseaux du Tibre*, ibid., 1817, in-12, 3 fr.; *Les mères rivales*, ou *La calomnie*, ibid., 1800, 4 vol. in-8, 9 fr., et 4 vol. in-12, et Berlin et Paris, 4 vol. in-18, et 3 vol. in-8, 8 fr.; *Le siége de la Rochelle*, ou *Le malheur de la conscience*, Paris, 1808, in-8, et 2 vol. in-12, 5 fr.; *Les Voyages poétiques d'Eugène et d'Antonine*, ibid., 1818, in-12, 3 fr.; *Les Athées conséquents*, ou *Mémoires du commandeur de Linanges*, ibid., 1824, in-8, 6 fr.; *Les Tableaux du comte de Forbin*, ou *La mort de Pline l'ancien, et Inès de Castro :* nouvelles historiques, Paris, 1817, in-8, avec deux gravures, 5 fr.; *Inès de Castro, novela sacada de la historia de Portugal, escrita en francès*, etc., *y traducida al castellano*, par D***, ibid., 1828, 2 vol. in-18; *Bélisaire*, ibid., 1808, in-8, ou 2 vol. in-12, 4 fr.; *Les Bergères de Madian*, ou *La jeunesse de Moïse*, poëme en prose en six chants, ibid., 1812, in-12 ou in-8; *Pétrarque et Laure*, ibid., 1819, in-8, 6 fr., et 2 vol. in-12, 5 fr.; *La Vie pénitente de Mme la duchesse de La Vallière*, avec des *réflexions sur la miséricorde de Dieu*, nouvelle édition, ibid., 1816, in-12, ibid., 1824, in-18, portraits, et 1825, in-12, 3 fr.; *La duchesse de La Vallière*, ibid., 1804, in-8, et 2 vol. in-12; 1823, 2 vol. in-12; *Mme de Maintenon, pour servir de suite à l'histoire de Mme de La Vallière*, ibid., 1806, in-8, 5 fr.; 2 vol. in-12, et pap. vél., 10 fr., *Mlle de Clermont :* nouvelle historique, ibid., 1802, 1811, 1813, in-18, avec un portrait et 4 gravures; *Luisa de Clermont, novela historica, escrita en frances, traducida al castellano* par D. J. C. Pagès, interprète réal, ibid., 1824, 1828, in-18; Le même sous ce titre : *La Senorita de Clermont, novela historica, escrita en francès, y traducida al castellano*, par *P. Ferrer*, Bordeaux, 1825, in-18; *Mlle de Lafayette*, ou *La suite de Louis XIII*, ibid., 1813, in-8, 5 fr., et 2 vol. in-12, 4 fr.; *Histoire de Henri le Grand*, ibid., 1815, 2 vol. in-8, 12 fr., pap. vél., 24 fr., et 1816, 2 vol. in-12, 6 fr.; *Jeanne de France*, nouvelle historique, ibid., 1816, 1818, 2 vol. in-12, 4 fr.; *Souvenirs de Félicie*, L***, ibid., 1804, 2 vol. in-12; *Les Soupers de la maréchale de Luxembourg*, ibid., 1828, in-8; *Mémoires inédits sur le 18e siècle, et la révolution française depuis 1756 jusqu'à nos jours*, ibid., 1825, 10 vol. in-8, 70 fr.; *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la cour, des usages du monde, etc., contenant le tableau de la cour, de la société et de la littérature au 18e siècle*, ibid, 1818, 2 vol. in-8, 12 fr.; *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs*, ou *Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, ibid., 1811, in-8, 6 fr., et 2 vol. in-12, 5 fr.; *Observations critiques pour servir à l'histoire littéraire du 19e siècle*, ou *Réponse* de Mme de Genlis à M. F. et N. L. etc., les critiques de son dernier ouvrage intitulé : *De l'Influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs*, ibid., 1811, in-8; *De l'Emploi du temps*, ibid., 1825, in-8, et 1824, in-12; *Etude du cœur humain suivie de cinq premières semaines d'un Journal écrit sur les Pyrénées*, ibid., 1805, in-12; *la Feuille des gens du monde*, ou *le Journal imaginaire*, ibid., 1812, in-8; *Etrennes politiques pour 1828 : Lettre au duc d'Orléans*, etc., ou *Profession de foi politique*, ibid, 1828, in-8; *Epître à l'asile que j'aurai, suivie de deux fables; du chant d'un jeune sauvage; de l'Epître à Henriette Sercey, ma nièce; et des réflexions d'un ami des talents et des arts*, ibid., 1796, in-8; *Précis de ma conduite*

pendant la révolution, Hambourg, 1796, in-8 et in-12; *Les monuments religieux*, ou Description critique et détaillée des monuments religieux, tableaux et statues des grands maîtres, gravures sur pierre et sur métaux, ouvrages d'orfèvrerie, etc., qui se trouvent maintenant en Europe, et dans les autres parties du monde, Paris, 1805, in-8, 6 fr., pap. vél., 10 fr.; *Prières*, ou *Manuel de piété*, *proposé à tous les fidèles, et particulièrement aux jeunes personnes et aux maisons d'éducation*, etc., nouvelle édition, revue et augmentée, ibid., 1821, in-12, avec 4 fig., 5 fr.; *Nouvelles Heures à l'usage des enfants, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à* 12, ibid., 1801, 1816, et ibid., 1825, in-18; *La Religion considérée comme unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, ibid., 1816, in-12, 3 fr.; *Pièces tirées de l'Ecriture sainte*, Genève, 1787, in-8; *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, ou *Théâtre d'éducation*, Paris, 1779-80, 4 vol. in-8, ou 4 vol. in-12, et 1785, 5 vol. in-12; *Théâtre de société*, ibid., 1781, 2 vol. in-8 et 2 vol. in-12; Suisse, 1782, 2 vol. in-8; Genève, 1781, 2 vol. in-12; Paris, 1782, 2 vol. in-18; *Le La Bruyère des domestiques, précédé de considérations sur l'état de domesticité en général, et suivi d'une Nouvelle*, ibid., 1827, in-8, et 2 vol. in-12, 8 fr.; *Manuel du voyageur contenant les expressions les plus usitées en voyage et dans les circonstances de la vie*, en 4 langues, anglaise, allemande, française, italienne, Breslau, 1807, in-8, et Leipzig, 1807, in-24; *Herbier moral*, ou *Recueil de fables nouvelles ou autres poésies fugitives*, Paris, 1801, in-8, et in-12; *Examen critique de l'ouvrage intitulé :* Biographie universelle, ibid., 1811-12, 2 part. in-8, 3 à 4 fr.

GENNADE, patriarche de Constantinople, succéda l'an 458 à Anatole. Il gouverna son église avec zèle et avec sagesse, et mourut en 471. Il ne nous reste presque rien de ses écrits. Il avait composé des *homélies*, et un *commentaire sur Daniel*.

GENNADE, prêtre et non pas évêque de Marseille, mort vers 492 ou 493, a été accusé d'avoir adhéré quelque temps aux erreurs des semi-pélagiens, parce qu'il ne suivait point les sentiments de saint Augustin sur la grâce et sur le libre arbitre; mais cette raison ne suffit pas pour suspecter son orthodoxie, la doctrine de ce Père n'étant règle de foi qu'autant qu'elle est contradictoire aux erreurs condamnées dans Pélage. (*Voy.* AUGUSTIN, SADOLET.) On a de lui : un livre *des Hommes illustres*, altéré, à ce qu'on croit, par une main étrangère : un *Traité des dogmes ecclésiastiques*, qu'on trouve parmi les œuvres de saint Augustin. Il avait composé plusieurs autres ouvrages, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

GENNES (Julien-René-Benjamin de), de Vitré en Bretagne, naquit l'an 1687, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y fut ordonné prêtre en 1716. Il devint professeur de théologie à Saumur, à l'âge de 30 ans. Une *thèse* qu'il y fit soutenir *sur la grâce*, ayant été censurée par l'évêque et par la faculté d'Angers, le P. de Gennes publia trois *lettres* contre ces censures. Il fut envoyé par ses supérieurs à Montmorency, puis à Troyes, et ensuite à Nevers, avec défense de prêcher. Ayant protesté, en 1729, contre tout ce qui se ferait dans l'assemblée des PP. de l'Oratoire, il fut exclu de cette congrégation par plusieurs lettres de cachet. Après avoir donné de nouvelles scènes, il alla en habit de paysan se cacher dans le village de Milon, près de Port-Royal. Il se rendit ensuite à Paris, fut renfermé à la Bastille, et envoyé quatre mois après en Hainaut dans un couvent de bénédictins. Sa liberté lui ayant été rendue onze mois après, à cause du dérangement de sa santé, il alla voir l'évêque de Sénez à la Chaise-Dieu. Il mourut en 1748. *C'était*, dit l'abbé Ladvocat, *un homme vif, véhément, emporté*. Son ardeur pour la vérité des prétendus miracles du diacre Pâris, et pour les prodiges des convulsions, passait les bornes d'un fanatisme ordinaire. On a de lui : quelques *écrits* en faveur des miracles des convulsionnaires; un *Mémoire* sur l'assemblée de la congrégation de l'Oratoire de 1733, que l'abbé Barral appelle un *chef-d'œuvre;* un autre *Mémoire* sur l'assemblée de 1729 : tous ouvrages qui avaient l'air d'avoir été écrits dans le cercle des saltimbanques de Saint-Médard.

GENNETÉ, physicien, né en Lorraine dans les premières années du dernier siècle, s'est fait connaître par plusieurs inventions utiles, surtout par des procédés ingénieux et assurés pour empêcher les cheminées de fumer et pour conserver la chaleur des foyers. On a de lui les ouvrages suivants dans lesquels il a exposé ses recherches et ses découvertes : *Cahier* (mémoire) *présenté à l'académie des sciences de Paris, sur la construction et les effets d'une nouvelle cheminée qui garantit de la fumée, etc.*, Paris, 1759, in-8, 3e édition sous le titre de *Nouvelles constructions de cheminées, qui garantissent du feu et de la fumée, à l'épreuve du vent, de la pluie et des autres causes qui font fumer les cheminées*, Paris, 1764, in-12; *Expériences sur les cours des fleuves*, 1760, in-8; *Purification de l'air croupissant dans les hôpitaux, les prisons et les vaisseaux de mer*, Nancy, 1767, in-8; *Manuel des laboureurs, réduisant à quatre chefs principaux ce qu'il y a d'essentiel à la culture des champs*, Nancy, 1767, in-8; *Ponts de bois de charpente horizontale, sans piles ni chevalet, ni autre appui que ses deux culées*, 1770, in-8; *Connaissance des veines de houille et de charbon de terre, et leur exploitation dans la mine qui les contient*, Nancy, 1774, in-8; *Origine des fontaines, et de là des ruisseaux, des rivières et des fleuves*, 1774, in-8.

GENOUILLAC. (*Voy.* GALIOT.)

GENSERIC, roi des Vandales en Espagne, fils de Godégisile et d'une concubine, né à Séville en 406, commença son règne en 428 par une victime signalée sur Hermenric, roi des Suèves. Le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, perdu à la cour par le crédit d'Aétius son rival, appela Genseric dans son gouvernement pour s'y maintenir par son secours; mais s'étant ensuite réconcilié avec l'empereur, il voulut inutilement l'engager à repasser

en Espagne. Il tenta de le chasser les armes à la main, et fut battu. Aspar, envoyé à son secours avec toutes les forces de l'empire, fut vaincu dans une nouvelle bataille, plus funeste que la première. Genseric, resté maître de toute l'Afrique, y établit l'arianisme par le fer et par le feu; et, suivant la pensée de Paul Diacre, « il fit la guerre à Dieu, » après l'avoir faite aux hommes. » Quelque temps après, Valentinien III ayant été tué par Maxime, Eudoxie sa veuve appela le héros vandale pour venger ce meurtre. Genseric, gagné par ses présents, et ne cherchant qu'à se signaler, fit voile vers l'Italie avec une puissante flotte. Entré dans Rome le 15 juin 455, il livra cette ville au pillage. Ses soldats la saccagèrent pendant 14 jours avec une fureur inouïe. Les Romains virent renverser leurs maisons, piller et détruire leurs églises, enlever leurs femmes, massacrer leurs enfants. Eudoxie, victime de sa vengeance, fut menée en captivité avec ses deux filles Eudoxie et Placidie. Léon Ier, empereur d'Orient, avait envoyé contre lui en Afrique, vers l'an 458, une flotte portant plus de 100,000 hommes: les présents du barbare corrompirent Basilides, chef de cette expédition, et cette armée périt avec ses vaisseaux. Ce désastre, fruit de la trahison la plus infâme, força l'empereur à traiter avec le vandale, auquel il assura la possession de l'*Afrique proconsulaire*. Carthage avait été exceptée de cette domination; mais Genseric ne s'en empara pas moins, et cette ville que l'ambition de Rome avait réunie à ses possessions 585 ans auparavant, devint la proie d'un barbare. Le vainqueur affermi en Afrique devint redoutable à toute l'Europe, dont il désolait chaque année les côtes par ses flottes. Ce corsaire couronné ravagea tour à tour la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, la Dalmatie. Il n'était pas moins barbare chez lui que chez les autres. S'étant imaginé que sa bru cherchait à l'empoisonner pour se voir reine après sa mort, il lui fit couper le nez et les oreilles, et la renvoya dans cet état hideux au roi Théodemer son père. Ce monstre était possédé de cette mélancolie sombre, qui n'éclate jamais dans les particuliers et dans les princes que par des forfaits et des barbaries atroces. La terre en fut délivrée en 477. On ne peut nier que Genseric, malgré sa cruauté, n'ait été le plus habile politique de son siècle, capable de former les plus grands projets et de les exécuter, vigilant, actif, infatigable, parlant peu, mais à propos; habile à semer la division parmi ceux qu'il voulait affaiblir, sachant en tirer avantage et saisir adroitement les occasions.

GENSONNÉ (Armand), né à Bordeaux en 1758, était avocat au parlement de cette ville. Il embrassa le parti de la révolution, et devint membre de la cour de cassation, lors de la formation de ce tribunal. Elu membre de la seconde assemblée nationale, il s'unit avec ses collègues Guadet, Vergniaud, Roland, Brissot; et ils formèrent le parti dit de la *Gironde*, qui, après avoir été la principale cause de la destruction de la monarchie pour établir une république fédérative, devait bientôt être proscrite elle-même par un autre parti, encore plus avide de sang. Gensonné obtint beaucoup d'influence dans les comités, qu'il subjugua moins par ses talents que par une causticité et un entêtement qui le faisait redouter de ses collègues. Il fut le premier qui osa avancer cette barbare maxime : que *dans les temps de révolution, la suspicion seule est un titre suffisant pour être condamné*. Il fit ordonner le séquestre des biens des émigrés, provoqua la guerre contre l'Autriche, et fit accorder aux commissaires de l'assemblée le droit de destituer et de traduire en jugement les généraux et tous les fonctionnaires publics. Réélu à la convention nationale, il y parut plus modéré, et prononça un discours pour faire renvoyer le jugement de Louis XVI aux assemblées primaires; il fit défendre, pour un temps, les visites domiciliaires, et eut le courage de demander la punition des crimes commis le 2 septembre. Cependant il vota la mort de l'infortuné Louis XVI, et se prononça contre le sursis à l'exécution; mais il parut s'intéresser à la jeune princesse et au dauphin, et demanda que la municipalité fût responsable de leur sûreté. Cette preuve tardive d'humanité ne servit dans la suite qu'à fournir des armes à ses ennemis: on l'accusa, ainsi que son parti, d'avoir voulu sauver le roi. Il est certain que, redoutant Robespierre et Danton, les girondins semblèrent un moment vouloir s'approcher de la cour, et qu'un mémoire, rédigé par Gensonné, fut présenté au roi par un peintre nommé Boze; mais, soit que le prix qu'ils mettaient à leurs services fût excessif, soit que la cour n'eût aucune confiance en leurs promesses, leurs propositions furent rejetées. Ils se réunirent alors momentanément aux jacobins, afin de porter le dernier coup à l'autorité royale. Cette alliance ne fut pas de longue durée : comme chaque parti voulait dominer, il s'éleva entre eux une lutte terrible. Les députés de la gironde, parmi lesquels se trouvaient de grands talents, résistèrent quelque temps; mais enfin ils succombèrent. Gensonné fut arrêté le 2 juin 1793, avec plusieurs députés, et conduit au Luxembourg. Traduit ensuite au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, avec 21 de ses collègues, le 31 octobre 1793.

GENSANNE (de), directeur général des mines du Languedoc et concessionnaire de celles de la Franche-Comté, fut membre correspondant de l'académie des sciences : il a fait paraître les ouvrages suivants : *Description d'un planisphère, cadran, et machine pour observer les astres par le méridien*, 1736; *Manière d'employer l'eau pour les pompes*, 1741; *nouvelles Corrections faites aux pompes; Corrections faites à la pompe à feu*, 1744; *Traité de la fonte des mines par le feu de charbon de terre*, Paris, 1770-76, 2 vol. in-4, fig., 15 à 20 fr., et plus, en pap. de Holl.; *la Géométrie souterraine pour l'exploitation des mines*, Montpellier, 1776, in-8; *Histoire naturelle de la province du Languedoc*, ibid., 1776-77, 2 vol. in-8; et des *Observations sur un météore en forme de comète, sur un niveau, sur les mines d'Alsace et du comté de Bourgogne*. Gensanne est mort en 1780.

GENTIL (Jean-Baptiste-Joseph), colonel d'infanterie, chevalier de Saint-Louis, né à Bagnols en

1726, d'une famille noble, passa dans l'Inde en 1752, avec le régiment où il venait d'être reçu enseigne. Il servit successivement sous les ordres de Dupleix, de Bussy, de Conflans, de Lally et de Law de Lauriston, contribua aux succès de nos armes dans cette riche contrée, et fut aussi témoin de nos désastres. Après la ruine de nos établissements, Gentil qui s'était élevé jusqu'au grade de colonel, voyant nos affaires absolument désespérées dans l'Inde, offrit ses services au Nabab du Bengale, qui les accepta : mais révolté de la conduite atroce et perfide avec laquelle ce prince faisait la gnerre, il le quitta bientôt pour se rendre auprès du célèbre Choudjaa-ed-Doulah, Nabab d'Aoude, qui, malgré ses préventions contre les Français, l'accueillit avec empressement, et le combla de bienfaits. Le générenx Gentil consacra ses richesses à secourir ses compatriotes errants dans l'Inde, dont il réunit jusqu'à 600, et il forma une légion soldée par le Nabab ; il acheta aussi des objets d'histoire naturelle, des médailles, des manuscrits, des dessins indiens, etc., qu'il déposa généreusement, à son retour en France (1778), à la bibliothèque du roi et au cabinet d'histoire naturelle. Les Anglais lui avaient offert 300,000 fr. de cette riche collection. Sa générosité et ses services militaires ne le préservèrent pas des malheureux effets de la révolution. Ayant perdu sa pension, qui constituait ses seuls moyens d'existence, il mourut dans le dénûment à Bagnols, en 1799. Il a composé une *Histoire métallique de l'Inde*, avec un grand nombre de dessins, ornée de vignettes et de portraits, in-fol., avec la carte de chaque gouvernement ; *Histoire des badjahs de l'Indoustan* depuis Barth jusqu'à Pitaurah ; une *Histoire de l'empire du Mogol ;* un *Abrégé géographique de l'Inde.* Ces différents ouvrages sont restés manuscrits. Son fils a publié, en 1814, un *Précis sur J.-B.-J. Gentil, ancien colonel d'infanterie, etc.*, in-8.

GENTIL (André-Antoine-Pierre), religieux bernardin, savant agronome, naquit en 1731 à Pesme en Franche-Comté, fit ses études à Dôle, et prit l'habit de Saint-Bernard à l'âge de 18 ans. Ses goûts le portèrent à l'étude de l'histoire naturelle et surtout à celle des différents procédés de l'agriculture. Nommé procureur de la maison de Clairvaux, il la fit prospérer, en augmentant tous ses revenus par les méthodes d'agriculture qu'il avait trouvées ; il accrut aussi l'aisance des habitants du voisinage qui suivirent son exemple. Ces résultats l'ayant fait connaître avantageusement, il fut nommé prieur de Fontenai dans l'Auxerrois. En 1773 il fit paraître son *Essai d'agronomie*, dans lequel il demandait aux états de Bourgogne l'établissement de *Fermes expérimentales* ou *modèles*, comme on les appelle maintenant : il ne put les obtenir. Il fit un grand nombre de *mémoires* sur des *questions d'agriculture*, qui furent couronnés par diverses académies. La révolution le fit sortir de son cloître. Réfugié à Paris, où il espérait vivre du produit de ses livres qu'il voulait réunir en un seul sous le titre de *Petit économe*, il vécut dans la misère ; car la pension qu'on lui avait promise n'était point exactement payée. Il mourut en 1800. Il était membre d'un grand nombre d'académies et de sociétés d'agriculture.

GENTILIS (Albéric), né en 1551 à Castello-san-Genesio dans la Marche d'Ancône. Matthieu Gentilis son père qui exerçait la médecine, ayant embrassé les opinions des novateurs, entraîna ses deux fils dans l'erreur. Albéric se retira en Angleterre. Il fut fait professeur en droit à Oxford, et mourut à Londres en 1611. Il est auteur de trois livres : *De jure belli*, Leyde, 1589, in-4, qui n'ont pas été inutiles à Grotius ; *De legationibus ; De juris interpretibus ; De advocatione hispanicâ.* (*Voy.* la liste de ses ouvrages dans Nicéron.)

GENTILIS (Scipion), frère du précédent, naquit en 1563. Il était encore fort jeune, lorsqu'il quitta l'Italie avec son père. Il étudia à Tubingen, puis à Wittemberg, et enfin à Leyde, sous Hugues Doneau et sous Juste-Lipse. Il enseigna ensuite le droit avec une réputation extraordinaire à Altorf, et fut conseiller de Nuremberg. Gentilis mourut en 1616. Ses principaux ouvrages sont : *De jure publico populi romani*, 1602, in-8 ; *De conjurationibus*, 1602, in-8 ; *De donationibus inter virum et uxorem*, 1604, in-4 ; *De bonis maternis et secundis nuptiis*, 1606, in-8. On voit par le style de ses livres qu'il savait mêler les fleurs de la littérature avec les épines de la jurisprudence. Ses OEuvres complètes (*Opera omnia*) ont été imprimées à Naples, 1663-65, 4 vol. in-4, 15 à 18 fr.

GENTILIS (Jean-Valentin), parent des précédents, naquit à Cosenza, dans le royaume de Naples, au 16e siècle. Obligé de quitter son pays pour éviter la peine de mort dont il était menacé à cause de l'impiété de ses opinions, il se réfugia à Genève. Il trouva quelques italiens que le même sujet y avait amenés, et forma avec eux un nouvel arianisme. Leurs nouveautés donnèrent lieu au Formulaire de foi dans le Consistoire italien en 1558. Gentilis y souscrivit, et ne laissa pas de semer clandestinement ses erreurs. Les magistrats prirent connaissance de cette affaire, et le mirent en prison. Convaincu d'avoir violé sa signature, il présenta en vain divers écrits pour colorer ses opinions. On le condamna à faire amende honorable, et à jeter lui-même ses écrits au feu. Après avoir exécuté cette sentence, il vécut quelque temps tranquille ; mais se voyant à Genève avec désagrément, à cause de la haine que lui portait Calvin, et l'envie de dogmatiser dont il ne pouvait se guérir, il quitta cette ville contre le serment qu'il avait fait aux magistrats de n'en point sortir sans leur permission. Il voyagea dans le Dauphiné, dans la Savoie, et retourna dans le canton de Berne. Il fut reconnu et mis en prison ; mais il s'échappa et s'enfuit vers Georges Blandrate, médecin, et Jean-Paul Alciat, milanais, ses associés, qui s'efforçaient alors de répandre l'arianisme en Pologne. Le roi ayant publié en 1566 un édit de bannissement contre ces novateurs étrangers, Gentilis passa en Moravie, puis à Vienne en Autriche. Ayant appris la mort de Calvin, il retourna dans le canton de Berne. Le bailli, qui l'avait autrefois emprisonné, se trouvant encore en charge, se saisit

de lui en juin 1566. La cause fut portée à Berne, et Gentilis, ayant été convaincu d'avoir attaqué le mystère de la Trinité, fut condamné à perdre la tête. Il mourut avec impiété, se glorifiant d'*être le premier martyr qui perdait la vie pour la gloire du Père*, *au lieu*, disait-il, *que les apôtres et les autres martyrs n'étaient morts que pour la gloire du Fils*. (Voy. l'*Histoire* de son supplice en latin, par Bèze, Genève, 1567, in-4.) Gentilis était léger et inconstant dans ses opinions, et en changeait selon les temps : sort de tous les sectaires qui, ayant secoué le joug de la foi et l'autorité de l'Eglise, ne savent plus à quoi s'en tenir. (*Voy.* SERVET.) Les termes de *Trinité*, d'*Essence*, d'*Hypostase*, étaient, selon lui, de l'invention des théologiens. Mais qu'importe, pourvu que les idées que ces mots renferment, n'en soient pas. Pour parler juste sur la divinité de Jésus-Christ, il voulait qu'on dît que le Dieu *d'Israël, qui reste seul vrai Dieu et le Père de N.-S. Jésus-Christ, avait versé dans celui-ci sa divinité*. Il avançait que Calvin faisait une *Quaternité*, en admettant une Essence divine et les trois Personnes, comme si ces trois Personnes n'étaient pas l'Essence divine, ainsi que le savent et le disent tous les enfants des chrétiens. Ce chef des réformateurs écrivit contre lui; mais comme il savait par lui-même que les écrits n'intimident guère un enthousiaste, il chercha à lui faire une réponse plus décisive; il travailla à le faire brûler; et à son grand regret, il n'avait pas pu réussir. Cet intolérant réformateur semblait intimement convaincu qu'il avait un privilége exclusif de fronder la doctrine de l'Eglise et la croyance générale des chrétiens : dans tout autre dogmatisant, cet attentat lui paraissait digne du feu. (*Voy.* KAPRINAI, LENTULUS, SERVET.)

GENTIUS (Georges), né à Dahme dans la Basse-Lusace, en 1618, étudia les langues savantes, se rendit habile dans les mathématiques et dans la médecine, alla à Constantinople, et parcourut tout le Levant. De retour en Europe, il fut fait conseiller de Jean-Georges II, électeur de Saxe et interprète pour les ambassadeurs. Il mourut à Freyberg en Saxe, en 1687. On a de lui plusieurs traductions latines. Les principales sont : *Rosarium politicum de Persico in latinum versum*, avec des notes, Amsterdam, 1655, in-12. Nous l'avons aussi en français sous le titre de *Gulistan*, ou *l'Empire des roses, par Saâdi, prince des poëtes turcs et persans*, traduit par André du Ryer, Paris, 1634 : idem, traduit par M***, Paris, 1704, in-8; *Historia judaica, res judæorum ab eversa æde Hierosolymitana ad hæc ferè tempora usque, complexa; a Salomone ben Virga, de hebræo in latinum versa*, Amsterdam, 1651, in-4. Auguste Beyer a fait une vie de Gentius.

GENTY (Louis, l'abbé), homme de lettres, né à Senlis en 1743, fut professeur de philosophie à Orléans, vice secrétaire de la société d'agriculture de cette ville, et correspondant de l'institut pour la classe de géométrie. Il est mort en 1817, après avoir publié les ouvrages suivants : *Arbor philosophica*, 1767, in-8; *Discours sur le luxe*, couronné par l'académie de Besançon, 1784, in-8; de l'*Influence de Fermat sur son siècle*, mémoire qui a remporté le prix double de l'académie de Toulouse, 1784, in-8, et où l'on trouve des recherches savantes, mais mal coordonnées sur l'histoire des mathématiques dans le 17e siècle; l'*Influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, 1788, in-8, question qui peut être résolue de bien des manières; car tous les résultats de cette découverte n'ont point encore eu lieu, et l'on ignore encore quelle action l'Amérique est appelée, dans l'ordre de la Providence, à exercer sur l'Europe.

GEOFFRIN, ou JOFRAIN (Claude), parisien, né vers 1639, d'abord franciscain, ensuite feuillant, prieur, visiteur et assistant général de son ordre, est plus connu sous le nom de *dom Jérôme*. Il remplit les chaires de la cour et de la capitale. Mais en 1717, s'étant mêlé fort mal à propos des disputes qui déchiraient l'Eglise, il fut exilé à Poitiers. Rappelé à Paris, il y mourut en 1721. Ses *Sermons* ont été publiés en 1737, en 5 vol. in-12, 5 à 7 fr., par l'abbé Joli de Fleury, chanoine de Notre-Dame. L'éloquence de dom Jérôme était plus solide que fleurie; sa déclamation pathétique contribua beaucoup à sa réputation de prédicateur.

GEOFFRIN (Marie-Thérèse RODET, épouse), l'une des femmes les plus distinguées du 18e siècle, née à Paris en 1699, morte dans la même ville en 1779, s'est fait un nom par ses liaisons avec les beaux esprits de ce siècle, qu'elle assemblait chez elle,

> Mêlant de trente plats la solide ambroisie,
> Au nectar fugitif de la philosophie.

Peu contente de ce genre de célébrité, elle parcourut toutes les cours de l'Allemagne, se rendit à Vienne et de là à Varsovie, pour recueillir le tribut de louanges qu'elle s'imaginait être dû par les princes à son bel esprit. On connaît le mot de Fontenelle, apprenant la mort de Mme de Tencin : *J'irai donc manger chez la Geoffrin*. D'Alembert et d'autres académiciens ont fait de grands éloges de Mme Geoffrin qui nommait les gens de lettres qui lui faisaient la cour, *des bêtes frottées d'esprit*, en faisant allusion au mot de Mme de Tencin, qui les appelait *ses bêtes*. Voltaire ne paraît pas avoir été fort prévenu en faveur des assemblées scientifiques qu'elle tenait chez elle, quand il a dit :

> Ils parlaient, disputaient, et criaient tous ensemble;
> Ainsi lorsqu'à dîner une vieille rassemble
> Quinze ou vingt beaux esprits, faméliques auteurs,
> Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs;
> La maison retentit des cris de la cohue,
> Les passants ébahis s'arrêtent dans la rue.

L'auteur des *Annales politiques* l'a couverte de ridicule, ainsi que ses convives, dans une satire intitulée : l'*Enterrement de la pie*. Il est certain que son enthousiasme pour la philosophie et le bel esprit a rendu sa vie inquiète, et lui a fait chercher dans l'ostentation et le bruit, un bonheur qui, chez le sexe surtout, ne germe que dans une sagesse modeste et paisible. (*Voy.* FAYETTE (LA), GRAFFIGNY, SUZE, TENCIN.)

GEOFFROI, abbé de Vendôme en 1092, et cardinal l'année suivante, était d'Angers, et mourut

vers l'an 1130. Louis le Gros, roi de France, et les papes Urbain II, Pascal II, Calixte II, Honorius II, le chargèrent des affaires les plus importantes et les plus épineuses. Nous avons de lui cinq livres de *lettres*, onze *sermons*, et des *opuscules*, où l'on trouve un excellent Traité sur les investitures. Tous ces écrits ont été publiés en 1610, par le P. Sirmond. La *lettre à Robert d'Abrissel*, fondateur de Fontevrault, sur sa familiarité avec les femmes, est certainement de lui, quoiqu'on en ait contesté l'authenticité; elle se trouve dans les manuscrits de son temps. Mais Geoffroi revint de son préjugé, rendit justice à Robert, et devint un de ses plus ardents défenseurs.

GEOFFROI DE SAINT-OMER fut un des neuf gentilshommes qui formèrent l'ordre des Templiers, l'an 1118, et celui qui se distingua le plus dans cette institution. (*V.* HUGUES DES PAYENS.)

GEOFFROI DE MONMOUTH. (*Voy.* GALFRID.)

GEOFFROY (Etienne-François), né à Paris en 1672, d'un apothicaire, voyagea en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance de la médecine, de la chimie et de la botanique. De retour dans sa patrie, il reçut le bonnet de docteur, obtint les places de professeur de chimie au jardin du roi, de médecine au collége royal, et fut associé à l'académie des sciences de Paris et à la société royale de Londres. Cet habile homme mourut en 1731. Son caractère doux, circonspect, modéré, et peut-être un peu timide, le rendait attentif à écouter la nature et à l'aider à propos. Il ne refusait ses secours à personne. Une chose singulière qui lui fit du tort dans les commencements, c'est qu'il s'affectionnait trop pour ses malades. Leur état lui donnait un air triste et alarmé qui les affligeait. On a de ce savant médecin : *De materiâ medicâ, sive de medicamentorum simplicium historiâ, virtute, delectu et usu*, Paris, 1741, 3 vol. in-8. Cet ouvrage important, un des plus recherchés, des plus certains et des plus complets que l'on ait eus jusqu'à présent, a été traduit en français par BERGIER, Paris, 1741-43, 7 vol. in-12. Ce traducteur, aidé du savant Bernard Jussieu, compléta l'histoire des végétaux, depuis la Mélisse jusqu'au Xyris, Paris, 1750, 3 vol. in-12. La partie zoologique fut traitée par les docteurs Arnault de Nobleville et Salerne, Paris, 1756-7, 6 vol. in-12; Jean Goulin publia une table générale, en 1770, in-12; Garsault dessina d'après nature, et mit au jour les *figures des plantes d'usage en médecine, décrites dans la matière médicale de Geoffroy*, Paris, 1764, 4 vol. in-8, ou 1767, 5 vol. gr. in-8, 24 à 36 fr.

GEOFFROY (Etienne-Louis), fils d'Etienne-François, né à Paris en 1725 et mort en 1810, montra comme son père une sorte de passion pour les diverses branches de l'art de guérir, et notamment pour l'histoire naturelle. Il fut reçu docteur en 1748. Retiré depuis la révolution de 1789 dans un village près de Soissons, il avait été nommé correspondant de l'institut peu après la création de cette société savante. On lui doit une *Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris, dans laquelle ces animaux sont rangés suivant un ordre méthodique*, Paris, 1762 ou 1764, 2 vol. in-4, fig., 12 à 18 fr.; réimprimée en 1799, 2 vol. in-4, avec 22 planches, 24 fr., fig. color., 30 fr., ou sur pap. gr. raisin vél., en 4 vol. pet. in-fol., 200 fr. On regrette de ne pas trouver, dans cet ouvrage précieux à beaucoup d'égards, les noms spécifiques. Le professeur Fourcroy a rempli cette lacune dans son *Entomologie parisienne; Traité sommaire des coquilles tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris*, ibid., 1767, in-12; *Dissertation sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons*, Amsterdam et Paris, 1778, in-8, traduit en allemand avec des notes, Leipzig, 1780, in-8, avec fig.; *Hygieine, sive Ars sanitatem conservandi, poema*, Paris, 1771, in-8, trad. en prose française par le docteur de Launy, ibid., 1774, in-8; *Manuel de médecine pratique à l'usage des chirurgiens et des personnes charitables qui s'adonnent au service des malades dans les campagnes*, ibid., an 9 (1801), 2 vol. in-8, 6 fr. Cet ouvrage est très-médiocre; il se ressent de la vieillesse de l'auteur.

GEOFFROY (Jean-Baptiste), né en 1706 à Charolles en Bourgogne, et mort à Semur, petite ville de la même province en 1782, a occupé pendant 22 ans à Paris, au collége Louis-le-Grand, la chaire de rhétorique, rendue si célèbre par les Cossart, les Jouvency, les Porée, ses prédécesseurs. Il s'était fait la réputation d'un homme d'esprit, et même de bel esprit : ses harangues et ses plaidoyers la lui avaient acquise. Il était moins connu comme prédicateur. Cependant ses discours ont été jugés avec raison dignes d'être publiés : ce sont des sermons sur les mystères et sur la morale, qui composent les deux premiers volumes, des panégyriques qui forment le troisième. Plusieurs de ces sermons sont écrits d'un style simple, affectueux, et presque sans nul apprêt, tandis que d'autres sont remarquables par les mouvements oratoires et les richesses de l'imagination. On a reproché à l'auteur d'avoir trop prodigué les antithèses; et ce reproche est fondé : c'est la manière de l'auteur, et ses oraisons latines ne l'avaient déjà que trop prouvé. Mais dans tous ses sermons on trouve une morale pure, de la dignité, des maximes propres à instruire et à édifier les fidèles. On y remarque surtout la bonne et ancienne coutume, la seule digne de la prédication évangélique, de prendre l'Ecriture sainte et les ouvrages des Pères pour base de l'instruction, de les expliquer, de les commenter, d'en reproduire les sentences sous différents rapports, par des répétitions heureusement amenées, et propres à renforcer la première impression. Manière des Bossuet, des Bourdaloue, des Neuville, etc., et qui servira toujours de modèle aux vrais orateurs chrétiens. Ses *Harangues latines* ont été imprimées de son vivant, mais ses *Sermons* n'ont paru quo quelques années après sa mort, à Lyon, 1788, 4 vol. in-12, 8 fr.

GEOFFROY (Julien-Louis), célèbre critique, né à Rennes en 1743, fit ses premières études chez les jésuites, et vint les terminer à Paris au collége

Louis-le-Grand, dirigé aussi par eux. Ces religieux se l'attachèrent, et il demeura auprès d'eux jusqu'au moment de la suppression de leur société. Geoffroy, privé de toute ressource, entra comme maître d'études au collége de Montaigu, après avoir pris le petit collet, puis en sortit pour faire l'éducation des enfants d'un riche propriétaire nommé M. Boutin. Il se fit agréger à l'université, et remporta trois ans de suite (de 1773 à 1776) le prix annuel de discours latin. Ce fut à son occasion qu'on décida que le même concurrent ne pourrait être couronné plus de trois fois. Il concourut aussi à l'académie française; mais son *Eloge de Charles V* n'obtint qu'une mention honorable, et le prix fut remporté par Laharpe, à qui Geoffroy en garda du ressentiment. Il obtint la chaire de rhétorique au collége de Navarre, ensuite celle du collége Mazarin; et après la mort de Fréron il devint un des collaborateurs de l'*Année littéraire*. C'est dans ce journal qu'il fit ses premières armes dans le genre polémique, et qu'il préluda, par des articles contre Voltaire et le *philosophisme* moderne, aux attaques qu'il dirigea depuis contre ce coryphée de la littérature française et contre ses sectateurs. Il écrivit aussi dans le *Journal de Monsieur*, et entreprit ensuite, avec l'abbé Royou, l'*Ami du Roi*, journal qui eut et méritait beaucoup de succès. Obligé de fuir après le dix août 1792, il se retira dans un hameau à quelques lieues de Paris, où il resta ignoré sous l'habit modeste d'un maître d'école. Sa femme, interrogée sur le lieu de sa retraite, refusa courageusement de répondre, et brava les plus violentes menaces. Il retourna à Paris en 1799, et fut bientôt chargé de la partie des *spectacles* dans le *Journal des débats*. Quoique le genre ne parût guère le comporter, il trouva l'occasion de combattre toutes les fausses doctrines en philosophie, en morale, en politique, en littérature, et il déclara une guerre continuelle et vigoureuse aux principes de la révolution, aux préjugés qu'elle avait accrédités, aux écrits et surtout aux ouvrages dramatiques qu'elle inspirait. Il contribua ainsi beaucoup à éclairer les esprits, à les ramener à des idées justes et saines, à détruire les faux systèmes de philosophie et de politique, et à faire connaître le charlatanisme de ceux qui les professaient. On lui a reproché quelques exagérations, l'encens qu'il a prodigué à Napoléon dans plusieurs de ses feuilletons, et une insatiable cupidité qui lui fit porter souvent des jugements marqués au coin d'une évidente partialité; mais ses torts ont été beaucoup exagérés par les ennemis que ses satires lui suscitèrent en grand nombre, surtout parmi les poëtes dramatiques et les comédiens, et ce n'est pas à leur jugement qu'on peut s'en rapporter. Il possédait un mérite réel, et la foule de ses lecteurs s'étonnait surtout de sa prodigieuse fécondité, qui, dans un cadre aussi borné, ne s'épuisait jamais. Geoffroy mourut en 1814. Les nombreux articles qu'il a fournis au *Journal des Débats* ont été recueillis en 1819 sous le titre de *Cours de littérature dramatique*, ou *Recueil par ordre de matières des feuilletons de Geoffroy*, 5 vol. in-8, 36 fr. On a encore de lui : une *traduction* agréable et élégante *de Théocrite*, 1800, in-8, 3 à 4 fr.; une *édition* des *Œuvres de Racine*, *avec un commentaire*, 1808, 7 vol. in-8, fig., 48 fr., pap. vél., 90 fr. Il paraît qu'il l'avait fait avec précipitation. On y trouve beaucoup de remarques minutieuses, et l'art et le génie du poëte ne sont pas assez approfondis; il y a cependant d'ingénieuses réflexions et de très-bonnes observations littéraires. Enfin d'excellentes traductions de fragments considérables des poëtes grecs et latins, et d'une tragédie entière d'Euripide. On lui a attribué la *Vie polémique de Voltaire;* mais ce n'est autre chose que le *Tableau de l'esprit philosophique de Voltaire* de l'abbé Sabbattier de Castre, sous un autre titre.

GEORG (Jean-Michel), directeur de la régence prussienne de Baireuth, né en 1740 à Bischoffgrün, bourg de la principauté de ce nom, était fils d'un pauvre charbonnier. Il fut élevé dans une école de charité, et fit de grands progrès, surtout en arithmétique; mais bientôt arrêté dans sa carrière par le défaut de fortune, il s'engagea dans un régiment de hussards, déserta et rentra dans l'humble cabane de son père; cependant un riche propriétaire de forges qui sut apprécier les heureuses dispositions du jeune Georg, le chargea de l'inspection de ses usines. Cette nouvelle position lui donna l'idée de poursuivre ses études, et le pasteur du lieu lui enseigna tout ce qu'il savait; ensuite il se rendit à Erlang, où il étudia la philosophie et les mathématiques. Etant parvenu à se faire recevoir maître-ès-arts, il ouvrit lui-même un cours de ces sciences, et fut bientôt après appelé à Baireuth où il consacra à l'étude de la jurisprudence tous les loisirs que lui laissait son emploi. Enfin, son mérite le fit élever, en 1782, à la dignité de conseiller de régence, puis en 1795, au poste éminent de directeur de la régence du margraviat de Baireuth. Il est mort en 1796, « laissant, dit un biographe, un » bel exemple à tous ceux qui cherchent, par leur » constance dans l'étude et par leur mérite, à s'éle- » ver au-dessus de la condition où ils sont nés. » On a de Georg, en allemand : *Essai d'une grammaire générale, en dialogues*, Schwabach, 1768, in-8; *Histoire du tribunal aulique de Baireuth*, Baireuth, 1774, 1782, 2 vol. in-8; *Dictionnaire complet de chasse*, publié après sa mort et rédigé d'après les manuscrits de l'auteur, Leipzig, 1797, 2 vol. in-8; *Dissertation sur des questions de physique et de jurisprudence :* indépendamment de ses ouvrages imprimés, il a laissé en *manuscrit* 60 cartons ou vol. in-fol. sur l'*histoire* et le *droit public* de Baireuth; trente autres volumes in-folio ou in-4, *sur les mathématiques*, *la physique*, *la chimie*, *l'administration des forêts*, *des mines*, *etc.*, un *Dictionnaire*, une *Grammaire*, une *Mythologie Sorabe-Wendes*. Son fils Frédéric-Adam Georg a publié sa *Vie* en allemand à Erlang, 1787, 1 vol. in-4.

GEORGEL (Jean-François), né à Bruyères en Lorraine en 1731, fit ses études chez les jésuites, entra dans leur ordre à l'âge de 13 ans, et professa successivement la rhétorique et les mathématiques

dans les colléges de Pont-à-Mousson, de Dijon et de Strasbourg. Après la suppression de la société, le prince Louis de Rohan qui avait connu l'abbé Georgel à Strasbourg, se l'attacha particulièrement; lorsque le prince fut nommé ambassadeur à Vienne, Georgel l'y accompagna en qualité de secrétaire d'ambassade ; ses talents, son habileté pour les affaires, lui acquirent bientôt toute la confiance de son protecteur. Lorsque l'ambassadeur revint à Paris, l'abbé Georgel resta chargé des affaires à Vienne, et il les dirigea avec autant de succès que de prudence. Il paraît même qu'il avait pénétré les projets de la cour de Vienne sur la Pologne, et qu'il en avait averti le cabinet de Versailles assez à temps pour qu'on pût prendre les mesures convenables. Il resta à Vienne jusqu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur. Le prince Louis ayant été nommé à son retour grand aumônier de France, évêque de Strasbourg et cardinal, l'abbé Georgel fut chargé de tous les détails attachés à ses hautes dignités, en sa qualité de grand vicaire de Strasbourg et de la grande aumônerie. Mais voyant avec peine les liaisons du cardinal avec Cagliostro (*voy.* CAGLIOSTRO) et madame de la Motte, il ne fut plus son confident intime, et il ne se présentait chez lui que pour lui rendre compte de l'administration dont il était chargé. Lorsque le cardinal de Rohan eut été arrêté, le 15 août 1785, pour la trop fameuse affaire du *collier,* l'abbé Georgel, oubliant aussitôt les torts de son maître, retrouva tout son zèle, et voua tous ses soins à la cause de son protecteur malheureux. Il s'empressa de soustraire parmi les papiers du cardinal tout ce qui aurait pu le compromettre. Exilé à Mortagne quelques mois avant le jugement, en vertu d'une lettre de cachet obtenue par le baron de Breteuil, il continua à soutenir, par tous les moyens qui étaient en sa puissance, la cause du prince de Rohan. Après le jugement de cette affaire dont l'Europe attendait l'issue avec tant d'impatience, l'abbé Georgel obtint la permission de se retirer dans sa ville natale, tandis que le cardinal fut exilé dans son diocèse. Malgré les services qu'il en avait reçus, ce prélat se laissa prévenir contre lui, et il n'entretint avec l'abbé aucune liaison. Pendant les troubles de la révolution, l'abbé Georgel fut arraché de sa retraite et déporté en Suisse, d'où il passa à Fribourg en Brisgau. Il commençait à travailler à la rédaction des notes où étaient consignés les divers événements auxquels il avait pris part, lorsqu'en 1799 il fut rejeté de nouveau dans les affaires, et fit un voyage à Pétersbourg dans les intérêts de l'ordre de Malte. Revenu à Fribourg, il obtint bientôt après la permission de rentrer en France. Portalis ministre des cultes lui offrit un évêché qu'il refusa. Cependant, pour se rendre utile à la religion, il accepta, à la sollicitation de l'évêque de Nancy, la place de provicaire pour le département des Vosges. Il se concilia, par la sagesse de son administration dans ces temps difficiles, par son zèle et sa piété, la confiance de son évêque et l'estime des autorités civiles. Il continua en même temps la rédaction de ses mémoires. L'abbé Georgel mourut en 1813, âgé de 83 ans. On a de lui : *Mémoires sur les rangs et les honneurs de la cour,* ou *mémoires de M. de Soubise*, Paris, le Breton, 1771, in-8. Ce mémoire avait pour but de prouver, contre un *écrit* anonyme (de Gilbert), que la maison de Rohan descendait de la maison souveraine de Bretagne ; *Mémoires pour servir à l'histoire des événements de la fin du 18e siècle, depuis 1760 jusqu'en 1806*, Paris, Eymery, 1818, 6 vol. in-8. L'auteur traite dans ces mémoires de la destruction des jésuites, des dernières années du règne de Louis XV qui comprennent les ministères du duc de Choiseul, du duc d'Aiguillon et du chancelier Maupeou. Passant ensuite au règne de Louis XVI, il parle des opérations des ministres, et il donne des détails sur la fameuse affaire du *collier;* enfin il prend la révolution dans son principe, et il la suit jusqu'en 1803. Les jugements qu'il porte annoncent souvent un sens droit, et une certaine pénétration ; cependant on désirerait quelquefois qu'il montrât moins de partialité. Il peint sous un jour odieux plusieurs personnages, que d'autres nous montrent avec raison sous des couleurs plus favorables; tels, par exemple, que le baron de Breteuil, a qui on a généralement accordé de grandes et de nobles qualités. Ces *Mémoires* qui sont remplis d'intérêt offrent beaucoup à la curiosité et ont eu deux éditions. Mais on doit les lire avec une certaine méfiance, plusieurs hommes de lettres, assure-t-on, et c'est l'opinion du savant auteur du *Dictionnaire des Anonymes*, en ayant retouché le manuscrit avant et pendant l'impression. On affirme que, durant sa dernière maladie, l'abbé Georgel éprouva quelques remords sur la manière dont il s'était exprimé sur le compte de plusieurs hommes recommandables, et qu'il voulut jeter son ouvrage au feu. Des amis le détournèrent de cette résolution, et le manuscrit fut vendu par les héritiers de l'auteur à son libraire pour la modique somme de 25 louis.

GEORGES (saint), martyr sous Dioclétien. Son nom est très-célèbre chez les chrétiens, et même chez les mahométans : ceux-ci lui attribuent plusieurs miracles, entr'autres celui d'*avoir rendu à la vie le bœuf d'une pauvre veuve*, qui l'avait reçu dans sa maison. Il y avait autrefois à Constantinople cinq ou six églises de ce nom. Il se faisait un grand concours de peuple à une de ces églises : elle s'appelait *Mangalles*, et était attenante à un monastère, situé du côté de la Propontide. C'est de là que l'Hellespont, ou détroit des Dardanelles, a pris le nom de *Bras-de-Saint-Georges*. Ce saint est honoré par plusieurs autres églises d'Orient, principalement en Géorgie. On voit par saint Grégoire de Tours, qu'il était fort célèbre en France dans le 6e siècle. Saint Grégoire le Grand ordonna de réparer une ancienne église bâtie en son honneur, qui était sur le point de tomber en ruines. On trouve son office dans le Sacramentaire de ce pape, et dans plusieurs autres. Sainte Clotilde dressa des autels sous son nom, et voulut que l'église du monastère de Chelles, dont elle était fondatrice, fut aussi dédiée sous son invocation. Il est dit dans l'ancienne vie de saint Droctovée, qu'on apporta des reliques du saint à Paris, et qu'on les déposa dans l'église de

Saint-Vincent, aujourd'hui de Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'on en fit la dédicace. Fortunat de Poitiers a composé une pièce de vers sur une église du même saint, qui était à Mayence. Il résulte de ces autorités que son culte est fort ancien dans l'Occident, et surtout en France. Les gens de guerre avaient beaucoup de dévotion pour saint Georges, principalement fondée sur ce que l'on disait qu'il avait été lui-même guerrier, au rapport de Métaphraste. Il est présentement premier patron de la république de Gênes. Les Anglais, sous leurs rois Normands, rapportèrent des croisades une grande dévotion à ce saint. Le concile national, tenu à Oxford en 1222, ordonna que sa fête fût de précepte dans toute l'Angleterre. Ce fut sous sa protection qu'Edouard III mit l'ordre de la Jarretière, qu'il institua en 1380. Certains hérétiques avaient forgé des actes de ce saint. Le pape Gélase les condamna dans le célèbre concile qui se tint à Rome en 494. Calvin et les centuriateurs de Magdebourg ont avancé qu'il n'y avait jamais eu de saint Georges; mais leur prétention est dénuée de toutes preuves, et réfutée par les titres et les monuments les plus authentiques. Jurieu, Reynolds et Echard, n'ont pas rougi de confondre ce saint avec un arien nommé Georges, qui usurpa le siége d'Alexandrie. (*Voy.* l'article suivant.) Les fables des hérétiques sont tellement incorporées à l'histoire de ce saint, qu'on ne peut plus démêler la vérité dans les actes qui nous restent de lui; mais l'ancienneté et l'universalité de son culte par toute l'Eglise ne permettent pas de douter de son existence (*voy.* saint ROCH, sainte CATHERINE); c'est un point incontestable, prouvé d'ailleurs par un grand nombre d'auteurs qui ont écrit depuis le 5e siècle jusqu'à présent. Saint Georges est ordinairement représenté à cheval, et ayant un dragon sous ses pieds, pour marquer qu'il a vaincu par sa foi le démon, désigné dans l'Apocalypse sous le nom de dragon. Quelques auteurs ont conjecturé qu'il était le même que ce jeune homme, qui, au rapport de Lactance, dans son livre *De la mort des persécuteurs*, mit en pièces les édits qui avaient été affichés à Nicomédie. Le P. Papebroch a donné des preuves de cette conjecture. (*Voy.* JEAN.)

GEORGES, fameux arien, devint maître du siége d'Alexandrie par intrusion. Il persécuta avec une cruauté inouïe saint Athanase et les catholiques, massacra un grand nombre de ceux-ci, bannit leurs évêques, pilla les maisons des orphelins et des veuves, traita avec la dernière barbarie les vierges consacrées au Seigneur. Enfin ses désordres allèrent si loin, que les païens eux-mêmes ne purent souffrir un pareil monstre. Ils le massacrèrent sous le règne de Julien. On remarque dans tous les temps que les évêques intrus étaient des hommes féroces et détestables : la lâcheté qui s'unit au sacrilége dans ces âmes viles et basses, en fait des espèces de monstres, odieux à ceux même qui les mettent en action, ou qui par leur scélératesse personnelle devraient naturellement être portés à applaudir à la leur.

GEORGES, despote de Servie en 1440, suivait la religion grecque, aussi bien que ses peuples, mais il était accusé d'y avoir mêlé quelques impiétés de l'Alcoran par le grand commerce qu'il avait avec les Turcs. La Servie étant alors la borne commune des Turcs et des Hongrois, il s'était réduit dès sa jeunesse à porter les armes, tantôt pour les ottomans, tantôt pour les chrétiens. Enfin Mahomet II rechercha son alliance, et épousa Marie sa fille; mariage nul selon les lois chrétiennes. Le sultan s'était proposé d'usurper un jour la Servie pour la dot de son épouse, il fit aveugler avec un fer ardent Etienne et Georges, fils du despote. Il préparait le même traitement à Lazare, son troisième fils; mais ce père infortuné trouva le moyen de le sauver des mains de ce barbare. En 1445, Mahomet II vint en personne assiéger la ville de Novigrad en Servie. S'en étant rendu maître, il se borna à cette conquête, parce que Marie négocia l'accommodement de son père, en le détachant d'Huniade et des intérêts communs de la chrétienté. Georges mourut en 1457, d'une blessure qu'il reçut à la main, en faisant combattre un petit corps d'armée contre les Hongrois : tant il se méprenait sur ses vrais ennemis. Il laissa la conduite de son état à Irène Cantacuzène, son épouse, et à Lazare, le plus jeune de ses fils. Ceux que Mahomet avait fait aveugler furent privés de la succession, et sortirent en même temps de Servie, sur le bruit que le sultan venait pour s'en emparer. Georges, qui était le cadet, se retira en Hongrie et Etienne en Albanie. Leur frère Lazare succéda à la couronne, et mourut la même année, après avoir fait périr par le poison sa mère, pour régner seul : mais bientôt la puissance mahométane absorba ce petit état; et vu la conduite de ceux qui le gouvernaient, il n'y a pas de quoi s'en étonner.

GEORGES, moine grec, florissait dans le milieu du 10e siècle, et a écrit l'*Histoire* des empereurs d'Orient depuis Léon le Philosophe jusqu'à Romain II, en 963. C'est une suite de celle de Génésius. On la trouve dans l'*Histoire byzantine*, Paris, 1685.

GEORGES de Trébizonde, ainsi appelé parce qu'il était originaire de cette ville, naquit en 1396, à Chaudace, dans l'ile de Crète, et vint à Rome sous le pape Eugène IV. Après avoir professé la rhétorique et la philosophie pendant plusieurs années avec succès, il fut secrétaire de Nicolas V. On lui doit une *Rhétorique*, dont la première édition sans date est de Wendelin de Spire, vers 1470, in-folio, réimprimée avec d'autres rhéteurs, Venise, 1523, in-fol.; plusieurs *traductions* de livres grecs et latins, entre autres, de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe : version que le savant Petau méprisait avec raison; des *écrits de controverse* en faveur de l'église latine contre la grecque, dans la *Græcia orthodoxa* d'Allatius, grec-latin, Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4, 8 à 9 fr.; quelques *ouvrages*, dans lesquels il fait paraître un mépris extrême pour Platon, et un enthousiasme inconsidéré pour Aristote.... Georges de Trébisonde était un homme ardent, colère, querelleur, bizarre. Il quitta la cour de Rome, pour briller dans celle d'Alphonse, roi de Naples; mais il fut bientôt las de celle-ci. Il

retourna à Rome, où il mourut vers l'an 1486.

GEORGES, *dit* Amira, savant maronite, vint à Rome sous le pontificat de Clément VIII, et y mit au jour une *Grammaire syriaque et chaldaïque*, 1596, in-4, estimée des savants. De retour en Orient, il fut fait patriarche des Maronites, y fit recevoir la réformation du calendrier, et mourut vers 1641. Georges Amira souffrit beaucoup avec son troupeau, durant la guerre des Turcs contre les Emirs. Ce fut lui qui reçut au mont Liban Galaup de Chasteuil.

GEORGES, duc de Clarence, frère d'Edouard IV, roi d'Angleterre, fut convaincu d'avoir eu dessein de secourir la duchesse de Bourgogne contre le roi son frère. Son procès lui fut fait; on le condamna à être ouvert tout vif pour lui arracher les entrailles et les jeter au feu, puis à avoir la tête tranchée, après quoi son corps devait être mis en quatre quartiers; mais sa mère ayant fait modérer cette sentence, on le jeta dans un tonneau de malvoisie, et on l'y laissa jusqu'à ce qu'il fût étouffé. C'est ainsi que finit ce prince infortuné, l'an 1478.

GEORGES Ier (Louis de Brunswick), duc et électeur de Hanovre, était fils d'Ernest-Auguste de Brunswick. Il naquit le 8 mai 1660. Il commanda avec succès l'armée impériale en 1708 et 1709. La reine Anne étant morte le 11 août 1714, Georges fut proclamé roi d'Angleterre le même jour, en vertu d'un acte du parlement d'Angleterre du 14 mars 1701, confirmé le 25 octobre 1705. Quelques jours après son couronnement, le roi dit que *la quantité de monde qu'il avait vu à cette cérémonie, l'avait fait penser au jour de la résurrection des morts.* Milady Cowper répondit: *Sire, aussi ce jour-là fut-il celui de la résurrection de l'Angleterre et de tous les bons Anglais.* Réponse flatteuse, mais qui tombait à faux, puisque le règne d'Anne qui venait de finir était un des plus glorieux que présentent les annales de la Grande-Bretagne: mais la réflexion du roi est d'un sombre instructif, et ressemble à celle de Xerxès, que saint Jérôme a si bien commentée. (*Epist. ad Heliodorum.*) La nation anglaise continua à prospérer sous son règne. En 1726, elle mit trois flottes en mer: la première alla en Amérique, et empêcha l'arrivée des galions en Espagne; la seconde croisait sur les côtes d'Espagne, et observait de près le mouvement des Espagnols; la troisième fit voile pour la mer Baltique, où elle empêcha les Moscovites de mettre à exécution les projets qu'ils avaient formés. Georges Ier mourut l'année d'après, en 1727, à Osnabruck, d'une apoplexie, en allant d'Angleterre à Hanovre.

GEORGES-AUGUSTE II, duc de Brunswick, fils du précédent, naquit en 1683, et succéda à son père en 1727, dans ses états d'Angleterre et d'Allemagne. La même maladie l'emporta. Il fut frappé, le matin 25 octobre 1760, d'une apoplexie foudroyante qui termina dans un moment sa longue vie et son heureux règne. Politique habile, il sut gouverner un peuple qui ne sait guère obéir, et en obtint tout ce qu'il voulut. Les armes des Anglais prospérèrent dans la guerre de 1741, que Georges II soutint avec gloire; et leur puissance s'accrut dans celle de 1756, qu'il ne vit pas terminer. Dans la première, il maintint la reine de Hongrie dans ses possessions, après la mort de Charles VI; et dans la seconde, il fit des conquêtes au Nouveau-Monde, et ses vaisseaux firent des prises immenses. On raconte de ce prince une anecdote qui donne la meilleure idée de son caractère. En 1746 il se trouvait masqué à un bal, et causait avec une dame masquée aussi, et qu'il ne connaissait pas. Cette dame lui proposa d'aller avec elle se rafraîchir au buffet; le roi y consentit. On lui verse à boire: *A la santé du prétendant*, dit la dame — *De tout mon cœur*, répondit ce monarque: *je bois volontiers à la santé des princes malheureux.*

GEORGES III, roi d'Angleterre et de Hanovre, né en 1738, était fils de Frédéric-Louis, prince de Galles, et d'Augusta, princesse de Saxe-Gotha. Il perdit son père à l'âge de 12 ans: placé sous la tutelle sévère de sa mère, et sous la direction rigide de lord Bute son gouverneur, il fut élevé dans la gêne et dans tous les préjugés des cours d'Allemagne; son éducation eut moins pour but son propre intérêt que celui de la princesse douairière de Galles, et celui de son gouverneur; l'une était jalouse de l'autorité future de son fils, et l'autre avait des vues personnelles d'ambition. Un peu de musique, le français, l'allemand et l'italien, quelques parties de l'histoire de son pays et des états voisins, telles furent les seules connoissances qu'on chercha à lui donner. Rarement il lui était permis de sortir des palais où il était élevé, et il n'avait aucune communication avec les personnages distingués qui auraient pu lui apprendre à connaître les hommes ou contribuer au développement de ses facultés morales. Comme parmi les leçons qu'il recevait, aucune ne s'adressait à son caractère, il conserva toute sa vie une fermeté qui lui fut quelquefois nécessaire, mais qui, poussée jusqu'à l'opiniâtreté, lui aliéna une grande partie de ses sujets et principalement les catholiques d'Irlande. L'Angleterre déplora longtemps la négligence avec laquelle on dirigea la jeunesse d'un prince dont l'esprit, il faut l'avouer, avait naturellement peu d'étendue, mais qui était doué de plusieurs qualités estimables, et même de hautes vertus. A l'âge de 22 ans, il succéda à son aïeul Georges Auguste II. Le premier acte de son règne fut d'annoncer au parlement britannique qu'il était engagé dans une guerre contre la France et l'Autriche, que la croyant juste et nécessaire il la continuerait; qu'il ne devait pas seulement compter pour la faire sur la valeur de ses troupes, mais encore sur les secours en argent dont il avait un besoin urgent: jamais prince n'obtint un subside aussi considérable; 12 millions de livres sterling (300 millions de francs) lui furent accordés. On ne se repentit point d'avoir fait un tel sacrifice, lorsqu'il vint annoncer au parlement la prise de Belle-Ile sur les côtes de Bretagne, de Pondichéry dans l'Inde, de la Martinique, de la Grenade, et de Saint-Vincent dans l'Amérique. En 1762 le roi déclara la guerre à l'Espagne, et cette puissance ne tarda pas à essuyer les pertes les plus considérables;

un vaisseau évalué à 25 millions de francs, la Havane et Cuba, furent pris par les Anglais, et ces succès exaltèrent au plus haut point l'enthousiasme et l'orgueil du peuple britannique. Moins heureuses sur le continent, les troupes de Georges III essuyèrent des revers qui furent adroitement dissimulés. La paix fut conclue à Paris le 10 février 1763, et elle fut avantageuse à l'Angleterre qui obtint avec le Canada tout le continent de l'Amérique septentrionale jusqu'au Mississipi, excepté la ville de la Nouvelle-Orléans. Les îles de la Grenade, Saint-Vincent, la Dominique, les rives du Sénégal, Minorque, le port de la ville de Dunkerque furent placés sous l'humiliante inspection d'un commissaire anglais, comme il avait été réglé précédemment par le traité d'Aix-la-Chapelle. La France recouvra Belle-Ile, la Martinique, la Guadeloupe, Pondichéry, et l'Espagne rentra en possession de l'île de Cuba. Quoique ce traité augmentât la puissance des Anglais dans les deux mondes, ils en furent mécontents : d'un côté ils se rappelèrent les triomphes de leurs armées, de l'autre les dépenses exorbitantes qu'ils avaient faites pour ces entreprises, et ils jugeaient que Georges n'avait point obtenu des avantages proportionnés à l'étendue de ces sacrifices et de ces succès. Lord Bute, principal auteur du traité, fut exposé à l'animosité générale, et le roi commença à perdre de sa popularité. Pour rétablir les finances, que les dernières guerres avaient mises dans un état pitoyable, Georges eut la malheureuse pensée d'imposer plusieurs taxes nouvelles aux habitants des Colonies de l'Amérique septentrionale. Plusieurs ministres lui firent d'inutiles représentations. Ce fut vers 1765 que commencèrent à se manifester dans le nord de l'Amérique, par suite de l'envoi de l'*édit du timbre*, les premiers signes du mécontentement qui amenèrent la révolution des Etats-Unis. Nous n'entrerons point dans les détails de cette guerre qui dura 8 ans, et dont le résultat fut non-seulement la séparation des Colonies d'avec la métropole ; mais encore l'affaiblissement momentané du pouvoir monarchique en Angleterre. Pendant cette lutte, la Grande-Bretagne éprouva de grandes pertes dans sa marine, par les victoires des Suffren, des d'Estaing, des Lamothe-Piquet : la France soutint de son argent et de ses armées les nouvelles républiques de l'Amérique ; peut-être l'Angleterre fut-elle amplement vengée de la part que les Français prirent à cette guerre d'indépendance par les malheurs dont leur pays devint ensuite la victime, et qui ne contribuèrent peut-être pas peu à développer les idées de liberté et de républicanisme, que rapportèrent à la suite de cette expédition les compagnons de Francklin et de Washington. Pendant cette époque où l'Amérique commençait à secouer le joug du vieux continent, les esprits fermentèrent aussi en Angleterre. En 1769 la sédition éclata dans Londres même, après l'arrestation du fameux Wilkes, écrivain populaire que le gouvernement fut obligé de relâcher, et qui fut ensuite nommé lord-maire de Londres, et député de Westminster. Les *lettres de Junius* qui parurent à la même époque et qui attaquaient de la manière la plus vive le gouvernement du roi Georges, causèrent aussi une grande agitation. Ce fut en 1783 que les colons de l'Amérique septentrionale se séparèrent définitivement du gouvernement de St.-James. Aux malheurs intérieurs et extérieurs l'Angleterre pouvait opposer les succès de ses armes dans l'Inde, et la fondation de la puissance colossale que tous les jours elle y a accrue depuis. Elle avait eu à y combattre une foule de princes, parmi lesquels on distingue Hyder-Aly et Tippoo-Saëb dont la mort fut pour les nouveaux conquérants de l'Asie une époque de prospérité. Dès lors ils devinrent les maîtres absolus d'une des plus belles et des plus fertiles contrées de l'univers, peuplée de 50 millions d'hommes industrieux. Un des événements les plus importants du règne de Georges III, ce fut la réunion complète de l'Irlande à la Grande-Bretagne. Les deux parlements n'en firent plus qu'un ; mais cette révolution a donné et donne encore lieu fréquemment à des troubles graves. En 1789 la révolution française éclata. Georges III s'en déclara l'ennemi, et ses ministres partagèrent ses dispositions hostiles. Cependant le cabinet de Saint-James fut trop adroit pour faire entrevoir ses projets ultérieurs ; il attendit pour profiter de nos discordes que la guerre civile eût affaibli nos forces : et en effet, sous le ministère de Pitt, la guerre fut déclarée : elle dura jusqu'au traité d'Amiens en 1801. Pendant ce temps la marine anglaise parvint au plus haut degré de sa gloire, par les victoires que remportèrent l'amiral Howe près des côtes de Bretagne (1er juin 1794), l'amiral Jervis près du cap St.-Vincent (14 février 1797), et l'amiral Nelson dans la rade d'Aboukir et à Trafalgar. Les armées anglaises ne pouvaient se glorifier des mêmes succès ; elles avaient été battues en Allemagne, en Hollande, en Amérique et en Espagne. La paix d'Amiens ne fut pas de longue durée : les hostilités recommencèrent, et l'Angleterre ne fournit pas seulement ses flottes et ses troupes, elle recourut aussi à la puissance de l'or. Ce fut pendant cette guerre qu'elle conquit Malte, le cap de Bonne-Espérance, Corfou, etc. : tels sont les actes et les résultats qui ont signalé le règne de Georges III ; la première guerre avec la France, qui fut terminée par le traité de Paris, le soulèvement des colons d'Amérique, la création des possessions anglaises dans l'Inde, la guerre faite à la révolution française, celle qui fut dirigée contre Bonaparte. Georges III avait déjà eu pour ministres le fameux Fox, sous lequel fut reconnue l'indépendance des Etats-Unis ; le célèbre Pitt, sous lequel eurent lieu la guerre contre la France républicaine et l'incorporation du parlement d'Irlande à celui d'Angleterre ; lord Sidmouth qui fit la paix d'Amiens ; enfin Pitt qui reparut de nouveau sur la scène, ainsi que Fox qui fut remplacé successivement par Perceval, lord Liverpool et lord Castlereagh. Dix parlements furent convoqués pendant ce règne de 60 ans ; le premier dura sept ans : ce fut le plus long : le huitième qui fut le plus court n'en dura que 4 et fut dissous en 1806. L'autorité royale prit une grande extension sous le gouverne-

ment de Georges III. Parmi les mesures qui furent suggérées au roi pour la fortifier, on doit citer l'augmentation du nombre des membres de la chambre des lords faite à son avénement au trône ; il n'existait que 181 pairs : leur nombre fut porté à près de 500. Le pouvoir royal a fait aussi un usage fréquent de la suspension de l'*Habeas corpus* et de l'*Alien-Bill*. Chacun sait que pendant les dernières années du règne de Georges III, ce fut son fils le prince de Galles qui gouverna : une maladie cruelle avait éloigné le roi du gouvernement depuis 1811. En 1787, il éprouva la première attaque du mal qui plus tard devait lui ôter totalement l'usage de la raison. Promptement guéri par le docteur Willis, il éprouva une seconde attaque en 1792, et elle fut assez sérieuse pour que l'on discutât au parlement la nécessité d'une régence : Pitt s'y opposa, et cette opposition fut considérée par le roi comme un bienfait dont il lui sut gré toute sa vie, et qui lui assura le pouvoir pendant si longtemps. Enfin en 1810 l'aliénation mentale devint si complète que le prince de Galles fut nommé peu après régent sans opposition. Le vieux monarque vécut encore 10 ans, dans un état digne de pitié. La perte de la vue vint se joindre à celle de la raison : quelquefois il jouait d'un instrument de musique qui dans des temps plus heureux l'avait délassé des ennuis du gouvernement ; quelquefois aussi il parlait seul pendant des jours entiers, et quelques-uns de ses discours sans suite ont duré jusqu'à 36 et même 72 heures. La mort mit le 29 janvier 1820 un terme à sa déplorable existence. Ce prince était généralement chéri : cependant on essaya plusieurs fois de lui donner la mort ; en 1780, il faillit être victime d'une émeute populaire ; en 1787, il reçut de Marguerite Nichol un coup de couteau dont la lame plia dans ses vêtements ; en 1795 des cailloux brisèrent les glaces de sa voiture, dans le moment où il allait faire l'ouverture du parlement à Westminster : enfin le 15 mai 1800 un coup de pistolet fut tiré par un fou nommé Hathfield, au théâtre de Drury-Lane, contre sa loge, et personne ne fut blessé. George III était affable et populaire, et questionnait chacun sur ses affaires particulières avec une bonhomie qui avait au moins l'apparence de l'intérêt. Il aimait les arts et les sciences, et il les a protégés plus que n'avaient fait ses prédécesseurs de la maison de Brunswick. On doit sans doute aux encouragements qu'il a donnés les découvertes qui ont illustré son règne ; il a soutenu les manufactures. Il aimait l'instruction, et favorisa les méthodes qui pouvaient la multiplier dans ses états : il voulait que *le plus pauvre enfant des trois royaumes pût lire la Bible*. Il était bon père et bon époux : il s'était marié le 8 septembre 1761 avec Sophie-Charlotte de Mecklenbourg-Strélitz, princesse vertueuse qui lui donna 12 enfants : Georges-Frédéric-Auguste, prince de Galles (depuis roi sous le nom de Georges IV) ; Frédéric, duc d'York ; Guillaume-Henri, duc de Clarence ; Edouard-Auguste, duc de Kent ; Ernest-Auguste, duc de Cumberland ; Auguste-Frédéric, duc de Sussex ; Adolphe-Frédéric, duc de Cambridge ; Charlotte-Auguste-Mathilde, deuxième épouse du dernier roi de Wurtemberg, et *quatre* princesses non mariées. La paix intérieure de sa famille fut plusieurs fois troublée par les querelles du prince et de la princesse de Galles : il fit tous ses efforts pour rétablir entre eux l'harmonie, et se déclara même le protecteur de sa belle-fille. Georges III vivait dans son palais en simple particulier ; il se plaisait dans l'intérieur de sa famille : le château de Windsor était son séjour de prédilection : ses ministres n'y étaient point admis, et il revenait à Londres lorsque les affaires publiques exigeaient sa présence. Il faisait valoir près de ce château une grande ferme, presque entièrement expérimentale, où il travaillait comme un simple laboureur et contribuait aux progrès de l'agriculture. En un mot s'il manquait à ce prince quelques-unes des qualités qui font le grand roi, il avait toutes celles qui font estimer l'homme dans la condition privée. On peut consulter sur l'histoire de Georges III, *Recollections and reflexions personnal and political*, etc. *during the reign of George III*, par John Nichols, Londres, 1820, in-8 ; *George the third, his court and family*, etc., Londres, 1820, 2 vol. in-8 ; *Annales du règne de Georges III..., jusqu'à*.... 1815, par le docteur Aikin, traduit en français par M. Eyriès, Paris, 1817, 2e édition, continuée jusqu'à la mort de Georges III, 1820 ; *Memoirs of the reign of George III, to the commencement of the year*, Londres, 1799, par W. Belsham ; 1801, 6 vol. in-8 ; la *continuation de l'Histoire d'Angleterre de Hume par Aikin* ; l'*Histoire d'Angleterre du docteur Lingard*, etc.

GEORGES IV (Frédéric-Auguste), fils du précédent, roi d'Angleterre et de Hanovre, né en 1762, reçut peu de jours après sa naissance le titre de prince de Galles. Le docteur Markham, archevêque d'York, et le docteur Jackson furent chargés d'abord de son éducation, et depuis 1776 ce jeune prince fut confié aux soins du docteur Hurd, évêque de Worcester, et de Arnold, orateur du collége de Saint-Jean de Cambridge. Le prince de Galles était doué de dispositions heureuses ; mais quoique sa jeunesse fût dirigée, dit-on, avec une grande sévérité, il n'apprit point suffisamment à mettre un frein à ses passions. Dès l'âge de 19 ans il contracta un attachement très-vif, mais passager, pour mistriss Robinson, actrice dont le talent égalait la beauté. Enfermé comme prisonnier dans le château de Kew, par ordre de son père, il chargea lord Melden et le célèbre Fox de gagner le cœur de cette dame ; et ils ne rougirent point de s'abaisser à cet acte de vile flatterie. Mistriss Robinson a écrit un *Mémoire* sur ses relations avec le prince. La fougueuse jeunesse de Georges fut marquée par d'autres écarts dont nous croyons inutile d'entretenir nos lecteurs. D'un autre côté on le vit se lier avec Fox, Burke, Shéridan, et avec tous les membres distingués du parti de l'opposition. Cette conduite lui donnait un grand nombre de partisans parmi le peuple, mais ellle excitait le plus grand mécontentement à la cour et dans la partie la plus éclairée du public. Bientôt il ne fut plus question que de sa liaison avec mistriss Fitz-Herbert, veuve plus âgée

que lui, mais remarquable par sa grande beauté. On répétait qu'il s'était marié avec cette dame; et comme elle était catholique, on ajoutait qu'en vertu de la constitution anglaise il s'était mis dans le cas de perdre la couronne (1786). Il est vrai que l'on faisait courir aussi le bruit que cette Irlandaise avait changé de religion; mais la même constitution déclarait nuls tous les mariages contractés sans la permission du roi par les princes, avant qu'ils eussent atteint l'âge de 25 ans. Depuis 1783 le prince de Galles était majeur : sur la proposition même du roi, le parlement lui avait alloué la somme annuelle de 50,000 liv. sterling, somme beaucoup moins forte que celles qui avaient été accordées jusqu'alors aux héritiers du trône, et 60,000 liv. sterling pour son établissement. Le prince de Galles contracta cependant en moins de trois ans des dettes pour près de 300,000 livres sterling (7,500,000 fr.). Il s'adressa au roi pour venir à son secours; mais cette demande fut mal accueillie; et, quoique Georges III se fit rendre compte des affaires de son fils, il ne voulut rien lui accorder (1787). Dans cet état de détresse, le prince de Galles prit des moyens d'économie : il forma le projet de mettre de côté toutes les années une somme assez grande, prise sur ses revenus, pour satisfaire aux exigences de ses créanciers : cette belle résolution ne dura que 9 mois, après lesquels il s'adressa au parlement. Cette communication, qui donnait la plus scandaleuse publicité au dérangement des affaires du prince héréditaire, agit d'une manière fâcheuse sur l'esprit public : la motion fut retirée après une entrevue que le prince eut avec Pitt; et le roi, pour éviter d'aussi pénibles discussions, déclara qu'il prenait sur sa liste civile 10,000 livres sterling pour les ajouter annuellement à la pension de son fils. La chambre des communes remercia le roi par une adresse dans laquelle elle le supplia aussi d'accorder la somme nécessaire pour acquitter les dettes du prince, et qu'elle se chargeait des moyens de la procurer. C'est sur ces entrefaites que Georges III éprouva le premier symptôme du mal qui plus tard devait lui enlever complétement la raison; le parlement fut obligé de s'occuper de la régence : tout annonçait que le prince de Galles, malgré les efforts de Fox et de l'opposition, serait exclu de l'administration, lorsque le roi se rétablit et gouverna lui-même. De nouvelles tentatives furent faites alors auprès du prince de Galles qui avait toujours résisté à toutes les propositions de mariage qui lui avaient été adressées : enfin en 1795 il céda à des raisons d'état et aux ordres de son père qui lui promit de faire acquitter ses dettes et de lui allouer un apanage plus considérable : toutefois ce fut contre son inclination assez hautement manifestée qu'il promit de se marier avec la princesse Caroline-Amélie-Elisabeth, seconde fille du duc de Brunswick. Ce mariage, célébré le 8 avril 1796 sous d'aussi tristes auspices, fut la cause des troubles sérieux qui divisèrent la famille royale; et d'ailleurs l'on ne recueillit point les fruits que l'on attendait de cette union : à peine avait-elle été conclue, et les créanciers avaient-ils été payés, que ce prince introduisit dans sa maison ses deux maîtresses favorites, à qui il confia le soin d'accompagner son épouse légitime; c'est de deux femmes corrompues qu'elle devait recevoir des leçons de conduite. Bientôt poussant plus loin l'indécence, il loua un palais, et deux mois après son mariage il abandonna sa femme pour aller s'y loger avec une de ses maîtresses. Mêlé à la plus mauvaise compagnie de son temps, environné de jockeys et de maquignons, il fut accusé de friponnerie. La veille d'une de ces courses de chevaux si fréquentes en Angleterre, un de ses domestiques alla par ses ordres remplir la crèche et l'auge d'un cheval qui avait déjà remporté plusieurs succès, afin de lui ôter par les aliments la vigueur et la célérité que l'on n'obtient des animaux de son espèce que par une diète sévère, avant le moment consacré à cette espèce de lutte : un cheval du prince de Galles devait concourir, et un prix considérable avait été proposé. La vie du prince de Galles depuis son mariage jusqu'en 1805 ne présente aucune circonstance intéressante : il continua à vivre loin de l'épouse qui lui avait donné une fille, la princesse Charlotte, et se livra à son penchant pour la débauche et le jeu. Il était entièrement indifférent aux affaires de l'état, et on le vit très-rarement assister aux débats du parlement. Il n'avait occupé dans l'armée que le rang de colonel de dragons, tandis que ses frères étaient tous généraux : le duc d'York en particulier avait déjà commandé en chef, et à cette époque il était à la tête du département de la guerre. George III, qui déjà plusieurs fois lui avait refusé de l'avancement, persista dans ses refus : une correspondance assez vive s'établit entre le duc d'York, le roi et son fils mécontent : celui-ci n'obtint rien. Pendant les 5 années qui précédèrent la maladie du roi, le prince de Galles vécut suivant ses habitudes ordinaires. Alors l'aliénation mentale dont Georges III fut affligé força le parlement de le remplacer dans l'administration du royaume : Pitt, qui s'était montré en 1787 l'adversaire le plus ardent du prince de Galles, était mort, et la régence fut confiée sans opposition au fils aîné du roi. Le prince régent gouverna l'Angleterre jusqu'en 1830, c'est-à-dire pendant près de 20 ans. On ne lui confia pas d'abord toute l'autorité royale; on la borna surtout dans le droit de nommer des pairs, et le bill de régence ne fut fait que pour un an; mais plus tard il fut continué. Depuis l'accession des princes de Hanovre au trône d'Angleterre, une habitude bizarre s'était établie, et s'est presque transformée en principe constitutif de gouvernement : chaque prince héréditaire est chef de l'opposition. Quand le prince de Galles devint régent, il abandonna ses anciens amis. Il conserva le ministère et sembla hériter de tous les projets de son père contre la France. Sa constitution physique, altérée par de longs excès, avait changé; le ressort de la jeunesse avait disparu : à une fougue impétueuse avait succédé une apathie profonde. La table, le jeu et les femmes n'étaient plus pour lui qu'une habitude. Privé d'énergie morale et physique, il essaya vainement pendant les premières *années de* sa régence de triompher de sa paresse, et de conquérir la force nécessaire pour devenir un roi.

Lord Castlereagh (*voy.* ce nom) lui prêta son secours. Les six fameux actes contre la presse, contre la liberté du commerce, contre les associations populaires, contre les attroupements, contre les pétitions et les adresses, furent proposés au parlement et adoptés. La guerre que Bonaparte faisait alors à la Russie n'était que la conséquence de la guerre avec l'Angleterre : et les flottes anglaises continuèrent à parcourir l'Océan et la Méditerranée. Wellington était à la tête d'une puissante armée avec laquelle il avait délivré le Portugal : après la victoire de Salamanque, il était entré à Madrid, d'où il fut chassé peu de temps après. Le prince régent reçut en juin 1814, après le rétablissement de la paix, la visite du roi de Prusse et de l'empereur Alexandre, avec un faste jusqu'alors inconnu en Angleterre. Les empereurs d'Autriche et de Russie lui donnèrent le grade de Feld-maréchal : il se revêtit tour à tour de leurs uniformes et se couvrit de leurs cordons. Le retour de Bonaparte de l'île d'Elbe força les souverains alliés de diriger une seconde fois leurs troupes contre la France : Wellington, chargé du commandement des troupes anglaises destinées à l'envahir par le Nord, triompha à Waterloo. On sait quel sort était réservé au monarque fugitif qui vint chercher un asile sur un des vaisseaux anglais. A l'époque de la formation de la sainte-alliance, le prince régent ne put s'associer à cette ligue des rois contre la démocratie : la constitution anglaise ne le permettant pas, le prince régent crut devoir, par une lettre du 6 octobre 1815, déclarer qu'il s'unissait personnellement aux monarques alliés, et qu'il adhérait autant qu'il était en lui aux principes émis dans l'acte monarchique. Pendant la régence, l'Angleterre fit au dehors d'importantes acquisitions : celles du cap de Bonne-Espérance, des possessions hollandaises des côtes de Ceylan, de plusieurs provinces dans l'Inde, de Corfou et des îles Ioniennes assurèrent la domination des Anglais dans les deux mers. Mais au dedans la misère publique se manifestait par des troubles sérieux, des réunions immenses eurent lieu à Manchester, à Londres et sur différents autres points de la Grande-Bretagne. On conspira contre les ministres, et on attenta aux jours du prince. L'Irlande était aussi loin d'être tranquille ; pendant toute cette époque elle ne cessa d'offrir des scènes de brigandages, de meurtres ou de révoltes ouvertes : les supplices ne firent qu'aigrir les esprits. Cependant, le 29 janvier 1820, le roi Georges III termina enfin sa longue et malheureuse carrière. Son fils fut proclamé le même jour sous le nom de Georges IV. Son couronnement, qui eut lieu avec la plus grande pompe, fut troublé par la tentative que fit son épouse, la princesse de Galles, pour partager les honneurs de la cérémonie (19 juillet 1821). Elle s'était présentée à 6 heures du matin à deux portes différentes de l'abbaye ; l'entrée lui en fut refusée. On a remarqué que la moitié des pairs seulement avait assisté au sacre du roi. Dès les premiers jours de ce règne eut lieu le scandaleux procès de Georges IV et de son épouse, qui fut longuement discuté au parlement. Déjà en 1813, de semblables discussions faites à la suite d'une enquête avaient occupé le public. La mort de cette princesse malheureuse vint peu de temps après donner naissance à des bruits de tous genres. Ses funérailles furent l'occasion de quelques troubles au milieu desquels le sang fut répandu : alors Georges IV voyageait en Ecosse. Le ministère anglais n'a pas subi de grandes variations depuis la mort de Georges III. Le prince et son ministre lord Castlereagh s'entendaient ensemble sur la politique qui devait présider au gouvernement, et ils voulaient l'un et l'autre le triomphe des idées aristocratiques. Toutefois, après la mort de Castlereagh (12 août 1822), les destinées de la Grande-Bretagne furent confiées à lord Liverpool qui en conserva la direction jusqu'au 12 avril 1827, époque à laquelle Canning lui succéda jusqu'à sa mort arrivée le 8 août de la même année. Lord Liverpool avait continué le système de Castlereagh ; mais Canning donna quelques moments de triomphe aux wighs, et ce fut sous son administration que les républiques de l'Amérique méridionale furent reconnues par l'Angleterre, et que plusieurs puissances continentales s'unirent à la Grande-Bretagne pour faire triompher la cause de la Grèce. Plus tard Georges IV revint aux doctrines aristocratiques et chargea le duc de Wellington de la présidence du ministère. Ce fut le 30 mars 1829 que la chambre des communes adopta le bill pour l'émancipation des catholiques, et le 10 avril suivant la chambre des lords prit la même résolution. Durant les dix années du règne de Georges IV, de grands événements se passèrent en Europe et en Amérique, et l'Angleterre ne fut étrangère à aucun : elle agit toujours avec les autres puissances de l'Europe, et ne s'opposa à rien de ce qui pouvait prévenir ou réprimer de grandes révolutions. Georges IV mourut en 1830, après une maladie qui avait duré plus de 6 mois.

GEORGES CADOUDAL, chef de chouans, né en 1769, dans le village de Brech, dans la Basse-Bretagne, où son père était meunier, fut élevé au collége de Vannes, et prit part à la première insurrection du Morbihan en 1793 ; il s'était réuni comme simple cavalier aux royalistes. Ce mouvement n'ayant eu aucune suite, il se rendit la même année avec une cinquantaine de paysans bas-bretons auprès des chefs vendéens, qui venaient de passer la Loire, et étaient alors à Fougères. Il assista aux diverses opérations militaires de cette campagne, se fit remarquer par sa force et son courage, et fut fait officier au siége de Granville. Arrêté par un détachement républicain, tandis qu'avec le jeune Lemercier, son ami, il parcourait les côtes du Morbihan pour rejoindre le parti insurgé, il fut conduit dans les prisons de Brest, d'où il parvint à s'échapper au bout de quelques mois, déguisé en matelot. Alors il revint dans son canton dont il fut nommé commandant : il se rendit fameux et fut un des chefs de chouans les plus redoutables. En 1795, il protesta contre la pacification de Mabilais, et seconda les mesures qui devaient protéger le débarquement de Quiberon. Après le désastre qui le suivit, il réunit les débris de l'armée royaliste que les officiers vendéens voulaient licencier, en forma une troupe assez

nombreuse, et entreprit de résister aux troupes républicaines. Il avait fait arrêter Puisaye à qui il attribuait la responsabilité du désastre de Quiberon, et voulut même un instant le faire fusiller. Cadoudal ne pouvait résister aux troupes nombreuses du général Hoche : dissimulant ses projets, il consentit à licencier ses soldats et à opérer leur désarmement (1796); mais il paraît qu'il donna des ordres secrets pour que le licenciement n'eût pas lieu. En 1797, Georges fit tous ses efforts pour ranimer l'insurrection. Il y réussit en 1799. Mais les combats de Grand-champ et d'Elven, au mois de janvier 1800, l'obligèrent de traiter avec le général Brune, et cette fois il licencia ses troupes. Toujours dévoué à la cause des Bourbons, il passa en Angleterre, pour y concerter les moyens de faire encore la guerre ; il fut accueilli avec distinction par le gouvernement anglais, et par Mgr. le comte d'Artois qui lui donna au nom du roi le cordon rouge et le grade de lieutenant général. Rentré depuis quelque temps en France, il était muni du titre de commandant général du Morbihan, de plusieurs autres départements, et déjà il avait cherché à s'emparer de Belle-Ile et de Brest, lorsque désigné par la voix publique comme ayant trempé dans la conspiration dite de la *machine infernale*, il repassa en Angleterre. En 1803, il se rendit à Paris, avec Pichegru et plusieurs autres officiers, dans l'intention de détrôner Bonaparte. Le complot ayant été révélé par quelques conjurés subalternes, la police fit rechercher Georges avec une activité extraordinaire. S'étant aperçu que son dernier asile était observé, il essaya de s'évader dans un cabriolet; mais il fut arrêté près du Luxembourg, après avoir tué deux agents de police avec ses pistolets. Il fut condamné à mort le 11 mai 1804, avec onze de ses officiers, comme coupable d'avoir voulu attenter à la vie du premier consul. Dans toute la procédure il montra beaucoup de courage, et en avouant qu'il était à la tête du complot pour rétablir les Bourbons, il eut un grand soin de ne compromettre aucun de ses partisans. Son projet n'était point, dit-on, d'assassiner le premier consul, mais de l'attaquer publiquement et à force armée au milieu de ses propres gardes. Sa fermeté ne l'abandonna pas jusqu'au moment de son exécution qui eut lieu le 25 juin 1804 au milieu d'une foule immense. Il n'avait alors que 35 ans ; il refusa d'acheter sa grâce en apposant sa signature à un placet à l'adresse de l'*empereur des Français*.

GEORGET (Etienne-Jean), médecin, né à Vernon en Touraine en 1795, montra, dès son enfance, les plus heureuses dispositions, et acquit presque seul les connaissances nécessaires pour étudier la médecine. Il se rendit à Paris en 1812, se distingua dans les divers concours de l'école et dans les hôpitaux, et fut placé d'abord élève interne à l'hôpital Saint-Louis, puis à la Salpêtrière sous Esquirol. Le moment étant arrivé d'obtenir le grade de docteur, il présenta, en 1819, à la faculté de médecine de Paris une thèse remarquable *sur les causes de la folie*. Peu après, encouragé par les conseils de son maître qui appréciait son talent, il réunit les divers travaux qu'il avait faits sur ce sujet, les compléta par de nouvelles recherches, et publia, en 1820, *Traité sur la folie*, où l'on remarque une grande originalité de pensées et une force de style qui fait oublier d'assez nombreuses incorrections. Avantageusement placé à la Salpêtrière pour bien observer, il recueillit un grand nombre de faits sur les maladies nerveuses, et principalement sur l'épilepsie et l'hystérie, et voulut d'abord ne publier ses observations que sous la forme d'un *Mémoire;* mais le sujet se développant devant lui à mesure qu'il écrivait, il composa, dans l'espace de peu de mois, un ouvrage important en 2 volumes, intitulé : *Physiologie du système nerveux et spécialement du cerveau, suivie de recherches sur les maladies nerveuses en général, et en particulier sur le siége, la nature et le traitement de l'épilepsie, de l'hystérie, de l'hypocondrie, de l'asthme convulsif*, qu'il publia en 1821. On y trouve partout une observation étendue et bien dirigée, des réflexions neuves et justes, des conséquences hardies. L'auteur aurait complétement réussi s'il eût classé, avec plus d'ordre et de méthode, les diverses parties de son ouvrage. Il a cherché aussi peut-être trop à subordonner la métaphysique à la physiologie, ce qui l'amène quelquefois à de singuliers rapprochements; comme par exemple à celui du système psycologique de Kent, système de platonisme tout transcendant, avec le système organique du docteur Gall. Le docteur Georget a encore rédigé tous les articles des maladies nerveuses et mentales dans le *nouveau Dictionnaire de médecine*, et des articles très-intéressants sur diverses questions médico-légales relatives aux aliénations mentales, dans les *Archives générales de médecine*. C'est à son zèle que ce journal dut ses premiers succès. Au commencement de 1828, il fut attaqué d'une affection pulmonaire, dont il avait déjà éprouvé quelques atteintes, et les progrès en furent si rapides qu'elle le conduisit au tombeau dans l'espace de 4 mois. Craignant que ses ouvrages sur les fonctions intellectuelles du cerveau ne favorisassent dans quelques esprits une tendance matérialiste, il rédigea, peu de jours avant sa mort, une rétractation de ses opinions philosophiques qui, d'après sa volonté, a été lue sur sa tombe. Voici la liste de ses productions : *Des névroses*, ou *maladies nerveuses*, extraits du Dictionnaire de médecine, in-8; *Physiologie du système nerveux, et principalement du cerveau, etc.*, Paris, 1821, 2 vol. in-8; *De la folie*, ou *aliénation mentale*, extrait du Dictionnaire de médecine, ibid., 1823, in-8; *De l'hypocondrie et de l'hystérie*, extrait du Dictionnaire de médecine, ibid., 1824, in-8; *Examen médical des procès criminels des nommés* Léger, Feldtmann, Lecouffe, Jean-Pierre et Papavoine, *suivi de considérations médico-légales sur la liberté morale*, ibid., 1825, in-8; *Discussion médico-légale sur la folie*, ou *aliénation mentale, suivie de l'examen du procès d'Henriette Cornier, et de plusieurs autres procès, dans lesquels cette maladie a été alléguée comme moyen de défense*, ib., 1826, in-8; *Des maladies mentales, considérées dans leurs rapports avec la législation civile*, ibid., 1827, in-8; *Nou-*

velle discussion sur le même sujet, Paris, 1828, in-8.

GEORGIEWITZ (Barthélemi), hongrois, versé dans les langues, florissait dans le 16e siècle, visita les lieux saints, et fut détenu captif pendant 13 ans chez les Turcs. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : *De Turcorum ritu et cæremoniis*, Paris, 1545, in-12. Dom Montfaucon en faisait grand cas ; *Disputatio de fide christiana, etc.*, Vienne, 1547 ; *De afflictione christianorum captivorum sub Turcico jugo*, Worms, 1545, in-8, avec fig., 3 à 5 fr. Il a traduit de la langue perse en latin un ouvrage singulier, et qui pourrait bien être une prophétie : *Prognome seu præsagium mahumetanorum, primùm de christianorum calamitatibus, deinde de suæ gentis interitu*, Bâle, 1551, in-8.

GÉRALDINI (Alexandre), premier évêque de Saint-Domingue, naquit en 1455 à Amélia en Ombrie. Issu d'une famille distinguée, il embrassa d'abord la carrière des armes, servit dans les armées d'Isabelle de Castille, et occupa ensuite, à la cour de cette princesse plusieurs emplois distingués. En 1472, il se voua à l'état ecclésiastique ; à cette même époque, Christophe Colomb vint offrir à la cour de Castille son projet d'aller à la découverte d'un nouveau monde. Géraldini fut, avec le cardinal de Mendoza, un de ceux qui contribuèrent le plus à faire agréer le projet. Cette expédition ayant obtenu un heureux résultat, Géraldini fut nommé évêque de Saint-Domingue, après avoir rempli plusieurs missions importantes dans les différentes cours de l'Europe. Arrivé à Saint-Domingue, en 1520, il s'occupa à faire fleurir la religion dans sa nouvelle église, et mourut au milieu de ses travaux apostoliques, en 1525. On a de ce prélat un *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas Alexandri Geraldini*, etc. ; *opus antiquitates, ritus, mores et religiones populorum Æthiopiæ, Africæ, atlantici Oceani, Indiarumque regionum complectens*, etc., Rome, 1631, in-12, 3 fr. Cette relation est dédiée au pape Urbain VIII. L'intérieur de l'Afrique étant très-peu connu du temps de Géraldini, on ne doit pas s'étonner que ce qu'il en dit manque d'exactitude ; mais pour les détails sur les Antilles, ils sont vrais et curieux. On a encore de lui plusieurs *Traités de théologie*.

GÉRALDINI (Antoine), frère du précédent, est connu par les ouvrages suivants : *Eclogæ XII de mysteriis vitæ J.-C.*, Salamanque, 1505, in-4 ; *Pœnitentialis psalmodia*, 1486, in-4, 5 fr. ; c'est une paraphrase, en vers latins, des sept psaumes de la pénitence.

GÉRARD : c'est le nom de trois saints personnages, dont le 1er fut tiré du séminaire des clercs de Cologne, pour gouverner l'église de Toul en 963 : il occupa ce siége avec édification l'espace de 31 ans. Le 2e, d'abord moine de St.-Denis, puis premier abbé de Brogne, au diocèse de Namur, mourut en 659... Le 3e, mort en 1138, était frère de saint Bernard et religieux de Corbie. Les légendes de Hongrie font aussi mention d'un saint Gérard, martyr, précipité du haut d'une montagne voisine de Bude, où l'on voit une chapelle bâtie en son honneur. On peut voir dans l'ouvrage de l'élégant et judicieux Isthuanfi, *De rebus Pannonicis*, diverses particularités touchant ce saint, et nommément un genre de punition tout à fait singulier, attaché aux descendants de l'auteur de sa mort. On en cite un 4e qui, après avoir passé quelques années dans un monastère de Venise, voulut faire le voyage de la terre sainte ; mais en traversant la Hongrie, il fut retenu par Etienne, roi de cette contrée, et reçut un évêché.

GÉRARD THOM, ou TEUQUE, né en 1040 dans l'île de Martigue en Provence, suivant quelques écrivains, était plus vraisemblablement d'Amalfi. Il fut l'instituteur et le premier grand maître des *frères hospitaliers de St.-Jean de Jérusalem*, connus aujourd'hui sous le nom de *chevaliers de Malte*. Cet ordre commença dès le temps où la ville de Jérusalem était encore en la puissance des infidèles. Des marchands d'Amalfi en Italie obtinrent la permission de bâtir, vis-à-vis l'église du St.-Sépulcre, un monastère de bénédictins, où les pèlerins pussent trouver l'hospitalité. L'abbé de ce monastère fonda en 1080 un hôpital, dont il donna la direction à Gérard, homme recommandable par sa piété. Ce saint homme prit un habit religieux l'an 1100, avec une croix de toile blanche à huit pointes sur l'estomac. Il donna cet habit à plusieurs personnes qui s'engagèrent dans cette société, et firent les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, avec un vœu particulier de soulager les chrétiens. Ces religieux obtinrent de grands privilèges dès leur naissance. Anastase IV les confirma en 1154 par une bulle, dans laquelle il leur permet de recevoir des clercs pour faire l'office divin et administrer les sacrements, et des laïques de condition libre pour le service des pauvres : telles sont les trois sortes de personnes qui composent l'ordre de St.-Jean de Jérusalem ; les *frères chevaliers*, les *clercs* et les *frères servants*. Le saint fondateur mourut en 1120, et eut pour successeur Raymond du Puy. L'abbé Vertot a écrit l'*Histoire* de cet ordre. (*Voy.* VERTOT.) La *Vie de Gérard* a été écrite par de Haitze, Aix, 1730, in-12.

GÉRARD LE GRAND, ou GROOT, célèbre par ses vertus, ses écrits et ses sermons, naquit à Deventer en 1340, et mourut en 1384. Il institua les clercs-réguliers, appelés les *frères de la vie commune*, parce que, sans s'engager par aucun vœu, ils demeuraient ensemble et se procuraient par leur travail, qui consistait principalement à copier les livres des saints Pères, et à les corriger sur des anciens manuscrits, tout ce qui était nécessaire pour leur entretien, sans qu'aucun se réservât rien en particulier. Gérard établit aussi une congrégation de filles qui, après leurs exercices spirituels, s'occupaient à des ouvrages convenables à leur sexe. Il y en eut plusieurs monastères dans les Pays-Bas, dirigés par les clercs de la même congrégation. Il donna pour directeur avant de mourir, à ses disciples, Florent Radwyns, de Deventer, qui a été le maître spirituel de Thomas à Kempis (*Voy.* STANDONCK.) Plus de la moitié de leurs maisons furent ruinées par les protestants de Hollande et d'Allemagne dans le 16e siècle. Cette congrégation, approuvée en 1376

par Grégoire XI, subsiste encore avec honneur à Cologne, à Wesel et ailleurs. Gérard avait été chanoine d'Aix-la-Chapelle et d'Utrecht; mais le désir de la solitude lui fit quitter ces bénéfices. Nous avons de lui plusieurs *livres de piété*, dont quelques-uns sont imprimés parmi les œuvres de Thomas à Kempis; ils en ont souvent l'onction et l'admirable simplicité; Cologne, 1660, in-8, tom. 3; la plupart des autres sont restés manuscrits.

GÉRARD (Balthasar), né à Vuillafans en Franche-Comté en 1588, ayant appris que Philippe II, roi d'Espagne, avait mis à prix la tête de Guillaume, prince d'Orange, chef de la révolte des Pays-Bas, s'imagina qu'il était chargé d'exécuter cet arrêt. De fausses idées qu'il s'était faites des avantages que la religion et l'état retireraient de la mort du prince proscrit, en exaltant son imagination, achevèrent d'égarer son esprit. Un jour que le prince sortait de son palais à Delft, Gérard le tua d'un coup de pistolet, chargé de trois balles. Dès que le meurtrier eut été arrêté, il demanda du papier et une plume pour écrire tout ce qu'on voulait apprendre de lui. Il déclara que, depuis six ans, il avait résolu de donner la mort au prince d'Orange, chef des hérétiques rebelles. Il avoua que si le prince vivait, il le tuerait encore, dût-on lui faire souffrir mille tortures. Après avoir été appliqué à la question, on prononça la sentence de mort. Elle portait qu'on lui brûlerait la main droite avec un fer rouge, et les parties charnues avec des tenailles; qu'on couperait ensuite son corps vivant en quatre quartiers; qu'on lui ouvrirait le ventre, et qu'après lui avoir arraché le cœur, on lui en battrait le visage; enfin qu'on lui couperait la tête. Cet arrêt fut exécuté le 14 juillet 1584, sans que le jeune homme jetât un soupir. Philippe II anoblit tous les descendants de sa famille. Nous n'imiterons ni les hommes inconsidérés, qui ont donné des éloges à l'action de Gérard, ni les philosophes inconséquents de ce siècle, dont plusieurs prêchent, avec Raynal, l'assassinat des rois, et parlent avec une horreur factice et hypocrite de l'exécuteur d'un arrêt prononcé par un roi légitime contre un sujet rebelle; qui ne se récrient pas lorsque la tête d'un prince, légitime successeur du trône, est mise à prix en Angleterre (en 1746), et qui font un crime à Philippe d'avoir proscrit un chef de rébellion. Tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable, de plus conforme aux principes du droit des gens et de l'équité naturelle, c'est que la révolte des Pays-Bas ayant déjà pris une espèce de consistance, et son chef paraissant en possession de l'indépendance, la nouvelle constitution du gouvernement étant à quelques égards affermie, la puissance législative de l'ancien souverain restait sans activité et sans force, et ne pouvait par conséquent autoriser une action qui, dans un tel état des choses, et surtout par les circonstances qui en précédèrent et accompagnèrent l'exécution, fut regardée, au moins par les étrangers, comme un assassinat.

GÉRARD (Jean), théologien luthérien, né à Quedlimbourg en 1582, enseigna la théologie à Iéna avec réputation. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : des *Lieux communs de la Théologie*; la *Confession catholique*; l'*Harmonie des quatre Evangélistes*, Genève, 1646, 3 vol. in-fol.; des *Commentaires sur la Genèse*, *sur le Deutéronome*, *sur les Epîtres de saint Pierre et sur l'Apocalypse*. Il mourut en 1637.

GÉRARD (Alexandre), ministre de l'église d'Écosse, né en 1728, dans le comté d'Aberdeen, mort en 1795, embrassa l'état ecclésiastique, se voua à la prédication et professa ensuite la philosophie naturelle et expérimentale au collège Maréchal, puis la théologie au collège royal de l'université d'Aberdeen. On a de lui : un *Essai sur le goût*, 3ᵉ édition, 1780, traduit en français sur la 2ᵉ édition par Eidous, qui y a ajouté trois dissertations sur le même sujet; *Dissertations sur des sujets relatifs au génie et aux preuves du christianisme*, Aberdeen, 1766 et 1774, in-8; un *Essai sur le génie*, ibid., 1780, in-8; des *sermons*, 1780-82, 2 vol.; les *devoirs du pasteur*, publiés en 1799, par Gilbert GÉRARD son fils, et son successeur dans la chaire de théologie. On doit à ce dernier un extrait de ses leçons, qu'il a publié sous ce titre : *Institutes of biblical criticism*, *etc.*, ouvrage plein d'érudition. Quelques-uns des écrits d'Alexandre Gérard ont été traduits dans différentes langues.

GÉRARD (Philippe-Louis), chanoine de St.-Louis du Louvre, naquit à Paris en 1737, d'une famille honnête, mais peu aisée, qui lui fit faire néanmoins ses études au collège Louis-le-Grand. Doué d'une imagination vive, d'une sagacité rare, il se livra avec une égale ardeur à l'étude des lettres et au monde, dont les dangereuses illusions, comme il l'avoue lui-même, l'égarèrent un moment; mais ayant eu le bonheur de connaître l'abbé le Gros, alors chanoine de la Sainte-Chapelle, il reconnut son erreur, et pour se consacrer entièrement et sans retour au service de Dieu, il embrassa l'état ecclésiastique, dont il remplit, pendant sa longue carrière, les augustes fonctions avec autant de zèle que de succès. Il fut un des ecclésiastiques à qui l'assemblée du clergé de 1775 décerna des honneurs et des encouragements pour avoir pris la défense de la religion. C'était un titre pour être persécuté pendant la révolution. Il le fut effectivement, et resta longtemps en prison. Rendu à la liberté, il alla passer dans la retraite le reste de sa vie, et mourut en 1813. On lui doit : *Le comte de Valmont, ou les égarements de la raison, avec la Théorie du bonheur*, Paris, 1801, 6 vol. in-12, fig., 15 fr.; ib., 1807, 6 vol. in-12, 18 fr., et 6 vol. in-8, 36 fr., ou pap. vél., 72 fr.; ib., 1821, 6 vol. in-12, fig., 21 fr.; ib., 1829, 6 vol. in-12, fig., 7 fr. 50. Cette production, d'un ordre aussi relevé que utile, en assurant à l'abbé Gérard des titres certains à la gloire d'un écrivain très-distingué, lui a acquis des droits incontestables à la reconnaissance de tous les amis de la religion et des mœurs. L'auteur, dit un écrivain judicieux, « y montre, dans une agréable fiction, les écarts » d'un jeune homme entraîné par ses passions et » par des sociétés pernicieuses, et y établit les » preuves qui ramènent tôt ou tard à la religion un » esprit droit et un cœur vertueux. » C'est le meilleur livre qu'on puisse mettre entre les mains des

jeunes gens pour les prémunir contre la philosophie moderne. Peut-être faudrait-il désirer le retranchement de quelques passages dans lesquels les passions sont peintes de manière à amollir le cœur ; les *Leçons de l'histoire*, ou *Lettres d'un père à son fils sur les faits intéressants de l'histoire universelle*, Paris, 1787-1806, 11 vol. in-12, 44 fr. Les premiers volumes de cet ouvrage sont accompagnés de savantes dissertations qui offrent autant d'érudition que de critique; les derniers, qui terminent l'histoire ancienne jusqu'à Jésus-Christ, paraissent traités avec moins de soin ; l'*Esprit du christianisme, précédé d'un précis de ses preuves et suivi d'un plan de conduite*, Paris, 1803, in-18 ; des *mémoires sur sa vie*, suivis de *mélanges* en prose et en vers, Paris, 1810, in-12. Il n'est pas certain que cet ouvrage soit de l'abbé Gérard ; des *sermons pour l'avent, le carême et les principales fêtes de l'année*, Lyon, 1828, 5 vol. in-12, 12 fr. Gérard a laissé plusieurs ouvrages inédits : le plus important de ceux-ci a été publié sous le titre suivant : *Essai sur les vrais principes relativement à nos connaissances les plus importantes*, Paris, 1826, 3 vol. in-8, portr. et *fac simile*, 18 fr. ou 3 vol. in-12, 10 fr.

GÉRARD (François), né à Rome en 1770 dans le palais du cardinal de Bernis, d'un père français et d'une mère italienne, annonça dès l'âge de 10 ans le goût le plus prononcé pour les arts. Ses parents le placèrent d'abord chez le célèbre statuaire Pajou, mais on reconnut bientôt que sa véritable vocation était la peinture ; il entra alors dans l'atelier de David, ce maître habile qui, méconnaissant la vocation de son élève, prétendit plus tard que la nature l'avait créé pour être législateur plutôt que peintre, et fit inscrire d'office son nom sur la liste des jurés du tribunal révolutionnaire. Ce nom sortit de l'urne à l'époque du procès de la reine ; il savait qu'en n'acceptant pas il se ferait un ennemi de son maître, républicain par système et despote par caractère. Cette considération ne l'arrêta pas, il eut le courage de ne pas se rendre au poste infâme que la tyrannie lui avait assigné. On osa l'envoyer chercher par des gendarmes le jour de la séance, et il fit au commandant cette belle réponse : « *Je suis très-malade : » si vous ne me croyez pas, traînez-moi au tribu» nal; mais alors ne nous parlez pas de liberté, » puisque nous n'avons pas même celle de mourir » en paix.* » Pendant le règne de la terreur il s'occupa exclusivement de son art ; et ce n'est qu'en 1795 qu'il mit au salon *Bélisaire* et quelques autres tableaux qui lui firent prendre rang parmi les meilleurs peintres. Le tableau de *la bataille d'Austerlitz* porta sa réputation au plus haut degré. On comprit alors qu'un aussi grand peintre devait, pour l'intérêt de l'art et pour la gloire de la France, perpétuer son goût et sa manière : il fut nommé professeur à l'école spéciale des beaux arts. Gérard excella aussi dans le genre du portrait. Ceux de Napoléon, de Bernadotte, du duc d'Orléans, de Joséphine, de Talleyrand, du maréchal Soult, de Carnot, de Mme de Staël, etc., forment une galerie historique dans laquelle brillent les qualités qui distinguent le talent pur et suave de cet artiste. Parmi ses meilleurs ouvrages il faut ranger aussi *Homère chantant*, *Daphnis et Chloé*, *sainte Thérèse*, et *Philippe V salué roi d'Espagne* La restauration lui prodigua les distinctions et les récompenses : il fut nommé baron, officier de la Légion d'honneur et premier peintre du roi; Louis XVIII lui demanda *l'entrée d'Henri IV à Paris*, et Gérard en fit une de ses plus magnifiques compositions Charles X le chargea de faire *le tableau du sacre*, qui mutilé lors des événements de juillet 1830, vient d'être restauré et transféré au musée de Versailles. Le dernier ouvrage de Gérard est un grand tableau d'autel représentant *J.-C. sur le mont Thabor* et commandé par un riche particulier; les connaisseurs le jugent, quoique laissé inachevé par l'auteur, égal à ses plus belles compositions. Un tel sujet était digne d'occuper le peintre qui de nos jours a le mieux compris la dignité de l'art, et qui après avoir consacré son pinceau à l'héroïsme et aux grandeurs de la terre, devait comme par un ordre exprès terminer sa carrière dans le sein de la religion dont il recevait et traduisait les plus sublimes inspirations. Deux jours après l'invasion du mal qui a terminé sa vie, sentant sa dernière heure approcher il réclama les secours de la religion, et, après avoir écouté avec recueillement la parole de Dieu et reçu les sacrements que l'Eglise réserve aux mourants, il s'endormit paisiblement dans l'éternité, le 10 janvier 1836.— Comme artiste, Gérard sera incontestablement proclamé le premier de nos peintres d'histoire anciens et modernes. A aucune époque l'école française n'a rien produit de comparable à la *bataille d'Austerlitz* et à l'*entrée d'Henri IV à Paris*, vastes compositions qui, au mérite de rappeler des faits nationaux, joignent celui d'une grande poésie, d'un goût sévère et délicat, et d'une rare justesse de composition et de couleur.

GÉRARDIN (Sébastien), naturaliste, né à Mirecourt en 1751, et mort en 1816, a publié : un *Tableau élémentaire de botanique, où l'on trouve les systèmes de Tournefort et de Linnée, et les familles naturelles de Jussieu*, 1803, in-8, fig., 7 fr.; un *Tableau élémentaire d'ornithologie*, ou *Histoire naturelle des oiseaux que l'on rencontre communément en France, suivie des moyens d'en former des collections*, Paris, 1806 et 1822, 2 vol. in-8, et atlas in-4, de 41 planch., 20 fr., pap. vél., 40 fr.; un *Essai de physiologie végétale*, ibid., 1810, 2 vol. in-8, fig., 25 fr., pap. vél., fig. col., 60 fr.; *Dictionnaire raisonné de botanique*, ibid., 1823, in-8, avec portr., 10 fr.

GÉRASIME (saint), solitaire de Lycie, après avoir mené longtemps une vie érémitique dans son pays, passa ensuite en Palestine, où il se laissa surprendre par Théodose, moine vagabond, qui lui inspira les erreurs d'Eutychès. Le saint abbé Euthyme lui ouvrit les yeux, et sa faute ne servit qu'à le rendre plus humble, plus vigilant et plus pénitent que jamais. Il bâtit ensuite une maison de 70 cellules, près du Jourdain, dans laquelle il finit saintement sa vie, avec un grand nombre de solitaires, le 5 mars 475, dans un âge avancé. La prière et la méditation des vérités éternelles remplirent entièrement ses dernières années. L'auteur du *Pra-*

tum spirituale dit qu'il guérit un lion qui s'était enfoncé une forte épine dans le pied, que cet animal lui resta attaché, et mourut de regret après avoir perdu son maître.

GÉRAUD, ou Gérard (saint), *Geraldus*, moine de Corbie, abbé de St.-Vincent de Laon, puis de St-Médard de Soissons, et enfin premier abbé de St.-Sauve, près de Bordeaux, mourut en 1095 Sa vie avait été sainte, sa mort le fut aussi. Il a laissé une *Vie de S. Adalhard*, insérée dans les *Acta sanctorum*.

GÉRAUD (saint), comte et baron d'Aurillac, fonda l'abbaye d'Aurillac, ordre de St.-Benoît, en 894, et mourut en 909. Il fut le père des pauvres et l'exemple des solitaires.

GERBAIS (Jean), né en 1629 à Rupois, village du diocèse de Reims, docteur de Sorbonne en 1661, professeur d'éloquence au collége royal en 1662, mort en 1699, avait un esprit vif et pénétrant. On a de lui plusieurs ouvrages en latin et en français; les premiers sont mieux écrits que les seconds. Les principaux sont: un traité *De causis majoribus*, Paris, 1679, in-4, pour prouver que les causes des évêques doivent être jugées en première instance par le métropolitain et par les évêques de la province. Ce traité déplut à la cour de Rome, non-seulement par les assertions qu'il contenait sur les libertés de l'église gallicane, mais aussi par la manière dure dont elles étaient exprimées. Innocent XI le condamna en 1680. L'assemblée du clergé de l'année suivante ordonna à Gerbais d'en publier une nouvelle édition corrigée, *pour donner*, dit l'abbé Barral dans son Dictionnaire critique, *quelque satisfaction à la cour de Rome*, QUI N'EN AURAIT DU RECEVOIR AUCUNE. Qu'en sait-il, et de quel droit se mêle-t-il de condamner la conduite d'un corps si respectable, qui sans doute savait ce qu'il devait et ce qu'il ne devait pas au Siége de Pierre? un *Traité du pouvoir de l'Église et des princes, sur les empêchements du mariage*, Paris, 1690-96, in-4. L'auteur y prouve, contre Launoy, que l'Eglise a toujours usé du pouvoir de constituer les empêchements dirimants. (*Voy*. Launoy.) Il accorde cependant aussi aux princes le pouvoir d'établir de tels empêchements: sentiment qui a été défendu encore par d'autres catholiques, mais qui, comme le remarque un savant théologien de ce siècle, ne résiste pas à une très-simple mais invincible observation. « Il me vient en idée, écrit-il à Ricci, évêque » de Pistoie, que les empereurs romains ont, sans » besoin, inondé l'Europe, l'Asie et l'Afrique du » sang de leurs meilleurs sujets dans l'unique vue » d'extirper la religion chrétienne. Car une seule » loi, qui, en vertu de leur droit inhérent et notoire, eût statué que la confession du christianisme était un empêchement dirimant le mariage, » suffisait pour faire oublier, à la fin d'une génération, le nom adoré de Jésus-Christ, sans verser » une goutte de sang, sans opprimer tout l'univers. » Les chrétiens eussent dû renoncer au christianisme, ou s'abstenir du mariage qui, en vertu de » la loi impériale, serait devenu pour eux un sacrilége et une incestueuse union. Ainsi l'Eglise, composée seulement de célibataires, dont la propagation est impossible, eût péri dans sa naissance. » Que pourriez-vous opposer à cette difficulté? Que » les empereurs, dans le cours de trois siècles, ont » ignoré ce droit, ou qu'ils n'y ont pas songé, ou » qu'ils ont préféré contre l'ordre des choses les persécutions et le carnage. Mais qui sont donc les » princes auxquels Dieu a révélé ce pouvoir qu'il leur » avait donné? Comment, entre tant d'apostats, » dans l'espace de 300 ans, ne s'en est-il pas trouvé » un seul qui, instruit de ce dogme, suggérât à » César un moyen si facile et si efficace? Comment » l'empereur Julien, élevé dans les mêmes écoles, » imbu des mêmes principes que les Basile et les » Grégoire; Julien, si bien instruit dans la religion » à laquelle il renonça, qu'il pouvait prendre à tâche » de la combattre, même par sa plume, et d'engager les meilleurs auteurs ecclésiastiques de son » temps à lui répondre; comment, dis-je, cet empereur n'a-t-il point usé d'un moyen si doux et si » conforme à son plan de détruire le christianisme » sans verser de sang? Supposons que tous ceux qui » professaient la religion du Galiléen, fussent déclarés inhabiles à contracter un mariage légitime; » ce seul et simple édit de l'apostat eut effectué dans » un moment ce que n'avait pu faire le fer des Dioclétien et des Maximin. Parcourez ainsi l'histoire » des siècles; appliquez cette idée aux empereurs » ariens et iconoclastes, aux protestants d'Allemagne, au long et cruel règne de la reine Elisabeth, et figurez-vous quelles pertes eût pu causer » au catholicisme une seule loi sur les mariages. » Cette évidence dont vous parlez n'est donc qu'une » chimère, et ce dogme a été ignoré dans toute » l'Eglise, jusqu'au temps de Launoy, de Dominis; » et ce sera un dogme que Dieu aura révélé à ces » docteurs, ou qu'ils auront fabriqué. Quoi! si » Jésus-Christ eut donné aux princes le pouvoir » d'annuler les mariages; pouvoir qui à chaque instant pouvait tourner à la destruction de son Église; » il s'ensuivrait qu'il a réuni dans son plan des principes contradictoires qui se détruisent mutuellement: car, d'un côté, il eût voulu que nulle force » humaine ne pût faire cesser son règne spirituel » sur la terre; et d'un autre, il eût permis que tous » les souverains eussent le moyen de le ruiner de » fond en comble, dès qu'ils l'auraient voulu. Il » aurait institué des sacrements dans son Eglise, » comme des sources inépuisables de ses grâces, et » il aurait dépendu de la volonté d'un seul homme » de les tarir tout d'un coup. Puisqu'il est donc impossible de soupçonner même que la Sagesse éternelle ait pu tomber dans une absurdité si palpable, » il est évident, en supposant, comme vous êtes » contraint de le faire, la perpétuité de l'Eglise, et » la nature intrinsèque du sacrement, que Dieu ne » peut avoir accordé aux princes de la terre aucun » pouvoir sur la validité du mariage. Et il ne vous » servirait de rien de dire que les empereurs païens » ou les princes hérétiques ne pouvaient user de ce » pouvoir au désavantage de la religion chrétienne » ou de l'Eglise catholique. Car si ce droit leur appartenait en effet, ils auraient pu s'en servir tou-

» jours (1), sinon licitement, du moins validement, » et la défense serait toujours tombée indirectement » sur la validité du sacrement; de sorte que les » chrétiens, selon les principes même de leur reli» gion, eussent été obligés d'obéir et de préférer une » stérilité destructive à un manifeste concubinage. » On peut voir d'autres réflexions également simples et justes dans le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1791, p. 250; des *Lettres sur le pécule des religieux faits curés ou évêques*, 1698, in-12; une *édition* des *Règlements touchant les réguliers*, donnée par ordre du clergé de France, qui le gratifia d'une pension de 600 livres. Ces règlements parurent en 1665, in-4, avec les notes du savant Hallier. On les trouve aussi dans les *Mémoires du clergé*, par Le Merre, tom. 6; quelques *écrits* sur la comédie, sur la parure des femmes, etc. Gerbais fonda par son testament deux bourses dans le collége de Reims, dont il était principal. (*Voy.* TUDESCHI.)

GERBEL (Nicolas), *Gerbelius*, jurisconsulte, natif de Pforzheim, habile dans les langues et dans la jurisprudence, fut professeur en droit à Strasbourg, où il mourut fort vieux en 1560. Le président de Thou l'appelle *virum optimum*, *et pariter doctrinâ ac morum suavitate excellentem.* Son principal ouvrage est une description estimée de la Grèce, sous le titre de : *Isagoge in tabulam Græciæ Nicolai Sophiani*, imprimée à Bâle en 1550, in-fol. On a encore de lui : *Vita Joannis Cuspiniani; De anabaptistarum ortu et progressu, etc.* Ces écrits sont curieux.

GERBERGE, fille de saint Guillaume, comte de Toulouse, renonça de bonne heure au monde, pour mener une vie retirée à Châlons. Elle édifiait cette ville par ses vertus, lorsque Lothaire, usurpateur du trône impérial sur son père Louis le Débonnaire, eut la cruauté de la faire enfermer dans un tonneau comme une sorcière et une empoisonneuse, et de la faire précipiter dans la Saône, où elle périt. C'était pour se venger de Gaucelme et du duc Bernard, frères de cette princesse, qui s'étaient opposés à ses desseins ambitieux, et qui avaient favorisé contre lui le parti de l'empereur son père. Le P. Daniel prétend dans son *Histoire de France*, que Gerberge avait d'abord épousé le comte Wala, et embrassé ensuite la profession monastique dans le temps que ce seigneur prit de son côté l'habit de religieux dans l'abbaye de Corbie.

GERBERON (Gabriel), né à Saint-Calais dans le Maine en 1628, fut d'abord de l'Oratoire, et se fit ensuite bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur en 1649. Il y enseigna la théologie durant quelques années. Il s'expliquait avec si peu de ménagement en faveur de la doctrine de Jansénius, que Louis XIV voulut le faire arrêter dans l'abbaye de Corbie, en 1682; mais il échappa aux poursuites de la maréchaussée, et se sauva en Hollande. Sa vivacité et son enthousiasme l'y suivirent. L'air de Hollande étant contraire à sa santé, il passa dans les pays-Bas. L'archevêque de Malines le fit saisir en 1703, et le condamna comme partisan des nouvelles erreurs sur la grâce. Le P. Gerberon fut ensuite enfermé par ordre du roi dans la citadelle d'Amiens, puis au château de Vincennes, sans que ni les prisons, ni les châtiments pussent modérer la chaleur de son zèle, pour ce qu'il appelait la bonne cause. L'on ne doutait pas qu'il ne dût mourir dans l'opposition aux décrets de l'Eglise, lorsqu'il revint à des sentiments plus catholiques. Il demanda avec empressement de signer le formulaire, ce qu'il fit le 18 avril 1710, rétractant la doctrine de tous ses livres, et témoignant beaucoup de douleur de son attachement aux opinions condamnées. On le mit en liberté, le 30 du même mois; rendu à ses frères, il ratifia de son plein gré dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ce qu'il avait fait à Vincennes. Il était temps qu'il se reconnût. A une obstination de 50 ans enfin désavouée, il ne survécut pas dix mois entiers, étant mort en 1711, « non sans de » cruels remords, dit un historien, surtout à cause » du grand nombre d'âmes qu'il avait égarées; mais » en même temps avec une ferme confiance dans » les miséricordes du Seigneur, et avec une viva» cité de repentir qui a pu en expier le délai. » On a de lui plusieurs ouvrages sur les disputes du temps, ou sur ses querelles particulières. Ceux qui ont échappé au naufrage de l'oubli sont : une *Histoire générale du jansénisme*, Amsterdam, 1700, 3 vol. in-12, telle qu'on devait l'attendre d'un apôtre de cette doctrine. Il a laissé sur le même sujet : *Annales janseniani*, qui n'ont pas été imprimées, et qui ne doivent pas l'être. L'auteur traita ses ennemis de *molinistes outrés*, de *disciples de Pélage*, de *semipélagiens;* plusieurs *livres de piété*, écrits avec feu; des *éditions de Marius Mercator*, Bruxelles, 1673, in-12; de *saint Anselme* et de *Baïus*, Paris, 1675 et 1681, in-fol.; une *Apologie* latine *de Rupert, abbé de Deutz, au sujet de l'Eucharistie*, Paris, 1669, in-8; un *Traité historique sur la grâce; Lettres à Bossuet, évêque de Meaux;* la *Confiance chrétienne;* le *Chrétien désabusé;* la *Règle des Mœurs, contre les fausses maximes de la morale corrompue*, in-12; la *Défense de l'église romaine;* l'*Histoire de la robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est révérée dans l'église des religieux bénédictins d'Argenteuil:* ouvrage qui manque de critique, où l'auteur se fonde sur des titres qui sont eux-mêmes suspects; et qui, quand même ils seraient authentiques, ne prouveraient rien; les *Avis salutaires de la sainte Vierge à ses dévots indiscrets.* Ce livre, qui corrigeait un excès par un autre, fut défendu à Rome en 1674, *donec corrigatur*, et ensuite absolument. Le P. Bourdaloue fit un sermon pour le réfuter. (*De la dévotion envers la sainte Vierge* dans le 2e tome des Mystères.) Le P. Gerberon avait dans ses ouvrages, comme dans son caractère, une impétuosité qui faisait de la peine à ses amis même; mais en même temps quelque chose de plus franc

(1) Comme conservateurs de la religion de l'empire, ils ne pouvaient manquer d'y recourir. Ils eussent d'ailleurs dit aux chrétiens : « Vous n'avez pas d'obligation de vous marier, » votre religion vous invite même à un état plus élevé; eh » bien! suivez ce conseil. L'empire est d'ailleurs assez peuplé » et les populateurs n'y manquent pas. » Dès lors les chrétiens finissaient.

et de plus droit que n'ont ordinairement les gens de parti ; et c'est peut être ce qui le détacha enfin de la faction à laquelle il avait sacrifié ses talents et son repos. l'espace d'un demi-siècle.

GERBERT (Martin), baron de HORNAU, prélat catholique allemand, né à Horb dans la Forêt-Noire, en 1720, mort en 1793, entra dans l'ordre de St-Benoît, où il se distingua par son vaste savoir et ses vertus. Devenu abbé du célèbre monastère de Saint-Blaise, il ne relâcha rien de son application à l'étude, en même temps qu'il consacra une vie laborieuse et édifiante au bien de sa maison, de ses sujets et de l'Église catholique, dont les intérêts l'ont aussi vivement que constamment occupé, comme on le voit par la nature de ses ouvrages, qui sont en grand nombre, et dont voici les principaux : *Apparatus ad eruditionem theologicam*, St-Blaise, 1754 ou 1769, in-8 ; *Principia theologiæ exegeticæ ; præmittuntur prolegomena theol. universæ*, Saint-Blaise ; *Principia theologiæ dogmaticæ juxta seriem temporum et traditionis ecclesiasticæ digesta*, 1758 ; *Principia theologiæ symbolicæ*, 1758 ; *Principia theologiæ mysticæ ad renovationem interiorem et sanctificationem christiani hominis*, 1758 ; *Principia theologiæ moralis juxta principia et legem evangelicam*, 1758 ; *Principia theologiæ canonicæ quoad exteriorem ecclesiæ formam et gubernationem*, 1759 ; *Principia theologiæ sacramentalis*, 1759 ; *Theologia liturgica*, 1759 ; *Dissert. de recto et perverso usu theol. scholasticæ*, 1759 ; *Dissert. de ratione exercitiorum scholasticorum, præcipuè disputationum, cùm inter catholicos, tùm inter hæreticos, in rebus fidei*, 1759 ; *Demonstratio veræ religionis veræque ecclesiæ*, 1760 ; *De legitima ecclesiæ potestate circa sacra*, 1761 ; *De communione potestatis ecclesiasticæ inter summos ecclesiæ principes, pontificem et episcopos*, 1761 ; *De veteri liturgia Alemannica*, St.-Blaise, 1776, 2 tom. gr. in-4 ; *De cantu et musica a prima sacra ecclesiæ ætate usque ad præsens tempus*, St.-Blaise, 1774, 2 vol. in-4, fig., 15 à 20 fr. ; *Scriptores ecclesiastici de musica sacra, potissimum ex variis codd. mss. collecti*, ibid., 1784, 3 part., in-4, 12 à 18 fr. ; *De radiis Divinitatis in operibus naturæ, providentiæ et gratiæ*, 1762 ; *Iter Alemannicum ; accedit Italicum et Gallicum*, 1765 ; *De festorum dierum numero minuendo, celebritate amplianda*, 1765 ; *De eo quod est juris ecclesiastici et divini in sacramentis*, 1767 ; *De peccato in Spiritum S. in hac et altera vita irremissibili*, 1767. Tous ces ouvrages respirent une érudition vaste et variée, sagement dirigée et employée, une logique exacte, la plus pure orthodoxie, une grande piété, un zèle brûlant. Son administration, ses voyages, sa conversation douce, intéressante, instructive, l'ont fait connaître et estimer autant que ses profondes études. La piété et l'humilité s'étaient admirablement unies chez lui avec la science et le plus rare mérite. Il a retracé, dans un degré éminent, les utiles travaux et les vertus qui distinguaient autrefois cet ordre célèbre, dont la réputation est si étrangement déchue. Rien ne peut exprimer la douleur qu'il ressentait à la vue de cette décadence ; mais ce qui le touchait plus vivement encore, c'est l'apostasie de tant de religieux de différents ordres qui dogmatisent aujourd'hui en Allemagne, soit dans les chaires, soit dans les livres ; qui, hérétiques enfroqués comme les Fra-Fulgentio et les Fra-Paolo, déchirent le sein de l'Eglise d'une manière plus sûre que par une apostasie avouée. Le savant et pieux abbé en parle de la manière la plus touchante dans son livre *De legitima Ecclesiæ potestate circa sacra ;* mais il espère en même temps que l'Eglise, qui a triomphé de tant de persécuteurs, triomphera également de ces derniers, les plus odieux comme les plus dangereux de tous. *Quod de persecutionibus ethnicorum professa est antiquitas, id de insultibus hæreticorum etiam verum fit, Ecclesiam indè novum florem, decorem et amplitudinem nancisci. Id quod etiam speramus, dum jam dolentes cernimus* IPSOS ECCLESIÆ FILIOS AD CONCUTIENDAM ECCLESIATICAM AUCTORITATEM PROCURENTES, IMBIBITIS PROTESTANTIUM LATENTER PRINCIPIIS (de leg. eccl. pot. l. 2, c. 3). Dans son *Historia Nigræ Silvæ*, 3 vol. in-4, il y a quelques préjugés contre les jésuites que sans doute le judicieux auteur a quittés plus tard, à la faveur de la lumière répandue par les événements. Peut-être ne s'est-il pas assez constamment défendu contre les embûches de ce siècle, dont sa bonne foi et sa franchise ne prévoyaient pas toujours les suites, comme elles n'en devinaient pas les principes. Les nouveautés bruyantes lui faisaient assez aisément illusion. En général, les bénédictins en Allemagne n'ont pas été assez en garde contre les nouveautés de tout genre. Du reste, les religieux de Saint-Blaise, à l'imitation de leur chef, ont toujours été zélés pour l'orthodoxie. C'est à l'un d'eux que nous devons le *Febronius abbreviatus*, où les erreurs de ce chef de sectes sont savamment et judicieusement analysées.

GERBIER (Pierre-Jean-Baptiste), célèbre avocat du parlement de Paris, né à Rennes en 1725, reçut sa première éducation de maîtres habiles que son père avait fait venir de Hollande. Après avoir terminé ses études à Paris, il fut reçu avocat en 1745, et ne parut au barreau qu'à l'âge de 28 ans. Les causes les plus extraordinaires semblèrent se présenter pour lui faire une brillante réputation. Une des plus fameuses dont il fut chargé, et dans laquelle il déploya tous les talents de l'orateur, est *celle des Lionci*, négociants de Marseille, contre les jésuites. Nous citerons encore celle dans laquelle un père refusait de reconnaître deux de ses filles légitimes. Gerbier plaida avec tant de chaleur, avec tant d'éloquence que ce père présent à l'audience, oubliant son rôle, fondit en larmes : Gerbier interrompit alors sa plaidoirie, et termina ainsi : *Jurisconsultes, retirez-vous ; lois, taisez-vous ; magistrats, écoutez la voix de la nature ; voyez ces larmes, et jugez.* Peu d'orateurs ont réuni autant d'avantages que Gerbier ; il avait reçu de la nature une figure noble, un regard plein de feu, un organe sonore et flexible, une diction nette, une élocution facile, une grâce infinie, un charme inexprimable répandu dans toute sa

personne. Il était difficile de l'entendre sans éprouver ces émotions qu'il n'appartient qu'aux grands talents de faire ressentir. Il parlait toujours sans cahier; mais au milieu des mouvements oratoires auxquels il se livrait, jamais il ne s'écartait du plan sage et lumineux qu'il avait tracé dans sa tête. Le caractère dominant de son éloquence était l'insinuation et le pathétique. Ceux qui ne l'ont pas entendu n'ont pu que très-imparfaitement apprécier cet orateur; car, la plume à la main, il n'avait pas les mêmes avantages qu'en parlant; il n'écrivait pas bien, et ses *mémoires* ne donnent qu'une idée faible de son talent. Il est vrai que dans son temps les *factums* imprimés des avocats plaidants n'étaient que des précis, des extraits faits pour mettre sous les yeux des magistrats le sommaire du procès, dans lequel on n'avait ni le temps ni le dessein de chercher à briller par sa manière d'écrire, et où l'on songeait à instruire le juge plutôt qu'à lui plaire. L'orateur réservait toute son éloquence pour la plaidoirie. Il fut appelé l'aigle du barreau. Pendant l'exil du parlement sur la fin du règne de Louis XV, Gerbier alla plaider devant la commission nommée par le chancelier: le parlement ne lui pardonna pas cette défection dont il avait été un des premiers à donner l'exemple. A la même époque Linguet rayé du tableau des avocats, accusa Gerbier devant l'opinion publique d'être l'auteur de sa disgrâce, et fit contre lui des mémoires pleins d'amertume. Le chagrin dévora Gerbier depuis cette époque, et, après quelques années passées dans la tristesse, il mourut en 1788, bâtonnier de son corps, dont il emporta l'estime et l'affection. Dans la société, il était doux, modeste et peut-être trop confiant. On dit qu'il ajouta une foi aveugle aux jongleries du magnétisme, et l'on croit qu'il en fut la victime, ayant préféré ces illusions à tout autre secours dans le dépérissement de sa santé.

GERBILLON (Jean-François), né en 1654 à Verdun sur Meuse, jésuite en 1670, fut envoyé à la Chine en 1685, et arriva à Pékin en 1688. L'empereur le goûta tellement, que, trois mois après son arrivée, il eut ordre de suivre les ambassadeurs envoyés en Moscovie, pour régler les limites de cet empire et de celui de la Chine. Le jésuite, aidé d'un de ses confrères, aplanit toutes les difficultés, et fut le médiateur d'une paix avantageuse. L'empereur chinois, pénétré de reconnaissance, le fit revêtir de ses habits royaux, et le prit pour son maître de mathématiques et de philosophie. Il lui permit de prêcher et de faire prêcher la religion chrétienne dans ses vastes états, et voulut l'avoir toujours auprès de lui dans ses promenades, dans ses voyages, et même dans ses maladies. Le P. Gerbillon mourut à Pékin en 1707, supérieur général de toutes les missions de la Chine. Il a composé des *éléments de géométrie*, tirés d'Euclide et d'Archimède; et une *Géométrie pratique et spéculative*. Ces deux ouvrages, écrits en chinois et en tartare, furent magnifiquement imprimés à Pékin. On trouve dans la *Description de l'empire de la Chine* du P. du Halde, des *Observations historiques sur la grande Tartarie*, par le P. Gerbillon: ainsi que les *Relations* des voyages qu'il fit en ce pays. La relation de son *Voyage de Siam* n'a point été imprimée. On dit que c'est sur cet ouvrage que l'abbé de Choisi composa sa Relation, en y ajoutant quelques ornements, dont les mémoires du P. Gerbillon avaient besoin. Le style n'était pas le principal mérite des écrits de ce jésuite. On peut voir des extraits de son manuscrit sur Siam, dans le tome Ier des *Mélanges historiques* de Michault.

GERDIL (Hyacinthe-Sigismond), célèbre cardinal de la congrégation de Saint-Paul, dite des *Barnabites*, naquit à Samoëns en Savoie, en 1718, d'une famille estimée. Il donna dès sa plus tendre jeunesse des preuves non équivoques de la supériorité des talents qui devaient le faire distinguer pendant sa longue et brillante carrière. Son oncle paternel, homme de lettres estimable, soigna ses premières études, que le jeune Gerdil continua ensuite sous les barnabites, qui dirigeaient le collége de Thonon et celui d'Annecy. A peine âgé de 15 ans, il devint le confrère de ses professeurs en embrassant leur institut. Après son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent à Bologne pour y faire son cours de théologie. Il cultiva en même temps les langues anciennes et modernes, et s'appliqua avec succès à l'histoire et aux sciences exactes. Il obtint l'estime générale à Bologne; mais principalement celle de Lambertini, alors cardinal archevêque de cette ville, et depuis pape sous le nom de Benoît XIV. Ce savant homme jugea parfaitement le jeune Gerdil dès la première entrevue, et en augura les plus grandes choses; il lui donna même une preuve de confiance en ses lumières, en le consultant sur divers morceaux de son grand ouvrage sur la *Canonisation*, et en l'employant à traduire du français en latin plusieurs extraits des auteurs qui devaient y être employés. Dès qu'il eut terminé son cours de théologie, il fut envoyé à Macérata, pour y enseigner la philosophie. Plusieurs ouvrages qu'il y publia le firent connaître avantageusement. Il essaya d'abord ses talents polémiques en cherchant à réfuter Locke et ensuite à défendre Malebranche. Il passa bientôt après à Casal de Montferrat, d'où il fut appelé à Turin pour y occuper dans l'université la chaire de philosophie, et ensuite celle de théologie morale. L'archevêque de Turin, qui ne tarda pas à connaître tout le mérite de Gerdil, l'admit dans son conseil de conscience, tandis que son ordre lui témoignait sa confiance en le nommant provincial des colléges de Savoie et de Piémont. Peu de temps après la congrégation ayant perdu son supérieur général, il fut question de nommer Gerdil pour lui succéder; mais Benoît XIV le désigna en même temps à Emmanuel III, roi de Sardaigne, comme la personne la plus capable de diriger l'éducation de son petit-fils, le prince de Piémont. Gerdil vécut à la cour comme il l'avait fait dans son collége; il s'occupa tout entier des travaux de son emploi, et il consacra le temps qu'il ne donnait pas à l'éducation du prince, à composer plusieurs ouvrages utiles. Gerdil vit ses succès récompensés par deux abbayes; mais ses revenus ne le rendirent pas plus riche: ils étaient employés à l'éducation de

ses neveux et à faire de bonnes œuvres. Le pape Clément XIV lui décerna un prix plus honorable. Dans le consistoire tenu le 26 avril 1773, le saint Père le réserva cardinal *in petto*, sous une désignation qui caractérisait en même temps et sa grande réputation et sa rare modestie : *notus orbi, vix notus urbi*. Cependant Clément ne put achever la nomination, elle était réservée à Pie VI. Ce vénérable pontife appela Gerdil à Rome, le nomma consulteur du saint-office, le fit sacrer évêque de Dibbon, et le proclama le 15 décembre 1777 cardinal du titre *de Sainte-Cécile ;* il avait déjà été agrégé au sacré collége le 27 juin de la même année : Gerdil montra dans ce haut rang beaucoup de zèle pour les intérêts de l'Eglise. Nommé préfet de la Propagande, et membre de presque toutes les congrégations, il était au milieu du sacré collége comme une lumière. C'était toujours son avis qu'on suivait dans les affaires les plus délicates, et Gerdil inclinait toujours pour le parti modéré, dès que les principes ne devaient pas en souffrir : c'est dans ce sens qu'il agit dans l'affaire du concordat. Lorsqu'en 1798 les Français s'emparèrent de Rome, et en emmenèrent le souverain pontife, Gerdil s'empressa de quitter une ville livrée au désordre ; et, pour subvenir aux frais de son voyage, il fut obligé de vendre ses livres. Arrivé à Sienne, il y vit l'infortuné Pie VI en proie au besoin ; et, loin de pouvoir le soulager, il fut obligé lui-même, pour se rendre en Piémont, d'accepter les offres généreuses du cardinal Lorenzana, archevêque de Tolède, et de monseigneur Desping, archevêque de Séville, et depuis cardinal. Resté dans le séminaire de son abbaye de la Clusa, il se vit souvent sur le point de manquer de tout, mais il supporta ses malheurs avec la plus grande résignation. Après la mort de l'infortuné Pie VI, Gerdil se rendit au conclave convoqué à Venise. Dès les premiers scrutins, un grand nombre de suffrages se réunirent en sa faveur, et son âge très-avancé fut un des plus grands obstacles à son élection. Il suivit à Rome le nouveau pape Pie VII, et y reprit ses occupations. La santé dont il jouissait dans l'âge le plus avancé faisait espérer de le conserver encore quelques années ; mais il fut attaqué en 1802 d'une maladie grave à laquelle il succomba le 12 août de la même année. Membre d'un grand nombre d'académies de l'Europe, il fut honoré des regrets de tous les savants. Le pape ordonna de magnifiques obsèques, et voulut lui-même faire l'absoute. Le P. Fontana, général des barnabites, et depuis cardinal, son ami, prononça son *oraison funèbre* (elle a été traduite en français par l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau, Rome, 1802, in-8), et lui composa l'épitaphe la plus honorable, et un *Eloge* lu le 6 janvier 1804 à l'académie des Arcades, sous le titre d'*Elogio letterario*. Ce savant et respectable prélat a composé un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs furent imprimés séparément. Le P. Toselli les a recueillis et publiés, Bologne, 1784-91, 6 v. in-4 Le P. Fontana, aidé du P. Scati, en a donné une nouvelle édition, Rome, 1806 21, 20 vol. in-4, 70 à 100 fr. Voici les ouvrages compris dans l'une et l'autre édition : *Introduction à l'étude de la religion, avec la réfutation des philosophes anciens et modernes touchant l'Etre suprême, l'éternité*, etc. ; ouvrage dédié à Benoît XIV, et auquel applaudirent non-seulement les savants catholiques, mais encore plusieurs protestants de l'académie de Berlin ; *Exposition des caractères de la vraie religion*, traduite de l'italien en français, par le P. Livoy, barnabite, Paris, 1770, in-8 ; *Dissertation sur l'origine du sens moral, sur l'existence de Dieu, l'immatérialité des substances intelligentes*, avec deux *Dissertations sur les études de la jeunesse ; Projet pour l'établissement d'un séminaire*, avec un *Essai d'instruction théologique à son usage* ; 16 *Traités* de *théologie* et 4 *Dissertations sur la nécessité de la révélation*. Dans l'essai, l'auteur réfute Bayle, le Système de la nature, les défenseurs de l'antiquité du monde, etc. Ces divers écrits forment les deux premiers volumes de l'édition de Bologne, et sont en langue italienne. Les 3e, 4e et 5e vol. et une partie du 6e renferment les œuvres françaises. On y trouve : un *Traité de l'immatérialité de l'âme contre Locke*, et la *Défense du P. Malebranche contre ce philosophe*, Turin, 1747 et 1748, 2 vol. in-4. Locke, dans son *Traité* de l'entendement humain, avance que sans le secours de la révélation, on ne peut être assuré que Dieu n'a pas donné à la matière la faculté de penser, et prétend que cela n'est point au-dessus de sa puissance. Cette idée, qui favorisait les principes des nouveaux philosophes, avait été avidement saisie par eux, notamment par Voltaire. Les doutes du philosophe anglais sont réfutés solidement dans le traité du P. Gerdil. Il y prouve que tout ce que dit Locke touchant l'immatérialité de Dieu peut également s'appliquer à l'âme. Burke a fait l'éloge de cet ouvrage Un des caractères des écrits polémiques du P. Gerdil est qu'ordinairement il puise dans les raisonnements même de ses adversaires les arguments par lesquels il les réfute ; et c'est ce qu'il fit en cette occasion ; *Essai d'une démonstration mathématique contre l'existence éternelle de la matière et du mouvement*, etc. ; *et des preuves que l'existence et l'ordre de l'univers ne peuvent être déterminés ni par les qualités primitives des corps, ni par les lois du mouvement ; Mémoires sur l'infini absolu considéré dans la grandeur, et sur l'ordre dans le genre du vrai et du beau*, insérés dans le tome 6 des *Miscellanea Taurinensia*, 1771 ; *Essai sur les caractères distinctifs de l'homme et des animaux brutes, où l'on prouve la spiritualité de l'âme par son intelligence ; Incompatibilité des principes de Descartes et de Spinosa ; Eclaircissement sur la notion et la divisibilité de l'étendue géométrique, en réponse à Dupuis*, Turin, 1741 ; *Réflexion sur un mémoire de Beguelin, concernant le principe de la raison suffisante, et la possibilité ou le système du hasard ; Dissertation sur l'incompatibilité de l'attraction et de ses différentes lois avec les phénomènes, et sur les tuyaux capillaires*, Paris, 1754, 1 vol. in-12. Un premier travail sur cet objet avait été inséré dans le *Journal* des savants, mai 1752.

L'astronome Lalande y répondit dans le même journal. A la suite de la dissertation se trouve un *Mémoire sur la cohésion; Observations sur les* Epoques de la nature, *pour servir de suite à l'examen des systèmes sur l'antiquité du monde*, insérées dans l'Essai théologique; *Traité des combats singuliers ou des duels*, Turin, 1759. Le P. Gerdil y rappelle que le métier des armes n'est pas moins sujet que les autres états aux règles de la morale, ni moins soumis pour des chrétiens aux préceptes de l'Evangile. Il montre l'absurdité, il fait sentir la férocité du prétendu point d'honneur qui fait une loi de la vengeance. Il prouve enfin que tous les duels, même ceux autorisés autrefois pour cause publique ou particulière, et à plus forte raison ceux qui ont lieu entre particuliers, de leur autorité privée, choquent la raison, blessent la religion, n'ont rien de commun avec le véritable honneur, tendent à renverser l'édifice social; *Discours philosophiques sur l'homme considéré relativement à l'état de nature, à l'état de société et sous l'empire de la loi*, Turin, 1769, in-8, traduits en italien par le docteur Giudici, Lodi, 1782; *De la nature et des effets du luxe, avec l'examen des raisonnements de Melon, auteur de l'*Essai politique sur le commerce en faveur du luxe, Turin, 1768, in-8. Gerdil y analyse les raisonnements des apologistes du luxe, entre autres de Montesquieu, et les réfute. Il montre que ces apologistes sont en contradiction avec eux-mêmes; il tire ses preuves des écrits qu'ils préconisent; *Discours sur la divinité de la vraie religion; Réflexions sur la théorie et la pratique de l'éducation, contre les principes de J.-J. Rousseau*, Turin, 1765, in-8. Elles se trouvent dans la nouvelle édition sous le titre de l'*Anti-Emile*. Elles sont écrites avec modération et ménagement pour l'auteur; mais rien n'y manque pour la solidité. Elles ont été traduites en anglais; et la princesse héréditaire de Brunswick fit passer dans ses états plusieurs exemplaires de cette traduction, comme un antidote aux dangers de l'ouvrage. Rousseau lui-même ne put s'empêcher de reconnaître le mérite de cet écrit, et de dire que tous ceux qu'on avait oubliés contre lui, c'était le seul qu'il eût trouvé digne d'être médité. Il ajoutait néanmoins qu'il craignait que l'auteur des réflexions ne l'eût pas compris; et certes ce n'était pas le P. Gerdil qui manquait d'intelligence. *Considérations sur l'empereur Julien*. C'est dans les auteurs païens que Gerdil puise ses motifs pour apprécier le caractère de ce prince; et c'est d'après leurs témoignages qu'il prouve jusqu'à quel point sont exagérés les éloges que dans ces derniers temps lui ont prodigués quelques philosophes, sans doute à cause de sa haine pour le christianisme, qu'ils partagent avec lui. Tout ce morceau du P. Gerdil est plein d'une excellente critique. *Observations sur le 6e livre de l'*Histoire philosophique et politique du commerce dans les deux Indes, par l'abbé Raynal. Gerdil écrivit ces observations rapidement, et à la lecture de ce 6e volume. Elles font regretter qu'il n'ait pas fait le même travail sur tout l'ouvrage. Quelques œuvres latines complètent le 6e volume; ce sont : une harangue sur ce sujet : *Virtutem politicam ad optimum statum non minus regno quam reipublicæ necessariam esse;* l'orateur y combat Montesquieu; une autre harangue : *De causis academicarum disputationum in theologiam moralem inductarum*. Elles furent prononcées en présence de la société royale de Turin, la première en 1750, et l'autre en 1754; *Disputatio de religionis virtutisque politicæ conjunctione; Elementorum moralis prudentiæ specimen*. Tels sont les ouvrages compris dans les six premiers volumes de l'édition de Bologne. Le cardinal della Somaglia en fit imprimer un 7e à ses frais en forme de supplément et sous ce titre : *Opuscula ad hierarchicam Ecclesiæ constitutionem spectantia*, imprimé à Parme, chez Bodoni, en 1789, in-8, et réimprimé à Venise, 1790, in-8. Il contient : *Confutazione di due libelli contro il breve* Auctorem fidei *di Pio VI, in cui si condanna il libro di Eybel :* Qu'est-ce que le pape? Rome, 1789, 2 vol. in-8; *Apologia del detto breve*, Rome, 1791 et 1792, in-4. Eybel était professeur de droit canon à Vienne du temps de l'empereur Joseph, et pendant la chaleur des réformes de ce prince. Il attaque dans son libelle la puissance papale, et parle avec peu de respect du pontife. Le P. Gerdil réfute sa doctrine en lui opposant les théologiens les plus attachés aux libertés de l'Eglise gallicane, tels que Gerson, le P. Alexandre, Bossuet et Fleuri; *In commentarium a Justino Febronio in suam retractationem editum animadversiones*, Rome, 1792, in-4. Gerdil croyait avoir remarqué dans la rétractation de cet évêque quelques tournures embarrassées, et y désirait des expressions plus franches. Il montre en quoi elle pèche, et c'est toujours de l'autorité des plus célèbres théologiens français qu'il s'appuie; *In Notas nonnullarum propositionum synodi Pistoiensis*, Rome, 1795. Ces remarques tendaient à justifier sur quelques points le synode de Pistoie : le P. Gerdil les réfuta. *Esame dei motivi dell' opposizione del vescovo di Noli* (Benoît Solari) *alla publicazione della bolla che condanna le proposizioni estratte dal sinodo di Pistoja*, Rome et Venise, 1802, in-12; des *Lettres pastorales* adressées aux paroisses qui dépendaient de son abbaye de la Clusa, et ses *Constitutions synodales; Précis d'un cours d'instruction sur l'origine, les devoirs et l'exercice de la puissance souveraine*, Turin, 1799, in-8. Il y en a deux traductions italiennes, l'une, Rome, 1800; l'autre, Venise, 1802, in-8; *Notes sur le poëme de la religion du cardinal de Bernis*, Parme, Bodoni, 1795. A la mort du cardinal Gerdil, il restait en manuscrit dans ses portefeuilles; *Osservazioni sopra una nuova lettera del vescovo di Noli*. Elles furent imprimées la même année 1802, à Venise; *Confutazione dei sistemi contrari all'autorità della Chiesa circa il matrimonio; Précis des devoirs des principaux états de la société; Instruction sur les différentes causes de la grandeur et de la destruction des états; Avis sur la lecture et le choix des bons livres; Traité d'histoire naturelle contenant les règnes minéral, vegétal et

animal; Tractatus de primatu romani pontificis, de gratia, de legibus, de actibus humanis, de mutuo; Dissertatio contra Puffendorf de usura, 5 vol.....; *Cursus philosophiæ moralis*. Ces ouvrages se trouvent dans la dernière édition de ses *Œuvres* et prouvent l'immense variété des connaissances de leur auteur, la fécondité de son génie, et son infatigable amour pour les travaux utiles. Il fut, de notre temps, un des hommes qui marquèrent le plus dans les sciences, qui furent le plus utiles à la religion et à l'Eglise, et firent le plus d'honneur au clergé. Sa vie entière fut consacrée à défendre l'une contre les déistes, à soutenir la doctrine de l'autre, et les jugements du saint Siége contre les réfractaires; modèle d'ailleurs admirable de modération dans ses controverses, où, tout en maintenant avec fermeté les principes, non-seulement il ne blesse pas la charité, mais il ne laisse pas même échapper la moindre expression qui puisse offenser ceux qu'il réfute.

GERHARDT (Marc-Adolphe-Balthasar), arithméticien célèbre, naquit à Leipzig 1735, et entra, dès qu'il eut terminé ses études, à la banque de Berlin où il était principal teneur de livres, lorsqu'il mourut en 1805 : il a laissé les ouvrages suivants, tous en allemand : *Table des logarithmes pour les commerçants*, Berlin, 1788, in-8; *Manuel de la connaissance des monnaies, poids et mesures usités en Allemagne*, 1788, in-8; *Mémoire sur le calcul commercial*, 1788, in-8; le *Comptoriste universel*, 1791, 2 vol. in-4; *Règles générales et particulières pour le calcul du cours des changes*, Berlin, 1796, in-8; *Cabinet de monnaies portatif*, 1794, in-4. Les tables pour la réduction des monnaies ont été traduites en français sous le titre de *Tableau du pair intrinsèque, tant en or qu'en argent, des monnaies de compte de tous les états du monde*, 1812, in-8.

GÉRICAULT (Jean-Louis-Théodore-André), peintre d'histoire, élève de Guérin, naquit vers 1792 d'un père qui était avocat et avait une fortune assez considérable. Sa richesse fut la cause de sa perte. Géricault travailla peu, se livra à toutes sortes d'excès, et mourut au moment où comprenant qu'il fallait sortir de ces habitudes funestes, il sentit qu'il avait des talents qui pouvaient l'illustrer. Il avait exposé au salon de 1819 le *Naufrage de la Méduse*, qui est maintenant au musée du Louvre, et qui fut à l'époque de son apparition en butte aux critiques les plus vives : ce tableau a des défauts; mais il n'en a pas moins placé son auteur au rang des peintres distingués. Géricault avait déjà fait auparavant un *chasseur à cheval*, un *cuirassier blessé*, une *forge de village*, qui avaient du mérite. Peu de temps avant de mourir, il entreprit la *traite des Nègres*, la *peste de Barcelonne*, et une *descente de croix* exécutée avec toute l'élévation du style et la sévérité de ton qui a distingué les meilleures productions de l'école lombarde. On doit encore à cet artiste plusieurs *dessins* et *lithographies*, entre autres un *épisode de la retraite de Moscou*, la *bataille de Maïpu*, celle de *Chacabuco*, 4 *planches de la vie politique et militaire de Bonaparte*, par M. V. A. Arnault, in-fol., qu'il ne put terminer. Il est mort à Paris en 1824.

GERING (Ulric), allemand, fut un des trois imprimeurs, que les docteurs de la maison de Sorbonne firent venir à Paris vers 1469, pour y faire les premiers essais du bel art de l'imprimerie. Gering ayant amassé de grands biens, fit des fondations très-considérables aux colléges de Sorbonne et de Montaigu. Il mourut dans celui-ci en 1510. Les deux imprimeurs qui le suivirent en France étaient Martin Grantz et Michel Friburger.

GERLAC (Petri), de Deventer, chanoine de l'ordre de saint Augustin, dans le monastère de Windesheim, mourut en odeur de sainteté, l'an 1411. Il a laissé en latin des *Soliloques*, in-12 ou in-24, qu'on a traduits en français, in-12.

GERLACH, pieux ermite, dont on conservait le corps dans l'abbaye des dames Norbertines, qui porte son nom, à 2 lieues de Maëstricht (sous le règne de Joseph II, cette maison a été détruite, et les dames transportées à Ruremonde). Dans sa *Vie* imprimée en 1745, à Maëstricht, chez Lekens, on rapporte des choses étonnantes, dont quelques-unes font plutôt l'éloge de la piété que du discernement du siècle où ce saint a vécu.

GERMAIN (saint), né à Auxerre en 380, d'une famille illustre, fit ses études à Rome, et brilla dans le barreau de cette ville. Devenu ensuite gouverneur de sa patrie et commandant des troupes du pays, il se fit tellement aimer des peuples par son intégrité, qu'après la mort de saint Amateur, évêque d'Auxerre, le clergé, la noblesse et le peuple le demandèrent d'une commune voix pour son successeur. Auxerre goûta, sous son nouveau pasteur, toutes les douceurs de la paix et de la concorde. Germain distribua tous ses biens aux pauvres et à l'Eglise. Le pélagianisme faisait alors des ravages en Angleterre. Les prélats des Gaules, assemblés en 429, envoyèrent Germain avec saint Loup, évêque de Troyes, pour arrêter la force du poison. Ces médecins spirituels firent en peu de temps beaucoup de guérisons par l'éloquence de leurs exhortations et par la sainteté de leur vie. Saint Germain y fit une seconde mission en 446. Plusieurs miracles éclatants opérèrent la conversion de ce qui restait de pélagiens. Au retour de ce second voyage, il passa en Italie, et mourut à Ravenne en 448. On a cru avoir trouvé en 1717, dans l'abbaye de Saint-Marien d'Auxerre, les reliques de saint Germain, mais les bons critiques en ont contesté l'authenticité, quoique l'abbé Le Bœuf l'ait soutenue. Sa *Vie* fut écrite par le prêtre Constant, auteur contemporain, à la prière de saint Patient, archevêque de Lyon; elle se trouve dans Surius.

GERMAIN (saint), successeur d'Eusèbe dans l'évêché de Paris, était né dans le territoire d'Autun, de parents nobles, vers 496. Childebert Ier le choisit pour son archichapelain, titre qui répond à celui de grand aumônier. Germain était un homme apostolique, tout brûlant de zèle pour le salut des âmes. C'est lui qui fonda le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Il mourut en 576. Nous avons de cet évêque une excellente *lettre* à Brunehaut,

dans laquelle il exhorte cette reine, avec beaucoup de force, à empêcher le roi Sigebert de faire la guerre au roi Chilpéric D. Bouillart, bénédictin de Saint-Maur, a recueilli tout ce qu'on peut dire sur ce digne pasteur, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Germain*, publiée en 1724, in-fol., avec des figures relatives au sujet.

GERMAIN (saint), fils du patrice Justinien, fut dès sa jeunesse un des principaux ornements du clergé de Constantinople. Son mérite le fit élever sur le siége épiscopal de Cyzique. En 715 on l'élut patriarche de Constantinople; il s'opposa avec zèle à l'empereur Léon l'Isaurien, iconoclaste, qui le chassa du siége patriarcal. Saint Germain mourut en 733, âgé de 95 ans, avec une grande réputation d'esprit et de vertu. Les ouvrages qu'on lui attribue sont pour la plupart de GERMAIN NAUPLIUS, patriarche grec de Constantinople, depuis 1227 jusqu'en 1239, qui écrivit à Grégoire IX en 1232, pour la réunion des églises, tint des conférences avec les députés du pape à Nicée, assembla un concile à Nymphée en 1234, et montra enfin peu de sincérité dans son procédé. Ses écrits se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. Nous avons cependant de saint Germain trois *lettres* sur les affaires des iconoclastes. (*Voy*. D. CEILLIER, tome 18, p. 62.) Il avait fait une *Apologie de saint Grégoire de Nysse contre les origénistes*; Photius en admirait l'élégance et la politesse. — Il ne faut pas confondre ces deux Germain avec un 3e GERMAIN, aussi patriarche de Constantinople en 1264, qui renonça à son siége, et fut député au concile de Lyon en 1274, par Michel Paléologue.

GERMAIN (dom Michel), bénédictin de Saint-Maur, né à Péronne en 1645, mort à Paris en 1694, avait fait profession en 1663. Il aida le savant Mabillon dans la composition des 7e et 8e siècles des *Actes bénédictins*, et dans celle de la *Diplomatique*: il se chargea du traité *sur les Palais des rois*, qui contient environ la 5e partie du livre. On a encore de lui l'*Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, 1675, in-4, 5 à 7 fr. L'auteur avait un grand fonds d'esprit, une imagination vive, et une mémoire heureuse.

GERMAIN (Pierre), orfévre du roi, né à Paris en 1647, mort en 1682, excella dans le dessin et dans la gravure. Colbert le chargea de ciseler des dessins allégoriques sur les planches d'or qui devaient servir de couverture aux livres contenant les conquêtes du roi. Ce travail précieux fut admiré et dignement récompensé. On a encore de cet illustre graveur, des *médailles* et des *jetons*, où il représenta les plus fameux événements du règne célèbre sous lequel il vivait. Il mourut à la fleur de son âge; mais ses talents se perpétuèrent avec le plus grand éclat dans son fils aîné.

GERMAIN (Thomas), fils du précédent, naquit à Paris en 1673. Il fit un séjour en Italie, où il se perfectionna dans le dessin et dans l'orfévrerie. Le palais de Florence est enrichi de plusieurs de ses chefs-d'œuvre. De retour en France, il travailla pour toutes les cours de l'Europe. Le roi fut si satisfait d'un *soleil* donné à l'église de Reims, le jour de son sacre, qu'il lui accorda un logement aux galeries du Louvre. Tous ses ouvrages respirent le génie et le goût. Il mourut à Paris en 1748.

GERMAIN (Mlle Sophie), que de Prony a surnommée l'*Hypatia du 19e siècle*, née à Paris en 1776, et morte en 1831. Elle apprit les premiers éléments des mathématiques sans autre guide qu'un Bezout trouvé dans la bibliothèque de son père, et elle eut à surmonter les obstacles que sa famille opposait à son ardeur pour les sciences. Le *Calcul différentiel* de Cousin fut le livre où elle puisa ensuite de nouvelles instructions. Après la formation de l'école normale et de l'école polytechnique, elle se procurait des cahiers des leçons de divers professeurs qui enseignaient dans ces deux établissements, et fixa principalement son attention sur la *Chimie* de Fourcroy et l'*Analyse* de Lagrange. Comme les professeurs avaient l'habitude d'engager leurs élèves à leur présenter des observations par écrit, Mlle Sophie fit passer les siennes sous le nom d'un élève de l'école polytechnique, à Lagrange, qui, en ayant connu ensuite le véritable auteur, alla lui faire ses félicitations. Elle ne tarda pas à voir chez elle des savants du premier mérite. Depuis la publication de l'ouvrage de Legendre sur la *Théorie des nombres*, elle se livra particulièrement à ce genre d'étude. Plus tard elle trouva dans les *Recherches arithmétiques* de Gauss un nouveau stimulant vers ce genre d'analyse, et elle fit elle-même sur ce sujet des recherches nombreuses. Cependant elle n'avait encore rien publié, lorsqu'un physicien allemand, Chladni, vint à Paris répéter ses expériences curieuses sur les vibrations des lames élastiques. Napoléon devant qui elles furent répétées, regretta qu'elles ne fussent point soumises au calcul, et fit proposer, à cet effet, en 1809, un prix extraordinaire à l'institut. Sophie Germain le remporta en 1815; il avait été remis jusqu'à trois fois, et elle n'eut pas un seul géomètre pour concurrent. Ses *Recherches sur la théorie des surfaces élastiques* ont paru en 1821, en un vol. in-4. En octobre 1811, Sophie avait adressé à l'institut un mémoire dans lequel elle proposait l'hypothèse qui donne, au lieu de la raison inverse du rayon de courbure d'une courbe, cas résolu par Euler, la somme des raisons inverses des rayons des deux courbures principales d'une surface. Cette hypothèse fixa l'attention de Lagrange, et il en déduisit l'équation qu'elle aurait dû donner elle-même en se conformant aux règles du calcul. Avant le 1er octobre 1813, Mlle Germain envoya un mémoire qu'elle terminait par la comparaison entre les résultats de la théorie et ceux de l'expérience. L'équation du problème se trouvait justifiée, sans être encore démontrée; ce qui exigea un troisième concours. La difficulté semblait alors réduite à démontrer, soit l'hypothèse de Mlle Germain, soit toute autre hypothèse qui menât également à l'hypothèse connue. Dans ses deux premiers mémoires, l'auteur se bornait à la théorie des plaques élastiques. Dans le troisième, elle appliqua particulièrement son hypothèse à la recherche de l'équation des surfaces cylindriques vibrantes, et elle obtint le prix. La classe ayant annoncé toutefois

que sa solution n'était pas entièrement satisfaisante, Sophie ne cessa depuis cette époque de multiplier les expériences, les calculs et les réflexions. Elle eut alors l'idée de communiquer sa démonstration à Fourier, secrétaire perpétuel de la classe des sciences de l'Institut. Ce géomètre illustre lui dit qu'il préférait une démonstration purement géométrique, et lui proposa pour modèle celle que Jacques Bernoulli avait donnée pour le cas de la lame droite. Mlle Germain appliqua les mêmes principes aux surfaces, et obtint la démonstration géométrique de son hypothèse. Elle publia en 1826 : *Remarques sur la nature, les bornes et l'étendue de la question des surfaces élastiques, et équation de ces surfaces*, in-8. On trouve encore dans les Annales de chimie et de physique de 1828, un écrit de sa composition intitulé : *Examen des principes qui peuvent conduire à la connaissance des lois de l'équilibre, et du mouvement des solides élastiques*. Legendre a aussi fait connaître quelques-unes de ces découvertes dans le *Second supplément de la théorie des nombres* publié en 1825. Le 18 mars 1824, elle avait adressé à la classe des sciences de l'Institut, un mémoire *sur l'emploi de l'épaisseur dans la théorie des surfaces élastiques*, faisant suite au mémoire qui obtint le prix en 1815. On a trouvé dans ses papiers d'immenses travaux sur l'histoire, sur la géographie, notamment sur celle des anciens : sur les sciences naturelles, etc. Mlle Germain avait appris la langue latine sans maîtres, afin de pouvoir entendre divers ouvrages, tels que ceux d'Euler, de Newton. Guillaume Libri lui a consacré une notice dans le *Journal des débats* du 18 mai 1832.

GERMANICUS (César), fils de Drusus et de la vertueuse Antonia, nièce d'Auguste, hérita du caractère et des vertus de sa mère. Tibère, son oncle paternel, l'adopta. Il exerça ensuite la questure, et fut élevé au consulat l'an 12 de J.-C. Auguste étant mort deux ans après, pendant que Germanicus commandait en Allemagne, il refusa l'empire que les soldats lui offraient, et ramena les rebelles à la paix et à la tranquillité. Il battit ensuite les Allemands, défit Arminius, et reprit sur les Marses une aigle romaine qu'ils gardaient depuis la défaite de Varus. Rappelé à Rome, il y triompha, et fut déclaré empereur d'Orient. Tibère, qui l'avait honoré de ce titre, l'envoya en Orient pour y apaiser les troubles. Germanicus vainquit le roi d'Arménie, le détrôna, et donna la couronne à un autre. Tibère, jaloux de ses succès, le fit empoisonner à Daphné, auprès d'Antioche, par Pison, l'an 29 de J.-C., à 34 ans. Les peuples et les rois versèrent des larmes à sa mort. Le monstre qui l'avait ordonnée fut le seul qui l'apprit avec joie ; il voulut en vain arrêter les pleurs et les gémissements des Romains. Germanicus, doux dans la société, fidèle dans l'amitié, prudent et brave à la tête des armées, s'était gagné tous les cœurs. Les qualités de son esprit répondaient à celles de son âme. Au milieu du tumulte des armes et de la guerre, il cultiva la littérature et l'éloquence. Il avait composé des *comédies* grecques, une *traduction d'Aratus*, en vers latins, et des *épigrammes* : le temps en a épargné quelques-unes, imprimées à Cobourg, 1715 et 1716, in-8, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il y en a d'ingénieuses, il y en a de faibles ; mais on ne s'attend pas qu'un grand capitaine, chargé des armées d'un empereur, versifie comme un poëte de profession. Germanicus avait épousé Agrippine, dont il eut 9 enfants, parmi lesquels on compte Caligula, qui déshonora le nom de son illustre père. La *vie de Germanicus* a été écrite par de Beaufort, Leyde, 1741, in-8. Il est le héros de plusieurs tragédies.

GERMOIN (Anastase), archevêque de Tarentaise, et savant jurisconsulte, a écrit un traité *De jurisdictione ecclesiastica*, in-fol. Le duc de Savoie l'envoya ambassadeur en Espagne, où il mourut en 1627.

GERMON (Barthélemi), jésuite, né à Orléans en 1663, mort dans cette ville en 1718, fut aux prises pendant quelque temps avec deux célèbres bénédictins de Saint-Maur, dom Mabillon et dom Constant. La *Diplomatique* du premier lui avait déplu ; il prétendit y trouver plusieurs diplômes faux, et publia quelques *dissertations* latines à ce sujet, 1703-07, 3 vol. in-12, écrites avec pureté et élégance. Plusieurs littérateurs prirent parti pour lui ; d'autres se déclarèrent pour le bénédictin. L'abbé Raguet, dans son *Histoire de la Diplomatique de dom Mabillon*, après avoir saisi studieusement le vrai état des controverses, se décide pour le jésuite. Le P. Germon s'engagea aussi dans les contestations concernant les cent-une propositions de Quesnel ; il fit, dit-on, 2 vol. in-4 sur ces propositions, sous le titre de *Traité théologique*, que le cardinal de Bissy, un des plus zélés adversaires de l'oratorien, adopta et publia sous son nom. (*Voy.* THIARD Henri.) Nous avons encore de lui : *Lettres et Questions sur l'histoire des congrégations* de Auxilliis *du P. Serry, dominicain*.

GERNING (Jean-Chrétien), entomologiste, né à Francfort-sur-le-Mein en 1745, fit ses études au gymnase de cette ville, puis s'adonna au commerce qu'il quitta pour se livrer à son goût pour les sciences. Il étudia l'histoire naturelle avec passion, surtout l'entomologie. Sa réputation lui mérita les récompenses qu'un sage gouvernement doit toujours au talent. Il était conseiller aulique de Saxe-Gotha, lorsqu'il mourut dans sa ville natale en 1802. Sa collection de papillons et d'insectes est la plus belle qu'aucun amateur soit parvenu à faire. Il a travaillé à plusieurs ouvrages d'histoire naturelle, notamment aux *Papillons de l'Europe*, Paris, 1780-1792 : il a fourni pour ce livre un grand nombre de figures tirées de sa collection et la plus grande partie du texte.

GERONCE, général des troupes du tyran Constantin, dans le 4e siècle, se brouilla avec cet usurpateur, et résolut de le dépouiller de la pourpre impériale, pour en revêtir Maxime, une de ses créatures. Il assiégea dans Vienne Constantin ; mais l'armée de l'empereur Honorius l'obligea de s'enfuir en Espagne. Ses soldats, pleins de mépris pour lui, résolurent de s'en défaire. Il fut attaqué dans sa propre maison en 411. Voyant qu'il lui était im-

possible de se défendre, il ôta la vie à un de ses amis, à sa femme, et se la ravit à lui-même par un coup d'épée qu'il se plongea dans le cœur.

GERSDORF (Adolphe TRAUGOTT de), physicien et naturaliste, né en 1744 à Rengersdorf dans la Haute-Lusace, fonda dans cette province en 1779 la *société des Sciences* qui s'est rendue depuis recommandable par ses travaux. Il est mort en 1807 après avoir publié différents écrits dont voici les plus importants : *Essai pour fixer la hauteur des montagnes des géants*, Leipzig, 1772, in-4; de la *Pouzzolane et de la manière de l'employer utilement dans les constructions*, traduite en français, Dresde, 1784, in-8; *Précautions à observer pendant l'orage*, Gorlitz, 1798-1800, in-8; *Observations sur l'électricité atmosphérique*, 1802, in-4, fig., et plusieurs *Mémoires* dans la *Feuille hebdomadaire* de Wittemberg, dans le *Journal de la Haute-Lusace* et le *Magasin géographique* de Fabri.

GERSEN, ou GESSEN (Jean), noms donnés à un abbé de Verceil, dont l'existence est un problème parmi les savants. Quelques bénédictins dans les deux derniers siècles, et l'abbé Valart, ont essayé de le faire passer pour auteur du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que l'opinion aussi générale que solidement établie, attribue à Thomas à Kempis. Valart, dans une dissertation mise à la tête d'une édition très-infidèle de cet ouvrage, imprimé chez Barbou, 1758, in-12, croit prouver que l'Imitation de Jésus-Christ est plus ancienne que Thomas à Kempis; qu'elle était connue avant l'an 1330; que Jean Gersen en est l'auteur, puisqu'on voit son nom jusqu'à cinq fois dans un manuscrit ancien, et qu'on le retrouve dans d'autres manuscrits. Toutes ces prétentions ont été réfutées par l'abbé Ghesquière, célèbre bollandiste; par Eusèbe Amort, et depuis par l'abbé Desbillons, dans une excellente dissertation publiée à Manheim en 1780, à la tête d'une nouvelle édition de cet ouvrage précieux, où toutes les altérations faites dans l'édition de Valart sont corrigées, et l'ouvrage rendu à son premier état sur la foi des plus anciens exemplaires. (*Voy.* KEMPIS, AMORT, CHARLIER, NAUDÉ.)

GERSON. (*Voy.* CHARLIER).

GERSTLACHER (Charles-Frédéric), célèbre publiciste allemand, né en 1732 à Boblingen dans le Wurtemberg, se voua de bonne heure à l'enseignement, fut d'abord professeur extraordinaire de droit à l'université de Tubingen où il avait fait ses études, et devint ensuite assesseur au tribunal de la cour à Carlsruhe. Après avoir rempli ces dernières fonctions avec zèle et distinction, il fut nommé en 1789 conseiller privé effectif, et ensuite assesseur à la cour suprême de révision établie en 1791 à Bade. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand et en latin, dont on trouve l'énumération dans le 4e vol du *Dictionnaire des auteurs allemands* par Meusel, Leipzig, 1804. Les plus connus sont : *Commentatio de quæstione per tormenta*, Francfort et Leipzig, 1753, in-4; *Specimen juris publici de majore statuum imperii ætate antiquissima, antiqua et hodierna*, Francf., 1755, in-4; *Bibliothèque juristique, etc.*, Stuttgard, 1758-1762, 2 vol. gr. in-8; *Corpus juris germanici et privati*, Francfort et Leipzig, 1783-89, 4 vol. gr. in-8. Gerstlacher est mort à Carlsruhe en 1795.

GERTRUDE (sainte), née à Landen en Brabant, l'an 626, de Pepin, prince de Landen, maire du palais, et ministre des rois d'Austrasie, fut abbesse de Nivelle en 647, et mourut en 659. Sa *Vie* a été écrite par un auteur contemporain témoin des principaux faits qu'il rapporte. (*Voy.* les *Acta sancrum Belgi*, tome 3, p. 146, 149) Nous l'avons aussi en italien, par Bonnucci, in-12, et en français par des Escœuvres, 1612, in-8. — Il ne faut pas la confondre avec sainte GERTRUDE d'Eisleben en Saxe, abbesse du monastère de Rodart, puis d'Elpédian, ordre de saint Benoît, qui mourut en 1292, après avoir édifié ses contemporains par ses vertus et ses écrits. Le livre de ses *révélations* a été imprimé plusieurs fois. Sainte Gertrude y trace le vrai portrait de son âme. C'est le récit de ses communications avec Dieu, et des transports de son amour. Cet ouvrage, après ceux de sainte Thérèse, est peut-être le plus propre à nourrir la piété dans les âmes. On distingue les éditions données par Lanspergius, chartreux, mort en 1539, et par le célèbre Blosius, abbé de Liessies. Dom Canteleu en a donné une édition, Paris, 1662, in-8, sous le titre d'*Insinuationes divinæ pietatis, etc.*, et Dom Mége en a donné une autre, sous le titre de *Sanctæ Gertrudis V. et abbatissæ ord. sancti Benedicti, insinuationum divinæ pietatis exercitia*, Paris, 1664, in-12. On a encore de ce dernier une traduction française de la *Vie* et des *révélations de sainte Gertrude*, Paris, 1671, in-8. — Quant à sainte GERTRUDE qui est honorée d'un culte particulier en Franconie, il est probable que c'est la même que celle de Nivelle.

GERVAIS et PROTAIS (saints) souffrirent la mort sous Néron, ou au plus tard sous Domitien. On lit dans saint Ambroise, qu'ils s'étaient longtemps préparés à la victoire qu'ils remportèrent, par les exercices de la piété, et par la constance avec laquelle ils résistèrent à la corruption du siècle. Le même Père ajoute qu'ils furent décapités pour le nom de Jésus-Christ, et les appelle les premiers martyrs de Milan. Le lieu où étaient leurs reliques fut révélé à saint Ambroise par une vision qu'il eut en songe. D'autres disent que les saints eux-mêmes lui apparurent, et lui firent connaître l'endroit qui renfermait leurs corps. Ambroise fit creuser la terre dans le lieu indiqué. On y trouva deux corps, le fond du tombeau couvert de sang, et toutes les marques qui pouvaient constater la vérité de ces reliques. Elles furent transportées avec beaucoup de pompe dans la basilique de Fauste, dite aujourd'hui de Saint-Vital et de Saint-Agricole, et de là dans la basilique Ambrosienne. Il se fit plusieurs miracles à la levée de leurs corps et à leur translation. Les ariens de Milan firent tous leurs efforts pour nier la vérité des miracles opérés par l'intercession de ces saints; « mais ils montraient » par là, dit saint Ambroise, qu'ils n'avaient pas la » même foi qu'eux. Autrement, continue-t-il,

» pourquoi auraient-ils cherché à détruire des mi-» racles aussi évidents? Cette foi est confirmée par » nos ancêtres, les démons eux-mêmes sont forcés » de rendre témoignage à une doctrine que nient » les hérétiques. » Saint Paulin de Nole et saint Augustin rapportent que la découverte de ces reliques, faite en 386, mit fin à la persécution suscitée par les ariens contre saint Ambroise. Effectivement le saint évêque les réduisit au silence, en confondant dans son second discours, les impostures par lesquelles ils tâchaient d'offusquer l'éclat de ces miracles. Cependant, à la honte de l'esprit humain, Midleton a renouvelé les contes des ariens. Mais le protestant Cave n'a pu s'empêcher de regarder ces miracles comme incontestables. « La vérité de ces » prodiges, dit-il, est suffisamment prouvée par les » témoignages de saint Ambroise, de saint Au-» gustin et de saint Paulin, qui étaient tous sur les » lieux Ils s'opérèrent à la face de toute la ville, » et ils furent deux fois la matière des sermons de » saint Ambroise. Je ne doute point que Dieu ne les » ait faits pour confondre l'impiété arienne, et pour » prendre hautement la défense de la doctrine ca-» tholique, qui éprouvait tant de contradictions, » et qui était si violemment persécutée. »

GERVAIS DE TILBURY, ainsi nommé d'un bourg d'Angleterre sur la Tamise où il est né dans le 12e siècle, était neveu de Henri II, roi d'Angleterre. Il eut un grand crédit auprès de l'empereur Othon IV, auquel il dédia une *Description du Monde*, et une *Chronique*. Gervais de Tilbury composa encore l'*Histoire d'Angleterre*, celle *de la terre sainte*, et d'autres ouvrages peu estimés, qui manquent de critique et d'exactitude. Il est mort en 1218.

GERVAIS. (*Voy.* CHRÉTIEN.)

GERVAISE (Nicolas), né en 1662 ou 1663, fils d'un médecin, s'embarqua fort jeune pour le royaume de Siam, avec quelques missionnaires de la congrégation de St. Vincent de Paul. Le jeune homme ne fut point spectateur oisif dans ses voyages; il s'instruisit par lui-même, ou par les livres du pays, de tout ce qui concernait les mœurs et les productions des contrées qu'il parcourut. De retour en France, après 4 ans de séjour à Siam, il devint curé de Vannes en Bretagne, puis prévôt de l'église de St.-Martin de Tours. Il alla ensuite à Rome, et y fut sacré évêque d'Horren. Il s'embarqua pour exercer son zèle dans le lieu de sa mission; il fut massacré par les Caraïbes en 1729, avec ses compagnons. Le public lui est redevable de plusieurs ouvrages : *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, 1688, in-4, 6 à 8 fr.; *Description historique du royaume de Macassar*, in-12, 3 fr. C'est comme une suite du précédent. Quoique l'on sente bien que l'un et l'autre sont la production d'un jeune écrivain, on ne laisse pas d'y trouver des choses curieuses sur les mœurs, les habitants, les lois, les coutumes, la religion, les révolutions des pays qu'il décrit. L'abbé Gervaise était revenu en France avec deux fils du roi de Macassar; *Vie de saint Martin, évêque de Tours*, Tours, 1699, in-4, pleine de recherches édifiantes et instructives; dom Badier l'a jugée avec trop de sévérité et d'aigreur; *Histoire de Boëce, sénateur romain, avec l'analyse de tous ses ouvrages*, 1715, in-12, bon livre dédié à Louis XV, Louis XIV auquel il devait faire cette dédicace étant mort avant la publication de cet ouvrage, qui est dirigé par une critique solide et judicieuse.

GERVAISE (dom François-Armand), frère du précédent, né vers 1660, d'abord carme-déchaussé, ensuite religieux de la Trappe, plut tellement à l'abbé de Rancé, par ses lumières et par son zèle, qu'il le fit nommer abbé de son monastère en 1696. Dom Gervaise, impétueux, bouillant, bizarre, inquiet, singulier, n'était point fait pour être à la tête d'une maison qui demandait un homme de paix. Il voulut faire des changements au dedans et au dehors de l'abbaye. Il affecta de ne point consulter l'abbé de Rancé, à qui il devait son élévation, et de ne point suivre sa façon de gouverner. Le vieux réformateur, voyant son ouvrage prêt à être changé ou détruit, engagea adroitement le nouvel abbé à donner sa démission. C'est sans doute ce qui a fait dire à un écrivain, qui souvent bouleverse les événements pour placer un bon mot, qu'*après avoir fondé et gouverné son institut, il se démit de sa place et voulut la reprendre*. Dom Gervaise, dépouillé de son abbaye, sortit de la Trappe, et erra quelque temps de solitude en solitude. Il conservait partout la manière de vivre de la Trappe. Mais ayant publié son premier volume de l'*Histoire générale de Cîteaux*, in-4, les bernardins, qui étaient vivement attaqués dans cet ouvrage, obtinrent des ordres de la cour contre lui. Il fut arrêté à Paris en sortant du Luxembourg, puis conduit et renfermé à l'abbaye de Notre-Dame de Reclus, dans le diocèse de Troyes. Il y mourut en 1751, regardé comme un de ces hommes qui, malgré plusieurs bonnes qualités, sont toujours haïs, parce qu'ils mêlent à la vertu l'aigreur et l'amertume de leur caractère. On a de lui : les *Vies de saint Cyprien*, in-4; *de saint Irénée*, 2 vol. in-12; *de saint Paul*, 3 vol. in-12; *de saint Paulin, saint Epiphane*, in-4. Les matériaux ont été pris dans les Mémoires de Tillemont; mais le style est de l'auteur. De l'imagination, de la chaleur, de la facilité, mais peu de justesse, beaucoup de négligence et d'idées singulières : voilà son caractère. La *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, 2 vol. in-12; les *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, traduites en français d'une manière fort libre; *Histoire de l'abbé Suger*, 1721, 3 vol. in-12, curieuse, mais inexacte; *Histoire de l'abbé Joachim, surnommé le Prophète, religieux de l'ordre de Cîteaux..., où l'on voit l'accomplissement de ses prophéties sur les papes, sur les empereurs, sur les rois, sur les états, et sur tous les ordres religieux*, 1745, 2 vol. in-12. (*Voy.* JOACHIM.) *Histoire générale de la réforme de l'ordre de Cîteaux en France*, in-4. Le premier volume de cet ouvrage peu commun, contre lequel les bernardins portèrent des plaintes, n'a pas été suivi du second; *Jugement critique, mais équitable, des Vies de feu l'abbé de Rancé, réformateur de l'ab-*

baye de la Trappe, écrites par les sieurs Maupeou et Marsollier, in-12, 1744, Troyes, sous le titre de Londres. L'auteur y relève plusieurs fautes que ces deux écrivains ont commises contre la vérité de l'histoire. Il se justifie sur plusieurs imputations, d'une manière qui peut paraître satisfaisante. Il faut lire cet écrit, quand on veut bien connaître le réformateur de la Trappe, un peu flatté par ses historiens; mais il ne faut pas non plus s'en rapporter entièrement à l'esprit aigri et un peu romanesque de dom Gervaise. On peut voir aussi la longue *Apologie* qu'il publia au sortir de la Trappe; quelques autres ouvrages imprimés et manuscrits.

GÉRY (André-Guillaume de), né à Reims en 1727, entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève en 1742, enseigna la philosophie et la théologie dans son ordre, et s'appliqua en même temps à annoncer la parole de Dieu; ce qu'il fit avec un succès marqué dans la capitale de la France. Il devint successivement curé de St.-Léger à Soissons, et de St.-Irénée à Lyon, et fut peut-être un peu trop lié avec de Fitz-James à Soissons, et avec de Montazet à Lyon, prélats regardés comme peu soumis aux décrets de l'Eglise. De grade en grade, Géry parvint à être élu supérieur général de son ordre en 1778, et il mourut en 1786. Nous avons de lui des *sermons*, des *prônes*, et quelques *panégyriques*, Paris, 1788, 6 vol. in-12, 15 fr.

GESLER, ou GRISLER, gouverneur de la Suisse, ou du moins du canton d'Uri, pour l'empereur Albert, provoqua, dit-on, par ses vexations et ses cruautés, le soulèvement de ses peuples; mais les critiques ne sont pas d'accord sur toutes les particularités qu'on en raconte. (*Voy.* TELL.)

GESNER (Conrad), surnommé *le Pline d'Allemagne*, né à Zurich en 1516, mort de la peste à Bâle en 1565, surmonta pour s'instruire tous les obstacles qu'apportait à son éducation la pauvreté de ses parents, professa la médecine et la philosophie avec beaucoup de réputation. Après avoir employé toute sa vie à la culture des lettres, il voulut mourir au milieu d'elles. Attaqué de la peste, et se sentant près de son dernier moment, il se fit porter dans son cabinet, où il expira. La botanique et l'histoire naturelle l'occupèrent toute sa vie. Bèze dit « qu'il avait lui seul toute la science qui avait » été partagée entre Pline et Varron. » Sa probité et son humanité le firent autant estimer que son savoir. L'empereur Ferdinand Ier, qui considérait Gesner, donna à sa famille des armoiries, qui marquaient les matières qu'il avait approfondies. C'était un écu écartelé. Dans le 1er quartier, on voyait une aigle aux ailes déployées; dans le 2e, un lion armé; dans le 3e un dauphin couronné; dans le 4e un basilic entortillé. On a de lui: une *Bibliothèque universelle*, publiée à Zurich en 1545, in-fol., 10 fr. C'est une espèce de dictionnaire d'auteurs et de livres, dont on donna un *Abrégé* en 1583, in-fol., 12 à 15 fr., plus estimé que l'ouvrage même; *Historia animalium*, Zurich, 1551-87, 5 vol. in-fol., 40 à 50 fr., et plus cher avec les figures coloriées, vend. 148 fr. Cette compilation offre de grandes recherches; mais elle n'est pas toujours exacte; *Opera botanica*, Nuremberg, 1754, in-fol., fig., 12 à 15 fr.; *Historiæ plantarum fasciculi duo*, Nuremberg, 1759-70, 2 part. in-fol., avec 31 fig. col, 18 à 24 fr. Ce volume fait suite au précédent; *Mithridates de differentiis linguarum*, Tiguri, 1555, in-8, 4 à 6 fr.: ouvrage dans lequel il compare 138 langues alors connues, et à la suite duquel il donne le vocabulaire des vagabonds connus sous le nom d'Egyptiens ou Bohémiens. C'est à Gesner que nous devons l'idée d'établir les genres des plantes, par rapport à leurs fleurs, à leurs semences et à leurs fruits. On doit regarder comme une perte considérable, celle du grand *Herbier* qu'il avait entrepris, et dont il parle souvent dans ses différents écrits sur la botanique. C'est aussi à Gesner qu'on doit la naturalisation et la culture de la tulipe en France.

GESNER (Salomon), poète, peintre et graveur paysagiste, né en 1730 à Zurich en Suisse, parut dans son enfance inhabile à toute autre étude qu'à celle de l'écriture et de l'arithmétique. Mais sous cette apparente incapacité il cachait une âme brûlante et susceptible d'enthousiasme. Il s'est fait une réputation très-distinguée parmi les poètes allemands, et a mérité une place parmi le petit nombre des écrivains modernes, qui, dans leur genre, ont paru balancer le mérite des anciens. On ne peut au moins lui refuser le mérite d'avoir étendu des limites dans lesquelles s'était renfermée jusqu'ici la pastorale, en lui donnant un intérêt tout à la fois plus moral, en joignant aux peintures les plus naïves de la simple nature, des situations plus touchantes et plus variées, avec un caractère de mœurs plus pur et plus idéal. Il faut convenir toutefois que ce genre par lui-même n'est pas favorable aux mœurs: la tendresse en fait le ressort et le but, et en général ces sortes de lectures énervent toujours le cœur des jeunes lecteurs, répriment l'énergie de leur âme dans son premier essor, et étouffent les grands sentiments dans leur naissance. Rival infatigable de Klopstock, il ne se rebuta point du peu de succès de ces premières entreprises: il donna son *Daphnis*, Paris, 1764, in-12, qui le tira de l'obscurité; et l'année suivante il publia des *Idylles*, in-8, chef d'œuvre de délicatesse et de perfection où sa muse se montra modeste, innocente et pleine d'attraits; on en a donné plusieurs éditions. Enfin il s'éleva à la hauteur de l'épopée dans la *Mort d'Abel*, Paris, 1793, très-gr. in-4, fig. en coul., 6 à 12 fr., et en pap. vél., 12 à 18 fr. Ce poëme qui renferme de grandes beautés est le titre le plus solide de sa gloire. Ce poëte est mort à Zurich en 1788. Ses *Œuvres trad. en franç. par Huber, Meister et l'abbé Bruté de Loirelle* ont été imprim.: Paris, 1786-93, 3 vol. gr. in-4., fig., 60 à 72 fr., et en gr. pap., format in-fol., fig. avant la lettre, vend. 200 fr.; Dijon, Causse, 1795, 4 vol. pet. in-8, pap. vél., fig., 42 fr., et en gr. pap., 54 fr.; Paris, Renouard, 1799, 4 vol. in-8, fig., pap. vél., 72 fr., gr. pap., fig. avant la lettre, 120 fr.; ibid., 1826, 4 vol. in-32, fig., 12 fr.; les autres éditions des œuvres de Gesner sont beaucoup moins chères.

GESNER (Jean-Jacques), professeur d'hébreu

né à Zurich en 1707, s'est pricipalement distingué par sa passion pour la numismatique. On lui doit : *Specimen rei nummariæ,* Zurich, 1735-38, 2 vol. in-fol., 40 à 50 fr. : le 2e vol. a pour titre : *Numismata antiqua imperatorum romanorum, latina et græca.* Cette collection, qui réunit presque toutes les médailles grecques et romaines connues au moment de sa publication, est rarement complète, et n'est pas fort estimée, parce qu'on y a admis sans critique des médailles fausses ou suspectes, et que d'ailleurs les planches sont médiocrement gravées. Gesner est mort à Zurich en 1787.

GESTEL (Corneille van), né à Malines en 1658, fut curé aux environs de Gand, puis chanoine de Malines, où il mourut en 1748. Nous avons de lui : *Historia sacra et profana archiepiscopatûs Mechliniensis*, la Haye, 1725, 2 vol. in-fol., fig., 25 à 30 fr. Cette histoire, estimable par le grand nombre de faits qu'elle renferme, par l'étendue des recherches et par l'ordre qui y règne, ne l'est guère du côté du style.

GETA (Septimius), fils de l'empereur Sévère et frère de Caracalla, eut l'humeur féroce dans son enfance ; mais lorsque l'âge eut développé son caractère, il parut doux, tendre, compatissant, sensible à l'amitié. Un jour que Sévère voulait faire périr tous les partisans de Niger et d'Albin, et que Caracalla lui conseillait d'immoler leurs enfants avec eux, Géta dit : « Ne faisons point cela ; trop de » personnes seraient fâchées de la victoire que nous » venons de remporter sur les rebelles. » Caracalla ne pouvait le souffrir. Sa jalousie éclata après la mort de Sévère, lorsque Géta partagea l'empire avec lui. Après avoir inutilement essayé de s'en défaire par le poison, il le poignarda entre les bras de Julie, leur mère commune qui, voulant parer les coups, fut blessée à une main l'an 212 de J.-C. Géta n'avait pas encore 23 ans ; sa modération promettait au peuple romain des jours heureux et tranquilles. Ceux qui étudient l'histoire en vrais philosophes, remarquent que lorsque les crimes des nations sont venus à maturité, et que le temps de la punition des empires est arrivé, les bons princes périssent de manière ou d'autre, et les monstres seuls vivent et règnent. Une tragédie intitulée, *Géta*, a été faite par Petitot.

GEUNS (Pierre), né en 1706 à Maëseyck, petite ville du pays de Liége, se rendit jeune à Paris, où il apprit l'orfévrerie sous de grands maîtres, et se fit remarquer par l'exactitude de sa gravure sur l'argent et le cuivre. De retour dans sa patrie vers 1731, il s'adonna entièrement à son goût pour les sciences pratiques et les arts. La géométrie, l'électricité, l'optique, l'art du tour, mais surtout les aimans artificiels, faisaient alternativement l'objet de ses recherches. Les personnes les plus distinguées s'empressèrent de voir son laboratoire. Il était en relation avec les savants de Paris et de Hollande ; mais trop d'application lui causa un épuisement, et il mourut en 1776. Entre un grand nombre d'observations faites sur les objets de ses études favorites, il n'a fait imprimer qu'un *Mémoire sur la construction des aimans artificiels, etc.,* Venloo, 1768, in-12. Ce petit livre, écrit en style assez dur et négligé, contient des choses neuves et curieuses. Ses pièces d'argenterie et de gravure, ses instruments de physique et d'optique, ses tabatières, médailles, pyramides d'ivoire, etc., faites au tour, mais surtout ses aimans artificiels, qui sont d'une force surprenante, sont encore très-recherchés des connaisseurs.

GEYSSOLM (Guillaume), de l'illustre famille des barons de Cromnes en Ecosse, fut évêque de Dumblane dans le même royaume. Les hérétiques l'ayant chassé de son siége, Marie Stuart et Henri son époux l'envoyèrent, en qualité d'ambassadeur, auprès de Pie V et de ses successeurs, pour les assurer de leur attachement à la foi catholique. Le saint pontife, touché de l'état déplorable où les fureurs des hérétiques avaient réduit cette reine infortunée, lui envoya des nonces pour la consoler, et de l'argent pour la secourir. Geyssolm se fit estimer de Pie V et de saint Charles, qui lui donna le vicariat de l'archiprêtré de Ste-Marie-Majeure. L'évêque de Dumblane fut pourvu quelque temps après de l'évêché de Vaison en Provence, suffragant d'Avignon, qu'il défendit contre les calvinistes du Dauphiné. Sixte V connaissant les grandes qualités de Geyssolm, et le cas qu'en faisait Jacques VI, roi d'Ecosse, l'envoya nonce auprès de lui. Geyssolm, de retour à peine dans son diocèse, le quitta pour se renfermer, à l'âge de 30 ans, dans la grande Chartreuse, où il fit profession. Son mérite le fit nommer prieur de Notre-Dame des Anges à Rome. Peu après il fut fait procureur général de son ordre. Ce saint homme mourut dans cet emploi en 1593.

GEYSSOLM (Guillaume), neveu du précédent, lui succéda l'an 1584, dans le siége de Vaison. Il eut les vertus de son oncle. Comme lui, il fut envoyé à Jacques VI, en qualité de nonce. Il ne négligea rien pour rétablir la religion catholique dans sa patrie ; et ne pouvant réussir, il revint dans son évêché. On lui donna le gouvernement du comtat Venaissin, après la mort de l'évêque de Carpentras. Il mourut en 1629. L'aïeule maternelle de ce prélat était sœur de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il est auteur d'un livre solidement écrit, mais peu connu aujourd'hui, intitulé : *Examen de la foi calviniste.*

GEZELIUS (Georges), littérateur et théologien suédois, né vers 1736, mort en 1789, embrassa l'état ecclésiastique, fut curé à Lillkyrka en Néricie, et obtint le titre d'aumônier du roi. On lui doit un *Dictionnaire biographique des hommes illustres de Suède*, Stockholm et Upsal, 1776-78, 3 vol. in-8, et un *supplément* publié en 1780, in-8. Ce dictionnaire comprend depuis l'époque de Gustave Ier (1521), jusqu'à Gustave III (1771.) Plusieurs reproches ont été adressés à cet ouvrage : des omissions, des articles peu intéressants, des inexactitudes dans la partie bibliographique ; cependant on y rencontre des notices fort intéressantes qui ne laissent rien à désirer.

GHÉERAERDS (Marc), peintre et graveur flamand du 16e siècle, s'établit à Bruges, et excella

dans les paysages. Vers 1566 il se retira en Angleterre où il mourut. On a de lui : un *Plan de la ville de Bruges*, qu'il dessina et grava dans la dernière perfection : les *Fables véridiques*, ou *la Vérité enseignée par des animaux*, Bruges, 1567, in-4, en flamand. Ce sont les fables d'Esope, ornées d'estampes estimées des connaisseurs; elles ont été copiées par Venceslas Hollar : l'*Art de l'enluminure*, Amsterdam, 1705, in-12.

GHEIN (Jacques), graveur hollandais. Son burin est extrêmement net et pur, mais un peu sec. On a de lui *le Maniement des armes*, 1607, in-fol.

GHÉNART (Antoine), né à Visé, dans la principauté de Liége, vers l'an 1522, fut chanoine de l'église de Liége, vice-doyen, inquisiteur de la foi et professeur en théologie. Il assista au concile de Trente avec Guillaume de Poitiers, prévôt de la même église, et mourut le 1er mars 1595, fort regretté surtout des pauvres dont il avait été le père. Ghénart a eu la plus grande part à l'édition du *Maître des Sentences*, faite à Louvain, 1546, in-4. On a encore de lui : *Manipulus curatorum a Guidone de Monte Rocherii; adjunctus est ritus celebrandi ss. missæ officium, juxta morem diæcesis Leodiensis; item, Hildeberti, Cenomanensis episcopi, poema de officio missæ*, Anvers, 1570, in-12.

GHESQUIÈRE DE RAEMSDONK (Joseph de), jésuite, né à Courtrai vers 1736, fut un des auteurs du recueil des Bollandistes, et prit ensuite, dans cette vaste compilation, les vies des saints de la Belgique qu'il fit paraître sous le titre de *Acta sanctorum Belgii*, 1783-94, 6 vol. in-4, 60 à 70 fr., avec des commentaires et des notes critiques, historiques, etc. Après la suppression de son ordre, il se retira à Bruxelles; puis à l'approche des armées françaises (1794), il se rendit en Allemagne où il est mort en 1804. On a encore de lui des *Dissertations sur les différents genres des médailles antiques*, Nivelle, 1779; *sur l'auteur du livre de l'Imitation de J.-C.*, 1775, in-12, publiées par l'abbé de St.-Léger qui y a joint un avertissement et des notes; un *Mémoire sur trois points intéressants de l'histoire des Pays-Bas*, etc., et plusieurs autres ouvrages sur les *dîmes* et les *monnaies*.

GHILINI (Jérôme), né à Monza, dans le Milanais, en 1589, se maria fort jeune, et partagea son temps entre les soins de sa maison et la littérature. Devenu veuf, il reçut l'ordre de prêtrise et le bonnet de docteur en droit canon. Il mourut à Alexandrie de la Paille, vers l'an 1670, membre de l'académie des *Incogniti* de Venise, et protonotaire apostolique. On lui doit plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les plus connus des savants sont : *Annali di Alessandria*, Milan, 1666, in-fol., 5 à 8 fr.; *Teatro d'uomini letterati*, Venise, 1647, in-4, 8 à 10 fr., livre curieux, mais qui manque d'exactitude.

GIACOMELLI (Michel-Ange), secrétaire des brefs aux princes sous le pape Clément XIII, chanoine du Vatican, et archevêque *in partibus* de Chalcédoine, naquit en 1695, et mourut en 1774 d'un débordement de bile. Il fut d'abord bibliothécaire du cardinal Fabroni, et ensuite du cardinal Coiligola. Il avait tout ce qu'il fallait pour ces places : une vaste littérature et la connaissance des langues. Divers écrits en faveur du saint Siége lui méritèrent les bienfaits des pontifes romains. Il perdit cependant sous Clément XIV la place de secrétaire des brefs, peut-être parce qu'il avait montré des sentiments trop favorables à une société menacée d'une ruine prochaine. Il s'était acquitté de cet emploi à la grande satisfaction des amateurs d'une belle et pure latinité : son style était plein de dignité et d'onction. On a de lui divers ouvrages; les principaux sont : une *traduction* latine du *Traité* de Benoît XIV, *sur les fêtes de Jésus-Christ et de la Vierge, et sur le sacrifice de la Messe*, Padoue, 1745; une *version* en italien *du livre de S. Jean Chrysostome sur le sacerdoce; Prométhée aux liens*, tragédie d'Eschyle, et l'*Electre* de Sophocle, traduites du grec, Rome, 1754; les *Amours de Chéréas et Callirhoé*, traduites du grec, ibid., 1755 et 1756; une *édition* du *commentaire de Philon*, évêque de Carpasi, *sur le Cantique des cantiques;* une excellente *version* italienne *de la Bible*, imprimée après sa mort; une *traduction* des *Institutiones ecclesiasticæ* de Benoît XIV, etc. Ce prélat était un homme très-laborieux. Il avait de la philosophie dans l'esprit et dans le caractère; et quoique naturellement vif et sensible à l'honneur, il soutenait les disgrâces avec fermeté : ses manières étaient honnêtes, et il était également propre à vivre avec les grands et avec les gens de lettres.

GIANNETTASIO (Niccolò PARTENIO), jésuite napolitain, poëte latin moderne, né en 1648, professa la philosophie dans la Calabre, et ensuite les mathématiques dans le grand collége de Naples. Malgré les travaux qu'exigeaient les chaires qu'il remplissait, et la faiblesse de sa santé, il cultiva, avec beaucoup de succès, la poésie latine, et publia successivement : *Halieutica*, Neapoli, 1689, pet. in-8, fig.; *Bellica*, ib., 1699, pet. in-8, fig.; *Piscatoria et nautica*, ibid., 1685, seu editio altera auctior, 1686, in-8, fig.; *Æstates Surrentinæ*, ibid., 1696, pet. in-8; *Autumni Surrentini*, ibid., 1698, pet. in-8; *Ver herculanum*, ibid., 1704, pet. in-8. Ces six ouvrages ne se trouvent pas facilement réunis : les trois premiers sont en vers, et les trois autres mêlés de prose et de vers, 15 à 20 fr. On a un recueil des poésies latines de Giannettasio, imprimé à Naples, 1725, 2 vol. in-4, 10 fr. Sa poésie a de la noblesse, du nombre, de la facilité, de l'abondance; on y trouve des détails rendus avec des couleurs poétiques, et surtout avec beaucoup de clarté; tels que la description de la boussole, l'origine des vents, leur caractère, etc. On a encore de lui : *Panegyricus et carmen seculare Innocentio XII*, Naples, 1699, in-8; *Panegyricus in funere Innocentii XII*, 1700, in-8; *Xaverius Viator*, ibid., 1721, in-4 : ouvrage de sa jeunesse, qu'il n'a pas achevé; une *Histoire de Naples*, ibid., 1713, 3 vol. in-4, 12 à 15 fr., en latin et en fort bon style, comme toutes ses productions; mais ce n'est qu'une espèce de traduction de l'histoire de

Summonte. Ses poëmes didactiques sont dans le genre de Sannazar, et ses autres ouvrages méritent d'être lus. Ce savant religieux employa le produit de ses ouvrages, qui eurent un grand débit dans toute l'Europe, à faire construire une superbe église dédiée à la Vierge Marie, à laquelle il avait une dévotion particulière. Il mourut à Massa, dans le collége de sa société, en 1715.

GIANNI (François), poëte et improvisateur italien, né à Rome en 1759, apprit d'abord le métier de tailleur, et sentit naître son talent pour la poésie, en lisant le Tasse et l'Arioste; c'est en travaillant dans sa boutique qu'il improvisa ses premiers vers, qui lui ont donné l'idée d'embrasser, sans aucune étude préliminaire, la profession d'improvisateur qui n'existe guère que chez les Italiens. Ses premiers essais se firent à Gênes. Il parcourut ensuite l'Italie et chanta les victoires de Bonaparte qui conçut l'idée d'en faire un législateur, et le fit nommer membre de l'un des deux conseils de la république cisalpine. Lorsque Suwarow envahit l'Italie, Gianni fut enfermé dans la forteresse de Cattaro; mais il en sortit en 1800, vint en France, et reçut de Bonaparte le titre d'*Improvisateur impérial*, avec une pension de 6,000 francs: reconnaissant de ces bienfaits, il célébra les exploits de son héros avec toute l'exaltation d'un poëte. Il chanta aussi les amours et d'autres sujets gracieux. Plusieurs de ses chants improvisés ont été imprimés avec la traduction française en regard, et les journaux français et italiens en ont fait beaucoup d'éloge. A la restauration, Gianni conserva sa pension par le crédit de Corvetto; mais sa muse ne se consacra plus qu'à des sujets religieux. Il est mort à Paris en 1823. Ses principaux ouvrages ont été recueillis à Milan en 1807, 5 vol. in-12. On y rencontre des vers que n'auraient point désavoués les plus grands poëtes d'Italie. Le célèbre poëte Monti disait en parlant de Gianni: *Natura ha fatto di tutto per formarne un gran poeta.*

GIANNONE (Pierre), né dans la terre d'Ischitella, province de Capitanata, en 1676, s'est rendu pendant quelque temps fameux par une *Histoire de Naples*, où il avait rassemblé tous les genres de sarcasmes contre les prêtres, les religieux, les ministres de la religion en général, et surtout contre le siége de Rome; c'est une compilation faite sans d'autre choix que celui de l'ignorance ou de la mauvaise foi, de tout ce qui peut rendre odieux l'église catholique et ses pasteurs. Chassé de sa patrie, il chercha un asile dans les états du roi de Sardaigne. C'était le sage Charles-Emmanuel III qui, instruit des qualités de l'auteur et de l'ouvrage, envoya Giannone dans une maison où il mourut en 1758. Cette satire grossière, sous le nom d'*Histoire*, a été imprimée à Naples, 1723, 4 vol. in-4, 30 à 36 fr. Le mépris où elle est tombée l'a rendue assez rare. La traduction française qu'en fit un certain Desmonceaux, attaché au duc d'Orléans, fils du régent, la Haye, 1742, 4 vol. in-4, 15 à 18 fr., est mal écrite. On a extrait de ce corps d'histoire tout ce qui regarde la partie ecclésiastique, sous ce titre: *Anecdotes ecclésiastiques, etc.*, la Haye, 1738, in-8. Excellent régal pour des sectaires, ennemis de l'Eglise catholique et de l'autorité pontificale. On a donné, depuis la mort de l'auteur, un volume d'*OEuvres posthumes*, 1760, in-4, qui contient sa profession de foi, qui eût été bien nécessaire de son vivant. Joseph San-Félice, jésuite, a solidement réfuté les erreurs et mensonges de Giannone dans ses *Riflessioni morali e teologiche*, Rome (sous le nom de Cologne), 1728, 2 vol. in-4. L'abbé Fernando Panzini a écrit en italien, et Fabroni en latin la vie de Giannone.

GIATTINI (Jean-Baptiste), jésuite de Palerme en Sicile, né vers 1600, mort à Rome en 1672, a fait un grand nombre de *discours* et de *tragédies* à l'usage des colléges; mais son principal ouvrage est la *traduction latine* de l'*Histoire du concile de Trente* de Pallavicini, Anvers, 1672 et 1677, 3 tom. in-4; Cologne, 1716, in-fol.

GIBBON (Edouard), historien anglais, naquit à Putney, d'une famille assez ancienne, le 27 avril 1737, et fit à l'université d'Oxford des études où il n'obtint que peu de succès. Dès son enfance, il montra un goût décidé pour les lectures sérieuses, et spécialement pour l'histoire. A l'âge de 15 ans il composa un ouvrage intitulé: le *Siècle de Sésostris*, dont le but était, non de peindre les exploits du monarque égyptien, mais, ce qui parut plus étonnant, de déterminer la date probable de son existence. Cependant, peu satisfait de son travail, il ne l'acheva pas, et devenu plus difficile à mesure que ses connaissances s'étendaient, il le jeta au feu quelques années après. Ayant lu l'*Histoire des Variations des églises protestantes* par Bossuet, ce livre porta la lumière dans son esprit et le détermina à abjurer le protestantisme entre les mains d'un prêtre catholique, le 8 juin 1753. Son père irrité de ce changement l'envoya à Lausanne chez un ministre protestant; et telle était la mobilité d'esprit du jeune Gibbon, qu'il revint bientôt à l'église qu'il avait abandonnée, ou plutôt qu'il se plaça entre l'erreur et la vérité dans un état de doute et de scepticisme qui devint dès lors sa disposition habituelle. Il s'accoutuma à voir tout avec indifférence, la religion comme les affaires mondaines. Aussi inconstant dans ses occupations que dans ses principes, il abandonna ses études littéraires pour entrer avec le grade de capitaine dans la milice de Hampshire; mais il renonça bientôt à cet état qui ne convenait ni à ses goûts ni à sa santé délicate, pour voyager sur le continent. Il se rendit à Paris en 1763. Deux ans auparavant, il avait publié, en français, un *essai sur l'étude de la littérature.* Cet ouvrage, écrit dans une langue étrangère avec autant de pureté que d'élégance, l'avait fait connaître avantageusement dans le monde littéraire, et à son arrivée à Paris, le jeune auteur se vit accueilli avec une extrême bienveillance. Après trois mois de séjour dans cette capitale, il visita la Suisse et l'Italie, et ce fut dans ce dernier pays, à la vue des ruines de Rome, qu'il conçut le projet d'écrire l'histoire de la décadence et de la chute de cette ville immortelle. De retour en Angleterre, en 1770, la mort de son père le rendit possesseur d'une fortune considérable;

il entra au parlement en 1774, et ne s'y distingua ni comme orateur, ni comme homme d'état. Il s'attacha au ministère de lord North, et se déclara contre les prétentions des anglo-américains. Partisan des mesures acerbes, il aurait voulu, assure-t-on, que l'on coupât six têtes dans le conseil d'état, et qu'on les étalât, pour l'exemple, en plein parlement. Nommé lord du commerce, la chute de lord North amena la suppression de cette place, et Gibbon renonça alors aux affaires publiques pour s'occuper de son grand ouvrage, *l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, 6 vol. in-4. Le premier volume qui parut en 1776 lui attira de justes critiques, et tout le clergé anglican se leva pour repousser les attaques qu'il renfermait contre le christianisme. Les trois derniers volumes furent publiés en 1788. Cet ouvrage fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et fut accueilli avec empressement par cet esprit irréligieux et novateur qui dominait au 18e siècle, et auquel il offrait un nouvel aliment. Un livre empreint d'une philosophie antichrétienne ne pouvait manquer d'obtenir un grand succès en France, où les disciples de Voltaire s'étaient prodigieusement multipliés. On applaudit aux efforts que faisait l'historien pour rabaisser l'héroïque courage des martyrs, et les magnificences de cette Rome chrétienne où, dans un aveugle enthousiasme pour l'antiquité, il s'obstinait à ne voir que des ruines. Incapable de comprendre la grandeur paisible et les vertus modestes, Gibbon n'accorde son admiration qu'à l'éclat extérieur, et à la force désordonnée; après avoir rabaissé la constance des martyrs chrétiens, il célèbre les exploits de Tamerlan et des Tartares. Dans le fanatisme de son admiration pour l'antiquité, il va jusqu'à regretter le paganisme; c'est ce qu'il avoue lui-même dans une lettre à lord Sheffield. « L'Eglise primi- » tive, disait-il, dont j'ai parlé un peu familière- » ment, était une innovation, et j'étais attaché au » paganisme. » On ne doit pas s'étonner que l'ouvrage de Gibbon ait soulevé contre lui tous ceux qui tenaient encore au christianisme; les plus fameux théologiens de l'Angleterre, et entre autres les docteurs Watson, White, Cheisam, Witaker, Priestley, etc., se déclarèrent ses adversaires, et attaquèrent notamment les chapitres 15 et 16 du premier volume, qui sont consacrés à l'histoire de l'établissement du christianisme. Il répondit à quelques uns d'entre eux par une brochure intitulée: *Défense de quelques passages des chapitres 15 et 16 de l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Cette défense, faible sur beaucoup de points et d'une extrême amertume, décela toute l'humeur qu'avaient causée à Gibbon les attaques dirigées contre son livre. Lui-même avoua que s'il avait prévu ces critiques, il aurait adouci ces deux chapitres. Cependant il prit le parti de ne se rétracter en rien, dans le reste de l'ouvrage. L'histoire de Gibbon, beaucoup trop vantée par le parti philosophique, n'est pas cependant sans un grand mérite. Outre l'intérêt du sujet, on y trouve une érudition vaste, solide et variée; une critique exacte et ingénieuse, lorsque l'auteur n'est pas aveuglé par ses préventions; des vues judicieuses et souvent profondes, et surtout l'art de rattacher les faits à de grandes idées. Mais c'est en vain qu'on y chercherait des principes fixes en morale, en religion et en économie politique. L'incertitude des opinions de l'auteur se révèle partout, et donne lieu à de nombreuses contradictions dans ses raisonnements. C'est ainsi qu'après avoir nié les miracles, il leur attribue la conversion de l'univers. On a reproché aussi à l'ouvrage de Gibbon plusieurs omissions, des citations tronquées, défaut impardonnable dans un historien dont l'exactitude est le premier mérite. Gibbon avait terminé son histoire en 1787, à Lausanne. Il était encore dans cette ville lorsque la révolution française vint troubler son repos. Surpris et effrayé des désordres qu'elle amena, il la prit en horreur. En 1791, son ami lord Sheffield l'engagea à retourner en Angleterre pour se soustraire à l'agitation du continent; Gibbon, dont la santé était mauvaise, hésita quelque temps, et ne se décida qu'en 1793 à rentrer dans sa patrie. Quelques mois après son arrivée, ses infirmités augmentèrent; après avoir subi plusieurs fois une opération qui semblait devoir prolonger sa vie, il succomba inopinément le 16 janvier 1794, sans souffrir, et sans même s'être cru en danger. Gibbon avait peu de fixité dans l'esprit, peu de vigueur et d'élévation dans l'âme. Cependant il fut constant dans ses liaisons et mérita d'être cité parmi les hommes droits et intègres. Le style de son histoire a été loué pour la concision, l'éclat et le mouvement; mais on y trouvait un peu de recherche, et on lui reproche d'avoir affecté, surtout dans les derniers volumes, des tournures piquantes et des expressions pompeuses, qui altèrent le naturel et même quelquefois la clarté. Gibbon a publié: *Essai sur l'étude de la littérature*, 1761, in-12; *Histoire de la liberté de la Suisse*, 1765; *Observations critiques sur le 6e livre de l'Enéide*, *brochure*, 1770; *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, in-4; le 1er vol. parut en 1776, le 2e et le 3e en 1781, les trois autres en 1788. Les trois premiers volumes de la traduction française, in-8, ont été publiés à Paris en 1777, par Leclerc de Septchênes, secrétaire du cabinet du roi. Les suivants ont eu successivement pour traducteurs Cantwell, Demeunier, et Boulard. Plus tard M. Guizot a revu cette traduction, et y a joint une *notice sur la vie et le caractère de Gibbon*, ainsi que des notes sur l'histoire du christianisme, dans lesquelles l'éditeur a relevé plusieurs erreurs de l'historien. Cette édition nouvelle, publiée à Paris en 1812, forme 13 volumes in-8. Les autres ouvrages de Gibbon ont été recueillis par lord Sheffield, et sous le titre d'*OEuvres* diverses de Gibbon, avec ses mémoires, Londres, 1814, 5 vol. in-8.

GIBELIN (Esprit-Antoine), peintre et littérateur correspondant de l'Institut de France, naquit à Aix en Provence en 1739, et mourut en 1814. Ses dispositions pour la peinture se manifestèrent de très-bonne heure, et il résista au désir de ses parents qui voulaient le destiner au commerce ou au barreau. Ce fut Arnulfi, élève du chevalier Bene-

detto Lutti, célèbre peintre florentin, qui lui donna les premières leçons de son art. Il vint ensuite en Italie où il se forma à l'école des Raphaël, des Jules Romain et des Polidore de Caravage; il étudia surtout les ouvrages de ce dernier; il apprit dans ses belles compositions la peinture à fresque, genre négligé en France alors comme aujourd'hui. Après avoir séjourné dix ans à Rome, et avoir obtenu de l'académie de Parme un prix pour son tableau d'*Achille combattant le fleuve Scamandre*, il vint en France où il s'est fait un nom distingué par ses peintures à fresque. En 1771 il fut chargé de peindre la grande salle de l'école de chirurgie, aujourd'hui l'école de médecine, dont on venait de poser les fondements; cette composition était terminée en 1773 : elle a 72 pieds de longueur sur 18 de hauteur, elle est divisée en trois parties : dans la principale *Louis XVI sur son trône est entouré des vertus royales protectrices des sciences et des arts :* dans les deux autres parties sont d'un côté *Esculape donnant à ses disciples une leçon d'anatomie*, et de l'autre la *fin d'une bataille et les soins donnés aux blessés par les chirurgiens.* Gibelin a exécuté pour le même édifice une figure colossale d'*Hygée*, déesse de la santé, et six figures de grandeur naturelle représentant les différentes parties de la chirurgie, l'*Ostéologie*, l'*Angiologie*, etc. A l'école militaire il a décoré de peintures à fresque les frontons des deux pavillons méridionaux; d'un côté il a placé le *Génie des sciences militaires*, et de l'autre *le dieu Mars.* Dans l'église des capucins, rue Neuve Sainte-Croix, chaussée d'Antin, il avait peint, toujours à fresque, une *prédication de saint François.* Telles sont les principales fresques de cet artiste qui a fait aussi des tableaux à l'huile, dont les meilleurs sont : l'*Accouchement* qu'il a gravé lui-même, et la *Saignée*, qu'il fit l'une et l'autre pour l'école de chirurgie. Plusieurs artistes ont gravé d'après lui; Beisson, le *Chagrin monte en croupe;* Parparati, la *Prêtresse compatissante*, etc. On trouve les gravures de la grande fresque de l'école de chirurgie dans la *description des écoles de chirurgie* par Gondoin, 1780, in-fol. Gibelin était instruit et judicieux; il écrivait avec facilité : il a composé un assez grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Lettres sur les tours antiques qu'on a démolies à Aix en Provence, et sur les antiquités qu'elle renferme*, Aix, 1787, in-4, avec onze planch., 8 à 9 fr.; *Observations critiques sur un bas-relief antique conservé dans l'hôtel de ville d'Aix*, Marseille, 1809, in-8, avec 5 pl., 6 fr.; plusieurs *mémoires* dans ceux de l'Institut et dans la *Décade; Discours sur la nécessité de cultiver les arts d'imitation*, Versailles, 1800, in-4; un *Eloge funèbre du général Dugommier*, Aix, 1795, in-8.

GIBELIN (Jacques), médecin, frère du précédent, naquit à Aix en 1744, où il fit de très-bonnes études. A 20 ans il était déjà reçu docteur en médecine. Il se rendit ensuite à Paris où il resta 3 ans pour y étudier l'histoire naturelle, et où il se lia avec Berthollet et Broussonnet; il alla ensuite à Londres, pour y apprendre la médecine anglaise, y séjourna pendant plusieurs années, et y fut reçu membre de la société médicale. A son retour en France, il a publié des *traductions* de différents ouvrages de médecine des plus célèbres auteurs anglais : il a fait aussi paraître des *abrégés*, des *mémoires* et des *articles* sur les sciences naturelles, insérés dans le *recueil des Transactions philosophiques de la société royale de Londres*, depuis son origine jusqu'en 1792. Il a encore traduit et publié différents *ouvrages italiens de Fontana.* Retiré dans sa ville natale, il devint en 1791 conservateur de la bibliothèque publique. En 1809 il fut l'un des fondateurs de la société académique d'Aix, dont il devint le secrétaire perpétuel : on trouve dans le 1er vol. des *Mémoires de l'académie d'Aix*, plusieurs *Notices et dissertations* de Gibelin. Il est mort en 1828. Ses principaux ouvrages sont : *Expériences et Observations sur différentes espèces d'air*, traduites de Priestley, 1775-1780, 9 vol. in-12; *Expériences et Observations sur différentes branches de la physique, avec une continuation des observations sur l'air*, traduites du même auteur, 1782-1787, 4 vol. in-12; *Observations sur les maladies syphilitiques*, traduites de Swediaur, 1784, in-8; *Eléments de minéralogie*, traduits de l'anglais, de Kirwan, 1785, in-8; *Observations physiques et chimiques* d'après Fontana, 1784, in-8; *Histoire naturelle* extraite des *Transactions philosophiques de la société royale de Londres*, 1784, 2 vol. in-8; et *Botanique, physique végétale, agriculture, jardinage et économie rurale, extraits des mêmes Transactions*, 1791, 2 vol. in-8; *Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains*, par Félix Fontana, traduit sur le manuscrit italien, 1791, 2 vol. in-4; *Mémoire de la vie privée de Franklin écrite par lui-même*, 1791, in-8. Il en possédait le manuscrit original. Il a aussi continué la traduction de l'*Histoire des progrès et de la chute de la république romaine de Fergusson.* Les trois derniers vol. et la moitié du premier sont de lui, quoiqu'on attribue toute cette traduction à Demeunier. On peut consulter une *Notice sur Gibelin* par Emeric David; dans la *Revue encyclopédique*, tome 37, page 875 et suiv.

GIBERT (Jean-Pierre) naquit à Aix en 1660, et prit le bonnet de docteur en droit et en théologie dans l'université de cette ville. Après avoir professé pendant quelque temps la théologie aux séminaires de Toulon et d'Aix, il quitta la province pour se fixer dans la capitale. Ami de la retraite et de l'étude, il vécut à Paris en véritable anachorète. Sa nourriture était simple et frugale; toutes ses actions respiraient la candeur et la simplicité évangélique. Il refusa constamment tous les bénéfices qu'on lui offrit. Quoiqu'il fût le canoniste du royaume le plus consulté et le plus laborieux, il vécut et mourut pauvre en 1736. Les principaux fruits de sa savante plume sont : *Mémoires concernant l'Ecriture sainte, la théologie scolastique et l'histoire de l'Eglise*, in-12, qui n'eut point de suite; *Institutions ecclésiastiques et bénéficiales, suivant les principes du droit commun et les usages de*

France. La 2e édition, augmentée d'observations importantes, puisées dans les Mémoires du Clergé, est de 1736, 2 vol. in-4, 8 à 9 fr.; *Consultations canoniques sur les sacrements en général et en particulier*, 1725, 12 vol. in-12; *Tradition*, ou *Histoire de l'Eglise sur le sacrement de mariage*, 1725, 3 vol. in-4, 10 à 12 fr. Il démontre par une suite non interrompue de monuments les plus authentiques, tant de l'Orient que de l'Occident, que cette matière a toujours été soumise à la juridiction de l'Eglise. Ces arguments tirés de l'autorité sont d'ailleurs exactement conformes aux lumières d'une saine raison, à toutes les notions du christianisme et aux intérêts de la société civile. « J'ai » frémi, dit un sage et savant protestant (de Luc), » j'ai frémi toutes les fois que j'ai entendu discuter » philosophiquement l'article du mariage. Que de » manières de voir, que de systèmes, que de passions en jeu! On nous dit que c'est à la législation » civile d'y pourvoir; mais cette législation n'est-» elle donc pas entre les mains des hommes dont » les idées, les principes changent ou se croisent? » Voyez les accessoires du mariage qui sont laissés » à la législation civile; étudiez, chez les différentes » nations et dans les différents siècles, les variations, » les bizarreries, les abus qui s'y sont introduits, » vous sentirez à quoi tiendraient le repos des familles et celui de la société, si les législateurs humains en étaient les maîtres absolus. Il est donc » fort heureux que, sur ce point essentiel, nous » ayons une loi divine, supérieure au pouvoir des » hommes. Si elle est bonne, gardons-nous de la » mettre en danger, en lui donnant une autre sanction que celle de la religion. Mais il est un nombre » de raisonneurs qui prétendent qu'elle est détestable: soit; il en est pour le moins un aussi grand » nombre qui soutiennent qu'elle est sage, et auxquels on ne fera pas changer d'avis. Voilà donc » la confirmation de ce que j'avance; savoir, que la » société se diviserait sur ce point, selon la prépondérance des avis en divers lieux. Cette prépondérance changerait par toutes les causes qui rendent » variable la législation civile, et ce grand objet » qui exige l'uniformité et la constance, pour le » bonheur et le repos de la société, serait le sujet » perpétuel des disputes les plus vives. La religion » a donc rendu le plus grand service au genre humain, en portant sur le mariage une loi sous » laquelle la bizarrerie des hommes est forcée de » plier; et ce n'est pas là le seul avantage que l'on » retire d'un code fondamental de morale, auquel » il ne leur est pas permis de toucher. » (*Lettres sur l'Hist. de la terre et de l'homme*, tome 1, p. 48. *Voy.* DOMINIS, ESPENSE, GERBAIS, LAUNOY, POTHIER.) *Corpus juris canonici per regulas naturali ordine dispositas*, 1737, 3 vol. in-fol., 18 à 25 fr. Cette compilation, assez bien digérée, a été recherchée, et l'est encore.

GIBERT (Balthasar), parent du précédent, naquit comme lui à Aix en 1662. Après avoir professé pendant 4 ans la philosophie à Beauvais, il obtint une des chaires de rhétorique du collége Mazarin, et la remplit pendant 50 ans avec autant de zèle que d'exactitude. L'université de Paris qu'il honorait par ses talents, et dont il défendait dans toutes les occasions les droits avec beaucoup de chaleur, lui déféra plusieurs fois le rectorat. En 1728, le ministère lui fit offrir une chaire d'éloquence au collége royal, vacante par la mort de l'abbé Couture; mais il crut devoir la refuser. En 1740, ses démarches contre la constitution *Unigenitus* le firent exiler à Auxerre. Il mourut à Regennes, dans la maison de l'évêque, en 1741. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : la *Rhétorique*, ou *les règles de l'éloquence*, in-12 : ouvrage excessivement loué par les journalistes. Un littérateur instruit, qui lira cet ouvrage, n'y trouvera cependant tout au plus qu'une compilation de la *Rhétorique* d'Aristote, de celle d'Hermogène, du livre de l'*Orateur* de Cicéron et des *Institutions* oratoires de Quintilien. Il est vrai qu'il y règne beaucoup de méthode, qu'il y a de l'érudition, beaucoup de citations; mais les ouvrages didactiques, surtout de cette espèce, exigent encore du goût, de la critique, des vues bien présentées, et principalement une élocution soignée, propre à animer les préceptes que l'auteur veut faire goûter. C'est précisément la partie faible de cette rhétorique. Le style en est tantôt diffus, tantôt embrouillé, et toujours sans caractère; *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, 3 vol. in-12. C'est un recueil de ce qui s'est dit de plus curieux et de plus intéressant sur l'éloquence, depuis Aristote jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, fort supérieur aux *Jugements* de Baillet et pour le fond et pour la forme, a eu pourtant moins de cours; des *Observations* assez justes sur le *Traité des études* de Rollin. C'est un volume in-12 de près de 500 pages, écrit avec autant de vivacité que de politesse. Rollin y répondit en peu de mots; Gibert répliqua : mais cette petite guerre ne rompit pas les liens qui unissaient les deux célèbres antagonistes, en les attachant l'un et l'autre à la cause du diacre Pâris.

GIBERT (Joseph-Balthasar), neveu de Balthasar, né à Aix en Provence en 1711, avocat au parlement de Paris, membre de l'académie des Inscriptions, secrétaire de la librairie et imprimerie de France, mourut en 1771, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui : *Lettres à Fréret sur l'histoire ancienne*, 1741, in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire des Gaules et de la France*, Paris, 1744, in-12. Dom Jacques-Martin, bénédictin, a fait une critique de ces mémoires, sous le titre d'*Eclaircissements historiques sur les origines celtiques et gauloises*; *Lettre sur la chronologie des Babyloniens*, 1743, in-12; *Tableau des mesures itinéraires anciennes*, 1756; grand nombre de *dissertations* dans les Mémoires de l'académie des inscriptions.

GIBERTI (Jean-Matthieu), pieux et savant évêque de Vérone, né à Palerme en 1495, fut employé par les papes Léon X et Clément VII dans des affaires importantes. Il était fils naturel de François Giberti, Génois, général de l'armée navale du pape. Il gouverna son diocèse avec tant de sagesse, de zèle et de prudence, que saint Charles-

Borromée et plusieurs autres évêques établirent dans leurs églises les mêmes ordonnances que Giberti avait établies dans la sienne. Il mourut en 1543, pleuré de ses ouailles, dont il était l'exemple par ses vertus, et le père par ses immenses charités. Les gens de lettres perdirent en lui un ardent protecteur. Giberti avait une presse dans son palais pour l'impression des PP. grecs. C'est de là que sortit, en 1529, cette édition grecque des *Homélies de saint Jean Chrysostome sur saint Paul*, si estimée pour l'exactitude et pour la beauté des caractères. Ses ouvrages latins ont été imprimés à Ostiglia, 1740, in-4, seconde et très-belle édition.

GIBIEUF (Guillaume), docteur de Sorbonne, natif de Bourges, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il fut vicaire général du cardinal de Bérulle, et supérieur des carmélites en France. Il mourut à Saint-Magloire, à Paris, en 1650. On a de lui divers ouvrages, entre autres, un *Traité* latin *de la liberté de Dieu et de la créature*, 1630, in-4, 3 à 5 fr. Il y enseigne des choses qui paraissent approcher des erreurs qui ont été condamnées dans Jansénius, comme le témoigne Isaac Habert, évêque de Vabres, dans sa *Théologie des Pères grecs*, pag. 148. On peut cependant assurer qu'il aimait sincèrement la vérité. Dès qu'il sut que le saint Siége avait condamné la doctrine de l'évêque d'Ypres, il rompit avec ceux qui restèrent attachés à ce parti, comme il en conste par une lettre circulaire qu'il écrivit aux carmélites en 1649. Il était ami intime de Descartes et du P. Mersenne.

GIBRAT (Jean-Baptiste), prêtre de la doctrine chrétienne, né en 1722 aux Cabanes, près de Cordes, diocèse de Tarbes, fut chargé, par ses supérieurs, de professer les belles-lettres dans les colléges de la congrégation, et il le fit avec succès pendant 12 ans. On lui confia alors la direction d'un séminaire. Au commencement de la révolution, il fut nommé par le département principal du collége de Castelnaudary. L'assemblée constituante ayant accepté la constitution civile du clergé, il y adhéra, et exerça ses fonctions ecclésiastiques; il fut néanmoins persécuté et emprisonné. Rendu à la liberté, il continua de tenir au parti constitutionnel jusqu'à sa mort, arrivée à Castelnaudary en 1803. On a de lui : une *Géographie ancienne et moderne*, 1790, 4 vol. in-12; une *Géographie moderne*, Avignon, 1813, in-12, 3 fr.; un nouveau *Missel du diocèse de Tarbes;* un *Rituel d'Alet;* un *Missel* et un *Bréviaire* pour le même diocèse; des *Hymnes* pour les offices de l'Eglise. Il avait composé un office pour la fête perpétuelle du rétablissement du culte décrété par les évêques constitutionnels assemblés à Paris en concile : cette fête n'a jamais été célébrée.

GIBSON (Edmond), savant anglais, né à Knip, dans le Westmoreland, en 1669, évêque de Lincoln en 1715, de Londres en 1720, mourut en 1748. Il s'est plus distingué par les traductions enrichies de notes et les éditions de bons ouvrages, que par ses propres productions. On lui doit : *Chronicon saxonicum à Christo nato ad annum* 1154, Oxford, 1692, in-4, 20 fr., rare. Cette chronique d'Angleterre, utile et curieuse, écrite en langue saxone, est traduite en latin par Gibson; *OEuvres posthumes de Henri Spelman*, Oxford, 1698, in-fol. (*voy.* SPELMAN); *La Grande-Bretagne* de Cambden, traduite en anglais, avec des additions, Londres, 1722 et 1772, 2 vol. in-fol., 12 fr.; *Catalogue des manuscrits des bibliothèques de Tenison et Dugdale*, Oxford, 1692, in-4; *Codex juris ecclesiastici anglicani*, 1713, in-fol., 8 à 9 fr.

GIÉ (Pierre, vicomte de Rohan, plus connu sous le nom de maréchal de) naquit en Bretagne vers le milieu du 15e siècle; il était fils de Louis Ier de Rohan, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume. Louis XI récompensa sa valeur par le bâton de maréchal de France, en 1475; il fut un des quatre seigneurs qui gouvernèrent l'état pendant la maladie de ce prince à Chinon, en 1484. Deux ans après, il s'opposa aux entreprises de l'archiduc d'Autriche sur la Picardie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Fornove, en 1495, où il se signala. Sa faveur se soutint sous Louis XII, qui le fit chef de son conseil, et général de son armée en Italie. Mais ayant encouru la disgrâce de la reine Anne de Bretagne, il fut exilé de la cour et privé des fonctions de sa charge pendant 5 ans. Il mourut en 1513, entièrement désabusé des grands et de la grandeur.

GIFFEN (Hubert), *Giphanius*, jurisconsulte de Buren dans la Gueldre, né en 1534, professa le droit avec beaucoup de réputation à Strasbourg, à Altorf et à Ingolstadt; le duc de Bavière ne lui permit d'enseigner dans cette ville, qu'après qu'il eut abjuré le protestantisme. L'empereur Rodolphe II, qui l'appela à la cour, l'honora des titres de conseiller et de référendaire de l'empire. Giffen mourut à Prague en 1604. On a de lui des *Commentaires sur la morale et la Politique d'Aristote*, in-8, sur *Homère*, sur *Lucrèce*, et plusieurs ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue ses *Notes sur les Institutes de Justinien*. Ce savant fut accusé plus d'une fois de plagiat, et surtout par Lambin; mais c'est un reproche qu'on peut faire à presque tous les commentateurs, et on ne voit pas que Giffen l'ait mérité plus qu'un autre.

GIFFORD (Guillaume), archevêque de Reims, mort en 1629, à 76 ans, est auteur du livre intitulé : *Calvino Turcismus*, qui parut à Anvers en 1597, in-8, sous le nom supposé de *Guillaume Reginald*. Il fit beaucoup de bruit, et les huguenots en furent très-mécontents.

GIFFORT (William), poëte et traducteur anglais, naquit à Ashburton dans le Devonshire en 1757. Comme il le dit lui-même dans une notice sur sa vie qui se trouve au commencement de sa *traduction de Juvénal*, il était fils d'un matelot qui se fit depuis vitrier, et qui mourut de bonne heure. Privé de son père et de sa mère à l'âge de 13 ans, il fut placé par son parrain à bord d'un caboteur; mais il ne tarda pas à abandonner ce dur métier et fut mis en apprentissage chez un cordonnier : il y resta jusqu'à 20 ans. Pendant tout ce temps il avait manifesté le goût le plus vif pour la poésie et pour les mathématiques : il avait profité de tous ses moments de loisir pour s'y livrer. Comme il manquait

de papiers et de plumes, il écrivait avec un poinçon sur des lanières de cuir : quelques-unes de ses productions tombèrent entre les mains de William Cookeslay chirurgien, qui les trouva bonnes, s'intéressa au sort du poëte, et fit une souscription en sa faveur, dans le but de lui donner des moyens d'instruction. Les progrès de Giffort furent rapides : ils déterminèrent ses protecteurs à l'envoyer à l'université d'Oxford où il obtint la place de lecteur de la Bible au collége d'Exeter. Il fit ensuite paraître plusieurs ouvrages qui donnèrent une bonne opinion de son talent : la *Baviade* où il censura le mauvais goût des poëtes de l'école de la *Crusca ;* la *Méviade* où il tourne en ridicule le genre romanesque et l'usage des machines au théâtre : en 1813 ces deux poëmes avaient eu 9 éditions. Cependant sa critique est dure, grossière et pleine de personnalités. Parmi ses autres ouvrages on remarque sa *Traduction en vers anglais des Satires de Juvénal*, avec des *notes*, 1802, in-4 : elle était déjà terminée en 1781 ; sa *Traduction de Perse* inférieure à celle de Juvénal. Il a donné des éditions annotées de plusieurs anciens poëtes comiques grecs : les *Comédies de Massinger*, 1808, 4 vol. in-8, etc.; les *pièces de théâtre et poésies* de James Shirley, etc., 7 vol. in-8. Ce poëte satirique est mort au commencement de 1827 avec la réputation du plus correct écrivain qui ait paru depuis Pope en Angleterre.

GIGEI (Antoine), prêtre de la congrégation des Oblats, docteur du collége Ambrosien à Milan, mort en 1632, est connu par un *Thesaurus linguæ arabicæ*, Mediolani, 1632, 4 vol. in-fol., 40 à 60 fr., fort estimé. Il est encore auteur de la *traduction* latine d'un *commentaire* de trois rabbins sur les *Proverbes de Salomon*, Milan, 1620, in-4, et d'une *Grammaire chaldaïque et targumique*, que l'on garde en manuscrit dans la bibliothèque de Milan.

GIL-DE-FRÉDÉRIC (François), dominicain, missionnaire au Tunquin, trouva en arrivant en 1735 dans la partie occidentale de ce royaume, 20,000 chrétiens, qui avaient été baptisés par les missionnaires de son ordre. Il s'appliqua aussitôt à cultiver cette nouvelle vigne avec le plus grand soin ; mais en 1737, ayant été arrêté par un bonze, il fut condamné à mort l'année suivante. Son supplice fut longtemps différé. On s'engagea à lui laisser la vie, pourvu qu'il déclarât seulement qu'il n'était venu au Tunquin qu'en qualité de marchand. Mais cette déclaration étant un mensonge, il ne voulut pas même permettre qu'un autre le fit en son nom. Les idolâtres, étonnés de l'ardeur que le missionnaire marquait pour le martyre, ne purent s'empêcher de s'écrier : *Les autres hommes désirent de vivre, et celui-ci ne soupire qu'après la mort!* Rien n'étant capable d'ébranler la constance du P. Gil, il fut décapité le 22 janvier 1744.

GILBERT, surnommé *de la Porrée*, né à Poitiers vers l'an 1070, fut chanoine, puis évêque de cette ville, après avoir enseigné la philosophie et la théologie avec une réputation extraordinaire. Le goût de son siècle était, en logique et en théologie, d'analyser tout, et de donner des noms différents aux diverses qualités des objets. Gilbert de la Porrée le suivit. Il avait composé plusieurs ouvrages théologiques, et avait traité les dogmes de la religion, plutôt selon les maximes d'Aristote que suivant le langage de l'Ecriture et des saints Pères. Ainsi, par exemple, en parlant de la Trinité, il avait examiné la nature des personnes divines, leurs attributs, leurs propriétés. Il avait examiné quelle différence il y avait entre l'essence des personnes et leurs propriétés, entre la nature divine et Dieu, entre la nature et les attributs de Dieu. Comme tous ces objets avaient des définitions diverses, Gilbert jugea qu'ils étaient différents, que l'essence ou la nature de Dieu, sa divinité, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur, n'étaient pas Dieu, mais la forme par laquelle il est Dieu. Ainsi, par une métaphysique aussi vaine et fausse qu'hétérodoxe, il regardait les attributs de Dieu et la Divinité comme de formes différentes ; et Dieu, ou l'Etre souverainement parfait, comme la collection de ces formes. C'est là l'erreur fondamentale de Gilbert de la Porrée. Il en avait conclu que les propriétés des personnes divines n'étaient pas ces personnes, que la nature divine ne s'était pas incarnée. Gilbert de la Porrée conserva tous ces principes, lorsqu'il fut élu évêque de Poitiers, et les expliqua dans un discours qu'il fit à son clergé. Arnauld et Calon, ses archidiacres, le déférèrent au pape Eugène III, qui était alors à Sienne sur le point de passer en France. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit examiner l'accusation qu'on avait portée contre l'évêque de Poitiers. Gilbert fut appelé à une assemblée qui se tint à Paris, en 1147, et ensuite au concile de Reims, tenu l'année suivante, et dans lequel on condamna les sentiments de Gilbert. Ce prélat rétracta ses erreurs, et se réconcilia sincèrement avec ses dénonciateurs. Il mourut en 1154. Quelques-uns de ses disciples persévérèrent dans leurs sentiments ; mais ils ne formèrent point un parti.

GILBERT (saint), premier abbé de Neuffontaines en Auvergne, ordre de Prémontré, était un gentilhomme qui se croisa avec le roi Louis le Jeune, qu'il accompagna en Palestine l'an 1146. De retour en France, il embrassa la vie monastique avec Pétronille sa femme, fonda l'abbaye de Neuffontaines en 1151, et y mourut l'année d'après.

GILBERT, abbé de Cîteaux, était anglais ; il se distingua tellement par son savoir et par sa piété, dans son ordre et dans les universités de l'Europe, qu'il fut surnommé *le Grand* et *le Théologien*. Il mourut à Cîteaux en 1166 ou 1168, laissant divers *écrits de théologie* et *de morale*.

GILBERT, surnommé l'*Anglais*, est le premier de sa nation qui ait écrit sur la pratique de la médecine. Il avait beaucoup voyagé, et l'avait fait utilement. Il connaissait les simples, leurs vertus et leurs propriétés. Son *Abrégé de médecine* en est un témoignage. Nous en avons une édition publiée à Genève en 1608, in-4 et in-12.

GILBERT DE SENPRINGHAM, fondateur de l'ordre des *Gilbertins* en Angleterre, né à Lincoln

vers 1104, mais originaire de Normandie, fut pénitencier, et tint une école pour instruire la jeunesse. Il mourut très-âgé en 1189, après avoir, outre la fondation de son ordre, établi plusieurs hôpitaux. Saint Bernard l'aimait et l'estimait.

GILBERT (Gabriel), parisien, secrétaire des commandements de la reine Christine de Suède, et son résident en France, fut contemporain de Rotrou et de Cornille. Il amassa peu de bien dans ses emplois. Il serait mort dans l'indigence, si Hervard, protestant comme lui, ne lui avait donné un asile sur la fin de ses jours. On a de Gilbert des *tragédies*, des *opéras*, et des *poésies diverses*, l'*Art de plaire*, poëme, recueillis en 1661, in-12. On y trouve quelques bons vers, mais en général ses productions sont au-dessous du médiocre. Il mourut en 1675. Racine n'a pas dédaigné d'emprunter des idées, des expressions et des passages à ce poëte peu connu : Virgile se servait du fumier d'Ennius.

GILBERT (Nicolas-Joseph-Laurent), poëte français, né à Fontenoy-le-Château, près de Nancy, en 1751, de parents honnêtes mais sans fortune, vint très-jeune à Paris, dans le dessein de se livrer aux lettres, et de lier connaissance avec des hommes instruits. Ses premiers pas dans la carrière annoncèrent un poëte. A travers les inégalités de sa verve, on aperçut le vrai talent. Le *Dix-huitième siècle*, son *Apologie*, les odes sur le *Jugement dernier*, sur le *Jubilé*, sur le *Voyage de Monsieur en Piémont*, et quelques autres, justifièrent les espérances qu'il avait données. Si, d'un côté, les ennemis que lui a faits le genre de la satire, ont trop ravalé son mérite, de l'autre, les personnes véritablement impartiales se sont empressées de payer à ses poésies un juste tribut d'estime Ses adversaires les plus décidés n'ont pu lui refuser de la hardiesse dans les idées, une tournure saillante, souvent neuve, une manière ferme et vigoureuse dans le jet du vers. Zélateur des bons principes, dévoué à la religion, il ne prit la plume que pour fronder la médiocrité et les systèmes téméraires de l'homme égaré. Inhabile à déguiser son indignation, il ne faisait point de grâce aux mauvais ouvrages, et ne pouvait soutenir, dans les écrivains les plus célèbres, l'apparence même d'une erreur qui blessait la sainteté de nos dogmes. Il mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris l'an 1780, des suites d'une chute de cheval, qui lui occasionna une espèce de délire, durant lequel il avala une clef qui avança sa mort. Frappé à l'excès de la haine que les philosophes lui portaient, et de la crainte des manœuvres qu'ils emploient avec tant d'art et de succès contre ceux qui n'ont pas l'avantage ou le malheur de penser comme eux, il s'imaginait que l'univers entier conspirait contre sa personne : tout lui faisait ombrage. Insensiblement cette terreur insurmontable a desséché sa vie, et l'a conduit au tombeau. Jusqu'au moment de sa mort, il avait sans cesse à la bouche les paroles consolantes que nous fournit la religion. Son dernier ouvrage est une *Paraphrase du psaume* 40, dans laquelle il exprime ses alarmes, et conjure les fantômes qui le troublaient. Il a concouru plusieurs fois pour des prix de poésie à l'académie, mais il a toujours eu le déplaisir de voir couronner des pièces inférieures aux siennes, au jugement des littérateurs impartiaux : on rend enfin maintenant à Gilbert une justice que ne lui accordaient ni les philosophes ni les encyclopédistes ; on lui a donné le surnom de Juvénal du 18ᵉ siècle. Ses *OEuvres* ont été plusieurs fois imprimées à Paris, 1788, in-8, et 1802, 2 vol. in-8. L'édition la plus estimée est celle qui a pour titre : *OEuvres complètes* de Gilbert, publiées pour la première fois avec les corrections de l'auteur et les variantes, accompagnées de notices littéraires, historiques avec portrait, *fac simile* et gravure, Paris, 1822, in-8.

GILBERT (François Hilaire), savant vétérinaire, membre de l'Institut, né à Châtellerault en 1757, a puissamment contribué par ses travaux et ses écrits à des améliorations importantes dans notre système de culture. Il fut chargé, en 1794, d'organiser et de diriger les établissements agricoles de Sceaux, de Versailles, de Rambouillet, et fut envoyé en 1797 en Espagne, pour y acheter des troupeaux de mérinos ; mais n'ayant pas reçu les fonds qui lui avaient été promis, il tomba malade de chagrin, et mourut dans un village de la Castille en 1800. On lui doit : un *Traité des prairies artificielles*, 1790 et 1802, in-8 ; *Recherches sur les causes des maladies charbonneuses dans les animaux, et les moyens de les combattre et de les prévenir*, 1794, in-8 ; *Instruction sur le claveau des moutons*, 1796, in-8 ; *Instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté*, 1797, in-8 ; plusieurs *mémoires* couronnés par des académies, et divers articles insérés dans le *Magasin encyclopédique*, la *Feuille du cultivateur, etc.*

GILBERT (Nicolas-Pierre), médecin, né à Brest en 1751, fut nommé à l'âge de 18 ans chirurgien-élève de la marine : ce fut en cette qualité qu'il suivit en 1770 le capitaine Trongolly dans sa campagne de l'Inde. Lorsqu'il fut de retour de cette expédition, il exerça la médecine à Landernau, à Morlaix et à Rennes. Il fut nommé plus tard médecin en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse ; en 1796, médecin en chef, professeur de l'école d'instruction de l'hôpital militaire de Paris ; en 1802, médecin en chef de l'armée expéditionnaire de St.-Domingue, et en 1806, médecin en chef de la grande armée. Dans ces diverses fonctions il fit preuve de la plus grande activité et d'un talent qu'il signala d'ailleurs par ses nombreux ouvrages. Il se retira en 1812 du service militaire, et mourut à Paris en 1814. Il a publié : *Plan d'un cours d'institutions de médecine pratique sur les maladies les plus fréquentes chez les gens de guerre, classées par famille, précédé d'un discours sur la médecine morale*, Paris, an 6, in-8 ; *Tableau historique des maladies internes de mauvais caractère qui ont affligé la grande armée dans la campagne de Prusse et de Pologne en 1806 et 1807, suivi de réflexions sur les divers modes de traitements adoptés par les médecins français et allemands*, Berlin, 1808, in-8, traduit en allemand par le doc-

teur Bock, avec une préface et des notes par Louis Formey, Erfurt, 1808, in-8; *Histoire médicale de l'armée française à St.-Domingue en l'an* 10, ou *Mémoire sur la fièvre jaune, avec un aperçu de la topographie médicale de cette colonie*, Paris, 1803, in-8, traduit en allemand avec des notes par J.-E. Aronsson, Berlin, 1806, in-8; les *Théories médicales modernes comparées entre elles et rapprochées de la médecine d'observations*, Paris, an 7, broc. in-8. Il a aussi fourni plusieurs articles de médecine légale à l'*Encyclopédie méthodique*. On trouve une notice sur Gilbert dans le tome 52 du *Journal général de médecine*.

GILBERT (Nicolas-Alain), missionnaire, né à Saint-Malo en 1762, fut élevé à Paris dans le séminaire des missions étrangères; la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre la vocation qui l'appelait dans les pays lointains pour y prêcher l'Evangile; de retour dans son diocèse, il fut nommé successivement vicaire à Saint-Peru, puis à Dinan, et enfin à Josselin, où il remplaça dans les fonctions de curé Alain qui avait été élu député aux états généraux. Ayant refusé le serment, il fut arrêté; mais on le relâcha peu de temps après, et il passa aussitôt en Angleterre. Son premier soin fut d'apprendre la langue du pays, qu'il connut bientôt parfaitement: dès lors il se voua entièrement aux fonctions de son ministère, se fixa à Withby où il bâtit une église et un presbytère, et ne tarda pas à y voir s'augmenter la population catholique qui, à son arrivée, était peu considérable. Il consacra aussi les loisirs de son exil à publier différents écrits dans le but de détruire les sectes du presbytérianisme et du méthodisme qui sont si répandues en Angleterre. Lorsqu'il fut de retour en France, il se livra aux missions de l'intérieur, et fut l'un des premiers ecclésiastiques qui s'adonnèrent à ces fonctions si fatigantes, mais si utiles: toutes les villes et les villages voisins de Saint-Malo profitèrent de ses éloquentes prédications. Les communautés religieuses des diocèses de Saint-Brieuc et de Quimper recevaient, par ses soins, des retraites édifiantes. Son bonheur était de ramener les pécheurs dans le sein de la religion, et c'est avec le zèle de la charité chrétienne qu'il attaquait du haut de la chaire les doctrines impies qui font le malheur de la France. Il refusa le canonicat que lui offrit l'évêque de Quimper dans le but de lui faire prendre quelque repos. Il est mort, en donnant une mission dans le diocèse de Tours, en 1821. Il a publié en anglais: *Défense de la doctrine de l'Eglise catholique sur l'eucharistie, dans deux conversations entre un catholique et un presbytérien*, Londres, 1800; *Recherches sur cette question:* Si les marques de l'Eglise véritable sont applicables aux églises presbytériennes, Berwick, 1801; la *Doctrine catholique du baptême* prouvée par l'Ecriture et la tradition, Berwick, 1802; *Réponse aux fausses représentations que J. Wesley a faites des doctrines catholiques*, Withby, 1811; il avait aussi rédigé un *Recueil de cantiques* pour l'usage de ses missions, dernière édition 1801, et publié quelques articles dans les journaux anglais pour la religion catholique, en réponse à quelques attaques des protestants. On trouve sur lui une *notice* plus étendue dans l'*Ami de la religion et du roi*, tom. 30, pag. 753.

GILBERT-DE-VOISINS (Pierre), avocat général au parlement de Paris, naquit en 1684 d'une ancienne famille de magistrats. Il suivit la même carrière, plaida comme avocat dans plusieurs juridictions, devint ensuite avocat du roi au Châtelet, puis conseiller au parlement, et enfin avocat général en 1718. Il se distingua par une éloquence mâle et sévère, par un esprit judicieux et de hautes vertus. Il se démit de sa charge en 1739 en faveur de son fils, fut nommé successivement conseiller d'état, premier président au grand conseil, et membre du conseil des dépêches. Dans ces diverses fonctions, il se fit remarquer par ses lumières, rédigea un grand nombre de mémoires, et prit part à la rédaction de tous les règlements utiles qui furent faits à cette époque. On lui reproche toutefois d'avoir poussé trop loin son zèle pour les prérogatives du roi, zèle qui, suivant les meilleurs juges dans cette matière, l'a fait écarter des véritables principes sur l'autorité des évêques, et sur celle de la constitution *Unigenitus*. On a réclamé contre l'arrêt du Parlement du 18 janvier 1726, qu'il avait provoqué lui-même dans un réquisitoire où l'on a rencontré quelques maximes contraires à la discipline de l'Eglise, et que l'on a réfuté dans un mémoire adressé au roi. Gilbert-de-Voisins mourut en 1769. Son épitaphe fut composée par le Beau, et placée dans l'église de Saint-Séverin de Paris. Dans les dernières années de sa vie, il composa un extrait en forme de répertoire des manuscrits de Brienne qu'il écrivit entièrement de sa main, 3 gr. v. in-4. On a aussi de lui: *Mémoire sur les moyens de donner aux protestants un état civil en France, composé par ordre du roi Louis XV*, etc., suivi d'un *Projet de déclaration*, aux ouvrages posthumes, publié par Pierre-Paul Gilbert-de-Voisins, qui fut successivement avocat du roi au Châtelet, greffier en chef du parlement de Paris, président à Mortier, Paris, 1787, in-8. Le petit-fils de Gilbert périt sur l'échafaud révolutionnaire en septembre 1793.

GILDAS (saint), surnommé *le Sage*, né dans le pays de Galles en 493, selon quelques auteurs, ou selon Leland en 511, prêcha en Angleterre et en Irlande, et y rétablit la pureté de la foi et de la discipline. Il passa ensuite dans les Gaules, et s'établit auprès de Vannes, où il bâtit le monastère de Ruis. Il en fut abbé, et y mourut en 570 ou 571. Il reste de lui quelques *Canons de discipline*, dans le Spicilége de d'Achéri, et un *Discours sur la ruine de la Grande-Bretagne*, Londres, 1525, in-8, ou Bâle, 1541, in-8; et dans la Bibliothèque des Pères. L'abbaye de Ruis porte le nom de son fondateur. Gildas fut un des plus illustres solitaires du 6e siècle. Il s'occupait uniquement à combattre le vice et l'erreur.

GILDON, fils de Nubel, seigneur puissant de Mauritanie, dans le 4e siècle. Firmus, un de ses frères, s'étant révolté contre Théodose le Grand en

373, Gildon prit les armes contre lui, le réduisit à s'étrangler lui-même, et obtint le gouvernement d'Afrique. Après la mort de Théodose, pendant la vie duquel il avait commencé de remuer, il se révolta contre Honorius en 393, favorisa les hérétiques et les schismatiques, et défendit la retraite des blés en Italie pour affamer cette province ; mais Mascezel, son autre frère, qu'il avait contraint de s'enfuir, étant rentré en Afrique avec une assez petite armée, tailla en pièces 70,000 hommes de Gildon, qui s'étrangla à son tour en 398.

GILDON (Charles), critique anglais, né à Gillingham en Dorsetshire en 1665, abandonna la religion catholique, publia les ouvrages antichrétiens de Charles Blount, revint à des sentiments plus raisonnables, qu'il manifesta dans son *Manuel des déistes*, et mourut en 1723. (*Voyez* BLOUNT, Charles.) Gildon s'étant avisé de critiquer Pope, celui-ci lui répondit, en lui donnant une place dans sa *Dunciade*.

GILEMME (Pierre), prêtre imposteur, se présenta pour guérir, par la magie, la démence de Charles VI, roi de France. On voulut éprouver ce qu'il savait faire : il promit de délivrer 12 hommes liés de chaînes de fer; mais ayant manqué son opération, le prévôt de Paris le fit brûler avec ses compagnons l'an 1403.

GILIBERT (Jean-Emmanuel), célèbre médecin et naturaliste, né à Lyon en 1741, étudia la médecine à Montpellier. Après avoir subi avec distinction les épreuves du doctorat, il se fixa à Chazay, petit village près de Lyon, et il y exerça son art. Il étudiait en même temps la botanique, et se plaisait dans cette campagne. Le ministre de Pologne ayant demandé à Haller un médecin pour propager dans ce pays l'étude de l'histoire naturelle et fonder une école de médecine, Gilibert fut designé pour cet objet. Il signala son arrivée par l'établissement d'un beau jardin de botanique, et par des leçons de médecine clinique, qui attirèrent un nombreux concours d'élèves. Il suivit l'université lorsqu'elle fut transférée à Wilna, et il y occupa les chaires d'histoire naturelle et de matière médicale. L'âpreté du climat, et quelques désagréments qu'il eut à souffrir, le décidèrent à revenir le 17 février 1783, à Lyon où il fut élu successivement médecin de l'Hôtel-Dieu, médecin en chef des épidémies, professeur au collége de médecine, membre de l'académie et de la société d'agriculture. Nommé, en 1793, maire de Lyon, il se conduisit en magistrat vertueux et éclairé; mais ces qualités étant des titres de proscription, il fut précipité dans un cachot. Rendu à la liberté, on le choisit pour présider la commission départementale pendant le mémorable siége de Lyon. A la reddition de cette ville, il fut obligé de fuir, et erra pendant 18 mois d'asile en asile, souvent de forêt en forêt; enfin, les temps étant devenus plus tranquilles, il revint à Lyon, et fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale. Il succomba à une maladie longue et douloureuse en 1814. On lui doit : les *Chefs-d'œuvre de Sauvage*, ou *Recueil des dissertations de cet auteur, qui ont remporté le prix dans différentes académies, corrigés, traduits ou commentés par M. J. E. G.*, Lyon, 1770, 2 vol. in-12; *l'Anarchie médicinale*, ou *la Médecine considérée comme nuisible à la société*, Neufchâtel, 1772, 3 vol. in-12. Haller faisait beaucoup de cas de cet ouvrage; *Flora Lithuanica*, Grondo, 1781, 2 vol. in-12; *Exercitium botanicum in schola principe universitatis Wilnensis peractum*, Wilna, 1782, in-8; *Démonstrations élémentaires de botanique*, rédigées d'abord par Marc-Antoine-Louis *Claret de la Tourette*, et François *Rosier*, 3e édition, considérablement augmentée, Lyon, 1789, 3 vol. in-8. Cette édition est préférée à la 4e, qu'il publia en 1796, 4 vol. in-8. On trouva que les additions qu'il y avait faites surchargeaient un manuel destiné aux élèves, et on regarda comme un hors-d'œuvre les 2 vol. in-4 de planches qu'on y avait joints. *Adversaria medico-practica prima*, *seu Annotationes clinicæ*, Lyon, 1791, in-8, traduit en allemand par Hebenstreit, Leipzig, 1792, in-8, fig.; *Exercitia philologica*, Lyon, 1792, 2 vol. in-8; *Histoire des plantes d'Europe*, ou *Eléments de botanique pratique*, Lyon, 1798, 2 vol. in-12; et 1806, 3 vol. in-8, 8 à 12 fr.; *Abrégé du système de la nature de Linnée*, Lyon, 1802, in-8; *Le médecin naturaliste*, ou *Observations de médecine et d'histoire naturelle*, 1800, in-12, fig., traduit en allemand, 1807, in-8. Son éloge a été publié par le docteur E. Sainte-Marie, Lyon, 1814.

GILIMER, ou GELIMER. (*Voy.* BÉLISAIRE.)

GIL-VICENTE, surnommé *le Plaute portugais*, naquit à Barcellos vers 1485. Il fut le créateur du théâtre portugais, et, pour ainsi dire, de celui de toute l'Europe, en le considérant comme devancier de Jodelle, Shakespear, Lope de Vega, etc. Jusqu'à son temps, excepté la comédie espagnole de *Calixte et Mélibée*, on ne connaissait que des imitations de Plaute et de Térence, ou des farces irrégulières et insipides. Il était attaché à la cour de Jean III, devant laquelle il fit jouer la plupart de ses pièces, parmi lesquelles on distingue le *Juge de Beira*, et le *Fidalgo portugais*. Ses ouvrages, comprenant des *comédies* profanes et religieuses (*Autos*), des *tragi-comédies*, ses *poésies diverses*, ses *poésies dévotes*, furent publiés par son fils avec le titre de *Compilaçaon*, Recueil, Lisbonne, 1562, in-fol.; 1586, in-4. Il mourut à Evora en 1557.

GILJ (Philippe-Louis), botaniste italien, chanoine de la basilique du Vatican, et directeur de l'Observatoire fondé par Grégoire XIII, naquit à Corneto en 1756, et employa tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions ecclésiastiques à l'étude de la physique et surtout de l'histoire naturelle. Il a légué à la bibliothèque de Lancl le magnifique musée qu'il avait formé lui-même. Gilj est mort à Rome en 1821, après avoir publié les ouvrages suivants : *Agri romani Historia naturalis*, Rome, 1781; une *Dissertation sur les machines hygrométriques*, en italien, Rome, 1775; un *Mémoire sur un coup de foudre tombé dans Rome*, 1782; une *Physiogénographie*, ou *Descripiton des genres naturels divisés en six classes*, 1785; des *Obser-*

vations philologiques sur quelques plantes exotiques introduites à Rome, 1789 et 1792; plusieurs *Mémoires* sur divers sujets de physique, particulièrement des observations météorologiques faites à Rome, avec des *notes* sur quelques instruments employés à cet effet. Il a aussi donné en 1812 une édition italienne de l'*Architecture de la basilique de St.-Pierre*, en 32 planches, par Martin Ferraboschi, avec des éclaircissements. Il a laissé en manuscrit la *Vie du célèbre Zubaglia*, un *Traité des paratonnerres* et quelques autres ouvrages.

GILLES (saint), *Ægidius*, né à Athènes, passa en France, se retira dans un désert près de l'embouchure du Rhône, de là, dans un lieu voisin du Gard, et enfin dans une forêt au diocèse de Nîmes, où il s'occupa entièrement du service de Dieu. Ce fut, dit-on, à la prière d'un roi de France, qu'il reçut des disciples qui observèrent longtemps la règle de saint Benoît. On a presque toujours confondu ce saint avec un saint GILLES, que saint Césaire d'Arles créa abbé d'un monastère, près de cette ville, et qu'il envoya à Rome en 514, pour obtenir du pape Symmaque la confirmation des priviléges de son église. Le P. Stilting, l'un des bollandistes, a prouvé, dans une savante dissertation, que saint Gilles, athénien de nation, vivait à la fin du 7e et au commencement du 8e siècle; et que l'autre florissait au commencement du 6e. Baronius les a confondus, trompé apparemment par une ancienne *Vie* de ce saint, qui n'est qu'une compilation sans critique.

GILLES, seigneur de Chantocé, était fils de Jean VI, duc de Bretagne. Il fut étouffé en 1450 entre deux matelas, après trois ans et dix mois de prison, par ordre du duc François Ier, son frère. On l'accusait d'entretenir des intelligences avec les Anglais, et d'avoir violé quantité de femmes et de filles. Son plus grand crime, à ce que disent quelques historiens, était la haine implacable qu'avait pour lui son frère aîné. On ajoute que le cordelier, qui avait confessé le prince Gilles, cita de sa part le duc François au jugement de Dieu, pour y comparaître en un certain jour qu'il lui marqua par écrit; et que le duc mourut en effet peu de mois après. Quoique ces anecdotes ne soient peut-être pas assez constatées, l'on n'a point de raison plausible de les rejeter. (*Voy.* FERDINAND L'AJOURNÉ.)

GILLES (Pierre) en latin *Gyllius*, l'un des premiers qui se soient occupés en France avec succès de l'histoire naturelle, naquit à Albi en 1490. Après s'être rendu habile dans les langues grecque et latine, dans la philosophie et l'histoire naturelle, il voyagea en France et en Italie. Il dédia en 1533 un ouvrage à François Ier, et il exhorta ce prince dans son épître dédicatoire, à envoyer à ses frais des savants voyager dans les pays étrangers. Le roi goûta cet avis, et envoya, quelque temps après, Pierre Gilles dans le Levant; mais celui-ci, n'ayant rien reçu de la cour pendant tout son voyage, fut obligé, après la mort de François Ier, arrivée en 1547, de s'enrôler dans les troupes de Soliman II, pour pouvoir subsister. Dans un autre voyage, il fut pris par des corsaires, et mené captif à Alger. Quand il eut obtenu sa liberté, par les soins généreux du cardinal d'Armagnac, évêque de Rodez, il se rendit à Rome auprès de son bienfaiteur, chargé des affaires de France, et y mourut en 1555. On a de lui: *De vi et natura animalium*, Lyon, 1533, in-4: ce n'est proprement qu'un extrait d'Héliodore, d'Appien, d'Elien et de Porphyre, accompagné des observations du compilateur; *De bosphoro Thracio libri* III, in-24; *Topographia Constantinopoleos libri* IV, in-24, et dans l'*Imperium orientale* de Banduri. Ces deux derniers ouvrages ne sont pas inutiles aux géographes.

GILLES-DE-CHIN, chevalier célèbre par sa force et son courage, est regardé comme le vainqueur d'un dragon terrible qui désolait les environs de Mons dans le Hainaut. Les détails de ce combat sont parfaitement semblables à ceux du chevalier Gozon (*voy.* ce mot) contre le fameux dragon de Rhodes, et cette ressemblance affaiblit beaucoup l'authenticité des deux histoires. (Voy. l'*Histoire de Notre-Dame de Vasmes*, Mons, 1771, in-12.) On montre la tête du dragon à l'hôtel de ville de Mons, et on voyait à l'abbaye de Saint-Guislain l'épitaphe de Gilles-de-Chin; mais elle a disparu avec la vieille église.

GILLES DE VITERBE, ermite de St.-Augustin, professeur de philosophie et de théologie, devint, par ses talents, général de son ordre en 1507, patriarche de Constantinople et cardinal. Il fit l'ouverture du concile de Latran en 1512, et fut chargé par Léon X de plusieurs affaires aussi importantes qu'épineuses. Ce savant prélat mourut à Rome en 1532, laissant des ouvrages en vers et en prose, sacrés et profanes. D. Martenne a donné dans sa grande Collection d'anciens monuments, plusieurs *lettres* de Gilles de Viterbe, intéressantes pour la plupart, par les particularités qu'elles renferment sur l'auteur, ou sur les affaires de son temps. On a encore de lui des *commentaires* sur quelques morceaux de l'Ecriture, des *dialogues*, des *épîtres*, des *poésies*.

GILLES (Nicole), secrétaire de Louis XII, et contrôleur du trésor, mort en 1503, a fait des *Annales* ou *Chroniques de France*, depuis la destruction de Troie jusqu'en 1496. Cette histoire n'est bonne que depuis le règne de Louis XI. Denis Sauvage, Belleforest, et plusieurs anonymes, ont fait des additions aux annales de Gilles, et Gabriel Chapuis les a continuées jusqu'à l'an 1585, in-fol. Elles ont été traduites en latin. On y trouve des choses curieuses; mais la crédulité extrême de Gilles l'a si fort décrié, qu'on n'ose presque pas le citer.

GILLES (Jean), de Tarascon en Provence, né en 1669, mourut en 1705, à Toulouse, maître de musique de l'église de St.-Etienne. Il unit à beaucoup de talents de grandes vertus. On l'a vu se mettre dans un état d'indigence, pour en retirer ceux qui y étaient. Il fut enfant de chœur avec le célèbre Campra dans la métropole d'Aix. Guillaume Poitevin, prêtre de cette église, leur enseigna la musique. Gilles se fit bientôt un nom par ses talents. Bertier, évêque de Rieux, qui l'estimait particulièrement, demanda pour lui la maîtrise de St.-

Etienne à Toulouse; mais le chapitre avait disposé de cette place en faveur de Farinelli. Celui-ci, informé de ce qui se passait, alla trouver son concurrent, et le força d'accepter sa démission; démarche qui leur fait également honneur. Nous avons de Gilles : de beaux *motets* et en grand nombre : on estime surtout son *Diligam te;* une *Messe des morts*, son chef-d'œuvre; elle fut chantée la première fois pour son auteur.

GILLET (François-Pierre), né à Lyon en 1648, avocat au parlement de Paris en 1674, mourut dans cette ville en 1720. Il fit quelque honneur au barreau par ses plaidoyers; mais il en fit moins à la république des lettres par ses *traductions* des *Catilinaires* de Cicéron, et de plusieurs de ses *Oraisons.* Ces versions sont non-seulement inférieures à l'original, mais même aux traductions qui ont paru depuis. Ses *plaidoyers*, publ. en 2 v. in-4, offrent de l'érudition, de la solidité, et quelquefois de la force; mais le style est un peu sec, et l'auteur ne sera jamais compté parmi les grands orateurs

GILLET (Louis-Joachim), né en 1680, chanoine régulier de Ste.-Geneviève à Paris, et bibliothécaire de cette abbaye jusqu'en 1717, fut curé de Mahon, dans le diocèse de St.-Malo. Après en avoir rempli les fonctions pendant 23 ans, il revint prendre son emploi de bibliothécaire. Il mourut en 1753. C'était un homme très-estimable. Il alliait la modestie au savoir, les vertus sociales aux exercices sédentaires du cabinet, et beaucoup de douceur à une longue habitude d'infirmités. Nous avons de lui une *Nouvelle traduction de l'historien Josèphe, faite sur le grec, avec des notes critiques et historiques*, etc., Paris, 1756-58, 4 vol. in-4, 12 à 15 fr. Cette version, plus fidèle que celle d'Arnaud d'Andilly, est restée au-dessous de la célébrité de cette dernière, quoique avec des avantages et des titres de préférence bien marqués.

GILLI (David), ministre protestant, natif de Languedoc, abjura le calvinisme en 1683, et ramena plusieurs errants au bercail. Louis XIV et le clergé de France lui firent une pension jusqu'à sa mort, arrivée à Angers en 1711, à 63 ans. On a de lui un recueil sous le titre de *Conversion de Gilli*, 1683, in-12. Il renferme les raisons qu'il eut de se réunir à l'église romaine.

GILLI (Philippe-Sauveur), jésuite, né dans l'Etat romain, alla, comme missionnaire, dans l'Amérique méridionale vers 1740, où il passa 18 ans, c'est-à-dire, jusqu'à la suppression de son ordre. Il a publié en italien : *Essai sur l'histoire d'Amérique*, ou *Histoire naturelle, civile et sacrée des royaumes et provinces espagnoles de la Terre ferme dans l'Amérique méridionale*, Rome, 1780-84, 4 vol. in-8, avec cartes et fig., 8 à 12 fr. On y trouve des notions curieuses; l'excès de crédulité de l'auteur lui fait dire cependant quelquefois des choses peu sensées. Le 3e livre du tom. 3 dans lequel on remarque des détails sur les langues de l'Orénoque a été traduit en allemand et publié avec des *notes* par Fr.-Xav. Veigl, ex-jésuite; il fait aussi partie de la *Collection* publiée par de Murr, Nuremberg, 1685, in-8.

GILLOT (Jacques), d'une famille noble de Bourgogne, était chanoine de la Ste.-Chapelle de Paris et doyen des conseillers clercs du Parlement. Sa maison était une espèce d'académie ouverte à tous les savants. Il mourut en 1619, laissant une riche bibliothèque. Ce chanoine eut beaucoup de part au *Catholicon d'Espagne*, ou *Satire Ménippée*, Ratisbonne (Elzévir), 1664, in-12; et avec les notes de Godefroi, Bruxelles, 1709, 3 vol. in-8, 9 à 12 fr. C'est dans sa maison que fut composée cette satire, pour tourner en ridicule la ligue catholique, quoiqu'il fût plus naturel qu'un chanoine tournât ses talents contre la ligue huguenote, plus digne par les troubles qu'elle causait depuis longtemps dans le royaume, et par sa rébellion formelle contre le trône et l'autel, de faire l'objet de l'indignation des bons citoyens et des sacarmes des satiriques. (*Voy.* DUCHAT, FÈVRE (Antoine Le), MONT-GAILLARD.) Ce fut Gillot qui imagina la procession burlesque rapportée dans cet ouvrage, et que les imbéciles ont prise pour une réalité : mais cette calomnie théâtrale contre les religieux et le clergé ne peut donner qu'une mauvaise opinion de l'auteur. La harangue du légat est encore de lui. Les autres harangues sont de Florent Chrétien, de Nicolas Rapin, et de Pierre Pithou, trois beaux esprits d'une religion très-équivoque. Nous avons encore de Gillot : des *Instructions et lettres missives, concernant le concile de Trente*, dont la meilleure édition est celle de Cramoisi, 1654, in-4; la *Vie de Calvin*, imprimée in-4, sous le nom de Papire Masson, et qui, selon quelques-uns, est effectivement de ce dernier.

GILLOT (Germain), d'une famille noble de Paris, où il est né en 1622, reçut le bonnet de docteur en Sorbonne, et se distingua par ses lumières et ses vertus. Il dépensa plus de cent mille écus à faire élever de pauvres jeunes gens, et à les rendre capables de servir l'Eglise par leurs talents, ou l'état par quelque profession honnête. Plusieurs de ses élèves brillèrent dans le barreau, et dans les facultés de médecine, de droit et de théologie. On les appelait *Gillotins*, et ce nom annonçait à la fois la générosité de leur bienfaiteur et leur propre mérite. Des ecclésiastiques qu'il avait élevés donnèrent leurs soins pour que ses bienfaits se perpétuassent. L'abbé Gillot mourut en 1688.

GILON, diacre de l'église de Paris, ensuite moine de Cluny, enfin évêque de Tusculum et cardinal, fut un des meilleurs poëtes du 12e siècle. Il réunissait, dit l'abbé Le Bœuf, le goût et la fécondité. On a de lui : un *poëme latin*, où il chante la première croisade de 1190; une *Instruction* en vers, qu'il dédia au prince Louis, fils de Philippe-Auguste, pour lui inspirer l'amour de la vertu par l'exemple de Charlemagne qu'il y célèbre : c'est ce qui a fait appeler cet ouvrage *le Carolin;* la *Vie* de saint Hugues, abbé de Cluny.

GILPIN (Bernard), ministre anglais, naquit à Kentmire, dans le comté de Westmoreland, en 1517, d'une famille illustre de ce comté. A l'âge de seize ans, il fut envoyé à Oxford, et y fit ses études avec un tel succès, qu'il fut *agrégé* du collége de la

reine. Ayant appris le grec et l'hébreu, il devint le premier professeur de ces deux langues au collége de Christ, que Henri VIII venait de fonder. Gilpin avait embrassé l'état ecclésiastique, et se montrait très-attaché à la religion romaine, que professait toute sa famille. Il la défendit avec autant d'éloquence que de courage, en soutenant plusieurs thèses publiques contre Jean Hooper, évêque de Worcester. Mais à cette malheureuse époque, l'hérésie, soutenue par le roi lui-même, avait déjà fait de grands progrès en Angleterre; et le fameux Pierre Martyr ayant obtenu, après la mort d'Henri VIII, une chaire de théologie dans l'université d'Oxford, y prêchait les erreurs de Luther. Gilpin, séduit par l'éloquence de l'orateur, embrassa ce qu'on appelait la *réforme*. L'évêque de Durham, oncle de Gilpin, avait composé un traité sur l'eucharistie, et envoya son neveu consulter sur cet ouvrage les plus savants théologiens de Louvain et de Paris. Leurs lumières et leur foi orthodoxe lui furent inutiles. Ce fut en vain que son oncle lui fit offrir une cure dans le diocèse de Durham; il ne voulut point l'accepter, parce qu'il ne pouvait pas la desservir lui-même. Ayant enfin accepté la cure d'Eusinding, sa conscience fut bientôt alarmée de ce qu'à cette cure était uni le double emploi d'un archidiaconé: il la résigna donc, et fut pourvu de celle d'Honghton, qui n'avait pas cet inconvénient. Le règne de Marie, fille et successeur de Henri VIII (élevée par sa pieuse mère, Catherine d'Aragon), avait rendu à l'Eglise catholique sa prépondérance, et l'on réprimait l'audace des protestants, qui s'agitaient de tous côtés, ou par leurs intrigues, ou par leurs prédications. Gilpin se borna à prêcher contre plusieurs abus, comme la non résidence, la pluralité des bénéfices, etc. Il fut néanmoins dénoncé à la reine Marie, et contraint de se rendre à Londres, où il s'attendait à monter sur un échafaud, dernière ressource des princes qui veulent rétablir la tranquillité dans leurs états troublés par des factieux opiniâtres. Ayant appris en route la mort de Marie, Gilpin retourna à Honghton, et le règne d'Elisabeth commença à se faire remarquer par une persécution réelle contre les catholiques, auxquels on n'épargna pas les plus mauvais traitements. A peine montée sur le trône, la nouvelle reine remit à des prélats protestants tous les siéges épiscopaux. L'on offrit à Gilpin l'évêché de Carlisle; mais il le refusa. Il mourut, dans sa cure d'Hongthon, en 1583. On regrette sincèrement qu'un homme, doué de plusieurs vertus chrétiennes, soit tombé dans les erreurs d'une doctrine qui a troublé souvent et les consciences et les royaumes. Il avait établi à Honghton une école et un séminaire que lui-même dirigeait. Il y a une *Vie de Gilpin*, écrite par Carleton, évêque de Chichester, Londres, 1636, in-18. A la fin du volume, on trouve un des sermons de Gilpin, prêché en présence d'Edouard VI, en 1552.

GILPIN (Guillaume), parent et non descendant de Bernard, vicaire de Boldre, dans New-Forest, naquit vers l'an 1724. Il établit d'abord à Cheam dans le Surrey une maison d'éducation, dans laquelle il eut des élèves d'un haut rang. Il dut à l'un d'eux, le Colonel Mittford, l'auteur de l'*Hist. de la Grèce*, le vicariat de Boldre, quitta son pensionnat qu'il remit à son fils, et se rendit à son nouveau poste où il s'illustra par ses vertus et surtout par sa bienfaisance. Il est particulièrement connu par *Observations relative to pictures que beauty made in several parts of great-britain, in the year 1772, chiefly in the highland of scotland.* Lond., 1789 or 1792, 2 vol. in-8, fig., trad. en franç. par Guédon de la Berchère, Paris, 1789, 2 vol. in-8, fig., reparu avec un nouveau titre en 1797, 10 à 12 fr.; et par le baron de Blumenstein, Breslau, 1801, 2 vol. gr. in-8, pap. vél., fig., 18 à 24 f. Cette dernière traduction est la plus estimée. On a encore de Gilpin: *Observations pittoresques sur le cours du Wye et sur différentes parties du pays de Galles*, 1782 et 1789, in-8, réimpr. en 1800, in-8, fig., 20 fr., trad. en français, Breslau, 1800, gr. in-8, pap. vél., fig., 9 à 10 fr.; *Remarques sur les scènes forestières et les beautés pittoresques des pays boisés, avec les vues de New-Forest dans le Hampshire* (en anglais), Lond., 1791, 1794 or 1808, 2 vol. in-8, fig., 48 fr.; *Essai sur le beau pittoresque et sur les voyages pittoresques*, Breslau, 1799, gr. in-8, pap. vél., fig., 6 à 8 fr. L'Original anglais contenant trois essais a paru à Londres en 1792 et 1808, in-8; *Essai sur les gravures*, Breslau, 1800, gr. in-8, pap. vél.; le texte anglais impr. à Londres, en 1782, a été réimpr. en 1802, in-8; *Observations sur les parties occidentales de l'Angleterre, principalement sous le rapport de la beauté pittoresque, etc.*, 1798 et 1808, in-8, fig.; *Observations sur les comtés de Hampshire, Sussex et Kent*, 1806, in-8. Gilpin a créé en quelque sorte un nouveau genre de voyages. Il s'est attaché particulièrement à décrire les paysages, et ses descriptions, pleines de vérité et de chaleur, sont entremêlées de réflexions ingénieuses, propres à enrichir la théorie des arts et à en guider la pratique. Il a écrit plusieurs *vies*, celles *de Bernard Gilpin, d'Hugues Latimer, de Jean Wiclef, de Thomas Cranmer, etc.*, et laissé des *sermons prêchés dans une église de campagne, avec quelques essais et sujets pour des sermons*, 1799-1803, 3 vol. in-8; *Contrastes moraux*, 1798, in-12, et autres ouvrages ascétiques. Cet estimable auteur était, par sa mère, arrière-petit-neveu de Boileau.

GIN (Pierre-Louis-Claude), un des écrivains les plus féconds du 18e siècle, né à Paris en 1726, fut successivement avocat conseiller au parlement *Maupeou*, et ensuite au grand conseil où il resta jusqu'à la suppression des cours souveraines. Il se fit remarquer par son attachement aux principes religieux et à la cause des Bourbons, dans les occasions les plus périlleuses. Le 22 décembre 1792, il adressa à Barrère un plaidoyer en faveur de Louis XVI, qui lui valut l'honneur d'être incarcéré avec sa famille à l'abbaye de Port-Royal. Il profita de sa captivité pour apprendre l'anglais d'un autre prisonnier auquel il donnait des leçons de grec. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté (1794), on le nomma maire de Clamart, où il possédait quelques biens. Il ne crut

pas pouvoir refuser; mais lorsqu'un décret vint assujettir les fonctionnaires publics à prêter le serment de haine à la royauté, non-seulement il s'y refusa, mais il déclara que le gouvernement monarchique était le seul qui pût convenir à la France. Il échappa néanmoins à la persécution, et mourut à Paris en 1807. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages presque tous médiocres : *Traité de l'éloquence du barreau*, 1767 et 1803, in-12; *De la religion, par un homme du monde*, Paris, 1778-80, 5 vol. in-8. Il le retoucha et l'abrégea, sous ce titre : *De la religion du vrai philosophe*, ibid., 1803, 3 vol. in-8., 15 fr. On y trouve une collection complète des systèmes des philosophes, de leurs vains sophismes, et jusqu'à leurs sarcasmes. Le P. Beauregard, citant cet ouvrage en 1780, dans son fameux sermon des philosophes, disait : « Ils le connaissent » ce livre; ils n'y ont pas répondu, ils n'y répon» dront jamais. » L'abbé Duvoisin, alors censeur, dans l'approbation qu'il donna pour la première édition, dit que l'on y trouve un plan vaste et bien rempli, et des vues neuves; malheureusement il s'en trouve beaucoup de communes, et le style ne répond pas toujours au sujet. A la tête de cet ouvrage se trouve la liste de ses productions; *Les vrais principes du gouvernement français*, Paris, 1787, 2 vol. in-12, et 1802, 2 vol. in-12, 4 fr. Cet ouvrage est écrit en faveur du gouvernement monarchique, et l'auteur y combat Montesquieu et Mably, mais avec des armes bien inégales; *Analyse raisonnée du droit français, pour la comparaison des lois romaines et de celles de la coutume de Paris*, 1780, in-4, et 1803-06, 6 vol. in-8, 30 fr.; *OEuvres d'Homère*, 1783, 8 vol. in-12. Cette traduction, qui a obtenu trois éditions, a été effacée par celle de Bitaubé; *Nouveaux mélanges de philosophie et de littérature*, Paris, 1784, in-12; *OEuvres d'Hésiode*, 1786, in-8; *Idylles de Théocrite*, 1788, in-8 et in-12; *Harangues politiques de Démosthènes, avec des notes relatives aux circonstances présentes*, 1791, 2 vol. in-8; *Le vicaire de Wakefield*, traduit de l'anglais, et avec le texte, 2 vol. in-8; *Discours sur l'histoire universelle, faisant suite à celui de Bossuet*, 1802 ou 1806, 2 v. in-12. Quoique infiniment au-dessous de l'original, cette continuation n'est pas absolument sans mérite. Elle aurait eu sans doute plus de succès, sans les fautes nombreuses d'impression qui s'y trouvent, et quelques négligences de style qu'il serait facile de faire disparaître.

GINGUENÉ (Pierre-Louis), littérateur et ambassadeur à Turin pour la république française, naquit à Rennes le 25 avril 1748. Comme il était sans fortune il voulut tirer parti de ses talents, et il vint jeune à Paris, où il fut d'abord précepteur dans une maison particulière. Il embrassa les principes de la révolution, et s'unit à Chamfort, avec qui il était lié pour rédiger la *Feuille villageoise*, destinée à répandre les maximes du jour. Il n'en fut pas moins incarcéré en 1793 à Saint-Lazare; mais plus heureux que André Chénier et Roucher, ses compagnons de captivité, il fut oublié dans la prison, et recouvra la liberté après le 9 thermidor (27 juillet 1794). Il fut à cette époque nommé membre adjoint au *Comité d'instruction publique* établi près le ministère de l'intérieur, puis désigné pour la diriger seul. Lors de la création de l'Institut de France, il fut reçu parmi les membres de cette société, et au bout de quelques mois on l'appela aux fonctions de ministre du gouvernement républicain auprès des villes anséatiques. Il refusa cette place, et accepta l'ambassade de Sardaigne. Arrivé à Turin, il eut plusieurs différends avec ce cabinet, d'abord au sujet de la réception de sa femme à la cour, puis sur l'application de l'amnistie accordée aux insurgés piémontais. Il put néanmoins conclure en juin 1798 l'arrangement qui livra la citadelle de Turin aux Français. Ginguené, bientôt remplacé par d'Eymar, resta sans emploi jusqu'après la révolution de brumaire 1799 qui lui ouvrit la carrière du tribunat : il y débuta par un discours contre le projet relatif au mode de correspondance entre les premières autorités. Il se déclara l'année suivante (1800) contre le projet qui concernait la création de tribunaux spéciaux. Ses discours et d'autres motifs le firent comprendre en 1802 dans le premier cinquième des tribuns éliminés; depuis il vécut loin des affaires, et se livra entièrement à la littérature. On assure que lors du débarquement de Bonaparte à Cannes (en mars 1815), il se rallia au parti républicain : au moment où Napoléon se trouvait placé entre ce parti et les royalistes, Ginguené lui adressa une lettre dans laquelle il s'engageait à lui rendre favorables un grand nombre de républicains. On a dit qu'il sollicita aussi à cette époque une place de conseiller à l'université. Ginguené a fourni beaucoup d'articles sur les divers littérateurs italiens dans la *Biographie universelle*, fort bien écrits, mais un peu diffus, et dans lesquels on remarque souvent de la prévention, des jugements hasardés, et des éloges exagérés. L'ouvrage qui l'a le mieux fait connaître est celui qu'il a composé sur la *Littérature italienne*, dont il n'a publié que 6 vol., la mort l'ayant surpris au milieu de ce travail (au commencement de 1817). Les volumes 7, 8 et 9, dont le dernier comprend le 16e siècle, ont été revus et publiés en janvier 1819 par MM. Daunou, Amaury Duval et Salfi. Cet ouvrage est bien écrit; mais tout le fond est puisé dans Tiraboschi, Bettinelli, Lampillas, Dénina, etc., qui ont traité la même matière, et que Ginguené a le plus souvent copiés. Il atteste cependant beaucoup d'érudition dans son auteur. Mais il faut se défier de l'esprit dans lequel il a été rédigé. Dans les derniers temps de sa vie, Ginguené chercha le bonheur uniquement dans les affections domestiques, et parut l'avoir trouvé auprès d'une épouse chérie. Il est mort à Paris le 16 novembre 1816, à l'âge de 68 ans. Voici la liste de ses ouvrages : *Pomponin*, ou le *Tuteur mystifié, opéra bouffon en deux actes tiré de l'intermède italien* Lo sposo burlato, *représenté devant leurs majestés, à Fontainebleau*, en 1777, Paris, 1777, in-8; *Léopold*, poëme, 1787, in-8; *Éloge de Louis XII, père du peuple*, 1788, in-8; douze *Discours*, dans les *Tableaux de la révolution française*, etc., 1790-91, 25 livraisons

in-folio; *De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente et dans la constitution civile du clergé*, ou *Institutions royales, politiques et ecclésiastiques, tirées de Gargantua et Pantagruel*, 1791, in-8; *Lettres sur les confessions de J. J. Rousseau*, 1791, in 8; *De M. Necker et de son livre intitulé :* De la révolution française, 1797, in-8; *Notice sur la vie et les ouvrages de Piccini*, 1800, in-8; *Coup d'œil rapide sur le* Génie du Christianisme, ou *Quelques pages sur cinq volumes in-octavo*, etc., 1802. in-8; *Lettres de M. P.-L. Ginguené, membre de l'Institut*, etc., 1805, in-8; ces lettres s'adressent à Alfiéri qui avait mal reconnu un service qu'il avait reçu de Ginguené; *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poésies d'Ossian*, en tête de la Traduction des poésies d'Ossian par Letourneur, 1810, 2 vol. in-8; *Fables nouvelles*, 1810, in-18, dans lesquelles on trouve de la froideur et une tournure épigrammatique et apprêtée qui convient bien moins à ce genre qu'une certaine négligence; *Histoire littéraire d'Italie*, 1811-19, 9 v. in-8; la moitié du neuvième vol. est de Salfi; *Noces de Thétis et de Pélée*, trad. de Catulle, 1811, in-8; *Préface française* à la tête des nouvelles fables de Phèdre, trad. en vers italiens par Pétroni, et en prose française par Biagioli, Paris, 1812, in-8; *Fables inédites*, 1814, in-8. Ginguené a encore coopéré à la *Décade philosophique*, continuée sous le titre de *Revue*, au *Mercure*, à l'*Encyclopédie méthodique* (pour la partie de musique), à la *Nouvelle grammaire raisonnée à l'usage d'une jeune personne*, par une société de gens de lettres, publiée par Panckouke, 1795, in-8, et à l'*Histoire littéraire de France*, tomes 13 et 14. Il a été aussi éditeur des OEuvres de Chamfort, Paris, an 3, 4 vol. in-8, et des OEuvres de Lebrun, 1811, in-4. On trouve dans le tome 14 de l'histoire littéraire de France une notice détaillée sur Ginguené par M. Amaury Duval.

GIOANNETTI (Melchior-Benoît), cardinal et archevêque de Bologne, né dans cette ville en 1722, d'une famille bourgeoise estimée, et de la classe dite des *citoyens nobles*. Dès son enfance il se fit remarquer par sa piété, ses dispositions et ses succès dans les sciences. A dix-sept ans, il quitta la maison paternelle, se rendit à Ravenne, où il entra dans le monastère des camaldules, dont il prit l'habit le 29 juin 1739, et changea son prénom en celui d'Andréa. Il reçut les ordres en 1744 et se rendit à Brunoro, où il fut employé comme professeur de théologie. Il partageait son temps entre les devoirs de la chaire, ses études favorites et ses œuvres de piété. Assidu au confessionnal, il se faisait en outre un plaisir d'instruire les enfants dans le catéchisme. De retour à son monastère de Ravenne, son ancien abbé, alors archevêque de ce diocèse, le choisit pour son théologien. En 1763, il fut nommé procureur, puis abbé de ce même monastère, et eut, sous sa direction, Zurla, qui depuis est devenu cardinal. Tandis que le nouvel abbé faisait observer parmi ses religieux une exacte discipline, il embellissait l'église du monastère, en augmentait la bibliothèque, le cabinet de physique et de numismatique, qu'il enrichit et qu'il classa comme un homme très-versé dans ces sciences. Il fit dessécher plusieurs marais, dont les exhalaisons infectaient le couvent, et, au milieu de ces travaux, il surveillait les études des novices, et dirigeait, comme père spirituel, un monastère de religieuses appelées *Favelle* de Ravenne. Dans une année de disette (1766), il ouvrit aux pauvres les greniers de sa communauté, augmenta les aumônes qu'on leur donnait journellement; et, quand les greniers et la caisse du monastère furent épuisés, il emprunta 40,000 fr. (huit mille écus romains), pour se procurer du blé dans les pays étrangers. Son ardente charité ne se borna pas à secourir les pauvres de Ravenne, elle s'étendit jusque sur les habitants de la petite république de Saint-Marin, auxquels il fit parvenir des grains à ses dépens. Ses fonctions d'abbé étant terminées dans ce monastère, en 1770, on lui conféra, trois ans après, la même dignité dans celui de Rome, situé sur le *Mont-Célio*. Il employait ses moments de loisir à former les novices dans l'art épigraphique ou lapidaire, dans les antiquités, dans la numismatique, et fit d'excellents élèves qui, par leurs connaissances dans les sciences, illustrèrent l'ordre des camaldules. Le cardinal Jean-Ange Braschi, qui fut ensuite pontife sous le nom de Pie VI, devint abbé *commendataire* du monastère gouverné par André Gioannetti. Le cardinal eut lieu d'apprécier ses talents et ses vertus, et, quand il fut élu pape, le 15 février 1775, il l'appela souvent auprès de lui pour le consulter sur les matières les plus importantes. La modestie de Gioannetti n'était pas moindre que son savoir et sa piété; aussi quand Pie VI le nomma, le 31 janvier 1776, évêque d'Inérica *in partibus* et administrateur du diocèse de Bologne, non-seulement il conjura le pontife d'en choisir un autre plus digne que lui, mais il fit faire à ses religieux des prières pour obtenir de Dieu que le saint Père renonçât à son projet. Obligé d'obéir, il se rendit à Bologne, où il publia plusieurs *mandements* qui étaient autant de témoignages de son zèle éclairé pour la religion. Ces mandements étaient essentiels à une époque où le jubilé venait d'être célébré. Il fit faire des processions, des prières publiques, et choisit pour prédicateur le célèbre missionnaire apostolique, le docteur Barthélemi del Monte. Rappelé à Rome, il fut nommé, le 15 décembre 1777, par Pie VI, cardinal et archevêque de Bologne. De retour dans cette ville, il y fut reçu par ses compatriotes avec des acclamations de joie. Il eut encore à exercer sa charité et son zèle apostolique dans les années 1778 et 1779, où la disette et les tremblements de terre désolèrent la ville de Bologne. Gioannetti prodigua aux pauvres et aux habitants, victimes de ces deux fléaux, tous les secours qui étaient en son pouvoir, et souvent il se laissait manquer du nécessaire pour pouvoir les soulager. Il ordonna des prières publiques, observa lui-même un jeûne rigoureux, et le soir il allait, pieds nus, et accompagné d'un seul prêtre, visiter les églises en habit de simple ecclésiastique. Alors l'Italie commençait, comme le reste de l'Europe, à être infestée des maximes philosophi-

ques nées et proclamées en France. Le cardinal Gioannetti composa pour les fidèles dix-huit *Leçons pastorales* publiées en 1784, et suivies d'un *Appendice de réflexions dogmatiques* tirées des *Actes des apôtres*, et ayant pour objet de défendre et de prouver la *primatie* du saint Siége. Il tint en 1788 un synode diocésain, par lequel il établit, dans son diocèse, une pure et exacte discipline parmi tous les pasteurs. La *constitution* de ce synode est partagée en quatre livres, qui traitent, le 1er, *de la foi*, *de la doctrine et de toutes les vertus relatives à la religion;* le 2e, *des sacrements;* le 3e, *des prêtres*, *du culte et des biens ecclésiastiques;* le 4e est consacré à des détails de *discipline* par rapport aux *monastères*, *couvents*, *séminaires*, *établissements pieux*, *hôpitaux*, etc., et contient un *Appendice* renfermant des *édits*, *décrets*, *lettres pastorales*, *dispositions*, *soit pontificales*, *soit diocésaines*, sur les sujets contenus dans les quatre livres que nous venons de citer. Le cardinal Gioannetti, malgré son âge et ses infirmités, faisait régulièrement la visite de tout son diocèse, et sa visite était toujours utile au culte des églises et à la morale publique. On ne saurait donner assez d'éloges à ce respectable prélat, pour le généreux et tendre accueil qu'il fit aux prêtres français émigrés. Ses moyens ne pouvant suffire à tous leurs besoins, il parlait en leur faveur; à sa voix, les couvents et les maisons de la ville s'ouvraient, et chacun s'empressait de consoler la fidélité et la vertu persécutées. Il exerçait de même sa charité active dans les prisons qui dépendaient de son autorité épiscopale et qui étaient contiguës à son palais. Il visitait souvent les prisonniers; et souvent le blasphémateur, l'incrédule, le libertin, ainsi que la femme adultère ou la fille impudique, revenaient de leurs erreurs, et, rentrés dans la société, offraient le modèle d'une sage conduite et d'une vie exemplaire. Il avait consacré une partie de ses revenus à l'achat de plusieurs lits, qu'il faisait distribuer aux pauvres femmes en couches et aux familles indigentes, afin d'empêcher que les pères et mères, forcés par la misère, ne partageassent leur couche avec leurs enfants. Les Français ayant inondé l'Italie, Bologne se montra une des villes les plus portées à suivre les innovations révolutionnaires. Dans cette occasion, le cardinal Gioannetti sut néanmoins préserver une partie de son troupeau de cette contagion funeste, et ses vertus furent respectées de ceux-là même qui se faisaient alors un jeu des choses les plus sacrées. Ne pouvant plus douter que les Bolonais, excités par les ennemis de l'ordre, ne voulussent ériger leur ville en république, il adressa, le 9 janvier 1799, une *lettre pastorale* au sénat de Bologne, qui avait toujours existé, depuis même que l'état bolonais était devenu domaine du saint Siége, dans laquelle il plaidait avec courage en faveur des droits du saint Siége et de l'Eglise.... « L'immunité ecclésiastique, disait-il, n'est pas une » chimère, un préjugé des siècles barbares, ni une » loi faite par les prêtres; elle fut reconnue par les » princes chrétiens; ils la défendirent, la procla» mèrent; et d'illustres martyrs, de savants prélats » bravèrent la mort pour en soutenir les dog» mes... etc. » Cependant Pie VI, prisonnier et chassé de sa capitale, passa par Bologne, le 29 mars 1799. Le cardinal Gioannetti le vit pour la dernière fois, et quelques mois après il pleura la mort de ce pontife, arrivée à Valence en Dauphiné, le 28 août 1799. Lorsque l'Eglise catholique fut rendue à sa liberté, Gioannetti s'empressa de rétablir les églises et les établissements pieux de son diocèse dans leur état primitif. Après avoir assisté au conclave de Venise, il solennisa, le 26 mars, l'exaltation de Pie VII, en célébrant, en action de grâces, dans l'église de son monastère, à Murano (États vénitiens), une messe à l'issue de laquelle il chanta le *Te Deum*. Il revint à Bologne, où, attaqué d'une maladie violente, il mourut en 1800. On ne saurait mieux faire l'éloge de ce vertueux prélat, qu'en rapportant ces paroles de l'oraison funèbre que prononça, pour honorer la mémoire de Gioannetti, son ancien confrère, le cardinal Zurla : *Severioris disciplinæ acerrimus custos*, *omni eam cura confovit; Diurnis nocturnisque liturgiæ actibus primus assistens*, *semper sibi parcus*, *aliis profusus*, *omnibus carus*, *vere pastor*, *vere pater*, *vere exemplar et lucerna supereminens*, *cunctis effulgens*.

GIOCONDO (fra Giovanni), en latin *Jocundus*, dominicain, né à Vérone vers l'année 1435, se fit un nom par sa capacité dans les sciences, dans les arts, et dans la connaissance des antiquités et de l'architecture. Il fut appelé en France par Louis XII, et construisit à Paris le pont Notre-Dame. Ce fut encore lui qui, pour remédier aux attérissements causés dans les lagunes de Venise, par l'embouchure de la Brenta, qui faisait craindre qu'un jour cette ville ne se trouvât jointe à la terre ferme, imagina de détourner une partie des eaux de cette rivière, et de les faire entrer dans la mer auprès de Chioggia. S'étant retiré à Rome, il fut choisi, après la mort de Bramante, pour un des architectes de l'église de Saint-Pierre : il travailla avec Raphaël d'Urbin et Antoine Pangallo à renforcer les fondements de cet immense édifice, auxquels Bramante n'avait pas donné la solidité nécessaire. Giocondo est auteur de *Remarques* curieuses sur les *Commentaires de César;* et il fut le premier qui publia le dessin du pont que ce conquérant fit construire sur le Rhin, dont la description jusqu'alors avait été mal entendue. Il a donné aussi des éditions de *Vitruve* et de *Frontin*. Il a publié les traités d'agriculture de Caton, Varron, Columelle et de Palladius. Ce fut par son moyen qu'on trouva dans une bibliothèque de Paris, la plupart des épîtres de Pline, que Alde Manuce imprima. Son savoir ne se bornait pas à l'architecture et aux antiquités, il était également versé dans la philosophie et la théologie, et fut le maître de Jules-César Scaliger, qui l'appelait *une ancienne et bonne bibliothèque de toutes les sciences*. Dès avant 1506, il avait, avec la permission du pape, quitté l'habit de son ordre, et vivait en prêtre séculier. Il mourut dans un âge très-avancé après l'année 1514. Dans les nombreux voyages qu'il fit en Italie, il rassembla une

collection de plus de 2000 inscriptions anciennes, dont il donna le manuscrit à Laurent de Médicis son protecteur.

GIOIA (Flavio), né à Pasitano, château dans le voisinage d'Amalfi, vers la fin du XIIIe siècle, connut la vertu de la pierre d'aimant, s'en servit, dit-on, dans ses navigations, et peu à peu, à force d'expériences, il inventa la *boussole*. On ajoute que, pour apprendre à la postérité que cet instrument avait été inventé par un sujet des rois de Naples (alors cadets de la maison de France), il marqua le nord avec une fleur de lys, exemple qui fut suivi par toutes les nations qui firent usage de cette utile découverte. On prétend que les Chinois la connaissaient depuis longtemps; mais on sait que cette vaine nation s'attribue bien des choses qu'elle n'a apprises qu'avec beaucoup de peine des Européens, et que les notions qu'elle a eues avant leur arrivée sont toujours restées dans une espèce d'enfance sans développement et sans perfection. Quoi qu'il en soit, c'est la boussole qui ouvrit, pour ainsi dire, l'univers. Les voyages auparavant étaient longs et pénibles; on n'allait presque que le long des côtes; mais, grâce à cette invention, on trouva une partie de l'Asie et de l'Afrique, dont on ne connaissait qu'une partie du littoral, et l'Amérique que l'on ne connaissait pas. (*Voy.* HUGUES DE BERCY.)

GIOIA (Melchior), prêtre mathématicien et homme de lettres, né à Plaisance vers 1760, étudia au collége de St. Lazare de cette ville et y fut ordonné prêtre. Les mathématiques l'occupèrent sérieusement jusqu'en 1796, époque de l'entrée des Français en Italie. Gioia se lança dans la carrière politique et devint républicain : ce fut dans ce sens qu'il traita la question proposée par l'académie de Milan : *Quel est celui de tous les gouvernements libres qui convient le mieux à la félicité de l'Italie :* Gioia remporta le prix. Dès lors il publia un grand nombre d'ouvrages sur l'économie politique. Ses idées révolutionnaires l'avaient fait mettre en prison par le duc de Parme qui lui rendit la liberté sur la prière de Bonaparte. Il vint alors s'établir à Milan où il travailla à des journaux et à des opuscules de circonstances dans le sens républicain. En 1799, quand les Français furent chassés de l'Italie, il perdit sa liberté et ne la recouvra que lorsqu'ils y rentrèrent. Quelques brochures qu'il publia pour justifier la politique de Bonaparte, notamment les *Anglais peints par eux-mêmes*, qui parut à l'époque du système continental, lui valurent le titre d'historiographe du royaume d'Italie : mais son livre sur la *Théorie du divorce* parut si hardi et si contraire aux idées religieuses, que le gouvernement se crut obligé de lui retirer cette place. Protégé par le ministre de l'intérieur, il fut nommé chef de la division chargée de la statistique du royaume : il se brouilla avec le successeur du ministre et il fut renvoyé : Gioia s'en vengea par un pamphlet intitulé *Il povero diavolo :* il reçut l'ordre de sortir du royaume, et il n'y rentra que 18 mois après; dès lors il a toujours habité Milan où il continua de s'occuper d'économie politique, de statistique et de mathématiques, jusqu'à sa mort arrivée en 1829. Il se livrait aussi à l'exploitation, d'après ses procédés, d'une mine de charbon fossile qu'il possédait à Grandino. Rien ne nous fait croire, qu'avant de mourir il ait reconnu ses erreurs. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il a publié : un *Traité sur le commerce des comestibles ;* une *Philosophie de la statistique ;* des *Tables statistiques,* ayant pour second titre : *Norme per descrivere, calcolare, classificare tutti gli oggetti d'administrazione privata e publica*, Milan, 1818, in-8; *Aperçu des sciences économiques*, 6 vol. in-4; *Traité d'examen général ; Traité du mérite et des récompenses*, qui est une espèce de suite au fameux livre de Beccaria; *Traité sur les injures et les dommages.* L'ouvrage de Gioia qui a fait le plus de bruit est celui qui a pour titre le *Nouveau Galathée*, espèce de traité de la politesse, que l'auteur semble avoir fait pour la jeunesse, et qui fut dicté par l'indulgence la plus grande pour les vices et les désordres. Il a paru en 1824 dans les *Mémoires de religion* de Modène, tom. 6, un *examen des opinions de Gioia en faveur de la mode ;* Gioia piqué ajouta à la 4e édition de son *Galathée* une *Réponse aux Ostrogoths*, qui est loin d'être un modèle d'aménité et de politesse, et qui provoqua dans les *mémoires* une réplique qui parut dans deux *articles* sous le titre de *Galathée des gens de lettres*, tom. 14, 40e et 41e cahiers.

GIOLITO DE FERRARI (Gabriel), célèbre imprimeur de Venise dans le 16e siècle, était originaire de Frino, ville du Monferrat, d'où Jean son père, imprimeur lui-même, était venu s'établir à Venise vers 1530. Gabriel se fit, dans son art, une grande réputation qu'il mérita plus cependant par l'élégance de ses caractères, et par la qualité du papier qu'il employait, que par la correction de ses éditions : encore ne sont-elles pas toujours aussi soignées qu'on pourrait le désirer. Il vécut fort estimé et considéré à Venise, et reçut pendant sa vie des marques distinguées de la faveur de plusieurs princes. Il tirait son origine de la famille noble de Ferrari de Plaisance, et sa noblesse lui fut confirmée par un diplôme de l'empereur Charles V en 1547. Il mourut en 1581, et laissa deux fils, Jean et Jean-Paul, qui furent imprimeurs comme lui.

GIORDANI (Vitale), né à Bitonte, dans le royaume de Naples, en 1633, passa sa jeunesse dans la débauche, et épousa une fille sans fortune. Un de ses beaux-frères lui ayant reproché ses désordres, il le tua, et s'enrôla dans la flotte que le pape envoyait contre les Turcs. L'amiral, lui trouvant des moyens, lui donna l'emploi d'écrivain, qui était vacant. Giordani, obligé d'apprendre l'arithmétique pour remplir ses fonctions, dévora celle de Clavius, et prit du goût pour les mathématiques. De retour à Rome, en 1659, il fut admis dans la garde du château Saint-Ange, et profita de ses loisirs pour se livrer à l'étude des sciences exactes. Il y fit de si grands progrès que la reine Christine de Suède le choisit pour son mathématicien. Louis XIV le nomma pour enseigner les ma-

thématiques à Rome, dans l'académie de peinture et de sculpture qu'il y avait établie en 1666; et le pape Clément X lui donna la charge d'ingénieur du château Saint-Ange. Giordani eut, en 1685, la chaire de mathématiques du collége de la Sapience, fut reçu membre de l'académie des *Arcadi*, en 1691, et mourut en 1711. Il était d'un tempérament bilieux et violent, mais infatigable. Il fit des excès de travail, qui lui attirèrent des maladies fâcheuses; il se rétablissait par un bon régime. Ses principaux ouvrages sont: *Euclide restituto*, 1686, in-fol.; *De componendis gravium momentis*, 1685; *Fundamentum doctrinæ motus gravium*, 1686; *Ad Hyacinthum Christophorum epistola*, 1705, in-fol. Ces écrits eurent de la réputation dans leur temps.

GIORDANO (Luc), peintre, surnommé *Fa-Presto*, à cause de la célérité avec laquelle il travaillait, naquit à Naples en 1632. Paul Véronèse fut le modèle auquel il s'attacha le plus. Le roi d'Espagne Charles II l'appela auprès de lui pour embellir l'Escurial. Le roi et la reine prenaient plaisir à le voir peindre, et le firent toujours couvrir en leur présence. Giordano avait une humeur gaie, et des saillies qui amusaient la cour. L'aisance et la grâce avec laquelle il maniait le pinceau se faisaient remarquer de tout le monde. La reine lui parla un jour de sa femme, et témoigna avoir envie de la connaître. Le peintre aussitôt la représenta dans le tableau qui était devant lui, et fit voir son portrait à sa majesté qui fut d'autant plus étonnée, qu'elle ne se doutait point de son intention. Cette princesse détacha dans l'instant son collier de perles, et le donna à Giordano pour son épouse. Le roi lui montra un jour un tableau du Bassan, dont il était fâché de n'avoir pas le pendant; Giordano peu de jours après en fit présent d'un au roi, qu'on crut être de la main du Bassan; et l'on ne fut désabusé que quand il fit voir que le tableau était de lui-même. Tel était le talent de Giordano; il imitait à son gré tous les peintres célèbres. Le roi s'attachant de plus en plus à ce savant artiste, le nomma chevalier. Après la mort de Charles II, il revint dans sa patrie, où il mourut en 1705. Ses principaux ouvrages sont à l'Escurial, à Madrid, à Florence et à Rome. Ses *tableaux* sont en trop grand nombre, pour que la plupart ne soient pas incorrects; mais il en a laissé quelques-uns de très-finis et très-gracieux.

GIORGI (Dominique), prélat, antiquaire et bibliographe italien, naquit à la Costa, près de Rovigo, en 1690, fut pendant quelques années secrétaire de l'évêque d'Adria; puis, s'étant rendu à Rome, il devint conservateur de la superbe bibliothèque du cardinal Imperiali. Ce prélat, digne appréciateur du mérite de Giorgi, et de son talent particulier pour les antiquités ecclésiastiques, l'introduisit à la cour de Rome, où il fut successivement employé dans des recherches scientifiques par les papes Innocent XIII, Benoît XIII, Clément XII et Benoît XIV. Ce dernier pontife le plaça au nombre de ses prélats domestiques; à cette dignité, Giorgi réunissait celle d'abbé de Saccolongo, qui lui avait été conférée par Benoît XIII. Giorgi mourut à Rome en 1747: il laissa ses nombreux manuscrits à la célèbre bibliothèque de la *Casanata*. On compte parmi ses principaux ouvrages: *De antiquis Italiæ metropolibus, exercitatio historica*, Rome, 1722, in-4, 3 à 5 fr.; *Traité sur les habits sacrés du saint pontife de Rome*, en italien, ibid., 1724, in-4, 6 fr.; *De origine metropolis ecclesiæ Beneventanæ*, 1725, in-4; *Antiquæ inscriptionis explanatio, in qua de locatoribus scenicorum disceptatur*, Monte-Fiascone, 1727, in-8, 3 à 4 fr. On en trouve un extrait dans les *Mémoires* de Trévoux, 1728, pag. 552; *De Cathedra episcopali Setiæ civitatis*, ibid, 1727, in-4, réimprimé en 1751; *De Liturgia romani pontificis in solemni celebratione missarum*, ibid., 1731-43-44, 3 vol. in-fol., 18 à 25 fr.; *De Monogrammate Christi*, ibid., 1738. Il réfute dans ce livre une assertion de Basnage; *Vita Nicolai V. Pont. Max.; accedit disquisitio de Nicolai erga litteras et litteratos viros patrocinio*, ibid., 1742, in-4, 3 à 6 fr.; *Catalogo*, ou *Catalogue de la bibliothèque de Capponi*, ibid., 1747, in-4, enrichi de notes savantes; cette bibliothèque fut ensuite réunie à celle du Vatican; *Elogio*, ou *Eloge historique du cardinal Corradini*, avec quatre morceaux sur les monuments antiques insérés dans la *Raccolta*, ou *Recueil du P. Calogera; Martyrologium Adonis, ope codicum recognitum, bibliothecæ Vaticanæ adnotationibus illustratum*, Lucques, 1745, in-fol., 8 à 10 fr. Il a été en outre éditeur des quatre livres de *Varietate fortunæ*. Le quatrième livre seulement avait été imprimé en 1492; il contient la relation des voyages de Nicolas Conti, traduits en italien par Ramusio, sur la version espagnole de Rodrigo Fernandez de Santaella, publiée avec la relation de Marco-Polo, Séville, 1518, in-fol. Giorgi publia également cinquante-sept *Lettres inédites* du Pogge, avec des *notes*, publiées à Paris en 1723, in-4, sous les auspices du cardinal A.-E. de Rohan. Il ajouta aussi des *notes* à la belle édition des annales de Baronius, donnée à Lucca, par le P. Mansi, et en publia *l'Apparatus*, Lucca, 1740, in-fol.

GIORGI (Antoine-Augustin), religieux augustin, né en 1711 à Santo-Mauro, bourg près de Rimini, se distingua par une connaissance approfondie des langues grecque, hebraïque, chaldéenne, samaritaine et syriaque, et mérita d'être souvent consulté par Benoît XIV qui l'appela à Rome au grand collége. Giorgi se fit remarquer par sa profonde érudition. Il ne profita du crédit que lui donnaient sa science et son rang de procureur général de son ordre que pour rétablir la règle dans toute sa pureté, faire disparaître des écoles de théologie tout ce qui restait de l'ancienne barbarie, et remettre en vigueur la bonne littérature. Il exerça cet emploi pendant 22 ans. Il est mort en 1797. On lui doit: *Alphabetum Tibetanum cum disquisitione de regionis nomine, gentis origine, etc.*, Rome, 1762, 1 t. en 2 v. gr. in-4, 25 à 27 f.: ouvrage savant, mais trop diffus, et pas toujours exact. On a encore de lui: *Fragmentum*

evangelii sancti Joannis græco-copto-thebaïcum sæculi IV, 1789, in-4, 10 à 12 fr.; un volume sur les *Actes des martyrs en langue cophte*, et plusieurs autres *dissertations* savantes sur des objets d'antiquité. On trouvera la liste de ses ouvrages avec sa *vie*, dans le *Vitæ Italorum* de Fabroni.

GIORGI (Alexandre), jésuite, naquit à Venise en 1747. Il était fils unique, et appartenait à une famille qui descendait d'anciens patriciens, et qui occupait un rang distingué dans la république. Ayant fait ses études chez les PP. de la compagnie de Jésus, il entra dans leur noviciat à l'âge de 17 ans. Ses talents précoces le firent nommer, deux ans après, professeur de belles lettres à Parme; et il remplit cette chaire pendant plusieurs années. Il n'y avait que deux ans qu'il avait reçu les derniers ordres, lorsque la société fut supprimée en Italie (1773). De retour dans son pays natal, il y donna des leçons particulières de théologie, jusqu'à ce que le marquis de Bevilacqua l'appela à Ferrare, et lui confia l'éducation de ses deux neveux. Il continua de se perfectionner dans ses études; les connaissances qu'il acquit le mirent en relation avec plusieurs savants, et notamment avec le chevalier Vanneti, secrétaire de l'académie de Roveredo. Il avait publié divers ouvrages, et en préparait d'autres plus importants encore, lorsqu'un excès de travail, joint à une santé naturellement faible, lui causa des crachements de sang répétés, et amena sa mort en 1779. On a de lui : *Del modo d'insegnare*, ou *Traité sur la manière d'enseigner aux enfants les deux langues italienne et latine*, Ferrare, 1775, in-8. Ce petit traité, très-estimé, montre combien l'auteur était versé dans les deux langues dont il propose une méthode aussi exacte que facile; *Prodromo*, ou *Programme pour une encyclopédie italienne*, Sienne, 1780, in-4. Le P. Giorgi avait réuni plusieurs précieux matériaux pour ce grand ouvrage, auquel devaient contribuer les littérateurs les plus renommés. Il s'était réservé les articles les plus difficiles de la métaphysique et de la théologie; et, afin d'offrir des modèles pour les articles à rédiger, il en inséra deux, fort remarquables, dans ce programme, savoir : *Sur le péché originel*, et, *De la liberté naturelle; de la grâce efficace et de son accord avec la liberté et la volonté humaine; Lettere*, ou *Lettres* (au nombre de 3) *adressées à M. Marc Lastri, de Florence, sur ce qui a été écrit par Martin Sherlock, savoir : De l'état de la poésie italienne; sur l'Arioste; sur Shakespeare*, Ferrare, 1779. Le P. Giorgi se fait remarquer dans ces lettres par son goût exquis et par son instruction dans les littératures italienne et étrangère; *Plusieurs Lettres* en latin, écrites à son ami le secrétaire Vanneti, et dans lesquelles l'auteur, tout en écrivant le latin avec une pureté et une élégance rares, soutenait qu'il était impossible aux modernes de s'exprimer correctement dans cette langue : c'était une erreur de sa modestie. Le chevalier Vanneti, aussitôt après la mort du P. Giorgi, publia sa *Vie* en latin, qu'il mit à la tête de leur correspondance, avec ce titre : *Clementini Vannetii equitis Commentarius, de vita Alexandri Giorgii; accedunt nonnullæ utriusque epistolæ*, Sienne, 1779, in-12.

GIORGION (George BARBARELLI, dit Le), peintre célèbre, né en 1477 au bourg de Castel-Franco, quitta la musique, pour laquelle il avait du goût et du talent, pour la peinture. Il apprit cet art sous Jean Bellin. L'élève passa tout à coup, de la manière de son maître à une autre qu'il ne dut qu'à lui-même. L'étude qu'il fit des ouvrages de Léonard de Vinci, et surtout celle de la nature, acheva de le perfectionner. Ce fut lui qui introduisit à Venise la coutume où étaient les grands, de faire peindre les dehors de leurs maisons. Le Titien, ayant connu la supériorité de ses talents, le visitait fréquemment, pour lui dérober les secrets de son grand art; mais Le Giorgion trouva des prétextes pour lui interdire sa maison. Cet habile maître mourut en 1511. Dans l'espace d'une vie si courte, il porta la peinture à un point de perfection qui surprend tous les connaisseurs. Il entendait parfaitement l'art si difficile de ménager les jours et les ombres, et de mettre toutes les parties dans une belle harmonie. Ses tableaux sont supérieurs à tous ceux qu'on connaissait alors, par la force et la fierté. Son dessin est délicat, ses carnations sont peintes avec une grande vérité, ses figures ont beaucoup de rondeur, ses portraits sont vivants, et ses paysages touchés avec un goût exquis.

GIOSEPPINO. (*Voy.* ARPINO.)

GIOTTO, ou ANGIOLOTTO, diminutif d'Angiolo ou d'angelo, ange, peintre, naquit en 1276 à Vespignano, près de Florence, de parents pauvres. Le fameux Cimabué, fondateur de l'école florentine, l'ayant rencontré à la campagne qui gardait les troupeaux de son père, et qui, en les regardant paître, les dessinait sur une brique, le mit au nombre de ses élèves. Giotto profita tellement sous son maître, qu'après sa mort, il passa pour le premier peintre de l'Europe. On rapporte que le pape Benoît XI, voulant éprouver le mérite des peintres florentins, envoya un connaisseur pour rapporter un dessin de chacun. Giotto se contenta de faire sur du papier, à la pointe du pinceau et d'un seul trait, un cercle parfait. Cette hardiesse, et en même temps cette sûreté de main, donna au pape une grande idée de son talent, et fit naître ce proverbe italien : *Tu sei più rondo, che l'O del Giotto*... Benoît l'appela à Rome, d'où il passa à Avignon dans le temps de la translation du saint Siége. Après la mort de Clément V, il retourna dans sa patrie, et mourut à Florence en 1334. Les Florentins ont fait élever sur son tombeau une statue de marbre. Pétrarque et Dante, amis de ce peintre, le célèbrèrent dans leurs vers. Le grand tableau de mosaïque qui est sur la porte de l'église de St.-Pierre de Rome, est de lui. Les églises de Saint-François à Florence et à Pise sont remplies de superbes fresques de Giotto. Le musée de Paris possède la *vision où saint François reçut les stigmates*. On appelle aussi ce peintre *di Bondone* du nom de son père, ou *di Vespignano* de celui du village où il est né.

GIOVIO (Paolo), nommé aussi Paul JOVE, historien célèbre, né en 1483 à Como en Lombardie,

vécut sous quatre pontifes, savoir : Léon X, Adrien VI, Clément VII de Médicis, son constant protecteur, et Paul III. D'abord médecin, il fut ensuite élevé sur le siége épiscopal de Nocera. Il désira en vain être transféré à Côme ; Paul III lui refusa constamment cet évêché. François I[er] le traita avec plus de distinction. Il lui écrivit des lettres flatteuses, et lui accorda une pension considérable ; mais elle lui fut retirée par le connétable de Montmorenci, sous le règne de Henri II. Paul Jove s'en vengea en maltraitant le connétable dans le 31[e] livre de son histoire. Il ne faisait pas difficulté d'avouer « qu'il avait » deux plumes, l'une d'or et l'autre de fer, pour » traiter les princes suivant les faveurs ou les dis» grâces qu'il en recevait. » Il paraît, par ses lettres, qu'il avait l'âme extrêmement intéressée. On n'a jamais quêté avec autant d'assurance : il demande à l'un des chevaux, à l'autre des confitures. Charles-Quint, les ducs de Milan, d'Urbin, de Mantoue, de Ferrare, de Florence, le marquis de Pescaire, et autres princes, le comblèrent de présents. Il amassa de grandes richesses, dont il employa une partie à bâtir, au bord du lac de Côme et sur les ruines de la superbe *Villa* de Pline le *Jeune*, un palais magnifique, orné de jardins somptueux. Les chefs-d'œuvre des arts qu'il y réunit firent donner à ce palais le surnom de Musée. Il y avait, entre autres, une superbe collection de portraits des personnages les plus célèbres. Au sac de Rome, par le connétable de Bourbon, il perdit tout, jusqu'à un coffre de fer où étaient enfermés son argenterie et ses écrits. Ce coffre tomba au pouvoir de deux Espagnols ; l'un d'eux garda l'argenterie, et l'autre céda les écrits pour un canonicat que lui accorda Clément VII. Cet historien mourut à Florence en 1552. On a de lui : *Historiarum sui temporis lib.* XLV, *ab ann.* 1494, *ad ann.* 1547, Florentiæ, 1550-52, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage n'a presque aucune valeur aujourd'hui ; et la traduction française, par Denys Sauvage, Paris, 1581, in-fol., est encore moins recherchée ; cependant la variété et l'abondance des matières la font lire avec plaisir. La scène est tour à tour en Europe, en Asie, en Afrique. Les principaux événements de cinquante années, décrits avec beaucoup d'ordre et de clarté, forment un corps d'histoire qui pourrait être très-utile si la fidélité de l'historien égalait la beauté de la matière. Pensionnaire de Charles-Quint, et protégé par les Médicis, il parle de ces princes avec des éloges quelquefois outrés. Il consacra 37 ans à la composition de son Histoire, qu'il commença étant encore fort jeune ; *Elogia virorum illustrium*, Venise, 1546, in-fol. ; Florence, 1551, in-fol. ; Bâle, 1567, 2 vol. in-8 ; *Vitæ duodecim vice comitum Mediolani principum*, Parisiis, 1549, in-4, 6 à 12 fr. ; *Commentarii delle cose de' Turchi*, Vinegia, 1541, in-8, 8 à 10 fr. C'est une histoire abrégée et très-incomplète des Turcs et de leur manière de faire la guerre ; *de Piscibus marinis, lacustribus, liber*, Romæ, 1527, in-4, 14 fr. ; *Vita Sfortiæ ducis clarissimi*, ibid., 1539, in-4, 3 à 5 fr. Plusieurs autres *Ouvrages*, dans lesquels on remarque de l'esprit, mais peu de goût et peu de justesse.

GIPHANIUS. (*Voy.* GIFFEN.)

GIRAC (Paul-Thomas, sieur de), natif d'Angoulême, fut conseiller au présidial de cette ville, l'intime ami de Balzac, et l'adversaire de Voiture. Il défendit le premier contre Costar, partisan outré du second. Cette querelle produisit une vive fermentation dans son temps, mais aujourd'hui les écrits et les injures qu'elle fit vomir ne causeraient que de l'ennui. Girac paraît savant dans les siens, mais encore plus emporté. Il mourut en 1663.

GIRALDI (Lilio-Grégorio), savant profond dans les langues, dans la connaissance de l'antiquité et dans les mathématiques, naquit à Ferrare en 1479, et y mourut en 1552, dans la misère. Il disait ordinairement « qu'il avait eu à combattre contre trois » ennemis, la nature, la fortune et l'injustice. » Il perdit son bien et sa bibliothèque, lorsque l'armée de Charles-Quint pilla sa patrie. La goutte vint se joindre à la pauvreté, et il en fut tellement tourmenté dans sa vieillesse, qu'il ne pouvait pas tourner le feuillet d'un livre. Les écrits de ce savant ont été recueillis à Leyde en 1696, 2 vol. in-fol. Les plus souvent cités sont : *Syntagma de diis gentium*, livre excellent pour ce qu'il contient, mais qui ne renferme pas tout ce qu'on peut faire entrer dans une mythologie ; l'*Histoire des poëtes grecs et latins ;* celle *des poëtes de son temps*. Ces deux ouvrages sont moins consultés que son Histoire des dieux des gentils ; *Progymnasmata adversùs litteras et litteratos*, où l'on trouve le germe des idées que J.-J. Rousseau a depuis développées sur les mauvais effets des lettres et des sciences. (*Voy.* ROUSSEAU J.-J., et FRÉDÉRIC-GUILLAUME I[er], roi de Prusse.) Mais si Giraldi a osé écrire contre les *lettrés* de son temps, la plupart sages et réservés, qu'eût-il dit de cette nuée de *gens de lettres* qui couvre aujourd'hui la surface du globe, et ronge, comme les sauterelles d'Egypte, tout ce qui retient encore quelque apparence de verdure ?

GIRALDI-CINTIO (Jean-Baptiste), né à Ferrare d'une famille noble, en 1504, tint un rang distingué parmi les poëtes et les littérateurs de son temps. Il mourut en 1573. On a de cet auteur neuf *tragédies*, dont la meilleure est l'*Orbèche*, qui fut mise au même rang que la *Sophonisba* de Trissino, l'*Oreste* de Rucellai et la *Canace* de Sperai. On distingue aussi sa *Didon* et sa *Cléopâtre ;* un poëme en 16 chants, intitulé, *l'Ercole*, imprimé à Modène en 1557, in-4, 9 à 15 fr., peu commun ; un recueil de cent nouvelles, sous ce titre : *Hecatomithi nel monte-regale*, 1565, en 2 vol. in-8, bonne édition rare et recherchée. C'est le plus connu de ses ouvrages, dont nous avons indiqué les principaux. Ces écrits sont en italien. Il a donné en latin des *poésies* et l'*Histoire d'André Doria*, Leyde, 1696, 2 vol. in-fol.

GIRARD (Albert), habile géomètre hollandais, publia un livre intitulé : *Invention nouvelle en algèbre*, 1629, in-4, 7 à 8 fr. Il y traite des racines négatives, ou affectées du signe *moins ;* et montre que dans certaines équations cubiques, ou du 3[e] degré, il y a toujours trois racines, ou deux positives et une négative, ou deux négatives et une positive.

Girard entrevoyait d'autres résultats de ce genre, que Descartes développa peu de temps après. Albert Girard mourut en 1634.

GIRARD (Guillaume), archidiacre d'Angoulême, avait été secrétaire du duc d'Epernon. Après la mort de ce duc, il donna des *mémoires* pour sa vie, Amsterdam, 1736, 4 vol. in-12. Il nous y apprend beaucoup de particularités intéressantes. Sur la fin de ses jours, cet auteur se livra entièrement à la piété, et ne s'occupa plus que d'objets religieux. Ce fut alors qu'il entreprit la *traduction* des œuvres du pieux Louis de Grenade. Elle parut sur la fin du 17e siècle, en 10 vol. in-8, ou 2 vol. in-fol., 12 à 15 fr. C'est la plus exacte que nous ayons; mais nous pourrions en avoir une plus élégante. Quelques biographes pensent qu'il n'a traduit que *la Guide du pécheur*, le meilleur des ouvrages de Grenade, réimpr. en 1817 en 2 vol. in-12, et que les autres écrits de ce pieux dominicain ont été traduits par un prêtre de l'Oratoire qui a gardé l'anonyme. Girard mourut en 1663, dans un âge très-avancé.

GIRARD (Jean), de Willethierri, prêtre de Paris, mort dans cette ville en 1709, à 68 ans, enrichit l'Eglise d'un grand nombre de livres de piété. Ses traités recueillis pourraient composer un corps de morale-pratique pour toutes les conditions et tous les états. Il appuie ce qu'il dit par les principes de la raison, par l'Ecriture sainte, par les Pères et par les conciles. Ses principaux ouvrages sont : *Le véritable pénitent; Le chemin du ciel; La vie des vierges;* celle *des gens mariés*, *des veuves*, *des religieux*, *des religieuses*, *des riches et des pauvres; La Vie des saints; La vie des clercs;* un *Traité de la vocation; Le chrétien étranger sur la terre;* un *traité de la flatterie;* un autre *de la médisance; la Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; Le chrétien dans la tribulation;* un *Traité des églises et des temples;* un autre *du respect qui leur est dû; La vie de saint Jean de Dieu;* un *Traité des vertus théologales;* enfin *la Vie des Justes*. Ces différents ouvrages sont chacun en un ou 2 vol. in-12; on les a souvent réimprimés : il serait à souhaiter qu'ils fussent écrits avec plus de pureté et de précision.

GIRARD (Jean-Baptiste), jésuite, né vers 1680 à Dôle, se fit un nom dans son ordre par ses talents. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication et à la direction, et il exerçait ses emplois avec autant d'assiduité que de succès. Un nombre infini de femmes du monde furent mises par lui dans le chemin du salut. Plusieurs filles entrèrent dans le cloître à sa persuasion, et en furent l'exemple. Il fut envoyé d'Aix à Toulon en 1728, pour être directeur du séminaire royal de la marine. Parmi les pénitentes qui vinrent à lui, il se trouva Marie-Catherine Cadière, fille de 18 à 20 ans, née avec un cœur sensible, et entêtée de la passion de faire parler de ses vertus. La pénitente, échauffée par le plaisir d'avoir un directeur qui la prônait partout, voulut avoir une réputation encore plus étendue. Elle prétendit avoir des extases et des visions. Son directeur parut d'abord y ajouter quelque croyance; mais sentant qu'il y avait quelque chose d'outré dans la conduite de sa pénitente, il chercha à s'en débarrasser. La Cadière, piquée contre lui, choisit un autre directeur. Elle s'adressa à un carme, fameux janséniste, et connu par sa haine contre les jésuites. Il engagea sa pénitente à faire une déposition dans laquelle elle déclara que le P. Girard, après avoir abusé d'elle, lui avait fait perdre son fruit; et comme par cette déclaration elle aurait été aussi coupable que lui, elle l'accusa d'enchantement et de sortilége. Cette misérable étala sa honte aux yeux de l'univers, pour l'unique plaisir de la vengeance. L'affaire fut portée au parlement d'Aix, et elle mit la combustion dans les familles. Enfin, après des cabales, des querelles, des satires, des chansons et des injures sans nombre, le parlement déchargea le P. Girard des accusations intentées contre lui, et La Cadière condamnée aux dépens. Cet arrêt fut prononcé le 16 décembre 1731. Peut-être ceux qui se sont étonnés que le parlement ne jugea point avec plus de rigueur, ne connaissent pas assez les circonstances où ce tribunal se trouvait, ni le dangereux fanatisme du parti qui s'était déclaré pour la prétendue dévote. On assure d'ailleurs que le résultat des interrogatoires qu'elle a subis, prouve plus de folie que de méchanceté, plus de docilité à des impulsions étrangères, que de malice personnelle. Après que le procès fut terminé, le P. Girard fut envoyé par ses supérieurs à Dôle. Il y fut recteur, et y mourut en 1733, avec la réputation d'un homme zélé et vertueux; mais pas toujours assez circonspect. On a recueilli toutes les pièces du procès du P. Girard, 1731, 2 vol. in-fol., et la Haye, même année, 8 vol. in-12.

GIRARD (Gabriel), aumônier de la duchesse de Berry, fille du régent, né à Clermont en Auvergne en 1677, fut interprète du roi pour les langues esclavonne et russe, et mérita une place à l'académie française par quelques ouvrages de grammaire qui respirent la philosophie : *Synonymes français, leurs différentes significations, et le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse*, Paris, 1736, 2 vol. in-12. Ce livre, plein de goût, de finesse et de précision, subsistera autant que la langue, et servira même à la faire subsister. Le but de l'auteur est de prouver que presque tous les mots, qu'on regarde comme parfaitement synonymes dans notre langue, diffèrent réellement dans leur signification, à peu près comme une même couleur paraît sous diverses nuances. Ce grammairien philosophe saisit admirablement ces différences imperceptibles, et les fait sentir à son lecteur, en rendant ce qu'il aperçoit et ce qu'il sent, par des termes propres et clairs. Le choix des exemples est excellent, à quelques-uns près qu'il aurait pu se dispenser de prendre dans des matières de galanterie. Les autres présentent presque toujours des pensées fines et délicates, des maximes judicieuses, et des avis importants pour la conduite. Beauzée a donné une nouvelle édition de cet ouvrage augmenté de quelques articles posthumes de l'abbé Girard, Paris, 1769 ou 1780, 2 vol. in-12; Lyon, 1801, 2 vol. in-12, 4 fr. L'abbé Roubaud a effacé en quelque sorte cet ouvrage par les *Nouveaux Synonymes fran-*

çais, Paris, 1786, 4 vol. in-8. Mais il convient lui-même que l'abbé Girard a le mérite *d'avoir le premier ouvert les yeux à la nation, sur la richesse que la langue acquerrait par la seule explication des synonymes qui, sans une différence nette et précise, la surchargent de mots en l'appauvrissant d'idées.* L'ouvrage de l'abbé Roubaud n'est d'ailleurs pas à l'abri de la critique. On y trouve quelquefois une métaphysique de langage, des idées exotiques et romanesques, qui semblent tenir à la secte des *économistes* à laquelle il était agrégé. Les Synonymes de Girard ont été réimpr. plusieurs fois avec un extrait de ceux de Roubaud, sous ce titre : *Synonymes français avec leurs différentes significations, publiés par Girard, Beauzée, Roubaud, et autres écrivains célèbres, et classés par ordre alphabétique*, Paris, 1806, 2 vol. in-12 ; une grammaire sous le titre de *Principes de la langue française*, 1747, 2 vol. in-12, inférieure aux *Synonymes*, du moins pour la forme, mais qui offre d'excellentes choses, et même, suivant son titre, les vrais principes de la langue. L'auteur subtilise trop sur la théorie du langage, et ne cherche pas assez à en exposer clairement et nettement la pratique. L'abbé Girard mourut en 1748. C'était un homme d'un esprit fin, et versé dans la lecture des bons écrivains.

GIRARD, ancien curé de St.-Loup au 18e siècle, est connu comme auteur d'un livre intitulé : *Les petits prônes*, ou *Instructions familières, principalement pour les peuples de la campagne*, Lyon, 1753, 1760, 1766, 8 vol. in-12; Bruxelles, 1769, 4 vol. in-12 ; Avignon, 1823, 4 vol. in-12, 5 à 6 fr., estimés et recherchés, quoiqu'il ait paru depuis un grand nombre d'ouvrages dans le même genre. Ils ont été traduits en latin sous ce titre : *Conciones in dominicas et festa usui parachorum*, Augsbourg, 1766, 4 vol. in-8.

GIRARD (l'abbé), ecclésiastique distingué, naquit à Goux, village près de Pontarlier en Franche-Comté, en 1742, vint à Paris, fit ses études au collége Louis-le-Grand, et emporta le prix d'honneur. Son application et sa bonne conduite lui gagnèrent la bienveillance de de Cicé, alors évêque de Rhodez, qui, après que l'abbé Girard eut pris les ordres, l'emmena dans cette ville et le nomma professeur de rhétorique. Ce prélat, ayant fondé un collége dans sa ville épiscopale, en confia la direction à l'abbé Girard, sous lequel se formèrent des sujets distingués, entr'autres M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis. Cet établissement avait obtenu une réputation méritée ; l'abbé Girard s'y distingua par un zèle actif, une sage fermeté, une piété exemplaire et une indulgence paternelle. La révolution arriva, et l'abbé Girard, n'ayant pas voulu prêter le serment à la *Constitution civile* du clergé, resta caché en France chez un ami ; il put ainsi, et en secret, porter à quelques fidèles des secours spirituels. Echappé à la persécution, il sortit de sa retraite dans des temps plus calmes, et fut choisi pour directeur du collége de Figeac ; mais il avait laissé de trop beaux souvenirs à Rhodez ; les vœux de tous les habitants le rappelèrent, et il reprit la direction du collége de cette ville, en y apportant les mêmes vertus et les mêmes lumières qui l'avaient distingué auparavant. Quand l'université fut réorganisée, on érigea en lycée le collége de Rhodez, et l'abbé Girard en fut nommé proviseur. Pendant près de 50 ans, il dirigea une nombreuse jeunesse, qui reçut de lui les bienfaits de l'éducation fondée sur les principes chrétiens. L'élite des habitants de ce pays le considérait comme le second père de leurs enfants, et avait pour lui un respect et une affection sans bornes. L'abbé Girard, regretté de tout le monde, et plus particulièrement encore de ses élèves et des pères de famille, est mort en 1822. On a de lui : *Préceptes de rhétorique*, tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes, Rhodez, 1787, in-12; ibid., 1828, in-12, 3 fr. Ce traité, devenu classique dans presque tous les colléges de France, est fait avec beaucoup d'ordre et de méthode. C'est l'ouvrage le meilleur pour les éléments de cet art.

GIRARD (Pierre-Simon), ingénieur, membre de l'académie des sciences, né à Caen au mois de novembre 1765, mourut à Paris le 1er décembre 1836. Nommé membre de la commission d'Egypte, il coopéra à la description de ce pays, en apprécia exactement les anciennes mesures, et publia plusieurs mémoires sur son agriculture et son commerce. De retour en France, il fut chargé de la canalisation de la rivière de l'Ourcq, de la confection du canal Saint-Martin, de la distribution dans Paris des eaux potables, des conduites d'eau pour les bains publics, du desséchement, du pavage et de l'abaissement des rues. On a de lui : *Traité sur la résistance des solides; — sur la force et l'élasticité du chêne et du sapin;* un grand nombre de *mémoires* sur des questions de physique, de chimie et de dynamique, insérés dans les recueils de la *Société d'agriculture*, dans la *Décade égyptienne*, le *Journal des savants* et le *Journal des mines.*

GIRARDET (Jean), peintre, né à Lunéville en 1709, et mort à Nancy en 1778, fit ses études de dessin sous Claude Charles, professeur distingué de Nancy, se perfectionna en Italie par l'étude des chefs-d'œuvre des grands maîtres, et revint enrichir sa patrie de plusieurs tableaux estimés. Le roi Stanislas se l'attacha en le nommant son premier peintre. On trouve plusieurs de ses tableaux dans presque toutes les villes de Lorraine. Sa *descente de croix*, qu'il avait faite pour une des églises de Nancy, passe pour son chef-d'œuvre.

GIRARDET (Abraham), graveur en taille-douce, né en 1764 au Locle, canton de Neufchâtel, mort à Paris en 1823, était venu en France à l'âge de 18 ans. Il travailla d'abord sous Benjamin-Alphonse Nicolet. Il prit part ensuite aux plus belles entreprises, notamment à la *collection du musée* publiée par Robillard. On y remarque sa *transfiguration*, qui obtint l'accessit au concours des prix décennaux. Ses principales gravures sont : l'*Enlèvement des Sabines*, d'après le Poussin ; le *Triomphe de Titus et de Vespasien*, d'après Jules Romain ; une *Cène*, d'après Champagne ; un

Christ mort, d'après André Del Sarto; le fameux *Camée*, dit de *la Ste.-Chapelle*, etc. On a encore de lui plusieurs statues antiques, notamment le *Centaure*, et un nombre infini de *vignettes*, parmi lesquelles il suffira de citer celles de l'*Anacréon* de St.-Victor, Paris, Nicole, 1813 et 1818, in-12 et in-8; celles de l'*Horace*, de Didot l'aîné; des *Fables de La Fontaine*, du même. Girardet donnait la dernière main à la belle gravure représentant la mort du duc de Berry, lorsqu'il a terminé sa glorieuse carrière : cette planche a été terminée par Pigeot. On remarque dans ses ouvrages une grande fermeté de dessin, un fini parfait, une fraîcheur exquise et une grande harmonie dans les teintes. Girardet a beaucoup travaillé ; mais la passion du vin le réduisait presque toujours dans un état de détresse, et nuisait à la fois à son aisance, à sa réputation et à son talent.

GIRARDIN (Jean-Baptiste), curé de Mailleroncourt, diocèse de Besançon, mort en 1783. On lui doit : *Réflexions physiques en forme de commentaires sur le chapitre VIII du livre des Proverbes, depuis le verset 22 jusqu'au verset* 31, Paris, 1758, ou Besançon, 1759, in-12. Le but de l'auteur est de prouver la bonté et la sagesse du Créateur par l'ordre immuable de l'univers ; *L'incrédule désabusé par la considération de l'univers, contre les spinosistes et les épicuriens*, Epinal, 1766, 2 vol. in-12 ; il démontre l'existence de Dieu et prouve sa sagesse par des raisons tirées de ses ouvrages ; il réfute ensuite les objections présentées contre la Providence.

GIRARDIN (René-Louis, marquis de), maréchal de camp, né à Paris en 1735, descendait d'une famille noble, originaire de Florence, dont le nom était Gherardini. A l'époque des troubles de cette république, deux de ses membres furent proscrits, et devinrent la souche des *Fitz Gerald* d'Irlande, et des *Girardin* de Champagne. (*Voy.* la *Toscane française* à la bibliothèque du roi) René-Louis entra dans un régiment de cavalerie, et fut particulièrement attaché au roi Stanislas qui avait fixé sa résidence à Nancy. Dans la guerre de 1760, Girardin servit en France et devint maréchal de camp. Pendant la paix, il voyagea dans une partie de l'Europe, puis se retira dans sa campagne d'Ermenonville, où il s'occupa de l'art d'embellir les campagnes. Il fit à ce sujet un ouvrage devenu classique et traduit dans toutes les langues, sous le titre *de la Composition des paysages sur le terrain*, ou *Des moyens d'embellir la nature près des habitations, en y joignant l'utile à l'agréable*, Paris, 1777 ; 4e édit., 1805, in-8. C'est dans cette charmante habitation qu'il reçut Jean-Jacques Rousseau, auquel il confia l'éducation de son fils dont il est question dans l'article suivant. Girardin avait adopté les principes de la révolution ; cependant il fut dénoncé dans le mois de novembre 1793; plus tard il se vit dans la nécessité de fuir d'Ermenonville. Lorsqu'il put rentrer dans sa terre, il chercha à lui rendre son premier éclat. Il y mourut le 20 septembre 1808. Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui un discours *sur la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale*, Paris, 1791, in-8.

GIRARDIN (Stanislas-Cécile-Xavier, comte de), fils du précédent, né à Lunéville le 15 janvier 1768, embrassa, comme son père, la carrière des armes, et obtint au bout de quelques années le grade de capitaine ; il profita de la vie oisive des garnisons pour continuer la culture de son esprit et achever une éducation commencée par l'auteur d'Emile. Imbu des principes philosophiques de son maître, il adopta à l'exemple de son père, mais avec plus de chaleur encore, les principes des novateurs, et publia, dès le commencement de la révolution, un écrit intitulé, *Lettre du vicomte d'Ermenonville à M****, dans lequel il professait les opinions les plus libérales ; il se trouvait en 1791 président de l'administration du département de l'Oise, lorsqu'il fut député à l'assemblée législative, où il appuya le décret qui supprimait les titres de *Sire* et de *Majesté*. Peu de temps après il combattit la motion de faire imprimer les noms de tous les officiers qui avaient quitté leur corps, en soutenant que c'était aux tyrans seuls à dresser des listes de proscription. Girardin vota aussi la conservation du traitement des prêtres qui se mariaient, et se prononça fortement pour des mesures répressives contre l'émigration : c'est dans le même esprit qu'il repoussa l'ajournement du décret qui ordonnait à Monsieur de rentrer en France dans le délai d'un mois, sous peine d'être déchu de la régence. Il attaqua ensuite les ministres eux-mêmes et demanda leur accusation, en soutenant que leur inertie était la cause des troubles des départements. Il s'opposa encore, le 2 mars 1792, à la poursuite de Marat, éditeur de l'*Ami du peuple*. Cependant à la suite d'une discussion orageuse (séance du 30 mars 1792) au sujet du licenciement de la garde du roi, il s'écria : « Si d'un côté on prêche l'assassinat, d'un » autre on prêche le régicide, qui ne voit qu'il » existe deux factions ; l'une qui veut donner au » roi plus d'autorité ; l'autre qui veut détruire » la royauté constitutionnelle. » Depuis cette époque il parut changer de conduite et s'attacha au parti conservateur. Ainsi le 6 juin il s'opposa au projet de fédération et à la formation d'un camp sous Paris, qu'on avait imaginé pour renverser le gouvernement de Louis XVI ; ce qui le fit maltraiter par les fédérés l'avant-veille du 10 août, de même que plusieurs députés qui venaient de jurer le maintien de la monarchie constitutionnelle. Il s'en plaignit vivement à la tribunne, et déclara que l'assemblée n'était plus libre. Après la session il rentra dans la vie privée, et pour éviter la vengeance des républicains qui triomphaient, il se fit donner une mission pour l'Angleterre, par l'entremise de Marat; mais les dispositions hostiles du cabinet de Saint-James envers la France l'ayant empêché de prolonger son séjour à Londres, il revint dans sa patrie et rentra à Paris dans la nuit du 21 janvier 1793. Craignant de ne pouvoir y rester ignoré, il alla se cacher à Ermenonville, puis à Sézanne où il fut découvert et mis en arrestation avec ses frères. Il mit à profit le temps de sa détention pour ap-

prendre l'état de menuisier, et fut bientôt capable de travailler pour des chefs d'atelier de Sézanne, qui l'occupèrent dans sa prison avec ses frères, et le firent ainsi oublier jusqu'au 9 thermidor qui lui rendit la liberté. En avril 1798, Stanislas Girardin fut choisi pour remplir les fonctions d'administrateur du département de l'Oise; mais il fut destitué deux mois après comme soupçonné de royalisme. Cependant il fut appelé au tribunat lors de sa création en 1799, et en fut nommé président en 1802. Cette même année il défendit la mémoire de J.-J. Rousseau, attaquée par Carion-Nisas, et demanda, lorsqu'il fut question de l'impression de son discours, qu'on retranchât ce qui attaquait cet homme célébre, en disant *qu'on ne pouvait ordonner la flétrissure d'un écrivain que toute l'Europe révérait.* Quelque temps après, il vota pour l'établissement de la Légion d'honneur, et en devint commandant. Il avait aussi recouvré son grade à l'armée par un décret impérial. En 1809 il devint membre du corps législatif, et en 1812 il passa aux fonctions de préfet de la Seine-Inférieure. Le 3 avril 1814, Girardin adhéra à la déchéance de Bonaparte et au rappel des Bourbons, par une proclamation où l'on remarque ces paroles. « Une grande et heureuse » révolution vient de s'opérer. Après de longs mal- » heurs, fruit de nos égarements politiques, les » premiers corps de l'état, interprètes des senti- » ments de la nation, ont rappelé au trône de » France les descendants de St.-Louis et de Henri » IV. Louis-Stanislas-Xavier est rendu aux Fran- » çais par une charte constitutionnelle, également » avantageuse à son auguste famille et au peuple » qu'elle est destinée à gouverner. C'est l'olivier de » la paix à la main, c'est après l'oubli des injures » passées, qu'il vient commencer ce règne dont » tout se réunit pour garantir la douceur et la pro- » spérité. » Le comte Girardin fut maintenu dans sa place par le gouvernement royal et nommé chevalier de Saint-Louis; cependant, au retour de Napoléon, il accepta la préfecture de Seine-et-Oise à laquelle l'empereur l'appela dès son arrivée à Paris. Dans le même temps il fut nommé membre de la chambre des représentants. A la seconde restauration, le roi le renvoya à la préfecture de la Seine-Inférieure; mais il fut bientôt destitué comme auteur d'un écrit injurieux à la famille royale. L'empereur de Russie lui envoya la croix de Saint-Wladimir en récompense des soins qu'il avait prodigués aux troupes russes, pendant leur séjour dans le département de la Seine-Inférieure. En 1819 il reprit ses fonctions administratives dans le département de la Côte-d'Or, et fut nommé député par le département de la Seine-Inférieure; il se plaça au côté gauche, et son opposition constante aux mesures proposées par le gouvernement, le fit destituer de nouveau par une ordonnance du 3 avril 1820. Réélu député la même année, il n'a cessé de figurer parmi les membres les plus actifs de l'opposition libérale. La mort le surprit le 27 février 1827, lorsque tout paraissait disposé pour lui assurer un nouveau triomphe dans les élections. Ses funérailles, comme celles de Foy et de Liancourt, attirèrent une foule immense. On a publié après sa mort : *Discours, Journal et Souvenirs de Stanislas Girardin*, Paris, 1828, 5 vol. in-8.

GIRARDON (François), sculpteur et architecte, né à Troyes en Champagne, en 1627 suivant quelques biographes, mais plus probablement en 1630, de Nicolas Girardon, fondeur de métaux, eut pour maître Laurent Mazière. Après s'être perfectionné sous François Anguier, il s'acquit une si grande réputation, que Louis XIV l'envoya à Rome pour étudier les chefs-d'œuvre anciens et modernes, avec une pension de mille écus. De retour en France, il orna de ses ouvrages en marbre ou en bronze les maisons royales. Après la mort de Le Brun, Louis XIV lui donna la charge d'inspecteur général de tous les morceaux de sculpture. Les plus célèbres de ses ouvrages sont le magnifique *mausolée du cardinal de Richelieu*, dans l'église de la Sorbonne; la *statue équestre de Louis XIV*, où le héros et le cheval sont d'un seul jet : c'est son chef-d'œuvre; dans les jardins de Versailles, l'*Enlèvement de Proserpine par Pluton*, et les *groupes* qui embellissent les bosquets des Bains d'Apollon, etc. Il mourut à Paris en 1715. Il avait été reçu de l'académie de peinture en 1657, professeur en 1659, recteur en 1674, et chancelier en 1695. Catherine du Chemin, son épouse, se fit un nom par son talent de peindre les fleurs. (*Voy.* CHEMIN Catherine du.)

GIRAUD (Jean-Baptiste), prêtre de l'Oratoire, né à Troyes en 1701, professa les humanités, la rhétorique et la philosophie dans diverses maisons de son ordre, cultiva la poésie latine, et traduisit dans la langue de Phèdre les *fables de La Fontaine*, Rouen, 1765, in-12, nouvelle édition, 1775, 2 vol. in-8, avec le français en regard, ou 2 vol. in-12, sans le français. Cette traduction est estimée. Il avait dans les formes et le caractère un peu de la bonhomie de son modèle. Giraud est mort en 1776.

GIRAUD (Pierre-François-Félix-Joseph), littérateur, né en 1764 à Bacqueville, mort à Paris en 1821, fut attaché dès sa jeunesse à l'instruction publique, puis il devint chef du bureau des journaux à la préfecture de police, et ensuite rédacteur de diverses feuilles périodiques. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont la liste se trouve dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, 2e année, page 1978. Nous citerons seulement les suivants : *Mémoire sur la colonie de la Guyenne française,* 1804, in-8; *Aristippe*, opéra, joué avec succès sur le théâtre de l'académie royale de musique; *Campagne de Paris en* 1814, avec cartes, in-8; *Précis des journées des* 15, 16, 17 *et* 18 *juin* 1815, ou *Fin de la vie politique de Napoléon Bonaparte*, Paris, 1815, in-8; *Beautés de l'histoire d'Italie*, ibid., 1825, 2 vol. in-12, fig., 6 fr. Cette compilation, rédigée avec soin, peut être placée parmi les bons livres élémentaires; *Beautés de l'histoire germanique*, ibid., 1817, 2 vol. in-12, fig., 6 fr.; *Beautés de l'histoire de l'Inde*, ibid., 1821, 2 vol. in-12, fig., 6 fr.; *Précis historique de tous les événements qui se sont succédés depuis la convocation des notables jusqu'au rétablissement de*

Louis XVIII sur le trône, 1822, in-18; *Traité des vers à soie*, in-12. Il a travaillé à la *Table du Moniteur*, 7 vol. in-4, et à la *Biographie universelle*.

GIRAUD (le comte Jean), poëte comique italien, dont la famille était d'origine française, naquit à Rome en 1776, et mourut à Naples le 1er octobre 1834. Il était neveu du cardinal Giraud envoyé en qualité de nonce apostolique à Paris peu de temps avant la révolution. Sa vocation pour l'art dramatique se révéla de bonne heure ; à peine âgé de onze ans et déjà auteur de quelques essais en ce genre, il commença une étude approfondie de Goldoni, en continuant à ébaucher des canevas de comédies qui obtinrent l'approbation de ses parents et de ses amis; à l'âge de 16 ans il s'adonna d'une manière suivie à la lecture des classiques, visita à différentes reprises l'Angleterre et la France, revint en Italie vers 1815, et se fixa à Florence où il publia peu de temps après un recueil en 3 vol., intitulé : *Teatro dimestico*. Les divers ouvrages que renferme cette collection furent accueillis du public avec le plus vif empressement. On y remarque en effet une force comique qui ne se trouve pas dans la plupart des autres auteurs dramatiques de cette nation; une peinture fidèle des mœurs et une connaissance profonde du cœur humain. L'une des plus célèbres pièces de Giraud, l'*Ajo nel imbarazzo* a été mise sur la scène française sous le titre du *Précepteur dans l'embarras*.

GIRAUDEAU (Bonaventure), jésuite, né à Saint-Vincent sur Jard en Poitou, mourut en 1774, âgé de 77 ans, après avoir donné : une *Méthode pour apprendre la langue grecque*, 1751-55, 5 part. in-12, 12 à 18 fr.; *Praxis linguæ sacræ*, Rupellæ, 1757, in-4, 10 à 15 fr.; ouvrage très-estimé, quoiqu'il y ait quelques vues hypothétiques. Il prétend, comme Masclef (*voy.* ce mot), lire l'hébreux sans les points massorétiques; mais avec cette différence, que partout où il manque une voyelle, il y place la lettre O, au lieu que Masclef y met la première voyelle qui se trouve dans le nom de la consonne qui précède : système qui d'abord paraît arbitraire, mais que l'auteur semble avoir puisé dans la lecture et l'étude des anciennes versions. Il y a cependant des cas où il en paraît résulter des sens incommodes et difficiles; *Les paraboles du P. Bonaventure*, Paris, 1766, in-12, rempli de moralités bien déduites, ingénieusement et sagement adaptées à l'éducation de la jeunesse; l'*Evangile médité, publié par les soins de l'abbé Duquesne*, Paris, 1773, 12 vol. in-12, ou 1778, 8 vol. in-12, ou 1818, 2 vol. in-8, 15 fr., ou Lyon, 1821, 8 vol. in-12. Il y a dans cet excellent ouvrage des passages pleins d'éloquence et de feu; le style en est pur, coulant, naturel; la manière grande et noble; les idées vastes, les réflexions profondes. C'est la philosophie de l'Evangile. Le vrai chrétien, et surtout le chrétien instruit, y trouve de quoi nourrir substantiellement sa pensée et son cœur. « Tout y est digne du Fils de Dieu, dit un » protestant (Nallat, recteur de l'église de Saint- » Pierre en l'île de Guernesey), tout y répond à la » sublimité de sa doctrine et à l'excellence de ses » saints préceptes. Les réflexions touchent et per- » suadent, tant par leur solidité, leur beauté, que » par la manière de les exposer, qui est digne » d'elles. Tout y est méthodique, lié, simple, in- » structif, et surtout onctueux. » (*Lettre de Nallat à l'abbé Duquesne*, en date du 14 avril 1777.)

GIRAULT (Claude-Xavier), antiquaire, né à Auxonne en 1764, d'un père qui exerçait dans cette ville la médecine avec distinction, et qui a laissé quelques ouvrages estimés sur son art, et notamment des *Observations sur les fièvres intermittentes, et sur les maladies qui régnaient dans l'hôpital civil qu'il dirigeait*. Le jeune Girault se destina à la magistrature, fut reçu avocat au parlement de Dijon en 1783, et fut pourvu quelques années après d'un office de conseiller auditeur à la chambre des comptes de Bourgogne et de Bresse. Cette place étant bien loin de lui prendre tout son temps, il employa ses loisirs à des recherches sur les antiquités de sa province. Ses travaux ne restèrent pas sans récompense; les académies de Dijon et de Besançon l'admirent dans leur sein. Retiré à Auxonne pendant nos troubles politiques, il resta sans emploi jusqu'en 1801, époque où il fut nommé maire de cette ville. Après avoir exercé ses fonctions pendant quatre ans, il devint conservateur de la bibliothèque publique qu'il venait de fonder. En 1807, il revint à Dijon, fut avocat consultant jusqu'en 1821, et obtint la place de juge de paix dans cette ville, où il mourut en 1823. Girault est auteur d'un grand nombre de dissertations historiques; elles ont été imprimées dans le Magasin encyclopédique, dans l'annuaire et le journal de la Côte-d'Or, ou dans les mémoires des diverses sociétés savantes dont il était membre. Mais il a publié séparément *des détails historiques et statistiques sur le département de la Côte-d'Or*, Dijon, 1818, in-8: *Discussion sur l'époque précise de la mort de saint Bénigne, et du séjour de Marc-Aurèle à Besançon*, ibid., 1817, in-8; *Dissertation historique et critique sur le lieu où la croix miraculeuse apparut à Constantin et à son armée*, Paris, 1810, in-8; *Dissertation historique et critique sur la position de l'ancienne ville d'Amagetobria, aujourd'hui Pontailler-sur-Saône*, in-8; *Eclaircissements géographiques et critiques sur la voie romaine de Châlons-sur-Saône à Besançon, et la position de Ponte-Dubis et Crusénie*, Paris, 1812, in-8, etc.

GIRAULT-DUVIVIER (C.-P.), grammairien et lexicographe distingué, est auteur de la *Grammaire des Grammaires*, ou *Analyse raisonnée des meilleurs ouvrages sur la langue française*, Paris, 1811, 2 vol. in-8, ou 1827, 2 vol. in-8, 15 fr.; d'un *Traité des participes*, Paris, 1817, in-8, 2 fr., extrait de sa *Grammaire des Grammaires*. Girault-Duvivier est mort en 1832.

GIRODET-TRIOSON (Anne-Louis), un des plus grands peintres de l'école moderne, et élève de David qui l'appelait son plus bel ouvrage, naquit à Montargis en 1767. Il perdit de bonne heure son père qui était directeur des domaines du duc d'Orléans, et fut confié aux soins de Trioson qui, venant

de perdre un fils unique, plaça sur lui toutes ses affections; Girodet par reconnaissance ajouta à son nom celui de son bienfaiteur. A 13 ans il fit le portrait de son père ; cependant il eut à combattre les intentions de ses parents qui le destinaient à la carrière militaire ; mais enfin son penchant l'emporta, et il obtint la permission d'entrer dans l'école de David. Girodet obtint à 22 ans le grand prix, et se rendit à Rome comme pensionnaire. Les événements qui avaient bouleversé la France, et qui commençaient à agiter le reste de l'Europe, l'obligèrent bientôt de quitter Rome; il voulut cependant visiter Naples et Gênes, et tomba malade dans cette dernière ville, où Gros, son ancien camarade, alors officier d'état-major, et depuis son émule et son digne panégyriste, lui prodigua les soins les plus empressés. De retour en France il resta plusieurs années sans offrir aux regards du public d'autres ouvrages que des portraits, dans lesquels il montrait toute la puissance de son talent; mais il travaillait en silence, et c'est de cette époque que date une partie de ses admirables compositions. Il ne commença à se faire bien connaitre qu'en 1799, par un tableau satirique représentant une actrice, Mademoiselle Lange, qui lui avait demandé son portrait, et qui avait ensuite refusé de le recevoir sous prétexte qu'il n'était pas ressemblant. Le peintre, par vengeance, la peignit en Danaé ; mais au lieu d'une pluie d'or, il figura une pluie de pièces de cinq francs et de monnaie de cuivre; cet ouvrage ne fut exposé que 24 heures, mais c'était plus qu'il n'en fallait pour faire beaucoup de bruit. Girodet donna ensuite plusieurs tableaux qui augmentèrent sa réputation. Louis XVIII le nomma membre du conseil d'artistes et d'amateurs, qu'il établit près du ministère de sa maison, et le créa chevalier de St.-Michel au mois de janvier 1817. Comme membre de l'Institut, le 3 mai suivant, époque de l'anniversaire de l'entrée du roi dans Paris, Girodet lut dans la séance solennelle qui eut lieu un *Discours sur l'originalité des arts du dessin ;* cet écrit n'est pas le seul qui soit sorti de sa plume. Il avait composé un *Poëme sur les délices de la peinture,* une *Traduction d'Anacréon*, et d'autres ouvrages qui sont restés inédits. Ses tableaux, qui ne sont pas aussi nombreux que ceux de plusieurs autres peintres, sont presque tous des chefs-d'œuvre. Celui du *Sommeil d'Endymion*, le premier qu'il fit à Rome, et le tableau d'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès* qu'il donna ensuite, et qui lui fut dicté par la reconnaissance, le placèrent au rang des premiers peintres. Il créa le *Déluge*, et ses rivaux étonnés furent contraints de reconnaître dans cette admirable composition le chef-d'œuvre de l'école française. En cette occasion il eut la gloire de vaincre son maître; lorsqu'il fut question des prix décennaux, le *Déluge* l'emporta sur les *Sabines*. Voici le rapport qu'en fit le jury. « Cette » scène si touchante et si terrible, en offrant à nos » regards ce que la crainte et le danger extrême » ont de plus effrayant, ne présente que des mou» vements nobles, et ce que la belle nature nue » offre de plus pur. La réunion des différents âges » et des sexes différents ajoute encore à la beauté » du tableau, par d'heureuses oppositions rendues » avec autant de grâce que de force, et qui décèlent » dant l'artiste une connaissance approfondie de la » nature et de ce qui constitue le beau. Le pinceau » de Girodet, toujours précieux, est dans ce tableau » aussi vigoureux que brillant ; la couleur et l'effet » y sont également portés à un très-haut degré. » Enfin on peut regarder cet ouvrage comme un des » plus beaux de notre école, sous les rapports de » l'expression, de la science du dessin, et sous celui » de l'exécution. » Girodet qui dans ce tableau avait montré tout ce que son pinceau avait d'énergique, voulut dans *Atala* faire voir tout ce qu'il avait de pur et de touchant, et dans une seule et même composition il sut rendre avec une égale vérité la piété angélique d'une jeune vierge, la sombre douceur d'un sauvage et la résignation sublime du prêtre chrétien. Son tableau d'*Ossian* n'eut pas autant de succès que les précédents ; il s'était peut-être trop abandonné à toute la verve de son génie et à la fougue de son imagination; on trouva la composition trop compliquée; mais jamais peut-être ce peintre n'étala avec plus de luxe la vigueur et la richesse de son pinceau; on ne peut s'empêcher d'y admirer le contraste dans les physionomies, l'audace dans les expressions, la variété dans les caractères et la fierté du dessin. *Ossian* avec son nombreux cortége parait transporté tout vivant sur la toile. On pourrait citer encore la *Révolte du Caire,* tableau que Bonaparte lui commanda et qui fut exécuté avec une chaleur, une verve et un élan inexprimable, et où l'on trouve à travers quelques défauts des beautés du premier ordre. *Galathée* qui est le dernier effort de son génie, mérite encore d'être placée parmi ses chefs-d'œuvre, quoiqu'elle ait essuyé quelques critiques. Cette production se fait particulièrement remarquer par la pureté des contours et la perfection du dessin. Girodet réussissait aussi très-bien dans le portrait. Il a exécuté et envoyé au salon, les portraits en pied des vendéens Cathelineau et Bonchamp, où l'on reconnaît les traces de son génie, quoique sa main fût déjà affaiblie par la maladie qui le trainait au tombeau ; on cite encore celui d'un noir, député à la convention. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés. Girodet est mort au bout de quelques jours de maladie le 9 décembre 1824, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise. Le roi, juste appréciateur du talent, a voulu que les insignes d'officier de la Légion d'honneur qu'il lui destinait, fussent déposés sur sa tombe, et ce fut de M. Châteaubriand, qui, à la demande du président de l'academie des beaux-arts, les attacha sur son cercueil. La vente de son atelier a attiré un grand concours d'amateurs, et les moindres productions échappées à son crayon ou à son pinceau ont été vendues à un prix très-élevé. Plusieurs écrits en vers et en prose ont été publiés sur lui à l'époque de sa mort. Nous citerons : *Sur Girodet*, par madame la princesse Constance de Salm; *Notice nécrologique sur Girodet,* par M. P. A. Coupin, Paris, 1825, in-8 ; on a également publié : *Catalogue des tableaux, esquisses, dessins*

et croquis de Girodet-Trioson, rédigé par Pérignon son élève, Paris, 1825, in-8 ; les *Amours des dieux, recueil des compositions dessinées par Girodet, et lithographiées par ses élèves avec un texte explicatif*, par M. P. A. Coupin, ibid., 1825-1826, 4 livraisons in-fol.; *Anacréon, recueil de compositions dessinées par Girodet et gravées par Châtillon son élève, avec la traduction en prose des odes de ce poëte, faite également par Girodet*, ibid., 1825 et 1826, in-4, 19 livraisons; l'*Enéide, suite de scènes dessinées au trait par Girodet, et lithographiées par Aubry le Comte*, 1825, in-fol. On attribue à Girodet *la critique des critiques du salon* de 1806, Paris, 1806, in-8. On a encore de ce célèbre peintre : *OEuvres posthumes poétiques et didactiques*, suivies de sa correspondance ; précédées d'une notice historique et mises en ordre par P. A. Coupin, avec gravures et lithographies d'après les dessins originaux de Girodet et un portrait, 1828, 2 vol. grand in-8.

GIRON (don Pierre). (*Voy*. OSSONE.)

GIRON GARCIAS DE LOAYSA (don Pedro), archevêque de Tolède, né en 1542 à Talavera en Espagne, fut appelé à la cour de Philippe II, qui le fit son aumônier, lui confia l'éducation de l'infant d'Espagne, son fils, et le plaça ensuite sur le siége de Tolède. Il ne l'occupa pas longtemps, car il mourut cinq ou six mois après, en 1599. On dit que le chagrin qu'il conçut du peu de considération que lui témoignait le roi Philippe III, hâta sa mort ; mais cette faiblesse n'est pas à présumer dans un homme dont le caractère montrait de la fermeté, et n'avait jamais paru asservi à l'ambition. Ce savant prélat avait publié une nouvelle *Collection des conciles d'Espagne*, avec des notes et des corrections, Tolède, 1594, in-fol. C'était la meilleure qu'on eût avant celle du cardinal d'Aguirre.

GIROUST (Jacques), jésuite, né en 1624 à Beaufort en Anjou, mort à Paris en 1689, remplit avec beaucoup de distinction les chaires de la province et de la capitale. Sa manière de prêcher était comme son âme, simple et sans fard ; mais dans cette simplicité il était ordinairement si plein d'onction, qu'en éclairant les esprits, il gagnait presque toujours les cœurs. Le P. Bretonneau, son confrère, publia ses *Sermons*, Paris, 1700-04, 5 vol. in-12, 6 à 7 fr. On y trouve une éloquence naturelle et forte; mais il n'est pas difficile de s'apercevoir que le P. Giroust s'attachait plus aux choses qu'aux paroles, qu'il négligeait un peu trop. Peut-être croyait-il que la simplicité du style aidait beaucoup le pathétique, donnait à l'éloquence un air plus naturel et plus touchant, et produisait l'onction. Son Avent est intitulé *le Pécheur sans excuse*. C'était l'usage des prédicateurs de ce temps-là, de choisir un dessein général, auquel ils rapportaient tous les discours de l'Avent. On a sagement réformé cette coutume bizarre, qui entraînait des répétitions fastidieuses, mettait des entraves au génie, et fatiguait l'attention des auditeurs. Le P. Giroust prêchait et agissait; ses mœurs étaient dignes de ses sermons.

GIRTANNER (Christophe), médecin, né à Saint-Gall en 1760, fut reçu docteur à l'université de Gœttingue, et devint conseiller privé du duc de Saxe-Cobourg. Il fit de nombreux voyages en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre, et mourut en 1800. Il a laissé plusieurs *traités* en allemand sur la médecine, la chimie et la politique. Les principaux sont : *Traité sur les maladies vénériennes*, Gœttingue, 1788 et 1793, 3 vol. in-8. Il a été traduit en italien, Venise, 1801, 4 vol. in-8; *Traité sur les maladies et l'éducation physique des enfants*, Gœttingue, 1794, in-8, traduit en italien et augmenté d'un article sur la vaccine, Gênes, 1801, 2 vol. in-8 ; *Exposition détaillée, littéraire et critique, du système de médecine-pratique de Brown*, Gœttingue, 1797, 2 vol. in-8 ; *Exposition complète et raisonnée du système de médecine pratique de Darwin*, ibid., 1799, 2 vol. in-8 ; *Eléments de chimie antiphlogistique*, ibid., 1792 et 1795, in-8. Il y proclama avec une sorte d'enthousiasme les travaux immortels des chimistes français Lavoisier, Guyton, Berthollet et Fourcroy ; mais il ne put s'empêcher d'y insérer quelques-unes des idées bizarres que l'on trouve dans ses autres ouvrages de médecine ; *Nouvelles historiques, et considérations politiques sur la révolution française*, Berlin, 1791-97, 13 vol. in-8 ; *Tableaux de la vie domestique, du caractère et du gouvernement de Louis XVI*, 1793, in-8, avec le portrait du roi; une traduction allemande des *mémoires du général Dumouriez*, avec des notes, Gœttingue, 1794, 2 vol. in-8.

GIRY (Louis), né à Paris en 1695, avocat au parlement et au conseil, fut l'un des premiers membres de l'académie française. Il se fit un nom dans le monde par sa probité et son désintéressement, et dans la république des lettres par ses *traductions*. On distingue celle de l'*Apologétique* de Tertullien, 1636, in-8, effacée par celle de l'abbé Courcy en 1781 ; de l'*Histoire sacrée* de Sulpice-Sévère, Paris, 1652, in-12 ; de *la Cité de Dieu* de saint Augustin, ibid., 1665 et 1667, 2 vol. in-8 ; des *Epîtres choisies* de ce Père, ibid., 1653-58, 5 vol. in-12 ; du *Dialogue des orateurs* de Cicéron, ibid., 1652, in-12. Elles eurent beaucoup de cours de son temps ; mais elles sont quelquefois obscures, souvent infidèles, et d'une diction trop négligée. Ce traducteur mourut à Paris en 1665.

GIRY (François), fils du précédent, né à Paris en 1638, entra dans l'ordre des minimes, et en devint provincial. Il fut également recommandable par sa piété, son savoir et sa modestie. Il avait une si grande facilité à s'exprimer sur les matières de dévotion, qu'il écrivait sans préparation. Son plus grand ouvrage est la *Vie des Saints*, Paris, 1683, et 1715, 2 vol. in-fol., 12 à 18 fr. Elle est écrite avec onction, mais elle n'est pas entièrement purgée de fables. Les *Vies des Saints*, traduites de l'anglais par Godescard, ont fait oublier l'ouvrage du P. Giry. Ce pieux écrivain mourut en 1688. Le P. Raffron, son confrère, provincial de la province de France, a écrit sa *vie*, 1691, in-12.

GISBERT (Blaise), jésuite, né à Cahors en 1657, prêcha avec beaucoup de succès. Il passa les der-

nières années de sa vie dans le collége de Montpellier, où il mourut en 1731. On a de lui : l'*Art d'élever un prince*, in-4, réimprimé en 1688, en 2 vol. in-12, sous le titre de l'*Art de former l'esprit et le cœur d'un prince :* livre rempli de lieux communs, ainsi que le suivant : *La philosophie du prince*, Paris, 1689, in-8. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est son *Eloquence chrétienne*, Lyon, 1714, in-4, réimprimée avec les remarques de Jacques Lenfant, Amsterdam, 1728, in-12. Il a été traduit en italien, en allemand, etc.; *Histoire critique de l'art de prêcher chez les Français depuis les premières années de François Ier jusqu'au règne de Louis XIV*, manuscrit. — Il y a eu un autre jésuite et théologien célèbre du même nom, né en 1639 à Cahors, et probablement de la même famille, mort en 1711 à Toulouse, où il professait la théologie, auquel on doit plusieurs ouvrages en latin : un traité *sur la Somme de saint Thomas ;* l'*Idée de la théologie associée avec l'histoire ecclésiastique ;* des *dissertations théologiques;* la *Science de la religion;* l'*Anti-probabilisme*. Dupin loue beaucoup ce dernier ouvrage.

GISCALA (Jean de), ainsi nommé, parce qu'il était originaire de cette ville, en Palestine. C'était un brigand, qui exerça les plus horribles cruautés pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Après la prise de Giscala, il se jeta dans Jérusalem, où il se rendit chef de parti. Il appela les Iduméens à son secours contre Ananus, grand sacrificateur, et contre les bons citoyens, qu'il traita avec la dernière indignité. Ses plus grands divertissements étaient de piller, voler et massacrer. Ce scélérat s'étant joint à Simon, fils de Gioras, qui était un autre chef de parti, ils ne discontinuèrent pas leurs brigandages et leurs massacres, que la ville ne fût entièrement ruinée. Ils firent périr plus de monde par le fer, le feu et la faim, que les Romains qui les assiégeaient, avec toutes leurs machines de guerre. Mais tous ces crimes ne restèrent pas impunis. Après la ruine de la ville et du temple, Jean de Giscala se cacha dans des égoûts, où il fut trouvé au bout de quelques jours. Tite le condamna à mourir dans une horrible prison : peine trop douce pour de si grands crimes.

GISCON, fils d'Himilcon, capitaine des Carthaginois, après avoir fait la guerre avec beaucoup de bonheur, fut banni de sa patrie par une cabale, et rappelé ensuite. On lui permit de se venger de ses ennemis comme il voudrait. Il se contenta de les faire prosterner par terre, et de leur presser le cou sous un de ses pieds; vengeance bien légère pour un Carthaginois. Peu de temps après, l'an 339 avant J.-C., il fut général d'une armée pour la Sicile, fit la guerre aux Corinthiens, et conclut une paix avantageuse.

GISORS. (*V.* Louis-Marie Fouquet, comte de.)

GIUSTINIANI (Laurent), littérateur et diplomate italien, naquit vers l'an 1760 dans le royaume de Naples, fit ses études à l'université de cette ville, où il devint plus tard conservateur de la bibliothèque royale et censeur. Il venait d'être nommé professeur de diplomatie lorsqu'il mourut en 1825. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire historique du royaume de Naples*, 11 vol. in-8 ; *Mémoires historiques sur les jurisconsultes du royaume de Naples*, 1787, 3 vol. in-4, 12 à 15 fr.; *Essai sur la topographie de Naples*, 1793, in-4 ; *Bibliothèque historique et topographique du royaume de Naples*, 1793, in-4 ; *Breve contezza delle academie del regno di Napoli*, 1801, in-8 ; *Memorie della real bibliotheca Borbonica*, 1818, in-8.

GLABER (Raoul), bénédictin de Cluni, florissait dans le 11e siècle, sous les règnes de Robert et de Henri Ier, rois de France. Il aima et cultiva la poésie. Le plus considérable de ses ouvrages est une *Chronique* ou *Histoire de France*, qui finit à l'an 1046, adressée à l'abbé Odilon, sans ordre et sans suite, pleine de fables ; mais qui est, malgré ces défauts, très-utile pour les premiers temps de notre monarchie. On peut consulter sur Glaber un *Mémoire* fort curieux, dont Lacurne a enrichi le tom. 8 des mémoires de l'académie des belles-lettres. On trouve la *Chronique* de Glaber dans la *Collection* de Pithou, *Historia Francorum*, Francfort, 1546, in-fol., et dans les *scriptores Francorum coætanorum* de Duchesne, tome 4. Il fit aussi une vie de Guillaume, abbé de Saint-Bénigne, Paris, 1637, in-4, dans l'histoire de l'abbaye de Réomé par le P. Rouvière. On peut consulter la *Vie de Glaber* dans l'histoire littéraire de France, tome 7.

GLABRIO. (*Voy.* Acilius.)

GLANVILL (Joseph), né en 1636 à Plymouth en Angleterre, membre de la société royale, fut chapelain de Charles II, et chanoine de Worcester. Il se distingua par une mémoire heureuse et un esprit pénétrant. Il mourut en 1680, laissant plusieurs ouvrages en anglais; les principaux sont : *De la vanité de dogmatiser*, 1661, in-8, livre dans lequel il prouve l'incertitude de nos connaissances, et combien on a tort de se passionner pour celles qui ne sont que d'invention humaine ; *Lux orientalis*, ou Recherches sur l'opinion de quelques orientaux, touchant la préexistence des âmes ; *Scepsis scientifica*, ou l'Ignorance avouée, servant de chemin à la science ; des *Sermons ;* un *Essai sur l'art de prêcher*, 1678, in-8 ; *Philosophia pia*, Londres, 1671, in-8 ; le *Plus ultra*, ou les Progrès des sciences depuis Aristote ; divers *écrits* contre l'incrédulité, parmi lesquels il faut distinguer une brochure curieuse et rare, intitulée : *Eloge et défense de la raison en matière de religion*. L'auteur attaque dans cet ouvrage le scepticisme, et le fanatisme de toutes les espèces.

GLAREANUS (Henri Loriti, surnommé du lieu de sa naissance) naquit dans le canton de Glaris en 1488, et y mourut en 1563. Il se rendit célèbre par ses talents pour la musique et pour les belles-lettres, et fut ami d'Erasme et de plusieurs autres savants. Son nom est plus connu que ses ouvrages. Glareanus possédait presque toutes les sciences, les belles-lettres, et était un des meilleurs poëtes de son temps. Il a écrit sur les anciens clas-

siques et sur d'autres savants. L'empereur Maximilien I[er] lui décerna le laurier poétique en 1512. Il était d'un caractère doux et très-enjoué. On a de lui : *Dodecachordon*, Basileæ, 1547, pet. in-fol., fig.; 16 fr.; ouvrage curieux, qui fait connaître l'état de la musique pratique au commencement du 16e siècle; *De geographiâ liber*, Bâle, 1527, in-4, réimprimé plusieurs fois in-8, et in-fol.; il traite dans l'introduction, de l'état de la géographie chez les anciens; *Judicium in P. Terentii carmina per omnes comœdias*, Lyon, 1540, in-8 ; *de Ponderibus et mensuris*, Bâle, 1550, in-fol., etc.; *Helvetiæ descriptio* (en vers), etc.

GLASER (Christophe), apothicaire ordinaire de Louis XIV et du duc d'Orléans, est connu par un *Traité de chimie*, Paris, 1688, in-8, et traduit en anglais et en allemand. Ce livre est court, mais clair et exact.

GLATIGNY (Gabriel de), premier avocat général de la cour des monnaies, et membre de l'académie de Lyon, naquit dans cette ville en 1690, et y mourut en 1755. On a publié un *Recueil de ses OEuvres*, 1757, pet. in-8, qui renferme ses harangues au palais, et ses discours académiques.

GLAUBER (Jean-Rodolphe), allemand, s'appliqua à la chimie dans le 16e siècle, et se fixa à Amsterdam, après avoir beaucoup voyagé. Il composa différents *traités*, dont quelques-uns ont été traduits en latin et en français. Toutes ses œuvres ont été rassemblées dans un volume allemand, intitulé *Glauberus concentratus*. Ce livre a depuis été traduit en anglais, Londres, 1689, in-fol. Il est utile; mais il le serait davantage, si l'auteur n'avait pas mêlé ses raisonnements et ses vaines spéculations à ses expériences. On a de lui en latin : *Furni philosophici*, 1648, in-8, traduit en français, in-8. Glauber avait le défaut de tous les charlatans; il vantait ses secrets, et en faisait un vil trafic.

GLEDITSCH (Jean-Théophile), célèbre botaniste, né à Leipzig en 1714, mort en 1786, a fondé en Prusse une chaire où l'on enseigne la science forestière, dans laquelle il était très-versé. Il a laissé un grand nombre d'écrits qui se distinguent par une grande clarté; mais sa manière d'envisager et de traiter les objets sous tous les points de vue, rend quelquefois ses ouvrages un peu diffus. Les principaux sont : *Systema plantarum à staminum situ, secundùm classes, ordines et genera cum characteribus essentialibus*, Berlin, 1764, in-8. Gleditsch, qui a suivi, à quelques exceptions près, le système de Linnée, a divisé tout le règne végétal en 8 classes : les 4 premières comprennent les plantes dont les parties de la fructification sont visibles à l'œil; et les 4 dernières, celles où l'on ne peut les distinguer qu'à l'aide d'un microscope; *Dissertations physico-botanico-économiques*, Halle, 1765-67, 3 vol. in-8 ; *Introduction systématique à la science forestière moderne, fondée sur les principes physiques et économiques qui lui sont particuliers*, 1774, 2 vol. in-8 ; *Histoire complète, théorique et pratique des plantes employées dans la médecine et dans les arts, d'après des principes historiques et philosophiques*, 1777, in-8 ; il n'en a paru qu'un volume ; *Introduction à la science des remèdes simples*, 1778-1781, 2 vol. in-8 ; *Dissertations économiques et botaniques*, 1789, 3 vol. in-8.

GLEICHEN (Frédéric-Guillaume de), savant naturaliste, né à Bareuth en 1717, mort en 1783, embrassa d'abord la carrière militaire et parvint aux grades supérieurs. Ayant quitté le service en 1756, il fut appelé au conseil privé. En même temps il s'adonna à l'étude des sciences naturelles et surtout à la botanique. Il a publié : *Découvertes les plus nouvelles dans le règne végétal*, ou *Observations microscopiques sur les plantes, etc., trad. en franç. par J.-Fr. Isenflamm*, Nuremberg, 1770, 3 part. in-fol., avec 50 fig. color., 60 à 70 fr.; l'édition de 1764, en allemand, est moins chère, 15 fr.; *Histoire de la mouche commune*, 1764, in-4, fig., aussi traduite en français, 1766, gr. in-fol.; *Essai d'une histoire des pucerons*, 1770, in-4, fig.; *Découvertes microscopiques sur les plantes, les fleurs, etc.*, en allemand, Nuremberg, 1781, in-4, avec 84 pl. color., 14 fr.; *Dissertations sur les animalcules spermatiques et infusoires, trad. en franç. par Lavaux*, Paris, 1799, in-4, fig., 12 fr.; l'original allemand est de Nuremberg, 1778, in-4 ; *Dissertations sur le microscope solaire et le microscope universel*, 1781, in-4 ; *De l'origine, de la formation, de la transformation et de la destination du globe terrestre, tiré des archives de la nature et de la physique*, 1782, in-8. La vie de Gleichen a été écrite par M. A. Weickard, 1783, in-8.

GLEIM (Jean-Guillaume-Louis), célèbre poëte allemand qui, dans ses œuvres, se donne souvent le nom de *Grenadier prussien*, naquit à Ermsleben, dans le pays de Halberstadt, en 1719. Il fut secrétaire du prince Guillaume, fils du Margrave de Brandebourg-Schwedt, le suivit dans diverses guerres, et se trouvait à ses côtés quand le jeune duc fut frappé d'un boulet en 1744. De retour à Berlin, il fut nommé en 1747 secrétaire du grand chapitre de Halberstadt, fonction qu'il exerça pendant plus de 50 ans. Il est mort en 1803. On a de lui : *Essais de chansons badines*, Berlin, 1745, 3 vol. in-8; *Recueil de chansons*, Zurich, 1745, in-8 ; *Epîtres*, Berlin, 1746, in-8 ; *Fables*, ibid., 1756 et 1786, in-8 : c'est ce qu'il a fait de mieux ; *Romances*, ibid., 1757, in-8 ; *Chansons prussiennes pour la guerre*, 1758, in-8 ; *Eloges de la vie champêtre*, 1764, in-4 ; Sept petits *poëmes* dans le genre d'Anacréon, 1764, in-12 ; *La mort d'Adam, tragédie de Klopstock, mise en vers*, 1766, in-8 ; *Le meilleur des mondes*, 1771, in-8 ; *Poésies de circonstances avant et après la mort de Louis XVI*, 1793, in-8, etc.; *Le grenadier à la Muse de la guerre, après la victoire de Zorndorf*, 1759, in-12 ; *Le philotas de Lessing mis en vers*, Berlin, 1760, in-8 ; Poésies dans le *genre de Pétrarque*, ibid., 1764, in-8 ; *Epigrammes*, ibid., 1769, in-8 ; *Odes imitées d'Horace*, 1769, in-8 ; *Poésies nocturnes dans le printems et dans l'été*, 1802. Ce recueil renferme les derniers chants de

Gleim devenu aveugle sur la fin de sa vie : il implore en vain le sommeil qui le fuit : ces pièces respirent une douce mélancolie. L'édition la plus complète de ses *œuvres* est celle de Halberstadt, 1811-13, 7 vol. in-8 ; elles avaient déjà paru à Francfort et Leipzig, 1765-78, 8 vol. in-8. Gleim s'était affranchi des règles ordinaires, et ne suivait que les élans de son génie : ses chants guerriers sont pleins de force et d'énergie : on les a comparés à ceux de Tyrtée : ses romances et ses odes le rapprochent d'Anacréon, et il a été surnommé *l'Anacréon allemand*. Enfin ses fables, sans valoir celles de La Fontaine, sont narrées avec précision, et la morale est mise en action d'une manière fort naturelle sous les formes allégoriques.

GLEN (Jean de), imprimeur et graveur en bois, né à Liége vers le milieu du 16e siècle, a donné un livre curieux et recherché, intitulé : *Des habits, mœurs, cérémonies et façons de faire anciennes et modernes, avec les portraits des habits taillés*, Liége, 1601, in-8, 6 à 8 fr. Il est orné de 103 figures de son invention, de manière que ce livre lui appartient entièrement comme auteur, imprimeur et graveur. Ces estampes sont en général d'un dessin correct, et ont beaucoup d'expression. On a encore de lui : *Les merveilles de la ville de Rome*, avec figures.

GLEY (Gérard), ecclésiastique, aumônier de l'hôtel des Invalides, né à Gérardmer près de Saint-Dié (Vosges) en 1761, n'eut pas plutôt terminé ses études théologiques qu'il se voua à l'instruction publique. En 1791 il quitta la France, voyagea en Hollande et en Allemagne, et obtint en 1795 une chaire à l'université de Bamberg où il s'était retiré. La guerre de Prusse vint en 1806 l'enlever à ses occupations paisibles, et, comme il avait une connaissance parfaite de la langue allemande, et que sous ce rapport il pouvait être très-utile à l'armée française, un ordre impérial l'attacha au 34e corps, commandé par le maréchal Davoust. Il parcourut successivement la Prusse et la Pologne, où il fut chargé de l'inspection des écoles primaires : il fut envoyé de nouveau après la paix de Tilsitt dans la principauté de Lowitz, ce qui le mit en relation avec un grand nombre de personnages distingués, surtout avec l'abbé de Pradt, contre lequel il a si souvent dirigé des plaisanteries assez piquantes, notamment dans son *Voyage en Allemagne et en Pologne, avec des notes relatives à l'ambassade de Pradt à Varsovie*, Paris, 1816, 2 vol. in-8, 7 à 8 fr. Rentré en France en 1813, il fut successivement principal des colléges de St.-Dié, d'Alençon et de Tours, se retira ensuite aux missions étrangères, et devint enfin l'un des aumôniers de l'hôtel des Invalides, place qu'il occupait encore lorsqu'il mourut en 1830. L'abbé Gley a publié : *Dictionnaire de poche français-allemand, et allemand-français*, Bamberg, 1812, 2 vol. in-12, 4 à 5 fr., la prem. édit. parut en 1795; *Langue et littérature des anciens Francs*, Paris, 1814, in-8, 5 fr. : ouvrage qui a coûté 20 ans de recherches à l'auteur; *Histoire de notre Sauveur*, ibid., 1819, 2 part. in-12, 2 fr.; *Historia Franciæ, ab anno* 420 *ad* 1820, Turoni, 1820, 3 part. in-12, 2 fr.; *Philosophiæ Turonensis institutiones*, Parisiis, 1823-24, 3 vol. in-12, 7 à 8 fr.; le premier vol. renferme une *Histoire de la philosophie*, que l'on peut se procurer séparément; *Essai sur les éléments de la philosophie*, latin et français, Paris, 1817, in-8, 5 fr. (*Voy.* sur ces ouvrages l'*Ami de la religion et du roi*, nos 61, 526, 572, 1013 et 1409.) L'abbé Gley a travaillé à la *Biographie universelle ;* il avait annoncé une nouvelle édition de l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*, un *Abrégé d'histoire ecclésiastique*, une *Histoire de Pologne*, et une *Biographie ecclésiastique :* aucun de ces ouvrages n'a été terminé. L'abbé Gley était laborieux et fécond ; mais il écrivait trop vite, et ses ouvrages sont remplis d'inexactitudes. C'était du reste un ecclésiastique vertueux et estimable à tous égards.

GLISSON (François), professeur royal de médecine à Cambridge, né à Rampisham au comté de Dorset en 1597, fit plusieurs découvertes anatomiques qui lui acquirent une grande réputation. La principale est celle du canal qui conduit la bile du foie dans la vésicule du fiel. Il mourut à Londres en 1677. On a de lui plusieurs écrits estimés ; les principaux sont : *De Rachitide, seu Morbo puerili*, Leyde, 1671, in-8; *De ventriculo et intestinis*, Londres, 1677, in-4 ; *Anatomia hepatis*, Amsterdam, 1665, in-12. Ces deux derniers livres se trouvent aussi dans la *Bibliothèque anatomique de* Manget.

GLOVER (Richard), célèbre poëte anglais, naquit à Londres en 1712. Son père, qui était négociant, l'appliqua au commerce, sans lui interdire cependant l'étude des lettres. Le jeune Glover lui succéda dans les affaires commerciales. Très-versé dans la langue grecque, il puisait dans les auteurs de cette nation, et surtout dans Homère, les beautés mâles qu'on remarque dans ses ouvrages. Il jouissait d'une grande considération, et comme littérateur et comme publiciste. Appelé à la chambre des communes, il y fut, pendant quelques années, le chef de l'opposition. Il s'y fit surtout remarquer dans les longs débats qui furent occasionnés par le désordre des affaires de l'Inde. Il mourut en 1785. Ses ouvrages sont : *Newton*, poëme que l'auteur consacra, à l'âge de 16 ans, à la mémoire de cet homme célèbre, imprimé à la tête de l'*Aperçu* de la philosophie de Newton, par le docteur Pemberton, 1728, in-4 ; *Léonidas*, poëme en neuf chants, 1737, in-4, 1770, 2 vol. in-12, augmenté de trois chants, 1798, 2 vol. in-8, avec fig., 24 fr.; 6e édition ; traduit en prose française d'après la première édition, par J. Bertrand, la Haye, 1739, in-12. Ce poëme, rempli d'idées républicaines, dédié à lord Cobham, un des protecteurs de Glover, et principalement dirigé contre le ministère de sir Robert Walpole, eut dans son commencement un succès prodigieux ; *Hosier's ghost*, ou *L'Ombre de l'amiral Hosier*, 1739. Cette ballade guerrière eut encore une grande popularité. Il la composa pour exciter le peuple à faire déclarer la guerre contre l'Espagne, dont le grand tort était de ne pas vouloir se laisser écraser ; *Londres*, ou *les Progrès du*

commerce, poëme, 1739; *Athénaïde*, poëme en trente chants, écrits dans le même esprit que celui de Léonidas, 1788, 3 vol. in-12, et publié par Mistriss Halsay, après la mort de l'auteur; les *discours* qu'il prononça au parlement. Il composa aussi deux tragédies, *Boadicée* et *Médée*, qui n'eurent pas de succès. On a imprimé en 1814, in-8, ses *Mémoires*, qui s'étendent depuis la *résignation de sir Walpole*, en 1742, jusqu'à *la seconde administration de lord Chatam en* 1757. Ils ont pour titre : *Mémoire d'un homme célèbre comme littérateur et comme politique*, etc.

GLUCK (Christophe), chevalier, célèbre musicien allemand, né dans un village du haut Palatinat, sur les frontières de la Bohême, en 1714, annonça dès son enfance des dispositions extraordinaires pour la musique. A l'âge de 17 ans, il passa en Italie et se fixa à Milan, où il prit des leçons de composition sous le célèbre Saint-Martin. Ce fut là qu'il fit son *Artaxerxès;* il donna ensuite à Venise en 1742 *Démétrius*, et 3 ans après en Angleterre la *Chute des géants*. Plus de 40 autres opéras aujourd'hui presque entièrement oubliés, furent représentés en Italie dans l'espace de 18 ans : ils furent composés par Gluck avec une facilité malheureuse; et la rapidité avec laquelle ils se succédaient prouve que l'auteur n'avait deviné ni le sens de la véritable composition dramatique, ni celui de son génie. Il fallut que Calzabigi, que Gluck avait connu à Vienne, lui montrât la route dans laquelle il entra depuis et où il a laissé des chefs-d'œuvre ; alors il fit *Hélène et Pâris*, *Alceste* et *Orphée* : trois opéras qui ont eu à Vienne et à Paris un succès prodigieux. Peu content de la réputation qu'il s'était acquise dans sa patrie par sa composition, il voulut l'étendre en France (1774). Les premières pièces qu'il y donna n'eurent point de succès : ce sont *Écho et Narcisse*, le *Siége de Cythère;* le genre élégiaque ou pastoral ne lui convenait pas ; il fallait à la trempe vigoureuse de son génie la terreur et les grandes passions de la tragédie : d'ailleurs il vit bien qu'il ne réussirait point à faire d'emblée une réforme dans la musique française; il tâcha donc de l'allier avec la musique italienne, et sa musique *d'Iphigénie en Aulide*, exécutée selon ce projet, fut reçue avec enthousiasme. La mobilité française fit qu'il enleva tous les suffrages ; il n'y avait plus que la musique de Gluck qui plût. Les Piccini, les Sacchini, les Grétry vinrent ensuite traverser Gluck; comme ils étaient nouveaux, on courut à eux, et on oublia le réformateur de la musique française, qui eut beau donner de nouvelles pièces ; on ne les goûta pas. Gluck se retira à Vienne en Autriche, où il mourut en 1787. C'est lui qui, le premier en France, a fait connaître le *trombone*, dont l'emploi, sagement ménagé, donne aux peintures de l'orchestre une couleur si vigoureuse. La révolution qu'il opéra dans la musique fut le signal d'une guerre très-vive. Tout Paris fut ou gluckiste ou picciniste, et l'on se distribua force injures. Quoi qu'aient pu dire cependant les partisans de Piccini, ses jolis chants ne sont que de la poésie italienne. On y trouve des beautés sans doute, une harmonie brillante, des coupes heureuses, des tableaux vrais, des scènes pathétiques, mais point d'unité ; le grand mérite des compositions de Gluck au contraire est que toutes les parties sont liées entre elles, et présentent néanmoins une telle variété, que l'auditeur arrive à la fin du drame sans s'apercevoir que son attention ait été captivée. Son chant simple, naturel, n'est jamais déparé par des ornements superflus; son récitatif rapide et vrai est toujours noble; ses airs de danse sont de la plus aimable fraîcheur; mais ce qui l'élève beaucoup au-dessus des autres compositeurs, c'est son inépuisable talent pour le genre pathétique. Il a saisi les inflexions même de la nature, et rapprochant à l'exemple des anciens le chant de la déclamation, il semble avoir déterminé le point où finit l'une et où l'autre commence. L'abbé le Blond, admirateur du compositeur allemand, a réuni sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire de la révolution opérée dans la musique, etc.*, Paris, 1781, in-8, quelques-unes des pièces publiées pour et contre pendant la guerre musicale ; et Riedel a donné, en allemand, un livre intitulé : *Sur la musique du chevalier Gluck*, Vienne, 1775, in-8. On peut étudier aussi, pour connaître ce débat, les *OEuvres de l'abbé Arnaud*, *les Variétés littéraires de Suard*, *les Mémoires de Marmontel* et *les Jugements de Laharpe* qui furent imprimés à cette époque dans le *Mercure de France*, et qui sont recueillis dans les œuvres complètes de ce célèbre critique.

GLYCAS (Michel), historien grec, savant dans la théologie et dans l'histoire ecclésiastique et profane, passa une partie de sa vie en Sicile. Il vivait au XVe siècle selon quelques critiques; mais l'opinion commune le place au XIIe. Il n'est connu particulièrement que par des *Annales depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène*, mort en 1118. L'auteur mêle à son ouvrage, important pour les derniers temps, une foule de questions théologiques et physiques, qui ne sont guère du ressort de l'histoire. Il est crédule et exagérateur. Le P. Labbe en a donné une édition grecque et latine au Louvre en 1660, in-fol, 15 à 18 fr. La traduction est de Leunclavius; mais l'éditeur l'a revue, et l'a enrichie de notes et d'une 5e partie. Cet ouvrage fait partie de la *Bizantine*.

GLYCÉRIUS était un homme de qualité qui avait eu des emplois considérables dans le palais des empereurs d'Occident. Dominé par l'ambition, et secondé par quelques grands, il se fit donner le titre d'Auguste à Ravenne, au commencement de mars 473. Il repoussa les Ostrogoths à force de présents. Il se croyait affermi sur le trône, lorsque Léon, empereur d'Orient, fit élire Julius Népos, qui marcha vers Rome, y entra le 24 juin 474, et surprit Glycérius sur le port de cette ville. Népos, ne voulant pas tremper ses mains dans son sang, le fit renoncer à l'empire, et sacrer évêque de Salone en Dalmatie. Glycérius trouva le repos dans son nouvel état, se conduisit en digne pasteur, et mourut vers l'an 480.

GMELIN (Jean Georges), né à Tubingen en 1709,

mourut en 1755. Il a laissé : ***Flora siberica, sive historia plantarum Siberiæ***, Petropoli, 1747-69, 4 vol. in-4, fig., 40 à 48 fr.; ***Voyage en Sibérie***, *de 1733 à 1743*, en allemand, Gœttingen, 1751-52, 4 vol. *in*-8, fig., trad. en franç. par de Kéralio, Paris, 1767, 2 vol. in-12, 4 à 5 fr.

GMELIN (Samuel-Théophile), né à Tubingen en 1745, fut d'abord professeur dans cette ville, puis membre de l'académie de St.-Pétersbourg, qui le choisit pour visiter différentes parties de l'empire russe. Il parcourut en 1768 et suivantes les bords du Don et du Volga, le Caucase, et le rivage de la mer Caspienne. Il fut arrêté dans sa course par un prince tartare, qui prétendait avoir des sujets de plaintes contre la Russie. Il fut jeté dans diverses prisons. La Russie donna satisfaction à ce prince, mais Gmelin n'en profita point, étant mort auparavant en 1774, dans un village du mont Caucase. On parvint cependant à retirer ses papiers des mains des Tartares. On a de Gmelin : ***Historia fucorum iconibus illustrata***, St.-Pétersbourg, 1768, in-4, cum 35 tab, 15 à 20 fr.; ***Voyages dans différentes parties de Russie, etc.***, en Russe, ibid., 1771, 3 vol. in-4, 48 fr., trad. en allemand, ibid., 1774-84, 4 tom. en 3 vol. in-4, fig. et cartes, 60 fr., et avec des pl. color., 280 fr.; cette relation est en partie traduite en français dans un recueil intitulé : ***Histoire des découvertes faites par divers savants voyageurs***, la Haye, 1779, 3 vol. in-4, fig., 18 à 24 fr.; ou 6 vol. in-8, fig., 24 fr.

GMELIN (Jean-Frédéric), physicien et médecin, né à Tubingen en 1748, fut nommé professeur d'histoire naturelle, de botanique et des sciences médicales à l'université de Gœttingue, et se fit une grande réputation par ses leçons ainsi que par un grand nombre d'ouvrages qui prouvent une variété de connaissances peu commune; les principaux sont : ***Onomatologia botanica completa***, 1771-77, 9 vol. in-8; ***Enumeratio stirpium agro Tubingensi indigenarum***, 1772, in-8; ***De alcalibus et præcipitationibus chimicis ope eorum factis***, 1775, in-4; ***Histoire générale des poisons***, 1776, 3 vol. in-8; ***Introduction à la chimie, à l'usage des universités***, 1780, in-8; ***Introduction à la minéralogie, à l'usage des universités***, 1780, in-8; ***Introduction à la pharmacie***, 1781, in-8; ***Mémoires pour servir à l'histoire de l'exploitation des mines en Allemagne***, 1783, in-8; ***Lettres à un médecin sur les découvertes récentes et leur application en médecine***, 1784 et 1793, in-8; ***Principes de la chimie technique***, 1786 et 1796, in-8; ***Principes chimiques de la docimasie***, 1786, in-8; ***Eléments de chimie générale, à l'usage des universités***, 1789, 2 vol. in-8; ***Eléments de minéralogie***, 1790, in-8; ***Eléments de pharmacie***, 1792, in-8; ***De aeris vitiosi exploratione***, 1794, in-8; ***Principes chimiques de la technologie***, 1794, in-4; ***Apparatus medicaminum tàm simplicium quàm compositorum, in praxeos adjumentum consideratus***, 1795, 2 vol. in-8; ***Histoire des sciences naturelles***, 1797, 3 vol. in-8. Il est aussi l'éditeur de la 3ᵉ édition du ***Systema naturæ*** de Linnée, et autres *ouvrages*. Gmelin est mort en 1804. On trouvera des détails étendus sur les travaux de ce savant, dans l'***Hist. littér. de Gœttingue*** par Luther, et dans la ***Souabe savante*** par Gradmann.

GNAPHÆUS. (*Voy.* FOULON.)

GNIPHON (Marc-Antoine), grammairien gaulois, contemporain de Cicéron dont il fut le maître, fit ses études à l'académie de Marseille, et vint à Rome se perfectionner à l'école de Lucius Plotius son compatriote, qui enseignait alors l'éloquence avec succès. Il y professa lui-même la rhétorique, dans la maison de Jules-César, avec succès et avec désintéressement. Il mourut âgé d'environ 50 ans. On lui a attribué un grand nombre d'ouvrages; mais Attenis le philologue, l'un de ses élèves, ne lui en donne que deux qui sont perdus et qui traitaient de la grammaire.

GOAR (saint), prêtre, né en Aquitaine, quitta sa patrie pour aller servir Dieu dans la solitude. Il se fit construire une petite cellule avec un oratoire sur la rive gauche du Rhin, entre Mayence et Coblentz. L'éclat de ses vertus et de ses miracles engagea Sigebert à lui offrir le gouvernement de l'église de Trèves, mais le saint le refusa, et mourut dans sa solitude, qui fut bientôt peuplée à l'occasion des fréquents pèlerinages qui se faisaient à son tombeau. C'est aujourd'hui une ville qui porte son nom. Charlemagne avait fait vœu de n'y passer jamais sans rendre ses devoirs au saint, dans la basilique où il avait fait déposer ses reliques.

GOAR (Jacques), né à Paris en 1601, dominicain en 1619, fut envoyé dans les missions du Levant, y demeura 9 ans, et y apprit à fond la croyance et la coutume des Grecs modernes. De retour à Rome, il se lia d'une étroite amitié avec tous les savants, et en particulier avec Léon Allatius. Toutes les bibliothèques lui furent ouvertes. Il y puisa ce vaste fonds d'érudition qui paraît dans tous ses écrits. Il revint à Paris en 1644. Le principal de ses ouvrages est : l'***Euchologion, sive Rituale græcorum, gr. et lat.***, Parisiis, 1647, in-fol., 12 à 15 fr. Cette édition fut faite sur une foule d'exemplaires imprimés et manuscrits, qu'il rechercha avec beaucoup de soins et de peines. Il l'enrichit de savantes remarques, qui sont d'une grande utilité pour bien connaître les liturgies et les cérémonies ecclésiastiques de l'église grecque. Cet ouvrage, devenu rare, a été réimprimé à Venise en 1730, in-fol. Le P. Goar publia aussi la *Chronographie* de Georges Syncelle, en grec et en latin, Paris, 1652, in-fol. Il mourut en 1653. On a encore de lui : ***Attestatio de communione orientalium sub specie unica***, imprimée avec le *traité* de Léon Allatius; ***De ecclesiæ occidentalis atque orientalis perpetua consensione;*** des traductions latines de la *Collection* de Matthieu Blastare et de l'***Histoire du synode de Florence*** par Sylvestre Syropulo.

GOBAT (Georges), jésuite, né dans le diocèse de Bâle en 1600, et non dans le diocèse de Besançon comme l'ont avancé plusieurs auteurs Franc-Comtois, mort à Constance en 1679, a publié une *Théologie* en 4 vol. in-fol., où il y a plusieurs propositions d'une morale relâchée, que l'auteur a ré-

pétées d'après beaucoup d'autres, et qui ont été condamnées depuis par le saint Siége. Ceux qui ont voulu l'en rendre personnellement responsable, comme de Sève, évêque d'Arras, ont montré combien peu ils étaient au fait de ces matières. (*Voy.* les *Vindiciæ Gobatianæ*, 1706, in-4.)

GOBEL (Jean-Baptiste-Joseph), évêque constitutionnel de Paris, né à Thann en Alsace en 1727, fit ses études au collége *Germanique* à Rome, où il se fit remarquer de l'évêque de Porentruy, qui lui donna un canonicat dans son chapitre. Il fut nommé en 1772 évêque de Lydda *in partibus infidelium*, et se trouvait, en 1789, suffragant de l'évêque de Bâle, lorsque le clergé de Belfort le députa aux états généraux. Gobel embrassa le parti de la révolution, et prêta serment à la constitution civile du clergé, moyennant quelques restrictions, qu'il s'empressa de rétracter en se voyant dénoncé par un de ses collègues. Nommé à la fois, par voix d'élection, à trois évêchés (ceux du Haut-Rhin, de la Haute-Marne et de Paris), il opta pour l'archevêché de Paris, et reçut l'institution canonique le 27 mars 1791 de l'ancien évêque d'Autun, Talleyrand-Périgord, sur le refus de l'archevêque de Sens et de l'évêque d'Orléans. Gobel publia, en prenant possession de son siége, une lettre pastorale, dans laquelle il s'attachait à prouver que les élections populaires étaient seules conformes à l'esprit de l'Evangile et aux usages de la primitive Eglise. Le 18 septembre de la même année, il fit paraître un mandement dans lequel il félicitait Louis XVI sur son acceptation du pacte constitutionnel. Cependant, poursuivi par ses remords, il tenta de rentrer en grâce auprès du saint Siége, et écrivit à Pie VI, qui lui répondit en lui donnant des conseils que son ambition ne lui permit pas de suivre. En 1792, il eut recours au marquis de Spinola, ambassadeur du gouvernement de Gênes en France, auquel il promit, dit-on, de rétracter son serment, s'il lui obtenait du pape une indemnité de 100,000 écus. L'ambassadeur refusa de se charger d'une mission aussi singulière, et Gobel, trompé dans ses espérances, s'associa dès lors au mouvement révolutionnaire avec toute la véhémence d'un démagogue. Il se mit tout-à-coup à la tête des jacobins les plus emportés, et poussa la tolérance pour le scandale au point de permettre à des ecclésiastiques mariés de continuer les fonctions du saint ministère. Cette conduite était vivement blâmée par les constitutionnels eux-mêmes. Deux curés, Beaulieu et Brugières, ayant voulu réclamer contre l'installation d'un prêtre marié, nommé Aubert, ne furent pas même écoutés. Gobel avait choisi ses amis parmi les athées les plus déclarés, tels que Hébert, Anacharsis Clootz, Chaumette, Péreira. Il se présenta, le 7 novembre 1793, à la barre de la convention avec 13 de ses vicaires, et osa faire entendre ces paroles: « Aujourd'hui que la révolution marche » à grands pas vers une fin heureuse, aujourd'hui » qu'il ne doit plus y avoir d'autre culte public et national que celui de la liberté et de la sainte égalité, » puisque le souverain le veut ainsi; conséquent » dans mes principes, je me soumets à sa volonté, » et je viens vous déclarer ici hautement que, dès » aujourd'hui, je renonce à exercer mes fonctions de » ministre du culte catholique. En conséquence, » nous vous remettons tous nos titres. » Gobel déposa sa croix et son anneau sur le bureau du président, qui le félicita de se défaire de ces « hochets gothiques de » la superstition, et d'abjurer l'erreur. » L'assemblée lui donna alors les plus grands éloges, et le bonnet rouge fut placé sur sa tête. Cet acte de démence ou d'insigne lâcheté de la part d'un prélat presque septuagénaire, donna le signal à toutes les profanations et apostasies qui suivirent, et Gobel sembla prendre à tâche de favoriser partout la licence. Il fut chargé d'une mission révolutionnaire pour Porentruy, et l'on prétendit ensuite qu'il s'était enrichi, et qu'il avait pillé les meubles de l'évêque de Bâle. Cependant Robespierre, qui avait pris en aversion tous les athées, le fit arrêter avec Chaumette, le comédien Grammont et quelques autres. Dans la solitude de sa prison, Gobel se sentit plus fortement que jamais agité par les remords de sa conscience, et il adressa par un inconnu à Lothringer, un de ses vicaires, sa confession par écrit avec le billet suivant, qui prouve qu'il était revenu sincèrement de ses erreurs, dues en partie au peu d'énergie de son caractère : « Mon cher abbé, je suis à la veille de » ma mort; je vous envoie ma confession par écrit. » Dans peu de jours je vais expier, par la miséri» corde de Dieu, tous mes crimes et mes scandales » contre la sainte religion. J'ai toujours applaudi » dans mon cœur à vos principes. Pardon, cher » abbé, si je vous ai induit en erreur. Je vous prie » de ne me point refuser les derniers secours de » votre ministère, en vous transportant à la porte » de la Conciergerie, sans vous compromettre, et, » à ma sortie, de me donner l'absolution de mes » péchés, sans oublier le préambule : *Ab omni vin» culo excommunicationis*. Adieu, mon cher » abbé, priez Dieu pour mon âme, afin qu'elle » trouve miséricorde devant lui. J.-B. G. évêque de » Lydda. » Gobel périt sur l'échafaud avec Chaumette, Grammont et plusieurs autres fameux révolutionnaires, le 13 avril 1794, à l'âge de 67 ans 5 mois.

GOBIEN (Le). (*Voy.* LEGOBIEN.)

GOBINET (Charles), principal du collége Duplessis, docteur de la maison et société de Sorbonne, né en 1613 à Saint-Quentin, instruisit pendant 43 ans la jeunesse confiée à ses soins, par ses exemples et par ses ouvrages; les principaux sont: *Instruction de la jeunesse*, 1655, in-12, très-souvent réimprimée; *Instruction sur la pénitence et sur la sainte communion*, 1667 ou 1725, in-12; *Instruction sur la vérité du saint Sacrement*, 1667, 1691, in-12; *Instruction sur la religion*, in-12; *Instruction chrétienne des jeunes filles*, 1682, 1709, in-12; *Instruction sur la manière d'étudier*, 1689, 1690, in-12, etc. Tous ces ouvrages font honneur à la religion et au jugement de l'auteur; le style en est quelquefois suranné. Il mourut à Paris en 1690. Quoique sa vie eût été très-pure, un prêtre imprudent, qui l'assistait à la mort, lui dit : *Qu'il est terrible de tomber dans les mains d'un Dieu vivant!* L'illustre mourant lui répondit : *Qu'il est doux de tomber entre les*

mains d'un Dieu mort en croix pour nous! Il expira un instant après. Rollin a célébré, dans un poëme latin, ses vertus et ses longs et utiles services.

GOBRYAS, un des sept seigneurs de Perse, qui, après la mort de Cambyse, s'unirent pour chasser les mages usurpateurs du trône vers l'an 521 avant J.-C. Il était beau-père de Darius, et il accompagna ce prince dans son expédition contre les Scythes. Ces peuples ayant envoyé à Darius un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches, Gobryas conjectura que ce présent signifiait : « O Perses! si vous » ne vous envolez comme les oiseaux, ou si vous ne » vous jetez dans les marais comme les grenouilles, » ou si vous ne vous cachez sous la terre comme les » rats, vous serez percés de ces flèches. » L'événement fit voir que Gobryas n'avait pas mal deviné, au moins, quant au résultat de son explication. Son fils Mardonius devint gendre de Darius.

GOCLÉNIUS (Rodolphe), docteur en médecine, et ardent disciple de Paracelse, né à Wittemberg en 1572, et mort en 1621, après avoir été professeur de physique, puis de mathématiques à Marpurg. On a de lui : *Uranoscopia, chiroscopia et metoposcopia*, 1608, in-12, et quantité d'autres ouvrages en faveur des divinations superstitieuses; *Tractatus de magnetica vulneris curatione*, 1613, in-12, Nuremberg, 1662, in-4. Le P. Roberti, jésuite, attaqua cet ouvrage, et prouva que ce n'était qu'un tas de faussetés, de superstitions et de sottises; et que s'il y avait quelque chose de réel, il n'était pas dans l'ordre naturel. Le docteur Mesmer a ressuscité depuis les rêveries de Goclénius. (*Voy.* HELMONT Van.)

GOCLÉNIUS (Rodolphe), né à Corback, dans le comté de Waldeck, en 1547, fut environ 50 ans professeur de logique à Marpurg, où il mourut en 1628. Il était poëte et philosophe. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui ne sont lus de personne. Les principaux sont : *Miscellanea theologica et philosophica*, in-8; *Conciliator philoophicus*, in-8; *Idea philosophiæ Platonicæ*, in-8; *Lexicon philosophorum*, in-fol.; *Physiognomicæ et chiromanciæ specialia*, in-8, etc.

GODARD (saint), archevêque de Rouen, né à Salency en Picardie, était frère, à ce qu'on croit, de saint Médard, évêque de Tournai. Son zèle parut dans la conversion d'un grand nombre d'idolâtres à Rouen; mais l'action qui lui fait le plus d'honneur est d'avoir contribué, avec saint Remi de Reims, à amener le roi Clovis Ier au christianisme. Il mourut saintement vers l'an 530.

GODARD (Jean-Baptiste), ancien proviseur du lycée de Bonn, naquit en 1775 à Origny-Saint-Benoîte (Aisne) : il a fait sur l'histoire *naturelle* de savantes recherches, qu'il a consignées dans l'ouvrage intitulé : *Histoire naturelle des Lépidoptères*, ou *Papillons de France*, Paris, 1820 et années suivantes, 10 tomes en 8 vol. in-8, 300 à 350 fr. Ce travail avait été commencé par Genouville : Godard l'a poussé jusqu'à la 71e livraison, ou jusqu'au 5e vol., et il a été complété à 8 vol. par Duponchel, qui a consacré une *Notice* à son prédécesseur, placé en tête du 6e volume des lépidoptères. Godard est mort à Paris en 1825. Son *Eloge* a été prononcé dans la *société Linnéenne* par le capitaine Devilliers, dans la séance publique du 28 décembre 1825. Godard a publié aussi un *Mémoire sur plusieurs espèces nouvelles de lépidoptères diurnes exotiques*, inséré dans les *Mémoires de la société linnéenne*.

GODDARD (Jonathan), médecin et chimiste anglais, né à Greenwich en 1617, fut nommé médecin en chef de l'armée anglaise parlementaire, accompagna en cette qualité Cromwel en Irlande et en Écosse, et revint à Londres en 1651, après la bataille de Worcester. Lorsqu'en 1653 le parlement fut dissous par Cromwel et remplacé par un nouveau, Goddard fut nommé représentant de l'université et conseiller d'état la même année. Il continua à jouir d'une grande considération auprès de Charles II, à cause des nombreux services qu'il rendit à la société royale de Londres. Il est particulièrement connu par l'invention de différentes drogues, et surtout par celle des *gouttes d'Angleterre*, connues sous le nom de *gouttes de Goddard*, autrefois fort célèbres pour les attaques d'apoplexie et d'épilepsie. Goddard mourut en 1674. On a publié ses recettes sous le titre d'*Arcana Goddardiana*, qui ont été réimprimées dans la *Pharmacopeia bateana*. On a encore de lui : *De l'abus des remèdes; de la malheureuse situation où se trouve la pratique de la médecine à Londres, etc.*; les *Transactions philosophiques* et l'*Histoire* de la société royale de Londres indiquent plusieurs autres écrits de Goddard. Il fut le premier anglais qui ait construit un télescope.

GODEAU (Antoine), né en 1605 à Dreux, d'une bonne famille, se destina d'abord au siècle; mais une demoiselle qu'il recherchait ayant refusé de l'épouser, parce qu'il était petit et laid, il vint à Paris et y embrassa l'état ecclésiastique. Produit à l'hôtel de Rambouillet, le bureau du bel esprit, et souvent du faux esprit, il y brilla par ses vers et par une conversation aisée. Il fut un de ceux qui, en s'assemblant chez Conrart, contribuèrent à l'établissement de l'académie française. Le cardinal de Richelieu, instruit de son mérite, lui accorda une place dans cette compagnie naissante. On dit que ce ministre lui donna l'évêché de Grasse, pour faire un jeu de mots. Godeau présente à ce cardinal une *paraphrase* en vers du cantique *Benedicite*, et il reçoit pour réponse : *Vous m'avez donné* Benedicite, *et moi je vous donne* Grasse. Plusieurs critiques prétendent que le cardinal de Richelieu ne prononça jamais cette platitude, et leurs raisons paraissent plausibles. (*Voy.* les *Remarques* de l'abbé Joly, sur le *Dictionnaire* de Bayle, au mot BALZAC.) Il est vrai néanmoins qu'il commença sa *traduction des Psaumes* par la paraphrase du *Benedicite*, et ce poëme, très-bon pour le temps, le fit connaître avantageusement. Dès que Godeau eut été sacré, il se retira dans son diocèse, et se dévoua entièrement aux fonctions épiscopales. Il tint plusieurs synodes, instruisit son peuple, réforma son clergé, et fut une leçon vivante des ver-

tus qu'il demandait aux autres. Innocent X lui accorda des bulles d'union de l'évêché de Vence avec celui de Grasse; mais le clergé de Vence s'étant opposé à cette union, il quitta le diocèse de Grasse, et mourut à Vence en 1672. Ce prélat écrivait avec beaucoup de facilité en vers et en prose; mais ses vers ne sont le plus souvent que des rimes; et sa prose, coulante et aisée, est quelquefois trop abondante et trop négligée. Les principaux fruits de son esprit fécond sont: *Histoire de l'Eglise, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du 9e siècle*, Paris, 1653-78, 5 vol. in-fol., 25 à 30 fr. A quelques vieux mots près, et quelques tours également surannés, son style égale au moins celui des auteurs qui ont traité depuis les mêmes objets. Il a même plus de nombre, plus de majesté que plusieurs d'entre eux; moins d'inégalité et de cascades; en un mot, plus de cette grandeur unie et soutenue que demande la dignité de l'histoire. Son ouvrage présente moins de détails que celui de l'abbé Fleury, mais il se fait lire avec plus de plaisir. Godeau prend la substance des originaux, sans s'assujettir à leurs paroles, et fait un corps de divers membres épars çà et là. Fleury, au contraire, se pique d'employer les propres expressions des anciens historiens, et souvent se borne à les coudre l'un à l'autre. Une autre différence entre les deux ouvrages est qu'on ne remarque pas, dans celui de Godeau, ces idées de censure et de réforme, qui dirigent si souvent les jugements de Fleury, ces éloges exclusifs de la primitive Eglise, cette prévention contre la discipline actuelle, etc.; les novateurs par là en font moins de cas; mais c'est un préjugé en sa faveur. Cependant dans le compte qu'il rend de la condamnation des *Trois Chapitres*, au 5e concile général, il ne s'est pas assez défié de leurs artifices; *Paraphrases des Epîtres de saint Paul et des Epîtres canoniques*, in-4, dans le goût des Paraphrases du P. Carrières, qui, en prenant l'idée de l'évêque de Grasse l'a perfectionnée; *Vies de saint Paul*, in-4; *de saint Augustin*, in-4; *de saint Charles Borromée*, 1748, 2 vol. in-12; *Les éloges des évêques qui dans tous les siècles de l'Eglise ont fleuri en doctrine et en sainteté*, in-4; *Morale chrétienne*, 3 vol. in-12, pour l'instruction des curés et des prêtres du diocèse de Vence. L'auteur, ennemi de la morale relâchée, opposa cet ouvrage aux maximes pernicieuses de certains casuistes; *Les Psaumes de David, traduits en vers français*, in-12. Les calvinistes s'en servent dans le particulier, à la place de ceux de Marot, qu'on chante dans les temples. Quoique le style de cette version soit en général lâche et diffus, cependant la versification a de la noblesse et de la douceur; *Le nouveau Testament traduit et expliqué*, 1668, 2 vol. in-8; plusieurs autres poésies: les *Fastes de l'Eglise*, qui contiennent plus de 15,000 vers; le poëme de *l'Assomption*; celui de *saint Paul*, de la *Madeleine*, de *saint Eustache*, des *églogues chrétiennes*, etc... Godeau, touché des abus que la plupart des versificateurs faisaient de la poésie, voulut la ramener à son véritable usage; mais il mérita plus d'éloges pour son intention que pour ses succès. Froid dans les détails, méthodique dans l'ordonnance, uniforme dans les expressions, il se copie lui-même, et ne connaît pas l'art de varier ses tours et ses figures, de plaire à l'esprit et d'échauffer le cœur. On est forcé de se demander en le lisant, comme le jésuite Vavasseur: *Godellus utrùm poeta?* Et le goût répond presque toujours: *Non*. Il disait « que » le paradis d'un auteur, c'était de composer; le » purgatoire, de revoir et de corriger ses ouvrages, » et l'enfer, de les imprimer. » Ceux qui ont beaucoup imprimé avec la sensibilité d'auteur, n'auront pas de peine à reconnaître cet *enfer*, aujourd'hui surtout que l'ignorance et la cupidité ont fait de la typographie une simple marotte de commerce; *Eloges historiques des empereurs*, 1667, in-4: ouvrage très-estimé.

GODEAU (Michel), né vers 1656, professeur de rhétorique au collége des Grassins, ensuite recteur de l'université et curé de Saint-Côme à Paris, mourut en 1736 à Corbeil, où des ordres supérieurs l'avaient relégué. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, surtout en vers latins. Le plus connu est une *traduction* d'une partie des *OEuvres poétiques de Despréaux*, Paris, 1737, in-12. Tous ceux qui se connaissent en vers latins avoueront, dit un célèbre critique, que ceux du traducteur ne sont guère dignes de son original; et cela devait être ainsi, quelque talent que le traducteur pût avoir: ceux qui ont une idée juste des langues anciennes et des modernes, du latin et du français, n'en douteront pas. On peut ajouter qu'en général tout ouvrage, dont le mérite consiste en grande partie dans le style, les expressions, les tours propres au génie de la langue dans laquelle il est écrit, sera toujours la matière d'une pauvre traduction.

GODEFROI DE BOUILLON, duc de Lorraine, et premier roi chrétien de Jérusalem, né avant le milieu du 11e siècle à Bezy, village du Brabant-Wallon, à deux lieues de Nivelle, était fils d'Eustache II, comte de Boulogne et de Lens. En 1076 il succéda à son oncle Godefroi le Bossu, duc de la Basse-Lorraine, dans le duché de Bouillon. Sa mère, la pieuse Ide, le forma à la vertu et à la piété, et elle eut la satisfaction de réussir. Les chanoines de la cathédrale d'Anvers se font honneur d'avoir pour leur fondateur ce héros chrétien: il fit aussi de grandes largesses à l'évêque de Verdun, et lui donna le comté de sa ville épiscopale. Il servit, avec autant de fidélité que de valeur, l'empereur Henri IV en Allemagne et en Italie. La réputation de bravoure que ses succès lui avaient acquise, et sa piété, le firent choisir pour un des principaux chefs des croisés, que le pape Urbain II et les autres princes chrétiens envoyèrent dans la terre sainte. Il partit pour cette expédition au printemps de l'année 1096, avec ses frères Eustache et Baudoin. Les Grecs s'opposèrent vainement à leur passage. Godefroi obligea l'empereur Alexis Comnène de lui ouvrir les chemins de l'Orient et de dissimuler ses inquiétudes. Par les traités qu'il fit avec ce prince, il devait lui rendre les places de l'empire qu'il prendrait sur les infidèles, à condition qu'il fournirait à l'armée des vivres et des troupes. Mais Alexis crai-

gnit pour ses propres états, et il ne tint rien de ce qu'il avait promis. Godefroi alla mettre le siége devant Nicée, s'en rendit maître, et, en continuant sa route, il prit un grand nombre de places dans la Natolie. L'armée croisée était alors composée de 100,000 cavaliers et de 500,000 gens de pied ; multitude mal combinée et mal assortie : mais la valeur et la sagesse du chef semblaient suppléer à ce qu'il manquait d'énergie et d'ordre à ces légions informes. Antioche fut prise par intelligence, le 3 juin 1098. Trois jours après il arriva une armée immense, qui assiégea les croisés renfermés dans la ville. Comme ils étaient sans provisions, ils se virent réduits à manger les chevaux et les chameaux. Dans cette extrémité ils furent délivrés par la découverte vraie ou prétendue de la sainte lance ; découverte faite sur l'indication d'un clerc provençal, qui avait eu une révélation. Cet événement ranima tellement le courage des croisés, qu'ils repoussèrent vivement les Turcs, et remportèrent sur eux une grande victoire. La ville de Jérusalem fut prise l'année suivante (1099), après cinq semaines de siége. On fit main-basse sur les infidèles ; le massacre fut horrible ; tout nageait dans le sang ; les vainqueurs fatigués du carnage en avaient horreur eux-mêmes. Godefroi, dont la piété égalait la valeur, fut sans doute un de ceux que ces fureurs soulevèrent. Après la prise de cette ville, il ne songea qu'à satisfaire sa dévotion, quitta sa cuirasse, se revêtit de laine, fit le tour de la ville à pieds nus, et alla visiter le Saint-Sépulcre. Huit jours après la conquête de Jérusalem, les seigneurs croisés l'élurent roi de la ville et du pays. Ce prince refusa les marques de la royauté, disant qu'il ne convenait pas de porter une couronne d'or dans une ville où Jésus-Christ avait été couronné d'épines. Il refusa même le titre de *roi*, et se contenta de celui de *duc* et d'*avoué du Saint-Sépulcre*. Le sultan d'Egypte appréhendant que les chrétiens, après de si grands avantages, ne pénétrassent dans son pays, et les voyant tellement affaiblis, que de 300,000 hommes qui avaient pris Antioche, il en restait à peine 20,000, envoya contre eux une armée de 400,000 combattants. Godefroi la défit entièrement, et par cette victoire devint le maître de toute la terre sainte, à la réserve de deux ou trois places. Il songea moins à étendre ses nouveaux états, qu'à les conserver et à y mettre une bonne police. Il établit un patriarche, fonda deux chapitres de chanoines, l'un dans l'église du St.-Sépulcre, l'autre dans l'église du Temple, et un monastère dans la vallée de Josaphat. Après cela il donna un *code de lois* à ses nouveaux sujets, qui eurent la douleur de le perdre après un an de règne. Il mourut le 18 juillet de l'an 1100. Ce nouveau royaume subsista 88 ans. Godefroi fut le modèle des héros chrétiens, et il serait à souhaiter que nous eussions de lui une bonne *Vie*. Il montra dès son enfance une grandeur d'âme, une générosité, une douceur, une modestie qui charmaient tous ceux qui avaient à vivre avec lui. Sa vertu et sa piété ne se démentirent jamais. Personne n'a possédé comme lui la pénétration d'esprit, la solidité du jugement, l'intrépidité du courage, la force et les autres avantages du corps. Son père, un des plus grands guerriers de son temps, lui apprit de bonne heure tout ce qui peut faire exceller dans la profession des armes. Sa mère lui enseigna les maximes du christianisme, qu'il observa depuis à la tête des armées, avec autant de régularité qu'il eût fait dans un cloître. Il assistait à l'office divin avec la plus tendre dévotion, et ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'il sortait de l'église pour aller prendre la nourriture dont il avait besoin. Il portait une sainte envie à ceux qui ont la liberté de chanter toujours les louanges du Seigneur aux pieds des autels, et il tâchait au moins d'avoir quelque part à leur ferveur et à leurs bonnes œuvres. Durant toute la croisade on distingua toujours ses troupes au bon ordre qu'elles observaient. Il commençait et finissait toutes ses entreprises par des actes de religion. Pendant sa maladie qui dura cinq semaines, il se prépara à la mort avec de grands sentiments de piété et avec le courage d'un héros chrétien. « Jamais, dit l'abbé de Choisy » (*Journal des savants*, 1712, pag. 119), l'antiquité fabuleuse ne s'est imaginé un héros aussi » parfait en toutes choses, que la vérité de l'histoire » nous représente Godefroi de Bouillon. Sa naissance était illustre, mais ce fut son mérite qui » l'éleva au-dessus des autres, et l'on peut dire de » lui que sa grandeur fut l'ouvrage de sa vertu. » Son *Code de lois*, dont on conserve une copie dans la bibliothèque du Vatican, et quelques autres en France, a été traduit, mais peu exactement, et imprimé à Venise en 1535. On en trouve une partie dans *Deliciæ equestrium ordinum* de François Mennens, Cologne, 1613, in-12. Il y a une *lettre* de Godefroi à Boémond dans *Guillaume de Tyr*, liv. 2, chap. 10, édit. de Bâle, 1564, où il répond à Boémond, qui lui avait dit de se défier d'Alexis Comnène, *qu'il connaissait la malignité de cet empereur, et qu'il en éprouvait tous les jours quelque chose*. Les exploits de Godefroi sont consignés dans *Labores Herculis christiani Godefridi Bullionii*, Lille, 1674, in-12, du P. de Waha, jésuite, ouvrage d'une latinité pure et nerveuse ; et dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Deux protestants, Reigner Reineccius, professeur d'Helmstadt, et Matthieu Dresser, professeur à Leipzig, ont attaqué les croisades ; mais le P. Gretzer, jésuite, les a victorieusement réfutés dans son traité *De Cruce*, *lib.* 3 ; ce qui n'empêche pas les philosophes modernes d'être les mauvais singes de ces deux sectaires. (*Voy.* BERNARD saint, PIERRE L'ERMITE, LOUIS VII, LOUIS saint, etc. ; *Voy.* le *Génie du christianisme*, et l'*Histoire des croisades* de Michaud.) L'auteur d'un *Essai sur l'histoire générale* prétend que Godefroi vendit sa terre de Bouillon au chapitre de Liége ; ce que d'autres ont nié, alléguant que Godefroi n'était pas propriétaire du duché de Bouillon, et que ce duché formait le patrimoine d'Ide, sa mère, qui lui survécut ; mais cette raison est fausse, Godefroi ayant succédé dans ce duché en 1076, à son oncle Godefroi le Bossu, qui l'avait adopté pour son fils.

GODEFROI (saint), évêque d'Amiens, mort au

monastère de St.-Crespin de Soissons, en 1118, se rendit recommandable par ses vertus et par ses connaissances.

GODEFROI DE VITERBE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fouilla pendant 40 ans dans les archives de l'Europe, pour y recueillir de quoi composer une *Chronique*, qu'il dédia au pape Urbain III; mais qui, malgré cela, paraît n'avoir pas été entreprise pour favoriser la cause des papes contre les empereurs. Godefroi avait été chapelain et secrétaire de Conrad III, Frédéric Ier et Henri VI, et l'esprit de cour, si l'on en croit quelques critiques, a influé sur sa plume; mais ce reproche ne paraît guère fondé : l'auteur parle respectueusement des papes et rend justice à Grégoire VII. Cette chronique commence à Adam, et finit en 1186. Elle est écrite en vers et en prose. L'auteur affecte dans ses vers, quoique latins, des rimes et des jeux de mots : c'était le goût de son siècle. Il y traite indifféremment le sacré et le profane. Il y parle de tous les princes du monde, et il intitule sa chronique *Panthéon :* comme si ces hommes, vers de terre ainsi que tous les autres, étaient des dieux! Quoique cette compilation soit marquée au coin de la barbarie, on ne peut refuser de l'érudition à l'auteur. D'autres chroniqueurs, en particulier Martin de Pologne, ont profité de son ouvrage, et en ont copié tant le faux que le vrai. La meilleure édition de sa *Chronique* est celle de Hanovre en 1613, dans le recueil des *Historiens d'Allemagne*, par Pistorius. La première édition est de 1569 à Bâle, et la dernière est de 1726 aussi à Bâle. On conserve à la bibliothèque de Vienne un manuscrit de Godefroi intitulé *Speculum regum*.

GODEFROI. (*Voy.* GEOFFROI.)

GODEFROY (Denis), jurisconsulte célèbre, né en 1549 à Paris, d'un conseiller au Châtelet, s'acquit une réputation au parlement; mais ayant embrassé le calvinisme, il fut obligé de se retirer à Genève; il professa ensuite le droit dans quelques universités d'Allemagne, où il mourut en 1622. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue : le *Corpus juris civilis*, avec des notes, que Claude Ferrières louait avec un enthousiasme qui semble tenir de la prévention. Les meilleures éditions sont celles de Vitré, 1628, et d'Elzévir, 1683, 2 vol. in-fol., 25 à 40 fr.; *Notæ in quatuor libros Institutionum; Opuscula varia juris; Praxis civilis, ex antiquis et recentioribus scriptoribus; Index chronologicus legum et novellarum a Justiniano imperatore compositarum; Consuetudines civitatum et provinciarum Galliæ, cum notis*, in-fol.; *Quæstiones politicæ, ex jure communi et historia desumptæ; Dissertatio de nobilitate; Statuta regni Galliæ cum jure communi collata*, in-fol.; *Synopsis statutorum municipalium;* une édition en grec et en latin du *Promptuarium juris* d'Harmenopule; des *Conjectures et diverses leçons sur Sénèque*, avec une défense de ces *Conjectures*, que Grutter avait attaquées; un *Recueil des anciens grammairiens latins, etc.* On attribue encore à Denis Godefroy : *Avis pour réduire les monnaies à leur juste prix et valeur*, in-8; *Maintenue et défense des empereurs, rois, princes, états et républiques, contre les censures, monitoires et excommunications des papes*, in-4 : ouvrage dont le titre annonce suffisamment le fanatisme de l'auteur; *Fragmenta duodecim tabularum, suis nunc primum tabulis restituta*, 1616, in-4. Les *opuscules* de Denis Godefroy ont été recueillis et imprimés en Hollande, in-fol. Dans ceux même dont l'objet paraît indifférent, l'auteur n'a jamais manqué de faire entrer les préjugés de sa secte.

GODEFROY (Théodore), fils aîné du précédent, naquit à Genève en 1580. Il embrassa la religion catholique que son père avait quittée, obtint une charge de conseiller d'état, et mourut en 1649, à Munster, où il était en qualité de conseiller de l'ambassade de France pour la paix générale. La république des lettres lui doit : *Mémoire concernant la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, Paris, 1613, 1618, in-4, 5 fr. On trouve à la suite différentes pièces curieuses; *De la véritable origine de la maison d'Autriche*, ibid., 1624, in-4. Il y réfute l'opinion qui la faisait descendre de Mérovée, et prouve que Werner III, comte de Halsbourg, en est le véritable chef; *Généalogie des ducs de Lorraine*, ibid., 1624, in-4; *Traité touchant les droits du Roi très-chrétien sur plusieurs états et seigneuries possédés par plusieurs princes voisins*, ibid., 1655, et Rouen, 1670, in-fol., 8 à 10 fr. Cet ouvrage a paru sous le nom seul de P. Dupuy; mais on sait que Godefroy en a rédigé la plus grande partie; *Vie de Guillaume Marescot, conseiller d'état*, dans les *opuscules* de Loisel. On lui doit encore les premières éditions de *l'Histoire de Charles VI, de Charles VIII, de Louis XII, etc., par les auteurs contemporains*. Il a publié la 1re édit. du *Cérémonial de France*, Paris, 1619, in-4, ouvrage important, auquel il a travaillé plus de trente années.

GODEFROY (Jacques), frère du précédent, né à Genève en 1587, persévéra dans le calvinisme. Il fut élevé aux premières charges de la république de Genève, sa patrie, et en fut cinq fois syndic. Il y mourut en 1652. C'était un homme d'une profonde et exacte érudition. On a de lui : l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge, en grec et en latin, 1642, in-4, avec une version peu fidèle; un *appendix* et des dissertations pour l'intelligence de cet historien; le *Mercure jésuitique*. C'est un recueil de pièces concernant les jésuites. On sent assez quelle est la nature de ces pièces, et comment ces religieux y sont traités dans un temps où les calvinistes les considéraient comme les seuls ennemis redoutables de leur secte. La dernière édition de cet ouvrage est de 1631, en 2 vol. in-8; *Opuscula varia, juridica, politica, historica*, Genève, 1644, in-4; *Fragmenta duodecim tabularum, suis nunc primùm tabulis restituta, probationibus, notis et indice munita*, Heidelberg, 1616, in-4, chef-d'œuvre d'érudition; *Dissertatiunculæ duæ de tutelâ et curâ*, 1625, in-4; *Tractatus practicus de salario*, Genève, 1565 et 1666,

in-4; *De statu paganorum sub imperatoribus christianis*, Leipzig, 1616, in-4; *Vetus orbis descriptio græci scriptoris*, gr. lat., Genève, 1618, in-4; *Codex theodosianus, opus posthumum*, Lyon, 1665, 6 vol. in-fol.; Leipzig, 1736-45, 6 vol. in-fol.; c'est le plus important des ouvrages de Godefroy, qui s'en est occupé trente ans.

GODEFROY (Jacques), né à Carentan, mort en 1624, était contemporain et rival de Bérault. Il avait une grande connaissance des lois, et une dialectique excellente, qui le rendit souvent redoutable à son illustre adversaire. Il est auteur d'un *Commentaire de la coutume de Normandie*, Rouen, 1626, 2 vol. in-fol., publiés par F. Godefroy.

GODEFROY (Denis II), fils de Théodore, né à Paris en 1615, suivit les traces de son père, et se montra digne de lui succéder. Il mourut à Lille en 1681. On lui doit : une nouvelle édition du *Cérémonial français*, Paris, 1649, 2 vol. in-fol., 18 à 20 fr. C'est le recueil le plus étendu de l'ordre tenu dans les cérémonies qui se sont faites en France ; cette édition ne renferme point la partie des *Pompes funèbres; de l'histoire du Roi Charles VII, qui contient les choses mémorables advenues depuis* 1422 *à* 1461, Paris, 1661, in-fol., 8 à 10 fr. : il y a joint toutes les pièces justificatives; *Mémoires et instructions pour servir dans les négociations et affaires concernant les droits du Roi*, ibid., 1665, in-fol.; Amsterd., 1665, in-12; Paris, 1689, in-12; il les avait composés par ordre du chancelier Séguier. On doit encore à Denis Godefroy des éditions, de *Comines; de l'histoire de Charles VI, par Juvénal des Ursins*, Paris, 1653, in-fol., 8 à 10 fr.; et *de Charles VIII*, ibid., 1684, in-fol., 12 f., plus amples que celles qu'avait données son père ; et enfin *de l'histoire des connétables, chanceliers, gardes des sceaux, par F. Leferon.*

GODEFROY (Jean), frère du précédent, né à Paris vers 1660, mourut en 1732. C'était un homme savant, laborieux et d'une grande probité. On lui doit de bonnes éditions des *Mémoires de Comines, des lettres de Rabelais, des mémoires de Marguerite de Valois, de l'histoire des Templiers*, et *des mémoires de Castelnau*, et enfin un *Supplément à l'histoire des guerres de Flandre, de Strada*, contenant les *procès criminels des comtes d'Egmont et de Horn.*

GODEGISILE. (*Voy.* GONDEGISILE.)

GODESCARD (Jean-François), savant ecclésiastique, naquit en 1728 à Rocquemont, diocèse de Rouen. Il fut successivement secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de Notre-Dame de bon Repos, près de Versailles, chanoine de Saint-Louis du Louvre, et chanoine de Saint-Honoré. Il était de l'académie des belles lettres et arts de Rouen. Privé de ses bénéfices à la révolution, il se vit réduit, pour vivre, à corriger des épreuves d'imprimerie; mais il sut souffrir avec courage ses privations et son dénûment. Il mourut à Paris en 1800, justement regretté de tous ceux qui l'avaient connu. On lui doit : *Vies des pères, des martyrs, et des principaux saints tirées des actes originaux et des monuments les plus authentiques*, traduites de l'anglais d'Alban Butler, Willefranche, 1763 et ann. suiv., 12 vol. in-8; *Les mêmes*, Paris, 1784, 12 vol. in-8, 84 fr.; Maëstricht, 1794, 12 vol. in-8; Toulouse, 1808, 13 vol. in-8, 56 fr.; Lyon et Paris, 1818-19, 14 vol. in-8, 70 fr.; Versailles, Lebel, 1818-21, 13 vol. in-8, 65 fr.; Paris, 1825, 20 vol. in-12, fig., 30 fr.; Lille, 1824-25, 16 vol. in-12; Besançon, 1826, 14 vol., 70 fr., pap. vél., 84 fr. Cet ouvrage convient au clergé et aux simples fidèles : il est à la fois édifiant et instructif, et annonce dans l'auteur autant de piété que d'érudition, et autant de critique que de zèle. Le style de Godescard est en général pur, naturel, simple sans exclure l'élégance, et a le mérite d'être toujours proportionné aux divers objets qui se présentent à traiter. L'ouvrage est distribué suivant l'ordre des jours du mois; on trouve sous chaque jour la vie du principal saint, et à la fin des réflexions qui ne sont le plus souvent qu'un extrait de ses maximes, et le résultat de l'examen de ses principales vertus. A cette vie succèdent celles des saints les plus célèbres que l'Eglise honore le même jour; *Essais historiques et critiques sur la suppression des monastères et autres établissements pieux en Angleterre*, traduits de l'anglais de Dodd, dans son *Histoire de l'Eglise*, 1791, in-8; *De la mort des persécuteurs*, par Lactance, avec des notes historiques, nouvelle traduction, 1797, in-8; *Réflexions sur le duel*, opuscule trad. de l'angl., Paris, 1801, in-8; *Abrégé de la vie des saints*, ibid., 1802, 4 vol. in-12, 12 fr., pap. vél., 24 fr.; Lyon, 1815, 4 vol. in-12, 12 fr.; Avignon, 1815, 4 vol. in-12, 10 fr.; ibid., 1824, 4 vol. in-12; Lyon et Paris, 1826, 4 vol. in-12, 7 fr. 50 c.; c'est l'abrégé du grand ouvrage; Godescard l'a laissé au 18 juillet; il a été terminé par l'abbé Bourdier-Depuits; *Eloges de l'abbé Bergier et de l'abbé Legros*, dans les *Annales catholiques*. L'abbé Godescard a été aussi l'éditeur des deux ouvrages suivants : *H. Holden analysis fidei*, Paris, 1767 et 1786, in-12; *De controversiis fidei tractatus per Adrianum et Petrum de Valemburgh*, nouvelle édition, avec la vie des auteurs, 1768, in-12.

GODET DES MARAIS (Paul), évêque de Chartres, né en 1647, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, et fut pourvu de bonne heure de l'abbaye d'Igny, dans le diocèse de Reims. En 1677, il devint supérieur du séminaire des Trente-Trois, et Mme de Maintenon le choisit pour confesseur à la mort de l'abbé Gobelin. Le roi le nomma à l'évêché de Chartres en 1690; mais il ne fut sacré que le 31 août 1692, à cause des différends qui existaient alors entre la cour de Rome et la France. Il se fit remarquer dans son diocèse par son austère vertu, son désintéressement, son zèle à remplir tous les devoirs de l'épiscopat. Pendant la disette qui affligea son diocèse en 1693, il abandonna aux pauvres tous ses revenus, et vendit pour les assister le seul couvert d'argent qu'il possédât. Ce fut le même esprit qui le dirigea pendant toute sa vie. Lors des disputes du quiétisme, il contribua à faire sortir de Saint-Cyr Mme Guyon, et il travailla à prémunir les religieuses de cette

maison contre la doctrine de cette femme extraordinaire. Il publia aussi une instruction pastorale contre le livre des *Maximes des saints* de Fénélon ; mais après la décision, il fut le premier à féliciter ce prélat sur sa soumission, et il fit des démarches pour renouer leur ancienne amitié. Il se déclara également contre le jansénisme, condamna le *Cas de conscience* et blâma la conduite du cardinal de Noailles ; mais il ne chercha à le ramener que par les insinuations les plus douces. Il mourut dans son diocèse en 1709. On lui doit la fondation de plusieurs séminaires et écoles pour l'instruction de la jeunesse. Le duc de Saint-Simon, dans ses Mémoires, parle ainsi de lui : « Ses mœurs, sa doctrine, » ses devoirs épiscopaux, tout était irréprochable. » Il ne faisait à Paris que des voyages courts et » rares, logeait à Saint-Sulpice, et se montrait en- » core plus rarement à la cour. Il était fort savant, » avait de l'esprit, de la douceur, de la fermeté, » de la finesse, dont il ne se servait jamais sans vrai » besoin. Son désintéressement, sa piété, sa rare » probité étaient son seul lustre. » De Bausset, dans sa *Vie de Fénélon*, le fait encore mieux connaître : « En 1693 il abandonna, dit-il, tous les revenus de » son évêché aux pauvres de son diocèse, qui souf- » fraient beaucoup de la disette des grains. Toute » sa vaisselle d'argent consistait en une cuiller et » une fourchette, et il les vendit. Il prêchait sou- » vent, et ne plaisait pas ; mais il convertissait. Ses » *lettres* à Louis XIV, au pape, au roi d'Espagne, » étaient dignes des premiers siècles de l'Eglise. On » a imprimé longtemps après sa mort, ses *Lettres* » *de direction à Mme de Maintenon ;* et on admire » la sagesse, la mesure, l'habileté, la profonde » science du monde, avec laquelle ce prélat, qui » n'avait jamais vu le monde, conduit Mme de » Maintenon dans tous les détails de sa singulière » position. »

GODIN (Louis), né à Paris en 1704, montra de bonne heure beaucoup de talent pour les mathématiques. L'académie des sciences lui ouvrit son sein en 1725. Il fut comme le chef des académiciens qui allèrent au Pérou en 1735, pour la mesure du degré de la terre ; voyage bruyant, mais qui ne produisit rien de solidement utile, ni même de bien certain relativement à son objet direct. (*Voy.* CONDAMINE.) Etant entré au service de l'Espagne, il obtint en 1752 la place de directeur de l'académie des gardes-marines de Cadix, où il est mort en 1760. Outre plusieurs mémoires épars dans le recueil de l'académie des sciences, on a de lui : l'*Histoire de cette savante compagnie depuis* 1680 *à* 1699, 11 vol. in-4 ; *La table alphabétique des matières contenues dans l'hist. de l'académie depuis son établissement jusqu'en* 1730, 4 vol. in-4 ; un *Appendix aux tables astronomiques de Lahire*, dans l'édition de 1727, in-4 ; *La connaissance des temps*, *années* 1730, 31-32-33. Il a aussi eu part au *Recueil des machines approuvées par l'académie des sciences, publ. par Gallon*, 6 vol. in-4. Ce savant était aussi estimable par son caractère que par son érudition et ses talents. (*V.* son *Eloge* par Fouchy dans l'*Histoire de l'académie*, année 1760.

GODINHO (Manuel), jésuite, né en 1630 à Montalvan en Portugal, a publié une relation de ses voyages en Syrie, dans l'Inde et en Perse, sous ce titre : *Relaçam do novo caminho*, etc., Lisbonne, 1665, in-4. On a en outre de lui : *Nouvelles singulières de ce qui est arrivé à Constantinople après la défaite de l'armée ottomane, sous les murs de Vienne* (en portugais), ibid., 1684 ; et *la Vie*, les *vertus* et la *mort du sieur Antoine Das Chagas*, ibid., 1687 et 1728. Godinho a fait paraître aussi plusieurs ouvrages ascétiques. Il est mort en 1712.

GODINOT (Jean), docteur en théologie et chanoine de la cathédrale de Reims, naquit dans cette ville en 1661. Persuadé, on ne sait comment, qu'il pouvait unir le commerce aux fonctions canonicales, il s'enrichit en faisant le négoce du vin. L'usage qu'il fit de ses richesses semblait en quelque sorte en légitimer l'acquisition. Il employa 500 mille livres à faire venir de la bonne eau dans la ville, et à embellir les promenades publiques. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'a rendu plus célèbre dans un certain monde, que tout ce qu'il a fait de bien à la ville de Reims. Il mourut en 1749.

GODONESCHE (Nicolas), garde des médailles du cabinet du roi, perdit cette place et fut mis à la Bastille en 1731, pour avoir fait les figures qui sont dans le livre fanatique de Boursier, intitulé : *Explication abrégée des principales questions qui ont rapport aux affaires présentes*, 1731, in-12. On a encore de lui *les Médailles de Louis XV*, 1727 ou 1736, in-fol., 15 à 18 fr., et en manuscrit *Idée du cabinet du roi pour les médailles*. Il mourut en 1761.

GODWIN (François), évêque de Landaff, puis d'Hereford, né en 1561 à Havington, comté de Northampton, mourut en 1633, après avoir publié plusieurs ouvrages relatifs aux antiquités et aux hommes d'église de sa patrie, entre autres : *De præsulibus Angliæ commentarius*, Londres, 1616, in-4, réimpr. à Cantabr., 1743, in-fol., 10 à 15 fr. ; *Annales d'Angleterre sous Henri VIII*, *Edouard VI et Marie*, en latin, Londres, 1630, in-4. Son fils MORGAN a traduit ces *Annales* en anglais, Londres, 1630, in-fol. Il y en a une version française par Loigny, Paris, 1647, in-4. Ceux qui n'ont pas les préjugés actuels des Anglais en font peu de cas ; l'auteur semble avoir voulu faire l'apologie du schisme et des cruautés qui l'ont cimenté.

GODWIN (Thomas), littérateur anglais, profond dans la connaissance des langues et de l'antiquité, était né à Sommerset en 1587, et mourut en 1643, après avoir professé avec distinction dans l'université d'Oxford. On a de lui : *Moïse et Aaron*, etc., 1625, in-4, réimprimé à Utrecht, en 1698, avec des notes de Reitz. Godwin explique avec beaucoup d'érudition les rites ecclésiastiques et politiques des Hébreux ; *Romanæ historiæ anthologia*, explication anglaise des antiquités romaines Oxford, 1613, in-4, et 1623, avec beaucoup d'additions ; *Synopsis antiquitatum hebraïcarum*, 1616, in-4.

GODWIN (Mistriss Marie WOLLSTONECRAFT),

anglaise célèbre par l'exaltation de ses idées politiques et par son enthousiasme pour la révolution française, naquit à Londres en 1759. Sa mère l'ayant laissée sans fortune, elle dirigea avec ses sœurs une école, qu'elle abandonna bientôt pour aller donner ses soins à une de ses amies, tombée dangereusement malade à Lisbonne. A son retour en Angleterre, elle entra comme institutrice chez le vicomte de Kingsborough, lord lieutenant d'Irlande, et vint résider à Londres en 1786 : elle se fit connaître l'année suivante par la publication de divers ouvrages. Une passion malheureuse qu'elle avait conçue pour un homme qui n'était pas libre, la détermina à quitter sa patrie. En 1792 elle passa en France, et se lia avec les principaux chefs des girondins, qu'elle vit périr sous la hache révolutionnaire. Quelque temps après elle épousa Godwin, auteur de plusieurs romans, notamment de *Caleb Williams*, traduit par G. Garnier. Elle mourut en 1797. Ses principaux ouvrages sont : *Pensées sur l'éducation des filles*, Londres, 1787, in-12 ; *Défense des droits de l'homme;* une *Lettre à Edmond Burke, à l'occasion de ses réflexions sur la révolution française*, 1790, in-8 ; *Défense des droits des femmes, avec des réflexions sur des sujets politiques et moraux*, 1792, in-8 ; *Histoire originale de la vie réelle, à l'usage des enfants;* le *Lecteur féminin; Lettres écrites pendant un court séjour en Suède, en Norwége et en Danemark; Les maux de la femme*, roman traduit en français par B. Ducos, sous le titre de *Maria*, ou *le Malheur d'être femme*, 1798, in-12. On a publié *la Vie et les Mémoires de mistris Godwin* sur des matériaux fournis par son mari. Ils ont été traduits en français en 1802, in-12. Tous ses ouvrages sont écrits en anglais.

GOERÉE (Hugues-Guillaume), né à Middelbourg, mort vers 1643, était théologien et médecin. Il a traduit du latin en Hollandais, le *Traité de la république des Hébreux*, de Pierre Cunæus, et y a fait successivement trois continuations. Le tout a paru en français, Amsterd., 1705, 3 vol. in-8.

GOERÉE (Guillaume), fils du précédent, savant libraire d'Amsterdam, né à Middelbourg en 1635, mort à Amsterdam en 1711, est auteur de quelques ouvrages sur l'histoire des Juifs, sur la peinture, sur l'architecture. Ils sont écrits en flamand. Les principaux sont : *Introduction à la science biblique et à l'histoire sainte, tirée des plus anciens monuments des Hébreux, des Chaldéens, des Babyloniens, des Egyptiens, des Syriens, des Grecs et des Romains*, Utrecht, 1700 et 1716, 2 vol. in-fol., fig., 15 f. Il y a de l'érudition, mais aussi beaucoup de hors d'œuvre, et il ne paraît pas que l'auteur ait puisé dans les sources. Les tailles-douces n'y servent souvent que d'ornement, et on peut croire qu'une bonne partie de l'ouvrage a été faite pour les amener. On doit porter le même jugement du suivant : *Histoire de l'église judaïque*, Amsterd., 1700, 4 vol. in-fol., fig., 25 à 30 fr.; elle ne conduit l'histoire du peuple juif que jusqu'à son entrée dans la terre promise.

GOERÉE (Jean), fils du précédent, né à Middelbourg en 1670, mort à Amsterdam en 1731, s'est fait connaître comme poëte et comme dessinateur. *Ses Poésies mêlées* ont paru à Amsterd., 1734, in-8. On y regrette l'absence du goût plutôt que celle de la verve et de l'esprit. Il a traduit en hollandais l'*histoire de Louis XIV par les médailles*.

GOERTZ (Georges-Henri, baron de SCHLITZ, nommé de), du duché de Holstein, sut plaire à Charles XII par son caractère entreprenant et son audace. Ce que ce prince était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet. Employé par son maître en différentes négociations hasardeuses, il fut arrêté en Saxe et en Hollande. Il échappa la première fois du milieu de six cavaliers ; la seconde, il fut remis en liberté, et son affaire fut assoupie. Il s'agissait de faire révolter l'Angleterre en faveur du prétendant, et d'embraser l'Europe par une guerre générale. Il s'agita beaucoup, et ne réussit point. Chargé des finances du royaume de Suède, il eut recours à des moyens extrêmes et ruineux, pour fournir aux dépenses que les folies héroïques de l'Alexandre du Nord exigeaient. Aussi, à la mort de ce prince, il fut arrêté; et pour apaiser les peuples, en leur sacrifiant une victime du pouvoir arbitraire qui les avait fait gémir sous Charles XII, il fut décollé le 2 mars 1719. Il appartenait à une famille de Franconie.

GOES (Damian de), gentilhomme portugais, né à Alenquer en 1501, d'une famille distinguée, se fit un nom dans le monde par les emplois qu'il occupa, et dans la république des lettres par ses ouvrages. Il fut camérier du roi Emmanuel, qui lui confia plusieurs négociations importantes dans les cours de Pologne, de Danemark et de Suède. Entraîné par la passion de la littérature, il se retira à Louvain, pour la cultiver plus tranquillement. Cette ville ayant été assiégée en 1542 par 25,000 Français, Goes se mit à la tête des écoliers, fit des prodiges de valeur, et fut pris enfin par les assiégeants. Lorsqu'il eut sa liberté, il retourna en Portugal, pour écrire l'histoire de cet état ; mais il ne put achever ce grand ouvrage. Il se laissa tomber dans son feu en 1560, et n'en fut retiré que mort et à demi-brûlé. Le même accident est arrivé à l'abbé Lenglet du Fresnoy, au roi Stanislas et au dernier et pieux archevêque de Bordeaux. Ce savant historiographe possédait plusieurs langues anciennes, telles que l'éthiopien et l'arabe : il était bon poëte et excellent médecin. Parmi les ouvrages que ce savant et fécond écrivain a mis au jour, on se contentera d'indiquer : *Legatio magni Indorum imperatoris presbyteri Joannis ad Emmanuelem Lusitaniæ regem, anno* 1513 *; Item de Indorum fide, ceremoniis, religione*, etc., Louvain, 1532, in-8. C'est un mémoire curieux sur l'ambassade du prêtre Jean en Portugal ; *Fides, religio moresque Æthiopum sub imperio pretiosi Joannis, etc., quem vulgò presbyterum Joannem vocant*, Paris, 1541, in-8 ; Cologne, 1574, in-8 ; Anvers, 1611, in-12 ; *Commentarii rerum gestarum in India citra Gangem a Lusitanis, anno* 1538, Louvain, 1539, in-4. C'est une relation du premier siége de

Diu, dédiée au cardinal Bembo; *Urbis Olissiponensis descriptio*, Cologne, 1602, in-8, ouvrage curieux, écrit avec une louable impartialité; *Chronica de dom Manoel*, Lisbonne, 1566 et 1567, 4 part. in-fol.; *Chronica do principe dom Joan* (depuis, Jean II), ibid., 1567, ou 1724, in-8, etc.

GOETHE (Jean-Wolfgang), célèbre poëte allemand, naquit le 28 août 1749, à Francfort-sur-le-Mein, d'une famille considérable de cette ville. Son père, jurisconsulte distingué, dirigea sa première éducation et l'envoya ensuite étudier la jurisprudence d'abord à Leipzig, puis à Strasbourg. Ce fut dans cette dernière ville que le jeune Goëthe fut reçu docteur en droit. Suivant les instructions de son père qui désirait en faire un jurisconsulte, il se rendit à Wetzlar, pour se former à l'application pratique des principes de la jurisprudence. Mais le goût et les dispositions de Goëthe le rendaient peu propre à remplir les vues paternelles. Le droit n'offrait point d'aliment à son imagination ardente, et il consacra tout le temps qu'il put dérober à cette science, à étudier les langues, l'histoire, la métaphysique, la géologie, l'anatomie, la physiologie et la chimie. Goëthe annonça de bonne heure ce qu'il devait être un jour. Lorsqu'il était encore enfant, il composait des contes, de petits drames, de petites pièces de poésie qui étaient accueillies avec transport par ses compagnons d'étude. Deux dispositions éminemment poétiques formaient le fond de son caractère : une sorte de mélancolie religieuse, et une sensibilité tendre et expansive. A l'âge de 14 ans, il conçut pour une jeune fille une passion si exaltée, qu'il avouait sur la fin de ses jours que durant sa vie entière, il n'avait jamais rien éprouvé de pareil. Un accident ayant rompu cette première liaison, au moment où elle venait de se former, le jeune Goëthe en conçut un profond chagrin qui devint du désespoir, lorsqu'on lui apprit que l'objet de sa passion n'éprouvait pour lui que de l'indifférence, et avait regardé son amour comme un enfantillage. La perte d'une illusion qui remplissait son âme lui porta un coup terrible, et sa santé s'altéra au point de faire craindre pour ses jours. Cette exquise et profonde sensibilité, qui est un des attributs du génie, se révèle dans presque toutes les productions de Goëthe. Lorsqu'il commença à écrire, la littérature allemande était encore au berceau. Les écrivains de cette nation n'ayant dans leur langue aucun modèle, aucune route tracée, se contentaient d'imiter timidement les productions des nations voisines. L'admiration exclusive du grand Frédéric pour la langue et la poésie française, et le peu d'estime qu'il accordait à la littérature de son pays, contribuaient à arrêter l'essor du génie allemand. Cependant Lessing entreprit de démontrer à ses compatriotes qu'ils ne pourraient s'élever qu'en cessant de prendre les étrangers pour modèles. Mais si Lessing prépara le mouvement intellectuel et littéraire de l'Allemagne, à Goëthe seul il fut donné de l'opérer. Il commença par étudier avec soin la littérature française; mais n'y trouvant rien qui excitât la sympathie d'une âme jeune et ardente, il lui contesta la suprématie à laquelle elle prétendait, et se mit à chercher des routes différentes. Convaincu que le goût ne pouvait être soumis à des règles fixes et absolues, il adopta un système de liberté illimitée en littérature, et comme Shakespeare, qu'il étudia sans vouloir le prendre servilement pour modèle, il pensa qu'il ne devait chercher qu'en lui-même la source de ses inspirations. *Etudier la nature dans son âme et dans les objets extérieurs, et la laisser s'exprimer dans une imitation libre et pleine de vie*, voilà le système qu'il adopta et qu'il essaya de réaliser dans ses compositions. Goëthe ne s'est presque jamais occupé de l'effet qu'il produirait; ses principaux ouvrages n'ont été que le récit de ses sensations personnelles et de ses émotions intimes, et par cela même qu'ils offraient, non une œuvre factice et idéale, mais le tableau le plus vrai des secrètes et profondes affections d'une jeune âme qui s'était nourrie de toutes les idées, de tous les sentiments de son siècle, ils ne pouvaient manquer d'exciter une vive sympathie. Le roman de *Werther*, qui a obtenu un si prodigieux succès, en est une preuve frappante. Le dégoût amer de la vie qui y est exprimé, ce découragement profond produit par l'absence des croyances, Goëthe l'avait senti lui-même. Jeune encore il avait rêvé le suicide, et il avait même plusieurs fois essayé d'attenter à ses jours. *Werther* n'est que le récit de ce qu'il avait éprouvé dans cette lutte intérieure. Mais en se peignant lui-même, l'auteur avait peint toute la génération contemporaine. *Cet écrit*, dit-il, *manifestait les rêves pénibles d'une jeunesse malade; c'était l'expression*, *l'écho d'un sentiment universel.* Cette observation explique la popularité que ce livre obtint en Europe, et la funeste influence qu'il exerça sur les esprits. Plus d'un jeune homme au cœur ardent, révolté comme Werther contre tous les devoirs sociaux, après s'être consumé dans les rêves solitaires d'un orgueil exalté ou d'une passion sans espérance, a fini comme le héros frénétique de Goëthe par se donner la mort. Il existe encore des exemplaires de ce livre, teints du sang des malheureux qui ont voulu imiter jusqu'à son dénoûment cet horrible drame. De pareils faits révèlent assez ce qu'il y a de condamnable dans ce livre, et de vicieux dans le système littéraire adopté par l'auteur. La littérature, sous peine de se dégrader, ne doit pas reproduire indistinctement tout ce qui existe dans la nature et la société; il y a des objets auxquels le talent ne doit point s'abaisser; ce qui constitue l'art et le goût, c'est le choix. L'objet de la littérature n'est pas seulement le vrai, mais encore le bon et le beau. Tout le talent de Goëthe ne suffit donc pas pour légitimer une production dangereuse pour la jeunesse, et qui présente comme un acte de philosophie et de courage ce qui n'est en réalité que le dernier degré de l'égoïsme. Toujours fidèle à son système, Goëthe représenta dans *Faust* une autre maladie de son siècle, le dégoût et la satiété nés de cette science hautaine qui, en prétendant tout expliquer, ne produit que le doute et l'incertitude. Le poëte peignant cet état de l'esprit dans tout ce qu'il peut produire d'angoisses, dans tout ce qu'il peut enfanter de désordres, met en

scène un docteur, qui ne recueillant de tout son savoir qu'un ennui profond, fait alliance avec le diable, et porte la peine de son pacte sacrilége. C'est « le cauchemar de l'esprit que cette pièce de » Faust, dit madame de Stael......; on y trouve la » révélation diabolique de l'incrédulité, de celle » qui s'applique à tout ce qu'il peut y avoir de bon » dans le monde. » Après avoir peint dans *Werther* et dans *Faust* le désordre moral et les angoisses du doute, Goëthe mit en scène dans *Goëtz de Berlichingen*, l'amour de l'indépendance ou plutôt ce sentiment inquiet et orgueilleux, qui, aux époques de révolution surtout, refuse de reconnaître aucune règle, de se soumettre à aucune loi. Dans *le comte d'Egmont*, il représenta l'amour avec tout ce que ce sentiment peut produire d'exaltation et de dévouement. C'est peut être dans ses poésies que le génie de Goëthe se déploye avec le plus de richesse et d'originalité. Dans *le Tasse* et dans *Iphigénie en Tauride*, l'auteur s'efforça d'atteindre à la perfection classique et à la beauté harmonieuse des formes. Ces deux pièces ont la beauté des statues antiques, mais elles en ont aussi la froide immobilité. Goëthe s'est essayé dans presque tous les genres de littérature. Parmi les ouvrages qui sont sortis de sa plume, nous citerons dans le genre romanesque : *Les souffrances du jeune Werther; les années d'apprentissage de Wilhem Méister; les Affinités électives;* ce dernier ouvrage n'est que le développement froid et languissant d'une idée métaphysique que l'on cherche encore à comprendre après avoir lu l'ouvrage. Dans le genre épique : *Hermann et Dorothée*, et un fragment intitulé *Achille;* dans le genre dramatique, *Goëtz de Berlichingen*, *Clavijo*, *Stella*, *Iphigénie en Tauride*, *Le Tasse*, *le Comte d'Egmont*, *Faust*, *Eugénie* ou *la Fille naturelle*, *Claudine de Villa-Bella*, *Lila*, *les complices*, *le Frère et la Sœur*, *Plaisanteries*, *Ruse et vengeance*, *le Réveil d'Epiménide*, etc., etc.; dans les poésies diverses, *le Chant de Mahomet*, *la Fiancée de Corinthe*, *le Dieu et la Bayadère*, *le Pêcheur*, *le Voyageur*, *Prométhée*, *le Chant des génies sur les eaux*, *les Bornes de l'humanité*, etc. Goëthe a encore publié quelques écrits théoriques et critiques, parmi lesquels on cite ceux qui ont pour titre : *les Propylées*, *Winkelmann et son siècle; Considérations sur les hommes célèbres en France au 18e siècle*. Il a donné aussi *ses Mémoires*. La vie de Goëthe fut longue, paisible et honorée. Le prince de Saxe-Weimar l'ayant vu dans un voyage qu'il fit à Francfort peu de temps après la publication de Werther, conçut pour lui une haute estime; et lorsqu'il prit les rênes du gouvernement en 1776, il s'empressa de l'appeler auprès de lui, en lui accordant le titre de conseiller de légation avec séance et voix en son conseil privé. En 1782, il lui donna des lettres de noblesse, et le nomma président du conseil de Weimar. Goëthe partit pour l'Italie en 1786, et consacra trois années à parcourir et à étudier ce pays si propre a élever et à inspirer le génie. De retour à Weimar en 1789, il quitta encore cette résidence en 1792, pour accompagner le prince régnant à l'armée du duc de Brunswick, lors de son invasion en Champagne. Peu d'écrivains ont joui d'une existence aussi brillante que la sienne. Comme Voltaire à Ferney, Goëthe reçut à Weimar les hommages de toute l'Allemagne et même des pays étrangers. Des princes vinrent le visiter, et en 1808, Napoléon, après une longue conversation qu'il eut avec lui, détacha de sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur pour la placer à celle du poëte. Goëthe termina à Weimar sa glorieuse et paisible carrière le 22 mars 1832, à l'âge de près de 83 ans. « Sa mort, dit la gazette » de Weimar, a été douce et sans douleur; il a » conservé sa présence d'esprit jusqu'au dernier » moment, qui fut précédé d'un assoupissement au » commencement duquel un mouvement machinal » de sa main semblait indiquer qu'il voulait écrire. » Ses restes mortels seront déposés dans le caveau » de la famille grand-ducale, à côté du cercueil de » Schiller. » Les œuvres complètes de Goëthe ont été publiées à Tubingen par livraisons, de 1806 à 1810, 13 vol. grand in-8, et réimprimées plusieurs fois depuis cette époque. Ses principaux ouvrages ont été traduits en français. *Werther* l'a été successivement par Aubry, Dejaure, Sevelinges et Labédoyère. La traduction de Sevelinges est la plus fidèle et la plus élégante. Ce même écrivain à traduit *Wilhem Meister*, sous le titre d'Alfred, ainsi que les *Affinités électives*. Bitaubé, M. de Humboldt et M. Boulard ont traduit *Hermann et Dorothée*. On doit à MM. De Saur et Saint-Geniés la traduction dès *Considérations sur les hommes célèbres de France au 18e siècle*, 1832, in-8; à Aubert-de-Vitry celle de ses *Mémoires*, 1823, 2 vol. in-8; et à Mme E. Panckoucke, celle de ses *poésies*, 1825, in-32; *Faust* a été traduit par M. Stapffer, Paris, 1828, in-fol., accompagné d'une suite de dessins lithographiés par Eugène Delacroix. Enfin les œuvres dramatiques de J. W. Goëthe ont été traduites par M. Stapffer, Paris, 1821-1825, 4 vol. in-8. M. X. Marmier (de Pontarlier) a publié en 1836 des *Etudes sur Goëthe*, Strasbourg, in-8.

GOETTLING (Jean-Frédéric-Auguste), savant chimiste allemand, né à Bernburg en 1755, fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université d'Iéna, et y enseigna avec un grand succès la chimie et la technologie. Il contribua beaucoup, par la clarté et la méthode qu'il sut mettre dans ses leçons et ses ouvrages, à répandre le goût de la nouvelle chimie en Allemagne. Ses ouvrages écrits en allemand sont très-nombreux; voici les principaux : *Principes élémentaires de la docimasie*, 1794, in-8; *Aperçu systématique de technologie*, 1797, in-8; *Manuel de chimie théorique et pratique*, 1799, 3 vol. in-8; *Instruction pratique de l'art d'essayer et d'analyser en chimie*, 1802, in-8; *l'Ami de la maison*, écrit périodique sur la physique et la chimie, 1804, 3 vol. in-8; *Encyclopédie physicochimique*, 1805, 3 vol. in-8. Goettling a coopéré à la rédaction de *l'Annuaire pour les chimistes et les pharmaciens* de 1780 à 1809. Il est mort en 1809.

GOETZE (Georges-Henri), luthérien, né en 1668

à Leipzig, a publié un très-grand nombre d'ouvrages singuliers en latin et en allemand. Parmi les latins, on distingue : *Selecta ex Historia litteraria*, Lubeck, 1709, in-4; et *Meletemata Annæbergensia*, ibid., 1709, 3 vol. in-12, qui contiennent plusieurs dissertations qui avaient paru séparément. Il mourut à Lubeck en 1729, surintendant des églises de cette ville.

GOETZE (Jean-Auguste-Ephraïm), célèbre naturaliste allemand, né en 1731 à Aschersleben. Malgré sa prédilection pour l'histoire naturelle et la physique, il s'appliqua aux sciences théologiques, et fut appelé à 24 ans aux fonctions de ministre protestant à Quedlimbourg. Il exerça le ministère de la chaire avec un zèle infatigable jusqu'en 1787, qu'il fut nommé premier diacre de la cour de Prusse. Il mourut en 1793, épuisé par le travail. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui ont eu beaucoup de succès en Allemagne, et qui ont agrandi le domaine des sciences physiques; les principaux sont : *Mémoires entomologiques pour servir de supplément à la 12e édition du Système de Linnée*, Leipzig, 1777-81, 4 vol. in-8; *Essai d'une histoire naturelle des vers qui se trouvent dans les intestins des animaux*, Dessau et Blankenbourg, 1782, in-4, avec 44 pl.; *Passe-temps et enseignement des enfants de l'âge de trois ans jusqu'à dix, en petites histoires, dialogues et lettres*, 1783-85, 5 vol. in-8; ibid., 1788-96, in-8; *Les environs du Harz, voyage de trois jours, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse*, Leipzig, 1785-88, in-8; *Mélanges instructifs tirés de la nature et de la vie commune pour toutes sortes de lecteurs*, 1785, 6 vol. in-8; 1788, 3 vol. in-8; *La nature, la vie de l'homme et la Providence, lecture pour toutes sortes de personnes*, 1789-92, 6 vol. in-8 : c'est une suite des *Mélanges instructifs; Cornelius, lecture pour le peuple qui veut craindre Dieu et faire ce qui est juste*, 1789-92, 3 vol. in-8; *Faune européenne*, ou *Histoire naturelle des animaux d'Europe, mise en récits, et narrations amusantes, pour toutes sortes de lecteurs, et principalement pour la jeunesse*, 1791-1803, 9 vol. in-8; *Instructions sur des objets de la nature et de la vie commune, servant de supplément au livre intitulé :* la Nature, la Vie de l'homme et la Providence, 1794, in-8; *Dictionnaire des homonymes de la langue allemande*, 1794, in-8. Sa *vie* a été écrite par H. M. A. Cramer, Leipzig, 1793, in-8.

GOEZ. (*Voy.* GOES.)

GOFFIN (Hubert), mineur du pays de Liége, s'est rendu célèbre par le courage avec lequel il lutta contre la mort pendant 5 jours et 5 nuits, et sauva la vie à 70 de ses compagnons. Le 28 février 1812, la mine de houille située dans la commune d'Ans, près de la route de Bruxelles, et dont il dirigeait les travaux, ayant été inondée par l'effort des eaux qui pénétraient par un des côtés de la mine, il oublia son propre salut et celui de son fils Matthieu, âgé de 12 ans, qui déploya aussi dans cette fatale conjoncture un courage admirable pour arracher ses subordonnés à la mort la plus horrible. Pour cela il fut obligé de lutter, à plusieurs reprises différentes, contre le désespoir qui s'emparait d'eux, afin de les forcer à recourir aux travaux nécessaires pour leur délivrance; enfin, secondé par les travaux du dehors que firent exécuter les autorités du lieu, ils revirent la lumière. Goffin ne voulut sortir que le dernier de la mine submergée. Le gouvernement, pour récompenser son courage, lui accorda une pension et la croix de la Légion d'honneur. Plusieurs théâtres s'emparèrent de ce sujet pour l'offrir à l'admiration et à la curiosité publique. En 1814, H. Goffin fut décoré, par le roi des Pays Bas, de l'ordre du Lion-Belgique. Ce brave homme fut tué, le 8 juillet 1821, par un éclat de pierre qu'il reçut à la tête, à la suite d'une détonation occasionnée par le *feu grison*. Il existe plusieurs *éloges* de Goffin et plusieurs pièces de *poésie* pour célébrer son dévouement. Une des plus importantes est le poëme de Millevoie intitulé : *Goffin*, ou *le héros liégeois*, couronné par l'Institut, et imprimé à Paris en 1812.

GOFRIDY. (*Voy.* GAUFRIDI.)

GOGUET (Antoine-Yves) naquit à Paris en 1716, d'un avocat. Les succès des premières études sont souvent équivoques : Goguet en est un exemple. Il fit ses humanités et sa philosophie sans éclat; il ne brilla pas davantage dans la magistrature, lorsqu'il eut acheté une charge de conseiller au parlement. Mais dès qu'il eut pris le goût de la littérature, pour laquelle il était propre, son génie naturellement froid et tardif s'échauffa, et fut bientôt en état de produire d'excellentes choses. Il mit au jour en 1758 son savant ouvrage de l'*Origine des lois, des arts, des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples*, Paris, 1758, 3 vol. in-4, fig., 20 à 30 fr., belle édition; celle de Paris, 1759, 6 vol. in-12, est la meilleure après celle-ci, 18 à 21 fr. Il y a aussi une édit. de la Haye, 1758, 3 vol. in-12, assez belle; une autre de Paris, 1778, 6 vol. in-12, mal imprimée, mais moins vilaine cependant que celle de Paris, 1809, 3 vol. in-8, fig., 21 fr., pap. vél., 36 fr.; la dernière est de Paris, 1820, 3 vol. in-8, avec pl., 21 fr. L'auteur considère la naissance et les progrès des connaissances humaines depuis Adam jusqu'à Cyrus. Cette matière, intéressante pour l'esprit humain, est traitée dans ce livre avec beaucoup d'érudition. Son style, en général noble et élégant, n'est pas tout à fait exempt de ces expressions que la mode introduit, et que le goût réprouve. Goguet ne jouit pas longtemps des éloges que le public savant donnait à son ouvrage, il mourut en 1758. Il laissa, par son testament, ses manuscrits et sa bibliothèque à Alexandre Conrart FUGÈRE, conseiller de la cour des aides, son ami, qui l'avait beaucoup servi dans ses études, et que la douleur de sa perte précipita trois jours après dans le tombeau. Ces deux savants étaient dignes l'un de l'autre, par l'esprit et par le cœur. Doux, simples, modestes, religieux, ils avaient les mêmes connaissances et les mêmes vertus. Goguet avait commencé, lorsqu'il mourut, un grand ouvrage sur l'*Origine et les progrès des lois, des arts et des sciences en France, depuis le commencement de la monarchie*. Le succès de sa première produc-

tion doit faire regretter qu'il n'ait pas eu le temps de donner la seconde.

GOHIER (Louis-Jérôme), membre du Directoire exécutif pendant la révolution française, naquit à Semblançay en 1746, étudia au collége des jésuites à Tours, fit ses cours de droit à Rennes, et fut reçu avocat au parlement de Bretagne. On assure qu'il fut dans sa jeunesse secrétaire de Lachalotais, auprès duquel il prit peut-être, dit l'*Ami de la religion et du roi*, le goût des idées républicaines. Une des premières causes qu'il plaida fut celle du comte Desgrès qui attaquait en calomnie le duc de Duras, affaire qui fit grand bruit, et dont Linguet a rendu compte en disant que *rien n'avait été décidé dans ce procès, sinon les talents de l'avocat du comte Desgrès*. Gohier depuis cette époque prit part à toutes les affaires importantes, qui se plaidèrent devant le parlement de Rennes : cette cour souveraine lui donna la marque la plus évidente de son estime et de la confiance qu'elle avait en ses talents, en le chargeant de la défense d'un des plus précieux de ses droits, la liberté des élections des députés que ce corps envoyait à la cour : le *mémoire* qu'il rédigea dans cette circonstance fut remarquable par la force du raisonnement comme par l'éloquence des sentiments que l'orateur y développa. Peu de temps après, lorsque le ministre d'état de Brienne entreprit d'établir sa *cour plénière* sur les débris des parlements, Gohier fut encore chargé de rédiger les *mémoires* présentés au roi au nom de la commission intermédiaire, et les *protestations* énergiques de la Bretagne. En 1786 le tiers état, surchargé par des impôts exorbitants, chercha à se faire exempter d'une contribution que les deux autres ordres faisaient peser sur lui, sous le titre dérisoire d'emprunt, et sous le nom de *fouages extraordinaires :* il donna à Gohier sa procuration pour réclamer contre cette imposition arbitraire. Gohier fut en 1789 adjoint pour les élections des membres qui devaient composer les états généraux ; bientôt après nommé membre supérieur de la Cour provisoire de la Bretagne, et il en exerça les fonctions pendant toute la durée de l'assemblée constituante. Elu par ses concitoyens député à l'assemblée législative en 1791, il parla dans un grand nombre de circonstances, proposa des mesures révolutionnaires et ne démentit point la réputation de républicanisme que ses discours lui avaient méritée. Lors des débats sur les mesures à prendre contre les ecclésiastiques non assermentés, il soutint qu'on avait tort de vouloir les soumettre à un serment civique, mais qu'ils devaient être assujettis au serment de respecter la constitution, le gouvernement et les lois qui en émanent. Gohier termina sa carrière législative par un rapport sur les papiers trouvés dans les bureaux de la liste civile, rapport qui fut envoyé aux armées et aux 83 départements. Il remplit ensuite successivement les fonctions de secrétaire général du ministère de la justice, de ministre de ce département après que Garat eut passé à celui de l'intérieur (1793), de président d'un des tribunaux civils de Paris, de président du tribunal criminel de la Seine (1799), de président du tribunal de cassation et enfin de directeur (1799). Il était président du Directoire au 18 brumaire. On dit que des propositions très-avantageuses lui furent faites, s'il voulait consentir à se retirer ; mais il déclara qu'il céderait seulement à la force : en effet ce furent les soldats de Bonaparte qui le congédièrent. Il se retira dans la vallée de Montmorency, d'où il ne sortit que dans le mois de thermidor an 10. Jusqu'alors il avait été entièrement favorable aux jacobins dont il avait secondé les efforts dans toutes les circonstances Après sa chute, il rentra dans les emplois subalternes ; il accepta de Bonaparte la place de consul général de France en Hollande, où il resta jusqu'à la réunion de ce pays à la France. Nommé ensuite consul général aux Etats-Unis, il ne put se rendre à son poste à cause de l'affaiblissement de sa santé Il alla retrouver sa retraite d'Eaubonne qu'il ne quitta que pour venir terminer sa carrière à Paris, en 1830. On lui attribue une petite pièce, intitulée le *Couronnement d'un roi*, qui fut représentée au théâtre de Rennes avec le plus grand succès en 1775, à l'époque de l'avénement au trône de Louis XVI. On lui attribue aussi la *Mort de César* de Voltaire avec un autre dénoûment. Gohier a aussi publié des *mémoires*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, 14 fr., dans lesquels il insiste principalement sur les événements du 18 brumaire, et dans lesquels on voit qu'il ne pardonne point à Bonaparte d'avoir renversé non la république, mais les directeurs. Ses obsèques ont eu lieu comme celles de Barras, de Gall, de Chaussier, de Talma, etc. D'après son vœu, son corps n'a point été présenté à l'église.

GOHORRY (Jacques), professeur de mathématiques à Paris, parent du président Fauchet, traduisit en français les tomes 10, 11, 12 et 13 de l'*Amadis de Gaule*. On a encore de lui un petit livre singulier, intitulé : *livre de la Fontaine périlleuse, avec la Charte d'amours... œuvre très-excellente de poésie antique, contenant la stéganographie des mystères secrets de la science minérale*. Il ne se donna que pour l'éditeur et le commentateur de cet ouvrage, imprimé à Paris en 1572, in-8, de 48 feuill., vend. 15 fr.; *Traité des vertus et propriétés du petun*, appelé en France l'*herbe à la reine* ou *médicée*, Rome, 1588, in-8. L'herbe *petun* est le tabac, nouvellement connu en France, où il était nommé l'herbe à la reine, par honneur pour la reine Catherine de Médicis. Gohorry mourut en 1576.

GOIFFON (Joseph), né à Cerdon dans le Bugey, vers la fin du 17e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et devint principal du collége de Thoissey en Dombes, puis aumônier du duc de Maine. Il était associé de l'académie des sciences pour la classe d'astronomie, et mourut en 1751. Il a laissé *Harmonie des deux sphères, céleste et terrestre*, ou *la Correspondance des étoiles aux parties de la terre*, Paris, 1731, in-12 ; 1739, in-4.

GOIS (Etienne-Pierre-Adrien), statuaire, né à Paris en 1731, eut pour père un commis-greffier du parlement, qui le destina au barreau ; mais le jeune Gois abandonna cette carrière pour suivre celle des

beaux arts. Après avoir étudié la peinture et la sculpture sous la direction de Jeaurat et sous celle de N. A. Slootz, habiles statuaires, il remporta le prix de sculpture à l'âge de 27 ans : ce qui lui procura le bonheur d'aller terminer son éducation d'artiste à Rome. Lorsqu'il revint à Paris, il obtint un atelier au Louvre et devint professeur de son art en 1776. Les principaux ouvrages de Gois sont : un *Aristhée pleurant la mort de ses abeilles*, statue qu'il présenta pour sa réception à l'académie (1776); le *chancelier de l'Hôpital*, statue en marbre placée sur le grand escalier du palais des Tuileries; le *président Molé*, qui est dans une des salles du palais de l'Institut; un *saint Vincent*, dans le chœur de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois; le *serment des Nobles devant la chambre des Comptes*, au-dessus d'une des arcades du palais de Justice de Paris, bas-reliefs qui passent pour des chefs-d'œuvre; *saint Jacques et saint Philippe*, qui sont aussi des bas-reliefs exécutés pour le portail de l'église de Saint-Philippe-du-Roule, et que l'on a vus dans le *musée des Petits-Augustins*. Cet artiste distingué est mort à Paris en 1823. Il était associé libre de l'académie des beaux arts.

GOLBERY (Sylvain-Meinrad-Xavier), lieutenant-colonel, retraité à l'hôtel royal des Invalides, dont il fut bibliothécaire pendant les deux dernières années de sa vie, était né à Colmar en 1742 : il mourut à Paris en 1822. Il s'occupa beaucoup de statistique et de géographie, et publia les ouvrages suivants : *Lettre sur l'Afrique*, Paris, 1791, in-8; *Fragment d'un voyage en Afrique fait pendant les années* 1785, 86 et 87, *dans les contrées de ce continent, comprises entre le Cap-Blanc et le Cap des Palmes*, Paris, 1802, 2 vol. in-8, fig., 10 à 12 fr., traduit en anglais par Fr. W. Blagdon, 1802, 2 vol. in-18, et par W. Mudfort, 1803, 2 vol. in-12. Il a aussi été traduit en allemand, Leipzig, 1804, 2 vol. in-8; *Considérations sur le département de la Roër, suivies de la notice d'Aix-la-Chapelle et de Borcette*, Aix-la-Chapelle, 1811, in-8.

GOLDAST DE HEIMINSFELD (Melchior), historien suisse, né en 1576 à Esperl près de Bischoff-Zell, conseiller du duc de Saxe, mort en 1635, était un homme extrêmement laborieux, et un grand compilateur. Il laissa divers ouvrages; les principaux sont : *Monarchia S. imperii romani*, Hanau, 1611-14, 3 vol. in-fol., 15 à 18 fr. C'est une compilation de différents traités sur la juridiction civile et ecclésiastique, assez curieuse, mais pleine de faux titres. L'auteur y a surtout ramassé sans discernement ni critique, tout ce qui paraît favorable à sa secte, et propre à donner des idées fausses de l'Eglise catholique; *Alamanicarum rerum scriptores aliquot vetusti, collecti et glossis illustrati*, Francfort, 1606, 1661, 3 tom. in-fol.; ibid., 1730, in-fol., 10 fr., recueil utile pour l'histoire ecclésiastique de l'Allemagne; *Commentarii de regni Bohemiæ, incorporatarumque provinciarum juribus ac privilegiis, etc.*, Francfort, 1627, in-4; ibid., 1719, in-fol., bonne édition; *Sybilla francica*, Urssellès, 1606, in-4, 8 à 12 fr. C'est un recueil de différents morceaux sur la Pucelle d'Orléans; il est rare; *Scriptores aliquot rerum Suevicarum*, Francfort, 1605, in-4; édit. très-rare, mais moins belle que celle qu'a donnée Daniel Bartholome, Ulm, 1727, in-fol.; *Collectio constitutionum imperialium*, Francf., 1713, 4 v. in-fol., 18 à 25 fr.; *Politica imperialis*, ibid., 1614, in fol. (*Voy.* un recueil de lettres qui lui furent écrites par divers savants : on l'imprima en 1688 à Francfort.) Goldast fut d'abord instituteur; il fit ensuite le *métier* de publier des livres, qu'il tirait de la bibliothèque de St.-Gall. Nicéron dans le tome 29 de ses *Mémoires* donne la liste complète de ces *ouvrages*. On a publié à Francfort en 1641, *Catalogus bibliothecæ Goldastianæ*, dans lequel on trouve la liste des collections inédites et des manuscrits laissés par Goldast, qui est mort à Bremen en 1635.

GOLDONI (Charles), né à Venise en 1707, est regardé comme le *Molière de l'Italie*. Il passa sa vie dans une agitation et des déplacements continuels : tour à tour médecin et avocat, et tout à la fois auteur et acteur, il débuta dès l'âge de 22 ans dans la carrière qu'il a illustrée. Il avait déjà composé 120 pièces de différents genres, lorsqu'il vint à Paris en 1761; il fournit aux comédiens plusieurs pièces dont le succès retarda, mais n'empêcha pas la destruction du théâtre italien. Il enseigna en même temps sa langue à Mesdames de France, ensorte que les 30 dernières années de sa vie furent consacrées aux plaisirs de la cour et de la capitale. Il a paru, *Mémoires de Goldoni, pour servir à l'histoire de sa vie et de son théâtre*, Paris, 1787, 3 vol. in-8; ibid., 1823, 2 vol. in-8, 12 fr. Il mourut à Paris en 1793, dans un dénûment absolu, ayant perdu, par l'effet de la révolution, une pension de 4000 fr., que lui faisait la cour. On a plusieurs éditions des *œuvres* de Goldoni, Venise, 1761, 18 vol. gr. in-8, fig.; Turin, 1772 ou 1788, 34 vol. in-12; Venise, 1788 ou 1794-95, 44 vol. in-8, édition l'une des plus complètes qu'on ait de ce théâtre, 120 fr., pap. fin, fig., 180 fr. Il faut y joindre les mémoires de l'auteur, Venise, 1788, 3 vol. in-8, qui font partie de l'édition de Venise, 1804, 44 vol. in-8; Torino, 1793, 44 vol. pet. in-8, 96 fr.; Livourne, 1791, 31 vol. in-8, 72 fr.; Prato Giachetti, 1819-27, 47 vol. pet. in-8; *Memorie*, Prato, 1822, 3 vol. pet. in-8, portr., bonne édition, 150 fr., pap. fin, 200 fr., et plus, en pap. vél.; celle de Venise, 1817-23, 50 vol. in-16, 60 fr.; Conco, 1828, 48 vol. in-16, 72 fr., et Florence, 1827 et ann. suiv., 53 vol. in-8, pap. vél., 160 fr. On a publié à Lyon les *Chefs-d'œuvre dramatiques* de Goldoni, traduits en français par Amar-Durivier, avec le texte italien, 1801, 3 vol. in-8. Cette entreprise n'a pas été continuée. Quelques-unes de ses pièces ont été traduites en français, le *Père de famille* et le *Véritable ami*, par Deleyré, et publiées par Grimm; *Paméla* et la *Veuve rusée*, par D. B. D. V. (de Bonnet du Valguier); la *Suivante généreuse*, la *Domestique généreuse* et les *Mécontents*, par Sablier; *Paméla mariée*, par Desriaux, etc. La collection des *théâtres étrangers*, publiée chez Ladvocat, en contient plusieurs traduites par Aignan. Il y a plusieurs éditions de

ses meilleures pièces, sous le titre de *Commedie scelte di Goldoni*, Milano, 1821, 4 vol. in-8, portr., 24 fr.; ibid., 1825, 3 vol. in-12, portr., 15 fr. Outre ses pièces italiennes, il est auteur du *Bourru bienfaisant*, comédie française qui eut beaucoup de succès. Goldoni fit au vice une guerre acharnée et mit sur la scène avec un rare talent les travaux et les ridicules de presque tous les peuples, et particulièrement de son pays. Grand connaisseur du cœur humain, il a présenté des peintures d'une vérité frappante; doué d'une imagination inépuisable, il a créé des objets toujours nouveaux; mais ses tableaux, quoique d'une vérité incontestable, avilissent souvent sa nation dont il voulait corriger les mœurs.

GOLDSMITH (Olivier), célèbre écrivain anglais, né en 1728 à Pallas dans le comté de Longford, en Irlande, s'appliqua de bonne heure à l'étude et à la pratique de la médecine. Son père, ministre anglican peu fortuné, l'avait d'abord destiné au commerce; mais les heureuses dispositions qu'il annonçait l'engagèrent à faire des sacrifices pour lui donner une éducation soignée. Placé dès l'âge de 15 ans à l'université de Dublin, il prit part à une sédition formée par les élèves de cet établissement pour délivrer les prisonniers de Newgate. Il dut son pardon à l'aveu naïf de sa faute; bientôt il éprouva le besoin de voyager: en conséquence il quitta Dublin, se rendit à Cork, trouva un vaisseau qui allait partir pour l'Amérique, paya son passage, et attendit que les vents fussent favorables au départ; mais le capitaine du navire mit à la voile sans lui, emportant son argent et ses effets: force lui fut de revenir à Dublin: bientôt il se décida à étudier la médecine. En conséquence il se rendit à Edimbourg et commença ses études médicales en 1752. Détourné de ses travaux par ses camarades, il se livra à la dissipation. Il s'était rendu caution pour l'un de ses amis; mais n'ayant pu payer dans le temps convenu, il fut obligé de quitter l'Ecosse. Arrivé en Hollande, il se rendit à Leyde, où il suivit les leçons d'anatomie d'Albinus, et celles de chimie de Caubius. Mais Goldsmith avait la passion du jeu: souvent elle l'avait mis dans une détresse voisine du besoin; il se vit contraint de quitter Leyde, n'emportant pour toute ressource que sa flûte dont il jouait très-bien. C'est au talent qu'il avait pour cet instrument qu'il eut recours pour vivre dans ses voyages en France et en Suisse. A Genève, il trouva un anglais qui le prit pour son gouverneur; il parcourut avec lui une partie de l'Italie; mais il y avait entre eux une incompatibilité d'humeur qui les força à se séparer à Marseille. Goldsmith revint en Angleterre en 1756; il s'était fait recevoir docteur en médecine à Padoue. Il offrit ses services à des chefs d'établissement et à des apothicaires; car il était dénué de tout. Sa mauvaise mine le fit partout rebuter, excepté chez un chimiste qui l'admit dans son laboratoire: quelque temps après il entra comme sous-inspecteur dans une école à Peckham. Enfin il vint s'établir à Londres comme médecin. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il fit paraître ses ouvrages qui ont eu un succès prodigieux. Le produit de ses travaux littéraires l'aurait mis à l'abri du besoin; mais d'un côté il était trop prodigue, de l'autre il était très-délicat: ainsi ayant reçu d'un libraire une somme de 100 guinées pour son poëme du *Village abandonné*, il le força à la reprendre parce qu'il trouvait le prix trop élevé, en comparaison de l'étendue de l'ouvrage. Cet écrivain mourut en 1774. Ses *OEuvres poétiques* ont été imprimées en anglais, London, 1811, in-4, 24 fr.; ib., 1816, gr. in-18, avec fig., et *ses œuvres mêlées*, ib., 1801 ou 1812, 4 vol. in-8, 48 fr., ou 1806, 5 vol. in-12, 24 fr., et Paris, 1824, 4 vol. in-8, 28 fr.; et plus, en gr. pap. vél.; c'est une réimpression de l'édition de Londres, 1820, 4 vol. in-8. Plusieurs des ouvrages de Goldsmith ont été traduits en français, tels que: *Histoire de la Grèce*, par P. F. Aubin, Paris, 1802, 2 vol. in-8, fig., 9 fr.; *Histoire romaine*, par M. G. (Graux), Paris, 1803, 2 vol. in-8, fig. et cartes, 12 fr.; *Abrégé de l'histoire romaine*, par Musset-Pathay, ibid., 1801, 2 part. in-8, fig. et cartes, 5 fr.; *Histoire d'Angleterre*, trad. par Alb. Montémont, ibid., 1825, 6 vol. in-8, 36 fr.; *Le Citoyen du monde*, par Poivre, 1763, 3 vol. in-12; *Le Vicaire de Wakefield*, par Aignan, 1803, in-12; par Hennequin, ib., 1825, in-8, avec portr., 7 fr.; *Contes moraux*, par le prince Boris de Galitzin, 1804, in-18; *Le retour du philosophe*, ou *le Village abandonné*, par Mme de Chastenay, ibid., 1797, in-8, et imité par le chevalier Rutlidge, Bruxelles, 1772, in-18; *ses essais*, trad. par J. Castéra, Paris, 1788, in-8; Goldsmith a en outre donné une *Histoire naturelle de la terre et de la nature animée* (en anglais), Londres, 1779, 8 vol. in-8, fig., et réimprimée avec des augmentations de W. Turton, ib., 1806, 6 vol. in-8, fig., 72 fr.; cet ouvrage est écrit avec élégance et intérêt; mais il n'y faut chercher ni une grande exactitude ni des vues et des faits nouveaux.

GOLIATH, géant de la ville de Geth, d'environ 9 pieds 3 pouces de hauteur, fut tué par David d'un coup de pierre, vers l'an 1063 avant J.-C. Ses armes répondaient à la grandeur de sa taille. Son casque était d'airain; sa cuirasse, de même métal, pesait 5000 sicles, ce qui fait plus de 95 livres de notre poids. Il avait aussi des bottes et un bouclier d'airain. Le fût de sa hallebarde était de la grosseur d'une ensuble de tisserand; et le fer dont elle était garnie pesait 600 sicles de fer, c'est-à-dire plus de 11 livres. Horstius prétend que ses armes devaient peser au moins 272 livres de notre poids.

GOLIKOF (Iwan), négociant russe, né à Kursk dans la province de ce nom, en 1735, et mort à St.-Pétersbourg en 1801, n'avait reçu qu'une éducation très-commune; mais tout en s'occupant d'opérations commerciales assez étendues, il prit du goût pour l'histoire et la littérature, et réunit de nombreux documents sur la vie et le règne de Pierre le Grand. Privé de sa fortune et de sa liberté en 1780, par suite de spéculations malheureuses, il sortit de prison deux ans après, à l'occasion de la solennelle inauguration de la statue élevée par Catherine II au fondateur de Pétersbourg. Cette circon-

stance décida Golikof à écrire l'histoire de l'illustre czar, Pierre le Grand, sur les documents qu'il avait déjà recueillis et sur ceux qu'il put réunir encore. Il fit paraître en russe, les *Hauts faits de Pierre le Grand, le sage réformateur de la Russie, recueillis de sources authentiques, et rédigés d'après l'ordre des années*, Moscou, 1788, 12 vol. in-8, avec une continuation, ib., 1790-97, 18 vol. in-8. L'auteur n'étant pas lettré, ce livre est fait sans critique et sans discernement. On y trouve cependant plusieurs traits remarquables et des faits auparavant inconnus. Il fit paraître séparément les *Anecdotes nouvelles de Pierre le Grand, recueillies par J. Golikof*, Riga et Leipzig, 1802, in-8. De Halem a tiré parti de cet extrait et de plusieurs autres mémoires importants, dans son *Histoire de Pierre le Grand*, qui a paru en allemand à Munster et Leipzig, 1803-7, 3 vol. in-8. C'est l'ouvrage le plus exact que nous ayons sur ce sujet. Il vaut infiniment mieux que celui de Voltaire. Le travail de Golikof fut récompensé : il lui valut le titre de conseiller de cour que lui conféra en 1800 l'empereur Paul I[er].

GOLIUS (Jacques), savant orientaliste, né à la Haye en 1596, succéda au savant Erpenius dans la chaire d'arabe de l'université de Leyde. Il voyagea en Afrique et en Asie pour se perfectionner dans la connaissance des langues orientales. Les Turcs le laissèrent fouiller dans les bibliothèques de Constantinople, et on voulut l'y retenir en lui procurant de grands avantages. Il préféra le séjour de Leyde, et y mourut en 1667. On a de ce savant : *Lexicon arabico-latinum*, Lugd.-Batav., 1653, in-fol., ouvrage estimé, dont les exemplaires se trouvent rarement en bon état (150 à 180 fr.); et on lui doit comme éditeur : *Alfragani elementa astronomica, arab. et lat. cum notis*, Amstelod., 1669, in-4, volume assez rare, 12 à 15 fr.; *Ahmedis arabsiadæ, vitæ et rerum gestarum Timuri, qui vulgo Tamerlanes dicitur, historia, arab.*, Leyde, 1636, in-4. Cette édition plus belle que celle de 1767-72, 2 tom. en 3 vol. pet. in-4, n'est point accompagnée de la version latine, 8 à 12 fr.; *Erpenii grammatica arabica*, Leyde, 1656, in-4. On préfère les dernières éditions de cette grammaire, parce qu'elles sont beaucoup plus complètes.

GOLIUS (Pierre), ou Célestin de Sainte-Liduvine, frère du précédent, né à Leyde, se fit carme-déchaussé, et passa en qualité de missionnaire en Syrie, où il devint supérieur des carmes de son ordre au monastère de Mar-Elia, dans le Mont-Liban : il alla ensuite à Rome, où il enseigna la langue arabe, et travailla à l'édition de la Bible en cette langue, imprimée l'an 1671 par les soins de Sergius Risius, savant maronite, archevêque de Damas. Le général de son ordre l'ayant fait visiteur des missions, il partit pour les grandes Indes, et mourut à Surate vers l'an 1673. On a de lui : une *traduction* en langue arabe *de l'Imitation de Jésus-Christ*, Rome, 1663, in-8, et réimprimée par les soins de Callenberg, Halle, 1738-39, 4 part. in-8; *Vie de sainte Thérèse*, trad. de l'espagnol en arabe; il a traduit en latin de l'arabe, *Paraboles et sentences; De præcipuis controversiis inter catholicos et hæreticos Orientis*, et plusieurs ouvrages de piété; *Les commencements de la mission des pères carmes, sur le Mont-Liban*, en italien.

GOLLUT (Louis), historien, né dans le XVI[e] siècle à Pesmes, petite ville du comté de Bourgogne, mourut en 1595, professeur de littérature latine dans l'université de Dôle. On a de lui : *Gymnasii Dolani grammatica latina*, Lyon, 1752, in-8. Il dédia cette grammaire à Cl. de la Baume, alors archevêque de Besançon; *Paroles mémorables de quelques grands personnages, entre lesquelles sont plusieurs mots joyeux et rustiques*, Dôle, 1589, in-12. Ce petit ouvrage est devenu très-rare; *Les mémoires historiques de la république séquanoise et des princes de la Franche-Comté de Bourgogne*, ibid., 1592, in-fol., 12 à 15 fr.; les exemplaires avec le titre de Dijon, 1647, ne diffèrent des premiers que par le changement de frontispice. Cet ouvrage renferme un récit exact des événements dont Gollut a été le contemporain, ou qui n'ont précédé sa naissance que de peu de temps; mais il faut se défier de ses narrations quand elles remontent à des âges plus anciens. On reproche à cet auteur de n'avoir point cité ses sources, et d'avoir fait entrer dans son livre les histoires de l'empire et de l'Espagne, parce que les souverains de ces pays ont pendant quelque temps régné sur le comté de Bourgogne, comme descendants de la duchesse Marie.

GOLTZIUS (Hubert), célèbre antiquaire, né à Venloo, dans le duché de Gueldre, en 1526, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, recherchant des inscriptions, des tableaux anciens, des médailles. Son mérite lui ouvrit tous les cabinets et toutes les bibliothèques. La ville de Rome l'honora de la qualité de citoyen. De retour dans les Pays-Bas, il mit sous presse un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Fasti romani, ex antiquis numismatibus et marmoribus ære expressi et illustrati*, Anvers, 1566, 1617, 1620 et 1645, in-fol.; *Icones imperatorum romanorum*, Anvers, 1557, in-fol. C'est un recueil de toutes les médailles échappées aux injures des temps, ou aux dévastations des barbares, depuis Jules-César jusqu'à Charles-Quint. On a accusé Goltzius de n'avoir pas toujours su distinguer les médailles supposées d'avec les véritables; le célèbre Eckel lui fait ce reproche : cependant Vaillant assure, qu'après un examen exact, il n'en a pas trouvé une seule dont on puisse douter; *Des traités particuliers* sur les médailles de la Grèce, 1576, in-fol.; sur les médailles de la Grèce et de ses îles, Anvers, 1618, 1620 et 1701, in-fol.; sur celles de Jules-César, Bruges, 1563, in-fol.; d'Auguste et de Tibère, avec leur vie extraite de Suétone, 1576, 1620 et 1644, in-fol.; *Sicilia et magna Græcia*, 1576, in-fol., réimpr. avec les notes d'André Schott, Anvers, 1618, 1644 et 1708, in-fol.; *Thesaurus rei antiquariæ uberrimus*, Anvers, 1579, in-4, ou 1618 et 1644, in-fol., plein de recherches. Tous ces ou-

vrages ont été réunis sous le titre d'*Opera omnia numismatica*, Bruges, 1566-76, 5 vol. in-fol.; Antuerp., 1644-45, 5 vol. in-fol., fig., 50 à 60 fr.; ibid., 1708, 5 vol. in-fol., 40 à 50 fr. On les trouve aussi dans le *Trésor des antiquités grecques et romaines*. Ce savant mourut à Bruges en 1583. Il était aussi peintre et graveur en bois. Il avait une imprimerie chez lui, pour qu'il se glissât moins de fautes dans ses ouvrages. (*Voy*. Nicéron, tome 34.)

GOLTZIUS (Henri), peintre et graveur, naquit en 1558 au village de Mulbrecht, dans le duché de Juliers. Il alla à Rome et à Naples, où il fit beaucoup d'étude d'après les antiques et les productions des meilleurs artistes. Il a peu travaillé en peinture; mais il a gravé plusieurs sujets en diverses manières. On a beaucoup d'estampes fort estimées, faites d'après les dessins qu'il avait apportés d'Italie. Les plus connues sont : *la Visitation*, *la Nativité*, *la Circoncision*, *l'Adoration des Rois*, *la Sainte Famille*, *un Enfant mourant sur un chien*, etc. On remarque dans celles de son invention, un goût de dessin qui a quelque chose de rude et d'austère; mais on ne peut trop admirer la légèreté, et en même temps la fermeté de son burin. Peut-être cependant a-t-il un peu trop de dureté; il y a aussi de la roideur dans les contours. Il mourut à Harlem en 1617.

GOMAR (François), théologien calviniste, chef des *Gomaristes* ou *contreremontrants*, naquit à Bruges en 1563. Après avoir étudié sous les plus habiles théologiens calvinistes, il obtint une chaire de théologie à Leyde en 1594, et l'occupa avec distinction. Arminius professait alors dans l'université de cette ville; ce sectaire, trop favorable à la nature humaine, donnait à l'homme tout le mérite des bonnes œuvres. Gomar, partisan des opinions de Calvin sur la prédestination, aussi inquiet que cet hérésiarque et aussi fanatique, s'éleva avec force contre un sentiment qui lui paraissait anéantir les droits de la grâce. Il attaqua Arminius en particulier et en public. La mort de celui-ci ne termina pas les contestations. Vorstius fut mis en sa place, sans que Gomar pût l'empêcher. (*Voy*. Vorstius.) Il y eut de longues conférences, surtout dans le fameux conciliabule de Dordrecht en 1618, qui, loin de rapprocher les partis, les aigrirent davantage. Les gomaristes voulaient soumettre les arminiens aux décrets de ce prétendu concile; inconséquence risible dans des sectaires, qui rejetaient l'autorité de l'Eglise, et ne connaissaient point de tribunal infaillible en matière de dogme. « L'on a peine de » retenir son indignation, dit un critique d'ailleurs » très-modéré, quand on voit le synode de Dor» drecht se fonder sur la promesse que Jésus» Christ a faite à son Eglise, d'être avec elle jus» qu'à la consommation des siècles, pendant que » tous les protestants font profession de croire que » ce divin Sauveur a abandonné cette même Eglise, » immédiatement après la mort des apôtres; que » pendant quinze cents ans, il y a laissé introduire » les erreurs les plus monstrueuses, et les super» stitions les plus grossières, de manière que cette » église n'était plus l'Eglise de Jésus-Christ, mais la » prostituée de Babylone, de laquelle il a fallu se » séparer au 16e siècle, pour pouvoir faire son salut. » Que penser encore, quand on voit les docteurs » de Dordrecht rappeler l'exemple et la méthode » des anciens conciles, de condamner les erreurs, » et que l'on se souvient des déclamations fou» gueuses que les protestants se sont permises contre » tous les conciles? Pour comble de ridicule, ils ci» tent la conduite des princes et des souverains, » qui ont protégé l'Eglise contre les attaques des » hérétiques, après avoir cent fois blâmé les empe» reurs qui se sont mêlés des disputes de religion; » ils félicitent l'église belgique d'être délivrée *de la* » *tyrannie de l'antechrist romain, et de l'horrible* » *idolâtrie du papisme*, pendant qu'eux-mêmes » exercent contre leurs frères un des principaux » actes de cette prétendue tyrannie, en se rendant » juges et arbitres de la croyance, etc. Aussi les » arminiens ne manquèrent pas de faire à leurs ad» versaires tous les reproches que les protestants ont » faits contre le concile de Trente, qui les a con» damnés. Ils dirent que ceux qui s'arrogeaient le » droit de les juger, étaient leurs accusateurs et » leurs parties; qu'un synode devait être libre, que » les accusés devaient y être admis à se défendre et » à se justifier; que les prétendus juges se ren» daient arbitres de la parole de Dieu, etc. On » n'eut aucun égard à leurs plaintes, ni à leurs cla» meurs. » Il est constant aujourd'hui que le synode de Dordrecht ne fut autre chose qu'une farce politique jouée par le prince Maurice de Nassau, prince d'Orange, pour se défaire de quelques républicains qui lui faisaient ombrage. (*Voy*. Barneveldt.) Gomar mourut à Groningue en 1641, à 78 ans. Ses *ouvrages* ont été recueillis in-fol., à Amsterdam, en 1645. (*Voy*. Arminius et Episcopius.)

GOMBAULD (Jean Ogier de), l'un des premiers membres de l'académie française, né à Saint-Just de Lussac, près de Brouage, était d'une famille distinguée de Saintonge. Il se produisit à la cour de la reine Marie de Médicis, plut à cette princesse par ses vers, et en obtint une pension de 1200 livres, réduite depuis à 400. Son zèle pour la pureté du langage allait jusqu'au fanatisme. Il proposa un jour sérieusement aux académiciens, « de » s'obliger par serment d'employer les mots, ap» prouvés à la pluralité des voix dans l'assemblée. » Gombauld, si ardent pour la langue française, ne lui a pas rendu de grands services, ni par ses poésies faibles et inégales, ni par sa prose, quelquefois légère, mais plus souvent lâche. Ses œuvres poétiques sont : des *tragédies* mal conduites et mal versifiées, à l'exception de quelques tirades; une pastorale, in-8, en 5 actes, intitulée *Amaranthe*, Paris, 1631, in-8, où les bergers et bergères parlent un peu trop le langage des courtisans; des *Sonnets*, 1646, in-4, en grand nombre, parmi lesquels Boileau n'en comptait que deux ou trois passables; des *Epigrammes*, 1657, in-12, préférées à ses sonnets, quoiqu'elles soient l'ouvrage de sa vieillesse. On les a mises à côté de celles de Mainard, et on en a retenu quelques-unes; *Endymion*, in-8, roman aujourd'hui confondu dans la foule

des frivolités ; *Traités et lettres concernant la religion*, Amsterdam, 1669, in-12. Il mourut nonagénaire en 1666. Ce fut un écrivain fade et médiocre : ses madrigaux et son bel esprit étaient fort goûtés à l'hôtel de Rambouillet : c'est de lui que Boileau dit :

Et Gombauld tant loué garde encore la boutique.

GOMBERVILLE (Marin le Roi de), né en 1600 à Paris, suivant les uns, et, suivant d'autres, à Chevreuse ou à Etampes, dans le diocèse de Paris, fut un de ceux qui furent choisis parmi les beaux esprits du royaume, lorsque le cardinal de Richelien forma l'académie française. A l'âge de 14 ans, il donna un recueil de 110 *quatrains* à l'honneur de la vieillesse ; ouvrage faible, et dont on n'aurait pas fait mention, s'il n'eût été prématuré. Il s'appliqua dans la suite à composer des *romans ;* mais ayant fait connaissance avec les solitaires de Port-Royal, il ne voulut plus écrire d'ouvrage profane. Cette ferveur s'attiédit un peu sur la fin de ses jours ; mais il n'en fut, dit-on, pas moins attaché au parti. Il mourut en 1674. On a de lui des ouvrages en vers et en prose. Ceux du premier genre sont des *poésies diverses,* dans le recueil de Lomenie de Brienne. Son *Sonnet sur le St.-Sacrement*, et celui *sur la Solitude*, sont les meilleures pièces de ce recueil. Les productions du second genre sont : des romans : *Polexandre*, Paris, 1637, 5 vol. pet. in-8, 10 à 15 fr.; la *Cythérée*, ib., 1642, 4 vol. pet. in-8, 10 à 12 fr.; la *Jeune Alcidiane*, 1651, in-8, ou 3 vol. in-12, pleins d'aventures peu vraisemblables et longuement contées ; *Discours sur les vertus et les vices de l'histoire et de la manière de bien écrire*, avec un traité de l'*Origine des Français*, Paris, 1620, in-4. Ce petit ouvrage est fort rare ; parmi les remarques utiles qu'il renferme, il y en a plusieurs de singulières et de fausses; l'édition des *Mémoires du duc de Nevers*, Paris, 1665, 2 vol. in-fol. Ces mémoires commençent en 1514, et finissent en 1595; mais Gomberville les a enrichis de plusieurs pièces curieuses qui vont jusqu'en 1610, année de l'assassinat de Henri IV ; *Relation de la rivière des Amazones*, traduite de l'espagnol du jésuite Da-Cunha, avec d'autres relations, et une dissertation sur cette rivière, 4 vol. in-12 ; *La Doctrine des Mœurs, tirée de la philosophie des stoïques, représentée en cent tableaux et expliquée en cent discours*, Paris, 1646, in-fol., fig., 8 à 12 fr.; ibid., 1684, in-12, fig., 3 à 4 fr., ouvrage qui fut plus recherché pour les planches que pour les paroles.

GOMER, fille de Débélaïm, renonça à la prostitution dans laquelle elle vivait, pour épouser le prophète Osée, dont elle eut, dit l'Ecriture, trois enfants, un fils et deux filles. Le saint homme reçut ordre du Seigneur de prendre pour épouse une femme débauchée, pour marquer dans le langage typique, alors en usage chez les Juifs et d'autres nations, la prostitution et les désordres de Samarie, qui avait abandonné le Seigneur pour se livrer à l'idolâtrie ; et il épousa Gomer. (*Voy.* OSÉE.)

GOMEZ (Louis), jurisconsulte, natif d'Orihuela en 1484, dans le royaume de Valence, enseigna le droit avec réputation. Il mourut en 1545, évêque de Fano, après avoir exercé divers emplois dans la chancellerie de Rome, où il avait été appelé. Plusieurs auteurs ont fait l'éloge de sa piété et de son érudition. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus d'honneur, est un recueil intitulé : *Variæ resolutiones juris civilis, communis et regii*, dont la meilleure édition est celle de Lyon, 1735, in-fol.

GOMEZ DE CIUDAD-REAL (Alvarez), poëte latin, né en 1488 à Guadalaxara, dans le diocèse de Tolède, fut mis comme enfant d'honneur auprès de l'archiduc (depuis l'empereur Charles-Quint). Il se fit un nom en Espagne par ses poésies latines. Les plus connues sont sa *Thalie chrétienne*, Alcalà, 1522, in-4 ; la *Muse Pauline,* ou *les Epîtres de saint Paul en vers élégiaques*, 1529, in-8 ; son *poëme sur la Toison d'or*, 1540, in-8 : c'est le chef-d'œuvre de Gomez. Il mourut en 1538. On lui reproche de mêler dans ses poésies chrétiennes les noms des divinités païennes ; mais c'était l'usage du temps : sa latinité est riche et pure, sa versification facile et harmonieuse. On l'appela le *Virgile espagnol.*

GOMEZ DE CASTRO (Alvarez), né en 1515 à Sainte-Olalla, près de Tolède, mort en 1580, est auteur de divers ouvrages en vers et en prose. Le plus connu est son *Histoire du cardinal Ximenès*, Alcalà, 1567, in-fol. Nous avons la *Vie* de ce cardinal en français, par Marsollier, et mieux encore par Fléchier.

GOMEZ (Madeleine-Angélique POISSON de) née à Paris en 1684, morte à Saint-Germain-en Laye en 1770, était fille de Paul Poisson, comédien. Don Gabriel de Gomez, gentilhomme espagnol, peu favorisé de la fortune, lui trouvant de l'esprit et des grâces, l'épousa. Elle se consacra entièrement au genre romanesque. Sa plume, plus féconde que correcte, fit éclore un grand nombre de productions galantes, sur lesquelles le public même frivole s'est beaucoup refroidi, et que le public sage n'a jamais lues. Les principales sont : *Les Journées amusantes*, 8 vol. in-12 ; *Anecdotes persannes*, 2 vol. in-12 ; *Histoire secrète de la conquête de Grenade*, in-12 ; *Histoire du comte d'Oxford*, avec *celle d'Eustache de Saint-Pierre au siége de Calais*, in-12 ; *Les cent nouvelles Nouvelles*, 10 vol. in-12. Mme de Gomez est encore auteur de plusieurs tragédies, dont aucune n'est restée au théâtre. En général, la versification en est lâche et languissante : la moins mauvaise est celle d'*Habis* qui eut 25 représentations.

GOMIS (François), compositeur distingué, né en 1790 à Oteniente, village aux environs de Valence (Espagne), mort à Paris au mois de juillet 1836, commençait à exercer son art à Madrid lorsque les événements politiques de l'époque, auxquels il avait pris une part active, le contraignirent, en 1823, de s'expatrier et de se réfugier en France. Arrivé à Paris presque sans ressources, il y donna d'abord quelques leçons de chant, passa ensuite en Angleterre, où il séjourna plusieurs mois, et revint à Paris, où il débuta sur la scène lyrique : *le Diable à Séville*, *le Revenant* et *le Portefaix,* trois opéras comiques écrits par lui, et représentés avec succès, établirent bientôt sa réputation. Le style de Gomis

se distingue par un caractère énergique et sévère, auquel parut se faire d'abord avec peine le public parisien habitué depuis quelques années aux mélodies faciles et vulgaires des compositeurs en vogue. Son dernier ouvrage est un grand opéra en 3 actes : *le Comte Julien*, reçu à l'académie royale de musique peu de temps avant sa mort, et qui n'a pas été représenté.

GONDAHAIRE, ou GONDICAIRE, premier roi de Bourgogne, entra vers l'an 407 dans le pays de la Gaule qui s'étend depuis le Rhin jusqu'aux Alpes, et contribua ainsi, l'un des premiers, au démembrement de cette partie de l'empire romain ; cependant il reconnut la suprématie des empereurs : plus tard il voulut secouer ce joug et se rendre indépendant; mais il fut vaincu par Aétius, patrice des Gaules. Aétius ayant traversé le Rhin pénétra dans l'intérieur du pays : Gondahaire s'opposa à sa marche, et périt l'an 451 dans le combat fameux qui fut livré dans les plaines Catalauniques à Méry-sur-Seine, contre Attila, ce chef des barbares qui avait pris le nom de *fléau de Dieu*. Il était contemporain des premiers rois francs, et notamment de Mérovée. Son royaume fut partagé entre ses trois fils Gondéric, Gondioc et Chilpéric.

GONDEBAUD, troisième roi de Bourgogne, fils de Gondioc, frère et meurtrier de Chilpéric, s'empara de son royaume aussitôt après qu'il l'eut massacré. Son règne commença en 491. Il porta la même année la guerre en Italie, pilla et ravagea l'Emilie et la Ligurie, se rendit maître de Turin, et répandit la terreur et la désolation. Au retour de cette sanglante expédition, il donna Clotilde, sa nièce, à Clovis qui la lui avait demandée ; mais cette union n'empêcha pas celui-ci de se joindre à Gondégisile (second fils de Gondioc, roi des Bourguignons, qui, après avoir partagé les états de son père avec ses frères, avait fait de Genève le siége de son royaume), et d'attaquer Gondebaud. Cet usurpateur fut défait et poursuivi jusqu'à Avignon, où il s'enferma l'an 500. Obligé de racheter sa vie et son royaume, le vaincu accepta les conditions que le vainqueur voulut lui imposer ; mais à peine fut-il délivré, qu'il reprit les armes. Il alla assiéger Gondégisile dans Vienne, le prit et le fit égorger au pied des autels, dans une église d'ariens, où il s'était réfugié. Depuis cette expédition, Gondebaud fut paisible possesseur de son royaume jusqu'à sa mort en 516, après un règne de 25 ans. Ce monarque mourut dans l'arianisme qu'il professait en public, quoiqu'il désapprouvât en secret cette hérésie. Gondebaud, tout barbare qu'il était, donna de très-bonnes lois à son peuple. On y remarque en général un grand fond d'équité, beaucoup de pénétration, une attention singulière à prévenir les moindres différends, une profonde politique, et des vues dignes d'un chrétien. Tel est en général le caractère des premiers rois français : un mélange de barbarie et de sagesse. Si le christianisme ne les dépouilla pas entièrement de leurs vices et de leurs erreurs, il les éleva fort au-dessus de ce qu'ils étaient avant de le connaître. Les lois de Gondebaud forment le recueil qu'on nomme la *Loi Gombette*. Ce code a été imprimé dans le *Sylloge legum antiquarum* de Jean Herold, Bâle, 1557, dans le *codex legum antiquarum* de Frédéric Lindenbrog, et dans le *corpus juris germanici antiqui*. On trouvera des détails sur les dispositions de la loi Gombette dans la *Dissertatio Historica de Burgundia cis-et-transjurana*, Strasbourg, 1741, in-4.

GONDÉGISILE, premier roi Vandale, qui, à l'instigation de Stilicon, fit avec son armée une irruption dans les Gaules. Selon Procope, les Vandales, contraints par la famine, avaient quitté la Dacie et les environs des Palus-Méotides, leur ancienne demeure. Gondégisile voulant passer le Rhin, fut vaincu par les Francs, et périt dans le combat en 406. Il eut pour successeur Gonderic; et les Alains et les Suèves étant venus aussitôt au secours des Vandales, passèrent le Rhin dans la même année. Cet événement eut lieu dans la douzième année du règne de l'empereur Honorius.

GONDI. (*Voy.* RETZ.)

GONDRIN (Louis-Henri de), né au château de Gondrin, diocèse d'Auch, en 1620, d'une famille ancienne, fut nommé en 1644 coadjuteur d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, son cousin. Il prit possession de cet archevêché en 1646, et le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1674. Il eut de grands démêlés avec les jésuites qu'il interdit dans son diocèse pendant plus de 25 ans. Le parti de Jansénius le regardait comme un appui ; cependant Gondrin signa en 1653 la lettre de l'assemblée du clergé au pape Innocent X, où les prélats reconnaissent « que les *cinq* fameuses *Propositions* » sont dans *Jansénius*, et condamnées *au sens de* » *Jansénius*, dans la constitution de ce pontife. » Il signa aussi le Formulaire sans distinction, ni explication ; mais ensuite il parut s'en repentir, et se joignit aux quatre évêques d'Alet, de Pamiers, d'Angers et de Beauvais, pour écrire à Clément IX, « qu'il était nécessaire de séparer la question *de fait* » d'avec celle *de droit*, qui étaient confondues dans » le *Formulaire*. » L'abbé Bérault l'appelle un « caméléon qui prenait la couleur de tous les objets » intéressants qui l'environnaient, et la quittait aussitôt qu'ils cessaient de l'intéresser. » On a de lui : des *Lettres*; plusieurs *Ordonnances pastorales*; on lui attribue la *trad.* des *Lettres choisies de saint Grégoire le Grand*, publiée par Jacques Boileau.

GONET (Jean-Baptiste), provincial des dominicains, né en 1616, mort à Béziers, sa patrie, en 1681, était docteur de l'université de Bordeaux, où il professa la théologie. Sa piété égalait son savoir. Nous avons de lui : *Clypeus theologiæ thomisticæ contra novos ejus impugnatores*, Burdigalæ, 1659-69, 16 tom. in-12; Parisiis, 1669, et Lugduni, 1681, 5 vol. in-fol. Cette dernière édition est la meilleure; *Dissertatio theologica ad tractatum de moralitate actuum humanorum pertinens de probabilitate, in qua novorum casuistarum laxitates, et Jansenianorum excessus ex doctrina D. Thomæ confutantur*, Burdigalæ, 1664, in-12; *Manuale Thomistarum, seu brevis theologiæ cursus in gratiam et commodum studentium*, Biteris, 1680, 6 tom. in-12; Lugduni, 1681, in-fol.

GONGORA-Y-ARGOTE (Louis), surnommé de son temps le *Prince des poëtes espagnols*, naquit à Cordoue en 1561, d'une famille noble mais pauvre, se consacra à la culture des belles-lettres, et surtout de la poésie. Après avoir terminé ses études à l'université de Salamanque et vécu longtemps dans l'obscurité, il fut chapelain du roi d'Espagne, et mourut dans sa patrie en 1627. Ce poëte a eu des admirateurs zélés, et de grands adversaires. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir étendu les bornes de la langue castillane, et de l'avoir enrichie de beaucoup de choses nouvelles; mais on lui reproche des figures gigantesques et des métaphores outrées. *Las obras* ont été imprimées à Madrid, 1636-45-48, 3 vol. in-4; on trouve difficilement ces trois volumes réunis; il faut y joindre: *Ilustracion y defensa de la fabula de Piramo y Tisbe*, ibid., 1636, in-4, vend. les 4 vol. 75 fr.

GONNELIEU (Jérôme de), né à Soissons en 1640, jésuite en 1657, mort à Paris en 1715, parcourut avec succès la carrière brillante de la chaire, et celle de la direction, moins éclatante, mais aussi difficile. Ses mœurs étaient une prédication continuelle et la plus efficace. Ses ouvrages, fruit de sa piété et de son zèle, sont en grand nombre: *Exercice de la vie spirituelle*, Paris, 1701, ou Marseille, 1827, in-12; *Pratique de la vie intérieure*, Paris, 1710 ou 1713, in-12; *Instruction pour la confession et la communion*, ibid., 1710 ou 1713, in-12; le *Sermon de N.-S. à ses apôtres après la cène, avec des réflexions*, ibid., 1712, in-12, etc.; *Nouvelle retraite de huit jours*, ibid., 1736, in-12; *De la présence de Dieu qui renferme tous les principes de la vie intérieure*, ibid., 1703, 1709, in-12; et Marseille, 1827, in-12; *Méthode de bien prier*, Paris, 1710, ou 1769, in-12. Presque tous les bibliographes lui attribuent une *traduction de l'Imitation de J.-C.*; mais quoique souvent réimpr. sous son nom, elle n'est point de lui: il est certain qu'elle est de Jean Cusson et qu'elle a été retouchée par J.-B. Cusson: le P. Gonnelieu n'y a eu d'autre part que d'avoir fourni les *prières* et *pratiques* qui furent ajoutées en 1712, à la fin de chaque chapitre de cette traduction.

GONNELLI (Jean), surnommé l'*Aveugle de Cambassi*, du nom de sa patrie, lieu proche de Volterre dans la Toscane, fut l'élève de Pierre Tacca, disciple de Jean de Bologne. Ses talents donnaient de grandes espérances, lorsqu'il perdit la vue à l'âge de 20 ans. Cet accident ne l'empêcha point d'exercer la sculpture; il faisait des figures de terre cuite, qu'il conduisait à leur perfection par le seul sentiment du tact. Il fit plus; il tenta de faire de la même manière des portraits, et il en fit de très-ressemblants, tels que ceux du pape Urbain VIII, et de Cosme Ier, grand duc de Toscane. On en a vu plusieurs en France. Cet artiste mourut à Rome en 1664.

GONSALVE, ou GONÇALO (Fernandez y Aguilar de Cordoue), surnommé *le Grand Capitaine*, duc de Terra-Nova, prince de Venouse, naquit à Montilla, petite ville près de Cordoue, en 1453, d'une des plus illustres maisons d'Espagne. Il se signala d'abord contre les Portugais, en 1476. Il servit ensuite sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, à l'époque de la conquête du royaume de Grenade, et il se rendit maître de diverses places. Ferdinand V, roi d'Aragon le mit à la tête des troupes qu'il envoya dans le royaume de Naples, sous prétexte de secourir Frédéric et Alphonse ses cousins, mais en effet pour les dépouiller. Il poussa la guerre avec vigueur, et se rendit maître par capitulation, en 1501, de Tarente. Ses troupes, mécontentes de manquer de tout, menacèrent de se révolter, et tinrent au général les plus insolents propos; mais la présence d'esprit, le sang froid et la fermeté de Gonsalve, les continrent dans le devoir. Comme il avait besoin d'un grand événement pour affermir son autorité, il assiége Cérignole, afin de déterminer les Français à hasarder une bataille; il a le bonheur de l'engager et de vaincre. Il s'empare de Naples sans coup férir, et emporte les châteaux l'épée à la main en 1503. Les richesses qu'on y avait amassées deviennent la proie du vainqueur. Comme quelques soldats se plaignaient de n'avoir pas eu assez de part au butin: *Il faut réparer votre mauvaise fortune*, leur dit Gonsalve; *allez dans mon logis, je vous abandonne tout ce que vous y trouverez.* Cependant une nouvelle armée, arrivée de France, menaçait de tomber sur les Espagnols. Gonsalve, quoique beaucoup plus faible, se retranche à la vue des Français. Comme les officiers espagnols trouvaient quelque témérité dans la conduite de leur général, il leur dit héroïquement: « J'aime mieux » trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre » sur l'ennemi, que prolonger ma vie de cent an- » nées en reculant de quelques pas. » L'événement justifia cette résolution. Gonsalve battit les Français à Seminara, à Cérignole, près du Garillan (1503), finit la guerre par de savantes manœuvres, et assura à l'Espagne la possession du royaume de Naples, dont il devint connétable. Ses ennemis l'accusèrent de vouloir se rendre souverain de ce royaume; et on a dit que Ferdinand ajouta foi à ces bruits; parce que s'étant rendu à Naples, il obligea Gonsalve à le suivre en Espagne: mais il pouvait avoir d'autres raisons d'emmener Gonsalve, et de souhaiter d'avoir près de lui un si habile homme. Louis XII, roi de France, vit Gonsalve en passant à Savone, le fit manger à sa table, et s'entretint longtemps avec lui. Ce héros mourut à Grenade, en 1515, laissant une réputation immortelle de bravoure qui lui fit donner le nom de *Grand Capitaine*. On voit son mausolée dans le chœur de l'église des Hiéronymites, et en dehors de l'église, cette inscription gravée sur une table de jaspe: *Gonzales Fernando a Corduba, Gallorum ac Turcarum terrori.* Sa générosité contribua autant à sa gloire que sa valeur. La république de Venise lui fit présent de vases d'or, de tapisseries magnifiques, et de martres zibelines, avec un parchemin où était écrit en lettres d'or le décret du grand conseil qui le faisait noble Vénitien. Il envoya tout à Ferdinand, excepté le parchemin. Le P. du Poncet, jésuite, a donné l'histoire de ce grand capitaine, Paris, 1714, 2 vol. in-12. Florian a publié une espèce de poëme sous le titre de *Gonsalve de Cordoue*. Le caractère du héros est conforme à l'histoire; mais tout le reste n'est qu'une

agréable fiction. On peut consulter sur la vie et les exploits de ce héros, les historiens qui ont traité des guerres de Naples, et particulièrement la chronique de Fernandez del Pulgar, Alcala, 1584, in-fol.

GONSALVE (Martin), fanatique du 14ᵉ siècle, natif de Cuença en Espagne, vers l'an 1325, prétendit qu'il était l'ange saint Michel, à qui Dieu avait réservé la place de Lucifer, et qui devait combattre un jour contre l'antechrist. L'inquisition le livra au bras séculier qui en fit une justice sévère. Il avait un disciple nommé Nicolas le Calabrois, qui voulut le faire passer après sa mort pour le Fils de Dieu, et qui assura que le Saint-Esprit devait sauver, au jour du jugement, tous les damnés par ses prières. Nicolas prêcha ses erreurs à Barcelonne, et finit comme son maître.

GONTAUT. (*Voy.* BIRON.)

GONTERY (Jean) naquit à Turin en 1562, et entra chez les jésuites à l'âge de 22 ans. Il se distingua dans la prédication, et s'occupa particulièrement de la controverse, sur laquelle il publia plusieurs ouvrages estimés de son temps, et écrits la plupart en français. Sotwell en donna une liste latine; on les trouve aussi détaillés dans d'autres catalogues, et en particulier dans l'*Examen critique des dictionnaires* par A.-A. Barbier. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : *Correctio fraterna facta Du Moulin ministro pontis Charentonii, in quâ tractatur, de necessitate baptismi, et limbis*, Parisiis, 1607, in-12; *Consequentiæ religionis reformatæ*, Lugduni, 1610, in-12; *Methodus utilissima confutandis hæreticis, et terminandis controversiis in materiâ religionis; Integra refutatio errorum hujus seculi*, Carolopoli, 1613, in-8; *Lapis lydius ad reducendos ab errore eos, qui sub colore reformationis decepti sunt, partibus* III, Burdigalæ, 1614-15, in-4. Le P. Gontery mourut en 1616, âgé de 54 ans; il fut un des plus redoutables adversaires des soi-disant réformés; son zèle et ses lumières devinrent très-utiles à la religion catholique, qui avait en lui un de ses plus ardents défenseurs.

GONTHIER, poëte latin du 13ᵉ siècle, après avoir été maître d'école, fut moine de l'abbaye de Paris, ordre de Citeaux, dans le diocèse de Bâle où il mourut en 1223. On a de lui : *Ligurinus, sive de rebus à Frederico I gestis*, publié par les soins de Conrad Peutinger, Augsbourg, 1507, in-fol., et plusieurs fois depuis. Ce poëme dont la latinité tient de la pureté des premiers siècles, porte le titre de *Ligurinus*, parce que l'auteur y chante l'expédition de Frédéric Barberousse dans la Ligurie, c'est-à-dire, dans le Milanais et dans la Lombardie; *Historia Constantinopolitana, anno* 1204, *ex ore Martini cujusdam abbatis qui rebus gestis interfuit*. Cette Histoire est estimée, et Canisius l'a insérée dans ses *Lectiones antiquæ*, 1604, in-4, tom. 5, Amsterdam, 1725, in-fol., à la fin du t. 4. Fabricius ne sait si c'est au même Gonthier qu'il faut attribuer : *De tribus usitatis christianorum actibus, oratione, jejunio et eleemosyna, lib.* XIII, Bâle, 1504 et 1507, in-4.

GONTRAN, roi d'Orléans et de Bourgogne, fils de Clotaire Iᵉʳ, commença à régner en 561, et établit le siége de sa domination à Châlons-sur-Saône ou à Lyon. Les Lombards se répandirent dans ses états, et les ravagèrent. Mummol, un des plus heureux généraux de son siècle, les poursuivit jusqu'en Italie, et les tailla en pièces. Gontran, délivré de ces barbares, tourna ses armes contre Récarède, roi des Goths; mais elles n'eurent aucun succès. Il fut plus heureux dans la guerre contre Waroc, duc de Bretagne, qui fut forcé de lui rendre hommage en ces termes : *Nous savons comme vous, que les villes armoriquaines* (Nantes et Rennes) *appartiennent de droit aux fils de Clotaire, et nous reconnaissons que nous devons être leurs sujets...* Chilpéric, avec lequel il était alors en guerre, ayant été tué, Gontran, loin de profiter de sa mort, se prépara à la venger. Il servit de père à Clotaire son fils, et défendit Frédégonde sa veuve, contre la vengeance que Childebert et Brunehaut en auraient pu tirer. Ce prince mourut après un règne de 41 ans en 595, à 60 ans, sans laisser d'enfants. L'Eglise le mit au nombre des saints; il mérita cet honneur par son zèle pour la religion et la justice, par ses libéralités envers les malheureux.

GONZAGUE (Louis de), d'une illustre maison d'Italie, qui a donné deux impératrices à l'Allemagne, une reine à la Pologne, et un grand nombre de cardinaux, était fils de Gui de Gonzague. Après avoir défait Passarino Boniscola, tyran de Mantoue, en 1327, il devint lui-même seigneur de cette ville, sous le titre de *Vicaire de l'empire*, et mourut en 1361, âgé de 93 ans. — Jean-François, un de ses descendants, né en 1390, se fit un nom par son habileté et son courage. Il fut général des troupes de l'Eglise pour la défense de Bologne sous Jean XXIII, et de celles des Vénitiens contre les Milanais. Il fut créé marquis de Mantoue par l'empereur Sigismond en 1433, et mourut en 1444. — Frédéric II fut fait duc de Mantoue par l'empereur Charles-Quint, qui lui conserva en même temps le marquisat de Montferrat; il mourut en 1540. — Son petit-fils, Vincent de Gonzague, finit la postérité masculine de la branche aînée, et mourut en 1627. — Frédéric II avait un autre fils nommé Louis, qui, étant venu s'établir en France, fut duc de Nevers par son mariage avec Henriette de Clèves. (*Voy.* NEVERS.) — Son fils, Charles de Gonzague, était duc de Nevers en France, lorsqu'il alla prendre possession du duché de Mantoue. Il fut secondé par les armes de Louis XIII, et se conduisit avec autant de prudence que de valeur; il mourut en 1637. — Son petit-fils, Charles IV, s'étant déclaré pour le roi d'Espagne, Philippe V fut mis au ban de l'empire et dépossédé de son duché. Il mourut à Padoue en 1708, sans postérité légitime. — Il y avait d'autres branches de cette maison, qui ne purent entrer en possession de Mantoue. Ce duché resta à la maison d'Autriche. La branche de Guastalla étant éteinte en 1729, ce duché fut réuni à celui de Mantoue, et depuis joint aux duchés de Parme et de Plaisance. (Voy. *Antonii Possevini junioris, Gonzagarum, Mantuæ et Montisferrati ducum, historia*, Mantoue, 1628, in-4; les

Mémoires du duc de Nevers, 1665, 2 vol. in-fol. et l'*article* GOSSELINI.)

GONZAGUE (Cécile de), fille de François Ier de Gonzague, marquis de Mantoue, apprit les belles-lettres de Victorin de Feltri, et y fit des progrès tellement admirables, qu'à 12 ans elle savait parfaitement le grec. Sa mère, Paule Malatesta, dame illustre par sa vertu, par son savoir et par sa beauté, lui inspira le mépris du monde, et l'engagea à se faire religieuse. Ses vertus illustrèrent le cloître autant que ses connaissances. Elle florissait au 15e siècle vers l'an 1460.

GONZAGUE (Lucrèce de), dame illustre du 16e siècle, se signala également par ses vertus et par ses écrits. Hortensio Lando lui dédia son *Dialogue sur la modération des passions*. Elle fut malheureuse dans son mariage avec Jean-Paul Manfrone, qu'elle épousa à regret à l'âge de 14 ans. Il était brave, mais il se conduisit si mal, que le duc de Ferrare le fit mettre en prison, et le trouva digne du dernier supplice; il usa néanmoins de clémence et ne le fit point mourir, en considération de Lucrèce son épouse. Cette illustre dame employa tous les moyens qui lui parurent les plus propres à procurer la liberté à son mari; mais elle ne put rien obtenir. Ils pouvaient seulement s'écrire. Enfin, son mari étant mort dans la prison, elle ne voulut point se remarier, et mit ses deux filles dans des couvents. Elle mourut elle-même en 1576. On recueillit ses *lettres* (en italien), Venise, 1552, in-8, vend. 13 f., et on y inséra jusqu'aux billets qu'elle écrivait à ses domestiques. Ce recueil est un monument de sa piété et de son esprit.

GONZAGUE (Hercule), né en 1505 de François de Gonzague et d'Elisabeth d'Est, fut évêque de Mantoue, archevêque de Tarragone, et créé cardinal par Clément VII en 1527. Il arrêta avec beaucoup de zèle les progrès de l'hérésie en Italie. Paul III, en reconnaissance des services qu'il rendait à la religion, lui adressa un bref l'an 1545, où il lui accordait une pleine autorité sur tout son clergé séculier et régulier. Pie IV l'envoya au concile de Trente en qualité de son premier légat. Il y mourut en 1563.

GONZAGUE (saint Louis de), fils de Ferdinand, marquis de Castiglione, de la maison de Mantoue, naquit au château de Castiglione en 1568, entra chez les jésuites le 2 novembre 1587, et s'y sanctifia en peu de temps par l'exercice de toutes les vertus, surtout par une grande pureté de mœurs, et une ardente charité; il mourut à Rome en 1591. On l'enterra dans l'église du collége des jésuites. Son corps a été depuis transféré dans une chapelle qui y a été bâtie sous son invocation, par le marquis Scipion Lancelotti. Saint Louis de Gonzague fut béatifié par Grégoire XV en 1621, et canonisé par Benoît XIII en 1626. Le P. d'Orléans a écrit sa *Vie*. On trouve l'histoire de ses miracles dans le P. Cépario et dans les Bollandistes.

GONZAGUE (Marie-Louise de), reine de Pologne, née vers 1612, était fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, puis de Mantoue. Elle épousa Ladislas Sigismond IV, roi de Pologne en 1645, et fut couronnée l'année d'après à Cracovie. Après la mort de ce prince en 1648, elle se maria, par dispense du pape, à Jean-Casimir, frère de Ladislas. Un grand fonds d'esprit et de piété, la grandeur de son courage dans des temps difficiles, les moyens qu'elle prit pour remettre la tranquillité dans la Pologne, troublée par les armes des Suédois et par la faction des rebelles, la firent aimer et respecter. Elle mourut à Varsovie en 1667, sans laisser d'enfants. L'histoire de cette reine a été écrite par Jean le Laboureur, Paris, 1649, in-4.

GONZALEZ DE CASTILLO (Jean), augustin espagnol, célèbre par sa piété et par ses prédications, mourut à Salamanque en 1479, à 49 ans. Il fut empoisonné à l'autel par une hostie consacrée, qu'une dame lui avait fait donner, transportée de fureur de ce qu'il avait converti son amant.

GONZALEZ (Thyrse), espagnol, général des jésuites, mort à Rome en 1715, a combattu la doctrine de la *probabilité*, soutenue par plusieurs casuistes, dans un traité intitulé : *Fundamentum theologiæ moralis, id est tractatus theologicus de recto usu opinionum probabilium*, Dillingen, 1689, in-4; Naples, 1694, in-4; les éditions de Rome, de Lyon et d'Anvers, 1694, sont tronquées. Il y montre que ce n'est pas une opinion généralement reçue dans sa société; il prouve même qu'enseignée au 16e siècle dans toutes les écoles, elle a eu pour premiers adversaires des jésuites, entre autres Rebellus en 1608, Comitolus en 1609, André Blancus sous le nom de *Candidius Philalètes*. Il la réfute ensuite très-fortement, sans néanmoins obliger les théologiens de son ordre à suivre son sentiment, déclarant qu'il écrit comme simple particulier et non général. On a encore de lui : un *Traité* contre les propositions de l'assemblée du clergé de France de 1682, intitulé : *De infallibilitate romani pontificis in definiendis fidei et morum controversiis extrà concilium generale, et non expectato Ecclesiæ consensu, contrà recentes hujus infallibilitatis impugnatores*, Rome, 1689, in-4, 10 à 12 fr., rare; *Manuductio ad conversionem Mahumetanorum*, Dillingen, 1689, in-4; *Veritas religionis christianæ demonstrata*, Lille, 1696, in-12, 3e édit.

GOOL (Jean van), peintre hollandais, né à la Haye en 1685, mort en 1757, avait la touche ferme et la composition agréable. Il a donné : *Biographie des peintres flamands et hollandais* (en hollandais), la Haye, 1750 et 1751, 2 vol. in-8, fig., 18 à 24 fr., ouvrage assez vide d'instruction et dénué de goût, mais recherché à cause des gravures de Houbraken.

GORANI (Joseph, comte de), né à Milan vers l'an 1740, l'un des plus grands partisans de la révolution en Italie, se distingua dans ses études par sa facilité à tout concevoir, et se livra à la composition de divers ouvrages sur l'éducation publique, l'économie politique et la philosophie, où il développa des idées très-hardies, et beaucoup de projets de réforme. Il avait pris part à la rédaction du *Café*, journal littéraire dont les chefs étaient les Verri et Beccaria. Gorani leur survécut pour soutenir dans une autre feuille périodique les principes

de la révolution française. Fidèle à ses maximes, il invoqua l'abolition de toutes les prérogatives attachées à la noblesse. Un pareil système ne pouvait que lui faire des ennemis qui saisirent la première occasion de le punir. Mais il se rendit à Paris, et présenta à l'assemblée nationale constituante, une requête par laquelle il sollicitait le titre de *citoyen français*, qui lui fut accordé par un décret. Cette démarche lui attira les persécutions les plus violentes de la part du gouvernement de sa province. Un décret de bannissement et de prise de corps fut lancé contre lui. Ses biens furent confisqués, et son nom effacé des registres de la noblesse milanaise. En 1794 les crimes de Robespierre lui firent chercher un nouvel asile à Genève, où il vécut dans la misère jusqu'à sa mort arrivée en 1819. Ses ouvrages sont : un *Plan d'instruction publique*, 2 vol. in-8 ; un *Traité de l'impôt*, 1772, in-8 ; des *Recherches sur la science du gouvernement*, trad. en français par Ch. Guilloton-Beaulieu, Paris, 1792, 2 vol. in-8. Quoique les circonstances fussent très-favorables à la publication de cette traduction, elle a obtenu peu de succès, parce que les idées du comte Gorani, toutes révolutionnaires qu'elles étaient, n'étaient pas encore à la hauteur de la révolution qu'on voulait opérer ; les *Eloges* de deux célèbres florentins, Salluste-Antoine Bandini, archidiacre de Sienne, et le docteur Redi, premier médecin du grand-duc de Toscane ; plusieurs *Mémoires* sur différentes parties des sciences et des arts, qu'il a fournis aux différentes académies dont il était membre ; *Mémoires secrets et critiques des cours des gouvernements d'Italie*, Paris, 1793, 3 vol. in-8 ; *Lettres aux souverains sur la révolution*, 1793, in-8.

GORDIEN (Marcus-Antonius), surnommé l'*Africain*, né l'an 157, était fils de Metius Marcellus, et descendait par sa mère de l'empereur Trajan. Après avoir exercé le consulat avec distinction, il fut envoyé proconsul en Afrique. Les cruautés de l'empereur Maximin et les exactions tyranniques de ses intendants, ayant fait révolter cette province, les légions proclamèrent en 237 Gordien empereur, quoiqu'il eût alors 80 ans. Il refusa d'abord ; mais voyant qu'on le menaçait de le tuer, il accepta et s'associa son fils. Le sénat, instruit de cette nouvelle, lui décerna le titre d'Auguste, et déclara les Maximin père et fils, ennemis publics. Maximin furieux marcha contre le nouvel empereur, qui envoya son fils pour le combattre. Ce jeune prince ayant été tué après un combat sanglant, Gordien le père s'étrangla de désespoir à Carthage, où il s'était retiré. Il fut autant regretté pour sa douceur que pour son courage et son esprit. Il ressemblait beaucoup à Auguste ; il en avait la voix, le geste et la taille. Il avait composé dans sa jeunesse un *Poëme sur la vie des Antonin*.

GORDIEN (Marcus-Antonius), surnommé *le Jeune*, naquit vers l'an 191, et fut instruit dans les belles-lettres par Serenus Sammonicus le Jeune, qui lui laissa sa bibliothèque, composée de 62,000 volumes. Son esprit cultivé, son caractère doux et complaisant, le firent aimer de l'empereur Héliogabale, qui lui donna la charge de questeur ou de trésorier des finances. Alexandre Sévère lui confia ensuite la préfecture de Rome, et la manière dont il remplit cette charge lui mérita le consulat. Son père étant parti l'an 230 pour aller gouverner l'Afrique, il le suivit en qualité de lieutenant de cette province. En 237 l'un et l'autre furent reconnus empereurs. Gordien le fils marcha à la tête d'une armée contre Capellien, gouverneur de Mauritanie, qui était resté fidèle à Maximin ; mais il fut vaincu et tué le 25 juin de la même année 237. Ses vertus militaires étaient affaiblies par un penchant extrême pour les femmes. Il s'abandonna tellement à cette passion, que, dans la vigueur de l'âge, il ne lui restait plus que la faiblesse de la vieillesse.

GORDIEN (Marcus-Antonius), surnommé *le Pieux*, neveu du précédent, fut honoré du titre de César en 237, à l'âge de 12 ans. A 13 il fut proclamé empereur, et tous les peuples de l'empire le reconnurent avec transport. Cet enfant eut toute la sagesse d'un vieillard instruit par l'expérience. Il épousa dans sa 16e année Fabia Sabina Tranquillina, fille de Mysithée, homme célèbre par son savoir et son éloquence, et par d'autres qualités bien plus importantes. Gordien le fit préfet du prétoire, aussitôt qu'il eût épousé sa fille. Ce fut par le conseil de cet homme sage qu'il entreprit plusieurs grands édifices, dont le plus magnifique fut celui du champ-de-Mars. Il contenait deux vastes galeries de mille pieds de longueur, et éloignées de 500 l'une de l'autre. Entre ces deux galeries était de chaque côté une haute palissade de lauriers et de myrtes, et au milieu une terrasse de la longueur des galeries, soutenue par plusieurs rangs de petites colonnes. Au-dessus de cette même terrasse s'élevait une autre galerie de 500 pieds de long.... Il y avait près de 4 ans que Gordien régnait paisible, quand Sapor, roi de Perse, ravagea les provinces de l'empire. Le jeune empereur partit bientôt après, pour le combattre avec une armée nombreuse. Au lieu de s'embarquer avec ses troupes, ce qui était le plus court, il préféra la terre à la mer, et traversa exprès la Mésie, afin d'y arrêter les progrès des Goths et d'autres peuples du Nord, qui, semblables à un torrent, venaient d'inonder la Thrace. Il y signala son entrée par une victoire qu'il remporta sur les barbares, et après y avoir établi l'assurance et l'ordre, il continua sa route par le détroit de l'Hellespont, et ensuite par l'Asie-Mineure ; de là il passa en Syrie, où Sapor et lui en vinrent bientôt aux mains. Gordien fut vainqueur, et reprit sur lui la ville d'Antioche ; il se rendit aussi maître de Cares et de Nisibe, deux places considérables dont s'étaient emparés les Perses. Le sénat lui décerna le triomphe, et donna à son beau-père le titre de *tuteur de la république*. Tandis qu'il illustrait le nom romain par ses exploits, Philippe, préfet du prétoire, la seconde personne de l'empire, voulut être la première. Il fit assassiner le jeune Gordien en 244. L'armée honora sa mémoire par un tombeau où elle déposa son corps, sur les confins de la Perse, avec cette inscription en langues grecque, syriaque, latine et égyptienne : « Au divin GORDIEN, » vainqueur des Perses, des Goths et des Sarmates,

» qui a mis fin aux troubles domestiques de l'em-» pire, et subjugué les Germains, mais non les » Philippe.... » Le sénat, aussi sensible à cette perte que l'armée, fit un décret en l'honneur des Gordiens, par lequel leur postérité était exempte de tous les emplois onéreux de la république. Plusieurs écrivains, notamment l'abbé Dubos, admettent l'existence d'un quatrième Gordien; mais ce système n'a pas prévalu. On peut consulter à cet égard l'*Histoire des quatre Gordiens*, par ce dernier, et la réfutation de cet ouvrage par Ant. Galland, intitulé : *Lettre touchant l'histoire des quatre Gordiens*, etc., Paris, 1696, in-12.

GORDIUS, roi de Phrygie et père de Midas, était un laboureur qui parvint de la charrue au trône. Il n'avait pour tout bien que deux attelages de bœufs, l'un pour labourer, l'autre pour traîner son chariot. Les Phrygiens ayant appris de l'oracle que celui qu'ils rencontreraient sur un char serait leur roi, ils décernèrent la couronne à Gordius. Midas, son fils, offrit le chariot de son père à Jupiter. Le nœud qui attachait le joug au timon était fait, dit-on, avec tant d'adresse, que le vulgaire étonné fit courir le bruit que l'empire de l'Asie appartiendrait à celui qui le dénouerait : on citait même à ce sujet la décision d'un oracle. Alexandre le Grand passant à Gordium, capitale de la Phrygie, fut curieux de voir cet ouvrage qu'on disait être si merveilleux. Il vit le nœud, et, sans s'amuser à le défaire méthodiquement, comme avaient cherché en vain tant d'autres, il brusqua la difficulté en le coupant d'un coup d'épée : ce qui fait dire à Quinte-Curce : *Oraculi sortem vel elusit vel implevit.*

GORDON (Jacques-Huntley), d'une des meilleures maisons d'Ecosse, alla à Rome, où il se fit jésuite en 1563; il se rendit habile dans la philosophie, la théologie et les langues. Il enseigna l'hébreu avec réputation à Bordeaux, à Paris et à Pont-à-Mousson, et voyagea en Allemagne, en Danemark et dans les îles Britanniques, où il eut beaucoup à souffrir pour la religion catholique. Il mourut à Paris en 1620, à 77 ans. On a de lui : *Controversiarum fidei epitome*, Cologne, 1620, in-8.

GORDON (Jacques LESMORE), d'une des plus illustres maisons d'Ecosse, né à Aberdeen en 1553, entra chez les jésuites à Paris en 1573. Après avoir enseigné la théologie, et gouverné les collèges de Toulouse et de Bordeaux, il fut appelé à la cour pour être confesseur de Louis XIII. Il mourut à Paris en 1641. Il est auteur : d'un *Commentaire* latin *sur la Bible*, Paris, 1632, 3 vol. in-fol.; *Opus chronologicum, annorum seriem, regnorum mutationes, et rerum toto orbe gestarum memorabilium narrationem, à mundi initio ad nostra tempora complectens*, Poitiers, 1613; Cologne, 1614, 2 vol. in-fol.; *Opuscula tria, chronologicum, historicum, geographicum*, Cologne, 1636, et divers ouvrages de théologie.

* GORDON (Thomas), célèbre écrivain politique du 18e siècle, né en 1684 dans la province de Galloway en Irlande, mort en 1750, avait le génie de la politique et de la littérature. Après avoir fait de bonnes études, il vint à Londres, se livra à l'enseignement, s'associa aux travaux littéraires de Trenchard, et publia avec lui les *Lettres de Caton*, en anglais, 1737, 4 vol. in-12, et le *Whig indépendant*, ou *Défense du christianisme primitif*, 1728, in-8 : ouvrages dirigés contre l'administration de cette époque, et auxquels l'esprit de parti donna de la vogue. Gordon continua seul le dernier. Après la mort de Trenchard, il se mit aux gages de sir Robert Walpole, et composa quelques brochures pour défendre les mesures de ce ministre. Son goût pour les écrivains penseurs l'engagea à donner en 1739 une bonne traduction anglaise de *Tacite*, précédée de *discours politiques* qui furent traduits en français, et parurent à Amsterdam, 1742, 2 vol. in-12, ou 1751, 3 vol. in-12. En 1743, il donna la traduction anglaise de *Salluste.* Les discours politiques qu'il y joignit furent traduits en français par Daudé, 1759, 2 vol. in-12. Gordon fit suivre cette traduction de celle des *Catilinaires de Cicéron*, 1743, et réimpr. en 1769, in-4. En général ses discours ont été inspirés par je ne sais quel amour de la liberté et par une haine profonde pour la royauté et le sacerdoce : de là le succès qu'ils ont obtenu dans le siècle de la philosophie.

GORDON (Alexandre), écossais, voyagea en Italie, où il s'arrêta longtemps; passa de là en France, en Allemagne; fut secrétaire de plusieurs sociétés scientifiques en Angleterre, et se rendit, en 1741, dans la Caroline, où il occupa divers emplois. Il était juge de paix lorsqu'il y mourut vers l'an 1750. On a de lui : *Vie du pape Alexandre VI, et de son fils César Borgia*, 1729, in-fol., contenant les guerres de Charles VIII et de Louis XII, en Italie, de 1492 à 1506; traduite en français, Amsterd., 1732, 3 vol. in-12, ouvrage curieux et à quelques égards assez impartial; cependant poussé peut-être trop loin, selon Lenglet du Fresnoy : « La conduite de ce pape, ajoute le » même critique, a été déréglée, et on ne l'a que » trop fait savoir. » *Itinerarium septentrionale*, ou *Voyage dans plusieurs parties des comtés de l'Ecosse et du nord de l'Angleterre, et supplément à cet itinéraire*, Londres, 1727-32, 2 tom. in-fol., avec 72 planch., 36 à 48 fr., et plus cher en gr. pap. Il en a paru en Hollande une édition lat.; *Histoire complète des anciens amphithéâtres*, trad. de l'italien de Scipion Maffei, 1730, in-fol.; *Essai d'explication des figures hiéroglyphiques inscrites sur le cercueil de la momie appartenant au capitaine Lethieullier*, 1737, in-fol., avec des planches; *Vingt-cinq planches gravées de toutes les momies et autres antiquités égyptiennes qui se voient et existent en Angleterre*, 1739, in-fol. Tous ces ouvrages sont en anglais.

GORDON (Alexandre d'ACHINTOUL), né en 1670, devint major en Russie, et mourut en 1752. Il a laissé une *Histoire de Pierre Ier*, en anglais, Aberdeen, 1755, 2 vol. in-8; cet ouvrage est précieux par l'exactitude des faits, dont une grande partie se passa sous les yeux de l'auteur. Ch. A. Wichmann l'a traduit en allemand, Leipzig, 1765, 2 vol. in-8.

GORDON (Lord Georges), né à Londres en

1750, de Cosme Georges, duc de Gordon, issu d'une ancienne famille d'Ecosse, servit d'abord dans la marine pendant une partie de la guerre de l'indépendance américaine, devint ensuite membre du parlement, et se fit remarquer dans cette assemblée par son opposition au bill en faveur des catholiques, et par les sarcasmes violents qu'il se permit contre ceux qui n'étaient pas de son avis. En 1780 il se plaça à la tête du parti protestant qui paraissait alarmé des progrès de la religion catholique, depuis que l'acte de 1778 avait adouci la rigueur des lois contre ceux qui la professaient. Il se chargea des plaintes de son parti. Ses représentations n'ayant pas été accueillies, il organisa un rassemblement considérable, et fut l'auteur des troubles de 1780 : plus de 100,000 personnes ameutées investirent le parlement, se livrèrent aux excès les plus coupables, et auraient infailliblement bouleversé l'Angleterre, si l'on n'eût pris le parti rigoureux mais nécessaire de faire feu sur cette multitude : tout rentra dans l'ordre. Lord Gordon fut mis en jugement sous l'accusation du crime de haute trahison, mais il fut acquitté parce que les débats n'avaient pas prouvé qu'il eût assemblé la foule dans de mauvaises intentions. En 1788, il fut traduit de nouveau devant la cour de justice, comme coupable d'être l'auteur d'un libelle contre la reine de France et contre l'impératrice de Russie; mais il se retira en Hollande, d'où il fut renvoyé par ordre des autorités. Il se rendit alors à Birmingham, où il fit profession de la religion juive; il y fut arrêté, conduit à Londres et enfermé dans la prison de Newgate, où il était condamné à rester cinq ans et dix mois. Il y mourut en 1793, regretté de ses compagnons d'infortune à qui il faisait du bien. On a de lui sur les affaires du temps plusieurs pamphlets dont le style est correct, vif et animé.

GORDON (Guillaume), historien anglo-américain, pasteur d'une congrégation d'indépendants à Ipswich, était né en 1729 à Hitchin dans le comté de Hertesford en Angleterre. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il passa aux Etats-Unis en 1770, devint chapelain du congrès provincial de Massachussets, et adopta avec ardeur la cause des Américains. A son retour en Angleterre, il écrivit le récit de cette guerre sous ce titre : *The history of the rise*, etc.; *Histoire de l'origine, des progrès et de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique*, etc., Londres, 1788, 4 vol. in-8. Cet ouvrage en forme de lettres contient des documents authentiques très-précieux; mais il est écrit avec partialité, sans noblesse et sans élégance. On doit aussi à Gordon un abrégé du traité de Jonathan Edwards sur les *affections religieuses*, et quelques sermons. Il mourut à Ipswich en 1807.

GORELLI, poète italien, natif d'Arezzo, a écrit la chronique de cette ville, *In terza rima*, de 1310 à 1384; cet ouvrage est d'autant plus précieux, que l'auteur avait été le témoin de presque tous les événements qu'il rapporte. Il paraît que Gorelli a eu l'intention de former son style sur celui de Dante, mais il est resté infiniment au-dessous de son modèle. Sa *chronique* a été publiée par Muratori dans les *Rerum italicar. scriptores*, tom. XV.

GORGIAS DE LÉONTE, né en Sicile environ 485 ans avant l'ère vulgaire, prolongea sa carrière au delà d'un siècle. Sophiste et orateur célèbre, il fut envoyé par les Léontins à Athènes, pour demander du secours contre les Syracusains, l'an 427 avant J.-C., et obtint ce qu'il demandait.

GORI (Antoine-François), savant antiquaire de Florence, professeur public d'histoire, né en 1691, mort en 1757, s'est acquis la plus grande réputation par les ouvrages qu'il a publiés : *Thesaurus veterum Dyptichorum consularium et ecclesiasticorum*, Florence, 1759, 3 vol. gr. in-fol., fig., 30 à 40 fr., en gr. pap., 50 fr.; *Musæum Etruscum exhibens veterum etruscorum monumenta*, ibid., 1737, 3 vol. in-fol., fig., 48 à 72 fr.; *Musæi Guarnacii antiqua monumenta Etrusca, eruta e Volaterranis hypogæis*, ibid., 1744, in-fol., fig., 10 à 12 fr. Ces monuments d'une antiquité indubitables, découverts dans les fouilles de Volterre, sont très-utiles, avec l'aide des observations de Gori, pour éclairer l'histoire, la religion, les mœurs et les cérémonies des anciens Etrusques; *Musæum Florentinum*, ibid., 1731-66, 12 vol. in-fol. max., fig., 600 à 800 fr. Cette collection perd beaucoup de son prix lorsque les derniers volumes n'y sont pas. On ajoute quelquefois à ce recueil les portraits des hommes illustres de Toscane en 4 part. in-fol.; *Thesaurus gemmarum antiquarum astriferarum cum dissertationibus in gemmas antiq. à J.-B. Passerio*, ibid., 1750, 3 vol. in-fol., fig., 36 à 48 fr.; *Inscriptiones antiquæ græcæ et romanæ in Etruriæ urbibus extantes (cum notis Salvinii stud. Gorii)*, ib., 1727-43, 3 vol. in-fol., 24 à 30 fr.; *Symbolæ litterariæ, opuscula varia philologica, scientifica, antiquaria, complectentes, ex auctoribus diversis*, ibid., 1748-53, 10 vol. in-8; *Symbolæ litterariæ, ejusdem generis opuscula complectentes*, Romæ, 1751-54, 10 vol. in-8, les 20 vol., vend. 49 fr.; *Monumentum, sive Columbarium libertorum et servorum Liviæ Augustæ et Cæsarum Romæ detectum, etc., cum notis Salvinii*, Florentiæ, 1727, in-fol., cum 20 tab., 12 à 15 fr., gr. pap., 30 fr.; *Dactyliotheca lucithiana, cum enarrationibus Gorii*, Venetiis, 1767, 2 vol. pet. in-fol., fig., 18 à 30 fr.

GORINI (Joseph CORIO, marquis de), poète dramatique, né à Milan vers la fin du 17e siècle, a laissé plusieurs pièces dramatiques qui eurent un succès brillant, et lui assurent un rang honorable sur le parnasse italien. On les a recueillies sous ce titre : *Teatro comico e tragico*, Venise, 1732, in-8, et Milan, 1745, 6 vol. in-12. La préface offre un tableau de l'origine et des progrès de l'art dramatique chez les différentes nations. Ses meilleures pièces sont *Jézabel*, *Hécube*, *Mahomet II*, tragédies presque toutes imitées de notre scène, et souvent traduites littéralement : le *Baron Polonais*, copie du *Pourceaugnac* de Molière, le *Fripon français*, etc. On a encore de Gorini : l'*Elpino Arcadia*, Milan, 1720, in-4. C'est un recueil de sept églogues en prose, mêlée de vers; *Rime di-falso in queste importantissime materie, con la*

verse, Milan, 1724, in-8; *Politica, diritto e religione, per ben pensare e scegliere il vero dal riposta*, ibid., 1742, 2 vol. in-4, ouvrage mis à l'index par décret du 4 juillet 1742; *L'Uomo, trattato fisico morale, diviso in tre libri*, Lucques, 1756, in-4; *Via e verità sui fondamenti della morale cristiana soliloqui*, Milan, 1761, 2 v. in-12. Gorini mourut peu de temps après la publication de ce dernier ouvrage, dans un âge avancé.

GORIONIDES, ou Ben Gorion (Joseph), fameux historien juif, que les rabbins confondent mal à propos avec le célèbre historien Josèphe, vivait au 8e ou 9e siècle. Il nous reste de lui : *Historia judaica, hebraicè*, Mantuæ (sine anno), pet. in-fol. ou in-4. Cette première édition, exécutée vers 1480, est fort rare, vend. 121 fr.; la seconde, imprimée à Constantinople, 1510, in-4, n'est pas plus commune; *Eædem lib.* VI, *ex hebræo latinè vertit, præfatione ex notis illustravit Jo. Gagnier*, Oxonii, 1706, in-4, 5 à 6 fr.; *Eadem historia juxtà edit. venetam, hebr. et lat. ex vers. Jo-Frid., Breithaupti*, Gothæ, 1710, in-4, 8 à 12 fr. On voit, par ce livre même, que l'auteur était, selon toutes les apparences, un juif du Languedoc. Le premier écrivain qui a cité cet ouvrage est Saadias Gaon, rabbin célèbre, qui vivait au milieu du 10e siècle.

GORITZ (Le P. François-Antoine), ainsi nommé de Goritz ou Goritia, pays où il était né vers 1725, entra chez les PP. capucins dans la province de Styrie, et se distingua à la fois par sa doctrine, la pureté de ses mœurs et son humilité chrétienne. Il fut pendant plusieurs années professeur de théologie dans les écoles de son ordre, et publia plusieurs savants ouvrages sur la morale, sur les monuments profanes et sacrés. Pie VI, instruit des vertus et des connaissances du P. François-Antoine, le reçut avec beaucoup de bienveillance lors du voyage de ce pontife à Vienne, en 1782. Un des meilleurs ouvrages de ce religieux est son *Epitome theologiæ moralis in CCXXXIII tabulis clare, distincte ac breviter materias practicas exhibens; examinandorum, nec non novorum sacerdotum usibus accommodata. Opus posthumum quod à Fr. Hier. à Goritiâ, etc., editio secunda*, Lugduni, 1825, in-4, 8 fr. Le P. François mourut en 1784, avant d'avoir pu terminer cet ouvrage. C'est un de ses confrères, le P. Jérôme de Goritz, qui l'a revu et achevé; il le dédia à Pie VI; mais ce pape était mort lorsqu'on publia l'édition de Venise. On trouve dans ce livre toute la théologie morale distribuée par tableaux qui, pour chaque question, offrent d'un coup d'œil tout ce qui se rapporte à la pratique; ces tableaux n'occupent pas plus d'une page chacun, et sont au nombre de deux cent trente-trois, distribués par divisions et subdivisions. Chaque tableau présente de suite tous les principes qui peuvent servir à résoudre les difficultés qui se présentent, soit dans les divers cas de conscience, soit dans l'administration des sacrements. L'auteur cite les autorités sur lesquelles il appuie ses décisions. Plusieurs professeurs de théologie, qui ont lu l'*Epitome*, le regardent comme un résumé exact des règles de la morale, très-utile pour les pasteurs et les confesseurs; d'autant plus que l'auteur a évité les deux extrêmes, le relâchement de certains casuistes et la sévérité outrée de quelques autres. Il serait à souhaiter que cet ouvrage fût mieux connu en France, et qu'il obtînt le même succès qu'il a obtenu en Italie et en Allemagne. (*Voy.* l'*Ami de la Religion et du roi*, d'où ces détails sont extraits.)

GORLÆUS (Abraham), dont le nom belge était de Goorle, né à Anvers en 1549, mort à Delft en Hollande, en 1609, était extrêmement versé dans la connaissance des médailles, des monnaies anciennes et des autres antiquités. C'était sa passion dominante. On a de lui : *Dactyliotheca, seu annulorum sigillarium quorum apud priscos tam græcos quam romanos usus, promptuarium, cum explicat. Jac. Gronovii*. Lugd.-Bat., 1695 seu 1707, 2 vol. in-4, fig., 8 à 12 fr. Ces deux éditions sont préférées à celle de Nuremberg, 1600, in-4, à cause des notes de Gronovius. Il en a paru une édition française, Paris, 1778, 2 v. in-4, fig., 8 à 10 fr., gr. pap., 12 à 18 fr.; *Thesaurus numismatum familiarum romanarum*, Leyde, 1608, in-fol. On y trouve une ample critique de l'ouvrage de Fulvius Ursinus sur la même matière. On voit dans ces différents ouvrages un homme qui s'était nourri des meilleurs auteurs de l'antiquité.

GORRAN (Nicolas de), religieux dominicain, natif du Maine vers 1232, mourut vers l'année 1295. Philippe le Hardi le nomma confesseur de son fils, depuis roi de France, sous le nom de Philippe le Bel. On a de lui : des *Commentaires* sur presque toute la Bible; des *Sermons*, et quelques autres ouvrages, dont la plupart ne se trouvent qu'en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne.

GORRIS (Jean de), en latin *Gorræus*, médecin, né à Paris en 1505, mort en 1577, était protestant. Il fut retranché deux fois de la faculté à cause de sa croyance, et rétabli autant de fois. Il a publié les ouvrages suivants : *Hippocratis jusjurandum, de arte, de antiquâ medicinâ, gr. lat. cum scholiis*, Paris, 1542, in-4; *Nicandri theriaca et alexipharmaca, cum scholiis, gr. lat.*, ibid., 1549, in-8, ou 1557, in-4; *Definitionum medicarum lib.* XXIV, Paris, 1564, in-fol.; Francfort, 1578, 1601, in-fol.; Paris, 1622, in-fol.; c'est l'ouvrage le plus considérable et le plus important de Gorris : aujourd'hui même il est encore indispensable pour entendre et approfondir la doctrine des médecins de l'antiquité. L'édition de 1622 renferme plusieurs des autres ouvrages de ce médecin; elle a été donnée par Jean de Gorris, petit-fils de l'auteur.

GOSELINI (Julien), né à Rome en 1525, fut, dès l'âge de 17 ans, secrétaire de Fernand de Gonzague, vice-roi de Sicile. Il continua de l'être, lorsque ce vice-roi fut fait gouverneur de Milan, et eut la même fonction sous le duc d'Albe et sous le duc de Sesse, qui furent successivement gouverneurs de cet état, après la mort de Gonzague. Le duc de Sesse l'emmena avec lui à la cour d'Espagne, où Goselini se rendit si agréable par son adresse et par sa pru-

dence, qu'il fut employé dans les affaires que le duc avait auprès du roi. Le marquis de Pescaire, successeur du duc de Sesse, eut pour Goselini les mêmes égards. Mais le duc d'Albuquerque qui lui succéda, ne jugea pas favorablement de son esprit; et Goselini manqua d'avoir des affaires très-sérieuses. Il rentra en grâce sous le marquis d'Aimonte, et sous le duc de Terranova, gouverneur du Milanais, et fut leur secrétaire. On dit qu'il avait un talent merveilleux pour pacifier les querelles. Il mourut à Milan en 1587. On a de lui divers ouvrages : *La vita di Fernando Gonzaga*, 1579, in-4; *la Congiura di Gian-Lodovico Fieschi, contro alla republica di Genova*, inférieure à celle du cardinal de Retz; *Storia della congiura de' Pazzi e de' Salviati in Firenze*, histoire assez élégamment écrite, mais où ne se trouvent point encore les qualités qu'exigerait un événement où figurent de si grands intérêts et de si grands noms; un recueil de *poésies italiennes*, ou *Rimes*, Venise, 1588, in-8, et réimprimées plusieurs fois.

GOSSE (Etienne), littérateur, fabuliste et auteur dramatique distingué, né à Bordeaux en 1773, fit de bonnes études, et était secrétaire de l'arsenal de Nantes, au commencement de la révolution, lorsqu'il s'enrôla dans un bataillon de volontaires bretons qui vint à Paris en 1792, et dans lequel il fut fait officier. Ce fut pendant son séjour dans la capitale qu'il donna au théâtre du Marais, en 1793, *La mort de Simonneau*, maire d'Etampes, comédie en vers. Gosse fut envoyé peu de temps après pour faire la guerre dans la Vendée où il resta jusqu'en 1796. Il quitta alors le service militaire et revint à Paris où il se livra entièrement à son goût pour la littérature et le théâtre. Nommé, vers 1801, inspecteur des remontes, il fut quelques années après receveur de la loterie à Toulon. Il perdit sa place en 1815, et vint à cette époque se fixer à Paris. Attaché d'abord à la rédaction du *Miroir*, Gosse fut ensuite un des copropriétaires-rédacteurs de la *Pandore*. Il est mort à la fin de février 1834 à Toulon, où il s'était rendu dans l'espoir de rétablir sa santé. Les diverses pièces qu'il a fait représenter sont : au théâtre Montansier-Variétés, *l'Epreuve par ressemblance*, comédie en un acte, en vers, 1798, in-8 (avec Bernard Valville); l'*Epicière bel-esprit*, comédie en un acte, en prose, 1799; cette pièce n'ayant pas réussi, Gosse se consola de sa chute et de quelques épigrammes par une *Epître aux garçons épiciers* (avec MM. Etienne et Morel); *Quel est le plus ridicule*, ou *la Gravure en action*, folie-vaudeville, 1801, in-8 (avec M. Etienne); *Pont-de-Veyle*, ou *le bonnet de docteur*, 1802, in-8. Au théâtre des Troubadours (avec Bernard Valville, Morel et M. Etienne); *Pygmalion à Saint-Maur*, comédie-vaudeville, 1799. Au théâtre Molière : *Le nouveau débarqué*, comédie-vaudeville, 1800, in-8; *Le maréchal de Saxe*, au théâtre Feydeau : *L'auteur dans son ménage*, opéra comique en un acte, 1799, in-8; *Dorphinte*, ou *Le Bienfaisant par intérêt*, comédie en trois actes, en vers, 1799; cette pièce eut peu de succès, ainsi que les deux suivantes, et fit reprocher à l'auteur de travailler avec trop de précipitation; *L'Esclave par amour*, opéra comique, 1800, in-8; *Le roman*, opéra comique en un acte, 1800. Ces échecs dégoûtèrent probablement Gosse, qui cessa pendant plusieurs années de travailler pour le théâtre. Il publia : *Les Amants Vendéens*, 1800, 4 vol. in-12, roman historique; *Gasparin*, ou *le Héros provençal*, roman éroti-comique, 1800, 2 vol. in-8; *Exposition des principes de l'université relativement à l'éducation*, in-8. Gosse rentré dans la carrière dramatique donna encore à l'Odéon : *Auguste*, ou *l'Enfant abandonné*, drame en 3 actes, en prose, 1812; *Le Nouveau Mentor*, comédie en trois actes, en vers, 1813. Ces deux pièces n'eurent point de succès. Au Théâtre-Français : *Le Médisant*, comédie en trois actes, en vers, 1816, in-8. C'est le meilleur ouvrage dramatique de l'auteur. On y remarque un caractère principal bien tracé, des situations comiques amenées et développées avec art, et beaucoup de vers piquants et proverbiaux; *le Susceptible par honneur*, comédie en trois actes, en vers, 1818, dont le véritable titre était : *La crainte de l'opinion*. Au théâtre de la rue du Bac : *Les femmes politiques*, comédie en vers, jouée et imprimée en 3 actes, et remise en 1 acte, 1819. Au théâtre-Français : *Le Flatteur*, comédie en 5 actes, en vers, 1820. Les mutilations que la censure avait faites à cette pièce, nuisirent sans doute à son succès; *Marino Faliero*, drame historique en cinq actes, en vers, 1821. L'autorité arrêta, dit-on, les représentations de cette pièce qui n'avait pas réussi. Au théâtre du Vaudeville (avec M. Beauplan) : *La Fiancée perdue*, 1820. A la Gaieté : *Manon Lescaut et le Chevalier des Grieux*, mélodrame en trois actes, 1819; *Fables*, 1818, in-12; elles sont au nombre de cent, et roulent presque toutes sur des sujets politiques : mais ce n'est pas à cette seule circonstance qu'elles ont dû leur succès; elles sont en général charmantes et remplies d'esprit; *Proverbes dramatiques*, 1819, 2 vol. in-8. Ce recueil a été bien accueilli du public; *La petite musicienne*, roman, 1819, 3 vol. in-12; *Notice sur la vie de Geoffroy*, en tête d'un recueil de ses articles; *Les jésuites* ou *les Autres tartuffes*, comédie en 5 actes et en vers, non représentée, 1827, in-8; *Histoire des bêtes parlantes depuis 89 jusqu'à 124, par un chien de berger*, ouvrage satirique en vers, divisé en douze livraisons, in-8, avec figures. Gosse a composé aussi quatre autres pièces de théâtre qui ont été défendues par la censure : *Mademoiselle de Tournon*, ou *l'Ancien droit d'aînesse*, comédie en 3 actes; *l'Ecole des jeunes gens*, comédie en 5 actes, en vers, contre-partie de *l'Ecole des vieillards* de M. Casimir Delavigne; *Zadig*, pièce destinée au théâtre de la Porte Saint-Martin; *Jane Shore* (avec M. Bert.) Gosse était membre de la société philotechnique.

GOSSEC (François-Joseph), membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, né à Vergnies, petit village du Hainaut, en 1733, la même année que Rameau débuta dans la carrière musicale par *Hippolyte et Aricie*. A l'âge de sept ans, Gossec fut

conduit à Anvers par ses parents, et resta 8 ans comme enfant de chœur à la cathédrale de cette ville. Alors les ouvrages sur la composition musicale, aussi bien que les maîtres, étaient fort rares : ce fut seul et à l'aide des partitions de Lalande, de Lulli et de Rameau qu'il apprit cet art auquel il dut toute sa gloire. Il vint à Paris en 1751, et entra chez le financier de la Popelinière, qui avait comme tous les traitants un directeur de concerts, et presque un maître de chapelle. Il passa ensuite chez le prince de Conti, où il composa plusieurs *opéras* pour ses fêtes. En 1770 Gossec fonda le concert des amateurs dont les succès furent très-brillants pendant 10 années. En 1773, il prit avec d'autres artistes la direction du concert spirituel que l'intrigue lui enleva quatre ans après. En 1784, le baron de Breteuil créa l'école de chant qui plus tard a donné naissance à notre conservatoire : Gossec en avait conçu le plan, il en devint le chef. Lorsque le conservatoire fut créé par une loi de 1795, il fut l'un des inspecteurs des travaux, et on le chargea de professer la composition. On ne pourrait donner la liste de tous les bons élèves qu'il a formés dans cet établissement. Gossec a prodigieusement travaillé : ses *quatuor*, ses *symphonies*, les *chœurs d'Athalie*, sa *messe des morts* surtout établissent sa réputation sur des bases solides. Ses opéras ont eu des succès plus ou moins brillants. Ses *solféges* composés pour le conservatoire sont excellents, et sont encore étudiés ; ils ont survécu à tous ses ouvrages, avec le motet à trois voix sans orchestre : *O Salutaris hostia!* En général ses compositions manquent d'inspiration et de goût : son style même n'est point à la hauteur des connaissances qu'il possédait, et qu'il a transmises à ses élèves. Il composa un grand nombre d'airs pour les chansons et cérémonies républicaines ; on lui a attribué, mais à tort, la musique de la *Marseillaise*, elle appartient tout entière à Rouget de l'Isle. A l'âge de 81 ans Gossec professait la composition au conservatoire : à 90, il venait encore passer une partie de la soirée dans le foyer de Feydeau. Il est mort en 1829 à Passy, où était décédé en 1799 le célèbre Piccini.

GOSSELIN (Charles-Robert), littérateur, naquit en 1740 à la Folie près de Caen, de parents qui n'avaient d'autre fortune qu'un petit patrimoine qu'ils cultivaient eux-mêmes. Après avoir reçu néanmoins une éducation assez distinguée que dirigea l'abbé d'Etemare, il se chargea d'une place de précepteur, et se livra tout entier à la culture des lettres. A l'époque de la révolution, il se retira à Maurecourt (Seine-et-Oise), où il avait acheté une petite propriété du fruit de ses économies. Là, entièrement étranger aux affaires politiques, il partageait son temps entre les occupations agricoles et l'étude de la mythologie grecque ; il est mort dans sa retraite en 1820, après avoir publié les ouvrages suivants : *Plan d'éducation en réponse aux académies de Marseille et de Châlons*, Amsterdam, 1785, in-8 ; *Réflexions d'un citoyen adressées aux notables, sur la question proposée par un grand roi* (Frédéric II) : En quoi consiste le bonheur des peuples, et d'où vient la misère, et des moyens d'y remédier ? Paris, 1787, in-8 ; l'*Antiquité dévoilée au moyen de la Genèse*, 4e édition, augmentée de la *chronologie de la Genèse et de la théogonie d'Hésiode, expliquée par la Genèse*, avec 2 gravures représentant les hémisphères célestes, austral et boréal, Paris, 1817, in-8, 3 à 4 fr. Il a laissé entre les mains de La Mardelle, l'un de ses élèves, plusieurs ouvrages en manuscrit, parmi lesquels on cite des *Réflexions critiques sur les OEuvres de J. J. Rousseau*.

GOTESCALC, ou FULGENCE, fameux bénédictin, né en Allemagne vers l'an 806, prit l'habit monastique à Orbais, diocèse de Soissons, et y fut élevé au sacerdoce. Après s'être rempli de ce qu'il croyait être la doctrine de saint Augustin, il passa à Rome, et de là dans l'Orient, où il répandit ses sentiments sur la prédestination. De retour en Italie, l'an 847, il s'entretint sur cette matière, aussi sublime qu'obscure, avec Nothingue, évêque de Vérone, qui, effrayé de ses principes, les déféra à Raban, archevêque de Mayence. Ce prélat, convaincu que le bénédictin enseignait que Dieu nécessite tous les hommes à se sauver ou à se perdre, l'anathématisa en 848 dans un concile. Il écrivit contre lui à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel Gotescalc avait reçu la prêtrise. Hincmar convoqua un concile l'année d'après, à Quiercy-sur-Oise. Gotescalc fut dégradé du sacerdoce et fouetté publiquement en présence de Charles le Chauve, ensuite enfermé dans l'abbaye d'Hautevillers. Les verges ne le changèrent point. Il écrivit deux *confessions de foi* pour soutenir sa doctrine, offrant de la prouver en passant de suite par quatre tonneaux pleins d'eau, d'huile ou de poix bouillante, ou même par un grand feu. On rit de son fanatisme, et on le laissa en prison. Saint Remy, archevêque de Lyon, se déclara pourtant contre le châtiment qu'il avait essuyé. Gotescalc mourut dans sa prison en 868, victime de son opiniâtreté. Hincmar lui fit refuser les sacrements et la sépulture comme à un hérétique obstiné. Cet archevêque peint le bénédictin comme un homme rustique, inquiet, bizarre et inconstant. C'est sous ces traits qu'on le connaissait, dit-il, dans son monastère. Flodoart, dans son *Histoire de l'église de Reims*, chapitre 12, dit « qu'il » était dangereux d'avoir des conférences particu- » lières avec cet hérétique, parce qu'il soutenait » impudemment qu'on lui avait dit des choses aux- » quelles on n'avait jamais pensé. » Usserius a donné son *histoire*, Dublin, 1631, in-4 ; Hanau, 1662, in-8. C'est le premier livre latin, imprimé en Irlande : on le trouve dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, Paris, 1650, 2 vol. in-4, et dans l'*Historia Gotescalchi prædestinatiani*, Paris, 1655, in-fol., du P. Cellot. (*Voy.* aussi l'*Historia prædestinatianismi* du P. Sirmond.)

GOTH, ou GOTHUS (Laurent), archevêque d'Upsal en Suède, au 16e siècle, jouissait d'une si grande réputation de savoir et de piété, que le roi Jean, voulant relever le catholicisme dans ses états, l'engagea à mettre son nom à une *Liturgie*, conforme quant au fond à la liturgie catholique. C'était l'ouvrage du clergé suédois, qui, par ordre de ce prince, s'était assemblé plusieurs fois dans

cette vue. Pour donner plus d'autorité à cette *Liturgie*, le prince voulut la faire paraître sous un nom respectable dans l'église de Suède. Les ménagements dont on fut obligé d'user en firent déranger l'ordre, et engagèrent à supprimer l'*Invocation des saints*, les *Prières pour les morts*, *la Mémoire du pape*, le mot de *sacrifice*, etc. Elle n'eut pas plutôt paru, qu'elle choqua les deux partis, et causa de grands troubles. On fut obligé de la supprimer, ce qui l'a rendue rare. Elle est intitulée : *Liturgia Suecanæ ecclesiæ*, etc., *cum præfatione et notis Laurentii Upsaliensis archiepiscopi*, Stockholm, 1576, in-fol.

GOTTER (Frédéric-Guillaume), poëte allemand, né à Gotha en 1746, de parents riches et considérés, étudia la littérature latine, anglaise et française. Un séjour qu'il fit à Lyon en 1774 le mit à même de se perfectionner dans notre langue, et il parvint à savoir apprécier nos chefs-d'œuvre poétiques, dont il a souvent reproduit les beautés dans ses *OEuvres*. Il avait étudié le droit à Gœttingue, et fut ensuite placé dans les archives du duc de Gotha, puis envoyé à Wetzlar comme secrétaire de légation. Enfin, s'étant lié avec plusieurs savants, il s'adonna particulièrement à la poésie, et composa des *tragédies*, des *comédies*, des *opéras*, des *épîtres*, des *élégies*, des *contes* et des *poésies légères*. Il avait de la facilité et beaucoup d'imagination. Il mourut en 1797. Ses principaux ouvrages sont : *Poésies*, Gotha, 1787, 1788, 2 vol. in-8 ; *Opéras comiques*, Leipzig, 1778-79, in-8, tome Ier. Il n'en a pas été publié de second volume : ce sont les meilleures productions que l'Allemagne ait en ce genre ; *Drames*, Leipzig, 1795, in-8. La plupart ont été faits pour des théâtres de société ; *OEuvres posthumes*, Gotha, 1802, in-8. On y remarque *Marianne*, tragédie en trois actes, sa meilleure pièce, qui est une imitation de la *Mélanie* de Laharpe ; et une *Cantate* où il exprime les adieux touchants de la princesse Marie-Thérèse (Madame, duchesse d'Angoulême) à la France en 1796.

GOTTI (Vincent-Louis), de Bologne en Italie, naquit en 1664. De simple dominicain, il s'éleva au cardinalat par ses vertus et son savoir. Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1728. Il mourut en 1742, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue sa *Theologia scholastico-dogmatica juxta mentem D. Thomæ*, Bologne, 16 vol. in-4. Quoique l'auteur soit diffus, et qu'il traite des questions qui ne sont pas toujours intéressantes, cet ouvrage est estimable par une érudition vaste, bien dirigée, et toujours par les bons principes. On estime peu sa *Défense de la religion chrétienne*, *Veritas religionis christianæ contra athæos*, *polythæos*, etc., Rome, 1735-40, 12 vol. in-4 : cependant elle est remplie d'érudition. Sa *Vie* a été publiée en latin par le P. Th. Riccini, Rome, 1742, in-4.

GOTTSCHED (Jean-Christophe), poëte allemand, né en 1700 à Juditen-Kirch près de Kœnigsberg, mort à Leipzig en 1766, a publié : *Essai de l'art poétique critique pour les allemands, expliqué dans tous les genres de Poésie*, Leipzig, 1730, in-8 ; ib., 1751, in-8 ; *L'éloquence académique, à l'usage des écoles publiques, d'après les préceptes des anciens et les exemples des principaux orateurs allemands*, Hanovre, 1728, 2 vol. in-8 ; ib., 1759, in-8 ; *Exercice sur la poésie latine et allemande*, Leipzig, 1756, in-8 ; *Grammaire allemande*, ibid., 1748, in-8 ; *Poésie*, ibid., 1736, in-8 ; *Nouvelles poésies* ; Kœnigsberg, 1750, in-8 ; *Dictionnaire abrégé des belles-lettres et des arts libéraux*, Leipzig, in-8. Parmi les traductions dont Gottsched a enrichi la littérature allemande, on distingue : *les OEuvres choisies de Fontenelle*, Leipzig, 1751-60, in-8 ; *la Théodicée de Leibnitz*, Hanovre, 1744, in-8 ; *Dictionnaire de Bayle*, ibid., 1741, 1744, 4 vol. in-fol., etc. Sa *Vie* a été écrite par Léonard Meister, dans le second volume des *caractères des Poëtes allemands*, où l'on trouve aussi son portrait, par Baur *dans la galerie des poëtes allemands*, et par beaucoup d'autres.

GOUAN (Antoine), professeur de botanique et médecin à Montpellier, né dans cette ville en 1733, s'était appliqué dès son jeune âge à l'étude des plantes : il demeura inébranlablement attaché au système de Linnée qui l'avait honoré dans ses lettres du titre de *son correspondant le plus chéri*. Il fut également lié avec J.-J. Rousseau dont il partageait le goût pour la musique, et qui parle de lui dans sa correspondance imprimée. Ce laborieux botaniste est mort en 1821 : il a publié : *Hortus regius Monspeliensis*, Lyon, 1762, in-8 ; *Flora Monspeliaca*, en 1765, in-8 ; *Historia piscium*, Strasbourg, 1770, in-4 ; *Illustrationes et observationes botanicæ*, Tiguri, 1773, in-fol., avec 28 pl. ; *Nomenclateur botanique*, Montpellier, 1803, in-8 ; *Herborisation des environs de Montpellier*, ou *Guide botanique à l'usage des élèves de l'école de médecine*, 1796, in-8.

GOUAZ (Yves Le), graveur, né à Brest en 1742, mort à Paris en 1816, fut élève de Jacques Aliamet, et a laissé une collection de plus de 60 vues des différents ports de France et des colonies françaises des Antilles, exécutées avec beaucoup de soin. Il a aussi gravé plusieurs sujets de marine, d'après Vernet et autres.

GOUDELIN (Pierre), *Gudelinus*, jurisconsulte, né à Ath en Hainaut en 1550, s'appliqua beaucoup aux belles-lettres et à l'étude des langues savantes, enseigna longtemps le droit à Louvain, où il avait été fait docteur en 1586, et mourut en 1619. On a de lui : *De jure novissimo*, Anvers, 1620 ; Arnheim, 1643 et 1661, in-4 ; *De jure Pacis*, Louvain, 1620, et Lyon, 1641, in-4 ; *Syntagma regularum juris*, Anvers, 1640, in-4, etc. Tous ces différents ouvrages ont été réunis, Anvers, 1685, in-fol.

GOUDELIN, ou GOUDOULI (Pierre), le coryphée des poëtes gascons, naquit en 1579 à Toulouse d'un chirurgien. Il fut reçu avocat, mais il n'en fit jamais les fonctions. Il plut par ses vers et ses bons mots au duc de Montmorency, et aux premières personnes de sa patrie. Ce poëte aurait pu s'enrichir, mais il négligea tellement la fortune, qu'il serait mort dans l'indigence, si ses concitoyens ne lui eussent assigné une pension viagère. Il mourut à Toulouse en 1649. Ses OEuvres ont été im-

primées, Toulouso, 1621, pet. in-8, c'est la première édition connue; ibid., 1648, pet. in-4; ibid., 1694, 2 tom. in-4, 6 à 9 fr. Il y a plusieurs éditions de ses poésies languedociennes, de format in-12; elles ont toutes de la valeur. Leur caractère particulier est l'enjouement et la vivacité, et un certain naturel qui déplairait beaucoup en français, mais qui enchante en gascon. C'est, comme on a dit d'un autre poëte, une liqueur qui ne doit pas changer de vase. Le P. Vanière, jésuite, a pourtant traduit en latin son *poëme sur la mort de Henri IV*; mais outre que la langue latine supporte certaines images que la langue française réprouve, cette pièce a plus de noblesse que les autres productions de Goudouli. On rapporte aussi de lui beaucoup de saillies, dont quelques-unes sont plaisantes, et les autres très-plates; et la plupart ne sont que des répétitions de bouffonneries plus anciennes.

GOUDIMEL (Claude), musicien de Franche-Comté, né à Besançon vers 1520, fut tué à Lyon en 1572, par quelques personnes irritées de ce qu'il avait mis en musique les psaumes de Marot et de Bèze, et paraissait attaché aux nouvelles sectes qui troublaient l'état et répandaient le sang des catholiques. On a de lui: *La fleur des chansons des deux plus excellents musiciens de notre temps, à savoir, Orlando de Lassus et Cl. Goudimel*, Lyon, 1574 et 1576, in-4; *Les Psaumes de David, compris en huit livres, mis en musique à quatre parties, en forme de motets*, Paris, 1565, in-12; Genève, 1565 ou 1580, in-12; *Superioris Q. Horatii Flacci poetæ lyrici odæ omnes quotquot carminum generibus differunt ad rithmos musicos redactæ*, Paris, 1555, in-4, oblong.

GOUDIN (Mathieu-Bernard), mathématicien et astronome, naquit à Paris en 1734. Les places qu'il remplit successivement à la cour des aides, au grand conseil et au parlement, ne purent ralentir son ardeur pour les sciences. Il publia: *Mémoire sur les usages de l'ellipse dans la trigonométrie sphérique*, Paris, 1797, in-4; *Eclipses du soleil calculées en prenant pour premier méridien celui de Paris*, Paris, 1806, in-8; *Recherches sur la gnomonique, les rétrogradations des planètes, et les éclipses du soleil*, ibid., 1761, in-8; *Traité des courbes algébriques*, ibid., 1756, in-12; *Traité des propriétés communes à toutes les courbes, suivi d'un mémoire sur les éclipses de soleil*, ibid., 1778, in-8, ou 1788, in-4. Ces trois derniers ouvrages ont été composés avec Dionis du Séjour. On a réuni ses principaux écrits sous le titre d'*OEuvres mathématiques et astronomiques*, Paris, 1799, ou 1803, in-4, avec une pl., 7 f. Goudin est mort à Paris en 1817 et non vers 1805 à Torcy en Brie, comme le dit la *Biographie Universelle.*

GOUGES (Marie-Olympe AUBRY de), née à Montauban en 1755, vint à Paris à l'âge de 18 ans: avide de gloire, elle s'adonna aux lettres, fit des *comédies*, des *drames*, des *romans*, des *opuscules*, que le public n'a pas tous lus, et qui sont restés dans l'oubli. Ce qui la rend recommandable, c'est qu'elle fut la seule femme qui brigua l'honneur de défendre Louis XVI: sans cette marque de dévouement, son nom serait probablement resté dans l'oubli. Ajoutons encore un autre titre qu'elle eut à la célébrité. Elle avait embrassé avec chaleur les principes de la révolution, et dans un grand nombre de placards affichés sur tous les murs de Paris, elle en proclama les avantages. Elle fut la fondatrice des sociétés populaires de femmes dites des *tricoteuses*. Sa plume fut non-seulement au service des novateurs, mais encore on peut dire qu'elle s'était donnée toute entière aux révolutionnaires. Elle éprouvait la passion la plus violente pour les personnages illustres de cette époque; car l'admiration ne pouvait suffire à cette âme ardente. Robespierre et Marat détruisirent ses illusions: l'hypocrisie de l'un, et l'effronterie de l'autre, excitèrent sa haine. Elle eut même le courage de les attaquer dans une brochure fameuse intitulée: *Les trois urnes*, ou le *Salut de la patrie*, 1793, in-8; elle eut un succès très-grand: ce succès entraîna la perte de l'auteur que le *Mémoire* en faveur de Louis XVI avait déjà désignée à la proscription. Arrêtée le 25 juillet 1793, elle fut conduite à l'Abbaye, puis à la Conciergerie; elle comparut devant le tribunal révolutionnaire, fut condamnée et exécutée le 4 novembre suivant. Ses principaux ouvrages sont: *Le Mariage de Chérubin*, comédie, 1785, in-8; *L'homme généreux*, drame, 1786, in-8; *Molière chez Ninon*, ou *le siècle des grands hommes*, pièce épisodique, 1787, in-8; l'*Esclavage des nègres*, ou l'*Heureux naufrage*, drame, 1789, in-8, etc.; *Olympe de Gouges, défenseur officieux de Louis Capet, au président de la Conveniton nationale*, 1792, in-8, Paris, 1788, 3 v. in-8; œuvres politiques et littéraires.

GOUGH (Richard), antiquaire anglais, surnommé le *Camden du 18e siècle*, naquit à Londres en 1735. Il était fils d'un capitaine de vaisseau, membre du parlement, qui lui laissa une fortune considérable. Gough l'employa à soulager les malheureux, et à faire des recherches sur les antiquités dans différentes parties de l'Angleterre et de l'Ecosse. Son éducation avait été très-soignée: à l'âge de 12 ans il traduisit du français en anglais une *Histoire de la Bible*, Londres, 1747, in-fol. Cette production fut bientôt suivie de plusieurs autres, dans le même genre, notamment de la traduction des *Mœurs des Israélites*, par l'abbé Fleury, in-8. Ses principaux ouvrages sont: *British topography, etc., topographie britannique*, ou *Précis historique sur les antiquités topographiques de la Grande-Bretagne et d'Irlande*, London, 1780, 2 vol. in-4, 25 fr., rare et estimé; *Sepulchral monuments in Great Britain, etc.*; *Monuments funèbres de la Grande-Bretagne appliqués à éclaircir l'histoire des familles, des mœurs, des usages et des arts*, London, 1786-96, 3 tom. en 5 vol. in-fol. max., fig., ouvrage magnifiquement exécuté, et tiré à 250 exempl., vend. 730 fr.; il est le principal titre de sa réputation; *Histoire et antiquités de Pleshy dans le comté d'Essex*, 1803, in-4; *Coins of the Seleucidæ, Kings of Syria, etc.*; *Médailles des Seleucides, roi de Syrie*, etc., *avec des mémoires historiques sur chaque règne*, London, 1803, in-4, avec 24 pl. rare, vend. 48 fr. Il

travailla pendant plusieurs années à l'ouvrage périodique, intitulé : *The gentleman's magazine;* et il se montra dans ses critiques littéraires, très-savant, très-judicieux, et invariablement attaché à l'ordre établi. Ainsi, au commencement de la révolution française, il combattit avec beaucoup de chaleur les principes des énergumènes de son pays. Gough est mort en 1809; il était membre de la Société des antiquaires, de la Société royale de Londres, et directeur de la Société du Temple.

GOUJET (Claude-Pierre), chanoine de St.-Jacques de l'Hôpital, des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers et d'Auxerre, naquit à Paris en 1697, d'un tailleur, qui s'opposa en vain à son goût pour l'étude; il mourut dans cette ville en 1767, après avoir été quelque temps de la congrégation de l'Oratoire. Les travaux de cet écrivain laborieux avaient beaucoup affaibli sa vue, et il était presque aveugle, lorsque la république des lettres le perdit. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, traduit du latin, de Grotius, Paris, 1724, in-12; ibid., 1754, 2 vol. in-12; *Vies des saints pour tous les jours de l'année, avec l'histoire des mystères de N.-S.*, Paris, 1750, 7 vol. in-12; 1734, 1740, 2 vol. in-4. Mesenguy et Roussel ont eu part à ce livre, qui n'est qu'une compilation, à tous égards, très-inférieure aux *Vies des saints* de l'abbé Godescard; *Supplément au dictionnaire de Moréri*, Paris, 1735, 2 vol. in fol.; *Nouveau supplément pour servir à l'édition de* 1732 *et aux précédentes*, ibid., 1749 et 1750, 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé un grand nombre de fautes, mais il lui en est échappé plusieurs. Il a accordé des articles considérables à des hommes assez inconnus, et l'impartialité ne l'a pas guidé dans ses recherches; en fournissant plus de deux mille corrections ou additions, la plupart relatives à la secte dont il plaidait les intérêts, il a changé ce volumineux dictionnaire, que l'impartialité du premier auteur avait rendu d'un usage général, en un ouvrage de parti, et en un répertoire de convulsionnaires; *Bibliothèque des écrivains ecclésiastiques du* 18e *siècle, pour servir de suite à celle de Dupin*, Paris, 1736, 3 vol. in-8. Cette continuation n'a pas réussi. Les analyses de la plupart des écrits dont il parle sont trop diffuses. Un inconvénient encore plus grand est de donner d'amples extraits des livres de morale, qui sont entre les mains de tout le monde. Il s'y montre constamment grand admirateur des disciples de l'évêque d'Ypres. Le style est d'ailleurs un peu négligé et trop verbeux; *Discours sur le renouvellement des études et principalement des études ecclésiastiques depuis le* XIVe *siècle*, in-12, et en tête du 33e volume de l'*Histoire ecclésiastique*, par le P. Fabre, à qui, pour cette raison, on l'a attribué; *Dissertation sur l'état des sciences en France, depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du roi Robert*, Paris, 1737, in-12. Cette dissertation remporta le prix à l'académie des belles-lettres. Sans ses liaisons trop connues avec les disciples de Jansénius, l'abbé Goujet aurait été associé à cette compagnie; c'est au moins ce qu'il dit dans une de ses *Lettres*, où l'on peut voir que l'égoïsme n'est point toujours incompatible avec la morale sévère. « Sans sollicitation de ma part et » sans m'en prévenir, elle députa, après la mort » de l'abbé de Vertot, six de ses membres, pour » demander la permission de m'élire à la place du » défunt. Le cardinal de Fleury se jeta sur mes » sentiments, qui n'ont jamais été cependant autres » que ceux de l'Eglise. » *Bibliothèque française*, Paris, 1740 et ann. suiv., 18 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus célèbre de l'abbé Goujet; mais il le serait bien davantage, si, sans nous donner la liste de tant de vieux auteurs et de tant de mauvais ouvrages, il avait commencé aux beaux jours du Parnasse français; s'il avait marqué les révolutions du goût et du génie, et tracé avec un pinceau vrai, brillant et ferme, le caractère des hommes de lettres les plus distingués. En suivant ce plan, il aurait épargné beaucoup d'ennui au lecteur et beaucoup de peine à lui-même. Son ouvrage serait fini, au lieu qu'il a donné 18 vol. sans pouvoir achever seulement la partie des belles-lettres. *Mémoire historique et littéraire sur le collége royal de France*, Paris, 1758, in-4, ou 3 vol. in-12, ouvrage plein de recherches curieuses; *Histoire du pontificat de Paul V*, Amsterdam (Paris), 1765, 2 vol. in-12. L'auteur n'y rend pas aux jésuites le tribut de reconnaissance qu'ils semblaient pouvoir attendre d'un homme élevé par eux. On lui doit aussi de nouvelles éditions *du Dictionnaire de Richelet; des mémoires de la ligue; de l'histoire des inquisitions*, et *des mémoires de Maroiles*. L'abbé Goujet a encore fourni plusieurs *dissertations* au P. Desmolets, pour la continuation des *Mémoires de littérature*, et un grand nombre d'articles au P. Nicéron, auteur des *Mémoires des hommes illustres*. Il a laissé le *Catalogue* raisonné des livres de sa bibliothèque (au nombre de dix mille), 6 vol. in-fol. Mss. Barbier en a publié une notice très-intéressante dans le *Magasin encyclopédique*, 1803, t. 5 et 6. On peut consulter sur cet écrivain : *Essai* sur la mort de l'abbé Goujet, par Dagues de Clairfontaine, à la suite de la vie de Nicole, édition de 1767; et son éloge dans le nécrologe de 1768.

GOUJON (Jean), sculpteur et architecte parisien sous François Ier et Henri II, retraça, par ses ouvrages, les beautés simples et sublimes de l'antiquité; on l'appelle le Phidias *français*. Un auteur moderne le nomme avec raison le *Corrége de la sculpture*. Goujon, ainsi que ce peintre, a quelquefois péché contre la correction; mais il a toujours consulté les grâces. Personne n'a été au-dessus de lui pour les figures de demi-relief. Rien n'est plus beau en ce genre que sa *Fontaine des Saints Innocents*, rue Saint-Denis, à Paris. Un ouvrage non moins curieux est une espèce de tribune, soutenue par des cariatides gigantesques, qui est au Louvre dans la salle des Cent-Suisses. Sarrasin, célèbre sculpteur, n'a cru pouvoir mieux faire que d'imiter ces figures, d'un goût exquis et d'un dessin admirable. Perrault les a fait graver par Sébastien le Clerc dans sa traduction de Vitruve. Goujon a travaillé au dessin des façades du vieux Louvre,

construites sous Henri II, remarquable par le bel accord qui règne entre la sculpture et l'architecture. Il fut tué d'un coup d'arquebuse le jour de la Saint-Barthélemi (1572), pendant qu'il travaillait aux décorations du vieux Louvre. On trouve à la suite de la trad. de Vitruve, par J. Martin, Paris, 1747, un opuscule de Jean Goujon : c'est le seul écrit que l'on connaisse de cet artiste. On a publié son *OEuvre, gravé au trait d'après ses statues et ses bas-reliefs par Reveil, accompagné d'un texte explicatif sur chacun des monuments qu'il a embellis de ses sculptures, et précédé d'un essai sur sa vie et ses ouvrages, par M. I. G***, recueilli et publié par Audot*, Paris, 1829-33, gr. in-8, pap. vél., fig. en 18 livraisons de 5 planches, à 4 fr.

GOUJON (Jean-Marie-Claude-Alexandre), né en 1766 à Bourg-en-Bresse, où son père était directeur de la poste aux lettres, adopta avec chaleur les principes de la révolution. Il s'était livré avec fruit à l'étude de la jurisprudence, de la politique et des belles-lettres, lorsqu'un éloge de Mirabeau qu'il prononça aux environs de Paris, dans une cérémonie funèbre célébrée par des habitants de plusieurs villages, lui ouvrit l'entrée des fonctions publiques. Nommé, en 1793, administrateur du département de Seine-et-Oise, il fut bientôt après admis à la convention, en qualité de député suppléant pour remplacer Hérault de Séchelles; mais il ne siégea dans cette assemblée qu'après la mort de Louis XVI. Il fut membre de la commission appelée des subsistances. Envoyé à l'armée de la Moselle, il revint au moment où Robespierre venait de tomber avec tout son parti (9 thermidor). On poursuivait alors les membres de l'ancien comité de salut public, et on dévoilait tous leurs crimes. Goujon eut la maladresse d'agir en sens contraire des autres révolutionnaires; il prit avec chaleur la défense des accusés, et voulut justifier la mémoire du farouche Marat; il parlait sans cesse en faveur de ceux qu'il appelait *patriotes*, mais qu'on ne connaissait plus alors que sous le nom de *terroristes*; enfin, il fut le seul qui s'opposa au rappel des députés, restes du parti de la Gironde, qui avait été proscrit par les Montagnards. A cette époque (1795), Paris manquait de pain; les terroristes crurent que cette détresse leur faciliterait les moyens d'organiser une insurrection. En effet, la populace des faubourgs s'ameuta, et Goujon, à la tête de cette multitude furieuse, marcha contre la convention, avec des piques et des canons. Mais les bourgeois s'étant armés, les jacobins furent vaincus et leurs chefs proscrits; le 20 mai 1795, Goujon, qui était de ce nombre, fut transféré au château du Taureau; mais ramené bientôt à Paris, on le livra à une commission militaire qui le condamna à mort. Il se défendit avec beaucoup de présence d'esprit, et lorsqu'il eut entendu sa sentence, il déposa sur le bureau, avec assez de calme, son portrait, priant qu'il fût remis à sa femme. En descendant l'escalier, il se frappa de plusieurs coups de poignard, et expira quelques moments après. Il avait composé dans sa prison un *hymne* de mort, qui fut mis en musique par Laïs, acteur de l'Opéra. Il fit un *Discours sur l'influence de la morale des gouvernements, sur celle des peuples*; *Damon et Pithias*, ou *les Vertus de la liberté*, drame en trois actes et en prose; sa *Défense*, etc. Ces différents écrits sont insérés dans les *Souvenirs de la journée du 1ᵉʳ prairial* an 3 (1795), Paris, an 8 (1800), in-12, publiés par F.-P. Tissot, son compagnon d'étude.

GOUJON (Alexandre-Marie), élève de l'école polytechnique, frère du précédent, fit depuis 1797, dans l'arme de l'artillerie, les campagnes de Hollande, d'Austerlitz, d'Iéna, de Pologne, de Wagram et d'Espagne. Ce fut sur le champ de bataille d'Eylau qu'il reçut la croix de la Légion d'honneur. Après le licenciement de l'armée de la Loire, il fut mis en non activité avec le rang de capitaine d'artillerie légère. Dès lors il se livra entièrement à la littérature, et publia les ouvrages suivants, dans lesquels on trouve du talent, mais quelque teinte philosophique, beaucoup d'idées nouvelles en politique, et peut-être trop de souvenirs du guerrier qui récompensa si peu une vie de 16 ans passée dans les camps : *Manuel des Français sous le régime de la charte*, Paris, 1818 ou 1820, in-8, 3 fr.; *Pensées d'un soldat sur la sépulture de Napoléon*, 1821, broch., in-8; *Tablettes chronologiques de la révolution française depuis le 10 mai 1774, jour de l'avénement de Louis XVI*, Paris, 1823, in-8 : il n'en a paru que 5 livraisons. Il était un des principaux collaborateurs des *Fastes civils de la France*. Il a aussi travaillé aux *Annales des faits et des sciences militaires*. Il avait débuté par des *Poésies légères*, Paris, 1821, in-8, dont quelques-unes ont été mises en musique et gravées. Il est mort à Paris en 1823.

GOULARD (Simon), né à Senlis en 1543, mourut ministre à Genève en 1628. Il blâmait la manie qu'avaient les protestants de son temps de multiplier les confessions de foi, « comme si celle » qui se trouve dans le Symbole des Apôtres n'était » pas suffisante, quoiqu'elle ait paru telle aux trois » premiers siècles de l'Eglise. » Il ne songeait pas que lorsqu'on se détache une fois du corps de l'Eglise, on est dans le cas de changer toujours de croyance, et par là dans le cas d'articuler tous les jours ce que l'on croit. Il n'avait commencé à apprendre les langues qu'à l'âge de 28 ans, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire assez bien en latin. On a de lui : *Recueil contenant les choses les plus mémorables advenues sous la ligue tant en France, en Angleterre qu'autres lieux* (sous le nom de *Samuel de lis*), Genève, 1587, 2 v. in-8, rare, 24 f.; 1ʳᵉ édit. connue sous le nom de *Petits Mémoires de la Ligue*, ib., 1590-99, 6 vol. pet. in-8, 9 à 15 f., bonne édit., plus belle et plus correcte que la réimpr. de 1602; Amsterd. (Paris), 1758, 6 vol. in-4, 12 à 15 fr. Cette édition, due aux soins de l'abbé Goujet, est augmentée de quelques pièces; *Trésor d'histoires admirables et mémorables de notre temps*, Paris, 1600, 2 vol. in-12, et Genève, 1620, 2 vol. in-8, 6 à 10 fr.; *Quarante tableaux de la mort*, Lyon, 1606, in-12; Cassel, 1605, in-8, etc. La traduction *des dix livres de Théodoret, touchant la Providence de Dieu*; des *OEuvres de Xénophon*, de

Sénèque, etc.; des édit. des *OEuvres de saint Cyprien, de Tertullien*, etc.—Son fils Simon GOULART, ministre à Amsterdam, est auteur d'un *Traité de la Providence*, 1627, in-12, et d'un *Traité de la grâce de Dieu*, 1616, in-8. Il perdit sa place de ministre pour n'avoir pas adopté les sentiments des gomaristes.

GOULD (Thomas), missionnaire, né en 1657 à Corke en Irlande, mort en 1734, à l'abbaye de Saint-Léon de Thouars qui lui avait été donnée en récompense de son zèle, consacra toute sa vie à la propagation de la foi catholique : il se voua particulièrement à la conversion des calvinistes : sa conduite pieuse et charitable, ses vertus héroïques, ses entretiens pleins de force et de clarté, ses sermons remplis d'une onction toute religieuse dans lesquels il savait manier à la fois le raisonnement et les passions, parler à l'esprit et plus souvent au cœur, produisirent des effets surprenants, et opérèrent des changements qu'il était impossible de prévoir. Le roi lui accorda le titre de *missionnaire du Poitou.* Ce fut aussi dans le but de ramener à la foi les huguenots qu'il composa les ouvrages suivants : *les Preuves de la doctrine de l'Eglise fondées sur l'Ecriture sainte*, 1720, in-12; c'est un petit traité des sacrements ; *la Véritable croyance de l'Eglise catholique, et les preuves de tous les points de sa doctrine*, Paris, 1713, 1717, 1720, in-12, la première édition parut sous ce titre : *Lettre à un gentilhomme du Bas-Poitou*, etc., 1705, in-12; *Traité du sacrifice de la Messe*, 1724, in-12; *Entretiens où l'on explique la doctrine de l'Eglise catholique par l'Ecriture sainte*, Paris, 1727, in-12; *Abrégé des psaumes de David, sur la conduite qu'un chrétien doit tenir dans le cours de sa vie*, in-18; *Recueil des objections que font les protestants, et les réponses des catholiques*, Paris, 1735, in-12.

GOULU (Jean) naquit à Paris en 1576, de Nicolas Goulu, professeur royal. Il embrassa la profession d'avocat ; mais ayant manqué de mémoire en plaidant sa première cause, il quitta le barreau pour le cloître. Il se fit feuillant à l'âge de 28 ans, et se fit connaître par la plume, s'éleva aux premières charges de son ordre, et en devint général. L'enthousiasme pour Balzac était alors à son plus haut point. Goulu crut devoir examiner le titre de sa réputation, et publia *douze livres de Lettres de Philarque à Ariste*, 1627, 2 vol. in-8, où il emploie quelquefois le ton de la politesse reçue assez généralement dans ce temps-là, mais qui n'honore pas la raison. Le public se déclara pour lui dans ce différend, et les *lettres de Philarque* lui attirèrent une foule de louanges. On ne l'appelait que *gouffre d'érudition ; Hercule gaulois; destructeur du tyran de l'éloquence; héros véritable, et seul digne des lauriers attachés à l'usurpateur.* Le prieur Ogier et la Motte-Aigron furent presque les seuls qui écrivirent contre lui, et qui renchérirent sur les injures qu'il avait dites à Balzac. Ils le peignirent comme « un ivrogne, buvant nuit et » jour dans un verre plus grand que la coupe de » Nestor, et comme un gourmand qui faisait très» bonne chère en gras, quoiqu'il eût le teint assez » frais pour ne pas pouvoir se dispenser du maigre. » Personnalités odieuses, aussi peu propres à décider un différend, qu'à donner une idée avantageuse de ceux qui emploient de telles armes. Cette querelle aurait été poussée plus loin ; mais le général Goulu la termina par sa mort, arrivée en 1629. On a de lui : *Vindiciæ theologicæ, Ibero politicæ*, 1628, in-8, en faveur des droits de la monarchie ; la *Vie de saint François de Sales*, Paris, 1624, in-4, et Genève, 1725, in-8. Marsollier en a donné une meilleure ; des *traductions* qu'on ne lit plus ; des livres de *controverse.* (*Voy.* BALZAC.)

GOUPIL DE PREFELN était avant la révolution juge au bailliage d'Alençon, où il était né en 1730. Député en 1789 aux états généraux par le tiers état de sa province, il s'y fit remarquer par une vivacité et une énergie qui n'était plus de son âge. Cependant, quoiqu'il s'attachât tour à tour à différents partis, il n'était pas du nombre de ceux qui voulaient faire une révolution politique. Le 3 septembre 1789, il vota pour qu'on accordât au roi un *veto* absolu, en disant qu'il n'était pas venu pour faire une nouvelle constitution, mais pour raffermir l'ancienne. Néanmoins, par une singulière contradiction, il proposa la suppression des titres de noblesse, et provoqua une loi contre l'émigration. Lorsque les rassemblements du Palais-Royal prirent un aspect dangereux, Goupil, dans une assemblée où l'on délibérait sur les moyens d'arrêter le désordre, demanda avec force qu'on prît contre les factieux les mesures les plus sévères ; et indiquant Mirabeau comme leur chef, il s'écria : « Vous délibérez, et Catilina est aux portes de » Rome; il menace le sénat. » Cette sortie ne produisit aucun effet. Goupil fut pendant la session membre de plusieurs comités et président de celui des recherches, d'après lequel on institua les comités appelés de salut public, de sûreté générale, et qui inondèrent la France de sang. Il vota la constitution civile du clergé ; et, après le voyage du roi à Varennes, il demanda que les gardes fussent licenciées, tandis que par une de ces bizarreries qui lui étaient ordinaires, il insista avec courage pour que la personne du monarque fût inviolable et sacrée. Il fit partie du conseil des cinq-cents ; et après avoir fait placer dans la salle le buste de Montesquieu, il fit décréter, le 6 mai 1796, le séquestre des biens des pères et mères des émigrés. « Cette loi est dure, di» sait-il, mais indispensable ; d'autant mieux que » Fablus, augure romain, nous apprend que ce qui » se fait pour le salut de la république, se fait tou» jours sous de bons auspices. » Il attaqua ensuite le triumvirat du directoire, qui le fit arrêter le 18 fructidor et mettre sur la liste des émigrés. Mais il en fut rayé bientôt après, et rendu à la liberté, il rentra dans l'assemblée en 1800, il fut nommé juge au tribunal de cassation, et mourut à Paris en 1801. Ce député dut à ses hésitations l'avantage d'avoir traversé l'époque de la terreur sans péril.

GOURCY (l'abbé de), vicaire général de Bordeaux, et membre de l'académie de Nancy, consacra sa plume à faire revivre les anciens apologistes du christianisme. Il fut l'un des ecclésias-

tiques que l'assemblée du clergé de France employa pour écrire contre les attaques irréligieuses des philosophes modernes. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé plusieurs ouvrages qui se font remarquer par la méthode, la netteté des idées et la solidité des jugements : *Eloge de René Descartes*, 1765, in-8 ; *Histoire philosophique et politique de la doctrine et des lois de Lycurgue*, Nancy, 1768, in-8 ; *Quel fut l'état des personnes en France sous la* 1re et la 2e *race*, 1769, in-12, et 1779, in-8 ; discours remplis d'érudition, et couronnés par l'académie des inscriptions et belles-lettres ; *J.-B. Rousseau vengé*, ou *Observations sur la critique qu'en a faite Laharpe*, Paris, 1772, in-12 ; *Essai sur le bonheur*, 1777, in-12 ; l'*Apologétique et les Prescriptions de Tertullien*, nouvelle édition avec la traduction et des remarques, 1780, in-4 ; *Suite des anciens apologistes de la religion chrétienne*, traduits et analysés ; ouvrage demandé par l'assemblée du clergé, Paris, 1786, 2 vol. in-8 ; *Des droits et des devoirs des citoyens dans les circonstances présentes, avec un jugement impartial sur l'ouvrage de Mably*, 1789, in-8.

GOURDAN (Simon), né à Paris en 1646, entra dans l'abbaye de Saint-Victor en 1661, et y mena une vie édifiante. Aspirant à une vie plus parfaite, il voulut entrer à la Trappe ; mais l'abbé de Rancé lui conseilla de continuer ses exercices de piété dans la maison où il avait fait profession. Le P. Gourdan vécut en solitaire et en saint dans l'abbaye de St.-Victor, et y mourut en 1729, laissant : des *proses* et des *hymnes*, qu'on chante dans différentes églises de la capitale et des provinces : *le cœur chrétien formé sur le cœur de J.-C.*, in-12 ; *Elévation à Dieu sur les psaumes*, 1729 et 1792, in-12 ; *Instruction et pratique pour la dévotion au sacré cœur de Jésus*, in-12, etc. ; une *histoire* manuscrite *des hommes illustres de St.-Victor*, en plusieurs vol. in-fol. ; le *Sacrifice perpétuel de foi et d'amour au saint Sacrement de l'Autel*, Paris, 1714, in-12, reproduit avec beaucoup de soin par l'abbé Viguier, Paris, 1816, in-12. On a écrit la *Vie* de ce pieux et savant religieux, Paris, 1755, in-12. Cet ouvrage édifiant est suivi de plusieurs *Lettres* qui roulent principalement sur la constitution *Unigenitus*, pour laquelle il était très-zélé, ne croyant pas qu'on pût rejeter une seule décision doctrinale de l'Eglise universelle, sans ébranler tout l'édifice de la foi chrétienne.

GOURDIN (François-Philippe), bénédictin de St.-Maur, né à Noyon en 1739, mort à Rouen en 1825, occupa d'abord plusieurs places dans sa congrégation, et prit quelque part à la révolution, pendant laquelle il cessa ses fonctions. Compris pour une gratification de 2,000 fr. dans le décret de la convention du 4 septembre 1795, il fut employé pour classer les monuments des arts déplacés pendant la révolution, et mit en ordre la bibliothèque de Rouen. Il reprit après la terreur ses fonctions ecclésiastiques, et partagea dès lors tous ses moments entre la religion et les lettres. Il avait fait paraître sous le voile de l'anonyme des *Observations d'un théologien sur l'éloge de Fénélon par Laharpe*, Paris, 1771, in-8, où il reproche à l'auteur d'avoir peint son héros comme un philosophe et un enthousiaste, et de n'avoir donné à ses vertus que des motifs étrangers à la religion ; les *Nouvelles ecclésiastiques* en rendant compte de ses *observations* (30 janvier 1772) n'en parlent pas très-avantageusement, et cependant il est très-probable que le rédacteur de cet article connaissait l'auteur de cette brochure. Dom Gourdin a laissé plusieurs ouvrages de littérature, parmi lesquels il faut citer : *Nos après-dîners à la campagne* ; Rouen, 1772, in-12 ; *Histoire de Picradie* ; *Considérations philosophiques sur l'action de l'orateur, précédées de Recherches sur la mémoire*, Paris, 1775, in-12 ; *Principes généraux et raisonnés de l'Art oratoire*, Paris, 1785, in-12 ; *de la Traduction considérée comme moyen d'apprendre une langue et comme moyen de se former le goût*, 1789, in-12. Il fit aussi un grand nombre de *mémoires* insérés dans les *recueils de l'académie de Rouen*.

GOURGUES (Dominique de), gentilhomme français, né dans le 16e siècle à Mont-de-Marsan en Gascogne, voulant se venger des Espagnols qui avaient détruit une colonie de Français, établie sur les côtes de la Floride, dont l'Espagne était en possession, équipa trois vaisseaux à ses dépens, et mit à la voile en 1567. Il alla descendre à la Floride, enleva trois forts, et fit pendre plus de 800 espagnols à des arbres. De retour en France, il fut reçu avec admiration par les citoyens, et avec indignation par la cour, qui désapprouvait cette démarche, faite en mépris de l'autorité, et au milieu d'une paix parfaite avec l'Espagne. Le roi lui fit défendre de paraître devant lui. La reine Elisabeth le demanda dans la suite pour commander la flotte anglaise qu'elle envoyait au secours de don Antonio, roi de Portugal. Il mourut à Tours en 1593, en allant prendre le commandement de cette flotte. Son *voyage dans la Floride* a été imprimé à la suite de celui du capitaine Laudonière, 1586, in-4, assez rare.

GOURJU (Pierre), oratorien, né en 1762 à Morestel en Dauphiné, professa à Lyon la physique et la philosophie jusqu'en 1792, que l'on supprima les congrégations enseignantes. Pendant la persécution révolutionnaire, il quitta Lyon ; mais il y revint ensuite, et il y donnait des leçons de mathématiques, de littérature et de philosophie, lorsque la fondation des universités détruisit son établissement ; mais en même temps il fut nommé professeur de philosophie, et doyen de la faculté des lettres à l'académie de Lyon. On lui doit : la *Philosophie du* 18e *siècle dévoilée par elle-même : ouvrage adressé aux pères de famille, et aux institutions chrétiennes, suivi d'observations sur les notes dont Voltaire et Condorcet ont accompagné les pensées de Pascal*, Lyon, 1816, 2 vol. in-8, 10 fr. Ce livre fait honneur à ses principes ; mais on voit que l'arme du ridicule ne lui était pas familière. Il réussit mieux dans le genre sérieux : le morceau qu'il a mis à la tête des réflexions sur les pensées de Pascal est digne d'éloge. Il est mort à Lyon en 1814, laissant manuscrits des cahiers de physique, une rhétorique et une logique.

GOURLIN (Pierre-Etienne), né à Paris en 1695, embrassa l'état ecclésiastique, et fut ordonné prêtre en 1721. Il s'acquit une certaine célébrité par sa vive opposition aux décrets dogmatiques de l'Eglise; interdit par son archevêque de Vintimille, il vécut caché, ne s'occupant qu'à écrire en faveur du parti qu'il avait embrassé, et mourut en 1775 à Paris. Le curé de la paroisse lui refusa les derniers sacrements: mais, par ordre du parlement et des huissiers exécuteurs, il fut administré. On connait de lui: *Mandement et instructions pastorales de Fitz-James, évêque de Soissons, contre le P. Berruyer,* Paris, 1760, 7 vol. in-12; *Institution et instruction chrétienne*, Naples (Paris), 1776, 3 vol. in-12, ouvrage réimprimé plusieurs fois sous le titre de *Catéchisme de Naples*. C'est une des marottes favorites de la secte janséniennc, pour répandre ses erreurs dans l'enseignement public, surtout dans celui de la jeunesse (*voy.* le *Journ. histor. et litt.*, 1er janvier 1789, p. 66.); plusieurs écrits polémiques contre la bulle *Unigenitus;* quelques écrits contre l'abbé de Prades. Il y a des gens qui, à la honte de l'esprit humain, combattent la vérité et l'erreur, l'impiété et la foi avec une ardeur égale.

GOURNAY (Marie LE JARS de), d'une famille distinguée, naquit à Paris en 1566, et devint orpheline de bonne heure. Elle connut Montaigne, pour qui elle eut une admiration qui tenait du fanatisme. Cet écrivain, l'un des plus vains égoïstes que la philosophie ait produits, flatté de ses éloges, la nomma *sa fille d'alliance*, et la fit héritière de ses écrits. Les langues savantes lui étaient, dit-on, familières; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle écrivait faiblement dans la sienne. Son style, chargé de vieux mots, n'est plus supportable à présent. Lorsque l'académie française voulut réformer la langue, Mlle de Gournay parla beaucoup contre cette entreprise; et l'on ne peut disconvenir qu'elle n'eût raison: si on pouvait rendre les langues vivantes, invariables et incorruptibles, comme les langues mortes, ce serait un grand présent fait aux sciences et aux lettres. Son caractère impétueux se fait sentir dans deux satires, où elle laisse tout le cours à sa mauvaise humeur. Défaut pardonnable à une femme, mais non pas à celles qui affichent la philosophie, quoiqu'elles soient particulièrement dans le cas d'avoir besoin d'indulgence. Elle mourut à Paris en 1645. On a de Mlle de Gournay: *Promenoir de Montaigne par sa fille d'alliance*, Paris, 1594 ou 1599, in-12; *Version de quelques pièces de Virgile*, *de Tacite* et de *Salluste*, ibid., 1619-1623, in-8; l'*Egalité des hommes et des femmes*, ibid., 1622, in-8; l'*Ombre de la Dlle de Gournay*, ibid., 1626, in-8. C'est le recueil de ses œuvres; elle en a donné une édition plus ample sous ce titre: *les avis et les présents de la Dlle de Gournay*, ibid., 1635 ou 1641, in-4.

GOURNÉ (Pierre-Mathias de), géographe, né à Dieppe en 1702, embrassa l'état ecclésiastique et devint prieur de Notre-Dame de Taverny. Son goût pour les connaissances géographiques était une passion, et pendant toute sa vie on l'a vu se livrer à de nombreuses recherches dont le résultat n'a pas répondu à son attente; car ses ouvrages sont peu consultés. Ce sont: *Dissertation sur le choix des cartes de géographie*, Paris, 1737, 1740, in-12; le *Géographe méthodique*, ou *Introduction à la géographie ancienne et moderne*, ibid., 1741 et 1742, 2 vol. in-12, avec cartes; *Description géographique des royaumes d'Espagne et de Portugal*, ibid., 1743, in-12; *Description géographique des provinces intérieures de la France*, ibid., 1744, in-12; *Table de la France ancienne et moderne*, ibid., 1752, une feuille in-fol. En général ses ouvrages ont été vivement critiqués. Ce laborieux auteur est mort en 1770.

GOURVILLE (Jean HERAULD, sieur de) naquit à la Rochefoucauld en 1625. Le fameux duc de ce nom (l'auteur des *Maximes*) lui ayant reconnu de l'esprit, le prit pour son valet de chambre, et en fit bientôt son ami et son confident. Pendant la guerre de *la Fronde*, il lui fut très-utile, ainsi qu'au prince de Condé, dont il négocia le raccommodement avec la cour. Le cardinal Mazarin l'envoya ensuite, et pour le même objet, auprès du prince de Conti, qui était maître de Bordeaux. En 1684, il fut nommé intendant des vivres à l'armée de Catalogne. A son retour à Paris, le cardinal le croyant un émissaire du prince de Conti le fit mettre à la Bastille; mais Gourville recouvra bientôt sa liberté. Fouquet lui fit obtenir la recette générale des tailles en Guienne, emploi qui lui procura une fortune de 1,500,000 livres. Enveloppé dans la disgrâce de cet illustre infortuné, il passa dans les pays étrangers. Il mourut en 1703. On prétend que c'est pour lui que Boileau fit cette épitaphe:

> Ci-gît, justement regretté,
> Un savant homme sans science,
> Un gentilhomme sans naissance,
> Un très-bon homme sans bonté.

Les commentateurs de cette épitaphe disent que Gourville était tel que le satirique le représente: parlant bien, quoiqu'il ne sût pas grand'chose; ayant un caractère et des manières, quoique d'une naissance obscure; et caressant tout le monde, sans aimer personne. On a de lui *des Mémoires depuis* 1642, *jusqu'en* 1698, publiés par Mlle de la Bussière, Paris, 1724 ou 1781, 2 vol. in-12. Ils sont écrits d'un style animé, naturel, mais négligé et peu correct. Voltaire a puisé dans cet ouvrage pour son *Siècle de Louis XIV*.

GOUSSET (Jacques), théologien de la religion prétendue réformée, né à Blois en 1635, d'une bonne famille, fut fait ministre à Poitiers en 1662, et sortit de cette ville à la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut en 1704, professeur en grec et en théologie à Groningue. Ses ouvrages sont: *Commentarii linguæ Hebraicæ*, Amsterdam, 1702, in-fol., c'est un bon dictionnaire hébreu; la meilleure édition est celle de Leipzig, 1743, in-4; *Jesu Christi evangeliique veritas salutifera demonstrata in confutatione libri Chizzuk Emouna à R. Isaaco scripti*, Amsterdam, 1712, in-4. Cette production est très-faible; *Considérations théologiques et critiques sur le projet d'une nouvelle version française de la Bible, publiée*,

l'an 1696, sous le nom de Ch. Lecène, dans lesquelles la vérité est défendue par un grand nombre de passages de l'Ecriture sainte, Amsterdam, 1698, in-12; *Causarum primæ et secundarum realis operatio*, Leuwarde, 1716, in-4.

GOUSSIER (Louis-Jacques), physicien et professeur de mathématiques, né à Paris en 1722, a fourni à l'*Encyclopédie* quelques articles sur les arts mécaniques; il a exécuté avec beaucoup d'habileté plusieurs machines de son invention, entre autres un moulin à bras pour scier des planches; il est aussi inventeur d'un niveau d'eau en usage parmi les géomètres; il mourut à Paris en 1799. Il a publié avec le baron de Marivetz : *Physique du monde*, 1780-87, 5 vol. in-4; *Système général, physique et économique des navigations naturelles et artificielles de l'intérieur de la France*, ibid., 1788-89, 2 vol. in-8, et Atlas in-fol.

GOUTHIÈRES (Jacques), *Gutherius*, antiquaire et avocat au parlement de Paris, né à Chaumont en Bassigni, dans le 16e siècle, mort l'an 1638, cultiva le droit et les belles-lettres avec un égal succès. Les amateurs de l'antiquité lui sont redevables de plusieurs écrits : *De veteri jure Pontificio urbis Romæ*, Paris, 1612, in-4, et dans le tom. 5 des *Thes. antiq. Rom.* de Grævius. Cet ouvrage lui mérita le titre de citoyen romain pour lui et pour sa postérité; *De officiis domus Augustæ publicæ et privatæ*, ibid., 1628, in-4; Leipzig, 1672, in-8 : cette matière y est traitée avec beaucoup de savoir; *De jure Manium, seu de ritu, more et legibus prisci funeris*, Leipzig, 1671, in-8; deux petits traités, l'un *Choartius major, seu de orbitate toleranda*, Paris, 1613, in-8, et l'autre *Tiresias, seu de Cæcitatis et sapientiæ cognatione*, ibid., 1618, in-8, et 1628, in-4. Gouthières faisait aussi des vers latins, et les faisait bien. Il y a du feu et de l'expression dans sa pièce intitulée : *Rupella rupta*, Paris, 1628, in-4 : l'auteur l'adressa au cardinal de Richelieu.

GOUTHOEVEN (Gauthier van) en latin *Valerius Gouthovius*, né à Dordrecht en 1577, a fait des recherches sur l'histoire de sa patrie. Il a donné une nouvelle édition *des Chroniques de Hollande... ornées de généalogies et de descriptions des villes, etc., commençant l'an 449, et finissant à l'an 1620*, en flamand. On en a publié plusieurs éditions; la dernière est de la Haye, 1636, in-fol. Ce livre plein de recherches et de choses intéressantes est estimé. Il a été continué par N. de Klerk. Gouthœven est mort en 1628.

GOUTTES (Jean-Louis), curé d'Argelliers dans le diocèse de Béziers, et député à l'assemblée constituante, naquit à Tulle en 1740. Après avoir servi plusieurs années dans un régiment de dragons, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé d'Argelliers. Nommé alors membre des états généraux, il se rangea du côté des novateurs, et appuya la proposition de vendre les biens du clergé : il se déclara pour l'établissement du papier-monnaie, et vota la constitution du clergé. Il devint membre du comité des recherches, président de l'assemblée, et fut élu en 1791, évêque constitutionnel de Saône-et-Loire; mais ce fut là le terme de ses prospérités : dénoncé comme royaliste et ensuite comme fanatique, parce qu'il persistait à exercer les fonctions de son ministère après la suppression du culte, il fut arrêté par ordre du comité de salut public et transféré à la Conciergerie de Paris. Après avoir été pendant longtemps exposé à toutes les horreurs de la misère et de l'abandon le plus complet, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 26 mai 1794. On a de lui : *Exposé des principes sur la constitution du clergé par les évêques députés à l'assemblée nationale*, 1790, in-8 : ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec l'*Exposition des principes* ou la déclaration que rédigea de Boisgelin, et qui a été réimprimée dans le 27e vol. de la nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques; Discours sur la vente des biens du clergé; Discours sur l'établissement du papier-monnaie; Théorie de l'intérêt de l'argent*, 1780 et 1782, in-12. Le fonds de cet ouvrage est de Rulié, curé de Cahors.

GOUVEST. (*Voy.* MAUBERT.)

GOUVÉA, ou GOVEA (Jacques), *Goveanus*, de Beja dans le Portugal, fut principal du collége de Sainte-Barbe à Paris. Il y éleva trois neveux, qui se rendirent illustres par leur savoir. — Martial GOUVÉA, l'aîné des trois frères, devint bon poëte latin, et publia à Paris une *Grammaire* de cette langue. — Antoine GOUVÉA, le plus jeune des trois, fut aussi le plus illustre. (*Voy.* son article.)

GOUVÉA (André), frère du précédent, naquit comme lui à Béjà, vers la fin du 15e siècle; il fut nommé principal du collége de Sainte-Barbe à la place de son oncle. Son mérite le fit appeler à Bordeaux, pour exercer un pareil emploi dans le collége de Guienne. Il y alla en 1534, et y demeura jusqu'en 1547, que Jean III, roi de Portugal, le rappela dans ses états, pour l'établissement d'un collége à Coimbre, semblable à celui de Guienne. Gouvéa mena avec lui en Portugal, Buchanan, Grouchi, Guerente, Vinet, Fabrice, La Coste, Tevius et Mendez. Tous ces savants étaient très-capables d'instruire la jeunesse (Buchanan n'avait pas encore fait connaître son penchant pour les nouvelles erreurs). Il mourut à Coimbre en 1548. Il ne fit rien imprimer; mais ses talents pour l'éducation lui firent un nom célèbre.

GOUVÉA (Antoine), de la même famille que les précédents, fils d'un gentilhomme portugais, se rendit à Paris vers 1505, auprès de son oncle Jacques Gouvéa, principal du collége de Sainte-Barbe. Il professa avec succès la jurisprudence, à Toulouse, à Valence, à Avignon, à Cahors, à Grenoble et enfin à Turin, où Philibert, duc de Savoie, l'avait appelé. Il y mourut en 1565, conseiller de ce prince, avec la réputation d'un des plus habiles jurisconsultes et des plus savants littérateurs de son siècle. Ses ouvrages sont : *Epigrammatum libri* II, *et epistolæ* IV, Lyon, 1539, in-4, et 1540, in-8; des *éditions de Virgile et de Térence*, corrigées sur d'anciens manuscrits et enrichies de notes; un *Commentaire sur les Topica* de Cicéron, Paris, 1545, in-8, réimprimé en 1554 avec plusieurs

autres commentaires. L'abbé d'Olivet en parle avec éloge dans sa préface de la belle édition des œuvres de ce père de l'éloquence romaine; *Variarum lectionum libri duo*, 1575, in-fol. Tous ses ouvrages ont été publiés à Rotterdam en 1766, 2 vol. in-fol. Il laissa un fils (Mainfroi) qui se distingua dans les belles-lettres et dans l'un et l'autre droit, et qui a écrit quelques ouvrages. Il mourut en 1613, conseiller d'état à la cour de Turin.

GOUVION-SAINT-CYR (Louis de), marquis, maréchal de France, naquit à Toul le 13 avril 1764, d'une famille peu aisée. Il se voua d'abord à la peinture et fit le voyage de Rome pour se perfectionner dans cet art, qu'il abandonna vers le commencement de la révolution française, pour entrer au service, en qualité de volontaire. Après avoir passé rapidement par tous les grades inférieurs, il servit en 1793 dans l'armée de la Moselle en qualité d'adjudant général, et fut ensuite envoyé à l'armée des Alpes, où il reçut en 1794 le brevet de général de division. Il se signala en 1795 au siége de Mayence, fit sous Masséna la campagne de 1798, et fut destitué en 1799. Remis bientôt en activité, il commanda l'aide droite de l'armée française à la bataille de Novi (15 août). Le 24 octobre suivant, il défit complétement l'ennemi, non loin de Novi même, à Pasturana et à Bosco, et lui prit trois canons et deux mille hommes. Le 6 du mois suivant, il battit encore les Autrichiens devant Coni. Chargé du commandement de l'aile droite de Championnet, il empêcha l'investissement de Gênes, et se couvrit de gloire par une savante retraite pour laquelle il reçut du premier consul un sabre d'honneur et le brevet de premier lieutenant de l'armée. En 1800, il passa à l'armée du Rhin commandée par Moreau, s'empara de Fribourg et battit les Autrichiens à Smelingen. Après un repos assez court qu'exigeait l'état de sa santé, il reparut à la tête de sa division et concourut à la victoire de Hohenlinden. Nommé alors conseiller d'état par Bonaparte, il fut envoyé en Espagne où il succéda à Lucien, en qualité d'ambassadeur. En 1805, il fut nommé commandant en chef de l'armée qui devait couvrir le royaume de Naples, et protéger les côtes de l'Adriatique. Vers la fin de cette année, après avoir fait prisonnier un corps de dix mille Autrichiens, il entra à Venise en vertu de la capitulation d'Austerlitz. L'année suivante, obligé de rentrer dans le royaume de Naples, dont le gouvernement avait violé le dernier traité, Gouvion fut chargé d'occuper la Pouille, et y maintint la tranquillité. Rappelé en 1807 en Allemagne, il y fit avec distinction la campagne de Prusse et de Pologne, et fut nommé gouverneur de Varsovie. Envoyé en 1808 à l'armée d'Espagne, il s'empara de Roses, Girone, Saint-Félix, Equixola, Palamos, à la suite de plusieurs combats. En 1812, il fut désigné pour faire partie de l'expédition de Russie, et commanda les Bavarois, avec lesquels, le 18 du mois d'août, il gagna la bataille de Polotsk, sur la Duna. Napoléon, pour le récompenser, le créa maréchal de l'empire, le 27 du même mois. Blessé dans la retraite de Moscou, il fut forcé d'abandonner l'armée pour quelque temps. Il y reparut en 1813 pour faire la campagne de Saxe, et se signala à la bataille de Dresde. Resté dans cette ville, pour la défendre après le désastre de Leipzig, voyant qu'il lui était impossible de s'ouvrir un passage, il accepta le 11 novembre une capitulation honorable, en vertu de laquelle il devait rentrer en France avec son corps d'armée et une partie de son artillerie. Mais cette capitulation ne fut pas ratifiée par le prince de Schwartzemberg, et le maréchal fut retenu prisonnier avec son corps d'environ seize mille hommes. Lorsqu'il revint en France après la restauration, Louis XVIII l'accueillit avec distinction et le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Louis et membre de la chambre des pairs. Après le débarquement de Bonaparte, il se dirigea sur Orléans pour y défendre la cause royale; mais la défection des troupes ayant rendu tous ses efforts inutiles, il vécut pendant les cent-jours dans une profonde retraite. Nommé ministre de la guerre par le roi, le 9 juillet 1815, il fut remplacé dans ce poste par le duc de Feltre, au mois de septembre de la même année. Louis XVIII le nomma successivement ministre d'état, membre du conseil privé, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, comte et enfin marquis. Appelé au ministère de la marine le 23 juin 1817, il reprit le portefeuille de la guerre en 1818, et le conserva quatorze mois. C'est sous son administration que des cours d'enseignement mutuel furent établis dans les régiments. Il présenta le 10 mars 1818 une loi relative au nouveau mode de recrutement de l'armée, dont les principales dispositions furent modifiées par celle du 9 juin 1824. Gouvion quitta le ministère lors du changement de la loi des élections en 1819, et fut remplacé par le marquis de la Tour-Maubourg. Gouvion-Saint-Cyr s'était rendu aux îles d'Hières pour rétablir sa santé; il y est mort le 17 mars 1830.

GOUYE (Thomas), jésuite, né à Dieppe en 1650, habile dans les mathématiques, fut reçu membre de l'académie des sciences en 1696. Cette compagnie faisait beaucoup de cas de ses lumières. Il possédait les langues anciennes et cinq langues modernes. Il mourut à Paris dans la maison professe des jésuites, en 1725. Son principal ouvrage est intitulé : *Observations physiques et mathématiques, pour servir à la perfection de l'Astronomie et de la Géographie, envoyées de Siam, par les jésuites missionnaires* (les PP. Fontaney, Thomas, Tachard, Noël, etc.), Paris, 1688, in-8, et 1692, in-4, et dans le tom. 7 des *Mémoires de l'académie*.

GOUYE DE LONGUEMARE, né en 1715, mort en 1763, greffier au bailliage de Versailles, dont nous avons : *Dissertation sur la Chronologie des Rois Mérovingiens*, Paris, 1748 et 1756, in-12; *Dissertation pour servir à l'Histoire des enfants de Clovis Ier*, 1744, in-12; *Sur l'état du Soissonnais sous les enfants de Clotaire Ier*, ibid., 1745, in-12; *Lettre importante sur l'Histoire de France*, ibid., 1755, in-12.

GOUZ (François DE LA BOULAYE le), fils d'un gentilhomme de Baugé en Anjou, naquit en 1610;

il s'est fait connaître par de longues courses dans différentes parties du monde. De retour de son premier voyage, il parut si défiguré, que sa mère même ne voulut pas le reconnaitre. Il fut obligé d'intenter un procès pour avoir son droit d'aînesse. Quelques années après, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès du grand-seigneur et du Grand-Mogol. Nous avons sous ce titre : *Voyages et observations du sieur de la Boullaye le Gouz, gentilhomme angevin, où sont décrits les religions, gouvernements et situations des états et royaumes d'Italie, Grèce, Natolie, Syrie, Perse, Palestine, Karémanie, Kaldée, Assyrie, Grand-Mogol, Bijapour, Indes-Orientales des Portugais, Arabie, Egypte, Hollande, Grande-Bretagne, Irlande, Danemark, Pologne, îles et autres lieux de l'Europe, Asie et Afrique, où il a séjourné, le tout est enrichi de belles figures*, Paris, 1653 ou 1657, in-4, 6 à 8 fr. La seconde édition est plus complète quoique moins belle que la première. Cet ouvrage n'est curieux que pour la partie qui concerne les Indes; car pour le reste il n'a rien appris de nouveau. Ce voyageur est mort dans un second voyage qu'il fit en Perse en 1664 : ses obsèques furent faites à Ispahan avec la plus grande pompe.

GOUZ DE GERLAND (Bénigne Le), historien, né à Dijon en 1695, d'une ancienne famille de Bourgogne, cultiva toute sa vie les sciences et chercha à en propager le goût dans sa ville natale. Après avoir fait d'excellentes études à Paris, il parcourut l'Italie pour y contempler les chefs-d'œuvre de l'antiquité et des temps modernes, pour réveiller et perpétuer en lui les souvenirs d'admiration qu'il éprouvait pour cette terre si féconde en grands hommes. Il visita aussi l'Angleterre dont il se proposait d'étudier les mœurs, les usages et les lois encore plus que la littérature ou les sciences peu appréciées alors en France. De retour dans sa patrie, Gouz fit don à l'académie de Dijon d'un terrain propre à un jardin botanique, bientôt après de son riche cabinet d'histoire naturelle, et des bustes des grands hommes de la Bourgogne qu'il fit placer dans la salle des séances publiques de cette compagnie. Dijon lui doit en outre son école de peinture et de sculpture. Ce véritable patriote, cet ami réel de son pays, méditait encore la création d'autres établissements d'utilité publique, lorsqu'il mourut en 1774. On lui doit : une *Histoire de Laïs*, Paris, 1756, in-12, dont, par une faute d'impression singulière, on a fait, dans un nouveau dictionnaire, l'*histoire des lois ; Essais sur l'histoire des premiers rois de Bourgogne et sur l'origine des Bourguignons*, Dijon, 1770, in-4, avec une carte de l'ancienne Germanie, et une autre de l'ancien royaume de Bourgogne, 5 à 7 fr. On trouve dans cette histoire de l'érudition et des recherches; mais l'auteur s'écarte souvent des opinions généralement adoptées; *Dissertation sur l'origine de la ville de Dijon et sur les antiquités découvertes sous les murs bâtis par Aurélien*, ibid., 1771, in-4, avec une carte de l'ancien Dijon et 32 planches, 6 fr.; *Dissertation sur la cause physique du déluge*, qu'il attribue au choc d'une comète, et dont on trouve un extrait dans le tome 1er des *Mémoires de l'académie de Dijon*, ouvrage peu intéressant et tout systématique; *Essai sur l'histoire naturelle*, inséré dans le tome 2 des mémoires ci-dessus, et plusieurs autres ouvrages manuscrits dont on trouve la notice dans son *éloge*, qui a été prononcé par le docteur Maret à l'académie de Dijon.

GOWER (Jean), ancien poëte anglais, né vers 1320, mourut aveugle à Londres en 1402. On a imprimé de lui : *Confessio amantis* (en anglais), Westminster, 1483, in-fol., très-rare; ce poëme en huit livres est relatif à la morale et à la métaphysique de l'amour. Les éditions de Londres, 1532 et 1554, in-fol., sont encore fort recherchées. H. J. Todd a publié *Illustrations of the life, etc.*, (*des éclaircissements sur la vie et les ouvrages de Gower et de Raucer*), 1810, in-8.

GOZON (Dieudonné), 27e grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Ce qui contribua beaucoup à lui faire obtenir cette dignité, fut le bonheur qu'il eut d'exterminer un dragon monstrueux qui infestait l'île de Rhodes. Cet animal était, dit-on, de la grosseur d'un cheval moyen : il avait à sa tête de serpent, de longues oreilles couvertes d'une peau écaillée. Ses quatre jambes ressemblaient à celles d'un crocodile, et sa queue faisait plusieurs plis et replis sur son corps. Il courait, ajoute-t-on, battant de ses ailes, et jetant le feu par les yeux avec des sifflements horribles. Aucun chevalier n'avait pu délivrer l'île de ce monstre, et tous y avaient péri; il était même défendu sous peine de mort de le tenter davantage. Gozon osa néanmoins l'entreprendre, et en vint à bout. Cette histoire, vraie ou fausse, se voit encore sur de vieilles tapisseries; mais l'on y voit aussi les aventures d'Hercule et de Thésée. Ce qui doit la rendre suspecte est sa parfaite ressemblance avec celle de Gilles de Chin. (*Voy.* GILLES.) On sait aussi que ces dragons que les anciens sculpteurs et peintres plaçaient à côté des héros, ne sont que les symboles de quelque fléau, dont ils ont délivré leur patrie; et que dans des temps postérieurs on a bâti sur ces vieilles statues, ou peintures, des histoires merveilleuses. La famine, la peste, la guerre, les hérésies, le ravage des insectes, des bêtes fauves, etc.; tout cela était représenté par l'emblème d'un serpent ou d'un dragon. Quoi qu'il en soit, Gozon tient un rang distingué dans l'histoire de Malte. Il mourut en 1353, regretté pour sa vertu et son courage. On mit, dit-on, sur son tombeau : *Draconis extinctor* (*l'exterminateur du Dragon*). Il était de la langue de Provence. On peut voir les détails de ce combat dans l'*Histoire de Malte*, par l'abbé Vertot, tome 2, page 192. Le P. Kircher, dans son *Mund. subt.*, en fait une description pittoresque et pleine d'intérêt. Le P. Schot en parle aussi dans les *Mirabilia naturæ et artis*. Thevenot, qui vit à Rhodes vers le milieu du 17e siècle la tête du dragon terrassé par Goson, en a donné dans sa *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris, 1665, in-4, une description qui semblerait mieux convenir à la tête d'un hippopotame qu'à celle d'un serpent. Moréri

présente cette légende comme très-douteuse.

GOZZI (Gaspard), littérateur, poëte et critique vénitien, né en 1713, mort en 1786, fut directeur de l'un des trois théâtres de sa patrie, réviseur des livres, et surintendant des impressions. Il a laissé divers ouvrages qui le placent au rang des écrivains les plus purs de l'Italie. Ceux qui lui font le plus d'honneur sont : *Osservatore veneto periodico*, 1768, in-12, ouvrage périodique dans le genre du *Spectateur anglais*, et dont il imite quelquefois l'art de peindre les mœurs et les caractères ; *Lettere famigliari*, Venise, 1755 et 1756, 2 vol. in-8 ; *Mundo morale*, ibid., 1760, 3 vol. in-8. La plupart des autres ouvrages de l'auteur ont été recueillis sous le titre de *Opere in versi e in prosa*, Venise, 1758, 6 vol. in-8, et 1794, 12 vol. in-12, édition plus complète. Ce sont des *tragédies*, des *comédies*, des *cantates*, etc., qui n'ont guère d'autre mérite que l'élégance du style.— GOZZI (Charles), frère puîné du précédent, s'adonna particulièrement au genre dramatique et composa plusieurs comédies, où il a cherché à se faire un genre à lui, en prenant pour but le merveilleux et même l'extravagant. On y trouve cependant des traits de vrai comique, et des scènes parfois touchantes. Nous nous contenterons de citer le *comte d'Essex*, traduit de Corneille, et *Gustave Vasa*, de Piron. Son style est pur et élégant. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise, en 1773, 8 vol. in-8, ainsi qu'un *supplément* contenant quelques autres pièces de théâtre, 1791, 2 vol. in-8. Il publia en 1798, les *mémoires* de sa vie sous le titre de *Mémoires inutiles de la vie* de Ch. Gozzi, 1798, et mourut vers 1804.

GRAAF (Regnier de), médecin hollandais, naquit à Schoonhove en Hollande, l'an 1641. Son père s'était rendu célèbre par plusieurs machines hydrauliques : le fils le fut par quelques découvertes anatomiques. Après avoir étudié à Leyde et en France, il se retira à Delft, où il mourut en 1673. Il s'était acquis, dans un âge peu avancé, une grande réputation par de savants ouvrages : *De succo pancreatico*, Leyde, 1664, in-12, et 1671, in-8; *De Virorum organis generationi inservientibus*, Roterdam, 1668 et 1672, in-8. Un traité semblable *De mulierum organis*, Leyde, 1672, in-8. Il prétend dans ses écrits, que tous les animaux tirent leur origine des œufs : avant lui, Stenon avait prétendu avoir vu ces œufs; Graaf lui disputa cet avantage; Swammerdam revendiqua la même découverte; mais il paraît qu'il n'y avait pas de quoi se quereller. Valisnieri en examinant ces prétendus œufs a reconnu ou cru reconnaître que ce ne sont que les réservoirs d'une liqueur fécondante. Quoi qu'il en soit, le système de l'ovarisme a eu de grands partisans, et n'est pas encore généralement abandonné, malgré les difficultés insurmontables qu'on lui oppose, ainsi qu'à ceux des autres naturalistes occupés à expliquer un mystère qui, au jugement des plus grands physiciens, ne sera jamais dépouillé des ténèbres dont l'Auteur de la nature l'a enveloppé. On peut consulter sur cette matière le *Catéchisme philosophique*, tome 1, nº 62. (*Voy.* KIRCHER Athanase, LEUWENHOECK, MUYS, etc.) Tous les *ouvrages* de Graaf ont été réunis sous le titre d'*opera omnia*, Leyde, 1673, in-8, fig., et à Amsterdam, 1705, in-8.

GRAAF (Nicolas de), né vers le milieu du dix-septième siècle en Hollande, s'appliqua à l'étude et à la pratique de la chirurgie. Il fit cinq voyages dans les Indes orientales. Il mourut en 1687. Nous avons de lui : *Voyages aux Indes orientales, avec une relation curieuse de la ville de Batavia, et des mœurs et du commerce des Hollandais établis dans les Indes*, en flamand, 1703, in-4, traduit en français, Amsterdam, 1719, in-12, fig., 3 à 4 fr.

GRABE (Jean-Ernest), né à Kœnigsberg en Prusse, l'an 1666, quitta sa patrie pour l'Angleterre, où il fut ordonné prêtre suivant le rit anglican. Il reçut le bonnet de docteur à Oxford, et obtint une pension du roi Guillaume, qui lui fut continuée par la reine Anne. Il mourut à Londres en 1711, au milieu de sa carrière. Ce savant s'est fait honneur par ses connaissances dans l'antiquité ecclésiastique. On a de lui : *Spicilegium SS. Patrum, ut et hæreticorum sæculi post Christum natum* 1, 2 *et* 3, Oxonii, 1724, 2 vol. in-8, 12 à 15 fr.; l'édit. d'Oxford, 1699 et 1700, 2 vol. in-8, est moins chère ; *Vetus testamentum, græcè, ex antiquiss. codice ms. Alexandrino descriptum, curâ et studio J.-E. Grabe*, Oxonii, 1707-9-19, 4 tom. en 2 vol. in-fol., 24 à 36 fr., gr. pap., 48 fr.; il a paru en même temps une édition en 4 vol. in-8, fig., qui est quelquefois reliée en 8 vol., 24 à 36 fr. Dans cette bible le manuscrit d'Alexandrie n'est pas imprimé tel qu'il était, mais tel qu'on a cru qu'il devait être. On y a changé les endroits qui ont paru être des fautes de copistes, et les mots qui étaient de différents dialectes. Quelques-uns ont applaudi à cette liberté, d'autres l'ont blâmée; ils ont prétendu que le manuscrit était exact, que les conjectures ou les diverses leçons avaient été rejetées dans les notes dont il était accompagné; *De forma consecrationis Eucharistiæ*, Londres, 1721, in-8. On l'accuse d'avoir quelquefois manqué de critique. Grabe était un petit homme ardent, mélancolique, et ayant cette constance pour le travail que donne la mélancolie. Quoique protestant, il donnait beaucoup de poids à la tradition ; *L'histoire abrégée du docteur Grabe et de ses manuscrits*, par Hickes (en anglais) est en tête de son livre intitulé *Exemple des fautes de Whiston*, Londres, 1712, in-8.

GRACCHUS (*Tibérius-Sempronius*), de l'illustre famille Sempronia, et petit-fils du proconsul Gracchus tué dans une ambuscade par les troupes d'Annibal, fut deux fois consul et une fois censeur. Il mérita deux fois l'honneur du triomphe, prit et ruina un grand nombre de villes des Celtibériens en Espagne vers 193 avant J.-C. Quelque temps après il soumit la Sardaigne, et en tira un si grand nombre d'esclaves, que la durée de leur vente donna lieu à ce proverbe : *Sardi venales*.

GRACCHUS (*Tibérius* et *Caïus*), fils de Sempronius Gracchus, qui était un autre personnage que le précédent, et qui avait épousé Cornélie, fille de Scipion l'Africain, naquirent le premier l'an de Rome 591 (avant J. C. 161), le second l'an 600

de Rome (avant J.-C. 162). Ils furent très-bien élevés par leur mère, et se signalèrent l'un et l'autre par leur éloquence et par leur zèle pour les intérêts du peuple romain, dans le dessein de s'attacher la multitude. Tibérius fit ses premières armes sous le deuxième Scipion l'Africain, et contribua puissamment à la prise de Carthage. Il accompagna comme questeur le consul C. Mancinus dans la guerre contre Numance, et inspira par ses vertus tant de confiance aux ennemis, que les Numantins vainqueurs ne voulurent traiter qu'avec lui, et lui accordèrent le salut de plus 20,000 Romains. S'étant fait élire tribun du peuple l'an 138 avant J.-C., il demanda qu'en exécution de la loi *agraire*, quiconque posséderait plus de 500 arpents de terres conquises, en fût dépossédé; que ces terres fussent réparties entre les plus pauvres citoyens; et que les propriétaires fussent obligés à ne se point servir d'esclaves pour les cultiver, mais de gens de condition libre pris dans le pays. Ces demandes étaient très-contraires aux intérêts du sénat et de la noblesse; car les patriciens possédaient la presque totalité de ces terres. Ce n'était point un nouveau partage que Tibérius demandait. La loi qu'il proposa n'était que le renouvellement de la loi *Licinia* qui était tombée en désuétude. Lorsque les Romains faisaient une conquête, ils s'emparaient d'une partie des terres: ces terres étaient divisées en deux lots, dont l'un était vendu pour subvenir aux frais de la guerre, l'autre était affermé ou devait l'être aux citoyens pauvres. Les riches avaient tellement fait monter le prix des fermes, que les pauvres ne pouvaient y atteindre, et par la suite des temps ces biens étaient devenus en quelque sorte la propriété des possesseurs. Après de grandes difficultés, la loi de Tibérius passa. On le nomma commissaire ou triumvir, avec Appius Claudius son beau-père, et Caïus-Gracchus son frère, pour faire la distribution des terres. Attalus, roi de Pergame, mort sans enfants, avait nommé le peuple romain son héritier. Gracchus se saisit de ses trésors au nom du public, et les distribua à ceux des citoyens qui ne pouvaient pas avoir part à la distribution des terres. Son triomphe fut de courte durée. Il fut massacré au milieu de ses partisans le jour même qu'ils allaient le continuer dans le tribunat pour l'année suivante, 132 avant J.-C. — GRACCHUS, Caïus, fut chargé, avec son frère, de la distribution des terres conquises en vertu de l'adoption de la loi *agraire;* mais, après la fin malheureuse de Tibérius, il se retira des affaires, et vécut quelque temps dans la retraite. Dix ans après, il reparut en public pour défendre l'un de ses amis. A sa vue, le peuple crut reconnaître son frère, et de toutes parts il fut engagé à entrer dans les affaires publiques. Nommé questeur en Sardaigne, il sut tellement se concilier l'affection du peuple et des soldats, que le sénat craignant qu'il n'acquît une popularité semblable à celle dont avait joui Tibérius, songea dès lors à l'inquiéter. Voyant les desseins des ennemis de sa famille, Caïus sollicita le tribunat et fut élu l'an 124 avant J.-C. Aussitôt il fit revivre les lois proposées par son frère, s'attira l'attachement du peuple par de grandes largesses, et sapa le pouvoir des patriciens, en faisant administrer la justice exclusivement par les chevaliers. L'année suivante, il fut continué dans ses fonctions de tribun, et envoyé en Afrique pour reconstruire Carthage. Pendant son absence, le tribun Livius Drusus, gagné par le sénat, chercha bientôt à le perdre dans l'esprit du peuple. Dès que Caïus fut sorti de charge, le consul Opimius entreprit de faire casser toutes les lois rendues pendant son tribunat. Caïus excité par ses partisans résolut de s'opposer à ce dessein. Le jour où ce consul allait convoquer le peuple pour exécuter son projet, Caïus se rendit au Capitole accompagné de gens armés. Là s'engagea un combat dans lequel sa troupe fut mise en déroute; lui-même se retira dans un bois voisin, et, comme il se vit sans ressource, il se fit tuer par un esclave l'an 121 avant J.-C. Son corps fut jeté dans le Tibre. Comme on avait promis à celui qui rapporterait sa tête un poids égal d'or, le citoyen qui vint réclamer ce prix, l'avait remplie de plomb. Les Gracques ont été diversement jugés; les uns n'ont vu en eux que des conspirateurs et des ambitieux, les autres que de véritables amis du peuple dont ils voulaient alléger les misères: ce qu'il y a de bien certain, c'est que leurs bonnes ou mauvaises intentions furent la cause de la première guerre civile qui ensanglanta Rome. Le peuple romain, inconstant comme toutes les multitudes, leur éleva plus tard des statues.

GRACE (Thomas-François de), censeur royal, naquit en 1714. La révolution le priva de sa place au moment où il allait obtenir sa pension de retraite. Il perdit la vue presque en même temps, et il serait tombé dans l'indigence, si le ministre de l'intérieur, instruit de sa position, ne lui eût fait payer une pension à titre d'ancien censeur. Il mourut à Paris en 1799. On lui doit: une nouvelle édition de l'*Introduction à l'histoire générale de l'univers*, *par Puffendorf*, continuée jusqu'en 1750, Paris, 1753-59, 8 vol. in-4; *Tableaux historiques et chronologiques de l'histoire ancienne et du moyen âge, des principaux pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, avec un précis de la mythologie grecque, expliquée d'après Hésiode, et un tableau des principes généraux de la langue française*, Paris, 1789, in-8; *ses principes de la langue française* furent imprimés séparément la même année, in-12; les tomes 2 et 3 des *Tables des mémoires de l'académie des inscriptions.* Il a été le principal rédacteur de la *Gazette d'agriculture*, *commerce*, *arts et finances*, 1770 et ann. suiv., 7 vol. in-4. Il a aussi fourni un grand nombre d'articles au *Journal de Verdun* et au *Journal de médecine.*

GRACIAN (Jérôme), carme déchaussé, né à Valladolid en 1545, fut commissaire apostolique pour la réformation des carmes dans l'Andalousie. Cet emploi lui occasionna beaucoup de chagrin. Il fut obligé d'aller à Rome pour se justifier sur les accusations qu'on avait intentées contre lui. Il eut le malheur de tomber entre les mains des Tunisiens, qui le firent esclave. En 1595 il fut racheté: quel-

que temps après l'archiduchesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, le prit pour son confesseur. Il mourut en 1614. Ce Père a toujours été un modèle de vertus. Sainte Thérèse, saint François de Sales, Clément VIII, le P. Ribera et Don Jean Palafox en ont parlé avec éloge. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages, la plupart théologiques ou ascétiques : *Tractatus de Jubilæo et anno sancto*, 1600, in-8; *Vita et mors patriarchæ Joseph*, Valence, 1602, in-8; trad. en français, Paris, 1619, in-8; *Vida del alma, libro que trata dela imitacion de Cristo, etc.*, Bruxelles, 1609, in-4; trad. en français, Lyon, 1618, in-4. André de Marmol a écrit la *Vie de Jér. Gracian* en latin, Valladolid, 1619, in-4.

GRACIAN (Balthasar), jésuite espagnol, né à Calatayud, dans l'Aragon, en 1584, mort recteur du collége de Tarragone en 1658, se distingua dans sa société par ses sermons et par ses écrits. Ses ouvrages ont été réunis sous le titre de : *Obras de Balt. Gracian*, Madrid, 1664, ou Barcelonne, 1700, 2 vol in-4. Il y a d'excellentes choses, mais elles sont noyées dans trop de paroles. « Il paraît, » dit l'abbé Desfontaines que cet écrivain avait » plus de mémoire et d'imagination que de juge» ment. Il faut lire quantité de choses inutiles, et » quelquefois singulières, avant de trouver une » réflexion sage et solide. En cherchant toujours » l'énergie et le sublime, il devient outré et se perd » dans les nues ; mais malgré une foule de pensées » décousues, obscures, impénétrables, Gracian a » des maximes rendues avec vivacité, avec esprit, » et qui renferment un grand sens. » Ceux de ses ouvrages qui ont été traduits d'espagnol en français, sont : *Le Héros*, traduit par le P. de Courbeville, jésuite, Paris, 1725, et Roterdam, 1729, in-12; l'*Homme universel*, par le même, Paris, 1723, in-12; les *Maximes de Balthasar Gracian*, par le même, Paris, 1730, in-12. Amelot, qui se croyait un grand politique, avait traduit cet ouvrage, sous le titre de l'*Homme de cour;* mais cette tradnction est défectueuse : où Gracian est obscur, son interprète l'est au moins autant; *Réflexions politiques sur les plus grands princes, et particulièrement sur Ferdinand le Catholique*, traduites par de Silhouette, Amsterdam, 1731, in-12. Un an après, le P. de Courbeville en publia une seconde version sous ce titre : *La Politique de Don Ferdinand le Catholique*, Paris, 1732, in-12; *L'Homme détrompé* ou *le Criticon*, traduit par Maunory, la Haye, 1734, 3 vol. in-12.

GRADENIGO (Pierre), doge de Venise en 1289 à 1311, découvrit la conjuration de Bajamonte Tiépolo, et en prévint les suites. Il gouverna la république avec sagesse, et mourut en 1311. C'est lui qui changea en aristocratie le gouvernement de Venise, qui, depuis 1173, était presque entièrement populaire, et qui donna à cette république à peu près la forme qu'elle a présentement. — Barthélemi GRADENIGO, autre doge de Venise, élu en 1339, soumit les Candiots révoltés, et mourut en 1343. C'est de son temps qu'arriva, dit-on, l'aventure d'un pêcheur qui reçut un anneau d'or de la main de saint Marc l'évangéliste. — Jean GRADENIGO, élu doge de Venise en 1355, marcha sur les traces de ses ancêtres. La guerre contre les Génois se renouvela de son temps. Elle dura peu. On en soutint une plus violente contre le roi de Hongrie, qui assiégea Trévise. Le doge alla défendre cette place en personne, et y mourut, n'ayant gouverné qu'un an et quelques mois.

GRÆCINUS (Julius), sénateur romain, qui vivait sous l'empereur Caïus Caligula, était de Fréjus. Il cultiva les belles-lettres avec succès, et il fut un des hommes les plus éloquents de son temps. Sénèque le philosophe n'en parle qu'avec admiration. Il paraît, par Columelle, qu'il avait écrit sur l'agriculture et les vignes. On lui accorda une place dans le sénat, et il la remplit avec honneur. Caligula voulut l'obliger à accuser Marcus Silanus, que ce prince haïssait, quoiqu'il fût innocent; Græcinus le refusa, et l'empereur irrité lui fit ôter la vie, vers l'an 40 de notre ère vulgaire.

GRÆVIUS (Jean-George), né à Naumbourg en Saxe en 1632, étudia deux ans sous le savant Gronovius. Après avoir enseigné les belles-lettres à Duisbourg en 1656, et à Deventer en 1658, il obtint une chaire d'éloquence à Utrecht en 1661, une de politique et d'histoire en 1667. Il l'occupa avec distinction, compta des princes parmi ses disciples, et mourut en 1703. On doit à ses recherches et à celles de Jac. Gronovius, etc. : *Thesaurus antiquitatum græcarum et romanarum*, Lugd.-Bat., etc., 1694-1737, 39 vol. in-fol., fig., 450 à 600 fr., et en gr. pap., de 600 à 850 fr. Cette collection immense ne renferme pas tous les auteurs, ni même les meilleurs qui ont traité cette matière. Les compilateurs en ont oublié plusieurs, et n'ont pas toujours choisi les bonnes éditions de ceux qu'ils y ont insérés. On leur a cependant beaucoup d'obligation d'avoir publié un grand nombre de traités utiles, dont la plupart se trouvaient difficilement; *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ*, Lugd.,-Bat. 1704-23, 9 tom. en 30 vol. in-fol; *Thesaurus antiquitatum et hist. Siciliæ, Sardiniæ, Corsicæ, etc.*, ibid., 1723-25, 15 vol. in-fol., fig., vend. ces deux ouvrages 300 à 400 fr.; ils se joignent ordinairement à la collection précédente, dont ils sont la partie la moins intéressante. Des *éditions* de plusieurs auteurs grecs et latins, d'*Hésiode*, avec des notes judicieuses et de la plus grande érudition; de la plus grande partie des *OEuvres* de Cicéron; de *Florus*, avec une préface dictée par le jugement et par le goût; de *César*, de *Suétone*, etc., et de plusieurs auteurs des derniers siècles. Grævius était un savant poli et aimable, sans orgueil et sans suffisance. L'illustre Huet était lié avec lui, et lui a adressé plusieurs lettres, imprimées dans ses dissertations sur différents sujets.

GRAF (Antoine), célèbre peintre de portraits, né à Winterthur en Suisse en 1736, fut appelé à Dresde, en 1766, avec le titre de peintre de la cour, se fixa dans cette ville, et mourut en 1813. Il a été regardé longtemps comme le premier artiste en portraits de l'Allemagne, et le nombre des personnes qu'il a peintes durant sa longue carrière est

immense. On a gravé plus de 120 de ses portraits qui offrent une suite des savants les plus distingués parmi ses contemporains en Allemagne. On cite entre autres le *prince Henri de Prusse à cheval*, le *peintre Sulzer entouré de ses petits-fils*, gravés par Berger, Rlæter, etc.

GRAFFIGNY D'ISSEMBOURG D'HAPPONCOURT (Françoise) naquit à Nancy en 1694, d'un major de la gendarmerie du duc de Lorraine, et d'une petite nièce du fameux Callot. Elle fut mariée à François Hugo de Graffigny, chambellan du duc de Lorraine, homme emporté, avec lequel elle courut plusieurs fois risque de la vie. Après bien des années, elle en fut séparée juridiquement. Cet époux finit ses jours dans une prison, où l'avait fait renfermer son caractère violent et sa mauvaise conduite. Mme de Graffigny vint à Paris avec Mlle de Guise, destinée en mariage au maréchal de Richelieu. Plusieurs beaux esprits réunis dans une société où elle avait été admise, l'engagèrent à fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, publié en 1745, in-12. Elle donna la *Nouvelle espagnole*, intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus ;* bagatelle qui essuya des critiques. Quelque temps après parurent ses *Lettres d'une Péruvienne*, 1749, in-12, Paris, 1798, 2 vol. in-18, fig., 6 à 7 fr.; ibid., 1826, in-32, fig. Le style en est quelquefois alambiqué, et d'autres fois trop peigné. Il y a certaines maximes qui ne paraissent pas assez réfléchies. *Cénie*, drame en 5 actes et en prose, est un de ces petits romans qu'on appelle *comédies larmoyantes ;* elle est écrite avec délicatesse, et a été mise en vers français par de Longchamps et traduite en italien par Deodati. *La fille d'Aristide*, autre pièce en 5 actes et en prose, lui est fort inférieure. L'auteur mourut à Paris en 1758. Quoique modeste, elle avait un amour-propre assez vif. Une critique, une épigramme lui causaient un véritable chagrin, et elle l'avouait de bonne foi, prouvant par sa douloureuse situation que les femmes savantes sont une chose que la nature semble n'avoir pas comprise dans son plan. (*Voy.* Lafayette, Geoffrin, des Houlières, Suze, Tencin.) Les *Lettres d'une Péruvienne* et *Cénie* ont été traduites en anglais et en italien ; mais elles sont aujourd'hui peu lues en France. L'auteur du *Colporteur* prétend que Mme de Graffigny n'est pas l'auteur de ces deux ouvrages. « Elle acheta, dit-il, le premier d'un abbé, » et un autre abbé plus généreux lui donna le se- » cond. » Si l'allégation est vraie, Mme de Graffigny est moins responsable des choses qu'on a trouvées dignes de critique dans ces productions ; mais si son innocence y gagne, c'est aux frais de son jugement. (Les *œuvres de Mme de Graffigny* ont été réunies : l'édition la plus complète de ce recueil est celle de Paris, 1788, 4 vol. in-12; ibid., 1821, in-8, fig., 9 fr. Cette même dame est auteur de l'ouvrage posthume intitulé : *Vie privée de Voltaire et de Mme du Châtelet*, publiée avec notes par A. Dubois, Paris, 1820, in-8, 6 fr.

GRAHAM (George), célèbre horloger de Londres, né à Horsgills dans le comté de Cumberland, en 1675, mort en 1751, fut élève du fameux Tompion. Il a inventé l'*échappement à cylindre* qui a fait faire un grand pas à la précision des pendules astronomiques, et divers instruments d'astronomie et de mathématiques, notamment le *secteur* à l'aide duquel Bradley a fait de nouvelles observations sur les étoiles fixes. Il fit faire sous ses yeux le grand *arc mural de Greenwich*, et fut chargé de fournir les instruments dont devaient se servir les académiciens envoyés dans le Nord pour s'assurer de la figure de la terre. Il a enrichi les *Transactions philosophiques* de plusieurs découvertes ingénieuses et importantes, principalement en physique et en astronomie.

GRAILLY (Jean de), connu sous le nom de captal de Buch, fut un des plus grands capitaines du 14e siècle. Employé successivement au service des rois de Navarre et d'Angleterre, il se signala contre les généraux français; mais son courage ne le garantit pas d'être deux fois leur prisonnier : la 1re en 1364 à la bataille de Cocherel, gagnée par le célèbre du Guesclin ; la 2e en 1372, durant le siége de Soubise. Le roi d'Angleterre ne put obtenir sa liberté qu'après beaucoup de peines, et à condition qu'il ne porterait plus les armes contre la France; mais cette condition parut si dure au captal de Buch, qu'il aima mieux rester prisonnier dans la tour du Temple à Paris, où il mourut l'an 1377.

GRAIN. (*Voy.* Legrain.)

GRAINDORGE (André), né à Caen en Normandie, fit le premier, dans le 16e siècle, des figures sur les toiles ouvrées. Richard son fils perfectionna son invention. Le père ne représentait sur la toile que des carreaux et des fleurs ; le fils y représenta des animaux et toutes sortes d'autres figures, et donna à cet ouvrage le nom de *Haute-Lice*, peut-être à cause des lices ou fils entrelacés dans la trame. C'est ce que nous appelons *toiles damassées*, à cause de leur ressemblance avec le damas blanc. Cet habile ouvrier donna le premier la méthode d'en faire des services de table. Son fils Michel éleva plusieurs manufactures en divers endroits de la France, où ces toiles damassées sont devenues fort communes.

GRAINDORGE (André), né en 1616 à Caen, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, était un philosophe, et suivait les principes d'Épicure et de Gassendi. Il mourut en 1676. On a de lui : *Dissertatio de naturâ ignis lucis et colorum*, Caen, 1664, in-4; *Traité de l'origine des macreuses*, ibid., 1680, pet. in-8, 3 à 5 fr., ouvrage rare et curieux, réimprimé par les soins de Buchoz sous ce titre : *Traités très-rares concernant l'histoire naturelle*, Paris, 1780, in-12.

GRAINDORGE (Jacques), parent du précédent, religieux bénédictin de l'abbaye de Fontenai, et prieur de Culey, se distingua dans l'étude de l'astronomie : mais il y joignit celle de l'astrologie, et crut avoir trouvé, par le moyen de cette dernière, le secret si recherché des longitudes, et il annonça sa prétendue découverte dans des programmes qu'il fit imprimer. Il voulut la soutenir par un livre, qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à ses délires :

Mercurius invisus, sed tamen prope solem observatus, Caen, 1674, in-4. Il mourut quelque temps après, en 1680, à 78 ans.

GRAINGER. (*Voy.* GRANGER.)

GRAINVILLE (Charles-Joseph de LESPINE de), conseiller au parlement de Paris, savant laborieux et bon juge, mort en 1754, a donné : un *Recueil d'arrêts*, rendus en la 4e chambre des enquêtes, Paris, 1750, in-4; *Mémoires sur la vie de Pibrac*, Amsterd. (Paris), 1758, 1761, in-12, curieux et exacts.

GRAINVILLE (Pierre-Joseph de), jésuite, humaniste et antiquaire, mort en 1730 à Rouen où il était né, s'adonna à l'étude des médailles, et il était parvenu à en former une collection précieuse. Il a laissé plusieurs *lettres*, *dissertations*, *remarques*, etc., sur des médailles et autres objets d'antiquités, insérés dans les *Mémoires de Trévoux*, années 1703, 1704, 1705, 1709, 1710, 1712, 1714, 1715, 1724; dans le *Journal des savants*, années 1716 et 1718; et dans le *Mercure de France*, 1723 : Saxius en a publié la liste exacte dans le sixième volume de son *Onomasticon*. Le P. Grainville a publié, sans y mettre son nom, des éditions purgées et annotées de *Suétone*, Rouen, 1717, in-12, et de *Paterculus*, Limoges, 1714, même format : cette dernière édition a été attribuée mal à propos au P. Buffier : Barbier, dans son *Examen critique des dictionnaires*, explique avec beaucoup de précision comment est venue cette erreur, et il donne en même temps de plus amples détails sur le P. Grainville.

GRAINVILLE (Jean-Baptiste-Christophe), poëte et littérateur, né à Lizieux en 1760, se destina d'abord au barreau : mais cédant à son goût pour les belles-lettres, il quitta Rouen où il était avocat pour retourner dans sa patrie. Dans la retraite qu'il avait choisie, il se livra à des travaux littéraires qui ne sont point sans mérite, et passa tranquillement sa vie qui se termina en 1805. Ses principaux ouvrages sont : le *Carnaval de Paphos*, poëme, Paris, 1784, in-12; *Ismène et Tarsis*, roman poétique, suivi de quelques pièces fugitives de Métastase, traduites en prose, Paris, 1785, in-12; *Aventures d'une jeune Sauvage*, traduites de l'italien de l'abbé Chiari, Paris, 1789, 3 vol. in-12; la *Fatalité*, roman allégorique, 1791, in-12; le *Vendangeur*, poëme traduit de l'italien de Tansillo, Paris, 1792, in-12; *Hymnes de Sapho*, aussi traduits de l'italien, Paris, an 5, in-18; le *Remède d'Amour*, traduit d'Ovide, ibid., an 5, in-18; la *Musique*, poëme traduit de l'espagnol, ibid., an 8, in-18; les deux premières livraisons du texte des *Monuments inédits*, traduits de l'italien de Winckelman, 1789, in-4, dont la révolution l'empêcha de continuer la publication. Il a rédigé pendant les années 1788 et 1789 les *Étrennes du Parnasse*, in-12, et a fourni une foule d'articles littéraires et de morceaux traduits de l'italien ou de l'espagnol, dans le *Journal encyclopédique*, le *Mercure* et autres ouvrages périodiques. Il a encore laissé en manuscrit un *Poëme* en prose *sur la chasse*, des traductions de l'*Araucana*, poëme espagnol d'Alonzo d'Ercilla, dont on a imprimé un fragment; de l'*Italie délivrée des Goths*, du Tressin; et des *Argonautes*, poëme latin de Valérius Flaccus. On lui a attribué mal à propos quelques autres ouvrages que l'on croit être de Cousin de Grainville. Grainville était membre de plusieurs académies.

GRAINVILLE (Jean-Baptiste-François-Xavier COUSIN de), littérateur, né au Havre en 1746, était allié à Bernardin de Saint-Pierre par le mariage d'une de ses sœurs avec cet écrivain célèbre. Après avoir fait des études distinguées d'abord à Caen, puis au collége Louis-le-Grand à Paris, il embrassa la carrière ecclésiastique où il ne tarda pas à se faire remarquer parmi les meilleurs orateurs de la chaire. Il composa un discours sur cette question : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le 18e siècle?* L'académie de Besançon qui l'avait proposé couronna cet écrit. Les principes qu'il y avait manifestés lui attirèrent quelques contradictions de la part des écrivains qu'il avait attaqués; il n'en continua pas moins à les développer dans ses sermons de la manière la plus éloquente. Cependant, soit pour donner le change à ses adversaires, soit pour satisfaire un goût naturel que son état ne lui permettait guère de suivre, il travailla pour le théâtre, et lorsque la révolution fut sur le point d'éclater, il avait déjà composé plusieurs pièces; il avait même fait recevoir au Théâtre-Français le *Jugement de Pâris* que le cours des événements politiques empêcha de représenter. Il cessa ses fonctions ecclésiastiques qu'il reprit toutefois à la sollicitation de l'évêque d'Amiens, mais il prêta le serment exigé; s'étant livré de nouveau à la prédication, il fut persécuté, privé de sa pension et incarcéré. Alors il renonça pour toujours à l'exercice de la prêtrise, et fut contraint, pour vivre, de donner des leçons à des enfants. Après avoir passé par tous les degrés de l'infortune, il fut atteint d'une maladie mélancolique qui devint bientôt une fièvre de délire. Le 1er février 1805 il était dans un violent accès, lorsqu'il se leva à 5 heures du matin, par un temps très-froid, et se précipita dans le canal de la Somme qui baignait les murs de son jardin. C'est pendant qu'il était ainsi accablé par le malheur qu'il travaillait à son *Dernier homme*, espèce de poëme en prose, d'une touche sombre, forte et originale, et qui sera toujours considéré, malgré ses défauts, comme une des bonnes productions de ce genre. Bernardin de St.-Pierre publia en 1805 cet ouvrage, 2 v. in-12, qui ne fut point remarqué. Un savant anglais éveilla le premier, en 1810, l'attention publique sur cette production, dont Charles Nodier a donné une seconde édition enrichie d'*observations préliminaires*. Paris, 1811, 2 vol. in-12.

GRAM (Jean), archiviste, historiographe, bibliothécaire et conseiller du roi de Danemark, né dans le Jutland en 1685, mourut à Copenhague en 1748. Il laissa un *Corpus diplomatum ad res danicas attinentium*, qui est encore manuscrit, en plusieurs volumes in-fol.; *Historia deorum ex Xenophonte*, Copenhague, 1715, in-4; *Castigationes ad scolia in Thucydidis libros*, ibid., 1721, in-4; *Disputationes* VIII *de veteris testa-*

menti versionis græco in novo testamenti allegatione, Copenhague, 1722-33, in-4, etc. Ce savant contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Copenhague. Il a donné une *Dissertation latine*, ou l'*époque de la vie d'Archytas*, et le *fragment* qui porte son nom, in-4. Jean Moller, professeur de théologie, a lu à la société scandinave de cette ville un mémoire sur la vie et les écrits de Gram, Copenhague, 1810, in-8.

GRAMAYE (Jean-Baptiste), d'Anvers, devint prévôt d'Arnheim, et historiographe des Pays-Bas. Il parcourut l'Allemagne et l'Italie, d'où il allait passer en Espagne; mais des corsaires d'Afrique l'emmenèrent à Alger. Il obtint sa liberté, revint dans les Pays-Bas, fit divers voyages, et mourut à Lubeck en 1635. On a de lui : *Africæ illustratæ libri* x, Tournai, 1622, in-4. C'est l'histoire de l'Afrique depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Quoique l'historique domine, il y a de très-bons détails pour la géographie; *Diarium rerum Argelæ gestarum, ab anno* 1619, *sive speculum miseriæ servorum Turcicorum*, Ath, 1622, in-8. L'auteur avait été malheureusement à portée de bien connaître cette partie. Ses infortunes ont été utiles aux géographes; *Historia Brabantica*, Louvain, 1606, in-8; *Antiquitates ducatûs Brabantiæ*, Anvers, 1610, in-4; *Antiquitates comitatûs Flandriæ*, ibid., 1611, in-4; *Namurcum*, ibid., 1607, 3 part. in-4; *Antiquitates urbis et provinciæ Mechliniensis*, Bruxelles, 1607, in-4; *Historiæ et antiquitatum urbis cameracensis summa capita*, ibid., 1608, in-4; *Antiquitates Bredanæ*, Louvain, 1708, in-4. Ces sept derniers ouvrages, concernant l'histoire des Pays-Bas, ont été réunis sous le titre de : *Antiquitates Belgicæ*, Louvain et Bruxelles, 1708, in-fol. On a encore de Gramaye des vers moins estimés que ses recherches.

GRAMMONT, ou GRAMOND (Gabriel de Barthélemi, seigneur de), président au parlement de Toulouse, d'une ancienne famille de Rouergue, mourut en 1654. On a de lui : *Historiarum Galliæ ab excessu Henri IV, lib.* XVIII, Toulouse, 1643, in-fol. Il en avait publié la première partie deux ans auparavant; cette espèce de *specimen* est fort rare. Grammont composa son histoire pour qu'elle pût être regardée comme une continuation de celle du président de Thou; mais Grammont a écrit avec moins d'élégance, son style est quelquefois guindé, et sa latinité n'est pas toujours pure : en général il écrit bien, et on le lit avec plaisir, et, ce qui lui fait plus d'honneur, avec confiance. C'est vainement que Sarrau, Guy-Patin, et Arnaud d'Andilly, ont tâché de décrier cette histoire. Ce dernier a sans doute voulu se venger de la manière dont l'auteur avait parlé de lui. Les protestants ont autant élevé l'ouvrage de de Thou, qu'ils ont déprimé celui-ci; il est inutile d'en dire les raisons. On y trouve des choses très-curieuses, que d'autres se sont bien gardés de rapporter; *Historia prostratæ à Ludovico XIII, sectariorum in Galliâ rebellionis*, Toulouse, 1623, in-4. On désirerait dans cette histoire que l'auteur se fût exprimé avec plus de circonspection sur le massacre de la Saint-Barthélemi.

GRAMONT (Gabriel de), cardinal de l'illustre maison de Gramont dans la Navarre, s'acquit l'estime et l'amitié de François Ier. Ce prince l'employa dans des négociations importantes, et le combla de biens et d'honneurs. Il eut successivement les évêchés de Couserans, de Tarbes et de Poitiers, puis les archevêchés de Bordeaux et de Toulouse. Il mourut au château de Balma, près de Toulouse, en 1534, avec la réputation d'un prélat courtisan et d'un négociateur habile.

GRAMONT (Antoine de), de la même famille que le précédent, porta les armes dès l'âge le plus tendre, et se signala en 1630 à la défense de Mantoue, où il fut blessé. Le cardinal de Richelieu lui fit épouser une de ses parentes, et se chargea de sa fortune. Il servit avec distinction en Allemagne en 1635, en Flandre et en Alsace les deux années suivantes, et commanda en Piémont, sous le cardinal de La Vallette, en 1638. Il secourut Verceil l'année d'après, et prit Chivas. Ses exploits aux siéges d'Arras, de Bapaume et de La Bassée, lui méritèrent, en 1641, le bâton de maréchal de France. Au commencement de 1642, il fut défait en Flandre, près de l'abbaye d'Honnecourt. Il fut plus heureux en Allemagne, où il prit Philisbourg en 1644, et à la bataille de Lens en 1648. Il fut chef de l'ambassade qu'on envoya à Francfort en 1657, pour l'élection de l'empereur; et il alla à Madrid, 2 ans après, faire la demande de l'infante. En 1663, il fut reçu duc et pair, et mourut à Bayonne en 1678, à 74 ans. C'était un des hommes les plus aimables de la cour de Louis XIV, poli, magnifique, bon plaisant, également propre aux armes et au cabinet. Nous avons de lui des *Mémoires*, Paris, 1716 ou 1717, 2 vol. in-12. Ils renferment ses négociations en Allemagne et en Espagne, lorsqu'il y fut envoyé pour le mariage de l'infante avec Louis XIV. C'est le duc de Gramont, son fils, qui donna ces mémoires au public. (*Voy.* HAMILTON.)

GRANADO (Jacques), jésuite, né à Cadix en 1572, se distingua par sa piété et par une charité active et infatigable; sa mémoire est encore en grande vénération en Espagne, mais principalement à Séville, où il a introduit l'usage de célébrer très-solennellement l'octave du saint Sacrement, et à Grenade, où il mourut en 1632. On a de lui : *Commentarios in summam theologiam S. Thomæ*, Hispali, 1623-31, 8 tom. in-fol.

GRANCOLAS (Jean), Parisien, docteur de Sorbonne, chapelain de Monsieur, frère de Louis XIV, ensuite chapelain de Saint-Benoît, mourut en 1732 avec la réputation d'un homme savant, mais rude, austère et singulier. Il était la terreur des jeunes bacheliers qui voulaient prendre le bonnet de docteur. C'est le dernier, suivant le bénin auteur du *Dictionnaire critique*, qui ait su parler latin dans les assemblées de la faculté. S'il parlait bien latin, il a eu depuis de dignes imitateurs en Sorbonne; mais il écrivait assez mal en français. Quoique ses ouvrages ne soient qu'une compilation des passages des Pères, des canons, d'extraits de liturgie et d'autres monuments ecclésiastiques, ils

ne méritent pas moins d'être lus par ceux qui voudraient avoir des matériaux pour travailler. On a de lui : *Traité des liturgies*, 1697, in-12. L'auteur y décrit la manière dont on a dit la messe en chaque siècle, dans les églises d'Orient et d'Occident ; l'*Ancien Sacramentaire de l'Eglise*, en 1699. On y trouve toutes les anciennes pratiques observées dans l'administration des sacrements, chez les Grecs et chez les Latins, critique abrégée des ouvrages des auteurs ecclésiastiques, Paris, 1716, 2 vol. in-12 ; bon ouvrage traduit et imprimé en latin à Venise, 1734, in-4 ; c'est une biographie des Pères et des principaux écrivains ecclésiastiques, par ordre chronologique ; *De l'antiquité des cérémonies des sacrements*, Paris, 1692 ; *Histoire abrégée de l'église de Paris*, Paris, 1728, 2 vol. in-12 ; supprimée par le ministère public, à la prière du cardinal de Noailles qui n'y était pas ménagé ; *Traité de la messe et de l'office divin*, Paris, 1713, in-12 ; *Instruction sur le jubilé*, ibid., 1724, in-12, etc.

GRAND. (*Voy.* LEGRAND.)

GRANDET (Joseph), pieux et savant curé de Sainte-Croix d'Angers, naquit dans cette ville en 1646. Sa mémoire est en bénédiction pour les biens spirituels et temporels qu'il a procurés à sa paroisse, et même dans tout le diocèse : il est mort en 1724. Il est auteur : des *Vies de Crêtey curé en Normandie*, Rouen, 1722, in-12 ; *de Gabriel Dubois de La Ferté, chevalier de Malte*, Paris, 1712, in-12 ; *de Louis Grignon de Montfort, missionnaire*, Nantes, 1724, in-12. Grandet a encore laissé une *Histoire ecclésiastique d'Angers*, qu'on garde en manuscrit au séminaire de cette ville.

GRANDI (Guido), religieux camaldule, mathématicien, antiquaire et biographe, né à Crémone en 1671, d'une famille distinguée, fut professeur de philosophie, d'abord à Florence, puis à Pise ; ses travaux furent récompensés par l'abbaye de St.-Michel de Pise, et par la place d'intendant général des eaux en Toscane. Il mourut en 1742 après avoir publié les ouvrages suivants : *Geometrica Demonstratio vivianeorum problematum*, Florence, 1699, in-4 : ouvrage qui lui valut la bienveillance du grand-duc de Toscane ; *Geometrica demonstratio theorematum hugenianorum circà logisticam, cum epistolâ ad pat. Cævam*, ibid., 1710, in-4, où l'on trouve beaucoup de considérations curieuses et nouvelles ; réimprimé dans le *recueil* d'Huygens ; *Quadratura circuli et hyperbolæ, per infinitas hyperbolas geometricè exhibita*, Pise, 1703, in-8 ; 1710, in-4, qui lui attira de vives discussions avec Marchetti, son censeur ; *Dissertationes Camaldulenses in quibus agitur de institutione Camaldulensis ordinis*, Lucques, 1707, in-4. Il y démontre la fausseté de la plupart des faits recueillis par les légendaires ; des *Recherches sur la nature et les propriétés du son*, insérées dans les *Transactions philosophiques*, année 1709, qui lui méritèrent une place à la société royale de Londres ; *de infinitis infinitorum infiniteque parvorum Ordinibus*, Pise, 1720, in-4, où il prend la défense de Wallis contre Varignon, mais avec trop d'aigreur ; *Sistema del mundo terraqueo geograficamente descritto*, Venise, 1716, 2 tomes in-4 ; *Del movimento delle acque trattato geometrico*, inséré dans la *raccolta d'autori che trattano del moto dell' acque*, Florence, 1723, 3 vol. in-4 ; *Epistola de pandectis*, Pise, 1724 ; Florence, 1727, in 4 ; *Flores geometrici ex rhodonearum et clœliarum curvarum descriptione resultantes ; unà cum novi expeditissimi Mesolabii auctario*, 1728, in-4 ; *Elementi geometrici piani e solidi*, Venise, 1759, in-8. Grandi était aussi biographe, antiquaire et même poëte. Tous ses opuscules se trouvent dans plusieurs recueils et principalement dans celui de Calogera. Ses œuvres forment 44 vol. que l'on conservait à Pise dans la bibliothèque des camaldules. L'on peut trouver la liste de ses ouvrages à la suite de son *éloge* par Bandini, dans les *Memoriæ italorum*, tome 4, et dans les *Vitæ italorum* de Fabroni, tome 8.

GRANDIDIER (Philippe-André), historien ecclésiastique, savant chanoine de Strasbourg, né dans cette ville en 1752, mort à l'abbaye de Lucelle en 1787, d'une maladie inflammatoire causée par l'excès du travail. Il avait eu pour protecteur le cardinal de Rohan, et fut successivement chanoine du grand-chœur de sa ville natale et historiographe de France. Il a publié : *Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg*, 1777 et 1778, 2 vol. in-4. Il devait y avoir 8 vol. ; *Essais historiques et topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg*, 1782, in-8 ; *Vues pittoresques de l'Alsace*, 1785, in-4, sept livraisons, avec planches ; *Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de la province d'Alsace*, 1787, in-4, tom. 1 : il n'a paru que ce volume ; cet ouvrage lui ayant attiré des persécutions de la part de ses confrères, il y renonça ; *Mémoires pour servir à l'histoire des poëtes du 13e siècle, connu sous le nom de Minnesingen ;* un grand nombre de *Dissertations* sur des sujets curieux ou intéressants, dans les journaux de France et d'Allemagne. Il a fourni à l'abbé Godescard des notes pour une nouvelle édition des *Vies des Saints*. Il était un des plus zélés collaborateurs de la *Germania sacra*. Don Grappin, chanoine de Besançon, a fait son éloge historique, Strasbourg, 1788, in-8. Grandidier faisait partie de 21 académies.

GRANDIER (Urbain), né à Rovère près de Sablé, avait été nommé curé et chanoine de Loudun. On croit que la réunion de ces deux bénéfices entre les mains d'un prêtre étranger au diocèse donna naissance à de cruelles inimitiés. Urbain Grandier, fameux par l'histoire de la possession vraie ou prétendue des Ursulines, avait plus d'esprit et de feu que de religion et de mœurs. De La Rochepozai, évêque de Poitiers, l'avait condamné le 3 de janvier 1630, à jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis pendant trois mois, interdit *à divinis* dans le diocèse pour cinq ans, et pour toujours dans la ville de Loudun, où il menait une vie scandaleuse. Il y avait quelques années qu'il entretenait une fille, assez heureuse encore dans ses déréglements pour

sentir les remords de sa conscience. Ce fut pour calmer ses scrupules que Grandier composa un *Traité contre le célibat des prêtres*, qu'on trouva parmi ses papiers, lorsqu'il fut arrêté, écrit de sa main, et qu'il avoua être de lui. Ses désordres avaient extrêmement prévenu contre lui, quand les nouvelles Ursulines l'ayant renvoyé furent assaillies par des spectres et des fantômes qui apparaissaient dans leur couvent. Grandier ne put convaincre l'évêque de Poitiers de son innocence sur le nouveau crime dont on l'accusait. Le prélat fit faire des procédures à son officialité. Quelque temps après, de Laubardemont, conseiller d'état, se trouvant à Loudun, dont il venait faire démolir le château, Mignon, directeur des Ursulines, l'entretint fort au long de la possession, en quoi il fut secondé par plusieurs des principaux habitants, qui avaient plus d'une raison de ne pas aimer le curé; et pour lui faire mieux comprendre jusqu'où allait la méchanceté de Grandier, ils dirent qu'il était l'auteur de la *Cordonnière de Loudun* (libelle infâme contre le cardinal de Richelieu). De Laubardemont étant retourné à Paris, le cardinal lui fit expédier une ample commission, en date du dernier de novembre 1633, pour examiner la possession. Muni de ce pouvoir, il se rendit à Loudun le 6 décembre. Le lendemain, Grandier fut arrêté et conduit à Angers. Les possessions devinrent plus violentes que jamais, et Grandier, sur le témoignage constant et uniforme des religieuses, fut condamné à être brûlé vif. La procédure avait duré sept mois. Le 18 octobre 1634, on le conduisit au lieu du supplice, et il aima mieux mourir sans confession, que de se confesser à un des religieux de St.-François, qu'on avait nommé pour l'assister, prétendant qu'ils étaient ses ennemis. Ceux qui désirent de plus grands détails sur cette affaire, peuvent consulter deux ouvrages : l'*Histoire des diables de Loudun*, à Amsterdam, 1693, in-12, réimprimée plusieurs fois, et composée par Aubin, calviniste de Loudun, réfugié en Hollande; cette qualité de l'auteur annonce assez de quelle manière cette affaire est traitée; l'*Examen et discussion critique de l'histoire des diables de Loudun, de la possession des religieuses Ursulines, et de la condamnation d'Urbain Grandier*, par de La Menardaye, prêtre, 1719, in-12 : c'est une réfutation du précédent. Il ne faut pas confondre cette réfutation avec celle que Pilet de la Mésnardière a faite du livre de Duncan. Quoiqu'elle marque un peu de crédulité, elle contient plusieurs faits avérés et difficiles à expliquer. Ce qui doit surtout engager les gens sages à suspendre leur jugement, c'est que pour adopter entièrement le récit de l'auteur calviniste, il faudrait supposer que toutes ces religieuses, au nombre de plus de vingt, n'eurent ni conscience, ni religion, ni aucun genre de remords jusqu'au dernier soupir, puisqu'aucune n'a fait réparation au malheureux Grandier, brûlé vif sur leur déposition. (*Voy.* Gofridy.) Du reste, ceux qui ont prétendu qu'il n'était pas coupable de sortilége, ne l'ont pas regardé comme digne d'un meilleur sort; ils ont cru que la justice divine s'était servie des passions de ses ennemis, qui lui imposèrent un crime qu'il n'avait pas commis, pour lui en faire expier un grand nombre d'autres. On a de Grandier l'*oraison funèbre de Scévole de Ste-Marthe*, Paris, 1629; *Factum de Grandier pour sa défense*, etc.

GRANDIN (Martin), docteur et professeur de Sorbonne, né à Saint-Quentin en 1604, mort à Paris en 1691. Nous avons de lui : une *théologie* sous le titre de *Disputationes theologicæ*, Paris, 1710, 6 v. in-8; elle est écrite avec méthode; le latin en est pur, et elle passe avec raison pour un des meilleurs ouvrages de ce genre. L'abbé Grandin joignait à une grande piété, beaucoup d'esprit et de savoir.

GRANDMÉNIL (Jean-Baptiste Fauchard de), comédien français, naquit à Paris en 1737 de Pierre Fauchard, chirurgien. Il fut reçu avocat au parlement de Paris en 1762, et se fit remarquer dans la défense de plusieurs causes, notamment dans celle du fameux Ramponneau, cabaretier de la Courtille; mais s'étant déclaré contre le parlement Maupeou, il éprouva quelques désagréments qui le décidèrent à quitter la France. Il se retira à Bruxelles avec sa femme, et il embrassa l'état de comédien, pour lequel il avait beaucoup de goût. Après avoir joué sur plusieurs théâtres de province, particulièrement à Bordeaux et à Marseille, il revint à Paris en 1790, et fut reçu au Théâtre-Français, où il débuta par les rôles d'*Arnolphe* de l'*École des femmes*, de *Francaleu* de la *Métromanie*, du *Commandant* du *Père de famille*, fut applaudi dans les rôles à manteau, tels que ceux de l'*Avare*, de *Géronte* dans le *Dissipateur*, de *Chrysale* dans les *Femmes savantes*. En 1806, il fut nommé professeur de déclamation au conservatoire, et membre de la 4e classe de l'Institut. Il devint en 1816 membre de l'académie royale des beaux-arts, et mourut à Paris la même année. Il était admis dans les plus brillantes sociétés de la capitale, et avait tout ce qu'il fallait pour s'y faire estimer. On a de lui le *Savetier joyeux*, opéra comique en un acte, non représenté, 1759, in-8.

GRANDVAL (Nicolas Racot de), né à Paris en 1676, mort dans cette ville en 1753, est auteur de quelques *comédies* et du *poëme de Cartouche*, Anvers (Paris), 1725, in-8, fig., qui réussit beaucoup dans le temps. Il parodia, pour ce sujet ignoble, les meilleurs vers de la *Henriade*.

GRANDVAL (Charles-François Racot de), célèbre acteur du Théâtre-Français, né à Paris en 1711, débuta dans cette ville à l'âge de 18 ans par le rôle d'*Andronic* dans la tragédie de *Campestran*, et y obtint un succès extraordinaire. Après avoir rempli pendant quelques années les seconds rôles tragiques, il succéda à Dufresne, dans le premier emploi, avec une intelligence, une noblesse et une chaleur qui n'ont pas été surpassées même par Le Kain : il jouait en même temps, dans la comédie, les petits-maîtres et les caractères avec un rare talent. Un grasseyement assez fort, mais auquel on s'habituait facilement, était le seul défaut qu'on pût reprocher à cet acteur. Laharpe parle ainsi de lui dans sa correspondance. « Bellecourt succéda à » Grandval : mais il s'en fallait de beaucoup qu'il

» en approchât. Il n'en avait ni la finesse, ni la » grâce, ni les manières délicates, ni surtout cette » noblesse naturelle qui a distingué Grandval, le » seul de tous les comédiens qui, sur la scène, ait » eu l'air d'un homme du monde. » Il renonça au théâtre à l'âge de 60 ans. Il cultivait la poésie par délassement; on lui attribue quelques pièces de société, très-graveleuses : plusieurs sont insérées dans le *Théâtre de campagne*, Paris, 1758, in-8. Il mourut à Paris en 1784.

GRANELLI (Jean), jésuite et célèbre prédicateur italien, né à Gênes en 1703, fut nommé professeur de théologie à Modène, et mourut en 1770. Il a laissé : *Lezioni morali*; *historiche, critiche e cronologiche sul Genesi*, etc., Parme, 1766; Modène, 1768 et 1770. Cette dernière édition est augmentée de commentaires sur les autres livres de la Bible, qui en font un cours complet sur l'Écriture sainte; *Carême et panégyriques en italien*, Modène, 1771, 2 vol. in-4; *Discours et poésies modernes*, ibid., 1772, in-4. On y trouve quatre tragédies de l'auteur, *Sedecia*, *Manasse*, *Dione* et *Seila*, qui avaient été imprimées séparément et traduites en diverses langues. — Il ne faut pas le confondre avec Charles GRANELLI, autre jésuite italien, mort à Vienne en 1740, auquel on doit : *Appendicula ad nummos coloniarum, per A. Vaillantium editos, etc.*; *Appendicula ad nummos Augustorum et Cæsarum, ab urbibus græcè loquentibus cusos quos A. Vaillantius collegerat*, etc.; *Topographia Germaniæ austriacæ*; livre estimé qui a eu plusieurs éditions. La plus complète est celle de Vienne, 1759.

GRANET (François), diacre, né en 1692 à Brignoles en Provence, vint assez jeune à Paris. Son érudition variée, et son goût pour la littérature et la critique, le firent connaître avantageusement. Il travailla aux journaux, et donna des éditions de divers ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée en 1741. Ses principales productions sont : la *traduction* de la *Chronologie de Newton*, 1728, in-4; un *Recueil de remarques sur les tragédies de Corneille et de Racine*, Paris, 1740, 2 vol. in-12; plusieurs volumes du journal intitulé : *Bibliothèque française*; plusieurs articles du *Nouvelliste du Parnasse* et des *Observations sur les écrits modernes* : feuilles périodiques, auxquelles l'avait associé l'abbé Desfontaines. (*Voy.* ce mot.) Les défauts et les qualités des deux critiques étaient les mêmes : du savoir, du goût, de la justesse, mais quelquefois un peu de partialité et d'humeur; l'édition des *OEuvres de Launoy*, Genève, 1731, en 10 vol. in-fol., avec la préface, la vie de l'auteur, et un *Launoyana* : morceaux curieux, et dont le style montre que l'auteur était bon humaniste. (*Voy.* LAUNOY Jean de).

GRANET (Jean-Joseph), censeur royal, et ancien avocat au conseil, était d'Aix, et mourut à Paris en 1759, à 74 ans. Il a fait l'*Histoire de l'hôtel royal des Invalides*, Paris, 1736, in-fol., avec fig. 8 à 10 f.; redonnée par l'abbé Péreau en 1756. Il avait de la littérature, et ses lumières en ce genre n'avaient point nui aux études propres à son état.

GRANGE. (*Voy.* LAGRANGE.)

GRANGE (J.-B.-A.), littérateur, né à Marseille en 1795, mort dans la même ville en 1826, se destina de bonne heure au notariat que son père exerçait aussi; en même temps il cultivait les muses, et en moins de deux ans son nom fut proclamé quatre fois dans les concours publics de poésie et d'éloquence : les académies de Marseille, de Lyon, et d'Aix s'empressèrent de l'associer à leurs travaux. Il publia des *Essais littéraires*, Paris, 1824, 2 vol. in-18, et cet ouvrage qu'il destinait à ses parents et à ses amis lui valut d'honorables suffrages dans les journaux de Paris (*Revue encyclopédique*, tom. 22, p. 454, article de Mauveil). Sa poésie est douce; son éloquence est persuasive; son style, tantôt brillant, tantôt gracieux, est toujours éloquent et facile; on voit qu'il écrit pour le plaisir d'écrire. Le premier volume de ses *Essais* contient 16 *élégies*, 13 *épîtres*, 7 *prosopopées et odes*, la *Pudeur*, *poëme*, et 4 *soirées poétiques* : le deuxième, 4 *éloges* (de l'*abbé Féraud*, de *Poivre*, de *Vauvenargues*, de *Belzunce*); un *essai sur les romans*; un *essai sur le sonnet*, et son *discours de réception* à l'académie de Marseille.

GRANGENEUVE (Jacques-Antoine), né à Bordeaux en 1750, fut d'abord avocat : il était substitut du procureur du roi dans cette ville, à l'époque de la révolution. Il fut député par son département à l'assemblée législative, et ensuite à la convention avec Gensonné, Guadet et Vergniaud; et s'il n'y apporta pas les mêmes talents que ses collègues, il les surpassa par la démagogie et l'extravagance de ses opinions. Il débuta par demander avec Couthon que, dans ses communications avec le roi, l'assemblée supprimât la dénomination de *sa majesté*, et de *sire*; il s'attacha ensuite à persécuter les membres de la famille royale, les émigrés, les nobles, les prêtres, etc.; il osa prendre la défense de Jourdan, dit *Coupe-tête*, brigand qui avait inondé de sang la ville d'Avignon; et parla aussi en faveur des soldats suisses du régiment de Château-Vieux, condamnés aux galères, pour avoir pris part à la révolte de Nancy qui causa la mort du jeune Desilles. C'est à cette époque que les jacobins, pour honorer ces galériens, qu'on avait amnistiés, se coiffèrent dans leur club d'un bonnet rouge. Grangeneuve fut le premier qui eut assez d'impudence pour se montrer à l'assemblée avec ce bonnet sur la tête; il fut, à la vérité, accueilli par des huées presque générales, mais le bonnet rouge n'en fut pas moins popularisé. Grangeneuve montra bientôt que son audace ne tenait nullement au courage; car ayant insulté son collègue Jouaneau, il en reçut des coups de bâton et des soufflets, et il s'en vengea en dénonçant lui-même sa fâcheuse aventure à l'assemblée, qui envoya Jouaneau à l'Abbaye; mais il en sortit bientôt après. Intimement lié avec Chabot et Bazire, il forma avec eux le projet de se faire assassiner, pour augmenter la haine du peuple contre la cour, qui serait accusée de ce meurtre : ce dévouement patriotique se borna à une simple délibération. Grangeneuve contribua par ses discours à la funeste journée du 10 août; mais sa timi-

dité l'empêcha de paraître parmi les assaillants. Les horribles scènes qui se passèrent alors firent sur lui beaucoup d'impression, et il devint tout à coup aussi modéré qu'il s'était montré fanatique et exagéré. Il le fut même plus que ses collègues, car il ne vota pas la mort de Louis XVI, et se borna à demander sa détention jusqu'à la paix. Son opinion est trop remarquable pour que nous ne la citions pas : « Quelque infinis, dit-il, que soient nos pouvoirs, je » ne puis pas même y supposer le pouvoir extraordinaire d'accuser et de condamner souverainement à mort l'individu détrôné depuis cinq mois. » Je suis bien sûr au moins que je n'ai jamais accepté cette prétendue fonction. Je ne puis d'ailleurs me dissimuler qu'à ce jugement criminel du » souverain participeraient un trop grand nombre » de nos collègues qui ont manifesté, avant le jugement, des sentiments incompatibles avec l'impartialité d'un tribunal, et qu'on a mis en œuvre » autour de nous tous les moyens d'influence possible pour arracher à la convention nationale une » sentence de mort. Dans de semblables circonstances je pourrais moins que jamais accepter et » exercer le pouvoir criminel souverain qu'on nous » attribue. Réduit par conséquent à prendre uniquement des mesures de sûreté générale, je déclare que s'il m'était démontré que la mort » seule de Louis pût rendre la république florissante » et libre, je voterais pour la mort; mais comme » il est au contraire démontré à mes yeux que cet » événement peut amener les plus grands maux » sans produire aucun avantage réel; que jamais la » liberté d'un peuple n'a dépendu de la mort d'un » homme, mais bien de l'opinion publique et de la » volonté d'être libre, je ne voterai pas pour la » mort, fussé-je même du nombre de ceux qui » pensent qu'il y a autant de danger à laisser vivre » Louis qu'à le faire mourir; la prudence me commanderait encore de rejeter les mesures irréparables, pour qu'on puisse, dans toutes les circonstances, opposer aux projets de nos ennemis ou » son existence ou sa mort. Je suis d'avis de la détention. » Enveloppé le 31 mai 1793 dans la proscription contre les girondins, il s'enfuit à Bordeaux; il y fut arrêté et conduit à l'échafaud, le 21 septembre de la même année.

GRANGER (Tourtechot), voyageur français, natif de Dijon, exerça la chirurgie dans plusieurs villes du royaume, notamment à Marseille et à Toulon, pendant la peste de 1721. Il fut ensuite appelé à Tunis par les religieux espagnols qui lui offrirent la place de chirurgien major de leur hôpital. Revenu en France dans l'espoir d'être nommé chirurgien major d'un régiment, il fut trompé dans son attente. Il accompagna le consul français au Caire, visita Candie, Chypre, la Caumanie, la Palestine, la Syrie et la Perse. Il mourut en revenant, à deux journées de Bassora en 1734. Il a laissé des relations de ses courses dans différentes parties du Levant; mais on n'a encore mis au jour que son *Voyage d'Egypte*, Paris, 1745, in-12, qui est instructif et intéressant. L'on y voit ce qu'il y a de plus remarquable, principalement sur l'histoire naturelle. Cette relation est précédée d'une *préface historique*, dans laquelle on lit plusieurs particularités sur l'auteur.

GRANGER (Jacques), médecin et poète écossais, né vers 1723 à Dunse, fut d'abord attaché en qualité de chirurgien à un régiment de l'armée anglaise, sous le commandement du comte de Stair, et se livra ensuite, mais avec peu de succès, à la pratique de son art à Londres. Etant allé s'établir à l'île St.-Christophe, il y mourut en 1767, après avoir publié les ouvrages suivants : *Historia febris anomalæ Batavæ annorum*, 1746, 1747, 1748, etc., in-8; une *Ode sur la solitude;* une *Traduction en vers des élégies de Tibulle*, 1758 ou 1759, avec le texte latin et des notes savantes; *la Canne à sucre*, poëme en 4 chants et en vers blancs, 1764, in-4.

GRANGER (Jacques), biographe et ministre anglais du 18e siècle, vicaire de Shiplake dans le comté d'Oxford, mourut en 1776 d'une attaque d'apoplexie, dont il fut frappé au moment où il administrait la communion dans son église. Il a laissé : une *Histoire biographique d'Angleterre, depuis Egbert le Grand jusqu'à la révolution*, (en anglais), 1769, 4 vol. in-4 ; 1775, 4 vol. in-8, et Londres, 1804, 4 vol. in-8, 36 fr., gr. pap., 50 fr. Il avait laissé d'amples matériaux pour une continuation qui a été publiée par Mark-Noble en 1806, en 3 vol. in-8, 27 fr., gr. pap., 45 fr. Le mérite principal de cette histoire consiste dans l'impartialité, l'exactitude et la concision; mais on y trouve des personnages qui ne méritaient pas cet honneur.

GRANJON (Robert), célèbre graveur, et fondeur de caractères d'imprimerie, florissait vers le milieu du 16e siècle. Il exerça d'abord son talent à Paris où son père était imprimeur; il se rendit ensuite à Lyon, et grava des poinçons pour l'impression de la musique, passa de là en Italie où il s'appliqua à la gravure des caractères orientaux, travailla à Rome et à Florence, et revint enfin à Paris où il perfectionna les caractères grecs.

GRANVELLE (Antoine Perrenot, cardinal de), ministre de Charles-Quint et de Philippe II, était fils de Nicolas Perrenot de Granvelle, chancelier de l'empereur Charles-Quint. Il naquit en 1517 à Besançon, dans le comté de Bourgogne. Il fit ses études à Padoue et puis à Louvain avec beaucoup de succès, et apprit le latin, le grec, l'allemand, l'italien, l'espagnol. Après avoir brillé dans l'université de Padoue et de Louvain, il entra dans les ordres sacrés. Son père le mena à la cour de Charles-Quint, qui ne tarda pas à l'employer dans les négociations. Le jeune Granvelle s'en acquitta avec autant de facilité que d'honneur. Semblable à César, il occupait cinq secrétaires à la fois, en leur dictant des lettres en différentes langues; il en savait sept parfaitement. A l'âge de 25 ans, il fut sacré évêque d'Arras. Il assista au concile de Trente, et y soutint avec tant de zèle les intérêts de l'empereur, qu'il en fut récompensé par une charge de conseiller d'état. Son maître le chargea plus d'une fois d'affaires importantes dont il se tira avec succès. Dans la guerre contre les protestants de l'Alle-

magne, Granvelle prit Constance par surprise. Cette ville était devenue l'asile des protestants, et pendant les dernières guerres de Charles-Quint, Granvelle le servit de la plume et de l'épée : il se tenait à cheval, armé de pied en cap, à côté de la litière où était l'empereur, qui souvent souffrait de la goutte. Une éloquence douce et persuasive lui donnait un grand ascendant sur les esprits. Il conclut le traité de Passau, qui fut très-favorable à l'Allemagne ; et il négocia, en 1553, le mariage de l'infant don Philippe, avec Marie, reine d'Angleterre, ce qui rendit pour quelque temps l'Espagne arbitre de toute l'Europe. Charles-Quint, en abdiquant l'autorité souveraine, recommanda Granvelle à son successeur. L'évêque d'Arras mérita les bonnes grâces de Philippe II, qui le consultait en toute occasion. Granvelle fut fait archevêque de Malines en 1559, année où cette église fut érigée en métropole, et il obtint la dignité de chancelier qu'avait eue son père. La duchesse de Parme (Marguerite d'Autriche), chargée du gouvernement des Pays-Bas, accorda toute sa confiance à Granvelle, qu'on lui avait donné comme ministre et conseil. Cette princesse lui procura le chapeau de cardinal en 1561. Mais l'hérésie, et la révolte qui en est une suite naturelle, ayant mis le trouble dans les provinces belgiques, les factieux cabalèrent si fortement contre le cardinal, qu'il craignit pour sa personne. Il demanda au roi la permission de se retirer à Besançon pour quelque temps, ce qu'il obtint, en 1564. Le séjour qu'il y fit pendant 5 à 6 ans forme une des belles époques de sa vie. Le cardinal de Granvelle avait pour secrétaire le célèbre Juste-Lipse qu'il amena avec lui, ainsi que Petri, habile helléniste. Il s'y occupa de l'étude des lettres, attira des savants auprès de sa personne, établit une académie littéraire, et engagea Arias Montanus à prendre soin de la Polyglotte d'Anvers. Granvelle avait fait faire à ses frais les copies des exemplaires grecs de la *Bible* du Vatican, qu'il donna à Plantin. En 1571, Philippe II lui confia la vice-royauté de Naples, où il se conduisit avec beaucoup de prudence et de discernement. En 1575, il fut appelé à Madrid, et y jouit de la plus grande considération. Quoiqu'il ne fût pas décoré du titre de premier ministre, il en remplit toutes les fonctions ; et pendant le voyage que Philippe II fit en Portugal, pour prendre possession de ce royaume, Granvelle fut fait régent d'Espagne. La suite de sa vie fut constamment brillante, et il posséda jusqu'à la fin les bonnes grâces de son maître. En 1584, l'archevêché de Besançon vaqua par la mort du cardinal Claude de la Baume ; le chapitre de cette église élut le cardinal de Granvelle à sa place, et lui envoya l'acte de son élection à Madrid. Ce n'était pas un objet d'ambition pour lui ; sa santé s'affaiblissait, et il ne vit dans cette élection qu'un moyen d'exécuter le projet de retraite qu'il méditait. Philippe II lui permit de l'accepter, et reçut sa démission de l'archevêché de Malines ; mais il lui refusa la permission de se retirer, par des motifs qui prouvaient l'estime et la confiance qu'il avait pour son ministre. Granvelle mourut à Madrid en 1586, et son corps fut transporté à Besançon. Le cardinal de Granvelle était un homme d'un grand sens, d'un esprit aussi pénétrant que solide, qui avait des vues sûres et étendues, autant de fermeté que de prudence. Il était d'un caractère complaisant, sans flatterie, sensible aux injustices, et les sachant dissimuler, mais sans trahison ; fidèle aux devoirs de l'amitié, bon par tempérament et par principes, sévère par zèle pour l'ordre et la justice, attaché à sa religion et à son roi. Ses *Lettres* et *Mémoires* restés manuscrits ont été recueillis par l'abbé Boisot, en 35 v. in-fol., leur publication qui se prépare en ce moment sera d'un haut intérêt pour l'histoire d'Espagne, de France et des Pays-Bas, pendant la dernière moitié du 16 siècle. Nous avons des *Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle*, publiés à Paris, 1753, 2 v. in-12, par dom Prosper Lévesque, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, à qui l'abbé Boisot avait légué les documents qu'il avait rassemblés par des recherches très-laborieuses, de même que ses propres manuscrits qui contenaient entre autres choses un projet de la *Vie* du cardinal de Granvelle, qui n'a pas peu servi au R. P. bénédictin. Courchetet d'Esnans a donné une histoire de ce cardinal, Paris, 1761, in-12. Granvelle est peint avec vérité dans un manuscrit précieux, intitulé : *De la guerre civile des pays-Bas depuis* 1556 *jusqu'en* 1567. Ce manuscrit, qu'on souhaiterait de voir imprimé, se trouve dans le Catalogue des livres délaissés par l'abbé Charles Michiels, et vendus à Anvers le 10 septembre 1781, nº 335. L'auteur, contemporain des événements qu'il rapporte, nous apprend touchant Granvelle bien des particularités qu'on ne trouve pas ailleurs, et défend sa mémoire contre les calomnies dont le prince d'Orange et ses partisans l'ont noircie.

GRAINVILLE (George), vicomte Landsdown, poëte et homme d'état, né en 1667, s'était fait remarquer dès l'âge de 13 ans par une pièce de vers en l'honneur de la duchesse d'York, depuis reine d'Angleterre. Deux fois élu député, il fut nommé, sous la reine Anne, secrétaire de la guerre, et peu après élevé à la dignité de pair. Il devint aussi membre du conseil privé et trésorier de la reine. Il perdit ses places sous Georges Ier, et fut mis à la Tour en 1715, pour quelques démarches imprudentes qui le firent soupçonner d'avoir trempé dans une conspiration tendant à favoriser la descente du prétendant en Angleterre. Relâché un an après, il passa en France, où il séjourna plusieurs années. Il se retira ensuite dans sa famille, et mourut en 1735. Il cultivait les lettres, et a publié lui-même ses *œuvres complètes*, 1732, 2 vol. in-4. Ses vers sont faibles ; sa prose vaut mieux. Le docteur Warten cite comme d'excellents morceaux ses *Observations sur Burnet*, et *sa Défense de la justification de sir Richard Grandville.*

GRAPHÆUS (Corneille), imprimeur et bon littérateur, né en 1482 à Alost, fut secrétaire de la ville d'Anvers, donna beaucoup de petits *poëmes* au public, à l'occasion des événements mémorables arrivés de son temps, et des *églogues sacrées.* Il mourut en 1558. Jean Servilius a donné des notes

sur les *Eglogues sacrées* de Graphæus, Anvers, 1536, in-12.

GRAPPIN (dom Pierre-Philippe), ancien bénédictin, chanoine de Besançon, naquit en 1738 à Ainvelle, en Franche-Comté. A l'âge de 18 ans, il fit profession à l'abbaye de Luxeuil, où il fut chargé de la direction de l'enseignement des novices. C'est pendant cette époque qu'il se perfectionna dans l'interprétation des langues anciennes, dans l'étude de la philosophie, de la théologie et de l'histoire. Peu de temps après il fut mis à la tête du *grand*-collége que les bénédictins avaient à Saint-Ferjeux. En 1785, il devint membre de l'académie de Besançon. Le gouvernement chercha à l'attirer à Paris avec Perreciot. Dom Grappin préféra sa retraite, qu'il fut obligé de quitter en 1792; il avait prêté le serment. Pendant la tourmente révolutionnaire il resta dans sa famille. Il assista au concile tenu par les constitutionnels à Paris, et en fut le secrétaire. A l'époque du concordat il revint à Besançon, et fut nommé secrétaire de Lecoz, devenu archevêque de ce diocèse. Plus tard il devint chanoine, et resta membre de ce chapitre jusqu'à sa mort, sans avoir rétracté le serment. Il a contribué au rétablissement de l'académie dont il fut le secrétaire perpétuel. Il est mort à Besançon en 1833. Il faisait partie des académies de Rouen, Metz, Châlons-sur-Marne, Arras, Hesse-Cassel, etc. Il a laissé: *Abrégé du traité du pouvoir des évêques, de Pereyra*, Paris, 1803, in-8; *Almanach historique de Besançon et de la Franche-Comté pour les années* 1785 et 1786, Besançon, in-8. Ces almanachs contiennent une description très-bien faite des villes, bourgs et villages de la province; aussi ont-ils été fort recherchés, et commencent-ils à devenir rares, même à Besançon; *Eloge historique de M. l'abbé Grandidier*, Strasbourg, 1788, in-12; *Eloge historique de Jean Jouffroy, cardinal d'Alby, lu à l'académie des sciences de Besançon, par un membre de cette académie, le* 23 *avril* 1785, Besançon, 1785, in-12; *Essais poétiques*, ibid., 1786, in-8; *Histoire abrégée du comté de Bourgogne*, Avignon (Vesoul), 1773, in-12; seconde édit. *considérablement augmentée*, Besançon, 1780, in-12; *Lettre à l'auteur de l'examen philosophique de la règle de Saint-Benoît* (dom Cajot), ou *Examen religieux de l'examen philosophique*, en France (Besançon), 1768, in-8; *Mémoire historique, où l'on essaie de prouver que le cardinal de Granvelle n'eut point de part aux troubles des Pays-Bas dans le* 16e *siècle*, Besançon, 1788, in-8; *Mémoire sur les ville et abbaye de Faverney*, 1771, in-8; *Mémoires historiques sur les guerres du* XVIe *siècle dans le comté de Bourgogne*, ibid., 1768, in-8; *Ode à la religion*, in-8; *Ode aux états généraux*, in-8; *Ode contre le duel*, in-8; *Ode sur la question*, in-8; *Quelle est l'origine des droits de mainmorte, dans les provinces qui ont composé le premier royaume de Bourgogne*, Besançon, 1779, in-8; *Recherches sur les anciennes monnaies, poids et mesures du comté de Bourgogne*, ibid., 1782, in-8. Ces deux derniers ouvrages ont été couronnés par l'académie de Besançon, en 1782. Outre les ouvrages déjà cités dom Grappin est auteur de dissertations et de notices imprimées dans divers recueils: *Réponse à l'auteur de l'histoire des variations de la confession* (Journ. ecclés., 1775); *Quand et pourquoi s'est introduit l'usage de faire gras le jour de Noël, arrivât-il un vendredi ou un samedi* (id., id.); *Lettre contre l'usage des pensions annuelles des religieux* (id.), signée *Dinouart*, pour l'auteur qui l'en avait prié; *Relation de ce qui s'est passé à la fête des mœurs établie à St.-Ferjeux*, le 25 août 1776 (id., 1776); *Lettre touchant les dots ou pensions de novices* (id.); *Mémoire sur les sorciers d'Arras et de Franche-Comté* (Chronique religieuse); beaucoup d'autres articles dans les *Annales de la religion*, dans la *Chronique religieuse*, dans la *France catholique* et dans le journal de Franche-Comté; enfin dans le recueil de l'académie de Besançon, comme secrétaire perpétuel, les *Eloges historiques* de Lecoz, Moïse, Grandidier, Simon, de Troyes, de Toulongeon, Démeunier, Laire, Berthod, Bergier, Talbert, Rose, de Marnésia père et de Marnésia fils; les *Notices historiques* de Trouillet, David de Saint-Georges, d'Uzies, du P. Chrysologue, de Grand-Fontaine, Requet, Nonotte, Palliot, Charles et dom Sornet. Une très-grande partie de ces écrits ne porte pas le nom de leur auteur. Dom Grappin a été l'éditeur de l'ouvrage intitulé: *Quelques détails sur Latour d'Auvergne*, Besançon, 1815, in-8. Il a laissé manuscrits: *Histoire des ville et abbaye de Luxeuil; Histoire de l'abbaye de St.-Paul de Besançon; Recherches sur les anciens états généraux de France; Histoire des états provinciaux de Franche-Comté*, tenus en 1788; *Dissertations sur la taille des anciens Bourguignons; Vie de M. Lecoz, archevêque de Besançon; Notices historiques sur MM. de Courbouzon, de Clévans et le prieur d'Audeux; Trois lettres à l'auteur d'un mémoire* (Philipon de la Madeleine) *contre les curés et familiers de Dôle; Journal du siége de Besançon par les Autrichiens, immédiatement avant le retour des Bourbons; Loisirs du chevalier de***, pièces de poésies; Chronologie des landgraves d'Alsace; Chronologie historique des comtes de Ferrette;* trois petites pièces de théâtre, chacune en un acte, composées en 1790: *le Nouveau Bourgeois gentilhomme; le serment civique; le Retour à la raison*. Dom Grappin a légué à la bibliothèque publique de Besançon une partie de ses manuscrits.

GRAS. (*Voy*. LEGRAS.)

GRASLIN (Louis-François), avocat au parlement, membre de l'académie de Saint-Pétersbourg et de plusieurs autres sociétés savantes, naquit à Tours en 1727, d'une famille noble et très-considérée, et fit d'excellentes études au collége de Juillé, près de Paris. Après avoir embrassé, puis abandonné la profession d'avocat, il se livra à l'étude des sciences exactes et de l'économie politique, et fut nommé à l'âge de 30 ans, à la place de receveur général des fermes du roi à Nantes. Il donna l'existence à une des premières manufactures de cette ville, entreprit de vastes et utiles défrichements dans la

Bretagne, dessécha des marais, et enfin créa en quelque sorte le plus beau quartier de Nantes, auquel il a laissé son nom. Pour parvenir à des fins si grandes et si utiles, il lui fallut publier plusieurs écrits et dépenser des sommes immenses. Graslin avait encore projeté beaucoup d'autres ouvrages, que la mort qui l'enleva en 1790, l'empêcha d'exécuter. Il était en relation avec les savants français et étrangers, et a laissé quelques ouvrages dont les titres sont : *Essai analytique sur la richesse et sur l'impôt*, Londres, 1767, un vol. in-8. Cet ouvrage estimé a été traduit en anglais; *Correspondance de L.-F. Graslin, de l'acad. royale économique de St.-Pétersbourg, et de l'abbé Baudot*, 1779, 1 vol. pet. in-8. On a encore de lui plusieurs autres écrits moins importants.

GRASSE (François-Joseph-Paul, comte de), marquis de Grasse-Tilly, lieutenant général de marine, naquit en 1723. Après avoir successivement et rapidement passé par tous les grades, il fut nommé, en 1779 chef d'escadre, et partit de Brest avec quatre vaisseaux et plusieurs frégates, pour aller joindre le comte d'Estaing à la Martinique. Le 6 juillet il se trouva au combat de la Grenade; mais il n'y prit part qu'à la fin de l'action, ce qui sauva l'amiral Byron d'une entière défaite. On attribua dans le temps ce retard de la part de Grasse à une injuste jalousie de son général; quant à lui, il en accusa les vents; les gens impartiaux n'y virent que son impéritie. Il assista l'année suivante au combat du 17 avril, 15 et 19 mai que Guichen livra à l'amiral anglais Rodney. La campagne étant finie, il retourna à Brest, qu'il quitta encore le 20 mars 1781. Il était à la tête de 20 vaisseaux de ligne et de l'escadre de Suffren (qui faisait voile pour l'Inde), et en même temps il escortait plusieurs flottes marchandes dirigées vers les îles de l'Amérique. Dans sa route et près des attérages de la Martinique, Grasse rencontra l'amiral Hood avec des forces très-inférieures aux siennes, et qu'il aurait pu anéantir. Le combat fut assez vif; mais l'amiral anglais sut combattre, faire assez de mal, et se retirer avec une perte peu considérable. Le 2 juin de la même année 1781, il contribua à la prise de Tabago, et s'étant ensuite rendu sur les côtes de l'Amérique septentrionale (à présent les Etats-Unis), il battit l'amiral Graves, qui portait à bord de son escadre des troupes pour secourir l'armée anglaise. C'est la seule victoire qui appartient exclusivement à de Grasse. Le général Cornwallis s'était pendant ce temps retranché à York-Town; mais les généraux Washington, Rochambeau et Lafayette, secondés par l'escadre de de Grasse, le forcèrent de capituler, et ce triomphe décida de la liberté de l'Amérique insurgée. Ayant fait voile pour les Antilles, et réparé la flotte à la Martinique, l'amiral de Grasse en partit le 5 janvier 1782 avec 6,000 hommes, commandés par Bouillé. Débarqués dans l'île de Saint-Christophe, ils attaquèrent le fort de Briens-Tom-Hill, au moment où l'amiral Hood venait au secours de l'île. Grasse, au lieu de rester à son poste pour protéger l'opération de Bouillé, leva l'ancre de la rade de Basse-Terre, et, avec des forces supérieures, alla attaquer l'amiral anglais. Celui-ci, s'apercevant de la faute de son adversaire, alla par une manœuvre hardie, s'embosser dans le mouillage qu'on lui avait laissé libre si gratuitement. Grasse vint deux fois lui livrer combat, mais toujours sans succès. Par bonheur Bouillé, malgré la faute de Grasse, avait pris le fort de Briens-Tom-Hill; mais quoique Hood se trouvât alors placé entre le feu de l'artillerie de la place, et celui de la flotte française, il réussit à se retirer en bon ordre en causant plusieurs dommages aux marins français. On a blâmé avec raison Grasse de n'avoir pas mouillé par le travers de la flotte anglaise pour la combattre bord à bord, ou de n'avoir pas tenté ce que fit depuis Nelson à Aboukhir, c'est-à-dire couper la ligne ennemie par le milieu et doubler les ailes. Mais il s'en fallait bien que Grasse fût un Nelson. Cependant l'île de Saint-Christophe et ensuite celles de Monserrat et de Newis furent conquises par Bouillé. En même temps, l'amiral de Grasse partit en avril 1782 du port royal de la Martinique, pour transporter des troupes françaises à l'île de Saint-Domingue, où il allait rejoindre l'escadre et des troupes espagnoles qui, conjointement avec lui, devaient conquérir la Jamaïque. La flotte anglaise de l'amiral Rodney s'étant offerte à son passage, il en attaqua l'avant-garde, favorisé par un vent propice, tandis que celui de l'ennemi étant contraire, Rodney ne put venir au secours de ses autres vaisseaux. Cependant Grasse ne sut pas tirer parti de tous ces avantages, et, satisfait de quelques faibles succès, il se mit hors de portée des Anglais. Quelques-uns de ses vaisseaux escortaient son convoi, lorsque le *Zélé* en aborda un autre pendant la nuit, et se trouva *dégréé*. Il aurait suffi de le faire relâcher dans un des ports voisins, ou de le brûler, après en avoir retiré l'équipage; mais Grasse, à la vue même des Anglais, se porta avec toute sa flotte au secours d'un seul vaisseau, qu'il ne pouvait d'ailleurs sauver. Rodney le punit de son imprudence, et l'ayant poursuivi, l'attaqua de tous côtés avec des forces imposantes; après un combat (le 12 avril 1782) très-long et très-sanglant, où Grasse montra un grand courage, il fut contraint d'amener son pavillon, ainsi que sept autres de ses vaisseaux. Il montait la *Ville de Paris* : la moitié de son équipage avait été mise hors de combat, et le vaisseau était si maltraité, qu'il ne put aborder à aucun port. Vaincu et prisonnier, il fut conduit à Londres, où il reçut les honorables distinctions que lui avait méritées sa valeur dans le dernier combat. De retonr en France, il publia sur cette affaire un *Mémoire* dans lequel il se plaignait amèrement de plusieurs de ses officiers; il est à croire que ses plaintes étaient mal fondées, puisque le gouvernement n'y fit aucune attention. Depuis lors, il ne fut plus employé, et mourut à Paris en 1788.

GRASSI (Pâris de), maître de cérémonies sous le pape Léon X, ensuite évêque de Pesaro, mourut à Rome en 1528. C'est à tort qu'on lui a attribué le *Cérémonial de l'Eglise romaine*, Venise, 1516, in-fol.; cette compilation est d'Aug. Patrizi; et Grassi fut si fâché qu'elle eût été mise au jour, qu'il en porta plainte au pape, demandant que

l'auteur et l'ouvrage fussent brûlés ensemble. Orlandi donne à Grassi une autre compilation intitulée : *De ceremoniis cardinalium et episcoporum in suis diœcesibus*, Rome, 1564, in-fol. Le plus important de ces ouvrages est son *Journal* de tout ce qui s'est passé à la cour de Rome, depuis 1504 jusqu'à la mort de Léon X : il n'a point été imprimé; mais Oderic Rainaldi en a inséré de longs extraits dans ses *Annales ecclésiastiques*.

GRASWINCKEL (Théodore), né à Delft en 1600, avocat fiscal des domaines de Hollande, greffier et secrétaire de la chambre mi-partie de la part des états généraux, établie à Malines pour terminer les différends des Brabançons et des Hollandais, mourut dans cette ville en 1666. Il était versé dans les matières de droit, dans les belles-lettres et dans la poésie latine. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de jure majestatis*, 1642, in-4; *De fide hæreticis et rebellibus servandâ*, 1660; *Libertas Veneta, seu Venetorum in se ac suos imperandi jus*, 1634, in-4, qui lui procura le titre de chevalier de St.-Marc; *Psalmorum Davidis paraphrasis*, en vers héroïques, la Haye, 1643, in-4; *Thomæ a Kempis de Imitatione Christi lib.* III, *carmine expressi*, Rotterdam, 1661, in-8. On n'a pas de peine à deviner la raison qui l'a empêché de mettre en vers le quatrième livre de ce précieux ouvrage. Avant lui, Castalion avait pris un autre biais; ce fut de changer le livre et le calviniser. (*Voyez* KEMPIS.) Graswinckel était parent et grand ami de Grotius; il accompagna cet homme célèbre lorsqu'il fut obligé de se retirer en France, pour se soustraire aux poursuites des gomaristes, et publia plusieurs ouvrages pour la défense de ceux de son parent.

GRATAROLI (Guillaume), célèbre médecin de Bergame, né en 1516, professa son art à Padoue avec beaucoup de distinction : mais s'étant laissé séduire par les nouveaux hérétiques, il se retira à Bâle, où il mourut en 1568, dans un état qui approchait de l'indigence. Il était riche à Padoue; mais il sacrifia sa fortune au calvinisme. Les ouvrages qui ont fait le plus d'honneur à son savoir, sont : un *Traité de la manière de conserver et d'augmenter la mémoire*, en latin, Francfort, 1553, in-12, traduit en français par Etienne Coppé, Lyon, 1586, in-16, 5 à 6 fr., rare; un autre *Traité de la conservation de la santé des magistrats, des voyageurs, des hommes d'étude*, en latin, Francfort, 1591, in-12; *De prædictione morum naturarumque hominum, facili ex inspectione partium corporis*, Bâle, 1554, in-8; *De vini natura, artificio et usu*, Argentorati, 1565, in-8, 4 à 5 fr. Grataroli voulut aussi se mêler de controverse. Il écrivit un mauvais livre sur les *marques de l'Antechrist*. Bon médecin, pitoyable théologien, il remplit cet ouvrage du plus absurde fanatisme. Tout ce qu'il a composé est en latin. Le catalogue de ses ouvrages donné par Nicéron, tom. 31, est moins exact que celui qui se trouve à la suite de la notice biographique : *Della vita e degli scritti di Guglielmo Grataroli*, par le comte J.-B. Gallizioli, Bergame, 1788, in-8.

GRATAROLI (Bonglanni), parent du précédent, vivait à peu près dans le même temps, et s'acquit quelque réputation par une *Topographie*, en italien, de la côte (*Riviera*) de Salo, dans le Bressan, sa patrie, et par quelques bonnes tragédies, *Actée*, *Polyxène*, *Astyanax*. Le marquis Maffei jugea cette dernière digne d'entrer dans son recueil.

GRATIEN, père de l'empereur Valentinien Ier, était de Cibale en Pannonie (aujourd'hui la Hongrie). Il fut surnommé *le Cordier*, parce qu'un jour, comme il portait dans sa première jeunesse une corde pour la vendre, cinq soldats qui voulurent la lui arracher, ne purent jamais en venir à bout. Cette force extraordinaire le fit connaître. Il entra dans l'état militaire, parvint par degrés à la dignité de tribun, et obtint le commandement de l'armée d'Afrique. Des envieux l'accusant de concussion, il quitta ce poste, et se retira dans la Grande-Bretagne, où il commanda quelque temps après les troupes qui s'y trouvaient. Enfin, après avoir obtenu la permission de se démettre de ses emplois, il finit ses jours dans une retraite honorable.

GRATIEN, empereur romain, naquit à Sirmich en 359. Son père Valentinien lui donna le titre d'Auguste, dès l'âge de huit ans, en 367. Gratien lui succéda en 375, à l'âge de 16 ans et demi. Brave capitaine, sage empereur, il fit des lois, protégea les lettres et sauva l'état. Pour soutenir le fardeau de l'empire, il s'associa Théodose, et lui donna Constantinople avec la Thrace et toutes les provinces de l'Orient. Son courage éclata bientôt après contre les Goths et contre les Allemands. La guerre avec ceux-ci lui fut très-heureuse; ils fit cesser le ravage qu'ils faisaient dans les Gaules, en les taillant en pièces, et en leur tuant 30,000 hommes. Son zèle pour le christianisme égala son courage. Après la mort de Valens, il rappela les exilés, et ordonna aux ariens de rendre les églises aux catholiques. Il y avait à Rome dans le sénat un autel de la Victoire, démoli en 357 par ordre de l'empereur Constance, et rétabli ensuite par Julien. Gratien le fit non-seulement détruire, mais il se saisit des revenus destinés pour entretenir les sacrifices et les prêtres des idoles, et attribua ces fonds à l'épargne. Il refusa et fit effacer de ses titres celui de *Pontifex Maximus*, que les empereurs idolâtres s'étaient arrogé, et que les empereurs chrétiens avaient laissé subsister sans y faire attention. Gratien supprima les priviléges et les immunités de ces sacrificateurs idolâtres. Il abolit également celles que les païens avaient accordées à leurs vestales, et ordonna que le fisc se saisirait des terres que l'on donnerait par testament, ou à ces vierges, ou aux temples, ou aux prêtres des idoles. Il leur permit seulement de recevoir les legs des choses mobilières. Tous ces changements irritèrent un peuple fanatique et superstitieux. Maxime, général des troupes romaines dans la Bretagne, fut proclamé empereur par les légions qu'il commandait. Gratien marcha contre lui, et le joignit à Paris; mais il fut lâchement abandonné par ses troupes. Obligé de se sauver, il tourna ses pas vers l'Italie, et arrivant à Lyon, il fut arrêté, livré aux rebelles et massacré en 383. Ce prince, aussi grand qu'infortuné, n'avait alors que 24 ans, dont il avait

régné 7 et 9 mois. Saint Ambroise versa des pleurs sur son tombeau qu'il regardait comme celui d'un martyr. Le choix qu'il fit de Théodose pour être son collègue, et qui par là devint son successeur, aurait suffi seul pour rendre son nom cher à l'Eglise et à l'empire.

GRATIEN, simple soldat, fut couronné empereur par les légions romaines révoltées dans la Grande-Bretagne, pour l'opposer à Honorius, vers l'an 407; mais il fut mis à mort quatre mois après, par ceux même qui l'avaient élevé à l'empire.

GRATIEN, célèbre canoniste, né à Chiusi dans la Toscane, bénédictin selon la commune opinion dans le monastère de SS. Félix et Nabor à Bologne, est auteur d'une célèbre collection des Décrets des papes et des conciles, qui compose la 1re partie du *Droit canonique*. Il acheva cet ouvrage vers l'an 1151, et mourut peu après. Il intitula ce recueil : *La Concorde des canons discordants*, parce qu'il y rapporte plusieurs autorités qui paraissent opposées, et qu'il concilie bien ou mal. Gratien inséra dans ce recueil les décrétales d'Isidore Mercator (*voy.* ce mot), et de quelques autres qui l'avaient précédé. Plusieurs auteurs ont travaillé à corriger les défauts de la collection de Gratien, entre autres *Antonius Augustinus*. Son traité *De emendatione Gratiani* est nécessaire à ceux qui lisent l'ouvrage de Gratien. Nous avons une excellente édition de ce *traité*, publiée par les soins de Baluze. Le *Décret de Gratien*, imprimé à Mayence, 1472, in-fol., vend. 200 fr., fait une des principales parties du corps du *Droit Canon*, dont nous avons plusieurs éditions. Celles de Rome, 1582, 4 vol. in-fol., et de Lyon, 1671, 3 vol, in-fol., sont recherchées. Savioli, dans les *Annales de Bologne*, 1785, ne croit pas que Gratien ait été bénédictin ni moine; il réfute les annales des camaldules, où ce canoniste est regardé comme ayant été de cet ordre. Le premier auteur qui donne à Gratien la qualité de moine, est Vincent de Beauvais qui vivait un siècle entier après lui, et qui ne dit même rien de positif sur cet objet; car il s'exprime ainsi : *Gratianus, ut ferunt, monachus.*

GRATIEN (Jean-Baptiste-Guillaume), membre de la congrégation de Saint-Lazare, et plus tard évêque constitutionnel, naquit en 1747 à Crescentin en Piémont. Pendant quelque temps il fut professeur de théologie; et il était supérieur du séminaire de Chartres à l'époque où éclata la révolution. Il fut du petit nombre de ceux qui virent avec joie l'esprit novateur s'introduire dans les affaires politiques et religieuses de la France. Non-seulement il prêta le serment à la constitution imposée au clergé, il écrivit encore en faveur de cet acte de législation. Nommé évêque constitutionnel de Rouen en remplacement de Charrier de la Roche, il fut sacré le 12 mars 1792. Après avoir assisté en 1797 à l'assemblée des évêques constitutionnels, il mourut en 1799 à Rouen. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons un *Traité ecclésiastique sur les contrats usuraires*, en latin, où il se déclare en faveur du prêt, Chartres, 1790, in-8; *Instruction pastorale sur la continence des ministres de la religion*, 1792, in-8, qui fut dénoncée à l'assemblée législative, parce que l'auteur y établit l'obligation du célibat pour le clergé, et qu'il violait, disait-on, *les droits de l'homme*, et cherchait à fanatiser le peuple; la *Vérité de la religion chrétienne, démontrée par les miracles de Jésus-Christ*, Rouen, 1795, in-8; *Lettre théologique sur l'approbation des confesseurs*, Chartres et Paris, 1791, in-8, et plusieurs autres ouvrages en faveur de la constitution du clergé : tels que, *Exposition de ses sentiments sur les vérités auxquelles on prétend que la constitution civile du clergé donne atteinte;* et *Recueil d'autorités et de réflexions qui la favorisent*, 1791, in-8; *Contraste de la réformation anglicane par Henri VIII*, et de *la réformation gallicane par l'assemblée constituante*, 1792, in-8, etc.

GRATIUS-FALISCUS ou de Faleries, poëte latin, contemporain d'Ovide, auteur d'un poëme sur *la manière de chasser avec les chiens*, dont la meilleure édition est celle de Leipzig, 1659, in-4, avec les notes du savant Janus Ulitius. Il y en a une autre d'Elzévir, 1645, in-12. On le trouve aussi dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4; dans le *Corpus poetarum* de Maittaire; et dans le *Recueil* des poëtes qui traitent de la chasse, Leyde, 1728, in-8.

GRATTAN, ou Gratham (sir Henri), membre du parlement d'Angleterre, né à Dublin en 1750 ou 1751, d'un juge assesseur de cette ville, qui possédait une grande fortune, commença ses études au collége de la Trinité, dans sa ville natale, et les termina en Angleterre. Il fut reçu au barreau en 1772, et obtint bientôt après par les soins de lord Charlemont une place dans le parlement d'Irlande : il y acquit une si grande popularité par le zèle qu'il montra pour son pays, qu'il fut surnommé le *Fox irlandais*. Le barreau de Dublin et le parlement irlandais se réunirent pour voter des récompenses au jeune et brillant orateur, au citoyen fidèle qui avait fait révoquer le statut de la sixième année de Georges Ier, par suite duquel l'Irlande devait être soumise aux décisions du parlement d'Angleterre : il fit reconnaître, par une déclaration expresse, que le roi et le parlement d'Irlande pouvaient seuls et conjointement faire des lois pour régir cette île : une somme de 50,000 livres sterling fut votée par le parlement d'Irlande pour le récompenser de ses efforts. Flood présenta depuis un projet plus large : il demanda que le parlement d'Angleterre renonçât pour le présent et pour l'avenir à soumettre l'Irlande à ses lois : Grattan combattit cette proposition qui lui semblait sans doute intempestive; mais il perdit un peu la faveur populaire, qu'il regagna en 1785, en s'opposant avec la plus grande énergie à l'adoption des propositions faites par un agent du ministère, sous le nom de propositions d'ordre, et qui avaient pour but de détruire l'indépendance que le parlement d'Irlande venait d'acquérir. Depuis ce moment sa popularité ne fit qu'augmenter. A la tête du club Wigh qui le reconnaissait pour son chef, il prit la résolution, avec tous ses compatriotes et ses collègues, de n'accepter aucune fonc-

tion administrative jusqu'à ce que le bill eût déclaré les officiers de la couronne responsables de leurs actes, et les employés des finances déchus du droit de voter aux élections. Il s'opposa vivement en 1800 à l'acte de réunion des deux royaumes, et, quoique malade, il se fit conduire au parlement pour combattre ce projet. Dans la chambre des communes d'Angleterre où il fut appelé ensuite, il montra les mêmes talents et le même caractère; c'est à ses démarches et à ses discours que les catholiques durent en 1810 le bill d'allégeance. En 1812 et 1817 il réclama leur émancipation avec la même énergie. Lors de la fameuse question de la paix ou de la guerre, en 1815, il se prononça en faveur des ministres, contre l'opinion des membres de l'opposition, dont il avait partagé jusqu'alors les sentiments. Sir Grattan était privé des avantages extérieurs de la nature; mais il était doué d'une éloquence irrésistible, et possédait un rare talent pour la discussion. Il est mort à Londres en 1820. Ses discours politiques ont été recueillis, in-8; ils avaient été imprimés séparément de 1788 à 1812, même format. T. Barnes a donné un jugement très-sain sur les talents et le mérite de ce courageux avocat de l'émancipation des catholiques d'Irlande, dans son ouvrage intitulé : *Parliamentaries portraits*, Londres, 1815, in-8 : il en existe une traduction française par Ch. Malo, Paris, 1820, in-8.

GRATUS, diacre de l'Eglise catholique dans le 5e siècle, vivait en quelque retraite de Provence, peu éloignée du célèbre monastère de Lérins. Il y pratiquait de grandes austérités, et s'y appliquait beaucoup à la lecture. Mais soit que ce genre de vie lui eût affaibli l'esprit, soit qu'il lui eût enflé le cœur, il s'imagina avoir des révélations, en même temps qu'il écrivait des erreurs contraires à la foi. Il composa un petit Traité, dans lequel il prétendait montrer qu'il n'y avait en Jésus-Christ, Dieu et homme, qu'une seule nature, qui était la divine. C'était proprement l'*Eutychianisme*. Gratus envoya son écrit à Fauste, alors abbé de Lérins, depuis évêque de Riez, qui trouvant cet écrit aussi mal digéré que mal pensé, hésita d'abord de répondre. Il répondit cependant après un certain temps, et réfuta fortement les erreurs de Gratus, à qui il donna aussi de fort bons avis, sur la conduite qu'il devait tenir pour ne point s'exposer à abandonner la vérité.

GRAUNT (Edouard), écrivain anglais, fut maître de l'école de Westminster, et mourut l'an 1601. On a de lui : *Græcæ linguæ spicilegium*, Londres, 1575, in-4; ouvrage dont Guil. Camden fit un abrégé sous ce titre : *Institutio græcæ grammatices*, ibid., 1597, in-8.

GRAUNT (Jean), membre de la société royale de Londres, né dans cette ville en 1620, se fit un nom par son ouvrage intitulé : *Observations naturelles et politiques sur les listes mortuaires*, 1661, in-4. Il embrassa la religion catholique romaine sur la fin de sa vie, après avoir été puritain et socinien. La société royale le perdit en 1674.

GRAVELOT (Hubert-François), Bourguignon, célèbre graveur, naquit à Paris en 1699. Après avoir été à l'île de Saint-Domingue, il revint en France et s'appliqua entièrement au dessin. Il passa ensuite à Londres, où il resta 13 ans. C'est depuis son retour en 1745, que sont sortis de son crayon tous ces beaux dessins qui ont orné beaucoup de livres; plusieurs de ceux-ci ne méritaient pas cette distinction. Il est auteur du texte et des figures d'une suite de sujets d'*iconologie*, publiée par Lathé; la mort l'ayant empêché de terminer cet ouvrage, Cochin l'a conduit à sa perfection, Paris, 1796, 4 vol. pet. in-8, fig., 27 à 36 fr., gr. pap., 30 à 42 fr. Il mourut à Paris en 1773. Le Nécrologe de 1774 contient une *notice* sur Gravelot.

GRAVEROL (François), avocat, né à Nîmes en 1635, et mort dans cette ville en 1694, était membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Il laissa : *Dissertation sur une pierre antique et sur une médaille grecque de l'empereur Trajan*, Toulouse, 1665, Paris, 1687, in-4; *Observations sur les arrêts du parlement de Toulouse*, recueillies par La Rocheflavin, Toulouse, 1682, in-4; *Notice et Abrégé historique des vingt-deux villes chefs des diocèses de la province de Languedoc*, ibid., 1696, in-fol., ouvrage superficiel et inexact; *Sorberiana sive excerpta ex ore Samuelis Sorbière*, ibid., 1691, in-12. Ce jurisconsulte eut une grande réputation de son temps, par son érudition, et par la connaissance des monuments de l'antiquité.

GRAVEROL (Jean), frère puîné du précédent, né à Nîmes en 1636, quitta Lyon, où il était ministre à la révocation de l'édit de Nantes, et se réfugia à Amsterdam, puis à Londres, où il mourut en 1718. Il est auteur de divers ouvrages de controverse, dont le principal est *Moses vindicatus*, Amsterdam, 1694, in-12; solide réfutation du livre de Burnet, intitulé : *Archeologia philosophica sive doctrina antiqua de rerum originibus*. Graverol défend la narration de Moïse, contre les explications ineptes et allégoriques de Burnet, avec autant de force de raison, que de zèle pour la bonne doctrine.

S'GRAVESANDE (Guillaume-Jacques), mathématicien et physicien célèbre, un des plus illustres disciples de Newton, naquit à Bois-le-Duc en 1688. Ses heureuses dispositions pour les sciences lui firent un grand nom dans un âge peu avancé. A 18 ans il avait commencé son *Essai de perspective*. Associé en 1713 au *Journal littéraire*, il remplit cet ouvrage d'extraits et de dissertations, qui le firent rechercher. Il passa deux ans après en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, y vit Newton, s'en fit aimer et estimer, et obtint une place dans la société royale de Londres. De retour en Hollande, on lui offrit une chaire de professeur en astronomie et en mathématiques à Leyde, et il l'accepta. La physique était alors assez mal enseignée dans cette académie. S'Gravesande ouvrit un cours complet de physique expérimentale, et le remplit avec la plus grande distinction. Le landgrave de Hesse l'ayant appelé en 1721 à Cassel, pour porter son jugement sur une machine d'Orphireus, qui prétendait avoir trouvé le mouvement perpétuel, il l'admira. Mais ne pouvant rien décider, parce que l'artiste en cachait l'intérieur, il engagea le prince à la faire déplacer, pour voir si

elle n'avait aucune communication avec quelque mobile extérieur : mais Orphireus aima mieux mettre sa machine en pièces. S'Gravesande, de retour en Hollande, fut nommé professeur de philosophie à Leyde en 1734, et y mourut en 1742, d'un excès de travail. Outre cette philosophie qui dévoile les secrets de la nature, il possédait cette autre philosophie, bien plus nécessaire au bonheur, qui va jusqu'à l'âme. Ses mœurs étaient douces et faciles. Quoiqu'il fût d'un tempérament fort vif, il sut en être le maître; et sa vivacité ajouta aux agréments de son esprit, sans altérer la bonté de son cœur. Ses principales productions sont : *Essai sur la perspective*, la Haye, 1711, peut-être le meilleur qui ait paru sur cette matière, avec un *Traité de l'usage de la chambre obscure* pour le dessin ; *Physices elementa mathematica*, Leydæ, 1742 vel 1748, 2 vol. in-4, fig., 10 à 15 fr.; ouvrage composé en partie dans les barques publiques, sans que le bruit et le babil des voyageurs pussent le tirer de ses méditations, et le distraire des calculs les plus compliqués. Joncourt, pasteur et professeur à Bois-le-Duc, l'a traduit en français, ibid., 1746, 2 vol. in-4, même prix. Quoique zélé newtonien, S' Gravesande y donne de sages avis touchant le peu de solidité des opérations algébriques, fondées souvent sur des suppositions gratuites, et les erreurs où l'on peut tomber en s'appuyant sur des calculs dirigés par l'opinion même qu'ils doivent établir : espèce de cercle vicieux très-commun dans la physique moderne. *Ejus conditionis est ut non detegatur nisi conferendo computationem cum observationibus ; sed computatio tabulas eum in finem constructas pro fundamento habet, et has satis accuratas esse quis affirmabit? Matheseos universalis elementa*, ibid., 1727, in-8. C'est un cours d'algèbre à l'usage de ceux qui fréquentent les colléges. Tout abrégé qu'est cet ouvrage, il le fit placer au rang des premiers mathématiciens de l'Europe; *Philosophiæ newtonianæ institutiones*, 1744, in-8, dans lesquelles l'auteur abrégea ses Eléments de Physique ; *Introductio ad philosophiam metaphysicam et logicam*, ibid., 1736, 37, 56. Cet ouvrage fut si goûté qu'on l'imprima tout de suite à Venise, avec l'approbation des inquisiteurs. Il fut aussi traduit en français, 1737, in-12, par S' Joncourt. Gravesande eut part au *Chef-d'œuvre d'un inconnu* de Saint-Hyacinthe et autres : l'édition la plus estimée est de 1806, 2 vol. in-8. Il existe une *notice* très-détaillée sur sa *vie* et ses *ouvrages* dans le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand.

GRAVESON (Ignace - Hyacinthe - Amat de), dominicain, docteur de Sorbonne, né en 1670 à Graveson, village près d'Avignon, fut appelé à Rome par son général. Il fut un des théologiens du concile de cette ville en 1725; mais l'air de Rome lui étant contraire, il se retira à Arles, où il mourut en 1733. Ses ouvrages publiés à Venise, 1740, 7 vol. in-4, renferment une *Histoire de l'ancien Testament* et une *Histoire ecclésiastique jusqu'en* 1730, assez peu lues l'une et l'autre. La dernière a néanmoins été réimprimée séparément à Augsbourg en 1752, 2 tom. in-fol., et 1762, avec des notes et une continuation jusqu'à l'an 1760, par Jean Dominique Mansi; un *Traité de la vie et des mystères de Jésus-Christ;* une *Histoire du brave Crillon ;* plusieurs *opuscules sur la grâce efficace de la prédestination*. Le P. de Graveson eut beaucoup de part à la réconciliation du cardinal de Noailles avec le saint Siége, et à son adhésion à la bulle *Unigenitus*. Il était d'un caractère doux et conciliant; mais il se laissa aller quelquefois à des préventions singulières : comme lorsqu'il s'avisa de déclarer supposée et fabriquée la fameuse lettre de saint François de Sales au P. Lessius, précisément parce qu'il ne la trouvait pas dans le recueil des lettres de cet évêque; comme si les lettres qu'un homme écrit durant sa vie, pouvaient être promptement rassemblées dans un recueil complet, où aucune ne serait omise.

GRAVINA (Pierre), excellent poëte latin du 15e siècle, était de l'illustre famille des Gravina, originaire de Capoue. Il naquit à Palerme en 1453, et mourut en 1527. On a ses *poésies*, Naples, 1532, in-4. Sannazar en faisait cas.

GRAVINA (Dominique), dominicain, parvint aux premières charges de son ordre par son mérite, et mourut à Rome en 1643, à 70 ans. On a de lui : *Stato della religione di san Domenico*, Rome, 1605, in-12; *De catholicis præscriptionibus*, Naples, 1627, 2 tom. in-fol., et d'autres ouvrages de théologie, estimés. — Il ne faut pas le confondre avec le P. GRAVINA, jésuite, auteur d'une *Théologie* qui a eu un grand cours en Italie, et qui est réellement bien rédigée. Il est vrai que l'auteur a enseigné le probabilisme, avec des réserves et des règles qui semblent faire rentrer son opinion dans l'esprit de celle qu'elle paraît combattre. Il écrivait vers le milieu du 18e siècle, et vivait encore en 1760.

GRAVINA (Jean-Vincent), né en 1664 à Roggiano, dans la Calabre ultérieure, obtint d'Innocent XII une chaire de droit civil à l'université de Naples, et devint le maître, puis l'ami de Métastase. Il avait la manie des réformes; le premier abus qu'il prétendit corriger, fut l'argumentation scolastique; mais il est plus que douteux si en cela il rendait service aux sciences. L'argumentation scolastique a eu ses inconvénients ; on l'a fait servir à des spéculations inutiles et ridicules ; mais réduite à de justes bornes, elle est la conservatrice d'une bonne logique, et prémunit l'esprit contre les sophismes de tous les genres, regardés aujourd'hui comme des raisonnements solides. (*Voy.* DUNS, ANSELME, SUARÈS, etc.) Gravina mourut à Rome en 1718, avec la réputation d'un poëte et d'un orateur médiocre, d'un savant quelquefois caustique, et quelquefois paradoxal. Il donna à Métastase tous les biens qu'il avait acquis à Rome. Il fut l'un des fondateurs de l'*académie des Arcades*. On a de lui : *Origines juris civilis cum annotat. got. Mascovii*, Lipsiæ 1737, in-4, 10 à 12 fr., où il y a beaucoup de recherches, et en même temps des vues superficielles et fausses. Cet ouvrage a été traduit en français par Requier, sous le titre d'*Esprit des lois ro-*

maines, Paris, 1766, 3 vol. in-12; *De Romano imperio liber singularis*, Naples, 1712, in-12, ouvrage qui fourmille d'erreurs; *Della ragione poetica*, en deux livres, espèce de poétique, traduite en français, Paris, 1754, en 2 pet. v. in-12, sous ce titre : *Raison ou idée de la poésie; Institutiones canonicæ*, ouvrage posthume, imprimé à Turin en 1742, in-8; quelques *tragédies* qui n'ont pas eu de succès, Venise, 1740, in-8; *Discours sur les fables anciennes*, et un autre *sur la tragédie;* deux drames sacrés faits dans sa vieillesse; *Christo* et *Santo Atanasio*. On a fait une édition des *OEuvres de Gravina*, Leipzig, 1737, 3 vol. in-4, et Naples, 1756, avec des notes pédantesques et parasites, d'un nommé Mascovius. On a publié sa vie sous ce titre : *De vita et scriptis Vincentii Gravinæ Commentarius*, espèce d'éloge funèbre, fait par André Serraò, prêtre hiéronymite, Rome, 1758, in-4. La vie de Gravina est aussi dans les *Vitæ Italorum*, par Fabroni, tom. 10.

GRAVINA (Charles, duc de), amiral espagnol, né à Naples en 1747, était, suivant l'opinion la plus commune, fils naturel du roi Charles III, qui lui conféra le titre de *duc de Gravina*. Il suivit ce monarque, lorsqu'il alla prendre possession du trône d'Espagne en 1759. Il entra dans la marine en 1773, et fit sa première campagne contre les Algériens sous l'amiral Barcelo. Il se distingua dans plusieurs expéditions sous les ordres de Cordova et de Massaredo, et surtout dans la guerre contre la France en 1793. Les Français assiégeaient Roses, place forte de la Catalogne dont la reddition aurait décidé du sort de la campagne : Gravina, qui commandait trois frégates d'observation faisant partie de la flotte de l'amiral Dangarra, fit débarquer l'artillerie, et construire sur le rivage des batteries dont le feu habilement dirigé força l'ennemi à lever le siége : ainsi il conserva à l'Espagne, par sa conduite prudente et par sa bravoure, dix mille hommes qui étaient sur le point d'être enveloppés par des forces supérieures; ce qui lui valut le grade de contre-amiral. Lorsque la France eut conclu avec l'Espagne une alliance offensive et défensive, Gravina se réunit (1805) à la flotte française, commandée par Villeneuve. Obligé de livrer bataille aux Anglais, commandés par l'amiral Nelson, près du cap Trafalgar, il fit des prodiges de valeur; mais après un combat long et opiniâtre, l'amiral français ayant abandonné la ligne, sa flotte fut entièrement dispersée. Blessé grièvement dans l'action, ainsi que l'amiral anglais, ils moururent l'un et l'autre des suites de leurs blessures, et Villeneuve, qui commandait la flotte française, fut fait prisonnier. Gravina mourut en 1806. Il était considéré comme un excellent amiral, même de l'avis des Anglais, et avait introduit de sages réformes dans la marine espagnole.

GRAVIUS (Henri), ou plutôt *Vermolanus*, dominicain, prit le nom de *Gravius*, parce qu'il était de Grave, enseigna la théologie, fut prieur à Nimègue, et mourut dans sa patrie en 1552, avec la réputation d'un homme savant, surtout dans les langues. Nous avons de lui : *S. Cypriani episcopi et martyris opera cum brevibus annotationibus suis ad Erasmianas additis*, Coloniæ, 1544, in-fol. Jacques Pamélius s'est servi de ces notes pour son édition de Saint-Cyprien; *Scholia et annotationes in Hieronymi epistolas*, Anvers, 1568, in-8, et Cologne, 1618, in-fol. Elles sont plus propres à faire remarquer les beautés du style de saint Jérôme, qu'à servir d'explication; une édition des *OEuvres de saint Jean Damascène*, conférées avec plusieurs exemplaires grecs; une édition des *OEuvres de saint Paulin*. (*Voy.* le P. Echard, tome 2.)

GRAVIUS (Henri), natif de Louvain, fils d'un imprimeur, enseigna la théologie avec beaucoup de réputation pendant 20 ans. Il fut appelé à Rome par le pape Sixte-Quint, pour soigner l'édition de la Vulgate. Grégoire XIV l'admit à sa cour; les cardinaux Caraffa, Borromée, Colonne, et surtout Baronius, l'honorèrent d'une affection toute particulière. Il mourut à Rome en 1591, cinq mois après son arrivée, à 55 ans. Baronius fit son épitaphe, et écrivit une lettre à la faculté de théologie de Louvain, où il déploie tous les sentiments de la plus vive douleur d'avoir perdu son meilleur ami. Les notes du 7ᵉ tome des OEuvres de saint Augustin sont de Gravius.

GRAVIUS. (*Voy.* GREAVES.)

GRAY (Jeanne). (*Voy.* GREY.)

GRAY (Thomas), poëte anglais, que ses compatriotes placent au rang des premiers poëtes lyriques du 18ᵉ siècle, naquit à Londres en 1716, fit ses premières études à Eton, et alla ensuite à l'université de Cambridge, où il s'occupa du droit, et où il obtint en 1768 une chaire d'histoire moderne. Dès l'année 1734, il avait déjà commencé sa réputation d'une manière brillante, par une pièce de vers latins, intitulée, *Luna habitabilis*, qu'il inséra dans les *Musæ Actonenses :* il fit paraître successivement dans la même langue des traductions ou imitations de divers fragments, où chacun s'accorda à remarquer un talent distingué. Mais le génie poétique de Thomas Gray se montra avec bien plus d'éclat dans ses *odes* et ses *élégies*, écrites en anglais : elles sont peu nombreuses, et cependant elles ont suffi pour immortaliser ce poëte. Nous ne croyons pas qu'il existe dans aucune langue une pièce de vers qui surpasse son *Elégie écrite dans un cimetière de campagne :* ce morceau sublime est remarquable surtout par la beauté et la plénitude des pensées, par l'énergique précision, par l'harmonie imitative, la teinte sombre, touchante et religieuse des sentiments et des images. Elle a été traduite dans toutes les langues modernes : il en existe plus de 12 traductions en vers français, parmi lesquelles on distingue celle de Chénier. Elle a aussi été imitée avec succès par de Fontanes, dans sa belle ode intitulée : *Le Jour des morts*. Toutes les autres pièces du recueil ont été traduites ou imitées. En général elles sont inférieures à celles que nous venons de citer. On distingue cependant son *Ode sur le printemps*, qu'Horace n'aurait point désavouée; celle que le poëte fit à *la vue du collége d'Eton*, enfin son *Hymne à l'adversité*. Les poé-

sies de Gray ont été recueillies et publiées par Gilbert Wakefield, 1786, in-8, avec des *notes*, et par Th. J. Mathias, Londres, 1814, 2 vol. in-4, fig., 180 fr., pap. impér., 300 fr., augmentées d'un choix de diverses pièces que Gray avait laissées en manuscrit. La dernière édition donnée par John Hilford, Londres, 1818, 2 vol. in-4, 100 fr., renferme, outre des *variantes* et des *notes critiques*, une *Vie de Gray*, un *Essai sur la poésie*, sa *correspondance*, etc. Nous possédons deux *traductions* françaises de ses poésies, l'une par Lemière, neveu, Paris, 1798, in-8; l'autre par Dubois, curé d'Angers. Il mourut en 1771.

GRAZIANI (Antoine-Marie) naquit en 1537, dans la petite ville del Borgo-san-Sepolcro en Toscane. Le cardinal Commendon, qui voulut bien être son maître, et qui trouva dans son disciple les dispositions les plus heureuses, le fit son secrétaire. Graziani le suivit en Allemagne, en Pologne et ailleurs. Ce cardinal le traita plutôt en ami qu'en homme de sa suite, lui confiant toutes ses affaires, prenant conseil de lui, et cherchant les occasions de l'employer pour faire valoir son mérite. Il le récompensa de ses services par une riche abbaye. Après la mort de son bienfaiteur, Graziani fut secrétaire de Sixte V, nonce à Venise et évêque d'Amélia. Il mourut dans cette ville en 1611, avec la réputation d'un très-bel esprit et d'un saint évêque. Les ouvrages qui l'ont fait connaître sont : *De vita Joannis-Francisci Commendoni, cardinalis, libri* IV, Paris, 1669, in-12. Cette édition est due aux soins de Fléchier, qui a traduit l'ouvrage en français; *De bello Cyprio, libri* IV, Rome, 1614, in-fol.; trad. en français par Lepelletier, Paris, 1685, in-4; *De casibus illustrium virorum sui ævi*, Paris, 1680, in-4, trad. en français par Lepelletier; *De scriptis invitâ Minervâ, libri* XXX, Florence, 1725, 2 vol. in-4, avec une préface et des notes du P. Lagomarsini, jésuite.

GRAZIANI (Jérôme), secrétaire et conseiller d'état du duc de Modène, naquit en 1604 à Pergola, petite ville dans le duché d'Urbin. On lui doit plusieurs ouvrages en prose et en vers. Le principal dans ce dernier genre est un poëme épique, sous ce titre : *Il conquisto di Granata*, Venezia, 1789, 2 vol. in-12; la première édition est de Modène, 1650, in-4. On ne le mettra jamais à côté de celui du Tasse, quoique la versification en soit assez douce. On fait quelque cas d'une tragédie de cet auteur, intitulée : *Il Cromwello*, Bologne, 1671, in-12. On trouve dans le recueil de ses *Varie prose*, Modène, 1662, in-12, quelques morceaux agréables.

GRAZIANI (Jean), historien italien, né à Bergame vers 1670, fut professeur de philosophie à Padoue; il a donné *Historiarum Venetarum, libri* XXXII, Padoue, 1728, 2 vol. in-4; elle commence à l'an 1615, et finit à l'an 1700. Elle ne renferme pas seulement ce qui s'est passé de mémorable dans l'état de Venise, mais aussi un grand nombre d'événements qui n'ont point de rapport avec cette république. Il a laissé plusieurs autres ouvrages.

GREATRACKES (Valentin), empirique irlandais, qui fit beaucoup de bruit en Angleterre au 17e siècle, principalement en 1664 et 1665, par une manière singulière et inconnue de guérir diverses maladies, était né d'une bonne famille à Astane dans le comté de Waterford en Irlande, le 14 février 1628. Par tout ce que l'on en raconte, on est tenté de le regarder comme le *Mesmer* et le *Cagliostro* de ce temps-là. Il fut appelé à White-hall, où la cour ne fut pas trop persuadée de son pouvoir. Il parut à la ville, et y fut plus goûté. Les uns prétendaient que ces guérisons étaient fausses, les autres disaient qu'elles étaient procurées par des moyens superstitieux et illicites. Le guérisseur se défendit, et publia une lettre adressée au célèbre Boyle, dans laquelle il fait une histoire abrégée de sa vie. Il joignit à cet écrit un très-grand nombre de certificats, qui attestaient la réalité des cures qu'il avait faites. Cependant sa réputation ne se soutint pas. On trouve dans la *Vie de Saint-Evremont*, par Desmaiseaux, quelques détails sur cet homme singulier, ainsi qu'une pièce intitulée le *Prophète irlandais*, insérée dans le 2e tome des Œuvres de Saint-Evremont; mais l'histoire de Greatrackes y est fort défigurée : les deux auteurs parlent de cet irlandais d'après leurs idées et d'après des bruits vagues, plutôt que d'après des faits constatés. On serait quelquefois tenté de croire qu'il y a dans l'histoire ou le roman qu'ils en font, des vues qu'ils n'ont osé avouer. On ignore la date de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1680. J.-N. Pechlin a donné de grands détails sur Greatrackes, dans le 3e livre de son ouvrage intitulé : *Observationum physico-medicarum libri* III; Deleuze, dans son *Histoire du magnétisme animal*, le regarde comme le prédécesseur des magnétiseurs modernes.

GREAVES (Jean), *Gravius*, né à Colmore, dans le comté de Hampshire en Angleterre, en 1602, fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie, des mathématiques, et surtout des langues orientales. Son mérite lui procura une chaire de géométrie en 1630, dans le collége fondé par Gresham. L'avidité du savoir lui fit entreprendre plusieurs voyages en Italie, en Turquie et en Egypte. Il fit un assez long séjour à Constantinople, à Rhodes et à Alexandrie, examinant tout ce qui pouvait le mener à la connaissance de la nature et de l'antiquité. Il mesura en géomètre les fameuses pyramides d'Egypte, et en rendit compte en savant. Il repassa en Angleterre l'an 1640, avec une abondante moisson de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et de monnaies. On le choisit alors pour professeur d'astronomie à Oxford : mais son attachement à la famille royale le fit chasser de l'université par les parlementaires. Greaves retiré à Londres y travailla sans relâche jusqu'à sa mort, arrivée en 1652. Parmi les savants ouvrages dont il enrichit la république des lettres, on distingue : *Elementa linguæ persicæ*, Londres, 1649, in-4; *Epochæ celebriores, Ulug-Beigi*, ibid., 1650, in-4; *Astronomia Shah-Cholgii, Persæ*, ibid., 1652, in-4; *Pyramidographia*, ou *Description des Pyramides d'Egypte*, en anglais, ibid.,

1645, in-8, traduite en français par Thévenot, qui l'inséra dans le premier recueil de ses *Voyages;* un savant *Discours sur le pied et le denier romain*, pour servir de principes aux mesures et aux poids des anciens, en anglais, Londres, 1647, in-8. Il a publié une *Dissertation* très-curieuse *du sérail*, de Robert Withers, en anglais, in-8. (Les *OEuvres mêlées de Greaves* ont été publiées en 1737, 2 vol. in-8, par le docteur Birch. La vie de ce savant se trouve dans les *Vitæ eruditissimorum virorum de Th. Smith.*)

GREBAN (Arnoul et Simon), poëtes français du 15e siècle, tous deux nés à Compiègne: l'un chanoine du Mans; l'autre docteur en théologie et secrétaire de Charles d'Anjou, comte du Maine, sous le roi Charles VII. Ils ont composé: *le Mystère des Actes des apôtres à personnages*, Paris, 1540, 2 vol. in-4, goth., 70 à 80 fr., rare.

GRECINUS. (*Voy.* GRÆCINUS.)

GRÉCOURT (Jean-Baptiste-Joseph WILLART de), chanoine de l'église de Saint-Martin de Tours, naquit dans cette ville en 1684, d'une famille bien alliée. Il débuta dans le monde par quelques sermons plus satiriques que moraux. Il en prêcha un entre autres, qui n'était qu'un tissu d'anecdotes scandaleuses sur la plupart des dames de Tours. L'indignation publique l'obligea de renoncer à une occupation qui demandait un homme plus grave et plus exemplaire. Il se livra donc à ses goûts, et fit des *contes* et des *épigrammes;* il les lisait dans toutes les sociétés et les lisait de façon à séduire les juges les plus sévères. Ses poésies perdaient leur prix dans toute autre bouche. L'abbé de Grécourt était un des meilleurs lecteurs de son temps. Ce talent, son enjouement et ses saillies le faisaient rechercher; mais sa méchanceté et son humeur satirique le faisaient craindre et quelquefois fuir. Il se piquait d'érudition, quoique très-mal à propos. Il possédait tant soit peu les auteurs latins, et voulait qu'on crût qu'il connaissait le grec, quoiqu'il n'en sût pas un mot. On se plaisait souvent à confondre son ignorance; mais il payait d'effronterie. La maturité de l'âge ne le fit changer ni de conduite ni de caractère; et il mourut comme il avait vécu, en 1743. Plusieurs de ses poésies ont été imprimées pour la première fois, dans un livre intitulé: *Recueil de poésies choisies rassemblées par les soins d'un cosmopolite*, 1745, in-4, tirées à un petit nombre d'exemplaires. *Ses OEuvres complètes* ont été publiées, Paris, 1764, 4 vol. pet. in-12; ibid., 1796, 4 vol. in-8, fig., 20 fr., pap. vél., 40 fr. Elles renferment: le *Poëme de Philotanus*, qui n'est pas de lui, à ce que prétendent les conteurs d'anecdotes. Il ne fit, dit-on, que le revoir et l'embellir de quelques tirades. Quoi qu'il en soit, ce poëme eut du succès parmi les partisans de Jansénius; mais les catholiques et les lecteurs honnêtes en eurent horreur. Ce qui acheva de le faire rejeter, c'est que les grâces du style ne réparaient en aucune sorte la dégoûtante absurdité du sujet. « Le style en est bas, » dit Voltaire que nous citons ici de préférence, » sans dialogue, sans grâces, sans finesse, sans pu» reté, sans imagination dans l'expression, et ce » n'est enfin qu'une histoire satirique de la bulle » *Unigenitus*, en vers burlesques. » Quelque mécontents que dussent être les jésuites, d'un ouvrage rempli de basses et ordurières calomnies, l'auteur les voyait souvent à Tours, vivait et mangeait avec eux; telle était la lâcheté de son caractère. Il préparait, dit-on, un autre *poëme*, où le parti opposé n'aurait pas été plus épargné; mais la Providence n'a pas permis que la vérité et la foi orthodoxe fussent souillées par les éloges d'un tel panégyriste. Des *contes*, quelquefois plaisants, toujours obscènes; des *épigrammes*, des *chansons*, des *fables*, qui offrent quelquefois de la douceur, mais qui sont en général assez médiocres, et d'une poésie faible. L'abbé Desfontaines, qui l'avait beaucoup connu, donne une idée peu favorable de son caractère: ce critique dit expressément dans le tome 1er de ses *Jugements*, « que sa langue et sa plume l'avaient » exclus de la plupart des maisons de Tours. » Les efforts qu'a faits un journaliste, *Journ. Encyc.*, 15 décembre 1784, et 1er janvier 1785, pour en donner des idées avantageuses, n'ont pas persuadé les lecteurs impartiaux. Si on lui a attribué quelques pièces infâmes qui n'étaient pas de lui, c'est que la réputation qu'il s'était faite, par ses ouvrages et sa conduite, rendait l'attribution vraisemblable.

GRÉGOIRE Ier (saint), surnommé le Grand, d'une illustre famille romaine, était fils du sénateur Gordien, et fut préteur de Rome en 573 à l'âge de 30 ans. Le mépris des grandeurs humaines l'engagea à se retirer dans un monastère qu'il avait fait bâtir sous l'invocation de saint André. Le pape Pélage II le tira de cette retraite, pour le faire un des sept diacres de Rome. Il l'envoya peu de temps après à Constantinople, en qualité de nonce, pour implorer le secours de l'empereur Tibère II contre les Lombards. De retour à Rome en 584, il fut secrétaire de Pélage; et après la mort de ce pape, le clergé et le peuple l'élurent pour lui succéder. Grégoire, se croyant incapable de soutenir un fardeau dont tout le monde l'avait jugé digne, se cacha; mais en vain: il fut ordonné le 3 septembre en 590. La peste ravageait alors Rome: il fit faire une procession générale, d'où l'on croit qu'est venue celle du jour de St.-Marc, appelée encore *la grande litanie*. La plus importante affaire qui occupait l'Eglise dans ce temps-là, était les *Trois Chapitres*. Le saint pontife n'oublia rien pour éteindre ce schisme. (*Voy.* VIGILE.) Son zèle s'étendait à tout. Il envoya en Sardaigne des évêques pour convertir les idolâtres: il en envoya en Angleterre, exhortant les missionnaires à se servir à propos de la douceur et des récompenses. Saint Augustin, chef de la mission d'Angleterre, fit de grands fruits, et convertit le roi de Kent. Saint Grégoire tenait de temps en temps des conciles à Rome, pour maintenir la discipline ecclésiastique, et réprimer l'incontinence du clergé. Il s'éleva avec force contre le titre de *Patriarche œcuménique* que prenait le patriarche de Constantinople: titre que le pape même ne prenait pas, quoique chef et pasteur de l'Eglise universelle (*voy.* PHOCAS), et cassa les actes du concile de cette ville, tenu en

589. Un autre service qu'il rendit à l'Eglise, fut la réforme de l'office divin. Il fonda à Rome une école pour le chant de l'église. Le moine saint Augustin, en partant pour l'Angleterre, emmena des chantres de cette école, qui passèrent en France, et instruisirent les Gaulois. Grégoire termina saintement sa vie le 12 mars 604, consumé par les travaux de l'épiscopat et du cabinet : c'était la 62e année de son âge et la 14e de son pontificat. Il travailla avec zèle à réunir les schismatiques, et à convertir les hérétiques; mais il voulait qu'on employât à leur égard la persuasion et non la violence. Il s'opposa aux vexations qu'on exerçait contre les Juifs pour les attirer au christianisme. *C'est,* disait-il, *par la douceur, la bonté, l'instruction, qu'il faut appeler les infidèles à la religion chrétienne, et non par les menaces et par la terreur.* Quoique saint Grégoire fût d'une si grande humilité, qu'il se donna lui-même le titre de *Serviteur des serviteurs de Jésus-Christ,* titre adopté par ses successeurs, il soutenait avec zèle l'autorité du saint Siége. Son pontificat est une réfutation de fait de tout ce que le compilateur Fébronius et d'autres ennemis du siége de Rome ont imaginé touchant les prétendus effets des fausses décrétales; depuis Isidore Mercator, l'autorité des papes n'a point été plus clairement et plus généralement reconnue dans l'Eglise que sous le pontificat de Grégoire. (*Voy.* saint Léon, Isidore, Luther, saint Pierre.) Il écrivait aux autres évêques avec toute la dignité et la fermeté du chef de l'Eglise; il avertissait, instruisait, reprenait les rois; et ces grands de la terre l'écoutaient comme leur père. Son pontificat présente le tableau d'une vaste théocratie, où la religion, plus puissante que les lois et les armes, réunit toutes les nations chrétiennes par la voix de son pontife, et en se couvrant elle-même de gloire, faisait encore la félicité temporelle des peuples. « L'union de toutes les églises occidentales, sous un » pontife souverain, dit un auteur protestant et » philosophe, facilitait le commerce des nations, et » tendait à faire de l'Europe une vaste république; » la pompe et la splendeur du culte, qui apparte» naient à un établissement si riche, contribuaient » en quelque sorte à l'encouragement des beaux» arts, et commençaient à répandre une élégance » générale de goût, en la conciliant avec la religion. » Sa table était simple et frugale, malgré les richesses que possédait déjà l'Eglise romaine. Dans une lettre au sous-diacre Pierre, recteur du patrimoine de Sicile, il lui dit : « Vous m'avez envoyé un mauvais » cheval et cinq bons ânes; je ne puis monter le » cheval, parce qu'il ne vaut rien, ni les ânes, » parce que ce sont des ânes. » Ces paroles sont une preuve que l'écurie de ce grand pape n'était pas bien magnifique. Saint Grégoire a recueilli toutes les prières qui doivent composer la célébration de la messe et l'administration des sacrements. On lui doit le chant d'église antiphonaire qui porte son nom. De tous les papes, saint Grégoire le Grand est celui dont il nous reste le plus d'écrits. Les principaux sont : son *Pastoral*, traduit par l'abbé Prévost, Paris, 1694 et 1739, petit in-12; c'est un traité des devoirs des pasteurs : on ne saurait trop leur en recommander la lecture. Il a été traduit par J. Le Clerc, Paris, 1670, in-12, par l'abbé Prévost, ibid., 1694, in-12 : cette dernière traduction, publiée sous le pseudonyme Antoine de Marsilly, est préférable à la précédente; elle a été réimprimée en 1739, pet. in-12; des *homélies*, elles sont au nombre de 40, et ont été traduites par le duc de Luynes, ibid., 1669, in-4; des *Commentaires* ou *morales sur le livre de Job*, pleins de leçons propres à former les mœurs, ce qui les a fait appeler *les Morales de saint Grégoire;* cet ouvrage a été traduit par le duc de Luynes, ibid., 1666, 3 vol. in-4; des *dialogues* traduits par Bulteau, 1689, in-12, composés en partie pour célébrer les miracles de plusieurs saints d'Italie. Le saint pontife s'y est un peu trop livré au goût de son siècle pour le merveilleux. Douze *livres de lettres,* qui offrent quelques particularités sur l'histoire de son temps, et des décisions sur divers points de discipline. De Gondrin, archevêque de Sens, a traduit ses *épîtres choisies,* ibid., 1676, in-12. Cet illustre pape avait le génie tourné du côté de la morale, et il s'était fait un fonds inépuisable de pensées spirituelles. Il les exprimait d'une manière assez noble, et les renfermait plutôt dans des périodes que dans des sentences. Ses termes ne sont pas fort choisis, et sa composition n'est pas beaucoup travaillée; mais elle est facile, bien suivie, et se soutient toujours également. Il n'a rien de bien élevé et de bien vif; mais ce qu'il dit est vrai et solide. On ne lui reproche que d'être trop diffus dans ses explications de morale, et trop recherché dans ses allégories. Barbeyrac et d'autres protestants ont eu tort d'exercer sur cet article leur critique caustique et déraisonnable; les allusions et les allégories dont les saints Pères se sont quelquefois occupés, n'étaient pas destinées à expliquer proprement le texte sacré, ni à servir de preuve à des vérités contestées par les infidèles. Ces hommes zélés saisissaient toutes les occasions d'instruire et d'édifier, de porter à la vertu, de parler des mystères de la foi, conformément à l'avis de saint Paul : *Quid enim sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur?* Phil. 1. L'Ecriture sainte leur était si familière, et ils prenaient tant de goût à la réciter, qu'ils en ont souvent fait des explications ingénieuses, sans prétendre déroger à la dignité du sens littéral. De toutes les éditions des ouvrages de saint Grégoire, la plus ample et la plus correcte est celle que le P. Denis de Sainte-Marthe, général des bénédictins de St.-Maur, et G. Bessin de la même congrégation, publièrent, Paris, 1705, 4 vol. in-fol., 50 à 60 fr., gr. pap., vend. 81 fr. On y trouve la vie du saint auteur écrite 300 ans après lui par Jean le Diacre. Avant qu'on eût cette édition, on estimait celle de Pierre Gussanvillan, prêtre de Chartres, publiée à Paris, 1675, 3 vol. in-fol. La vie de saint Grégoire ou l'*Histoire de son pontificat*, a été faite par Maimbourg. Nous n'avons rien dit du reproche fait à saint Grégoire, d'avoir fait brûler les livres des auteurs païens : les gens instruits savent que c'est un

conte qui ne mérite aucune croyance. Bayle et Barbeyrac, quoique très-injustes envers les Pères, sont convenus que l'accusation n'est pas prouvée; l'auteur de l'*Histoire de l'éclectisme* a fait voir qu'elle n'a même aucune vraisemblance; elle n'est fondée que sur le récit de Jean de Sarisbéry, écrivain du 12e siècle, estimable par ses principes plus que par ses connaissances historiques, et qui, à tous égards, ne peut servir de témoin ni même d'annaliste aux événements du 6e siècle. Avant saint Grégoire, Rome avait été saccagée deux ou trois fois par les barbares; il est impossible que sous son pontificat la bibliothèque du Mont-Palatin ait encore subsisté, et qu'il ait pu en faire brûler les livres. Le seul fait vrai est que saint Grégoire écrivit à Didier, archevêque de Vienne, pour le blâmer de ce qu'il enseignait la grammaire à quelques personnes : en effet, un évêque a des devoirs plus pressants et plus sacrés que celui-là. Montaigne a trouvé bon, malgré la démonstration du contraire, d'ajouter foi au récit de Jean de Sarisbéry : Nos incrédules moutonniers, sur la parole de Montaigne, répéteront éternellement la même accusation contre saint Grégoire. Qu'elle soit vraie ou fausse, probable ou improbable, cela ne fait rien; elle peut imposer aux ignorants, et rendre odieuse la religion, cela leur suffit : et c'est ainsi qu'ils travaillent à perfectionner la critique et l'histoire. S'ils étaient les maîtres d'anéantir tous les titres du christianisme, et de brûler tous nos livres, ils n'en laisseraient pas subsister un seul. Sabinien fut le successeur de saint Grégoire le Grand.

GRÉGOIRE IIe (saint), élu pape le 19 mai 715, après Constantin, mérita la double clef par le succès avec lequel il avait rempli des commissions importantes. Il était romain, et signala son pontificat par son zèle. Il rétablit le monastère du Mont-Cassin; convoqua deux conciles, l'un en 721 contre les mariages illicites, et l'autre en 729 contre les iconoclastes; envoya saint Boniface prêcher en Allemagne, et mourut en 731, regretté pour ses vertus, son zèle et ses lumières. Les historiens grecs accusent Grégoire II d'avoir engagé les Romains à se soulever contre Léon l'Isaurien, et à lui refuser le tribut; mais on sait combien doit être suspect le témoignage des Grecs, déjà prévenus d'une secrète aversion contre l'Eglise romaine, et d'ailleurs trop éloignés pour être bien instruits des véritables ressorts qui pouvaient exciter ces mouvements à Rome. Une pareille entreprise de la part de Grégoire eût été contre ses propres principes, puisqu'il disait à ce prince dans une de ses lettres (*Conc.* Labbe, tome 7), que ni les pontifes ne devaient point se mêler des affaires de la république, ni l'empereur de celles de l'Eglise. D'ailleurs l'histoire nous apprend le contraire, puisque ce pape se joignit à l'exarque de Ravenne, pour conserver l'Italie à l'empereur contre les entreprises de Petasius (Baronius, *Annal., ann.* 729, p. 94). Peu de temps auparavant, le même pontife s'était fortement opposé au dessein qu'avait formé l'armée romaine, d'élire un autre empereur à la place de Léon, comme le rapporte Paul Diacre, *lib.* 6, *de Gestis Longobard*, c. 39. Cet auteur ne parle ni du refus du tribut, ni de la prétendue déposition de l'empereur. Les Latins, tels qu'Anastase, Landulfe et Bellarmin, qui parlent de cette déposition, ne font que copier Théophanes, Zonares, et les autres historiens grecs qui, selon Baronius (tom. 9, p. 63), ne méritent pas la moindre croyance. Enfin les faits postérieurs prouvent que Léon ne fut jamais déposé, puisque Grégoire III et les évêques d'Italie lui présentèrent des requêtes où ils le reconnaissent pour leur maître légitime. On a de ce pape 17 *lettres* insérées dans la *Collection des Conciles* du P. Labbe, tom. 6 et 7; une dans la *Bibliotheca Floriacensis* de Dubois; une autre dans l'*Italia sacra* d'Ughelli tom. 5, et un *mémoire* donné à ses envoyés en Bavière, sur divers points de discipline.

GRÉGOIRE III, natif de Syrie, succéda à Grégoire II en 731, 35 jours après la mort de ce pontife. Un de ses premiers soins fut d'écrire à l'empereur Léon, pour lui faire de vifs reproches de ce qu'il persistait à soutenir les iconoclastes; mais sa lettre ne produisit rien. Il assembla un concile en 732, dans lequel il excommunia ces hérétiques. Les Lombards faisaient tous les jours de nouvelles entreprises contre les Romains; le pape, pressé par ces barbares, implora le secours de Charles-Martel. Ses légats envoyés à ce prince lui promirent de la part de ce pontife, que s'il le secourait, il se soumettrait à sa domination, et le reconnaîtrait pour consul et patrice de Rome, vu que l'empereur (c'était Léon l'Isaurien) abandonnait l'Italie, et cessait de la regarder comme sa propriété, en ne la défendant pas, et n'y portant aucun genre de secours, quoiqu'on l'en eût beaucoup sollicité. D'ailleurs, c'était de la part des princes et du peuple romain, que Grégoire envoyait cette légation à Charles-Martel : *Decreto romanorum principum. quod sese populus romanus... ad* SUAM DEFENSIONEM *et invictam clementiam confugeret.* Cette légation, qu'on regarde comme l'origine des nonces apostoliques en France, ne produisit rien. Charles-Martel la reçut avec honneur, et la renvoya avec des présents; mais il était trop occupé en France contre les Sarrasins, pour aller se battre en Italie contre les Lombards. Grégoire III mourut peu de temps après, en 741, regardé comme un pontife magnifique et charitable. C'est le premier pape qui gouverna, en souverain, l'exarcat de Ravenne; non par aucune donation expresse (*voy.* ETIENNE II), mais par l'espèce d'abandon où les Grecs l'avaient laissé, et le consentement de fait qu'on donne à l'aliénation d'une chose qu'on ne veut ni conserver ni réclamer. Son pontificat est une des époques de la grandeur temporelle des papes. On a de lui sept *lettres* dans les *Collections des conciles* du P. Labbe, tome 6, et Baluze en a inséré une autre dans son appendix au traité *de Primatibus* de Marca.

GRÉGOIRE IV, romain, recommandable par son savoir autant que par sa piété, obtint la couronne pontificale en 827. Ce fut lui qui entreprit de rebâtir la ville d'Ostie, pour défendre l'embouchure du Tibre contre les incursions des Musulmans qui s'étaient emparés de toute la Sicile. Il la nomma

Gregoriopolis. Dans le temps des troubles entre Louis le Débonnaire et ses fils, Grégoire vint en France à la prière de Lothaire, pour tâcher de mettre la paix. C'était là son but unique, comme il le déclara lui-même à l'empereur : *Sachez*, dit-il, *que je ne suis venu que pour procurer la paix que le Sauveur nous a tant recommandée.* N'ayant pu réussir, il se retira à Rome, mécontent des deux partis, et y mourut en 844, après avoir occupé le saint Siége pendant 16 ans. C'est Grégoire qui fit célébrer la fête de *Tous les Saints* dans l'univers chrétien. On a de lui quelques *lettres* dans la *Collection des conciles* du P. Labbe, t. 7, dans les *Miscellanea* de Baluze, et dans Mabillon, *Sæc.* IV. *Benedict.*

GREGOIRE V, Saxon, nommé auparavant *Brunon*, neveu de l'empereur Othon, fut élu pape après Jean XVI en mai 996. Crescence, consul de Rome, qu'il avait protégé auprès de l'empereur, eut l'ingratitude de lui opposer Philagathe, évêque de Rome. Grégoire fut obligé de chercher un asile en Franconie. L'antipape, qui prit le nom de Jean XVII, fut chassé par Othon, et excommunié par Grégoire dans le concile assemblé à Pavie l'an 997. Il est faux que cet antipape ait été traité avec cruauté par Grégoire ; il n'y a qu'un anonyme qui l'ait avancé dans la *Vie de Saint-Nil le jeune, abbé.* Le premier éditeur de cette Vie a réfuté ce conte dans une note, de même que le P. Clé dans les *Acta sanctorum*, tom. 7, sept., pag. 279. Grégoire ne jouit pas longtemps du pontificat, étant mort en 999. On a de lui quelques *lettres et diplômes* dans la *Collection des conciles*, tome 9, dans les *Miscellanea* de Baluze, tom. 6, dans l'*Italia* d'Ughelli, dans le *Spécilége* de dom Luc d'Achéry.

GRÉGOIRE VI, romain et archiprêtre de l'Eglise romaine, nommé auparavant *Jean Gratien*, fut ordonné pape en 1045, après avoir acheté le souverain pontificat de Benoît IX. Ce pape trouva le temporel de son église tellement diminué, qu'il fut obligé d'excommunier avec éclat ceux qui l'avaient usurpé. Cet anathème ne fit qu'irriter les coupables, qui vinrent en armes jusqu'à Rome ; mais Grégoire les chassa, retira plusieurs terres de l'Eglise, et rétablit la sûreté des chemins, tellement remplis de voleurs, que les pèlerins étaient obligés de s'assembler en grandes troupes pour se défendre contre eux. Cette sage conduite déplut aux Romains, accoutumés au brigandage. Le feu de la sédition allait se rallumer, lorsque l'empereur Henri III vint en Italie, fit célébrer un concile à Sutri, près de Rome ; en 1046, où Grégoire VI abdiqua le pontificat. Clément II fut mis à sa place. On a dans la *Collection des conciles* une *lettre* circulaire de Grégoire VI à tous les fidèles. Le P. Papebroch montre dans une dissertation particulière, insérée dans le *Propylæum ad Acta sanctorum*, p. 184, qu'on doit regarder Grégoire VI comme pape légitime et nullement simoniaque ; une des raisons qu'il allègue, c'est que Grégoire et le clergé ont cru, de bonne foi, pouvoir faire renoncer au pontificat l'indigne Benoît IX à prix d'argent, et faire par là cesser un très-grand scandale dans l'Eglise : *Papatum non tàm emit quàm redemit pecuniam dando.* Il ajoute que le concile de Sutri lui ayant fait sentir qu'il y avait du doute, si son élection n'était point simoniaque, Grégoire ne tarda pas de se dépouiller des ornements pontificaux, et de remettre le bâton pastoral, ce qui est digne du plus grand éloge. Il se retira ensuite dans le monastère de Cluni, où il termina ses jours dans les exercices de la vie religieuse. On ne connaît de lui qu'une lettre insérée dans l'*Italia* d'Ughelli, tom. 3.

GRÉGOIRE VII, appelé auparavant *Hildebrand*, fils d'un charpentier de Soano en Toscane, fut élevé à Rome, et se fit moine de Cluni sous l'abbé Odilon. Devenu, selon quelques-uns, prieur de cet ordre, et abbé de Saint-Paul *citra muros*, à Rome, il jouit d'une grande considération sous le pape Léon IX, à l'élection duquel il avait beaucoup contribué. Ce pontife lui laissa la principale autorité, et il la conserva sous Alexandre II. Après la mort de ce pape, en 1073, la voix publique le désigna pour son successeur. Il fut élu ; mais il ne fut sacré que deux mois après son élection, parce qu'il voulut attendre le consentement de l'empereur Henri IV. C'est, suivant le savant Pagi, le dernier pape dont le décret d'élection ait été envoyé à l'empereur pour être confirmé. Le nouveau pape, animé d'un zèle intrépide, forma de vastes projets touchant la réformation de l'Eglise, surtout pour l'abolition de la simonie, appuyée alors de toute l'autorité impériale. *Cette autorité*, dit Voltaire (Annal. de l'Emp., ann. 1076), *avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, et Henri IV les vendait.* Pour corriger plus efficacement cet abus, Grégoire se conduisit selon le droit que lui attribuait une jurisprudence, devenue dominante dans son siècle. Il se crut maître du spirituel et du temporel, pour autant que le temporel pouvait nuire au spirituel ou le favoriser. Il ne tarda pas à se brouiller avec Henri IV. Ils se raccommodèrent et se brouillèrent de nouveau en 1075. Le pape lui fit ordonner par ses légats, sous peine d'anathème, de se rendre à Rome à un jour marqué. Ce prince naturellement violent et emporté chassa ignominieusement les légats, et se vengea avec outrance, en suscitant contre le pape un brigand nommé *Censius*, fils du préfet de Rome, qui saisit le pontife dans Ste.-Marie-Majeure, au moment où il disait la messe. Des satellites le menèrent prisonnier dans une tour, d'où Censius devait l'envoyer en Allemagne. Le peuple romain, offensé d'une telle violence, escalada la tour et délivra le pontife. Henri IV convoquait en même temps, en 1076, un concile à Worms, qui déposa Grégoire sur l'exhibition d'une histoire scandaleuse de la vie du pape, dans laquelle on le chargeait de crimes inouïs et incroyables. Grégoire, de son côté, tenait un synode à Rome. Henri y fut excommunié, et, suivant la jurisprudence de ce temps-là, déposé. Cette sentence néanmoins n'aurait été que vaine, si Henri IV eût été assuré de l'Allemagne et de l'Italie ; mais sa mauvaise conduite, ses injustices, et son mépris affecté pour les droits de la religion et de l'Eglise, lui avaient fait

des ennemis sans nombre. Les seigneurs allemands crurent pouvoir se donner un autre empereur. Henri IV résolut de parer ce coup en allant en Italie désarmer la colère de Grégoire. Lorsqu'il fut arrivé à Canosse, où le pape s'était retiré, il fut obligé de demeurer trois jours pieds nus, et couvert d'un cilice, dans l'enceinte de cette forteresse, son humeur inconstante et son caractère faux et dissimulé, ne permettant pas de croire que sa conversion, fruit de la crainte, fût sincère. Enfin, le 4e jour, le pape permit qu'il parût en sa présence. Après l'avoir repris avec autant de sévérité que de charité, il lui donna l'absolution, sous la promesse qu'il serait soumis à l'Eglise et à son chef, et qu'il irait attendre son arrêt à Augsbourg. Les Lombards, méprisant le fier Henri ainsi humilié, prirent la résolution de reconnaître pour roi le fils de Henri IV, encore enfant. Cette conspiration l'engagea à rompre son traité avec Grégoire, quinze jours après l'avoir signé. Le pape l'excommunia de nouveau, et fit élire empereur Rodolphe, duc de Souabe, l'an 1077: mais le nouvel empereur fut vaincu et blessé à mort dans la fameuse bataille de Mersbourg. Après cette victoire, Henri marcha vers Rome, avec Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il avait fait élire sous le nom de Clément III. Il assiégea Grégoire dans le château Saint-Ange, et allait le faire prisonnier, lorsque Robert Guischard, prince de la Pouille, se présenta pour le secourir. Henri repassa en Allemagne, laissant l'Italie dans le trouble. Le parti qu'il laissa dans Rome ne cessa de chagriner Grégoire, qui se retira à Salerne, où il mourut saintement en 1085, en se consolant dans ses souffrances par la pureté de ses vues et la droiture de son zèle, et adressant aux assistants ces paroles: *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.* Quelques satires que les protestants et les philosophes aient publiées contre lui, il est certain que sa conduite à l'égard de Henri était la suite naturelle des opinions reçues dans ce temps là. Il fallait bien que l'on crût généralement que l'Eglise avait quelque pouvoir sur les rois chrétiens pour autant qu'ils pouvaient la troubler ou l'assister, puisque Grégoire le répétait dans toutes ses lettres. L'empereur lui-même était là-dessus dans l'opinion de son siècle. *Un souverain*, dit-il dans une lettre adressée à Grégoire, *n'a que Dieu pour juge, et ne peut être déposé pour aucun crime, si ce n'est qu'il abandonne la foi.* (*Voy.* MARTIN IV.) Mais si les empereurs se trompaient à leur désavantage, ils s'en dédommageaient par des prétentions qui ne leur donnaient rien moins que l'univers entier. (*Voy.* FRÉDÉRIC *Barberousse*, LOUIS V, NOBLE Eustache Le.) Né avec un grand courage, et élevé dans la discipline monastique la plus régulière, Grégoire avait un désir ardent de purger l'Eglise des vices dont il la voyait infectée. Il aurait voulu faire régner à leur place les vertus dont il était animé. S'il avait eu affaire à un autre prince qu'à Henri IV, il aurait épargné à l'Europe le spectacle de tant de guerres qui ne firent qu'augmenter les maux qu'il voulait guérir. Un philosophe moderne a fait sur cet objet des réflexions plus équitables que tout ce qu'on lit dans les perpétuelles déclamations des périodistes et brochuraires du jour contre cette époque de l'histoire de l'Eglise. « Si les papes, dit-» il, se sont trompés en croyant posséder une au-» torité temporelle, ils en ont pour l'ordinaire fait » un usage louable et humain, en entretenant la » paix entre les princes chrétiens, en les unis-» sant contre des hordes barbares qui étendaient » tous les jours leurs conquêtes sanguinaires, en » réprimant la simonie, la violence et les excès » de tous les genres que des maîtres altiers et cruels » commettaient contre des sujets faibles et opprimés, » elle avait servi, selon la remarque d'un homme » célèbre, à faire de tout le monde chrétien une seule » famille, dont les différends se jugeaient par un » père commun, pontife du Dieu de la concorde et » de la justice. Grande et intéressante idée de l'ad-» ministration la plus vaste et la plus magnifique » qu'on pût imaginer. » (*Voy.* BONIFACE VIII.) En 1580, le nom de Grégoire VII fut inséré dans le Martyrologe romain, corrigé par ordre de Grégoire XIII. Enfin, sous le pontificat de Benoît XIII, on l'a placé dans le Bréviaire, avec une légende qui a été supprimée par les parlements en France, et par l'empereur dans tous ses états d'Allemagne et d'Italie, comme contraire au droit des rois; et cela dans le temps qu'une philosophie altière, encouragée par les rois même, se disposait à culbuter les trônes au gré de ses caprices, et à changer en principes toutes les extravagances de l'anarchie: inconséquence que les parlements et les rois n'ont pas tardé d'expier sévèrement. On a de Grégoire VII neuf livres de *lettres* écrites depuis 1073 jusqu'en 1082, pleines de l'énergie et de la fermeté inflexible qui animaient le courageux pontife. Ces lettres sont insérées dans toutes les collections des conciles. On en trouve aussi plusieurs dans *Bibliotheca Floriacensis* de Jean Dubois, dans les collections de Martène, de d'Achéry, d'Ughelli, etc. Il y a parmi ces lettres, un traité intitulé, *Dictatus papæ*, qui lui a été faussement attribué, comme l'ont prouvé les meilleurs critiques, entre autres Pagi et le P. Alexandre. C'est un recueil de 27 maximes qui composent une déclaration de la souveraineté spirituelle et temporelle du pontife romain. Il y a apparence que cette pièce, singulière par les prétentions exorbitantes qu'elle renferme, a été composée, ou par un ennemi qui voulait le rendre odieux, en lui prêtant les vues les plus ambitieuses, ou par un flatteur qui voulait aller à la fortune par cette bassesse. (*Voy.* HENRI IV, HENRI V, FRÉDÉRIC II, MARTIN IV, et la réflexion qui est à la fin de l'article THOMAS DE CANTORBÉRY.) La *Vie de Grégoire VII* écrite par Paul de Bernried, auteur contemporain, a été publiée par Gretser, Ingoldstadt, 1610, et insérée dans les grandes Collections de Mabillon et des Bollandistes.

GRÉGOIRE VIII, appelé auparavant *Albert de Mora*, était de Bénévent. Il succéda au pape Urbain III, le 21 octobre 1187, fut sacré à Ferrare, et mourut le 17 décembre suivant à Pise, après avoir réconcilié cette république avec celle de Gênes, et exhorté les princes chrétiens à entreprendre une

nouvelle croisade. C'était un pontife savant, éloquent, de mœurs exemplaires et d'un zèle vif. On a de lui trois *lettres* dans les Collections des Conciles. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Bourdin, qui avait pris le nom de Grégoire VIII. (*Voy*. BOURDIN, Maurice.)

GRÉGOIRE IX (Ugolin), cardinal-évêque d'Ostie, succéda à Honorius III en 1227. Il était neveu d'Innocent III, de la famille des comtes de Segni, et natif d'Anagni. Le triste état de la terre sainte, l'oppression des chrétiens, et les progrès alarmants des Sarrasins, l'engagèrent à faire prêcher une nouvelle croisade. L'empereur Frédéric II renvoyait le voyage de Palestine autant qu'il pouvait, et paraissait oublier le serment solennel qu'il avait fait d'y porter ses armes. Grégoire l'avertit en vain d'exécuter son serment, et l'excommunia en 1227 et 1228. La paix honteuse conclue sans nécessité avec le soudan de Babylone le fit anathématiser de nouveau. Cependant la réconciliation se fit en 1230, mais les divisions recommencèrent en 1236; le pillage des églises et d'autres violences attirèrent à Frédéric une nouvelle excommunication. Les esprits s'aigrirent de plus en plus : Grégoire alla jusqu'à offrir l'empire à saint Louis pour Robert son frère, comte d'Artois. « Comment, répondit ce saint roi, » le pape a-t-il osé déposer un prince, qui n'a point » été convaincu des crimes dont on l'accuse? S'il » avait mérité d'être déposé, ce ne pourrait être » que par un concile général. » Ces paroles prouvent quel était le droit public de ce temps-là; et que si quelques-uns refusaient le droit de déposition au pape, ils ne doutaient pas du moins qu'il n'appartînt au concile : mais si le concile n'a pas plus de droit sur les couronnes que le pape, et si les princes se trompaient là-dessus aussi bien que les pontifes, il y a une injustice insigne à rendre ces derniers seuls responsables de ces opinions. (*Voy*. GRÉGOIRE VII, FRÉDÉRIC *Barberousse*, FRÉDÉRIC II, etc.) L'empereur brûlait d'aller se venger de Grégoire, lorsqu'il apprit sa mort arrivée le 21 août 1241. Ce pontife extrêmement zélé avait témoigné beaucoup d'ardeur pour la réunion des Grecs et la conversion des Mahométans. Il envoya même à plusieurs princes musulmans de longues instructions, par lesquelles il essayait de les amener au christianisme. On a de lui des *lettres* dans la Collection des conciles, les *Annales* de Wadding, l'*Italia* d'Ughelli, etc. Gérard Vossius, prévôt de Tongres, a publié la *vie* et les *lettres* de ce pape en grec et en latin, avec des notes savantes, à Rome, 1587.

GRÉGOIRE X (Thibaud ou Thébalde), né à Plaisance, de l'illustre famille des Visconti, devint archidiacre de Liége, et s'éleva avec zèle contre Henri de Gueldre, évêque et prince de cette ville, qui scandalisait son peuple par sa vie irrégulière. Ayant été maltraité par ce prélat, auquel il avait fait en plein chapitre les remontrances les plus fortes, il quitta Liége pour aller consoler et encourager les croisés. Il était dans la terre sainte avec Edouard, roi d'Angleterre, lorsqu'il apprit qu'il avait été élu pape par compromis, en 1271. Il indiqua l'année suivante un concile général. La lettre de convocation marquait trois principales raisons de le tenir : le schisme des Grecs, le mauvais état de la terre sainte et les vices et erreurs qui se multipliaient dans l'Eglise. Ce concile se tint à Lyon en 1274, et fut très-nombreux. On y compta 500 évêques, 70 abbés, des ambassadeurs de presque tous les princes chrétiens. Henri de Gueldre y fut accusé par les députés de son église, et prévoyant qu'il serait déposé, il aima mieux donner sa renonciation à l'évêché de Liége. Après le concile, Grégoire fit faire des préparatifs pour la croisade; mais ils furent sans effet : il ne se fit plus aucune entreprise générale pour la terre sainte. Le pape mourut peu de temps après à Arezzo, le 10 janvier 1276. Il se rendit recommandable par sa piété, son savoir, et son amour de la discipline. Il avait été élu à la persuasion de saint Bonaventure, qui connaissait son mérite. Ce fut lui qui ordonna que les cardinaux, après la mort du pape, seraient renfermés dans un conclave, et qu'ils y seraient jusqu'à ce que l'élection fut faite; règlement sage, qui empêcha que le saint Siége ne fût trop longtemps vacant, et qui arrêta les intrigues et les séditions. Le jésuite Bonucci a publié la *vie* de Grégoire X, à Rome, 1711, in-4. On a de lui 102 *lettres* dans *l'histoire ecclésiastique de Florence* par P.-M. Campi (tom. 2, pag. 410-485), Plaisance, 1651, 3 vol. in-fol., et dans les *Conciles* du P. Labbe.

GRÉGOIRE XI (Pierre ROGER), né en 1329 au château de Maumont, dans la paroisse de Roziers (Bas-Limousin), fut élu pape le 30 décembre 1370. Il était neveu du pape Clément VI, qui l'avait fait cardinal avant l'âge de 18 ans, et lui avait donné un grand nombre de bénéfices; abus qu'on s'efforçait de justifier, par la nécessité où étaient les cardinaux de soutenir leur dignité. Son savoir et son mérite lui avaient procuré la tiare. Son premier soin fut de réconcilier les princes chrétiens, d'envoyer du secours aux Arméniens attaqués par les Turcs, et de réformer les ordres religieux. Avignon était encore la résidence des papes depuis que Clément V avait quitté Rome : mais la présence de Grégoire était très-nécessaire à l'Italie. La plupart des villes de l'état ecclésiastique s'était révoltées; les Florentins faisaient des courses jusqu'aux portes de Rome. Le pape voulant remédier à ces désordres, et surtout vivement pressé par sainte Brigitte de Suède, et sainte Catherine de Sienne, passa à Rome en 1377; et depuis, cette ville n'a point été sans pape. Il y mourut l'année d'après, mécontent des Romains et regrettant le séjour d'Avignon; mais ne pouvant se dissimuler le bien qu'il avait fait par son retour à l'Eglise et à l'état. (*Voy*. GABRINI.) Ce pontife se rendit recommandable par la bonté de son caractère, et par son savoir dans le droit civil et canonique. Ce fut lui qui proscrivit le premier les erreurs de Wiclef. On trouve le testament de ce pape dans le *Spicilége* de d'Achery, et dans *l'Appendix* du *Museum Italic*. les *Constitutions de l'Eglise romaine* qu'il avait rédigées étant cardinal. On a de lui des *lettres* dans Wadding, Bzovius et Ughelli. C'est le dernier pape que la France ait donné à l'Eglise.

GRÉGOIRE XII, vénitien, connu sous le nom d'*Ange Conrario*, avait été honoré de la pourpre par le pape Innocent VII. L'esprit de conciliation qu'il avait marqué dans ses nonciatures, lui fit donner le souverain pontificat en 1406, dans le temps malheureux du schisme d'Occident. On eut la précaution de lui faire signer un compromis, par lequel il s'engageait à renoncer à la tiare, en cas que l'autre contendant cédât de son côté. Les deux papes s'épuisèrent en lettres et en promesses; ils devaient abandonner leur droit l'un et l'autre. Grégoire XII ne cessait de l'écrire, Benoît XIII de le dire; et tous les deux étaient fort éloignés de l'exécuter. Les cardinaux, voyant qu'ils n'agissaient pas de bonne foi, convoquèrent un concile général à Pise en 1409, dans lequel ils les déposèrent, et élurent Alexandre V. Pour contrebalancer ce concile, Grégoire en tint un à Udine dans le Frioul; mais craignant à tout moment d'être arrêté, il se retira à Gaète, sous la protection de Ladislas, roi de Naples. Ce prince l'ayant abandonné, il se réfugia à Rimini, d'où il envoya sa renonciation au concile de Constance en 1415. Grégoire, instruit qu'elle avait été acceptée, quitta la tiare et toutes les marques de la dignité pontificale. Le concile, en reconnaissance de sa soumission, lui donna les titres de *Doyen des cardinaux*, et de *Légat perpétuel* dans la Marche d'Ancône. Il mourut à Recanati en 1417, pénétré du néant de la grandeur, et détrompé de ces sublimes misères qui avaient rempli sa vie d'amertumes. Wadding, Ughelli, Bzovins ont conservé quelques *lettres* de ce pape dans leurs *Collections*.

GRÉGOIRE XIII (Hugues BUONCOMPAGNO), bolonais, successeur de Pie V en 1572. C'était un des hommes les plus profonds de son siècle dans la jurisprudence civile et canonique. Il l'avait professée avec distinction, et avait paru avec non moins d'éclat au concile de Trente, en qualité de jurisconsulte. Son pontificat sera éternellement célèbre par la réformation du calendrier. Il s'y était glissé des erreurs si considérables, qu'on ne célébrait plus les fêtes dans leur temps, et que celle de Pâques, au lieu de demeurer entre la pleine lune et le dernier quartier de la lune de mars, se serait trouvée insensiblement au solstice d'été, puis en automne, et enfin en hiver. Il s'agissait de mettre ordre à cette confusion. Les cardinaux Pierre d'Ailly, Nicolas de Cusa et Paul de Middelbourg (*voy.* ce mot), évêque de Fossombrone, avaient écrit sur la nécessité de la réformation du calendrier. On avait résolu d'en traiter, dans les conciles de Constance, de Bâle, et dans le 5e de Latran; mais ce fut sans effet. Sixte IV y employa Régio-Montan, qui mourut avant d'avoir exécuté son projet. Jean de Sepulvéda de Cordoue, Luc Gorurie de Naples, et d'autres y travaillèrent après la première publication du concile de Trente; mais on n'y décida rien, la chose fut renvoyée au saint Siége; enfin Grégoire XIII ayant adopté le système d'Aloïsio Lilio, habile mathématicien et médecin de Rome, et l'ayant communiqué au P. Christophe Clavius, jésuite allemand, le plus grand géomètre de son temps, termina les difficultés et acheva cette importante réformation par sa bulle du 24 février 1582. Lilio fournit la manière la plus simple et la plus facile de rétablir l'ordre de l'année, tel qu'on le voit dans le nouveau calendrier; il ne fallait que retrancher dix jours à l'année 1582, où l'on était pour lors, et prévenir le dérangement dans les siècles à venir. Grégoire XIII eut plus de peine à faire recevoir cette réforme par les nations, qu'à la faire rédiger par les mathématiciens. Elle fut rejetée par les protestants d'Allemagne, de Suède, de Danemark, d'Angleterre, uniquement parce qu'elle venait du pape. « Comme s'il était permis, dit Bossuet, à » aucun homme raisonnable, de ne pas recevoir la » raison de quelque part qu'elle vienne. » Ils craignirent que les peuples, en recevant des lois dans l'astronomie, n'en reçussent bientôt dans la religion. Ils s'opiniâtrèrent à suivre l'ancien calendrier, et c'est de là qu'est venu l'usage d'ajouter aux dates les termes de *vieux style* pour ceux qui retenaient l'année julienne, et de *nouveau style* pour l'année grégorienne. En France, dans les Pays-Bas, dans la Grèce, on refusa d'abord; mais on reçut ensuite cette vérité utile, qu'il aurait fallu recevoir des Turcs, dit un homme d'esprit, s'ils l'avaient proposée : les Anglais l'adoptèrent en 1752; leur exemple fut suivi des Suédois en 1753, et des protestants d'Allemagne en 1776; il n'y a plus que les Russes qui aiment mieux, dit un auteur judicieux, être brouillés avec tout le ciel, que de se rencontrer avec l'Eglise romaine. Grégoire XIII mit en même temps la dernière main à un ouvrage non moins désiré par les jurisconsultes, que la réformation du calendrier l'était par les astronomes. C'est le *Décret* de Gratien. Il le publia, enrichi de savantes notes. Le pape avait beaucoup travaillé lui-même à cette correction, dans le temps qu'il professait à Bologne. Les derniers jours de son pontificat furent marqués par une ambassade, envoyée du Japon de la part des rois de Bungo et d'Arima, et du prince d'Omura, pour reconnaître l'autorité du saint Siége : événement glorieux et consolant pour l'Eglise, déchirée par les nouvelles sectes, et dont on était redevable aux missionnaires jésuites. Grégoire mourut l'année d'après en 1585, à 83 ans. Le peuple eût été très-heureux sous ce pontife, si la tranquillité publique de ses états n'avait pas été quelquefois troublée par des bandits, encouragés par l'impunité qu'ils se promettaient de son excessive douceur. Sixte V lui succéda.

GRÉGOIRE XIV (Nicolas SFONDRATE), né à Crémone, pape après Urbain VII en 1590, mort en 1591, gouverna trop peu l'Eglise, vu l'espérance que son zèle, sa prudence et ses vertus avaient fait naître d'un heureux pontificat. Il se déclara contre le roi Henri IV, croyant devoir empêcher qu'un prince non catholique montât sur le trône de France. La consolation de voir rentrer Henri dans le sein de l'Eglise, était réservée à Clément VIII. Sa sobriété était si grande, qu'il n'usa d'un peu de vin que sur la fin de sa vie. Il donna le chapeau rouge aux cardinaux réguliers. Innocent XI lui succéda.

GRÉGOIRE XV (Alexandre LUDOVISIO), bolonais, pape en 1621, mort en 1623, à l'âge de 70 ans,

érigea l'évêché de Paris en métropole; fonda la Propagande; approuva la réforme des bénédictins de Saint-Maur; donna des secours considérables à l'empereur et au roi de Pologne, qui soutenaient une rude guerre, l'un contre les hérétiques, l'autre contre les Turcs; aima les pauvres et assista les malades. Il donna une constitution par laquelle il ordonna que les suffrages pour l'élection des papes seraient secrets et par là plus libres. On a des preuves de sa science dans plusieurs ouvrages qu'il laissa, entre autres: *Epistola ad regem Persarum Schah Abbas, cum notis Hegalfoni*, 1627, in-8; et les *Décisions de la Rote.* Ce pape canonisa quatre saints fort célèbres: S. Ignace de Loyola, S. François-Xavier, S. Philippe de Néri et sainte Thérèse. Urbain VIII lui succéda.

GRÉGOIRE DE NÉOCÉSARÉE (saint), surnommé *le Thaumaturge, faiseur de miracles*, disciple d'Origène, fut élevé au siége de Néocésarée, sa patrie, vers l'an 240. Grégoire évita cet honneur par la fuite; mais il fallut qu'il se rendit à la vocation divine et aux sollicitations du peuple. Son épiscopat fut une suite non interrompue de prodiges opérés sur les êtres sensibles et sur les insensibles. Il fut, pour ainsi dire, le maître de la nature et des cœurs. On rapporte que manquant de place pour bâtir une église, il fit, par l'efficace de sa prière, reculer une montagne qui laissa l'espace nécessaire à cet effet, réalisant ainsi ces paroles de l'Evangile: *Si habueritis fidem, dicetis monti huic: Transi hinc illuc, et transibit.* Lorsqu'il monta sur le siége de Néocésarée, il ne trouva dans cette ville que 17 chrétiens: se voyant près de mourir, il n'y avait plus qu'un pareil nombre d'idolâtres. *Je dois à Dieu de grandes actions de grâces!* s'écria-t-il plein de joie, *je ne laisse à mon successeur qu'autant d'infidèles que j'ai trouvé de chrétiens.* Il expira peu après, en 265, ou plus probablement 270 ou 271. Les Pères parlent de lui comme d'un nouveau Moïse, d'un nouveau Paul. Ruffin et Usuard le nomment martyr, suivant la coutume des Grecs, qui donnaient ce nom à ceux qui avaient beaucoup souffert pour la cause de l'Evangile. Parmi les ouvrages de cet illustre défenseur de la foi, il y en a plusieurs qui ne sont pas de lui; mais le *Remercîment à Origène*, morceau de la plus sublime éloquence, dont l'abbé Guillon a donné l'analyse dans sa *Bibliothèque choisie des Pères de l'église grecque et latine;* un *Symbole* ou *Profession de foi sur la Trinité; l'Epître canonique* et la *Paraphrase de l'Ecclésiaste*, que nous avons sous son nom, sont certainement de lui. Tous ces écrits ont été recueillis par Vossius, Mayence, 1604, in-4, avec la *vie de l'auteur*, et des *scolies*, etc., Paris, 1622, in-fol., grec et latin. Pour les sermons qui lui ont été attribués, on croit qu'ils sont de saint Proclus, disciple et successeur de saint Jean Chrysostome. Saint Grégoire de Nysse a écrit que la *Profession de foi sur la Trinité* lui fut communiquée par une voie surnaturelle: cependant elle ne comprend rien au delà ni au-dessus des symboles ordinaires; mais elle est exacte et orthodoxe, avec une grande précision de termes: ce qui dans un temps où les disputes embrouillaient la chose, et où le langage théologique n'était pas encore formé, quoique la foi fût constante et uniforme, pouvait être précieux et pas au-dessous d'une instruction surnaturelle.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE (saint), dit *le Théologien*, naquit en 328 à Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze en Cappadoce. Il était fils de saint Grégoire, évêque de Nazianze, et de sainte Nonne: l'un et l'autre également illustres par leur piété. Leur premier soin fut d'élever leur fils dans la vertu et dans les lettres. A Césarée, à Alexandrie, à Athènes, où on l'envoya étudier sous les plus habiles maîtres, il brilla par ses mœurs et par son esprit. C'est dans cette dernière ville qu'il connut le fameux Julien, qui depuis voulut l'approcher de son trône, mais inutilement. Grégoire n'aimait pas le grand monde, qu'il regardait comme l'*écueil de la* vertu. Dès qu'il eut fini ses études, il s'enfonça dans un désert avec Basile, son illustre ami, et n'en sortit que pour aller soulager son père, qui, accablé sous le poids des années, ne pouvait plus porter le fardeau de l'épiscopat. Ce respectable vieillard, affaibli par l'âge, avait signé le *Formulaire de Rimini;* son fils l'engagea à rétracter sa signature, instruisit les fidèles et résista aux hérétiques. Elevé au sacerdoce par son père, et ensuite sacré évêque de Sazime en Cappadoce par saint Basile, il abandonna ce siége à un autre évêque pour se retirer de nouveau dans la solitude. Son père, prêt à descendre dans le tombeau, le pria une seconde fois de venir gouverner son église. Grégoire se rendit à ses instances, il fit toutes les fonctions d'évêque, mais sans vouloir en prendre le titre. Grégoire son père mourut en 374, à l'âge de près de 90 ans, ayant gouverné son diocèse environ 45 ans. On lit dans les ouvrages du fils un détail fort édifiant de ses vertus, surtout de son zèle et de son humilité. On voulut forcer le fils d'accepter l'épiscopat, et il alla se cacher encore une fois dans son désert. Ses amis l'engagèrent à en sortir pour gouverner l'église de Constantinople, alors en proie aux ariens. Dès qu'il parut, les hérétiques furent terrassés et confondus. En vain s'armèrent-ils de la calomnie et de l'imposture, l'empereur Théodose le Grand rendit justice au saint évêque, et se déclara pour la foi. Les prélats d'Orient, assemblés par ordre de ce prince, lui confirmèrent l'évêché de Constantinople; mais voyant que son élection causait du trouble, il s'en démit, retourna à Nazianze, gouverna encore cette église pendant quelque temps, y fit établir un évêque, et enfin retourna dans sa retraite, où il mourut en 389, à 62 ans. L'abbé Duguet a fait un beau parallèle de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze: mais ces deux saints, si conformes par l'amitié, l'innocence, la solitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'éloquence, l'attachement à la vérité, l'épiscopat, les travaux pour l'Eglise, ne l'ont pas été en tout. Saint Basile avait plus de capacité pour les affaires, et plus de douceur dans la société. « L'ardente passion de Grégoire de Na- » zianze pour la solitude (dit l'abbé Ladvocat) le » rendait d'une humeur triste, chagrine et un peu

» satirique. Mais avait-il tort, reprend un auteur » judicieux, de préférer le repos de la solitude aux » troubles que les ariens avaient excités dans toutes » les villes épiscopales, et aux orages qu'ils formaient » contre tous les évêques orthodoxes? Il avait été » en butte à leurs persécutions ; ils attentèrent plus » d'une fois à sa vie; le saint évêque n'employa » contre eux que la douceur et la patience, jamais » il ne voulut implorer contre eux le bras séculier, » et il ordonnait à ses ouailles de leur rendre le bien » pour le mal; il consentit de sortir de la solitude » toutes les fois que le bien de l'Eglise l'exigea; » mais il aima mieux quitter le siége de Constanti- » nople que de contester avec ses collègues. Où » trouvera-t-on une vertu plus pure, plus douce et » plus désintéressée ! » Il reste de lui beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont : 55 *sermons*, traduits en français par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1698, 2 vol. in-8; 235 *lettres*, la plupart sur des sujets intéressants; *Carmina*, *gr. cum vers. lat.*, Venetiis, 1504, in-4. Ces différentes productions ont été recueillies sous ce titre : *Opera omnia gr. lat. ex interpret. Jac. Billii Prunaci, cura et studio Feder. Morelli*, Lut.-Parisior., 1609-11, 2 vol. in-fol.; cette édition est préférée à celle de 1630, 24 à 36 fr., et plus, en gr. pap. On estime celle de Paris, 1753, 2 vol. in fol. D. Marand, bénédictin de la congrégation de St.-Maur, en avait entrepris une autre édition, dont il n'a paru que le premier volume, ibid., 1788, in-fol. On trouve dans *Tollii insignia itinerarii Italici*, Utrecht, 1696, in-4, 20 poëmes de saint Grégoire de Nazianze, qui n'avaient pas encore été imprimés, et auxquels l'éditeur a donné le titre de *Carmina cycnea*. Baronius a inséré dans ses *Annales* le *Testament de saint Grégoire*, et un autre ouvrage de ce saint, intitulé : *Invectives contre Julien*, trad. en franç. par l'abbé Troïa d'Assigny, avec des remarques, Lyon, 1735, in-12. Quelques autres pièces et dix *lettres* inédites ont été publiées en grec par R. Montaigu, Eton, 1610, in-4. Muratori a encore publié du même écrivain 228 épigrammes inédites dans ses *Anecdota græca*, Padoue, 1709, in-4, d'après les manuscrits de la Bibliothèque des Médicis, de la Bibliothèque Ambrosienne et de celle du roi à Paris. On est forcé, en lisant les écrits de ce Père, d'avouer qu'il a remporté le prix de l'éloquence sur tous les orateurs de son siècle, pour la pureté de ses termes, pour la noblesse de ses expressions, pour l'élégance de son style, pour la variété des figures, pour la force des raisonnements, pour l'élévation des pensées : malgré cette élévation il est naturel, coulant, agréable. Ses périodes sont pleines et se soutiennent jusqu'à la fin. C'est l'Isocrate des Pères grecs. On peut néanmoins lui reprocher qu'il affecte trop de se servir des antithèses, des allusions, des comparaisons et de certains autres ornements, qui prodigués rendent le style précieux et efféminé. Ses *sermons* sont mêlés d'un grand nombre de pensées philosophiques, et semés de traits d'histoire et même de mythologie. Il est aussi exact que sublime dans l'explication des mystères : qualité qui lui mérita le nom de *théologien* par excellence. Ses *poésies* furent presque toutes le fruit de sa retraite et de sa vieillesse; mais on ne laisse pas d'y trouver le feu et la vigueur d'un jeune poëte. Son poëme des *Vicissitudes de la vie* a été traduit par Le Franc de Pompignan. L'abbé Guillon, dans sa *Bibliothèque des Pères de l'église grecque et latine*, consacre un volume et demi à donner l'analyse des ouvrages de ce Père de l'Eglise, et la traduction des meilleurs morceaux qu'ils renferment. Il existe plusieurs notices sur saint Grégoire. Herman a écrit sa vie avec exactitude et éloquence, Paris, 1675, in-4.

GRÉGOIRE DE NYSSE (saint), évêque de cette ville, naquit en Cappadoce vers l'an 331. Frère puîné de saint Basile le Grand, il était digne de lui par ses talents et ses vertus. Il s'appliqua de bonne heure aux belles-lettres, et acquit une profonde érudition. Il professa la rhétorique avec beaucoup de distinction. Saint Grégoire de Nazianze l'engagea à quitter cet emploi, pour entrer dans le clergé; il abandonna dès lors la littérature profane, se donna tout entier à l'étude des saintes Ecritures, et se fit autant admirer dans l'Eglise, qu'il l'avait été dans le siècle. Ses succès le firent élever sur le trône épiscopal de Nysse en 372. Son zèle pour la foi lui attira la haine des hérétiques, qui vinrent à bout de le faire exiler en 374 par l'empereur Valens. Du fond de sa retraite, il ne cessa de combattre les errants et d'instruire les orthodoxes. Il s'exposa à toutes sortes de dangers pour aller consoler son peuple. L'empereur Théodose ayant rappelé les exilés à son avénement à l'empire, Grégoire retourna à Nysse en 378. L'année suivante il assista au grand concile d'Antioche, qui le chargea de visiter les églises d'Arabie et de Palestine, déchirées par le schisme et infectées de l'arianisme. Grégoire travailla en vain à procurer la paix et la vérité. Il ne brilla pas moins en 381 au grand concile de Constantinople, qu'à celui d'Antioche. Il prononça l'*Oraison funèbre de saint Mélèce*, évêque de cette dernière ville. Les Pères du concile lui donnèrent les plus grands éloges, et le chargèrent des commissions les plus importantes. Cet illustre saint mourut en 396, selon les uns, et 400 suivant les autres, dans un âge fort avancé, avec le surnom de *Père des Pères*. Ses ouvrages ont été publiés sous ce titre : *Opera omnia, gr. et lat. nunc primum edita stud. et opera Feder. Morelli*, Parisiis, 1615, 2 vol. in-fol.; il faut joindre à cette édition : *Appendix Gregorii, ex editione Jac. Gretseri*, Paris, 1618, in fol., les 3 vol., 24 à 30 fr. L'édition de 1638, 3 vol. in-fol., est moins belle que celle de 1615, mais elle est plus ample et plus commode. On la dit peu correcte, 24 à 36 fr., et plus cher en gr. pap., vend. 120 fr. Les principaux sont : des *Oraisons funèbres*; des *Sermons*; des *Panégyriques de saints*; des *Commentaires sur l'Ecriture*; des *Traités dogmatiques*. On trouve une *analyse raisonnée* de ces ouvrages dans la *Bibliothèque des Pères* de l'abbé Guillon. Saint Grégoire de Nysse peut être comparé aux plus célèbres orateurs de l'antiquité pour la pureté, l'aisance, la force, la fécondité et la magnificence de son style, surtout

dans ses ouvrages polémiques. Il y montre une pénétration d'esprit singulière et une sagacité merveilleuse à démasquer l'erreur. C'est celui de tous les Pères qui a le mieux réfuté Ennomius. On lui reproche cependant d'avoir trop donné à l'allégorie, et d'avoir quelquefois expliqué dans un sens figuré des textes de l'Ecriture qu'il aurait été plus naturel de prendre à la lettre. (*Voy.* saint GRÉGOIRE LE GRAND.) Dans son *Discours sur la mort*, il paraît admettre cette purgation générale qu'on attribue aux origénistes; ce qui l'a fait accuser d'avoir partagé leurs erreurs. Plusieurs auteurs l'ont lavé de cette calomnie; ils prouvent que ce qu'on trouve dans ses écrits de trop favorable à l'origénisme, y a été ajouté par les hérétiques.

GRÉGOIRE DE TOURS (saint), le plus ancien des historiens français, évêque, d'une famille illustre d'Auvergne, naquit vers l'an 544, et non en 369. Saint Gal, évêque de Clermont, son oncle, le fit élever dans les sciences et dans la vertu. Devenu évêque de Tours en 573, Grégoire assista à plusieurs conciles, montra beaucoup de fermeté en diverses occasions, surtout contre Chilpéric et Frédégonde, qu'il reprit souvent de leurs désordres. Sur la fin de ses jours il se rendit à Rome, y fut reçu comme il le méritait par le pape Grégoire, et mourut en 595. On a de lui une *Histoire ecclésiastique et profane*, depuis l'établissement du christianisme dans les Gaules, par saint Pothin, évêque de Lyon, jusqu'en 591, et divisée en 16 livres. Grégoire de Tours est le père de l'histoire de France; mais il n'est pas le modèle des historiens. Simple, crédule, il n'a mis du choix ni dans les faits, ni dans le style. Le sien est aussi rude et aussi grossier que le siècle où il vivait. Il ne se fait pas un scrupule de mettre un cas pour un autre. Il ne marque ni les dates du jour, ni celles de l'année où sont arrivés les événements. Mais malgré ces défauts, il faut le lire, parce que nous ne savons guère sur nos premiers rois que ce que cet historien nous en a appris. La meilleure édition de son ouvrage, sous ce titre, *Opera et Fredegarii chronicon*, est celle de dom Ruinart, Paris, 1699, in-fol., 30 à 45 fr. Dom Bouquet l'a insérée dans sa grande *Collection des Historiens de France*, après l'avoir revue sur des manuscrits inconnus à son confrère. L'abbé de Marolles en a donné une version, Paris, 1668, 2 vol. in-8, rare, 10 à 15 fr., qui est, comme toutes les autres sorties de la même main, rampante, infidèle, etc. Claude Bonnet l'avait traduite aussi en français, Paris, 1610, in-8. De Sauvigny l'a mise dans le recueil intitulé : *Essai historique sur les mœurs* des Français, Paris, 1785, 10 vol. in-8. Guizot l'a reproduite avec des améliorations, des notices et des notes, dans sa *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France; Huit livres sur la gloire des martyrs et des confesseurs, et les miracles des saints Julien et Martin*. Ils sont remplis de tant de prodiges si extraordinaires, qu'il est difficile qu'on ait ajouté foi à tous, même dans son siècle, quelque goût qu'on eût pour le merveilleux. On peut consulter sur cet historien le tome 3ᵉ de l'*Histoire littéraire de la France*, par dom Rivet; on y trouvera une notice exacte de tous les ouvrages de Grégoire de Tours, et un détail circonstancié de toutes les éditions, tant générales que particulières qu'on en a faites, avec le jugement qu'on doit en porter.

GRÉGOIRE d'*Arimini*, général des augustins en 1357, surnommé le *Docteur authentique*, est auteur d'un *Commentaire sur le Maître des sentences*, Parisiis, 1482, et Venetiis, 1518, in-fol.; d'un *Traité de l'usure*, et d'autres ouvrages peu estimés, Rimini, 1522, in-fol. Il combattit quelques théologiens ineptes qui soutenaient que « Dieu peut » faire que deux propositions contradictoires sur » un même sujet, soient vraies en même temps. » On l'a quelquefois surnommé *Tortor puerorum*, à cause de l'opinion qu'il soutenait touchant les enfants morts sans baptême.

GRÉGOIRE DE ST.-VINCENT. (*Voy.* SAINT-VINCENT, Grégoire de.)

GRÉGOIRE (Pierre), Toulousain, célèbre professeur en droit, mourut en 1597 à Pont-à-Mousson. On a de lui : *Syntagma juris universi*, Lyon, 1606, in-fol.; *De Republica*, in-8, et d'autres ouvrages pleins d'érudition; il s'est rendu surtout célèbre par sa *Réponse au conseil donné par Charles du Moulin, sur la dissuasion de la réception du concile de Trente en France*, Lyon, 1584, in-16. On la trouve dans les bibliothèques de du Verdier, de Denis-Simon, de Lenglet, de Le Long, etc., et dans le 5ᵉ vol. des OEuvres de du Moulin.

GRÉGOIRE, patriarche de Constantinople, naquit dans la petite ville de Dimitzara (Morée), en 1739. Il était d'une famille riche et considérée, qui, après qu'il eut fait ses premières études, l'envoya au monastère de Monga-Spilcon, sur le mont Cylène en Béotie. De là il se rendit à celui de Saint-Luc, et reçut les ordres au monastère du mont Athos. Il était connu de Procope, évêque de Smyrne et son compatriote, qui l'admit dans son clergé, et le fit nommer son successeur lorsqu'il fut choisi pour le patriarchat de Constantinople. A la mort de celui-ci, le synode, qui, à l'instar du sacré collége de Rome, choisit le chef de son église, lui donna, en 1795, la place de Procope. Les Français ayant débarqué en Egypte, et s'étant emparés d'un territoire que les Turcs considèrent comme l'*ombilic* ou le nombril de l'empire mahométan, on demanda à grands cris la tête du patriarche, par la seule raison que Grégoire était chrétien, de même que les Français. Pendant ce temps-là, des émissaires de cette nation faisaient tous leurs efforts pour porter les Grecs à prendre les armes, leur promettant de les délivrer du joug musulman. Sélim III, qui régnait alors, et qui craignait, sans doute, une guerre intestine au moment qu'il avait à combattre des ennemis du dehors, proclama l'innocence de Grégoire. Il en agit ainsi, moins peut-être par un sentiment de justice que dans la persuasion que le patriarche, lui seul, pouvait empêcher la révolte des Grecs. En effet, Grégoire publia une *encyclique* qui enjoignait aux Grecs de demeurer tranquilles. Cette conduite du patriarche n'avait aucun mérite auprès d'un peuple fanatique et ignorant; et quand, vers la fin de 1806, la guerre éclata entre la Russie

et la Porte, les Turcs demandèrent encore la tête du patriarche, par le même motif que les Russes étaient des chrétiens. Sélim III défendit de nouveau Grégoire, et les Grecs ne firent aucune démonstration hostile, en vertu d'une autre *encyclique* que ce patriarche publia. Comme les Anglais étaient aussi des chrétiens, quand leur flotte, commandée par Ducworth, parut devant Constantinople, dans la même année 1806, le patriarche courut de nouveau de grands dangers, auxquels Sélim ne put le soustraire qu'en l'exilant au mont Athos. La Porte se trouvant enfin en paix avec le reste de l'Europe, Grégoire se livra aux soins de son ministère, surveillant de près son clergé, et punissant les abus qui s'y étaient introduits. Il rétablit l'imprimerie du patriarchat, écrivit plusieurs *sermons*, traduisit en grec moderne et commenta un *Traité sur les épîtres de saint Paul*, qu'il fit imprimer, ainsi que ses *Homélies sur la charité*. Simple et austère dans ses mœurs, il menait une vie exemplaire. Il jouit de quelque repos sous le règne de Mustapha V, successeur de Sélim ; mais en juin 1821, le prince Ypsilanti ayant appelé tous les Grecs aux armes en arborant la croix grecque, Mahmoud, qui avait succédé à Mustapha, et le divan, firent venir le patriarche à la barre de *l'apostrophe impériale*. Après l'avoir accablé d'injures, on lui enjoignit d'ordonner aux Grecs de mettre bas les armes. Le patriarche obéit, et lança *l'anathème* contre Ypsilanti. Cette mesure arrêta, pour le moment, les progrès de l'insurrection ; mais il avait toujours existé à Constantinople une faction qui depuis longtemps méditait la ruine du christianisme dans les états musulmans ; cette faction prévalut dans le divan, et on y résolut la mort de l'innocent patriarche. On croyait intimider les Grecs par un exemple affreux, qui ne servit qu'à les irriter encore plus, et ne contribua pas peu à les rendre indomptables. Peu de jours après avoir adressé (la veille du jour de Pâques) une troisième *encyclique* aux archevêques, évêques, exarques, archimandrites, et à tous les fidèles de son église, pour les exhorter à rester fidèles à la Porte, Grégoire fut arrêté dans sa propre maison. On lui fit subir toutes sortes d'outrages, puis on le pendit comme un malfaiteur à la porte de la Basilique patriarchale le jour même de Pâques. Les Juifs, les plus violents ennemis des chrétiens, et envieux des richesses des Grecs de l'Orient, s'emparèrent du corps du patriarche, lui crevèrent un œil, le traînèrent dans les rues, prirent plaisir à maltraiter et à défigurer son cadavre, qu'ils jetèrent enfin dans le Bosphore. Leur froide et lâche cruauté surpassa celle des Turcs, auxquels ils s'unirent dans les excès qui suivirent la mort du patriarche. Ils massacrèrent des évêques, des moines, des prêtres. On pillait les maisons des Grecs, on les tuait dans les rues, partout où on les trouvait ; les femmes furent outragées, des enfants écrasés, mutilés sur le sein maternel ; les rues de Constantinople étaient couvertes du sang et des cadavres des malheureux Grecs. On avait attaché une pierre au cou du patriarche ; elle se détacha, le corps revint sur l'eau, fut poussé vers un vaisseau qui se trouvait dans le Bosphore, et où s'était sauvé un domestique du même patriarche. Ayant reconnu son maître, il en avertit aussitôt l'équipage par ses cris et ses gémissements. Le capitaine, ayant pris toutes ses précautions pour n'être pas aperçu des Turcs, fit jeter une natte sur le cadavre, et l'ayant fait attacher par une corde au vaisseau, les matelots le retirèrent la nuit de la mer et le transportèrent à Odessa, où se dirigeait le vaisseau. Arrivé dans le port, des commissaires furent envoyés pour examiner le cadavre, qui s'était conservé exempt de corruption. Le comte de Langeron, gouverneur de la province, expédia un courrier à la cour de Pétersbourg, pour demander des instructions sur ce qu'il devait faire en pareil cas. Pendant ce temps, l'archimandrite russe, Théophile, eut la permission, tandis que le vaisseau observait la quarantaine, de veiller le corps du patriarche, selon les rites de l'église grecque, qui sont les mêmes en Russie que dans l'Orient. Ensuite, et d'après les ordres qui arrivèrent de Pétersbourg, on fit au patriarche de magnifiques obsèques, et ses dépouilles mortelles furent couvertes du costume patriarchal, et des riches ornements qu'avait envoyés pour cet objet le synode de Pétersbourg. On déposa son corps dans l'église grecque d'Odessa, et on lui a élevé dernièrement un monument en marbre, avec une inscription qui rappelle sa mort injuste et tragique.

GRÉGOIRE (Henri), évêque constitutionnel, député aux états généraux, membre de la convention, naquit à Vébo, près Lunéville, le 4 décembre 1750. Destiné à l'état ecclésiastique, il voulut unir à la connaissance de la théologie, celle de l'histoire, du droit des gens et du droit public. La direction de ses études, jointe à la fougue d'une âme ardente, donna de bonne heure à ses croyances religieuses ce caractère démocratique qu'elles conservèrent jusqu'au terme de sa vie, et qui put leur permettre de se produire au milieu des sectateurs les plus intolérants de la philosophie moderne. Grégoire débuta par des travaux purement littéraires ; en 1772, il composa un *Éloge de la poésie*, qui remporta le prix proposé par l'académie de Nancy. En 1778, il fit paraître un *Essai sur l'amélioration politique, physique et morale des Juifs*, qui fut aussitôt traduit en anglais et couronné par la société royale de Metz. Grégoire exerçait alors les fonctions pastorales à Emberménil en Lorraine. Nommé député du clergé aux états généraux, il se réunit dès l'ouverture de la session aux députés du tiers état, et prêta avec eux le serment du jeu de paume. La veille de la séance royale du 23 juin, il fit partie de la réunion préparatoire dans laquelle fut prise la résolution de résister aux ordres de la cour. Le 13 juillet suivant, il demanda la formation d'un comité *pour connaître et révéler les crimes ministériels, pour dénoncer les auteurs des maux qui affligeaient la patrie, et livrer les coupables à la rigueur des lois*. Dans la fameuse séance nocturne du 4 août, il prit une part active à la destruction des priviléges, et demanda spécialement la suppression des annates. Plus tard il s'opposa fortement à ce qu'on accordât au roi le *veto absolu*, et ne cessa de plaider la

cause des Juifs, des nègres et des hommes de couleur. Lorsque la constitution civile du clergé eut été adoptée, le premier de son ordre il prêta serment, et il fut élu évêque du département de Loir-et-Cher. Lors de l'arrestation de Louis XVI à Varennes, Grégoire se prononça avec la plus grande véhémence pour la mise en jugement de ce prince. Son discours fut accueilli par des murmures; on lui cria qu'il ne convenait point à un prêtre de prendre la parole sur une pareille matière. Grégoire, pour soutenir son opinion, invoqua cette maxime dont on a tant et si souvent abusé : *que le salut du peuple est la suprême loi.* Nommé plus tard député à la convention nationale, dès la première séance de cette assemblée, il appuya fortement la motion d'abolir la royauté, en disant que *l'histoire des rois était le martyrologe des nations.* Lorsque la discussion s'ouvrit le 15 novembre sur la mise en jugement du roi, Grégoire se prononça pour l'affirmative, mais en même temps il déclara qu'il réprouvait la peine de mort comme un reste de barbarie qui devait disparaître de nos codes, et il demanda que Louis fût admis à partager le bienfait de cette abolition. *Vous le condamnerez alors à l'existence*, disait-il en parlant du vertueux Louis XVI, *afin que l'horreur de ses forfaits l'assiége sans cesse et le poursuive dans le silence de la solitude.* Le 21 du même mois, l'évêque de Blois fut élevé à la présidence, et quelque temps après il fut nommé commissaire avec Hérault de Séchelles, Jagot et Simon, pour aller organiser l'administration républicaine dans le département du Mont-Blanc qui venait d'être réuni à la France. Il se trouvait à Chambéry au moment de la condamnation du roi; ses collègues ayant rédigé une lettre dans laquelle ils déclaraient à la convention qu'ils votaient pour la condamnation à mort, Grégoire refusa d'abord son adhésion à ce vote, et ne signa la lettre qu'après avoir fait effacer les mots *à mort*. Après son retour à Paris, il fut appelé dans le sein du comité d'instruction publique, où il proposa des moyens d'établir des communications entre les écrivains et les savants des diverses nations. Dans le temps où la commune de Paris prétendait établir le culte de la raison sur les ruines du christianisme, Grégoire sommé au milieu même de la convention d'imiter l'apostasie de Gobel, repoussa cette invitation avec les marques de l'indignation la plus vive. Cette résistance, qui était alors périlleuse, lui attira les invectives des partisans d'Hébert et de Chaumette, qui le signalèrent à la fureur aveugle de la multitude. Grégoire n'en publia pas moins un écrit virulent où il flétrissait les persécutions en matière religieuse, et dans une autre brochure il s'éleva contre la substitution du décadi au dimanche. Après le 9 thermidor, il fut maintenu au comité d'instruction publique. On se rappela qu'il avait fait de constants efforts pour arracher un grand nombre de victimes au glaive révolutionnaire, et qu'il avait même réclamé la liberté des prêtres réfractaires, qui gémissaient sur les pontons de Rochefort. Après avoir fait un rapport sur les excès auxquels s'était livré le vandalisme révolutionnaire, il demanda et obtint cent mille écus d'encouragement pour les citoyens dont la vie était consacrée à la culture des lettres, des sciences et des arts. Il prit aussi une part active à toutes les créations importantes de cette époque, et notamment à l'établissement du bureau des longitudes, du conservatoire des arts et métiers, et de l'Institut national. Ce dernier corps l'admit au nombre de ses membres. Entré au conseil des Cinq-cents, Grégoire s'y montra le même qu'à l'assemblée constituante et à la convention. Après le 18 brumaire, il devint membre du corps législatif qu'il présida et au nom duquel il parla plusieurs fois devant les consuls, sans chercher à déguiser ses sentiments républicains. A trois reprises différentes, cette assemblée le présenta comme candidat au sénat conservateur, et malgré la répugnance que ses principes inspiraient à quelques personnes de l'entourage de Bonaparte, il fut enfin élu le 25 décembre 1801. Vers le même temps il présenta plusieurs mémoires contre le concordat, et publia les *Ruines de Port-Royal*, ouvrage dont quelques passages énergiques excitèrent plus tard le mécontentement de Napoléon. En 1802, Grégoire fit un voyage en Angleterre, et un an après il parcourut la Hollande, où il reçut des juifs d'Amsterdam des témoignages de vénération et de reconnaissance pour les efforts qu'il avait tentés en faveur de leur régénération. A son retour en France, il vota, lui troisième, contre l'érection du gouvernement impérial, et combattit seul l'adresse du sénat à Napoléon, au sujet du rétablissement des titres nobiliaires. En 1814, il fut un des premiers à se prononcer pour la déchéance de l'empereur, et il réclama l'acceptation d'un acte constitutionnel par les Bourbons. Pendant les cent-jours, Bonaparte ne lui donna aucun témoignage de bienveillance. Exclu de l'Institut après la seconde restauration, il fut nommé député en 1819 par les électeurs de l'Isère. Mais la chambre l'exclut de son sein comme régicide et comme indigne. Depuis cette époque Grégoire vécut dans la retraite. En 1801, il avait donné au pape la démission de son siége, tout en soutenant la légitimité de son titre. L'archevêque de Paris, après avoir fait vainement plusieurs tentatives pour obtenir de lui la rétractation de ses erreurs, et avoir employé pour le ramener toutes les ressources d'une affectueuse charité, défendit aux prêtres de son diocèse de lui administrer les derniers sacrements. Toutefois, l'abbé Guillon crut devoir prendre sur lui de lui donner l'extrême-onction; l'autorité, de son côté, fit ouvrir par force les portes de l'église, et chargea quelques ecclésiastiques inconnus de réciter sur le corps du défunt les prières d'usage. Grégoire est mort le 23 mai 1831. Il joignait à des connaissances étendues, des mœurs austères, un caractère indépendant et un attachement réel pour la religion, telle qu'il l'entendait. Mais la fierté et l'opiniâtreté de son caractère le rendaient peu propre à donner l'exemple de cette soumission modeste à l'autorité spirituelle qui est une des premières vertus du christianisme. Aussi cet homme qui aurait pu, par ses talents et son courage, devenir l'ornement et le soutien de l'Eglise dans des temps difficiles, en a-t-il fait le scandale et l'afflic-

tion par sa vie et par sa mort. Voici ses principaux ouvrages : *Eloge de la poésie*, discours prononcé à Nancy, 1773 ; *Essai sur la régénération morale, physique et politique des Juifs*, couronné à Metz, 1789 ; *Mémoire en faveur des gens du sang mêlé de St.-Domingue, etc.*, 1789 ; *Motion en faveur des Juifs, et sur l'admission de leurs députés à la barre nationale ; Légitimité du serment civique exigé des fonctionnaires ecclésiastiques ; Essais historiques et patriotiques sur les arbres de la liberté ;* nombre d'ouvrages et de brochures sur l'église constitutionnelle ; *les Ruines de Port-Royal*, dont la vente fut interdite ; *De la littérature des Nègres, recherches sur leurs facultés intellectuelles et morales ; De la domesticité chez les peuples anciens et modernes; Histoire des sectes religieuses qui depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les quatre parties du monde*, 6 vol. in-8, ouvrage rédigé avec trop peu de goût et de méthode, qui n'est point achevé ; *Chronique religieuse*, 6 vol. in-8 ; *Recueil de lettres encycliques; Annales de la religion* (journal constitutionnel), 18 vol. in-8.

GRÉGORAS (Nicéphore), bibliothécaire de l'église de Constantinople au 14e siècle, eut beaucoup de part aux affaires de son temps. On a de lui : *Historia Byzantina*, gr. et lat., *cum notis Jo. Boivin*, Paris, 1702, 2 vol. in-fol., 15 à 18 fr.; cette histoire est divisée en XXXVIII livres, et s'étend de 1204 à 1359.

GREGORIO (Rosario ou Rosaire de), savant sicilien, naquit à Palerme en 1753. Après avoir pris les ordres sacrés, il devint professeur de théologie, puis de diplomatie à l'université de sa ville natale : sa science et sa piété lui valurent les places de chanoine de la cathédrale de cette ville et d'historiographe du roi. Il étudia les archives de sa patrie pour en tirer les matériaux d'un ouvrage sur l'histoire de la Sicile. Les premiers fruits de ses travaux furent offerts à la société littéraire de Palerme qui se réunissait dans la bibliothèque de cette ville ; il lut à cette compagnie un grand nombre de *Mémoires* sur l'histoire ancienne de la Sicile, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la domination des Normands ; il est parvenu jusqu'à un certain point à débrouiller le chaos des *origines* des premières populations siciliennes, et nous pouvons le dire, il a fait faire sous ce rapport un pas à la science. Ses principaux ouvrages sont : *Compendio della storia di Sicilia epoca favolosa ; Delle colonie che vennero a stabilirsi in Sicilia ; Il secolo di Gerone e di Gelone ; De supputandis apud arabos siculas temporibus*, Palerme, 1786, in-8 ; *Rerum arabicarum, quæ historiam Siculam spectant, ampla Collectio*, 1790, in-fol., 42 fr. ; *Bibliotheca scriptorum qui res in Sicilia gestas sub Aragonum imperio retulere*, 1791 et 1792, 2 vol. in-fol.; *Introduzione allo studio del dritto publico Siciliano*, 1794, in-8 ; *Considerazioni sopra la storia di Sicilia da tempi Normanni sino ai presenti*, 1806-16, in-8, les derniers volumes n'ont paru qu'après sa mort ; *Discorsi intorno alla Sicilia, colla relazione dello stato in cui si rinvennero le reali tombe in Palermo*, 1821, ouvrage posthume, 2 volumes in-8. De Gregorio est mort à Palerme en 1809.

GREGORY (Jean), écrivain anglais, né en 1607, mort en 1646, était habile dans les langues et dans la théologie. On a de lui : *Alkibla*, ou *Recherches sur la coutume d'adorer vers l'orient*, Londres, 1728, in-8 ; des *Remarques* en anglais *sur quelques passages de l'Ecriture sainte*, Oxford, 1646, in-4. Ces ouvrages sont très-médiocres.

GREGORY (Jacques), le véritable inventeur des *télescopes à réflexion*, né en 1636 à New-Aberdeen en Ecosse, donna, à l'âge de 24 ans, son *Optica promota*, Londres, 1663, in-4 ; ouvrage célèbre, où l'on trouve la théorie du *télescope à réflexion*, qu'on a eu par conséquent tort d'attribuer à Newton qui, à cette époque, n'avait que 20 ans, et n'avait encore rien publié ; on l'attribuerait avec plus de raison au P. des Chales, qui alors en avait 41, et qui donne la description de ce télescope dans sa *Dioptrique*, l. 3, prop. 55. Grégory se rendit ensuite à l'université de Padoue, qui jouissait alors d'une grande réputation ; il y fixa sa résidence pendant quelques années, et publia : *Vera circuli et hyperboles quadratura*, ibid., 1667, in-4. Dans ce traité, il fit part aux savants d'une nouvelle découverte, savoir, l'invention d'une série convergente à l'infini pour les aires du cercle et de l'hyperbole. Dans la seconde édition qu'il fit paraître de cet ouvrage, il y ajouta un nouveau traité, sous le titre de *Geometriæ pars universalis inserviens quantitatum curvarum transmutationi et mensuræ*, ibid., 1668, in-4. Dans cet ouvrage, il donna pour la première fois une méthode pour la transmutation des courbes. En conséquence de ses ouvrages, il fut honoré de la correspondance des mathématiciens les plus célèbres, de Newton, Huygens, Halley et Wallis. L'année suivante, il donna à Londres un autre ouvrage, intitulé : *Exercitationes geometricæ*, Padoue, 1666, in-4, qui servit à augmenter la réputation qu'il s'était si justement acquise. Vers ce temps, il fut élu professeur de mathématiques dans l'université de St.-André ; mais au bout de six ans, il fut invité à remplir la même chaire dans l'université d'Edimbourg. Il n'avait occupé cette place que pendant quelques mois, quand, au mois d'octobre 1675, étant employé à montrer à ses disciples, au travers d'un télescope, les satellites de Jupiter, il fut frappé subitement d'un aveuglement entier, et mourut quelques jours après.

GREGORY (David), neveu du précédent, né à Aberdeen en 1661, fut élu en 1683 professeur de mathématiques dans l'université d'Edimbourg, à l'âge de 23 ans, et publia la même année : *Exercitatio geometrica de dimensione figurarum, sive specimen methodi generalis quasvis figuras dimetiendi*, Edimbourg, 1684, in-4. Devenu professeur d'astronomie dans l'université d'Oxford, il publia en 1693, dans les *Transactions philosophiques*, la résolution du problème de Florence : *De testudine veliformi quadribili*, et il continua

de communiquer au public, de temps en temps, plusieurs essais mathématiques, dont le plus important est : *Catoptricæ et dioptricæ sphericæ elementa*, Oxford, 1695, in-8, qui ont servi à perfectionner le télescope inventé par son père, que Dolland, Ramsden et le P. Keri ont porté encore à une plus grande perfection. Il fit encore paraître : *Astronomiæ physicæ et geometricæ elementa*, Oxonii, 1702, in-fol., fig., 6 à 9 fr., réimprimé avec des additions, Genève, 1726, 2 vol. in-4, 6 à 10 fr., et s'engagea quelque temps après à donner en société avec son collègue Halley, les *Coniques* d'Apollonius; mais avant de faire de grands progrès dans cet ouvrage, il mourut en 1708, à Maidenhead.

GREGORY (Jean), petit-fils de Jacques Grégory, né à Aberdeen en 1724, mourut à Edimbourg en 1773, après avoir professé la philosophie dans sa ville natale, et s'être distingué dans la médecine. Vers l'an 1766, il fut nommé premier médecin du roi pour l'Ecosse, et professeur de médecine pratique à l'université d'Edimbourg. Ses *Œuvres* ont été imprimées dans cette ville en 1788, 4 vol. in-8. Mlle de Keralio a traduit en français son ouvrage intitulé : *Vue des facultés de l'homme comparée avec celles des animaux*, sous ce titre : *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, Paris, 1775, in-12. Ce n'est qu'une ébauche d'un grand ouvrage qu'il n'eut pas le loisir d'exécuter, et où il s'était proposé de rechercher jusqu'à quel point la perfectibilité de l'homme a contribué à son bien-être. L'ouvrage qui lui a fait une plus grande réputation est le *Legs d'un père à ses filles*, qui n'a été publié qu'après sa mort, et qui a obtenu un grand nombre d'éditions. Ce livre, plein de sagesse, prouve autant de connaissance du cœur humain que de la société ; mais son utilité, en raison de la différence des mœurs, diminue beaucoup hors de l'Angleterre. Il a été traduit en français par Morellet, 1774, in-8, et 1800, in-12.

GREGORY (Georges), théologien et littérateur anglais, naquit en 1754 à Edernin en Irlande, paroisse dont son père était ministre. Après avoir terminé avec succès ses études à l'université d'Edimbourg, il entra dans les ordres en 1776 : il fut nommé en 1778 ministre à Liverpool, et ensuite à Londres, dans l'église de St.-Gilles de Cripplegate où il se fit une grande réputation comme prédicateur; mais ses idées philanthropiques, et son opposition aux vues des ministres, nuisirent quelque temps à son avancement ecclésiastique. Cependant, lorsque Addington fut porté au ministère, il transforma le *nouvel Annuaire* qu'il publiait en un ouvrage ministériel, et alors il obtint le riche bénéfice de Westham qui lui fut accordé en 1804, une prébende dans la cathédrale de Saint-Paul, la fonction de chapelain de l'évêque de Landaff et quelques autres places lucratives. Il ne cessa de s'occuper de travaux littéraires, et on le vit surtout seconder les honorables efforts de Wakefield, de Roscoe et de Wilberforce pour provoquer l'abolition de l'infâme trafic des Nègres. Il mourut à Westham en 1808. Ses principaux ouvrages sont : *Essais historiques et moraux*, 1785, in-8, et 1788, 2 vol. in-8; un volume de *sermons*, précédés de réflexions sur la composition et le débit d'un sermon, 1787, in-8; une continuation de l'*Histoire d'Angleterre* de Hume, 1795, in-8; l'*Economie de la nature expliquée et éclaircie d'après les principes de la philosophie moderne*, 1796, 3 vol. in-8, avec 46 planches gravées; *Leçons astronomiques et philosophiques pour l'instruction de la jeunesse anglaise*, 1797, in-12; *Eléments d'une éducation polie*, extraits des lettres du lord Chesterfield à son fils, 1801, in-12; un *Dictionnaire des sciences et des arts*, 1806, 2 vol. in-4, qui offre plusieurs bons articles; *Lettres sur la littérature et la composition, adressées à son fils*, 1808, 2 vol. in-12; la *vie de Th. Chatterton*, avec des notes critiques sur son génie et ses écrits, et une *notice* sur les poésies de Rowley, 1789, in-8, imprimée aussi en tête de l'édition des œuvres de Chatterton, 1803, 3 vol. in-8.

GRENADE (Louis de), né l'an 1505 en Espagne, dans la ville de ce nom, prit l'habit de Saint-Dominique, et l'illustra par ses vertus et ses écrits. Les rois de Portugal et de Castille le considéraient beaucoup. La reine Catherine, sœur de Charles-Quint, voulut le placer sur le siége de Brague ; mais il le refusa, et y fit nommer à sa place le pieux dom Barthélemi des martyrs. Ce saint religieux mourut en 1588. Les principaux fruits de sa plume sont : le *Guide des pécheurs, trad. franç. par Girard*, Paris, 1711, in-8, ou 1824, 2 vol. in-12; le *Mémorial de la vie chrétienne, trad. franç.*, ibid., 1701, 2 vol. in-8; un *Catéchisme, trad. franç. par Niccolin*, ib., 1709, 4 vol. in-8; un *Traité de l'Oraison, trad. franç.*, ib., 1702, 2 vol. in-8; des *sermons trad. par Binet*, ibid., 1698, 3 vol. in-8; *Vie de Jean d'Avila, etc.* Guillaume Girard a traduit en français la plus grande partie des ouvrages de Grenade. Cette version, en 2 vol. in-fol., et en 10 vol. in-8 (*voy.* GIRARD), est enrichie de la vie de l'auteur, le modèle des religieux. Barbier attribue cette traduction à J. Talon. Les historiens et les bibliographes ecclésiastiques le peignent comme un excellent auteur ascétique. Ses écrits ont été célébrés par saint Charles Borromée, qui y puisait les instructions qu'il faisait à son peuple, et par saint François de Sales, qui ne se lassait point de les étudier et d'en conseiller la lecture. Ils seraient une des meilleures nourritures qu'on pût fournir aux âmes pieuses, si on en retranchait quelques légendes apocryphes. Le pape Grégoire XIII, sous le pontificat duquel Grenade les composa, témoigna plusieurs fois « que cet écrivain faisait plus de bien à l'Eglise que s'il eût » rendu la vie aux morts et la vue aux aveugles. » Effectivement, les écrits d'un homme de génie, qui unit le talent au zèle, et la force du discours à l'onction, produit des fruits plus étendus et plus précieux que toutes les guérisons corporelles : aussi le Sauveur du monde n'a-t-il fait servir celles-ci qu'à l'efficace de sa prédication. La liste des ouvrages de Grenade se trouve dans la *Bibliotheca*

hispana de Nic. Antonio, et dans les *Scriptores ord. Prædicat.* du P. Echard. Sa vie a été écrite par plusieurs biographes, entr'autres par L. Munoz, Madrid, 1639, in-4.

GRENAN (Bénigne), poëte latin, né en 1681 à Noyers en Bourgogne, professeur de rhétorique au collége d'Harcourt, mort à Paris en 1723, a laissé des *harangues* et des *poésies*. On remarque dans les unes et dans les autres un style pur et élégant, des pensées nobles et délicates, et une imagination vive et sage. Ses *vers* sont en partie dans le *Selecta carmina quorumdam in universitate Parisiensi professorum*, et ses *discours*, en un recueil de harangues, dans le goût du précédent. On a encore de lui une *Paraphrase* en vers latins des *Lamentations de Jérémie*, Paris, 1715, in-8, et une *ode* très-spirituelle sur la prééminence du vin de Bourgogne sur tous les autres. — Pierre GRENAN, frère aîné de Bénigne, mort en 1722, à 62 ans, provincial de la Doctrine chrétienne, est connu par une satire de 22 pages, sous le titre d'*Apologie de l'équivoque*, 1710, in-12. C'est une continuation de celle de Despréaux sur le même sujet. Celle-ci n'était pas assez bonne pour demander une suite.

GRESHAM (Thomas), né à Londres en 1519, mort en 1579, d'une famille noble de Nortfolk, exerça le négoce à l'exemple de plusieurs gentilshomme de son pays. Il fit un usage magnifique des richesses que son industrie lui avait procurées. Il construisit à ses frais la *Bourse* de Londres en 1566. Le feu la consuma cent ans après, et on l'a rebâtie depuis, mais aux dépens des deniers publics. On lui doit aussi la fondation d'un collége qui porte son nom. La moitié des professeurs est nommée par le lord maire et par les aldermen de Londres, et l'autre moitié par les marchands de soie.

GRESNICK (Antoine-Frédéric), compositeur de musique, né à Liége en 1753, fut élève du célèbre Sola qui était alors professeur du Conservatoire de Naples. Il composa en italien plusieurs *opéras* peu connus en France. S'étant rendu à Londres, il en publia quatre qui eurent beaucoup de succès. Le prince de Galles le retint même pendant quelques années comme directeur de sa musique à Londres. Gresnick vint aussi en France, séjourna quelque temps à Lyon, où il fut chef d'orchestre du grand théâtre, et mourut en 1799 à Paris, où il s'était fixé depuis 5 ans. Ses principaux opéras sont : les *Faux mendiants*, en un acte; *L'extravagance de la vieillesse*, en un acte; le *Baiser donné et rendu*, en un acte; *Les petits commissionnaires*, en un acte; *Le savoir faire*, en deux actes; *Le rêve*, en un acte; *Eponine et Sabinus*, en trois actes; *L'heureux procès*, ou *Alphonse et Eléonore*; la *Tourterelle dans les bois*; la *Grotte des Cévennes*; les *Faux monnayeurs*; *Léonidas*; *La forêt de Brama*. Ce dernier opéra n'ayant été reçu qu'à *correction*, il en ressentit un chagrin si vif qu'il en mourut. La musique de Gresnick se fait remarquer par une méthode facile, une composition pure et correcte. Son harmonie est simple, sa mélodie douce et chantante. Il excellait surtout dans le genre gracieux.

GRESSET (Jean-Baptiste-Louis), écuyer, chevalier de Saint-Michel, historiographe de l'ordre de Saint-Lazare, l'un des quarante de l'académie française, né en 1709 à Amiens, est mort dans cette ville en 1777, sans laisser d'enfant de son mariage avec une demoiselle de cette ville. Les agréments de son commerce, la solidité de ses principes, l'honnêteté de ses mœurs, le firent chérir et estimer de tous ses concitoyens, et lui avaient mérité les grâces de la cour. Louis XVI lui accorda des lettres de noblesse en 1775, et Monsieur, depuis Louis XVIII, le nomma historiographe de l'ordre de Saint-Lazare dont ce prince était grand-maître. Le maire d'Amiens et le corps municipal assistèrent à ses obsèques. On fit ce distique sur la mort de cet homme illustre :

Hunc lepidique Sales lugent, Veneresque pudicæ :
Sed prohibent mores ingeniumque mori.

Il avait été jésuite; car il était entré dans cet ordre à l'âge de 16 ans, et il fut obligé d'en sortir à cause de l'éclat que fit dans le monde son premier poëme: nous parlons de *Ver-Vert*, ouvrage plein de sel, de facilité et de grâces, et dont le mérite parut d'autant plus grand, que le sujet offrait moins de ressources; mais ce qui le rend peu digne d'éloge, c'est le ridicule qu'il jette sur les religieuses. L'auteur avait fait un nouveau chant, intitulé : l'*Ouvroir*, où l'on trouvait, dit-on, des traces du même talent; mais il le brûla dans sa dernière maladie : quoique les choses en elles-mêmes ne se prêtassent à aucune mauvaise conséquence, il craignait que la frivolité ou la corruption du siècle n'abusât d'un badinage ingénieux, innocent et honnête, pour déroger aux honneurs et au respect dus à la vertu. *Ver-Vert* fut suivi de la *Chartreuse*. Cette épître annonce un caractère original, une philosophie aimable, une harmonie douce, et une fécondité d'expressions qui dégénère quelquefois en luxe : Laharpe a eu tort de mettre ce poëme au-dessus de *Ver-Vert*; l'*Epître au P. Bougeant*, et les *Ombres* qui lui sont fort inférieures, roulent sur le même fonds d'idées trop souvent répétées en phrases longues et traînantes; l'*Epître à sa sœur sur sa convalescence* vaut beaucoup mieux. Son *Lutrin vivant*, sujet un peu grotesque, est traité avec toute la gaîté d'une imagination facile et quelquefois un peu folâtre. L'auteur voulut s'élever de la poésie légère à la tragédie, mais son *Edouard III*, joué en 1740, n'a plus paru sur le théâtre. L'intrigue en est froide, et le style plus froid encore. A quelques vers près, sa diction est pénible, ampoulée et incorrecte. *Sidney*, représenté en 1745, n'offre qu'une intrigue petite et un roman assez commun. Le *Méchant* fut joué avec un grand succès, en 1747 : on y admira la vérité du caractère principal, des portraits d'un naturel achevé, des vers d'une facture excellente et devenus proverbes : mais l'on y désire plus d'action et plus de force comique. La religion et les conseils du pieux évêque d'Amiens, La Motte, l'enlevèrent au théâtre, et le déterminèrent à brûler plusieurs autres comédies qu'il avait dans son portefeuille. Gresset abandonna de bonne heure ce genre d'écrire, et rompit absolument avec tout ce qui pouvait y avoir quelque rapport; on peut voir les raisons chrétiennes et vrai-

ment philosophiques qu'il donna lui-même de cette résolution, dans une lettre insérée à la fin du 2e t. des *Lettres sur les spectacles*, par Desprez de Boissy. Nous avons encore de Gresset, des *odes*, dont quelques-unes offrent de belles images; une *traduction* en vers *des Eglogues de Virgile*, et un *discours sur l'harmonie*, en prose, où l'on désirerait moins d'emphase et plus de choses. On a trouvé dans ses papiers un poëme intitulé : le *Gazetin*, qui n'ajouta rien à la réputation de son auteur, et un autre poëme satirique en 10 chants qui a pour titre : le *Parrain magnifique*. Après avoir renoncé au genre dramatique, Gresset revint dans sa patrie, et y vécut oublié, mais heureux, jusqu'en 1774, où, en qualité de directeur de l'académie, il reparut dans la capitale pour répondre au discours de réception de Suard. La sévérité des principes qu'il professa dans cette circonstance lui attira quelques sarcasmes du genre de ceux que Voltaire avait fait pleuvoir sur le discours de réception de Le Franc de Pompignan. Ses *OEuvres* ont été plusieurs fois réimpr., Paris, 1803, 3 vol. in-18, fig., 7 fr., pap. vél., 12 fr., gr. pap. vél., 18 fr.; ibid., 1811, 3 vol. in-8, fig., 21 fr., pap. vél., 39 fr.; ibid., 1830, 2 vol. in-8, 7 fr. Campenon a publié une édition des *œuvres choisies* de ce poëte, avec une *notice* sur sa *vie* et ses *ouvrages*, 1823, in-8, 5 fr.

GRÉTRY (André-Ernest-Modeste), célèbre compositeur de musique, naquit à Liége le 11 février 1741. Son père, musicien et premier violon de l'église de Saint-Denis, le destina à l'état qu'il exerçait lui-même. Il le fit recevoir enfant de chœur de l'église à laquelle il était attaché, et lui donna un maître de musique qui lui fit subir pendant cinq ans les traitements les plus barbares. Une troupe de chanteurs italiens, étant venue à Liége représenter les ouvrages de Pergolèse, de Buranello, etc, Grétry les suivit avec assiduité, et sentit se fortifier en lui le goût d'un art dans lequel il devait s'illustrer. Après avoir composé cinq à six symphonies qui furent jouées et applaudies chez les amateurs de Liége, il se décida à aller étudier en Italie, malgré l'opposition de ses parents et la faiblesse de sa santé. Ce fut à la fin de mars 1759, à l'âge de 18 ans, que Grétry partit à pied de Liége pour Rome. Il y étudia sous Casali l'art de la composition, et fit en peu de temps de brillants progrès. Après quelques essais qui lui valurent les suffrages de Piccini, il quitta Rome et se rendit à Genève, où il fut contraint, pour vivre, de donner des leçons de chant, et où il fit représenter en 1767 *Isabelle et Gertrude*, opéra dont il avait fait la musique. Voltaire, qu'il vit à Ferney et qui lui fit un gracieux accueil, lui conseilla de se rendre à Paris, en lui faisant espérer qu'il y parviendrait à l'immortalité. Grétry y arriva enfin; mais pendant plusieurs mois il chercha inutilement l'occasion de se faire connaître; et il commençait à s'abandonner au découragement, lorsque le hasard le mit en rapport avec Marmontel qui lui confia sa pièce du *Huron*, dont le succès musical fut immense. Grétry dès lors fut porté aux nues; tous les auteurs ambitionnèrent l'honneur d'être mis en musique par lui, et il régna bientôt en souverain sur le théâtre de l'opéra-comique. Depuis 1769 jusqu'en 1803, Grétry composa, tant pour ce théâtre que pour l'académie royale de musique, cinquante ouvrages dont vingt sont encore au répertoire, et n'ont pas vieilli, malgré les révolutions que la musique a éprouvées. Ce qui fait le mérite spécial de Grétry, c'est la vérité de l'expression. Jamais il ne sépare la musique des paroles, et il établit entre elles un accord parfait. Regardant la meilleure déclamation comme le seul guide que doive suivre le compositeur, il suivait assidûment nos grands artistes dramatiques, pour étudier leurs intonations, qu'il transportait ensuite avec les modifications convenables dans ses compositions. On a dit que Grétry est le Molière de son art. Il en a en effet la grâce, le naturel, l'expression vive et vraie, et même l'incorrection. Les principaux opéras de Grétry représentés en France sont : *Le Tableau parlant; l'amitié à l'épreuve; Zémire et Azor; l'ami de la maison; le magnifique; la Rosière de Salency; la fausse magie; les événements imprévus; Aucassin et Nicolette; l'Epreuve villageoise; Richard cœur-de-lion; Guillaume Tell; la double épreuve*, ou *Colinette à la cour; La caravane du Caire; Panurge dans l'île des Lanternes; Amphytrion; Raoul Barbe-Bleue*, etc. Grétry se fit aussi connaître comme écrivain. En 1789, il avait publié un vol. in-8 ayant pour titre : *Mémoires* ou *Essais de musique*. Il donna en 1802 un ouvrage intitulé : *La verité*, ou *ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, 3 vol. in-8. Lié avec la plupart des hommes distingués dans les arts et la littérature, il vécut tranquille pendant la terreur, ce qui peut paraître d'autant plus étonnant que la représentation de *Richard cœur-de-lion* donna souvent lieu à des scènes tumultueuses. Sa conversation était attachante, et il savait mêler des aperçus pleins de finesse à des réflexions judicieuses sur son art. Grétry se plaisait à l'Ermitage, terre située à Montmorency, et illustrée par le séjour de J.-J. Rousseau; mais un de ses voisins ayant été assassiné dans sa maison en 1811, il se hâta de revenir à Paris. Bientôt il y tomba sérieusement malade, et toutes les ressources de la médecine ne firent que prolonger ses souffrances. Sentant sa fin approcher, il se fit ramener à l'Ermitage où il mourut le 24 septembre 1813. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe. Méhul et Berton prononcèrent son éloge. Le 6 octobre, tous les musiciens de Paris se réunirent pour exécuter à Saint-Roch sa messe de mort. Sa statue avait été placée dès 1809 dans le vestibule du théâtre de l'opéra-comique, et son buste décore le foyer du même théâtre, ainsi que le grand foyer de l'opéra. La ville de Liége a voulu avoir son cœur qui lui a été donné par suite d'un arrêt de la cour royale de Paris. Grétry était membre de l'Institut, de la société d'émulation de Liége, de l'académie de musique de Stockholm, et de la Légion d'honneur.— Lucile Grétry, la seconde des trois filles du compositeur, morte après une union malheureuse dans un âge peu avancé, avait donné au théâtre la musique du *mariage d'Antonio*, représentée à la comédie

Italienne en 1786, et l'année suivante celle de *Louise et Louisette*, pièce qui eut peu de succès. Son père parle d'elle dans le tom. 2, pag. 407 de l'*Essai sur la musique*.

GRÉTRY aîné (André-Joseph), musicien et littérateur, neveu du précédent, naquit à Boulogne-sur-mer en 1774. Son existence fut loin d'être aussi brillante et aussi heureuse que celle de son oncle. En proie aux besoins et à la souffrance, et affligé d'une cécité complète, il ne trouva dans la littérature que des ressources insuffisantes pour le préserver de la pauvreté. Tombé dans un dénûment absolu, il mourut d'une hydropisie de bas-ventre, en 1826, laissant dans l'indigence une veuve et deux enfants. On a de lui : *Le Barbier de village*, opéra comique en un acte, 1797 ; *Une matinée des deux Corneille*, comédie, 1804, in-8 ; *Coraly*, ou *la lanterne magique*, opéra comique, 1804, in-8 ; *L'oncle et le neveu*, comédie, 1804, in-8 ; *Roses et pensées*, ou *Contes, fables, épigrammes, romances, chansons et autres poésies fugitives*, 1805, in-8 ; *Le portefeuille de la jeunesse*, ou *nouveau recueil de contes, d'histoires*, etc., 1809, 2 vol. in-12 ; *Tom et Betsi*, roman traduit de l'anglais sur la 4e édition, 1809, 2 vol. in-12 ; *Mes moments de loisir à l'Ermitage d'Emile*, ou *quelques essais poétiques*, 1811, in-8; *Fables de Lessing mises en vers*, 1811, in-8 ; *Elisa*, ou *l'habitant de Madagascar*, drame lyrique en trois actes, 1812, in-8; *Grétry en famille*, ou *Anecdotes littéraires et musicales, relatives à ce célèbre compositeur*, 1815, in-12. Il a composé aussi plusieurs romances, paroles et musique.

GRETSER (Jacques), jésuite, né en 1561 à Mackdorf en Souabe, professa longtemps avec distinction dans l'université d'Ingolstadt, et mourut dans cette ville en 1625. Egalement versé dans les langues anciennes et modernes, dans l'histoire et dans la théologie, il a beaucoup compilé sur l'antiquité ecclésiastique et profane. Il serait au rang des savants du premier ordre, si le flambeau de la critique eût toujours éclairé ses recherches, et s'il en eût écarté tant de pièces et d'histoires fabuleuses. Ce qu'on doit le plus estimer dans ses écrits, est la variété prodigieuse des matériaux qu'il a amassés pour ceux qui voudront travailler après lui sur les sujets qu'il a traités. Gretser était non-seulement recommandable comme érudit, mais encore comme controversiste. Il écrivait avec beaucoup de facilité, mais avec trop de véhémence. Les ouvrages qu'il a composés ou traduits forment un recueil imprimé à Ratisbonne, 1734 et ann. suiv., 17 vol. in-fol. Plusieurs sont contre les hérétiques, d'autres pour les jésuites, et quelques-uns sur des matières d'érudition. Le plus connu est un traité savant, mais diffus : *De Cruce*, Ingolstadt, 1600-05, 3 vol. in-4 ; ibid., 1616, in-fol. Il a victorieusement réfuté les calomnies des hérétiques contre les Annales de Baronius, au rapport de Sponde, qui l'appelle un athlète très-exercé dans ces sortes de combats. Lenglet du Fresnoy dit que tout ce que Gretser a fait ou publié, soit historique, soit dogmatique, est fort estimé. Les ouvrages de Gretser sont du nombre de ceux que le parlement de Paris a fait brûler. (*Voy.* JOUVENCY, SANTAREL.)

GREUZE (Jean-Baptiste), célèbre peintre français, né à Tournus en 1726, mort en 1805, montra dès l'enfance les plus heureuses dispositions pour le dessin : il reçut les premiers éléments de son art d'un peintre de portraits nommé Grandon, beau-père du célèbre Grétry. Après avoir suivi son maître à Paris, il travailla quelque temps en silence : tout à coup il fixa l'attention par son excellent tableau du *Père de famille expliquant la Bible à ses enfants*. La fraîcheur du coloris et la vérité de l'expression sont les caractères distinctifs de ses ouvrages. Il excellait dans la représentation des scènes morales et touchantes, et il avait éminemment l'art d'ennoblir le genre rustique sans en altérer la simplicité. Ses tableaux sont très-nombreux. On admire particulièrement *sainte Marie Egyptienne*, *le Père paralytique*, *la Malédiction paternelle*, *la Bonne mère*, *le Père dénaturé abandonné de sa famille*, sa *Petite fille au chien*, chef-d'œuvre de naïveté, *le Retour du chasseur*, *la dame de charité*, *l'Accordée de village*, *la Bénédiction paternelle*, *l'Enfant pleurant la mort de sa mère, etc.* On lui reproche de répéter dans presque tous ses tableaux les mêmes caractères de tête ; ses draperies sont en général de mauvais goût, et sa couleur tire un peu trop sur le violet. Presque tous ses ouvrages ont été gravés avec succès. Il a laissé deux filles qui ont hérité d'une partie de ses talents. Mme de Valory a donné une *notice* sur Greuze et sur ses ouvrages, à la tête de *Greuze*, ou *l'Accordée de village*, comédie-vaudeville en un acte, 1813, in-8.

GREVILLE (Foulques, lord BROOKE), né dans le comté de Warwick en 1554, était chevalier du Bain, et baron du royaume. Il ajouta à ces titres celui d'écrivain. Poli en prose et en vers, il contribua à la renaissance du bon goût en Angleterre. On a de lui : *Quelques ouvrages savants et élégants de Foulques lord Brooke, écrits dans sa jeunesse, comme exercice familier avec Philippe Sidney*, Londres, 1633 ; composés de traités en vers, de lettres et de deux tragédies, *Alaham et Mustapha ; Vie de Philippe Sidney*, ibid., 1652, in-12 ; *Reliques de Foulques Greville lord Brooke*, comprenant des poëmes sur la monarchie et la religion, ibid., 1670, in-8. Un de ses domestiques l'assassina en 1628, et se tua lui-même sur-le-champ.

GREVIN (Jacques), poëte français et latin, né à Clermont en Beauvoisis, l'an 1540, a mis au jour le *théâtre de Jacq. Grevin*, Paris, 1561, in-8 ; ib., 1562, pet. in-8, 12 à 15 fr. Laharpe parle avec éloge de la tragédie de *César* de Grevin, et place ce poëte fort au-dessus de Jodelle. Quelques autres de ses poésies ont paru dans son *Olympe*, ibid., 1560, in-8, 5 à 7 fr. Marguerite de France, duchesse de Savoie, qui l'avait mené en Piémont avec elle, le fit son médecin et son conseiller. Il mourut à Turin en 1570. Il était calviniste, et il se joignit à La Roche-Chandieu et à Florent Chrétien, pour travailler à la pièce intitulée : *Le Temple ;* satire contre Ronsard, qui avait, dans son discours sur les misères du temps, parlé défavorablement de la

nouvelle secte. Grevin se mêlait aussi de médecine; et un de ses ouvrages contre l'antimoine, publié en 1566, in-4, fit proscrire ce remède par la faculté. Cette défense fut confirmée par un arrêt du parlement. Paulmier, médecin de Paris, convaincu d'en avoir fait usage, fut chassé de son corps. On a encore de lui : *Deux livres des venins, ensemble les œuvres de Nicandre, trad. en vers franç.*, Anvers, 1567-68, 2 tom. in-4, 6 à 8 fr.; cet ouvrage a été traduit en latin, par Hiremia Martius, et impr. avec la traduction latine du Nicandre, Antuerp., 1571, in-4; *Description du Beauvoisis*, Paris, 1558, in-8. De Thou parle très-avantageusement de ses talents et de son caractère; mais on sait que cet historien ne ménage pas assez l'éloge quand il s'agit des calvinistes.

GREW (Néhémie), médecin de Londres, né à Coventry en 1628, et mort en 1711, s'occupa le premier en Angleterre de la physiologie végétale; il est connu par plusieurs écrits: *Anatomy of plants* (ou *Anatomie des plantes avec l'esquiss. d'une histoire philosophique des plantes*), London, 1682, in-fol., fig., 12 à 18 fr., trad. en franç. par le Vasseur, Leyde, 1691, in-12; *Musæum regalis societatis, or a catalogue and description of the natural and artificial rarities preserved at Gresham college, etc.*, London, 1681, 2 part. pet. in-fol., fig., 12 à 15 fr.; *Cosmographia sacra*, ou *traité de l'univers, l'ouvrage et le royaume de Dieu*, Londres, 1701, in-fol. Il fait en celui-ci de très-bonnes réflexions sur la Providence, sur le gouvernement divin du monde matériel, animal et raisonnable, et sur l'excellence de l'Ecriture sainte. En qualité de médecin, il exerça son art avec autant d'intelligence que de bonheur.

GREY (Jeanne), épouse de Guilford, fils de Jean Dudley, duc de Northumberland, était petite-fille de Marie, sœur de Henri VIII. Marie étant restée veuve de Louis XII, roi de France, et n'en ayant point eu d'enfants, avait épousé Brandon, duc de Suffolk, dont elle avait eu une fille, mariée à Henri Grey, duc de Suffolk, père de Jeanne. Le duc de Northumberland ayant succédé à la faveur du duc de Sommerset auprès d'Edouard VI, craignit que ce prince ne succombât en peu de temps à la faiblesse de sa complexion : il ne trouva d'autre moyen de maintenir son autorité, que d'éloigner du trône les princesses Marie et Elisabeth, et de faire proclamer reine, Jeanne, sa bru. Edouard VI, zélé protestant, se prêta aux vues de son ministre, dérogea à l'ordre de succession établi par Henri VIII, et désigna pour lui succéder les filles de Henri Grey, dont Jeanne était l'aînée. Jeanne s'opposa tant qu'elle put à son élévation. « C'est un attentat, » disait-elle, de bouleverser l'ordre dans la succes- » sion des rois. La couronne appartient en premier » lieu à la princesse Marie, puis à la princesse Eli- » sabeth, à moi après elles seulement; et me pré- » serve le ciel de prévenir mon rang! » Cependant cette princesse fut proclamée à Londres; mais le parti et le droit de Marie l'emportèrent. Jeanne fut renfermée dans la tour de Londres, avec Elisabeth qui régna depuis. On lui fit son procès, et le beau-père et l'époux de cette infortunée eurent la tête tranchée avec elle en 1554. Elle n'avait que 17 ans.

GRIBEAUVAL (Jean-Baptiste VAQUETTE de), lieutenant général des armées de France, premier inspecteur du corps royal de l'artillerie, né à Amiens en 1715, entra comme volontaire, en 1732, au régiment royal d'artillerie, et en 1735, fut fait officier pointeur. Son goût pour l'étude et l'application le fit attacher particulièrement à la partie des mines, et en 1752, il fut nommé capitaine des mineurs. D'argenson, ministre de la guerre, le choisit pour aller prendre des renseignements sur l'artillerie prussienne, où le système des pièces légères, attachées aux régiments d'infanterie, venait d'être introduit. Gribeauval remplit cette commission de la manière la plus utile, et rapporta en France des mémoires intéressants, non-seulement sur l'objet qui avait déterminé sa mission, mais aussi sur l'état des frontières et fortifications qu'il avait visitées. Depuis l'année 1757 jusqu'en 1762, il servit dans l'armée autrichienne en qualité de général de bataille, et commandant l'artillerie, le génie et les mineurs. Ce fut lui qui conduisit les opérations du siége de Glatz, et qui prolongea la défense de Schweidnitz, attaquée par le roi de Prusse en personne; le feld-maréchal comte de Guasco, commandant dans la place, l'ayant laissé maître de toutes les opérations relatives à la défense. Après 63 jours de tranchée ouverte, il fut fait prisonnier de guerre avec toute la garnison. A la paix, le duc de Choiseul le rappela en France, où il vint prendre le grade de maréchal de camp. Peu de mois après, il fut fait inspecteur général de l'artillerie, et commandant en chef du corps des mineurs. Il n'y a pas une branche relative à l'artillerie, tant de siége que de compagne, que Gribeauval n'ait recréée ou réformée, et à laquelle son nom ne puisse être appliqué. Le système d'artillerie qui avait été jusqu'ici en usage, et que l'on appelle le système de Gribeauval, a été modifié en 1830. La France perdit cet habile officier en 1789. On a de lui : *Tables des constructions de l'artillerie de France*, Paris, 1792, 3 vol. en part. in-fol., avec 125 planch. formant 2 vol. in-fol., atlantique en 3 parties; ce livre tiré à 120 exempl. est très-rare, vend. 500 fr.

GRIENBERGER (Christophe), jésuite, natif du Tyrol, professa avec réputation les mathématiques à Rome, à Gratz, et en differents colléges du cercle d'Autriche. Il mourut en 1636, âgé de 74 ans, après avoir publié : *Catalogus veteres affixarum stellarum longitudines et latitudines cum novis collatas continens*, Romæ, 1612, in-4; *Rerum mathematicorum opusculum* I, *quod continet sex priores libros geometricorum elementorum Euclidis cum parte undecimi*, *ex commentariis Clavii contractos*, ibid., 1629, in-16; *Opusculum* II, *in quo sunt elementa trigonometrica*, ibid., 1630, in-16, et quelques autres ouvrages.

GRIESBACH (Jean-Jacques), célèbre théologien allemand, né en 1745 à Buzbach, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, devint successivement professeur de théologie à Halle, puis à

Iéna, et enfin conseiller ecclésiastique de la cour de Saxe-Weimar. Il a beaucoup contribué à contenir dans de certaines bornes une foule de novateurs allemands, qui ne tendaient à rien moins qu'à renverser ce qu'il y a de plus positif en religion, en morale et en politique. Il a laissé un grand nombre de savantes *dissertations* sur plusieurs points importants du Nouveau Testament et de l'Histoire ecclésiastique, et une *Introduction à l'étude de la dogmatique populaire*, qui a obtenu plusieurs éditions en Allemagne. On a encore de lui une édition grecque du *Nouveau Testament*, imprimée à Leipzig en 1807, in-4, où il a supprimé le célèbre passage de saint Jean sur les trois témoins, si décisif pour établir la consubstantialité du Verbe ; ce qui ferait présumer qu'il était enclin au socinianisme. Malgré ses grandes occupations, il fut un des directeurs de la *Gazette d'Iéna*, et collaborateur actif de plusieurs ouvrages périodiques, tels que le *Répertoire* pour la littérature biblique et orientale, la *Bibliothèque générale allemande*, etc. L'excès du travail lui occasionna de bonne heure des infirmités qui le conduisirent au tombeau, en 1812. On trouve dans le n° 8 des *Annales philologiques de Heidelberg* de 1812, un tableau fidèle de ses qualités morales, et un jugement raisonné sur ses principaux ouvrages et sur l'effet qu'ils ont produit en Allemagne.

GRIFFET (Henri), jésuite, professeur de belles-lettres au collége Louis-le-Grand, puis prédicateur du roi de France, né à Moulins en Bourbonnais l'an 1698, mourut en 1771 à Bruxelles, où il s'était retiré après la destruction de sa société en France. Une mémoire heureuse, un esprit facile, joints à beaucoup d'amour pour le travail, lui donnèrent les moyens de se livrer avec succès à plusieurs genres de littérature. Nous avons de lui : une nouvelle édition de l'*Histoire de France* du P. Daniel, Paris, 1755-58, 17 vol. in-4, avec des *dissertations* savantes et curieuses. Les tomes 13, 14 et 15 contiennent une *Histoire du règne de Louis XIII*, qui appartient entièrement à l'éditeur, et qui est écrite avec autant de sagesse que d'exactitude. Le 16e comprend le *Journal du règne de* Louis XIV ; *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'Histoire*, Liége, 1769, in-12 : livre sensé, judicieux, solide sur les moyens de connaître la vérité, quand on écrit ou qu'on étudie l'histoire ; des *sermons*, Paris, 1766 ou 1767, 4 vol. in-12, et Liége, 1774, 3 vol. in-12. Ils offrent un plan bien présenté, des preuves solides, de la clarté et du naturel ; mais l'éloquence du P. Griffet manque un peu de chaleur et de coloris, et il y a du vide dans certain discours. Divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue son *Année chrétienne*, Paris, 1747, 18 vol. in-12, 60 à 72 fr. On estime peu l'édition de Lyon, 1811, 18 vol. in-12 ; *Varia carmina*, Leodii, 1766, in-8 : on eût dû en faire un triage, car quelques-unes ne méritaient guère l'impression. On estime les *hymnes* du Bréviaire de Bourges qu'il a composées. Une bonne édition des *Mémoires du P. d'Avrigny pour l'histoire profane*, 1757, 5 vol. in-12, avec des augmentations et des corrections utiles ; *Insuffisance de la religion naturelle*, Liége, 1770, 2 vol. in-12. Sous ce titre, il a donné tout ce qu'il avait dans son portefeuille sur les matières de religion, et même sur celles qui n'y ont aucun rapport ; une édition des *Délices des Pays-Bas*, avec des augmentations, dont quelques-unes ne sont pas exemptes de partialité, Liége, 1769, 5 vol. pet. in-8. Dans l'affaire des jésuites, il a fourni des matériaux pour l'*Apologie* de cette société. Son *Eloge* se trouve dans l'*Année littéraire*, 1771, tome 2.

GRIFFITH (Michel), connu aussi sous les noms d'*Alford* et de Jean *Flood*, naquit à Londres en 1582, étudia la philosophie à Séville, entra dans la société des jésuites aux Pays-Bas, de là passa successivement à Naples et à Rome, retourna vers 1625 en Angleterre, où il exerça les fonctions de missionnaire pendant 33 ans, et mourut à St.-Omer en 1652. Nous avons de lui : *Annales ecclesiæ Britannicæ*, etc., Liége, 1663, 4 vol. in-fol. L'auteur a suivi la méthode de Baronius ; les Annales sont le fruit de bien des recherches : elles ont beaucoup servi au P. Cressy, bénédictin anglais, pour son Histoire ecclésiastique ; *Britannia illustrata*, Anvers, 1641, in-4, enrichie de dissertations sur la pâque des Bretons, le mariage des clercs, etc.

GRIGNAN. (*Voy.* Sévigné.)

GRILLET (Jean-Louis), savant écrivain, chanoine de la Roche en Savoie, né dans cette ville en 1756, fit ses études théologiques au séminaire d'Annecy. Il n'exerça que pendant quatre mois les fonctions du ministère pastoral, ayant été nommé après ce temps chanoine-procureur de la collégiale de la Roche. La cour de Turin, ayant voulu peupler rapidement la ville de Carouge, chargea Grillet de rédiger un plan de collége dans lequel on pût admettre des élèves de toutes les religions, sans compromettre les intérêts du christianisme. Le P. Grillet réussit au delà de l'attente du prince, qui lui confia la direction de cet établissement avec la chaire de professeur de rhétorique. La révolution l'ayant obligé de chercher un asile en Piémont, il fut chargé de l'éducation de deux jeunes seigneurs, et fit avec eux le voyage de Rome et de l'Italie méridionale. Rentré en Savoie après 13 ans d'exil, on le nomma directeur-adjoint de l'école secondaire de Chambéry en 1806, et professeur de philosophie en 1807. Trois ans après il fut appelé aux fonctions de censeur du lycée de Grenoble, puis à celles de principal du collége d'Annecy ; mais le délabrement de sa santé ne lui permit pas de conserver cette dernière place : il donna sa démission dans le mois d'août 1811. Il se retira dans sa ville natale, où il mourut en 1812, vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Ses principaux ouvrages sont : *Traité élémentaire de géographie et de chronologie, adapté à l'Histoire de Savoie*, Chambéry, 1788, in-8. Cet ouvrage fut enseigné dans les colléges du pays par ordre des magistrats lors de la réforme des études ; *Histoire de la ville de la Roche*, depuis sa fondation en l'an 1000, jusqu'en 1790, Genève, 1790, in-8 ; *Dictionnaire historique, lit-*

téraire et statistique de la Savoie, Chambéry, 1807, 3 vol. in-8. Malgré les critiques qu'a éprouvées cet ouvrage, l'auteur n'en a pas moins rendu un service signalé à ceux qui voudront écrire après lui l'histoire de la Savoie. On y trouve un recueil précieux de choses intéressantes, qu'on chercherait vainement ailleurs; *Osservazioni*, etc., (ou *observations sur quelques branches d'agriculture*); Florence, 1802, in-8; *Saggio sopra la storia*, etc., (ou *Essai sur l'histoire des zodiaques, et notamment sur celui découvert dernièrement en Egypte*, etc.), ibid., 1805, in-8; *Eloge* de Saussure, et d'autres morceaux insérés dans le recueil de l'académie italienne de Florence. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de la maison de Sales*, 1792, in-4; des *Mémoires sur le diocèse de Genève*, 1792, 2 vol. in-fol. On peut consulter la *Notice nécrologique* de cet écrivain, insérée par M. G.-M. Raymond dans le *Journal du Mont-Blanc*, 1812, n° 30.

GRIMALDI, famille illustre de Gênes dont les membres d'abord seigneurs, puis princes de Monaco, depuis l'an 980 jusqu'au milieu du XIVe siècle, ont été ainsi que les Fiesques, les chefs du parti Guelphe ou pontifical. — GRIMALDI (Dominique), archevêque et vice-légat d'Avignon, abbé de Montmajor-lez-Arles, etc., était fils de Jean-Baptiste, seigneur de Montaldéo, et chevalier de la Toison d'or. Il fut nommé par le pape Pie V, commissaire général des galères de l'Eglise, et se trouva à la bataille de Lépante l'an 1571. Depuis, il fut évêque de Savone l'an 1581, sous Grégoire XIII, qui le transféra trois ans après à l'évêché de Cavaillon, dans le comtat Venaissin, et peu après le nomma à l'archevêché et à la vice-légation d'Avignon. On y avait besoin d'un homme de tête et d'expérience pendant la fureur des guerres civiles. Dominique Grimaldi y agit avec autant de prudence que de zèle contre les hérétiques, et mourut l'an 1592. Il a laissé un volume de *lettres* relatives aux affaires dont il avait été chargé, et qui n'ont pas été publiées.

GRIMALDI (Jérôme), noble génois, né en 1597, cardinal du titre de la Sainte-Trinité *in monte Pincio*, archevêque d'Aix en Provence et évêque d'Albano, était fils de Jean-Jacques Grimaldi, baron de Saint-Félix au royaume de Naples. Il fut vice-légat du Patrimoine, gouverneur de Rome, nonce en Allemagne l'an 1632, nonce en France l'an 1641, et créé cardinal par Urbain VIII l'an 1643. Par le décès du cardinal Fachinetti, il était devenu doyen du sacré collége; mais l'attachement qu'il avait pour son église, l'empêcha d'aller à Rome jouir des honneurs attachés à cette dignité. Il mourut dans son palais archiépiscopal en 1685, extraordinairement regretté, particulièrement des pauvres, à cause de sa charité.

GRIMALDI (Jean-François), surnommé *le Bolognèse*, parce qu'il était de Bologne, naquit en 1606. Elève et parent des Carrache, il s'acquit une réputation aussi étendue que la leur. Les papes Innocent X, Alexandre VII et Clément IX l'honorèrent de leur protection et de leur familiarité. Le cardinal Mazarin l'ayant fait venir en France, employa son pinceau à embellir le Louvre et son palais. De retour à Rome, il fut élu prince de l'académie de St.-Luc. Ses manières nobles et son cœur bienfaisant lui avaient fait autant d'amis, que ses talents lui avaient procuré d'admirateurs. Touché de l'état d'indigence d'un gentilhomme sicilien, logé près de lui, il alla jeter plusieurs fois de l'argent dans sa chambre, sans se laisser apercevoir. Le gentilhomme ayant surpris son bienfaiteur tomba à ses pieds, pénétré d'admiration et de reconnaissance. Le Bolognèse le prit alors dans sa maison, et en fit son meilleur ami. Cet homme célèbre excellait dans le paysage : le feuiller en est admirable, ses sites sont très-heureusement choisis; son pinceau est moelleux, son coloris agréable. Ses dessins, ainsi que ses gravures, son très-goûtés des artistes. Il mourut à Rome en 1680. Il existe au Musée des tableaux de cet artiste : ce sont des paysages.

GRIMALDI (François-Marie), né à Bologne en 1613 d'une famille illustre, entra chez les jésuites à l'âge de 15 ans, et s'acquit en peu de temps une grande réputation. Il se distingua surtout dans la physique et l'astronomie. Son traité, *Physico-mathesis de lumine, coloribus et iride, aliisque annexis, libri* II, Bologne, 1665, in-4, a servi beaucoup à ceux qui ont écrit après lui sur cette matière. (*Voy.* DOMINIS.) Newton en a pris plusieurs principes fondamentaux de son optique. Le P. Grimaldi avait cru reconnaître une différente réfrangibilité dans les rayons, Newton n'a pas hésité d'adopter cette idée, qui aujourd'hui est combattue par des physiciens du premier nom, et par des expériences qui paraissent décisives. Il est aussi le premier qui ait observé la *diffraction* de la lumière, c'est-à-dire que la lumière ne pouvait pas passer près d'un corps, sans s'en approcher et se détourner de son chemin. Il travailla longtemps avec Riccioli, augmenta de concert avec lui de 350 étoiles le catalogue de Kepler, et mourut en 1663. Quelques-uns lui attribuent la dénomination des taches de la lune, mais elle est de Riccioli, et c'est pourquoi on y trouve le nom de *Grimaldus* entre ceux des philosophes illustres, et non pas celui de Riccioli, qui ne pouvait pas décemment l'y placer lui-même.

GRIMALDI (François-Antoine), mort à Naples en 1784, est principalement connu par les ouvrages suivants : *Istoria delle leggi e magistrati del regno di Napoli*, Naples, 1749-52, 4 vol. in-4; *Annali del regno di Napoli, epoca I*, Naples, 1781, 6 vol. in-8; *Annali del regno di Napoli, epoca II*, Naples, 1783-86, 10 vol. in-8. Cestari son ami a publié les quatre derniers volumes.

GRIMAREST (Jean-Léonor LE GALLOIS de), maître de langues à Paris, mort en 1720, dans un âge avancé, a donné au public : *Campagnes de Charles XII, roi de Suède*, Paris, 1705, 2 vol. in-12; pitoyable ouvrage, mais qui renferme plus de vérité que l'histoire de ce prince, par Voltaire; *Mémoires historiques de la révolte des fanatiques* (des Cévennes), 1708, in-8; *Vie de Molière*, à la tête des anciennes éditions de ce poëte comique; *Traité du récitatif*, 1707, in-12; *Eclair-*

cissements sur la langue française, 1712, in-12.

GRIMAUDET (François), avocat à Anvers sa patrie, en 1558, conseiller au présidial de cette ville, mourut en 1580, à 60 ans. Ses *Œuvres*, imprimées à Amiens, 1669, in-fol., sont consultées et citées par les jurisconsultes.

GRIMM (Frédéric Melchior, baron de), littérateur et philosophe, naquit le 26 décembre 1723, à Ratisbonne en Bavière, de parents pauvres qui lui donnèrent cependant une bonne éducation. A peine sortait-il du collége, qu'il débuta dans l'art dramatique par une tragédie intitulée *Banise*, qui fut sifflée à la représentation, et dont plusieurs critiques, entre autres Lessing, ont relevé les défauts. Mais cet échec ne le découragea point. Il désirait vivement visiter la France, lorsque le comte de Schomberg lui confia la conduite de ses enfants qu'il envoyait à Paris, et Grimm acheva d'y acquérir les connaissances qui lui manquaient encore. Peu de temps après son arrivée dans cette capitale, il devint lecteur du duc de Saxe-Gotha, puis il entra en qualité de secrétaire chez le comte de Friès, parent du comte de Schomberg. Grimm fit la connaissance de Jean-Jacques Rousseau qui l'introduisit chez Mme d'Epinay et dans la société de Diderot, de d'Alembert, du baron d'Holbach, etc. Rousseau, dans le livre 8me de ses *Confessions*, se plaint amèrement de Grimm, qu'il représente comme un des promoteurs et des agents principaux du grand complot qu'il prétendait avoir été tramé contre lui. C'était une conformité de goût pour la musique qui avait lié Grimm avec le philosophe genevois : alors les chanteurs italiens vinrent pour la première fois s'établir à Paris, et donnèrent naissance à deux partis, dont l'un soutenait la musique française, et l'autre la musique italienne. Grimm prit parti pour la musique italienne, et publia une brochure intitulée : *Le petit prophète de Boehmischbroda* (1753), qui mit les rieurs de son côté, et Rousseau par sa Lettre sur la musique française acheva le triomphe des novateurs. Après la mort du duc de Friès, Grimm fut nommé secrétaire des commandements du duc d'Orléans; et il fut en même temps chargé par plusieurs princes d'Allemagne d'entretenir avec eux une correspondance littéraire. Grimm et Diderot son ami étaient en relation suivie avec la duchesse de Saxe-Gotha; ils transmirent des copies de leurs épîtres nombreuses à l'impératrice de Russie, à la reine de Suède, au roi de Pologne Stanislas, au duc de Deux-Ponts, à la princesse et au prince Georges de Hesse-Darmstadt, et à la princesse de Nassau-Saarbruck, qui désiraient suivre le grand mouvement qui s'opérait alors en France. Le duc de Saxe-Gotha l'accrédita en France, en 1776, en qualité de son envoyé diplomatique. Ses fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à ses occupations favorites. A l'époque de la révolution, Grimm quitta la France. Il avait reçu des témoignages de la plus haute considération de Frédéric, de Gustave III et de Catherine II. En 1795 cette princesse le nomma baron, et lui confia les fonctions de ministre plénipotentiaire près les états du cercle de la Basse-Saxe. Paul Ier, qui succéda à cette impératrice, lui conserva le même titre. Mais il s'en démit ensuite à cause d'une maladie grave qui lui enleva un œil; il se retira à Gotha où il mourut paisiblement le 19 décembre 1807, dans sa 85me année. On a de ce littérateur : *Lettres à l'auteur du Mercure sur la littérature allemande; Le petit prophète de Boehmischbroda*, 1753; *Du poëme lyrique*, morceau inséré dans l'*Encyclopédie*, et qu'on regarde comme un traité complet sur ce genre de poésie; *Lettres à Frédéric, roi de Prusse; Correspondance littéraire, philosophique, critique, adressée à un souverain d'Allemagne par Grimm et Diderot*, Paris, 1812-13, 16 vol. in-8. Elle comprend l'histoire de la littérature française depuis 1753 jusqu'à 1790. Malgré sa prédilection pour les philosophes, il se permet quelquefois de critiquer leurs écrits, même ceux de Voltaire, qu'il appelle presque toujours le *Patriarche de Ferney*. Il ne dissimule point plusieurs de ses torts et de ses défauts. Il avoue que cet homme célèbre n'était pas né pour écrire l'histoire; parmi ses divers ouvrages il blâme le *rabâchage* des uns, le *persifflage* des autres, et va jusqu'à traiter l'auteur de *pantalon*, dénomination un peu dure, mais qu'il s'efforce d'adoucir en y ajoutant l'épithète de sublime. Il apprécie avec assez de bonne foi Helvétius, Raynal, le baron d'Holbach et les autres écrivains fameux de cette école, et ne cache point le peu de cas qu'il fait de la plupart des écrits philosophiques. En parlant des nombreux ouvrages de ce genre qui sortaient des presses d'Amsterdam, il disait franchement : « Je ne lis point les drogues de ce » magasin, parce que j'en redoute l'ennui. » On a remarqué qu'à mesure qu'il avançait en âge, il devenait moins tranchant et moins exagéré dans ses opinions philosophiques. Dès 1774 il ne paraissait pas persuadé *que ce fût une chose désirable d'être d'un siècle de philosophes*, et il convient que la philosophie à nui à la religion et aux mœurs, qu'elle a fait tort à nos plaisirs et à notre bonheur. On sait que quelques philosophes ne veulent pas avouer qu'il y ait eu une réunion de vues et d'efforts, ou pour mieux dire un complot pour établir des idées nouvelles et renverser la religion; on ne peut en douter d'après sa correspondance qui paraît digne de foi. Comme il n'écrivait pas pour le public, il se gênait beaucoup moins que plusieurs de ses amis, et il parle très-franchement de ces réunions, de la *cohorte philosophique*, du *petit troupeau*, ce sont ses propres expressions. *Le vendredi*, dit-il, *est le jour ordinaire du bureau philosophique chez Mme Necker*. Enfin il parle toujours des philosophes comme faisant une classe à part, et comme s'entendant et se soutenant fort bien entre eux. Il était peut-être de tous celui qui mettait le plus de franchise dans ses jugements. « On ne peut se dis- » simuler, dit-il (tome 4, année 1777), que la philo- » sophie et les philosophes n'aient perdu beaucoup » dans l'opinion publique depuis quelque temps, » soit que ces messieurs aient compromis, dans plu- » sieurs circonstances, leur protection et leur di- » gnité, soit qu'ils se soient avilis eux-mêmes par » des intrigues et des querelles scandaleuses... Ce

» qui pourrait avoir nui plus sérieusement encore à » la considération de nos philosophes, c'est la pu- » blication du *Système de la nature ;* sans compter » que cet ouvrage a révolté le plus grand nombre des » lecteurs.... il paraît qu'il a gâté à jamais le mé- » tier de philosophe. C'est un charlatan qui dit son » secret. Il se ruine lui-même et ses confrères avec » lui. D'ailleurs cet excès d'audace a donné à toute » la secte un caractère dont beaucoup d'honnêtes » gens craignent de porter l'affiche. » De pareils aveux doivent étonner dans la bouche d'un philosophe ; mais la franchise n'est pas le seul mérite de Grimm ; sa *Correspondance* annonce encore du goût, de la finesse et du tact. Le style en est agréable et piquant, les détails variés, les jugements sur les matières littéraires généralement sains. On y trouve même des aperçus neufs et des vues étendues. Tout n'y est cependant pas également intéressant. L'auteur s'y livre de temps en temps à des discussions, parmi lesquelles il y en a quelques-unes sur des sujets qu'il connaissait fort mal. Là il combat la liberté de l'homme ; ici il veut tracer l'origine et les progrès du christianisme, et il s'abandonne à des idées systématiques, qui ne sont appuyées sur aucun fait positif, et qui sont démenties même par l'histoire. Cette correspondance est divisée en trois parties : la première de 1753 à 1770 a été publiée par MM. Michaud aîné et Chéron ; la seconde de 1771 à 1782, par M. Salgues ; la troisième de 1783 à 1797, par Suard. Il a paru en 1814 un 17e volume intitulé *Supplément ;* on y trouve les *Opuscules* de Grimm, 13 lettres à Frédéric II, plusieurs *morceaux de correspondance* qui manquent au 16e vol., et des *Remarques* sur ces 16 volumes par M. A.-A. Barbier. Il existe une lacune importante dans la *Correspondance*, les parties conservées auraient besoin d'être mises en meilleur ordre, et d'être même abrégées. Grimm a été l'éditeur du *Père de famille* de Goldoni (traduit par Deleyre), et du *Véritable ami* du même (trad. par le même), Avignon (Paris), 1758, in-8. Il a revu avec Diderot les *Dialogues sur le commerce des blés*, par Galbani, 1770, in-8.

GRIMOALD, fils de Pepin de Landen ou le Vieux, eut après lui la place de maire du palais d'Austrasie en 640 ; mais ayant voulu mettre son fils sur le trône en 656, le roi Clovis II le fit mourir, ou le condamna, suivant d'autres historiens, à une prison perpétuelle. — Il ne faut pas le confondre avec GRIMOALD, fils de Pepin le Gros, ou d'Héristal, et maire du palais du roi Dagobert II ; il fut assassiné en 711. — Ni avec GRIMOALD, duc de Bénévent, roi des Lombards vers 663. Godebert et Pertharite, fils d'Aribert, dernier roi de Lombardie, se disputaient la couronne ; Grimoald profita de leurs divisions pour la leur enlever. Il se soutint sur le trône par son esprit, sa sagesse et son courage. Il mourut en 671.

GRIMOARD (Ph.-H., comte de), général, littérateur français, issu d'une famille très-ancienne du comtat d'Avignon, qui donna à l'Eglise le pape Urbain V, avait servi dans l'infanterie et dans le corps de l'état-major. Il était profondément instruit dans la politique, dans l'art militaire, et fut chargé par Louis XVI d'une négociation en Hollande. On le regarde comme l'auteur des plans offensifs et défensifs de la campagne de 1792. Dumouriez qui avait eu connaissance de ces plans et qui les avait suivis en partie, notamment dans ses opérations en Champagne, n'a point parlé de leur auteur dans ses *Mémoires*. Au commencement de la révolution, il se montra partisan du gouvernement représentatif, et l'on croit qu'il aurait été élevé au ministère sans la mort de Louis XVI. Grimoard continua de s'occuper dans ses dernières années de l'art militaire, de la politique et de la littérature. Il mourut en 1815. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Essai théorique et pratique sur les batailles*, avec un atlas, Paris, 1775, in-4 ; *Collection des lettres et mémoires du maréchal de Turenne*, ibid., 1782, in-fol., fig., 18 à 30 fr. La censure y fit beaucoup de suppressions, et Grimoard en fut si mécontent qu'il supprima son nom de l'ouvrage, et y substitua celui de Beaurain fils, qui en avait gravé les cartes et les plans ; *Conquêtes de Gustave-Adolphe en Allemagne*, Stockholm, 1782, in-fol. ; *Collections de pièces originales, inconnues et intéressantes sur l'expédition de Minorque et de Mahon en 1756*, Paris, 1798, in-8, rare ; *Tableau historique de la guerre de la révolution de France*, Paris, 1808 (1807), 3 vol. in-4, avec un atlas, 60 fr., pap. vél., 120 fr. Il n'en a paru que 3 vol., l'ouvrage ayant été arrêté par ordre du gouvernement de Bonaparte ; *Traité sur le service de l'état-major-général des armées*, ibid., 1809, in-8, 6 fr. Le général Grimoard est l'éditeur de la *Correspondance de Richelieu*, des *lettres de Bolingbroke, du baron de Vioménil*, des *œuvres de Louis XIV*, des *mémoires du maréchal du Tessé*, de *H. de Campion*, des *lettres de Mme de Sévigné* (en société avec Grouvelle).

GRIMOD DE LA REYNIÈRE (Alexandre-Balthasar-Laurent), né à Paris en 1758, mort dans cette ville au commencement de janvier 1838, fut destiné d'abord à la magistrature dans laquelle l'appui de Malesherbes, son oncle paternel, lui eût procuré un avancement rapide ; mais il préféra exercer la profession d'avocat et suivit cette carrière jusqu'en 1796. Dégoûté à cette époque du barreau, il se livra tout entier à son goût pour l'indépendance et la littérature. On a de lui : *Almanach des gourmands*, 1803-12, 8 vol. in-18 ; ouvrage qui fut l'origine de sa célébrité, et où le style didactique se trouve employé d'une manière assez heureuse ; *le Censeur dramatique*, 4 vol. in-8 ; *le Manuel des amphytrions*, 1808, in-8, fig. Grimod de la Reynière a travaillé en outre à divers journaux ; tels que : le *Journal de Neuchâtel*, le *Journal des théâtres*, le *Courrier des spectacles* et les *Petites affiches*, dont il a rédigé la partie littéraire depuis 1800 jusqu'en 1806.

GRINGONNEUR (Jacquemin), parisien, peintre du 14e siècle, n'est connu que par l'invention des *cartes à jouer*, vers l'an 1392. Il imagina, dit-on, ces peintures pour distraire Charles VI de sa triste situation, et pour charmer ses chagrins dans les in-

tervalles de sa démence; fournissant par là une ressource au désœuvrement des oisifs, et un aliment funeste à la passion ruineuse des joueurs. Il lui donna *trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs de plusieurs devises*, etc. : le trésorier Ch. Poupard le cite pour avoir fait cette fourniture. L'abbé Rive prétend que les cartes furent inventées en Espagne vers 1730; mais Bullet et plusieurs autres savants croient qu'elles furent imaginées en France dans les dernières années du règne de Charles V vers 1376. Cette dernière opinion paraît la plus vraisemblable. On lui attribue un portrait de Juvénal des Ursins, regardé comme la plus ancienne production de l'école française.

GRINGORE (Pierre), héraut-d'armes du duc de Lorraine, mort après 1544, est auteur de plusieurs moralités en vers, qui ne sont pas communes, telles que *la Chasse du cerf des cerfs*, 1510, pet. in-8. Cette petite pièce allégorique dirigée contre les papes est fort rare; *les Menus propos de la mère Sotte*, Paris, 1521, gr. in-8, goth., fig.; *les Fantaisies de la mère Sotte*, ibid., 1516, pet. in-4, fig. goth., édition très-rare, etc. On ne peut guère soutenir la lecture d'aucune de ces platitudes. Il y a pourtant des curieux qui les recherchent, pour satisfaire la manie des choses rares.

GRISOT, ancien directeur du séminaire de Besançon, recommandable par son zèle, sa piété et sa vie laborieuse. Il mourut en 1772, à 60 ans, des suites d'un rhume qu'il gagna en venant de prêcher dans une mission qu'on donnait au collége, pour le régiment du roi qui était en garnison dans cette ville. On lui doit : *Lettre à un ministre protestant sur une abjuration*, Besançon, 1755, in-12; *Lettre à un protestant sur la cène*, ibid., 1767, in-12, *Jésus-Christ modèle des chrétiens; Histoire de la sainte jeunesse de Jésus-Christ*, ibid., 1769, 2 part. in-12; *Histoire de la vie publique de Jésus-Christ*, ibid., 1765, 3 vol. in-12; *Histoire de la vie souffrante et glorieuse de Jésus-Christ*, ibid., 1770, 2 vol. in-12; *Lettre à une dame sur le culte que les catholiques rendent à Jésus-Christ*, ibid., 1770, in-12; *Projets de prônes pour tous les dimanches de l'année*, publiés en 1772 dans les *Instructions sur les fonctions du ministère pastoral, adressées par l'évêque comte de Toul au clergé de son diocèse*, Paris, 1773, 5 vol. in-12. Le mérite de l'ouvrage le fit bientôt répandre dans tous les autres diocèses. Les tomes 1 et 2 traitent du gouvernement des paroisses et de la méthode de direction. Ces deux premiers vol. ont été retouchés et améliorés par Pochard, supérieur du séminaire de Besançon, et très-souvent réimprimés sous le titre de : *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence et pour le bon gouvernement des paroisses*, 2 vol. in-12. On a donné à Besançon, en 1819, une nouvelle édition des *Projets de prônes* avec des additions de quelques autres écrits importants qu'on a trouvés du même auteur.

GRIVEL (Jean), conseiller d'état des archiducs Albert et Isabelle, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, en 1560, mourut à Bruxelles en 1624. Il donna les décisions du parlement de Dôle, dont il avait été conseiller, sous le titre de : *Decisiones senatus Dolani*, Dijon, 1731, in-fol.

GRIVEL (Guillaume), avocat et littérateur, né à Uzerche dans le Limousin en 1735, exerça quelque temps la profession d'avocat à Bordeaux, et vint ensuite à Paris, où il se fit connaître par différents ouvrages écrits d'un style agréable. A l'époque de la création des écoles centrales, il y fut attaché comme professeur de législation, et mourut à Paris en 1810. On lui doit : *l'Ami des jeunes gens*, Lille, 1764, 2 vol. in-12; *Nouvelle bibliothèque de littérature, d'histoire et de critique, tirée des* Ana, Lille, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage devait avoir une suite, s'il avait réussi; *Théorie de l'éducation*, Paris, 1776 et 1784, 3 vol. in-12. Elle a été traduite en allemand, Breslaw, 1777, in-8; *l'Ile inconnue*, ou *Mémoire du chevalier de Gastines*, Paris, 1783, 6 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée et traduite en allemand. « Les aventures qu'il décrit, dit Laharpe, sont attachantes; les principes ne sont pas mauvais, et le style, quoique négligé, est naturel et facile; » *Principes de politique, de finances, d'agriculture, de législation et autres branches d'administration*, 1789, 2 vol. in-8. Il a encore travaillé à la partie de l'*Economie politique* de l'Encyclopédie méthodique. A.-A. Lorin a publié une *Analyse synoptique du cours de législation de Grivel*, 1802, in-8.

GROBENDONQUE (Charles), né à Malines en 1600, entra chez les jésuites, et fut envoyé en 1625 en Bohême, où il enseigna la philosophie à Prague et à Olmutz. Les Saxons s'étant emparés de ce royaume en 1631, il se retira à Passau avec le comte de Martinitz, vice-roi de Bohême. De retour à Prague, il mourut en 1672, particulièrement regretté de la noblesse de Bohême qui dans les affaires difficiles le consultait comme un homme consommé dans les voies de la vraie politique. On a de lui quelques écrits contre la fausse, entre autres : *De ortu et progressu spiritus politici, et quo ille, nisi fortiter occurratur, tandem sit evasurus*, Prague, 1666, in-fol.; *Apologeticus pro societate Jesu, politicismi a pluribus insimulata*, ibid., 1666, in-fol.; *Methodus pie transigendi tempus sacri Adventûs*, ib., 1660, in-4; *Modus transigendi tempus intra adventum et Quadragesimam*, ibid., 1661, in-12; *Modus transigendi tempus sanctæ Quadragesimæ*, ibid., 1661, in-12; *Modus transigendi tempus à Pascha usque ad Corpus Christi*, ibid., 1662, in-12; *Modus transigendi præcipuas festivitates beatissimæ Virginis Mariæ*, ibid., 1669, in-12.

GRODDECK (Gabriel), philologue allemand, né à Dantzig en 1672, mort dans la même ville en 1709, professa les langues orientales à Leipzig et dans sa patrie. Il avait voyagé avec succès en France, en Italie et en Angleterre. Il a publié un grand nombre de dissertations dont les plus remarquables sont : *De scriptoribus historiæ Polonicæ schediasma*, Dantzig, 1707, in-4; *De cæremonia palmarum apud judæos*, etc.; *Pseudonymorum hebraicum hexacontas; De rebellione Burdigalensi, anno* 1675, etc.

GRODDECK (Benjamin), de la famille du précédent, né à Dantzig en 1728, mort dans la même ville en 1778, y professa les langues grecque et orientales, et fit paraitre un grand nombre de *dissertations* sur l'objet de son enseignement, entre autres : *De linguæ hebraicæ antiquitate*, Dantzig, 1750, in-4. On a aussi de lui : *De vero originum hebræorum fonte et utilitate*, Wittemberg, 1747, in-4.

GRODDECK (Ernest-Godefroi), philologue allemand, né à Dantzig en 1762, mort à Wilna en 1825, avait à peine 25 ans, lorsque le prince Adams-Casimir lui confia l'éducation de ses enfants. Quand il eut terminé cette tâche difficile, il se chargea des mêmes fonctions dans la maison des princes Lubomirski. En 1804, lorsque l'académie de Wilna devint université, il y obtint la chaire de langue et de littérature grecque, fut bibliothécaire de cet établissement, étendit au loin sa réputation de savant par les cours de littérature latine, d'archéologie et de numismatique qu'il institua et qu'il fit avec la plus grande distinction. L'empereur Alexandre lui donna, pour le récompenser de ses travaux, la décoration de St.-Wladimir. On lui doit : le texte grec du *Philoctète* et des *Trachiniennes*, tragédies de Sophocle, avec une préface et des notes ; une *Dissertation sur les théâtres de l'antiquité ; Initia historiæ Græcorum litterariæ*, 2e édition, 1821, ouvrage regardé comme supérieur à celui de Shœel ; *Grammatica græca Bulmaniana*, et plusieurs éditions classiques. Il a laissé un grand nombre de manuscrits. — Il y a plusieurs philologues de ce nom et du même pays.

GRODICIUS (Stanislas), jésuite polonais de Posnanie, né en 1542, docteur et professeur en théologie à Wilna, recteur du collége de Cracovie, mort en 1613 à Posnanie. Nous avons de lui : *Concionum* tom. 8 *pro dominicis, et festis totius anni ; quadripartitas pro singulis conciones adferens*, Cracoviæ, 1605, in-8 ; *Conciones de probandis spiritibus per missionem ordinariam*, ibid., 1607, in-8.

GROESBECK (Gérard de), d'une illustre famille du duché de Gueldre, fut élevé sur le siége épiscopal de Liége, l'an 1564. Il gouverna ce vaste diocèse dans des temps difficiles, avec prudence, et surtout avec beaucoup de zèle, de fermeté et de courage. Il préserva le troupeau qui lui était confié de la contagion des nouvelles hérésies qui faisaient tant de progrès dans les environs. Par un discours qu'il prononça à l'assemblée des états de la principauté, il démontra d'une manière si vive et si pathétique, que le salut de la patrie dépendait d'un attachement inviolable à la foi antique, que tous les membres des états s'écrièrent d'une voix commune, qu'ils étaient prêts à tout sacrifier pour conserver ce précieux trésor. Quelques petites villes de sa dépendance s'étant laissé séduire par les artifices des sectaires, et se préparant à la révolte, il sut les faire rentrer dans le devoir par la force, ayant employé auparavant, mais sans fruit, la voie de la douceur et de la persuasion. Voyant que les apôtres des nouvelles erreurs se vantaient de pénétrer jusque dans sa capitale, il fit une loi par laquelle il défendait à tous les bourgeois de cette ville de donner asile à aucun étranger, sans en avertir les magistrats ou ses officiers. Le prince d'Orange, chef des rebelles des Pays-Bas, amenant en 1568 une armée de l'Allemagne, demanda à traverser Liége. Groesbeck assembla les états, leur représenta de quelle conséquence il était de recevoir dans une ville ecclésiastiques, un prince qui n'avait pris les armes que pour se révolter contre son souverain, et pour détruire l'ancienne religion : en conséquence le passage lui fut refusé. Le prince d'Orange assiégea la ville, mais Groesbeck l'obligea de se retirer. Grégoire XIII l'honora de la pourpre romaine l'an 1578. Il n'en jouit pas longtemps ; il mourut l'an 1580, âgé de 64 ans. Il avait signalé les commencements de son gouvernement par un recueil de *Statuts et ordonnances touchant la manière de procéder*, qui est encore aujourd'hui en usage.

GROLLIER DE SERVIÈRES (Nicolas), savant ingénieur, né en 1677, mort à Lyon en 1745, avait fait un cabinet de machines très-curieuses, dont la *Description* a été imprimée à Lyon, 1719, in-4.

GRONOVIUS (Jean-Frédéric Gronov, plus connu sous le nom latin de), célèbre critique et humaniste, né à Hambourg en 1611, parcourut presque toute l'Europe, devint professeur de belles-lettres à Deventer, puis à Leyde, et mourut dans cette ville en 1671. Il a donné des éditions estimées de plusieurs auteurs latins, de *Plaute*, de *Salluste*, de *Tite-Live*, de *Pline*, de *Quintilien*, d'*Aulugelle*, de *Tacite*, des *tragédies de Sénèque*, etc. Ces éditions font presque toutes partie de la collection des *Variorum*. Il a restitué quantité de passages, et en a corrigé d'autres avec beaucoup de succès. On a encore de lui, sous ce titre : *De sestertiis, seu subsecivorum pecuniæ veteris et romanæ, lib.* IV, Leyde, 1691, in-4 ; et une édition du traité, *De jure belli et pacis* de Grotius, avec des notes, Amsterdam, 1680, in-8. Il n'était pas seulement savant dans les belles-lettres, il était aussi habile jurisconsulte. On peut voir la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

GRONOVIUS (Jacques), fils du précédent, naquit à Deventer en 1645, voyagea en Angleterre et en Italie, et s'y fit des amis et des protecteurs. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaire à Pise, qu'il quitta en 1679, pour aller occuper celle de son père à Leyde. Il y mourut en 1716, avec le titre de géographe de la ville, et la réputation d'un homme savant, mais caustique. On ne pouvait le contredire, même sur des points indifférents, sans être exposé à tout ce que la bile d'un pédant orgueilleux a de plus amer. Son caractère le fit plus haïr que ses ouvrages ne le firent estimer. Les principaux sont : *Thesaurus antiquitatum græcarum*, Lugd.-Bath., 1697, 13 vol. in-fol., fig., 120 à 150 fr.; compilation assez bonne, rédigée sur le plan de celle de Grævius. Une infinité d'édit. d'auteurs grecs et latins, de *Macrobe*, de *Polybe*, de *Tacite*, de *Sénèque* le tragique, presque achevé par son père ; de *Pomponius Méla*, d'*Aulugelle*,

de *Cicéron*, d'*Ammien-Marcellin*, de *Quinte-Curce*, de *Phèdre*, etc. La meilleure de toutes est celle d'*Hérodote*, publiée en 1715, in-fol., avec des corrections et des notes. Il y a cependant, selon Nicéron, des fautes grossières ; d'ailleurs il semble que Gronovius y ait répandu tout le fiel dont il était rempli. Il prodigua les injures les plus grossières aux savants les plus célèbres, tels que Henri-Etienne, Holstenius, Vossius, Saumaise, Grævius, etc. On trouve la liste de tous ses ouvrages dans Nicéron, tom. 2 et 10 : ils sont au nombre de 46. Klefeker a donné une liste semblable dans sa *Bibliotheca Eruditorum*. L'éloge de Gronovius est dans les *Acta Eruditorum* de 1717.

GRONOVIUS (Laurent-Théodore), échevin et conseiller de la ville de Leyde, s'est fait connaitre par son cabinet d'histoire naturelle, qui fixait l'attention des voyageurs, et par divers écrits. On lui doit : *Museum ichthyologicum, sistens piscium omnium, qui in museo L.-Th. Gronovii adservantur descriptiones*, Lugd.-Bat., 1754-56, 2 tom. in-fol., 10 à 12 fr.; *Zoophylacium Gronovianum, exhibens animalia quadrupedia, amphibia, insecta, etc.; fasciculi* III, ib., 1763-81, 3 part. in-fol., avec 20 fig., 15 à 18 fr. Il mourut à Leyde en 1778.

GROOT. (*Voy.* Gérard.)

GROPPER (Jean), savant controversiste, né à Soest en Westphalie, en 1502, fut successivement prévôt et official de Santen, prévôt de Soest, écolâtre de Saint-Géréon à Cologne, et enfin chanoine de la métropole. La voie de douceur qu'il choisit, pour ramener les hérétiques à la foi de leurs pères, rendit sa religion suspecte. Le plan de réconciliation qu'il dressa l'an 1536, ne fut goûté ni des catholiques, ni des luthériens. Charles-Quint le mit au nombre des trois théologiens catholiques qu'il choisit pour assister au colloque de Ratisbonne, de l'an 1541. Ce choix alarma quelques catholiques, entre autres Eckius; ils eurent dans la suite sujet de calmer leurs inquiétudes. Bucer et Sleidan prétendent que Gropper accorda beaucoup de points aux protestants; mais celui-ci leur donna un démenti formel par un écrit imprimé en 1545, in-fol., et plus encore par sa manière d'agir. En 1545 il fut député à la diète de Worms, et y harangua avec tant de force, que l'électeur de Cologne, Herman de Wied, fut déposé par l'autorité du pape et de l'empereur. Paul III le récompensa de ses travaux par la prévôté de Santen. Le nouvel archevêque, Adolphe de Schauembourg, le mena avec lui au concile de Trente, où il parut avec éclat. Le pape Paul IV, satisfait du zèle qu'il montrait contre les nouvelles sectes, voulut l'élever à la pourpre romaine, mais il eut l'humilité de la refuser. Il se rendit cependant à Rome, à la sollicitation de ce pontife, et y mourut le 14 mars 1559. Paul IV prononça lui-même son oraison funèbre, et en parla comme d'un homme aussi vertueux que savant; il dit entre autres choses : *Nequaquam Gropperum amisimus, sed ad Deum præmisimus*. Gropper était profondément instruit dans l'histoire et la discipline de l'Eglise ; personne peut-être de son temps ne l'a surpassé dans la théologie dogmatique, et dans la science de la tradition. Il fut l'âme des conciles provinciaux de Cologne, tenus l'an 1536 et 1549, imprimés plusieurs fois, et que l'on trouve dans les *conciles* du P. Labbe, tome 14. On a de lui : *Enchiridion christianæ religionis*, imprimé à la suite du concile de 1536. C'est un excellent abrégé de la théologie dogmatique. Il a été cependant mis à l'*index donec corrigatur*, parce que sans doute il ne s'était pas assez clairement énoncé sur certains points ; *De la présence véritable... du corps et du sang de Jésus-Christ*, en allemand, Cologne, 1646, in-fol. Karbachi en a publié une mauvaise traduction latine, mais Surius en a donné une très-exacte, Cologne, 1560, in-4. Cet ouvrage est l'un des meilleurs que nous ayons sur la controverse, et le premier où la matière de l'eucharistie soit traitée à fond. Il est auteur encore de plusieurs autres ouvrages polémiques et dogmatiques. Son amour pour la pureté était extrême, et allait jusqu'à des singularités plaisantes; ayant trouvé une servante occupée à faire son lit, il la réprimanda vivement, et fit jeter le lit par la fenêtre. — Il ne faut pas le confondre avec Gaspard Gropper, son frère, qui fut nonce à Cologne et rendit de grands services à la religion catholique en Allemagne. L'université de Louvain, dans une lettre du 28 mars 1574, lui dit entre autres choses, ces paroles remarquables : *Christus, Pastor Pastorum reverendam vestram paternitatem ac gratiam diutissime conservet, ad nominis sui gloriam Ecclesiæ catholicæ exaltationem, et utriusque Germaniæ ab hæresibus et scandalis expurgationem.*

GROS (Antoine-Jean), peintre d'histoire, né à Paris en 1771, travailla d'abord dans l'atelier de David, puis se décida à partir pour Rome, et, afin de voyager plus sûrement, s'enrôla dans un des régiments de l'armée d'Italie. Parvenu promptement au grade d'officier, il eut occasion de faire connaitre son talent à Bonaparte qui, pensant que Gros était plus propre à manier le pinceau que les armes, voulut le rendre à la carrière qu'il avait abandonnée à regret, et l'associa aux commissaires envoyés par le Directoire en Italie, pour recueillir dans les villes prises les tableaux et statues les plus remarquables. Gros s'acquitta de cette mission délicate avec beaucoup de modération et de ménagements. De retour en France, il se livra sans relâche aux travaux qui devaient assurer sa fortune et sa renommée. Nommé successivement chevalier de la Légion d'honneur et de saint Michel, il était membre de l'académie des beaux-arts et professeur à l'école royale de peinture et de sculpture. Ennemi déclaré des innovations de l'école nouvelle, il se vit, à l'occasion de quelques-unes de ses dernières productions, exposé à des critiques si peu ménagées et quelquefois si injustes qu'il en conçut un profond chagrin. Bientôt il tomba dans une mélancolie profonde qui lui fit prendre la vie en dégoût, et termina volontairement ses jours en se précipitant dans la Seine le 25 juin 1835. On compte au nombre de ses chefs-d'œuvre : *Les pestiférés de Jaffa ; la bataille d'Aboukir ; François Ier et Charles-Quint visitant l'église de St.-Denis ; Le départ de Louis*

XVIII dans la nuit du 20 mars 1815; *L'embarquement de la duchesse d'Angoulême à Pouillac près de Bordeaux*, le 1er avril de la même année. Enfin les peintures qui décorent la coupole de Sainte-Geneviève, aujourd'hui le Panthéon, et où l'auteur a représenté les 4 grandes époques de l'histoire de France.

GROS. (*Voy.* LEGROS.)

GROSE (François), antiquaire anglais, né en 1731, mort à Dublin en 1791, était membre de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires. Ses principaux ouvrages sont: *Antiquities of England and Wales* (*Antiquités de l'Angleterre et du pays de Galles*) Lond., 1773, 4 vol. in-4, fig., 300 fr. La seconde édition est partagée en 8 vol. Il y a aussi une édition de 1783 en 8 vol. gr. in-8, qui se vendait 216 fr., et une imprimée en 1811 en 8 part. in-4, peu recherchée, parce que les gravures sont usées; *Antiquities of Scotland* (*Antiquités de l'Ecosse*), ibid., 1789, 2 vol. in-4, fig., réimpr. 1797, 2 vol. in-4, 140 fr., gr. in-8, 110 f.; *Antiquities of Ireland* (*Antiquités de l'Irlande*), 1791, 2 vol. in-4, fig., 180 fr., et gr. in-8, 150 fr.; *Military antiquities or history*, etc. (*Antiquités militaires*, ou *Histoire de l'armée anglaise depuis la conquête jusqu'au temps présent*), ibid., 1788, 2 vol. in-4., fig.; *Treatise on ancient armours*, etc. (*Traité sur les armes et armures anciennes*), ibid., 1786, in-4, fig., 50 fr.; cet ouvrage a été réimprimé avec les *Military antiquities*, ibid., 1801, 2 vol. gr. in-4, fig., 100 fr. Ces 5 articles faisant suite les uns aux autres doivent être réunis; *Principes de caricatures, suivis d'un essai sur la peinture comique*, 1788, in-8, trad. en franç., Leipzig, 1802, gr. in-8, 29 fig., 11 fr.

GROSIER (Jean-Baptiste-Gabriel-Alexandre), ancien jésuite, né à Saint-Omer en 1743, entra chez les Pères de la compagnie, peu de mois avant la suppression de leur ordre, et finit ses études à Pont-à-Mousson. L'abbé Grosier se fit d'abord connaître par des articles insérés dans l'*Année littéraire*, journal rédigé par le célèbre Fréron, qu'il seconda dans ses attaques contre les philosophes, et surtout contre Voltaire. Ce journal, qui formait déjà 290 volumes in-12, cessa de paraître en 1790. A la mort de Fréron, arrivée en 1776, Grosier le continua, et s'associa les abbés Geoffroy et Royou. Vers 1778, il quitta cette feuille, et, l'année suivante, il entreprit la continuation du journal de *Trévoux*, établi par les jésuites, et qui, depuis leur destruction, avait passé en d'autres mains. Il lui donna le titre de *Journal de littérature, des sciences et des arts*, et y travailla jusqu'en 1782. L'abbé Grosier fut ensuite un des éditeurs de l'*Histoire de la Chine*, traduite à Pékin par le P. de Mailla, sur les originaux chinois, Paris, 1777-85, 13 vol. in-4, fig., 50 à 60 fr.; la *Description de la Chine par Grosier*, qui forme le 13e vol. de ce grand ouvrage, a été imprimée aussi séparément, ibid., 1786, 2 vol. in-8, et il en a paru une nouvelle édition très-augmentée, Paris, 1818-20, 7 v. in-8, 42 fr. Le prospectus de cet ouvrage estimé mérita à son auteur les éloges de tous les savants de l'époque. A peu près vers le même temps il fut nommé chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, place que la révolution lui fit bientôt perdre. Il avait fait paraître des *Mémoires d'une société célèbre* (les jésuites), *considérée comme corps littéraire et académique depuis le commencement de ce siècle*, Paris, 1792, 3 vol. in-8; cette collection, extraite du journal de Trévoux, devait être portée à un plus grand nombre de volumes; mais les troubles politiques l'empêchèrent de continuer, et il vécut ignoré pendant les persécutions contre l'Eglise. Il reparut dans des temps moins fâcheux, travailla au *Magasin encyclopédique*, et donna à la *Biographie universelle* plusieurs articles, entre autres celui de *Confucius*. Lors de la restauration, il fut nommé conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, place devenue vacante par la mort de Treneuil, auteur des *Tombeaux de Saint-Denis*. L'abbé Grosier mourut à Paris en 1823; il a jugé fort sévèrement le voyage de Guignes à Pékin; sa critique a été insérée par le comte de Fortia d'Urban, dans le 10e vol. de son ouvrage intitulé: *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe terrestre*, Paris, 1809, in-12. Cet ouvrage fait beaucoup d'honneur à l'abbé Grosier, et par le style et par l'énergie avec laquelle il combat l'impiété.

GROSLEY (Pierre-Jean), connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages où il y a de l'esprit, de l'érudition, de bonnes et de mauvaises observations, né à Troyes en 1718, est mort en 1785. De tous ses écrits, celui qu'on a lu le plus, est son *Voyage d'Italie*, donné sous le nom de *deux gentilshommes suédois*, Londres, 1764, 3 v. in-12. Il y a inséré une très-bonne *dissertation*, publiée en 1756, sur la conjuration de Venise, qu'il prouve n'être qu'une chimère, comme Naudé et Capriata l'avaient dit avant lui, nouvelle édition, Paris, 1774, 4 vol. in-12; le 4e vol. est composé de l'ouvrage de Baretti, intitulé *Les Italiens*. Parmi les autres écrits de Grosley, on distingue; la *Vie de Pierre Pithou*, magistrat célèbre, mais dont les catholiques, après même qu'il eut abjuré l'hérésie de Calvin, ne furent pas trop contents, Paris, 1756, 2 vol. in-12; *Recherches pour l'histoire du droit français*, ibid., 1752, in-8, livre estimé, plein d'une érudition solide et d'une critique saine, Londres, Lausanne, Paris, 1770, 3 vol. in-12, et Paris, 1774, 4 vol. in 12. On s'attend à y trouver une description de la capitale de l'Angleterre; mais très-souvent on y rencontre toute autre chose. Ce que l'auteur dit t. 1, p. 495, ou t. 2, p. 91, sur la vanité, l'orgueil et l'humilité, prouve assez qu'il n'avait pas une idée juste des vertus que l'Evangile inspire et des vices qu'il proscrit. Il est aisé de voir qu'il se piquait de singularité, et que les paradoxes avaient pour lui des attraits pressants. C'est sans doute par une suite de cette disposition d'esprit, que par son testament il laissa 600 livres pour dresser un monument sépulcral au docteur Arnauld, comme à *un parfait anachorète, supérieur aux grands mobiles des déterminations humaines, et détaché des vues qui ont formé les recrues de tous les partis. Mémoires de l'académie des Sciences*,

Inscriptions, *Belles-lettres et Beaux-arts*, *nouvellement établie à Troyes en Champagne*, Liége, 1744, in-12; Troyes, 1756, 2 tom. in-12; 1768, in-12; *Supplément aux Mémoires de Camusat sur l'histoire ecclésiastique de Troyes*, 1750, in-12, très-rare; *Dissertation sur cette question : Si les lettres ont contribué aux progrès des mœurs?* 1751, in-12, insérée dans le Mercure de la même année. Ce discours obtint l'accessit de l'académie de Dijon. Le prix fut décerné à J.-J. Rousseau. Ses *œuvres inédites* ont été publiées par Patris-Dubreuil, 1812, 3 vol. in-8, 15 fr. Sa *vie*, par Maydieu, chanoine de Troyes, 1787, in-8, est remplie de puérilités et de niaiseries; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elle est écrite en partie par Grosley lui-même; il y parle fort amplement de ses aïeux, de leurs domestiques, et surtout de sa gouvernante.

GROSTESTE DESMAHIS (Marin), né à Paris en 1649, fut élevé dans la religion prétendue réformée; mais il en fit abjuration à Paris, l'an 1681, entre les mains de Coislin, évêque d'Orléans, depuis cardinal. Peu de temps après il alla à Orléans, où il eut le bonheur de convertir à la foi catholique un grand nombre de personnes, entr'autres son père, sa mère et un de ses frères. Il devint ensuite chanoine de la cathédrale d'Orléans, et mourut dans cette ville en 1694, n'étant que diacre, et n'ayant jamais voulu, par humilité, recevoir l'ordre de prêtrise. On a de lui : *Considérations sur le schisme des protestants; Traité de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.* Ces deux traités ont paru à Orléans en 1685; *La vérité de la religion catholique, prouvée par l'Ecriture sainte*, Paris, 1696, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris, 1713, 3 vol. in-12, avec des augmentations considérables de l'abbé Geoffroy, mort à Paris en 1715. Desmahis avait un autre frère, Claude Grosteste, sieur de La Mothe, qui se retira à Londres en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes. Il y fut ministre de l'église de la Savoie, et y mourut en 1713, à 66 ans, membre de la société de Berlin. On a de lui un *Traité de l'inspiration des livres sacrés*, Amsterdam, 1695; plusieurs *sermons*, et d'autres ouvrages, qui eurent du succès dans les pays protestants.

GROTIUS, ou Groot, le Grand (Hugues), savant hollandais, né à Delft en 1583, d'une famille illustre, eut pour père un bourgmestre de cette ville qui était en même temps curateur de l'université de Leyde. Il reçut une excellente éducation, à laquelle il répondit d'une manière distinguée. On conserve encore des vers latins qu'il fit à huit ans. A 15 ans, en 1598, il soutint des thèses sur la philosophie, les mathématiques et la jurisprudence, avec un applaudissement général. L'année d'après il vint en France avec Barneveldt, ambassadeur de Hollande, et y mérita par son esprit et par sa conduite les éloges de Henri IV. Il publia en l'honneur de ce prince une pièce intitulée *Triumphus Gallicus, parodia Catulliana.* De retour dans sa patrie, il plaida sa première cause à 17 ans, et fut fait avocat-fiscal général à 24. Il fut aussi nommé en 1601 historiographe des Etats de Hollande. Rotterdam souhaitait de jouir de ses talents : il s'y établit en 1613, et y fut fait syndic. Les querelles des *remontrants* et des *contre-remontrants* agitaient alors la Hollande. Barneveldt était le protecteur des premiers. Grotius s'étant déclaré pour le parti de cet homme célèbre, son ami, le soutint par ses écrits et par son crédit. Leurs ennemis se servirent de ce prétexte pour les perdre l'un et l'autre. Barneveldt eut la tête tranchée en 1618, et Grotius fut enfermé dans le château de Lowenstein. Sa femme ayant eu la permission de lui faire passer des livres, les lui envoya dans un grand coffre; l'illustre prisonnier se mit dans ce coffre, et échappa par cette ruse à ses persécuteurs. Après avoir erré quelque temps dans les Pays-Bas catholiques, il chercha un asile en France, et l'y trouva. On l'accusa dans son pays de vouloir se faire catholique; mais il répondit à un de ses amis, que « quelque avantage qu'il eût » de passer d'un parti faible qui l'avait maltraité, » à un parti fort qui le recevrait à bras ouvert, il » n'était pas tenté de le faire... Et puisque j'ai eu, » ajoutait-il, assez de courage pour supporter la » prison, je n'en manquerai point, j'espère, pour » souffrir l'exil et la pauvreté. » Louis XIII lui fit une pension, mais elle lui fut mal payée. Il retourna en Hollande, y trouva les mêmes ennemis, et passa en Suède, où il fut très-bien accueilli. La reine Christine le fit son conseiller en 1634, et l'envoya ambassadeur en France. Après y avoir demeuré onze ans, il partit pour Stockholm, fut très-bien reçu de Christine, lui demanda son congé, l'obtint avec peine, et mourut à Rostock, en retournant dans sa patrie, en 1645. Son corps a été transporté à Delft, et on y a élevé un beau mausolée à la mémoire de cet illustre savant, en 1777. Grotius était d'une figure agréable. Il avait des yeux vifs, un visage serein et riant. Son ambition était très-modérée. Il écrivait à son père tandis qu'il était ambassadeur : « Je suis rassasié d'honneurs. » J'aime la vie tranquille, et je serais fort aise de » ne plus m'occuper que de Dieu et d'ouvrages » utiles à la postérité. » Il était à la fois bon ministre, excellent jurisconsulte, théologien, historien, poëte et bel esprit. Les principaux de ses ouvrages sont : un excellent traité *De jure belli et pacis*, Parisiis, 1625, in-4, 4 à 6 fr.; *idem opus, cum notis variorum*, Amstel., 1712, in-8, 6 à 9 fr.; ibid., 1735, in-8, 10 à 12 fr.; *idem opus, cum comment. Guil. Van der Meulen*, Ultrajecti, 1696-1704, 3 vol. in-fol., 15 à 20 fr.; *idem, cum comment. Henr. Cocceii*, Vratislaviæ, 1744-48, 3 vol. in-fol.; on ajoute à ces 3 vol. un 4e intitulé : *Sam. Coccei introductio ad H. de Coccei Grotium illustratum*, Halæ, 1748, in-fol., 42 fr.; ce commentaire a été réimp. à Lausanne, 1751, 5 vol. in-4, 30 à 36 fr. Il a été traduit en français et enrichi de remarques par Barbeyrac, Amsterdam, 1724, et Leyde, 1759, 2 vol. in-4, 15 à 18 f., gr. pap., 20 à 24 fr.; mais on le lit moins utilement dans la version que dans l'original latin, quoique le style soit un peu dur. (*Voy.* Barbeyrac.) Ant. de Courtin l'avait traduit auparavant en français, Paris, 1688, 2 vol. in-4; Amsterdam, 1703, 3 vol.

in-12. Cet ouvrage a passé autrefois pour un chef-d'œuvre; et malgré la foule des livres publiés sur cette matière, il mérite encore aujourd'hui une place distinguée parmi les productions de ce genre. Il y a pourtant un trop grand étalage d'érudition; les passages y étouffent les raisonnements. Divers points relatifs à la loi naturelle, tels que l'usure, le mensonge, le concubinage, etc., n'y sont pas traités avec assez d'exactitude; et c'est sans doute pourquoi il a été condamné à Rome, Lugd.-Bat., 1662, pet. in-12, 3 à 6 fr.; *De veritate religionis christianæ liber*, pet. in-8, plusieurs fois réimprimé. Il y en a plusieurs traductions françaises; les plus connues sont celles du P. Le Jeune, Utrecht, 1692, ou Amsterdam, 1728, pet. in 8, et une autre avec des notes par Goujet, Paris, 1754, 2 tom. in-12. Il existe des traductions de cet ouvrage dans presque toutes les langues. Composé d'abord par Grotius en vers flamands, pour fortifier dans le christianisme les matelots qui font le voyage des Indes, il a été traduit en grec, en arabe, en anglais, en persan, en allemand. Il fut cependant condamné à Rome pour quelques erreurs relatives à la religion de l'auteur. Il y a d'excellentes vues et des raisonnements pleins de force. Voltaire l'a fort déprimé, et l'on en sent assez les raisons. Le sixième et dernier livre est une courte, mais excellente réfutation du mahométisme; *Opera theologica*, Amstel., 1679, 4 vol. in-fol., à très-bas prix, qui renferment des *commentaires sur l'Ecriture sainte*, et d'autres traités. On a accusé l'auteur d'avoir donné quelquefois dans le pélagianisme et le socinianisme; d'avoir prodigué l'érudition profane dans des matières sacrées; d'avoir cherché dans le texte de l'Ecriture, moins ce qui y est, que ce que le commentateur voulait y voir, etc. La plupart de ces reproches sont fondés, et il faut avouer que plusieurs endroits de ces commentaires paraissent favorables aux nouveaux ariens. L'on trouve dans la *Bibliothèque polonaise*, une de ses lettres au fameux socinien Crellius, qui, si elle n'a pas été altérée par ses sectaires, donne de violents soupçons sur sa religion. Néanmoins il a combattu le sentiment de Socin, en soutenant la préexistence du Verbe; mais il paraît se rapprocher de lui dans plusieurs autres points. Cela ne donne pas une grande idée des dispositions qu'on lui a supposées, surtout vers la fin de sa vie, pour la religion catholique; mais peut-être avait-il quitté ses sentiments. Ses variations et ses incertitudes, ses nouvelles erreurs même, étaient propres à ramener à la vérité un esprit aussi juste que le sien. Il voyait que tout cela découlait naturellement de l'*esprit privé* des protestants et du droit d'interpréter l'Ecriture à sa mode. (*Voy.* SERVET.) Le P. Petau qui avait eu d'étroites liaisons avec lui, était persuadé que la mort avait prévenu l'exécution du dessein qu'il avait formé d'abjurer ses erreurs à son retour de Suède, et dans cette idée il ne fit point difficulté de dire la messe pour lui. *Poemata*, Amstel., 1670, pet. in-12, 3 à 4 fr. Il y en a quelques-unes d'heureuses; mais sa vaste littérature éteint souvent son feu poétique; *De imperio summarum potestatum circa sacra*, la Haye, 1661, in-12, traduit en français en 1751, in-12, sous ce titre: *Traité du pouvoir du magistrat politique sur les choses sacrées.* Si dans cet ouvrage il semble accorder au pouvoir civil une influence trop marquée sur les choses religieuses, il faut se souvenir que l'auteur était protestant. Il avait du reste des sentiments très-raisonnables sur la nécessité d'un chef dans l'Eglise, sur la primauté et l'autorité du pontife romain, comme on le voit dans ses notes sur Cassandre et Rivet (*voy.* MÉLANCHTHON); *Annales et historia de rebus Belgicis*, Amstel., 1657, in-fol., 10 à 15 fr.; la traduction française par l'Héritier, Amstel., 1672, in-fol., est à bas prix. L'auteur a parfaitement imité Tacite dans ses Annales; il est comme lui énergique et concis; mais cette précision le rend quelquefois obscur. Comme lui il a développé toutes les intrigues, tous les ressorts, tous les motifs des événements dont il a été témoin; *Historia Gothorum, Vandalorum et Longobardorum*, Amstel., 1655, in-8, 4 à 5 fr., inférieure à la précédente pour le style, mais très-utile pour les recherches sur l'histoire d'Espagne et sur celle de la décadence de l'empire romain; *De antiquitate rei publicæ Batavice*, in-24, plein d'érudition; *De origine gentium Americanarum* avec la défense de cet ouvrage contre Jean de Laet, Paris, 1642, in-8; ibid., 1643, in-8; *Excerpta ex tragædiis et comædiis græcis*, Paris, 1626, in-4, 15 à 20 fr.; *Philosophorum sententiæ de fato*, Amstel., 1648, pet. in-12, 5 à 6 fr.; *Epistolæ*, ibid., 1687, in-fol., 8 à 10 fr., gr. pap., 12 à 15 fr.; *Epistolæ ineditæ*, Harlemiæ, 1806, in-8, 10 fr., *Syntagma arateorum*, Lugd.-Bat., 1600, in-4, fig., rare, 15 à 20 fr.; *Pontifex romanus, rex Galliarum, rex Hispanarum, Albertus cardinalis, regina Angliæ, ordines fœderati*, 1598, in-4; *Mirabilium anni* CIƆ. IƆ. C, *quæ Belgas spectant semestre prius, ad Henr. Feder. Nassovium*, 1600, in-4. Ces deux volumes sont rares, sans être chers. Le style de Grotius est aisé, coulant, noble et ferme. Son latin est assez pur et supérieur à ce qu'il est dans la plupart des ouvrages de jurisprudence, de controverse et d'érudition. On peut consulter sur cet homme célèbre sa *vie* par de Burigny, 1752, 2 vol. in-12. L'historien y entre dans de grands détails sur son héros et sur ses négociations. Mais en général l'ouvrage est faiblement et froidement écrit, d'une manière lâche et verbiageuse, comme tout ce que nous a donné de Burigny. Cras, professeur de droit à Amsterdam, a publié dans cette même ville *Laudatio H. Grotii*, 1796, in-8, ouvrage couronné à l'académie des sciences de Stockholm en 1795, et inséré dans les *Mémoires* de cette société savante. On voit dans l'*Histoire métallique* de la Hollande, une médaille, sur laquelle Grotius est appelé *le phénix de la patrie*, *l'oracle de Delft, le grand esprit, la lumière qui éclaire la terre.*

GROU (Jean), ecclésiastique français, né au diocèse de Boulogne en 1731, entra dans le collége des jésuites, et fut admis dans leur noviciat à l'âge de 15 ans; à 17, il fit ses premiers vœux, et fut ensuite employé dans l'enseignement, suivant l'u-

sage de la société. C'est alors que son goût pour la littérature se développa. Il affectionnait surtout Platon, et publia une *traduction* de sa *République*, Paris, 1762, 2 vol. in-12, qui fut très-bien accueillie des savants, et réimprimée l'année suivante à Amsterdam. Cette traduction fut suivie de celle des *Lois*, du même auteur, et ensuite de celle des *Dialogues*. L'une et l'autre virent le jour à Amsterdam en 1769 et 1770. Il paraît douteux néanmoins que le P. Grou soit allé en Hollande, comme l'avance un biographe moderne. Il habita plusieurs années Pont-à-Mousson, et il y fit ses derniers vœux, à une époque où les jésuites étaient déjà supprimés en France. La mort de Stanislas les ayant aussi fait renvoyer de la Lorraine, le P. Grou vint à Paris, où il prit le nom de *Le Clair*, et où il mena une vie fort retirée, partageant son temps entre l'étude, les exercices de piété et les soins du ministère. De Beaumont l'employa quelque temps à écrire sur diverses matières de religion; il lui fit même une pension, qui ensuite lui fut ôtée. Un de ses anciens confrères, l'abbé Guérin du Rocher, lui procura la connaissance d'une sainte religieuse appelée la mère Pélagie, du monastère de Saint-Thomas de Villeneuve, situé dans la rue de Sèvres. Cette religieuse lui inspira la plus grande confiance. Ayant obtenu une pension du roi, il publia des ouvrages utiles à la religion, et menait une vie paisible, lorsque survint la révolution. Un de ses premiers actes fut une guerre permanente qu'elle déclara aux prêtres fidèles à leurs serments. L'abbé Grou aurait désiré rester à Paris, et y exercer en secret son ministère; mais la mère Pélagie, qui avait été forcé de quitter son couvent, et vivait dans une profonde retraite, lui écrivit pour lui conseiller de passer en Angleterre. Il suivit ce conseil, et se retira auprès d'un de ses confrères, chapelain d'un riche catholique anglais, qui, édifié de sa vie exemplaire, le choisit pour son directeur, ainsi que toute sa maison. Le P. Grou observait, autant qu'il le pouvait, la règle des jésuites : tous les jours il se levait à quatre heures du matin, sans lumière et sans feu, faisait une heure d'oraison, et se préparait pour la messe, qu'il n'a jamais manqué de dire jusqu'à sa dernière maladie. Il pratiquait la pauvreté, n'ayant rien à lui, et demandait avec simplicité des livres ou des vêtements quand il en avait besoin. Il possédait une âme toujours tranquille, joignait à la plus grande humilité beaucoup de candeur et de zèle, et faisait profession d'une dévotion particulière à la sainte Vierge. Deux ans avant sa mort, il fut attaqué d'un asthme très-pénible, mais qui n'interrompit pas ses pieux exercices. Il pratiquait tout ce qu'il enseignait, et sa vie formait le meilleur complément de ses conseils. Il expira en 1803. On lui doit, outre les ouvrages que nous avons cités : *la Morale tirée de saint Augustin*, Paris, 1780, 2 vol. in-12, ouvrage qu'il entreprit pour opposer la morale chrétienne aux systèmes des incrédules. Il prend un certain nombre des maximes du saint docteur, et il les développe avec beaucoup d'abondance et d'onction; *les Caractères de la vraie dévotion*, Paris, 1788, in-18. Ce petit ouvrage a obtenu plusieurs éditions. L'auteur y définit la dévotion et en assigne les motifs, l'objet et les moyens; *Les Maximes de la vie spirituelle*, Paris, 1789, in-12. Il y a en tout 24 maximes, dont chacune est renfermée dans un quatrain, et développée ensuite dans une explication en prose. Il s'éleva contre ce livre quelques plaintes, quoique le P. Grou eut, dans un préambule placé à la tête de l'ouvrage, prévenu ses lecteurs de la droiture de ses intentions; *La Science du crucifix*, Paris, 1789, in-12; ibid., 1827, in-18; des *Méditations en forme de retraite sur l'amour de Dieu*, avec un petit écrit *sur le don de soi-même à Dieu*, Londres, 1796, pet. in-12; Besançon, 1828, in-18. Quelques théologiens crurent trouver dans cet ouvrage des idées favorables au quiétisme; cependant un évêque l'approuva et en jugea la doctrine saine. Ce volume est assez rare en France; l'*Intérieur de Jésus et de Marie*, ouvrage qui ne parut que longtemps après sa mort, et fut publié à Paris, 1815, 2 vol. in-12, et 1828, 2 vol. in-12, d'après ses manuscrits. Il avait composé en France plusieurs autres petits traités de piété qui n'ont pas été publiés. L'un d'eux a été traduit en anglais sous ce titre : *School of Christ* (l'Ecole du Christ), par un de ses confrères, qui a traduit aussi en anglais *la Morale de saint Augustin*, et les *Caractères de la vraie dévotion*. Pendant qu'il était à Paris, il avait rédigé un *Traité dogmatique sur la religion*. Mais, ayant quitté Paris à la hâte, il avait confié les matériaux de cet ouvrage à une dame dont il connaissait la discrétion. Cette dame ayant été arrêtée sous le régime de la *terreur*, ses domestiques, de crainte de compromettre leur maîtresse, brûlèrent le manuscrit, ce qui prouve que M. B. se trompe quand il suppose que l'abbé Bergier, ecclésiastique très-estimable, s'étant emparé de ses matériaux, les augmenta, et en composa l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Traité dogmatique de la vraie religion*. L'abbé Grou, quand il eut appris que son manuscrit, qui lui avait coûté 14 ans de travail, avait été livré aux flammes, dit avec calme et résignation : « Si Dieu avait voulu tirer sa gloire de cet » ouvrage, il l'aurait conservé. »

GROUCHY, *Gruchius* (Nicolas de), d'une famille noble de Rouen, fut le premier qui expliqua Aristote en grec. Il enseigna avec réputation à Paris, à Bordeaux et à Coimbre. De retour en France, il alla à La Rochelle où l'on voulait établir un collége. Il y mourut en 1572. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : une *traduction* de l'*Histoire des Indes*, de F. L. de Castanheda, Paris, 1553, in-4; un traité *De comitiis Romanorum*, Paris, 1555, in-fol., édit. belle et rare.

GROUVELLE (Philippe-Antoine), littérateur, né à Paris en 1758, entra chez un notaire qui le renvoya pour avoir fait imprimer des vers dans l'*Almanach des Muses*. Il fut ensuite reçu chez Champfort en qualité de copiste, et devint peu après secrétaire des commandements du prince de Condé (1789). Il sut se rendre agréable à Chantilly, où il fit jouer son petit *opéra* des *Prunes* qui eut un grand succès. Ayant embrassé les principes de la

révolution, qu'il chercha à propager par ses écrits, il fut mis à la retraite. Dégagé de toute contrainte, il figura alors dans le club de 1789, rédigea la *Feuille villageoise* avec Cérutti, et fut, au 10 août 1792, nommé secrétaire du conseil exécutif provisoire. En cette qualité il accompagna le ministre de la justice au Temple le 20 janvier suivant, et *lut à son souverain le décret de la convention qui le condamnait à mort*. Il ne put cependant remplir cette mission, dit Cléri, que *d'une voix faible et tremblante*. Au mois de juin de 1793, il fut envoyé comme ministre de France en Danemark; il en fut rappelé en mars 1794, et y retourna en février 1796. Il entra au Corps législatif en 1800, et mourut à Varennes en 1806. Mme Rolland a dit de lui: « Elève » de Cérutti, dont il n'apprit qu'à faire de petites » phrases, où il met sa philosophie, il est médiocre, » froid et vain, et fut le dernier rédacteur de la » Feuille villageoise, devenue aussi nulle que lui. » Ses ouvrages sont: *l'Épreuve délicate*, comédie en vers, qu'il fit représenter au Théâtre-Français le 20 juin 1785, et qui n'eut qu'une représentation; *Le duc de Brunswick*, ode, 1786, in-12; plusieurs écrits en faveur de la révolution, tels que la *Satire universelle dédiée à toutes les puissances de l'Europe*, 1788, in-8, qu'il publia de concert avec Cérutti; *De l'autorité de Montesquieu dans la révolution présente*, 1789, in-8, etc.; *Réponse à tous, petit colloque entre un sénateur allemand et un républicain français, rapporté littéralement par le professeur* Taciturnus Mémoriosus, et traduit librement par un sans-culotte, 1793, in-8; *Mémoires historiques sur les templiers*, 1805, in-8; une nouvelle *édition* des *Lettres de Mme de Sévigné*, 1806, 8 vol. in-8, ou 11 vol. in-12, mise en ordre pour la première fois, augmentée de lettres inédites et de *notes* et *dissertations* où il a empreint l'esprit philosophique et révolutionnaire du temps. Il a même voulu classer cette femme célèbre parmi les philosophes, disant qu'elle ne croyait à rien du tout, et qu'elle eût été digne du siècle des L'Espinasse et des Geoffrin, quoiqu'il soit prouvé qu'elle remplissait ses devoirs de chrétienne assez exactement. Mais c'était la manie des philosophes du siècle, de vouloir transcrire les noms les plus fameux sur les registres de la philosophie, et de chercher à les associer à leur ligue, en dénaturant les caractères, falsifiant les faits et altérant les écrits; *OEuvres de Louis XIV, accompagnées d'explications historiques et de notes*, Paris, 1806, 6 vol. in-8, où il paraît n'avoir cherché à recueillir les écrits de ce puissant monarque que pour saisir l'occasion d'attaquer sa mémoire et de ternir sa renommée. Ses OEuvres ne sont autre chose que des *instructions pour le Dauphin*, travail d'un père et d'un roi qui jette ses observations sur le papier, sans penser que la fureur mercantile s'en emparerait un jour pour les publier. Grouvelle essuya au sujet de cet ouvrage une sévère critique, dans un journal qui lui rappela sa mission au Temple. Il paraît que le chagrin qu'il en éprouva avança ses jours.

GROZELIER (Nicolas), prêtre de l'Oratoire, né à Beaune en 1692, enseigna successivement les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différents colléges. Il se délassait de ses travaux en cultivant la poésie. Il mourut en 1778. On a de lui: *Prose sur la résurrection de Jésus-Christ*, par Voisin, traduit en vers français, Paris, 1742, in-12; *Pastorale sur le mariage du Dauphin*, 1747, in-12; *Recueil de fables*, en vers français, 1759, in-12; *Nouveau recueil de fables*, divisé en 6 livres, 1768, in-12. « Ces fables, dit Philippon de la Madeleine, » se lisent avec plus de plaisir que celles de La » Mothe, et autres faibles imitateurs de La Fon» taine. » *Observations curieuses sur toutes les parties de la physique*, Paris, 1719, 1771, 4 vol. in-12, et d'autres ouvrages dont on trouvera la liste dans l'*Histoire de la ville de Beaune*, par Gandelot.

GRUBENMANN (Jean-Ulric), natif de Tuffen dans le canton d'Appenzel, se distingua par des ouvrages de charpente, et surtout par les ponts nommés *Hængwerck*, ouvrages pendants, tels que celui de Schaffhouse qui n'a que deux arches, et qui n'en aurait qu'une si on avait laissé faire le constructeur. Ce pont a néanmoins 364 pieds de long. — Son frère, Jean GRUBENMANN, construisit le pont qui est sur le Rhin, près de Reichenau dans le pays des Grisons, d'une seule arche, long de 240 pieds. Les deux frères construisirent ensemble un pont de bois long de 200 pieds, qui n'est pas un *Hængwerck* ou pont pendant, dont la force est dans la charpente supérieure, mais une seule arche, où le bois tient lieu de voûte. Ces ingénieurs charpentiers sont morts vers 1798, et un an après leur ouvrage était renversé par les armées françaises.

GRUDÉ. (*Voy.* LACROIX DU MAINE.)

GRUDIUS (Nicolas), trésorier du Brabant, fils d'un président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mourut à Venise en 1571. On a de lui *Poemata et effigies trium patrum*, Belgarum, Nic. Grudii, Hadr. Marii et Joannis secundi, Lugd.-Bat., 1612, in-8, fig., 5 à 6 fr.

GRUET (Jacques), genevois, fameux libertin, débitait ses impiétés vers le milieu du 16e siècle. Il était aussi opposé à Calvin et à ses partisans qu'aux défenseurs de la véritable religion; parce qu'il n'en professait aucune. Il ne manquait d'ailleurs ni d'esprit ni d'érudition, et il souffrait impatiemment les hauteurs des calvinistes et leur prétendue réforme. Il eut la hardiesse d'afficher en 1547, des placards dans lesquels il accusait les réformés de la ville de Genève d'être des esprits remuants, qui, après avoir renoncé à la vérité, et la plupart à leur premier état, voulaient dominer sur toutes les consciences. Tout cela était très-vrai; mais l'ingénuité de Gruet lui coûta cher, elle lui attira les affaires les plus fâcheuses. On saisit ses papiers, on y trouva des preuves d'irréligion, et on se servit de ce prétexte pour le condamner à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée en 1549. Son plus grand crime, aux yeux des Genevois, était d'avoir dévoilé leur patriarche Jean Calvin, dont il avait peint le caractère et la conduite sous ses véritables couleurs.

GRUGET (Claude), littérateur, né à Paris, vivait,

au 16e siècle ; il s'est fait connaître par des *traductions* qu'il a données de l'italien et de l'espagnol, et par l'édition de l'*Heptaméron de la reine de Navarre*, Paris, 1559, in-4. Il est mort jeune encore vers 1560.

GRUMBACH (Guillaume de), gentilhomme allemand, excita en 1552 une guerre civile en Saxe, et porta ses armes dans les provinces voisines. Après avoir assassiné l'évêque de Wurtzbourg dans la Franconie, il pilla la ville et y commit toutes sortes d'excès. L'empereur Maximilien II le mit au ban de l'empire, et tous ceux qui suivaient son parti. Auguste, électeur de Saxe, nommé pour exécuter ce ban, assiégea la ville de Gotha et la citadelle de Grimmestein, où Grumbach s'était retiré, sous la protection du duc Jean-Frédéric, fils de ce Jean-Frédéric que Charles-Quint fit prisonnier à Mulberg, s'en empara après quatre mois de siége, prit Grumbach et ses complices, qui périrent sur l'échafaud en 1567. Le duc Jean-Frédéric fut conduit à Vienne dans une charrette, avec un bonnet de paille sur la tête, et ses états furent donnés à Jean-Guillaume son frère. Il existe plusieurs ouvrages relatifs à la sédition de Grumbach; mais ces pièces sont rares : la liste s'en trouve dans le *catalogue* de Voigt, sous ce titre : *Grumbachianorum motuum acta*.

GRUNER (Théophile-Sigismond), savant naturaliste suisse et avocat au grand conseil du canton de Berne, mourut en 1778, a laissé plusieurs ouvrages en allemand sur l'*histoire naturelle de la Suisse*, qui sont fort estimés : on remarque : une *Description des glaciers de la Suisse*, Berne, 1760-62, 3 vol. in-8, fig. Kéralio en a publié une traduction libre en français, Paris, 1770, in-4 ; *Recueil de mémoires choisis sur l'économie politique, l'histoire naturelle et l'agriculture*, traduit du suédois, Bâle, 1763-69, 2 vol. in-8, précédé d'une excellente préface de Haller ; *Histoire naturelle de l'Helvétie*, Berne, 1773, in-8, traduite en français, par Dulon, Neuchâtel, 1776, in-12 ; *Essai d'un catalogue des minéraux de la Suisse*, ibid., 1775, in-8 ; *Relation de voyages dans les contrées les plus remarquables de la Suisse*, Londres (Berne), 1778, 2 vol. in-8.

GRUNER (Jean-Gérard), savant publiciste saxon, né à Cobourg en 1734, fut d'abord avocat de la cour, ensuite conseiller intime et président de la chambre de cette principauté. Les princes de la maison de Saxe le consultaient dans toutes les affaires importantes. Il mourut en 1790. On lui doit une *Description historique et statistique de la principauté de Cobourg-Saalfeld*, Cobourg, 1783-93, 4 vol. in-4 ; l'histoire de *Jean Casimir, duc de Saxe*, ibid., 1787, in-8 ; des Biographies et des *notices* sur les ducs de Saxe, Albert III, Frédéric-Guillaume Ier et Frédéric-Guillaume II, ibid., 1788-91, 3 vol. in-8. Il a enrichi les journaux intitulés *le Nouveau Collecteur* et *l'Homme*, de beaucoup de bons articles en vers et en prose.

GRUNER (Christian-Godefroi), médecin allemand, né en 1744 à Sagan en Silésie, exerça d'abord la profession de médecin avec beaucoup de talent et de succès, et fut ensuite appelé en 1773 à l'université d'Iéna, où il devint professeur de médecine. Sa grande réputation lui valut en 1776 la place de conseiller aulique du duc de Saxe-Weimar, et en 1791 celle de conseiller intime du duc de Saxe-Cobourg dont il fut médecin ordinaire. Il publia un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Bibliothèque des médecins anciens*, contenant des traductions et des extraits, Leipzig, 1780-82, 2 vol.; *Semiotice physiologicam et pathologicam complexa*, Halle, 1775, reproduit en allemand à Iéna en 1794 ; *Système des sciences du domaine de la médecine légale*, commencé par J.-D. Metzger, Kœnisberg, 1814. Les ouvrages de Gruner traitent de toutes les parties de la médecine; ils sont fort estimés en Allemagne. On en trouve la liste dans l'*Almanach de l'université d'Iéna* pour 1816, et dans la biographie médicale. Ce savant professeur est mort en 1815.

GRUNER (Charles-Justus de), conseiller d'état prussien, né à Osnabruck en 1777, fut d'abord employé dans le département des colonies de la Prusse méridionale, puis conseiller fiscal dans la principauté de la Franconie prussienne. La manière dont il s'acquitta de ces deux emplois lui valut en 1805 la place de directeur de l'administration de la guerre et des domaines à Posen. L'invasion de l'armée française le força de se retirer à Kœnisberg, où il vécut pendant quelque temps entièrement ignoré; mais, lorsque les Français eurent évacué cet état, il coopéra avec le ministre Stein à sa réorganisation. Nommé en 1809, président de la police de Berlin, il donna sa démission en 1811, et fut chargé des affaires de la police du conseil d'état. Ce fut avec peine qu'il vit l'alliance de ses compatriotes avec Bonaparte : ne pouvant l'empêcher, il forma le projet de se porter sur les derrières de l'armée française, d'incendier tous ses magasins et d'exciter une insurrection générale en Allemagne; mais il fut dénoncé et arrêté avant d'avoir pu commencer l'exécution de son plan. Il ne recouvra la liberté que lorsque l'Autriche se décida, en 1813, à s'allier avec la Prusse et la Russie contre la France. Alors il fut chargé par le ministre Stein de l'administration générale des provinces du Bas-Rhin, et ensuite de celles du Rhin moyen. C'est dans ses fonctions qu'il se fit remarquer par les proclamations qu'il répandit dans toute l'Allemagne pour animer ses compatriotes, et les exciter à la guerre nationale dirigée contre Bonaparte. Son zèle fut récompensé par le gouvernement général du duché de Berg qui lui fut accordé (juin 1814), et par la croix de Ste.-Anne de première classe, que lui envoya l'empereur Alexandre. Lors du débarquement de Bonaparte en 1815, il adressa aux habitants du duché de Berg, une proclamation dans laquelle il leur annonçait cette nouvelle, et les appelait tous aux armes. Lui-même voulut prendre part à la guerre, suivit les armées jusqu'à Paris, et fut commandant de place dans cette capitale. Pour le récompenser des services qu'il avait rendus à la cause européenne, le roi de Prusse lui accorda le titre de baron. Le baron Gruner fut aussi nommé ambassadeur à Dresde,

puis en Suisse. La mort presque subite d'un fils qu'il chérissait tendrement lui causa tant de douleur, qu'il se vit forcé de quitter les affaires. Il mourut en 1820, à Wisbaden où il s'était retiré. Ce fut sans contredit l'un des hommes qui, par leur activité et leur talent, ont contribué le plus à exciter l'enthousiasme de l'Allemagne, et à soulever une ligue générale contre Bonaparte. Outre ses proclamations il a encore publié : *Essai sur les peines*, 1799, auquel il avait joint des renseignements sur le code pénal et les prisons de Pensylvanie ; *Pèlerinage vers la tranquillité et l'espérance*, 1803, 2 vol., remarquable par la justesse des observations et l'énergie du style.

GRUTER (Jean), en latin *Janus* GRUTERUS, et dont le véritable nom était GRUYTÈRE, naquit à Anvers en 1560. Dès l'âge de 7 ans il passa en Angleterre avec son père, et sa mère qui était anglaise. Le protestantisme les avait fait chasser d'Anvers. La mère de Gruter, femme d'esprit et de savoir, fut le premier maître de son fils. Après avoir étudié dans plusieurs universités, il professa avec réputation à Wittemberg, où le duc de Saxe lui avait donné une chaire d'histoire, et à Heidelberg, où il eut la direction de cette magnifique bibliothèque transportée à Rome quelque temps après. Ce savant mourut à Heidelberg en 1627. Son nom est célèbre par plusieurs ouvrages utiles ; les principaux sont : *Inscriptiones antiquæ*, Heid., 1601, in-f. L'auteur avait beaucoup fouillé dans les ruines de l'antiquité, cet ouvrage en est une preuve. Il le dédia à l'empereur Rodolphe, qui l'en remercia en lui accordant un privilége général pour tous ses livres, avec pouvoir d'accorder lui-même des priviléges aux autres auteurs. Ce monarque lui destinait aussi la dignité de comte de l'empire ; mais il mourut avant que d'en avoir été revêtu. Grævius a considérablement augmenté le recueil de Gruter, Amstel., 1707, 4 vol. in-fol., 36 à 54 fr., gr. pap., 62 fr. ; *Lampas, seu Fax artium liberalium, hoc est, Thesaurus criticus*, Francfort, 1602-34, 7 vol. in-8, 18 à 24 fr. ; Florent., 1737-39 ; Lucæ, 1747, et Neapoli, 1751, 4 vol. in-fol., 30 à 40 fr. Gruter y a réuni un grand nombre de traités, composés par les plus excellents critiques du 16ᵉ siècle, et que l'on aurait peine à trouver, s'il ne les eût rassemblés. Gruter a recueilli les meilleures poésies latines des italiens, des Français, des Flamands et des Hollandais, sous les titres suivants : *Deliciæ CC italorum poetarum*, Francof., 1608, 2 vol. pet. in-12, 12 à 15 fr. ; ibid., *C poetarum gallorum*, ibid., 1609, 3 vol. pet in-12, 22 f., ib. ; *Poetarum germanorum*, ib., 1612, 6 v. pet. in-12, 36 à 45 fr. ; ibid. ; *Poetarum belgicorum*, ibid., 1614, 4 vol. pet. in-12, 20 à 24 fr. ; *Chronicon chronicorum*, etc., Francfort, 1614, 2 vol. in-8. Cette chronique commence à la naissance de Jésus-Christ, et finit en 1613. Elle est pleine d'inexactitudes et d'inutilités, tandis que bien des choses remarquables sont omises. Gruter a encore donné des *éditions*, avec des notes, de Cicéron, des écrivains de l'histoire auguste, d'*Ovide*, de *Plaute*, de *Florus*, de *Sénèque*, de *Tite-Live*, de *Velléius-Paterculus*, de *Salluste*, et quantité d'autres ouvrages. Gruter était un homme fort laborieux, qui étudiait tout le jour, et une grande partie de la nuit, et toujours debout. Ses ennemis l'accusèrent d'athéisme, mais son attachement au protestantisme ne s'accorde point avec l'imputation d'irréligion. Il était plein de suffisance, et ne répondait à ses critiques, que par un langage qui le déshonorait, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il a écrit contre Jean-Philippe Pareus qui, à son tour, l'avait aussi bien maltraité. Nicéron donne de grands détails sur cet auteur dans le tome 9 de ses *mémoires*.

GRYNÆUS (Simon), ami de Luther et de Mélanchthon, naquit en Souabe l'an 1493, et mourut à Bâle en 1541. C'est lui qui publia le premier l'*Almageste de* Ptolémée en grec, Bâle, 1538, in-fol. — Il y a eu de la même famille Jean-Jacques GRYNÆUS, professeur à Heidelberg, mort en 1618. On a de lui plusieurs *écrits*, principalement sur l'Ecriture sainte. La néphrétique, la mort de ses enfants, et d'un de ses gendres qu'il aimait comme son fils, éprouvèrent sa patience et hâtèrent sa mort.

GRYPHE (Sébastien), de Reuthlingen en Souabe, né en 1493, vint s'établir à Lyon, où il exerça l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès de 1528 à 1556. C'est à son occasion que Jean Vouté de Reims disait que « Robert Etienne corri- » geait parfaitement les livres, que Colines les im- » primait très-bien ; mais que Gryphius réunissait » les deux talents et de corriger et d'imprimer. »

> Inter tot norunt libros qui cudere tres sunt
> Insignes : languet cætera turba fame.
> Castigat Stephanus, sculpit Colinæus ; utrumque
> Gryphius edocta mente manuque facit.

Gryphius méritait cet éloge : il rechercha avec empressement les plus habiles correcteurs, veilla sur eux, et fut lui-même un excellent correcteur : l'*enfer*, dont parle Godeau (*voy.* ce mot), devenait un paradis pour les auteurs dont les ouvrages s'imprimaient chez lui. Il mourut en 1556. Parmi les belles éditions dont il a enrichi la littérature, on distingua sa *Bible* latine de 1550, 3 vol. Il y employa le plus gros caractère qu'on eût vu jusqu'alors. C'est un chef-d'œuvre de typographie. On fait cas de toutes les *Bibles hébraïques* qu'il a publiées ; et en particulier de l'édition du *Trésor de la langue sainte* de Sanctes Pagnin, 1529, in-fol. Antoine GRYPHE, son fils, soutint dignement la réputation de son père. Ils avaient pour enseigne un *griphon*, et c'est la marque ordinaire de leurs livres. — François GRYPHE, frère de Sébastien, se distingua aussi par la beauté de ses caractères et de ses éditions.

GUADAGNOLO (Philippe), savant ecclésiastique italien, né vers l'an 1596 à Magliano, dans l'Abruzze ultérieure, occupa avec honneur une chaire de professeur en arabe et en chaldéen dans le collége de la Sapience. La congrégation de la Propagande l'employa à traduire l'Ecriture sainte en arabe, sous le pontificat d'Urbain VIII, avec Sergius Risius, savant maronite, archevêque de Damas, et Pierre Golius ou Célestin de Saint-Léduvine, carme. Cette Bible fut imprimée à Rome en 1671, 3 vol. in-fol. Il mourut à Rome en 1656. On a de lui :

Apologia pro christianâ religione, quâ..... respondetur ad objectiones Ahmed filii Zin Alabedin, etc., Rome, 1631, in-4; *Breves arabicæ linguæ institutiones*, Romæ, 1642, in-fol., 10 à 12 fr.

GUA DE MALVES (Jean-Paul de), né à Carcassonne en 1712, d'un père ruiné par le système de Law, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra particulièrement à l'étude des mathématiques. Il obtint la chaire de philosophie dans le collége de France, mais il ne la conserva que pendant quelques années. En 1740, il fut nommé membre de l'académie des sciences. L'activité de son esprit l'engagea dans plusieurs entreprises qui nuisirent à sa fortune et à sa santé. En 1764, il présenta un projet d'exploitation des mines d'or du Languedoc, et se chargea du premier essai qui ne réussit pas. Il tomba de cheval, et resta incommodé le reste de ses jours. Il adressa ensuite au ministère un plan d'emprunt qu'il ne put faire adopter. Un procès qu'il eut avec sa famille acheva de le ruiner. Il mourut dans un état voisin de l'indigence en 1786. L'abbé de Gua était invariable dans ses opinions et trop entêté de ses systèmes; mais il montra toujours une probité sévère, l'envie d'obliger et le désir de contribuer au bien public. Ses principaux ouvrages sont : *Usage de l'analyse de Descartes, pour découvrir, sans le secours du calcul différentiel, les propriétés des lignes géométriques de tous les ordres*, Paris, 1740, in-12, où l'on trouve des théories simples et générales, présentées d'une manière nouvelle, et rendues piquantes par des rapprochements singuliers et inattendus; *Dialogue d'Hylas et Philonoüs sur l'entendement humain*, traduit de l'anglais de Berkeley, Paris, 1744, in-8; 1750, in-12; le *Voyage d'Anson autour du monde*, traduit en français, ibid., 1750, in-4, ou 4 vol. in-12; *Essai sur les causes du déclin du commerce étranger de la Grande-Bretagne*, traduit de l'anglais de Decker, ibid., 1757, 2 vol. in-12; *Discours pour et contre la réduction naturelle de l'argent*, traduit de l'anglais de Ch. Barnard, Robert Walpole et un anonyme, avec un avant-propos du traducteur, ibid., 1757, in-12. Ce fut lui, dit-on, qui conçut le vaste plan de l'*Encyclopédie universelle*, dont il aurait donné l'idée à Diderot. Cet écrivain était membre de la société royale de Londres et de l'académie de Bordeaux.

GUADET (Marguerite-Elie), célèbre député conventionnel, naquit en 1768 à Saint-Emilion, et exerçait avec beaucoup de distinction la profession d'avocat à Bordeaux, à l'époque où éclata la révolution dont il embrassa la cause avec chaleur. Le département de la Gironde l'envoya à l'assemblée législative en 1791. Ses grands talents oratoires l'y firent bientôt remarquer et le placèrent à la tête du parti dit des *Girondins*, qui avait en vue la ruine de la monarchie et l'établissement de la république. Dans la séance du 5 octobre 1791, il fut un des plus véhéments approbateurs de la motion de Couthon pour l'adoption d'un nouveau cérémonial à observer avec le roi, et pour la suppression des titres de *sire* et de *majesté*. Il s'était empressé, à son arrivée dans la capitale, de se faire admettre dans la société des jacobins, et il s'associa à leurs déclamations contre tout ce qui avait existé jusqu'alors. Un de ses collègues ayant demandé, dans la séance du 28 octobre qu'il fût enjoint, par une proclamation, à Monsieur, frère du roi, de rentrer en France dans le délai de deux mois, sous peine d'être privé de ses droits, Guadet appuya cette motion; il demanda bientôt après que tous les Français réunis sur les bords du Rhin fussent poursuivis comme conspirateurs et dépouillés de leurs biens, s'ils n'étaient pas rentrés dans le royaume au 1er janvier 1792. Il signala ensuite un congrès des puissances de l'Europe contre la France, et il fit décréter qu'on punirait de mort, comme coupables du *crime de lèse-nation*, tout Français ou régnicole qui y prendrait part. Enfin il provoqua tout ce qui pouvait le mener plus directement à son but, et proposa les mesures les plus violentes contre les prêtres et tous ceux qui défendaient la cause de la religion et du roi. Il parla en faveur des soldats suisses du régiment de Châteauvieux, et plaida la cause des brigands d'Avignon, dont il qualifia les crimes d'*erreurs de bons citoyens*. Cependant, vers la fin de juillet, Danton, qui s'était formé un parti redoutable, et qui avait des projets bien différents de ceux des girondins, leur inspira des craintes sérieuses, et ils se déterminèrent à entrer en négociation avec la cour. Mais ils manifestèrent de si hautes prétentions, que la cour refusa de les écouter. Ils reprirent alors leur attitude révolutionnaire; Guadet demanda, après la terrible journée du 20 juin, que la populace qui venait de souiller le palais de ses souverains, et de mettre en danger les jours de la famille royale, fût admise aux honneurs de la séance et défilât dans la salle, ayant à sa tête les démagogues les plus exaltés; et on put, avec raison, le regarder comme un des provocateurs du rassemblement séditieux, lorsqu'on le vit solliciter et obtenir la réinstallation du maire Péthion, qui avait été destitué par l'administration du département, pour ne s'être pas opposé à ces désordres, ou plutôt pour les avoir favorisés. Lafayette avait réclamé, au nom de toute son armée, la punition des coupables : Guadet l'attaqua avec la dernière violence, et lui dit que *cette demande, libellée dans le style de Cromwell ou de César, ne pouvait être du fils aîné de la liberté;* lorsque ce général se présenta lui-même à la barre pour renouveler la pétition, Guadet l'attaqua à découvert, et demanda que le ministre de la guerre fût interpellé pour savoir s'il lui avait permis de quitter son armée en présence de l'ennemi. Cependant, après la journée du 10 août 1792, à laquelle les girondins n'eurent aucune part, Guadet et son parti commencèrent de nouveau à redouter l'ascendant de Danton. Les girondins proposèrent en vain qu'on nommât un gouverneur au Dauphin, et voulurent le faire reconnaître, dans l'attente d'une occasion plus favorable pour l'établissement de la république; mais leurs efforts furent inutiles. Danton, après avoir renversé le trône, était loin de vouloir s'arrêter. Député à la convention, Guadet développa dans cette assemblée des talents dignes

d'une meilleure cause. Les girondins attaquèrent alors la faction d'Orléans, et demandèrent avec instance la punition des crimes de septembre, tandis que Danton et Robespierre se réunissaient contre eux, et leur reprochaient leurs prétendues liaisons avec la cour avant le 10 août. Un de ses collègues ayant prétendu qu'on avait trouvé le nom de Guadet dans l'armoire de fer du château des Tuileries, ce député se vit alors en butte à toutes sortes d'accusations; Robespierre surtout s'acharna à sa perte; Guadet se défendit avec habileté, et l'accusa à son tour, lui et Danton, d'être les chefs d'une faction qui voulait gouverner par le meurtre et la terreur. Lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il s'efforça avec quelques amis de soustraire ce monarque au sort tragique qui l'attendait; mais après avoir vu rejeter la proposition de l'appel au peuple, Guadet, et les autres chefs du parti de la Gironde, Gensonné et Vergniaud, effrayés par les jacobins, votèrent la mort du roi. Cependant ils vinrent le lendemain demander, avec l'accent du remords et de la douleur, qu'il fût sursis à l'exécution; mais leurs tentatives furent impuissantes, et le crime fut consommé. Les jacobins continuèrent de poursuivre le parti de la gironde, et, pour l'accabler, ils puisèrent de nouvelles armes dans les efforts qu'il avait faits pour sauver le roi. Les girondins, alarmés de la persécution incessante dont ils étaient l'objet, voulurent se rapprocher en quelque sorte de leurs ennemis, en proposant comme eux les mesures les plus violentes. Ils firent décréter la peine de mort contre tous ceux qui rappelleraient les Bourbons, et proposèrent l'arrestation du duc d'Orléans qu'ils voulaient envoyer à Bordeaux, mais que les jacobins réussirent à faire partir pour Marseille. Guadet lutta encore quelque temps avec courage. Deux sections vinrent à la barre pour demander la déchéance des girondins; mais elles furent repoussées. Réal, l'un des agents de Danton, présenta contre eux une nouvelle pétition au nom de toutes les sections réunies; Guadet, qui était ordinairement chargé de parler dans ces terribles circonstances, fit encore triompher son parti. Alors les deux factions de Robespierre et de Danton, voyant que toutes ces manœuvres ne pouvaient leur obtenir aucun avantage, se servirent contre les girondins du même moyen que ceux-ci avaient employé contre le roi, le 20 juin 1792. Une foule armée, conduite par Henriot, se présenta à l'assemblée le 31 mai 1793, et demanda à grands cris leur proscription. Guadet parut à la tribune, et harangua l'assemblée avec tant de force et d'éloquence qu'il parvint à éloigner pour quelques instants le péril qui menaçait son parti; mais ce fut sa dernière victoire : le lendemain et le 2 juin, l'insurrection prit un caractère plus effrayant, et les girondins succombèrent. Les uns furent arrêtés, et ceux qui furent assez heureux pour s'échapper furent mis hors la loi. Guadet, avec plusieurs de ses collègues, se réfugia dans le Calvados. Ils y furent protégés par la plus grande partie des habitants, et même par le général Wimpfen. On prenait déjà les armes pour les soutenir; mais les habitants du Calvados étaient royalistes, et les girondins persistant toujours dans leurs idées républicaines s'en virent bientôt abandonnés. Guadet abandonna alors la Normandie avec Salles et Barbaroux, et se retira dans les grottes de Saint-Emilion, où, pendant dix mois, ils trompèrent la vigilance des jacobins de Libourne et de Bordeaux. Enfin on avait suivi les traces d'un domestique qui leur portait des vivres, et on les arrêta le 15 juillet 1794. Le lendemain ils comparurent devant la commission révolutionnaire qui se contenta de faire constater leur identité pour les envoyer à la mort, attendu qu'ils étaient hors la loi depuis environ un an. Guadet montra jusqu'au dernier moment beaucoup de courage. Il répondit au président qui lui demandait son nom : « Je suis Guadet; bourreaux, faites votre » office; allez, ma tête à la main, demander votre » salaire aux tyrans de ma patrie. Ils ne la virent » jamais sans pâlir; en la voyant abattue, *ils pâli-* » *ront encore.* » Ce fameux girondin périt sur l'échafaud le 17 juillet 1794, à l'âge de 35 ans. Voici comment Mme Roland en parle dans ses mémoires : « La nature a fait Guadet orateur; il dissipe en » mouvements heureux mais passagers et courts, » une chaleur qui devrait être quelquefois concen- » trée et toujours plus soutenue pour produire un » effet durable. Guadet a eu des instants brillants » dans les deux assemblées législative et conven- » tionnelle; ils étaient dus à l'empire de l'honnêteté » secondée par le talent; mais trop sensible pour » lutter longtemps sans fatigue, il a mérité la haine » des méchants sans être pour eux fort à craindre, » et jamais il n'a eu le degré d'influence que ses en- » nemis ne se plaisaient à supposer que pour irriter » contre lui la défiance. »

GUAGNIN (Alexandre), né en 1538 à Vérone, s'établit en Pologne, où il servit dans les guerres de Livonie, de Moldavie, etc., avec distinction; Sigismond Auguste l'anoblit et le fit gouverneur de Witepsk. Il mourut en 1614 à Cracovie. Il est auteur d'un livre fort rare et fort estimé, intitulé : *Rerum polonicarum libri* III, Spire, 1581, in-fol.; Francfort, 1584, in-4, ou 3 v. in-8. Le premier livre contient la suite des rois de Pologne depuis Leck, premier duc des Sarmates, jusqu'à Henri de Valois; le second la description des provinces qui composaient le royaume de Pologne; et le troisième, une collection des pièces originales les plus propres à jeter du jour sur les événements arrivés en Pologne dans le XVIe siècle.

GUALBERT (saint JEAN-), fondateur, au XIe siècle, de la congrégation de Vallombreuse, était de Florence. Outre des moines, il reçut des laïques, qui menaient la même vie que ceux-là, et ne différaient que par l'habit : c'est le premier exemple que l'on trouve de frères lais ou convers, distingués par état des moines de chœur, qui dès lors étaient clercs, ou propres à le devenir. Gualbert jeta les premiers fondements de son institut à Camaldoli, et se retira ensuite à Vallombreuse. Il mourut en 1073 à Passignano. On suit dans son ordre la règle de Saint-Benoît selon son austérité primitive. (*Voy.* sa *Vie* écrite avec beaucoup d'exactitude par Blaise Mélanisius, général du même ordre, et publiée

avec de longues notes par le P. Cuper, dans les *Acta sanctorum.*)

GUALDO-PRIORATO (Galeazzo), né en 1606, mort à Vicence, sa patrie, en 1678, historiographe de l'empereur, a laissé plusieurs ouvrages historiques, écrits en italien d'une manière assez agréable; les principaux sont : l'*Histoire des guerres de Ferdinand II et de Ferdinand III*, depuis 1630 jusqu'en 1640, Bologne, 1641, 3 vol. in-4, ouvrage médiocre; celle *des troubles de la France*, depuis 1648 jusqu'en 1654, Cologne, 1670, 2 vol. in-4, édition la plus complète; on fait quelque cas aussi de celle qui a paru sous la rubrique de Pampelune, 1720, in-fol.; celle *du ministère du cardinal Mazarin*, Cologne, 1669, 3 vol. in-12; elle a été traduite en français; l'*Histoire de l'empereur Léopold*, Venise, 1670-74, 3 vol. in-fol., avec fig., recherchée.

GUALTHER, proprement GWALTHER (Rodolphe), gendre de Zuingle, né à Zurich en 1519, succéda à Bullinger, et mourut en 1586. On a de lui des *Commentaires* sur la Bible, et d'autres ouvrages. On lit dans le Dictionnaire de Placcius, que Gualther est auteur de la version de la Bible attribuée à Vatable; mais rien de plus faux. L'ouvrage le plus connu et le plus rare de cet auteur est une déclamation fanatique contre le pape, sous ce titre : *Anti-Christus, id est, Homiliæ, quibus probatur pontificem romanum vere esse Anti-Christum* (*absque indicatione*), in-8. La traduction italienne a été imprimée, Zurich, 1546, in-8. Il peut servir de règle pour apprécier le jugement qui règne dans les autres ouvrages de ce zuinglien.

GUARIN (Pierre), bénédictin de St.-Maur, né dans le diocèse de Rouen en 1678, et mort bibliothécaire de St.-Germain-des-Prés à Paris, en 1729, professa avec distinction les langues grecque et hébraïque dans son ordre. Il fit des élèves, auxquels il savait inspirer l'amour et le respect pour leur maître. On a de lui : *Grammatica hebraica et chaldaica*, Paris, 1724, 2 vol. in-4, 15 à 20 fr.; *Lexicon hebraicum et chaldæo-biblicum*, ibid., 1746, 2 vol. in-4, 24 à 27 fr. Ces deux ouvrages, qu'on ne doit pas séparer, sont très-estimés. L'auteur avait laissé son dictionnaire imparfait, il ne l'avait poussé que jusqu'à la lettre M; mais il a été achevé par Le Tournais. D. Guarin était un adversaire de Masclef, et n'approuvait pas son système sur les voyelles hébraïques. (*Voy.* D. Nicolas MASCLEF.) L'abbé de la Bletterie, alors de l'Oratoire, disciple de Masclef, lui répondit dans la nouvelle édition de la *Grammaire* de son maître, publiée à Paris en 1730, 2 vol. in-12.

GUARINI, ou plutôt GUARINO, né en 1370, issu d'une illustre famille de Vérone, ayant appris la langue latine, fit le voyage de Constantinople pour prendre, sous Chrysoloras, des leçons de grec, puis revint enseigner à Venise, à Florence, à Vérone et à Ferrare. Il mourut en 1460, laissant un abrégé de la grammaire grecque de Chrysoloras, publié sous le titre de : *Erotemata Guarini, cum multis additament. et cum comment. lat. Pontici Virunii, edente Jo.-Mar. Tricœlio,* Ferrariæ, 1509, 2 part. in-8, très-rare, et diverses *traductions* et *notes* sur des auteurs anciens. — L'un de ses fils, Jean-Baptiste GUARINI, professait les belles-lettres à Ferrare depuis 33 ans, en 1494. Il a publié des *poésies* latines, Modène, 1496, in-4; *De ordine docendi et studendi*, Iéna, 1704, in-8.

GUARINI (Jean-Baptiste) naquit à Ferrare en 1537. C'étaient alors les beaux jours de la littérature en Italie. Les Guarini, ses aïeux, avaient contribué à la faire renaître par leurs soins et par leurs écrits. Les talents du jeune Guarini lui frayèrent la voie de la fortune. Il fut secrétaire d'Alphonse II, duc de Ferrare, qui le chargea de plusieurs commissions dans les différentes cours de l'Europe. Après la mort de ce prince, il passa au service de Vincent et de Gonzague, de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane, et du duc d'Urbin. Il mourut à Venise en 1612. Ses productions poétiques sont en grand nombre. L'esprit, la douceur, la facilité les caractérisent; mais elles manquent souvent de naturel et de décence. On peut surtout faire ce reproche à son *Pastor Fido*, Venise, 1602, in-4; Amsterdam, 1640, in-24, fig., 10 fr.; 1678, in-32, fig., 5 à 6 fr.; Glascow, 1763, in-8, fig., 3 à 4 fr.; Paris, 1768, in-12, 3 à 5 fr.; Lond., 1800, 2 vol. in-8, pap. vél., 10 à 12 fr. Les beautés de cette pastorale fermèrent les yeux de presque tous les lecteurs sur ses défauts, sur les longueurs, les jeux de mots, les pensées fausses, les comparaisons outrées, les saillies froides, les peintures voluptueuses, dont elle est remplie. Pecquet en a donné une traduction dont il a paru une édition italienne et française, Paris, 1759, 2 vol. in-12. Elle fut traduite en presque toutes les langues modernes, eut quarante éditions du vivant de l'auteur, et fut représentée dans toutes les cours de l'Italie. Outre un grand nombre de *Poésies lyriques* (*Rime*), Roma, 1640, in-24, Guarini publia aussi une comédie, *la Idropica*, Venezia, 1613, pet. in-8. A l'âge de 20 ans, il professa les humanités à Padoue. Il remplit des charges honorables à la cour des souverains qui le protégeaient. Réconcilié avec le duc de Ferrare, il fut chargé, en 1603, d'une ambassade auprès du pape Paul V, et connut à la cour de Ferrare, le Tasse plus jeune que lui de 7 ans. *Tutte le sue opere*, sont imprimées à Vérone en 1737-38, 4 vol. in-4, fig., 15 à 20 fr. Sa *vie* a été écrite par Apostolo Zéno, par Alexandre Guarini son fils, et par le docteur Bardotti dans l'histoire des écrivains Ferrarais.

GUARINI (Camille GUARINO), théatin, né à Modène en 1624, mort en 1683, était architecte de Charles-Emmanuel, duc de Savoie; Turin renferme plusieurs palais et églises élevés sur ses dessins. C'est dans le genre des édifices sacrés qu'il a le plus exercé ses talents : on en voit à Modène sa patrie, à Vérone, à Vicence, et même hors de l'Italie, à Lisbonne, à Prague, à Paris. Dans cette dernière ville, il fit l'église de Ste.-Anne et la maison des Théatins. Quelque vogue qu'ait eue Guarini, il s'en faut bien cependant que son architecture recueille les suffrages des connaisseurs. Avec moins de génie que le Borromini, il a beaucoup renchéri

sur tous les défauts qu'on lui reproche. Ses compositions sont pleines d'irrégularités, de caprices et de bizarreries, tant dans les plans que dans les élévations et les ornements. Cet artiste au reste avait étudié les meilleurs auteurs d'architecture, Vitruve, Alberti, Palladio, etc. : on peut s'en convaincre en lisant son *Architettura civile divisa in cinque trattati, opera postuma*, Turin, 1737, 2 vol. in-fol. Comment, avec tant de lumière sur son art, a-t-il pu prendre une route si opposée au bon goût? On a encore de lui plusieurs ouvrages, tant sur l'architecture que sur les sciences et la littérature. On peut consulter, pour plus de détails, les *Memorie degli architetti*, par Milizia, tom. 2, et la *Bibliot. Mod.*, par Tiraboschi, tom. 3. Outre l'emploi d'architecte ordinaire du duc de Savoie, le P. Guarini remplissait près de ce prince celui de lecteur pour la théologie et les mathématiques. Il publia divers ouvrages sur cette dernière science et sur la *sphère céleste*. On a de lui : la *Pietà trionfante*, tragi-comédie morale, Messine, 1660, in-12; *Placita philosophica*, Paris, 1665, in-fol., où il combat les erreurs qu'on enseignait dans les écoles; mais il leur en substitue d'autres non moins graves.

GUARNACCI (Mario), né à Volterre en 1701, s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres et à la théologie, prit le degré de docteur à Florence, fut aide d'étude de Charles Rezzonico, élevé depuis au pontificat sous le nom de Clément XIII, devint prélat-domestique de Clément XII, chanoine de Saint-Jean de Latran, etc. Retiré dans sa patrie, en 1757, il y fit une précieuse collection d'antiquités étrusques, dont on trouve la description dans le tome 3 des *OEuvres* de Muratori. On a de ce prélat une continuation des *Vitæ et gesta romanorum pontificum et cardinalium* d'Alphonse Ciaconius, entreprise par ordre de Benoît XIV, et poussée jusqu'au pontificat de Clément XII, Rome, 1751, 2 vol. in-fol.; un Recueil de *poésies*, entre lesquelles on distingue une *poétique* en vers italiens, et qui ont été publiées sous le nom de Zelalgo Arassiano, Lucques, 1769, in-4; une *Traduction italienne* de l'Hécube d'Euripide; *Origines italiques*, en Ital., ibid., 1768, 2 vol. in-fol. Il y ajouta un 3ᵉ vol., ib., 1772 : ouvrage critiqué par le P. Bordetti et les journalistes de Pise. Philippe Ferroni a publié son *éloge funèbre*, Florence, 1785, in-4. Il est enrichi de notes. La ville de Volterre doit divers embellissements à ce littérateur, l'un des plus illustres d'Italie, qui mourut en 1785.

GUASCO (Octavien de), chanoine de Tournai, né à Pignerol en 1712, se fixa pendant quelque temps à Paris, où il fréquenta les beaux esprits, et se lia d'une étroite amitié avec les coryphées de la philosophie moderne, dont il reçut un brevet pour aller prêcher le nouvel évangile en Allemagne; ce qui lui procura un canonicat de Tournay. Il mourut à Vérone en 1781, après avoir publié : *Dissertations historiques, politiques et littéraires*, Tournay, 1756, 2 vol. pet. in-8. Ces dissertations, au nombre de quatre, sur des sujets très-disparates, contiennent plusieurs bonnes remarques, parmi quelques-unes de frivoles et de fausses; *De l'usage des statues chez les anciens*, Bruxelles, 1768, in-4, fig., 6 à 10 fr. Il y a de l'érudition, de la bonne critique et des bévues; quelques *dissertations* couronnées par l'académie des inscriptions; l'*Esprit des lois*, traduit en italien. Pendant le séjour qu'il fit à Paris, il s'était lié avec Montesquieu et avait passé plusieurs années dans l'intimité de cet écrivain célèbre; l'*Histoire de l'empire Ottoman*, de Démétrius Cantemir, en italien; les *Satires* d'Antiochus Cantemir, traduites en français, avec la Vie de ce prince, écrite en admirateur panégyriste, Londres, 1749, in-12; *Histoire du pape Clément V*, dont il lut le premier livre en 1747 à l'académie des inscriptions dont il était membre. On remarque, dans presque tout ce qui est de lui, le ton leste et tranchant d'un homme qui court après l'approbation de ceux qui distribuent la célébrité, et qui est moins occupé de l'objet sur lequel il écrit, que de l'opinion des gens dont il recherche le suffrage.

GUASPRE. (*Voy.* DUGHET.)

GUAST (du). (*Voy.* AVALOS.)

GUATIMOZIN, ou QUAUHTEMOTZIN, dernier roi du Mexique, neveu et gendre de Montézuma, s'empara de l'empire du Mexique après la mort du Cuitlahuetsi, l'an 1520, époque où le pays était à moitié envahi par les Espagnols. Après quelques succès, il fut vaincu et pris par Cortez. Les soldats espagnols, furieux de ne pas trouver à la prise de Mexico les trésors dont ils s'étaient flattés, étendirent le prisonnier sur des charbons ardents pour les lui faire découvrir; Cortez l'arracha de leurs mains. Accusé quelque temps après de trahison et d'attiser les révoltes continuelles des Mexicains, il fut condamné à être étranglé. Il fut pendu à un arbre la tête en bas, en 1522; il n'avait alors que 25 ans. C'est au moins ce que la plupart des historiens nous apprennent de la fin de Guatimozin; Cortez dans ses lettres ne dit rien de cette catastrophe. (*Voy.* CORTEZ, MONTEZUMA.)

GUAY-TROUIN. (*Voy.* DUGUAY-TROUIN.)

GUAZZO (Etienne), bel-esprit italien, et secrétaire de la duchesse de Mantoue, né en 1530 à Casal, mourut à Pavie en 1593. On a de lui : *La civil conversazione divisa in quatro libri*, Venise, 1574, in-4; 1586 ou 1628, in-8, traduit en latin, Lyon, 1650, in-8, ouvrage bien écrit; *Dialoghi piacevoli*, Venise, 1586, in-4. Ils eurent beaucoup de cours dans leur temps.

GUAZZO (Marc), natif de Padoue, vers 1496, se signala dans les armes aussi bien que dans les lettres, et mourut en 1556. Ses ouvrages sont : *Historie ove si contengono la venuta e partita d'Italia di Carlo VIII re di Franza, e come il acquistò e lasciò il regno di Napoli*, Venise, 1547, in-12; *Cronica nella quale contiensi ordinamente lessere de gli huomini illustri e i fatti degni occorsi dal principio del mondo sino à questi tempi*, ibid., 1553, in-fol.; *Historia delle guerre di Maometto imp. de Turchi con la signoria di Venetia*, ibid., 1545, in-8; *Astolfo Borioso, che segue alla morte di Ruggiero, etc.*, ibid., 1549, in-4, 24 fr., vol. rare.

GUDIN DE LA BRENELLERIE (Paul-Phi-

lippe), littérateur, né à Paris en 1738, était fils d'un orfévre ou horloger distingué dans son art. Sa mère, restée veuve fort jeune, l'envoya faire ses études à Genève. Il en rapporta un goût bien décidé pour la poésie, et composa successivement plusieurs *tragédies*, dont le peu de succès le dégoûta du théâtre. Partisan des réformes, mais ennemi de la licence, il se retira à la campagne dans les temps les plus orageux de la révolution ; le danger passé, il revint à Paris, et y mourut en 1812. Il a laissé : *Lothaire et Valrade*, ou *le royaume mis en interdit*, tragédie, Genève, 1767, et Paris, 1801, in-8. Elle fut brûlée à Rome en 1768, par décret de l'inquisition ; *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne,* Deux-Ponts, 1776, 2 vol. in-8, et Lausanne, 1777, in-8. L'introduction de cet ouvrage en France fut défendue par la police ; *Discours en vers sur l'abolition de la servitude,* Paris, 1781, in-8 ; *Supplément à la manière d'écrire l'histoire,* Kehl, 1784, in-12. C'est une critique d'un ouvrage de l'abbé de Mably, qui aurait pu, dit Grimm, être plus piquante et plus polie ; on y trouve cependant des observations importantes et des anecdotes curieuses ; *Essai sur l'histoire des comices de Rome, des états généraux de France, et du parlement d'Angleterre*, Paris, 1789, 3 vol. in-8 ; *Supplément au Contrat Social,* ibid., 1790, 91 et 92, in-12. Il a été traduit en allemand par Hubner. L'auteur y démontre que le gouvernement monarchique est le seul qui puisse convenir à la France ; *La conquête de Naples par Charles VIII*, ibid., 1801, 3 vol. in-8, poëme héroïque qui n'a eu aucun succès en France, mais il est, dit-on, fort connu en Allemagne ; *l'Astronomie*, poëme, ibid., 1801 et 1811, in-8, 4 fr., avec de savantes notes. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de France* qui formait 35 vol. in-8 ; elle lui avait coûté 40 ans de travail, et s'étendait jusqu'à Louis XV. Il est aussi éditeur des *OEuvres complètes de Beaumarchais.* Il était très-lié avec cet écrivain qui l'engagea à continuer la carrière des lettres dont sa mère et Voltaire surtout le détournèrent. Gudin était correspondant de l'Institut, membre des académies de Marseille, de Lyon et d'Auxerre. On peut lui reprocher un grand nombre de productions licencieuses, et un acharnement non dissimulé contre la religion catholique. Il en voulait surtout à la cour de Rome, contre laquelle il a débité mille calomnies absurdes, désapprouvées même par les gens les moins orthodoxes. Sa veuve a publié une *notice* sur Gudin de la Brunellerie, Paris, 1812, in-8. Dupont de Nemours en a fait insérer une autre dans le *Mercure* de mars 1812.

GUEAU DE REVERSEAUX (Jacques-Etienne), né à Chartres en 1706, d'une famille noble, embrassa la profession d'avocat pour laquelle il avait un goût décidé, et obtint au parlement de Paris une réputation dont les jurisconsultes ont longtemps gardé le souvenir. Il avait reçu du duc d'Orléans la place de conseiller dans tous ses conseils. Il fit imprimer plusieurs bons *mémoires* que l'on regrette de ne pas voir réunis. Il mourut en 1753. — Jacques-Philippe-Etienne GUEAU DE REVERSEAUX son fils, né en 1739, fut intendant de Moulins, puis de la Rochelle ; il s'était retiré dans sa terre de Beaumont près de Nogent le Rotrou, d'où il entretenait avec les princes une active correspondance, lorsqu'il fut arrêté et conduit à Paris : il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et exécuté en 1794.

GUÉBRIANT (Jean-Baptiste BUDES, comte de), maréchal de France et gouverneur d'Auxonne, naquit au château du Plessis-Budes en Bretagne, en 1602. Il fit ses premières armes en Hollande, et après s'être signalé en diverses occasions importantes, il fut créé maréchal de camp. Chargé de conduire l'armée de la Valteline dans la Franche-Comté, pour l'unir à celle que le duc de Longueville y commandait, il s'en acquitta avec gloire. Il fut ensuite envoyé en Allemagne auprès du duc de Weimar, après la mort duquel le commandement passa à Bannier. Ce général ne sympatisant pas avec Guébriant, les choses allèrent mal, et le commencement de la campagne de 1641 fut si malheureux, qu'ils furent obligés de se séparer. Mais quelque temps après, Guébriant vola au secours de son rival. Celui-ci en fut si touché, qu'à sa mort il légua ses armes à Guébriant, qui avait déjà reçu le même honneur du duc de Weimar. Cette même année 1641, le général français fut vainqueur à Wolffenbutel, au combat de Clopenstal, et l'année d'après, à celui d'Ordingen, près de Cologne. Lamboi, général des impériaux, y fut fait prisonnier avec Merci. Le comte de Guébriant cueillit de nouveaux lauriers à Nuits, à Quempen qu'il assiégea et qu'il prit. Louis XIII récompensa ses exploits par le bâton de maréchal de France. Il continuait à servir avec gloire, lorsqu'il fut mortellement blessé au siége de Rotweil, petite ville de Souabe. Les assiégés ne voulant pas s'exposer à être emportés de vive force, prirent le parti de se rendre. Le général se fit porter dans la place, et y expira en 1643. Le Laboureur a écrit sa *Vie,* Paris, 1656, in-fol., avec assez peu d'agrément, mais avec assez d'exactitude, quoiqu'elle ne soit pas exempte de partialité. L'oraison funèbre de ce maréchal, prononcée par Grillié, évêque d'Uzès, a été imprimée à Paris en 1645, in-4.

GUÉLON-MARC (P.-P.), commissaire de police à Troyes, où il est né, est connu par son attachement à la personne de Louis XVI, et par son courageux dévouement à toute la famille des Bourbons. Dans le mois d'août 1791 il se proposa pour otage du roi, et transmit à cet effet le 16 décembre 1792, au président de la convention, une lettre énergique dans laquelle il exposait tous les maux qui pouvaient résulter de la condamnation de Louis XVI : « Acceptez, disait-il, une victime fière de se » dévouer ; que le sang d'un fidèle sujet soit versé ; » j'offre ma tête pour celle du meilleur des rois. » Que 25,000,000 d'hommes dont il fit le bonheur, » ne soient point orphelins ; mais que pour un crime » imaginaire on se contente de la vie d'un citoyen » qui saura mourir, parce que l'échafaud peut être » un lit d'honneur. » Et il ajoutait : « étranger à sa » cour je n'ai jamais eu de rapports avec Louis XVI ;

» je n'ai sollicité ni sa faveur, ni celle de sa maison, » ni celle des dépositaires du pouvoir. Je le chéris, » je le révère, parce que je suis français, et qu'il » serait le plus infortuné des hommes, s'il n'en » était pas le plus vertueux. » Le 27 décembre il reçut de Malesherbes des félicitations au nom du roi qui avait été instruit de cette action courageuse. Dans le mois de septembre 1795, Guélon-Marc sollicita avec le même zèle la mise en liberté de Mme d'Angoulême. Depuis cette époque jusqu'en 1814, il vécut ignoré loin de toute espèce de fonctions publiques. Il fut l'un de premiers qui signèrent l'adresse présentée à l'empereur Alexandre pour le supplier de rétablir les Bourbons. Il avait échappé aux fureurs de la révolution, il faillit être victime de cette nouvelle marque de fidélité donnée à une famille qu'il avait toujours portée dans son cœur. Lorsque les troupes alliées furent obligées de quitter Troyes, ce royaliste courageux fut sur le point d'être arrêté; il ne dut son salut qu'à la loyauté du colonel Nillis qui avait reçu l'ordre de s'assurer de sa personne, et de le traduire devant une commission militaire : ce brave officier l'avait fait prévenir, et il ne se mit en mesure d'exécuter cet ordre que lorsqu'il sut que Guélon était en lieu de sûreté. Lorsque l'empereur Alexandre vint à Troyes, il voulut voir l'otage de Louis XVI, et comme il apprit que Guélon avait perdu la principale partie de sa fortune en servant la cause royale, il voulait frapper la ville et les environs de Troyes d'une forte contribution de guerre pour lui donner des moyens d'existence. Guélon s'y opposa de toutes ses forces, et déclara qu'il aimerait mieux mourir de faim que d'aggraver la position de ses compatriotes. Plus occupé de la joie que lui causait le retour des princes que du soin de faire valoir ses droits à leur reconnaissance, il parut satisfait de l'estime publique. Ce ne fut qu'après la seconde restauration qu'il reçut la place de commissaire de police à Troyes, qu'il remplit avec zèle et intégrité jusqu'à sa mort arrivée en 1822. Quand les alliés vinrent pour la seconde fois en France, ils accueillirent avec des transports de joie et d'admiration l'homme qui s'était dévoué à la cause des Bourbons d'une manière si héroïque. Ses concitoyens lui ont élevé un monument funèbre, et le comte de Valory a célébré son courage dans une *Ode* publiée dans la *Gazette de France* à la même époque. Pendant la révolution, Guélon avait eu le courage d'envoyer une adresse énergique aux députés pour leur exprimer son indignation contre les attentats du 20 juin 1792, et dans le mois d'oct. suivant il sauva du massacre 80 ecclésiastiques condamnés à la déportation.

GUÉNARD (Antoine), jésuite, naquit en 1726 à Damblin, près Bourmont, en Lorraine. Après avoir fait ses premières études, il entra chez les PP. de la compagnie de Jésus, où il se perfectionna, devint très-savant dans les langues anciennes et dans la littérature sacrée et profane. Il se livrait à l'enseignement depuis plusieurs années, lorsque l'académie française proposa pour sujet du prix d'éloquence, la question suivante : *En quoi consiste l'esprit philosophique?* Guénard, qui n'avait pas alors trente ans, se présenta au concours, et remporta le prix dans la séance publique du 25 août 1755 : dans ce discours modèle parfait de sagesse, de bon goût et d'éloquence, il s'éloignait du système suivi par d'autres auteurs couronnés avant lui, dont les discours, chargés de tropes et de figures, étaient vides de choses, et d'un style faible et ampoulé. Guénard ouvrit une carrière nouvelle, et mérita justement les éloges de d'Alembert et de Laharpe, qui, dans son *Cours de littérature*, appelle ce discours un chef-d'œuvre. Dans la première partie, voici comment est défini l'esprit philosophique : « Un esprit vaste et profond, qui voit » les choses dans leurs causes et leurs principes; » un esprit naturellement fier et courageux, qui » dédaigne de penser d'après les autres; un esprit » observateur, qui découvre des vérités partout, et » les développe par une réflexion continuelle : telles » sont les qualités du sublime talent de penser, tels » sont les grands caractères qui distinguent l'esprit » philosophique de toute autre sorte d'esprit. » Puis, et en se fondant sur les paroles de l'apôtre saint Paul, *non plus sapere quam oportet sapere*, il dit : « Quelles sont donc, en matière de religion, » les bornes où doit se renfermer l'esprit philoso» phique? il est aisé de le dire : la nature elle-même » l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui » marque, en ce genre, les étroites bornes de son » intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant, » quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'ob» scurcir, et son flambeau s'éteindre? C'est là qu'il » faut s'arrêter; la foi lui laisse tout ce qu'il peut » comprendre, elle ne lui ôte que les mystères et » les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter » la raison? les chaînes qu'on lui donne ici sont » aisées à porter, et ne doivent paraître trop pe» santes qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc » aux philosophes : Ne vous agitez point contre ces » mystères que la raison ne saurait percer, attachez» vous à l'examen de ces vérités qui se laissent » approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher » et manier, et qui vous répondent de toutes les » autres; ces vérités sont des faits éclatants et sen» sibles dont la religion s'est comme enveloppée » tout entière, afin de frapper également les esprits » grossiers et les esprits subtils. On livre ces faits » à votre curiosité, voilà les fondements de la reli» gion : creusez autour de ces fondements, essayez » de les ébranler, descendez avec le flambeau de la » philosophie jusqu'à cette pierre antique, tant de » fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous » écrasés. Mais lorsque, arrivés à une certaine pro» fondeur, vous aurez trouvé la main du Tout» Puissant, qui soutient, depuis l'origine du monde, » ce grand et majestueux édifice, toujours affermi » par les orages et le torrent même des années, » arrêtez-vous enfin, et ne creusez pas jusqu'aux » enfers. La philosophie ne saurait vous mener plus » loin sans vous égarer : vous entrez dans les abîmes » de l'infini; elle doit ici se voiler les yeux comme » le peuple, adorer sans voir, et remettre l'homme » avec confiance entre les mains de la foi. » Que les philosophes n'ont-ils suivi ces sages conseils! ils nous

auraient épargné bien des maux. « Téméraire philosophe, continue-t-il, pourquoi vouloir atteindre » les objets plus élevés au-dessus de toi que le ciel » ne l'est au-dessus de la terre? Pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini? » Ce grain de sable que je foule aux pieds est un » abîme que tu ne peux sonder, et tu voudrais mesurer la hauteur et la profondeur de la sagesse » éternelle! et tu voudrais forcer l'Etre qui renferme » tous les êtres à se faire assez petit pour se laisser » embrasser tout entier par cette pensée trop étroite » pour embrasser un atome! » Plus bas, il s'élève ainsi contre l'orgueil de la prétendue philosophie. « Elle s'érige en juge souverain, dit-il, et en citant » à son tribunal Dieu même et toutes ses vertus » adorables qui furent apportées du ciel, elle prétend, comme dit l'apôtre, avec les principes et les » éléments grossiers du siècle présent, juger les objets invisibles et surnaturels du siècle à venir : il » faudrait que Dieu, pour se conformer à son goût, » eût soumis tous les mystères au calcul, et qu'il » eût réduit en géométrie une religion touchante » dans ses preuves comme dans sa morale, qu'il » voulait, pour ainsi dire, faire entrer dans l'âme » par tous les sens. » Après le succès mérité de ce discours, on attendait du P. Guénard d'autres ouvrages non moins remarquables, mais c'est tout ce que l'on connaît de lui. La compagnie de Jésus fut ensuite supprimée; un des amis du P. Guénard lui demanda pourquoi, après son brillant début à l'académie, il gardait un silence dont Laharpe lui-même paraissait étonné. « *J'avais consacré mes veilles*, répondit-il, *à la gloire de mon ordre : ce corps venant d'être détruit, il n'y a plus de gloire pour moi à acquérir; je veux mener une vie obscure et ignorée.* » Cette résolution était noble et généreuse; il paraît cependant que le P. Guénard changea d'avis, et ce fut en faveur de la religion. Il se proposa d'attaquer l'*Encyclopédie*, et de préparer un travail à ce sujet. Dans ces entrefaites, la révolution força l'abbé Guénard de quitter Paris. Il trouva un refuge auprès de madame de Bauveau-Desarmoises, qui demeurait dans son château de Fleville près Nancy, et qui le nomma son chapelain. C'est dans ce château qu'il composa sa *Réfutation de l'Encyclopédie;* elle était faite, lorsque le règne de la *terreur* étant venu, l'auteur crut prudent de brûler son manuscrit. Quand on lui demandait la communication de quelques fragments de son ouvrage, qui lui avait coûté 30 ans de travail, il ne répondait que par une larme et un soupir. A des connaissances variées, l'abbé Guénard réunissait une piété fervente et sincère. Il n'eut pas la satisfaction de voir le rétablissement de l'ordre auquel il devait ses vertus et ses lumières, et qu'il avait tant regretté. Il mourut au commencement de 1806.

GUENEAU DE MONBEILLARD (Philibert), né en 1720 à Semur en Auxois, mourut dans cette ville en 1785. Elève de Buffon, il devint son coopérateur dans l'*Histoire naturelle*, et fit *celle des oiseaux* avec un tel succès d'imitation, que le public qui n'était pas dans le secret, crut lire encore Buffon lui-même; et c'est en effet la même manière, à quelques nuances près. Au fond, le maître a plus de grandeur; mais le disciple est au moins aussi riche et aussi orné : il est cependant quelquefois de mauvais goût, et d'ailleurs faible comme naturaliste. Buffon, qui aurait pu être blessé de la méprise du public, eut alors un amour-propre mieux entendu : il s'applaudit tout haut du choix qu'il avait fait, et goûta le plaisir d'avoir procuré de la gloire à un ami qui s'était illustré en lui ressemblant. Lorsque la partie *des oiseaux* fut achevée, Monbeillard s'occupa de celle des *insectes* qu'il n'eut pas le temps de terminer. Les matériaux qu'il a laissés ont servi en partie à l'*insectologie* de l'*Encyclopédie méthodique*. On a encore de lui : *Abrégé de l'histoire et des mémoires de l'académie royale des Sciences*, contenant l'histoire générale et particulière, la physique, la chimie, la médecine et toutes les sciences naturelles, Paris, 1770, 5 vol. in-4 ; une *suite* à la *Collection académique* de Dijon par Berryat. On remarque à la tête du 3ᵉ vol. un discours rempli de vues sages et profondes.

GUENEAU DE MUSSY (Philibert), né à Dijon vers 1771, après avoir fait d'excellentes études, fut d'abord adjoint par Fontanes à la rédaction du *Mercure de France*, lorsqu'il fit revivre ce journal en 1800. Plus tard, lors de la fondation de l'université, Fontanes qui en fut nommé grand-maître en 1686, appela près de lui Gueneau de Mussy comme inspecteur général et conseiller ordinaire; en 1814 il fut nommé secrétaire du conseil d'instruction publique où il exerça toujours depuis une grande influence. Il est mort à Paris le 8 février 1834. Gueneau de Mussy fut l'éditeur de *la Manière d'enseigner les belles-lettres*, de Rollin, édition de 1805. La vie de Rollin et les notes sont de l'éditeur, qui y montre déjà ses idées particulières sur divers points de religion. On lui attribue aussi l'édition des *OEuvres posthumes de Laharpe*, qui parurent en 1806. On cite encore de lui : *Observations sur les développements présentés à la chambre des députés par M. Murard de St.-Romain sur l'instruction publique et l'éducation*, Paris, 1816, in-8 de 33 pages.

GUÉNEBEAUD (Jean), médecin de Dijon, est connu par un livre singulier, intitulé : *le Réveil de Chindonax, prince des Vacies, Druydes, Celtiques*, Dijon, 1621, in-4, 7 à 9 fr. C'est l'explication d'un monument relatif à la religion des Gaulois, qu'il avait trouvé dans son vignoble. Cet écrivain mourut vers 1630.

GUÉNÉE (Antoine), chanoine d'Amiens, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Etampes en 1717, de parents peu riches, qui cependant lui firent faire ses études à Paris. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut agrégé à l'université. Rollin venait de mourir (1741), et l'abbé Guénée devint comme cet homme vénérable professeur de rhétorique au collége Duplessis. Pendant 20 ans qu'il consacra à l'enseignement, il s'efforça aussi comme lui, d'inspirer à ses élèves l'amour des vertus chrétiennes et le goût des bonnes études. Il possédait les langues grecque et hébraïque; il voulut y joindre

l'étude des langues modernes, et mit à profit dans ce but les voyages qu'il fit en Italie, en Allemagne et en Angleterre avec des jeunes gens dont l'éducation lui avait été confiée. Après avoir obtenu la modique pension attachée à l'éméritat, il tourna toutes ses études vers des objets relatifs à la religion. C'était l'époque où Voltaire publiait sur la Bible et les juifs des ouvrages plus spirituels que profonds. L'abbé Guéné publia ses *Lettres de quelques juifs, portugais, allemands et polonais*, à M. de Voltaire, 1769, 1 vol. in-8. L'ouvrage a été porté depuis à 4 vol., et a eu un grand nombre d'éditions. Ces lettres obtinrent un succès complet, et n'ont pas cessé depuis d'être regardées comme un des meilleurs ouvrages dirigés contre la philosophie de Voltaire. L'auteur y déploie beaucoup d'érudition, ses preuves sont solides et faciles, et la critique est très-fine. Il se sert contre Voltaire de l'arme de la plaisanterie si redoutable entre les mains du philosophe de Ferney, et il s'en sert avec avantage. Il lui prodigue des éloges flatteurs dont l'ironie est tellement ménagée, qu'il est impossible de s'en fâcher. Aussi Voltaire vaincu dans un genre d'escrime où il n'avait pas encore trouvé d'égal, ne put s'empêcher de rendre justice au talent et au mérite de son adversaire. « Le secrétaire juif, écrivait-il à » d'Alembert en 1776, n'est pas sans esprit et sans » connaissances; mais il est malin comme un singe, » il mord jusqu'au sang en faisant semblant de bai- » ser la main. » Les travaux de l'abbé Guénée lui attirèrent la considération qu'il méritait. L'évêque d'Amiens, le vertueux de la Motte lui donna un canonicat dans sa cathédrale; le grand aumônier de France l'attacha à la chapelle de Versailles, et le comte d'Artois, depuis Charles X, lui donna plus tard la place de sous-précepteur de ses enfants conjointement avec l'abbé Marie. Appelé ainsi à demeurer à la cour, il ne changea rien à sa manière de vivre, et partagea tout son temps entre les devoirs de sa place et ses études favorites. Mentionné honorablement dans les assemblées du clergé de 1775 et de 1780, il fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1778. Il fut nommé en 1785 à l'abbaye de Loroy, dans le diocèse de Bourges; mais il ne jouit pas longtemps de ce bénéfice. Lorsque la révolution eut éclaté, il acheta un petit bien près de Fontainebleau, chercha à l'exploiter lui-même et n'y réussit pas. Il revendit cette propriété et se retira à Fontainebleau où la nouvelle de la mort de l'abbé Marie vint troubler sa tranquillité. L'abbé Guénée mourut dans cette ville en 1803. Ses *Lettres* sont sans contredit son plus beau titre de gloire. La 6e édition a paru en 1805, Paris, 3 vol. in-8, et 4 vol. in-12; elle est précédée d'une notice (par M. de Sainte-Croix): on remarque l'édition de M. Beuchot qui a été publiée sous le titre : *Lettres*, etc, *à M. de Voltaire, avec un petit commentaire extrait d'un plus grand, à l'usage de ceux qui lisent ses œuvres et Mémoires, sur la fertilité de la Judée*, par l'abbé Guénée, 8e édition, revue, corrigée avec soin et augmentée de *notes* qui mettent les *Lettres de quelques Juifs* en rapport avec les éditions de Voltaire faites à Kehl ou leurs réimpr., et une *table alphabétique des matières*, Versailles, 1817, un vol. in-8. L'abbé Guénée avait lu à l'académie le 4 mai 1779 un *mémoire sur la fertilité de l'Egypte, depuis la captivité de Babylone jusqu'à l'expédition d'Adrien contre les Juifs*, et depuis il lut encore trois autres mémoires sur le même sujet, en considérant la Palestine depuis Adrien jusqu'à la conquête faite par Sélim. Son but était de réfuter ce que Voltaire et plusieurs autres écrivains ont avancé sur la prétendue stérilité de ce pays, afin d'infirmer la véracité des Livres saints. Ces mémoires sont imprimés dans les dernières éditions des *Lettres*. On doit encore à ce savant écrivain : *La religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul*, 1754, in-12, traduite de l'anglais de lord Lyttleton, et suivie de deux *dissertations sur l'excellence de l'Ecriture sainte*, traduite de Seed; *Observations sur l'histoire et sur les preuves de la résurrection de Jésus-Christ*, 1757, in-12, traduites de l'anglais du chevalier West; une *édition* de l'écrit de Sherlock contre Woolston, traduit par Lemoine, sous ce titre : *Les témoins de la résurrection de J.-C., examinés suivant les règles du barreau*. Ces trois ouvrages ont été réunis et réimprimés en 1821.

GUENIN (Marc-Claude), plus connu sous le nom d'*abbé de Saint-Marc*, naquit à Tarbes en 1730. Elevé au séminaire d'Auxerre, devenu, sous de Caylus, l'asile des opposants des autres diocèses, il y embrassa les opinions de ce prélat, à la mort duquel il se retira en Hollande, où il termina ses études. Il fut ensuite appelé à Paris pour continuer les *Nouvelles ecclésiastiques* après Fontaine, et cette feuille ne fut entre ses mains ni plus modérée ni plus respectueuse envers le saint Siége. Il la continua jusqu'en 1793, sous le nom de l'*abbé de Saint-Marc*, et fut aidé dans son travail par Larrière et Hautefage. Comme il ne passait pas pour un habile théologien, Gourlin, Maultrot et l'abbé Mey étaient chargés de revoir la partie théologique. Les rédacteurs de cette feuille, qui cependant avaient défendu toutes les innovations, jugèrent à propos de la faire imprimer à Utrecht où elle parut sous la direction de l'abbé Mouton jusqu'en 1803, dans le même sens comme dans le même format. L'abbé de Saint-Marc travailla après la terreur aux *Annales de la religion* de Desbois, dignes de succéder aux *Nouvelles*. Il mourut à Paris en 1807. Il paraît qu'il n'était pas dans les ordres sacrés, ou que tout au plus il avait reçu le sous-diaconat.

GUER (Jean-Antoine), avocat et littérateur, né en 1713 à Sallanches en Savoie, et mort à Paris en 1764, a publié : *Mœurs et usages des Turcs, leur religion, leur gouvernement civil, etc., avec un abrégé de l'histoire ottomane*, Paris, 1746, 2 vol. in-4, fig., 12 à 15 fr., gr. pap., 15 à 20; *Histoire critique de l'âme des bêtes, contenant le sentiment des philosophes anciens et modernes sur cette matière*, Paris, 1749, 2 vol. in-8, fig.; *Histoire générale et particulière de l'électricité*, 1752, 3 vol. in-12.

GUÉRARD (Dom Robert), bénédictin de Saint-Maur, né en 1641 à Rouen, relégué à Ambournay

en Bresse, pour avoir pris part au livre intitulé *l'Abbé commendataire*, sut mettre à profit son exil. Il rechercha avec soin les manuscrits anciens; il eut le bonheur de trouver l'ouvrage de saint Augustin contre Julien, intitulé : *Opus imperfectum*, dont on ne connaissait alors que deux exemplaires en Europe. Il l'envoya aux éditeurs des œuvres de ce Père, avec lesquels il avait travaillé avant son exil. D'Ambournay, dom Guérard fut envoyé à Fécamp, et ensuite à Rouen où il mourut en 1715. On a de lui un *Abrégé de la Bible*, Rouen, 1707, ou Paris, 1739, 1777, 2 vol. in-12. Il est en forme de questions et de réponses familières, avec des éclaircissements tirés des saints Pères et des meilleurs interprètes. Tout n'y est pas exact. On en a donné une édition latine à Anvers, avec des *prolégomènes*, 3 vol. in-8.

GUERCHEVILLE (Antoinette de Pons, marquise de), dame d'une grande beauté et de beaucoup d'esprit, veuve de Henri de Sully, était devenue l'objet des hommages de Henri IV. C'est elle qui répondit à ce prince : « Je ne suis peut-être pas d'as» sez bonne maison pour être votre femme, et j'ai » le cœur trop noble pour être votre maîtresse. » On attribue le même propos à Elisabeth Woodwille, depuis femme d'Edouard IV. (*V.* ce dernier nom.) Le monarque ayant épousé Marie de Médicis, dit à la marquise : « Puisque vous êtes réellement dame » d'honneur, vous le serez de la reine ma femme. » Ce fut la marquise de Guercheville qui introduisit l'abbé depuis cardinal de Richelieu, auprès de cette princesse, et elle commença la fortune de ce prélat dont les sermons l'avaient charmée. Elle mourut en 1632.

GUERCHIN, ou GUERCINO (Gianfrancesco BARBIERI, dit LE), naquit à Cento, près de Bologne, en 1590. Il peignit dès l'âge de 8 ans, et tira de son génie les premiers principes de son art : il se perfectionna ensuite à l'école des Carrache. Une académie qu'il établit en 1616, lui attira un grand nombre d'élèves de toutes les parties de l'Europe. La reine Christine de Suède l'honora d'une visite, et lui tendit la main *pour toucher*, disait-elle, *celle qui avait produit tant de chefs-d'œuvre*. Le roi de France lui offrit la place de son premier peintre; mais il aima mieux accepter un appartement dans le palais du duc de Modène. Il ne sortait jamais de son atelier, sans être accompagné de plusieurs peintres, qui le suivaient comme leur maître et le respectaient comme leur père. Le Guerchin les assistait, dans le besoin, de ses conseils, de son crédit et de son argent. Doux, sincère, poli, charitable, pieux, il fut un modèle pour les chrétiens comme pour les peintres. Il mourut en 1666, sans avoir été marié. Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Bologne, à Parme, à Plaisance, à Modène, à Reggio, à Milan, à Paris. Il rendait certains objets avec beaucoup de vérité; la force du coloris et la correction du dessin ont placé Guerchin au premier rang des peintres de l'école lombarde. Cet artiste se livra à la nature, et donna plus de force et de fierté à ses tableaux, qu'en mettant son génie dans les entraves de l'imitation. Bartsch a gravé pour la première fois d'après ce maître 40 estampes qui ont été réunies en 1808 à la *Chalcographie* de Piranesi. On connait du Guerchin 106 tableaux d'autel, et 140 pièces de chevalet. Des religieux voulaient avoir d'un jour à l'autre, pour le maître-autel de leur église, un tableau représentant le *Père éternel*. Guerchin peignit ce grand ouvrage dans l'espace d'une nuit à la clarté des flambeaux. Ses chefs-d'œuvre sont les tableaux suivants : *Sainte Pétronille; Saint Pierre ressuscitant Tabite;* un *Saint Antoine de Padoue; Coriolan et Véturie; Saint Jean-Baptiste;* une *Vierge apparaissant à trois religieux; La présentation au temple; Daniel et Abigaïl; Saint Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette*, etc. Ce dernier tableau et douze autres du même maître se trouvent au Musée de Paris. Guerchin peignit, en outre, un grand nombre de *fresques;* et on a aussi de lui plusieurs gravures.

GUERET (Jean), jésuite, eut le malheur d'avoir été régent de philosophie du parricide Jean Châtel. Il fut arrêté et banni en 1595, quoique Châtel eût protesté constamment que ni le P. Gueret, ni aucun jésuite n'avait aucune part à son crime. Dans quelques ouvrages du temps, le P. Gueret est nommé *Quiret*. (*Voy.* CHATEL Jean.)

GUERET (Gabriel), né à Paris en 1641, fut reçu avocat en 1660. Il se distingua dans le barreau, moins par ses plaidoyers, que par ses consultations. Il mourut à Paris en 1688, laissant plusieurs ouvrages : le *Parnasse réformé, continué sous le titre de la guerre des auteurs anciens et modernes*, Paris, 1697, in-12; la Haye, 1716, in-12; réimprimé sous ce titre, les *Auteurs en belle humeur*, Amsterd., 1723, in-12. Gueret était indigné des intrigues et des cabales littéraires de son temps, qui n'étaient rien en comparaison de celles qui déshonorent le nôtre; *Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau*, Paris, 1666, in-12, semés de réflexions judicieuses et de leçons utiles; la *Carte de la cour*, ibid., 1674, in-12 : c'est une allégorie ingénieuse, mais moins piquante que son *Parnasse réformé;* le *Journal du palais*, conjointement avec Brodeau; c'est un recueil bien digéré des arrêts des parlements de France, ibid., 1737, 2 vol. in-fol.; une édition des *Arrêts notables du parlement*, recueillis par Le Prêtre, et réimprimés en 1679, augmentés de notes savantes et de pièces curieuses.

GUÉRET (Louis-Gabriel), docteur de Sorbonne, ancien vicaire général de Rhodez, né à Paris en 1678, mort en 1759, était fils du précédent. Il s'est fait connaître par quelques brochures en faveur des réfractaires aux décrets de l'Eglise, et des moyens qu'ils emploient pour soutenir leur rébellion. Il avait un frère, curé de St.-Paul, qui mourut en 1773. Barbier attribue à Guéret l'*Eloge de Bernard Couet*, imprimé à la tête du catalogue de sa bibliothèque.

GUERIC, chanoine de Tournay, où il naquit vers 1100. Amené à Clairvaux par la réputation de saint Bernard, il devint un de ses premiers disciples, et se distingua surtout dans la prédication,

où il s'approche souvent de l'onction et de l'éloquence de son illustre maître. En 1138, il succéda au pieux Humbert, dans l'abbaye d'Igny, et mourut en 1157. Ses *Sermons* furent publiés par F. de Gagny, et par ordre de François Ier, sous le titre de *D. Guerici Abbatis Ignatiensis sermones antiqui, eruditionis et consolationis pleni*, Paris, 1539, in-8; Anvers, 1546; avec la traduction en français, Paris, 1547; ibid., 1563; Lyon, 1630. *Voy.* les grandes *Bibliothèques* des PP. de Cologne et de Lyon.

GUERICKE (Otto de), physicien allemand, conseiller de l'électeur de Brandebourg, et bourgmestre de Magdebourg, naquit dans cette ville en 1602, et mourut en 1686 à Hambourg. Ce fut lui qui inventa la *machine pneumatique*: les *deux bassins de cuivre* appliqués l'un contre l'autre, que seize chevaux ne pouvaient séparer en tirant; le *marmouset de verre*, qui descendait dans un tuyau quand le temps était pluvieux, et en sortait quand il devait être serein. Cette dernière machine disparut à la vue du baromètre, surtout depuis que Huygens et Amontons eurent donné les leurs. Les principales observations de Guericke ont été recueillies et publiées sous ce titre: *Experimenta nova, ut vocant, Magdeburgica, de pauco spatio, ab ipso authore perfectiùs edita, variisque experimentis aucta; quibus accesserunt certa quædam de aeris pondere circà terram, de virtutibus mundanis et systemate mundi planetario, sicut et de stellis fixis ac spatio illo immenso*, Amsterd., 1672, in-fol., fig.

GUÉRIN (Guillaume), avocat général au parlement de Provence, fut revêtu de cette charge la même année que cette cour donna un arrêt sévère contre les Vaudois de Cabrières et de Mérindol (1545). Il se chargea de le faire exécuter, et il s'en acquitta avec une exactitude effrayante. On compta 22 bourgs détruits ou mis en cendres. Henri II, dont le père avait ordonné cette exécution (*voy.* OPPÈDE), permit, par une inconséquence ordinaire dans des gouvernements faibles, aux seigneurs ruinés de ces villages détruits, de porter leurs plaintes au parlement de Paris. On chercha des crimes pour faire périr Guérin, qui fut condamné à être pendu, non pour l'exécution dont nous venons de parler, comme plusieurs historiens, et en dernier lieu Voltaire, l'ont avancé, mais pour *plusieurs faussetés, calomnies, prévarications, abus et malversations ès deniers du roi et d'autres particuliers*, et la sentence fut exécutée à Paris en 1554. Cependant quelques auteurs ont cru que les raisons alléguées dans la sentence n'étaient qu'un prétexte, et que la mort de Guérin était l'ouvrage des partisans secrets de ces sectaires: la justification du président Oppède leur paraît être en même temps celle de l'avocat général.

GUÉRIN. (*Voy.* TENCIN.)

GUÉRIN (François), professeur de l'université de Paris, né à Loches en Touraine, vers 1681, mourut en 1751. On a de lui: les *Annales et histoires de Tacite, avec la vie d'Agricola, trad. en franç.*, Paris, 1742, 3 vol. in-12. On trouve trop d'art, trop d'esprit, trop de finesse dans Tacite, et trop peu de tout cela dans son traducteur; une *traduction* de *Tite-Live*, plus exacte et plus élégante que celle de Tacite, et qu'on a réimprimée avec des corrections, chez Barbou, à Paris, en 10 vol. in-12.

GUÉRIN (Nicolas-François), ancien recteur de l'université de Paris, né à Nancy en 1711, et mort en 1782, a publié un poëme latin intitulé: *Deambulatio poetica, seu Lutetia renovata, ornata, amplificata*, 1752, in-4: c'est une description de Paris; des *hymnes* à l'usage de divers diocèses; l'*Oraison funèbre du Dauphin;* un *discours sur l'émulation*, etc.

GUÉRIN DU ROCHER (Pierre), né en 1731 dans un village près de Falaise, passa plusieurs années chez les jésuites et resta dans leur société jusqu'à la suppression de cet ordre. Il continua ensuite à se livrer à son goût pour les lettres et pour les recherches d'érudition. Il avait une connaissance profonde des langues orientales et des historiens de la plus haute antiquité. Il fit paraître l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, Paris, 1777, 3 vol. in-8. On joint ordinairement à cet ouvrage l'*Histoire véritable des temps fabuleux, confirmée par la critique qu'on en a faite*, par l'abbé Chapelle, 1779, in-8, et *Hérodote, historien du peuple hébreu*, la Haye, 1786, in-8, réimpr., Paris et Besançon, 1824, 5 vol. in-8, 25 fr. Guérin montre dans son *Histoire* que l'*Ecriture sainte* a fourni la matière des anciennes histoires et des mythologies, et que l'histoire d'Egypte en particulier n'est qu'un travestissement des faits rapportés dans la Bible, ou pour mieux dire Guérin avait cru apercevoir dans tout ce que disent les historiens anciens des époques reculées, une image figurée des faits qu'on lit dans l'Ecriture sainte. Il lui semblait qu'il était impossible de ne pas voir une grande ressemblance entre l'histoire des Egyptiens, telle qu'on la trouve dans Manéthon, etc., et celle des Hébreux: d'où il concluait que les prêtres égyptiens avaient eu connaissance des livres des Hébreux, et que c'est sur ce canevas qu'ils ont fabriqué l'histoire de leurs nombreuses dynasties. Si ces observations sont fondées sur des étymologies plausibles, elles le sont bien davantage encore sur des rapprochements et des parallèles tout à fait frappants. Les philosophes, que cette manière de voir n'accommodait pas, se sont élevés contre un ouvrage qui ruinait de fond en comble plus d'une spéculation. Voltaire y a d'abord opposé une critique légère, que les savants ont regardée comme une turlupinade, et qu'ils ont dédaignée (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 octobre 1777, p. 237), de Guignes. Anquetil et du Voisin l'ont attaqué plus sérieusement; mais l'abbé Chapelle a repoussé leur critique, celle de du Voisin surtout, avec tant de vigueur, que celui-ci n'a cru pouvoir y répondre qu'en faisant saisir par voie d'autorité toute l'édition de la *Défense* (ibid., 15 août 1780, pag. 601). Il est bien à regretter que l'ouvrage, qui devait être porté à 12 vol., n'ait pas été continué, le goût de l'auteur pour la piété et l'exercice des saintes œuvres l'ayant invinciblement

tourné vers d'autres objets. Il était entièrement occupé à des œuvres de charité, aux travaux de la direction et de l'instruction, lorsqu'il fut immolé à Paris avec les autres victimes du sacerdoce, le 2 septembre 1792. (*Voy. Bergier*, *Bonnaud*, etc.)— François Robert GUÉRIN DU ROCHER, son frère, né en 1736, aussi jésuite, et massacré avec lui, est auteur d'un poëme intitulé *Architecturæ leges seu prima principia*, imprimé pour la première fois dans le supplément aux *Poemata didascalica*, Paris, 1813.

GUÉRIN (Pierre-Narcisse, baron), né à Paris le 13 mars 1774, était originaire de Thiers, département du Puy-de Dôme. L'exemple de quelques jeunes camarades, et les conseils de ses parents, plutôt qu'un goût naturel, le décidèrent à se livrer à la peinture. Il entra chez Regnault, et fit sous sa direction des progrès rapides. Il concourut deux fois pour le prix de Rome sans pouvoir l'obtenir. Mais ce double échec loin de le décourager enflamma son émulation. Dès sa première composition, dont le sujet était : *Orphée pleurant la mort d'Eurydice*, Guérin avait donné de brillantes espérances. Son tableau de la *mort de Caton*, qui parut en 1797, révéla un grand progrès dans son talent. Il redoubla d'efforts, et en 1800, il exposa au salon le tableau de *Marcus Sextus*, qui produisit un effet extraordinaire. Il est vrai que les circonstances politiques eurent une grande part dans le triomphe de l'artiste. C'était le temps où une multitude de Français longtemps éloignés rentraient dans leur patrie. Marcus Sextus en revenant à Rome d'où l'avaient exilé les fureurs rivales de Marius et de Sylla, et trouvant sa femme morte et sa fille expirante, offrait une scène d'autant plus propre à attendrir, qu'elle répondait aux sympathies générales. En 1802, Guérin fit paraître son tableau de *Phèdre;* cet ouvrage, quoiqu'il présentât plusieurs invraisemblances, obtint un succès non moindre que le précédent. Le public qui y retrouvait les images qu'il allait tous les jours chercher au théâtre, où les pièces de Racine étaient depuis peu remises en honneur, proclama cette composition admirable, et le juri des prix décennaux lui décerna une mention honorable. Le *sacrifice à Esculape* fut le premier sujet que Guérin traita après Phèdre. Ce tableau aussi simple que touchant représente un vieillard convalescent qui vient, soutenu par son fils et sa fille, offrir un tribut de reconnaissance au dieu d'Epidaure. L'auteur reçut peu d'éloges pour cet ouvrage que les connaisseurs admirent. *Andromaque* qui fut exécutée après, ne parut pas au-dessus du médiocre. Ce fut après ces grandes productions d'un talent de premier ordre, qu'il alla occuper à Rome la cellule de simple pensionnaire de l'école des beaux-arts. Guérin arriva à Rome en février 1804, et y demeura jusqu'en novembre 1805. Pendant ces 22 mois, il fit deux voyages à Naples pour y voir une éruption du Vésuve, et visiter les antiquités de ce pays depuis le cap de Mysène jusqu'aux temples de Pœstum. Lors du second voyage, il y acheva sa charmante composition du *tombeau d'Amyntas*. Le tremblement de terre qui ébranla Naples et quelques-unes de ses provinces surprit Guérin dans une maison de la *campagna felice*. Le lendemain le volcan du Vésuve ayant présenté une éruption magnifique, il en peignit aussitôt une esquisse frappante de vérité, et qui laisse loin d'elle tous les essais des paysagistes. De retour à Paris au commencement de 1806, il fut chargé de peindre *Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caire sur la place d'Elbekeir*. Ce tableau est très faiblement exécuté. Guérin en voulant peindre le terrible était sorti du genre qui convenait à son talent. Toutefois il sut mettre dans le tableau de *Clytemnestre* un degré d'énergie, remarquable. Celui de *Didon écoutant les récits d'Enée,* se distingue par une grâce voluptueuse, une richesse et une poésie dans les accessoires, tout à fait digne des chants de Virgile. Ces deux tableaux, exposés ensemble en 1817, réunirent tous les suffrages. Après ce double succès Guérin fut nommé directeur de l'école royale de Rome ; mais la faiblesse de sa santé et les instances de ses élèves lui firent refuser cet honneur. Cependant en 1822, pensant que le climat de l'Italie lui serait favorable, il accepta cette place que le gouvernement lui offrit une seconde fois. Les travaux auxquels il se livra altérèrent de plus en plus sa santé, et il revint passer quelque temps dans sa patrie, où il ébaucha le plus grand de ses tableaux, la *mort de Priam*. De retour à Rome, il y est mort en 1833, âgé de 59 ans. Guérin a fait aussi de très-beaux portraits, au nombre desquels on cite celui de Henri Larochejaquelein, exécuté pour le gouvernement. Il a eu de nombreux élèves dont plusieurs sont déjà parvenus à la célébrité. Il avait été nommé par Bonaparte un des premiers membres de la Légion d'honneur. Le gouvernement des Bourbons lui conféra le titre de baron et le cordon de Saint-Michel. Il avait été admis à l'Institut en 1816, et il lut quelques années plus tard devant les quatre académies assemblées, un morceau relatif à la théorie de son art, qui fut imprimé chez Firmin Didot sous le titre de : *Réflexions sur une des opérations distinctives du génie*. L'auteur y décerne à Nicolas Poussin la palme du génie pour son tableau du *Déluge*.

GUÉRINIÈRE (François ROBICHON de la), écuyer du roi Louis XV, est auteur de deux ouvrages estimés : l'*École de cavalerie*, plusieurs fois réimprimée, et dont la plus belle édition est de Paris, 1733, in-fol. avec fig., 27 à 36 fr. Elle fut réimprimée en 1736, 2 vol. in-8, 10 à 12 fr.; mais les figures sont inférieures à celles de l'in-fol. La dernière édition est de Metz, 1802. Les *Eléments de cavalerie*, Paris, 1740, 2 vol. in-12, souvent réimprimés. Il y a une édition de la Haye, 1742, in-8, sous le titre de *Manuel du cavalier*. L'auteur mourut en 1751.

GUEROULT (Pierre-Claude-Bernard), célèbre professeur de l'ancienne et de la nouvelle université de Paris, né à Rouen en 1744, a consacré toute sa vie à l'enseignement de la jeunesse. Après avoir professé la rhétorique pendant plusieurs années au collége d'Harcourt, il fut désigné pour remplir une chaire dans l'école normale, à l'époque de la fon-

dation de cet établissement. Nommé proviseur du lycée Charlemagne, il créa cette institution. Il devint ensuite conseiller titulaire de l'université, et enfin directeur de la nouvelle école normale à l'époque de sa fondation. Au mois de juillet 1815, il obtint sa retraite après 60 ans de services non interrompus, et mourut en 1821. On a de lui : *Morceaux extraits de l'histoire naturelle de Pline*, 1785, in-8; nouvelle édition, 1809, 2 vol. in-8, avec le texte en regard. Cet ouvrage est très-propre, dit Laharpe, à donner une juste idée de Pline, auteur difficile à lire de suite, et qui n'est guère étudié que par les gens de lettres. On y trouve les morceaux les plus curieux de ce naturaliste, choisis avec goût, classés avec méthode, et traduits avec une pureté, une élégance et une noblesse qui prouvent une connaissance réfléchie des deux langues. Cet ouvrage a toujours été estimé et souvent réimprimé; *Constitution des Spartiates, des Athéniens et des Romains*, 1794, in-8; *Méthode nouvelle pour étudier la langue latine, suivant les principes de Dumarsais*, 1798, in-8, Paris, 1805, in-12. On reproche à cette grammaire de n'être pas assez à la portée des enfants; toutefois elle a été adoptée par la commission classique des livres de l'université, mais elle est peu suivie; *Histoire naturelle des animaux de Pline*, 1802, 3 vol. in-8; *Grammaire française*, 1806, in-12. Il a publié avec Demeunier, Clément, et Pierre-Remy-Antoine-Guillaume Gueroult son frère cadet, professeur d'éloquence latine au collége de France, mort en 1816 : *OEuvres de Cicéron*, traduction nouvelle, Paris, 1783-89, 8 vol. in-12, et 3 vol. in-4. Cette traduction n'a pas été continuée. C'est ce dernier Gueroult qui a publié un *Dictionnaire abrégé de la France monarchique*, Paris, 1802, in-8, 4 f.

GUERRE (Martin), né à Andaye, dans le pays des Basques, fameux par l'imposture d'Arnaud du Tilh, son ami. Martin ayant épousé Bertrande de Rols, du bourg d'Artigat, au diocèse de Rieux en Languedoc, et ayant demeuré environ dix ans avec elle, passa en Espagne, puis en Flandre, où il prit les armes. Huit ans après, Arnaud du Tilh, son ami, se présenta à Bertrande, et lui dit qu'il était son mari; il donna à cette femme tant d'indices, qu'elle le prit en effet pour son époux. Mais dans la suite l'imposture fut découverte. Le vrai mari étant arrivé dans le temps qu'on allait juger à Toulouse le procès intenté à cette occasion, du Tilh fut pendu et brûlé à Artigat en 1560. Ce fait extraordinaire a fait naître bien des réflexions sur la réserve avec laquelle il faut juger de la vérité, ou de la fausseté des rapports de l'histoire. « Sans parler de » plusieurs événements fort étranges arrivés de nos » jours (dit l'évêque de Boulogne dans une Inst. » past. de 1767), et si surprenants, si contraires » aux vraisemblances, que jamais on ne s'y serait » attendu, et que les âges suivants auront peine à » les croire; combien les siècles passés ne fournissent-ils pas d'exemples de faits très-singuliers, » très-étonnants, dans lesquels le faux s'est trouvé » beaucoup plus vraisemblable que le vrai? Qu'y » avait-il de plus apparent que le mensonge du faux » Martin Guerre, qui fut reconnu pour être le véritable mari de Bertrande de Rols, par les quatre » sœurs et l'oncle du mari, par les parents de la » femme et par elle-même, avec des circonstances » si plausibles, qu'elles firent longtemps balancer » les juges, même après l'arrivée du véritable Martin Guerre. Il ne faut donc pas juger les choses par » leurs apparences ou leurs vraisemblances; et si » on doit suivre cette maxime dans l'histoire profane, à plus forte raison dans l'histoire sacrée, » dont les récits ont la sanction et la garantie de » Dieu. » Sur 150 témoins qui furent entendus, 40 prirent du Tilh pour Martin Guerre, et 60 n'osèrent prononcer. (*Voy. les causes célèbres.*)

GUESCLIN. (*Voy.* Duguesclin.)

GUESLE (Jacques de la), procureur général au parlement de Bourgogne, né en 1557, mort en 1612, a donné : des *Remontrances*, in-4; un *Traité sur le comté de Saint-Pol*, Paris, 1635, in-4; une *Relation curieuse du procès fait au maréchal de Biron*, inséré à la fin du 1er vol. des lettres et ambassades de Philippe Canaye. On trouve des exemplaires tirés à part, in-fol. de 86 pages.

GUESNAY (Jean-Baptiste), jésuite, né en 1585 à Aix en Provence, mort en 1658, a publié : *Provinciæ Massiliensis annales, seu Massilia gentilis et christiana*, *lib.* III, Lyon, 1657 ou 1659, in-fol. Cette histoire de Marseille n'est point estimée. L'auteur y suit pas à pas Clapiers et Nostradamus, et ne se montre ni plus exact, ni plus judicieux que ces deux écrivains; *Magdalena Massiliensis advena, sive de ejus in Provinciam appulsu dissertatio historica*, ibid., 1643, in-4. Il cherche à prouver, contre le sentiment de Launoy, que Ste.-Madeleine a véritablement fait un voyage en Provence; *Auctuarium historicum de Magdalenâ Massiliensi advenâ*, ibid., 1644, in-4. C'est une réponse à la réfutation que Launoy avait publiée de la dissertation précédente; *Cassianus illustratus, sive chronologia vitæ sancti Joannis Cassiani*, ibid., 1652, in-8; *le triomphe des reliques de sainte Madeleine*, ibid., 1647, in-8.

GUETTARD (Jean-Etienne), né à Etampes en 1715, fut élevé chez son aïeul, habile pharmacien, qui lui donna de bons principes d'histoire naturelle. Ses connaissances le firent admettre à l'académie des sciences, et lui procurèrent la place de médecin botaniste et de garde du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans. Il mourut en 1786. Cet académicien est un des premiers qui ait accrédité les cartes météorologiques, dans lesquelles on sent bien que l'esprit de système entre pour beaucoup. Il prétendit un des premiers en 1751, que les montagnes d'Auvergne sont des volcans éteints, opinion attaquée par le comte de Rangouse, défendue par le Grand d'Aussi. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1786, p. 251; 1er août 1788, p. 501.) Il s'était étroitement lié avec des gens d'une secte qui professe une morale sévère, et avait dans son extérieur et ses discours quelque chose de commandé, qui rendait sa société un peu embarrassante. Buffon le cite souvent dans les *Epoques de la nature :* mais plusieurs de ses observations sont péremptoi-

rement contraires aux systèmes du Pline français. On lui doit : des *Mémoires sur différentes parties des sciences et des arts*, Paris, 1768-83, 5 vol. in-4, collection estimée; *Observations sur les plantes*, ibid., 1747, 2 vol. in-12; *Histoire de la découverte faite en France de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée*, ibid., 1765, in-4; 1766, in-12; *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, ibid., 1782, 2 vol. in-4, 30 fr.; *Atlas et description minéralogique de la France*, ibid., 1780, in-fol., 12 à 18 fr. Il n'a pas été terminé; des *Lettres et dissertations* dans les *Journaux économiques* et *de médecine*. Il est l'un des premiers en France qui aient cherché à suppléer au papier de chiffon par d'autres productions végétales.

GUEUDEVILLE (Nicolas), né vers 1650, à Rouen, bénédictin de Saint-Maur en 1671, quitta sa religion, son ordre et la France, pour vivre indépendant en Hollande, où il se maria, s'érigea en écrivain, et se fixa à la Haye, où il mourut de misère vers 1720. Les principaux fruits de la plume de cet apostat sont : l'*Esprit des cours de l'Europe*, ouvrage périodique qui parut en 1699, et que d'Avaux fit supprimer, parce que la France y était souvent outragée. Après le départ de ce ministre, le gazetier reprit son ouvrage, et le poussa jusqu'à 1709, sous le titre de *Nouvelles des cours de l'Europe*, par un homme qui n'avait jamais vu l'antichambre, ni le cabinet d'un ministre; *Critique générale du Télémaque*, Cologne, 1700, 2 vol. pet. in-12. Le 1er est moins mauvais que le second; mais l'un et l'autre ne méritent guère d'être lus que par ceux qui aiment les écarts d'une imagination sans frein, et de l'emportement sans goût et sans correction; l'*Utopie de Morus*, traduite du latin, longuement et platement; la *traduction* de *l'Eloge de la folie*, in-12, marquée au même coin que la précédente; celle de la *Vanité des sciences d'Agrippa*, en 3 volumes in-8; celle des *Comédies de Plaute*, avec des remarques, en 10 volumes in-12. Le style du traducteur est traînant, ampoulé, bas, hérissé de phrases de halle, obscène, et en tout sens digne de la plus vile populace.

GUEULLETTE (Thomas-Simon), avocat au parlement, et substitut du procureur du roi au Châtelet, naquit à Paris en 1683, et mourut doyen de la compagnie à la fin de 1766. Il est auteur de plusieurs romans qui ne lui ont guère survécu; tels que les *Mille et un quarts d'heure*, Paris, 1753, 3 vol. in-12, fig.; les *Sultanes de Guzarate*, ibid., 1732, 3 vol. in-12, etc. : fruits d'une plume plus atentive à consulter le goût des personnes frivoles et oisives, que l'utilité du lecteur éclairé et judicieux. Il a donné plusieurs *pièces* au théâtre italien, et présidé à l'édition de quelques ouvrages.

GUÉVARA (Antoine de), évêque de Mondonedo, naquit dans la petite province d'Alava, et fut élevé à la cour de la reine Isabelle de Castille. Après la mort de cette princesse, il entra dans l'ordre de Saint-François, et s'y distingua par sa piété et ses talents. Charles-Quint le choisit pour son prédicateur ordinaire, et ensuite pour son historiographe. Il mourut en 1544. On a de lui : *Marco Aurelio con el relox de Principes*, Valladolid, 1529, in-fol., goth., ouvrage romanesque, où l'on trouve quelques utiles moralités. Il le donna comme une traduction d'un manuscrit grec, qu'il disait avoir reçu de Florence. Vossius prétend que c'est une imposture indigne d'un évêque; mais ces sortes de contes typographiques sont si communs et si connus, qu'ils ne trompent personne, et par là ne peuvent pas être traités de mensonges proprement dits. On en a une traduction française par R. B. de la Grise, Paris, 1537, pet. in-8, goth., et une sous ce titre : *Orloge des princes avec le livre de Marc-Aurèle, par Nic. de Herberay sieur des Essars*, Paris, 1550, in-8; 1555, in-fol., et 1566, in-8; les *Epîtres dorées, morales et familières, trad. d'Espagnol en franç. par de Gutery*, Lyon, 1558, in-4; le *Mont du Calvaire*, Salamanque, 1542, 1545, 1582, 2 part. in-8. L'auteur y traite des mystères de la passion et des paroles de J.-C. sur la croix; *le mépris de la cour, avec la vie rustique, trad. d'Espagn. en franç.* (*par Ant. Alaigre*), etc., Paris, 1549, 1550 et 1556, in-16.

GUÉVARA (Antoine), prieur de Saint-Michel de Escalada, et aumônier de Philippe II, roi d'Espagne, était neveu du précédent. Il abandonna la cour pour se livrer à l'étude. On a de lui : *in Habacuc prophetam commentarii*, Madrid, 1585, in-4; 1593, in-fol.; Vienne, 1603, in-4; Anvers, 1609, in-4.

GUÉVARA (Louis Velez de las Duenas y), dramatiste et romancier espagnol, né en 1574 à Ecija, dans l'Andalousie, mort en 1646, a laissé plusieurs *comédies*, imprimées en diverses villes d'Espagne; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à répandre son nom, est intitulé : *El Diablo cojuelo : o memorial de la otra vida*, Madrid, 1648, in-8. C'est une satire, aussi spirituelle que juste, des mœurs de Madrid, au temps où vivait l'auteur. Ce roman a servi de canevas à Le Sage, pour composer son *Diable boiteux*. Il existe une traduction française littérale de l'ouvrage de Guévara, faite par l'auteur des *lectures amusantes*. Il fut ensuite traduit en italien, Bologne, 1716, in-8. L'imagination de Guévara ne lui présentait que des idées singulières et plaisantes. Il imprimait un caractère de gaîté aux sujets même les plus graves : on peut le nommer le *Scarron d'Espagne*. Avant d'être connu comme auteur, Guévara exerçait à Madrid la profession d'avocat, et un jour, en défendant un criminel, il lui échappa une plaisanterie qui déconcerta la gravité des juges, et sauva son client. Le procureur du roi appela du jugement, et fit condamner à l'amende l'avocat, qui plaida alors contre les juges et le procureur. L'affaire fut portée devant Philippe IV, auquel Guévara la raconta d'une manière si comique, que le roi ne pouvant s'empêcher de rire lui-même, lui fit grâce de l'amende, et commua en un exil la peine que méritait le criminel sauvé par Guévara. Dès lors celui-ci fut admis parmi les beaux-esprits qui faisaient leur cour au roi, *bel-esprit* lui même.

GUEFFROY (Armand-Benoît-Joseph), avocat à Arras, né dans cette ville en 1740, fut député par les états d'Artois auprès du roi Louis XVI, en 1787, et se montra ensuite un des plus chauds partisans de la révolution par diverses brochures incendiaires qu'il publia successivement. En 1790 il fut nommé juge de paix à Arras, et en 1792, député du département du Pas-de-Calais à la convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI et contre le sursis. Il rédigeait à cette époque un *journal* sous le nom de *Rougyff* (son anagramme) et sous le titre de la *France en Védette :* cette feuille était rédigée avec toute l'exagération et la grossièreté du style de cette époque; il y professait les principes les plus atroces. « Abattons, disait-il, tous les nobles ; tant » pis pour les bons, s'il y en a. — Que la guillotine » soit en permanence dans toute la république : la » France aura assez de cinq millions d'habitants. » Cependant ce même journal fut dénoncé quelque temps après *comme infecté du poison le plus aristocratique ;* lui-même fut accusé d'avoir des relations avec le marquis de Travanet, et de protéger un serrurier de Louis XVI. Sur ces dénonciations, Robespierre, qui le méprisait, le fit exclure de la société des jacobins. Dès ce moment il devint un de ses ennemis les plus implacables, et fut un de ceux qui travaillèrent avec le plus d'énergie et qui contribuèrent le plus à le renverser. Il se plaça dans le parti des thermidoriens et dénonça plusieurs de ces collègues, notamment Joseph Lebon, son élève et son ami ; ce qui lui attira le mépris et la haine de ses amis. Après la session il retourna dans son pays natal ; mais il revint bientôt à Paris, où il obtint une place de chef-adjoint au ministère de la justice. Il mourut en 1800. On lui doit plusieurs écrits, entre autres : *Sanction Royale examinée par un français*, 1789, in-8; *Censure républicaine, etc.*, 1794, in-8 ; *Les secrets de Jos. Lebon et de ses complices*, Paris, 1794, in-8. Ces deux ouvrages contiennent de précieux renseignements sur les crimes que commirent en Picardie Lebon et ses agents.

GUGLIELMI (Pierre), célèbre compositeur italien, né à Massa-Carrara en 1727, fut élevé au conservatoire de Naples, dirigé alors par le fameux Durante; il composa à Turin son premier *opéra*, qui eut le plus grand succès (1755). Il parcourut ensuite l'Italie, où il obtint les distinctions les plus flatteuses. De là il se rendit à Vienne, à Dresde, à Brunswick, et fut engagé pour Londres, où il demeura 5 ans. De retour à Naples, avec une fortune considérable, et précédé d'une grande réputation, il eut à lutter un moment contre une cabale puissante ; mais l'enthousiasme qu'excita sa musique prévalut ; on le porta chez lui en triomphe. Depuis lors il partagea les honneurs de la scène avec Paesiello et Cimarosa, les auteurs de la cabale, avec lesquels il se réconcilia par l'entremise d'un grand seigneur, qui les réunit dans un magnifique repas. On dit même que ces trois maîtres convinrent ensemble, comme ils se reconnaissaient pour les premiers compositeurs de l'Italie, d'exiger individuellement un même prix pour chacun de leurs opéras qu'ils n'entreprenaient pas à moins de 600 ducats. Guglielmi, qui avait aussi un talent distingué pour la musique d'église, fut nommé, en 1793, par Pie VI, maître de la chapelle de Saint-Pierre, et depuis il ne s'occupa plus que de ses nouvelles fonctions, et mourut en 1804, après avoir dissipé la plus grande partie de sa fortune dans la débauche. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages ; les plus renommés sont : dans les opéras sérieux, *Artaserse*, *la Clemenza di Tito*, *la Didone*, *Enea e Lavinia ;* dans les oratorio, *la morte d'Oloferne*, *Debora e Sisara ;* parmi ses opéras bouffons, *la Virtuosa in mergellina*, *le due Gemelle*, *la Serva innamorata*, *la Pastorella nobile*, *la bella Pescatrice*, etc. Tous ses ouvrages se font remarquer par la pureté, la précision, la simplicité et l'exactitude ; mais il brille surtout dans ses morceaux d'ensemble qui sont pleins de verve et d'originalité.

GUGLIELMINI (Dominique) naquit à Bologne en 1655, et fut nommé professeur de mathématiques par le sénat, qui lui donna, en 1686, l'intendance générale des eaux de cet état. Cinq ans après il publia un ouvrage sur la *Mesure des eaux courantes*. Ce traité, fort net et fort méthodique, lui valut en 1694 une chaire de professeur en hydrométrie. Il mit ensuite au jour son grand ouvrage de la *Nature des rivières*, dans lequel il sut allier les idées les plus simples de la géométrie, avec la physique la plus compliquée. L'académie des sciences de Paris se l'était associé en 1696, avant la publication de cet écrit, qui passe pour son chef-d'œuvre. Ce savant termina sa vie en 1710. Il eut part aux bienfaits de Louis XIV, ce grand protecteur des sciences et des savants : il bâtit une maison de l'argent que ce monarque lui avait fait passer, et mit le nom de son bienfaiteur sur le frontispice. On a de lui le traité *Della natura dei fiumi trattato fisico matematico*, Bologne, 1697, in-4, trad. en latin par Fiot, nouv. édit. contenant le texte et la traduction, et avec une préface et des additions d'Eustache Manfredi, ibid., 1739, in-4 ; *De cometarum natura et ortu, dissertatio epistolica*, ibid., 1681, in-4. C'est un nouveau système sur les comètes, qui n'a pas éclairci plus que les autres la nature de ces astres singuliers, que Riccioli appelait *Splendidum enigma nunquam solvendum* (*voy.* CLAIRAUT, HEVELIUS); *Aquarum fluentium mensura nova et inquisita*, ibid., 1690-91, 2 part. in-4. Les ouvrages de Guglielmini ont été publiés par J. B. Morgagni, précédés de la vie de l'auteur, Genève, 1719 ou 1740, 2 vol. in-4.

GUI, fils, non de Lambert, mais d'un autre Gui, duc de Spolette, se fit déclarer roi d'Italie en 889, et couronner empereur en 891, après la mort de Charles III, dit le Gros. Bérenger, duc de Frioul, prenait en ce temps-là le même titre. Les deux compétiteurs s'accordèrent. Ils convinrent que Gui aurait la France, et Bérenger l'Italie ; mais Gui, ayant différé trop longtemps de se rendre en France, y trouva les affaires changées. Il ne tarda pas à se brouiller avec Bérenger, auquel il enleva Pavie, après avoir remporté deux victoires sanglantes. Cependant son règne ne fut pas heureux. Arnould,

fils de Carloman, auquel on avait décerné la couronne impériale, le chassa de la Lombardie en 893, et l'obligea de se retirer à Spolette. Gui travaillait à rassembler une armée, lorsqu'une hémorragie l'enleva à ses projets en 894. Il montra quelques talents, mais encore plus d'ambition.

GUIARD. (*Voy.* GUYARD.)

GUIBAUD (Eustache), de la congrégation de l'Oratoire, né à Hières en 1711, était, par sa mère, petit-cousin de Massillon, qui chercha à l'attirer dans son diocèse; mais Guibaud, élevé dans d'autres principes, refusa de se rendre auprès de ce prélat. Il ne voulut pas même prendre la prêtrise, pour ne pas signer le formulaire. Après avoir professé les humanités et la philosophie à Pézénas et à Condom, il fut appelé à Soissons par de Fitz-James, et il y rédigea, avec Valla et Chabot, le *Dictionnaire historique, littéraire et critique*, publié sous le nom de *Barral*. Il passa ensuite à Lyon sous de Montazet, et devint préfet des études au collége de l'Oratoire. Après la mort de cet archevêque, il fut accusé de jansénisme et chassé du diocèse à l'âge de 77 ans : il se retira dans la maison de repos de Marseille qui appartenait à son ordre, et il fit le serment. Il mourut à Hières, dans sa famille, en 1794. Il était ami de l'abbé de Bellegarde, et fort ardent pour répandre les livres de son parti. Ses ouvrages sont : *Explication du nouveau Testament, à l'usage principalement des colléges*, Paris, 1785, 8 tom. en 5 vol. in-8. Cette explication consiste dans de courtes notes sur plusieurs versets de chaque chapitre; *Gémissements d'une âme pénitente*, Bruxelles, 1778, in-16. La 3e édition a été augmentée *de Maximes propres à conduire un pécheur à une véritable conversion*, Louvain, 1779; Rouen, 1780, in-12; *La Morale en action*, ou *Elite de faits mémorables, etc.*, contenant *le Manuel de la jeunesse française*, 1787, in-12; Paris et Lyon, 1824, in-12. Ouvrage destiné à faire suite au livre publié par Bérenger, sous le même titre, mais qui n'a pas eu le même succès. Il a aussi rédigé les *Heures du collége de Lyon*, et publié une nouvelle édition du *Catéchisme de Naples*, 3 vol. in-12.

GUIBERT, antipape, natif de Parme, chancelier de l'empereur Henri IV, qui le fit mettre sur le siége archiépiscopal de Ravenne, ensuite sur le saint Siége de Rome en 1080, quoiqu'il eût été excommunié pour avoir dépouillé son église. « Ce sont » toujours, dit un historien, des gens de cette es» pèce, que l'orgueil ou la vengeance des princes » du siècle emploient contre la religion, et qu'ils ne » trouvent, hélas! que trop parmi ceux même qui » ont reçu l'onction du sacerdoce. » Il prit le nom de Clément III, et se rendit maître de Rome par les armes. Après une fortune diverse et une vie scandaleuse, il mourut misérablement en 1100. Cette mort n'éteignit pas le schisme. Les os de l'antipape Guibert furent déterrés dès que la paix eut été rendue à l'Eglise, et jetés dans la rivière.

GUIBERT, abbé de Nogent-sous-Couci, de l'ordre de St.-Benoît, au diocèse de Laon, né d'une famille dsitinguée à Clermont en Beauvoisis, l'an 1053, gouverna pendant 20 ans son monastère et y mourut en 1124. Sa vie avait été entièrement consacrée à la piété et au travail. Dom Luc d'Achéry a publié ses ouvrages, Paris, 1651, in-fol. Les principaux sont : une *Histoire des premières croisades*, connue sous le titre de *Gesta Dei per Francos*. On y trouve des faits curieux et vrais, mêlés avec des faits minutieux ou fabuleux; un *Traité des reliques des saints*, dans lequel il rejette une dent de Jésus-Christ, conservée à Saint-Médard de Soissons, comme une fausse relique. En effet, toutes les reliques de ce genre ne méritent aucune croyance; un *Traité de l'Incarnation* contre les juifs, et plusieurs autres *traités* utiles et curieux, dont on peut voir une notice exacte dans le tome 10 de l'*Histoire littéraire de France*. On voit dans une lettre de Guibert à l'abbé Sigefroi, ce passage remarquable sur la présence réelle : « Si l'Eucha» ristie n'est qu'une ombre et qu'une figure, nous » sommes tombés des ombres de l'ancienne loi en » des ombres encore plus vides. »

GUIBERT (Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de), né à Montauban en 1743, entra très-jeune dans le régiment d'Auvergne, dont son père était major. Il fit sa première campagne dans la guerre de 1757, à l'âge de 13 ans et demi; et dans les rois dernières campagnes, il fut employé dans l'état-major de l'armée, dont son père avait été nommé major-général. Il servit ensuite en Corse, et se distingua au combat de Ponte-Nuovo, qui soumit cette île à la France. Après avoir été successivement colonel de la légion corse, et colonel-commandant du régiment de Neustrie, il fut nommé rapporteur du conseil de guerre en 1787, maréchal de camp en 1788, et inspecteur général de l'infanterie de la division d'Artois la même année, et mourut à Paris en 1790. Son *Essai de tactique*, Paris, Londres (Liége), 1772, 2 vol. in-8, ou 1773, 2 vol. in-4; et Paris, 1804, 2 vol. in-4, avec portr,. 15 fr., lui a fait une réputation distinguée parmi les écrivains qui ont écrit sur les opérations militaires. Quoiqu'il y ait bien des idées que les gens du métier ont reconnues dangereuses ou impraticables, on y trouve des vues utiles et qui décèlent un génie observateur. Voltaire, auquel il envoya cet ouvrage, lui répondit par une épître qui est une des meilleures poésies légères de ce poète. (*Voy.* le *Journal hist. et littér.* de février 1774, p. 93.) On a encore de lui : ses *OEuvres dramatiques*, Paris, 1822, in-8, 5 f., où l'on trouve de l'élévation, de la hardiesse et de la chaleur, mais trop peu de cette connaissance de l'art et de cette correction dans le style, sans lesquelles on ne peut faire un bon ouvrage dramatique; les *Eloges de Catinat*, ses *OEuvres dramatiques*, Paris, 1822, in-8, 5 fr.; *de L'Hospital, de Thomas, de Mlle L'Espinasse et du roi de Prusse*, Paris, 1803, in-8, 4 fr., pap. vél., 8 fr. On comprend aisément que ces éloges ne sont que des panégyriques; on y trouve de plus les principes de la philosophie du jour, et l'on est surtout surpris d'entendre, dans le dernier, Guibert parler de la guerre, de ses tristes et inutiles trophées (car il ne s'agissait pas de guerres défensives

et nécessaires), comme d'une source de félicité et de gloire. On ne reconnait pas là la philosophie dont il prétendait suivre les maximes. Il avait oublié, sans doute, les vers que Voltaire lui avait adressés dans l'épitre dont nous venons de parler : *Défense du système de guerre moderne*, ou *Réfutation complète du système de Mesnil Durand*, Neuchâtel, 1779, 2 vol. in-8 ; une *Lettre à l'assemblée nationale*, Marseille, 1789, in-8, pleine de maximes fausses et impolitiques, sous le nom de l'abbé Raynal : supercherie qui n'a pas tardé à être découverte et qui a causé de l'étonnement à ceux qui croyaient Guibert au-dessus de ces petits moyens ; un *Traité de la force publique*, Paris, 1790, in-8, où, comme dans ses autres écrits, on trouve parmi de bonnes choses, des vues exaltées et romanesques ; *Journal d'un voyage en Allemagne, fait en* 1773, précédé d'une Notice sur sa Vie, par Toulongeon, Paris, 1803, 2 vol. in-8, fig., 7 à 8 fr.; *Voyage de Guibert dans diverses parties de la France et en Suisse*, en 1775, 1778, 1784 et 1785, ouvrage posthume, ibid., 1805, in-8, 5 fr., où l'on trouve quelques morceaux curieux et bien soignés, déparés malheureusement par de vaines déclamations, de froides apostrophes, un ton chagrin et réformateur, et des détails trop minutieux sur la personne de l'auteur, qui ne sont d'aucun intérêt pour le lecteur. Ses *OEuvres militaires* ont été publiées par sa veuve, Paris, 1804, 5 vol. in-8, avec le portrait de l'auteur et 38 pl. Comme rapporteur du conseil de guerre, il avait eu une grande part aux changements conséidrables que ce conseil avait faits dans la constitution militaire. On l'en regarda comme le principal auteur, et il devint l'objet de la haine de tous ceux dont les réformes choquaient les intérêts, les opinions ou les habitudes. Il est certain que ces réformes n'étaient au moins ni assez nécessaires, ni assez préparées, puisqu'elles soulevèrent presque toute l'armée. Guibert fit une cruelle expérience de cette disposition, lorsque s'étant rendu à Moulins, quoique malade, pour l'élection des députés aux états généraux, il éprouva la plus violente opposition, tant de la part de la noblesse que du tiers état. Vainement voulut-il se justifier par un mémoire où il développa des maximes populaires, qui lui attirèrent un ordre de se démettre de sa charge de rapporteur du conseil de guerre. Son âme ardente et toujours occupée du désir de la gloire, en fut si profondément blessée, qu'il en mourut. Dans un long délire qui précéda sa mort, ce sentiment fut presque le seul qui parut occuper son imagination ; il répétait souvent : *On me connaîtra, on me rendra justice* : espèce d'appel à la postérité, qui ne s'occupe guère de ces jugements rétrogrades, dont l'intérêt expire avec celui de la matière qui en fait l'objet, et qui dans tous les cas ne peut porter ses consolations au delà du tombeau.

GUIBOURS. (*Voy.* ANSELME.)

GUICHARD (Claude de), seigneur d'Arandas et de Teney, vit le jour à Saint-Rambert en Bugey, vers le milieu du 16e siècle, où il s'illustra par la fondation du collége du Saint-Esprit. Ses talents l'ayant fait connaître au duc de Savoie, ce prince le nomma son historiographe, et l'éleva ensuite aux places de secrétaire-d'état et de grand-référendaire. Il mourut en 1607, après avoir publié une *traduction* de *Tite-Live*, et un ouvrage curieux et recherché des antiquaires, malgré son style suranné ; en voici le titre : *Funérailles et diverses manières d'ensevelir des Romains, des Grecs et des autres nations, tant anciennes que modernes*, Lyon, 1581, in-4, fig., 3 à 6 fr.

GUICHARD (Jean-François), poëte, né à Chartrette près de Melun en 1731, se disait élève de Piron, vécut pauvre comme lui, ne fut point académicien, chercha sa fortune dans les lettres, ne l'obtint point, se fit connaître par quelques médiocres poésies érotiques, et alla mourir dans le lieu où il était né en 1811. Parmi ses pièces les plus remarquables, on cite une *Ode sur la paix de* 1748, des *fables*, des *contes* et autres *poésies*, suivies de quelques morceaux de prose, 1803, 2 vol. in-12, ou insérés dans la *France littéraire* de 1769.

GUICHARDIN, ou GUICCIARDINI (François), célèbre historien, naquit à Florence en 1482, d'une famille noble et ancienne. Après avoir professé le droit à 23 ans, il parut au barreau, et avec un tel éclat, qu'on l'envoya ambassadeur à la cour de Ferdinand, roi d'Aragon. Trois ans après, en 1515, Léon X le prit à son service et lui donna le gouvernement de Modène et de Reggio Après la mort de Léon X, et celle d'Adrien VI son successeur, Guichardin devint gouverneur de Bologne sous Clément VII ; mais Paul III le priva de ce gouvernement. Guichardin, obligé de retourner dans sa patrie, y mourut en 1540, après avoir donné : *dell' istoria d'Italia libri* XVI, Fiorenza, 1561, gr. in-fol., belle édition d'un des meilleurs ouvrages historiques qu'ait produits la littérature italienne ; *la medesima con varie annotazioni*, Venezia, 1738, 2 vol. gr. in-fol., 20 à 30 fr.; Friburgo, 1775-76, 4 vol. gr. in-4, 36 à 40 fr.; Milano, 1803, 10 vol. in-8, 40 à 50 fr.; Firenze, 1818, 8 vol. in-8, 30 fr.; Pisa, 1819-20, 10 vol. in-8, portr., 40 fr., pap. vél., 60 fr. Il a été tiré des exemplaires de format in-4, Pisa, 1822-24, 8 vol. in-4, avec 61 portraits, 200 fr.; Londres, 1822, 10 vol. in-8, 60 à 70 fr.; Parigi, 1832, 6 vol. in-8, port., 45 fr. La traduction française *de cette histoire des principaux évènements arrivés en Italie depuis* 1494 *jusqu'en* 1534, *par Favre, revue par Georgeon*, Londr. (Paris), 1738, 3 vol. in-4, est à très-bas prix, vend. 48 fr. en gr. pap. On reproche à Guichardin d'être trop attentif à remarquer jusqu'aux minuties ; de prêter trop facilement des motifs honteux et injustes ; d'être trop prévenu pour son pays. La vérité ne conduit pas toujours sa plume, lorsqu'il parle des papes et des Français, contre lesquels il paraît quelquefois un peu passionné. Il avait d'ailleurs un grand fonds de religion, de probité et de zèle pour le bien public. Charles-Quint lui donna des marques d'une estime particulière. Il est encore auteur d'*Avis et conseils en matière d'état*, Anvers, 1525, in-8, traduits en français, Paris, 1577, in-8.

GUICHARDIN (Louis), neveu du précédent,

laissa : *Descrizione*, etc. (*Description des Pays-Bas*), Anvers, 1567, in-fol.; traduite en français par Belleforêt, Paris, 1612, in-fol., fig., trad. en latin, Amsterd., 1635, 2 vol. in-12. Elle est savante et curieuse; *Ore di recreazione*, Florence, 1600, in-12, traduit en français, 1576, in-16; *Mémorie, etc.* (*Mémoires*, sur ce qui s'est passé en Savoie, depuis 1530 jusqu'en 1560), Anvers, 1565, in-4. Il y blâme les impositions du duc d'Albe, qui l'en punit par la prison. Le prisonnier n'en avait pas moins raison, du moins à l'égard du dixième, impôt absurde et tyrannique, et peut-être le seul excès de pouvoir, absolument inexcusable dans ce fameux gouverneur de la Belgique. Guichardin était né à Florence en 1523, et il mourut à Anvers en 1589.

GUICHE (Jean-François de la), comte de LA PALICE, seigneur de Saint-Géran et maréchal de France, d'une famille noble et ancienne, se signala en diverses occasions sous les rois Henri IV et Louis XIII. Il eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et mourut à la Palice en Bourbonnais en 1632, à 63 ans. Il était neveu de Philibert de la GUICHE, maître de l'artillerie sous Henri IV, qui à la journée d'Ivri fit faire quatre décharges, avant que les ennemis eussent pu tirer un coup de canon. Le maréchal de la Guiche obtint le bâton par le crédit du duc de Luynes. Il servit avec distinction aux siéges qui se firent en 1621 et 1622. Il passait pour avoir plus de bravoure que de talent. — Le petit-fils de ce maréchal, Bernard de la GUICHE, fut soustrait au moment de sa naissance, et eut un procès fameux à soutenir pour être réintégré dans son état, par arrêts de 1663 et 1666 Il mourut en 1696, ne laissant qu'une fille religieuse. Il était lieutenant général, et avait été chargé de plusieurs ambassades.

GUICHENON (Samuel), avocat à Bourg-en-Bresse, né à Mâcon en 1607, mourut en 1664. C'est un des historiens les moins élégants, mais des plus judicieux du 17e siècle. Le duc de Savoie lui donna le titre de son historiographe, avec une pension. On a de lui : l'*Histoire généalogique de la maison de Savoie*, Lyon, 1660, 2 vol. in-fol., ouvrage peu commun, 36 à 40 fr.; il y a une nouv. édit moins belle et qui ne va aussi que jusqu'en 1660, Turin, 1778, 5 tom. en 2 vol. in-fol.; l'*Histoire de Bresse et du Bugey*, Lyon, 1650, in-fol., rare, 40 à 60 fr. Elle contient des recherches curieuses qui remontent fort haut ; *Bibliotheca Sebusiana*, ibid., 1660, ou 1666, in-4. C'est un recueil des actes et des titres les plus curieux de la province de Bresse et de Bugey.

GUIDE (Le), dont le vrai nom est GUIDO RENI, peintre bolonais, né en 1575, était fils d'un joueur de flûte. Son père lui fit apprendre à toucher du clavecin; mais la musique avait moins de charmes pour lui que le dessin. On le mit chez Denis Calvart, peintre flamand. Il passa ensuite dans l'école des Carraches, et ne fut pas longtemps sans se distinguer par ses ouvrages. Le pape Paul V, qui prenait un plaisir singulier à le voir peindre, lui donna un carrosse et une forte pension. Le prince Jean-Charles de Toscane lui fit présent d'une chaîne d'or, de sa médaille et de 60 pistoles, pour une tête d'Hercule qu'il avait peinte en moins de deux heures. Sa facilité était prodigieuse : il aurait fini ses jours comblé de biens et d'honneurs; mais le jeu le détournait du travail, et lui enlevait dans un instant tous les fruits de son application. Réduit à l'indigence par cette folle et malheureuse passion, il ne peignit plus que pour vivre, et peignit mal, parce qu'il le fit avec trop de rapidité. Il eut la douleur de voir dans sa vieillesse ses tableaux négligés par les connaisseurs. Poursuivi par ses créanciers, et abandonné par ses prétendus amis, il mourut de chagrin en 1642. Parmi ses meilleurs ouvrages on remarque l'*Apothéose de saint Dominique*, le *Massacre des Innocents*, le *Crucifiement de saint Pierre, saint Michel*, le *martyre de saint André, Orphée et Eurydice*, etc. Ses principaux tableaux sont en Italie; il y en a plusieurs en France, dans le cabinet du roi et au Palais-Royal. On y remarque un pinceau léger et coulant, une touche gracieuse et spirituelle, un dessin correct, des carnations si fraîches, qu'on croit y voir circuler le sang. Ses têtes surtout sont admirables.

GUI DE CRÊME, anti-pape. (*Voy.* ALEXANDRE III, et PASCAL III.)

GUI DE LUSIGNAN, fils de Hugues de Lusignan, d'une des plus anciennes maisons de France, fit le voyage d'outre-mer. Il épousa Sybille, fille aînée d'Amauri, roi de Jérusalem. Par ce mariage, il acquit le royaume en son nom, et le reperdit en 1187, lorsque la ville se rendit à Saladin. Lusignan ne conserva que le titre de roi de Jérusalem, qu'il vendit bientôt à Richard, roi d'Angleterre, pour l'île de Chypre. Il y prit la qualité de roi, et y mourut en 1194. Sa maison conserva cette île jusqu'en 1473. Amauri de Lusignan, son frère, lui succéda. Au reste, cette famille tire son nom de la petite ville de Lusignan en Poitou, dont le château passait autrefois pour imprenable, parce que le vulgaire croyait qu'il avait été bâti par une fée moitié femme, moitié serpent.

GUI DE BOULOGNE, ou D'AUVERGNE, fils de Robert VIII, comte d'Auvergne, et de Marie de Flandre, sa seconde femme, fut comte, puis archevêque de Lyon en 1340, et enfin fait cardinal deux ans après par Clément VI. Ce pape, après avoir réduit le Jubilé de cent ans à cinquante, envoya le cardinal de Boulogne à Rome, avec le cardinal de Ceccan, pour y faire l'ouverture de l'année sainte. Ils y apaisèrent une sédition, que l'intérêt y avait fait émouvoir. Peu après, Gui alla en qualité de légat en Hongrie et en Espagne. On l'employa encore en France, et Grégoire XI l'envoya une seconde fois en Espagne, pour y réconcilier les rois de Castille et de Portugal qui étaient en guerre. Il en vint heureusement à bout; mais à son retour il mourut à Lérida en 1373. Son corps fut porté en France, et enterré dans l'abbaye du Val-Luisant, dite du Bouchet, en Auvergne, où était le tombeau de ses prédécesseurs. — Il ne faut pas le confondre avec GUI D'AUVERGNE, fils de Robert VI et d'Eléonore de Baffi, évêque de Tournay et de Cambray,

vers l'an 1285; ni avec un autre du même nom, également archevêque de Lyon en 1233.

GUI-PAPE, *Guido-Papæ*, jurisconsulte du XVe siècle, né à St.-Symphorien d'Ozon, devint conseiller au parlement du Dauphiné, et fut employé par Louis XI dans des négociations importantes. Il s'illustra par ses ouvrages. Le plus connu est intitulé : *Decisiones gratianopolitanæ*. La meilleure édition de ce livre, estimé pour la justesse, la clarté et la méthode, est de Genève en 1643, in-fol., avec les notes de plusieurs jurisconsultes. Chorier en a donné un abrégé en français, sous le titre de *Jurisprudence de Gui-Pape*, avec une vie de l'auteur, Lyon, 1602, in-4. On a d'autres livres de droit de cet écrivain; mais ils sont inférieurs à celui-ci. Nicéron en donne la liste dans le tom. 36 de ses mémoires. Il mourut en 1475, à 73 ans.

GUIDI (Charles-Alexandre), né à Pavie en 1650, mort à Frascati en 1712, est regardé en Italie comme le réformateur de la poésie lyrique. Le duc de Parme, le pape Clément XI, la reine Christine de Suède, applaudirent à ses talents et les employèrent. Cette princesse, voulant célébrer l'avénement de Jacques II au trône d'Angleterre, le chargea de composer la pièce qu'elle voulait faire mettre en musique. Christine fournit l'idée de ce morceau, qui, sans être un chef-d'œuvre, offre des beautés, et y ajouta même quelques vers de sa façon, qui ne furent pas les plus applaudis. La nature n'avait pas favorisé Guidi des avantages extérieurs de la figure; mais sa laideur était compensée par les qualités de son esprit et par les charmes de son caractère. Il était ennemi de la satire, et le jugement présidait à ses discours. On a de lui : *Sei omelie di N. S. Clemente XI, spiegate in versi*, Rom., 1712, in-fol. Cette traduction est fort libre, et il fallait qu'elle le fût pour se faire lire; *Poesie liriche*, Parme, 1671, in-12, très-estimées pour la douceur et la facilité de la versification; *Amalasunta in Italia*, Parme, 1681, in-4. Cette tragédie a reçu les plus vifs applaudissements. Les *poésies de Guidi* ont été réunies, Rome, 1704, in-4; elles eurent beaucoup d'admirateurs et beaucoup de critiques.

GUIDI (Louis), prêtre, né à Lyon en 1710, mort en 1780, servit avec beaucoup de zèle le parti des *convulsionnaires*, en travaillant à la rédaction de la *Gazette ecclésiastique*, et fut même l'avocat des calvinistes. Il plaida leur cause avec beaucoup de chaleur, dans son *Dialogue entre un évêque et un curé, sur les mariages des protestants*, Paris, 1775, in-12; suite, 1776, in-12, ouvrage superficiel et déclamatoire; on a encore de Guidi : *Vues proposées à l'auteur des Lettres pacifiques* (Le Paige), 1753, in-12; *Lettres à l'auteur de l'écrit intitulé :* la Légitimité et la nécessité de la loi du silence (Le Paige), 1759, in-12; *Jugement d'un philosophe chrétien, sur les écrits pour et contre la légitimité de la loi du silence*, 1760, in-12; *Entretiens philosophiques sur la religion*, Paris, 1772-81, 3 vol.; *l'Ame des bêtes*, 1783, in-12. C'est une défense du système de Descartes, et une suite des entretiens sur la religion.

GUIDICCIONI (Jean), né à Via-Reggio, dans la république de Lucques, en 1480, s'attacha au cardinal Farnèse, qui prit la tiare sous le nom de Clément VII, en 1524 Guidiccioni était déjà évêque de Fossombrone; mais le pape le fit gouverneur de Rome, nonce auprès de Charles-Quint, et successivement gouverneur de la Romagne et de la Marche d'Ancône. Il mourut en 1541. On a de lui : *Orazione alla republica di Lucca*, Florence, 1568, in-8, citée comme un modèle d'éloquence et de pureté; *Rime*, Bergame, 1753, in-8; ces poésies sont estimées.

GUIDOTTI (Paul, surnommé *il Borghese*, bon peintre, sculpteur passable, et médiocre architecte, né à Lucques en 1559, et mort en 1629, avait reçu de la nature un génie ardent, et insatiable de connaissance. Il imagina de se faire des ailes et de voler; ces ailes étaient fabriquées de baleine, recouvertes de plumes, et adaptées au corps par dessous les bras. Après quelques expériences secrètes, il voulut en faire l'essai public à Lucques. Il prit son vol d'un lieu élevé de la ville, et se soutint assez bien jusqu'à la distance d'un quart de mille, au bout de laquelle ses ailes le laissèrent tomber sur un toit qu'il enfonça, et de là dans une chambre, avec une cuisse cassée.

GUIGNARD (Jean), que quelques-uns nomment *Briquarel*, jésuite, né à Chartres, bibliothécaire du collége de la compagnie à Paris, fut condamné à être pendu le 7 janvier 1595, par le parlement de Paris, « parce que l'on trouva, dit le continuateur de Fleury, un papier écrit de sa main dans » le temps qu'on assassina Henri III. C'était de ces » libelles que les troubles avaient enfantés, et qu'une » curiosité indiscrète faisait garder. » Il protesta et soutint jusqu'à la mort, que cet écrit avait été fait avant la réduction de Paris, et avant le pardon général que le roi, lorsqu'il se fut rendu maître de Paris, avait accordé à tous ceux qui étaient tombés dans de pareilles fautes. Le principal motif de sa condamnation fut, peut-être, qu'il avait négligé de brûler ce papier; mais combien d'autres auraient été enveloppés dans cette condamnation, si on avait fait la recherche des cabinets et des bibliothèques de Paris, où tant d'écrits de cette nature se sont conservés? De Thou observe qu'on procéda en cette occasion contre les jésuites, sans observer les règles ordinaires de la justice, et sans même les entendre : *Non servato juris ordine, neque partibus auditis*, l. 132. On trouve dans les *Mémoires d'Estat* de Philippe Hurault, comte de Chiverni et chancelier de France, le passage suivant touchant ce jésuite. « Il soutint qu'il avait toujours été d'avis » de prier Dieu pour sa majesté. Il ne voulut jamais crier merci au roi, disant que depuis qu'il » s'était converti, il ne l'avait jamais oublié au » *Memento* de la messe. Etant venu au lieu du » supplice, il protesta de son innocence, et néanmoins ne laissa d'exhorter le peuple à l'obéissance au roi et révérence au magistrat, même fit » une prière tout haut pour sa majesté, à ce qu'il » plût à Dieu lui donner son Saint-Esprit... puis » pria le peuple de prier Dieu pour les jésuites, et » n'ajouter foi légèrement aux faux rapports qu'on

» faisait courir d'eux ; qu'ils n'étaient point assassins des rois comme on voulait leur faire entendre, ni fauteurs de tels gens qu'ils détestaient, » et que jamais les jésuites n'avaient procuré ni approuvé la mort du roi quelconque. »

GUIGNES (Joseph de), orientaliste célèbre et interprète du roi, naquit à Pontoise le 19 octobre 1721. Placé par son cousin, Levaillant, auprès du célèbre Fourmont, de Guignes ne tarda pas à acquérir sous un maître aussi habile une connaissance profonde de la langue chinoise et des principaux idiomes de l'Orient. Il n'avait que 24 ans lorsqu'en 1745 il fut appelé à lui succéder à la bibliothèque royale dans l'emploi de secrétaire interprète des langues orientales. En 1741 il avait déjà été nommé interprète du roi : en 1745 une pension lui fut accordée, et il publia la même année son *Mémoire sur l'origine des Huns et des Turcs*. Membre de la société royale de Lyon en 1752, il fut admis à l'académie des belles-lettres en 1753. Guignes fut attaché la même année au *Journal des savants*, et fait censeur royal ; il obtint la chaire de syriaque en 1757, et fut nommé garde des antiques du Louvre en 1769. Il devint pensionnaire de l'académie des belles-lettres en 1775. A l'époque de la révolution de Guignes perdit toutes ses places. Fidèle à ses principes, il se livra avec une nouvelle ardeur à ses travaux de prédilection, et termina sa carrière à Paris le 19 mars 1800. Cet écrivain, qui joignait à une immense érudition les vertus qui font chérir et estimer, a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Abrégé de la vie d'Etienne Fourmont*, avec la *notice* de ses ouvrages, Paris, 1747, in-4 ; *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux avant et depuis J.-C., jusqu'à présent*, précédée d'une *Introduction contenant des tables historiques et chronologiques des princes qui ont régné dans l'Asie*, Paris, 1756 et 1758, 5 vol. in-4. Cet ouvrage, un des plus importants qui aient été publiés sur l'histoire des peuples de l'Asie, a placé l'auteur au premier rang parmi les plus célèbres orientalistes. On y trouve à la vérité de la négligence dans le style, quelques contradictions dans les faits, dans la chronologie ; mais au total l'Histoire des Huns est le produit d'une imagination vive, et d'une vaste érudition. Le système de Guignes sur l'origine des Huns a trouvé de nos jours quelques contradicteurs, mais il domine encore sur les nouvelles hypothèses. Cet ouvrage, devenu très-rare, est indispensable non-seulement aux orientalistes, mais à tous ceux qui veulent saisir l'ensemble des fréquentes révolutions des empires de l'Orient, et des diverses invasions de toutes les nations turques et tartares en Europe et en Asie. Il a été traduit en allemand par Daehnert, 1768-1771, avec des additions. On prétend que de Guignes, épuisé par le travail long et opiniâtre que lui coûta son Histoire des Huns, demeura ensuite quelques années dans une sorte d'état de stupeur. Les journalistes de Trévoux ayant critiqué l'ouvrage, l'auteur répondit par une lettre insérée dans le *Journal des Savants*, de 1757, et riposta à leur réplique en renvoyant aux *Annales chinoises*. Cet ouvrage avait été précédé d'un *Mémoire historique sur l'origine des Huns et des Turcs*, Paris, 1748, in-12, qui lui ouvrit les portes de la société royale de Londres, et dont nous avons déjà parlé; *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, ibid., 1759 et 1760, in-12. Ce Mémoire, où l'auteur se fonde dans son assertion sur la ressemblance des caractères chinois avec les lettres phéniciennes, fut vivement combattu par Paw, mais surtout par Deshauterayes, élève comme lui du célèbre Fourmont, et très-versé dans la connaissance du chinois et des langues orientales. La dispute dura quelque temps; mais aujourd'hui les savants considèrent le système de de Guignes comme le rêve ingénieux d'un homme d'esprit ; une *Edition* corrigée du *Chou-King*, livre sacré des Chinois, traduit par le P. Gaubil, 1770, in-4 ; une édition de l'*Art militaire des Chinois*, 1771 ; l'*Eloge de Moukden*, déjà traduit par Amiot, mais corrigé, 1770 ; 28 *mémoires insérés dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions*, dont quelques-uns servent à éclaircir son *Histoire des Huns*; les autres sont relatifs à la *littérature*, à la *philosophie*, et à la *navigation des Chinois ; au commerce des Français dans le levant avant les Croisades;* au *Zodiaque oriental;* à l'*origine des Indiens et à la Géographie de leur pays d'après Pline;* un grand nombre d'*articles* insérés dans le *Journal des savants*. De Guignes a laissé aussi en manuscrits plusieurs ouvrages importants.

GUIGUE Ier, dit DUCHASTEL, en latin *Guigo* ou *Guido de Castro novo*, 5e général des chartreux, naquit dans le 11e siècle (1083), au bourg de St.-Romain en Dauphiné, d'où il avait pris son surnom. Il entra dans l'institut de St.-Bruno en 1107, se livra d'abord à l'étude et à la transcription des livres saints et des plus beaux monuments de l'antiquité. Elu supérieur de la grande Chartreuse, il gouverna son ordre pendant près de 30 ans, avec beaucoup d'attention et de vigilance. Il s'acquit une grande réputation ; elle était le prix d'une haute piété, jointe à la science des lettres, à une mémoire sûre et à une éloquence forte. Il écrivit la *Vie de saint Hugues*, évêque de Grenoble, son contemporain, et grand protecteur des chartreux ; Surius et Bollandus l'ont insérée dans leurs recueils. Il profita des lumières qu'il avait puisées dans l'étude des lettres divines, de l'autorité qu'il avait acquise parmi ses religieux, et de la condescendance qu'il devait à saint Hugues, pour rédiger les coutumes et les statuts de son ordre. Cet ouvrage est intitulé : *Statuta ordinis Carthusiensis necnon privilegia ejusdem ordinis*, Bâle, 1550, in-fol., édition devenue très-rare, 10 à 15 fr. Guigue a encore composé des *Méditations*, Munich, 1685, in-12, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

GUIJON (Jacques), avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1542, mort dans la même ville en 1625, cultiva avec succès la poésie latine. Ses *OEuvres* ont été recueillies avec celles de ses trois frères, par de Lamare, conseiller au parle-

ment de Dijon, sous le titre de : *Jacobi Joannis Andreæ et Hugonis fratrum Guijonorum opera varia*, Dijon, 1658, in-4. Ce volume, assez rare et curieux, est précédé de leurs *vies* par l'éditeur. Son frère André, né en 1547, était mort en 1631, Hugues en 1622, âgé de 70 ans, et Jean en 1605, à 71 ans.

GUILBERT (Pierre), né à Paris en 1697, clerc tonsuré, ancien précepteur des pages du roi de France, publia les *Memoires historiques et chronologiques sur l'abbaye de Port-Royal-des-Champs*, Utrecht, 1755-58, 9 vol. in-12. Guilbert avait divisé sa matière en trois parties; il n'a paru que la 3e et la 1re. Ces mémoires n'offrent point un grand intérêt; on y découvre sans peine l'esprit de parti; *Jésus au Calvaire*, 1731, in-16; une *Description de Fontainebleau*, 1731, 2 vol. in-12, fig. Il mourut en 1759.

GUILLARD (Nicolas-François), auteur dramatique, né à Chartres en 1752, montra fort jeune des dispositions pour la poésie. Dès l'âge de 19 ans il s'était fait connaître par une épître qui était bien au-dessus du médiocre. Il vint à Paris, fut présenté au duc et à la duchesse de Choiseul par l'abbé Barthélemi; plus tard il fut admis dans la société littéraire que la marquise de Turpin avait fondée sous le nom de *Table-Ronde*, et où se réunissaient les littérateurs à la mode, Favart, Voisenon, Boufflers, etc. Guillard se consacra au genre tragi-lyrique. Il a donné un grand nombre d'*opéras*, dont plusieurs ont été joués avec beaucoup de succès. Il est mort à Paris en 1814, après avoir reçu de Lubersac, ancien évêque de Chartres, et de l'abbé Frayssinous, les consolations de la religion.

GUILLAUD (Claude), natif de Beaujeu sur la Saône, près de Lyon, docteur de la faculté de Paris, chanoine et théologal d'Autun, mort vers 1553. On a de lui : *Commentaire sur les évangiles selon saint Matthieu et saint Jean*, Paris, 1556 et 1562; *Conférences sur les Epîtres de saint Paul et les Epîtres canoniques*, ibid., 1544 et 1548; *Homélies pour le carême*, ibid., 1560. Les *Conférences sur les Epîtres, etc.*, furent condamnées en 1545 par la faculté dont il était membre. Il se retira en Bourgogne, où il donna, selon le témoignage de la même faculté, des marques d'attachement à la saine doctrine et de haine pour l'erreur.

GUILLAUME (saint), nommé aussi *Gellone*, duc d'Aquitaine, était fils du comte Thierri. Il commanda les armées de Charlemagne contre les Sarrazins, les chassa d'Orange, et remporta sur eux des victoires décisives. Il fit fleurir ensuite la justice et les lettres dans sa province, et finit ses jours en 812, dans le monastère de Gellone, diocèse de Lodève, qu'il avait fondé. Ce monastère est connu aujourd'hui sous le nom de *St.-Guilhelm du Désert*.

GUILLAUME D'HIRSAUGE (saint), le restaurateur de la discipline monastique en Allemagne, fut tiré en 1069 de l'abbaye de St.-Emmeran de Ratisbonne, pour être abbé d'Hirsauge. Il fonda un grand nombre de monastères, fit fleurir dans son abbaye la piété, la science et les arts, et mourut en 1091. Il donna à son monastère une règle puisée dans les Coutumes de Cluny, avec les modifications exigées par la différence des lieux.

GUILLAUME (saint), fondateur de la congrégation de *Mont-Vierge*, institua cet ordre en 1119, sur une montagne du royaume de Naples, appelée le *mont Virginien*. Les premiers compagnons de ses austérités l'ayant quitté, il se retira à Salerne en Sicile, où il fonda un monastère. Il y mourut en 1142.

GUILLAUME DE MALAVALLE, ou DE MALEVAL (saint), gentilhomme français, après avoir mené une vie licencieuse, confessa ses fautes au pape Eugène, et fit le pèlerinage de Jérusalem. A son retour, il se renferma dans l'ermitage de Malavalle, au territoire de Sienne. Il y fonda les *Guillelmins* ou *Guillermites*, et y mourut en 1157. Sa nouvelle famille s'étendit beaucoup en France, en Bohême et en Saxe. Elle avait une maison à Paris sous le nom de *Blancs-Manteaux*, ainsi nommée parce que les religieux portaient un grand manteau blanc. Il y en avait aussi une à Mont-Rouge près de Paris.

GUILLAUME (saint), pieux et savant archevêque de Bourges, en 1199, de la maison des anciens comtes de Nevers, gouverna cette église en pasteur des premiers siècles du christianisme. Il mourut en 1209, laissant une mémoire chère au clergé de France, dont il avait été l'ornement, et aux pauvres, dont il avait été le père. Il fut enterré dans la cathédrale de Bourges. En 1562, les huguenots brûlèrent son corps, et jetèrent ses cendres au vent. L'université de Bourges lui rend un culte particulier. Sa *vie* a été écrite par plusieurs auteurs.

GUILLAUME IX, dernier duc d'Aquitaine, de la maison des anciens comtes de Poitou, fut dans sa jeunesse abandonné à tous les vices. Sa naissance, son pouvoir, ses richesses, son esprit, sa force corporelle, tout semblait lui promettre l'impunité. Lorsque l'anti-pape Anaclet II fut opposé par un parti au pape Innocent II en 1130, Guillaume se déclara contre le vrai pontife. Innocent n'ayant pu le gagner, lui envoya saint Bernard en 1135, qui se rendit auprès de lui à Partenai en Poitou, et qui le trouva très-opiniâtre. Les moyens humains étant inutiles, le saint eut recours à Dieu. Un jour que le duc était à la porte d'une église où Bernard disait la messe, le saint abbé vint à lui, les yeux enflammés de zèle, tenant en main le corps de Jésus-Christ : *Voici*, dit-il à Guillaume, *votre Dieu et votre juge, oserez-vous le mépriser ?* Il le menace de la colère du ciel, et le déclare frappé de la foudre de l'excommunication s'il n'obéit. Guillaume étonné et effrayé promit tout. Le lendemain il veut éluder sa promesse, mais les menaces du saint commencent à avoir leur effet. L'évêque que le duc avait intrus sur le siége de Limoges, tombe de dessus sa mule, se casse la tête et meurt. Celui que l'on avait intrus à Poitiers, est subitement attaqué d'une maladie grave, et dans un accès de fièvre, se coupe la gorge avec un rasoir. « Aventure particu-
» lièrement remarquable, est-il dit dans un ouvrage

» très-récent, par ses rapports avec celle de l'é» vêque constitutionnel de cette même ville de Poi» tiers, frappé de mort en 1791, au moment qu'en» vironné de son clergé schismatique, il allait » chanter la première grand'-messe. Le grand saint » Hilaire se permettrait-il cette vengeance sainte » contre les usurpateurs de son antique siége? » Il n'en fallait pas davantage pour faire rentrer Guillaume en lui-même. Il renonça sincèrement au schisme, se rendit à Clairvaux, où il passa plusieurs jours, vivant avec les moines et observant leurs règles. Etant allé en pèlerinage à St.-Jacques en Gallice, il y mourut en 1137. Il laissa en mourant ses états au roi Louis le Gros, en le priant de marier sa fille unique Eléonore, suivant sa condition. Elle épousa Louis VII, dit le *Jeune*. (*Voy.* ELÉONORE.)

GUILLAUME, empereur d'Allemagne, comte de Hollande, IIe de ce nom, était fils de Florent IV, comte de Hollande, et de Mathilde de Brabant. Le pape Innocent IV et les Romains, opposés à l'empereur Frédéric II, firent si bien, qu'après la mort de Henri de Thuringe, roi des Romains, le comte Guillaume lui fut subrogé, par l'élection des sept grands officiers de l'empire, à Veringen, près de Cologne, en 1247. L'année suivante, Guillaume assiégea Cologne, le prit après six mois de siége, et y fut couronné le jour de la Toussaint. Il était alors âgé de 20 ans; il choisit pour ses ministres, Othon, évêque d'Utrecht, et Henri duc de Brabant, son oncle. Après la mort de Frédéric, arrivée en 1250, Hugues, légat du saint Siége, le confirma dans la possession de l'empire, que l'on continua néanmoins de lui disputer. Il défit les Flamands et fit la guerre aux Frisons occidentaux qui s'étaient révoltés contre lui; mais cette guerre lui fut fatale. Il fut assommé, en 1256, par des paysans cachés dans les roseaux d'un marais, où son cheval s'enfonça dans la glace. C'était un prince d'un bon naturel, et qui donnait les plus belles espérances d'un règne heureux. Sa *vie* a été écrite en hollandais, par J. de Meerman, la Haye, 1783.

GUILLAUME LONGUE-ÉPÉE, fils et successeur de Rollon, premier duc de Normandie, ne fut ni moins brave, ni moins courageux que son père. Les Bretons n'ayant pas voulu reconnaître sa suzeraineté, il les contraignit par la force des armes à lui faire hommage. Il le fit peu de temps après lui-même au roi Raoul, qui ajouta à son duché la terre des Bretons, c'est-à-dire l'Avranchin et le Cotentin. Riulfe, comte de Cotentin, ayant voulu imiter la révolte des Bretons, n'eut pas un meilleur succès. Guillaume aida Louis d'Outremer, l'an 936, à monter sur le trône à la place de Raoul. Il força ensuite Arnoul, comte de Flandre, à rendre à Helluin de Montreuil la forteresse qu'il lui avait enlevée. L'an 942, s'étant rendu à Pequigny sur Somme, pour une entrevue que ce comte lui avait demandée, il fut assassiné, sous la foi des serments, par les gens de ce dernier.

GUILLAUME Ier, *le Conquérant*, autrement dit *le Bâtard*, fils unique, mais naturel, de Robert le Diable, duc de Normandie, et d'une bourgeoise de Falaise, nommée Harlotte, dont les parents étaient pelletiers, naquit dans cette ville en 1027. Son père, avant de mourir, l'ayant institué héritier de tous ses états, il lui succéda en 1035. Il régnait en Normandie après avoir disputé son héritage à ses oncles et parents paternels, lorsque saint Edouard, roi d'Angleterre, qui, par sa mère Emma, était petit-fils de Richard *sans peur*, et par conséquent cousin de Guillaume, appela celui-ci au trône d'Angleterre, soit par son testament, suivant quelques historiens, ou seulement en le désignant son successeur de vive voix, au préjudice d'Edgard Atheling, neveu d'Edouard, mais qui n'était alors qu'un enfant. A la mort d'Edouard, Guillaume ayant équipé une flotte de 300 vaisseaux, et rassemblé une armée de 60,000 hommes, fit voile pour l'Angleterre le 30 septembre 1066. Les Anglais avaient déféré la couronne à Harald ou Harod, le plus grand seigneur du pays, qui tint tête à Guillaume. La bataille de Hastings, qu'ils se livrèrent le 14 octobre suivant, et qui dura près de 12 heures, décida du sort des deux concurrents. Harald y fut tué avec ses deux frères et 50,000 Anglais. Edgard Atheling fut ensuite proclamé roi; mais ce jeune prince, préférant les douceurs de la vie privée à une couronne qu'il lui eût fallu défendre à la pointe de l'épée, vint se rendre à Guillaume, qui lui assura une existence honorable, et le combla d'égards. Le vainqueur fut ensuite couronné solennellement à Londres, et prit le surnom de *Conquérant*. Guillaume montra d'abord qu'il savait gouverner comme il avait su combattre, il rendit plusieurs lois très-sages, et se fit aimer de ses nouveaux sujets, qui d'ailleurs étaient éblouis de sa gloire militaire. Mais dans la suite il fut obligé de retourner en Normandie et de confier le gouvernement de l'Angleterre à des régents; ceux-ci abusèrent de leur autorité, ce qui causa grand nombre de révoltes. Guillaume revint alors à son véritable caractère, et pensa que la rigueur était le seul moyen de dompter les rebelles. Il anéantit donc les priviléges des Anglo-Saxons, il s'appropria leurs biens pour lui, ou pour ceux qui avaient vaincu avec lui; il leur donna non-seulement d'autres lois, mais une autre langue. Il ordonna qu'on plaidât en normand, et depuis lui tous les actes furent expédiés en cette langue jusqu'à Edouard III. C'était un idiome barbare, mêlé de français et de danois, qui n'avait aucun avantage sur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traita non-seulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il avait encore des caprices tyranniques. Transporté par sa passion pour la chasse, il détruisit vingt-six villages, et autant d'églises paroissiales, dans un contour de 30 milles, pour y faire un parc et y renfermer des bêtes fauves. Les habitants du Northumberland, soutenus par les Danois de Malcolm, roi d'Ecosse, s'étant révoltés, Guillaume gagna par ses présents le général danois; les chefs des insurgés, se fiant aux fausses promesses de Guillaume, se soumirent, mais le roi ne leur pardonna pas leur rébellion, il mit tout à feu et à sang, et le Northumberland devint une vaste solitude. Cependant Guillaume fit la

gloire de l'Angleterre, si la triste célébrité des armes peut faire la gloire d'une nation. Des citadelles furent bâties dans différents endroits; la tour de Londres, commencée par son ordre, fut achevée en 1078, et dans toutes les guerres qu'il entreprit, il fut presque toujours victorieux. Robert, son fils aîné, auquel il avait promis de lui donner de son vivant le duché de Normandie, ne pouvant l'obtenir, se révolta. Guillaume vint l'assiéger à Gerberoy; dans une sortie le fils combattit son père sans le connaître, et le blessa. Au cri que jeta Guillaume, Robert le reconnut et se jeta à ses genoux en lui demandant pardon. Mais Guillaume irrité le maudit, et fut plusieurs années sans vouloir lui permettre de revenir à sa cour, quoique Robert, depuis ce moment, se fût montré soumis et repentant. Guillaume, devenu valétudinaire, quitta l'Angleterre pour aller faire diète en Normandie. Il était à Rouen, tâchant de se décharger, par les remèdes et l'exercice, de la graisse qui l'incommodait, lorsqu'il apprit que Philippe Ier, roi de France, avait demandé quand il relèverait de ses couches. Le Normand lui fit répondre, « que cela ne tarderait pas, et qu'au jour de sa sortie il irait lui rendre visite avec dix mille lances en guise de chandelles. » En effet, dès qu'il put se tenir à cheval, il désola le Vexin français, et brûla Mantes, vengeant ainsi, par des exécutions barbares, une mauvaise plaisanterie. Il vint jusqu'à Paris, ravageant tout sur son passage; mais ayant voulu franchir à cheval un fossé, auprès de Mantes, il heurta si rudement du ventre contre l'arçon de sa selle, que la violence du coup lui causa la fièvre. Il fut transporté à Rouen et ensuite au château d'Hermentruville, où il mourut le 9 septembre 1087, après avoir possédé la Normandie près de 52 ans, et l'Angleterre 21; regardé comme un grand capitaine, un bon politique, un roi vigilant, mais trop sévère et quelquefois cruel. Quoiqu'il eût beaucoup de zèle pour la religion, et qu'il eût fondé un grand nombre de monastères, il n'épargnait dans sa fureur ni le sacré ni le profane. Il laissa de Mathilde, fille du comte de Flandre, trois fils : Robert, qui était l'aîné, eut le duché de Normandie avec le Maine; Guillaume eut le royaume d'Angleterre, et Henri, le plus jeune, hérita de ses trésors, avec une pension considérable. Guillaume n'eut pas plutôt les yeux fermés, que tous les seigneurs de sa cour disparurent. Ses officiers ne pensèrent qu'à piller son palais. Guillaume, archevêque de Rouen, et Herluin de Conteville, furent les seuls qui s'occupèrent des soins de sa sépulture. Son corps fut transporté à Caen, et inhumé dans l'église du monastère Saint-Etienne, qu'il avait fondé. (*Voy.* ce qui arriva lors de son inhumation, au mot ASSELIN, bourgeois de Caen.) On trouve des détails très-intéressants sur ce conquérant dans les *Historiæ Normannorum scriptores antiqui*, d'André Duchesne, et dans son histoire par l'abbé Prévost. Le P. le Lelong a donné un catalogue très-étendu des autres biographes de ce prince. (*Voy. Histoire de la conquête par les Normands*, par Auguste Thierry.)

GUILLAUME II, LE ROUX, fils de Guillaume le Conquérant, dur et fier comme lui, fut destiné par son père à régner en Angleterre, pour raffermir un trône chancelant, que la modération et la clémence auraient renversé. Il fut couronné en 1087, 17 jours après la mort de son père. Il fit de belles promesses en recevant le sceptre, et il n'en tint aucune. La religion, qui adoucit si heureusement les mœurs les plus féroces, n'était pour lui qu'un fantôme. Il persécuta le clergé séculier et régulier; il exila le célèbre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, pour avoir osé lui faire des remontrances; il ne traita pas mieux Anselme son successeur. Les avantages qu'il eut à la guerre le mirent en état d'appesantir le joug des Anglais. Il vainquit Malcolm, roi d'Ecosse, et le tua avec son fils Edouard; il passa en France au secours du château du Mans, assiégé par le comte de la Flèche, et il le fit prisonnier en 1099. L'année d'après, Guillaume chassant dans une forêt de Normandie, y fut blessé d'un coup de flèche, tiré sans dessein par Gautier Tirel, l'un de ses courtisans. Il mourut de cette blessure en 1100, à 44 ans, avec la réputation d'un tyran, et d'un tyran avare. Il n'avait point été marié.

GUILLAUME, roi d'Ecosse, successeur de Malcolm IV, en 1165, hérita de son amour pour la religion. Henri II, roi d'Angleterre, l'ayant fait prisonnier en 1174, il le tint longtemps renfermé dans la tour de Falaise en Normandie. Ce prince ayant recouvré sa liberté, rétablit son royaume dans l'indépendance, et régna avec autant de bonheur que de gloire. Sa grandeur d'âme dans l'adversité fut égale à sa modération dans la prospérité. Ces dispositions étaient une suite de sa haute piété. Ce prince mourut à Sterling en 1214. Ce fut lui qui fonda l'abbaye de Lendorik, sous l'invocation de la sainte Vierge, celle d'Aberbrock ou Arbroth, de l'ordre de Cîteaux, en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il avait connu dans sa jeunesse. Il rebâtit la ville de Perth, qui avait été presque entièrement détruite par une inondation, et fonda, de concert avec sa mère, un monastère de cisterciennes à Haddington.

GUILLAUME DE NASSAU, prince d'Orange, qui jeta les fondements de la république des Provinces-Unies, naquit dans le château de Dillenbourg en 1533. Son père fut Guillaume l'aîné, comte de Nassau, et sa mère Julienne, fille de Bothon, comte de Stolberg. Dans sa jeunesse il alla à la cour de Charles-Quint, dont il fut page, et ensuite gentilhomme de la chambre. Ce monarque s'entretenait souvent avec lui des affaires d'état les plus importantes, et lorsqu'il donnait audience à des ministres étrangers, il n'y avait très-souvent que Guillaume de Nassau à qui il fût permis de demeurer dans la chambre. A l'âge de 12 ans, il hérita de la succession de René, prince d'Orange, ce qui fit que quelques-uns l'appelèrent *le Riche*. A peine avait-il 22 ans, lorsque Charles-Quint, en 1556, le choisit pour porter à son frère Ferdinand la couronne impériale qu'il venait d'abdiquer. Il fut aussi envoyé auprès du collége électoral dans la même affaire. Ce même empereur le nomma aussi

généralissime de ses troupes, et gouverneur de Hollande, de Zélande et d'Utrecht. Philippe II le traita avec la distinction qui était due à un prince qu'il regardait comme son premier vassal, et le combla de bienfaits et de marques d'estime : mais Guillaume obéissait, et il voulait régner. Il espéra monter au rang suprême, en excitant des révolutions en Flandre; et il avait effectivement si bien conduit ses projets depuis le commencement des troubles, que si la mort n'en eût coupé la trame, il est indubitable qu'ils allaient être couronnés, en Hollande et en Zélande, des plus heureux succès. Il suscita des ennemis à Philippe dans toutes les parties de l'Europe, et appela aux Pays-Bas plusieurs armées de protestants allemands qui, joints aux sectaires qui s'étaient déjà multipliés dans ces provinces, y commirent des excès inouïs. Philippe l'ayant proscrit et mis sa tête à prix, un bourguignon, nommé Balthasar Gérard, s'imagina faire une action méritoire en exécutant cet arrêt, et assassina le prince à Delft en 1584. Guillaume était né pour acquérir une vraie gloire, si, content de sa fortune, il ne se fût pas livré aux mouvements de la plus vaste ambition. Il réunissait l'application, l'activité, la libéralité, le talent de la parole, la plus profonde connaissance des affaires, à l'ambition, à la fourberie, à l'audace et à l'avidité. Personne ne sut mieux que lui ménager les esprits, gagner les suffrages, se couvrir de prétextes, accélérer ou retarder les résolutions, en un mot, saisir plus habilement ses avantages dans les assemblées publiques et les négociations particulières. Aussi estimait-on beaucoup plus sa capacité dans le maniement des affaires d'état que ses talents pour l'art militaire. Il n'eut pas d'autre religion que celle qu'il était de son intérêt de suivre. Il naquit luthérien en Allemagne; il embrassa la religion catholique lorsqu'il vint en Flandre. Au commencement de la rébellion des Pays-Bas, il favorisait toutes les nouvelles sectes sans en embrasser aucune; et si en dernier lieu il parut se décider pour le calvinisme, c'est que ses erreurs étaient les plus opposées à la doctrine de l'Eglise romaine, dont le roi d'Espagne avait pris la défense.

GUILLAUME III, DE NASSAU, prince d'Orange, roi d'Angleterre, naquit à la Haye en 1650, de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et de Henriette-Marie, fille de Charles Ier, roi d'Angleterre. Il était arrière petit-fils de ce Guillaume assassiné par Balthasar Gérard. Elu stathouder en Hollande, l'an 1672, il fut nommé général des troupes de la république, alors en guerre avec Louis XIV. Ce prince, dit un historien célèbre, nourrissait sous le flegme hollandais une ardeur d'ambition et de gloire qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide et sévère; son génie actif et perçant. Son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible et languissant, des fatigues audessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste : né avec une opiniâtreté flegmatique, faite pour combattre l'adversité; aimant les affaires et la guerre. Tel était le prince que les Hollandais opposèrent à Louis XIV. La république craignait alors beaucoup pour sa liberté. Les armées françaises étaient en Hollande. Guillaume offrit le revenu de ses charges et tout son bien pour secourir l'état; il fit percer les digues, et couvrit d'eau les chemins par où les Français pouvaient pénétrer dans le pays; résolu de ne pas survivre à la perte de sa patrie, et *de mourir*, disait-il, *dans le dernier retranchement.* Quand le danger fut passé, il ligua une partie des puissances de l'Europe contre eux. Ses négociations promptes et secrètes réveillèrent de leur assoupissement l'empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre, l'électeur de Brandebourg. La campagne de 1674 fut remarquable par la sanglante bataille de Senef, dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. Les succès divers de cette guerre amenèrent la paix de Nimègue en 1678. On venait de signer le traité; mais avant qu'il fût publié, le prince d'Orange, soit qu'il ignorât l'état des choses, soit qu'il crût pouvoir empêcher une paix désavantageuse par une victoire, fond sur le maréchal de Luxembourg, engage un combat sanglant, long et opiniâtre, qui ne produisit aucun fruit, que la mort de 2,000 Hollandais et d'autant de Français. La paix de Nimègue fut suivie d'une guerre dont le premier objet ne lui fut guère honorable. Le prince d'Orange avait épousé Marie Stuart, fille de Jacques II. Le zèle de ce monarque pour la religion catholique irrita ses sujets contre lui. Son gendre résolut de profiter de ce soulèvement; il passa en Angleterre en 1688, chassa son beau-père de sa maison et de son trône, et s'y mit à sa place. Après cet humiliant triomphe, il ligua une partie de l'Europe contre Louis XIV, pour qu'il ne pût pas secourir le roi détrôné. Il gagna la bataille de La Boyne en 1690, qui obligea Jacques II à quitter l'Irlande; mais les années suivantes il fut battu à Steinkerque et à Nerwinde, sans que ces défaites le décourageassent. On disait de lui qu'*avec de grandes armées, il faisait admirablement la petite guerre, comme Turenne avait fait supérieurement la grande avec de petites armées.* Il fit des retraites qui valaient des victoires, prit Namur, et tint toujours la campagne. Louis XIV l'ayant reconnu roi d'Angleterre, la paix fut rendue à l'Europe. Le traité en fut signé à Riswick en 1697. Le testament de Charles II, roi d'Espagne, en faveur des Bourbons, au préjudice des princes de sa maison, ralluma la guerre. Le roi Guillaume, plus agissant que jamais dans un corps sans force et presque sans vie, remuait toute l'Europe pour affaiblir la France. Il devait, au commencement de 1702, se mettre à la tête des armées. La mort prévint ce dessein; une chute de cheval, suivie d'une petite fièvre, l'emporta le 16 mars de la même année. Guillaume, en usurpant le trône, conserva la place de stathouder. Il se déplaisait en Angleterre, où il essuyait continuellement des dégoûts. On le força de renvoyer sa garde hollandaise, et de congédier les régiments formés de réfugiés français, qu'il s'était attachés. Il passait très-souvent à la Haye, pour se consoler des chagrins qu'on lui donnait à Londres. On a dit, pour

justifier ses fréquents voyages, qu'*il n'était que stathouder en Angleterre, et qu'il était roi en Hollande.* Les Anglais cessèrent de l'aimer dès qu'ils l'eurent pris pour maître. Ses manières ne prévenaient pas en sa faveur; il les avait fières, austères, rebutantes. Quoiqu'il sût toutes les langues de l'Europe, il parlait peu et sans agrément. Sa dissimulation tenait trop de la défiance. Toujours sombre et rêveur, il avait plus de jugement que d'imagination. L'ardeur avec laquelle il s'opposa à l'ambition conquérante de Louis XIV, le fit l'âme d'une puissante ligue, et lui attacha tous les ennemis de la France. La *Vie de Guillaume III* a été écrite par Samson, la Haye, 1703, 3 v. in-12, et par quelques autres écrivains obscurs peu dignes d'être lus; la moins mauvaise est celle imprimée à Amsterdam, 1703, 2 vol. in-12.

GUILLAUME IV (William-Henri), roi d'Angleterre, 3e fils de Georges III, et frère de Georges IV, naquit au mois d'août 1765, et succéda à ce dernier prince le 26 juin 1830. Connu d'abord sous le nom de duc de Clarence, il fut élevé pour la marine, entra dans cette carrière par les grades inférieurs, et se trouvait lors de la prise de Caracas sur la flotte de l'amiral Rodney. A la chambre des pairs il débuta par embrasser le parti de l'opposition, et se prononça en conséquence pour l'émancipation des catholiques d'Irlande et l'abolition de la traite des Nègres; mais plus tard il changea de rôle et contribua puissamment au renversement du ministère Pitt et Addington. Dans sa jeunesse, on l'avait toujours considéré comme le prince de sa famille qui avait le moins d'intelligence, et cette disposition, jointe au scandale de ses mœurs, l'avait fait juger d'abord incapable d'occuper le trône de la Grande-Bretagne; mais dès les premiers temps de son règne, il parut prendre à tâche de démentir ces tristes prévisions, se montra fort appliqué aux affaires, voulait tout voir et faisait beaucoup par lui-même. Quoiqu'il ne fût sous aucun rapport un homme éminent, son règne marquera dans l'histoire par les événements importants qui l'ont signalé. Dans ce nombre il faut ranger la réforme parlementaire, invoquée par l'opposition, et qui s'accomplit sans que le monarque eût eu la volonté d'y contribuer personnellement. Guillaume vit d'abord sans peine se préparer un événement qui était pour son règne naissant une cause de popularité; cependant la crainte de mécontenter l'aristocratie l'engagea ensuite à y opposer une résistance qui ne servit qu'à assurer le triomphe du parti démocratique. Le rejet du bill de réforme, la retraite de lord Grey qui en était le champion, et la rentrée au ministère du duc de Wellington, un des chefs du parti tory, causèrent dans toute l'Angleterre, des agitations qui firent craindre un soulèvement. Guillaume se hâta de céder, et le ministère Grey fut reconstitué avec des pleins pouvoirs pour triompher des obstacles que rencontrait encore le bill de réforme; la prompte soumission de la pairie ne lui laissa pas le temps d'en faire usage. Les énergiques réclamations de l'Irlande, appuyées et sans cesse reproduites par Daniel O' Connell, émurent le gouvernement anglais, et s'il n'ordonna pas immédiatement le redressement des griefs, dont ce malheureux pays se plaignait avec tant de raison, tout le monde demeura convaincu que l'accomplissement des mesures réparatrices qu'il appelait n'était plus qu'une question de temps. Guillaume IV vit s'ouvrir à Londres la célèbre conférence qui donna un roi anglais à la Belgique, et où furent traitées les questions relatives à la Pologne et à l'Italie. C'est dans cette conférence que fut conclue l'alliance entre l'Angleterre et la France, désignée depuis sous le nom de *quadruple alliance*, lorsque l'Espagne et le Portugal y furent associés. Le but de ce traité qui était de terminer la guerre civile dans ces deux derniers pays, en forçant don Miguel et don Carlos à s'en éloigner, ne fut point atteint, et les dissensions civiles continuèrent à désoler la Péninsule. Guillaume IV mourut le 20 juin 1837 après une courte maladie. Il avait épousé en 1818 Adélaïde-Amédée-Louise-Thérèse-Caroline de Saxe-Meiningen qui ne lui donna aucun enfant. La couronne est échue, en conséquence, à Alexandrine-Victoire, née le 24 mai 1819 d'Edouard-Auguste, duc de Kent, fils de Georges III et de Marie-Louise victoire de Saxe-Cobourg, aujourd'hui duchesse de Kent. Le trône de Hanovre, ne pouvant être occupé par une femme, est revenu par la mort de Guillaume au duc de Cumberland, oncle de la reine.

GUILLAUME, abbé de St.-Thierri, près de Reims, de 1119 à 1135, naquit d'une famille noble vers la fin du 11e siècle. Il fut étroitement lié d'amitié avec saint Bernard. Il abdiqua l'abbatialité pour finir ses jours tranquillement et saintement dans le monastère de Signi, ordre de Citeaux, où il mourut l'an 1140. Saint Bernard témoignait bien le cas qu'il faisait de sa doctrine, en lui dédiant son *Traité de la grâce et du libre arbitre*, et le soumettant à sa censure. On a un grand nombre d'ouvrages de ce religieux : des *Méditations* insérées dans la *Bibliothèque des Pères*, Lyon, 1677, tom. 22; *De natura et dignitate amoris* dans les dernières éditions de saint Bernard; des *Commentaires sur les Cantiques des cantiques*, insérés dans la *Bibliothèque de Citeaux*, tome 4; le premier livre de la *Vie de saint Bernard*, qu'on voit dans Surius et dans les *Acta sanctorum*, au 20 d'août; plusieurs ouvrages de *controverse* et autres.

GUILLAUME DE TYR, archevêque de cette ville, était, selon Vossius, de la Syrie; d'autres le font Germain, et quelques-uns Français. Il vint étudier les arts libéraux en Occident, et à son retour dans sa patrie, ayant gagné la confiance d'Amaury, roi de Jérusalem, il fut nommé par ce prince archidiacre de la métropole de Tyr en 1167, et choisi pour diriger l'éducation de son fils, qui depuis régna sous le nom de Baudouin IV. A la même époque, il fut chargé de concerter une alliance avec Manuel, empereur d'Orient, et réussit dans cette mission; il en remplit plusieurs autres avec succès, fut élu chancelier du royaume en 1173, puis archevêque de Tyr. Il assista au concile de Latran de l'an 1179, en dressa les actes, et mourut à Rome vers 1184, empoisonné, dit-on, par ordre d'Héra-

clius, patriarche de Jérusalem, qui avait tenté vainement de le soumettre à son obéissance ainsi que d'autres archevêques et évêques. On a de lui une *Histoire des croisades* sous ce titre : *Historia belli sacri a principibus christianis in Palæstina et in oriente gestis*, en 32 livres, qui commence à l'an 1180 et finit à l'an 1184. Son style est simple et naturel, l'auteur est prudent, judicieux, modeste et savant pour le temps auquel il écrivait. Cette histoire a été publiée à Bâle en 1549, in-fol. Elle se trouve dans *Gesta Dei per Francos*, de Bongars. Il y en a une continuation jusqu'en 1275, que l'on trouve dans l'*Amplissima collectio* de Martenne. Jean-Hérold en avait fait une 2e continuation jusqu'en 1521, qui a été imprimée avec l'*Histoire*, Bâle, 1564, in-fol. Gabriel Dupréau l'a traduite en français, Paris, 1575, in-fol. Cette histoire a été continuée par Hugues Plagon jusqu'en 1275 et par Helmode jusqu'en 1321. Guillaume de Tyr avait aussi écrit une *histoire orientale* qui ne nous est pas parvenue.

GUILLAUME, surnommé *Calculus*, parce qu'il était sujet à la maladie de la pierre, moine de Jumiége, vivait dans le 11e siècle sous Guillaume le Conquérant; il est mort l'an 1090. On a de lui une *Histoire de Normandie*, divisée en 8 livres, dans le recueil de Cambden, et dans celui de Duchesne. Le style de cet auteur est passable pour le siècle où il vivait ; mais il manque de critique, défaut commun à presque tous les anciens écrivains. Cette histoire a été continuée par un anonyme jusqu'en 1135.

GUILLAUME LE BRETON, ainsi nommé parce qu'il était de Bretagne, surnommé *Armoricus* ou *Brito armoricus*, naquit vers l'an 1165. Il fut chapelain de Philippe-Auguste, qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et dont il mérita l'estime. On a de lui : une *Histoire* en prose de ce monarque, pour servir de suite à celle de son médecin nommé *Rigord;* un poëme intitulé *Philippide*, qui est une espèce de gazette. Ces deux ouvrages sont utiles pour l'histoire de son temps. Ils ont été imprimés à Zuickaw en 1697, in-4, et dans la *Collection des Historiens de France*.

GUILLAUME D'AUXERRE, évêque de cette ville en 1207, transféré sur le siége de Paris en 1220, par ordre du pape Honorius, mourut en 1223, après avoir saintement gouverné ces diocèses. Il est auteur d'un ouvrage qui n'a pas vu le jour, intitulé : *De officiis ecclesiasticis;* mais il ne l'est pas, comme on le croit communément, d'une *Somme de théologie*, qui porte le nom de *Guillaume d'Auxerre*. Le GUILLAUME, auteur de cette *Somme*, vivait dans le même temps que lui, et mourut en 1230, après avoir professé la théologie à Paris, avec beaucoup de succès. Il avait été archidiacre de Beauvais. — Il y a eu un 3e GUILLAUME D'AUXERRE, dominicain, mort provincial de son ordre en 1294, que l'on dit avoir été également professeur de Paris, et dont il reste parmi les manuscrits de Sorbonne quelques *Sermons* qu'il a prêchés. (*Voy.* les *Mémoires de Littérature* du P. des Molets, tom. 3, part. 2, pag. 317, etc.)

GUILLAUME D'AUVERGNE, appelé aussi *Guillaume de Paris*, parce qu'il fut évêque de cette ville, gouverna sagement cette église, fonda des monastères, opéra des conversions par ses sermons, fit condamner la pluralité des bénéfices par les plus habiles théologiens de son diocèse, et montra beaucoup de zèle pour faire fleurir les études dans l'université de cette ville. Il mourut en 1249. C'est à ce prélat que saint Louis, roi de France, demanda la croix au moment qu'il eut recouvré la parole, et dit qu'il voulait faire le vœu d'aller au secours de la terre sainte. On a de lui des *sermons* et des *traités* sur divers points de discipline et de morale. Le Feron les a recueillis et publiés en 1674, 2 vol. in-fol. Ils contiennent des *Commentaires sur les psaumes*, *les livres sapientiaux*, et quelques divers *traités*, dont quelques-uns ne sont pas de lui. Le style de ce prélat, sans avoir rien d'élégant, ni de délicat, est simple, intelligible, naturel, et moins barbare que celui des scolastiques de son temps. Il traite aussi moins de questions métaphysiques qu'eux, et s'attache surtout à la morale et à la discipline. Il réfute quelquefois Aristote, ce qui n'était pas une petite témérité dans son siècle. Il savait très-bien l'Ecriture sainte et les écrivains profanes; mais il avait peu lu les Pères.

GUILLAUME DE SAINT AMOUR. (*Voy.* AMOUR Saint.)

GUILLAUME DE CHARTRES, religieux dominicain, chapelain de St.-Louis qu'il avait accompagné en Palestine, et qu'il assista dans ses derniers moments devant Tyr, rapporta avec le dominicain Geoffroi de Beaulieu les ossements de ce prince en France. Lui-même mourut vers l'an 1280 ou 1281; il continua l'*Histoire* de ce prince, commencée par Geoffroi de Beaulieu. Il recueillit avec soin tout ce qui avait pu échapper aux recherches de celui-ci, et l'ajouta à son ouvrage. Cette continuation, insérée dans le 5e tome de la *Collection de Duchesne*, contient plusieurs faits qui méritent d'être connus; mais elle est écrite d'un style guindé.

GUILLAUME (Jacquette), dame, auteur d'un livre intitulé : *les Dames illustres, où par bonnes et fortes raisons, il se prouve que le sexe féminin surpasse en toute sorte de genre le sexe masculin*, Paris, 1665, in-12. C'est un fatras de raisonnements en vers et en prose, mal digérés et mal conçus; on y trouve cependant le portrait pseudonyme de quelques personnes illustres de son temps, et les conférences catholiques de la reine Christine, pour répondre aux objections des ministres.

GUILLAUMOT (Charles AXEL), architecte, né à Stockholm en 1730, de parents français, fit ses études à Hambourg, et vint à Paris à l'âge de 15 ans, pour y étudier l'architecture sous les plus habiles maîtres. Il parcourut ensuite l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne, pour se perfectionner dans son art. Il remporta à Rome le premier prix d'architecture, et revint à Paris en 1754. Ses talents le firent bientôt remarquer de Sauvigny,

intendant de la généralité de Paris, qui le chargea, quoique très-jeune, de la construction des casernes de Ruel, de St.-Denis et de Courbevoie. En 1761, il fut nommé ingénieur en chef de la généralité de Paris, à la place de Le Blanc son beau-père, qui venait de mourir; et en 1777 il fut pourvu des places d'inspecteur des carrières et de contrôleur des bâtiments du roi. On doit mettre au premier rang de ses travaux les fouilles longues et périlleuses qu'il fit alors exécuter sous les quartiers de la rive gauche de la Seine. Il en fut nommé intendant général en 1780, et il obtint en 1789 la direction de la manufacture des Gobelins. Il montra dans ces divers emplois un talent et une activité dignes des plus grands éloges. Pendant la terreur il fut destitué, et resta longtemps incarcéré. On lui rendit cependant ses places d'inspecteur des carrières et de directeur, qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1807. Il a publié plusieurs ouvrages sur son art : *Remarques critiques sur les Observations de Laugier sur l'architecture*, Paris, 1767, in-8; *Lettre à Grosley sur l'administration des corvées*, 1773, in-8; *Notice sur la manufacture nationale des Gobelins*, 1799, in-12; *Considérations sur l'état des beaux-arts à Paris, particulièrement sur l'architecture, et sur la nécessité d'y élever plusieurs monuments importants*, 1802, in-8; *Essai sur les moyens qui constituent la beauté essentielle en architecture*, 1802, in-8; *Considérations sur les connaissances et les qualités nécessaires à un architecte, pour exercer son art avec distinction*, in-8.

GUILLEBAUD (Pierre), connu aussi sous le nom de Pierre de S. Romuald, né à Angoulême en 1585, fut d'abord chanoine d'Angoulême, puis Feuillant, et mourut en 1667. C'était un homme estimable, dont la mémoire était vaste et le jugement très-borné. Ses livres sont un mélange de bon et de mauvais, ramassé sans choix de côté et d'autre, avec des réflexions triviales et des expressions gothiques. Sa critique est toujours en défaut, et les faits les plus extraordinaires et les moins vraisemblables sont ceux qu'il rapporte de préférence. On a de lui : *Hortus epitaphiorum selectorum*, ou *Jardin d'épitaphes choisies*, Paris, 1648; ibid., 1666, in-12; *Le Trésor chronologique*, ibid., 1642-47, 3 vol. in-fol.; ce sont des annales qu'on ne lit plus; il en a donné lui-même un *abrégé*, ibid., 1660, 3 vol. in-12; *Historia Francorum, seu chronici Ademari epitome à Faramundo usque ad annum 1029, cum continuatione usque ad annum* 1652, ibid., 1652, 2 vol. in-12. L'ouvrage fut condamné par l'archevêque de Paris comme renfermant plusieurs erreurs et des assertions injurieuses aux papes, aux conciles et à tous les souverains.

GUILLEMARDET (Ferdinand-Pierre-Marie-Dorothée), médecin, né à Autun en 1746, embrassa les principes de la révolution avec chaleur, et fut nommé administrateur de Saône-et-Loire, puis député à la convention, où il vota la mort du roi. Après la chute de Robespierre, il changea de système, et se rangeant parmi les *thermidoriens*, il poursuivit avec acharnement les terroristes dans les départements de Saône-et-Loire, de l'Yonne et de la Nièvre, où il avait été envoyé. Dans ce dernier département, les membres du comité révolutionnaire avaient pris des noms grecs et romains. Il les fit rassembler comme pour leur demander des renseignements, et les interrogea d'abord sur leurs noms et prénoms. L'un répondit : Je me nomme *Brutus*; l'autre : *Caton*; un troisième : *Scévola*. Se tournant alors vers la force armée, dont il s'était fait accompagner, « gendarmes, dit-il, en vertu de » la loi du..., arrêtez tous ces étrangers-là; » et effectivement ils furent arrêtés. Après la session il embrassa le parti du Directoire, et entra au conseil des Anciens, où il attaqua violemment les membres du nouveau tiers, notamment les généraux Pichegru et Wilmot. Il contribua beaucoup à la catastrophe du 18 fructidor, et fut nommé, en récompense de ses services, en 1798, ambassadeur en Espagne. Sa conduite peu convenable dans un poste qui exige de la représentation, le fit bientôt rappeler. Cependant lors de l'établissement des préfectures, il obtint celle de la Charente-Inférieure, d'où il fut transféré en 1806 à celle de l'Allier. Une passion honteuse, et un duel qui en fut la suite, lui attirèrent beaucoup de désagréments. Il devint fou, et mourut en cet état en 1807.

GUILLEMEAU (Jacques), né à Orléans en 1550, et mort en 1613, fut chirurgien ordinaire des rois Charles IX et Henri IV. Il avait été l'un des plus célèbres disciples d'Ambroise Paré. Il porta dans l'étude de la chirurgie, un esprit cultivé par les belles-lettres. Les langues savantes lui étaient familières : elles lui firent connaître les ouvrages des anciens. Ces guides, aidés de celui de l'expérience, le rendirent l'un des plus habiles hommes de son temps. Ses *OEuvres de chirurgie* ont été recueillies à Rouen en 1649, in-fol. Les principaux sont : la *Chirurgie d'Ambroise Paré*, traduite du français en latin, avec autant de fidélité que d'élégance, Paris, 1582, in-fol.; des *Tables anatomiques*, ibid., 1571-86, in-fol., avec fig.

GUILLEMETTE, ou Guillemine de Boeme, fille fanatique du 13e siècle, qui se fit des sectateurs par son hypocrisie. Elle sut si bien se contrefaire, qu'elle mourut en odeur de sainteté l'an 1281. Ses fourberies ayant été dévoilées après sa mort, on déterra son corps et on le brûla. Ses disciples soutenaient qu'elle était le St.-Esprit incarné sous le sexe féminin, qu'elle était envoyée de Dieu pour racheter les péchés des hommes, et d'autres extravagances ridicules et sacriléges. L'antre où cette nouvelle sibylle rendait ses oracles à Milan, était éclairé d'une seule lampe; les hommes et les femmes qu'elle initiait à ses mystères assistaient chaque matin au service divin qu'elle y célébrait : un boisseau tombait ensuite sur la lumière, et l'obscurité favorisait d'horribles orgies.

GUILLET DE SAINT-GEORGE (Georges), premier historiographe de l'académie de peinture et de sculpture à Paris, où il fut reçu en 1682, naquit à Thiers en Auvergne, vers 1625, et mourut à Paris en 1705. Il se fit connaître par plusieurs ouvrages, qu'il donna sous le nom de son frère Guil-

letière; *Vie de Mahomet II*, Paris, 1681, in-12; *Histoire de Castruccio Castracani, trad. de Machiavel*, ibid., 1671, in-12; *Les Arts de l'Homme d'épée*, ibid., 1670, 3 vol. in-12, fig.; *Lacédémone ancienne et nouvelle*, ib., 1676, 2 vol. in-12. Spon a vivement attaqué cet ouvrage. M. de Châteaubriand dit « qu'il est rempli de bévues énormes sur » les localités de Sparte : l'auteur veut absolument » que Misitra soit Lacédémone, et c'est lui qui a » généralement accrédité cette erreur. » *Athènes ancienne et nouvelle*, ib., 1676, in-12, fig. M. de Châteaubriand regarde ce livre comme un roman, et Spon y a relevé cent douze erreurs plus ou moins grossières. Le livre de Guillet n'est cependant pas tout à fait à dédaigner pour la connaissance des antiquités de l'Attique. On lit au commencement du livre 3 la description d'une école grecque où la méthode d'enseignement ressemble beaucoup à celle appelée aujourd'hui méthode de Lancastre.

GUILLET (Benoît), ecclésiastique et chanoine de la cathédrale de Chambéry, né en 1759, mort en 1822, fut de bonne heure chargé de la direction du séminaire d'Annecy, qu'il administra jusqu'à l'époque de l'invasion de la Savoie par les Français. Retiré d'abord à Turin, il fut pendant quelque temps précepteur dans une maison honorable; mais le désir de se rendre utile à ses compatriotes, privés des secours de la religion, le détermina à revenir en Savoie où il ne tarda pas à être arrêté. Conduit à Chambéry et de là à l'île de Rhé, il parvint à s'évader. De retour dans les environs de sa ville natale, il réunit quelques jeunes gens à St.-Ombre, et les prépara à l'état ecclésiastique. En 1803, Guillet fut nommé supérieur du séminaire de Chambéry; il concourut quelques années après à l'établissement du petit séminaire de Rumilly, et fonda à ses propres frais celui de St.-Louis-Du-Mont. On lui doit : *Projet pour un cours d'instructions familières, à l'usage des ecclésiastiques*, ou *Explication du catéchisme*, Lyon, 1821, 4 vol. in-12; Besançon, 2 vol. in-8, 2 vol. in-12. L'auteur se proposait de faire sur les Evangiles des dimanches et des fêtes le même travail, et de donner aussi un plan d'un abrégé de morale. La mort l'a empêché d'exécuter ces ouvrages. On a encore de lui un petit *Règlement de vie à la portée des gens de la campagne*, in-12. On trouve une notice plus détaillée dans l'*Annuaire ecclésiastique de Savoie, année* 1822.

GUILLEVILLE (Guillaume de), bernardin de l'abbaye de Chalis, naquit à Paris vers 1295, devint prieur de son abbaye, et mourut en 1360. Il est auteur d'un *roman* en vers, intitulé : *Les trois pèlerinages*, celui *de la Vie humaine*, celui *de l'Ame séparée du corps* et celui *de Jésus-Christ*, Paris, in-4, goth. à 2 colonnes, 15 à 20 fr., in-4, sans date, ni lieu d'impression, mais il est de la fin du XVe siècle.

GUILLAUD (Claude), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Villefranche en Beaujolais, enseigna l'Ecriture sainte avec réputation, et devint chanoine et théologal d'Autun, vers le milieu du 16e siècle. On a de lui des *Commentaires* sur saint Matthieu, in-fol.; sur saint Jean, in-fol., et sur les Epîtres de saint Paul, in-8; des *Homélies* pour le carême.

GUILLIMANN, ou VUILLEMAIN (François), né à Romond, canton de Fribourg, fut professeur d'histoire dans la ville de ce nom, et se rendit célèbre en Allemagne par son livre *de Rebus Helvetiorum libri* V, Fribourg, 1698, in-4; *De episcopis Argentinensibus*, ibid, 1608, in-4, ouvrage curieux et peu commun, qui va jusqu'en 1607; par une *Histoire des comtes de Hapsbourg* (*Habsburgiaca*), Milan, 1605, in-4, estimée. Quelques biographes placent sa mort en 1612, d'autres après 1623.

GUILLORÉ (François), jésuite, né au Croisic, mort à Paris en 1684, fut supérieur de la maison de son ordre à Nantes, et avait la réputation d'un bon prédicateur. Il a laissé quelques ouvrages, dont le style a vieilli, mais qui sont encore d'un grand intérêt pour la solidité et la profondeur des pensées. Ils justifient l'idée qu'en avaient ses contemporains, qui le regardaient comme un mystique profond, comme un homme intérieur : les principaux sont : *Maximes spirituelles pour la conduite des âmes, également utiles aux directeurs et aux pénitents*, Paris, 1670, 2 vol. in-12; les *Secrets spirituels*, in-12; *Les progrès spirituels*, Paris, 1675, in-12; les *Conférences spirituelles*, 1683, 2 vol. in-12. Ces divers ouvrages ont eu plusieurs éditions et ont été recueillis sous le titre d'*OEuvres spirituelles*, Paris, 1684, in-fol., 15 à 18 fr. L'édition en 9 vol. in-12 contient de plus que l'in-fol. *la retraite pour les dames*, mais on ne la trouve que difficilement complète (24 à 30 fr.) On en a cité quelques passages qui sembleraient tendre au *quiétisme;* mais il faut remarquer que ce sont des propositions éparses çà et là, qui ne font pas un corps de doctrine, et que d'ailleurs il écrivait avant la condamnation de Molinos.

GUILLOTIN (Joseph-Ignace), médecin, naquit à Saintes en 1738. Il composa pour obtenir le degré de maître ès-arts, à l'université de Bordeaux, une thèse qui produisit une grande sensation. Les jésuites s'empressèrent de l'attacher à leur ordre, et le nommèrent professeur au collége des Irlandais à Bordeaux. Mais sa vocation ne le portant point à l'état religieux, il se rendit à Paris pour étudier la médecine, et y fut un élève distingué d'Antoine Petit. Guillotin alla ensuite se faire recevoir docteur à Reims, et eut bientôt la gloire de remporter, dans un concours solennel, le prix que décernait la faculté de Paris; il acquit par de longues et brillantes épreuves le titre de docteur-régent, et fut placé dès lors parmi les plus célèbres médecins de la capitale. Lorsque Mesmer apporta en France la doctrine du magnétisme animal, Guillotin fut un des commissaires nommés pour en rendre compte, et ce fut lui surtout qui dévoila le charlatanisme de cet aventurier, par d'ingénieuses épreuves, au moyen desquelles le système du mesmérisme put être apprécié. Cependant l'horizon politique de la France commençait à devenir menaçant, et Louis XVI avait invité les hommes éclairés à publier leurs idées sur l'organisation des états généraux. Guillotin composa

un écrit sous le titre de *Pétition des citoyens domiciliés à Paris*, dans lequel il professait une hardiesse de principes qui le fit mander à la barre du parlement. L'auteur fut acquitté et ramené chez lui en triomphe par le peuple. Bientôt après il fut successivement nommé par le tiers état électeur, secrétaire de l'assemblée électorale, et député. Il ne s'occupa dans l'assemblée constituante que d'objets d'utilité publique, notamment de l'organisation de la médecine. Lorsqu'elle eut décidé que les crimes étaient personnels, Guillotin proposa, le 1er décembre 1789, de substituer la décapitation aux autres supplices, se fondant sur ce que, dans l'opinion des Français, l'infamie n'en rejaillirait point sur la famille du condamné, et il indiqua une machine connue depuis longtemps, comme propre à donner la mort au patient sans lui causer de douleur. Le docteur Louis, secrétaire de l'académie des sciences, prouva par des expériences faites sur les animaux, que pour atteindre le but désiré, il fallait que le tranchant de la hache fût oblique. On balança d'abord sur le nom qu'on donnerait à cet instrument de supplice qui reçut enfin celui de *guillotine*, et qui servit à consommer les plus horribles vengeances et les attentats les plus odieux. Guillotin passa quelques mois en prison sous le régime de la terreur, et dut au 9 thermidor sa liberté, dont il profita pour rentrer dans la carrière médicale. Après la destruction des sociétés savantes, il avait institué la réunion connue sous le nom d'*Académie de médecine*, qui fut plus tard confondue avec le *Cercle médical*. Il a laissé l'écrit suivant : *Résultat du conseil d'état du roi, et très-humble adresse de remercîments présentés au roi par les six corps de la ville de Paris*, Paris, 1788, in-8. Guillotin est mort à Paris le 26 mai 1814.

GUIMOND, bénédictin, évêque d'Averse en 1080, était de Normandie. On lui doit un *Traité de la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ*, contre Bérenger, publié avec d'autres ouvrages sur le même sujet, Louvain, 1561, in-8. Trithème et Yves de Chartres font un grand éloge de son savoir et de sa piété. Il mourut en 1084, dans un âge avancé. Quelques-uns disent qu'il fut agrégé au collége des cardinaux par Alexandre II, l'an 1061.

GUIRAUDET (Charles-Philippe-Toussaint), littérateur, né à Alais en 1754, de parents protestants, manifesta dès sa jeunesse beaucoup de goût pour les sciences, les lettres et la poésie. Devenu lecteur de Madame, il ne s'attacha point à la cour malgré les bienfaits qu'il en avait reçus. En 1790 il fut nommé par la ville d'Alais membre de l'assemblée constituante, devint l'ami de Condorcet, de La Rochefoucault, de M.-J. Chénier et surtout de Mirabeau, qui l'aida souvent de sa plume. Il fut successivement secrétaire en chef de la mairie de Paris, secrétaire général du ministère de la marine, puis des affaires étrangères sous le Directoire, et après le 18 brumaire préfet du département de la Côte-d'Or. Guiraudet mourut à Dijon en 1804. Il était membre de l'académie de cette ville, et de celle de Cassel. On a de lui plusieurs ouvrages tant en vers qu'en prose, dont voici les principaux : *Contes en vers, suivis d'une épître sur les bergeries*, Amsterdam, 1780, in-12, sans nom d'auteur ; *Erreurs des économistes sur l'impôt*, 1790, in-8 ; *Explication de quelques mots importants de notre langue politique, pour servir à la théorie de nos lois*, 1792, in-8; *Influence de la tyrannie sur la morale publique*, 1796, in-8 ; *OEuvres de Machiavel, traduction nouvelle*, 1799, 9 vol. in-8. Cette édition est incomplète et peu estimée ; *Doctrine sur l'impôt*, lue à l'Institut national, 1800, in-8 ; *Mémoire sur les forges du département de la Côte-d'Or*, 1802, in-8.

GUISARD (Pierre) naquit en 1700 à la Salle, dans les Cévennes, d'un médecin protestant. Le fils embrassa la profession de son père ; mais il abandonna le calvinisme pour la religion catholique. Il vint à Paris en 1742, et il s'y fit estimer ; mais l'amour de la patrie le rappela à Montpellier. Il fit dans cette ville un cours gratuit et public de physique expérimentale, qui reçut beaucoup d'applaudissements. On a de lui : *Pratique de chirurgie*, ou *Histoire des plaies*, 1747, 2 vol. in-12. Cet ouvrage contient une méthode simple, courte et aisée, pour se conduire sûrement dans les cas les plus difficiles. Il mourut à Montpellier en 1746.

GUISCARD (Robert), fondateur du royaume de Naples, né vers l'an 1015, était normand, et fils de Tancrède de Hauteville, qui, chargé d'une nombreuse famille, envoya ses 3 aînés (Guillaume *Bras-de-fer*, Dragon et Humphroy) en Italie, pour y chercher fortune ou se la faire par la voie des armes. Ces héros ou aventuriers ayant réussi appelèrent leurs cadets, parmi lesquels Robert Guiscard se signala. Devenu duc de la Pouille et de la Calabre, il passa en Sicile avec son frère Roger, et fit la conquête de cette île sur les Grecs et sur les Arabes, qui la partageaient alors avec eux. Il fallait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encore des princes de Salerne, descendants de ceux qui avaient les premiers attiré les Normands dans ce pays. Robert les chassa et leur prit Salerne. Ils se réfugièrent dans la Campagne de Rome, et se mirent sous la protection de Grégoire VII. Ce pape excommunia l'oppresseur qui s'empara de tout le Bénéventin, que l'empereur Henri III, surnommé *le Noir*, avait donné au saint Siége. Robert travailla à se réconcilier avec le pontife, et y réussit ; il lui restitua Bénévent, et lui fut dans la suite constamment attaché. Plusieurs critiques prétendent que c'est à cette époque que remonte l'hommage que les rois de Naples rendent annuellement au saint Siége ; Guiscard ayant consenti à n'avoir ce royaume que comme un fief et en se reconnaissant vassal du pape. (*Voy.* CHARLES DE FRANCE.) Robert maria sa fille à Constantin, fils de l'empereur de Constantinople, Michel Ducas ; ce mariage ne fut pas heureux. Guiscard, ayant sa fille et son gendre à venger, résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient, après avoir humilié celui d'Occident. La cour de Constantinople n'était en ce temps-là qu'un continuel orage. Michel Ducas avait été chassé du trône par Nicéphore, surnommé Botoniate ; et

Constantin, gendre de Robert, avait été fait eunuque : enfin, Alexis Comnène avait pris le sceptre impérial. Robert, pendant ces révolutions, s'avançait vers Constantinople. Pour avoir un prétexte de faire la guerre à l'empereur grec, il prit un moine dans un couvent, et l'engagea à se dire Michel déposé par Nicéphore. Il assiégea Durazzo le 17 juin 1081. Les Vénitiens, engagés par les promesses et par les présents d'Alexis, secoururent cette place. La famine se mit dans l'armée de Robert, et, si Alexis eût temporisé, il aurait péri; mais il donna bataille le 18 octobre, fut vaincu, et Robert Guiscard prit la ville. Le vainqueur fut obligé de passer en Occident l'année d'après, pour combattre Henri IV, empereur d'Allemagne, qui avait porté la guerre dans ses états. Il laissa Bohémond, son fils, dans la Grèce; mais ce prince ayant été vaincu, son père repassa en Orient. Après des victoires et quelques échecs, il mourut en 1085, à 80 ans. Guiscard avait de grandes qualités : vaste dans ses projets, ferme dans ses résolutions, vif dans ses entreprises, il tenta beaucoup et réussit presque toujours; mais il ternit l'éclat de ses exploits par une ambition effrénée, à laquelle il sacrifiait tout. *L'histoire de Guiscard* a été écrite par Guillaume de la Pouille et Geoffroi Malaterra.

GUISCARD. (*Voy.* BOURLIE.)

GUISCHARDT (Charles-Théophile), né d'une famille de réfugiés français à Magdebourg en 1724, fut colonel au service du roi de Prusse. Il maniait également bien l'épée et la plume. Cet officier, dont le nom militaire était *Quintus Icilius*, avait servi avec distinction dans la guerre de 1756. Il profita du loisir de la paix pour mettre la dernière main à ses *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains, où l'on relève les erreurs du chevalier de Folard*, etc., la Haye, 1758, 2 tom. in-4, fig., 10 à 12 fr., et plus, en gr. pap.; Lyon, 1760, in-4 et en 2 vol. in-8, 8 à 10 fr. Quoiqu'il y ait quelques idées particulières dans cet ouvrage, et qu'il déprime trop le chevalier Follard, on ne peut qu'estimer la sagacité et l'érudition de l'auteur. Il mourut à Berlin en 1775.

GUISE (Claude DE LORRAINE, duc de), chef de la maison de Guise, était le cinquième fils de René II, duc de Lorraine, et de Philippe de Gueldre, sa seconde femme. Il naquit en 1496 : après avoir contesté inutilement la succession du duché de Lorraine à Antoine son frère aîné, il vint s'établir en France, et y épousa Antoinette de Bourbon, princesse du sang, le 18 avril 1513. Sa valeur, son génie hardi, ses grandes qualités, et la faveur du cardinal Jean de Lorraine, son frère, cimentèrent sa puissance. C'est en sa faveur que le comté de Guise fut érigé en duché-pairie au mois de janvier 1527. Il mourut en 1550, après s'être signalé en plusieurs occasions, et surtout à la bataille de Marignan. Il laissa sept fils et quatre filles, dont l'aînée épousa Jacques Stuart V, roi d'Ecosse.

GUISE (Henri DE LORRAINE, duc de), fils aîné de François de Guise, naquit en 1550, et fut élevé à la cour de Henri II, roi de France, où il porta d'abord le titre de prince de Joinville. Son courage commença à se déployer à la bataille de Jarnac en 1569, et se soutint toujours avec le même éclat. Un coup de feu qu'il reçut à la joue, dans une rencontre près de Château-Thierri, le fit surnommer *le Balafré;* mais cette blessure ne lui ôta rien des charmes de sa figure. Sa bonne mine, son air noble, ses manières engageantes lui conciliaient tous les cœurs. Idole du peuple et des soldats, il voulut jouir des avantages que le suffrage public lui promettait. Il se mit à la tête d'une armée, pour défendre la foi catholique contre les protestants. Ce fut le commencement de l'association appelée la *ligue,* projetée par son oncle le cardinal de Lorraine. La première proposition de cette confédération fut faite dans Paris. On fit courir, chez les bourgeois les plus zélés, un projet d'*Union pour la défense de la religion, du roi et de la liberté de l'état.* Le duc de Guise anime les catholiques, remporte plusieurs victoires sur les calvinistes, et se voit bientôt en état de prescrire des lois au faible Henri III, qu'il engagea à publier un édit qui anéantissait tous les priviléges des huguenots. Il demanda la publication du concile de Trente, la cession de plusieurs places de sûreté, le changement des gouverneurs, et plusieurs autres articles. Henri III, irrité de ces demandes, lui défend de paraître à Paris; le duc y vient malgré sa défense. De là la *journée des Barricades*, qui lui donna un nouveau crédit, en faisant éclater sa puissance aux yeux des ligueurs et des royalistes. Son autorité était si grande, que les corps de garde de la capitale refusèrent de recevoir le mot du guet que le prévôt des marchands voulait leur donner de la part du roi, et ne voulurent recevoir l'ordre que du duc de Guise. Henri III fut forcé de quitter Paris, obligé de faire la paix avec le duc; mais cette paix fut un piége. L'ayant fait appeler au château de Blois, il posta des assassins qui se jetèrent sur lui et le percèrent de plusieurs coups de poignard, le 23 décembre 1588 : il avait alors 38 ans. Le cardinal de Guise, Louis, son frère, fut massacré le lendemain. Leurs cadavres furent mis dans de la chaux vive, pour être promptement consumés. Les os furent brûlés dans une salle du château, et les cendres jetées au vent, pour empêcher le peuple d'honorer leurs reliques. Le meurtre de ces deux frères n'éteignit point les feux de la guerre civile. L'assassinat d'un héros et d'un prêtre rendirent Henri III exécrable aux yeux de tous les catholiques, sans le rendre plus redoutable. Les hommes qu'il venait de faire mourir étaient adorés, le duc surtout. Auprès de lui, tous les autres princes paraissaient peuple. On vantait non-seulement la noblesse de sa figure, mais encore la générosité de son cœur, et surtout son grand attachement à la religion catholique, qui était dans le plus grand danger, et que le gros de la nation réclamait comme sa plus précieuse possession. La mort du duc de Guise a fourni le sujet de plusieurs *tragédies* parmi lesquelles nous citerons celle des *Etats de Blois*, par Raynouard, 1814, in-8; celle qu'a donnée Himbert de Flegny sous le titre de *Mort de Henri de Guise.* On trouve dans la *Bibliothèque historique de France*, tom. 2 et 4,

la liste de 105 ouvrages publiés dans le temps pour la justification des Guise. Il laissa deux fils, Charles et Louis, deuxième cardinal de cette maison.

GUISE (Charles DE LORRAINE, duc de), fils aîné de Henri *le Balafré*, naquit en 1571. Il fut arrêté le jour de l'assassinat de Blois, et renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591. Il fut reçu à Paris avec de grandes acclamations de joie. Les ligueurs l'auraient élu roi, sans le duc de Mayenne son oncle, jaloux de l'empire qu'il acquérait sur les esprits et sur les cœurs. On prétend que la fameuse duchesse de Montpensier, sa tante, était amoureuse de lui. C'est ce jeune prince qui tua de sa main le brave Saint-Pol. Il se soumit à Henri IV en 1594, et obtint le gouvernement de Provence. Il fut employé sous Louis XIII; mais le cardinal de Richelieu, redoutant la puissance de cette maison, le contraignit de sortir de France. Charles se retira à Florence, et alla mourir à Cuna, dans le Siennois, en 1640. Il laissa plusieurs enfants de Henriette-Catherine de Joyeuse son épouse, veuve du duc de Montpensier, et fille unique du maréchal de Joyeuse. Son fils aîné fut Henri.

GUISE (Henri II DE LORRAINE, duc de), petit-fils du *Balafré*, naquit à Blois en 1614. Après la mort de son frère aîné, il quitta le petit collet et l'archevêché de Reims, auquel il avait été nommé, pour épouser la princesse Anne de Mantoue. Le cardinal de Richelieu s'étant opposé à ce mariage, il passa à Cologne, s'y fit suivre par sa maîtresse, et l'abandonna bientôt pour la comtesse de Bossut, qu'il épousa, et qu'il laissa peu de temps après pour revenir en France. Il aurait pu y vivre tranquille, mais son génie ardent et incapable de repos, l'envie de faire revivre la fortune de ses ancêtres dont il avait le courage, le fit entrer dans la révolte du comte de Soissons, uni avec l'Espagne contre Richelieu et la France. Le parlement lui fit son procès, et il fut condamné par contumace en 1641. Après s'être ligué avec l'Espagne, il se ligua contre elle. Les Napolitains, ayant pour chef le fameux Masaniello (*voy.* ce nom), s'étaient révoltés en 1647 contre Philippe IV, y étant excités par les intrigues du cardinal Mazarin, qui à tout prix cherchait à rendre la France maîtresse d'une province de la domination d'Espagne, pour la restituer ensuite en échange contre les Pays-Bas. (*Voy.* PHILIPPE IV.) Au bout de dix jours, Masaniello fut abandonné par ses partisans, et mis à mort; le duc de Guise, qui, en attendant l'événement, se tenait à Rome, se porta aussitôt à Naples, fut nommé par les rebelles leur généralissime, et eut d'abord quelques succès; mais à son tour il éprouva l'inconstance de la fortune, fut fait prisonnier et conduit en Espagne, où il demeura jusqu'en 1652. De retour à Paris, il se consola, par des plaisirs bruyants et frivoles, du peu de succès de son entreprise. Il brilla beaucoup dans le fameux carrousel de 1662. On le mit à la tête du quadrille des Maures; le prince de Condé était chef des Turcs. Les courtisans disaient en voyant ces deux hommes: *Voilà les héros de l'histoire et de la fable*. Le duc de Guise ressemblait effectivement beaucoup à un héros de la mythologie, ou à un aventurier des siècles de chevalerie. Ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures le rendaient singulier en tout. Il mourut en 1664. Ses *Mémoires* sur son entreprise de Naples ont été publiés. Plusieurs personnes ont cru qu'ils étaient de son secrétaire Saint-Yon. Cette pensée a été combattue par plusieurs autres, et particulièrement par les journalistes de Trévoux au volume de décembre 1703. Ils sont intitulés: *Mémoire du duc de Guise, contenant son entreprise sur le royaume de Naples jusqu'à sa prison*, Paris, 1668, in-4; Leyde, 1668, 2 part. pet. in-12, 6 à 9 fr. On a aussi une *Relation de sa deuxième expédition à Naples*, imprimée dans le recueil historique de Cologne, 1666, in-12.

GUISE (Louis DE LORRAINE, cardinal de) était fils de François, duc de Guise, tué au siége d'Orléans par Poltrot. Il succéda au cardinal Charles de Lorraine, son grand-oncle, dans l'archevêché de Reims, et fut l'un des principaux partisans de la ligue; mais Henri III le fit tuer à Blois, avec le duc de Guise son frère, le 24 décembre 1588. On le conduisit dans une salle obscure, où quelques soldats le massacrèrent à coups de hallebarde. (*Voy.* ci-dessus GUISE Henri.)

GUISE (Louis DE LORRAINE, cardinal de) avait les inclinations plus militaires qu'ecclésiastiques. Il était fils de Henri de Lorraine, duc de Guise, tué à Blois par ordre de Henri III, et, comme son père, il ne respirait que les armes. Quoique archevêque de Reims et honoré de la pourpre romaine, il suivit Louis XIII dans l'expédition du Poitou en 1621. A l'attaque d'un faubourg au siége de St.-Jean-d'Angely, il se signala comme les plus braves officiers. Il mourut quelques jours après à Saintes, en 1621, n'étant que sous-diacre. Il avait eu un procès avec le duc de Nevers, au sujet d'un bénéfice, et il aurait voulu le vider l'épée à la main. Il lui fit faire des excuses en mourant, et se repentit de sa vie dissipée et guerrière. Il laissa plusieurs enfants (entre autres Achille de Lorraine, comte de Romorantin) qu'il avait eus de Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, à laquelle Moréri donne le nom de son amie, et qui fut une des maîtresses de Henri IV. Charlotte Christine, fille d'Achille, et veuve du marquis d'Assy, intenta en 1688 un procès pour avoir la succession de la maison de Guise. Elle prétendit que le cardinal de ce nom avait épousé la comtesse de Romorantin, son aïeule, le 4 février 1611, et elle produisit différents papiers pour appuyer ses prétentions. L'affaire ne fut point jugée. Le P. André Chavineau, minime, a publié: *La mort généreuse d'un prince chrétien, tirée sur les dernières actions et paroles du cardinal de Guise*, Reims, 1723, in-12.

GUISE (dom Claude de), né à Dijon vers 1540, fils naturel de Claude de Lorraine, duc de Guise, fut abbé de St.-Nicaise et ensuite de Cluni, et mourut en 1612. On ferait beaucoup de tort à ses vertus et à sa vie exemplaire, si on s'en rapportait à une satire grossière, intitulée: *Légende de dom*

Claude de Guise, 1574, in-8. Ce libelle était très-rare avant d'avoir été réimprimé dans le tome 6 des *Mémoires de Condé*. On l'attribue à Dagonneau, calviniste, juge de Cluni, ou à Gilbert Regnault, juge-mage de Cluni, aussi calviniste. Le cardinal de Guise avait voulu le déposer, à la sollicitation de dom Claude; mais il s'était fait maintenir par arrêt; et le lendemain, après avoir tenu audience, il jeta ses provisions dans le parquet, et alla faire les fonctions d'avocat à Mâcon.

GUITTONE D'AREZZO, un des premiers poëtes italiens, né en Toscane, florissait vers 1250. On trouve ses *poésies* dans un *Recueil d'anciens poëtes italiens*, Florence, 1527, in-8. Il se distingua d'abord comme guerrier contre les Pisans, les Siennois et les Vénitiens: dans cette dernière expédition, il fut nommé *Condottiere*, ou général, par la république florentine. Ayant reçu plusieurs blessures, il se consacra à la piété, entra en 1267 dans l'ordre à la fois monastique et militaire des frères *Gaudenti*, d'où il lui vint le nom de *Fra Guittone*. Il fonda à Florence le *Monastère des Anges*, pour l'ordre des Camaldules, et mourut en 1294. Fra Guittone peut être considéré comme le premier poëte et prosateur qui ait écrit en langue *toscane;* il était né trente-cinq-ans avant le Dante, et quatre-vingts ans avant Boccace. Il a laissé 40 *canzoni* et plus de 100 sonnets.

GUIZOT (Elisabeth-Charlotte-Pauline de MEULAN), femme du professeur d'histoire de ce nom, naquit le 2 novembre 1773. Son père, qui occupait une place importante dans les finances, lui fit donner une éducation distinguée; néanmoins son enfance fit peu pressentir qu'elle dût un jour acquérir une réputation brillante dans les lettres. Ayant perdu en 1790 son père dont la révolution avait détruit la fortune, elle comprit qu'elle devait chercher à tirer parti de l'éducation qu'elle avait reçue, pour soustraire sa mère, sa sœur et toute sa famille à l'état de détresse dont elle se voyait menacée. Ses facultés se développèrent alors presque subitement, et elle se décida, malgré la défiance qu'elle éprouvait de ses forces, à hasarder quelques écrits pour le public. Mademoiselle de Meulan fut encouragée et guidée en cette circonstance par plusieurs littérateurs, et particulièrement par Suard, ami de ses parents, qui l'employa depuis en diverses circonstances. Le premier ouvrage qu'elle donna fut un roman intitulé: les *Contradictions*, ou *ce qui peut en arriver,* Paris, 1799, in-12. Elle fit preuve dans cet ouvrage d'un esprit piquant, et d'une grande facilité de style. Elle entreprit ensuite de traduire de l'anglais un roman de Marie Hays, où elle avait remarqué de l'intérêt dans quelques situations; mais découragée par la médiocrité du modèle, elle refit le livre sur un fonds presque neuf, y sema une foule d'observations fines et de traits touchants, et le publia en 1799, comme une imitation de l'anglais, sous le titre de *la Chapelle d'Ayton* ou *Emma Courtney*, Paris, 5 vol. in-12; 2e édition, 1810, 4 vol. in-12. Mademoiselle de Meulan fournissait en même temps des articles sur la littérature, les spectacles, les ouvrages nouveaux, à divers journaux, particulièrement au *Publiciste*, journal établi par Suard à la fin de 1797, et dont elle fit en quelque sorte le succès littéraire. Quoiqu'elle fût en relation avec les hommes du jour, elle s'occupa peu des grandes questions politiques, se contentant de s'être unie au parti de *la philosophie*; cependant elle n'en adopta pas tous les principes, elle les combattit même quelquefois dans les objets de morale. En 1807, sa santé s'étant affaiblie visiblement par les chagrins domestiques et par l'excès du travail, elle se vit au moment d'être privée de ressources. Alors elle reçut une lettre d'une main inconnue et sans signature, où on lui proposait de se charger, tout le temps qu'elle le voudrait, des articles qu'elle avait promis au *Publiciste;* mais on ne voulait pas se faire connaître; elle refuse d'abord; on insiste; enfin elle consent, et elle reçoit chaque jour sous le voile du mystère des articles qui annonçaient un talent réel, et qui pouvaient figurer à côté des siens. Cependant elle veut connaître la personne généreuse qui vient à son secours; elle écrit et menace de cesser de rien recevoir si on persiste à ne point se nommer; c'est alors que M. Guizot, jeune homme de vingt ans, qui se livrait dès cette époque à de sérieuses études, se fit connaître à mademoiselle de Meulan. Une liaison d'estime se forma entre eux, et il devint son époux en 1812: jamais union ne fut plus heureuse; ils travaillèrent de concert, et madame Guizot acheva de se former sous lui: ses idées prirent plus d'étendue, d'enchaînement, et bientôt elle donna de nombreux articles dans les *Annales d'éducation*, recueil périodique publié par son mari. Les autres ouvrages de madame Guizot sont: les *Enfants, contes à l'usage de la jeunesse*, 1813, 2 vol. in-12; 3e édit., 1824, ornés de jolies gravures; production remarquable qui réunit au mérite du style une morale pure, qualité bien rare dans les ouvrages qu'on publie aujourd'hui; l'*Ecolier*, ou *Raoul et Victor*, 1821, 4 vol. in-12, roman qu'elle fit pour l'éducation, et que l'académie française couronna, en 1822, comme l'ouvrage le plus utile aux mœurs. On regrette cependant qu'elle y ait inséré quelques épisodes qui n'ajoutent rien à l'intérêt, et empêcheront beaucoup de mères de le mettre entre les mains de leurs enfants; *Nouveaux contes*, 1823, 2 v. in-12, fig., nouvelle édition, 1827, qui offrent le même mérite que ses *Enfants*, *contes,* et prouvent qu'on peut réussir sans avoir recours à des peintures romanesques. Ces seconds contes, ainsi que les premiers, offrent une lecture pleine de charmes pour les enfants, et on peut dire même d'utilité pour les parents eux-mêmes, qui y puiseront une foule d'excellentes indications sur le caractère et le sentiment des enfants, et sur les moyens de les diriger. On peut encore ajouter que jamais une morale plus élevée n'a été mise à la portée des enfants dans des scènes plus intéressantes et plus simples; *Education domestique*, ou *Lettres de famille sur l'éducation*, Paris, 1826, 2 vol. in-8; 2e édition, ibid., 1827, avec le portrait de madame Guizot, sous le titre seulement de *Lettres de famille sur l'éducation*, ouvrage couronné, en 1827, par l'académie

française comme le plus utile aux mœurs; il n'est cependant pas à l'abri de tout reproche. Madame Guizot elle-même ne le donne que comme un essai, ayant omis à regret quelques questions importantes, et traité d'autres avec une étendue qu'on trouvera peut-être excessive, mais qu'elle a jugée indispensable pour suivre la marche de ses idées. Elle a supposé, dit-elle, une correspondance entre des parents occupés de l'éducation de leurs enfants, et qui se communiquent mutuellement, à l'occasion des petits incidents qui arrivent journellement, les réflexions qu'ils leur suggèrent Ce plan, si elle se fût bornée là, nous paraîtrait fort bon; mais l'auteur de la notice de sa vie nous dit qu'elle traite dans cet ouvrage les plus grandes questions de la philosophie morale, et qu'elle montre par des applications comment les vérités générales doivent régler la vie réelle, et pénétrer dans la jeune raison des enfants. Cette explication nous paraît un peu abstraite; le livre en quelques endroits ne l'est peut-être pas moins, mais ce n'est pas encore son plus grand défaut: le même auteur de la notice nous apprend que les principes sont d'un philosophe, que madame Guizot, élevée vers la fin du dernier siècle, n'avait jamais été enchaînée par une foi vive aux dogmes et aux pratiques de la religion établie, que l'âge et la réflexion n'avaient pu qu'affaiblir et rompre enfin le lien fragile qui l'y attachait encore, que sa raison inclina d'abord vers un doute général, et que cependant ce doute ne fut jamais chez elle de l'indifférence. On voit, d'après cet exposé, que ses idées ne peuvent guère être d'accord avec celles des mères chrétiennes; *Conseils de morale*, ou *Essais sur l'homme*, *les mœurs*, *les caractères*, *le monde*, *les femmes*, *l'éducation*, etc., Paris, 1828, 2 vol. in-8, publiés après la mort de madame Guizot, et où l'on trouve en tête une notice très-étendue sur sa vie, écrite par M. Charles de Remusat le 12 juin 1828; une *Famille*, *suivie de nouveaux contes moraux*, ouvrage posthume, à l'usage de la jeunesse, précédé d'une préface par M. Guizot, 2 vol. in-12, fig., 1828. On y trouve le tableau le plus animé et le plus doux de la vie domestique. Ce nouvel ouvrage nous a paru digne de ses autres contes. Madame Guizot a encore fourni des articles signés P. aux *Mélanges de Suard*, et signés E. H. aux *Archives littéraires de l'Europe*, Paris, 1804-1808, 17 vol. in-8. Ceux qu'elle a donnés au *Publiciste* ont été recueillis sous le titre d'*Essais de littérature* et de *morale*, Paris, 1802, in-8. Il n'en a été imprimé qu'un petit nombre d'exemplaires, et ils ne se sont point vendus. Madame Guizot a encore coopéré aux *Archives philosophiques*, *politiques et littéraires*, publiées par MM. Royer-Collard et Guizot, Paris, 1817, 5 vol. in-8. Elle est morte le 1er août 1827. Quoique elle appartînt à la religion catholique, elle a demandé à être ensevelie selon le rit protestant qui était la religion de son mari.

GULDENSTAEDT (Jean-Antoine), médecin et naturaliste russe, né à Riga en 1745, fut appelé à Saint-Pétersbourg, pour faire partie de l'expédition savante, ordonnée par Catherine II. Il partit en 1768, et ne revint que le 2 mars 1775, après avoir parcouru le nord de la Russie, les déserts de la Crimée, les rives du Don, les pays du Caucase, et fait partout de riches découvertes en objets d'histoire naturelle. Les langues des peuplades de la Tartarie et de la Géorgie lui étaient connues. Il fut nommé professeur d'histoire naturelle et président de la société économique de Saint-Pétersbourg. Il s'occupait de mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis dans son voyage, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre pernicieuse qui régnait alors dans cette ville, et dont il venait de guérir sept malades. Il y succomba en 1780. On a de lui plusieurs *mémoires* en latin sur l'histoire naturelle et la botanique, insérés dans les *Mémoires de l'académie de St.-Pétersbourg;* et un *Mémoire* en français *sur les produits de la Russie*, *propres à tenir la balance du commerce toujours favorable*, 1777, in-4. Ce mémoire a été traduit en allemand et en russe. On a publié après la mort de Guldenstaedt, ses *Voyages en Russie et dans les montagnes du Caucase*, écrits en allemand, Saint-Pétersbourg, 1787-91, 2 vol. in-4. Cette relation est très-intéressante, surtout le premier volume, qui contient la description du Caucase; mais malheureusement il s'y est glissé beaucoup de fautes. Jul. de Klaproth, qui a eu l'occasion de consulter le manuscrit original de l'auteur, a publié en français une partie de ce voyage sous ce titre: *Voyage en Géorgie et en Imirette*, *par Guldenstaedt*, *revu et corrigé d'après ses papiers*, Berlin, 1815, in-8. C'est un service signalé qu'il a rendu à la géographie. Il annonce qu'il donnera aussi la *Description du Caucase*, de Guldenstaedt.

GUNDLING (Nicolas-Jérôme) naquit près de Nuremberg, en 1671, d'un ministre. Le fils devint successivement professeur en philosophie, en éloquence et en droit naturel à Halle. Il mourut recteur de l'université de cette ville en 1729, laissant un grand nombre d'ouvrages de littérature, de jurisprudence, d'histoire et de politique, où il y a du savoir, des choses solides et bien vues, mais aussi des paradoxes, des idées fausses et vaines. Ses principaux ouvrages sont: *Nouveaux entretiens*, 1702, in-8; *Historia philosophiæ moralis*, 1706, in-8; *Otia*, ou *Recueil de discours sur divers sujets de physique*, *de morale*, *de politique et d'histoire*, 1706, 1707, 3 vol. in-8; *Gundlingiana*, en allemand, 1715, 9 vol. in-12; *Via ad veritatem*, ou *Cours de philosophie*, 1713-15, 3 vol. in-8; *Mémoire historique sur le comté de Neuchâtel*. La modestie et la modération de Gundling n'égalaient pas son érudition; il était caustique, tranchant et très-décisif dans des matières douteuses, et même dans celles où il avait certainement tort.

GUNNERUS (Jean-Ernest), évêque de Drontheim, très-versé dans les langues orientales et l'histoire naturelle, né en 1718, à Christiana, mort en 1773 à Christiansund, en visitant son diocèse qu'il parcourait régulièrement toutes les années, et où il répandait les lumières, les consolations et les bonnes œuvres. C'est lui qui a fondé la société royale des sciences de Norwége, dont il était un des

membres les plus actifs. Il cultiva avec soin la science de l'histoire naturelle. Il a laissé *Flora Norwegica*, 1766-72, 2 part. in-fol., avec 12 fig., 10 à 15 fr. Il y décrit indistinctement, comme elles se sont présentées dans ses recherches, plus de 1,100 plantes : à part le manque d'ordre, ce livre est très-bien fait; plusieurs *Discours* et *Mémoires*, en danois, dans les transactions de la société de Norwége. Linnée a donné le nom de *Gunnera*, à l'une des plantes de son système végétal.

GUNTER (Edmond), savant anglais, né en 1581 dans le comté d'Héreford, fut un excellent ingénieur et mathématicien : il professa en 1619 l'astronomie au collége de Gresham, et y mourut en 1626, avec une grande réputation, que ses leçons et ses écrits lui avaient acquise. On lui doit l'invention de plusieurs instruments géométriques qui sont encore aujourd'hui en usage : tels que le *secteur*, à l'aide duquel on trace les lignes parfaites des cadrans solaires; *l'échelle*, dite de *Gunter*, ou règle logarithmique adoptée généralement pour simplifier les opérations du calcul. On a de lui : *Canon triangulorum, seu tabula tangentium et secantium*, Londres, 1620, in-8, etc. Les *œuvres* de Gunter contenant les observations astronomiques et la description de ses découvertes ont été plusieurs fois réimprimées : la 5e édition donnée par Leybourn en 1673, in-4, est la plus complète et la plus estimée.

GUNTHER (Jean-Chrétien), poëte allemand, né en 1695 à Striegau, en Basse-Silésie, eut des talents qui firent son malheur. Un poëte jaloux mêla dans la boisson de Gunther des drogues qui l'enivrèrent, au moment qu'on devait le présenter à Auguste II, roi de Pologne. Au milieu du compliment qu'il débita à ce monarque, il fit une chute honteuse. Cet accident lui causa un chagrin si amer qu'il en mourut en 1723. Il laissa plusieurs morceaux de *poésies*, dans lesquels on remarque du génie naturel et des grâces, mais peu de correction. On cite surtout son *ode* sur la victoire que le prince Eugène remporta sur les Turcs : victoire qui a aussi été célébrée par le grand Rousseau. Ses poésies n'ont été imprimées qu'après sa mort, sous ce titre : *Recueil des poésies, tant allemandes que latines, de J.-C. Gunther de Silésie*, Breslau, 1723-35, 4 vol. in-8.

GUNZEL (Jean), né à Commotau en Bohême, entra chez les jésuites en 1676, fut envoyé en Portugal et de là au Brésil en 1694. Il mourut au milieu de ses travaux apostoliques, sans qu'on sache précisément l'année. On a de lui deux relations pleines d'intérêt, aussi bien accueillies par les savants que par les hommes zélés pour les progrès de l'Evangile : *Description de l'auteur à Bahia, et des nations sauvages vers lesquelles il est envoyé*, 1694; *Notices touchant sa mission au Brésil et les mines d'or qui se trouvent dans ce territoire*, Lisbonne, 1720. Les Espagnols dans leurs relations l'appellent quelquefois *Guinzol*.

GURLITT (Jean-Geoffroi), théologien distingué par sa science, et grand orientaliste, naquit à Leipzig en 1754, et a publié : *Oratio de usu librorum sacrorum;* une *Histoire de la philosophie;* une *Traduction de Pindare* avec des notes nombreuses; un *Traité sur Ossian* et plusieurs autres ouvrages. Il est mort à Hambourg en 1827.

GURTLER (Nicolas), théologien protestant, naquit à Bâle en 1654. Après avoir professé en différentes villes d'Allemagne, il occupa la chaire de théologie de Franeker en 1707, et mourut en 1711. Ses principaux ouvrages sont : *Lexicon linguæ latinæ, germanæ, græcæ et gallicæ*, Bâle, 1731, in-8; *Historia Templariorum*, 1703, in-4; *Origines mundi*, 1708, in-4, fig. : ouvrage plein d'érudition, mais dans lequel l'auteur adopte beaucoup d'étymologies incertaines et d'idées ridicules sur la mythologie; *Institutiones theologicæ*, 1721, in-4, etc. Les écrits de Gurtler sont estimés des théologiens protestants.

GUSMAO (Barthélemi de), jésuite portugais, premier inventeur des aérostats, naquit à Lisbonne en 1677. Il entra fort jeune chez les PP. de la compagnie de Jésus, fit ses études avec succès, et se livra particulièrement aux sciences physiques. Ayant été envoyé par ses supérieurs à Rio-Janeiro, il y obtint une chaire de philosophie, qu'il occupa pendant quinze années. Le P. Gusmao, doué d'une imagination vive et pénétrante, était propre aux découvertes, ou, pour mieux dire, à rectifier celles que l'on doit le plus souvent au hasard. On dit que, s'étant mis un jour à sa fenêtre, qui donnait sur le jardin du monastère, il vit un corps sphérique, léger et concave, s'élever et flotter dans les airs; c'était peut-être une coquille d'œuf, ou une écorce très-sèche de citron, ou de fine orange, que l'air, moins léger que la matière, soulevait du sol. Cette découverte le frappa, et désirant d'en tirer parti, il s'aperçut qu'il ne pourrait parvenir à son but qu'en fabriquant une machine concave, qui présentât à l'atmosphère une assez grande surface avec le poids le plus léger. Plusieurs essais le conduisirent enfin à construire un ballon de toile, un peu ouvert circulairement dans sa partie inférieure, au-dessous duquel il mit un petit brasier flamboyant. Son expérience ayant réussi, il voulut que les religieux de son couvent fussent témoins de la seconde, qui eut lieu dans le jardin. Elle obtint le même succès; alors le P. Gusmao choisit pour une nouvelle expérience un théâtre plus vaste. La nouvelle de sa découverte faisait le sujet des conversations de la ville de Lisbonne, lorsqu'il y arriva. Il obtint facilement de Jean V la permission de fabriquer un ballon aérostatique d'une grande dimension; il le fit lancer dans la place contiguë au palais du roi, qui assista à cette expérience avec sa famille, et au milieu d'une foule immense. Le courageux Gusmao monta sur la machine, qui était retenue par des cordes, et s'éleva dans les airs, au grand étonnement des spectateurs. Il était parvenu jusqu'à la hauteur de la corniche du faîte du palais, quand la négligence de ceux qui tenaient les cordes fit frapper fortement le ballon contre la corniche, où il se rompit. La machine commença alors à tomber, mais assez doucement, et de manière qu'il n'arriva aucun mal à l'aéronaute. Cette expérience eut lieu en 1720, et elle fit donner au P. Gusmao le surnom de *Voa-*

dor (homme volant). Ce succès l'encouragea, et il promit d'essayer de monter sur un ballon sans le secours des cordes. Il se flattait de pouvoir un jour donner une direction fixe à l'aérostat, afin que sa découverte devint utile. Mais elle lui fit de puissants ennemis, qui, en calomniant et sa découverte et ses intentions, ameutèrent le peuple et ne cessèrent leurs poursuites que jusqu'à ce que le P. Gusmao fût traîné dans un cachot. Ce coup était dirigé contre lui par des ennemis secrets des jésuites. Ces religieux ne tardèrent pas à obtenir la liberté de leur collègue qu'ils firent partir pour l'Espagne, où il mourut de chagrin en 1724. On trouve ces détails insérés dans le *Journal de Murcie*, et dans divers *Mémoires* du temps. Ils ont été reproduits ensuite par les *Notizie letterarie di Cremona*, année 1784, n° 17; et par le *Journal des Savants*, en octobre 1784, qui dit que la machine du P. Gusmao avait la forme d'un oiseau avec sa queue et ses ailes; il ajoute encore que des savants anglais et français s'étant rendus à Lisbonne pour vérifier les faits, ils en recueillirent les détails d'un frère du P. Gusmao, religieux dans le couvent des carmes, et auquel le premier avait légué ses manuscrits sur l'art de construire des *machines volantes*. Nul doute que plusieurs physiciens, avant même le XVIIe siècle, avaient imaginé des moyens différents pour s'élever dans les airs; mais c'est le P. Gusmao qui réalisa ces projets, auquel on doit la première expérience du ballon aérostatique, que Montgolfier a renouvelée soixante-quatre ans après. — Alexandre GUSMAO, autre jésuite portugais, né à Porto en 1701, et mort vers 1783, fut auteur de plusieurs ouvrages théologiques et d'un *Compendium perfectionis religiosæ, opus posthumum*, Lisbonne, 1783, in-fol., publié par son confrère le P. Manoel de Azevedo.

GUSSANVILLAN, ou GOUSSAINVILLE (Pierre), natif de Chartres, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à la critique sacrée. Un des fruits de son étude est une bonne édition des *OEuvres de saint Grégoire le Grand*, Paris, 1675, 3 vol. in-fol. C'était la meilleure avant celle des bénédictins de la congrégation de St.-Maur, donnée en 1705, 4 vol. in-fol.

GUSTA (François), jésuite, naquit à Barcelonne en 1744, et entra dans la compagnie, dans la province d'Aragon, à l'âge de 15 ans (1759). Il occupa plusieurs chaires dans les couvents de son ordre en Espagne, et lors de sa suppression il passa en Italie, demeura longtemps à Naples, et se rendit ensuite à Palerme, où il enseignait la théologie en 1814. Il écrivait avec pureté et élégance l'italien, et a laissé les ouvrages suivants, tous en cette langue: *Sur les catéchismes modernes; Essai critique et théologique*, Foligno, 1793, deuxième édition. Cet essai, qui mérita l'approbation du pape Pie VI, combat particulièrement le catéchisme des jansénistes; *Mémoires historiques sur l'arrivée à Ferrare du pontife Pie VI, à son retour de Vienne*, Ferrare, 1782, in-8; *État malheureux de la Calabre et de Messine après le tremblement de terre, au mois de février* 1783, Florence, 1783, in-8; *Doutes critiques et théologiques sur le baptême supposé du juif Bianchini*, Bologne, 1786, in-4; *Réforme de l'Alkoran de Séich Mansur*, Florence, 1787, in-12; *Courte réfutation du parallèle du livre intitulé : Jésus-Christ sous l'anathème*, Ferrare, 1782, in-8; *Testament politique de Voltaire*, traduit du français, Florence, 1783; *Vie du marquis de Pombal*, Yverdun, 1782, 4 vol. in-4 : cet ouvrage, très-estimé, a été traduit en français et en allemand; *Courte Instruction à un théologien, pour savoir si le probabilisme a été condamné*, Florence, 1782, in-8; *Voyages entrepris par des papes*, Ibid., 1782, in-8. L'auteur y a inséré le *Voyage de Pie VI à Vienne; Vie de Constantin le Grand*, Foligno, 1786; Venise, 1790; *Essai critique sur les croisades..., et si elles peuvent avoir lieu actuellement contre la France* : cet ouvrage, sans nom d'auteur, de lieu ni d'année, doit cependant avoir paru au commencement de 1793, et après la mort de Louis XVI; *Des Erreurs de Pierre Tamburini*, dans ses leçons de *Morale chrétienne*, Foligno, 1791; *Mémoires sur la révolution française, soit politique, soit ecclésiastique, et de la part qu'y ont eue les jansénistes*, Assise, 1793, in-8. Le même ouvrage fut reproduit corrigé et augmenté sous le titre de : *L'Influence des jansénistes sur la révolution française*, Ferrare, 1794, in-8; *Défense du catéchisme du cardinal Bellarmin*, ibid., 1787, 1789, in-8; *De la conduite de l'Église catholique dans l'élection de son chef visible, le pontife romain* Pie VII, Venise, 1799, in-8; *L'Esprit du XVIIIe siècle*, etc., Ferrare, 1792, in-8; ouvrage excellent et parfaitement écrit; *Réponse à la question sur le jugement qu'on doit porter sur les personnes qui, en des pays catholiques, prennent la défense du serment exigé* (des prêtres) *par l'assemblée nationale de France*, Ferrare, 1793; l'ancien projet de *Bourg-Fontaine*, continué et accompli par les jansénistes modernes; nouv. édit., corrigée et augmentée, Venise, 1800, in-8; *Souvenirs politiques, religieux et affectueux, d'un père de famille à son fils, à la fin du XVIIIe siècle*, Venise, 1800, in-8; *Réponse d'un curé aux réflexions démocratiques du docteur Jean Tumiati*, ibid., 1799, in-8; *De Sueci imperii sub Gustavo III mutatione Commentarius*, Palerme, 1790. Il avait fait une magnifique édition de cet ouvrage, qu'il dédiait à Gustave, roi de Suède; mais ce monarque fut assassiné au moment où l'ouvrage allait paraître; *De vita et scriptis Joann. Andreæ Barotti Commentarius*, Macerata, 1779, in-8. Ce savant jésuite est mort à Palerme en 1816. Il a laissé un grand nombre de manuscrits dignes d'être mis au jour, tels que les suivants : *Sur l'église russe*; des *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique*; une *Notice des jésuites* qui, après l'abolition de leur ordre, ont publié des ouvrages. Cette notice tomba dans les mains d'un illustre confrère du P. Gusta, le P. Andrès, qui l'a communiquée à l'auteur du *Supplément* à la biographie des écrivains jésuites, imprimée à Rome en 1814.

GUSTAVE Ier, roi de Suède, connu sous le

nom de Gustave Wasa, était fils d'Eric Johanson de Wasa, duc de Gripsholm. Il naquit en 1490 au château de Ludholm. Christiern II, roi de Danemark, s'étant emparé de la Suède en 1512, fit enfermer Gustave dans les prisons de Copenhague. Gustave parvint à se sauver ; il erra longtemps dans les montagnes de la Dalécarlie, fut volé par son guide, et se vit réduit à travailler aux mines de cuivre. Après diverses aventures, il vint à bout de soulever les Dalécarliens, se mit à leur tête, chassa Christiern, prit Stockholm, et fut élu roi par les Suédois en 1523. Pour affermir sa domination, il s'imagina devoir abolir l'ancienne religion du pays, et établit le luthéranisme dans ses états. Il s'empara d'une partie des biens du clergé; mais pour que le peuple adoptât plus facilement ce changement, il lui laissa des évêques, en diminuant leurs revenus et leur pouvoir. Quelques mouvements que firent les Dalécarliens, en faveur de la religion catholique, ne furent pas heureux. Gustave étouffa leurs murmures. Il fit ensuite déclarer la couronne de Suède héréditaire, aux états de Westeras, en 1544, et mourut en 1560. Ceux qui parlent toujours avec enthousiasme des hommes à révolutions, surtout de ceux qui à la révolte ont joint l'abolition de la religion catholique, ont peint Gustave comme un héros. Mais les écrivains qui ne jugent pas précisément des choses et des hommes, par les succès d'une entreprise, n'en ont pas donné une idée si favorable. L'abbé Bérault, qui en fait d'ailleurs un grand éloge, convient « qu'il ravalait son âme au » manége de la feinte et de la fourberie, à de basses » chicanes, à des oppressions manifestes, à des ma» nœuvres indignes d'une probité même vulgaire, » etc. » Il s'était servi des paysans Dalécarliens pour satisfaire ses vues ambitieuses, et il les écrasa quand ils voulurent maintenir l'ancienne religion. La considération que donna pour le moment à la Suède une révolution d'éclat, ne se soutint pas. Elle tomba si rapidement, que Pibrac, chancelier de Henri IV, encore simple roi de Navarre, se plaignant des procédés de la cour de France, disait « qu'elle n'avait pas plus d'égard pour ce monar» que, que pour un roi de Suède ou de Chypre. » L'*Histoire de Gustave* a été publiée en allemand, par le capitaine Archenholtz, Tubingen, 1801, 2 vol. in-8, et traduite en français par Gérard de Propiac, 1803, 2 vol. in-8. Cette traduction n'a obtenu aucun succès et ne le méritait guère. Le livre d'Archenholtz n'a d'autre but que de justifier Gustave Wasa d'avoir renversé la religion catholique, qui était celle de son pays, et d'y avoir introduit le luthéranisme. Son histoire est d'ailleurs écrite sans agrément comme sans profondeur. On n'y trouve ni cet esprit qui sait animer la narration, ni ce jugement qui sait éclairer les faits par des réflexions pleines de sens. L'ouvrage suédois sur le même sujet, par l'évêque Olaus Celsius, est bien préférable : mais ce que nous avons de mieux sur Gustave Wasa, c'est l'*Histoire des révolutions de Suède*, par l'abbé de Vertot. Si on ne rencontre pas en lui l'historien profond, on y trouve au moins l'écrivain attachant et le grand peintre.

GUSTAVE-ADOLPHE, ou Gustave II, dit *le Grand*, roi de Suède, né à Stockholm en 1594, succéda à son père Charles en 1611, après avoir été élevé d'une manière digne de sa naissance. Sa valeur éclata d'abord contre les rois de Danemark, de Moscovie et de Pologne, qui l'avaient attaqué en même temps. Il fit la paix avec les deux premiers, et obligea le dernier à quitter la Livonie. Après avoir terminé heureusement cette guerre, il fit alliance avec les protestants d'Allemagne contre l'empereur et les princes catholiques qui s'étaient joints à lui pour la défense de l'ancienne religion. La France, par des vues politiques, se déclara en 1631 pour Gustave et les protestants. Ceux-ci encouragés présentent des requêtes à l'empereur, lèvent des troupes, tandis que Gustave avance en augmentant toujours son armée. Ses ministres voulurent le détourner de cette guerre, sous prétexte qu'il manquait d'argent. *Mes armées*, leur répondit-il, *ont du courage et de l'intelligence; elles arboreront mon étendard chez l'ennemi, qui payera mes troupes*. Il commença ses conquêtes en Allemagne par l'île de Rugen, et par la Poméranie, pour être assuré de ses derrières. Il défendit, sous les plus grièves peines, de faire le moindre tort aux habitants ; il fit même distribuer du pain aux pauvres. Sa maxime était, que *pour se rendre maître des places, la clémence ne vaut pas moins que la force....* Gustave parcourut en moins de deux ans et demi les deux tiers de l'Allemagne, depuis la Vistule jusqu'au Danube et au Rhin. Tout se soumit à lui, toutes les places lui ouvrirent leurs portes. Il força, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à se joindre à lui; l'électeur de Saxe lui donna ses propres troupes à commander; l'électeur Palatin dépossédé vint combattre avec son protecteur. Gustave remporta une victoire complète devant Leipzig le 17 septembre 1631, sur Tilli, général de l'empereur. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, prirent la fuite dans cette journée ; mais la discipline suédoise répara ce malheur. Le roi de Suède charge l'électeur de Saxe, qui a combattu avec lui, de porter la guerre dans la Silésie et dans la Bohême, et il entre lui-même dans la Franconie, dans le Palatinat, et dans l'archevêché de Mayence. Il avait accoutumé son armée à un ordre et à des manœuvres qui n'étaient pas connus ailleurs, et c'est la grande raison de ses succès. Tilli vaincu devant Leipzig le fut encore au passage du Lech en 1632. Gustave entreprit le siége d'Ingolstadt. Il va reconnaître une fortification qu'il veut faire attaquer : les canonniers de la place tirèrent sur lui, et si juste, qu'un boulet emporta la croupe de son cheval. Après d'inutiles efforts, il est obligé de lever le siége. L'année suivante (18 novembre 1633), Gustave donna, dans la plaine de Lutzen, la fameuse bataille contre Walstein, autre général de l'empereur. La victoire fut longtemps disputée. Les Suédois la remportèrent; mais ils perdirent Gustave, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles et de deux coups d'épée, quelques auteurs assurent qu'il fut tué avant l'action, en allant reconnaître l'ennemi. Gustave pa-

raissait avoir quelque pressentiment de son malheur, lorsque voyant, peu de jours auparavant, les protestants accourir en foule au devant de lui avec de grandes démonstrations de joie et d'admiration, il dit « qu'il craignait bien que Dieu, offensé de » leurs acclamations, ne leur apprît bientôt que » celui qu'ils révéraient comme un dieu n'était » qu'un homme mortel. » Il disait ordinairement « qu'il n'y avait point d'hommes plus heureux que » ceux qui mouraient en faisant leur métier; » il eut cet avantage, supposé que cette guerre fût un devoir pour lui; mais il était tranquille en Suède, l'empereur ne songeait pas à lui, et il ne paraît pas que les sujets mécontents d'un empire étranger aient pu lui présenter des titres assez imposants, pour légitimer une agression hostile contre un monarque qui ne l'avait lésé en rien. Il emporta dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du Nord, et l'estime de ses ennemis; mais les maux infinis qu'il fit à la religion catholique, qu'il détruisit dans une grande partie de l'Allemagne, semblent le placer parmi les persécuteurs de l'Eglise. Le pillage qu'il permettait à ses troupes, la spoliation des églises, les horreurs inouïes qui se commettaient dans les villes prises d'assaut, ont rendu son nom odieux dans plusieurs provinces, mais surtout en Bavière. Ses amis lui reprochaient deux défauts, l'emportement et la témérité. Il se justifiait par deux maximes, moins vraies qu'il ne pensait. « Puisque » je supporte patiemment les travers de ceux aux» quels je commande, ils doivent aussi excuser la » promptitude et la vivacité de mon tempérament. » C'est ainsi qu'il répondait au premier reproche: voici comment il rejetait le second: « Un roi se dé» clare indigne de la couronne qu'il porte, lorsque, » dans un engagement, il fait difficulté de se » battre comme un simple soldat. » Gustave, qui donnait des soins très-suivis aux exercices militaires, avait le même zèle pour tout ce qui intéressait sa religion. Il paraît qu'il était luthérien de bonne foi, et que son zèle pour cette secte fut un des motifs de tous les maux qu'il fit aux catholiques. Il composa lui-même des prières qu'on récitait tous les jours dans son camp, à des heures marquées. Ce prince avait coutume de dire que *les meilleurs chrétiens étaient les meilleurs soldats*. Sous sa tente, au milieu des armes, il donnait quelque temps à la lecture de la parole de Dieu. « Je cherche à me » fortifier contre les tentations, en méditant nos » livres sacrés, » dit-il un jour à quelqu'un de ses officiers qui le surprit dans ce pieux exercice. (*Voy.* Fénelon, Gabriel.) « Les personnes de » mon rang ne sont responsables de leurs actions » qu'à Dieu, et cette indépendance donne occasion » à l'ennemi de notre salut de nous tendre des » piéges dangereux, contre lesquels nous ne pouvons » être assez sur nos gardes.... » On l'avertit que deux officiers allaient se battre en duel, Gustave alla les trouver accompagné du bourreau, auquel il ordonna en leur présence de pendre sur-le-champ celui qui survivrait à l'autre. Depuis ce moment on n'entendit plus parler de duel. Il allait porter la guerre au delà du Danube, et peut-être détrôner l'empereur lorsqu'il fut tué. Que n'a-t-on pas débité sur la mort de ce roi guerrier! On en accusa François Albert, duc de Lauembourg, un de ses généraux, qui fut tué lui-même par les Autrichiens. On imputa sa mort au cardinal de Richelieu, qui avait besoin de sa vie. Une lettre trouvée dans les archives de Suède explique de toute autre manière cet événement. Elle est datée du 29 janvier 1725, et adressée par André Groedging, prévôt du chapitre de Wexio en Suède, à Nic. Hawedson Dhol, secrétaire des archives de ce royaume. En voici la teneur: « Lorsque j'étais en Saxe, en 1686, je dé» couvris par un heureux hasard les circonstances » de la fin déplorable du roi Gustave-Adolphe. Ce » prince était sorti, sans autre suite que celle d'un » valet, pour aller à la découverte de l'ennemi. Un » brouillard épais qu'il faisait ce jour-là, l'empê» cha d'apercevoir un détachement de troupes au» trichiennes, qui firent feu sur lui, et le blessèrent » sans le tuer. Le valet qui aidait le roi à retourner » à son camp, l'acheva d'un coup de pistolet, et » s'empara d'une paire de lunettes dont ce prince, » qui avait la vue fort basse, se servait constamment. » J'achetai ces lunettes du doyen de Naumbourg. » Lors de mon séjour en Saxe, le meurtrier du roi » était fort vieux et tirait vers sa fin. Les remords » qu'une action aussi atroce devait naturellement lui » occasionner, ne lui laissaient pas un moment de » repos. Il envoya chercher le doyen dont je viens » de parler, et lui fit l'aveu de son crime. J'ai appris » ces détails de la bouche même du doyen dont » j'achetai les lunettes, que j'ai déposées dans les » archives de Suède. » Gustave avait écrit des *Mémoires* historiques que l'on conservait en manuscrit au palais de Stockholm, mais qui ont été consumés en partie dans l'incendie de cet édifice à la fin du 17e siècle: le reste a été publié avec des remarques par Benoît Bergius. Puffendorf a écrit sa vie en latin, in-fol. Il a paru une nouvelle *Histoire* de Gustave-Adolphe, en français, par Mauvinon, Amsterdam, 1764, in-4, ou 4 vol. in-12. L'histoire de Gustave a été écrite en anglais par Harte, en suédois par Hallemberg. Le général Grimoard a publié les conquêtes de Gustave-Adolphe, 1782, onze livraisons in-fol. Gustave laissa de Marie-Eléonore, fille de Sigismond, électeur de Brandebourg, une fille unique, qui lui succéda à l'âge de 5 ans. (*Voy.* Christine.)

GUSTAVE III, roi de Suède, fils d'Adolphe-Frédéric et de Louise-Ulrique, princesse de Prusse, naquit à Stockholm en 1746. Il reçut une éducation heureuse, sous la conduite du comte Gustave de Tessin, et succéda à son père en 1771, âgé de 25 ans. Dès l'année suivante, il entreprit de changer la forme du gouvernement qui était aristocratique, et de s'emparer de toute l'autorité de l'administration. Puissamment secondé dans ce projet par le duc de Sudermanie son frère, par le comte de Vergennes alors ministre de France en Suède, par les régiments de sa garde et par ses autres troupes, il fit arrêter et déposer quelques sénateurs qu'il remplaça par d'autres qui lui étaient dévoués; et laissant subsister quelques formes d'un gouvernement libre, il

s'affermit réellement dans tous les pouvoirs d'un monarque absolu. En 1780, il conclut avec la Russie et le Danemark le fameux traité de neutralité, armée qui fut si utile au commerce du Nord. Après avoir voyagé dans différentes contrées de l'Europe, et joui des plaisirs qu'un prince jeune et puissant peut recueillir sur les chemins de ce monde, il fut plus sérieusement occupé en 1788, lorsqu'à la sollicitation de la Prusse, il entreprit la guerre contre la Russie pour faire diversion en faveur de la Porte. Il marchait sur Pétersbourg, lorsque plusieurs officiers formèrent un complot pour arrêter sa marche. S'étant échappé de la tente où les conjurés le tenaient comme prisonnier, il alla réclamer l'aide des Dalécarliens, qui avaient déjà frayé à Gustave-Wasa le chemin du trône. Ceux-ci prirent sa défense, et, avec leur secours, il fit lever aux Danois le siége de Gothembourg, et conclut ensuite la paix avec eux. Dans cette même année, 1788, il convoqua les états, où la noblesse s'étant montrée fort exigeante, le sénat fut définitivement supprimé. Gustave continuait toujours à faire la guerre à la Russie. Il y eut diverses actions par mer et par terre, peu décisives et dont pour l'ordinaire les deux partis s'attribuèrent l'avantage; mais le 4 juillet 1790, la flotte suédoise fut totalement défaite, perdit sept vaisseaux de ligne, plusieurs frégates et 5,000 hommes. Cependant la flotte légère des Russes ayant été détruite peu de temps après, Gustave trouva le moyen de faire, le 14 août 1790, une paix honorable, et acquit quelques districts de la Finlande, qui fixèrent les bornes des deux empires d'une manière plus tranchante.. La révolution de France trouva en lui un ennemi déclaré. Pour être à même de la combattre, il assembla en 1792 une diète à Gèfle, dont les principaux membres n'approuvèrent pas sa résolution. Il y eut des représentations très-fortes que le roi supprima. Les mécontentements s'accrurent par les coups d'autorité qui intervinrent. Gustave retourna à Stockholm, multiplia les spectacles, les bals, les opéras, moyens souvent employés pour distraire le peuple et lui dérober l'aspect de la chose publique. Mais au milieu d'un de ces divertissements le roi reçut, le 16 mars, un coup de pistolet dont il mourut le 29. (*Voy.* ANKARSTROEM.) Prince actif, décidé, courageux; voulant le bien sans toujours en distinguer les moyens; jaloux de la gloire du trône sans vouloir paraître ennemi de la liberté; ami des catholiques sans rien faire qui pût irriter les protestants; employant la persuasion, et déployant en même temps tous les ressorts de la puissance armée; affable et populaire envers les petits, autant que sérieux, quelquefois dur avec les grands, il eut cet ensemble de qualités, en quelque sorte disparates, que la politique humaine sait réunir pour assurer le succès de ses plans, lorsqu'une politique supérieure ne les traverse pas. Il aimait les lettres et les arts. Ses loisirs étaient principalement consacrés à la lecture, au dessin, et à la composition de pièces de théâtre, dont il prenait le sujet dans l'histoire de son pays. Celles qu'il a laissées, les lettres qu'il a écrites, et les discours qu'il a prononcés aux diètes et dans d'autres circonstances, ont été recueillis et publiés à Stockholm. Il en a paru une traduction française par Dechaux, sous le titre d'*OEuvres politiques, littéraires et dramatiques de Gustave III*, Stockholm et Paris, 1805-11, 5 vol. in-8, fig., 30 fr. Barbier lui attribue les *Réflexions* sur la nécessité d'affranchir l'habillement suédois des modes étrangères, publiées à la Haye, 1778, in-12. La *vie* de Gustave III a été écrite en allemand par Posselt, Strasbourg, 1793, in-8, et traduite en français, 1807, in-8. On a en outre une histoire de la révolution de 1772 par Michelessi, en italien, et par Sheridan en anglais, ainsi qu'une histoire du règne de Gustave III par le chevalier d'Aquila, Paris, 1807, 2 vol. in-8. Il avait épousé en 1776 Sophie-Madeleine, fille de Frédéric V, roi de Danemark, dont il eut Gustave-Adolphe, qui lui succéda.

GUSTAVE IV (Gustave-Adolphe), roi de Suède, fils de Gustave III, était né à Stockholm le 1er novembre 1778. Quoique mineur, à l'époque de la mort de son infortuné père, il succéda à ce prince sous la tutelle du duc de Sudermanie, et prit lui-même les rênes du gouvernement, après avoir atteint sa majorité le 1er novembre 1796. Plus tard il fut couronné à Nonkœping. Après la mort de l'impératrice Catherine, il conclut une alliance défensive avec Paul pour résister aux prétentions exagérées que le cabinet anglais élevait sur la navigation de la Baltique. Mais la mort violente de l'empereur neutralisa cette combinaison, et Alexandre, son successeur, abandonna à l'Angleterre tous les points en litige, sans prétendre à aucun dédommagement. Après la bataille et la paix de Tilsitt, Gustave rompit avec la Russie, et persévérant dans la haine que lui inspirait contre Napoléon son attachement à l'infortuné duc d'Enghien, il se refusa obstinément à toute proposition d'alliance avec les Français. La prise de Stralsund et l'occupation de l'Ile de Rugen par le maréchal Brune furent la réponse de l'empereur à une conduite aussi hardie; au même instant une armée russe envahissait la Finlande. Ce dernier événement fut le signal de la décadence et de la ruine totale de Gustave. La valeur des Suédois céda bientôt devant l'immense supériorité numérique des Russes; manquant d'hommes et d'argent, déterminé pourtant à continuer la guerre, le roi de Suède fait marcher ses gardes qui sont battus, et aussitôt il casse et dégrade en masse ce corps composé d'hommes pris dans les rangs les plus distingués de l'état. La révolte ne tarde pas à succéder à l'indignation; l'armée toute entière s'associant au ressentiment des gardes, marche sur Stockholm pour s'emparer de cette capitale que les Russes menaçaient d'un autre côté, après s'être emparés des Iles d'Aland. Gustave est arrêté dans son palais, et forcé d'abdiquer la couronne en faveur du duc de Sudermanie qui fut proclamé sous le nom de Charles XIII. Ayant quitté la Suède en 1810, le roi détrôné parcourut d'abord, sous le nom de comte de Holstein-Gottorp, l'Allemagne et la Russie, puis l'Angleterre, d'où il revint promptement sur le continent et se fixa définitivement à Bâle où il

sollicita et obtint plus tard le droit de bourgeoisie. En 1815 Gustave fit auprès du congrès assemblé à Vienne d'actives démarches pour remonter sur le trône, ou du moins pour assurer la couronne à son fils. Mais il ne put obtenir aucune réponse officielle ni diplomatique, et dut même, sur les représentations de la cour de Danemark, renoncer au titre de duc de Holstein qu'il avait jusque-là conservé. Ce fut alors qu'il prit le nom de colonel Gustavson sous lequel il fut exclusivement connu jusqu'à sa mort arrivée à Saint-Gall le 1er février 1837. Il avait épousé, en 1798, Sophie-Dorothée-Frédérique, princesse de Bâle.

GUTHRIE (William), écrivain écossais, naquit en 1708 à Brichen dans le comté d'Angus. Sa mauvaise conduite l'ayant obligé de s'expatrier, il se rendit à Londres, où il exerça pendant quelque temps la profession de maître d'école. L'exercice de quelques talents littéraires lui procura ensuite une ressource pour subsister : il se mit aux gages des libraires et du gouvernement. Comme il travaillait à la hâte, ses ouvrages sont déparés par beaucoup de négligences et même d'erreurs; cependant ils eurent un moment de vogue, et la rapidité de sa plume ne pouvait plus suffire aux demandes qui lui étaient faites par les libraires; il finit par mettre son nom à une foule de compilations littéraires. Ses principaux ouvrages sont, une *Histoire générale du monde* (composée avec John Gray, etc.), 1765, 10 vol. in-8; une *Histoire d'Angleterre*, 3 vol. in-fol., la moins mauvaise de ses productions historiques; une *Histoire d'Ecosse*, 1770, 10 vol. in-8; *New geographical, histor. and commerc. grammar*. dont la partie astronomique est due à James Fergusson. Elle a obtenu un grand nombre d'éditions successivement beaucoup augmentées; la 21e est de Londres, 1810, gr. in-8. Elle a été traduite en français par François Noël et Soulès, Paris, 1807, 8 vol. in-8, avec un atlas de 49 cartes in-fol., 66 fr., avec l'atlas gr. in-fol. de 60 cartes, 124 fr.; un abrégé de cette géographie, Paris, 1823, 2 vol. in-8, avec 15 cartes, 20 fr. On doit encore à Guthrie des traductions de différents ouvrages de Cicéron et une traduction entière de Quintilien.

GUTTEMBERG (Jean GENSFLEISCH, surnommé), l'un de ceux qui passent pour avoir inventé l'imprimerie, naquit en 1400, à Mayence, d'une famille noble du nom de Sulgeloch, dont les différentes branches avaient des surnoms pris des enseignes qui distinguaient les maisons qu'elles habitaient, tels que celui de Guttemberg, qui était le surnom de la sienne. C'est ce gentilhomme allemand que quelques auteurs ont voulu faire passer pour l'inventeur de l'imprimerie. On prétend prouver par des documents tirés des archives de la ville de Strasbourg, et publiées en 1760, par Schœpflin, dans un ouvrage intitulé *Vindiciæ typographicæ*, qu'avant 1440 Guttemberg avait commencé dans cette ville ses premiers essais de typographie. Ces essais ne furent pas faits avec des caractères de bois mobiles, comme le veut Schœpflin, mais avec des planches gravées, comme le prouve le sieur Fournier, célèbre graveur de caractères, auquel Baer, dans sa *Lettre sur l'origine de l'imprimerie* (Strasbourg, 1761), a répondu d'une manière peu satisfaisante en interprétant à sa manière un passage allemand, trouvé dans les archives de Strasbourg. (*Voy.* le *Journ. hist. et lit.*, premier juill. 1791, p. 327.) Ce ne fut qu'après 1444, qu'obéré par les dépenses que ses essais lui avaient coûtées, Guttemberg vint s'associer à Mayence avec Jean Fust, orfévre et artiste habile. Schœffer, écrivain et homme industrieux, fut aussi admis dans cette société. Ils travaillèrent ensemble jusqu'en 1455, et il est très-probable qu'une *Bible sans date* et sans aucune indication du nouvel art qui l'avait produite, dont le 2e vol. seulement, imprimé sur vélin, existe dans la bibliothèque Mazarine, et dont le caractère sculpté en bois et mobile atteste une antiquité plus reculée que la *Bible* connue que Fust et Schœffer imprimèrent l'an 1462 en caractères de fonte; il est très-probable, disons-nous, que cette Bible fut un des premiers fruits de leurs travaux. Il est encore assez vraisemblable que cette même Bible, dont tous les sommaires et les lettres initiales sont ajoutés à la main, est celle dont on a tant parlé, pour avoir été vendue à Paris par Fust, comme manuscrite, plutôt que la Bible de 1462, annoncée dans la souscription comme une production du nouvel art d'imprimer. (*Voy.* ce que nous avons dit là-dessus à l'article FUST.) Guttemberg se sépara de ses associés vers 1455. Les dix années de sa vie, qui s'écoulèrent entre cette époque et l'année 1465, sont remplies différemment par les auteurs qui ont parlé de lui. Les uns le font revenir à Strasbourg pour y exercer l'imprimerie, ce qui est peu vraisemblable; les autres le font rester à Mayence; quelques-uns veulent qu'il ait passé à Harlem en Hollande. Mais comme on ne peut citer aucun ouvrage imprimé qui porte son nom, il n'y a là-dessus que des conjectures plus ou moins arbitraires. Ce que les monuments du temps nous apprennent, c'est qu'en 1465 il fut reçu au nombre des gentilshommes d'Adolphe de Nassau, électeur de Mayence, avec des appointements annuels, et qu'il mourut en 1468, âgé de plus de 60 ans. (*Voy.* COSTER, JENSON, FUST, FOURNIER, MENTEL.) Il faut consulter *l'Analyse des opinions diverses sur l'origine de l'imprimerie* par Daunou, 1803, in-8, et *l'origine de l'imprimerie d'après les titres authentiques*, *l'opinion de Daunou et celle de Van Praet*, etc., par Lambinet, 1810, 2 vol. in-8.

GUTWIRTH (Melchior), né à Budweiss en Bohême, l'an 1626, se fit jésuite en 1644, et mourut d'apoplexie à Prague, après avoir exercé divers emplois dans la société, en 1705. On a de lui divers ouvrages, parmi lesquels, *Sancti Wenceslai martyris et patroni Bohemiæ virtutes*, Olmutz, 1651, in-8; *De virtutibus XIV Cæsarum Austriacorum*, Olmutz, 1659, in-8; *Melchisedech panem et vinum offerens*, Prague, 1669, in-4, etc.

GUY. (*Voy.* GUI.)

GUYARD (Bernard), né à Craon, dans l'Anjou, en 1601, dominicain, docteur en théologie, mourut à Paris en 1674. Il est auteur de la *Vie de saint Vincent Ferrier*, 1634, in-8; *Discrimina inter doctrinam thomisticam et jansenianam*, 1655,

in-4 ; *la Fatalité de St.-Cloud*, Paris, 1674, in-fol., où il tâche de prouver que ce n'est pas un dominicain qui a tué Henri III : on lui a opposé *la véritable Fatalité de Saint-Cloud*, qui se trouve dans le Journal de Henri III. Le P. Steill et Dalmans ont aussi soutenu l'opinion du P. Guyard. (*Voy.* CLÉMENT ; voy. sur cet écrivain la *Bibliothec. Prædicatorum* du P. Echard, tom. 1, et les *Mémoires* de Nicéron, tome 38.)

GUYARD DE BERVILLE, né à Paris en 1697, ne fut pas favorisé de la fortune, et il traina une vie obscure, qu'il finit en 1770, à Bicêtre, où la misère l'avait forcé de se retirer. Nous avons de lui l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, écrite d'une manière diffuse, avec peu de choix dans les détails, et encore moins dans celui des réflexions, qui sont la plupart très-communes, souvent plates et fausses Il a un peu mieux réussi dans l'*Histoire du chevalier Bayard*, Paris, 1760, in-12.

GUYAUX (Jean-Joseph), théologien, né l'an 1684 à Wamfercée, village du Brabant Wallon, fit sa philosophie à Louvain, où il remporta la palme en 1703. Il fut fait professeur d'Ecriture sainte en 1723, docteur en théologie et chanoine de St. Pierre en 1727, président du collége du pape en 1731, chanoine de l'église de Gand en 1734, et enfin doyen de St.-Pierre. Il ne dut tous ces emplois qu'à ses vertus et à sa science; rien n'étant plus éloigné de son caractère que l'ambition, que les intrigues, la souplesse et la lâcheté qu'elle inspire. Il mourut en 1774, à Louvain, après avoir fait des legs considérables aux pauvres, et laissé de grosses sommes pour fonder des bourses en faveur des pauvres étudiants. On a de lui : *Commentarius in Apocalypsim*, Louvain, 1781, in-8, où il combat le système que Kerkherder établit dans sa *Monarchia Romæ paganæ*. Le commentaire de Guyaux est principalement formé, quant à la partie historique, sur *l'Exposition de l'Apocalypse* de Bossuet, et quant aux explications mystiques, sur les *Commentaires du docteur Froidmond*. Le style de cet ouvrage n'est ni pur ni agréable; *Quæstio monastico-theologica de carnium esu*, Louvain, 1740, in-4. C'est une dissertation polémique faite en faveur du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines qui, en sa qualité d'abbé d'Afflighem, avait retiré en 1748 aux religieux de ce monastère, une dispense pour manger gras, qui y avait subsisté pendant 46 ans; *Prælectiones de sancto Jesu Christi Evangelio, deque actis et epistolis apostolorum*. Gérard, chanoine de l'église de Gand, et ci-devant professeur en philosophie à Louvain, est occupé à donner l'édition de cet ouvrage, qui doit être en 7 ou 8 vol. in-8. Guyaux a travaillé à l'édition de la Bible de du Hamel. (*Voy.* ce mot.)

GUYET (François), poëte latin et philologue, né en 1575 à Angers, mort en 1655, fut précepteur du cardinal de La Valette, prieur de St.-André, près de Bordeaux, et passa la plus grande partie de sa vie à Paris, au collége de Bourgogne. Il a donné des éditions d'*Hésiode*, *Hésychius*, *Phèdre*, *Térence, etc.*, avec des remarques critiques.

GUYET (Charles), jésuite à Tours, né en 1600, mort en 1664, travailla sur les cérémonies de l'Eglise; le fruit de ses travaux fut : *Heortologia, sive de festis propriis locorum*, Paris, 1657, in-fol., réimprimé à Urbin, 1728, et à Venise, 1729, in-fol. Ce livre est plein d'érudition et de bonne critique ; on y trouve des choses intéressantes non-seulement pour l'hagiographie et l'histoire ecclésiastique, mais encore pour l'histoire profane.

GUYMIER (Côme), conseiller-clerc au parlement de Paris, sa patrie, et président aux enquêtes, était un magistrat plein d'intégrité et de lumières. Il mourut l'an 1503. Il était chanoine de St.-Thomas du Louvre, doyen de l'église collégiale de St.-Julien de Laon. Il composa un *Commentaire sur la pragmatique-sanction* de Charles VII, roi de France, dont la meilleure édition est celle qu'en donna Pinson, avocat au parlement de Paris, 1666, in-fol.

GUYON (Symphorien), né vers 1595 à Orléans, entra dans l'Oratoire en 1625. Il fut envoyé quelque temps après, avec le P. Bourgoing, à Malines, pour y établir une maison de sa congrégation. Nommé curé de Saint-Victor à Orléans en 1638, il gouverna cette paroisse avec édification, et s'en démit, en faveur de son frère, trois mois avant sa mort, arrivée en 1657. On a de lui : l'*Histoire de l'église et diocèse, ville et université d'Orléans*, 1647, in-fol. La seconde partie de cet ouvrage curieux, mais mal écrit, ne parut qu'en 1650, avec une préface de Jacques Guyon son frère. Celui-ci est auteur d'un petit ouvrage, intitulé, *Entrée solennelle des évêques à Orléans*, 1666, in-8, composé à l'occasion de l'entrée de d'Elbène. — Il y avait eu auparavant un autre GUYON (Louis), dont les *Leçons diverses*, imprimées à Lyon, 1625, 3 vol. in-8, sont au nombre des livres peu communs et curieux.

GUYON (Jeanne-Marie BOUVIER DE LA MOTHE), née à Montargis en 1648, de Claude Bouvier, seigneur de Lamothe-Vergonville, maître des requêtes. Elle se destinait au cloître; mais cédant aux instances de ses parents, elle épousa à l'âge de 14 ans, le fils de l'entrepreneur du canal de Briare, appelé *Guyon*. Devenue veuve à 25 ans, avec de la beauté, du bien, de la naissance et un esprit fait pour le monde, elle donna dans une spiritualité singulière, où l'on crut reconnaître les traces du *quiétisme*. Un voyage qu'elle fit à Paris la mit à même de lier connaissance avec d'Arenthon, évêque de Genève, qui, touché de sa piété, l'appela dans son diocèse. Elle s'y rendit en 1681, et passa ensuite dans le pays de Gex. Il y avait alors dans cette contrée un Lacombe, barnabite savoyard, directeur fameux, qui communiqua ses idées à Mme Guyon, et tous deux se mirent à prêcher le renoncement entier à soi-même, le silence de l'âme, l'anéantissement de toutes les puissances, une indifférence totale pour la vie ou la mort, pour le paradis ou l'enfer. Cette vie n'était, en suivant la nouvelle doctrine, qu'*une anticipation de l'autre, qu'une extase sans réveil*. L'évêque de Genève, instruit du progrès que faisaient ces deux apôtres

d'une mysticité suspecte, les chassa l'un et l'autre. Ils passèrent de Gex à Thonon, puis à Turin, de Turin à Grenoble, de Grenoble à Verceil, et enfin à Paris; et partout ils se firent des prosélytes. Les jeûnes, les courses, les chagrins achevèrent d'affaiblir leur cerveau. Mme Guyon fut enfermée en 1688, par ordre du roi, dans le couvent de la Visitation de la rue Saint-Antoine, à Paris. Ayant recouvré sa liberté par le crédit de Mme Maintenon, elle parut à Versailles et à Saint-Cyr. Les duchesses de Charost, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemart, touchées de l'onction de son éloquence et de la chaleur de sa piété douce et tendre, la regardèrent comme une sainte, faite pour amener le ciel sur la terre. L'abbé de Fénélon, alors précepteur des enfants de France, se fit un plaisir de former un commerce d'amitié, de dévotion et de spiritualité, inspiré et conduit par la vertu, et si fatal depuis à tous les deux. Mme Guyon, fière et sûre de son illustre disciple, se servit de lui pour donner de la vogue à ses idées mystiques; elle les répandit surtout dans la maison de Saint-Cyr. L'évêque de Chartres, Godet Des Marais, s'éleva contre la nouvelle doctrine. Un orage se formait; Mme Guyon crut le dissiper, en confiant tous ses écrits à Bossuet. Ce prélat, l'évêque de Châlons, depuis cardinal de Noailles, l'abbé Tronçon, supérieur de Saint-Sulpice, et Fénélon, assemblés à Issy, dressèrent 34 articles. On voulait par ces articles proscrire les maximes pernicieuses de la fausse spiritualité, et mettre à couvert les saines maximes de la vraie. Mme Guyon, retirée à Meaux, les souscrivit, et promit de ne plus dogmatiser. On l'accusa, mais elle n'en convint pas, de n'avoir pas tenu parole. La cour, fatiguée des plaintes qu'on portait contre elle, la fit enfermer d'abord à Vincenne, puis à Vaugirard, et enfin à la Bastille. L'affaire de Mme Guyon produisit la dispute sur le quiétisme entre Fénélon et Bossuet. Ce différend ayant été terminé par la condamnation du livre des *Maximes des saints*, et par la soumission de l'illustre auteur de cet ouvrage, Mme Guyon sortit de la Bastille en 1702, et mourut à Blois en 1717, dans les transports de la piété la plus affectueuse. L'abbé de La Bletterie a écrit trois *lettres*, estimées et rares, dans lesquelles il la justifie des calomnies que ses ennemis avaient inventées pour noircir sa vertu. Malgré des lettres interceptées du barnabite Lacombe à son élève, et de l'élève à son maître, très-tendres et très-vives, les gens sensés regardèrent toujours Lacombe et Mme Guyon, comme deux personnes irréprochables dans leurs mœurs. C'étaient, selon toute apparence, des personnes bien intentionnées, mais qui, cherchant à approfondir les voies extraordinaires, par lesquelles Dieu conduit quelques âmes à lui, s'égarèrent, au moins dans le langage et dans la manière d'énoncer des choses qu'il faut abandonner tout uniment au secret de Dieu. (*Voy.* la fin de l'article ARMELLE.) Les principaux ouvrages de cette femme célèbre, sont : sa *Vie* écrite par elle-même, Cologne, 1720; Paris, 1790, 3 vol. in-8. De toutes les productions de Mme Guyon, c'est la moins commune; *Discours chrétiens*, Paris, 1790, 2 vol. in-8; *l'Ancien et le nouveau Testament, avec des explications et des réflexions*, Cologne, 1713-15, ou Paris, 1790, 20 vol. in-8; des *Lettres spirituelles*, Cologne, 1717, 4 vol. in-8; Poésies et cantiques spirituels, Paris, 1790, 4 vol. in-8. On remarque dans tous ces écrits, de l'imagination, du feu, de l'élégance, et encore plus d'extravagance, surtout quand on prend les choses à la lettre. Mais il paraît qu'à l'égard des mystiques, cette espèce de critique littérale ne peut avoir lieu sans que les Taulère, les Rusbroch, les Blosius, et d'autres auteurs reconnus comme très-sages et parfaitement orthodoxes, ne soient dans le cas de donner bien de l'embarras. (*Voy.* RUSBROCH.) Il est cependant impossible de justifier Mme Guyon, si tout ce que ses écrits contiennent est effectivement d'elle; mais c'est de quoi douteront probablement ceux qui verront le testament qu'elle fit sur le point de mourir, et où, après avoir fait sa profession de foi de la manière la plus entière et la plus touchante, elle ajoute : « Je dois à la vérité et pour » ma justification, protester avec serment, qu'on a » rendu de faux témoignages contre moi, ajoutant » à mes écrits, me faisant dire et penser ce à quoi » je n'avais jamais pensé et dont j'étais infiniment » éloignée; qu'on a contrefait mon écriture diverses » fois; qu'on a joint la calomnie à la fausseté, me » faisant des interrogatoires captieux, ne voulant » pas écrire ce qui me justifiait, et ajoutant à mes » réponses, mettant ce que je ne disais pas, supprimant les faits véritables : je ne dis rien des » autres choses, parce que je pardonne tout, et de » tout mon cœur, ne voulant pas même en conserver le souvenir. » (*Voy.* FÉNÉLON.) Elle eut de son mari cinq enfants dont deux moururent en bas âge; les trois autres furent confiés à des mains étrangères, lorsqu'elle voulut embrasser le quiétisme. Elle leur abandonna la presque totalité de sa fortune. Sa fille devint par un premier mariage comtesse de Vaux, et par un second, duchesse de Sully. Les *œuvres* de Mme Guyon ont été publiées par Poiret, Cologne (Amsterdam), 1715, 39 vol. in-8, et par Du Toit-Mambrini, 1790, 4 vol. in 8.

GUYON (Claude-Marie), né en 1699 à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta ensuite. Il vint à Paris, où sa plume s'exerça sur divers sujets. Il fit quelques extraits pour les *feuilles* de l'abbé Des fontaines, qui, en reconnaissance, retoucha le style de quelques-uns de ses écrits. Il mourut à Paris en 1771. Ses principaux ouvrages sont : la continuation de l'*Histoire romaine* de Laurent Echard, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, Paris, 1736 et années suiv., 10 vol. in-12. C'est une espèce d'histoire du Bas-Empire, dit un auteur, d'un style digne du titre. Cette saillie est doublement injuste, en ce que l'ouvrage de l'abbé Guyon n'est pas intitulé *Histoire du Bas-Empire*, et que le style est convenable au livre, et assez pur. Les faits ne sont pas toujours exacts, mais ils sont assez bien rapprochés, et en général cet abrégé est estimable; *Histoire des empires et des républiques, depuis le déluge jusqu'à J.-C.*, Paris, 1736-41, 12 vol. in-12, traduit en anglais

avec des corrections. Cet ouvrage, qui semblait être une espèce d'imitation, et qui devait effacer l'*Histoire ancienne* de Rollin, n'a pas eu le même succès. Il y a peut-être plus de recherches et d'ensemble, mais le ton en est froid, et tout le résultat d'un faible effet : le désordre et la négligence de Rollin plaisent davantage; *Histoire des Amazones*, 1740, 2 tom. in-12; Bruxelles, 1741, in-8, curieuse; *Histoire des Indes orientales anciennes et modernes*, ibid., 1744, 3 vol. in-12, telle qu'on pouvait l'attendre d'un homme qui n'avait voyagé que dans son cabinet, et qui n'avait pas toujours consulté les meilleurs auteurs; *Oracle des nouveaux philosophes*, Berne, 1759-60, 2 vol. in-8. Il entreprend dans cet ouvrage de réfuter les erreurs et les impiétés de Voltaire. Pour le faire avec succès, sa méthode est d'en rapprocher les principes, et de mettre cet écrivain en contradiction avec lui-même. Voltaire lui opposa pour toute réponse des injures, auxquelles l'abbé Guyon fut d'autant moins sensible, que son livre eut le plus grand succès; *Bibliothèque ecclésiastique, par forme d'instruction dogmatique et morale sur toute la religion*, ibid., 1771-72, 8 vol. in-12. C'est le dernier ouvrage de l'abbé Guyon, et ce n'est pas le meilleur; *Essai critique sur l'établissement de l'empire d'Occident*, ibid., 1753, in-8, assez bon, quoique un peu superficiel.

GUYOT (Germain-Antoine), avocat au parlement de Paris, sa patrie, né en 1694, mort en 1750, a laissé plusieurs ouvrages de droit. Le principal est, *Traité*, ou *Dissertations sur plusieurs matières féodales*, tant pour le pays de droit écrit, que pour le pays coutumier, Paris, 1738 et ann. suiv., 7 vol. in-4. Ce livre embrasse toute la matière des fiefs; elle y est traitée avec beaucoup d'étendue, mais avec assez peu d'ordre.

GUYOT (Edme-Gilles), géographe, né à Paris en 1706, mort en 1786, a publié : *Dictionnaire des Postes*, Paris, 1754, in-4; *Étrennes des Postes*, ibid., 1763, in-4; *Dictionnaire géographique et portatif de la France*, ibid., 1765, 4 vol. in-8.

GUYOT. (*Voy.* Desfontaines.)

GUYS (Pierre-Augustin), négociant à Constantinople et à Smyrne, puis à Marseille, sa patrie, naquit en 1721 et mourut en 1799 à Zante, l'une des îles de la mer Ionienne, où il s'était retiré dans ses dernières années. Il a écrit la relation de ses divers voyages. Le plus important, celui qui a fait sa réputation, est son *Voyage littéraire en Grèce*, Paris, 1783, 2 vol. in-4, fig., 18 à 24 fr., et 4 vol. in-8, fig., 16 à 20 fr. On a encore de lui : *Marseille ancienne et moderne*, 1786, in-8. Guys était membre correspondant de l'Institut, et les Grecs lui avaient accordé le titre de citoyen d'Athènes.

GUYSE (Jacques de), né à Mons, se fit cordelier, et mourut à Valenciennes en 1399. Il avait travaillé sur l'*Histoire du Hainaut* en latin, dont on a donné un extrait en français sous ce titre : *Illustrations de la Gaule Belgique*, ou *Annales du Haynault*, jusqu'en 1244, Paris, 1531, 3 part. in-fol., goth., 18 à 30 fr. On reproche à l'auteur de manquer de critique; mais on lui doit la connaissance d'un grand nombre de faits intéressants.

GUYTON DE MORVEAU (Louis-Bernard, baron), ancien avocat général au parlement de Dijon, savant chimiste, membre de plusieurs législatures, de l'Institut de France, de la société royale de Londres, naquit à Dijon en 1737. Son père (Antoine Guyton), qui était professeur en droit, lui fit embrasser la carrière de la magistrature. Après avoir fait ses études de droit d'une manière distinguée, le jeune Guyton fut nommé à l'âge de 18 ans avocat général au parlement de Dijon; mais il n'entra en exercice que lorsqu'il eut reçu ses dispenses d'âge, et il continua à remplir cette place pendant 27 ans, avec une sagesse et une intégrité qui ne sont pas restées dans l'oubli. Toutefois les fonctions judiciaires qu'il remplissait avec tant d'exactitude ne l'occupaient pas exclusivement : tous ses loisirs étaient consacrés à l'étude des sciences pour lesquelles il avait de grandes dispositions, nous dirions presque une vocation décidée. Parmi les sciences, il s'attacha particulièrement à la physique et à la chimie. En 1774, il obtint des états de Bourgogne la permission de fonder un cours public de chimie, qu'il fit lui-même pendant 13 ans avec le plus grand succès. C'était pour la première fois que l'on voyait un magistrat prendre la toge modeste du professeur, et, sans nuire aux travaux que lui imposait sa charge, contribuer à propager des connaissances utiles dans sa province. Déjà dès l'an 1772 il fit paraître in-12 ses *Digressions académiques*, dans lesquelles il proposait et soutenait par des expériences nombreuses ses idées sur le *phlogistique* et sur la *cristallisation* que les progrès de la science ont quelque peu modifiés depuis. Ce fut en 1773 qu'il fit l'importante découverte qui a immortalisé son nom; c'est celle du *pouvoir des fumigations acides contre les miasmes contagieux*. Dans cette même année sa ville natale put faire l'épreuve de ce procédé si avantageux : un caveau de la cathédrale de Dijon ayant été ouvert sans précaution, il en résulta un typhus dont l'action fut aussi prompte que funeste : Guyton de Morveau arrêta l'épidémie par l'acide muriatique oxigéné. Depuis il ajouta de nouveaux perfectionnements à son appareil de désinfection, qui, dès lors, fut mis en usage pour la purification de l'air dans les prisons et dans les hôpitaux, partout où une trop grande accumulation d'individus vivants produit des émanations contagieuses. En 1801, il publia in-8 la *Description complète de ses procédés de désinfection*. La France lui est redevable d'avoir été délivrée en peu de temps de la maladie épidémique qui régna en 1813, 1814 et 1815, et que nous avaient apportée les armées étrangères. Quelques tracasseries excitées par la jalousie de ses confrères du parlement le déterminèrent à donner sa démission. Devenu avocat général honoraire, il continua avec ardeur ses études scientifiques. Il avait proposé aux savants un *Plan de nomenclature pour la chimie*, qui fut inséré dans le *Journ. de physique* du mois de mai 1782 : il ne l'avait d'abord appliqué qu'à la théorie de Sthal S'étant réuni à Lavoisier et à plusieurs autres chimistes et physiciens distingués, il créa avec eux

une nomenclature appropriée à la théorie pneumatique, qui dès lors fut répandue dans toute l'Europe. En 1786, Guyton fit paraître le premier vol. du *Dictionnaire de chimie* de *l'Encyclopédie méthodique*, où il avait rassemblé avec autant d'érudition que de goût tout ce que les savants étrangers avaient publié jusqu'alors de plus exact : on remarqua surtout l'article *acide*. L'académie des sciences regarda ce dictionnaire comme l'ouvrage le plus utile, et lui décerna à l'unanimité le prix qu'elle donnait toutes les années à ce titre. Guyton fit de nombreuses recherches pour seconder le génie de la guerre par celui des sciences : en 1794, il était à l'armée du Nord; il voulut alors répéter quelques expériences aérostatiques qu'il avait déjà tentées à plusieurs reprises, mais avec peu de succès, à Dijon, en 1783 et 1784 : il organisa une troupe pour le service des ballons qu'il destinait en temps de guerre à reconnaître les positions de l'ennemi. A la bataille de Fleurus que gagnèrent les Français, il monta lui-même dans un de ses ballons; mais le résultat ne répondit point aux espérances de l'auteur. De retour à Paris, Guyton de Morveau contribua à l'établissement de l'*Ecole polytechnique*, où il professa pendant 11 ans. Il travailla aussi au perfectionnement du système monétaire, et fut un des administrateurs de la monnaie, place qu'il perdit à la rentrée des Bourbons. Le roi, qui savait apprécier tous les genres de mérite, récompensa ses travaux scientifiques par une pension. Il mourut en 1816. Il avait été nommé membre de l'Institut dès l'époque de sa réorganisation : il faisait partie de la société royale de Londres: Bonaparte lui avait donné la croix d'officier de la Légion d'honneur et le titre de baron. Guyton composa un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous remarquons : *Eléments de chimie théorique et pratique* (avec Maret et Durand), Dijon, 1776-77, 3 vol. in-12; *Description de l'aérostat de Dijon, avec un essai sur l'application de cette découverte à l'extraction des eaux de mines*, 1784, in-8; *Défense de la volatilité du phlogistique*, 1773, in-8; *Instruction sur le mortier de Loriot*, 1775, in-8; *Mémoires sur l'utilité d'un cours de chimie dans la ville de Dijon*, 1773, in-4. Guyton de Morveau fut l'un des principaux rédacteurs des *Annales de chimie*, qu'il a enrichies d'un grand nombre d'articles, et où il a consigné particulièrement ses expériences sur la *Combustion du diamant*, sur les *Ciments propres à bâtir sous l'eau*, sur les *Affinités et la composition des sels*, sur la *Composition de certains gaz*, sur son *Pyromètre*, sur la *Découverte d'un minéral composé uniquement de magnésie et d'acide carbonique*, sur la *Fabrication du rouge à polir les glaces*. Guyton de Morveau s'occupait aussi de littérature.

GUZMAN (Alphonse-Perez de), fameux capitaine espagnol, né à Valladolid en 1258, s'acquit d'abord beaucoup de gloire dans plusieurs combats contre les infidèles; mais l'infant don Sanche s'étant révolté contre son père Alphonse X, dit le Sage, Guzman, pour ne pas se mêler de ces querelles, s'exila de sa patrie, et s'attacha au service du roi de Navarre, avec lequel son pays était alors en paix. Après y avoir acquis beaucoup de réputation et de richesses, il revint en Castille, où il donna commencement à la maison des ducs de Medina-Sidonia. A la mort d'Alphonse X, Guzman prêta serment à son successeur don Sanche, et le servit avec honneur dans la guerre que lui déclara son frère l'infant don Jean. Il était gouverneur de Tariffa, lorsque cette ville fut assiégée par don Jean. Ce prince, qui avait en sa puissance un des fils de Guzman, menaça le père de lui couper la gorge à ses yeux, s'il ne rendait la place qu'il défendait. Mais Guzman, méprisant ses menaces, lui répondit « que plutôt de commettre une trahison, il lui » donnerait lui-même de quoi égorger son fils; » et en même temps lui jetant son poignard par-dessus les murailles, il alla se mettre à table avec sa femme. Cette fermeté héroïque irrita la cruauté de l'infant qui fit couper la tête au jeune Guzman. Un spectacle si barbare fit jeter des cris aux soldats assiégés qui en étaient les spectateurs. Guzman qui les entendit, craignant qu'ils ne fussent causés par quelque assaut, quitta son dîner pour courir aux remparts; mais ayant appris de quoi il s'agissait: *Ce n'est rien*, dit-il, *veillez seulement à la garde de la place*. Alors il retourna se mettre à table avec la même constance, sans marquer aucun trouble, et sans en rien témoigner à Marie Coronel, sa femme. Lopez de Véga a consacré par de beaux vers l'action généreuse de Guzman. Les descendants de ce héros ont pris pour cimier de leurs armes une tour, au haut de laquelle paraît un cavalier armé qui jette un poignard, avec ces mots pour devise : *Mas pesa el rey que la sangre;* « Je préfère » l'intérêt du roi à celui du sang. » Ce héros mourut couvert de lauriers en 1320.

GYE. (*Voy.* GIE.)

GYLIPPE, capitaine lacédémonien, né à Sparte, environ 450 ans avant J.-C., fut envoyé en Sicile pour porter du secours aux Syracusains contre les Athéniens. Après avoir été vaincu dans le premier combat, il remporta des victoires signalées sur Nicias et Démosthènes. Ce général vivait environ 80 ans avant l'orateur de ce nom. Ces généraux se rendirent avec leurs troupes, à condition qu'on leur laisserait la vie, et qu'on ne les retiendrait point dans une prison perpétuelle; mais on ne leur tint pas parole. Ils furent mis à mort, et leurs soldats tourmentés avec une cruauté inouïe. Gylippe accompagna ensuite Lysandre à la prise d'Athènes, vers l'an 414 avant J.-C. Ce général le chargea de porter à Sparte l'argent qu'il avait recueilli dans ses glorieuses campagnes. Cet argent montait à 1,500 talents, sans compter les couronnes d'or, dont les villes lui avaient fait présent. L'avarice de Gylippe lui fit commettre une lâcheté détestable : il ouvrit les sacs par dessous, et après en avoir tiré 300 talents, il les recousit fort adroitement; mais les bordereaux renfermés dans chaque sac dévoilèrent sa friponnerie. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de sa patrie, emportant partout la honte, dit Rollin, d'avoir terni par cette bassesse la gloire de ses belles actions.

HAB

HAAS (Jean-Mathias), géographe allemand, né à Augsbourg en 1684, mort à Wittemberg en 1742. On lui doit : *Regni Davidici et Salomonis descriptio geographica et historica*, Nuremberg, 1739, in-fol., avec cartes color.; ouvrage rempli d'érudition, et nécessaire, dit Lenglet Dufresnoy, pour l'étude de l'histoire sainte. On en trouve un bon extrait dans les *Acta erudit. Lipsens. ann.* 1740; *Phosphorus historiarum vel prodromus theatri summorum imperiorum*, Leipzig, 1742, in-fol.; *Historiæ universalis politicæ idea, tractationem summorum imperiorum exhibens*, Nuremberg, 1743, in-4, avec cartes. Cet ouvrage a été publié par les soins de Franz et d'Auguste Gottlob Boehm. Les cartes du professeur Haas sont bien supérieures à toutes celles qu'on avait gravées jusqu'alors en Allemagne.

HABACUC, le 8e des douze petits prophètes, commença à prophétiser, suivant l'opinion la plus commune, au commencement du règne de Joachim. Il est difficile de décider si ce prophète est l'Habacuc qu'un ange emporta par les cheveux à Babylonne pour donner à manger à Daniel, alors dans la fosse aux lions. Ses *prophéties* ne renferment que trois chapitres. Il prédit à sa nation la captivité, le renversement de l'empire des Chaldéens, la délivrance des Juifs par Cyrus, et celle du genre humain par Jésus-Christ. L'oraison qui termine ses prophéties, et qui commence *Domine, audivi auditionem tuam et timui*, est un des plus beaux et des plus touchants cantiques de l'Ecriture sainte, rempli d'images vastes, sublimes, magnifiques, de sentiments vifs et profonds. Les Grecs font la fête d'Habacuc. Agellius et Antoine Guévara ont commenté ce prophète.

HABERT (François), surnommé le *Banni de Lyesse*, poëte français du second âge de notre poésie, naquit à Issoudun en Berri, vers l'an 1520. Il fleurit depuis 1540 jusqu'après 1569. On fait encore cas de ses *Trois nouvelles déesses*, petit poëme, imprimé à Paris, 1546, in-12, 3 à 5 fr., bon pour son temps. Après Marot, il est celui de tous ses contemporains qui a réuni le plus de grâce et d'énergie dans ses ouvrages qui sont nombreux. C'est dans les *épîtres* qu'il a le mieux réussi. Il en a fait d'historiques, de badines et de philosophiques. La manie de cette vaine et folle philosophie qui cherchait à faire de l'or, gagna cet auteur, et lui fit traduire quelques mauvais ouvrages sur cette matière. Il traduisit aussi en vers français, par ordre d'Henri III, les *Métamorphoses d'Ovide*, et en fut récompensé par une pension. On peut consulter sur ce poëte les *Annales poétiques*, tome 5. On trouve dans la *Bibliothèque* de Lacroix du Maine, dans les *Mémoires* de Nicéron, et la *Bibliothèque française*, etc., la liste de ses nombreuses productions. — Pierre HABERT, son frère, n'eut pas autant de succès dans la poésie. Ses ouvrages ne laissèrent pas de lui procurer des charges honorables à la cour de Charles IX et Henri III. On cite de lui : *Traité du bien*, et *Utilité de la paix et des maux provenant de la guerre*, en vers alexandrins, 1568, in-8; le *Miroir de vertu* et *Chemin de bien vivre*, Paris, 1559, 1569, 1574 et 1587, in-16.

HABERT (Isaac) fut docteur de la société de Sorbonne, théologal de Paris, nommé évêque de Vabres en 1645, et mourut en 1668. Il se fit un nom par ses *Sermons*, par son érudition, et surtout par le zèle avec lequel il s'éleva contre Arnauld et les autres disciples de Jansénius. C'était un homme aussi estimable par ses vertus que par ses connaissances. On a de lui : une *Traduction* latine *du Pontifical des Grecs*, Paris, 1643, in-fol. Cet ouvrage est enrichi de savantes remarques, qui ont fait regarder son auteur comme un des théologiens qui aient le mieux connu les vrais principes de la liturgie et des cérémonies ecclésiastiques; *De Consensu hierarchiæ et monarchiæ, adversùs Optatum Gallum*, Paris, 1640, in-4; plusieurs *Ecrits contre Jansénius et contre Arnauld*. Quoiqu'il fût fort opposé aux jansénistes, il n'adoptait pas les sentiments des jésuites, et combattait ceux de Molina, de Vasquez, de Lessius, etc. : il rend cependant justice à ce dernier, maltraité par les universités de Louvain et de Douai, et convient que le pape Sixte V lui fut favorable; que les propositions censurées furent bien recueillies à Rome, et reconnues *sanæ doctrinæ articuli*. Il est encore auteur de la *Lettre* contre Jansénius, que signèrent presque tous les évêques de France, et qu'ils envoyèrent au pape en 1651.

HABERT DE CERISI (Germain), abbé de St.-Vigor de Cerisi, au diocèse de Bayeux, l'un des ornements de l'académie française dès sa création, mourut en 1655, avec la réputation d'un des plus beaux esprits de son temps. Parmi ses *poésies* il en est de chrétiennes, et quelques autres qui sont décemment galantes. Sa *Métamorphose des yeux de Philis en astres*, 1639, in-8, fut vantée de son temps comme un chef-d'œuvre. On a encore de ce poëte une *Vie du cardinal de Bérulle*, qui n'est qu'un panégyrique boursouflé, Paris, 1646, in-4, et une *oraison funèbre* du cardinal de Richelieu.

HABERT (Philippe), littérateur, né à Paris en 1605, frère du précédent, académicien comme lui, fut nommé par le maréchal de la Meilleraye commissaire de l'artillerie : il se signala en diverses expéditions et plusieurs batailles, et il mourut en 1637, au siége d'Emmerick dans le Hainault, sous les ruines d'une muraille, qu'un tonneau de poudre

fit sauter, par la négligence d'un soldat qui y laissa tomber sa mèche. Son poëme intitulé : *Le temple de la mort*, Paris, 1639, in-8, offre de beaux vers, et des tableaux d'une philosophie sombre et douce, pleins d'avis utiles qu'on trouve, selon l'expression de l'Ecriture sainte, dans une maison de deuil plutôt que dans celle des noces. (*Voyez* Herwey, Montfleury.)

HABERT (Louis), docteur de la société de Sorbonne, né en 1635 à Blois, fut successivement grand vicaire de Luçon, d'Auxerre, de Verdun et de Châlons-sur-Marne. Il se retira ensuite en Sorbonne, où il passa le reste de ses jours à décider les cas de conscience. L'auteur du *Dictionnaire des Livres jansénistes* l'appelle *un janséniste radouci, qui, par des routes obliques, revient toujours au système jansénien*. On a de lui : *Theologia dogmatica et moralis ad usum seminarii Catalaunensis*, Lyon, 1709-12, 7 vol. in-8. La partie dogmatique et la partie morale y sont traitées avec autant de solidité que de précision; il y a cependant des choses qui prêtent à la critique (Fénélon dans une *instruction* pastorale du 1[er] mars 1711, le censura avec sévérité); *La Pratique de la pénitence*, connue sous le nom de *la Pratique de Verdun*, a paru un peu rigoureuse : le lexicographe anti-janséniste l'appelle *Pratique impraticable*. Il faut convenir néanmoins qu'elle est fort propre à corriger la pratique contraire, devenue commune, et qui le devient tous le jours davantage, à mesure que l'esprit et les sentiments d'une vraie pénitence deviennent rares. (*Voy.* Concina.) Habert mourut à Paris en 1718.

HABINGTON (Guillaume), poëte anglais, né à Hindlip, dans le comté de Worcester en 1605, d'une famille catholique, fit ses études à Saint-Omer et à Paris, et retourna dans sa patrie, où il s'appliqua à l'histoire. On a de lui : l'*Histoire d'Edouard IV* (en anglais), Londres, 1640, in-fol. Il a aussi laissé des *poésies* estimées, ibid., 1635, in-8. Il mourut en 1645.

HACHETTE (Jeanne), née à Beauvais, se rendit célèbre par le courage qu'elle déploya à la défense de cette ville assiégée par le duc de Bourgogne en 1472. Elle se mit à la tête des autres femmes de cette place pour combattre les Bourguignons. Déjà un soldat ennemi avait planté son drapeau sur le rempart, lorsque Jeanne paraît, une petite hache à la main, et le précipite en bas des murailles. Les habitants animés par son exemple forcèrent le duc de Bourgogne à lever le siége. Louis XI, en mémoire de cette belle action, accorda aux femmes de Beauvais, par lettres patentes datées d'Amboise, 1473, le droit de précéder les hommes à la procession et à l'offrande le jour de sainte Agadrème, patronne de cette ville. On n'est pas d'accord sur le véritable nom de l'héroïne de Beauvais. Philippe de Commines l'appelle *Jeanne Fourquet*. P. Matthieu, dans son histoire de Louis XI, la désigne sous le nom de *Jeanne Fouquet*. Antoine Loisel, dans ses *Mémoires de Beauvoisis*, et les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* l'appellent, *Jeanne Lainé*. Ce n'est que par une ancienne tradition qu'on l'appelle *Jeanne Hachette*, et ce nom a prévalu.

HACHETTE (Jean-Nicolas-Pierre), habile mathématicien, né à Mézières (Ardennes), le 6 mai 1769, fit ses études à Reims avec tant de succès, qu'à 23 ans il était professeur d'hydrographie à Collioures et à Port-Vendres (Pyrénées-Orientales). En 1794, il fut appelé par Monge pour enseigner la géométrie descriptive à l'école polytechnique, et il demeura attaché à cette école jusqu'en 1816. Hachette professa aussi la même science à la faculté des lettres de l'académie de Paris. Il est mort au mois de janvier 1834, laissant les ouvrages suivants : *Sur la composition des machines* (avec MM. Lauz et Bétancourt), 1808, 1 vol. in-4; *Programme d'un cours de physique*, Paris, 1809, 1 vol. in-8; *Traité élémentaire des machines*, 1811, 1 vol. in-4, avec 28 planches; 4[e] édition, 1828, in-4; 1[er] *Supplément à la géométrie descriptive de Monge*, 1811, 1 vol. in-4, avec onze planches; 2[e] *Supplément* au même ouvrage, 1818, in-4; *Correspondance sur l'Ecole polytechnique*, années 1814, 1815 et 1816, 1 vol. in-8, avec 12 planches; *Application de l'algèbre à la géométrie*, 1813, in-8; *Collection des épures de géométrie, à l'usage de l'Ecole royale polytechnique*, planches sans texte, 1817, 1 vol. in-fol.; *Eléments de géométrie à trois dimensions*, 1817, 1 vol. in-8, avec 5 planches; *Traité de géométrie descriptive*, 1822, 1 vol. in-4, avec 72 planches. Hachette était membre de l'académie des sciences à laquelle il a fait part de plusieurs *Mémoires* importants.

HACKERT (Philippe), paysagiste, né en 1734 à Prentzlow dans la Marche-Ukraine, mort à Florence en 1805, excellait surtout dans la perspective : les vues de Tivoli, de Naples et de Rome sont des chefs-d'œuvre en ce genre. Il s'était aussi occupé de la restauration des tableaux, ainsi qu'on peut le voir dans son ouvrage composé en forme de lettres adressées au chevalier d'Hamilton, et qui a pour titre *Sull' uso della vernice nella pittura*, 1778, traduit en allemand par Riebel, inspecteur de la galerie de Dresde, 1801. On lui doit encore des *Fragments sur la peinture du paysage*.

HACKET, ou Haguet (Guillaume), fanatique anglais, au 16[e] siècle, s'érigea en prophète, et attira dans son parti deux personnes qui avaient quelque savoir, Edmond Coppinger et Henri Arthington. Ces deux fanatiques furent les hérauts de Hacket. Ils voulurent le faire passer pour un grand prophète, comparable à Jésus-Christ. Ils entreprirent même, le 16 juillet 1591, de le publier hautement dans les rues de la ville de Londres : ils furent arrêtés, et on leur fit leur procès. Hacket fut condamné à être pendu; Coppinger se laissa mourir dans la prison, et Arthington obtint sa grâce. Ces trois imposteurs se donnaient le titre de prophètes de la miséricorde et du jugement.

HACKSPAN (Théodore), orientaliste et théologien luthérien, né à Weimar en 1607, se rendit habile dans les langues orientales, et fut le premier qui les professa à Altorf. Il obtint aussi la chaire de théologie, et mourut en 1659. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la Bible, estimés en

Allemagne. Les principaux sont : *Notæ philologico-theologicæ in rariora et difficiliora veteris et novi Testamenti loca*, 3 vol. in-8; *Observationes arabico-syriacæ in quædam loca veteris et novi Testamenti*, in-4 ; *Sylloge disputationum theologicarum et philologicarum*, Altorf, 1663, in-4; *Lucubrationes Franktallenses in difficillima utriusque Testamenti loca*, ibid., 1685, in-8.

HACQUET (Balthasar), naturaliste, né en 1740 au Conquet en Bretagne, était très-jeune lorsqu'il passa dans les états autrichiens, et devint successivement professeur de chirurgie au lycée de Laybach en Carniole, secrétaire perpétuel de la société d'agriculture et des arts de cette ville, professeur d'histoire naturelle à l'université de Lemberg (1788), et membre du conseil des mines à Vienne, où il mourut en 1815. Il avait parcouru à pied toutes les parties de la monarchie autrichienne. Le slavon et l'allemand lui étaient familiers, et plusieurs de ces ouvrages sont écrits dans cette dernière langue. On lui doit : *Oryctographia Carniolica*, ou *Géographie physique de la Carniole, de l'Istrie et d'une partie des pays voisins*, Leipzig, 1778, 1781, 1784, 1789, 4 vol. in-4, cartes et figures. On y trouve des recherches curieuses sur la nation slave ; *Voyage physico-politique dans les Alpes dinariennes, juliennes, carniennes, rhétiques et noriques, fait en* 1781 *et* 1783, ibid., 1785-87, 4 vol. in-8, fig. et cartes ; *Voyage dans les Alpes noriques relatif à la physique,* etc., fait de 1784 à 1786, Nuremberg, 1791, 2 vol. in-8, il fait suite au précédent; *Nouveau voyage physico-politique, fait en* 1788 *et* 1789 *dans les monts carpathes, daces ou septentrionaux*, ibid., 1790, 1791, 1794, 1796, 4 vol. in-8, fig. ; *Voyage minéralogique et botanique du mont Terglon en Carniole, au mont Glockner en Tyrol, fait en* 1779 et 1781, Vienne, 1784, in-8, fig. Hacquet ayant visité lui-même presque tous les pays qu'il décrit, ses voyages fournissent des renseignements précieux. On regrette qu'il n'en ait pas paru au moins un extrait en français.

HADLEY (sir John), astronome anglais du XVIIIe siècle, est connu par l'invention d'un instrument à l'aide duquel on peut observer des astres en mer et mesurer des angles malgré le roulis du vaisseau : cet instrument s'appelle *Octant* ou *Quartier de réflexion*. Hadley a publié dans les *Transactions philosophiques* les mémoires suivants : *Description d'un nouvel instrument pour mesurer les angles,* 1731 ; *Observations faites à bord du Chatham en* 1732 ; *Description d'un niveau à l'esprit de vin fixé à un quart de cercle,* 1723; *Traité sur la cause des vents alisés,* 1735, etc. Nous ne connaissons ni le lieu ni l'époque de sa mort.

HADRIEN. (*Voy.* ADRIEN.) Cependant il faut observer que Hadrien est la véritable orthographe, ce mot étant écrit par un H dans les médailles.

HAEBERLIN (François-Dominique), savant publiciste et professeur d'histoire et de droit à Helmstaedt, né en 1720, à Grimmelfingen, près d'Ulm, mourut en 1787. Il avait été conseiller intime de justice et bibliothécaire à l'université d'Helmstaedt. L'Allemagne le compte parmi ses meilleurs historiens. Son style ne brille pas par l'élégance, mais il réunit une exacte précision à l'érudition la plus profonde et la plus étendue. Ses principaux ouvrages sont : *De familiâ augustâ Wilhelmi Conquestoris, regis Angliæ, diplomatibus et optimis scriptoribus innixâ*, Gottingue, 1745, in-4; *De austrægis generatim necnon de jure austrægarum* S. R. I. *liberæ civit. Ulmanæ speciatim*, Helmstaedt, 1759, in-4 ; *Analecta medii ævi ad illustranda jura et res germanicas edidit, præfatus est, et notulas adspersit*, Nuremberg et Leipzig, 1764, in-8 ; *Histoire moderne de l'empire d'Allemagne, depuis le commencement de la guerre de Smalkalden jusqu'à nos jours*, Halle, 1775-91, 21 vol. in-8 ; *Recueil de mémoires succincts sur différents sujets relatifs à l'histoire et au droit public de l'empire germanique*, Helmstaedt, 1775-78, 4 part. in-8. Il est à regretter que cet excellent ouvrage n'ait pas encore trouvé de continuateur.

HAEFTENIUS (Jacques van), né à Utrecht en 1588, se fit bénédictin, et établit la réforme dans l'abbaye d'Afflighem, dans le Brabant ; il y introduisit les constitutions de la congrégation des SS. Viton et Hidulte (elles y sont aujourd'hui adoucies avec la permission du saint Siége). Il mourut en 1648, après avoir publié plusieurs pieux et savants ouvrages, entre autres : *Disquisitiones monasticæ*, Anvers, 1643, in-fol., très-estimée ; *Venatio sacra, sive de arte quærendi Deum, lib.* XII, ib., 1650; *Via regia sanctæ crucis; Méditations pour tous les jours de l'année*, 6 livres, 1634, etc.

HAEN (Antoine de), conseiller-aulique et médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, né à la Haye en 1704, mort à Vienne en 1776, est connu dans la république des lettres comme l'un des plus savants et des plus habiles médecins de l'Europe. Ennemi de l'empirisme de tant de pratiques modernes, fruit de la frivolité et de l'inconsistance des esprits de ce siècle, Haen ne se réglait que sur des principes reconnus, et sur la grande leçon de l'expérience. On a de lui : *Ratio medendi, in nosocomio practico*, Parisiis, 1761-74, 10 tom. en 11 vol. in-12, 33 fr.; plusieurs dissertations séparées, parmi lesquelles il faut distinguer le traité *De magia*, Vienne, 1774, et Venise, 1775, in-8. De Haen y combat la crédulité du peuple, et cette multitude de contes que les siècles d'ignorance ont enfantés sur la magie; mais il maintient conformément à l'Ecriture sainte, aux saints Pères, et à l'histoire de tous les siècles, la possibilité de la magie, et même sa réalité, quoique dans des cas beaucoup plus rares que le vulgaire ne l'imagine. Cet ouvrage a fait beaucoup de bruit, et ses adversaires s'en sont servis pour affaiblir sa réputation. « On » sent assez que dans le temps où nous sommes, on » est mal reçu à parler d'agents surnaturels; mais » est-ce précisément sur les opinions reçues ou re- » jetées dans ce siècle, qu'il faut juger les notions hu- » maines, généralement adoptées dans les siècles » précédents ? Ne serait-il pas raisonnable que l'Im- » partiale postérité prononçât sur les différends éle- » vés entre notre philosophie et celle de nos an-

» cêtres ? Les contestations des siècles ressemblent à » celles des individus contemporains, chacun se » croit le mieux fondé, chacun prétend avoir pour » soi les droits et les honneurs de la raison; il leur » faut un juge qui ne soit pas partie. » Voilà ce que nous écrivions en 1782, lors de la première édition de ce *Dictionnaire :* depuis cette époque, ces observations ont paru acquérir de la considération et de la force. La magie est devenue une marotte de mode, comme le remarquent Mirabeau dans sa *Monarchie prussienne*, Archenholtz dans son *Tableau de l'Angleterre*, etc. Les *Mémoires* de S.-Simon nous ont appris que le duc d'Orléans, régent de France, en faisait son étude. Nous lisons dans d'autres *mémoires*, que le maréchal de Richelieu a donné des preuves du même goût. Et quel concours de curieux n'y eut-il pas à Paris, pour voir les mystérieux tours de Cagliostro, sans que personne en donnât l'explication physique? Que de grosses perruques et de cordons bleus ou rouges, qui ne croyaient pas en Dieu, allaient se repaître de ces farces nécromantiques, et souper avec Voltaire, Rousseau, Helvétius, etc.! Il ne s'agit pas de savoir si effectivement ils obtenaient ce qu'ils cherchaient; ils le cherchaient, cela suffit; ils croyaient dę plus qu'ils l'avaient obtenu, et sortaient de là tout ébahis. (*Voy.* FAUSTUS.) On trouve l'analyse et la défense du traité *De magia*, dans le *Journal historique et littéraire*, 15 mars 1776, p. 399; 15 mai 1776, p. 92. (*Voy.* DELRIO, MAFFÉE, LE BRUN, SPÉ.) Un an après avoir publié cet ouvrage *de magia*, de Haen en fit paraître un autre qui a pour titre : *De miraculis*, Vienne, 1775, in-8.

HAENDEL (Georges-Frédéric), célèbre compositeur allemand, surnommé en Italie *il sassone, le saxon*, né à Halle, dans le pays de Magdebourg, en 1684. A l'âge de 10 ans, il avait composé une suite de sonates qui sont aujourd'hui dans le cabinet du roi d'Angleterre. Il se rendit d'abord à Hambourg, où il donna son premier opéra (l'*Almeria*). Après en avoir composé deux autres, il passa en Italie, d'où il se rendit dans le Hanovre, où il fut maître de chapelle de l'Electeur; enfin il se fixa à Londres, où il composa son opéra de *Renaud*, qui fait les délices de la nation anglaise. Depuis cette époque, il ne cessa de travailler pour le théâtre, malgré les désagréments qu'il eut à éprouver de la part des directeurs. Il mourut en 1759, étant aveugle depuis 8 ans. Un monument lui fut érigé dans l'église de Westminster. On a publié par souscription à Londres, en 1786, la *Collection de ses œuvres*.

HAER (Florent van der), chanoine et trésorier de la collégiale de Saint-Pierre à Lille, né à Louvain en 1547, mort en 1634, fit une étude particulière de l'histoire de son pays et des antiquités ecclésiastiques, et donna au public : *De initiis tumultuum Belgicorum*, Louvain, 1587, in-12. C'est l'histoire de ce qui est arrivé aux Pays-Bas du temps du duc d'Albe; elle est écrite avec beaucoup de fidélité, et peut-être avec trop d'élégance; *Antiquitatum Liturgicarum arcana*, Douai, 1605, in-8. Il y donne deux explications de chaque messe *de Tempore;* la première, moitié littérale, moitié ascétique, renferme l'enchaînement des parties qui composent le texte : la seconde est une suite de recherches sur l'origine des cérémonies de la messe. Quoiqu'il y ait beaucoup d'érudition pour le temps où il vivait, cependant il a été effacé par le cardinal Bona, par don Martenne et par le P. le Brun; *Les Chastelains de Lille, leur ancien estat, office et famille, des comtes anciens de Flandre, et une description de l'ancien estat de la ville de Lille*, etc., Lille, 1611 : ouvrage écrit sur de bons mémoires, avec exactitude et discernement; il est d'une grande utilité pour l'histoire et la généalogie des princes de ce pays.

HAEX (David), né à Anvers vers l'an 1595, embrassa l'état ecclésiastique, et se transporta à Rome, où il devint camérier d'Urbain VIII. Il mourut en 1656. On a de lui *Dictionarium malaicolatinum, et latino-malaicum*, Romæ, congreg. de propag. fide, 1631, in-4, vol. peu commun, 9 fr.

HAGEDORN (Frédéric de), poëte allemand, a fleuri dans le 18e siècle. Il est né à Hambourg en 1708, et il est mort en 1754, après avoir célébré tour à tour l'amour et la vertu, le vin et la sagesse. Il a imité plusieurs *fables* et plusieurs *contes* de La Fontaine. Les principaux ouvrages de ce poëte sont : *Le Sage*, poëme, 1741; *La Prière universelle*, 1742; la *Félicité*, poëme célèbre, 1743; *Réflexions sur les attributs de la Divinité*, 1744; *L'Amitié*, poëme, 1748; *Le Savant*, item, 1740; *Le Babillard*, satire. Dans toutes ses compositions, on remarque de la simplicité, de la facilité et de l'harmonie. Eschenburg, Meister, et plusieurs autres littérateurs ont écrit la *Vie* du poëte Hagedorn. — On doit à Chrétien-Louis de Hagedorn, son frère, né en 1712, et mort en 1780, des *Réflexions sur la peinture*, ouvrage classique en Allemagne, dont Huber a donné une bonne traduction française, Leipzig, 1775, 2 vol. in-8.

HAGEMBACH (Pierre de), chevalier, conseiller et maître-d'hôtel de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, fut nommé par ce prince, en 1469, gouverneur des comtés de Ferette, de Suntgaw, de Brisgaw et d'Alsace. Il se conduisit d'une manière si tyrannique dans ces gouvernements, que Sigismond, archiduc d'Autriche, fit une ligue avec les Suisses, le Palatinat, les villes de Strasbourg, de Bâle, et même avec Louis XI, etc., pour chasser Charles, duc de Bourgogne. On érigea un tribunal, où Pierre Hagembach fut entendu, convaincu de concussions et de malversations, et condamné à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée le 9 mai 1474. Le duc de Bourgogne voulut venger la mort de son favori. Cette querelle dura longtemps, et les peuples en furent les victimes, comme dans toutes les disputes des rois.

HAHN (Simon-Frédéric), publiciste et historien allemand, né en 1692 à Kloster-Bergen, près de Magdebourg, dans la Basse-Saxe, était dès l'âge de 10 ans versé dans la connaissance des langues anciennes, de l'histoire, de la géographie, des mathématiques. A 12 ans, il connaissait plusieurs langues vivantes et improvisait en latin dans les

discussions savantes. Après avoir fait son droit à l'université de Halle, il en donna, pendant quelques années, des leçons publiques dans la même ville; et il devint ensuite professeur d'histoire à Helmstaedt. Plus tard il obtint les titres de conseiller, d'historiographe et de bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne, à Hanovre. Il mourut en 1729. Ses principaux ouvrages sont : *Collectio monumentorum veterum et recentiorum inedit.*, *Antiquitates, geographiam, historiam omnem, etc., illustrantium*, Brunswigæ, 1724-26, 2 vol. in-8, 12 fr. Il avait commencé à se faire connaître dans le monde littéraire par une *Dissertation sur l'origine du cloître de Bergen* : c'est une abbaye protestante près de Magdebourg, où la formule de concorde fut dressée en 1579. Il a donné aussi une continuation du *Chronicon bergense* par Henri Meibomius, et des *Dissertations* sur divers sujets. La vie de ce savant a été écrite en latin par son frère J.-F.-C. Hahn, Magdebourg, 1730, in-4.

HAHN (Philippe-Matthieu), célèbre mécanicien, né en 1739 à Scharnhausen, près de Stuttgard, montra dès son enfance de grandes dispositions pour la peinture et l'astronomie, qu'il étudia seul et sans secours; son père, ministre protestant, ayant une nombreuse famille et peu de fortune, n'était pas en état de seconder les heureuses dispositions de Philippe, et il l'envoya étudier la théologie à l'université de Tubingen; là celui-ci employait tous ses moments de loisir à fabriquer des instruments d'astronomie et d'optique. N'ayant pas le moyen d'acheter les ouvrages nécessaires à ses travaux, il allait les copier dans les bibliothèques publiques. En 1764 il fut nommé pasteur à Onsmettingen, et, sans négliger les devoirs de son état, il s'occupa plus que jamais de se perfectionner dans les mathématiques. Il inventa plusieurs machines astronomiques très-importantes. La vue du ciel étoilé lui ayant inspiré l'idée de construire une machine qui représentât le mouvement des corps célestes, il fit exécuter une horloge dont le mouvement se communiquait à un disque sur lequel le soleil, la lune et les principales étoiles fixes se levaient et se couchaient, toute l'année, à l'heure indiquée par les observations astronomiques. Encouragé par ce succès, Hahn fit ensuite une autre machine astronomique qui avait pour base un socle cubique sur les côtés duquel étaient diverses sortes de cadrans : on y voyait aussi une sphère droite et un calendrier fait pour 8,000 ans : dans la partie supérieure se trouvait un globe céleste mobile, sur lequel s'exécutaient tous les mouvements apparents des planètes et des étoiles fixes. Charles-Eugène, duc de Wurtemberg, gratifia généreusement l'auteur de cette invention ingénieuse qui lui avait été offerte. Hahn refusa une place de professeur, et se contenta d'accepter un bénéfice plus avantageux que celui dont il jouissait. Infatigable dans ses entreprises, il fit une machine arithmétique dont il donna lui-même la description dans le *Mercure allemand* de 1774; de petites machines peu coûteuses pour additionner en très-peu de temps les sommes les plus considérables : l'art de l'horlogerie lui a dû aussi beaucoup de perfectionnements. Epuisé par le travail, il fut attaqué d'une maladie lente dont il mourut le 2 mai 1790. Son cabinet fut vendu après sa mort à Londres, et on en retira un prix considérable. Hahn s'était aussi beaucoup occupé du mouvement perpétuel, dont la recherche lui causa une insomnie de plusieurs semaines. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : *Description d'une petite machine astronomique faite pour le prince de Hechengen*, Constance, 1769, in-4; *Notice de ces machines fabriquées par ses ouvriers depuis six ans*, 1774, 3 numéros; *Tabula chronologica qua ætas mundi septem chronis distincta sistitur*, 1774; *Observations sur les cadrans solaires*, Erfurt, 1784, in-8. Il a aussi publié des *Mélanges théologiques*, en 4 vol. in-8; des *Sermons*, 2 vol. in-8, et le *Nouveau Testament traduit en allemand et commenté*, Winterthur, 1777, 2 vol. in-12.

HAIDEN (Jean), né à Hradischt en Moravie, en 1716, se fit jésuite en 1736, et professa diverses sciences avec un succès extraordinaire. C'était un des hommes les plus érudits de ce siècle, comme ses ouvrages le prouvent. Il vivait encore, mais vieux et caduc, en 1786. On a de lui : *Dissertationes de Therapeutis Philonis Judæi*, Prague, 1756, in-4; *De instituto Ecclesiæ infantibus mox cum baptismo conferendi sacramenta confirmationis et eucharistiæ dissertatio*, 1758, in-4; *De Eugenii IV decreto pro Armenis : num tanquam pars Synodi œcumenicæ Florentinæ sit respiciendum?* 1759, in-4; *De Prudentii Marani opinione, Homousiōn Antiochiæ seculo tertio proscriptum negantis*, 1760, in-4; *Animadversiones criticæ in chronologiam*, 1760, in-8; *Exercitationes chronologicæ de tribus præcipuis annis Christi, nati, baptizati et morientis, ad calculum Joannis Kepleri olim apud Pragenses astronomi accommodatæ*, 1761, in-8; *Appendix ad exercitationes chronologicas de profectionis romanæ sedis, et obitûs Principis apostolorum Petri annis*, 1761, in-8.

HAILLAN (Bernard de Girard, seigneur du), né à Bordeaux en 1535, commença par la poésie, et s'adonna ensuite entièrement à l'histoire. Charles IX l'honora du titre de son historiographe. Il était calviniste; mais il se fit catholique quand il parut à la cour. Henri III le fit généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit. Il mourut à Paris en 1610. On a de lui : une *Histoire de France, depuis Pharamond jusqu'à la mort de Charles VIII*, Paris, 1576, 1584, in-fol.; *Continuée jusqu'à Louis XI*, par un anonyme, et *jusqu'à la fin du règne de François Ier*, par Arnoul du Ferron, ibid., 1615, 1627, 2 vol. in-fol.; les éditions in-8 sont moins complètes. C'est le premier corps d'histoire de France, composé en français; mais ce n'est pas le meilleur. Du Haillan parlant sans ménagement du pape, des évêques et des maisons les plus illustres, plut à ceux qui ne cherchent dans la lecture que la méchanceté, la calomnie et la morgue; *De l'état et succès des affaires de France*, Paris, 1570, 1571, in-8. Ces deux premières éditions renferment une *histoire*

sommaire des ducs d'Anjou, que l'auteur a retranchée des suivantes pour la publier séparément, 1580, in-8 : livre qui offre des choses singulières, parmi lesquelles plusieurs sont hasardées; *Regum Gallorum icones à Pharamundo ad Franciscum II; item ducum Lotharingorum icones*, Paris, 1559, in-4. Il existe de du Haillan plusieurs autres écrits dont on peut trouver la liste dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 14. Sa vie a été écrite par le P. Le Long, dans sa *Bibliothèque historique de France*, tom. 3. Bayle lui a consacré aussi dans son *Dictionnaire* un article curieux.

HAITON. (*Voy.* HAYTON.)

HAKEM (Biamr-Allah), ABOU-ALY-MANSOUR, 3e calife de la race des Fatimites, commença à régner à l'âge de 11 ans, sous la tutelle d'un gouverneur, l'an de J.-C. 996. Son règne ne fut célèbre que par des extravagances. Il ordonna que, toutes les nuits, les maisons et boutiques du Caire fussent ouvertes et éclairées; que les femmes ne sortissent jamais de leur logis, et défendit aux ouvriers de faire aucune chaussure à leur usage. Il voulait passer pour dieu, et fit faire un catalogue de 16,000 personnes qui le reconnaissaient pour tel. Il fit brûler la moitié de la ville du Caire, et piller l'autre par les soldats. Il obligea les juifs et les chrétiens de porter des marques sur leurs habits, pour les distinguer des musulmans. Il en contraignit plusieurs à renoncer à la religion; puis il leur permit d'en faire une profession ouverte. Il fit démolir l'église de la Résurrection ou du Calvaire de Jérusalem, et la fit rebâtir ensuite. Il interdit le pèlerinage de la Mecque, supprima le jeûne du Ramadhan, et les cinq prières par jour. « Tels » sont, dit un auteur, les caprices du despotisme, » du pouvoir blasé par ses excès, et qui ne sait » plus comment assouvir la passion de comman- » der. » Ses sujets s'imaginèrent qu'il avait dessein d'abolir le mahométisme, et de s'ériger en nouveau législateur : on conspira contre lui, et on le fit mourir l'an 1021.

HAKLUYT (Richard), géographe et historien anglais, né vers 1553 à Eyton ou Yaton, dans le Herefordshire, fut prébendier de Bristol en 1585, de Westminster en 1606, et mourut en 1616. Il avait consacré sa vie aux recherches historiques et surtout à celles qui regardent les découvertes et les expéditions maritimes. On lui doit : *Principal navigations, voyages, of the English nation*, Lond., 1598, 1600, 3 vol. pet. in-fol. Ce recueil est très-important, et les exemplaires en sont fort rares; il renferme une foule de morceaux curieux qui se seraient probablement perdus. On trouve dans le 2e tome un passage remarquable de la part d'un protestant touchant saint François-Xavier. (*Voy.* cet article.) Cet ouvrage est très-rare, surtout lorsqu'il est complet. Le 1er vol. doit contenir 620 pages, et c'est à quoi il faut prendre garde, parce qu'il y a des exemplaires avec un nouveau titre, daté de 1599, où on a supprimé les pages 607 à 620, qui renferment le récit de l'expédition de Cadix, parce que le comte d'Essex tomba dans la disgrâce de la reine.

HALBAUER (Frédéric), théologien luthérien, naquit à Alstadt en Thuringe, l'an 1692. Il devint professeur d'éloquence sacrée et de poésie en 1713, puis de théologie en 1738. On a de lui des livres théologiques; un grand nombre de *Dissertations* académiques; des *Lettres;* des *Recueils;* de nouvelles éditions d'auteurs célèbres, etc. Il mourut l'an 1750.

HALBERSTADT (Christian de Brunswick), connu dans les guerres d'Allemagne sous le nom de *duc d'Halberstadt*, parce qu'il était administrateur de cet évêché, signala sa haine contre les catholiques par tous les excès que le fanatisme de secte peut inspirer à une âme féroce et sanguinaire. On le nomma l'évêque *enragé*, et il se nommait lui-même *l'ami de Dieu et l'ennemi des prêtres*. Il ravagea une grande partie de l'Allemagne, brûlant et saccageant tout ce qui tombait en son pouvoir. S'étant rendu maître de Paderborn, il fit enterrer l'évêque tout vif, laissant seulement paraître la tête, qu'il écrasa avec les pieds de son cheval, en sautant et voltigeant dessus. Il se faisait servir à table par des femmes et des filles catholiques toutes nues; et, après le repas, les ayant fait prostituer par ses favoris, il les faisait égorger ou noyer. Le brave Tilli poursuivit ce monstre et l'abattit par de grandes victoires, surtout par celle de Stadlo en 1623. Le vaincu imputa cette défaite au colonel Kniphausen, qu'il fit arrêter et renfermer au fort de Schenk. Il mourut à Wolfenbuttel en 1626, regardé comme une bête féroce, et détesté même par les protestants. Nous remarquerons que dans ce siècle, où l'on ressasse cent contes faux ou exagérés sur les chefs du parti catholique, on ne dit pas le mot des atrocités aussi réelles qu'incroyables de ce Phalaris de l'Allemagne. Dans ce siècle de philosophie, toutes les horreurs sont prônées ou excusées, dès qu'elles s'exercent contre les partisans de la seule religion véritable.

HALDE (du). (*Voy.* DUHALDE.)

HALE (Matthew) naquit en 1609 à Alderley, dans le comté de Glocester, d'un marchand drapier. Il fut d'abord avocat et conseiller de Charles Ier, puis il exerça la charge de chef de justice du banc du roi, sous Charles II, avec autant d'intégrité que de lumières. Ce monarque le créa baron de l'Echiquier. Il avait été élevé dans la secte des Puritains; cependant il ne voulut jamais reconnaître Cromwel. L'usurpateur respecta cette fermeté, le força d'accepter la place de juge au tribunal du commun-banc, et lui dit « que puisqu'il ne connaissait pas » la légalité de son droit, tout ce qu'il demandait » de lui, était de distribuer cette justice sans la- » quelle aucune société ne peut subsister, d'une » manière digne de ses sentiments et de sa réputa- » tion; que ce n'était pas son gouvernement per- » sonnel, mais l'ordre public et social qu'il le priait » de maintenir en qualité de juge. » A la mort de Cromwell, il refusa de porter son deuil, et le comté de Leicester le nomma son représentant de 1660. Il mourut en 1676. Gilbert Burnet a écrit sa *Vie*. On a de lui : *De l'origine de l'homme*, 1677, in-fol.; *Contemplations morales et divines*,

1679, in-8; *Essai sur la gravitation des corps fluides*, 1677, 2 vol. in-8; *Observations sur les principes des mouvements naturels, et surtout de la raréfaction et de la condensation*, 1677, in-8; *Histoire des plaidoyers de la couronne, avec des notes par Sollom Emyln*, 1736, 2 vol. in-fol. Tous ces écrits ont été réunis sous le titre d'*OEuvres morales et religieuses*, et publiés par Th. Thirlwall, 1805, 2 vol. in-8, avec sa *vie* par Burnet.

HALEM (Gérard-Ant. de), jurisconsulte et poëte allemand, né à Oldenbourg en 1752, fit ses premières études à Francfort-sur-l'Oder, et prit à Copenhague le grade de docteur en droit, pour lequel il écrivit une thèse remarquable *de jure elimitorum*, que l'on cite encore en Allemagne. Nommé conseiller de régence au tribunal de sa ville natale, il apporta des réformes utiles dans l'administration civile et judiciaire. Il fonda en 1783 dans la même ville une société littéraire qui y existe encore, et y lut plusieurs morceaux de poésie; il en fit insérer d'autres dans *l'Almanach des Muses* de Woss, dans le *Musée allemand* et dans plusieurs autres *Recueils littéraires*. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la maison d'Oldenbourg; Vie de Pierre le Grand*, 3 vol. in-8; *Le comte de Munich; Coup-d'œil sur une partie de l'Allemagne, de la Suisse et de la France*, 1791, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est un des plus intéressants qui ait paru sur ces pays à cette époque; *Recueil des principaux documents sur l'histoire moderne*, avec *un aperçu chronologique des événements les plus remarquables*, Oldenbourg. 1806 et 1807; on y trouve des documents sur la réforme politique occasionnée en Europe par la révolution française. Halem mourut à Oldenbourg le 4 janvier 1819.

HALES (Jean), né à Bath en 1584, professeur de langue grecque à Oxford, accompagna, en 1618, l'ambassadeur de Jacques Ier en Hollande, durant la tenue du synode de Dordrecht, dont il a donné la relation dans ses *Lettres*. Les révolutions arrivées en Angleterre, sous Charles Ier, bouleversèrent la fortune de Hales, fidèle à son prince et zélé pour l'église anglicane. N'ayant jamais voulu se soumettre au parti dominant, il fut privé de son canonicat de Windsor, contraint de vendre sa bibliothèque pour avoir du pain, et de se retirer dans la maison d'une pauvre veuve, dont le mari avait été autrefois son domestique. Il y mourut en 1656. On a de lui des *Sermons*, des *Lettres* et des *Opuscules théologiques*, sous le titre de *reliques d'or, de Jean Hales, à jamais mémorable*, etc., 1659 ou 1673, avec additions. Un nouveau recueil d'écrits de Hales parut en 1677, sous le titre de *Traités divers*.

HALES (Etienne), docteur en théologie, recteur de Teddingthon, chapelain du prince de Galles, et membre de la société royale de Londres, naquit en 1677 à Beckebourn, dans le comté de Kent. Il obtint en 1739 le prix fondé par le chevalier Coplez, et ce furent ses expériences sur la manière de dissoudre la pierre dans la vessie qui le lui méritèrent. Nous avons de lui : *Statical essays, containing vegetable, and animal staticks*, London, 1731-33, 2 vol. in-8, 10 à 12 fr. La statique des végétaux a été trad. en franç. par de Buffon, Paris, 1735, in-4, fig.; et celle des animaux, par de Sauvages, Genève, 1744, in-4, fig. Les deux ouvrages, revus par Sigaud de la Fond, ont été réimpr. à Paris, 1779 et 1780, 2 vol. in-8; *L'Art de rendre l'eau de la mer potable*, traduit en français par Fr. de Brémond, Paris, 1736, in-12; *Considérations sur la cause physique des tremblements de terre*, traduit de l'anglais par l'abbé Mazéas, ibid., 1751, in-12; *Description du ventilateur*, ibid., 1744, in-12, fig. Ces divers ouvrages, quoique l'objet n'en soit pas toujours parfaitement rempli, prouvent autant de savoir que de zèle pour le bien public. Ce naturaliste ingénieux est mort en 1761.

HALIFAX (Charles Montaigu, comte d'), né en 1661 à Horton, dans le comté de Northampton, montra de bonne heure une grande facilité à s'exprimer éloquemment. Cet avantage lui servit dans les chambres des communes, où il parla avec chaleur pour Guillaume III. Ce monarque, étant parvenu à la couronne d'Angleterre, le récompensa de son zèle par une pension, et par les charges de commissaire du trésor, de chancelier de l'échiquier, et de sous-trésorier. Ce fut lui qui donna la première idée des billets de l'échiquier, si commodes dans le commerce d'Angleterre. Après la mort de Guillaume, il travailla sous la reine Anne à avancer et à soutenir la réunion entre l'Angleterre et l'Ecosse, et à faire fixer la succession à la couronne dans la maison de Hanovre. Le ministère ayant changé, il fut disgracié par la reine; mais après la mort de cette princesse, il fut un des régents du royaume, jusqu'à l'arrivée de Georges Ier, qui le décora des titres de comte de Halifax, de conseiller privé, de chevalier de la Jarretière, et de premier commissaire du trésor. Il mourut en 1715. On a de lui un poëme intitulé l'*Homme d'honneur*, et d'autres ouvrages en anglais, en vers et en prose.

HALITGAR, évêque de Cambrai en 816, accompagna Ebbon, archevêque de Reims, dans sa mission du Nord en 822, fut envoyé ambassadeur à Constantinople en 828, par Louis le Débonnaire, assista au 6e concile de Paris, en 829, et mourut l'an 830. Nous avons de lui : *De remediis peccatorum et ordine pœnitentiæ*, ouvrage divisé en 6 livres. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. 14.

HALL (Joseph) naquit à Ashby de la Zouch, dans le comté de Leicester, en 1574. Après avoir professé à Cambridge l'éloquence avec succès, il fut doyen de Worcester, ensuite évêque d'Excester, et enfin de Norwich. Il eut beaucoup à souffrir dans les orages des guerres civiles de Cromwell; il fut emprisonné, dépouillé de ses biens, et mourut, la plume à la main, en 1656. On remarque dans tous ses ouvrages un style pur, simple et clair, et, ce qui est encore plus estimable, beaucoup de modération et de sagesse. Son livre *Mundus alter et idem*, Utrecht, 1643, in-12, est une peinture des mœurs

de plusieurs nations. Ses *œuvres complètes* ont été revues par Josias Pratt, et publiées avec un ample *index*, Londres, 1810, 10 vol. in-8.

HALLÉ (Pierre), né à Bayeux en 1611, acheva ses études à Caen. Il s'y distingua tellement par ses *Poésies*, qu'il fut nommé professeur de rhétorique, et recteur de l'université de cette ville. Le chancelier Seguier étant allé à Caen pour apaiser les troubles de Normandie, conçut pour lui beaucoup d'estime, et l'amena à Paris. Hallé y devint régent de rhétorique au collége d'Harcourt, puis lecteur en grec au collége royal, et enfin professeur en droit canon. Il mourut à Paris en 1689. C'était un homme exempt d'ambition, de mœurs exactes, et uniquement occupé des devoirs de son état. On a de lui : des *poésies* et des *harangues* latines, recueillies ensemble en 1655, in-8; des *Ouvrages de jurisprudence*.

HALLÉ (Jean-Noël), habile médecin français, naquit à Paris en 1754, d'une famille qui s'était distinguée dans les arts, les lettres, la médecine et la jurisprudence. Après avoir fini ses premières études, il fit ses cours de médecine, et reçut le bonnet de docteur en 1778. Il avait été nommé, depuis 1776, professeur à la faculté royale de médecine; peu après, il fut élu membre de la société royale de médecine, et il se signala, dès son entrée dans cette compagnie, par d'utiles travaux. Sincèrement attaché à la religion et à ses princes légitimes, la divergence des opinions politiques qui divisaient la faculté de médecine, le força de quitter l'enseignement. Quelques années après (1795), il devint membre de la commission des livres élémentaires, du bureau consultatif des arts et métiers; puis professeur de physique médicale, et d'hygiène à l'école de santé; et, en 1804, il remplaça Corvisart dans la chaire de médecine au collége de France. Il était médecin ordinaire de Napoléon ; mais jamais il ne fléchit les genoux d'un courtisan devant cet idole du jour. Il vit avec une véritable satisfaction le retour des Bourbons. Monsieur, comte d'Artois (depuis Charles X), le nomma son médecin en 1815. Cinq ans après, il fut nommé membre titulaire de l'académie royale de médecine, ensuite président de cette académie. Il était membre de l'Institut depuis sa création, et avait déjà la croix de la Légion d'honneur, lorsque Louis XVIII le décora de l'ordre de St.-Michel. Tourmenté depuis plusieurs mois par des graviers, il voulut, malgré l'avis de Dubois, subir l'opération, et y succomba en 1822. Hallé a laissé : *Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisance*, Paris, 1785, in-8; *De la Connexion de la vie avec la respiration*, traduit de l'anglais, 1798, in-8; *Rapport suivi de soixante-quatre expériences sur le remède de Pradier*, 1810, in-8. Il a publié un grand nombre de *rapports* et de *mémoires*.

HALLER (Albert de), savant et célèbre médecin de Berne, botaniste et poëte allemand, né en 1708, mort en 1777, membre du conseil souverain de ce canton, a fait honneur à son siècle par ses connaissances. Dès l'âge de quatre ans, il expliquait, les jours de fêtes, aux domestiques de son père, des passages de l'Ecriture sainte; à neuf ans il écrivit un discours en grec, afin d'être admis dans les écoles supérieures; à dix ans il se forma pour son usage des vocabulaires grec et hébraïque, et des grammaires hébraïque et chaldéenne ; à quinze ans il avait déjà fait des tragédies et un poëme épique de 4,000 vers. La plupart de ses productions en ce genre sont traduites en français. S'étant consacré à la botanique et à la médecine, il étudia sous Boerhaave, à Leyde. Après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, il vint à Paris, et assista aux leçons de Winslow, Ledran, Louis Petit, d'Antoine et Bernard de Jussieu. Georges II, roi d'Angleterre, ayant fondé l'université de Gottingue en 1736, lui donna une chaire qui embrassait l'anatomie, la chirurgie et la botanique. Haller y fonda le théâtre anatomique, et le jardin des plantes. Il refusa d'aller à Berlin où l'appelait Frédéric II, et préféra retourner dans sa patrie, où il fut nommé gouverneur de l'hôtel du sénat, et directeur des salines. L'empereur François Ier le créa chevalier, et Gustave III, roi de Suède, lui conféra l'ordre de l'*Etoile polaire*. Joseph II, en passant par Berne, l'honora d'une visite, au moment qu'il venait de refuser d'en faire une à Voltaire qui demeurait près de Genève. Haller possédait plusieurs langues vivantes. Ses propres ouvrages, et ceux dont il a été l'éditeur, lui ont donné une grande célébrité. On a de lui : *Historia stirpium indigenarum Helvetiæ inchoata*, Gottingue, 1752, 2 tom. in-fol., cum 24 tab., 12 à 18 fr., et Berne, 1768, 3 tom. en 2 vol. in-fol., cum 48 tab., bonne édition, 40 à 50 fr. Vicat a extrait de cet ouvrage une matière médicale, en français, Berne, 1776, 2 vol. pet. in-8, qui a reparu en 1781, sans nom d'auteur, sous le titre de : *Histoire des plantes suisses*, ou *matière médicale*, etc., *par Alb. de Haller; Icones plantarum Helvetiæ, denuo recusæ, cum descript. et præfat auctoris; notas addidit Jac.-Sam. Wittenbach*, Bernæ, 1795, in-fol., cum 52 tab., 24 fr.; *Opuscula sua botanica prius edita*, Gottingue, 1749, pet. in-8, fig., 3 à 5 fr.; *Artis medicæ principes, edente Alb. Hallero*, Lausanne, 1769-74, 11 vol. in-8, 50 à 60 fr. Ce recueil qui contient Hippocrate, 4 vol.; Celse, 2 vol.; Aurélianus, 2 vol.; Aretæus, 1 v.; Alexander Trallianus, 2 v., le tout en latin, est estimé; *Opera minora*, Lausanne, 1762-68, 3 v. in-4, fig., 18 à 27 f. C'est le recueil de ses écrits particuliers d'anatomie et de physiologie; *Elementa physiologiæ corporis humani*, Lausanne et Berne, 1757-66, 8 vol. in-4, 84 à 100 fr. C'est son ouvrage le plus important; il a obtenu plusieurs éditions également bonnes. On y ajoute ordinairement le volume intitulé : *Auctarium ad Halleri elementa physiologiæ, fasc.* IV, Lausanne, 1782, in-4. L'auteur avait entrepris une nouvelle édition retouchée de cette physiologie, sous le titre : *De partium corporis humani fabrica, etc.*, qui devait avoir 16 vol. in-8; mais il n'a publié que les 8 premiers; *Disputationes ad morborum historiam et curationes facientes*, ibid., 1757-60, 7 vol. in-4, 30 à 40 fr.; *Iconum anatomicarum fasciculi* VIII, Goettingæ, 1743-56, gr. in-

fol., 100 à 120 fr., ouvrage recherché et peu commun; *Disputationum anatom. select. volumina septem*, 1751, 7 vol. in-4, fig., 40 à 50 fr.; *Disputationes chirurgicæ selectæ*, Lausanne, 1755, 5 vol. in-4, fig., 25 fr.; *Bibliotheca botanica*, 1771-72, 2 vol. in-4, 16 à 24 fr.; *Bibliotheca medicinæ practicæ*, Berne, 1776-88, 4 vol. in-4, 40 fr.; *Bibliotheca anatomica*, 1774-77, 2 vol. in-4, 12 à 20 fr.; *Bibliotheca chirurgica*, 1774-75, 2 vol. in-4, 12 à 20 fr. De Murr a publié à Erlang, en 1805, un supplément aux quatre bibliothèques de Haller, sous ce titre : *Adnotationes ad bibliothecas hallerianas*, in-4. On a traduit en français plusieurs des ouvrages de Haller : son *Discours sur l'irréligion*, Lausanne, 1660, pet. in-8; ses *Lettres sur les vérités les plus importantes de la religion*, ibid., 1772, in-8; celles contre Voltaire, Berne, 1780, 2 vol. in-8; deux *Mémoires sur le mouvement du sang et sur les effets de la saignée*, Lausanne, 1756, pet. in-8; *Mémoire sur la nature sensible et irritable*, ibid., 1756-60, 4 vol. in-12; deux *Mémoires sur la formation des os*, 1756, in-12; *sur la formation du cœur dans le poulet*, etc., avec un *Mémoire sur plusieurs phénomènes de la respiration*, 1758, 2 vol. in-12; *Collection de thèses médico-chirurgicales*, abrégées du latin par Macquart, Paris, 1757-60, 5 vol. in-12, etc. On peut consulter le catalogue des écrits de Haller à la fin des *Epistolæ ab eruditis viris ad Hallerum scriptæ*, Berne, 1773-75, 6 vol. in-8. Haller paraît avoir été un homme doux, tranquille, aimant la retraite, cherchant les douceurs de la vie privée, et méritant, par la simplicité de ses mœurs, que la jalousie lui pardonnât sa gloire. C'est un bonheur que ce caractère même ne donne pas toujours; mais Haller en a joui. Il n'a pas payé sa renommée par le prix qu'il faut ordinairement mettre à cette fumée, c'est-à-dire, par les tracasseries qui empoisonnent la vie d'un homme illustre, en quelque genre que ce soit. Biœrnstal, dans ses *Lettres écrites durant le cours de ses voyages*, en parlant de Voltaire et de Haller, fait le parallèle suivant de ces deux personnages : « L'un est superficiel, et l'autre solide; l'un fait des vers sur toutes sortes de sujets, et verse sur tous la couleur de ses fictions; l'autre, poëte et philosophe, aime sur toutes choses la vérité et la vertu. L'un ne parle que de tolérance, et ne veut rien souffrir ni de Dieu ni des hommes; l'autre pratique la morale et l'Evangile. L'un détruit, l'autre édifie. Enfin l'un augmente la masse des erreurs, et l'autre celle des vérités. Il faut convenir néanmoins que les principes de Haller, généralement sages, n'ont pas toujours eu le degré de consistance et de persévérance qu'on avait lieu d'attendre de la solidité de son jugement et de ses vues. Son *Epître à Stœhelin, sur la fausseté des vertus humaines*, est une satire amère de tous les principes de religion et de morale. Cette production informe l'a fait placer par des critiques chrétiens, parmi les Israélites, adorateurs inconséquents du vrai Dieu, qui, pour ménager leurs ennemis, ont la faiblesse de donner en passant quelques coups d'encensoir aux idoles des nations. Mais il paraît que l'on doit regarder cette *Epître* comme un ouvrage de jeunesse, suffisamment rétracté par les *Lettres contre les incrédules*.

HALLER (Théophile-Emmanuel de), fils aîné du précédent, né à Berne en 1735, mort en 1786, embrassa d'abord la carrière de la médecine, dans laquelle il s'était déjà distingué par plusieurs mémoires intéressants, lorsqu'il changea d'état et entra dans la magistrature. Ses études médicales et ses travaux judiciaires ne l'empêchèrent pas de se livrer à des recherches d'histoire et d'antiquité. On a de lui : *Cabinet des monnaies et médailles suisses*, 1780, 2 vol. in-8; *Bibliothèque raisonnée des ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse*, Berne, 1785-87, 6 vol. in-8, et une table générale, 1788.

HALLEY (Edmond), célèbre astronome anglais, né à Londres en 1656, s'adonna d'abord à la littérature et aux langues, et se consacra ensuite entièrement à l'astronomie. Ayant résolu, dès l'âge de 19 ans, un problème, par lequel il détermina les aphélies et l'excentricité des planètes, le gouvernement l'envoya en 1676 à l'île de Ste.-Hélène, où il passa une année entière à faire plusieurs observations astronomiques très-importantes. A son retour de Ste.-Hélène, cet astronome célèbre succéda à Wallis en 1703, dans la place de professeur de géométrie, et à Flamsteed dans celle d'astronome du roi. La société royale de Londres et l'académie des sciences de Paris se l'associèrent : la première le fit son secrétaire, place qu'il remplit avec distinction. Il mourut à l'observatoire de Greenwich en 1742. A un esprit vif et pénétrant, il joignit une imagination féconde et fleurie. Il s'amusa même quelquefois de la poésie. Lorsque le czar Pierre le Grand vint en Angleterre, il y vit Halley. Il l'interrogea sur la flotte qu'il avait dessein de former, et sur les sciences et les arts qu'il voulait introduire dans ses états. Sa curiosité fut tellement satisfaite de ses réponses et de son entretien, qu'il l'admit familièrement à sa table, et qu'il en fit son ami. Il était franc et décidé dans ses jugements, égal et réglé dans ses mœurs, doux et affable, toujours prêt à se communiquer, et surtout désintéressé. Il a vécu et il est mort dans cette médiocrité, dont le choix libre suppose tant de ressources dans l'âme et de lumières dans l'esprit. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire, sont : *Catalogus Stellarum australium*, Londres, 1678 et 1679, in-4. Cet ouvrage fut donné la même année à Paris, in-12, par Royer, avec la traduction française à côté, et un planisphère céleste de l'hémisphère austral, pour faire une seconde partie à ses *Cartes du Ciel* et à son *Catalogue des Etoiles*. Celui de Halley avait été dressé d'après les observations que l'auteur avait faites en 1677 à l'île de Ste.-Hélène, pays le plus méridional que les Anglais eussent alors sous leur domination (*voy.* FLAMSTEED); *Apollonii Pergæi de sectione rationis libri* II, *ex arabico manuscripto latine versi*, Oxford, 1706, in-8; *Apollonii Pergæi Conicorum libri* VIII, *et Sereni de sectione Cylindri et Coni libri* II, Oxford, 1710, in-fol.: édition magnifique, et qui est le fruit

d'un travail immense. Halley y a rétabli les textes traduits, et a suppléé, etc.; *Tabulæ astronomicæ*, Londres, 1749, in-4. L'abbé Chappe donna une 2e édition, en français, de la 1re partie, contenant les tables du soleil et de la lune, Paris, 1754, in-8, accompagné de la dissertation de Halley sur les moussons de la mer des Indes; et Lalande donna la 2e partie, contenant les planètes et les comètes, avec diverses augmentations, ibid., 1759, in-8. On sait que c'est surtout par une prédiction de Halley qu'on a cru démontrer le cours régulier des comètes, supposé par Newton, et sur lequel les astronomes ont fait et font encore tant de calculs, presque toujours démentis, particulièrement par les comètes annoncées par divers astronomes pour ces dernières années, où néanmoins aucune n'a paru avec les caractères indiqués. Quelques systèmes récents, tels que ceux du P. Berthier, de Goussier et Marivetz, etc., qui représentent les comètes comme des tourbillons lumineux et éphémères, détruisent par le fondement l'opinion reçue sur le cours de ces astres caudataires; et l'on sent assez que dans une telle supposition, tous les efforts qu'on fait pour donner aux comètes une apparition périodique et géométriquement régulière, sont parfaitement vains. (*Voy.* CLAIRAUT, GUGLIELMINI.)

HALLIER (François), né à Chartres vers 1595, docteur et professeur de Sorbonne, fut successivement archidiacre de Dinan, théologal de Chartres, syndic de la faculté de théologie de Paris, enfin évêque de Cavaillon en 1656. Il ne garda pas longtemps ce siége, étant mort en 1658. Hallier fit plusieurs voyages dans la Grèce, en Angleterre, en Italie, et partout il fit admirer ses talents. Urbain VIII l'aurait fait cardinal, si une forte brigue et des raisons d'état n'avaient fait passer le chapeau qui lui était destiné, sur la tête du commandeur de Valencey. Dans son second voyage de Rome, en 1652, il fit éclater beaucoup de zèle contre les cinq propositions de Jansénius, dont il sollicita et obtint la condamnation. De là tout le mal que les jansénistes ont dit de lui; ce qui n'a pas empêché les gens impartiaux de reconnaître dans ses ouvrages, de la force dans les raisonnements, et de l'érudition dans les recherches. Les principaux sont : un savant *Traité de la hiérarchie ecclésiastique* (*voy.* CELLOT); des *Commentaires sur les décisions du clergé de France*, *touchant les Réguliers*, qui l'engagèrent dans des disputes avec les jésuites, et divers autres religieux, etc.; un *Traité des élections et des ordinations*, Paris, 1637, in-fol. C'est son chef-d'œuvre. Cet ouvrage lui valut une pension de la part du clergé de France; il est clair et méthodique; des *Ecrits polémiques* contre les jansénistes et contre les réguliers. Tous ces ouvrages sont en latin.

HALLOIX (Pierre), savant jésuite, né à Liége en 1572, possédait les langues savantes, et était versé dans l'histoire ecclésiastique. Il prêcha avec beaucoup d'éloquence pendant plusieurs années. A la science il joignait toutes les vertus qui font le vrai religieux. Il mourut en 1656. On a de lui : *Anthologia poetica græco-latina*, Douai, 1617, in-12; *Illustrium Ecclesiæ orientalis scriptorum qui sanctitate et eruditione floruerunt*, Douai, 1633 et 1636, 2 vol. in-fol. Le premier volume a pour objet les écrivains de l'église d'Orient du premier siècle; dans le second, il s'agit de ceux du deuxième siècle. Cet ouvrage est plein d'érudition et de recherches; on lui reproche cependant un défaut de critique, surtout à l'égard de saint Denis l'Aréopagite. Plusieurs vies de ces saints ont trouvé place dans les *Acta sanctorum; Origenes defensus*, Liége, 1648, in-fol., dédié au pape Innocent X, et attaqué par le cardinal Henri de Noris.

HALYATES. (*Voy.* ALYATES.)

HAMANN (Jean-Georges), écrivain allemand, né en 1730 à Kœnigsberg en Prusse, mort en 1788 à Dusseldorf, était fils d'un habile chirurgien qui le destina d'abord à l'état ecclésiastique. Après avoir suivi quelques cours de théologie, le jeune Hamann abandonna cette carrière pour embrasser celle du barreau; mais il se dégoûta aussi facilement des leçons de jurisprudence que de celles de théologie. Pendant cinq ans, il s'occupa entièrement de poésie et de belles-lettres. Les avis sont partagés sur le mérite de Hamann : ses admirateurs le comparent à Winckelmann, et les plus grands écrivains de l'Allemagne s'accordent à le placer au premier rang : ses ennemis le regardent comme un auteur obscur et inintelligible, parce que ses citations et ses allusions ne sont pas à la portée de tous les lecteurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il possédait de vastes connaissances en théologie, jurisprudence, littérature ancienne et moderne, dans les langues orientales et dans l'économie politique. On l'a surnommé le *Mage du Nord*. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Mémoires socratiques recueillis pour l'ennui du public, par un amateur de l'ennui*, Amsterdam (Kœnigsberg), 1759, in-8; *les Nuées*, comédies supplémentaires aux mémoires socratiques, Altona, 1761, in-8; *Nouvelle apologie de la lettre H*, ou *Observations extraordinaires sur l'orthographe des Allemands*, Pise (Francfort), 1773, in-8; *Dictionnaire de phrases poétiques*, Leipzig, 1775, in-8. Hamann l'a publié en français: *Essais à la Mosaïque*, renfermant une *Lettre néologique et provinciale sur l'inoculation du bon sens*, et une *Glose philippique*, Mietau, 1762, in-8; le *Kermès du Nord*, ou *la Cochenille de Pologne*, 1774, in-4. L'ouvrage intitulé : *Observations sur les avantages et les désavantages de la France sur la Grande-Bretagne, sous le rapport du commerce et des autres sources de la puissance des états*, Mietau et Leipzig, 1756, in-8, que, suivant quelques auteurs, il aurait publié sous le pseudonyme de Dangueil, est attribué par M. A. A. Barbier et autres savants, à R. J. de Plumard Dauguel.

HAMBERGER (Georges-Albert), professeur de physique et de mathématiques à Iéna, né à Baierberg en Franconie, l'an 1662, mourut à Iéna en 1716. On a de lui divers *traités* sur ces deux sciences, fort estimés et publiés à Iéna, 1708, in-4.

HAMEL (du). (*Voy.* DUHAMEL.)

HAMEL DU MONCEAU (Henri-Louis du), inspecteur de marine, né à Paris en 1700, mort le 23 août 1782, consacra toute sa vie à étendre et à perfectionner les connaissances qui ont rapport à l'agriculture, à la marine, au commerce, aux arts mécaniques, et écrivit sur tout cela avec méthode et clarté. Ses ouvrages peuvent être regardés comme des livres élémentaires.

HAMELMANN (Herman), missionnaire protestant, né à Osnabruck en 1525, commença à y prêcher la doctrine de Luther. Chassé de cette ville, il fut reçu à Bikefeld par les chanoines, et il instruisit la jeunesse selon le catéchisme de son patriarche. Il fut nommé ensuite surintendant des églises du duché de Brunswick, pour les régler selon la confession d'Augsbourg. Enfin il devint surintendant général du comté d'Oldenbourg en 1593, et mourut en 1595. Ses principaux ouvrages sont : *Commentarius in Pentateuchum*, 1563, in-fol.; *Opera genealogico-historica de Westphalia et Saxonia inferiori*, Lemgow, 1711, in-4, estimé; *Chronicon Oldenburgicum* en allemand, Oldenbourg, 1599, in-fol. Cette Chronique des rois de Danemark de la maison d'Oldenbourg, qui a commencé à régner en 1448, est recherchée, quoiqu'elle soit rédigée avec peu de méthode et d'agrément.

HAMELSVELD (Isbrand van), théologien hollandais hétérodoxe, né à Utrecht en 1743, mort à Amsterdam en 1812, fut d'abord nommé pasteur à Gœs en Zélande, et chargé ensuite de professer la théologie à l'université de sa ville natale. Forcé de quitter ce poste par suite de la part qu'il avait prise aux troubles politiques de 1787, il se retira à Leyde, où il s'occupa exclusivement de travaux littéraires, présida le club populaire de cette ville lors de la réaction de 1795, et devint membre de la convention nationale. On a de lui : *Introduction aux livres de l'ancien Testament*, trad. de l'allemand d'Eickhorn, 1789, 3 vol. in-8 ; *Géographie de la Bible*, Amsterdam, 1790, 6 vol. in-8 ; *Essai sur les mœurs de la nation hollandaise à la fin du* XVIII *siècle*, 1791, in-8 ; *Histoire de la Bible*, Amsterdam, 1797, 2 vol. in-8 ; *Histoire générale de l'Eglise chrétienne*, continuée par le professeur A. Ypers, 1799, 1819,-26 vol. in-8 ; *Histoire des Juifs depuis la destruction de la ville et du temple de Jérusalem, jusqu'à nos jours*, 1807, in-8 ; cet ouvrage est le complément de celui de Prideaux ; une traduction de la *Bibliothèque orientale* de Michœlin ; celle de *l'histoire universelle* de Schvœck, etc.

HAMILTON (Antoine, comte d'), de l'ancienne maison de ce nom en Ecosse, naquit en Irlande vers 1646, et passa en France avec sa famille, qui avait suivi Charles II, lorsqu'il vint y chercher un asile après la mort de son père. Ce prince ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, Hamilton le suivit en Angleterre. Ce fut alors que le comte de Grammont y épousa sa sœur, une des plus aimables personnes de son sexe. Le nouvel époux emmena sa femme en France. Le comte d'Hamilton passait souvent la mer pour la voir. Il fut obligé enfin de s'y fixer pour toujours, lorsque Jacques II, après la perte de ses états, vint s'y réfugier. Il mourut à Saint-Germain-en-Laie, en 1720. Il avait l'esprit aisé et délicat, l'imagination vive et brillante. On lui reproche son penchant pour la satire. *Ses OEuvres complètes (avec des notes)* ont été imprimées à Paris, 1812, 4 vol. in-8., 30 fr., pap. vél., 60 fr., ibid., 1812-16, 5 vol. in-18, 8 fr.; pap. vél., 15 fr.

HAMILTON (Georges), général anglais et comte d'Orkney, naquit en Ecosse. Il se distingua dans la carrière des armes, et surtout aux batailles de Boyne, où manqua de périr l'infortuné Jacques II, à Antrim, à Steinkerque, aux siéges d'Athlone, etc. ; mais lord Hamilton avait tort de combattre pour un usurpateur, et contre son roi légitime. Ce dévouement, ou, pour mieux dire, cette rébellion lui valut, de la part du roi Guillaume III, la dignité de pair d'Ecosse, et le titre de comte d'Orkney. Il contribua, dans les guerres de succession, aux brillants succès du fameux Marlborough, et reçut du roi de nouveaux honneurs. Il fut successivement nommé général d'infanterie, gouverneur du château d'Edimbourg, et lord-lieutenant du comté de Clydesdale. Il mourut à Londres en 1737. On a remarqué qu'avec la ligne masculine des Hamilton, s'était comme éteinte l'inébranlable fidélité de cette famille pour leurs rois légitimes, les Stuart. — Il y a eu plusieurs personnages du nom d'Hamilton, savoir : PATRICK HAMILTON, premier auteur de la prétendue réforme en Ecosse, et condamné, pour ses erreurs, au dernier supplice, en 1526. — JACQUES HAMILTON, comte d'Arran, duc de Châtellerault, bisaïeul paternel du comte Antoine, auteur des *Mémoires de Grammont*, Londres, 1783, in-4, avec 3 port., 10 à 12 fr.; ibid., 1812, 2 vol. in-8, avec 64 portraits, 36 fr., et in-4, 60 fr. Le duc Jacques fut pendant quelques mois régent du royaume d'Ecosse, du temps de la minorité de Marie Stuart. Il avait embrassé la réforme, mais ensuite il rentra dans le sein de l'Eglise catholique, et mourut en 1576. — JACQUES Ier, DUC D'HAMILTON, né en 1606, était très-attaché à la maison des Stuart, et rival en pouvoir du fameux Monrose. Il combattit l'usurpateur Cromwel, qui le fit enfin prisonnier, et le condamna à mort en 1649.

HAMILTON (sir William), frère de lait de Georges IV, roi d'Angleterre, savant écossais, né en 1730, d'une famille illustre, mais dont la fortune était presque anéantie, montra de bonne heure un goût très-vif pour l'étude, et particulièrement pour l'histoire naturelle et les arts du dessin. Un mariage avantageux qu'il contracta en 1755 le mit en état de figurer d'une manière digne de sa naissance; et l'ambassade de Naples, qu'il obtint en 1764, lui donna la facilité de satisfaire son penchant pour l'observation des grands phénomènes de la nature. Il visita plusieurs fois le mont Vésuve et l'Etna, et recueillit des matières volcaniques, qu'il ajouta à la riche collection de curiosités qu'il avait déjà formée. Il avait réuni une société de savants et d'artistes, dont il encourageait les travaux. Il paraît cependant que la protection qu'il accordait aux arts n'était pas tout à fait désintéressée; ce qui fit dire

à un ambassadeur français à la cour de Naples : « Cet anglais s'affiche pour protéger les arts, et ce » sont les arts qui le protégent, car ils l'enrichis» sent. » Hamilton fit un voyage en Angleterre en 1784 pour empêcher, dit-on, son neveu de contracter un mariage avec une femme perdue de mœurs et de la plus basse extraction (Miss Haste); mais elle sut si bien gagner ses bonnes grâces, qu'il l'épousa lui-même : il ne la reconnut cependant pour sa femme qu'en 1791, où elle prit le nom de lady *Hamilton*. Lorsque les Français s'emparèrent du territoire napolitain, il suivit le roi à Palerme. Son gouvernement le rappela en 1800, et il mourut à Londres en 1803 On a reproché à Hamilton une avarice sordide. Il a publié : *Campi phlegræi : Observations sur les volcans des Deux-Siciles* en angl. et en franç., Naples, 1766; *Supplément*, ou *Relation de la grande éruption du Vésuve arrivée au mois d'août* 1777, Naples, 1779, 3 part. gr. in-fol., fig. en coul.; ouvrage curieux et bien exécuté; il contient 54 pl. et une carte, sans compter les 5 pl. du supplément, 300 à 400 fr. Il a été réimprimé à Paris en 1799, gr. in-fol., fig. en noir, 200 fr.; un *Mémoire* sur les phénomènes produits par le tremblement de terre en Calabre, en 1782 et 1783, inséré dans les *Trasactions philosophiques;* un *Mémoire* sur les découvertes faites à Pompéïa, avec 13 planches dans le 4e volume de l'*Archæologia*. On a publié à Londres en 1806, in-4 *Gravures aux traits d'après les tableaux, bordures et ornements de vases étrusques, grecs et romains, recueillis par feu sir William Hamilton, avec des bordures gravées,* dessiné et gravé par feu Kirk.

HAMILTON (Emma Lyon, ou Haste, lady), célèbre par ses intrigues, née en 1760 d'une pauvre domestique, dans le comté de Chester, morte à Calais le 7 janvier 1815, déshonora sa jeunesse par les plus sales excès. Un charlatan l'exposa sur ses tréteaux, aux yeux du public, à peine recouverte d'un léger voile, sous le nom d'*Hygie*, déesse de la santé. Cependant, un neveu de sir William Hamilton, ambassadeur à Naples, dont elle fixa l'attention, voulut l'épouser. L'ambassadeur, par mépris pour cette femme, empêcha le mariage; puis, dominé par une passion encore plus vive que celle de son neveu, il alla s'unir à l'objet de son juste dédain, qu'il présenta à la cour de Naples, et dont la reine Marie-Caroline fit bientôt sa confidente. La déesse *Hygie* fut admise plusieurs fois à partager le lit d'une souveraine. Trahissant les secrets du cabinet de Naples en faveur de l'Angleterre, elle provoqua contre l'Espagne une attaque déloyale. Nelson, retenu auprès de cette syrène, ne songea point à empêcher Bonaparte de s'emparer de Malte. Du moins, il se mit à la recherche de la flotte française, qu'il détruisit dans la rade d'Aboukir. De retour à Naples, où son entrée fut un triomphe, à côté de lui parut lady Hamilton comme pour partager sa gloire. Mais les Français arrivaient aux portes de la ville : le vaisseau amiral de Nelson transporta à Palerme la famille royale et l'ambassade anglaise. Lorsque, grâce à l'éloignement des Français, la cour se retrouva à Naples, ce fut à l'instigation de lady Hamilton qu'eut lieu plus d'une exécution. Elle profitait de ce moment pour punir ses ennemis, et Nelson, instrument de ses vengeances, ternissait pour lui complaire les lauriers qu'il avait cueillis. Cependant le gouvernement britannique rappela tout à coup l'ambassadeur et l'amiral. Lady Hamilton, devenue veuve en 1803, se retira à Merton-Place, maison que lui avait donnée Nelson; mais, après la mort de cet amiral à la bataille de Trafalgar, elle quitta l'Angleterre en 1810, pour s'établir dans une ferme à quelques lieues de Calais. Lady Hamilton possédait à un suprême degré l'art de l'intrigue et de la séduction; et, sans avoir beaucoup d'instruction, elle avait acquis dans le commerce de la cour un esprit qui rendait sa conversation agréable.

HAMILTON (Guillaume-Gérard), homme d'état du XVIIIe siècle, était fils de Guillaume Hamilton, avocat célèbre de l'Ecosse : il naquit en 1729 à Londres, où son père était venu s'établir; fit d'excellentes études à Winchester et ensuite à Oxford; eut d'abord du goût pour la poésie dans laquelle il obtint quelques succès, mais il fut emporté par la politique, pour laquelle il avait une passion dominante. Nommé membre de la chambre des communes, il n'y parla qu'une seule fois, et fut à cause de cette circonstance surnommé *l'homme à un seul discours* (*Single speech*) *:* il avait été dans cette occasion d'une éloquence très-grande; ce qui lui valut la place de lord du commerce, à laquelle il parvint en 1756. Il occupait cet emploi depuis 5 ans, lorsque le comte d'Halifax, vice-roi d'Irlande, le choisit pour premier secrétaire d'état de ce royaume. Dans le parlement de Dublin, Hamilton prononça un second discours qui lui attira les plus grands éloges, et lui mérita de nouveau la réputation de grand orateur qu'il s'était faite à la chambre des communes à Londres. Quelques débats qu'il eut avec le comte de Northumberland, successeur du comte d'Olifax, le déterminèrent à quitter ses fonctions. Revenu en Angleterre en 1765, il fut pendant 33 ans membre du parlement, et pendant ce long espace de temps il ne prononça pas un seul discours. Nommé chancelier de l'échiquier en Irlande, il revint à Londres en 1784, et y mourut en 1796. Une partie de ses *œuvres* a été recueillie par Malone qui les a publiées sous le titre de *Logique parlementaire*, Londres, 1808, in-8. Quelques personnes avec lesquelles il était très-lié ont cru retrouver son style dans les *Lettres de Junius;* mais tout nous porte à croire qu'il y fut étranger. (*Voy.* le *Dictionnaire des anonymes*, tome 4, page 323.)

HAMILTON (Guillaume), poëte écossais, né à Bangor en 1704, défendit avec valeur la cause de Charles-Edouard, et chanta les succès passagers des armes de ce prince. Après la défaite de Culloden, il vint chercher un asile en France, retourna en Ecosse, et n'ayant pu y rester, il revint en France, se fixa à Lyon, et y mourut en 1754. Outre quelques *poésies érotiques*, et des *traductions* estimées, il a laissé des *chants guerriers* qui sont

écrits avec verve, et lui assignent un rang distingué parmi les *Tyrtée* des temps modernes. Ses *Œuvres* ont été réunies et ont paru à Glascow, 1748, et à Edimbourg, 1760, in-8.

HAMMOND (Henri), docteur en théologie d'Oxford, naquit en 1605 à Chertsey, dans la province de Surrey, et mourut en 1660, chargé de la conduite du diocèse de Worcester, dont il devait être évêque. Il montra un grand dévouement à la cause de Charles Ier dont il partagea la prison en qualité de chapelain. Ses ouvrages ont été recueillis à Londres, 1684, 4 vol. in-fol. Il y en a quelques-uns en latin, mais le plus grand nombre est en anglais. On distingue ceux-ci : un *Catéchisme pratique;* c'est un abrégé de la morale chrétienne; un *Commentaire sur le nouveau Testament*, traduit en latin par Le Clerc, qui l'enrichit, ou, pour mieux dire, le chargea de nouvelles notes. Cette version vit le jour en 1698, 1702 et 1704, 2 vol. in-fol.; un *Commentaire sur les Psaumes*, etc. Peck a donné en 1739 la *collection de ses lettres* au nombre de 19. Sa *Vie* a été écrite par Jean Fell, évêque d'Oxford.

HAMON (Jean), docteur en médecine, de la faculté de Paris, né à Cherbourg vers 1618, mort à Port-Royal-des-Champs en 1687. Il était depuis 30 ans dans cette retraite, à laquelle il se consacra pour acquérir des vertus; mais il échoua toujours devant celles qui sont nécessaires pour se soumettre aux décisions de l'Eglise. Ses principaux ouvrages sont : des *Soliloques* en latin, traduits en français par l'abbé Goujet, sous ce titre : *Gémissements d'un cœur chrétien, exprimés dans les paroles du psaume* CXVIII, Paris, 1731, in-12; un *Recueil de divers traités de piété*, ibid., 1675, 2 vol. in-12; la *Pratique de la prière continuelle*, ou *Sentiments d'une âme vivement touchée de Dieu*, ibid., 1702, in-12; *Explication du Cantique des cantiques*, avec une longue préface de Nicole, ibid., 1708, 4 vol in-12; et quelques autres ouvrages, fort recherchés du parti, et où il y a des maximes étrangement propres à obstiner les esprits dans la rébellion contre l'Eglise, en faisant regarder comme méritoire et profitable la privation des sacrements et autres peines décernées contre ceux qui refusent d'écouter la mère commune des fidèles. Boileau a célébré les vertus de Hamon dans un *sixain* impr. dans ses *Œuvres*.

HAMPDEN (John), né à Londres en 1594, était cousin-germain de Cromwell. Il se distingua dans le parti qui se qualifiait de républicain, sous le malheureux règne de Charles Ier, roi d'Angleterre. Ayant refusé de payer la taxe de mer imposée par Charles Ier, il eut à soutenir, à ce sujet, un procès qu'il perdit, et dès lors il prit les armes contre le roi et servit sous le comte d'Essex. Clarendon fait de lui beaucoup d'éloges, et dit, qu'il avait « un » esprit pour tout inventer, une langue pour tout » persuader, et un bras pour tout exécuter. » C'était un homme de bien qui avait des mœurs, de l'éloquence et de la valeur. Il croyait avoir embrassé le parti le plus avantageux aux intérêts du peuple. Un historien de son pays demande si, malgré son zèle pour le bien public, il n'est point coupable envers ses concitoyens, pour avoir compromis la monarchie et la constitution ? Il est vrai que si Cromwell avait eu des fils semblables à lui, c'en était fait pour longtemps de la liberté anglaise. Mais si Hampden eut des torts (et assurément il en eut plus d'un), au moins ne peut-on lui reprocher d'avoir voulu faire à sa patrie tout le mal qu'il lui a fait. Ajoutons qu'il mourut avant que l'hypocrite et ténébreux Cromwell parût en vainqueur sur la scène. « Mais l'er» reur de Hampden, dit le même historien, est une » grande leçon pour les gens de bien qui, dans des » temps de troubles, seraient tentés de prendre parti » contre l'ordre établi : ne pouvant prévoir toutes » les suites d'une révolution, ni calculer tous les » effets du nouveau pouvoir, ils doivent se tenir en » garde contre tout ce qui tend à renverser un état » de choses éprouvé par une longue expérience. » Hampden fut blessé à la tête d'un régiment de troupes parlementaires Charles Ier lui-même l'estimait tant, qu'il lui envoya son propre chirurgien; mais la blessure était mortelle, et emporta Hampden quelques jours après.

HANAPES (Nicolas), né près d'Aubenton, dans la Tierasce, se fit dominicain, et devint patriarche de Jérusalem. Il a donné *Exempla biblica in materias morales*, etc., imprimé à Prague et à Wurtsbourg, 1753, ouvrage utile aux prédicateurs qui veulent nourrir leurs discours des passages et exemples de la Bible.

HANCARVILLE (Pierre-François-Hugues d'), savant antiquaire, né à Nancy en 1729, était membre des académies de Londres et de Berlin : il mourut à Rome en 1800, après avoir publié les ouvrages suivants : *Antiquités étrusques, grecques et romaines, tirées du cabinet du chevalier W. Hamilton*, en anglais et en français, Naples, 1766-67, 4 vol. gr. in-fol., fig. coloriées, ouvrage précieux, exécuté avec luxe, mais dont d'autres productions modernes du même genre ont diminué l'importance et le prix, 400 à 500 fr. Il en a paru une nouvelle édition, Florence, 1801-08, 4 vol. in-fol., moins bien exécutée que la précédente; *Recherches sur l'origine, l'esprit, et les progrès des arts dans la Grèce*, Londres, 1785, 3 vol. gr. in-4, 80 à 100 fr., ouvrage estimé, dont les exemplaires sont peu communs.

HANDEL. (*Voy* HAENDEL.)

HANGEST (Jérôme de), docteur de la maison de Sorbonne, natif de Compiègne, d'une famille noble et ancienne, fut chanoine, écolâtre et grand vicaire de l'Eglise du Mans, sous le cardinal de Bourbon, évêque de cette ville. Il y mourut en 1538. Ce savant se signala contre les luthériens, et enfanta quantité d'ouvrages de morale et de controverse. Le plus connu dans ce dernier genre est son *Traité des académies* contre Luther. Il défend les universités et l'usage d'y prendre des degrés; il justifie la bonne théologie scolastique, et fait voir que cette méthode d'enseigner est très-bonne, quoiqu'on en ait quelquefois abusé. Définir et expliquer les termes, poser des principes, en tirer des conséquences, prouver une proposition, résoudre les

objections, c'est la méthode géométrique. Cette marche est lente, mais elle est ferme; elle amortit le feu de l'imagination, mais elle en prévient les écarts : elle n'accommode point un génie bouillant, mais elle satisfait un esprit juste. (*Voy.* saint Anselme, Duns, Suarez, saint Thomas, etc.) On a encore de lui : un traité de controverse intitulé : *Lumière évangélique sur la sainte Eucharistie ;* un autre *De libero arbitrio*, *etc.*

HANCKIUS (Martin Hanke), savant philologue allemand, naquit à Born près de Breslaw, en 1633. Il fut nommé professeur d'histoire, de politique et d'éloquence en 1661, bibliothécaire de la bibliothèque d'Elisabeth dans la même ville en 1670, protecteur du collége de ce nom en 1681, enfin recteur et inspecteur de toutes les écoles de la confession d'Augsbourg dans ce pays en 1688. Il mourut à Breslaw en 1709, dont il en avait employé 50 à professer. Il fit en 1671 le classement des livres de la bibliothèque impériale de Vienne, travail immense dont il fut récompensé par une somme très-considérable. Voici les meilleurs ouvrages de ce savant : *De Byzantinarum rerum scriptoribus græcis*, Leipzig, 1677, in-4; *De romanarum rerum scriptoribus*, *liber prior*, ibid., 1669; *liber secundus*, ibid., 1675, in-4. Dans l'ouvrage précédent, l'auteur rend compte des écrivains de l'histoire byzantine; dans celui-ci, de ceux de l'histoire romaine. Il compile les différents jugements qu'on en a portés; plusieurs ouvrages sur l'histoire et les antiquités de la Silésie, tels que : *De Silesiorum nominibus antiquitates*, ib., 1702, in-4; *De Silesiis indigenis eruditis*, *ab ann.* 1165 *ad ann.* 1550; *De Silesiis alienis eruditis ab ann.* 1170 *ad ann.* 1550, ibid., 1707, 2 part. in-4. Ces divers écrits lui acquirent tant de réputation en Allemagne, que l'empereur Léopold l'appela pour ranger certaines parties de sa bibliothèque. Il existe sur cet écrivain une *notice* dans le t. 38 des Mémoires de Nicéron.

HANNEKEN (Memnon), théologien luthérien, né à Blaxen, dans le pays d'Oldenbourg, en 1595, devint professeur de morale, puis de théologie et des langues orientales à Marpurg, et enfin surintendant des églises de Lubeck, où il mourut en 1671. Ses principaux ouvrages roulent sur la controverse. On a encore de lui : une *Grammaire hébraïque ; Expositio epistolæ Pauli ad Ephesios*, Marpurg, 1631, in-4. — Philippe-Louis Hanneken, son fils, mort professeur de théologie à Wittemberg en 1706, est aussi auteur de divers *ouvrages* peu connus *sur l'Ecriture*, in-4 et in-12.

HANNIBALIEN (*Flavius-Claudius-Hannibalianus*), né à Toulouse et élevé à Narbonne, était neveu de Constantin. Ce prince l'ayant formé à l'art militaire le déclara roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui fit épouser en 335 sa fille ainée Constantine. Il ne régna pas longtemps. Les soldats, excités par Constance son cousin, le poignardèrent en 338, sous prétexte qu'il ne devait y avoir d'autres Augustes que les fils de Constantin. Hannibalien périt à la fleur de son âge, dans une ville de Bithynie, où était la sépulture du fameux Annibal, et c'est sans doute d'où vient le nom d'*Hannibalien*. Il aimait le faste, et l'on prétend qu'à l'exemple des rois de Perse, il prenait le titre de *Roi des rois*. Ces qualités empêchèrent les bons citoyens de le regretter.

HANNON, fils de Naas, roi des Ammonites. Ses courtisans lui ayant insinué que les ambassadeurs envoyés par David pour le complimenter sur son avénement à la couronne, n'étaient que des espions, il leur fit raser la barbe et couper les habits jusqu'à la moitié. Cette démarche barbare lui coûta la vie et son royaume, David lui ayant ôté l'un et l'autre.

HANNON, l'un des plus puissants citoyens de Carthage, voulant se rendre maître de la république, avait invité aux noces de sa fille les sénateurs pour les faire empoisonner. Son projet fut découvert; mais le sénat, appréhendant le crédit du coupable, se contenta de le prévenir par un décret, qui défendait en général la trop grande magnificence des noces. Hannon n'ayant point réussi par la ruse, eut recours à la force ouverte. Il se retira à la tête de 20,000 esclaves armés, dans un château extrêmement fortifié, d'où il tâcha d'engager dans sa révolte les Africains et le roi des Maures; mais il fut pris et conduit à Carthage. On enveloppa sa famille dans son malheur, quoiqu'elle n'eût point de part à sa conjuration, et elle fut exterminée avec lui vers l'an 336 avant J.-C.

HANNON, voyageur célèbre et général carthaginois, fut chargé par la république de faire le tour de l'Afrique vers l'an 570, ou suivant Gosselin vers l'an 1000, avant l'ère chrétienne. Il entra dans l'Océan par le détroit de Gibraltar, découvrit plusieurs pays, et ne fut arrêté dans ses courses que par le défaut de vivres. Il parcourut environ 214 lieues marines, et alla jusqu'au cap Bojador. Quelques savants ont prétendu qu'il était parvenu jusqu'à l'extrémité de l'Arabie; mais ce sentiment n'est pas fondé. En général les auteurs anciens et modernes, les géographes, les antiquaires, les historiens les plus estimés ont beaucoup parlé de Hannon, sans être d'accord sur l'époque où il a vécu ni sur les lieux qu'il a visités. Pline et Plutarque rapportent à son sujet une anecdote, qui montre combien ses compatriotes étaient jaloux de leur liberté. Il avait tellement adouci la férocité d'un lion, qu'il s'en servait pour porter une partie de son bagage. Les Carthaginois s'imaginèrent que cet homme, après avoir apprivoisé un animal si farouche, viendrait à bout de tout ce qu'il entreprendrait, et qu'ainsi ils avaient lieu de craindre qu'il ne se rendît maître de leur état. C'est pourquoi ils l'exilèrent pour le reste de ses jours. On a sous son nom une *Relation de voyages* connue sous le nom de *Périple d'Hannon*, que plusieurs savants croient n'être pas de lui : elle était écrite en langue punique, et a paru pour la première fois en grec, à Bâle, 1533. Conrad Gesner l'a traduite en latin. Henri Boekler en donna une savante édition en grec et en latin, avec des notes utiles, à Leyde, 1674, in-12. On la trouve aussi dans les *Petits Géographes*, de l'édition d'Oxford, 1698. Thomas Falconer en a publié une nouvelle édition sous ce

titre : *The voyage of Hanno translated*, etc., Londres, 1797, in-8, fig., 10 fr. On peut consulter sur Hannon les *Recherches de Bougainville* dans le *recueil de l'académie* des inscriptions et belles-lettres, tom. 26, pag. 10, et tom. 28, pag. 260; et les *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique*, par Gosselin. M. de Chateaubriand a traduit le *Périple d'Hannon* dans un chapitre de son *Essai historique, politique et moral sur les révolutions*. Il a paru récemment une traduction portugaise de cet ouvrage, avec le texte grec en regard.

HANSITZ (Marc), jésuite, né à Cologne l'an 1682, a donné : *Germania sacra*, Augsbourg, 1727, 2 vol. in-fol., et le *Prodromus* du troisième; mais il n'a point été publié. Il serait à désirer que nous en eussions la suite, écrite avec la même érudition et la même sagesse : on aurait une bonne histoire ecclésiastique de cet empire. Elle serait très-nécessaire dans un temps où une foule d'écrivains ignorants et hétérodoxes travaillent à défigurer les annales de l'Eglise, de celle d'Allemagne en particulier, par tous les traits de la calomnie et du mensonge. On lui doit aussi : *Trois dissertations sur l'antiquité et les priviléges de l'abbaye de Saint-Emmeran à Ratisbonne*, Vienne, 1755 et 1756, in-4; *Analecta seu Collectanea pro historia Carinthiæ concinnanda, opus posthum., pars prima*, Clagenfurt, 1782, in-8; Nuremberg, 1793, in-8, etc. Le P. Hansitz mourut à Vienne en 1766.

HANS-SACHS, poëte allemand, né en 1494 à Nuremberg, exerça longtemps le métier de cordonnier, se fit ensuite maître d'école, et séjourna dans plusieurs villes d'Allemagne. Ayant pris quelques leçons de poésie d'un *Meistersænger* ou *Maître poëte*, il fut reçu dans ce corps de gens de métier qui avaient imaginé d'assujettir le talent des Muses aux statuts de leur communauté. Cette espèce de confrérie, qui avait pris naissance au commencement du 14e siècle, accordait la permission de faire des vers; et pour rimer en paix, il fallait se faire inscrire sur les registres du corps, qui était divisé en *Garçons* poëtes, *Compagnons* poëtes, et *Maîtres* poëtes. Les licences s'expédiaient dans ce bureau des Muses, au nom des compagnons et des maîtres. Hans-Sachs en devint le doyen. Les brevets de célébrité et autres faveurs académiques de nos jours semblent être pris des statuts de Hans-Sachs. Il a laissé 5 gros vol. de fort mauvais vers, Nuremberg, 1560-79, où l'on voit briller cependant quelques étincelles de génie, à travers cent bassesses et grossièretés. Ces poésies sont des traductions des *Proverbes de Salomon*, de l'*Ecclésiaste*, du livre de la *Sagesse*, des *Psaumes*, des *Evangiles*, etc.; outre 26 comédies, 27 tragédies spirituelles; des comédies et des tragédies profanes, des *Poëmes*, des *Contes*, etc. Il faut croire que Hans-Sachs avait des talents pour ce temps d'ignorance, puisque l'auteur de la *Littérature allemande* fait l'éloge de l'harmonie, de la facilité de ses vers. Hans-Sachs fut un des chauds partisans de Luther. Il mourut en 1576.

HANWAY (Jonas), négociant anglais, né à Portsmouth en 1712, étudia le commerce à Lisbonne; fit en 1743 un voyage en Russie, et plus tard visita la Perse. De retour à Londres en 1750, il fut nommé commissaire des vivres de la marine en 1762. C'est principalement à ses écrits et à ses efforts, que l'Angleterre doit l'institution de la société de marine pour la formation de jeunes matelots tirés de la classe indigente; l'établissement des écoles appelées *écoles du dimanche* (sunday-schools), si répandues aujourd'hui en Angleterre, et la fondation d'une maison de réfuge pour les jeunes personnes abandonnées (Magdalen-Christy). Il s'occupa aussi du sort des petits ramoneurs, des incendiés, des domestiques, des nègres; et quoique sa fortune fût très-modique, il entrait dans tous les projets de bienfaisance. Il mourut en 1786, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. La reconnaissance publique lui éleva un monument. Ses principaux ouvrages sont : un *Tableau historique du commerce anglais dans la mer Caspienne, avec le journal d'un voyage de Londres dans la Perse par la Russie, et retour par la Russie, l'Allemagne et la Hollande* (en anglais), Lond., 1753 ou 1754, 2 v. in-4, fig., 20 à 30 f. Cette relation, qui est le résultat d'un voyage qu'il fit dans la Perse, est une des plus intéressantes qui aient paru sur cette contrée; *Journal d'un voyage de huit jours de Portsmouth à Kingston sur la Tamise, avec un essai sur le thé*, 1756, 2 vol. in-8; *Réflexions, essais et méditations sur le monde et la religion, avec un recueil de proverbes et des lettres sur différents sujets*, 1761, 2 vol. in-8; *La vertu dans les classes inférieures, contenant des réflexions sur les devoirs réciproques du riche et du pauvre, du maître et du domestique*, 1774, 2 vol. in-8, réimprimé en 2 vol. in-4. J. Pugh a publié *Circonstances remarquables de la vie de Jonas Hanway*, in-8, comprenant un extrait de ses voyages en Russie et en Perse, réimprimé pour la seconde fois en 1788, in-8.

HANVILLE (Jean de), normand, et moine de Saint-Alban en Angleterre, florissait à Paris vers l'an 1180, sous le règne de Philippe-Auguste. Il a écrit un poëme moral contre les vices du genre humain, intitulé : *Architrenius* (le Pleureur), en 9 livres, Paris, 1517, in-4. L'auteur prend lui-même le nom de son poëme, *Architrenius*, comme qui dirait *Archi-Jérémie*, du nom grec des Lamentations. Ce livre est très-rare.

HARÆUS, ou VERHAER (François), né à Utrecht vers l'an 1550, embrassa l'état ecclésiastique, parcourut l'Allemagne et l'Italie, fit connaissance du P. Antoine Possevin, et l'accompagna dans les voyages que ce P. entreprit par ordre de Grégoire XIII. De retour dans sa patrie, il fut pourvu d'un canonicat de St.-Jacques à Louvain, où il mourut en 1632. On a de lui : *Annales ducum seu principum Brabantiæ totiusque Belgii*, Anvers, 1623, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première regarde le Brabant, la seconde les Provinces-Unies, la troisième les troubles des Pays-Bas jusqu'à la trêve de 1609. Le tout est en-

richi de portraits. Ces annales passent pour la meilleure histoire qu'on ait du Brabant : elles sont généralement fort exactes et fidèles ; *Concordia Historiæ sacræ et profanæ, per olympiades et fastos, à Roma condita usque ad Christum passum*, Anvers, 1614, in-fol.; *De vitis sanctorum omnium nationum et temporum*, Cologne, 1605, in-fol. C'est un abrégé de Surius; *Biblia sacra cum expositionibus priscorum Patrum litteralibus et mysticis*, Anvers, 1630, 2 vol. in-fol. On n'estime pas beaucoup ce que Haræus a écrit sur la Bible.

HARCOURT (Henri de Lorraine, comte d'), et d'Armagnac, grand écuyer de France, fils de Charles de Lorraine, duc d'Elbœuf, naquit en 1601. Après s'être signalé à la bataille de Prague en 1620, il servit en qualité de volontaire dans les guerres contre les huguenots. Il se distingua aux siéges de Saint-Jean d'Angeli, de Montauban, de l'île de Rhé et de la Rochelle. En 1629, il se signala à l'attaque du Pas de Suse. Honoré par Louis XIII du collier de ses ordres en 1633, il le paya par des services importants. Un des plus considérables fut de reprendre en 1637 les îles de Saint-Honorat et de Sainte-Marguerite sur les Espagnols, contre lesquels il commandait une armée navale. Le combat de Quiers en Piémont l'an 1639, le 3e secours de Casal, le siége de Turin en 1640, et la prise de Coni en 1641, ne lui acquirent pas moins de gloire. Le roi, voulant le récompenser, lui donna le gouvernement de Guienne en 1642, et la charge de grand écuyer de France en 1643. Il alla la même année en qualité d'ambassadeur en Angleterre. En 1645 il fut fait vice-roi de Catalogne, et défit à la bataille de Llorens les Espagnols. Peu de temps après il prit Balagüer, et remporta d'autres avantages. Mais le siége de Lérida en 1646 fut moins heureux pour lui : il y perdit son canon et son bagage, et fut obligé de le lever. En 1649 il fut envoyé dans les Pays-Bas, où il prit Condé, Maubeuge, le château de l'Ecluse, etc. Il servit ensuite avec beaucoup de fidélité en Guienne pendant la guerre civile qui désola cette province en 1651 et 1652. Il se procura sur la fin de ses jours une retraite honorable dans l'Anjou, dont il obtint le gouvernement, et mourut subitement dans l'abbaye de Royaumont en 1666, avec la réputation d'un général brave, généreux, intrépide. Il était le père des soldats ; et au milieu d'une disette affreuse, ses domestiques lui ayant procuré quelques barils de vin, il les envoya aux malades et aux blessés.

HARCOURT (Henri d'), maréchal de France, né en 1654, d'une ancienne maison de Normandie, féconde en personnes illustres, porta les armes à l'âge de 18 ans. Il se distingua aux combats de Sentsheim, de Saint-François et de Turkeim ; aux siéges de Valenciennes, de Cambrai, de Fribourg; eut le commandement de la province de Luxembourg en 1690, et remporta une victoire à Courteville en 1692. L'année suivante, appelé par le roi au commandement de Tournay, il signala de nouveau sa valeur à Nerwinde. Il fut envoyé en 1679 ambassadeur en Espagne. Il s'y conduisit avec tant d'esprit et de sagesse, qu'à son retour le roi érigea son marquisat de Thury en duché, sous le titre d'Harcourt, en novembre 1700, puis en pairie l'an 1709. Lorsque Philippe V alla prendre possession du trône d'Espagne, le duc d'Harcourt l'y conduisit, et y resta de nouveau comme ambassadeur jusqu'à ce que sa santé l'obligeât de rentrer en France. Il eut beaucoup d'influence sur le testament de Charles II, par lequel ce prince éloigna de son trône sa propre maison, pour y appeler celle de France. Il mourut en 1718, après avoir reçu le bâton de maréchal de France en 1703, et le collier des ordres du roi en 1705.

HARDENBERG (Charles-Auguste, prince de), chancelier de Prusse, né le 31 mai 1750, mort à Gênes le 26 novembre 1822, succéda au comte de Haugwitz comme ministre des affaires étrangères, et conserva en même temps l'administration de plusieurs provinces. Attaché à l'Angleterre, où il avait commencé sa carrière administrative, il dirigea la politique de son cabinet dans un sens contraire à la France : mais les fautes commises par les divers gouvernements (celui d'Angleterre excepté), les contradictions étranges, les jalousies mal entendues qui existaient entre eux, assuraient la prépondérance que Napoléon avait obtenue par ses armes. Pendant que Hardenberg traitait avec la Grande-Bretagne, Haugwitz traitait à Vienne avec Bonaparte. Eloigné des affaires, le premier ne prit aucune part aux conférences de Charlottembourg ; mais, après la bataille d'Iéna, il quitta sa retraite, et assista aux conférences de Kœnigsberg. Bonaparte, qui redoutait avec raison son influence, le fit de nouveau disgracier après la bataille de Friedland. Les désastres de la campagne de Moscow le ramenèrent au pouvoir. Il coopéra à la coalition de 1813, signa, au nom du roi de Prusse, le traité de Paris, suivit Frédéric-Guillaume à Londres, puis déploya, au congrès de Vienne, les talents d'un profond diplomate. Le retour de Bonaparte en France, en 1815, rallumant une guerre générale, il prit encore part à tous les traités qui eurent lieu à cette époque. De retour à Berlin, il s'occupa à former une alliance, qui jusqu'alors avait paru très-difficile, entre la Prusse et l'Autriche, donna au cabinet prussien une marche plus imposante, et devint le chef de tous les conseils. Les révolutions du Piémont et de Naples, excitées par les *carbonari*, et apaisées ensuite par l'intervention des souverains, qui se réunirent à Vérone, y amenèrent, en 1822, le prince de Hardenberg. Pendant les opérations, il passa à Gênes, afin d'y prendre des bains de mer, et y termina sa vie.

HARDENBERG (Frédéric de), célèbre auteur allemand connu sous le nom de *Novalis*, né en 1772, dans le comté de Mansfeldt en Saxe, mort en 1801, à l'âge de 29 ans seulement, se destina d'abord au barreau, abandonna ensuite cette carrière, fut nommé assesseur à la direction des salines de Weisenfels, et en dernier lieu prévôt en Thuringe. Versé dans la jurisprudence, les sciences naturelles, les hautes mathématiques et la philo-

sophie, Hardenberg n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages dans lesquels l'imagination joue le principal rôle, et qui peuvent être considérés comme des fragments ou indications de ce qu'il se proposait d'exécuter un jour. On cite entre autres : *Les disciples de Saïs*, roman qui contient l'exposé de ses principes sur la physique; *Hymnes à la nuit; Cantiques* à l'usage des églises réformées; *Henri d'Ofterdingen*, roman, etc. Les œuvres de Hardenberg ont été publiées sous le nom supposé de *Novalis*, Berlin, 1816, 2 vol. in-12.

HARDER (Jean-Jacques), habile médecin, né à Bâle en 1656, mort l'an 1711, fut successivement professeur de rhétorique, de physique, d'anatomie, de botanique et de médecine-pratique à Bâle, et enfin premier médecin de diverses cours d'Allemagne. L'empereur Léopold II lui donna le titre de comte Palatin. On a de lui : *Prodromus physiologicus*, Bâle, 1679, in-8; *Apiarium, observationibus medicis centum refertum*, ibid., 1687, in-4. Il était de l'académie des *Ricovrati* à Padoue, et de celle des *Curieux de la nature*.

HARDING (Charles-Louis), célèbre astronome, né en 1775 à Lauenbourg, mort en 1834 à Gœttingen où il occupait la chaire d'astronomie, s'est fait un nom dans la science par la découverte de la planète Junon, découverte qui eut lieu le 1er septembre 1804, pendant qu'il travaillait à une carte générale du ciel, et faisait, dans ce but, la révision des étoiles microscopiques. Son ouvrage a paru en 1822, sous le titre de *Atlas cœlestis*; il forme 27 cartes. On a encore de Harding : *Petites éphémérides astronomiques*, 1830-34, et plusieurs dissertations mathématiques *dans les Mémoires de la société royale des sciences de Gœttingen*.

HARDION (Jacques), né à Tours en 1686, vint à Paris en 1704, et se dévoua à l'étude des belles-lettres. Admis en 1711 à l'académie des inscriptions, en qualité d'élève, il fut associé en 1713 et pensionnaire en 1728. Il donna plusieurs *dissertations* que l'on peut consulter dans les *Mémoires* de cette compagnie. En 1730 il fut élu membre de l'académie française, et l'année suivante il commença l'*Histoire de l'origine et des progrès de la rhétorique dans la Grèce*. Il avait publié sur cette matière douze *dissertations*, lorsque le roi le chargea de donner des leçons à Mesdames de France, filles de Louis XV. Ce fut pour l'usage de ses illustres élèves qu'il composa sa nouvelle *Histoire poétique*, avec un *Traité de la poésie française et de la rhétorique*, Paris, 1751, 3 vol. in-12; son *Histoire universelle*, ibid., 1754-69, 20 vol. in-12, ouvrage estimé et utile, quoique le jugement et la saine critique n'y aient pas toujours présidé. Linguet a publié les deux derniers volumes; déclamation verbiageuse, hérissée de pointes et de mauvaises plaisanteries, aussi contraires au fond de l'histoire qu'au style qui lui convient; où tous les faits sont intervertis, et les caractères défigurés; où les grands hommes sont peints comme des monstres, et les monstres comme des grands hommes, où des vérités de tous les genres sont sacrifiées à des saillies; où des faussetés palpables sont données pour des maximes; où la haine contre la religion et ses ministres est montée au même point que dans son *Essai sur le monachisme*. Quand on réfléchit que cette manière affreuse d'écrire l'histoire est depuis devenue générale; que les annales du genre humain sont devenues un dépôt de corruption; que le récit des faits prend ses couleurs dans les passions et la scélératesse des écrivains, on préfère lire les fictions de la fable et les contes des bonnes. (*Voy. la fin de l'article* Louis XV.) Hardion mourut à Paris en 1766.

HARDOUIN (Jean), né à Quimper en 1646, d'un libraire de cette ville, entra fort jeune chez les jésuites. Il s'y distingua beaucoup par une pénétration prompte, une mémoire heureuse, mais encore plus par le goût des paradoxes et des opinions singulières. Selon lui, tous les écrits anciens étaient supposés, à l'exception des ouvrages de Cicéron, de l'*Histoire naturelle* de Pline, des *Satires* et des *Epîtres* d'Horace, et des *Géorgiques* de Virgile. Son *Enéide* a été visiblement composée par un bénédictin du treizième siècle, qui a voulu décrire allégoriquement le voyage de saint Pierre à Rome. Il n'est pas moins clair que les *Odes* d'Horace sont sorties de la même fabrique, et que la *Lalagé* de ce poëte n'est autre chose que la religion chrétienne. Aucune médaille ancienne n'est authentique, ou du moins il y en a très-peu; et en expliquant celles-ci, il faut prendre chaque lettre pour un mot entier : par ce moyen on découvre un nouvel ordre de choses dans l'histoire. Cette bizarre façon d'interpréter lui attira une plaisanterie singulière. Un antiquaire, outré de tant d'extravagances, voulut les pousser encore plus loin. « Non, mon » Père, lui dit-il un jour, il n'y a pas une seule » médaille ancienne qui n'ait été frappée par les » Bénédictins; je le prouve : ces lettres C. O. N. O. B. » qui se trouvent sur plusieurs médailles, et que les » antiquaires ont la bêtise d'expliquer par CONSTANTINOPOLI OBSIGNATUM, signifient évidemment : CUSI OMNES NUMMI OFFICINA BENEDICTINA. » Cette interprétation ironique ébranla le P. Hardouin, mais elle ne le changea pas. On assure qu'un jésuite, son ami, lui représentant un jour que le public était fort choqué de ses paradoxes et de ses absurdités, le P. Hardouin lui répondit brusquement : « Hé! croyez-vous donc que je me serai » levé toute ma vie à quatre heures du matin, pour » ne dire que ce que d'autres avaient déjà dit » avant moi? » Son ami lui répliqua : « Mais il » arrive quelquefois qu'en se levant si matin, on » compose sans être bien éveillé, et qu'on débite les » rêveries d'une mauvaise nuit pour des vérités » démontrées. » Ses supérieurs l'obligèrent de donner une rétractation de ses délires; il la donna, et n'y fut pas moins attaché. Ses sentiments mènent à un pyrrhonisme universel et à l'incrédulité; cependant il était plein de vertu et de religion. Il disait *que Dieu lui avait ôté la foi humaine, pour donner plus de force à la foi divine*. Il mourut à Paris en 1729, laissant plusieurs disciples dans sa société, entre autres le fameux P. Berruyer. Ses principaux ouvrages sont : une édition de *Pline le naturaliste*,

à l'usage du Dauphin, Paris, 1685, 5 vol. in-4; réimprimée, ibid., 1723, 3 vol. in-fol. Les notes sont augmentées dans cette dernière édition, et les paradoxes y sont un peu moins multipliés. L'ouvrage est exécuté d'ailleurs avec beaucoup de sagacité et d'exactitude; *La Chronologie rétablie par les médailles*, Paris, 1697, 2 vol. in-4, en latin. C'est dans ce livre, supprimé dès qu'il parut, que l'auteur débite son système insensé sur la supposition des écrits de l'antiquité; une édition des *Conciles:* travail auquel le clergé de France l'avait engagé, et pour lequel il lui faisait une pension. Il est d'autant plus singulier que l'auteur se fût chargé de cette entreprise, qu'il pensait que tous les conciles tenus avant celui de Trente, étaient tout autant de chimères: *Si cela est, mon Père*, dit un jour le P. le Brun de l'Oratoire au jésuite, *d'où vient que vous avez donné une édition des Conciles? — Il n'y a que Dieu et moi qui le sachions*, répondit Hardouin. Cette édition fut imprimée au Louvre en 1715, à grands frais, 12 vol. in-fol., 70 à 80 fr.; on estime la table. Le débit en fut arrêté par le parlement, sur le rapport des docteurs Witasse, Pirot, Dupin, Bertin, Anquetil, le Merre, nommés pour l'examiner. Le résultat de cet examen fut que cette compilation renfermait plusieurs maximes contraires à celles de l'église gallicane, et que le compilateur avait écarté plusieurs pièces essentielles et authentiques, pour mettre à leur place des pièces futiles et fausses. L'auteur fut obligé de faire beaucoup de changements, qui produisirent plusieurs cartons qu'on ne trouve pas facilement. Cette collection est moins estimée que celle du P. Labbe, quoiqu'elle renferme plus de 23 conciles qui n'avaient pas encore été imprimés. La raison en est que le P. Hardouin en a écarté beaucoup de pièces qui se trouvent dans celle du P. Labbe; un *Commentaire sur le nouveau Testament*, publié à Amsterdam et à la Haye en 1741, in-fol., ouvrage rempli de visions et d'érudition, comme tous ceux de l'auteur. Il y prétend que J.-C. et les apôtres prêchaient en latin; une savante édition des *Harangues* de Thémistius; *Opuscula selecta*, imprimés en Hollande en 1709, in-fol.; *Opuscula varia*, plus recherchés que les précédents. Ils furent publiés après sa mort à Amsterdam, 1733, in-fol., par un littérateur très-connu, à qui le P. Hardouin, son ami, avait confié plusieurs manuscrits. L'écrit le plus considérable de ce recueil, tant par sa singularité que par sa longueur, a pour titre: *Athei detecti*. Ces athées sont des hommes célèbres, la plupart bien chrétiens, qui ont osé dire non-seulement que Dieu était la vérité, mais que la vérité était Dieu: ce qui, suivant le P. Hardouin, est une preuve sans réplique de leur impiété; quelques autres ouvrages imprimés sur la *dernière Pâque de J.-C.*, 1693, in-4; contre la *Validité des ordinations anglicanes*, par le Courayer, 2 vol. in-12; et plusieurs manuscrits déposés à la bibliothèque du roi par l'abbé d'Olivet, à qui l'auteur les avait confiés. En 1766 il a paru à Londres un vol. in-8, intitulé: *J. Harduini, ad censuram veterum scriptorum, Prolegomena.* Il fortifie dans cet ouvrage son système sur les anciens, malgré la rétractation qu'il avait été contraint d'en faire en 1707. On ne saurait prendre le travers plus ingénieusement, ni plus savamment. On peut pour plus de détails consulter les *lettres* du P. Belingem, réimprimées dans la *bibliothèque française*, tom. 30. Toutes ces étranges idées lui ont mérité cette épitaphe, qui peint assez bien cet homme à la fois dévot et pyrrhonien, adorateur et destructeur de l'antiquité, prodige d'érudition, en anéantissant tous les monuments des connaissances humaines: elle est de Vernet, professeur à Genève.

In expectatione Judicii,
Hic jacet
Hominum paradoxotatos,
Natione Gallus, religione jesuita,
Orbis litterati portentum;
Venerandæ antiquitatis cultor et deprædator,
Docte febricitans.
Somnia et inaudita commenta vigilans edidit,
Scepticum piè egit.
Credulitate puer, audacia juvenis, deliriis senex.
Verbo dicam, hic jacet Harduinus.

HARDT (Hermann von der), orientaliste distingué, né en 1660, à Melle en Westphalie, se distingua par ses succès dans les universités d'Iéna et de Leipzig, professa les langues orientales à celle d'Helmstaedt, fut recteur du gymnase de Marienbourg, dès l'an 1709, et mourut dans cette ville l'an 1745. Parmi ses ouvrages on remarque: *Autographa Lutheri aliorumque celebrium virorum ab anno* 1517 *ad annum* 1546, *etc.*, Brunswick, 1690, 1691; Helmstaedt, 1693, 3 vol. in-8; *Magnum Constantiense concilium de universali Ecclesiæ reformatione, unione et fide*, Francfort, 1697, 3 vol. in-fol.; 1700-1742, 6 vol. in-fol.; *Histor. litteraria reformationis*, ibid., 1717, 5 vol. in-fol.; *Ænigmata prisci orbis, etc.*, Helmstaedt, 1723, in-fol.; *Tomus primus in Jobum, historiam populi Israelis in assyriaco exilio, Samaria eversa et regno extincto illustrans*, ibid., 1728, in-fol., etc. — Richard von der, son frère, est connu par des *Lettres latines*, 1703-1707, in-4; et par une *Holmia litterata*, 2e édition, Stockholm, 1707, in-4.

HARDUIN (Alexandre-Xavier), avocat et secrétaire perpétuel de l'académie d'Arras, sa patrie, naquit en 1718, et exerça avec honneur les charges municipales qui lui furent confiées. On a de lui plusieurs ouvrages, où l'on reconnait l'habileté d'un homme consommé dans sa langue; *Remarques diverses sur la prononciation et l'orthographe, contenant un traité des sons*, 1757, in-12; *Dissertations sur les voyelles et les consonnes*, 1760, in-12; *Lettre à l'auteur du traité des sons de la langue française*, 1762, in-12; *Mémoire pour servir à l'histoire d'Artois et principalement de la ville d'Arras*, 1763, in-12. Il mourut en 1785.

HARDWICKE (Philippe Yorke, comte de), politique anglais, né en 1720, était fils du grand chancelier du même nom. En 1738, il fut nommé un des rapporteurs de l'échiquier. Il se fit connaître de bonne heure comme législateur au parlement, où il entra en 1741. Il devint grand intendant de

l'université de Cambridge, et occupa en 1765 une place dans le conseil, pendant la courte administration dont le lord Rockingham fut le chef; mais le mauvais état de sa santé et son goût pour la littérature le détournèrent depuis du théâtre de la politique : il mourut en 1790. Il a publié : *La Correspondance de sir Dudley Carleton, ambassadeur aux états généraux pendant le règne de Jacques Ier*, précédée d'une préface historique, traduite en français par Gaspard-Ides Monod, sous le titre de *Lettres, mémoires et négociations*, la Haye, 1759, 3 vol. in-12; *Mélanges d'écrits politiques*, de 1507 à 1726, 2 vol. in-4; recueil intéressant; *les Lettres athéniennes*, ou *Correspondance épistolaire d'un agent du roi de Prusse résidant à Athènes, durant la guerre du Péloponèse*, fait en société avec onze de ses élèves, 1741, 1743, in-4; 1782, in-4; 1798, 2 vol. in-4, ouvrage dans le genre du *Voyage d'Anacharsis* de l'abbé Barthélemi, et dont cet écrivain faisait beaucoup de cas. Il a été traduit en français par Villeterque, 1801, 3 vol. in-8, et 1803, 4 vol. in-12; et par Christophe, 1802, 4 vol. in-12.

HARDY (Alexandre), poëte français, né à Paris, et mort vers 1630, est l'auteur le plus fécond qui ait travaillé en France pour le théâtre. Il vivait sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et obtint le titre de *poëte du roi*, sans cependant sortir de la misère. Dès qu'on lit Hardy, dit Fontenelle, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Ni les vers ni la disposition de ses pièces ne lui ont coûté beaucoup : il faisait jusqu'à six pièces par mois. Tout sujet lui était bon; la mort d'Achille, et celle d'une bourgeoise que son mari surprend dans le crime, tout cela est également tragédie chez lui. Nul scrupule sur les mœurs, ni sur les bienséances. Tantôt c'est une courtisane, qui, par ses discours, soutient assez bien son caractère. Tantôt c'est une femme mariée qui donne des rendez-vous à quelque jeune homme, et tout cela se passe sur la scène, et on n'en épargne aux spectateurs que le moins que l'on peut. « C'est exactement, dit un auteur moderne, où nous en sommes » revenus dans ces dernières années. Figaro et » presque toutes les nouvelles pièces sont précisément dans ce goût-là. Mais il s'en faut bien que » les pièces de Hardy fussent courues comme les » nôtres. Il était obligé d'aller de ville en ville, » comme un baladin de foire, pour ne pas mourir » de faim avec sa troupe. » On remarque cependant dans les pièces de cet auteur quelques situations intéressantes, quelques scènes filées avec art. *Mariamne* est sa meilleure tragédie. Les caractères en sont bien soutenus, et l'on est étonné de trouver autant de régularité dans le drame de cette pièce. Son *Théâtre* a été imprimé, Paris, 1624-28, 6 vol. in-8, vend. 47 fr.

HAREL (Marie-Maximilien), docteur en théologie, naquit à Rouen en 1749, prit l'habit des pénitents du tiers ordre de St.-François, et y prononça ses vœux sous le nom de *P. Elie.* Ayant reçu, à Paris, le bonnet de docteur en théologie, il fut nommé gardien du couvent de Nazareth, dans la rue du Temple. Il se distingua à la fois par la prédication et par les ouvrages qu'il publia. La révolution qui éclata, et déclara bientôt la guerre à l'Eglise, et surtout aux ordres monastiques, obligea le P. Harel de quitter son couvent et la France. Il erra pendant dix ans en pays étrangers, parcourut l'Italie, et demeura quelque temps à Rome, où il fut reçu membre de l'académie des *Arcades.* S'étant rendu en Piémont, on lui confia l'administration d'une paroisse située au milieu des Alpes, et il passa trois ans au milieu des glaces de ces montagnes solitaires. Il rentra en France en 1802, fut nommé vicaire dans la paroisse de St.-Germain-des-Prés, à laquelle il rendit de grands services, et mourut en 1823. Il a laissé : *Voltaire, particularités curieuses de sa vie et de sa mort*, 1783, in-8, réimprimé en 1817 et traduit en allemand; *La vraie philosophie*, 1783, in-8, opuscule de 274 pages. Il est divisé en trois parties qui traitent, de *Dieu*, de l'*Eglise*, de l'*Incrédulité*, et renferme de très-bonnes réflexions; *Les Causes du désordre public, par un vrai citoyen*, 1784, in-12; *Vie de Benoit-Joseph Labre*, mort à Rome en odeur de sainteté, traduit de l'italien, 1764; *Esprit du sacerdoce*, ou *Recueil de réflexions sur les devoirs des prêtres*, 1818, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est essentiellement utile aux ecclésiastiques.

HARENBERG (Jean-Christophe), orientaliste, et théologien protestant, né en 1696 à Langenholzen, près d'Hildesheim, étudia la théologie, l'histoire et les belles-lettres, et professa ensuite les éléments des langues orientales à l'université d'Helmstaedt. Il fut nommé en 1720 recteur de l'école du chapitre de Gandersheim, et en 1733 inspecteur général des écoles dans le duché de Wolfenbuttel. En 1745 il enseigna l'histoire ecclésiastique et la géographie pratique au collége *Carolinum* de Brunswick. Il était depuis plusieurs années prévôt du monastère de St.-Laurent près de Schœningen, lorsqu'il y mourut en 1774. Nous ne citerons de ses ouvrages que les principaux qui sont : *Introduction succincte à la théologie ancienne et moderne de l'Ethiopie, et surtout de l'Abyssinie*, publiée en allemand, sous le nom d'*Adolphe Windhorn*, Helmstaedt, 1719, in-4; *De lenitate frigoris hiberni in Germanià sensim crescente*, Goslar, 1721, in-4; *De globi crucigeri imperialis origine et fatis præcipuis*, Hildesheim, 1721, in-4; *Jura Israelitarum in Palæstina*, Hildesheim, 1724, in-4 : *Historia ecclesiæ Gaudersheimensis cathedralis ac collegiatæ diplomatica*, Hanovre, 1734, in-fol., avec 43 pl. Harenberg répondit aux critiques qu'on fit de cet ouvrage en publiant : *Vindiciæ Harenbergianæ*, Francfort et Leipzig, 1739, in-4; *Histoire pragmatique de l'ordre des jésuites, depuis leur origine jusqu'au temps actuel*, Halle et Helmstaedt, 1760, 2 vol. in-8; *Explication de l'Apocalypse*, Brunswick, 1759, in-8.

HARLAY (Achille de), né à Paris en 1536, de Christophe de Harlay, président-à-mortier, fut conseiller au parlement à 22 ans, président à 36, et premier président après la mort de Christophe de

Thou, son beau-père (1582). La ligue protestante et la ligue catholique partageaient alors la France : Harlay ne voulut être ni de l'une ni de l'autre. Il eut le courage de dire au duc de Guise, après que le départ du roi eut laissé ce chef des ligueurs maître de la capitale : *C'est grand pitié, monsieur, quand le valet chasse le maître : au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur au roi ; et quant à mon corps, je l'abandonne, s'il le faut, aux méchants qui désolent ce royaume.* Bussi-le-Clerc, chef des Seize, le retint quelque temps prisonnier à la Bastille, et il ne lui permit d'en sortir qu'après la mort de Henri III, moyennant une rançon de 10,000 écus. Henri IV ayant rendu la paix à son royaume, Harlay en profita pour rétablir la justice et faire fleurir les lois. Il mourut en 1616. On a de lui une *Coutume d'Orléans*, 1583, in-4.

HARLAY Nicolas de. (*Voy.* SANCY.)

HARLAY DE CHANVALON (François de), archevêque de Rouen et ensuite de Paris, naquit dans cette dernière ville en 1625, d'Achille de Harlay, marquis de Chanvalon. Son zèle pour la conversion des protestants, ses succès, ses sermons, la prudence avec laquelle il gouverna l'archevêché de Rouen, lui valurent en 1671 celui de Paris. Il tint des conférences de morale, convoqua des synodes, donna des règlements salutaires, publia des mandements, et présida en chef à plus de dix assemblées du clergé. Louis XIV lui préparait un chapeau de cardinal, lorsqu'il mourut en 1695. Son éloge fut prononcé dans l'assemblée du clergé de cette année. L'abbé le Gendre a écrit sa *Vie* en latin, Paris, 1720, in-4. (*Voy.* l'article de cet historien.) On trouve encore le portrait de ce prélat tracé avec autant de justesse que de mesure dans *l'Histoire* de Fénélon par de Bausset, 2e édition, tome 1er, page 51, 52 et 327; tome 2, page 444. Il avait succédé dans le siége de Rouen à François de Harlay, son oncle, qui mourut en 1653, et de qui on a des *Observations sur l'Epître aux Romains*, qu'il fit imprimer au château de Gaillon en 1641, in-8; et *Ecclesiasticæ historiæ liber*, Paris, 1629, in-4, peu estimé.

HARLES (Théophile-Christophe), philologue allemand, né à Culmbach en 1738, mort en 1815, fut professeur de littérature grecque et orientale au gymnase de Cobourg; il enseigna la philosophie et l'éloquence à Erlang, et fut bibliothécaire du séminaire théologique de cette dernière ville. On a de lui de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Introductio in historiam linguæ græcæ*, Altemburgi, 1792-95, 2 vol. in-8 ; *Supplementum*, Ienæ, 1804-5, 2 vol. in-8, les 4 vol. 36 fr.; *Introductio in historiam linguæ latinæ*, Lipsiæ, 1794, 2 vol. in-8, 8 à 10 fr., la suite de cet ouvrage n'a point paru; *Brevior notitia litteraturæ romanæ, cum supplem.*, ibid, 1789-1817, 4 vol. pet. in-8, 30 fr.; *Brevior notitia litteraturæ græcæ, imprimis scriptorum græcorum ordini temporis adcommodata*, Ibid., 1812, pet. in-8, 12 fr.

HARMAND (Jean-Baptiste, le baron), député à la convention, naquit en 1750 à Souilly (Meuse); il exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut nommé membre de la convention par le département de la Meuse. Dans cette assemblée où tant de passions se trouvaient en présence, Harmand fit preuve d'une modération qui pouvait le compromettre. Dans le procès du roi il se prononça contre la peine de mort, pour le sursis à l'exécution, et pour l'appel au peuple. Pendant la lutte des *Girondins* et des *Montagnards*, il resta silencieux, et ne prit aucune part à des débats qui n'avaient point pour objet le salut de la monarchie. Caché dans les rangs de la *Plaine*, il devint membre du comité de sûreté générale après la chute de Robespierre, parla sur la nécessité d'organiser la police, se prononça assez maladroitement contre la réunion de la Belgique à la France, sous le prétexte qu'à l'époque de la retraite de Dumouriez les Belges avaient montré peu d'affection pour les Français (1795). Après avoir fait partie de toutes les législatures qui se succédèrent depuis cette époque jusqu'à l'établissement du corps législatif, il fut secrétaire du conseil des anciens, accusa les députés de la convention qui avaient été envoyés en mission dans les départements du Haut et Bas-Rhin, se déclara en général contre les mesures révolutionnaires, sembla toutefois se rallier à la cause du Directoire, et devint après le 18 brumaire préfet du département du Haut-Rhin, puis du département de la Mayenne. Il reçut la croix d'honneur en 1804. Ayant perdu sa place, il mourut en 1816 dans un état de misère qui avait dû hâter sa fin. Il a laissé deux ouvrages qui sont intitulés : *Anecdotes relatives à quelques personnages et à plusieurs événements remarquables de la révolution*, Paris, 1814, in-8; *Catéchisme de morale pour l'éducation de la jeunesse*, 1791, in-8.

HARNEY (Martin), né à Amsterdam en 1634, étudia en philosophie à Louvain, et entra chez les dominicains en 1650. Il enseigna dans son ordre avec beaucoup de distinction, y occupa les emplois les plus importants, fit trois fois le voyage de Rome, et mourut à Louvain en 1704. Il jouit de l'estime des papes et des cardinaux, et de la confiance du célèbre Humbert de Precipiano, archevêque de Malines. Profondément instruit dans les sciences théologiques, il se servit de ses connaissances pour combattre l'hérésie jansénienne qui troublait alors l'église belgique, et composa différents ouvrages en faveur des décrets émanés du saint Siége. Un des plus connus est son traité de l'*Obéissance raisonnable des catholiques des Pays-Bas, par rapport à la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire, examinée à fond, et démontrée contre monsieur A. A.* (Antoine Arnaud) *dans son Traité de la lecture de l'Ecriture sainte, avec quelques pièces authentiques, relatives à la matière*, en flamand, Anvers, 1686, in-12. Les défenseurs d'Arnaud lui opposèrent 12 lettres. Mais il établit son sentiment avec une nouvelle force dans sa dissertation : *De lectione gallicæ translationis novi Testamenti, Montibus impressâ*, etc.; et publia en latin son traité flamand, sous le titre : *De sacra Scriptura linguis vulgaribus legenda rationabile obsequium Belgii catholici*, 1692, in-12. Les jan-

sénistes continuèrent à l'attaquer, mais les gens sensés jugèrent que cette controverse était décidée en sa faveur par la raison, l'autorité, et une multitude d'événements que présente l'histoire ecclésiastique. Les philosophes même et les protestants conviennent aujourd'hui de la sagesse des règles établies à ce sujet chez les catholiques. « Je trouve » très-sage, dit J. J. Rousseau, la circonspection » de l'Eglise romaine sur les traductions de l'E» criture en langue vulgaire ; et comme il n'est pas » nécessaire de proposer toujours au peuple les » images allégoriques du *Cantique des Cantiques*, » ni les malédictions de David contre ses ennemis, » ni les raisonnements de saint Paul sur la grâce, » il est dangereux de lui proposer la sublime mo» rale de l'Evangile dans des termes qui ne ren» dent pas exactement le sens de l'auteur : car, » pour peu qu'on s'en écarte, on prend une autre » route, on va très-loin. » David Hume nous apprend qu'en Angleterre, après la naissance de la prétendue réforme, on fut obligé d'ôter au peuple les traductions vulgaires de l'Ecriture sainte, à cause des conséquences qui en résultaient, et du fanatisme que cette lecture entretenait. « Dans au» cune école de philosophie, dit un auteur judi» cieux, on ne s'est avisé d'instruire les élèves en » leur mettant seulement à la main les écrits du » fondateur de la secte ; on n'espéra jamais former » des jurisconsultes par la simple inspection des » lois, des médecins par la seule lecture d'Hippo» crate, ni des géomètres sans autres secours que » les éléments d'Euclide. On sent que tout livre » quelconque a besoin d'explication, surtout pour » les commençants ; que les instructions de vive » voix aplanissent le chemin, et préviennent les » méprises. Si quelques génies supérieurs se sont » instruits par les livres sans le secours d'aucuns » maîtres, ces exemples très-rares ne font pas règle » pour tous les hommes. » (*Voy.* ARUNDEL Thomas, » EUSTOCHIUM, PRODICUS.)

HARO (don Louis de) naquit à Valladolid en 1598. Héritier du célèbre comte, duc d'Olivarès, son oncle maternel, ministre d'état de Philippe IV, il lui succéda dans le ministère, et gouverna l'Espagne sous le nom de ce monarque. Il fut un des plus grands ministres qu'ait eus l'Espagne. Quand il prit les rênes du gouvernement, ce royaume était en guerre avec la France, le Portugal et la Hollande. La Catalogne révoltée était envahie par les Français, les Milanais murmuraient, les Napolitains allaient secouer le joug espagnol, presqu'au même moment que la bataille de Rocroi (1643) menaçait la Péninsule d'une prochaine dissolution. Don Louis répara tous ces désastres, leva une puissante armée, et une forte escadre avec lesquelles il repoussa les Français, contint les Portugais et les Hollandais, et pacifia les pays révoltés. Ce furent ces sages mesures qui amenèrent la paix générale conclue en 1659, et le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse sa tante. Haro et Mazarin se rendirent à l'île des Faisans, et y déployèrent l'un et l'autre toute leur politique. Celle du cardinal, dit Voltaire, était la finesse ; celle de don Louis, la lenteur. Celui-ci ne donnait presque jamais de paroles, et celui-là en donnait toujours d'équivoques. Le génie du ministre italien était de vouloir surprendre ; celui de l'espagnol était d'empêcher qu'on ne le surprît. On prétend qu'il disait du cardinal : *Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper*. Pour le prix de la paix que don Louis avait conclue, le roi d'Espagne érigea en 1660 son marquisat de Carpio en duché-grandesse de la première classe, et lui donna le surnom *de la Paix*. Ce ministre mourut en 1661. C'était un homme d'un esprit conciliant, d'un caractère doux et sans ambition. Il parvint à la faveur de son maître par son seul mérite.

HAROLD Ier, roi d'Angleterre, que son extrême légèreté à la course fit surnommer *Hare-Foot* ou *pied de lièvre*, était fils naturel de Canut le Grand, auquel il succéda, en 1036, au préjudice de Hardi-Canut, fils légitime de ce prince. Les Anglais voulurent mettre la couronne sur la tête de Canut ; mais Harold fut le plus fort, et l'emporta. L'année suivante, il écrivit une lettre sous le nom de la reine Emme, pour inviter Alfred et Edouard, les fils de cette reine et d'Ethelred II, à venir en Angleterre pour recouvrer la couronne. Les deux jeunes princes donnèrent dans le piége : Alfred fut arrêté, on lui creva les yeux, et il mourut peu de temps après ; Edouard repassa en Normandie, et la reine Emme se retira en Flandre, chez le comte Baudouin. Harold se fit détester par ses crimes, et mourut sans enfants en 1039.

HAROLD II, fils du comte Godwin qui avait été 1er ministre de Harold Ier, se fit élire roi, après la mort de saint Edouard III, en 1066, au préjudice d'Edgard, à qui la couronne d'Angleterre appartenait par sa naissance. Toston son frère, et Guillaume le Conquérant, lui disputèrent la couronne ; il vainquit le premier, et fut tué par le second à la célèbre bataille d'Hastings, en 1066. A sa mort finit la domination des rois anglo-saxons, qui régnaient depuis plus de 600 ans sur la Grande-Bretagne.

HARPALUS, seigneur macédonien, et l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, s'attacha à ce prince durant ses démêlés avec Philippe, qui l'exila ; mais dès que ce roi fut mort, Alexandre rappela Harpalus, et lui donna la charge de grand trésorier, ensuite le gouvernement de Babylone. Le conquérant macédonien ayant entrepris son expédition des Indes, Harpalus, persuadé qu'il ne reviendrait plus, accabla le peuple de vexations inouïes, et dissipa le trésor confié à ses soins par ses prodigalités. Le héros revint, et le gouverneur, pour échapper à sa colère, ramassa 5,000 talents, leva 6,000 hommes, et se sauva dans l'Attique. Chassé d'Athènes qui ne voulait point attirer sur elle les armes d'Alexandre, il se retira vers l'an 327 avant J.-C. en Crète, où il fut tué en trahison par un de ses amis. Alexandre ajoutait une foi si aveugle à la probité d'Harpalus, qu'il fit mettre aux fers comme des calomniateurs, ceux qui lui portèrent la première nouvelle de la fuite de ce perfide. Telles sont les préventions des rois pour ou

contre ceux qui fixent leur affection ou leur haine.

HARPE (LA). (*Voy.* LAHARPE.)

HARPOCRATION (Valérius), rhéteur d'Alexandrie, laissa nn *Lexicon* curieux *sur dix orateurs de la Grèce*. Il s'y montre un auteur très-poli. On y trouve des détails utiles sur les magistrats, sur les plaidoyers, sur le barreau d'Athènes. Alde l'imprima en 1503 et 1527. Philippe de Maussac en donna une édition grecque et latine, avec de savantes *notes*, à Paris, en 1614, in-4. Valois l'aîné a fait sur le même livre des observations importantes, insérées dans les éditions de Leyde, 1683 et 1696, in-4, 7 à 9 fr. On ne sait pas précisément à quelle époque a vécu Harpocration. On a supposé avec peu de vraisemblance qu'il avait été l'un des précepteurs de l'empereur Verus.

HARRINGTON (Jean), poëte anglais sous Elisabeth et Jacques Ier, naquit vers 1561, à Kelston, dans le comté de Sommerset. Il s'est fait un nom par son livre d'*Epigrammes*, 1625, in-8, et par une bonne traduction en anglais du *Roland le furieux* de l'Arioste. Thomas Park a donné en 1804, 2 vol. in-8, une nouvelle édition des *œuvres de Jean Harrington*, considérablement augmentée et enrichie de notes et de mémoires biographiques sur l'auteur. Il avait aussi écrit un livre *contre le mariage des évêques*, qui parut à Londres, 1653, et qui excita de violentes clameurs parmi les anglicans. Il mourut en 1612.

HARRINGTON (James), écrivain politique d'Angleterre, né en 1611, d'une ancienne famille de Rutland, accompagna Charles Ier dans sa première expédition d'Écosse. Après la mort déplorable de ce bon et malheureux monarque, il s'enferma dans son cabinet, éloigné des hommes qui commettaient de telles horreurs, et ne conversant qu'avec ses livres. Ses ennemis l'ayant peint comme un homme dangereux, il fut conduit en 1661 à la tour de Londres, avec le comte de Bath, ensuite à l'île de St.-Nicolas, et de là à Plymouth. Le comte de Bath obtint sa liberté. Il mourut en 1677. Ses ouvrages rassemblés par Jean Toland ont été magnifiquement imprimés à Londres en 1700, in-fol. Si on en juge par l'éditeur, il doit y avoir bien des choses à reprendre. Le principal est celui qui est intitulé : *Oceana*. C'est un plan de république, où l'on trouve du génie, de l'invention, et des projets chimériques. Une foule de critiques s'élevèrent; Harrington leur répondit. On trouve ces réponses à la suite de son ouvrage. Le docteur Birch en a publié, en 1737, une édition plus complète; une 3e parut en 1747 : l'*Oceana* a été traduit en français, Paris, 1795, 3 vol. in-8; les *œuvres politiques* l'ont été par Henry, Paris, 1789, 3 vol. in-8, et les *aphorismes*, par Aubin avec une *notice* sur l'auteur, Paris, 1795, in-12.

HARRIOT (Thomas), mathématicien anglais, né à Oxford en 1560, mort à Londres en 1621, fit un voyage à la Virginie en 1585. Outre la *Relation* de ce voyage, traduit de l'anglais en latin, avec figures, à Francfort, 1590, in-fol., on a de lui la *Pratique de l'art analytique pour réduire les équations algébriques*, publiée en latin, Londres, 1631, in-fol.; ouvrage qui apprend à dégager les termes algébriques, et à donner aux équations une forme plus commode pour les opérations; il montre combien une équation peut contenir de racines fausses et de racines véritables. C'est dans ce livre que les Anglais prétendent que Descartes a copié ce qu'il a écrit sur l'algèbre.

HARRIS (James), métaphysicien et grammairien anglais, né à Salisbury en 1709, fut membre du parlement, commissaire de l'amirauté et ensuite secrétaire et trésorier de la reine; il mourut en 1780. On lui doit plusieurs ouvrages : *Hermès*, ou *Recherches philosophiques sur la grandeur universelle*, avec des notes (en anglais), Londres, 1786, in-8, 6 à 8 fr.; traduit en français par Thurot, Paris, 1796, in-8, avec des remarques sur les théories grammaticales modernes, dont Harris n'avait pu parler, et un discours contenant l'histoire littéraire des grammairiens qui ont précédé Harris. *Philosophical arrangements*, 1775, in-8, 6 à 8 fr.; *Trois traités*, ou *dialogues*, le premier sur l'art en général; le second, sur la musique, la peinture et la poésie; le troisième, sur le bonheur (en anglais), Londres, 1783, in-8, 6 à 8 fr. Toutes les *œuvres* de Harris ont été réunies et publiées avec une *notice* sur la vie et le caractère de l'auteur, ibid., 1801, 2 vol. in-4, pap. vél., fig., 96 fr., très-belle édition, tirée à très-petit nombre d'exemplaires.

HARRISON (Jean), habile mécanicien anglais, naquit en 1693 à Foulby, dans le comté d'York, d'un père qui, avec son métier de charpentier, se mêlait de raccommoder des horloges et des montres. Le jeune Harrison hérita du goût de son père pour la mécanique, et se rendit célèbre par sa *montre-marine*, destinée à déterminer la longitude en mer. Après des essais qui n'obtinrent pas l'assentiment des connaisseurs, il réussit pour la quatrième fois, au point d'obtenir le prix de 20,000 liv. sterl., promis pour cet objet par un acte du règne de la reine Anne. Il fit une cinquième montre de cette espèce qu'il tâcha encore de perfectionner. Néanmoins on ne peut pas dire qu'il ait atteint son but. Le mouvement de cette machine ne peut être exact en mer, non-seulement à cause du balancement du vaisseau, mais aussi à raison des différents degrés de chaleur, des différents parages ou climats que l'on parcourt. Pour remédier à ces anomalies, Sully, horloger anglais, a inventé une pendule dont les vibrations se font verticalement; mais il n'a pas mieux réussi. Avant Harrison, Huygens avait prétendu avoir trouvé le moyen de déterminer la longitude par les pendules. On doit aux découvertes de cet habile artiste le *compensateur*, ou pendule composée de divers métaux, tellement alliés ensemble, que les variations de la température, dans un voyage d'un long cours, perdent presque entièrement leur influence sur le pendule. Comme la plupart des mécaniciens occupés dans leurs ateliers, Harrison avait peine à rendre ses idées par écrit, ainsi qu'on peut le voir par sa *Description du mécanisme, propre à donner une mesure du temps*, 1775, in-8; ouvrage écrit sans méthode et sans style. Il mourut à

Londres en 1776. Les *Principes de la montre de Harrison, avec les planches*, furent publiés en Angleterre par ordre du Bureau des Longitudes, Londres, 1767; cet ouvrage a été traduit en français par le P. Pezenas, Avignon (Paris), 1767, in-4.

HARTKNOCH (Christophe), savant historien allemand, fut professeur à Thorn, puis à Kœnigsberg, et mourut en 1687. On a de lui : *De republica Polonica, libri* II, Francfort, 1687, 2 vol. in-8. Il traite dans le premier livre de l'histoire de Pologne; dans le second, du droit public de ce royaume. Cet ouvrage est estimé, quoiqu'il soit sans ornement et sans grâce; *Description et histoire de la Prusse*, en allemand, ibid., 1684, in-fol., avec fig.; *Histoire ecclésiastique de la Prusse*, ibid., 1686, in-4, en allemand; *De originibus Pomeranicis; Chronicon Prussiæ*, de Duisbourg, enrichies de notes savantes, Iéna, 1779, in-4.

HARTMANN (Jean-Adolphe) naquit à Munster en 1680, de parents catholiques. Après avoir été jésuite pendant plusieurs années, il se fit calviniste à Cassel en 1715, et devint peu après professeur de philosophie et de poésie. Il fut fait, en 1722, professeur d'histoire et d'éloquence à Marpurg, où il mourut en 1744. Ses ouvrages les plus connus sont : *Histoire de la Hesse*, en latin, Marpurg, 1741-46, 3 vol. in-8, peu connue et peu estimée; *Vitæ quorumdam pontificum romanorum*, ibid., 1729, in-8. Ce volume renferme les vies des papes Victor III, Urbain, Paschal, Gélase, Calixte et Honoré II. On ne doit les lire qu'avec précaution.

HARTMANN (Sigismond), jésuite, né à Vienne en 1632, se distingua par ses connaissances dans les mathématiques et en astronomie, et mourut à Prague en 1681, après avoir publié : *Observatio cometæ*, 1664; *Catoptrica illustrata propositionibus physico-mathematicis, item de maximis et minimis speculis*, Prague, 1668, in-fol.

HARTSOEKER (Nicolas), astronome, géomètre et physicien hollandais, né à Gonda en Hollande, l'an 1656, d'un ministre remontrant, s'appliqua aux belles-lettres, aux langues, et s'attacha surtout à la physique et aux mathématiques. L'académie des sciences de Paris et celle de Berlin se l'associèrent. Le czar Pierre voulut l'emmener avec lui; mais Hartsoeker préféra le séjour d'Amsterdam à celui de Moscou. Pour reconnaître cette préférence, on lui fit dresser aux dépens du public, une espèce d'observatoire sur un des bastions de la ville. C'est là qu'il entreprit un grand miroir ardent, composé de pièces rapportées, selon le dessin qu'il en avait vu dans la *catoptrique* de Kircher. (*Voy.* ARCHIMÈDE.) Jean-Guillaume, électeur Palatin, lui ayant donné les titres de son premier mathématicien, et de professeur honoraire en philosophie dans l'université d'Heidelberg, il quitta Amsterdam. Après la mort de ce prince, il se retira à Utrecht, où il mourut en 1725. Il était vif, enjoué, d'une bonté et d'une facilité, dont de faux amis, dit Fontenelle, abusèrent souvent. Il aima mieux ramener les tourbillons de Descartes, que d'adopter le vide de Newton. Son imagination lui dictait quelquefois ses observations et ses découvertes, comme lorsqu'il vit distinctement une ville dans la lune avec toutes les chaussées qui y conduisaient. On a de lui : un *Cours de Physique*, accompagné de plusieurs pièces sur cette science, la Haye, 1730, in-4; une foule d'*opuscules*, parmi lesquels il y en a peu d'intéressants.

HARTZHEIM (Joseph), vertueux et savant jésuite, né à Cologne en 1694, d'une famille patricienne, après avoir enseigné les belles-lettres, passa à Milan pour y étudier la théologie, et eut en même temps la chaire de grec et d'hébreu. Durant le séjour qu'il fit à Rome, et dans les principales villes d'Italie, il lia amitié avec des savants célèbres, et particulièrement avec Muratori. De retour dans sa patrie, il enseigna la philosophie et la théologie, et fut 10 ans interprète de l'Ecriture, sur laquelle il donna chaque année des dissertations estimées et recherchées des savants, sans préjudicier aux fonctions de la chaire et du confessionnal, dont jamais rien ne put le détourner. Schannat, savant ecclésiastique, auteur de *l'Histoire de Worms*, ayant formé le dessein de donner la *Collection des Conciles* de l'église d'Allemagne, amassa des matériaux qui le conduisaient depuis le quatrième siècle jusqu'au treizième. La mort l'ayant empêché de les mettre en œuvre, le P. Hartzheim, à la sollicitation de Manderscheit, archevêque de Prague, se chargea de les mettre en état de paraître. Par ses connaissances et ses correspondances avec les savants d'Allemagne, il les augmenta du double. Il mit au jour les quatre premiers volumes, et avait achevé le cinquième, lorsqu'il fut frappé d'un coup d'apoplexie, dont il mourut trois jours après, en 1763. Le P. Herman Scholl, son confrère, se chargea de continuer cet ouvrage, et publia les 5, 6, 7 et 8ᵉ volumes. Sa santé, qui était fort délicate, ne se soutint pas. Il tomba dans une langueur qui l'enleva au bout de trois mois, en 1768. Le P. Gilles Neissen lui succéda, et a publié le 9ᵉ et le 10ᵉ vol. Enfin A. Hesselman a donné l'*Index* de cet ouvrage. On trouve au commencement du cinquième volume la liste des ouvrages du P. Hartzheim, qui sont les suivants : *Summa historiæ omnis ab exordio rerum ad annum a Christo nato*, 1718, Luxembourg, même année, in-12; *De initio Metropoleos ecclesiasticæ Coloniæ, disquisitio*, Cologne, 1731, in-4; *Inscriptionis Hersellensis Ubio-Romanæ explanatio*, ibid., 1745, in-8. C'est l'explication d'une inscription trouvée à Hersel, village du pays de Cologne, dont les habitants étaient les *Ubi*, quand les Romains vinrent s'y établir; *Bibliotheca scriptorum Coloniensium*, ibid., 1747, in-fol.; *Dissertationes duæ historico-criticæ in sacram scripturam*, in-fol.; *Catalogus historico-criticus MSS. Bibliothecæ Ecclesiæ Metropolitanæ Coloniensis*, ibid., 1752, in-4; *Historia rei nummariæ Coloniensis*, ibid., 1754, in-4. Le P. Hartzheim a encore laissé des manuscrits.

HARTZHEIM (Gaspard), né à Cologne, se fit

jésuite, enseigna pendant presque toute sa vie les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différents colléges, et mourut dans sa ville natale vers 1735. On a de lui : *Explicatio fabularum et superstitionum in S. S. indicatarum, allegorico, analogico, morali, præter litteralem sensum*, Cologne, 1754, et Padoue, 1731, in-8; *Nicolai de Cusa cardinalis vita*, Trèves, 1730, in-8; plusieurs livres de piété en latin.

HARVEY (Guillaume), né à Folsktone, dans le comté de Kent, en 1578, mort en 1658, fut médecin de Jacques Ier et de Charles Ier, et professeur d'anatomie et de chirurgie dans le collége des médecins à Londres, sur lequel il répandit ses bienfaits. Il avait fait une étude approfondie de l'anatomie, et alla perfectionner ses connaissances auprès des professeurs les plus savants de l'Europe, parcourut la France, l'Allemagne, l'Italie, revint en Angleterre, et fut nommé en 1604 membre du collége de médecine de Londres, et médecin de l'hôpital St.-Barthélemy. C'est à lui qu'on attribue ordinairement la découverte de la circulation du sang, quoiqu'il soit certain que Cesalpin l'enseigna longtemps avant lui, et que le jésuite Fabri en ait parlé avant que le livre de Harvey lui fût tombé entre les mains; il est certain aussi qu'Aristote, Galien, Servit, Colombo, etc., avaient frayé la route, mais jusque-là rien n'était encore qu'en hypothèse, tout restait à établir. Harvey a mis cette découverte dans tout son jour, et l'a prouvée par des expériences multipliées. En 1642, Harvey, attaché à Charles Ier, partagea les malheurs de son roi et l'accompagna dans sa fuite. En 1645, il fut nommé président du collége de médecine à Oxford : mais les parlementaires ayant pris possession de cette ville, Harvey perdit sa place, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. On a de cet illustre médecin des ouvrages estimables. Les principaux sont : *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus, etc.*, Lugd.-Bat., 1737, 2 tom. in-4, fig., 6 à 9 fr. Ces divers écrits ont été réunis sous le titre suivant : *Opera omnia medica, edente Lawrence*, Londini, 1766, 2 vol. in-4. On a publié en 1795, dans le *Magasin encyclopédique*, une excellente notice sur Harvey, traduite de l'anglais d'Alkin, extraite du *biographical essays of surgery*.

HARVEY (Gédéon), habile médecin, né en Angleterre, dans la province de Surey, mort en 1700, est connu principalement par deux traités curieux, et qui ne sont pas communs : *Ars curandi morbos expectatione; item De vanitatibus, dolis et mendaciis medicorum;* ces deux ouvrages recherchés ont été imprimés ensemble à Amsterdam, 1695, in-12, 3 à 5 fr. Il publia d'autres écrits en anglais, où il étale, en fait de médecine, un scepticisme outré, et substitue quelquefois aux opinions reçues les paradoxes les plus étranges.

HASELBAUER (François), jésuite et savant orientaliste, naquit en 1677 à Frauenberg en Bohême, et mourut à Prague en 1756, après avoir enseigné l'hébreu pendant 20 ans à l'université de cette ville, et y avoir exercé pendant 45 ans les fonctions de censeur des ouvrages en langue hébraïque. Il a publié entre autres écrits importants : *Idée exacte du christianisme*, en allemand, Prague, 1719-22, 2 vol. in-8; la *Haute noblesse dans l'ordre ecclésiastique*, en allemand, ibid., 1727, in-4; *Abrégé de la loi chrétienne, en cent instructions, pour ceux des enfants d'Israël qui veulent croire au vrai Messie*, ibid., 1730, in-8; *Prières chrétiennes*, ibid, 1731, in-8; *Fundamenta grammatica duarum præcipuarum linguarum orientalium, scilicet hebraicæ et chaldaicæ; cum appendice de idiotismo germanico judæorum*, ibid., 1742, in-8, 1753, in-8; *Lexicon hebraico-chaldaicum, una cum capitibus dictorum seu abbreviaturis in libris et scriptis judæorum passim occurrentibus, nova methodo ad investigandum thema seu radicem facillima*, ibid., 1743, in-fol.; *Les quatre évangiles* publiés en hébreu et en latin à Rome en 1668, par J. B. Bona, et réimprimés en caractères hébraïques, avec une *traduction* allemande, ibid., 1746, in-fol.

HASSAN PACHA. (*Voy.* GAZI-HASSAN.)

HASSE (Jean-Adolphe), célèbre compositeur allemand, né à Bergedorf, près de Hambourg, en 1705, est connu en Italie sous le nom de *il Caro Sassone*. Il entra en 1718 comme ténor à l'opéra de Hambourg, puis au théâtre du duc de Brunswick : ayant appris la composition d'un musicien alors célèbre, nommé Keiser, et étant fort sur le clavecin, il fit exécuter à Brunswick son premier opéra, *Antigone*, qui obtint quelque succès. Hasse n'avait que 18 ans : sentant combien il lui manquait encore dans la science de l'harmonie, il se rendit en Italie en 1724, et y connut la célèbre Faustina, née Bordoni, qui devint depuis son épouse. Il étudia à Naples sous Porpora, et suivit ensuite les leçons du célèbre Scarlatti. En 1727, il fut nommé maître de chapelle du conservatoire des Incurables à Venise, et composa plusieurs opéras dans cette ville. La cour de Pologne l'appela à Dresde, en 1731, et, pour le fixer dans cette ville, lui fit un traitement de 12,000 thalers pour lui et pour Faustina. Hasse passa en Angleterre, revint à Dresde en 1740, y resta jusqu'en 1763, époque où il fut mis à la pension ainsi que son épouse; il se rendit à Vienne, où il composa encore quelques opéras, et alla mourir à Venise en 1783. Il a composé plusieurs opéras et beaucoup de musique de chambre et d'église. Dans ce dernier genre, on cite de lui particulièrement un *Miserere*, que l'on regarde avec raison comme un des chefs-d'œuvre de la musique sacrée; des *Litanies* qui seront toujours goûtées. Ses ouvrages tiennent le premier rang dans la musique italienne. Il s'attachait surtout à l'expression des paroles : aussi rien n'égale la douceur, la pureté, le naturel de sa mélodie. On trouve la liste de ses compositions dans le dictionnaire de Gerder.

HASSENCAMP (Jean-Matthieu), mathématicien et orientaliste allemand, naquit en 1743 à Marborg, petite ville du cercle d'Autriche, dans la Basse-Styrie. Après avoir fait de bonnes études à l'université de Gœttingen, il parcourut, pour s'in-

struire, les provinces allemandes, la Hollande, la France et l'Angleterre; de retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de mathématiques et de langues orientales, et bibliothécaire à l'université de Rinteln; quelque temps après, le duc de Hesse-Cassel lui donna la place de conseiller du consistoire protestant. Il mourut en 1797, après avoir employé toute sa vie à l'étude et à l'enseignement des sciences exactes, des langues de l'Orient et de l'Ecriture sainte. On lui doit : *Commentatio de Pentateucho LXX interpretum græco,* Marbourg, 1765, in-4; *Histoire de la recherche des longitudes en mer*, Rinteln, 1769, in-8; Lemgow, 1774, in-4; *De la grande utilité des paratonnerres*, *et de la manière de les établir pour protéger les villes entières*, Rinteln, 1784, in-4; *Annales de la littérature théologique et de l'histoire ecclésiastique moderne*, ibid., 1789-96, 8 années, in-8, et un grand nombre d'articles dans la *Gazette littéraire de Halle*, et dans les *Mémoires de la société des antiquités de Cassel;* il est aussi l'éditeur de la traduction allemande des *Voyages de James Bruce en Afrique et en Abyssinie*, 1791, 2 vol. in-8, avec cartes. Sa vie a été publiée par Wachler dans les *Annales de la littérature*, 1797, pag. 653.

HASSENFRATZ (Jean-Hippolyte), né à Paris le 22 décembre 1753, étudia les mathématiques sous le célèbre Monge, et remplit en 1780 l'emploi d'ingénieur géographe au camp de Saint-Omer; il fut reçu élève des mines en 1782, et fut envoyé l'année suivante, par le gouvernement, en Styrie et en Carinthie, pour y étudier et rapporter en France l'art de fabriquer le fer et l'acier; il voyagea aussi en Allemagne et en Hongrie, pour y acquérir la connaissance pratique des mines. Lorsqu'il fut de retour en France, le célèbre Lavoisier lui confia la direction de son laboratoire. Au commencement de la révolution, Hassenfratz en embrassa la cause avec chaleur, fut nommé membre de la commune révolutionnaire de Paris, et figura parmi les électeurs de cette ville en 1792; il fut chargé l'année suivante, par le ministre Servan, de diriger le matériel de la guerre, et il s'établit entre Dumouriez et lui une lutte très-vive dans laquelle l'un et l'autre se dénoncèrent réciproquement à la convention. Hassenfratz se fit surtout remarquer au 31 mai 1793, par sa haine contre les girondins dont il provoqua la mise en accusation, comme ennemis du peuple. Excédé des fatigues de l'administration des bureaux de la guerre, il se démit de ses fonctions, et devint membre d'une commission chargée de réunir les objets d'arts et métiers confisqués par la république, mais établie réellement pour subvenir aux besoins des armées. Hassenfratz y fut chargé de la partie des fusils et des canons. Peu de temps après, il prit part à la réorganisation du corps des mines, dans lequel il se contenta de son ancien grade. Il contribua aussi à la création de l'école polytechnique. Décrété d'accusation le 24 mai 1795, à cause de ses principes montagnards, il devait être traduit au tribunal criminel d'Eure-et-Loire; mais il se sauva dans les Ardennes, et trouva un asile à Sedan. Il fut rappelé sur la demande des comités de salut public, d'instruction publique et de sûreté générale réunis. Cependant il ne put recouvrer son entière liberté qu'après l'amnistie du 3 brumaire. Depuis cette époque, il continua de se livrer aux sciences, et devint membre de l'Institut, professeur à l'école des mines, puis professeur de physique à l'école polytechnique. En 1814 il perdit cette dernière place; mais on lui conserva ses appointements qui lui furent retirés après les cent-jours. Hassenfratz mourut à Paris le 26 février 1827. Ses principaux ouvrages sont : *Ecole d'exercice*, ou *Manuel militaire de l'infanterie*, *cavalerie et artillerie nationale*, 1790, in-12, nouvelle édition sous le titre de *Catéchisme militaire*, ou *Manuel du garde national*, 1792, in-12; *Géographie élémentaire à l'usage des jeunes gens de l'un et l'autre sexe*, 1792, in-12, 5e édition, 1809; *Cours révolutionnaire d'administration militaire*, 1794, in-4; *Cours de physique céleste*, 1802, in-8; *Traité de l'art du charpentier*, 1804, in-4; *Sidérotechnie*, ou *l'Art de traiter les minerais de fer*, *pour en obtenir de la fonte*, *du fer et de l'acier*, 1812, 2 vol. in-4. L'Institut regarde cet ouvrage comme le plus riche et le plus complet, à tous égards, qui ait été fait en ce genre; *Dictionnaire physique de l'Encyclopédie par ordre de matière*, 1816-21, 4 vol. in-4; *Traité théorique et pratique de l'art de calciner la pierre calcaire*, *et de fabriquer toutes sortes de ciments*, *bétons*, *etc.*, *soit à bras d'hommes*, *soit à l'aide de machines*, Paris, 1825, in-4, planches. Hassenfratz a aussi donné des mémoires dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal des mines*, dans le *Journal de physique*, dans les *Mémoires de la société royale de Londres*, etc.

HASTINGS (Warren), gouverneur général du Bengale, né à Daysterford-House, dans le comté d'Oxford, d'un pauvre recteur, mort en 1820, débuta par un modeste emploi dans une factorerie du Bengale. Mais, en 1773, cet humble commis d'une factorerie se trouvait à la tête de toutes les possessions anglaises. Régulateur absolu d'une riche et vaste contrée, il se proposa deux buts : celui d'accroître la puissance et les revenus de la compagnie, et celui de se former à lui-même une fortune colossale. Pour les atteindre, il fut le principal auteur des scènes sanglantes qui se renouvelèrent sous les règnes de Hyder-Ali et de Tippoo-Saëb. Les nations indiennes opprimées se soulevèrent enfin, et les Français se disposèrent à attaquer les possessions anglaises. On repoussa les Français, les princes Indiens furent battus, et, tandis que l'avide gouverneur général remplissait ses coffres de richesses si mal acquises, les revenus de la compagnie furent augmentés de 5 millions de livres sterling. Burke, Fox et Shéridan furent les seuls qui s'élevèrent contre Hastings. Arrivé en Angleterre le 20 juin 1785, il eut à répondre à une accusation capitale, admise seulement en 1787, mais dont, après un procès de sept ans, il fut déchargé en 1795. L'opinion publique ne laissa pas que de flétrir ce proconsul, que la compagnie des Indes avait eu le crédit de faire absoudre, et qu'elle ne rougit pas

de récompenser par une riche pension. Hastings a composé quelques poésies, et laissé des écrits *sur l'Insurrection de Bénarès; sur l'état du Bengale; sur l'état de l'Inde.*

HATTON, ou HETTON, abbé de Richenou, puis évêque de Bâle vers 801, fut envoyé en ambassade, par Charlemagne, vers Nicéphore, empereur de Constantinople, l'an 811. Il publia une relation de ce voyage, qu'il nomma *Itinéraire.* Haton se démit de son évêché en 822, et se retira dans le monastère de Richenou, où il mourut saintement en 836. On a de lui un *Capitulaire* pour l'instruction de ses prêtres. Cet ouvrage curieux est inséré dans le *Spicilége* de dom Luc d'Achéri. Il est encore auteur d'une *Relation de la vision de Wetin*, dans le tome 5e des *Actes de Saint-Benoît de Mabillon.*

HAUBER (Eberhard-David), historien et géographe allemand, né en 1715 à Hoenhasbach, obtint la place de surintendant et de conseiller du consistoire à Stadthagen, qu'il remplit avec zèle, et dans laquelle il eut le bonheur de faire cesser les querelles scandaleuses qui existaient depuis longtemps entre les luthériens et les calvinistes. En 1746, il fut nommé pasteur de St.-Pierre à Copenhague, et mourut dans cette ville en 1765. On connait de lui un grand nombre d'ouvrages sur la théologie, la géographie, la chronologie et la numismatique : nous nous bornerons à citer : *Introduction à la géographie, contenant une notice tirée des meilleurs écrivains, sur l'état physique, politique et la religion de tous les pays connus, et principalement de l'Allemagne;* un *Traité particulier sur la prononciation des diverses langues*, etc., Ulm, 1721, in-8; *Essai d'une histoire détaillée des cartes géographiques, avec une notice historique de celles de Souabe*, ibid, 1724, in-8; *Discours sur l'état actuel de la géographie surtout en Allemagne*, ibid., 1727, in-8; *Primitiæ Schauenburgicæ quibus variæ circa res Schauenburgicas observationes historicæ atque litterariæ continentur, aut alibi obviæ emendantur*, Wolfenbuttel, 1728, 2 part., in-8; *Plan d'une histoire de la géographie et de l'établissement d'une société géographique* 1730, in-8; *Harmonie des quatre évangélistes*, Lemgow, 1732, in-8; *Bibliotheca, acta et scripta magica continens*, ou *Notices et examen des ouvrages et des faits relatifs au pouvoir de Satan sur les corps*, ibid., 1738,-1745, 3 vol., chacun de 12 numéros, in-8; *Nouvelles observations sur quelques passages difficiles de l'Ecriture sainte, faites sur un nouveau plan*, Copenhague et Leipzig, 1750, in-8; la *Chronologie de la Bible établie d'après le texte*, Copenhague, 1753, in-8; *Notices sur des médailles judaïques, communément nommées médailles samaritaines, et sur les ouvrages qui en traitent*, ibid., 1767, in-8, fig.

HAUGWITZ (le comte Chrétien-Henri-Charles, seigneur de RAPPITZ, comte de), ministre d'état prussien, né en Silésie en 1758, d'une famille noble et opulente. Doué de la figure la plus avantageuse, et né avec un tempérament fougueux et une imagination ardente, il se livra dès sa jeunesse à des travers de tout genre, puis donna dans la mysticité. Ce nouveau penchant le fit admettre dans la société de Frédéric-Guillaume II, qui, séduit par sa physionomie et par son esprit aimable, le crut propre aux affaires diplomatiques, et l'envoya, en 1792, à la cour de Vienne, comme ministre plénipotentiaire. On ajoute que ce qui décida encore le monarque, c'est que le jeune Haugwitz, possesseur d'une fortune immense, proposa de remplir ce poste sans aucun traitement. L'année suivante il fut chargé du portefeuille des affaires étrangères, et il devint bientôt le directeur exclusif de la politique du cabinet de Berlin, surtout depuis 1800 jusqu'en 1804, époque à laquelle sa paresse et son indolence pour les affaires, poussée à l'excès, pour satisfaire son goût pour la table et le jeu, l'obligèrent de céder aux plaintes qui s'élevaient de toutes parts contre lui, et de quitter momentanément le portefeuille. Cependant il conserva les bonnes grâces du roi, qui l'avait décoré de l'ordre de l'aigle rouge, et qui lui donna dans la Prusse méridionale des terres dont la valeur fut estimée à cent mille écus de Prusse. Il fut rappelé en 1805, et envoyé, à la fin d'octobre, comme négociateur à Vienne, auprès de Bonaparte, que ses conquêtes avaient amené dans cette ville. Napoléon ne lui donna audience qu'après la bataille d'Austerlitz, et dit aux personnes qui l'accompagnaient au moment où Haugwitz lui remit la lettre par laquelle le roi de Prusse le félicitait de la victoire : *Voilà un compliment dont la fortune a changé l'adresse.* Il est évident que Haugwitz avait donné le conseil et reçu la mission de se tenir prêt à tout événement, et de traiter avec le vainqueur. Il ne montra à cette occasion qu'une funeste complaisance pour les ennemis de la Prusse, dont il compromit les intérêts, en suivant aveuglément l'impulsion qui lui fut donnée par les ministres français. Rentré aux affaires étrangères en 1806, époque à laquelle le prince de Hardenberg fut contraint de se retirer, le comte de Haugwitz signa le traité de Paris, qui à cette époque semblait avoir pacifié l'Europe pour un assez long intervalle; cependant peu après il parut changer de système, et se déclara pour la guerre contre la France; ce qui étonna d'autant plus, qu'il s'y était opposé l'année précédente où les circonstances se trouvaient beaucoup plus favorables. Il suivit son souverain dans cette funeste campagne, et après la bataille d'Iéna, s'apercevant que son crédit diminuait, il se retira dans sa terre de Krappitz. Il fut, en 1811, nommé curateur de l'université de Berlin. Il était devenu aveugle depuis quelques années, lorsqu'il mourut au commencement de 1828.

HAUKSBÉE (François), physicien anglais du XVIIe siècle, a rendu son nom recommandable par les découvertes qu'il a faites dans la théorie et l'application de l'électricité : ainsi, c'est à lui que l'on doit l'usage d'employer dans les expériences sur les phénomènes électriques le *verre* à la place du *soufre* dont Guérick et les autres physiciens se servaient avec lui. Parmi les autres découvertes importantes que l'on doit à Hauksbée, nous citerons celle du *phosphore électrique.* Ce savant anglais s'est aussi beaucoup occupé de la *lumière.* On

trouve le détail de ces expériences dans les *Transactions philosophiques*, nos 308 et 309. On a publié après sa mort ses *Expériences physico-mécaniques*, Londres, 1709, in-4 : elles ont été traduites en italien et en français : la traduction française faite par de Brémond a été revue par Desmarets, 1754, 2 vol. in-12.

HAULTIN (Jean-Baptiste), conseiller au Châtelet et antiquaire, né à Paris en 1580, mort en 1640. On a de lui : *J. B. Altini numismata non antea antiquariis edita*, Paris, 1640, in-fol. Ce volume est si rare que l'on ne connaît que le seul exemplaire qui appartient à la Bibliothèque du roi. *Histoire des empereurs romains, depuis J. Cæsar jusques à Postumus, avec toutes les médailles d'argent qu'ils ont fait battre de leurs temps*, Paris, 1645, in-fol. très-rare, vend. 120 fr.; les *Figures et empreintes des monnaies de France*, 1619, in-4, vend. 200 à 250 fr., rare.

HAUSEN (Guillaume), né à Dillingen en Souabe, l'an 1710, entra chez les jésuites en 1730, et se livra entièrement aux travaux des missions, au grand contentement des évêques, qui l'appelaient pour venir les aider dans les devoirs de la dignité pastorale. Le comte de Schrattenbach, archevêque de Saltzbourg, alarmé des progrès que les sectaires faisaient dans son diocèse, et des troubles qui menaçaient l'état vers 1763, eut recours au zèle de ce missionnaire, qui répondit pleinement à ses espérances, et contribua beaucoup à ramener l'ordre avec l'attachement à l'ancienne foi. Il mourut à Aichstadt en 1781, après avoir publié en allemand plusieurs livres pleins d'une instruction solide, et d'une véritable piété; et, en latin, *Sanctitas sacerdotalis in Petro apostolorum ac sacerdotum principe proposita*, Dillingen, 1769, in-8.

HAUTEFAGE (Jean), ecclésiastique, né à Puy-Morin en 1735, mort en 1816, a composé les ouvrages suivants qui sont estimés : *Abrégé de l'institution et instruction chrétienne*, Naples (Paris), 1735, in-12; *Tables des nouvelles ecclésiastiques*, 3e partie (1761 à 1790), in-4. Il a été aussi l'éditeur des *OEuvres de Ant. Arnauld*, 1775 et années suivantes, 42 vol. in-4.

HAUTEFEUILLE (Jean de), habile physicien et mécanicien, né à Orléans en 1647, était fils d'un boulanger qui fournissait du pain à Sourdis chez lequel demeurait Mme de Bouillon, exilée dans cette ville : les éloges qu'il faisait de son fils excitèrent la curiosité de la duchesse qui voulut le voir, lui fit continuer ses études et fournit à toutes les dépenses de son instruction ecclésiastique. L'abbé de Hautefeuille la suivit en Italie, en Angleterre, obtint plusieurs bénéfices par son crédit, et une pension par son testament. L'abbé Hautefeuille avait un goût et un talent particulier pour l'horlogerie. C'est lui qui trouva, dit-on, le secret de modérer les vibrations du balancier des montres, par le moyen d'un petit ressort spiral d'acier, dont on a fait depuis un usage fréquent. (*Voy.* Hook.) L'académie des sciences, à laquelle il fit part de cette découverte, la trouva très-propre à donner une grande justesse aux montres. Les montres dans lesquelles on a employé ce petit ressort, s'appellent par excellence *Montres à pendule*. Huyghens s'attribua faussement cette invention. L'abbé Hautefeuille n'excellait pas moins dans les autres parties de la mécanique. Il mourut à Orléans en 1724. C'était un homme exempt de toute ambition, et plus attentif à cultiver les sciences que la fortune. On a de lui un grand nombre de brochures courtes, mais curieuses, et semées d'observations utiles, qui en sont un témoignage. Les principales traitent des constructions nouvelles de trois montres portatives; d'un mouvement en forme de croix, qui fait les oscillations des pendules très-petites; d'un *gnomon* spéculaire pour régler juste au soleil les pendules et les montres; et d'un instrument qui devait donner lieu aux peintres de faire leurs ouvrages plus parfaits, etc. Il publia plus de trente ouvrages, qui ont rapport en grande partie aux *pendules*, *aux montres*, *aux porte-voix*, *aux échos*, *aux lunettes*, à l'*hydraulique*, *aux instruments de mer*, *aux longitudes*, *etc*. Son ouvrage intitulé l'*Art de respirer sous l'eau*, 1692, in-4, a donné ensuite lieu à l'invention du *Respirateur antiméphitique*, de Pilâtre du Rosier, rendue publique en 1786.

HAUTEROCHE (Noël le Breton, sieur de), acteur et poëte dramatique, né à Paris en 1617, débuta au Théâtre-Français, et y joua jusqu'en 1680. Il est mort à Paris en 1707. Il est auteur d'un *Recueil de comédies*, imprimé à Paris, 1772, 3 vol. in-12. Il ne faut chercher dans ses ouvrages, ni peinture des mœurs, ni aucun des détails propres à les corriger; car chez lui le comique va jusqu'à la farce et à l'indécence. Les seules de ses pièces qui soient restées au théâtre, sont : *Le deuil; L'esprit follet*, ou *la Dame invisible; Crispin, médecin*. On a encore de lui plusieurs *historiettes*, assez insipides à présent, mais qui furent bien reçues dans leur naissance par ceux qui perdent leur temps à la lecture de ces frivolités. Son théâtre a été imprimé plusieurs fois à Paris, 3 vol. in-12.

HAUTEROCHE Louis de. (*Voy.* Allier.)

HAUTE-SERRE (Antoine Dadin de), professeur en droit à Toulouse, naquit en 1602, dans le diocèse de Cahors, et mourut en 1682, regardé comme un des plus habiles jurisconsultes de France. On a de lui : *De origine et statu feudorum pro moribus Galliæ, liber singularis*, Paris, 1619, in-4. Ce traité des fiefs a été réimprimé dans la collection de Schilter de *Feudis*, et à la suite de l'ouvrage suivant; *De ducibus et comitibus Galliæ provincialibus Galliæ libri* III, Toulouse, 1643, in-4, et Francfort, 1731, in 8, avec une longue préface de l'éditeur, Jean-Georges Ester; *Rerum Aquitanicarum libri* V, Toulouse, 1648, in-4; *libri quinque qui sequuntur*, ibid., 1654, in-4. Cette histoire de l'Aquitaine est estimée pour les recherches qu'elle contient; *Ecclesiasticæ jurisdictionis vindiciæ*, Orléans, 1702, in-4. C'est une réfutation du *Traité de l'abus* de Fevret; *In libros Clementinarum commentarii*, Paris, 1680, in-4; *Notæ et observationes in duodecim libros epistolarum B. Gregorii papæ I*, Toulouse, 1669, in-4. Peu d'hommes ont possédé le droit canon, la discipline de l'Eglise

et les libertés gallicanes plus à fond que lui, et ont enseigné avec autant de méthode.

HAUTEVILLE J. de. (*Voy.* HANVILL.)

HAUTEVILLE (Nicolas), docteur de la faculté de théologie, né, à ce que l'on croit, en Auvergne, florissait dans le XVIIe siècle. On lui doit plusieurs ouvrages qui prouvent sinon une grande justesse de jugement, au moins une certaine facilité dans l'esprit, et des connaissances profondes dans les sciences ecclésiastiques : *Explication du traité de saint Thomas des attributs de Dieu, pour former l'idée d'un chrétien savant et spirituel; L'art de bien discourir, suivi de l'Esprit de Raymond Lulle*, Paris, 1666, in-12, divisé en deux parties, dont la première est employée à donner des leçons aux orateurs de la chaire et du barreau, et la seconde offre une *Vie de Raymond Lulle*, avec l'apologie de sa doctrine et la liste de ses ouvrages; *L'art de prêcher*, ou *l'idée d'un parfait prédicateur*, Paris, 1683, in-12; *L'examen des esprits*, ou *les entretiens de Philon et de Polialte, où sont examinées les opinions les plus curieuses des philosophes et des beaux-esprits*, Paris, 1666, in-4, et 1672, in-12; *Histoire royale*, ou *les plus belles et les plus curieuses questions de la Genèse, en forme de lettres*, Paris, 1667, in-4; *Les caractères ou les peintures de la vie et de la douceur de saint François de Sales*, Lyon, 1661, in-8. Cet ouvrage est mêlé de prose et de vers, et présente la vie intérieure et extérieure du saint; *Actions de saint François de Sales*, ou *les plus beaux traits de sa vie*, en 9 panégyriques, 1668, in-8; *Origine de la maison de Sales*, 1669, in-4, réimprimé la même année à Clermont, sous le titre d'*Histoire de la vie de saint François de Sales*, in-4; *Théologie angélique*, 1658, dédiée à l'évêque de Genève. Ce prélat voulant attacher l'abbé Hauteville à son diocèse, lui donna l'année suivante un canonicat dans sa cathédrale. Il mourut en Savoie en 1660.

HAUY (René-Just), savant minéralogiste et physicien, naquit le 28 février 1742, à Saint-Just, département de l'Oise, de parents pauvres. Sa mère l'ayant conduit à Paris, il y obtint une place d'enfant de chœur dans une église du quartier Saint-Antoine, et quelque temps après, il fut admis comme boursier au collége de Navarre. Après avoir terminé ses études, il devint régent de quatrième, et fut chargé ensuite de professer les humanités au collége du cardinal Lemoine. Le jeune Haüy avait suivi au collége de Navarre les cours de Brisson, et il y avait pris du goût pour les expériences de physique. Lhomond avec lequel il était lié lui donna les premières notions de botanique, et une leçon de Daubenton, à laquelle il assista, le décida à s'appliquer spécialement à l'étude de la minéralogie. Le hasard qui a souvent favorisé le génie lui fit faire une importante découverte sur la cristallisation. Un jour qu'il examinait quelques minéraux chez un de ses amis, de France, maître des requêtes, il laissa tomber un morceau de spath calcaire cristallisé, qui se brisa. En relevant quelques fragments épars, il remarqua avec surprise qu'ils présentaient l'apparence d'un cristal nouveau lisse sur toutes les faces, et affectant la forme régulière des cristaux rhomboïdes du spath d'Islande. *Tout est trouvé!* s'écrie-t-il avec enthousiasme; et en effet c'est sur cette observation qu'est fondé le système de cristallographie qu'il a si bien démontré; mais pour créer et compléter sa théorie, il fallait connaître la géométrie. Haüy dès lors se livra sans relâche à l'étude de cette science, et il n'eut point de repos, qu'il ne fût capable de l'appliquer à l'objet de ses recherches sur la structure des cristaux. Daubenton et Laplace encouragèrent l'auteur à communiquer sa découverte à l'académie des sciences. L'exposition qu'il fit de sa théorie devant cette société produisit une profonde sensation, et en 1783 l'académie l'admit en qualité d'adjoint dans la classe de botanique. La révolution ne put le distraire de ses études favorites. Ayant refusé le serment à la constitution civile du clergé, l'abbé Haüy se vit privé de ses emplois, et bientôt après enfermé dans le séminaire de Saint-Firmin qu'on avait converti en prison. Malgré la fermentation populaire qui croissait de jour en jour, il ne parut pas soupçonner un seul instant le danger de sa position; son premier soin dans son habitation nouvelle fut de se faire apporter ses tiroirs, afin de mettre ses cristaux en ordre. Des amis s'empressèrent de le réclamer et obtinrent enfin un ordre de délivrance. Lorsqu'on vint le chercher, il demanda comme une faveur qu'on le laissât jusqu'au lendemain dans la maison, parce qu'il voulait y dire encore une fois la messe. Le surlendemain fut le 2 septembre. Soustrait, pour ainsi dire malgré lui, au massacre de cette terrible journée, l'abbé Haüy ne fut plus inquiété, quoiqu'il ne cessât pas de remplir les fonctions ecclésiastiques. La convention le nomma membre de la commission des poids et mesures, et conservateur du cabinet des mines. Après la mort de Daubenton, quoique le vœu de l'académie le désignât pour succéder à cet illustre naturaliste, il sollicita lui-même pour faire nommer Dolomieu qui fut bientôt enlevé par une mort prématurée. La place vacante revint alors à l'abbé Haüy, qui sut donner à son enseignement l'attrait d'une élégante clarté, et d'une bienveillante complaisance. Lors de la fondation de l'université, il fut nommé professeur à la faculté des sciences de Paris. Napoléon le chargea en 1803 de faire un traité de physique en 2 volumes, lui assignant pour ce travail le court délai de six mois. L'abbé Haüy présenta, avant le terme fixé, le premier exemplaire de son ouvrage au premier consul qui lui donna une pension de six mille francs, et qui, après son avénement à l'empire, le décora de la croix de la Légion d'honneur. La réputation de l'abbé Haüy était devenue européenne; tous les étrangers de marque qui arrivaient à Paris voulaient connaître le savant minéralogiste. Le prince de Danemark, le roi de Prusse, et l'empereur Alexandre lui témoignèrent hautement leur considération. Les grands ducs Michel et Nicolas, frères d'Alexandre, suivirent ses cours et lui offrirent 60,000 francs pour sa superbe collection de minéraux, la plus riche et la plus complète qui

existe. L'abbé Haüy mourut le premier juin 1822, à l'âge de 79 ans, dans les sentiments de piété qui avaient marqué sa longue carrière. Une chute qu'il avait faite six semaines auparavant, hâta sa fin. Il était membre de l'Institut, section de minéralogie, conservateur des collections minéralogiques de l'école des mines, chanoine honoraire de la métropole de Paris, etc. L'abbé Haüy conserva jusqu'à la fin de sa vie sa simplicité primitive. A ses vastes connaissances il joignit un talent particulier pour l'enseignement. Son caractère doux, modeste et bienveillant lui gagnait l'estime de tous ceux qui l'approchaient. Cuvier prononça son éloge dans la séance de l'académie des sciences du 2 juin 1823. L'abbé Haüy a laissé : *Essai d'une théorie sur la structure des cristaux*, Paris, 1784, in-8 ; *Exposition raisonnée de la théorie de l'électricité et du magnétisme, d'après les principes de Æpinus*, Paris, 1787, in-8 ; *De la Structure considérée comme caractère distinctif des minéraux*, 1793, in-8 ; *Exposition abrégée de la théorie de la structure des cristaux*, 1793, in-8 ; *Instruction sur les mesures déduites de la grandeur de la terre, et sur les calculs relatifs à leur division décimale* (anonyme), Paris, 1794, in-8. C'est pendant qu'il travaillait à cet ouvrage, souvent réimprimé, que Haüy fut incarcéré ; *Extrait d'un traité élémentaire de minéralogie, publié par le conseil des mines*, 1767 ; *Traité de minéralogie*, Paris, 1801, 4 vol. in-8, et atlas, in-4, deuxième édition, corrigée et augmentée, ibid., 1822, 1823, 4 vol. in-8 ; *Tableau comparatif des résultats de la cristallographie et de l'analyse chimique, relativement à la classification des minéraux*, ibid., 1802, in-8 ; *Traité élémentaire de physique*, ibid., 1803, 2 vol. in-12 ; deuxième édition, 1806, 2 vol. in-8 ; *Traité des caractères physiques des pierres précieuses, pour servir à leur détermination lorsqu'elles sont taillées*, ibid., 1817, in-8 ; des *Mémoires et des Articles dans les journaux des savants, d'histoire naturelle, de physique, des mines, au Magasin encyclopédique*, etc.

HAUY (Valentin), frère du précédent, né en 1745 à Saint-Just, en Picardie, était avant la révolution, secrétaire du roi, interprète de l'amirauté, et professeur au bureau académique d'écriture, pour la lecture et la vérification des écritures anciennes et étrangères. Ayant eu occasion de voir en 1783, mademoiselle Paradis, célèbre pianiste aveugle de Vienne, qui vint donner des concerts à Paris, il s'appliqua dès lors à perfectionner les moyens d'instruire les malheureux privés de la vue, et il fonda, dans la rue Sainte-Avoye à Paris, l'institution des aveugles travailleurs. Valentin Haüy se montra, pendant la révolution, dévoué au système républicain, et il parut même adopter les opinions des théophilanthropes. Bonaparte l'ayant arraché à son établissement, il passa en Russie, et fonda à Pétersbourg un pensionnat d'aveugles. L'empereur lui conféra l'ordre de Saint-Wladimir. Son établissement n'ayant pas eu tout le succès qu'il en attendait, il se rendit à Berlin où il en forma un autre. Après la restauration, Valentin Haüy, désabusé de ses idées théophilanthropiques, reparut en France, et trouva un asile dans la maison de son frère. Il mourut à Paris le 19 mars 1822. Ses obsèques furent célébrées dans l'église de Saint-Médard, et des aveugles, ses élèves, y exécutèrent une messe de *requiem*, de la composition de l'un d'eux. Valentin Haüy était naturellement bon et désintéressé ; mais une imagination ardente, et un esprit prompt à s'exalter, l'égarèrent plus d'une fois. Cependant ses efforts pour améliorer le sort des aveugles assurent à son nom une place à côté de ceux des de l'Epée et des Sicard. Valentin Haüy a publié : *Essai sur l'éducation des aveugles*, Paris, 1786, in-4, réimprimé en relief par les enfants aveugles, sous la direction de Clousier, traduit en anglais par Blacklock, aveugle, à la suite de ses poëmes, 1795, in-4 ; *Nouveau syllabaire*, etc., 1800, in-12 ; *Mémoire historique abrégé sur les télégraphes*, etc., suivi de quelques notes curieuses et intéressantes, dédié à l'empereur de Russie, Saint-Pétersbourg, 1810, in-8, très-rare en France.

HAVENSIUS (Arnaud), savant jésuite, né à Bois-le-Duc en 1540, fut reçu docteur en théologie à Cologne, où il enseigna cette science avec applaudissement. Après avoir passé vingt-sept ans dans la société, il la quitta par amour de la solitude, et se fit chartreux à 46 ans. Il ne s'y acquit pas moins d'estime que dans la société ; fut prieur de plusieurs couvents, visiteur de la province, et mourut à Gand, l'an 1611. Il est auteur de divers ouvrages : *De auctoritate sanctorum Patrum in decernendis fidei dogmatibus*, Cologne, 1620, in-8 : ce n'est qu'une harangue ; *De erectione novorum episcopatuum in Belgio*, ibid., 1609, in-4 ; *De crudelitate moribusque priscorum ac recentium hæreticorum*, 1608, in-8 ; ouvrage plein de choses, écrit avec élégance et intérêt.

HAVERCAMP (Sigebert), professeur d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à Leyde, et membre de l'académie de Cortone en Italie, né à Utrecht en 1683, mourut en 1742. Il s'était acquis une grande réputation par son savoir, et possédait supérieurement la science des médailles. Entre autres fruits de sa laborieuse application, on a de lui plusieurs éditions d'auteurs grecs et latins : les *Médailles de grand et de moyen bronze, du cabinet de la reine Christine de Suède, gravées par Pietro-Sante Bartoli; expliq. par un comment. en latin et en franç.*, la Haye, 1742, in-fol. avec 63 pl., 10 à 15 fr., gr. pap., 27 fr. ; *Dissertationes de Alexandri magni numismate*, Lugd.-Bat., 1722, in-4, fig., 6 à 8 fr. : *Sylloge* I *et* II *scriptorum qui de græcæ linguæ recta pronuntiatione scripserunt, ed. Sig. Havercampo*, ibid., 1738-40, 2 vol. in-8, 12 à 15 fr.

HAVERMANS (Macaire), né à Bréda en 1644, chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, était né avec un génie prématuré, vif, pénétrant, mais avec une santé extrêmement délicate, qu'il acheva de ruiner par son application continuelle à l'étude. Il mourut en 1680 à Anvers. Son principal ouvrage est intitulé : *Tyrocinium theologiæ mo-*

ralis, Anvers, 1675, 2 vol. in-8. « C'était, dit Foppens, dans la *Bibliothèque belgique*, un homme » savant, mais auquel quelques critiques crurent » trouver une teinte de jansénisme. »

HAVESTADT (Bernard), jésuite, né à Cologne vers 1715, travailla d'abord aux missions dans l'évêché de Munster, et passa ensuite, en 1746, à celles du Chili. Arrivé à Rio-Janeiro, il passa à Buénos-Ayres, où il prononça ses derniers vœux le 2 février 1748. De là il partit pour Santiago, et fut obligé, pour y arriver, de traverser avec les plus grandes difficultés les plaines appelées *las Pampas*, et la chaîne des Andes. A peine fut-il à Santiago, qu'on l'envoya à la Conception. Il demeura pendant vingt ans dans ces contrées éloignées, et les parcourut dans un espace de plusieurs milliers de lieues, poussant ses courses jusqu'au 39e degré de latitude australe. Lorsque les jésuites furent expulsés des états espagnols, le P. Havestadt fut arrêté avec ses confrères, le 20 juin 1768, et conduit à Lima, d'où il fut enlevé pendant la nuit, et embarqué pour Panama, sur un bâtiment qui fit naufrage. Enfin il put arriver en Espagne, d'où il revint en Allemagne par l'Italie, et se fixa au sein de sa famille. Il mourut à Munster en 1780. Il publia un ouvrage intitulé : *Chilidugu, sive res Chilienses, vel descriptio status, tam natur. tam civilis quam moralis regni populique Chilensis : inserta suis locis perfecta ad Chilens. linguam manuductione*, Monasterii Westphaliæ, 1777, 2 vol. pet. in-8, 12 à 15 fr., ouvrage intéressant.

HAVET (Armand-Etienne-Maurice), médecin et botaniste, né en 1795 à Rouen, fit de brillantes études en médecine; mais il s'adonna surtout à la botanique pour laquelle il était passionné. En 1819, il fut nommé naturaliste voyageur du gouvernement, et partit pour Madagascar le 27 janvier 1820. Arrivé à Bourbon, le commandant de cette île l'envoya auprès d'un des principaux souverains de Madagascar; la fièvre l'atteignit pendant la route, et il mourut avant d'avoir pu remplir sa mission. Quoique enlevé très-jeune à la science, il a laissé : des articles intéressants dans le *Dictionnaire des sciences médicales*; le *Moniteur médical*, Paris, 1820, in-12 (avec Lancin); le *Dictionnaire des ménages*, ou *Recueil de recettes et d'instructions pour l'économie domestique*, ibid., 1822, in-8, 6 fr.

HAVIEL (Thomas), chevalier anglais, forma un parti contre Marie d'Angleterre, en 1553. Il était fort attaché au calvinisme; et, à l'exemple de tous les sectaires, il voulut le maintenir par la rébellion. Il engagea dans son parti la princesse Elisabeth, sœur paternelle de la reine Marie, avec le prince de Courtenai, petit-fils d'Edouard IV. Il se mit à la tête de 1200 chevaux et de 8000 hommes de pied, s'approcha de la ville de Rochester, et la prit par intelligence au mois de janvier 1574. Il s'y empara en même temps de deux grands vaisseaux destinés pour porter en Angleterre le prince d'Espagne; puis il s'avança vers Londres. La reine lui fit dire, que *si son alliance avec le prince d'Espagne déplaisait aux Anglais, elle choisirait un autre mari qui fût à leur gré*, et lui promit des gratifications considérables, s'il mettait les armes bas : trait qui réfute suffisamment le caractère que quelques historiens ont prêté à cette princesse. Haviel, comptant d'être introduit dans Londres par les complices de sa révolte, refusa toutes ces offres; mais lorsqu'il pensait à se faire ouvrir une des portes de la ville, il fut investi par les troupes de la reine, et pris avec environ 200 des conjurés, qui l'accompagnèrent au supplice.

HAWARDEN (Edouard), prêtre catholique anglais, vulgairement appelé *Harden*, naquit dans le comté de Lancaster, et fut envoyé au collége anglais de Douai, où il fit ses études d'une manière brillante. Appelé ensuite dans cet établissement pour s'y livrer à l'enseignement, il fut nommé successivement professeur d'humanités, de philosophie et de théologie. Après avoir rempli avec succès ces divers emplois, il retourna dans sa patrie, en qualité de missionnaire, et il exerça longtemps ce ministère dans le nord de l'Angleterre; il vint ensuite se fixer à Londres, où il mourut en 1735. On lui doit plusieurs ouvrages consacrés au triomphe de la religion, qu'il honora autant par ses vertus que par ses talents : *La charité et la vérité*, où il s'attache à prouver qu'on ne blesse pas la charité en soutenant qu'il n'y a point de salut hors le sein de l'Eglise catholique; *Fondements de la foi catholique*, où il démontre d'une manière sommaire et raisonnable, l'inaltérable orthodoxie de l'église catholique; *La véritable église de Jésus-Christ, prouvée par le concours des témoignages de l'Ecriture sainte et de la tradition primitive*, en trois parties : ouvrage destiné à réfuter le docteur Lesley; *Réponse au docteur Clarke et à Whiston, touchant la dignité du Fils de Dieu et celle du Saint-Esprit; Entretiens sur la Religion entre un ministre de l'église anglicane et un laïque, habitant de la campagne.* L'auteur y traite les points qui sont controversés entre l'église romaine et l'église anglicane; la *Règle de la foi exposée suivant une méthode neuve et facile;* un *Cours de théologie*, resté manuscrit au collége anglais de Douai; un *Traité de l'usure*, aussi inédit.

HAWES (William), médecin anglais, né à Islington en 1736, fit ses études dans des écoles particulières, et, lorsqu'il eut reçu l'instruction nécessaire à la profession qu'il voulait embrasser, il vint se fixer à Londres en 1759. La société fondée à Amsterdam pour rappeler les noyés à la vie, ayant publié cette même année des *Mémoires* qui fixèrent l'attention de Hawes, ce médecin philanthrope ne songea plus qu'à faire dans son pays l'application de ces procédés. Son généreux dessein fut contrarié de mille manières; mais enfin il vainquit tous les obstacles, en promettant une récompense pécuniaire à quiconque sauverait un noyé par les moyens qu'il prescrivait. Plus tard sa bienfaisance s'étendit sur un autre objet non moins important : il publia son *Adresse au public sur les morts et sur les inhumations précipitées;* il offrit une guinée à chaque nourrice ou garde dont les soins auraient

rendu à la vie un enfant ou un adulte, pourvu que le fait fût certifié. En 1764 il fonda la *Société d'humanité* de Londres, en fut sous-secrétaire, puis secrétaire : il était membre honoraire de plusieurs sociétés du même genre en Amérique et en Angleterre. Cet ami de l'humanité mourut à Londres en 1808, laissant entre autres écrits: *Examen de la médecine primitive du rév. John Wesley*, 1776-1780 ; *Adresse à la législature sur l'importance de la société d'humanité, et adresse au roi et au parlement de la Grande-Bretagne, pour la conservation de la vie des habitants, et la régularisation des bills de mortalité*, 1781 ; *Transactions de la société royale d'humanité*, de 1774 à 1784-1796, in-8.

HAWKESWORTH (Jean), célèbre écrivain anglais, né à Londres en 1715 ou 1719, apprit d'abord l'état d'horloger qu'il quitta pour suivre la carrière du barreau. Après avoir été pendant quelque temps clerc de procureur, il abandonna encore la nouvelle profession dans laquelle il s'était engagé, et s'adonna entièrement à la culture des lettres. Quelques *écrits polémiques*, *des articles de journaux* et plusieurs *pièces de vers*, furent ses premiers débuts dans le monde littéraire. Il rédigea aussi les débats parlementaires dans le *Gentleman's Magazine*, et fut un des créateurs du journal l'*Adventurer*, Lond., 1794, 3 vol. in-8, dans lequel il inséra des articles qui lui firent une grande réputation. Cet écrivain dut à son talent la prospérité de sa fortune. Il avait reçu le titre de docteur en droit, et l'an 1773 il fut nommé directeur de la compagnie des Indes. Sa santé délicate ne lui permit pas de prendre une part très-active aux affaires de cette compagnie : il mourut la même année. Outre ses articles de journaux et les autres productions dont nous avons déjà parlé, il a laissé : une bonne *Traduction* anglaise de Télémaque, 1768, in-4 ; *Relation des voyages de Cook* (en anglais), Londres, 1773, in-4 ; la publication de cet ouvrage avait été confiée à Hawkesworth par le gouvernement, et une somme de 120,000 livres lui avait été accordée pour ce travail, qui ne répondit point à l'attente générale. Dès qu'il parut, il fut lu avec empressement et loué d'abord par les journaux littéraires ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que sa préface renfermait des idées opposées aux principes de la religion, et que ce voyage contenait beaucoup de descriptions sur les mœurs des sauvages, aussi contraires à la vérité qu'à la décence ; on l'accusa, de plus, d'avoir dénaturé en plusieurs points les documents qui avaient été mis entre ses mains, et on lui reprocha beaucoup de bévues scientifiques. Des épigrammes, des chansons, des satires furent faites contre lui, et il eut la honte de se voir associé à ces écrivains infâmes qui consacrent leur plume à corrompre et à dégrader l'espèce humaine. Il eut encore le chagrin de voir paraître sous son nom un recueil de planches qui répondait à la licence de ses récits.

HAWKINS (sir John), navigateur anglais, né en 1520 à Plymouth, d'un marin distingué, fut destiné dès son bas âge à suivre la carrière de son père. Après plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, aux Canaries, il entreprit un commerce infâme, plus tard encouragé par le gouvernement. Il fut en effet l'un des premiers anglais qui introduisirent le trafic sur les nègres : ce qui devint une branche nouvelle de commerce pour l'Angleterre. La reine Elisabeth, pour le récompenser des avantages commerciaux que lui devait l'Angleterre, lui permit d'orner le cimier de ses armoiries d'un maure. En 1588, il fut nommé contre-amiral à bord de la *Victoire*, pour combattre la fameuse Armada. La bravoure et les talents qu'il montra en cette occasion lui valurent des éloges d'Elisabeth, et le titre de chevalier. En 1595, il proposa une expédition contre les possessions espagnoles, mais elle ne fut pas heureuse. Il en conçut tant de chagrin, qu'il en mourut en 1595. Sa bravoure, sa grande connaissance de l'art nautique, ont rendu sa mémoire chère aux Anglais. Il a fondé à Chatam un hôpital pour les invalides-marins. Hakluyt a inséré dans son Recueil la *relation des voyages* d'Hawkins. Cette famille a produit plusieurs autres marins distingués.

HAWKINS (sir John), magistrat et écrivain anglais de la famille du précédent, naquit en 1719, et fut créé chevalier en 1772 pour avoir apaisé, par sa conduite sage, deux révoltes à Brentford et à Moorfields. Il consacra pendant tout le cours de sa carrière judiciaire les honoraires de ses causes au soulagement des pauvres. Il mourut à Spa en 1789. On lui doit : *General history of the science and practice of music*, London., 1776, 5 v. in-4, 40 à 60 fr., où l'on trouve des recherches, mais peu de goût, et des anecdotes insipides et quelquefois obscènes.

HAY. (*Voy.* Chastelet et Cheron.)

HAY (Jean), jésuite, né à Dalket, près d'Edimbourg en Ecosse, vers 1544, enseigna la théologie, les mathématiques, et la langue sainte, en Pologne, en France et dans les Pays-Bas. Il mourut chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, en 1607, avec une réputation de piété et de savoir. On a de lui divers ouvrages, surtout plusieurs *Livres de controverse* contre les calvinistes, une édition de la *Bibliothèque sainte* de Sixte de Sienne, avec des remarques, Lyon, 1591, in-fol., et *Japonicas ac pervanas sociorum epistolas*. Antuerp., 1605, in-8.

HAY (William), écrivain anglais, naquit à Glynbourn, au comté de Sussex, en 1695. Il étudiait les lois, lorsque la petite vérole, tout en rendant son visage difforme, affaiblit tellement sa vue, qu'il fut contraint d'abandonner ses études. Il parcourut l'Angleterre, la France, la Hollande et l'Allemagne : à son retour en 1734, il fut élu membre du parlement, où il siégea pendant trente ans. Après avoir été nommé juge de paix du comté de Sussex, charge qu'il exerça aussi pendant trente années, il obtint, en 1753, l'emploi de gardien des papiers ou archives du greffe de la tour de Londres. Il mourut en 1755. Il y avait six mois qu'il pleurait la perte d'un de ses fils qu'il aimait tendrement. Huit ans après, son autre fils, qui était membre du conseil suprême de Calcutta, périt dans l'Inde, assassiné par ordre de Mier-Cossim, auprès duquel il restait comme otage. Hay eut en outre deux filles, et laissa les ouvrages suivants écrits en

anglais : *Remarques sur les lois concernant les pauvres, et des propositions pour améliorer leur sort*, 1735 ; deuxième édition, 1751 ; dans cette édition, l'auteur y ajouta les décisions de la chambre des communes sur cet objet important ; *Essai sur le gouvernement civil*, 1728 ; *Mont Caburn*, 1730, poëme où il célèbre les beautés champêtres du pays qui l'a vu naître ; *La religion du philosophe*, 1753 ; *Essai sur la laideur*, 1754 ; dans cet écrit Hay plaisante avec beaucoup de gaîté sur sa propre figure, remercie ses collègues du parlement de n'avoir jamais rien *allégué* contre elle ; et, en réfléchissant que, sur cinq cent cinquante-huit individus composant la chambre des communes, il n'y avait que lui seul qui portât une *vilaine figure*, il en conclut que la difformité corporelle est fort rare, et la beauté bien plus commune ; une *traduction* du poëme latin, *l'immortalité de l'âme*, par Hawkins Browne, 1754 ; des *traductions* ou imitations de plusieurs *épigrammes de Martial*, 1755. Les ouvrages de Hay ont été recueillis et publiés en 1794, 2 vol. in-4, aux frais de ses deux filles, et par les soins du docteur Tutte, qui les a fait précéder d'une *vie* de l'auteur. Hay écrivait avec beaucoup de grâce et d'élégance, en prose comme en vers, et était généralement estimé pour sa probité et sa sage conduite.

HAYDN (Joseph), célèbre compositeur de musique, né en 1732 au village de Rohrau, sur les frontières d'Autriche et de Hongrie, d'un pauvre charron, mort en 1809, entra comme enfant de chœur à la maîtrise de Saint-Etienne à Vienne, et apprit de Métastase la langue italienne. Le prince Nicolas Esterhazy se l'attacha en qualité de maître de Chapelle. Haydn passa dans cette place trente années, qu'il employa à la composition des chefs-d'œuvre qui ont immortalisé son nom. Il fit, en 1790 et 1794, deux voyages en Angleterre, et se retira vers la fin de sa vie à Gumpendorf, d'où il ne sortit que pour entendre son *Oratoria de la Création*, exécuté à Vienne par trois cents musiciens. Haydn resta toujours fidèle aux bonnes mœurs et à la religion. Quoique doué d'un immense talent, il fut insensible à tout sentiment d'orgueil. On compte parmi ses ouvrages cent dix-huit symphonies, plus de cinq cents pièces pour divers instruments, quarante-deux duos italiens, vingt opéras, tels que : *la Canterina ; la Pescatrice ; la Vera Costanza ; Armida ; Alcide e Galatea ; Orfeo ;* quinze messes, et vingt autres morceaux d'église. C'est surtout dans la musique sacrée qu'il a réussi ; et si l'on en excepte le *Sacrifice d'Abraham*, de Cimarosa, *Débora et Sisara*, de Guglielmi, et le *Miserere* de Mozart, les plus beaux morceaux de musique sacrée sont dus à Haydn.

HAYER (Jean-Nicolas-Hubert), récollet, ancien professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, né à Sar-Louis en 1708, mourut à Paris en 1780. Il fut un des athlètes chrétiens, qui se mesurèrent le plus souvent avec les incrédules modernes. Ses principaux ouvrages sont : *La spiritualité et l'immortalité de l'âme*, 1758, 2 vol. in-12, où cette importante matière est discutée avec solidité, et appuyée de tout ce que la religion et la raison fournissent de plus lumineux. C'est un des meilleurs traités et des plus complets que nous ayons sur cette vérité consolante. Il est écrit d'un style clair, net et facile ; *La règle de foi vengée des calomnies des protestants*, 1761, 3 vol. in-12 ; l'*Apostolicité du ministère de l'Eglise romaine*, 1765, in-12 ; *Traité de l'existence de Dieu*, in-12 ; l'*Utilité temporelle de la Religion chrétienne*, 1774, in-12 ; *La charlatanerie des incrédules*, 1780, in-12. Il composa pendant quelques années en société avec Soret, avocat, un ouvrage périodique intitulé, *la Religion vengée*, 1757-1761, 21 vol. in-12. Il eut quelques démêlés avec Boullier, ministre à Amsterdam. (*Voy.* BOULLIER.) Tous ces écrits prouvent l'activité de son zèle, et ne font pas moins honneur à ses lumières qu'à ses sentiments.

HAYES (Charles), savant médecin anglais, né en 1678, fut employé par la compagnie d'Afrique ; après sa dissolution, il revint en Angleterre et se retira à Down, où il mourut en 1760. On a de lui un *Traité des fluxions*, 1704, in-fol., et *Chronographia Asiatica et Ægyptiaca*, 1759, in-8, curieux et estimé.

HAYLEY (William), poëte et littérateur anglais, né à Chichester en 1745, mort en 1820, montra dès son enfance du goût pour la poésie, et débuta par un *chant lyrique sur la naissance du prince de Galles*, qui malgré sa médiocrité, fut accueilli avec la plus grande faveur. Le jeune poëte s'aperçut qu'il lui manquait encore beaucoup de connaissances pour atteindre à la perfection qu'il désirait : il étudia donc pendant plusieurs années les ouvrages les plus estimés des poëtes et des orateurs de l'antiquité, et chercha à saisir leurs manières et surtout leur style ; il s'occupa ensuite avec la même application de la littérature moderne, et apprit parfaitement les langues française et italienne. En 1778 il fit paraître un poëme intitulé : *Essai sur la peinture*, ouvrage remarquable qui annonça les connaissances que l'auteur possédait sur les beaux arts, en même temps qu'il prouvait de la manière la plus heureuse les progrès immenses qu'avait faits son talent poétique. Dès lors il continua à publier ses compositions dont les principales sont : *Epître en vers à un peintre célèbre* (*Romney*), 1778, in-4 : *Essai sur l'histoire*, en 3 épîtres adressées à Gibbon, 1780, in-4. C'est une de ses meilleures productions poétiques. On y trouve plus de chaleur, d'imagination et de pensées que dans ses autres poésies ; *Les Triomphes du caractère*, poëme, 1781, in-4. Il y a peut-être encore plus de talent poétique que dans l'ouvrage précédent ; mais on y désirerait un style plus simple et moins d'allégories. *Essai sur la poésie épique*, 1782, in-4 ; *Comédies*, 1784, in-4 ; *Essai philosophique, historique et moral sur les vieilles filles*, 1785, 3 vol. in-8 ; *Dialogue contenant un tableau comparatif des vies, des caractères et des écrits de lord Chesterfield et du docteur Johnson*, 1789, in-4 ; *Vie de Milton*, 1796, in-4, placée d'abord en tête de la magnifique édition de ses *OEuvres poétiques* par Boydell, Londres, 1794-97, 3 vol. gr. in-fol., avec

fig.; *Essai poétique sur la sculpture*, 1800, in-4; *Vie et ouvrages posthumes de W. Cowper*, Londr., 1803-6, 3 vol. in-4; 1809, 4 vol. in-8; *Le triomphe de la musique*, 1805, in-4; *Ballades fondées sur des anecdotes curieuses et originales, relatives à l'instinct, à la sagacité des animaux*, 1805, in-8; *Vie de Georges Romney, peintre*, 1809, in-4, fig.; *Diverses traductions de l'italien et de l'espagnol.* Ses premiers ouvrages ont été réunis et publiés, 1805, 6 vol. in-8. Il avait été lié très-intimement avec G. Cowper, et eut part à sa traduction de l'Illiade.

HAYS (Jean de), poëte français du XVIe siècle, était conseiller et avocat du roi au bailliage et siége présidial de Rouen. Il a fait quelques pièces de théâtre, dont l'une, intitulée *Cammate*, est en 7 actes. Ce qui n'est rien en comparaison de la *Mort de Gustave Adolphe*, composée par un dramatiste espagnol, en 24 actes, et jouée devant Philippe IV, trois jours de suite. On a encore de lui *Amarylle*, Rouen, 1595, in-12.

HAYS (Gilles le), sieur de la Fosse, poëte latin, natif du village d'Amayé, à 2 lieues de Caen, fut professeur de rhétorique à Caen, et recteur de l'université de cette ville. Il vint ensuite à Paris, et il y enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation, dans les colléges Duplessis, du cardinal le Moine et de Beauvais, jusqu'en 1666, qu'il devint curé de Gentilly, où il mourut en 1679. Ses *poésies latines* sont estimées, mais trop satiriques.

HAYTON, prince de Gorigos, ville située à l'extrémité occidentale de la Cilicie, servit pendant plusieurs années dans les guerres contre les Sarrasins et les Tartares; il embrassa ensuite la vie religieuse en 1305, dans le monastère de l'ordre des Prémontrés, nommé *Episcopia*, dans l'île de Chypre. En 1307, il se rendit à Poitiers, pour se trouver à une conférence au sujet des croisades; il y donna des instructions pour cette entreprise, et y récita une *histoire* des peuples de l'Orient, ou plutôt une description des royaumes de ce pays; Nicolas Faulcon, interprète du pape, la traduisit en latin. On la trouve dans la plupart des collections de voyages, particulièrement avec assez d'exactitude, en latin, dans celle de Grynæus; en italien dans celle de Ramusio; en français, dans celle de Bergeron.

HAYWARD (sir John), historien anglais du XVIIe siècle, mort à Londres en 1627, écrivait avec une liberté qui tenait de la licence. On a de lui en anglais: *Les vies des trois rois normands* (Guillaume Ier, Guillaume II et Henri Ier), 1613, in-4; celle du roi *Henri IV*, 1599, in-4; *Le règne d'Edouard VI*, 1630, in-4, etc. Ses écrits lui attirèrent des désagréments bien mérités. Dans ses ouvrages, il veut à tout propos faire le théologien: son style est facile, mais trop dramatique. S'il a pensé d'après Tacite, il a écrit bien plus encore sur le modèle de Tite-Live; et sa petite *Vie de Henri IV* est presque remplie, d'un bout à l'autre, par les longs discours qu'il prête à ses héros.

HAZLITT (William), écrivain distingué, mort à Londres en 1830, s'est fait un nom en littérature par un grand nombre d'ouvrages et par une foule d'articles insérés dans les *Revues*, ainsi que dans les journaux politiques et littéraires de l'Angleterre. Jeune, il étudia la peinture dans laquelle il se serait distingué, s'il n'eût trouvé trop long ce chemin de la gloire: il prit la voie des lettres. En politique, il professait des opinions exaltées, était du parti radical, et tenait pour la réforme de la constitution anglaise. Son style était acerbe et sa manière tranchante. Quelquefois il y avait dans ses remarques de la verve et de l'originalité, mais plus souvent de l'esprit satirique. Il était, disait-il, en guerre avec tout le monde: il traitait en effet tout le monde avec ironie et malveillance, et on le lui rendait avec usure. Il fut désappointé dans ses ambitions politiques et littéraires; ses principaux ouvrages sont: *Essai sur les principes de la nature humaine; De l'Eloquence du sénat britannique, depuis le règne de Charles Ier*, avec des notes, 2 vol. in-8; une *grammaire anglaise; La table ronde* (avec Leigh Hunt); une *collection d'Essais sur la littérature, les hommes, les mœurs; Caractères des pièces de Shakespeare;* un *tableau du Théâtre anglais*, contenant une suite d'articles de critique dramatique; *Cours ou lectures sur les poëtes anglais; Essais politiques et Esquisses de personnages célèbres; Lettre à William Gifford; Littérature du siècle d'Elisabeth; Les conversations de James Nordcote*, Londres, 1830, ouvrage sur lequel la *Revue Encyclopédique* a fait un article intéressant, 1830, t. 4, p. 134-135.

HÉARNE (Thomas), écrivain anglais, distingué par ses écrits sur l'histoire d'Angleterre, par les bonnes éditions qu'il a données des anciens auteurs, et par les services qu'il a rendus à la bibliothèque Bodleienne, naquit en 1678 à Whit-Waltham, dans le Berkshire. Il perdit sa place de bibliothécaire pour n'avoir point voulu prêter serment au nouveau gouvernement, à l'époque de l'expulsion des Stuart. Il mourut en 1735, et voulut qu'on ne mît sur sa tombe que cette épitaphe: *Ci-gît Thomas Héarne, qui passa sa vie à étudier et à conserver les antiquités.* On a de lui: *Scriptores varii de historia Anglicana, etc.*, Oxonii, 1709-35, 64 vol. in-8. Ce recueil est composé de 33 ouvrages séparés, très-difficiles à réunir. La *Vie de Héarne*, composée par Huddesford, a été publiée avec celles de Leland et de Wood, en 1772, 2 vol. in-8.

HEATH (James), historien anglais, né à Londres en 1629, épousa le parti du roi Charles Ier, et fut chassé à cette occasion d'Oxford en 1648. Il mourut de consomption en 1664. On a de lui: *Histoire des guerres civiles des îles Britanniques, depuis 1639 jusqu'au rétablissement de Charles II*, en anglais, Londres, 1676, in-fol. Dans cette édition il y a un supplément, qui continue cette histoire jusqu'à l'an 1675, par Jean-Philippe; *Vie de Cromwel*, en anglais, ibid., 1663, in-8.

HEATHCOTE (Ralph), ecclésiastique et magistrat anglais, né dans le comté de Leicester en 1721, fut à la fois juge de paix, vicaire de Sleby, prébendier et premier vicaire de l'église collégiale de Southwell; il mourut en 1795. On lui doit: *Historia astronomiæ, sive de ortu et progressu astronomiæ*, Cambridge, 1746, in-8; plusieurs articles

dans le *Dictionnaire biographique anglais*. Il paraît qu'il était entaché de philosophisme.

HEBER, fils de Salé et père de Phaleg, naquit l'an 1281 avant J.-C., et mourut âgé de 464 ans. Josèphe, Eusèbe, saint Jérôme, le vénérable Bède, saint Isidore et presque tous les interprètes assurent que les Hébreux ont tiré leur nom de Héber, qui conserva la véritable religion et la première langue, nommée de son nom *Hébraïque*, depuis la confusion de ces mêmes langues. D'autres savants les contredisent; Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, a voulu démontrer que le nom des Hébreux vient du mot *Héber*, c'est-à-dire, *de delà*, parce qu'ils étaient venus d'au delà de l'Euphrate. C'est en effet le sentiment le plus probable.

HÉBERT (François-Louis), coadjuteur du supérieur général des prêtres de la congrégation des Eudistes, et confesseur de Louis XVI, né d'une famille honnête, vers 1738, dans la commune de Croust, aux environs de Vi-Moutier, diocèse de Lisieux, fit ses études à Caen, et entra dans la respectable congrégation des Eudistes, spécialement dévouée à l'instruction et à l'éducation des clercs. Il fut d'abord professeur de philosophie, puis de théologie à Dromfront, et devint ensuite préfet d'un séminaire à Caen. Appelé à Paris en 1774, il s'y vit bientôt porté aux premières dignités, et il s'y concilia la considération et l'amitié de tout ce qui l'entourait; mais de toutes les vertus qui le distinguèrent, il n'en fut pas une qui le signalât autant au respect et à l'admiration des peuples, que son inépuisable et inconcevable charité. Louis XVI le nomma son confesseur, après que l'abbé Poupart, curé de Saint-Eustache, eut prêté le serment. Ce vénérable ecclésiastique accepta sans balancer ce dangereux honneur. Il paraît que ce fut de concert avec lui que le roi fit, en 1792, le projet d'un vœu et d'une prière imprimés depuis la restauration, et où respire la plus vive piété, pour domander à Dieu de prendre pitié de la France. Louis XVI avait en lui une si grande confiance, qu'au commencement du mois d'août 1792, il lui écrivait: « Je n'attends » plus rien des hommes; je vous prie d'implorer » pour moi les consolations du ciel. » L'abbé Hébert ne quitta pas son auguste pénitent pendant la nuit du 9 au 10 août, et il n'échappa que par miracle aux massacres de ce jour. Découvert dans la maison des Récolettes, rue du Bac, où il s'était retiré, il fut traîné dans la prison des Carmes et massacré un des premiers, le 2 septembre, avec plusieurs de ses confrères. Ses vertus et sa science lui avaient attiré l'estime et la confiance de tout le clergé.

HÉBERT (Jacques-Réné), fameux révolutionnaire, membre de la commune de Paris, naquit à Alençon vers 1755. Il vint de bonne heure chercher fortune dans la capitale, et fut d'abord employé comme contrôleur des contre-marques au théâtre des Variétés. Il devint ensuite laquais, et perdit cette seconde place comme la première par suite d'escroqueries. La révolution ayant éclaté, il en embrassa la cause avec une sorte de frénésie, et professa les principes les plus démagogiques dans le journal qu'il publia sous le nom de *Père Duchesne*. Hébert contribua au succès de la fameuse journée du 10 août 1792, et fit partie de la nouvelle municipalité qui s'installa insurrectionnellement à l'hôtel de ville. On le regarde aussi comme un des chefs des *Septembriseurs* et des assassins de la princesse de Lamballe. Devenu procureur-syndic de la commune de Paris, il voulut élever l'autorité municipale au-dessus de celle de la convention, dont il s'attacha à diffamer les principaux membres, et dirigea même une conspiration dans le but de faire périr les girondins dans un mouvement populaire. Ce complot échoua, et Hébert fut arrêté avec un de ses complices. Dès que la populace eut connaissance de cet acte de vigueur de la commission des Douze, elle s'irrita et vint menacer la convention, au nom des sections de la commune, des jacobins et des cordeliers. L'assemblée cassa l'arrêté de la commission; Hébert reparut en triomphe à l'hôtel de ville, et refusa une couronne qui lui fut offerte. Il travailla avec une nouvelle activité à perdre les modérés de la Gironde, et, au 31 mai, il tira vengeance des commissaires qui avaient signé son arrestation, en contribuant à les faire emprisonner, et les insultant ensuite dans son journal de la manière la plus odieuse. Dans le procès de la reine, il fut un des commissaires chargés d'interroger les enfants de cette princesse, et il le fit avec tant de perversité qu'il indigna Robespierre lui-même. Le tribunal révolutionnaire réprouva également l'infâme conduite d'Hébert, et refusa de faire usage des réponses qu'on avait dictées au fils de Marie-Antoinette, et que ce malheureux enfant avait répétées sans les comprendre; mais Fouquier-Tainville eut l'impudeur de les insérer dans son acte d'accusation. Après la chute et le supplice des girondins, Hébert attaqua aussi les montagnards, et accusa Danton, Fabre d'Eglantine, Bazire, Camille Desmoulins. Il présida aux orgies qu'enfanta le culte sacrilége de la raison (*voy.* CHAUMETTE), et prêcha ouvertement l'athéisme et l'ochlocratie. Hébert, soutenu par sa faction, où figuraient Ronsin, Manuel, Pereyra, Clootz, Dubuisson, Proly, etc., s'était mis en possession du club et de la tribune des cordeliers, où l'on organisait les mouvements populaires. Pour les exciter de nouveau, il reprocha à Danton, à Robespierre, et à plusieurs autres d'avoir violé les *Droits de l'homme*. Il fit couvrir la pancarte où étaient écrits ces droits, et mettre un voile noir sur la statue de la liberté. Robespierre et Danton oublièrent un moment l'inimitié qui existait entre eux pour abattre l'ennemi commun qui menaçait de les écraser. Le 13 mars 1794, Saint-Just fit un rapport sur les factions de l'étranger ourdies pour détruire le gouvernement républicain par la corruption, et il désigna suffisamment, sans le nommer, le rédacteur du *Père Duchesne*. « Quoi! s'écria-t-il, notre » gouvernement serait humilié au point d'être la » proie d'un scélérat, qui a fait marchandise de sa » plume et de sa conscience, et qui varie, selon » l'esprit et le danger, ses couleurs, comme un » reptile qui rampe au soleil! Fripon, allez aux » ateliers, allez sur les navires, allez labourer la » terre. Mauvais citoyen, à qui la tâche imposée

» par l'étranger est de troubler la paix publique » et de corrompre tous les cœurs, allez dans les » combats; vils artisans des calamités, allez vous » instruire à l'honneur parmi les défenseurs de la » patrie..... ! mais non, vous n'irez point; l'écha» faud vous attend. » En effet les hébertistes furent arrêtés la nuit suivante, et la nation ne tarda pas à apprendre leur conjuration et leur mort par une proclamation que Barrère avait rédigée, et dans laquelle la convention déclarait que la justice et la probité étaient à l'ordre du jour. Hébert se montra aussi faible devant ses juges qu'il avait été audacieux comme écrivain et comme magistrat, et perdit même connaissance, dit-on, plusieurs fois durant son procès; il arriva mourant au lieu du supplice, et le peuple qui, la veille, lisait son journal avec avidité, l'accabla de huées et d'insultes, sur son passage. « Va, coquin! lui criait-on, va jouer » à la main chaude; va mettre ta tête à la fenêtre, » va éternuer dans le sac; il est en colère aujour» d'hui le père Duchesne! » Cet homme féroce périt sur l'échafaud à l'âge de 35 ans. Une religieuse qu'il avait épousée subit le même supplice quelques jours après son mari: Hébert a publié : *Les vitres cassées par le véritable père Duchesne, député aux états généraux*, imprimé pour la première fois, en 1789, à trois éditions; 4e édition, Paris, 1791, in-8 de 24 pages, suivi de l'*Ami des soldats et des lettres b...... patriotiques; Vie privée de l'abbé Maury*, 1790, in-8; *Petit carême de l'abbé Maury*, ou *Sermons prêchés dans l'assemblée des enragés*, dix numéros in-8; *Nouvelle lanterne magique* (vers 1792), in-8; (18) *Lettres b.... patriotiques du père Duchesne*, 8 vol. in-8; *Lettres b.... patriotiques de la mère Duchesne*, in-8.

HECQUET (Philippe), célèbre et pieux médecin, né à Abbeville en 1661, exerça d'abord son art dans sa patrie, ensuite à Port-Royal, et enfin à Paris, après avoir reçu le bonnet de docteur en 1697. Dès 1698, il ne pouvait suffire à ceux qui demandaient ses soins. Malgré son goût pour la simplicité, il fut obligé de prendre un carrosse qui lui tint lieu de cabinet. Il s'y livrait à l'étude avec autant d'application que s'il eût été chez lui. Nommé doyen de la faculté de médecine en 1712, il fit travailler au nouveau *Code de pharmacie*, publié dans la suite. Les infirmités que ses travaux lui causèrent, et l'esprit de pénitence dont il était animé, l'engagèrent à se retirer, en 1727, chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Sa retraite ne cessa d'être ouverte aux pauvres, dont il fut l'ami, le consolateur et le père. Il faisait toujours maigre et ne buvait que de l'eau. Ce vertueux et habile médecin mourut en 1737. On raconte qu'en visitant les malades opulents, il allait souvent dans la cuisine complimenter les cuisiniers et les chefs d'office. « Mes amis, leur disait-il, je vous dois de » la reconnaissance pour tous les bons services que » vous nous rendez, à nous autres médecins : sans » vous, sans votre art empoisonneur, la faculté irait » bientôt à l'hôpital. » Tous ses ouvrages prouvent une lecture immense et un savoir profond, mais un savoir quelquefois mal digéré : son style est fort négligé. Il était très-attaché à ses sentiments, et les défendait avec vivacité. On a de lui : *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfants*, 1708, in-12 (*voy.* HIÉROPHILE); *Traité des dispenses de carême*, 1708 et 1715, 2 vol. in-12; *De la digestion, des aliments et des maladies de l'estomac*, 2 vol. in-12; *Traité de la peste*, in-12; *Novus Medicinæ conspectus*, 2 vol. in-12; *La Médecine théologique*, 2 vol. in-12; *La Médecine naturelle*, 2 vol. in-12; *De purganda Medicina a curarum sordibus*, in-12; *Observations sur la saignée du pied*, in-12; *Vertus de l'eau commune*, in-12; *Abus des purgatifs*, in-12; *Le brigandage de la Médecine*, etc., 3 part. in-12; *La Médecine, la Chirurgie, la Pharmacie des pauvres*, 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est de 1742, en 4 vol.; *Le Naturalisme des convulsions*, 1733, 3 part. in-12. Il ne voyait dans cette folie que les effets de la fourberie dans les uns, d'une imagination déréglée dans les autres, et dans quelques-uns les suites d'une maladie cachée. D'autres en ont jugé différemment, sans pour cela y reconnaître des miracles. (*Voy.* MONTGERON.) Le Fèvre de St.-Marc a écrit la vie de cet illustre médecin. Elle eût été aussi édifiante pour les chrétiens, qu'instructive pour les gens de l'art, si Hecquet eût été plus soumis aux décisions de l'Eglise.

HEDELIN (François), abbé d'Aubignac et de Meimac, d'abord avocat, ensuite ecclésiastique, naquit à Paris en 1604. Le cardinal de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac, son neveu, et récompensa ses soins par deux abbayes. Il fut tour à tour grammairien, humaniste, poëte, antiquaire, prédicateur et romancier. Il avait beaucoup de feu dans l'imagination, mais encore plus dans le caractère. Hautain, présomptueux, difficile, bizarre, il se brouilla avec une partie des gens de lettres. Ses querelles avec Corneille, Ménage, Mlle de Scudéri et Richelet, sont celles qui ont le plus éclaté. Il mourut à Nemours en 1676. On a de lui : *Pratique du théâtre*, Amsterdam, 1715, 2 vol. in-8, et Paris, in-4; pleine d'érudition, mais qui ne suppose pas de génie : c'est, dit Laharpe, un lourd et ennuyeux commentaire d'Aristote, fait par un pédant sans esprit et sans jugement; *Térence justifié;* livre semé de recherches sur le théâtre ancien. Il se trouve dans l'édition de sa *Pratique*, faite en Hollande en 1715; *Zénobie*, 1647, in-4, tragédie en prose, composée suivant les règles prescrites dans sa *Pratique du théâtre;* elle fut sifflée. Le prince de Condé disait: « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubi» gnac d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote; » mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote » d'avoir fait faire à l'abbé d'Aubignac une si mé» chante tragédie. » Quelques autres tragédies ne réussirent pas mieux que sa *Zénobie; Mascarise*, ou *la reine des îles Fortunées*, Paris, 1666, 2 vol. in-8; *Conseil d'Ariste à Célimène*, in-12; *Histoire du temps*, ou *Relation du royaume de coquetterie*, in-12. L'auteur du Dictionnaire typographique, et le continuateur de Ladvocat, lui attribuent encore un traité curieux et peu commun;

Des satyres, brutes, monstres, etc., Paris, 1627, in-8, 3 à 5 fr.; mais il n'est pas sûr qu'il soit de lui. L'auteur de ce livre singulier s'appelait bien Hedelin, mais on n'a aucune preuve qu'il fût le même que l'abbé d'Aubignac. Ce livre n'est point non plus de Claude Hedelin son père, dont on a des poésies latines et françaises, dans un recueil intitulé *Les Muses françaises*, et séparément les *Héroïdes d'Ovide*. On trouve sur l'abbé Hedelin un article curieux dans les *Mém. de Sallengre*.

HEDERIC, ou plutôt HEDERICH (Benjamin), savant philologue et instituteur allemand, né en 1675, à Geithen en Misnie, fut recteur de l'école de Grossenhayn. Il publia un *Lexicon manuale græcum*, plusieurs fois réimprimé, dont les premières éditions sont remplies de fautes grossières. La seule édition qui soit restée, et qui est encore le meilleur manuel que nous ayons en ce genre, est celle de J. A. Ernesti, Leipzig, 1766, in-8. On a encore de Hederic : *Notitia auctorum antiqua et media*, 1714, in-8; *Reales-Schul Lexicon*, Leipzig, 1717, in-8 ; *Lexicon Archæologicum*, 1743, in-8. Il mourut en 1748.

HEDOIN, et non HÉDOUIN (Jean-Baptiste), chanoine régulier de l'abbaye de Prémontré, né à Reims en 1749, fit ses premières études dans cette ville et s'appliqua avec succès aux mathématiques. Il vint à Paris pour s'y perfectionner; mais il conçut bientôt le projet de vivre dans la retraite. Il entra en conséquence dans la congrégation de Sainte-Geneviève ; mais il la quitta pour l'ordre de Prémontré où il prononça ses vœux en 1774. Après avoir fait son cours de théologie, il forma le projet de rédiger un extrait de l'Histoire philosophique de Raynal, sous le nom d'*Esprit de Raynal*. Après avoir terminé cet ouvrage, il le montra à son prieur, qui lui en fit sentir le peu de convenance, et lui conseilla de le supprimer. Mais il ne tint pas compte de ces avis, et l'*Esprit de Raynal* parut. Il eut bientôt lieu de s'en repentir, car le garde des sceaux ordonna aussitôt des recherches sur l'auteur et l'imprimeur de cet ouvrage. Dans son embarras, le jeune religieux, qui, outre la rigueur des lois, avait à craindre l'animadversion de ses supérieurs, s'adressa à un de ses parents, nommé Hédoin de Pons-Ludon, capitaine d'infanterie, détenu alors au château de Ham pour quelque étourderie, et le pria de vouloir bien encore se charger de celle-là. Le capitaine eut cette complaisance et envoya sa déclaration au censeur de la police, Pidausat de Mairobest, afin qu'il fit cesser toutes les recherches. Hédoin commit sans doute une faute, mais il la répara bien par sa conduite et les services qu'il rendit à son ordre en s'y livrant avec zèle à l'enseignement de ses jeunes confrères. Il enseigna les belles-lettres dans son abbaye, et fut nommé vers 1785 au prieuré-cure de Rethonvilliers, où il remplit les fonctions de curé jusqu'à la promulgation de la constitution civile du clergé. Il avait tellement gagné l'estime et la confiance des habitants, qu'ils voulurent qu'il fût en même temps leur maire. Il mourut en 1792. Ses ouvrages sont : *Esprit et génie de Raynal*, Paris, 1777, in-8, et Londres (Paris), 1782, in-18 ; Genève, 1782, in-8 ; *Principes de l'éloquence sacrée, mêlés d'exemples puisés principalement dans l'Ecriture sainte, dans les saints Pères, etc.*, Soissons, 1787, in-12. L'évêque de Nantes (Duvoisin) s'était muni de quelques exemplaires de cet ouvrage pour son séminaire, et en faisait assez de cas pour témoigner le désir qu'on le réimprimât, et qu'on le mît entre les mains des aspirants à l'état ecclésiastique; *Fragments historiques et critiques sur la révolution ;* ils sont restés inédits. (*Voy.* le *Dictionnaire des anonymes*, n° 1835, et le tome 4, page 224; *voy.* aussi *Mémoires secrets*, 16 juin 1777.)

HEDWIG (Jean), médecin allemand et professeur de botanique à Leipzig, naquit à Cronstadt en Transylvanie en 1730, et mourut en 1799. Il a établi sur de nouvelles bases l'histoire naturelle des cryptogames, et laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Fundamentum histor. naturalis muscorum frondosorum*, Lips., 1782-83, 2 part. in-4, fig., 15 à 20 fr.; *Theoria generationis et fructificationis plantarum cryptogamicarum Linnæi*, Petropoli, 1784, in-4, 37 fig., 24 fr., et avec les pl. color., 73 fr.; *Stirpes cryptogamicæ*, Leipzig, 1785-95, 4 vol. in-fol., en latin et en allemand; *Filicium genera et species*, ibid., 1790, in-fol., fig. col., il n'a paru que 4 fasc., 60 fr.; *Species muscorum frondosorum*, *opus posthumum, editum a Frid. Schwægrichen*, ibid., 1801, in-4, cum 77 fig. color., vend. 36 fr.; il faut joindre à cet ouvrage estimé : *Specierum muscorum frondosorum supplementum primum, edidit D. F. Schwægrichen*, ibid., 1810 et 1816, 2 part. in-4, avec 50 et 51 pl. color., 140 fr. Deleuze a donné une notice intéressante sur la vie et les ouvrages d'Hedwig dans les *Annales du muséum d'histoire naturelle*, Paris, 1803, tome 2.

HEDWIGE (sainte), nommée aussi sainte Avoie, fille du duc de Carinthie, épousa Henri, duc de Silésie et de Pologne, dont elle eut trois fils et trois filles. Elle se retira ensuite, du consentement de son mari, dans un monastère près de Trebnitz, où elle mit des religieuses de l'ordre de Cîteaux. Elle y finit saintement sa vie en 1243. Clément IV la canonisa en 1266. L'Église célèbre sa fête le 17 octobre.

HEDWIGE, à qui Chromer et les autres historiens polonais donnent le titre de *sainte*, était fille de Louis, roi de Hongrie. Cette princesse, devenue par élection reine de Pologne en 1384, se fit principalement admirer par sa charité pour les pauvres, par ses libéralités envers les églises, par son humanité et par son aversion pour le faste. Elle épousa Jagellon, grand-duc de Lithuanie, en 1386; mais ce fut à condition que ce prince recevrait le baptême, et qu'il établirait le christianisme dans son duché, qui depuis ce temps-là est uni à la Pologne. Hedwige mourut à Cracovie en 1399. Mme la comtesse de Choiseul Gouffier, née en Pologne, a fait une Histoire sur l'événement qui est le sujet de cet article, Paris, 1823.

HÉGÉSIPPE, juif, le plus ancien historien ecclésiastique, quitta la religion de ses pères pour

embrasser le christianisme, alla à Rome l'an 157, et y mourut vers l'an 181. Il est le premier auteur, après les apôtres, qui ait laissé un corps d'*Histoire ecclésiastique*, depuis la mort de J.-C. jusqu'à son temps. Il ne nous en reste que quelques fragments dans Eusèbe, qui ont été publiés avec de savantes *notes* par le P. Pierre Halloix et Jean-Ernest Grabe. Cet ouvrage était écrit avec beaucoup de simplicité, « parce qu'il voulait, dit saint Jérôme, » imiter le style de ceux dont il écrivait la vie. » On ne saurait trop regretter la perte du reste de cette histoire. Hégésippe montrait la suite de la tradition, et y faisait voir que le dépôt des vérités enseignées par J.-C. avait été conservé précieusement jusqu'à son temps. Son témoignage avait d'autant plus de force, qu'il avait visité toutes les principales églises de l'Orient et de l'Occident. Les cinq livres *De la ruine de Jérusalem*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères et séparément, Cologne, 1559, in-8, 3 à 5 fr., sont d'un autre Hégésippe, qui vivait avant la chute de l'empire d'Occident, mais après le règne de Constantin le Grand. (*Voy.* Mabillon, *Mus. Italic.*, t. 1, p. 14; et Cave, *Hist. littér.*, t. 1, p. 265. On a une ancienne traduction française de cet ouvrage par Jean Millet de St.-Amour, Paris, 1551, in-4, plus rare que recherchée.

HEIDEGGER (Jean-Henri), théologien protestant, naquit à Bäarentswyl, village voisin de Zurich, en 1633. Il enseigna l'hébreu et la philosophie à Heidelberg, puis la théologie et l'histoire ecclésiastique à Steinfurt, et enfin la morale et la théologie à Zurich, où il mourut en 1698. On a de lui : *Historia sacra Patriarcharum*, 1667 et 1729, 2 vol. in-4. C'est le seul de ses ouvrages qui ait quelque mérite aux yeux de ceux qui ne professent pas la religion de l'auteur. Heidegger a lui-même écrit sa vie, qui a paru après sa mort par les soins du professeur Hofmeister, Zurich, 1698, in-4.

HEIN (Pierre), vulgairement appelé en hollandais *Pit Hein*, naquit à Delftshaven en 1570, d'un pauvre matelot. Il s'éleva du rang de mousse, par son courage et sa grande habileté, à la dignité de vice-amiral de la flotte hollandaise des Indes occidentales, et trois ans après il devint amiral. Il défit la flotte d'Espagne en 1626 sur les côtes du Brésil, prit plusieurs vaisseaux et fit un butin considérable, qu'il emmena l'an 1627 en Hollande, où il reçut de très-grands honneurs. L'année suivante il se rendit maître de la flotte d'Espagne, chargée d'argent, dont la valeur montait à près de 12 millions. Pour récompenser ces exploits, on lui donna la charge de grand-amiral de Hollande l'an 1629; mais quelque temps après il fut tué sur mer, dans un combat contre deux vaisseaux de Dunkerque.

HEINECCIUS (Jean-Théophile), jurisconsulte allemand, né à Eisenberg, dans la principauté d'Altembourg, en 1681, devint professeur de philosophie à Halle en 1710, puis professeur de droit en 1721, avec le titre de conseiller de cour. Sa réputation le fit appeler à Franeker en 1724, par les états de Frise. Trois ans après, le roi de Prusse le détermina à accepter une chaire de droit à Francfort-sur-l'Oder. Il la remplit avec distinction jusqu'en 1733, que le roi de Prusse le força, en quelque sorte, d'aller professer à Halle, où il mourut en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque germanique*, tom. 2, et dont la collection a été imprimée à Genève, 1744, 8 vol. in-4 : il faut y joindre un vol. de supplément, imprimé en 1771. Cette collection a été réimprimée en 1765 en 9 vol. in-4, 110 à 120 fr. Les principaux sont : *Antiquitatum Romanarum jurisprudentium illustrantium syntagma*, Argentorati, 1741 vel 1755, 2 vol. in-8, 10 à 12 fr. Cet excellent abrégé commença à lui donner de la réputation dans les pays étrangers; *Elementa juris civilis secundùm ordinem Institutionum*, Lugd.-Bat., 1751, in-8, 6 à 8 fr. Dans l'édition de Louvain, 1778, on a ajouté des notes pour redresser les préventions de l'auteur contre l'Eglise catholique. Elles roulent sur des objets si connus, qu'ayant de la peine à supposer que le docteur allemand les a ignorés, on est tenté de suspecter sa bonne foi. L'auteur des notes se contente de dire dans un endroit, *ignorare voluit.* Ces notes, qui sont en petit nombre et faiblement prononcées, pouvaient être très-multipliées, et d'une vigueur mesurée sur la grossièreté des injures et des calomnies du professeur saxon. Et dès qu'on a l'imprudence d'adopter des livres élémentaires de ce genre, il est raisonnable d'y mettre au moins cette précaution. Le moyen de comprendre que dans des pays où l'antique religion est dans toute vigueur et honneur, on veuille réduire la jeunesse à blasphémer sa foi, pour apprendre tant bien que mal quelques froids principes de jurisme? Qu'on nous montre une université protestante, où l'on emploie pour livres élémentaires les ouvrages des catholiques, dans lesquels les erreurs des protestants sont dévoilées et réfutées. La lâcheté et l'imprudence seront-elles donc toujours le partage des enfants de lumière, et les enfants du siècle seront-ils toujours *prudentiores filiis lucis in generatione sua?* Ajoutons que les honnêtes gens, les esprits solides parmi les protestants, sont eux-mêmes scandalisés d'une telle inconséquence. « Ou soyez protestants franchement » et de bonne foi, disent-ils, ou si vous voulez rester » catholiques, n'apprenez pas à vos enfants, à vos » élèves, à haïr la religion dans laquelle vous pré» tendez les élever. » *Fundamenta styli cultioris una cum sylloge exemplorum*, Halle, 1719, in-8; Leipzig, 1761, 1766, 1792, in-8. Ce sont des leçons pour se former au style latin; *Historia juris civilis romani ac germanici*, Argentorati, 1751 vel 1765, in-8, 6 à 8 fr.; *Elementa juris civilis, secundùm ordin. pandectarum*, Traj. ad Rh., 1772, 2 vol. in-8, 12 à 15 fr.; *Jurisprudentia romana et attica*, Lugd.-Bat., 1738-41, 3 vol. in-fol., 45 à 54 fr.; *Scriptorum de jure nautico et maritimo fasciculus, cum præfat. J.-S. Heineccii*, Halæ-Magd., 1740, in-4, vend. 13 fr. On peut consulter sur cet auteur la *Bibliothèque germanique*, et surtout la *Memoria Joh. Gottl. Heineccii*, suivi du catalogue de ses ouvrages, au

nombre de quatre-vingt-neuf, à la tête de l'édition de ses *Elementa juris civilis* donnée à Breslau en 1765, par son fils, J.-Chr. Gottl. Heineccius.

HEINICKE (Samuel), instituteur des sourds-muets à Leipzig, né en 1725 à Nauschutz près de Weissenfels, dans la Saxe, est l'un des premiers qui se soit occupé de l'enseignement des sourds-muets dans le nord de l'Allemagne; sa méthode a été généralement adoptée dans cette partie de l'Europe. Entré dans les gardes du corps de l'électeur, il quitta le service en 1757 pour se livrer exclusivement à l'étude, et passa quelque temps à l'université d'Iéna. Après avoir fait l'éducation des enfants du comte de Schimelmann, auprès desquels il resta 10 ans, il essaya sur un jeune sourd-muet les procédés d'instruction dont il s'était occupé depuis longtemps. Il prit avec lui un sourd-muet de naissance qu'il rencontra dans le village d'Eppendorf où il avait été nommé chantre. Les succès qu'il obtint lui firent la plus honorable réputation. Bientôt un grand nombre d'élèves lui fut confié, et l'electeur de Saxe se détermina à créer à Leipzig une école de sourds-muets qu'il plaça sous la direction d'Heinicke (1778). Les étrangers mettent sa méthode au-dessus de celle de l'abbé de l'Epée : cependant, à en juger par les résultats, l'instituteur français dut avoir plus de mérite, puisque son école a servi de modèle à presque toutes les autres du même genre. Il y eut aussi de la part de l'abbé de l'Epée de la douceur, et presque de l'amour filial dans ses relations avec ses élèves, tandis que le maître allemand les traitait avec dureté et brusquerie. Cet estimable auteur a laissé plusieurs ouvrages qu'il composa pour les jeunes malheureux à l'amélioration desquels il s'était voué tout entier. Les principaux sont : *Histoire sainte de l'ancien Testament*, Hambourg, 1755, in-8; *Observations sur les muets et sur la parole*, 1778, in-8; *de la Manière dont se forme la pensée chez les sourds-muets*, Leipzig, 1780, in-8; *Découvertes importantes en psycologie et sur le langage humain*, 1783, in-8. Heinicke est mort en 1790. On trouve dans le Chronologue de Werkhrlin, n° 6, une *notice* assez détaillée sur sa *vie* et sa *méthode*.

HEINSIUS (Daniel), né à Gand en 1580, d'une famille distinguée, fut disciple de Scaliger, alors professeur d'histoire et de politique à Leyde. Il lui succéda dans sa chaire en 1605, après avoir rempli dès l'âge de 22 ans celle de la langue grecque, devint bibliothécaire de l'académie de Leyde, reçut de la république de Venise la décoration de chevalier de l'ordre de St.-Marc, devint historiographe de Gustave-Adolphe, roi de Suède et des états de Hollande, fut secrétaire du synode de Dordrecht, et mourut en 1655 à Leyde. On a de lui : *Aristarchus sacer*, Lugd.-Bat., 1627, in-8, 3 à 5 fr.; *Orationes*, *ex edit. Nic. Heinsii*, Amstelod., 1642 vel 1657, pet. in-12, 4 à 6 fr.; *De tragœdiæ constructione liber*, Lugd.-Bat., 1643, pet. in-12, 4 à 8 fr.; *Poemata*, ibid., 1621, 2 tom. pet. in-8 ou in-16, 3 à 6 fr.; *Laus asini*, ibid., 1629, in-24, petit recueil assez recherché, 5 à 6 fr. Son poëme *De contemptu mortis* est le fruit d'une philosophie douce et chrétienne, rempli de grandes beautés, d'heureuses imitations, de sentiments solides et profonds. On y admire surtout ces vers sur le sentiment intime du *moi* :

> Nonne vides, quoties nox circumfunditur atra,
> Immensi terga oceani, terramque polumque,
> Cum rerum obduxit species obnubilus aer,
> Nec fragor impulsas aut vox allabitur aures;
> Ut nullo intuitu mens jam defixa recedit,
> In sese, et vires intra se colligit omnes?
> Ut magno hospitio potitur, seque excipit ipsa,
> Totam intus!.....
> Ut gaudet sibi juncta, sibique intenditur ipsa,
> Ipsa sibi tota incumbens, totamque pererrans,
> Immensa, immensam spatio, longeque patentem!

Heinsius avait beaucoup de savoir; et il ne paraissait rien d'intéressant sur l'étude de l'antiquité qu'il ne se hatât d'en enrichir sa bibliothèque.

HEINSIUS (Nicolas), fils *du précédent*, *aussi* savant que son père, naquit à Leyde en 1620, et mourut à la Haye en 1681. Après avoir reçu une brillante éducation, il voyagea en Angleterre, en Belgique, en France, en Italie; toutes les bibliothèques de l'Europe lui furent ouvertes, et il y puisa abondamment. De retour en Hollande, il fut nommé résident à la cour de Suède, et y plut beaucoup à Christine, princesse passionnée pour l'érudition, qui l'envoya en France et en Italie, pour lui faire une collection de livres manuscrits et d'antiquités. Il mit, dit-on, tant de désintéressement dans cette mission, qu'une partie de ses épargnes y fut employée, et il ne fut pas remboursé de ses avances. La mort de son père l'ayant fait revenir en Hollande en 1655, on lui offrit plusieurs emplois diplomatiques qu'il refusa. Forcé enfin d'accepter en 1667 une mission en Russie, il s'en acquitta avec distinction, revint dans son pays natal en 1671, et résida dès lors à la Haye. On a de lui : *Poemata*, Lugd.-Bat., 1653, pet. in-12, 5 à 6 fr.; Amsterd., 1666, pet. in-8, 4 à 6 fr.; *Adversariorum lib.* IV, *et notæ ad Catullum et Propertium curante Pet. Burmanno jun.*, Harlingæ, 1742, in-4, 6 à 9 fr.

HEISS (Jean de), seigneur de Kogenheim, résident à la cour de France pour l'électeur Palatin, mourut à Paris l'an 1688. Il est connu par son *Histoire de l'empire d'Allemagne*, Paris, 1684, 2 vol. in-4; il en a paru une autre édition à Paris en 1731, 3 vol. in-4 et in-8, avec des notes historiques et politiques, et continuée jusqu'à cette année par Vogel, grand-juge des gardes suisses. Celle d'Amsterdam, 1733, est ornée de planches qui représentent tous les sceaux des empereurs. Cet ouvrage serait bon, si la première partie, qui contient l'histoire d'Allemagne, était plus exacte et plus étendue; si la seconde, qui présente un état de l'Allemagne, était plus juste et plus précise; et si la 3e, qui comprend des actes et des preuves, était moins imparfaite. Le continuateur montre trop de partialité contre ceux dont il prétend écrire l'histoire. Avec tous ces défauts, cet ouvrage vaut mieux encore que l'ennuyante et très-défectueuse *histoire* du P. Barre, et surtout mieux que l'*Histoire des Allemands* par l'abbé Schmit, barbouillée de tout le philosophisme du jour, écrite en allemand, et

dont on nous a donné fort mal à propos une trad. française.

HEISTER (Laurent), célèbre médecin, né à Francfort-sur-le-Mein en 1683, fut professeur à Altorf, en 1710. Il passa à Helmstadt en 1720, où il s'acquit une grande réputation par les leçons qu'il donna sur la chirurgie, l'anatomie, la théorie et la pratique de la médecine, et sur la botanique. Il y pratiqua avec le plus grand succès. Pierre Ier voulut l'attirer en Russie; mais Heister ne put se résoudre à quitter l'Allemagne, où il avait acquis l'estime de plusieurs souverains. Il mourut à Helmstadt en 1758. Ses principales productions sont : *Compendium anatomicum*, dont on a fait grand nombre d'éditions, et qui a été traduit en français par Senac et augmenté par Goulin, Paris, 1753, 5 vol. in-12. L'anatomie de Verehyen, qui était généralement adoptée dans les facultés de médecine, est tombée dans l'oubli depuis que Heister a publié la sienne; *De medicamentis Germaniæ indigenis sufficientibus*, Helmstadt, 1730, in-4; *Institutiones chirurgicæ*, Amsterdam, 1750, 3 part. en 2 vol. in-4, avec fig. Il a été traduit en espagnol, en anglais, et en dernier lieu en français, par Paul, Paris, 1771, 2 vol. in-4, ou 5 vol. in-8. Il y a un vol. de supplément imprimé en 1773; *Compendium institutionum medicarum*, Amsterdam, 1764, in-8, estimé. Il a donné un grand nombre de *Dissertations* sur des matières très intéressantes; il en a fait plusieurs pour soutenir que le siége de la cataracte est dans le crystallin : c'est le premier médecin allemand qui ait été de ce sentiment.—Son fils Elie-Frédéric, né à Altorf en 1715, mort à Leyde en 1740, commençait à se distinguer par son savoir. On lui doit : une *Traduction* en latin, du traité en anglais de Dougles, *Sur le péritoine; Apologia pro medicis atheismi accusatis*, Amsterdam, 1736. — Il y a eu un général HEISTER qui se signala au service de la maison d'Autriche, et fut tué dans un combat contre les mécontents de Hongrie, au commencement du XVIIIe siècle.

HELD (Willebold), abbé de Roth en Souabe, de l'ordre de Prémontré, et en cette qualité prélat immédiat de l'empire, naquit à Erolzeim en 1724, y étudia avec succès la théologie et le droit, et enseigna ensuite avec distinction ces deux sciences dans son ordre : il devint, en 1760, abbé de Roth en Souabe; il mourut en 1789, laissant plusieurs ouvrages : *Nemesis Norbertina*, seu *methodus corrigendi canonicos regulares præmontratenses*, Augsbourg, 1757, in-8; *Jurisprudentia universalis, ex juribus canonico, civili, romano, germanico tam publico quam privato, feudali et criminali collecta*, *lib.* V, 1768-73; *Droits et prérogatives des prélatures immédiates du saint Empire*, Kempten, 1782-85, sans nom d'auteur. On doit aussi à ses soins l'impression d'un ouvrage plein de recherches, fruit des veilles de Benoît Stadelhofer, son prédecesseur, intitulé : *Historia imperialis et exempti collegii Rothensis in Suevia ex monumentis domesticis et externis, potissimam partem ineditis, eruta*, Augsbourg, in-4.

HELDING (Michel), de la Souabe, surnommé *Sidonius*, parce qu'il se fit sacrer évêque de Sidon pour être suffragant de l'archevêque de Mayence, travailla à l'*Interim* de Charles-Quint. Ce prince lui donna en récompense l'évêché de Mersburg. Helding fut employé dans diverses négociations importantes par l'empereur Ferdinand. Il parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1561, à 55 ans. On a de lui quelques ouvrages, entre autres des *Sermons*, dont plusieurs ont été traduits de l'allemand en latin par Surius; un *Catéchisme*, etc. C'était un prélat savant et studieux, qui donnait à son cabinet le temps qu'il pouvait justement enlever à ses fonctions pastorales. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup d'exactitude par un anonyme. On la trouve dans le tome 1 des *Observationes Hallenses*, sous ce titre : *Michaelis Sidonii episcopi Martisburgensis Vita*.

HÉLÈNE (sainte), mère de l'empereur Constantin, naquit vers l'an 247 au bourg de Drépane en Bythinie, dans une condition obscure d'où elle se tira par les charmes de son esprit et de sa figure; elle fut d'abord hôtellière. Constance Chlore alors garde prétorien l'épousa; mais il la répudia lorsque Dioclétien l'éleva à la dignité de César (292). L'histoire ne nous apprend pas ce qu'elle devint depuis ce temps, jusqu'à ce que Constantin son fils, ayant été couronné empereur, la rappela à la cour, lui donna le titre d'Auguste, et lui fit rendre tous les honneurs dus à la mère d'un empereur. Non content de la faire respecter dans sa cour et dans ses armées, il voulut qu'elle disposât, comme il lui plairait, de l'argent de son épargne. Elle ne se servit de ce crédit que pour le bien de l'Eglise, et pour le soulagement des misérables. Vers l'an 316, elle visita les lieux saints, quoiqu'elle fût âgée de près de 80 ans. A son arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un ardent désir de trouver la croix sur laquelle Jésus-Christ avait souffert. Les païens, en haine du christianisme, avaient mis tout en œuvre pour dérober la connaissance du lieu où le corps du Sauveur avait été enseveli. Non contents d'y avoir amassé une grande quantité de pierres et de décombres, ils y avaient encore bâti un temple de Vénus, et profané le lieu où s'est accompli le mystère de la Résurrection, en y élevant une statue de Jupiter. Hélène, résolue de ne rien épargner pour réussir dans son pieux dessein, consulta les habitants de Jérusalem, et tous ceux dont elle espérait tirer quelque lumière. On lui répondit que si elle voulait découvrir le sépulcre du Sauveur, elle ne manquerait pas de trouver les instruments de son supplice. La pieuse impératrice fit aussitôt démolir et abattre la statue de Vénus, ainsi que celle de Jupiter. On nettoya la place et l'on se mit à creuser. Enfin on trouva le saint sépulcre; il y avait auprès trois croix, avec les clous qui avaient percé le corps du Sauveur, et le *titre* qui avait été attaché au haut de sa croix; mais on ne savait pas comment les distinguer, le titre étant séparé et ne tenant à aucune des trois. Dans cet embarras saint Macaire, évêque de Jérusalem, prit le parti de faire porter les trois croix chez une dame de qualité qui était à l'extrémité; et s'étant ensuite adressé à Dieu par

une fervente prière, il appliqua séparément les croix sur la malade qui, n'ayant ressenti aucun effet des deux premières, se trouva parfaitement guérie, dès qu'elle eût touché la troisième. Sainte Hélène témoigna la joie la plus vive à l'occasion de ce miracle, rapporté par Sozomène, Théodoret et Rufin, qui faisait connaître la vraie croix. Elle fonda une église à l'endroit où elle avait été trouvée, et l'y déposa avec une grande vénération, après l'avoir fait renfermer dans un étui extrêmement riche. En ayant donné une partie à l'empereur son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect, elle en envoya une autre partie à l'église qu'elle fonda à Rome, connue sous le nom de *la Sainte-Croix de Jérusalem*, et fit en même temps présent à cette église, du *titre* de la croix du Sauveur, qui fut trouvé en 1492 sur le haut d'une arcade, renfermé dans une boîte de plomb. L'inscription qui est en hébreu, en grec et en latin, est en lettres rouges et sur du bois blanchi. Ces couleurs se sont beaucoup ternies depuis l'an 1492. Les mots *Jesus et Judæorum* sont effacés. La planche a 9 pouces de long, mais elle doit en avoir eu 12. Ce fut vers l'an 326 que sainte Hélène trouva le bois sacré, la 21ᵉ année du règne de l'empereur Constantin, et dans la 13ᵉ du pontificat de saint Sylvestre. Elle mourut entre les bras de Constantin, l'an 328, à 80 ans. L'amour qu'elle avait pour l'empereur son fils, ne l'empêcha pas de lui reprocher ses fautes : elle ne cessa jamais de blâmer sa précipitation à l'égard de son fils Crispe, faussement accusé.

HELGAUD (Helgaldus, ou *Helgaudus*), moine français du 11ᵉ siècle, religieux de l'abbaye de St.-Benoît-sur-Loire, florissait l'an 1004. Il a composé un *Abrégé de la vie du roi Robert*, qui a été imprimé pour la première fois en 1577, avec la *Vie de Louis IX par Guillaume de Nangis*, puis dans la *Collection de Pithou*, tome 1ᵉʳ, et dans *celle de Duchêne*, tome 4. Sans cette *Histoire* d'Helgaud qui est bien incomplète et bien obscure, nous n'aurions aucun document sur les révolutions qui changèrent l'ordre de succession au trône, à cette époque où la famille carlovingienne fut à plusieurs reprises éloignée du trône. On lui doit aussi l'*Histoire de la fondation de l'abbaye de St.-Benoît-sur-Loire au 7ᵉ siècle*. Helgaud mourut le 28 ou le 29 août 1048.

HÉLI, grand prêtre des Juifs, descendant d'Ithamar, 2ᵉ fils d'Aaron, fut le septième grand sacrificateur et le successeur d'Achibol. Comme il avait trop de faiblesse pour ses enfants, Ophni et Phinées, qui dans les fonctions de juges s'abandonnaient à toutes sortes d'excès, et dépouillaient le peuple, un prophète l'avertit au nom du Seigneur, que, pour le punir de son peu de courage à s'opposer aux désordres de ses fils, la grande sacrificature sortirait de sa famille ; ce qui cependant n'arriva qu'après la quatrième génération, lorsque Sadoc, de la race de Phinées, petit-fils d'Aaron, fut élevé à cette charge. Ophni et Phinées ayant été tués dans une bataille, et l'arche du Seigneur prise, Héli, au récit de cette triste nouvelle, fut saisi d'une telle douleur, qu'il tomba de son siége et mourut l'an 1157 avant Jésus-Christ ; il était âgé de 98 ans, et avait été juge d'Israël pendant 40 années. Le prophète Samuel lui succéda dans toutes ses dignités.

HÉLIODORE, l'un des courtisans de Séleucus Philopator, roi de Syrie, eut ordre de ce prince d'entrer dans le temple de Jérusalem, l'an 276 avant J.-C., pour en enlever les trésors. Pendant que les prêtres invoquaient le secours du Seigneur contre ce sacrilége. Héliodore voulut entrer dans le trésor du temple. Il en fut chassé par des anges, qui le frappèrent si rudement, qu'il tomba comme mort. Le grand prêtre Onias ayant offert le sacrifice pour lui, Dieu lui rendit la santé, et lui fit dire par les mêmes anges qui l'avaient châtié, d'annoncer partout la puissance de Dieu. Héliodore obéit à cet ordre, et rendit témoignage à la vérité.

HÉLIODORE, évêque de Tricca, bel-esprit d'Emèse en Phénicie, vivait sous le règne de l'empereur Théodose et de ses fils ; il composa dans sa jeunesse le roman intitulé : *Ethiopiques*, ou *Amours de Théagène et de Chariclée*, publié en grec et en latin, Basileæ, 1534, in-4, 10 à 15 fr. ; Paris, 1619, in-8, 6 à 9 fr. ; nouvelle édition de Paris, 1804, 2 vol. in-8, 16 fr. ; cet ouvrage forme le 2ᵉ et le 3ᵉ de la *Collection des romans grecs*. C'est un livre où les mœurs n'ont rien à gagner, où il n'y a pas une leçon utile à prendre, et où la perte du temps est le moindre mal qui en résulte pour les lecteurs. (*Voy.* Amyot.) Héliodore avait publié cet écrit lorsqu'il fut fait évêque de Tricca en Thessalie ; et on a dit qu'il avait été déposé, parce qu'il n'avait voulu ni le supprimer, ni le désavouer ; mais cela n'est pas certain. Socrate, Photius, ni les autres auteurs, à l'exception de Nicéphore, ne parlent point de ce refus, ni de cette déposition. Il n'en est pas moins sûr que c'est une production qu'il doit avoir condamnée, si, devenu évêque, il eut l'esprit de son état. Le roman d'Héliodore est en grec ; il a été traduit dans presque toutes les langues, et en francais par Amyot, par Montlyard et par Guenneville. L'édition de la traduction d'Amyot par Paul-Louis Courrier est estimée ; elle est dans la collection des romans grecs traduits en français, publiée par Merlin, Paris, 1822. On trouve de curieux détails sur les différentes éditions des traductions d'Héliodore, dans le *Dictionnaire des Anonymes*, nº 7288.

HÉLIOGABALE, ou Elagabale (Varius-Antoninus), empereur romain, surnommé le *Sardanapale de Rome*, naquit à Antioche en 204, de Varius-Marcellus, ou, selon d'autres, du commerce criminel de Caracalla avec sa nièce Sœmias. Il fut établi pontife du Soleil par les Phéniciens, et c'est de là que lui vint le nom d'*Héliogabale*. Après la mort de Macrin, l'an 218, il fut élevé à l'empire. Le sénat, quoique mécontent de se voir soumis à un enfant de 14 ans, le reconnut empereur, et lui donna le titre d'Auguste. Mœsa son aïeule et Sœmias sa mère furent honorées du même titre. Héliogabale joignait à l'humeur despotique d'un vieillard emporté, tous les caprices d'un jeune étourdi. Il voulut que son aïeule fût admise dans les assem-

blées du sénat, et qu'elle eût sa place auprès des consuls. Il établit sur le mont Quirinal un sénat de femmes, où sa mère, monstre d'impudicité, bien digne d'un tel fils, donnait des arrêts sur les habits et les modes. Le palais impérial ne fut plus qu'un lieu de prostitution, habité par tout ce qu'il y avait de plus infâme dans Rome par la naissance et par les mœurs. Les cochers, les comédiens composaient la cour de ce scélérat imbécille, qu'on appelait empereur. Il tua de sa propre main Gannys, son précepteur, qui lui reprochait ses débauches. Une des folies d'Héliogabale était de faire adorer le dieu Elagabal, qu'il avait apporté de Phénicie. Ce dieu n'était autre chose qu'une grosse pierre noire, ronde par le bas, pointue par le haut, en forme de cône avec des figures bizarres. Héliogabale fit bâtir un temple à cette ridicule divinité, et il le para des dépouilles de tous les autres temples. Il fit apporter de Carthage toutes les richesses du temple de la lune, fit enlever la statue de cette déesse, et la plaça dans le temple de son dieu qu'il maria avec elle. Leurs noces furent célébrées à Rome et dans toute l'Italie; il se fit circoncire en l'honneur des nouveaux époux, et leur sacrifia des enfants de la première distinction. Ceux qui ne voulurent pas leur rendre hommage périrent par les derniers supplices. Héliogabale épousa cinq femmes, pendant les 4 années qu'il régna. Une de ses femmes fut une vestale; et comme c'était un sacrilége parmi les *Romains*, il répondait à ceux qui le lui reprochaient : *Rien ne convient mieux que le mariage d'un prêtre et d'une vestale.* Il lui prit bientôt une envie plus étrange : il déclara publiquement qu'il était femme. Il épousa en cette qualité un de ses officiers, ensuite un de ses esclaves. Une académie établie dans son palais donnait des décisions sur le raffinement de la plus honteuse lubricité. S'il égala en impudicité les empereurs les plus débordés, il les surpassa tous en profusions. C'est le premier romain qui ait porté un habit tout de soie. Pour satisfaire à ses dépenses excessives, il accabla le peuple d'impôts. Il le regardait comme les enfants regardent un petit oiseau qui leur sert de jouet. Il se plaisait à inviter à souper des gens de la lie du peuple. Il les faisait asseoir sur de grands soufflets enflés de vent, qui, se vidant tout à coup, les renversaient par terre, pour être la pâture des ours et des bêtes féroces. Ces scènes sanglantes le divertissaient. Quelquefois il invitait à manger 8 vieillards, 8 chauves, 8 borgnes, 8 boiteux. « Caprices, folies et cruautés, dit un sage politique, qui se reproduiront toujours sous le règne » du despotisme, quand le despote sera un homme » violent ou corrompu. » Ses soldats se soulevèrent : il voulut les apaiser; mais ne pouvant en venir à bout, il fut se cacher dans les latrines du camp : à l'instar de tous les tyrans, bas, lâches et poltrons, dès que leur sceptre de fer et de boue se brise entre les mains des peuples irrités. On le découvrit avec sa mère Sœmias, qui le tenait embrassé, et on leur trancha la tête en mars 222. Il n'avait que 18 ans, dont il en avait régné trois, 9 mois et 4 jours; mais il était vieux en fait de crimes et d'extravagances; il en avait commis un si grand nombre, qu'on les prendrait pour le résultat de l'histoire d'un siècle. Sa *vie* a été écrite par Æl. Lampride, et par Antoine de Guevara : cette dernière a été traduite en français ou plutôt imitée par Allègre. On peut consulter aussi : *Héliogabale*, ou *Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, par P. Chaussard, Paris, 1802, in-8.

HELL (Maximilien), astronome de l'empereur et directeur de l'observatoire de Vienne, mourut dans la capitale de l'Autriche en 1792. Né à Schemnitz en Hongrie en 1720, il entra chez les jésuites, et fit en peu de temps des progrès étonnants dans les mathématiques, auxquelles son âme paisible et calme le rendait particulièrement propre. Dès l'an 1755, il fut nommé astronome de la cour, et, depuis 1757, il ne manqua pas de donner tous les ans un recueil d'observations, faites avec soin, et accompagnées de notes savantes, de sorte qu'à sa mort ce recueil allait à 35 volumes. En 1768, il fit un voyage en Laponie, pour y observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil; il rapporta de ces contrées si peu connues des détails intéressants sur la géographie, l'histoire, la politique, les mœurs, et surtout sur l'astronomie. On a de lui : *Elementa arithmeticæ numericæ et litteralis*, Vienne, 1763, in-8; *De satellite Veneris*, ibid., 1765, in-8. On voit dans cette dissertation, combien ce grand astronome était éloigné des visions et découvertes illusoires de plusieurs de ses collègues; *De parallaxi Solis, ex observationibus transitûs Veneris anni* 1769, ibid., 1773, in-8. Le P. Hell a voulu prouver dans cet ouvrage que la parallaxe moyenne du soleil est de 8″ 70. Lalande a cru cependant qu'elle était un peu moindre. Sa manière d'observer et de calculer n'était pas des plus promptes, mais elle était sûre. Un jour que l'abbé de la Caille faisait avec lui la même observation, le P. Hell tarda de quelques minutes; l'abbé en parut surpris : mais ayant comparé les deux résultats, il eut la franchise de convenir que le sien était défectueux. Il était en correspondance avec les plus célèbres astronomes de l'Europe, qui le consultaient et l'écoutaient, sans que jamais il se soit prévalu de cette confiance. L'aridité de la géométrie ne dessécha pas sa piété, qui fut toujours vive, tendre et féconde en œuvres saintes. Il ne manqua jamais de jeûner le samedi en l'honneur de la Vierge. L'aspect du ciel fut pour lui un objet de méditation et d'instruction : il n'y vit pas, comme Lalande et d'autres creux spéculateurs, le désordre de la matière errant au hasard dans les déserts de l'espace. Son désintéressement fut tel, qu'après la suppression de la société, il ne voulut recevoir aucun bénéfice, quelque utile et honorable qu'il fût, malgré les offres réitérées de l'impératrice Marie-Thérèse : tout ce qu'il avait passait de ses mains dans celles des pauvres, et à sa mort on ne trouva qu'avec peine de quoi payer les frais occasionnés par sa dernière maladie. On trouve une notice très-détaillée sur ce savant astronome, dans le *Nécrologe* donné par Schlictegroll, année 1791, vol. 1.

HELLANICUS de Mitylène, célèbre historien grec, né 12 ans avant Hérodote, l'an 496 avant J.-C.

avait écrit l'*Histoire des anciens rois du monde et des premiers fondateurs des villes*. Elle n'est point parvenue jusqu'à nous. Il n'en reste que des fragments recueillis par F. G. Startz, Leipzig, 1787, in-8, 4 fr., sous le titre de *Hellanici Lesbii fragmenta :* il en a paru une 2e édition précédée d'une bonne dissertation sur les savants personnages du nom d'Hellanicus, cités par les anciens, et suivie d'une autre dissertation de Canter sur la *manière d'épurer les auteurs grecs*, Lipsiæ, 1826, in-8, 7 fr.

HELLOT (Jean), chimiste, né en 1685 à Paris, mort dans la même ville en 1766, se distingua dans la chimie. Il était de l'académie des sciences de Paris, et de la société royale de Londres. Il a retouché et enrichi de ses remarques la traduction faite par ordre du ministère, du *traité de la fonte des mines et des fonderies*, écrit en allemand par Schlutter, Paris, 1750-53, 2 vol. in-4, fig., 24 à 30 fr., gr. pap., 30 à 40 fr. On a encore de lui : l'*Art de la teinture des laines et étoffes de laine*, Paris, 1770 et 1772, in-12; des *Dissertations* recueillies dans les *Mémoires de l'académie des Sciences ;* quelques autres ouvrages, faits avec soin, ainsi que les précédents. Hellot avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique, mais un livre de chimie qu'il trouva par hasard le décida entièrement pour cette étude. Son humeur gaie et son caractère obligeant lui firent des amis tendres et sincères. Il travailla depuis 1718 jusqu'en 1732 à la rédaction de la *Gazette de France*.

HELMERS (Jean-Frédéric), poëte hollandais, né à Amsterdam en 1767, se livra d'abord à l'étude des langues modernes, et parvint à connaître parfaitement le français, l'anglais et l'allemand. L'admiration qu'il éprouvait pour les chefs-d'œuvre composés dans chacune de ces langues lui fit naître le désir de les imiter, et, à l'âge de 19 ans, il fit paraître deux *odes*, la *Nuit* et le *Poëte*, pièces pleines de verve et d'images poétiques qui ravirent tous les suffrages. Plusieurs autres *poésies fugitives* furent en même temps accueillies avec distinction. Dans ces diverses productions de Helmers, on remarquait une chaleur entraînante, d'heureuses inspirations et un style élégant et soutenu. Toutefois elles n'étaient que le prélude d'ouvrages plus considérables que préparait la muse plus exercée de ce poëte : en 1790, il publia un poëme en 3 chants, intitulé : *Socrate*, et en 1798 la tragédie de *Dinomaque*, ou *la délivrance d'Athènes*. Le premier de ces ouvrages accrut sa réputation, le second n'obtint qu'un médiocre succès malgré plusieurs passages où de nobles sentiments sont exprimés en beaux vers. L'auteur s'aperçut lui-même des défauts de sa pièce qui n'est point restée au théâtre. Il commença ensuite à rédiger une feuille spécialement consacrée à la critique théâtrale, dont ne s'occupaient point les autres journaux hollandais, et il lui donna pour titre : *Théâtre national d'Amsterdam;* mais ses compatriotes, peu habitués alors à ce genre de littérature, ne lui donnèrent aucun encouragement, et il ne parut que 6 numéros de ce journal littéraire. Helmers composa dès lors quelques *poésies fugitives*, qui ont été réunies dans un *recueil* publié en 1809 et 1810 sous le titre *Gedichten*, Amsterdam, 2 vol. in-8. Mais le plus beau titre de gloire de ce poëte est *La Nation hollandaise*, poëme en 6 chants, Amsterdam, 1812, in-8 : c'est le chef-d'œuvre de la poésie hollandaise. Après sa mort arrivée en 1813, on trouva dans son portefeuille plusieurs pièces de poésies fugitives qui ont été réunies et publiées à Harlem, 1814-1815, 2 vol. in-8, et réimprimées à Amsterdam sous le titre de *Nalezing van Gedichten*, 2 vol. in-8 : le premier volume de cette édition contient le portrait de Helmers, peint par Jean Smies et gravé par van Senus.

HELMONT (Jean-Baptiste van), gentilhomme de Bruxelles, naquit en 1577, se fixa à Vilvorde, où il passa une grande partie de sa vie, se livrant entièrement à l'étude de la chimie et de la médecine. Ayant enseigné des erreurs dans son traité *De magneticâ vulnerum curatione*, et dans d'autres ouvrages écrits de sa main, qui, au jugement de la faculté de théologie de Louvain, étaient ouvertement hérétiques, il fut enfermé dans les prisons de l'archevêque de Malines; il rétracta ensuite ses opinions, soumit tous ses écrits au jugement de l'Eglise romaine, vécut en bon catholique, estimé des gens de bien, et mourut après avoir reçu les derniers sacrements avec beaucoup de piété en 1644. Nous tirons ce récit du témoignage que rendit après la mort de Helmont, à la réquisition de sa douairière, l'archevêque de Malines, daté de Bruxelles le 21 octobre 1646. Van Helmont n'était guère au-dessus d'un empyrique, et donna tête baissée dans les rêveries de Paracelse : on reconnaît dans leurs idées communes, le *Mesmérisme* et le *Cagliostrocisme* de ces derniers temps. Son *remède universel* était une chimère, qui ne put l'arracher à la mort. Il avait d'ailleurs la vanité d'un noble allemand, comme Paracelse. Croyant avoir dérogé à son rang en cultivant la médecine, il quitta sa patrie, et n'y reparut que dix ans après. Le célèbre Elzévir fut chargé de l'impression du recueil des *œuvres* de van Helmont, sous ce titre : *Ortus medicinæ, id est initia physicæ inaudita, progressus medicinæ novus, in morborum ultionem ad vitam longam*, Amsterdam, 1648, in-4, 4 à 6 fr. Les productions de ce chimiste sont, pour la plupart, posthumes, et l'on n'estime guère celles-ci, parce qu'elles sont sans ordre, sans liaison; le manuscrit avait été abandonné à l'imprimeur sans avoir été revu : mais on fait plus de cas de celles qu'il publia lui-même. Ses écrits roulent tous sur la physique ou la médecine. Les principaux sont : *De magneticâ vulnerum curatione*, Paris, 1621, in-8; *Febrium doctrina inaudita*, Anvers, 1642, in-8. (*Voy.* PARACELCE et GOCLENIUS.)

HELMONT (François-Mercure van), fils du précédent, né à Vilvorde en 1648, s'enrôla étant jeune dans une troupe de Bohémiens, avec lesquels il parcourut diverses provinces. On le soupçonna d'avoir trouvé la *pierre philosophale*, parce qu'avec peu de revenus il faisait beaucoup de dépenses. Il a laissé des livres sur des matières théologiques : *Alphabeti naturalis hebraici delineatio*, Sulzbaci, 1667, in-12, fig., petit volume curieux et rare, 10 fr.; *Cogitationes super quatuor priora capita*

Geneseos, Amsterdam, 1797, in-8. On voit par ces ouvrages que c'était un esprit singulier et paradoxal. Il croyait à la métempsycose. Le baron Helmont connaissait les procédés de presque tous les arts libéraux et de tous les métiers même les plus opposés. Ayant tenu en Italie quelques propos indiscrets, il fut mis en prison pendant plusieurs mois, et passa ensuite en Allemagne. Il fut pendant une partie de sa vie chez le prince de Sultzbach, alla ensuite à Berlin, à la sollicitation de l'électrice de Brandebourg, et mourut peu de temps après, en 1699, à Coeln, qui fait partie de cette ville. Le célèbre Leibnitz lui fit une épitaphe, qui, malgré les éloges qu'elle renferme, donne l'idée d'un enthousiaste et d'un visionnaire.

Nil patre inferior, jacet hic Helmontius alter,
Qui junxit varias mentis et artis opes :
Per quem Pythagoras et Cabbala sacra revixit
Elæusque, parat qui sua cuncta sibi.

HÉLOISE, abbesse du Paraclet, célèbre par son esprit et par ses amours, mourut en 1164. (*Voy.* son histoire dans l'art. ABAILARD.) Nous ajouterons seulement qu'elle est la principale cause de la célébrité d'Abailard, de celle surtout dont il jouit dans ce siècle, où ses amours sont à peu près un titre suffisant pour en faire un héros. Aussi jamais n'a-t-il été tant prôné. » Quelque mérite qu'Abailard ait » eu du côté de l'esprit et du côté de la science, dit » un écrivain judicieux, on parlerait moins de lui » sans l'intrigue galante qu'il a eue avec la belle et » savante Héloïse. La beauté singulière de cette » fille, l'étendue de son génie, la connaissance de » l'hébreu, du grec et du latin, sa pénétration dans » les secrets les plus sublimes de l'Ecriture et de la » théologie, la haute noblesse des Montmorenci, » dont on prétend qu'elle tirait son origine : tout » cela donnait du relief à un homme pour qui elle » s'était déclarée... J'avance même hardiment que » les ouvrages de l'écolière ont donné le prix à ceux » du maître. Qu'on en croie ce qu'on voudra, je suis » persuadé que si, en réimprimant les ouvrages » d'Abailard, on retranchait les lettres de cette hé» roïne, le libraire pourrait bien se trouver chargé » du poids fâcheux de l'édition : car on ne peut nier » que ce philosophe n'ait distillé sur ce qu'il a écrit, » tout ce que la métaphysique a de plus subtil et de » plus embarrassé. On ne voit pas toujours ce qu'il » veut nous apprendre; il fatigue, il ennuie; ses » livres tourmentent un lecteur. » Nous avons trois *Lettres* d'Héloïse, pleines d'âme et d'imagination, parmi celles d'Abailard. Les *Epîtres* de ces deux amants, publiées en 1616, in-4, par d'Amboise, l'ont été de nouveau à Londres, in-8, et à Paris, en latin et en français, par dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, en 2 vol. in 12. Elles ont été imitées par Pope, et par différents poëtes français, qui se sont disputé à l'envi la gloire de leur donner en leur langue les charmes qu'elles ont en latin.

HELSHAM (Richard), professeur de médecine et de physique dans l'université de Dublin, est auteur d'un *Cours de physique expérimentale*, imprimé en 1739, in-8. Cet ouvrage est estimé en Angleterre. Cet auteur est mort en 1738.

HELVÉTIUS (Adrien), médecin hollandais, né vers 1661, était fils de Jean-Frédéric, médecin des états généraux et du prince d'Orange, connu par plusieurs ouvrages pleins des extravagances des alchimistes, est mort l'an 1709. Adrien vint à Paris sans aucun dessein de s'y fixer, seulement pour voir les curiosités de ce petit monde, et pour débiter des poudres de la composition de son père. Ce remède n'ayant pas eu beaucoup de débit, un droguiste lui fit présent de 5 ou 6 livres de la racine du Brésil ou de l'*ipécacuanha*, qu'il lui donna comme quelque chose de précieux. Le jeune Helvétius court à l'hôpital faire *experimentum in anima vili*, et après avoir éprouvé l'efficacité de son remède contre la dyssenterie, il le fit afficher. Tous les malades attaqués de cette maladie s'adressaient à lui, et il les guérissait tous. Louis XIV lui ordonna de rendre public le remède qui produisait des effets si merveilleux : il déclara que c'était l'ipécacuanha, et reçut mille louis de gratification. Il devint ensuite inspecteur général des hôpitaux de la Flandre française, et médecin du duc d'Orléans, régent du royaume. Il mourut en 1727, laissant quelques ouvrages. Le plus estimé est son *Traité des maladies les plus fréquentes, et des remèdes spécifiques pour les guérir*, 1724, 2 vol. in-8. Bien que l'ipécacuanha eût été apporté en France dès l'an 1672, il est reconnu que Helvétius est le premier qui en ait indiqué l'usage. Le spécifique d'Helvétius n'était que la combinaison de deux parties d'alun et d'une de sang-dragon; il est connu dans la pharmacie sous la désignation d'alun teint de Mynsicht, ou de pillules d'Helvétius.

HELVÉTIUS (Jean-Claude-Adrien), fils du précédent, conseiller d'état, premier médecin de la reine, inspecteur général des hôpitaux militaires, naquit à Paris en 1685. Il fut recherché, comme son père, par la cour et par la ville, et mourut en 1755. Ce médecin était aussi respectable par sa probité que par son savoir. La douceur de ses mœurs et la tranquillité de son âme, étaient peintes sur son visage. Il répandait, avec un plaisir égal, ses lumières et ses revenus. Il légua en mourant, à la faculté de médecine de Paris, tous les livres de sa bibliothèque, que cette compagnie n'avait pas dans la sienne. Nous avons de lui : *Idée générale de l'économie animale*, Paris, 1722, in-12. Cet ouvrage estimable est enrichi d'observations très-étendues sur le traitement de la petite vérole; *Principia physico-medica, in tyronum medicinæ gratiam conscripta*, Paris, 1752, 2 vol. in-8; Francfort, 1755, 2 vol. in-4; et plusieurs autres ouvrages estimés sur la médecine.

HELVÉTIUS (Claude-Adrien), né à Paris en 1715, était fils du précédent. Il fit ses études au collége Louis-le-Grand, sous le célèbre P. Porée, qui trouvant dans les compositions de son jeune élève plus d'idées et d'images que dans celles de ses autres disciples, lui donna une éducation particulière : mais la triste doctrine de l'athéisme lui en fit perdre les fruits; il s'abandonna entièrement à ce système aussi absurde que désolant, et donna en 1758 son livre de l'*Esprit*, qui fut proscrit par le

parlement de Paris. L'auteur, depuis les désagréments qu'il essuya à l'occasion de cet ouvrage, fit divers voyages. Revenu en France, il passa la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré, où il mourut en 1772. Ses ouvrages sont : *De l'Esprit*, 1758, in-4, et 3 vol. in-12. On y trouve quelques morceaux éloquents, mais en même temps tous les délires du matérialisme : il manque de méthode, et est rempli de contes indignes d'un esprit solide. Une de ses assertions favorites, qui est comme le fondement de son système, est que l'homme ne diffère des animaux que parce qu'il a des mains, comme si le singe qui est si loin de l'homme, n'en avait pas. Du reste, cette erreur a été servilement copiée d'après le vieux Anaxagore, à qui Plutarque reproche « d'avoir dit que la raison et la sagesse, la su» périorité de l'homme viennent *uniquement de ce » qu'il a des mains*, et non des pattes, tandis qu'il » pouvait dire, ce qui est bien plus vrai, que si » l'homme a des mains, c'est parce qu'un être ingé» nieux et raisonnable devait être pourvu d'instru» ments propres à exercer son industrie. » Une autre erreur d'Helvétius, et qui ne donne pas une idée fort avantageuse de son cœur, est que l'amitié n'est qu'une affaire d'intérêt : opinion prise d'Epicure, et réfutée comme révoltante et flétrissante par l'orateur Romain (*Acad. Quæst., l.* 2, *n.* 131; *de Amic., n.* 30, 31, etc.); *Le Bonheur*, poëme en six chants, in-8, 1772, avec des fragments de quelques *Epîtres*. On sent assez de quel bonheur un athée peut traiter : de 280 systèmes que S. Augustin compte sur le bonheur, on peut dire que Helvétius a choisi le plus mauvais; *De l'Homme*, 2 vol. in-8 : ouvrage non moins révoltant que le livre de l'*Esprit*. L'auteur était maître-d'hôtel de la reine, et il avait été fermier général : son irréligion lui fit perdre ces places. Helvétius avait des mœurs douces, et son caractère, porté à la bienfaisance et à la vertu, n'a paru céder qu'avec répugnance aux impressions funestes de l'impiété. Avant ses liaisons avec quelques faux philosophes, il faisait profession non-seulement d'être sincèrement attaché au Christianisme, mais il en pratiquait les devoirs avec une piété extraordinaire. *J'ai été témoin*, écrivait le 13 novembre 1775, une personne très-digne de foi, et qui était à la cour lors de l'événement qu'elle raconte, *j'ai été témoin de la perversion du pauvre Helvétius. Ce fut l'ouvrage de sa liaison avec V... qui de pieux qu'était Helvétius au point d'inquiéter sa famille, quoique les plus gens de bien, en fit un athée en un an de temps. Ce fut la Métromanie qui le gagna, qui occasionna cette funeste connaissance. J'en gémis tous les jours depuis sa mort, et j'en déteste d'autant plus l'auteur, à qui il serait à souhaiter qu'on eût... à Paris, ce* 13 *novembre* 1775, *de S. P.* L'original de cette lettre est entre les mains de l'homme respectable auquel elle a été écrite. Un philosophe (le marquis d'Argens), qu'on ne soupçonnera pas d'être trop favorable aux écrivains religieux, fait de la philosophie d'Helvétius et de celle de Moïse, le parallèle suivant. « Elle n'est point, dit-il, cette philosophie (celle » de Moïse) aride et sèche, dont la subtilité s'éva» pore en raisonnements, et dont les forces s'épui» sent en recherches inutiles au bonheur des » hommes ; cette philosophie désastreuse qui, la » hache à la main, le bandeau sur les yeux, abbat, » renverse, détruit tout et n'élève rien ; qui, dans » son délire impie, fait son Dieu de la matière, ne » distingue l'homme d'avec la brute que par les » doigts, et pour la perfectionner, le renvoie dis» puter aux animaux le gland dans les forêts. »

HELVÉTIUS (madame), femme du précédent, et fille du comte de Lignéville, alliée à la maison de Lorraine, et nièce de Mme de Graffigny, auteur des *Lettres d'une Péruvienne*, naquit en 1719 au château de Lignéville, en Lorraine. Elle se plut à prodiguer des soins aux malades indigents, et accompagnée d'un médecin et d'une sœur de la charité, elle visitait les chaumières et y répandait d'abondants secours. Après la mort de son mari, elle se retira à Auteuil qui devint bientôt le rendez-vous de toutes les célébrités de l'époque. Un jour qu'elle se promenait avec Bonaparte, alors premier consul, elle lui dit : *Vous ne voyez pas combien on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre.* Mme Helvétius mourut en 1800, laissant la jouissance de sa maison à Lefebvre de la Roche et à Cabanis, et fut enterrée, d'après ses désirs, sans pompe et dans son jardin. Roussel a publié une *Notice sur la veuve d'Helvétius*, Paris, 1800, in-8.

HELVICUS (Christophe), écrivain allemand, né à Sprindlingen en 1581, mort à la fleur de son âge en 1617, remplit avec honneur une chaire de langues orientales dans l'académie de Giessen, et laissa quelques ouvrages. Les plus connus sont : *Theatrum chronologicum, sive chronologiæ systema novum*, 1609, ou 1618, ou 1639, in-fol.; c'est un recueil de tables de chronologie assez exactes, quoique non exemptes de fautes, et défigurées par la confiance de l'auteur en quelques anciens chroniqueurs et compilateurs ; *Synopsis historiæ universalis*, Giessen, 1612 ; Grypswald, 1637, in-4. On trouve une liste exacte de ses ouvrages, dans le *Theatrum* du P. Freher.

HELVIDIUS, fameux arien, disciple d'Auxence, proscrivait la virginité de Marie, et soutenait qu'après la naissance de J.-C., la Sainte Vierge avait eu des enfants de saint Joseph. C'était un enthousiaste. Il vivait dans le quatrième siècle. Saint Jérôme l'a réfuté.

HELYOT (Pierre), religieux Picpus, connu sous le nom de P. Hippolyte, né à Paris en 1660, fit deux voyages à Rome, et parcourut toute l'Italie. Ce fut là qu'il recueillit les principaux mémoires pour son *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, qui ont été établis jusqu'à présent*, Paris, 1714-19, 8 vol. in-4, fig., 80 à 90 fr.; la réimpression de 1721, 8 vol. in-4, est moins chère, 60 à 70 fr. On ne fait aucun cas de l'édition de Paris, 1792, 8 vol. in-4 : et il n'y a que les exemplaires dont les figures sont coloriées qui aient quelque valeur. Cet ouvrage, fruit d'un tra-

vail de 25 ans, est plein de savantes recherches, et est plus exact, quoiqu'il ne le soit pas toujours, que ceux des écrivains qui l'avaient précédé. Son style, sans être élégant, a du naturel et de la netteté. On imprimait le cinquième volume de cette histoire, lorsque l'auteur mourut à Picpus, près Paris, en 1716, après avoir occupé différents emplois dans son ordre. Les 3 derniers vol. sont du P. Maximilien Bullot, l'un des confrères du P. Helyot. Une nouvelle édit. de l'ouvrage entier avec une suite a été faite à Paris, 1829 et ann. suiv. 10 vol. in-8, 120 fr., et sur pap. vél., 160 fr. On avait donné un abrégé de ce livre sous le titre d'*histoire du clergé régulier*, Amsterd., 1716, 4 vol. in-8, *et d'histoire des ordres militaires*, ibid., 1721, 4 vol. in-8, 30 à 40 fr. Mais cet extrait, fait avec trop peu de soin, n'est recherché que pour les gravures dont il est orné. Le P. Helyot était aussi pieux que savant. On a de lui quelques livres de dévotion, dont le plus connu est : *Le Chrétien mourant*, Paris, 1705, in-12.

HEMERÉ (Claude), bibliothécaire de Sorbonne, né à St.-Quentin, dans le XVIe siècle, laissa divers écrits. Les plus connus ont pour titre : *De Academia Parisiensi ; qualis primo fuit in insula, et liber de Episcoporum scholis*, Paris, 1637, in-4 ; *De scholis publicis*, ibid., 1633, in-8 ; *Augusta Viromanduorum*, ib., 1643, in-4. Il mourut à Saint-Quentin, dont il était chanoine, l'an 1650, âgé d'environ 70 ans.

HEMERT (Paul van), l'un des philosophes les plus connus et des meilleurs écrivains de la Hollande, naquit à Amsterdam en 1756, commença ses études dans cette ville, et les acheva dans les universités de Leyde et d'Utrecht. Après avoir reçu dans cette dernière ville le grade de docteur en théologie, il remplit à Baarn les fonctions de prédicateur protestant, et fut appelé 4 ans après à Wick-By-Duurstede, où il fut accusé d'hétérodoxie par quelques confrères. Ayant refusé de se soumettre au jugement du consistoire, il écrivit trois *lettres* à Gisbert Bonnet, professeur de théologie à Utrecht, pour justifier sa doctrine qui consistait à prendre toujours, en matière religieuse, la raison comme juge de toutes les questions que l'on peut avoir à résoudre. Bonnet répondit aux deux premières et laissa la troisième sans réponse : le public se prononça pour Hemert qui alla s'établir à Amsterdam, et renonça à toutes fonctions ecclésiastiques pour se livrer entièrement à la culture des lettres et des sciences. La société Teyler à Harlem ayant proposé un prix sur une question philosophique qui avait pour objet de démontrer, *que tout homme doué de jugement n'est pas seulement autorisé, mais encore obligé de juger par lui-même en matière de religion*, il remporta le prix : son *mémoire* fut lu avec avidité en Hollande et traduit aussitôt en allemand. Deux autres prix qu'il remporta peu de temps après, sur des questions du même genre, ajoutèrent encore à la réputation qu'il avait acquise comme écrivain et comme philosophe. En 1797, il publia sous le nom de *Paulus Samosatenus* (Paul de Samosate) une brochure *sur les opinions des premiers chrétiens et Pères de l'Eglise, relativement à la personne du Christ*. En 1790 il refusa la chaire de professeur de philosophie qu'avait occupée le célèbre Wittembach. Tout entier à ses études favorites, il se proposa de faire connaître les opinions du système de Kant, et publia dans ce but ses *Eléments de la philosophie de Kant*, 1795, 3 vol. in-8. Cette doctrine ayant été attaquée en Hollande comme en Allemagne, il chercha à la justifier et fit paraître son *Magasin critique*, 1799 et années suivantes, 6 vol. in-8, que le professeur Wittembach réfuta dans sa *Bibliotheca critica*. Hemert lui répondit à son tour par une brochure latine intitulée : *Pauli van Hemert epistola ad Danielem Wittembachium*, dans lequel il rend justice au talent et aux connaissances de son adversaire, mais où il l'accuse de n'avoir pas compris la doctrine du philosophe allemand. Wittembach, dont l'ouvrage avait été accueilli même par les partisans de Kant, répondit ; mais cette nouvelle réponse qu'il intitula *Philomathia*, fut écrite sans retenue ni ménagement. Cette querelle entre ces philosophes distingués se termina par une réplique de Hemert qui parut en 1810 sous le titre de *Trias epistolarum*. Elle ne fut point entièrement finie pour Hemert ; car Mahne, ancien élève de son antagoniste et alors professeur à l'université de Gand, prit la plume et publia en 1813 un ouvrage intitulé : *Epistolæ sodalium socraticorum philomathiæ*, auquel Hemert ne répondit que par une *satire* en forme de dialogue qui ôta à son jeune adversaire le dessein de continuer le combat. Cette pièce dont on admira la correcte et élégante latinité, avait pour titre : *Strenna Pauli van Hemert ad Danielem Wittembachium, missa ipsis kalendis januariis* 1814. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Hemert publia un discours hollandais sur *le sublime*, et en 1807, 11 vol. de *Mélange de littérature, d'histoire et de philosophie* sous ce titre : *Lectuur by het ontby en de the tafel*. Ce dernier ouvrage est devenu classique en Hollande. Nommé professeur de philosophie à la Haye, il y développa les principes de la doctrine de Kant. Les soins des malheureux et les travaux de secrétaire de la commission permanente de la société de bienfaisance établie dans cette ville, occupèrent ses dernières années. Il mourut dans cette ville en 1825. Il était membre de l'Institut des Pays-Bas.

HÉMEY D'AUBERIVE (Nicolas-Philibert), docteur de Sorbonne, né à Châlons-sur-Marne en 1759, mort à Paris, en 1815, s'attacha successivement, en qualité de grand vicaire, à de Noë, évêque de Lescar, et à de Marbeuf, évêque d'Autun, puis archevêque de Lyon. L'abbaye d'Ebreuil récompensa son zèle en 1780 ; mais sa modestie ne lui permit pas d'accepter l'épiscopat, qu'on lui offrit avant et après la révolution. Après une courte émigration, il revint à Paris, et chercha dans l'étude une diversion aux chagrins que lui causaient les malheurs de la religion. L'abbé d'Auberive aida Emery dans la publication du *Christianisme de Bâcon*, des *Pensées de Leibnitz*, et des *Pensées de Descartes*. On lui doit, d'ailleurs, une

édition de la *Doctrine de l'Ecriture sur les miracles*, ouvrage composé par Hay, vicaire apostolique en Ecosse, traduit en français par Nagot de Saint-Sulpice, et auquel il a ajouté des *Observations et Additions* sur différents sujets; une édition des *OEuvres de Bossuet*, à Versailles, dont il n'a publié que les 4 premiers volumes, laissant quelques *notes* pour les autres; *Anecdotes sur les décapités*, 1793, in-8. Il a laissé en manuscrits des *Recherches sur la magie*, et une *Histoire de l'art de la verrerie chez les anciens*, dont il n'y a qu'une partie de terminée.

HEMMERLIN. (*Voy.* MALLEOLUS.)

HEMRICOURT (Jacques de), gentilhomme liégeois, chevalier de S. Jean-de-Jérusalem (aujourd'hui Malte), né en 1333, mort en 1403, a donné le *Miroir des nobles de Hasbaye*, Bruxelles, 1673, in-fol., avec fig. Cet ouvrage a été d'un grand secours à tous les généalogistes des Pays-Bas. Si on n'y peut lire sans quelque émotion l'histoire de la valeur un peu dure et barbare de ces héros de la féodalité, on doit convenir aussi qu'elle présente des traits de franchise et de probité, devenus bien rares dans des siècles plus policés et plus élégants. Il a laissé un autre ouvrage qui a pour titre : *Abrégé des guerres d'Awans et de Waroux*. On trouve une notice sur cet auteur dans l'*Eprit des journaux*, 1786. Cet écrivain n'était pas de la famille qui porte encore aujourd'hui ce nom, comme il est aisé de s'en assurer par la manière dont il en parle en plusieurs endroits de son ouvrage.

HEMSTERHUYS (François), né à Groningue au commencement du XVIIIe siècle, se consacra aux sciences philosophiques, et acquit une brillante réputation par les différents ouvrages qu'il a publiés en allemand, et qui ont été traduits en français sous ce titre : *OEuvres philosophiques d'Hemsterhuys*, Paris, 1809, 2 v. in-8, pap. vél., 18 fr. Elles contiennent : *Lettre sur la sculpture*, Amsterd., 1769, in-4; *Lettres sur les désirs*, Paris, 1770, in-4; *Lettre sur l'homme et ses rapports*, ibid., 1772, in-12; *Sophyle*, ou *la Philosophie*, ibid., 1778, in-12; *Aristée*, ou *la Divinité*, ibid., 1779, in-8; *Alexis*, ou *de l'Age d'or*, Riga, 1787, pet. in-8. Dans les différents écrits de ce philosophe, on remarque une grande force d'imagination, beaucoup de zèle pour le christianisme, et une haine profonde pour les athées et les matérialistes. La science ne détourna point entièrement Hemsterhuys des intérêts de sa fortune. Il était parvenu à la place de commis de la secrétairerie d'état du conseil des provinces unies des Pays-Bas, et il la conserva jusqu'à sa mort arrivée à la Haye en 1790.

HENAO (Gabriel de), jésuite, docteur de Salamanque, né à Valladolid en 1611, enseigna en Espagne avec réputation, et mourut en 1704; il fut recteur de l'université de Salamanque. Ses ouvrages sont en latin, 11 vol. in-fol.; les 2 premiers traitent du *Ciel empirée*; le 3e de l'*Eucharistie*; les trois suivants, du *Sacrifice de la messe*; les 7e, 8e et 9e de la *Science moyenne*; et les deux derniers, des *antiquités de la Biscaye*, sous le titre : *Biscaïa illustrata*. Celui-ci est le plus consulté. On a encore quelques autres petits ouvrages de ce jésuite, qui était savant, et compilait avec choix.

HÉNAULT (Charles-Jean-François), historien, membre de l'académie française et de celle des inscriptions, président honoraire aux enquêtes et surintendant des finances de la maison de la reine, né à Paris en 1685, mourut dans cette ville en 1770. Il était fils d'un fermier général, et avait été quelque temps de l'Oratoire. Le président Hénault y ayant cueilli les fleurs de la littérature, rentra dans le monde, et remporta le prix de l'académie française, en 1707, par son poëme intitulé : *L'homme inutile*. Hénault connut Racine, reçut des leçons et des conseils de Massillon, fut lié avec Voltaire, et eut beaucoup d'amis et pas un seul ennemi. On a de lui : *le nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France (jusqu'en 1715)*, Paris, 1768, 2 vol. gr. in-4, 24 à 30 fr. Les éditions de 1768 ou 1775, 3 vol. pet. in-8, auxquelles on ajoute 2 vol. de continuation par Fantin Desodoarts, sont moins bonnes, 20 à 25 fr. les 5 vol. C'est l'ouvrage le plus plein et le plus court que nous ayons sur l'histoire de France. Il a eu beaucoup de succès, quoiqu'il ne soit pas sans défauts : des préjugés nationaux et d'autres dérogent quelquefois à la fidélité de la narration et à la justesse des réflexions; mais il est si supérieur à la manière dont on écrit aujourd'hui l'histoire, que l'on aurait grand tort de le juger sévèrement. Dans la continuation de Fantin Desodoarts, l'on ne trouve ni les connaissances, ni le jugement, ni le goût de son modèle. « C'est un abbé, vicaire général, dit un critique, qui a entrepris de faire, de cette continuation, un petit dépôt de la philosophie moderne, qui insulte le siècle de Louis XIV, pour n'avoir pas produit un *Dictionnaire tel que celui de l'Encyclopédie*, qui trouve les mœurs actuelles beaucoup plus pures et plus saintes que tout ce que l'on a jamais vu, et qui enfin s'est livré à des bavardages si faux et si ridicules, que les philosophistes mêmes n'ont pu s'empêcher de regarder son ouvrage comme le fruit du délire : mais rien ne doit étonner dans un siècle où la continuation des livres estimés est un des moyens favoris de répandre l'erreur, et surtout de corrompre l'histoire. On a fait à des ouvrages célèbres une suite qu'on fait envisager comme un appendice nécessaire, et l'on ente ainsi sur un arbre sain une branche parasite et venimeuse. » Walkenaer a aussi donné une édition de l'histoire de France d'Hénault, Paris, 1821-22, 6 vol. in-8, 36 fr. On a avancé à tort que cet ouvrage était de Boudot : cet abbé avait été seulement chargé de faire à la bibliothèque royale les recherches nécessaires; *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, ibid., 1759, 1765, 2 vol. in-8; *Histoire critique de l'Etablissement des Français dans les Gaules*, ouvrage inédit, imprimé par les soins d'Ant. Serieys, ibid., 1801, 2 vol. in-8, 6 fr.; Le même auteur a aussi publié ses *OEuvres inédites*, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages, ibid., 1806, in-8; *Le réveil d'Epiménide*, comédie; elle est imprimée avec *François II*, et d'autres

pièces, 1760, 2 vol. in-12. Le président Hénault est connu encore par quelques *poésies fugitives*, qui sont remplies de grâces. On peut en juger par le quatrain que nous allons citer. Un jour la reine entra chez une duchesse au moment où celle-ci écrivait au président, et mit au bas du billet : « Devi» nez la main qui vous souhaite ce petit bonjour. » Le président Hénault ajouta à la réponse les vers suivants :

Ces mots, tracés par une main divine,
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras,
C'est trop oser, si mon cœur la devine,
C'est être ingrat, s'il ne devine pas.

On trouve une *Notice* sur la vie et les ouvrages du président Hénault à la tête du recueil de ses œuvres inédites. Voltaire faisait beaucoup d'éloges de ses ouvrages. Le président lui écrivit, à l'âge de 80 ans, une lettre fort touchante, afin de le faire revenir de ses erreurs sur la religion ; et, de son côté, Voltaire avait plusieurs fois essayé d'attirer le président dans son parti ; mais ni l'un ni l'autre ne parvinrent à leur but.

HENKE (Henri-Philippe-Conrad), fameux théologien protestant, né en 1752 à Hehlen, dans le duché de Brunswick, était fils de l'aumônier de la garnison d'Helmstadt. Ayant perdu son père à l'âge de dix ans, il fut élevé à l'université de sa ville natale. Après avoir enseigné quelques années la théologie, il fut nommé abbé du couvent de Konigslutter, et fait vice-président du consistoire de Helmstadt. Le professeur Schirach l'avait associé à la rédaction de son journal latin, mais Henke y coopéra peu. Il laissa plusieurs ouvrages dont les principaux sont : une *Histoire de l'Eglise*, 5 vol. in-8, plusieurs fois réimprimée, dont il avait fait un abrégé qu'il a laissé incomplet, et qui a été terminé et publié par J.-S. Vater, en 1810, in-8 ; *Lineamenta institutionum fidei christianæ*, Helmstadt, 1793, in-8. Dans la préface de cet ouvrage, il s'éleva contre ce qu'il appelle la *christolâtrie*, ou l'adoration superstitieuse de J.-C., et contre la *bibliolâtrie*, ou le respect exagéré pour les Livres saints ; comme si on pouvait avoir trop de vénération à l'égard d'un livre qu'on reconnaît pour divin, et où l'on puise les règles de la foi. Il paraît aussi qu'il écarte de la théologie chrétienne tout ce qui ne tient pas à la religion rationnelle, établissant ainsi la raison pour guide de la foi. Henke avait aussi travaillé à la rédaction de plusieurs recueils périodiques, tels que *Le Musée pour la science et la religion; L'Exégèse et l'Histoire ecclésiastique*, ibid., 1793-1801 ; les *Archives de l'histoire ecclésiastique des derniers temps*, Weimar, 1794-1799 ; *Annales de la religion*, 1800-1802 ; *Eusebia*, Helmstadt, 1796-1800. Il mourut en 1809, à la suite d'un voyage qu'il avait fait à Paris en qualité de député des états de Brunswick. On trouve sa *Vie*, qu'il a écrite lui-même, dans le *Magasin* pour les ministres de l'Evangile, par J.-R.-G. Beyer, tome 10, pag. 106-112. Henke possédait les langues anciennes, et avait un grand esprit de critique.

HENNEPIN (Louis), récollet, d'Ath en Hainaut, où il naquit vers 1640, se consacra pendant quelque temps au service des hôpitaux, fut aumônier dans les armées, passa en qualité de missionnaire à Québec, et exerça cet emploi pendant onze ans au Canada. En 1678, il traversa le lac Ontario, parcourut les vastes contrées qui sont au sud-ouest du Canada, et découvrit en 1680 le fleuve Mississipi. Il donna une *Description* de ses découvertes, Paris, 1683, et Amsterdam, 1704, in-12, fig., 3 à 4 fr. : celle-ci est plus complète. Ses autres ouvrages sont : *Description de la Louisiane nouvellement découverte, etc., avec la carte du pays et les mœurs des sauvages*, Paris, 1683 ou 1688, in-12. Cette relation, traduite en plusieurs langues, avait été dédiée par l'auteur à Louis XIV ; *Nouvelle découverte d'un très-grand pays situé entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale*, Utrecht, 1697, in-12, fig. Ce livre eut cinq éditions, et l'auteur en donna une suite sous le titre de *Nouveau voyage dans un pays plus grand que l'Europe*, etc., ibid., 1698, in-12, fig., dédiée à Guillaume III, roi d'Angleterre. Le P. Hennepin mourut à Utrecht, au commencement du XVIIIe siècle.

HENNINGES (Jérôme), laborieux historien allemand, né à Lunébourg dans le XVIe siècle, mort en 1597, a laissé plusieurs ouvrages assez estimés, concernant les généalogies de quantité de maisons d'Allemagne. Le principal est *Theatrum genealogicum*, Magdeburgi, 1598, 4 tom. en 5 ou 6 vol. in-fol.; la 6e partie de cet ouvrage est la plus rare ; elle est intitulée : *Genealogiæ aliquot familiarum nobilium in Saxonia;* ce livre savant est très-difficile à trouver complet, 50 à 60 fr.

HENNUYER (Jean le), évêque de Lisieux, né en 1497, à St.-Quentin ou dans le diocèse de Laon, mort en 1578, avait été confesseur de Henri II, et évêque de Lodève. Il s'immortalisa par son humanité dans le temps de la Saint-Barthélemi. Le lieutenant de roi de sa province vint lui communiquer l'ordre qu'il avait reçu de massacrer les huguenots de Lisieux, en conséquence des conspirations toujours renaissantes, et d'un nouveau complot que la cour croyait avoir découvert. (*Voy.* COLIGNI et CHARLES IX.) L'illustre prélat s'y opposa, et donna acte de son opposition. Le roi, loin de le blâmer, rendit à sa fermeté les éloges qu'elle méritait ; et sa clémence, plus efficace que les sermons, les livres et les soldats, changea le cœur et l'esprit de tous les calvinistes. Ils firent tous abjuration entre ses mains. (*Voy.* le tom. 55, pag. 320, de l'*Ami de la religion et du roi.*) L.-S. Mercier a mis sur la scène l'action héroïque attribuée à cet évêque; c'est un drame en 3 actes et en prose, imprimé à Paris, 1772-1775, in-8.

HENOCH. (*Voy.* ENOCH.)

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

HENRI Ier fut surnommé l'*Oiseleur*, parce que les députés qui lui annoncèrent son élection à l'empire, le trouvèrent occupé à la chasse des oiseaux. Il naquit en 876 d'Othon, duc de Saxe. Les trois états de la Germanie le confirmèrent empereur en 919, à 43 ans. Ce fut un des rois les plus dignes de

porter la couronne. Sous lui, les seigneurs de l'Allemagne, si divisés entre eux, furent réunis. Le premier fruit de cette réunion fut l'affranchissement du tribut qu'on payait aux Hongrois, et une grande victoire remportée sur cette nation terrible. Henri fit ensuite des lois encore plus intéressantes que ses victoires. L'Allemagne et la Saxe manquaient de villes fortifiées ; ni la noblesse, ni le peuple n'aimaient à s'enfermer : de là cette facilité qu'avaient les barbares de pousser leurs conquêtes jusqu'au Rhin. Henri fit construire des villes, et environner de murailles les gros bourgs de la Saxe et des provinces voisines. Pour peupler ces nouvelles forteresses, il obligea la 9e partie des habitants de la campagne à s'établir dans les villes. Il ordonna que les assemblées publiques et les fêtes ne pourraient être célébrées que dans les grandes cités. Il donna aux nouveaux citoyens des priviléges et des prérogatives considérables, jusqu'à obliger ceux qui restèrent à la campagne de les nourrir, et à transporter la troisième partie de leur récolte dans les magasins des villes. De là les familles patriciennes issues des nobles, qui passèrent dans les villes. Les autres gentilshommes conçurent contre ceux-ci une haine qui règne encore, et qui va jusqu'à leur disputer la noblesse, parce qu'ils avaient accepté les magistratures. On leur donna le sobriquet de *Villani*, vilains. A le bien prendre, la bonne raison était de leur côté ; mais cette opération de Henri était nécessitée par les circonstances : la sécurité de l'empire l'exigeait; mais si la politique l'a approuvé, le droit sacré de propriété personnelle et réelle, et l'état des mœurs en ont souffert. Henri réprima Arnoul le Mauvais, duc de Bavière, vainquit les Bohêmes, les Esclavons, les Danois. Il conquit le royaume de Lorraine sur Charles le Simple, et remporta, à Mersburg, une seconde victoire sur les Hongrois, en 934. Tous ces succès ne lui enflèrent point le cœur : modeste sous les lauriers, il ne prit jamais le titre d'empereur dans ses diplômes, ni même celui de roi de Germanie. Il mourut le 2 juillet 936. Othon, son fils aîné, lui succéda. Henri, duc de Bavière, et Brunon, archevêque de Cologne, étaient ses deux autres enfants. Sa vie a été écrite par un anonyme, et insérée dans le *Thesaurus* de Canisius, tome 3. Ditmar, Wittikind et Jean-Conrad Dieterich, ont aussi raconté les événements de ce règne. On a : *de Henrico aucupe liber singularis*, *par N.-H. Gundling*, Halle, 1711, in-4, et *Henricus auceps, historia anceps*, ibid., 1713, in-4.

HENRI II (saint), dit le *Boiteux* ou le *Saint*, arrière-petit-fils du précédent, et fils de Henri le Jeune, duc de Bavière, naquit en 972, dans le château d'Abunde, sur le Danube, et fut élu empereur en 1002. Il fonda l'évêché de Bamberg, battit Hezeson, duc de Bavière, rétablit le pape Benoît VIII sur son siége, fut couronné empereur par ce pontife en 1014 à Rome, chassa les Grecs et les Sarrasins de la Calabre et de la Pouille, calma les troubles de l'Italie, parcourut l'Allemagne, laissant partout des marques de générosité et de justice. C'est dans une de ces dernières expéditions que, coupé et pris par les ennemis, il se sauva par un saut périlleux dont il ressentit les suites, et d'où lui resta le nom de *Boiteux* : cependant quelques auteurs attribuent cet accident à une contraction de nerfs, occasionnée par ses grandes fatigues. Il mourut saintement le 14 juillet 1024. L'Eglise célèbre sa fête le 14 juillet. C'est peut-être, de tous les empereurs allemands, celui qui a fait aux églises les plus grandes largesses ; cependant sa puissance n'en fut pas affaiblie, son peuple fut heureux, et ses finances furent en bon ordre. Il avait voulu se faire bénédictin à Verdun, et ensuite chanoine à Strasbourg ; mais il servit Dieu avec plus d'édification et de fruit sur le trône, qu'il n'eût pu faire dans la solitude du cloître, et dans un état borné à sa sanctification personnelle. On voit, à l'entrée de l'abbaye de Saint-Vannes à Verdun, un tableau où Henri est représenté quittant le sceptre et la couronne, et demandant l'habit monastique au saint abbé Richard. L'abbé lui ayant fait promettre obéissance, lui ordonna de continuer à gouverner l'empire. Ce qui est exprimé dans un distique, dont le sens est : « L'empereur est venu ici pour vivre » dans l'obéissance, et il pratique cette vertu en » régnant. » On prétend que dans son couronnement à Rome, on se servit pour la première fois du globe impérial. Le pape Benoît VIII, avant que de le couronner, lui demanda : *Voulez-vous garder, à moi et à mes successeurs, la fidélité en toutes choses?* et c'est le premier vestige de l'obéissance que quelques empereurs ont promise aux papes. Il avait épousé la vertueuse Cunégonde (*voy.* ce mot.), et la laissa vierge ; ils ont été canonisés l'un et l'autre. C'était un prince sage, prudent, courageux, magnanime et magnifique, qui enrichit l'empire dans le sein de la paix, et le rendit respectable à ses voisins, tant par les ressources ménagées dans l'état, que par les vertus de son chef. Preuve de fait entre mille autres, de l'influence de la religion sur le bonheur des peuples et la prospérité des empires. Ceux qui ont blâmé en politique son extrême amour pour la virginité, n'ont pas considéré que l'empire était électif, et que la mort des empereurs qui laissaient une postérité nombreuse, occasionnait souvent autant d'intrigues et de troubles, que s'ils n'avaient pas eu d'enfants. Sa vie, attribuée à Adebold, évêque d'Utrecht, a été insérée dans le *Thesaurus monumentorum* de Canisius, avec des notes de Basnage, et réimprimée dans les *Acta Sanctorum*, vol. de juillet, avec une introduction et un appendix.

HENRI III, le *Noir*, fils de l'empereur Conrad II, naquit en 1017, et succéda à son père en 1039, à l'âge de 22 ans. Les premières années de son règne furent marquées par des guerres contre la Pologne, la Bohême, la Hongrie, mais elles ne produisirent aucun grand événement. La confusion régnait à Rome comme dans toute l'Italie. L'empereur passa les monts pour y porter la paix, et réussit à la donner au siége pontifical par l'élection de Clément II. Henri et son épouse reçurent ensuite la couronne impériale du nouveau pontife. Après quelques expéditions contre les rebelles d'Italie, de Hollande

et de Frise, ce prince mourut à Botfeld en Saxe, le 5 octobre 1056, et fut enterré à Spire. Quelque temps avant sa mort, il eut une entrevue avec Henri Ier, roi de France. Celui-ci lui ayant fait des reproches de ce qu'il possédait injustement plusieurs provinces démembrées de la couronne de France, l'empereur lui proposa de vider ce différend par un duel; mais le monarque français le refusa. C'est de cet empereur que les papes tiennent la ville de Bénévent, qu'il céda à Léon IX, pour affranchir la ville de Bamberg d'une redevance qu'elle payait tous les ans au saint Siége.

HENRI IV, le *Vieil*, ou le *Vieux*, fils de Henri III, eut la couronne impériale après lui en 1056, à l'âge de six ans. Agnès sa mère, femme habile et courageuse, gouverna l'empire pendant les premières années. Dès l'âge de 13 ans, Henri régna par lui-même, et montra de la valeur contre les princes rebelles de l'Allemagne, et surtout contre les Saxons. Tout était alors dans la plus horrible confusion. Qu'on en juge par le *droit de rançonner les voyageurs :* droit que tous les seigneurs, depuis le Mein et le Weser jusqu'au pays des Slaves, comptaient parmi les prérogatives féodales. L'empereur, quoique jeune et livré à tous les plaisirs, parcourut l'Allemagne pour y mettre quelque ordre; mais ce fut sans beaucoup d'effet. Alexandre II étant mort, les Romains élurent le chancelier Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII, homme de mœurs pures, d'un esprit vaste, et d'une fermeté inflexible. Henri IV lui porta ses plaintes contre les Saxons, toujours domptés et toujours prêts à reprendre les armes. Ces barbares avaient fait menacer l'empereur de donner son sceptre à un autre, s'il ne chassait ses conseillers et ses maîtresses, s'il ne résidait avec sa femme, et s'il ne quittait de temps en temps la Saxe pour parcourir les autres provinces de son empire. On voit que ces prétendus barbares formaient des demandes qui ne l'étaient pas. Henri IV croyait que les foudres du Vatican produiraient un effet plus prompt que ses armes. Il s'adressa à Grégoire. Les Saxons de leur côté accusèrent l'empereur de simonie et de plusieurs autres crimes. Ces accusations n'étaient pas sans fondement. Les empereurs jouissaient depuis longtemps en Allemagne du droit d'investiture, fondé sur ce qu'ils avaient doté les évêchés et les abbayes, ou en avaient augmenté les revenus par leurs libéralités. Mais l'empereur Henri IV prétendit distribuer ces bénéfices à prix d'argent. « Les empereurs (dit Voltaire que nous » citons ici de préférence) nommaient aux évêchés, » et Henri IV les vendait. Grégoire s'opposa à cet » abus. » (*Annales de l'Empire*, tom. 1, ann. 1076.) Pour y remédier plus efficacement, le pape assembla deux conciles à Rome en 1078 et 1080, où il abolit la formule des investitures qui paraissait supposer dans l'empereur une puissance spirituelle. Henri assemble une diète à Worms en 1076, fait déposer le pape, en publiant contre lui un libelle rempli de forfaits imaginaires et ridicules, l'accuse de sortilége et de sacrilége, le fait saisir par un brigand, au moment qu'il célébrait la messe, et enfermer dans une tour, d'où le peuple romain le retire. Ce fut alors que les querelles entre l'empire et le sacerdoce éclatèrent avec le plus de violence. Le pape lança contre Henri l'anathème dont il l'avait déjà menacé, et délia ses sujets du serment de fidélité. Les princes d'Allemagne, agissant selon la jurisprudence reçue dans ces siècles, et voulant donner la paix à un pays agité par un prince tracassier, capricieux et violent, pensaient à déposer Henri. Ce monarque, qui, dans son âme, rendait hommage à la vertu de Grégoire, voulant parer ce coup, passa les Alpes, et alla trouver le souverain Pontife à Canose, forteresse appartenant à la comtesse Mathilde. Henri, après une pénitence de trois jours dans la cour du château, pieds nus, et couvert d'un cilice, reçut enfin son absolution, sous les conditions les plus humiliantes. Bien des auteurs ont trouvé ici un excès de sévérité de la part du pontife. Mais Grégoire ne croyait pas à la sincérité et à la durée de cette pénitence, et ne jugeait pas qu'elle pût être mise à une épreuve trop forte : l'événement fit voir qu'il ne se trompait pas. Les Lombards, ayant conçu du mépris pour un prince tantôt arrogant jusqu'à être intraitable, tantôt timide et faible jusqu'à la bassesse; tyran dans ses succès, esclave et poltron dans ses revers, veulent élire à sa place son jeune fils Conrad. Henri, ranimé par la crainte de perdre ses états d'Italie, se prépare à tirer vengeance de Grégoire VII. Ce pape le fait déposer par les princes d'Empire dans la diète de Forcheim, et fait donner son sceptre à Rodolphe, duc de Souabe. L'empereur déposé bat son compétiteur dans plusieurs rencontres; et enfin lui donne la mort à la journée de Volckseim. Henri fit déposer en même temps le pontife dans un synode de Brissen, et mettre à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il affermit sur le siége pontifical par ses armes. Il s'empare de Rome après un siége de deux ans, et se fait couronner empereur par son antipape. Peu de temps après, Grégoire meurt à Salerne; mais la guerre ne s'éteint pas avec lui. Conrad, fils de Henri IV, couronné roi d'Italie par Urbain II, se révolta contre son père. Henri, autre fils de l'empereur, se fit donner la couronne impériale l'an 1106. Les seigneurs, ennemis du père, se joignent au fils rebelle. On ménagea une entrevue entre Henri IV et son fils; elle devait avoir lieu à Mayence. L'empereur, après avoir congédié son armée, se mit en chemin pour s'y rendre. Mais le barbare et dénaturé Henri, soutenu par toutes les forces de son parti, le fit arrêter prisonnier à Ingelheim, et l'obligea, après l'avoir dépouillé avec violence de tous les ornements impériaux, de renoncer à l'empire. Le malheureux Henri IV, réfugié à Cologne, et de là à Liége, assembla une armée; mais, après quelques succès heureux, ses troupes furent battues par celles de Henri V. Réduit aux dernières extrémités, pauvre, errant, sans secours, il supplia l'évêque de Spire de lui accorder une prébende laïque en son église; lui représentant qu'ayant étudié et sachant chanter, il y ferait l'office de lecteur, ou de sous-chantre : elle lui fut refusée. Tel est le

sort des hommes dominés par la passion de la colère et de l'orgueil ; n'ayant rien de la véritable grandeur, ils sont toujours au-dessous de leur infortune, et ne font que l'aggraver par la pusillanimité de leurs sentiments et la bizarrerie de leurs ressources. Enfin, abandonné de tout le monde, il écrivit à son fils pour le conjurer de souffrir que l'évêque de Liége lui donnât un asile. « Laissez-» moi, lui disait-il dans cette lettre, rester à Liége, » sinon en empereur, du moins en réfugié : qu'il » ne soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, » que je suis obligé de chercher de nouveaux » asiles dans le temps de Pâques. » Il mourut dans cette ville le 7 août 1106, après avoir envoyé à son fils son épée et son diadème. Il fut enterré à Liége, déterré ensuite, et privé de la sépulture pendant cinq années entières, jusqu'à ce que Henri V, son fils, le fit inhumer à Spire, dans le tombeau des empereurs. Ce prince avait de l'esprit et du courage ; il fit des lois pour maintenir la paix de l'Allemagne, et se tint toujours prêt à la défendre par son épée. Une confiance aveugle pour des ministres incapables, une passion brutale pour les plaisirs, l'abus intolérable de conférer à prix d'argent les bénéfices à des sujets indignes, son orgueil dans la prospérité, sa lâcheté dans les revers, ses emportements, sa perfidie et sa cruauté, ternirent son règne, et furent la source de ses malheurs. (*V.* GRÉGOIRE VII.) Sa vie a été écrite par plusieurs auteurs, entre autres par Jean Aventinus, Augsbourg, 1518, in-4, qui publia à la suite un choix de ses *lettres*.

HENRI V, *le Jeune*, né en 1081, déposséda son père Henri IV ou le Vieux en 1106, et lui succéda à l'âge de 25 ans. (*Voy.* l'article précédent.) Il fit bientôt connaître que la révolte des sujets contre leur souverain, et la barbarie d'un fils contre son père, ne sont point inspirées par un amour sincère de l'Eglise. Dès qu'il se vit maître absolu par la mort du vieil empereur, il réclama, comme un droit inaliénable de sa couronne, ces mêmes investitures qui avaient donné lieu à sa rébellion. Il passa en Italie en 1110, se saisit du pape Paschal II, et le força de lui accorder le droit de nommer aux bénéfices. A peine ce nouvel empereur fut-il hors de l'Italie, que le pontife cassa, dans deux conciles à Rome, l'an 1112 et l'an 1116, la concession à laquelle il avait été forcé ; renouvela les décrets contre les investitures ecclésiastiques, données par des laïques, et excommunia Henri. Ce prince ne tarda pas de retourner en Italie ; et après la mort de Paschal II et l'élection de Gélase II, il fit prendre le nouveau pape par la gorge, au milieu du conclave, et l'accabler de mille coups. Il lui opposa ensuite l'antipape Grégoire VIII. Frappé d'un nouvel anathème, et craignant le sort de son père, il assembla une diète à Worms en 1122, pour se réconcilier avec le pape Calixte II, qui y envoya ses légats. L'empereur, du consentement des états, renonça à la nomination des évêques et des abbés, et laissant aux chapitres la liberté des élections, il promit de ne plus investir les ecclésiastiques de leur temporel par la crosse et l'anneau ; mais de substituer à ces symboles le sceptre, lorsqu'il ferait la cérémonie de les investir. Les terres du saint Siége furent affranchies absolument de la suzeraineté de l'empire. L'empereur Rodolphe renonça dans la suite à tout droit d'investiture et de régale : mais ses successeurs réclamèrent contre cette renonciation, et le feu de la discorde allait se rallumer, lorsque Nicolas V la prévint par le concordat germanique qu'il fit en 1448 avec Frédéric III. Henri V, après avoir signé le traité de Worms, fut absous de son excommunication par les légats. L'empereur ne survécut guère à cet événement ; une maladie contagieuse désolait l'Europe : il en mourut à Utrecht le 22 mai 1125, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet et d'un mauvais maître. C'est sous ce prince que les seigneurs des grands fiefs commencèrent à s'affermir dans le droit de souveraineté. Cette indépendance qu'ils cherchaient à s'assurer, et que les empereurs voulaient empêcher, contribua pour le moins autant que les violences et la conduite inconséquente de Henri, aux troubles qui divisèrent l'empire. Gerhard, abbé de Reichersberg, a écrit la *Vie de Henri V*, elle a été publiée, avec celle de son père, par Gretzer, Ingolstadt, 1615, in-4.

HENRI VI, le *Sévère*, fils de Frédéric Barberousse, succéda à son père en 1190, âgé de 25 ans. Il avait été élu et couronné roi des Romains dès l'âge de deux ans, en 1169. Il y avait plus d'un siècle que la coutume était établie de donner le titre de *Roi des Romains*, avant que de donner la couronne impériale. La cause de la distinction de ces deux titres pouvait être le désir qu'avaient les empereurs de perpétuer l'empire dans leur maison; et comme sous le bas-empire les empereurs faisaient, dans cette vue, déclarer leur fils aîné César, de même les empereurs d'Occident, ne voulant point employer le mot de César qui était dans l'oubli, se servirent de celui de *Roi des Romains* : imitant peut-être en cela ce qui était en effet arrivé à Charlemagne, qui avait été couronné roi d'Italie avant que d'être nommé empereur. Ce qui est singulier, c'est qu'après que l'Italie leur eut échappé, ils conservèrent encore le nom de *Roi des Romains ;* toujours dans le même esprit de rendre l'empire héréditaire, et de désigner, par un titre qu'ils savaient n'avoir plus rien de réel, leurs enfants pour remplir leurs places, et de préparer ainsi les peuples à les y voir succéder. Henri VI, déjà deux fois reconnu et couronné du vivant de son père, ne renouvela point cet appareil, et régna de plein droit. Après quelques expéditions en Allemagne, ce prince passa dans la Pouille, pour faire valoir les droits que Constance, son épouse, fille posthume de Roger, roi de Naples et de Sicile, avait sur ces royaumes, dont Tancrède, bâtard de Roger, s'était rendu maître. Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre, facilita cette conquête à l'empereur. L'intrépide roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, en revenant de sa croisade, fit naufrage près de la Dalmatie. Il passa sur les terres de Léopold, duc d'Autriche ; ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur Henri VI, comme les Arabes vendent leurs

esclaves. Henri en tire une grosse rançon, et avec cet argent va conquérir les Deux-Siciles. Il fait exhumer le corps du roi Tancrède, et, par une barbarie aussi atroce qu'inutile, le bourreau coupe la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi son fils, on le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire, chez les Grisons. On renferme ses sœurs en Alsace avec leur mère; et les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, périssent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés et transportés en Allemagne. Ces atrocités le firent surnommer *le Sévère et le Cruel*. Sa cruauté le perdit; sa propre femme Constance, dont il avait exterminé la famille, conspira, dit-on, contre lui, et le fit empoisonner à Messine, où il mourut le 28 septembre 1197, âgé de 32 ans. Il eut pour successeur son fils Frédéric II.

HENRI VII, fils aîné de Henri, comte de Luxembourg, élu empereur en 1308, et couronné en 1309, à 46 ans. Ce prince est le premier qui fut nommé par six électeurs seulement, tous six grands officiers de la couronne : les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, chanceliers; le comte Palatin, de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand maître; le duc de Saxe, de la maison d'Ascanie, grand écuyer; le marquis de Brandebourg, de la même maison, grand chambellan. Ce fut le comte Palatin qui nomma, en vertu du pouvoir qui lui avait été accordé par les autres électeurs, *Henri, comte de Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Eglise romaine et universelle, et défenseur des veuves et des orphelins*. « On voit par là, dit un » historien, que l'Eglise romaine, son extension, » sa splendeur, sa sécurité, faisaient le grand objet » de la puissance et de la protection des empereurs, » dans un temps que nous appelons de barbarie, et » où cependant on savait si bien que la religion » était le fondement solide des empires, le seul garant de la félicité des rois et des peuples. » Le premier acte d'autorité de Henri VII fut de faire punir les assassins d'Albert Ier, son prédécesseur. Jean, duc de Souabe, instigateur de ce crime, fut mis au ban de l'empire, et l'un de ses complices, Rodolphe de Varth, périt par le supplice de la roue, nouvellement inventé. Henri VII passa en Italie après avoir créé vicaire en Allemagne son fils Jean, roi de Bohême. L'Italie était alors déchirée par les factions des *Guelfes* et des *Gibelins*. Il lui fallut assiéger une partie des villes, et Rome même. Elle était pareillement divisée en deux partis : les Orsini, soutenus par le roi de Naples, tenaient presque toute la ville; les Colonnes, qui étaient *Gibelins*, n'avaient pu conserver que le Capitole. Henri VII entra d'abord dans Milan en vainqueur, et força l'archevêque de le couronner roi d'Italie, en suppléant par une couronne d'acier qu'il fit faire, à celle de fer des rois Lombards qu'on avait cachée. Une révolte générale ayant éclaté, Henri l'arrêta par de terribles châtiments, et fit brûler vif son chancelier Turriani, qui en était le chef. Il commit des cruautés inouïes dans les villes qui lui avaient résisté. Contraint d'assiéger Rome, et s'étant rendu maître d'un de ses quartiers, ce fut au milieu du tumulte qu'il se fit couronner dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Il se préparait à soumettre l'Italie, lorsqu'il mourut à Buonconvento, près de Sienne, le 24 août 1313, à 51 ans. Le bruit courut qu'un dominicain, nommé Bernard de Montepulciano, lui avait donné la mort, en le communiant avec du vin empoisonné le jour de l'Assomption. Plusieurs auteurs ont soutenu cette opinion; cependant on sait que la maladie de l'empereur s'était formée peu à peu, et son fils Jean, roi de Bohême, donna des lettres-patentes à l'ordre de Saint-Dominique, par lesquelles il déclara le frère Bernard innocent du crime dont on l'accusait. L'*histoire* de Henri VII a été écrite en latin par Albertin Mursati, ministre de cet empereur, Venise, 1636, in-fol., rare.

HENRI RASPON, landgrave de Thuringe, élevé à la dignité d'empereur, n'en eut, à proprement parler, que le titre, et même pendant fort peu de temps. Le pape Innocent IV ayant déposé Frédéric II, dans le concile général de Lyon, qui ne l'approuva pas; les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, avec quelques princes d'Allemagne, élurent à sa place, l'an 1246, le landgrave de Thuringe; mais ce nouvel empereur mourut l'année d'après, d'une blessure, ou plutôt du déplaisir d'avoir perdu une bataille contre les troupes de Frédéric.

ROIS ET PRINCES DE FRANCE.

HENRI Ier, roi de France en juillet 1031, était fils aîné du roi Robert et de Constance de Provence. Monté sur le trône malgré sa mère, il eut une guerre civile à essuyer. Constance, appuyée par Eudes, comte de Champagne, et par Baudouin, comte de Flandre, excita une révolte pour faire donner la couronne à Robert son second fils. Robert, duc de Normandie, l'aida à soumettre les rebelles. Les troupes de la reine furent battues, et le frère de Henri obligé de lui demander la paix. Il la lui accorda, et fit en sa faveur une cession du duché de Bourgogne d'où est sortie la première race des ducs de Bourgogne du sang royal. Le duc Robert étant mort, et la possession du duché de Normandie étant disputée à Guillaume, son fils naturel, Henri se joignit à lui pour l'aider à conquérir son héritage. Tous deux réunis livrèrent bataille aux rebelles dans le lieu appelé le *Val des Dunes*, près de Caen. Henri y fut abattu d'un coup de lance par un gentilhomme du Cotentin; mais il se releva sans blessures. Guillaume, depuis surnommé le Conquérant, vainqueur de ses ennemis dans cette journée, jouit paisiblement de son duché. Un nouveau prétendant, cousin de son père, s'étant présenté, Henri le soutint contre le même Guillaume, dont il commençait à être jaloux. Il tenta la conquête de la Normandie, mais sans succès, et mourut à Vitri en Brie, le 4 août 1060, avec la réputation de grand capitaine et de roi juste : mais cette équité ne s'étendait point à des établissements utiles, à la réforme des abus; le siècle de Henri Ier ne se prêtait pas à ces sortes de changements qui assurent le

bonheur public. Après la mort de sa première femme, Henri en envoya chercher une seconde jusqu'à Moscou, Anne, fille de Jaroslaw, duc de Russie. On prétend que la sévérité des canons le détermina à ce mariage : on ne pouvait alors épouser sa parente au 7e degré. « Tant était vigilante, dit » un auteur, l'attention de l'Eglise sur les mœurs; » et si l'on trouve aujourd'hui que ses lois à cet » égard étaient trop austères, on doit remarquer » aussi, pour l'honneur de ce temps-là, que per- » sonne ne s'en plaignit » La veuve de Henri se remaria au comte de Crepi ; et, après la mort de son second époux, elle alla mourir dans son pays. Elle avait eu du roi, Philippe et Hugues. Henri, qui sans doute la connaissait bien, ne l'avait pas nommée tutrice de ses fils en bas âge. Ce fut son beau-frère, le comte de Flandre, qui eut la tutelle. Henri n'avait point eu d'enfants de sa première femme nommé Mathilde, fille de l'empereur Conrad II. Philippe, qu'il avait fait proclamer roi avant sa mort, occupa le trône après lui.

HENRI II, roi de France, né à Saint-Germain-en-Laye le 31 mars 1518, de François Ier et de la reine Claude, succéda a son père en 1547. La France était alors en guerre avec l'Angleterre. Henri II, qui s'était signalé sous son père en Piémont et en Roussillon, la continua avec succès, et la finit en 1550 par une paix assez avantageuse. Les Anglais lui rendirent Boulogne, moyennant 400,000 écus, payables en deux termes. L'année suivante est célèbre par la ligue, pour la défense des protestants d'Allemagne, entre Henri II, Maurice, électeur de Saxe, et Albert, marquis de Brandebourg, tous trois réunis contre l'empereur Charles-Quint. Il prit en 1552, Metz, Toul et Verdun, qui sont toujours restés à la France. Charles-Quint ayant donné aux luthériens entière sûreté pour leur religion, et conclu la paix avec les princes allemands ligués contre lui, Henri II resta seul de la ligue contre l'empereur. Pour subvenir aux frais d'une guerre si ruineuse, il aliéna une partie de son domaine, mit un impôt de 25 livres sur chaque clocher, et un autre sur l'argenterie des églises. Charles-Quint parut devant Metz avec une armée de cent mille hommes. Le duc de Guise, secondé par toute la haute noblesse de France, défendit si vaillamment cette ville, que l'empereur fut obligé de se retirer; mais ce prince prit ensuite Térouane, et la détruisit de fond en comble. Le monarque français, pour se venger, ravagea le Brabant, le Hainaut, le Cambresis, et parut avoir quelques succès contre les impériaux en 1554, à la bataille de Renti, dont cependant il fut obligé de lever le siége. Il perdit la même année la bataille de Marciano en Toscane. L'épuisement des puissances belligérantes ralentit la guerre, et fit conclure une trêve de 5 ans à Vaucelles, en 1556. Cet événement fut suivi de l'abdication de l'empire par Charles-Quint, et d'une nouvelle guerre Philippe II, uni avec l'Angleterre, marcha avec 40,000 hommes en Picardie, ayant à leur tête Emmanuel Philibert, duc de Savoie, l'un des grands capitaines de son siècle. L'armée française fut tellement défaite à la journée de Saint-Quentin, le 10 août 1557, qu'il ne resta rien de l'infanterie. Tout fut tué ou pris, les vainqueurs ne perdirent que 80 hommes; le connétable de Montmorenci, et presque tous les officiers-généraux, furent prisonniers; le duc d'Enghien blessé à mort, la fleur de la noblesse détruite, la France dans le deuil et dans l'alarme. Le duc de Guise, rappelé d'Italie, rassemble une armée, et rassure le royaume par la prise de Calais, qu'il enleva aux Anglais le 8 janvier 1558; il prit encore Guines et Thionville. Le duc de Nevers prenait en même temps Charlemont; le maréchal de Thermes, Dunkerque et Saint-Venox. Henri conclut, le 3 avril 1559, une paix, qui fut nommée depuis *la malheureuse paix*, mais qui dans le fond ne l'était pas. Calais restait à la France : il est vrai que ce n'était que pour 8 ans; mais on savait bien qu'avant ce temps on aurait trouvé des raisons de ne pas le rendre. On remit au duc de Savoie une partie de ses états. Tout fut rendu de part et d'autre, soit en Italie, soit en France, excepté les 3 importantes villes de Metz, Toul et Verdun, qui restèrent aux Français. Par la même paix furent conclus les mariages d'Elisabeth, fille du roi, avec Philippe II, et de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie. Les fêtes qu'il donna à l'occasion de ce second mariage furent funestes à la France. Henri, dans un tournoi qu'il avait ordonné, fut blessé en joûtant dans la rue Saint-Antoine contre Gabriel, comte de Montgommeri. (*Voy.* ce nom.) Le monarque mourut de sa blessure le 10 juillet 1559, à l'âge de 41 ans, après un règne de 12. Henri ne répondit pas aux espérances que l'on avait conçues de son règne. Il était naturellement bon, et avait les inclinations portées à la justice; mais n'osant ou ne pouvant rien faire de lui-même, il fut cause de tout le mal que commirent ceux qui le gouvernaient. Ils lui firent faire des dépenses si excessives, qu'il surchargea le royaume de grands impôts, et qu'en accablant le peuple, ils s'enrichirent par les voies les plus injustes. L'on aurait pu aussi le louer sur son amour pour les belles-lettres, et sur ses libéralités envers les savants, si la corruption de sa cour, autorisée par son exemple, n'eût invité les plus beaux esprits de son temps à se signaler plutôt par des poésies lascives, que par des ouvrages solides. La galanterie était l'emploi le plus ordinaire des courtisans, et la passion du prince pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, était le premier mobile de tout ce qui se passait dans le gouvernement. Ce prince, selon Bodin, fit de la polygamie un cas pendable, et commença à la soumettre au dernier supplice. Ce fut lui qui le premier mit son portrait sur la monnaie. Il fit des ordonnances très-sévères contre les calvinistes, quoique le fond de son caractère fût la bonté; il prévoyait sans doute tout le mal qu'ils feraient un jour au royaume, et qu'après avoir fait une brèche fatale à l'Eglise, ils ébranleraient l'état. Des 4 fils qu'il avait eus de Catherine de Médicis, François, Charles et Henri lui succédèrent l'un après l'autre; le dernier, François, duc d'Alençon, se mit dans la suite à la tête des rebelles des Pays-Bas; et sa fille Marguerite épousa Henri IV.

HENRI III, roi de France et de Pologne, troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau le 19 septembre 1551. Ce prince porta le nom de duc d'Anjou, qu'il quitta pour prendre celui de roi de Pologne, lorsque cette couronne lui eut été décernée après la mort de Sigismond-Auguste, en 1573. La réputation qu'il s'était acquise dès l'âge de 18 ans par les victoires de Jarnac et de Montcontour, remportées en 1569, réputation qu'il perdit en montant sur le trône, avait déterminé les Polonais à l'élire. Henri avait pris possession de ce royaume depuis trois mois, lorsqu'il apprit la mort funeste de Charles IX son frère; il l'abandonna pour venir régner en France au milieu des troubles et des factions. Sacré et couronné à Reims par Louis, cardinal de Guise, le 15 février 1575, il soutint d'abord la réputation de valeur qu'il s'était faite. Il gagna la même année la bataille de Dormans, et conclut la guerre contre les huguenots dans l'assemblée des Etats tenue à Blois en 1576; mais ce parti étant déjà trop puissant, on lui accorda la paix à Nérac. Cette paix, la plus favorable qu'eussent obtenue les calvinistes, ne les contentant pas encore, fut suivie, l'an 1580, d'un édit de pacification, par lequel on leur permit l'exercice public de leur religion. On leur accorda des chambres mi-parties dans les parlements du royaume. On défendit d'inquiéter les prêtres ou les moines qui s'étaient mariés, et on déclara leurs enfants légitimes. Le royaume parut un peu plus tranquille: mais c'était un feu couvert sous la cendre, et Henri III ne faisait rien pour prévenir l'incendie. Au lieu de travailler utilement pour l'état, pour la religion, pour lui-même, Henri se livrait avec ses favoris à des débauches abominables, en même temps que, pour étouffer les remords, il exerçait des pratiques de religion. Il faisait avec eux des retraites, des pèlerinages; il se donnait la discipline. Il institua des confréries de pénitents, et se donnait en spectacle sous leur habit. On ne l'appelait que *frère Henri*. Ces momeries, loin de masquer ses vices, ne faisaient que leur donner plus d'éclat. Il vivait dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchait avec des gants d'une peau particulière, pour conserver ses belles mains; il mettait sur son visage une pâte préparée, et une espèce de masque par-dessus. Cependant les troubles recommencèrent en France. L'édit de pacification avait mécontenté les catholiques et renforcé l'audace des huguenots. On craignait que le calvinisme ne devînt la religion dominante; on craignit davantage, après la mort de François, duc d'Alençon, frère unique du roi, arrivée à Château-Thierri en 1584. Par cette mort, le roi de Navarre, chef des huguenots, devenait l'héritier présomptif de la couronne. Les catholiques ne voulaient point qu'il régnât. Il se forma trois partis dans l'état, que l'on appela *la guerre des trois Henri* : celui de la ligue catholique, conduit par Henri, duc de Guise; celui de la ligue huguenote, dont Henri, roi de Navarre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, était le chef; et celui du roi Henri III, qu'on appela le parti des *politiques* ou des *royalistes*. C'est ainsi que le roi devint chef de parti, de père commun qu'il devait être. Il dévoila ses craintes et son découragement dans une *Apologie*, où il se reconnaissait coupable, et où il conjurait les mécontents de mettre bas les armes. Il se mit lui-même à la tête de l'association catholique, dans l'espérance de s'en rendre le maître, et s'unit avec Guise contre le roi de Navarre. Tous les priviléges des protestants furent révoqués par un édit donné en 1585. Ceux-ci reprennent les armes en Guienne et en Languedoc, sous la conduite du roi de Navarre et du prince de Condé. Le pape Sixte-Quint, voyant le danger éminent de la religion catholique, donna une bulle contre ces deux princes, et confirma la ligue. Henri III envoya contre eux Joyeuse, son favori, avec la fleur de la noblesse française et une puissante armée, que Henri de Navarre défit à Coutras, le 10 octobre 1587. Le duc de Guise venait de battre à Vimori et à Anneau les Allemands et les Suisses, qui allaient renforcer l'armée du Navarrois. De retour à Paris, il y fut reçu comme le sauveur de la nation. Henri III, toujours faible et inconséquent, essaya d'abattre la ligue; il osa défendre à Guise l'entrée de Paris; mais il éprouva à ses dépens ce que c'est de commander sans pouvoir. Guise, au mépris de ses ordres, vint à Paris. En vain Henri y fit entrer, le 12 mai 1588, des troupes pour se saisir des carrefours. Le peuple prit aussitôt l'alarme, se barricada et chassa ces troupes. C'est ce qu'on appela *la journée des Barricades*. Elle rendit le duc de Guise maître de la capitale; le roi fut obligé de se retirer à Chartres, et de là à Rouen, où Catherine de Médicis, sa mère, lui fit signer l'édit de réunion. Si Guise avait entrepris, le jour des Barricades, sur la liberté ou la vie du roi, il aurait été le maître de la France; mais il eut horreur de cet attentat; et ce trait, comme beaucoup d'autres, contraste honorablement pour lui avec les calomnies que les écrivains huguenots et les philosophes modernes ont rassemblées contre lui. Henri III fut bien moins délicat. Il se rendit à Blois, où il convoqua les états généraux du royaume en 1588. Guise vint le trouver en présence d'un corps qui représentait la nation. Henri et lui se réconcilièrent solennellement; ils allèrent au même autel, ils y communièrent ensemble : l'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant et fidèle à l'avenir; mais dans le même temps le roi projetait la mort de Guise, et le fit assassiner sur la fin de la même année 1588, avec le cardinal son frère. Le sang de ces deux chefs fortifia la ligue. Le duc de Mayenne, cadet du duc assassiné, fut déclaré, en 1589, *lieutenant général de l'état royal et couronne de France*, par le conseil de l'Union. Les villes les plus importantes du royaume, Paris, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, soulevées comme de concert, se donnent à lui, et se révoltent ouvertement contre le roi. On ne le regardait plus que comme un assassin et un parjure, tel qu'il était en effet. Le pape l'excommunia. Soixante et dix docteurs assemblés en Sorbonne le déclarèrent déchu du trône, et ses sujets déliés du serment de fidélité. La faction des

Seize, composée des plus ardents ligueurs, emprisonne à la Bastille les membres du parlement, attachés à Henri. La veuve du duc de Guise vint demander justice du meurtre de son époux et de son beau-frère. Le parlement, à la requête du procureur général, nomme deux conseillers, qui instruisent le procès criminel contre *Henri de Valois, ci-devant roi de France et de Pologne.* Ce roi s'était conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avait point encore d'armée : il envoyait Sancy négocier des soldats chez les Suisses, et il écrivit au duc de Mayenne, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il envoyait en même temps à Rome demander l'absolution des censures encourues par la mort du cardinal de Guise. Ne pouvant calmer ni le pontife romain ni les Parisiens, il a recours à Henri de Navarre. Ce prince lui amena son armée, le dégagea à Tours des mains du duc de Mayenne, prêt à l'investir, et marcha ensuite sur Paris. Mais tout changea de face par l'assassinat de Henri III, frappé d'un coup de couteau par Jacques Clément (*voy.* ce mot), dont il mourut le lendemain, 2 août 1589, à 39 ans, après en avoir régné 15, et sans avoir eu d'enfants de sa femme, Louise de Lorraine, qui mourut au château de Moulins en 1601. En lui fut éteinte la branche des Valois, qui avait régné 261 ans, et qui donna 13 rois à la France. Tous ses malheurs personnels, ainsi que ceux de la France, prirent leur source dans son caractère faible, mobile et inconséquent, et surtout du peu de connaissance qu'il avait du génie des sectaires, et particulièrement des calvinistes. « Ce prince, dit un écri- » vain qui en parle avec impartialité, fut la proie » des factieux ; il voulut les apaiser par des con- » descendances ; il caressa leurs fureurs, au lieu » de les réprimer ; il s'associa avec elles ; et les » malheurs de la France croissant de jour en jour, » la menacèrent de la plus terrible décadence. » C'est ce prince qui institua l'ordre du *Saint-Esprit* en 1578. On prétend qu'il en dressa les statuts sur ceux d'un ordre à peu près semblable, institué par Louis Ier, roi de Sicile, en 1352.

HENRI IV, *le Grand*, roi de France et de Navarre, naquit en 1553, dans le château de Pau, capitale de Béarn. Antoine de Bourbon, son père, prince faible, plutôt indolent que paisible, était chef de la branche de Bourbon, ainsi appelée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maison par un mariage avec l'héritière de Bourbon. Il descendait de Robert de France, comte de Clermont, cinquième fils de saint Louis, et seigneur de Bourbon. Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, était fille de Henri d'Albret, roi de Navarre. Le jeune prince fut élevé jusqu'en 1666 à la cour de France, sous la conduite d'un sage précepteur, nommé *La Gaucherie.* Alors Jeanne d'Albret sa mère, qui avait embrassé ouvertement le calvinisme, voulut l'avoir à Pau auprès d'elle, et lui donna pour précepteur Florent Chrétien. Sa nourriture était grossière, et ses habits simples et unis. Il alla toujours tête nue. On l'envoyait à l'école avec des jeunes gens du même âge ; il grimpait avec eux sur les rochers et sur le sommet des montagnes voisines, suivant la coutume du pays et des temps. Elevé dans le calvinisme, il fut destiné à la défense de cette secte par sa mère : on l'en déclara le chef à la Rochelle en 1569, et le prince de Condé fut son lieutenant. Henri se trouva à 16 ans à la bataille de Montcontour, et s'y distingua par sa précoce valeur. Après la paix de St.-Germain, conclue le 11 août 1570, il fut attiré à la cour avec les plus puissants seigneurs de son parti. On le maria deux ans après avec la princesse Marguerite de Valois, sœur de Charles IV. Le bruit vrai ou faux d'une nouvelle conspiration formée par les huguenots, ayant produit le massacre de la *Saint-Barthélemi*, Henri, réduit à l'alternative de mourir ou de changer de religion, se fait catholique, et reste près de trois ans prisonnier d'état. S'étant évadé en 1576, et s'étant retiré à Alençon, il se mit à la tête du parti huguenot, supportant toutes les fatigues et courant tous les risques d'une guerre civile et d'une guerre de religion, manquant souvent du nécessaire, n'ayant jamais de repos, et s'exposant comme le plus hardi soldat. A la bataille de Coutras en 1587, s'apercevant que quelques-uns des siens se mettent devant lui à dessein de défendre et de couvrir sa personne, il leur crie : *A quartier, je vous prie ; ne m'offusquez pas, je veux paraître.* Après la victoire, on lui présente les bijoux et les autres magnifiques bagatelles de Joyeuse, tué dans cette journée ; il les dédaigne en disant. « Il » ne convient qu'à des comédiens de tirer vanité des » riches habits qu'ils portent. Le véritable ornement » d'un général, c'est le courage, la présence d'esprit » dans une bataille, et la clémence après la vic- » toire. » On peut voir dans l'article précédent, comment il unit sa cause avec celle de Henri III. Il portait le titre de *roi de Navarre*, depuis la mort de sa mère, arrivée le 9 juin 1572. Celle de Henri III l'appelait au trône de France, mais sa religion l'en excluait par une loi que les catholiques regardaient comme tout autrement sacrée et inviolable que la loi salique. C'est sous ce point de vue qu'un orateur très-philosophique, l'abbé Fauchet, a justifié la ligue. « Ce n'est pas une question, dit-il, c'est un » fait. Les Gaulois n'avaient point d'autre reli- » gion à l'époque de la conquête ; les Francs l'a- » doptèrent. Les deux nations divisées d'abord par » les traces sanglantes de la victoire, confondues » ensuite par les bienfaits du temps et de la nature, » et plus redevables qu'on ne le pense, de cette » coalition aux liens d'unité, que la religion catho- » lique tend à resserrer toujours par l'essence même » des vrais principes, y ont été constamment atta- » chées. Dans toutes les assemblées générales, si » fréquentes sous les deux premières dynasties, la » catholicité était la loi première et la plus invio- » lable. Sous la troisième race, malgré les lois » odieuses du gouvernement féodal, cette grande » loi restait entière. C'est l'unique loi depuis l'exi- » stence de la monarchie, qui n'ait jamais éprouvé » de variété dans sa sanction publique. On a dérogé » plusieurs fois à ce qu'on appelle *la loi salique*, » dans son objet le plus important, jamais à la loi » nationale de la catholicité. » (*Voy.* PHARAMOND,

CLOVIS.) Henri gagna deux batailles sur le duc de Mayenne, chef de la ligue, celle d'Arques en 1589, et celle d'Ivri en 1590. Il continua ensuite la guerre avec différents succès, et mit le siége devant Paris. On a dit que pendant qu'il pressait cette grande ville, les ecclésiastiques et les religieux faisaient une espèce de revue militaire, marchant en procession la robe retroussée, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, le mousquet et le crucifix à la main; mais c'est un conte répandu par quelques balourds qui ont pris à la lettre une plate et grossière plaisanterie des auteurs de la *Satire Ménippée*. Ce qu'il y a de vrai, c'est que plusieurs citoyens considérables, craignant pour la conservation de l'ancienne religion, faisaient serment, en présence du légat et de l'ambassadeur d'Espagne, de mourir plutôt de faim que de se rendre. Cependant la disette dégénérait en famine universelle. Le pain se vendait un écu la livre; on avait été obligé d'en faire avec des os du charnier des Saints-Innocents: on l'appela *le pain de madame de Montpensier*, parce qu'elle en avait loué l'invention. Quelques citoyens, chassés par la faim hors de la ville, furent nourris dans le camp des assiégeants: action que quelques historiens ont traitée de *piété héroïque*, mais que le célèbre orateur anglais, Burke, a jugée plus froidement. « Il est vrai, dit-il, que » pendant que Henri tenait la capitale étroitement » assiégée, il soulagea et il protégea les malheu- » reuses familles qui allaient, au péril de leur vie, » récolter quelques mesures de blé sous les murs de » cette même capitale. J'approuve ceci; mais je ne » vais pas jusqu'à une admiration enthousiaste. Il » aurait presque été un monstre de cruauté, et un » idiot en politique, s'il eût fait autrement. Mais » tandis qu'il était si compatissant pour une poignée » de gens mourants de faim, on ne peut pas oublier » que c'était lui qui affamait les Français par cen- » taines et par milliers, avant de pouvoir être en » position de traiter avec cette compassion quelques » individus séparés. Certainement il ne fit qu'user » du droit de la guerre en affamant Paris; mais » c'est un droit dont il s'est prévalu dans toute sa » plénitude. » Le duc de Parme, arrivé des Pays-Bas avec une armée espagnole, ravitailla Paris et en fit lever le siége. Henri voyant que sa religion était le seul obstacle à son élévation au trône, consentit d'autant plus volontiers à se faire instruire, que son attachement à la secte de Calvin n'était qu'un préjugé d'éducation, auquel il tenait très-faiblement. Il se tint une conférence entre les catholiques de son parti et les ligueurs. Cette conférence fut suivie de l'abjuration de Henri à St.-Denis, en 1593, et de son sacre à Chartres. L'on ne peut douter que cette abjuration ne fût sincère; Henri parut constamment très-décidé catholique, et son caractère ne lui permettait point une longue dissimulation. La conduite qu'il tint envers les jésuites, les plus zélés ennemis du protestantisme, est encore une preuve de son dévouement à la foi romaine. On sait avec quelle bonté il rappela ces religieux exilés par le parlement, qu'il se fit lui-même leur avocat, leur donna son palais de la Flèche, et leur légua son cœur. L'an 1594, Paris lui ouvrit ses portes; et les ligueurs, qui, comme nous l'avons dit, regardaient la religion catholique comme une condition plus essentielle à la succession au trône, que celle que prescrit la loi salique, étant enfin satisfaits, tous les troubles cessèrent. Le duc de Mayenne avait fait son accommodement en 1596; le duc de Mercœur se soumit en 1598, avec la Bretagne, dont il s'était emparé. Il ne restait plus qu'à faire la paix avec l'Espagne, à qui Henri avait déclaré la guerre en 1595; elle fut conclue le 2 mai 1598, à Vervins. Depuis ce jour jusqu'à sa mort, le royaume fut exempt de guerres civiles et étrangères, si l'on en excepte l'expédition de 1600 contre le duc de Savoie, qui fut glorieuse à la France, et suivie d'un traité avantageux. La même année 1598, fut donné le fameux édit de Nantes, qui accordait aux protestants des libertés et des priviléges dont ils abusèrent fréquemment, et que Louis XIV crut devoir révoquer. (*Voy.* son article.) Les convulsions de l'état étaient calmées; mais le levain n'était pas entièrement détruit. Il n'y eut presque point d'année où l'on n'attentât sur la vie de Henri. Un malheureux de la lie du peuple, nommé *Pierre Barrère*, porta ses mains parricides sur le roi; il fut arrêté et mis à mort en 1593. Jean Châtel, jeune homme né d'une honnête famille, le frappa d'un coup de couteau à la bouche en 1595; un tapissier en 1596, un malheureux, qui était ou qui contrefaisait l'insensé, méditèrent le même assassinat. Enfin *Ravaillac* l'exécuta le 14 mai 1610. Le carrosse de Henri ayant été arrêté par un embarras de charrettes dans la rue de la Féronnerie, en allant à l'Arsenal, ce malheureux profita de ce moment pour le poignarder. Il était sur le point d'entrer avec une puissante armée aux Pays-Bas et dans l'Allemagne, expédition dont les motifs et le but ne sont pas bien connus. Quelques auteurs en ont fait une pure affaire de galanterie: opinion que quelques passages des mémoires de Sully (*voy.* ce mot) semblent favoriser, et que Charles de Lameth énonça sans aucune réclamation dans l'assemblée nationale, le 16 mai 1790. « Un terrible » exemple, dit-il, du danger de laisser le droit de » déclarer la guerre aux rois, qui peuvent la faire » pour leurs passions personnelles, c'est l'exemple » de Henri IV, qui, au moment où il tomba sous » le poignard d'un assassin, se préparait à une » guerre qui allait embraser l'Europe, pour con- » quérir, non pas des empires, mais la princesse » de Condé. » Ce monarque mourut dans la 57e année de son âge, et dans la 22e de son règne, laissant trois fils et cinq filles de Marie de Médicis sa seconde femme, ou plutôt son unique épouse, puisque son premier mariage avec Marguerite de Valois fut déclaré nul. Henri IV ne fut cher à la nation, que quand il eut été assassiné. L'idée qu'on avait qu'il tenait encore au calvinisme, souleva contre lui beaucoup de catholiques; son changement nécessaire de religion aliéna une partie des réformés. Sa maîtresse même, la marquise d'Entragues, conspira contre lui. La plus cruelle satire, qui attaqua ses mœurs et sa probité, fut l'ouvrage d'une prin-

cesse de Conti, sa proche parente. Cependant il avait mis le royaume dans un état florissant. Les troupes inutiles furent licenciées; l'ordre dans les finances succéda au plus odieux brigandage; il paya peu à peu toutes les dettes de la couronne, sans fouler les peuples. Les paysans répètent encore aujourd'hui qu'*il voulait qu'ils eussent une poule au pot tous les dimanches;* expression triviale, mais sentiment paternel, quoique inefficace, que Louis XVI se plaisait à répéter, sans pouvoir davantage le réaliser; ce qui a donné lieu à ces vers si connus :

Du grand et bon Henri j'admire le bon mot;
Mais pour y donner foi, j'attends la poule au pot.

Paris fut augmenté et embelli : il ne songeait pas qu'en agrandissant la capitale, il élargissait un gouffre où la substance du royaume irait s'abîmer avec les mœurs et les principes. Il favorisa la rébellion des Hollandais, et ne servit pas peu à les faire reconnaître libres et indépendants. Exemple funeste à Louis XVI, qui, ayant fait la même chose à l'égard des colonies anglaises, devint bientôt après la victime d'une politique peu réfléchie. Il unit à une extrême franchise les sentiments les plus élevés, une simplicité de mœurs charmante, et au courage d'un soldat un fond d'humanité inépuisable. *Je ne puis*, disait-il après une victoire, *je ne puis me réjouir de voir mes sujets étendus morts sur la place; je perds, lors même que je gagne.* Quelques troupes qu'il envoyait en Allemagne ayant fait du désordre en Champagne, Henri IV dit aux capitaines qui étaient encore à Paris : « Partez en dili- » gence; donnez-y ordre; vous m'en répondez. » Vive Dieu! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en » prendre à moi...... » Henri rencontra ce qui forme et ce qui déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à essuyer, et surtout des adversaires dignes de lui. L'activité était sa qualité dominante. Le duc de Parme disait que *les autres généraux faisaient la guerre en lions ou en sangliers, mais que Henri la faisait en aigle.* Ses sentiments sur la royauté étaient grands et sublimes. « Mon royaume, disait-il, est incontesta- » blement le royaume de Dieu; il lui appartient » en propre, il n'a fait que me le confier. Je dois » donc faire tous mes efforts pour que Dieu y règne, » pour que mes commandements soient subordonnés » aux siens, pour que mes lois fassent respecter ses » lois. » Son respect pour la religion était sincère, ferme et sans respect humain. Se trouvant un jour à table avec quelques personnes qui s'émancipaient, il leur dit : « Soyons tant bons compagnons que nous » voudrons; mais il faut que l'honneur de Dieu » marche devant tout; et quand il y va de son » respect, il faut mettre bas toute risée et gaus- » serie. » Un docteur célèbre ayant dit devant lui : *Nous tenons la foi de nos pères;* Henri reprit aussitôt : *Nous tenons la foi de Dieu, et nous l'apprenons de nos pères.* Les grandes qualités de Henri IV furent obscurcies par des défauts. Il eut une passion extrême pour le jeu et pour les femmes. On ne peut guère excuser la première, parce qu'elle fit naître quantité de brelans dans Paris; et encore moins la seconde, parce que ses amours furent si publiques et si universelles, depuis sa jeunesse jusqu'au dernier de ses jours, « qu'on ne saurait même, dit » Mézerai, leur donner le nom de galanterie. » On ne lui connut d'affection un peu constante que pour la fameuse Gabrielle d'Estrées, qui, à son tour, lui était infidèle. Cependant l'aveuglement de Henri IV était tel qu'il l'aurait épousée, si la mort prématurée de cette dame ne l'en eût empêché. Pour satisfaire ses désirs, il ne se faisait pas de peine d'avilir la dignité royale, et d'employer même quelquefois la violence. Aussi Bayle n'a-t-il pas hésité de dire « *qu'il n'y eut jamais homme plus indigne* » *d'avoir une épouse fidèle.* » Au siége d'Amiens, le maréchal de Biron lui reprocha publiquement d'avoir amené sa maîtresse : il lui dit que ce scandale faisait murmurer les soldats et les rendait moins ardents à le servir. « Je ne veux certainement pas, » dit l'auteur des *Annales politiques*, contredire la » vénération publique, ni la sorte de tendresse que » semble encore inspirer le nom de ce roi; je crois » même qu'il n'est pas mal de la conserver. Autant » vaut ce nom-là qu'un autre pour y attacher une » idée de bonté, d'humanité, de popularité, jointe » à la possession d'une couronne. Mais quel triste » apanage pour le diadème, quand on considère » philosophiquement les œuvres de ce bon roi. Les » *Mémoires* de Sully seuls sont un terrible texte. » Cependant au milieu de ses désordres il conservait des sentiments d'honneur et de religion, qui le rendaient docile et sensible aux impressions de la vertu. Etant encore protestant et en proie à toute la fougue des passions dans la fleur de l'âge, il se laissait reprendre et fortement réprimander par les ministres et les chefs de son parti. « Quelque temps avant » la bataille de Coutras, dit un historien, le roi » de Navarre, au milieu de tant d'agitations, de fa- » tigues et de périls, toujours entraîné par son goût » dominant pour les femmes, avait noué une in- » trigue galante avec la fille d'un magistrat de la » Rochelle; un fils qui fut le fruit de ses amours » rendit le scandale public; les gens de bien par- » mi les huguenots gémissaient sur la vie licen- » cieuse de leur chef. Les ministres ne lui épar- » gnaient pas les remontrances; ils l'exhortaient » surtout vivement à une réparation publique de » sa faute devant tous ses frères : Bourbon ne pou- » vait s'y résoudre : enfin Mornay se joignit aux » ministres; et tirant le roi de Navarre en parti- » culier, il lui représenta qu'à la veille de combattre » le duc de Joyeuse, il ne pouvait se dispenser de » s'humilier devant le Dieu des armées; quels re- » proches il n'aurait pas à se faire, si par son impé- » nitence il attirait la colère du ciel sur son parti, et » s'il faisait périr tant d'honnêtes gens victimes de » ses désordres. Cette idée toucha Bourbon; il con- » sentit à faire l'humble aveu de sa faute en pré- » sence des chefs de son armée, dans le temple de » Pons; et le ministre Chandieu, après l'avoir bien » prêché, lui fit promettre de renouveler sa péni- » tence publique à la Rochelle où il avait donné le » scandale : il se soumit à tout; mais les jeunes sei- » gneurs qui l'environnaient étaient indignés de la

» dureté des ministres, et lui reprochaient de se » laisser traiter comme un chrétien de la populace. » *Vous avez tort*, leur répondit le roi de Navarre, » *on ne saurait trop s'humilier devant Dieu et* » *trop braver les hommes.* » Dans une autre occasion il dit ces paroles remarquables et pleines d'un grand sens : *Les rois doivent avoir pour Dieu un cœur d'enfant, et pour leurs sujets un cœur de père.* L'abbé Lenglet du Fresnoy a publié 59 *lettres* de ce monarque dans le tome 4e de sa nouvelle édition du *Journal de Henri III*. On en trouve aussi plusieurs dans les *Mercures de France*. On y remarque du feu, de l'esprit, de l'imagination, et surtout cette éloquence du cœur qui plaît tant dans un monarque. On a aussi : *Correspondance politique et militaire de Henri le Grand avec Jean Roussat, maire de Langres*, Paris, 1816, in-8, 4 fr.; *Lettres de Henri IV à Corisandre d'Ardoins*, 1778, in-12; *Lettres de Henri à Mme de Grammont*, publiées par N. L. P. (Pissot), 1814, in-12; *Journal militaire de Henri IV depuis son départ de la Navarre*, par le comte de Valois, 1821, in-8., 6 fr., pap. vel., 12 fr. Dans sa première jeunesse Henri IV avait traduit les cinq premiers livres des Commentaires de César : il nous reste de lui quelques chansons, ainsi que d'autres poésies réunies à la suite des *Amours du grand Alcandre*. Il a paru un recueil, non moins intéressant et non moins agréable, de bons mots et actions de clémence de ce prince, sous le titre d'*Esprit de Henri IV*, Paris, 1769, in-12. Péréfixe nous a laissé une bonne *Histoire de sa vie*, Amsterdam, 1661, pet. in-12, rare, 20 à 30 fr. Cet ouvrage a été répandu en 1820, avec une profusion qui honore les sentiments et la reconnaissance des Français.

HENRI, duc de Bourgogne, surnommé *le Grand*, frère de Hugues Capet, fut le premier duc qui gouverna cette province en propriété. Elle avait d'abord été conquise par les Bourguignons, qui, vers l'an 413, y avaient fondé un royaume. Les enfants de Clovis s'emparèrent de cet état que leur père avait rendu tributaire, et le royaume de Bourgogne fut alors partagé en duché de Bourgogne, proprement dit, et en comté de Bourgogne. Ils furent réunis l'un et l'autre sous l'empire de Charlemagne. La Bourgogne fut alors gouvernée par des ducs bénéficiaires, jusqu'en 987, que Hugues Capet, devenu roi de France, la céda en toute propriété à son frère Henri le Grand. Les auteurs contemporains, et surtout la chronique de saint Bénigne, font l'éloge de la piété et des mœurs de ce dernier, et le représentent comme uniquement occupé de rendre ses sujets heureux. Ce prince mourut l'an 1002, à son château de Pouillé-sur-Saône. Il ne laissa pas d'enfants de sa femme Gerberge, veuve d'Adalbert, roi des Lombards; mais il adopta le fils de cette princesse, né du premier mariage, nommé Otto-Guillaume, et auquel le roi Robert enleva la Bourgogne après une guerre de 18 ans Otto-Guillaume, par un accommodement qu'il fit ensuite avec Robert, obtint la Bourgogne supérieure, avec le titre de comte de Dijon.

HENRI DE BOURGOGNE, tige de la première branche des rois de Portugal, était petit-fils de Robert Ier, duc de Bourgogne, et naquit en 1035, probablement à Besançon dont il fut comte dans sa jeunesse : il était neveu de Henri Ier, roi de France. Attiré par la renommée du Cid, il partit vers l'an 1060 pour l'Espagne, où il voulait aussi combattre les Maures. Après avoir signalé sa valeur dans plusieurs combats, il reçut pour récompense de ses services, d'Alphonse, roi de Castille, la main de Dona-Thérésa, sa fille naturelle, et obtint par ce mariage, à titre de comte, le gouvernement de Porto et du pays entre Douro et Minho qu'il avait conquis sur les musulmans. Après avoir donné tous ses soins à l'administration de son état nouveau, et avoir fait un pèlerinage à Jérusalem, il mourut au siége d'Astorga en 1112 : il avait gagné 17 batailles rangées sur les Maures. Ses exploits ont été célébrés dans l'*Henriquiede* du comte d'Erceira. Son fils Alphonse a été le premier roi de Portugal (Porto-Cale).

ROIS D'ANGLETERRE.

HENRI Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, 3e fils de Guillaume le Conquérant, se fit couronner roi d'Angleterre l'an 1100, après la mort de son frère Guillaume le Roux, au préjudice de Robert Courte-Cuisse, son aîné, qui était pour lors en Italie, arrivé récemment de l'expédition de la terre sainte. Cette usurpation donna lieu à Robert de passer en Angleterre pour réclamer son droit par les armes; mais il le lui abandonna pour une pension de 3,000 marcs. Peu de temps après, une nouvelle brouillerie survint entre les deux frères, dont la fin fut funeste à Robert. Il fut battu et fait prisonnier à la bataille de Tinchebray en Normandie, l'an 1106. Henri eut quelques avantages sur le roi Louis le Gros, de grands démêlés avec saint Anselme, touchant les investitures, et mourut d'un excès de lamproies en 1135, regardé comme un guerrier courageux, un politique habile et un roi juste. Il abolit la loi du *couvre-feu;* il fixa dans ses états les mêmes poids et les mêmes mesures; il signa surtout une charte remplie de priviléges : c'est la première origine des libertés de l'Angleterre. Il avait épousé Aleyde ou Adélaïde, fille de Godefroi, comte de Louvain, qui se retira et mourut à l'abbaye d'Afflighem en Brabant, où l'on voit un monument élevé en son honneur, et le bâtiment qu'elle occupait, qu'on nomme encore *le palais de la reine d'Angleterre*. Henri Ier eut pour successeur Etienne de Blois son neveu.

HENRI II, roi d'Angleterre, fils de Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri Ier, fut couronné l'an 1154, après la mort d'Etienne de Blois, neveu de Henri, qui avait usurpé le trône à la princesse Mathilde. Henri II profita de la faute que fit Louis VI, roi de France, en faisant casser son mariage avec Eléonore d'Aquitaine (*voyez* ce nom) : il épousa cette princesse, qui lui apporta en dot la Guienne, la Gascogne, le Poitou, une grande partie de l'Auvergne et de la Saintonge, et il y ajouta la Normandie, du droit de sa mère, l'Anjou et la Touraine qu'il

tenait de son père, la Bretagne, qu'il conquit sur Conan IV, et l'Irlande, dont il se rendit maître; ce qui le rendit le plus puissant roi de son temps, mais non pas le plus heureux; car l'ambition démesurée de ses fils, qui n'étaient pas satisfaits des apanages qu'il leur donnait, troubla presque toute sa vie. Son règne est célèbre par le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il occasionna en 1170 par une parole inconsidérée. Au rigoureux tribunal du Seigneur, les souverains sont comptables des crimes auxquels leurs passions et leur seule négligence peuvent donner lieu. Henri, après l'assassinat qu'il avait néanmoins désavoué, fut en butte aux coups les plus sensibles que la divine justice puisse en ce monde porter à un prince. Le roi de France et le comte de Flandre attaquèrent ses provinces, en deçà de la mer : Louis pénétra au sein de la Normandie, et forma le siége de la capitale. Tandis que Henri se préparait à la secourir, il apprit que le roi d'Ecosse, avec un grand nombre d'Anglais, avait déjà pénétré dans le royaume, et ravageait le Northumberland. Il laissa la Normandie, et vola où le revers pouvait devenir plus fatal. Ce prince conçut, dans ce péril, l'insuffisance de ses ressources contre les ministres de la vengeance céleste. Au lieu de marcher contre eux, il va droit à Cantorbéry; et laissant son équipage hors de la ville, prend pour tout vêtement une méchante tunique, et se rend pieds nus et en silence à la cathédrale, près du tombeau de saint Thomas. Là, sans avoir pris aucune nourriture, il passa le reste du jour et toute la nuit en prières, prosterné sans tapis sur le pavé; puis, les épaules nues, il voulut que chaque évêque qui se trouvait présent et les religieux de la communauté, au nombre de quatre-vingts, le frappassent de verges l'un après l'autre. Des railleurs insipides ne manquèrent pas de s'égayer aux dépens du roi : mais le retour inespéré de sa première fortune leur ferma d'abord la bouche. Henri, le lendemain de son humiliante pénitence, s'étant fait dire la messe en l'honneur du saint martyr; à l'heure même qu'on la célébrait, le roi d'Ecosse fut battu et fait prisonnier par les Anglais, qui lui étaient demeurés fidèles. Aussitôt après, le siége de Rouen fut levé, la paix se rétablit entre la France et l'Angleterre, tous les projets des ennemis de Henri furent déconcertés. En moins de trois mois il se vit aussi puissant qu'il l'avait jamais été. Ayant pris la croix avec le roi de France, pour aller dans la terre sainte, il se disposait à partir, lorsqu'il conçut un chagrin si vif de se voir abandonné de ses enfants dans une circonstance si pénible et si critique, qu'il en mourut à Chinon en Touraine, le 6 juillet 1189. Son fils Richard *Cœur de lion*, lui succéda. La *vie* de Henri II a été écrite par lord Lyttleton. (*Voy.* aussi l'excellente notice que Pastoret a faite sur ce prince dans le tome 14 de l'*Histoire littéraire de France*).

HENRI III, roi d'Angleterre, fils de Jean-Sans-Terre et d'Isabelle d'Angoulême, monta sur le trône après son père, en 1216, à l'âge de 9 ans. Il fit de vaines tentatives pour recouvrer la Normandie. Saint Louis le battit deux fois, et surtout à la journée de Taillebourg en Poitou, et l'obligea de signer un traité, par lequel il ne lui restait que la partie de la Guienne, qui est au delà de la Garonne. Il ne fut pas plus heureux au dedans qu'au dehors. Les barons d'Angleterre, révoltés contre lui, ayant à leur tête Simon de Montfort, fils d'un autre Simon, le fléau des Albigeois, se soulevèrent contre Henri, et gagnèrent sur lui la fameuse bataille de Lewes en 1264. Il y fut fait prisonnier avec Richard son frère, et Edouard son fils, qui avait d'abord battu les milices de Londres. Les barons dressèrent alors un nouveau plan de gouvernement, qu'ils firent signer au roi et approuver au parlement. Telle est proprement l'époque et l'origine des communes, et de la puissance du parlement en Angleterre, si on le regarde comme une assemblée composée des trois corps du royaume. L'année suivante 1265, le comte de Glocester, jaloux de l'autorité du comte de Leicester, forma un parti contre lui, et fit évader le prince Edouard. Les affaires changèrent aussitôt de face : Leicester, le Catilina anglais, fut défait et tué avec Henri son fils, en 1265, à la bataille d'Evesham. Henri III et son fils Richard recouvrèrent la liberté, et les rebelles se soumirent entièrement en 1267. Henri mourut en paix à Londres en 1272, à 65 ans, après en avoir régné 55 dans les orages. « C'était, dit du Tertre, un prince d'un petit génie, » sans habileté pour le gouvernement, esclave de » ses ministres, ne sachant jamais prendre son parti » selon les circonstances : montrant de la faiblesse, » lorsqu'il fallait de la fermeté; et de la hauteur, » lorsqu'il était nécessaire de plier et de s'accommoder au temps. Il était d'ailleurs pieux, charitable, ennemi de la cruauté, irréprochable dans » ses mœurs : en un mot, ce prince eut les vertus » qu'on loue dans un particulier, et ne posséda » presque aucune des qualités qu'on admire dans un » souverain. »

HENRI IV, roi d'Angleterre, le treizième depuis la conquête des Normands, et le premier Plantagenet de la branche de Lancastre, était fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, 3e fils d'Edouard III : il s'empara du trône en 1399. Il se distingua dans sa jeunesse en Lithuanie, contre les idolâtres; à son retour une querelle qu'il eut avec le duc de Norfolk le fit exiler en France. Il y demanda la main de la fille du duc de Berri, oncle de Charles VI; mais le roi d'Angleterre, Richard II, cousin-germain de Henri, s'opposa à ce mariage, et fit confisquer le duché de Lancastre. Henri revint incognito en Angleterre, se forma une armée de 60,000 hommes, tandis que celle de Richard, qui était en Irlande, abandonna ce malheureux prince. Henri, s'étant rendu maître, par surprise, de la personne du roi, le conduisit à Londres, le fit déposer, puis enfermer dans la tour de la ville, où il mourut dans les tourments de la faim. Henri fut proclamé roi. La couronne appartenait par les droits du sang à Edmond de Mortimer, duc de Clarence, petit-fils d'Edouard III. L'Angleterre fut divisée dès lors entre la maison d'York et celle de Lancastre. C'est l'origine des querelles de la Rose blanche et de la Rose rouge. L'usurpateur mourut

de la lèpre le 20 mars 1413, à 46 ans, après avoir soutenu une guerre civile et une étrangère, contre les Ecossais et contre la France. Il n'eut ni des vices éclatants, ni de grandes vertus. Pendant sa dernière maladie, qui dura plus de deux mois, il voulut toujours *avoir sa couronne auprès du chevet de son lit, de crainte qu'on ne la lui enlevât.* Quelques traits de la vie de ce monarque ont fourni à Shakespeare le sujet de l'une de ses tragédies.

HENRI V, fils du précédent, couronné en 1413, forma le projet de conquérir la France, et l'exécuta en partie. Il descendit en Normandie avec une armée de 50,000 hommes, prit et saccagea Harfleur, gagna la bataille d'Azincourt sur Charles VI en 1415, retourna en Angleterre avec plusieurs princes, et près de 1400 gentilshommes qu'il avait faits prisonniers. Trois ans après il repassa en France, prit Rouen en 1419, se rendit maître de toute la Normandie. Les divisions de la cour de France servirent beaucoup à ses conquêtes. La maison d'Orléans et celle de Bourgogne remplissaient Paris de factions. La reine Isabelle de Bavière, mère dénaturée du Dauphin, depuis Charles VII, prit le parti du monarque anglais. La guerre finit par un traité honteux, conclu à Troyes en 1420. Les articles de ce traité portaient : que Henri V épouserait Catherine de France; qu'il serait roi après la mort de Charles VI, et que dès lors il prendrait le titre de régent et d'héritier du royaume. Le Dauphin fut contraint de se retirer dans l'Anjou; et quoique le Dauphiné, le Languedoc, le Berri, l'Auvergne, la Touraine et le Poitou lui fournissent des troupes, il y a apparence qu'il aurait perdu son trône pour toujours, si une fistule n'eût emporté le roi d'Angleterre le 31 août 1422, dans la 34ᵉ année de son âge. Il expira au château de Vincennes, et fut exposé à Saint-Denis comme un roi de France. A de grands talents pour le métier de la guerre, Henri V joignit des vertus. Il fut sobre, tempérant, amateur de la justice, et fort exact à remplir les devoirs de la religion. On aurait souhaité dans lui plus d'humanité, car on ne le justifiera jamais de l'ordre qu'il donna d'égorger les prisonniers après la sanglante bataille d'Azincourt (supposé la réalité de cet ordre, que plusieurs critiques prétendent n'avoir point existé), ni des traitements qu'il fit éprouver aux bourgeois de plusieurs places dont il se rendit maître. Il est vrai que les Français dans ce temps-là n'agissaient pas toujours avec plus de générosité; mais le droit barbare de représailles ne doit point diriger la vengeance d'un prince chrétien.

HENRI VI, 15ᵉ roi d'Angleterre depuis la conquête, fils et successeur de Henri V, à l'âge de 10 mois seulement, en 1422, n'eut ni son bonheur ni son mérite. Il régna comme son père en France, sous la tutelle du duc de Bedfort, et en Angleterre sous celle du duc de Glocester. Il remporta même par ses généraux plusieurs victoires, à Crevant, à Verneuil, à Rouveroi; mais les victoires de la Pucelle d'Orléans, et les succès qui les suivirent, mirent fin aux triomphes des Anglais (*voy.* JEANNE D'ARC, CHARLES VII); et les querelles qui s'élevèrent dans la Grande-Bretagne, finirent par lui faire perdre la couronne. Richard, duc d'York, parent par sa mère d'Edouard III, déclara la guerre à Henri VI, fils d'un prince qu'il ne regardait pas comme possesseur légitime du trône, le vainquit et le fit prisonnier. Marguerite d'Anjou, femme du roi captif, et bien supérieure à son époux, défit et tua le duc d'York à la bataille de Vakefield en 1460, et délivra son mari. Edouard, fils du duc, vengea son père, défit les troupes de la reine, et la fit prisonnière à la bataille de Tewksburi, donnée en 1471. Henri avait fui en France; de retour en Angleterre, il fut pris et enfermé dans la tour de Londres, où il fut poignardé en 1471, à 52 ans, par le duc de Glocester. C'était un prince faible, mais vertueux, et digne de compassion dans ses malheurs. Edouard IV, qui lui succéda, fit mourir le fils unique de Henri VI pour régner sans obstacle.

HENRI VII, 19ᵉ roi d'Angleterre, fils d'Edmond, comte de Richemont, et de Marguerite de la maison de Lancastre, aidé par le duc de Bretagne et par Charles VIII, roi de France, passa de Bretagne en Angleterre, défit et tua l'usurpateur Richard III, et se fit installer en 1485 sur le trône de la Grande-Bretagne, qu'il prétendait lui appartenir, comme à l'aîné de la maison de Lancastre. Il était en effet de cette maison, mais du côté maternel, et dans un degré bien éloigné. Il réunit les droits de Lancastre et d'York en sa personne, par son mariage avec Elisabeth, fille d'Edouard IV. Ses ennemis firent jouer inutilement des ressorts pour le détrôner. Un garçon boulanger, appelé Lambert Simnel, et le fils d'un juif converti, nommé Perkin Waërbec, l'un neveu, à ce qu'il disait, d'Edouard IV, l'autre son fils, lui disputèrent la couronne, après avoir appris à jouer les rôles de prince. (*Voy.* EDOUARD PLANTAGENET.) Le premier finit sa vie dans la cuisine de Henri VII, et le second, un peu plus redoutable, sur un échafaud. Le monarque anglais avait su vaincre ses ennemis et dompter les rebelles; il sut gouverner. Son règne, qui fut de 24 ans, et presque toujours paisible, eut de bons effets sur les mœurs de la nation. Les parlements qu'il assembla et qu'il ménagea, firent de sages lois : la justice distributive rentra dans tous ses droits : le commerce qui avait commencé à fleurir sous le grand Edouard III, ruiné pendant les guerres civiles, se rétablit peu à peu sous Henri VII, qui fut surnommé *le Salomon de l'Angleterre*. Le mauvais état où il trouva les finances lui fit une nécessité de l'économie; mais on lui a reproché de l'avoir poussée trop loin, et d'avoir calculé le produit des confiscations. Henri VII mourut le 22 avril 1509, à 52 ans. Ses vertus et la protection qu'il accorda aux savants lui méritèrent le titre de *prince pieux et ami des lettres*. Il est le premier des rois d'Angleterre qui ait eu des gardes.

HENRI VIII, fils et successeur de Henri VII, monta sur le trône en 1509. Les coffres de son père se trouvèrent remplis à sa mort de 2,000,000 de livres sterling : somme alors immense, qui eût été plus utile en circulant dans le commerce. Henri VIII s'en servit pour faire la guerre. L'empereur

Maximilien et le pape Jules II avaient fait une ligue contre Louis XII. Le monarque anglais y entra à la sollicitation de ce pontife. Il fit une irruption en France en 1513, remporta une victoire complète à la *journée des Eperons*, prit Térouane et Tournay, et repassa en Angleterre avec plusieurs prisonniers français, parmi lesquels on comptait le chevalier Bayard. Dans le même temps Jacques IV, roi d'Ecosse, entrait en Angleterre : Henri le défit et le tua à la bataille de Floddenfield. La paix se conclut ensuite avec la France. Louis XII, alors veuf d'Anne de Bretagne, ne put l'avoir avec Henri, qu'en épousant sa sœur Marie ; mais au lieu de recevoir une dot de sa femme, comme font les rois, aussi bien que les particuliers, Louis XII en paya une. Il lui en coûta un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Henri VIII, ayant terminé heureusement cette guerre, entra bientôt après dans celles qui commençaient à diviser l'Eglise. Les erreurs de Luther venaient d'éclater. Le monarque, aidé par Wolsey, Gardiner et Morus, réfuta l'hérésiarque dans un ouvrage qu'il présenta et qu'il dédia à Léon X. Quelques auteurs prétendent que ce livre était entièrement de la composition du célèbre Fisher. Ce pape l'honora, lui et ses successeurs, du titre de *défenseur de la foi*, titre qu'il sollicitait depuis 5 ans, et qu'il ne mérita pas longtemps. Il y avait alors à la cour de Londres une fille pleine d'esprit et de grâces, dont Henri devint éperdument amoureux. Elle s'appelait Anne de Boulen. Cette fille s'attacha à irriter les désirs du roi, et lui ôter toute espérance de les satisfaire, tant qu'elle ne serait pas sa femme. Henri était marié depuis 18 ans à Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et tante de Charles-Quint. Comment obtenir un divorce? Il faut savoir que Catherine avait d'abord épousé le prince Artur, frère aîné de Henri VIII, qui lui avait donné sa main ensuite, avec la dispense de Jules II. On ne pensait pas qu'un tel mariage pût être incestueux ; mais dès que le monarque anglais eut résolu d'épouser sa maîtresse, il le trouva nul ; il sollicita le pape Clément VII de le déclarer tel. Le cardinal Wolsey, ce ministre si vain, qu'il disait ordinairement *le roi et moi*, entra dans les vues de Henri. On paya des théologiens pour leur arracher des décisions conformes aux désirs du prince. Le pape, vivement sollicité de casser cette union, mais craignant autant de manquer aux lois divines, que de déplaire à Charles-Quint, qui voulait épargner cet outrage à sa tante, tâchait de gagner du temps, croyant que la réflexion ramènerait Henri à des sentiments plus raisonnables. (*Voy.* CLÉMENT VII.) Celui-ci désespérant de rien obtenir, épousa sa maîtresse en 1533, et fit approuver ce prétendu mariage par Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry. Le pape l'ayant excommunié, il se fit déclarer *Protecteur et chef suprême de l'église d'Angleterre*. Le parlement lui confia ce titre, abolit toute l'autorité du pontife romain, et fit effacer son nom de tous les livres ; on ne l'appela plus que *l'évêque de Rome*. Les peuples prêtèrent au roi un nouveau serment, qu'on appela le serment de suprématie. Le cardinal Jean Fisher, Thomas Morus et plusieurs autres personnages illustres, ennemis de ces nouveautés, perdirent la tête sur un échafaud. Henri, poussant plus loin ses violences, ouvrit les maisons religieuses, s'appropria leurs biens, dont le revenu rendait, suivant Salomon, 183,707 livres sterling, et des dépouilles des couvents acheta des plaisirs, qui s'évanouirent avec les trésors qui les avaient achetés. Henri, accoutumé à recourir au clergé et aux monastères pour avoir de l'argent, se vit réduit à des situations qui lui firent *regretter la poule qui pondait des œufs d'or*, comme s'exprimait Charles-Quint, en parlant de cette opération impolitique de Henri. Un autre effet de la même opération fut l'extrême misère où se trouvèrent réduits des milliers de pauvres que les aumônes des monastères entretenaient. Sous le règne d'Elisabeth on fut obligé de passer jusqu'à onze bills pour les faire subsister ; moyen dont les annales de l'Angleterre n'avaient pas fourni d'exemples. (*Voy.* LUTHER.) C'est dans l'ouvrage de Henri Spelman, intitulé, *Fatalité des sacriléges*, qu'il faut voir et l'immensité des sommes que Henri ramassa par ces rapines impies, et l'incroyable rapidité avec laquelle elles se dissipèrent. Quoique Henri se déclarât contre le pape, il ne voulut être ni luthérien, ni calviniste. La transsubstantiation fut crue comme auparavant ; la nécessité de la confession auriculaire et de la communion sous une seule espèce, confirmée. Le célibat des prêtres et les vœux de chasteté furent déclarés irrévocables. L'invocation des saints ne fut point abolie, mais restreinte. Il déclara qu'il ne prétendait point s'éloigner des articles de foi reçus par l'Eglise catholique ; c'était bien s'en éloigner assez, que de rompre l'unité. Son amour pour une femme produisit tous ces changements : mais cet amour ne dura pas. Touché de la beauté de Jeanne Seymour, il fit trancher la tête, en 1536, à Anne de Boulen, sur des soupçons d'infidélité assez légers. Jeanne étant morte en couches, il la remplaça par Anne de Clèves. Il avait été séduit par le portrait de cette princesse : mais il trouva l'original si différent, qu'il la répudia au bout de six mois. A celle-ci succéda Catherine Howard, fille du duc de Norfolck, décapitée en 1542, sous prétexte qu'elle avait eu des amants avant son mariage. C'est à cette occasion que le parlement d'Angleterre donna une loi aussi absurde que cruelle. Il déclara : « Que tout homme qui se» rait instruit d'une galanterie de la reine, doit » l'accuser, sous peine de haute trahison... Et : Que » toute fille qui épouse un roi d'Angleterre, et qui » n'est pas vierge, doit le déclarer sous la même » peine. » Catherine Parr, jeune veuve d'une beauté ravissante, épouse de Henri après Catherine Howard, fut près de subir le même sort que cette infortunée, non pour ses galanteries, mais pour ses opinions conformes à celles de Luther. Les dernières années de Henri VIII furent remarquables par ses démêlés avec la France. Bizarre dans ses guerres comme dans ses amours, il s'était ligué avec Charles-Quint contre François Ier, ensuite avec François Ier contre Charles-Quint, et enfin de rechef avec celui-ci contre le monarque français. Il

prit Boulogne en 1544, et promit de le rendre par le traité de paix en 1546. Il mourut l'année d'après, âgé de 57 ans, après en avoir régné 38. On rapporte que sur le point de mourir, il s'écria, en regardant ceux qui étaient autour de son lit : *Mes amis, nous avons tout perdu, l'état, la renommée, la conscience et le ciel.* Quelques auteurs ont nié cette anecdote; mais si Henri n'a pas tenu ce propos, il est sûr qu'il n'en pouvait tenir de plus vrai. Il appela au trône, en mourant, Edouard, fils de Jeanne Seymour; et après lui, Marie, fille de Catherine d'Aragon, et Elisabeth, fille d'Anne de Boulen, quoiqu'il les eût fait déclarer autrefois bâtardes par le parlement, et incapables de succéder à la couronne. « Tous ceux qui ont étudié Henri » avec quelque soin, dit l'abbé Raynal, n'ont vu » en lui qu'un ami faible, un allié inconstant, un » amant grossier, un mari jaloux, un père barbare, » un maître impérieux, un roi despotique et cruel. » Pour le peindre d'un seul trait, il suffit de répéter ce qu'il dit à sa mort qu'*il n'avait jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses désirs.* Il perdit dans les plaisirs, ou dans de vaines occupations, le temps qu'il aurait pu employer à approfondir les principes du gouvernement. Une confiance aveugle en ses ministres le réduisit à être, durant la moitié de son règne, le jouet de leurs passions, ou la victime de leurs intérêts : l'autre partie fut employée à troubler le repos du royaume, à l'inonder de sang et à l'appauvrir. Il ruina ses sujets par des profusions criminelles et extravagantes; et ce fut encore le moindre des maux qu'il fit à l'Angleterre. C'est sous le règne de ce prince que la *suette*, maladie dangereuse, infecta tout ce royaume. On connaîtra plus particulièrement ce tyran, en lisant l'exacte et élégante *Histoire du cardinal Polus, par Thomas Philips.* L'*Histoire de Henri VIII* a été écrite par lord Herbert, in-fol. Cet ouvrage est estimé des Anglais, et pour cela doit être suspect aux Français et aux catholiques. L'abbé Raynal a publié, en 1768, l'Histoire de son divorce, 1 vol. in-12. On a de ce prince ses *Lettres à Anne de Boulen*, précédées d'une notice historique sur Anne de Boulen, 1826, in-8.

ROIS D'ESPAGNE.

HENRI Ier, fils d'Alphonse III, fut roi en 1214, occupa le trône 3 ans, et mourut sans enfants en 1217. Il eut pour successeur saint Ferdinand, IIIe du nom.

HENRI III, roi de Castille, surnommé *l'Infirme*, naquit à Burgos en 1379, monta sur le trône le 10 octobre 1390, après la mort de son père Jean Ier. Environné pendant sa minorité de ministres et de parents ambitieux, qui abusèrent de leur puissance et le retinrent en quelque sorte prisonnier dans son palais, il fut réduit à vendre ses meubles et ses bijoux pour pouvoir se procurer le nécessaire. L'archevêque de Tolède son premier ministre, le duc de Bénavente et le comte de Gijon, ses deux grands oncles ainsi que sa tante l'infante Dona Léonore, vivaient pendant ce temps-là dans l'abondance. Enfin las d'un joug que depuis longtemps il supportait avec peine, il les réunit dans un festin et les menaça de la prison et même de la mort, s'ils ne le déclaraient pas à l'instant même majeur. Ils obéirent à cette injonction ; mais ils devinrent dès lors ses ennemis les plus acharnés. Henri les vainquit et leur pardonna deux fois. Voyant que sa clémence ne faisait que les rendre plus insolents, il fit enfermer le duc de Bénavente dans la tour de Ségovie, relégua le comte Gijon, d'après l'arbitrage de Charles VI roi de France, dans un de ses domaines, et força Dona Léonore de retourner auprès de son époux qui était roi de Navarre; l'archevêque de Tolède s'était réconcilié de bonne heure avec le roi. Le royaume de Castille fut troublé ensuite par les querelles de Benoît XIII et de Boniface IV qui prétendaient tous deux au saint Siége. Henri s'était déclaré d'abord pour Boniface; mais ayant été excommunié par ce pape qui était mécontent de ce qu'en sa qualité de roi de Castille, il avait voulu régler lui-même les affaires ecclésiastiques de son royaume, il prit le parti de Benoît XIII. Son règne se termina par une guerre avec les Portugais qui s'étaient emparés de Badajos par surprise, quoique les deux pays fussent en paix : Henri les vainquit sur terre et sur mer, et les força à demander la paix. Après avoir vu son royaume désolé par la peste, il mourut le 25 décembre 1406, regretté de ses peuples. C'est à lui que l'on doit le palais de Madrid, et celui du Prado : ce fut un roi ami de la justice et des arts.

HENRI IV, dit l'*Impuissant* et le *Libéral*, et qu'on devait appeler plutôt le *Prodigue*, était fils de Jean II, roi de Castille, auquel il succéda en 1454, à l'âge de 30 ans. Son règne fut le triomphe du vice. Jeanne de Portugal, qu'il avait épousée après la répudiation de Blanche de Navarre sa première femme, ne couvrait ses galanteries d'aucun voile. Henri, qui voulait avoir des enfants à quelque prix que ce fût, introduisit lui-même, dit-on, dans le lit de sa femme, Bertrand de la Cueva, jeune seigneur, dont le sort était d'être à la fois le mignon du roi et l'amant de la reine. De ce commerce naquit une fille, nommée Jeanne. Bertrand eut pour récompense les charges les plus importantes du royaume. Les grands murmurèrent et déposèrent ce simulacre de roi en 1465. Dans un acte solennel, on dépouilla son effigie de tous les attributs de la royauté, qu'on adjugea à son frère Alphonse. Cette cérémonie fut accompagnée de toutes les horreurs des guerres civiles. La mort du jeune prince, à qui les conjurés avaient donné le royaume, ne mit pas fin à ces troubles. Le roi fut déclaré impuissant, et sa fille Jeanne, bâtarde et née d'adultère. Plusieurs grands prétendaient à la royauté; mais les mécontents résolurent de reconnaître Isabelle, sœur du roi, âgée de 17 ans. Le roi ne put sortir de tant de troubles qu'en reconnaissant sa sœur Isabelle pour sa seule héritière légitime, à l'exclusion de Jeanne; et on lui laissa le nom de *roi* à ce prix. En vain à sa mort, arrivée en 1474, il réclama contre ce traité; le trône resta à Isabelle, comme effectivement la justice le lui assignait. Henriquez del Castillo, le

P. de la Croix, et Alphonse de Palerme ont écrit la *Chronique d'Henri IV*, mais leurs ouvrages n'ont jamais été imprimés.

HENRI Bavière et Harcourt. (*Voy.* Guise.)

HENRI (Frédéric-Louis), prince de Prusse, né à Berlin le 18 janvier 1726, était fils de Frédéric-Guillaume Ier. Il montra dès sa jeunesse les plus heureuses dispositions pour tous les exercices du corps et de l'esprit. Il se livra de bonne heure à l'étude de la tactique militaire, et fit ses premières armes dans la guerre de 1742, avec le grade de colonel. La paix bientôt conclue ne lui permit pas d'acquérir une grande expérience; mais il continua ses études théoriques avec beaucoup d'ardeur. Dans la guerre de 1744 il servit aux côtés de Frédéric II, son frère, comme l'un de ses aides de camp, et il se distingua à la bataille de Friedberg. En 1752 il épousa la princesse de Hesse-Cassel, et on lui donna pour résidence le château de Reinsberg, qu'il rendit depuis si célèbre par les hommes à talents qu'il y attira. Il ne s'en livra pas moins sans relâche à l'étude de l'art militaire, et il se couvrit de gloire dans la fameuse guerre de sept ans, pendant laquelle il commanda différents corps, et où il développa autant de valeur que de prudence, autant d'art que de sang-froid. L'habileté de ses manœuvres excita même la jalousie du grand Frédéric, qui lui donna des sujets de mécontentements tels, qu'il quitta l'armée, sous prétexte de maladie, et resta plusieurs mois dans l'inaction. Cependant l'état fâcheux des affaires de son frère l'appela de nouveau à la tête des troupes, et il remporta une victoire éclatante sur les impériaux à Freyberg, le 29 octobre 1762, qui amena la paix. Frédéric lui témoigna alors plus d'égards, et montra en plusieurs occasions qu'il avait pour lui beaucoup de considération et d'estime; mais en même temps il avait une attention continuelle à le tenir à une distance respectueuse, qui lui ôtait toute influence et toute espèce de faveur capable d'entraver l'exercice de son autorité, qu'il voulait conserver sans dépendance et sans partage. Il le consultait néanmoins dans les affaires délicates; mais il ne l'employait que rarement et dans les circonstances les plus difficiles Craignant une rupture avec la Russie, il l'envoya à St.-Pétersbourg, et le prince Henri montra dans cette négociation la même habileté que dans la conduite des armées. Non-seulement il éloigna de Catherine II toute idée de guerre, mais il détermina encore, avec cette princesse, les bases du premier partage de la Pologne. A l'époque de la guerre de la succession de la Bavière, il eut le commandement de l'armée prussienne, et pénétra en Bohême, où il parvint à faire vivre son armée, pendant toute la campagne, aux dépens de l'ennemi. Quelque temps après il fut chargé d'une mission auprès de la cour de Versailles, et il y fut reçu de la manière la plus honorable; mais il n'emporta que de belles promesses qui ne se réalisèrent point. Frédéric mourut bientôt après; le prince Henri se rendit auprès de son neveu, dans l'espoir de s'emparer du timon de l'état; mais le jeune roi, jaloux de conserver son autorité, ne répondit aux empressements de son oncle que par des égards respectueux, qui ne consolèrent point l'ambition déjouée dans ses projets de puissance. Son château de Reinsberg devint alors le refuge des mécontents, et il disait ouvertement que « son neveu était un gros imbécile qui ne respec- » tait pas leurs mœurs, qui se laissait tour à tour » subjuguer par des femmes, par des favoris et par » des charlatans, qui abhorrait le travail, et qui » grossirait la tourbe des rois fainéants. » Ces propos lui attirèrent des désagréments. Cependant le roi de Prusse, effrayé des progrès de l'armée française, se rapprocha du prince Henri, et le chargea de travailler à la paix qui fut conclue à Bâle. Frédéric-Guillaume ne survécut pas longtemps à cet événement. Son successeur montra beaucoup d'égards et de déférence pour le prince Henri; mais il se contenta de ses respects; et revenu des projets ambitieux, il passa les cinq dernières années de sa vie dans la retraite. Ami des arts et surtout de la musique, il eut toujours près de lui des artistes célèbres en ce genre. Il mourut à Reinsberg le 3 août 1802. Sa vie a été écrite par plusieurs auteurs allemands, et il en a paru une en français sous le titre de *Vie privée, politique et militaire du prince Henri de Prusse*, Paris, 1809, in-8.

HENRI, ermite du 12e siècle, adopta les erreurs de Pierre de Bruys. Il niait que le baptême fût utile aux enfants, il condamnait l'usage des églises et des temples, rejetait le culte de la croix, défendait de célébrer la messe, et enseignait qu'il ne fallait point prier pour les morts. La violence que Pierre de Bruys avait employée pour établir sa doctrine ne lui avait pas réussi: il avait été brûlé à St.-Gilles. Henri, pour se faire des partisans, prit la route de l'insinuation et de la singularité. Il était encore jeune, il avait les cheveux courts et la barbe rase; il était grand et mal habillé, il marchait tête et pieds nus, même dans la plus grande rigueur de l'hiver. Son visage et ses yeux étaient agités comme une mer orageuse. Il avait l'œil ouvert, la voix forte et capable d'épouvanter. La réputation de Henri se répandit dans le diocèse du Mans; on le supplia d'y aller, et il y envoya deux de ses disciples, qui furent reçus du peuple comme deux anges. Henri s'y rendit ensuite, fut accueilli avec les plus grands honneurs, et sut se faire autoriser à prêcher et à enseigner dans ce diocèse, pendant que l'évêque, le pieux Hildebert, était allé à Rome pour prier le pape de lui permettre de se retirer à Cluni (ce qu'il n'obtint pas). On courut en foule aux sermons de l'hypocrite, et le clergé exhortait le peuple à y aller. Lorsque Henri fut sûr de la confiance du peuple, il enseigna ses erreurs Ses sermons produisirent un effet que l'on n'attendait pas. Le peuple entra en fureur contre le clergé, et traita les prêtres, les chanoines et les clercs comme des excommuniés. Car c'est toujours à rendre odieux le sacerdoce, dépositaire et défenseur naturel des vérités religieuses, que s'attachent les apôtres du mensonge. On refusait de rien vendre à leurs domestiques; on voulait abattre leurs maisons, piller leurs biens, et les lapider ou les pendre. Quelques-uns furent traînés dans la boue et battu.

cruellement. Le chapitre du Mans défendit à Henri, sous peine d'excommunication, de prêcher davantage; mais ceux qui lui notifièrent cette sentence furent maltraités, et il continua ses prédications jusqu'au retour de l'évêque Hildebert, qui fut vivement affligé du ravage que cet hérésiarque avait fait dans son troupeau; mais en peu de temps il sut regagner la confiance de ses diocésains. Il convainquit publiquement Henri d'ignorance et d'imposture, et l'obligea de quitter son diocèse. Il avait été convaincu, avant le retour du prélat, d'avoir commis un adultère le jour de la Pentecôte, ainsi que de plusieurs autres crimes. Le pape Eugène III envoya, en 1147, un légat dans ces provinces. S. Bernard s'y rendit en même temps pour garantir les peuples des erreurs et du fanatisme qui désolaient ces contrées. Henri prit la fuite; mais il fut arrêté et mis dans les prisons de l'archevêché de Toulouse, où il mourut. Les henriciens, ses disciples, se répandirent dans les provinces méridionales, et ils y donnèrent des scènes scandaleuses.

HENRI. (*Voy.* Buche, Gand et Suze.)

HENRI DE SAINT-IGNACE, carme de la ville d'Ath en Flandre, enseigna la théologie avec réputation, et passa par les charges les plus considérables de son ordre. Il fit un long séjour à Rome, au commencement du pontificat de Clément XI, et mourut à la Cavée, maison des carmes, près de Liége, vers 1720, dans un âge très-avancé. Sa principale production est un corps complet de théologie morale, assez méthodique, sous le titre d'*Ethica amoris*, Liége, 1709, 3 vol. in-fol. Il y a des choses que des théologiens n'ont pas trouvées exactes; il a été prohibé à Rome en 1714 et 1722. On a encore de lui un autre livre de théologie, intitulé : *Theologia vetus, fundamentalis, ad mentem resoluti doctoris J. de Bachone*, Liége, 1677, in-fol.; *Molinismus profligatus*, ibid., 1715, 2 vol. in-8; *Artes jesuiticæ in sustinendis novitatibus, laxitatibusque sociorum*, Strasbourg, 1717; *Tuba magna mirum clangens sonum.... de necessitate reformandi societatem Jesu, per Liberium Candidum*. C'est un recueil de pièces pleines d'animosité et peu conformes à la doctrine de l'*Ethica amoris*. Les gens du parti estiment l'édition de 1617, 2 gr. vol. in-12. Henri de Saint-Ignace se déclare hautement dans ses écrits pour la cause et les sentiments de Arnauld et du P. Quesnel.

HENRI (Pierre-Joseph), né à Châtelet, au pays de Liége, en 1711, fit son cours de théologie à l'université de Louvain, et fut nommé à la cure de Surice, qu'il administra pendant 46 ans. Il y remplit dignement les devoirs d'un pasteur vigilant et zélé pour le salut de son troupeau. Sa charité, industrieuse à prévenir les désordres de la jeunesse, lui faisait réunir souvent celle de son village dans quelque lieu particulier, et il y présidait lui-même aux divertissements innocents que l'on y prenait. Son principal soin était que ses paroissiens fussent parfaitement instruits des vérités de la religion; il ne négligeait rien pour entretenir dans ceux d'un âge avancé les connaissances salutaires dont ses catéchismes avaient si bien éclairé leur enfance. Cet homme respectable s'est vu réduit à vivre d'aumônes dans les dernières années de sa vie, et il mourut en 1791 à Namur, où il s'était retiré accablé d'infirmités. On a de lui : *De doctrina sacra*, Louvain, 1771, pet. in-12; *Explications sur le catéchisme des diocèses de Liége, Cambrai et Namur*, dont la 4[e] édition a paru à Liége en 1780, 4 vol. in-12; *Instruction familière, dogmatique et morale sur les quatre parties de la doctrine chrétienne*, Rouen, 1785, et Liége, 1786, 4 vol. in-12; *Discours familiers sur divers sujets de morale*, Liége, 1786, in-12; Rouen, 1787. Ce dernier volume se joint aux quatre précédents pour former un recueil de discours et d'instructions sur toutes les vérités de la foi, très-bien appropriés à l'intelligence du peuple. Il en a paru une édition où quelques expressions vieillies ont été changées, Lille, 1828, 5 vol.

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit en 1609, et fut mariée en 1625 à Charles I[er], roi d'Angleterre. Les amertumes qui suivirent les premières douceurs de son état, furent si cuisantes, qu'elle se donna elle-même la qualité de *reine malheureuse*. On rejeta sur elle le penchant qu'on attribuait à Charles I[er] pour la religion catholique, et on se déchaîna avec fureur; mais elle ne répondit à ces outrages que par des bienfaits. Quelques-uns de ses courtisans lui proposant de faire un exemple sur les plus furieux : *Il faut*, disait-elle, *que j'en serve aussi. Peut-on mieux faire sentir son autorité, qu'en faisant du bien à ceux qui nous persécutent?* Elle ne voulait pas même qu'on lui dît les noms de quelques personnes qui la rendaient odieuse aux principaux de la cour. « Je vous le défends, disait-elle; s'ils me haïssent, » leur haine ne durera peut-être pas toujours, et » s'il leur reste quelque sentiment d'honneur, ils » auront honte de tourmenter une femme qui prend » si peu de précaution pour se défendre. » Cependant le feu de la guerre civile embrasait toute l'Angleterre. Le roi, toute la famille royale, avaient été obligés de quitter Londres. La reine passe en Hollande, vend ses meubles et ses pierreries, et achète des vivres et des munitions dont elle chargea plusieurs vaisseaux. Après avoir étonné les Hollandais par son intrépidité et son activité, elle partit pour l'Angleterre. Une furieuse tempête vint l'assaillir, mais sans la décourager. Elle se tint, autant qu'elle put, sur le tillac du vaisseau, au milieu de l'orage, pour animer ses troupes, disant agréablement que *les reines ne se noyaient pas* (*reines* ou *raines* se disaient alors pour grenouilles, *ranæ*). Enfin, après avoir essuyé une foule de traverses et de périls, elle passa en France l'an 1644. Le mauvais état des affaires de la reine Anne d'Autriche ne lui permit pas de donner à sa belle-sœur, dans les troubles de la Fronde, les secours qu'elle aurait accordés à ses infortunes; et la fille d'un roi de France, épouse d'un roi d'Angleterre, se vit contrainte, comme elle le disait elle-même, de *deman-*

der une aumône au parlement pour pouvoir subsister. La mort funeste de son mari, exécuté en 1649, fut un nouveau surcroit de douleur; mais elle eut en 1660 la consolation avant sa mort de voir rétablir Charles II, son fils, sur le trône de ses pères. Elle fit deux voyages en Angleterre; et après avoir demeuré quelques jours à la cour de France, elle se retira à la Visitation de Chaillot. Elle y mourut en 1669, à 60 ans. Son corps fut transporté à Saint-Denis par ordre de Louis XIV. Bossuet prononça son oraison funèbre en présence de Monsieur et de Madame. Elle a été souvent réimprimée avec des notices sur Henriette de France, dans le recueil des *Oraisons funèbres* de ce grand orateur. On a une *histoire* de Henriette-Marie, avec un *journal de sa vie*, par C. C., Paris, 1690, 1693, in-8.

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, duchesse d'Orléans, était la dernière des enfants de Charles Ier, roi d'Angleterre, et de Henriette de France. (*Voy.* l'article précédent.) Elle naquit à Exeter en 1644, dans le temps que le roi son père était aux prises avec ses sujets ingrats et rebelles. La reine, sa mère, accoucha d'elle dans un camp, au milieu des ennemis qui la poursuivaient. Obligée de fuir, elle laissa sa fille, qui demeura prisonnière, quinze jours après sa naissance. Au bout d'environ deux ans elle fut heureusement délivrée de cette captivité par l'adresse de sa gouvernante. Elevée en France sous les yeux de sa mère, elle étonna bientôt par les agréments qu'on découvrit dans son esprit et dans ses manières. Philippe de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, l'épousa en 1661; mais ce mariage ne fut pas heureux. Le roi qui se plaisait beaucoup avec elle, lia un commerce étroit d'amitié et de bel-esprit. Il lui donnait souvent des fêtes; il lui envoyait des vers. Cette intelligence si intime jeta des alarmes dans la famille royale. Le roi se vit obligé de réduire l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime et d'amitié qui ne s'altéra jamais. Louis XIV se servit depuis de Madame pour faire un traité avec l'Angleterre contre la Hollande. La princesse, qui avait sur Charles II, son frère, le pouvoir que donnent l'esprit le plus insinuant et le cœur le plus tendre, s'embarqua à Dunkerque, chargée du secret de l'état. Elle alla voir Charles à Cantorbéry, et revint avec la gloire du succès. Elle en jouissait, lorsqu'une mort subite l'enleva à l'âge de 26 ans, à St-Cloud, en 1670. La cour fut dans une douleur et une consternation que le genre de mort augmentait; car Henriette s'était crue empoisonnée, et elle l'était en effet, non par le duc d'Orléans, comme on l'a répandu d'abord, mais, si l'on en croit le duc de Saint-Simon, par le chevalier de Lorraine. Celui-ci avait succédé au comte de Guiche dans la bienveillance de Monsieur. Il gouvernait despotiquement ce prince, et, par de faux rapports, entretenait sa froideur envers Madame, qui s'en plaignit au roi; le chevalier fut exilé. On raconte que, dans son dépit, il dépêcha de Rome un certain Morelli, pourvu d'un poison subtil qu'il remit à deux amis du chevalier, de la maison de Monsieur. L'un de ces scélérats jeta le poison dans un verre d'eau de chicorée, que Madame prenait assez ordinairement le matin. Le jour de sa mort, Madame en avait bu, et aussitôt après elle éprouva à l'estomac des douleurs aigües, et s'écria qu'elle était empoisonnée. Bossuet a fait son oraison funèbre. C'est un excellent tableau de la vanité des grandeurs humaines. Toute la cour fut émue par la touchante paraphrase de ces mots de l'Ecriture : *Omnes morimur et quasi aquæ dilabimur*. A ces paroles : « O nuit désastreuse, nuit effroyable ! où retentit » tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette » étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame » est morte ! » tout le monde fondit en larmes. Mme de Lafayette a écrit l'*Histoire* de cette princesse; il ne faut y chercher l'exactitude de l'histoire que dans les détails de la fin de la princesse. L'abbé Feuillet, qui assista la princesse dans ses derniers moments, a publié un *discours funèbre* précédé de la *relation de sa mort*, Paris, 1686, in-12.

HENRION DE PANSEY (Pierre-Paul-Nicolas, baron), président de la cour de cassation, né le 28 mars, et selon les registres de la cour de cassation le 22 avril 1742, à Tréveray près de Ligny en Lorraine, étudia le droit à Pont-à-Mousson, et vint à Paris au mois de novembre 1762. Reçu avocat l'année suivante, il fut inscrit sur le tableau quatre ans après, et resta dans l'obscurité jusqu'en 1773, malgré la publication de plusieurs ouvrages dignes d'estime. Enfin parut son *Traité des Fiefs, de Dumoulin, analysé et conféré avec d'autres feudistes*, 1773, in-4, dernier essai que l'auteur donnait avant de se déterminer à quitter le barreau, et qui décida sa réputation. Il l'avait dédié à Molé de Champlatreux, fils du premier président du parlement, exilé. Le chancelier Maupeou vit dans cet hommage rendu à un homme disgracié une sorte de protestation contre le coup d'état dont il avait été l'instigateur. Le censeur refusa d'approuver la dédicace, et le lieutenant de police en ordonna la suppression. Cependant on s'arracha dans le public le petit nombre d'exemplaires qui avait échappé aux recherches de l'autorité, et l'ouvrage obtint un succès de vogue. Dès lors Henrion de Pansey se vit surchargé d'affaires, et fut consulté sur les questions les plus importantes. Il poursuivit ses travaux sur la féodalité, et écrivit une grande partie des meilleurs articles du *Répertoire universel de Jurisprudence* de Guyot. Il s'occupait de compléter son *Traité des fiefs* par ses *Dissertations féodales*, dont deux volumes avaient déjà paru, lorsque la révolution, en éclatant, détruisit l'intérêt attaché à ses recherches sur les droits féodaux. Les autres volumes ne furent point publiés. Mais l'ouvrage d'Henrion, tel qu'il existe, n'en est pas moins un livre précieux que les jurisconsultes étudieront toujours avec fruit. Henrion quitta Paris et se retira dans son domaine de Pansey, près de Joinville, et y demeura durant le règne de la terreur. Nommé, sous le Directoire, administrateur de la Haute-Marne, il se fit estimer par sa modération et sa vigilance impartiale. Plus tard il professa la législation à l'école de Chaumont, et ses leçons furent suivies par de nombreux élèves. Après le

dix-huit brumaire, il devint membre de la cour de cassation, qu'il fut appelé à présider dans le mois de février 1809. L'empereur le nomma conseiller d'état, et lui accorda le diplôme de baron et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Après le 20 mars 1815, il crut, ainsi que la plupart de ses collègues, ne pas devoir suspendre l'exercice des fonctions de la cour, les regardant comme essentielles pour le maintien de l'ordre. Charles X voulut récompenser son savoir profond et son beau caractère, en l'appelant, en 1828, au poste éminent de président de la cour de cassation, devenu vacant par la mort de M. Desèze. Henrion de Pansey est mort à Paris, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge, le 23 avril 1829, avec les titres de commandant de la Légion d'honneur et de chevalier de l'ordre de Saint-Michel. On a de lui les ouvrages suivants, qui sont presque tous relatifs à la jurisprudence : *Eloge de Dumoulin; de Matthieu Molé; Mémoire pour un nègre qui réclamait sa liberté*, en vertu de ce principe de notre droit public : Celui-là est libre qui met le pied en France, 1770; *Traité des fiefs*, 1773, et plus tard *Dissertations féodales* (voy. ci-dessus); *Des pairs de France et de l'ancienne constitution française*, 1818, in-8; *De l'autorité judiciaire dans les gouvernements monarchiques*, Paris, 1818, in-4; 1827, 2 vol. in-8, 15 fr. L'objet de ce livre, bien écrit, et plein de recherches historiques, est de déterminer la compétence judiciaire, et d'établir la légalité du conseil d'état que Henrion regarde comme une institution consacrée par le temps, et meilleure que les vaines combinaisons de l'esprit. Ce corps avait été supprimé en 1791, comme étranger au système constitutionnel, et Lanjuinais disait que Napoléon ne l'avait rétabli que dans l'intention de se ménager une autorité plus absolue; *De la compétence des juges de paix*, 1827, in-8, 7 à 8 fr.; cet ouvrage, regardé comme classique, a été traduit en italien et en allemand; *Du pouvoir municipal et de la police intérieure des communes*, 1820, 1824, in-8; *Des biens communaux et de la police rurale et forestière*, 1825, in-8, 7 fr.; *Des assemblées nationales en France, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'en* 1814, Paris, 1829, 2 volumes in-8, 12 fr. (sans nom d'auteur); des *Mémoires* et des *Plaidoyers* publiés ou plutôt réimprimés dans les *Annales du barreau français*, 1825, in-8; *Du régime des bois communaux selon le nouveau code forestier*, 1827, in-8. On attribue encore à Henrion de Pansey l'*Eloge de l'abbé Pluche*, qui se trouve dans la *Galerie française*, 1771-1772, 2 vol. in-fol.

HENRIOT (François), né à Nanterre, de parents inconnus, en 1761, fut pendant quelque temps domestique à Paris. Nommé commis aux barrières, lorsque, le 13 juillet 1789, une troupe de factieux y alla mettre le feu, au lieu de les défendre, il se joignit aux révoltés. Jusqu'au 10 août 1792, Henriot ne fut qu'un obscur satellite employé à commettre des crimes; mais, quand le trône se fut écroulé, il se mit à la tête d'une horde sanguinaire, et dirigea les massacres des 2 et 3 septembre, principalement dans l'église des Carmes, où l'on avait entassé une foule d'ecclésiastiques. Ce fut lui qui, dans la section du Jardin du Roi, appelée alors des Sans-Culottes, fit délivrer, sur la caisse de la commune, des mandats aux *citoyens qui avaient*, disait-il, *travaillé au décès des prêtres de Saint-Firmin*. Ces exploits lui acquirent un grand ascendant. Devenu chef de la force armée et ensuite commandant provisoire de la garde nationale, il organisa contre les girondins les rassemblements du 31 mai, qui obtinrent de la convention la proscription de vingt-deux de ses membres. La commune, voulant donner à Henriot une marque de sa reconnaissance, le nomma alors définitivement commandant de la garde nationale. Le 9 thermidor, après avoir conduit au supplice cinquante victimes, malgré les cris du peuple rassasié de sang, il vola au secours de Robespierre; mais cette populace, qu'il avait tant de fois excitée, ne l'écoutait plus : il fut arrêté lui-même. Coffinbal, un des présidents du tribunal révolutionnaire, coupant les cordes dont il était lié, le fit évader. Henriot s'élança aussitôt sur un cheval, et, rencontrant une compagnie de canonniers, il leur ordonna de pointer leurs pièces contre la convention : ils obéirent; mais, les voyant peu disposés à faire feu, il n'osa le leur ordonner. Cependant le parti vainqueur, à tout moment plus puissant, vint l'attaquer. Henriot alla se réfugier à la maison commune, où était Robespierre. Mais, glacé par la crainte et presque dans un état d'ivresse, il ne prit aucune mesure pour sauver son parti. Coffinhal, indigné de sa lâcheté, le saisit par le milieu du corps et le jeta dans l'égoût de l'Hôtel de Ville, d'où il fut retiré pour être conduit le lendemain à l'échafaud, avec Robespierre, le 24 juillet 1794. Ce brigand avait alors trente-trois ans.

HENRIQUEZ (Henri), né à Porto en Portugal, fut admis dans la société des jésuites par saint Ignace, enseigna avec réputation la théologie à Salamanque, où il eut Suarez pour disciple, et ensuite à Cordoue. Ayant obtenu la permission de passer dans l'ordre de saint Dominique, il quitta l'habit de cet ordre avant d'avoir fait sa profession, pour reprendre celui de saint Ignace. Il mourut à Tivoli en 1608, à 72 ans, laissant : *De fine hominis*, qu'il avait composé l'an 1594 : il y a des choses favorables à Molina, entremêlées de critiques; une *Somme de théologie morale*, en latin, Venise, 1600, 3 vol. in-fol.

HENRIQUEZ (Jean-Chrysostome), laborieux écrivain de l'ordre de Cîteaux, né d'une famille noble de Madrid en 1595, fut commissaire général des religieux irlandais de son ordre, grand prieur de l'ordre de Calatrava, et historiographe général de la congrégation des Bernardins d'Espagne. Il mourut à Louvain en 1632, âgé de 37 ans. Il a laissé un très-grand nombre d'ouvrages qui tendent presque tous à éclaircir l'histoire de son ordre, entre autres : *Menologium Cisterciense, cum notis*, Anvers, 1639, 2 vol. in-fol.; *Fasciculus sanctorum ordinis Cisterciensis*, Bruxelles, 1623,

in-fol.; *Lilia Cisterciensia*, Douai, 1633, in-fol. Ce sont les vies des saintes vierges de son ordre. On a inséré quelques-uns de ces ouvrages dans la *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Cîteaux* de Charles Visch, et dans la *Bibliothèque espagnole* de Nicolas Antoine.

HENRY (Robert), théologien et historien, écossais, né dans le comté de Sterling en 1718, mourut en 1790. On lui doit une *Histoire de la Grande-Bretagne*, Londres, 1771, 6 vol. in-4, 72 à 96 fr., et 1795, 12 vol. in-8. Elle est rédigée sur un plan nouveau, et l'auteur y traite non-seulement de l'histoire civile de chaque époque, mais encore de la religion, de la constitution du gouvernement, des cours de justice, du commerce, de la marine, des mœurs, etc. Cette histoire, remplie de recherches savantes, a été continuée jusqu'au règne de Jacques Ier, par Petitt Andrews. La continuation a été imprimée en 1796, In-4, et 2 vol. in-8. Boulard et Cantwell en ont donné une traduction française, Paris, 1789-96, 6 vol. in-4, sans la continuation.

HENRYS (Claude), avocat du roi au bailliage de Forez, sa patrie, né en 1615, et mort en 1662, était très-versé dans le droit canon et civil, dans l'histoire, dans le droit public et les intérêts des princes. Il fut avocat de roi au bailliage de Forez en 1639. Il était souvent consulté sur les affaires d'état par plusieurs ministres, soit en France, soit des pays étrangers. Sa probité, sa politesse, sa prudence, son désintéressement égalaient ses lumières. On a de lui: un excellent *Recueil d'arrêts*, 1708, 2 vol. in-fol., avec les observations de Bretonnier. Henrys accompagna sa collection de notes utiles et agréables. Dans les unes il éclaircit des principes de droit, et dans les autres il sème des traits de littérature et d'érudition. Le célèbre avocat Matthieu Terrasson a fait aussi des additions et des notes pour servir à une nouvelle édition de Henrys. Ces additions et ces notes ont été imprimées dans l'édition de 1738 et de 1772, 4 vol. in-fol., 45 à 60 fr.; *L'Homme Dieu*, ou *le Parallèle des actions divines et humaines de Jésus-Christ*.

HENSCHENIUS (Godefroi), jésuite flamand, né à Venrad, dans la Gueldre, en 1600, travailla pendant longtemps avec succès à l'immense compilation des *Actes des saints*, de Bollandus, qui avait été son régent, et ne servit pas peu à épurer les légendes des contes pieux et quelquefois ridicules, dont les écrivains des siècles d'ignorance les avaient remplis. Après avoir publié avec Bollandus les *Acta sanctorum* des mois de janvier et février, il donna avec le P. Papebroch, les *Vies des saints* des mois de mars et avril. Il donna aussi *Brevis notitia Galliarum et Belgii*, Anvers, 1658, in-8; *De tribus Dagobertis Francorum regibus*, Anvers, 1655, in-4, ouvrage curieux et savant; *Exegesis historica, seu diatriba de episcopatu Tungrensi et Trajectensi*, Anvers, 1653, in-4, où il soutient que le siége épiscopal de Tongres a été transféré à Maëstricht. Il mourut à Anvers en 1681. Le P. Papebroch a écrit sa *Vie*, et l'a insérée dans le 7e vol. des *Acta sanctorum* du mois de mai. On peut consulter la *Bibliotheca Belgica* de Foppens, pour voir les titres de ses nombreuses dissertations.

HENTEN (Jean), de Naline, près de Thouin, dans l'Entre-Sambre-Meuse, alla, étant encore enfant, en Portugal, où il se fit hiéronymite, et entra ensuite dans l'ordre de Saint-Dominique à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1551, puis prieur et préfet des études. La faculté de théologie le chargea, par ordre de Charles-Quint, de corriger la Bible et de lui rendre la pureté de l'ancien texte; il y travailla avec assiduité, et montra qu'il était digne de la confiance qu'on avait dans ses lumières. C'est principalement par ses soins que parut la première *Bible* nommée *de Louvain*, en 1547, et Anvers, 1570, avec des figures. (*Voy.* le P. Le Long, tome 1, p. 263.) Henten mourut à Louvain en 1566, âgé de 67 ans, épuisé par le travail et les austérités. On a encore de lui: les *Commentaires* d'Euthymius *sur les Evangiles*: ceux d'OEcuménius *sur saint Paul*; d'Aréthas *sur l'Apocalypse*, etc. (*Voy.* le *Belgium dominicanum* du P. Jonghe, p. 152.)

HEPBURN (Jacques), comte de Bothwel en Ecosse, eut part, selon l'opinion commune, au meurtre de Henri, lord Darnlei, qui avait épousé Marie, reine d'Ecosse, et que les historiens écossais nomment le roi Henri. Il eut la hardiesse de se saisir de la reine, de la conduire à Dunbar et de l'obliger à l'épouser. Appelé en jugement, il aurait été probablement convaincu du meurtre de Henri, si l'infâme Murray ne l'avait fait évader, pour ôter à la reine un témoin décisif de son innocence, et le détenir ensuite dans une étroite prison en Danemark, où il mourut en 1577. Hume, Robertson et d'autres auteurs protestants ou philosophistes ont voulu associer la reine au crime de Bothwel, mais Cambden (quoique ami d'Elisabeth et passionné contre les catholiques) et tous les écrivains impartiaux et instruits ont rendu témoignage à son innocence. (*Voy.* Marie Stuart, Murray.)

HÉPHESTION, ami et confident d'Alexandre le Grand, mort à Ecbatane en Médie, l'an 325 avant J.-C., fut pleuré par ce héros. Héphestion, suivant l'expression de ce prince, « aimait Alexandre, au » lieu que Cratérus aimait le roi. » Le conquérant donna des marques de la plus vive douleur, et même d'une douleur cruelle et insensée. Il interrompit les jeux, il fit mourir en croix le médecin qui l'avait soigné dans sa dernière maladie. On a parlé diversement du genre d'amour qu'il avait eu pour ce courtisan; mais l'atrocité des regrets fait assez voir que c'était un amour absurde. En tout cas il n'y aura pas de jugement téméraire de croire que le conquérant ne mit pas plus de sagesse dans cet attachement, que dans celui qu'il eut pour l'eunuque Bagoas.

HÉPHESTION, grammairien grec, d'Alexandrie, du temps de l'empereur Vérus, dont il nous reste *Enchiridion*, *græcè*, Florent., 1526, in-8; *idem de metris et poematib. cum scholiis*, *gr.*, Paris, 1553, in-4, 4 à 6 fr., Traj. ad Rhen., 1726, in-4, 8 à 9 fr.; Oxonii, 1810, in-8, 24 fr.

HERACLEONAS, 4e fils de l'empereur Héraclius et de Martine, seconde femme de ce prince, naquit en 626. Son père le nomma en 641 son successeur à l'empire, avec Héraclius-Constantin son frère aîné. Ainsi il occupa, dès l'âge de 15 ans, la seconde place du trône de Constantinople. Héraclius-Constantin, étant mort 4 mois après, empoisonné, à ce que l'on croit, par Martine, Héracléonas demeura seul empereur sous l'autorité de sa mère. La haine que les forfaits de cette princesse avaient inspirée, devint funeste à l'un et à l'autre. Une cabale, formée par un courtisan habile, les contraignit d'associer à l'empire le prince David, surnommé *Tibère*, frère d'Héracléonas, et Constant, fils d'Héraclius-Constantin. On vit donc trois empereurs à Constantinople, à la tête desquels était une femme ambitieuse. Mais ce gouvernement monstrueux ne dura pas longtemps. Le sénat ayant fait arrêter Héracléonas et Martine, on coupa le nez au fils, et la langue à la mère, afin que la beauté de l'un et l'éloquence de l'autre ne fissent plus aucune impression sur le peuple. On les conduisit ensuite en exil, où ils finirent leurs jours. Héracléonas avait régné environ six mois depuis le meurtre de son frère.

HÉRACLIDE DE PONT, philosophe d'Héraclée dans le Pont, disciple de Speusippe et d'Aristote, est moins connu par ses ouvrages que par un trait de vanité. Il voulut faire accroire qu'au moment de sa mort il était monté au ciel. Il pria un de ses amis *de mettre un serpent dans son lit* à la place de son corps, afin qu'on crût que les dieux l'avaient enlevé. Le serpent n'attendit pas l'instant de sa mort pour se montrer; quelqu'un ayant fait du bruit, il sortit et découvrit ainsi la fourberie d'Héraclide. Il vivait vers l'an 336 avant J.-C. On trouve quelque chose sous son nom dans l'*Esope*, d'Alde, 1505, in-fol. Les *fragments* de ses ouvrages ont été recueillis sous ce titre : *Heraclidis Pontici fragmenta de rebus publicis, edidit D. Koeler, avec une version allemande*, Halle, 1804, in-8, 4 fr., pap. vél., 6 fr.

HÉRACLITE, célèbre philosophe grec, natif d'Ephèse, florissait vers l'an 500 avant J.-C. Il était mélancolique, pour ne pas dire sauvage, et pleurait sans cesse sur les sottises humaines, plus dignes d'exciter le rire que la pitié. Cette triste habitude, ou, si l'on veut, ces grimaces de commande, par lesquelles il aspirait à la célébrité, jointe à son style énigmatique, le firent appeler le *philosophe ténébreux* et *le pleureur*. Sans doute on a exagéré son humeur chagrine. Cependant son nom est resté comme le type de la secte des pessimistes. Il composa divers *traités*, entre autres un *sur la Nature*, dans lequel il enseignait que tout est animé par un esprit; qu'il n'y a qu'un monde qui est fini, qu'il a été formé par le feu, et qu'après divers changements il retournerait en feu. Euripide ayant envoyé une copie de cette production à Socrate, celui-ci, en la lui renvoyant, lui dit : « Que ce qu'il avait compris de ce livre, lui avait » paru bon, et qu'il ne doutait point que ce qu'il » n'avait pas pu entendre, ne fût de même; » comme si des choses inintelligibles dans un ouvrage de philosophie, pouvaient être réputées bonnes. Darius, roi de Perse, ayant vu le même ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à l'auteur, pour le prier de venir à sa cour, où il serait plus considéré qu'en Grèce. Le philosophe le refusa brusquement, et répondit en rustre aux politesses prévenantes de ce monarque. On dit que la conversation des hommes ne faisait qu'irriter son humeur chagrine; il prit une si grande aversion pour eux, qu'il se retira sur une montagne, pour y vivre d'herbes avec une société digne de lui, les bêtes sauvages. Cette vie lui ayant causé une hydropisie, il descendit à la ville, et consulta par énigmes les médecins, leur demandant : *S'ils pouvaient rendre serein un temps pluvieux?* Les médecins n'entendant rien à ses demandes, il s'enferma dans du fumier, croyant dissiper, par cette chaleur empruntée, l'humeur qui était chez lui en trop grande abondance; mais comme ce remède ne le guérissait point, il se laissa mourir, âgé de 60 ans. On rapporte de lui quelques bons mots et quelques sentences assez communes. Il répondit aux Ephésiens, qui s'étonnaient de le voir jouer aux osselets avec des enfants, « qu'il aimait encore mieux s'amuser ainsi, » que de se mêler dans leurs affaires. » Il avait pour maximes, « qu'il fallait étouffer les querelles dans » leur naissance, comme on étouffe un incendie; » et que « les peuples doivent combattre pour leurs » lois comme pour leurs murailles. » Il croyait que « la nature de l'âme était une chose impénétrable. » Il nous reste quelques fragments de ce philosophe, que Henri Etienne imprima avec ceux de Démocrite, de Timon, et de plusieurs autres, sous le titre de *Poesis philosophica*, Paris, 1573, in-8. Une édition de ces fragments a été aussi publiée par Richard Lubin avec une version latine, Rostock, 1601, in-8. *Voy.* aussi *De principio rerum naturalium ex mente Heracliti physici exercitatio*, Leipzig, 1697, et *De rerum naturalium genesi ex mente Heracliti physici dissertatio*, ibid., 1702.

HÉRACLIUS, empereur romain, né vers l'an 575 d'Héraclius, gouverneur d'Afrique, détrôna Phocas qui tyrannisait ses sujets, et se fit couronner à sa place en 610, après lui avoir fait trancher la tête. *Quoi!* lui dit-il, *tu n'avais usurpé l'empire que pour faire tant de maux au peuple!* — Phocas lui répondit : *Gouverne-le mieux*. Le nouvel empereur profita de cet avis. Les onze premières années du règne d'Héraclius furent extrêmement malheureuses : la peste, la famine, des tremblements de terre, dépeuplèrent les plus belles provinces d'Asie. Les Perses, en Orient; les Arabes, les Bulgares, les Esclavons en Occident, couvrirent ces pays de ruines. A cela vint se joindre une maladie inconnue, que l'on croit être la *petite vérole*, et que les Abyssins avaient apportée en Orient; de là les Lombards la répandirent dans l'Occident. Les Perses vinrent camper sous les murs de Chalcédoine en face de Constantinople. Héraclius fit la revue de ses troupes, les disciplina, et mit un nouvel ordre dans l'état. Le monarque persan envoya une armée formidable dans la Palestine en 614. Jérusalem

fut prise, les églises furent brûlées, un grand nombre de clercs, de moines, de religieuses et de vierges massacrées, les chrétiens vendus aux juifs, les vases sacrés, entre autres le bois de la vraie croix enlevés. Le vainqueur jure « qu'il n'accorderait pas la paix à l'empereur et à ses peuples, » qu'à condition qu'ils renonceront à Jésus-Christ » et qu'ils adoreront le soleil, la divinité des » Perses (1). » Héraclius, outré de ces insolences, marcha contre Chosroès, le défit en plusieurs rencontres, depuis l'an 622 jusqu'en 627. Le roi barbare, poursuivi jusque dans ses états, y trouva Syroès son fils aîné, qu'il avait voulu déshériter, les armes à la main. Syroès l'ayant fait enfermer dans une dure prison, fit la paix avec Héraclius, et lui rendit le bois de la vraie croix. L'empereur emporta cette précieuse relique à Constantinople, où il fit son entrée avec la plus grande magnificence. Au commencement de l'année suivante, en 629, il s'embarqua pour la Palestine, dans le dessein d'aller déposer ce saint trésor à Jérusalem et d'y rendre grâces à Dieu de ses victoires. Il voulut porter la croix sur ses épaules, en entrant dans la ville, et accompagner cette cérémonie de la pompe la plus éclatante; mais il se sentit arrêté tout-à-coup, et dans l'impossibilité d'avancer. Le patriarche Zacharie, de retour de Perse, où il avait été mené captif par ordre de Chosroès, lui ayant représenté que cette pompe ne s'accordait pas avec l'état d'humiliation où était le fils de Dieu, lorsqu'il porta sa croix dans les rues de Jérusalem, l'empereur quitta aussitôt ses vêtements précieux, sa couronne, sa chaussure, et, dans cet état d'humilité et de pauvreté, il accomplit sans peine son pieux dessein. On célébra comme un jour de fête, celui où cet instrument de salut avait été remis à sa place. C'est l'origine de la fête de l'*Exaltation de la sainte Croix*, célébré par les Grecs et les Latins le 14 septembre : fête qui est en même temps la célébration du triomphe général de la croix, sur toutes les pompes et les puissances du monde, et qui rappelle cette époque si glorieuse à l'Eglise, « où, comme s'exprime » un historien, les empereurs si longtemps acharnés contre la croix s'avouèrent à la fin vaincus, » déposèrent les armes, et devinrent les défenseurs » et les adorateurs de cette même croix. Ce changement ne fut point l'ouvrage des hommes; il ne put » se faire que par un miracle de la toute-puissance » divine. » (*Voy.* CONSTANTIN LE GRAND.) Héraclius se fit admirer par sa piété pendant les six années qu'il fit la guerre aux Perses; mais s'étant laissé séduire par les partisans du monothélisme qui infectait alors l'empire, il publia en 639 l'édit qu'on nomme l'*Ecthèse*, c'est-à-dire, exposition : comme si ce n'eût été qu'une simple exposition de foi. Cet édit, formellement hérétique, fut condamné à Rome l'année suivante 640, par le pape Jean IV, dans un concile. L'empereur sentit sa faute; il écrivit au souverain pontife que cet édit n'était point de lui; que le patriarche Sergius l'avait composé, et l'avait engagé à le publier sous son nom; mais qu'il le désavouait, puisqu'il causait tant de troubles. Pendant ces disputes, les Sarrasins s'emparaient de l'Egypte, de la Syrie et de toutes les plus belles parties de l'empire. Héraclius était hors d'état de s'opposer à leurs conquêtes. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui le mit au tombeau en 641, à 66 ans, après 30 ans de règne. « On ne sait, dit l'abbé » Guyon, quel rang lui assigner parmi les princes. » Sur la fin de son règne, il donna plutôt des marques de timidité que de courage. La sagesse, » l'activité, la valeur qu'il avait fait éclater pendant la guerre persique, sont dignes d'admiration; mais dans les derniers temps, on ne trouve » plus le vainqueur de Chosroès. C'est un controversiste, qui paraît aussi peu touché des affaires de l'empire, qu'il est empressé *de décider* » celles de la religion. Il abandonna *les devoirs* » d'un monarque, pour faire les fonctions d'un évêque. »

(1) Quelques savants modernes ont nié ce fait, et Voltaire entre autres : on devine bien pourquoi.

HÉRACLIUS-CONSTANTIN, fils d'Héraclius et de Flavia Eudoxia, naquit à Constantinople en 612, et succéda à son père en 641. Il partagea le trône impérial avec Héracléonas son frère, fils de l'impératrice Martine, conformément aux dernières volontés d'Héraclius. Mais ayant appris que son père avait déposé un trésor considérable chez Pyrrhus, patriarche de Constantinople, et qu'il devait être remis à l'impératrice Martine, dans le cas de quelque disgrâce, il fit enlever cet argent. Martine se vengea, dit-on, en l'empoisonnant; mais ce fut un bruit populaire, destitué de preuve. Comme il se vit frappé à mort, il distribua le trésor qu'il avait volé, aux soldats, pour qu'ils fussent favorables à son fils Constant. Il expira le 25 mai 641, après avoir porté le sceptre 3 mois et 23 jours. L'enlèvement d'un dépôt sacré par le testament de son père, ne donne pas lieu de croire qu'un plus long règne eût été consacré à la sagesse et à la justice. Cet empereur est le dernier qui ait pris le titre de consul.

HÉRAULT DE SECHELLES (Marie-Jean), né à Paris en 1760, se distingua dès l'âge de 20 ans dans la carrière du barreau, et devint, *par la* protection de la reine, avocat général au parlement; mais, effacé par Dambray, il crut venger son amour propre en prenant un parti opposé, et se jeta dans la révolution. Député à l'assemblée législative par le parlement de Paris, il abandonna tour à tour le parti des feuillants et celui des girondins, et finit par être un jacobin en bas étage. Sa vanité reçut quelque satisfaction lorsqu'il obtint le fauteuil de président. Il l'occupa aussi à la convention où l'avait porté le département de Seine-et-Oise. Ses fonctions étant expirées, il remplit en Savoie une mission dont le but était d'entamer des négociations avec les puissances coalisées. Absent lors du procès de Louis XVI, il adressa, de concert avec ses collègues Grégoire, Jagot et Simond, à la convention, une lettre d'adhésion à la condamnation de ce prince. De retour dans la capitale, après la consommation du crime, il se lia avec les terroristes et contribua de toutes ses forces à la chute de la gironde. Adjoint au comité de salut public, il fut chargé de rédiger la nouvelle constitution de 1793,

et nommé ensuite président de la convention pour faire les honneurs de la fête qui eut lieu le jour où les députés se réunirent pour accepter cette constitution. Il quitta le comité de salut public au mois de septembre 1793, et fut envoyé dans le Haut-Rhin, d'où ce scélérat écrivait : « J'ai semé quelques guillotines sur ma route, et je trouve que cela produit déjà un excellent effet. » Ce fut le terme de sa gloire révolutionnaire. Robespierre le fit conduire, le 19 mars 1794, dans les prisons du Luxembourg, où il prépara avec insouciance l'édition d'un ouvrage intitulé, *Théorie de l'Ambition.* Impliqué dans le procès de Danton et de Camille Desmoulins, il fut traîné avec eux devant le tribunal révolutionnaire, et répondit comme eux aux questions qu'on lui adressait, par des plaisanteries aussi singulières qu'indécentes. Près de monter sur l'échafaud, il s'approcha de Danton, qu'il voulut embrasser. « Monte donc, lui dit cet homme féroce, en le repoussant, nos têtes auront le temps de se baiser dans le panier. » Il fut exécuté le 5 avril 1794. Ainsi finit celui que l'ambition et l'impiété conduisirent aux derniers excès. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Eloge de Suger, abbé de Saint-Denis*, 1779, in-8; *Visite à Buffon*, 1785, in-8. Cet ouvrage a reparu en 1802 sous le titre de *Voyage à Montbard; Détails sur la société d'Olten*, 1790, in-8; *Théorie de l'Ambition*, publiée pour la première fois par Jean-Baptiste Saignes, Paris, 1802, in-8, avec des notes de l'éditeur. Cette production, qui repose tout entière sur le matérialisme, n'est qu'un recueil de maximes absurdes quand elles ne sont pas criminelles, exprimées dans un style obscur et pédantesque; *Rapport sur la Constitution de* 1793, publié la même année dans un livre intitulé, *Constitution du peuple français.*

HERBELOT (Barthélemi d'), savant orientaliste, né à Paris en 1625, montra dès son enfance beaucoup de goût et de talent pour les langues de l'Asie. Il se fortifia dans plusieurs voyages à Rome, où étaient alors Luc Holsténius et Léon Allatius, qui l'aimèrent et l'estimèrent. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, lui fit présent d'une bibliothèque de manuscrits orientaux, exposée en vente, lorsqu'il passa à Florence. Le grand Colbert l'ayant invité de revenir dans sa patrie, il ne put partir de Florence qu'après avoir montré les ordres précis du ministre qui le rappelait. Quand il parut à la cour de France, le roi l'entretint plusieurs fois, et lui accorda une pension de 1,500 livres. Le chancelier de Pontchartrain lui obtint ensuite la chaire de professeur royal en langue syriaque. Il mourut à Paris en 1695. C'était un homme d'une vaste littérature, et d'un caractère supérieur à toutes ses connaissances; il ne parlait jamais de science, qu'il n'y fût invité par ses amis. Sa probité égalait son savoir, et elle fut d'autant plus sûre, qu'elle était fondée sur un grand fonds de religion. L'ouvrage qui fait le plus d'honneur à sa mémoire, est : *Bibliothèque orientale*, ou *Dictionnaire univ. contenant tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient*, Maestricht, 1776; *Supplément (par Visdelou)*, ibid., 1780, 2 tom. in-fol., 12 à 24 fr. L'ancienne édition, Paris, 1697, in-fol., est à très-bas prix. La plus complète est celle de la Haye, 1777-79, 4 vol. in-4, 48 à 60 fr., gr. pap., 72 fr.; il faut voir si l'on trouve dans le tom. 4 les additions de Schultens, qui n'ont paru qu'en 1782. On fait peu de cas de l'abrégé de cette bibliothèque qu'a donné Desessarts, Paris, 1782, 6 vol. in-8. C'est un livre nécessaire à ceux qui veulent connaître les langues, le génie de l'histoire et les coutumes des peuples de l'Orient.

HERBERAY DES ESSARTS (Nicolas d'), commissaire d'artillerie, mort en 1552, sortait d'une famille noble de Picardie. Il est connu principalement par des *traductions* d'*Amadis des Gaules*; 1540, in-fol., entreprise par ordre de François Ier; du premier *livre de la Chronique du très-vaillant et redouté don Flora de Grèce,* 1552, in-fol.; réimprim., Lyon, 1572, 1 tom. en 2 vol. in-16; Paris, 1573, in-16, 6 à 9 fr.; des *sept livres de Flavius-Josèphe*, 1557, in-fol.; de l'*Orloge des princes*, etc. Il avait pris pour devise, suivant l'usage de son temps, ces mots espagnols : ACUERDO OLVIDO, c'est-à-dire, *souvenir* et *oublier*. La liste de ses ouvrages se trouve dans les *Mémoires de Nicéron.*

HERBERSTEIN (Sigismond, baron d'), seigneur de distinction de la Basse Styrie, né en 1486, fut employé dans des négociations honorables dans le XVIe siècle, sous les empereurs Maximilien, Charles-Quint et Ferdinand, en Russie, en Danemark, à Constantinople. Il a profité de son séjour en Russie pour donner un savant *Commentaire* sur cet empire, en latin, Bâle, 1556, in-fol., avec des figures et des cartes, ibid., 1571, in-fol.; Anvers, 1557, in-8. Il a été traduit du latin en allemand, Vienne, 1557, in-8, etc., et en italien, Venise, 1558, in-4. On l'a inséré dans *Rerum Moscoviticarum scriptores varii,* Francfort, 1700. Herberstein mourut en 1566.

HERBERSTEIN (Charles, comte de), évêque de Laybach, dans la Carniole, né en 1722, mort en 1787, fut un des prélats qui secondèrent le plus les réformes ecclésiastiques de Joseph II. En 1782, il publia une *Lettre pastorale,* où il prétendit exposer, d'après la tradition de l'Eglise, les droits des princes, des évêques et du pape. La part du pape, que pour cette raison il plaçait la dernière, était fort mince; mais en revanche celle du prince était fort grande. Pie VI, dans son voyage à Vienne, lui en témoigna son mécontentement; au contraire, l'empereur, ne cessant de le protéger, pria le pontife d'ériger en métropole le siége de Laybach. Le pape ne se refusa pas à la mesure en elle-même; mais il crut devoir la différer, pour ne pas avoir l'air de favoriser un prélat qui le méritait si peu. La mort de l'évêque, qui avait répondu au saint Père par un *Mémoire apologétique*, mit fin à la négociation. La *Version* du nouveau Testament en langue vulgaire, donnée en 1786 par ce prélat, n'obtint pas une approbation générale : toutefois, il ne paraît pas qu'il en fût l'auteur. On lui reprochait aussi d'avoir introduit dans les provinces autrichiennes les écrits des appe-

lants français, et d'autres ouvrages favorables aux nouvelles réformes.

HERBERT (Edouard), plus connu sous le nom de *lord Herbert de Cherbury*, né au château de Montgommery, dans le pays de Galles, en 1581, fut envoyé par Jacques Ier en ambassade vers Louis XIII. Il servit sous Maurice de Nassau contre les Espagnols, et se distingua autant par ses talents militaires que par sa bravoure; et il aurait laissé une mémoire honorable, s'il avait voulu se contenter de la réputation qu'il s'était acquise comme guerrier et comme diplomate; mais il voulut écrire, et il ne mérita que celle d'un auteur impie et sans jugement. Malgré les faveurs dont il avait été comblé par Jacques Ier, il se montra ingrat en prenant parti contre Charles Ier, son fils et son successeur. Nous avons de lui : une *Histoire de Henri VIII*, in-fol.; *De religione gentilium, errorumque apud eos causis*, Amsterdam, 1700, in-8 : ouvrage plein d'erreurs et qui ne prouve ni le jugement, ni la sagesse de l'auteur; *De veritate*, Londres, 1645, in-4. L'auteur a répandu dans ces différents écrits, des principes de déisme et de naturalisme. On prétend que c'est dans cette source empoisonnée que puisèrent Spinosa et Hobbes. Il avait fait imprimer en 1639, in-4, une traduction de son traité de la vérité, sous ce titre : *De la vérité, en tant qu'elle est distincte de la révélation, du vraisemblable, du possible et du faux;* titre qui seul prouve la singularité et le désordre des idées de l'auteur; Gassendi en a réfuté les principes; *De expeditione Buckingham ducis in Ream insulam*, Londres, 1658. Le lord Herbert mourut en 1648. Un savant allemand, nommé *Kortholt*, fit imprimer en 1680, in-4, une *Dissertation sur les trois imposteurs de son siècle, Spinosa, Hobbes, et Herbert*. La vie de lord Herbert écrite par lui-même, publiée pour la première fois à Strawberry-Hill en 1764, a été réimprimée par Dodsley, 1770, in-4.

HERBERT (Thomas), écrivain anglais, né dans le XVIIe siècle à York, de la famille des comtes de Pembrock, voyagea en Asie et en Afrique. De retour dans sa patrie, il suivit le parti des parlementaires contre Charles Ier. Lorsqu'on eut ôté les domestiques à ce malheureux prince, on lui donna Herbert pour valet de chambre. Le sort du monarque le toucha; il le servit avec beaucoup d'attention, et écrivit l'histoire des derniers moments de ce prince, qu'il publia sous le titre de *Threnodia Carolina*, après le rétablissement de Charles II, et que Wood a insérée dans *Athenæ Oxonienses :* cet ouvrage a été réimprimé en 1816. Il fut créé baronnet et mourut fort âgé en 1681, à York. Il avait aussi publié la relation de ses voyages que Wicquefort a traduite en français, sous le titre de *Relation du voyage de Perse et des Indes orientales, fait par Herbert en* 1626 *et* 1627, Paris, 1663, in-4, 4 à 5 fr.

HERBIN (Auguste-François-Julien), orientaliste distingué, né à Paris en 1783, mort en 1806, fut élève de l'école des langues orientales; il fit tant de progrès qu'à l'âge de 16 ans il composa une grammaire arabe, qui n'est pas un chef-d'œuvre, il est vrai, car elle pèche sous le rapport de l'exactitude et de l'ordre du plan, mais qui est recommandable à bien des titres, et peut être considérée comme le fruit d'un esprit judicieux et instruit. Cette grammaire parut sous le titre de *Développement des principes de la langue arabe moderne, suivie d'un recueil de phrases, de traductions interlinéaires, de proverbes arabes, et d'un Essai de calligraphie orientale*, Paris, in-4, avec 11 planches. On a remarqué dans cet ouvrage cette dernière partie; l'auteur avait acquis dans cet art une grande habileté : non-seulement il avait dessiné le modèle des planches de sa grammaire, et il en avait entièrement dirigé le travail, mais encore il fut obligé souvent de graver des caractères pour empêcher l'irrégularité de l'exécution. Cette grammaire devait être suivie *d'un Dictionnaire arabe-français, et français-arabe*, et *différents fragments des Mille et une nuits;* mais la mort l'a arrêté avant d'avoir terminé ce travail. Il avait fait paraître en 1806, in-12, une *Notice sur Hafiz de Chyrâz*, l'un des plus célèbres poëtes persans, avec une imitation en vers de quelques *odes* de cet aimable auteur, surnommé l'*Anacréon de Chyrâz*. C'est Herbin lui-même qui a imprimé cette brochure avec une presse portative : il l'a distribuée seulement à ses amis, et elle est devenue fort rare. Le *Journal de Paris*, qui a publié sur Herbin une notice fort intéressante, a fait connaître aussi la liste de ses ouvrages manuscrits.

HERBINIUS (Jean), savant luthérien, né en 1633 à Pietschen, dans la Silésie, fut député en 1664 par les églises polonaises de la confession d'Augsbourg, pour aller solliciter des secours auprès des églises luthériennes d'Allemagne, de Suisse, de France et de Hollande. Il mit à profit ses voyages, et rechercha principalement ce qui pouvait avoir rapport aux cataractes ou chutes des fleuves, tant sur la terre qu'au-dessous. Il a laissé un savant traité sur cette matière, publié à Copenhague, sous ce titre : *Dissertationes de paradiso, de admirandis mundi cataractis supra et subterraneis, eorumque principio*, Amsterdam, 1678, in-4. Ce livre n'est pas commun et est recherché; il est plein d'une physique approfondie, et qui ne se roule pas sur les routes battues. On croit y voir cependant quelques traces du *Mundus subterraneus*, et autres de Kircher, mais qui eux mêmes sont écrits dans cet esprit et sur ce ton. On a de lui d'autres ouvrages. Les principaux sont : *Kiovia subterranea*, 1675, in-8; *De statu ecclesiarum Augustanæ confessionis in Polonia*, Copenhague, 1670, in-4; *Terræ motus et quietis examen*, in-12; *Tragicomœdia et Ludi innocui de Juliano imperatore apostata, ecclesiarum et scholarum eversore*, in-4. On voit dans cet ouvrage qu'il connaissait mieux le fameux Julien, que les philosophes modernes, qui en feraient presque un héros; *Examen controversiæ famosæ de solis vel telluris motu, theologico-philosophicum*, Utrecht, 1655, in-12; *Disputationes duæ de feminarum illustrium eruditione*, Wittemberg, 1657, in-4. Il mourut à Graudentz en 1676.

HERBS (Jean-Frédéric-Guillaume), naturaliste et ministre protestant, né à Petershagen, dans le Minden, en 1743, mort en 1807, a laissé différents écrits sur les insectes, les écrevisses, etc., tels que l'*Introduction succincte à la connaissance des insectes*, Berlin et Stralsund, 1784, 1787, 3 vol. in-8, avec 144 gravures coloriées; *Essai d'une Histoire naturelle des écrevisses et des crabes*, Zurich et Berlin, 1782, 1784, 3 vol. in-fol., avec gravures coloriées; *Système naturel des papillons*, Berlin, 1783, 1795, 7 vol. in-8, avec 180 gravures enluminées, etc.

HERDER (Jean-Godefroi de), célèbre écrivain allemand, surnommé le *Fénélon de l'Allemagne*, né à Mohrungen, petite ville de la Prusse orientale, en 1744, d'un pauvre maître d'école, homme pieux, mais ignorant, qui ne lui permettait d'autre lecture que celle de la Bible et de livres de chant usités à l'église. Son goût pour l'étude se manifesta de bonne heure; il se procurait des livres en secret, grimpait sur un arbre pour les lire sans être aperçu; et afin de les étudier avec plus de tranquillité, il se liait aux branches avec une courroie et passait des heures entières dans cette position. Ayant acquis une assez belle écriture, un prédicateur, nommé Trescho, se l'attacha comme copiste; mais, ayant aperçu bientôt en lui des dispositions très-heureuses, il lui donna ensuite, avec ses enfants, des leçons de latin et de grec, et le jeune Herder fit des progrès très-rapides. Un médecin russe qui logeait chez Trescho, l'emmena avec lui pour lui faire apprendre la chirurgie à Saint-Pétersbourg. Ils partirent ensemble; arrivé à Kœnisberg, il trouva des amis et des savants qui le retinrent et le conservèrent dans sa patrie. Ils le firent entrer dans le collége de cette ville. Après avoir terminé ses cours, il embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie, et entra dans le collége Frédéric, où il se chargea de l'éducation de quelques pensionnaires, et remplit les chaires vacantes; il suivait en même temps les cours de l'université, et devint le disciple de Kant, dont il devait être un jour l'adversaire. Il avait à peine 19 ans, lorsque son *Chant à Cyrus*, publié à l'occasion de quelques illustres exilés de Sibérie, commença à le faire connaître. Il avait déjà parcouru, avec une ardeur infatigable, presque toutes les branches des connaissances humaines. En même temps qu'on voyait revivre en lui un disciple de Platon, il se disposait à devenir l'émule des Mendelshon et des Lessing. Plusieurs *fragments* scientifiques ayant répandu son nom dans l'Allemagne, on l'appela à Riga en qualité d'instituteur de l'école de la cathédrale et de prédicateur. Dans la chaire évangélique il captiva tous les cœurs par son éloquence; au milieu de ses élèves, il savait leur communiquer le mouvement dont il était lui-même entraîné. Brûlant du désir de voyager et de connaître les hommes, il accepta l'offre qui lui fut faite d'accompagner en Allemagne et en France le jeune prince de Holstein-Eutin. Il partit en 1768, et il rencontra à Strasbourg Goëthe, avec lequel il se lia d'une amitié intime. A son retour en Allemagne, en 1770, le comte Guillaume de Schawenbourg-Lippe le nomma prédicateur de la cour, surintendant et conseiller consistorial à Buckebourg. Ayant obtenu en 1775 une chaire de théologie à Gottingue, il se rendit dans cette ville; il y aurait éprouvé quelques désagréments, parce que sa nomination n'avait pas été sanctionnée par le roi, si le duc de Saxe-Weimar ne l'eût tiré de cet embarras, en le nommant surintendant général, conseiller consistorial, et prédicateur de sa cour. C'est dans cet asile des sciences que Herder composa et perfectionna ses nombreux ouvrages. Il s'était marié, et dirigeait lui-même l'éducation de ses enfants, sans que ce soin l'empêchât de vaquer aux devoirs de ses divers emplois et à ses études. Herder contribua beaucoup à former d'utiles établissements dans les états de son protecteur. Il y fonda un séminaire d'instituteurs, perfectionna l'éducation publique, opéra plusieurs réformes dans la liturgie, et composa lui-même un nouveau catéchisme. Il avait été élu, en 1789, vice-président du consistoire et supérieur ecclésiastique; trois ans après, l'électeur de Bavière lui envoya des lettres de noblesse pour lui et ses descendants. Estimé des savants, chéri de ses amis, et digne de la confiance que lui accordaient le duc et toute la cour, il menait une vie heureuse et tranquille, lorsqu'il fut attaqué de sa dernière maladie. Sentant sa fin approcher, il tourna toutes ses pensées vers l'éternité, et composa un *hymne à Dieu*, qu'il ne put achever; l'on trouva sa plume à côté d'un vers non fini, et que vint interrompre sa mort, arrivée en 1803. Herder s'était souvent attiré le blâme des théologiens, en ce que, dans ses interprétations, il s'est éloigné quelquefois de l'exactitude de la tradition, et du dogme; mais il a su relever le mérite littéraire des ouvrages consacrés par la religion. Les érudits peuvent aussi lui reprocher d'avoir, dans les recherches sur les antiquités, fait usage souvent d'hypothèses et de métaphores brillantes. Cependant Herder a eu le mérite de ramener sans cesse la philosophie aux inspirations de la vertu. Il représente l'histoire, non comme la date des divers événements, mais comme un tableau vivant des desseins de la Providence sur la société humaine, comme un témoignage de notre destinée et une révélation lumineuse de notre avenir. Il est à regretter qu'un homme d'un tel mérite n'ait pas été éclairé par les lumières de la véritable religion. Heyne, conjointement avec Jean et Georges de Mulier, ont été les éditeurs des *OEuvres de Herder*, qu'ils publièrent après sa mort (en allemand), Tubingue, 1805-10, 39 vol. in-8, 220 fr. Cette importante collection est divisée en trois séries : savoir : *Religion et théologie*, 12 vol.; *Littérature et arts*, 14 vol.; *Philosophie et histoire*, 13 vol. Herder écrivait aussi purement en vers qu'en prose, et acquit à juste titre la réputation d'écrivain élégant, de bon poëte, de sage philosophe, de théologien profond, d'éloquent prédicateur et de savant presque universel. Son ouvrage intitulé *Idées sur la philosophie de l'histoire* a été traduit par Edgar Luinet, 1826-27, 3 vol. in-8, et les *Paramytes* ont été imitées par le Baron L. F. de Bilder-

beck. Le fils aîné de Herder, Guillaume-Godefroi, se voua à la médecine, et notamment à l'art des accouchements. Il a publié, en 1797, une *dissertation* latine sur ce sujet, et un autre *ouvrage* sur la même matière, écrit en allemand, Weimar, 1803. Il est mort en 1816.

HERDTRIC (Chrétien), jésuite flamand, savant dans l'histoire et les coutumes de la Chine, publia dans le XVIIe siècle, conjointement avec plusieurs de ses confrères, et par ordre de Louis XIV, le livre intitulé : *Confucius Sinarum philosophus, seu scientia Sinensis.* Il fut imprimé à Paris, 1687, in-fol. On accuse l'auteur et ses associés de n'être pas tout à fait exacts, de flatter le philosophe chinois, de montrer sa doctrine sous un jour trop avantageux, et de lui prêter des choses qu'il n'a jamais dites. (*Voy.* CONFUCIUS, COUPLET.)

HERENNIEN. (*Voy.* ZÉNOBIE.)

HÉRENTALS (Pierre de), ainsi nommé, parce qu'il était né à Hérentals, bourg de la Campine, dans le diocèse d'Anvers, vers l'an 1320, chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés, mort en 1390, est auteur : d'un *Commentaire sur les psaumes*, Cologne, 1483, et Rouen, 1504 ; ce n'est guère qu'une compilation, faite sans beaucoup de choix ; *Chronica ab orbis initio*, manuscrite, dont Baluze a détaché les *vies des papes Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Grégoire XI et Clément VII*, qu'il a insérées dans ses *Vies des papes d'Avignon*, par cet auteur, Paris, 1693, in-4. On conserve plusieurs autres ouvrages manuscrits de Hérentals dans l'abbaye de Floresse, diocèse de Namur, où il a été prieur pendant plus de 30 ans.

HÉRESBACH (Conrad), surnommé le *Columelle* de l'Allemagne, né à Héresbach, village du duché de Clèves, en 1509, fut gouverneur, puis conseiller du duc de Juliers, qui le chargea des affaires les plus importantes. Il lia une étroite amitié avec Erasme, Sturmius et Mélanchthon, et mourut en 1576. On a de lui : l'*Histoire de la prise de Munster par les anabaptistes*, jusqu'à leur supplice en 1536, Amsterdam, 1650, in-8 ; *Rei rusticæ libri quatuor*, Spire, 1595, in-8. Il publia aussi plusieurs éditions d'ouvrages grecs et latins. (*Voy.* la liste de ses écrits dans les *Mémoires de Nicéron*, tome 37.) Cet auteur possédait plusieurs langues mortes et vivantes.

HERI (Thierri d'.) (*Voy.* HERY.)

HÉRIBERT, clerc d'Orléans, hérétique manichéen, fut entraîné dans l'erreur par une femme qui venait d'Italie, et qui était imbue des rêveries de cette secte. Il se joignit à un de ses compagnons, nommé *Lisoïus* : et comme ils étaient tous deux des plus nobles et des plus savants du clergé, ils pervertirent un grand nombre d'autres personnes de diverses conditions. Le roi Robert assembla un concile en 1017, pour les faire rétracter : mais comme on ne put jamais les désabuser, on fit allumer, dans un champ près de la ville, un bûcher, où plusieurs furent brûlés.

HÉRICOURT (Louis de), savant jurisconsulte, né à Soissons en 1687, avocat au parlement de Paris en 1712, fut choisi l'année d'après pour travailler au *Journal des Savants*. Ses extraits, faits avec beaucoup d'ordre et de netteté, embellirent cet ouvrage périodique, et firent un nom à l'auteur qui passait pour le meilleur canoniste français. Ses *Lois ecclésiastiques de France, mises dans leur ordre naturel*, publiées pour la première fois en 1729, et réimprimées à Paris en 1771, in-fol., lui ont encore fait plus d'honneur, par la méthode et la clarté qui y règnent : on remarque cependant qu'en général il est peu favorable à la puissance ecclésiastique, et que quelques-uns de ses principes pourraient jeter le trouble dans l'administration des choses spirituelles. On a encore de lui : un *Traité de la vente des immeubles par décret*, 1727, in-4 ; un *Abrégé de la discipline de l'Eglise*, du P. Thomassin, in-4 ; des *OEuvres posthumes*, 1759, 4 vol. in-4. Cet habile homme mourut en 1753, aussi regretté pour son savoir que pour sa probité. — Julien de HÉRICOURT, son grand-père, mort en 1704, occasionna l'établissement de l'académie de Soissons, par les conférences qu'il tenait chez lui. Il a publié l'*Histoire* de cette société littéraire, en latin élégant, Montauban, 1688, in-8.

HÉRISSANT (François-David), né à Rouen en 1714, fut docteur en médecine de la faculté de Paris, membre de l'académie des sciences en 1748, et mourut en 1771, ou, selon Gilbert, en 1773. On trouve beaucoup de ses *Mémoires* dans ceux de l'académie.

HÉRISSANT (Louis-Antoine-Prosper), médecin et littérateur, né à Paris en 1745, de Jean-Thomas Hérissant, célèbre imprimeur, s'appliqua avec le plus grand succès aux belles-lettres et à l'étude de la médecine, pour laquelle il avait beaucoup de penchant. Il mourut en 1769, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et la rare satisfaction que donne un attachement constant et sincère à la vertu. On a de lui : l'*Eloge de Gonthier d'Andernach*, couronné par la faculté de médecine de Paris ; l'*Eloge de du Cange*, qui a eu l'accessit ; un *poëme sur l'Imprimerie*, en latin ; *Bibliothèque physique de la France*, ou *Liste de tous les ouvrages qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume*, 1771, in-8. Elle a été achevée et publiée par Coquereau, docteur régent de la faculté de Paris. — Théodore, son frère, littérateur distingué, a publié un grand nombre d'opuscules, dont on peut voir la liste dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, ou dans l'article biographique que Coquereau a inséré sur Théodore Hérissant, dans le *Magasin encyclopédique*, in-12.

HÉRITIER. (*Voy.* L'HÉRITIER.)

HERLICIUS (David), médecin et astrologue, naquit à Zeitz en Misnie en 1557, et mourut à Stuttgard en 1636, après avoir enseigné les mathématiques et la médecine dans diverses universités d'Allemagne. Il se mêlait de tirer des horoscopes, et faisait en même temps des almanachs. Il prédit, dans son *Antiturcicus miles*, que l'empire des Turcs serait bientôt détruit : mais on attend encore l'effet

de sa prédiction. On a de lui : des *poésies;* des *harangues*. Les unes et les autres oubliées.

HERLUISON (Pierre-Grégoire), né à Troyes en 1759, embrassa l'état ecclésiastique, et devint professeur à l'école militaire de Brienne. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé bibliothécaire de l'école centrale de l'Aube, puis de la ville de Troyes. Herluison revint dans la suite à des idées plus saines, et fut persécuté pour avoir osé, dans un discours public qu'il fut chargé de prononcer sur la journée du 9 thermidor, rappeler ses concitoyens aux anciens principes de la morale, de la politique et de la religion. Il mourut en 1811 à St-Martin-ès-Vignes près de Troyes. Il lut à la société littéraire de cette ville, dont il faisait partie, quelques ouvrages de sa composition, entre autres, quelques dissertations sur le *charlatanisme*, *la routine*, etc.; un *Eloge de Grosley*, et un autre du savant *Pierre Pithou*, ses compatriotes; un *Discours sur la bonne et mauvaise humeur*. Ces divers écrits sont peu remarquables du côté du style, mais on trouve de la sagesse dans les vues et de la correction. Quoiqu'il fût d'une santé fort délicate, il se chargea de classer la Bibliothèque de l'Aube, qui devait être composée de plus de 70,000 volumes. Il a laissé : *La Théologie réconciliée avec le patriotisme*, Troyes, 1790, in-12; Paris, 2 vol. in-12. Il cherchait à y établir, d'après les Pères, le droit des nations de se choisir le gouvernement qui leur convient, ou, ce qui revient au même, *la souveraineté du peuple*. Cet ouvrage donna lieu à Maultrot de publier un écrit intitulé : *Lettre d'un homme de loi à M***, réconciliateur de la théologie et du patriotisme*. Ce légiste, dans un autre ouvrage intitulé, *Origine et étendue de la puissance royale*, 1789 et 1790, soutient que tous les droits résident dans le peuple, dont les rois ne sont que les délégués. On sait aujourd'hui quels tristes résultats ont eus ces principes : *Le Fanatisme du libertinage confondu*, ou *Lettres sur le célibat des ministres de l'Eglise*, in-8; *Cours développé de rhétorique*, resté manuscrit; un *Traité sur la religion*, publié après la mort de l'auteur, par Boulage, sous ce titre : *De la religion révélée*, ou *De la nécessité des caractères et de l'authenticité de la révélation*, 1813, in-8. Il y a aussi d'Herluison quelques poésies latines, insérées dans l'*Anthologia poetica* de Thévenot, Paris, 1811, 2 vol. in-8. Elles sont médiocres, et, dit-on, au-dessous de sa prose.

HERMAN DE WIED, appelé ordinairement DE WEIDEN, du nom latin *Weda* ou *Weida*, du comté dont il était seigneur, archevêque de Cologne, était un prince faible et inconséquent. Il signala d'abord son zèle contre les nouvelles hérésies; mais il se laissa ensuite persuader que la prétendue réforme ne sapait pas par les fondements la catholicité; persuasion qui le porta jusqu'à établir Martin Bucer, prédicateur à Bonn. Il fit aussi accueil à Mélanchthon et à d'autres protestants. Les théologiens de Cologne publièrent, contre la nouvelle doctrine et contre le *livre de la réforme*, un *Antididagma*, ou *Contre-poison contre le venin de la fausse doctrine*, et s'adressèrent au pape et à l'empereur. Le premier, après avoir en vain cité l'archevêque qui continua à faire prêcher le luthéranisme, l'excommunia en 1545, et le déposa de son archevêché, qu'il donna au comte Adolphe de Schawenbourg, son coadjuteur. Le second, comme protecteur de l'Eglise, fit exécuter la sentence du pape. Herman prit le parti de se retirer dans son comté de Wied, où il mourut en 1552, obstiné, dit-on, dans son hérésie, à l'âge de 80 ans. Adolphe chassa les luthériens et rétablit la religion catholique. Une pareille scène désola l'église de Cologne trente ans après, sous Gebhard Truchsès. (*Voy.* ce mot.) Un moine apostat, dogmatisant à Bonn, tenta de faire l'apologie de ce Herman; mais il fut solidement réfuté dans une dissertation publiée en 1790, par de Buininck, conseiller de l'électeur Palatin.

HERMANN, moine de Richenou en Souabe, surnommé *Contractus*, parce que dès son enfance il avait eu les membres rétrécis, mourut à Aleshusen en 1054, à l'âge de 41 ans, avec la réputation d'un savant profond dans l'histoire et dans les langues. Outre une chronique *De sex ætatibus mundi*, qu'il nous a laissée, et qui a été continuée par Berthold de Constance, Bâle, 1529 et 1536, Saint-Blaise, 1790, 2 vol. in-4, on lui attribue le *Salve Regina*, l'*Alma Redemptoris*, et quelques ouvrages qui font honneur à sa piété. Le premier, quoiqu'en prose, vaut infiniment mieux que le second qui est en vers : il est plein d'onction et de sentiment, écrit d'un style simple, naturel et touchant. Cependant quelques auteurs croient que le *Salve Regina* est l'ouvrage d'Aimard du Monteil, évêque du Puy, légat du pape Urbain II, dans l'armée des croisés, et mort en 1098. (*Voy.* MONTEIL.) Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques anciens appellent cette prière l'*antienne du Puy*.

HERMANN (Paul), célèbre botaniste, né en 1646 à Halle en Saxe, voyagea en Italie, exerça la médecine dans l'île de Ceylan, et fut ensuite professeur de botanique à Leyde. Il mourut en 1695, laissant plusieurs ouvrages : *Catalogue des plantes du Jardin public de Leyde*, 1687 et 1720, in-8; *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1710 et 1726, 2 vol. in-4. Boecler donna une continuation de cet ouvrage, publiée en 1729, in-4; *Lugduno-Batavæ Flores*, 1690, in-8; *Paradisus Batavus*, Leyde, 1698, in-4, fig., 6 à 8 fr.; *Musæum Zeylanicum*, 1717, in-8. Linnée en a donné une édition, Amsterdam, 1748, in-4, avec fig., où les plantes sont arrangées suivant l'ordre botanique qu'il a inventé. Le savoir de Hermann était généralement reconnu en Europe; mais il n'empêcha pas qu'il ne fût assez malheureux.

HERMANN (Jacques), professeur du droit naturel et de morale à Bâle, où il était né en 1678, fut au nombre des académiciens étrangers de l'académie de Berlin et de celle des sciences de Paris. Dès son enfance il avait montré beaucoup de goût pour les mathématiques. Ses voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, ne firent que l'augmenter. Le célèbre Leibnitz, son ami, lui fit donner une chaire de mathématiques dans l'université de Padoue. Il la garda 6 ans, quoique

luthérien. Appelé à St.-Pétersbourg, en 1724, par le czar Pierre Ier, pour y former une académie des sciences, il y enseigna les mathématiques jusqu'en 1727, époque où il fut rappelé dans sa patrie pour professer la morale. Il y mourut en 1733. On a de lui : *Responsio ad considerationes.... circa principia calculi differentialis*, imprimée en 1700. C'est une défense des principes du calcul différentiel contre Nieuwentyt; *De phoronomia*, 1724, in-4. L'auteur a donné sous ce titre un traité des forces et des mouvements des corps solides et fluides. Il avait projeté de mettre à la fin de son ouvrage la *Dynamique*, ou *les Pensées de Leibnitz sur la science des forces;* mais la mort de cet illustre philosophe l'empêcha d'exécuter ce dessein; un traité *De nova accelerationis lege, qua gravia versus terram feruntur, suppositis motu diurno terræ, et vi gravitatis constanti; Disquisitio de vibrationibus chordarum tensarum; Solutio problematis de trajectoriis Curvarum inveniendis;* une *Dissertation* particulière *sur les lois de la nature, touchant les forces des corps, et leur vraie mesure, etc.* Le *Mercure suisse* donne la liste de ses ouvrages avec son éloge. On la trouve aussi dans le dictionnaire de Chauffepié, et dans les *Athenæ Rauricæ*.

HERMANN (Georges), né à Schwandorff dans le duché de Neubourg, en 1693, entra chez les jésuites en 1710, et enseigna avec beaucoup de réputation la théologie dans l'université d'Ingolstadt. On a de lui deux traités très-estimés, intitulés : *De Deo sciente*, Ingolstadt, 1737, in-8; *De Deo volente*, ibid., 1739, in-8. Il fut deux fois provincial de sa province, qu'il gouverna avec autant de sagesse que de douceur, et mourut à Ratisbonne en 1766.

HERMANN (Jean), naturaliste, naquit à Barr, près de Strasbourg, en 1738. Il étudia la médecine, s'appliqua plus particulièrement à la botanique, à la chimie, et eut pour maître le célèbre Spielman. Ce chimiste le fit nommer professeur extraordinaire de médecine, à l'université de Strasbourg; il y obtint ensuite et successivement la chaire de physiologie, celle de pathologie, en 1782; et enfin, en 1784, il eut celle de médecine, de chimie et de matière médicale. En 1763, il avait fait un voyage à Paris, où il s'était lié avec plusieurs savants; il fut nommé professeur à l'école centrale du Bas-Rhin, et à l'école de médecine de Strasbourg; l'année suivante, l'Institut le choisit pour son correspondant dans la section de zoologie. Il a laissé différents *Mémoires* sur le *Renard volant* d'Aristote, ou *grand Écureuil volant* de Buffon, sur le *Platagens* d'Elien, ou le *Pangolin* de Buffon; sur les dents des animaux, sur *leurs affinités*, sur les *vertus médicales de certains reptiles*, sur les *insectes qui dévorent les livres;* ce *Mémoire* fut couronné, en 1773, à Gottingue. On a encore de lui un *Mémoire sur les Insectes sans ailes*, couronné à Paris en 1770; un autre imprimé par Hommer sous le titre de *Mémoire aptérologique*, 1805, in-fol., et enfin un ouvrage *sur les rapports des animaux*, à la suite d'une thèse qu'il avait soutenue, et à laquelle il donna le titre de *Tabula affinitatum animalium uberiore commentario illustrata*, Strasbourg, 1783, in-4 : c'est l'ouvrage le plus important d'Hermann. Il mourut à Strasbourg en 1800. Sa vie a été publiée en latin par Lauth, Strasbourg, 1810, in-8 : on y trouve la liste complète des écrits de ce savant.

HERMANT (Godefroi), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Beauvais en 1617, obtint un canonicat dans sa patrie, fut recteur de l'université de Paris en 1646, et mourut en 1690, après avoir été exclus de la Sorbonne et de son chapitre, pour l'affaire du *Formulaire*. Ses vertus et son savoir firent regretter à la sage partie du public un dévouement si déraisonnable à des opinions condamnées. Sa façon de penser le lia intimement avec Sainte-Beuve, Tillemont, et les autres solitaires de Port-Royal. Il prit leur style noble, arrondi, et quelquefois un peu enflé et verbeux. Ce défaut se remarque surtout dans les ouvrages d'Hermant. Les principaux sont : *les Vies de saint Athanase*, 2 vol. in-4; *de saint Basile* et *de saint Grégoire de Nazianze*, 2 vol. in-4; *de saint Chrysostome*, in-4, sous le nom de *Menart; de saint Ambroise*, in-4. Elles ne contiennent pas seulement ce qui regarde ces grands évêques, mais toute l'histoire ecclésiastique de leur temps; une *traduction* en français du *Traité de la Providence* de saint Chrysostome, 1658, in-12; une autre des *Ascétiques* de saint Basile, 1673, in-8; *Index universalis totius juris ecclesiastici*, Lille, 1693, in-fol., avec des notes indignes de l'auteur; divers *écrits polémiques* contre les jésuites. (*Voy.* sa *Vie*, par Baillet.)

HERMANT (Jean), curé de Maltot, dans le diocèse de Bayeux, naquit à Caen en 1650, et mourut en 1725. Il est principalement connu par quatre ouvrages très-médiocres : *Histoire des conciles*, 4 vol. in-12; *Histoire de l'établissement des ordres religieux*, Rouen, 1697, 2 vol. in-12; *Histoire des ordres militaires et des ordres de chevalerie*, ibid., 1698, 2 vol. in-12; *Histoire des hérésies*, ibid., 1717, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage souffrit quelque difficulté pour l'impression, parce que l'auteur, par une réticence aussi singulière que suspecte, n'avait pas parlé des opinions erronées de Jansénius et de Quesnel. Les erreurs et les inexactitudes ne sont pas le seul défaut des livres de l'abbé Hermant; il écrit d'un style incorrect et boursouflé.

HERMAS (saint), romain, d'une famille distinguée, le même que saint Paul salue dans son Epître aux Romains. Origène le regarde comme l'auteur du livre intitulé *le Pasteur;* mais il est plus vraisemblable que ce livre a été composé par un autre Hermas, avant la persécution de Domitien, qui s'éleva en 95. Il est cité par Clément d'Alexandrie, Tertullien, etc. Quelques auteurs ont regardé ce livre comme canonique, mais il est rejeté par la plupart des anciens et par tous les modernes, qui l'ont considéré seulement comme un ouvrage propre à l'édification des fidèles, écrit avec plus de simplicité que de discernement. Il est intitulé *le*

Pasteur, parce que c'est un ange qui y parle sous la figure d'un pasteur. Il a été traduit en français dans les livres apocryphes de la Bible de Saci, 1742, 2 vol. in-12. Il est divisé en 3 parties : les *Visions;* les *Préceptes;* les *Similitudes*. On a perdu l'original grec, et il n'en reste qu'une version latine, imprimée dans la Bibliothèque des Pères. Le Martyrologe romain marque au 9 mai la fête de saint Hermas. Les Grecs la célèbrent le 8 mars et le 5 octobre.

HERMELIN (Samuel-Gustave), baron, minéralogiste et voyageur suédois, né à Stockholm en 1744, mort en 1820, s'adonna de bonne heure à l'étude des mines qui sont si abondantes dans son pays, et qui contribneront d'autant plus à la prospérité de la Suède, qu'elles seront étudiées avec plus de soin. Il parcourut la Suède dans différents sens, toujours dans le but d'en étudier la minéralogie; visita ensuite l'Allemagne, les Pays-Bas et la France, et revint en Suède par l'Angleterre en 1784. De retour dans sa patrie il s'occupa d'un *Atlas général de la Suède* dont une partie fut publiée à ses frais, et fit paraître successivement plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Sur la fonte des minéraux de cuivre*, Stockholm, 1766; *Sur l'emploi des pierres que fournissent les carrières en Suède*, 1771; *Sur l'emploi des ressources des différentes provinces de Suède*, 1773; *Tableau de la population et de l'industrie de la Westro-Bothnie*, Stockholm, 1801, etc.

HERMENFROI, l'un des fils de Bazin, roi de Thuringe, ayant fait assassiner un de ses frères, partagea le royaume avec l'autre. Almaberge, sa femme, princesse d'une ambition démesurée, ne pouvant souffrir ce partage, commanda qu'on ne couvrît la table du roi qu'à demi. Ce prince, surpris, en demanda la raison. *Puisque vous n'avez que la moitié d'une couronne*, répond la reine, *votre table ne doit être servie qu'à moitié*.... Hermenfroi, animé par ce reproche, fit la guerre à Berthier son frère, qui perdit la bataille et la vie. Mais l'usurpateur ne jouit pas longtemps de sa conquête; car Thierri, roi de Metz, le fit précipiter du haut des murailles de Tolbiac, l'an 530, et contraignit Almaberge à se sauver auprès d'Athalaric, roi des Ostrogoths, où elle finit ses jours dans la condition d'une personne privée : par là même bien plus heureuse si elle avait eu le bon esprit de le comprendre; mais c'est ce que l'ambition ne comprend pas.

HERMIAS était de Galatie, et vivait dans le XIe siècle. Il adopta l'erreur d'Hermogène sur l'éternité du monde, et crut que Dieu lui-même était matériel, mais qu'il était une matière animée, plus déliée que les éléments du corps. Le sentiment d'Hermias n'était que le système métaphysique des stoïciens, avec lequel il tâcha d'allier les dogmes du christianisme. Hermias croyait comme les stoïciens, que les âmes humaines étaient composées de feu et d'esprit. Il rejetait le baptême de l'Eglise, fondé sur ce que saint Jean dit qne Jésus-Christ baptisa dans le feu et par l'esprit. Le monde était, selon Hermias, l'enfer; et la naissance continuelle des enfants était la résurrection. C'est ainsi qu'il prétendit concilier les dogmes de la religion avec les principes dn stoïcisme. Hermias eut des disciples qui prirent le nom d'*hermiatites*. Ils étaient dans la Galatie, où ils avaient l'adresse de faire des prosélytes.

HERMIAS, philosophe chrétien, que l'on croit plus ancien que Tertullien. Il nous reste de lui une *Raillerie des philosophes païens*, ouvrage utile à ceux qui défendent la religion chrétienne. Guillaume Worth en a donné une bonne édition, avec des dissertations et des notes, Oxford, 1700, in-8. Elle est jointe à l'*Oratio Tatiani ad Græcos*.

HERMILLY (VAQUETTE d'), censeur royal à Paris, né en 1705 dans cette ville, d'une famille originaire d'Amiens, mort en 1778, servit longtemps en Espagne, fut ensuite censeur royal, et se distingua dans la carrière des lettres : il est auteur de l'*Histoire de Majorque et de Minorque*, 1777, in-4. Il l'a entreprise pour servir de suite à l'*Histoire d'Espagne* de Ferréras; de la *Bibliographie parisienne*, avec Hurtaut; c'est un catalogue des différents ouvrages qui ont paru en 1769, 1770, etc., en plusieurs volumes. Hermilly a traduit de l'espagnol en français, l'*Histoire générale d'Espagne* de Ferréras, 1742 et ann. suiv., 10 vol. in-4; *le Théâtre critique*, 1745, 12 vol. in-12, ouvrage d'un bénédictin espagnol (le P. Feyjoo), à peu près dans le goût du *Spectateur anglais;* la *Lusiade* de Camoëns, 1776, 2 vol. in-8, qui parut sous le nom de Laharpe qui en avait seulement retouché le style. (*Voy.* une *lettre* sur d'Hermilly dans l'*Année littéraire*, 1784, tom. 7, page 142.

HERMINIER (Nicolas l'.) (*Voyez* LHERMINIER.)

HERMITE. (*Voy.* ERMITE.)

HERMOGÈNE, architecte grec, né à Alabanda, ville de Carie, bâtit un temple de Diane à Magnésie, et un autre de Bacchus dans la ville de Tros. Vitruve lui attribue tout ce qu'il y a de plus beau dans l'architecture. Il avait composé sur cet art un livre qui n'est pas venu jusqu'à nous. Il est l'inventeur de l'ordonnance *pseudodyptère*, ou de celle des temples qui ont huit colonnes à leurs faces et quinze à leurs côtés sur un seul rang.

HERMOGÈNE, célèbre rhéteur, naquit à Tarse en Cilicie. Il enseignait dès l'âge de 15 ans, et écrivit avec succès dans le IIe siècle de l'Eglise. Nous avons de lui des *livres* en *grec sur la rhétorique*, avec les autres rhéteurs grecs, Venise, 1508 et 1509, 2 vol. in-fol., auxquels on joint les rhéteurs latins, 1523, in-fol. Il a paru une édition des œuvres d'Hermogène à Genève, 1570, in-8. Ces œuvres ont été traduites en latin et publiées avec des commentaires de Gaspard Auber, Genève, 1614, in-8, 4 à 6 fr. Les *Exercices de rhétorique* ont paru à Nuremberg, 1811, in-8, 2 fr., avec les notes de G. Veesenmeyer. Ils avaient été imprimés pour la première fois dans le recueil de Heeren. *Bibl. der alten Litterat.* sous le titre de *Progymnasmata*. On dit qu'à 24 ans il oublia tout ce qu'il savait, et que son corps ayant été ouvert après sa mort, on lui trouva le cœur velu, et d'une grandeur extraordinaire. Antiochus le Sophiste disait de lui, *qu'il*

avait été vieillard dans sa jeunesse, et enfant dans sa vieillesse.

HERMOGÈNE, hérétique du IIe siècle, réfuté par Tertullien et Origène, répandit ses erreurs en Afrique. Il avait quitté le christianisme pour le stoïcisme. Il prétendait que la matière était coéternelle à Dieu, et que le Créateur en avait tiré toutes les créatures. C'était à cette matière qu'il attribuait toutes les imperfections de cet univers.

HERMOGÈNES, ou HERMOGÉNIEN, jurisconsulte du IVe siècle, vivait sous les règnes d'Honorius et de Théodose le Jeune : il est auteur d'un *Abrégé du droit*, en 6 livres, et d'un *Recueil des lois de l'empire sous Honorius et Théodose :* ouvrages nécessaires au complément du Corps de Droit. On trouve des fragments de ses ouvrages dans le *recueil* du P. Pithou, Paris, 1572, et dans la *Jurisprudentia vetus ante Justiniana,* par Schulting, 1717, in-4.

HERMOLAUS. (*Voy.* BARBARO.)

HERNANDEZ (François), médecin de Philippe II, fut chargé par ce prince de parcourir les colonies espagnoles de l'Amérique septentrionale pour en observer les productions et les décrire. On ignore les circonstances de la vie de ce naturaliste, et l'époque de sa mort. Il a publié une *Histoire des plantes, des animaux et des minéraux du Mexique*, en latin, Rome, 1651, in-fol., fig., 12 à 18 fr., estimée et rare. Il avait passé une partie de sa vie dans ce pays. Ses *œuvres*, avec quelques ouvrages inédits, ont été imprimées en latin, Matriti, 1790, 3 vol. in-fol., 50 à 60 fr.; belle édition.

HÉRODE LE GRAND, ou l'*Ascalonite*, ainsi nommé, parce qu'il était d'Ascalon, ville de Judée, naquit l'an 72 avant l'ère chrétienne, d'Antipater, juif iduméen, qui lui procura le gouvernement de la Galilée. Il suivit d'abord le parti de Brutus et Cassius; mais après leur mort, il embrassa celui d'Antoine, qui le fit nommer tétrarque, et ensuite roi de la Judée, l'an 40 avant J.-C. Antigone, son compétiteur, ayant été mis à mort trois ans après par ordre du sénat, il demeura paisible possesseur de son royaume. Ce fut alors qu'il épousa Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule. Un autre Aristobule, frère de cette princesse, obtint la grande-sacrificature; mais Hérode ayant conçu de la jalousie contre lui, le fit noyer l'an 35 avant J.-C. Cinq ans après, ce barbare fit mourir Hyrcan, aïeul de la reine, sans que son âge de 80 ans, sa naissance et sa dignité pussent le garantir. Après la bataille d'Actium, dans laquelle Antoine, son protecteur, fut défait, il alla trouver Auguste qui était alors à Rhodes. Il sut si bien lui faire la cour, que ce prince le reçut au nombre de ses amis, et lui conserva le royaume des Juifs. A son retour en Judée, il fit mourir Sohême pour avoir révélé à Mariamne qu'Hérode lui avait donné ordre de la tuer si Auguste l'eût condamné; et l'an 28 avant J.-C., il fit mourir Mariamne même, qu'il avait aimée avec une passion extrême : telle est la fin ordinaire des amours violentes, surtout de celles des rois. Après sa mort, il eut un vif remords de son crime et devint comme frénétique; jusque-là que souvent il commandait à ses gens d'appeler la reine, comme si elle eût été encore en vie. Ce désespoir le jeta dans une maladie cruelle, et il ne recouvra la santé que pour faire mourir Alexandra, mère de Mariamne. Le mari de sa sœur Salomé, tous ceux de la race des Asmonéens, tous ses amis, tous les grands, dès qu'ils lui donnaient quelque ombrage, perdaient la vie sans aucune forme de justice. Ce tyran montra pourtant quelque humanité dans les horreurs de la peste et de la famine qui ravagèrent alors la Judée. Il fit fondre toute sa vaisselle d'argent; il vendit les meubles les plus rares et les plus précieux de son cabinet, pour soulager la misère publique. Il ajouta à ces belles actions, celle de faire réparer, d'augmenter le temple, l'an 19 avant J.-C.; mais il ternit la gloire de celle-ci, en faisant arborer l'aigle de Jupiter ou l'aigle romaine, sur ce saint édifice; en faisant brûler vif Judas, fils de Sariphée, qui avait engagé le peuple à l'abattre; en construisant un théâtre et un amphithéâtre, où, de cinq en cinq ans, il fit célébrer des combats en l'honneur d'Auguste. Cet empereur y fut si sensible, que dans son second voyage en Syrie, il lui donna la souveraineté de trois nouvelles provinces. La reconnaissance d'Hérode fut poussée alors jusqu'à l'impiété; il fit bâtir une ville et un temple à son bienfaiteur, comme à un Dieu. Auguste lui accorda tout, et quelque temps après, ayant accusé auprès de lui ses deux fils Alexandre et Aristobule, il eut la permission de les punir, s'ils étaient coupables. Ce monstre, altéré du sang de ses propres enfants, les fit étrangler l'un et l'autre. On prétend que c'est à cette occasion qu'Auguste dit qu'*il valait mieux être le pourceau que le fils d'Hérode;* mais Macrobe assure que ce mot d'Auguste a eu lieu à l'occasion d'un fils d'Hérode, enveloppé dans le massacre des Innocents : exécution horrible, où ce barbare signala sa cruauté et sa féroce ambition. Le Messie venait de naître à Bethléhem; il envoya des soldats dans le territoire de cette ville et de ses confins, avec ordre de passer au fil de l'épée tous les enfants mâles qui seraient au-dessous de deux ans. La mesure était au comble. Hérode mourut rongé des vers, deux ou trois ans après la naissance de J.-C., à 71 ans, dont il avait régné plus de 40. Comme il savait que le jour de sa mort devait être une fête pour les Juifs, il ordonna qu'on renfermât dans l'Hyppodrome les principaux de la nation, pour les faire mourir au moment qu'il expirerait, afin que chaque famille eût des larmes à verser; mais cet ordre, aussi affreux qu'extravagant, ne fut pas exécuté. Croirait-on que ce scélérat eut des flatteurs et des enthousiastes? Sa grandeur éblouit tellement quelques imbéciles, qu'ils le prirent pour le Messie; c'est ce qui donna lieu à la secte des *hérodiens*. Hérode fut le premier qui ébranla les fondements de la république judaïque. Il confondit à son gré la succession des pontifes, affaiblit le pontificat qu'il rendit arbitraire, et énerva l'autorité du conseil de la nation, qui ne fut plus rien. C'est toujours par de telles innovations que périssent les nations et les empires. Mais quand les despotes et les tyrans osent l'entreprendre, la ruine publique est déjà préparée par d'autres

causes. Il faut consulter pour le règne d'Hérode qui a exercé la critique d'un grand nombre de savants, le *Mémoire de Fréret* inséré dans le tome 22 du *Recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres*. Cellarius a publié une *Histoire d'Hérode* en latin, Leipzig, 1712, in-8.

HERODE ANTIPAS, fils d'Hérode le Grand, fut tétrarque de Galilée après la mort de son père. Il avait épousé la fille d'Arétas, roi des Arabes; mais étant devenu amoureux d'Hérodiade, femme de son frère, il la lui ravit, et répudia sa femme légitime. Arétas, pour venger cet affront, lui fit la guerre, et les troupes d'Hérode furent souvent battues. Les Juifs crurent que cette défaite était une punition du ciel, à cause de la mort de saint Jean-Baptiste, qu'il sacrifia à la fureur de sa maîtresse, par une complaisance criminelle. Dieu vengea cette mort; car Hérode, accusé d'avoir voulu exciter quelques révoltes en Judée, et ne pouvant se justifier auprès de Caligula, qui d'ailleurs ne l'aimait pas, fut relégué à Lyon avec Hérodiade, où ils moururent tous deux misérablement. Cet Hérode est le même à qui Jésus-Christ fut envoyé par Pilate.

HERODIEN fils aîné d'Odenat, souverain de Palmyre. Son père ayant pris le titre de roi en 260, lui donna le même titre, et l'empereur Gallien y ajouta celui d'Auguste. Hérodien était d'un caractère doux et humain, mais livré à la mollesse et à la volupté. Son père, qui l'aimait passionnément, lui donna ce qu'il avait trouvé de plus précieux dans les trésors de Sapor, et plaça dans son sérail les plus belles femmes de ce roi de Perse. Zénobie, marâtre d'Hérodien, ne pouvant soutenir l'idée qu'il succéderait à Odenat, au préjudice des trois fils qu'elle avait eus de ce prince, engagea, dit-on, Mæonius à assassiner le père et le fils. Hérodien avait porté le titre de roi pendant quatre ans, et celui d'empereur pendant trois.

HÉRODIEN, historien grec, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il fut employé à divers ministères de la cour et de la police. Il vécut depuis le règne de Commode jusqu'à celui du 3e Gordien, IIe siècle de l'ère chrétienne. Nous avons de lui une *Histoire* en 8 livres, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à celle de Maxime et de Balbin, de l'an 180 à l'an 238 de l'ère chrétienne : cette époque est de 58 ans. Son style est élégant, mais il manque quelquefois d'exactitude dans les faits, et surtout dans ceux qui concernent la géographie. On l'accuse d'avoir été trop favorable aux Maximin et trop peu à Alexandre Sévère. Capitolin ne fait ordinairement que copier son histoire. Ange Politien fut le premier qui traduisit cet ouvrage en latin, Rome, 1493, in-fol., 80 fr. Il n'était pas encore imprimé en original. L'abbé Mongault nous en a donné une version élégante en français, publiée en 1700, et réimprimée en 1745, in-12, 4 fr. La première édition grecque est celle des Alde, Venise, 1503, in-fol. Henri Etienne publia à Paris, en 1581, in-4, une édition grecque et latine qui a servi de base, pour le texte, à toutes les éditions subséquentes. L'édition la plus estimée de cet auteur est celle d'Oxford, 1699 vel 1704, in-8, 10 à 12 fr. Elle est grecque et latine, et enrichie de notes. T. G. Irmisch en a donné une, *cum notis variorum*, Leipzig, 1789-1805, 5 vol. in-8., 90 fr., pap. fin, 110 fr.

HÉRODOTE, le plus ancien historien grec dont les écrits nous soient parvenus, naquit à Halicarnasse, dans la Carie, l'an 484 avant J.-C. Il éprouva de bonne heure le désir de s'instruire : la direction donnée à ses premières études, la lecture des auteurs grecs, et l'exemple de plusieurs de ses parents le fortifièrent dans la résolution qu'il avait prise, jeune encore, de visiter les pays voisins de la Grèce. Il parcourut l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Libye jusqu'aux Colonnes d'Hercule; puis, revenant sur ses pas, il visita l'Assyrie, la Colchide, la Scythie, passa chez les Gètes, les Thraces, les Macédoniens, descendit par l'Epire dans la Grèce, et revint dans sa patrie. Elle était en proie à la tyrannie : il la quitta pour aller chercher la liberté dans l'île de Samos, d'où il voyagea en Egypte, en Italie et dans toute la Grèce. Plus tard il revint à Halicarnasse, il fit chasser le tyran Lygdamis; mais ce service, qui ne devait inspirer que de la reconnaissance, excita l'envie contre lui. Il fut obligé de passer dans la Grèce. Il y arriva au moment où l'on célébrait la 81e olympiade. Pour s'y faire connaître, il se présenta aux jeux olympiques, et y lut quelques parties de son *Histoire*. Elle fut tellement applaudie, qu'on donna le nom des *neuf muses* aux 9 livres qui la composent. 12 ans après il renouvela dans la fête des Panathénées, de l'an 444 avant l'ère chrétienne, la lecture de son ouvrage, probablement terminé alors. Les Athéniens lui décernèrent pour récompense une somme de dix talents attiques, 154 mille francs. Hérodote se joignit ensuite à la colonie qu'Athènes envoyait en Italie. Il se fixa à Thurium, et y mourut dans un âge très-avancé. Cet ouvrage contient, outre l'*Histoire des guerres des Perses contre les Grecs*, depuis le règne de Cyrus jusqu'à celui de Xerxès, celle de la plupart des autres nations chez lesquelles il avait voyagé. Son style est plein de grâces, de douceur et de noblesse; mais les faits ne sont pas toujours ni bien choisis, ni vrais. (*Voy.* CTESIAS.) Il rapporte des fables ridicules, des exagérations et des faussetés de tous les genres. (*Voy.* les *Impostures de l'histoire ancienne*, par Lancelotti; l'*Histoire des temps fabuleux*, par Guérin du Rocher, etc.) Il est aux yeux des philosophes, autant le père des mensonges que celui de l'histoire. Les meilleures éditions de la sienne ont été données par Jacques Gronovius, Lugd.-Bat. 1715, in-fol., 30 à 36 fr.; Glasguæ, 1761, 9 vol. pet. in-8, 60 à 75 fr.; Amstelod., 1763, gr. in-fol., 130 à 180 fr.: cette édit., fort bien imprimée, est une des meilleures que l'on ait de cet historien, Lips., 1803, 3 vol. in-8, 54 fr., pap. fin, 60 fr.; Argentorat., 1816, 6 tom. en 12 vol. in-8, 82 fr; gr. pap. vél., 144 fr.; Londini, 1824, 2 vol. in-8. Oxonii, 1824-25, 4 vol. in-8, 30 fr.; Giessæ, 1827-29, 3 vol. in-8, 30 fr.; Lipsiæ, 1830-32, 3 vol. in-8. Du Ryer l'a traduite en français, 3 vol. in-12, ainsi que J. B. Gail, Paris, 1821, 2 vol. in-8, 18 fr; Le président Bouhier a donné des *Recherches* et *dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1746, in-4. On a

publié à Liége, 1790, in-8, *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*, ouvrage plein de recherches et de rapprochements très-curieux. (*Voy.* le *Journ. hist. et littér.*, 1 décembre 1790, p. 518.). Le savant Larcher a donné une nouvelle *traduction d'Hérodote*, accompagnée de notes critiques et philologiques qui éclaircissent heureusement plusieurs difficultés du texte original, d'une *table géographique* et d'une *chronologie complète* d'Hérodote. La première édition a paru en 1786, 7 vol. in-8, 54 à 60 fr., pap. de Holl., 72 à 90 fr., et la seconde en 1802, 9 vol. in-8, 60 fr.; in-4. pap. vél., 240 fr., avec des rectifications importantes, relatives à la chronologie d'Hérodote. Elle a été réimprimée par les soins de Miot, et avec des observations de Letronne, 1822, 3 vol. in-8, 27 fr. Gail a publié une géographie d'Hérodote, 1823, 2 vol. in-8, avec atlas in-4 de 107 planches, 60 fr. Outre l'histoire d'Hérodote, on a encore sous son nom une *Vie d'Homère*, que les critiques modernes refusent d'attribuer à cet écrivain. Larcher l'a traduite à la suite de son Hérodote.

HEROET (Antoine), parent du chancelier Olivier, était né à Paris. Ses talents pour la poésie française le firent connaître de François Ier, qui lui donna l'évêché de Digne, en 1552. Il mourut en 1568, non exempt du soupçon de calvinisme. On a de lui quelques pièces sur l'amour, imprimées à Paris, 1544, et avec les *Poésies de Borderie et autres*, Lyon, 1547, in-8, 6 à 9 fr.

HÉROLD (Jean-Basile), né à Hoechstaedt en 1511, se maria à Bâle, où il fut aux gages des libraires. Les magistrats lui ayant donné le titre de citoyen, il prit le nom de *Basilius*. Il vivait encore en 1581. On a de lui : *Hæreseologia, seu Collectio theologorum ad confutationem hæreseon*, Bâle, 1556, in-fol.; une *Continuation* de l'Histoire de Guillaume de Tyr, imprimée à la suite : *Originum et antiquitatum Germanicarum libri; leges videlicet Salicæ, Ripuariæ, Alamanorum*, etc., Bâle, 1557, in-fol., et dans le recueil des anciennes lois, par Frédéric Lindenbrog. Hérold avait la réputation de bien écrire en allemand. On trouvera la liste de ses ouvrages dans l'*Epitome* de Gessner.

HÉROLD, élève de Méhul, né à Paris en 1792, mort en janvier 1834, remporta, en 1812, le grand prix de composition de chant. Il écrivit à Rome sa première partition, *la Gioventù di Enrico quinto*. *Les Rosières, la Clochette*, fondèrent sa réputation. *Le Muletier*, dont le poëme est si immoral, *Marie, Zampa*, achevèrent de le faire connaître. Enfin, *le Pré aux Clercs*, le meilleur de ses ouvrages, venait de mettre le sceau à sa renommée, lorsqu'une mort prématurée le frappa. L'Opéra lui doit quelques ouvrages et la musique de plusieurs ballets. Il a composé d'agréables morceaux pour le piano.

HÉRON, nom de deux mathématiciens grecs : l'un surnommé l'*Ancien*, l'autre le *Jeune*. Le premier florissait vers l'an 100 avant J.-C., et était disciple de Ctésibius. Il ne se borna pas à la théorie des mécaniques; il en fit l'application dans la construction des machines. Il fit même des automates. Nous avons de lui un livre, traduit en latin sous ce titre : *Spiralium liber*, 1575, in-4. — Héron le Jeune est auteur d'un *Traité de l'art et des machines militaires*, traduit en latin, en 1572, par Baronius. On trouve ces ouvrages parmi les *anciens mathématiciens*, imprimés au Louvre, 1693, in-fol. Nous ignorons en quel temps il vivait.

HÉRON (Robert), né vers 1745, mort à Londres en 1807, excellait dans la polémique des journaux. Emprisonné pour dettes, il tâcha d'adoucir sa captivité par la composition d'un ouvrage intitulé : *The Comforts of life* (Consolations de la vie), qui eut le plus grand succès. Mais un travail pénible avait ruiné sa santé, et il finit ses jours dans un hospice. On a de cet auteur : *Observations faites pendant un voyage en Ecosse*, 1793, 2 vol. in-8; 1799, même format; *Histoire générale d'Ecosse, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1748*, en anglais, Edinburg, 1794-99, 6 vol. in-8, 60 fr. Il a traduit du français les *Contes arabes*, 1792, in-8; la *Chimie de Fourcroy*, la *Philosophie chimique*, Londres, 1800, in-8; *Lettres de Savary sur la Grèce*; des *Lettres de Dumouriez à Pache*, etc. On lui doit aussi une édition des *Lettres* de Junius.

HÉROPHILE, célèbre médecin grec, né à Chalcédoine en Bithynie, selon quelques-uns, et d'après Galien, à Carthage, vers l'an 344 avant J.-C. Il obtint la liberté de disséquer les corps encore vivants, des criminels condamnés à mort, et s'amusa longtemps de cette cruelle et barbare occupation. Dans ce siècle de philosophie, on a vu se reproduire cette manie atroce, et s'acharner sur des enfants, des vieillards et des étrangers. Le médecin Cocchi, dans une dissertation imprimée à Florence en 1736, a tâché de laver Hérophile de ce reproche, et prétend qu'il n'a opéré que sur des corps morts. On attribue à ce médecin d'avoir le premier traité avec exactitude la doctrine du pouls, jusqu'alors négligée : « En quoi, dit un physicien, il a rendu » plus de services qu'avec ses études anatomiques; » et plus encore que ceux qui ont découvert la circulation du sang. (*Voy.* Harvée.) Excepté l'ostéologie, que la nature a mise a découvert dans » chaque squelette, et qui est réellement de la plus » grande importance, on peut douter que l'anatomie » ait beaucoup perfectionné la médecine. Nous ne » voyons pas qu'aujourd'hui celle-ci soit en général » plus efficace et plus heureuse que dans les temps » les plus reculés. C'est sans doute là une des raisons, qui rendait J. J. Rousseau si contraire à » l'anatomie. Il allait jusqu'à la croire contraire au » vœu de la nature. *Comme ils sont voilés*, disait-il, les ressorts de la machine humaine, *c'est » pour n'être pas aperçus.* » Les physiologistes lui doivent la connaissance exacte des muscles du cerveau. Il était de la secte des dogmatistes, et faisait un emploi immodéré des médicaments. Pline et Plutarque parlent d'Hérophile avec éloge. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur l'anatomie : ils ont été conservés jusqu'au IIe siècle de l'ère chrétienne. On n'en a plus que des *fragments* conservés par Sextus Empiricus.

HÉROPHILE, maréchal-ferrant, imposteur qui

parut à Rome du temps de Jules-César, se disait petit-fils de C. Marius, et sut si bien le persuader, que la plupart des communautés et des corps de la ville le reconnurent pour tel ; mais César le chassa de Rome. Il y revint après la mort de cet empereur, et fut assez hardi pour entreprendre d'exterminer le sénat, qui le fit tuer dans la prison où on l'avait enfermé.

HÉROUVILLE DE CLAYE (Antoine de Ricouart, comte d'), lieutenant général des armées françaises, naquit à Paris en 1713. Il ne se distingua pas seulement dans les armées, mais encore dans la carrière des sciences et des lettres qu'il parcourut avec succès. On trouve dans la première *Encyclopédie*, des mémoires très-curieux de ce général sur la *Minéralogie*, et lui-même en a publié d'autres sur le *colzat*, la *garance*, etc. C'est à lui que l'on doit le *Traité des légions* publié sous le nom du maréchal de Saxe : le fait est que le véritable auteur est Hérouville qui avait communiqué son manuscrit à ce grand capitaine, et que ce manuscrit, ayant été trouvé parmi les papiers de ce général, fut imprimé comme ouvrage posthume du maréchal de Saxe. La 4e édition de ce traité, Paris, 1757, pet. in-12, a été revue avec soin sur un manuscrit du véritable auteur et a paru sous son nom. Le comte d'Hérouville s'était aussi beaucoup occupé d'une *Histoire générale des guerres*, comme on peut s'en convaincre dans la *Correspondance de Grimm*, seconde partie, tome 2, page 439 et suivantes. Ce savant général est mort en 1782.

HERRÉRA (Antonio de Tordesillas, appelé du nom de sa mère), célèbre historien espagnol, né en 1559, fut d'abord secrétaire de Vespasien de Gonzague, vice-roi de Naples, puis grand historiographe des Indes, sous Philippe II, qui, en lui donnant ce titre, l'accompagna d'une forte pension. Il publia une *Histoire générale des gestes des Castillans dans les îles et terre ferme de l'Océan*, en espagnol, depuis 1492 jusqu'en 1554, Madrid, 1601-15, 4 vol. in-fol., 41 fr.; ibid., 1728-30, 8 tom. en 4 vol. in-fol., 50 à 70 fr. : cet ouvrage, très-détaillé et très-curieux, est assez exact et vrai; dans quelques endroits, on croit s'apercevoir que l'auteur aimait le merveilleux et l'extraordinaire; mais il en est dans toutes les histoires : et quel droit aurait un écrivain de le taire, s'il est bien constaté? Nicolas de La Coste en a trad. une partie en franç., Paris, 1659-71 ou 1660, 3 vol. in-4. Elle l'a été en anglais par J. Stewens, Londres, 1725-26, 6 vol. in-8. Herréra a fait aussi en espagnol une *Description des Indes Occidentales*, Madrid, 1601, in-fol., avec cartes; traduit en français, Amsterdam et Paris, 1622, in-fol., et une *Histoire générale de son temps*, depuis 1554 jusqu'en 1558. Elle est en 3 vol. in-fol., également estimée, du moins par les nations qui n'ont pas eu de démêlés avec l'Espagne. Herréra mourut en 1625.

HERRÉRA (Ferdinand de), poëte de Séville, sut joindre l'élégance du style à la facilité de la versification dans ses *Poésies lyriques et héroïques*, publiées en 1582, et réimprimées à Séville, 1619, in-4. On a de lui quelques ouvrages en prose : la *Vie de Thomas Morus*; une *Relation de la guerre de Chypre et de la bataille de Lépante*; des *Notes sur Garcias Lasso de la Vega*.

HERRGOTT (le P. Marquard), dont le véritable nom était Jean-Jacques, bénédictin célèbre par ses connaissances profondes en diplomatie, naquit à Fribourg en Brisgaw en 1694. Son érudition lui mérita les bonnes grâces de l'empereur Charles VI et de Marie-Thérèse. En 1736 il fut nommé conseiller impérial et historiographe, et on lui fournit tous les secours nécessaires pour ses savantes recherches sur les monuments historiques de la maison de Habsbourg. Il mourut à Vienne en 1762, après avoir publié plusieurs ouvrages estimés, d'une grande importance pour la maison d'Autriche : *Genealogia diplomatica augustæ gentis Habsburgicæ, qua continentur vera gentis hujus exordia, antiquitates, etc.*, Vienne, 1737, 2 tom. en 3 vol. in-fol., fig., 45 fr., gr. pap.; *Monumenta augustæ domus Austriacæ ex tabulariis aliisque locis eruta*, Vienne et Fribourg, 1750-72, 4 vol. in-fol., fig., 50 à 55 fr.; *Vetus disciplina monastica, seu collectio auctorum ordinis S. Benedicti maximam partem ineditorum*, etc., Paris, 1726, in-4.

HERSAN (Marc-Antoine), professeur d'humanités et de rhétorique au collége Duplessis, et ensuite d'éloquence au collége royal à Paris, naquit à Compiègne en 1652, et fut l'ami de *Rollin dont il avait été le maître*. Après s'être signalé dans ces places par le talent de saisir les beaux endroits des auteurs et de les faire sentir aux autres, il se retira à Compiègne, où il fonda un collége, auquel il présidait souvent lui-même. Il y mourut en 1724. La mort ravit à la fois à la patrie un citoyen, aux arts un ami, aux pauvres un père, aux maîtres un modèle, aux écoliers un guide, un consolateur et un rémunérateur. On a de lui l'*Oraison funèbre du chancelier Le Tellier*, en beau latin, Paris, 1686, in-4, traduite en français par l'abbé Bosquillon, ibid., 1688, in-4; des *Pensées édifiantes sur la mort*, ibid., 1740, in-12; le *Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge, expliqué selon les règles de la rhétorique*, ibid., 1700, in-12, inséré par Rollin dans son *Traité des études*, à la fin du 2e vol.

HERSCHELL (Guillaume), célèbre astronome, né à Hanovre en 1738, fut contraint d'entrer, très-jeune encore, comme hautbois, dans la musique du régiment des gardes hanovriennes, qu'il suivit en Angleterre. En exerçant la musique, il voulut connaître la théorie de cet art. Il lut, à cet effet, le savant ouvrage du docteur Smith *sur l'harmonie*; puis, afin d'approfondir la science des nombres, il s'appliqua à l'étude des mathématiques. Cette étude lui fit désirer de connaître l'astronomie et l'optique. En 1774 il construisit lui-même un réflecteur newtonien de cinq pieds, au moyen duquel il aperçut la planète de Saturne. Cela l'encouragea à fabriquer des télescopes d'une plus grande dimension que ceux connus jusqu'alors. En 1779, il fit avec un réflecteur de sept pieds, et pendant huit mois, la revue générale des cieux, et découvrit qu'une étoile

qui avait paru *fixe* aux astronomes Bode et Mayer était mouvante. Après plusieurs observations, il reconnut dans la nuit du 13 mars 1781, que cette étoile mouvante était une *planète* non encore observée, et il parvint à déterminer son disque planétaire et les lois de son mouvement. L'importante découverte d'Herschell lui mérita l'honneur d'être reçu parmi les membres de la société royale de Londres. Il désigna d'abord la nouvelle planète par le nom de *Georgium Sidus*, en l'honneur de Georges III, roi d'Angleterre. Les astronomes du continent lui donnèrent le nom de son inventeur. Enfin on lui imposa celui d'*Uranus*, comme le plus conforme avec la nomenclature des autres astres. En 1802, Herschell présenta à la société royale un *Catalogue* de cinq cents nouvelles étoiles, planètes nébuleuses, ou groupes d'étoiles qu'il avait découverts, et fit précéder ce catalogue d'un *Coup d'œil sur les globes sidéraux* composant l'univers, dans lesquels il distingua douze catégories d'étoiles, de grandeurs différentes. Herschell fabriqua des télescopes de grandes dimensions, pour les observatoires des astronomes de presque toute l'Europe, où son nom devint célèbre. Il reçut de l'université d'Oxford le grade de docteur-ès-lois, faveur insigne, qu'elle accorde difficilement à ceux-là même qui étudient dans ses écoles. Il était, en outre, président de la société royale et correspondant de l'Institut de France. Dans sa vieillesse, il s'était retiré à Upton, dans le comté de Berks, où il continuait ses observations astronomiques, qu'il n'interrompit que peu de jours avant sa mort, arrivée en 1822. — Sa sœur, miss Caroline, née en 1750, s'appliqua avec succès à l'astronomie, et eut part aux travaux de son frère.

HERSENT (Charles), parisien, docteur de Sorbonne, d'abord prêtre de l'Oratoire, ensuite chancelier de l'église de Metz, est principalement connu par l'ouvrage fameux et peu commun, intitulé : *Optatus Gallus de cavendo schismate*, Parisiis, 1640, in-8, vend. 15 fr. Ce libelle sanglant contre le cardinal de Richelieu qui paraissait vouloir se faire déclarer patriarche, adressé aux prélats de l'église gallicane, fut condamné par eux et par le parlement, comme propre à brouiller l'Eglise et l'état. « L'auteur violent, dit l'abbé Bérault, et » déclamateur de son naturel qui l'avait réduit à » sortir de la congrégation de l'Oratoire, pouvait » avoir des torts dans les tours et les saillies de sa » chaude éloquence; mais ses alarmes à l'égard du » schisme n'étaient pas tout à fait imaginaires. Le » prince de Condé, qui, tout attaché qu'il était à la » foi et à l'unité catholique, n'avait assurément pas » l'imagination visionnaire, parlait de ce schisme » redouté comme d'un malheur presque inévitable, » dans la situation où étaient les choses. » Le P. Rabardeau entreprit de réfuter l'*Optatus Gallus*, et réussit fort mal. Isaac Habert le fit avec plus de succès dans son traité, *De consensu hierarchiæ et monarchiæ*. Mais la meilleure réponse fut la mort du cardinal de Richelieu, arrivée dans ces conjonctures. Le patriarcat français descendit avec lui dans le tombeau, ou plutôt rentra dans le néant, d'où lui seul avait pu se flatter de le tirer. Hersent passa à Rome, et son génie bouillant et emporté n'y plut pas davantage qu'à Paris. Ayant prêché le *Panégyrique de saint Louis*, et y ayant mêlé les erreurs de Jansénius, il fut décrété d'ajournement personnel par l'inquisition, et, comme il refusa de comparaître, il fut excommunié. De retour en France, il mourut au château de Largoue en Bretagne, après 1660. On a de lui des *oraisons funèbres*, des *sermons*, quelques *libelles* contre la congrégation qu'il avait quittée; une *traduction* française du *Mars gallicus*, de Jansénius, évêque d'Ypres; un *Traité de la souveraineté de Metz, pays Messin, et autres villes et pays circonvoisins*, 1633, in-8.

HERT, ou HERTIUS (Jean-Nicolas), professeur de droit et chancelier de l'université de Giessen, naquit en 1652, à Oberklée, près de cette ville, et mourut en 1710. On a de lui plusieurs ouvrages utiles pour l'histoire des premiers siècles de l'Allemagne. Les principaux sont : *Notitia veteris Francorum regni*, Giessen, 1710, in-4. C'est une notice des premiers temps du royaume de France, jusqu'à la mort de Louis le Pieux; *Commentationes et opuscula de selectis et rarioribus argumentis ex jurisprudentiâ universali, publicâ, feudali et rom.*, Francfort, 1700-13 ou 1737, 2 vol. in-4; la dernière édition de ce recueil, publiée par J.-J. Hombergk, contient des notes marginales très-curieuses, tirées des manuscrits de l'auteur avec un grand nombre de suppléments.

HERTZBERG (Ewald-Frédéric, comte de), célèbre ministre d'état de Frédéric II, roi de Prusse, naquit en 1725 à Lottin en Poméranie, d'une famille noble et ancienne, mais pauvre. Après avoir terminé ses études avec succès à Stettin et à Halle, il fut employé au ministère des relations extérieures à Berlin, et dans les archives secrètes. Frédéric, qui avait remarqué en lui beaucoup d'intelligence, l'employa à prendre des extraits de plusieurs titres dont il avait besoin pour ses *Mémoires de Brandebourg*, et il fut si satisfait de son travail, qu'il le récompensa par une place de conseiller de légation à Vienne. Il rendit depuis des services essentiels à son souverain, et fut nommé en 1757 premier conseiller intime et secrétaire d'état au département des affaires étrangères; enfin il succéda, en 1765, au comte de Podewils, dans la place de ministre des relations extérieures. Il développa dans ces diverses fonctions beaucoup de talents et une énergie peu commune. Frédéric ne dédaignait pas ses conseils, lors même qu'il s'agissait de former ses plans de campagne, et rarement il eut à se repentir de les avoir suivis. Lorsqu'en 1772, l'Autriche et la Russie eurent décidé le premier démembrement de la Pologne, Hertzberg crut qu'il devait, pour l'intérêt de la monarchie, faire valoir les droits de son souverain, fondés sur la séparation faite en 1466 des provinces de la Prusse occidentale; mais il n'approuva pas ce partage. Il l'appela auprès de lui dans ses derniers moments, et Frédéric-Guillaume II, en montant sur le trône, le combla de marques de faveur et de bienveillance. Il l'éleva même à la

dignité de comte, en le décorant de l'ordre de l'Aigle noir. Hertzberg continua à servir son prince avec beaucoup de zèle, et influa puissamment sur le maintien de l'équilibre de l'Europe. Ses conseils n'ayant été suivis qu'en partie dans le congrès de Richenbach (1791), il demanda sa démission, ou du moins la faculté d'être débarrassé entièrement des soins du ministre. Le roi ne lui accorda que cette dernière partie de sa demande. Il continua à assister aux séances du conseil d'état, mais il ne prit aucune part aux affaires, et s'occupa uniquement des travaux de l'académie et de l'économie rurale, qu'il améliora par plusieurs essais. Il mourut en 1795. Il réunissait à une érudition profonde, une facilité extraordinaire dans les affaires; mais ces qualités étaient ternies par son extrême susceptibilité, sa vanité et son entêtement. L'instruction publique fut perfectionnée par ses soins; et, malgré sa prédilection pour la nation française, la littérature allemande trouva en lui un zélé protecteur. On a de lui plusieurs mémoires politiques recueillis sous ce titre : *Recueil des déductions manifestes, déclarations, traités et autres actes et écrits publics qui ont été rédigés et publiés pour la cour de Prusse par le ministre d'état comte de Hertzberg*, Hambourg, 1789-95, 3 vol. in-8, 22 fr.; et sous le titre d'*OEuvres politiques*, Paris, 1795, 3 vol. in-8. On a réuni également ses discours académiques sous ce titre : *Huit dissertations que le comte Hertzberg a lues dans les assemblées publiques de l'académie royale des sciences de Berlin*, 1787, in-8. La vie de ce ministre a été écrite par plusieurs auteurs. La meilleure est celle publiée par Posselt, en allemand, Tubingen, 1798, in-8.

HERTZIG (François), jésuite, né en 1674, à Muglitz en Moravie, mort à Breslaw en 1732, publia plusieurs ouvrages contre les jansénistes, les bohémistes, les schwenkfeldistes et autres hérétiques. On distingue celui qui a pour titre : *Calvinus Cornelii Jansenii Iprensis episcopi, sanctæ Scripturæ, pontificibus, conciliis et sanctis Patribus, præprimis Augustino, e diametro oppositus*, Breslaw, 1716, in-12.

HERVÉ fut sacré archevêque de Reims le 6 juillet 900, et présida ce même jour à un concile composé de plusieurs évêques, où il anathématisa les assassins de Fulcon son prédécesseur, et fit éteindre les lumières de l'église. C'est le premier exemple de cet usage. Il tint divers autres conciles avec ses suffragants; le plus célèbre est celui de Trosley, village près de Soissons, l'an 909, dont il a écrit les actes. Il travailla beaucoup à la conversion des Normands, qui étaient encore ensevelis dans les ténèbres du paganisme. Le pape Jean X lui témoigna la satisfaction qu'il avait de son zèle. Enfin, après s'être fait estimer par sa douceur, par sa charité et par son amour pour la discipline ecclésiastique, il mourut en odeur de sainteté le 2 juillet 922. Outre les *actes* du concile de Trosley, on a encore de ce prélat un ouvrage adressé à Widon, archevêque de Rouen, divisé en 23 chapitres, sur la pénitence qu'il faut imposer aux relaps qui, après avoir été baptisés, retournent aux idoles. On le trouve inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans les dernières *éditions des conciles*.

HERVÉ, bénédictin du Bourg-Dieu, vers 1130, dont on a un *Commentaire sur Isaïe*, et un autre sur les *Epîtres de saint Paul*, impr. avec les *OEuvres de saint Anselme*, dans l'édition de Cologne.

HERVÉ (Natalis ou Noël), surnommé *le Breton*, parce qu'il était natif de la Basse-Bretagne, fut le 14e général de l'ordre de Saint-Dominique, en 1318, et l'un des plus zélés défenseurs de la doctrine de saint Thomas. Il mourut à Narbonne en 1323. On a de lui des *Commentaires sur le Maître des sentences;* un *Traité de la puissance du pape;* une *Apologie pour les frères prêcheurs*, et plusieurs autres ouvrages en latin, savants, mais assez mal écrits. C'était un homme d'une vertu rare et d'une prudence consommée. Il fit plusieurs statuts pour entretenir dans son ordre la paix que quelques faux mystiques commençaient à troubler.

HERVET (Gentian), docteur de Sorbonne, né à Olivet, près d'Orléans, en 1499, fut appelé à Rome par le cardinal Polus, pour travailler à la traduction latine des auteurs grecs. Son rare savoir et la douceur de sa conversation lui acquirent l'amitié de ce cardinal et de tous les hommes illustres d'Italie. Après avoir paru avec éclat au concile de Trente, il revint en France, où il fut fait grand vicaire de Noyon et d'Orléans, et ensuite nommé à un canonicat de Reims. Il mourut dans cette ville en 1584. Hervet avait plus d'application que de talent, et plus de savoir que de goût. On a de lui une foule d'ouvrages : deux *discours* en latin, prononcés au concile de Trente. Dans le premier, il insiste sur la nécessité de rétablir la discipline ecclésiastique; dans le second, il traite des mariages clandestins; *Discours des troubles de l'année 1552, en France;* des *livres de controverse*, et des *traductions* des Pères; une mauvaise *traduction du concile de Trente*. Ses versions françaises ne peuvent plus se lire, parce que le langage a vieilli; mais les latines ont conservé leur prix.

HERVEY (James), fils d'un pasteur anglican, et pasteur lui-même dans la province de Northampton en Angleterre, né à Hardingstone, en 1714, mort en 1758 à Weston-Fawel où il était curé, n'est pas moins connu en France que dans sa patrie par son poëme *des Tombeaux*, et ses *Méditations*, qui ont paru en 1771, in-12, traduit par Peyron et Le Tourneur. Mad. Thiroux d'Arconville les a aussi traduits, Paris, 1771, in-12. Ces écrits portent l'empreinte d'une mélancolie sage et salutaire qui, sans corrompre les jouissances de la vie terrestre, avertit l'âme d'une vie plus heureuse et plus durable. On leur trouve un rapport sensible avec les *Nuits d'Young*. Ils ont eu un succès prodigieux en Angleterre : en 1781, ils étaient déjà à la 21e édition. On les a imprimés en 1808, avec plusieurs autres de ses ouvrages, en 3 vol. in-8, ornés de 17 jolies gravures. Baour-Lormian a mis avec succès en vers français plusieurs morceaux des *Méditations* d'Hervey. Ce pasteur, chantre et ami de la bienfaisance chrétienne, fut chéri de ses paroissiens, pour lesquels il se dépouilla de toute propriété. Il

eut toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable religion, à laquelle on prétend qu'il était attaché en secret; mais c'est ce qu'on n'a eu garde de dire dans sa *Vie* très-détaillée, qui est à la tête de la traduction citée. On a encore de lui : *Remarques sur les lettres de Bolyngbrocke*, 1753, in-8; *Dialogues et lettres sur différents sujets*, 1755, 3 vol. in-8; des *sermons*, imprimés après sa mort, pour la troisième fois en 1759.

HERVILLY (Louis-Charles, comte d'), maréchal de camp, né à Paris en 1755, mort à Londres en 1795, se distingua dans la guerre d'Amérique, puis commanda la garde constitutionnelle de Louis XVI. Le 10 août, ce fut lui qui fut chargé de porter aux Suisses l'ordre de cesser leur feu. Lorsqu'il vit son souverain dans les prisons du Temple, il passa en Angleterre, où il leva un régiment français. En 1795, il débarqua en Bretagne à la tête de la première division du corps d'émigrés, s'empara de Carnac, et ensuite du fort Penthièvre, mais ne put s'entendre avec La Puisaye, autre commandant de l'expédition de Bretagne. Il se retira dans la presqu'île de Quiberon, où le général Hoche le bloqua aussitôt. Par suite de son imprudence, ses troupes furent battues avec une grande perte, et il fut lui-même blessé mortellement. Si on doit lui reprocher beaucoup de présomption, on ne saurait assez louer son courage.

HERVART (Jean-Frédéric), chancelier de Bavière au commencement du 17e siècle, était issu d'une famille patricienne d'Augsbourg. C'était un savant bizarre, qui adoptait les systèmes les plus singuliers, et qui les soutenait avec plus d'érudition que de raison. On a de lui : *Chronologia nova et vera*, 1612 et 1626, 2 part. in-4; *Admiranda ethnicæ theologiæ mysteria propalata*, Monachii, 1626, in-4, 6 fr. Il y soutient que les vents, l'aiguille aimantée, etc., ont été les premiers dieux des Egyptiens, et qu'on les adorait sous des noms mystérieux.

HÉRY (Thierry de), chirurgien de Paris, fut envoyé par François Ier en Italie, où il y avait alors des troupes. Héry s'y appliqua surtout aux maladies vénériennes, qu'il avait beaucoup étudiées. Devenu inutile dans cette armée, après la bataille de Pavie, il alla à Rome, où il exerça son art dans l'hôpital de St.-Jacques le Majeur; il revint ensuite à Paris, et y mourut en 1599, dans un âge fort avancé. On a de lui un traité sur ces maladies, imprimé à Paris, d'abord en 1552, in-8, et ensuite en 1569. Cet ouvrage fut recherché de son temps. On assure que Héry gagna plus de 50,000 écus dans le traitement de cette maladie.

HÉSIODE, poëte grec, nous apprend lui-même que son père habitait un petit bourg au pied du Mont-Hélicon, et que ce bourg s'appelait Ascra en Béotie; il était contemporain d'Homère, suivant l'opinion commune; mais les savants ne sont pas d'accord sur l'époque où il vécut. Il fut le premier qui écrivit en vers sur l'agriculture. Des nombreux ouvrages attribués à ce poëte, trois seulement nous sont parvenus, *les Ouvrages et les Jours*, poëmes qu'il intitula ainsi, parce que l'art et la culture de la terre demandent qu'on observe exactement les temps et les saisons. Hésiode, plus poëte que philosophe, y marque, comme nos faiseurs d'almanachs, les jours heureux et malheureux. Il mêle aux préceptes de l'agriculture, des leçons pour la conduite de la vie. Ce poëme a servi de modèle à Virgile pour composer ses Géorgiques, ainsi qu'il le témoigne lui-même. Les autres ouvrages d'Hésiode sont : *la Théogonie*, ou *la Généalogie des dieux*, et le *Bouclier d'Hercule;* mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui. La première de ces productions n'a rien de grand que son sujet. C'est une espèce de poëme sans art, sans invention, et sans autre agrément que celui qui peut convenir à un pareil sujet; car en ce genre-là Hésiode tenait le premier rang, *Datur ei palma in medio dicendi genere* (Quintil., liv. 1, cap. 5). Cet ouvrage, joint à ceux d'Homère, doit être regardé comme les archives et le monument le plus sûr de la théologie des anciens et de l'opinion qu'ils avaient de leurs dieux. Le troisième ouvrage du poëte grec est un morceau détaché d'un plus grand, où l'on prétend qu'Hésiode célébrait les héroïnes de l'antiquité. On l'a appelé le *Bouclier d'Hercule*, parce qu'il roule tout entier sur la description de ce bouclier, dont le poëte rapporte une aventure particulière. Hésiode est moins élevé, moins sublime qu'Homère; mais sa poésie est ornée dans les endroits susceptibles d'ornement. Cet écrivain a mérité d'être loué par Isocrate, Denis d'Halicarnasse et Quintilien, et a été célébré par Manilius, Ovide et Virgile. On a réuni toutes ses poésies sous ce titre : *Opera omnia, gr.*, Florentiæ, 1515, in-8; Venetiis, 1537, in-4, bonne édit., vend. 27 fr.; Florentiæ, 1540, in-8, rare, 7 fr.; Venetiis, 1543, in-8, 5 à 6 f.; *Eadem gr. et lat. cum scholiis*, 1603, in-4, 15 à 18 fr.; Lugd. Bat., 1650, pet. in-8, 4 à 5 fr.; Amstel., 1667, pet. in-8, 5 à 7 fr.; ibid., 1701, 2 t. in-8, fig., 15 à 18 fr.; Oxonii, 1737, in-4, 36 à 45 fr., gr. pap., 180 fr.; Patavii, 1747, in-8, 8 à 10 fr.; Lipsiæ, 1778, in-8, très-bonne édition, 15 à 18 fr.; Parme, 1797, gr. in-4, 30 f.; Paris, 1824, gr. in-32, 3 fr. et plus, en gr. pap. On trouve aussi ce poëte dans les *Poetæ græci minores*, Cambridge, 1684, in-8. L'abbé Bergier en a donné, dans son *Origine des dieux*, 1768, 2 vol. in-12, une traduction élégante et fidèle. Gin et Coupé ont aussi traduit les *OEuvres d'Hésiode*, 1785, in-8, 4 à 5 fr., pap. vél., 6 à 9 fr. H. Patin a publié quelques morceaux d'une traduction nouvelle qui donne les espérances les plus grandes de son travail : ils se trouvent dans le *Répertoire de la littérature ancienne et moderne*, tome 15, page 227. Le Franc de Pompignan a traduit en vers les *Travaux*, et Voltaire a donné une élégante imitation de *la Boîte de Pandore*. Hésiode écrivit aussi d'autres poëmes dont il ne reste que des fragments et les titres, comme de l'*Année astronomique*, des *Héroïdes*, le *Tour de la terre*, l'*Epithalame de Thétis et de Pélée*, etc., etc.

HESNAULT (Jean), fils d'un boulanger de Paris, voyagea dans les Pays-Bas, en Hollande, en Angleterre. De retour dans sa patrie, il se fit

connaître du surintendant Fouquet par ses poésies. Son protecteur ayant été disgracié, et Colbert mis à sa place, le poëte lança contre celui-ci un sonnet, qui, quoique dur, offre de très-bons vers. On sait ce que ce grand ministre dit à cette occasion. (*Voy.* son article.) Hesnault ayant reconnu sa faute chercha à supprimer tous les exemplaires de son sonnet; mais la satire se répandait trop facilement alors, comme aujourd'hui, pour qu'il pût en venir à bout. Hesnault est non-seulement connu comme poëte, il l'est encore comme épicurien. On dit qu'il alla exprès en Hollande pour voir Spinosa, et que celui-ci le méprisa : mais cela n'est pas suffisamment prouvé. Hesnault était un homme de plaisir, qui cherchait à calmer les remords de sa conscience par les délires de son esprit. Il passait de l'irréligion à la dévotion; mais cette dévotion, née subitement, se dissipait de même. Il mourut dans des dispositions très-chrétiennes, à Paris, en 1682. Ses *poésies*, recueillies en 1670, in-12, renferment : plusieurs *sonnets*, parmi lesquels on distingue celui de l'*Avorton*, qui fit beaucoup de bruit de son temps, quoiqu'il ne soit ni régulier ni correct, qu'il y ait des idées fausses, et qu'enfin il n'ait d'autre mérite que celui de renfermer deux ou trois antithèses assez bonnes; des *Lettres* en vers et en prose. Ces vers ne sont pas toujours faciles, et la prose manque souvent de légèreté; une *Imitation* en vers des actes 2e et 4e de la *Troade* de Sénèque. Il avait quelque talent pour ce genre de travail. On a encore de lui la *Traduction* en vers du commencement du *poëme de Lucrèce*, qu'on trouve dans le *Fureteriana*, et ailleurs. Il avait poussé cet ouvrage plus loin; mais son confesseur le lui fit brûler : action qui assura peut-être le salut d'Hesnault, par un sacrifice qui a dû lui coûter, surtout si la suite répondait au commencement. « Hesnault, » dit La Monnaye, était l'un des hommes de son » temps qui tournait le mieux un vers. Despréaux, » si délicat là-dessus, ne le niait pas; et quand on » lui demandait pourquoi, dans le troisième chant » de son lutrin et dans sa neuvième satire, il en » avait parlé avec mépris, il répondit qu'au lieu de » Hesnault, il avait mis Boursault, ensuite Perrault; » mais que, s'étant réconcilié avec ces derniers, il » leur avait substitué Hesnault, qui, étant mort, » était hors d'état de former aucune plainte. » Cette réflexion de La Monnaye devrait, pour la gloire de Boileau, se trouver en notes dans les œuvres de ce poëte.

HESS (Jean-Louis de), littérateur allemand, né en 1760 à Stralsund dans la Poméranie suédoise, mort à Hambourg en 1823, suivit d'abord avec distinction la carrière des armes; mais, entraîné par son goût pour les sciences, il quitta le service, se retira à Hambourg, et depuis cette époque partagea son temps entre les plaisirs de l'étude et la pratique gratuite de la médecine : il avait été reçu docteur à l'université de Kœnigsberg. Les ouvrages qu'il fit publier alors sont écrits en allemand. On remarque : *Voyage par l'Allemagne, les Pays-Bas et la France*, 1802, 7 vol. in-8; *Description topographique, politique et historique de la ville de Hambourg*, 1812, 3 vol. in-8, avec cartes. Indépendamment des services qu'il rendit à son pays comme médecin et comme littérateur, Hess se signala par son courage et par son patriotisme à l'époque où expira le pouvoir colossal de Bonaparte. Excepté de l'amnistie, à cause du rôle important qu'il avait joué dans le soulèvement national, il voyagea en Angleterre, en Danemark, et, à son retour en 1815, il publia une brochure intitulée : *Agonie de la république de Hambourg en* 1813 : cet ouvrage fit la plus grande sensation dans cette ville et dans toute l'Allemagne : il y accusait plusieurs sénateurs d'avoir autorisé le commandant danois de la ville d'Altona à traiter secrètement avec les généraux Davoust et Vandamme pour la reddition de Hambourg. Nous ne sachions pas que cette accusation de trahison ait été repoussée par ceux que le patriotisme éclairé de Hess signalait à la haine de ses concitoyens.

HESSE (Guillaume IV, landgrave de), dit *el Sage*, gouverna dès l'an 1567 ses sujets avec prudence et douceur, sut les maintenir dans la paix, et favorisa leur goût pour les sciences et les arts. Il cultiva lui-même l'astronomie avec zèle. Il mourut en 1592. Suellius a publié le résultat de ses travaux astronomiques sous ce titre : *Cœli et siderum in eo errantium observationes hassiacæ*, Leyde, 1628, in-4. Ce recueil, que Lalande juge très-important, a été inséré dans l'*Historia cœlestis* d'Alb. Curtius, ou Lucius Barretus.

HESSE-CASSEL. (*Voy.* FRÉDÉRIC Ier.)

HESSE-CASSEL (Georges-Guillaume, électeur de), né en 1743, d'abord feld-maréchal au service de Prusse, s'étant marié le 1er septembre 1764 à l'électrice Wilhelmine-Caroline, fille de Frédéric V, roi de Danemark, régna sur le comté de Hanau en 1764, et sur toute la Hesse le 31 octobre 1785. En 1792, il entra dans la coalition contre la France. En 1794, les princes d'Allemagne ayant fait une espèce de croisade pour la défense de la constitution germanique, le landgrave de Hesse-Cassel en fit d'abord partie; mais l'année suivante, il signa la paix avec le Directoire. Le traité des indemnités du 22 avril 1803 éleva ce landgrave à la dignité d'électeur du saint-empire romain. A l'époque de la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche, il commanda à Cassel une armée qui prit encore le nom d'*armée de neutralité*. Cependant des troupes prussiennes ayant franchi les frontières de l'électorat, Bonaparte déposséda l'électeur de toutes ses propriétés de Hanau et de Hesse-Cassel, qui formèrent en partie le royaume de Westphalie donné à Jérôme. Georges-Guillaume ne recouvra qu'en 1813, après la signature du traité de Francfort, la partie de ses états qui ne fut pas cédée à la Prusse avec un échange, et, rétablissant l'ancien ordre de choses, il considéra comme non avenu tout ce qui s'était passé pendant son absence. Il mourut à Cassel en 1821.

HESSELINK (Gérard), théologien anabaptiste, né à Groningue en 1755, fut prédicateur pendant 5 ans à Bolswaard dans la Frise, et fut rappelé en 1786 au séminaire d'Amsterdam pour y remplir la chaire

de professeur de théologie, puis celle de philosophie qui lui fut donnée en 1800. Outre des *thèses* et des *dissertations* très-importantes, il a encore publié : *Dictionnaire herméneutique* (ou *exégétique*) *du Nouveau Testament*, 2 vol. in-8; *Mémoire sur le rapport qui existe entre la religion naturelle, la religion judaïque et la religion chrétienne; Mémoire sur le scepticisme et l'inconvenance d'une décision magistrale dans les affaires de religion; Mémoire sur l'influence du gouvernement sur la religion.* Ces trois mémoires furent couronnés par la société Teyler de Harlem; *Mémoire sur le sacerdoce de J.-C., tel qu'il est représenté dans l'Epître de saint Paul aux Hébreux*, couronné par la société théologique de la Haye; *Mémoire hydrostatique, contenant des observations sur la thèse qui établit que les fluides pèsent dans les fluides de même nature; Divers mémoires sur la physique, l'histoire naturelle, la littérature*, etc., insérés dans les recueils de différentes sociétés savantes. Il est mort en 1811.

HESSELS (Jean), docteur et professeur de théologie dans l'université de Louvain, dont il fut l'ornement, né en 1522, fut envoyé par Philippe II, avec Baïus, au concile de Trente. De retour à Louvain sa patrie, il y mourut en 1566. Il est célèbre par un grand nombre d'ouvrages *de controverse*; par des *Commentaires sur saint-Matthieu*, in-8; la 1re *à Timothée;* la 2e *de saint Pierre*, et la 1re *de saint Jean*, in-8; par un excellent *Catéchisme*, Louvain, 1695, in-4, qui n'est pas une simple exposition des dogmes catholiques, mais un corps de théologie dogmatique et morale, puisé avec beaucoup de discernement dans les Pères, et principalement dans saint Augustin. Henri Gravius, premier éditeur de cet ouvrage, en retrancha tout ce qui sentait le baïanisme. L'auteur ne brillait pas par son éloquence; mais son jugement était solide, et il étudiait avec soin les matières qu'il traitait.

HÉSYCHIUS, grammairien et lexicographe grec, est le même, suivant quelques auteurs, qu'Hésychius patriarche de Jérusalem, mort en 609. On a de lui un excellent *Dictionnaire grec*, dont la première édition a paru à Venise, chez les Aldes, 1514, in-fol., 24 à 48 fr., reproduite heureusement par Jean Alberti, Lugd.-Bat., 1746-66, 2 vol. gr. in-fol., 70 à 90 fr., gr. pap., 114 fr. Schow, savant danois, en a publié une 3e, collationnée sur le seul manuscrit que l'on connaisse, qui est conservé dans la bibliothèque de Saint-Marc, Leipzig, 1792, in-8, 15 fr., pap. fin, 18 fr. C'est, au jugement de Casaubon, le plus savant et le plus utile de tous les ouvrages de l'antiquité en ce genre. — Il ne faut pas le confondre avec Hésychius de Milet, dont on a une *Histoire de ceux qui se sont distingués par leur érudition*, en grec et en latin, Anvers, 1572, in-8, 3 à 6 fr., et *De originibus Constantinopolitanis*, publiés par Meursius, Lugd.-Bat, 1613, in-8, 4 à 6 fr.

HEURNIUS, ou Van Heurn (Jean), médecin célèbre, naquit à Utrecht en 1543. Après avoir puisé les connaissances de son art à Louvain, à Paris, à Padoue, à Pavie, il quitta secrètement l'Italie, peut-être parce qu'il y avait donné quelque preuve de calvinisme, et revint dans sa patrie, où il ne tarda pas à se déclarer pour cette secte. En 1581, il fut appelé à Leyde pour y professer. Il le fit avec le plus grand succès. Il est le premier qui ait démontré dans cette ville l'anatomie sur les cadavres. Cet habile homme mourut en 1601. Il a beaucoup écrit. Le meilleur de ses ouvrages est le *Traité des maladies de la tête*, en latin, 1602, in-4. Il surpasse autant ses autres livres, que la tête est au-dessus des autres membres du corps. C'est du moins le jugement qu'en porte Jules Scaliger, très-souvent outré dans ses éloges, ainsi que dans ses critiques. Les autres productions de ce savant médecin sont : *Praxis medicinæ nova*, Leyde, 1590, in-4; des *Institutions de médecine*, en latin, ibid., 1609, in-12; *Traité des fièvres*, ibid., 1598, in-4; *Traité de la peste*, ibid., 1600, in-4; *Commentaires sur Hippocrate*, in-4. Heurnius avait lu si souvent Hippocrate, qu'il le savait tout par cœur. Il passait pour un homme également savant et poli, qui joignait à une connaissance exacte de la médecine, celle de la belle littérature. Le recueil de ses ouvrages fut publié à Lyon en 1658, in-fol. — Son fils Othon, né à Utrecht en 1577, remplaça son père dans la place de professeur en médecine à Leyde, où il enseigna pendant 30 ans. Il mourut en 1652. On a de lui : *Philosophia barbarica*, Leyde, 1600, in-12. C'est une histoire de la philosophie des anciens, ou plutôt c'est une compilation d'amples et nombreux passages des anciens.

HEURTELOUP (Nicolas), chirurgien militaire, né à Tours, en 1750, dut sa fortune à une Sœur de charité, très-instruite dans les matières chirurgicales, et qui lui enseigna les éléments de son art. Devenu membre du conseil de santé, il reçut en 1800 le brevet de premier chirurgien des armées françaises, fut appelé à la grande armée, en 1808, pour remplacer Percy, et mourut à Paris en 1812. Heurteloup a laissé : *Précis sur le tétanos des adultes*, Paris, 1792, in-8; *Rapport de la commission médico-chirurgicale, établie à Milan*, ou *Résultat des observations et expériences sur l'inoculation de la vaccine*, Paris, 1802, in-8, traduit de l'italien, avec des notes. Il le dédia, comme un hommage de reconnaissance, à sa bienfaitrice; *de la Nature des fièvres et de la meilleure méthode de les traiter*, traduit de l'italien du docteur Gianvini, Paris, 1808, 2 vol. in-8. Le traducteur y a ajouté des observations précieuses sur l'emploi thérapeutique de l'eau froide, sur la contagion, sur l'exercice de la médecine militaire; *Notices sur Manne* (chirurgien de la marine), Berlin, 1808, opuscule in-8. Il a été éditeur de l'ouvrage suivant, auquel il a joint une préface et des notes : *Instruction sur la culture et la récolte de la betterave*, par C.-J. Archard; traduit de l'allemand, par Copin, Paris, 1812, in-8, fig.

HEUSSEN (Hugues-François van), pro-vicaire d'Utrecht, né en 1654 à la Haye, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il puisa des sentiments peu conformes à la doctrine catholique. Il se fixa ensuite à Leyde. Il y bâtit une église et une

maison presbytérale, où l'on dit que Néercassel, prétendu archevêque d'Utrecht, plus connu sous le nom d'évêque de Castorie, patriarche de la petite église, demeura caché jusqu'à peu de temps avant sa mort. De Néercassel avait désigné van Heussen qu'il appelait son Timothée, pour lui succéder; mais cette nomination fut sans effet. Pendant le voyage que Codde, successeur de Néercassel, fit à Rome, van Heussen fut nommé pro-vicaire d'Utrecht, et déploya tout ce que le fanatisme le plus amer put lui dicter, pour soutenir la rébellion contre le saint Siége. Il mourut en 1729. On a de lui: *Historia episcoporum Fœderati Belgii*, Leyde, 1719, 2 vol. in-fol., avec fig.; *Batavia sacra*, Bruxelles, 1714, in-fol., avec fig. C'est l'histoire des hommes apostoliques, qui ont planté la foi dans les provinces belgiques, ou qui l'ont illustrée par leurs vertus; il ne manque pas d'y joindre les saints du parti. Il a été traduit en flamand, Anvers, 1715, 3 vol. in-8, avec fig. Van Rhyn a traduit les deux ouvrages en hollandais.

HEUTZEL, ou HEUZET (Jean), professeur de l'université de Paris, né vers 1644 à Saint-Quentin, fut choisi pour travailler aux éditions de livres élémentaires pour les classes. Rollin lui fournit, en 1725, le plan de deux *Selectæ*, dont la jeunesse avait grand besoin pour étudier l'histoire sacrée et l'histoire profane. Il mourut peu de temps après la publication du *Selectæ e profanis*, en 1728. Ses éditions ont un grand défaut : sous prétexte d'une plus grande clarté, les textes originaux y sont abrégés, dérangés, changés, affaiblis et altérés.

HEVELKE (Jean), *Hevelius*, échevin et sénateur de Dantzig, né dans cette ville, en 1611, mort en 1687, cultiva l'astronomie avec beaucoup de succès. Il découvrit le premier une espèce de libration dans le mouvement de la lune, et plusieurs étoiles fixes, qu'il nomma le *Firmament de Sobieski*, en l'honneur de Jean III, roi de Pologne. On a de cet illustre astronome : *Selenographia*, Gedani, 1647, in-fol., fig., 13 fr. C'est une description de la lune; *Machina cœlestis*, ibid., 1673-79, 2 vol. in-fol., fig.; la seconde partie de ce livre est très-rare. Hevelke a donné sous ce titre la description des instruments dont il se servit dans ses observations; *Cosmographia*, *sive tractatus de cometis*, 1668, in-fol.; *Uranographia*, 1690, in-fol., fig., 8 à 12 fr.; *Dissertatio de nativa Saturni facie*, 1656, in-fol.; *Prodromus astronomiæ*, 1690, in-fol. Sa femme, qui était son élève, l'aidait souvent dans ses calculs et dans ses observations.

HÉVIN (Pierre), avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes, en 1621, mort en 1692, brilla dans le barreau et dans le cabinet. On a de lui quelques ouvrages : *Consultations et observations sur la coutume de Bretagne*, Rennes, 1743, in-4; *Questions et observations concernant les matières féodales*, par rapport à la même coutume, ibid., 1737, in-4, etc.

HEYENDAL (Nicolas), religieux augustin, né à Walhorn, au duché de Limbourg, en 1658. Après avoir fait ses humanités à Aix-la-Chapelle, il alla en Italie pour y achever ses études; mais ayant été enlevé en route par des soldats vénitiens, il fut contraint de servir près de quatre ans parmi eux, dans l'île de Corfou. Il retourna ensuite à Walhorn, le jour même que sa mère, sur un rapport fort circonstancié de sa mort, lui faisait faire ses obsèques, auxquelles il assista sans savoir que c'était pour lui qu'on les faisait. Il se fit chanoine régulier de Saint-Augustin, dans l'abbaye de Rolduc, en 1684, dans laquelle la discipline venait d'être rétablie à peu près sur les constitutions de la congrégation de Sainte-Geneviève, où, après s'être distingué par la régularité et la douceur de ses mœurs, y enseigna la théologie et l'Ecriture sainte, fut fait abbé en 1711, et mourut en 1733. Il a laissé plusieurs ouvrages : *Lettres ecclésiastiques sur la vie et les devoirs des ministres de l'Eglise*, en latin, Liége, 1703, in-12; *Orthodoxie de la foi et de la doctrine de l'abbé et des chanoines réguliers de Saint-Augustin de l'abbaye de Rolduc*, etc., en latin et en français; et quelques autres *Ecrits* en latin sur les matières de la grâce, suivant les principes de l'université de Louvain, imprimés en 1710, 1712 et 1714; quelques *Mémoires* latins et français, imprimés en 1728, sur des affaires politiques et de juridiction.

HEYLLEN (Pierre), chanoine et sous doyen de Westminster, né à Burford, dans le comté d'Oxford, en 1600, d'une famille noble, se rendit habile dans la géographie, dans l'histoire et dans la théologie. Il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster, et curé d'Heresford; mais il fut dépouillé de toutes ses charges durant les guerres civiles. Heyllen vécut néanmoins jusqu'au rétablissement de Charles II, et accompagna ce prince à son couronnement, comme sous doyen de Westminster. Il mourut en 1663. Il a laissé : une *Cosmographie*, 1703, in-fol.; une *Exposition historique du Symbole des apôtres*, 1654, in-fol.; la *Vie de l'évêque de Laud*, in-fol.; la *Réformation de l'église d'Angleterre*, 1674, in-fol.; l'*Histoire du Sabbat*, in-4; celle des *Presbytériens*, in-fol.; l'*Histoire des dîmes*, in-4; et d'autres ouvrages en anglais.

HEYM (Jean), savant lexicographe allemand, né à Braunscheich dans la Basse-Saxe en 1759, se rendit de bonne heure en Russie où il fut naturalisé. Après y avoir donné longtemps des leçons dans des maisons particulières, il fut nommé à l'université de Moscou, en 1796, professeur de langue allemande et d'antiquités, et en 1804 d'histoire de statistique et de la science du commerce. En 1816 il enseigna la géographie aux élèves du *corps des Guides*, fondé à Moscou par le général Mouravief. Il fut aussi chargé d'inspecter plusieurs colléges et instituts, et les fonctions rectorales lui furent confiées quatre fois de suite dans la même université. Heym connaissait presque toutes les langues de l'Europe et était versé dans celle des peuples anciens et des nations orientales. Il a publié tant en allemand qu'en français et en russe un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Nou-*

veau dictionnaire allemand-russe et français, *et russe-franç. et allem.*, Moscou, 1796-1802, 5 vol. in-4, 40 fr ; *Dictionnaire contenant les mots les plus usités et les plus nécessaires dans la vie sociale*, *en allemand*, *en français et en russe*, ibid., 1819, in-8 ; *Dictionnaire de poche*, *russe-français et allemand*, *et allemand russe-français*, Riga, 1804-5, 4 vol. in-16 ; *Dictionnaire français et russe*, *composé d'après les meilleurs dictionnaires français*, Moscou, 1809, in-8; *Nouveau dictionnaire français russe-allemand et russe-français-allem.*, St.-Pétersbourg, 1811 et 1817, 4 vol. in-8, 50 fr.

HEYNE (Chrétien-Gottlob), savant interprète de Virgile, né à Chemnitz, en Saxe, en 1725, d'un pauvre tisserand, mort à Gœttingue en 1812, perfectionna ses études à l'université de Leipzig, et suivit les cours d'Ernesti pour l'interprétation des auteurs classiques ; une *Elégie* latine, qu'il composa à la mort du pasteur de l'église française réformée, le fit connaître du ministre de l'électeur de Saxe, qui l'employa comme copiste dans sa bibliothèque. C'est là qu'il connut le célèbre Winckelmann, aussi pauvre que lui, et dont, en des temps plus heureux, il devint le protecteur. Après une longue série d'infortunes, Heyne remplaça Gessner, en 1763, à Gœttingue, comme président du séminaire philosophique, bibliothécaire et membre de la société royale. Entouré, dans cette ville, d'une haute considération, il refusa les plus brillantes propositions, pour ne point quitter sa chère université. Professeur célèbre, savant antiquaire et littérateur distingué, on a de lui, comme interprète classique : *le Manuel d'Epictète*, 1756 ; *Poésies de Tibulle*, 1757 ; *Virgile*, où il a surpassé tous ses devanciers ; *Pindare ; Homère ; Diodore de Sicile*, in-8 ; un grand nombre de *Mémoires* à l'académie de Gœttingue; une *Traduction* ou plutôt une entière refonte de l'*Histoire universelle de Guthrie et Gray*, etc. Les ouvrages de ce savant sont si nombreux qu'il serait trop long d'en donner la liste. Heyne fut le premier qui s'éloigna de la routine des commentateurs qui l'avaient précédé, et qui semblaient travailler uniquement pour les philosophes. Heyne commença par l'étude des poëtes de l'antiquité. Ayant étudié les auteurs plutôt sous le rapport du génie et du goût que sous celui de la langue grammaticale, il aima mieux faire ressortir la beauté de leurs écrits que d'offrir des difficultés à discuter. Il ne négligea cependant pas l'érudition ; mais elle avait aussi son côté poétique. Dans la mythologie des poëtes et dans les divers *mythes*, il trouve la tradition des différentes peuplades; et, en séparant les fables des idées symboliques, il établit des faits *historiques*. Avant les temps désignés par ce nom, il rencontra des traces de révolutions, et, sous le voile de l'allégorie, il découvrit des événements réels. De ces recherches il résulta une série de faits précieux pour l'histoire, et jusqu'alors inconnus. Sa nouvelle doctrine est plus particulièrement développée dans son *Apollodore*. Il combattit, rectifia les opinions de son ami Winckelmann *sur les époques de l'art*, et montra que les causes que cet auteur donnait aux progrès du génie des Grecs étaient purement imaginaires. Ses travaux sur les *antiquités étrusques* sont aussi dignes d'éloges ; et si l'abbé Lanzi l'a surpassé dans la suite, Heyne eut le mérite d'avoir été le premier qui ait répandu des lumières sur la religion et sur la mythologie des anciens Etrusques. Il n'eut jamais de goût pour les subtilités métaphysiques, car son esprit n'aimait pas à errer dans le *vide ;* aussi ne fut-il jamais séduit, dans sa jeunesse, par le système de Wolff, ni dans sa vieillesse, par l'*Idéologie* encore plus subtile de Kant : de cette sorte, ses travaux furent utiles.

HICKES (Georges), savant anglais, né en 1642 à Newsham, dans la partie septentrionale de l'Yorkshire, mort à Worcester en 1715, a laissé : *Institutiones grammaticæ anglo-saxon.*, Oxon., 1689, in-4, vend. 13 fr. ; *Linguarum veter. septentr. thesaurus*, Oxon., 1703-05, 6 t. en 2 vol. gr. in-fol., fig, ouvrage estimé, 90 à 120 fr., et en très-gr. pap., 187 fr. Il est le plus complet qu'on ait encore sur les anciennes langues du nord. On en a extrait : *Grammatica anglo-saxonica*, ibid., 1711, in-8, vend. 11 fr.

HIDULPHE (saint), né à Ratisbonne de parents illustres, fut élevé malgré lui sur le siége archiépiscopal de Trèves, par le consentement unanime du clergé de cette église, qu'il gouverna pendant quelques années avec beaucoup de piété et de sagesse, mais qu'il quitta ensuite pour suivre l'attrait qu'il avait toujours conservé pour la solitude. Il se retira dans les Vosges, où il bâtit plusieurs monastères, entre autres celui de Moyen-Moutier, où son corps fut déposé après sa mort, qui arriva en 707. Sa *vie* se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne. Ce saint a donné son nom à une savante congrégation de bénédictins, dont le chef-lieu est à Verdun. (*Voy.* COUR.)

HIERAX, philosophe égyptien, mis au nombre des hérétiques du 3e siècle, proscrivit le mariage, l'usage du vin et les richesses. Il soutenait que le paradis n'était pas un séjour sensible et physique, et que Melchisédech était le Saint-Esprit, opinion qui lui fut commune avec quelques saints Pères. Il distinguait aussi la substance du Verbe et celle du Père, et les comparait à une lampe à deux mèches, comme s'il y eût eu une nature mitoyenne, d'où l'une et l'autre prissent leur clarté. Saint Epiphane a réfuté ces assertions, dont quelques-unes étaient suffisamment confondues par la croyance générale et uniforme des fidèles.

HIÉROCLÈS, président de Bithynie, et ensuite gouverneur d'Alexandrie et de toute l'Egypte, persécuta les chrétiens au commencement du IVe siècle, et publia contre eux, sous le règne de Dioclétien, un livre intitulé *Philalèthes*, ou l'*Ami de la vérité ;* froide rapsodie de ce qu'avaient dit Celse et Porphyre ; il osa mettre les prétendus miracles d'Aristée et d'Apollonius de Thyane au-dessus de ceux de J.-C. ; mais Lactance, qui a composé pour réfuter le Philalèthes son *traité des Institutions divines*, et Eusèbe firent voir le ridicule de cette comparaison. Hiéroclès avait tiré ces prétendus miracles

de la *Vie* d'Apollonius, écrite par Philotraste; *vie* qu'on sait n'être qu'un tissu de fables puériles. On a observé que dans les supplices qu'il fit souffrir aux chrétiens, il poussa la cruauté aux derniers excès, tandis que dans ses écrits, il affectait un ton de modération et de raison : « Vrai caractère de la philosophie irréligieuse (dit un auteur moderne), qui s'attache à déguiser l'atrocité de ses principes et de ses sentiments par la douceur des paroles, et à trouver dans l'hypocrisie une ressource contre l'horreur que ses systèmes inspirent. » M. de Chateaubriand a fait d'Hiéroclès un des personnages de son poëme des *Martyrs*, et il a mis dans sa bouche un discours qu'on doit regarder comme l'analyse fidèle des sophismes de tous les temps contre la sainteté du christianisme. C'est par erreur que quelques critiques ont confondu ce persécuteur des chrétiens avec le philosophe dont l'article suit.

HIÉROCLÈS, célèbre philosophe platonicien du ve siècle, enseigna avec beaucoup de réputation à Alexandrie. Il composa *sept livres sur la Providence et sur le Destin*, sous le titre *De Providentia et fato, deque liberi arbitrii cum divina gubernatione convenientia commentarius*, dont Photius nous a conservé des extraits. On y voit qu'Hiéroclès pensait que *Dieu a tiré la matière du néant, et l'a créée de rien;* ce qui prouve la fausseté de l'opinion commune, qui regarde les anciens philosophes comme généralement opposés à la création, et partisans de la matière éternelle. Platon, Proclus, Philolaüs, Jamblicus, etc., ont pensé sur cet article comme Hiéroclès, quoique celui-ci s'exprime plus amplement et plus clairement. Il reproche à quelques philosophes de n'avoir pas cru Dieu assez puissant pour créer le monde, sans que la matière incréée, et par conséquent indépendante de lui, ait concouru à cette production; il observe que « le bon ordre se trouve assez dans un être lorsqu'il existe naturellement par lui-même, et que par conséquent c'eût été en Dieu une application superflue d'avoir voulu avancer ce qu'il n'avait pas fait... Ne serait-ce pas contre la nature, dit-il, de vouloir ajouter à un être incréé et subsistant par lui-même? » Ce raisonnement judicieux mérite d'avoir place parmi ce qu'on a dit de mieux contre l'éternité de la matière. (*Voy.* PROCLUS, DIADOCUS.) Les extraits de son *Livre du Destin* furent imprimés à Londres, 1673, 2 vol. in-8, avec son *Commentaire* sur Pythagore; et ce dernier a été publié séparément à Cambridge, 1709, in-8, 8 à 12 fr., et à Londres, 1742, in-8, 10 à 12 fr. Ils ont aussi été publiés à Paris par Frédéric Morel, Paris, 1597, in-8. Les autres ouvrages d'Hiéroclès sont : *des Æconomiques* à l'exemple de celles de Xénophon; un *Traité des maximes des philosophes :* Stobée a conservé des *fragments* de ces deux ouvrages. Hiéroclès avait composé en outre des *Commentaires sur le Gorgias* de Platon, et un *Traité de la justice* dont Dacier regrette la perte. Le *Commentaire* d'Hiéroclès *sur les vers dorés de Pythagore* a été publié d'abord en latin, Padoue, 1474; Rome, 1475, in-4, édition très-rare; puis en grec avec une traduction latine par J. Courtier, Paris, 1583, in-12. Le commentaire sur les vers dorés de Pythagore a été traduit en français par G. Rheginus ou Regnaud, sous ce titre : *Institutions divines contre les athéistes*, Lyon, 1650, in-8, très-rare, et par Dacier, Paris, 1706, 2 vol. in-12, 6 à 7 fr.; il a été aussi traduit en italien et en anglais, et en latin par Lélio Giraldi.

HIÉRON Ier, roi de Syracuse, monta sur le trône après son frère Gélon, l'an 478 avant Jésus-Christ. Autant celui-ci s'était fait aimer par son équité et par sa modération, autant Hiéron se fit haïr par ses violences et par son avarice. Il voulut envoyer Polyzèle, son frère, au secours des Sybarites contre les Crotoniates, afin qu'il pérît dans le combat. Mais Polyzèle, qui prévit ce dessein, n'accepta pas cet emploi; et voyant que ce refus irritait son frère, il se retira auprès de Théron, roi d'Agrigente. Hiéron se prépara à faire la guerre à Théron. Les habitants de la ville d'Himéra, dans laquelle commandait Thrasidée fils de Théron, lui envoyèrent des députés pour se joindre à lui; mais Hiéron aima mieux faire la paix avec Théron qui réconcilia les deux frères. Après la mort de Théron, Trasidée entreprit la guerre contre les Syracusains. Hiéron entra avec une forte armée dans le pays des Agrigentins, défit Thrasidée et lui ôta sa couronne. Le poëte Pindare a chanté les victoires d'Hiéron aux jeux olympiques et aux jeux pythiens. Il remporta trois fois le prix aux jeux olympiques, deux fois à la course à cheval et une fois à la course du chariot. Il appela à sa cour Simonide, qui eut un grand empire sur son esprit, Pindare, Épicharme et d'autres savants. Eschyle jaloux des premiers succès de Sophocle, ayant quitté la Grèce, vint finir ses jours auprès d'Hiéron. (*Voy.* une belle parole de ce roi, article XÉNOPHANES.) Il mourut à Catane l'an 467 avant J.-C., et eut pour successeur son frère Thrasybule, qui eut tous ses défauts sans avoir aucune de ses vertus. On a plusieurs médailles de ce prince et du suivant.

HIÉRON II, roi de Syracuse, régna environ deux siècles après Hiéron Ier; il descendait de Gélon, et en avait les vertus. Toutes les villes de l'île lui décernèrent la couronne de concert, et le nommèrent capitaine général contre les Carthaginois. Ce fut en cette qualité qu'il continua de faire la guerre aux Mamertins, et proposa de les faire chasser de la ville de Messine. Les Mamertins eurent recours aux Romains, auxquels ils livrèrent Messine, l'an 260 avant J.-C. Les Carthaginois, appelés par le parti contraire, mirent le siége devant Messine, et firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le consul romain Appius Claudius leur donna bataille, et attaqua premièrement les Syracusains. Le combat fut sanglant : Hiéron y fit des prodiges de valeur; cependant il fut battu, et obligé de retourner à Syracuse. Le sort des Carthaginois ne fut pas plus heureux; ils furent aussi défaits par les Romains, et Appius vainqueur vint assiéger Syracuse. Hiéron voyant les forces des Carthaginois affaiblies, fit la paix avec les Romains. Il leur conserva une fidélité inviolable pendant cinquante années qu'il régna, même au

milieu des désastres qu'ils éprouvèrent et après les batailles de Trasymène et de Cannes ; il leur offrit des secours en troupes et en vivres, et ne cessa de leur donner des marques sensibles de son amitié dans toutes les guerres qu'ils eurent avec Carthage. Ce roi mourut l'an 215 avant J.-C., âgé de 94 ans. Ses sujets étaient ses enfants, et l'état était sa famille. Ses vertus, son amour pour le bien public, son goût pour les sciences et les arts utiles, le placent au rang des grands hommes. Il éleva dans Syracuse des temples et des palais magnifiques, et à l'aide du génie d'Archimède son parent, il fit construire des machines de guerre de toute espèce. Ce fut par ordre d'Hiéron II, que ce savant géomètre fabriqua une galère à vingt rangs de rames dont Athénée donne la description : elle contenait toutes les commodités de la vie : on y trouvait gymnase, bibliothèque, bains, arsenaux, viviers, magasins, cours et bâtiments propres à sa défense, galeries, jardins, etc., le tout orné avec le plus grand luxe : elle semblait une ville flottante. Hiéron la chargea de blé, et en fit présent à Ptolémée, roi d'Egypte, au moment que ce pays souffrait d'une cruelle disette. Il avait composé des *livres d'agriculture*, que nous n'avons plus. Hiéron eut pour successeur son petit-fils Héronime ; mais ce prince, à peine âgé de 15 ans quand il monta sur le trône, se fit tellement haïr par son orgueil, sa cruauté et ses débauches, que des conjurés l'exterminèrent avec tous ceux de sa famille.

HIÉROPHILE, médecin grec, est surtout connu par les leçons qu'il donna à une fille nommée *Agnodice*. Son élève se déguisa en homme pour exercer cet art à Athènes, parce que, chez les Athéniens, il était défendu aux femmes et aux enfants de s'y adonner. Elle se mêlait d'accoucher, contre l'usage d'Athènes, qui permettait aux femmes seules d'exercer cette fonction. Elle fut citée par les médecins devant l'Aréopage. Les juges allaient la condamner, supposant qu'elle était homme ; mais elle découvrit son sexe et obtint sa grâce. Le célèbre Hecquet a prouvé la sagesse de cette loi des Athéniens, elle a été si générale chez tous les anciens peuples, que le mot d'*accoucheur* ne se trouve dans aucune langue. Roussel, dans son *Système physique et moral de la femme*, a démontré que l'usage contraire, devenu aujourd'hui presque général, n'est fondé sur aucune raison plausible, et tient au goût de la nouveauté et de la licence, plus qu'à aucune considération physique. « On nous dira, dit-il, » qu'il faut des études sérieuses et longues, savoir » la physique, la mécanique, et même les mathématiques, pour se rendre habile dans l'art d'accoucher. Eh ! où est-ce qu'on n'a pas mis, surtout depuis quelque temps, la physique et les mathématiques ? Tout ce qui est matériel, tout ce » qui est du ressort des sens, tient sans doute à la » physique et à la mécanique : on ne peut faire un » pas, on ne peut remuer un fétu, sans que cela » s'opère par les lois de la physique ; mais chacun » fait des opérations mécaniques comme le bourgeois gentilhomme fait de la prose, c'est-à-dire » sans s'en douter. Il est une mécanique naturelle, » que non-seulement tous les hommes, mais encore » tous les animaux savent sans l'avoir apprise. » L'art des accouchements, dépouillé des préceptes » indifférents ou inutiles, et du vain étalage dont on » l'a affublé, se réduit à un très-petit nombre de » principes simples, faciles à saisir, et très à la portée des femmes. On a bientôt appris quelles sont » les dispositions vicieuses que l'enfant peut prendre » dans la matrice, quelles sont celles qu'on peut » rectifier, et celles qui, ne pouvant point être » corrigées, ne laissent à l'adresse de l'artiste que le » sage parti d'en diminuer, autant qu'il est possible, » les inconvénients. De l'aveu des accoucheurs » mêmes, l'accouchement naturel, qui est et doit » être le plus commun, peut se faire sans l'intervention de l'art. On peut donc conclure avec certitude que les accoucheurs qui manœuvrent, qui » instrumentent tant qu'ils peuvent, le font le plus » souvent sans nécessité, et par cette raison même » nuisent au succès de l'opération. On peut aussi » par là réduire à leur juste valeur les détails exagérés qu'ils font des prétendus obstacles qu'ils ont » eu à vaincre, de l'adresse et de l'habileté qu'il » leur a fallu pour les surmonter ; détails qui semblent tendre à faire voir que l'accouchement a été » leur ouvrage, ou que du moins ils y ont mis beaucoup du leur, et la nature très-peu du sien. La » nature, lorsqu'elle agit seule, sait tellement combiner et graduer son action, qu'elle ne fait que » ce qu'elle doit faire. Eh ! comment ne viendrait-elle pas aisément à bout d'une opération pour laquelle elle a tout prévu et tout bien disposé ? Comment ne parviendrait-elle pas avec facilité à tirer » du sein de la matrice, d'un organe actif, flexible » et même vigoureux, un corps qui lui est familier, » et qui, par sa forme et par sa consistance, ne » peut guère blesser les parties qu'il touche. Dans » tout le comté de Foix, où je suis né, les accouchements sont confiés à des femmes du bas peuple, qui n'ont jamais eu la moindre idée d'anatomie, et dont tout l'art se réduit à quelques pratiques routinières et traditionnelles. Mais elles » mettent du zèle, de la patience et de la droiture, » où les autres ne s'attachent qu'à faire briller le » fantôme de la science ; et elles n'en réussissent que » mieux. Je ne me souviens d'avoir vu périr dans » ma petite ville qu'une seule femme des suites des » couches ; il est vrai que, contre l'usage, elle avait » été accouchée par un homme. L'événement fut si » malheureux, qu'on eut tout lieu de croire que la » nature réprouvait une innovation si funeste. » Il arrivera sans doute que les sages-femmes, étant sans emploi et sans expérience, seront moins habiles que les accoucheurs toujours occupés, et par conséquent instruits par l'exercice de la pratique ; mais cela ne prouvera rien contre la solidité de ces réflexions. Car, si les accoucheurs étaient négligés, ils ne tarderaient pas d'être au-dessous de la science nécessaire pour exercer cette profession. (*Voy.* HECQUET.)

HIGDEN (Ralph), moine bénédictin de St.-Werberg, au comté de Chester, mourut en 1363, presque centenaire. On lui doit une chronique latine

imprimée sous ce titre : *Ranulphi Higdeni polychronici libri* VII, etc. Jean de Trévise la traduisit en anglais dans l'année 1387, et cette traduction fut retouchée par Caxton, qui y ajouta un huitième livre, ou continuation jusqu'en 1460, et imprim. en 1482, in-fol. Cette chronique, vulgairement appelée *Polychronicon*, est souvent consultée et citée comme une autorité par les historiens anglais.

HILAIRE, diacre de l'Eglise romaine, souffrit beaucoup pour la foi, vers l'an 354, par ordre de l'empereur Constance ; mais dans la suite il s'engagea dans le schisme des lucifériens, et tomba dans diverses erreurs. On lui attribue les *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul, qui se trouvent dans les OEuvres de saint Ambroise, et les *Questions sur l'ancien et le nouveau Testament* qui sont dans saint Augustin.

HILAIRE (saint), docteur de l'Eglise, évêque de Poitiers, était né dans cette ville, d'une famille noble, vers le commencement du XVe siècle. Ses parents, quoique païens, ne négligèrent rien pour son éducation. Lorsqu'il eut fini ses études, il s'appliqua à la lecture, et voulut connaître tous les auteurs juifs, chrétiens et païens : par là il s'acquit une si grande érudition, qu'il était regardé, dans un âge peu avancé, comme un des plus savants hommes de son temps. En lisant les livres de Moïse, il fut frappé de l'idée que cet auteur donne de la Divinité. Bien différent des petits hébraïsants modernes, qui cherchent à en effacer les traces, il les saisit avec transport. (*Voy.* LOTH.) A son étonnement succéda l'envie de s'instruire, et de connaître cette puissance infinie, dont il avait trouvé une si belle peinture dans l'écrivain sacré. Il lut les Evangiles, et fut saisi d'admiration, lorsqu'il y vit que Dieu s'était fait homme ; qu'il était venu lui-même s'offrir pour victime ; qu'il avait lavé dans son sang les péchés des hommes. Il commença à l'adorer, s'instruisit des mystères de la religion chrétienne et de ses pratiques, se fit baptiser avec sa femme et sa fille, nommée Apra, et devint le plus zélé partisan de la foi. Le peuple de Poitiers, touché de ses vertus, voulut l'avoir pour évêque l'an 350 ou 355. Il fut un des plus grands défenseurs de la foi contre les ariens. Au concile de Milan en 355, dans celui de Béziers en 356, il fit luire le flambeau de la vérité. Saturnin d'Arles, arien, craignant l'éloquence de ce grand homme, le fit reléguer dans le fond de la Phrygie. Appelé au concile de Séleucie en 359, il parla si éloquemment pour la doctrine catholique, et dévoila si bien les artifices et la fourberie des hérétiques, qu'ils le firent renvoyer en France, pour se délivrer d'un si puissant adversaire. Les peuples accoururent au devant de leur pasteur et de leur père, « et les églises des Gaules le reçurent, dit » saint Jérôme, comme un héros sortant de l'arène, » illustré par ses combats contre les hérétiques. » Après avoir fermé toutes les plaies que son absence avait faites à son troupeau, il finit une vie pure et remplie de traverses, par une mort sainte et tranquille, le 13 janvier 367, ou, suivant saint Jérôme, en 368. Nous avons de ce Père, que saint Jérôme a nommé le *Rhône de l'éloquence latine*, *Douze livres de la Trinité*, composés durant son exil en Phrygie, entre les années 356 et 359. Il prouve dans le premier, que l'homme ne peut trouver sa félicité qu'en Dieu, et que la révélation est le vrai moyen que nous ayons de bien connaître la nature divine. Dans les livres suivants, le saint docteur établit le mystère de la Trinité, réfute les diverses objections des hérétiques qui l'attaquaient, et prouve que l'Eglise est une. Les anciens mettaient cet ouvrage à la tête de tous ceux qu'il fallait lire pour se confirmer dans la foi de la Trinité, se précautionner contre les piéges de l'hérésie, et en découvrir les ruses ; un livre sur les synodes, intitulé aussi quelquefois : *De la foi des Orientaux*. Ce livre fut composé à la fin de l'an 358, ou au commencement de l'an 359. Saint Hilaire y explique les termes dont les ariens se servaient, marque toutes les variations de leur doctrine dans les différents synodes qu'ils ont tenus, et éclaircit les principales difficultés de la foi. Saint Jérôme faisait tant de cas de cet ouvrage, qu'il le copia de sa propre main, étant à Trèves. Il fournit de grands éclaircissements pour l'histoire de l'arianisme, et l'on conçoit en le lisant la plus haute idée de son auteur ; *Des Commentaires* sur l'Evangile selon saint Matthieu. C'est le premier ouvrage de saint Hilaire. Il renferme d'excellentes instructions sur toutes les vertus chrétiennes, et principalement sur la charité, le jeûne et la prière. Ce docteur est un des premiers Pères de l'Eglise qui aient entrepris de commenter l'Ecriture sainte ; des *Commentaires* sur une partie des Psaumes. Saint Hilaire en développe également la lettre et l'esprit, et tient un juste milieu entre ceux qui, ne s'arrêtant qu'au sens littéral et purement historique, croyaient n'en devoir pas chercher d'autre, et ceux qui, rapportant tout à J.-C., s'imaginaient que les Psaumes n'avaient point de sens propre et littéral ; trois *Ecrits à l'empereur Constance*, dont la véhémence, qui a paru excessive à quelques critiques, est justifiée par l'intention et le but de l'auteur, et surtout par l'importance de la matière ; et si l'on y trouve des expressions qui paraissent dures, on doit les attribuer à un ardent amour pour la vérité ; une *Lettre* à sa fille Apra, estimée des plus habiles critiques. Le style en est simple, proportionné à l'âge d'une jeune fille de 13 ans. Cette lettre était accompagnée de deux hymnes, l'une pour le matin, l'autre pour le soir : la seconde ne nous est point parvenue ; pour la première, on croit que c'est l'hymne *Lucis Creator optime*, etc. Apra, vierge, mourut saintement aux pieds de son père, quand il fut revenu de son exil. Le style de saint Hilaire est véhément, impétueux. Pour bien l'entendre, il faut avoir beaucoup d'usage des termes théologiques des Grecs. Il fut un des premiers qui les transporta dans la langue latine. Ses *OEuvres* ont eu un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles de Paris, 1693, in-fol., 18 à 20 fr., et plus, en gr. pap.; Vérone, 1730, 2 vol. in-fol., peu estimée en France ; Wirceburgi, 1785-88, 4 vol. in-8, 12 à 16 fr. On trouve aussi une belle *Lettre* de ce saint Père *sur la divinité de Jésus-Christ*, avec trois dissertations de

l'abbé Trombelli, dans la Collection imprimée à Bologne en Italie, en 1751, sous le titre de *Veterum Patrum latinorum opuscula nunquam antehac edita*. On a remarqué que le siége d'Hilaire ayant été deux fois envahi par de faux évêques, ils périrent tous deux d'une manière subite et déplorable. (*Voy.* GUILLAUME, dernier duc d'Aquitaine.) On peut se former une juste idée de la force et de l'éloquence de ce saint évêque, en lisant l'analyse de ses principaux ouvrages, et la traduction des morceaux les plus remarquables qu'ils contiennent, dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*, par l'abbé Guillon.

HILAIRE (saint), d'Arles, né en 401, fut élevé à Lérins par saint Honorat, abbé de ce monastère, son ami et son parent, qui l'avait arraché aux prestiges du monde, pour lui faire goûter les douceurs de la solitude. Le saint abbé de Lérins ayant été élevé sur le siége d'Arles, il emmena avec lui Hilaire, qui fut le coopérateur de ses travaux, le successeur et l'imitateur de ses vertus. Il le remplaça en 429. Le troupeau ne crut pas avoir changé de pasteur. Hilaire assembla plusieurs conciles, et présida à celui d'Orange en 441, où Célidoine, évêque de Besançon, fut déposé. Cette déposition renouvela la dispute sur la préséance entre l'église d'Arles et celle de Vienne. Célidoine en ayant appelé au pape saint Léon (car rien n'était mieux reconnu dans les premiers siècles que l'autorité du pape et les droits d'y appeler, *voy.* ATHANASE), ce pontife assembla un concile à Rome, qui le jugea innocent de l'irrégularité pour laquelle il avait été condamné, et le rétablit dans son siége. Le concile alla plus loin; car, sur les accusations formées contre saint Hilaire lui-même, il le priva de l'autorité qu'il avait sur la province de Vienne, et lui défendit d'assister à aucune ordination. On l'accusait de parcourir les provinces accompagné d'une troupe de gens armés, pour donner des évêques aux églises vacantes, et de troubler les droits des métropolitains. Saint Léon reconnut dans la suite combien il s'était trompé dans les préventions qu'il avait conçues contre ce saint prélat, qui mourut en 449, épuisé de travaux apostoliques. On avait une telle opinion de ses vertus, que sa perte fut sensible aux ennemis mêmes de la foi. Les Juifs assistèrent à ses funérailles, et mêlèrent leurs chants lugubres à ceux des chrétiens. On lui a attribué divers ouvrages qui ne sont pas de lui. Les seuls qui lui appartiennent véritablement ont été recueillis par le P. Quesnel dans l'*Appendix* de son édition des *OEuvres de saint Léon*. La *Vie* de saint Hilaire a été écrite par saint Honorat de Marseille. (*Voy.* dom Rivet, *Histoire littéraire de France,* tome 2, p. 614; et dom Cellier, tom. 13, p. 533.) L'abbé Guillon, dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine,* a donné un extrait de l'éloge funèbre qu'il fit de son prédécesseur. L'Eloge de saint Honorat qui fait partie de ses opuscules a été traduit en français par Dufossé.

HILAIRE (saint), originaire de l'île de Sardaigne, élu pape le 12 novembre 461, avait été archidiacre de l'Eglise romaine sous saint Léon, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. La joie que son élévation à la papauté causa à tous les évêques prouve qu'il en était digne. Le zèle qu'il eut pour la foi, et le soin qu'il prit de faire observer la discipline ecclésiastique, réparèrent la perte que l'Eglise fit à la mort de saint Léon son prédécesseur. Il mourut le 21 février 468, après avoir frappé d'anathème Eutychès et Nestorius, confirmé les conciles généraux de Nicée, d'Ephèse et de Chalcédoine, et tenu un concile à Rome en 465. On a de lui onze *Epîtres* et quelques *Décrets*. C'est le premier pape qui défendit aux évêques de choisir leurs successeurs Simplicius fut nommé après lui.

HILARION (saint), célèbre instituteur de la vie monastique dans la Palestine, naquit vers l'an 292 à Tabathe, près de Gaza en Syrie, d'une famille païenne. Il quitta les erreurs de ses pères, et embrassa le christianisme. Le nom de saint Antoine étant venu jusqu'à lui, il alla le trouver en Egypte; et après avoir demeuré quelque temps auprès de cet illustre cénobite, il devint un parfait imitateur de sa vie pénitente et retirée. Il retourna en Palestine et y fonda un grand nombre de monastères. Le bruit de ses vertus attirant auprès de lui une multitude d'admirateurs, il se retira dans l'île de Chypre, où il termina sa vie par une mort sainte, vers l'an 372. Saint Jérôme a écrit sa *Vie;* elle est pleine de choses, et très-élégante.

HILDEBERT, né en 1057 à Lavardin, dans le Vendômois, fut disciple de Bérenger, et ensuite de saint Hugues, abbé de Cluny, et ne s'illustra pas moins par ses vertus que par son mérite littéraire. Il fut placé sur le siége du Mans en 1098, et transféré à l'archevêché de Tours en 1125. Le P. Beaugendre, bénédictin, a publié, les *OEuvres* de ce prélat, jointes à celles de Marbode, Paris, 1708, in-fol., 10 à 15 fr., et plus, en gr. pap. C'est la meilleure édition; elle renferme : des *Sermons*, assez bons pour son temps; des *Poésies sacrées;* les *Vies de sainte Radegonde, de saint Hugues de Cluny, de sainte Marie égyptienne*, où le flambeau de la critique ne l'a pas toujours éclairé; un grand nombre de *Lettres*, bien écrites et intéressantes pour ceux qui veulent connaître la morale, la discipline et l'histoire du siècle de Hildebert; quelques *Traités de religion*, dont le plus considérable forme un corps abrégé de théologie, où l'on trouve une netteté et une précision rares pour le temps, avec un sage discernement dans le choix des preuves. C'est le premier auteur dans les écrits duquel on trouve le mot *transsubstantiation*, employé pour exprimer, dans la rigueur grammaticale, l'antique foi de l'Eglise sur la présence réelle. On a encore de lui deux *Pièces* que Baluze publia en 1715, dans le 7ᵉ vol. de ses *Miscellanea*. Hildebert mourut en 1134.

HILDEBRAND (Joachim), théologien allemand, né à Walkenried en 1623, devint professeur en théologie et en antiquités ecclésiastiques à Helmstadt, puis surintendant général à Zell, où il mourut en 1691. On a de lui divers *écrits* ecclésiastiques, assortis aux principes de sa secte. On peut consulter pour de plus grands détails G. Henr. Goëtze,

Elog. quorumdam theologorum germanorum.

HILDEGARDE (sainte), première abbesse du mont Saint-Rupert, près de Binghein sur le Rhin, était née au diocèse de Mayence sur la fin du XIe siècle. Le pape Eugène III convoqua un concile à Trèves en 1147 pour examiner les visions et révélations que cette femme pieuse prétendait avoir eues, et on lui en permit la révélation. Elle mourut en 1178, et laissa : des *Lettres* et d'autres ouvrages, que l'on trouve dans la Bibliothèque des Pères; *Libri quatuor elementorum*, Strasbourg, 1533, in-fol.; trois *Livres de révélations*, Cologne, 1566, in-4. Toutes ses œuvres ont paru à Cologne, 1566, in-4. La réputation de ses vertus parvint jusqu'aux papes, aux empereurs et aux princes, qui lui donnèrent des preuves de leur estime.

HILDEGONDE (sainte), vierge de l'ordre de Cîteaux, naquit près de Nuitz, au diocèse de Cologne, dans le 12e siècle. Son père voulant l'emmener avec lui en Palestine, et craignant pour sa pudeur, la fit travestir en garçon, et lui fit prendre le nom de Joseph. Ils s'embarquèrent en Provence avec les Croisés. Son père étant mort, sainte Hildegonde continua son voyage sous son nom emprunté, et avec un voyageur à qui son père l'avait confiée, et qui, après l'avoir dépouillée, l'abandonna à la misère. Hildegonde mendia son pain et attendit que le ciel prît ses maux en pitié. Elle demeura quelque temps à Jérusalem : ayant été reconnue par un de ses parents, elle revint ensuite dans son pays. Elle se retira dans l'abbaye de Schoenaug, sous le même nom de Joseph, et y vécut d'une manière si sainte et si prudente, qu'on ne s'aperçut qu'à sa mort qui eut lieu en 1188 qu'elle était fille. Les cisterciens l'honorent du titre de sainte, quoique son culte ne paraisse autorisé par aucun décret du saint Siége. Sa fête célébrée par l'ordre de Cîteaux et par celui de Saint-Benoît est au 20 avril. On a écrit la *vie* de cette sainte; celle de Raderus est la plus estimée. On raconte sur sainte Marine quelque chose qui a du rapport avec cette histoire. (*Voy.* MARINE sainte.)

HILDUIN, né vers la fin du VIIIe siècle, abbé de St.-Denis, de St.-Médard-de-Soissons et de St.-Germain-des-Prés sous le règne de Louis le Débonnaire, dont il fut archichapelain, abandonna la cause de ce prince pour servir l'usurpation de Lothaire et de Pepin; étant revenu ensuite près de Louis, il le quitta de nouveau pour se ranger encore dans le parti de Lothaire. Il fit tort à sa réputation par sa conduite envers l'empereur Louis le Débonnaire, dont cet abbé prit, quitta, reprit le parti, selon que ce père infortuné, prince faible et inconséquent, se brouillait et se réconciliait avec ses enfants. Ce prélat mourut vers l'an 842. Il est auteur d'une *Vie* de saint Denis, intitulée *Areopagetica*, imprimée dans Surius : Hilduin confond le saint évêque de Paris avec l'Aréopagite, en attribuant au premier les ouvrages du dernier. (*Voy.* saint DENIS.) On ne connaissait pas cette erreur avant lui, et elle n'a été détruite que dans le XVIIe siècle.

HILL (Jean), savant médecin anglais, né en 1716, s'occupa d'abord de botanique et de pharmacopée, suivit ensuite la carrière du théâtre où il n'obtint aucun succès, et se voua enfin à la littérature. Quelques ouvrages qu'il publia ayant réussi, il prit alors une arrogance qui lui attira de nombreuses querelles. Il rédigeait deux journaux, le *Bristish Magazine*, et l'*Inspecteur*. Les sarcasmes qu'il lançait contre des gens en crédit, l'indiscrétion avec laquelle il insérait dans ses feuilles la chronique scandaleuse du jour lui attirèrent beaucoup de désagréments. Mais ne pouvant longtemps soutenir un pareil rôle, il retourna dans son officine et se fit connaître par quelques remèdes, entre autres par des teintures de Valériane et de Bardane : ce qui le fit surnommer *Bardana Hill.* Il mourut en 1775. On a de lui : *General natural history*, etc., London., 1748-52, 3 vol. in-fol., 30 à 36 fr.; *Construction of timber explained by the microscope*, ibid., 1770, gr. in-fol., fig., 21 fr.; *Sleep of plants explained*, ibid., 1752, in-12, 3 fr. Il y a une traduction française de cet ouvrage singulier, Paris, 1773, in-8; *Vegetable system.*, London., 1759-75, 26 tom. en 13 vol. in-fol., fig. Cet ouvrage volumineux, qui contient 1542 pl., n'est pas estimé, 150 à 200 fr.; *Eden : or, a compleat body of gardening*, ibid., 1773, in-fol., fig., 12 à 18 fr.; *British herbal, etc.*, ib., 1756, in-fol., with 75 pl. color.; *Exotic botany, etc.*, ib., 1772, in-fol., 12 fr.; *Decade of trees and plants of east-indies, etc.*, ibid., 1773, in-fol., fig. col., 67 fr. Le roi de Suède, en recevant une collection des œuvres de Hill, lui avait envoyé la décoration de l'ordre de Vasa : c'est depuis cette époque qu'il prit le titre de *sir John.*

HILLEL, l'*Ancien*, juif natif de Babylone, d'une illustre famille, fut président du *sanhédrin* de Jérusalem, forma une école fameuse, et eut un grand nombre de disciples. Flave-Josèphe l'appelle *Pollion;* il vivait environ 100 ans avant Jésus-Christ, et mourut dans un âge très-avancé, après avoir soutenu avec zèle les traditions orales des Juifs, contre Schammai, son collègue, qui voulait qu'on s'en tînt littéralement au texte de l'Ecriture sainte, sans s'embarrasser de ce qui n'était que transmis verbalement. Cette dispute fit un très-grand bruit, et fut, selon saint Jérôme, l'origine des scribes et des pharisiens. Hillel est un des docteurs de la *Mischna*. Il en peut même être regardé comme le premier auteur, puisque, selon les docteurs juifs, il rangea le premier les traditions judaïques en six *Seradim* ou Traités. Il travailla beaucoup à donner une édition correcte du texte sacré, et on lui attribue une ancienne *Bible* manuscrite qui porte son nom, et qui est en partie avec les manuscrits de la Sorbonne.

HILLEL, le *Nasi* ou le *Prince*, autre fameux juif, arrière-petit-fils de Juda Hakkadosh ou le saint, un des auteurs de la *Mischna*, composa vers l'an 360 de notre ère, un *Cycle*, qui fut en usage jusqu'au règne d'Alphonse roi, de Castille. Il introduisit chez les Juifs l'usage de compter depuis la création du monde. Il fut un des principaux docteurs de la Gemare ou du *Talmud*. Le plus grand nombre des écrivains juifs lui attribuent l'édition

du texte hébreu qui porte le nom d'*Hillel*, et dont nous avons parlé dans l'article précédent. Nous apprenons de saint Epiphane que ce savant se convertit, et qu'il fut baptisé au lit de la mort par l'évêque de Tiberias, au commencement du IVe siècle.

HINCKELMANN (Abraham), théologien protestant, né en 1652 à Dobeln en Misnie, mort en 1695, fit ses études avec le plus grand succès à Freyberg et à Wittemberg. Il les avait à peine terminées, qu'on lui confia la direction de l'école de Gardeleben, et trois ans après, celle du gymnase de Lubeck, où il resta onze ans. Il fut alors pourvu de la cure de St.-Nicolas de Hambourg. Mais le landgrave de Hesse-Darmstadt, qui avait été frappé de son mérite, l'appela presque aussitôt à sa cour, en fit son prédicateur ordinaire, le nomma surintendant des églises de ses états, avec le titre de professeur honoraire de l'académie de Giessen. En 1688, il revint à Hambourg pour y prendre la direction de l'église Ste.-Catherine. On connaît de lui : une *édition* du Koran, qui est généralement regardée comme la première qu'on ait publiée en arabe, Hambourg, 1694, in-4, assez rare. On parle néanmoins d'une édition en langue originale, donnée à Venise vers 1510, ou plutôt 1509, par Paganini de Brescia, brûlée par ordre du pape, et dont quelques exemplaires ont échappé à cette mesure; *Traduction* allemande de l'*Apologétique* et du *Livre de la patience* de Tertullien; des *Considérations chrétiennes sur la purification par le sang du Christ;* des *Sermons* et quelques *Ecrits* contre Jacques Boehm, enthousiaste et homme à extase (*voy.* BOEHM); des *Dissertations théologiques*, en latin et en allemand. Presque tous ces ouvrages ont été traduits en suédois; un *Catalogue des écrivains botanistes arabes*, et un *Lexicon coranicum*, restés manuscrits : ce dernier n'était pas même achevé, la mort imprévue d'Hinckelmann ne lui ayant pas permis d'y mettre la dernière main.

HINCMAR, religieux de Saint-Denis en France, puis archevêque de Reims l'an 845, fut le 32e prélat assis sur ce siége. Il était parent de Bernard II, comte de Toulouse. Il fut l'un des plus savants hommes de son temps, extrêmement zélé pour les droits de l'église gallicane, et la pureté de la doctrine catholique. Au sortir de ses études, il fut appelé à la cour de Louis le Débonnaire; il prit ensuite l'habit monastique dans l'abbaye de Saint-Denis, où il fit rendre un règlement d'une excessive sévérité, mais auquel il se soumit le premier. Rappelé à la cour, il y resta jusqu'à la mort de ce prince, et fut employé par son successeur Charles le Chauve. C'est en 847 que commença son différend avec le bénédictin Gotescalc, au sujet des deux *prédestinations;* on l'accusa d'avoir agi avec trop de sévérité dans cette affaire, au synode de Quierci sur l'Oise; mais la suite fit voir qu'il n'avait rien fait de trop à l'égard d'un moine dogmatisant, obstiné et incorrigible. (*Voy.* GOTESCALC.) Il ne se montra pas moins sévère envers Vulfade et autres clercs qu'il déposa; mais le pape Nicolas maintint leur ordination : il révoqua de même le jugement porté contre Rothade, évêque de Soissons, qu'Hincmar avait fait déposer et reléguer dans un couvent, parce que Rothade avait puni, suivant les canons, un prêtre de son diocèse. Ce prélat s'étant retiré de sa ville, menacée par les Normands, mourut à Epernai, l'an 882, accablé d'années et de chagrins. Il avait des vertus, mais sa rigueur était extrême. Aussi le P. Longueval, dans son *Histoire de l'église gallicane,* semble avoir bien saisi le caractère d'Hincmar. Nous avons diverses éditions des ouvrages de ce dernier écrivain, une de Mayence, de 1602; une autre de Paris, de 1615; et la dernière que nous devons au P. Sirmond, 1645, 2 vol. in-fol., est la meilleure, 15 à 20 f., et plus chère en gr. pap. Ce qu'Hincmar a écrit de saint Remi de Reims, et de saint Denis de Paris, se trouve dans *Surius*, et n'est pas dans cette édition. Le P. Cellot ajouta un 3e vol. à l'édition du P. Sirmond en 1658. Ses œuvres principales sont : *Traité sur la prédestination; Traité sur le divorce du roi Lothaire et de la reine Thietberge;* un *Recueil de capitulaires*, etc. On trouve encore quelque chose d'Hincmar dans la *Collection* du P. Labbe, et dans les *Actes* du concile de Douzy, 1658, in-4. Son style se ressent beaucoup du siècle où il vivait; il est dur, embarrassé, diffus, coupé par des citations et des parenthèses sans nombre. On voit qu'il possédait l'Ecriture, les Pères, le droit canon et civil, et surtout qu'il connaissait la discipline de l'Eglise, dont il fut un des plus zélés défenseurs.

HINCMAR, neveu par sa mère du précédent, fut fait évêque de Laon avant d'avoir l'âge prescrit par les canons. Sa conduite peu régulière, ses injustices, et ses violences contre son clergé, donnèrent lieu au *Concile* de Verberie, où Charles le Chauve le fit accuser; un appel au pape fit suspendre les procédures. Il ne fut pas si heureux dans le *concile* de Douzy, en 871. Il y fut accusé et convaincu de sédition, de calomnie, de désobéissance au roi à main armée. Sa sentence de condamnation lui fut prononcée par son oncle. Quelque juste que fût ce jugement, on n'approuva pas ce dernier de s'y être montré à la fois accusateur et juge de son propre neveu. Celui-ci fut envoyé en exil, quelquefois mis aux fers, et aveuglé. Un autre évêque fut mis à sa place. Le pape Jean VIII étant venu à Troyes, et ayant vu l'état déplorable où était réduit Hincmar, en eut pitié, et, tout en maintenant sur le siége de Laon le nouvel évêque Henulphe, il réhabilita Hincmar en 878, et lui attribua une partie des revenus épiscopaux. Ce malheureux évêque mourut peu de temps après. On trouve ses défenses dans l'*Histoire du Concile de Douzy*, 1658, in-4. Le P. Cellot a écrit son *histoire*, et l'a insérée au tome 8 de l'édition *des Conciles* du P. Labbe.

HIPPARCHIA, native de Maronée, ville de Thrace, d'une famille assez illustre, devint éprise de Cratès. Ce cynique dégoûtant lui plaisait; elle l'épousa, prit l'habit des cyniques, et s'attacha tellement à lui, qu'elle le suivait partout, et n'avait point de honte, si l'on en croit les auteurs, de faire publiquement les actions sur lesquelles la pudeur

met un voile : tels sont les efforts moraux de la philosophie abandonnée à elle-même. Mais ce qu'il y a de plus honteux et de plus criminel encore, c'est que ces turpitudes aient eu des apologistes et des poëtes. Hipparchia avait fait des livres qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; et ce n'est sans doute pas une perte pour la décence, les mœurs et les droits de la bonne et saine raison. Suidas lui attribue des *Questions à Théodose*, des *hypothèses philosophiques* et *Epicheremata quædam*. Ménage, d'après un passage de Diogène Laërce, dit qu'elle publia des *lettres* à son mari, et qu'elle composa plusieurs *tragédies*. Hipparchia a été le sujet de plusieurs ouvrages. P. Petit a fait un poëme latin sur elle, Paris, 1677, in-8. Il a paru en 1787 *Hipparchie et Cratès*, conte philosophique (par Dantal), in-12. On doit aussi à Wiélant un roman intitulé : *Cratès et Hipparchie*, traduit par Vanderbourg, Paris, 1818, 2 vol. in-8.

HIPPARQUE, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, lui succéda avec son frère Hippias, l'an 528 avant J.-C. Anacréon, Simonide et plusieurs savants furent attirés à sa cour ; mais les mœurs n'y gagnèrent rien, et la corruption y marcha de pair avec une poésie licencieuse. Harmodius et Aristogiton, deux citoyens d'Athènes, outrés d'un affront public qu'Hipparque avait fait à la sœur du premier, pour se venger d'Harmodius, qui n'avait répondu que par des marques de mépris à la passion honteuse et criminelle qu'Hipparque avait conçue pour lui, conspirèrent contre ce prince, et l'assassinèrent, l'an 514 avant J.-C. Hippias, échappé aux conjurés, voulut venger la mort de son frère. Harmodius fut massacré par les gardes du tyran, et Aristogiton, pour venger ce meurtre, accusa faussement, au milieu de la torture, les plus chers amis d'Hippias, qui les fit mourir aussitôt. Le gouvernement des deux frères avait été jusqu'alors sage et doux ; mais, exaspéré par la mort d'Hipparque, Hippias devint cruel, et il remplit Athènes de proscriptions et de supplices. Les Athéniens eurent recours aux Spartiates, qui, s'étant emparés des fils d'Hippias, ne consentirent à les lui rendre que moyennant l'abdication qu'il fit de sa royauté. Ces mêmes Lacédémoniens voulurent ensuite le rétablir ; mais les Athéniens s'y refusèrent, et Hippias alla en Perse exciter le grand roi contre les Athéniens. Il périt à la bataille de Marathon, en cherchant à reconquérir sa couronne avec le secours des Perses.

HIPPARQUE, mathématicien et astronome de Nicée en Bithynie, florissait vers l'an 128 avant l'ère chrétienne, sous Ptolémée Philométor. On a peu de particularités sur sa vie, et l'époque de sa mort est ignorée. Il paraît, d'après Ptolémée, qu'il faisait habituellement ses observations à Rhodes. Pline parle souvent d'Hipparque, et presque toujours avec éloge. Il remarque qu'il fut le premier, après Thalès et Sulpitius Gellus, qui trouva le moyen de prédire juste les éclipses, qu'il calcula pour 600 ans. Il dit qu'il est aussi le premier qui ait imaginé l'*astrolabe*, et qu'il entreprit en quelque sorte sur les droits de la Divinité, en voulant faire connaître à la postérité le nombre des étoiles, et leur assigner à chacune un nom. *Idemque*, dit-il, *ausus rem etiam Deo improbam, annumerare posteris stellas, ac sidera ad nomen expungere.* Son catalogue, du reste, est très-incomplet ; et si, comme dit Pline, il a déplu à la Divinité en comptant les étoiles, il en a été puni par son peu de succès. Il est vrai, et c'est une chose remarquable, que les modernes n'ont pas mieux réussi, et que les plus célèbres astronomes n'ont pu parvenir encore à en donner un *catalogue* qui fût exact, invariable et uniforme. (*Voy.* Flamsteed.) Strabon accuse Hipparque d'avoir trop aimé à critiquer, et de s'être servi assez souvent d'une manière de censure qui sentait plus la chicane qu'un esprit exact. Ce défaut ne l'empêcha pas de faire des découvertes dans l'astronomie. Il est le premier qui détermina avec assez de précision les révolutions du soleil, l'inégalité de ses mouvements, ou ce qu'on appelle l'excentricité apparente de l'orbite solaire et le lieu de son apogée. Il calcula la durée des révolutions de la lune, et il forma une *période lunaire* qui porte son nom. Il détermina encore les révolutions et les mouvements moyens des planètes. Il est l'inventeur de la projection que les modernes ont appelée *stéréographique*. Il nous reste de lui un *Commentaire sur Aratus*, imprimé pour la première fois, avec la traduction latine d'Hilderic, chez les Juntes, Florence, 1567, in-fol., édition rare, 18 à 20 fr., réimprimé par le P. Petau dans son *Uranologion* en 1630 et 1705. Pline l'ancien nous a conservé les titres des ouvrages de cet astronome, qui se sont perdus. Il s'y trouvait un *Traité des levers et couchers des étoiles*, dans lequel Hipparque démontrait, dit-on, ses *principes de trigonométrie sphérique*, science alors entièrement nouvelle et sans laquelle il n'y a point d'astronomie.

HIPPOCRATE, le plus célèbre médecin de l'antiquité, naquit à Cos, île de la mer Egée, consacrée à Esculape, qui y avait un temple fameux. Sa mère nommée Praxithé appartenait à la race des enfants d'Hercule ; son père Héraclide, était de la famille des Asclépiades qui prétendaient descendre d'Esculape, et qui exerçaient comme un double sacerdoce dans le temple de ce dieu en desservant les autels et en soignant les malades. Dans cette famille le fils héritait de la tradition orale des cures opérées par ses aïeux, cures attestées par les offrandes ou tablettes votives, et par des recueils précieux d'observations écrites. Le père d'Hippocrate ne crut pas que toute la science fût dans le temple de Cos : il envoya son fils à Athènes pour y étudier sous Hérodicus et Gorgias. Hippocrate étant né dans la 84e Olympiade, 460 avant J.-C., put connaître Socrate, Euripide, Thucydide, Phidias, et quelques autres des beaux génies de la Grèce. Après la mort de son père il voyagea pour continuer à s'instruire ; il parcourut la Thessalie, la Macédoine, la Thrace et même le pays des Scythes dont il a décrit les mœurs. A son retour, il délivra les Athéniens de l'affreuse peste qui les affligea au commencement de la guerre du Péloponèse. Le droit de bourgeoisie, une couronne d'or, l'initiation dans les grands mystères, furent la récompense de ce bienfait, Artaxerxès Longue-Main lui

offrit des sommes d'argent considérables, et les honneurs qu'on décerne aux princes, s'il voulait se rendre à sa cour. Le médecin répondit assez brusquement qu'*il devait tout à sa patrie et rien aux étrangers*. Il avait surtout le talent de discerner les symptômes du mal, la nature de l'air, le tempérament du malade, de prévoir le cours et la conclusion des maladies. Le moyen qu'il employait le plus souvent, soit pour la conservation de la santé, soit pour la guérison des maladies, était les frictions de la peau : remède qu'Hippocrate diversifiait selon les différents tempéraments; mais qui néanmoins ne peut avoir de grands succès que dans un certain nombre de maladies, quoique les bons effets en soient étendus plus qu'on ne pense communément. Il mourut à Larissa dans la Thessalie, dans un âge très-avancé (84 ou 95 ans, ou selon d'autres, ayant plus d'un siècle). Les Grecs lui déférèrent les mêmes honneurs qu'ils avaient rendus à Hercule. Les médecins lui donnent le titre de *divin*. Il est parvenu jusqu'à nous un grand nombre d'écrits attribués à Hippocrate; comme il y a eu plusieurs médecins illustres du même nom et de la même famille, et que plusieurs ont écrit, on a été fort partagé pour classer ses ouvrages suivant les auteurs. On a même été plus loin dans ces derniers temps; en 1824, un étudiant en médecine soutint, dans une thèse latine, qu'Hippocrate n'avait jamais existé; que les livres qu'on lui attribuait étaient plus anciens que lui, et que tout était mythologique dans son histoire. Quoi qu'il en soit de cette opinion, qui fit assez de bruit dans le temps, nous avons d'Hippocrate : des *Aphorismes* regardés comme des oracles, et qui seront toujours un manuel pour le médecin; des *Pronostics;* un *Traité des vents*, qu'on peut appeler son chef-d'œuvre. Les éditions les plus estimées de ses *œuvres* sont celles de : Venetiis, 1588, in-fol., 18 à 22 fr.; Francof., 1595, in-fol., 36 à 48 fr.; Lugd.-Bat., 1665, 2 vol. in-8; jolie édition recherchée, 60 à 80 fr.; Parisiis, 1679, 13 t. en 9 vol. in-fol.; les exempl. complets sont rares, vend. 300 fr.; Viennæ, 1743-49, 2 vol. in-fol., 24 à 30 fr.; Venetiis, 1737, 3 vol. in-fol., 24 à 36 fr.; Altenburgi, 1806, 3 vol. in-8, 24 fr.; Lipsiæ, 1825-27, 3 vol. in-8, 60 fr. Les savants ont publié une foule de *Commentaires* et de *Traductions*, dans toutes les langues, des *OEuvres* du médecin grec. Le célèbre Hecquet y a fait un bon *Commentaire* en latin, que Devaux, habile chirurgien, a traduit en français avec le texte. On doit citer ici le *Dictionnaire de médecine dogmatique*, ou *Recueil des principales maximes d'Hippocrate rangées par ordre alphabétique*, par P. Ch. Marchand, Paris, 1816, in-8. S'il était vrai, comme l'a prétendu de nos jours un médecin célèbre, que depuis Hippocrate la médecine ne s'est pas perfectionnée; que les maladies en général ne sont ni mieux connues ni mieux traitées; que les guérisons ne sont ni plus fréquentes ni plus merveilleuses, que faudrait-il penser des bornes de nos connaissances et de nos talents, non-seulement dans la spéculation et les sciences abstraites, mais encore dans les arts pratiques les plus graves et les plus essentiels? Que deviendraient toutes les lumières, tous les secours cherchés dans la physique, la chimie, l'anatomie, etc.? Ne serait-on pas tenté de croire que la médecine a dégénéré avec la simplicité des idées primitives et avec la première routine de l'art?

HIPPOLYTE (saint). Il y a trois saints de ce nom, que Prudence, dans l'*Hymne II Peristephan*, a confondus, en faisant une seule histoire des actes de ces trois saints, savoir : saint Hippolyte le soldat, que saint Laurent a baptisé; saint Hippolyte, prêtre d'Antioche, et saint Hippolyte, évêque de Porto : ils n'ont cependant rien de commun que le nom, puisqu'ils diffèrent par leur patrie, par le temps où ils ont vécu, par le genre de martyre qu'ils ont souffert.— *Hippolyte* le soldat fut traîné et mis en pièces par des chevaux indomptés le 13 août, près de Rome, voie Tiburtienne, sous l'empereur Valérien. Il y a une hymne élégante en l'honneur de ce saint, dans le bréviaire de Tolède, du rit mosarabique, où son martyre est décrit avec toutes les circonstances, et où il est dit qu'il a souffert des tourments analogues à ceux de l'Hippolyte de la fable, fils de Thésée; les païens, à l'occasion du même nom, imaginant de lui faire subir le même supplice.— *Hippolyte* d'Antioche, prêtre du temps de Fabius, évêque de cette ville, se laissa, pendant quelque temps, séduire par les novatiens; mais ayant abjuré l'erreur de Novat, il souffrit généreusement le martyre. Celui-ci vivait du temps de Dèce, comme le prouve la chronique d'Eusèbe, qui en parle aussi dans son *Histoire*, liv. 6, chap. 35 et les deux suivants.— Le troisième *Hippolyte*, évêque d'Ostie, célèbre par sa science, fut noyé à Porto, sous l'empereur Alexandre-Sévère, le 22 août. Saint Jérôme, dans la 84e épître à Magnus, et dans le livre *De scriptoribus eccl.*, en fait mention, et lui donne le nom de martyr. Nicéphore, dans son *Histoire*, liv. 5, chap. 15, l'appelle évêque de Porto. Saint Jérôme dit qu'il ne sait pas quelle église il a gouvernée. Gélase, dans son livre *des deux natures* contre Eutychès, dit qu'Hippolyte était évêque métropolitain d'Arabie, ce qui a fait croire à un grand nombre de critiques, qu'il était évêque d'Aden, appelée anciennement *Portus Romanus*. Baronius soutient qu'il a été évêque d'Ostie ou Porto en Italie, et dit que l'on montre encore la caverne pleine d'eau où il a été jeté, et où il a consommé son martyre. Il ajoute, pour confirmer son opinion, qu'on a trouvé en 1551, dans les environs de Rome, un ancien monument de marbre, avec la figure d'Hippolyte, à l'entour de laquelle était gravé en lettres grecques le *Cycle* ou *Canon Pascal* dont il est l'auteur; monument qui est maintenant placé dans la bibliothèque du Vatican. Il ne nous reste de son *Cycle Pascal* que la 2e partie. Elle roule sur un nouveau calcul qu'il avait inventé pour trouver le jour de Pâques par le moyen d'un cycle de 16 ans. Il a été imprimé pour la première fois par Joseph Scaliger dans son *traité De emendatione temporum*, Paris, 1583, in-fol., avec un commentaire, Leyde, 1595, in-4. Nous avons encore de cet illustre évêque : une partie considérable d'une *Homélie contre Noet*, hérétique du IIIe siècle, où il prouve clairement la dis-

tinction des personnes dans la Trinité, la divinité du fils de Dieu, et la distinction des natures en J.-C.; des *fragments* de ses *Commentaires* sur l'Ecriture; *Homélie* sur la Théophanie ou l'Epiphanie; *De l'Antechrist*, manuscrit découvert et publié à Paris en 1661 par Gudius, et traduit en latin par le P. Combefis : il a été inséré avec des notes dans le 27e vol. de la *Bibliotheca Patrum*. Eusèbe, saint Jérôme et Photius en font mention. Il est différent du livre intitulé : *De la fin du monde et de l'Antechrist*, qu'on lui a faussement attribué, et qui est une production moderne peu estimable; *De Suzanna et Daniele*, traduit en latin par le P. Combefis, à la suite du précédent; *Demonstratio adversus Judæos*, publié en latin par F. Turian, et inséré dans *l'Apparatus sacer* de Possevin, 1606, etc. Fabricius a donné une belle édition de ces ouvrages en grec et en latin, Hamburgi, 1716-18, 2 vol. in-fol., 24 à 36 fr. On reconnait dans les écrits de saint Hippolyte la douceur qui formait son caractère; mais son style noble et élégant n'est pas toujours pur, ni ses interprétations de l'Ecriture sainte toujours naturelles, parce que son goût pour le sens mystique l'éloigne souvent du sens littéral. Saint Jérôme, saint Chrysostome, Théodoret, font l'éloge de ses vertus et de ses écrits.

HIPPONAX, poëte grec, né à Ephèse vers l'an 540 avant J.-C., se fit chasser de sa patrie à cause de son humeur satirique. Il s'exerça dans le même genre de poésie qu'Archiloque, et ne se rendit pas moins redoutable que lui. Hipponax passe pour l'auteur du *vers scazon*, où le spondée, qui a pris la place de l'iambe, se trouve toujours au 6e pied du vers qui porte ce nom. Il ne nous reste de lui qu'un petit nombre de fragments.

HIRAM, excellent ouvrier, que Dieu avait doué du talent de faire toutes sortes d'ouvrages de cuivre ou de bronze, était fils d'un Tyrien et d'une Juive, de la tribu de Nephthali. Salomon se servait de lui pour travailler aux chérubins et aux autres ornements du temple. Il fit outre cela les deux grosses colonnes de bronze, qui furent mises à l'entrée du vestibule du temple, dont l'une s'appelait *jachim*, et l'autre *boos*. Il fit encore le grand vaisseau nommé *la mer d'airain* (mare æneum), où l'on conservait l'eau pour l'usage du temple. Les Assyriens enlevèrent ces beaux ouvrages lors de la captivité de Babylonne; on ne sait ce qu'ils devinrent depuis.

HIRE. (*Voy.* LAHIRE.)

HIRT (Jean-Frédéric), docteur et professeur de théologie à Wittenberg, né en 1719 à Apolda en Thuringe, était en 1748 co-recteur du collége de Weimar, en 1758 professeur extraordinaire de philosophie dans l'université d'Iéna. Il y professa ensuite la théologie, et en 1761 il en devint surintendant. En 1775, il retourna à Wittemberg, où il exerça les mêmes fonctions jusqu'à sa mort, arrivée dans cette ville en 1783. On a de lui : *Commentarius de coronis apud Hebræos nuptialibus*, Iéna, 1748, in-4; *Commentarius de chaldaismo biblico*, ibid., 1751, in-4; *Biblia hebræa analytica*, ibid., 1753 et 1779; *Biblia analytica, pars chaldaica*, Iéna, 1754; *De imperatorum ante Constantinum magnum erga christianos favore*, 1758, in-4; *Institutiones arabicæ linguæ, etc.*, ib., 1770; *Syntagma observationum philologico-criticarum ad linguam sacram novi Testamenti pertinentium*, 1771, in-8; *Anthologia arabica, complexum variorum textuum arabicorum, selectorum partim ineditorum, sistens*, 1774, in-8; ouvrage destiné à faciliter aux commençants l'étude de la langue arabe, mais qui répond médiocrement à l'intention de l'auteur; car les fautes nombreuses qu'il renferme prouvent qu'il avait entrepris une tâche au-dessus de ses forces; *Wittenbergische orientalische und exegetische Bibliotheck*, 1776, etc.

HIRTIUS (Aulus), surnommé mal à propos *Pansa*, continuateur des *Commentaires* de César qui forment le 8e livre de cet ouvrage, et consul avec Caïus-Vibius *Pansa*, périt, ainsi que son collègue, à la bataille de Modène, donnée l'an 43 avant J.-C. contre Antoine, quoique celui-ci eût été entièrement défait. C'est, sans doute, l'analogie des circonstances de sa vie et de celle de *Pansa*, qui l'ont fait confondre avec ce dernier par des écrivains peu attentifs. Du reste, cet Hirtius est un historien obscur, entortillé, superficiel, partial, sans intérêt, sans vigueur; il a l'air d'un gazetier gagé qui compile de mauvais bulletins, et qui ne saurait rendre lui-même compte de sa compilation; qui ramasse tout ce qu'il entend dire, ne s'attache qu'à des minuties, et passe sous silence les événements importants, les grands mouvements d'armées, les marches subites et forcées, afin de s'emparer d'un poste essentiel, la conduite respective des généraux, la nature des terrains où l'on a combattu, et enfin tout ce qui peut intéresser et instruire un homme de l'art (1). On lui attribue aussi des *Commentaires sur les guerres d'Alexandrie*, *sur celles d'Afrique*, etc.

HOADLY (Benjamin), né en 1676 à Westerham au comté de Kent, se distingua par la force de sa dialectique dans la discussion au sujet des ouvrages du docteur Atterbury. Nommé évêque de Bangor en 1715, un sermon qu'il prononça sur ces paroles de J.-C., *Mon royaume n'est pas de ce monde*, occasionna la célèbre controverse qui prit le nom de *Bangorienne*. En 1721, il passa à l'évêché de Hereford, ensuite à celui de Salisbury, et mourut évêque de Winchester en 1761. Sa *Vie* a été écrite par le docteur John Hoadly, son fils, en tête d'une édition complète de ses *OEuvres*, 1773, 3 vol. in-fol.

HOARE (Prince), poëte dramatique, secrétaire de l'académie royale de Londres, mort à Brighton

(1) Cette critique sévère de l'abbé de Feller se rapporte au livre de la *Guerre d'Espagne*, attribué à Hirtius, et qui n'est peut-être pas de lui (*voy.* Oppius); mais le huitième livre de la *Guerre des Gaules*, ceux des *Guerres d'Alexandrie* et *d'Afrique*, qui forment la continuation des commentaires, ne sont point indignes de l'ami de César. Hirtius avait suivi ce conquérant dans les Gaules, fut le médiateur de la paix entre Cicéron et le dictateur. Après la mort de ce dernier, il se déclara contre Antoine, ainsi que Cicéron, son ami. (*Note de la 7e édition.*)

en 1835, âgé de 80 ans, débuta par une tragédie intitulée *Such Things were*, représentée en 1788. Comme membre de l'académie royale, il fit paraître, en 1806, *Recherches sur l'état présent des arts du dessin en Angleterre*, 2 vol. in-4. Son dernier ouvrage fut un *Essai sur le pouvoir moral des drames de Shakespeare*, imprimé dans les *Transactions* de la Société. Sa carrière littéraire s'arrête à ce dernier ouvrage, où il établit, par des arguments et des faits, l'indispensable union de la vérité morale et dramatique dans tous les ouvrages littéraires.

HOBBEMA (Minard), peintre hollandais du XVIIe siècle, était né à Anvers en 1611 : il excellait dans le paysage, et paraît avoir été l'élève ou l'émule du célèbre Ruisdaal. On confond souvent ses tableaux, qui sont très-recherchés, avec ceux de ce maître. Sa couleur est vraie et harmonieuse. Il s'est plu à représenter des forêts, des moulins à eau, etc. On ne connaît pas l'époque de sa mort.

HOBBES (Thomas), philosophe anglais, né à Malmesbury en 1588, était fils d'un ministre protestant. Il fut chargé, dès l'âge de 20 ans, de l'éducation du jeune comte de Devonshire. Après avoir voyagé avec son élève en France et en Italie, il se consacra aux belles-lettres et à l'antiquité. Un second voyage en France lui ayant inspiré du goût pour les mathématiques, et ce goût ayant pris de nouvelles forces en Italie, où il vit Galilée, il joignit cette science à celles qui l'occupaient déjà. Le feu de la guerre civile couvait en Angleterre lorsqu'il y retourna, et il éclata quelque temps après. Hobbes vint chercher la tranquillité à Paris, où le P. Mersenne, qu'il avait connu dans ses premiers voyages, le mit en rapport avec Descartes. Son traité, *De Cive*, et son *Leviathan*, qu'il publia dans cette ville, ayant soulevé tous les gens sages contre lui, il se retira à Londres, où le déchaînement contre ses opinions n'était pas moins violent. Contraint de se cacher chez son élève, il y travailla à plusieurs ouvrages jusqu'en 1660. Ce fut dans cette année que Charles II fut rétabli sur le trône de ses ancêtres. Il accueillit favorablement Hobbes, qui avait été son maître de mathématiques à Paris, et lui donna une pension. Ce sophiste mourut en 1679 à Hardwick, chez le comte de Devonshire, avec autant de pusillanimité qu'il avait montré de hardiesse en attaquant les dogmes les plus sacrés. Quelques écrivains ont peint Hobbes comme un bon citoyen, un ami fidèle, un homme officieux, un philosophe humain; mais toutes ces qualités ne s'accordent guère avec la réputation d'athéisme qu'il s'était faite, et la qualité d'impie qu'on ne peut lui refuser. Ces sortes d'éloges ne manquent jamais aux hommes de parti; et cet homme est regardé comme un des coryphées de la secte des philosophes modernes, c'est-à-dire des matérialistes et épicuriens. Il vécut dans le célibat, mais sans être moins adonné aux femmes. Chez les libertins, le célibat n'est qu'un moyen de plus de se livrer sans gêne à la débauche. Sa conversation était agréable; mais dès qu'il était contredit, elle devenait caustique et pleine d'un orgueil qui s'irritait à la moindre contradiction. Il repoussait avec le ton le plus impérieux et le plus aigre toute opinion qui n'était pas la sienne. Les esprits de cette trempe ne souffrent point de contradiction; après avoir foulé aux pieds les plus antiques et les plus respectables vérités, ils ne sont pas disposés à en écouter la défense. Ils sentent d'ailleurs qu'ils n'auraient pas l'avantage dans cette lutte, avec des hommes instruits et d'un sens rassis : de là la grande ressource des injures si chères à nos incrédules. Quant aux principes qu'il a établis dans ses ouvrages, ils sont affreux. *Il n'y a*, selon lui, *point de différence entre le juste et l'injustice*. Celle qui se trouve entre le vice et la vertu ne prend sa source que dans les lois que les hommes ont faites; et avant ces lois, un homme n'était obligé à aucun devoir à l'égard d'un autre homme. Ajoutons que tous ses principes se rapportent à une idée principale, la *doctrine de la force;* toute la philosophie de Hobbes est employée à légitimer la *force*, à la diviniser, à justifier tout par la force seule. Selon lui, ce ressort terrible régit sur le monde moral dans les diverses sphères qui le composent : *la justice n'est que la puissance*, *la loi n'est que la volonté du plus fort*, *le devoir que l'obéissance du faible*, etc. Ces détestables maximes ont été consignées dans 42 ouvrages dont on peut voir la liste complète dans les *Dictionnaires* de Chauffepié et de Chalmers. Les principaux sont: *Elementa philosophica seu politica de cive*, Amsterdam, 1647, pet. in-12, 5 fr. Sorbière le traduisit en français, et fit imprimer cette traduction à Amsterdam en 1649, pet. in-8, 4 à 6 fr. L'auteur y donne trop d'étendue à l'autorité du monarque. Il en fait un despote, par ressentiment contre les parlementaires d'Angleterre qui voulaient anéantir tout gouvernement, à l'exception du républicain. Il y suppose tous les hommes méchants, non-seulement par un penchant d'origine vers le mal, mais de fait et de volonté actuelle. Ils doivent l'être tous dans son système, et le deviennent infailliblement en suivant ses principes; *Opera omnia philosophica quæ lat. scripsit.*, Amstelod., 1668, 2 vol. in-4, rare, 18 à 24 fr; *Décaméron philosophique*, ou *Dix dialogues sur la philosophie naturelle*, en anglais, 1678, in-12. Cet ouvrage est une nouvelle preuve que l'auteur était plus grand sophiste que grand philosophe. On peut le regarder comme le précurseur de Spinosa. La plupart de ces ouvrages, à l'exception de celui *De cive*, ont été réunis sous le titre de *Moral and political Works*, Londres, 1750, in-fol., 20 à 30 fr. Ceux qui ont été traduits en français sont: *Le corps politique*, ou *les éléments de la loi morale et civile*, Leyde, 1653, in-12, rare, 6 à 10 fr.; de la *Nature humaine*, par le baron d'Holbach, 1772, in-12. Ces 3 ouvrages ont été réunis et publiés de nouveau sous le titre d'*OEuvres philosophiques et politiques* de Th. Hobbes, Neuchatel (Paris), 1787, 2 vol. in-8 : le *traité de Logique* a été traduit par Destutt Tracy, et inséré à la fin de la 3e partie de ses *Eléments d'idéologie*.

HOCHE (Lazare), né le 24 février 1768 à Montreuil, près de Versailles, entra à 14 ans aux écu-

ries du roi, comme palefrenier surnuméraire, et subsista des secours d'une tante fruitière qu'il avait à Versailles. Elle lui donnait de temps en temps quelque argent, que le jeune Hoche employait à se procurer des livres. Il s'enrôla à 16 ans dans le régiment des gardes françaises, dont il partagea la défection en 1789. On le chargea de défendre Dunkerque, et les Anglais furent obligés de lever le siége. Nommé général de division, il s'empara de Furnes, et fut ensuite battu devant Nieuport. Placé à la tête de l'armée de la Moselle, opposée aux Prussiens, avec l'aide de Pichegru, il défit Wurmser, et chassa les Autrichiens de toute l'Alsace. Hoche, enflé de ce succès, ne manqua pas de déprimer son rival de gloire, ce qui déplut à Saint-Just, protecteur de Pichegru. Ce proconsul lui fit ôter le commandement de l'armée, et le relégua à Nîmes; mais, pendant qu'il était en route, il fut arrêté et conduit à la prison des Carmes, d'où il aurait été traîné sur l'échafaud, sans l'heureuse révolution du 9 thermidor. Hoche, qui se proposa d'être désormais plus prudent, obtint le commandement de l'armée des côtes de Brest, destinée à agir contre les royalistes de l'ouest. Alliant la douceur à la fermeté, il fit à ses adversaires des proclamations modérées, rétablit parmi ses troupes la plus sévère discipline, et substitua le système des retranchements à celui des campements. Cependant il marcha contre les royalistes, les enferma dans la presqu'île de Quiberon, prit d'assaut le fort Penthièvre, battit d'Hervilly, et accula Sombreuil jusqu'à la mer. Lorsqu'on parla de fusiller tous les prisonniers, Hoche prit leur défense, et représenta avec énergie, à la convention, combien il serait cruel et impolitique de détruire six à sept mille familles. Mais ses efforts furent vains : la convention ordonna un massacre général. Hoche remit alors au général Lemoine le commandement du Morbihan, et se dirigea avec ses troupes vers Saint-Malo. Le Directoire, qui venait de succéder à la convention, lui ordonna de marcher contre Charette, et lui conféra peu de temps après le commandement des trois armées de l'ouest, réunies sous le nom d'armée de l'Océan. Hoche parvint à isoler Charette de Stofflet. Ce dernier ayant repris les armes, fut pris et fusillé. Charette, refusant toute proposition, après avoir été longtemps poursuivi, subit le même sort. Hoche, passant sur la rive droite de la Loire, obtint le même succès dans l'Anjou, le Maine, la Bretagne et la Normandie. Après la pacification de ces provinces, il conçut le projet de porter en Angleterre la guerre civile, en faisant une descente en Irlande; mais la tempête dispersa sa flotte. Au moment où il s'occupait des préparatifs de cette expédition, il avait manqué de périr à Rennes par le fer et par le poison; on prétend qu'il vint lui-même au secours de la famille de son assassin, nommé Guillaumot. De retour à Paris, Hoche obtint le commandement en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 80,000 hommes. Il ouvrit la campagne par le passage du Rhin en présence de l'ennemi, et battit ensuite le général Werneck à Newied, à Ukerath, à Altenkirchen et à Diedorff. Déjà il avait pris Wetzlar, et l'armée autrichienne, forcée dans toutes ses positions, n'était plus en état de mettre obstacle à sa marche victorieuse, lorsqu'il fut arrêté à Giessen par l'armistice conclu entre Bonaparte et le prince Charles. Mais la fin de la guerre au dehors sembla donner plus de force aux dissensions intérieures. Une lutte terrible s'engagea entre le Directoire et les conseils. Hoche, se rangeant du parti du premier, fit marcher sur Paris quelques corps de son armée. Le général Willot demanda sa mise en accusation; mais il provoqua lui-même l'examen de sa conduite, prétendant n'avoir agi que par ordre du gouvernement. Cependant son caractère fier, et la grande influence qu'il avait sur ses soldats, inspiraient depuis quelque temps des craintes au Directoire même et à Bonaparte, qui voyait en lui un rival redoutable. Il parvint à l'écarter, en faisant donner à Augereau la mission de renverser les conseils. Hoche se retira alors à Wetzlar, où le Directoire, pour s'en délivrer, le fit empoisonner. En proie aux plus cruelles douleurs, il dit à ses amis : « Suis-je donc vêtu de la robe empoisonnée de » Nessus? » Ce général mourut le 15 septembre 1797. On l'honora de deux pompes funèbres, l'une sur le Rhin et l'autre à Paris. Un monument fut élevé à sa gloire à Weissenthurn. On transporta ses restes de Wetzlar à Coblentz, et ils furent déposés à côté de ceux du général Marceau. Partout les généraux autrichiens rendirent à son convoi les plus grands honneurs, et le Directoire, par une hypocrisie digne de ces temps-là, lui fit décerner à Paris, au Champ-de-Mars, des obsèques magnifiques.

HOCHSTRAT (Jacques), ainsi nommé parce qu'il était natif de Hoochstraten, petite ville au quartier d'Anvers, fut professeur de théologie à Cologne, prieur du couvent des dominicains de cette ville, et inquisiteur dans les trois électorats ecclésiastiques. Il eut un grand démêlé avec Reuchlin, qu'il regardait, non sans raison, comme favorable aux nouvelles opinions. (*Voy.* REUCHLIN.) Tous les sectaires et Erasme font un portrait désavantageux de son cœur; mais c'était la charge d'inquisiteur, dont il remplissait les devoirs avec ardeur, qui le rendait odieux. Il mourut à Cologne en 1527. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse. (*Voy.* le P. Echard, tome 2, p. 67.)

HODIERNA, ou ADIERNA (J.-B.), célèbre astronome italien, né en 1597 à Raguse en Sicile, mort en 1660, embrassa l'état ecclésiastique. Nous citerons de lui : *Universæ facultatis directorium physico-theoricum opus astronomicum*, etc., Palerme, 1629, in-4; *Thaumantiæ miraculum*, etc. (traité d'Optique), ib., 1652, in-4; *Medicæorum ephemerides*, etc., ibid., 1656, in-4 : ce sont des tables des satellites de Jupiter appelés alors *Astres de Médicis; de Systemate orbis cometici*, etc., ibid., 1656, in-4; *Protei cœlestis vertigines seu Saturni systema*, ibid., 1657, in-4.

HODY (Humphred), en latin *Hodius*, naquit en 1659 à Oldcomb, fut professeur royal de langue grecque dans l'université d'Oxford où il était archidiacre, et y mourut en 1706. On a de lui : *Dissertatio de Græcis illustribus, linguæ græcæ litte-*

rarumque humanarum instauratoribus ; ouvrage curieux, mais d'une exactitude de détails qui va jusqu'à la minutie, publié avec la *vie* de l'auteur, par Samuel Jebb, Londres, 1742, in-8, 8 à 9 fr.; *De Bibliorum textibus originalibus*, Oxford, 1705, in-fol., 12 à 18 fr., en gr. pap., vend. 36 fr. Il y démontre supérieurement la nouveauté des points massorétiques, et détruit, comme l'avait déjà fait Louis Cappel, ce petit artifice imaginé par les rabbins pour anéantir l'autorité des anciennes versions; artifices dont les bons Buxtorf, et d'autres hébraïsants ont été les dupes. (*Voy.* CAPPEL Louis, ELÉAZAR, fils d'Onies, GOROPIUS); une *Dissertation* latine contre l'Histoire d'Aristée; une *Dissertation* latine, curieuse et savante, sur Jean d'Antioche, surnommé *Malala*. Elle est jointe à la *Chronique* de cet auteur, imprimée à Oxford par les soins et avec les notes de Chilmead.

HOEPKEN (André-Jean, comte de), sénateur suédois, l'un des fondateurs de l'académie des sciences de Suède, naquit à Stockholm en 1711. Appelé au sénat à l'âge de 35 ans, il s'y distingua par son zèle, la sagesse de ses conseils et la protection qu'il accorda à toutes les institutions utiles. En même temps il cultivait les lettres et contribua beaucoup par ses leçons et par ses exemples à épurer la langue de son pays. Les troubles politiques qui s'élevèrent en Suède et le désir de se consacrer tout entier à la culture des lettres, engagèrent le comte de Hoepken à donner sa démission de sénateur (1761). Cependant il en reprit les fonctions à la sollicitation de ses concitoyens et du roi en 1772, et il les remplit honorablement pendant sept ans. Le comte de Hoepken doit son illustration moins à ses travaux législatifs qu'à l'influence qu'il a exercée par ses écrits sur la littérature de son pays. Il se rapproche dans ses ouvrages des bons modèles de l'antiquité, et des auteurs français les plus célèbres. Parmi ses productions on remarque ses *Eloges historiques*, qui sont justement estimés; il prononça aussi dans les différentes académies de Suède des *Discours* qui ont été imprimés dans les *recueils* de ces sociétés savantes. Cet écrivain estimable est mort en 1789.

HOESCHEL (David), savant helléniste, naquit à Augsbourg en 1556. Il fut professeur au collége de Lavingen et recteur à celui de Ste.-Anne. Nommé conservateur de la bibliothèque de sa ville natale, il l'enrichit d'un grand nombre de manuscrits précieux, et mourut en 1617. On lui doit : *Catalogus codicum græcorum qui sunt in biblioth. reipubl. August. Vindelicorum*, Augsbourg, 1595, in-4. Pour que les manuscrits de la bibliothèque qu'il dirigeait ne fussent pas un trésor enfoui pour le public, il faisait imprimer les plus précieux. Outre son *Catalogue*, on a de lui des *Notes* sur Photius, sur Procope, dont il donna une version, sur Philon, etc. On lui doit aussi quelques *Traductions* du grec en latin, et entre autres la *Vie de saint Antoine ermite*, par saint Athanase.

HOFER (André), chef des insurgés tyroliens, naquit en 1765 à Passeyer, où il tenait une auberge, et faisait en même temps un commerce assez considérable en blé, vins et bétail. La paix de Presbourg avait mis le Tyrol sous la domination bavaroise; mais lorsque la guerre se ralluma en 1809, les Tyroliens se soulevèrent en masse, et chassèrent les Bavarois. Les insurgés voulant se choisir un chef jetèrent les yeux sur Hofer, qui jouissait parmi eux d'une considération due à ses vertus patriotiques; il possédait d'ailleurs une assez grande fortune, et ses formes athlétiques semblaient le rendre propre à commander à ces robustes montagnards; il ne les aida cependant que de son argent et de ses conseils. Après la paix de Vienne, qui assurait de nouveau le Tyrol au roi de Bavière, les Tyroliens déposèrent les armes, sur la promesse de Bonaparte qu'il ne serait exercé contre eux aucune poursuite. Cependant la tête d'Hofer fut mise à prix : on l'accusa d'avoir conservé des intelligences avec les Autrichiens : il s'était caché dans les montagnes; mais il fut arrêté dans une caverne presque inaccessible où il s'était réfugié. Il n'opposa aucune résistance aux soldats qui l'arrêtèrent; seulement il demanda la vie de sa femme et de ses enfants. Conduit à Bautzen, puis à Mantoue, il fut condamné à être fusillé, et il reçut la mort avec la plus grande fermeté. Ses compatriotes le regardaient comme un saint, et depuis sa mort ils le révèrent comme un martyr; ils se proposaient d'élever à sa mémoire un tombeau et une pyramide : un hôpital a été bâti à l'endroit même où il avait eu le malheur d'être arrêté. L'empereur a doté sa fille et anobli son fils.

HOFFÆUS (Paul), jésuite allemand, rendit de si grands services à la religion catholique en Bavière et autres provinces de la Germanie, qu'Albert V, duc de Bavière, disait lui devoir, ainsi qu'à Pierre Canisius, la conservation de la vraie foi, dans la crise où elle se trouvait par les dégâts des nouvelles erreurs. *Petrus* Canisius, disait ce prince pieux, en faisant allusion à un passage connu de la liturgie, *et Paulus* Hoffæus *ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine.* Hoffæus mourut à Ingolstadt en 1608.

HOFFMANN (Gaspard), né à Gotha en 1572, fut professeur en médecine à Altorf, depuis 1607 jusqu'à sa mort, arrivée en 1648. Il était savant au rapport de Corlngius, mais c'était un savant hargneux et mordant selon Thomas Bartholin; en effet, ses écrits sont remplis de critiques amères et piquantes. Il était très-versé dans la langue grecque; mais il fut trop attaché aux opinions des anciens, quoiqu'il se montrât souvent injuste envers Galien. On peut juger de sa facilité à écrire, par le grand nombre de volumes qu'il a enfantés. Ses ouvrages sont au nombre de 26, dont on trouvera la liste dans les diverses *Bibliographies germaniques*. Les principaux sont : *Notæ perpetuæ in Galeni librum de ossibus*, in-fol.; *Institutionum medicarum libri* III, in-4; *De medicamentis officinalibus*, in-4, etc. Haller en fait peu de cas.

HOFFMANN (Daniel), ministre luthérien, professeur de théologie à Helmstadt, fut chef d'une secte qui soutenait *qu'il y avait des choses véritables en théologie qui sont fausses en philosophie*; assertion absurde en bonne logique, et que Pomponace (*voy.* ce nom) avait déjà tâché d'accréditer.

L'erreur de Hoffmann excita des disputes et causa du trouble dans les écoles protestantes de l'Allemagne : pour les assoupir, le duc de Brunswick, après avoir consulté l'université de Rostock, obligea Hoffmann à se rétracter publiquement, et à enseigner que la vraie philosophie n'est point opposée à la vraie théologie. Hoffmann débitait ses délires vers la fin du XVIe siècle, et mourut à Wolfenbuttel en 1611, âgé de 72 ans. Il a écrit contre Bèze. — Il est différent de Melchior HOFFMANN, autre fanatique du XVIe siècle, qui mourut en prison à Strasbourg, après avoir fait beaucoup de bruit.

HOFFMANN (Maurice), médecin allemand, né en 1622, à Furstenwald, dans la Marche de Brandebourg, fit ses études à Altorf, se rendit ensuite à Padoue pour y étudier l'anatomie et la botanique, fut reçu docteur, et devint professeur en médecine à Altorf; il mourut en 1698. On lui attribue la découverte du *canal pancréatique*, qu'il trouva en disséquant un coq d'Inde. Il en fit part à Wissungus, anatomiste de Padoue, qui chercha ce *canal* dans l'homme, et en donna la description. L'université d'Altorf doit à Hoffmann la création d'un amphithéâtre anatomique, d'un laboratoire chimique, et d'un jardin botanique. Le plus intéressant a pour titre : *Floræ Altdorffinæ deliciæ Sylvestres,* Altorf, 1662, in-4. Il avait composé 13 ouvrages sur l'anatomie, la médecine et la botanique.

HOFFMANN (Jean-Maurice), fils du précédent, né en 1653 à Altorf, médecin du marquis d'Anspach, et professeur en médecine à Altorf, mourut à Anspach en 1727. Il a continué les *Deliciæ hortenses altdorffinæ* de son père, 1703, in-4.

HOFFMANN (Jean-Jacques), né à Bâle en 1635, professeur de langue grecque en cette ville, avait une mémoire prodigieuse. Il ne s'y fiait pourtant pas, et il était dans l'usage de confier au papier les faits curieux que ses lectures lui offraient. Il fit part aux savants de ses compilations, et publia, à Bâle, l'an 1677, 2 vol. in-fol., un *Dictionnaire historique universel*, en latin, réimprimé à Leyde, 1698, 4 vol. in-fol. Il y a quelques articles curieux, surtout les articles d'érudition : mais ils sont écrits presque tous d'une manière peu agréable, et la plupart fourmillent de fautes. On a encore de lui : des *Poésies latines*, Bâle, 1684, in-12; une *Histoire des papes*, en latin, 1687, 2 vol., où tous les faits sont altérés : il a paru un supplément en deux vol., 1683, et Hackius a fait imprimer l'ouvrage entier, Leyde, 1698, 4 vol. in-fol.; *Historia Augusta*, Amsterdam, 1687, in-fol. Il mourut à Bâle en 1706.

HOFFMANN (Frédéric), célèbre médecin allemand, né à Halle en Saxe en 1660, étudia la chimie à Erfurt, sous Gaspard Cramer, et prit le bonnet de docteur en médecine l'an 1681. Nommé professeur de cette science, en 1693, dans l'université de Halle, fondée en 1693, par Frédéric III, Electeur de Brandebourg, il remplit cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1742. Ses *ouvrages* ont été recueillis, Genève, 1740-65, 11 tom. en 6 vol. in-fol., 50 à 60 fr. On trouve de bonnes choses dans cette énorme compilation; mais le style de l'auteur est lâche et diffus. Il raconte longuement des choses triviales; il se répète sans cesse, et surtout dans ses œuvres posthumes. Malgré ces défauts, Hoffman mérite d'être mis au nombre des meilleurs auteurs de médecine. Il connaissait cette science à fond, et il était d'ailleurs grand praticien. L'élixir qui porte son nom est renommé et d'un grand usage; peut-être donne-t-on trop d'étendue à ses bons effets, et le croit-on assorti à un trop grand nombre de maladies. Il est connu sous le nom de *gouttes* ou *liqueur anodines* d'Hoffmann. Ce médecin était membre d'un grand nombre d'académies.

HOFFMANN (Ernest-Théodore-Amadeus), né à Kœnigsberg en Prusse le 24 janvier 1776, reçut de son oncle les premiers principes de l'art musical, pour lequel il avait manifesté de bonne heure un goût décidé, et profita particulièrement des leçons de clavecin que le célèbre organiste Lodbielsky lui donna. Il montra aussi beaucoup de dispositions pour le dessin et pour la peinture, et excellait surtout dans le genre de la caricature. Son oncle ayant manifesté le désir de le voir s'adonner à des études plus sérieuses, il suivit les cours de droit, et en 1798, il fut nommé référendaire auprès du tribunal de Berlin, puis assesseur auprès de celui de Posen; des caricatures qu'il fit circuler dans cette ville le firent envoyer à Plozk en 1802, d'où il alla à Varsovie en 1804. L'entrée des Français en Pologne en 1806 le força de s'éloigner. Il avait perdu sa fortune au milieu d'une vie dissipée; la perte de son emploi le réduisit à la misère, et il fut obligé d'avoir recours à ses talents pour avoir quelques moyens d'existence. Il donna des leçons de chant, peignit des portraits, composa divers morceaux de musique, et devint en 1808 directeur de l'orchestre et décorateur du théâtre de Bamberg. Privé de ce dernier emploi, il tomba de nouveau dans le besoin; il rentra plus tard au service du gouvernement prussien et fut nommé conseiller. Il est mort à Berlin en 1822, laissant, outre quelques jolis *morceaux* insérés dans le *Sérapion*, plusieurs *opéras* parmi lesquels on remarque *Undine* qui eut un succès éclatant, et plusieurs *romans*, entre autres, l'*Elixir du Diable*, qui offre quelques agréments dans le style, mais qui est d'une diffusion qui en rend la lecture fatigante. Hoffmann publia en outre un grand nombre de contes qui, par leur singularité, ont rendu son nom immortel. Ses chefs-d'œuvre en ce genre sont : *la dame Scudery; le tonnelier Martin avec ses compagnons; Kater Murr; Petit Jacques, Meister floh;* ce dernier ouvrage fut saisi chez le libraire et l'on intenta contre l'auteur une action judiciaire. On a aussi de lui des *Mélanges de fantaisies* à la manière de Callot.

HOFFMANN (Benoit) naquit à Nancy en 1760. Il débuta dans la littérature par quelques pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses*. En 1781, il vint à Paris, publia en 1785 un *Recueil de poésies*, et l'année suivante il fit représenter à l'académie royale de musique l'opéra de *Phèdre*, musique de Lemoine. Cette pièce ayant réussi, il

continua jusqu'en 1805 à écrire pour le théâtre, et donna successivement à l'Opéra *Nephté*, musique de Lemoine, et *Adrien*, musique de Méhul; cette dernière pièce fut jouée en 1799; le conseil des cinq cents en fit interdire la représentation en raison de sa couleur républicaine : Hoffmann fut même demandé à la barre du comité de salut public, mais il ne se rendit pas à cette invitation et se cacha quelque temps à Nancy. Il fit pour l'Opéra-comique *Euphrosine et Coradin*, *Stratonice*, *Ariodant*, *Bion et le Trésor supposé*, dont Méhul composa la musique; *la Soubrette*, *Azéline*, *le Jockei*, *le Secret*, musique de Solié; *Médée*, musique de Chérubini; *le Château de Monténéro*, musique de Dalayrac; *La Ruse inutile* et les *Rendez-vous bourgeois*, musique de Nicolo; enfin il donna au Théâtre-Français la comédie du *Roman d'une heure*. Le succès de ses pièces de théâtre qu'Hoffmann défendit en 1802 contre Geoffroy, critique du *Journal des Débats*, a peu contribué à la réputation dont il jouit. Il la doit tout entière à la critique qu'il exerça depuis l'année 1807 jusqu'à sa mort, d'abord dans le *Journal de l'Empire*, et plus tard dans le *Journal des Débats*, dont il rédigeait le feuilleton; quelques-uns de ses articles étaient signés de l'initiale H ou Z. Littérature, beaux-arts, sciences, économie, politique, il a tout embrassé dans sa critique serrée, mordante et pleine d'érudition, quoiqu'elle se présente presque toujours sous la forme d'une plaisanterie spirituelle, mais amère jusqu'à devenir offensante. Hoffmann faisait partie de l'école littéraire de Voltaire, et il a constamment défendu le principe de l'imitation des anciens, en opposition aux innovations de l'école romantique. C'est surtout la révolution qui a poussé le théâtre vers le drame qu'il a attaqué avec le plus d'animosité. Mais à ce sujet il a souvent parlé de Calderon, Shakespeare, Goëthe et Schiller, de manière à laisser supposer qu'il ne les avait pas lus ou qu'il les avait mal compris. Sur la fin de ses jours, il s'était retiré à Passy, d'où il envoyait au *Journal des Débats* des articles de critique acharnée contre les jésuites qui s'établissaient en France. Il remua, pour les réduire, la poussière de tous les livres qui ont été désavoués formellement par les jésuites français en 1800; quelquefois la haine qu'il leur portait ne lui a pas permis d'être judicieux dans ses citations. Sans juger le fond de la question, on peut assurer qu'il n'a pas toujours été impartial. L'argument qui fait la base principale de sa polémique est tiré de la doctrine de la souveraineté universelle du pape, que plusieurs jésuites ont en effet poussée jusqu'à l'excuse du régicide. Il n'a pas tenu compte de l'époque à laquelle cette doctrine a été prêchée; l'Europe entière la partageait alors. En général la critique d'Hoffmann porte l'empreinte de l'esprit de système : on y trouve souvent des méprises sur le sens véritable des passages qu'il attaque, et, ne pouvant les mettre sur le compte de sa perspicacité, on est conduit à soupçonner sa bonne foi; le ton de plaisanterie aigre qu'il a adopté peut souvent corroborer cette opinion. C'est cependant l'esprit qui est répandu à profusion dans tous ses écrits, qui les fera rechercher toujours, malgré le caractère essentiellement éphémère de leur nature. Hoffmann avait été nommé membre de la Légion d'honneur par le roi Louis XVIII. Depuis quelque temps il était atteint de nombreuses infirmités, lorsqu'il succomba en 1825. On a recueilli ses *OEuvres complètes*, Paris, 1828-29, 10 vol. in-8, 50 fr.

HOGARTH (Guillaume), peintre anglais, né à Londres en 1697, mourut en 1764 à Leicesterfields. Il fut nommé peintre du roi d'Angleterre en 1757. Ses compositions sont mal dessinées et faiblement coloriées; mais ce sont des tableaux parlants de diverses scènes comiques ou morales de la vie. Il avait négligé le mécanisme de son art, c'est-à-dire les traits du pinceau, le rapport des parties entre elles, l'effet du clair-obscur, l'harmonie du coloris, etc., pour s'élever jusqu'au poétique et au moral de la peinture. « Je reconnais, disait-il, tout » le monde pour juge compétent de mes tableaux, » excepté les connaisseurs de profession. » Il publia en 1750 un traité en anglais, intitulé : *Analyse de la beauté*. L'auteur prétend que les formes arrondies constituent la beauté du corps; principe vrai à certains égards, faux à plusieurs autres. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Jansen, avec une *Vie* d'Hogarth, et une *Notice* chronologique, historique et critique de ses ouvrages de peinture et de gravure, Paris, 2 vol. in-8, an 13 (1805). Les ouvrages les plus connus d'Hogarth sont : les *Figures* pour l'édition de 1726 d'*Hudibras*; l'*Opéra des Gueux* (du poëte Gay); les *Quatre parties du jour* (fresque); *Vie d'une libertine*, six scènes; *Vie d'un libertin*, huit planches; les *Buveurs de punch*; les *Comédiennes ambulantes*, le *Mariage à la mode*; six pièces qui ont fourni le sujet d'un roman et d'une comédie; *Moïse conduit devant la fille de Pharaon*, tableau à l'huile pour l'hospice des Enfants-Trouvés, dont Hogarth fut un des fondateurs, etc. Son *OEuvre* se compose de 252 pièces environ, dont il a peint et gravé une grande partie. L'édition la plus complète est celle de Londres, 1808, 2 vol. in-4, avec 160 planches gravées par Cook, et des explications par J. Nichols et G. Stewens. En général, il a fait preuve de talent dans les productions qui offrent la représentation morale des actions successives d'un même personnage dans une suite de tableaux ou de gravures. Hogarth fut l'ami de Fiedling et de Garrick.

HOGUE (Louis-Gilles de la), né à Paris en 1740, mort en 1827, remplit pendant plus de 20 ans la chaire d'Ecriture sainte à la Sorbonne, et devint censeur en 1772. Quoiqu'il ait accordé parfois son approbation à des ouvrages qui ne la méritaient point, il n'aimait pas les incrédules. Forcé de quitter la France, il fut appelé en 1798 à la chaire de dogme dans le collége de Maynooth, près Dublin, et depuis lors il resta en Irlande. On lui doit : *Entretiens entre un curé et son paroissien*, brochure in-8, pleine de solides réflexions, qu'il publia en 1791; *Exposé des motifs qui ont déterminé le clergé de France à se re-*

tirer en pays étrangers, qu'il publia peu après son arrivée à Londres; *S. Cyprianus ad martyres et confessores, ad usum confessorum ecclesiæ gallicanæ*, Londres, 1794, in-12, dont il donna une *Traduction* française sous ce titre : *Saint Cyprien consolant les fidèles persécutés de l'Eglise de France*, etc., Londres, 1797, 2e édition augmentée; une *Edition* française, revue et corrigée, de l'*Imitation* connue sous le nom de *Beuil*, mais qui est de Le Maistre de Sacy; une *Edition* de la *Journée du chrétien*, avec un *Abrégé de la doctrine chrétienne*, qui est de lui, et qui depuis a été souvent réimprimé; une *Edition* augmentée de l'*Introductio ad sacram Scripturam et compendium Historiæ ecclesiasticæ*, 1811, in-12 : ouvrage qui avait paru vers 1750, et qui a été réimprimé en 1820, avec de nouvelles additions; une suite de *Traités de Théologie*, qu'il rédigea en Irlande pour épargner à ses élèves la peine de transcrire ses leçons, et qui ont paru depuis 1808 jusqu'en 1813. Ils ont été adoptés par plusieurs séminaires, même au dehors de l'Irlande. Ses *Traités de la religion et de l'Eglise* ont été réimprimés à Paris en 1815 et 1816.

HOHENLOHE — INGELFINGEN (Frédéric-Louis, prince de), général au service de Prusse, né en 1746, mort en 1818, en Silésie, accompagna le roi de Prusse à Pilnitz, et commanda, en 1792, une division dans la campagne contre la France. Il se distingua à Appenheim, à la bataille de Pirmasen, et à la prise des lignes de Weissembourg, qu'il attaqua sous les ordres du maréchal Wurmser. En 1795, il prit le commandement de la ligne de neutralité sur l'Ems, et en 1806 celui des armées prussienne et saxonne, qui se réunirent à Erfurt. Le désastre d'Iéna rendit ses efforts inutiles : il conduisit sur l'Oder les débris de la grande armée, et, après avoir opéré sa retraite sur Stettin, il fut obligé de capituler à Prenzlau avec 17,000 hommes. Ce revers le détermina à quitter le service.

HOLBACH (Paul Thyry, baron d'), né en 1723 à Herdelsheim, dans le Palatinat, mort en 1789, fut élevé en France, où on l'amena dès son âge le plus tendre, et y passa la plus grande partie de sa vie. Porté naturellement aux innovations, il se lia de bonne heure avec les philosophes, dont sa maison était comme le rendez-vous. Le baron, qui jouissait d'une fortune assez considérable, leur donnait à dîner tous les dimanches, méritant ainsi le titre de *premier maître-d'hôtel de la philosophie*. Mais il était, ainsi que ses convives, si franc athée, que madame Geoffrin elle-même ne voulait pas les admettre dans sa société. D'Alembert se tint éloigné du baron d'Holbach; Buffon s'en sépara, et J.-J. Rousseau rompit ouvertement avec lui. Les philosophes se déchaînaient, en général, contre le christianisme; mais d'Holbach avait le triste honneur de les surpasser en impiété. Il eut Diderot pour collaborateur dans plusieurs de ses ouvrages, et pour éternel panégyriste Naigeon, qui l'aimait (c'est lui-même qui le dit), le respectait et le pleura comme un père. Nous sommes condamnés à citer de cet impie : *l'Antiquité dévoilée*, refaite sur l'écrit original, 1766, in-4, et 3 vol. in-12; *le Christianisme dévoilé*, ou *Examen des principes et des effets de la religion chrétienne*, Londres (Nancy, Le Clerc), 1767, in-12. Cet ouvrage, qui parut sous le nom emprunté de Boulanger, fut attribué au baron d'Holbach : mais, selon Laharpe, il est de Damilaville, qui le rédigea d'après les conversations ou sous la dictée de Diderot; *la Contagion sacrée*, ou *Histoire naturelle de la superstition*, Londres, 1767, in-12, traduite de l'anglais de Jean Tranchard et de Thomas Gordon. L'auteur fait tous ses efforts pour y combattre la révélation, qu'il appelle un instrument fatal, mis en usage par l'ambition afin d'opprimer la terre. Cependant les arguments que le baron d'Holbach emploie pour combattre la révélation sont bien moins forts et convaincants que ceux que présente Newton pour la défendre; *Esprit du clergé*, ou *le Christianisme primitif vengé des entreprises et des excès de nos prêtres modernes*, traduit de l'anglais de Tranchard et de Gordon, et refait en grande partie par d'Holbach, Londres, 1767, in-12 : ouvrage fondé sur les calomnies les plus impudentes et les plus absurdes. On peut en dire autant du suivant : *de l'Imposture sacerdotale*, ou *Recueil des pièces sur le clergé*, traduit de l'anglais, et augmenté par le traducteur, Londres, 1767, in-12; *David*, ou *l'Histoire de l'homme selon le cœur de Dieu*, traduit de l'anglais, 1768, in-12; *Dernier chapitre du militaire philosophe*, ou *Difficultés sur la religion, proposées au père Mallebranche*, 1768, in-12; *Examen critique des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne*, traduit de l'anglais de Collins, Londres, 1768, in-12; *Lettres à Eugénie*, ou *Préservatifs contre les préjugés*, 1768, 2 vol. in-12. Ces *Lettres*, faussement attribuées à Fréret, sont d'une impiété peu commune, et d'autant plus dangereuse qu'elle est malicieusement mise à la portée des lecteurs les moins éclairés. L'avertissement et les notes sont de Naigeon; *Lettres philosophiques sur l'Origine des préjugés, du dogme de l'immortalité de l'âme, de l'idolâtrie*, traduites de l'anglais de Toland, avec des *Notes* de Naigeon, Amsterdam et Paris, 1769, in-12; *les Prêtres démasqués*, ou *les Intrigues du clergé chrétien*, ouvrage traduit de l'anglais et refait en grande partie, 1768, in-12; *Théologie portative*, ou *Dictionnaire abrégé de la religion chrétienne*, publié sous le nom de l'abbé Bannier, 1768, in-12; *de la Cruauté religieuse*, traduit de l'anglais, Londres, 1769, in-8. On aurait pu demander à l'auteur où l'on pourrait trouver une cruauté plus raffinée que celle qui veut nous priver, dans les malheurs de la vie, des secours d'une religion aussi sublime que consolante; *l'Enfer détruit*, ou *Examen raisonné du dogme de l'Eternité des peines*, traduit de l'anglais, Londres, 1769; *l'Intolérance convaincue de crime et de folie*, traduite de l'anglais, Londres, 1769. Si l'intolérance est une folie et un crime, assurément les philosophes méritent mieux que personne d'être traités de fous et de criminels; *l'Esprit du*

judaïsme, ou *Examen raisonné de la loi de Moïse et de son influence sur la religion chrétienne*, traduit de l'anglais, de Collins, 1770, in-12; *Essai sur les Préjugés*, ou *de l'Influence des opinions sur les mœurs et le bonheur des hommes*, par M. de M..., Londres, 1770; *Examen critique de la vie et des ouvrages de saint Paul*, ibid., 1770; *Histoire critique de J.-C.*, ou *Analyse raisonnée des Evangiles*, 177....., petit in 8. Ces deux ouvrages distillent à longs traits le poison de l'impiété; *Recueil philosophique*, ou *Mélanges de pièces sur la Religion et la Morale*, par différents auteurs, publié par Naigeon, ibid., 1770, 2 vol. in-12; *Système de la nature*, ou *des Lois du monde physique et moral*, par Mirabeau, secrétaire perpétuel et un des quarante de l'Académie française, ibid., 1770, 2 vol. in-8. Ce n'est pas la première fois que d'Holbach fait parler ainsi les autres, auxquels il prête ses opinions. Athée dans le fond de l'âme, et inconséquent dans ses opinions, cet écrivain contredit l'expérience qu'il invoque sans cesse; il en appelle à la raison qu'il méconnaît, et présente comme des faits et des axiomes les suppositions et les assertions les plus fausses. Il confond tout, le vice et la vertu, la vérité et le mensonge. Dieu, qu'il dit avoir été inventé par les théologiens, n'est pour lui qu'un être idéal, et il met à sa place la *matière*, une aveugle *nécessité*, la *nature* enfin, qu'il appelle un assemblage de tous les êtres et de leurs différents mouvements; ne s'apercevant pas que sans une cause première il n'y a d'assemblage ni d'êtres ni de mouvements. Tous ces principes, plus erronés les uns que les autres, sont offerts du ton le plus pédantesque, et dans un style inégal, lourd, déclamatoire; *Tableau des Saints*, ou *Examen de l'esprit et des personnages que le christianisme propose pour modèles*, Londres, 1770, 2 vol. in-12; *de la Figure humaine*, ou *Exposition des facultés, des actions et des passions de l'âme et de leurs causes*, traduite de l'anglais par Hobbes; *le Bon sens*, ou *Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles*, ibid, 1772, in-12. Ce *Bon sens* n'est qu'un abrégé du *Système de la Nature*, présenté d'une manière plus claire et plus précise, afin que l'esprit le plus borné puisse y apprendre les principes du matérialisme; *Système social*, ou *Principes naturels* de la morale et de la politique, avec un examen de l'influence du gouvernement sur les mœurs, ibid., 1773, 2 vol. in-8, et 3 vol. in-12; *Morale universelle*, ou *les Devoirs de l'homme fondés sur la nature*, Amsterdam, 1776, in-4, ou 3 vol. in-8. Dans cet ouvrage, où l'auteur suppose à la nature une perfectibilité dont elle n'est pas susceptible, ainsi que dans l'*Essai sur les préjugés*, *le Système social*, et deux autres écrits intitulés *la Politique naturelle* et *l'Etocratie*, etc., d'Holbach veut établir que, sans l'appui d'aucun culte, les empires peuvent exister longtemps heureux, par le seul moyen des lois et des lumières. Ce pitoyable sophisme prouve combien d'Holbach connaissait peu l'homme et ses passions. Il s'est plu à franchir les bornes que Hobbes et Spinosa eux-mêmes ont respectées; car ils sont contraints d'avouer « que la morale de l'athéisme n'a pas d'autres » règles que la force et la cupidité; » *Eléments de la morale universelle*, ou *Catéchisme de la nature*, ouvrage posthume. C'est presque le seul où l'auteur ne se livre pas à ses invectives accoutumées contre la religion et ses ministres. Il est plus que probable que ce livre, avant de paraître, a été soumis à de grandes corrections. Le baron d'Holbach a publié encore de nombreux écrits sur différentes matières d'agriculture, etc. Cette fécondité et la différence des pièces qu'on y remarque viennent à l'appui de l'opinion générale, qu'il avait des auteurs complaisants pour l'aider à composer ses ouvrages. La plupart ont été condamnés ou par les évêques ou par le parlement.

HOLBEIN (Jean), peintre, né à Bâle vers 1495, mania avec une égale facilité le burin et le pinceau. Erasme, son ami, l'envoya en Angleterre au chancelier Thomas Moore, qui le reçut très-bien, et qui le présenta à Henri VIII. Ce monarque, passionné pour la peinture, le fixa auprès de lui par sa protection et par ses bontés. Il reçut plusieurs bienfaits de ce prince, et lui devint si cher, qu'ayant osé repousser rudement un comte qui voulait entrer de force dans son cabinet pour le voir travailler, et le comte s'en plaignant, le roi lui répondit, « qu'il » serait plus facile de faire sept comtes de sept » paysans, qu'un seul Holbein de tant de comtes. » Ce maître avait un bon goût de peinture, qui ne tenait en rien des défauts du goût allemand. On remarque beaucoup de vérité dans ses portraits, une imagination vive et élevée dans ses compositions, un beau fini dans l'exécution; son coloris est vigoureux, ses carnations sont vives, et ses figures ont un relief qui séduit agréablement les yeux. On lui reproche d'avoir fort mal ordonné ses draperies. Holbein travaillait avec un égal succès en miniature, en gouache, en détrempe et à l'huile. Il peignait de la main gauche aussi habilement que de la droite. Il atteignit presque la perfection de son art, dans les premiers ouvrages qu'il produisit. Nous citerons particulièrement sa *Danse du village*, faite pour la poissonnerie de Bâle : tous les étrangers la vont voir comme une des curiosités les plus intéressantes de Bâle (*voy* le *Dict. géograph.*); la *danse des morts*; la *richesse*; la *pauvreté*, etc. On vante ses *portraits de l'empereur Charles-Quint*, de *Froben*, d'*Erasme*, et de *lui-même*. Ses principaux ouvrages sont à Bâle et à Londres. On peut en voir la liste dans l'édition de l'*Encomium Moriæ* (Eloge de la Folie) d'Erasme, avec le *commentaire* de Listrius. On y trouve aussi sa *Vie* : c'est celle d'un débauché et d'un prodigue. Il mourut de la peste à Londres en 1554. Son *OEuvre* a été publié par Ch. de Mechel, Bâle, 1780-92, 4 part. pet. in-fol., 48 à 60 fr.

HOLBERG (Louis, baron d'), né en 1684 à Berghen en Norwége, mort en 1754, servit d'abord comme caporal, fut ensuite précepteur chez un pasteur de campagne, parcourut la Hollande, la France, l'Italie, et, de retour à Copenhague en 1716, devint assesseur du consistoire. On le vit

tour à tour poëte satirique, comique, historien, moraliste. Son *Histoire de Danemark*, en 3 vol. in-4, est la meilleure qu'on ait donnée, quoique pleine de faits minutieux et écrite d'un style négligé, plat et ignoble. Comme moraliste, il est connu par 2 vol. intitulés *Pensées morales*, où, parmi quelques réflexions justes, il y a un grand nombre de paradoxes et de trivialités. On a encore de lui une critique de l'ouvrage de Montesquieu, *de la Grandeur et de la décadence des Romains;* parmi des remarques fausses ou vétilleuses, il y en a de très-bonnes; l'ouvrage est traduit en français, d'un style quelquefois plaisant. Il a écrit aussi des *Lettres sur l'Esprit des lois*, dont on doit porter le même jugement. Les Danois ont beaucoup écrit sur Holberg. On estime beaucoup sa *Vie* par Wandall, et *Holberg considéré comme poëte comique*, par le chevalier Rahbeck, professeur à Copenhague. Ce littérateur a donné une bonne édition critique des *OEuvres choisies de Holberg*, en 2 vol. in-8, Copenhague, 1806-1814.

HOLCROFT (Thomas), auteur dramatique et romancier anglais, né en 1744 à Londres, où son père était cordonnier. Il commença à exercer le même état, fut ensuite palefrenier, puis comédien. Ayant obtenu peu de succès, il essaya de composer des *comédies;* mais il ne fut guère plus heureux : aucune ne put réussir. On y trouve cependant d'assez bonnes peintures de mœurs et de caractères; son dialogue est naturel, ses intrigues bien conduites; mais il manque de gaîté et de saillies dans le style. Il quitta le théâtre et publia plusieurs *romans*, où l'on trouve plus d'imagination que de goût; il traduisit en anglais la *Vie privée de Voltaire;* les *Mémoires du baron de Trenck*, 3 vol. in-12; l'*Histoire secrète de la cour de Berlin*, de Mirabeau, 2 vol. in-8; les *OEuvres posthumes de Frédéric II;* un *Abrégé de Lavater sur la physiognomie*. Son dernier ouvrage fut ses *Voyages en Allemagne et en France*, Lond., 1804, 2 vol. gr. in-4, 125 fr., avec l'atlas in-fol., 200 fr. On a encore de lui *le Sceptique*, ou *Bonheur de l'homme*, poëme moins remarquable par le talent poétique que par les sentiments irréligieux qu'y manifeste l'auteur. Il avait adopté les principes de la révolution française, et fut sur le point, en 1794, d'être mis en accusation comme coupable de haute-trahison. Il persista dans son incrédulité toute sa vie; mais il se rétracta à sa mort, arrivée en 1809. On a publié à Londres ses *mémoires*, écrits en partie par lui-même, Londres, 1815, 3 vol. in-12.

HOLDA, femme de Sellum, prophétesse à Jérusalem, fut consultée par le roi Josias sur le Livre de la loi, trouvé dans le trésor du temple, en travaillant aux réparations de cet édifice. La prophétesse annonça aux envoyés du roi tous les maux que la colère de Dieu allait faire fondre sur le peuple; mais elle ajouta, que puisque Josias s'était humilié devant le Seigneur, ces maux n'arriveraient point sous son règne.

HOLDEN (Henri), théologien anglais, né dans le comté de Lancastre, après avoir enseigné la théologie dans plusieurs universités, vint recevoir le bonnet de docteur en Sorbonne à Paris en 1646, et y mourut en 1665, aussi regretté pour son exacte probité que pour sa profonde érudition. On lui doit : *Analysis fidei, nova edit., cum auctoris vita; edidit J.-F. Godescard*, Parisiis, 1768, in-12, 3 fr. Il comprend toute l'économie de la religion, les principes et les motifs de la foi, et l'application de ces principes aux questions de controverse. Ce théologien raisonnait plus qu'il ne compilait. Ses définitions et ses divisions sont nettes, exactes, précises, et n'ont rien de la barbarie scolastique. Il se peut que l'auteur, en voulant trop se resserrer, ait été quelquefois un peu obscur, et qu'il ait donné lieu à des objections raisonnables; et c'est ce qui lui est arrivé, en particulier, dans la manière dont il traite la nature et les motifs de la foi, où Grandin, docteur et syndic de Sorbonne, a trouvé quelques assertions peu exactes. « On ne peut disconvenir, » dit un théologien, qu'elle ne soit fondée, sans » qu'on en puisse rien conclure contre les sentiments » de Holden. Tous ceux qui ont voulu analyser la » foi selon les règles de la logique humaine sont » tombés dans les mêmes inconvénients. En perdant » de vue les définitions de la foi, qui est *Donum* » *Dei ac lumen quo illustratus homo firmiter as-* » *sentitur*, etc., en ne songeant pas que la foi fait » croire non-seulement à la révélation, mais la ré- » vélation même, ils se sont environnés de difficultés » dont ils ne se sont pas tirés sans paralogisme. » On peut voir cet objet saisi sous le vrai point de vue, dans le *Catéchisme philosophique*, t. 3, n° 393 et suivants.

HOLDER (Guillaume), né dans le comté de Nottingham, devint membre de la société royale de Londres, chanoine de Saint-Paul, aumônier du roi, et mourut à Londres en 1697, après avoir publié : *Comparaison du mois lunaire avec l'année solaire*, 1694, in-8; *Eléments du langage*, 1669, in-8; *Principes naturels de l'harmonie*, 1694, in-8. Il essaya l'un des premiers de donner la parole à un sourd et muet de naissance, et il réussit dans cette tentative sur le jeune Alexandre Popham, fils de l'amiral de ce nom.

HOLL (François-Xavier), jésuite, né à Schwandorf dans le Haut-Palatinat, après avoir enseigné les belles-lettres, se consacra entièrement à l'étude du droit ecclésiastique de l'Allemagne, et fut professeur pendant 26 ans dans les plus célèbres universités de l'empire. Il mourut à Heidelberg en 1784, à l'âge de 64 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Statistica Ecclesiæ germanicæ*, Heidelberg, 1779, in-8, plein de recherches sur la discipline ancienne et moderne de l'Eglise, sur ses usages et ses lois, avec des observations utiles et intéressantes. Il était occupé à mettre en ordre les matériaux pour le second volume, lorsque la mort l'enleva.

HOLLAR (Wenceslas), dessinateur et graveur, naquit à Prague en 1607, d'une famille noble qui avait perdu toutes ses possessions lors des troubles de la Bohême. Il voyagea en Allemagne et séjourna longtemps en Angleterre, où il fut attaché au comte d'Arundel. Obligé de quitter Londres à l'époque de

la révolution, il y retourna dès que Charles II fut remonté sur le trône. Il excellait particulièrement à graver des paysages, des animaux, des insectes et des fourrures. Lorsqu'il a voulu sortir de ce genre, il est devenu un graveur médiocre. Il dessinait mal ses figures; les sujets de grande composition qu'il a exécutés, même d'après les meilleurs maîtres, manquent de goût, d'effet et d'intelligence. Il mourut à Londres dans la misère, malgré son grand talent, en 1677. *L'Œuvre* de ce maître est considérable; on le fait monter à 2,400 pièces.

HOLOFERNE, général des armées de Nabuchodonosor Ier, roi d'Assyrie, marcha avec une armée de 120,000 hommes d'infanterie, et 12,000 de cavalerie, contre les Israélites, les Ismaélites, les Madianites, et les autres peuples circonvoisins. Après les avoir réduits par la terreur de son nom et la force de ses armes, il se disposa à attaquer Béthulie, vers l'an 634 avant J.-C. La situation avantageuse de cette ville ne lui permit pas d'en faire le siége. Il voulut l'obliger de se rendre, en coupant l'aqueduc qui fournissait de l'eau à ses habitants. Les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité, lorsque Dieu suscita une jeune veuve très-riche, très-belle et très-vertueuse pour les délivrer. (*Voy.* JUDITH.) Suivie d'une seule esclave, et parée de ses plus beaux habits, elle passa dans le camp d'Holoferne, qui, charmé de sa beauté et de son esprit, la reçut avec transport, et lui permit de faire tout ce qu'elle voudrait. Quatre jours après, le général assyrien fit un grand festin, et y invita Judith. Tous les officiers s'étant retirés, et Judith se trouvant seule avec Holoferne, profondément endormi par le vin qu'il avait bu, elle lui coupa la tête, et retourna à Béthulie, aux murailles de laquelle on suspendit la tête d'Holoferne. Les assiégés profitent de la frayeur que cet événement avait jeté dans le camp des assiégeants, les poursuivent, les taillent en pièces, et s'enrichissent de leurs dépouilles. Le grand prêtre de Jérusalem vint pour voir Judith; il la bénit, et lui donna la dépouille d'Holoferne. Cette sainte veuve célébra sa victoire par un *Cantique*. (*Voy.* l'article déjà cité, pour les objections que l'histoire de Judith pourrait faire naître.)

HOLSTENIUS (Luc), dont le nom allemand était *Holste*, naquit à Hambourg en 1596, et fit ses études à Leyde. Etant venu en France, il s'y fit un nom par son érudition : il voyagea ensuite en Italie, en Sicile, en Angleterre. Ayant embrassé, en 1625, le catholicisme, il se rendit à Rome, auprès du cardinal Barberini. Il obtint, par le crédit de son protecteur, un canonicat de Saint-Pierre, et la place de garde de la bibliothèque du Vatican. On l'envoya, en 1655, à Inspruck, pour y recevoir la profession de foi de la reine Christine de Suède, lorsqu'après avoir abdiqué la couronne, elle embrassa la religion catholique. Un jugement solide, un savoir profond, une critique judicieuse, un style pur et net, voilà les qualités des écrits de ce savant, qui réunissait beaucoup de modestie à un mérite reconnu. La plupart ne consistent qu'en *Notes* et en *Dissertations*, répandues dans les ouvrages de ses amis. Il mourut en 1661. Le cardinal Barberini lui fit élever un tombeau. On a imprimé de lui : *Codex regularum monasticarum et canonicarum*, Augsbourg, 1759, 6 vol. in-fol. Rickius trouva dans les papiers de Holstenius des *notes* et des *corrections* savantes et considérables sur la *Géographie* d'Etienne de Bysance. Il en orna l'édition qu'il donna de cet ancien géographe en Hollande, 1684, in-fol. Holstenius traduisit aussi la *Vie de Pythagore*, écrite par Porphyre, grec et latin, Rome, 1630, in-8, l'orna de notes et d'une *Dissertation* assez curieuse sur la vie et les écrits de ce dernier, et corrigea le livre d'Eusèbe contre Hiéroclès. Boissonnade a publié, Paris, 1817, in-8, 8 fr., un recueil assez considérable de *lettres de* Holstenius, adressées à Peiresc, Doni, Sirmond, etc. Elles sont au nombre de 114, dont 48 étaient inédites, et contiennent sur la vie de ce savant des détails très-curieux, et qu'on ne trouve pas ailleurs.

HOLTY (Louis-Henri-Christophe), poëte, né en 1748 à Mariensée, dans l'électorat d'Hanovre, mort en 1776, fut destiné à l'état ecclésiastique. Il laissa des *Chansons*, des *Ballades*, des *Idylles*, des *Elégies*, et quelques *Traductions* d'ouvrages anglais. Son imagination mélancolique a répandu sur ses poésies un charme inexprimable. La dernière édition de ses *Œuvres* est celle de Hambourg, 1814, in-8.

HOMBERG (Guillaume), médecin et chimiste allemand, fils d'un gentilhomme saxon, retiré à Batavia, naquit dans cette ville en 1652. Après avoir étudié dans les principales universités d'Allemagne et d'Italie, il vint en France, passa en Angleterre, et retourna en France, où le fixèrent les offres avantageuses du grand Colbert (1682). Ses *phosphores*, une *machine pneumatique* de son invention, plus parfaite que celle de Guerick; ses *microscopes* très-simples, très-commodes, très-exacts; plusieurs découvertes en chimie lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences : il fut reçu en 1691. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, instruit de son mérite, le fit son premier médecin, et le prit auprès de lui en qualité de physicien. Ce prince, passionné pour la chimie, lui donna une pension et un laboratoire très-bien fourni; il y travailla avec une activité infatigable; mais il faut convenir que l'imagination présida à plusieurs de ses tentatives; qu'il fit des expériences ridicules, et attacha quelquefois de fausses idées aux résultats qu'il en obtenait. Il mourut dans de grands sentiments de piété et de religion en 1715, laissant plusieurs écrits dans les *Mémoires de l'académie*, mais sans avoir publié aucun corps d'ouvrage. Il avait fait abjuration de la religion prétendue réformée en 1682. On peut consulter pour plus de détails Chauffepié et le P. Nicéron.

HOME (David), ministre protestant, d'une famille distinguée d'Ecosse, fut d'abord attaché à l'église réformée de Duras, dans la Basse-Guienne, puis à celle de Gergeau, dans l'Orléanais. Jacques Ier, roi d'Angleterre, le chargea de pacifier les différends entre Tilenus et du Moulins, touchant la *justification*; et même, s'il était possible, de réunir

tous les théologiens protestants de l'Europe en une seule et même doctrine, sous une unique confession de foi; comme si des gens qui avaient secoué une autorité infaillible, établie par Dieu même, pouvaient professer une croyance invariable et uniforme. (*Voy.* Lentulus Scipion.) On a de Home divers ouvrages. Le plus considérable est : *Davidis Humii apologica basilica, seu Machiavelli ingenium examinatum*, 1626, in-4. On lui attribue deux satires atroces contre les jésuites, le pape et l'Eglise romaine; *Le contre assassin*, ou *Réponse à l'apologie des jésuites*, Genève, 1612, in-8; l'*Assassinat du roi*, ou *Maximes du Vieil de la Montagne vaticane et de ses assassins, pratiquées en la personne de défunt Henri le Grand*, 1617, in-8. Ces deux libelles, fruit d'une méchanceté grossière et dégoûtante, sont devenus rares. On a aussi de lui plusieurs pièces de poésie latine, dans les *Deliciæ poetarum scotorum*, d'Artus Jonston, Amsterdam, 1637, 2 vol. in-12.

HOME (Jean), poëte et historien écossais, né dans le comté de Roxburg, en 1724, mort près Edimbourg le 4 septembre 1808, fut contraint de se démettre d'une cure qu'il avait dans l'église d'Ecosse, après avoir composé une *Tragédie* qui fut jouée avec succès à Edimbourg et à Londres. Il servit contre les jacobites, lors de la descente en Ecosse du prince Charles-Edouard, et fut fait prisonnier à la bataille de Falkirk; mais la victoire de Culloden lui rendit la liberté. On a de Home plusieurs *Tragédies*. L'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, c'est son *Histoire de la Rébellion de* 1745 à 1746, imprimée en 1802, in-4, avec le portrait du prince Charles Stuart. Cette Histoire, écrite d'un style correct, élégant, vigoureux, sert à éclaircir les événements de cette époque, où s'évanouirent les espérances des Stuart.

HOMÈRE, le père de la poésie grecque, le plus grand des poëtes, est peut être le moins connu. Après tant de siècles, tous les détails de sa vie sont encore incertains. On ne sait quand il vécut : suivant Hérodote et son savant interprète, Larcher, il florissait 884 ans avant J.-C.; suivant Velléius Paterculus, 968 ans, et selon les marbres d'Arundel, 907. Le lieu de sa naissance n'est pas mieux connu, et sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour : Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes.

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ:
Orbis de patria certat, Homere, tua.

Tant d'incertitude et d'obscurité répandue sur la personne d'Homère ont fait révoquer en doute jusqu'à son existence, et cette opinion a été soutenue dernièrement par un grec. D'autres, sans contester l'existence d'un Homère, lui disputent le mérite d'avoir conçu ses ouvrages qui, selon ces critiques, seraient des chants nationaux de la Grèce réunis plus tard sous son nom. On peut consulter Hérodote, Plutarque, Proclus et deux autres romanciers anonymes. L'opinion la plus commune est qu'Homère devenu aveugle errait dans ces sept villes, récitant ses ouvrages, et trouvant par ce moyen celui de subsister. On l'a comparé aux troubadours, poëtes des siècles d'ignorance, et aux chansonniers ambulants de nos jours. L'exactitude avec laquelle il décrit tout ce qui concerne l'art de la guerre, les mœurs et les coutumes des peuples étrangers, les lois et la religion des différentes contrées de la Grèce, la situation des villes et des pays, prouve qu'il avait beaucoup voyagé. Quoiqu'il n'y ait rien de constant sur l'histoire d'Homère, quelques savants en rapportent les circonstances suivantes. Ils lui donnent pour mère Chritéis, et pour maître Phémius ou Prouapide, qui enseignait à Smyrne les belles-lettres et la musique. Phémius, charmé de la belle conduite de Chritéis, l'épousa et adopta son fils. Après la mort de Phémius et de Chritéis, Homère hérita de leurs biens et de l'école de son père. Un patron de vaisseau nommé *Mentès*, qui était allé à Smyrne pour son trafic, enchanté d'Homère, lui proposa de quitter son école et de le suivre dans ses voyages. Homère, qui pensait déjà à son *Iliade*, s'embarqua avec lui. Il paraît qu'il parcourut toute la Grèce, l'Asie-Mineure, la mer Méditerranée, l'Egypte et plusieurs autres pays. Après diverses courses, il se retira à Cumes, où il fut reçu avec transport. Il profita de cet enthousiasme pour demander d'être nourri aux dépens du trésor public; mais ayant été refusé, il sortit pour aller à Phocée, en faisant cette imprécation : *Qu'il ne naisse jamais à Cumes de poëte pour la célébrer!* Il erra ensuite en divers lieux, et s'arrêta à Chio. Quelque temps après, ayant ajouté à ses poëmes beaucoup de vers à la louange des villes grecques, surtout d'Athènes et d'Argos, il alla à Samos, où il passa l'hiver. De Samos il arriva à Ios, aujourd'hui Scio, l'une des Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes; mais il tomba malade, et y mourut vers l'an 900, et, selon d'autres, vers l'an 600 avant J.-C. Les différents événements de sa vie ne sont guère mieux constatés que la date de sa naissance et de sa mort. On lui éleva un tombeau sans aucune inscription. Le temps a détruit ce monument; et c'est sans fondement qu'un officier hollandais au service de Russie, ayant eu occasion de débarquer à Scio, et en ayant fait enlever quelques marbres, avait voulu persuader qu'il avait trouvé le tombeau d'Homère. Les circonstances de cette prétendue découverte, et la description qu'il en a faite, suffisent pour la réfuter. Quelques savants prétendent que, sur la fin de ses jours, il ouvrit une école à Scio, et qu'on voit encore à quatre milles de cette ville, les siéges des disciples, et la chaire du maître creusés dans le roc. Ils ajoutent qu'il s'y maria, et qu'il y composa son *Odyssée*. C'est un poëme épique, dans lequel il chante les voyages et les aventures d'Ulysse après la chute de Troie. Il avait composé auparavant l'*Iliade*, ou la prise de Troie, laquelle a pour objet la colère d'Achille, si pernicieuse aux Grecs, qui mirent le feu à cette ville. Ces deux poëmes sont la première et la plus ancienne histoire des Grecs, et le tableau le plus vrai des mœurs antiques. La Grèce, reconnaissante envers le poëte qui l'avait immortalisée, lui éleva des statues et des temples comme aux dieux et aux héros. Il en avait un à Smyrne, un autre à Alexan-

drie. Les anciens croyaient avoir assez bien prouvé une chose, quand ils produisaient le moindre passage de cet auteur, pour appuyer leur opinion ou pour résoudre leurs doutes. Plusieurs écrivains modernes n'ont pas poussé moins loin l'enthousiasme pour Homère. (*Voy.* DACIER.) « Je ne suis plus » maître de mon admiration, dit l'auteur du *Voyage* » *d'Anacharsis*, quand je vois ce génie altier pla- » ner, pour ainsi dire, sur l'univers, lançant de » toutes parts ses regards embrasés; recueillant les » feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa » vue; assistant au conseil des dieux; sondant les » replis du cœur humain, et bientôt riche de ses » découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne » pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la » répandre avec profusion dans ses tableaux et dans » ses expressions, mettre aux prises le ciel avec la » terre, et les passions avec elles-mêmes; nous » éblouir par ces traits de lumière, qui n'appar- » tiennent qu'aux talents supérieurs; nous entrainer » par ces saillies de sentiment qui sont le vrai su- » blime, et toujours laisser dans notre âme une im- » pression profonde qui semble l'étendre et l'agran- » dir; car ce qui distingue surtout Homère, c'est de » tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des » mouvements qui l'agitent; c'est de tout subor- » donner à la passion principale, de la suivre dans » ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconsé- » quences, de la porter jusqu'aux nues, et de la » faire tomber quand il le faut, par la force du » sentiment et de la vertu, comme la flamme de » l'Etna que le vent repousse au fond de l'abîme; » c'est d'avoir saisi de grands caractères, d'avoir » différencié la puissance, la bravoure et les autres » qualités de ses personnages, non par des des- » criptions froides et fastidieuses, mais par des coups » de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fic- » tions neuves et semées presque au hasard dans » ses ouvrages. » On ne peut certainement disconvenir qu'Homère n'ait été un grand génie; mais on aurait sur les yeux un bandeau bien épais, si l'on ne voyait dans l'*Iliade* et surtout dans l'*Odyssée*, des harangues d'un sublime ennuyeux, des descriptions trop chargées, des épithètes mal placées, des comparaisons trop peu variées, des longueurs, des endroits faibles. Ses dieux sont extravagants, et ses héros grossiers jusqu'à la rusticité. « Ho- » mère et l'Arioste, dit un homme d'esprit, ont » le même défaut, l'intempérance de l'imagi- » nation, et le romanesque incroyable. » Suivant un autre. « Si Homère a eu des temples, il » s'est trouvé bien des infidèles qui se sont moqués » de sa divinité. » Plusieurs auteurs se sont occupés à faire la comparaison d'Homère et de Virgile. L'abbé Trublet a entassé sur ce sujet des antithèses de tous les genres, jusqu'à la subtilité la plus raffinée. Il résulte de tout ce que l'on a écrit sur cette matière, que le génie du poëte grec était plus vif, plus hardi, plus original, mais en même temps plus inculte, plus exagéré, plus gigantesque que celui du poëte latin. Virgile a sans doute profité des ouvrages d'Homère, mais à la manière d'un habile architecte qui fait servir à un bâtiment nouveau les décombres d'un édifice antique. Alexandre faisait ses délices de la lecture du poëte grec. Il le mettait ordinairement sous son chevet avec son épée. Il renferma l'*Iliade* dans la précieuse cassette de Darius, « afin, dit ce prince à ses courtisans, que » l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain fût » renfermé dans la cassette la plus précieuse du » monde. » Il appelait Homère ses provisions de l'art militaire. Voyant un jour le tombeau d'Achille dans Sigée : « O fortuné héros, s'écria-t-il, d'avoir » eu un Homère pour chanter tes victoires!..... » Outre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, on attribue encore à Homère un poëme burlesque intitulé : *la Batrachomyomachie*, Venetiis, 1486, in-4, vend. 100 f.; Basileæ, 1518, pet. in-4, vend. 54 fr.; Londini, 1721, gr. in-8, 24 fr., que plusieurs de nos poëtes, entre autres Boivin, ont traduite en vers français. Ce fut Lycurgue, le célèbre législateur des Spartiates, qui recueillit le premier, si l'on en croit Elien et Plutarque, quelques fragments épars des poëmes d'Homère, les réunit en un corps d'ouvrage et les introduisit dans le Péloponèse. Mais la gloire de les avoir distribués dans l'ordre où ils nous sont parvenus appartient à Pisistrate et à son fils Hipparque. Quelques savants et illustres éditeurs, Cynethus de Chio, Callisthène, Aristote, Zénodote d'Ephèse, Aristophane de Bysance et le judicieux Aristarque, présidèrent successivement à diverses publications de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* jusqu'au règne d'Auguste. Les travaux de ces premiers éditeurs n'ont point été entièrement perdus pour nous; ils se sont en partie retrouvés dans un manuscrit du xe siècle, découvert et publié à Venise, 1688, in-fol., par notre célèbre Villoison : mais ce manuscrit ne contenait que l'Iliade. Nous avions déjà le volumineux travail d'Eustathe qui embrasse dans leur totalité les deux poëmes d'Homère et qui fut publié à Rome, 1542-50, 4 vol. in-fol., édition belle et très-rare, vend. 340 fr., et réimpr., Florent., 1730-35, 3 vol. in-fol., 30 à 36 fr. Ces 3 vol. ne contiennent que les 5 premiers livres de l'Iliade, Lipsiæ, 1825-30, 7 vol. in-4, 140 fr. Cette édition ne renferme que le commentaire; c'est un simple extrait des scholiastes et des commentateurs qui avaient précédé le savant archevêque de Thessalonique. Nous avons de belles éditions d'Homère en grec, avec des notes : celle de Florence, 1488, 2 vol. in-fol., édition *princeps*, vend. 392 fr.; Venetiis, Aldi, 1504, 2 vol. in-8, 100 fr.; ibid., 1517, 2 vol. in-8, 80 fr.; Florentiæ, Juntæ, 1519, 2 vol. in-8, 24 à 36 fr.; Venetiis, 1524, 2 vol. in-8, 28 fr.; Lovanii, 1523, 2 vol. pet. in-4, vend. 68 fr.; Argentorati, 1525, 2 vol. in-8; ibid., 1534, 2 vol. in-8, ces deux éditions sont très-difficiles à trouver, vend. 62 fr.; Venetiis, 1537, 2 vol. in-8, 50 à 60 fr.; ibid., 1542 ou 1547, 2 vol. in-8; ibid., 1551, 2 vol. in-8, 30 à 40 fr.; Atrebati, 1559-67, 2 vol. pet. in-12, 10 à 15 fr.; Parisiis, 1620, 5 vol. in-4; Londini, 1830, 2 vol. in-48. Les belles éditions grecques et latines sont : celles de Amstelod., 1648 vel 1650, 2 vol. in-8, 12 à 15 fr.; Lugd.-Bat., 1656, 2 vol pet. in-4, 36 à 50 fr., et beaucoup plus en gr. pap.; Amstelod., 1707, 2 vol. pet. in-12, 15 à 18 fr.; Cantabr., 1711, 2 vol. in-4,

84 à 96 fr.; Patavii, 1744, 2 vol. in-8, 14 à 16 fr.; Londini, 1729-40, 2 vol. in-4, 84 à 100 fr., et plus, en gr. pap.; ibid., 1740-54, 2 vol. in-4, 72 à 84 fr.; Amstel., 1743, 2 vol. pet. in-12, 15 à 18 fr.; Paris, 1747-48, 2 vol. in-12, 14 à 16 fr.; Lipsiæ, 1759-64, 5 vol. in-8, 90 à 100 fr.; Glasguæ, 1814, 5 vol. in-8, 120 fr.; Londini, 1760-68, 4 vol. in-8, 36 à 45 fr.; Patavii, 1762 seu 1777, 2 vol. in-8, 12 à 15 fr.; Lipsiæ, 1824, 5 vol. in-8, 50 fr., pap. vél., 100 fr. Des *fragments de l'Iliade* nouvellement découverts ont été publiés sous le titre suivant : *Homeri Iliados fragmenta antiquissima, cum picturis, item scholia ad Odysseam*, edente Angelo Maio, Milan, 1819, gr. in-fol., 80 à 100 fr. Mme Dacier en a donné une traduct. franç., Paris, 1711 et 1716, 6 vol. in-12, fig., 18 à 20 fr. On les orne quelquefois des figures de Picart, qui ont été faites pour l'édition de Hollande. Il y en a une édition postérieure de Paris, 1741 ou 1756, 8 vol. in-12, 20 à 24 fr. Bitaubé a donné une traduction ou plutôt une imitation de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, Paris, 1787-88, 12 vol. in-18, 30 à 40 fr., pap. vél., 40 à 60 fr.; ibid., 1810, 6 vol. in-8, 45 fr. Gin, Dugas-Montbel et Lebrun en ont aussi donné des traductions en prose. De Rochefort a traduit en vers l'*Iliade* et l'*Odyssée*, Paris, 1772-77, 5 vol. in-8, 15 à 20 fr., gr. pap., 25 à 30 fr. Aignan a encore publié une traduction en vers de l'*Iliade*, suivie de notes critiques de morceaux empruntés d'Homère par les poëtes les plus célèbres, Paris, 1812, 2 vol. in-8, 12 fr., pap. vél., 24 fr. Quelques essais de traductions nouvelles par Millevoie et Bignan doivent être cités. Les deux *Poëmes* d'Homère ont été traduits dans presque toutes les langues. Les meilleures traductions de l'*Iliade* sont, en anglais, celle de Pope et de Cowper, et en italien celle de Césaroti, le traducteur d'*Ossian*, Salvini et sutout de Monti. Les Allemands font un grand cas des versions de Bodmer, de Stolberg et de Voss. On annonce une traduction d'Homère en langue russe. Un auteur moderne, le plus savant peut-être, ou, si l'on veut, le plus extraordinaire critique de ce siècle, Guérin du Rocher, a prétendu que le *Cantique* de Débora, et l'histoire des Gabaonites, aux 19e et 20e chapitre du livre des *Juges*, ont produit, par un alliage que l'imagination des Grecs a eu l'habileté d'amalgamer, le germe de l'*Iliade*. Selon lui, les Grecs, ayant imaginé leurs temps héroïques d'après nos Livres saints, en ont emprunté ces noms illustrés par les deux plus grands poëtes qui aient jamais existé. Les noms d'Ajax, d'Enée, de Diomède, d'Agamemnon, de Ménélas, ne sont tous que des traductions de ceux des enfants de Jacob, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Issachar, Zabulon, etc., que les Grecs ont rendus dans leur langue, tantôt avec une exactitude littérale, et tantôt avec des altérations grossières. « Comme les tribus, dit-il, » portent les noms des enfants de Jacob, et qu'il » y est dit au nombre singulier, en parlant de cha- » cune d'elles, que Ruben, Siméon, Lévi, Juda, » Dan, Issachar, Zabulon, etc., a fait telle ou telle » chose, les Grecs, en traduisant ces noms dans » leur langue, plusieurs bien, d'autres mal, ont » aussi attribué aux deux Ajax, à Enée, à Diomède, » à Agamemnon, à Ménélas, etc., comme à autant » de héros, les faits des patriarches de ces tribus, » et ceux des tribus même tout entières qui se » trouvent, soit dans le *Testament* de Jacob, soit » dans le *Cantique* de Débora. » Découverte si singulière, qu'elle paraît un paradoxe incroyable; mais découverte féconde, si elle nous révèle un mystère que jusqu'ici l'esprit humain n'avait pas même soupçonné. En effet, quelle sera la surprise de toutes les nations cultivées par le goût de la belle littérature, quand, par une suite de raisonnements sur les noms des héros de la Grèce, copiés sur les noms des chefs des douze tribus d'Israël, Guérin du Rocher leur aura persuadé que la guerre de Troie, cette guerre, dont le fracas a retenti jusqu'au bout de l'univers; cette guerre, dont la célébrité propagée d'âge en âge, et perpétuée de bouche en bouche depuis tant de siècles, a fait placer cet événement mémorable au rang des grandes époques de l'histoire; cette guerre de Troie, chantée par un Homère et un Virgile, n'est dans le fond que la guerre des onze tribus d'Israël contre celle de Benjamin, pour venger la femme d'un lévite, victime de l'incontinence des habitants de la ville de Gabaa, qui fut prise par les autres tribus confédérées, à l'aide d'une ruse de guerre, et qui fut à la fin livrée aux flammes par les vainqueurs. On peut remarquer encore qu'en hébreu le mot *Gabaa*, qui veut dire un lieu élevé, a le même sens que *Pergama* en grec, qui est aussi le nom qu'on donne à Troie. (*Voy.* l'Histoire des temps fabuleux, t. 3, p. 342 et suiv.) Quoiqu'il en soit de ces rapprochements, il est certain qu'ils ne dérogent en rien à la réputation d'Homère. Un savant du premier ordre, après avoir applaudi et ajouté de nouvelles preuves au résultat de ces recherches, s'exprime de la sorte : « O vous, admirateurs d'Homère! ne craignez pas » cependant pour sa gloire. Cette découverte ne » flétrira point les lauriers qui couvrent la tête du » prince des poëtes. Quand, en lisant ses vers im- » mortels, vous vous livriez à ce sentiment, fruit » d'un goût délicat, que la poésie est la fille du ciel, » vous rendiez hommage à une grande vérité, dont » vous ne pouviez deviner le principe. Apprenez-le » aujourd'hui : oui, sans doute, la poésie est une » production du ciel, puisque le canevas du premier » chef-d'œuvre de l'épopée est descendu du séjour » de l'Immortel avec nos saintes Ecritures. Jusqu'ici » Homère n'a été pour vous qu'admirable et su- » blime; maintenant vous pouvez hardiment lui » déférer le titre de poëte céleste et divin; car une » ode sacrée, dictée par l'Esprit saint à Débora, » a fait germer dans la tête d'Homère le plus beau » poëme qu'ait enfanté l'esprit humain. »

HOMMEL (Charles-Ferdinand), jurisconsulte, né à Leipzig le 6 janvier 1722, mort le 13 mai 1781, occupa successivement les chaires de droit féodal, en 1752; d'institutes civiles, en 1756; de droit canonique, en 1762, et remplit diverses magistratures. On lui doit notamment: *Litteratura juris*, Leipzig, 1761, in-8; 1779, in-8, avec figures. Ce livre, unique en son genre, écrit avec élégance et facilité,

est partagé en deux parties : la première est une bibliographie contenant les *Notices* des ouvrages classiques les plus importants; la seconde partie, uniquement biographique, parle des jurisconsultes poëtes, des homonymes, des femmes qui ont étudié et professé le droit, des biographies de droit, etc.; l'ouvrage est terminé par un tableau où les jurisconsultes sont classés suivant la date de leur mort, depuis 1408 jusques et y compris l'année 1760; *Jurisprudentia numismatibus illustrata*, etc., Leipzig, 1763, in-8. Il y a une suite, par le conseiller Klotz (*Auctarium*), ibid., 1765, in-8; *le Flavius allemand,* ou *Introduction complète à la pratique judiciaire, civile et criminelle*, Bareutz, 1763, in-8 (en allemand), 4e édition, très-augmentée, ibid., 1800, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, dont le style est remarquable par la correction et la clarté, devint classique en Allemagne; *Rhapsodia quæstionum in foro quotidie obvenientium neque tamen legibus decisarum*. La 4e édition parut de 1782 à 1787, en 7 vol. in-4; *Corpus juris civilis, cum notis variorum*, Leipzig, 1767, in-8, livre écrit avec négligence; *Palingenesia librorum juris veterum, seu Pandectarum loca integra ad modum indicis Labitti et Wielingi oculis exposita et ab exemplari Taurelli Florentino accuratissimé descripta*, Leyde, 1767, 1768, 3 vol. in-8. C'est un extrait de fragments épars dans le Digeste des jurisconsultes romains réunis et offerts dans le même ordre qu'ils devaient garder dans leurs ouvrages; *Epitome sacri juris*, 1777, in-8; *de Jure arlequinizante, seu de legibus ridiculis aut histrionica jurisprudentia*, Bareutz, 1761, in-8; plusieurs *Dissertations*, *Mémoires*, *Articles et Critiques*.

HOMMEY (Jacques), religieux de l'ordre de Saint-Augustin, né à Séez, mort à Angers, l'an 1713, âgé de 69 ans, était très-instruit dans les langues latine, grecque et hébraïque. On a de lui : *Milloquium sancti Gregorii*, Lyon, 1683, in-fol.; *Suplementum Patrum*, Paris, 1684, in-8. Ces deux ouvrages furent bien reçus. Ce religieux joignait à un caractère obligeant une grande régularité dans tous ses devoirs.

HOMPESCH (Ferdinand de), dernier grand maître de l'ordre de Malte, né à Dusseldorf le 9 novembre 1744, mort en novembre 1803, fut le premier Allemand revêtu de cette dignité. Il était d'un caractère faible et timide. Quand la flotte française, commandée par Bonaparte, parut devant Malte, le commandeur Bosredon, qui, avec d'autres chevaliers infidèles, avait déjà tramé un complot, sommé par le grand maître de défendre l'île, répondit : « Mes vœux sont de combattre les Turcs, » et non pas les chrétiens. » Hompesch indigné eut encore assez d'énergie pour le faire conduire en prison; mais une sédition qui avait été préparée d'avance éclata, et il fut obligé de le relâcher. Lorsque les colonnes françaises se dirigèrent sur la place, Bosredon se rendit auprès de Bonaparte, et signa par son ordre une capitulation honteuse, à laquelle le grand maître n'eut qu'à se soumettre. Ainsi, vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis l'apparition des Français, et déjà l'île entière était en leur pouvoir. Bonaparte s'étant plaint de ce que Hompesch n'était pas venu lui rendre visite, celui-ci chercha à s'excuser par une lettre indigne de son rang. Mais tant d'humilité ne fit qu'aggraver sa disgrâce. Les signes et les armes de l'ordre furent effacés sous ses yeux, et le buste de Lavalette, qu'on ne regardait plus alors comme Français, fut renversé en sa présence. Le troisième jour, on l'embarqua sur une galère désarmée, et on le conduisit à Trieste, où il fit d'inutiles protestations contre un traité arraché par la force. L'île de Malte était devenue un objet de trafic, et il fut enfin obligé de signer une abdication en faveur de Paul Ier. Assailli par de nombreux créanciers, Hompesch se rendit à Montpellier, en 1802, pour y réclamer près de deux millions qui lui étaient dus; mais il ne put obtenir qu'un secours dérisoire.

HONAIN (Abou-Yezyd), médecin et grammairien arabe, né à Hyrah, ville arabe de la Mésopotamie, *traduisit* tous les ouvrages d'Aristote, par ordre d'Almamont, 7e calife abasside. Il obtint, dit-on, pour chaque livre de ce philosophe, autant d'or que l'ouvrage pesait. Honaïn était chrétien, et florissait dans le IXe siècle. Il mourut l'an 260 de l'égire (874 de J.-C.).

HONDIUS (Josse), géographe et graveur en cartes, né à Wackène, village de Flandre, en 1546, selon l'opinion la plus probable, et mort en 1611 à Amsterdam, apprit sans maître à graver et à dessiner sur le cuivre et sur l'ivoire, et à fondre les caractères d'imprimerie. Il excellait dans tous ces genres. Il s'adonna aussi à la géographie, et publia un grand nombre de *cartes géographiques et hydrographiques*. Il publia aussi l'*Atlas* de Gérard-Mercator, augmenté et corrigé. Ses deux fils et son petit-fils se sont distingués dans la même carrière.

HONERT, ou HONAERT (Jean van den), né en 1693, dans un village près de Dordrecht, devint pasteur et professeur de théologie, d'histoire ecclésiastique et d'éloquence sacrée, à Leyde, où il mourut en 1758. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, la plupart polémiques, remplis des préjugés de la secte qu'il professait. Ce qu'il a écrit contre la présence réelle a été supérieurement réfuté par Philippe Verhulst, dans un ouvrage écrit en flamand, intitulé : *Les vrais principes de la foi catholique, touchant le Saint-Sacrement de l'autel*, Gand, 1740, 6 vol. in-8. Il y a un septième vol., en réponse aux subterfuges de Honert, ibid., 1762. Ce Verhulst se cachait sous le nom de *Zeclander*.

HONORAT (saint), treizième évêque d'Arles, et fondateur du monastère de Lérins, d'une famille illustre des Gaules, sans qu'on sache précisément de quel pays, naquit peu après la première moitié du IVe siècle. Son père était païen; il voulut inspirer à son fils le goût du monde, mais il ne put y réussir. Honorat embrassa le christianisme, et passa dans la Grèce, où il se consacra à la solitude et aux bonnes œuvres. Saint Venance, son frère, le compagnon de son voyage et de sa retraite, étant mort

à Mélone, aujourd'hui Modon dans la Morée, Honorat retourna en France. Il choisit l'île de Lérins, pour y vivre loin des créatures, et uniquement occupé du Créateur. Ses vertus ne purent rester longtemps cachées; une foule de personnes vinrent se mettre sous sa conduite. Il leur fit bâtir un monastère vers l'an 400 ou 410, les édifia, les instruisit, et les quitta malgré lui pour occuper le siége d'Arles en 426. Il s'y distingua autant par ses vertus vraiment épiscopales que par ses lumières, et y mourut en 429. Il avait écrit plusieurs *Lettres*, dont on doit regretter la perte, après l'éloge qu'en fait saint Hilaire d'Arles, son disciple. L'Eglise célèbre sa fête le 16 janvier.

HONORAT (saint), septième évêque de Marseille, né vers l'an 420 ou 425, était disciple de saint Hilaire d'Arles, et fut évêque depuis l'an 483 jusque vers l'an 494. Il a écrit la *Vie* de ce prélat. On la trouve dans le *Saint-Léon* du P. Quesnel, avec le *Saint-Prosper*, imprimé à Rome, 1752, in-8. Il avait aussi composé des *Homélies* et plusieurs *Vies de saints*, qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

HONORIUS, le *Solitaire* ou d'*Autun*, parce qu'il était théologal de l'église d'Autun, se rendit célèbre par ses ouvrages, sous le règne de l'empereur Henri V, vers l'an 1120. Nous avons de lui: *De prædestinatione et libero arbitrio dialogus*, Anvers, 1620, in-8, et dans la Bibliothèque des Pères; *De luminaribus Ecclesiæ liber*, inséré dans le tom. 20 de la Bibl. des Pères. C'est un recueil d'écrivains ecclésiastiques; un traité de l'office et des cérémonies de la messe, intitulé: *De gemma animæ*, Leipzig, 1514, in-4; *Expositio in Cantica canticorum Salomonis*, dans la Bibl. des PP.; *Sigillum S. Mariæ*, Cologne, 1540, in-8.

HONORÉ DE SAINTE-MARIE (Blaise VAUZELLE), né à Limoges en 1651, prit l'habit de carme déchaussé en 1671, et mourut à Lille en 1729, après avoir occupé toutes les places de son ordre. Ce religieux, aussi vertueux que savant, a publié plusieurs écrits, dont les principaux sont: *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique, touchant l'histoire de l'Eglise, les ouvrages des Pères, les Actes des anciens martyrs, la vie des saints*, etc., avec des *Notes historiques, chronologiques*, Lyon, 1712-20, 3 vol. in-4; traduites en latin, Venise, 1768, in-fol. Cet ouvrage est rempli de recherches et de dissertations curieuses, savantes, et la plupart sur des points importants; mais l'auteur manque quelquefois lui-même de critique, quoiqu'il en donne de bonnes règles, principalement dans son premier volume, qui est le plus estimé; la *Tradition des Pères et des auteurs ecclésiastiques sur la contemplation*, Paris, 1708, 2 vol. in-8; un *Traité des indulgences et du jubilé*, Bordeaux, 1701, in-12, et Malines, 1725, in-12; des *Dissertations historiques et critiques des ordres militaires*, Paris, 1718, in-4, fig., 7 à 8 fr; *Observations dogmatiques, historiques, critiques, des œuvres de Jansénius, Saint-Cyran, Arnauld, Quesnel*, etc., Ypres, 1724, in-4; *Dissertations sur la constitution* Unigenitus, Bruxelles, 1727, in-4; *Vie de saint Jean de la Croix*, Tournai, 1727, in-12; *Observations sur l'histoire ecclésiastique de Fleury*, Malines, 1726-27-29, in-12. Sa critique concerne principalement ce que Fleury a dit de l'Eglise romaine, de l'autorité et de la dignité des papes, de la disposition des évêques, de l'érection et translation des siéges épiscopaux, des appels au souverain pontife, de la soumission due aux canons, de la discipline, des croisades, de la juridiction des évêques. (*Voy.* HOUSTA.) On trouve la liste de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des Carmes*.

HONORIA (Justa-Grata), fille de Constance de Nysse, qui fut associé à l'empire par Honorius, et de Placidie, sœur de ce même prince, naquit à Ravenne en 417. Sa mère l'éleva avec beaucoup de soin. Elle reçut à l'âge de 16 ans le titre d'*Auguste;* mais elle déshonora peu de temps après cette dignité, en s'abandonnant à Eugène, chambellan de l'empereur, dont elle devint enceinte. Chassée du palais impérial, elle fut envoyée à Constantinople, où elle fut gardée très-étroitement, jusqu'à la mort de Théodose le Jeune, arrivée en 450. Macrien lui ayant rendu la liberté, elle revint en Italie et voulut partager l'empire d'occident avec son frère Valentinien. Mais ce prince ne s'étant point prêté à ses vues, elle fit remettre au féroce Attila une bague en gage de sa foi, et l'invita à la réclamer comme son épouse. Sa correspondance avec le roi des Huns ayant été découverte, elle fut mariée à un obscur plébéien, et reléguée au fond de l'Italie, où elle termina ses jours. L'époque de sa mort n'est pas connue, mais on ne doit la placer qu'après l'année 453. On a une médaille d'or de cette princesse: elle porte au revers le monogramme du Christ avec la légende: *Salus Reipublicæ*.

HONORIUS (Flavius), empereur d'Occident, second fils de Théodose le Grand et de Flacille, né à Constantinople en 384, partagea l'empire après la mort de son père, en 395, avec Arcadius son frère, qui fut empereur d'Orient. Sous son règne, les Barbares firent à plusieurs reprises des irruptions dans les Gaules et jusque dans l'Italie; Stilicon, à qui Théodose avait confié la régence, les repoussa d'abord plusieurs fois; mais ensuite, voyant que l'empereur écoutait d'autres conseils que les siens, il forma le dessein de le détrôner. Après avoir vaincu Radagaise, qui était entré en Italie avec 40,000 hommes, il résolut de se servir des Barbares, et surtout des Goths, conduits par Alaric, pour exécuter ce projet. L'empereur, informé des trahisons de Stilicon, le fit tuer par Héraclien en 408. (*Voy.* STILICON, HÉRACLIEN.) Dès la même année, Alaric, général des Goths, mit le siége devant Rome, qu'il leva ensuite, dans l'espérance d'un accommodement: mais cette négociation n'ayant pas eu le succès qu'on en attendait, Alaric revint l'assiéger l'année suivante, et obligea les habitants de cette ville à recevoir Attale, préfet de Rome, pour empereur. Tandis que l'empire était ainsi ravagé, Honorius restait tranquille à Ravenne, et manquant ou de courage ou de force pour s'opposer à ces barbares, il languissait dans

une oisiveté déplorable. Ce malheur ne fut pas l'unique : divers tyrans s'élevèrent dans l'empire; Honorius s'en défit par ses capitaines; car pour lui il était incapable d'agir. Il mourut à Ravenne, en 423, sans avoir eu d'enfants, quoiqu'il eût été marié deux fois, à Marie et à Thermancie, filles de Stilicon. Ce fut un prince timide, qui n'osa rien entreprendre; il ne vit le danger qu'avec effroi, l'évita toujours, et il se laissa conduire et tromper; il ne commanda jamais aux peuples que pour obéir à ses ministres. Honorius ne sut former de dessein, et n'en put comprendre ni exécuter aucun. C'est de son règne que date la décadence de la puissance romaine; l'empire, attaqué de toutes parts par les Barbares, vit ses barrières impuissantes pour les contenir. Il se rendit cependant recommandable par les lois qu'il fit en faveur de l'Eglise; et, s'il n'eut point les talents d'un grand politique, il eut les vertus d'un prince religieux. Une faute essentielle qu'il commit fut de rendre un édit de tolérance qui, mettant pour ainsi dire en problème la religion catholique, principale force de l'empire sous son père Théodose, détruisit en quelque sorte l'ensemble de ses vastes états, en désunissant les esprits et les cœurs. C'est au moins à cette loi de tolérance qu'un historien, aussi judicieux qu'éloquent, rapporte la crise subite et tout à fait imprévue où se trouva la couronne du fils, après le règne constamment glorieux du père. Nous rapporterons ce passage, que la révolution de France et les suites immédiates de l'édit qui établit l'indifférence des cultes, rendent particulièrement remarquable. « *Honorius variis circumsessus ac » pene oppressus angustiis, ut ardua res imperium est, semel hanc legem uti parum caute, » ita nimis ex facili tulit :* Propter sacrorum cultum quisquis hic erit, nulli damnum, neve pœna » statuantur. Religionem sive publice, sive privatim ex proprio genio singuli sibi habento. Constructa a patribus delubra, priscosque ritus, qui » volent, frequentanto; qui secus volent, haud » frequentanto. *Cujusmodi licentia, incredibile » dictu! ut imperii fortunam turbavit, ut in- » dulgentia ista publicam pacem vexavit. Quippe » labefactatis quam primum, et concussis admo- » dum veris ritibus, statim populus audaci ac » plane impio fastu nihil deinceps in religione » sacrum inausumve, nihil de immortalibus » firmum certumve habere cœpit. Utque in pejora » proniores sumus, multi qui rebus divinis ini- » tiati, et quos tædebat jam asperiora professos; » extemplo melioribus ausi sunt sacris nuncium » facere, et inverecunda fronte a cœlo cœptisque » majorum profugere, omniaque qua publice, » qua privatim, sursum deorsum permiscere. » Quocirca pace, otio, felicitate jam eversa, uno » quasi partu innumera per orbem universum » nata sunt mala; factionum immanitas, opti- » matum rebellio, sacrorum ludibrium, aliaque » plura, quæ brevi ultimam stragem diluviemque » imperio portendebant.*

HONORIUS Ier, né dans la Campagne de Rome, pape après Boniface V, en 626, mort en 638, était fils du consul Prétone, fit cesser le schisme des évêques d'Istrie, engagés à la défense des *Trois Chapitres* depuis plus de 70 ans. (*Voy.* IBAS et VIGILE.) Il prit un soin particulier des églises d'Angleterre et d'Ecosse, et gouverna l'Eglise universelle avec autant de zèle que de prudence. Sa gloire eût été sans tache, s'il ne s'était laissé surprendre par l'artificieux Sergius, patriarche de Constantinople, chef du monothélisme. Cet hérétique lui écrivit une lettre pleine de déguisement, dans laquelle il lui disait qu'on était convenu de garder le silence sur la dispute des deux opérations en J.-C. Il lui insinuait en même temps que quelques Pères avaient enseigné une seule opération. Honorius, ne se défiant pas de ces ruses, lui écrivit une *Lettre* dans laquelle il lui disait : « Nous confessons une » seule volonté en J.-C., parce que la Divinité a » pris, non pas notre péché, mais notre nature, » telle qu'elle a été créée, avant que le péché l'eût » corrompue. » Et plus bas : « Nous devons rejeter » ces mots nouveaux qui scandalisent les églises, » de peur que les simples, choqués de l'expression » des deux opérations, ne nous croient nestoriens » ou eutychiens, si nous ne reconnaissons en J.-C. » qu'une seule opération. » Cette lettre, qui favorisait les vues de Sergius, n'est point adressée à tous les fidèles, comme le sont la plupart des lettres dogmatiques des papes; mais seulement à ce patriarche de Constantinople. Il ne paraît pas qu'Honorius, quoique coupable de négligence et de précipitation, puisse être regardé comme partisan du monothélisme. On peut voir sur ce sujet la *Dissertation* très-approfondie du P. Merlin, qui le justifie victorieusement par des raisons solides et des autorités respectables. Sa dissertation est intitulée : *Examen exact et détaillé du fait d'Honorius*, 1738, in-12. Bellarmin et Baronius ont justifié le sens personnel d'Honorius, et non pas le sens naturel et grammatical de son assertion : d'où il ne s'ensuit rien contre l'infaillibilité de l'Eglise dans les faits dogmatiques, comme l'a prouvé Havelange, dans son savant et orthodoxe ouvrage : *Ecclesiæ infallibilitas in factis dogmaticis*. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er avril 1790, p. 530.) On trouve le nom d'Honorius à la fin du 6e concile général, parmi ceux des hérétiques qui y ont été condamnés; mais François Marchesius, prêtre de l'Oratoire, dans son ouvrage intitulé *Clypeus fortium*, 1680, a prouvé d'une manière assez satisfaisante, que le nom d'Honorius y a été ajouté par un conciliabule des Grecs, après que les actes du concile avaient été approuvés par le pape Agathon. On a d'Honorius des *Lettres* dans les conciles du P. Labbe, et une *Epigramme* dans la *Bibliothèque des Pères*.

HONORIUS II, de Bologne, appelé auparavant le *cardinal Lambert* (son nom de famille était *Lambert de Fagnan*), évêque d'Ostie, fut créé pape le 21 décembre 1124, d'une manière assez extraordinaire. Après la mort de Calixte II, les cardinaux élurent Thibaud, cardinal du titre de Saint-Anastase, qui prit le nom de *Célestin*; mais tandis qu'on chantait le *Te Deum* en action de grâces de cette élection, Lambert fut proclamé par

le parti de Robert Frangipane, qui était extrêmement puissant. Célestin, pour épargner un schisme à l'Eglise, renonça volontairement au pontificat. Honorius, connaissant l'irrégularité de son élection, voulut en faire autant sept jours après; mais les cardinaux et les prélats romains la confirmèrent. Il confirma à son tour l'élection de Lothaire à l'empire, et condamna les abbés de Cluny et du Mont-Cassin, accusés de diverses fautes. Il mourut au monastère de Saint-André, en 1130. On a de lui quelques *Lettres* qui ne contiennent rien de remarquable : elles sont insérées dans la *Collection des conciles*. C'est ce pape qui affecta la couleur blanche aux chevaliers du Temple. Innocent II lui succéda.

HONORIUS III (Cencio Savelli), romain de naissance, fut pape après Innocent III en 1216. Il confirma l'ordre de Saint-Dominique, et fit prêcher inutilement des croisades pour le recouvrement de la terre sainte. Il couronna empereur Pierre de Courtenai que détrôna peu de temps après Théodore Comnène. Il parvint aussi à éloigner du trône d'Angleterre Louis, fils de Philippe-Auguste, appelé à Londres à la place de Jean-sans-Terre, puis de son fils Henri III. Il intervint encore activement dans toutes les querelles qui agitaient à cette époque la Sicile et le midi de la France. Ce pape, mort en 1227, était savant pour son siècle; il a laissé plusieurs ouvrages. C'est le premier pontife qui ait accordé des indulgences dans la canonisation des saints. C'est lui aussi qui, vers l'an 1220, défendit d'enseigner le droit civil à Paris : défense qui subsista jusqu'en 1679, que l'on y établit une chaire pour cette faculté. On a publié sous son nom : *Conjurationes adversùs principem tenebrarum et angelos ejus*, Rome, 1629, in-8, peu commun. Ce pontife eut pour successeur Grégoire IX. Innocent Ciron a publié les lettres de ce pape sous le titre de *Quinta compilatio decretal.*, Toulouse, 1645, in-fol.

HONORIUS IV (Jacques Savelli), romain, monta sur le trône pontifical le 2 avril 1285, succédant à Martin IV, et mourut en 1287, après avoir purgé l'état de l'Eglise des voleurs qui l'infestaient. Il se signala par son zèle pour les droits de l'Eglise romaine et pour le recouvrement de la terre sainte. Il conçut l'idée de quelques établissements utiles pour accélérer le progrès des lettres, très-négligées dans son siècle. Il avait voulu fonder à Paris un collége, où l'on pût apprendre les langues orientales; mais cette fondation n'eut pas lieu. Il était très-incommodé de la goutte. Il disait que *quoique ses membres fussent malades, son esprit se portait bien.* En effet il gouverna avec fermeté. Il a laissé quelques lettres qui ont été insérées dans les *Annales* de Wadding et dans l'*Italia* d'Ughelli. Nicolas IV lui succéda.

HONTAN (N., baron de la), voyageur français, naquit vers 1666 en Gascogne, près de Mont-de-Marsan. Il était encore bien jeune lorsqu'il embrassa l'état militaire. Il fut d'abord soldat au Canada, ensuite officier. Envoyé en 1693, à Terre-Neuve, en qualité de lieutenant de roi, il se brouilla avec le gouverneur, fut cassé, et se retira en Portugal et de là en Danemark. Rentré en France, il n'obtint pas la permission de justifier sa conduite à Terre-Neuve. Il alla en Espagne et se retira enfin dans le Hanovre où il mourut en 1715. Il est principalement connu par ses *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, dans lesquels il prétend faire connaître les différents peuples qui y habitent, leur gouvernement, leur commerce, leurs coutumes, leur religion, etc. Ils sont en deux vol. in-12, imprimés à la Haye, en 1703 et 1705, et écrits d'un style embarrassé et barbare. Le vrai y est totalement confondu avec le faux, les noms propres estropiés, la plupart des faits défigurés. On y trouve des épisodes entiers qui sont de pures fictions; tel que le *Voyage sur la Rivière-Longue*. L'auteur s'y montre d'ailleurs aussi mauvais français que mauvais chrétien. Cet ouvrage a été revu par Gueudeville. Hontan a fait paraître aussi la *Suite du voyage de l'Amérique*, Amsterdam, 1704, in-12; et une *Réponse à la lettre d'un particulier, opposée au manifeste de S. M. le roi de la Grande-Bretagne contre la Suède*, 1716, ouvrage posthume publié par Leibnitz.

HONTHEIM (Jean-Nicolas de), né à Trèves en 1701, doyen de Saint-Simon, évêque de Myriophite *in partibus*, et suffragant de l'archevêque électeur, mort en 1790, dans son château de Mont-Quintin, au duché de Luxembourg, s'est fait connaître par son goût pour l'érudition, et a publié plusieurs ouvrages dans ce genre : *Decas legum illustrium*, etc., Trèves, 1736, in-fol., et *Historia Trevirensis diplomatica et pragmatica*, Augsbourg et Wurtzbourg, 1750, 3 v. in-fol. Ce dernier ouvrage est un recueil de diplômes et de divers écrits relatifs au droit public, civil et ecclésiastique du pays de Trèves, avec des observations et des notes pleines de recherches; mais écrites d'un style dur, embarrassé et incorrect, et empreintes d'une critique peu équitable envers ceux dont il avait recueilli le plus de lumière; *Prodromus historiæ Trevirensis diplomaticæ et pragmaticæ, exhibens origines trevericas*, Augsbourg, 1757, 2 vol. in-fol. C'est un supplément de l'ouvrage précédent, ou plutôt un préambule, et qui, dans l'ordre chronologique des faits, aurait dû le précéder. L'auteur traite de l'état du pays de Trèves au temps des Romains et au delà. Mais le plus fameux de ses ouvrages est la compilation qui a paru sous le nom de *Justinus Febronius*, ayant pour titre : *De præsenti statu Ecclesiæ liber singularis*, Bouillon, 1763, in-4, et porté successivement à 5 gros vol. in-4, dont un cénobite a publié un abrégé en français en 2 vol. in-12. On en fit paraître à Venise une traduction italienne, et il y en eût aussi une traduction française, qui portait le titre de Venise, 1767. L'auteur a donné en 1778 une *Rétractation* de cet ouvrage, divisée en trois parties, dont la première contient les erreurs, la seconde la réfutation, la troisième le langage catholique : elle est en général très-bien rédigée; cependant il mêle quelquefois des matières peu importantes à celles qui le sont infiniment. Mais quelque temps après il donna un *Commentaire* de cette *Rétractation*, qui fit croire qu'elle n'avait pas été bien sincère. Quoi qu'il en soit, le *Liber singularis*, dont il est parlé dans

d'autres articles (1), que le pape Clément XIII et la plupart des évêques d'Allemagne ont anathématisé dès qu'il parut, a fait du bruit dans le monde, les ignorants l'ont tant prôné, les ennemis de l'Eglise l'ont si avidement accueilli, il a servi à autoriser tant d'opérations funestes à la foi, à la hiérarchie et à la discipline de l'Eglise catholique, qu'il est essentiel d'en parler avec quelque détail, et de détromper surtout ceux qui ont paru croire que les principes de Febronius, si toutefois il en a, étaient ceux de l'église gallicane. La manière dont le clergé de l'église de France parle de cet ouvrage, de cette église qu'on regarde comme la plus libre, la plus affranchie des prétentions *ultramontaines*, doit être en ce point de la plus grande importance. Voici ce que disent les Mémoires du clergé, année 1775, page 870. *Dénonciation du samedi* 18 *novembre* 1775, *à* 9 *heures du matin*, *CXXV*e *séance* (*monseigneur le cardinal de la Roche-Aymon*, *président*). « Monseigneur l'archevêque de Paris a dit qu'il avait reçu une lettre de monseigneur l'archevêque électeur de Trèves, concernant un livre connu depuis quelques années dans ses états, et qui a pour titre : *Justini Febronii jurisconsulti, de statu Ecclesiæ et legitima potestate romani pontificis, liber singularis ;* qu'il paraissait par cette lettre, que l'auteur de cet ouvrage s'étayait du suffrage du clergé de France dans plusieurs opinions contraires à l'enseignement de l'église gallicane ; que si l'assemblée l'agréait, on en ferait la lecture. Après la lecture de cette lettre, monseigneur l'archevêque de Paris a dit que pour répondre aux vœux de monseigneur l'électeur, et mettre l'assemblée, qui touche à la fin de ses séances, à portée de prendre à cet égard un parti digne de sa sagesse, il avait fait faire un extrait de quelques assertions de cet auteur; qu'il remettait cet extrait sur le bureau avec un exemplaire de l'ouvrage. — Sur quoi messeigneurs et messieurs du bureau de la religion et de la juridiction, ont été priés d'examiner avec soin la doctrine contenue dans ces assertions, et de faire part à l'assemblée de leurs vues à cet égard. » — *Rapport et délibération*, *jeudi* 7 *décembre* 1775, *à* 9 *heures du matin*, *CXL*e *séance*, « Messeigneurs et messieurs les commissaires pour la religion et la juridiction ont pris le bureau, et monseigneur l'archevêque de Toulouse a dit que la commission s'étant occupée, conformément aux ordres de l'assemblée, de la lettre écrite par monseigneur l'archevêque électeur de Trèves à monseigneur l'archevêque de Paris, sur le livre de Febronius, avait applaudi, comme elle le devait, au zèle de monseigneur l'électeur de Trèves ; et que, partageant ses justes alarmes, elle se serait empressée de chercher tous les moyens de lui donner la satisfaction qu'il désirait ; mais que la fin prochaine des séances ne permettant pas de se livrer à un examen approfondi de cet ouvrage, elle croyait devoir se borner à proposer à l'assemblée de prier monseigneur le cardinal de la Roche-Aymon de faire connaître à monseigneur l'électeur les sentiments dont elle est pénétrée pour sa personne, et de lui marquer : Que l'assemblée, touchée comme elle doit l'être de la confiance que lui témoigne monseigneur l'électeur, aurait désiré seconder de tout son pouvoir le zèle qui l'anime, pour repousser loin de son diocèse tout ce qui peut altérer la pureté de la foi et l'intégrité de la doctrine ; mais que touchant à la fin de ses séances lorsque la lettre de monseigneur l'électeur lui a été communiquée, elle n'a pu se livrer à l'examen approfondi du livre de Febronius ; Que cet ouvrage est *à peine connu* en France d'un petit nombre de théologiens, et que *loin d'y avoir aucune autorité*, il passe parmi ceux qui le connaissent pour favoriser les opinions nouvelles, pour être *inexact sur les objets de la plus haute importance,* et surtout pour s'écarter du langage dont le clergé s'est toujours fait une loi, lorsqu'il a été dans le cas de s'expliquer sur la *primauté d'honneur et de juridiction* qui appartient au successeur de saint Pierre, et sur l'autorité de l'Eglise de Rome, *centre de l'unité et mère et maîtresse de toutes les Eglises ;* Que la doctrine du clergé de France, sur tous ces objets, consignée dans les déclarations et expositions de ses assemblées, est *le désaveu le plus formel* qu'il soit possible d'opposer à ceux qui osent sans fondement s'appuyer de son autorité ; qu'il faudrait, pour s'en prévaloir, tenir le même langage que lui, d'après la doctrine des Pères et des anciens canons ; et que, pour tirer avantage du silence de l'église de France, il faudrait que l'ouvrage de Febronius y fût assez connu et répandu pour avoir mérité de fixer son attention. — L'avis de la commission a été approuvé, et son éminence a dit qu'elle se conformerait incessamment aux désirs de l'assemblée. » — On voit, par cet extrait, quelle est l'étrange erreur de ceux qui confondent les libertés de l'église gallicane avec le traité de l'anarchie ecclésiastique de Febronius, Zaccaria, Mamachi, Trautwein, l'abbé Pey dans le traité de l'*Autorité des deux puissances*, et d'autres savants, ont poursuivi le tortueux sophiste dans tous ses détours : je ne puis rendre compte de ces réfutations diverses, mais je joindrai ici une lettre du célèbre apologiste de la religion, l'abbé Bergier, qui par l'érudition, la force de raisonnement, la lumineuse critique avec lesquelles il a confondu les ennemis du christianisme, avait acquis un droit particulier de dire son sentiment sur toutes sortes d'erreurs religieuses et de mauvaises productions. Cette lettre donne du livre et de l'auteur une idée claire et vraie, telle qu'elle résulte de la lecture réfléchie de l'informe compilation. Voici ce qu'il écrivait en 1775 à un des plus sages princes de l'Allemagne : « Il est assez étonnant que le *Traité* du gouvernement de l'Eglise et de la puissance du pape par Febronius, fasse du bruit dans quelques états de l'Allemagne, soit pour le fond, soit pour la forme ; ce livre ne m'a jamais paru capable de faire impression sur des hommes instruits et qui se piquent de raisonner. Ce que l'auteur a dit de vrai est emprunté des théologiens français, particulièrement de Bossuet, dans

(1) Voy. les articles Isidore, Mercator, Dominis (Marc-Antoine de), Puffendorf, Marsile de Padoue, Sarpi, Housta, Falkemberg, Antoine Pereira (à la fin de l'article Pereira de Castro), Neller, etc.

sa *Défense de la déclaration du clergé de France de* 1682 ; ce qu'il a dit de faux et d'erroné est tiré des protestants, des jansénistes, ou des canonistes qui cherchaient à chagriner la cour de Rome dans des temps de troubles. Ces divers matériaux, qui n'étaient pas faits pour aller ensemble, ont été compilés assez maladroitement par Febronius ; il a rapproché des lambeaux qui s'entre-détruisent ; comme il ne part jamais de principes universellement avoués, il tombe continuellement en contradiction ; il nie dans un endroit ce qu'il affirme dans un autre ; il soutient une opinion dans le temps même qu'il fait profession de la rejeter : ce serait assez de comparer seulement les titres des chapitres et des sections de son ouvrage, pour voir ou qu'il ne s'entend pas, ou qu'il n'est pas d'accord avec lui-même. — Après avoir d'abord un peu biaisé, il avoue que le pouvoir des clefs donné par J.-C. à saint Pierre (*Matth.*, c. 16, vol. 18) doit s'entendre de *la primauté* de saint Pierre et de *ses successeurs dans le siége de Rome* (tom. 1, pag. 28). Il convient que cette primauté est prouvée par l'Ecriture et par la tradition (pag. 145). Ensuite il soutient que J.-C. a donné ce pouvoir des clefs à toute l'Eglise et non à saint Pierre (pag. 54). Qu'a-t-il donc donné à saint Pierre par les paroles citées dans saint Matthieu ? Nous n'en savons rien. — Selon Febronius, la primauté a été donnée à saint Pierre et *à ses successeurs*, par ces paroles de J.-C. : *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux* (pag. 28). Et selon lui-même, dans le chapitre suivant, elle a été accordée à l'évêque de l'Eglise de Rome, non par J.-C., mais par saint Pierre et par l'Eglise (pag. 154). Mais si les évêques de l'Eglise de Rome sont les successeurs de saint Pierre, ont-ils eu besoin de recevoir de l'Eglise ce qu'ils avaient déjà reçu de J.-C. ? Les droits de saint Pierre leur ont passé par succession, comme les droits des apôtres ont passé aux autres évêques. En suivant Febronius, nous ne savons plus ni par quelle personne la primauté a été accordée, ni à qui elle a été donnée. — Nous savons encore moins en quoi elle consiste. Selon la sect. 2 du chap. 2, tom. 1, pag. 151, le bien de l'unité (il fallait dire *la nécessité de l'unité*) est le fondement de cette primauté, voilà pourquoi elle est perpétuelle ; cela est vrai, et c'est ce qui prouve qu'elle vient de J.-C. Selon la sect. 4 (pag. 169), quoique le pape puisse faire des lois, elles ne sont obligatoires que par l'accession de l'*unanimité* du consentement ; quoique ses décisions sur la foi et sur les mœurs soient d'un grand poids, elles ne sont pas irréformables. Ailleurs, il compare la primauté du pape entre les évêques à celles du premier président d'un parlement. Dans le ch. 2, sect. 11 (tom. 2, pag. 238), et dans le chap. 5, sect. 4 (tome 11, page 149), il soutient que le souverain pontife a *une grande autorité* sur toutes les églises, *mais point de juridiction proprement dite*. — Il n'est pas aisé de deviner en quoi consiste une grande autorité sans juridiction ; comment une autorité, qui n'est pas obligatoire, peut servir à maintenir l'unité de l'Eglise ; de quel poids peut être une décision qui n'oblige point ; en quoi la prééminence d'un premier président peut contribuer à maintenir l'unanimité de sentiment dans sa compagnie. Pour que son avis fasse loi, il suffit que la pluralité l'embrasse ; pour donner la même force à la décision du pape, il faut l'*unanimité* du consentement ; le pape est donc fort au-dessous d'un premier président. — Cette doctrine n'est pas celle des théologiens catholiques. Tous soutiennent que le successeur de saint Pierre a sur toute l'Eglise, non-seulement la primauté, mais la juridiction ; que ce privilége est de droit divin, puisque J.-C. l'a donné à saint Pierre et à ses successeurs ; que l'Eglise ne peut le transporter à un autre siége, et qu'il ne peut être transmis que par succession. L'opinion contraire de Febronius (tom. 1, pag. 154 et 163) est donc une erreur et une contradiction. — Il a fait plus. Il dit (tom. 1, pag. 168) que Jésus-Christ, en donnant les clefs *à toute l'Eglise en corps*, a voulu que le droit de ces clefs fût exercé *sous le bon plaisir de l'Eglise* par les évêques et les pasteurs. Selon cette décision, les évêques ne tiennent point de Jésus-Christ leur autorité et leur juridiction sur les fidèles, ils l'ont reçue des fidèles mêmes, et ne peuvent l'exercer que *sous le bon plaisir* de ceux-ci. C'est la doctrine de Wiclef et de Jean Hus, doctrine que Febronius fait cependant profession de rejeter au commencement de cette section (pag. 165). Son grand dessein est de prouver que le gouvernement de l'Eglise n'est point monarchique. Qu'est-il donc ? aristocratique ou démocratique ? Selon les principes de Febronius, on doit dire qu'il est démocratique, puisque les évêques, les pasteurs, les gouverneurs de l'Eglise reçoivent leur juridiction ou le pouvoir des clefs, non de Jésus-Christ, mais du corps de l'Eglise ou des fidèles, et ne peuvent l'exercer que *sous le bon plaisir* de ceux-ci. Les théologiens catholiques, même les Français, rejettent cette doctrine comme hérétique et condamnée au concile de Constance ; ils disent que le gouvernement de l'Eglise n'est pas *purement monarchique*, mais tempéré par l'aristocratie ; ils soutiennent que la juridiction des évêques, ou le pouvoir des clefs, est de droit divin, qu'ils l'ont hérité des apôtres, qu'il a été donné à ceux-ci par Jésus-Christ et non à l'Eglise ou au corps des fidèles. Febronius l'a reconnu lui-même chap. 7, sect. 1re, tom. 3, p. 1 et suiv., en se contredisant toujours. Il dit, d'après l'Evangile, que Jésus-Christ a envoyé les apôtres, comme il avait été envoyé lui-même par son père ; qu'un successeur entre dans les droits de son prédécesseur, à moins qu'on ne puisse montrer que ces droits ont été légitimement restreints ; que chacun des apôtres, dont les évêques sont les successeurs, *a reçu du Seigneur* son apostolat par une vocation immédiate avec *tous les droits qui y sont adhérents*, etc. Febronius devait donc prouver que ces droits ont été légitimement restreints pour les successeurs malgré l'ordre de Jésus-Christ, puisque ces successeurs ont besoin de recevoir le pouvoir des clefs du corps de l'Eglise. — Chap. 6, sect. 3, t. 2, pag. 368, il rejette comme peu solide l'opinion de ceux qui pensent que la plus

grande partie des évêques adhérents à une décision du pape hors du concile, établit un jugement irréfragable, et en dernier ressort; il prétend montrer le contraire par l'histoire des jansénistes, pag. 378, c'est-à-dire, qu'il canonise la résistance de ces réfractaires, et soutient qu'on ne peut les regarder comme hérétiques, tant qu'ils n'auront pas été condamnés par un concile général. Ici il fait profession d'abandonner l'opinion de Bossuet, donne la torture aux passages de saint Augustin et des autres Pères, met hardiment son sentiment particulier en opposition avec la croyance générale de l'Eglise. — Pour couronner ce chef-d'œuvre, il nous enseigne gravement la méthode de faire un schisme en règle (chap. 9, sect. 4, tom. 3, pag. 285). Il dit que si un pape s'opposait aux décrets d'un concile national, et séparait un royaume de sa communion, il faudrait pourvoir cette église nationale d'un chef *extraordinaire et pour un temps;* en agir envers un pape canoniquement élu et reconnu, comme on fit à l'égard de Benoît XIII pendant le grand schisme d'Occident. En effet, cela suit évidemment des principes de Febronius. Si le chef de l'Eglise a reçu son autorité de l'Eglise elle-même, et non de Jésus-Christ, il est clair que l'Eglise peut la lui ôter quand elle le jugera à propos. — Je pense, mon prince, que c'en est assez pour mettre cet ouvrage absurde à sa juste valeur; il ne peut avoir échappé à la censure que par le mépris qu'on en a fait. Un auteur qui se réfute lui-même n'a pas besoin d'autre condamnation. Il n'est pas une seule section dans laquelle on ne puisse montrer des erreurs, des contradictions ou des sophismes. C'est une compilation sans ordre, sans justesse, sans logique, aussi mal arrangée que mal écrite; l'auteur, quel qu'il soit, ne s'est pas entendu lui-même. Il ne peut plaire qu'à ceux qui ont sucé des principes d'anarchie et de révolte contre l'Eglise dans les leçons ou dans les écrits des protestants. Ceux qui s'imaginent que ce sont là les sentiments du clergé de France n'ont jamais lu d'autres théologiens français que les jansénistes; ils ne connaissent pas seulement la Défense de la déclaration du clergé par Bossuet. » Cette lettre, écrite au duc Louis-Eugène de Wurtemberg, est datée de Paris, le 12 octobre 1775. Ce que Bergier y dit des contradictions de Febronius, et de sa réfutation par lui-même, est vrai à un point qui passe toute vraisemblance, pour quiconque n'a pas eu le temps de s'ennuyer en feuilletant cette lourde rapsodie. L'on y rencontre à chaque page le *oui* et le *non* prononcé de la manière la plus tranchante (1). Le lecteur attentif qui voit tout cela, ne sait que penser; il craint l'illusion et se défie de ses yeux : il finit par déplorer l'aveuglement où les passions précipitent l'esprit de l'homme. — Si à cet amas de contradictions on ajoute une mauvaise foi dans les citations, qui passe toute crédibilité (1), un ton d'injure et de grossièreté que le vrai savoir et *mens conscia recti* n'emploient jamais (2), et enfin un style et un latin tels que le plus scolastique écrivain n'a jamais employés (3), on ne pourra comprendre comment, dans la bonne Germanie, ce *Liber* réellement *singularis* a pu causer un engouement qui a persuadé aux gens d'Ems qu'ils pouvaient, sans rien risquer, se livrer à un tel guide. Mais ce phénomène n'a rien d'étonnant pour quiconque connait comment se font les réputations, et que le meilleur moyen de s'en faire une sûrement et promptement, est de s'attacher à quelque faction puissante et bavarde; or, c'est ce qu'a fait Febronius, en flattant la nombreuse cohorte des ennemis du saint Siége, et particulièrement les jansénistes. « Parmi les esprits factieux (dit le plus grand orateur de la France), être leur adhérent, c'est le souverain mérite, n'en être pas, c'est le souverain décri. Si vous êtes dévoué à leur parti, ne vous mettez pas en peine d'acquérir de la capacité et de la probité. Votre dévouement vous tiendra lieu de tout le reste. Caractère particulier de l'hérésie, dont le propre a toujours été d'élever jusqu'au ciel ses fauteurs et ses sectateurs, et d'abaisser jusqu'au néant ceux qui osaient l'attaquer et la combattre. La manière des hérétiques était de s'ériger eux mêmes premièrement, et puis leurs partisans et leurs associés, en hommes rares et extraordinaires. Tout ce qui s'attachait à eux devenait *grand*, et ce seul titre, d'être dans leurs intérêts, était un éloge achevé (4). »

(1) Pour ne pas donner trop d'étendue à cet article, nous renvoyons pour ces nombreuses contradictions, au *Jugement d'un protestant*, pag. 15 et suiv.; au *Coup d'œil sur le congrès d'Ems*, pag. 111; au *Journ. hist. et littér.*, 15 décembre 1790, pag. 652 et suivantes, où tous les passages sont rapportés tout au long, avec l'indication précise des tomes et des pages.

(1) Il faudrait un livre entier pour apprécier toutes ses citations; je dirai seulement que lui-même ne savait ce qu'il citait, quels auteurs, quels livres il produisait sur la scène. Cela est si vrai, que citant sans cesse Psaff Puffendorf, Fra-Paolo, des écrivains de toutes les sectes et de toutes les factions, il proteste, avec une contenance qui prête à rire, qu'il a mis toute son attention à ne jamais citer de protestants, ni d'auteurs que tous les chrétiens ne reconnussent pas pour des hommes graves et pieux. *Non fuerunt in aciem deducti nisi viri graves et pii quos omnes ecclesiæ pro talibus agnoscunt*, t. 1, App. 3, p. 86. *Studio abstinui à scriptoribus protestantibus*, ib., p. 41. On voit qu'il oublie lui-même de moment à autre le contenu de son livre Clément XIII dit dans son bref du 14 mars 1764, au prince Clément de Saxe, alors évêque de Ratisbonne : *Omnia ex hæreticorum et sanctæ sedi infessimorum hominum libris conquisivit, absurdissima quævis de suo adjecit.*

(2) Il est incroyable avec quel dédain, quelle morgue fastueuse et insultante, Febronius traite ses adversaires les plus sages et les plus modérés. On trouve quelques échantillons de son éloquence injurieuse dans le *Coup d'œil sur le congrès d'Ems*, pag. 116; dans le *Journ. histor. et littér.*, 15 décemb. 1790, pag. 656.

(3) On peut voir un petit catalogue de ses expressions favorites et ridiculement anti-latines, dans le *Journal histor. et littér.*, 15 décembre 1790, pag. 657; *Coup d'œil sur le congrès d'Ems*, pag. 116.

(4) On a varié beaucoup sur les motifs qui peuvent avoir déterminé Febronius à se dévouer à cette pénible et rebutante compilation. Les uns ont cru qu'il y avait été poussé par un mécontentement particulier reçu de la cour de Rome; d'autres ont pensé qu'ayant toujours eu une très-forte envie d'obtenir un évêché dans les Pays-Bas autrichiens, il avait cru se ménager la protection du gouvernement, en détruisant la hiérarchie ecclésiastique, pour mettre l'Eglise sous le pouvoir temporel (ce qui ne peut manquer d'arriver quand une fois la puissance pontificale sera anéantie). Quoi qu'il en soit, l'amour de la vérité nous oblige de dire que nous avons trouvé dans les Pays-Bas des lettres circulaires adressées par Febronius à des chanoines de différentes cathédrales, qui, comme l'on sait, donnent leurs suffrages pour la nomination des évê-

— Mais puisque Febronius a solennellement rétracté ses erreurs, pourquoi en rappeler le souvenir et approfondir ses torts? Pourquoi? parce que, malgré sa rétractation, les ennemis de l'Eglise en font leur guide et leur garant; parce que, malgré sa rétractation, les perturbateurs du repos de l'église d'Allemagne ne cessent de le copier, et de se régler sur ses plus répréhensibles assertions; parce que, sur sa rétractation, il a fait un *Commentaire* qui, à la vérité, la confirme quant au fond, et devrait ôter à des écrivains de bonne foi l'envie de se prévaloir de ses égarements, mais qui, par des explications tortueuses et un combat pénible entre l'égoïsme et la franchise de la confession, a donné lieu de croire qu'il y avait dans son cœur autant d'inconstance que dans son esprit (1). Quoi qu'il en soit, je finirai ce qui regarde l'auteur par une lettre de son souverain spirituel et temporel, qui dès l'an 1765 s'était déjà déclaré franchement sur la nature de la maussade compilation (2); qui paraît même par ses bons et sérieux avis, avoir contribué à la rétractation de l'auteur, et qui, sans prévoir sans doute qu'un de ses envoyés signerait un jour à Ems le résultat de l'ouvrage retracté, s'exprimait ainsi en 1781 sur le *Commentaire* de la rétractation, en écrivant au pape Pie VI: « Très-saint Père, j'ai reçu, avec la vénération qui leur est due, les lettres pleines de bienveillance qu'il a plu à votre sainteté de m'adresser en date du 13 octobre, et j'ai vu avec la plus grande satisfaction que son jugement sur le Commentaire de Febronius était parfaitement conforme à celui que j'en avais porté. Quant aux ordres qu'il lui a plu de m'intimer par les mêmes lettres, je les aurais certainement remplis avec autant de promptitude que de bonne volonté, si je n'avais craint (crainte, à mon avis, bien fondée) que la réprimande ou l'avertissement dont elle me chargeait envers de Hontheim ne devînt plus nuisible qu'utile à la religion. Car il me paraît indubitable, ou que la rétractation que de Hontheim a faite des erreurs n'était qu'une feinte, ou qu'il s'est repenti aussitôt de l'avoir faite. Et en effet, s'il avait agi avec cette *sincérité germanique* dont il se vante dans la formule même de sa rétractation, se serait-il vivement affligé de voir ses nouveaux sentiments communiqués au sacré collége des cardinaux et même à l'univers entier? Aurait-il négligé dans la lettre circulaire qu'il a mise à la tête des actes consistoriaux publiés par mon ordre dans ce diocèse, les observations que je lui avais faites, et qui ne pouvaient déplaire ni paraître déplacées à un homme sincèrement repentant? Aurait-il débité faussement qu'il avait été atterré par les menaces de votre sainteté, et fait passer cette calomnie jusqu'à la cour impériale? Aurait-il gardé un silence perfide sur les bruits malicieusement répandus touchant l'acte de sa rétractation; bruits cependant bien flétrissants pour sa réputation, puisqu'ils le dénonçaient, ou comme un lâche déserteur de la vérité, ou comme un imbécile? Aurait-il fait imprimer à mon insu, sous le prétendu titre de *Commentaire*, une production plus abominable encore que mal désignée? je dis mal désignée, car qui donnerait la dénomination de *Commentaire sur une rétractation* à un ouvrage qui ne paraît entrepris que pour énerver la rétractation même; à un ouvrage qui, au lieu de lumières, répand de nouvelles ténèbres sur l'esprit du rétractant, et qui, bien loin d'établir par des arguments solides les vérités catholiques, opposées aux erreurs abjurées, si solennellement reconnues dans l'acte d'abjuration, en réduit de nouveau plusieurs dans la catégorie des propositions douteuses, l'auteur s'appuyant, selon sa coutume, sur l'autorité des autres, parce qu'il sentait toute l'ignominie dont il se serait couvert en les combattant en son propre nom; à un ouvrage enfin si différent de la rétractation que, tandis que celle-ci a été bien reçue de tous ceux qui aiment sincèrement

ques. Celle que nous avons sous les yeux, et qui est signée de la main de Febronius est conçue en ces termes: « Monsieur, » les assurances que son altesse royale le duc de Lorraine, et » son excellence le comte de Cobenzel, ont eu la bonté de me » donner, en considération des services que j'ai eu autrefois » l'occasion de rendre à l'auguste maison d'Autriche, de vouloir appuyer ma très-humble requête pour un des évêchés » desdits pays, m'ont déterminé à me mettre au nombre des » compétiteurs pour l'évêché d'Anvers. Je ne peux y parvenir » que moyennant les suffrages de messieurs les chanoines de » la cathédrale. J'ose, monsieur, vous prier de m'accorder le » vôtre, malgré que je n'aie pas l'avantage de vous être connu. » J'espère que l'épiscopat, dont depuis dix ans je remplis » toutes les parties dans un des plus vastes diocèses de l'Europe, » me servira de témoignage de la capacité requise pour l'évêché que je demande par votre suffrage, monsieur. Je » connais tout le poids du bien que vous pouvez me faire dans » cette recherche, et *je vous prie de compter sur l'étendue de* » *ma reconnaissance, qui ne sera pas inférieure au service* » que, j'espère, vous ne me refuserez pas en cette occasion. » Je ne désire rien tant que de faire votre connaissance, et » de vous convaincre de la plus parfaite considération, avec » laquelle je suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, DE HONTHEIM, évêque de Myriophite, suffragant de Trèves. » Trèves, le 12 juillet 1758.

(1) Quel que soit ce *Commentaire*, il ôte tout subterfuge à ceux qui, après la rétractation, voudraient encore défendre les erreurs de l'auteur, puisque l'aveu de ces erreurs subsiste dans le Commentaire, quoique d'une manière faible et tergiversante. L'épigraphe, prise de Sénèque, suffit pour leur faire sentir la mauvaise foi de leur procédé. *Rectum iter quod sero cognovi, et lassus errando, cæteris monstro.*

(2) Le prince Clément de Saxe, alors évêque de Ratisbonne et de Freysingen, aujourd'hui archevêque électeur de Trèves, en instruisant le peuple que Dieu avait confié à sa sollicitude pastorale, parlait de Febronius comme d'un homme qui visait à saper par le fondement l'Eglise catholique, et particulièrement le siége de son premier pontife. *Beatissimi Petri apostolicam sedem penitus evertere et petram, supra quam Christus Dominus ædificavit Ecclesiam suam, omni adhibito conatu, tentat suffodere.* Le même prélat ne fait point difficulté d'appeler le livre de Febronius une *production diabolique*, PARTUS SATANÆ, et le range avec les livres les plus détestables qui tendent à anéantir la piété et à détruire toute religion. *Teterrimi libri inundant agrum Domini, suffocant sementem Evangelii, veræ pietatis et religionis sensa extinguunt.* L'expérience a fait voir qu'il n'y avait rien de trop dans ce passage; la décadence presque générale de la religion en Allemagne, doit être particulièrement attribuée à la secousse que Febronius a donnée à la hiérarchie, au mépris qu'il a inspiré pour le chef de l'Eglise, à ses calomnies contre le siége de Rome, à ses efforts pour ourdir un schisme, etc. Dans le même temps, en parlant du même auteur, s'exprimaient de la même façon l'évêque et prince de Constance, l'évêque et prince d'Augsbourg, l'évêque et prince de Liége, l'archevêque électeur de Cologne, et autres prélats allemands, parfaitement d'accord sur ce point avec le pape Clément XIII, avec l'Eglise gallicane (comme nous l'avons fait voir), et avec tout l'univers catholique.

l'Eglise, l'autre n'a pu mériter que les éloges des hérétiques? Je n'ai pas manqué néanmoins de témoigner à mon suffragant combien une pareille conduite était peu digne d'un homme de bien ; de plus, je l'ai souvent et sérieusement averti de son devoir, et j'ai fait tous mes efforts pour le ramener dans le droit chemin : mais j'ai cru qu'il serait dangereux avec un homme d'un esprit vain et artificieux comme sont ordinairement les novateurs, de pousser les choses trop loin, surtout dans un temps où il voyait les puissances mêmes favoriser ouvertement un système qu'il avait abjuré du moins extérieurement. Au reste, abstraction faite de ma conduite envers de Hontheim, je crois que, vu le caractère de son esprit et les circonstances de ces temps malheureux, il est plus sûr de ne pas exiger de lui des déclarations ultérieures. Car, outre qu'il est incertain avec quelle attention, quelle sincérité et quelle constance il obéira aux ordres de votre sainteté, les explications, quelque orthodoxes qu'elles puissent être, ne paraîtront dans la bouche de Febronius, esprit versatile et toujours opposé à lui-même, qu'une contradiction nouvelle, tandis que d'autres, répandant la calomnie à leur gré, publieront qu'elles ont été arrachées par force et par crainte à un vieillard faible et déraisonnant. Cependant votre sainteté ne pouvant dissimuler la publicité du *Commentaire*, je crois que, crainte que son silence ne soit pris pour une approbation tacite, il conviendrait, peut-être même serait-il nécessaire de le condamner ouvertement, et d'y ajouter une exhortation paternelle, pour que (vu qu'il a perdu par ses variations perpétuelles la confiance publique, et le moyen de persuader que ses sentiments sont orthodoxes, quand même ils le seraient, il ne cesse de déplorer, avec les larmes amères de la pénitence, les troubles excités dans l'Eglise qu'il ne peut apaiser, et les scandales qu'il ne peut réparer. J'ai cru, très-saint Père, devoir vous exposer ces choses dans la simplicité de mon cœur ; mais que ce soit sauf le jugement plus éclairé de votre sainteté, et sans préjudice de l'obéissance filiale que je lui porte : car mon intention n'a été nullement de censurer ses ordres ou de chercher un prétexte spécieux pour les éluder ; mais seulement de lui faire connaître des détails qui, n'étant connus à personne comme à moi, demanderaient peut-être une manière d'agir différente de celle que votre sagesse et votre prudence vous indiquent pour la meilleure. Il me reste maintenant à attendre ce qu'il vous plaira de m'ordonner, recommandant et ma personne et les peuples commis à mes soins à votre faveur paternelle, et demandant, avec la plus profonde vénération, la bénédiction apostolique de votre sainteté, etc. *Ehrenbreitstein, le* 17 *novembre* 1781. » — En même temps le même archevêque électeur écrivit à monseigneur Bellisomi, archevêque de Thyane, nonce apostolique à Cologne, la lettre suivante. « Vous verrez par la copie de la lettre que je vous prie de faire passer à sa sainteté, que je trouve du danger à faire barbouiller de nouveau du papier à de Hontheim, qui par ses continuelles contradictions s'est mis dans l'impossibilité de faire à l'avenir aucun bien, quelque chose qu'il écrive, quoiqu'il soit encore dans le cas de faire du mal, surtout dans les temps critiques où nous vivons. Si vous voulez, monsieur, renforcer de vos réflexions celles que j'ai l'honneur de faire à sa sainteté, je ne doute point qu'elle ne se borne à lui témoigner son mécontentement au sujet du Commentaire, et cela pour des raisons générales, et sans entrer dans le détail des propositions répréhensibles, qu'il ne manquerait pas de vouloir justifier, ou qu'il soutiendrait au moins sous main, lors même qu'il les désapprouverait par écrit, comme il a fait pour les changements que sa sainteté lui a ordonné de faire à sa profession de foi. Au surplus, monsieur, quelle que puisse être sa déférence aux avis du saint Père, comptez qu'on dira toujours (et il sera peut-être le premier à le dire) que cette déférence est l'effet des menaces dont on aura usé envers lui, une pareille calomnie dût-elle de nouveau le faire passer pour un lâche ou pour un imbécile. Il faut donc, à mon avis, traiter de Hontheim comme on traite un homme qui s'est mis dans l'impossibilité de réparer ses scandales. On lui met devant les yeux les maux qu'il a faits, on lui prêche d'en faire pénitence, on le recommande à la miséricorde divine. Il paraît du reste que le Commentaire est tombé dans un parfait oubli. Puisse-t-il y reposer à jamais! Je suis avec la plus parfaite estime, monsieur le nonce, etc. *Ehrenbreitstein, le* 17 *novembre* 1781. » — A ces divers témoignages, nous en joindrons un particulièrement recommandable ; c'est celui d'un protestant, d'un philosophe, qui rapporte particulièrement au livre de Febronius la séduction et la corruption du clergé autrichien. « Le clergé, dit-il dans ses observations sur Vienne, porte dans son sein un serpent qui lui causera la mort : ce serpent est la philosophie, qui, sous l'apparence de la théologie, s'est glissée même jusqu'au trône épiscopal. Un grand nombre de jeunes ecclésiastiques sont infectés du poison de ce serpent, dans les universités. Ils savent tous qu'il y a un Febronius dans le monde, et quelques-uns seulement le connaissent comme un hérétique ; cependant, comme la cour le favorise évidemment, ils sont très-portés à se réconcilier avec lui. Les bellarministes, qui possèdent tous les grands bénéfices, forment encore, il est vrai, le plus grand nombre ; mais s'ils se voient une fois en danger de perdre leurs bénéfices, ou si les 25,000 avocats des états impériaux, qui ont fait depuis longtemps leur provision d'arguments, ont ordre d'aller à la charge, ils ne feront vraisemblablement que fort peu de résistance. » (*Voyage en Allemagne, par le baron de Riesbeck*, traduit de l'anglais, tom. 2, pag. 107). Après le compte aussi détaillé que véridique et impartial que nous avons rendu de cet ouvrage informe et anti-catholique, l'équité demande que nous rendions, à plusieurs égards, justice aux bonnes qualités de l'auteur : poli, honnête, prévenant, officieux, d'un commerce agréable et intéressant ; prêtre, évêque, recommandable par ses mœurs et par son exactitude à remplir son ministère, il était personnellement un

contraste sensible et frappant de son livre avec lui-même. Il se peut que sa *Rétractation* ait été en partie l'effet d'une influence étrangère et impérieuse; mais dans le *Commentaire*, qui est si souvent, à quelques égards, une espèce de rétractation de cette même rétractation, on voit que la vérité le presse, et qu'il voudrait y tenir, sans trop paraître opposé à ce qu'il a écrit contre elle. Quelques années avant sa mort, disant la messe le jour de Saint-Pierre, dans son château de Mont-Quintin, arrivé à l'évangile et lisant ces paroles : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*, etc., il se trouva mal, et fut obligé de quitter l'autel (1), effet sans doute d'une réminiscence cruelle, mais salutaire, qui fait supposer avec raison que son cœur ne s'était pas entièrement fermé à l'affection que tout enfant de l'Eglise catholique porte à ce grand siége, centre de l'union et de l'unité, où l'autorité de J.-C. se déploie par l'organe de son vicaire, d'une manière si imposante et si magnifique, si consolante pour les vrais fidèles, et si nécessaire pour étouffer dès leur naissance les hérésies et les schismes.

HONTIVEROS (dom Bernard), bénédictin espagnol, professeur de théologie dans l'université d'Oviédo, puis général de sa congrégation en Espagne, et enfin évêque de Calahorra, mourut en 1662. On a de lui un Traité contre les casuistes relâchés, intitulé : *Lacrymæ militantis Ecclesiæ*.

HOOD (Samuel), amiral, né en 1735 à Butleigh, dans le Sommerset, mort en 1816, commandait en second dans les combats mémorables du 14 avril, où le comte de Grasse fut fait prisonnier. Après la paix de 1783, il fut créé pair d'Irlande et ensuite lord de l'amirauté. Lorsque la guerre se ralluma avec la France, Hood, avec le secours des royalistes du midi et des flottes espagnole et napolitaine, s'empara de Toulon. Forcé d'évacuer la place, il ordonna à sir Sidney Smith de brûler tous les vaisseaux de guerre qui étaient dans le port; et cet ordre de destruction fut exécuté avec autant de zèle que les Anglais en mirent quelques années après à incendier à Copenhague la marine danoise.

HOOFFT (Pierre), historien et poëte hollandais, naquit à Amsterdam en 1581, et mourut à la Haye en 1667. Il avait voyagé en France, en Italie, et en Allemagne. Il contribua aux progrès de la littérature hollandaise. On a de lui : des *Comédies*, des *Epigrammes* et d'autres *Poésies*, moins lues que ses ouvrages historiques; *Histoire des Pays-Bas*, depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'en 1588, dont on a donné une bonne édition en 1703, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage contient un détail circonstancié des intrigues du cabinet et du mouvement des armées; l'auteur y voit souvent les choses à sa façon, et n'est pas toujours d'accord avec les historiens les mieux instruits; une *Histoire de Henri IV*, roi de France, Amsterdam, 1627, in-fol., et 1638, in-4; une *Histoire des Médicis*, en flamand, 1649, in-fol.; les *OEuvres de Tacite*, traduites en hollandais, Amsterdam, 1684, in-fol., avec figures.

(1) Cette anecdote est très-certaine. Je la tiens de la bouche du respectable ecclésiastique qui lui servait la messe, et qui vit encore.

HOOGEVEEN (Henri), habile helléniste, né à Leyde en 1712, termina ses études avec un brillant succès, fut nommé ensuite correcteur de l'école de Gorinchem, et prit, neuf mois après, la direction du gymnase qui venait d'être fondé à Woerden (1732). C'était pour un jeune homme de vingt ans une tâche un peu forte, que de conduire un établissement où tout était à créer; mais le succès couronna son zèle et son habileté, et en peu d'années ce collége fut dans l'état le plus florissant. Les magistrats de Culembourg lui offrirent en 1739 des conditions très-avantageuses pour diriger leur gymnase, et il les accepta (1739). Il passa de là au rectorat de Bréda (1745), puis à celui de Dordrecht, d'où il fut pour ainsi dire arraché par les magistrats de Delft, qui le mirent à la tête de leur école. Il mourut dans cette dernière ville en 1791, avec la réputation d'un grammairien consommé. Il a laissé : *Doctrina particularum linguæ græcæ*, Leyde, 1769, 2 vol. gr. in-4, 36 à 40 fr., vend. en très-gr. pap., 80 fr.; ouvrage estimé malgré sa grande prolixité; il est fort bien imprimé. Hoogeveen avait aussi du talent pour la poésie. Il a composé pour les solennités académiques beaucoup de *vers latins*, des *odes*, des *élégies*, etc.

HOOGE, ou HOOCHE (Romain de), dessinateur et graveur hollandais, florissait à la fin du XVIIe siècle. Il obtint du roi de Pologne des lettres de noblesse en 1675, et fut nommé par le roi d'Angleterre, Guillaume III, commissaire inspecteur des mines et douanes de Lingen. Cet artiste avait une imagination vive, qui l'a souvent égaré. Il ne mérite guère d'éloge pour la correction du dessin, et pour le choix de ses sujets, qui sont la plupart peu assortis aux bonnes mœurs, et qui ne donnent pas une grande idée de celles de l'auteur. On a cependant de lui plusieurs estampes dignes d'un artiste sage, telles que les figures de l'*Histoire du vieux et du nouveau Testament* de Basnage, celles de la *Bible*, avec des explications hollandaises, celles des *Hiéroglyphes des Egyptiens*, l'*Entrée de Louis XIV dans Dunkerque; Charles II roi d'Espagne rendant hommage au St.-Sacrement; les réjouissances et fêtes publiques en l'honneur de l'Empereur Léopold après la prise de Bude*, etc. On croit qu'il mourut entre 1720 et 1730.

HOOGSTRAATEN (David van), écrivain hollandais, né à Rotterdam en 1658, enseigna les humanités à Amsterdam, et y fut correcteur du collége. Il fut aussi docteur en médecine à l'université de Leyde, exerça son art à Dordrecht et le quitta ensuite pour se livrer à la littérature. Il se noya en 1724, ou plutôt il mourut au bout de huit jours des suites d'une chute dans le canal du quai de Gueldre, où il tomba par un brouillard épais. On a de lui : des *Poésies latines*, 2 vol. in-8, qui furent peu connues hors de son collége; des *Poésies flamandes*, in-4; un *Dictionnaire flamand et latin*, Amsterdam, 1704, in-4; *grand Dictionnaire historique universel*, ibid., 1733, 7 vol. in-fol., dont les 3 premiers vol. seulement sont de lui, et les 4 autres de son collaborateur G. Louis Schuer.

HOOGVLIET (Arnold), poëte hollandais, né à Vlaardingen, près Rotterdam, en 1687, est particulièrement connu par un poëme intitulé : *Abraham le patriarche*, remarquable par la beauté de la versification, la richesse des descriptions et des images, et qui eut un succès prodigieux. Les Hollandais le placent au premier rang de leurs poésies épiques. Il fut imprimé pour la première fois en 1727, in-4, et on a encore de lui : une traduction en vers des *Fastes d'Ovide*, 1719, in-4 ; des *Poésies mêlées*, 1737, 2 vol. in-4, où l'on trouve un *Choix de mélanges évangéliques*, qui sont des morceaux détachés d'un nouveau poëme intitulé la *Messiade*, qu'il avait entrepris, et auquel il renonça, découragé par la difficulté du sujet. Un poëme de *Zydebalen* qui est la description d'une maison de campagne située près d'Utrecht. Hoogvliet mourut dans sa ville natale en 1763.

HOOK (Robert), mathématicien, membre de la société royale de Londres, et professeur de géométrie en cette ville, né en 1635 à Frishwater, dans l'île de Wight, mort en 1703, perfectionna les microscopes, et fit plusieurs antres découvertes dans la physique, l'histoire naturelle et les mathématiques. En 1666, il présenta à la société royale un plan sur la manière de rebâtir la ville de Londres, qui avait été détruite par le feu ; et c'est en grande partie sur ce plan que cette capitale fut rebâtie. Hook fut ensuite l'un de ses intendants. On a de lui plusieurs ouvrages en anglais ; les principaux sont : la *Microscopie*, ou *Description des corpuscules observés avec le microscope*, Londres, 1667, in-fol.; *Essai de Mécanique*, in-4. On a imprimé, après sa mort, un vol. in-fol. d'autres *OEuvres* de cet auteur. Sa *Vie* est à la tête de ce recueil.

HOOKE (Nathaniel), historien anglais, né vers 1690, était catholique et très-attaché à la maison des Stuart. Intime ami de Pope, ce fut lui qui introduisit auprès de cet illustre poëte un prêtre catholique pour le confesser dans sa dernière maladie. Il mourut en 1764, et a laissé : *Roman history, from the building of Rome*, Loudon, 1766, 11 vol. in-8, 48 à 60 fr.; *the same*, 4 vol. in-4, même prix et réimprimé à Londres, 1806, 11 vol. in-8. Cet ouvrage, le meilleur de Hooke, eut beaucoup de succès, et on le cite encore en Angleterre. Chacun des volumes est précédé de *Discours et réflexions critiques*, qui pourraient former un ouvrage à part. Elles ont été traduites en français et publiées avec des augmentations par le fils de l'auteur ; *Observations sur le sénat romain*, Londres, 1758, in-8 ; ouvrage très-estimé; *Mémoires de la duchesse de Marlborough*, 1742, in 8 ; ouvrage traduit en français sous le titre de *Relation de la conduite que la duchesse douairière de Marlborough a tenue à la cour depuis qu'elle y entra jusqu'à l'an* 1710, la Haye, 1762, in-8. Nathaniel Hooke écrivait avec élégance et pureté, il avait une vaste érudition et figura parmi les bons littérateurs de son époque.

HOOKE (Luce-Joseph), fils du précédent, né à Dublin en 1716, mort à Saint-Cloud le 12 avril 1796, fut nommé professeur de théologie en Sorbonne, et présida la fameuse *Thèse* de l'abbé de Prades. Il l'avait signée sans la lire ; revenu de son erreur, il rétracta sa signature. Il n'en fut pas moins destitué de sa chaire, essaya ensuite de se faire rétablir malgré l'archevêque de Beaumont, et, renonçant enfin à une chaire de théologie, en obtint une d'hébreu. Nommé, en 1769, conservateur à la bibliothèque Mazarine, il perdit sa place, en 1791, pour n'avoir pas voulu prêter le serment *civique*, et se retira à Saint-Cloud. La faculté de théologie lui avait confié les plus importantes commissions en matière de doctrine, et avait adopté plus d'une fois, dans la préparation de ses censures, le travail et les recherches de cet habile théologien. On a de lui : *Religionis naturalis et revelatæ principia*, Paris, 1754, 3 vol. in-8, réimprimés en 1774, avec des augmentations et par les soins de D. Brewer, bénédictin anglais. Le premier volume contient la théologie naturelle et des élements de morale et de jurisprudence; le second traite de la religion révélée, soit mosaïque, soit chrétienne; le troisième renferme les principes de la religion catholique, qui sont plutôt un Traité de l'Eglise ; *Mémoires du maréchal de Berwick*, avec des notes, 1778, 2 vol. in-12 ; la *Traduction* en français des *Discours et Réflexions critiques* de Nathaniel Hooke, son père, 1770 à 1784, 3 vol. in-12.

HOOLE (Jean), littérateur anglais, né vers 1727 à Tenderden dans le comté de Kent, mort à Dorking, dans le comté de Surrey, en 1803, s'est fait un nom par ses traductions en vers de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, 1762, 2 vol. in-8 ; du *Roland furieux* de l'Arioste, 1773, 5 vol. in-8, et d'une partie du *théâtre de Métastase*, 1767, 2 vol. in-12, et 1800, 3 vol. in-8. C'est aussi de ces derniers qu'il tira les sujets de deux tragédies qui eurent du succès : *Cyrus*, imprimé en 1768 ; *Timanthe*, en 1770 ; *Cléonice*. Ses traductions ont peu de poésies, mais elles se distinguent par la correction et l'élégance. On a aussi de lui une charmante *Elégie sur la mort de Mistriss Woffington*, et une édition des *Critical Essays*, de J. Scott, avec une *Notice sur la vie et les écrits de l'auteur*, 1785, in-8.

HOORNEBEEK (Jean), professeur de théologie dans les universités d'Utrecht et de Leyde, né à Harlem en 1617, et mort en 1666, a laissé plusieurs ouvrages de théologie, et des traités contre les sociniens, les Juifs et les idolâtres. Moréri les divise en cinq classes ; mais il en rapporte les titres d'une manière aussi peu exacte que le nom même de l'auteur qu'il appelle *Hoornbec*. Les Rédacteurs de la *Biographie universelle* n'ont pas consacré d'article à ce théologien. Ses principaux ouvrages sont : une *Réfutation du socinianisme ; Socianismorum confutatio*, 1650-64, 3 vol. in-4. Il aurait pu se passer d'y attaquer les catholiques, qui ont des principes infiniment plus sûrs et mieux fondés que les protestants pour combattre les sociniens avec avantage ; car dès qu'on rejette une fois l'autorité de l'Eglise et la tradition, il est impossible de confondre quelque hérésie que ce soit. (*Voy.* LENTULUS Scipion.) *Disputationes* x *antijudaicæ*, Leyde, 1664, in-4 ; un *Traité pour la conviction*

des Juifs, (*De convertendis et convincendis Judæis*), Leyde, 1655, in-4. Sa haine contre les catholiques lui fait faire encore contre eux des sorties qui l'éloignent de son but; un *Traité contre les infidèles*, *les hérétiques* entre lesquels il a soin de placer les catholiques, (*Summa controversiarum cum infidelibus*, etc.), Utrecht, 1658, in-8. Il fut attaqué par Arnold de Poelenburg, remontrant; *Union des calvinistes et de ceux de la confession d'Augsbourg*, Amsterdam, 1663, in-4; ouvrage qui fut réfuté par Abraham Calovius, ministre de Wittemberg; *Théologie pratique*, Leyde, 1663, 2 vol. in-4; compilation de quelques auteurs anglicans. Ces ouvrages sont en latin, d'un style obscur et diffus.

HOPITAL. (*Voy.* HOSPITAL.)

HORACE (Quintus-Horatius-Flaccus) naquit à Venouse, dans la Pouille, l'an de Rome 688, selon la chronologie de Varron, 66 ans avant J.-C. Son père, simple affranchi et percepteur des deniers publics, lui connut des talents; et, quoique d'une fortune médiocre, il n'oublia rien pour les cultiver. Il l'envoya à Rome, où son esprit et ses succès le lièrent avec les jeunes gens de la première distinction. A l'âge de 22 ans, il alla étudier la philosophie à Athènes. Brutus, l'un des meurtriers de César, passant par cette ville, était occupé alors à rassembler une armée contre Octave, neveu et héritier du dictateur; il l'emmena avec lui, et lui donna une place de tribun des soldats dans son armée. Le jeune philosophe s'étant trouvé peu de temps après à la bataille de Philippes, prit la fuite, jeta son bouclier, et promit de ne plus remanier les armes. Les lettres depuis l'occupèrent tout entier. Virgile et Varius, charmés des ouvrages de ce poëte naissant, en montrèrent quelques-uns à Mécène. Ce protecteur, cet ami des gens de lettres, voulut voir Horace, le prit en affection, le présenta à Auguste, qui le combla de bienfaits et de caresses. Après la première fougue de la jeunesse, Horace aima la tranquillité et la retraite. Il passait des mois entiers dans la belle terre aux environs de Tibur, dont lui avait fait présent Mécène, et n'en sortait que pour complaire à son bienfaiteur et aux instances d'Auguste. Il avait des amis dans les personnages les plus marquants de Rome, parmi lesquels il faut citer Cicéron, Agrippa, Pollion, Virgile, Varius, Tibulle, etc. Il tarda longtemps, avant de prodiguer dans ses vers des éloges à Auguste; cet empereur s'en plaignit lui-même au poëte, qui, après la mort de Brutus et de Sextus Pompée, se soumit comme les autres à la fortune d'Octave, et ne fut plus avare de louanges. Cet écrivain, à la fois misanthrope, courtisan, épicurien, mourut l'an de Rome 745. Les ouvrages qui nous restent de lui sont : cinq livres d'*Odes*. Horace semble s'être fait un caractère particulier, composé de celui de Pindare et d'Anacréon. On ne peut nier qu'il n'égale, qu'il ne surpasse même ce dernier par la volupté de son pinceau; mais il se reconnaît lui-même fort inférieur au premier. On peut dire néanmoins qu'il marcha, à côté de Pindare, dans cette même *Ode*, où il se met au-dessous de lui. C'est là qu'il le compare à un torrent impétueux, qui, gonflé par les pluies, franchit ses bords, et précipite avec fureur ses eaux immenses et profondes. Pour lui, il veut ressembler à l'abeille qui voltige sur quelques fleurs; il dit presque comme Lafontaine : *Je suis chose légère*, *operosa parvus carmina fingo*. Il se distingue par sa facilité soignée, et par cet art de passer sans peine d'un sujet et d'un ton à l'autre : moral, énergique, voluptueux, indigné, tendre, enjoué, satirique, c'est de tous les poëtes celui qui représente plus de diverses situations de l'esprit. Aussi est-il celui qui a le plus de lecteurs. « Je plaindrais moins ceux qui ignorent le » latin, a dit un homme de goût, si je ne pensais » qu'ils sont privés de lire Horace; car il faut abso- » lument le lire dans sa langue, comme Lafontaine » dans la nôtre. Mais je sentirais une grande peine » en entendant un homme de lettres avouer qu'il ne » sait pas beaucoup de vers d'Horace par cœur. Ils » ont le don de se graver dans la mémoire, don ré- » servé à peu de vers, et pour le dire à peu près » comme Horace, à ceux qu'Apollon *a parfumés* » *d'un peu de son nectar; quinta parte sui necta-* » *ris imbuit*. » Deux livres de *Satires* et deux livres d'*Epîtres*. Elles n'ont rien au premier abord qui frappe le lecteur; les vers en sont négligés, et dépouillés de tout l'éclat et de toute la douceur de l'harmonie poétique. On dirait que c'est de la prose; mais c'est une prose assaisonnée de cette finesse d'expression, de cette fleur de plaisanterie, de cette aimable négligence qui plait plus que tous les ornements. On souhaiterait seulement que l'auteur se fût tenu aux tableaux vrais et touchants qu'il trace dans ses épîtres, de la vertu et de la justice, de l'amitié et de la modération, au lieu de tourner ses traits contre cette foule de versificateurs qu'il ridiculise et qu'il insulte dans ses satires. On a fait toutefois l'éloge de ces dernières en disant que Boileau ne l'a point surpassé; et ses épîtres, il faut en convenir, sont des modèles de goût, de finesse et d'urbanité; l'*Art poétique*. C'est l'école du goût. Dans une lettre aux Pisons sur l'art théâtral, il a su renfermer avec la plus élégante précision les règles de tous les genres de poésie, et les principes les plus sages de l'art d'écrire. Horace, fit pour les Romains ce qu'Aristote avait fait pour les Grecs, et ce que Boileau fit depuis pour la France. Il abrégea les préceptes de ce philosophe, et les mit à la portée des grands seigneurs de Rome, qui se mêlaient alors de faire des vers. On trouve dans son ouvrage les principes fondamentaux de l'art d'écrire et de l'art de versifier. Il est fâcheux que l'ordre et la liaison des idées ne s'y fassent pas sentir davantage; il est absolument sans méthode. On doit le regarder plutôt comme une épître légère que comme un poëme didactique. Horace et Virgile mangeaient souvent à la table d'Auguste, placés à ses côtés : le premier avait une fistule lacrymale, et l'autre l'haleine fort courte. Auguste, en plaisantant là-dessus, disait quelquefois : *Ego sum inter suspiria et lacrymas;* Me voilà entre les soupirs et les larmes. Horace était maigre et fort mince, quoique Suétone ait inféré de ces paroles, *Je suis un pourceau du*

troupeau d'Epicure, qu'il était gras. Ces expressions peignent plutôt ses mœurs que sa figure; car il paraît que celles d'Horace n'étaient pas des plus réglées. Ses poésies sont pleines d'images qui blessent la pudeur, et qu'on n'a pu voiler qu'en les effaçant entièrement. Si les maximes d'une philosophie sage et profonde l'ont fait appeler *le Poëte de la raison*, il est dans plus d'un endroit celui de la folie et du libertinage. Quoique sa métaphysique ne valût pas souvent mieux que ses mœurs, il condamna la facilité avec laquelle il s'était laissé entraîner dans l'impiété épicurienne, et confessa ne pouvoir résister à l'impression de la divinité :

Parcus deorum cultor et infrequens,
Insanientis dum sapientiæ,
Consultus erro : nunc retrorsum,
Vela dare, atque iterare cursus
Cogor relictos.

Par le même retour à la raison, il condamne la volupté, et convient de la tristesse et des regrets qui en sont le fruit.

Sperne voluptatem, nocet empta dolore voluptas.

Ses ouvrages sont partagés comme il suit : les *Odes*, quatre livres; un livre d'*Epodes;* le poëme *Séculaire*, écrit par ordre d'Auguste; les *Satires*, deux livres; *Epîtres*, idem. L'*Art poétique* est compté dans les Epîtres. Les œuvres d'Horace ont eu un très-grand nombre d'éditions : les plus anciennes sont : celle, gr. in-4, imprimée en Italie, de 1470-73, que l'on regarde comme la première; Romæ, 1471, in-fol., très-rare; Mediolani, 1474, gr. in-4 ; c'est la première avec date, vend. 880 fr.; Venetiis, 1478, in-fol., vend. 120 fr.; ibid., 1479, in-fol., 27 fr.; ibid., Aldi, 1501, in-8, rare, 40 à 50 fr.; Florentiæ, Juntæ, 1503, in-8, 36 fr.; Lugduni, 1511, in-8; Florentiæ, 1514, in-8, 12 fr.; Venetiis, Aldi, 1519, in-8, 15 fr.; ibid., 1521, in-24 ; édition remarquable par les caractères qu'on y a employés; Parisiis, Sim., Colineus, in-8, 6 à 9 fr.; Basileæ, 1555, in-fol., recherchée à cause de ses savants commentaires, ainsi que celle de 1580, in-fol.; Venetiis, Aldi, 1555, in-8, 6 à 9 fr.; ibid., apud P. Marrutium, 1566, 2 part. in-4, 8 à 10 fr.; Antuerpiæ, Plautius, 1566, pet. in-12, 4 à 6 fr.; ibid., 1608, in-4, 5 à 6 fr.; Parisiis, è typ. reg., 1642, in-fol., 5 à 6 fr.; Lugd.-Bat., 1670, in-8, 15 à 24 fr.; cette édition fait partie de la collection *variorum;* Amstelod., Elzevier 1676, in-18, 6 à 9 f.; Amsterd., 1676, pet. in-12, 3 à 6 f.; Parisiis, 1691, in-4, rel. en 2 v., 36 à 42 f., imprim. *ad usum Delphini;* Amstel., 1695, in-8, 18 à 24 fr.; cette édition, en lettres rondes, entre aussi dans la collection *variorum;* Cantabrigiæ, Tonson, 1699, gr. in-4, 6 à 8 fr.; Amstel., 1724, in-4, 10 à 12 fr.; Londini, 1725, in-8, 6 à 9 fr., et plus en gr. pap.; ibid., J. Pine, 1733-37, 2 vol. gr. in-8, 50 à 80 fr.; cette édition, entièrement gravée, est sans doute bien plutôt remarquable par l'élégance des ornements que par la correction du texte; Parisiis, è typ. reg., 1733, in-24, 6 à 8 fr.; Lond., Brindley, 1744, in-18, 5 à 6 fr.; Glasguæ, Foulis, 1744, pet. in-12, 8 à 10 fr.; Paris, Coustelier, 1746, in-12, 5 à 6 fr.; Lond., Sandby, 1749, 2 vol. gr. in-8, fig, 15 à 24 fr.; Parisiis, Barbou, 1763, in-12, fig., 6 à 7 fr.; Lipsiæ, 1764, 2 vol. gr. in-8, 15 à 20 fr.; Birmingh., Baskerville, 1770, gr. in-4, 36 à 42 fr.; Lips., 1778-82, 2 vol. in-8, 12 à 15 fr., pap. fin, rare, 24 à 30 fr.; Parmæ, Bodoni, 1791, gr. in-fol., 80 fr.; cette édition est d'une exécution parfaite; Lond., Brown, 1792-93, 2 vol. gr. in-4, pap. vél.; Parmæ, 1793, gr. in-4, 22 fr.; Glasguæ, 1796, très-gr. in-8, pap. vél., 10 à 15 fr.; Parisiis, Didot, 1799, gr. in-fol., fig., tirée à 250 exemplaires, dont 100 ont les épreuves avant la lettre, 240 fr.; Lipsiæ, 1800, 2 vol. in-8, 30 fr., pap. fin, 38 fr., pap. vél., 60 fr.; Romæ, 1811, 2 vol. pet. in-8, 15 fr.; Cupri Fifanorum, 1813, 2 vol. pet. in-8; Lemgo, 1814-18, 2 vol. in-8; Heidelberg, 1820-21, 2 vol. in-8; Lipsiæ, 1824, 2 vol. in-8, 20 fr., et plus en pap. vél.; Lond., 1826, in-8, 15 fr., gr. pap., 25 fr.; ibid., 1825, 4 vol. in-8, 100 fr.; Parisiis, 1828, in-64, 10 fr.; ibid., Lemaire, 1829-31, 3 vol. in-8. Cet écrivain étant beaucoup trop libre dans ses expressions, on a été obligé de faire des retranchements considérables dans les éditions classiques, les seules qu'on puisse mettre entre les mains des jeunes gens. Les poésies d'Horace ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe, en prose et en vers. Il l'a été en français par Dacier, Paris, 1709, 10 vol. in-12, 15 à 20 fr., et plus en gr. pap.; Sanadon, ibid., 1728, 2 vol. in-4, 10 à 15 fr., gr. pap., 18 à 24 fr.; Batteux, ibid., 1823, 3 vol. in-8, 12 fr.; Binet, ibid., 1783 ou 1802, 2 vol. in-12, 5 fr.; Campenon et Desprès, ibid., 1821, 2 vol. in-8, 12 fr., pap. vél., 20 fr., qui ont joint à leur traduction le commentaire de Galiani. Ajoutons celle de Daru, ibid., 1816, 2 vol. in-8, 14 fr., pap. vél., 26 fr., qui est complète; celle de E. A. de Wailly, ibid., 1817-18, 2 vol. gr. in-18, 9 fr., qui ne comprend que les 3 premiers livres des odes; de Ch. Vanderbourg, ibid., 1812-13, 2 tom. en 3 vol. in-8, 20 fr., pap. vél., 40 fr.; Léon Halevy, ibid., 1824, in-8, 8 à 9 fr., qui n'ont traduit que les odes : le général Delort a donné aussi en vers les odes. Nous ne pouvons indiquer les noms de tous les commentateurs de ce poëte. Eusèbe Salverte a publié en 1823 : *Horace et l'empereur Auguste*, ou *Observations qui peuvent servir de complément aux Commentaires sur Horace.* Le dernier commentateur est Duviquet, Paris, 1825 et années suivantes, 4 vol. in-12 et in-8. On peut consulter pour les éditions et les traductions d'Horace en différentes langues, *Bibliotheca horatiana*, *sive syllabus editionum*, *interpretationum et versionum*, *ab anno* 1470 *ad annum* 1770, par J. W. Neuhaus, Leipzig, 1775, in-8. On a en latin une *Vie d'Horace* par Masson, Leyde, 1708, in-8.

HORACES (les) : c'est le nom de trois frères Romains qui combattirent contre les trois Curiaces, Albains, sous le règne de Tullus Hostilius, l'an 669 avant J.-C. Deux des Horaces furent tués; celui qui restait contre les trois Curiaces, joignant l'adresse à la valeur, assura l'avantage aux Romains. Comme les différentes blessures que les Curiaces

avaient reçues ne leur laissaient que des forces inégales, il se mit à fuir : les ayant séparés par cet artifice, il retomba sur eux, et les terrassa l'un après l'autre. Horace rentrant à Rome, tua sa sœur, qui paraissait affligée de la mort d'un des Curiaces auquel elle avait été fiancée. Ayant été condamné à mort par les deux commissaires que Tullus avait nommés pour le juger, il en appela au peuple, qui commua sa peine. Il fut condamné à passer sous le joug ; c'était une porte composée de deux fourches, qui en soutenaient une troisième : on y faisait passer par ignominie les prisonniers faits en guerre ; mais en même temps on lui érigea un trophée, et l'on y suspendit les dépouilles des trois Curiaces. Il y a dans l'histoire grecque un événement si semblable à celui-ci, que l'on a soupçonné que les Romains ou les Grecs ont été jaloux d'orner leur histoire d'un trait qui appartenait à celle d'un autre peuple. (*Voy.* CRITOLAUS.) Quelques auteurs ont cru que les Romains avaient fait cette espèce de plagiat dans l'histoire des Grecs ; d'autres ont pensé que les Grecs, plus exagérateurs encore, et plus amis du merveilleux que les Romains, avaient inséré dans leurs Annales un trait de l'histoire de ceux-ci. Quoi qu'il en soit, si les Romains ou les Grecs n'ont fait qu'adopter cet événement, il n'en prouve pas moins jusqu'où ils portèrent le fanatisme de la gloire, et de quels affreux exploits ce fanatisme est capable ; de là ces deux vers si connus d'un tragique :

Rendez grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORATI (Charles), religieux observantin, missionnaire à la Chine depuis 1698 jusqu'en 1733, est connu par les ouvrages suivants : une *Relation de ses voyages*, Rome, 1759, en italien, estimée ; *Grammaire et Dictionnaire de la langue chinoise*, avec une *Relation des coutumes et des cérémonies chinoises ; Explication de la philosophie et des livres sacrés des Chinois*, ibid., 1759. Ce dernier ouvrage offre beaucoup d'érudition ; on peut même dire qu'elle est quelquefois prodiguée pour expliquer des choses qui ne méritent pas qu'on y emploie tant de science.

HORBIUS (Jean-Henri), natif de Colmar en Alsace, fut fait ministre à Hambourg en 1685. Ayant donné dans les rêveries de Bourignon et de Poiret, il fut chassé de Hambourg en 1693, et mourut près de cette ville le 26 janvier 1695, après avoir publié : *Historia Origeniana*, des *Sermons*, etc.

HORIAH (Nicolas), né à Nagy-Aranios en Transylvanie, se mit à la tête d'une horde de Valaques, engagea à la révolte un grand nombre de villages de cette nation, et entreprit d'exterminer les nobles et les ecclésiastiques. Les massacres et incendies commencèrent en 1784, et s'étendirent jusque dans le Bannat de Temeswar, où ce peuple est également répandu. On ne peut se faire une idée des horreurs dans tous les genres exercées par ces brigands, ni indiquer avec précision les causes de cette insurrection subite et terrible. On sait seulement que la première idée en était venue aux Valaques à la foire de Salathna. On leur y avait montré une patente écrite en lettres d'or, qui les autorisait à exterminer la noblesse : un comte de Salins, qu'on dit avoir exhibé cette patente, n'a pas reparu depuis. Les diverses conjectures formées sur cet événement sont de nature à ne pouvoir trouver place dans cet ouvrage. Les hussards sicuiiens (peuple qui habite la partie orientale de la Transylvanie) se saisirent enfin de Horiah, qui fut exécuté avec Gloca (*voy.* ce nom) à Carlsbourg, le 28 février 1785. On a gravé leurs portraits, qu'on trouve dans le *Journal hist. et littér.*, 15 mars 1785.

HORMISDAS (saint), né à Frosinone dans la Campagne de Rome, fut élu pape après Symmaque le 28 novembre 514. Il eut la consolation d'éteindre le schisme causé par les erreurs des eutychiens, et tint un concile à Rome en 518. La crainte de favoriser les partisans de cette hérésie le fit résister aux sollicitations des moines scythes, qui demandaient l'approbation de la fameuse proposition : *Unus de Trinitate passus est in carne*, quoiqu'elle présentât un sens orthodoxe, comme le déclara ensuite le pape Jean II. (*Voy.* ce nom.) Il fut un modèle de modestie, de patience et de charité, et mourut en août 523. Ce pontife veilla avec une attention infatigable sur toutes les églises, instruisit le clergé sur les vertus propres à cet état et sur la psalmodie. Nous avons de lui 80 *Lettres* insérées dans la collection des conciles. Dans l'une d'elles qui est adressée à Salluste de Séville, son vicaire en Espagne, on voit combien grande était l'autorité que les papes exerçaient dans l'Eglise, longtemps avant le prétendu *Isidore Mercator*. Il eut pour successeur saint Jean Ier.

HORMISDAS IV, 22e roi de Perse, fils du grand Chosroès Ier, monta sur le trône l'an 579. Il parut vouloir surpasser en cruauté les Néron, les Caligula, les Commode et autres monstres, fléaux de l'espèce humaine. Furieux contre Bahram, l'un de ses généraux, qui, vainqueur des Turcs, venait d'être battu par les Grecs, il lui envoya un vêtement de femme et un fuseau. Bahram, sûr du dévouement de ses soldats, et connaissant l'horreur qu'Hormisdas inspirait à tous ses sujets, fit frapper des monnaies au nom de Chosroès, l'un de ses fils. Hormisdas, en présence de l'insurrection, montra un courage qui n'accompagne pas toujours les tyrans. Revêtu de toutes les marques de la dignité suprême, il s'assit sur son trône, et, environné de ses courtisans, attendit les révoltés. Le plus furieux de tous était Bindouich, un des oncles de Chosroès. Quand le roi l'aperçut : « Par quel ordre, lui dit-il, » es-tu sorti de ta prison ? Pourquoi cette audace ? » Que signifie cette troupe avec laquelle tu oses paraître devant mes yeux ? » Hormisdas ne reçut pour toute réponse que des outrages. Bindouich le fit traîner dans un cachot, et proclama roi Chosroès. Le roi détrôné avait désigné un autre de ses fils pour son successeur. On égorgea ce fils devant lui, on fit scier la mère par le milieu du corps, enfin on creva les yeux à Hormisdas avec un fer

chaud. Toutefois, Chosroès adoucit sa position cruelle; mais, renversé lui-même du trône par l'ambitieux Bahram, il chercha un asile chez les Grecs, et ne put protéger Hormisdas contre ses assassins, qui le massacrèrent. Chosroès ayant obtenu des secours des Grecs, remonta sur le trône, mit à mort Bahram, et régna avec gloire.

HORN (Georges), historien allemand, né en 1620 à Greussen dans le Haut-Palatinat, professeur d'histoire, de politique et de géographie à Harderwyk; d'histoire et des langues savantes à Leyde, en 1654, mourut dans cette ville en 1670. On a de ce savant : une *Histoire ecclésiastique*, en latin, jusqu'en 1666, traduite en français, Rotterdam, 1700, 2 vol. in-12. Elle a été continuée jusqu'en 1704. Cet ouvrage est assez bien fait, excepté les endroits où il est question du protestantisme; l'*Histoire d'Angleterre*, sous les années 1645 et 1646, Leyde, 1648, in-8; *De originibus americanis*, 1652, in-8; *Geographia vetus et nova*, Leyde, 1667, in-fol. : ouvrage savant, mais confus; *Orbis politicus*, ibid., 1669, in-12; *Historia philosophica*, en sept livres, 1655, in-4; *Arca Noe*, Leyde, 1666, in-12, ou l'*Histoire des monarchies*. Cet ouvrage est plein de recherches curieuses sur l'origine de chaque monarchie, etc.; *Dissertatio de vera ætate mundi*, 1655, in-4, contre Isaac Vossius. C'était un homme versé dans l'étude de l'Ecriture sainte, d'une vaste lecture; mais il se reposait trop, en écrivant, sur sa mémoire, qui n'était pas toujours fidèle. Sur la fin de ses jours, son esprit avait des accès de folie, et cet accident venait, dit-on, d'une perte de 6000 florins, qu'il fit à la Haye avec un alchimiste.

HORNE-TOOKE. (*Voy.* TOOKE.)

HORNEMANN (Frédéric-Conrad), voyageur célèbre, né à Hildesheim en 1772, mort en 1800, exerça d'abord le ministère évangélique à Hanovre. Le *Journal des voyages de Frédéric Hornemann depuis le Caire jusqu'à Mourzoul, en* 1797 *et* 1798, traduit en anglais sur le manuscrit allemand, qu'il avait envoyé à la société anglaise d'Afrique, parut à Londres, 1802, in-4, avec cartes. On en a une traduction française, 1803 (par La Baume), revue sur le texte allemand par Langlès.

HORREBOW (Pierre), célèbre astronome danois, né en 1679 et mort en 1764, eut dans le cours d'une si longue vie vingt enfants et trente-quatre petits-enfants. Il professa avec distinction, pendant plusieurs années, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie. On a de lui un traité intitulé *Copernicus triumphans*, Copenhague, 1727, in-4; ouvrage dans lequel il y a plus d'enthousiasme que de raisonnement et d'observations exactes. Il y donne pour une démonstration absolue du mouvement de la terre la prétendue parallaxe annuelle des étoiles, rejetée aujourd'hui par tous les astronomes. Il est vrai que cette erreur lui est commune avec quelques hommes célèbres; mais personne ne l'a répandue avec tant de chaleur et de confiance. Ceux qui ont dit qu'Horrebow a prétendu parler de l'aberration des étoiles, telle que Bradley l'a déduite de la propagation successive de la lumière, n'ont pas compris le *Copernic triomphant*; *Opera mathematico-physica*, Hafniæ, 1740-41, 3 vol. in-4, 15 à 18 fr.; *Basis astronomiæ, sive astronomiæ pars mechanica*, ibid., 1735, in-4, fig., 6 à 9 fr.

HORROX (Jérémie), célèbre astronome anglais, né à Toxteth dans le comté de Lancastre en 1619, mourut en 1641, après avoir donné un traité intitulé : *Venus sub sole visa*, ou *Traité touchant le passage de Vénus sous le disque du Soleil*, Dantzig, 1662, in-fol. Cette Vénus a été vue souvent depuis sur la face du soleil, et ce n'a jamais été sans beaucoup plus de bruit que de fruit.

HORSTIUS (Jacques), né à Torgau en 1537, médecin ordinaire de l'archiduc d'Autriche en 1580, professeur en médecine à Helmstaedt, et directeur de l'université en 1595, a laissé beaucoup d'écrits sur la science qu'il avait professée : *Compendium medicarum institutionum*; *Herbarium*, 1630, in-8; un *Commentaire* sur le livre d'Hippocrate : *De corde*; *De natura et causis noctambulorum*; *De dente aureo pueri Silesii*, 1575, in-8; *Disputationes catholicæ de rebus secundùm et præter naturam*; *Epistolæ philosophicæ et medicinales*, in-8; et divers autres *Traités* où l'on trouve de bonnes choses. Il mourut en 1600.

HORST (Grégoire), surnommé l'*Esculape d'Allemagne*, neveu de Jacques Horst, célèbre par ses talents dans l'exercice de la médecine, naquit à Torgau en 1578, fut reçu docteur à Bâle en 1606, et mourut en 1636, après avoir exercé et enseigné la médecine avec un succès égal. On a de lui plusieurs ouvrages sur cette science, recueillis par Grégoire Horst, son fils, sous le titre d'*Opera medica*, Gouda, 1661, 3 vol. in-4, et Nuremberg, 1660, 3 vol. in-fol.

HORST (Jean-Daniel), fils aîné du précédent, né à Giessen en 1627, professeur de médecine à Marbourg, et médecin du landgrave de Hesse-Darmstadt, mourut en 1685 à Francfort-sur-le-Mein, où il s'était retiré. C'est lui qui fit paraître l'édition de *Zacchiæ quæstiones medico-legales*, Francfort, 1666, in-fol., et celle de *Riverii opera medica*, 1674, in fol. Il publia aussi un grand nombre d'ouvrages qui lui appartiennent; ils sont peu estimés. Son frère, Grégoire HORST, médecin et professeur de physique à Ulm, sa patrie, né en 1626, mort en 1661, recueillit la plupart des ouvrages de médecine composés par Grégoire Horst, son père, et les fit imprimer. Il a aussi composé quelques ouvrages.

HORSTIUS (Jacques MERLO, dit), curé de *N.-D. in Pasculo*, à Cologne, né vers la fin du XVe siècle à Horst, village du diocèse de Ruremonde (ce qui lui fit donner le nom de *Horstius*), et mort en 1644, est auteur de plusieurs livres de piété, solides et pleins d'onction. Les principaux sont : *Paradisus animæ christianæ*, Cologne, 1644, in-12, 4 à 6 fr., traduit et défiguré sous le titre d'*Heures chrétiennes*, *tirées de l'Ecriture sainte et des saints Pères*, par Nicolas Fontaine, Paris, 1685 et 1715, 2 vol. in-12. Cette version fut interdite dans plusieurs diocèses en France; *Septem tubæ orbis christiani*, Cologne, 1635, in-8. C'est

un recueil de petits ouvrages des saints Pères, propres à rétablir et à faire fleurir la discipline ecclésiastique dans le clergé ; une *édition* des Commentaires d'Estius sur les Epîtres de saint Paul ; une *édition* des *OEuvres de saint Bernard*, Cologne, 1641, 2 vol. in-fol., avec des notes ; édition supérieure à toutes celles qui avaient paru jusqu'alors. Les notes de Morlo sur les *Lettres* de ce saint Père, ont passé avec celles de dom Mabillon dans la traduction française de ces *Lettres*, par Bourgoin de Villefore, Paris, 1715, 2 vol. in-8 ; une *édition* du livre de l'Imitation de Jésus-Christ, et des autres *Opuscules* de Thomas à Kempis, Cologne, 1643, 2 vol. in-12. Labbé Bellegarde les a donnés en français. Cet ouvrage a reparu à Paris, 1804, in-16, sous ce titre : *De vera sapientia*. Ce vertueux et savant prêtre consacrait à l'étude tous les moments que lui laissaient ses fonctions pastorales.

HORTENSIUS (Quintus), orateur romain, né l'an 640 de Rome, plaida dès l'âge de 19 ans avec le succès qu'il aurait pu attendre dans un âge plus avancé, et tint le premier rang dans le barreau jusqu'à ce que Cicéron parût. Son geste aurait été parfait, s'il ne l'eût gâté par des mouvements affectés. Ses ennemis lui donnaient le nom de *Dionysia*, célèbre danseuse de ce temps-là. Il quitta le barreau pour prendre les armes, devint tribun militaire, préteur, et enfin consul l'an 70 avant J.-C. Il mourut environ 21 ans après, avec la réputation d'un bon citoyen, d'un sage sénateur et d'un homme magnifique. Il avait amassé de grands biens dont il savait se faire honneur. On dit qu'à sa mort on trouva 10,000 muids de vin dans ses caves. Les plaidoyers de cet homme illustre ne sont par parvenus jusqu'à nous ; ils ne soutenaient pas, au jugement de Quintilien, le nom qu'il s'était fait : cependant Cicéron parle de son éloquence avec éloge. On avait encore de lui des *Poésies galantes* et des *Annales*.

HORTENSIUS (Martin), né à Delft en 1605, fameux astronome, ami et coopérateur de Lansberg, mourut en 1639, dans la fleur de son âge. On peut voir dans les *Lettres de* Gassendi l'estime qu'il faisait d'Hortensius. On a de lui une dissertation *De Mercurio sub Sole viso et Venere invisa*, et deux harangues : *De utilitate et dignitate matheseos*, et *De oculo ejusque præstantia*. Il est connu surtout par la traduction qu'il fit en belge de l'ouvrage qui a pour titre : *Philippi Lansbergii Commentatio in motum terræ diurnum et annuum*.

HOSIUS (Stanislas), cardinal, né à Cracovie en 1504, et élevé en Italie, devint secrétaire du roi de Pologne, chanoine de Cracovie, évêque de Culm, et enfin évêque de Warmie. Le pape Pie IV l'envoya vers l'empereur Ferdinand, qui fut si charmé de son esprit et de ses vertus, qu'il lui dit, en l'embrassant : *qu'il ne pouvait pas résister à un homme dont la bouche était le temple, et la langue l'oracle du Saint-Esprit*..... Hosius était chargé d'engager ce prince à faire continuer le concile de Trente ; il obtint tout ce qu'il voulut. Pie IV l'en récompensa, en 1561, par le chapeau de cardinal, qu'il n'accepta que malgré lui. Ce pontife lui ordonna ensuite d'aller rouvrir le concile de Trente, comme son légat, avec les cardinaux de Mantoue et Seripand, commission qu'ils remplirent avec beaucoup de succès. Hosius passa en Pologne, se retira dans son évêché, et s'acquit une si grande réputation par son zèle et par ses ouvrages, que le pape Grégoire III l'appela à Rome, et le fit pénitencier de l'Eglise romaine. Il mourut de la mort des justes à Caprarola, près de Rome, en 1579. Les écrivains catholiques lui donnèrent à l'envi les noms de *Colonne de l'Eglise* et d'*Augustin de son temps*. Les protestants n'eurent point d'adversaire plus redoutable. Il écrivit plusieurs ouvrages contre eux, recueillis à Cologne, 1584, 2 vol. in-fol., et traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Les principaux sont : *Confessio catholicæ fidei christianæ*, Mayence, 1557, in-fol.; Rome, 1565, in-4 ; *Dialogus de eo, num calicem laicis, et uxores sacerdotibus permitti fas sit, etc.*, Dilingæ, 1559, in-8, 3 à 4 fr.; ouvrage curieux et rare de cette édition ; *De expresso Dei verbo*, Rome, 1559, in-8. On a encore de lui des *Lettres* imprimées dans le tom. 2 de ses *œuvres*. Stanislas Rezeius a écrit la *Vie* de ce cardinal.

HOSPINIEN, ou Hospineau (Rodolphe), ministre zuinglien, né à Altorf, village du canton de Zurich, en 1547, mort en 1626, à 79 ans, était tombé en enfance depuis près de trois ans. Ses préventions contre les dogmes et la discipline de l'Eglise catholique lui firent enfanter plusieurs ouvrages, où, avec beaucoup de savoir, il y a encore plus de déclamations. Ils ont été recueillis à Genève en 1681, 7 vol. in-fol. Les principaux sont : un *Traité des temples ;* une *Histoire sacramentaire ;* un *Traité des moines ;* une *Histoire des jésuites*, etc., en latin, 1619, in-fol. On y trouve rassemblé tout ce que les ennemis de ces religieux avaient dit avant lui sur les règles, les constitutions, les progrès et la politique de cet ordre célèbre.

HOSPITAL, ou Hopital (Michel de l'), chancelier de France, naquit en 1505 à Aigueperse en Auvergne, de Jean l'Hôpital, médecin, ou, à ce qu'on prétend, d'un juif d'Avignon. Il étudiait en droit à Toulouse, lorsque son père suivit dans sa disgrâce et dans son exil le connétable Charles de Bourbon, son patron : arrêté et jeté en prison par l'ordre des commissaires qui instruisaient le procès du connétable, le jeune Michel fut mis en liberté sur un ordre du roi, et eut la permission de rejoindre son père en Italie. Il continua ses études de droit à Padoue, alla ensuite à Rome où il obtint une place d'auditeur de rote, vint ensuite en France en 1534, et suivit quelque temps le barreau de Paris. Il épousa la fille de Jean Morain, lieutenant criminel, et reçut en dot une charge de conseiller au parlement. Lié d'amitié avec le chancelier Olivier, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur au concile de Trente, que le pape Paul III venait de transférer à Bologne. Après 16 mois de séjour inutile dans cette ville, où la réunion des membres du concile ne put avoir lieu, il revint en France, fut témoin de la disgrâce de son protecteur, et devint

chancelier de Marguerite de Valois, sœur de François Ier : plus tard il parvint à la place de chancelier de France. Dans un temps où les huguenots menaçaient le royaume d'une subversion entière, il entreprit de les apaiser en les ménageant. Lorsque la malheureuse conspiration d'Amboise éclata en 1560, il fut d'avis que, pour apaiser le soulèvement des esprits, on pardonnât à ceux que le fanatisme avait égarés, sans faire attention que l'impunité les avait jusque-là encouragés. Il donna la même année de cette conjuration l'édit de Romorantin, pour empêcher l'établissement de l'inquisition. Tout cela ne fit que hâter la guerre civile : il fit des efforts pour l'éteindre avant l'embrasement général; mais c'étaient les efforts d'un homme qui manquait d'une volonté bien décidée pour arrêter le mal dans sa source. En favorisant les nouvelles sectes, en n'empêchant pas les huguenots de se multiplier et de se répandre, il préparait lui-même le germe d'une division interminable. Il manquait d'ailleurs de cette activité, de cette force d'esprit et d'action qui sait mettre en mouvement les moyens de salut. Il parut presque toujours attendre la paix du royaume de l'assemblée des états, et il n'en put tirer un parti vraiment utile. Vainement il les harangua à Orléans au commencement du règne de Charles IX, à Saint-Germain-en-Laye, en 1561, au colloque de Poissi, tenu la même année, à l'assemblée de Moulins en 1566. Content d'étaler dans ces occasions une éloquence prolixe et maladroite, il laissa dégénérer l'assemblée en cohue tumultueuse ou en caquetage scandaleux, dont l'unique résultat était de constater la frivolité et l'impuissance de l'administration. La reine Catherine de Médicis, qui avait contribué à l'élévation du chancelier, voyant que les choses n'en allaient pas mieux, et que sous main il favorisait les protestants, le fit exclure du conseil de guerre. L'Hospital, sentant que sa présence était importune, se retira en 1568 dans sa maison de campagne de Vignai, près d'Etampes. Quelques jours après, on lui fit demander les sceaux; il les rendit, en disant que *les affaires du monde étaient trop corrompues pour qu'il pût encore s'en mêler*. Il s'était choisi cette devise pleine de l'orgueil stoïcien :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Cependant cette force d'âme ne se soutint guère ; il eut même la faiblesse de demander une augmentation de pension à Charles IX, qui se vantait *de lui avoir pardonné*. Il mourut en 1573, âgé de 68 ans. On croyait qu'il était huguenot dans l'âme, quoiqu'il fût catholique au dehors. De là ce proverbe, ou plutôt cette raillerie qui était de son temps dans la bouche de tout le monde : *Dieu nous garde de la messe du chancelier !* parce qu'on était persuadé qu'il n'y croyait pas trop. Quelques personnes jugeaient qu'avec sa mine austère, son *visage de saint Jérôme*, comme on l'appelait à la cour, et sa morale extrêmement sévère, il n'était, à proprement parler, ni huguenot ni catholique. Quelques historiens ajoutent que s'il avait été le maître de sa croyance, il aurait professé le judaïsme comme son aïeul. On peut lui imputer en grande partie les maux qui affligèrent la France durant son administration, et longtemps après, parce qu'il fut l'auteur de la politique frauduleuse et ambiguë qui apprit à Catherine de Médicis à balancer un parti par l'autre; à combattre les Guise par les Coligny, à les flatter tour à tour, à les fortifier successivement du nom et de l'autorité du trône. C'est lui qui est l'auteur de l'*Edit de Moulins*. Il parla beaucoup dans l'assemblée tenue dans cette ville en 1566. Il y proposa des règlements pour l'administration de la justice, qui furent applaudis, et qui n'ont jamais été exécutés. C'est encore à lui qu'on doit l'*Edit* qui ordonne que l'année civile commencerait au premier janvier. Il nous reste du chancelier de l'Hospital : des *Poésies latines* (*Epistolarum seu sermonum libri* VI), Amsterdam, 1732, in-8, qui ne sont pas sans mérite, mais que Chapelain a trop louées en les mettant immédiatement après celles d'Horace; Pibrac, J.-A. de Thou et Scévole de Sainte-Marthe ont publié ces poésies dont de Langeac a traduit un *fragment relatif au bonheur que procure l'étude*, Paris, 1817, in-8; des *Harangues prononcées aux états d'Orléans*, 1561, in-4, écrites sans goût, et qui ne sont qu'un tissu de métaphores prises de la médecine. Le poëte valait mieux en lui que l'orateur; des *Mémoires*, contenant plusieurs *traités de paix*, *apanages*, *mariages*, *reconnaissances*, *foi et hommage*, etc., depuis l'an 1228 jusqu'à 1557, Cologne, 1672, in-12. Dans un Recueil de pièces servant à l'histoire (Paris, 1623, in-4), on trouve de lui un *Discours* des raisons et persuasions de la paix en 1568, et son *Testament*, qui est curieux, mais plein d'égoïsme et de vanité. En 1776, l'académie française a proposé pour sujet de son prix l'éloge de ce chancelier; mais la pièce qui remporta le prix fut vivement censurée par la Sorbonne. Un homme d'esprit a recherché à cette occasion les causes de la réputation de l'Hospital, et des efforts qu'on a faits pour l'étendre et la rendre plus brillante. « D'où vient, dit-il, la renommée de l'Hospital, tandis que son administration ne présente » que faiblesse et inconséquence? D'abord, de la » reconnaissance des protestants, qui ne pouvaient » s'empêcher de lui savoir gré de s'être quelquefois » déclaré leur protecteur au milieu d'une cour où » ils ne voyaient que des ennemis, et de leur avoir » donné sa fille; ils le regardèrent depuis comme » le martyr de ses ménagements pour eux. Les écrivains opposés à la cour de Rome, même parmi » les catholiques, ont confirmé les éloges qu'il avait » reçus des protestants. Les partisans de cette cour » n'ont pas cru que l'encens adressé à la mémoire » d'un homme mort dans l'orthodoxie, en apparence, pût la compromettre sérieusement ; ils ont » payé les égards qu'il avait eus pour elle pendant » sa vie, par le repos où ils ont laissé ses cendres. » D'ailleurs, quelques-unes de ses lois lui ayant » survécu, et étant même devenues une partie » essentielle de notre jurisprudence, les parlements, » qui n'avaient eu pour lui, pendant sa vie, ni

» estime, ni déférence, se sont accoutumés, à » force de l'entendre citer, à respecter son nom. » Enfin les philosophes de nos jours l'ont affilié à » leur communion de tolérance, ou plutôt d'indif- » férence pour les cultes religieux ; ils ressemblent » aux R. P. carmes, qui revendiquent pour leur » ordre tout ce que le monde a produit d'illustre » depuis Adam ; nos rabbins lettrés, de même, ne » veulent pas qu'il échappe à leur légende un seul » nom revêtu d'un peu d'éclat. Ils n'ont pas manqué » en conséquence de charger leurs diptyques de » celui du chancelier de l'Hospital. » L'évêque de Pouilly a publié *une vie de l'Hospital*, et J.-M.-L. Coupé, *un Essai de traduction de ses poésies*. Bernardi a fait insérer dans les *Archives littéraires* un *Essai sur la vie, les écrits et les lois de Michel de l'Hospital*, réimprimé séparément, Paris, 1807, in-8. Il en a été publié un aussi en anglais par C. Butler, Londres, 1814, in-12, dédié à M. G. Canning. Enfin Villemain, professeur à Paris, nommé récemment pair de France, a publié une *Vie de l'Hospital* dans le 3e vol. de ses *mélanges historiques et littéraires*, Paris, 1827, in-8. Les *œuvres de l'Hospital* ont été publiées à Paris, 1825-1826, 5 vol. in-8, avec portraits et vues dessinés et gravés par Tardieu, et avec des notes historiques de Dufey.

HOSPITAL, sieur du FAY (Michel-Hurault de l'), petit-fils, et filleul du précédent, fut successivement chancelier de Henri, roi de Navarre, et ensuite de France; ambassadeur en Hollande et en Allemagne, où il lui ménagea des secours et des alliances; maître des requêtes et gouverneur de Quillebœuf, et mourut en 1592. On a de lui deux Discours, faisant partie de *Quatre Discours sur l'état présent de la France*, imprimés en 1593; et une Réponse en latin aux Discours du pape Sixte V, sur la mort du roi Henri III, sous le titre de *Sixtus et Anti-Sixtus*, 1590, in-8 et in-4; et l'*Anti-Espagnol*, qui se trouve dans les *Mémoires de la ligue*, et séparément. Arnauld d'Andilly, dans ses *Mémoires*, attribue ce livre à son père Antoine Arnauld.

HOSPITAL (Guillaume-François-Antoine de l'), marquis de Sainte-Mesme, naquit en 1661, d'une famille différente de celle du chancelier, et de la même dont étaient Nicolas, Louis, et Louis-Marie-Charles, maréchaux de France. Son aptitude pour la géométrie était telle qu'à 15 ans il donna la solution d'un problème proposé par Pascal et relatif à la Cycloïde. Après avoir servi quelque temps en qualité de capitaine de cavalerie, il fut obligé de quitter le service à cause de la faiblesse de sa vue, si courte qu'il ne voyait pas à dix pas. Les mathématiques le possédèrent tout entier. L'académie des sciences de Paris lui ouvrit ses portes en 1693, et il justifia ce choix par son livre de l'*Analyse des infiniment petits*, publié en 1696, in-4. Cet ouvrage, dans lequel il dévoile si bien tous les secrets de l'infini géométrique, et de l'infini de l'infini, le fit regarder comme un des premiers mathématiciens de son siècle. Il s'occupait d'un ouvrage plus étendu, lorsqu'il fut emporté par une apoplexie en 1704, âgé de 43 ans. Depuis sa mort on a publié de lui, en 1707, un *Traité analytique des Sections coniques*, in-4. Il eut la gloire d'être le seul qui détermina la courbe d'égale pression.

HOSSCHIUS (Sidronius), jésuite, né à Merckhem, village voisin de Dixmude en Flandre, en 1596, d'un pauvre berger, mort à Tongres en 1653, s'est illustré par ses *Poésies latines*, recueillies à Anvers, 1656, in-12. Elles ont été imprimées plus de trente fois depuis, entre autres chez Barbou, à Paris, 1723, 2 vol. in-12, 6 à 7 fr. Il a su allier deux choses qui ne vont guère ensemble, l'élévation et l'élégance du style, l'exactitude et la richesse de la poésie. Le pape Alexandre VII, qui cultivait aussi les muses latines, faisait un grand cas des vers d'Hosschius. Lencelot-Deslandes, avocat au parlement de Paris, en a donné une *traduction* libre en vers français, imprimée avec le texte latin, Paris, 1756, in-12. « C'est par nécessité, dit Baillet, » plutôt que par bienséance, que j'ai cru devoir » marquer le temps de la naissance et de la mort, » aussi bien que la qualité et le pays de *Sidronius* » *Hosschius*, de peur qu'on ne s'y trompât en le » croyant né aux siècles les plus heureux de Rome » florissante, sous prétexte qu'il égale les premiers » d'entre les anciens poëtes latins qu'elle a produits, » et que ses écrits semblent nous porter à le con- » fondre avec eux. » *Baillet*, *Jugement des ouvrages des savants*.

HOST (Nicolas-Thomas), premier médecin de l'empereur d'Autriche, et l'un des botanistes les plus distingués de l'Allemagne, mort à Vienne en 1834, âgé de 71 ans, publia de 1801 à 1809 un ouvrage intitulé : *Icones et descriptiones graminum austriacorum*, 4 vol. in-fol., qui devint la base des connaissances spécifiques des gramens européens. En 1827, il publia en latin une *Flore d'Autriche*, 2 vol. in-8. Cet ouvrage était le résultat de nombreux voyages faits dans l'empire, des correspondances qu'il y avait établies, et de la culture des végétaux de l'Autriche, qu'il avait suivie pendant 40 années dans le jardin impérial consacré à cet objet, et dont il était directeur. Enfin, en 1809, il avait publié le 1er volume in-fol., d'une *Monographie des saules*, qui contient la description et les figures de cent espèces de ce genre difficile, toutes dessinées sur le vivant.

HOSTASIUS, de Ravenne en Italie, était un soldat de l'armée commandée par Odet de Lautrec. Il signala son courage au siége de Pavie, fait par les Français en 1527, en entrant le premier dans cette ville, et demanda pour récompense à son général, une statue équestre de cuivre, qui était élevée dans la place. On dit que c'était la statue de l'empereur Antonin, qui avait été autrefois transportée de Ravenne à Pavie pour la sauver du pillage des Lombards. Le général lui accorda sa demande; mais les bourgeois de Pavie refusèrent absolument de laisser enlever cette figure, et aimèrent mieux donner à ce soldat une *couronne d'or massif*. Il l'accepta, et la fit attacher dans l'église de Ravenne, pour être à la postérité un témoignage de sa valeur.

HOSTE (Paul l'), jésuite, né à Pont-de-Vesle dans la Bresse en 1652, se rendit très-habile dans les mathématiques. Il accompagna pendant douze ans les maréchaux d'Estrées et de Tourville, et le duc de Mortemart dans leurs expéditions navales, et devint ensuite professeur de mathématiques à Toulon, où il mourut en 1700. Il est principalement connu : par un *Traité des évolutions navales*, in-fol., 1697; réimprimé avec des corrections et des augmentations, Lyon, 1727, in-fol., fig., 12 à 18 fr. Cet ouvrage n'est pas moins historique que technique, et contient ce qui s'est passé de plus considérable sur mer pendant les 50 ans qui l'ont précédé. Le P. l'Hoste le présenta à Louis XIV, qui le reçut avec bonté, et donna à l'auteur 100 pistoles et une pension de 600 livres. On trouve, à la suite de ce livre, un *Traité de la construction des vaisseaux,* fruits des conférences de l'auteur avec le maréchal de Tourville; un *Recueil des traités de mathématiques les plus nécessaires à un officier*, Paris, 1692, 3 vol. in-12.

HOTMAN (François), célèbre jurisconsulte français, né à Paris en 1524, d'un conseiller au parlement, professa le droit à Lausanne, à Valence et à Bourges. Hotman fut attaché au roi de Navarre, qui l'employa dans plusieurs missions. Catherine de Médicis l'envoya en Allemagne, afin de faire servir à ses vues les protestants, comme elle le faisait des catholiques. Son goût pour le calvinisme l'engagea à se retirer à Genève, et de là à Bâle, où il mourut en 1590. On l'accuse d'avoir été trop avide d'argent, et trop enclin à faire valoir sa prétendue indigence. C'est une charlatanerie qui lui a été commune avec quelques philosophes de notre siècle. Ses ouvrages ont été recueillis par Jacques Lect, qui a orné ce Recueil de la *vie* de l'auteur, composée par Nivelet, Genève, 1599, 3 vol. in-fol. Les écrits les plus connus de cette compilation sont : *Brutum fulmen*, 1585, 1586, 1603, in-8, satire lourde et plate au sujet de l'excommunication du roi de Navarre; *Franco-Gallia*, Genève, 1573, in-8, trad. en français par Simon Goulard, Cologne, 1574, in-8, ouvrage dans lequel il assure que la monarchie française est élective et non héréditaire. Les principes dangereux qu'il établit dans ce traité, lui ont fait attribuer le *Vindiciæ contra tyrannos* de Junius Brutus. On voit par tout cela que c'est un précurseur de la révolution de 1789; *De furoribus gallicis et cæde admiralii Castilionii atque illustrium virorum, ab Ernesto Varamundo Frisio*, Edimbourg, 1573, in-4, rare; *Commentarius in quatuor Institutionum juris civilis libros*, Lyon, 1588, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec Jean HOTMAN-DE-VILLIERS, son fils, presque aussi fanatique que lui, dont on a : un *Traité du devoir de l'ambassadeur*, Paris, 1604, in-8; *l'Anti-Colazon*, in-8; il s'y justifie contre le reproche que lui avait fait un gentilhomme de Bretagne nommé Colazon, d'avoir pris dans le *legatus* de Ch. Pascal, toutes les idées développées dans son traité de l'ambassadeur; *Anti-Chopinus*, Anvers, 1592, 1593, in-8, satire indécente et injurieuse pour des personnes respectables, qui fut brûlée par arrêt du conseil. (*Voy.* CHOPIN.) On imprima des *Opuscules* en français, de François, Antoine et Jean Hotman, Paris, 1616, in-8.

HOTTINGER (Jean-Henri), célèbre orientaliste et théologien protestant, naquit à Zurich en Suisse, l'an 1620. Après avoir fait quelques voyages, il professa l'histoire ecclésiastique, la théologie et les langues orientales dans sa patrie, et ensuite à Heidelberg, Hottinger y fit revivre les études, et gagna l'estime de l'électeur. On le rappela à Zurich en 1661, et on le chargea de plusieurs affaires. L'académie de Leyde le demanda, en 1667, pour être professeur de théologie. Hottinger se préparait à partir, lorsqu'il se noya malheureusement avec une partie de sa famille dans la rivière de Limath, qui passe à Zurich, en 1667. On a de lui : *Historia orientalis, ex variis orient. monumentis collecta,* Tiguri, 1651 seu 1660, in-4, 4 à 6 fr.; *Etymologicum orientale*, Francof., 1661, in-4, 5 à 8 fr.; *Promptuarium*, *sive Bibliotheca orientalis*, Heidelbergæ, 1658, in-4, 4 à 6 fr. L'érudition ne manque pas dans ces ouvrages, et l'esprit du protestantisme encore moins, mais quelquefois l'ordre et le goût. Le style en est obscur et embarrassé. Il convenait de prix avec un libraire pour l'impression d'un livre, et travaillait à mesure qu'on imprimait. Avec cette méthode, on fait beaucoup d'ouvrages, mais il est difficile qu'on en fasse de bons. Il avait publié vingt ouvrages sur les peuples anciens, et notamment sur les Mahométans et les Hébreux. La *vie* de ce savant a été écrite en latin par Jean-Henri Heidegger.

HOUBIGANT (Charles-François), né à Paris en 1686, prêtre de l'Oratoire en 1704, également pieux et savant, a donné : une bonne *édition de la Bible hébraïque*, avec des *notes* et une *version latine*, Paris, 1753, 4 vol. gr. in-fol., 140 à 160 fr. Cette version est faite sur le texte original; et quant aux livres qui ne sont point dans le canon des Hébreux, il les a traduits d'après le grec. On en admire avec raison le style, qui est élégant, énergique et d'une grande clarté; mais on a blâmé avec justice l'auteur de s'être arrogé le droit de corriger le texte hébreu, et de manquer également de respect pour les anciennes versions authentiques; une *Traduction latine du Psautier,* faite sur l'hébreu, Lugd.-Bat., 1748, in-8, petite édition assez rare; *Veteris Testamenti versio nova,* Paris, 1753, 5 vol. in-8. On a fait à ces deux ouvrages les mêmes reproches qu'au premier. C'est un défaut assez commun des hellénistes et des hébraïsants, de raisonner sur les livres saints d'une manière trop grammaticale, de combattre les interprétations reçues par des subtilités alphabétiques, étymologiques, etc., qui dérogent autant à la dignité du sens qu'aux autorités les plus respectables. « Aussitôt que le texte hébreu » paraît difficile, dit l'abbé Contant de la Molette, » le P. Houbigant lui coupe tête, bras et jambes; » il en fait un tronc mort. Trop souvent il ajoute, » il retranche, il transpose. Peu lui importe que les » textes polyglottes et les anciens manuscrits ré- » clament contre lui : rien n'est capable de l'arrêter

» dans sa course rapide; il frappe d'estoc et de taille » tout ce qui s'oppose à son passage... Ce n'est pas » avoir assez de respect pour leurs écrits, que de » transposer l'ordre des mots, sous prétexte même » que cette transposition formerait un sens plus » net et plus naturel. On peut le remarquer dans » une note; mais il n'est pas permis de faire ce » changement dans le texte, comme a fait le P. Hou» bigant. Il a porté l'audace jusqu'à corrompre le » texte original dans une édition furtive qu'il a » donnée du Psautier hébreu, où il a introduit » toutes ses conjectures. On jugera par ce seul trait » du caractère de l'auteur..... Il n'aurait pas fait » toutes ces corrections arbitraires, s'il eût plus » approfondi la langue sainte, et s'il l'eût combinée » avec les autres langues orientales, avec qui elle a » tant d'affinité.... Quoique nous ayons confronté » avec soin l'ouvrage du P. Houbigant avec les va» riantes de tous les manuscrits hébreux ou sama» ritains de l'univers, que Kennicott vient de » publier, nous n'avons pas été assez heureux pour » en trouver une qui donnât du poids à la moindre » de ses corrections arbitraires. — Nous préférons, » ajoute le même critique, la Vulgate telle qu'elle » est, à la version de ce savant; elle est plus litté» rale, et dans bien des endroits où elle s'éloigne » de l'hébreu d'aujourd'hui, elle est calquée sur » d'anciens manuscrits qui avaient de meilleures » leçons. Il en est de même du nouveau Testament » que de l'ancien. Les manuscrits grecs, d'après » lesquels travaillait l'interprète latin, étaient ex» cellents, et souvent supérieurs à notre grec im» primé. Les plus habiles des protestants, qui » certainement ne sont pas suspects dans la matière » présente, donnent les plus grands éloges à la » Vulgate et à son auteur. » (*Voy.* BUKENTOP, CASTRO DE LÉON, saint JÉROME); *Racines hébraïques* : c'est un dictionnaire hébreu-français, Paris, 1732, in-8, 6 à 7 fr.; *Examen du Psautier des capucins*, ibid., 1764, pet. in-8 : bonne critique dont il eût pu profiter pour lui-même (*voy.* VILLEFROY); une *Version française* des pensées de Forbes, écrivain anglais, in-8; *Prolegomena in Scripturam sacram*, Parisiis, 1746, seu 1753, 2 vol. in-4, 8 à 10 fr.; *Version des Sermons de Sherlock*, 1768, in-8; *Conférence entre un juif, un protestant et un docteur de Sorbonne*, 1770, in-8. Ce savant mourut à Paris en 1783. Depuis quelque temps il était devenu aveugle et rentré en enfance. Il avait cependant de bons moments. Une chose singulière, c'est que quand on frappait son oreille d'un objet dont il s'était occupé, il se mettait à en parler lui seul d'une manière plus machinale que réfléchie. C'était une espèce de carillon; on touchait tel ressort, et l'air se jouait. On l'entendait à tout instant marmoter hébreu, grec, syriaque, chaldéen, etc.; quelquefois tout cela était embrouillé, d'autres fois il discutait très-bien. On le consultait encore, parce qu'on savait que sa mémoire tenait toujours ses idées ensemble, et que ses idées étaient souvent justes par une impression profonde et habituelle. Adry, ancien bibliothécaire de la maison de St.-Honoré, a publié dans le *Magasin encyclopédique* du mois de mai 1806, une *Notice* sur la vie et les écrits du P. Houbigant.

HOUBRAKEN (Arnold), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Dordrecht en 1660, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, particulièrement de la poésie et de la mythologie, convaincu que ces connaissances contribueraient à le perfectionner dans son art, et influeraient sur ses compositions. Outre ses tableaux, on a de lui : *Vies des peintres flamands* (en hollandais), Amsterd., 1718, 3 vol. in-8, fig., 24 à 36 fr.; il faut ajouter à cet ouvrage le *Nouveau théâtre des peintres*, en hollandais, par J. van Gool, S' Gravenhage, 1750, 2 vol. in-8, fig., 18 à 24 fr. Cet artiste mourut à Amsterdam en 1719.

HOUDARD. (*Voy.* LAMOTTE.)

HOUDON (Jean-Antoine), sculpteur, né à Versailles en 1740, mort à Paris en juillet 1828, obtint, à l'âge de 18 ans, le grand prix au concours académique, et se rendit à Rome, où il fit un *Saint Jean de Latran* et un *Saint-Bruno*. De retour à Paris, il mérita, en 1778, le titre de membre et de professeur de l'académie royale de peinture et de sculpture. Choisi par le gouvernement des Etats-Unis pour exécuter la statue de Washington, ce fut Francklin qui le conduisit à Philadelphie. A la formation de l'Institut en 1795, il fut nommé membre de la 3e classe. En 1805, il reçut le titre de professeur des écoles spéciales de peinture et de sculpture. Artiste plein de goût, il savait mieux imiter qu'imaginer.

HOUDRY (Vincent), jésuite, né à Tours en 1631, et mort à Paris en 1729, avait beaucoup de facilité pour la chaire, pour la composition et la poésie. Ses ouvrages les plus connus sont : la *Bibliothèque des prédicateurs*, Lyon, 1712 et ann. suiv., 23 vol. in-4, 80 à 100 fr.; la *Morale* a 8 vol. et le supplément 2; les *Panégyriques* 4 vol., et le supplément 1; les *Mystères* 3 vol., et le supplément 1; les *Tables* 1 vol.; les *Cérémonies de l'Eglise* 1 vol.; l'*Eloquence chrétienne* 1 vol.; pièces mêlées sur différentes matières, 1 vol. Il y a du bon dans cette vaste compilation, mais il y a peut-être autant de mauvais. L'auteur y cite les prédicateurs anciens et modernes, mais il n'a pas toujours fait usage des meilleurs. Il copie trop souvent d'insipides livres de dévotion; *Ars typographica*, *carmen*, et d'autres poésies; un *Traité de la manière d'imiter les bons prédicateurs*, ibid., in-12; des *Sermons*, Paris, 1696 et ann. suiv., 20 vol. in-12, écrits d'un style lâche et languissant. La liste de ses ouvrages est dans Nicéron.

HOUEL (J. P. L. L.), peintre et graveur, né à Rouen en 1735, mort à Paris en 1813, étudia la peinture à l'école de Casanove, et la gravure sous Lemire. On lui doit : *Voyage pittoresque des îles de Sicile, de Malte et de Lipari*, Paris, 1782-89, 4 vol. gr. in-fol., ornés de 264 figures au bistre, de 150 à 250 fr. : ouvrage peu estimé. Il renferme cependant un grand nombre d'observations curieuses et intéressantes, tant sur les mœurs et le costume que sur l'histoire naturelle, et particulièrement sur les volcans; *Histoire naturelle des deux éléphants*

mâle et femelle du muséum de Paris, représentés en 20 estampes, Paris, 1803, très-gr. in-4, 9 à 12 fr. Houel a gravé aussi différents sujets analogues aux circonstances. Le Carpentier a publié une *notice sur Houel*, Rouen, 1813, in-8.

HOULIÈRES des. (*Voy.* DESHOULIÈRES.)

HOULLIER (Jacques), médecin de Paris, natif d'Etampes, est auteur de plusieurs ouvrages dont Boërhaave faisait grand cas : *De materiâ chirurgicâ libri* III, Paris, 1610, in-fol.; *In aphorismos Hippocratis commentarii septem*, Genève, 1675, in-8; *Omnia opera practica*, Paris, 1664, in-fol. C'est lui qui forma le célèbre Louis Duret. Il mourut en 1562.

HOUSSAYE. (*Voy.* AMELOT.)

HOUSTA (Baudouin de), augustin, né à Toubise, bourg de Hainaut, s'est distingué dans son ordre par ses lumières et ses vertus ; il en occupa les premiers emplois, et mourut à Enghien en 1760. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mauvaise foi de Fleury, prouvée par plusieurs passages des saints Pères, des conciles et d'autres ecclésiastiques, qu'il a omis, tronqués, ou infidèlement traduits dans son histoire*, Malines, 1733, in-8. Ce livre, peu agréable pour la forme et la manière d'écrire, contient un assez grand nombre d'observations critiques ; il y en a plusieurs d'inutiles et d'inexactes, mais il y en a aussi de solides et de bien prouvées, auxquelles le défenseur de Fleury (le sieur Osmond du Sellier, appelant, capucin profès, nommé autrefois *le Père Tranquille de Bayeux*) n'a rien trouvé à opposer. Si le P. de Housta montra quelquefois un peu d'humeur, s'il croit découvrir de la mauvaise foi dans des passages où peut-être il n'y a que de l'inattention ou de la négligence, il faut convenir, d'un autre côté, que l'illustre historiographe a donné occasion à des reproches fondés, que sa critique a été quelquefois caustique et amère, et qu'il a porté un regard sévère sur des choses qui se présentaient naturellement sous un aspect favorable. Il n'est que trop vrai encore que des compilateurs modernes, qui n'avaient ni son érudition, ni son jugement, ni son zèle pour l'orthodoxie, ont employé son ouvrage et son nom pour porter la confusion dans le droit canonique et civil, et troubler la paix précieuse qui unissait l'empire et le sacerdoce. (*Voy.* HONORÉ de SAINTE-MARIE.)

HOUTEVILLE (Claude-François), membre de l'académie française, né à Paris en 1688, demeura environ 18 ans dans la congrégation de l'Oratoire, et fut ensuite secrétaire du cardinal Dubois, qui l'aima et l'estima. L'académie française lui donna la place de son secrétaire perpétuel en 1742 ; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort dans la même année. Il était abbé de Saint-Vincent du Bourg-sur-Mer. Son ouvrage le plus connu porte ce titre : *La vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits, précédée d'un discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour ou contre le christianisme depuis son origine*, Paris, 1722, in-4, et ibid., 1740, 3 vol. n-4, ou 1749, 4 vol. in-12. La première édition était très-inférieure aux suivantes ; on y voyait partout l'écrivain ingénieux, mais moins souvent le philosophe, le théologien et l'homme de goût. L'abbé Houteville, voulant paraître neuf dans un sujet usé, s'était paré du clinquant des précieuses ridicules de Paris, des expressions nouvelles, des chutes épigrammatiques du siècle. On crut, au premier coup d'œil, que son ouvrage était plus propre à faire des incrédules qu'à les convertir. Il en parut plusieurs critiques ; la meilleure est celle qui a pour titre : *Lettres de l'abbé de.... à l'abbé Houteville*, Paris, 1722, in-12. Ces lettres, au nombre de 18, sont pour le fond du P. Claude-René Hougnant, jésuite, mort en 1745 ; mais elles sont retouchées pour le style par l'abbé Desfontaines, qui y ajouta la critique du style dans deux lettres qui sont à la fin du même recueil. Ses autres ouvrages sont : *Essai philosophique sur la providence*, 1728, in-12 ; des *Discours académiques ;* l'*Eloge historique de Bonnet ;* l'*Eloge du maréchal* de Villars, et quelques autres écrits insérés dans les *Mémoires de littérature* du Père Desmolets.

HOWARD (John), philanthrope, né en 1756 à Hackney, mort en 1790, voyagea dans toute l'Europe, dans le seul but de visiter les hôpitaux et les prisons, afin de proposer aux souverains les moyens de les améliorer. Mais la philanthropie n'était pas, chez lui, douce et simple comme la charité. Il fuyait la société ; ne se nourrissait que de mets grossiers ; portait de préférence du linge et des vêtements humides. Quelles que fussent ses singularités, on ne peut mépriser ses travaux. Nous citerons : *Etat des prisons en Angleterre et dans le pays de Galles*, 1777, in-4, traduit en français, 1788, 2 vol. in-8 ; *Supplément à l'ouvrage précédent, avec le récit des voyages de l'auteur en Italie*, 1780, augmenté dans l'édition de 1784 ; *Histoire des principaux lazarets de l'Europe, etc.*, avec des *observations nouvelles sur quelques prisons et hôpitaux étrangers*, etc., 1789, traduite en français par T.-P. Bertin, 1801, in-8.

HOWE (Lord Richard), célèbre amiral anglais, né en 1722, se fit remarquer de bonne heure par ses talents militaires et par son courage. Il entra au service dès l'âge de 14 ans, et se signala par plusieurs actions brillantes qui lui valurent, en 1746, le grade de capitaine de vaisseau. Son frère aîné ayant été tué en Amérique en 1758, dans une affaire contre les Français, il lui succéda dans son titre de baron d'Irlande, et fut nommé, en 1770, contre-amiral et commandant en chef dans la Méditerranée. Pendant la paix qui suivit la guerre d'Amérique, il reçut le titre de premier lord de l'amirauté, et fut élevé au rang de comte de la Grande-Bretagne. La guerre qui éclata en 1793 lui fournit l'occasion de signaler de nouveau sa valeur ; il obtint le commandement de l'escadre de la Manche, en qualité d'amiral de la *blanche*, et remporta une victoire complète sur l'escadre française, sortie de Brest (1er juin 1794). La nouvelle de ce combat causa la joie la plus vive en Angleterre, et attira à Howe les plus grands honneurs. Le roi se

rendit en personne, avec la reine, à bord de son vaisseau, et le gratifia d'une épée d'or enrichie de diamants. L'année suivante il fut nommé général des troupes de la marine, puis chevalier de la Jarretière. Il ne quitta le commandement de la flotte qu'en 1797, mais il rendit encore peu de temps après un service signalé à sa patrie, en se transportant en toute hâte à Portsmouth pour y apaiser une révolte qui s'était manifestée à bord de la flotte. Un accès de goutte termina sa vie en 1799. Sa fermeté lui avait acquis l'estime générale, et quoiqu'il maintînt sévèrement la discipline, il était chéri de ses subalternes, parce qu'ils étaient convaincus de sa stricte équité.

HOWELL (James), laborieux écrivain anglais, né en 1594 dans le comté de Caermarthen, mort en 1666, fut secrétaire d'ambassade, et secrétaire du conseil pendant les guerres civiles. Il possédait le latin, le grec, et parlait sept langues vivantes. Ses dépenses excessives le firent enfermer dans une prison, où il fut obligé de travailler pour vivre. Ses ouvrages en anglais sont : *La Forêt de Dodone*, ou les *Arbres parlants*, Londres, 1640, in-fol., traduite en français, Paris, 1641, in-4, fig., 5 à 6 fr.; *De la prééminence des rois de France, d'Espagne et d'Angleterre*, traduit en latin, Londres, 1664, in-8; des *Poésies*, 1663, in-8, etc. Après avoir été zélé royaliste, il embrassa le parti de Cromwell, et fut néanmoins historiographe du roi après son rétablissement sur le trône. On sent assez quel degré de véracité on doit attendre d'un historien de cette trempe.

HOZIER (Etienne d'), gentilhomme provençal, capitaine de la ville de Salon, né en 1547, est auteur de plusiéurs *pièces de vers*, imprimées tant en français qu'en provençal. Il travailla beaucoup sur les anciennes chartes, et a composé des *Chroniques* assez bien faites pour le temps où il vivait. Il mourut à Aix en 1611. — Son fils, Pierre d'Hozier, né à Marseille en 1592, mort à Paris en 1660, est auteur d'une *Histoire de Bretagne*, in-fol., et de plusieurs *Généalogies*. — Charles-René d'Hozier, fils du précédent, mort à Paris en 1732, a donné le *Nobiliaire de Champagne*, Châlons, 1673, et d'autres écrits sur la noblesse de France.

HUARTE (Jean), natif de Saint-Jean-Pied-de-Port, dans la Navarre française, s'acquit au XVIe siècle de la réputation, par un ouvrage espagnol, intitulé : *Examen de ingenios para las sciencias*, 1580, in-8. Ce livre a été traduit en italien par Camilli, Venise, 1582, in-8; en latin, par Æsch. Major, Halle, 1662, in-8; et en français, par Vion Dalibray, Paris, 1645, 1658 et 1675, in-8, et par Savinien d'Alquié, Amsterdam, 1672, in-8.

HUBENS (Jacques-Joseph de), doyen de la célèbre église collégiale de Saint-Martin à Liége, mort dans cette ville en 1780, à 68 ans, s'est fait connaître dans presque toutes les provinces catholiques par son zèle pour l'adoration du Saint-Sacrement. Pour étendre non-seulement dans toute l'Europe, mais jusque dans les deux Indes, l'*Association de l'adoration perpétuelle*, il n'a épargné ni fatigues, ni dépenses, ni sollicitations, ni aucun des moyens qu'une piété active peut imaginer et employer. On lui doit la publication d'un grand nombre d'ouvrages de piété. C'était un homme singulièrement recommandable par la simplicité et l'innocence de ses mœurs, la douceur et la tranquillité de son caractère. On a remarqué comme une circonstance singulière, qu'il est mort le jour même où le grand objet de son zèle recevait dans toute l'étendue de l'Eglise catholique les honneurs du plus glorieux triomphe; jour auquel il avait constamment souhaité de mourir, et auquel il était parvenu à se persuader qu'il mourrait en effet. Un théologien distingué a fait à son sujet un beau discours sur ce passage du quatrième livre de l'Imitation de J.-C., ch. 14 : *O vere ardens fides eorum! Probabile existens argumentum sacræ præsentiæ tuæ.*

HUBER (Samuel) était originaire de Berne, et professeur en théologie à Wittemberg vers l'an 1592. Luther avait enseigné que Dieu déterminait les hommes au mal comme au bien : ainsi Dieu seul prédestinait l'homme au salut ou à la condamnation; et, tandis qu'il produisait la justice dans un petit nombre de fidèles, il déterminait les autres au crime et à l'impénitence. Huber ne put s'accommoder de ces principes; il les trouva contraires à l'idée de la justice, de la bonté et de la miséricorde divine. Il enseigna que Dieu voulait le salut de tous les hommes, que Jésus-Christ les avait tous rachetés, et qu'il n'y en avait pas un pour lequel Jésus-Christ n'eût satisfait : de sorte que les hommes n'étaient damnés que par leur propre volonté, et en abusant de leur liberté. Cette doctrine raisonnable fit chasser Huber de son université. On a de lui l'*Explication* des chapitres 9, 10 et 11 de l'*Epître aux Romains*, in-8.

HUBER (Marie), née à Genève en 1695, morte à Lyon en 1753, est connue par plusieurs ouvrages qui ont eu quelque cours, entre autres par des *Lettres sur la religion essentielle à l'homme*, 1739 et 1754, 6 part. in-12. Cet ouvrage a essuyé de justes censures; l'auteur se borne au pur déisme. Elle publia aussi : *Système des théologiens anciens et modernes, conciliés par l'exposition des différents sentiments sur l'état des âmes séparées des corps*, 1739, in-12. Elle attaque, dans cet ouvrage, le dogme des peines éternelles, ce qui lui attira des justes et nombreuses critiques des catholiques et des protestants. Mademoiselle Huber était elle-même protestante. Elle avait assez d'esprit pour sentir l'inconséquence des principes de sa secte, et crut se tirer d'embarras en se jetant de plein gré dans les erreurs où ils conduisent.

HUBER (Michel), littérateur distingué, né en 1727 à Frontenhausen en Bavière, vint fort jeune à Paris, se lia avec plusieurs hommes de lettres célèbres, et fournit beaucoup d'articles de littérature allemande au *Journal étranger*, rédigé alors par Arnaud et Suard. En 1766, il fut appelé à l'université de Leipzig, pour y enseigner la langue française. Il mourut dans cette ville en 1804. Il joignait à beaucoup de talents un caractère plein de franchise, de candeur et de bonté. Il a rendu de grands services aux lettres, en établissant, par ses

traductions, les premières communications littéraires qui aient existé entre la France et l'Allemagne. C'est lui qui le premier traduisit en français les *idylles* et les *poëmes* de Gessner. On lui doit encore plusieurs autres traductions françaises d'ouvrages allemands : *Lettre de l'abbé Winckelmann sur les découvertes d'Herculanum, au comte de Bruhl*, Paris, 1764, in-4. Il a publié des *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages* de ce célèbre écrivain; *Choix de poésies allemandes*, 1766, 4 vol. in-12; *Wilhelmine*, 1769, in-8; *Lettres choisies de Gellert*, avec l'éloge de l'auteur, 1770, in-8; *Réflexions sur la peinture par Hagedorn*, 1775, 2 vol. in-8; *Histoire de l'art de l'antiquité, par Winckelmann*, Leipzig, 1781, 3 vol. in-4; nouvelle édition revue par Jansen, Paris, 1793-1803, 3 vol. in-4; *Lettres philosophiques sur la Suisse par Meiners*, 1786, 2 vol. in-8; *Notice générale des peintres rangés par écoles, précédées de l'histoire de la gravure et de la peinture*, Leipzig, 1787, in-8; nouvelle édition refondue avec Rost, sous le titre de *Manuel des curieux et des amateurs de l'art*, 1797-1808, 9 vol. in-8, 40 fr., pap. fin., 48 fr.; *Le nouveau Robinson, par Campe*, 1793, in-8. On a encore de lui : *le Catalogue du cabinet d'estampes de Brandes*, 1793-96, 2 vol. in-8.

HUBERT (saint), l'apôtre des Ardennes, évêque de Maëstricht, succéda à saint Lambert en 667, selon le P. Roberti et le P. Fisen; mais, selon les hagiographes d'Anvers, en 709. Il transféra le corps de son saint prédécesseur de Maëstricht à Liége, et le plaça dans l'église qu'il fit bâtir à l'endroit même où il avait subi le martyre: il y plaça en même temps le siége épiscopal. Il convertit à la foi un grand nombre d'infidèles dans les Ardennes; ce qui lui mérita le nom d'*Apôtre* de ce pays. Il mourut à Terwueren en Brabant, le 20 mars 727. Son corps fut porté à Liége et déposé dans l'église collégiale de Saint-Pierre. En 817, on le transporta, avec la permission de l'évêque Walcandus et de l'empereur Louis le Débonnaire, à l'abbaye d'Andain en Ardennes, qui porte son nom. C'est dans ce monastère qu'on mène ceux qui ont été mordus des chiens enragés. Le P. Le Brun a tâché de prouver que quelques pratiques observées à cet égard étaient superstitieuses; mais le P. Roberti, jésuite, en a pris la défense. Les PP. Martenne et Durand les ont aussi justifiées dans leur *Voyage littéraire*, tom. 3, pag. 146. Du reste, plusieurs de ces observances, qui pouvaient paraître inutiles ou suspectes, ont été retranchées dans les derniers règlements donnés aux pèlerins de Saint-Hubert en 1775. (*Voy.* Roberti.) La ville de Liége regarde saint Hubert comme son fondateur et son premier évêque. Il y a un ordre militaire des chevaliers de Saint-Hubert, institué par Gérard V, duc de Clèves et de Gueldre, en mémoire de la victoire que ce prince remporta en 1444, le jour de Saint-Hubert, sur la maison d'Egmont, qui lui disputait ses états. Les chevaliers portaient dans l'origine un collier d'or, orné des attributs des chasseurs, et auquel était attachée une médaille représentant saint Hubert; mais une partie des états que possédaient autrefois les ducs de Clèves étant passée à l'électeur palatin du Rhin, les chevaliers portent depuis un collier d'or avec une croix et l'image de saint Hubert.

HUBERT (Matthieu), prêtre de l'Oratoire, né à Châtillon, près Maïenne, en 1610, mort à Paris en 1717, avait étudié au Mans sous Mascaron. Il remplit les chaires les plus brillantes des provinces, de la capitale et de la cour avec beaucoup de succès. Le P. Bourdaloue l'entendait lorsqu'il pouvait, et le jésuite mettait l'oratorien au nombre des premiers prédicateurs de son temps. Le P. Hubert méritait encore son estime par sa tendre piété, et surtout par sa profonde humilité. Il disait que « Massillon, » son confrère, devait prêcher aux maîtres, et lui » aux domestiques. » Une personne de distinction lui ayant rappelé dans une grande compagnie qu'ils avaient fait leurs études ensemble : « Je n'ai garde » de l'oublier, lui répondit Hubert : vous aviez alors » la bonté de me fournir des livres et de me donner » vos habits. » Ses *Sermons*, publiés à Paris, 1725, 6 vol. in-12, ont satisfait les gens de goût et les personnespieuses. « Sa manière de raisonner (dit » le P. de Monteuil, éditeur de ce recueil) n'avait » point cette sécheresse qui fait perdre quelquefois » l'onction du discours; et sa façon de s'exprimer » ne tenait rien de cette élocution trop étudiée qui » l'affaiblit à force de la polir. »

HUBNER (Jean), professeur de géographie à Leipzig, et recteur de l'école de Hambourg, né en 1668 à Tyrgau dans la Haute-Lusace, mourut dans cette ville en 1731. On a de lui une *Géographie universelle, où l'on donne une idée abrégée des quatre parties du monde*. C'est le titre de la traduction qu'on en a faite de l'allemand en français, à Bâle, 1757, 6 vol. in-8. La méthode de l'auteur est claire et facile. L'ouvrage est assez exact pour la partie de l'Allemagne (encore cela n'est-il pas général); mais il l'est beaucoup moins pour les autres pays; défaut qui lui est commun avec tous les auteurs qui parlent des régions qu'ils ne connaissent pas; *Tables généalogiques*, Leipzig, 1708-35, in-fol.; elles sont au nombre de 33, et suivies d'éclaircissements, in-12; *Museum geographicum*, ou *Notice des meilleures cartes de géographie*, ibid., 1747, in-8; *Bibliothèque historique hambourgeoise*, ibid., 1715-29, 10 vol. in-12. Il donne dans cet ouvrage des notices succinctes, mais assez exactes, sur mille historiens.

HUBY (Vincent), né à Hennebon en Bretagne l'an 1608, se fit jésuite en 1625, et mourut en 1693 à Vannes, où on lui a élevé un mausolée en marbre. Son zèle infatigable pour toutes les fonctions du saint ministère et sa tendre piété l'ont rendu cher à ceux qui sont animés du même esprit. Il le communiquait, non-seulement par ses discours, son exemple, mais aussi par de petits livres de piété qu'il composait et qu'il distribuait. On estime particulièrement ses *Considérations propres à faire naître et entretenir l'amour divin dans nos cœurs*, Lyon, 1822, in-24. On a donné une édition de ses *OEuvres spirituelles, revues et corr. par l'abbé**** (*Lenoir du Parc*),

Paris, 1755, 1761, 1789; Lyon et Paris, 1827, in-12. Il avait introduit dans le diocèse de Vannes l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, et établi plusieurs maisons de retraite. Sa *Vie* a été écrite par Pierre Phonamie, dans le Recueil des *Vies* des fondateurs des maisons de retraite, Nantes, 1698, in-12.

HUDDE (Jean), bourgmestre d'Amsterdam, grand politique, savant mathématicien, né à Amsterdam en 1640, mort dans la même ville en 1704, est auteur de quelques *Opuscules* estimés. François Schoten les a insérés dans son *Commentaire sur la Géométrie de Descartes*.

HUDSON (Henri), pilote anglais, a donné son nom à une baie, au nord du Canada, qu'il a découverte en 1610, découverte qui avait d'abord paru de la plus grande importance, parce qu'elle semblait promettre un passage par le nord dans la mer Pacifique; mais l'inutilité des tentatives faites à ce sujet ont fait renoncer à l'espérance de réussir. Lorsque Hudson revenait le 21 juin 1611, son équipage se révolta; on le mit dans une chaloupe avec son fils et quelques personnes qui lui étaient attachées, et depuis on n'en a plus entendu parler. Les principaux chefs de la révolte furent tués dans une rencontre qu'ils eurent plus tard avec des sauvages; d'autres moururent en route; enfin les derniers n'abordèrent en Irlande qu'au mois de septembre, après avoir essuyé toutes les horreurs de la faim. On trouvera quelques détails sur le voyage de Hudson, dans les tom. 10 et 11 des *Petits Voyages de Debry*.

HUDSON (Jean), savant philologue, né à Widehap, dans la province de Cumberland, vers l'an 1662, professa avec beaucoup d'applaudissement la philosophie et les belles-lettres à Oxford. Son mérite le fit choisir en 1701 pour succéder à Thomas Hyde dans la charge de bibliothécaire de la bibliothèque Bodléienne, et en 1712 pour occuper la place de principal du collége de la Sainte-Vierge à Oxford. Il remplit ces deux emplois avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1719. La république des lettres lui doit de savantes *Editions* de Velleius Paterculus, de Thucydide, de Denys d'Halicarnasse, de Longin, d'Esope, de Josèphe, des petits géographes grecs.

HUDSON (Guillaume), pharmacien et botaniste anglais, né dans le Westmoreland en 1730, mourut en 1793. Il fut en correspondance avec Linnée, Haller et d'autres naturalistes célèbres. On lui doit : *Flora anglica*, Londres, 1762, in-8, ou 1778, 2 vol. in-8, augmentée et enrichie de beaucoup de choses nouvelles. Il préparait une *Fauna anglica*, lorsqu'un incendie dévora, en 1783, sa bibliothèque et ses manuscrits.

HUE (François), né à Fontainebleau en 1757, d'une famille ancienne et considérée dans la magistrature, acquit en 1787 la charge d'huissier dans la chambre du roi, et fut nommé en 1791 premier valet de chambre du Dauphin. Dans la journée du 20 juin 1792, il contribua par sa présence d'esprit à sauver la reine: lui-même n'échappa aux massacres du 10 août qu'en se précipitant d'une des fenêtres du château dans le jardin, et de là dans la Seine, où, malgré les coups de fusil qu'on lui tira, il atteignit un bateau et se sauva. Le lendemain il pénétra aux Feuillants, et il reprit son service auprès du roi. Il l'accompagna dans la prison du Temple; mais on l'en fit sortir le 1er septembre, et on le conduisit, heureusement pour lui, à la mairie; car le massacre commença le lendemain à l'Abbaye, où il devait être transféré. Mis en liberté, il continua à se dévouer pour la famille royale, et il ne quitta la France que lorsque Madame royale en sortit en 1795. Il la suivit en Autriche, et entra au service de Louis XVIII, qui le chargea de plusieurs missions, dans lesquelles il courut toute sorte de dangers. Enfin, en 1814, il rentra en France avec ce prince, et il reçut en 1815 la commission périlleuse de retirer du trésor les diamants de la couronne, et de les faire transporter hors du royaume; il parvint heureusement à sauver ce dépôt. Rentré en France avec le roi, il mourut en 1819. Il était premier valet de chambre, trésorier général de la maison militaire et du domaine privé de S. M. On lui doit : *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, Paris, 1814 ou 1816, in-8, 6 fr. Il est impossible de lire cette relation sans admirer le prince dont elle redit les vertus et le courage.

HUERGA (Cyprien de la), religieux espagnol de l'ordre de Cîteaux, enseigna l'Ecriture sainte dans l'université d'Alcala, et mourut en 1560. On a de lui de savants *Commentaires* sur quelques livres de l'Ecriture sainte, savoir : sur *Job*; sur les *Psaumes*; sur le *Cantique des Cantiques*, etc.

HUERTA (Vincent-Garcia de la), poëte, né à Zafra en Estramadure, en 1729, mort à Madrid en 1797, fut nommé bibliothécaire royal en 1759, et membre de l'académie espagnole en 1762. Il se déclara le chef du parti qui défendait la gloire des anciens classiques espagnols contre don Ignace de Luzan, chef de ceux qui voulaient introduire l'école française dans le théâtre et dans la poésie nationale. La Huerta prétendait qu'on pouvait suivre les anciens auteurs sans tomber dans leurs défauts, et il le prouva en publiant son églogue des *Pêcheurs* (1760), son poëme de *Jupiter conservateur*, et sa tragédie de *Rachel*. Ses autres ouvrages sont : *Bibliothèque militaire espagnole*, Madrid, 1760, in-8; *OEuvres poétiques*, ibid., 1778, 2 vol.; *Théâtre espagnol*, ib., 1785-88, 16 vol. in-4 ou in-8. Il a réuni dans ce recueil les pièces régulières de l'ancien théâtre de sa nation.

HUET (Pierre-Daniel), évêque d'Avranches, né à Caen en 1630, acheva son cours de belles-lettres à 14 ans, étudia en philosophie sous le P. Pierre Membrun, jésuite, et devint en peu de temps géomètre, mathématicien, théologien, antiquaire et poëte. Il alla à Paris en 1650, où il prit du goût pour la philosophie dans les Principes de Descartes, et pour l'érudition, dans la Géographie sacrée de Bochart. Il accompagna ce dernier en Suède, en 1652, où Christine lui fit l'accueil dont elle honorait les savants les plus distingués. De retour dans sa patrie, il institua une académie de physique, dont il fut le chef, et à laquelle Louis XIV fit sentir les effets de

sa libéralité. En 1670, le grand Bossuet ayant été nommé précepteur du Dauphin, Huet fut choisi pour sous-précepteur. C'est alors qu'il forma le plan des éditions *ad usum Delphini ;* éditions qu'il dirigea en partie. Ses services furent récompensés par l'abbaye d'Aunai en 1678, et en 1685 par l'évêché de Soissons, qu'il permuta avec Brulart de Syllery, nommé à celui d'Avranches. Les travaux de l'épiscopat ne purent ralentir ses travaux littéraires. Comme il se tenait continuellement enfermé dans son cabinet et dans sa bibliothèque, ses domestiques, craignant de l'interrompre, répondaient à ceux qui venaient lui parler d'affaires, qu'il étudiait : « Eh! » pourquoi, dirent un jour de bonnes gens, le roi » ne nous a-t-il pas donné un évêque qui ait fait » ses études? » Voyant que le temps qu'il voulait donner au travail l'empêchait de remplir les devoirs de l'épiscopat, il se démit de cet évêché, et obtint à la place l'abbaye de Fontenay, près de Caen. Il se retira peu de temps après chez les jésuites de la maison professe à Paris, auxquels il légua sa bibliothèque; il y vécut partageant ses jours entre l'étude et la société des savants, jusqu'à sa mort, arrivée en 1721. Il était de l'académie française. L'érudition chez Huet n'était ni sauvage ni rebutante. Humain, affable, prévenant, d'une conversation aisée et agréable, il instruisait les savants, et savait plaire aux ignorants même. Sa politesse découlait de son caractère; c'était la douceur d'un littérateur indulgent. Ce prélat a beaucoup écrit en vers et en prose, en latin et en français. Ses principaux ouvrages sont : *Demonstratio evangelica*, Paris, 1679, in-fol.; c'est l'époque de la première édition de cet ouvrage fameux. Elle renferme plusieurs passages que Huet retrancha dans la seconde, donnée aussi à Paris en 1690, in-fol., 8 à 12 fr. Celle-ci est cependant plus ample, malgré les retranchements, et c'est pourquoi les curieux réunissent les deux éditions. Celle de Naples, 1731, 2 vol. in-4, a été faite sur celle de Paris, 1690. Cet ouvrage est un prodige d'érudition, et suffirait seul pour donner l'immortalité à son auteur. Ceux qui ont dit qu'il était faible en raisonnements avaient peut-être quelque intérêt à le trouver tel. Ils n'ont pas considéré que c'était une démonstration historique, un argument de fait, un groupe d'événements, de prophéties, de figures; un tableau de rapports si multipliés, si visibles; un ensemble si bien lié dans toutes ses parties, que la démonstration se forme d'elle-même, sans qu'il soit besoin de la réduire en forme dialectique; *De claris interpretibus, et de optimo genere interpretandi*, la Haye, 1683, in-8; une *Edition* des Commentaires d'Origène sur l'Ecriture sainte, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol., en grec et en latin; Cologne, 1685, 3 vol. in-fol.; un savant traité de l'*Origine des romans*, Paris, 1711, in-12, à la tête de celui de *Zaïde*. Il regardait ce genre de livres, quand ils sont sagement écrits, « comme » propres à tromper l'homme par l'appât du plaisir, » adoucir la vérité des préceptes par l'agrément des » exemples, et corriger ses défauts en les condam- » nant dans les autres; » *Quæstiones Alnetanæ de concordiâ rationis et fidei*, Caen, 1690, in-4; *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, Amsterdam, 1723, in-12; Londres, 1741, in-8. Ce Traité est une traduction de la première partie des *Quæstiones Alnetanæ*. Quelques savants ont cru y voir une espèce de plagiat des Hypothèses pyrrhoniennes de Sextus Empiricus; mais les deux ouvrages sont très-différents. Voltaire (Siècle de Louis XIV) dit que ce Traité à fait beaucoup de bruit, et a paru à quelques-uns démentir sa *Démonstration évangélique ;* mais un critique moderne remarque que ceux-là n'ont sans doute pas fait attention que l'on trouve les mêmes principes dans les préliminaires de la Démonstration. Le dessein de Huet est de montrer que le système des anciens sceptiques, réduit à de certaines bornes, n'est pas si déraisonnable qu'on le croit communément, qu'il n'est point opposé aux preuves de la religion, qui resterait démontrée quand même le doute se répandrait sur la plupart des sciences humaines, et qu'enfin les démonstrations morales ne le cèdent point aux démonstrations mathématiques; *De la situation du paradis terrestre*, Paris, 1691, in-12, 3 à 4 fr. On trouve, dans l'édit. d'Amsterd., 1701, une préface qui n'est pas dans celle de Paris; *Histoire du commerce et de la navigation des anciens*, Paris, 1716, 1727, pet. in-8, ou Lyon, 1763, in-8. Ces deux ouvrages renferment une érudition immense. Le premier satisfit les curieux, et le second les bons citoyens; *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*, Amstelod., 1718, in-12; *Carmina*, Parisiis, 1729, in-12. Les vers grecs et latins du savant Huet ont été aussi recueillis par d'Olivet, avec des poëmes de même nature, la Haye, 1743, in-8. Les vers de ce prélat respirent l'antiquité; la latinité en est aussi pure qu'élégante; *Censura philosophiæ cartesianæ*, Paris, 1694, in-12; critique qui suppose autant de connaissances dans la bonne physique que de justesse dans le raisonnement. L'auteur dévoile et détruit plusieurs erreurs de Descartes; *Origines de Caen*, Rouen, 1706, in-8, 5 à 6 fr.; *Diane de Castro*, 1728, in-12. Il orna de *notes* le *Manilius ad usum Delphini*, donné par du Fay. L'abbé de Tilladet fit imprimer, après la mort d'Huet, des *Dissertations* et des *Lettres*, presque toutes de ce prélat, la Haye, 1720, 2 vol. in-12. On trouve des détails sur sa vie dans des éloges de ce prélat qui se trouvent dans le recueil de l'académie de Caen pour 1766. Huet est un des trois prélats qui ont le plus honoré le siècle de Louis XIV par leurs lumières. Le mérite de Fénélon et de Bossuet balance depuis longtemps les suffrages : pourquoi ne placerait-on pas avec eux, dans cette espèce de concurrence, l'illustre évêque d'Avranches? Son savoir a peut-être moins de grâces françaises, mais il a plus de grâces grecques et latines; il a moins d'éclat, mais peut-être plus de profondeur, et certainement plus de variété et d'étendue. L'usage modeste et sans prétention qu'il en a fait, le silence et la retraite qui l'ont dérobé aux yeux des hommes, semblent ajouter encore aux titres de sa gloire.

HUFELAND (Christophe-Guillaume), premier médecin du roi de Prusse, conseiller d'état, membre

correspondant de l'académie des sciences, né à Langensalge en 1762, mort à Berlin en 1836, exerça d'abord la médecine pratique à Weimar; il devint ensuite professeur à Iéna, et plus tard conseiller aulique et médecin consultant du duc de Weimar. C'est en 1801 qu'il fut appelé à Berlin, où le gouvernement lui confia la direction du collége médico-chirurgical, et le poste de premier médecin de la Charité. Il se distinguait surtout comme écrivain, et en cette qualité il contribua puissamment aux progrès de la science médicale. On a de lui : *L'art de prolonger la vie*, 1798, 2 part. in-8 ; il existe 2 trad. franç. de cet ouvrage ; *Histoire de la santé, contenant le tableau physique de la génération contemporaine; Système de médecine pratique; Journal de médecine pratique et de chirurgie*, 1795 et ann. suiv.; *Observations sur les fièvres nerveuses*, 1807, in-8 ; *Enchiridion medicum*, publié quelques semaines seulement avant sa mort, et où l'on trouve consignées des observations précieuses de médecine pratique suggérées par une expérience de 50 ans.

HUGBALDE, religieux bénédictin, né en 840, composa, en l'honneur de Charles le Chauve, un poëme *De laude calvorum*, in-4, goth. de 4 feuillets, édition rare, réimpr. à Bâle, 1516, 1519, in-4 ; 1547, in-8, tous les mots commençaient par un C. Ce pénible ouvrage lui acquit moins de considération que ses connaissances théologiques, et son application à l'Ecriture sainte et à diverses sciences. Trithème en parle en ces termes : *Hugbaldus, monachus Elvonensis, natione Gallus, vir tam in divinis Scripturis quam in sæcularibus litteris eruditissimus, in musica, poetica, philosophia, oratoria, et cæteris artibus, nulli eo tempore secundus.* Il a écrit plusieurs *Traités sur la musique*, et entre autres sur l'*Harmonie* ou musique Polyphonique, dite *diaphonia*.

HUGHES (Jean), né à Marlborough, dans le Wiltshire, en 1677, termina sa vie en 1720. Il est regardé par les Anglais comme un de leurs plus agréables écrivains ; ses *Poésies* ont été publiées en 1735, 2 vol. in-12. On y trouve une *Ode au Créateur de l'univers* qui passe pour un des plus beaux morceaux lyriques anglais, et le *Siége de Damas*, tragédie pleine d'esprit, de détails touchants et de situations intéressantes. Cet auteur, ami et compatriote d'Addisson, eut beaucoup de part au *Spectateur anglais*, ouvrage périodique très estimé, si on en retranche les injures contre l'Eglise romaine, etc.

HUGO, ou HUGON (Herman), jésuite, né à Bruxelles en 1588, mort de la peste à Rhinberg en 1629, est auteur d'un traité savant : *De militia equestri antiqua et nova*, Anvers, 1630, in-fol., fig., 8 à 10 fr. Il s'est aussi distingué sur le Parnasse latin par ses *Pia desideria*, etc., ibid., 1624, pet. in-8, 3 à 5 fr., avec des figures d'un goût singulier, mais qui expriment des vérités saintes, et nourrissent les sentiments d'une tendre piété. Ce recueil, contenant 45 pièces, est divisé en trois livres. Le premier a pour titre : *Gemitus animæ pœnitentis;* le deuxième, *Vota animæ sanctæ;* le troisième, *Suspiria animæ amantis.* Ce sont divers passages de l'Ecriture mis en action, et exprimés par des emblèmes qui en rendent le sens plus perceptible, et le souvenir plus durable. L'auteur commente ces passages par de longues paraphrases en vers élégiaques qui semblent contraster un peu avec l'onction et la simplicité sublime de ses divins modèles. Il versifie assez bien, il est même souvent poëte ; mais il n'est pas inspiré de la muse de David. On a encore de lui : *Obsidio Bredana ductu Ambros. Spinolæ perfecta*, Anvers, 1629, in-fol., fig., 5 à 7 fr. Il avait été présent à ce siége formé par le célèbre Ambroise Spinola en 1625. Cet ouvrage a été traduit en français par Phil. Chiflet; *De prima scribendi origine et universa rei litterariæ antiquitate*, Traj. ad Rhen., 1738, in-8, 8 à 9 fr.; ouvrage savant et très-bien écrit.

HUGO (Charles-Louis), lorrain, chanoine prémontré, docteur en théologie, abbé d'Estival, évêque de Ptolémaïde, né en 1667 à St.-Michel, mourut à Estival en 1739. On a de lui : *Sacri et canonici ordinis præmonstratensis annales*, Nancy, 1734-36, 2 vol. in-fol., 12 à 18 fr., pleines de recherches. On y trouve la description et le plan des monastères, et l'histoire de l'ordre. Quelques inexactitudes font tort à cet ouvrage; la *Vie de saint Norbert, fondateur des Prémontrés*, Luxembourg, 1704, in-4, la meilleure que l'on ait, quoiqu'elle ait essuyé quelques critiques; *Sacræ antiquitatis monumenta*, 1725-31, 2 vol. in-fol. Ce sont d'anciens monuments tirés des archives de l'ordre; *Traité historique et critique de la maison de Lorraine*, Nancy, 1711, in-4. Dom Hugo se cacha sous le nom de *Baleicourt*, pour donner un plus libre cours à sa plume. Cet ouvrage est plein de traits hardis qui déplurent en France : il fut flétri par arrêt du parlement en 1712. L'année d'après, il fit imprimer un autre ouvrage sur la même matière, intitulé : *Réflexions sur deux ouvrages concernant la maison de Lorraine*, 1712, in-12 ; ces deux ouvrages ne se trouvent pas communément rassemblés. On a encore de lui une *Réfutation du système de Faydit*, Luxembourg, 1699, in-12. Ce prélat avait de l'érudition et de la vivacité ; ses ouvrages prouvent l'une et l'autre. Pour avoir une connaissance plus étendue des ouvrages de Hugo, on peut consulter la *Bibliothèque de Lorraine de* dom Calmet, col. 512 et suiv.

HUGUES (saint), né en 1053 d'une famille illustre, évêque de Grenoble en 1080, reçut saint Bruno et ses compagnons, et les conduisit lui-même à la grande Chartreuse. Il mourut en 1132, avec la joie d'avoir donné à l'Eglise une pépinière de saints. On a de lui un *Cartulaire*, dont on trouve des *fragments* dans les *OEuvres posthumes* de Mabillon, et dans les *Mémoires du Dauphiné*.

HUGUES DE CLUNI (saint), né à Semur en Briennois, l'an 1024, était d'une maison distinguée, qui descendait des anciens ducs de Bourgogne. Ayant rejeté les vues d'ambition que sa naissance pouvait lui inspirer, il se consacra à Dieu dans l'ordre de Cluny. Son mérite et sa piété l'en firent élire abbé, après la mort de saint Odilon en 1040.

Il gouverna cette grande famille avec autant de zèle que de prudence. Une mort sainte vint terminer ses travaux en 1109. A l'aide des libéralités d'Alphonse IV, roi de Castille, il fit bâtir l'église qui subsiste encore à Cluny. Cet ordre fut de son temps au plus haut point de sa splendeur, mais il commença à déchoir après sa mort. Il ne nous reste de lui que sept *Lettres* entre un grand nombre qu'il avait écrites; des *Statuts* et *Règlements*, où l'on voit la vie que l'on menait dans le célèbre monastère dont il était le chef, et quelques ouvrages ascétiques, pleins d'onction et de piété. On trouve ces pièces dans la *Bibliotheca Cluniacencis*, pag. 491 et suiv.

HUGUES CAPET, chef de la troisième race des rois de France, était comte de Paris et d'Orléans. La noblesse de sa maison était très-ancienne, et se perdait dans la nuit des temps: il descendait, dit-on, de Charlemagne, et comptait déjà parmi ses aïeux deux rois élus par les suffrages des grands. A cette époque, le pouvoir politique n'était exercé que par les seigneurs vassaux de la couronne, au nombre de huit, savoir: le duc de Gascogne, le duc d'Aquitaine, le comte de Toulouse, le duc de France, le comte de Flandre, le duc de Bourgogne, et le duc de Normandie, duquel la Bretagne relevait. L'héritier légitime de la couronne, Charles, oncle du dernier roi, Louis V et fils de Louis d'Outremer, duc de la Basse-Lorraine, fut exclu sous le prétexte qu'il s'était fait vassal du roi de Germanie, et Hugues-Capet fut proclamé roi de France à Noyon en 987. Battu d'abord par Charles, qui prit Laon, seul domaine de la couronne à cette époque, Hugues s'empara ensuite par trahison, de cette ville, et fit prisonnier Charles et Arnould, archevêque de Reims, parent de Charles. Il les fit conduire à Orléans. Un concile déposa Arnould parce qu'il avait secondé les vues de Charles, après avoir reçu son archevêché de Hugues; mais Rome s'opposa à la décision du concile, et ces débats durèrent jusqu'à la mort de Hugues-Capet. Ce prince fixa sa demeure à Paris, et fit de son palais une église: c'était celle de Saint-Barthélemi, en la Cité. Il mourut en 996, à 57 ans, après en avoir régné dix. Son fils Robert, qu'il s'était associé au trône six mois après son élection, lui succéda.

HUGUES LE GRAND, comte de Paris, appelé aussi *Hugues l'Abbé* ou *Hugues le Blanc*, était fils de Robert, roi de France, et de Béatrix de Vermandois. Il fut surnommé *le Grand* à cause de sa taille et de son courage; *le Blanc*, à cause de son teint, et l'*Abbé*, parce qu'il s'était mis en possession des abbayes de St.-Denis, de St.-Germain-des-Prés, et de St.-Martin de Tours. Il fit sacrer roi à Laon, Louis IV, dit d'Outremer (*voy.* ce nom), en 936; prit Reims, donna du secours à Richard Ier, duc de Normandie, contre le même Louis IV, lui fit en son nom une guerre opiniâtre pour le comté de Laon, qu'il lui fallut enfin céder au roi, et fut créé, par Lothaire son successeur, duc de Bourgogne et d'Aquitaine. Il mourut en 956.

HUGUES, né en 1065, abbé de Flavigny, au commencement du XIIe siècle, s'étant vu enlever son abbaye par l'évêque d'Autun, qui la fit donner à un autre, supplanta à son tour, à l'instigation de l'évêque de Verdun, saint Laurent, abbé du monastère de St.-Vannes, dont il avait été moine, et garda cette dignité jusqu'en 1115; depuis ce temps, son existence est ignorée. Il est auteur d'une *Chronique* en deux parties. La première est peu intéressante, et remplie de fautes; la seconde est très-importante pour l'histoire de l'église de France de son temps. Elle est connue sous le nom de *Chronique de Verdun*. On la trouve dans la *Bibliotheca manuscriptorum* du P. Labbe.

HUGUES DE FLEURY, moine de cette abbaye vers la fin du XIe siècle, a laissé deux livres *De la puissance royale et de la dignité sacerdotale*. Il tâche de marquer les limites des deux pouvoirs, spirituel et temporel, contre les empereurs qui se les arrogeaient tous les deux, et les papes qui semblaient quelquefois toucher au temporel. On le trouve dans le tome 3 des *Miscellanea* de Baluze; une petite *Chronique*, publiée par Duchesne, depuis 996 jusqu'en 1109, Munster, 1638, in-4. Elle est courte, mais bien digérée, et contient en peu de mots beaucoup de choses. Ce moine est encore surnommé *de Sainte-Marie*, du nom d'un village dont son père était seigneur. Il mourut vers l'an 1120. Le style de cet auteur est clair, précis et plus pur que la plupart des ouvrages composés à la même époque.

HUGUES DES PAYENS, de la maison des comtes de Champagne, uni avec Geoffroi de St.-Oldemar, et sept autres gentilshommes, institua l'ordre des Templiers, et en fut le premier grand maître. Ces neuf chevaliers se consacrèrent au service de la religion en 1118, entre les mains de Gormond, patriarche de Jérusalem, promettant de vivre dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté. Le premier devoir qui leur fut imposé par les évêques était de garder les chemins, pour la sûreté des pèlerins. Comme cette nouvelle milice n'avait ni église ni logement, Baudouin II, roi de Jérusalem, leur accorda un appartement dans le palais qu'il avait auprès du temple; de là leur vint le nom de *Templiers*. Saint Bernard leur donna une *règle* approuvée par le concile de Troyes en 1128. Elle leur prescrivait l'habit blanc, et la croix rouge, la récitation de l'office divin, l'abstinence les lundis et mercredis, et presque toutes les observances monastiques. Deux siècles après leur fondation, ces chevaliers, qui faisaient vœu de combattre pour J.-C., furent accusés de le renier, et l'ordre fut aboli en 1312. (*Voy.* MOLAY.) Hugues des Payens mourut en 1136, regretté de tout ce qu'il y avait de chrétiens zélés en Palestine.

HUGUES DE SAINT-VICTOR, chanoine régulier de la maison de ce nom, à Paris, y professa la théologie avec tant d'applaudissement, qu'on l'appela un *second Augustin*. Les uns le font saxon, et disent qu'il embrassa la vie religieuse à Hamersleben en Saxe; d'autres prétendent qu'il était d'Ypres. Il mourut à Paris en 1140, à 44 ans. Ses ouvrages, écrits avec beaucoup de force et de dignité, ont été imprimés à Cologne, 1617, 3 vol. in-fol.; c'est la

bonne édition. On les a réimprimés à Rouen en 1648, 3 vol. in-fol. Ils contiennent un grand nombre de pièces qu'on lui a attribuées mal à propos, comme l'a prouvé Casimir Oudin dans son *Commentaire des écrivains ecclésiastiques*, tom. 2. Les traités *De arrha animæ* et *De sapientia Christi*, sont certainement de Hugues. Ch. G. Derling a publié une dissertation *De Hugone a Sancto-Victore*, Helmstadt, 1745, in-4.

HUGUES D'AMIENS, archevêque de Rouen, un des plus grands et des plus savants prélats de son siècle, mourut en 1164. On a de lui trois *Livres* pour prémunir son clergé contre les erreurs de son temps, et quelques autres ouvrages. On trouve les premiers à la fin des OEuvres de Guilbert de Nogent, publiées par dom d'Achery; et les autres dans les Collections de dom Martenne et Durand.

HUGUES DE BERCY, poëte provençal du XIIIe siècle, est le premier qui nous ait laissé une description de la boussole, dans un poëme intitulé *Bible Guyot*, satire où il décrit les vices de son siècle. Il compare le pape à l'étoile polaire, autour de laquelle tournent toutes les autres étoiles, et qui fixe les regards par sa dignité immobile : sur quoi il parle de l'aiguille aimantée, qui regarde constamment cette étoile, et décrit la boussole telle qu'elle est aujourd'hui. (*Voy.* GIOJA.)

HUGUES DE SAINT-CHER, ainsi nommé parce qu'il vint au monde près de l'église de ce nom, aux environs de Vienne en Dauphiné; dominicain du XIIIe siècle, docteur de Sorbonne, cardinal prêtre du titre de Sainte-Sabine, reçut la pourpre des mains d'Innocent IV en 1244. Ce pape et Alexandre IV son successeur le chargèrent des affaires les plus épineuses. Ce fut pour lui une occasion de faire éclater sa sagesse, sa modération, son esprit, sa fermeté. Il mourut à Orviette en 1263. On lui fit une épitaphe dans laquelle on disait qu'*à sa mort la sagesse avait souffert une éclipse*. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture; le plus important est une *Concordance de la Bible*, Cologne, 1684, in-8. Hugues de St.-Cher a la gloire d'avoir imaginé le premier ce genre de travail, par le moyen duquel on trouve sans peine tel passage de l'Ecriture qu'on souhaite : en quoi il a rendu un service essentiel aux théologiens, aux prédicateurs, et à quiconque s'occupe de la lecture et de l'étude des Livres saints. On a encore de lui : *Speculum Ecclesiæ*, Paris, 1480, in-4. On a réuni ses *œuvres*, Lyon, 1645, 8 vol. in-fol.

HULDRIC (Jean-Jacques), ministre protestant, né à Zurich en 1683, mort en 1731, était un homme savant. Il publia : *Historia Jeschuæ Nazareni, hebr. et lat. cum notis*, Lugd.-Bat., 1705, in-8, 3 à 5 fr. Huldric la tira d'un vieux manuscrit hébreu, la traduisit en latin, et l'enrichit de notes qui font voir la fausseté et le ridicule des contes juifs, touchant le divin fondateur du christianisme. Il a donné encore au public *Miscellanea Tigurina*, 3 vol. in-8. Zimmermann a écrit sa *vie;* elle se trouve dans un recueil de pièces imprimé à Zurich, 1732, in-4.

HULLIN-DE-BOISCHEVALLIER (Louis-Joseph), conseiller référendaire honoraire de 1re classe à la cour des comptes, né en 1742, s'est fait connaître d'une manière très-distinguée comme naturaliste et comme historien; il est mort à Paris en 1823, après avoir publié : *Répertoire*, ou *Almanach historique de la révolution française, depuis l'ouverture de la première assemblée des notables, jusqu'à la paix générale en* 1802, Paris, 1798-1803, 5 vol. pet. in-12; *Répertoire historique de l'empire français, depuis le rétablissement du culte et la paix d'Amiens, jusqu'au traité de Tilsitt, faisant suite au Répertoire* ou *Almanach historique de la révolution française*, c'est la sixième partie de l'ouvrage précédent, Paris, 1807, pet. in-12. Hullin a laissé en outre quelques autres ouvrages en manuscrit.

HULOT (Henri-Louis), né en 1757, à Avenay, mort à Reims en 1823, fut professeur de théologie dans le séminaire et dans l'université de ce diocèse. En 1791, il refusa le serment, résida tour à tour dans les Pays-Bas et en Allemagne, et passa environ trois ans à Gand, où il fut grand vicaire de l'évêque prince de Lobkowitz. De retour en France, il fut curé, puis chanoine et grand vicaire de Reims. On a de lui notamment la *Collection des Brefs de Pie VI*, Augsbourg, 1796; *Salisburgensis cujusdam religiosi* (l'augustin San-Rieler) *delecta castigatio seu vindiciæ cleri gallicani exulis*, 1800, in-8 : ouvrage qui valut à son auteur un bref très-flatteur de Pie VII; *Gallicanorum episcoporum dissensus innocuus*, Augsbourg, 1801, in-8. Outre ces ouvrages, il en publia un *Sur les antiquités d'Attigny*, qui n'est qu'un extrait d'un plus grand travail sur le même sujet.

HULSEMANN (Jean), savant théologien luthérien, naquit à Esens en Frise, l'an 1602. Après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Hollande, il devint professeur de théologie, et surintendant à Leipzig, et mourut en 1661. Son principal ouvrage est une *Relation*, en allemand, du *Colloque de Thorn*, où il avait été envoyé en 1645, à la tête des luthériens, et dont il donne, comme on l'imagine bien, l'avantage à son parti.

HULSIUS (Levinus), natif de Gand, s'est rendu célèbre par ses connaissances dans la géographie, les mathématiques, et dans la science des médailles. On a de lui : XII *Cæsarum ac* LXIV *ipsorum uxorum ac parentum effigies ex antiquis numismatibus*, Francfort, 1596, in-4; *Series numismatum imperatorum Rom., a Julio Cæsare ad Rudolphum II*, ibid., 1003 : ces recueils sont rares; *Transylvaniæ, Moldaviæ et Valachiæ descriptio; Chronologia Hungariæ, etc., usque ad annum* 1597; *De usu quadrati et quadratis geometrici*, etc. Il mourut à Nuremberg en 1665.

HUMBERT II, dernier dauphin de Viennois, né en 1312, succéda en 1332 à Guigues VIII, son frère. Il épousa en 1333 Marie de Baux, alliée à la maison de France, dont il n'eut qu'un fils unique. Le chagrin qu'il ressentit de la mort de cet enfant, et le ressentiment qu'il conserva des affronts que

lui avait fait essuyer la maison de Savoie, lui inspirèrent la résolution de donner ses états à celle de France. Cette donation, faite en 1343 au roi Philippe de Valois, fut confirmée en 1349, à condition que les fils ainés des rois de France porteraient le titre de dauphins. C'est ainsi que le Dauphiné fut réuni à la couronne. Philippe donna à Humbert, en reconnaissance de ce bienfait, 40 mille écus d'or et une pension de dix mille livres. Ce prince entra ensuite dans l'ordre des dominicains. Le jour de Noël 1351, il reçut tous les ordres sacrés, successivement aux trois messes, des mains du pape Clément VI. Ce pontife le créa patriarche d'Alexandrie, et lui donna l'administration de l'archevêché de Reims. Humbert passa le reste de ses jours dans le repos et dans les exercices de piété, et mourut à Clermont en Auvergne, en 1355. Il fut bon religieux et bon évêque. Allard a écrit son *histoire*, Grenoble, 1688, in-12; on peut encore consulter l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par Tournon, tome 2. Il s'était distingué dans la guerre des Croisades, et avait établi à Grenoble un conseil de justice qui donna naissance au parlement du Dauphiné : il fonda aussi dans cette ville une université. — Il ne faut pas le confondre avec HUMBERT DE ROMANS, cinquième général des dominicains, qui succéda en 1254 au P. Jean le Teutonique, et qui mourut le 14 juillet 1277. On a de lui une *Lettre sur les vœux de religion*, imprimée en Allemagne dès le XVe siècle, et à Haguenau l'an 1508. On lui attribue aussi *De eruditione religiosorum;* mais ce traité est du P. Peraldus, dominicain. Possevin croit qu'il est l'auteur du *Dies iræ*, que d'autres attribuent au cardinal Malabranca. On peut voir diverses opinions sur ce sujet, dans les *Notes* de Merati sur Gavandus, partie 1re, titre 5.

HUMBERT (Pierre-Hubert), savant et pieux ecclésiastique, naquit en 1685 ou 1686, au village de Vanclans près de Nods, département du Doubs, de cultivateurs honnêtes, chargés d'une nombreuse famille. Ses parents ne négligèrent rien pour l'instruction chrétienne de leurs enfants, et le jeune Humbert fit avec distinction ses cours d'humanités, de philosophie et de théologie. S'étant voué particulièrement à la prédication, il prêcha, lorsqu'il n'était encore que sous-diacre, dans une assemblée de prêtres et de jeunes ecclésiastiques à Besançon, et son discours, goûté par tout son auditoire, annonça un talent peu commun. En 1714, lorsqu'il n'était point encore prêtre, Humbert fut associé aux missionnaires de Besançon connus sous le nom de *missionnaires de Beaupré*, et il devint plus tard supérieur de cette maison, à laquelle il fut attaché jusqu'à sa mort arrivée à Beaupré en 1779, à l'âge de 92 ans. Apôtre zélé de son pays, il consacra particulièrement son talent aux habitants des campagnes. Cependant il parut souvent aussi dans les villes de la province, et prêcha fréquemment dans les retraites ecclésiastiques. Humbert avait en prêchant un genre qui n'appartenait qu'à lui : il persuadait les esprits les plus incrédules par sa dialectique puissante, et plaisait toujours par les images gracieuses dont il se servait pour fixer l'attention de ses auditeurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : la *Vie chrétienne,* 1752, in-12; *Pensées sur les vérités les plus importantes de la religion*, 1753, in-12; *Règle de conduite pour la jeunesse*, 1753, in-12; *Plan de réforme pour le Missel*, 1758, in-12, et *Cantiques à l'usage des missions*. Les *Pensées sur les vérités de la religion* ont d'abord paru sous le titre d'*Instructions sur les principales vérités de la religion* adressées par M. l'évêque de Toul à son diocèse; il ne faut pas les confondre avec les *Instructions sur les fonctions du ministère pastoral*, adressées aussi par M. l'évêque de Toul, Drouas-Boussey, à son diocèse : ce dernier ouvrage est de M. Drouhart, supérieur du séminaire de Besançon, 1772, 5 vol. in-8. L'ouvrage d'Humbert a été réimprimé en 1826 par la société catholique des bons livres : un ecclésiastique de Besançon y a fait d'importantes additions. Le P. Humbert a encore publié : des *Instructions abrégées sur les devoirs et les exercices du chrétien;* des *Instructions sur les égarements de l'esprit et du cœur humain, et sur les vertus nécessaires au salut*. Tous ses ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois. Il a laissé en manuscrit : un *Avis important aux ecclésiastiques et aux confesseurs sur les vertus de leur état*, etc., qui a reçu l'approbation de l'ordinaire et qui devait paraître, si à la même époque l'abbé Pochard, supérieur du séminaire de Besançon, n'eût publié sur le même sujet un excellent ouvrage; une *Histoire de la communauté des missionnaires de Beaupré;* quelques *Sermons;* des *Cantiques;* des *Noëls*.

HUMBOLDT (Charles-Guillaume) diplomate et philologue allemand, né à Postdam en 1767, mort en 1835, fut, en février 1814, un des plénipotentiaires des puissances alliées qui se réunirent à Châtillon-sur-Seine pour y traiter de la paix avec la France. Nommé, à la fin de 1815, ambassadeur extraordinaire à la cour de Vienne, il fut envoyé à Francfort au mois de juillet de la même année pour les négociations relatives aux arrangements territoriaux, et chargé d'assister à la diète de la confédération germanique. On a de lui : une traduction en allemand de *Pindare* et une autre de l'*Agamemnon* d'Eschyle, dans laquelle, par un tour de force vraiment extraordinaire, il rend l'original non-seulement vers pour vers, mais encore mot pour mot; *Recherches sur la langue basque*, dont il publia un vocabulaire, d'environ 600 mots, dans le tome IV du *Mithridates* d'Adelung, continué par Vater, Berlin, in-8; *Traité des Gérondifs*, en *tva* et en *ya*, dans la *Bibliothèque Indienne* de Schlegel, etc.

HUME (David), né en 1711 à Edimbourg en Ecosse, d'une famille noble, mais peu riche, fut d'abord destiné au barreau; mais ne possédant le talent de la parole qu'à un degré médiocre, il quitta la jurisprudence pour cultiver la littérature et la philosophie du jour. Il eut en 1746 la place de secrétaire du général St.-Clair, qu'il accompagna dans l'expédition du port de Lorient. Il fut attaché au lord Herford, pendant son ambassade à la cour

de France, en 1765; et, sous le ministère du général Conwai, il obtint l'emploi de sous-secrétaire. Enfin il renonça entièrement aux affaires publiques pour se livrer à une vie douce et indépendante. Il mourut en 1776. Le désir de la renommée littéraire le dominait, et il lui sacrifia tous les genres de principes et de vérités. On a de lui : *Traité sur la nature humaine*, qui parut en 1737. Hume, avide de renommée, ne l'avait composé que pour se faire remarquer; mais, comme il le dit lui-même, « l'ouvrage tomba au sortir de la presse, et mourut » en naissant, sans avoir même excité un murmure » parmi les dévots. » *The philosophical Works, now first collected,* Edinburgh, 1826, 4 vol. in-8, 45 à 50 fr.; seule édition complète de ses ouvrages philosophiques, pleins de réflexions absurdes et de sophismes contre les dogmes fondamentaux de la religion; *History of England,* Lond., 1770, 8 vol. in-4, 120 à 150 fr. et plus, en gr. pap.; ibid., 1802, 8 vol. gr. in-8, fig., 80 fr., gr. pap., 150 fr.; ibid, 1803, 10 vol. in-8, 150 fr., gr. pap., 300 fr.; *The same, with the continuation by Smollett*, Edinburgh, 1805, 13 v. in-8, port., 150 fr.; London, 1812, 13 vol. gr. in-8; ibid., 1806, 10 vol. gr. in-fol., fig. Cette magnifique édition publ. en 70 cah. est ornée de plus de 200 belles gravures; elle a coûté aux souscripteurs 1764 fr., Oxford, 1826, 13 vol. in-8, fig.; Lond., 1828, 20 vol. pet. in-12, fig. C'est un ouvrage où l'on désirerait plus d'exactitude, de véracité et d'impartialité, surtout en ce qui concerne les cruautés de Henri VIII, d'Elisabeth et de Jacques contre les catholiques. Elle est d'ailleurs écrite d'une manière assez désagréable, d'un style dur et repoussant. Aussi ne réussit-elle pas d'abord; et, dans les premiers mouvements de sensibilité, l'auteur prit la résolution de se retirer dans quelque ville de province en France, de changer de nom, et de renoncer pour jamais à la gloire littéraire; mais les philosophistes y ayant reconnu leurs maximes et leurs petits artifices, eurent soin de lui donner de la vogue. Ce qui prouve surtout la mauvaise foi de l'écrivain, c'est l'assurance avec laquelle il répète les calomnies de Buchanan contre Marie Stuart, que Cambden, quoique partisan et protégé d'Elisabeth, a franchement défendue contre l'iniquité de sa bienfaitrice. G. Berkeley-Mitchell en a donné une édition, dans laquelle il a retranché tout ce qui était contraire à la religion chrétienne, 1816, 8 vol. in-8. L'histoire de Hume a été traduite en français par Mme Belot et l'abbé Prévôt, Paris, 1760-65, 7 vol. in-4, 42 à 48 fr., gr. pap., 60 à 84 f. L'édition en 18 vol. in-12 vaut de 40 à 50 fr. Cette traduction a le désavantage d'avoir été faite sur la première édition anglaise. On a publié en 1819 et 1820, en 16 vol. in-8, 88 fr., pap. vél., 176 fr., avec la continuation de Smollett, une nouvelle édition de cette traduction, revue, corrigée, et en plusieurs endroits purgée d'erreurs graves et capitales. Campenon a revu les traductions de Mme Belot et de l'abbé Prévôt, Paris, 1819-22, 22 vol. in-8, ibid., 1825-27, 21 vol. in-8. Ces deux éditions coûtaient 5 fr. le vol.; mais ce prix a subi une réduction. Les autres ouvrages de Hume sont : *Essays and treatise on several subjects*, London, 1768, 2 vol. gr. in-4, 24 à 30 fr., ou 2 vol. in-8, 12 à 15 fr.; Strasbourg, 1796, 4 vol. in-8, 16 fr.; *Histoire naturelle de la religion, trad. de l'angl. par de Mérian*, Amsterd., 1759, in-8; *Essays on suicide and the immortality of the soul*, Strasbourg, 1799, in-8, 2 fr. Tous ces écrits ont été réfutés, et notamment celui sur la *Nature humaine.* Hume, ami de Jean-Jacques Rousseau, l'emmena avec lui en Angleterre, et lui avait obtenu une pension du roi Georges III; mais l'orgueilleux Genevois se croyant humilié par les bienfaits de Hume, le quitta brusquement et lui écrivit une lettre insolente, qui donna lieu à une polémique de pamphlets de part et d'autre, où la *tolérance philosophique* ne jouait pas le rôle principal. En réponse à la lettre de Rousseau, Hume publia d'abord son exposé *de la Contestation qui s'est élevée entre Hume et J.-J. Rousseau.* Préludant aux *Confessions* de son ancien ami Jean-Jacques, le philosophe Hume ne manque pas de se glorifier des faveurs des dames : il assure *n'avoir pas lieu d'être mécontent de la manière dont il en a été traité.* Cet éloge historique, fait par Hume lui-même, finit par une lettre d'un de ses amis, qui déclare que Hume *est l'homme le plus parfait et le plus vertueux que la nature humaine puisse produire.* Leland a consacré six lettres de son *Examen des déistes* à exposer et à confondre les diverses erreurs de Hume. « Il relève sa mauvaise foi, dit un auteur, » et fait ressortir ses artifices. » Hume est en effet un des écrivains incrédules les plus dangereux; il attaque rarement de front. Sa métaphysique subtile tend à saper la religion. Il affecte beaucoup de calme et d'impartialité, mais on s'aperçoit que son sang-froid cache beaucoup de malice; il étend les nuages de son scepticisme sur l'existence de Dieu, le libre arbitre, l'immortalité de l'âme, et il justifie le suicide. La vertu, selon lui, ne consiste que dans l'approbation générale; et, fort de cette découverte, il donne ce nom à l'éloquence, au goût, et même à la force. Hume a laissé quelques ouvrages posthumes : tels sont des *Dialogues sur la religion naturelle*, trad. en franç., Edimbourg, 1779, in-8, et sa *vie*, composée par lui-même, dont on a imprimé une traduction française, par Suard, à Paris, 1777, in-12. C'est le fruit d'un égoïsme qui, dans un autre temps, n'aurait pas paru bien philosophique, mais qui est devenu le caractère de la philosophie du jour. On y voit une morgue insultante contre les critiques de ses ouvrages, un étalage puéril des suffrages qu'il a obtenus, et enfin de ces petits détails personnels qu'une âme tant soit peu forte ne se permet jamais. (*Voy.* la fin de l'article Adrien, empereur.)

HUMILITÉ (sainte), née à Faenza en 1226, d'une bonne famille; ayant engagé son mari à vivre dans la continence, elle fonda, 9 ans après son mariage, les *religieuses de Vallombreuse*, et mourut en 1310. Elle était parvenue à cet âge malgré les austérités extraordinaires qu'elle avait pratiquées.

HUMMEL (Jean-Népomucène), célèbre compositeur allemand, né à Presbourg en 1778, mort

en 1837, reçut de son père les premières leçons de l'art musical, travailla ensuite pendant deux ans sous la direction de Mozart, et termina son éducation en parcourant successivement les principaux états de l'Europe. De retour en Allemagne après 6 ans d'absence, il étudia la composition sous Albretschberger et Salieri, entra d'abord au service du prince Nicolas Esterhazy, accepta en 1816 la place de maître de chapelle du roi de Wurtemberg, et passa en 1820, avec le même titre, à la cour du grand-duc de Weimar. On a de lui un grand nombre de *messes*, *symphonies*, *concertos* et *sonates* pour le piano, *trio* pour divers instruments; plusieurs opéras et ballets dont les principaux sont: *Malthide de Guise; Maison à vendre; L'anneau magique; Hélène et Pâris; Sapho,* etc.

HUMPHREY (Laurent), théologien anglais, né à Newport-Pagnell, dans le comté de Buckingham, vers 1527, mourut doyen de Winchester en 1590. Il était fort versé dans les matières théologiques, et il serait parvenu aux premières dignités, si son attachement au calvinisme ne l'en avait fait éloigner. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse et de littérature. On trouve dans les premiers bien des calomnies contre l'Eglise romaine, dans les autres, il y a peu de goût et de philosophie. Les principaux sont: *Epistola de græcis litteris, et Homeri lectione et imitatione*, imprimée à la tête de la *Cornucopia* d'Adrien Junius, Bâle, 1558, in-fol.; *De religionis conservatione et reformatione, deque primatu regum*, ibid., 1559, in-8; *De ratione interpretandi auctores*, ibid., 1559, in-8; *Optimates, sive de nobilitate, ejusque origine*, ibid., 1560, in-8.

HUNÉRIC II, roi des Vandales en Afrique, succéda à son père Genséric en 477. Ce prince était infecté des erreurs de l'*arianisme*. Cependant il ne se déclara pas d'abord contre les catholiques, et Alexandre, ambassadeur de Valentinien III, dont Hunéric avait épousé la fille, obtint de ce dernier le rétablissement du siége épiscopal de Carthage, vacant depuis 24 ans. Ce fut Eugène qui l'occupa, et ses travaux apostoliques eurent un si grand succès, qu'ils éveillèrent la jalousie des *ariens*. Ceux-ci excitèrent Hunéric à persécuter les catholiques de la manière la plus emportée et la plus barbare. Il bannit 4,966 ecclésiastiques; il publia divers édits contre eux, et fit mourir jusqu'à 40,000 catholiques par des tourments inouïs, à la persuasion des évêques ariens. Parmi les tortures qu'on inventa dans cette occasion, on remarque la barbare pratique, qu'on retrouva onze siècles après chez les sauvages du Nouveau-Monde, d'arracher la chevelure. On employait pour ce supplice une espèce de tourniquet en bois, auquel on attachait les cheveux de la victime, qui souvent perdait les yeux, et plus souvent encore la vie. Théodoric, frère d'Hunéric, ses enfants, le patriarche des ariens, et tous ceux contre lesquels il avait conçu quelques soupçons, furent les victimes de sa cruauté: il employait indifféremment le fer et le feu pour la satisfaire. On connait l'histoire incontestable de ces martyrs qui continuèrent à parler après qu'il leur eût fait couper la langue. (*Voy.* VICTOR DE VITE.) Ce furieux mourut la huitième année de son règne, l'an 484. Victor de Vite dit qu'il fut mangé des vers qui sortaient de toutes les parties de son corps. Grégoire de Tours écrit qu'étant entré en frénésie, il se mangea les mains. Isidore ajoute que ses entrailles sortaient de son corps, et qu'il eut la même fin qu'Arius, dont il avait voulu établir la secte par tant de massacres. On ne peut nier que ce tyran ne méritât de mourir d'une mort horrible; et il est facile de concilier ces différents récits, en supposant que Hunéric fut frappé à la fois de ces maux divers, qui n'ont entre eux aucun genre d'opposition, et qui s'accordent au contraire très-naturellement.

HUNGARIA (Bernardin de), ainsi nommé parce qu'il était du royaume de Hongrie, se fit capucin, et passa en qualité de missionnaire en Afrique. Il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle, dans le royaume de Loango, et eut la satisfaction de voir ses travaux couronnés de grands succès: il baptisa le roi et la reine de cette vaste contrée. Ses missions ne se bornèrent pas à cette province, il pénétra fort avant dans l'intérieur de l'Afrique, pour gagner des âmes à J.-C. Revenu à Loango, il y mourut en 1664. On a de cet homme apostolique l'*Histoire de son voyage et de sa mission*, avec une *Relation des mœurs des habitants du Loango*. L'abbé Proyart a donné une *Histoire de ce pays,* Paris, 1776, in-12, réimprimée en 1816, in-8 et in-12.

HUNIADE (Jean-Corvin), vaivode de Transylvanie, et général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, naquit au commencement du XVe siècle, et fut un des plus grands capitaines de son temps. Il descendait, du côté de son père, des célèbres Valériens, patriciens de Rome, et, du côté de sa mère, il avait pour aïeux des empereurs de Constantinople. Il fit ses premières armes dans les guerres d'Italie, et Commines, dans ses *Mémoires,* le préconise sous le nom du chevalier *Blanc de Valakié*. Ladislas, roi de Pologne, dut à ses soins et son crédit (en 1440) la couronne élective de la Hongrie. Il combattit en héros contre les Turcs, et gagna des batailles importantes en 1442 et 1445, contre les généraux d'Amurat, qu'il obligea de se retirer de devant Belgrade, après un siége de 7 mois. Il ne signala pas moins son courage l'année d'après, à la bataille de Varna, où Ladislas fut tué, et qui fut si fatale à la chrétienté. Nommé gouverneur et régent de la Hongrie, il rendit son nom si redoutable aux Turcs, que les enfants même de ces infidèles ne l'entendaient prononcer qu'avec frayeur, et l'appelaient *Janius laen*, c'est-à-dire *Jean le scélérat*, ou *Jean le Diable*. Il fut néanmoins vaincu par les Turcs en 1448; mais il eut plus de bonheur dans la suite. Il empêcha Mahomet II de prendre Belgrade, que ce sultan avait assiégée l'an 1456; et il mourut à Zemplin le 10 septembre de la même année. Attaqué d'une fièvre ardente, il demanda les sacrements avec une foi vive; et, rempli de sa force accoutumée jusqu'en expirant, il se fit porter à l'église pour y recevoir le saint viatique,

disant qu'il n'était pas convenable que le maître vînt trouver le serviteur. Jean Capistran, son admirateur sincère et son ami fidèle en toutes les rencontres, ne le quitta point dans ses derniers moments, et le soutint par de tendres exhortations. Il fit son *Eloge funèbre*, d'un style qui annonce l'affliction la plus profonde. Toute l'Europe fut inconsolable de la mort de ce héros. Le pape Calixte III l'apprit en versant des larmes, et célébra pour lui le saint sacrifice avec la plus grande solennité dans la basilique de Saint-Pierre. Mahomet parut affligé lui-même, et dit, les yeux tristement baissés : « Jamais prince, depuis qu'il est des » hommes, n'eut de capitaine semblable, et je n'ai » plus sur qui je puisse venger dignement la honte » de ma défaite. » Hunlade laissa deux fils, dont le plus jeune devint roi de Hongrie.

HUNNAEUS (Augustin), né à Malines en 1522, s'appliqua aux langues savantes, fut professeur en théologie et chanoine de Saint-Pierre, docteur et lecteur de l'université de Louvain, où il mourut en 1577. Il écrivait bien en latin, et possédait les langues grecque et hébraïque. Il travailla à débarrasser la philosophie de l'école du barbarisme qui l'enveloppait. Nous avons de lui plusieurs ouvrages sur cette science. Il a donné aussi quelques *Editions* de la Somme de saint Thomas, revues sur des manuscrits fort anciens; la meilleure est celle d'Anvers, 1575, 4 vol. in-fol. Le travail de Hunnæus a beaucoup aidé ceux qui ont publié le même ouvrage depuis. Cet auteur a eu part à l'édition de la *Polyglotte* d'Anvers.

HUNNIUS (Gilles), ministre luthérien de Wittemberg, mort en 1603, à 53 ans, a beaucoup écrit contre les calvinistes. On cite surtout son *Calvinus judaizans*, Wittemberg, 1595, in-8, 3 à 4 fr.

HUNNOLD (François), né dans le pays de Nassau, entra chez les jésuites, et se distingua par ses *Sermons*, qui sont peut-être les meilleurs parmi ceux qui ont été faits en Allemagne vers le commencement du XVIIIe siècle. Ils sont en 6 vol. in-fol., d'abord imprimés à Cologne et à Augsbourg. Les éditions en ont été multipliées dans différentes provinces de l'Allemagne. On lui reproche de s'écarter quelquefois des plans qu'il annonce, et de ne choisir pas toujours bien les exemples qu'il apporte en preuve des vérités qu'il avance. Il mourut à Trèves en 1746.

HUNT (Henri), célèbre radical anglais, né en 1773 dans le comté de Witts, mort en 1835, se signala de bonne heure par la fougue d'un caractère indépendant et ennemi de toute autorité. Après un grand nombre d'écarts de jeunesse terminés par un mariage contracté contre le gré de ses parents, une provocation en duel, adressée à lord Bruce, commandant d'un corps dans lequel il avait pris du service, lui attira une condamnation à 6 semaines de prison et à 100 liv. sterl. d'amende. Pendant sa détention il fit connaissance avec Waddington et Clifford qui lui communiquèrent leurs vues de réforme politique, et le gagnèrent au parti radical dont il se montra depuis cette époque un des plus ardents champions. Devenu bientôt l'un des orateurs les plus populaires du parti, on le vit, dans l'ardeur de son zèle, parcourir les grandes villes de l'Angleterre, réunir partout le peuple sur son passage, et le haranguer avec toute la véhémence dont il était capable. Une réunion politique qui eut lieu à Manchester en 1819, acquit à Hunt une grande célébrité. Le gouvernement anglais fut obligé d'employer la force armée pour dissiper cette assemblée dans laquelle 14 personnes périrent et 600 environs furent blessées. Arrêté à cette occasion, sous la charge de conspiration, et traduit quelques mois après aux assises d'York, il fut condamné à 2 ans et demi de prison, à 1000 liv. sterl. d'amende, et tenu de donner caution pour sa bonne conduite pendant 5 ans. Cette longue détention ne fit qu'ajouter au crédit dont il jouissait parmi les radicaux, et lui valut, à son retour à Londres, au mois de novembre 1822, une bruyante ovation populaire. Après avoir échoué 4 fois dans sa candidature pour la chambre des communes, Hunt parvint enfin à entrer au parlement; mais son éloquence y produisit peu d'effet, et vers les derniers temps de sa vie il parut se détacher peu à peu des radicaux pour se rapprocher des whigs modérés.

HUNTER (John), célèbre chirurgien, né en 1728 à Long-Calderwood, en Ecosse, mort en 1793, s'est placé par ses découvertes et par ses observations au rang des premiers anatomistes et des premiers pathologistes de l'Europe. Ses travaux sur l'anatomie comparée, ses recherches sur les plaies causées par des armes à feu, sur la rage, sur la nature et la maladie des dents, enfin la formation d'un cabinet précieux en objets d'histoire naturelle et d'anatomie, lui ont mérité d'être membre de la société royale de Londres et de la société des chirurgiens, inspecteur général des hôpitaux, chirurgien du roi et chirurgien en chef de l'armée, etc. On a de lui : *Histoire naturelle des dents humaines*, etc., 1771, in-4 ; 2e partie, 1778 ; *Traité sur les maladies honteuses*, 1786, in-4 ; *Observations sur certaines parties de l'économie animale*, 1786, in-4 ; *Traité sur les maladies qui règnent entre les tropiques*, 1790, in-8 ; *Observation sur les maladies de la Jamaïque*, 1791, in-8 ; *Traité sur les plaies d'armes à feu*, in-4, 1794.

HURAULT (Philippe), comte de Chiverni (on dit aussi *Chéverni*), conseiller au parlement de Paris, ensuite maître des requêtes de l'hôtel, épousa une fille du président de Thou. Ce magistrat lui céda la charge de chanceller du duc d'Anjou, qui étant monté sur le trône de France sous le nom de Henri III, le nomma garde des sceaux en 1578. Ses liaisons avec les ligueurs le firent disgracier dix ans après; mais Henri IV le rappela. Ce ministre mourut en 1599, à 72 ans, avec la réputation d'un homme de bien. Il a laissé des *Mémoires*, écrits avec une impartialité rare dans ces temps de divisions et de troubles. Ils sont connus sous le nom de *Mémoires d'état de Chiverni*. La meilleure édition est celle de 1636, in-4. On lit dans le même volume des *Instructions politiques et morales*, qui sont plus estimées *que les Mémoires*.

HURÉ (Charles), d'abord professeur d'huma-

nités dans l'université de Paris, ensuite principal du collége de Boncourt, naquit à Champigny-sur-Yonne, d'un laboureur, en 1639, et mourut en 1717. Nous avons de lui : un *Dictionnaire de la Bible*, 1715, 2 vol. in-fol., beaucoup moins parfait et moins étendu que celui de dom Calmet; une *Edition latine* du nouveau Testament, avec de courtes notes, 2 vol. in-12; la *Traduction française du nouveau Testament*, et de *ses notes latines*, augmentées, Paris, 1702, 4 vol. in-12. Cette traduction est celle du P. Quesnel, un peu retouchée; *Grammaire sacrée*, ou *Règles pour entendre le sens littéral de l'Ecriture sainte*, Paris, 1707, in-12. Quoique Huré fût lié avec les partisans de Jansénius, il n'adoptait point leurs opinions sur tous les points.

HURTADO de Mendoza (Gaspard), né en 1575 à Mondejar, reçut le bonnet de docteur en théologie à Alcala, et se fit ensuite jésuite à l'âge de 32 ans. Il enseigna la théologie à Murcie, à Madrid et à Alcala. Etant à la cour de Madrid, il y produisit de grands fruits par ses discours et par sa piété. Il mourut à Alcala, doyen de la faculté de théologie, l'an 1647. On a de lui une *Théologie* en 8 vol.

HURTADO de Mendoza (Thomas), célèbre théologien de Tolède, enseigna à Rome, à Alcala et à Salamanque, avec beaucoup de réputation, et mourut en 1659. On a de lui une *Philosophie selon la doctrine de saint Thomas*, production peu estimée. On fait plus de cas de ses *Resolutiones orthodoxo-morales*, Cologne, 1653, in-fol. Il est encore auteur d'un traité *De unico martyrio*, contre celui *De martyrio per pestem* du jésuite Théophile Raynaud, qui lui répondit en soutenant que si la charité a ses martyrs comme la foi, celui qui prodigue sa vie au service des pestiférés mérite également le nom de martyr; c'était cependant dans le fond une question de mots qui ne touchait à rien d'essentiel; car il s'agissait de savoir si la seule mort pour la foi constituait le martyre. Anciennement, ce mot n'était employé qu'en ce cas; mais l'usage et des raisons d'analogie ont fait reconnaître aussi des martyrs de la justice, de la charité, de la chasteté, etc.

HURTAULT (Maximilien-Joseph), architecte distingué, membre de l'Institut et du jury de l'école des beaux-arts, né en 1765 à Huningue en Alsace, de parents pauvres, vint à Paris où la nécessité de vivre le força d'être tailleur de pierres; ayant fait preuve d'intelligence dans plusieurs occasions, il fut bientôt successivement conducteur de travaux, puis dessinateur pour les constructions, exécutées sous la direction de l'architecte Mique dans les bâtiments de la reine à Trianon (château royal de Versailles) La révolution lui enleva cette place; mais ses connaissances en mathématiques et son talent pour le dessin lui en firent bientôt obtenir une autre. Employé d'abord dans l'administration de la grosse artillerie, il fut ensuite, à la formation de l'école polytechnique, nommé professeur adjoint de cet établissement : enfin il devint inspecteur des salles d'assemblée des conseils des anciens et des cinq-cents. Nous ne pouvons énumérer dans cette courte notice tous les ouvrages de cet habile architecte; mais nous ne saurions passer sous silence la *Galerie de Diane* de ce château, qui tombait en ruines, et à laquelle il rendit l'état de magnificence que l'on y remarque maintenant; le *Jardin* de ce même palais qu'il a dessiné dans le style anglais; la *Fontaine de Diane*, modèle d'élégance, de finesse et de goût, qui est placée dans ce jardin; la *chapelle* qu'il éleva dans la forêt de Fontainebleau, pour servir d'asile aux voyageurs; les *Petits pavillons* de la grille de Sèvres; le *Manége de la rue St.-Honoré*; un *Autel de la rue de la Paix*; sa propre *maison* située dans la rue Richepanse, n° 4, etc. On a admiré à l'exposition de 1818 son *Plan de fontaine*, qui représentait Apollon et les muses. Percier l'avait proposé pour le remplacer dans l'exécution du *Monument que l'on devait élever au duc de Berry*. Hurtault s'en occupait lorsque la mort l'enleva en 1824. Il était membre de l'Institut depuis 1819. En général, tous les ouvrages de cet artiste se font remarquer par le caractère gracieux et noble qu'il a su leur imprimer.

HUSS (Jean) fut ainsi appelé du lieu de sa naissance, Huss ou Hussenetz, en Bohême, où il naquit en 1370 ou 1373, de parents de la lie du peuple, dont le nom n'est pas connu. Ses intrigues autant que ses talents le tirèrent de l'obscurité dans laquelle il était né; la protection d'un puissant seigneur lui valut une brillante éducation. Après avoir été nommé bachelier et maître ès arts en 1393, il devint recteur de l'université de Prague, et confesseur de Sophie de Bavière, épouse de Venceslas, roi de Bohême, sur laquelle il eut beaucoup d'ascendant. L'hérésiarque Wiclef avait débité depuis peu ses erreurs; Jean Hus lut ses livres, et en prit le poison. Il adopta toutes les déclamations du rêveur anglais contre l'Eglise romaine; il prétendit que saint Pierre n'avait jamais été chef de cette Eglise. Il soutint que l'Eglise n'était composée que de prédestinés; que les réprouvés n'en peuvent être les membres, et qu'un mauvais pape n'est pas le vicaire de J.-C. On dénonça ses opinions au pape Jean XXIII, et on le cita à comparaître vers l'an 1411. Il ne comparut point. On assembla cependant le concile de Constance. L'empereur Sigismond, frère de Venceslas, roi de Bohême, l'engagea à aller se défendre dans ce concile. L'hérésiarque bohémien y vint en 1414, avec toute la confiance d'un homme qui n'aurait eu rien à se reprocher. Dès qu'il fut arrivé, les Pères l'entendirent. A la fin de la 2e audience, il offrit de se rétracter, *pourvu qu'on lui apprît quelque chose de meilleur que ce qu'il avait avancé*. Cette proposition cachait un orgueil et une opiniâtreté insurmontables. L'empereur, les princes, les prélats, eurent beau lui demander cette rétractation : caresses, menaces, excommunication, châtiments, rien ne put l'engager à se soumettre. L'hérésiarque, persistant toujours dans ses erreurs, fut condamné, dans la 15e session, à être dégradé, et ses livres à être brûlés. Après la cérémonie de la dégradation, on mit sur sa tête une mitre de papier, haute d'une coudée, en forme pyramidale, sur laquelle on avait peint trois diables avec cette in-

scription : L'HÉRÉSIARQUE. Dès ce moment l'Eglise se dessaisit de lui, et le livra au bras séculier. Le magistrat de Constance, à qui l'empereur l'avait remis, le condamna à expirer dans les flammes. Les valets de ville se saisirent aussitôt de lui, et, après l'avoir fait passer devant le palais épiscopal pour voir brûler ses livres, ils le conduisirent au lieu du supplice. Son obstination l'y suivit : il criait au peuple que *s'il était condamné, ce n'était pas pour ses erreurs, mais par l'injustice de ses ennemis*. Enfin, après qu'on l'eut attaché au poteau, et qu'on eut préparé le bois, l'électeur palatin et le maréchal de l'empire l'exhortèrent encore à se rétracter : il persista; et l'électeur s'étant retiré, on alluma le feu. Un gros tourbillon de fumée, poussée par le vent contre son visage, l'étouffa dans l'instant, en 1415. Ses cendres furent soigneusement ramassées, et on les jeta dans le Rhin, de peur que les sectateurs de ce fou ne les recueillissent pour en faire des reliques. Æneas Sylvius dit que les *hussites* raclèrent la terre dans l'endroit où il avait été brûlé, et qu'ils l'emportèrent précieusement à Prague. Jean Huss laissa des *Commentaires* sur divers morceaux de l'Ecriture sainte, et plusieurs *Traités dogmatiques et moraux*, dont quelques-uns furent écrits pendant sa prison. La conduite du concile à l'égard de cet enthousiaste, muni d'un sauf-conduit de l'empereur, fit beaucoup murmurer dans le temps. Bien des gens en sont encore étonnés aujourd'hui ; mais il faut faire attention que le concile ne décerna contre lui que la dégradation; que tout ce qui s'est fait au delà est l'ouvrage de la puissance civile; que ce sauf-conduit ne lui avait été donné par l'empereur que pour venir se justifier au concile, et à condition de s'y soumettre, si sa doctrine était jugée hérétique, comme Jean Huss le publiait lui-même dans ses affiches ; qu'il était contre toutes les règles de la sagesse, de la religion, de la bonne politique, d'exposer les peuples à la séduction d'un fanatique, qui déclarait lui-même vouloir dogmatiser tant qu'il aurait un souffle de vie. On remarque que le concile condamna les propositions de Jean Huss, sans les qualifier chacune en particulier, exemple qui suffirait, s'il était seul, pour réfuter ceux qui, dans ces sortes de condamnations, exigent des qualifications individuellement déterminées. L'hérésie de Jean Huss, comme presque toutes les hérésies, produisit une guerre civile. Ziska, disciple de Huss, à la tête de plusieurs milliers de forcenés, désola, non-seulement la Bohême, mais presque toute l'Allemagne. Enfin, l'empereur Sigismond mit une armée en campagne, qui battit et dispersa les *hussites*, commandés alors par Procope, successeur de Ziska. On croit qu'il en existe encore dans la Moravie et la Bohême, parmi les individus qui prennent le nom de *frères Moraves*. La collection de ses œuvres a été publiée sous le titre de *J. Huss et Hieron. Pragensis historia et monumenta*, Norimbergæ, 1558, 2 vol. in-fol. vend 26 fr. L'édition de 1715 est à très-bas prix. La *Vie* de Jean Huss a été aussi écrite en allemand, par A. Zitte, Prague, 1709, 2 v. in-8, et par Tischer, Leip., 1804.

HUSSEIN-PACHA, dernier dey d'Alger, né vers 1771, mérite d'être mentionné ici à cause des événements importants auxquels son nom se lie dans notre histoire. La vie de ce prince, jusqu'à l'époque de ses démêlés avec la France, offre peu de traits saillants, et sa coopération, en qualité de vassal du grand seigneur, à la guerre contre la Grèce, est peut-être le seul fait remarquable de sa vie extérieure. Voici l'historique abrégé des faits qui amenèrent la conquête d'Alger, et par suite la chute et la ruine de Hussein. Dans un article du traité de paix conclu en 1801 par la république française avec la régence d'Alger, il était stipulé que les deux gouvernements rembourseraient mutuellement les sommes légalement dues à leurs sujets respectifs ; l'année suivante le Dey réclama en conséquence celles qu'il prétendait dues par la France aux juifs Bacri et Busnach, sujets de la régence, pour fournitures de grains faites aux armées d'Egypte et d'Italie. Après quelques vagues promesses dont l'exécution fut longtemps différée, une commission fut enfin nommée en 1819 et réduisit de moitié la somme de 14,000,000, réclamée par le Dey. 4,500,000 fr. furent payés en 1820 à la régence, et la liquidation du reste fut soumise à certaines réserves dans lesquelles Hussein crut voir l'intention d'éluder les engagements pris. Quelques vexations exercées à l'égard des bâtiments français furent le premier indice de son mécontentement, qui fut porté au comble lorsque, quelque temps après, une lettre qu'il avait écrite à Charles X fut laissée sans réponse. Hussein ayant demandé avec emportement au consul de France Deval la raison de ce silence, et celui-ci lui ayant répondu avec la même vigueur, le Dey lui donna sur la joue un coup de l'éventail qu'il tenait à la main. Le consul se hâta de quitter Alger à la suite de cette insulte; et 3 ans après, le gouvernement de Charles X, ayant inutilement tenté les autres moyens d'amener le Dey à faire à la France une réparation digne d'elle, se décida à employer la force pour vaincre son obstination. Chacun connaît le résultat de cette lutte. Dépouillé bientôt de ses états, Hussein se retira à Naples, passa ensuite à Livourne, puis à Paris où il séjourna quelque temps, et fixa définitivement sa résidence à Alexandrie (Egypte), où il passa les dernières années de sa vie dans la retraite. Il y mourut le 30 octobre 1834.

HUSZTI (André) fut longtemps professeur de belles-lettres à Coloswar ou Clausenbourg en Transylvanie; mais ayant été cité par le synode de la confession helvétique, à cause de sa mauvaise vie, et n'ayant point comparu, il fut privé de son emploi et excommunié par ce synode l'an 1742. Il mena pendant quelque temps une vie errante, et embrassa enfin la religion catholique; ce qui lui procura un emploi honorable à Alba-Julia, aujourd'hui Carlsbourg. La sainteté de cette religion ne réforma point ses mœurs; il continua à vivre dans la crapule : on le chassa, et il erra de nouveau jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1755. On a de lui : *Jurisprudentia hungarico-Transylvanica*, Hermenstadt, 1742, in-4, très-estimée; *Dacia vetus*

et nova. C'est une histoire de la Transylvanie, appuyée sur des monuments peu authentiques ; *Commentarii de rebus Hunnorum*. Ces deux derniers ouvrages sont manuscrits. Le P. Pray, savant jésuite, fait un grand éloge de ces *Commentaires*, et dit en avoir beaucoup profité pour ses *Annales Hunnorum*.

HUTCHESON (François), originaire d'Ecosse, né en 1694 dans le nord de l'Irlande, mort en 1747, professa la philosophie à Glascow. On a de lui : un *Système de Philosophie morale*, publié après sa mort à Glascow, en 1755, in-4, et traduit en français par Eidous, Lyon, 1770, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est plein de vues neuves, justes et profondes; *Recherches sur les idées de la beauté et de la vertu*, etc. Hutcheson établit dans cet ouvrage le *sens moral* par lequel nous distinguons le bien du mal ; *Essai sur la nature et sur la conduite des passions et des affections*, *avec des éclaircissements sur le sens moral*, 1728. Cet ouvrage soutint la réputation de l'auteur, qui avait du talent pour la métaphysique. C'était un philosophe chrétien, qui joignait à un génie plein de sagacité les vertus que la religion inspire. Il donnait chaque dimanche un *Discours* sur l'excellence et la vérité du christianisme.

HUTCHINSON (John), né à Spennythorn dans le comté d'York, en 1674, mort en 1737, est auteur de quelques écrits dont le but est de prouver que toutes les connaissances naturelles, physiques, théologiques, sont renfermées dans l'Ecriture sainte. Hutchinson eut des partisans, et commença une espèce d'école philosophique. On trouvera une sorte de résumé de sa doctrine dans l'écrit intitulé *Chemin abrégé de la vérité*, 1793, in-8, publié par un de ses partisans.

HUTTEAU (François-Louis), jurisconsulte célèbre, né en 1729 à Malesherbes, fut reçu avocat au parlement de Paris, en 1757. A l'époque de l'exil de ce parlement, en 1771, et pendant toute la durée du parlement Meaupou, sous le règne de Louis XV, il s'abstint de paraître au barreau ; il ne reprit ses fonctions d'avocat qu'après la mort de ce prince, lorsque son successeur eût rétabli l'ancienne magistrature. Alors la plupart des avocats ne voulaient point recevoir dans leur ordre Caillard et Gerbier, et deux autres de leurs collègues qu'ils appelaient *les quatre mendiants ;* Hutteau parvint à surmonter tous les obstacles, et, malgré le tort qu'ils avaient eu à leurs yeux de plaider devant le parlement Meaupou, il les fit réintégrer dans leurs fonctions. Nommé en 1786 membre de l'assemblée provinciale de la généralité d'Orléans, il présenta sous le ministère du cardinal de Loménie, les doléances de six corps de Paris dont il était l'avocat ; il réclamait avec courage, mais avec respect, contre plusieurs actes arbitraires de l'autorité, contre l'établissement du timbre, contre les entraves que l'on avait apportées au commerce, et contre l'ordonnance qui avait exilé de nouveau le parlement à Troyes. Il s'était acquis une grande réputation, lorsqu'en 1789 il fut nommé par le tiers état député de Paris aux états généraux. Il se fit peu remarquer dans cette assemblée, et ne parut point à la tribune ; mais seul de tous les représentants du tiers état de la capitale, il demeura fidèlement attaché aux véritables principes de la monarchie. Après avoir voté presque continuellement avec la minorité, et avoir signé avec elle plusieurs protestations contre des décrets de cette assemblée, il quitta Paris la veille des massacres du 1er septembre 1792, et se retira à Malesherbes où il fut chéri et respecté de ses concitoyens. Il ne fut inquiété dans cette retraite qu'une seule fois : Santerre vint pour l'arrêter en 1793 ; mais tous les membres de la société populaire de Malesherbes se récrièrent contre cet acte tyrannique, disant que Hutteau était le père des pauvres; l'asile de cet homme de bien fut respecté. Il mourut à Malesherbes en 1807.

HUTTEN (Ulric de), poëte latin, né dans le château de Stekelberg en 1488, mena longtemps la vie d'un aventurier, voyagea en Allemagne, en Italie, s'engagea comme soldat dans l'armée autrichienne, quitta les armes pour se mêler de discussions théologiques, les reprit pour se venger du duc de Wurtemberg, meurtrier de Jean Hutten son cousin, et fit partie de la confédération dirigée contre ce prince par Fr. de Sickingen. En 1520 il s'unit à Luther, et le seconda de toute la haine qu'il portait à la cour de Rome : puis, revenant à ses goûts militaires, il suivit Charles-Quint au siége de Metz, se retira ensuite dans l'île d'Ufnau, au milieu du lac de Zurick. L'impétuosité de son caractère lui fit des ennemis presque partout. Il mourut dans cette dernière retraite en 1523. Il publia le premier, en 1518, deux livres de Tite-Live qui n'avaient point encore vu le jour. Il a aussi travaillé aux *Epistolæ obscurorum virorum*. (*Voy.* GRATIUS.) On a encore de lui des *Poésies*, qui parurent à Francfort en 1538, in-12 ; des *écrits* contre le duc de Wurtemberg, très-rares, et imprimés à Stekelberg, 1519, in-4. Ils roulent sur l'assassinat de son cousin Jean Hutten, grand maréchal de la cour, dont la femme était aimée du duc. Il a publié deux autres pièces en vers sur cette mort, insérées dans les *Vitæ summorum virorum*, Cologne, 1735, in-4; *Dialogi ; fortuna ; febris prima ; febris secunda, etc.*, Moguntiæ, 1520, in-4, volume rare et rempli des plus violentes déclamations contre la cour de Rome. On peut voir sa *Vie*, en latin, par Burckard, Wolfenbutel, 1717-23, 3 part. in-8, dans le tome 15e des Mémoires de Nicéron, et dans une *Notice* que Lobstein a publiée sur sa vie et ses ouvrages, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1805, tom. 1er. On a donné une édition de ses *œuvres* sous le titre de : *Opera, quæ extant, omnia, collegit, edidit, variisque annotationibus illustravit E. T. H. Münch*, Berolini, 1821-25, 5 vol. in-8.

HUTTON (William), membre de la société des antiquaires d'Edimbourg, né à Derby en 1723, mort en 1815, exerça avec honneur la profession de commerçant et de libraire, s'adonna ensuite à l'agriculture et voyagea avec fruit. On connaît de lui : *Histoire de Birmingham*, 1779, in-8 ; *Voyage de Birmingham à Londres*, 1785, in-12 ; *Cour des*

requêtes, descriptions de ses attributs, utilité et pouvoir, 1786, in-8; *Dissertations sur les Jurés,* 1789, in-8; *Histoire de Derby*, 1790, in-8; *Remarques sur le nord du pays de Galles*, 1800, in-8; *Histoire de la muraille des Romains*, 1801, in-8; *Voyage à Scarborough*, 1803, in-8; *Poëmes et contes*, 1804, in-8; *Voyages aux bains de Coatham, dans le comté d'York*, 1810, in-8.

HUYGENS DE ZUYLICHEM (Chrétien), célèbre mathématicien et astronome, vit le jour à la Haye en 1629, et était fils de Constantin Huygens, gentilhomme hollandais, connu par de mauvaises poésies latines, qu'il a très-bien intitulées : *Momenta desultoria*, 1655, in-12. Chrétien montra dès son enfance d'heureuses dispositions pour les mathématiques. Après avoir fait de brillantes études en Hollande, et parcouru le Danemark, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, il revint à Leyde où il publia ses deux premiers ouvrages qui annonçaient dès lors un grand maître en géométrie. Il passa ensuite en France (1655), où il fut reçu docteur en droit à l'académie protestante d'Angers. De retour en Hollande, il s'occupa avec son frère aîné de l'art de tailler et polir les verres des grandes lunettes. Après quelques voyages qu'il fit en France, il fut fixé à Paris par une forte pension que Colbert lui fit donner, et par une place à l'académie des sciences. Le premier découvrit, à l'aide d'un objectif de 12 pieds de foyer construit par lui-même, un anneau et un troisième satellite autour de Saturne. C'est alors qu'il écrivit ses *Traités sur la dioptrique, et sur le mouvement résultant de la percussion.* On lui est redevable des horloges à pendule; mais c'est à tort que quelques auteurs lui attribuent, et qu'il a voulu s'attribuer lui-même la *cycloïde*, inventée pour en rendre toutes les vibrations égales. Le *Traité* qu'il donna sur cette découverte vit le jour à Paris en 1674, in-fol. (*Voy.* HAUTEFEUILLE et HOOK.) Huygens était confiant dans ses vues, et croyait facilement avoir fait quelque découverte. Il prétendit avoir imaginé des montres propres à déterminer les longitudes en mer. Il est aisé de voir combien il se trompa, par les tentatives faites postérieurement sans beaucoup de succès. En 1681, Huygens quitta tout à fait la France, soit qu'il y fût contraint par le mauvais état de sa santé, soit, comme on l'a prétendu, que la révocation de l'édit de Nantes fût la cause de cette retraite. (*Voy.* HARRISON.) Il mourut à la Haye en 1695. Ses ouvrages ont été rassemblés dans deux recueils; le premier intitulé : *Opera varia*, Amsterd., 1724-28, 4 t. en 2 v. in-4, 8 à 10 f. Depuis, S'Gravesande en a publié une édit. sous ce titre : *Opera mechanica, geometrica, astronomica et miscellanea*, Lugd.-Bat, 1751, 4 vol. in-4, fig., 15 à 20 fr. C'est à tort qu'on a dit que son *Traité de la pluralité des mondes* avait servi de canevas à l'ouvrage de Fontenelle sur le même sujet. Celui-ci fut publié en 1686, et le livre d'Huygens ne parut qu'en 1698, c'est-à-dire douze ans après. Il fut traduit en français par Dufour, ordinaire de la musique du roi, 1702, in-12. Il est assez mal écrit; et quand on examine sans préoccupation les arguments de l'auteur, on s'aperçoit sans peine qu'ils ne valent pas mieux que son style. Puisqu'il est démontré que ni l'homme, ni aucun animal connu, ne sauraient subsister hors de la terre; qu'ils seraient brûlés dans Vénus et Mercure, glacés dans Jupiter et Saturne; que la lune n'a point d'atmosphère, ou du moins qu'elle est insuffisante à la respiration et à la vie des êtres terrestres, etc. (*Voy.* WILKINS Jean.) Le grand argument de l'analogie ne subsiste plus, et toutes les conséquences qu'on tire en faveur de la pluralité des mondes sont anéanties. La physique d'ailleurs, surtout celle de Newton, nous indique des causes finales très-suffisantes de l'existence de ces globes, sans recourir à des habitants imaginaires. « Tant » que les planètes, dit Buffon, qui pèsent sur le » soleil, en circulant autour de lui, dureront, il » brillera et remplira de sa splendeur toutes les » sphères du monde. Cette source féconde de lu» mière et de vie ne tarira, ne s'épuisera jamais, » parce que dans un système où tout s'attire, rien » ne peut se perdre ni s'éloigner sans retour... C'est » du sein même du mouvement que naît le repos de » l'univers, etc. » On peut voir diverses réflexions physiques, astronomiques et théologiques sur cette matière dans les *Observations philosophiques* sur le système de Newton, le mouvement de la terre, et la pluralité des mondes, Paris, 1778; Liége, 1788, *Entret.* quatrième et cinquième.

HUYSUM (Jean van), peintre, né à Amsterdam en 1682, mort dans la même ville en 1749. Le goût le plus délicat, le coloris le plus brillant, le pinceau le plus moelleux, joints à une imitation parfaite de la nature, ont rendu les ouvrages de cet ingénieux artiste d'un prix infini. Il s'était d'abord adonné au paysage avec beaucoup de succès, et dans ce genre on peut le comparer aux grands maîtres qui s'y sont distingués; mais il n'a point eu de rival dans l'art de représenter des fruits. Le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savait donner aux insectes, tout enchante dans les tableaux de ce peintre admirable.

HYACINTHE (saint), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Sasse en Silésie l'an 1183, prit l'habit des mains de ce saint fondateur à Rome en 1218. De retour dans son pays, il y fonda divers monastères de son ordre, alla prêcher la foi dans le Nord, où il convertit un grand nombre d'infidèles et de schismatiques, et mourut en 1257 à Cracovie, dont son oncle avait été évêque.

HYDE Édouard. (*Voy.* CLARENDON.)

HYDE (Thomas), célèbre orientaliste, né à Billingsley en Angleterre, l'an 1636, fut professeur d'arabe et d'hébreu à Oxford, secrétaire interprète pour les langues orientales, chanoine de l'église du Christ, et bibliothécaire de la bibliothèque Bodléienne, dont il donna le *Catalogue*, Oxford, 1674, in-fol.. Il s'est fait un nom par son *Historia religionis veter. Persarum, eorumque magorum; Zoroastris vita, etc.*, Oxonii, 1700, in-4, fig., 15 à 18 fr.; Londres, 1760, gr. in-4, 30 à 36 fr. Cette réimpression, faite avec soin, contient quelques augmentations et des corrections.

Cet ouvrage renferme beaucoup d'érudition, mais il est écrit d'une manière assez confuse. Hyde mourut en 1703, chanoine d'Oxford. On a encore de lui : *De ludis orientalibus*, Oxford, 1694, 2 part. pet. in-8, 12 à 15 fr.; la *Traduction latine* de la Cosmographie d'Abraham Peritzol, imprimée en hébreu et en latin, ibid., 1691, in-4; *Tabulæ long. ac latit. stellarum fixarum ex observatione Ulugh Beighi, etc., accesserunt Mohammed Tizini tabulæ declinationum et rectarum ascensionum*, ibid., 1665, in-4; ce catalogue des étoiles fixes est extrait des tables astronomiques, dressées par les soins et d'après les propres observations d'Oulough Bey, petit-fils de Tamerlan. Ce qui en fait le principal mérite, est le savant commentaire que Hyde y a joint, et dans lequel il compare les divers noms des étoiles chez les peuples orientaux et les Grecs, en recherche l'origine, en détermine les rapports et la conformité; *Quatuor evangelia et acta apostolorum lingua malaica, caracteribus europeis*, ibid., 1677, in-4; *Syntagma dissertationum quas olim Hyde separatim edidit, cum opusculis ejusdem, etc., edente gr. Scharp.*, ibid., 1767, 2 vol. in-4. Cette collection comprend le traité *De ludis oriental.*, mais non point l'*Historia relig. Persarum*, rare, vend. 43 f.

HYDER ALY, ou Haider Aly, fils de Feth-Mohamed, commandant de la forteresse de Kolar, né vers 1716, mort à Arcate en 1782, repoussa plusieurs fois, à la tête des armées de l'empire, les Mahrattes, ennemis acharnés du rajah Maïssour. Celui-ci, pour sortir de tutelle, appela lui-même les Mahrattes. Mais Haider Ali s'empara de sa personne et de ses états. Les Anglais trouvèrent un rival redoutable dans ce chef de bandes indiennes. Hyder, quelquefois vaincu, plus souvent vainqueur, abusa de sa fortune, malgré les remontrances des Français qu'il avait attirés dans ses armées. Cependant il administra la justice avec impartialité, encouragea l'agriculture et le commerce. Tippoo-Saëb et Kerym-Saëb, ses deux enfants, lui firent élever un monument magnifique à Séringapatam.

HYGIN (saint) fut chargé du gouvernement de l'Eglise après la mort du pape saint Télesphore, l'an 138, et mourut en 142. Ce fut de son temps que Valentin et Cerdon allèrent à Rome. Les deux *Décrétales* qu'on lui attribue sont supposées, et ce qu'on dit de son martyre n'est nullement certain.

HYGIN (Caïus-Julius-Hyginus), grammairien célèbre, affranchi d'Auguste et ami d'Ovide, était d'Espagne selon les uns, et d'Alexandrie selon d'autres; il fut gardien de la bibliothèque Palatine. On a de lui : *Poeticon astronomicon libri*, Ferrariæ, 1475, in-4, première édition très-rare; Venetiis, 1482, in-4, goth., 12 fr. Les autres éditions de ce poëme, faites à la fin du XVe siècle, sont moins chères; *Hygini quæ hodie extant, adcurante Joan. Scheffero qui simul adjecit notas, etc., accedunt et Th. Munckeri in fabulas Hygini annotationes*, Hamburgi, 1674, in-8, 6 à 10 fr.; on annexe ce volume à la collection *variorum*. Ces ouvrages sont curieux, mais le style n'est pas celui du siècle d'Auguste : c'est ce qui a fait dire à plusieurs critiques qu'ils sont de quelque écrivain du Bas-Empire. Il fit encore d'autres ouvrages moins importants. Il avait composé un *Commentaire sur Virgile*, mais il n'est point arrivé jusqu'à nous.

HYLARET (Maurice), prédicateur célèbre à l'époque de la ligue, né à Angoulême en 1539, prit l'habit de cordelier en 1551, et se distingua comme théologien et comme orateur : pendant les troubles que les huguenots excitèrent dans le royaume, il se déclara pour la ligue catholique contre celle des protestants. Il mourut à Orléans en 1591. On a de lui des *Homélies*, en latin, publiées en différents temps à Paris et à Lyon, 5 vol. in-8. Ses obsèques donnèrent lieu à des cérémonies dont on trouve la description dans l'ouvrage intitulé : *Tombeau du vénérable frère Maurice Hylaret*, Orléans, 1592, in-4.

HYMÉNÉE d'Ephèse, converti aux premières prédications de saint Paul, embrassa depuis l'erreur de ceux qui niaient la résurrection de la chair, et fut excommunié par cet apôtre l'an 63 de J.-C. On ne sait ce qu'il devint depuis.

HYPATIA, fille de Théon, philosophe et mathématicien d'Alexandrie, vivait dans le IVe siècle; elle s'occupa des mêmes sciences que son père, et s'y distingua tellement, qu'on lui donna la chaire de professeur que le célèbre Plotin avait occupée à Alexandrie. Sa réputation se répandit partout, et on vint de toutes parts l'entendre. Elle était d'une rare beauté, et tous les préfets d'Egypte recherchèrent son amitié. Oreste surtout fut très-étroitement lié avec elle. Comme saint Cyrille et ce préfet étaient brouillés, et que celui-ci ne voulait pas se raccommoder avec le saint évêque, le peuple d'Alexandrie, dont l'imagination était très-facile à échauffer, crut que c'était par le conseil d'Hypatia, qui était païenne comme lui. La populace conçut contre elle une haine implacable, qui s'aigrit de plus en plus; et un jour qu'elle sortait de sa maison ou qu'elle allait y rentrer, on la tua à coups de pots cassés et de tuiles, l'an 415. Tous les gens de bien, saint Cyrille surtout, furent affligés de cette scène d'horreur. Nous ne connaissons que les titres seuls de quelques-uns des écrits d'Hypatia, qui ont été brûlés dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, savoir : un *Commentaire sur Diophante*; un *Canon astronomique*; un *Commentaire sur les coniques* d'Apollonius de Perge; les noms mêmes des autres ne sont pas venus jusqu'à nous. Hypatia avait fréquenté les écoles d'Athènes : elle en établit une dans Alexandrie, et compta parmi ses disciples Synésius, depuis évêque de Ptolémaïs. Les mœurs de cette femme célèbre étaient pures; elle ne voulut jamais se marier, pour se livrer entièrement à l'étude. (*Voy.* la *Vie* d'Hypatia, par l'abbé Gouhet, *Mém. de litt.*, tom. 5.) Mais l'auteur est trop louangeur et crédule.

HYPÉRIDES, Athénien, orateur, disciple de Platon et d'Isocrate, gouverna la république d'Athènes, et défendit la liberté de sa patrie. Des députés d'Antipater, admis à l'audience de l'Aréopage, parlèrent de ce prince comme du plus honnête

homme du monde. « Nous savons, répondit Hypé» rides, que votre monarque est un honnête homme; » mais nous savons aussi que nous ne voulons pas » d'un maître, quelque honnête qu'il soit. » Après la malheureuse issue du combat de Cranon, il fut pris et mené à Antipater, qui lui fit arracher la langue et le fit mourir l'an 322 avant J.-C. Ce républicain, que l'on compte parmi les dix célèbres orateurs grecs, et que Cicéron place presque sur la même ligne que Démosthènes, avait composé un grand nombre de *harangues* qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Des 52 discours de cet orateur qui existaient encore du temps de Photius, nous n'en avons qu'un seul qui donne une idée avantageuse de son style. Il excellait à peindre les mœurs, il était fleuri, plein de douceur et de grâce, et passait pour être un orateur parfait. Longin pense qu'il ne lui a manqué que le sublime. Ce fut lui qui plaida pour Phryné, accusée d'impiété; mais la beauté de cette courtisane fit plus d'effet sur les juges que l'éloquence d'Hypérides.

HYRCAN I[er] (Jean), souverain sacrificateur et prince des Juifs, succéda à son père Simon Machabée, tué en trahison par Ptolomée son gendre. Ce traître avait été gagné par Antiochus Sidétès, roi de Syrie. Après avoir massacré son beau-père, il voulut faire égorger son beau-frère Jean Hyrcan; mais celui-ci fit arrêter les assassins. Ce fut alors que le perfide Ptolomée appela Antiochus dans la Judée. Hyrcan enfermé dans Jérusalem y fut assiégé par le roi de Syrie. Après un siége long et opiniâtre, durant lequel Antiochus donna des aliments aux assiégés, que la famine tourmentait, et fournit même des vases précieux, des parfums et des victimes pour la fête des tabernacles, la paix fut conclue. Les conditions furent que les Juifs lui remettraient leurs armes, avec les tributs qu'ils recevaient de Joppé, et des autres villes de la Judée. Après la mort d'Antiochus, Hyrcan profita des troubles de la Syrie pour venger son pays. Il prit plusieurs villes en Judée, subjugua les Iduméens, démolit le temple de Garizim, s'empara de Samarie, et mourut l'an 106, ou, selon d'autres, 103 avant J.-C.

HYRCAN II, fils aîné d'Alexandre I[er], succéda à son père Alexandre Jannée dans le pontificat chez les Juifs, l'an 76 avant J.-C., et, selon le droit d'aînesse, il devait lui succéder à la couronne. Son frère Aristobule la lui disputa après la mort d'Alexandra, leur mère, qui avait gouverné 9 ou 10 ans, et la lui ravit les armes à la main. Par un traité qui suivit cette victoire l'an 66 avant Jésus-Christ, Hyrcan se contenta de la dignité de grand prêtre; mais depuis il eut l'imprudence d'aller mendier le secours d'Arétas, roi des Arabes, qui assiégea Aristobule dans le temple. Ce dernier ayant gagné Scaurus, lieutenant de Pompée, fit lever le siége, et défit Arétas et Hyrcan, à qui Pompée, Gabinius et ensuite César laissèrent la grande sacrificature. Hyrcan tomba ensuite entre les mains de son neveu Antigone, qui lui fit couper les oreilles. Enfin, s'étant laissé persuader par Alexandra sa fille, mère de Mariamne, femme d'Hérode, de se retirer vers les Arabes, ce dernier prince le fit mourir à l'âge de 80 ans, l'an 30 avant Jésus-Christ.

IBARRA (Joachim), habile imprimeur espagnol, né à Saragosse en 1725, était très-jeune lorsqu'il vint à Madrid, où il fit ses études avec distinction. Il suivit la profession de son père, et acquit bientôt une grande réputation. Il paraît que c'est lui qui a introduit en Espagne l'usage de lisser le papier : celui qu'il employait est d'une belle qualité; ses caractères, sans fatiguer la vue, ne sont pas moins beaux que ceux des imprimeurs les plus renommés, et son encre peut résister sans altération à l'injure du temps. Ses éditions les plus renommées sont : la *Bible*, le *Missel mozarabe*, le *Don Quixote*, et surtout le *Salluste espagnol*, 1772, pet. in-fol., traduit par l'infant don Gabriel, frère de Charles III. Ce livre est très-rare : il a été vendu à Dijon en 1810, 2000 francs. Laissant des enfants qui suivent les traces de leur père, Ibarra est mort à Madrid en 1785.

IBAS, évêque d'Edesse dans le v[e] siècle, fut d'abord nestorien, et ensuite orthodoxe. Il écrivit lorsqu'il était encore dans l'erreur, à un persan nommé Maris, une *Lettre* qui fut quelque temps après une source de disputes. Il blâmait dans cette *Lettre* Rabulas son prédécesseur, d'avoir condamné injustement Théodore de Mopsueste, auquel il prodiguait toutes sortes de louanges. Dans le siècle suivant, Théodore, évêque de Césarée en Cappadoce, conseilla à Justinien, pour donner la paix à l'Eglise, de condamner les écrits de Théodore de Mopsueste, les anathèmes que Théodore avait opposés aux anathèmes de saint Cyrille, et la *Lettre* d'Ibas. C'est ce qu'on appela l'*affaire des trois chapitres*, qui divisa l'église d'Orient pendant 60 ans environ. Ce prince les fit condamner dans le 5[e] concile général, tenu à Constantinople l'an 553; mais la personne et la foi d'Ibas n'y furent point flétries. La condamnation de cette lettre éprouva même des difficultés, parce qu'on prétendit qu'elle avait été approuvée par les légats du pape dans le concile de Chalcédoine; mais les légats ne s'étaient arrêtés qu'à la manière dont Ibas s'exprimait touchant son attachement à la foi et sa soumission aux

décisions de l'Eglise, et n'avaient pas prétendu approuver tous les détails de cette lettre : *Lecta Ibæ epistola, novimus eum esse orthodoxum.* Le pape Vigile s'exprimait encore plus clairement, en disant qu'Ibas corrige à la fin de sa lettre tout ce qu'elle peut avoir de défectueux : *Si quid erravit, id sub finem corrigit.* C'est donc l'orthodoxie personnelle de cet auteur, et point celle de sa *Lettre*, qui avait été reconnue au concile de Chalcédoine. (*Voy.* PÉLAGE I[er], VIGILE, HONORIUS I[er].)

IBERNON (André), espagnol, religieux de Saint-François, de la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara, né l'an 1534, se distingua par sa charité, son abnégation et toutes les vertus de son état, qui le firent béatifier par le pape Pie VI en 1791.

IBN-ALKHATHIB (Mohammed-ben-Ahmed), célèbre écrivain arabe-espagnol, naquit à Grenade, en 713 de l'égire (1313 de J.-C.). Il fut attaché à la cour d'Alhamar, souverain de ce royaume, et remplit avec distinction les postes les plus éminents de l'état. Malgré son crédit et le haut rang qu'il occupait, ayant été accusé auprès d'Alahmar d'un crime qu'il n'avait pas commis, il fut décapité le même jour que l'accusation eut lieu, sans avoir pu faire connaître son innocence. Il a laissé les ouvrages suivants : *Histoire des rois de Grenade; Histoire de Grenade; Histoire des califes d'Espagne; Chronologie des califes d'Espagne et des rois d'Afrique*, en vers, avec un commentaire de l'auteur. Cet ouvrage a été traduit en latin; *Table chronologique des aglabites et des fathimites qui ont régné en Afrique et sur la Sicile.* On la trouve avec une version latine dans l'*Histoire* des Arabes en Sicile, par don Grégoire, in-fol.; *De l'unité de l'histoire; De la monarchie*, ouvrage singulier, en 30 sections; *Bibliothèque arabico-espagnole.* Ce livre a été composé l'an 1361 de J.-C. Le savant Casiri en fait un grand éloge; il en a inséré des extraits dans le 2[e] volume de sa *Bibliothèque.* Cinq des onze parties qu'il contient sont conservées dans la bibliothèque de l'Escurial. Ibn Alkhathib a écrit aussi plusieurs ouvrages de médecine : un *Traité sur les devoirs d'un visir;* un *Poëme sur le régime politique;* un *Recueil de poésies*, etc., etc. On trouve à la bibliothèque du roi la *Vie* de cet écrivain, écrite par Ahmed-Ben-Mohammed-Al-Mocry.

IBRAHIM, empereur des Turcs, fut tiré de prison en 1640, pour être mis sur le trône après la mort de son frère Amurat IV, dont il eut tous les vices, avec plus de faiblesse et nul courage. (*Voy.* HUSSEIN.) Ce fut cependant sous son règne que les Turcs conquirent Candie. Une aventure singulière attira les armes ottomanes sur cette île. Six galères de Malte s'emparèrent d'un grand vaisseau turc, et vinrent avec leur prise mouiller dans un petit port de l'île nommée Calismène. On y trouva un enfant qu'on crut être un fils du grand seigneur; ce qui parut le prouver, c'est que le kislar-aga, chef des eunuques noirs, avec plusieurs officiers du sérail, était dans le navire, et que cet enfant était élevé par lui avec des soins et des respects. Cet eunuque ayant été tué dans le combat, les officiers assurèrent que l'enfant appartenait à Ibrahim, et que sa mère l'envoyait en Egypte. Il fut longtemps traité à Malte comme fils du sultan; mais ayant été instruit dans la foi chrétienne, il se fit dominicain. (*Voy.* OSMAN.) On l'a connu longtemps sous le nom du P. Ottoman; et les frères prêcheurs se sont toujours glorifiés d'avoir eu le fils d'un sultan dans leur ordre. La Porte ne pouvant se venger sur Malte, qui de son rocher inaccessible bravait la puissance turque, fit tomber sa colère sur les Vénitiens. Elle leur reprochait d'avoir, malgré les tratiés de paix, reçu dans leur port la prise faite par les galères de Malte. La flotte turque aborda en Candie. On prit la Canée en 1645. Ibrahim, livré à la mollesse et aux plaisirs du sérail, n'eut aucune part à cette conquête. Les janissaires, ne pouvant plus souffrir un maître si faible, le déposèrent, et le firent même étrangler, à ce que disent quelques historiens en 1649. Il eut Mahomet IV pour successeur.

IBYCUS, poëte lyrique grec, né à Rhegium en Italie, florissait vers l'an 560 avant J.-C. On dit qu'il fut assassiné par des voleurs, et qu'en mourant il prit à témoin une troupe de grues qu'il vit voler. Quelque temps après, un des voleurs ayant vu des grues, dit à ses compagnons : *Voilà les témoins de la mort d'Ibycus.* Ces paroles ayant été rapportées aux magistrats, les voleurs furent mis à la question, avouèrent le fait, et furent pendus. D'où vient le proverbe : *Ibyci grues.* Ce poëte avait composé sept livres d'*odes* érotiques, dont il ne nous reste que des fragments, recueillis avec ceux d'Alcée par Henri Etienne et par Fulvius Ursinus.

IDACE, évêque espagnol dans le V[e] siècle, laissa une *Chronique* qui commence à la première année de l'empire de Théodose (381), et qui finit à la 11[e] de celui de Léon, 467. Elle contient des détails intéressants sur les ravages des Goths et des Suèves dans l'Espagne et dans les Gaules : elle fait suite à celle de saint Jérôme, et a été continuée par quatre auteurs jusqu'à l'an 1100. On lui attribue encore des *Fastes consulaires*, imprimés plusieurs fois. Le P. Sirmond a publié ces deux ouvrages, Paris, 1619, in-8. Ils ont été réimprimés depuis dans le *Recueil des histoires de France*, dans la *Bibliothèque des Pères*, etc.

IDE (sainte), comtesse de Boulogne en Picardie, née l'an 1040, de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, épousa Eustache II, comte de Boulogne. Elle en eut Eustache III, comte de cette ville, le célèbre Godefroi de Bouillon, Baudouin, qui succéda à son frère au royaume de Jérusalem, et plusieurs filles, dont l'une épousa l'empereur Henri IV. Elle mourut saintement en 1113. (*Voy.* GODEFROI DE BOUILLON.)

IDIAQUEZ (François), décédé à Bologne, en 1790, en odeur de sainteté, âgé de 79 ans, était le fils aîné de l'illustre maison des ducs de Grenade d'Ega, dont il abandonna de bonne heure et les honneurs et les richesses, pour entrer dans la société des jésuites. Il fut recteur du noviciat, du séminaire et du collége de Villagarcia, ensuite de celui de Salamanque, puis provincial de la pro-

vince de Castille. Malgré les instances de sa famille, il ne voulut jamais abandonner ses frères, dont il fut toujours le vrai père, et qu'il suivit partout dans leur disgrâce et dans leur exil, vivant dans un parfait mépris du monde et dans l'exercice de toutes les vertus. On a de lui une *Traduction latine* des pensées de Bouhours, et un opuscule sur la vie intérieure de Palafox; il a aussi laissé quelques ouvrages manuscrits.

IDIOT, ou *le savant* IDIOT, auteur que l'on a souvent cité ainsi, avant que le P. Théophile Raynaud eût découvert que Raymond Jordan, prévôt d'Uzès en 1381, puis abbé de Celles au diocèse de Bourges, était le véritable auteur des ouvrages qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, sous le nom d'*Idiot*. Raynaud les a publiés à Paris, l'an 1654, in-4. Cette collection contient 6 livres *de Méditations*, un *Traité de la B. V. Marie;* un autre *Traité de la vie religieuse*, et *l'OEil mystique*.

IEZDEDJERD Ier, roi de Perse, fils de Schahpour III, monta sur le trône en l'an 399, après la mort de son frère Bahram IV. Il fut débauché, avare et cruel. Il fit la guerre aux empereurs d'Orient, qui refusaient de lui payer le tribut que ses ancêtres exigeaient d'eux. Théodose le Jeune traita de la paix avec ce prince. La religion chrétienne fit de grands progrès en Perse sous son règne; mais le zèle indiscret d'un évêque nommé Abdas excita une persécution qui commença en 414 et qui dura près de 30 années. Cet évêque avait renversé le temple consacré au Feu; Iezdedjerd lui ordonna de le rebâtir, mais il le refusa comme il le devait. (*Voy.* ABDAS.) La mort d'Iezdedjerd arriva en l'an 419. Il éprouva, suivant les historiens persans, les effets de la vengeance divine. Il fut tué, disent-ils, par un coup de pied d'un beau cheval, trouvé par hasard à la porte de son palais, et qui disparut dès qu'il eut rué contre le prince. — Il y a deux autres rois de Perse du même nom, dont le dernier fut vaincu et dépouillé de sa couronne par Omar, l'an 636.

IFFLAND (Auguste-Guillaume), acteur et auteur, né à Hanovre en 1759, mort à Berlin en 1814, donna plusieurs pièces, soit comiques, soit tragiques, qui obtinrent des applaudissements. Un certain esprit d'indépendance s'étant manifesté dans l'Allemagne, Léopold employa, pour le comprimer, les talents dramatiques d'Iffland, et le poëte donna sa tragédie des *Cocardes*, qui faisait allusion à la cocarde tricolore, que les anarchistes avaient adoptée en France. Cette pièce eut un succès prodigieux. Mais, les Français s'étant emparés de Manheim, Iffland fut obligé de s'enfuir. Emule de Kotzebue, il en partagea la renommée, et acquit même le titre de *Molière de l'Allemagne;* mais il y a une énorme distance de Molière à l'auteur allemand. Le *Théâtre* d'Iffland, dernièrement réimprimé, forme plus de 20 volumes.

IGNACE (saint), disciple de saint Pierre et de saint Jean, surnommé *Théophore*, ou *porte-dieu*, fut ordonné évêque d'Antioche, l'an 68, après saint Evode, successeur immédiat de saint Pierre en siége. Il gouverna son église avec le zèle qu'on devait attendre d'un élève et d'un imitateur des apôtres. Rien n'égala l'ardeur de sa charité, la vivacité de sa foi, et la profondeur de son humilité. Toutes ces vertus parurent avec éclat dans la troisième persécution qu'éprouva le christianisme sous le règne de Trajan. Ignace parut et parla devant l'empereur avec toute la grandeur d'âme d'un héros chrétien, et reçut de la bouche même de ce prince, qu'on ne cesse de nous donner pour un modèle de justice et d'humanité, l'arrêt d'une mort cruelle et barbare. Envoyé d'Antioche à Rome pour y être exposé aux bêtes, il vit saint Polycarpe à Smyrne, parcourut différentes églises, écrivit à celles qu'il ne put visiter, encourageant les forts et fortifiant les faibles. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il s'opposa aux fidèles qui voulaient l'arracher à la mort. Entendant les lions qui, pressés de la faim, rugissaient après leur proie: « Je suis, dit-il, le froment de Jésus-Christ, pour être moulu par les » dents des bêtes, et devenir un pain pur: *Frumentum Christi sum; dentibus bestiarum molar, ut panis mundus inveniar.* » Exposé à deux lions, il les vit venir sans trembler, leur servit de pâture, et rendit son âme à Dieu l'an 107 de J.-C. Les fidèles eurent soin de recueillir ses ossements pour les porter à Antioche. Nous avons de lui sept *Epîtres*, qu'on regarde comme un des plus précieux monuments de la foi et de la discipline de la primitive Eglise. Elles sont écrites avec beaucoup de chaleur, de force et d'élévation, et sont adressées aux Smyrnéens, à saint Polycarpe, aux Ephésiens, aux Magnésiens, aux Philadelphiens, aux Tralliens et aux Romains. C'est dans cette dernière qu'il exprime vivement son désir du martyre, et sa crainte d'être épargné par les lions, *comme ils ont*, dit-il, *respecté d'autres martyrs*. Il va jusqu'à dire qu'il les provoquera: *Quod si venire noluerint, ego viam faciam, ego urgebo;* et craignant le scandale de cette disposition, il rassura les chrétiens par le témoignage de sa conscience: *Ignoscitis filioli, quid mihi prosit, ego scio.* Ce que l'on peut dire à ce sujet, c'est que les saints envisageaient leur arrêt de mort comme sanctionné par Dieu même; et sans plus raisonner sur la loi de la conservation personnelle, ils ne songeaient qu'à le subir le plus tôt et le plus sûrement possible. (*Voy* APOLLINE.) C'est dans la même épître qu'on lit ces belles paroles: *Nunc incipio Christi esse discipulus, nihil de his quæ videntur, desiderans, ut Jesum Christum inveniam. Ignis, crux, bestiæ, in me veniant: tantum ut Christo fruar.* Ces lettres ont été publiées par Vossius, Amsterdam, 1646, in-4, d'après le manuscrit de Florence, et par Usper, Londres, 1647, réimprimées avec une version latine par C. Aldrich et des notes, Oxford, 1708, in-8. Cette édit. n'a été tirée qu'à 100 exempl., vend. 40 fr. en gr. pap.; ibid., 1709, in-4, 5 à 6 fr. La première édition des lettres de saint Ignace a été imprimée en grec par Guill. Morel, Paris, 1558, in-8; l'abbé Guillon a aussi donné, dans sa *Biblioth. choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*, un choix des pensées les plus remarquables

qu'elles contiennent. Outre ces sept *épîtres*, il y en a quelques autres sous le nom de saint Ignace; mais elles sont supposées. Les lettres authentiques ont été traduites en français par le P. Legras, de l'Oratoire, Paris, 1717, in-12.

IGNACE (saint), fils de l'empereur Michel Ier Curopalate, monta sur la chaire patriarcale de Constantinople en 846. Il y brilla par ses lumières et ses vertus. Le zèle avec lequel il reprenait les désordres de Bardas, tout puissant à la cour d'Orient, irrita tellement ce courtisan, qu'il fit mettre à sa place Photius, ordonné contre toutes les lois, en 857. Cet indigne successeur du saint patriarche assembla un concile à Constantinople en 861 pour le condamner. Il s'y trouva 318 évêques, parmi lesquels on comptait deux légats du pape, qui demandèrent qu'on fit venir Ignace. L'empereur Michel, dit l'*Ivrogne*, le *Néron* de l'empire d'Orient, le persécuteur de l'homme apostolique, et le protecteur de l'eunuque intrus, n'y consentit qu'à condition qu'Ignace paraîtrait en habit de moine. Il eut à y souffrir les insultes et les outrages les plus cruels, tant de la part du prince que de celle des légats, qui, contre les ordres du pape, se rendirent coupables de la prévarication la plus odieuse; et du reste de l'assemblée, qui, n'ayant pu obtenir qu'il donnât sa démission, le dépouilla de ses habits, et le renvoya couvert de haillons. La cruauté de Michel ne fut pas satisfaite de cet affront public. Il le fit enfermer dans le tombeau de Copronyme, et le livra à trois hommes barbares pour le tourmenter. Après l'avoir défiguré à force de coups, ils le laissèrent longtemps couché presque tout nu sur le marbre, au plus fort de l'hiver. Pendant les 15 jours qu'il y fut, dont il passa la moitié sans manger, ils imaginèrent mille supplices différents pour vaincre sa constance. N'ayant pu y réussir, l'un d'eux lui prit la main de force, et lui fit faire une croix sur le papier, qu'il porta ensuite à Photius. Celui-ci y ajouta ces mots : « Ignace, indigne patriarche de Constantinople, je confesse que je suis entré irrégulièrement dans le siége patriarcal, et que j'ai gouverné tyranniquement. » L'empereur le fit relâcher sur ce prétendu aveu, et lui permit de se retirer au palais de Pose, que l'impératrice, sa mère, avait fait bâtir. L'illustre persécuté en appela au pape Nicolas Ier, qui, indigné de la conduite de ses légats, déclara nulle sa déposition et l'ordination de son persécuteur. Le saint évêque n'en vécut pas moins dans l'exil. Mais lorsque Basile le Macédonien fut monté sur le trône impérial, il rappela Ignace et exila Photius, l'an 867. Le 4e concile général de Constantinople, assemblé deux ans après à cette occasion, anathématisa celui-ci, et avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. Ignace ne survécut pas longtemps à son triomphe. Cet illustre vieillard mourut en 877, à 80 ans. Trois jours après, Photius, qui avait flatté Basile par une fausse généalogie, reprit possession de la chaire patriarcale. C'est sous le patriarcat d'Ignace que le christianisme commença à s'établir en Russie, mais il n'y fit de grands progrès que dans le siècle suivant. (*Voy.* Wladimir.) La *Vie de saint Ignace* a été publiée par Ruder, Ingolstadt, 1604, in-4, et insérée dans le tome 8 des *Conciles du P. Labbe*. On y trouve plusieurs *lettres* de ce patriarche.

IGNACE DE LOYOLA (saint), né au château de ce nom, en Biscaye, l'an 1491, de parents nobles, fut d'abord page de Ferdinand V. Il porta ensuite les armes sous le duc de Najara contre les Français, qui voulaient retirer la Navarre des mains des Espagnols. Le siége ayant été mis devant Pampelune en 1521, le chevalier biscayen fut blessé d'un éclat de pierre à la jambe gauche, et d'un boulet de canon à la droite; une *Vie des saints*, qu'on lui donna pendant sa convalescence, lui fit naître le dessein de se consacrer à Dieu. La galanterie romanesque l'avait occupé jusqu'alors. Né avec une imagination vive, il la porta dans la religion. Les mœurs de son pays et de son temps jetèrent sur les commencements de sa dévotion une apparente singularité. Quand il fut guéri, il se rendit à Notre-Dame de Mont-Serrat, se retira ensuite dans une grotte près de Manrèse, où il s'abandonna à toutes les rigueurs de la pénitence, et partit pour la terre sainte, où il arriva en 1523. Le pieux pèlerin, de retour en Europe, étudia, quoique âgé de 33 ans, dans les universités d'Espagne. Son zèle et sa piété, qui prenaient quelquefois un air extraordinaire, lui suscitèrent des traverses. Il passa à Paris en 1528, et recommença ses humanités au collége de Montaigu, mendiant son pain de porte en porte pour subsister, et s'exerçant dans toutes les pratiques de l'humilité et de la mortification chrétienne. S'il parut quelquefois donner dans l'excès en ce genre, c'est, dit un homme judicieux, que les saints, dans la première ferveur de leur conversion et de leur pénitence, sont emportés au delà des lois ordinaires de la morale, et qu'il est déraisonnable de juger leurs actions sur les règles de la vie commune : *Sanctorum dicta vel facta, maxime in ipso fervore pœnitentiæ, ad curatam normam exigenda non sunt*. Il fit ensuite sa philosophie au collége de Sainte-Barbe, et sa théologie aux Dominicains. Ce fut à Sainte-Barbe qu'il s'associa, pour l'établissement d'un nouvel ordre religieux, François-Xavier, Pierre Favre-Laynez, Salmeron, Bobadilla, Rodriguez. Les premiers membres de la société se lièrent par des vœux en 1534, dans l'église de Montmartre, où l'on voyait un monument qui perpétuait la mémoire de cet événement. Ils passèrent ensuite à Rome, où Ignace présenta au pape Paul III un projet de son institut. Le fondateur en espérait de si grands avantages pour l'Eglise, qu'il ne voulut jamais entrer dans l'ordre des Théatins, quelques instances que lui fit le cardinal Cajetan. Ignace ajouta aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, un quatrième vœu d'obéissance au pontife romain, relativement à la prédication de l'Evangile dans toutes les plages de la terre. Paul III confirma son institut en 1540, sous le titre de *Compagnie* de Jésus. Ignace avait donné ce nom à sa nouvelle milice, pour marquer que son dessein était de combattre les infidèles, les hérétiques, tous les ennemis de

l'Eglise catholique, sous la bannière de Jésus-Christ. Ses enfants prirent ensuite le nom de *Jésuites*, du nom de l'*Eglise de Jésus*, qu'on leur donna à Rome. Ignace, élu en 1541 général de la famille dont il était le père, eut la satisfaction de la voir se répandre en Italie, en Espagne, en Portugal et en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans le Japon, dans la Chine, en Amérique. François-Xavier et quelques autres missionnaires formés dans sa société portèrent son nom jusqu'aux extrémités de la terre. Sa compagnie qui n'avait pas encore pu pénétrer en France, y eut un établissement en 1550, l'année même que Jules III donna une nouvelle bulle de confirmation. Elle y essuya de grandes traverses. Le parlement de Paris, la Sorbonne, l'université, alarmés de ses priviléges et de ses constitutions, s'élevèrent contre elle. La Sorbonne donna un décret en 1554, par lequel elle la trouva plutôt née pour la *ruine* que pour l'*édification* des fidèles. La patience et les fruits étonnants que produisait partout le nouvel institut dissipèrent peu à peu ces orages. Le saint fondateur mourut en 1556. Il était, suivant les historiens, d'une taille moyenne, plus petite que grande. Il avait la tête chauve, les yeux pleins de feu, le front large et le nez aquilin. Il était resté boiteux de la blessure qu'il avait reçue autrefois au siége de Pampelune; et quoiqu'il se fût fait recasser la jambe pour en cacher la difformité, elle demeura plus courte que l'autre. Il avait vu l'accomplissement de trois choses qu'il désirait le plus : la compagnie confirmée par les souverains pontifes, le livre des *Exercices spirituels*, approuvé du saint Siége, et les *Constitutions* publiées dans tous les lieux où ses enfants travaillaient. Sa compagnie avait déjà douze provinces qui avaient au moins cent colléges, sans les maisons professes. On comptait, vers le milieu du XVIIIe siècle, environ 20,000 jésuites, lorsqu'ils furent supprimés en 1723 par le pape Clément XIV. (*Voy.* son article.) L'histoire des causes qui opérèrent cette destruction n'appartient peut-être point à ce siècle; la postérité les apercevra dans un jour plus distinct, quand le temps les aura mises à la distance qui fait leur vrai point de vue. On a vu ces religieux, accueillis dans les cours de l'Europe, jouir de la confiance des rois, se faire un grand nom par leurs études et par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse, aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un temps le Japon chrétien, et donner des lois admirables aux sauvages du Paraguay. « Il est glorieux pour la société, dit Montesquieu, » d'avoir été la première qui ait montré, dans les » contrées de l'Amérique, l'idée de la religion » jointe à celle de l'humanité. Un sentiment exquis » pour tout ce qu'elle appelle *honneur*, et son zèle » pour la religion; lui ont fait entreprendre de » grandes choses, elle y a réussi. Elle a tiré des » bois des peuples dispersés; elle leur a donné une » subsistance assurée; elle les a vêtus : et quand » elle n'aurait fait par là qu'augmenter l'industrie » parmi les hommes, elle aurait fait beaucoup. » — « Les jésuites, dit l'abbé Raynal, les plus philo» sophes de ceux qui ont annoncé la foi aux Bar» bares, sont toujours prêts à souffrir le martyre » quand il le faut. » Grotius, tout protestant qu'il était, a rendu hommage à leurs talents et à leurs mœurs : *mores inculpatos*, *bonas artes;* au sujet desquels il disait « que la sainteté de leur vie, et » le désintéressement avec lequel ils donnaient une » excellente éducation à la jeunesse, leur avaient » concilié les respects du public. » *Magna in vulgum auctoritas*, *propter vitæ sanctimoniam*, *et quia non sumpta mercede juventus*, *litteris sapientiæque præceptis imbuitur.* « Cet arbre an» tique et majestueux, ajoute un auteur plus récent, » frappé de la foudre, a été desséché jusque dans » ses racines, et ses derniers rameaux sont épars » sur la terre. La jeunesse nombreuse qui se repo» sait sous son ombre a-t-elle trouvé ailleurs un » aussi sûr abri? Que devient-elle, que deviendra» t-elle dans un siècle comme le nôtre? » On a remarqué que l'extinction de cet ordre célèbre avait précédé l'époque des révolutions religieuses et civiles qui ont fait l'étonnement de l'Europe, soit que le philosophisme ait regardé la destruction de cet obstacle comme indispensablement nécessaire à ses succès, soit que les travaux et les services de ce grand corps tombant avec lui par une conséquence naturelle, le cours de la séduction devint plus libre, et la défense des vrais principes plus rare et plus pénible. On peut voir les *Vies* de cet illustre fondateur par Maffei et par Bouhours, deux de ses enfants; elles sont bien écrites : la première présente toutes les grâces et la pureté du langage de l'ancienne Rome. Ignace laissa à ses disciples deux livres également célèbres : les *Exercices spirituels*, au Louvre, 1644, in-fol. Ils ont été traduits en français, par l'abbé Deu.-Xav. Clément, Paris, 1820, et Avignon, 1824, in-12, et dans presque toutes les langues de l'Europe. On a prétendu que cet ouvrage existait 150 ans avant lui, dans la bibliothèque du Mont-Cassin, où le saint espagnol avait eu occasion de le voir. Mais comment concilier cette assertion avec le silence absolu qu'on a gardé sur la prétendue ancienneté de cet ouvrage, dans le temps où le livre des Exercices faisait tant de bruit? L'attribution qu'on en fait à Garcias Cisneros, abbé de Mont-Serrat, est amplement réfutée dans le *Journal historique et littéraire*, 1er juin 1783, pag. 185; — 1er janvier 1783, pag. 11; des *Constitutions*, qui faisaient dire au cardinal de Richelieu, qu'avec des principes si sûrs, des vues si bien dirigées, on gouvernerait un empire égal au monde. Quelques écrivains ont imaginé de les attribuer à Laynez, second général des jésuites. Il y a, selon eux, trop de pénétration, de force d'esprit, de profonde politique, pour qu'elles puissent être d'Ignace, qui n'était point savant, et ne passait pas pour un brillant génie : comme si la piété éclairée par l'esprit de Dieu, et la vertu constamment pratiquée, ne donnaient point à une raison droite et saine, à l'homme solide et vrai, plus de lumière et d'énergie que toutes les spéculations humaines. Cette assertion est d'ailleurs réfutée par le fait et la préexistence reconnue de ces constitutions, puisque, dès 1540, elles avaient été solennellement

approuvées, et qu'elles ont servi de règles et de lois à des milliers de religieux, jusqu'à la mort du saint fondateur. Ces constitutions parurent pour la première fois, à Rome, 1558 et 1559, in-8; Prague, 1567, in-fol. Il y a sur le même objet *Regula societatis* Jesu, 1582, in-12; et le *Ratio studiorum*, 1586, in-8, rare. Le dernier a été imprimé avec des changements, 1591, in-8. Le bénédictin Constantin Cajetan, le même qui avait revendiqué les *Exercices spirituels*, comme un ouvrage de Garcias Cisneros, son confrère, prétend, dans son *Vindex benedictinorum*, que saint Ignace avait pris sa règle sur celle de saint Benoît, et qu'elle avait été composée au Mont-Cassin par quatre bénédictins. Mais ce conte ridicule fait assez voir ce qu'il faut penser de l'autre. (*Voy.* Laynez et Standonck.) Les jésuites chassés de l'Europe et même des autres parties du monde conservèrent quelques maisons en Russie. (*Voy.* Czerniewicz.) En 1801, Pie VII les autorisa, par un bref du 7 mars, à vivre en communauté, à administrer les sacrements et à élever la jeunesse. En 1804, il étendit cette concession, sur la demande du roi de Naples, à ceux qui se trouvaient dans ses états. Enfin, le 7 août 1814, il rétablit la société, et il autorisa les jésuites à reprendre les fonctions de leur institut dans tous les lieux où ils seraient appelés. Les jésuites ont depuis été renvoyés de la Russie; mais ils ont formé plusieurs établissements dans divers royaumes, même en France, où ils avaient établi plusieurs maisons d'éducation que les fameuses ordonnances du ministère Martignac ont contraint de fermer.

IGNARRA (L'abbé Nicolas), savant antiquaire, né à Piétra Bianca, près de Naples, en 1728, mort en 1808, avait à peine vingt ans, qu'il fut nommé, professeur de langue grecque et de poésie au collége d'Urbino. Il prit les ordres à vingt-cinq ans. Le professeur Mazzocchi étant mort en 1763, Ignarra le remplaça à l'université royale, dans la chaire d'interprétation de l'Ecriture sainte, et en 1771, il fut professeur titulaire. Nommé, en 1782, directeur de l'imprimerie royale, il fut deux ans après admis à la cour, comme précepteur du prince héréditaire François de Bourbon. Ferdinand IV lui fit donner un canonicat, en 1794, dans la cathédrale de Naples, et peu de temps après on lui offrit le siége épiscopal de Reggio, qu'il refusa. On a de lui: *De palæstra Neapolitana commentarium*, Naples, 1770; *Doctissimi Mazzocchi Vita*, ibid., 1778; *De fratriis Neapolitanis*, 1782. L'auteur démontre, dans cet ouvrage, que les anciennes associations, appelées *fratriæ*, étaient des assemblées politiques, établies parmi les Grecs, et non des confréries religieuses, comme le prétendent Reinesie, de Vandale, Fabretti et Martorelli; *Opusculi*, ibid., 1807, contenant des dissertations, des vers latins, des inscriptions, des lettres diverses, etc. Sa Vie a été écrite par Joseph Castaldi.

ILDEFONSE (saint), disciple de saint Isidore de Séville, d'abord abbé d'Agali, ensuite archevêque de Tolède, naquit dans cette ville en 607, et fut l'ornement de cette église pendant neuf ans qu'il la gouverna. Il mourut en 667 ou 669, laissant plusieurs ouvrages dont le principal est un *Traité de la Virginité perpétuelle de Marie*, Valence, 1556, in-8. Sa Vie, écrite en espagnol par G. Mayans, a été imprimée à Valence, 1727, in-12.

ILLYRICUS, Flaccus. (*Voy.* Francowitz.)

IMBERT (Joseph-Gabriel), peintre, né à Marseille en 1654, mort dans la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon en 1740, y entra en qualité de frère-lai. C'est dans la chartreuse de Marseille que se trouvait, au maître-autel, le tableau qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, et qui représente le *Crucifiement*. La composition en est riche et pleine de verve, le dessin d'une grande correction, le ton de couleur vrai, le jeu des ombres admirable, et la justesse de l'expression parfaite.

IMBERT (Barthélemi), né à Nîmes en 1747, annonça de bonne heure de brillantes dispositions pour la poésie, et débuta par le *Jugement de Pâris*, qui fit concevoir de lui de flatteuses espérances; mais elles n'ont pas été réalisées par les ouvrages qu'il a donnés dans la suite. Les principaux sont: un recueil de *Fables* et de *Contes*, deux *comédies* et une *tragédie*, *Marie de Brabant*. Le défaut de l'auteur est, s'il est permis de parler de la sorte, une rédondance de facilité, dont la réflexion et l'étude l'auraient garanti, en lui apprenant à être sévère à lui-même; mais il aimait la société et les plaisirs, et ces deux écueils dangereux pour tout homme de lettres ne peuvent qu'étouffer les plus heureuses dispositions. « Serons-nous accusés d'être » trop sévères, dit l'auteur des *Trois siècles*, si » nous remarquons que dans certaines de ses Fables » le naturel n'est pas toujours aussi bien saisi qu'il » pourrait l'être; que ce qu'on appelle les mœurs » dans les animaux n'est pas d'accord avec les idées » que nous en avons; que la moralité vient quelquefois trop brusquement, et n'est ni aussi juste » ni aussi saillante que le récit le promettait; et que » parmi ses *Historiettes*, il y en a plusieurs dont » la trivialité du sujet n'est rachetée ni par la nouveauté des tours, ni par l'agrément du style. » Une censure plus grave et mieux méritée est celle qui regarde la licence qui règne tant dans ces *Contes* ou *Historiettes* que dans d'autres poésies de l'auteur. Il a rédigé, pendant quelques années, la partie littéraire du *Mercure* et celle du *Journal encyclopédique*. Sa plume s'est aussi exercée sur des matières de gouvernement et de politique. Il est mort dans l'indigence à Paris en 1790. Ses *OEuvres choisies* ont été imprimées à Paris, 1797, 4 vol. in-8.

IMBERT (Guillaume), littérateur, né à Limoges vers 1742 ou 1743, mort en 1803, entra fort jeune dans l'ordre des bénédictins de Saint-Maur, et protesta ensuite contre ses vœux, en alléguant qu'ils avaient été forcés, comme s'il n'eût pu faire cette déclaration avant de les prononcer. Il s'ensuivit un procès entre ses supérieurs et lui; mais, à l'aide de quelques puissants protecteurs, il obtint d'être sécularisé. Imbert se rendit ensuite à Newied, où il entreprit son fameux journal, intitulé, *Correspondance secrète, politique et littéraire*, dont il paraissait un numéro par semaine. Dans ce journal, il

ne respectait ni les choses les plus saintes, ni les personnes les plus respectables, et laissait courir sa plume au gré de sa malignité naturelle. Cependant, comme les assertions qui s'y trouvaient n'étaient souvent que des calomnies, il se fit deux fois enfermer à la Bastille; cette punition ne servit point à le corriger, et il y fut condamné une troisième fois, lors de la publication de sa *Chronique scandaleuse*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la génération présente*, dont il ne publia d'abord qu'un volume, et où il franchit les bornes de la malignité elle-même. Comme il ne manque jamais de gens qui aiment à rire aux dépens même de l'honneur d'un tiers, sa *Correspondance scandaleuse* eut 4 éditions depuis 1784 jusqu'en 1790. Outre les deux ouvrages déjà cités, on a de lui : *Etat présent de l'Espagne et de la nation espagnole*, traduit de l'anglais, d'E. Clarke, Paris, 1770, 2 vol. in-12. Ce livre fut supprimé à cause, dit-on, d'un passage où l'on paraissait critiquer le goût immodéré de Charles III pour la chasse, goût que partageait Louis XV, alors régnant; *Philosophie de la guerre*, extrait des Mémoires du général Lloyd, traduit par un officier français (Romann, marquis de Mesmond), 1790, in-12; *Mémoire politique et militaire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne, par le général Lloyd*, 1801, broch., in-8. Imbert travaillait à un ouvrage plus étendu sur le même sujet, lorsqu'il fut surpris par la mort. Il avait communiqué son manuscrit au gouvernement, entre les mains duquel il est resté, et il est à croire qu'il ne verra jamais le jour, l'intérêt du moment étant passé.

IMBONATI (dom Charles-Joseph), religieux de la congrégation de Saint-Bernard *de la Pénitence*, ordre de Cîteaux, issu d'une famille noble, originaire de Côme, connu sous le nom de *dom Charles-Joseph de Saint-Benoît*, naquit à Milan vers le milieu du XVII[e] siècle, et se distingua par de savants travaux et une érudition profonde. Il avait fait profession à Rome dans l'abbaye de Sainte-Pudentiane. Il y eut pour maître le célèbre Jules Bartolocci, du même ordre, et apprit à fond, sous lui, les langues grecque et hébraïque. Il professa à Rome la théologie et l'hébreu. Bartolocci n'avait publié que les premiers volumes de sa *bibliothèque rabbinique*, sous le titre de : *Bibliotheca magna rabbinica de scriptoribus et scriptis hebr. et lat. digestis*, Romæ, 1675, 3 vol. in fol., et il avait laissé la suite imparfaite. Imbonati l'acheva, et il parut en 1693 un 4[e] volume in-fol., qui fut suivi d'un nouveau, sous le titre de *Bibliotheca latino-hebraica*, ibid., 1694, in-fol. Ces cinq volumes, quoique rares, sont peu recherchés, 20 à 25 fr. On a de dom Imbonati : *Chronicon tragicum, sive de eventibus tragicis principum*, etc., Rome, 1696, in-4. Il ne vit point publier ces différents ouvrages, étant mort en 1687.

IMBYSE (Jean d') est célèbre dans l'histoire de la conjuration des Flamands contre l'Espagne. C'était un homme fier, avare, ambitieux; mais comme Gand lui devait ses fortifications et plusieurs établissements, il s'était attiré l'amour et l'estime du peuple gantois. On le fit consul. Il profita de l'autorité que sa charge lui donnait pour faire révolter les Gantois contre les catholiques en 1579. Non contents d'avoir confisqué tous les biens du clergé, ils les firent vendre à l'encan, démolirent les monastères et les églises, et abolirent entièrement l'exercice de la religion catholique. Leur but était non-seulement de se soustraire à la domination espagnole, mais même à celle des états. Ils engagèrent Bruges et Ypres dans leur parti, et y mirent des gouverneurs, aussi bien que dans la ville de Dendermonde, d'Oudenarde, d'Alost, et dans toutes les autres petites places de Flandre. Ils rassemblèrent toutes les cloches des églises, et en y joignant du cuivre et de l'airain, fondirent un nombre de canons très-considérable. Mais le prince d'Orange s'étant rendu maître de Gand, en chassa le brouillon qui l'avait fait révolter. Quelque temps après, Imbyse voulant rentrer dans le devoir et dans l'obéissance du roi d'Espagne, son souverain, les rebelles lui firent son procès, et il fut décapité en 1584.

IMHOF (Jacques-Guillaume), fameux généalogiste, d'une famille noble d'Allemagne, né en 1651 à Nuremberg, mort en 1728, avait fait une longue étude des intérêts des princes, des révolutions des états, et de l'histoire des grandes familles de l'Europe. On a de lui divers ouvrages : *Notitia S. R. I. G. procerum tam ecclesiasticorum quam sæcularium historico-heraldico-genealogica*, Tubingue, 1684, 2 vol. in-8; ibid., 1732-34, 2 vol. in-fol.; *Historia genealogica Italiæ et Hispaniæ*, Nuremberg, 1701, in-fol.; — *Familiarum Italiæ*, Amsterdam, 1710, in-fol.; — *Familiarum Hispaniæ*, Leipzig, 1712, in-fol.; — *Galliæ*, Nuremberg, 1687, in-fol.; — *Magnæ Britanniæ cum appendice*, ibid., 1690-91, 2 part. in-fol.; *Recherches sur les grands d'Espagne*, Amsterdam, 1707, in-12, fig.

IMPERIALI (Jean-Baptiste), né à Vicence en Italie l'an 1588, mort en 1623, exerça la médecine dans sa patrie avec beaucoup de succès. La république de Venise, la ville de Messine et plusieurs autres s'efforcèrent de l'enlever à Vicence; mais il préféra toujours ses concitoyens aux étrangers. Ce médecin cultiva aussi la poésie; il tâchait d'imiter Catulle, et n'en approchait que de fort loin. Nous avons de lui : *Exoticarum exercitationum libri duo*, Venise, 1603, in-4.

IMPERIALI (Jean), fils du précédent, né en 1602 à Vicence, où il mourut vers 1670, est plus connu que son père dans les facultés de médecine et dans la république des lettres. On a de lui : *Musæum historicum et physicum*, Venise, 1640, in-4; c'est un recueil d'éloges historiques; une *Dissertation historique-médicale sur la peste qui désola l'Italie en* 1630, Vicence, 1631, in-4.

IMPERIALI (Jean-Vincent), homme d'état, poëte et littérateur, né à Gênes, vers la fin du XVI[e] siècle, d'une des principales familles de cette ville, fut ambassadeur en Espagne, puis amiral de la république. Comme il s'était acquis une grande popularité, le sénat, craignant qu'il n'eût le projet d'usurper le pouvoir, le condamna au bannisse-

ment. Imperiali subit cette mesure avec résignation, et consacra le temps de son exil à la culture des lettres. Ayant obtenu ensuite son rappel, il termina ses jours dans sa patrie en 1645. On a de lui : *lo Stato rustico*, poëme (*in versi sciolti*), Gênes, 1611 ; Venise, 1613, in-12 ; *il Ritratto del Cazalino abbozzato*, poëme (*in quarta rima*), sans date, in-4; Bologne, 1737, même format; *Gl' indovini pastori ; la Santa Teresa ; i Funèrali del cardinale Orazio Spinola ; Cento discorsi politici ;* et quelques écrits moins remarquables.

INA, roi de Westsex en Angleterre, se rendit célèbre par ses différentes expéditions contre la plupart de ses voisins, qui troublaient sa tranquillité. Il affermit celle de ses états par des lois pleines de sagesse (publiées par Spelman). En 726, après un règne glorieux de 37 ans, il alla à Rome en pèlerinage, y bâtit un collége anglais, et assigna pour son entretien un sou par année, sur chaque maison de son royaume. Cette taxe, appelée *Romescot*, fut étendue depuis par Offa, roi de Mercie, sur toutes les maisons de la Mercie et de l'Estanglie; et comme l'argent qu'elle produisait se délivrait à Rome le jour même de Saint-Pierre, on nomma cette taxe le *denier Saint-Pierre*. Les papes prétendirent dans la suite que c'était un tribut que les Anglais devaient payer à saint Pierre et à ses successeurs. (*Voy.* ETHULPHE.) Il abdiqua la couronne à la sollicitation de la reine, qui embrassa avec lui la vie monastique à Rome. Henschénius a publié la *vie d'Ina*, sous le 6 février, dans les *Acta sanctorum*.

INCHBALD (Elisabeth SIMPSON, mistriss), auteur dramatique et actrice anglaise, naquit à Straning-Field, village du comté de Suffolk, en 1756. La lecture des romans ayant exalté son imagination, déjà trop ardente, elle voulut courir les aventures, quitta la maison paternelle à l'âge de seize ans, et épousa, à Londres, un comédien nommé Inchbald qui lui fit suivre sa profession. Mistriss Inchbald débuta à Edimbourg avec succès, et parut ensuite sur divers théâtres de la Grande-Bretagne. Après la mort de son mari, elle quitta cette carrière (1789), où sa conduite fut toujours exempte de blâme, et se livra à la littérature dramatique. On cite parmi ses principales pièces : *L'apparence est contre eux; Le Vœu d'une veuve; L'Enfant de la nature; Minuit ; Les choses sont ainsi ; L'homme marié ; Les Voisins ; Chacun a son défaut ; Le Jour des épousailles ; Les Femmes comme elles étaient, et les Filles comme elles sont*. En général on trouve dans ces diverses productions des caractères bien développés, des intrigues bien conduites, un dialogue naturel : mais elles manquent de force comique. Mistriss Inchbald a publié aussi des romans, tels que, *Simple Histoire*, 1791, 4 vol. in-12 ; *La Nature et l'Art*, 1796, 2 vol. in-12. Mistriss Inchbald avait écrit les *Mémoires* de sa vie, mais elle ordonna avant de mourir qu'on les jetât au feu.

INCHOFER (Melchior), jésuite allemand, né à Ginsin dans la basse Hongrie, en 1584, professa longtemps à Messine la philosophie, les mathématiques et la théologie. Il publia un livre sous ce titre : *Epistolæ B. Mariæ Virginis ad Messanenses veritas vindicata*, Messine, 1629, in-fol. Cet ouvrage, réimprimé à Viterbe, 1632, in-fol., et dans lequel il croyait avoir démontré que la sainte Vierge avait écrit aux citoyens de Messine, lui attira des tracasseries. Obligé d'aller à Rome pour se justifier des accusations qu'on avait intentées contre lui, il en fut quitte en réformant le titre de son livre, et en y faisant quelques changements. Il passa plusieurs années à Rome, aimé et estimé, et mourut à Milan en 1648. On a de lui diverses productions, entre autres : *Annalium ecclesiasticorum regni Hungariæ tomus primus*, Rome, 1644, in-fol. Ce volume, qui est rare, est le seul qui ait paru ; il ne va que jusqu'à l'an 1059; *Historia sacræ latinitatis, hoc est de variis linguæ latinæ mysteriis*, Messine, 1635, in-4 ; Munich, 1638, in-8. Cet ouvrage est plein de recherches curieuses; mais on y trouve, entre autres idées singulières, que les bienheureux s'entretiendront quelquefois en latin dans le ciel. On lui attribue l'ouvrage traduit en français, et imprimé à Amsterdam en 1722, in-12, sous le titre de *Monarchie des Solipses*, mais d'autres prétendent que ce livre est de Jules-Clément Scotti, ex-jésuite. Quoi qu'il en soit, c'est un tableau de la politique de cette société, telle que l'auteur la concevait. L'abbé Bourgeois, qui était à Rome lorsque l'ouvrage parut la première fois, prétend qu'Inchofer ayant été condamné à mort par le général et les assistants des jésuites, fut enlevé la nuit, et conduit assez loin par des chevaux tout prêts au delà du Tibre; mais qu'ayant été ramené par ordre du pape Innocent X, on le vit le lendemain matin au collége des Allemands. On peut consulter sur cette anecdote, que le père Oudin a réfutée, et qui n'avait pas besoin de l'être, le tome 35 des *Mémoires* de Nicéron, depuis la page 322 jusqu'à 346... Inchofer est le seul jésuite que l'auteur du *Dictionnaire critique* (l'abbé Barral) ait loué de bon cœur. Il dit, avec sa douceur ordinaire, « que le P. Oudin se débat comme un énergumène, » pour enlever l'ouvrage à Inchofer, et le donner à » Scotti, un autre de ses confrères. » Mais qu'importe, après tout, que cet ouvrage soit de l'un ou de l'autre ? est-ce bien la peine de dire des injures à un homme estimable, pour un mauvais livre? Au reste, l'original de ce livre fut imprimé à Venise en 1652, avec le nom d'*Inchofer*.

INÈS DE CASTRO fut secrètement épousée par l'infant don Pèdre de Portugal, fils aîné d'Alphonse IV. Le roi, furieux de cette union peu assortie au rang de don Pèdre, décida la mort d'Inès et de ses deux enfants. Inès périt en effet; mais don Pèdre vengea cruellement son trépas, d'abord en se révoltant contre Alphonse, puis en faisant mettre à mort les assassins, quand il fut roi. Ayant assemblé les états du royaume, il fit reconnaître pour ses fils légitimes, devant le nonce du pape, les enfants d'Inès, dont le corps fut exhumé et placé sur un trône. Don Pèdre fit rendre foi et hommage à ces restes inanimés. Il fit ensuite élever un monument superbe dans le monastère d'Alcobaça, pour les y placer, et un autre, destiné pour lui-même, à côté

d'Inès, dont les funérailles se firent avec la plus grande pompe et pendant la nuit. Pierre Ier ne se remaria pas : il mourut en 1567, trente-deux ans après la mort d'Inès. Leur fils aîné, Ferdinand, succéda à son père.

INGELBURGE, ou INGEBURGE, fille de Valdemar Ier, roi de Danemark, épousa Philippe-Auguste, roi de France, en 1193. Ce prince conçut pour elle, dès le jour même de ses noces, une aversion invincible ; et 4 mois après, sous prétexte de parenté entre Ingelburge et Isabelle, qui avait été la première épouse de Philippe, ce prince fit déclarer nul son mariage dans une assemblée d'évêques et de seigneurs tenue à Compiègne. Un si prompt changement marquait beaucoup de légèreté dans le mari, ou de grands défauts dans l'épouse ; cependant tous les historiens s'accordent à dire qu'elle était aussi vertueuse que belle. Le roi, sans s'en expliquer, relégua la reine à Etampes, et 3 ans après il se remaria avec Agnès de Méranie. Ingelburge se plaignit au pape, et après deux conciles, l'un tenu à Dijon en 1199, l'autre à Soissons en 1201, le roi, craignant l'excommunication, fut obligé de reprendre sa femme. Il lui laissa 10,000 livres par son testament. Cette princesse mourut à Corbeil, 14 ans après son époux, en 1236, à l'âge de 60 ans, avec les sentiments de piété qui l'avaient animée pendant sa vie. Elle fut enterrée dans l'église d'un monastère qu'elle avait fondé près de cette ville où l'on voyait cette épitaphe :

Hic jacet Isbergis, regum generosa propago;
Regia, quod Regis fuit uxor, signat imago.
Flore nitens morum, vixit patre rege Danorum,
Inclyta, Francorum regis, adepta torum.
Nobilis hujus erat, quod in ortis sanguine claro
Invenies raro, mens pia, casta caro.
Annus millenus aderat deciesque vicenus,
Ter duo, terque decem, cum subit illa necem.

INGENHOUSZ (Jean), médecin et physicien, naquit en 1730 à Breda en Hollande, où il exerça la médecine pendant 12 ans. Il passa ensuite en Angleterre, et se fit connaître par ses cures et par ses écrits. Il était venu dans ce pays afin de se perfectionner dans la méthode que Sutton avait inventée pour l'inoculation. En 1768, il alla à Vienne ; sa réputation l'y ayant précédé, il eut l'honneur d'inoculer deux archiducs et une archiduchesse. L'impératrice Marie-Thérèse le gratifia des titres de baron, de conseiller aulique, et d'une pension de 600 florins dont il jouit jusqu'à la fin de ses jours. L'empereur Joseph II lui témoignait la plus grande estime, et l'admit souvent dans sa société particulière : il le visitait même dans son cabinet, et aimait à répéter avec lui des expériences de physique. Quelques années plus tard, Ingenhousz revint en Hollande, d'où il passa en France et en Allemagne, et finit par s'établir à Bowood Park, près de Londres, où il mourut en 1799. Ce médecin écrivait avec la même facilité en allemand et en anglais, en français et en italien. On lui doit d'utiles découvertes relatives à l'application de la chimie et de la physique, à la physiologie végétale et à la médecine. Il a publié : un *Mémoire sur l'électrophore*, lu à la société royale de Londres ; *Expériences sur les végétaux*, traduites en français par l'auteur lui-même, Paris, 1780, 2e édition, 1787, 2 vol. in-8 ; *Nouvelles expériences et observations sur divers objets de physique*, traduites en français, Paris, 2 vol. in-8 ; *Essai sur la nourriture des plantes* (en français), traduit en anglais, Londres, 1798. Ces différents ouvrages ont été traduits en hollandais ; plusieurs *mémoires* dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier, et dans divers *Recueils périodiques* anglais.

INGENUUS (Decimus-Lælius), gouverneur de la Pannonie, distingué par ses talents militaires, se fit déclarer Auguste par les troupes de la Mœsie en 260. Les peuples le reconnurent dans l'espérance que son courage les garantirait des incursions des Sarmates. L'empereur Gallien ayant appris la révolte d'Ingenuus, marcha contre lui, et le vainquit près de Murse. Le vainqueur fit passer au fil de l'épée la plus grande partie des peuples et des soldats de la Mœsie ; et il écrivit à cette occasion à un de ses officiers : « Tuez, massacrez, pourvu que » cela ne paraisse pas trop odieux ; et que ma colère » vous enflamme..... » On ignore quel fut le sort d'Ingenuus : les uns disent qu'il fut tué par ses soldats après la victoire de Gallien ; d'autres assurent qu'il se donna lui-même la mort. Il n'avait porté le dangereux titre d'empereur que pendant quelques mois.

INGHIRAMI (Curzio), antiquaire, né à Volterra en 1614, mort en 1655, est connu par une prétendue découverte de monuments qui, si elle eût été réelle, auraient entièrement changé toutes les idées reçues sur les premiers siècles de l'histoire romaine. Il a publié à ce sujet un livre intitulé : *Ethruscarum antiquarum fragmenta, reperta Scornelli prope Vulteram*, Francofurti, 1637, in-fol., fig., 12 fr. La fausseté de ces monuments a été démontrée et reconnue, et Inghirami regardé comme un imposteur. On peut consulter à ce sujet : les *Animadversiones in antiquitatum Ethruscarum fragmenta*, etc., de L. Allatius, Paris, 1648, in-4 ; le *Classical Journal*, sept. 1817, tome 16, pag. 139 et les nos 19,700 et 20,370 du *Dictionnaire des anonymes*.

INGOUF (François-Robert), graveur, né à Paris en 1747, eut pour maître Jacques Flipart. Il a laissé plusieurs estampes fort estimées, telles que le *Retour du Laboureur ; le Braconnier rendu à la liberté*, l'une et l'autre d'après Benazech ; *les Canadiens au tombeau de leur fils*, d'après Barbier l'aîné ; *la Nativité*, d'après Richebara ; ce sont ses meilleures productions. Ingouf a gravé, en outre, plusieurs sujets pour le *Voyage en Egypte*, et pour celui de Las Cases. Cet artiste est, de plus, recommandable par les soins assidus qu'il a toujours rendus à sa vieille mère ; c'était pour en prolonger l'existence qu'il se livrait à un travail pénible. Il est mort à Paris en 1812.

INGOULT (Nicolas-Louis), jésuite, né à Gisors, mort en 1753, à 64 ans, cultiva le talent de la chaire. Après avoir été applaudi dans la capitale, il prêcha le carême à la cour, en 1735, et ne reçut pas moins d'éloges qu'à Paris. La précision, la jus-

tesse des plans, la connaissance des mœurs, caractérisaient ses sermons; mais l'on trouvait un peu d'affectation dans son style et dans ses gestes. C'est lui qui a publié le tome 8e des *Nouveaux Mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant*, 1745, in-12. Il y a quelques-uns de ses discours dans le *Journal chrétien*.

INGRÉVILLE (Jean-Baptiste-Robert BARBIER d'), doyen des docteurs de Sorbonne, était docteur en théologie depuis 1768. La même année il entra au parlement comme conseiller clerc de la première section des requêtes, d'où il passa ensuite à la grand'-chambre. Pendant la révolution il échappa à la proscription de sa compagnie, parvint à un âge avancé (80 ans), et mourut à Paris en 1830. Sur la fin de sa vie, il ne connaissait d'autres distractions que celles que lui procuraient ses livres. Sa bibliothèque était considérable, et surtout elle était bien choisie. Nous n'avons pu oublier le plus ancien des docteurs d'une maison à jamais célèbre, qui sera difficilement remplacée.

INGUIMBERT (Joseph-Dominique d'), né à Carpentras en 1683, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et s'y rendit habile dans les sciences ecclésiastiques. Le désir d'une plus grande perfection, joint à quelques mécontentements, l'engagea à prendre l'habit de Cîteaux, dans la maison de Buon-Solazzo, où son mérite le fit parvenir aux premières charges. Envoyé à Rome pour les affaires de son monastère, il s'acquit l'estime de Clément XII. Ce pontife le nomma archevêque de Théodosie *in partibus*, et évêque de Carpentras, le 25 mai 1733. Son discernement et ses lumières éclatèrent dans cette place, autant que sa charité. Il vécut en simple religieux; mais les richesses qu'il épargna ne furent ni pour lui, ni pour ses parents. Il institua les pauvres ses légataires universels, fit bâtir un vaste et magnifique hôpital, recueillit une très-riche bibliothèque, et la rendit publique. Ce généreux bienfaiteur des lettres et de l'humanité mourut à Carpentras en 1757. Dès sa plus tendre jeunesse, on vit en lui les prémices d'une piété imminente, qui ne se démentit point. On lui reprocha quelques singularités, mais elles ne firent aucun tort à sa vertu, si elles en firent à son caractère. Piganiol de la Force, dans sa *Description de la France*, dit, en parlant de Carpentras, « qu'il » n'a vu de remarquable dans cette ville que l'*é*» *vêque* et la *bibliothèque* que ce prélat y a fon» dée. » Inguimbert est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont : *Genuinus character R. P. D. Armandi Joannis Buttilieri Rancœi*, Rome, 1718, in-4; *Specimen catholicæ veritatis*, Pistoie, 1722, in-4; *Vita di dom Bartholomeo de' martiri*, 1727, 2 vol in-4; *Relazione della vita di F. Columbano*, 1724, in-8; une *Edition* des *OEuvres de Barthélemy des Martyrs*, avec sa *Vie*. Maxime de Pazzis a publié un éloge en forme de notice historique d'Inguimbert, Carpentras, an 13 (1805), in-8. Hyacinthe Olivier-Vitalis a aussi donné à Carpentras, en 1812, in-4, une *Notice* sur Inguimbert, ornée de son portrait.

INGULFE, ancien historien anglais, né à Londres en 1030, d'abord moine de l'abbaye de Saint-Vandrille en Normandie, et ensuite abbé de Croyland dans le comté de Lincoln, en Angleterre, mort l'an 1109, avait été secrétaire de Guillaume le Conquérant. Il a laissé une *Histoire du monastère de Croyland*, depuis 664 jusqu'en 1091. Nous l'avons dans le *recueil des Historiens de cette nation*, par Saville, Londres, 1596, in-fol., et dans le premier vol. des *Rerum anglicarum scriptores* de Thomas Gale, 1684, in-fol.; cette dernière édition est beaucoup plus ample et plus correcte. Cette histoire a paru isolément à Francfort en 1601. Ingulfe avait encore écrit un livre *de la vie et des miracles de saint Cutlac*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous.

INNÈS (Louis), ecclésiastique, né vers l'an 1650, d'une famille noble d'Ecosse, était principal du collége des Ecossais à Paris, lorsque Jacques II vint chercher un asile en France : ce prince le choisit alors pour aumônier de la reine, et le nomma secrétaire d'état pour les affaires de sa patrie : c'est là sans doute le motif qui a déterminé les critiques à lui attribuer la rédaction de *l'Extrait* qui nous reste des *Mémoires écrits par Jacques II*, déposé par le roi l'année même de sa mort, au collége des Ecossais. Le docteur Clarke a fait imprimer à Londres, 1816, in-8, cet ouvrage qui était resté jusqu'alors manuscrit : il a été traduit en français par Jean Cohen, Paris, 1819, 4 vol. in-8.

INNÈS (Thomas), frère du précédent, fit ses études à Paris, au collége des Ecossais, embrassa l'état ecclésiastique, et succéda à son frère dans la place de principal de cet établissement qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1744, à l'âge de 82 ans. On a de lui : *Essai critique sur les anciens habitants des parties septentrionales de la Grande-Bretagne* ou *d'Ecosse*, *contenant l'histoire des Romains et des Bretons qui ont habité le pays compris entre les deux murailles, dont l'une construite par Lollius Urbicus au nord, et l'autre par l'empereur Sévère*, Londres, 1792, 2 vol. in-8; ouvrage sur lequel on trouve des détails curieux et étendus dans plusieurs numéros du *Journal des savants* de l'année 1764.

INNOCENTS. L'Eglise appelle ainsi les enfants qu'Hérode fit mourir à Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Ce tyran espérait envelopper dans ce massacre le nouveau roi des Juifs, dont il avait appris la naissance par les mages. Le culte des SS. Innocents est très-ancien dans l'Eglise, qui les a toujours regardés comme les fleurs des martyrs. L'hymne qu'elle leur a consacrée, tirée de Prudence, est pleine de grâces naïves et touchantes, et ferait honneur aux poëtes les plus célèbres dans le genre naturel et tendre.

Salvete flores martyrum,
Quos vitæ ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Seu turbo nascentes rosas.

Vos, prima Christi victima
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam, simplicies,
Palma et coronis luditis.

Voltaire n'a pas fait difficulté d'assurer qu'aucun ancien auteur n'a parlé du massacre des Innocents : cet écrivain superficiel et téméraire n'avait qu'à ouvrir Macrobe, qui en parle de la manière la plus précise, *Saturn*. l. 2, c. 4. Cet auteur est, à la vérité, du IVe ou Ve siècle, mais il en parle d'après les païens, comme son récit le témoigne. Le silence de Flavius Josèphe n'a non plus rien d'étonnant, comme Lardner et Hoffman l'ont démontré. On peut consulter aussi la Dissertation de Wolborth : *Cur Josephus cædem puerorum Bethlemicorum silentio præterierit*, Gottingue, 1788. L'auteur observe qu'on ne peut exiger d'aucun écrivain, pas même d'un annaliste, qu'il rapporte sans réserve tous les faits qui sont arrivés de son temps. Les auteurs contemporains ne rapportent pas toujours les mêmes faits : il y en a dans Suétone qui ne sont pas dans Tacite ; et Dion-Cassius en a qu'on ne trouve ni dans l'un ni dans l'autre ; chacun d'eux pourtant est croyable dans ce qu'il dit. Le massacre des Innocents s'accorde parfaitement avec le caractère que Josèphe donne à Hérode. L'auteur rapporte à ce sujet quantité de meurtres et autres barbaries de ce roi sanguinaire. Il y a de l'injustice à argumenter du silence d'un auteur sacré, surtout lorsque celui-ci a pour lui des motifs de crédibilité plus forts et plus nombreux. Il est certain qu'Hérode ne pouvait souffrir ceux à qui la Providence et l'opinion publique étaient favorables : l'auteur donne des preuves convaincantes de cette assertion. Il s'en faut infiniment que le massacre des Innocents ait été aussi nombreux que le prétend le chevalier Marino, dans son *Poëme* célèbre sur ce sujet ; et il est impardonnable à Voltaire et Carpzou, d'avoir pris pour objet de leur critique la Légende qui porte à 15 mille le nombre des enfants massacrés, car Bethléem était une petite ville, et ses *environs* ne doivent pas être pris dans le sens d'une fort grande étendue. Si on ajoute à tout cela que le massacre s'est opéré avec tout le secret que la chose comportait, comme tous les meurtres ordonnés par les tyrans, l'on concevra sans peine qu'un écrivain peut avoir ignoré cet événement, ou l'avoir envisagé comme un objet de peu d'importance, en comparaison des assassinats dont ce monstre s'est rendu coupable : mais quelque raisonnables que soient ces observations, on trouvera peut-être dans l'infidélité de l'historien Josèphe, et dans sa lâche politique, d'autres raisons de son silence.

INNOCENT Ier (saint), natif d'Albano, élu pape d'un consentement unanime en 402, après la mort d'Anastase Ier, condamna les novatiens et les pélagiens, éclaira le monde chrétien par ses lumières, autant qu'il l'édifia par ses vertus. Il vit Rome en proie aux Barbares, et le paganisme rouvrir ses temples. Ces malheurs hâtèrent sa mort, arrivée à Ravenne en 417. Quelques mois auparavant, il avait écrit à saint Jérôme pour le consoler des horribles violences exercées par les pélagiens contre les personnes pieuses dont il prenait soin. Nous avons de ce saint pontife des *décrétales et* plusieurs *Lettres* dans les *Epîtres des papes* de D. Constant, in-fol. Ces *lettres* sont écrites à différents évêques qui le consultaient sur la discipline ecclésiastique, et réclamaient son assistance dans les divers besoins de leurs églises. Rien de plus remarquable que la manière dont les Pères du concile de Milève lui exposent, comme au père commun des fidèles et au surveillant général, l'état déplorable des églises d'Afrique et de Palestine, ravagées par les pélagiens. *Qui a te Dominus, gratiæ suæ præcipuo munere, in sede apostolica collocavit, talemque nostris temporibus præstitit, ut nobis potius ad culpam negligentiæ valeat, si apud tuam venerationem, quæ pro Ecclesia suggerenda sunt, tacuerimus, quam tu ea possis vel fastidiose, vel negligenter accipere, magnis periculis infirmorum membrorum Christi pastoralem diligentiam quæsumus adhibere digneris.* Si ces recours à Innocent prouvent l'opinion que tous les évêques du monde avaient du siége de Rome, les réponses que leur faisait le pontife expriment bien l'idée qu'il en avait lui-même. *Diligenter et congrue*, dit-il aux Pères de Milève, *apostolico consulitis honori, honori inquam illius, quem, præter illa quæ sunt extrinsecus, sollicitudo manet omnium Ecclesiarum, interrogantes super anxiis rebus quæ sit sequenda sententia, antiquæ scilicet regulæ formam secuti, quam toto semper ab orbe mecum nostis esse servatam.* On sait que saint Jean-Chrysostome interjeta appel de la sentence du conciliabule du Chêne ; que le pontife prit sa défense ; qu'il cassa l'inique sentence, et que son jugement fut respecté dans toute l'Eglise. On était cependant bien loin alors des fausses décrétales, que l'ignorance des sectaires modernes nous donne comme la source des appels à Rome. (*Voy.* APIARIUS, ATHANASE, ZOZIME, GRÉGOIRE, LÉON, etc.) Il eut pour successeur Zozime.

INNOCENT II, appelé auparavant *Grégoire*, de la maison de Papis ou Paperescis, chanoine régulier de Latran, cardinal diacre de Saint-Ange, était Romain. Il monta sur la chaire pontificale le 14 février 1130, après Honorius II. Il ne fut élu que par une partie des cardinaux ; l'autre partie donna la tiare au petit-fils d'un juif nommé *Pierre de Léon*, qui se fit appeler *Anaclet II*. Celui-ci fut reconnu par les rois d'Ecosse et de Sicile, mais Innocent II le fut par le reste de l'Europe. Ce pontife, opprimé à Rome, se réfugia en France, l'asile des papes persécutés. Il y tint plusieurs conciles à Clermont, à Reims, au Puy, etc. De retour à Rome, après la mort de l'antipape Anaclet, et l'abdication de son successeur Victor IV, il célébra le second concile de Latran, en 1139, composé d'environ mille évêques, et y couronna empereur le roi Lothaire. Un auteur contemporain, rapportant la harangue que le pape prononça à l'ouverture de ce concile, lui fait dire entre autres choses : « Vous savez que Rome est la capitale du monde ; que l'on reçoit les dignités ecclésiastiques par la permission du pontife romain, et qu'on ne peut les posséder légitimement sans sa permission. » Après le concile, le pape marcha contre Roger, roi de Sicile, qui venait de subjuguer la meilleure partie de la Pouille. Il fut fait prisonnier par ce prince, et ne recouvra la liberté

qu'en donnant à son vainqueur l'investiture de ce royaume. Innocent II mourut en 1141. On rapporte un serment qu'il faisait prêter aux avocats, par lequel il paraît qu'il y avait alors à Rome des juges et des avocats gagés par le pape pour exercer leurs fonctions gratuitement. (*Voy.* son *Histoire* par D. de *Lannes*, Paris, 1741, in-12.) Il eut pour successeur Célestin II.

INNOCENT III, appelé auparavant *Lothaire Conty*, natif d'Anagni, de la maison des comtes de Segni, était connu par son savoir, qui lui avait mérité le chapeau de cardinal. Il fut élevé sur la chaire de saint Pierre en 1198, après Célestin III. Son premier soin fut d'unir les princes chrétiens pour le recouvrement de la terre sainte, et de s'opposer aux hérétiques, et surtout aux Albigeois, qui désolaient le Languedoc, sous la conduite de Raimond, comte de Toulouse. Il marqua autant de zèle pour les mœurs que pour la foi. Philippe-Auguste ayant fait divorce avec Ingelburge, il mit en interdit le royaume de France, il excommunia Jean sans Terre, qui, usurpateur du royaume d'Angleterre, et assassin de l'héritier légitime, exerçait une violente persécution contre les ecclésiastiques; et l'empereur Othon, qui avait envahi les terres de l'Eglise. La souveraineté temporelle des papes reçut sous lui des accroissements considérables : la Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancône, Orbitello, Viterbe, reconnurent le pape pour souverain. Son autorité devint plus absolue dans Rome; le pouvoir fut diminué, le titre de consul fut aboli. Innocent donna au préfet de Rome l'investiture de sa charge, qu'il ne recevait auparavant que de l'empereur. Innocent III se signala encore par la convocation du 4e concile, qui est compté pour le 12e œcuménique, et qui eut lieu en 1215. Ses décrets sont fameux chez les canonistes, et ont servi de fondement à la discipline observée depuis. Le 3e canon défend *d'établir de nouveaux ordres religieux*, « de peur que la trop grande diversité » d'habits et de règles n'apportât de la confusion » dans l'Eglise. » Ce fut cependant sous le pontificat d'Innocent III, que l'Eglise vit naître les enfants de saint Dominique et de saint François, les Trinitaires et quelques autres. Innocent mourut en 1216, avec la réputation d'un des plus pieux et des plus grands pontifes qui aient été assis sur le siége de saint Pierre. S'il ne connut pas toujours les limites précises qui séparaient sa puissance de la puissance temporelle, c'était l'effet naturel de la jurisprudence généralement reçue de son temps. (*Voy.* GRÉGOIRE VII.) Dès sa jeunesse, il s'était fait admirer par ses talents; et aussitôt qu'il fut pape, il les employa à rétablir le bon ordre, et à faire régner la justice. Il la rendait toujours par lui-même dans des consistoires publics, dont il rétablit l'usage, et qui attirèrent à Rome bien des causes célèbres. D. Baluze a publié les *Lettres* de ce pape, Paris, 1682, 2 vol. in-fol. à très-bas prix. Elles sont intéressantes pour la morale et pour la discipline. On a encore de lui trois livres remplis de piété et d'onction : *De contemptu mundi*, *sive De miseria humanæ conditionis*, dont on a plusieurs éditions, une entre autres de Paris, 1645, in-18. Ses *OEuvres* ont été imprimées à Cologne, en 1552 et 1576; à Venise, 1578, in-fol.; ce sont des *discours*, des *homélies*, des *traités de morale* et de *controverse*, un *commentaire* sur les *sept psaumes de la pénitence*, etc. C'est de lui qu'est la prose *Veni sancte Spiritus*, que des écrivains ont attribuée sans fondement à Robert, roi de France. Innocent III passe aussi pour être l'auteur de l'*Ave, mundi spes, Maria*, et du *Stabat Mater dolorosa*, que d'autres attribuent à Jacopone de Todi, et quelques-uns à saint Grégoire. Honorius III lui succéda. Il y eut un antipape sous le nom d'Innocent III.

INNOCENT IV (Sinibalde de FIESQUE), Génois, était de la maison des comtes de Lavagno, et fut d'abord chancelier de l'Eglise romaine. Grégoire IX l'honora de la pourpre en 1227. Il fut élu pape le 24 juin 1243, après la mort de Célestin IV. Il obtint le pontificat dans le temps des querelles de Frédéric II avec la cour de Rome. Cet empereur avait été fort uni avec Innocent, lorsqu'il n'était que cardinal; ils se brouillèrent dès qu'il fut pape, le devoir d'Innocent l'emportant sur l'amitié, et les entreprises continuelles de Frédéric contre le siége de Rome le faisant regarder comme un ennemi irréconciliable. Innocent IV, retiré en France, convoqua en 1245 le concile général de Lyon, dans lequel Frédéric fut excommunié, et, selon la jurisprudence du temps, déposé. (*Voy.* FRÉDÉRIC II.) Saint Louis, à qui l'empereur se plaignit, n'approuva pas la déposition de ce prince. Il entreprit de le réconcilier avec le pape, et l'on croit que ce fut le principal sujet de la conférence qu'il eut avec lui à Cluny, à la fin de l'année; mais ce fut sans succès. Cependant Frédéric menaçait de venir à Lyon à la tête d'une puissante armée, *afin*, disait-il, *de plaider lui-même sa cause devant le pape*. Ce pontife était comme prisonnier dans cette ville. On avait déjà pris plusieurs particuliers qui avaient voulu attenter à sa vie. Son palais était pour lui une prison; il s'y faisait garder nuit et jour. La croisade que ce pontife fit prêcher contre Frédéric nuisit beaucoup à celle de la terre sainte, parce que le pape accordait la même indulgence, pour y exciter davantage. Cette croisade causa de grands mouvements en Allemagne. Dans quelques villes, on se souleva ouvertement contre les exécuteurs des ordres du pape. Marcelin, évêque d'Arezzo, prélat guerrier, qu'Innocent avait mis à la tête d'une armée contre l'empereur, fut pris et pendu par ordre de ce prince. La mort de Frédéric, arrivée en 1250, termina ce différend. Le pape quitta Lyon l'année suivante, après y avoir demeuré 6 ans et 4 mois. De retour en Italie, il fut appelé à Naples, pour recouvrer ce royaume. Ses troupes furent battues par Mainfroi, et cette défaite hâta sa mort, arrivée en 1254, à Naples même. Ce pape était profond dans la jurisprudence; on l'appelait le *Père du droit*. Il a laissé *Apparatus super Decretales*, in-fol., souvent réimprimé. On prétend que c'est lui qui a donné le *chapeau rouge* aux cardinaux. Il eut pour successeur Alexandre IV.

INNOCENT V (Pierre de TARENTAISE), né dans cette ville, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, succéda à saint Thomas d'Aquin dans l'enseignement de la théologie à l'université de Paris, devint archevêque de Lyon, cardinal, et enfin pape le 22 janvier 1276; il mourut le 22 juin de la même année, laissant des *Notes* sur les *Epîtres de saint Paul*, sous le nom de *Nicolas de Goram*, Cologne, 1478, in-fol., et des *Commentaires* sur le *Livre des Sentences*, imprimés à Toulouse, en 1652, 3 vol. in-fol. On connaît de lui 4 *lettres* qui se trouvent dans Ughelli et dans Campi (*Istoria ecclesiastica di Piacenza*), *Postillæ in Genesim et Exodum*, manuscrit conservé à la bibliothèque de Turin, et plusieurs autres manuscrits. Son *Eloge* par le comte de saint Raphaël se trouve dans le tome 5 des *Piemontesi illustri*. Ses ennemis lui imputèrent des erreurs; mais saint Thomas d'Aquin le justifia. Sa *vie* a été écrite par Muratori dans ses *Scriptores rerum Italicarum*. Adrien V lui succéda.

INNOCENT VI (Etienne AUBERT), cardinal-évêque d'Ostie, puis grand pénitencier, naquit près de Pompadour, dans la paroisse de Bessac, au diocèse de Limoges. Il parvint à la papauté le 18 décembre 1352, après Clément VI. Il diminua beaucoup la dépense de la maison du pape, renvoya les bénéficiers dans leurs bénéfices, fit une *constitution* contre les commendes, protégea les gens de lettres; fonda, 4 ans après son exaltation, la Chartreuse de Villeneuve, près d'Avignon, et travailla avec ardeur à réconcilier les rois de France et d'Angleterre. Il mourut en 1362, et fut enterré dans la Chartreuse qu'il avait fondée et qu'il avait choisie pour le lieu de sa sépulture. On a quelques *Lettres* de lui dans le *Thesaurus* de Martenne. Son successeur fut Urbain V.

INNOCENT VII (Cosme MELIORATI), né à Sulmone, dans l'Abruzze, évêque de Bologne, fut élu pape le 17 octobre 1404, par les cardinaux de l'obédience de Boniface, qui espéraient qu'il n'aurait rien tant à cœur que de faire cesser le schisme; mais, à leur grand regret, bien loin de travailler à une si bonne œuvre, il souffrait avec peine qu'on lui en parlât. On choisit 12 notables de Rome, à la sollicitation du roi de France, qui devaient supplier le pape de travailler à la réunion : ils s'acquittèrent avec zèle de leur commission, mais infructueusement. Louis Meliorati, neveu du pape, eut l'audace de les faire arrêter, et d'en massacrer plusieurs inhumainement. Cette barbarie causa une émeute dans Rome. Innocent se retira à Viterbe, d'où il revint ensuite, se raccommoda avec les Romains, et mourut en 1406, regardé comme un savant jurisconsulte. Grégoire XII lui succéda.

INNOCENT VIII (Jean-Baptiste CIBO), noble Génois, grec d'extraction, fut d'abord cardinal-évêque de Melfe. Il mérita et obtint la tiare, le 24 août 1484, par le succès avec lequel il avait rempli plusieurs commissions importantes. Il parut fort zélé pour la réunion des princes chrétiens contre les Turcs, et se fit soumettre entre les mains Zizime, frère de Bajazet II, action qui valut à Pierre d'Aubusson le chapeau de cardinal. Avant que d'être dans les ordres, il avait eu deux enfants, dont il ne négligea point la fortune durant son pontificat. Il mourut en 1492, témoignant un grand mépris pour les vanités de ce monde. Il eut pour successeur Alexandre VI.

INNOCENT IX (Jean-Antoine FACHINETTI), né à Bologne en 1519, monta sur la chaire de saint Pierre le 29 octobre 1591, et mourut le 30 décembre suivant. Il s'était signalé au concile de Trente, et avait été fait cardinal par Grégoire XIII. Clément VIII fut son successeur.

INNOCENT X (Jean-Baptiste PANFILI), Romain, successeur du pape Urbain VIII, le 15 septembre 1644, à l'âge de 72 ans, eut de grands démêlés avec les Barberins, qu'on accusait d'avoir abusé de leur crédit sous le pontificat précédent. Ce pontife est particulièrement célèbre par la bulle *Cum occasione* qu'il publia le 30 mai 1653 contre les cinq propositions de Jansénius, après plus de deux ans d'examen du livre de cet évêque, et 40 ou 50 congrégations tenues devant lui, pape, ou devant des cardinaux réunis en commission. Les propositions y sont qualifiées chacune en particulier. Les trois premières sont déclarées hérétiques; la quatrième, fausse et hérétique; et la cinquième, sur la mort de Jésus-Christ, fausse, téméraire et scandaleuse. Innocent X mourut en 1655, à 81 ans. Ce pontife avait beaucoup d'élévation d'esprit, de feu et de vivacité, de sagesse et de discernement. Ferme dans les rencontres les plus épineuses, il était inébranlable dans ses résolutions; mais il ne les prenait qu'après y avoir bien pensé. Il était sobre, vivant de peu, haïssant le luxe, aussi précautionné contre les dépenses superflues que magnifique dans celles qui étaient nécessaires; ce qui lui donna moyen de laisser sept cent mille écus qui n'étaient pas soumis à la bulle de Sixte : épargne dont il y a très-peu d'exemples. Il aimait tendrement ses sujets, et faisait rendre une exacte justice. Enfin on n'aurait peut-être point de défauts à lui reprocher, s'il avait été un peu plus indifférent sur les intérêts de sa famille. Alexandre VII fut son successeur.

INNOCENT XI (Benoit ODESCALCHI) naquit à Côme, dans le Milanais, en 1611. Après avoir passé par différentes dignités, il fut élu pape le 10 septembre 1676. Il avait porté les armes; mais son caractère n'en fut pas moins doux, ni moins agréable. Il ne lui resta de son ancien métier qu'une certaine roideur qui ne savait pas s'accommoder au temps. Il résista à Louis XIV dans les disputes de la régale; il soutint fortement les évêques qui disputaient ce droit à ce monarque. La querelle devint si vive, qu'il refusa des bulles à tous les Français nommés aux bénéfices, après les assemblées du clergé de 1681 et 1683, de façon qu'à sa mort il y avait plus de trente églises qui manquaient de pasteur. Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute sur les franchises du quartier des ambassadeurs, qui donnaient lieu à toutes sortes d'abus et d'excès; tous les princes, à l'exemple de l'empereur, en approuvèrent l'abolition : Louis XIV seul s'obstina à vouloir les maintenir aux dépens de la sé-

curité publique, et envoya à Rome Lavardin de Beaumanoir, qui, avec 800 hommes armés, s'y conduisit en brigand plutôt qu'en ambassadeur. Le pape, de son côté, recourut trop légèrement aux peines spirituelles, dans une affaire purement temporelle. En 1689, Innocent s'unit avec les alliés contre Louis XIV, et hâta par là, sans le vouloir, la chute de Jacques II, que la France protégeait contre Guillaume, prince d'Orange. Cependant, sur ce point même, le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques, a justifié le pontife. Innocent XI, après avoir condamné les erreurs de Molinos et des *quiétistes*, et fourni à l'empereur Léopold de grands secours contre les Turcs, mourut en 1689, avec la réputation d'un homme de bien, qui a plus d'esprit que de savoir, plus d'activité que de discernement, autant d'inhabileté à placer sa confiance que de répugnance à la révoquer, avec une roideur inflexible dans le caractère, et une rigidité de vertu qui lui montre la gloire de Dieu dans l'exécution de tout ce qu'il a une fois résolu dans des intentions pures. « S'il n'est point de pape, » dit un historien, que les jansénistes aient tant » exalté, c'est qu'il est naturel de régler son estime » sur son intérêt. Il n'y a point de mal qu'ils n'aient » dit d'Alexandre VII, irréprochable dans ses » mœurs, ainsi que des autres papes qui les ont » condamnés, et point de louanges qu'ils n'aient » prodiguées à Innocent XI, qui n'a publié aucune » bulle contre eux. Ce n'est pas toutefois qu'il ap» prouvât leur doctrine : la censure qu'il a faite de » leur nouveau Testament de Mons, et de plusieurs » autres productions de même espèce, en est une » preuve qui n'en demande point d'autre. Mais ils » avaient enfin trouvé le secret d'échapper à son » zèle, en gagnant quelques personnes qui avaient » surpris sa confiance. » Le peuple romain lui a reproché d'avoir resserré, par une trop grande économie, la circulation de l'argent, et d'avoir accumulé des trésors ; mais il doit lui rendre cette justice, que ses richesses ne passèrent pas dans les mains de sa famille ; qu'il pouvait le disputer à Sixte V pour la sobriété de sa table et la modicité de ses dépenses personnelles : il débarrassa la chambre d'une foule de charges onéreuses ; il rétablit les affaires, et mit en bon ordre les finances de l'état, sans mettre de nouvelles impositions sur ses sujets : s'il eût eu des vues plus exactes ou plus vastes, il eût pu faire plus de bien ; mais ce n'est pas une raison pour lui contester ou oublier celui qu'il a fait. Alexandre VIII lui succéda.

INNOCENT XII (Antoine Pignatelli), Napolitain, né en 1615, d'une famille distinguée, fut employé dans plusieurs affaires importantes, et succéda le 12 juillet 1692 à Alexandre VIII. Ce qu'Innocent XI n'avait pu faire pour l'abolition du népotisme, Innocent XII l'exécuta en 1692. Après avoir pris toutes ses mesures, dont la plus efficace fut l'attrait de ses vertus, il fit souscrire par tout le sacré collége une bulle solennelle, qui ôtait toute distinction extraordinaire aux neveux des papes, avec obligation aux cardinaux présents et futurs de la confirmer par serment à chaque conclave, et à tout nouveau pape d'en faire de même. Fidèle à ses principes, il répandit sur les pauvres, qu'il n'appelait pas en vain ses *neveux*, tous les biens que ses prédécesseurs n'avaient que trop souvent prodigués à leurs proches. Il avait toujours joui d'une haute réputation, et son pontificat ne la démentit point. Son élection fut une fête pour les Romains, et sa mort un deuil public. Son pontificat fut marqué par la condamnation du livre des *Maximes des saints*, de l'illustre Fénélon, mais surtout par la fin du différend qui subsistait entre le saint Siége et la France depuis 1682, époque des quatre articles condamnés par Alexandre VIII. En 1693, Innocent accorda les bulles aux nouveaux évêques, qui lui avaient écrit une lettre de soumission pour lui témoigner la douleur de ce qui s'était passé ; lettre qui fut regardée par quelques écrivains, comme une rétractation des quatre articles ; ce que d'autres ont fortement nié, puisque ce ne fut pas tout le clergé, mais seulement les nouveaux évêques qui écrivirent au pape. Cependant, comme la lettre fut écrite ensuite d'un arrangement préalable entre Innocent et Louis XIV, et qu'elle devint publique, sans aucune réclamation de la part des autres évêques, il n'est pas étonnant qu'on l'ait regardée comme un désaveu général, d'autant plus que la conduite que les évêques de France ont depuis constamment tenue à l'égard du saint Siége, particulièrement à l'égard des décisions doctrinales, n'est pas du tout conforme aux quatre articles. (*Voy.* Soardi.) Quoi qu'il en soit, il est dit dans cette lettre : *Ad pedes S. V. provoluti, profitemur et declaramus nos vehementer quidem, et supra omne id quod dici potest, ex corde dolere de rebus gestis in comitiis prædictis, quæ S. V., et ejusdem prædecessoribus summopere displicuerunt; ac proinde quid in iisdem comitiis circa ecclesiasticam potestatem, pontificiam autoritatem, decretum censeri potuit, pro non decreto habemus, et habendum esse declaramus.* Innocent mourut en 1700. L'état de l'Eglise lui doit la fondation de plusieurs hôpitaux, et l'agrandissement des ports d'Anzio et de Nettuno. Il eut pour successeur Clément XI.

INNOCENT XIII (Michel-Ange Conti), romain, le 8e pape de sa famille, né en 1655, fut élu en 1721, et mourut en 1724, sans avoir eu le temps de signaler son pontificat par des actions éclatantes. Les maladies dont il fut affligé depuis son exaltation ne lui permirent pas de faire tout ce que son zèle lui inspirait. A son avénement au trône pontifical, il fit présent au prince Stuart, fils de Jacques III, d'une pension de 8000 écus romains. Comme on le pressait à l'heure de la mort de remplir les places vacantes dans le sacré collége, il répondit : *Je ne suis plus de ce monde.* L'astronome Lalande fait l'éloge de ce pape dans son voyage en Italie. Benoît XIII lui succéda.

INTAPHERNES fut l'un des sept principaux seigneurs de Perse qui conspirèrent ensemble, l'an 521 avant J.-C., pour détrôner le faux Smerdis, qui avait usurpé la couronne. Ce seigneur, fâché de n'avoir pas obtenu le sceptre, s'étant soulevé,

Darius le condamna à la mort avec tous ses parents, complices de sa révolte. Avant l'exécution, la femme d'Intaphernes allait tous les jours à la porte du palais de Darius, implorer sa miséricorde. Ce roi, touché de ses larmes, lui accorda la liberté de celui de ses parents qu'elle aimerait le mieux. Cette dame infortunée, ne pouvant obtenir tout ce qu'elle souhaitait, demanda la vie de son frère : Darius, étonné, voulut savoir la raison de ce choix. « Je puis trouver, lui dit-elle, un autre mari et » d'autres enfants; mais, mon père et ma mère étant » morts, je ne puis avoir d'autres frères. » Le roi admirant cette réponse, pardonna à son fils aîné et à son frère, qu'il fit mettre en liberté. Intaphernes et les autres complices périrent par le dernier supplice.

INTERIANO DE AYALA (Jean), religieux espagnol de l'ordre de la Merci, et docteur de l'université de Salamanque dans laquelle il professa la théologie, né en 1616, mourut à Madrid en 1730 : il est principalement connu par un *Traité* sur les erreurs où tombent la plupart des peintres, lorsqu'ils peignent des sujets pieux. Il leur donne des avis pour les éviter. Son ouvrage est intitulé : *Pictor christianus eruditus*, Madrid, 1720, in-fol. On a encore de lui : *Humaniores atque amœniores ad musas excursus, sive opuscula poetica*. Sa versification est facile, naturelle, mais trop prosaïque. On cite ses *Sermons* qui ont été imprimés plusieurs fois. Il fut prédicateur du roi.

INVEGES (Augustin), né à Sciacca en Sicile, en 1595, se fit jésuite, enseigna la philosophie, quitta ensuite la société après s'être fait séculariser, et mourut à Palerme en 1677, après avoir publié *Annali della felice città di Palermo*, Palermo, 1649-51, 3 vol. in-fol.; ouvrage estimé, dont les exempl. complets sont rares, 30 à 35 fr.; *Historia sacra paradisi terrestris et SS. innocentiæ status*, ibid., 1651, in-4; *La Carthagine Siciliana, divisa in due libri*, ibid., 1661, in-4, 5 à 6 fr. C'est une histoire fort curieuse de la ville de Carcamo. Le troisième livre, resté en manuscrit, a été publié par le P. Amati, ibid., 1708. Burmann a inséré cet ouvrage dans son *Thesaurus antiquit. Italiæ*, tom. 10.

IPHICRATE, général des Athéniens, était fils d'un cordonnier; de simple soldat, il parvint au commandement général des armées. Il battit les Thraces, rétablit Seuthès, allié des Athéniens, et remporta des avantages sur les Spartiates, l'an 390 avant J.-C. Envoyé en Perse, au secours d'Artaxerxès contre les Egyptiens, il se couvrit d'une nouvelle gloire, et il aurait pris Memphis, sans l'opposition de Pharnabase, général persan. Dans une expédition contre Byzance et autres villes révoltées, un furieux orage l'empêcha de combattre ses ennemis. Timothée, son collègue, fut condamné; mais Iphicrate ayant amené avec lui plusieurs jeunes gens armés, il obligea ainsi ses juges à l'absoudre. Il s'excusa par un moyen peu délicat, en disant que « celui qui avait porté les armes pour » le salut de sa patrie devait les prendre pour dé» fendre sa vie. » Il se rendit principalement recommandable par son zèle pour la discipline militaire. Il changea l'armure des soldats, rendit les boucliers plus étroits et plus légers, allongea les piques et les épées, et fit faire des cuirasses de lin, préparé de façon qu'il se durcissait, et devenait, dit-on, aussi difficile à pénétrer que le fer. La paix était pour lui l'école de la guerre; c'étaient tous les jours de nouvelles évolutions. Ses soldats, tenus en haleine par de fréquents exercices, étaient toujours prêts à combattre. Ce général épousa la fille de Cotys, roi de Thrace, et mourut l'an 380 avant J.-C. Iphicrate est un des hommes illustres dont on trouve la vie dans les *Fragments* qui nous restent de Cornélius Népos.

IRAILH (Augustin-Simon), prieur de Saint-Vincent-les-Moisac, né au Puy en Velay, en 1719, est connu par un ouvrage qui a excité de justes murmures, intitulé : *Querelles littéraires*, Paris, 1761, 4 vol. in-12. On y trouve l'histoire des démêlés des écrivains les plus célèbres, anciens et modernes; il est assez bien écrit, et contient un grand nombre d'anecdotes singulières, propres à le rendre amusant; mais la vérité, la justice et le bon goût y sont presque toujours sacrifiés à Voltaire, dont l'abbé Irailh a élevé un des petits neveux. Le lecteur même un peu éclairé n'y peut méconnaître, en plusieurs endroits, la touche et les idées de l'historien du Siècle de Louis XIV; ce qui a fait croire à quelques personnes qu'il avait eu grande part à cet ouvrage. Quoi qu'il en soit, le style n'en est pas toujours soutenu, tous les faits n'en sont pas exacts. On dirait que le but de l'auteur est de justifier Voltaire de tous les torts qu'on lui reproche à l'égard des gens de lettres, qu'il a si cruellement outragés, et de le placer au-dessus de tous les écrivains ses prédécesseurs, dans les différents genres de littérature qui ont exercé sa plume. Il a donné aussi une *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France, etc.*, ibid., 1764, 2 vol. in-12. Il mourut en 1794.

IRELAND (Samuel) naquit, vers 1760, à Spitafields où il était ouvrier tisserand : néanmoins il avait reçu une assez bonne éducation, et aimait beaucoup la lecture, qui devint sa principale instruction. Ireland avait aussi du goût pour les estampes; il apprit à graver l'*aquarelle;* et ayant pu ramasser quelque argent, il entreprit plusieurs ouvrages. Devenu auteur, il obtint des succès qui augmentèrent beaucoup sa fortune, quoiqu'ils soient fort peu importants pour le fonds : il mourut près de Birmingham en 1803, et a laissé : *Picturesque tour through Holland, Brabant, and part of France, made in* 1789, London, 1790, 2 vol. gr. in-4, pap. vél. avec fig., vend. 71 fr.; *Picturesque views on the Warwickshire avon*, ibid., 1795, gr. in-4, fig.; *Picturesque views on the Medway*, ibid., 1793, gr. in-4, fig.; *Picturesque views on the river Thames*, ibid., 1792, 2 vol. gr. in-4, fig.; *Picturesque views on the river Wye*, ibid., 1791, gr. in-4, fig. Ces cinq ouvrages, peu communs en France, coûtent de 60 à 72 fr. le vol. en Angleterre; il y en a une édition gr. in-8 à 27 ou 30 fr. le vol.; *Picturesque views, with an historical*

account of the inns of court, in London and Westminster, Lond., 1800, in-4, avec 21 pl.—Il ne faut pas le confondre avec John IRELAND, autre écrivain anglais, qui trafiquait aussi sur les productions des arts du dessin. On doit à ce dernier *Hogarth illustrated*, Londres, 1791-98, 3 vol. in-8, avec gravures, 100 à 120 fr. : ouvrage qui eut un grand succès, et où l'on trouve une critique judicieuse et un grand nombre d'anecdotes intéressantes.

IRÈNE, impératrice de Constantinople, célèbre par son esprit, sa beauté et ses forfaits, naquit à Athènes de parents obscurs : sa beauté et son esprit la firent choisir par Constantin Copronyme, pour devenir l'épouse de son fils Léon IV, en 769. Après la mort de Léon, Irène gagna la faveur des grands, et se fit proclamer Auguste avec son fils Constantin V, Porphyrogénète, qui était alors âgé de 9 ans et quelques mois. Elle établit sa puissance par des meurtres. Les deux frères de son mari ayant formé des conjurations pour lui ôter le gouvernement, elle les fit mourir l'un et l'autre. L'empereur Charlemagne menaçait alors l'empire d'Orient. Irène l'amusa par des promesses, et voulut ensuite s'opposer à ses progrès par les armes; mais ses troupes furent battues dans la Calabre en 788. Elle fut plus heureuse contre les Sarrasins d'Asie, sur lesquels elle remporta quelques avantages; elle soumit la Sicile et chassa les Esclavons de la Grèce. Ayant assemblé un concile à Constantinople, elle cassa la garde, parce que celle-ci, remplie d'*iconoclastes*, avait insulté les évêques. Elle transporta en 787, à Nicée, le concile, qui rétablit le culte des images. Cependant Constantin, son fils, grandissait : fâché de n'avoir que le nom d'empereur, il ôta le gouvernement à sa mère, qui le reprit bientôt après, et qui, pour régner plus sûrement, le fit mourir. Cette atrocité ne demeura pas impunie : Nicéphore s'étant fait déclarer empereur, relégua cette barbare dans l'île de Lesbos, où elle mourut en 803. Le caractère de cette princesse est assez facile à développer : chez elle la vertu et le vice se succédaient; mais le vice dominait et surtout l'ambition. (*Voy. son Histoire*, écrite par l'abbé Mignot, 1762, in-12, et l'*Histoire du Bas-Empire*, tom. 14, liv. 66.) Elle a fourni le sujet de la dernière *tragédie* de Voltaire, pièce faible et froide, qui porte l'empreinte de la vieillesse, et qui est entrée au tombeau avec lui. Boistel d'Welles a fait aussi une *tragédie* sur le même sujet.

IRÉNÉE (saint), disciple de saint Polycarpe et de Papias, qui eux-mêmes avaient été disciples de saint Jean l'évangéliste, naquit dans la Grèce, vers l'an 140 selon les uns, ou 120 suivant d'autres, et fut envoyé dans les Gaules l'an 157. En lui commence la longue chaîne des docteurs qui ont illustré l'église gallicane. Il fut d'abord prêtre dans l'église de Lyon, et succéda ensuite à Photin, martyrisé sous l'empire de Marc-Aurèle l'an 177. Devenu le chef des évêques des Gaules, il en fut la lumière et le modèle. La querelle qui s'éleva entre les évêques asiatiques et le pape Victor Ier, donna occasion à Irénée de faire briller ses talents et son amour pour la paix; il n'oublia rien pour la rétablir. Le sujet de la dispute roulait sur la célébration de la Pâque. Les évêques d'Asie prétendaient qu'on devait toujours la célébrer le 14e jour de la lune de mars; Victor Ier et les évêques d'Occident soutenaient au contraire qu'elle ne devait être célébrée que le dimanche suivant. Les évêques d'Asie tinrent plusieurs conciles sur ce sujet, et persistèrent à vouloir retenir leur ancien usage. Le pape condamna leur résistance; il forma même le dessein de les excommunier; mais, dans la crainte d'irriter le mal, il proposa son dessein aux évêques. Saint Irénée, au nom des évêques des Gaules, l'exhorta à user de son autorité avec modération. Les protestants, et en particulier le ministre Jurieu, disent que le pape Victor excommunia les évêques d'Asie; mais toute leur preuve consiste dans le titre du vingt-quatrième chapitre du cinquième livre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, titre qui ne se trouve pas dans l'original grec, et qui d'ailleurs n'est nullement conforme à ce qui est contenu dans le chapitre. La ville de Lyon devint, par les soins d'Irénée, une de celles où le christianisme florissait le plus; aussi fut-elle distinguée des autres, lorsque la 5e persécution s'éleva. Un très-grand nombre de chrétiens, à la tête desquels fut Irénée, souffrirent le martyre. Le saint prélat scella de son sang la foi de J.-C., l'an 202. Il nous reste de cet illustre martyr quelques ouvrages, d'un plus grand nombre qu'il avait écrits en grec, et dont nous avons une version latine qui est très-estimable, quoique le style en soit embarrassé et peu poli. Il paraît qu'elle fut faite du vivant de saint Irénée. Son style, autant qu'on en peut juger, est serré, net, plein de force, mais sans élévation. Il dit lui-même qu'on ne doit point rechercher dans ses ouvrages la politesse du discours, parce que, demeurant parmi les Celtes, il est impossible qu'il ne lui échappe plusieurs mots barbares. Son érudition était profonde; il possédait les poëtes et les philosophes, et était surtout versé dans l'histoire et dans la discipline de l'Eglise. Il avait retenu une infinité de choses que les apôtres avaient enseignées de vive voix, et que les évangélistes ont omises. Disciple de Papias (*voy.* ce nom), il inclinait pour l'erreur des millénaires. Il croyait qu'avant le jugement dernier, J.-C. régnerait mille ans sur la terre avec ses élus, dans la jouissance des plaisirs spirituels; mais il était bien éloigné du sentiment de Cérinthe et des autres hérétiques, qui prétendaient que ces plaisirs seraient charnels. On croit qu'il donna dans cette opinion en combattant les explications allégoriques sur lesquelles les hérétiques s'appuyaient : il tomba dans l'excès contraire, et prit trop à la lettre quelques passages de l'Ecriture qui décrivent, sous diverses figures, la gloire de l'Eglise et la félicité éternelle. Son principal ouvrage est : *Libri* v *contra hæreses*, Paris, 1710, in-fol. bonne édition, 24 à 30 fr., gr. pap., vend. 60 fr. C'est en même temps une histoire et une réfutation des différentes erreurs, depuis Simon le magicien jusqu'à Tatien. Il établit contre eux le grand principe qui sera à jamais la terreur de l'hérésie : « C'est que toute manière d'expliquer

» l'Ecriture sainte, qui ne s'accorde point avec la » doctrine constante de la tradition, doit être re» jetée. » — « Quoique l'Ecriture, dit ce saint doc» teur, soit la règle immuable de notre foi, néan» moins elle ne renferme pas tout. Comme elle » est obscure en plusieurs endroits, il est néces» saire de recourir à la tradition, c'est-à-dire à la » doctrine que J.-C. et ses apôtres nous ont trans» mise de vive voix, et qui se conserve et s'en» seigne dans les églises. » Un endroit des ouvrages de saint Irénée qui a donné beaucoup d'humeur aux protestants est celui où, après avoir cité contre les hérétiques la tradition des apôtres, conservée par leurs successeurs dans les différentes églises, il établit la supériorité de l'Eglise romaine sur toutes les autres. « Nous nous bornerons, dit-il, à citer la » tradition et la foi prêchée à tous dans l'Eglise » romaine, cette Eglise si grande, si ancienne, si » connue de tous; que les glorieux apôtres saint » Pierre et saint Paul ont fondée et établie; tradi» tion qui est venue jusqu'à nous par la succession » des évêques : nous confondons ainsi ceux qui, » par goût, par une vaine gloire, par aveuglement » ou par malice, forment des assemblées illégi» times. Car il faut qu'à cette Eglise, à cause de » son éminente supériorité, se conforme toute » autre église, c'est-à-dire les fidèles qui sont de » toutes parts, parce que la tradition des apôtres y » a toujours été observée par ceux qui y viennent » de tous côtés. » Et ailleurs il dit, « que chaque » église particulière doit s'adresser à elle, comme à » la fidèle dépositaire des traditions apostoliques, » afin de confondre tous ceux qui embrassent » l'erreur par amour-propre, par vaine gloire, par » aveuglement ou par quelque autre motif que ce » soit. » On trouve une analyse raisonnée de ce précieux ouvrage dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise* grecque et latine, par l'abbé Guillon. Les œuvres de saint Irénée ont été plusieurs fois imprimées. L'édition la plus recherchée est intitulée : *Opera omnia, gr. et lat. stud. R. Massuet, cum fragmentis à Chr. Math. Pfaffio inventis*, Venet., 1734, 2 vol. in-fol., 20 à 24 fr., avec les fragments de saint Irénée, cités dans tous les auteurs anciens; de savantes dissertations, et des notes pour éclaircir les endroits difficiles. Celle que Grabe, habile protestant, publia à Oxford en 1702, ne mérite pas l'estime des savants catholiques. Il a souvent altéré le texte de son auteur; il y a joint aussi des notes qui le défigurent par leur hétérodoxie. On peut consulter sur ce Père de l'Eglise le t. 2 de l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques* de dom Ceillier, et sa *Vie* par dom Gervaise, 1723, 2 vol. in-12.

IRÉNÉE. C'est le nom de deux saints martyrs, différents du précédent. Le premier, diacre de Toscane, confessa au prix de son sang la foi de J.-C. l'an 275, sous l'empire d'Aurélien. L'autre, évêque de Sirmich, fut une des victimes de la cruelle persécution de Dioclétien et de Maximilien : il souffrit la mort le 25 mars 304.

IRETON (Henri), général anglais, était gendre de Cromwel dont il avait épousé la fille Brigitte, et qu'il aida puissamment dans l'exécution de toutes les menées révolutionnaires par lesquelles cet usurpateur parvint à faire condamner son roi, et s'empara de la souveraine puissance. Quelque temps après la mort de Charles Ier, il battit les Ecossais, qui avaient reconnu Charles II pour leur souverain. Il commandait l'aile gauche de la cavalerie dans la bataille de Naseby 1645. Le prince Robert, qui lui était opposé, le battit. Ireton fut blessé et fait prisonnier; mais le roi ayant perdu cette bataille, et ayant été obligé de fuir et d'abandonner ses prisonniers, Ireton recouvra la liberté. Lorsque le parlement d'Angleterre rappela Cromwel d'Irlande, en 1650, celui-ci y laissa son gendre avec la qualité de son lieutenant et de lord député. Ireton prit, après le départ de Cromwel, les villes de Waterford et de Limmerich. La prise de la dernière lui coûta la vie. Il y gagna une maladie pestilentielle, dont il mourut en 1651. Son corps fut transporté en Angleterre, et inhumé dans un magnifique mausolée, à Westminster, parmi les tombeaux des rois. En 1660, les cadavres d'Olivier Cromwel, d'Ireton, de Bradshaw, etc., furent tirés de leurs tombeaux, et traînés sur une claie au gibet de Tyburn, où ils furent pendus depuis dix heures du matin jusqu'au soleil couchant, et ensuite enterrés sous le gibet.

IRNERIUS. (*Voy.* WARNER.)

IRMINE (sainte), fille de Dagobert, a donné son nom à un célèbre monastère que son père fonda à Trèves, et dont elle fut la première abbesse.

IRUROSQUE (Pierre), dominicain du royaume de Navarre, docteur de Sorbonne en 1297, s'appliqua tellement à l'étude, qu'il en perdit la vue. Son principal ouvrage est une *Harmonie évangélique*, imprimée en 1557, in-fol., sous ce titre : *Series Evangelii*.

ISAAC, fils d'Abraham et de Sara, naquit l'an 1892 avant J.-C., sa mère étant âgée de 90 ans, et son père de 100. Il fut appelé Isaac parce que Sara avait ri lorsqu'un ange lui annonça qu'elle aurait un fils. Isaac était tendrement aimé de son père et de sa mère; il était fils unique, et Dieu le leur avait donné dans leur vieillesse. Le Seigneur voulut éprouver la foi d'Abraham, et lui commanda de l'immoler, l'an 1871 avant J.-C. Le saint patriarche n'hésita point à obéir; mais Dieu, touché de la foi du père et de la soumission du fils, arrêta, par un ange, la main d'Abraham : événement mémorable, qui présente une des grandes leçons que la Divinité puisse donner aux hommes, et exprime la nécessité de sacrifier à Dieu ce que nous avons de plus cher, pour être dignes de lui, et fixer sur nous le cours de ses bénédictions. Quand Isaac eut atteint l'âge de 40 ans, Abraham songea à le marier. Eliézer, son intendant, envoyé dans la Mésopotamie pour y chercher une femme de la famille de Laban, son beau-frère, amena de ce pays Rébecca, qu'Isaac épousa l'an 1856 avant J.-C. Il en eut deux jumeaux, Esaü et Jacob. Quelques années après, il survint dans le pays une grande famine, qui obligea Isaac de se retirer à Gérare, où régnait Abimélech. Là, Dieu le bénit, et multiplia tellement ses troupeaux, que les habitants et le roi lui-même,

jaloux de ses richesses, le prièrent de se retirer. Isaac se retira à Bersabée, où il fixa sa demeure. C'est là que le Seigneur lui renouvela les promesses qu'il avait faites à Abraham. Comme il se vit fort vieux, il voulut bénir son fils Esaü; mais Jacob, par les conseils de Rébecca, surprit la bénédiction d'Isaac, qui était aveugle, et qui la confirma lorsqu'il en fut instruit. Ce saint patriarche, craignant que Jacob ne s'alliât, à l'exemple de son frère, avec une Chananéenne, l'envoya en Mésopotamie, pour y prendre une femme de sa race. Il mourut peu de temps après, l'an 1716 avant J.-C., à 180 ans. (*Voy.* Abraham.) Les orientaux, notamment les sectaires de Mahomet, qui ne nomment Isaac qu'après Ismaël son aîné, avec lequel ils prétendent que celui-ci partagea la lumière prophétique, ont conservé sur Isaac plusieurs traditions dont quelques-unes se trouvent dans les *Dynasties anciennes* d'Abul-Pharage. On peut consulter aussi la *Bibliothèque orientale*, et la *Démonstration évangélique* de Huet.

ISAAC (saint), solitaire de Constantinople au IVe siècle, avait sa cellule auprès de cette ville, qu'il édifiait par ses vertus et qu'il étonnait par ses prophéties. Il prédit à l'empereur Valens, prêt à porter les armes contre les Goths, qu'il périrait dans cette guerre. Ce prince se vengea de la prédiction, en faisant enfermer le prophète pour le faire mourir à son retour; mais il fut tué dans une bataille en 378. Isaac sortit de prison, et rentra dans sa cellule; il ne la quitta que pour se trouver au concile de Constantinople, en 381. L'empereur Théodose lui donna de grandes marques d'estime. Le saint solitaire rassembla tous ses disciples dans un monastère au bord de la mer, où il eut le bonheur et la gloire de guider leurs vertus. Il rendit son âme à Dieu sur la fin du IVe siècle.

ISAAC Ier (Comnène), empereur grec, issu d'une illustre famille de Rome, depuis longtemps établie en Asie, se montra rempli de bravoure et fort instruit pour son temps : il épousa une princesse de Bulgarie qui était captive. L'avarice de Michel Stratiotique et sa prédilection pour les eunuques ayant mécontenté les soldats, leurs chefs se réunirent dans l'église de Sainte-Sophie, et élurent pour empereur Catacalon, qui refusa l'empire. Ils proclamèrent alors Isaac, le 31 mai 1057. Simple particulier, il s'était signalé par plusieurs exploits guerriers : monarque, il veilla sur ses ministres, réforma une partie des finances; mais s'étant attribué les biens de l'Eglise, cette action irrita le clergé et le peuple contre lui; et le mécontentement fut encore plus grand lorsqu'il eut envoyé en exil le patriarche Michel Cérularius, qui, cependant, l'avait mérité à plus d'un égard. Frappé d'un éclair qui le fit tomber de cheval à la chasse, et atteint d'une maladie grave, Isaac offrit la couronne à Jean, son frère, prince doux et bienfaisant. Celui-ci l'ayant refusée, Isaac résigna l'empire, qu'il n'avait gardé que deux ans, à Constantin Ducas, qu'il croyait le plus digne de gouverner. Renfermé dans le monastère de Studie l'an 1059, il y donna des preuves de la plus grande humilité, jusqu'à remplir l'office de portier. Il était si chaste, que, dans sa maladie, il préféra souffrir une opération douloureuse, plutôt que de manquer à la continence. Il mourut deux ans après.

ISAAC II (l'Ange), empereur grec, fut mis à la place d'Andronic Comnène, en 1185, après avoir fait mourir cruellement son prédécesseur. Il sembla vouloir réparer les maux qu'Andronic avait causés; il rappela les exilés, et les rétablit dans leurs biens. Mais il se démentit bientôt : il déshonora le trône, et tout le monde conspira contre lui. Les Bulgares ayant secoué le joug, il souscrivit à un traité honteux qui révolta ses sujets et l'armée, à la tête de laquelle se trouvait son frère Alexis, qui se fit proclamer empereur. Isaac, à cette nouvelle, se sauva; mais on l'arrêta, et on lui creva les yeux, l'an 1195. Alexis le jeune, fils d'Isaac, ayant trompé ses gardes, et s'étant échappé de prison, courut à Venise implorer le secours des chefs des *Croisés*. Ceux-ci s'emparèrent de Constantinople, et rétablirent Isaac. Mais il ne put tenir longtemps les rênes de l'empire. Alexis Ducas le fit périr en 1204, six mois après son rétablissement. C'était un prince voluptueux, mou et indolent, pusillanime à la tête des armées, nul dans le conseil, sans foi, sans honneur et sans religion.

ISAAC Levita (Jean), savant juif, né l'an 1515, se fit chrétien et enseigna la langue hébraïque à Cologne, où il mourut postérieurement à 1560. Il défendit l'intégrité du texte hébreu, et écrivit contre Guillaume Lindanus, pour prouver que les Juifs ne l'ont point altéré : *Defensio veritatis hebraïcæ*, Cologne, 1558. Bartolocci dans le tom. III de sa *Bibliothèque Rabbinique* lui attribue d'autres écrits.

ISABEAU, ou Isabelle de Bavière, femme de Charles VI, roi de France, naquit en 1371 : elle était fille d'Etienne, dit le Jeune, duc de Bavière, et fut mariée à Amiens le 17 juillet 1385. Les historiens français la peignent comme une marâtre, qui avait étouffé tous les sentiments qu'elle devait à ses enfants, et comme un flambeau fatal qui alluma la guerre dans le royaume. Lorsque la démence du roi, son époux, fut déclarée, elle parvint à se faire nommer régente, et s'unit étroitement avec le duc d'Orléans, qui tirait à lui toutes les finances du royaume. Elle fut accusée d'en envoyer une partie en Allemagne, et d'employer l'autre à satisfaire son luxe et ses plaisirs, tandis que le roi, les princes et les princesses, ses enfants, manquaient de tout. Après la mort du duc d'Orléans, le connétable d'Armagnac se rendit maître de l'esprit du roi, et lui inspira de la jalousie contre la reine, qui fut envoyée prisonnière à Tours. Le dauphin son fils donna les mains à cet exil. Cette princesse violente se vengea bientôt après du connétable. Ayant brisé ses fers, avec l'aide du duc de Bourgogne, dont elle avait imploré le secours, elle s'unit avec ce prince : Paris fut pris, et les Armagnacs furent, ainsi que leurs partisans, exposés aux fureurs d'une milice sanguinaire de la lie du peuple, que la reine autorisait. Le connétable fut massacré le 12 juin 1418, et Isabelle en témoigna une joie cruelle. Le duc de Bourgogne ayant été ensuite assassiné à Montereau,

elle ne mit pas de bornes à son ressentiment contre le Dauphin, qu'elle soupçonnait être l'auteur de ce crime. Par le honteux traité conclu à Troyes en 1420, et dont elle fut l'auteur, elle fit épouser sa fille Catherine à Henri V, roi d'Angleterre, et le fit reconnaitre pour successeur de son époux, Charles VI. Après la mort de celui-ci, en 1422, elle devint un objet d'horreur et de mépris pour tous les Français. Elle vécut dès lors dans une espèce d'obscurité, et mourut à Paris, dans l'hôtel de Saint-Pol, en 1435, âgée de 64 ans. (*Voy.* HENRI V, roi d'Angleterre.) Isabeau fut enterrée à Saint-Denis, où elle avait un tombeau près de celui de son époux, Charles VI, et une statue de marbre. « On prétend, dit le P. Daniel, que dans ce monu» ment d'honneur, la figure de la louve qu'on a » mise à ses pieds n'y est que comme un symbole » de son méchant cœur, et pour faire souvenir les » siècles futurs de sa dureté, ou plutôt de sa cruauté » et des maux qu'elle causa à tout le royaume. »

ISABELLE DE CASTILLE, reine d'Espagne, fille de Jean II, naquit en 1450. Elle épousa, en 1469, Ferdinand V, roi d'Aragon, et hérita des états de Castille en 1474. (*Voy.* HENRI IV l'*Impuissant.*) On lui opposa sa nièce Jeanne, qui avait des prétentions sur ce royaume; mais le courage d'Isabelle et les armes de son mari la maintinrent sur le trône, surtout après la bataille de Toro, en 1476. Les états de Castille et d'Aragon étant unis, Ferdinand et Isabelle prirent ensemble le titre de roi d'Espagne. (*Voy.* FERDINAND V.) « Aux grâces et » aux agréments de son sexe, dit Désormeaux, » Isabelle joignit la grandeur d'âme d'un héros, » la politique profonde et adroite d'un ministre, » les vues d'un législateur, les qualités brillantes » d'un conquérant, la probité d'un bon citoyen, » l'exactitude du plus intègre magistrat. » Elle se trouvait toujours au conseil. Son époux ne régnait point à sa place; elle régnait avec son époux. Isabelle voulut toujours être nommée dans tous les actes publics. La conquête du royaume de Grenade sur les Maures, et la découverte de l'Amérique, furent dues à son courage et à ses soins. On lui a reproché d'avoir été dure, fière et jalouse de son autorité; mais ces qualités réfléchies n'étaient pas des défauts dans les circonstances et les vues de la reine, elles furent aussi utiles à sa patrie que ses vertus et ses talents. Il fallait une telle princesse pour humilier les grands sans les révolter, pour conquérir Grenade sans attirer toute l'Afrique en Espagne, pour détruire les vices et les scélérats de son royaume, sans exposer la vie et la fortune des gens de bien. L'Espagne la perdit en 1504. Elle mourut à l'âge de 54 ans, ne laissant qu'une fille, nommée *Jeanne*, qu'elle avait mariée avec Philippe, archiduc d'Autriche, père de Charles-Quint. Isabelle était presque toujours à cheval, et cet exercice lui fut funeste. Avant de mourir, elle fit jurer à Ferdinand, dont elle avait toujours été extrêmement jalouse, qu'il ne passerait pas à de secondes noces. Le pape Alexandre VI confirma aux deux époux, en 1492, pour eux et pour leurs successeurs, le titre de *Rois catholiques*, qu'Innocent VIII leur avait donné. Ils méritaient ce titre par leur zèle pour la religion catholique, qui leur fit établir en Espagne, l'an 1480, l'inquisition. Ce tribunal préserva l'Espagne des nouvelles hérésies, et des guerres civiles qu'elles enfantèrent dans toute l'Europe. Il n'a jamais condamné à mort, mais prononcé seulement sur l'hérésie ou l'orthodoxie des personnes accusées. L'autorité civile a agi quelquefois en conséquence avec trop de rigueur : mais Charles III a remédié à ces excès de sévérité; et les inquisiteurs, plus sages et plus modérés qu'on ne les peint ordinairement, ont secondé ses vues. L'on doit consulter, sur ce qui regarde l'inquisition, l'*Etat présent de l'Espagne*, par l'abbé de Vayrac : personne n'en a parlé avec plus d'équité et de vérité. Le comte de Maistre a aussi vengé ce tribunal de toutes les calomnies débitées contre lui, dans son ouvrage, *Lettres à un gentilhomme russe, sur l'inquisition d'Espagne*, Paris, 1822, in-8. Nous dirons seulement que, ni en Espagne, ni en aucun pays catholique, l'inquisition contre les hérétiques quelconques, n'a jamais été comparable en rigueurs et en illégalités à celles que les Anglais et d'autres nations ont exercées contre les sectateurs de la vraie foi, de la religion de leurs pères, autorisée dans leurs pays depuis un grand nombre de siècles par toutes les lois divines et humaines. (*Voy.* LIMBORCH, LUCIUS III, TORQUÉMADA, etc., etc.) Les Maures de Grenade ayant brûlé le camp des chrétiens, Isabelle, pour montrer qu'elle ne renoncerait pas à son entreprise, fit bâtir à la place du camp, une ville qui existe encore, et qui porte le nom de *Santa-Fé*. Ce fut avec l'argent qu'elle donna elle-même (16,000 ducats) que Colomb découvrit l'Amérique, Ferdinand V n'ayant voulu rien accorder.

ISABELLE-CLAIRE-EUGÉNIE d'Autriche, fille de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Elisabeth de France, née en 1566, fut mise en avant par le cabinet espagnol, comme nièce et la plus proche parente de Henri III, pour occuper le trône de France au préjudice de Henri de Navarre. Lorsque Philippe II eut perdu l'espoir de voir la couronne de France sur la tête de sa fille, il lui fit épouser en 1598 Albert, fils de l'empereur Maximilien II, en lui donnant pour dot la souveraineté des Pays-Bas et la Franche-Comté, avec le consentement des Etats. Dans cette cession, Philippe dit que « c'est » pour le bien et repos desdits pays, et que c'était » le vrai chemin pour parvenir à une bonne et so» lide paix, et se délivrer d'une si ennuyeuse » guerre, de laquelle ils ont été travaillés par un » si long espace d'années; et considérant, ce qu'à » tous est notoire, que le plus grand bonheur, qui » est de se trouver régi et gouverné à la présence » de son prince et seigneur naturel, Dieu est témoin » des peines et soins qu'avons eus souvent de ne » l'avoir ainsi pu faire personnellement. » (*Voy.* ALBERT.) Isabelle accompagna son époux à l'armée, dans les diverses campagnes de ce prince contre les Hollandais. Se trouvant au fameux siége d'Ostende, elle jura, dit-on, de ne changer de linge qu'après la prise de cette place. On ne dit

point à quelle époque du siége Isabelle fit ce vœu étrange : mais Ostende ayant résisté 3 ans, 3 mois et 3 jours, le linge que portait cette princesse avait pris une teinte fauve, à laquelle on donna le nom de *couleur Isabelle*. Ce récit se trouve aussi dans les traditions espagnoles relatives à Isabelle de Castille. Après la mort de son époux, arrivée en 1621, Isabelle gouverna seule pendant 12 ans, et mourut en 1633, âgée de 67 ans. Sa douceur, sa prudence, sa justice, l'ont rendue chère au peuple, et son nom est encore en vénération dans ces provinces. Sa piété était si solide et si soutenue, que son palais ressemblait plus à un monastère qu'à une cour. Shaw, anglais, dans son *Essai sur les Pays-Bas autrichiens*, ne cesse de parler du bonheur des Belges sous le gouvernement d'Albert et d'Isabelle; il admire surtout le courage et la fermeté, la sagesse et la modération de cette princesse; mais comme protestant, il n'a pu s'empêcher de l'accuser d'avoir été superstitieuse (c'est-à-dire, chrétienne et pieuse). Si cela était, on ne pourrait que bénir la *superstition* qui rend les peuples heureux, qui fait chérir et bénir les princes; tandis que la philosophie ne produit rien de tout cela, et, comme Shaw le remarque lui-même, ne fait qu'effrayer, ronger, détruire et bouleverser. « Albert et Isabelle, dit cet » auteur, continuèrent à régner sur cette partie des » Pays-Bas, qui reconnaissait leur autorité, savoir » les Pays-Bas autrichiens et français d'aujourd'hui. » Ces provinces prospérèrent sous leur gouverne- » ment, qui fut heureux. L'archiduc possédait à un » degré éminent les vertus pacifiques qui contri- » buent tant au bonheur du genre humain : il em- » ploya avec succès le temps du repos qui suivit la » trève avec la Hollande, à rétablir ces provinces, » qui avaient été agitées et désolées par une guerre » de 40 ans. Les bonnes lois des anciens princes » furent rétablies; on en fit de nouvelles, qui furent » avantageuses au pays. L'*Edit perpétuel*, loi fort » respectée dans les Pays-Bas autrichiens, fut l'ou- » vrage de ce règne, sous lequel la jurisprudence » fut réglée et la tranquillité des citoyens assurée. » La pureté des mœurs, l'ordre, régnèrent à la » cour d'Isabelle et d'Albert, et la satisfaction » que ressentait le peuple en voyant ses souve- » rains dans le pays, était augmentée par les vertus » de ces princes, et par la douceur et l'équité de » leur administration. Les sciences et belles-lettres » fleurirent sous ce règne. On compta alors dans la » Belgique plusieurs hommes fameux par leur éru- » dition; et les archiducs ne négligèrent rien pour » l'avancement et l'encouragement des lettres et des » arts. »

ISABELLE. (*Voy.* ELISABETH.)

ISAIE, ou ESAIE, le premier des quatre grands prophètes, était fils d'Amos, de la famille royale de David. Il prophétisa sous les rois Osias, Joatham, Achaz et Ezéchias, depuis l'an 735 jusqu'à 681 avant J.-C. Le Seigneur le choisit dès son enfance pour être la lumière d'Israël. Un séraphin prit sur l'autel un charbon ardent, et en toucha ses lèvres pour les purifier. Ezéchias étant dangereusement malade, Isaïe alla de la part de Dieu lui annoncer qu'il n'en relèverait pas. Dieu, touché par les prières et les larmes de ce prince, lui renvoya le même prophète, lui annoncer sa guérison; et pour lui en donner un gage, il fit en sa présence rétrograder de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Le roi Manassès, successeur d'Ezéchias, eut moins de vénération pour Isaïe. Choqué des reproches que le saint prophète lui faisait de ses impiétés, il le fit fendre par le milieu du corps avec une scie de bois, l'an 681 avant J.-C. Il avait pour lors environ 130 ans. Isaïe parle si clairement de J.-C. et de l'Eglise, que, suivant l'expression de saint Jérôme, *on croit lire l'Evangile plutôt qu'une prophétie*. Les choses plus rapprochées de son temps, sur lesquelles il parle en homme inspiré, sont particulièrement trois grands événements. Le premier est le projet que Phacée, roi d'Israël, et Razin, roi de Syrie, formèrent, sous le règne d'Achaz, de détrôner la maison de David. Le deuxième est la guerre que Sennachérib, roi d'Assyrie, porta dans la Judée au temps d'Ezéchias, et la défaite miraculeuse de son armée. Le troisième est la captivité de Babylone, et le retour des Juifs dans leur pays. Isaïe passe pour le plus éloquent des prophètes. Son style est grand et magnifique, ses expressions fortes et toujours assorties à la chose. « On chercherait en vain, dit l'abbé » Joubert, qui a si bien écrit sur l'*éloquence des » Livres saints*, dans les auteurs, soit sacrés, soit » profanes, une élévation de style telle que celle » qui se montre dans les écrits d'Isaïe. Tout y est » noble, grand, aisé et coulant. Tout y est exposé et » varié suivant les sujets. Isaïe a-t-il à toucher » l'aimable ou le tendre? on dirait que son pinceau » ne s'est jamais exercé que dans le gracieux. » Traite-t-il le grand ou le terrible? le ciel et la » terre paraissent avec leur plus riche parure, pour » rendre hommage à leur Créateur, et s'ébranlent, » pour ainsi dire, sous sa main, pour servir sa co- » lère. On croit voir le Dieu des armées ranger et » conduire lui-même les guerriers qu'il a formés » pour venger la gloire de son nom. On croit en- » tendre le fracas des villes, des empires, des na- » tions entières, qu'ébranle et que foudroie son bras » tout puissant. Qu'Isaïe s'élève ou qu'il s'abaisse, » c'est toujours avec dignité : s'il étend ses descrip- » tions, ses images sont toujours animées du même » feu; s'il les resserre, des traits fortement pronon- » cés font entendre tout ce qu'aurait dit un plus » long détail; s'il console, c'est la compassion même » et la tendresse la plus ingénieuse qui parlent. » Rien de plus pressant que ses raisonnements et ses » exhortations : la lumière et la prudence dictent » ses avis; la terreur accompagne ses menaces. » Saint Jérôme dit que ses écrits sont comme l'abrégé des saintes Ecritures, et un précis des plus rares connaissances; qu'on y trouve la philosophie naturelle, la morale et la théologie. On admire surtout son *Cantique sur la ruine de Babylone*, et celui dans lequel il fait le tableau du monde sous le règne du Messie. Parmi les *Commentaires* de ce prophète, on distingue *celui* de Gaspard Sanctius et celui de D. Calmet. Ceux de Campége et de Vi-

tringa sont recherchés parmi les protestants. On a publié, *Isaïe, traduit en français avec des notes et des réflexions morales et dogmatiques*, Paris, 1789, 5 vol. in-12; ouvrage posthume du P. Berthier, que les hommes savants et pieux ont accueilli avec un empressement bien mérité. On reproche néanmoins à l'auteur d'avoir eu trop de confiance dans quelques nouveaux hébraïsants. M. de Genoude a publié en 1818 une traduction nouvelle des prophéties d'Isaïe, qui est estimée pour son élégance et sa fidélité, et est accompagnée d'un *Discours préliminaire* et de *notes*. La dernière traduction de ce prince des prophètes est de Prunelle de Lière, Paris, 1823, in-8. Nous avons encore en vers français des morceaux traduits d'Isaïe. J.-Baptiste Rousseau, Le Franc de Pompignan, et M. de Lamartine, ont puisé de belles strophes dans ses prophéties.

ISAURE. (*Voy.* CLÉMENCE.)

ISBOSETH, fils de Saül, régna pendant deux ans assez paisiblement sur les dix tribus d'Israël, lorsque David régnait à Hébron sur celle de Juda. Abner, général de son armée, auquel il était redevable de la couronne, souffrant impatiemment une juste réprimande qu'il lui fit, passa au service de David, et le fit reconnaître pour roi par les dix tribus, l'an 1048 avant J.-C. Quelque temps après, deux Benjamites assassinèrent Isboseth dans son lit, et portèrent sa tête à David. Ces misérables croyaient faire leur fortune par ce présent; mais ce généreux monarque fit tuer les deux meurtriers, et fit faire de magnifiques funérailles à Isboseth. Le règne de ce prince fut en tout de sept ans et demi.

ISDEGERDE. (*Voy.* IEZDEDJERD.)

ISÉE, orateur célèbre, né à Chalcis dans l'île d'Eubée, ou à Chalcide en Syrie, passa à Athènes vers l'an 344 avant J.-C., et y fut disciple de Lysias et maître de Démosthènes. Ce prince de l'éloquence grecque s'attacha à lui plutôt qu'à Isocrate, parce qu'il mettait dans ses discours plus de force et de véhémence, tandis que l'autre prodiguait les fleurs: mais d'un autre côté il se livrait à des discussions arides et ingrates, qui ont fait dire à un critique, qu'*Isée est un de ces écrivains qu'on loue volontiers pour être dispensé de les lire*. Il avait composé un grand nombre de harangues et de plaidoyers, dont onze seulement sont parvenus jusqu'à nous. Nous avons dix *Harangues* de lui dans les *anciens Orateurs grecs* d'Etienne, en 1575, in-fol. (*Voy.* ANDOCIDES.) La onzième, découverte dans le dernier siècle, a été publiée par Tyrwitth, Londres, 1785, in-8. On prétend qu'Isée donna le premier des noms aux figures de rhétorique.

ISÉE, autre orateur grec, vint à Rome à l'âge de 60 ans, vers l'an 97 de J.-C. Pline le Jeune dit dans ses *Lettres* qu'il ne se préparait jamais, et qu'il parlait toujours en homme préparé. Ses ouvrages sont perdus.

ISELIN (Jacques-Christophe), *Iselius*, né à Bâle en 1681, obtint la chaire d'histoire et d'antiquités de cette ville, ensuite celle de théologie et la place de bibliothécaire, et mourut en 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: *De Gallis Rhenum transeuntibus carmen heroicum*, Bâle, 1696, in-4; *De historicis latinis melioris ævi dissertatio*, 1697, in-4; un grand nombre de *Dissertations* et de *Harangues* sur différents sujets; plusieurs *Ouvrages de controverse*, pleins de préjugés de sa secte. De Boze a donné son *Eloge*, Roques sa *Vie*, dans le *Mercure suisse*, et Moréri la liste de ses ouvrages.

ISIDORE DE CHARAX, *Characenus*, auteur grec du temps de Ptolémée Lagus, vers l'an 300 avant J.-C., a composé divers *Traités historiques*, et une *Description de la Parthie*, que David Haeschellus a publiée. Elle peut être utile. On la trouve aussi dans les *petits Géographes d'Oxford*, 1703, 4 vol. in-8.

ISIDORE D'ALEXANDRIE (saint), né en Egypte vers l'an 318, passa plusieurs années dans la solitude de la Thébaïde et du désert de Nitrie. Saint Athanase l'ordonna prêtre, et le chargea de recevoir les pauvres et les étrangers. Cette fonction lui a fait donner le nom d'*Isidore l'Hospitalier*. Il joignit à une vie austère un travail continuel. Il défendit avec zèle la mémoire et les écrits de saint Athanase contre les ariens. Isidore se brouilla dans la suite avec Théophile d'Alexandrie, pour n'avoir pas voulu se prêter à ses vues contre Pierre, archiprêtre d'Alexandrie; et ce patriarche le chassa du désert de Nitrie, et de la Palestine, avec 30 autres solitaires. Il se réfugia à Constantinople l'an 400, où il fut très-bien reçu de saint Chrysostome. La protection ouverte que celui-ci accorda à Isidore le justifie pleinement de l'accusation d'origénisme. Théophile se réconcilia dans la suite avec Isidore, qui mourut en 403, à 85 ans. Pallade a commencé son *Histoire lausiaque* par la Vie de saint Isidore.

ISIDORE DE CORDOUE, évêque de cette ville, sous l'empire d'Honorius et de Théodose le Jeune, composa des *Commentaires* sur les 4 Livres des Rois, et des *allégories sur les livres de l'ancien et du nouveau Testament*. Il dédia son premier ouvrage vers 412 à Paul Orose, disciple de saint Augustin. On le nomme aussi *Isidore l'Ancien*, pour le distinguer d'*Isidore le Jeune*, plus connu sous le nom d'*Isidore de Séville*.

ISIDORE DE PÉLUSE (saint), ainsi nommé parce qu'il s'enferma dans une solitude près de cette ville, florissait du temps du concile général d'Ephèse, tenu en 431, et mourut en 440, avec une grande réputation de science et de vertu. Saint Chrysostome avait été son maître, et il fut un de ses plus illustres disciples. Nous avons de lui cinq *Livres de Lettres* en grec, et quelques autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle donnée par André Schot, Paris, 1638, in-fol., 12 à 18 fr., en grec et en latin. Le style en est précis, élégant et assez pur. Plusieurs points de morale, de théologie et de discipline ecclésiastique y sont éclaircis, ainsi que plusieurs passages de l'Ecriture. On y trouve beaucoup de solidité et de précision. Ce saint est connu aussi sous le nom d'*Isidore de Damiette*, les auteurs confondant quelquefois cette ville avec Péluse.

ISIDORE DE SÉVILLE (saint), fils d'un gouverneur de Carthagène en Espagne, fut élevé par son frère Léandre, évêque de Séville. Après la

mort de ce saint prélat, il fut choisi pour son successeur en 601. Pendant près de 40 ans d'épiscopat, il fut le père des pauvres, la lumière des savants, le consolateur des malheureux et l'oracle de l'Espagne. Il mourut en saint, comme il avait vécu, l'an 636. Le concile de Tolède, tenu en 653, l'appelle le *docteur de son siècle* et le *nouvel ornement de l'Eglise*. Isidore avait présidé à un grand nombre de conciles assemblés de son temps, et en avait fait faire les règlements les plus utiles. On a de lui plusieurs ouvrages qui décèlent beaucoup de savoir, mais qui manquent quelquefois de goût; les principaux sont: 20 *Livres des origines*, ou *étymologies*. Saint Isidore n'avait pas mis la dernière main à cet ouvrage; Braulion, évêque de Saragosse, le retoucha et lui donna la forme dans laquelle il est aujourd'hui. Cet ouvrage traite de presque toutes les sciences divines et humaines; des *Commentaires* sur les livres historiques de l'ancien Testament; ils ne sont pas assez littéraux. Nous n'avons qu'une partie de ces commentaires; un *Traité* assez curieux *des écrivains ecclésiastiques*; un *Traité des offices ecclésiastiques*, intéressant pour les amateurs de l'antiquité et de l'ancienne discipline. Isidore y marque sept *prières du sacrifice*, qui se trouvent encore avec le même ordre dans la *Messe mozarabique*, qui est l'ancienne liturgie d'Espagne, dont ce saint est reconnu pour le principal auteur. L'édition du *Missel*, 1500, in-fol., et celle du *Bréviaire*, 1502, in fol., imprimées par ordre du cardinal Ximénès, sont fort rares. (*Voy.* Ortiz.) On a fait paraître à Rome, en 1740, in-fol., un *Traité* sur cette liturgie; une *Règle*, qu'il donna au monastère d'Honori, où il recommande le travail des mains, disant « que ceux » qui veulent lire sans travailler, profitent mal de » la lecture qui leur ordonne le travail. » Ce qu'il ne faut cependant pas prendre avec trop de généralité et de rigueur, comme l'a prouvé le P. Housta dans ses Remarques sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury; une *Chronique depuis Adam jusqu'en* 626; une *Histoire des rois Goths*, *des Vandales et des Suèves*, dont on n'avait qu'une partie dans les éditions de ses OEuvres. Le P. Florès l'a publiée tout entière dans son *Espana sagrada*, tome 6. La meilleure édition de ces différents ouvrages est celle de Madrid, 1778, 2 vol. in-fol., 30 fr.; on estime aussi celle qui a été donnée à Rome, 1797-1803, 7 vol. in 4; une précieuse *Collection de Décrétales*, encore manuscrite, examinée et vérifiée par le savant P. Burriel. (*Voy.* ce nom.) Elle commence par ces mots: *Canones sancti et magni*, etc., et comprend les conciles grecs. Celui de Nicée est à la tête. Les canons que l'on nomme *apostoliques* ne s'y trouvent pas. Viennent ensuite les conciles d'Afrique, puis ceux de France et d'Espagne, qui terminent la première partie. La seconde contient les Décrétales des papes, et commence par deux Lettres de saint Damase à Paulin d'Antioche; celle de saint Clément, Lin, Clet, Lucius, Melchiades, etc., n'y sont pas. Après les Lettres de Damase suivent celles de Sirice (par lesquelles Denis le Petit a commencé sa collection), et celles des autres jusqu'à saint Grégoire le Grand, contemporain de saint Isidore. (*Voy.* l'article suivant.)

ISIDORE MERCATOR, ou Peccator, est, selon toute apparence, le même que le précédent, qui, par humilité, prenait le nom de *Peccator*, dont, par erreur, les copistes auront fait *Mercator*: car jamais on n'a pu avoir aucune notion sur ce prétendu *Isidorus Peccator*. On ne sait ni sa patrie, ni sa qualité, ni sa naissance, ni sa mort, ni aucune de ses actions: on dit qu'il a existé dans le VIIIe siècle; mais son existence est contestée. On ne connait que sa *Collection* des Décrétales, et, comme cette Collection est originairement et fondamentalement celle de saint Isidore de Séville, il n'est pas raisonnable de supposer un Isidore différent de ce saint et savant évêque. Cette Collection, telle que nous l'avons fait connaître dans l'article précédent, a été à la vérité successivement augmentée de plusieurs conciles et décrétales; mais elle est toujours la *Collection d'Isidore de Séville*, comme celle de Denis le Petit ne laisse pas, quoique beaucoup augmentée, d'être celle de Denis le Petit. « Ces additions, dit le P. Burriel, ne diminuent en » rien l'autorité et l'authenticité de cette Collection, » parce qu'elles sont toutes authentiques, et on ne » peut pas dire pour cela que saint Isidore n'en soit » l'auteur, puisque ces additions se faisaient succes» sivement à la Collection, formée de la même ma» nière qu'on ajoute aujourd'hui au Bréviaire les » saints nouveaux. Ceci ne se faisait pas sans l'au» torité légitime, le respect qu'on avait alors pour » ces canons et cette Collection étant si grand, » comme tout le monde sait, et qu'on peut prou» ver par plusieurs témoignages. C'est ainsi que » saint Julien de Tolède, ses évêques provin» ciaux, et les procureurs des autres métropo» litains d'Espagne, n'ont point trouvé de marque » plus sublime d'honneur à faire aux actes du » sixième synode général, pour les faire publier » et recevoir comme constitution dogmatique de » toute l'Eglise, que d'ordonner de les placer dans » le *Codex canonum*, à la suite du concile de » Calcédoine, comme, en effet, il fut ordonné » dans les canons 5, 6 et 7 du quatorzième con» cile de Tolède. Par la même autorité, on ajou» tait les conciles particuliers, comme on le voit » dans le Prologue du neuvième concile de Tolède. » De la même manière que Denis le Petit est reconnu » pour auteur de la Collection par lui faite, quoique » Adrien Ier l'augmentât de plusieurs additions, et » que la Collection ainsi ajoutée par Adrien est at» tribuée, malgré cela, à Denis le Petit, parce que » les additions n'ont point altéré le fond, l'ordre et » la symétrie de l'ouvrage dionysien; de même, » quoiqu'après la mort de saint Isidore, on ait » ajouté à sa Collection quelques conciles posté» rieurs au saint, on ne doit pas pour cela lui ôter » la gloire d'auteur de la Collection; et on ne doit » pas non plus laisser d'appeler et nommer ce code, » *Collection d'Isidore*, parce qu'on y trouve des » additions postérieures à sa mort, quand celles-ci » n'ont point altéré la substance, la distribution et » l'arrangement de son ouvrage. » Interpolée en-

suite par un inconnu, elle est encore la *Collection d'Isidore de Séville*, puisque le fond, le plan et la disposition en subsistent, et que c'est évidemment cette Collection qui, maladroitement retouchée et amplifiée, a été répandue en Allemagne durant les VIIIe et IXe siècles. C'est à tort que quelques écrivains, et particulièrement le compilateur Febronius, ont prétendu que cette Collection avait produit des changements dans la hiérarchie et la discipline, et agrandi l'autorité du pape. Car on s'accorde à croire que cet éditeur ou interpolateur a vécu dans le VIIIe siècle; son ouvrage ne fut connu que vers 790 (1). Il est reconnu que les papes Innocent Ier, Grégoire le Grand, Léon le Grand, ont exercé dans toute l'Eglise une autorité plus vaste, plus ferme, plus éclatante que la plupart de leurs successeurs. Les hérétiques mêmes en conviennent. Casaubon admire en particulier l'énergie du pontificat de Léon. (*Exercit.* 15 *ad Annal. Baron.*) Avant eux, et dès les premiers siècles, le pape saint Clément, disciple de saint Pierre, adresse des lettres pleines de force aux Corinthiens (sans que leur évêque s'en formalise), pour les reprendre des dissensions qui les divisent. Saint Irénée enseigne que c'est au siége de Rome qu'il faut recourir pour s'instruire de la tradition apostolique; et de toutes les parties du monde chrétien, on porte à Rome les causes les plus importantes. Si les évêques proscrivent les erreurs dans les conciles, c'est toujours à Rome qu'ils demandent la confirmation de leurs décrets. Si les évêques d'Orient demandent la confirmation de leurs élections à leurs patriarches, les élections des patriarches demeurent aussi toujours soumises au siége de Rome, auquel ils envoient leurs professions de foi; et les papes refusent de les confirmer, lorsqu'ils jugent les élections irrégulières ou les professions de foi insuffisantes Saint Athanase, Paul de Constantinople, Marcel d'Ancyre, Asclépas de Gaza, en appellent à Rome des sentences portées contre eux par des conciles; Jules Ier casse les sentences, et restitue les évêques à leurs siéges. Innocent Ier rétablit saint Jean Chrysostome sur le siége de Constantinople, et annule le décret du concile de Chêne qui l'a déposé, etc., etc. Alors Isidore n'était pas encore au monde; il devait s'écouler quelques siècles avant qu'il y vînt. Si on en croit le fameux abbé Schmidt, dans son Histoire des Allemands, regardée par les partisans des nouveaux systèmes comme un livre national et classique, ce n'est pas du tout pour élever le pape, mais pour soustraire les évêques à l'empire des métropolitains, qu'Isidore a compilé ou fabriqué ses *Décrétales*. « Isidore, dit-il, osa attaquer les juges » mêmes des évêques, c'est-à-dire les métropoli- » tains, et tâcha d'anéantir leur pouvoir, afin que » les évêques fussent libres et en sûreté, et, pour » ainsi dire, inviolables. On se trompe beaucoup, » si l'on croit que son dessein était d'élever l'autorité » du pape. Il ne les faisait plus grands, qu'afin de » rendre les métropolitains plus petits. » Avant Schmidt, Charles Blasco, dans un savant Commentaire sur les canons d'Isidore, avait établi la même opinion, à cela près qu'il croyait, et avec raison, l'autorité du pape également propre à consolider celle des métropolitains, en même temps qu'elle les empêchait d'en abuser. Selon Blasco, le but du collecteur des Décrétales était d'établir un métropolitain à Mayence, avec les prérogatives de patriarche; le tout par l'autorité papale, destinée par J.-C. à donner la sanction à toute autorité subalterne dans le gouvernement de l'Eglise; et pour rassurer les évêques contre la puissance des métropolitains, il leur montrait dans le pape un moyen sûr de la contenir. Le compilateur ou interpolateur, quel qu'il soit, a-t-il vraiment poussé l'imposture et le triste talent de la falsification aussi loin qu'ils le disent? Gardons-nous bien de le croire; nous adopterions la plus étrange absurdité. Quoique plusieurs de ces lettres soient suspectes à cause de la fausseté des dates, à cause des noms des papes à qui on les attribue, ou à cause des titres d'archevêques, qui n'étaient pas encore en usage dans les temps où l'on suppose qu'elles ont été écrites, on ne peut pas conclure de là qu'elles sont indistinctement et généralement fausses quant au fonds; car est-il bien surprenant qu'un compilateur peu éclairé dans la critique ait adopté des écrits infidèles pour les dates ou pour les noms des papes? Est-il surprenant qu'il ait substitué mal à propos le titre d'archevêque à celui d'évêque, pour les siéges qui avaient le titre d'archevêché dans le temps où il écrivait? « Faut-il s'étonner, dit un critique aussi savant que » raisonnable, si dans le temps où l'imprimerie » n'existait pas, où les exemplaires manuscrits » étaient rares, et plus rarement collationnés avec » les originaux; où les documents épars manquaient » d'ensemble et de suite, sans nom d'auteur, et » mêlés confusément avec les ouvrages des autres; » où les copistes s'occupaient à réunir tout ce qui » avait quelque rapport; où les savants ajoutaient » des notes et des réflexions, qui ensuite ont passé » dans le texte, et substituaient aux anciens mots » des mots plus connus et plus assortis à l'état des » choses, etc.; faut-il s'étonner si dans un tel temps » il s'est formé des collections où nous trouvons de » grands défauts et des faussetés, sans que l'esprit » d'erreur ou l'envie de tromper y ait eu la moindre » part? » Enfin est-il croyable qu'un imposteur, ayant dessein de surprendre la bonne foi des églises et de leur faire adopter des lettres supposées, n'eût pas observé au moins la vraisemblance sur la discipline qui s'était observée jusqu'alors? Est-il croyable que ce rédacteur eût pu, au moyen d'une suite de Décrétales jusqu'alors ignorées, persuader à toute l'église occidentale qu'elle avait suivi jusqu'à ce

(1) Riculphe, archevêque de Mayence, en fit diverses copies, qu'il répandit en Allemagne et en France. Quelques critiques font Riculphe auteur de cette collection; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a d'abord paru à Mayence, comme l'a prouvé le P. Zaccaria, et non en Espagne, comme l'ont annoncé des écrivains peu instruits (à moins qu'on ne l'entende du fonds même de la Collection). Car puisque dans toute l'Espagne on ne trouve, et qu'on n'a jamais trouvé un seul exemplaire manuscrit de la Collection interpolée, puisqu'on ne l'y connaissait pas avant l'invention de l'imprimerie, il est tout à fait déraisonnable d'attribuer cette altération à un écrivain espagnol. (*Note de Feller.*)

temps un usage contraire à celui qu'elle avait toujours pratiqué effectivement, et cela sur un fait aussi important, aussi public que celui du gouvernement général de l'Eglise, et dont il devait rester encore beaucoup de monuments authentiques? On peut dire que cette dernière réflexion surtout est péremptoire. Pour la combattre, il faudrait supposer qu'un aveuglement général et subit eût frappé tous les esprits ; que les évêques, les princes et les peuples ont passé tout-à-coup à un oubli des choses passées plus parfait que celui que produisait l'eau du Léthé. Mais outre l'extravagance d'une pareille supposition, il y a de plus ici une erreur contre la foi. Quelque illusion que puisse produire un recueil de fausses Décrétales, il est impossible, il est contre la divine parole, contre l'assistance promise du Saint-Esprit, que l'Eglise en fasse depuis dix siècles la base et la règle de ses opérations, des décrets de ses conciles, de l'état général de sa discipline et de sa hiérarchie. Le prétendre avec Febronius et les docteurs d'Ems, c'est livrer l'épouse de J.-C. à l'esprit de subversion et de désordre, c'est tomber dans la dangereuse et criminelle folie dont parle saint Augustin : *Si quid per totum orbem frequentat Ecclesia, quid sit faciendum, disputare apertissima insania est.* — Le célèbre Morin, homme profondément instruit dans les affaires de discipline et de hiérarchie, établit la même règle d'une manière lumineuse et pathétique : *Insolentissima igitur est insania, non modo disputare contra id quod videmus universam Ecclesiam credere, sed etiam contra id quod videmus eam facere. Fides enim Ecclesiæ non modo regula est fidei nostræ, sed etiam actiones ipsius actionum nostrarum ; consuetudo ipsius consuetudinis quam observare debemus.* Præf. Comment. hist. de admin. sacram. pœnit. — Enfin, quand il serait vrai que les Décrétales d'Isidore auraient apporté quelque changement dans la discipline, il en faudrait conclure précisément qu'elles ont été l'occasion (nullement le fondement, le titre et la sanction) d'une réforme avantageuse ; que l'Eglise a cru s'en bien trouver, et que cette révolution dans la discipline rentre dans la considération générale des vicissitudes qu'elle a essuyées, et qui toutes tiennent à un gouvernement dont l'Esprit saint dirige les moyens et assure la conservation. C'est la conclusion du savant Thomassin, qui d'ailleurs a peut-être attribué trop d'influence aux fausses Décrétales : *In usu et exercitio variatum est, non in potestate, quæ et in conciliis provincialibus suo modo, et in romanis pontificibus pro eorum summo principatu eadem semper intacta atque illibata viget : erumpit autem et exercetur non eodem semper modo ;* SED PRO LOCORUM TEMPORUMQUE ET RERUM OPPORTUNITATE, PRO ECCLESIÆ SIVE UTILITATE, SIVE NECESSITATE : HÆC CERTISSIMA NORMA EST CONCILIANDÆ ANTIQUÆ ECCLESIARUM DISCIPLINÆ CUM NOVA.

ISIDORE DE SAINT-JOSEPH, selon les uns de Douai, selon d'autres de Dunkerque, embrassa l'ordre des carmes à Douai, l'an 1622. Il enseigna avec réputation la philosophie et la théologie aux Pays-Bas, et la controverse à Rome ; fut fait consulteur du saint office, procureur général de la congrégation d'Italie de son ordre, en 1650, et définiteur général en 1656. Il était versé dans les langues et dans l'histoire de son ordre. Il mourut à Rome l'an 1666. On a de lui : *Vita et epistolæ spirituales Joannis à Jesu Maria carmelitæ*, Rome, 1649, in-24 ; *Sancti Gregorii decapolitæ sermo nunc primum editus*, grec et latin, avec des notes, Rome, 1642 ; une *Histoire des carmes de la congrégation d'Italie*, publiée en 1671, 2 vol. in-fol., par le P. Pierre de Saint-André.

ISIDORE DE ISOLANIS, dominicain milanais, dans le XVI[e] siècle, s'est rendu célèbre par les opinions singulières et hardies qu'il a répandues dans ses ouvrages ; les principaux sont : *De imperio militantis Ecclesiæ libri* IV, Mediolani, 1517, in-fol., fig., 15 fr., ouvrage rare et curieux ; *Inexplicabilis mysterii gesta B. Veronicæ virginis monasterii S. Marthæ urbis Mediolani*, ibid., 1518, in-4 ; *Explicatio immortalitatis humani animi, secundùm philosophos*, ibid., 1509, in-4, livre extrêmement rare et qui a longtemps échappé aux recherches des bibliographes.

ISLA (Jean-François), jésuite, né à Ségovie en 1714, mort à Bologne en 1783, se consacra à la prédication. Il avait autant d'esprit que d'érudition, un tact fin et un caractère enjoué. Voyant que la chaire sacrée avait perdu en Espagne sa première splendeur, et que le style précieux et enflé y tenait la place de la gravité évangélique, il essaya de combattre cet abus en le rendant ridicule. Son fameux roman intitulé *Vida de fray Gerundio de Campazas*, Madrid, 1758, 3 vol. in-8, fut cependant mis à l'index. Après la suppression des jésuites, le P. Isla passa en Italie, et se fixa à Bologne. Se livrant toujours à ses travaux littéraires, il publia *Compendio de la Historia de Espana*, Madrid, 1796, 2 vol. in-8 ; *Gil Blas de Santillana buelto à su patria* (Gil Blas rendu à sa patrie par un ami de la nation), Madrid, 1805, 5 vol. in-12 ; *Cartas familiares*, ibid., 1790, 6 vol. in-12 ; Paris, 1804, 1 vol. in-8. Son humeur enjouée ne nuisit jamais à sa piété.

ISMAEL, fils d'Abraham et d'Agar, naquit l'an 1906 avant J.-C. Ayant un jour maltraité son frère Isaac, Sara sollicita Abraham de le chasser avec sa mère Agar, et ses instances furent appuyées d'un ordre du Seigneur. Ces deux infortunés se retirèrent dans un désert, où Ismaël était près de mourir de soif, lorsqu'un ange du Seigneur apparut à Agar, et lui montra un puits plein d'eau, dont elle but ainsi que son fils. Ils continuèrent leur chemin, et s'arrêtèrent au désert de Pharan. Ismaël épousa une égyptienne, dont il eut douze fils, desquels sortirent les douze tribus des Arabes, qui subsistent encore aujourd'hui. Ses descendants habitèrent le pays qui est depuis Hevilla jusqu'à Sur. Ismaël se trouva à la mort d'Abraham, et le porta avec Isaac dans la caverne du champ d'Ephron. Ismaël mourut l'an 1768 avant J.-C. Mahomet, dans son Alcoran, se fait gloire d'être sorti de la famille d'Ismaël. « Il » semble, dit un auteur moderne, que le peuple de » Dieu doit toujours avoir les enfants d'Ismaël pour

» ennemis, que cette race est destinée à combattre » les chrétiens comme les juifs, et que le Seigneur » a résolu de s'en servir pour châtier les uns et les » autres, conformément à ce passage de saint Paul : » *Quomodo tunc is qui secundùm carnem natus » fuerat, persequebatur eum qui secundùm spiri- » tum : ita et nunc.* Galat., 4. 29. » D'autres ont observé que les Arabes, toujours indépendants, jamais asservis, redoutables par une vie errante et militaire, dépouillant ou rançonnant tout ce qui les approche et tout ce qu'ils peuvent atteindre, plus invincibles dans leurs camps volants que les autres peuples dans leurs forteresses, semblent réaliser encore aujourd'hui le caractère et la destinée d'Ismaël et de sa postérité, *Hic erit ferus homo; manus ejus contra omnes et manus omnium contra eum; et e regione universorum fratrum suorum figet tabernacula.* Gen., 16.

ISMAEL (Chah) Ier, premier sophi de Perse, né en 1487 (892 de l'égire), était petit-fils d'Usum-Cassan et fils de Ilhaïder. Il passa ses premières années dans le Chyrvân, où son père avait une petite principauté : ayant réuni quelques soldats avec lesquels il fit la guerre aux princes de la *dynastie du Mouton noir*, ennemis déclarés de sa famille, il envahit successivement diverses provinces. Il rétablit l'empire persan, en se disant descendu d'Ali, gendre du faux prophète Mahomet, et en donnant une nouvelle explication au Coran. C'est ce qui a formé parmi les Mahométans deux sectes qui se regardent mutuellement comme hérétiques. Ismaël commença son règne vers l'an 1505, et mourut en 1524, après avoir, pendant presque tout ce temps, fait la guerre aux Ottomans, tantôt vainqueur et tantôt vaincu. Pour établir plus solidement son trône, il sollicita les princes chrétiens de joindre leurs armes aux siennes contre ces mêmes peuples; mais le temps des croisades était passé. Ses successeurs prirent, à son exemple, le titre de *Sophi*, non parce qu'il signifie *sage* en grec, mais parce que ce mot, en langue persienne, veut dire *laine*. C'est de cette matière que les princes persans faisaient leur turban. Langlès a écrit la *vie de Châh Ismaël*, et l'a insérée dans le tome 10 de sa nouvelle édition des *Voyages de Chardin*.

ISOCRATE, né à Athènes l'an 436 avant J.-C., fils d'un artiste de cette ville, qui faisait des instruments de musique, devint, dans l'école de Georgias et de Prodicus, un des plus grands maîtres d'éloquence; mais il ne put jamais parler en public dans les grandes affaires de l'état : sa timidité et la faiblesse de sa voix l'en empêchèrent. Ne pouvant le faire lui-même, il l'apprit aux autres. Il ouvrit à Athènes une école d'éloquence, qui fut une pépinière d'orateurs, pour toutes les parties de la Grèce. Si ses leçons furent utiles aux disciples, elles ne furent pas moins lucratives pour le maître. Isocrate amassa plus d'argent qu'aucun sophiste de son siècle, quoiqu'il n'exigeât rien des citoyens d'Athènes. Le fils d'un roi lui donna 60,000 écus pour un discours où il prouvait très-bien qu'*il faut obéir au prince*. Mais bientôt après il en composa un autre, où il prouvait au prince qu'*il doit faire le bonheur des sujets*. On venait à lui de toutes parts. Egalement doué du talent de bien écrire et de celui de bien enseigner, il donnait à la fois le précepte et l'exemple. Il parlait très-peu devant les gens frivoles et dissipés; se trouvant à la table du roi de Salamine, et les convives le pressant de fournir à la conversation, il s'en excusa en ces termes : « Ce que je sais n'est pas ici de saison ; et ce qui est » ici de saison, je ne le sais pas. » Dans ce qui nous reste de lui, on voit un style doux, coulant, agréable, plein de grâces. Ses pensées sont nobles, mais trop délayées. Un critique judicieux l'a appelé *sophiste enchanteur, écrivain académique très-fleuri, très-harmonieux, mais froid, languissant, amoureux de paroles, et qui énerve ses pensées en voulant les embellir*. Il est le premier, suivant Cicéron, qui ait introduit dans la langue grecque, ce nombre, cette cadence, cette harmonie qui en ont fait la première des langues. La nouvelle de la défaite des Athéniens par Philippe, à la bataille de Chéronée, le pénétra d'une douleur si vive, qu'il ne voulut pas survivre au malheur de sa patrie. Il mourut de douleur et d'inanition l'an 338 avant J.-C., à 98 ans, ayant passé quatre jours sans manger. Nous avons de lui 31 *harangues*, traduites du grec en latin par Jérôme Wolfius. On a publié ses *Orationes, gr.*, Mediolani, 1493, pet. in-fol., 1re édition, assez belle et fort rare, vend. 122 f.; Venetiis, Aldi, 1513, in-fol.; ib., 1534, pet. in-fol., 21 f.; les exemplaires en gr. pap. sont fort précieux; *Orationes et epistolæ, gr.*, Venetiis, 1543, in-8, 4 à 6 fr.; *Eadem, gr. et lat.*, Typis H. Stephani, 1593, 4 part. in-fol., 18 à 24 fr.; ibid., 1604, in-8, 5 à 6 fr., édition faite sur la précédente; Cantabrigiæ, 1729, et Lond., 1748, 2 v. in-8, 20 à 30 fr.; il y a des exemplaires en gr. pap., rares, 1749, 2 vol. in-8, 24 à 30 fr., et plus, en gr. pap.; Parisiis, 1782, 2 vol. in-8, 21 à 27 fr.; il y a eu 100 exemplaires de format in-4; Halis-Saxon., 1803, in-8, édition estimée pour sa correction, 20 fr., pap. collé, 25 fr.; Parisiis, 1807, 2 vol. in-8, 21 fr., très-bonne édition donnée par Coray; *Orationes selectæ, gr.*, Oxonii, 1726, in-8; ce livre n'a de valeur que lorsqu'il se trouve en gr. pap.; *Orationes ineditæ, gr. et lat.*, Mediolani, 1813, 2 part. in-8, 16 f.; *Isocratis panegyricus, gr.*, Lips., 1804, in-8, 4 fr. Les littérateurs pourront consulter les Recherches de l'abbé Vatry sur les autres écrits qu'Isocrate avait composés. On les trouve dans le tome 13 des *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. L'abbé Auger a donné une traduction en français des *OEuvres* d'Isocrate, Paris, 1781, 3 v. in-8, 15 à 20 fr.

ISOLANI (Marie-Joseph), prêtre de la congrégation de l'oratoire de Saint-Philippe de Néri, né en 1686, à Bologne, où il mourut en 1756, passa la plus grande partie de sa vie à rassembler des *Mémoires sur les vies des saints, des bienheureux et des plus illustres serviteurs de Dieu*, et à en former des recueils qui ont fait l'admiration des bollandistes. On a du P. Isolani : *Vita di Anna Maria Calegari Zucchini, Bolognese*, Bologne, 1743; *Vita del P. Luigi Fenaroli, prete*

dell' Oratorio di Bologna, Brescia, 1759; soixante volumes sur des objets de dévotion et de spiritualité, restés manuscrits, et conservés dans la bibliothèque des PP. de l'Oratoire de Bologne. Le P. Barbieri, de la même congrégation, a publié *Memorie della vita e virtù del padre Ercole-Maria-Giuseppe Isolani*, etc., Venise, 1751.

ISRAEL (saint) fut prévôt de la collégiale de Saint-Junien en Limousin, puis grand chantre de Dorat dans la même province, où il avait embrassé l'institut des chanoines réguliers. Il mourut en 1014. La translation de son corps se fit en 1639. Nous avons de lui : une *Histoire de Jésus-Christ*, en vers et en langue vulgaire, que l'on a faussement attribuée à un Isaac, abbé d'Esterp, dans le nouveau Glossaire de du Cange. Cet ouvrage prouve que la langue romaine était en usage avant le XIIe siècle. Le P. Labbe a publié dans *Bibl. nov. Mss.*, tome 2, la *Vie* du B. Israël, qui fut écrite quelques années après sa mort.

ISTHUANFIUS (Nicolas), vice-palatin de Hongrie, né dans un château près de Cinq-Eglises, l'an 1538, et mort en 1615, a laissé l'*Histoire* de ce royaume, depuis 1490 jusqu'en 1608. Elle vit le jour à Cologne, 1622, in-fol. Cette histoire est d'autant plus estimable, qu'Isthuanfius avait été employé par Maximilien II et Rodolphe II dans les affaires les plus importantes. Elle est très-bien écrite, exacte et pleine d'intérêt, d'une latinité pure et très-élégante. L'auteur était un homme de bien, aussi distingué par ses vertus que par ses connaissances. La continuation jusqu'à l'an 1718, par Jacques Ketteler, qu'on voit dans l'édition de Cologne, 1724, in-fol., est fort inférieure à tous égards à l'ouvrage de l'historien hongrois.

ITTIG, ou ITTIGIUS (Thomas), savant professeur de théologie protestante à Leipzig, où il était né en 1643, travailla aux *journaux* de cette ville avec succès, et mourut en 1710. Il avait du savoir et des vertus, et il eut de la réputation dans son pays. On a de lui : un *Traité sur les incendies des montagnes*, Leipzig, 1671, in-8; une *Dissertation sur les hérésiarques des temps apostoliques*, 1703, in-4 : elle est très-estimée; une *Histoire des synodes nationaux tenus en France par les réformés*, 1705, in-4; une *Histoire ecclésiastique des deux premiers siècles de l'Eglise*, 1709 et 1711, 2 vol. in-4. Tous ces ouvrages sont en latin. On les connaît peu en France. La plupart sont remplis de préjugés puisés dans la secte que l'auteur professait. Il a paru sur ce savant professeur un écrit intitulé : *De vita, obitu scriptisque Th. Ittigis, Epistola dissertat. a J. F.* Kernio, Leipzig, 1710, in-4.

ITURBIDE (don Augustin), empereur du Mexique sous le nom d'Augustin Ier, né en 1784 à Valladolid, dans la province de Méjico, était simple lieutenant lorsqu'en 1810 éclata l'insurrection conduite par D. Miguel Hidalgo, dans le but de renverser l'autorité espagnole au Mexique. Ce fut en défendant la cause royale contre les insurgés qu'il commença sa carrière. Mais une nouvelle insurrection ayant éclaté parmi les Mexicains en 1820, il accepta le commandement du parti des indépendants. Devenu successivement généralissime, grand amiral, puis président du congrès établi en 1822 à Méjico, on le proclama empereur du Mexique le 18 mai de la même année. Sa puissance ne fut pas de longue durée : déclaré déchu du trône, le 8 avril 1823, il se réfugia en Italie avec sa famille. Quelque temps après il retourna au Mexique, dans l'espoir de ressaisir sa couronne, mais il fut arrêté, livré à la junte de San-Antonio de Padilla, et fusillé dans cette ville le jour même, 19 juillet 1824. Ainsi périt cet homme plus remarquable par la singularité de sa destinée que par ses talents politiques. Pendant son séjour en Toscane, Iturbide avait composé ses *Mémoires* qu'il remit avant son départ à un anglais nommé Quin, qui les publia la même année; mais l'auteur y parle beaucoup trop avantageusement de lui-même; la rédaction d'ailleurs en est diffuse, dénuée d'intérêt, et le style manque de chaleur et d'élévation; cependant ils ont été traduits en français par J. T. Parisot, sous ce titre : *Mémoires autographes de D. Augustin Iturbide, ex-empereur du Mexique, contenant les détails des principaux événements de sa vie publique, avec une préface et des pièces justificatives*, Paris, 1824, in-8. On trouve une notice assez étendue sur Iturbide dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, année 1826, première partie.

IVES (saint), *Ivo*, né dans le territoire de Beauvais, d'une famille noble, fut disciple de Lanfranc, prieur de l'abbaye du Bec, et se distingua tellement par sa piété et par sa science, qu'il devint abbé puis évêque de Chartres en 1092. Il s'éleva avec zèle contre le roi Philippe Ier, qui avait enlevé Bertrade de Montfort, femme de Foulques le Rechin, comte d'Anjou, après avoir quitté la sienne, Berthe de Hollande. Il gouverna son diocèse avec sagesse, y fit fleurir la discipline ecclésiastique, et mourut en 1115, à 80 ans. L'historien de l'église gallicane peint cet évêque sous des traits qui le vengent bien des jugements défavorables qu'en ont porté quelques écrivains. On a de lui : un *Recueil de Décrets ecclésiastiques*. Les fausses Décrétales y sont mêlées avec les vraies. Il transcrit ordinairement le Recueil de Burchard de Worms, comme celui-ci avait transcrit celui de Réginon; un grand nombre d'*Epîtres*, et d'autres ouvrages fort utiles pour connaître la discipline de son temps. Toutes ses *OEuvres* ont été imprimées à Paris en 1647, in-fol., accompagnées de remarques savantes et utiles, et d'une *Vie* de ce saint, tirée de ses écrits, et de divers monuments du temps, par Jean Fronteau. Cette *Vie* est insérée dans les *Acta sanctorum*, avec des remarques du P. Henschenius. Outre le Recueil des Décrets ecclésiastiques et les Epîtres, cette collection renferme *Micrologus de ecclesiasticis officiis*, des *sermons*, et une courte chronique des rois de France.

IVES. (*Voy.* YVES.)

IVES (Edouard) était chirurgien de profession, et s'embarqua le 22 août 1754 à Spithead, sur la flotte de l'amiral Walson, destinée pour les Indes

orientales. On lui doit : *Voyages d'Angleterre aux Indes en* 1754; et *Voyage de Perse en Angleterre par une route peu fréquentée*, Londres, 1773, in-4, traduit en allemand par Dohm, Leipzig, 1774, 2 vol. in-8. Ce Voyage donne des notions exactes sur les événements qui précédèrent la guerre de 1756. On y trouve aussi de bonnes observations sur les mœurs et les usages des Indous.

IWAN V, ou JEAN ALEXCIÉVITCH, czar de Russie, second fils de Michaëlowitz, né en 1651, fut disgracié de la nature Il était presque privé de la vue et de la parole, et sujet à des convulsions. Il devait succéder à la couronne après la mort de son frère Fœdor Alexciéwitch, arrivée en 1682; mais on résolut de l'enfermer dans un monastère, et de donner le sceptre à Pierre son frère, né d'un second mariage, qui fut depuis Pierre le Grand. La princesse Sophie, leur sœur, espérant de régner sous le nom d'Iwan, excita une sédition pour lui conserver le trône. Après bien du sang répandu, on finit par proclamer souverains les deux princes Iwan et Pierre, en leur associant Sophie en qualité de co-régente. Ce gouvernement partagé ne dura que six ans. Sophie ayant, dit-on, projeté en 1689 de sacrifier le czar Pierre à la soif de régner seule, la conspiration fut découverte, et la princesse enfermée dans un couvent. Dès ce moment Pierre régna en maître. Iwan n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes publics. Il mena une vie privée et tranquille, et mourut en 1696. Ce prince laissa cinq filles, dont la quatrième, Anne, mariée en 1710 au duc de Courlande, monta depuis sur le trône de Russie. (*Voy.* l'article PIERRE Ier.)

IWAN VI de Brunswich-Béverne (Antounvitch) fut déclaré czar après la mort de sa grand'-tante Anne Iwanowna, le 29 octobre 1740. Il descendait de la sœur de cette princesse, fille comme elle du czar Iwan V, frère ainé de Pierre le Grand. Ernest, duc de Biren, favori d'Anne, devait avoir la régence sous la minorité de ce jeune prince, qui n'avait que trois mois. Mais quelques semaines après le duc de Biren fut destitué, et la régence fut déférée à Anne de Mecklembourg, duchesse de Brunswick-Béverne, mère du jeune empereur. Le 6 décembre 1741, Iwan fut détrôné et enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg. La princesse Elisabeth Petrowna, fille de Pierre le Grand, qui fut déclarée impératrice, étant morte en 1762, et son neveu Pierre III ayant été déposé six mois après, la princesse Catherine d'Anhalt-Zerbst, son épouse, monta sur le trône. (*Voy.* CATHERINE II.) C'est sous le règne de cette princesse que le malheureux Iwan fut assassiné par son gardien, le 16 juillet 1764. Cette affaire délicate n'a pu être encore bien éclaircie.

JABEL, fils de Lamech et d'Ada, de la famille de Caïn, fut le père des pasteurs qui habitaient la campagne sous des tentes ; c'est-à-dire qu'il inventa la manière de faire paître les troupeaux, en les conduisant de contrée en contrée, sans demeure fixe, et sans autre habitation que des tentes, comme depuis ont fait les Scythes, les Nomades et les Arabes Sénites. Le nom de *Père* se prend souvent dans l'Ecriture sainte pour maître, chef, instituteur.

JABIN, roi d'Asor, fit avec trois rois ses voisins, une ligue contre Josué. Ce général, comptant sur la protection du Seigneur, alla au devant de l'armée ennemie, la tailla en pièces, fit couper les jarrets aux chevaux, et brûler les chariots de guerre. Josué alla ensuite assiéger Jabin dans sa capitale. Elle fut prise, détruite; et le roi et tout son peuple, dont les mœurs et les abominations en tout genre avaient attiré la malédiction du ciel, furent passés au fil de l'épée.—Un de ses descendants, nommé JABIN comme lui, entreprit de le venger 200 ans après, l'an 1285 avant Jésus-Christ. Il s'assujettit d'abord les Israélites; mais Dieu suscita Barac et Débora pour délivrer son peuple de la servitude. Sisara, lieutenant de Jabin, perdit la bataille et la vie. Jabin, voulant venger la mort de son général, subit le même sort. Sa ville capitale fut, pour la 2e fois, détruite et rasée entièrement.

JABINEAU (Henri), janséniste fougueux, né à Etampes, mort en juillet 1792, fut ordonné prêtre par l'évêque de Châlons-sur-Marne, sans qu'on lui imposât la signature du Formulaire. Abandonnant l'Oratoire pour se faire avocat, après un double interdit, son ardeur à déclamer contre Meaupou lui mérita la Bastille. Ami de l'opposition par caractère, il embrassa d'abord les innovations de 1789 ; mais les désordres dont elles furent suivies lui firent changer de système, bien qu'il ne renonçât pas à ses sentiments sur l'appel. Nous ne citerons de cet écrivain que : *Exposition des principes de la foi catholique sur l'Eglise, recueillis des instructions familières de Jab...*, Paris, 1792, in-8; *Lettre d'un magistrat de province à M....., au sujet des protestants*, 1787, in-8 ; *Lettre à un ami de province sur la destruction des ordres religieux*, 1789, in-8 ; *Lettre à M. Agier sur la consultation sur l'abbé Saurine*, 1790, in-8; *Mémoire sur la compétence de la puissance temporelle, sur l'érection et la suppression des siéges épiscopaux*, 1760, in-8; *Réplique au développement de Camus sur la constitution civile du clergé*, 1790, in-8; *La légitimité du serment ci-*

vique, *par Baillet*, *convaincue d'erreur*, Paris, 1791, in-8; *Nouvelles ecclésiastiques*, ou *Mémoire pour servir à l'histoire de la constitution prétendue civile du clergé*. Son intention était d'opposer ce journal aux anciennes Nouvelles ecclésiastiques, rédigées par l'abbé de Saint-Marc. (*Voy.* Guénin.)

JABLONOWSKI (Joseph-Alexandre, prince de), palatin de Novgorod, né en 1712, se retira à Leipzig durant les troubles de sa patrie, et mourut dans cette ville en 1777. Il fut l'aïeul maternel du roi Stanislas Il unissait de vastes connaissances à une naissance très-distinguée, et s'est rendu célèbre par l'établissement et la fondation d'une société qui porte son nom à Leipzig, et qu'il a comblée de ses bienfaits. Il écrivit l'*Occupation chrétienne*, ou la *Vie de douze grands généraux de la couronne de Pologne*, en polonais : et un traité historique en latin, intitulé *Vindiciæ Lechi et Czechi*, Leipzig, 1775, in-4. On les trouve dans les *Mémoires* de l'académie de Leipzig.

JABLONSKI (Daniel-Ernest), théologien protestant, né à Dantzig en 1660, exerça le ministère dans diverses villes d'Allemagne, et fut recteur du gymnase de Lissa. Il devint ensuite conseiller ecclésiastique de Berlin, prédicateur du roi de Prusse et président de la société des sciences de cette ville. Il mourut en 1742, après avoir fait paraître beaucoup de zèle contre les athées et les déistes, et après avoir travaillé longtemps, et avec le succès qu'il devait prévoir, à la réunion des calvinistes et des luthériens. (*Voy.* Home.) Il a traduit de l'anglais en latin les *huit discours de Rick. Bentley contre les athées*, Berlin, 1696, in-8; *Le traité du D. Burnel sur la prédestination*, ibid., 1701, in-8. Il a publié une édition de la bible, en hébreu, avec des notes et une préface; un *Catéchisme allemand et hébreu*, 1708, in-4 : *Des sermons, en allemand*, 1718, in-4.

JACKSON (Thomas), théologien anglais, président du collége de Christ à Oxford, ensuite doyen de Pétersborough, naquit à Witton, dans la province de Durham, en 1579, et mourut en 1610. On a recueilli ses ouvrages en 1693, en 3 vol. in-fol. On y trouve une *Explication du Symbole*, estimée des anglicans.

JACKSON (John), théologien anglais, né en 1686 à Lensey, embrassa comme son père le ministère évangélique. Ami de Clarke et de Whiston, il partagea leurs erreurs sur la Trinité, et les soutint avec tant d'ardeur qu'il se fit exclure de tout bénéfice, et s'attira plusieurs affaires fâcheuses. L'université de Cambridge lui refusa le titre de maître ès arts, et il ne put être admis à Bath à la communion anglicane. Inquiété plusieurs fois à cause de ses opinions, il en vint à ne plus vouloir souscrire les 29 articles de la confession de foi de sa secte. D'un caractère ardent et ami de la controverse, sa vie se passa dans les disputes; il la termina en 1763, laissant un grand nombre d'écrits. Nous nous contenterons de citer ceux qu'il publia en faveur des principes du christianisme contre les erreurs de Collins, de Tindal et de leurs partisans : *Défense de la liberté humaine contre les lettres de Caton;* il y ajouta dans une 2ᵉ édit. un supplément contre Ant. Collins, sur le même sujet; *Remarques* sur *le Christianisme aussi ancien que le monde* de Tindal; *L'existence et l'unité de Dieu prouvée par sa nature et ses attributs*; *Dissertation sur l'esprit et la matière* avec des Remarques *sur la recherche de Baxter sur la nature de l'âme; Adresse aux déistes pour prouver la religion par les miracles et les prophéties;* enfin quelques autres écrits contre Warburton, pour établir la mission divine de Moïse, et contre Middleton, pour prouver que le pouvoir des miracles a continué dans l'Eglise après les apôtres. Nous citerons encore du même auteur l'ouvrage intitulé : *Antiquités chronologiques*, 1752, 3 vol. in-4. En général Jackson était un érudit sans esprit et sans goût, intraitable dans la dispute et malheureusement disputant presque toujours.

JACOB, célèbre patriarche, fils d'Isaac et de Rébecca, naquit vers l'an 1836 avant J.-C. Sa mère avait plus d'inclination pour lui que pour Esaü son frère, à cause de la douceur de son caractère et de son aptitude aux affaires domestiques. Esaü lui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et Jacob lui enleva ensuite la bénédiction que son père voulait lui donner. (*Voy.* Rebecca.) Obligé de fuir la colère de son frère, il passa en Mésopotamie, auprès de Laban son oncle. Dans la route, s'étant arrêté en un lieu favorable pour se reposer, il vit en songe une échelle mystérieuse, dont le pied touchait à la terre et le haut au ciel. Les anges montaient, descendaient, et Dieu paraissait au haut; vision qui exprimait la communication admirable et consolante du ciel avec la terre, celle surtout que Dieu se proposait d'établir avec son peuple choisi, les tendres soins de sa providence et le ministère des anges employés au salut des hommes. Le patriarche étant arrivé chez Laban, s'engagea à servir sept années pour avoir Rachel, sa fille, en mariage. Il la lui promit; mais à sa place il lui donna Lia, l'aînée de ses filles. Pour avoir la cadette, Jacob s'obligea de servir encore sept autres années. Le Seigneur consola Lia de l'indifférence que son époux avait pour elle, en la rendant féconde; elle eut d'abord quatre enfants, savoir, Ruben, Siméon, Lévi, Juda; Rachel étant jusque-là stérile, et Lia ayant cessé d'avoir des enfants, elles donnèrent leurs servantes à Jacob, qui, suivant les mœurs de ce temps, les prit comme des épouses du second ordre, et eut des enfants de chacune d'elles; savoir de Bala, servante de Rachel, deux fils, l'un appelé Dan, et l'autre Nephthali; et de Zelpha, servante de Lia, deux autres fils, Gad et Aser. Lia donna encore à Jacob deux fils, Issachar et Zabulon, et une fille nommée Dina. Jacob servait depuis près de 20 ans chez Laban son beau-père. Cet homme injuste, après lui avoir promis des récompenses, voulut lui enlever le bien acquis à la sueur de son front. Le saint homme fut obligé de sortir promptement de chez lui, courant risque d'éprouver toute sa colère; mais le Seigneur changea bientôt le cœur de son

beau-père, et ils firent alliance ensemble. Le saint patriarche lutta ensuite contre un ange, qui changea son nom de Jacob en celui d'Israël, nom qui signifie *fort contre Dieu*, et qui est resté aux Hébreux : combat mystérieux qui figurait l'espèce de violence que feraient à la justice de Dieu souvent irrité, les intérêts du peuple d'Israël, la prière de ses chefs et de ses prêtres, et la constance avec laquelle sa providence en dirigerait la destinée, malgré les obstacles que ce peuple y mettrait lui-même. Jacob, devenu en quelque sorte victorieux, demanda pour prix la bénédiction de l'ange : *Non dimittam te donec benedixeris mihi*. Ce patriarche, retiré à Béthel, perdit Rachel, qui l'avait fait père de Joseph, et qui mourut en accouchant de Benjamin. Il en ressentit une douleur extrême, et cette douleur fut augmentée par la perte de Joseph le plus chéri de ses enfants, qu'il crut mort, et que ses frères avaient vendu à des marchands madianites. Ayant appris ensuite que ce fils si pleuré était premier ministre en Egypte, il l'y vint trouver l'an 1706 avant J.-C. Il y vécut 17 ans; et sentant approcher la fin de ses jours, il fit promettre à Joseph qu'il porterait son corps dans le sépulcre de ses pères. Il adopta Manassès et Ephraïm, fils du même Joseph. Il donna aussi à ses enfants une bénédiction particulière : et perçant dans l'obscurité des siècles futurs, il prédit à ses fils ce qui devait leur arriver. Le saint vieillard mourut de la mort des justes, l'an 1689 avant J.-C., âgé de 147 ans. Joseph fit embaumer le corps de son père, et obtint du roi la permission de le porter dans la terre de Chanaan, pour l'enterrer dans le tombeau de ses pères. On aurait tort de reprocher à Jacob et aux autres patriarches l'incontinence, parce qu'ils eurent plusieurs femmes à la fois; l'ancienne loi ne le leur défendait pas, et la sainteté de l'Evangile n'avait pas encore réduit le mariage à des règles plus sévères et plus assorties à l'état naturel et primitif des choses. Baer, dans une savante dissertation sur les Atlantiques, 1777, a tâché de prouver que Jacob est le chef des Atlantiques, et que l'Atlantide n'est autre chose que la Judée. Quelque paradoxale que paraisse cette opinion, du premier abord, elle devient imposante par le développement que l'auteur lui donne. (*Voy.* SÉSOSTRIS.)

JACOB, fanatique hongrois, apostat de l'ordre de Cîteaux, excita en 1212, sur une prétendue vision, une multitude d'enfants en Allemagne et en France à se croiser pour la terre sainte. Ils partirent tous avec l'empressement de leur âge; mais ils n'allèrent pas loin. La plupart s'égarèrent dans les forêts et dans les déserts, où ils périrent de chaud, de faim et de soif. Jacob, la trompette de cette émigration, était alors fort jeune. Devenu vieux, il ne fut pas plus sage. Saint Louis ayant été pris en 1250 par les Sarrasins, Jacob se mit de nouveau à faire le prophète. Il cria dans tous les carrefours de Paris, « que la sainte Vierge lui avait » commandé de prêcher la croisade aux bergers et » aux paysans, et qu'elle lui avait révélé que c'é» taient eux qui devaient délivrer le roi. » Des pâtres et des laboureurs commencèrent à le suivre en grande troupe. Il les croisa et leur donna le nom de *Pastoureaux*. A ces premiers croisés, qui s'enrôlèrent avec lui par simplicité, se joignirent des vagabonds, des voleurs, des bannis, des excommuniés, et tous ceux qu'on appelait alors *ribauds*. La reine Blanche, chargée de la régence en l'absence de son fils, les toléra pendant quelque temps, dans l'espérance qu'ils pourraient délivrer le roi; mais lorsqu'elle apprit qu'ils prêchaient contre le pape, contre le clergé, et même contre la foi, et qu'ils commettaient des meurtres et des pillages, elle prit la résolution de les dissiper. Elle y réussit plus tôt qu'elle n'aurait osé l'espérer. Le bruit s'étant répandu que les pastoureaux venaient d'être excommuniés, un boucher tua d'un coup de cognée Jacob, chef de cette multitude, comme il prêchait un jour avec son impudence ordinaire. A son exemple on les poursuivit partout; il s'en dispersa un grand nombre, et les autres furent exterminés comme des bêtes féroces.

JACOB (Louis), conseiller et aumônier du roi, né à Châlons-sur-Saône en 1608, entra dans l'ordre des carmes, et fut bibliothécaire du cardinal de Retz, ensuite d'Achille de Harlay, alors procureur général, et depuis premier président. Il mourut chez ce magistrat en 1670, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve plus d'érudition que de critique. Ses principaux écrits sont : *Bibliotheca pontificia*, Lyon, 1643, in-4, réimprimée en 1647; compilation mal digérée et inexacte, sur les papes et les antipapes, jusqu'à Urbain VIII, avec un catalogue des écrits publiés pour ou contre eux; *Traité des plus belles bibliothèques*, Paris, 1644, in-8, aussi savant, mais aussi inexact que le recueil précédent; *Bibliotheca gallica universalis*, pour les années 1643 à 1653. Ces catalogues sont moins inexacts que les autres ouvrages du P. Jacob. On prétend qu'ils ont donné la première idée des journaux.

JACOB. (*Voy.* MONTFLEURI.)

JACOBÆUS (Oliger), né à Aarhus, dans la presqu'île de Jutland, en 1650, voyagea dans une partie de l'Europe, fut nommé professeur de médecine et de philosophie à Copenhague, par le roi de Danemark, et ensuite conseiller de justice. Il mourut en 1701, regardé comme bon mari, bon maître, bon ami, mais d'une humeur mélancolique. On a de lui : *De ranis et lacertis dissertatio*, 1686, in-8; *Musæum regium, sive Catalogus rerum tam naturalium, quam artificialium, quæ in basilica bibliothecæ Christiani Quinti Hafniæ asservantur*, Copenhague, 1696 et 1710, in-fol., fig., 10 à 15 fr.; livre curieux. Il avait épousé une fille du célèbre Thomas Bartholin.

JACOBATIUS (Dominique), évêque de Lucera, fut employé en diverses affaires importantes par Sixte IV et par les papes suivants. Léon X le fit cardinal en 1517. Il mourut en 1527, à 84 ans. On a de lui un *Traité des conciles*, en latin, fort cher, mais inexact, et qui n'est recherché que par les bibliomanes. C'est le dernier volume de la collection des conciles du P. Labbe. La première édition est de Rome, 1738, in-fol.; mais on n'estime que l'é-

dition de Paris, faite pour le recueil qu'on vient de citer.

JACOBI (Jean-Georges), poëte, né à Dusseldorf en 1740, obtint la chaire de philosophie et d'éloquence à l'université de Halle. En 1784, l'empereur Joseph II le nomma professeur de belles-lettres à Fribourg en Brisgaw, où il mourut le 4 janvier 1814. Ses *OEuvres* contiennent des *Epîtres* en vers et en prose, des *Fables*, des *Chansons*, des *Romances*, des *Opéras*, des *Comédies*, des *Dissertations*, et même des *Sermons*, confondus, pour ainsi dire, avec des *Soupirs langoureux*, et des *Déclarations amoureuses*. On a comparé ce poëte, pour son style, à Chapelle, à Chaulieu et à Gresset. Ses *OEuvres* eurent quatre éditions, de son vivant. La dernière est de 1776, en 5 vol. Il publia ensuite son *Voyage d'hiver*, et son *Voyage en été*, composé en vers et en prose, dans le genre de Sterne *Le Voyage d'hiver* a été traduit en français par Harmandry, Hambourg, 1784; 2e édition, 1792, in-12.

JACOPONE, ou JACOPO DA TODI, ancien poëte ascétique italien, ami et contemporain du Dante, naquit à Todi dans l'Ombrie, d'une famille noble. Son vrai nom était JACOPO *de Benedetti*. Après avoir vécu longtemps dans le monde, une circonstance singulière le porta tout-à-coup à y renoncer. Il était marié à une femme aussi belle que vertueuse. Ami du plaisir, il obligea son épouse à assister à un bal. Au milieu de la fête, le plafond s'écroula et écrasa une partie des spectateurs. En examinant le corps de sa femme pour essayer de la rappeler à la vie, il y découvrit un cilice presque identifié avec ses chairs. Au désespoir de sa mort, il erra longtemps dans les campagnes comme un forcené. Enfin, revenu à la raison, il distribua ses biens aux pauvres, et entra dans l'ordre des frères-mineurs, où, par humilité, il voulut toujours rester frère convers. Il a composé des *Cantiques sacrés*, pleins de feu et d'onction, qui sont encore admirés aujourd'hui en Italie, malgré le mélange de son style, chargé de mots calabrois, siciliens et napolitains. On a de lui quelques autres *Poésies* du même genre en latin, et on le croit auteur de la prose *Stabat Mater*, que d'autres attribuent au pape Innocent III, ainsi que d'une prose rimée sur la vanité des choses humaines : *Cur mundus militat*, etc. Ce poëte mourut fort vieux en 1306, et la réputation de sainteté qu'il s'était acquise pendant sa vie, lui mérita après sa mort le surnom de *Bienheureux*, que les Italiens lui donnent. L'édition la plus ample de ses *Cantiques spirituels* est celle de Venise, 1617, in-4, 12 à 18 fr., avec des notes.

JACOTIN, colonel, chef de la section topographique de la guerre, né vers 1763, mort à Paris le 4 avril 1827, avait fait partie de l'expédition d'Egypte en qualité d'ingénieur-géographe. Ce fut lui qui dirigea l'*Atlas de l'Egypte et de la Syrie* en 52 feuilles. Il rassembla encore les éléments d'une *Carte d'Espagne*, et prépara les *Cartes nécessaires aux campagnes du maréchal Gouvion-Saint-Cyr*. On lui doit la belle *Carte de Corse* en 8 feuilles, qui a été faite d'après les opérations du cadastre. Il surveilla les travaux pour l'exécution de la nouvelle *Carte géométrique de la France*, encouragea l'*Ecole de gravures*, et forma auprès du ministère de la guerre une pépinière d'artistes qui assurent à la France la supériorité dans la gravure topographique.

JACOTOT (Pierre), ancien recteur de l'académie de Dijon, naquit dans cette ville en 1755, de parents peu fortunés qui le destinèrent à l'état ecclésiastique; mais ne se sentant point la vocation nécessaire pour en remplir les fonctions difficiles, il se voua à l'instruction publique. Professeur de physique, de chimie et de mathématiques à l'école centrale de Dijon, puis au collége de cette ville, il devint proviseur de ce dernier établissement et ensuite recteur de l'académie. Privé de ses fonctions à la suite des événements de 1815, il vécut dès lors dans la retraite et mourut en 1821. On a de lui un *Cours de physique expérimentale et de chimie à l'usage des écoles centrales, et spécialement de l'école centrale de la Côte-d'Or*, Paris, 1805, 2 vol. in-8, et un in-4 de 73 pl., 15 fr. C'est un ouvrage estimé, qui est utile surtout à ceux qui abordent les sciences physiques, et qui a eu plusieurs éditions.

JACQUELOT. (*Voy.* JAQUELOT.)

JACQUEMONT (Victor), naturaliste français, mort à Bombay en décembre 1832, âgé de 32 ans, étudia la structure géologique de l'Himmalâya, inconnue jusqu'alors; car les périls d'un voyage dans l'Inde septentrionale avaient empêché les Européens d'y pénétrer. Arrivé dans le Haut-Himmalâya et dans le Thibet, il y fit des *Collections* d'une immense importance pour l'histoire naturelle. Il explora ensuite le Pendjab et le Cachemyr, mais succomba à son retour, lorsqu'il était déjà dans les possessions anglaises. Jacquemont laissa, outre ses *Manuscrits* scientifiques et ses *Collections*, une *Correspondance* pleine d'intérêt. On regrette d'avoir à lui reprocher de n'avoir pas fait tourner la science au profit de la religion, qui en est la source et qui doit en être le but.

JACQUEMONT (François), écrivain janséniste, né en 1757, dans le diocèse de Lyon, fut d'abord nommé vicaire, prêta le serment lors de la révolution de 1789, le rétracta ensuite, et resta caché dans les montagnes du Lyonnais et du Forez, d'où il se répandait dans les environs pour encourager les prêtres et les fidèles de son parti. A l'époque du concordat de 1802, Mgr. de Mérinville, évêque de Chambéry, fut envoyé à Lyon pour organiser provisoirement le diocèse; Jacquemont se présenta à lui et refusa de signer le formulaire. On a tout lieu de croire qu'il ne fut point étranger aux plaintes amères répandues en 1816 et 1819 contre l'administration du diocèse de Lyon, et aux pétitions présentées aux chambres à l'occasion de divers refus de sacrements et de sépulture. Jacquemont mourut à St.-Etienne en 1835. On a de lui : *Lettre à Mgr. le cardinal Fesch sur la publication du nouveau catéchisme*, 1815, in-12; *Mémoire sur les interdits arbitraires et sur le refus public des sacrements et de la sépulture ecclésiastique*,

1815, in-12; *Maximes de l'église gallicane, victorieuses des attaques des modernes ultramontains*, par un curé de campagne, in-8; *Instructions sur les avantages et les vérités de la religion chrétienne, suivies d'une Instruction historique sur les maux qui affligent l'Eglise et sur les remèdes que Dieu promet à ces maux*, 1795, in-12; *Avis aux fidèles sur la conduite qu'ils doivent tenir dans les disputes qui affligent l'Eglise*, in-12. Cet ouvrage est, d'un bout à l'autre, un plaidoyer en faveur du jansénisme, et se termine par une justification des propositions condamnées par la bulle *Unigenitus*.

JACQUES (saint), *le Majeur*, fils de Zébédée et de Salomé, fut appelé à l'apostolat avec son frère, Jean l'évangéliste, par J.-C., tandis qu'ils raccommodaient leurs filets à Bethsaïde, leur patrie. Ils furent témoins, avec saint Pierre, de la transfiguration du Sauveur sur le mont Thabor : saint Jacques accompagna J.-C. dans le jardin des Oliviers; mais l'ayant vu saisir, il s'éloigna de Jérusalem. Après la résurrection de leur divin maître, les deux frères se retirèrent en Galilée, et revinrent à Jérusalem avant la Pentecôte, où ils reçurent le Saint-Esprit avec les apôtres. On croit que saint Jacques sortit de la Judée avant les autres apôtres, pour porter l'Evangile aux Juifs dispersés et aux nations idolâtres. Les Espagnols prétendent qu'il prêcha dans leur pays. Il revint en Judée, et y signala son zèle avec tant d'ardeur, que les Juifs l'ayant dénoncé à Hérode-Agrippa, ce prince le fit mourir par le glaive, l'an 44 de J.-C. Saint Jacques fut le premier apôtre qui reçut la couronne du martyre. On voit à Jérusalem une église bâtie sous son invocation, à 300 pas de la porte de Sion. C'est une des plus belles et des plus grandes de la ville. A gauche, en entrant dans la nef, il y a une petite chapelle qui est le lieu où l'on croit que ce saint apôtre eut la tête tranchée, parce que c'était autrefois la place du marché public. Cette église appartient aux Arméniens schismatiques, qui y ont un monastère bien bâti, où il y a toujours un évêque et douze ou quinze religieux, qui y font le service ordinaire. On dit que l'église et les logements ont été bâtis par les rois d'Espagne, pour y recevoir les pèlerins de leur nation. Le corps de saint Jacques fut enterré à Jérusalem; mais on prétend que, peu de temps après, ses disciples le portèrent en Espagne, et le déposèrent à Iria Flavia, aujourd'hui El Padron, sur les frontières de la Galice. On découvrit ses reliques sous le règne d'Alphonse le Chaste, on les transporta dans une ville voisine, qu'on nomma *Giacomo Postolo*, qu'on a abrégé en *Comopostolo*. Le P. Cuper a rassemblé (*Acta sanctorum*, tom. 6, julii) un grand nombre de témoignages pour prouver la vérité de la tradition de l'église d'Espagne. Il la fait remonter fort haut, et la confirme par le témoignage de saint Jérôme, de saint Isidore; par d'anciennes liturgies, et par les livres arabes d'Anastase, patriarche d'Antioche (1). Il est remarquable que l'histoire des apôtres en général et celle des premiers disciples de J.-C., soit si peu connue, que (si on excepte ce qui en est dit dans l'Ecriture sainte et dans quelques anciens Pères) on n'ait sur elle aucuns détails, que par des annales obscures et des actes apocryphes. Ils se sont cependant illustrés par des exploits tout autrement admirables que ceux de César et d'Alexandre, et leur courage a produit une révolution générale, subsistant depuis 18 siècles, et qui subsistera jusqu'à la fin du monde. On dirait que la Providence a voulu renforcer en quelque sorte la splendeur de l'Evangile en lui-même, en jetant un voile sur la vie des grands hommes qui l'ont établi dans le monde, pour ne laisser subsister que la certitude et l'authenticité des Livres saints, et fixer toute l'attention des chrétiens sur le grand événement de leur rédemption, et l'adorable consommateur de cet ouvrage divin. « Si nous ignorons, dit un judicieux écrivain, le » détail des actions de ces conquérants de J.-C., » nous n'ignorons pas leurs conquêtes, quand nous » voyons en si peu de temps des églises établies » partout. » Il ne faut pas confondre saint Jacques le Majeur, avec saint Jacques de Galice. On célèbre la fête du premier le 28 juillet.

JACQUES (saint), *le Mineur*, frère de saint Jude, fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge, fut surnommé *le Juste*, à cause de ses vertus. Jésus-Christ ressuscité lui apparut en particulier. Quelques jours après l'Ascension, il fut choisi pour gouverner l'église de Jérusalem, qu'il dirigea comme évêque pendant 29 ans. Il parla le premier après saint Pierre, dans le concile tenu dans cette ville l'an 50 ou 51; et, s'en rapportant au sentiment du Prince des apôtres, il le confirma par des raisons pleines de sagesse et de force. Saint Paul l'appelle une des colonnes de l'Eglise. Ananus II, grand sacrificateur des Juifs, le fit condamner et le livra au peuple. Eusèbe, après Hégésippe, dit que les Juifs l'ayant pressé de désavouer publiquement la doctrine de J.-C., il l'avait soutenue avec une merveilleuse constance; et que cette confession faite sur les degrés du temple, mettant en fureur les pharisiens, ses principaux ennemis, ils le précipitèrent en bas. Un foulon acheva de le tuer d'un coup de levier, l'an 62 de J.-C. Flave Josèphe dit qu'Ananus le livra au peuple pour être lapidé; mais cette circonstance se concilie aisément avec le récit de la mort tel que nous le rapportons, soit que le peuple lui ait effectivement jeté des pierres, soit que dans sa fureur il ait prévenu le supplice décerné. Le même historien juif ajoute que tous les gens de bien furent indignés de cette cruauté. Ce passage est surtout remarquable par les rapports qu'il a avec celui qui regarde J.-C., et sur lequel on a tant disputé, sans contester celui-ci, qui forme un très-fort préjugé en faveur de l'authenticité de l'autre. *Cæsar de Festi morte ac-*

(1) Il n'en est pas moins vrai que l'évêque de Compostelle, qui alléguait, non pas simplement le transport du corps, mais même un voyage du saint en Espagne, ne put répondre dans le concile de Latran, tenu sous Innocent III, aux raisons de Roderic Ximénès, son métropolitain, qui nia formellement ce fait.

cepto nuntio, Albinum in Judæam misit præsidem. Junior Ananus, audax et ferox ingenio, tempus opportunum se nactum ratus, mortuo Festo, Albino adhuc agente in itinere, concilium judicum advocat, statutumque coram eo fratrem Jesu Christi, Jacobum nomine, et unà quosdam alios, reos impietatis peractos, lapidandos tradidit; quod factum omnibus in ea civitate bonis et legum studiosis vehementer displicuit. (Joseph., l. 20 Ant., c. 8.) Il nous reste de ce saint apôtre un *discours* au concile de Jérusalem, et une *Epître*, qui est la première entre les canoniques. Cette épître est adressée aux tribus d'Israël dispersées, c'est-à-dire aux fidèles d'entre les Juifs qui étaient répandus en diverses provinces. Il combat principalement l'abus que plusieurs personnes faisaient du principe de saint Paul, qui dit que « c'est la foi, et non les œuvres de la loi, qui » nous rend justes devant Dieu. » Saint Jacques y établit fortement la nécessité des bonnes œuvres. On lui attribue encore une *Liturgie*, dont parle saint Procle, patriarche de Constantinople, ainsi que le concile *in Trullo*. Mais il n'est pas vraisemblable qu'elle soit de lui, quoiqu'elle remonte à une très-haute antiquité. Elle fut traduite en latin par Léon Tuschus, qui y joignit celles de saint Basile et de saint Jean Chrysostome. Claude de Sainctes y ajouta des dissertations et des notes savantes. Ce recueil, rare et curieux, fut imprimé à Anvers en 1560, in-8. On trouve aussi la *Liturgie* de saint Jacques dans les apocryphes de Fabricius. — Quelques auteurs attribuent l'Epître canonique à saint Jacques le Majeur ; mais ce sentiment est peu fondé et peu suivi. — Cajetan, Grotius, Hammond et les bollandistes, en distinguant Jacques fils d'Alphée (Matth. x, 3. Luc. vi, 15), d'avec Jacques, fils de Cléophas, reconnaissent trois saints Jacques, dont le 3e est ce dernier, frère (c'est-à-dire cousin) du Sauveur, évêque de Jérusalem, qui, selon eux, n'a pas été du nombre des douze apôtres, quoique saint Paul lui donne ce nom dans l'Epître aux Galates (chap. 1er, 19), parce qu'il en avait le zèle, qu'il en remplissait les fonctions, et jouissait de la plus grande considération dans l'Eglise. Ce qui forme un grand préjugé pour l'opinion commune, c'est que dans le canon de la messe, pièce de l'antiquité la plus respectable, on ne fait mention que de deux Jacques, et que certainement le troisième, quand même il n'aurait point été des douze apôtres, y eût été placé avant saint Lin, saint Clément, etc. L'Eglise célèbre la fête de saint Jacques le Mineur le premier mai.

JACQUES (saint), évêque de Nisibe en Mésopotamie, sa patrie, et docteur de l'Eglise syrienne, se fit un nom immortel par la charité héroïque et le zèle qu'il fit éclater, lorsque les Perses assiégèrent cette ville en 338 et 350. Ce saint prélat mourut peu de temps après, vers l'an 361. Il avait assisté au concile de Nicée en 325. On a perdu ses ouvrages. Seulement il reste de lui une version arménienne de 18 *Discours*, où plusieurs points de morale, de théologie et de discipline ecclésiastique sont éclaircis, sous ce titre : *Sancti Patris N. Jacobi Nisibeni sermones*, Rome, 1756, in-fol., en arménien et en latin, par Nicolas Antonelli, chanoine de l'Eglise de Latran, avec des notes et une dissertation *De ascetis*, longue et savante. Saint Athanase les appelle des monuments de la simplicité et de la candeur d'une âme apostolique. Saint Jacques avait confessé la foi durant la persécution de Maximin II. C'est un illustre témoin de la tradition du ive siècle. Joseph Assémani a donné, dans sa *Bibliothèque orientale*, quelques *Lettres* du même saint.

JACQUES (saint), ermite de Sancerre, ainsi appelé par les étrangers, quoique sa solitude fût à *Saxiacum*, fort éloignée de Sancerre, était grec de naissance. Après divers voyages, il vint en France l'an 859, et mourut dans la solitude de *Saxiacum*, vers 860.

JACQUES, premier patriarche des Arméniens, s'est fait un nom principalement par une *Version* en arménien de la Bible. Il n'en est cependant pas l'auteur, car elle est plus ancienne; mais on lui en doit la publication : il envoya pour cet effet l'évêque Oscan en Europe. Elle fut imprimée en Hollande, in-4, l'an 1666.

ROIS D'ARAGON.

JACQUES Ier, ou JAYME, roi d'Aragon, surnommé *le Guerrier*, monta sur le trône en 1213, après la mort de son père, Pierre II ou le Catholique. Comme il n'avait que 7 ans, il fut confié aux soins du grand-maître des templiers, Guillaume de Mouredon. Plusieurs grands seigneurs avaient profité de sa minorité pour se soustraire à l'autorité royale ; il les défit. Il conquit ensuite les royaumes de Majorque et de Minorque, de Valence, et plusieurs autres terres sur les Maures, qui les avaient usurpées. Peu de règnes ont été aussi glorieux et aussi agités que le sien. Il voulut se faire couronner au concile de Lyon par Grégoire X, mais ce pape ayant exigé qu'il rendît hommage au saint Siége de la couronne d'Aragon, comme avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs, il renonça à l'honneur du couronnement, pour conserver l'indépendance de sa couronne; cependant il traita cette affaire si délicatement, que le pape n'en fut point offensé. Il mourut à Valence ou à Xativa, en 1276, après 63 ans de règne. Avant d'expirer, il céda la couronne à son successeur, et se revêtit de l'habit de l'ordre de Cîteaux, faisant vœu de mourir dans le cloître, si sa santé se rétablissait. Son excessive faiblesse pour le sexe lui causa de violents chagrins, de la honte et des remords.

JACQUES II, ou JAYME, roi d'Aragon et de Catalogne, 2e fils de Pierre III, et petit-fils du précédent, succéda à son frère Alphonse III, en 1291. Il avait des prétentions sur la Sicile par sa mère Constance, et il disputa ce royaume à Charles II, duc d'Anjou. En 1284, il défit ce prince devant Naples, et cette victoire encouragea les Siciliens, qui lui facilitèrent la conquête de leur île, après le massacre des *Vêpres Siciliennes*. Roger de Lauria, amiral de Jacques, gagna en 1287 une bataille décisive sur la flotte napolitaine, dévouée à Charles. Jacques II fut moins heureux dans une

guerre qu'il entreprit contre les Maures et contre les Navarrois. A une assemblée des états du royaume il fit ordonner que l'Aragon, le royaume de Valence et la Catalogne seraient irrévocablement unis à la couronne. Il mourut à Barcelonne en 1327, après 36 ans de règne. Ce prince vivra dans la mémoire des hommes, par son courage, sa grandeur d'âme, son équité et sa modération. Dans une succession qui lui était échue, et qu'on lui contestait, au lieu d'employer l'autorité, il eut recours, comme un simple citoyen, au grand justicier du royaume. Alphonse IV son frère fut son successeur.

ROIS D'ÉCOSSE.

JACQUES Ier, roi d'Ecosse, né en 1391, était le 2e fils de Robert III et frère de David. Il fut envoyé en France par son père, qui voulait le soustraire aux embûches de son oncle, le duc d'Albany (1405). Il fut pris en route par les Anglais, qui le retinrent prisonnier pendant dix-huit ans. A la réception de cette nouvelle, Robert III mourut de chagrin, et le duc d'Albany se déclara régent; il travaillait sourdement à monter sur le trône, lorsque le retour de l'héritier légitime déjoua tous ses projets (1424). Celui-ci, par plusieurs lois et plusieurs mesures sages, sut gagner la confiance publique; il en profita pour affermir son autorité; il fit punir quelques-uns de ceux qui avaient gouverné le royaume durant sa prison; mais ayant donné lieu à la noblesse de craindre une diminution de ses prérogatives, il fut assassiné le 20 février 1437, dans un couvent où il s'était retiré, sur les avis qu'il avait reçus d'une conspiration contre ses jours. On assure que ce prince se déguisait quelquefois en marchand pour apprendre par lui-même comment gouvernaient ses officiers. Il cultivait les lettres; ses *œuvres* ont été publiées sous le titre de *Restes poétiques de Jacques I*, Edimbourg, 1783, in-8. Cette édition est enrichie de notes et de remarques, et d'une dissertation sur la musique écossaise.

JACQUES II, roi d'Ecosse, succéda à Jacques Ier, son père, à l'âge de 7 ans. Il donna du secours au roi Charles VII contre les Anglais, punit rigoureusement les seigneurs qui s'étaient révoltés contre lui, et fut tué au siége de Roxburg d'un éclat de canon, en 1460, à 29 ans, et le 22e de son règne. Marie de Gueldre, femme courageuse, épouse de ce roi, vint au siége et fit emporter la place. Jacques était un prince actif et courageux, ennemi implacable des Anglais, contre lesquels il ne cessa de faire des tentatives.

JACQUES III, roi d'Ecosse, monta sur le trône après Jacques II, son père : et fut proclamé roi à 7 ans dans le camp devant Roxburg. Un conseil de 8 personnes eut la régence conjointement avec la reine mère, Marie de Gueldre. Arrivé à l'âge de sa majorité, le jeune prince se laissa gouverner par Boyd, puis par la famille des Hamilton; et enfin, dégoûté de l'orgueil et des prétentions de ses nobles, il se livra à des favoris de basse naissance. Séduit par quelques astrologues, il fit arrêter ses deux frères Jean et Alexandre. Le premier fut massacré, et le second, s'étant enfui, arma contre lui, le fit prisonnier, et le délivra ensuite. Mais ses cruautés ayant irrité ses sujets, ils se révoltèrent contre lui. Jacques III fut tué dans la bataille de Bannokburn, qu'ils lui livrèrent en 1488, à 35 ans.

JACQUES IV, roi d'Ecosse, prince pieux et amateur de la justice, succéda à Jacques III, son père, à l'âge de 16 ans, défit les grands du royaume qui s'étaient révoltés contre lui, prit le parti de Louis XII, roi de France, contre les Anglais, et fut tué à la bataille de Floddenfield en 1513. On dit que sa dévotion l'avait porté à s'entourer d'une chaîne, à laquelle il ajoutait une boucle toutes les années. C'est un des plus grands rois qu'ait eus l'Ecosse.

JACQUES V, roi d'Ecosse, n'avait qu'un an et demi lorsque Jacques IV, son père, mourut. Sa mère, Marguerite d'Angleterre, eut part au gouvernement pendant sa minorité; ce qui causa des troubles qui ne furent apaisés que quand le roi voulut gouverner par lui-même, à l'âge de 17 ans. Jacques V ayant amené 16,000 hommes au secours de François Ier, contre Charles-Quint, François lui fit épouser par reconnaissance Madeleine, sa fille aînée, en 1535. Cette princesse étant morte deux ans après, Jacques V épousa en secondes noces Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guise, et veuve de Louis d'Orléans, duc de Longueville. Il mourut le 13 décembre 1542, du chagrin qu'il éprouva en apprenant que son armée avait mis bas les armes devant les Anglais. Il laissa pour héritière Marie Stuart, dont la reine était accouchée seulement huit jours auparavant. Ce prince, ami de la justice, de la paix et de la religion, défendit les autels contre les réformateurs qui voulaient les renverser. Il était très-instruit, et cultivait même la poésie; on trouve quelques-unes de ses compositions dans un recueil écossais intitulé *Ever-green*.

ROIS D'ANGLETERRE.

JACQUES VI, roi d'Ecosse, depuis JACQUES Ier, lorsqu'il fut devenu roi d'Angleterre et d'Irlande, était fils de Henri Darnley et de Marie Stuart. Cette reine était enceinte de cinq mois, lorsque son conseiller Rizzio fut poignardé à ses yeux. La vue des épées nues et sanglantes fit sur elle une impression qui passa jusqu'au fruit qu'elle portait. Jacques Ier, qui naquit quatre mois après cette funeste aventure, en 1566, trembla toute sa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort que fit son esprit pour surmonter cette disposition de ses organes (preuve de fait, entre mille autres, contre les physiciens qui nient l'influence de l'imagination des mères sur les enfants qu'elles portent). Le comte de Murray (*voy.* ce nom) étant parvenu, par ses intrigues, à faire renfermer et déposer la reine, fit proclamer roi le jeune prince, alors âgé de treize mois, et se fit donner la régence. La reine s'étant sauvée en Angleterre (*voy.* MARIE STUART), y fut retenue prisonnière par la jalouse Elisabeth; et le comte de Murray ayant été assassiné en 1570, la régence fut confiée successivement aux comtes Lennox et de Mar, et à lord Morton. Les calomnies débitées contre la

reine par l'artificieux Murray, avaient indisposé contre elle les deux comtes, et Morton était partisan et complice de Murray ; c'est ce qui explique la longue captivité de cette reine infortunée, et disculpe Jacques du reproche d'indifférence à cet égard ; car, lorsqu'il fut affranchi de la tutelle des ennemis de sa mère, il chercha à fléchir Elisabeth ; mais, ni ses prières, ni les représentations de son ambassadeur, ni même ses menaces, ne produisirent aucun effet. Le caractère faible et changeant de Jacques, et sa situation difficile après une minorité orageuse, peuvent aussi l'excuser de n'avoir pas employé des moyens plus vigoureux ; et, après l'assassinat juridique de Marie, la politique l'engagea à ne pas se brouiller avec Elisabeth, dont il était l'héritier présomptif. Aussi cette princesse le nomma son successeur, et, après sa mort, en 1603, il régna sur l'Ecosse, l'Angleterre et l'Irlande. Ce prince, fils d'une mère si catholique, signala son avénement à la couronne par un édit qui ordonnait à tous les prêtres catholiques, sous peine de mort, de sortir d'Angleterre. Ceux qui les recélaient étaient également mis à mort, comme criminels de lèse-majesté. On n'entendait parler que d'exécutions, et le sang des seigneurs catholiques coulait tous les jours sur les échafauds, dans presque toutes les villes des trois royaumes. Quelques furieux résolurent, en 1605, de finir ce carnage, en exterminant d'un seul coup le roi, la famille royale et tous les pairs du royaume. Ils mirent trente-six tonneaux de poudre sous la chambre où le roi devait haranguer le parlement. Tout était prêt ; on n'attendait que le jour de l'assemblée pour exécuter ce forfait. Une lettre anonyme, qu'un des conjurés écrivit à un de ses amis pour le détourner de se rendre à l'assemblée, fit soupçonner la conspiration. On visita tous les souterrains, et l'on trouva, à l'entrée de la cave qui était au-dessus de la chambre, un artificier habile qui, peu d'heures après, devait faire jouer la mine et anéantir le parlement. La crainte arracha tout le secret de la conspiration à ce malheureux. Quelques-uns des conjurés furent tués en se défendant ; plusieurs sortirent du royaume ; huit furent pris et exécutés. (*Voy.* les articles de GARNET et d'OLDECORN.) « Quelques écrivains, dit Ladvocat, *Dictionnaire » historique*, ont accusé les jésuites d'avoir eu » part à cette conjuration ; mais Antoine Le Fèvre » de la Boderie, dans ce temps-là ambassadeur de » France en Angleterre, et depuis beau-père de » Arnauld d'Andilly, les justifie pleinement de » cette accusation dans ses *Négociations* imprimées » en 1749. » Plusieurs auteurs ont écrit que cette conspiration avait été imaginée par le ministre Cécil, et qu'il en fit lui-même proposer artificieusement le plan par des personnes de confiance, à des catholiques, qu'il savait être au désespoir des cruautés qu'on exerçait contre eux. Higgons, dans son *Coup d'œil sur l'Histoire d'Angleterre*, édition de la Haye, 1727, p. 252, en parle dans ces termes : « Quelques-uns assurent que ce complot fut formé » à coups de marteau dans les forges de Cécil, qui » l'avait d'abord préparé pour le règne d'Elisa» beth ; mais qui, prévenu par la mort de cette » princesse, résolut de le mettre en œuvre sous le » règne de Jacques Ier, dans le dessein de soulever » à un tel point la nation contre les catholiques, » qu'elle les chassât tous, et qu'il pût ensuite s'em» parer de leurs biens ; que, pour y réussir, il se » servit de ses émissaires secrets, qui engagèrent » quelques têtes chaudes à entreprendre vivement » cette affaire, sans qu'ils sussent que le plan du » complot venait de lui en droiture. Mais je veux » bien que cela ne soit pas certain : toujours est-il » indubitable que la cour de Londres fut informée » de cette trahison par la voie de France et d'Italie, » longtemps avant la prétendue découverte, et que » Cécil, qui savait toute l'affaire, fut celui qui fa» briqua cette lettre à mylord Montaigle, pour » faire paraître quelque chose de merveilleux dans » cette découverte, et donner lieu au roi d'admirer » ses talents. » Challoner, évêque de Dibra, vicaire apostolique à Londres, dans des *Mémoires* imprimés à Londres en 1741, et l'auteur de la *Grammaire politique*, parlent de la même manière de cette conjuration. La terreur que Jacques répandit parmi les catholiques ne le fit pas respecter des presbytériens ni des anglicans, moins encore des nations étrangères. Son règne fut méprisé au dehors et au dedans. Etant à la tête du parti protestant en Europe, il ne le soutint pas contre les catholiques, dans la grande crise de la guerre de Bohême. Jacques abandonna son gendre l'électeur palatin, négociant quand il fallait combattre, trompé à la fois par la cour de Vienne et par celle de Madrid, envoyant toujours de célèbres ambassades, et n'ayant jamais d'alliés. Son peu de crédit chez les nations étrangères contribua beaucoup à le priver de celui qu'il devait avoir chez lui. Son autorité en Angleterre éprouva un grand déchet, par le creuset où il la mit lui-même, en voulant lui donner trop de poids et trop d'éclat. Il ne cessait de dire à son parlement, « que Dieu l'avait fait maître absolu ; que tous » leurs priviléges n'étaient que des concessions de » la bonté des rois. » Par là il excitait les parlements à examiner les bornes de l'autorité royale, et l'étendue des droits de la nation. Ce fut dans celui de 1621 que se formèrent les deux partis si connus, l'un sous le nom de *Torys*, pour le roi, l'autre, sous le nom de *Whighs*, pour le peuple. L'éloquence pédantesque du roi ne servit qu'à lui attirer des critiques sévères. On ne rendit pas à son érudition toute la justice qu'il croyait mériter. Henri IV ne l'appelait jamais que *Maître Jacques*, et ses sujets ne lui donnaient pas des titres plus flatteurs. Ce qui aliéna surtout le cœur de ses sujets, ce fut son abandonnement à ses favoris. Un écossais, nommé *Carr*, le gouverna absolument, et depuis il quitta ce favori pour Georges de Villiers, connu sous le nom de *duc de Buckingham*, comme une femme abandonne un amant pour un autre. Il mourut le 27 mars 1625, à 59 ans, après 22 ans de règne, avec la réputation d'un prince plus indolent que pacifique, d'un roi pédant et d'un politique malhabile. Méritant à juste titre cette épigramme sanglante, *Rex fuit Elisabeth, nunc est regina Ja-*

cobus, on aurait dit qu'il n'était que passager du vaisseau dont il était ou devait être le pilote. « Jac» ques Ier, dit un historien, prince à petites idées, » et qui croyait s'agrandir en sortant de sa sphère, » rendit une ordonnance pour autoriser les danses » et les jeux, qui servaient de délassement au peu» ple, les jours de fêtes. Il fut rigoureusement en» joint aux évêques et aux magistrats de tenir la » main à l'exécution, comme à une chose de pre» mière importance. Aussi le roi alléguait-il deux » raisons de premier ordre, savoir, la crainte de » rendre les protestants stupides, et l'espérance » d'attirer à eux les papistes. Vues merveilleuses » pour les progrès du pur Evangile! Quoi de plus » beau que d'y attirer les hommes en les faisant » danser (1) sous l'abri des lois et sous l'attache de » la religion ! » On reconnaît dans cette conduite de Jacques celle de tous les oppresseurs de la religion, de la liberté et des lois; celle des tyrans de Rome et de la Grèce : les fêtes et les jeux étaient toujours appelés au secours de la violence, pour distraire et étourdir la multitude, pour l'aveugler sur les maux publics. Jacques est le premier qui ait pris le titre de roi de la Grande-Bretagne. On ne peut lire sans indignation la patience avec laquelle il souffrit l'insolence de Buchanan, qui osa lui dédier un livre où cet auteur soumet les rois au jugement de leurs sujets, et à des peines dont la plus sévère n'est pas la déposition. Ce que cet historien mercenaire écrit faussement touchant Marie Stuart devait trouver dans le cœur d'un fils un peu plus de vivacité contre le calomniateur d'une mère. On a de lui : quelques *ouvrages* de controverse, intitulés bizarrement et écrits de même : *Le triple coin pour le triple nœud : Tortura torti :* celui-ci est contre Bellarmin qui, dans un de ses ouvrages, avait pris le titre de *Matthæus tortus ; la vraie Loi des monarchies libres ;* des *Discours au parlement*. Ses ouvrages prouvent que son génie est un peu au-dessus du médiocre : sans être un auteur méprisable, ce n'était point un homme sublime. Il commenta aussi l'*Apocalypse*, et voulut prouver que le *pape est l'antechrist*. Ses ennuyeuses productions furent recueillies à Londres en 1619, in-fol., par Jacques de Montaigu.

JACQUES II, roi d'Angleterre, ou Jacques VII, roi d'Ecosse et d'Irlande, né à Londres en 1633, était le 2e fils de l'infortuné Charles Ier et de Henriette de France; il succéda à Charles II son frère aîné, en 1685 : il fut proclamé duc d'York dès le moment de sa naissance; mais les cérémonies de la proclamation furent différées jusqu'en 1643. Les horreurs des guerres civiles l'obligèrent de se sauver en 1648, déguisé en fille. Il passa en Hollande, de là en France, où il se signala sous le vicomte de Turenne; et ensuite en Flandre, où sa valeur n'éclata pas moins sous don Juan d'Autriche et sous le prince de Condé. Charles II, son frère aîné, ayant été rétabli sur le trône de ses pères, Jacques le suivit en Angleterre, et fut fait grand-amiral du royaume. Il remporta, en 1665, une victoire signalée, après un combat très-opiniâtre, sur Opdam, amiral de Hollande, qui périt dans cette journée, avec quinze ou seize vaisseaux. Généralissime des deux armées navales de France et d'Angleterre en 1672, il fut vaincu par l'amiral Ruyter; mais il montra beaucoup de courage dans sa défaite. Jacques II, digne du trône par son courage et ses vertus, y monta après la mort de son frère en 1685. Attaché à la religion catholique depuis sa jeunesse, il résolut de la rétablir et de réparer toutes les injustices que les sectaires lui avaient fait essuyer. Il révoqua le serment du *Test*, par lequel on abjurait la présence réelle de J.-C. dans l'Eucharistie. Cette loi inique, impie et absurde, qui excluait des charges et du parlement tous ceux qui refusaient de s'y soumettre, avait été portée contre les catholiques sous le règne de Charles II. Jacques accorda ensuite la liberté de conscience à tous ses sujets, afin que les catholiques pussent en jouir sans jalousie. Le jésuite Peters, son confesseur, fut accusé de n'avoir pas assez modéré le zèle du monarque, et de l'avoir poussé dans le précipice : plusieurs écrivains l'ont justifié de ce reproche; et la chose n'était certainement pas difficile. Jacques a-t-il fait couler des ruisseaux de sang pour soutenir la vraie religion, comme Elisabeth, Jacques Ier et Henri VIII en firent couler pour établir le protestantisme? Il se borna à demander pour ceux de sa communion cette tolérance tant prêchée par nos philosophes, mais qu'ils transforment en *fanatisme*, en *superstition*, dès qu'on la réclame pour le vrai culte. (*Voy.* FERDINAND III, roi de Castille, PHILIPPE II.) Les hérétiques, déjà alarmés, achevèrent de s'aigrir par le spectacle d'un nonce qui fit son entrée publique à Londres. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, stathouder de Hollande, et gendre de Jacques II, appelé par les mécontents pour régner à sa place, vint détrôner son beau-père en 1688. Dans ces circonstances, Jacques garda la modération la plus grande. Après avoir renouvelé aux mécontents la promesse d'assembler un parlement libre, il leur dit : « Si on a quelque chose de plus à » demander, je suis prêt à l'accorder. Et si après » cela quelqu'un de vous n'est pas satisfait, il n'a » qu'à se déclarer. Je veux bien accorder des » passe-ports à ceux qui voudront aller trouver le » prince d'Orange, afin de leur épargner la honte » d'une trahison. » C'est Rapin-Thoyras lui-même qui rapporte ce discours, qui ne produisit aucun effet sur un peuple égaré. Le monarque détrôné alla chercher un asile en France après s'être vu chassé de sa maison, arrêté prisonnier à Rochester, insulté par la populace, et après avoir reçu les ordres du prince d'Orange dans son propre palais. Louis XIV lui donna en 1689 un flotte et une armée pour aller conquérir son royaume. Il passa en Irlande, où, par les soins de mylord Tyrconell, on reconnaissait encore son autorité; mais ayant été battu à la bataille de la Boyne en 1690, sa défaite

(1) Par un rapprochement singulier, beaucoup d'intrus dans les années 1791 et 1792, ne s'informaient, avant d'aller prendre possession, que de deux choses : s'il y avait beaucoup de fondations, sans doute pour les élaguer, et si, dans leur nouveau presbytère, on trouvait une salle assez grande pour y faire danser leurs paroissiens après vêpres.

assura la couronne à l'usurpateur. Jacques II, désespérant de recouvrer son royaume, passa le reste de ses jours à Saint-Germain, se consolant de ses revers par les principes de la religion et de la bonne philosophie. Il y vécut des bienfaits de Louis XIV, et d'une pension de 70 mille francs que lui faisait sa fille Marie, reine d'Angleterre, après lui avoir enlevé sa couronne. Il mourut le 16 septembre 1701, à 68 ans, détrompé de toutes les grandeurs humaines. Il dit à son fils, quelques heures avant de mourir : « Si jamais vous remontez sur le trône de » vos ancêtres, pardonnez à tous mes ennemis ; » aimez votre peuple, conservez la religion catho» lique, et préférez toujours l'espérance d'un bon» heur éternel à un royaume périssable. » Il fit ensuite approcher les seigneurs protestants et ses domestiques de la même religion, qui se trouvèrent dans sa chambre. « Il les exhorta, dit l'auteur de sa » *Vie*, chacun en particulier, à embrasser la reli» gion catholique, les assurant que s'ils suivaient » l'avis qu'il leur donnait, ils ressentiraient la même » consolation que lui dans l'état où ils le voyaient. » Surtout il leur fit remarquer que le témoignage » qu'il rendait en ce moment à l'Eglise était le » témoignage d'un mourant. » Jacques II avait peu de génie pour les affaires, mais beaucoup de bonne volonté et de zèle pour le bien. On disait de lui, en le comparant à son frère : « Charles pourrait tout » voir s'il le voulait, et Jacques voudrait tout voir » s'il le pouvait. » Son attachement à la France contribua beaucoup à sa chute, parce qu'il souleva contre lui l'Espagne, l'Empire, la Hollande, et les Anglais même, que l'humeur trop guerrière et les succès de Louis XIV irritaient ou inquiétaient. Cependant, « Jamais, dit le maréchal de Berwick, fils » naturel de Jacques, l'intention du pape Inno» cent XI, de l'empereur et du roi d'Espagne, ne » fut de détrôner le roi d'Angleterre ; et pour » preuve, don Pédro Ronquillo, ambassadeur d'Es» pagne à Londres, dans une audience particulière » qu'il demanda exprès, fit entrevoir clairement au » roi que l'orage le menaçait ; mais en même temps » il l'assura, au nom de la maison d'Autriche, que » s'il voulait entrer dans la ligue, il n'y aurait rien » à craindre, et que tout l'effort se tournerait contre » la France. » Sa vie privée fut un spectacle des principales vertus de l'homme et du chrétien. Dépourvu d'argent, se contentant d'une nourriture frugale, fort ingénu, franc, droit et sincère, il eut des amis d'autant plus vrais, qu'ils étaient sans espérance et sans prétentions. On a publié sa *Vie*, Bruxelles, 1740, in-12, sagement écrite. On trouve à la fin quelques-unes de ses *pensées*, dont celle-ci, qui est en forme de prière, nous a paru la plus remarquable : « Je vous rends, ô mon Dieu ! de très» humbles actions de grâces, de m'avoir ôté mes » trois royaumes. Vous m'avez réveillé par là de la » léthargie du péché. Si vous ne m'aviez retiré de » ce malheureux état, j'étais perdu pour jamais. Je » vous remercie encore, mon Dieu, de ce qu'il » vous a plu me bannir dans un pays étranger, où » j'ai appris les devoirs du christianisme, et où je » me suis efforcé de les remplir. » Ce monarque laissa un fils, Jacques III, mort à Rome le 2 janvier 1766 : prince cher à la religion et à l'humanité, par ses vertus et sa piété éclairée. Le prince Charles-Edouard, mort à Rome en 1788 (*voy* EDOUARD Charles), et Henri-Benoît, cardinal d'York, décédé depuis quelques années seulement, sont les derniers rejetons de cette famille illustre et infortunée ; victime, comme tant d'autres, des nouvelles sectes que l'imprudence des souverains laisse germer dans l'état, et qui préparent à leurs successeurs les catastrophes les plus funestes. On peut consulter sur Jacques II *l'Histoire de la révolution de* 1688, par Mazure.

JACQUES DE VORAGINE, ou JACQUES DE VARAZE, né dans l'état de Gênes, vit le jour vers l'an 1230. Il se fit dominicain, fut provincial et définiteur de son ordre, et ensuite archevêque de Gênes, en 1292. Il édifia cette église par ses vertus, et tâcha de l'instruire par ses ouvrages. Le plus connu est intitulé : *Légende dorée*. Ce prélat, plus pieux qu'éclairé, mourut en 1298. La première édition en latin de sa *Légende* est de Cologne, 1470 ; la traduction italienne de Venise est de 1476 ; la première édition de la traduction française, par Jean Batallier, est de Lyon, 1476. Ces trois éditions sont in-fol. et fort rares. Les protestants ont fait de cette légende une espèce de triomphe contre les catholiques, en décriant cet ouvrage, comme si ceux-ci étaient intéressés à le défendre. Ce n'est pas aux protestants qu'on en doit la première critique : Claude d'Espences, docteur de Paris, Melchior Cano, Jean-Louis Vivès, l'appelèrent une *Légende de fer*, etc., dès le XVIe siècle. Elle a été désapprouvée par le P. Bérenger de Landore, général des dominicains, mort en 1330, qui chargea le P. Bernard Guidonis d'en publier une autre, fondée sur de meilleurs actes. Il y a cependant quelques savants qui ne la trouvent pas aussi méprisable que les protestants nous la représentent. (*Voy*. Bollandus, *Prologus ad Acta sanctorum*, p. 19. § 4 ; et le P. Touron, *Histoire de son ordre*, p. 594 et 603. *Voy*. sainte CATHERINE, saint ROCH.) On a encore de cet écrivain une *Chronique de Gênes*, publiée dans le tom. 26 du recueil des Ecrivains d'Italie, par Muratori, et un grand nombre de *Sermons*, 1589, 1602, 2 vol. in-8.

JACQUES DE VITRI naquit dans un petit bourg de ce nom, près de Paris. Il fut curé d'Argenteuil. Frappé de la réputation de piété que s'était acquise Marie d'Oignies (*voy*. ce nom), il se retira aux Pays-Bas, dans le monastère de ce nom, et s'y fit chanoine régulier. Il suivit ensuite les croisés dans la terre sainte, fut fait évêque d'Acre, ou Ptolémaïde, puis patriarche de Jérusalem, obtint le chapeau de cardinal et l'évêché de Fracasti. Employé en diverses légations, il y montra beaucoup de talent et de zèle. Il mourut à Rome en 1244, et ordonna que son corps serait transporté à Oignies, sur la Sambre, monastère où, comme il est dit plus haut, il avait embrassé la vie religieuse. On a de lui : trois livres de l'*Histoire orientale et occidentale*, en latin. Les 2 premiers parurent à Douai, avec la vie de l'auteur, 1597, et le 3e dans le trait

De cruce du P. Gretzer. Jacques Bongars a inséré le premier et le troisième dans les *Gesta Dei per Francos*, Hanau, 1611. Dom Martenne a fait imprimer un troisième livre de l'*Histoire orientale*, dans le 3e vol. des Anecdotes, différent de celui publié par Gretzer, et y a joint quatre *Lettres* du même prélat, qui n'avaient pas vu le jour; *Vie de la pieuse Marie d'Oignies*, insérée dans la *Vie des saints* de Surius, et dans les *Acta sanctorum*. On conserve le manuscrit dans le monastère d'Oignies; des *Sermons sur les Evangiles et les Epîtres*, Anvers, 1575.

JACQUES. (*Voy.* Baulot. Vitry. Voragine.)

JACQUES (Mathieu-Joseph), doyen de la faculté de théologie à Lyon, né à Arc, près Salins, en Franche-Comté, en 1736, mort à Lyon en 1821, professa la philosophie à Lons-le-Saunier, les mathématiques et la théologie à Besançon, et, quittant la France pendant la révolution, n'y rentra qu'après le concordat. Nommé doyen de la faculté de théologie à Lyon en 1810, il devint aveugle, mais n'en continua pas moins ses leçons. L'abbé Jacques avait été lié avec Bullet, Bergier, Nonotte, et se fit remarquer autant par ses talents que par sa piété. Il était très-versé dans les sciences sacrées et profanes, et connaissait plusieurs langues vivantes. On a de lui: *Théologie dogmatique*, 5 vol. in-12; *Traité de l'Ecriture sainte*, 2 vol. in-12; *Principes de logique et de métaphysique; Preuves convaincantes du christianisme*, 1re édition en Suisse, 1793. A la fin de l'ouvrage, on trouve une *Réfutation* de l'église constitutionnelle; 3e édition, Dôle, 1812, in-12; *Démonstration simple et directe des propriétés des parallèles rencontrées par une sécante*, Paris, 1804, in-12; *les Traits les plus intéressants de l'histoire ancienne et de l'histoire romaine*, tirés des meilleurs auteurs, Paris, 1810, 2 vol. in-12.

JACQUET (Pierre), avocat au parlement de Paris, mort à Grenoble sa patrie, en 1677, se fit ordonner prêtre à l'âge de plus de 60 ans. Il donna des preuves de son savoir dans différents ouvrages, dont quelques-uns n'eurent qu'un succès médiocre. Nous avons de lui: un *Commentaire sur la Coutume de Touraine*, 1761, 2 vol. in-4, auquel il substitua le titre de *Commentaire sur toutes les coutumes*, Paris, 1764, 2 vol. in-4; *Traité des Fiefs*, 1762, in-12; *Traité des justices de seigneur et des droits en dépendant*, 1764, in-12; *La clef du paradis*, ou *Prières chrétiennes*, 1766, in-12.

JACQUET (Louis), né à Lyon en 1732, entra chez les jésuites, et y prit le goût de la bonne littérature. En 1772, il fut reçu avocat à Lyon, où il avait été nommé membre de l'académie en 1756, mais il se borna à donner des consultations. Quelques années après, il fut pourvu d'une prébende de chevalier dans l'église primatiale et métropolitaine de St.-Jean, qu'il accepta sans renoncer à son cabinet, où il s'était acquis une réputation distinguée. Il était consulté pour les affaires les plus importantes, et il a donné plusieurs mémoires qui se font remarquer par un style net et précis. Il était aussi très-renommé pour le droit canon. Epouvanté des orages de la révolution, il se retira dans une campagne qu'il avait à Savigny, à 4 lieues de Lyon, et il y mourut en 1793. On lui doit: un *Parallèle des tragiques grecs et français*, 1760, in-12, ouvrage ingénieux; deux *Discours*, l'un sur cette question: *La candeur et la franchise ne sont-elles pas communément plus utiles dans le maniement des affaires, que la ruse et la dissimulation?* l'autre sur celle-ci: *Le désir de perpétuer son nom et ses actions dans la mémoire des hommes est-il conforme à la nature et à la raison?* Ces deux questions avaient été proposées par l'académie de Besançon, et les deux discours de l'abbé Jacquet furent couronnés: ils ont été publiés en 1761, in-8. Il venait de terminer, lorsque la mort l'a enlevé, un ouvrage important sur l'origine de la société, des arts et du langage, et sur la formation des peuples, qu'il avait commencé avant d'embrasser la profession d'avocat. Il avait entrepris, dans le même temps, un abrégé d'histoire universelle sur un nouveau plan, et un grand ouvrage sur les théâtres des Grecs et des Romains, avec des remarques sur les principales pièces des poëtes tragiques et comiques grecs et latins. Ce qu'il a laissé de ces productions fait regretter qu'il ne les ait pas terminées.

JACQUIER (François), savant mathématicien, né à Vitry-le-Français en 1711, mort en 1788, entra dans l'ordre des minimes, où il se rendit recommandable par ses connaissances et ses vertus. Appelé au couvent français de son ordre à Rome, il jouit de la confiance et de l'estime des papes sous lesquels il vécut. On a de lui: un grand nombre de *Dissertations* sur l'architecture, la musique, les cloches, les aérostats, etc.; *Institutiones philosophicæ ad studia theologica potissimum accommodatæ*, 6 vol. in-12, ouvrage souvent réimprimé; *Eléments du calcul intégral*, 2 vol. in-4, ouvrage estimé et très-complet sur cette matière; *Isaaci Newtonis philosophiæ naturalis principia mathematica, commentariis illustrata, communi studio PP. Th. Leseur et Fr. Jacquier*, 4 parties, 3 tomes in-4.

JACQUIN (Armand-Pierre), ecclésiastique et littérateur, chapelain du comte de Provence, depuis Louis XVIII, et ensuite du comte d'Artois Charles X qui le nomma son historiographe, naquit en 1721 à Amiens, et mourut vers l'année 1780. Il a laissé: *Entretiens sur les romans*, 1754, in-12. Il en attribue l'invention aux Egyptiens, et il en montre les dangers; *Lettres philosophiques et théologiques sur l'inoculation de la petite vérole*, 1756, in-12; *Discours sur la connaissance et l'application des talents*, 1760, in-12; *De la santé*, 1762 ou 1771, in-12; *Lettres parisiennes sur le désir d'être heureux*, 1758, 2 part. in-12; *Les préjugés*, 1760, in-12: *Sermons pour l'Avent et le Carême*, 1768, 2 vol. in-12. Ils offrent de la méthode, de la clarté, quelquefois de la véhémence et toujours du naturel; quelques *opuscules* et des articles dans le *Mercure*, ann. 1764, 65, 73, 74 et 75. Ersch lui attribue un *Almanach des Voyages*, 1759, in-16, et des *sermons sur divers sujets*, 1769, 2 v. in-12.

JACQUIN (Nicolas-Joseph, baron), botaniste et médecin, né à Leyde en 1727, mort en 1817, conservateur des mines et des monnaies impériales, fut attiré à la cour de Vienne par le médecin van Swiéten, son compatriote, et envoyé en Amérique par l'empereur François Ier, pour y recueillir des végétaux destinés à orner les jardins botaniques de Vienne et de Schœnbrunn. Jacquin occupa ensuite les chaires de botanique et de chimie à l'université de Vienne. Parmi ses ouvrages sur la botanique on distingue : *Enumeratio systematica plantarum quas in insulis Caribœis vicinaque Americœ continente detexit novas aut jam cognitas emendavit*, Leyde, 1760, in-8 ; *Selectarum stirpium americanarum historia*, Vienne, 1763, in-fol., fig.; *Observationes botanicœ*, ib., 1764-71, 4 tom. in-fol., fig.; *Index regni vegetabilis*, etc., ib., 1770, in-4; *Hortus botanicus Vindobonensis*, etc., ibid., 1770-76, 3 vol. in-fol., fig.; *Miscellanea austriaca ad botanicam, chemiam et historiam naturalem spectantia*, ibid., 1778-81, 2 vol. in-4; *Icones plantarum rariorum*, ibid., 1781-95, 3 vol. in-fol., fig.; *Plantarum rariorum horti Cœsarei Schœnbrunnensis descript. et icones*, ibid., 1797-1804, 4 vol. in-fol., fig., etc., etc. Le nom de *Jacquinia* a été donné par Linné à un genre de la famille des sapotilliers, qui renferme des arbrisseaux des Antilles.

JADDUS, ou JADDOA, souverain pontife des Juifs, dont le pontificat est célèbre par un événement singulier, rapporté par l'historien Josèphe, mais dont on ne trouve aucune trace dans la Bible. Alexandre le Grand, irrité contre les Juifs, qui n'avaient pas voulu fournir des vivres à son armée pendant le siége de Tyr, vint à Jérusalem dans le dessein de se venger de leur refus. Jaddus eut recours à Dieu, qui lui ordonna d'aller au devant d'Alexandre, revêtu de ses habits pontificaux, lui promettant d'adoucir le cœur du roi. En effet, Jaddus étant sorti à la tête de ses prêtres et de son peuple, Alexandre se jeta aux pieds du grand prêtre, et adora le nom de Dieu écrit sur la lame d'or qu'il portait au front. Parménion lui demanda la raison d'une telle conduite. Ce prince lui avoua que, lorsqu'il était encore en Macédoine, plein du projet de la guerre contre les Perses, ce même homme devant lequel il s'était prosterné, et qui était revêtu des mêmes habits, lui avait apparu en songe, et l'avait exhorté à passer l'Hellespont, l'assurant que son Dieu lui ferait vaincre les Perses. Ensuite ce conquérant étant entré dans la ville, Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, qui prédisaient la destruction de l'empire des Perses par un roi de Grèce. Alexandre partit de Jérusalem, après y avoir sacrifié, et avoir comblé les Juifs de ses bienfaits. On place le pontificat de Jaddus vers l'an 333 avant J.-C.

JAHEL, héroïne juive, épouse d'Haber le Cinéen. Sisara, général de l'armée des Chananéens, ayant été défait par Barac, se cacha chez cette femme, qui le tua en lui enfonçant un clou dans la tête, l'an 1285 avant J.-C., action qu'on ne saurait justifier, si l'on ne savait à quel point les abominations et les cruautés des Chananéens avaient allumé la colère du ciel, et quelle fut la proscription sévère prononcée contre eux par Dieu même ; proscription dont les Israélites furent les exécuteurs. (*Voy.* JOSUÉ, DAVID, AGAG, etc.) Il paraît du reste qu'en recevant Sisara chez elle, Jahel n'avait pas envie de le tuer, et que la pensée ne lui en vint que lorsqu'elle le vit endormi, espérant finir une guerre cruelle et délivrer les Israélites d'un ennemi implacable.

JAHN, ou IAHN (Jean), savant hébraïsant et orientaliste, chanoine de l'église métropolitaine de Saint-Etienne de Vienne, en Autriche, occupa successivement dans l'université de cette ville les chaires d'archéologie biblique, de théologie dogmatique et de langues orientales. Il fut contraint, en 1806, de quitter sa place à cause de la hardiesse de ses opinions, et ne s'occupa plus que de la composition d'ouvrages de philologie jusqu'à sa mort, arrivée en 1807. Jahn est sans contredit un des auteurs modernes les plus versés dans l'étude des Livres saints; mais, adonné à la lecture des nouveaux commentateurs protestants, qui ont porté leur témérité jusqu'à nier la divine inspiration de l'Ecriture, et voulu trouver dans le texte sacré des *mytes* ou des fables ridicules, il ne se tint pas en garde contre leurs dangereux systèmes. Ses principaux ouvrages sur l'Ecriture sainte sont : *Introduction à l'étude des livres de l'Ancien Testament*, en allemand; le même, abrégé et mis en latin par l'auteur; *Archéologie biblique*, en allemand : abrégé en latin et refondu presque en entier en 1814; une *Edition* de la bible en langue hébraïque; *Enchiridion hermeneuticœ generalis tabularum veteris et novi fœderis; Appendix ad hermeneuticam sacram*, etc.

JAILLOT (Hubert-Alexis), géographe ordinaire du roi de France, né au petit village d'Avignon, près de St.-Claude, en Franche-Comté, vers 1640, s'adonna d'abord à la sculpture ; mais, ayant épousé la fille d'un enlumineur de cartes, il prit du goût pour la géographie. Les Sanson lui cédèrent la plus grande partie de leurs dessins, qu'il fit graver avec autant de netteté que d'exactitude. Il ne cessa d'augmenter son recueil jusqu'à sa mort, arrivée en 1712. Les *Cartes* qui concernent la France entrent dans un grand détail, et sont la plupart exactes. Celle de la Lorraine est la meilleure qui ait été faite jusqu'ici de ce pays. En 1668 et 1669 il publia les Cartes des 4 parties du monde, d'après les dessins de Sanson. Ses descendants ont marché sur ses traces. — Jean-Baptiste Renou de Chauvigné de Paris, plus connu sous le nom de Jaillot, parce qu'il épousa une des petites-filles de Jaillot, né à Paris vers 1710, devint géographe ordinaire du roi de France, et mourut en 1780, après avoir publié : *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris, avec le plan de chaque quartier*, Paris, 1772-75, 5 vol. in-8, avec des plans : ouvrage savant, plein de recherches, et par là peu agréable à des esprits superficiels. C'est à lui qu'on doit le *livre des postes* dont la propriété lui fut enlevée plus tard par l'administration.

JAIR, juge des Hébreux, l'an 1200 avant J.-C. Sous lui ce peuple fut réduit en servitude par les Philistins et les Ammonites, en punition de son idolâtrie. Jaïr jugea les Juifs pendant 22 années, en comprenant celles de leur esclavage, qui dura 18 ans.

JALABERT (Jean-François-Joseph), vicaire général de Paris, né à Toulouse en 1753, fut d'abord vicaire de la cathédrale de cette ville, puis directeur d'un petit séminaire, et se rendit ensuite à Paris où quelques écrits publiés contre les principes révolutionnaires le firent rechercher après la journée du 10 août. Echappé comme par miracle à l'emprisonnement et à la mort qui lui était destinée, Jalabert demeura caché pendant les temps les plus orageux de la révolution, fut, à l'époque du concordat, nommé chanoine-honoraire de Notre-Dame, et le 19 août 1805 grand vicaire de cette cathédrale. Il était président du chapitre au commencement de 1811, quand il fut question de rédiger une adresse à l'Empereur, et devint en cette occasion la victime d'une supercherie du cardinal Maury. Ce prélat avait apporté au conseil un projet d'adresse dans lequel M. Emery fit remarquer plusieurs choses fausses ou exagérées dont il demanda la suppression. Le cardinal laissa faire les changements; mais quand les chanoines furent arrivés aux Tuileries pour présenter leur adresse, il demanda à Jalabert la copie de cette pièce, et lui en remit une autre qu'il disait être mieux écrite; or, cette copie était précisément sa première rédaction de l'adresse avant les changements introduits dans le conseil. Jalabert n'eut point assez de courage ou de présence d'esprit pour réclamer contre cette substitution, et lut l'adresse telle que le cardinal l'avait rédigée. Confirmé en 1814 dans son titre de grand vicaire, il en exerça les fonctions jusqu'à sa mort arrivée en 1835. On lui attribue : *Examen des difficultés qu'on oppose à la promesse de fidélité à la constitution; Du projet de charger les ecclésiastiques d'éclairer les fidèles sur leurs droits contre les entreprises du despotisme, et de propager la doctrine de la souveraineté du peuple par l'envoi de missionnaires en pays étrangers, avec un aperçu de l'esprit actuel de l'église constitutionnelle*, in-8.

JAMBLIQUE, nom de deux philosophes platoniciens. Le premier, disciple d'Anatolius et de Porphyre, était de Chalcide; le deuxième d'Apamée en Syrie. Julien l'Apostat écrivit à celui-ci plusieurs lettres. Ce prince était admirateur de l'un et de l'autre; mais il poussa cette admiration trop loin, car il égale le premier à Platon, le philosophe le plus éloquent de l'antiquité. Il est assez étrange que ceux qui ont travaillé sur Jamblique, confondent ensemble les deux philosophes de ce nom. Quoiqu'ils aient vécu à peu près dans le même pays, qu'ils soient tous deux Syriens, et qu'ils aient eu tous deux un Sopatre pour disciple ou pour ami, il était néanmoins aisé de les distinguer par le temps : l'un était mort sous Constantin, et l'autre sous Valens. Nous avons une *Histoire de la vie et de la secte de Pythagore*, portant pour nom d'auteur celui de *Jamblique*, Amsterdam, 1707, in-4, 10 à 12 fr.; et Leipzig, 1815, 2 vol. in-8, 30 fr. : mais on ne sait lequel des deux en est l'auteur. On est dans le même embarras par rapport à l'écrit contre la *Lettre de Porphyre sur les mystères des Egyptiens*, Oxford, 1678, in-fol., 12 à 20 fr., et plus, en gr. pap. Il avait déjà été publié avec d'autres *Traités philosophiques*, Venise, 1497, in-fol., première édition, assez rare, vend. jusqu'à 111 fr. Cet ouvrage est un traité de théologie, dans lequel le platonisme est ajusté sur le christianisme, la philosophie ayant cherché dans tous les temps à se parer des lumières de la religion. G.-E. Hebeinstreit a publié en 1764 une dissertation contre cet ouvrage; elle a pour titre : *De Jamblici.... doctrina, christianæ religioni, quam imitari studet, noxia*. Les *Remarques sur l'arithmétique* et le *Traité du Destin* de Nicomaque, publiés en latin à Arnheim, 1668, in-4, 8 à 12 fr., passent pour être du Chalcidien, ainsi que *Adhortatio ad philosophiam* en grec et en latin. La meilleure édition est celle publiée à Leipzig, 1813, in-8, 12 fr., pap. fin, 14 fr., pap. vél., 18 fr. — Il y a un autre Jamblique, romancier, né aussi en Syrie, et qui vivait sous Marc-Aurèle vers la fin du IIe siècle. Il a laissé un livre intitulé *Babyloniques*, ou *Amours de Rhodanès et de Sinonis* : c'est le plus ancien roman grec qui soit parvenu jusqu'à nous.

JAMES (Thomas), en latin *Jamesius*, docteur d'Oxford et premier bibliothécaire de la bibliothèque *Bodléienne*, né à Newport en 1571, mort en 1629, avec une grande réputation de savoir, était un homme atrabilaire et mélancolique. Il est principalement connu par : *Catalogus librorum in Bibliothecâ Bodleianâ*, Oxford, 1605, in-4, et 1620, in-4, avec des additions; suivi du catalogue des manuscrits de cette bibliothèque; *Corcordantiæ SS. Patrum*, ibid., 1607, in-4, où il a voulu prouver qu'il y avait beaucoup de falsification dans le texte des SS. Pères; *La destruction des jésuites imminente, pour leur vie dépravée*, etc., ibid., 1612, in-4; *Bellum papale*, Londres, 1600, in-4. Cette espèce de satire fut faite pour relever les différences qu'il y a entre l'édition de la *Vulgate* donnée par Sixte V, et celle donnée par Clément VIII. (*Voy.* Bianchini Joseph, Bukentop, Amama, Castro Léon de.) Il s'était mis en tête que les catholiques avaient corrompu l'Ecriture, les Conciles et les Pères pour les ajuster à leurs sentiments; il écrivit presque toute sa vie pour montrer ces prétendues corruptions, voulut même engager le parlement d'Angleterre à le seconder dans son entreprise, et ne fit que prouver au public son étrange prévention sur cet objet, et en même temps la conformité de la croyance catholique avec tous les livres et monuments de l'antiquité sacrée : car cette conformité devait lui paraître bien évidente, et bien incontestable, pour l'engager dans l'absurde système de la supposition d'une falsification générale de ces mêmes livres. Il a été réfuté par Joseph Blanchini. On croit que James est auteur d'une autre critique intitulée : *Fiscus papalis, seu Catalogus indulgentiarum et reliquiarum urbis Romæ*,

Londres, 1617, in-4; plusieurs l'attribuent à Guillaume de Cambridge.

JAMES (Robert), médecin anglais, né à Kinverston en 1703, s'est fait autant connaître par sa poudre fébrifuge que par ses ouvrages, dont le principal est un *Dictionnaire de médecine*, de chirurgie, etc., trad. en franç., Paris, 1746-48, 6 vol. in-fol. Cet ouvrage est à très-bas prix, et l'original anglais, Londres, 1743, 3 vol. in-fol., n'est pas plus cher. Il mourut en 1776.

JAMIN (dom Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Dinan en Bretagne en 1730, passa une partie de sa vie à Paris, fut fait prieur de Saint-Germain-des-Prés, et mourut en 1782. Ceux qui sont attachés à la religion lui savent gré de ses productions, qui sont : *Pensées théologiques, relatives aux erreurs du temps*, Paris, 1769, in-12. Le choix des matières, la précision et l'exactitude avec laquelle elles sont traitées, rendent cet ouvrage intéressant. L'auteur y ayant établi des maximes qui confondaient la *petite église*, les partisans de cette secte eurent le crédit de faire supprimer l'ouvrage par arrêt du conseil en 1769; *Le fruit de mes lectures*, ibid., 1775, in-12 : c'est un recueil de beaux passages de différents auteurs; *Traité de la lecture chrétienne*, ibid., 1774, in-12; *Placide à Scholastique, sur la manière de se conduire dans le monde*, ibid., 1775, in-12; *Placide à Maclovie*, ou *Traité des scrupules*, ibid., 1774, in-12. (*Voy.* le *Journal hist. et littér.*, 15 juillet 1774, p. 70). Tous ces ouvrages ont été traduits en allemand, et presque tous en italien.

JAMYN (Amadis), poëte français, contemporain et ami de Ronsard, né dans le XVe siècle à Chaource en Champagne, mort vers l'an 1585, voyagea dans la Grèce, étudia les anciens avec succès, et fut secrétaire et lecteur ordinaire du roi Charles IX. On trouve dans les ouvrages de ce poëte de la facilité et du naturel. On le préfère même à Ronsard, quoique celui-ci ait une réputation bien plus étendue. Ses *OEuvres poétiques*, imprimées, consistent en pièces morales, Paris, 1575 ou 1577, in-4, 5 à 6 fr. On a encore de lui une *Traduction* des 13 derniers livres de l'*Iliade* d'Homère; celle des 11 premiers est de Hugues de Salel, Paris, 1580, in-12. Jamyn avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse, et avait parcouru la Grèce, les îles de l'Archipel, l'Asie mineure, etc.

JANIÇON (François-Michel), né à Paris en 1674, d'un avocat au conseil, passa en Hollande, s'y maria, et travailla longtemps aux gazettes d'Amsterdam, de Rotterdam et d'Utrecht. Mais son imprimerie ayant été supprimée à cause d'un écrit imprimé chez lui, il se retira à la Haye, où il eut le titre d'agent du landgrave de Hesse. Il y mourut en 1730. On a de lui outre ses nombreuses gazettes : la *Bibliothèque des dames*, traduite de l'anglais, de Richard Steele, un des auteurs du *Spectateur*, 1717 et 1719, 2 vol. in-12; la *Traduction* d'une mauvaise satire contre les moines et les prêtres, publiée sous le titre burlesque de *Passe-Partout de l'Eglise romaine*, Londres, 1726, 3 vol. in-12. L'ouvrage original est écrit en anglais par Ant. Gavin, prêtre espagnol, qui s'était fait ministre anglican; *Etat présent de la république des Provinces-Unies et des Pays-Bas qui en dépendent*, etc., 1729 et 1730, 2 vol. in-12; ouvrage qui n'est pas exempt de défauts.

JANNET (Jean-Philippe), abbé, né à Paris en 1742, mort en 1817. On a de lui : *Hymni sacri tùm novi, tùm ab illo reformati*, ou *hymnes sacrées, etc.*, Parisiis, 1785, in-12; l'*Heureux retour de Louis XVIII, et de toute la famille royale, avec la trad. franç. par M. D. C.*, ibid, 1814, in-8. On lui doit encore plusieurs autres hymnes insérées dans le nouveau bréviaire de Vienne en Dauphiné.

JANSENIUS (Corneille, qu'il ne faut pas confondre avec le suivant), né à Hulst en Flandre, l'an 1510, mourut évêque de Gand en 1576. Il eut cet évêché en 1568, à son retour du concile de Trente, où il avait fait éclater son savoir et sa modestie. Il avait été auparavant curé de Saint-Martin de Courtray, et ensuite professeur de théologie à Louvain, et doyen de Saint-Jacques de la même ville. Nous avons de lui une excellente *Concorde des évangélistes*, in-fol., plusieurs fois réimprimée; *Paraphrasis et annotationes in omnes Psalmos Davidicos et in veteris Testamenti cantica*, Louvain, 1569, in-4; *Commentarii in Proverbia Salomonis et Ecclesiasticum, annotationes in librum Sapientiæ Salomonis*, Anvers, 1589, in-4. Tous ces ouvrages sont écrits avec beaucoup de solidité et d'érudition, et sont généralement très-estimés. Le nom des deux *Jansénius* était *Jansen dont ils firent Jansénius* en le latinisant, suivant la coutume de leur siècle. Jansénius fut le 1er évêque de Gand.

JANSÉNIUS (Corneille JANSEN, plus connu sous le nom de), évêque d'Ypres, né en 1585 dans le village d'Acquoi, près de Léerdam en Hollande, de parents catholiques, se rendit à Paris en 1604, après avoir étudié à Utrecht et à Louvain. La même façon de penser sur certaines matières théologiques unit étroitement Jansénius et l'abbé de Cyran, qui le plaça, comme précepteur, chez un conseiller. Saint-Cyran appela Jansénius quelque temps après à Bayonne, où ils étudièrent ensemble pendant plusieurs années, cherchant dans saint Augustin ce qui n'y était point, mais croyant ou voulant l'y trouver. (*Voy.* VERGER DE HAURANNE.) Le jeune théologien, revenu à Louvain en 1617, après 12 ans de séjour en France, prit le bonnet de docteur en 1619, obtint la direction du collége de Sainte-Pulchérie, et enfin une chaire d'Ecriture sainte en 1630. C'est dans ce temps qu'il se signala contre Gisbert Voët. (*V.* ce nom.) L'université de Louvain le députa deux fois auprès du roi d'Espagne pour faire révoquer la permission accordée aux jésuites de professer les humanités et la philosophie dans cette ville, et il obtint cette révocation. Pour mériter les grâces de son souverain, il publia un livre contre la France, intitulé : *Mars Gallicus*, 1633, in-12; traduit en français par Ch. Hersant, 1638, in-8. Cet ouvrage, écrit avec chaleur, fut composé à l'occasion de l'alliance que les Français avaient faite avec les puissances protestantes. L'auteur y fait un portrait peu

avantageux de la France, de ses alliances, de ses traités, et des motifs de ses guerres. Peu après la publication de ce livre, il fut nommé à l'évêché d'Ypres par Philippe IV; il fut sacré en 1636, et il gouverna cette église jusqu'en 1638, qu'il mourut frappé de la peste. Ce prélat laissa des *Commentaires* sur les *Evangiles*, in-4; sur le *Pentateuque*, in-4; sur les *Proverbes*, *l'Ecclésiaste*, Louvain, 1644, in-fol., pleins d'érudition, et écrits avec netteté; *Lettres* à l'abbé de Saint-Cyran, trouvées parmi les papiers de cet abbé, et publiées sous ce titre : *Naissance du jansénisme découverte*, ou *Lettres de Jansénius à l'abbé de Saint-Cyran, depuis l'an* 1617 *jusqu'en* 1635, Louvain, 1654, in-8; l'ouvrage si célèbre, et trop célèbre, qui porte pour titre : *Cornelii Jansenii episcopi*, AUGUSTINUS, *in quo hæreses Pelagii contra naturæ sanitatem, ægritudinem, medicinam recensentur*, Louvain, 1640, et Rouen, 1652, in-fol. Cette dernière édition est augmentée d'un *écrit* où Jansénius fait le parallèle des sentiments et des maximes de quelques théologiens jésuites, et des principes des semi-pélagiens de Marseille, sans assez distinguer ce qu'il y a, dans les écrits de ces Marseillais, d'opposé à la saine doctrine, d'avec ce qui peut se concilier avec elle. Il doit y avoir à la fin le traité *De statu parvulorum sine baptismo decedentium.* L'auteur dit avoir travaillé vingt ans à ce livre, et avoir lu, pour le composer, dix fois tout saint Augustin, et trente fois ses traités contre les pélagiens. Mais bien des écrivains prétendent que cet étalage de travail et de lecture n'est qu'une petite industrie pour détourner l'attention des plagiats faits à Calvin. « Car c'est dans cet hérésiarque, disent-ils, » que Jansénius a pris ses opinions : mais comme » d'un côté il ne voulait pas avouer un telle source, » et que de l'autre Calvin prétendait avoir pris » toutes les idées sur la grâce dans saint Augustin, » Jansénius a cru qu'il était tout simple de faire à ce » saint docteur honneur de son système. Il est certain que la fameuse distinction de l'*adjutorium* » *quo* et de l'*adjutorium sine quo non*, répétée » soixante-dix fois par Jansénius, et dont il fait » la base de ses preuves, se trouve tout du long » et avec la même emphase dans Calvin, ainsi » qu'une multitude de choses que Jansénius nous » donne comme originales et découvertes par lui » dans saint Augustin. » Ce prélat, soit qu'il espérât qu'un examen solennel donnerait une nouvelle considération à son livre, soit que, par sa soumission au saint Siége, il voulût réparer ce que la conscience lui reprochait à cet égard, écrivit peu de jours avant sa mort au pape Urbain VIII, qu'il soumettait sincèrement à sa décision et à son autorité l'*Augustinus* qu'il venait d'achever, et que si le saint Père jugeait qu'il fallût y faire quelques changements, il y acquiesçait avec une parfaite obéissance. Cette *Lettre* fut supprimée par ses exécuteurs testamentaires, Calénus et Fromond. (*Voy.* ces noms.) Selon toutes les apparences, on n'en aurait jamais eu aucune connaissance, si, après la réduction d'Ypres, elle n'était tombée entre les mains du grand Condé, qui la rendit publique. Jansénius, quelques heures avant de mourir, et dans son dernier testament, soumit encore et sa personne et son livre au jugement et aux décisions de l'Eglise romaine. Voici les propres termes qu'il dicta une demi-heure avant d'expirer : *Sentio aliquid difficulter mutari posse; si tamen romana Sedes aliquid mutari velit, sum obediens filius, et illius Ecclesiæ in qua semper vixi, usque ad hunc lectum mortis obediens sum. Ita postrema mea voluntas est. Actum sexta maii* 1628. On voit clairement par ces paroles que Jansénius ne contestait pas, comme ses disciples, l'infaillibilité dans les faits dogmatiques, ni même l'infaillibilité du souverain pontife. Ainsi, cet évêque devint chef de parti sans l'avoir voulu, au moins dans ses derniers moments. Si ses liaisons avec Saint-Cyran et quelques autres anecdotes ont fait croire le contraire, ses dernières paroles doivent être regardées comme une rétractation de ce qui avait précédé, et ses disciples prouvent bien par leur conduite qu'ils ne sont pas en tout de l'avis de leur maître. Tout son système se réduisit, suivant un auteur, à ce point capital : « Que depuis la chute d'Adam, le plaisir est l'unique » ressort qui remue le cœur de l'homme; que ce » plaisir est inévitable quand il vient, et invincible » quand il est venu. Si ce plaisir est céleste, il » porte à la vertu; s'il est terrestre, il détermine au » vice; et la volonté se trouve nécessairement entraînée par celui des deux qui est actuellement le » plus fort. Ces deux délectations, dit l'auteur, sont » comme les deux bassins d'une balance : l'un ne » peut monter sans que l'autre ne descende. Ainsi, » l'homme fait invinciblement, quoique volontairement, le bien ou le mal, selon qu'il est dominé » par la grâce ou la cupidité. De là il s'ensuit qu'*il* » *y a certain commandement impossible, non-* » *seulement aux infidèles, aux aveugles, aux* » *endurcis, mais aux fidèles et aux justes,* » *malgré leur volonté et leurs efforts, selon les* » *forces qu'ils ont, et que la grâce, qui peut* » *rendre ces commandements possibles, leur man-* » *que.* » Cette analyse n'a pas paru exacte à quelques partisans de Jansénius. L'abbé Racine en a donné une autre dans son *Histoire ecclésiastique;* mais les hommes les plus fameux de ce parti ont reconnu que la doctrine de ces deux délectations était évidemment celle de l'évêque d'Ypres : Arnauld n'avait aucun doute là-dessus, quoique par une résistance qui peut étonner dans un disciple, il rejetât cette base de la nouvelle doctrine. Après avoir dissérté sur cette matière d'après les principes de saint Augustin, tels qu'il les concevait, « on ne voit point » dans tout cela, ajoute-t-il, de *qualitas fluens*, ni » d'*actus indeliberatus*, dans lequel d'Ypres a fait » consister sa délectation victorieuse. En quoi certainement il s'est trompé : mais il est de la prudence de ne le point mettre en jeu, et de ne se » point faire un mérite de ce qu'on l'abandonne en » cela. C'est ce que j'ai empêché fort à propos que » ne fît du Till (Hennebel). » Lett. de Arnauld, tom. 7, p. 146. Un auteur moderne a cru que le système de Jansénius n'était qu'un plagiat fait au prédestinatianisme des Turcs. « Il serait possible de

» prouver, dit l'auteur des *Vœux d'un solitaire* » (Bernardin de Saint-Pierre), que la plupart des » opinions qui en différents temps ont bouleversé » l'Europe, sont venues des pays lointains Le jansé- » nisme, par exemple, paraît nous avoir été apporté » de l'Orient par les croisades avec la peste et la » lèpre : du moins on trouve les maximes du jan- » sénisme dans des théologiens mahométans cités » par Chardin. La peste et la lèpre ne subsistent » plus chez nous ; mais le jansénisme dure encore, » et fait même, dit-on, des progrès en Espagne. » Dès que le livre de Jansénius parut, la guerre fut allumée dans l'université de Louvain. L'on vit paraître de petites brochures et de gros livres pour et contre cette doctrine. Urbain VIII crut mettre la paix en défendant, l'an 1642, l'ouvrage, comme renouvelant les propositions condamnées par ses prédécesseurs (*voy.* Baïus); mais la guerre terminée ou du moins assoupie en Flandre, passa en France, et y fut beaucoup plus vive. La Sorbonne censura cinq propositions extraites de l'*Augustinus*. Innocent X les condamna peu après en 1653. Les jansénistes crurent éluder la bulle en distinguant entre le sens hérétique et le sens orthodoxe. Ils prétendirent que ces cinq propositions n'étaient point dans l'ouvrage de l'évêque flamand, ou que si elles y étaient, on leur donnait un mauvais sens. Le pape Alexandre VII foudroya ces distinctions par une bulle du 16 octobre 1656. Il y déclare que *les cinq propositions sont tirées du livre de Jansénius, et qu'elles ont été condamnées dans le sens de cet auteur*. Ce pape agissait de concert avec le plus grand nombre des évêques de France. Les jansénistes, accablés du poids de l'autorité par l'adhésion du corps épiscopal, dirent que ces bulles ne renfermaient qu'un simple règlement de discipline, qui n'exigeait qu'un silence respectueux (qu'ils n'ont cependant point gardé) : ils eurent recours à la distinction du *droit* et du *fait;* mais cette distinction fut formellement proscrite par la bulle de Clément XI *Vineam Domini Sabaoth*, donnée en 1705 ; bulle qui a reçu l'autorité d'un jugement infaillible par l'adhésion de l'Eglise universelle, et particulièrement de l'église gallicane. Les évêques de cette église, non contents d'un formulaire qu'ils avaient déjà fait, en dressèrent un second. En voici les termes : *Je condamne, de cœur et de bouche, la doctrine des cinq propositions contenues dans le livre de Cornélius Jansénius ; laquelle doctrine n'est point de saint Augustin, que Jansénius a mal expliqué*. Cette formule fit une foule de rebelles, et encore plus d'hypocrites, ou plutôt elle servit à faire connaître les uns et les autres. On en exigea la signature de tous ceux qui prétendaient aux ordres et aux bénéfices. (*Voy.* pour la partie historique du jansénisme, l'*Histoire des cinq propositions* par Dumas ; ouvrage où l'exactitude des faits se trouve réunie à un ton de sagesse et de modération assez rare dans ces disputes.) Mais ces sages précautions ne purent ni ramener les obstinés, ni corriger l'indocilité de ces nouveaux sectaires, fruit amer d'un fanatisme dont il est d'autant plus difficile de deviner la vraie cause, que, dans la doctrine de Jansénius, rien ne paraît propre à faire des prosélytes. Un historien philosophe, très-opposé aux jésuites, et qu'on ne peut soupçonner de partialité ni de prévention, après avoir exposé les attraits que pouvait avoir pour les peuples la doctrine de divers hérésiarques, ajoute : « Rien de tout cela ne » se trouve dans les opinions qui partagent aujour- » d'hui la France ; il ne s'agit que de vérités abs- » traites, de subtilités qui passent de bien loin la » portée du vulgaire, et que la plupart de ceux » même qui en disputent n'entendent pas. Loin d'a- » doucir le joug on l'aggrave ; on fait du tribunal de » la pénitence un tribunal de terreur et de ven- » geance ; on paraît ne reconnaître pour vraies pé- » nitences que ces pénitences fabuleuses, du moins » outrées et excessives (c'est un philosophe qui » parle), dont on a fait la peinture dans la *Vie des* » *Pères du désert ;* on ne parle que de rigueur, que » d'austérité, que de renoncement, au même temps » qu'on prouve que toutes ces bonnes œuvres sont » des dons de Dieu aussi gratuits, aussi indépen- » dants des dispositions de l'homme que la pluie » l'est par rapport à la terre ; on ne parle que de » charité, que d'amour de Dieu, au même temps » qu'on le représente comme un maître dur et im- » périeux, qui veut moissonner où il n'a pas semé, » qui punit parce qu'on n'a pas reçu ce qu'il n'a pas » jugé à propos de donner, ce qu'il a refusé, ce » qu'il a même ôté ; et on veut persuader que le » plus grand effort et la perfection de l'amour est » d'aimer celui sur l'amour duquel on ne peut » compter ; on veut que l'homme se reproche avec » amertume de cœur de n'être pas vertueux, lors » même qu'on s'efforce de lui prouver que la vertu » n'est pas plus en son pouvoir que la beauté et la » laideur de son visage, que la grandeur ou la pe- » titesse de sa taille; en un mot, on veut qu'il se » croie coupable, parce que Dieu ne l'a pas tiré de » la masse de perdition où on prétend que tout le » genre humain a été enveloppé par la faute de ce- » lui dont il tire son origine.... Il est visible que ces » opinions n'ont rien par elles-mêmes qui flatte et » qui attire : pourquoi donc les suit-on? pourquoi » tant d'oppositions contre l'autorité qui les con- » damne et les proscrit ? pourquoi cette prédilection » pour ceux qui s'y attachent?.... Est-il possible » que des corps éclairés n'aient pas fait les réflexions » que je viens de proposer? qu'ils se soient laissé » séduire comme des femmes? qu'ils aient vérita- » blement adopté ces sentiments? Quel est donc » leur dessein ? Je crois l'entrevoir ; mais je me don- » nerai bien de garde de m'expliquer à cet égard, » c'est aux puissances qui y sont particulièrement » intéressées à le prévoir et à l'empêcher si elles » peuvent. » *Vie du duc d'Orléans*, par L. M. D. M., tom. 2, pag. 281. « C'est, dit le Dauphin, duc » de Bourgogne, dans un Mémoire écrit de sa main, » et publié par ordre de Louis XIV, c'est une cabale » très-unie et des plus dangereuses qu'il y ait jamais » eues. » *Vie du Dauphin*, tom. 2, pag. 228. Le célèbre Talon, cet avocat général qu'on peut considérer comme le philosophe du barreau, dans un discours adressé aux chambres assemblées le 23 jan-

vier 1687, disait que le jansénisme était « une faction dangereuse, qui n'avait rien oublié pendant » trente ans pour diminuer l'autorité de toutes les » puissances ecclésiastiques et séculières qui ne lui » étaient pas favorables. » Nous finirons cet article par la réflexion d'un auteur moderne (l'abbé Bérault-Bercastel, *Hist. de l'Eglise*, tom. 20), aussi judicieusement présentée que pleine de vérité. « Le » jour marqué pour la pleine effusion des miséri» cordes du Seigneur sur son Eglise n'était pas ar» rivé. La foi du vrai fidèle devait même être mise » à des épreuves toutes nouvelles. Le huguenotisme » n'était pas abattu, que de sa souche si malheu» reusement féconde, il sortit un rejeton nouveau; » faible et rampant d'abord dans la poussière des » écoles et des cloîtres, évitant le grand jour, et » rougissant lui-même de son origine. Mais en vain » s'efforça-t-il d'étendre les ombres du mystère jus» que sur son nom : au premier trait de son tableau, » il n'est personne qui ne le reconnaisse; rejeton du » calvinisme, calvinisme mitigé, ou plutôt mutilé, » ou simplement dégagé de l'impiété sacramentaire : » du reste, il est à peine un point de doctrine en » quoi son patriarche diffère de celui des calvinistes, » si ce n'est que l'oracle de Genève ôte au concile » même l'autorité que la nouvelle branche de la » réforme refuse aux pasteurs qui le composent. » Chacun peut nommer à présent la secte qui, se » donnant pour un fantôme, prend son nom pour » une injure. » (*Voy.* ALEXANDRE VII, CLÉMENT XI, FILLEAU, MONTGERON, PARIS, MARANDÉ, RICHER, Edmond VERGER DE HAURANNE.) Il existe une *Vie de Jansénius*, par Leydecker, Utrecht, 1695, in-8, en latin; on en trouve une autre en tête de l'*Augustinus*.

JANSON (Toussaint de FORBIN de), cardinal, d'une famille illustre de Provence, successivement évêque de Digne, de Marseille et de Beauvais, était né en 1625. Louis XIV, connaissant le talent singulier qu'il avait de manier les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à son crédit le trône de cette république, lui en marqua sa reconnaissance en le nommant au cardinalat. Envoyé à Rome sous Innocent XII et sous Clément XI, il traita avec tant de sagesse les affaires de France, qu'il fut honoré, en 1706, de la charge de grand aumônier. Il mourut à Paris en 1713. C'était un homme spirituel et preste aux reparties vives. Il fut un des plus ardents adversaires de l'*Apologie des casuistes*. Nous avons une *censure* qu'il publia contre elle, étant évêque de Digne.

JANSON (Charles-Henri), prêtre, né à Besançon en 1734. Il administra, avec beaucoup de zèle pendant 23 ans, la cure de Chambornay-lès-Pins; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de résigner ce modeste bénéfice : il se retira à Paris, où on lui confia la direction des Carmélites de Saint-Honoré. Pendant la révolution, il se réfugia en Suisse, dans le canton de Soleure, où il remplit pendant 5 ans les fonctions de son ministère. De retour en France, il se chargea quelque temps de desservir une paroisse demeurée sans pasteur. Son grand âge et ses infirmités l'obligèrent encore d'abandonner son troupeau pour se retirer à Besançon, où il mourut en 1817. On lui doit : l'*Eucharistie selon le dogme et la morale*, Besançon, 1769, 2 vol. in-12; *Instructions familières sur les vérités dogmatiques et morales de la religion*, ibid., 1782, 5 vol. in-12; *La vérité de la religion démontrée par le miracle de la résurrection de Jésus-Christ*, abrégé de l'anglais de Ditton, in-12; *Discours sur l'Eucharistie pour l'octave de la Fête-Dieu*, 2 vol. in-12; *Le panégyrique de sainte Thérèse*, in-8; *Explication succincte des devoirs propres à chaque état de la société naturelle et civile*, Paris, 1787, in-12. L'abbé Janson avait composé un grand nombre d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits.

JANSSENS (Herman), récollet, né à Anvers en 1685, passa par toutes les charges de son ordre, et mourut pieusement à Anvers, 1762. On lui doit : *Prodromus sacer*, Anvers, 1731, in-4. Il y donne des règles pour traduire l'Ecriture sainte, et montrer les défauts des traductions flamandes; *Explanatio rubricarum missalis romani*, etc., Anvers, 1757, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est plus estimé que le précédent.

JANVIER (saint), évêque de Bénévent, était, selon la plus commune opinion, de Naples. Il souffrit le martyre, et eut la tête tranchée vers l'an 305, à un mille de Pouzzoles, durant la persécution de Dioclétien. La translation de ses reliques se fit à Naples vers l'an 400; elles furent transférées ensuite à Bénévent vers l'an 825, enfin déposées dans la cathédrale de Naples le 13 janvier 1497. Il y a une chapelle dite le *Trésor*, dans laquelle on garde le chef de ce saint, avec son sang renfermé dans deux fioles de verre fort anciennes. Le sang est congelé et de couleur noirâtre. Lorsqu'on approche les fioles près de la tête, le sang se liquéfie, et cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Quand on a retiré le sang, et qu'il n'est plus en présence du chef, il redevient solide. On fait cette cérémonie avec beaucoup de pompe le jour de la fête de saint Janvier, le 19 septembre, et le premier dimanche de mai, jour où l'on célèbre la translation de ce saint de Pouzzoles à Naples. Le pape Paul II parle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de saint Janvier, sous le règne d'Alphonse Ier d'Aragon en 1450. Ange Caton, qui florissait en 1474, et d'autres auteurs de ce siècle, en font mention. Les protestants n'ont jamais nié ce phénomène, plusieurs voyageurs de leur communion l'attestent comme témoins oculaires; leurs efforts pour l'expliquer naturellement ont été jusqu'ici parfaitement vains, comme on le prouve dans une Dissertation insérée dans le *Journal historique et littéraire du* 15 novembre 1779. (*Voy.* aussi le journal du 15 juillet 1788, page 421. — 15 mai, 1789, pag. 97.) On peut consulter encore Baronius, *Annal. ad an.* 305, et *Annot, ad Martyr. Rom. ad* 19 *sept.*; Pic de la Mirandole, lib. *De fide*; Benoît XIV, *De canonis*, lib. 4; Melchior Cano, *Defens. miracul. adv. Danhawerum*, et les *Acta Sanctorum*, tom. 1 martii.

JANVIER (dom René-Ambroise), bénédictin, né à Sainte-Suzanne dans le Maine, en 1614, se rendit habile dans la langue hébraïque. Après avoir professé pendant plusieurs années dans son ordre avec réputation, il mourut à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en 1682. On a de lui : une *Edition* des œuvres de Pierre de Celles, Paris, 1671, in-4. La préface de cette édition est du P. Mabillon ; une *Traduction latine* du Commentaire hébreu de David Kimchi sur les Psaumes, 1669, in-4 ; une *élégie en vers hébreux sur la mort de Jérôme Bignon*, 1656, réimprimée à la suite des *Formules de Marculphe*, 1666.

JANVIER (Antide), mécanicien, astronome et horloger ordinaire du roi, né à St.-Claude (Jura), en 1751, montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour la mécanique et les sciences exactes. A peine âgé de 16 ans il s'était initié à tous les procédés des arts mécaniques, et composait déjà sa pendule astronomique où il parvint à rendre sensibles les effets du mouvement annuel du soleil combiné avec la révolution de la terre sur son axe. Plusieurs autres découvertes vinrent successivement ajouter à sa réputation, et lui assignèrent un rang parmi les savants les plus remarquables de l'époque. On cite dans ce genre une machine destinée à représenter le mouvement vrai de la lune; un grand planétaire de 3 pieds de diamètre représentant les inégalités des planètes, leurs excentricités et la rétrogradation des points équinoxiaux ; une machine à marée, indiquant, par le moyen de l'horlogerie, l'heure de la haute et basse mer pour 80 ports des principales contrées de la terre. Après plus de 60 années consacrées à de pénibles travaux, Janvier, qui avait constamment négligé le soin de sa fortune pour l'étude de son art, se vit réduit à finir ses jours à l'Hôtel-Dieu où il mourut au mois de septembre 1835. On a de lui : *Manuel chronométrique*, ou *Précis de ce qui concerne le temps, ses divisions, ses mesures*, 1821, in-12, avec 6 pl.; *Du pouvoir des sciences sur le bonheur des hommes*, 1825, in-8 ; *Précis des calendriers civil et ecclésiastique*, 1834, in-12; *Recueil de machines composées et exécutées par Antide Janvier*, 1827, in-4, 12 pl.; *Des révolutions des corps célestes par le mécanisme des rouages*, 1812, in-4.

JAPHET, fils aîné de Noé, né l'an 2448 du monde, eut sept fils, Gomer, Magog, Madai, Javan, Tubal, Mosoch et Tiras, dont la postérité peupla, suivant quelques savants, une partie de l'Asie et toute l'Europe. C'est de ce fils de Noé que les poëtes ont fait leur Japet, fils du Ciel et de la Terre, et roi des Thessaliens, qui de la nymphe Asie eut Hesper, Atlas, Epiméthée et Prométhée. C'est du moins le sentiment de plusieurs mythologistes, qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui savent que l'Ecriture sainte et les traditions primitives sont les sources où les païens ont continuellement puisé.

JAQUELOT (Isaac), fils d'un ministre protestant de Vassy, naquit en 1647. Il fut donné pour collègue à son père, dès l'âge de 21 ans. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa à Heidelberg, de là à la Haye. Le roi de Prusse s'étant rendu dans cette ville, et l'ayant entendu prêcher, l'appela à Berlin pour être son ministre. Il accompagna ce titre d'une forte pension, dont Jaquelot jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1708. On doit à ce ministre plusieurs ouvrages bien raisonnés, mais qui manquent de méthode et de précision : des *Dissertations sur l'existence de Dieu*, la Haye, 1697, in-4. L'auteur démontre cette vérité par l'histoire universelle, et par la réfutation d'Epicure et de Spinosa. Il y a beaucoup de raison et de littérature dans cette production, mais peu d'ordre : nouv. édit., augmentée de la *Vie de l'auteur, et de quelques lettres par Cabre-Pérau*, Paris, 1744, 3 vol. in-12. Trois ouvrages contre le Dictionnaire de Bayle : il eut avec l'auteur des démêlés fort vifs, qui ne furent terminés que par la mort du lexicographe. Le premier a pour titre : *Conformité de la foi avec la raison*, in-8 ; le second, *Examen de la théologie de Bayle*, in-12 ; et le troisième, *Réponse aux entretiens composés par Bayle*, in-12; des *Dissertations sur le Messie*, la Haye, 1699, in-8. On y trouve de bonnes remarques, mais les citations y sont trop confuses et trop multipliées ; un *Traité de la vérité et de l'inspiration des livres sacrés*, Rotterdam, 1715, in-8, en deux parties : la première est pleine de force ; *Avis sur le tableau du socinianisme*, 1690, in-8. Ce tableau du socinianisme était un ouvrage de Jurieu, et celui-ci suscita une violente persécution contre son censeur; des *Sermons*, Genève, 1721, 2 vol. in-12; on y remarque, comme dans ses autres ouvrages, de l'esprit, de la pénétration, du savoir; mais son extrême vivacité l'empêchait d'y mettre toute la méthode nécessaire ; des *Lettres aux évêques de France*, pour les porter à user de douceur envers les réformés, demande que la conduite des prélats semblait avoir prévenue. On peut voir dans Nicéron la liste complète de ses ouvrages. La vie de Jaquelot par dom Durand a été publiée, Londres, 1785, in-8.

JARD (François), prêtre doctrinaire, né à Bollène, près d'Avignon, en 1675, mort en 1768, a donné avec le P. Débonnaire : *La Religion chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes*, Paris, 1745, 1763, 6 vol. in-12, nouv. édit., ib., 1819, 6 vol. in-12, 12 fr., qui a eu du succès ; ses *Sermons*, ib., 1768, 5 vol. in-12, 5 à 6 fr., ont moins réussi, parce que le style en est froid, et que le fond n'a rien de neuf. C'était un appelant des plus vifs et des plus entêtés.

JARDINS (Marie-Catherine des) naquit à Alençon vers l'an 1640. Après avoir été trois fois mariée, elle vécut en femme galante jusqu'à sa mort, arrivée en 1683 ; ses *OEuvres* en vers et en prose ont été recueillies, 1702-1721, en 12 vol. in-12. On y trouve plusieurs romans : les *Désordres de l'amour*, le *Portrait des faiblesses humaines*, *Cléonice*, *Barmente*, les *Galanteries grenadines*, les *Amours des grands hommes*, *Lysandre*, les *Mémoires du sérail*, les *Nouvelles africaines*, les *Exilés de la cour d'Auguste*, les *Annales galantes* : ba-

gatelles écrites avec vivacité, mais la plupart d'une manière trop libre et parfaitement romanesque. Ses ouvrages poétiques sont encore inférieurs à sa prose. Sa versification est faible et languissante. Elle est appelée quelquefois *madame de Villedieu*, du nom de son premier mari.

JARNAC (Guy CHABOT de) est célèbre par l'avantage qu'il remporta en 1547, dans un duel, sur La Châteigneraye, et qui a donné lieu à ce proverbe : *C'est un coup de Jarnac*, pour signifier un coup imprévu et que l'on ne songeait pas à parer. On trouve le cartel de ces deux combattants dans les *Essais sur Paris*, tome 1. Le détail du combat, est rapporté à l'article CHATEIGNERAYE La. (*Voy.* ce nom). Mais un trait honorable à Jarnac, qui n'y est pas, c'est que le roi Henri II, vaincu par la modestie de ce seigneur, lui dit en l'embrassant : *Vous avez combattu en César, et parlé en Aristote.* Jarnac était gentilhomme de la chambre du roi et maire de Bordeaux. Ronsard a fait son éloge dans une de ses odes.

JAROPOL, duc de Kiovie, ville de l'Ukraine, descendait de Jaroslas Ier, grand-duc de Russie. Boleslas III, roi de Pologne, craignant une invasion de la part des Russes, suivit le conseil d'un sénateur et fit enlever Jaropol dans une partie de chasse. Racheté par ses sujets moyennant une grosse rançon, celui-ci entraîna tous les seigneurs de Russie à conspirer contre Boleslas, vers l'an 1126. Sous prétexte d'amitié, ils envoyèrent une ambassade à ce roi, et l'attirèrent dans un pays où il se trouva tout-à-coup investi de ses ennemis. Le palatin de Cracovie, qui commandait la plus grande partie de la cavalerie de Pologne, s'étant retiré au premier bruit de cette surprise, le roi Boleslas, non moins indigné de cette lâcheté que de la perfidie de ces traîtres, lui envoya une *peau* de lièvre, une *quenouille* avec du lin, et une *corde*. C'était pour lui faire connaître par ces symboles, qu'il s'était rendu semblable à un lièvre par sa fuite ; qu'il devait plutôt manier les armes des femmes que celles des hommes ; et qu'enfin, pour récompense de sa lâcheté, il méritait le dernier supplice, que la corde lui signifiait. Ce palatin, au désespoir de ces reproches, se pendit dans une église aux cordes des cloches : et, depuis ce temps-là, le châtelain de Cracovie a toujours précédé le palatin, soit pour la dignité, soit pour l'autorité.

JARRIGE (Pierre), jésuite, né en 1605 à Tulle en Limousin, assez bon prédicateur pour son temps, quitta son ordre en 1647, et se sauva en Hollande. Les états généraux lui firent une pension. Cet apostat publia peu de temps après un livre exécrable, intitulé : *Les Jésuites sur l'échafaud, pour plusieurs crimes capitaux*, in-12. C'est un des plus sanglants libelles que la vengeance ait infantés. Le P. Ponthelier, confrère de ce misérable, était alors à la Haye auprès d'un ambassadeur. Il se conduisit avec tant d'adresse et de prudence, qu'il engagea Jarrige à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. Retiré chez les jésuites d'Anvers en 1650, il composa une ample rétractation de tout ce qu'il avait avancé dans son ouvrage. Il le traita d'*avorton, que sa mauvaise conscience avait conçu, que la mélancolie avait formé, et que la vengeance avait produit.* Cette rétractation fut imprimée à Anvers, en 1650, in-12 ; on y fit deux réponses pleines d'aigreur et de mauvaises raisons. Jarrige, de retour en France, eut le choix de rentrer dans la compagnie, ou de vivre en prêtre séculier. Il choisit ce dernier parti, et se retira à Tulle, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1660.

JARRY (Nicolas), célèbre écrivain et noteur de la musique du roi, naquit à Paris vers 1620. On lui doit plusieurs manuscrits précieux. Les plus renommés sont les suivants : *Missale solemne*, 1644, in-fol., de 100 feuillets de vélin, écrit en rouge et noir, et sur deux colonnes, avec le chant noté. Chaque page est encadrée d'un filet d'or, et orné de lettres initiales en or et en couleur, vend. 601 fr.; *Heures de Notre-Dame*, 1647, in-8, de 120 feuill. de vélin, avec 7 grandes et superbes miniatures ; vend. 515 fr.; *Petit office de la Vierge, accompagné de plusieurs autres prières*, 1650, in-18, de 159 pag. sur vélin, avec un frontispice, 6 vignettes, et des lettres initiales peintes, vend. 302 fr.; *Preces christianæ, cum parvo officio Beatæ Mariæ virginis*, 1652, in-12, sur vélin, avec un frontispice décoré d'une guirlande de fleurs, et des vignettes ; livre d'une conservation parfaite, vend. 1210 fr.; *Les sept offices de la semaine, avec leurs litanies*, 1653, in-24, sur vélin, décoré d'ornements peints sur le premier et le dernier feuillet, vend. 200 fr. On voit par les prix extraordinaires auxquels ces divers manuscrits ont été portés, combien les curieux les recherchent; *La Guirlande de Julie*, 1641, in-fol., composé de trente feuillets, que le duc de Montausier lui fit exécuter pour Julie-Lucienne Dangennes qu'il épousa quelque temps après. Le frontispice est entouré d'une guirlande qui a donné son nom au recueil. Sur chaque feuillet il y a une fleur détachée de cette guirlande, peinte par le fameux Robert, et au-dessous un madrigal écrit par Jarry, avec une perfection que le burin le plus délicat n'atteindrait pas. Ce volume, unique dans son genre, se trouvait dans la bibliothèque de madame de la Vallière, et a été vendu, en 1784, pour la somme de 14,510 francs. Il est actuellement en Angleterre. Il en existe une copie, mais sans les peintures, 1641, in-8 de 40 feuillets.

JARRY (Laurent JUILHARD du), né vers 1658 à Jarry, village près Saintes, où il mourut en 1730, s'adonna de bonne heure à la chaire et à la poésie. On a de lui des *Sermons*, des *Panégyriques*, et des *Oraisons funèbres*, en 4 vol. in-12, qui, sans être du premier mérite, ont des beautés, entre autres : l'*Oraison funèbre de Fléchier ;* un *Recueil de divers ouvrages de piété*, Paris, 1688, in-12 ; des *Poésies chrétiennes, héroïques et morales*, ibid., 1715, in-12 ; la versification en est faible ; *le Ministère évangélique*, ou *Réflexions sur l'éloquence de la chaire*, ibid., 1726, in-12, pleines de bonnes observations.

JARRY (Pierre-François-Théophile), né à St.-Pierre sur Dive, en 1764, fut nommé curé d'Escots, paroisse voisine du lieu de sa naissance,

au commencement de la révolution. Son refus de prêter le serment à la constitution civile l'obligea bientôt de s'éloigner. Il se retira d'abord à Jersey, d'où il passa en Angleterre. Il se rendit ensuite en Allemagne, où il se lia avec de Cicé, évêque d'Auxerre, qui lui conféra le titre de son grand vicaire. Il séjourna longtemps à Munich, et se servit de son crédit pour se rendre utile à ses compatriotes qui se trouvaient sans ressource. Après le concordat de 1801, il rentra en France; mais il retourna en Westphalie, et n'en revint qu'après la restauration. Il se retira alors chez une de ses parentes à Falaise, où il partagea son temps entre la prière et l'étude. L'évêque de Bayeux, auquel son mérite n'avait pu échapper, lui donna, en 1819, le titre de son vicaire général, mais il n'en jouit pas longtemps; il mourut en 1820. Il a publié un grand nombre d'écrits qui prouvent qu'il avait un talent marqué pour la discussion : *Questions sur le serment décrété par l'assemblée nationale*, 1791, in-8; trois brochures contre l'abbé Fauchet sous le nom de Valmeron : *l'Abbé Fauchet peint par lui-même, et ses crimes*, Jersey, 1791, in-8; *Vie de l'abbé Fauchet*, Paris, 1791, in-8; *Contraste entre un quaker et l'abbé Fauchet*, ibid., 1792, in-8; *Instruction aux catholiques sur les causes de la révolution, et les moyens d'en arrêter les progrès* (datée de Burgos, 1792), in-8. Il écrivit cette brochure pour le prince évêque de Liége; *Discours sur la délivrance de Maëstricht*, 1793, in-8; *l'Oraison funèbre du cardinal de la Rochefoucauld*, Munster, 1800, in-8; *l'Oraison funèbre de la comtesse Antoinette de Kaunitz-Riethberg*, ibid., 1805, in-8; *Dissertation sur l'épiscopat de saint Pierre à Antioche*, Paris, 1807, in-8; ouvrage plein d'érudition, remarquable par la sagesse de la critique, le choix des autorités, la justesse des raisonnements et la solution des difficultés; *Examen d'une dissertation* (de Emery) *sur la mitigation des peines des damnés*, Leipzig, 1810, in-8; *Du rétablissement de l'empire germanique tel qu'il était avant* 1792, *par un tréfoncier de Liége*, Paris, 1814, in-8.

JARS (Gabriel), minéralogiste, né à Lyon en 1732, d'un père intéressé dans les mines du Lyonnais, montra beaucoup de goût pour la métallurgie. Trudaine, qui en fut informé, le fit entrer dans les ponts et chaussées. Il y prit les connaissances propres à l'emploi auquel on le destinait : c'était de perfectionner l'exploitation des mines de France, par l'inspection de celles de l'étranger, et les différentes manières de les exploiter. En 1757 il visita les mines d'Allemagne avec Duhamel, et en 1760 celles du Nord. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1768, et mourut en 1769. Son frère a publié ses observations, sous le titre de *Voyages métallurgiques*, ou *Recherches et observat. sur les mines et forges de fer, faites en Allemagne, Suède, Norwége, Angleterre, etc.*, Paris, 1774-77, 3 vol. in-4, fig., 50 à 60 fr.; ouvrage très-estimé.

JASON, frère d'Onias, grand prêtre des Juifs, acheta d'Antiochus Epiphanes la grande sacrificature, et en dépouilla son frère l'an 175 avant J.-C. Dès qu'il en fut revêtu, il tâcha d'abolir le culte du Seigneur dans Jérusalem; mais à peine eut-il exercé 2 ans le souverain pontificat, que Ménélaüs, de la tribu de Benjamin, le supplanta à son tour, en gagnant Antiochus par une plus grande somme. Jason, forcé de céder, se retira chez les Ammonites. Il s'y tint caché, jusqu'à ce que le bruit de la mort d'Epiphanes s'étant répandu, il sortit de sa retraite, entra à main armée dans Jérusalem, d'où il chassa Ménélaüs, et exerça toutes sortes d'hostilités contre les citoyens. Le bruit de la prétendue mort du roi s'étant dissipé, il fut contraint de sortir de la ville, et erra quelque temps chez les Arabes, d'où il passa en Egypte. Ne s'y croyant point en sûreté, il se retira à Lacédémone, comme dans une ville alliée; mais il y mourut misérablement, et dans un tel abandon, que personne ne voulut prendre soin de sa sépulture.

JASON de Thessalonique logea chez lui l'apôtre saint Paul. Les Juifs de la ville soulevèrent le peuple, et vinrent fondre sur la maison de Jason, dans le dessein d'enlever Paul et Silas. Ne les ayant pas trouvés, ils saisirent Jason et le menèrent aux magistrats, qui le renvoyèrent après en avoir reçu des assurances satisfaisantes. Il paraît, par l'épître aux Romains, que Jason était parent de saint Paul. Les Grecs le font évêque de Tharse en Cilicie, et honorent sa mémoire le 28 avril.

JATRE (Matthieu), religieux du XIIIe siècle, dont on a deux ouvrages considérables en vers grecs, d'une mesure qui est plus propre pour la poésie que pour la musique. L'un roule sur les *offices de l'église de Constantinople*, et l'autre sur *les officiers du palais* de la même ville. Le P. Goar les fit imprimer en grec et en latin, avec des notes, 1648, in-fol.

JAUCOURT (le chevalier Louis de), l'un des entrepreneurs de l'Encyclopédie, né à Paris en 1704, étudia la médecine sous Boërhaave, et prit à Leyde le degré de docteur, quoique résolu, dit-il, de ne tirer de cette démarche d'autre avantage que celui de pouvoir secourir de pauvres malheureux. Le stathouder voulut le fixer à la Haye, en qualité de gentilhomme et de médecin de sa cour; mais les promesses de cour ne pouvaient guère toucher un homme « sans besoins, sans désirs, sans ambition, » sans intrigue, et qui s'était bien promis d'assurer » son repos par l'obscurité de sa vie studieuse. » C'est ainsi que Jaucourt se peint lui-même : sa vie a montré que le portrait est assez ressemblant. Ses études ne se bornèrent pas à la médecine; les antiquités, les mœurs des peuples, la morale, la littérature, furent aussi les objets de son application. On a de lui : *Disquisitio de origine fontium*, in-4; *Dissertation anatomique sur l'allantoïde humaine*, en latin, in-4 et in-8; *Traduction* en latin de l'organe de l'ouïe, par Duverney, in-4; *Vie de Leibnitz*, à la tête de la traduction des Essais de Théodicée. Il travailla à la publication du *Musæum Sebæanum*, avec l'auteur de cet ouvrage (*voy.* SEBA ALBERT), et fut associé aux auteurs

de la *Bibliothèque raisonnée*, depuis le commencement de ce journal jusqu'en 1740; mais ce qui lui a acquis le plus de célébrité, c'est le service qu'il a rendu aux entrepreneurs de l'*Encyclopédie*. Il a fourni lui seul les deux tiers de cette immense compilation : ses articles sont caractérisés par la netteté, la méthode, le style facile et agréable. Parmi les plus remarquables, le meilleur est l'article *Paris*, où il prouve par une allusion bien soutenue, que le caractère des habitants de cette ville est semblable à celui des Athéniens. Son zèle pour ce prétendu dépôt des connaissances humaines ne l'a point entraîné dans le langage amphigourique et souvent antichrétien de la plupart des encyclopédistes; on dit qu'il eut à se plaindre de leur ingratitude : quoi qu'il en soit, le chevalier de Jaucourt eût ajouté à sa gloire s'il s'était rendu plus sévère dans le choix des matériaux, et s'il avait indiqué les sources où il les puisait; ou plutôt il aurait gagné dans l'estime des gens de bien s'il avait isolé ses connaissances, et s'il ne s'était pas associé à des hommes qui, au dire du chef même de cette entreprise, peuvent être traités de *chiffonniers, amassant pêle-mêle les choses bonnes et mauvaises, excellentes et détestables*. Il avait composé un *Lexicon medicum universale;* mais ce manuscrit, prêt à être imprimé en 6 vol. in-fol., à Amsterdam, périt avec le vaisseau qui le portait en Hollande. Il mourut à Compiègne en 1779.

JAUFFRET (Gaspard-Jean-André-Joseph), évêque de Metz, né à La Roque-Brussane, en Provence, le 13 décembre 1759, mort à Paris le 12 mai 1823, s'était déjà acquis de la célébrité comme prédicateur, lorsque la révolution entrava son zèle. S'étant fortement prononcé contre la constitution civile du clergé, il se réfugia à Orléans et en Provence. Après le 9 thermidor, il reprit les fonctions de son ministère, publia, sous le gouvernement du Directoire, un grand nombre d'écrits propres à ranimer la foi des fidèles, et fut pendant quelque temps un des rédacteurs des *Annales religieuses*, qui, à cette époque, étaient le journal des prêtres non assermentés. Nommé, après le concordat, grand vicaire de la Rochelle, puis de Lyon, il devint vicaire général de la grande aumônerie, chapelain des Tuileries, aumônier de Bonaparte et évêque de Metz en 1806. Parvenu à l'épiscopat, il redoubla de zèle et d'activité pour la formation des séminaires et de tous les établissements qui pouvaient être utiles au bien de la religion. Nommé archevêque d'Aix, le 3 janvier 1811, il ne put obtenir de bulles pour ce siége, et l'abandonna en 1814, pour reprendre celui dont il avait jusque-là conservé le titre. Ses principaux ouvrages sont : *du Culte public*, ou *de la nécessité du culte public en général, et de l'excellence du culte catholique en particulier*, 1795, 2 vol. in-8; 3e édition, 1815. Cet ouvrage parut d'abord par extraits, dans les *Annales religieuses; les Consolations*, ou *Recueil choisi de tout ce que la raison et la religion peuvent offrir de consolations aux malheureux*, 1796, 15 vol. in-18. On a extrait de cet ouvrage *les Consolations des divines Écritures*, 3 vol. in-18, et *du Suicide*, 2 vol. in-18; *l'Adorateur en esprit et en vérité*, ou *les Exercices de la vie chrétienne, réglés selon l'esprit de Jésus-Christ et de son Église*, 1800, 3 vol. in-18; *des Services que les femmes peuvent rendre à la religion, ouvrage suivi de la vie des dames françaises les plus illustres en ce genre, dans le* XVIIe *siècle*, 1800, in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion et de la philosophie, à la fin du* XVIIIe *siècle*, Paris, 1803, 2 vol. in-8 (anonyme); *le Paradis de l'âme*, traduit du latin d'Horstius, 2 vol. in-12. Il existe aussi de ce prélat un grand ouvrage sur la religion, tiré à un très-petit nombre d'exemplaires non publiés.

JAUFFRET (Joseph), frère du précédent, maître des requêtes, mort le 9 mars 1836, a laissé de nombreux écrits qui ont rapport aux affaires ecclésiastiques : le *Journal des curés*, fondé en 1808, supprimé en 1811; *Examen des articles organiques*, 1819; *des Missions en France*, 1820; *de la Juridiction épiscopale*, 1821 et 1827; *du Recours au conseil d'État* dans les cas d'abus en matière ecclésiastique, 1825 et 1830; *Mémoires historiques sur les affaires ecclésiastiques de France* dans les premières années du XIXe siècle, 3 vol. in-8, depuis 1801 jusqu'en 1824. Ces *Mémoires* sont intéressants. On a reproché aux ouvrages de Jauffret d'accorder trop à l'autorité temporelle.

JAUFFROY (Étienne), prêtre de la doctrine chrétienne, né en 1698 à Ollioules, diocèse de Toulon, mort en 1760, était plein de vertus et de lumières. On a de lui : des *Statuts synodaux, publiés dans le Synode général tenu à Mende en* 1738, 1739, in-8; *Conférence de Mende*, 1761, in-12.

JAUREGUI Y AGUILAR (Jean de), chevalier de Calatrava, né à Tolède en 1566, cultiva avec succès la poésie et la peinture, et mourut à Madrid en 1650. On a de lui : une traduction de l'*Aminte* du Tasse, Madrid, 1619, in-8, que ses compatriotes ne trouvent pas inférieure à l'original; une traduction de la *Pharsale* de Lucain, publiée longtemps après sa mort, ibid., 1789, 2 vol. in-8. Elle est écrite en octaves, avec une pureté admirable et une fidélité peut-être un peu trop servile; *Orphée*, poëme en 5 chants, ibid., 1789, in-8; c'est l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur comme homme de goût et comme poëte; *Apologia de la pintura*, ibid., 1633, morceau estimé des connaisseurs; quelques *comédies* et morceaux de poésie recueillis avec son *Aminte* sous le titre de *Rimas de don Juan de Jauregui*, Séville, 1618, 2 vol. in-8. Comme peintre il se distingua par la beauté des chairs, l'expression des figures, et l'art avec lequel il savait ménager les ombres et le coloris.

JAVELLO (Chrysostome), savant dominicain italien, enseigna la philosophie et la théologie à Bologne avec beaucoup de succès, et mourut vers 1540. On a de lui : une *Philosophie;* une *Politique;* une *Économie chrétienne;* des *Notes sur Pomponace;* d'autres ouvrages imprimés, Lyon, 1567, 3 vol. in-fol.; 1574, in-8. Toutes ces productions sont très-médiocres.

JAVOGUES (Charles), né à Bellegarde en 1759, était huissier, lorsqu'il se jeta avec fureur dans la révolution. Député à la convention, il y vota la mort de Louis XVI dans les 24 heures. La terreur le précédait dans ses missions ; rapace et cruel, il s'enivrait, pendant ses orgies, en buvant dans les vases sacrés qu'il venait de dérober. Arrêté comme l'un des auteurs de l'insurrection du camp de Grenelle, on le condamna à être fusillé le 9 octobre 1796, et on déroba ainsi au bourreau la tête d'un des brigands les plus infâmes.

JAY Le. (*Voy.* LEJAY.)

JEAN-BAPTISTE, précurseur de JÉSUS-CHRIST, fils de Zacharie et d'Elisabeth, naquit l'an du monde 4004, environ six mois avant la naissance du Sauveur. Un ange l'annonça à Zacharie son père, qui, n'ajoutant pas assez de foi à ses paroles, parce qu'Elisabeth, sa femme, était avancée en âge et stérile, perdit dès le moment l'usage de la voix. Cependant Elisabeth devint enceinte. Lorsque la sainte Vierge alla la visiter, Jean-Baptiste tressaillit dans les entrailles de sa mère. Devenu grand, il se retira dans le désert, et y vécut d'une manière très-austère. Son habillement était fait de poil de chameau, et sa nourriture n'était composée que de miel sauvage et d'une espèce de sauterelles, qui, dans ces provinces, fournissent un aliment aux pauvres. L'an 29 de Jésus-Christ, il commença à prêcher la pénitence le long du Jourdain, et baptisa tous ceux qui vinrent à lui. La sainteté de sa vie fit croire aux Juifs qu'il était le Messie; mais il leur dit « qu'il était la voix de celui qui crie dans le désert. » Jésus-Christ étant allé se faire baptiser, il le montra à tout le monde, en disant « que c'était l'a» gneau de Dieu, la victime par excellence. » Son zèle fut la cause de sa mort. Ayant repris avec force Hérode-Antipas, qui avait épousé Hérodias, femme de son frère, ce prince le fit mettre en prison au château de Macheronte. Quelque temps après, il eut la faiblesse de le sacrifier à la fureur de cette femme, qui sut profiter d'une promesse indiscrète qu'Antipas avait faite à Salomé, fille d'Hérodiade. Saint Jérôme dit qu'Hérodias lui perça la langue avec une aiguille de tête, pour se venger après sa mort de la liberté de ses paroles Les disciples de Jean ayant appris sa decollation, vinrent enlever son corps. L'Evangile ne marque pas où ils l'enterrèrent; mais du temps de Julien l'Apostat, on montrait son tombeau à Samarie. L'historien juif Flave-Josèphe a rendu témoignage à la sainteté de Jean-Baptiste, et attribue à sa mort la défaite de l'armée d'Hérode; témoignage que tous les critiques reconnaissent, si on excepte le seul Blondel, qui paraît en douter sans aucune raison (1). La fête de saint Jean est de la plus haute antiquité dans l'Eglise. Il a été un temps que l'on célébrait trois messes ce jour-là comme à la fête de Noël. Comme saint Jean-Baptiste vécut dans la retraite et dans la mortification, saint Jérôme et saint Augustin l'appellent *Monachorum princeps*, et cette dénomination, qui est juste, suffit pour rendre respectable un genre de vie qui, par son but et ses œuvres, fixe la haine des siècles irréligieux et corrompus Plusieurs églises se disputent l'avantage de garder le chef du saint précurseur. On peut consulter sur ce sujet le *Traité historique* du chef de saint Jean-Baptiste, par Ducange, ou bien *Antiquitates christianæ de cultu sancti Joannis Baptistæ*, par le P. Paclandi. La fête de saint Jean-Baptiste est célébrée le 24 juin.

JEAN L'EVANGÉLISTE (saint), l'un des 12 apôtres, né à Bethsaïde en Galilée, était fils de Zébédée et de Salomé, et frère cadet de saint Jacques le Majeur. Leur emploi était de gagner leur vie à la pêche. Jean n'avait que 25 à 26 ans lorsqu'il fut appelé à l'apostolat par le Sauveur, qui eut toujours pour lui une tendresse particulière; il se désigne lui-même ordinairement sous le nom du *Disciple* que Jésus aimait. Il était vierge, et c'est pour cette raison, dit saint Jérôme, qu'il *fut le bien-aimé* du Sauveur; qu'à la scène il reposa sur son sein, et que Jésus-Christ sur la croix le traita comme un autre lui-même. Le Sauveur lui donna des marques singulières de son amour, en le rendant témoin de la plupart de ses miracles, et surtout de sa gloire au moment de la transfiguration. Ce disciple fut le seul qui l'accompagna jusqu'à la croix, où Jésus-Christ lui laissa en mourant le soin de la sainte Vierge. Après la résurrection du Sauveur, Jean le reconnut le premier, et fut un de ceux qui mangèrent avec lui. Il assista au concile de Jérusalem, où il parut comme une des colonnes de l'Eglise, selon le témoignage de saint Paul. Ce saint apôtre alla prêcher l'Evangile dans l'Asie, pénétra jusque chez les Parthes, auxquels il écrivit sa première *Epître*, qui portait autrefois ce titre. Il fit sa résidence ordinaire à Ephèse, fonda et gouverna plusieurs églises. Dans la persécution de Domitien, vers l'an 95, il fut mené à Rome, et plongé dans l'huile bouillante, sans en recevoir aucune incommodité. Il en sortit plus vigoureux, et fut relégué dans la petite île de Pathmos, où il écrivit son *Apocalypse :* livre mystérieux, et qui, sous diverses figures, annonce la destinée de l'église chrétienne (*voy.* ALCAÇAR); l'obscurité qui enveloppe plusieurs de ces passages n'empêche pas qu'on n'y

(1) *Apud Judæos fuit opinio, justa ultione Numinis deletum Herodis exercitum, propter Joannem, qui Baptista cognominatus est. Hunc enim tetrarcha necavit virum optimum, Judæos excitantem ad virtutum studia, imprimis pietatis ac justitiæ, simulque ad baptismi lavacrum........... Cùmque magni concursus ad eum fierent, plebe talis doctrinæ avida. Herodes veritus ne tanta hominis auctoritas defectionem aliquam pareret, quod viderentur nihil non facturi ex ejus consilio, judicavit satiùs esse, priusquam novi aliquid exoriretur, illum tollere, quam rebus turbatis seram pœnitentiam agere. Itaque vinctum missum in Machæruntem..... illic occidi imperat. Quod factum, secuta est Judæorum existimatio ab irato Deo perditum esse Herodis exercitum.* (Joseph. lib. 18 Ant., c. 7.) Une observation qui prouve évidemment qu'aucun chrétien n'a inséré ce passage, c'est que Josèphe donne une raison toute différente de l'assassinat de saint Jean, que celle qu'on lit dans l'Evangile, et qu'un chrétien n'eût ni ignorée ni dissimulée. Le grand crédit que Jean avait sur le peuple, et le danger de l'entraîner dans quelque émeute, est sans doute le prétexte dont Hérodias se servit pour le perdre, n'ayant garde de dire le véritable motif ; mais l'Evangile n'en parle pas. Ce n'est donc pas là que le passage de Josèphe a été pris.

découvre la lumière et l'onction de l'esprit de Dieu. « Ceux qui ont le goût de la piété, dit Bossuet, trouvent un attrait particulier dans cette » admirable révélation de saint Jean. Malgré les » profondeurs de ce divin livre, on ressent en le » lisant une impression si douce, et tout ensemble » si magnifique de l'esprit de Dieu ; il y paraît des » idées si hautes du mystère de Jésus-Christ, une » si vive reconnaissance du peuple qu'il a racheté » par son sang, de si nobles images de ses victoires » et de son règne, avec des chants si merveilleux » pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi » ravir le ciel et la terre. Toutes les beautés de » l'Ecriture sont ramassées dans ce livre; tout ce » qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus » majestueux dans la loi et dans les prophètes, y » reçoit un nouvel éclat, etc. » Les sectaires de tous les siècles ont fait sur ce livre divin des commentaires fanatiques, parmi lesquels on distingue ceux de Jurieu, de Newton, et *Les sept Ages de l'Eglise*, attribué à un moine convulsionnaire, Paris, 1783, 2 vol. in-12. Nerva, successeur de Domitien, ayant rappelé tous les exilés, saint Jean revint à Ephèse. Ce fut dans cette ville qu'il composa son *Evangile*, à la sollicitation des évêques d'Asie, pour réfuter les erreurs de Cérinte et d'Ebion, qui soutenaient que Jésus-Christ n'était qu'un homme. Nous avons encore de lui trois *Epîtres*, qui sont au nombre des livres canoniques : la première, citée autrefois sous le nom des Parthes; la deuxième adressée à Electe, et la troisième à Caïus. Ce saint apôtre vécut jusqu'à une extrême vieillesse, et, ne pouvant plus faire de longs discours, il ne disait aux fidèles que ces paroles : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres*. Ses disciples, ennuyés d'entendre toujours la même chose, lui en parlèrent, et il leur répondit : *C'est le précepte du Seigneur, et si on le garde, il suffit pour être sauvé*. Enfin il mourut à Ephèse d'une mort paisible, sous le règne de Trajan, la 100e année de Jésus-Christ, âgé d'environ 94 ans. On le surnomme *le Théologien*, à cause de la sublimité de ses connaissances et de ses révélations, et surtout du commencement de son Evangile; car les autres évangélistes ont rapporté les actions de la vie mortelle de J.-C.; mais saint Jean s'élève comme un aigle au-dessus des nues, et va découvrir, jusque dans le sein du Père, le Verbe de Dieu égal au père.

JEAN, surnommé *Marc*, disciple des apôtres, qu'il ne faut pas confondre avec saint Marc l'Evangéliste, était fils d'une femme nommée Marie, qui avait une maison dans Jérusalem, où les fidèles et les apôtres s'assemblaient ordinairement. Jean-Marc s'attacha à saint Paul et à saint Barnabé, et il les accompagna dans le cours de leurs prédications, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à Perges en Pamphylie, où il les quitta pour retourner à Jérusalem. Quelques années après, Paul et Barnabé se disposant à retourner en Asie, Barnabé voulut prendre avec lui Jean-Marc, qui était son parent : mais Paul s'y opposant, ces deux apôtres se séparèrent, et Marc suivit Barnabé dans l'île de Chypre. On ignore ce que fit Jean-Marc depuis ce voyage, jusqu'au temps qu'il se trouva à Rome, en l'an 63, et qu'il rendit de grands services à saint Paul dans sa prison. On ne connaît ni le genre, ni l'année de la mort de ce disciple; mais il y a assez d'apparence qu'il mourut à Ephèse, où son tombeau fut depuis fort célèbre.

JEAN (saint), martyr de Nicomédie au commencement de la persécution de Dioclétien. On croit que c'est lui qui arracha l'édit des empereurs contre les chrétiens, et fut rôti sur un gril le 24 février 303. Eusèbe et Lactance ne nomment pas le chrétien qui fit cette action, ils disent seulement qu'il était d'une qualité distinguée; Usuard et Adon l'appellent *Jean*, et en font mention au 7 septembre, de même que le *Martyrologe romain*. Eusèbe, dans son *Histoire*, l. 8, ch. 5, et Nicéphore, liv. 7, ch. 5, parlent de la constance de sa foi, et des tourments cruels qu'on lui fit souffrir. Quelques hagiographes le nomment *Georges*, et croient que c'est le saint qu'on honore sous ce nom. (*Voy.* GEORGES.) L'action de ce saint martyr, considérée en elle-même, a été censurée par quelques moralistes, qui ne l'ont excusée que par la charité et le zèle pour la foi, qui l'ont provoquée ; mais si on la compare à celle de Mathathias, on trouvera qu'elle n'a pas besoin d'excuse, qu'elle est exactement dans le même genre, et qu'elle lui cède même en vigueur et en éclat. Il y a bien cette différence, que Mathathias agissait au nom et par le vœu d'une nation en corps, ayant ses droits et ses lois, et que les chrétiens de l'empire romain étaient comme des particuliers soumis aux lois générales; mais sous Dioclétien, les chrétiens étaient tellement répandus et multipliés, que leur religion pouvait déjà être considérée comme nationale.

JEAN-CALYBITE (saint) naquit d'une illustre famille de Constantinople. Son père se nommait Eutrope et sa mère Théodore. Ils l'élevèrent de bonne heure à l'étude des sciences. Saint Jean-Calybite quitta secrètement, à l'âge de 12 ans, la maison de son père, et alla se faire religieux dans un monastère des Acémètes. Six ans après, le désir de revoir ses parents le fit retourner à Constantinople. Comme il y revenait, ayant rencontré un pauvre fort mal vêtu, il lui donna ses habits, et se revêtit des haillons dont ce pauvre était couvert. En cet état, il alla se coucher devant la maison de son père, et obtint des domestiques la permission de se faire une cabane sous la porte de la maison pour s'y retirer. Il y vécut ainsi, sans être reconnu de personne, exposé au mépris et au rebut de tout le monde. Cependant le père, touché de la patience avec laquelle ce malheureux supportait sa pauvreté, lui envoyait tous les jours les choses nécessaires à la vie. Enfin saint Jean-Calybite étant sur le point de mourir, se découvrit à son père et à sa mère, en leur disant : *Je suis ce fils que vous avez si longtemps cherché*. Il leur témoigna en même temps sa reconnaissance, et rendit l'esprit un instant après, vers l'an 450. Il fut surnommé *Calybite*, formé d'un mot grec qui signifie *chaumière*, *petite loge*. L'analogie des circonstances de la vie de ce saint et celle de saint Alexis, les a fait confondre,

jusque-là que des auteurs ont dit que ce n'était qu'un même saint connu sous différents noms; cependant les bollandistes ont tâché de prouver que c'étaient deux saints différents, *Acta sanctorum*, tom. 4, julii, et *Comm. ad januar. græcum metricum*, tom. 6, et *Biblioth. orient.*, tom. 1.

JEAN CHRYSOSTOME (saint), né à Antioche vers 344, d'une des premières familles de la ville, y ajouta un nouveau lustre par ses vertus et son éloquence, qui le fit surnommer *Chrysostome*, c'est-à-dire *bouche d'or*. Après avoir fait ses études avec succès, il voulut suivre le barreau; mais la grâce ayant parlé à son cœur, il quitta toutes les espérances que le monde lui donnait, pour s'enfoncer dans un désert. Il choisit pour le lieu de sa retraite les montagnes voisines d'Antioche. Se trouvant encore trop près du monde, il s'enferma dans une grotte, où il passa deux ans dans les travaux de l'étude et les exercices de la pénitence. Ses maladies l'ayant obligé de revenir à Antioche, Mélèce l'ordonna diacre, et Flavien son successeur l'éleva au sacerdoce en 386. C'est alors qu'il fut chargé du soin de prêcher la parole de Dieu : fonction qu'il remplit avec d'autant plus de fruit, qu'à une éloquence touchante et persuasive, il joignait des mœurs célestes. Ce fut lui qui composa le discours que Flavien adressa à l'empereur Théodose le Grand, pour obtenir le pardon des habitants d'Antioche. Ses vertus le firent placer sur le siége de Constantinople après la mort de Nectaire, en 398. Son premier soin fut de réformer le clergé. Il déracina l'abus qui s'était introduit parmi les ecclésiastiques de vivre avec des vierges qu'ils traitaient de sœurs adoptives, ou sœurs agapètes, c'est-à dire charitables. Ce bon pasteur donna l'exemple en tout à son troupeau. Il chassa les loups de la bergerie; il se réduisit à une vie pauvre; il fonda plusieurs hôpitaux; il envoya des prêtres chez les Scythes, pour travailler à leur conversion. La véhémence avec laquelle il parlait contre l'orgueil, le luxe et la violence des grands; son zèle pour la réformation du clergé et pour la conversion des hérétiques, lui attirèrent une foule d'ennemis : Eutrope, favori de l'empereur Arcadius; le tyran Gaïnas, à qui il refusa une église pour les ariens; les sectateurs d'Arius, qu'il fit bannir de Constantinople. Ces hommes pervers se réunirent tous contre le saint archevêque, qui eut encore un autre adversaire dans la personne de Théophile, patriarche d'Alexandrie, prélat estimable à bien des égards, mais qu'un zèle outré contre les origénistes animait contre Chrysostome, s'imaginant qu'il les favorisait. Théophile avait chassé du désert de Nitrie quatre abbés, et saint Isidore d'Alexandrie pour cause d'origénisme; saint Jean les avait admis à la communion, après avoir examiné leur apologie, et exigé d'eux la condamnation expresse des erreurs qu'on leur imputait. Théophile en fut vivement piqué. L'occasion de se venger se présenta bientôt. Chrysostome crut que son ministère l'obligeait de s'élever contre les injustices de l'impératrice Eudoxie et de son parti : il en parla indirectement dans un *sermon* sur le luxe des femmes. Ses ennemis ne manquèrent pas d'envenimer ses paroles auprès de l'impératrice, qui dès lors conçut une haine mortelle contre le saint prélat. Il suffit d'être haï des princes pour l'être bientôt des courtisans. Quelques-uns de ceux-ci inventèrent des crimes, présentèrent des mémoires; Eudoxie les appuya : elle fit tenir, en 403, le fameux conciliabule du Chêne; ainsi appelé parce qu'il eut lieu dans l'église d'un quartier de la ville de Calcédoine, auquel un grand chêne avait donné son nom. L'archevêque y fut condamné par Théophile d'Alexandrie, qui s'était rendu à Constantinople avec un grand nombre d'évêques d'Egypte, qui lui étaient entièrement dévoués. L'empereur lui donna ordre de sortir de Constantinople; l'archevêque déclara qu'il n'abandonnerait point l'église confiée à ses soins par la Providence, à moins qu'on ne l'y forçât. On eut effectivement recours aux voies de fait; et comme le peuple était toujours attaché à son pasteur, on envoya le samedi saint une troupe de soldats pour le chasser de l'église; ils s'y portèrent à de si grands excès, que les lieux saints en furent ensanglantés. Le saint prélat, après sa condamnation, écrivit au pape Innocent Ier, pour le prier de déclarer nulles toutes les procédures faites contre lui, puisqu'on y avait violé toutes les règles de la justice. Théophile, de son côté, envoya au pape les actes du conciliabule du Chêne. A la seule inspection de ces actes, Innocent découvrit qu'ils étaient l'ouvrage de la cabale, et manda à Théophile de venir à un concile, où l'on jugerait l'affaire conformément aux canons de Nicée; mais l'empereur et Eudoxie trouvèrent le moyen d'en éluder la tenue. Le saint archevêque était encore à Constantinople. Il fut chassé de son siége, et l'empereur lui envoya l'ordre de partir pour le lieu de son exil : mais il ne dura pas longtemps. La nuit qui suivit son départ, il arriva un tremblement de terre si violent, que le palais en fut ébranlé. Eudoxie, effrayée, pria l'empereur de rappeler l'archevêque. Jean Chrysostome revint donc dans son église. Il y fut reçu aux acclamations de tout le peuple, et reprit les fonctions de son ministère, malgré la sentence du conciliabule. A peine avait-il été huit mois en repos depuis son retour, qu'on dressa à Constantinople une statue en l'honneur de l'impératrice. Elle fut élevée dans la place, entre le palais où se tenait le sénat et l'église de Sainte-Sophie. A la dédicace de cette statue, le préfet de la ville, manichéen et demi-païen, excita le peuple à des réjouissances extraordinaires, mêlées de superstition. Il y eut des danses, des farceurs qui s'attiraient de grands applaudissements, et des cris, dont le service divin était troublé. Le pontife ne put souffrir ces désordres, il en parla avec sa liberté ordinaire, et blâma, non-seulement ceux qui les faisaient, mais ceux qui les commandaient. Eudoxie, offensée, résolut d'assembler un nouveau concile contre lui; plusieurs évêques, gagnés par les libéralités de la cour, furent ses accusateurs. Arcadius, connaissant la sainteté du prélat, dit à l'un d'eux, que cette affaire lui donnait de grandes inquiétudes. L'évêque, dévoué à Eudoxie, lui répondit : *Seigneur*, *nous prenons sur notre*

tête la déposition de Jean. Le saint fut condamné, chassé de l'église le lundi 10 juin 404, et envoyé en Bithynie. Son exil fut suivi d'une horrible persécution contre tous ceux qui défendaient son innocence. On imagina différents prétextes pour verser le sang, comme on avait fait sous les empereurs païens. Saint Jean Chrysostome souffrit beaucoup dans son exil; toute sa consolation fut dans les lettres que lui écrivaient le pape Innocent Ier, et les plus grands évêques d'Occident, qui prenaient part à son infortune. L'empereur Honorius écrivit inutilement en sa faveur à son frère Arcadius. Enfin, après une longue détention à Cucuse, lieu désert et dénué de toutes les choses nécessaires à la vie, on le transféra à Arabysse en Arménie. Comme on le menait à Pythionte sur le Pont-Euxin, il fut si maltraité des soldats qui le conduisaient, qu'il mourut en chemin, à Comane, en 407, après neuf ans et demi d'épiscopat, et plus de trois années d'exil. Saint Jean Chrysostome a été une des plus grandes lumières de l'Orient. Ses principaux ouvrages sont: un *Traité du sacerdoce*, qu'il composa dans sa solitude, *Traduit par Ant. L. Maistre*, Paris, 1650 et 1699, in-12. L'excellence du sacerdoce chrétien, la sublimité de ses fonctions, la sainteté requise en ceux qui les exercent, la dignité de l'épiscopat, la grandeur et la multiplicité des devoirs qu'il impose, le zèle, la prudence, la capacité, enfin toutes les qualités qu'il exige de ceux qui y sont élevés, tels sont les objets qui occupent saint Chrysostome dans cet ouvrage, qui est d'autant meilleur, que l'auteur donna, durant tout le cours de sa vie, la leçon et l'exemple. *Traité de la Providence, trad. par Hermant*, où il montre que Dieu gouverne tout par sa prudence; que les afflictions entrent dans l'économie de sa miséricorde, à l'égard des élus, et que les plus rudes épreuves sont des moyens de salut, pourvu que l'on en fasse un bon usage; un *Traité de la divinité de Jésus-Christ.* Il la prouve par les merveilles que sa grâce opère; des *Homélies sur l'Écriture sainte, trad. par l'abbé Bellegarde.*, ibid., 1702, 2 vol. in-8. Saint Jean Chrysostome l'avait étudiée depuis son enfance jusqu'aux derniers jours de son épiscopat. Un grand nombre d'autres *Homélies* sur différents sujets. On peut regarder cet illustre Père comme le Cicéron de l'église grecque. Son éloquence ressemble beaucoup à celle de ce prince des orateurs latins. C'est la même facilité, la même clarté, la même abondance, la même richesse d'expressions, la même hardiesse dans les figures, la même force dans les raisonnements, la même élévation dans les pensées. Tout porte l'empreinte, chez l'un et chez l'autre, de ce génie heureux né pour convaincre l'esprit et toucher le cœur. Quelque grand que soit saint Augustin, on n'a pas assez loué saint Chrysostome en le comparant à lui, du moins pour l'éloquence de la chaire. Celle du Père latin est défigurée quelquefois par les pointes et les jeux de mots, les antithèses, qui faisaient le goût dominant de son pays et de son siècle. Celle du Père grec aurait pu être entendue à Athènes et à Rome, dans les plus beaux jours de ces deux républiques. « Il » n'y eut peut-être jamais, dit un critique, d'orateur plus accompli que saint Chrysostome. Quelle » clarté! rien chez lui n'embarrasse le lecteur : on le » comprend sans peine et sans étude. Qu'on cesse » de nous vanter l'harmonie des périodes d'Isocrate. » Elle n'est, cette harmonie, qu'un assemblage » puéril de mots artistement compassés lorsqu'on » la compare à la douceur incomparable qui résulte, » dans saint Chrysostome, d'une expression aussi » heureuse qu'aisée et naturelle. Qui connut jamais » comme lui cette délicatesse et cet atticisme qui » caractérisent plus ou moins les célèbres écrivains » de la Grèce? Quelle beauté et quelle élégance dans » les tours! Quelle fécondité dans le choix des mots, » qui coulent comme d'une source intarissable! Est-» il obligé de traiter plusieurs fois le même sujet? » jamais il ne se copie, il est toujours original. La » vivacité de son imagination lui fournit une multi-» tude d'images et de fleurs dont il embellit chaque » période. Rien de tiré dans ses métaphores et ses » comparaisons; elles sortent du fond même du » sujet, et ne servent qu'à donner plus de force au » discours, et à l'imprimer plus avant dans l'esprit. » Habile dans la connaissance des ressorts qui font » mouvoir les passions, il les excite à son gré et » selon la nature de la matière qu'il traite. Son » style, toujours approprié au sujet, est, quand il » le faut, simple, fleuri, sublime, tempéré. Ses » discours ne sont pas également châtiés. Mais ceci » venait bien moins du défaut de préparation, que » des langueurs de la maladie, de l'embarras des » affaires, et de ces inégalités qu'éprouvent quel-» quefois les plus beaux génies. Aux talents qui » font le grand orateur, il joignait la profondeur du » plus habile dialecticien. De là cette supériorité » avec laquelle il résout les difficultés les plus cap-» tieuses, et pousse l'erreur jusque dans ses derniers » retranchements, supériorité qui éclate surtout » dans les ouvrages polémiques que ce Père com-» posa contre les juifs, les anoméens et quelques » autres hérétiques. On ne peut pas plus lui com-» parer les plus célèbres philosophes de l'antiquité. » Il l'emporte autant sur eux, que la morale évan-» gélique l'emporte sur celle qui part de l'esprit » humain. » De toutes les éditions des ouvrages de saint Jean-Chrysostome, les plus exactes et les plus complètes sont celles de *H. Savile*, Etonæ, 1612, 8 vol. in-fol., texte grec; quoique assez belle, à très-bas prix; du P. Fronton du Duc, Paris, 1614-33, 12 vol. in-fol. qui se relient en 11; cette édition grecque et latine n'est pas chère; ce même Fronton avait donné dès 1613 sa version latine de S. Chrysostome en 6 vol. in-fol.; de D. Bern. de Montfaucon, gr. et lat., Paris, 1718-38, 13 v. in-fol.; quoi qu'ayant été tirée à grand nombre, elle est devenue peu commune et conserve beaucoup de valeur, 300 à 350 fr., et plus, en gr. papier. Cette dernière édition est enrichie de la *Vie* du saint docteur, de préfaces intéressantes, de notes, de variantes; quelques critiques ont trouvé cependant qu'elle n'était pas assez exacte, ni dans un ordre commode pour les lecteurs. Dom Montfaucon a adopté la traduction latine du P. Fronton du Duc,

et n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avaient point été par ce jésuite. On désirerait que ce qui est de lui fût d'un style plus élégant, et approchât davantage de la beauté originale ; on recherche peu celle de Venise, 1755, 13 vol. in fol. La dernière édition des œuvres complètes de ce Père (*texte grec et latin*) est celle de Paris, Gaume frères, 1837 et ann. suiv., 13 vol. gr. in-8, prix 312 fr. Destinée à reproduire exactement le travail des bénédictins, sauf quelques améliorations, fruit de recherches ultérieures, cette édition, le plus magnifique monument qui ait jamais été élevé à la mémoire du premier des orateurs sacrés, se recommande par toutes les qualités propres à lui assurer un succès incontesté. Plusieurs ouvrages du célèbre évêque de Constantinople ont été traduits en français. La collection des anciennes traductions forme 26 vol. in-8 et 3 in-12; elle n'a qu'une valeur ordinaire. On recherche principalement les Homélies, etc., traduites par Auger, Paris, 1785, 4 vol. in-8, ou Lyon, 1828, 4 vol. in-8, 16 fr.; les lettres, traduites par Duranty de Bonrecueil, Paris, 1732, 2 vol. in-8; par Garin, 1827, à la suite de celles de saint Basile le Grand et de saint Grégoire de Nazianze. Plusieurs opuscules de saint Chrysostome, traduits récemment en français, font partie de *Opuscules des Pères* dans la Bibliothèque des dames chrétiennes. L'abbé Guillon a fait paraître, il y a quelques années, une nouvelle et excellente traduction des ouvrages de cet illustre saint; elle fait partie de sa Bibliothèque choisie des Pères de l'église grecque et latine, et comprend 10 vol. de l'ouvrage; le savant traducteur l'a fait précéder d'une vie de ce grand évêque et d'un jugement sur ses écrits. Aux vies de saint Chrysostome, écrites par Pallade et par Montfaucon, on peut ajouter celle qu'Erasme a écrite en latin, celle que Ménard a donnée en français, Paris, 1665, 2 vol. in-8, et celle que Godefroi Hermant a publiée, Paris, 1664, in-4; mais on estime surtout celle que Tillemont a insérée dans le 11e volume de ses mémoires.

JEAN LE NAIN (saint), abbé et solitaire, ainsi nommé à cause de la petitesse de sa taille, se consacra dans la solitude de Sceté au travail, au jeûne, à la prière et aux exercices de piété. Un frère lui demandant à quoi servaient les veilles et les jeûnes : « Elles servent, répondit-il, à abattre et humilier » l'âme ; afin que Dieu, la voyant abattue et humi- » liée, en ait compassion et la secoure. » Saint Jean le Nain avait aussi coutume de dire que la « sûreté du moine est de garder sa cellule, de veiller » sur soi, et d'avoir toujours Dieu présent à l'esprit. » Il mourut vers le commencement du ve siècle.

JEAN LE SILENCIEUX (saint), ainsi nommé à cause de son amour pour la retraite et pour le silence, naquit à Nicopolis, ville d'Arménie, en 454, d'une famille illustre. Quand il fut maître de son bien, il bâtit un monastère, où il se retira avec dix autres personnes. L'archevêque de Sébaste l'ordonna ensuite évêque de Coloni. Cette dignité n'apporta aucun changement à sa façon de vivre. Il continua toujours de pratiquer la vie monastique. Neuf ans après, il quitta secrètement son évêché, et se retira dans le monastère de Saint-Sabas, dont il devint économe. Il mourut vers 558, âgé de 104 ans.

JEAN CLIMAQUE (saint), surnommé aussi *le Scolastique* et le *Sinaïte*, naquit dans la Palestine vers 523. A l'âge de seize ans, il se retira dans la solitude, et, malgré sa résistance, il fut élu abbé du mont Sinaï vers l'an 580. Dans cette place, il fit paraître tant de piété et de sagesse, qu'il fut aimé et admiré de tous les religieux : mais il retourna dans sa cellule l'an 584, quelque instance qu'on fit pour le retenir. Il mourut l'an 605, âgé de 80 ans. Nous avons de lui un livre intitulé : *Climax*, ou *Echelle des vertus*, titre qui lui fit donner le nom de *Climaque*. Il le composa pour la perfection des solitaires, et il peut servir à celle des gens du monde. Cet ouvrage, plein d'excellents principes de piété, renferme quelques histoires édifiantes qui donnent de la force à ses principes. L'échelle est composée de 30 degrés dont chacun comprend une vertu. Ambroise le Camaldule, l'abbé Jacques de Billi et le P. Rader l'ont traduit de grec en latin. Nous en avons une version en français, avec la *Vie* du saint, par Arnaud d'Andilli, in-12. La meilleure édition de l'original est celle de Paris en 1633, in-fol., 12 à 15 fr., avec la traduction latine de Rader.

JEAN (saint), dit l'*Aumônier*, à cause de ses charités extraordinaires, était de l'île de Chypre, dont son père avait été gouverneur. Il fut élevé l'an 610 sur le siége patriarcal d'Alexandrie, après Théodore. Sa tendresse compatissante pour les misérables éclata surtout dans la famine qui désola son peuple en 615, et dans la mortalité qui la suivit. L'invasion des Perses en Egypte le fit résoudre à quitter sa ville épiscopale pour se retirer en Chypre. Il mourut à Limisso, que l'on appelait alors Amathonte, lieu de sa naissance, l'an 616, à 57 ans. Son testament fut aussi édifiant que court; le voici : « Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous » avez exaucé ma prière, et qu'il ne me reste qu'un » tiers de sou, quoiqu'à mon ordination j'aie trouvé » dans la maison épiscopale d'Alexandrie environ » 4000 livres d'or, outre les sommes innombrables » que j'ai reçues des amis de J.-C. C'est pourquoi » j'ordonne que ce peu qui reste soit donné à vos » serviteurs. » Ce testament nous fait voir quelles étaient les richesses de l'église d'Alexandrie, et rend plus vraisemblable ce qu'on dit des aumônes immenses du patriarche Jean. L'ordre dit de *Saint-Jean de Jérusalem* tire son nom de ce saint.

JEAN DAMASCÈNE (saint), ou *de Damas*, savant prêtre, fut instruit dans les sciences par un religieux italien, nommé *Côme*, qui avait été fait prisonnier par les Sarrasins. Le calife le prit pour son premier ministre, mais il quitta cet emploi, et se retira au monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem, y pratiqua toutes sortes de vertus, y mourut vers l'an 760, et selon quelques-uns l'an 780 à 84 ans. Nous avons de lui : *Orthodoxæ fidei, lib.* IV, Veronæ, 1531, in-4, 8 fr.; Moscou, 1744, in-4, dans lesquels il a renfermé toute la théologie, d'une manière scolastique et méthodique; ce qui lui a donné chez les Grecs le même rang que Pierre Lombard et saint Thomas parmi nous. On y

voit qu'il croyait que le Saint-Esprit procédait du Père seulement, et non du Fils; article sur lequel l'Eglise n'avait pas encore définitivement prononcé. Plusieurs *Traités théologiques;* des *Hymnes;* une *Dialectique* et une *Physique; Dispute entre un chrétien et un sarrasin.* On lui attribue, mais sans fondement, *Liber Barlaam et Josaphat, Indiæ regis*, sans date ni lieu d'impression, mais imprimé vers 1470, in-fol., rare; il y en a plusieurs traductions françaises, anciennes et peu recherchées. Sa critique n'était pas assez forte ni assez éclairée pour l'empêcher d'adopter quelquefois de pieuses fables, telles que la délivrance de Trajan par les prières du pape saint Grégoire le Grand, et que Jean de Jérusalem, qui vécut dans le Xe siècle, ôta prudemment des ouvrages de Jean Damascène. Quelques critiques protestants disent que ce Père n'a pas fait scrupule d'employer le mensonge pour défendre la vérité. C'est une calomnie. On ne doit point taxer de mensonge un écrivain qui est quelquefois mal servi par sa mémoire, ou qui cite de bonne foi des faits apocryphes, mais communément reçus comme vrais; il peut pécher par défaut d'exactitude sans manquer pour cela de sincérité. On comprend que c'est la défense des saintes images qui attira à saint Damascène ces politesses de la part des protestants : cependant les plus distingués parmi eux ont rendu justice à l'érudition, à la science de la théologie, à la netteté et à la précision qui se font remarquer dans les ouvrages de ce Père. Le reproche de pélagianisme que lui fait Basnage ne montre que la mauvaise humeur ou le peu de réflexion de ce caustique censeur. La meilleure édition de ses ouvrages est celle du P. Le Quien, gr. et lat., Paris, 1712, 2 vol. in-fol., 36 à 48 fr., et plus, en gr. pap.

JEAN (saint), archidiacre de Capoue, né d'une famille noble de cette ville, se distingua par sa piété et ses mœurs exemplaires. Les moines du Mont-Cassin, réfugiés à Teano, parce que leur monastère avait été brûlé par les Sarrasins, élurent Jean pour leur abbé. Il prit l'habit monastique, (car c'était l'usage que quand on prenait un séculier pour abbé, il commençait par se faire moine), et fut béni par le pape Jean X. Il attira ses moines de Teano dans la ville de Capoue, où il leur bâtit un vaste monastère, acheva aussi de rebâtir celui du Mont-Cassin, et y mourut l'an 934. On a de lui une *Chronique* des dévastations et des malheurs qu'a soufferts le Mont-Cassin, et des prodiges qui y ont été opérés. On le croit aussi auteur d'un *Chronique* des derniers comtes de Capoue, publiée par Camille Péregrin, dans son Histoire des princes de la Lombardie.

JEAN de *Bergame* (saint) fut placé sur le siége épiscopal de cette ville vers l'an 656, pour sa science et sa vertu consommées, et l'occupa très-fructueusement l'espace de 27 ans. Les ariens déchiraient alors l'Eglise : il s'éleva avec force contre eux, et en toucha un grand nombre qui, de persécuteurs, devinrent partisans de la vérité. Mais il fut la victime de son zèle : les chefs des ariens, furieux et jaloux de voir diminuer leur nombre, firent assassiner ce saint homme en 683.

JEAN DE MATERA (saint), né à Matera dans la Pouille, vers 1050, de parents illustres, s'illustra lui-même par ses prédications et par ses miracles. Il institua sur le mont Gargan, vers 1118, un ordre particulier, qui ne subsiste plus, et qu'on a appelé l'*ordre de Pulsano*. Il mourut le 20 juin 1139, et fut canonisé par la voix du peuple.

JEAN (saint). (*Voy.* MATHIA CAPISTRAN.)

JEAN DE MEDA (saint), né à Meda, auprès de Côme, en Italie, devint supérieur de l'ordre des *Humiliés*, qui n'était composé alors que de laïques, et y introduisit des ecclésiastiques et des prêtres. Il mourut saintement en 1159. L'ordre des *Humiliés* ne subsiste plus.

JEAN COLOMBINI (saint), noble Siennois, instituteur de la congrégation des *Jésuates*. Ce nom leur fut donné parce qu'ils avaient toujours à la bouche le nom de *Jésus*. Cet ordre, approuvé par Urbain V en 1367, fut supprimé par Clément IX en 1668. Le saint instituteur mourut en 1367. Son ordre s'appelait aussi les *Jésuates de saint Jérôme*, parce qu'il avait recommandé à ses disciples une dévotion particulière à ce saint. La *Vie* de ce saint a été écrite par le pieux Morrigia, général des Jésuates, mort l'an 1604.

JEAN DE DIEU (saint) naquit en 1495 à Montemajor-el-Novo, petite ville de Portugal, d'une famille si pauvre, qu'il fut obligé de servir de domestique pour pourvoir à sa subsistance. Un sermon du bienheureux Jean d'Avila (*voy.* ce nom) le toucha tellement, qu'il résolut de consacrer le reste de sa vie au service de Dieu et des malades. Le zèle du saint homme suppléa à tout, et vainquit tous les obstacles qu'on lui opposa. Il acheta une maison à Grenade; et du sein de la pauvreté on vit sortir cette magnifique maison d'hospitalité, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui a servi de modèle à toutes les autres. C'est là que Jean jeta les premiers fondements de son institut, approuvé par le pape Pie V en 1572, et répandu depuis dans toute l'Europe. Le saint homme mourut en 1550, à 55 ans. Il n'avait point laissé d'autre règle à ses disciples que son exemple : ce fut Pie V qui leur donna celle de saint Augustin. Ce saint pontife y ajouta quelques autres règlements, pour donner de la stabilité à cette congrégation, appelée l'*ordre de la Charité :* congrégation qui secourt l'humanité, et déploie plus de bienfaisance réelle dans une seule ville, que la secte des philosophes dans le monde entier, quoique ceux-ci aient toujours ce mot à la bouche. « Cet ordre, dit un auteur judicieux, » semble avoir été institué exprès à la naissance du » protestantisme, pour démontrer contre les réformateurs l'utilité et la nécessité des vœux monastiques. Des hommes à gage rendraient-ils des services aussi purs que les *Frères de la Charité?* Et » sans le vœu par lequel ils s'y engagent, auraient-ils le courage d'y employer toute leur vie? La prétendue réforme, avec ses belles idées de perfection, a-t-elle trouvé un moyen de suppléer aux » bonnes œuvres pratiquées par les religieux hospitaliers. »

JEAN D'YEPEZ, plus connu sous le nom de

Jean de la Croix (saint), né à Ontiveros, bourg de la Vieille-Castille, prit l'habit de carme au couvent de Medina-del-Campo, et lia une étroite amitié avec sainte Thérèse. Il vint avec elle à Valladolid, où il quitta l'habit qu'il portait pour prendre celui de carme déchaussé. Après avoir travaillé à la réforme de plusieurs couvents, il fut envoyé à Avila, pour être confesseur des carmélites, et pour les porter à se réformer. Les religieux de cet ordre le firent enlever et mener à Tolède, où ils le renfermèrent dans un cachot. Il y demeura 9 mois, et en fut enfin tiré par le crédit de sainte Thérèse : mais les supérieurs de la réforme, qui voulaient qu'on abandonnât la conduite des carmélites, lui suscitèrent de nouvelles affaires. Il mourut dans le couvent d'Ubeda, en 1591, âgé de 49 ans. Il a été béatifié en 1675 sous Clément X, et mis au rang des saints en 1726 sous Clément XIII. Il a laissé des livres de spiritualité écrits en espagnol, et traduits en italien et en latin, intitulés : *La Montée du Mont-Carmel ; La Nuit obscure de l'âme; La Flamme vive de l'amour ; Le Cantique du divin amour.* Ces ouvrages sont écrits d'un style obscur, et, pour ainsi dire, mystérieux. On y trouve les principes d'une mysticité incompréhensible à beaucoup de personnes « L'auteur, dit un judicieux théologien, explique » les opérations du Saint-Esprit dans les impres» sions surnaturelles, et tous les degrés de l'union » divine dans la prière. On ne peut décrire les » communications secrètes d'une âme dans cet état, » et il n'y a que ceux qui les ont éprouvées qui » soient capables de s'en former une idée. C'est pour » ces personnes que le saint a écrit les ouvrages » dont nous parlons. Ils leur seront sans doute » utiles; mais ils pourraient devenir nuisibles à ceux » qui ne sont point dans le même cas, et qui sont » facilement les dupes de leur imagination : ils le de» viendraient surtout aux enthousiastes qui abusent » de ce qu'ils n'entendent point pour étayer leurs » illusions. » Le P. Berthier, dans ses *Réflexions spirituelles*, a consacré onze Lettres à l'explication des *œuvres* de saint Jean de la Croix ; il prétend y trouver trois choses : « une logique des plus pré» cises ; un esprit éclairé des lumières divines ; un » don d'instruction qui ne se dément nulle part. » Nous venons de voir que tout le monde n'en porte pas un jugement si favorable. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la science des voies intérieures est la plus difficile, la plus profonde de toutes, et la plus admirable, comme dit le prophète ; qu'il est difficile de la réduire en règle ; et quand on y parviendrait, ôterait-on à Dieu la puissance des exceptions? *Mirabilis facta est scientia tua ex me, confortata est, et non potero ad eam.* (*Voy.* Armelle, Catherine de Sienne, Fénélon, Guyon, Rusbrock, Taulère, etc.) Le P. Maillard, jésuite, a traduit en francais les *Œuvres* de saint Jean de la Croix, Paris, 1694, après y avoir fait divers retranchements. Le P. Honoré de Sainte-Marie et le P. Dosithée de Saint-Alexis, religieux du même ordre, ont donné la *Vie* de ce saint. Celle du P. Dosithée a été imprimée à Paris, 1727, 2 vol. in-4. Collet a écrit aussi la *Vie* de ce saint, Paris, 1769, in-12.

JEAN DE CHELM, ainsi appelé parce qu'il était évêque de Chelm en Pologne. Il remplissait, dit-on, ce siége au commencement du xve siècle. L'austérité de sa vie s'était répandue sur son caractère, et la sévérité de son zèle approchait beaucoup de l'amertume. C'est pour cette raison qu'on lui attribue un traité singulier et peu commun, imprimé à Landshut en Bavière, 1524, in-fol., sous ce titre : *Onus Ecclesiæ, seu Excerpta varia ex diversis auctoribus, potissimumque Scriptura de afflictione, statu perverso, et necessitate reformationis Ecclesiæ.* C'est une déclamation contre les abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise, et une espèce de satire contre les mœurs des ecclésiastiques ; elle est recherchée par les curieux. Ce livre ayant paru, Cologne, 1531, in-fol., et en 1620, in-4, sous un titre un peu différent quoique essentiellement le même, quelques bibliographes en ont fait deux ouvrages distingués, dont ils ont attribué l'un à Jean de Chiemsée en Bavière. L'édition de 1524 étant de Landshut, il est assez vraisemblable que c'est ce dernier *Jean* qui en est l'auteur On peut même soupçonner que Jean de Chelm n'est qu'un personnage imaginé, d'après le nom de Jean de Chiemsée, mal lu et mal interprété. Quoi qu'il en soit, ce livre, qui a paru aussi sous le titre abrégé *De corrupto statu Ecclesiæ*, est peu de chose : beaucoup de zèle et d'érudition, mais peu de goût et de discernement. Il se serait peut-être perdu sans les protestants, qui ont cru acquérir un trésor dans cette satire du clergé : comme si les fautes des ministres du Seigneur pouvaient autoriser les hérésies et les schismes. Quelques bibliographes l'attribuent à Jacques de Cluse, d'autres à Nicolas Clemangis. (*Voy.* ces noms.)

PAPES.

JEAN Ier (saint), pape, toscan, monta sur la chaire de saint Pierre, après Hormisdas, le 13 août 523. L'empereur Justin ayant publié un édit qui ordonnait aux ariens de remettre aux évêques catholiques les églises qu'ils leur avaient enlevées, Théodoric, premier roi des Goths d'Italie (*voy.* ce nom), et protecteur de l'arianisme, s'en vengea sur les orthodoxes. Il fit enfermer Jean dans une dure prison à Ravenne, où il mourut le 27 mai 526, regardé comme un martyr. Il eut Félix IV pour successeur. Les deux *Lettres* qui portent le nom de ce saint pape sont visiblement supposées. On trouve sa *Vie* dans les bollandistes, mai, tom. 6.

JEAN II, surnommé *Mercure*, romain, fut pape après Boniface II, le 23 janvier 533. Il approuva cette fameuse proposition, qui avait fait tant de bruit sous Hormisdas : *Unus de Trinitate passus est ;* ajoutant *in carne*, afin que cette proposition ne révoltât point les personnes peu instruites ; elle avait souffert de grandes difficultés, et avait été quelque temps supprimée, à cause de l'abus que les eutychiens en faisaient : le pape Hormisdas se refusa constamment aux prières des moines scythes, qui en demandaient l'approbation; mais les nestoriens se prévalant de cette suppression, et les moines acémètes la combattant avec un

ardeur qui les rendait suspects de cette dernière hérésie, Jean crut devoir approuver une proposition qui présentait réellement un sens orthodoxe. Il mourut en 535, et eut Agapet pour successeur. (*Voy.* saint ALEXANDRE, fondateur des acémètes.)

JEAN III, surnommé *Cattelin*, né à Rome, pape après Pelage Ier, le 18 juillet 560, montra beaucoup de zèle pour la décoration des églises, acheva celle de Saint-Philippe et de Saint-Jacques, gouverna sagement l'Eglise pendant un pontificat de 13 ans, et mourut le 13 juillet 573. Benoit Ier fut son successeur.

JEAN IV, de Salone en Dalmatie, tint un concile à Rome, où il condamna l'*Ecthèse* d'Héraclius, qui ne tarda pas de se rétracter. (*Voy.* son article.) Jean fut élu pape le 26 décembre 640, succéda à Séverin, et mourut le 12 octobre 642 : Théodore fut son successeur.

JEAN V, syrien, digne d'occuper le saint Siége par son zèle, sa douceur et sa prudence, y monta le 23 juillet 685, après Benoît Ier, mourut le 2 août 686 et fut remplacé par Conon.

JEAN VI, grec de nation, monta sur la chaire pontificale après Sergius, le 28 octobre 701, et mourut le 9 janvier 705. Il eut pour successeur Jean VII.

JEAN VII, grec, devint pape après le précédent, le 1er mars 705, et mourut le 18 octobre 707 : il ternit son pontificat par sa complaisance pour l'empereur Justinien. Ce prince avait à cœur de faire confirmer, par le pape, les canons du concile *in Trullo*, ou Quini-Sexte, qui s'était assemblé par son ordre. Sergius, un des prédécesseurs de Jean, n'avait jamais voulu y souscrire, quelque instance que lui en eût faite l'empereur. En effet, le pape n'avait eu aucune part à sa convocation, et il n'y avait assisté ni en personne, ni par ses légats. Sous le pape Jean il renouvela ses instances, et envoya les actes de ce concile à Rome, avec une lettre adressée au pape. Dans cette lettre, il le conjurait d'assembler un concile, de confirmer ce qu'il approuverait dans ces actes, et de rejeter le reste. Mais le pape Jean VII, dit l'abbé Fleury après Anastase, *craignant de déplaire à l'empereur, lui renvoya ces volumes sans y avoir rien corrigé*. Ce qu'il fit de mieux fut le rétablissement de saint Wilfride, archevêque d'York, dans son siége. Sisinnice fut son successeur.

JEAN VIII, romain, pape, successeur d'Adrien II (14 décembre 872), couronna empereur Charles le Chauve en 875, et vint en France en 878. Il se rendit à Troyes, où il tint un concile, et où il reconnut solennellement Louis le Bègue, non comme empereur, mais comme roi. La nouvelle qu'il eut des ravages que les Sarrasins faisaient en Italie l'obligea de repasser les Alpes ; il fut même contraint de leur payer un tribut annuel de 25,000 marcs d'argent. Dans le même temps, il se laissa fléchir par les prières de Basile, empereur d'Orient, et tromper par les artifices de Photius. Persuadé par une lettre de cet intrus, de la prétendue violence qu'il disait lui avoir été faite pour rentrer dans le siége de Constantinople, et par des lettres supposées sous le nom de plusieurs évêques, où le pape était prié de l'accueillir, il reçut le fourbe à sa communion, et consentit qu'il occupât le siége qui depuis tant d'années faisait l'objet de son ambition. Cette complaisance surprit tous les orthodoxes, et a fait dire au cardinal Baronius que Jean VIII s'était conduit comme une femme : c'est ce qui a sans doute donné occasion au vulgaire de s'imaginer que Jean VIII était femme, et c'est là probablement le fondement de la fable de la papesse Jeanne. (*Voy.* BENOIT III.) Photius, par une longue trame d'impostures et de fourberies, vint à bout de faire tenir un concile nombreux à Constantinople en 879, dont il régla toutes les opérations selon ses vues. Il y présenta les lettres du pape, qui, quelque favorables qu'elles lui fussent, ne l'étaient pas encore assez à ses yeux ; les lettres qu'il présenta étaient altérées et bien différentes des originaux ; les Grecs en conviennent eux-mêmes. (*Voy.* Beveridge, *Pandectæ, can. apost. et conc.*) Le pape ayant ensuite envoyé Marin en qualité de légat à Constantinople, pour s'informer exactement de tout ce qui s'était passé au concile de Photius, apprit le mystère d'iniquité : il déclara nul ce synode, où ses légats, intimidés ou corrompus par Photius, avaient, par une insigne perfidie, directement agi contre les ordres qu'ils avaient reçus dans leurs instructions, et excommunia en même temps le faussaire Photius. Jean VIII mourut peu de temps après le 11 novembre 882, après avoir gouverné l'Eglise pendant dix ans. Nous avons de lui 326 *Lettres*, par lesquelles on voit qu'il prodiguait tellement les excommunications, qu'elles passaient en formules. Il dérogea à l'ancienne discipline, en commuant les pénitences en pèlerinages. Martin II lui succéda.

JEAN IX, natif de Tivoli, diacre et moine de l'ordre de Saint-Benoît, successeur du pape Théodore II, au mois de juillet 898, mourut en novembre 900. Il eut pour compétiteur le prêtre Sergius, qui fut obligé de s'enfuir. Seul maître du souverain pontificat, il gouverna l'Eglise avec sagesse, tint plusieurs conciles, parmi lesquels on remarque celui de Rome (899), où la mémoire du pape Formose fut rétablie. Il fit jurer dans celui de Ravenne l'observation des capitulaires de Charlemagne. Benoît IV lui succéda.

JEAN X, romain, évêque de Bologne, puis archevêque de Ravenne sa patrie, succéda à Landon. Il monta sur le trône pontifical le 30 août 914, par le crédit de Théodora la Jeune, femme puissante. Ce pontife était guerrier ; il défit les Sarrasins qui désolaient depuis quelque temps l'Italie (916). Il fut chassé de son siége par Gui, duc de Toscane, à la persuasion de Marosie, femme de ce duc, et sœur de Théodora. Cette femme avait contre lui une haine profonde. Gui fut soutenu par les Romains, qui étaient indisposés contre le pape, parce qu'il laissait gouverner sous son nom Pierre son frère, qui s'était rendu odieux aux principaux de cette ville. Ils couvraient leur haine d'un prétexte spécieux, disant qu'il était inhabile à posséder ce siége par la même raison que le pape Formose, puisqu'il avait quitté le siége de Ravenne pour monter sur

celui de Rome, et que les translations étaient défendues. Quoique la mémoire de ce pontife ne soit pas en grande vénération, on a tout lieu de croire qu'il a expié ses fautes par la pénitence. Il témoigna en plusieurs occasions le vif repentir qu'il en avait, et exhorta des personnes charitables à joindre leurs prières aux siennes, pour fléchir la colère de Dieu. On l'enferma dans un cachot, où, selon Luitprand, on l'étouffa, en 928, en lui pressant un oreiller sur la bouche. Il avait occupé 14 ans le saint Siége, où Léon VI le remplaça.

JEAN XI, fils naturel, non du pape Sergius III, comme Luitprand l'avance sur des bruits populaires, mais, selon l'opinion la plus vraisemblable, d'Albéric, duc de Spolette, et de Marosie (la même qui fit périr Jean X), fut fait pape à 25 ans, par le crédit de sa mère, le 20 mars 931, après Étienne VIII. Marosie, monstre de lubricité et d'ambition, ayant épousé Hugues, roi d'Italie, après la mort de Gui, duc de Toscane, son 2e mari, Albéric, son fils, qu'elle avait eu d'un premier mari, la fit enfermer avec le pape Jean XI, son frère utérin, dans le château Saint-Ange. Jean XI mourut dans cette prison en 936, victime de l'ambition de sa mère et de la cruauté de son frère. Léon VII fut son successeur.

JEAN XII, romain, qui se nommait Octavien, était fils d'Albéric, patrice de Rome, et succéda à la dignité et à l'autorité de son père, quoique clerc. Il se fit élire pape en 956 à la mort d'Agapet II, et prit le nom de Jean XII. C'est le premier pape qui ait changé de nom à son avénement au pontificat; il n'avait que 18 ans lorsqu'il fut élu. Bérenger s'étant alors fait couronner roi, tyrannisait l'Italie. Jean XII implora le secours d'Othon Ier, qui passa les monts et vengea le pontife. Jean couronna l'empereur, et lui jura sur le corps de saint Pierre une fidélité inviolable; mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Il s'unit avec le fils de Bérenger contre son bienfaiteur. Othon revint à Rome, fit assembler un concile en 963. L'indigne pontife fut accusé de plusieurs crimes, entre autres, « d'avoir » paru l'épée au côté, la cuirasse sur le dos et le » casque en tête; d'avoir bu à la santé du diable; » d'avoir donné à ses maîtresses le gouvernement de » plusieurs villes, les croix et les calices de l'église » de Saint-Pierre. » On le déposa et on mit à sa place Léon VIII. (*Voy.* ce nom.) Le pape déposé rentra pourtant dans Rome après le départ de l'empereur. Il se vengea, en faisant mutiler les deux principaux moteurs de sa déposition, en leur faisant couper la langue, le nez et les doigts. Il assembla ensuite un concile, pour casser les actes de celui qu'on avait convoqué contre lui. Ses infortunes ne l'avaient pas corrigé; il fut assassiné peu de temps après, le 14 mai 964, par un mari qu'il avait outragé, ou, suivant d'autres (*Art de vérifier les dates*), il fut emporté après une courte maladie. Luitprand attribue sa mort à une autre cause. Il raconte que « les » démons le frappèrent si rudement un soir qu'il » était couché avec une femme, qu'il en mourut » huit jours après. » Récit qui peut avoir du rapport avec les deux autres versions. Le grand nombre de vertueux et saints pontifes qui ont occupé le siége de Rome doit faire oublier le petit nombre de ceux dont les mœurs ont contrasté avec leur état. Jésus-Christ nous avertit expressément que les chefs de la religion ne sont pas impeccables, et que leurs fautes ne prouvent rien contre le culte dont ils sont les ministres, ni contre la doctrine dont ils sont les dépositaires : *Super cathedram Moysis sederunt scribæ et pharisæi : omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite; secundùm opera verò illorum nolite facere.* Matth., 23. (*Voy.* la fin de l'article Alexandre VI.)

JEAN XIII, romain, fut élu pape après Léon VIII, le 2 novembre 965, par l'autorité de l'empereur Othon le Grand, contre le gré des Romains. Pierre, préfet de Rome, le fit chasser en 966. Othon fit pendre 12 des principaux auteurs de la sédition, et livra Pierre au pape, qui le fit fouetter et promener par la ville, assis à rebours sur un âne, et l'envoya en exil. On raconte que pendant qu'Othon était à Rome, le démon s'empara d'un des seigneurs de sa suite. On eut recours à la chaîne de saint Pierre, qu'on lui mit autour du cou, et il fut guéri. Thierri, évêque de Metz, témoin du miracle, se saisit aussitôt de la chaîne, protestant qu'il se ferait plutôt couper la main que de lâcher sa prise. Le pape le satisfit en lui en donnant un chaînon. Jean mourut en 972, après un pontificat d'environ 7 ans : il eut pour successeur Benoît VI.

JEAN XIV, évêque de Pavie et chancelier de l'empereur Othon II, obtint la papauté après Benoît VII, en novembre 983. Il quitta le nom de Pierre qu'il avait auparavant, par respect pour le Prince des apôtres, dont aucun des successeurs n'a porté le nom. Après 3 mois de pontificat, il fut mis en prison au château Saint-Ange par l'antipape Boniface VII (*voy.* ce nom), et y mourut de misère ou de poison le 20 août 985.

JEAN XV, romain, fils de Robert, fut élu pape après Jean XIV, l'an 985; mais comme il mourut avant son ordination, on ne le compte guère parmi les papes. Le nom de Jean XV est presque toujours donné au suivant. Il était savant, et avait composé divers ouvrages.

JEAN XVI, Romain, fut mis sur le saint Siége après la mort de l'antipape Boniface VII, et celle de Jean XV, en 985. Il canonisa saint Uldaric, évêque d'Augsbourg, le 3 février 993, et c'est le premier exemple de canonisation solennelle. Jean XVI eut beaucoup à souffrir du patrice Crescentius, qui s'était emparé de l'autorité dans Rome. Il s'opposa à la déposition d'Arnoul, archevêque de Reims, par Hugues Capet. Il n'oublia rien pour maintenir ou rétablir la paix entre les princes chrétiens, et mourut d'une fièvre violente l'an 996. — Il faut le distinguer de l'antipape Jean XVI, surnommé auparavant *Philagathe*, auquel les gens de l'empereur Othon III coupèrent les mains et les oreilles, et arrachèrent la langue en 998. (*Voy.* Othon III, et Grégoire V.)

JEAN XVII, nommé auparavant *Sécron* ou mieux *Sicco*, romain, d'une famille illustre, fut élu pape après la mort de Silvestre II, le 6 juin

1003, et mourut le 31 octobre de la même année.

JEAN XVIII, nommé auparavant *Fasan*, romain, fut successeur de Jean XVII, le 19 mars 1004. Sur la fin de sa vie, il abdiqua la papauté pour se retirer à l'abbaye de Saint-Paul de Rome, où il embrassa la vie monastique. Il mourut le 18 juillet 1009. Il eut Sergius IV pour successeur.

JEAN XIX, fils de Grégoire, comte de Tusculum, et frère du pape Benoît VIII, lui succéda le 19 juillet 1024. Il couronna l'empereur Conrad II en 1027. Deux rois, Rodolphe de Bourgogne et Canut d'Angleterre, assistèrent à cette cérémonie. Il mourut en mai 1033, et fut remplacé par Benoît IX. Sous son pontificat, les Grecs corrompirent la plupart des prélats de la cour romaine, dans le dessein d'obtenir le titre d'*œcuménique* pour le patriarche de Constantinople.

JEAN XXI, auparavant *Pierre Julien*, portugais, fils d'un médecin, médecin lui-même, devint évêque de *Tusculum* ou Frascati, cardinal, et enfin pape en 1276. On devrait le nommer Jean XX, puisque le dernier pape du même nom était Jean XIX; mais comme quelques-uns ont compté pour pape Jean, fils de Robert, et qu'ils ont aussi inséré l'antipape Philagathe, on a nommé celui-ci Jean XXI. Il envoya des légats à Michel Paléologue, pour l'exhorter à observer ce qui avait été résolu au concile de Lyon, tenu sous Grégoire X, et révoqua la constitution de ce pape, touchant l'élection du souverain pontife. (*Voy.* GRÉGOIRE.) Ce pape disait à ses amis, qu'il *se promettait une longue vie;* mais il fut écrasé, environ huit mois après son élection, par la chute d'un bâtiment qu'il faisait construire à Viterbe. Il expira le 16 mai 1277. Nicolas III lui succéda. On a de lui des ouvrages de philosophie, de médecine et de théologie.

JEAN XXII naquit à Cahors, d'une bonne famille, et non d'un cordonnier, comme l'assurent presque tous les historiens. Son nom était *Jacques* d'EUSE. Il avait beaucoup d'esprit, et il le perfectionna par l'étude. Charles II, roi de Naples, instruit de son mérite, le donna pour précepteur à son fils. De dignité en dignité, il parvint à la pourpre, et enfin à la papauté. Il fut élu à Lyon en 1316. Les cardinaux ne pouvant s'accorder après la mort de Clément V, résolurent, dit-on, de s'en rapporter à lui pour le choix du nouveau pontife. Il se nomma lui-même, en disant : *Ego sum papa.* Mais cette anecdote de Villani est détruite par la lettre circulaire du nouveau pontife, où il parle de l'unanimité des cardinaux et de ses craintes en s'imposant un si pesant fardeau. Jean XXII érigea diverses abbayes en évêchés, et fit des métropoles de plusieurs villes épiscopales. Toulouse devint un archevêché; on lui donna pour suffragants Montauban, Lavaur, Mirepoix, Saint-Papoul, Rieux, Lombez et Pamiers. Les évêchés de Saint-Flour, de Vabres, de Castres, de Tulle, de Condom, de Sarlat, de Luçon, de Maillezais (aujourd'hui transféré à la Rochelle), furent érigés. Le pontificat de Jean XXII fut troublé par plusieurs querelles. On détaillera la première dans l'article de l'empereur LOUIS de Bavière. La seconde éclata vers l'an 1322. Un Bérenger enseigna, d'après je ne sais quel Béguard, mis à l'inquisition de Toulouse, que *J.-C. ni les apôtres n'avaient rien possédé, ni en commun, ni en particulier.* C'était, selon lui, un article de foi. Les franciscains demandèrent à cette occasion, *s'ils pouvaient dire que leur potage leur appartînt, lorsqu'ils le mangeaient?* Les uns soutenaient l'affirmative, les autres la négative. L'affaire fut portée au pape, qui voulut bien perdre son temps à l'examiner. Les cordeliers assemblés alors à Pérouse pour leur chapitre général, au lieu d'attendre la décision du pontife, se déclarèrent pour la non-propriété, et la firent enseigner par leurs docteurs. (*Voy.* OCCAM.) Une autre querelle occupait depuis quelque temps les principaux membres de l'ordre. Leur habit devait-il être blanc, gris, noir, court ou long, de drap ou de serge? Le capuchon devait-il être pointu ou rond, large ou étroit? Ces questions, qui dérivaient de l'attachement de l'ordre à son fondateur, et du désir de se conformer à son costume, devinrent ridicules par l'importance qu'on y attachait, par la véhémence, et, pour mieux dire, la fureur avec laquelle les opinions s'entrechoquaient. Elles produisirent autant de chapitres, de congrégations, de bulles, de manifestes, de livres, de satires, que s'il eût été question du bouleversement de l'Europe, ou de la destruction du christianisme. Elles furent décidées, après de longs débats, par les grands hommes de l'ordre au chapitre de Pérouse. Jean XXII, offensé de ce que les frères mineurs avaient prévenu son jugement, condamna leurs décisions par ses extravagantes, *Cùm inter,* etc. Les cordeliers, irrités de leur côté, embrassèrent le parti de l'empereur, brouillé alors avec le pape. Ils traitèrent celui-ci d'hérétique, et ne cessèrent de déclamer contre lui. Quelques-uns de ces fanatiques périrent sur le bûcher. Jean XXII résolut même d'abolir l'ordre entier, et il l'aurait fait, s'il avait pu se dissimuler les services que l'Eglise en avait reçus, et continuait d'en recevoir, malgré les écrits de quelques-uns de ses membres. La troisième dispute qui agita son pontificat fut celle de la *Vision béatifique;* ce fut le jour de la Toussaint de l'année 1331, qu'il développa, dans un sermon, ses sentiments sur cette matière. « La récompense des » saints, dit-il, avant la venue de J.-C., était le » sein d'Abraham; après son avénement, sa pas- » sion et son ascension, leur récompense, jusqu'au » jour du jugement, est d'être sous l'autel de Dieu, » c'est-à-dire sous la protection et la consolation de » l'humanité de J.-C.; mais après le jugement, ils » seront sur l'autel, c'est-à-dire sur l'humanité de » J.-C. » Le pape répéta cette même doctrine dans deux autres sermons qui firent beaucoup de bruit; quoique dans le fond il ne voulût parler que d'une augmentation de gloire après la résurrection. Il assembla un consistoire, dans lequel il déclara qu'il n'avait jamais prétendu rien définir dans cette question, et que ce qu'il en avait dit, il ne l'avait dit que comme orateur, et s'expliqua de plus très-nettement en faveur de la vraie doctrine. Il mourut à Avignon le 4 décembre 1334. Ce pontife avait l'esprit pénétrant et capable des plus grandes affaires. On loue

sa sobriété et son amour pour l'étude ; mais il ternit ces qualités par son emportement, et surtout par son avarice, si l'on en croit Villani ; mais il est bon de se souvenir que Villani était une créature de Louis de Bavière, qu'il lui avait dévoué sa plume, et qu'en général il n'est pas exempt de prévention et de haine. On a de Jean XXII plusieurs ouvrages, surtout sur la médecine, science dans laquelle il excellait : *Thesaurus pauperum :* c'est un traité de remèdes, imprimé à Lyon en 1525 ; un *Traité sur les maladies des yeux ;* un autre *sur la formation du fœtus ;* un autre *de la goutte ;* des *Conseils pour conserver la santé ;* on lui attribue l'*Art transmutatoire des métaux*, qui se trouve dans un recueil imprimé à Paris en 1557, in-12 ; mais il y a grande apparence que ce livre n'est pas de ce pape. On a encore de lui un grand nombre de *Lettres* et de *Bulles*, mieux écrites que la plupart des ouvrages de son temps. Celles qui sont d'un style incorrect et barbare paraissent supposées. On lui attribue la fameuse bulle *Sabbathine*, contenant des indulgences accordées aux carmes et à leurs alliés ; mais c'est une pièce supposée, comme l'ont prouvé différents critiques. *Multæ tribuuntur romanis pontificibus constitutiones*, est-il dit dans une thèse, composée en 1677 par Chamillarc, syndic de Sorbonne, *quæ ab iis non emanarunt. Bulla quoque quæ vulgo dicitur* Sabbathina *supposititius videtur Joannis XXII partus*, assertions que le P. Papebroch a prouvées par toutes les lumières d'une critique savante et impartiale. On peut consulter aussi le P. Noël Alexandre, qui a traité amplement le même sujet dans son *Hist. eccl.*, sect. 13, dissert. 11, art. 2. Ce fut ce pape qui publia les constitutions de Clément V, appelées *Clémentines.*

JEAN XXIII (Balthasar Cossa), napolitain, étudia en droit à Bologne, fut camérier de Boniface IX, qui le créa cardinal et l'envoya en qualité de légat à Bologne, et fut élu pape le 14 mai 1410, après la mort d'Alexandre V, durant le grand schisme. Il promit de renoncer au pontificat, si Grégoire XII, et Pierre de Lune qui se faisait appeler Benoît XIII, se désistaient de leurs prétentions. Il ratifia cette promesse le 2 mars 1415, dans une session du concile de Constance. L'empereur l'avait engagé à cette démarche : il s'en repentit bientôt. Il n'était venu à Constance qu'à regret ; et, en regardant cette ville avant d'y arriver, il avait dit à ses compagnons de voyage : « Je vois bien » que c'est ici la fosse où l'on attrape les renards. » Ayant résolu de prendre la fuite, il fut secondé par Frédéric, duc d'Autriche, qui donna un tournoi pour favoriser le dessein du pontife. Jean XXIII s'échappa dans la foule, déguisé en palefrenier. Il fut saisi à Fribourg, et transféré dans un château voisin. Le concile commença à instruire son procès. On l'accusa de crimes si odieux, qu'il n'y a guère d'apparence qu'il les eût tous commis; mais la paix de l'Eglise exigeait qu'il fût déposé ; il le fut le 29 mai 1415, et la sentence fut suivie de la prison à Heidelberg, où il fut retenu pendant plus de 3 ans. Martin V sollicita, à la prière des Florentins, son élargissement auprès du comte palatin, dans les états duquel il était détenu prisonnier. Ayant été relâché, il se rendit à Florence, se jeta aux pieds de Martin V, et le reconnut pour le vrai souverain pontife ; ce spectacle tira les larmes des yeux des cardinaux qui lui étaient même le plus opposés. Le pape l'accueillit avec beaucoup de bonté, le fit doyen du sacré collége, et lui donna une place distinguée dans les assemblées publiques. Cossa ne jouit pas longtemps de ces honneurs. Il mourut six mois après, le 22 novembre 1419. Quelques reproches qu'on ait faits à ce pontife, on ne peut lui refuser beaucoup de courage dans l'adversité. Loin de se prévaloir du grand nombre d'amis qui s'offraient à faire un parti pour lui dans les derniers jours de sa vie, il sacrifia sa fortune au repos de l'Eglise, et mourut en philosophe chrétien. Il fit, dans la prison où il avait été enfermé, des vers qui prouvent qu'il avait de l'esprit et du goût pour les lettres ; nous en citerons quelques-uns.

Qui modo summus eram, gaudens et nomine præsul,
  Tristis et abjectus nunc mea fata gemo.
Excelsus solio nuper versabar in alto,
  Cunctaque gens pedibus oscula prona dabat.
Nunc ego pœnarum fundo devolvor in imo :
  Vultum deformem quemque videre piget.
Omnibus in terris aurum mihi sponte ferebant ;
  Sed nec gaza juvat, nec quis amicus adest.
Sic varians fortuna vices, adversa secundis
  Subdit, et ambiguo nomine ludit atrox.

Quelques auteurs, en remarquant que ce pape avait été déposé, quoique reconnu pour vrai pape, en ont tiré des conséquences qui, dans d'autres circonstances, ne pourraient être que des erreurs. Quoique la plupart des prélats déposants reconnussent Jean XXIII pour le vrai pape, ils n'ignoraient pas que sa légitimité était douteuse dans une grande partie du monde chrétien : ils savaient d'ailleurs que ce qui était sage et légal dans un cas extrême où il s'agit du salut public de l'Eglise ou de l'état, ne peut nullement se généraliser, et que dans la rigueur même de la subordination civile et militaire, il y a des cas qui repoussent la loi établie. (*Voy.* GASSION.)

JEAN D'ANTIOCHE, patriarche de cette ville en 429, tint un conciliabule en 431, dans lequel il déposa saint Cyrille d'Alexandrie et Memnon d'Ephèse. Dieu lui ouvrit les yeux dans la suite. Il se réconcilia avec saint Cyrille, anathématisa l'hérésiarque Nestorius, et mourut en 442.

JEAN LE JEUNEUR, ainsi nommé à cause de ses grandes austérités, patriarche de Constantinople en 582, prit la qualité d'*évêque œcuménique* ou universel, contre laquelle les papes Pélage et Grégoire le Grand s'élevèrent avec force. (*Voy.* PHOCAS.) Ce patriarche mourut en 595, regardé comme un homme vertueux, mais aigre, hautain et opiniâtre. Il était d'une charité apostolique, et donnait tout aux pauvres. Après sa mort, on ne lui trouva qu'une robe usée et un méchant lit de bois. L'empereur Maurice le prit, et ce prince couchait dessus, lorsqu'il voulait faire pénitence. On trouve le *Pénitenciel* de Jean le Jeûneur à la fin du traité *De pœnitentia* du P. Morin.

JEAN DE BAYEUX, évêque d'Avranches, puis archevêque de Rouen, laissa un livre des *Offices ecclésiastiques*, publié par Le Brun des Marets, 1670, in-8, avec des notes et des pièces curieuses. Ce prélat se démit de son archevêché, et mourut en 1079, dans une maison de campagne, où une attaque violente de paralysie l'avait obligé de se retirer.

JEAN, premier secrétaire de l'empereur Honorius, s'empara de l'empire après sa mort, arrivée en 423. Secondé par Castin, général de la milice, il devint maître de l'Italie, des Gaules et de l'Espagne. Théodose le Jeune, à qui cette riche succession appartenait, la céda à son cousin Valentinien III, qu'il envoya en Italie, avec Placidie, mère de ce jeune prince, à la tête d'une armée nombreuse. Mais Jean ayant eu le temps de former un corps de troupes, se défendit vigoureusement, et fit même prisonnier Ardebure, le plus illustre des généraux romains. Il traita ce général avec bonté, et lui laissa une liberté dont celui-ci profita pour détacher de son parti ses principaux officiers. Ardebure chargea ensuite secrètement Aspar, son fils, de venir assiéger Ravenne, où Jean était enfermé. Le siége fut formé, et Ardebure livra Ravenne et se saisit de l'usurpateur. Placidie lui fit couper la main qui avait porté le sceptre; et après l'avoir fait promener sur un âne, couvert de haillons et suivi de farceurs qui l'insultaient, il fut conduit sur la place du Cirque, où on lui trancha la tête, à la vue d'une immense populace. Cette scène se passa vers le milieu de juillet 425. Jean avait environ 45 ans.

JEAN, fils de Mesua, médecin arabe sur la fin du VIII[e] siècle, laissa des *ouvrages* imprimés en latin à Venise, 1602, in-fol. — Il est différent de JEAN, fils de Sérapion, autre médecin arabe, qui vivait vers 1070. Ses *OEuvres* ont paru à Venise, 1497, in-fol.

JEAN, ou PRÊTRE-JEAN, naquit vers l'an 1140. C'était un prêtre nestorien, dont le véritable nom était *Ungcam*, et qui habitait l'Egypte, à ce qu'on croit. Instruit, éloquent, adroit, brave et ambitieux surtout, il se forma un parti si considérable, qu'il s'empara d'une grande étendue de pays, et s'en fit reconnaître souverain vers l'an 1171. Des historiens véridiques placent la capitale de Prêtre-Jean dans l'Abyssinie: c'est l'avis des écrivains portugais, d'après les navigateurs de leur nation qui avaient fréquenté ces contrées. Il fit part de son élévation à l'empereur de Constantinople, Emmanuel, et à Frédéric I[er], roi des Romains, par des lettres où il n'oublia pas de vanter sa puissance et ses exploits Il favorisa les nestoriens ses confrères, et rendit sa cour l'une des plus brillantes du monde connu. Il mourut en 1178, et eut pour successeur son frère David, qui porta aussi le nom de Prêtre-Jean; mais son règne ne fut pas d'une bien longue durée. Le fameux Gengis-Kan conquit ses états, et le priva de la vie en 1202.

JEAN, surnommé *Pediasimos* et *Galeros*, naquit vers 1330, et dut la première de ces dénominations à son égalité d'âme, et la seconde à la sérénité de son esprit. Il fut diacre et gardien des archives de la première Justiniane et de la Bulgaire. Il a prodigieusement écrit, et possédait des connaissances très-étendues. On conserve de cet auteur, à la bibliothèque royale de Paris, un manuscrit en vers ïambes sur *la bonne et la méchante femme*, que Luc Halstenius transcrivit et publia avec d'autres anciens ouvrages à Rome, 1658, in-12, réimprimés par Thomas Gaze dans ses *Opuscula mythologica* (1[re] édition), et insérés par Fabricius dans le 13[e] vol. de la Bibliothèque grecque: Fortia en a fait une traduction en vers français. Les écrits sur *la duplication du cube*, et sur le 1[er] livre des *Analytiques d'Aristote*, se trouvent aussi à la Bibliothèque royale de Paris. Celle de Vienne possède d'autres ouvrages de l'édiasimos, tels que ses *Scholies sur Hésiode*, sur le *Syrinx de Térinte*; sa *Géométrie*, son *Allégorie anagogique* sur les quatre premiers vers du 4[e] livre de l'Iliade; son *Abrégé* d'un ouvrage du mathématicien Héron; ses *Mémoires de physique, de morale et de théologie*, etc., etc. Plusieurs autres écrits de ce laborieux savant sont répandus en différentes bibliothèques de l'Europe. Il mourut à Constantinople vers 1400.

EMPEREURS DE CONSTANTINOPLE.

JEAN I[er], surnommé *Zimiscès*, d'une famille illustre, était officier des légions d'Orient. Il poignarda l'empereur de Constantinople, Nicéphore Phocas, en 969, et occupa le trône après lui. Quoiqu'il y fût monté par un crime, il gouverna non en usurpateur, mais en roi. Il remporta des victoires signalées sur les Russes, les Bulgares et les Sarrasins. Il avait pris plusieurs places sur ceux-ci, et se préparait à se rendre maître de Damas, lorsqu'il fut prévenu par la mort. En passant par la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de quantité de maisons magnifiques, et ayant appris qu'elles appartenaient à l'eunuque Basile, son grand chambellan, il poussa un profond soupir, et dit: « Il » est bien triste que les travaux des Grecs ne servent » qu'à enrichir un eunuque! » Basile, craignant que l'empereur n'en vînt des plaintes aux effets, et ne lui fit rendre compte de sa conduite, engagea un échanson, à force de promesses, à mettre du poison dans le breuvage de l'empereur. Ce crime fut exécuté, et Zimiscès mourut le 10 janvier 976. Il fut enterré dans l'église du Sauveur, qu'il avait fait bâtir. C'est lui qui fit graver le premier sur la monnaie l'image de J.-C., avec cette inscription: JÉSUS-CHRIST, *Roi des rois*.

JEAN II (COMNÈNE), empereur de Constantinople, surnommé *Calos-Jean*, c'est-à-dire *Beau*, non à cause de la beauté de sa figure, mais à cause de la beauté de son âme, monta sur le trône après Alexis Comnène, son père, l'an 1118. Sa mère, l'impératrice Irène, avait voulu faire proclamer sa fille Anne; mais Jean s'étant introduit dans la chambre de son père, qui était sur le point d'expirer, lui prit l'anneau impérial et se fit proclamer empereur. Quelque temps après, il échappa au poison que devait lui faire donner sa sœur Anne, lui pardonna ainsi qu'à ses complices et lui rendit ses trésors, qui étaient confisqués. Il combattit les Mahométans, les Serviens et plusieurs autres bar-

bares, sur lesquels il remporta de grands avantages. Il voulut reprendre Antioche sur les Français, mais il ne put y réussir. Ayant échoué devant cette ville, il vécut à Constantinople en bon prince, répandant des bienfaits sur le peuple, pardonnant à ses sujets rebelles, même à ceux qui avaient attenté à sa vie, bannissant le luxe de sa cour, et se montrant en tout le modèle des rois et des hommes. Il mourut en 1143, d'une blessure qu'il s'était faite à la chasse par une flèche empoisonnée. Un médecin lui ayant fait espérer, dit-on, de conserver sa vie, s'il voulait se résoudre à se laisser couper la main : « Non, non, dit-il, je n'en ai pas trop de » deux pour manier les rênes de mon vaste empire. » Nicétas a écrit la *Vie* de ce prince, mais beaucoup trop succinctement.

JEAN III (Ducas), empereur à Nicée, en 1222, tandis que les Latins occupaient le trône impérial de Constantinople, avait épousé Hélène, fille unique de Théodore Lascaris, qui l'avait désigné pour son successeur. Il régna en grand prince. Les Latins ne purent rien contre lui, et il fit tout contre eux. Il recula les bornes de son empire par ses victoires, rendit son peuple heureux, et vécut toujours avec frugalité. Ce prince sage disait, « que » les dépenses d'un monarque étaient le sang de » ses sujets, que son bien était le leur, et qu'il » devait l'employer pour eux. » Il écrivit à Grégoire IX pour la réunion des Grecs et des Latins, provoqua les conférences de Nicée et le concile de Nymphée; mais tout cela n'aboutit qu'à faire connaître de plus en plus l'obstination et la mauvaise foi des Grecs. Il fut pleuré à sa mort, arrivée en 1255, à 62 ans.

JEAN V (Cantacuzène) était ministre et favori d'Andronic Paléologue le Jeune. Ce prince lui ayant recommandé en mourant Jean et Emmanuel, ses deux fils, Cantacuzène fut nommé régent, et Jean, l'aîné des deux jeunes princes, fut déclaré empereur. Si l'on croit ce qu'il rapporte dans son *Histoire*, il y fut forcé par les grands et par l'armée. Cantacuzène gouverna avec fidélité et avec sagesse pendant plusieurs années; mais, ses ennemis l'ayant accusé auprès de la reine-mère, celle-ci le déclara ennemi de l'état. Alors Cantacuzène usurpa l'empire pour échapper à la mort (1345). Il entra à Constantinople les armes à la main, força le jeune Jean Paléologue à épouser sa fille, et à partager le souverain pouvoir avec lui. Cet arrangement rétablit la paix pour quelque temps. La jalousie ayant fait reprendre les armes au gendre contre son beau-père, celui-ci fut d'abord victorieux; mais Jean s'étant emparé par surprise d'un poste important près de Constantinople, entra le lendemain dans la ville, à la faveur d'un mouvement populaire; les deux empereurs se réconcilièrent de nouveau, et peu de temps après, Cantacuzène abdiqua volontairement, et fut s'enfermer dans un monastère du mont Athos, en 1355. Il y vécut en philosophe chrétien ; ce qui prouve assez bien qu'effectivement il ne s'était pas porté de lui-même à usurper l'empire. Ses sujets le regrettèrent ; il avait été plutôt leur père que leur maître. Il fut grand prince, bon politique, excellent général ; il joignit à ces qualités beaucoup d'esprit. Il fit cependant une faute en donnant une de ses filles à Orcan, sultan des Turcs : ce fut un prétexte pour ce prince, non-seulement de se saisir de tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie, mais même de prendre plusieurs places en Europe. On a de Cantacuzène une *Histoire de l'empire d'Orient*, depuis 1340, jusqu'en 1354. Elle est écrite avec beaucoup d'élégance, mais peut-être avec trop peu de vérité, du moins dans les événements qui le regardent. Il y rappelle à tout propos ses services. Il fait parade d'éloquence dans de longs discours qu'il s'attribue, ou qu'il met dans la bouche des autres. Un écrivain moderne l'a accusé « de n'avoir été qu'un comédien » en matière de religion; » mais son ouvrage dépose partout contre cette accusation. Son *Histoire* a été imprimée à Paris, en 1645, *in-fol.*, *grec et* latin, avec des *Scolies* de Jacques Pontanus et Gretser, et traduite quelque temps après par le président Cousin. On a encore de lui quatre *Apologies* contre Mahomet, et trois *Discours*, Bâle, 1543, in-fol. grec et latin, et d'autres ouvrages. Jean Cantacuzène mourut vers l'an 1380.

JEAN VI (Paléologue) succéda à son père Andronic le Jeune, en 1341, dans l'empire de Constantinople. Il n'eut d'abord que le titre d'empereur, par l'usurpation de Jean Cantacuzène (*voy.* l'article précédent); mais ensuite il occupa seul le trône. Son règne fut très-malheureux. Son fils Andronic se révolta contre lui. Son indolence et son peu de vigueur furent cause que les Génois se rendirent maîtres de l'île de Lesbos, et Amurat I[er] de la ville d'Andrinople. Il mourut en 1391, objet du mépris de ses sujets et de ses ennemis.

JEAN VII (Paléologue), empereur de Constantinople, monta sur le trône en 1425, après la mort de son père Emmanuel, et ne fut pas plus heureux que lui. Les Turcs augmentèrent leurs anciennes conquêtes par de nouvelles victoires. Ils prirent Thessalonique, l'an 1431, et Jean craignit avec raison que son empire ne fût bientôt leur proie. Il ne pouvait espérer du secours que des Latins; c'est ce qui lui fit souhaiter l'union de l'Eglise grecque avec la latine. Le pape Eugène IV le sut, et lui envoya des légats pour le maintenir dans ce dessein, et lui faire savoir qu'il avait indiqué un concile à Ferrare. Jean y vint lui-même l'an 1438, suivi de plusieurs prélats et princes grecs, et y fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Le concile ayant été transféré à Florence, à cause de la peste, l'union des Grecs et des Latins y fut conclue l'an 1439 d'une manière solennelle et bien glorieuse pour l'Eglise romaine. L'empereur retourna ensuite en Orient, et mourut en 1448, après un règne de 23 ans. Les chagrins que lui causèrent les agitations de son empire, hâtèrent sa mort. Le zèle qu'il avait fait paraître pour l'extinction du schisme et la réunion des églises, ne produisit rien de durable ; « soit, dit un auteur, que ce zèle ne » fût pas sincère et qu'il fût dicté seulement par des » intérêts politiques, soit que le fanatisme des schis- » matiques, et le trop grand crédit de Marc d'E-

» phèse ne lui permissent pas d'affermir ce salu-» taire ouvrage par l'autorité impériale. » (*Voy.* Eugène IV.)

ROI DE FRANCE.

JEAN II, dit *le Bon*, fils de Philippe de Valois, roi de France, le 22 août 1350, commença son règne par faire couper la tête, sans aucune forme de justice, au comte d'Eu, connétable. « Cette vio-» lence, au commencement d'un règne, dit le pré-» sident Hénault, aliéna tous les esprits, et fut » cause en partie des malheurs du roi. » Charles d'Espagne de la Cerda, qui avait la charge du comte d'Eu, fut assassiné peu de temps après par le roi de Navarre, Charles le Mauvais. Ce prince était irrité de ce que le roi avait donné à la Cerda le comté d'Angoulême, qu'il demandait pour la dot de sa femme, fille du roi Jean. Ce dernier monarque s'en vengea en faisant trancher la tête à quatre seigneurs, amis du Navarrois. Des exécutions aussi barbares ne pouvaient produire que des complots; et ces complots mirent le royaume sur le bord du précipice. Charles, dauphin de France, ayant invité le roi de Navarre de venir à Rouen à sa réception de duc de Normandie, le fit arrêter en 1356. Cette détention réunit contre la France les armes de Philippe, frère du roi de Navarre, et celles d'Edouard III, roi d'Angleterre. Edouard, prince de Galles, fils du monarque anglais, connu sous le nom de *Prince Noir*, s'avança avec une petite armée jusqu'à Poitiers, après avoir ravagé l'Auvergne, le Limousin, et une partie du Poitou. Le roi Jean accourt à la tête d'un corps nombreux, l'atteint à Maupertuis, à deux lieues de Poitiers, dans des vignes d'où il ne pouvait se sauver, et lui livre bataille, le 19 septembre 1356, malgré les offres que faisait Edouard de rendre tout et de mettre bas les armes pour sept ans. Cette journée, connue sous le nom de *Bataille de Poitiers*, fut fatale au roi Jean. « Exemple bien mémorable, dit » un auteur, de l'incertitude du succès dans la » guerre, et terrible leçon pour ceux qui, croyant » tenir la victoire dans leurs mains, oublient dans » leur orgueil le Dieu des armées, qui seul peut la » fixer. » Il fut entièrement défait avec une armée de plus de quarante mille hommes, quoique les Anglais n'en eussent que douze mille. Les principaux chevaliers de France périrent; le reste prit la fuite. Le roi, blessé au visage, fut fait prisonnier, avec Philippe, un de ses fils. Le prince Noir mena ses deux prisonniers à Bordeaux et à Londres, où il les traita avec autant de politesse que de respect. La prison du roi fut dans Paris le signal de la guerre civile. Le Dauphin, déclaré régent du royaume, le vit presque entièrement révolté contre lui. Il fut obligé de rappeler le même roi de Navarre qu'il avait fait emprisonner. Le Navarrois n'arrive à Paris que pour attiser le feu de la discorde. Marcel, prévôt des marchands, à la tête d'une faction de paysans, appelée *la Jacquerie*, fait massacrer Robert de Clermont, maréchal de Normandie, et Jean de Conflans, maréchal de Champagne, en présence et dans la chambre même du Dauphin. Les factieux s'attroupent de tous côtés; et, dans cette confusion, ils se jettent sur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils portent leur fureur brutale jusqu'à faire rôtir un seigneur dans son château, et à contraindre sa fille et sa femme de manger la chair de leur époux et de leur père. Marcel, dans la crainte d'être puni de tous ses crimes par le régent, qui avait investi Paris, allait y mettre le comble en livrant la ville aux Anglais, lorsqu'il fut assommé d'un coup de hache par un bourgeois de Paris nommé Jean Maillard, en 1358. Dans ces convulsions de l'état, Charles de Navarre aspirait à la couronne. Le Dauphin et lui se firent une guerre sanglante, qui ne finit que par une paix simulée. Enfin le roi Jean sortit de sa prison de Londres. La paix fut conclue à Brétigny en 1360. Edouard exigea pour la rançon de son prisonnier environ trois millions d'écus d'or, le Poitou, la Saintonge, l'Agénois, le Périgord, le Limousin, le Querey, l'Angoumois et le Rouergue. La France s'épuisa. Le roi Jean compta 600,000 écus d'or pour le premier paiement; mais n'ayant pas de quoi payer le reste de sa rançon, il retourna se mettre en otage à Londres, et y mourut le 8 avril 1364, à 56 ans. Dans ce temps de barbarie, la foi des traités était tout autrement respectée qu'elle ne l'a été depuis. « Jean était certainement un preux che-» valier, dit Sainte-Foix, mais d'ailleurs un prince » sans génie, sans conduite, sans discernement, » n'ayant que des idées fausses ou chimériques; » d'une facilité étonnante avec un ennemi qui le » flattait, et d'un entêtement le plus orgueilleux » avec des ministres affectionnés qui osaient lui » donner des conseils; impatient, fantasque, et ne » parlant que trop souvent avec humeur au soldat. » Ses principales qualités furent la bravoure, la générosité et la franchise. Il disait que « si la foi et la » vérité étaient bannies du reste du monde, elles » devraient se trouver dans la bouche des rois. » Il institua en 1351, ou, selon d'autres, il rétablit l'ordre de l'*Etoile*, qui fut, dit-on, institué par le roi Robert.

ROIS D'ANGLETERRE.

JEAN-SANS-TERRE, ainsi nommé parce que son père ne lui avait point donné d'apanage, roi d'Angleterre, quatrième fils du roi Henri II, fut usurpateur de la couronne en 1199, sur Artus de Bretagne, son neveu, à qui elle appartenait. Ce prince ayant voulu le chasser du trône, dont il s'était emparé, fut pris dans Mirebeau en 1202. Le vainqueur fit enfermer le vaincu dans la tour de Rouen, et le poignarda, dit-on, de sa main. Les états de Bretagne demandèrent justice à Philippe-Auguste de ce meurtre, commis dans ses terres. L'accusé, ajourné à la cour de Paris, ayant refusé de comparaître, fut condamné comme rebelle et par contumace, et toutes ses terres situées en France furent confisquées au profit du roi. Philippe se mit bientôt en devoir de profiter du crime du roi son vassal. Le roi d'Angleterre, endormi dans les plaisirs et dans la mollesse, se laissa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, et

se retira en Angleterre, où il était haï et méprisé. Son indolence fut si grande, que, sur le rapport qu'on lui fit des progrès du roi de France : « Laissez-» le faire, dit-il, j'en reprendrai plus en un jour, » qu'il n'en prendra en une campagne. » Abandonné de tout le monde, il crut regagner le cœur de ses sujets, en signant deux actes, le fondement de la liberté, et la source des guerres civiles de l'Angleterre. Le premier fut nommé la *Grande Charte*, le second la *Charte des Forêts.* Pour comble de malheurs, les mauvais traitements qu'il fit éprouver aux ecclésiastiques le brouillèrent en 1212 avec Innocent III. Ce pontife mit l'Angleterre en interdit, et défendit à tous les sujets de Jean de lui obéir. Il ne sortit de l'abîme où les foudres du Vatican l'avaient jeté qu'en soumettant sa personne et sa couronne au saint Siége. Après que Jean eut été battu en plusieurs rencontres, et que le roi Philippe-Auguste eut gagné sur lui la bataille de Bouvines en 1214, les Anglais appelèrent Louis, fils du même Philippe, et le couronnèrent à Londres le 20 mai 1216. Jean en conçut un si grand désespoir, que, s'il en faut croire Matthieu Pâris, il fut prêt à suivre Miramolin, roi des Sarrasins, et à se faire mahométan, s'il le délivrait de ses misères Il crut rétablir ses affaires en pillant les églises, et il venait de dépouiller celles des provinces de Suffolk et de Norfolk ; mais les soldats employés à cette expédition périrent presque tous, avec cet immense butin, dans les sables de Wellestram. Le roi avait pris les devants; mais si, plus heureux que Pharaon, il échappa au naufrage, du moins n'y survécut-il guère, puisque cinq jours après il mourut, privé de toute consolation, le 17 septembre 1216, les uns disent de poison, les autres pour avoir trop mangé de pêches. A l'instant ses domestiques le dépouillèrent de tout ce qui l'environnait, et ne lui laissèrent pas même de quoi couvrir son cadavre. Ce prince, que ses inquiétudes, ses crimes et ses malheurs ont rendu célèbre, manquait également des vertus qui honorent le diadème et les conditions privées, et il réunissait les vices de tous les états. Son fils Henri III lui succéda.

EMPEREUR.

JEAN de Luxembourg, dit l'*Aveugle*, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII, de la maison de Luxembourg, fut élu à l'âge de 14 ans, en 1309, au préjudice de Henri, duc de Carinthie, que ses tyrannies rendirent insupportable aux Bohémiens. Il épousa Elisabeth, fille du roi Venceslas II, et fut couronné avec elle à Prague. Il soumit la Silésie, et donna de grandes marques de son courage dans la Lombardie en 1330, 1331 et 1332. Il avait été appelé auparavant en Pologne par le grand maître des porte-croix de Prusse ; et après avoir défait les Lithuaniens païens, il prit le titre de roi de Pologne. Jean perdit un œil à cette expédition, et dans la suite il vint *incognito* à Montpellier, pour demander des remèdes aux docteurs de cette célèbre université, où un médecin juif lui fit perdre l'autre. Cette perte ne l'empêcha pas d'aller à la guerre. On rapporte que Casimir, roi de Pologne, l'envoya défier de s'enfermer tous deux dans une chambre, et de décider leur querelle le poignard à la main. Le roi Jean lui fit réponse « qu'il devait auparavant » se faire crever les yeux, afin qu'ils pussent com-» battre à armes égales. » Jean mena du secours en France au roi Philippe de Valois, et se trouva à la bataille de Créci, que les Français perdirent le 29 août 1346. Tout aveugle qu'il était, il combattit fort vaillamment, après avoir fait attacher son cheval par la bride à celui de deux de ses plus braves chevaliers ; et il s'avança si fort dans la mêlée, qu'il y fût tué. Son corps fut transporté en la ville de Luxembourg, où on lui érigea un beau mausolée dans l'abbaye de Munster. Les flammes qui détruisirent ce monument durant ces derniers siècles, épargnèrent son corps, qu'on voit encore aujourd'hui dans la chapelle de l'abbé. Charles son fils et son successeur au royaume de Bohême, fut élu empereur peu de temps après.

ROIS DE SUÈDE.

JEAN Ier, roi de Suède, fils de Sverker, succéda à Eric XI, et régna de l'an 1216 à l'an 1222. Il entreprit une expédition dans l'Esthonie afin d'y propager le christianisme; mais il y eut peu de succès Il mourut à Wisingsoé, sans laisser de postérité, et en lui s'éteignit la race royale des Sverker.

JEAN III, roi de Suède, fils du fameux Gustave Wasa, succéda l'an 1568 à Eric XIV, son frère aîné, que ses cruautés avaient fait chasser du trône. Les premiers soins qui l'occupèrent furent le rétablissement de la tranquillité publique dans son état, et un traité de paix avec le Danemark. A la sollicitation de sa femme Catherine, fille de Sigismond, roi de Pologne, il travailla aussi à rétablir dans la Suède la religion catholique que son père en avait bannie; les conseils des grands du royaume, un caractère faible et indécis, et la mort de la reine, le rengagèrent dans le luthéranisme qu'il avait abjuré; et cet exemple du souverain acheva d'affermir ses sujets dans la nouvelle religion qui, à la faveur de l'ignorance et du déréglement des mœurs, avait déjà jeté de profondes racines. Jean III mourut l'an 1592, après un règne de 25 ans. (*Voy.* GARDIE, Pontus.)

ROIS D'ESPAGNE.

JEAN II, fils de Henri III, fut proclamé roi de Castille en 1406, à l'âge de deux ans. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se vit obligé de les prendre contre les rois de Navarre et d'Aragon. Il mit ces princes dans la nécessité de lui demander la paix qu'il leur accorda ; mais il n'en jouit pas longtemps, car il fut obligé de tourner ses armes contre les Maures de Grenade. Le roi de ces infidèles, qui lui devait son rétablissement, l'attaqua bientôt par une ingratitude criante. Jean l'en fit repentir ; il lui tua 12,000 hommes en 1431, et ravagea les environs de Grenade. On dit qu'il aurait emporté cette ville, si Alvarès de Luna, son favori et connétable de Castille, corrompu par l'argent des Maures, n'eût détourné ce coup. Ce favori, qui excita pendant

plusieurs années des troubles dans la Castille, eut depuis la tête tranchée. Le roi Jean mourut en 1454, à 50 ans. On dit que, sur la fin de ses jours, *il regrettait amèrement d'être roi*, et *qu'il aurait voulu être le fils du dernier des hommes*. Il avait bien raison; car le trône l'avait amolli, et il s'était laissé dominer par des favoris avides et sanguinaires.

JEAN II, roi de Navarre, succéda l'an 1458 à son frère Alphonse sur le trône d'Aragon. Il soutint longtemps la guerre contre Henri IV, roi de Castille. Ce prince mourut à Barcelonne en 1479, dans sa 82e année. Il avait conservé dans cet âge avancé une partie de la vigueur, et même des vices de la jeunesse; car on rapporte qu'il avait encore une maîtresse. Habile guerrier, politique éclairé, il n'eut, avec ces qualités, que de faibles succès. Il était trop inquiet, trop vif, trop précipité dans ses démarches ambitieuses, pour donner à ses projets le temps de mûrir. Quoique ce prince fût porté à la galanterie, et même à la débauche, il était mari crédule et jaloux. Il réunissait sur sa tête les couronnes d'Aragon, de Navarre et de Sicile. Par son testament, il laissa l'Aragon et la Sicile à son fils Ferdinand et à ses descendants, soit mâles, soit filles, même du côté des femmes, en cas que ce prince mourût sans postérité masculine. A l'égard de la couronne de Navarre, elle était dévolue, par les anciennes conventions, à sa fille dona Léonore, comtesse de Foix, qui n'en jouit pas longtemps. Elle mourut à Tudèle le 10 février 1479, après avoir fait un testament par lequel elle institua pour son héritier François Phœbus, son petit-fils, âgé de 11 ans, et mit le royaume de Navarre sous la protection de la France.

ROIS DE PORTUGAL.

JEAN Ier, roi de Portugal, surnommé le *Père de la patrie*, était fils naturel de Pierre, dit le *Sévère*, et de Theresa Lorenzi : il fut élevé sur le trône l'an 1383, et succéda à Ferdinand son frère, au préjudice de Béatrix, fille unique de Ferdinand Ier, son frère. Jean Ier, roi de Castille, qui avait épousé cette princesse, lui disputa la couronne : mais il fut obligé d'y renoncer après la perte de la bataille d'Aljubarota. Tranquille de ce côté-là, le roi de Portugal tourna ses armes contre les Maures d'Afrique, leur prit Ceuta et d'autres places. Cette conquête donna aux Portugais le goût de la navigation; et ce fut sous le regne de Jean Ier et par les encouragements de son fils, le prince Henri, qu'ils découvrirent les îles de Madère, des Canaries, du Cap-Vert, les Açores, les côtes de la Guinée, où ils firent les premiers établissements. Voulant éviter les troubles que les grands ne cessaient de susciter dans l'état, il les força à lui vendre les domaines qu'ils tenaient de la couronne, et les affaiblit ainsi, en leur ôtant leurs vassaux. Il mourut en 1433 après un règne d'environ 50 ans. Outre ses exploits et l'encouragement qu'il donna aux sciences géographiques, on a vanté le code des lois de Portugal qui fut publié sous son règne.

JEAN II, roi de Portugal, dit *le Grand*, *le Sévère* et *le Parfait*, né le 3 mai 1455, succéda à son père, Alphonse V, en 1481. Quelques seigneurs causèrent beaucoup de troubles au commencement de son règne; mais il dissipa leurs desseins, et fit mourir les chefs, entre autres Ferdinand, duc de Bragance, auquel il fit couper la tête. Il se trouva à la prise d'Arzile et de Tanger en 1471, et se signala à la bataille de Toro contre les Castillans en 1476. Ses actions éclatantes lui acquirent le nom de *Grand*, et l'exactitude qu'il mit à faire observer la justice lui fit donner celui de *Parfait*. Il dit un jour à un juge avide et indolent : « Je sais que vous tenez vos » mains ouvertes et vos portes fermées : prenez » garde à vous! » Jean II eut le malheur de perdre son fils unique, qu'il aimait tendrement. « Ce qui » me console, disait-il, c'est qu'il n'était pas propre » à régner, et que Dieu, en me l'ôtant, à montré » qu'il veut secourir mon peuple. » Parlant ainsi, dit un historien portugais, parce que son fils aimait beaucoup les femmes, et que cette passion, plus que toutes les autres, est incompatible avec une administration ferme et sage. Ce monarque favorisa de tout son pouvoir les colonies de Portugal en Afrique et dans les Indes. Les Portugais découvrirent sous son règne les vastes pays de Benin et de Congo. Ayant eu l'imprévoyance de refuser les offres de Colomb, il arma une flotte pour faire des conquêtes dans l'Amérique; mais l'Espagne s'y étant opposée, le pape Alexandre VI intervint comme médiateur, et assigna un hémisphère à chacune de ces puissances. Jean II mourut au milieu de ces discussions, en 1495, à 41 ans. C'est en parlant de lui, qu'un Anglais disait à Henri VII : « Ce que j'ai vu de plus » rare en Portugal, c'est un prince qui commande » à tous, et à qui personne ne commande. » Emmanuel *le Fortuné*, son cousin-germain, lui succéda.

JEAN III, roi de Portugal, successeur d'Emmanuel *le Fortuné*, son père, héritier de ses vertus, de son bonheur et de son zèle pour la foi, commença à régner en 1521. Ses vaisseaux découvrirent le Japon en 1542; il envoya saint François-Xavier dans les Indes, et mourut d'apoplexie en 1557, à 55 ans. Il rendit son nom respectable par son amour pour la paix et par la protection qu'il accorda aux sciences et aux savants, mais surtout à la religion, dont il eut les progrès extrêmement à cœur : une multitude de nations infidèles lui doivent les lumières du christianisme, qui les ont tirées de l'ignorance et de la barbarie. Les deux Indes sont remplies de monuments de sa piété et de ses soins pour l'instruction des peuples. Jamais prince n'a mieux connu la vraie règle des impôts. Quand ses ministres lui proposaient d'en établir quelqu'un, il disait : « Examinons d'abord s'il est nécessaire. » Quand ce point était éclairci : « Voyons à présent, » ajoutait-il, quelles sont les dépenses superflues. » Il sut connaître les hommes et les employer. Econome pour lui-même, il était très-généreux pour le bien public. Le Portugal lui doit un grand nombre d'établissements utiles. Il mit la dernière main à la forteresse nommée la *Tour de Belem*, bâtie par son père, édifice admirable, construit au milieu du

Tage, qui sert en quelque sorte de citadelle à Lisbonne, et assure la navigation du fleuve, en même temps qu'il en maintient les règles, et fait respecter les lois du commerce. Il acheva aussi le magnifique palais et monastère de Bélem, où il est enterré avec Catherine, sœur de Charles-Quint, son épouse. On lit sur son tombeau :

Pace domi, belloque foris, moderamine miro,
Auxit Joannes tertius imperium,
Divina excoluit, regno importavit Athenas,
Hic tandem situs est rex patriæque parens.

Ce fut Jean III qui établit l'inquisition dans tous ses états; en 1526, il colonisa le Brésil, malgré tous les efforts des Français, qui voulaient en faire la conquête. Sous ce règne eut lieu le terrible débordement du Tage, qui inonda la moitié du Portugal. Ce fut en 1548 que les orangers furent apportés de la Chine en Portugal où ils étaient alors inconnus. Jean III avait désigné pour son successeur don Sébastien, son premier fils, sous la régence de Catherine d'Autriche sa femme.

JEAN IV, dit *le Fortuné*, fils de Théodore de Portugal, duc de Bragance, naquit en 1604. Les Espagnols s'étaient rendus maitres du Portugal après la mort du roi don Sébastien et du cardinal Henri, en 1580, et l'avaient gardé sous les règnes de Philippe II, Philippe III et Philippe IV. Il se forma sous ce dernier roi une conspiration contre l'Espagne. Les Portugais, lassés d'une domination étrangère, donnèrent la couronne à Jean de Bragance. Il fut proclamé roi en 1640, sans le moindre tumulte; un fils ne succède pas plus paisiblement à son père. Un Castillan, témoin du triomphe de Bragance et des transports des Lisbonnais, ne put s'empêcher de s'écrier en soupirant : « Est-il possible qu'un si beau royaume ne coûte qu'un feu de joie à l'ennemi de mon maitre? » Cet ennemi ne s'était prêté qu'en tremblant à la conjuration; il avait eu besoin que son épouse, Louize Guzman, dame espagnole de la maison de Médina Sidonia, lui inspirât toute sa fermeté et sa grandeur d'âme, pour l'élever au-dessus de lui-même. Philippe IV tâcha en vain de reconquérir un royaume que l'imprévoyance de son ministre le duc d'Olivarès lui avait fait perdre. Le nouveau roi mourut à Lisbonne en 1656, d'une rétention d'urine. La France ne contribua pas peu à le maintenir sur le trône. Il fut le chef de la dynastie de Bragance. Son fils Alphonse lui succéda sous la régence de la reine douairière.

JEAN V, successeur de Pierre II, né en 1689, fut proclamé roi de Portugal en 1705. Il prit le parti des alliés dans la guerre de la succession d'Espagne, et combattit pour l'archiduc Charles d'Autriche avec divers succès. Depuis la paix d'Utrecht, en 1713, il ne s'occupa plus que des moyens de faire fleurir le commerce et les lettres dans son royaume. Son gouvernement sage et prudent, et ses vertus généreuses et patriotiques, firent le bonheur de ses sujets. Ils le perdirent en 1750. Joseph de Bragance, son fils, monta sur le trône après lui.

JEAN VI (Marie-Joseph-Louis), roi de Portugal, second fils de Marie Ire et de l'infant don Pédro, oncle et époux de cette princesse, naquit à Lisbonne le 13 mai 1769. Son frère aîné le prince Joseph étant mort sans enfants, en 1788, et la reine étant tombée dans un état de démence incurable, il prit les rênes du gouvernement le 10 mars 1792. Mais les actes publics continuèrent à porter le nom de la reine. Entouré d'hommes dévoués à l'Angleterre, Jean entra dans une coalition contre la France, malgré les offres qui lui furent faites par la convention pour qu'il conservât la neutralité. Cependant les pertes que les corsaires français firent subir au Portugal, et les revers qu'essuyèrent les armées combinées, changèrent les dispositions du prince qui traita de la paix avec le Directoire. Jean prit en 1799 le titre de régent et fit inscrire son nom sur tous les actes publics et sur la monnaie. Bientôt le premier consul, voulant se venger de la conduite du Portugal envers la France, décida l'Espagne à lui faire la guerre, et envoya une armée commandée par le général Leclerc, pour appuyer ses opérations. L'armée portugaise battit en retraite, et le traité de Badajoz, signé le 6 janvier 1801, mit fin aux hostilités. Bonaparte ayant refusé de le ratifier, on en fit à Madrid, le 6 juin de la même année, un second par lequel la France étendit son territoire dans la Guiane, et le Portugal s'engagea à lui payer vingt-cinq millions de francs, et à fermer ses ports aux Anglais. La paix d'Amiens rétablit le commerce portugais; et quand les hostilités recommencèrent entre la France et l'Angleterre, le Portugal continua à jouir des avantages de sa neutralité. Mais le traité de Fontainebleau, conclu le 27 octobre 1807 entre la France et l'Espagne, vint porter un coup terrible à l'autorité de Jean VI. D'après ce traité le Portugal devait être partagé entre l'infante d'Espagne, reine d'Etrurie, le prince de la Paix et la France. L'hésitation du cabinet de Lisbonne à prendre des mesures violentes contre les Anglais avait servi de prétexte à ce démembrement. Jean VI chercha vainement à retarder l'effet des menaces de Napoléon. Pendant qu'on délibérait à sa cour, l'avant-garde de l'armée de Junot arrivait devant Lisbonne. Le prince se décida à chercher un asile dans ses possessions d'Amérique, le 30 novembre 1807. Pendant son absence, l'influence anglaise triompha en Portugal, où Wellington et Béresford établirent une régence qui gouvernait à leur profit. En 1814, Jean VI adhéra au traité de Paris, et rendit à la France la colonie de Cayenne dont ses sujets s'étaient emparés pendant la guerre. Par un décret du 16 décembre 1815, il érigea le Brésil en royaume, et donna à ses Etats le nom de royaume de Portugal, du Brésil et des Algarves. La reine Marie étant morte l'année suivante, le régent prit le titre de roi; mais il ne fut couronné que le 16 février 1818 sous le nom de Jean VI. L'état d'épuisement où se trouvait le Portugal, et le mécontentement causé par les fautes d'une régence inhabile, préparaient une révolution dont le contrecoup se fit sentir au Brésil. Le 24 août 1820, Porto fut le théâtre d'une insurrection qui proclama l'établissement du régime constitutionnel et le maintien de la maison régnante. A la nouvelle de la révolu-

tion portugaise, un mouvement éclata à Bahia, le 10 février 1821; Rio-Janeiro suivit cet exemple le 26, et Jean VI promit d'accepter la constitution telle qu'elle serait faite par les cortès de Portugal. Cédant aux instances des Anglais qu'inquiétait sa présence au Brésil, parce qu'elle donnait trop d'importance à ce pays, le roi s'embarqua pour l'Europe, après avoir laissé au prince royal des pouvoirs étendus. Il débarqua à Lisbonne le 4 juillet, sanctionna sans résistance tous les décrets des cortès, et accepta solennellement la constitution le 23 septembre 1822. La reine ayant refusé de prêter serment, les cortès décidèrent qu'elle quitterait le royaume. Mais ce décret ne fut point exécuté, et elle demeura aux environs de Lisbonne, à sa campagne de Ramalhao, où elle se concerta avec les partisans de l'ancienne royauté, pour renverser la constitution. Au mois de mai 1823, l'infant don Miguel, à la tête de quelques soldats, se déclara en hostilité ouverte contre les cortès. Jean VI, instruit de ce qui se passait, condamna d'abord la conduite de son fils; puis, cédant à l'entraînement populaire, il promit une nouvelle constitution qui modifierait l'ancienne. Les cortès effrayées se soumirent, et l'ancien ordre de choses fut rétabli. Une année s'était à peine écoulée, que la reine engagea don Miguel dans une nouvelle entreprise militaire, dont le but était de réprimer les libéraux et les francs-maçons. Jean VI, prisonnier de son fils, parvint à se sauver à bord d'un vaisseau anglais où don Miguel vint lui faire sa soumission. Le vieux roi lui pardonna, en lui imposant toutefois l'obligation de voyager en Europe. Jean VI, après s'être vu obligé de reconnaître l'indépendance du Brésil, qui fut érigé en empire, mourut à Lisbonne le 1er mars 1826. Quoique son éducation eût été négligée, ce prince ne manquait pas de connaissances administratives. Il avait de l'esprit et de la pénétration, et aux qualités du cœur les plus précieuses, il joignait des habitudes religieuses et une grande austérité de mœurs. Malheureux dans sa vie intérieure comme dans sa vie publique, il n'eut pas la fermeté si nécessaire aux princes dans un siècle orageux.

JEAN-SANS-PEUR, fils de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, naquit à Dijon en 1371. N'étant encore que comte de Nevers, il signala sa valeur à la bataille de Nicopolis en 1396, contre Bajazet, qui fut vainqueur dans cette journée. Le comte de Nevers fut fait prisonnier avec plus de 600 gentilshommes que le héros mahométan fit tous massacrer en sa présence, à l'exception de vingt-cinq, pour lesquels il exigea 200,000 ducats de rançon. Le comte de Nevers, ayant succédé en 1404 aux états de son père, vint à la cour de France, et y eut de grands démêlés avec le duc d'Orléans, frère du roi Charles VI, qu'il fit assassiner entre les 7 et 8 heures du soir, le 23 novembre 1407. Le lendemain, il assista à ses funérailles, le plaignit et le pleura; mais voyant qu'on allait faire des perquisitions exactes, il s'enfuit en Flandre. Revenu ensuite avec mille hommes, il osa faire trophée de son crime, qu'un docteur de l'université de Paris entreprit de justifier. (*Voy.* PETIT, Jean.) Cela n'empêcha pas que le duc de Bourgogne n'eût à soutenir pendant sept ans une guerre civile contre les frères et les amis du duc assassiné. Sa faction s'appelait des *Bourguignons*, et celle d Orléans était nommée des *Armagnacs*, du nom du comte d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans. Celle des deux qui dominait faisait tour à tour conduire au gibet, assassiner, brûler ceux de la faction contraire. Jean-sans-Peur, ayant surpris Paris en 1418, y fit un massacre horrible des Armagnacs, et s'empara de toute l'autorité. L'année d'après, il se réconcilia avec le Dauphin, depuis Charles VII, après s'être uni contre lui avec le roi d'Angleterre et le roi Charles VI son père. Cette réconciliation eut des suites funestes. Le Dauphin, gouverné par Tannegui du Chastel, ménagea une entrevue avec le duc de Bourgogne sur le pont de Montereau-faut-Yonne. Chacun d'eux s'y rendit avec dix chevaliers. Jean-sans-Peur y fut assassiné par Tannegui, aux yeux du Dauphin, le 10 septembre 1419. Ainsi le meurtre du duc d'Orléans fut vengé par un autre meurtre encore plus odieux, parce qu'il fut plus médité, et plus solennellement opposé à toutes les règles de la bonne foi et de l'honneur. (*Voy.* ISABEAU de Bavière et CHARLES VI.)

JEAN DE FRANCE, duc de Berry, comte de Poitou, né l'an 1343, était fils du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, sa première femme; il se signala à la bataille de Poitiers, à celle de Rosebecq, et en divers autres combats. Il eut part pendant quelque temps à l'administration des affaires, et essuya des revers qu'il soutint avec fermeté. Il se déclara l'an 1410 pour la maison d'Orléans contre celle de Bourgogne. Il mourut à Paris l'an 1416, et fut enterré dans la sainte chapelle de Bourges, qu'il avait fait bâtir.

JEAN V, duc de Bretagne, surnommé *le Vaillant* et *le Conquérant*, né en 1339, fut élevé à la cour d'Edouard III, roi d'Angleterre, dont il épousa la fille. Il resta paisible possesseur du duché de Bretagne après la bataille d'Aurai en 1364. Charles V entreprit de le dépouiller; mais sa noblesse le défendit. Charles VI se réconcilia avec lui, et voulut ensuite lui faire la guerre, pour avoir donné retraite à Craon, assassin du connétable de Clisson; mais ce monarque tomba en démence en marchant vers la Bretagne. Jean V mourut à Nantes en 1399. Ce prince était extrême en tout, aimant jusqu'à la folie, haïssant jusqu'à la fureur, et ne revenant jamais de ses préventions. C'est lui qui institua l'ordre militaire de l'*Hermine*. Ce qu'il y avait de particulier dans cet ordre, c'est que les dames pouvaient en être.

JEAN VI, duc de Bretagne, pair de France, dit *le Bon* et *le Sage*, succéda à Jean son père, à l'âge de dix ans (1399). Il fut déclaré majeur à 15 ans en 1404. Il se fit tellement aimer de ses sujets, que le comte de Penthièvre l'ayant fait prisonnier, toute la noblesse de Bretagne prit les armes et lui fit rendre la liberté. Il servit bien Charles VII, roi de France, contre les Anglais, et mourut en 1443, avec la réputation d'un prince bien fait, magnifique dans ses habits, dans ses meubles et dans sa dépense; hon-

nête, juste et charitable; mais trop facile et trop bon. Il avait épousé Jeanne, fille de Charles VI, roi de France.

JEAN V. (*Voy.* ARMAGNAC UDINE.)

JEAN PHILOPONOS, dit *le Grammairien*, d'Alexandrie, et l'un des plus fameux philosophes du VIIe siècle, avait obtenu par son crédit auprès d'Amrou, général du calife Omar Ier, que la fameuse bibliothèque d'Alexandrie serait sauvée du pillage; mais Omar ayant ordonné qu'on la brûlât, Jean eut le déplaisir de voir porter et distribuer tous les livres aux bains de cette grande ville, où ils servirent pendant six mois à entretenir le feu. C'était un des principaux trithéistes, et même le chef de cette secte, puisque, pour obliger les partisans de cette hérésie, qui voulaient rentrer dans le sein de l'Eglise, à déclarer clairement leur croyance, on les obligeait de dire anathème à *Philoponos*. Le trithéisme consistait à reconnaître trois natures en Dieu. Ces inconsidérés raisonneurs voulant s'éloigner de Sabellius, qui ne reconnaissait qu'une personne en Dieu, donnèrent dans l'erreur opposée. Pierre Faydit et Antoine Oehmbs ont renouvelé dans ces derniers temps l'hérésie des trithéistes. Ce dernier publia à ce sujet un traité *de Deo uno et trino*, Mayence, 1789, condamné et savamment réfuté par un jugement de l'université de Cologne, 1790, in-8. (*Voy* FAYDIT.) On a de Philoponos: *Contra Proclum de mundi æternitate libri*, *gr.*, Venetiis, 1535, in-fol., 10 fr.; *In posteriora resolutoria Aristotelis commentaria, gr.*, ibid., Alde, 1504, pet. in-fol., rare; *Commentarius in Aristotelis libros de anima*, ibid., 1535, in-fol., 15 fr.; *In libros Aristotelis de generatione et interitu; Alexander Aphrodiensis in meteorologica*, *idem de mixtione, gr.*, ib., 1527, in-fol., vend. 24 fr.

JEAN DE PARME, frère mineur, docteur-régent dans l'école de Paris, puis général de son ordre, en 1247, fut envoyé en qualité de légat, en 1249, auprès de l'empereur Jean Vatace, qui désirait la réunion des Grecs avec les Latins. L'*Evangile éternel*, ouvrage qui contient quelques erreurs de l'abbé Joachim, touchant l'unité de l'essence divine et d'autres objets, lui ayant été attribué, il fut déposé dans le chapitre général de son ordre l'an 1256, et l'ouvrage condamné par l'université de Paris, et par Alexandre IV.

JEAN D'ANANIE, ou D'ANAGNI, archidiacre et professeur en droit canon à Bologne, dont on a des *Commentaires* sur les Décrétales, in-fol., et un vol. de *Consultation*, aussi in-fol., mourut avec de grands sentiments de piété en 1455.

JEAN D'IMOLA, disciple de Balde l'ancien, enseigna le droit avec beaucoup de réputation, et mourut en 1436. On a de lui des *Commentaires* sur les Décrétales et sur les Clémentines, in-fol., et d'autres ouvrages estimés autrefois.

JEAN DE HAGEN, *de Indagine*, savant chartreux, mourut en 1475, en odeur de sainteté. Il avait pris l'habit à Erfort, à 25 ans, et il en passa environ 35 dans son ordre. Ses ouvrages roulent sur des sujets de piété. Ils sont en grand nombre et manuscrits.

JEAN DE RAGUSE, natif de la ville de ce nom, dominicain, devint docteur de Sorbonne, président du concile de Bâle, et fut chargé d'aller plusieurs fois à Constantinople pour la réunion des Grecs avec les Latins. Il fut ensuite évêque d'Argos dans la Morée, et mourut vers 1450. On a de lui: un *Discours* prononcé au concile de Bâle, dans l'Histoire de ce concile; les *Actes de sa légation à Constantinople*, dans les actes du concile de Bâle; une *Relation* de son voyage d'Orient, dans *Léon Allatius*.

JEAN DE CASTEL-BOLOGNÈSE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et qui s'appelait Bernardi, célèbre graveur, travailla pour le pape Clément VII, et pour l'empereur Charles-Quint Il grava sur de petites pierres l'*Enlèvement des Sabines*, des *Bacchanales*, des *Combats sur mer*, et d'autres grands sujets.

JEAN MILANAIS composa, suivant la plus commune opinion, au nom des médecins du collége de Salerne, un livre de médecine en vers latins. Il contenait 1239 vers, dont il ne reste que 372. Ce livre, connu sous le nom d'*Ecole de Salerne*, et dans lequel on trouve quelques observations fausses, parmi un plus grand nombre de vraies, a été publié plusieurs fois. Les médecins ont fait différentes remarques sur cet ouvrage. Les meilleures sont celles de René Moreau, Paris, 1625, in-8. On l'a traduit en français, en prose et en vers. Jean de Milan florissait dans le XIe siècle.

JEAN DE PARIS, fameux dominicain, docteur et professeur en théologie à Paris, et célèbre prédicateur, prit la défense du roi Philippe le Bel, contre le pape Boniface VIII, dans son traité *De regia potestate et papali*...... Ayant avancé en chaire quelques propositions qui ne parurent pas exactes, sur le dogme de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, il fut déféré à Guillaume, évêque de Paris. Ce prélat lui défendit de prêcher et d'enseigner. Il en appela au pape, et alla à Rome pour s'y défendre; mais il mourut peu de temps après, en 1304. On a de lui: *Determinatio de modo existendi corporis Christi in sacramento altaris*, Londres, 1686, in-8; *Correctorium doctrinæ sancti Thomæ*. Le jugement n'y égale pas toujours la science.

JEAN-LE-TEUTONIQUE, dominicain, natif de Wildeshusen dans la Westphalie, mort en 1252, fut pénitencier de Rome, puis évêque de Bosnie, et 4e général de l'ordre de Saint-Dominique. On lui attribue une *Somme des prédicateurs*, et une *Somme des confesseurs*, imprimées, la première à Reutlengeu, 1487, in-fol., et la deuxième à Lyon, 1515, aussi in-fol.; mais le P. Echard soutient que ces deux ouvrages sont de JEAN de Fribourg, aussi appelé *le Teutonique*, autre dominicain, mort en 1313. L'un et l'autre eurent un nom dans leur siècle.

JEAN, moine de l'abbaye de Hautes-Selves, est auteur d'un très-ancien roman, intitulé: *Historia calumniæ novercalis quæ* SEPTEM SAPIENTUM *dicitur*, Anvers, 1490, in-4; le même, traduit en français, Genève, 1492, in-fol.; l'un et l'autre rares et peu assortis à la profession de l'auteur. Boccace en a imité plusieurs contes, et le roman d'Erastus

en a été tiré. Le présid ent Fauchet croit que le poëte Hébers l'a mis en vers français vers 1220. Il se trouve aussi dans la bibliothèque du roi de France et dans celle d'Anet. On attribue au même moine l'*Abusé en cour*, en vers et en prose, Vienne, 1484, in-fol., rare; mais d'autres l'attribuent, avec plus de vraisemblance, à René, roi de Sicile.

JEAN-BON St.-André (Le baron), né en 1749, à Montauban, d'une famille protestante, était ministre de sa secte, lorsqu'éclata la révolution française. Membre de la convention en 1792, non-seulement il vota la mort de Louis XVI sans sursis et sans appel, mais il déclara que ce prince avait été condamné d'avance par la journée du 10 août. La *Montagne* n'eut pas de membre plus zélé, et la *Commune* de Paris de défenseur plus actif. Dans ses missions, il transforma les églises en temples de la raison. Préfet de Mayence, après le 18 brumaire, il sembla vouloir faire oublier sa conduite passée. Ce fut en visitant dans les hôpitaux les blessés français que l'on ramenait de Russie, qu'il contracta la maladie pestilentielle dont il mourut au mois d'octobre 1813.

JEAN de la Conception (Le P.), réformateur des trinitaires-déchaussés d'Espagne, naquit à Almodovar, dans le diocèse de Tolède, en 1561, et mourut en odeur de sainteté, à Cordoue, en 1613, après avoir fondé dix-huit couvents de sa réforme, et les avoir édifiés par ses vertus.

JEAN de Jésus-Marie, carme déchaussé, né à Calaruega, au diocèse d'Osma, en Espagne, l'an 1664, passa par toutes les charges de son ordre, et mourut le 28 mai 1615, avec la réputation d'un religieux plein de mérite et de vertus. Saint-François de Sales, Bellarmin, Bossuet, en ont parlé avec éloge. On a de lui : *Disciplina claustralis*, Cologne, 1650, 4 vol. Ils renferment des commentaires sur l'Ecriture sainte, et un grand nombre d'ouvrages ascétiques.

JEANNE, épouse de Chusa, intendant d'Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, était une des femmes qui suivaient J.-C. dans ses voyages, et qui l'aidaient de leurs biens. C'était un usage parmi les Juifs, que les femmes fournissaient la table et les vêtements à ceux qu'ils regardaient comme leurs maîtres dans la religion et la piété. Jeanne suivit J.-C. au Calvaire, et fut témoin de ce qui s'y passa. Elle assista aussi à sa sépulture, et fut une de celles qui allèrent au tombeau porter des aromates, et à qui Notre-Seigneur apparut comme elles en revenaient.

JEANNE, reine de France et de Navarre, femme de Philippe le Bel, fille unique et héritière de Henri Ier, roi de Navarre, comte de Champagne, fonda à Paris, en 1303, le collége de Navarre, et mourut l'année d'après à Vincennes, à 33 ans, avec la réputation d'une femme aussi vertueuse que spirituelle. Plusieurs auteurs l'ont accusée d'infidélité à l'égard de son mari, et d'avoir séduit des écoliers de Paris pour satisfaire sa passion; mais Gaguin et Jean de Launoy traitent cela de pure calomnie : et les regrets que Philippe le Bel donna à sa mort suffisent pour le démentir. Jeanne, du consentement de son époux, conserva l'administration particulière de ses états, et chassa de la Navarre les Castillans et les Aragonais. Le comte de Bar étant venu fondre en Champagne, l'an 1297, elle y courut à la tête d'une petite armée, et épouvanta tellement le comte, qu'il se rendit sans coup férir. Il ne sortit de prison qu'à des conditions très-dures, entre autres, de rendre à la reine, comme comtesse de Champagne, hommage pour le comté de Bar, qu'il croyait indépendant.

JEANNE de Bourgogne, reine de France, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, et femme de Philippe le Long, mourut à Roye en Picardie l'an 1325, après avoir fondé à Paris le collége de Bourgogne. Elle avait été accusée d'adultère en 1313, et condamnée, peu de temps après, à finir ses jours en prison, dans le château de Dourdan; mais son époux, persuadé de son innocence, ou feignant de l'être, l'avait reprise au bout d'un an.

JEANNE de France (*La Bienheureuse*), institutrice de l'ordre de l'Annonciade, fille du roi Louis XI, naquit en 1464. Quoique cette princesse fût petite et contrefaite, le roi força Louis, duc d'Orléans, son cousin, de l'épouser en 1476. Le jeune prince (qui fut depuis Louis XII) n'osa pas d'abord manifester son mécontentement et son opposition à ce lien; mais dès qu'il fut sur le trône, il fit dissoudre son mariage en 1498 par le pape Alexandre VI, alléguant qu'il avait été contracté sans liberté. Jeanne souffrit cet opprobre avec résignation. Elle se retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de l'*Annonciation* ou de l'*Annonciade*. La règle a été formée sur les dix vertus de la sainte Vierge : chasteté, prudence, humilité, vérité, dévotion, obéissance, pauvreté, patience, charité et compassion. L'habit en est singulier. Le voile est noir, le manteau blanc, le scapulaire rouge, la robe grise et la ceinture de corde. Il y en a plusieurs monastères en France et dans les Pays-Bas. Le pape Alexandre VI en 1501, et Léon X en 1517, confirmèrent cet institut par leurs brefs. Jeanne de France fonda aussi un collége en l'université de Bourges, et mourut saintement l'an 1504. Le pape Benoît XIV l'a béatifiée en 1743. Le P. Louis Doni d'Attichi a publié sa *Vie* en 1625, in-12. Elle est fort mal écrite; on en a plusieurs autres en français; la dernière est celle du P. Pierre de Mareuil, Paris, 1741, in-8.

JEANNE Ire, reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem, fille de Charles de Sicile, naquit vers 1326, et n'avait que 19 ans lorsqu'elle prit les rênes du gouvernement. Elle était mariée alors à son cousin André, fils de Charles Robert, roi de Hongrie. La haine mutuelle que se portaient ces deux époux, et qu'entretenaient les conseils de leurs favoris particuliers, pour conserver plus longtemps l'empire qu'ils avaient obtenu sur eux, était si connue, que André ayant été cruellement assassiné, la reine fut violemment soupçonnée d'être complice d'un meurtre si horrible. Elle épousa Louis de Tarente, qui en était l'auteur en partie. Cependant Louis de Hongrie, frère d'André, s'avançait pour venger la mort de son frère sur Jeanne, qui avait été jugée inno-

cente dans un consistoire tenu à Avignon, auquel elle avait assisté. Le roi de Hongrie appela de ce jugement; le procès fut revu; et, comme il fallait sauver une reine chargée de soupçons, et ménager un roi fortement prévenu, on suggéra à cette princesse de s'excuser sur l'effet d'un maléfice auquel elle n'avait pu résister. Elle fut une seconde fois déclarée innocente, parce que tout s'était passé malgré et contre sa volonté. Jeanne écrivit au roi de Hongrie pour se justifier; il lui répondit : « Jeanne, » votre vie déréglée, l'autorité dans le royaume » retenue, la vengeance négligée, un mariage pré» cipité, et vos excuses, prouvent que vous êtes » coupable; » et comme il continua à faire avancer son armée, Jeanne fut obligée de fuir avec son nouvel époux en Provence, dont elle était comtesse. Ce fut alors qu'elle vendit au pape Clément VI Avignon et son territoire, pour 30,000 florins d'or. De retour à Naples, elle perdit son second mari, et donna bientôt la main à un troisième, Jacques d'Aragon, prétendant au trône de Majorque, et qui mourut peu de temps après. C'est de ce mariage que les rois d'Aragon prétendirent tirer leurs droits au royaume de Naples. Enfin, à l'âge de 46 ans, elle se remaria pour la quatrième fois à un cadet de la maison de Brunswick. C'était choisir plutôt un mari qui pût lui plaire qu'un prince qui pût la défendre. Comme elle n'avait point d'enfants, elle adopta son parent, Charles de Duras. Elle l'avait fait élever avec beaucoup de soin, lui avait fait épouser sa nièce, et le regardait comme son fils. Cependant ce prince ingrat, gagné par le roi de Hongrie, se révolta contre Jeanne. La reine de Naples, à la sollicitation de Clément VII, qui tenait le pontificat à Avignon, dans le temps qu'Urbain VII le tenait à Rome, transféra son adoption à Louis de France, duc d'Anjou, fils du roi Jean. Ce changement alluma la guerre. Charles de Duras, furieux, se rendit maître de Naples et de Jeanne, après avoir remporté une victoire signalée en 1381. Ce monstre fit étouffer sa bienfaitrice entre deux matelas le 12 mai 1382. L'abbé Mignot a publié son *Histoire*, 1764, in-12; elle est bien écrite, mais peu exacte; Jeanne y est représentée sous des couleurs trop favorables. Jeanne de Naples a fourni à Laharpe le sujet d'une *tragédie* qui a eu du succès.

JEANNE II, reine de Naples, fille de Charles III de Duras, née en 1368, épousa en 1404 Guillaume, fils de Léopold III d'Autriche, devint veuve en 1406 et succéda à son frère Ladislas en 1414. Elle épousa Jacques de Bourbon, comte de la Marche. Ses sujets l'avaient engagée à se remarier, pour mettre fin à la vie scandaleuse qu'elle menait avec Pandolfello Alopo, son favori. Son nouvel époux fit mourir Alopo et enfermer la reine. Les Napolitains l'ayant délivrée en 1416, son mari s'enfuit à Tarente, d'où il fut transféré à Naples, et enfermé à son tour dans le château de l'Œuf. Martin V raccommoda les deux époux. Jacques sortit de sa prison; mais n'ayant pas d'autorité, et ne pouvant souffrir la vie scandaleuse de son épouse, il se retira en France, où il se fit cordelier, et mourut saintement en 1436. Le connétable de Naples, Jacques Sforce, excita Louis III d'Anjou à s'emparer du royaume. Ce prince y fut aussi invité par le pape Martin V. Jeanne, pour résister à Louis, adopta Alphonse V, roi d'Aragon, qui eut d'abord quelques succès, et força Louis à se retirer à Anvers. Mais ce prince, aidé des troupes que le pape lui envoya, rétablit pour quelque temps ses affaires. Battu de nouveau par Alphonse, il n'en fut pas moins adopté à sa place par Jeanne, qui, après sa mort, nomma pour son héritier René d'Anjou. Cette reine mourut en 1435. On a remarqué qu'elle réprima l'usure excessive des Juifs, et les avait contraints à porter un T sur leurs vêtements, pour les distinguer de ses autres sujets. Après de longues guerres avec la maison d'Anjou, Alphonse se mit en possession de la succession de Jeanne.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, naquit en 1531. Fille de Henri II d'Albret, elle fut mariée en 1548 à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, prince indolent, inquiet, toujours flottant entre les différents partis qui agitaient alors la France. Jeanne d'Albret profita du caractère de son mari pour abjurer la religion de ses pères et s'attacher à la secte de Calvin. Elle bannit entièrement la religion catholique du Béarn; et tandis que les huguenots ne prétendaient en France qu'à la tolérance, ils affichaient dans le Béarn l'intolérance la plus cruelle. Il se fit à Orthez et à Pau un horrible massacre des catholiques. « Il serait à souhaiter, dit un auteur, » que l'histoire n'eût conservé le nom de cette prin» cesse que comme mère de Henri IV. » Elle mourut en 1572. Il existe une *histoire de Jeanne d'Albret*, par Mlle Vauvilliers, Paris, 1818, 3 vol. in-8.

JEANNE D'ARC, ou DU LYS, appelée ordinairement la *Pucelle d'Orléans*, naquit l'an 1410 à Domremy, près de Vaucouleurs, en Lorraine, d'un paysan appelé Jacques d'Arc. A 17 ans, elle crut voir saint Michel, l'ange tutélaire de la France, qui lui ordonnait d'aller faire lever le siége d'Orléans, et de faire sacrer ensuite à Reims le roi Charles VII. Ses visions engagèrent ses parents à la présenter à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs. Ce gentilhomme se moqua d'abord de la Pucelle, et l'envoya ensuite au roi, après avoir cru reconnaître en elle quelque chose d'extraordinaire. Elle dit à ce prince ce qu'elle avait dit à Baudricourt, sur les apparitions de l'archange saint Michel, et sur sa mission contre les Anglais. On crut que, pour s'assurer de la vérité, il fallait d'abord savoir si jamais elle n'avait été vue par un homme. La belle-mère du roi la fit examiner, en sa présence, par des sages-femmes, qui la trouvèrent vierge. Il fut même décidé qu'elle n'était pas encore sujette aux incommodités ordinaires de son sexe, quoiqu'elle eût alors 17 ans. Rapin-Thoiras, et Voltaire qui l'a copié, donnent à Jeanne 27 ans lorsqu'elle parut devant le roi; mais les actes authentiques prouvent que c'est une erreur. Après l'examen des sages-femmes, elle subit celui des docteurs. Tous conclurent que Dieu pouvait bien confier à une fille des desseins qui, dans l'ordre ordinaire des choses, semblent demander la valeur d'un homme. Le par-

lement, à qui le roi la renvoya, fut un peu plus difficile : il la traita de folle, et osa lui demander un miracle. Jeanne lui répondit qu'à Orléans elle ne manquerait pas d'en faire. Les Anglais assiégeaient alors cette ville et étaient sur le point de la prendre. Charles, qui en la perdant eût perdu sa dernière ressource, crut devoir profiter du courage d'une fille qui paraissait avoir l'enthousiasme d'une inspirée et la valeur d'un héros. Jeanne d'Arc, vêtue en homme, armée en guerrier, entreprit de secourir la place, parla à l'armée au nom de Dieu, et lui communiqua la confiance dont elle était remplie. Elle marcha ensuite du côté d'Orléans, y fit entrer des vivres, et y entra elle-même en triomphe. Un coup de flèche qui lui perça l'épaule dans l'attaque d'un des forts ne l'empêcha pas d'avancer. « Il » m'en coûtera, dit-elle, un peu de sang, mais ces » malheureux n'échapperont pas à la main de » Dieu ; » et tout de suite elle monta sur le retranchement des ennemis, et planta elle-même son étendard. Le siége d'Orléans fut bientôt levé ; les Anglais furent battus dans la Beauce : la Pucelle se montra partout une héroïne. Le premier article de sa mission rempli, elle voulut accomplir le second. Elle marcha vers Reims, y fit sacrer le roi en 1429, et assista à la cérémonie, son étendard à la main. Charles, sensible comme il devait l'être aux services de cette fille guerrière, anoblit sa famille, lui donna le nom *du Lys*, et y ajouta des terres pour pouvoir soutenir ce nom. Des historiens un peu légers ont écrit que cette fille extraordinaire eût dû s'arrêter là, et que l'objet de sa mission, tel qu'elle l'avait annoncé elle-même, étant rempli, elle devait se retirer de la cour et de l'armée ; mais que la vanité ou la répugnance de se dépouiller d'une autorité et d'une importance qui ne pouvaient manquer de la flatter beaucoup, l'empêchèrent de prendre ce parti. Avant de porter un pareil jugement, ils auraient dû s'assurer du fait, et ils auraient su que la vertueuse bergère, loin de vouloir conserver cette autorité dont ils la supposent si jalouse, dit à l'archevêque de Reims et au comte de Dunois, après le sacre du roi : « J'ai accompli ce que Dieu m'a com- » mandé, qui était de faire lever le siége d'Orléans » et faire sacrer le gentil roi. *Je voudrais bien » qu'il me fît ramener auprès de mes père et mère, » et garder leurs brebis et bétail, et faire ce que » je voulais faire.* » Mais on s'opposa à sa retraite ; elle fut obligée de retourner à l'armée. Elle fut blessée à l'attaque de Paris, et prise au siége de Compiègne, dans une sortie. Ce revers fit disparaître l'étonnement et la vénération dont elle avait pénétré tout le monde, jusqu'à ses ennemis. On s'avisa de l'accuser, suivant l'esprit du siècle, d'être sorcière. Les prédicateurs prêchèrent partout cette ridicule assertion, l'université de Paris la confirma. Cauchon, évêque de Beauvais, cinq autres prélats français, un évêque anglais, un frère prêcheur et cinquante docteurs, la jugèrent à Rouen. Mais il est à propos de faire observer qu'étant alors sous la domination anglaise, ils se crurent obligés de suivre les ordres qu'on leur donna. Dès qu'on eut fini les interrogatoires, on mena la Pucelle au cimetière de Saint-Ouen de Rouen, à la vue du peuple, et on la condamna l'an 1431 comme *sorcière devineresse, sacrilége, idolâtre, blasphémant le nom de Dieu et des saints, désirant l'effusion du sang humain, ayant du tout dépouillé la pudeur de son sexe, séduisant les princes et les peuples*, etc. Jeanne montra sur le bûcher la même fermeté que sur les murs d'Orléans. On l'entendit seulement invoquer Jésus. Les Anglais eux-mêmes pleurèrent sa mort. Charles VII ne fit rien pour la venger ; il fit seulement intervenir ses parents, dix ans après, pour demander au saint Siége la révision du procès. Calixte III réhabilita sa mémoire, et la déclara *martyre de sa religion, de sa patrie et de son roi.* Ses juges déshonorèrent leur raison et leur équité par son supplice. Ils violèrent le droit des gens, en la condamnant, tandis qu'elle était prisonnière de guerre. Il n'y a point d'histoire où l'on ait fait entrer plus de merveilleux que dans celle de Jeanne d'Arc. C'est une pauvre bergère que le ciel tire de l'obscurité pour soutenir le trône des rois de France contre les usurpations des Anglais. Un ange descend pour lui annoncer sa mission. Elle la prouve aux incrédules, en reconnaissant le roi confondu dans la foule des courtisans, et en devinant ses plus secrètes pensées. Cette fille de 17 ans fait des prodiges de valeur dans l'âge où les hommes n'ont pas acquis toute leur force. Elle succombe ensuite, et subit le plus cruel supplice ; mais sa mort est aussi merveilleuse que sa vie. Tous ses juges meurent d'une mort *vilaine*, comme dit Mézerai ; et sur son bûcher elle prédit aux Anglais les malheurs qui les accablèrent ensuite. Son cœur se trouve tout entier dans les cendres, et on voit s'envoler du milieu des flammes une colombe blanche, symbole de son innocence et de sa pureté. Ce n'est pas tout : on la fait revivre après sa mort, et on lui fait épouser un seigneur lorrain. On ne marche qu'à tâtons dans presque toutes les histoires, mais surtout dans celle-ci, parce que les historiens n'ont rien oublié pour y répandre les ténèbres. Que n'a-t-on pas dit pour prouver que Jeanne avait échappé au supplice du feu ! Que ne dit-on pas encore ? Cette partie de l'histoire de Jeanne d'Arc est surtout singulière. On la condamne à être brûlée vive, pour satisfaire à l'animosité des Anglais ; mais comme elle n'était pas assez coupable pour mériter ce supplice, on lui substitue une malheureuse qui avait mérité une mort aussi infâme. Voilà un récit bien arrangé ; mais peut-il prévaloir contre les *Actes* du procès, rapportés par du Haillan et par d'autres historiens ; contre le *Jugement* des commissaires délégués par le pape pour la justification de cette illustre héroïne ; contre l'*Apologie* que le chancelier de l'université fit de sa mémoire en 1456 ? Tous ces gens-là auraient-ils ignoré cette aventure surprenante ? et, s'ils l'avaient sue, à quoi bon tant de soins pour la laver de l'infamie du supplice ?.... Mais il y a quelques familles, dira-t-on, qui prétendent venir de la Pucelle d'Orléans. Mais n'y en a-t-il pas, dans toute l'Europe, qui ont le sot orgueil de se faire descendre des héros de la Fable ? Les croit-on sur leur parole ? Qu'il y ait des familles qui appar-

tiennent à la Pucelle, cela peut-être en ligne collatérale; mais cela paraît évidemment faux en ligne directe. Il est vrai que quelques années après son supplice, il parut en Lorraine une aventurière qui se disait la *Pucelle d'Orléans*, et qui, à la faveur de ce beau nom, épousa un seigneur des Armoises. Mais n'a-t-on pas vu le faux Démétrius en Russie? Le seigneur des Armoises aura épousé aussi la fausse Jeanne, qu'il prenait pour la véritable. Il aura sans doute découvert le mensonge dans la suite; mais son amour-propre lui aura dit de garder le secret pour lui, et il aura toujours donné à sa femme aventurière le nom respectable de la vengeresse du nom français. Voilà l'origine de tous les actes qu'on nous produit sous le nom des *Armoises* et de *Jeanne du Lys*. C'est la vanité qui les a écrits, et une vaine curiosité qui les déterre. On a remarqué que Jeanne d'Arc était destinée à donner lieu à toutes les singularités. Ce n'est pas une chose à oublier que le sort des deux poëtes qui l'ont chantée parmi nous. L'un (Chapelain) s'occupe pendant trente années à la célébrer, et, lorsqu'après un si long travail il fait paraître son poëme, il passe pour le dernier des versificateurs, après avoir été le chef du Parnasse français. L'autre (Voltaire) ne perd pas, à la vérité, sa réputation de poëte, mais il acquiert celle d'écrivain déhonté par des tableaux dont l'Arétin aurait rougi.... *Voy. l'histoire de Jeanne d'Arc*, *vierge héroïne et martyr d'état*, publiée par l'abbé Lenglet du Fresnoy, 1753, 2 part. pet. in-12, et réimprimée sous ce titre: *Histoire de Jeanne* D'ARC, *dite la Pucelle d'Orléans*, 1775, 3 part. in-12. Il a encore paru deux ouvrages consacrés à l'héroïne d'Orléans, l'un par Berriat de St.-Prix, 1817, 1 vol. in-8; l'autre, plus complet et plus étendu, par Le Brun des Charmettes, 1817, 4 vol., même format. Jollois en a donné une histoire en 1820, in-fol. avec planches. En 1818, P. Dumesnil a fait imprimer à Paris, sous le titre de *Jeanne d'Arc*, ou *La France sauvée*, un poëme en douze chants, dont Louis XVIII daigna accepter la dédicace Plusieurs poëtes ont consacré leurs chants à *Jeanne d'Arc*, entre autres Robert Southey, Schiller, Casimir Delavigne, d'Avrigny et Soumet.

JEANNIN (le président Pierre), avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1540, devint avocat en 1569, et parvint par ses talents et sa probité aux premières charges de la robe. En 1571 il fut choisi pour être conseil des états de Bourgogne. Nommé ensuite conseiller, puis président du parlement de Dijon, il fut élevé aux fonctions de premier président. Quand on reçut à Dijon les ordres du massacre de la Saint-Barthélemy, en magistrat plein d'honneur et de vertu, il s'opposa de toutes ses forces à leur exécution, et quelques jours après un courrier vint apporter la défense de commettre des meurtres. Il entra dans la ligue catholique, pour abattre la ligue protestante conjurée contre la religion et l'état, et fut l'envoyé de cette confédération auprès de Philippe II. Mais Henri IV sut se l'attacher et l'admit dans son conseil. Dès ce moment Jeannin fut, si l'on ose le dire, l'ami de Henri IV, qui trouvait en lui autant de franchise que de prudence. En 1607, il fut chargé de la négociation entre les Hollandais et le roi d'Espagne, une des plus difficiles qu'il y eut jamais. Il en vint à bout en 1609, et fut également estimé des deux partis. Scaliger, témoin de sa prudence, et Barneveldt, l'un des meilleurs esprits de ce temps-là, protestaient qu'ils sortaient toujours d'auprès de lui meilleurs et plus instruits. Le cardinal Bentivoglio dit qu'il l'entendit parler un jour dans le conseil avec tant de vigueur et d'autorité, « qu'il lui sembla que toute la majesté du roi respirait dans son visage. » La reine mère, après la mort de Henri IV, se reposa sur Jeannin des plus grandes affaires du royaume, et lui confia l'administration des finances. Il les mania avec une fidélité dont le peu de bien qu'il laissa à sa famille fut une bonne preuve. On dit qu'un prince, cherchant à l'embarrasser en lui rappelant sa naissance, lui demanda *de qui il était fils;* il répondit : *De mes vertus*. Réponse pleine d'égoïsme, qui, si elle est vraie, n'honore pas sa modestie, et qui achève de prouver que les grands hommes ont toujours quelque faible. Il mourut en 1622. Il avait vu pendant le cours de sa vie sept de nos rois occuper successivement le trône de France. Nous avons de lui : *Ses négociations pour la trêve avec les états généraux, etc.*, Paris, 1656, in-fol.; ibid, 1659, 2 vol. pet. in-12, 15 à 20 fr. Il y en a une nouv. édition, ibid., 1819, 3 vol. in-8, avec un port., 15 fr., et pap. vél., 30 fr. Ce recueil est regardé comme le meilleur modèle que puissent prendre les politiques et les négociateurs : il servit d'instruction au cardinal de Richelieu, qui lisait les négociations de Jeannin tous les jours dans sa retraite d'Avignon, trouvant, disait-il, sans cesse à y prendre.

JEANSON (Barthélemy), architecte, élève de Soufflot, né de parents qui exerçaient depuis Louis XIII le même art, mort en 1828, construisit le petit Trianon, Saint-Cloud et le bâtiment des eaux thermales de Vichy. Chargé de faire un pont en pierre à Décise sur la Loire, il établit une levée sur ce fleuve, et perça une route importante dans le Bourbonnais. Louis XVI lui confia la direction des travaux pour l'établissement d'une manufacture d'armes à Moulins, où il construisit en outre une fonderie de canons. Nommé directeur en chef de la fonderie du Creuzot, il y établit des machines propres à la fabrication de la grosse artillerie, fit établir des laminoirs nouveaux pour fabriquer de la tôle de grande dimension, et affranchit dès lors la France du tribut qu'elle payait à la Suède, qui seule fournissait cet objet. Jeanson surpassa aussi les Anglais dans l'art du fondeur; il parvint à couler une roue à engrenage de 21 pieds de diamètre. Ce fut lui qui perfectionna encore la cristallerie du Creuzot, en lui donnant les formes épurées de l'antique. Obligé de quitter la France à l'époque de nos troubles, Jeanson se fixa en Belgique. En 1811, il établit, dans une manufacture d'armes à Maubeuge, une machine propre à fabriquer annuellement 20,000 baïonnettes. Après la restauration, il rentra dans la maison du roi avec le titre de directeur des eaux royales de Versailles, et se fit remarquer au 20 mars parmi les volontaires qui se réunirent sous les

ordres du marquis de Vioménil. Outre les travaux que nous avons cités, on lui doit un grand nombre d'inventions et de perfectionnements qui lui assurent un rang distingué parmi les architectes.

JEAURAT (Edme-Sébastien), astronome et fondateur de l'observatoire de l'Ecole militaire de Paris, naquit dans cette ville en 1724. A 22 ans, il reçut de l'académie de peinture une médaille de dessin. A 25 il était ingénieur géographe employé à la carte de France, et il leva un carré de 600 lieues. Devenu professeur de mathématiques à l'Ecole militaire en 1753, il fut la même année membre de l'académie des sciences et ensuite de l'Institut, à sa création. Il mourut en 1803. On a de lui : *Traité de perspective à l'usage des artistes*, Paris, 1750, gr. in-4, ouvrage estimé, 16 à 20 fr.; le volume doit contenir 110 pl.; mais les 10 dernières, dites les *ombres*, manquent souvent; *Tables de Jupiter pour la longitude géométrique;* elles se trouvent à la suite de l'ouvrage de J.-Silv. Bailly, Paris, 1766, in-4, intitulé : *Essai sur la théorie des satellites de Jupiter; Description des globes et sphères construites par Lalande et Bornes, publ. par Jeaurat*, 1775, in-12. En 1775, ce savant remplaça Lalande pour le calcul de la *connaissance des temps*, il en publia successivement 12 vol. Jeaurat est auteur d'un grand nombre d'observations qui ont été insérées dans le recueil des savants étrangers de l'académie des sciences, ainsi que dans les mémoires de cette société savante.

JEBB (Samuel), docteur en médecine, né à Nottingham, exerça sa profession avec succès, et trouva encore le loisir de se livrer à plus d'un genre d'études. Il mourut dans le comté de Derby en 1772. Il a publié : *De vita Mariæ Scotorum reginæ, quæ scriptis tradidere authores* XVI, *ad optim. codices recens. à Sam. Jebb*, Lond., 1725, 2 vol. in-fol. Cette collection, qui est moins recherchée en France qu'en Angleterre, renferme plusieurs pièces rares, soit en latin, soit en franç., vend. 31 fr., gr. pap., 52 fr.; *S. Justini martyris cum Tryphone dialogus*, 1719, in-8. Il fut en 1722 l'éditeur de la *Bibliotheca litteraria*, savant ouvrage dont il ne parut que dix numéros, où l'on trouve quelques morceaux intéressants.

JEBUS, fils de Chanaan, père des Jébuséens, qui donnèrent leur nom à la ville de Jérusalem, d'où ils furent chassés par David.

JÉCHONIAS, fils de Joachim, roi de Juda, fut placé sur le trône à dix-huit ans, vers l'an 599 avant Jésus-Christ. Il ne jouit du trône que peu de temps. Nabuchodonosor ayant pris Jérusalem, il le mena en captivité à Babylone. Il demeura dans les fers jusqu'au règne d'Evilmérodac, qui, l'an 562 avant J.-C., le tira de prison pour le mettre au rang des princes de sa cour. On ne sait ce qu'il devint depuis. Il est appelé *Stérile* par le prophète Jérémie, parce qu'en punition de ses crimes et de son idolâtrie, aucun de ses enfants ne régna à Jérusalem. Sédécias, son oncle, fut mis sur le trône après lui.

JEFFERSON (Thomas), troisième président des Etats-Unis d'Amérique, né à Shadwell, Virginie, en 1743, étudia le droit sous le fameux Withe. Appelé à la législature de Virginie, il devint l'un des chefs de l'insurrection américaine. La fameuse déclaration d'indépendance de 1776 est l'ouvrage de Jefferson, à qui l'on dut encore la révision des lois de l'Etat qu'il représentait au congrès général. En 1783, il fut envoyé en Europe, avec Adams et Francklin, pour négocier avec la France et l'Espagne des traités de paix et de commerce. De retour dans sa patrie, il occupa sous Washington la place de secrétaire d'Etat. Les Anglo-Américains regardent comme des chefs-d'œuvre la *Correspondance politique* de Jefferson, et ses *Rapports sur la législation et le commerce*. La reconnaissance publique éleva enfin ce citoyen aux premières dignités de l'Etat. Vice-président de la république en 1797, il succéda en 1801 à John Adams dans la présidence qu'il conserva huit années, ayant été réélu en 1805. C'est pendant son administration que la Louisiane fut acquise aux Etats-Unis. Jefferson consacra ses dernières années à faire fleurir une université qu'il avait fondée, et mourut pauvre le 4 juillet 1826, cinquantième anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis. Il avait publié quelques ouvrages philosophiques et politiques, entre autres : *Manuel du droit parlementaire*, traduit en français par Pichon, Paris, 1814, in-8; *Vues sommaires sur les droits de l'Amérique anglaise*, 1774, in-8; *Notes sur l'état de la Virginie*, 1788, in-8; ouvrage traduit par l'abbé Morellet, Paris, 1789, in-8; des *Mémoires sur les os fossiles gigantesques trouvés dans la Virginie;* sur la *Mémoire, l'Imagination et le Jugement des Nègres*, insérés dans divers recueils périodiques.

JEFFERY. (*Voy.* GALFRID.)

JÉHU, fils de Josaphat et 10e roi d'Israël, commença à régner environ l'an 885 avant J.-C. Il tua Joram, roi d'Israël, d'un coup de flèche, et fit mourir Ochosias, roi de Juda. Jézabel, femme d'Achab, ayant insulté Jéhu lorsqu'il entra dans la ville de Jesrahel, ce prince la fit jeter par la fenêtre. Il donna ordre ensuite qu'on fit mourir tous les fils et les parents d'Achab, et tous ceux qui avaient eu quelque liaison avec ce prince. Ayant trouvé sur le chemin de Samarie 42 frères d'Ochosias, il les fit massacrer. Il rassembla ensuite tous les prêtres de Baal dans le temple de cette fausse divinité, sous prétexte de célébrer en son honneur une solennité extraordinaire, les y fit tous égorger, brisa la statue, et détruisit le temple. Saint Augustin observe que cette action de zèle et d'équité ne justifie pas le mensonge qui l'accompagna ; et qu'aux actions les plus saintes, et même inspirées de Dieu, rapportées dans les saintes Ecritures, l'humanité, toujours faible et sujette à l'erreur, a souvent associé des circonstances et des moyens qui ne doivent point partager les éloges dus à l'action en elle-même : observation importante, et qu'il ne faut pas perdre de vue dans la lecture de l'Écriture et de l'histoire des saints... Le Seigneur, satisfait du zèle de Jéhu contre l'idolâtrie, et de l'exactitude avec laquelle il avait exécuté l'arrêt de la justice divine contre la maison d'Achab, lui promit que ses enfants seraient

assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération. Cette prédiction fut accomplie dans les personnes de Joachaz, Joas, Jéroboam et Zacharie. Jéhu, qui avait paru si zélé à exécuter les ordres de Dieu, se laissa aveugler par l'orgueil, et tomba lui-même dans l'idolâtrie. Dieu l'en punit en le livrant à Hazaël, roi de Syrie, qui désola son royaume, tailla en pièces tout ce qu'il trouva sur les frontières, et ruina tout le pays de Galaad, que possédaient les enfans de Ruben, de Gad et de Manassès. Il mourut l'an 856 avant J.-C., après 28 ans de règne. (*Voy.* REBECCA.)

JENINGEN (Philippe), né à Aichstat, en Franconie, en 1642, entra chez les jésuites en 1663, et se livra avec zèle aux travaux évangéliques. Marchant sur les pas du saint apôtre des Indes, il demanda à passer chez les Barbares pour leur enseigner la foi chrétienne; mais n'ayant pu en obtenir la permission de ses supérieurs, il se consacra à des missions constantes et pénibles, dans une grande partie de l'Allemagne et de la Suisse : il mourut à Elwangen en 1704, laissant sa mémoire en grande vénération dans toutes les provinces où il avait exercé les travaux du saint ministère. Sa *Vie*, écrite en allemand et en latin, a été imprimée à Ingolstadt, à Munich et à Augsbourg, 1673, in-4.

JENNER (Edouard), médecin, né en 1749 à Berkeley, comté de Glocester, mort en 1823, s'illustra par la découverte de la vaccine. Avant lui on avait remarqué, dans quelques comtés de l'Angleterre, que quiconque contractait le *cow-pox* (variole des vaches) était préservé de la petite vérole; mais pour tirer parti de cette croyance populaire, fallait-il rien moins que le génie de l'illustre médecin? Jenner publia sa découverte en 1798 : repoussée d'abord comme toutes les innovations, elle fut bientôt justifiée par ses bienfaits. Si, en livrant ce secret à ses concitoyens, Jenner s'était privé des bénéfices qu'il aurait pu en retirer, la reconnaissance publique le dédommagea amplement du sacrifice. Entre les bienfaiteurs de l'humanité, Jenner est peut-être celui qui a le plus joui de sa gloire. En 1826, on lui érigea une statue de marbre blanc dans l'église cathédrale de Glocester. Nous citerons de lui : *An Inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinæ*, etc., 1798, in-4; 3e éd., 1801; *Nouvelles observations sur la variole-vaccine* ou le *cow-pox*, 1799, in-4; *Continuation de faits et observations relatifs à la variole-vaccine*, 1800; in-4; *Appendix au Traité sur la variole-vaccine*, 1800, in-4; *Recherches sur les effets et les causes de la variole-vaccine*, en 1801, in-4; *Etat comparatif des faits et observations relatifs à la variole-vaccine*, 1800, in-4; *Sur l'origine de l'inoculation de la vaccine*, 1811, in-4; *Essai sur les migrations des oiseaux*, publié dans le *Philosoph : Magazine* de Tilloch, 1824. Il a paru une *Notice historique* sur le docteur Jenner, par Valentin, Nancy, 1823, et une autre par Amédée Dupau, qui a été insérée dans le tome 21, p. 21 de la *Revue encyclopédique*.

JENSON (Nicolas), célèbre imprimeur et graveur de caractères à Venise, dans le XVe siècle, était originairement graveur de la monnaie de Paris. Dans les premières années du règne de Louis XI, le bruit de la découverte de l'imprimerie, inventée à Mayence, commençait à se répandre; il fut envoyé dans cette ville, par ordre du roi, pour s'instruire secrètement dans cet art. C'est ce qu'on lit dans un ancien manuscrit sur les monnaies de France, qui paraît avoir été composé et écrit dans ce temps même, et dont voici le passage original. « Ayant su » qu'il y avait à Mayence gens adroits à la taille des » poinçons et caractères, au moyen desquels se » pouvaient multiplier, par impression, les plus » rares manuscrits, le roi, curieux de toutes telles » choses et autres, manda aux généraux de ses » monnaies y dépêcher personnes entendues à la- » dite taille, pour s'informer secrètement de l'art, » et en enlever subtilement l'invention; et y fut en- » voyé Nicolas Jenson, garçon sage, et l'un des » bons graveurs de la monnaie de Paris. » Dans un autre manuscrit à peu près semblable, que possédait feu M. Mariette, il est dit en marge, dans une note qui se rapporte à l'année 1458 : « que Charles VII, » informé de ce qui se faisait à Mayence, demanda » aux généraux de ses monnaies une personne en- » tendue pour aller s'en informer, et que ceux-ci » lui indiquèrent Nicolas Jenson, maître de la » monnaie de Tours, qui fut aussitôt dépêché à » Mayence; mais qu'à son retour en France, ayant » trouvé Charles VII mort, il était allé *s'établir* » ailleurs. » Voilà deux leçons différentes, dont la dernière semble mériter la préférence, en ce qu'elle explique au moins comment Jenson, après avoir été envoyé à Mayence aux frais du roi, s'en alla porter à Venise les fruits de son industrie, au lieu d'en enrichir son pays. Quoi qu'il en soit, Jenson se fit une grande réputation dans les trois branches de la typographie, c'est-à-dire dans la taille des poinçons, dans la fonte des caractères et dans l'impression : talents que peu d'artistes ont réunis. C'est lui qui, le premier, imagina et détermina la forme et les proportions du caractère romain, tel qu'il existe aujourd'hui dans les imprimeries. Malgré les progrès de l'art, on admire encore à présent l'élégance et la propreté de ses caractères, et ses éditions sont recherchées avec empressement de tous les amateurs d'éditions anciennes. La première sortie des presses de Jenson est celle du rare ouvrage intitulé *Decor puellarum*, datée de 1461, in-4, mais par erreur, et qui est véritablement de 1471, parce qu'il y est question d'un autre livre italien, imprimé in-4 par le même, en 1471, avec ce titre : *Luctus christianarum ex passione Christi*. Jenson imprima, la même année, un autre petit livre in-4, en italien, également intitulé : *Gloria mulierum*, qui paraît une suite naturelle du *Decor puellarum*. Plusieurs éditions d'auteurs latins et autres suivirent celles-ci jusqu'en 1481, que l'on peut conjecturer être l'année de sa mort, puisqu'il paraît avoir cessé d'imprimer vers ce temps-là. Cet article suffit pour réfuter tout ce qu'on a dit pour placer l'invention de l'imprimerie à Strasbourg (*voy.* GUTTEMBERG); car si Strasbourg avait eu des imprimeurs avant Mayence, Charles VII et Louis XI y eussent envoyé des obser-

vateurs aussi bien et plutôt que dans une ville plus éloignée, qui n'aurait eu alors que la gloire de l'imitation. J. Sardini a publié : *Esame sui principi della francese ed italiana tipografia, owero storia critica di Nicolao Jenson*, Lucques, 1796-98, 3 vol. in-fol.; on y trouve la liste des ouvrages imprimés par Jenson.

JENYNS (Soame), né à Londres, en 1704, mort en 1787, siégea pendant trente-huit ans au parlement, et fut l'un des lords préposés au commerce. On a donné en 1790 une édition complète de ses ouvrages, en 4 vol. grand in-8. Celui qui a fait le plus de bruit est son *Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme*, ouvrage profondément pensé, où l'on trouve des vues aussi saillantes que solides sur la vérité de l'Evangile et sur le véritable esprit du christianisme. Le Tourneur en a donné une traduction imparfaite; mais il y en a une édition plus fidèle, Liége, 1779, in-12, donnée par l'abbé de Feller, avec des notes, où plusieurs réflexions de l'auteur sont développées et confirmées, et d'autres présentées sous le vrai point de vue qui doit les mettre à l'abri de la critique.

JEPHSON (Richard), né en Irlande vers 1750, mort près Dublin en 1803, acquit de la reputation dans les lettres et dans les armes. Il était lieutenant-général de la cavalerie, et membre de la chambre des communes en Irlande. Jephson, partageant avec Burke l'horreur que la révolution française devait inspirer aux gens de bien, publia *les Confessions de Jean-Baptiste Conteau, citoyen français*. Londres, 1795, 2 vol. in-12. C'est une satire aussi juste que sévère des mœurs dépravées qui existaient alors en France. Il a laissé d'ailleurs plusieurs *Tragédies* qui eurent du succès, et un poëme intitulé *les Portraits romains*, ibid., 1795. Jephson avait beaucoup d'instruction, de grâce et de facilité dans son style.

JEPHTÉ, successeur de Jaïr dans la judicature des Hébreux, tourna ses armes contre les Ammonites vers l'an 1187 avant J.-C. Pour obtenir la victoire, il fit vœu de sacrifier la première tête qui se présenterait à lui après le combat. Ce fut sa fille unique, que Philon nomme *Seila*. Il accomplit sa promesse deux mois après. Les saints Pères sont partagés sur le droit et sur le fait de ce vœu si extraordinaire de Jephté. Plusieurs l'ont condamné comme téméraire, et son exécution comme impie et cruelle. Ils prétendent qu'il est contre la loi naturelle et contre la loi divine, d'immoler un homme comme une victime : de là ce jugement laconique et sévère d'un saint Père : *Imprudens vovit, crudelis implevit*. Quelques-uns disent, pour justifier ce vœu, que le maître de la vie et de la mort l'avait inspiré à Jephté pour éprouver sa fidélité, et en avait exigé l'accomplissement, pour donner aux peuples une grande idée des engagements contractés avec Dieu, sans qu'on puisse lui demander raison de cet ordre isolé et extraordinaire, ni en tirer aucune conséquence. D'autres enfin, et c'est l'opinion la plus vraisemblable, supposent que l'immolation de la fille de Jephté ne fut que spirituelle; que Jephté consacra la virginité de sa fille au Seigneur, et qu'il l'obligea de passer le reste de ses jours dans la continence. Cette explication est favorisée par le texte sacré, *Cùmque abiisset cum sociis ac sodalibus suis, flebat virginitatem suam in montibus* (Judic. 11), et confirmée par ce passage du IIe liv. des Machabées, chap. 3, pag. 19 : *Sed et virgines quæ conclusæ erant, procurrebant ad Oniam*. Jephté mourut l'an 1181 avant J.-C.

JÉRÉMIE, prophète, fils du prêtre Helcias, natif d'Anathoth, près de Jérusalem, commença à prophétiser sous le règne de Josias, l'an 629 avant J.-C. Les malheurs qu'il prédisait aux Juifs, et la sainte liberté avec laquelle il reprenait leurs désordres, les mirent si fort en colère contre le prophète, qu'ils le jetèrent dans une fosse pleine de boue, d'où un ministre du roi Sédécias le fit retirer. On eut bientôt l'occasion d'admirer l'esprit de Dieu qui l'animait. Il avait prédit la prise de Jérusalem. Cette ville se rendit effectivement aux Babyloniens l'an 606 avant J.-C. Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, donna au prophète la liberté, ou d'aller à Babylone pour y vivre en paix, ou de rester en Judée. Le prophète préféra le séjour de la dernière pour conserver le peu de Juifs qui y étaient demeurés. Il donna de bons avis à Godolias, gouverneur de Judée; mais cet homme imprudent, les ayant négligés, fut tué avec ceux de sa suite. Les Juifs, craignant la fureur du roi de Babylone, voulurent chercher leur sûreté en Egypte. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein, et fut enfin contraint de les suivre avec son disciple Baruch. Là, il ne cessa de leur reprocher leurs crimes avec son zèle ordinaire; il prophétisa contre eux et contre les Egyptiens. L'Ecriture ne nous parle point de sa mort; mais on croit que les Juifs, irrités de ses menaces continuelles, le lapidèrent à Taphné, l'an 590 avant J.-C. Les *Prophéties* de Jérémie contiennent 51 chapitres. Ce prophète, dit saint Jérôme, est simple dans ses expressions, sublime dans ses pensées; mais cette simplicité offre souvent des termes forts et énergiques. Il y a quelques visions symboliques faciles à expliquer. C'est une espèce de langage typique, alors en usage en Asie, et qui, par sa nature, était plus propre à faire impression sur les peuples que des vérités dépourvues d'images sensibles et frappantes. (*Voy.* EZÉCHIEL.) Ses *Threni*, ou Lamentations, sont un chef-d'œuvre de complainte sur la destruction de Jérusalem, dont les traits sont d'une application heureuse et frappante dans toutes les catastrophes des empires et des peuples frappés de la main de Dieu, surtout de ceux qui, professant sa loi et son culte, ont fini par l'abandonner, et à être abandonnés eux-mêmes aux instruments de la divine vengeance. (*Voy.* le *Journal hist. et littér*, 1er mars 1790, pag. 390; 1er avril 1791, pag. 530) Jérémie est honoré par les Grecs et par les Latins : il n'y a point d'endroit dans l'Occident où sa fête soit célébrée avec plus de pompe qu'à Venise. D'Arnaud a traduit en vers français les *Lamentations de Jérémie*. Saint Jérôme, dom Calmet, Maldonat, etc., ont commenté ses *Prophéties*.

JÉRÉMIE, métropolitain de Larisse, fut élevé, l'an 1572, sur la chaire patriarcale de Constanti-

nople, à l'âge de 36 ans. Les luthériens lui présentèrent deux fois la *Confession* d'Augsbourg, dans l'espérance de la lui faire approuver; mais il la combattit de vive voix et par écrit. Il ne paraissait pas même éloigné de réunir l'église grecque à la romaine, et avait adopté la réformation du calendrier de Grégoire XIII. Ses envieux en prirent occasion de l'accuser d'entretenir relation avec le pape, et le firent chasser de son siége en 1582. Il fut relégué dans l'île de Rhodes. On a imprimé sa *Correspondance* avec les luthériens, en grec et en latin, à Wittemberg, 1584, in-fol. Un catholique l'avait déjà publiée en latin, en 1581. Ce prélat mourut après 1585. (*Voyez* SOCOLOVE.)

JEROBOAM Ier, fils de Nabath, de la tribu d'Ephraïm, plut tellement à Salomon, que ce prince lui donna l'intendance des tribus d'Ephraïm et de Manassès. Le prophète Ahias lui prédit qu'il régnerait sur dix tribus. Salomon, pour empêcher l'effet de cette prédiction, donna ordre de l'arrêter; mais il s'enfuit en Egypte, où Sésach lui donna un asile, et il y demeura jusqu'à la mort du roi jaloux de sa grandeur future. Roboam, successeur de Salomon, fut le tyran de son peuple; dix tribus se séparèrent de la maison de David, et firent un royaume à part, à la tête duquel elles mirent Jéroboam, vers l'an 972 avant J.-C. Ce nouveau roi, craignant que si le peuple continuait d'aller à Jérusalem pour y sacrifier, il ne rentrât peu à peu dans l'obéissance de Roboam, son prince légitime, fit faire deux *veaux d'or*. Il plaça l'un à Béthel, l'autre à Dan, ordonna à ses sujets de les adorer, et leur fit défense d'aller désormais à Jérusalem. Ce prince sacrilége éleva au sacerdoce les derniers du peuple, qui n'étaient pas de la tribu de Lévi; établit des fêtes solennelles à Béthel comme à Jérusalem, et réunit dans sa personne la dignité du sacerdoce à la majesté royale. Un jour qu'il faisait brûler de l'encens sur l'autel de Béthel, un prophète vint lui annoncer que cet autel serait détruit; qu'il naîtrait un fils de la race de David, nommé *Josias*, lequel égorgerait sur cet autel tous les prêtres qui y offriraient de l'encens. Il ajouta que, pour preuve qu'il disait la vérité, l'autel allait se fendre en deux à l'heure même. Jéroboam ayant étendu la main pour faire arrêter le prophète, sa main se sècha, et l'autel se fendit aussitôt. Alors le roi pria l'homme de Dieu d'obtenir sa guérison, et sa main revint à son premier état. Ce prodige ne changea pas le cœur de Jéroboam: ce qui paraîtrait incroyable, si, par des exemples aussi terribles que multipliés, on ne connaissait jusqu'où va l'aveuglement et l'endurcissement des impies. Il mourut sans s'être réconcilié avec le Seigneur, après 22 ans de règne, l'an 954 avant J.-C. Sa maison fut détruite et exterminée par Baasa, selon la prédiction d'Ahias de Silo.

JÉROBOAM II, fils de Joas et roi d'Israël comme lui, rétablit le royaume d'Israël dans son ancienne splendeur. Il monta sur le trône l'an 826 avant J.-C., reconquit les pays que les rois de Syrie avaient usurpés et démembrés de ses états, et réduisit sous son obéissance toutes les terres de delà le Jourdain jusqu'à la Mer-Morte. La mollesse, la somptuosité régnaient dans Israël avec l'idolâtrie. On adora non-seulement les *veaux d'or* à Béthel, mais on fréquenta tous les *hauts lieux* du royaume, où l'on commit toutes sortes d'abominations. Dieu fit prédire l'extinction de la famille de Jéroboam II, par les prophètes Osée et Amos; ses succès militaires se terminèrent à la bataille de Jezrahel; les Assyriens défirent son armée; une partie de son peuple fut conduite en captivité. Jéroboam mourut l'an 785 avant J.-C., après 41 ans de règne. Sa mort fut suivie d'une anarchie de 12 ans.

JÉROME (saint), *Hieronymus*, naquit à Stridon sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, vers l'an 331. Eusèbe, son père, y tenait un rang distingué. Après avoir fait donner à son fils une excellente éducation, il l'envoya à Rome, où il étudia sous le grammairien Donat, et fit des progrès rapides dans les belles-lettres et dans l'éloquence. Il mena d'abord une vie un peu dissipée; mais, au retour d'un voyage dans les Gaules, il se fit baptiser à Rome (Martianay et Fontanini disent qu'il avait reçu le baptême à Rome avant de voyager dans les Gaules). Entièrement consacré à la prière et à l'étude de l'Ecriture, il vécut en cénobite au milieu du tumulte de cette ville immense, et en saint au milieu de la corruption et de la débauche. De Rome il passa à Aquilée, et d'Aquilée dans la Thrace, dans le Pont, la Bithynie, la Galatie et la Cappodoce. Après avoir parcouru et édifié ces différentes provinces, il s'enfonça dans les déserts brûlants de la Chalcide en Syrie, vers l'an 372. Les austérités qu'il y pratiqua paraîtraient incroyables, s'il ne les rapportait lui-même. Il avait résolu de consumer ses jours dans cette affreuse solitude; mais les moines qui habitaient le même désert venant sans cesse le tourmenter pour lui demander compte de sa foi, et le traitant de sabellien, parce qu'il se servait du mot d'*hypostase* pour exprimer la nature divine, il passa à Jérusalem, et de là à Antioche. Paulin, évêque de cette ville, l'éleva au sacerdoce; mais Jérôme ne consentit à son ordination qu'à condition qu'il ne serait attaché à aucune église. Plusieurs légendaires ont dit qu'il n'offrit jamais le sacrifice de l'autel par humilité: mais pourquoi se serait-il donc fait ordonner? Aussi Ladvocat, après de bons critiques, rejette ce fait comme dénué de vraisemblance. Le désir d'entendre l'illustre saint Grégoire de Nazianze le conduisit à Constantinople en 381. Il se rendit l'année suivante à Rome, où le pape Damase le chargea de répondre en son nom aux consultations des évêques sur l'Ecriture et sur la morale. Un grand nombre de dames romaines, illustres par leur vertu, Marcelle, Albine, Læta, Aselle, Paule, Blésille, Eustochie, recevaient journellement de lui des leçons sur les saintes lettres. Ces liaisons éveillèrent l'envie, et l'envie excita bientôt l'imposture. On imputa au saint solitaire un crime contre la pureté. Les accusateurs, étant mis à la question, avouèrent leur calomnie, et rendirent hommage à son innocence. Mais saint Jérôme, résolu de se dérober à l'envie et au mensonge, quitta Rome, et se retira à Bethléhem. Il s'y appliqua à conduire les monastères que sainte Paule y avait

fait bâtir, à traduire l'Ecriture, et à réfuter les hérétiques. Il écrivit le premier contre Pélage et foudroya Vigilance et Jovinien. Pélage s'en vengea en excitant une persécution contre son vainqueur. Cet hérésiarque était soutenu par Jean de Jérusalem, ennemi de saint Jérôme, avec lequel il s'était brouillé au sujet des origénistes. Ce saint avait rompu pour la même dispute avec Rufin, autrefois son ami intime : Théophile d'Alexandrie les raccommoda ; mais ce ne fut pas pour longtemps. Saint Jérôme, malgré ses grandes vertus, avait les défauts de l'humanité. Il mit dans ses disputes, et surtout dans celle-ci, beaucoup d'aigreur; il traita Rufin avec hauteur, pour ne pas dire avec emportement. Quand on lit les injures dont il l'accabla, on est surpris que des invectives si fortes soient sorties d'une bouche si pure; mais elles tenaient à la véhémence de son style bien plus qu'à la disposition de son cœur. La rigidité de son caractère, augmentée encore par une vie dure et sévère, donnait quelquefois à son zèle une espèce d'âpreté qui influait sur son éloquence. Accoutumé d'ailleurs à confondre les hérétiques avec une ardeur digne de sa foi, il n'en distinguait pas toujours assez ses adversaires. Ce saint n'en est pas moins illustre pour avoir eu la faiblesse de l homme. Il couvrit ses défauts par l'éminence de ses vertus; et à sa mort, arrivée le 30 septembre 420, dans la 89e année de son âge, l'Eglise eut à pleurer un de ses plus beaux ornements, et un de ses plus zélés défenseurs. Aucun écrivain ecclésiastique de son siècle ne le surpassa dans la connaissance de l'hébreu, et dans la variété de l'érudition. Son style pur, vif, élevé, serait admirable, s'il était moins inégal et moins bigarré. On a réuni tous les ouvrages de ce S. Père sous le titre suivant : *Opera, emendata stud. et operâ monachornm S. Benedicti (J. Martianay et Ant. Pouget)*, Parisiis, 1693-1705, 5 vol. in-fol., 66 à 80 fr., et plus, en gr. pap. ; *Eadem, notis illustrata, stud. et opera Dominici Vallarsii*, Veronæ, 1734-42, 11 vol. in-fol.; cette édition dont le 11e vol. contient la vie de S. Jérôme, les écrits supposés et un index, est encore assez estimée ; cependant elle n'est pas chère en France, vend. en gr. pap. 140 fr.; elle a été réimpr. à Venise, 1770, 11 tom. en 15 vol. pet. in-fol., avec des augmentations. Les principales productions renfermées dans cet excellent recueil sont : une *Version latine de l'Ecriture*, sur l'hébreu, que l'Eglise a depuis déclarée authentique sous le nom de *Vulgate*. Les plus habiles des protestants, qui certainement ne sont pas suspects dans la matière présente, donnent les plus grands éloges à cette version et à son auteur. Théodore de Bèze, dans sa préface du nouveau Testament, qui a paru en 1556, la préfère hardiment à toutes les autres versions latines, et il blâme Erasme de l'avoir rejetée parce qu'elle diffère quelquefois des manuscrits grecs de notre temps. Il lui montre qu'elle est faite dans ces endroits sur de meilleurs manuscrits. Jean Boys, chanoine d'Ely en Angleterre, prend également la défense de la *Vulgate* contre plusieurs censures injustes qui sont échappées à Erasme et à Bèze lui-même. Boys a composé cet ouvrage par ordre de son évêque, le savant Lancelot Andrews. Paul Fagius, dans le chapitre 4 de sa Traduction de la Paraphrase chaldaïque, s'élève avec force contre ceux qui critiquent la Vulgate, sous prétexte qu'elle ne répond pas toujours littéralement au texte hébreu imprimé. « Les censeurs n'observent pas, dit-il, que lorsque » l'auteur de la Vulgate s'éloigne de notre hébreu, » c'est qu'il a suivi ou les Septante, ou le paraphraste chaldéen, ou quelque savant rabbin (qui » avaient à leur disposition de meilleurs manuscrits). » La dissonance de la Vulgate d'avec l'hébreu d'aujourd'hui est donc fondée en raison. Elle n'est » pas l'effet du hasard, et elle n'annonce pas de » traducteur téméraire et malhabile. » Louis de Dieu compare, dans son *Commentaire sur les Evangiles*, les versions syriaque, arabe, et les autres versions orientales, avec notre Vulgate, et les traductions latines d'Erasme et de Bèze. « Je ne » croirai pas, dit-il dans sa préface, m'être trompé, » si j'avance que l'auteur de la Vulgate, quel qu'il » soit, est savant et même très-savant. Je conviens » qu'il a ses solécismes et ses barbarismes; mais je » ne puis m'empêcher d'admirer sa fidélité et son » jugement, même dans les endroits où il paraît » barbare. » Enfin, « il n'y a pas de version, au » jugement de Grotius, qui soit plus éloignée de » toute sorte de préjugés que la Vulgate, parce » qu'elle est très-ancienne et antérieure à tous les » schismes d'Occident. » (*V.* Amama, Bukentop, Bianchini, Houbigant.) Un des fruits les plus précieux de cette version est d'être une excellente réfutation, de droit et de fait, des extravagances et de la témérité des *hermeneutes* modernes, et de déposer, ainsi que la version des Septante, contre toutes les innovations imaginées par des hébraïsants ignares ou corrompus (*Voy.* Eléazar, Masclef, Ptolémée.) Nous avons six livres de la Vulgate qui ne sont pas de la traduction de saint Jérôme : les *Psaumes*, *Baruch*, *la Sagesse*, *l'Ecclésiastique*, le premier et le deuxième livre des *Machabées*. Ils sont tirés de l'ancienne Vulgate, laquelle a été faite sur le grec, qu'on appelle des *Septante*. Tout le reste de notre version latine est de la main du saint docteur. Il faut cependant en excepter quelques passages, et même des versets entiers, qui s'y sont glissés de l'ancienne Vulgate, surtout pour les livres des Rois et les Proverbes de Salomon. On y remarque aussi quelquefois plusieurs versions d'un même texte; des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien et du nouveau Testament; des *Traités polémiques* contre Montan, Helvidius, Jovinien, Vigilance, Pélage, Rufin et les partisans d'Origène; un *Traité de la vie et des écrits des auteurs ecclésiastiques*, qui a été d'un grand secours aux bibliographes modernes. Il y comprend même les apôtres et les évangélistes, et parle de leurs ouvrages; une *Traduction* et une *Suite* de la *Chronique d'Eusèbe;* des *Lettres*, Rome, 1468, 2 vol. gr. in-fol., première édition de ce livre, avec date, vend. 230 fr.; Moguntiæ, 1470, 2 vol. in-fol., goth., de 308 feuill.; belle édit., encore rare, mais moins précieuse que la précédente, vend. 120 fr.; Rome, 1470, 2 vol. in-fol., vend. 72 fr. Les autres édit.

imprim. dans le xvᵉ siècle, ont peu de valeur, Rome, P. Manus, 1566, 3 tom. en 4 vol. pet. in-8, peu commune. Ces lettres contiennent les *vies* de quelques saints solitaires, des éloges, des instructions morales, des réflexions ou des discussions critiques sur la Bible. Il règne dans la plupart une chaleur et une élévation de style étonnante, qui les fait lire avec autant de plaisir pour la manière que pour les choses. Elles ont été traduites en français par Jean Petit, Paris, 1702, in-8; par Guill. Roussel, ib., 1704 et 1707, 3 vol. in-8, ou 1743, 4 vol. in-12; *Histoire des Pères du désert*, Anvers, 1628, in-fol.; un *Martyrologe* qui lui est attribué, Lucques, 1668, in-fol. On a traduit plusieurs *Opuscules de saint Jérôme* pour la bibliothèque des dames chrétiennes. On représente quelquefois saint Jérôme en habit de cardinal, parce qu'il semblait à quelques égards en remplir les fonctions près du pape Damase, qui l'estimait, et employait utilement ses services. Le P. Dolci a écrit la *Vie* de ce saint docteur, extraite en entier de ses écrits, Ancône, 1750. J. F. Fournier publia, en 1817, l'*Eloge* de saint Jérôme. Cet écrit a fait vivement regretter le jeune écrivain qui annonçait une érudition aussi précoce que solide. On peut se faire une juste idée de la force et de l'onction des écrits de saint Jérôme, en lisant les extraits qu'en a donnés l'abbé Guillon, dans sa *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine.*

JÉROME DE PRAGUE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut le plus fameux disciple de Jean Huss. Il avait étudié à Paris, à Cologne, à Heidelberg, et avait été reçu maître ès arts dans ces trois universités. La subtilité de son esprit, jointe à la corruption de son cœur, lui fit embrasser les erreurs de Jean Huss. Cet hérétique ayant été arrêté au concile de Constance, Jérôme vint pour l'y défendre, et fut emprisonné comme lui. On détermina Jérôme à se rétracter; mais, ayant appris avec quelle obstination son maître était mort, il eut honte de sa docilité. Dans une deuxième audience que le concile lui accorda, il désavoua sa rétractation, et déclara qu'il était résolu d'adhérer, jusqu'à son dernier soupir, à la doctrine de Wiclef et de Jean Huss, exceptant pourtant les opinions de l'hérésiarque anglais sur l'eucharistie. Le concile ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, condamna cet enthousiaste, et le livra au bras séculier. Le magistrat civil le fit brûler le 1ᵉʳ de juin 1416. Le Pogge, florentin, témoin de ce supplice, en a écrit l'*histoire* dans une lettre à Léonard Aréti, où il paraît presque aussi enthousiaste que Jean Huss et Jérôme. Il y compare le fanatique Huss au philosophe Socrate. Qui aurait cru que la philosophie et le fanatisme eussent des rapports si marqués? Les écrits de Jérôme ont été recueillis avec ceux de son maître. (*Voy.* l'article de Huss Jean.) — Il y a eu un autre Jérôme de Prague, pieux solitaire, qu'il ne faut pas confondre avec le disciple de Jean Huss, contre lequel il s'éleva, et dont il détestait les erreurs.

JÉROME EMILIANI (L.-B.), fondateur de la congrégation des clercs réguliers, connus en Italie sous le nom de *Somasques*, naquit à Venise en 1481. Il porta les armes pendant sa jeunesse; ayant été fait prisonnier de guerre et délivré d'une manière tout extraordinaire, il prit la résolution de quitter les armes pour se dévouer entièrement au service du grand maître des armées. De retour à Venise, touché à la vue des orphelins qui manquaient de tout, il en retira un grand nombre dans une maison, où il leur prodigua tous les soins pour les former à la vertu et pour les rendre utiles à la société. Le bienheureux Cajetan, et Pierre Caraffa, depuis pape sous le nom de Paul IV, louèrent beaucoup son zèle, et l'engagèrent à faire dans d'autres villes des établissements semblables à celui qu'il venait de faire à Venise. Après en avoir formé à Brixen, à Bergame et ailleurs, il se retira dans un petit village près de cette ville, nommé Somasque, où il institua sa congrégation qui fut appelée de ce nom. La fin de cette congrégation est l'éducation des orphelins et l'instruction de la jeunesse. Cet institut fut approuvé par Pie V, Sixte V et Clément VIII. Il passa le reste de ses jours dans les exercices de la plus grande charité envers le prochain, et mourut en 1537. Benoit XIV le béatifia. Le P. Augustin Turtura a écrit en latin la *Vie du B. Jérome Emiliani*, Milan, 1620, in-12. A défaut de cet ouvrage on peut consulter l'*Histoire des ordres monastiques*, par Hélyot.

JÉROME dom. (*Voy.* Geoffrin.)

JESSENIUS (Jean), noble hongrois, né à Nagi-Jessen, village dans le comté de Turoez en Hongrie, l'an 1566, s'appliqua à la médecine, et enseigna cette science à Wittemberg et à Prague avec succès. Les empereurs Rodolphe II et Matthias l'honorèrent du titre de leur premier médecin. Il ternit la gloire que sa science lui avait acquise par la plus noire trahison. Il se rangea du parti des rebelles pour déposer Ferdinand II, et alla en Hongrie animer ses compatriotes à la révolte. Arrêté une première fois, et emprisonné, il fut délivré par la protection de ses amis; de nouvelles accusations le firent arrêter de nouveau, et cette fois il paya de sa tête son crime de félonie, l'an 1621. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la médecine; les principaux sont: *De plantis*, Wittemberg, 1601, in 4; *De cute et cutaneis affectibus*, ibid., 1601, in-4; *Anatomiæ historia*, ibid., 1601, in-8; cette histoire anatomique est estimée, quoiqu'il n'ait presque fait qu'abréger Vésal; *Institutiones chirurgicæ*, ibid., 1601, in-8, aujourd'hui d'aucun usage. On a encore de lui *Vita et mors Tychonis-Brahei*, Hambourg, 1601, in-4.

JÉSUS-CHRIST, le Sauveur du monde, fils de Dieu, et Dieu lui-même. Conçu par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, il naquit dans une étable à Bethléhem. La Vierge et Joseph son époux s'étaient rendus dans cette ville pour se faire inscrire lors du dénombrement ordonné par Auguste, l'an du monde 4004. Aussitôt après sa naissance, des anges l'annoncèrent aux bergers par les premières paroles de ce beau cantique, dont depuis tant de siècles retentissent les temples chrétiens: *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax ho-*

minibus bonæ voluntatis. Une étoile apparut en Orient, et amena des mages qui vinrent adorer ce Dieu enfant. (*Voy.* MAGES.) Il fut circoncis le huitième jour, et le quarantième, sa mère le porta au temple. Hérode, soupçonneux et cruel, auquel les mages n'avaient pas caché la cause de leur venue, et qui craignait que ce nouveau *roi des Juifs* ne voulût le détrôner, fit mourir tous les enfants de deux ans et au-dessous (*Voy.* INNOCENTS.) Il comptait y envelopper celui dont les mages lui avaient annoncé la naissance; mais Joseph, averti par un ange, s'était retiré avec la mère et l'enfant en Egypte, d'où ils ne revinrent qu'après la mort du tyran. Les parents de JÉSUS demeuraient à Nazareth, et ils allaient tous les ans de cette ville à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Ils y menèrent JÉSUS à l'âge de douze ans: il y resta à leur insu; et s'en étant aperçus dans le chemin, ils retournèrent à Jérusalem. où ils le trouvèrent dans le temple au milieu des docteurs qu'il étonnait par ses questions autant que par ses réponses. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de J.-C. jusqu'au moment de sa manifestation. Il croissait en sagesse, en âge et en grâce, étant soumis à sa mère et à celui qu'on croyait être son père. Comme ils étaient obligés, par leur pauvreté, de travailler en gagnant leur vie, on ne peut douter que J.-C. ne leur ait témoigné son obéissance en travaillant avec eux. C'était sans doute le métier de charpentier qu'il exerçait, puisque les Juifs lui en donnent le nom. L'an 15 de Tibère, Jean-Baptiste, qui devait lui préparer les voies, commença à prêcher la pénitence. Il baptisait, et J.-C. vint à lui pour être baptisé. Au sortir de l'eau, le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe, et on entendit une voix qui dit: *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* Il fut conduit par le Saint-Esprit dans le désert, y passa quarante jours sans manger, et voulut bien y essuyer les attaques de l'esprit de ténèbres. Il commença ensuite à prêcher l'Evangile. Accompagné des douze apôtres qu'il avait choisis, il parcourt toute la Judée, et la remplit de ses bienfaits, confirmant les vérités qu'il enseignait par des miracles. Les démons et les maladies lui obéissent, les aveugles voient, les paralytiques marchent, les morts ressuscitent. Mais *il fallait que le Christ souffrît*, satisfît par ses souffrances à la justice de Dieu, réparât la nature humaine, et méritât aux hommes les grâces qui les rendissent purs et saints; grâces qui, en vue de ce sacrifice futur, avaient été accordées aussi aux justes de l'ancienne loi. La jalousie des pharisiens et des docteurs de la loi le fit condamner à un supplice infâme, et ainsi qu'il l'avait prédit lui-même, un de ses disciples le trahit, un autre le renia, tous l'abandonnèrent. Le pontife et le conseil condamnèrent J.-C., parce qu'il s'était dit le *Fils de Dieu.* Il fut livré à Ponce-Pilate, président romain, et condamné à mourir attaché à la croix; il offrit le sacrifice qui devait être l'expiation des crimes du genre humain. A sa mort, le ciel se couvrit de ténèbres (*voy.* PHLÉGON), la terre trembla, le voile du temple se déchira, les tombeaux s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent; l'Homme-Dieu, mis en croix, expira le soir du vendredi 3 avril, le 14 de Nisan, l'an 29 ou 30 ou 31 de l'ère vulgaire, l'an 33 de sa vie, et, selon quelques chronologistes, l'an 33 de l'ère et 36 de sa vie (1). Son corps fut mis dans le tombeau, où l'on posa des gardes. Le troisième jour, qui était le dimanche, J.-C. sortit vivant du sépulcre. Il apparut d'abord à plusieurs saintes femmes, ensuite à ses disciples et à ses apôtres. Il resta avec eux pendant 40 jours, leur apparaissant souvent, leur faisant voir, par beaucoup de preuves, qu'il était vivant, et leur parlant du royaume de Dieu. Il n'y a pas dans tous les faits historiques qui composent les annales des hommes un événement mieux prouvé que la résurrection de J.-C Quarante jours après sa résurrection, il monta au ciel en présence de ses disciples, leur ordonnant de prêcher l'Evangile à toutes les nations, et leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'exposer les preuves sur lesquelles la religion chrétienne est fondée: Bossuet, Huet, Abbadie, Bergier, Le Franc de Pompignan, l'académicien Beauzée, et plusieurs autres grands écrivains, ont épuisé cette matière. Il nous suffira de dire que, dans ce siècle où l'impiété triomphe, il s'est trouvé des philosophes qui n'ont pu s'empêcher de reconnaître la sublimité de la morale de l'Evangile. Voici ce que dit l'un d'entre eux (J.-J. Rousseau). Le passage est long, mais il est d'une beauté et d'uue vérité frappante « La sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe: qu'ils sont petits auprès de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! Quelle grâce touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! Quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui peut agir, souffrir et mourir, sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait J.-C.; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper... Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage;

(1) Voy. l'*Art de vérifier les dates,* ou le *Journal histor. et littér.*, 15 mai 1584, pag. 107. Ceux qui veulent connaître les raisons de l'ancienne et commune opinion qui fixe la mort de J.-C. à l'année 33 de son âge, peuvent consulter le cardinal Noris, le P. Pagi, les *Acta sanctorum, tome 5, junii*, pag. 404, et la Dissertation qui se trouve à la fin du *Commentarius hist. crit. in Lucam et Joannem*, etc., défendu par manière de thèse à Louvain, et imprimé chez Jacob, 1764; Danès, *Notio temporum*; Petau, *De doctrina temporum*, etc.: mais quelque système de chronologie que l'on adopte, il y aura toujours entre l'ère vulgaire et la naissance de J.-C., trois, quatre ou cinq ans de différence, pour des raisons qu'il n'est pas dans la nature de cet ouvrage de rechercher.

» et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre » chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avaient mise en pratique; » il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que » mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait » été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était » que justice; Léonidas était mort pour son pays » avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la » patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût » loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la » Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où » Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et » l'exemple? La mort de Socrate, philosophant » tranquillement avec ses amis, est la plus douce » qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans » les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un » peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. » Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit » celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au » milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont » d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un » Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est » inventée à plaisir? Non, ce n'est pas ainsi qu'on » invente, et les faits de Socrate, dont personne ne » doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est éluder la difficulté sans la » détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs » hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il » ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais » des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni » cette morale, et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant » que le héros. » Un philosophe anglais a démontré la divinité de Jésus-Christ, et la vérité de la religion, par la seule excellence de sa doctrine, et le simple récit de ses actions, tel qu'on le voit dans l'Evangile. (*Voy.* JENYNS.) Ceux qui ont voulu comparer sa morale, ou, pour mieux dire, l'enseignement complet et fini de ses dogmes et de ses lois, à quelques froides maximes éparses et arbitraires des philosophes, manquent bien certainement de jugement ou de bonne foi. (*Voy.* CONFUCIUS, EPICTÈTE, MOURGUES.) L'ensemble de sa doctrine, la liaison intime et la dépendance mutuelle de toutes ses parties, la totalité d'un enseignement qui embrasse tout ce qui tient au ciel et à la terre, qui prend l'homme dans toutes les circonstances, et toujours par son cœur et sa conscience, repoussent tout parallèle avec les apophtegmes insignifiants des prétendus législateurs moraux, sans sanction et sans titre. Puisque, sans parler des miracles et des preuves de fait que J.-C. donnait de sa mission, toutes ses leçons étaient fondées sur l'éternelle et incontestable vérité de l'immortalité de l'âme et de la vie future, énoncée de la manière la plus touchante et la plus sensée, garantie par la divine parole, reçue et professée avec cette ineffable persuasion dont le nom même n'était pas connu. La foi est une chose tellement sublime et divine, que les philosophes de l'antiquité, dans leurs longues spéculations sur la morale, sur les facultés et les dispositions de l'esprit humain, n'ont rien découvert qui lui ressemble; ils n'avaient aucun mot pour en exprimer l'idée; car le mot grec ou latin que nous rendons par celui de *foi*, ne fut jamais employé par aucun auteur païen dans un sens qui eût du rapport à celui qu'il a dans l'Evangile, où il explique une humble, docile et franche disposition d'esprit à croire en Dieu, une ferme confiance en lui, en ses révélations et en ses promesses. La foi est la base, et, pour employer l'expression de saint Paul, la *substance* de notre espérance, et la lumière qui nous découvre les choses invisibles. *Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* On ne peut lire ce que cet apôtre dit de la foi, dans le chapitre 11 de son Epître aux Hébreux, sans chérir ce don divin, au-dessus de toutes les possessions; sans en être pénétré, et sans préférer ces mystérieuses obscurités à toutes les connaissances humaines. Sans elle les vérités, même les plus graves, n'ont aucune consistance; c'est la foi qui les tire de la faible et mobile lumière de la raison, pour leur donner la sanction et la stabilité. (*Voy.* MONTAIGNE, ROUSSEAU, SHAFTESBURY.) Enfin, la doctrine de J.-C. a eu pour objet des choses dont les sages profanes n'avaient aucune idée, et dont ils ne pouvaient avoir l'idée sans devenir muets, et sans perdre tous les motifs de leur enseignement. Telle est l'idée du *monde* que J.-C. nous a donnée d'une manière si claire et si profonde. « C'est, dit un philosophe » chrétien, une chose très-remarquable que le mot » et l'idée de *mundus* dans le sens de l'Evangile. » Cet être si réel et si connaissable n'est devenu, » pour ainsi dire, manifeste et sensible que depuis » J.-C. Les anciens moralistes n'en ont pas parlé, » parce qu'ils étaient eux-mêmes du monde, parce » que leur vaine et fastueuse morale, leurs vertus » de commande et de parade, n'avaient rien que » de conforme et de parfaitement assorti à l'esprit » du monde: ils ne pouvaient donc en faire un être » moral, différent de celui qu'ils prétendaient établir; mais J.-C. nous a découvert l'espace immense que le monde, dans sa plus haute sagesse, » laissait entre ses leçons et celles de l'Evangile. » Aussi le chrétien le moins instruit connaît-il le » monde; il sait très-bien dire: *Voilà ce que c'est » que le monde; voilà comme nous trompe le » monde; tels sont les mensonges et les illusions » du monde; les fausses vertus et l'hypocrisie du » monde.* Langage inconnu à tous les sages de l'antiquité, et même à tous les sages modernes qui » ont abjuré leur foi. C'est dans ce sens qu'il est » dit: *Princeps hujus mundi jam judicatus est*, » Joan., XIV, 11; et plus clairement encore: » *Nunc judicium est mundi*, Joan., XII, 31. » Un autre caractère de la doctrine de J.-C. est la haine que ce même monde lui porte, tandis que toutes les erreurs sont bien accueillies, ou envisagées avec indifférence. Cette distinction ne peut que servir à caractériser la vérité, à la distinguer, à la rendre connaissable pour quiconque la cherche sin

cèrement, à prouver son efficace, son action puissante sur l'esprit et le cœur, cette empreinte de la lumière divine, si odieuse à la scélératesse et à l'impiété. « Que de réflexions, dit un sage observa- » teur, cette haine a fait naître dans l'esprit du » chrétien, instruit de ce que l'Evangile nous ap- » prend de la haine réservée à son auteur, à sa doc- » trine et à ses ministres. Haine du monde contre » J.-C. et son ouvrage, si longtemps, si fortement » annoncée, et si terriblement réalisée! Nos philo- » sophes se sont-ils jamais avisés de concevoir quel- » que haine contre Mahomet, Confucius, Zoroastre, » etc.? Ces noms-là, au contraire, ne sont-ils pas » l'objet de leurs hommages? Je sens que je ne puis » bien exprimer le résultat de cette réflexion. C'est » peut-être le motif de crédibilité le plus persuasif » et le plus touchant. » Les nations infidèles, les païens, les mahométans, ont reconnu les miracles et la sagesse divine de J.-C. Un poëte musulman a parlé de sa morale dans ces termes :

« Le cœur de l'homme affligé tire toute sa consolation de vos paroles :
» L'âme reprend sa vie et sa vigueur en entendant seulement prononcer votre nom.
» Si jamais le cœur de l'homme peut s'élever à la contemplation des mystères de la Divinité,
» C'est de vous qu'il tire ses lumières pour les connaître, et c'est vous qui lui donnez l'attrait dont il est pénétré. (*Biblioth. Orient.*, art. *Issa ebn miriam.*)

Les merveilles de la vie de J.-C. sont consignées dans les quatre Evangiles : c'est là seulement qu'on en doit chercher les détails qui forment la base de notre croyance religieuse. Nous avons plusieurs *Vies de Jésus-Christ*. (*Voy.* SAINT-PARD, GIRARD DE VILLETHIERI, GRISOT, LIGNY.) L'abbé Lassanne a publié, *Doctrine de Jésus-Christ, puisée dans les épîtres des apôtres et dans l'Apocalypse*, Paris, 1807, 2 vol. in-12. On peut consulter aussi l'estimable travail du P. Deligny sur la vie de J.-C., Avignon, 1774, 3 vol. in-8; Paris, 1804, 2 vol. in-4, fig., 40 à 50 fr.; ibid., 1813, 3 vol. in-8, avec 3 fig., 15 fr.; et l'excellente notice de Gence dans la *Biographie universelle*.

JÉSUS, fils de Sirach, né à Jérusalem, auteur du livre de l'*Ecclésiastique*, qu'il composa vers l'an 234 avant J.-C. L'original de cet ouvrage est perdu. — Un autre Jésus, son petit-fils, le traduisit en grec; et cette version nous a remplacé le texte hébreu. Le livre du fils de Sirach est plein de grandes vérités, et d'une excellente morale, exprimées avec une onction et une vivacité de sentiment que la froide philosophie n'a jamais su imiter. (*Voy.* SALOMON.) On croit que Jésus, fils de Sirach, est un des 72 juifs par lesquels Ptolémée Philadelphe fit traduire la Bible en grec.

JÉSUS est le nom d'un homme qui, avant la prise de Jérusalem par Titus, et même avant le commencement de la guerre, annonça le malheur des Juifs avec une persévérance et une force incroyables. « Quatre ans avant la guerre déclarée, » dit Josèphe, il se mit à crier : *Une voix est sortie* » *du côté de l'orient, une voix est sortie du côté* » *de l'occident, une voix est sortie du côté des* » *quatre vents; voix contre Jérusalem et contre* » *le Temple, voix contre les nouveaux mariés* » *et les nouvelles mariées, voix contre tout le* » *peuple.* » Depuis ce temps, ni jour ni nuit il ne cessa de crier : *Malheur, malheur à Jérusalem!* Il redoublait ces cris les jours de fêtes. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche : ceux qui le plaignaient, ceux qui le maudissaient, ceux qui pourvoyaient à ses nécessités, n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole : *Malheur à Jérusalem!* Il fut pris, interrogé et condamné au fouet par les magistrats : à chaque demande, à chaque coup, il répondait, sans jamais se plaindre : *Malheur à Jérusalem!* Renvoyé comme un insensé, il courait tout le pays, en répétant sans cesse sa triste prédiction. Il continua durant sept ans à crier de cette sorte, sans se relâcher et sans que sa voix s'affaiblît. Au temps du dernier siége de Jérusalem, il se renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, et criant de toute sa force : *Malheur au Temple, malheur à la ville, malheur à tout le peuple!* A la fin il ajouta : *Malheur à moi-même!* et en même temps il fut emporté d'un coup de pierre lancé par une machine. « Il semblait que la vengeance divine, dit Bossuet, » s'était comme rendue visible en cet homme qui ne » subsistait que pour prononcer ses arrêts; qu'elle » l'avait rempli de sa force, afin qu'il pût égaler les » malheurs du peuple par ses cris; et qu'enfin il » devait périr par un effet de cette vengeance qu'il » avait si longtemps annoncée, afin de la rendre » plus sensible et plus présente, quand il en serait » non-seulement le prophète et le témoin, mais en- » core la victime. Ce prophète des malheurs de Jé- » rusalem s'appelait *Jésus*. Il semblait que ce nom » de salut et de paix devait tourner aux Juifs, qui » le méprisaient en la personne de notre Sauveur, » à un funeste présage; et que ces ingrats ayant » rejeté un Jésus qui leur annonçait la grâce, la » miséricorde et la vie, Dieu leur envoyait un autre » Jésus qui n'avait à leur annoncer que des maux » irrémédiables, et l'inévitable décret de leur ruine » prochaine. »

JETHRO, surnommé *Raguel*, sacrificateur des Madianites, reçut Moïse dans sa maison, où il le garda tout le temps qu'il fut obligé de se cacher, de crainte que Pharaon ne le fît mourir, et il lui donna pour épouse sa fille Séphora. Lorsque Moïse eut délivré les Israélites, Jéthro alla au devant de son gendre, vers l'an 1490 avant Jésus-Christ, et lui amena sa femme et ses enfants. Il lui conseilla de choisir des personnes prudentes, capables de former un conseil sur lequel il pourrait se décharger d'une partie des affaires dont il était accablé. Il lui enseigna ensuite l'art de discipliner ceux qui étaient destinés à porter les armes. Atrapan, dans *Eusèbe*, le nomme roi d'Arabie, sans doute parce que dans ce pays la royauté était jointe au sacerdoce.

JEUNE (Claude MANSUET), chanoine régulier de la réforme de Prémontré, né à Tignacout, au duché de Bar, près de l'abbaye de Flabemont, entra au noviciat à l'abbaye de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson, le 8 août 1732, et y prononça ses vœux en 1734. Après avoir fait ses cours de philo-

sophie et de théologie, il fut envoyé pour professer ces sciences à l'abbaye d'Estival. Il prit le bonnet de docteur dans l'université de Pont-à-Mousson, et fut prieur de Sainte-Marie. Il retourna à Estival, où il vécut dans la retraite, occupé de la composition de quelques ouvrages. On a de lui : *Histoire critique et apologétique de l'ordre des chevaliers du Temple de Jérusalem, dits Templiers*, Paris, 1789, et avec un titre rafraîchi, an 13 (1805), 2 vol. in-4. Il y fait voir les commencements et les progrès de cet ordre ; il y trace l'histoire de sa suppression, faite, à ce qu'il croit, sans raisons solides et motifs suffisants : il appuie son sentiment d'autorités et de preuves auxquelles il prétend qu'on ne peut se refuser ; *Dissertation pour prouver que l'amour qui est requis dans le sacrement de pénitence n'est pas seulement un amour d'espérance, mais un véritable et sincère amour de charité*. Le P. Jeune était bon théologien et excellent religieux.

JEZABEL, fille d'Ithobal, roi de Sidon, et femme d'Achab, roi d'Israël. Ce fut elle qui porta le roi, son époux, à abolir entièrement dans ses états le culte du vrai Dieu, pour y substituer celui de Baal. Elie, le seul qui eût osé résister à cette reine impie, fut contraint de prendre la fuite, et de se retirer sur la montagne d'Horeb. Achab ayant eu envie de posséder la vigne d'un nommé Naboth, qui la lui refusa, Jézabel suscita de faux témoins contre ce dernier, et le fit condamner à être lapidé. Achab demeura en possession de la vigne ; mais Dieu, pour punir Jézabel, éleva Jéhu sur le trône de Samarie. Ce prince, après avoir fait tuer Joram, fils de Jézabel et d'Achab, et successeur de ce dernier, fit jeter Jézabel du haut d'une fenêtre ; les chiens dévorèrent tellement son corps, qu'ils ne laissèrent que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains, l'an 884 avant Jésus-Christ. — Il est parlé dans le 2e chapitre de l'Apocalypse, d'une JEZABEL, qui faisait la prophétesse, et sous ce faux titre prêchait des erreurs. Elle y est menacée d'une maladie mortelle, si elle ne fait pénitence de ses péchés, comme tous ceux qui participeront à ses erreurs. Il est assez difficile de dire qui était cette Jézabel : c'était apparemment quelque femme puissante qui protégeait les *nicolaïtes*, et qui est ainsi nommée, sans doute à cause du rapport qui existait entre elle et Jézabel, femme d'Achab.

JOAB, fils de Sarvia sœur de David, et frère d'Abisaï et d'Azaël, fut attaché au service de David, et commanda ses armées avec succès. La première occasion où il se signala fut le combat de Gabaon, où il vainquit Abner, chef du parti d'Isboseth. Il monta le premier sur les murs de Jérusalem, et mérita par sa valeur d'être conservé dans l'emploi de général, qu'il possédait déjà. Il marcha contre les Syriens qui s'étaient révoltés contre David, les mit en fuite, et s'étant rendu maître d'un quartier de la ville de Rabbath sur les Ammonites, il fit venir David, pour qu'il eût la gloire de cette conquête. Joab se signala dans toutes les guerres que ce monarque eut à soutenir, mais il se déshonora en assassinant Abner et Amasa, parce qu'il était jaloux de la confiance que David leur accordait. Il réconcilia Absalon avec David, et ne laissa pas de tuer ce prince rebelle dans une bataille, vers l'an 1023 avant Jésus-Christ. David, en considération de ses services, et par la crainte de sa puissance, ne sévit pas contre lui ; mais en mourant il commanda à son fils Salomon de le punir. Ce jeune prince fut ministre de la vengeance de son père. Joab ayant pris parti pour Adonias contre le nouveau roi, Salomon fit tuer le général rebelle aux pieds de l'autel où il s'était réfugié, croyant y trouver un asile, l'an 1014 avant Jésus-Christ.

JOACHAZ, roi d'Israël, succéda à son père Jéhu, l'an 861 avant Jésus-Christ, et régna 17 ans. Le Seigneur, irrité de ce qu'il avait adoré les dieux étrangers, le livra à la fureur d'Azaël et de Bénadad, rois de Syrie, qui ravagèrent cruellement ses états. Ce prince, dans cette extrémité, eut recours à Dieu, qui l'écouta favorablement. Joas, son fils et son successeur, rétablit les affaires d'Israël, et remporta durant son règne plusieurs victoires sur les Syriens. Il mourut en 844 avant Jésus-Christ.

JOACHAZ, nommé aussi *Séleucus*, fils de Josias, roi de Juda, fut élu roi après la mort de son père, l'an 610 avant Jésus-Christ. Il avait 23 ans quand il monta sur le trône. Il ne régna qu'environ 3 mois à Jérusalem, et se signala par ses impiétés. Néchao, roi d'Egypte, au retour de son expédition contre les Babyloniens, rendit la Judée tributaire ; et pour faire un acte de souveraineté, sous prétexte que Joachaz avait osé se faire déclarer roi sans sa permission, au préjudice de son frère aîné, il donna le sceptre à celui-ci. Le roi détrôné mourut de chagrin l'an 598 avant Jésus-Christ en Egypte, où il avait été emmené.

JOACHIM, ou JOAKIM, fils de Josias et frère aîné du précédent, fut mis sur le trône de Juda par Néchao, roi d'Egypte, l'an 610 avant Jésus-Christ. Il déchira et brûla les livres de Jérémie, et traita avec cruauté le prophète Urie. Il fut détrôné par Nabuchodonosor, et mis à mort par les Chaldéens, qui jetèrent son corps hors de Jérusalem, et le laissèrent sans sépulture, vers l'an 600 avant Jésus-Christ.

JOACHIM (saint) fut, selon une pieuse tradition, époux de sainte Anne, et père de la sainte Vierge. On ne sait rien de sa vie, et l'Ecriture sainte ne fait aucune mention formelle de saint Joachim. Mais il est très-probable qu'Héli, dont il est parlé dans le chap. 3 de saint Luc, comme père de saint Joseph, est ce même Joachim, père de Marie, et beau-père de Joseph ; car Joachim, Héli, Eliacim, etc., sont les mêmes noms dans l'Ecriture. (*Voy.* AFRICAIN, Jules.) Le seul livre ancien qui parle expressément de saint Joachim, est traité d'apocryphe par saint Augustin. L'Eglise grecque célèbre la fête de saint Joachim dès le VIIe siècle, mais elle n'a été introduite que fort tard dans l'Eglise latine. On prétend que ce fut le pape Jules II qui l'institua.

JOACHIM (l'abbé), surnommé *le Prophète*, né en 1130 au bourg de Celico, près de Cosenza,

fut d'abord un des pages de Roger, roi de Sicile, et voyagea ensuite dans la terre sainte. De retour en Calabre, il prit l'habit de Cîteaux dans le monastère de Corazzo, dont il fut prieur et abbé. Joachim quitta son abbaye avec la permission du pape Luce III, vers 1185, et se retira dans la solitude de Casemar, où il resta deux ans, occupé à commenter les saintes Ecritures. Il revint à Corazzo en 1187. Le pape lui ayant alors ordonné de continuer son commentaire, lui permit de se démettre de son abbaye, où jusqu'alors il n'avait été que remplacé, comme absent, par un de ses religieux. En conséqnence de cette permission, Joachim alla se fixer à Flora, où il fonda un monastère dont la règle était calquée sur celle de Cîteanx. Il mourut en 1202 à 72 ans, laissant un grand nombre d'*ouvrages*, imprimés à Venise, 1516, in-fol. Ils contiennent qnelques propositions touchant la nature divine, la Trinité et la durée de l'Evangile de Jésus-Christ; ils furent condamnés dans la suite au concile général de Latran en 1215, et au concile d'Arles en 1260. Les plus connus sont les *Commentaires* sur Isaïe, sur Jérémie et sur l'Apocalypse. On a encore de lui des *Prophéties*, qui ont fait autrefois beaucoup de bruit, et que dom Gervaise, dans l'*Histoire* de l'abbé Joachim, 1745, 2 vol. in-12, prétend avoir été accomplies. On trouve dans le t. 7 des *Acta sanctorum* des détails sur la vie de Joachim.

JOACHIM II, électeur de Brandebourg, fils de Joachim Ier, naquit en 1505, et succéda à son père en 1532. Il embrassa la doctrine de Luther en 1539. Ses courtisans et l'évêque de Brandebourg suivirent son exemple. L'électeur Joachim acquit par ce changement les évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lebus, qu'il incorpora à la Marche. Il n'entra point dans l'union que les protestants firent à Smalkalde, se montra assez indifférent aux progrès de cette secte, et se tint en repos, tandis que les guerres de religion désolaient la Saxe et les pays voisins. L'empereur Ferdinand II lui vendit le duché de Crossen dans la Silésie; et son beau-frère Sigismond-Auguste, roi de Pologne, lui accorda en 1569 le droit de succéder à Albert-Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers. Le règne de Joachim II fut doux et paisible. On l'accusa d'être libéral à la prodigalité, et d'avoir le faible de l'astrologie. Il mourut en 1571, du poison qu'un médecin lui avait donné.

JOACHIM (Georges), astronome, surnommé *Rheticus* parce qn'il était de la Valteline, qui faisait partie de l'ancienne *Rhetia*, enseigna les mathématiques et l'astronomie à Wittemberg. Dès qu'il fut instruit de l'hypothèse de Copernic, il alla le voir, et embrassa son opinion. Ce fut lui qui, après la mort de cet astronome, publia ses ouvrages. Il a soin d'avertir que, malgré la vraisemblance de la nouvelle hypothèse, il faut bien se garder de la regarder comme une chose démontrée; il croit que ceux qui pensent autrement n'ont pas étudié la chose à fond : *Quibus aliud videtur, rem penitus non attigerunt*. Il mourut en 1576, à 62 ans. On a de lui des *Ephémérides*, selon les principes de Copernic, et plusieurs autres ouvrages sur la physique, la géometrie et l'astronomie : ils ont eu du cours autrefois.

JOANES (Vincent), célèbre peintre espagnol, né à Fuente-de-la-Higuera, près de Valence, en 1523, étudia son art en Italie, s'appliqua à imiter le style de Raphaël et devint ensuite chef de l'école de Valence. Il était d'une piété exemplaire. La plupart de ses ouvrages, qui sont admirés des connaisseurs, se trouvent dans les églises de Valence. On distingue un *Christ mort soutenu par des anges; le Sauveur au milieu de deux prophètes;* nn *St.-François de Paule*, et surtout une *Ste.-Cène*. Le principal mérite de ses tableaux consiste dans une exacte correction de dessin, dans la force, la grâce, la majesté et l'expression de ses figures, et dans la vérité de son coloris. Il mourut à Valence en 1581.

JOANNET (Claude), né à Dôle en 1716, se fit d'abord jésnite. Sa mauvaise santé l'ayant forcé d'abandonner la société, il vint à Paris où il commença un journal destiné à faire connaître les ouvrages religieux sous le titre de *Lettres sur les ouvrages de piété*, ou *Journal chrétien*, Paris, 1754-64, 40 vol. in-12. Ce journal parut pendant dix ans; il était dédié à la reine Marie Leczinska, et avait pour but de combattre l'incrédulité moderne. L'abbé Joannet, fatigué du peu de succès de ses travaux et des nombrenses attaques dont il fnt l'objet, abandonna la rédaction de son jonrnal, et passa le reste de sa vie dans la retraite. Il était membre des académies de Nancy et de Besançon. On a de lui, outre son journal : *Eléments de la poésie française*, Paris, 1752, 3 vol. in-12. L'abbé Sabatier, qui a consacré un article à l'abbé Joannet dans ses *Siècles littéraires*, tome 2, pag. 453, trouve dans cet ouvrage *des réflexions judicieuses, une critique fine, des règles sûres, et le caractère d'un bon poëte tracé avec discernement et avec goût*. Il reproche aux encyclopédistes d'avoir extrait beaucoup d'articles de cet ouvrage sans nommer l'auteur, entr'autres l'article *Jeux de mots; Les bêtes mieux connues*, ibid., 1770, 2 vol. in-12. L'auteur est du sentiment de Descartes qu'il soutient par des raisons solides Il réfuta l'*Essai* de Boullier sur l'*Ame des bêtes; De la connaissance de l'homme dans son être et dans ses rapports*, ibid., 1775, 2 vol. in-8 : ouvrage d'une métaphysique embarrassée, obscure, et mal écrit. L'abbé Joannet mourut à Paris en 1789.

JOAS, fils d'Ochozias, roi de Juda, échappa, par les soins de Josabeth, sa tante, à la fureur d'Athalie, sa grand-mère, qui avait fait égorger tous les princes de la maison royale. Il fut élevé dans le temple sous les yeux du grand prêtre Joïada, mari de Josabeth. Quand le jeune prince eut atteint sa septième année, Joïada le fit reconnaître secrètement pour roi par les principaux officiers de la garde du temple. Athalie qui avait usurpé la couronne, fut mise à mort l'an 883 avant Jésus-Christ. Tant que Joas fut conduit par le pontife Joïada, il gouverna avec sagesse; mais lorsque ce saint homme fut mort, le jeune roi, séduit par les flatteurs, adora les idoles. Zacharie, fils de Joïada,

et qui avait succédé à son père dans la grande prêtrise, reprit le roi de ses impiétés; mais Joas oubliant ce qu'il devait à son bienfaiteur, fit lapider son fils dans le parvis du temple. Dieu, pour punir ce crime, rendit la suite de la vie de ce prince aussi triste que le commencement avait été heureux. Les Syriens, avec une petite poignée de gens, défirent son armée, et le traitèrent lui-même avec la dernière ignominie. Après être sorti de leurs mains, accablé de cruelles maladies, il n'eut pas même la consolation de mourir paisiblement; trois de ses serviteurs l'assassinèrent dans son lit : ainsi fut vengé le sang du fils de Joïada, qu'il avait répandu. Ce prince régna 40 ans, et mourut l'an 843 avant J.-C. Le rétablissement de Joas sur le trône de Juda a fourni le sujet de la tragédie d'*Athalie*, chef-d'œuvre de Racine. Le poëte Hardy et Métastase avaient aussi composé, l'un une tragédie, l'autre un *Oratorio* sous le titre de *Joas*.

JOAS, fils de Joachaz, roi d'Israël, succéda à son père dans le royaume qu'il avait déjà gouverné deux ans avant lui. Il imita l'impiété de Jéroboam, et cependant conserva beaucoup de vénération pour le saint prophète Elisée. Ce dernier étant tombé malade de la maladie dont il mourut, Joas vint le voir, et parut affligé de le perdre. L'homme de Dieu, pour le récompenser de ce bon office, lui dit de prendre des flèches et d'en frapper la terre. Comme il ne frappa que trois fois, le prophète lui dit que s'il avait été jusqu'à la septième, il aurait entièrement ruiné la Syrie. Joas gagna contre Bénadad les trois batailles qu'Elisée avait prédites, et réunit au royaume d'Israël les villes que les rois d'Assyrie en avaient démembrées. Amasias, roi de Juda, ayant déclaré la guerre à celui-ci, Joas le battit, prit Jérusalem, et fit le roi lui-même prisonnier. Il le laissa libre à condition qu'il lui paierait un tribut, et il revint triomphant à Samarie, chargé d'un butin considérable. Il y mourut en paix, peu de temps après cette victoire, et après un règne de 16 ans, l'an 826 avant J.-C. Jéroboam II, son fils, lui succéda.

JOATHAM, le plus jeune des fils de Gédéon, échappa au carnage qu'Abimélech, fils naturel de Gédéon, fit de ses autres frères. Du haut d'une montagne, il prédit aux Sichimites les maux qui les attendaient, pour avoir élu Abimélech, l'an 1233 avant J.-C. Pour leur rendre leur ingratitude plus sensible, il se servit de l'ingénieux apologue du figuier, de la vigne, de l'olivier et du buisson.

JOATHAM, fils et successeur d'Ozias, autrement Azarias, 759 ans avant J.-C., prit le maniement des affaires, à cause de la lèpre qui séparait son père de la compagnie des autres hommes. Il ne voulut pas prendre le nom de roi tant que son père vécut. Il fut fort aimé de ses sujets, pieux, magnifique et bon guerrier. Il remporta plusieurs victoires, remit Jérusalem dans son premier éclat, imposa un tribut aux Ammonites, et mourut l'an 742 avant J.-C., après un règne de 16 ans, en comptant les dix pendant lesquels il fut associé à son père.

JOB, célèbre patriarche, naquit dans le pays de Hus, entre l'Idumée et l'Arabie, vers l'an 1700 avant J.-C. C'était un homme juste, qui élevait ses enfants dans la vertu, et offrait des sacrifices à l'Être suprême. Pour éprouver ce saint homme, Dieu permit que tous ses biens lui fussent enlevés, et que ses enfants fussent écrasés par les ruines d'une maison, tandis qu'ils étaient à table. Tous ces fléaux arrivèrent dans le même moment, et Job en reçut les nouvelles avec une patience admirable. « Dieu » me l'a donné, Dieu me l'a ôté, dit-il; il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que son saint nom soit » béni! » Le démon, à qui Dieu avait permis de tenter son serviteur, fut au désespoir de la constance que Job opposait à sa malice. Il crut la vaincre en l'affligeant d'une lèpre épouvantable qui lui couvrait le corps. Le saint homme se vit réduit à s'asseoir sur un fumier, et à racler avec un morceau de pots cassés le pus qui sortait de ses plaies. Le démon ne lui laissa que sa femme, pour augmenter sa douleur et tendre un piége à sa vertu. Elle vint insulter à sa piété, et traiter sa patience d'imbécillité; mais son époux se contenta de lui répondre : « Vous avez parlé comme une femme in» sensée : puisque nous avons reçu les biens de la » main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas » aussi les maux? » Trois de ses amis, Eliphaz, Baldad et Sophar, vinrent aussi le visiter, et furent pour Job des consolateurs importuns. Ne distinguant pas les maux que Dieu envoie à ses amis pour les éprouver, de ceux dont il punit les méchants, ils le soupçonnèrent de l'avoir mérité. Job, convaincu de son innocence, leur prouva que Dieu affligeait quelquefois les justes pour les éprouver, les humilier, les perfectionner, ou pour quelque autre raison inconnue aux hommes. Le Seigneur prit enfin la défense de son fidèle serviteur, et rendit à Job d'autres enfants, une parfaite santé, et plus de biens et de richesses qu'il ne lui en avait ôté. Il mourut vers l'an 1500 avant Jésus-Christ, à 211 ans. Quelques auteurs ont douté de l'existence de Job, et ont prétendu que le livre qui porte son nom est moins une histoire véritable qu'une parabole. Mais ce sentiment est contraire à celui d'Ezéchiel et à celui de Tobie, qui parlent de ce saint homme comme d'un homme véritable; à saint Jacques, qui le propose aux chrétiens comme un modèle de la patience avec laquelle ils doivent souffrir les maux; à l'autorité de la tradition des juifs et de celle des chrétiens. Quelques-uns attribuent le livre de Job à Moïse, d'autres à Isaïe; il est difficile de décider cette question. Il est écrit en langue hébraïque, mêlée de plusieurs expressions arabes, ce qui le rend quelquefois obscur. Il est en vers, et l'antiquité ne nous offre point de poésie plus riche, plus relevée, plus touchante que celle-ci. Les vers ne sont pas assujettis à une cadence réglée, mais ils sont animés par le feu du génie, par les expressions nobles et hardies, qui font l'âme de la poésie d'Homère et de Virgile. Bacon admirait les profondes connaissances en philosophie et en physique renfermées dans ce livre. *Si quis eximium illum Jobi librum diligenter evolverit, plenum illum et tanquam gravidum naturalis philosophiæ mysteriis depre-*

hendet : exempli gratiâ, *circa cosmographiam*, *et rotunditatem terræ*, *circa astronomiam et asterismos*, *circa generationem*, *rem metallicam*, etc., *De augm. Scient.*, pag. 25. On y trouve de plus des maximes d'une sagesse profonde et sublime, de grandes et magnifiques idées de la Divinité, qu'on chercherait en vain chez les anciens poëtes abandonnés à leur imagination et aux rêves d'une ridicule mythologie. Toutes les expressions de Job dans la peinture qu'il fait de ses malheurs ne doivent pas être prises dans le sens rigoureux de la lettre. Il paraît que le saint homme a donné quelquefois à sa douleur un essor trop vif, et qu'il se reproche cette faute au chap. 39 et 42. Nous avons de savants *Commentaires* sur le livre de Job, mais il y en a peu qui se fassent lire avec plus de plaisir et d'édification que celui de l'abbé Duguet, quoique l'auteur ne s'attache pas toujours assez au sens littéral; défaut qu'il répare par une érudition bien amenée, un style plein d'onction, des applications et des allusions aussi heureuses que remplies de piété. Le livre de Job a été traduit en français par Théodore Crinsoz (protestant), 1729, in-4, et par Bridel, 1818, in-8, 5 fr.; M. de Genoude en a donné une *traduction* fidèle et élégante, Paris, 1818, in-8, 3 fr., 50 c.; et M. de Lamartine en a tiré le sujet de plusieurs belles strophes; nous en citerons deux :

Ah! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître!
. . . .
. . . .
Que du nombre des jours pour jamais Dieu l'efface,
Que toujours obscurci des ombres du trépas,
Ce jour parmi les jours ne trouve plus sa place,
Qu'il soit comme s'il n'était pas!

Maintenant dans l'oubli, je dormirais encore,
Et j'achèverais mon sommeil,
Dans cette longue nuit qui n'aura point d'aurore,
Avec ces conquérants que la terre dévore,
Avec le fruit conçu qui meurt avant d'éclore,
Et qui n'a pas vu le soleil.

Enfin Levavasseur a traduit le *poëme de Job* en vers, et cette traduction est excellente. (*Voy.* LEVAVASSEUR.)

JOBERT (Louis), jésuite parisien, littérateur et prédicateur, né en 1637, mort dans sa patrie en 1719, après avoir professé longtemps la rhétorique dans les maisons de son ordre, s'est fait une grande réputation en suivant les conférences de l'hôtel d'Aumont : il est surtout connu par sa *Science des médailles*, Paris, 1739, 2 vol. in-12, fig., 18 à 24 fr., gr. pap. dont les exempl. sont rares, 40 à 48 fr. L'édition de 1715, 3 tom. in-12, a peu de valeur. Cet ouvrage a été traduit en latin, et à diverses reprises en italien, en anglais, en allemand, en hollandais, etc. : on cite encore du P. Jobert sa *Lettre à l'abbé de Vallemont sur la nouvelle explication de la médaille d'or de Galien*, Paris, 1699, in-8. Le P. Jobert a fait aussi quelques livres de piété.

JOCONDE. (*Voy.* GIOCONDO.)

JODELLE (Etienne), sieur de Lymodin, né à Paris en 1532, fut le premier auteur qui fit des tragédies avec des chœurs, et l'un des poëtes de la *Pléiade*, imaginée par Ronsard. Sa *Cléopâtre* est la première de toutes les tragédies françaises. Point d'action, point de jeu, grands et mauvais discours partout. *Didon* suivit *Cléopâtre*, et fut aussi applaudie, quoiqu'elle ne valût pas mieux. Il donna encore des comédies, un peu moins mauvaises que ses tragédies. Henri II l'honora de ses bienfaits; mais ce poëte, qui faisait consister la philosophie à vivre dans les plaisirs et à dédaigner les grandeurs, négligea de faire sa cour, et mourut dans la misère en 1573. Le *Recueil* de ses poésies fut imprimé à Paris, en 1574, in-4, vol. assez rare, 6 à 12 fr. Ce recueil fut fait par les soins de Charles de Lamothe qui avait promis un 2e volume, lequel n'a jamais paru. On y trouve ses deux tragédies, *Cléopâtre* et *Didon*; sa *Cléopâtre* fut jouée en 1552, à Reims, puis au collége de Boncour, en présence de Henri II, qui fit présent à Jodelle de 500 écus. L'auteur y jouait le rôle de Cléopâtre, et les autres rôles étaient remplis par ses amis; *Eugène*, ou *la rencontre*, comédie; des *Sonnets*, des *Chansons*, des *Odes*, des *Elégies*, etc. Quoique ses poésies françaises aient été estimées de son temps, il faut avoir aujourd'hui beaucoup de patience pour les lire. Nicolas Bourbon, qui eut cette patience, d'après la réputation de Jodelle, mit ces mots à la tête : *Minuit præsentia famam*. Il n'en est pas de même de ses poésies latines. Le style en est pur, plus coulant et de meilleur goût. Jodelle s'était rendu habile dans les langues grecque et latine, il avait du goût pour les arts, et l'on assure qu'il entendait bien l'architecture, la peinture et la sculpture.

JOEL, fils de Phatuel, et le second des douze petits prophètes, commença vers l'an 789 avant J.-C. sa mission prophétique. On a de lui trois chapitres de *Prophéties*, écrits d'un style véhément, expressif et figuré; elles regardent particulièrement la dévastation de la Judée par les Chaldéens, et sous ce type, la destruction de Jérusalem par les Romains, la fin du monde, le jugement universel, les peines de l'enfer pour les réprouvés, et la gloire éternelle pour les justes. Saint Pierre dans les actes des apôtres en applique un passage considérable à la révolution qui établit le christianisme sur la terre. Sa *Prophétie* est en hébreu, et est divisée en trois chapitres. On trouve dans les commentateurs des petits prophètes, d'excellentes dissertations sur la prophétie de Joel. On distingue surtout celles de saint Jérôme, de dom Calmet, de Jonbert, etc.

JOHNSON (Benjamin), plus connu sous le nom de BEN-JOHNSON, célèbre poëte anglais, fils d'un ecclésiastique de Westminster, naquit en 1574, et cultiva les muses dès son enfance. Il fut d'abord soldat, puis comédien, et enfin auteur. Shakespeare, ayant eu occasion de le connaître, lui donna son amitié et le protégea. Johnson fut le premier poëte comique de sa nation qui mit un peu de régularité et de bienséance sur le théâtre. Il réussit principalement dans la comédie. Il était forcé dans la tragédie, et celles qui nous restent de lui sont assez peu de chose. Elles manquent souvent de goût, d'élégance, et surtout de correction. Copiste

des anciens, il traduisit en vers anglais les plus beaux morceaux des auteurs grecs et romains. Ce poëte mourut dans la pauvreté en 1637, à 63 ans. Ayant fait demander quelques secours à Charles Ier, ce prince lui envoya une gratification modique. « Je » suis logé à l'étroit, dit-il à celui qui lui remit la » somme; mais je vois, par l'étendue de cette fa- » veur, que l'âme de sa Majesté n'est pas logée plus » au large. » On ne mit que ces mots sur son tombeau : *O rare Ben Johnson!* On a publié le recueil de ses œuvres sous le titre de : *Works, with notes by Pet. Whalley*, London, 1756, 7 vol. in-8, fig., 40 à 60 fr.; *The dramatic works, with notes of Peter Whalley*, ibid., 1811, gr. in-8; *Works, with notes critical and explanetory, and biographical memoir by Will. Gifford*, ibid., 1816, 9 vol. in-8; édition la meilleure de ce poëte, 150 fr., gr. pap., 225 fr. Il écrivit plus de 50 pièces, parmi lesquelles on cite encore *Catilina*, *Le Renard* ou *Volpone*, *Chaque homme dans son caractère*, *Chaque femme hors de son caractère.* On admirait son talent, et on haïssait son caractère vain et satirique, accompagné de mœurs désordonnées. — Il faut le distinguer de Thomas JOHNSON, auteur de quelques ouvrages de littérature, entre autres : *Novus græcorum epigrammat. et poematum delectus, cum nova vers. et notis,* Lond., 1757, pet. in-8, 5 à 6 fr., et qui mourut vers l'an 1730.

JOHNSON (Samuel), né dans le comté de Warwick en 1649, d'abord curé de Corringham, quitta sa cure pour se mêler de politique; il fut condamné à une amende de 500 marcs et à la prison jusqu'au paiement de cette somme, pour avoir composé contre le duc d'York, depuis Jacques II, un libelle furieux, sous le titre de *Julien l'Apostat;* mais le roi Guillaume cassa cette sentence, le fit élargir, et lui accorda de fortes pensions. Il existe une traduction française de cet ouvrage, 1688, pet. in-12; ses *Œuvres* ont été recueillies en 1713, in-fol. Elles roulent sur la politique et la jurisprudence anglaise. Son *Traité sur la grande Charte*, qu'on trouve dans ce recueil, est curieux.

JOHNSON (Samuel), né à Litchfield, dans le comté de Warwick, en 1709, se fit connaître par plusieurs ouvrages, et principalement par le *Gentlman's Magazine*, journal estimé de ses compatriotes, qui contribua beaucoup à fixer alors une langue qui jusque-là n'avait pas paru avoir de règles sûres et uniformes. Un ouvrage tout différent, intitulé *The Rambler*, ou *Le Rôdeur*, dans le goût du *Spectateur d'Adisson*, a eu aussi beaucoup de succès. L'auteur le termina le 4 avril 1760. Il s'en imprima dix éditions du vivant de l'auteur. Il a été réimprimé à Londres en 1794, 3 vol. gr. in-8, 21 à 27 fr.; *The same*, 4 vol. in-12, 16 à 18 fr.; ibid., 1820, 2 vol. in-24, fig., 9 fr. G.-G. Lambert, baron de Chanerolles, l'a traduit en franç., Paris, 1827, 5 vol. in-8, 21 fr. Quelques allégories, insérées dans le *Rambler*, prouvent que l'auteur avait une imagination riante et quelquefois poétique. Boulard a publié une traduction française de morceaux choisis du *Rambler*, 1785, in-12. Johnson mourut à Londres en 1784. Milord Chesterfield en a fait le portrait suivant : « Il y a un » homme dont je reconnais, j'estime et j'admire le » caractère moral, les profondes connaissances et le » talent supérieur; mais il m'est si impossible de » l'aimer, que j'ai presque la fièvre quand je le » rencontre dans une société. Sa figure, sans être » repoussante, semble faite pour jeter la disgrâce » et du ridicule sur la forme humaine. Sans égard » à aucune des bienséances de la vie sociale, il prend » tout, il fait tout à contre-temps. Il dispute avec » chaleur, sans aucune considération pour le rang, » l'état et le caractère de ceux avec qui il dispute. » Ignorant absolument toutes les nuances du res- » pect et de la familiarité, il a le même ton et les » mêmes manières avec ses supérieurs, ses égaux et » ses inférieurs; et il est par conséquent absurde » avec au moins deux de ces trois classes d'hommes. » Serait-il possible d'aimer un tel homme? Non; » tout ce que je puis faire est de le regarder comme » un respectable Hottentot. » Johnson néanmoins était chrétien fervent, et très-attaché à la maison des Stuart; et tous les écrits philosophiques de l'époque où il vivait ne portèrent aucune atteinte à sa croyance. On a encore de lui : *Remarks on Sam. Johnson journey to the Hebrides, by Donald,* Lond., 1779, in-8, 5 à 6 fr., *trad. en franç. par de La Bédoyère*, Paris, 1804, in-8, 3 fr. 50; *Journey to the western Islands of Scotland*, Lond., 1775, in-8, 6 à 7 fr.; *Lives of the most eminent english poets, with critical observations on their Works,* ibid., 1783, 4 vol. in-8, or 1801, or 1810, 3 vol. in-8, 27 à 36 fr.; or 1820, 2 vol. in-24, 9 fr.; la traduction franç. par Didot et Mahon, Paris, 1823, in-8, 7 fr. 50, tom. 1er, n'a pas été continuée; *Dictionary of the english language, with an english grammar*, Lond., 1784, 2 vol. in-fol., bonne édition de cet excellent dictionnaire, 80 à 100 fr.; celles qui l'ont précédée ont moins de valeur, 60 à 70 fr. La réimpression de Londr., 1786, 2 vol. in-4, et la 8e édit., 1799, aussi 2 vol. gr. in-4, sont encore recherchées et chères, 60 à 72 fr.; il a paru depuis plusieurs édit., Lond., 1805, 4 vol. gr. in-8, 88 fr., pap. fin, 108 fr.; ib., 1806, 2 vol. in-4, 113 fr.; ibid., 1810, 2 vol. in-4, 125 fr.; ibid., 1817, 4 vol. in-4; ib., 1827, 3 vol. gr. in-4, 145 fr.; édition la plus complète. Elle a fait tomber le prix de la précédente. Il y a un abrégé de ce livre par Alex. Chalmers, Lond., 1827, in-8, 14 fr.; *Collection of the english poets, with prefaces biographical and critical*, ibid., 1779, 68 vol. pet. in-12, vend. 227 fr.; ibid., 1790, 75 vol. in-12, pap. vél., vend. 336 fr.; ibid., 1807, 124 vol. in-18, 300 fr.; cette édition, assez mal exécutée, se relie en 62 vol.; ibid., 1810, 21 vol. gr. in-8, collection d'un usage commode : elle coûte 600 fr.; Chiswick, 1822, 100 vol. gr. in-18, pap. vél., jolie édition, même prix que la précédente; *Rasselas*, ibid., gr. in-4, pap. vél., fig., 36 fr. Ce roman, dont il existe un grand nombre d'éditions, a été trad. en franç. par mad. Belot, sous le titre d'*Histoire de Rasselas*, Paris, 1768, in-12. On a publié à Paris en 1817, *le Vallon fortuné*, ou

Rasselas et Dinarbas, 3 vol. in-12. Johnson travailla aussi à plusieurs recueils périodiques, par exemple à la *Revue universelle*, au *The Idler* ou *l'Oisif*, Lond., 1801, in-8, or 1783, 2 vol. in-12, 8 à 12 fr. L'extrait qu'il fit pour le premier de ces journaux de l'ouvrage intitulé, *Recherches sur l'origine du bien et du mal*, par Joame Jenyns, fut si recherché que le libraire en donna deux éditions en 1758. A sa mort qui eut lieu en 1784, les personnes les plus distinguées de la cour et de la ville accompagnèrent son cercueil. Il fut enterré à Westminster, auprès de Garrick. On a publié ses œuvres sous le titre de : *Works with an essay on the life and genius of Johnson, by Arthur Murphy*, Lond., 1796, 1801, 1806, 1810, or 1816, 12 vol. gr. in-8, 90 à 120 fr., et plus cher en gr pap.; Oxford, 1825, 9 vol. gr. in-8, 108 fr., et en gr. pap. tiré à 75 exempl., 264 fr. Ces différentes éditions auxquelles il faut réunir *Johnsons parliamentary debates*, 1825, 2 vol. in-8, sont les meilleures et les plus complètes que l'on ait données de ce célèbre polygraphe anglais. Sa *Vie* a été écrite par l'écossais Boswell (en angl.), Londr., 1791, 2 vol. in-4; ibid, 1816, 4 vol. in-8; Oxford, 1826, 4 vol. in-8, 32 fr., et dont il a été tiré 50 exempl. en gr. pap. au prix de 100 fr.; Londr., 1831, 5 vol. in-8, portr., 72 fr. On est généralement d'accord sur l'excellence de cette biographie, si remarquable par les détails singuliers et curieux qu'elle renferme, et par le ton de vérité qui y règne.

JOHNSTON (Arthur), né en 1587 à Casbieken, près Aberdeen, en Ecosse, passa une partie de sa vie à voyager; il fut reçu docteur en médecine à Padoue, revint dans sa patrie en 1632, et mourut à Oxford en 1641. Sa *Psalmorum Davidis paraphrasis poetica*, Londres, 1637 ou 1741, in-8, lui a acquis une espèce de célébrité, et son *Parerga Musæ aulicæ, etc.*, ibid., 1633, in-8, offre quelques morceaux intéressants et des traits de gaîté originale.

JOINVILLE (Jean, sir de), sénéchal de Champagne, d'une des plus anciennes maisons de cette province, naquit en 1223 ou 1224, de Simon sir de Joinville et de Vaucouleurs, et de Béatrix de Bourgogne, fille d'Etienne III, comte de Bourgogne. Il fut un des principaux seigneurs de la cour de saint Louis, qu'il suivit dans toutes ses expéditions militaires. Comme il ne savait pas moins se servir de la plume que de l'épée, il écrivit *l'histoire de saint Louis IX du nom*, Paris, 1668, in-fol., édition recherchée à cause des dissertations de Ducange qu'elle contient (18 à 24 fr.); ibid., 1761, in-fol., 27 à 30 fr. Cette belle édition est la seule qui présente le texte original de Joinville; mais elle ne dispense pas de la précédente. La première édit. de Joinville a été publiée par les soins d'Ant.-Pierre de Rieux, Poitiers, 1547, in-4; non-seulement elle est faite sur un manuscrit inexact, mais l'éditeur en a encore altéré le fond et le style. Il faut consulter à ce sujet la *Dissertation* du baron Bimard de la Bastie, sur la *Vie* de saint Louis, écrite par Joinville, dans le tome 15 des *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, p. 692; et l'addition du même à cette *Dissertation*, dans les mêmes *Mémoires*, p. 736 et suiv. Le roi saint Louis se servait du sire de Joinville pour rendre la justice à sa porte. Joinville en parle lui-même dans la *Vie* de ce monarque. « Il avait coutume, dit-il, de nous envoyer, » les sieurs de Nesle, de Soissons et moi, ouïr les » plaids de la porte, et puis il nous envoyait querir, » et demandait comme tout se portait, et s'il y avait » aucune affaire qu'on pût dépêcher sans lui, et, » plusieurs fois, selon notre rapport, il envoyait » querir les plaidoyants, et les contenait, les mettait » en raison et en droiture. » On voit, par ce passage tiré de l'ancienne édition, que le français de l'*Histoire de Joinville* n'est pas le même que celui que parlait ce seigneur. Ses *mémoires* se trouvent dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*. Joinville mourut en 1317, avec la réputation d'un courtisan aimable, d'un militaire courageux, d'un seigneur vertueux. Il avait l'esprit vif, l'humeur gaie, l'âme noble, les sentiments élevés. On trouve, au tome 7, page 513 de la *Vie des saints* par Godescard, une intéressante *notice sur Joinville et ses Mémoires*. Pendant sa longue carrière, Joinville avait vu régner six rois de France.

JOLLY (Toussaint-Félix), chanoine honoraire de Troyes, né en 1759 à Moivre, diocèse de Châlons, mort à Paris en 1829, entra chez les chanoines réguliers de la congrégation de France, dite de Sainte-Geneviève. Nommé, en 1788, prieur de Châtillon-sur-Seine, il se fit remarquer par sa prudence. Pendant la terreur, il fut obligé de se cacher près Paris; mais, après le concordat, il enseigna la théologie et l'Ecriture sainte au séminaire de Troyes. Il finit par se fixer au séminaire des Missions-Etrangères à Paris. On a de lui : le *Mémorial sur la révolution française*, 1824, in-12, et 1828, en deux vol.; *Mémorial de l'Ecriture sainte*, en deux parties, dont la première parut en 1825, en 2 vol. in-12 pour l'édition latine avec la traduction, et en un pour l'édition française; la seconde partie a été publiée en 1826, et est aussi en 2 vol. pour l'édition latine, et en un seul vol. pour l'édition française. C'est un ouvrage utile.

JOLY (Claude), né à Paris en 1607, chanoine de la cathédrale en 1631, fit deux voyages, l'un à Munster et l'autre à Rome. De retour à Paris, il fut fait official et grand chantre. Il parvint jusqu'à l'âge de 93 ans, sans avoir éprouvé les infirmités de la vieillesse, lorsqu'il tomba dans un trou fait dans l'église de Notre-Dame pour la construction du grand autel. Il mourut de cette chute en 1700, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque à son chapitre. Les agréments de son caractère, la candeur de ses mœurs, son exacte probité, et ses autres vertus, le firent longtemps regretter. Il dut sa longue vieillesse à un régime exact, à son enjouement tempéré par la prudence. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des restitutions des grands*, 1680, in-12; *Traité historique des écoles épiscopales*, 1678, in-12; *Voyage fait à Munster et autres lieux voisins*, 1670, in-12; *Recueil des*

Maximes véritables et importantes pour l'institution du roi, contre la fausse et pernicieuse politique du cardinal Mazarin, Paris, 1652, in-12 et in-8. Cet ouvrage, écrit avec vivacité et hardiesse, réimprimé en 1663, in-12, avec deux *Lettres* apologétiques de l'ouvrage même, fut brûlé par la main du bourreau en 1665. L'auteur fit imprimer un autre livre relatif à celui-ci; il est intitulé: *Codicille d'or*. C'est un recueil de maximes pour l'éducation d'un prince chrétien, tirées d'Erasme et d'autres auteurs; *Traditio antiqua Ecclesiarum Franciæ de verbis Usuardi ad festum assumptionis B. M. V.*, Sens, 1672, in-12; *Epistola apologetica pro Usuardi verbis de assumptione B. M. Virginis*, Rouen, 1670, in-12. Presque tous les ouvrages de ce pieux chanoine sont curieux et peu connus.

JOLY (Claude), né en 1610 à Buri dans le diocèse de Verdun, d'abord curé de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris, ensuite évêque de Saint-Pol-de-Léon, et enfin d'Agen, mourut en 1678, après avoir occupé avec distinction les principales chaires des provinces et de la capitale. On a de lui: *Prônes pour tous les dimanches de l'année, avec la suite et les œuvres mêlées (le tout rédigé par J. Richard)*, Paris, 1691-96, ou 1734, 8 vol. in-12, ou 4 vol. in-8, 10 à 12 fr. Ils sont écrits avec plus de solidité que d'imagination. Le pieux évêque ne jetait sur le papier que son exorde, son dessein et ses preuves, et s'abandonnait pour tout le reste aux mouvements de son cœur; les *Devoirs du chrétien, en forme de catéchisme*, Agen, 1719, in-12. Ce fut lui qui obtint l'arrêt célèbre du 4 mars 1669, qui règle la discipline du royaume sur l'approbation des réguliers, pour l'administration du sacrement de pénitence.

JOLY (Gui), conseiller du roi au Châtelet, fut nommé en 1652 syndic des rentiers de l'hôtel de ville de Paris. Il suivit longtemps le cardinal de Retz, et lui fut attaché dans sa faveur et dans ses disgrâces: mais ayant refusé de le suivre à Rome, il fut obligé de le quitter. Joly a laissé des *Mémoires historiques depuis* 1648 *jusqu'en* 1665, Amsterd., 1718, 2 vol. in-12. Si l'on en excepte la fin, ils ne sont proprement qu'un abrégé de ceux de son maître, qu'il peint avec assez de vérité. Joly y paraît plus sage dans ses discours, plus prudent dans sa conduite, plus fixe dans ses principes, plus constant dans ses résolutions. Ses *Mémoires* ont été réunis avec ceux du cardinal de Retz. On a encore de lui: *Les Intrigues de la paix*, et des *Négociations* faites à la cour par les amis de M. le Prince, depuis sa retraite en Guyenne, avec la suite, 1652, 2 vol. in-4, et quelques autres pièces sur les affaires du temps.

JOLY (Marc-Antoine), censeur royal, né à Paris en 1672, débuta par quelques pièces de théâtre, et se fit connaître ensuite plus avantageusement par des *Editions* de Molière, de Corneille, de Racine, et de Montfleury. Il avait publié le projet d'un *Nouveau Cérémonial franç.*, 1746, in-fol. On dit que l'ouvrage entier est déposé à la bibliothèque du roi. Joly est mort à Paris en 1753.

JOLY (l'abbé), doyen de l'église de Langres, né à Dijon en 1715, mort vers 1775, était président de la chambre des comptes de Bourgogne. On a de lui: *La Religion chrétienne éclairée par le dogme et la prophétie*, Dijon, 1770, 4 vol. in-12; *Traité du mal* et de la réparation, ibid., 1770, 2 vol. in-12; *Traité des anges bons et mauvais*, ibid., 1770, 3 vol. in-12.

JOLY (Philippe-Louis), savant philologue et chanoine de la Chapelle-aux-Riches de Dijon, naquit dans cette ville vers 1680, et publia: *Eloge historique de l'abbé Papillon*, dans le mercure de juin 1738; *Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle*, Paris (Dijon), 1748, 2 vol. in-fol., 9 à 12 fr. Quelques exemplaires portent la date de 1752. Cet ouvrage, sagement écrit et très-estimé, est un des contre-poisons les plus efficaces de la dangereuse doctrine de ce philosophe; *Traité de la versification*, qui se trouve dans la nouvelle édition du *Dictionnaire des Rimes* de Richelet, Paris, 1751, in-8; *Eloges de quelques auteurs français*, Dijon, 1742, in-8. De ces éloges qui sont au nombre de douze, il faut excepter trois qui ne sont pas de l'abbé Joly: savoir, ceux de Daléchamps de Méré, par Michaud, et de Montaigne, par le président Bouhier, plusieurs *articles* intéressants dans le *Journal des savants* et dans les *nouveaux Mémoires de l'abbé d'Artigny*. Il a en outre publié la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, de l'abbé Papillon; une *Edition* des Nouvelles poésies de la Monnaie, et une autre des Mémoires historiques, critiques et littéraires de David-Augustin Bruéys. L'abbé Joly occupe une place distinguée parmi nos bons écrivains. Il mourut dans sa patrie vers 1755, suivant la *Biographie universelle*, et le 27 août 1782, suivant Barbier, *Examen des Dictionnaires historiques*. Joly avait autant de modestie que d'érudition, et jamais il ne se décida à publier un ouvrage sans l'avoir soumis à la critique de ses amis, et corrigé avec tout le soin dont il était capable; néanmoins il ne voulut en avouer aucun. C'était le blesser que de lui parler de ses productions.

JOLY (Le P. Joseph-Romain), capucin, né en 1715, à Saint-Claude en Franche-Comté, d'une des maisons les plus anciennes de cette ville, fit ses humanités dans sa ville natale, au collége qu'y avait fondé, plus de deux cents ans auparavant, un ecclésiastique de sa famille. Il alla faire sa philosophie chez les carmes réformés; s'étant décidé pour l'état monastique, il alla prendre l'habit de Saint-François dans le couvent des capucins de Pontarlier. La nature l'avait doué d'heureuses dispositions, et surtout d'une extrême facilité d'esprit qui lui permettait d'embrasser tous les genres de science et de littérature. Il cultivait à la fois l'éloquence, la poésie, l'histoire, la critique, la métaphysique, la théologie, les sciences naturelles, les arts, et produisait avec une incroyable fécondité des ouvrages sur presque toutes les branches des connaissances humaines. Ce n'était pas à beaucoup près des chefs-d'œuvre; mais tels que sont ces ouvrages, ils supposent néanmoins du travail, de l'érudition et un

véritable talent. « Il a cultivé, dit Sabatier, presque » tous les genres de littérature, sans qu'on puisse » dire qu'il ait réussi dans aucun. Il a composé des » discours, des histoires, des critiques, des satires, » des contes, des épigrammes, des cantiques, des » tragédies, un poëme épique en 12 chants, des » lettres sur les spectacles, sur les duels, sur le » sabbat des sorciers, sur la reine des abeilles, sur » les convulsionnaires, et pas un de ces ouvrages » n'a fait assez de sensation dans le monde, pour » attacher la moindre célébrité au nom de l'auteur. » On ne peut cependant lui refuser des connais- » sances, de l'érudition, des idées; mais ces qua- » lités sont perdues pour le public, quand elles ne » sont pas mises en œuvre par le talent, ou relevées » par le mérite du style. » On a du P. Joseph-Romain : *Dissertation où l'on examine celle qui a remporté le prix de l'académie de Besançon en* 1754, Epinal, 1754, in-8. C'est une critique assez vive d'un mémoire de l'abbé Bergier sur le nombre et la position des villes de l'ancienne Séquanie; *Histoire de l'image miraculeuse de Notre-Dame d'Onnoz, près d'Orgelet en Franche-Comté*, Besançon, 1757, in-12; *Le Diable cosmopolite*, poëme, Paris, 1760, in-8; *Lettres historiques et critiques sur les spectacles, adressées à Mlle Clairon, dans lesquelles on prouve que les spectacles sont contraires aux bonnes mœurs*, Avignon (Paris), 1762, in-8; *Histoire de la prédication*, ibid., 1767, in-12; *Conférence pour servir à l'instruction du peuple, sur les principaux sujets de la morale chrétienne*, ibid., 1768, 6 vol. in-12, 8 à 10 fr.; *Conférences sur les mystères*, 1771, 3 vol. in-12; *Dictionnaire de morale philosophique*, 1772, 2 vol. in-8; *La Géographie sacrée*, ou *les Monuments de l'histoire sainte*, Paris, 1784, in-4, 3 à 5 fr.; *L'ancienne Géographie universelle comparée à la moderne*, ibid., 1801, 2 vol. in-8, avec atlas in-4, de 16 cartes, 18 fr.; *La Franche-Comté ancienne et moderne, avec des cartes géographiques; Lettres à Mlle d'Udressier*, ibid., 1779, in-12, 3 à 4 fr.; *l'Egyptiade*, ou *le Voyage de saint François d'Assise à la cour du roi d'Egypte*, poëme épique en 12 chants, ibid., 1785, in-12; *Le Phaéton moderne, poëme*, ibid., 1772, in-12. C'est une satire contre Voltaire. Le P. Joly a en outre fourni beaucoup de lettres, de morceaux d'histoire, de littérature et de géographie, de pièces de poésie à l'année littéraire, au Mercure et à d'autres journaux. Ce religieux survécut à son institut, et mourut à Paris en 1805. Il était de l'académie des Arcades de Rome; mais il ne put se faire admettre à celle de Besançon.

JOLY DE BÉVY (Louis-Philibert-Joseph) naquit en 1738 à Dijon, où il devint président à mortier au parlement. Lors de la révolution, il eut à souffrir les persécutions auxquelles furent exposés presque tous ses confrères; Joly se déclara néanmoins en faveur des prêtres qui refusèrent de prêter le serment appelé *civique*. Il soutint quelques années après des opinions contraires à l'esprit du concordat de 1801, sur lequel, en 1815, on a reconstitué l'Eglise de France. Joly de Bévy était aussi savant dans la jurisprudence que dans les canons; il est mort dans sa patrie, en 1822. Il a laissé : *De la nouvelle Eglise de France*, Paris, 1816, in-8; *Nouvelle Traduction des livres de l'Imitation de J.-C.*, Dijon, 1816, in-12; deuxième édition, avec les textes de l'Ecriture sainte, ibid., 1821, in-8; troisième édition, ibid., 1822, in-8; *Prières à l'usage des fidèles, dans les temps d'affliction et de calamités, tirées des Psaumes de David et des Cantiques, etc., traduction de J.-F. Laharpe*, avec des extraits du *Commentaire des Psaumes du P. Berthier*, ibid., 1817, in-12, de cent quatre-vingt-sept pages (l'édition, par ordre de l'auteur, est restée toute entière chez l'imprimeur); *De l'Ordre de la noblesse et de son antiquité chez les Francs*, ibid., 1817, in-8; *Extrait du livre de Burke sur la révolution française*, ibid., 1819, in-8; *Sur Louis XIV*, ibid., 1820, in-8; *Instructions pour un pécheur qui, touché de Dieu, veut se convertir, tirées du Commentaire des Psaumes de David, par le P. Berthier, suivies d'un récit motivé de la conversion d'un incrédule* (Laharpe) *qui fut longtemps un des plus renommés dans la secte philosophique, et auteur de ce récit*, ibid., 1820, in-8. Amanton a donné une *notice* sur Joly de Bévy dans le Journal de Dijon, 23 février 1822.

JOLY DE FLEURY (Jean-Omer), fils de Guillaume, naquit à Paris en 1700. Joly de Fleury remplit successivement les places du procureur général et d'avocat général au grand conseil et au parlement de Paris. Dans un temps où, par des productions impies, on sapait les fondements de la religion, il s'en montra le zélé défenseur, et la défendit avec autant de force que d'éloquence. L'abbé Chauvelin ayant dénoncé au parlement quelques ouvrages philosophiques, Joly de Fleury prononça, le 9 avril 1756, son réquisitoire contre l'*Analyse de Bayle*, de l'abbé de Marsy; l'*Histoire du peuple de Dieu*, du P. Berruyer; et contre *La Christiade*, ou le *Paradis reconquis*, espèce de roman sacré, de l'abbé de la Beaume. Joly de Fleury s'attacha moins à attaquer l'auteur de l'*Analyse* que le philosophe lui-même. « Bayle, dit-il, trop connu par » sa liberté de penser, se déclara dans le dernier » siècle l'apologiste du pyrrhonisme et de l'irréli- » gion. Ami de toutes les sectes, dont il fait égale- » ment l'éloge, il apprend à suspendre sur tout son » jugement, parce qu'il n'admet aucune certitude. » Toujours en garde contre les ennemis implacables » de ses impiétés, il répand comme furtivement ses » erreurs dans les articles des *manichéens*, des » *pauliciens*, des *marcionites*, des *pyrrho-* » *niens*, etc. Les demi-savants, croyant y trouver » des preuves invincibles contre la religion, mépri- » sent ces hommes dociles et prudents qui font un » usage légitime de leur raison, et qui pensent avec » justice qu'une raison droite conduit à la foi, et » qu'une foi pure perfectionne la raison, etc.... » Voilà l'ébauche du Dictionnaire de Bayle. Il mé- » ritait sans doute de rentrer dans les ténèbres d'où » il avait fait sortir tant d'autres écrivains. Bayle » avait renfermé tant d'erreurs dans des volumes

» immenses ; il les avait répandues de tous côtés » dans les différents articles qui les composent ; » l'acquisition de ses œuvres était difficile, la lec- » ture trop longue, l'usage peu commun. Les textes » dont il abuse pour autoriser l'incrédulité étaient » placés comme au hasard et sans ordre. La diffi- » culté de les suivre, de les lire ensemble pouvait » être un obstacle aux progrès trop rapides de l'im- » piété. Un rédacteur pervers, ennemi sans doute » de tout bien, prête honteusement sa plume à l'im- » piété. Il présente aujourd'hui tout ce venin, » comme dans une coupe ; il approche les textes » sous des titres analogues ; il rassemble toutes les » obscénités, les histoires scandaleuses, les invec- » tives, et les blasphèmes de l'auteur : ce qui n'é- » tait presque accessible à personne devient à la » portée de tout le monde. Quel scandale une sem- » blable analyse n'offre-t-elle pas aux mœurs et à la » religion ? » Il jugea ensuite et avec une juste sévé- rité l'*Histoire du peuple de Dieu*. Le P. Berthier, en parlant de ce livre et de son auteur, s'était déjà exprimé en ces termes : « Il ne se souvint pas (le » P. Berruyer) qu'il travaillait sur le livre le plus » simple, le plus noble, le plus divin, le plus sanc- » tifiant. Il en altéra la simplicité par l'extrême » abondance de son style, la noblesse par une foule » d'images et d'expressions peu convenables, la di- » vinité par l'alliage de ses propres conceptions, » l'édification par la méthode très-condamnable de » réduire quantité de leçons évangéliques aux seuls » Juifs et aux événements qui les concernent. » L'avocat général ne fut pas moins sévère pour la *Christiade*, où « l'auteur, dit-il, en se livrant à » toute la fougue de son imagination, travestit l'E- » vangile, prête à la Divinité le langage que les » poëtes mettent dans la bouche de leurs dieux, » insère dans le récit des actions de Jésus-Christ » des épisodes indécents et copiés d'après ceux des » héros de Virgile, etc. » Sur le réquisitoire de l'a- vocat général, intervint l'arrêt qui condamnait à être lacérés et brûlés par la main du bourreau les trois livres ci-dessus mentionnés. Le 23 janvier 1759, Joly de Fleury déféra et prononça un autre *réquisitoire* sur huit livres impies, au nombre des- quels étaient le livre de l'*Esprit*, l'*Encyclopédie*, la *Religion naturelle*, ou *la Loi naturelle* (ce livre parut sous ces deux titres). Voltaire, son au- teur, en fut très-indigné, et chercha, par des sa- tires mordantes et des plaisanteries grossières, à jeter, quoique en vain, du ridicule sur l'avocat général qui l'avait attaqué vigoureusement. Joly de Fleury y fit remarquer l'adresse perfide avec laquelle les auteurs insinuaient plus ou moins ou- vertement leur doctrine, et il ne dissimula pas que l'on voyait bien qu'il y avait un projet conçu, une société formée pour soutenir le matérialisme, dé- truire la religion, inspirer l'indépendance et énerver la morale. Ces ouvrages furent condamnés à être brûlés, à l'exception de l'*Encyclopédie* qui devait être examinée plus amplement. Il remplit avec hon- neur les devoirs de sa charge et fut toujours l'irré- conciliable ennemi des opinions philosophiques, dont il a pu voir les tristes résultats ; car, après avoir traversé nos orages révolutionnaires, il est mort en 1810. Son fils a été le dernier procureur- général du parlement.

JOMBERT (Charles-Antoine), imprimeur-li- braire, né à Paris en 1712, mort à St.-Germain en Laye en 1784, était très-versé dans les arts de la peinture, du dessin, de la gravure, de l'architec- ture, et a publié : *Nouvelle méthode pour ap- prendre à dessiner sans maître*, Paris, 1740 ou 1755, in-4, fig., 15 à 18 fr.; *Architecture moderne*, ou *l'Art de bien bâtir, pour toutes sortes de per- sonnes*, Paris, 1764, 2 vol. in-4, fig., 30 à 36 fr. Cet ouvrage est de Briseux : il n'a fait que l'aug- menter, la première édition sans nom d'auteur a paru en 1728, 2 vol. in-4, 18 à 24 fr.; *Répertoire des artistes*, Paris, 1765, 2 vol. in-fol.; *Catalogue de l'œuvre de Ch.-Nic. Cochin*, 1770, in-8; *Es- sai d'un catalogue de l'œuvre d'Etienne La Belle*, 1772, in-8; *Théorie de la figure humaine*, tra- duite du latin de Rubens, 1773, in-4; *Catalogue raisonné de l'œuvre de Sébastien Leclerc*, 1774, 2 vol. in-8; plusieurs éditions corrigées d'ouvrages de Bélidor, de Piles, etc.

JOMELLI (Nicolo), compositeur italien, né dans la ville d'Aversa, du royaume de Naples, en 1714, fut un des plus grands maîtres de son temps. Il sé- journa longtemps à Rome et fut nommé maître de chapelle de St.-Pierre. En 1753, il se rendit à Stutt- gard, où il séjourna 15 ans, enfin il revint à Na- ples en 1768, et y mourut en 1774. Il a composé un grand nombre de *messes*, de *motets* et plus de 40 *opéras*. Le plus renommé est son *Armide*. Il ex- cellait particulièrement dans la musique sacrée. Son *Miserere* à deux voix est une des compositions sublimes de ce genre.

JONAS, fils d'Amathi, cinquième des petits prophètes, natif de Géthopher, dans la tribu de Nephthali, vivait sous Joas, Jéroboam II, rois d'Israël, et du temps d'Ozias, roi de Juda. Dieu ordonna à ce prophète d'aller à Ninive, capitale de l'empire des Assyriens, pour prédire à cette grande ville que Dieu l'allait détruire. Jonas, craignant d'exécuter une mission qui lui semblait dangereuse, s'enfuit, et s'embarqua à Joppé, pour aller à Tharse, en Cilicie. Une grande tempête s'étant élevée tout- à-coup, les mariniers tirèrent au sort pour savoir celui qui était cause de ce malheur, et le sort tomba sur Jonas. On le jeta dans la mer, afin que sa mort procurât le salut aux autres ; et aussitôt l'orage s'a- paisa. Dieu envoya un grand poisson pour recevoir Jonas, qui demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de l'animal. Le poisson le jeta alors sur le bord de la mer, et le prophète ayant reçu un nou- vel ordre d'aller à Ninive, obéit. Les habitants, effrayés de ses menaces, firent pénitence, ordon- nèrent un jeûne public, et le Seigneur leur par- donna. Jonas voyant que Dieu avait révoqué sa sentence touchant la destruction de Ninive, appré- henda de passer pour un faux prophète, et se plai- gnit au Seigneur qui lui fit bientôt comprendre l'injustice de sa plainte, par une de ses leçons ty- piques, si propres à instruire et à convaincre. Pour le défendre contre l'ardeur du soleil, il fit croître

dans l'espace d'une seule nuit un végétal que l'Ecriture nomme un lierre, et qui est probablement le *Palma Christi*, lequel lui donna beaucoup d'ombre. Mais, dès le lendemain, un ver piqua la racine de cette plante, la fit sécher, et laissa Jonas exposé, comme auparavant, à la violence du soleil. Cet événement augmenta l'affliction du prophète, qui, dans l'excès de sa douleur, souhaita de mourir. Alors Dieu, pour l'instruire, lui dit que, « puisqu'il était fâché de la perte d'un lierre, qui » ne lui avait rien coûté, il ne devait pas être sur» pris de voir fléchir sa colère envers une grande » ville, dans laquelle il y avait plus de 120,000 per» sonnes qui ne savaient pas distinguer entre le bien » et le mal. » Jonas revint de Ninive dans la Judée, et saint Epiphane raconte qu'il se retira avec sa mère près de la ville de Sur, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 761 avant J.-C. Les *Prophéties* de Jonas sont en hébreu, et contiennent quatre chapitres. Il y a des mythologistes qui prétendent que la fable d'Andromède a été inventée sur l'histoire de Jonas : sans rien décider sur cette conjecture, en particulier, l'on peut dire que presque toute la mythologie, et même la partie fabuleuse de l'histoire ancienne, est prise de l'Ecriture sainte. Jonas jeté dans la mer pour sauver ses semblables, englouti par la baleine, et rendu le troisième jour, est, suivant l'Evangile même, la figure de J.-C. Il l'est encore en ce que c'est le seul prophète que Dieu ait envoyé aux gentils. Les savants ont beaucoup disputé sur le poisson qui engloutit Jonas. On a dit que ce n'était point une baleine proprement dite, puisqu'on n'en voit point dans la mer Méditerranée, où ce prophète fut jeté; que d'ailleurs le gosier des baleines était trop étroit pour qu'un homme y pût passer. Quelques-uns croient que le poisson dont il s'agit était une espèce de requin ou de lamine; mais il y a plus d'apparence que c'était une *orca*, qui ne sort pas du genre des cétacées. Enfin, on a dit que le mot *venter*, qui, en général, signifie *cavité*, surtout dans le langage de l'Ecriture, pouvait marquer la bouche de la baleine, où il y a de très grands creux. Et quant à la mer Méditerranée, si elle n'a pas aujourd'hui des baleines, elle peut en avoir eu autrefois ainsi que Q. Curce dit qu'on en vit une d'une grosseur prodigieuse, sous les murailles de Tyr, lors du siége par les Macédoniens, liv. III, chap. IV : la Manche n'en a pas davantage, et cependant, en 1617, on en a pris une à Schevelingue. Quelques interprètes ont cru que ce poisson pouvait avoir été formé exprès par celui qui les a faits tous, et se sont appuyés du mot *præparavit*, qui se trouve dans le texte sacré. Quoi qu'il en soit de cette opinion, elle est certainement plus raisonnable que les inepties qu'un moine nommé *Thaddée*, professeur à Bonn, et d'autres ignorants se parant du nom d'*Hermeneutes*, ont débitées sur cette matière. Les principaux commentateurs de ce prophète sont Feuardent, J. Leusden, H. Van der Hardt, F.-C. Fabricius et Rosenmuller.

JONÆ (Arngrim), astronome irlandais, disciple de Tycho-Brahé, et coadjuteur de Gondebrand de Thorlac, évêque de Hole en Islande, né en 1568, refusa cet évêché après la mort de Gondebrand, se contentant d'être ministre de l'église de Melstadt, et mourut en 1648, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Specimen historicum Islandiæ, et magna ex parte chorographicum*, Amstel., 1643, in-4, 5 à 6 fr. On peut regarder ce travail comme une continuation du suivant : *Crymogæa, sive rerum Islandicarum libri* III, Hamburgi, 1610, in-4, 6 à 7 fr. Cet ouvrage a pour but de faire connaître les origines islandaises, les lois et les usages des habitants de l'Islande, et le rapport de leur histoire avec celle des peuples scandinaves; *Brevis commentarius de Islandiâ*, Copenhague, 1592, in-fol. Ce commentaire a pour but de réfuter les faux jugements portés sur l'Islande par Munster, Frisius, Ziegler, Olaüs, Magnus et d'autres. On a du même auteur, des *dissertations*, en latin, sur les lettres runiques et sur les divinités des peuples septentrionaux, imprimées, l'une dans la *litteratura danica* d'Olaüs Worm, et l'autre dans le commentaire de Stephanius sur Saxon le grammairien.

JONATHAS, fils de Saül, est célèbre par sa valeur et par l'amitié constante qu'il eut pour David contre les intérêts de sa maison. Il défit deux fois les Philistins, et eût été mis à mort par Saül, pour avoir mangé contre sa défense un rayon de miel, si toute l'armée ne s'y fût opposée. La guerre s'étant de nouveau allumée quelque temps après entre les Hébreux et les Philistins, Saül et Jonathas se campèrent sur le mont Gelboé, avec l'armée d'Israël. Ils y furent forcés, leurs troupes taillées en pièces, et Jonathas fut tué en 1055 avant J.-C. La nouvelle en ayant été apportée à David, il composa un *Cantique* funèbre, où il fait éclater toute sa tendresse pour son ami. Jonathas est un modèle admirable de la générosité et de l'amitié chrétienne. La gloire de David efface la sienne, et il n'en est point jaloux. Quoique héritier présomptif de la couronne, il prend, aux dépens de ses propres intérêts, ceux de l'innocent persécuté. L'abbé Bruté a donné un poëme en prose en quatre chants, intitulé l'*Héroïsme de l'amitié*, ou *David et Jonathas*, Paris, 1776, in-12, plein de sentiment, et écrit dans les bons principes.

JONATHAS, fils de Samma, neveu de David, eut la gloire de tuer un géant de 9 pieds de haut, qui avait six doigts à chaque main et à chaque pied.

JONATHAS, qu'on nomme aussi JONATHAN ou JOHANNAN, fils de Joïada (autre que celui qui rétablit Joas sur le trône), et petit-fils d'Eliasib, succéda à son père dans la charge de grand sacrificateur des Juifs, qu'il occupa pendant environ 40 ans. Ce pontife déshonora sa dignité par une action barbare et sacrilége. Il avait un frère nommé *Jésus*, qui prétendait parvenir à la souveraine sacrificature par la protection de Bagose, général d'Artaxerxès. Jonathas en conçut de la jalousie; un jour que les deux frères se rencontrèrent dans le temple, la dispute s'échauffa si fort, que Jonathas tua Jésus dans le lieu saint.

JONATHAS, surnommé *Apphus*, l'un des plus grands généraux qu'aient eus les Juifs, était fils de Matathias et frère de Judas Machabée; il fut chargé du gouvernement après la mort de Judas, vengea sur les fils de Jambri la mort de Jean son frère, passa ensuite le Jourdain à la nage avec son armée, et força Bacchide, général des Syriens, qui faisait la guerre aux Juifs, d'accepter la paix l'an 161 avant J.-C. Après les victoires qu'il venait de remporter, et la paix conclue, son principal soin fut, ainsi que l'avaient fait son frère et son père, de bannir les Juifs apostats, et de rendre à la religion son ancienne splendeur. La réputation de Jonathas fit rechercher son alliance par Alexandre Bala et Démétrius Soter, qui se disputaient le royaume de Syrie. Il embrassa les intérêts du premier, et prit possession de la souveraine sacrificature, en conséquence de la lettre de ce prince qui lui donnait cette dignité. Deux ans après, Alexandre Bala ayant célébré à Ptolémaïde son mariage avec la fille du roi d'Egypte, Jonathas y fut invité, et y parut avec une magnificence royale. Démétrius, qui succéda à Bala, le confirma dans la grande sacrificature; mais sa bonne volonté ne dura pas longtemps. Jonathas l'ayant aidé à soumettre ceux d'Antioche soulevés contre lui, Démétrius n'eut pas la reconnaissance qu'il devait pour un si grand service; il le prit en aversion, et lui fit tout le mal qu'il put. Diodore Thryphon, ayant résolu d'enlever la couronne au jeune Antiochus, fils de Bala, songea d'abord à se défaire de Jonathas. Il l'attira à Ptolémaïde, le prit par trahison, et le fit charger de chaînes; ensuite, après avoir tiré de Simon une somme considérable pour la rançon de son frère, ce perfide fit mourir Jonathas avec ses deux enfants, l'an 144 avant J.-C.

JONATHAS, tisserand du bourg de Cyrène. Après la ruine de Jérusalem par Titus, fils de l'empereur Vespasien, il gagna un grand nombre de Juifs et les mena sur une montagne, leur promettant des miracles s'ils le choisissaient pour chef; mais il fut arrêté par Catulle, gouverneur de Lydie. Ce séducteur dit qu'on l'avait engagé à cette révolte, et nomma Flave Josèphe l'historien entre ses complices. Mais comme celui-ci était innocent, on ne s'arrêta point aux accusations du calomniateur, qui fut condamné à être brûlé vif. La multitude d'imposteurs qui parut vers le temps de la destruction de Jérusalem est un accomplissement bien frappant de la prédiction de Jésus-Christ: *Tunc multi pseudoprophetæ surgent et seducent multos.* Matth. 24.

JONCOURT (Pierre de), prédicateur protestant, français d'origine et réfugié en Hollande, quelque temps avant la révocation de l'édit de Nantes, obtint la place de ministre de l'église wallone de la Haye, et s'acquit une réputation brillante par ses sermons pleins de force et d'éloquence. Il passe pour un des plus célèbres orateurs sacrés de la Hollande. Il est mort vers 1725, après avoir publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous remarquons: *Lettres critiques sur divers sujets importants de l'Ecriture sainte*, Amsterdam, 1715, in-12; *Entretiens sur les différentes méthodes d'expliquer l'Ecriture et de prêcher de ceux qu'on appelle Coccéiens et Voétiens dans les Provinces-Unies*, Amsterd., 1707, in-12; *Nouveaux entretiens*, in-12, pour faire suite aux précédents, en réponse à un écrit publié par les Coccéiens contre de Joncourt; des *Lettres sur les jeux de hasard*, 1714, in-12; *Nouvelle lettre sur les jeux de hasard*, 1774, in-12; *Entretiens sur l'état présent de la religion en France, où l'on traite amplement de l'autorité des papes et de ses fondements*, la Haye, 1725, in-12.

JONCOURT (Elie de), ministre protestant, naquit à la Haye vers l'an 1700. Il fut longtemps professeur de philosophie à Bois-le-Duc, et a publié un grand nombre de *traductions* d'ouvrages anglais et latins dont on peut voir les titres dans la *France littéraire* de Formey, et dans *l'Examen critique* de Barbier. Nous citerons: *Traité de la Providence*, traduit de Sherlock, la Haye, 1721, in-12; *Préservatif contre le papisme*, traduct. du même, 1721, in-8; *Sermons sur divers textes importants de l'Ecriture sainte*, traduit du même, 1723, 2 vol. in-8; *Sermons sur la mort et le jugement*, traduits de Lucas, 1725, in-8; *Alciphron*, ou *le Petit philosophe*, traduit de Berkley, ibid., 1734, 2 vol. in-12; *Eléments de la philosophie newtonienne*, traduit de Pemberton, Amsterdam, 1755, in-8; *Eléments de philosophie morale*, traduits de Fordyce, 1756, in-8; *Eléments d'algèbre de Saunderson*, augmentés de quelques remarques, Amsterdam, 1756, 2 vol. in-4; *Nouvelle Bibliothèque anglaise ancienne*, 1756, 3 vol. in-8, divisés en plusieurs parties; *Dialogue des morts*, traduit de Lyttleton, 1760, in-8; *Eléments de physique démontrés mathématiquement, et confirmés par des expériences*, traduit du latin de s'Gravesande, Leyde, 1746, 2 vol. in-4; *OEuvres diverses*, la Haye, 1764, 2 vol. in-12, contenant quelques morceaux de la composition de l'auteur, et autres traductions de l'anglais ou du hollandais. Il a aussi publié en latin un *Traité sur la nature et les principaux usages de la plus simple espèce de nombres trigonaux*, ibid., 1762, in-4, qu'il a traduit lui-même en français. Il a été aussi l'éditeur et en partie le traducteur des *OEuvres diverses de Pope*, Amsterdam, 1754, 7 vol. in-12. Il a encore coopéré à la reprise du *Journal littéraire*, par s'Gravesande, et à la traduction de l'*Histoire universelle*, publiée en anglais. Il mourut à la Haye l'an 1770. — Un autre JONCOURT, professeur de langues étrangères à Paris en 1754, a traduit de l'anglais de Wallace, un *Essai sur la différence du nombre des hommes*.

JONCOUX (Françoise-Marguerite de) naquit en 1660 d'un gentilhomme auvergnat, et mourut en 1715, après s'être distinguée par son attachement aux religieuses de Port-Royal, et avoir donné une *Traduction* des Notes de Nicole (caché sous le nom de *Wendrock*) sur les *Provinciales*. Cette version a été impr. en 4 vol. in-12. Marguerite de Joncoux

avait appris le latin pour entendre l'office de l'Eglise.

JONDOT (Etienne), né à Moncenis, près Autun, mort à Paris le 16 mars 1834, à 64 ans, fut secrétaire d'un général dans la Vendée. Il publia d'abord l'*Esprit de la Révolution française* et des *Observations critiques sur les Leçons d'histoire de Volney*, 1799, in-8. Devenu l'un des coopérateurs du *Journal des Débats*, il y rendait compte principalement des voyages et des livres d'histoire. Il obtint successivement une chaire d'histoire à l'école de Fontainebleau, au lycée de Rouen, et à Orléans, puis vint se fixer à Paris. Il avait coopéré avec Mutin et Salgues à l'ouvrage qui parut en 1801, sous le titre de *la Philosophie rendue à ses premiers principes*, 2 vol. in-8. En 1807, il donna une *Edition* du *Précis de l'Histoire universelle* d'Anquetil, avec quelques corrections, 12 vol. in-8; en 1809, le *Tableau historique des nations*, 4 vol. in-8; en 1810, les *Lettres troyennes*, ou *Observations critiques sur les ouvrages d'histoire qui concourent pour les prix décennaux*, in-8; et en 1817, l'*Histoire de Julien*, 2 vol. in-8. En 1820, Jondot fit paraître l'*Anti-Pyrrhonien*, ou *Réfutation complète des principes contenus dans le 2e volume de M. de La Mennais*, in-8. Cette *Réfutation* eut peu de succès. Aussi, depuis ce temps, Jondot se retira de la lice. Il prépara cependant une seconde *Edition* de son *Tableau historique des nations*. Cet écrivain soutenait dans tous ses ouvrages les principes religieux et monarchiques.

JONES (Inigo), célèbre architecte anglais, né à Londres en 1572, mort en 1651, fut surnommé le *Vitruve* de l'Angleterre; le vrai goût et les règles de l'art étaient presque inconnus avant lui, dans la Grande-Bretagne. Il avait visité la France, l'Allemagne et l'Italie, et étudia longtemps à Venise les chefs-d'œuvre de Palladio sur lesquels il a laissé des *Notes* curieuses, insérées dans une traduction anglaise qui en a été publiée. Inigo avait laissé un grand nombre de dessins; Wil. Kent en a publié une collection sous ce titre : *Designs, consisting of plans and elevations for public and private buildings*, London, 1770, 2 vol. in-fol. max., avec 73 et 64 pl., 40 à 50 fr.; l'édition de 1728, in-fol., fig., est beaucoup moins chère. Ses principales compositions sont le *Portique de l'Eglise St.-Paul*, la *bourse de Londres*, l'*Hôpital de Greenwich*, la grande *salle des banquets du palais* de *Whitehall*, le *palais* de lord Pembroke à Wilson (Wiltshire). Il fut successivement architecte des rois Jacques Ier, Charles Ier et Charles II. C'est sur ses dessins qu'ont été construits la plupart des beaux édifices qu'on voit en Angleterre.

JONES (Jean), nommé aussi *Léandre de Saint-Martin*, bénédictin anglais, né à Londres en 1575, fit ses études au collége de Saint-Jean, à l'université d'Oxford. Il quitta, jeune encore, sa patrie pour aller embrasser en Espagne la religion catholique. Il prit l'habit de Saint-Benoît, et s'engagea dans la congrégation des bénédictins anglais. Ce fut alors qu'il changea son nom en celui de Léandre de Saint-Martin. Il alla achever ses études au collége des Anglais, à Douai, et s'y appliqua aux langues orientales. Après avoir achevé ses cours, il prit le bonnet de docteur, et fut presque aussitôt chargé par ses supérieurs d'enseigner l'hébreu et la théologie : il s'acquitta de cette double fonction d'une manière honorable, et sut mériter par les rares qualités de son esprit et de son cœur la confiance de sa congrégation. Il fut successivement prieur du monastère de Saint-Waast, et président ou supérieur général de la congrégation anglaise de son ordre. Il mourut à Londres en 1636. Il a publié différents ouvrages qui lui ont fait la réputation d'un savant distingué; en voici les titres : *Sacra ars memoriæ, ad Scripturas divinas in promptu habendas, memoriterque addiscendas, accommodata*, Douai, 1623, in-8; *Conciliatio locorum communium totius Scripturæ*, ibid., 1623, in-8. Il a été éditeur de la *Biblia sacra, cum glossâ interlineari*, 6 vol. in-fol.; des *Opera Blosii*, et d'autres ouvrages.

JONES (Paul), célèbre marin, né vers 1736 en Ecosse dans la terre du comte de Selkirk, alla s'établir en Amérique, et obtint en 1775 le commandement d'un vaisseau de l'escadre des Etats-Unis, sous les ordres de l'amiral Hopkins. Il rendit à cette république naissante de grands services, et se distingua par plusieurs actions d'une grande bravoure. Louis XVI lui donna la croix de l'ordre du Mérite militaire et une épée d'or; le congrès lui vota une médaille d'or. A la paix il passa en Russie avec le grade de contre-amiral. Il revint ensuite en France, et mourut à Paris en 1792. Il a laissé en anglais des *Mémoires sur sa vie*, qui ont été traduits en français sous ses yeux, et publiés après sa mort, 1798, in-18.

JONES (Le chevalier William), un des plus laborieux écrivains et des plus savants orientalistes de ces derniers temps, naquit à Londres en 1746. Ayant eu le malheur de perdre son père dans un âge encore tendre, il dut une éducation soignée à la sollicitude d'une mère éclairée, qui mit tout en usage pour former l'esprit aussi bien que le cœur de son fils. Après des études aussi brillantes que solides, Jones fut reçu agrégé à l'université d'Oxford. Mais il fut bientôt arraché de cette savante école pour diriger l'éducation du jeune lord Althorp, depuis comte de Spencer. Après quelques années données à cette occupation, il se fit recevoir avocat, et suivit le barreau avec succès. Jones avait fait plusieurs voyages en France; il avait même accompagné son élève en Allemagne et en Italie, et s'était rendu familier avec les langues modernes, qu'il parlait et qu'il écrivait avec autant de facilité que sa langue naturelle; mais l'étude de ces différents idiomes n'avait presque rien coûté à son application, fixée tout entière sur les langues orientales. Il en possédait presque tous les dialectes, et leur conservait, en les traduisant, leur charme et leur pureté. Appelé en 1783 à remplir la place de juge à la cour suprême du fort William à Calcutta, Jones se rendit avec joie dans des contrées dont les idiomes et les auteurs avaient tant d'attrait pour lui. Les loisirs que lui laissaient ses fonctions étaient

consacrés à des recherches scientifiques ; et ce fut dans ces études qu'il conçut le projet d'établir à Calcutta une société savante à l'instar des académies de l'Europe. Le projet fut exécuté en 1784, et William Jones fut le premier président de la savante société de Calcutta, de cette illustre compagnie dont les travaux ont été si utiles aux lettres, à l'histoire et même à la religion. Les *Mémoires de la société du Bengale*, 1788-1816, 12 vol. in-4 ou in-8, sont très-rares en France. Les deux premiers volumes ont été traduits en français, en 1805, par A. Labaume, et publiés avec des Notes fort étendues de Delambre, Cuvier, Lamark et Langlès ; Adrien du Quesnoy faisait les fonds de cette entreprise, qui fut abandonnée après sa mort. William Jones, qui, dans un âge peu avancé, pouvait se promettre une longue suite de glorieuses années, ne jouit pas longtemps de ses succès et de ses travaux. Atteint d'une inflammation au foie, il succomba, après quelques jours de maladie, en 1794. L'Angleterre perdit en lui un des savants les plus universels dont elle puisse s'honorer. Rien n'a semblé étranger à ce vaste génie ; tour à tour poëte, jurisconsulte, historien, il a encore écrit sur l'Ecriture sainte, l'astronomie, la chronologie, l'histoire naturelle et les antiquités. Il possédait plus de vingt langues et en écrivait huit avec une rare élégance. *Poeseos asiaticæ commentariorum lib.* VI, Lond., 1774, gr. in-8, 12 à 15 fr.; *Edit. altera, cum appendice, cura Eichhorn*, Lipsiæ, 1777, in-8, 12 fr.; *Grammar of the persian language, the seventh edition, with additions and improvements*, Londres, 1809, in-4, 48 fr.; excellente grammaire, dont les premières éditions, de 1775 et 1804, in-4, sont moins complètes que celle de 1828, in-4 ; *Grammaire persane, trad. de l'angl.* ibid., 1772, in-8, 10 à 15 fr., rare ; *Poems, containing the latin poetry, with an english translation, etc.*, Calcutta, 1800, in-4 ; Histoire de *Nader-Chah, connu sous le nom de Thamas-Kouli-Kan, trad. d'un mss. persan, avec un traité sur la poésie orientale*, Londres, 1770, 2 tom. in-4, 15 à 20 fr.; Jones a aussi écrit cette même histoire en anglais, ibid., 1773, in-8, 10 fr.; *Institutes of Hindu-law, or the ordinances of Menu according to the gloss of Calcutta, etc.*, Calcutta, 1794, in-4, rare en France, réimprimé, Londr., 1796, in-8. Ce livre offre le système complet des devoirs civils et religieux des Indous, et est bien propre à nous faire bénir la Providence, qui, par les divines lumières de la révélation, nous a arrachés aux monstrueuses erreurs du paganisme ; *Works complete, consisting of all his publications on the manners, customs, natural history, etc., of India, and on oriental litterature in general*, Londres, 1799, 6 vol. gr. in-4, fig.; il faut y joindre le supplément, 1801, 2 vol. in-4, vend. 200 fr.; il y a des exemplaires en très-grand pap., nouvelle édition, ibid., 1807, 13 vol. in-8, 150 fr. Le 13e vol. contient la vie de l'auteur par lord Teignmouth, imprim. séparément en 1804, in-4.

JONIN (Le P. Gilbert), jésuite, né en 1596, mort en 1638, se distingua par son talent pour la poésie grecque et latine, et excella surtout dans le lyrique. On remarque dans ses poésies de la vivacité, de l'élégance, de la facilité, et quelquefois de la négligence. On a de lui : des *Odes* et des *Epodes*, Lyon, 1630, in-16 ; des *Elégies*, ibid., 1634, in-12 ; d'autres *Poésies*, en grec et en latin, 1634-37, 6 vol. in-8 et in-16.

JONSIUS (Jean), né à Flensburg en 1624, mort à Francfort-sur-le-Mein en 1659, est auteur d'un ouvrage intitulé : *De scriptoribus historiæ philosophicæ libri* IV. J.-Chr. Dorn en a donné une édition augmentée et conduite jusqu'au XVIIIe siècle, Jéna, 1716, in-4 ; c'est un tableau de toutes les sectes philosophiques, anciennes et modernes, tracé avec autant de précision que d'exactitude ; *Tractatus de Spartis, aliisque nonnullis, et de ordine librorum Aristotelis*, publié par Grævius, dans *Syntagma dissertationum*, Utrecht, 1702, in-4. La liste complète de ses ouvrages est dans le *Dictionnaire* de Chaufepié.

JORAM, roi d'Israël, après son frère Ochosias, l'an 894 avant J.-C., était fils d'Achab. Il vainquit les Moabites, selon la prédiction du prophète Elisée, et fut dans la suite assiégé dans Samarie par Benadad, roi de Syrie. Ce siége réduisit cette ville à une si grande famine, que la tête d'un âne s'y vendait 80 sicles. C'est alors qu'arriva une histoire tragique dont il y a peu d'exemples. Une femme, étant convenue avec une autre de manger leurs enfants, et ayant d'abord fourni le sien, vint demander justice à Joram contre l'autre mère qui refusait de donner son enfant. Ce prince, désespéré d'un accident si barbare, tourna sa fureur contre Elisée, et envoya des gens pour lui couper la tête. Mais se repentant bientôt d'un ordre aussi injuste, il courut lui-même pour en empêcher l'exécution ; et le prophète l'assura que le lendemain, à la même heure, la farine et l'orge se donneraient presque pour rien. Cette prédiction s'accomplit en effet. Les Syriens, ayant été frappés d'une frayeur subite, prirent la fuite en tumulte, et laissèrent un très-riche butin dans le camp. Tant de merveilles ne convertirent point Joram ; il continua d'adorer les dieux étrangers. Enfin, ayant été blessé dans une bataille contre Azaël, successeur de Bénadad, il se fit conduire à Jezrahel. Il y fut percé de flèches dans le champ de Naboth, par Jéhu, général de son armée, qui fit jeter son corps aux chiens dans ce même champ, l'an 883 avant J.-C., selon la prédiction du prophète Elie.

JORAM, roi de Juda, succéda à son père Josaphat, l'an 892 avant J.-C. Loin d'imiter sa piété, il ne se signala que par des actions d'idolâtrie et de fureur. Il épousa Athalie, fille d'Achab, qui causa tous les malheurs dont son règne fut affligé. A peine fut-il sur le trône, qu'il se souilla par le meurtre de ses propres frères, et des principaux de son royaume que Josaphat avait le plus aimés. Il imita toutes les abominations des rois d'Israël ; il éleva des autels aux idoles dans toutes les villes de Judée, et excita ses sujets à leur sacrifier. Dieu, irrité de ses impiétés, permit la révolte des Iduméens, qui,

depuis les victoires de Juda, avaient toujours été assujettis à sa domination. La ville de Lobna se retira de son obéissance, et ne voulut plus le reconnaître pour souverain. Les Philistins et les Arabes firent une irruption dans la Judée, où ils mirent tout à feu et à sang. Joram fut lui-même attaqué d'une horrible maladie, qui lui causa pendant deux ans des tourments incroyables, et qui le fit mourir l'an 884 avant J.-C., comme le prophète Elie l'avait prédit. On le priva de la sépultnre des rois.

JORDAENS (Jacques), célèbre peintre de l'école flamande, né à Anvers en 1594, fut élève de Van-Ort, dont il épousa la fille, puis de Rubens, auquel il causa de la jalousie par sa manière forte, vraie et suave. On dit que Rubens, craignant qu'il ne le surpassât, l'occupa longtemps à faire en détrempe des cartons de tapisserie, et qu'il affaiblit ainsi son pinceau fier et vigoureux. Jordaens excella dans les grands sujets et dans les sujets plaisants. Il embrassait tous les genres de peinture, et réussissait presque dans tous. On remarque dans ses ouvrages une parfaite intelligence du clair-obscur, beaucoup d'expression et de vérité; ils manquent quelquefois d'élévation et de noblesse. Ses principaux tableaux sont à Anvers et dans quelques autres villes du Brabant et de la Flandre. Le musée du Louvre possède de cet artiste 5 tableaux, dont trois sont des demi-figures, les quatre *évangélistes*, *le roi boit* et le *concert de famille*. On a souvent attribué à Rubens un des plus grands tableaux de Jordaens, *Jésus-Christ au milieu des docteurs*. Il a gravé quelques-uns de ses tableaux, *les Vendeurs chassés du temple; Jupiter allaité par la chèvre Amalthée*, etc. Il mourut en 1678.

JORDAN (Raimond). (*Voy.* Idiot.)

JORDAN, général des dominicains, né à Borrentrick dans le diocèse du Paderborn, gouverna son ordre avec sagesse, et y fit fleurir la science et la piété. Il périt dans la mer, auprès de Satalie, en revenant de la terre sainte, l'an 1237. C'est lui qui introduisit l'usage de chanter après les Complies le *Salve Regina* que les dominicains chantent toute l'année, tandis que, dans l'usage ordinaire, on chante successivement *Alma Redemptoris Mater; Ave Regina cœlorum; Regina Cœli;* et *Salve Regina*. On a de lui une *Histoire de l'origine de son ordre*, que le P. Echard a insérée dans son Histoire des écrivains dominicains.

JORDAN (Charles-Etienne), né à Berlin en 1700 d'une famille originaire du Dauphiné, remplit les fonctions de ministre de la prétendue réforme; il fut conseiller privé du grand directoire français, curateur des universités, et vice-président de l'académie des sciences de Berlin, où il mourut en 1745. Ses ouvrages ne donnent pas une grande idée de son esprit. Les principaux sont : l'*Histoire d'un voyage litteraire en France, en Angleterre, en Hollande*, semée d'anecdotes satiriques, la Haye, 1735 ou 1736, pet. in-8; un *Recueil de littérature, de philosophie et d'histoire*, Amsterd., 1730, in-12, où l'on trouve quelques bonnes remarques et plusieurs minutieuses. Il était lié avec les philosophes les plus hardis de son temps, et était un des littérateurs favoris de Frédéric II; il publia sa *Correspondance* avec ce roi philosophe. C'est le 10e vol. des œuvres posthumes du roi de Prusse.

JORDAN (Camille), membre de plusieurs assemblées législatives en France, naquit à Lyon en 1771, d'une famille de négociants estimés. Il fit ses premières études chez les oratoriens et suivit, comme élève laïque, les cours de philosophie et de physique du séminaire de St.-Irénée. C'est là qu'il puisa cet amour de la religion et cet esprit de modération dont il fit preuve pendant toute sa carrière politique. C'est encore là qu'il contracta des alliances et qu'il s'unit d'amitié avec plusieurs personnages influents de cette époque. En 1788 il fut témoin des premières tentatives révolutionnaires qui furent faites dans l'assemblée des états du Dauphiné réunis à Vizille, dans le château de Claude Perrier, son oncle maternel. Deux ans après il vint à Paris avec sa mère; et, pendant son séjour dans la capitale, il suivit avec assiduité les séances de l'assemblée constituante. Lorsque la constitution civile du clergé fut proclamée, le jeune Jordan publia quelques *brochures*, où il manifesta des principes religieux qui furent la règle de toute sa conduite; mais il montra surtout sa haine pour l'anarchie. A l'époque où sa ville natale prit les armes contre la convention, on le vit revenir avec empressement au milieu des Lyonnais, qui voulaient s'affranchir du despotisme révolutionnaire. Quoiqu'il ne fût âgé alors que de 22 ans, il se distingua par son éloquence autant que par son courage. Ses compatriotes se rappellent encore avec quelle ardeur il les excitait à secouer le joug, comment il suppléa par une souscription volontaire au vide des caisses publiques; comment il parvint à armer toute la population de Lyon et à mettre cette ville en état de défense; comment il se battit dans la sanglante journée du 29 mai 1793. Chargé d'une mission pour le Jura, il croyait que cette place résisterait pendant son absence; mais, après un long bombardement, Lyon succomba. Pour éviter la hache de Couthon et de Collot-d'Herbois qui voulaient faire de cette ville un désert, Jordan se retira en Suisse d'où il passa avec sa mère à Londres : il y resta jusqu'en 1796. Rentré en France, il reçut la plus belle marque de reconnaissance de ses concitoyens qui d'une voix unanime le portèrent au conseil des cinq-cents. Le plus important de ses travaux pendant cette session, et celui qui fixa le plus l'attention publique, fut son rapport sur la police des cultes : il demandait pour tous les cultes une entière liberté, et par conséquent il voulait qu'on n'exigeât des prêtres ni serment, ni promesses, que les édifices religieux fussent ouverts et restaurés, et que les cloches dans les villes et dans les villages pussent appeler les fidèles à leurs cérémonies. Ces propositions, qui avaient reçu l'assentiment des personnages les plus distingués de cette assemblée, ne furent adoptées que partiellement, et Jordan ne recueillit de son zèle que des plaisanteries ou des

insultes, et le sobriquet de *Jordan-cloche* lui fut donné (17 juin 1796). Le 4 juin il avait défendu la ville de Lyon, que l'on représentait comme un foyer de contre-révolution, où l'on recevait les déserteurs, les émigrés rentrés, et des assassins. Dans un discours improvisé, il montra avec chaleur qu'il y avait eu dans cette ville quelque vengeance particulière que rien ne saurait justifier sans doute, et que ce temps d'anarchie rendait seul excusable jusqu'à un certain point, mais que cette cité n'était point le centre de tous les forfaits, comme le portait l'accusation du Directoire. Dans une autre circonstance, il fit partie de la commission qui proposa par l'organe de Dubruel la révocation des lois pénales dirigées contre les prêtres. Entre l'assemblée des cinq-cents et le Directoire, il y avait souvent division et conflit : pour empêcher cette dissidence qui les contrariait et entravait souvent leurs mesures arbitraires, les Directeurs firent arriver des troupes à Paris : Jordan annonça le danger qui menaçait la représentation nationale : le 18 fructidor eut lieu ; le député du Rhône fut compris dans l'arrêt de proscription. Poursuivi de toutes parts, il se réfugia au sein de l'amitié, et échappa aux recherches de la police. Dès le lendemain de cette révolution, il fit paraître un *Avis à ses commettants* sur la tyrannie du Directoire : 20 jours après l'un de ses plus fidèles amis parvint à le faire partir pour Bâle, où il l'accompagna. Après avoir failli être arrêté près de Neuchâtel, il publia sa *Protestation contre le 18 fructidor*. Jordan se rendit en Souabe, à Tubingue et enfin à Weymar. Quelque temps après la révolution du 18 brumaire, il rentra en France, séjourna à Grenoble, et vint ensuite à Paris (1800). On prétend que le premier consul chercha à se l'attacher, mais que Jordan refusa ses offres flatteuses et voulut conserver son indépendance. Lorsque Bonaparte demanda le consulat à vie, Jordan fit paraître sous le voile de l'anonyme, un écrit intitulé : *Vrai sens du vote national sur le consulat à vie*. Cette brochure fut saisie, et la police arrêta Duchesne que l'on croyait en être l'auteur : Jordan alors se nomma, et toutes les poursuites cessèrent ; Duchesne recouvra la liberté, et Jordan ne fut point inquiété. Dans cet écrit l'on remarquait des principes de liberté que n'admettaient point les royalistes, et il s'était déclaré tant de fois contre les républicains qu'il se trouva seul de son parti. Il quitta donc la scène politique, se rendit à Lyon, se maria et ne s'occupa plus que de la culture des lettres et de la philosophie. Nommé membre de l'académie de Lyon, il faisait de fréquentes lectures dans cette société savante. C'est ainsi qu'il passa dans le repos et le bonheur tout le temps que dura l'empire. Les événements politiques de 1814 le firent sortir de son inactivité. Membre du conseil municipal de la ville de Lyon, il fut l'un des trois députés de cette assemblée envoyés le 30 mars auprès de l'empereur d'Autriche, pour réclamer en faveur de cette cité quelques adoucissements aux réquisitions nombreuses dont elle avait été frappée ; ses réclamations furent favorablement accueillies. Après que Lyon eut reconnu le gouvernement royal, une députation de Lyonnais fut envoyée à Louis XVIII. Camille Jordan en fit partie ; et, lorsque le roi l'eut reconnu, il lui donna des lettres de noblesse. A son passage à Lyon, Monsieur (depuis Charles X) lui accorda la décoration de la Légion d'honneur. Etranger aux affaires politiques jusqu'en 1816, il se chargea seulement d'une mission que lui confia la ville de Lyon, pour aller réclamer auprès du gouvernement anglais l'exécution d'un legs considérable que le général Martin, lyonnais de naissance, et décédé aux Indes orientales, avait fait à sa patrie : il leva tous les obstacles, et dut à l'estime qu'on lui portait le succès de cette affaire. Nommé en 1816 député par le département de l'Ain où il avait été envoyé comme président du collége électoral, il vota avec la majorité, défendit la loi des Elections de 1817, et vota pour la prolongation de la suspension de la liberté individuelle et de la liberté de la presse. Appelé au conseil d'état et même au conseil des ministres, il s'occupa du concordat. Il parla dans la discussion sur la loi du recrutement, et demanda que l'on réservât aux chambres le vote national du contingent militaire et de l'armée permanente ; il se plaignit du défaut de publicité et de concurrence des emprunts faits sous le ministère Corvetto, et blâma le mystère impénétrable des dépenses de la police. Enfin il s'éleva contre la cour prévôtale de Lyon, qui punissait alors avec les rigueurs de la justice commandées par les circonstances, les factieux qui avaient troublé la paix publique. Les opinions de Camille Jordan l'avaient rapproché de l'opposition libérale ; il contribua même à la formation d'un ministère pris dans la minorité. Réélu par le département de l'Ain et du Rhône en 1818, il vota constamment avec les ministres ; mais en 1819, il se déclara contre eux et devint l'un des chefs de l'opposition constitutionnelle. On se rappelle encore avec quelle activité et quelle chaleur il défendit le principe de l'élection populaire directe, repoussée par une majorité de cinq voix. Les troubles du mois de juin fournirent à ce député l'occasion de demander que la représentation nationale fût respectée ; il attribua au gouvernement et à la police des émeutes où plusieurs membres des chambres furent, dit-on, insultés ; et ce qu'il dit à la tribune, il le répéta comme témoin sous la foi du serment devant la cour d'assises. Le gouvernement qu'il attaquait ne pouvait le maintenir sur la liste de ses conseillers. D'anciens services lui valurent le titre de conseiller honoraire. Cependant la session de 1820 s'ouvrit : la minorité libérale songeait à le porter à la présidence ; dans le comité secret où se débattit l'adresse au roi, il parla pour la dernière fois. Atteint depuis plusieurs années d'un squirre intestinal, il mourut en 1821. Sentant sa fin approcher, il s'y prépara en chrétien, et quelles qu'eussent été ses dernières opinions politiques, il se montra toujours attaché à la religion. On le voyait souvent dans nos églises, même aux jours non commandés par le précepte. Le 19 mai, il avait dicté quatre pages d'un discours sur la loi relative aux établissements ecclésiastiques ; il ne put le terminer ; un prêtre de sa

paroisse vint le visiter, et lui administra l'extrême-onction. Non-seulement les membres de l'opposition, mais de Bonald, Matthieu de Montmorency, de Lally-Tolendal assistèrent à ses funérailles. On a de lui les ouvrages suivants : *Lettre à Lamourette se disant évêque de Rhône-et-Loire et métropolitain du sud-est*, Lyon, 1792, in-8 (avec de Gerando). Cette épître sur l'instruction pastorale de Lamourette est du 16 juillet, et Jordan combat cet évêque constitutionnel par des raisons et des autorités concluantes. A la suite de la lettre, on trouve deux *Postscriptum*, l'un sur l'élection de Lamourette, l'autre sur son mandement du 16 septembre; *Histoire de la conversion d'une dame parisienne*, Paris, 1792, in-8. Cette fiction, écrite avec un talent remarquable, représente une femme d'abord éprise de la révolution, et qui en est bientôt désabusée. Cet écrit est également dirigé contre l'église constitutionnelle; *La loi et la religion vengées sur les troubles arrivés dans l'Eglise de France*, Paris, 1792, in-8. C'est une réclamation énergique contre les persécutions des révolutionnaires envers les catholiques attachés à leurs pasteurs légitimes. Cet écrit est signé, *le citoyen Simon; Discours sur la liberté, la police et l'exercice des cultes, prononcé dans le conseil des cinq-cents, en* 5 (1797); *Vrai sens du vote national sur le consulat à vie*, 1802, in-8, etc.; Jordan a fait insérer dans le Journal intitulé l'*Abeille* (1820 à 1821), *quelques fragments de Klopstock et de Schiller*, traduits en prose. On trouve des *Discours* de Jordan dans une collection qui a pour titre : *Choix des rapports, opinions et discours prononcés à la tribune nationale de Paris*, Eymery, 1819, 1822, 2 vol. in-8. Rien ne fait mieux connaître les opinions de Jordan sur la révolution, qu'une brochure imprimée à Londres, vers 1798, ayant pour titre : *Robespierre aux frères et amis, et Camille Jordan aux fils légitimes de la monarchie et de l'Eglise*. C'est un pamphlet non-seulement contre Robespierre, mais aussi contre Jordan, qu'on s'y plait à faire parler d'une manière ridicule; la *Session de* 1817, Paris, 1818, in-8. On trouve dans l'*Ami de la religion*, dans la *Revue encyclopédique*, tom. 10, pag. 494, et dans l'*Abeille de* 1821, des *Notices* sur Camille Jordan : cette dernière est de Mme Dufresnoy. On a publié ses *discours prononcés à la tribune*, *précédés de son éloge par Ballanche*, *d'une lettre de De Gerando sur sa vie privée, suivis des discours prononcés sur sa tombe par* MM. Royer-Collard et de St.-Aulaire, Paris, 1826, in-8, 6 fr.

JORDANS Luc. (*Voy*. GIORDANO.)

JORNANDÈS, évêque de Ravenne, Goth d'origine, fut notaire du roi des Alains, en Italie, sous l'empire de Justinien; ainsi il vivait en 552. Il embrassa le christianisme, et obtint le siége épiscopal de Ravenne. Voilà tout ce qu'on sait de sa vie. On a de lui deux ouvrages, dont l'un porte pour titre : *De rebus gothicis*, Augsbourg, 1515, in-fol., et Amsterd., 1655, in-8 : c'est l'histoire des Goths jusqu'au règne de Vitigès; elle se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Elle a été traduite par l'abbé de Maupertuis. Elle est si conforme à l'*Histoire des Goths*, par Cassiodore, qu'on croit que ce n'en est qu'un abrégé. L'autre est intitulé : *De origine mundi, de rerum et temporum successione*, Bâle, 1531, in-fol. : c'est un abrégé chronologique de l'histoire jusqu'à son époque; elle se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Pour cet ouvrage, Jornandès a beaucoup pris de Florus sans le citer. Cet auteur est d'ailleurs trop partial, surtout dans les endroits où il parle des Goths.

JORTIN (Jean), théologien anglican, né à Londres en 1698, mourut en 1770, dans la même ville où il était archevêque : il avait été successivement chapelain, puis prébendaire de St.-Paul et ministre de Kensington. Il passa toute sa vie à écrire et à publier des ouvrages. Les principaux sont : *Life of Erasmus*, Lond., 1758-60, 2 vol. in-4, 23 fr.; ibid., 1807, 3 vol. gr. in-8, 38 fr.; *Tracts philological, critical and miscellaneous*, ibid., 1790, 2 vol. in-8, 18 fr.; *Remarks ou ecclesiastical history*, ibid., 1805, 3 vol. in-8, ouvrage dont la 1re édition est de 1751, avec une suite imprimée en 1773, 5 vol. in-8; *Six dissertation upon different sujects*, ibid., 1755 ou 1809, in-8; *Sermons*, ibid., 1730, 4 vol. in-8. On forme la collection de ses *œuvres* en réunissant les 13 volumes qui précèdent, et on y ajoute : *Mémoirs of Th. life and Writings of J. Jortin, by John Disney*, *ibid.*, 1792, in-8.

JOSAPHAT, fils et successeur d'Asa, roi de Juda, l'an 914 avant J.-C., fut un des plus pieux souverains de ce royaume. Il détruisit le culte des idoles, et envoya des lévites et des docteurs dans toutes les provinces de son obéissance, pour instruire le peuple de ce qui concernait la religion. Il réforma aussi les abus qui s'étaient glissés dans la police et dans la milice. L'Ecriture reproche cependant à ce prince d'avoir fait épouser à son fils Joram Athalie, fille d'Achab, qui fut la ruine de sa maison, et d'avoir entrepris la guerre contre les Syriens avec ce même Achab. Cette guerre fut malheureuse; le roi d'Israël y fut tué. Josaphat, reconnaissant la faute qu'il avait faite en secourant cet impie, la répara par de nouvelles actions de piété. Mais il fit une nouvelle alliance avec Ochosias, roi d'Israël, et Dieu l'avertit par Elisée qu'il l'en punirait, et que leur entreprise contre les Iduméens échouerait; ce qui arriva en effet. Les Ammonites, les Moabites et les Arabes l'étant venus attaquer, il s'adressa au Seigneur, qui lui accorda la victoire sur ces peuples d'une manière miraculeuse. Les chantres du temple se mirent à la tête de ses troupes, et commencèrent à chanter les louanges du Seigneur. Leurs voix ayant répandu la terreur parmi les infidèles, ils s'entretuèrent, et ne laissèrent à Josaphat que la peine de recueillir leurs dépouilles. Ce prince continua le reste de sa vie à marcher dans les voies du Seigneur, sans s'en détourner, et il mourut l'an 889 avant J.-C., après 25 ans de règne.

JOSAPHAT (Le Bienheureux), célèbre archevêque de Polocz, né en 1588 à Wlodimir en Volhinie, de parents nobles, se distingua par sa piété et son zèle pour l'union de l'église russo-grecque

avec la latine, à laquelle la plupart des Russes, sujets de la Pologne, venaient d'adhérer. Il entra dans l'ordre de Saint-Basile, et se consacra entièrement à l'instruction des schismatiques. Elevé sur le siége de Polocz, il combattit l'erreur avec tant d'activité et d'ardeur, que plus d'une fois il fut sur le point d'être assassiné ou précipité dans les flots. C'est dans ces occasions qu'il signalait sa charité, en embrassant ses ennemis, en les instruisant et les gagnant à J.-C. Après des travaux et des dangers sans nombre, il fut attaqué par les schismatiques à Vitepsk, et mis à mort de la manière la plus cruelle, le 12 novembre 1632, à l'âge de 44 ans. Son corps, jeté dans la rivière, fut retrouvé par les soins de la noblesse polonaise, et rapporté à Polocz. En 1638, le saint Siége députa des commissaires pour en faire la visite; ils le trouvèrent sans corruption, et la plaie de la tête encore saignante. Urbain VIII le béatifia le 14 mars 1641.

JOSEPH, fils de Jacob et de Rachel, frère utérin de Benjamin. Ses autres frères, envieux de la prédilection que son père avait pour lui, et de la supériorité que lui promettaient quelques songes, méditèrent sa perte. Un jour qu'il était allé, de la part de son père, visiter ses frères, occupés au loin dans la campagne à faire paître leurs troupeaux, ils résolurent de le tuer. Mais, sur les remontrances de Ruben, ils le jetèrent dans une vieille citerne sans eau, à dessein de l'y laisser mourir de faim. A peine fut-il dans la citerne, que Judas, voyant passer des marchands madianites et ismaélites, persuada à ses frères de le vendre à ces étrangers. Ils le leur livrèrent pour vingt pièces d'argent, et ayant trempé ses habits dans le sang d'un chevreau, ils les envoyèrent tout déchirés et tout ensanglantés à leur père, en lui faisant dire qu'une bête féroce l'avait dévoré. Les marchands qui avaient acheté Joseph, le menèrent en Egypte, et le vendirent au général des armées de Pharaon, nommé Putiphar. Bientôt il gagna la confiance de son maître, qui le fit intendant de ses autres domestiques. La femme de Putiphar conçut pour lui une passion violente. L'ayant un jour voulu retenir auprès d'elle dans son appartement, le jeune Israélite prit le parti de se sauver en lui abandonnant son manteau, par lequel elle l'arrêtait; action que les saints Pères regardent comme le fondement de son élévation et des bénédictions de tous les genres que le Seigneur répandit sur lui. Outrée du refus de Joseph, cette femme voluptueuse rapporta à son mari que l'Hébreu avait voulu lui faire violence, et que, dans la résistance qu'elle avait faite, son manteau lui était resté entre les mains. Putiphar indigné fit mettre Joseph en prison: « Mais la sagesse, dit l'Ecriture, y descendit » avec lui, et ne l'abandonna pas dans ses fers: » *Descenditque cum eo in foveam, et in vinculis non dereliquit illum.* Le jeune Israélite y expliqua les songes de deux prisonniers distingués qui étaient avec lui. Pharaon, instruit de ce fait, dans un temps qu'il avait eu un songe effrayant que les devins et les sages d'Egypte ne pouvaient expliquer, fit sortir Joseph de prison. Cet illustre opprimé, alors âgé de trente ans, lui prédit une famine de sept ans, précédée d'une abondance de sept autres années. Le roi, plein d'admiration pour Joseph, lui donna l'administration de son royaume, et le fit traverser la ville sur un chariot, précédé d'un héraut, criant *que tout le monde eût à fléchir le genou devant ce ministre.* Joseph fit remplir de blé des magasins immenses pour nourrir durant la famine, non-seulement les Egyptiens, mais encore les autres nations. Ses frères étant venus en Egypte pour demander du blé, Joseph les reconnut et feignit de les prendre pour des espions. Il les renvoya ensuite avec ordre de lui amener Benjamin, et retint Siméon pour otage. Jacob refusa d'abord de laisser aller Benjamin, le plus jeune de ses enfants; mais la famine croissant, il fut contraint d'y consentir. Joseph ayant aperçu son jeune frère, fils de Rachel comme lui, ne put retenir ses larmes. Il fit préparer un grand festin pour tous ses frères, les plaça selon leur âge, et eut des attentions particulières pour Benjamin. Il se fit enfin connaître à ses frères, leur pardonna et les renvoya, avec ordre d'amener promptement leur père en Egypte. Jacob eut la consolation de finir ses jours auprès de son fils, dans la terre de Gessen, que le roi lui donna. Joseph, après avoir vécu 110 ans, et avoir vu ses petits-fils jusqu'à la troisième génération, tomba malade. Il appela ses frères, leur prédit que Dieu les ferait entrer dans la terre promise, et leur fit jurer qu'ils y transporteraient ses os. C'est ce qu'exécuta Moïse, lorsqu'il tira les Israélites de l'Egypte, et ce corps fut donné en garde à la tribu d'Ephraïm, qui l'enterra près de Sichem, dans le champ que Jacob avait donné en propre à Joseph peu avant sa mort. Ce patriarche mourut l'an 1635 avant J.-C., après avoir gouverné l'Egypte pendant 80 ans. Il laissa deux fils, Manassès et Ephraïm, qu'il avait eus de sa femme Aseneth, fille de Putiphar, grand prêtre d'Héliopolis, et qui lui furent substitués comme chefs de deux tribus. Tout le monde connaît son *Histoire*, en prose poétique, par Bitaubé. Le P. Gab.-Jos. le Jay a tiré de l'Histoire de Joseph le sujet de trois tragédies touchantes, et particulièrement intéressantes pour les jeunes élèves, par lesquels et pour lesquels elles étaient représentées. L'abbé Genest en a donné une autre sur le même sujet, et Baour-Lormian a reproduit l'Histoire de Joseph dans son *Omasis*. Les saints Pères ont eu soin de faire remarquer les caractères qui font de Joseph la figure et une image, quoique imparfaite, de J.-C., vendu et trahi par les siens, sauveur de son peuple et de tous les peuples de la terre. C'est effectivement une des plus belles figures de l'ancien Testament, qui, de l'aveu même des Juifs, nommément de Philon et de Josèphe, était tout figuratif, comme saint Paul le montre amplement dans son Epître aux Hébreux. « Par ces figures, dit un » théologien exact et profond, Dieu avait dessein de » rendre sensibles les mystères futurs de son Fils, » pour ceux à qui il en donnait dès lors l'intelli- » gence par une lumière intérieure, et d'affermir » un jour dans la foi de ces mêmes mystères ceux » qui, après l'accomplissement, verraient le rapport » frappant qui se trouve entre les figures et ces mys-

» tères : car quoique ce rapport ait été obscur et » comme voilé avant l'événement, il est certain » qu'aujourd'hui l'on ne peut comparer les faits » de l'Evangile avec ceux de l'ancien Testament » sans être vivement frappé de la parfaite confor- » mité que l'on y remarque aisément, et sans être » intimement persuadé que la sagesse divine a eu » intention de représenter les uns par les autres. » C'est ce qui a fait dire à Tertullien : *Ut verbis ita et rebus prophetarum ;* et à saint Augustin : *Illorum non tantum lingua, sed et vita prophetica fuit.* (*Voy.* JONAS, MOÏSE, etc.) Indépendamment de cette allégorie, l'histoire de Joseph fait naitre les réflexions les plus religieuses comme les plus sensées. « Que les voies de Dieu sont admirables » (s'écrie un auteur qui a développé admirablement tous les traits de cette histoire touchante) ! « Quelle » force dans les ressorts cachés de sa providence ! Il » change la faiblesse en puissance, et exécute ses » desseins par les obstacles mêmes qu'on lui op- » pose. »

JOSEPH, fils de Jacob, petit-fils de Mathan, époux de la sainte Vierge, et père putatif de Jésus-Christ, était de la tribu de Juda et de la famille de David. On ne sait point quel fut le lieu de sa naissance, mais on ne peut douter qu'il ne fût établi à Nazareth, petite ville de Galilée, dans la tribu de Zabulon. Il est constant par l'Evangile même qu'il était artisan, puisque les Juifs, parlant de Jésus-Christ, disent qu'il était *fabri filius*. Il était fiancé à la vierge Marie. Le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu ne fut pas d'abord révélé à Joseph. Ce saint homme, ayant remarqué la grossesse de son épouse, voulut la renvoyer secrètement; mais l'ange du Seigneur lui apparut, et lui révéla le mystère. Joseph n'eut jamais de commerce conjugal avec la sainte Vierge. Il l'accompagna à Bethléhem, lorsqu'elle mit au monde le Fils de Dieu. Il s'enfuit ensuite en Egypte avec Jésus et Marie, et ne retourna à Nazareth qu'après la mort d'Hérode. L'Ecriture dit que Joseph allait tous les ans à Jérusalem avec la sainte Vierge, pour y célébrer la fête de Pâques, et qu'il y mena J.-C. à l'âge de douze ans. Elle ne rapporte rien de plus de sa vie ni de sa mort. On croit néanmoins qu'il mourut avant Jésus-Christ; car s'il eût été vivant du temps de la passion, on pense que le Fils de Dieu, expirant sur la croix, lui eût recommandé la sainte Vierge sa mère, et non point à saint Jean. On a été longtemps dans l'Eglise sans rendre un culte religieux à saint Joseph, vraisemblablement pour ôter aux infidèles l'idée qu'il était le père de Jésus-Christ, ou pour les empêcher d'attribuer ce blasphème aux chrétiens. Sa fête était établie en Orient, longtemps avant que de l'être en Occident. On dit que les carmes sont les premiers qui l'ont célébrée en Europe. Sixte IV l'institua pour Rome, et plusieurs églises ont suivi depuis cet exemple. On célèbre sa fête le 19 mars.

JOSEPH D'ARIMATHIE prit ce nom d'une petite ville de Judée, située sur le mont Ephraïm, dans laquelle il naquit. Il vint demeurer à Jérusalem, où il acheta des maisons. Saint Matthieu l'appelle *riche*, et saint Marc un noble *décurion*, c'est-à-dire, conseiller ou sénateur. Cet office lui donnait entrée dans les plus célèbres assemblées de la ville. C'est en cette qualité qu'il se trouva chez le grand prêtre Caïphe, lorsque Jésus-Christ y fut mené; mais il ne voulut point consentir à sa condamnation. L'Evangile nous apprend que c'était un homme juste et vertueux, du nombre de ceux qui attendaient le royaume de Dieu. Il était même disciple de J.-C., mais il n'osait se déclarer ouvertement, par la crainte des Juifs. Après la mort du Sauveur, il alla hardiment trouver Pilate, et lui demanda le corps de Jésus-Christ pour l'ensevelir; il l'obtint, et le mit dans un sépulcre neuf qu'il avait fait creuser dans le roc d'une grotte de son jardin. L'Ecriture ne dit plus rien de Joseph d'Arimathie; mais on croit qu'il se joignit aux disciples, et qu'après avoir passé le reste de sa vie dans la ferveur des premiers chrétiens, il mourut à Jérusalem.

JOSEPH BEN GORION. (*Voy.* GORIONIDES.)

JOSEPH Ier, quinzième empereur de la maison d'Autriche, troisième fils de l'empereur Léopold Ier, et de sa troisième femme, Eléonore-Madelène, de la maison palatine de Neubourg, naquit à Vienne en 1676, fut couronné roi héréditaire de Hongrie en 1687, élu roi des Romains en 1690, et monta sur le trône impérial après la mort de son père en 1705. L'esprit du fils était vif et plus actif, plus propre à brusquer les événements qu'à les attendre, consultant ses ministres et agissant par lui-même. Ce prince soutint avec autant de courage que de succès les droits de sa maison. Il engagea le duc de Savoie, les Anglais et les Hollandais, dans ses intérêts contre la France, et fit reconnaitre l'archiduc Charles, son frère, roi d'Espagne. Il obligea Clément XI, qui paraissait trop attaché à la France, à lui donner ce titre, en déclarant dépendants de l'empire beaucoup de fiefs qui avaient relevé jusqu'alors des papes. Les électeurs de Bavière et de Cologne continuant la guerre contre l'empereur et le corps de l'empire, Joseph les fit mettre, en 1706, au ban de l'empire. Dès la victoire de Hochstedt, la Bavière était devenue une province autrichienne; mais une conspiration mal conduite aggrava le sort de l'électrice et de ses enfants, à qui on ôta jusqu'à leur nom. Le duc de la Mirandole, vassal de l'empire, lui ayant donné de grands mécontentements, il le dépouilla de son fief. Par des victoires multipliées, il devint maître paisible en Italie. La conquête du royaume de Naples et de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à 150,000 pistoles; Mantoue à 40,000; Parme, Modène, Lucques, Gênes, qui s'étaient liguées ou secrètement ou solennellement avec ses ennemis, furent comprises dans ces impositions. La France avait suscité contre lui Ragotzki, prince de Transylvanie, armé pour ses prétentions et pour celles de son pays. Il fut battu, ses villes prises, son parti ruiné, et lui obligé de se retirer en Turquie. Au milieu de ses succès, Joseph fut attaqué de la petite vérole, et mourut en 1711. Il n'y a eu guère d'empereurs plus heureux; son règne n'a presque été qu'un enchainement de victoires; il parvint à apai-

ser presqu'entièrement les troubles de la Hongrie. L'empire lui fut constamment dévoué; les plus grands princes recherchèrent son amitié; toute l'Europe considéra sa puissance sans envie; ses généraux étaient les héros de ce temps : au milieu d'une guerre très-compliquée, il sut améliorer ses finances, et ne surchargea jamais ses peuples. Il fut cependant moins aimé que ses prédécesseurs et que le frère qui lui succéda (*voy.* CHARLES VI), sa conduite personnelle étant parfois légère, et peu assortie aux principes qui semblaient avoir fixé la vertu dans sa famille. Ishackwitz a écrit, en allemand, une *Vie* de cet empereur.

JOSEPH II, fils de l'empereur François Ier de Lorraine et de Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Charles VI, naquit à Vienne en 1741, et fut porté la même année par sa mère à la diète de Presbourg, où la vue du jeune prince ne contribua pas peu à animer les Hongrois contre la multitude d'ennemis qui assaillaient son héritage. Elu roi des Romains en 1764, il succéda l'année suivante à son père comme empereur d'Allemagne. Soit par le motif de s'instruire, soit par principe de santé et le besoin impérieux d'une activité extraordinaire, il parcourut une grande partie de l'Europe, et apprit une multitude de choses, qu'il résolut de mettre à exécution après la mort de sa mère. Cette princesse possédant en propre, comme dernier rejeton de la maison d'Autriche, cette province ainsi que les royaumes de Hongrie et de Bohême, ce qui formait ce qu'on appelait les états héréditaires, ne voulait laisser à son fils aucune part au gouvernement de ses états. Ce dernier alla à Rome, accompagné de trois seigneurs de sa cour, et pendant qu'il en visitait les monuments, chacun de ses compagnons de voyage avait son département, et chaque soir ils lui remettaient leurs observations. Cependant, à ces occupations utiles en succédèrent d'autres bien minutieuses : à Milan, par exemple, il visita les couvents de filles, et ne trouvant pas qu'elles fussent assez occupées, il leur envoya l'ordre de faire des chemises pour ses soldats, et à cet effet il leur fit remettre de la toile. Le 3 septembre 1771, il eut, à Neustadt en Moravie, une entrevue avec le roi de Prusse, laquelle fit beaucoup de sensation dans le temps, soit parce que l'Europe s'étonnait de voir se rapprocher deux princes qu'on croyait être divisés par des inimitiés interminables, soit parce qu'on répandit le bruit que, dans cette occasion, il avait adopté plusieurs idées de Frédéric, et formé le dessein de les réaliser dans ses états. Mais cette opinion a été trouvée fausse par le fait; car le roi de Prusse n'a presque donné l'exemple de rien de ce que l'empereur a cru devoir faire chez lui. En particulier, pour ce qui regarde les possessions ecclésiastiques et les maisons religieuses, Frédéric a constamment manifesté des principes différents. « L'empereur, dit-il » dans une lettre à d'Alembert, continue ses sécula- » risations sans interruption; chez nous, chacun » reste comme il est, et je respecte le droit de pos- » session, sur lequel la société est fondée. » (*Voy.* la 226e lettre de cette *Correspondance.*) Une anecdote a rendu cette entrevue remarquable. Un corps nombreux de troupes autrichiennes campait à Neustadt en Moravie; l'empereur voulut le faire parader et manœuvrer en présence de Frédéric. La journée était belle et le ciel serein; mais un grand orage survint si rapidement, qu'on ne put se retirer sans être bien mouillé, et l'exercice n'eut pas lieu : *Il faut avouer*, dit Frédéric à l'empereur, *qu'il y a un plus grand maître que nous*. Marie-Thérèse étant morte en 1780, son fils prit le gouvernement des provinces héréditaires, mais ne voulut pas se faire couronner roi de Hongrie et de Bohême; il fit même enlever, au grand regret des Hongrois, et transporter à Vienne la couronne de saint Etienne, gardée dans le château de Presbourg. Ses vues sur les affaires ecclésiastiques, sur l'autorité épiscopale, les matières matrimoniales, les maisons religieuses, dont plus de 300 furent supprimées, engagèrent le pape Pie VI, après d'inutiles remontrances, à se rendre en personne à Vienne en 1782. Joseph le reçut avec beaucoup d'égards et de respect, l'écouta et ratifia les conclusions que le pape avec les évêques de Hongrie avaient arrêtées sur les points les plus inquiétants (on peut voir ces conclusions dans le 6e volume des *Réclamations belgiques*, p. 252). Pie VI partit content; mais, soit que le monarque eût changé de sentiment, soit que les ministres, chargés de l'exécution, fussent d'une opinion différente, cette espèce d'accord resta sans effet. Ce fut même peu après le départ du souverain pontife que l'empereur fit lui seul une nouvelle circonscription des évêchés de ses états, abolit les séminaires diocésains, dont il ne laissa subsister que 5 ou 6, ordonna d'ôter les images des églises, permit le divorce, et se porta à d'autres innovations non moins dangereuses. Ce fut au sujet de ces innovations que le roi de Prusse, le grand Frédéric, l'appelait *notre frère le sacristain*. Toutefois, le voyage du pape ne fut cependant pas inutile. « Il est incontestable, dit un » écrivain protestant, que par sa présence, par les » cérémonies touchantes de la religion, en un mot, » par tout ce qui peut toucher le cœur et émouvoir » l'âme, il parvint à raffermir la foi chancelante, à » lever les doutes naissants, et donner au moins pour » quelque temps une nouvelle vigueur et un nouvel » aliment à la foi catholique dans les pays autri- » chiens. » L'année 1784 fut mémorable par la révolte des Valaques contre leurs seigneurs. Ils dévastèrent la Transylvanie et le bannat de Témeswar d'une manière horrible. Les nobles et les ecclésiastiques furent massacrés, leurs possessions ravagées, un grand nombre de châteaux et de villages incendiés. Horiah et Gloska (*voy.* ces noms), qui étaient à la tête des rebelles, furent pris enfin par les hussards siculiens, et finirent par le dernier supplice en 1785. La manière dont on a parlé de la cause et du but de cette rébellion est si peu uniforme, et présente d'ailleurs des considérations si délicates, qu'il est plus prudent de laisser la chose sous le voile du mystère, que d'essayer de l'en tirer. Les Hollandais qui, sur une simple sommation, avaient abandonné en 1782 les barrières qui leur étaient assurées par la paix d'Utrecht, ne furent pas si dociles en 1784 pour la liberté de l'Escaut, que demandait l'empe-

reur. Ils refusèrent de déroger en ce point à la paix de Munster, et tirèrent sur le vaisseau impérial, qui avait entrepris de dépasser les batteries élevées sur les bords du fleuve. Cet événement amena une guerre qui ne produisit aucun événement remarquable, et qui fut terminée par la paix de Fontainebleau, le 8 novembre 1785. L'empereur obtint le fort de Lilloo ; on fit quelques échanges, une nouvelle démarcation dans certains endroits des frontières ; mais l'Escaut resta fermé. L'impératrice de Russie ayant entrepris en 1787 le voyage de Kherson, pour visiter ses nouveaux établissements et ses conquêtes, engagea l'empereur à s'y rendre. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il apprit que l'exécution des nouveaux systèmes en matière civile et religieuse avait produit au Pays-Bas des mouvements violents, que la sagesse des états avait empêché d'éclater en révolte ouverte. Pour ne rien donner au préjugé, nous transcrirons ce que dit à ce sujet l'auteur de la *Vie* de Joseph II (Caraccioli), qui, dans le fait, n'est qu'un panégyrique. « Toujours » ardent à réaliser tout ce qui lui semblait être le » mieux, l'empereur ne sentait pas le danger d'une » innovation, et il s'efforçait d'aller au delà du bien, » même à travers les difficultés. Les Brabançons ré» clamèrent avec force en faveur de leurs droits, » ne voulant ni être imposés, ni différemment » traités que par le passé. Ils alléguèrent l'exemple » de l'impératrice-reine de Hongrie, Marie-Thé» rèse, d'heureuse mémoire, qui avait toujours » respecté leurs priviléges, et ils rappelaient le » serment qu'avait fait l'empereur lui-même de ne » leur donner aucune atteinte. Rien ne moleste au» tant les nations que le changement de leurs lois et » de leurs usages, comme rien ne fatigue autant » les souverains que la différence des priviléges et » des coutumes parmi les sujets d'un même empire. » Il n'y a pas un seul monarque qui ne voulût les » restreindre à la même règle, et les assujettir aux » mêmes lois. Ce fut la principale faute de Joseph, » celle qui le fit passer pour tyrannique aux yeux » du public ; et il faut convenir que c'est violer en » quelque sorte le droit des gens, que de vouloir » changer les coutumes consacrées par la prescrip» tion et par l'usage, à moins qu'on ne le fasse d'ac» cord avec la nation. » Le 20 septembre, il y eut à Bruxelles un choc entre les troupes de l'empereur et les volontaires brabançons ; et le lendemain, le comte de Murray, déclaré gouverneur général *ad interim*, après le départ de l'archiduchesse Christine pour Vienne, publia la restitution de tous les droits et priviléges ;| mais le monarque ne put se résoudre à la ratifier, et l'on s'attendait à des opérations sévères, quand il se vit entraîner dans la guerre contre les Turcs. Ceux-ci l'avaient déjà déclarée aux Russes. L'empereur, quoique allié de ces derniers, restait encore neutre, lorsqu'il résolut d'enlever Belgrade par un coup de main. Cette tentative, manquée le 3 décembre 1787, décida la guerre. Elle se fit d'abord sans aucun succès marqué de part ni d'autre. L'armée autrichienne, retranchée près de Semlin entre le Danube et la Save, perdit un temps précieux, et resta dans l'inaction jusqu'à la prise de Sabacs, le 24 avril 1788. Dubitza arrêta les assiégeants pendant six mois, ils y furent défaits le 25 avril ; mais la place se rendit le 26 août au général Laudon, qui était venu prendre le commandement de l'armée de Croatie. Ce général s'empara ensuite des autres petites places, tandis que le prince de Saxe-Cobourg prenait Choczim. Mais le grand visir ayant fait une invasion dans le Bannat, s'empara de l'Antre de Veterani et de plusieurs postes importants. On craignait qu'après plusieurs combats, où il eut l'avantage, il n'allât faire le siége de Témeswar, lorsqu'il prit le parti de la retraite. L'année suivante fut remarquable par la prise de Belgrade, qui se rendit à Laudon le 7 octobre 1789 ; mais la santé de l'empereur, qui depuis trois ans donnait des présages sinistres, devenait tous les jours plus chancelante. La commotion que les nouveaux systèmes avaient produite en Hongrie, en Autriche, en Tyrol, dans le Milanais, mais surtout dans les Pays-Bas, l'affligeait sensiblement. Dans cette dernière contrée, les choses en étaient enfin venues à une insurrection ouverte ; et après l'expulsion des troupes autrichiennes, les états des différentes provinces, excepté le Luxembourg, dont la capitale resta en son pouvoir, le délarèrent déchu de la souveraineté. Dans cette extrémité, il s'adressa au pape, et réclama son autorité comme celle du père commun des peuples et des rois, pour faire rentrer ses sujets dans le devoir, promettant de réparer tous les torts qui leur avaient été faits. Le pontife écrivit en effet un bref très-touchant aux évêques des Pays-Bas ; mais la révolution y était tellement consommée, que la voix des pasteurs d'Israël devint inutile (1). Le monarque en fut consterné. Son âme, déjà affaiblie par sa situation personnelle, ne put résister à tant de disgrâces. Il mourut en 1790, deux jours après la princesse Elisabeth de Wurtemberg, épouse de l'archiduc François, aujourd'hui empereur, qu'il chérissait tendrement, et dont la mort hâta la sienne. Prince plein de courage, d'activité, d'amour pour le travail, voulant le bien, sans toujours en distinguer les moyens ; cherchant les lumières, mais s'adressant parfois à ceux qui ne pouvaient les donner ; zélé contre les abus, mais enveloppant dans cette dénomination des choses qui ne l'étaient pas ; avide de gloire, mais ne discernant pas dans tous les cas sa véritable splendeur ; instruit de sa puissance, mais la portant hors de ses bornes ; il eût eu un règne heureux, et probablement plus long, si ses instituteurs, qui n'ont pas été choisis avec assez de soin, avaient mieux dirigé les heureuses qualités de son cœur et de son esprit ; si, au lieu de l'inquiéter par les creuses spéculations de la philosophie, ils

(1) L'auteur de cette note a été témoin, comme bien d'autres, de la haine que les changements philosophiques de Joseph II avaient imprimée dans le cœur des Brabançons ; eux qui ne parlaient qu'avec enthousiasme de Marie-Thérèse et de leur grand gouverneur l'archiduc Charles, en étaient même au point de détester jusqu'aux soldats autrichiens, qu'ils appelaient *les casquettes*. Par esprit de religion, ils accueillirent les ecclésiastiques français déportés ; et par esprit de vengeance, ils les virent partir avec une sorte de joie, parce que les Français républicains s'approchaient pour les délivrer d'un joug qu'ils ont plus d'une fois regretté.

l'avaient bien pénétré de cette maxime d'un de ses plus illustres aïeux (Charles-Quint), que « les gou- » vernements établis marchent d'eux-mêmes, et » que ceux qui proposent des nouveautés sont les » perturbateurs du repos public ; » ou bien de cette utile et raisonnable leçon que Burke donna à son successeur : « Un prince sage, tel que l'empereur, » doit étudier le génie de son peuple. Ce prince ne » le contrariera pas dans ses mœurs, il ne lui en- » lèvera pas ses priviléges, mais il agira d'après les » circonstances où il trouvera le gouvernement ; et » tant qu'il se conduira d'après ces principes habi- » tuels de l'expérience pratique, il sera l'heureux » prince d'un peuple heureux. Il ne doit pas estimer » un denier ce que les Condorcet, les Raynal, ces » oiseaux blancs et noirs de la moderne littérature, » ces pies philosophiques, pourront babiller ou ga- » zouiller sur sa conduite ou son caractère. » Il avait épousé en 1760 Elisabeth de Parme, dont il eut une fille qui mourut en bas âge. Après le décès d'Elisabeth, arrivé en 1763, il épousa en 1765 Marie-Antoinette de Bavière, sœur de l'électeur, qu'il perdit en 1767. Son frère Léopold, grand-duc de Toscane, lui succéda, mais ne lui survécut que deux ans. Le roi de Prusse décrit dans ses *Mémoires* le véritable caractère de Joseph II. « Ce jeune prince, dit-il, affectait une franchise qui lui semblait naturelle ; son caractère marquait de la gaîté jointe à beaucoup de vivacité, mais, avec le désir d'apprendre, il n'avait pas la patience de s'instruire.... » Dans une autre occasion, il s'exprime en ces termes : « Le jeune empereur, dévoré d'ambition, avide de gloire, n'attendait qu'une occasion pour troubler le repos de l'Europe. » Lors de la révolution française, et peu avant d'expirer, l'empereur Joseph dit : « Je n'ignore pas que les ennemis » de ma sœur Antoinette ont osé l'accuser de m'a- » voir fait passer des sommes considérables ; près de » paraître devant Dieu, je déclare que cette incul- » pation est une horrible calomnie. » Il dicta lui-même son épitaphe, qui consistait en ce peu de mots : *Ci-gît Joseph II, qui fut malheureux dans toutes ses entreprises.* On a de Joseph II des *lettres inédites*, précédées d'une *notice historique* sur ce prince, et suivies de détails sur ses derniers moments : elles ont été traduites de l'allemand, Paris, 1822, in-8. On a publié aussi, comme étant de ce prince, un *Testament politique* qu'on a tout lieu de croire apocryphe. Plusieurs auteurs ont écrit sa vie. Rioust a publié : *Joseph II peint par lui-même*, Paris, 1817, 2 vol. in-12. Différents traits de la vie de ce prince ont été transportés sur la scène avec succès.

JOSEPH Ier, ou JOSEPH-EMMANUEL, roi de Portugal, de la famille de Bragance, fils et successeur de Jean V, né en 1714, monta sur le trône en 1750, à l'âge de 35 ans, et mourut en 1777. Le tremblement de terre de 1755, qui engloutit une partie de Lisbonne, une prétendue conspiration en 1758, qui fit couler bien du sang (*voy.* AVEIRO) ; l'expulsion des jésuites et la confiscation de leurs biens ; les disputes avec la cour de Rome, qui suivirent cet événement ; enfin la guerre avec l'Espagne en 1763, sont les événements les plus remarquables de ce règne, dont les Portugais se souviendront longtemps. Marie-Françoise, fille de Joseph Ier, et qui lui succéda, ramena le calme par l'exil du marquis de Pombal (*voy.* ce nom), qui exerça tant d'influence sous son ministère.

JOSEPH (François LE CLERC DU TREMBLAY), célèbre capucin, plus connu sous le nom de *P. Joseph*, naquit à Paris en 1577, de Jean Le Clerc, seigneur du Tremblay, président aux requêtes du palais. Le jeune du Tremblay voyagea en Allemagne et en Italie ; ayant embrassé d'abord le parti des armes, il fit une campagne sous le nom de *baron de Maflée*, et se distingua au siége d'Amiens. Au milieu des espérances que ses talents donnaient à sa famille, il quitta le monde pour se faire capucin en 1599. Après son cours de théologie, il fit des missions, entra en lice avec les hérétiques, en convertit quelques-uns, et obtint les premiers emplois de son ordre. Le cardinal de Richelieu, instruit de son génie, lui donna toute sa confiance, et le chargea des affaires les plus épineuses. Ce fut surtout lorsque le cardinal fit arrêter la reine Marie de Médicis, que le capucin fut utile au ministre. Admis dans un conseil secret, il ne craignit point de remontrer au roi qu'il pouvait et qu'il devait, sans scrupule, mettre sa mère hors d'état de s'opposer à son ministre, chargé du gouvernement et des intérêts du royaume. L'auteur de sa *Vie* lui reproche d'avoir extorqué une rétractation du docteur Richer ; mais les circonstances qu'il rapporte de cette rétractation sont invinciblement réfutées dans le *Journal de Trévoux*, janvier 1703. Ce zélé capucin envoya des missionnaires en Angleterre, au Canada et en Turquie. N'ayant pu réussir à faire adopter dans l'ordre de Fontevrault la réforme qu'il voulait y introduire, il fonda en 1614 celui des religieuses bénédictines du Calvaire, auxquelles il donna des constitutions très-sages, qui ont toujours été observées depuis. Louis XIII, voulant le récompenser de ses services, demanda pour lui le chapeau de cardinal, mais il ne put l'obtenir, et le P. Joseph mourut à Ruel en 1638, à 61 ans, avant que de l'avoir reçu. Le parlement en corps assista à ses obsèques, et un évêque prononça son oraison funèbre. L'abbé Richard a publié deux *Vies* de cet homme singulier ; l'une sous le titre de *Vie du P. Joseph*, Paris, 1702, 2 vol. in-12 ; et l'autre, qui n'est qu'une satire, intitulée : *Le véritable P. Joseph*, 1704, in-12, ou 1750, 2 vol. in-12. Dans la première, il le peint comme un saint, et dans la seconde, comme un politique artificieux. « Cet » homme, dit un historien, travailla toute sa vie » pour l'Église, et assez longtemps pour l'état : » fervent religieux tandis qu'il resta dans le cloître, » habile politique lorsque le cardinal de Richelieu » l'eut en quelque sorte associé au ministère, en se » déchargeant sur lui d'une partie des soins qui en » sont inséparables, il donna dans tous les temps » des preuves d'une capacité consommée. Je sais » que la satire ne l'a pas épargné. Ami et confident » du cardinal de Richelieu, pouvait-il manquer de » critiques ? Sa ferveur et la confiance du premier

» ministre, voilà, ce me semble, ce qui fait tout » son crime. »

JOSEPH DE CALASANCE (saint), fondateur des écoles pies, naquit à Pétralta, dans le royaume d'Aragon, en 1556, d'une famille noble. Il fit vœu de chasteté dans sa jeunesse, et la passa dans les exercices de piété. Devenu fils unique par la mort de son frère aîné, il eut quelques contradictions à essuyer de la part de son père, qui voulut lui procurer un brillant établissement dans le monde. Etant tombé malade et réduit à l'extrémité, il déclara à son père le vœu qu'il avait fait, et le pria de le laisser suivre sa vocation. Engagé dans les ordres sacrés, Joseph fut le modèle du clergé; et plusieurs évêques l'ayant employé dans leurs diocèses, il y fit des fruits merveilleux. Se croyant appelé à un état plus parfait, il passa à Rome, où la vue d'une troupe d'enfants livrés aux vices qu'amène le défaut d'éducation, lui fit prendre la résolution de se donner tout entier à leur instruction. Il s'associa quelques ecclésiastiques, entre lesquels était le célèbre Dragonetti, âgé de 95 ans, mais fort et vigoureux, qui remplit les exercices de la nouvelle congrégation jusqu'à l'âge de 120 ans, qu'il mourut en odeur de sainteté. Elle fut érigée en ordre religieux en 1621 par Grégoire XV. Un mauvais sujet y ayant été reçu, porta le désordre de l'orgueil et de la division dans le nouvel établissement, et se servit de son crédit pour susciter au saint fondateur des persécutions de toute espèce. Innocent X supprima l'ordre. Le saint fondateur continua toujours ses œuvres de charité à l'égard des pauvres enfants. Il survécut deux ans à ce désastre, et mourut âgé de 92 ans, après avoir prédit le rétablissement de son ordre; ce qui arriva 21 ans après. Clément IX le remit sur le même pied qu'il avait été approuvé par Grégoire XV. Les fonctions des religieux de cet institut ne furent d'abord que d'enseigner à lire, à écrire le catéchisme, l'arithmétique et les éléments de la grammaire; mais, en vertu des concessions que leur ont faites plusieurs papes, ils ont dans leurs colléges des cours d'études réglés, et enseignent aussi les hautes sciences. Joseph de Calasance fut béatifié par Benoît XIV et canonisé par Clément XIII. Sa *Vie* a été composée en italien par le P. Tosetti, et traduite en allemand par le P. Koch; elle est très-bien écrite dans les deux langues. L'auteur est un biographe judicieux, qui parle des vertus chrétiennes et de la gloire des saints avec autant de discernement que d'édification.

JOSEPH (Pierre de SAINT-), feuillant, né en 1594 dans le diocèse d'Auch, d'une famille appelée *Comagère*, mort en 1662, publia plusieurs ouvrages de théologie, contre les partisans de Jansénius.

JOSEPH DE CUPERTIN (saint), ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville du diocèse de Nardo, dans le royaume de Naples, né en 1603 de parents pauvres, entra dans l'ordre des franciscains conventuels, fut élevé aux ordres sacrés, et se sanctifia par la pratique de toutes les vertus propres à son état. Le procès de sa canonisation fait mention d'un grand nombre de faveurs extraordinaires qu'il reçut de Dieu. Il mourut en 1663 à Osimo, et fut canonisé en 1767. Pastrovicchi, religieux du même ordre, a écrit sa *Vie* en 1753 : il y a peu de goût et de critique.

JOSÈPHE (*Flavius*), célèbre historien et général juif, né à Jérusalem, l'an 37 de J.-C., de parents de la race sacerdotale, montra de bonne heure beaucoup d'esprit et de pénétration. Dès l'âge de 14 ans, les pontifes le consultaient. Il fut l'ornement de la secte des pharisiens, dans laquelle il entra. Un voyage qu'il fit à Rome, à l'âge de 26 ans, sous le règne de Néron, perfectionna ses talents et augmenta son crédit. Un comédien juif, que l'empereur aimait, le servit beaucoup à la cour de ce prince. Cet acteur lui fit connaître l'impératrice Poppée, dont la protection lui fut très-utile. De retour dans la Judée, il eut le commandement des troupes, et se signala au siége de Jotapat, qu'il soutint pendant sept semaines contre Vespasien et Titus. C'est là qu'il fut réduit à se cacher dans une caverne profonde, avec quarante des plus braves de sa nation. Vespasien en étant averti lui fit proposer de se rendre; mais Josèphe en fut empêché par ses compagnons qui menacèrent de le tuer s'il y consentait. Ces furieux, pour ne pas tomber entre les mains de leurs ennemis, proposèrent de se donner la mort; et Josèphe ne réussit qu'avec peine à leur persuader de ne pas tremper leurs mains dans leur propre sang, mais de recevoir la mort par la main d'un autre. Ils tirèrent donc au sort pour savoir qui serait tué le premier par celui qui le suivait. Projet qui n'était guère plus raisonnable qu'un suicide proprement dit. Josèphe eut le bonheur de rester avec un autre, à qui il persuada de se rendre aux Romains. Vespasien lui accorda la vie, à la prière de Titus, qui avait conçu beaucoup d'estime et d'affection pour lui. Ce prince l'emmena au siége de Jérusalem. Josèphe y exhorta vainement ses compatriotes à se soumettre aux Romains. Après la prise de cette ville, il suivit Titus à Rome, où Vespasien lui donna le titre de bourgeoisie romaine et le gratifia d'une pension. Titus et Domitien la lui continuèrent, et ajoutèrent aux bienfaits les caresses les plus flatteuses. On croit qu'il mourut à Rome vers l'an 95. C'est dans cette ville que Josèphe continua la plupart des ouvrages qui nous restent de lui : l'*Histoire de la guerre des Juifs*, en 7 livres. L'auteur l'écrivit d'abord en syriaque et la traduisit en grec. Titus faisait tant de cas de cette histoire qu'il la signa de sa main, la fit traduire et déposer dans la bibliothèque publique. On ne peut nier que Josèphe n'ait l'imagination brillante, le style animé, l'expression noble; il sait peindre à l'esprit et remuer le cœur. C'est celui de tous les historiens grecs qui approche le plus de Tite-Live; aussi saint Jérôme l'appelait-il le *Tite-Live de la Grèce;* mais s'il a les beautés de l'historien latin, il a aussi bien des défauts. Il est long dans ses harangues, et exagérateur dans ses récits. Les *Antiquités judaïques*, en 20 liv.; ouvrage qui renferme l'histoire des Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem, écrit avec autant de noblesse que le précédent, mais dans lequel l'auteur a déguisé, affaibli ou anéanti les miracles attestés par l'Ecriture. Il corrompt partout ce qui

pouvait blesser les gentils. Il paraît que Josèphe était plus lâche politique que bon Israélite. L'intérêt le dirigea dans ses écrits comme dans sa conduite. Il eut la bassesse sacrilége d'appliquer les prophéties sur le Messie à l'empereur Vespasien, tout païen qu'il était; *Deux Livres contre Appion*, grammairien alexandrin, un des plus grands adversaires des Juifs. Cet ouvrage est précieux par divers *fragments* d'anciens historiens que l'auteur nous a conservés; un *Discours sur le martyre des Machabées*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence; et un *Traité de sa vie*. Tous ses ouvrages ont été publiés sous le titre suivant : *Opera omnia, gr. et lat. cum not. et nova versione J. Hudsoni; acced. notæ variorum, etc. : Omnia collegit, disposuit et ad codices ferè omnes recensuit, notasque suas adjecit Sigab. Haver Vampus*, Amstelod., 1726, 2 vol. in-fol., 72 à 90 fr., et en gr. pap., vend. 150 fr.; *Eadem, gr. et lat., ad editionem, Ludduno-Batavam, Haver-Campi, cum Oxoniensi Hudsonii collatam, cura F. Oberthur*, Lipsiæ, 1782-85, 3 vol. in-8, 48 fr. Cette nouvelle édition devait être accompagnée d'un commentaire et d'un index qui n'ont pas paru. L'édition d'Oxford, 1720, 2 vol. in-fol., est moins recherchée quoique assez correcte, 24 à 36 fr., et en gr. pap., 58 fr.; l'*Histoire des Juifs de Josèphe* a été *trad. en franç. par Arnauld d'Andilly*, Amsterdam, 1681, pet. in-fol. recherchée à cause des gravures, 15 à 20 fr., gr. pap., 30 fr.; la réimpression de 1700, même lieu, même format, 10 à 15 f., et plus, en gr. pap.; Bruxelles, 1701-03, 5 vol. pet. in-8, fig., jolie édition, très-recherchée, 36 à 42 fr.; ibid., 1738, 5 vol. pet. in-8, fig. usées, 15 à 18 fr.; Paris, 1700, 2 vol in-4, 10 à 12 fr. Celle de Bruxelles, 1676, 5 vol. in-12, quoique sans gravures, mérite d'être distinguée à cause de sa belle exécution; la *Traduction par le P. Joach. Gillet*, Paris, 1756, 4 vol. in-4, 24 à 30 fr., et plus, en gr. pap., passe pour fidèle. On a beaucoup disputé sur le fameux passage de Josèphe touchant Jésus-Christ, où cet historien juif reconnaît le législateur des chrétiens pour le Messie et l'envoyé de Dieu. Quelques-uns l'ont suspecté, « parce que, disent-ils, pour être conséquent, Josèphe eût dû embrasser le christianisme : » comme si un homme, qui avait eu la lâcheté et l'aveuglement de reconnaître pour Messie l'idolâtre Vespasien, n'avait pu, sans se faire chrétien, reconnaître cette qualité dans Jésus-Christ. Saint Jérôme, Eusèbe, Isidore de Péluze, Sozomène, Suidas, Grotius, Huet, Casaubon, Isaac et Gérard Vossius, Ussérius, etc., n'ont pas douté que ce passage ne fût de Josèphe. On peut voir là-dessus Huet, *Mém. évang.*, prop. 3, n° 11. Mais s'il n'est pas de lui, il en résulte un argument dont nos incrédules ne s'accommoderont guère. Ou Josèphe a parlé de Jésus-Christ, ou il n'en a pas parlé : s'il en a parlé, qu'on nous montre un passage différent de celui que nous y voyons; s'il n'en a pas parlé, un silence si affecté sur des événements qui avaient fait tant de bruit dans le monde, annonce plus que tout ce qu'il eût pu en dire. Il parle de saint Jean-Baptiste et de saint Jacques (*voy.* saint Jacques le mineur) (1), et il aurait oublié le chef, dont les disciples étaient déjà répandus partout et connus de tout l'univers. On a une *Histoire des Juifs* par demande et par réponse, avec la *Vie de Josèphe*, par Liger, Lyon (Paris), 1755, 3 vol. in-12.

JOSEPIN. (*Voy.* ARPINO.)

JOSIAS, roi de Juda, succéda à son frère Amon, l'an 639 avant J.-C., à l'âge de 8 ans. Il renversa les autels consacrés aux idoles, établit de vertueux magistrats pour rendre la justice, et fit réparer le temple. Ce fut alors que l'original du *Livre de la Loi*, écrit de la main de Moïse, fut trouvé par le grand prêtre Helcias. Sur la fin de son règne, Néchao, roi d'Egypte, allant faire la guerre aux Mèdes et aux Babyloniens, s'avança jusqu'auprès de la ville de Mageddo, qui était du royaume de Juda. Josias s'opposa à son passage, et lui livra bataille au pied du Mont-Carmel : il y fut blessé dangereusement, et mourut de ses blessures l'an 610 avant J.-C. Le peuple donna à sa mort les marques de la plus vive douleur. Jérémie composa un *Cantique* lugubre à sa louange.

JOSSE (saint), illustre solitaire, était fils de Juthaël, qui reprit le titre de roi de Bretagne. Son frère Judicaël, résolu de quitter le trône pour se donner à Dieu, pria Josse de se charger du gouvernement de ses états et de l'éducation de ses enfants; mais celui-ci, également détaché des grandeurs mondaines, sortit de la Bretagne déguisé en pèlerin, et alla se cacher à Runiac, dans le Ponthieu, où il bâtit une chapelle. Cet ermitage fut changé ensuite en un monastère célèbre, qui est à une lieue de la mer, près de Montreuil, diocèse d'Amiens, et se nomme *Saint-Josse-sur-Mer*. Il y mourut saintement en 653 ou 668. Il y avait à Paris une paroisse qui portait son nom, en mémoire du séjour que ce saint y avait fait.

JOSSELIN Ier de Courtenay, seigneur français, partit pour la terre sainte en 1101, et obtint pour prix de son courage pendant la croisade la souveraineté de quelques villes situées sur les bords de l'Euphrate. En 1115, il eut la principauté de Tibériade. Il tomba deux fois au pouvoir des musulmans, la première avant d'être prince de Tibériade, la seconde en 1118; mais il brisa ses fers et se distingua par un grand nombre d'actions éclatantes, jusqu'à sa mort arrivée en 1131.

JOSSELIN II de Courtenay, fils et successeur du précédent, ne marcha pas sur les traces de son père. Au lieu de se mesurer contre les ennemis de la foi, il n'eut pas plutôt obtenu le titre de comte d'Edesse, qu'il alla s'endormir dans la délicieuse retraite de Turbessel sur les bords de l'Euphrate, qu'il ne quitta que lorsqu'il eut appris que sa capitale était tombée au pouvoir du sultan de Moussoul. Josselin ne put reprendre cette ville qu'après la mort de ce prince musulman : mais il ne la conserva pas longtemps : lui-même fut pris

(1) L'authenticité de ce dernier passage n'est contestée par personne; Blondel suspecte celui qui regarde saint Jean-Baptiste, mais sans aucun motif raisonnable. (*Voy.* JEAN-BAPTISTE.) Origène les reconnaît tous les deux, dans un temps fort antérieur à la prétendue falsification du texte de Josèphe.

par Noureddin, et fut emmené à Alep, où il mourut d'ennui et de misère en 1147.

JOSSELIN III, fils de Josselin II, fut un des croisés qui se battirent avec le plus de valeur contre les musulmans. Devenu le captif des ennemis de la foi à la bataille de Harul en 1165, il resta 10 ans prisonnier à Alep, et ne recouvra la liberté que lorsque Baudouin IV son beau-frère eut payé sa rançon. Le roi de Jérusalem le nomma grand sénéchal de son royaume. Josselin occupa cette place jusqu'à sa mort.

JOSUÉ, était fils de Nun de la tribu d'Ephraïm : il naquit en Egypte l'an 1534 avant J.-C. Dieu le choisit, du vivant même de Moïse, pour gouverner les Israélites. Josué succéda à ce divin législateur, l'an 1451 avant J.-C. Moïse avait conduit le peuple de Dieu jusqu'au bord du Jourdain. C'était là, selon l'oracle divin, qu'il devait terminer son ministère et sa vie. La gloire de conduire les Israélites dans la terre promise était réservée à Josué. Il avait fallu jusque-là à ce peuple un législateur. Il leur fallait alors un général et un guerrier; mais un général qui eût pour ses soldats toute la tendresse d'un père, et un guerrier qui ne manquât ni des attentions ni de la vigilance du législateur. Tel était Josué. Il envoya d'abord des gens pour examiner la ville de Jéricho. Dès qu'ils lui eurent fait leur rapport, il passa le Jourdain avec toute son armée. Dieu suspendit le cours des eaux, et le fleuve demeura à sec dans une étendue de deux lieues. Peu de jours après ce miracle, Josué fit circoncire tous les enfants mâles qui étaient nés pendant les marches du désert. Il fit ensuite célébrer la pâque, et vint assiéger Jéricho. Suivant l'ordre de Dieu, il fit faire six fois le tour de la ville par l'armée, en six jours différents, les prêtres portant l'arche et sonnant de la trompette. Les murailles tombèrent d'elles-mêmes au septième jour. La ville d'Haï fut ensuite prise et saccagée, et les Gabaonites craignant le même sort pour leur ville, se servirent d'un stratagème pour faire alliance avec Josué. Adonisedec, roi de Jérusalem, irrité de cette alliance, s'étant ligné avec quatre autres rois, alla attaquer Gabaon; Josué fondit sur les cinq rois, qu'il mit en déroute. Pour achever sa victoire, il commanda au soleil de s'arrêter, et la nature, soumise à sa voix, prolongea le jour de 12 heures entières; soit que le soleil suspendit réellement son cours, soit que la terre (dans le système de sa rotation) demeurât immobile, soit que par une merveille plus simple, la lumière jetée par le soleil s'arrêtât sur l'horizon. « C'était, dit un » pieux et solide écrivain, pour manifester sa puis- » sance aux yeux des nations idolâtres, et pour leur » montrer l'absurdité de leur culte, que Dieu fit » alors ce grand miracle. Rien n'est difficile au » Tout-Puissant. Il a établi l'ordre constant de l'u- » nivers, pour élever l'esprit de l'homme à la con- » naissance de ses perfections invisibles, par les » merveilles visibles qu'il expose à ses sens. Il sus- » pendit cet ordre en cette occasion, pour montrer » que les plus grands prodiges ne lui coûtent rien; » qu'il est l'arbitre souverain de toutes les créatures, » et qu'il est absolument indépendant des lois de la » nature; parce que lui seul est l'auteur de ces lois, » que la nature elle-même n'est autre chose que sa » volonté toute-puissante. » L'Ecclésiastique avait longtemps auparavant exprimé la même observation avec autant d'énergie que de laconisme : *Invocavit altissimum potentem in oppugnando inimicos undique, et audivit illum magnus et sanctus Deus, ut agnoscant gentes potentiam ejus, quia contra Deum pugnare non est facile.* (Eccles. 46.) Josué poursuivant ses victoires, prit presque toutes les villes des Chananéens en 6 ans. Il distribua les terres aux vainqueurs, conformément à l'ordre de Dieu; et, après avoir placé l'arche d'alliance dans la ville de Silo, il mourut à 110 ans, l'an 1424 avant J.-C. Il gouverna le peuple d'Israël pendant 27 ans. Nous avons sous son nom un *Livre canonique* écrit en hébreu. Plusieurs savants le lui attribuent, mais sans en avoir aucune preuve démonstrative. Le *Commentaire* de dom Calmet et de Masius, sur ce livre, sont les plus estimés. C'est par ignorance ou mauvaise foi que des écrivains de ce siècle ont osé reprocher à Josué et aux autres chefs des Hébreux la rigueur dont ils ont usé envers les habitants de la Palestine, et envers quelques autres peuples; rigueur due aux crimes énormes dont ils étaient coupables, et si habituels chez eux qu'ils faisaient comme partie de leurs lois. Dieu lui-même avait ordonné cette rigueur : le Deutéronome et le livre de la Sagesse nous en instruisent (1). Pourquoi les Juifs n'auraient-ils pu être les exécuteurs des arrêts que sa justice avait prononcés contre des nations abominables?... Le danger que les Juifs, mêlés avec les idolâtres, ne quittassent bientôt le culte du vrai Dieu, était évident; et le culte du vrai Dieu était-il un objet assez peu important pour lui préférer la conservation d'un peuple infâme, dont la malice était incorrigible?... Les Juifs punissaient la cruauté de ces barbares par la peine du talion. *Je n'ai rien souffert que je n'aie fait souffrir aux autres*, disait Adonibesech; *Dieu me rend le mal que j'ai fait.* (Voy. DAVID, AGAG, etc.)

JOUBERT (Laurent), savant médecin, professeur royal et chancelier de l'université de Montpellier, naquit à Valence en Dauphiné, l'an 1529, et mourut à Lombez en 1583, médecin ordinaire du roi de France et du roi de Navarre. Reçu docteur à Montpellier, en 1558, il succéda en 1566 au célèbre Rondelet, son maître et son ami, dans la chaire de médecine, puis en 1574 dans la dignité de chancelier de l'université. Il laissa : *Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé*, Bordeaux, 1570, in-8; Paris, 1580, 1587, in-8; Lyon, 1608, in-12. Il y a des choses curieuses, dont plusieurs sont bien constatées, et

(1) Le livre de la *Sagesse* leur reproche les sacrifices humains, l'infanticide, l'anthropophagie et toutes les atrocités qui rendent l'existence d'un peuple odieuse à Dieu et aux hommes. *Illos antiquos habitatores terræ sanctæ tuæ, quos exhorruisti, quoniam odibilia opera faciebant tibi per medicamina et sacrificia injusta; et filiorum suorum necatores sine misericordia, et comestores viscerum hominum, et devoratores sanguinis a medio sacramento tuo, et auctores parentes animarum inauxiliatarum, perdere voluisti per manus parentum nostrorum.* Sap. 12. On peut voir encore *Deut.* 8, *Lévit.* 18, etc.

d'autres qui ne méritent pas de croyance ; un *Traité du ris, contenant son essence, ses causes et merveilleux effets, avec la cause du ris de Démocrite, et le dialogue de la cacographie française*, Paris, 1579, in-8, 5 à 6 fr.; *Paradoxa medica*, Lyon, 1566, in-8 ; *de Peste quartanâ et Paralysi*, ibid., 1567, in-8, etc. Le recueil des divers ouvrages de ce judicieux médecin, écrits en latin, a été imprimé sous le titre d'*Operum latinorum tomus primus et secundus*, Lyon, 1582, in-fol.; Francfort, 1599, 1645, 1668, in-fol. Ils roulent presque tous sur la médecine ; on en trouve la liste dans les *Notes* de Teissier sur les *Eloges* de de Thou. Ils sont remplis d'érudition ; on peut même dire qu'il y en a trop, et qu'elle nuit quelquefois au jugement de l'auteur.

JOUBERT (Le P. Joseph), jésuite de Lyon, connu par un *Dictionnaire français et latin*, in-4, très-estimé, surtout pour le latin, qui est pur, et dont les exemples sont tirés des meilleurs auteurs; il ne vaut pourtant pas celui du P. Le Brun, qui, en profitant du travail de son confrère, l'a perfectionné. Les Dictionnaires de Boudot et de Noël ont fait oublier celui de Joubert. L'auteur mourut vers 1724.

JOUBERT (François), prêtre de Montpellier, né en 1689, mort en 1763, était fils du syndic des états de Languedoc, et avait lui-même exercé cette charge avant d'être élevé au sacerdoce. Son attachement aux disciples de Jansénius le fit renfermer à la Bastille. Il est auteur d'un *Commentaire* sur l'Apocalypse, Avignon, 1762, 2 vol. in-12. On a encore de lui divers autres ouvrages, dont les principaux sont : trois *Lettres sur l'interprétation des Ecritures*, 1744, in-12 ; *Explication de l'histoire de Josèphe selon divers sens que les SS. Pères y ont donnés*, 1728, in-12 ; *Explication des prophéties de Jérémie, Ezéchiel, Daniel*, Paris, 1749, 5 vol. in-12 ; *Commentaires sur les 12 petits prophètes*, Avignon, 1754 et ann. suiv., 6 vol. in-12 ; et d'autres ouvrages qui, comme les précédents, sont en faveur du parti dans lequel il s'était laissé engager. Tous les écrits de l'abbé Joubert sur l'Ecriture sainte sont en faveur du *milléranisme*, et remplis d'allusions malignes et de rêveries ; il n'y est question que d'obscurcissement, de vérités proscrites, d'erreurs qui infectent le sanctuaire, de pasteurs infidèles, du retour des juifs, qui précédera de beaucoup la fin du monde.

JOUBERT (Barthélemi-Catherine), général français, naquit en 1769 à Pont-de-Vaux en Bresse. Son père, juge dans cette ville, le destinait au barreau ; mais la révolution de 1789 vint le détourner de ses études. Né avec une imagination vive et ardente, il s'enrôla volontairement en 1791, et parvint bientôt de simple grenadier au grade d'adjudant-général. S'étant fait remarquer en 1795 à la bataille de Loano, il fut nommé général de brigade sur le champ de bataille. Depuis il ne marcha plus que de victoire en victoire, et fut un des généraux qui par son intrépidité contribua le plus à la brillante campagne d'Italie en 1796. Il développa surtout les plus grands talents dans la campagne du Tyrol, que Carnot, dans ses *Mémoires*, appelle une *campagne de géants*. Il fut ensuite appelé au commandement de l'armée de Mayence, et peu après à celui de l'armée d'Italie, en remplacement du général Brune. Ce fut lui qui dirigea l'opération, exécutée avec beaucoup d'adresse et de promptitude, mais peu honorable, qui eut lieu en Piémont en décembre 1798. Le roi de Sardaigne fut détrôné et chassé de ses états par les troupes françaises qu'il avait reçues sous la foi d'un traité. On a prétendu, dans le temps, que Joubert avait entrepris cette expédition sans en avoir reçu l'ordre de son gouvernement. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Directoire envoya peu de temps après à Livourne, où il s'était porté, deux commissaires pour traverser ses opérations. Il donna alors sa démission, et revint à Paris. Après la révolution qui eut lieu dans le Directoire le 18 juin 1799, on lui confia de nouveau le commandement en chef de l'armée d'Italie, pour s'opposer aux progrès des Russes, commandés par Suwarow, qui avait repris en peu de mois toutes les conquêtes de Bonaparte. Joubert venait alors d'épouser M[lle] de Montholon. Il se rendit à Gênes pour pénétrer, par les montagnes de Montferrat, dans le Piémont, et fut tué à la sanglante bataille de Novi, en voulant rallier deux bataillons et commandant une charge à la baïonnette. Cette perte affligea vivement l'armée, dont il avait gagné la confiance, en partageant dans toutes les occasions ses dangers et ses privations. Il dut en grande partie ses succès à la hardiesse et à la promptitude de ses manœuvres, à l'impétuosité de ses attaques, à son infatigable activité, et se fit remarquer par un rare désintéressement dans un temps où presque tous les généraux s'enrichissaient des dépouilles des vaincus. Les principaux meneurs, persuadés qu'il convenait de mettre à la tête du gouvernement un général, avaient, dit-on, jeté les yeux sur lui, au refus du général Moreau, comme le plus capable de commander les armées. Il en avait sans doute les talents : mais il lui manquait ce calme, cette prudence qui ne permet pas à un général en chef surtout, de s'exposer comme le dernier des soldats, sa mort pouvant entraîner la perte de l'armée, et par suite celle de l'état. C'est ce qui pourrait faire dire que nous avons eu pendant la révolution beaucoup de braves officiers, mais très-peu de bons généraux.

JOUFFROY (Jean de), cardinal et aumônier de Louis XI, né vers 1412, à Luxeuil, dans la Franche-Comté, étudia d'abord le droit à Cologne et à Paris, prit l'habit de religieux dans l'abbaye de Saint-Pierre de Luxeuil, et en devint abbé. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, lui procura l'évêché d'Arras, et sollicita pour lui un chapeau de cardinal. Pie II le promit, à condition que le prélat engagerait le roi Louis XI à supprimer la pragmatique sanction. Jouffroy obtint de ce monarque une déclaration telle que le pape la souhaitait. Mais Louis XI se repentant de sa facilité disgracia l'évêque d'Arras. Pour remédier aux maux que sa déclaration pouvait occasionner en France, il fit de nouvelles ordonnances touchant les réserves et les expectatives, qui étaient presque le seul avantage que l'abolition de la pragmatique-sanction avait

procuré au souverain pontife; et jusqu'au temps du concordat, la cour de Rome ne put avoir la satisfaction qu'elle désirait. Cependant Jouffroy recueillit le fruit de sa négociation. Le pape ajouta même au chapeau de cardinal l'évêché d'Alby; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort au prieuré de Rully, diocèse de Bourges, en 1473. Il reste de lui quelques *discours* recueillis dans le *Spicilége* de dom Luc d'Achéri : son *Eloge historique* a été publié par dom Grappin, chanoine de Besançon, 1785, in-8.

JOUIN (Nicolas), né en 1684 à Chartres, fut banquier à Paris, et y mourut en 1757. On a de lui : *Procès contre les jésuites* (celui d'Ambroise Guys), etc., 1750, in-12; les *Sarcelades*, Amsterd., 1764, 2 vol. in-12; satire en vers, en faveur des disciples de Jansénius; le *Portefeuille du Diable*, 1733, in-12, et d'autres fruits de la calomnie et de la luxure, bien propres à faire connaître la secte hypocrite dont il s'était fait le champion.

JOURDAIN (Anselme-Louis-Bernard BRECHILLET), chirurgien, né à Paris en 1734, se destina particulièrement à l'art du dentiste, et ne resta pourtant pas étranger aux autres branches de guérir. Il a inventé quelques instruments, parmi lesquels on en remarque un pour l'opération de la pierre, et un autre pour l'extirpation des polypes dans l'arrière-bouche. Il mourut en 1816. On lui doit : *Nouveaux éléments d'odontalgie*, 1756, in-12; *Traité des dépôts dans le sinus maxillaire, des fractures et des caries de l'une et de l'autre mâchoires*, 1760, in-12; *Essais sur la formation des dents, comparée avec celle des os*, 1766, in-12; *le Médecin des dames*, ou l'*Art de les conserver en santé*, 1771, in-12; *le Médecin des hommes depuis la puberté jusqu'à l'extrême vieillesse*, 1772, in-12; *Préceptes de santé*, ou *Introduction au Dictionnaire de santé*, 1772, in-8. Ces trois derniers ouvrages sont anonymes; *Traité des maladies et des opérations réellement chirurgicales de la bouche et des parties qui y correspondent*, 1778, 2 vol. in-8; plusieurs articles dans le *Journal de médecine* et dans l'*Année littéraire*.

JOURDAIN (Amable-Louis-Marie-Michel BRECHILLET), fils du précédent, né à Paris en 1788, s'adonna d'abord à l'étude des lois, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à celle des langues orientales. Les talents qu'il annonçait firent créer pour lui la place de secrétaire-adjoint de l'école spéciale des langues orientales. Il l'occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1818. Son principal ouvrage a pour titre : *La Perse*, ou *Tableau de l'histoire du gouvernement, de la religion, de la littérature, etc., de cet empire, des mœurs et coutumes de ses habitants*, Paris, 1814, 5 vol. in-18, fig., 18 fr., fig., col., 30 fr., pap. vél., fig. col., 55 fr.; ouvrage composé d'après les auteurs originaux, et qui prouve que Jourdain avait de grandes connaissances dans l'histoire littéraire de ce pays. Il a travaillé à la *Biographie universelle*, aux *Annales des voyages, des mines de l'Orient*, et fourni à Michaud plusieurs extraits d'auteurs arabes pour son *Histoire des croisades*.

JOURDAN (Raimond), vicomte de Saint-Antoine dans le Quercy, parut à la cour de Raimond Bérenger, comte de Provence, et s'y signala par ses talents. Il fit plusieurs pièces de vers pour Mabille de Riez, dont il était devenu amoureux. Cet illustre et vertueuse dame paraissant insensible à ses feux, il prit le parti de s'éloigner, et se croisa contre Raimond, comte de Toulouse. Le bruit ayant couru qu'il avait été tué dans cette expédition, Mabille en fut si touchée, qu'elle en mourut de douleur. Le vicomte, de retour, lui fit dresser une statue colossale de marbre dans l'abbaye de Mont-Majour à Arles. Il prit ensuite l'habit religieux, renonça à la poésie, et mourut vers 1206. Avant sa retraite, il avait fait un traité de *Lou Fontamary de las donnas*. Son entrée dans le cloître parut d'autant plus méritoire, qu'il avait dans le monde la réputation d'un homme qui savait unir les lauriers de Mars à ceux d'Apollon.

JOURDAN (Jean-Baptiste), né à Marseille en 1711, est auteur d'une comédie intitulée *l'Ecole des prudes* (1753), et des ouvrages suivants : *Le Guerrier philosophe*, la Haye (Paris), 1744, in-12; *Histoire d'Aristomène, général des Messéniens*, avec quelques réflexions sur la tragédie de ce nom, Paris, 1749, in-12; *Histoire de Pyrrhus, roi d'Epire*, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12; *Abrocome et Anthia*, 1748, in-12, roman traduit du grec, etc. Il est mort en 1793.

JOURDAN (Mathieu JOUVE), surnommé *Coupe-tête*, un des plus lâches scélérats qu'ait enfantés la révolution, naquit à St.-Just, près Le Puy, en 1749. Après avoir été boucher pendant quelques années, puis garçon maréchal, contraint de fuir les poursuites de la justice, il se fit contrebandier sur les frontières de la Savoie. Quelques disputes qu'il eut avec ses camarades de métier le déterminèrent à s'enrôler dans le régiment d'Auvergne. Il déserta, et se plaça sur un vaisseau marchand qui fut pris par les corsaires de Tunis. Emmené esclave à Maroc, ce fut là, comme il le disait lui-même, qu'il apprit le métier de bourreau; et comme ce métier était assez conforme à ses inclinations sanguinaires, il y devint bientôt habile. Son esclavage fut assez long; et, de retour en France, à l'aide de quelques sommes que ses escroqueries ou ses vols lui avaient procurées, il se fixa à Paris, où, sous le nom de *Petit*, il ouvrit une boutique de marchand de vin. Dès le commencement de la révolution, Jourdan fut un de ceux qui, parmi les plus vils démagogues, crièrent le plus fort contre le roi, la reine, les nobles, les prêtres et les propriétaires; c'est-à-dire contre le bon ordre et la religion. C'était un des hommes qu'il fallait aux monstres de la révolution; aussi on l'employa tant qu'on put dans toutes les émeutes et dans tous les massacres. Il signala d'abord sa cruauté en arrachant le cœur au malheureux Foulon, et à son gendre l'intendant Berthier, victimes d'une populace effrénée qui applaudissait à ces affreux spectacles. (*V.* ces noms.) Le 6 octobre, 1789, il se trouvait parmi les factieux, et coupa la tête aux deux gardes du corps Deshutte et Varicourt, que plusieurs forcenés lui livrèrent, et

dont le seul crime était d'avoir rempli leur devoir. Les révolutionnaires ayant résolu de s'emparer du comtat d'Avignon, y organisèrent, pour exciter une révolte, une association de brigands qu'ils décoraient du titre d'armée de Vaucluse; le farouche Jourdan en faisait partie. Cette horde sanguinaire avait déjà pris Senas, Monteux, etc., et de sa propre autorité elle fit fusiller son général Patrix, qui, peut-être moins scélérat que les autres, avait sauvé la vie à quelques prisonniers. Jourdan le remplaça avec le titre de *généralissime;* il ordonna sur-le-champ le siége de Carpentras, tandis qu'il laissait à Avignon un de ses lieutenants, digne de le remplacer, appelé Lescuyer. Le peuple, toujours attaché à son souverain légitime, voulant s'opposer aux mesures arbitraires de Lescuyer, se souleva, et celui-ci périt dans l'émeute. Pendant ce temps, Jourdan avait inutilement attaqué Carpentras, d'où il s'était retiré avec une perte considérable. Furieux de cet échec, il retourna à Avignon, et vengea la mort de Lescuyer de la manière la plus féroce. Il fit d'abord rassembler dans le palais appelé la Glacière plus de soixante personnes, au nombre desquelles se trouvaient treize femmes; il se rendit sur les lieux, et les fit assommer à coups de barre de fer. Il tourna ensuite toute sa fureur contre les principaux habitants, qu'il immolait en s'enrichissant de leurs dépouilles. Les prêtres étaient surtout l'objet de sa haine et de ses persécutions. Nous ne citerons pas tous ses crimes; la plume se refuse à les rappeler. Il suffira de dire que le pillage, le meurtre, l'incendie, suivaient toujours ses pas, et que les horreurs qu'il commit dans le comtat furent telles, qu'elles éveillèrent l'attention de l'assemblée nationale. Plusieurs membres, et notamment ceux du parti des *Girondins*, s'étaient élevés contre les cruautés de Jourdan; mais leurs voix avaient été étouffées par les démagogues de la *Montagne* et les salariés des tribunes. L'assemblée écouta enfin les justes plaintes qui s'élevaient contre Jourdan. Décrété d'accusation, il trouva le moyen de se sauver; mais il était trop utile au parti des *jacobins* pour qu'ils ne fissent pas leurs efforts pour obtenir sa grâce. Compris, en 1792, dans l'amnistie générale qu'on accorda à tous les assassins de la France, il reparut encore à Avignon, où on l'envoya pour *morigéner* les habitants : c'était le mot dérisoire du temps, et qui signifiait en substance *piller*, *détruire* et *massacrer*. Jourdan, investi de pouvoirs illimités, s'abandonna à tous les excès dont il était capable. Avignon fut inondé de sang. Il n'oublia pas de comprendre dans les persécutions qu'il exerçait ceux qu'il soupçonnait n'avoir pas applaudi quelques mois auparavant à sa barbarie. De retour à Paris, il rendit compte de sa mission : la *Montagne* et les tribunes applaudirent, et on décréta que ce monstre, la honte de la société, avait *bien mérité de la patrie*. Depuis ce moment, il fut encore employé à tous les massacres qui eurent lieu dans les églises et les prisons de la capitale. Il était le plus infatigable des bourreaux : ce qui lui fit donner l'affreux surnom dont il se glorifiait. Les bras nus, couvert de sang et de sueur, il se présentait ensuite à la barre de la convention pour rendre compte de ses exploits, et pour recueillir de nouveaux applaudissements. Il se tenait parfois à la porte du comité dit de salut public, pour conduire aux différentes prisons les victimes qui périssaient ensuite dans les massacres, ou que l'on envoyait à l'échafaud. En les remettant au concierge, il lui disait tout bas : « Je t'amène du gibier à raccourcir. » Il avait chaudement servi Robespierre dans les terribles luttes d'où celui-ci sortit vainqueur des girondins, d'Hébert, de Danton et de tous ses adversaires, et il devait en recueillir la juste récompense. De nombreuses accusations vinrent de nouveau peser sur sa tête. Dénoncé comme fédéraliste, comme ayant usurpé, à prix de sang, des biens nationaux, et méconnu les autorités publiques, il fut condamné à mort par ce même comité de salut public dont il avait si bien exécuté les ordres. Ce n'était pas la première fois que le comité vouait à la mort ses complices et ses bourreaux. Il fut exécuté le 27 mai 1794 : trente-deux jours après, Robespierre lui-même le suivit à l'échafaud. La figure, l'air et la mise de Jourdan annonçaient l'atrocité de son âme. Ce tigre affectait d'avoir toujours ses habits, ses mains et sa longue et épaisse barbe *tachés de sang*. Il avait un soin particulier de celle-ci, et quand il pleuvait, il la couvrait avec son manteau, de peur que l'eau n'effaçât ces taches dégoûtantes. Ses manières, son langage, ses vices, étaient en tout conformes à la bassesse de sa condition, et à cette cruauté, jamais démentie, qui était le caractère distinctif de ce scélérat.

JOURDAN (Athanase-Jean-Léger), avocat à la cour royale de Paris, naquit en 1791 à St.-Aubin-des-Chaumes dans la Nièvre : il se livra de bonne heure à l'étude approfondie du droit romain, de l'histoire et de la philosophie : reçu docteur en droit à la faculté de Paris en 1812, il se destina à l'enseignement, et, pour paraître plus dignement dans les concours pour lesquels il se préparait, il vint rarement au barreau. Il eut des relations avec les plus savants professeurs de l'université de l'Allemagne, et se mit en mesure de pouvoir répandre promptement en France le résultat des recherches faites par les publicistes étrangers. Nebuhr étant à Vérone en 1816, avait découvert dans la bibliothèque de la cathédrale de cette ville, plusieurs vieux manuscrits sous l'écriture desquels l'œil attentif pouvait apercevoir quelques traces de fragments de droit romain. Au moyen de procédés chimiques habilement employés, deux écritures disparurent successivement et laissèrent voir un texte qu'on reconnut pour celui de Gaïus. Le professeur Goeschin publia le premier une édition de cette précieuse découverte; Clossus de Tubingen en apporta un exemplaire à Paris, et Jourdan, de concert avec Blondeau et Ducaurroy, fit connaître par la voix de la *Thémis* toutes les circonstances relatives à la découverte des *Institutes de Gaïus :* il en a publié avec les mêmes professeurs une excellente édition : il a réuni en outre sous le titre de *Juris civilis ecloga* les *Institutes de Gaïus*, *celles de Justinien*, les *Sentences de Paul* et les *fragments d'Ulpien*, dont il fit la base

de l'enseignement du droit romain. Peu de temps après cette découverte, il apprit que l'abbé Maï avait trouvé dans la bibliothèque Vaticane de nouveaux manuscrits *palimpsestes* contenant des *textes Anté-Justinien* : il s'empressa de prendre des arrangements pour faire à Paris, en même temps qu'à Rome, la publication de ces *fragments*, et c'est à cette circonstance que l'on doit la prompte apparition des *Fragmenta juris romani Vaticana*. Ce fut dans le but de propager l'étude de l'ancien droit romain qu'il fit paraître, sous les auspices du célèbre Haubold, ses *Tabulæ chronologicæ*, l'un des ouvrages les plus utiles en droit qui ait paru depuis longtemps. En 1820, il reçut du gouvernement la mission d'aller étudier l'organisation des justices de paix en Angleterre; il y fit à ce sujet plusieurs voyages et finit par connaître à fond les institutions politiques et judiciaires de ce pays. Dans la dernière course qu'il y fit dans le but d'approfondir la législation coloniale, il fut atteint, au moment où il se disposait à revenir en France, d'une fièvre ardente qui se convertit en fièvre cérébrale; il mourut à Déal près de Douvres, en 1826. On doit à ce jeune publiciste, dont la mort précoce a été un sujet de deuil, pour la science plusieurs ouvrages importants : *Relation du concours ouvert à Paris pour la chaire de droit Romain, vacante par la mort de Berthellot*, Paris, Baudouin, 1819, in-8; *Juris civilis ecloga quâ, cum Justinianeis institutionibus, novellisque* 118 *et* 127 *continentur : Gaii institutionum, commentarii IV; Ulpiani regularum liber singularis, Pauli sententiarum libri* v, *et breviora quædam veteris prudentiæ monumenta, etc.*, Paris, 1822, in-12, que l'on joint ordinairement à une nouvelle édition des *Institutes*, conférée avec le nouveau Gaïus; *Vaticana juris romani fragmenta*, 1823, in-8; *Tabulæ chronologicæ quibus historia juris romani externa illustratur A. V. C. Haubold concinnatæ, etc.*, Paris, 1823, in-fol.; une édit. de *Vat. juris Romani, fragm.*, Paris, 1823, in-8; ce fragment venait d'être publié pour la première fois à Rome par l'abbé Maï; *Code des chemins vicinaux*, Paris, 1824 ou 1826, in-8, 5 fr. avec Decursy et Isambert; *Recueil général des anciennes lois françaises*, Paris, 1822 et années suivantes, 12 vol. in-8. La portion de cet ouvrage relative au règne de Louis XVI jusqu'en 1781, c'est-à-dire, les tom. 13 et 14, a été plus particulièrement confiée à ses soins. Il a été aussi l'un des premiers collaborateurs de la *Thémis* ou *Bibliothèque du jurisconsulte* de 1819 à 1827, à laquelle il a fourni un grand nombre d'articles.

JOURDAN (André-Joseph), ancien administrateur des affaires concernant les cultes, naquit à Aubagne en Provence; il mérite quelques souvenirs pour le zèle qu'il montra dans la direction des intérêts matériels du clergé. Non-seulement il ne prit aucune part aux premiers excès de la révolution, il fut encore obligé de fuir; inscrit sur la liste des émigrés, il fut emprisonné pendant la terreur. Le département des Bouches-du-Rhône le députa au conseil des cinq-cents, et il s'y montra éloigné de tous les excès. Ce fut lui qui fit le rapport sur les naufragés de Calais, rapport d'après lequel ils furent renvoyés hors du territoire. On le vit soutenir aussi avec beaucoup de force la liberté des cultes, admise en principe depuis si longtemps, et si scandaleusement violée pendant le temps de la révolution; nous citons le discours qu'il prononça le 25 messidor an 5, et qui traite du même sujet : il est grave, religieux et moral; il ne demandait aucune restriction, et voulait la liberté pour tous; l'orateur y prenait la défense des prêtres que l'on poursuivait encore avec tant de vigueur, demanda la suppression du serment qui leur était imposé, l'abrogation des lois oppressives sous lesquelles ils gémissaient, et surtout l'abolition de la déportation. Le Directoire, qui ne sympathisait point avec de pareilles opinions, en comprit l'auteur dans la proscription de fructidor. Condamné à la déportation, Jourdan s'enfuit en Espagne d'où il ne revint qu'après le 18 brumaire. Les consuls le mirent en surveillance à Orléans; mais il fut rétabli dans tous ses droits en 1803. Le collége électoral de son département le nomma candidat au sénat : ce fut pour lui un titre de protection auprès de Bonaparte, qui lui donna la préfecture des Forêts ou du Luxembourg. En 1814, Jourdan fut fait conseiller d'état en service ordinaire, et fut nommé administrateur général des affaires ecclésiastiques, place qui venait d'être créée. Il se retira pendant les *cent-jours*, et ne reprit son emploi qu'après le second retour de la famille royale. En 1816 il adressa au roi un *Mémoire* dans lequel il démontra que ses fonctions seraient mieux remplies par un évêque que par un laïque : par conséquent il demandait à se retirer. Ce fut d'après les motifs qu'il exposa que fut rendue l'ordonnance contre-signée par de Vaublanc, et qui fut retirée un mois après par Lainé. Jourdan quitta son emploi le 1er mai 1816, après avoir rendu pendant son administration les services les plus grands à la religion et au clergé : il se retira à Marseille avec le titre de conseiller d'état honoraire. Il mourut dans cette dernière ville en 1831 avec les sentiments de la piété la plus religieuse.

JOURDAN (Jean-Baptiste), maréchal et pair de France, né à Limoges en 1762, mort à Paris en 1833, s'enrôla en 1778, dans le régiment d'Auxerrois, et fit la guerre d'Amérique. Elevé au grade de général de division le 30 juillet 1793, il remporta la victoire de Watignies, disputée avec acharnement dans un combat de 48 heures, et força le prince de Cobourg à lever le blocus de Maubeuge. Une disgrâce paya ses services. Cependant il obtint un commandement en 1794, et planta ses drapeaux sur le Rhin, depuis Clèves jusqu'à Coblentz. Si, après d'autres succès, il se vit contraint de replier, il en expliqua les motifs dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de* 1796. Elu par le département de la Haute-Vienne au conseil des cinq-cents, dont il eut la présidence, il fit adopter la loi sur la conscription. Mais le Directoire l'opposa, en Allemagne, avec des forces inégales, à l'archiduc Charles, qu'il ne laissa point que d'attaquer avec avantage. Remplacé par Masséna, il

reparut au conseil des cinq-cents en mai 1799. Comme l'impéritie du gouvernement était la cause des revers qu'essuyaient nos armées, Jourdan proposa de déclarer la patrie en danger, mais il échoua. Au 18 brumaire, il ne marcha pas sous la bannière de Bonaparte, fut exclu du corps législatif, et momentanément condamné à être détenu dans la Charente-Inférieure. Mais le premier consul avait besoin de ses talents, et l'empereur, pour se l'attacher de plus en plus, le créa maréchal de l'empire. Le commandement de l'armée d'Italie, le gouvernement de Naples, le poste de major-général en Espagne, sous le roi Joseph, et pendant les cent-jours la pairie, furent les liens par lesquels il liait à sa cause cette âme républicaine, et trop fière pour ne pas manifester parfois ses mécontentements. Appelé, sous la deuxième restauration, à présider le conseil de guerre qui devait juger le maréchal Ney, et qui se déclara incompétent, Jourdan n'entra qu'en 1818 à la chambre des pairs. Depuis la révolution de 1830, le gouvernement de l'hôtel des Invalides lui fut confié, mais il n'en jouit que peu de temps.

JOURGNIAC-SAINT-MÉARD (François de), chevalier de St.-Louis, né en 1745 à Bordeaux, d'une famille noble et ancienne, originaire du Limousin, s'est fait la réputation d'un homme d'esprit et d'un plaisant de bon goût : il était entré en 1776 dans le régiment du roi (infanterie), et y était parvenu au grade de capitaine, lorsqu'en 1790 son régiment fut dissous. A l'époque où la garnison de Nancy se révolta, le chevalier de St.-Méard qui se trouvait dans cette ville fut investi du commandement général par les soldats révoltés qui voulurent se porter sur Lunéville ; trois jours après ils le condamnèrent à mort sous le prétexte qu'il les avait trahis. Il parvint à s'échapper ; mais quelque temps après, il fut arrêté et enfermé à l'Abbaye. Il était dans cette prison lors des massacres des 2 et 3 septembre, et ce fut par miracle qu'il se préserva de la mort. Il fit lui-même connaître la manière dont il fut épargné dans une brochure qui eut plus de 57 édit., et qui est intitulée : *Mon agonie de 36 heures*. Ce fut à son courage, à sa présence d'esprit et surtout à ses saillies gascones qu'il dut son salut dans ces jours de terreur. Lié avec des écrivains du parti monarchique au commencement de la révolution, il fit paraître avec eux le *Journal de la cour et de la ville* qui eut beaucoup de vogue. Pendant tout le temps de la révolution, il s'associa à plusieurs publications des libraires et des écrivains avec lesquels il avait entretenu des relations. On connait de lui une tragi-comédie en 3 actes sur *l'affaire de Nancy*, et *Correspondance de Mesmer sur les trois découvertes du bacquet octogone, de l'homme-bacquet et du bacquet moral*, in-12, qu'il composa avec de Fortia de Piles, et Louis de Boisgelin. Il fréquentait les salons littéraires : les habitués de la boutique du libraire Desenne lui avaient donné le titre de *Président et de général en chef de la société universelle des gobemouches*, et il se plut à le conserver. Le chevalier de St.-Méard est mort à Paris en 1828.

JOUSSE (Daniel), conseiller honoraire au châtelet d'Orléans, né dans cette ville en 1704, mort en 1781, s'est fait une réputation distinguée par ses travaux et ses lumières en matière de jurisprudence. Il fut l'émule et l'ami de Pothier. Peu d'auteurs ont été plus cités de leur vivant, surtout dans les matières criminelles. On a de lui : *Traité de juridiction des présidiaux, tant en matière civile que criminelle, avec un recueil de réglements*, Paris, 1764, in-12 ; *Nouveau Commentaire sur l'ordonnance du mois d'avril, 1667*; ibid., 1767, 2 vol. in-12, et d'autres ouvrages estimés, mais qui se ressentent néanmoins de la précipitation et de l'esprit compilateur de ce siècle. La liste complète de ses ouvrages dont quelques-uns sont classiques, en jurisprudence, se trouve dans les *Lettres sur la profession d'avocat*, de Camus.

JOUVE (Joseph), jésuite, né à Embrun en 1701, mort en 1758, est auteur d'une *Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares Mantchoux*, Lyon, 1754, 2 vol. in-12. Il s'est déguisé sous le nom de *Vojeu de Brunem ;* il a joint un accord chronologique des annales de la monarchie chinoise avec les époques de l'ancienne histoire, depuis le déluge jusqu'à Jésus-Christ. On prétend que le P. Jouve a tiré cette histoire de l'établissement de la dynastie régnante, des *Annales de la Chine* du P. de Mailla, qui n'avaient pas encore été imprimées ; sources peu propres à donner de la confiance. On a encore du même : *Histoire de Zénobie, impératrice, reine de Palmyre*, Paris, 1758, in-12, sous le nom de *Euvoi de Hauteville*, écrite d'une manière intéressante, et qui a eu beaucoup de succès.

JOUVENCY (Joseph), jésuite parisien, naquit en 1643, professa les humanités à Caen, à la Flèche et à Paris, avec un succès peu commun, et mourut en 1719 à Rome, où ses supérieurs l'avaient appelé pour y continuer l'*Histoire* de la société. Il eut des désagréments, parce qu'il pensait à peu près comme le chancelier de Chiverny sur le compte de son confrère Guignard (*voy.* ce nom), quoiqu'il détestât la doctrine du *tyrannicide*, comme il s'exprime lui-même dans cette Histoire : *Hanc doctrinam (tyrannicidii) detestamur, ut humanis divinisque legibus vetitam*. « Quand on songe, dit » un auteur moderne, que la plus téméraire des » assertions anti-royalistes imputées aux jésuites » n'est pas comparable pour la hardiesse aux » maximes de la philosophie, honorées aujourd'hui » comme des vérités, et mises en pratique par l'as» semblée nationale, on est bien tenté de gémir » sur le sort de l'espèce humaine..... Mânes de » Gretzer, de Keller, de Busembaum, de Jou» vency, dont la justice séculière a flétri les opi» nions, paraissez au milieu de nous, pour re» procher à un siècle sans principes, son inconsé» quence et son injustice. Votre crime est d'avoir » autorisé des droits vrais ou prétendus contre les » tyrans ; le suprême mérite de la philosophie est de » tourner ses sophismes contre des souverains justes » et sages... Imprudents ! en même temps que vous » accréditiez peut-être une erreur, vous respectiez

» l'ensemble des vérités antiques de la foi. Vous » étiez chrétiens. Oh ! voilà ce que l'on ne pardonne » pas ! A la doctrine du tyrannicide, que n'ajoutiez-» vous celle de l'athéisme, et vous deveniez oracles » de la politique. » (*Voy.* SANTAREL) L'ouvrage du P. Jouvency forme la cinquième partie de l'*Histoire des jésuites*, depuis 1591 jusqu'en 1616, imprimé à Rome en 1710, in-fol. L'historien y traite de la puissance du pape sur le temporel des rois, suivant les principes ultramontains ; cela seul suffisait pour faire condamner cette *Histoire* en France : aussi fut-elle supprimée par deux arrêts du parlement, le premier du 22 février 1713 ; le second du 24 mars de la même année ; peut-être même le parlement ne se fût-il pas contenté d'une simple suppression, si le roi n'eût déclaré qu'il ne voulait pas qu'on poussât plus loin cette affaire, content de la déclaration faite et adressée à ce sujet par les jésuites, *après laquelle le roi*, dit l'avocat général (Joly de Fleury) dans son plaidoyer, *les a jugés plus dignes que jamais de la protection dont il les honore.* L'ouvrage du P. Jouvency est écrit avec autant de pureté que d'élégance ; il a été continué avec succès par le P. Jules-César Cordara, Rome, 1750, in-fol. En 1713, on imprima à Liége un *Recueil touchant cette histoire*, in-12 Ce recueil n'est pas commun. On a encore du P. Jouvency : des *Harangues latines*, prononcées en diverses occasions, Paris, 1701, 2 vol. in-12 ; un traité *De ratione discendi et docendi*, Lyon, 1692, in-12 ; ouvrage excellent, et dont Rollin parle dans des termes très-avantageux, mais que son *Traité des études* a fait entièrement oublier. Il a été réimprimé à Paris, 1778, in-12, chez Barbou, et traduit en français par Lefortier, Paris, 1803, in-12. On trouve dans la partie qui regarde l'enseignement des réflexions sages, des règles du goût le plus sûr, formé sur les excellents modèles de l'antiquité ; des préceptes tracés par la raison et par l'expérience, une méthode claire et mise à la portée de tous les esprits, l'amour de la vertu, le zèle pour le progrès des sciences et des bonnes mœurs. Ce qui parait surtout précieux dans l'ensemble des différents avis que le P. Jouvency donne aux maîtres, c'est la noblesse et la force des motifs qui doivent diriger et soutenir les pénibles travaux de l'instruction ; motifs qui ne prennent leur essor et leur activité que dans l'esprit de la religion chrétienne, qui par là même sont devenus bien rares, et qu'on ne trouve plus que dans un petit nombre d'individus que le philosophisme n'a pas subjugués. On ne peut rien ajouter à cette grande leçon, pleine de sentiment, de tendresse, d'une sage et bienfaisante philosophie, et qui seule suffit pour faire un excellent instituteur : *Cernat tanquam sub persona latentem, in exiguis corpusculis, divinæ speciem originis, lineamenta cœlestis cognationis, sanguinem Christi; in eisdem pretium crucis, jus regni hæreditatem æternitatis, contempletur : tum vero quam non modo libenter, sed etiam ambitiosè docendi munus exercebit!* Dans les avis relatifs à la manière d'apprendre, l'auteur est moins heureux ; il parait qu'il ne connaissait pas assez la nature de l'esprit humain, les différentes formes et propriétés sous lesquelles il se développe, pour le diriger sûrement dans ses travaux. En suivant ses leçons à la lettre, les génies vifs, rapides et profonds essuieraient tous les inconvénients d'une servitude incompatible avec leurs facultés intellectuelles. Le P. Jouvency accumule tellement et fait succéder si rapidement les lectures les plus disparates, qu'il est impossible qu'il n'en naisse de la confusion et du désordre, et que l'esprit, privé de sa liberté et du loisir de la réflexion, n'éprouve le malheur de la stérilité au milieu de l'abondance, le dégoût et la satiété dans le sein de la variété et de la plus riche opulence (*voy.* SACCHINI) ; *Appendix de Diis et heroibus poeticis*, Rouen, 1724, in-12. C'est un excellent abrégé de mythologie que l'on suit encore, et dont Roger a donné une édition avec des notes, Paris, 1806, ou 1824, in-18, sur lesquelles on trouvera une critique judicieuse dans le *Magasin encyclopédique*, t. 6, p. 446 ; des *Notes* pleines de clarté et de précision sur Térence, Horace, les Métamorphoses d'Ovide, Perse, Juvénal, Martial, et sur quelques ouvrages de Cicéron. C'est lui qui le premier imagina de donner des éditions d'anciens auteurs classiques avec des suppressions, ou *editiones expurgatæ*. On reconnait dans tous ces écrits un homme qui s'est nourri des bonnes productions des anciens. La pureté, l'élégance, la facilité de son style, la richesse de ses expressions, l'égalent presque aux meilleurs écrivains de l'antiquité. Tous ceux qui s'intéressent aux belles-lettres et aux bonnes mœurs lui auront une éternelle obligation d'avoir mis les auteurs latins en état d'être lus par la jeunesse, sans aucun danger de se corrompre le cœur en se formant l'esprit.

JOUVENET (Jean), peintre, né en 1647 à Rouen d'une famille d'artistes distingués, mort à Paris en 1717, reçut le pinceau de la main de ses pères. Le tableau connu sous le nom du *Mai*, qu'il fit à l'âge de 19 ans, et dont le sujet est la *guérison du paralytique*, annonça l'excellence de ses talents. Le Brun présenta ce maître à l'académie, où il fut reçu en 1675. On le nomma depuis directeur et recteur perpétuel. On connait les quatre morceaux qu'il composa pour l'église de Saint-Martin-des-Champs. Le roi voulut les voir, et en fut si satisfait, qu'il ordonna à Jouvenet de les recommencer, pour être exécutés en tapisserie. Jouvenet peignit donc les mêmes sujets, mais en homme de génie, sans s'attacher servilement à ses premières idées. Il se surpassa lui-même dans ces derniers tableaux, qui sont aux Gobelins. Le czar Pierre Ier ayant vu les tapisseries qui étaient exécutées d'après lui, en fut frappé, et les choisit pour la tenture que le roi lui avait offerte. Louis XIV connaissait le rare mérite de Jouvenet ; il le chargea de peindre à fresque *les douze apôtres*, au-dessous de la coupole de l'église des Invalides ; et l'illustre artiste l'exécuta de la plus grande manière. Son pinceau fut aussi employé dans la *chapelle de Versailles*. Un travail excessif altéra sa santé ; il eut une attaque d'apoplexie, et demeura paralytique du côté droit. Cependant il dessinait encore de la main droite, avec

beaucoup de difficulté. Enfin il s'habitua à se servir de la main gauche. On voit plusieurs magnifiques ouvrages qu'il a exécutés de cette main, entre autres le tableau appelé le *Magnificat*, dans le chœur de Notre-Dame de Paris. Les autres ouvrages les plus estimés de ce peintre sont : *La Magdeleine chez le Pharisien ; Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple ; La Pêche miraculeuse ; La Résurrection de Lazare ; La descente de croix ; Esther devant Assuérus ;* un grand nombre de *Fresques*, etc. Le Musée du Louvre possède huit tableaux ou portraits de Jouvenet. Ce peintre avait une imagination vive, beaucoup d'enjouement dans l'esprit, de franchise et de droiture dans le caractère. Son pinceau ferme et vigoureux, la richesse de sa composition, sa grande manière, charment et étonnent, mais son coloris est trop négligé.

JOUY (Louis-François de), avocat au parlement et du clergé de France, né à Paris en 1714, mort dans la même ville en 1771, se livra particulièrement aux matières ecclésiastiques. Il fut chargé des affaires du clergé, et s'en acquitta avec honneur. On a de lui : *Principes sur les droits et obligations des gradués*, Paris, 1759, in-12 ; *Supplément aux lois civiles de Donat*, dans leur ordre naturel, ibid., 1756, in-fol. ; *Arrêts de règlement recueillis et mis en ordre*, 1752, in-4 ; *Conférences des ordonnances ecclésiastiques*, 1753, in-4. Après sa mort, on trouva chez lui manuscrits : *Principes et usages concernant les dîmes*, 1776, in-12 ; et la *Coutume de Meaux*, ouvrage qu'il avait déjà mis au jour, et dont il avait préparé une nouvelle édition.

JOVE Paul. (*Voy.* GIOVIO.)

JOVELLANOS (don Gaspard-Melchior de), savant espagnol, naquit à Gijon dans les Asturies, en 1749. Il étudia dans l'université d'Alcala-de-Hénarès, et ensuite à Salamanque. Il était profondément instruit dans les lois, dans les langues savantes, l'histoire, l'antiquité, la littérature ancienne et moderne ; il possédait l'anglais, le français et l'italien ; ses poésies le mirent au rang des premiers poëtes espagnols de son temps. Quelques *Essais lyriques* qu'il publia lui méritèrent d'être reçu, en 1770, à l'académie espagnole ; il avait alors 21 ans. Le ministre Florida-blanca ayant su apprécier les talents de Jovellanos, le présenta à Charles III, qui le nomma conseiller d'état, et lui confia les affaires les plus délicates dont il s'acquitta toujours avec honneur et succès. A la mort de ce monarque, le ministre ayant été renvoyé, le crédit de Jovellanos diminua ; mais il sut se maintenir encore 4 ans en place. Ses ennemis n'attendaient qu'une occasion pour le perdre tout à fait. Il la leur fournit lui-même en proposant, pour subvenir aux besoins de l'Espagne, que ruinait l'alliance de la France, d'imposer une forte taxe sur le haut clergé. On exila Jovellanos ; cependant sa proposition fut mise à exécution peu de temps après. Il fut rappelé en 1799, et remplaça Llaguno dans le ministère de *grâce et de justice* (de l'intérieur). Jovellanos voulut être chef indépendant du département qui lui avait été confié ; ce qui ne pouvait guère se concilier avec le despotisme que le prince de la Paix exerçait sur les autres ministres. Ce favori fit exiler de nouveau Jovellanos, à l'île Majorque, et renfermer dans le couvent des chartreux de Palma, après avoir été 8 mois seulement ministre. On l'accusa d'avoir fait parvenir à Charles IV un *mémoire* où il dévoilait la conduite assez équivoque de son favori. Quoi qu'il en soit de ce mémoire, ainsi que de bien d'autres, qui ne produisirent aucun effet sur l'esprit du roi, Jovellanos fut soigneusement gardé dans le couvent des chartreux de cette ville. A l'invasion des Français en Espagne (1808), on lui rendit la liberté, et il fut élu un des membres de la *junte suprême*. Deux ans après, il refusa le ministère de l'intérieur que Joseph Napoléon lui avait fait offrir. Cependant ses liaisons avec le comte de Cabarrus, et la prédilection qu'il avait toujours montrée pour la France, où il avait fait plusieurs voyages, le rendirent suspect aux yeux d'une nation indignement trahie par ce gouvernement pour qui elle avait fait les plus grands sacrifices. On le désigna comme traître, en l'accusant de conserver des intelligences avec l'ennemi, et il périt en 1812 dans une émeute populaire, avant même qu'on pût vérifier ces accusations. Jovellanos avait un caractère affable ; il était lié avec les savants et les hommes de lettres les plus distingués de la nation, tels que Campomanès, Cabanillas, Yriarte, Moratin, Melendez, etc., et fut en correspondance avec plusieurs académies de l'Europe. Dans le cours de sa vie, on peut seulement l'accuser d'avoir été l'auteur d'une mesure peu convenable à un homme qui semblait attaché à la religion et à ses ministres. Il a laissé : *Recueil de Poésies*, Madrid, 1780, in-8, où l'on trouve sa comédie *El Delinquente honorado* (L'honnête criminel), qui eut un succès mérité, et fut traduite en français par l'abbé Meylar, vicaire général de Marseille ; *Discours prononcé dans l'académie des beaux-arts de Marseille en* 1781. Ce discours, écrit en français, fut couronné par cette même académie. On y remarque un parallèle assez piquant entre Gongora et Giordano ; le premier, corrupteur du bon goût dans la poésie, et le second dans la peinture. L'anglais Cumberland publia, d'après cet écrit, ses *Réflexions* sur les artistes espagnols (Londres, 1784) ; *Mémoires sur l'établissement des monts-de-piété*, Madrid, 1784, in-4 ; *Réflexions sur la législation d'Espagne*, ibid., 1784 ; morceau excellent qui prouve le talent de l'auteur comme jurisconsulte ; *Lettres adressées à Campomanès, sur le projet d'un trésor public*, ibid., 1786 ; *Informe sobre la ley agraria*, ou *Rapport sur la loi agraire*, ibid., 1795, 1821 : c'est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à Jovellanos. Cet excellent ouvrage a été traduit littéralement par de la Borde, et inséré dans son *Itinéraire de l'Espagne*, dont il forme la partie principale du titre *Agriculture*, 2e vol., p. 103-294. On lui doit aussi une tragédie, *Le Pélage*, jouée à Madrid en 1790, et qu'on cite comme une des meilleures que possède l'Espagne ; plusieurs savants *Mélanges* sur différents sujets politiques, économiques, administratifs, etc. ; des *Traductions* des classiques

français, italiens et anglais, notamment une version en vers espagnols du *Paradis perdu* de Milton, qu'on croit bien supérieure à celle qui a paru depuis. On a donné une édition complète de ses œuvres sous le titre de : *Coleccion de varias obras, adicionada con algunas notas, por D. R. M. C.*, Madrid, 1831-32, 7 v. in-8, 81 fr. Il avait légué de son vivant aux élèves de l'académie de marine dans les Asturies, sa riche bibliothèque, composée de plus de 4000 vol.

JOVIEN (Flavius-Claudius-Jovianus), fils du comte Varronien, naquit l'an 330 à Singidon, aujourd'hui Segedin (quoique d'autres prétendent que Singidon est Belgrade ou Semendria), ville de la Mysie. Elu empereur par les soldats de l'armée romaine, après la mort de Julien l'Apostat, en 363, il refusa d'abord la couronne impériale, témoignant qu'il ne voulait point commander à des soldats idolâtres; mais tous lui ayant protesté qu'ils étaient chrétiens, il reçut la pourpre. Les affaires étaient en très-mauvais état; il tâcha d'y mettre ordre, et commença par faire la paix avec les Perses. Quelques auteurs ont blâmé très-mal à propos cette démarche, puisque sans cela il ne pouvait retirer ses troupes du pays où Julien les avait engagées : et si cette paix fut peu honorable, ce fut la faute de son imprudent et fougueux prédécesseur, et non pas la sienne. L'armée romaine, en effet, était dans un état tellement fâcheux, que l'auteur Ammien, qui faisait partie de l'expédition, dit, en parlant de cette paix, qu'elle « fut une faveur de Dieu, que » les Romains n'eussent osé espérer. » Il commanda de fermer les temples des idoles, et défendit leurs sacrifices. Il eut surtout un soin extrême de rappeler saint Athanase et les autres prélats exilés, et de témoigner aux hérétiques qu'il ne voulait point souffrir de discorde. Cependant il ne jouit pas longtemps de l'autorité dont il se servait si dignement. Il mourut, étouffé par la vapeur du charbon, ou empoisonné, à l'âge de 33 ans, dans un lieu appelé Dadastane, entre la Galatie et la Bithynie, en 364, n'ayant tenu l'empire que sept mois et vingt jours. On le trouva étouffé dans son lit par la vapeur du charbon qu'on avait allumé dans sa chambre pour la sécher. Jovien avait été capitaine de la garde prétorienne du temps de Julien; et ce fut dans ce temps que ce prince, que l'ignorance ou la mauvaise foi nous représente aujourd'hui comme un philosophe tolérant, voulait le faire renoncer à sa religion; ce qu'il refusa généreusement. Son règne fut trop court pour qu'on puisse connaître s'il aurait été glorieux; mais l'on ne peut douter que Jovien, étant bon chrétien, n'eût été bon prince. L'abbé de la Bletterie a écrit son *Histoire* in-12. Il fut appelé *Jovianus* en l'honneur du corps des Joviens, formé par Dioclétien, surnommé *Jovius*, qui en donna le commandement à Varronien. Il avait d'abord exercé auprès de Julien la charge honorable de *premier domestique*, mot équivalent à celui de *varlet*, dans l'ancienne chevalerie, et qu'occupaient les jeunes gentilshommes qui apprenaient le métier des armes. On dit qu'il brûla la bibliothèque d'Antioche.

JOVIN, noble gaulois, et capitaine plein de bravoure, fut déclaré empereur à Mayence l'an 411, dans le temps qu'on assiégeait le tyran Constantin à Arles. Il dut ce dangereux honneur à la brigue de Goar, Alain, et de Gundicaire, chef des Bourguignons. Il associa à cette dignité son frère Sébastien; mais ils ne jouirent pas longtemps de la pourpre. L'an 413, Ataulphe, roi des Visigoths, qui suivait le parti de Jovin, l'ayant abandonné, cet usurpateur fut tué dans le temps qu'on le conduisait à l'empereur Honorius, qui était alors à Ravenne, et auquel on porta aussi la tête de Sébastien.

JOVINIEN, hérésiarque du IVe siècle, moine de Milan, infecta plusieurs monastères de ses erreurs, après être sorti du sien, où il avait vécu très-austèrement, ne mangeant qu'un peu de pain, buvant de l'eau, marchant nu-pieds, et travaillant de ses mains. Il passa de Milan à Rome, et engagea plusieurs vierges à se marier, voilant son libertinage, et celui de ses disciples, de la fausse maxime que l'état de mariage est aussi parfait que celui de la virginité; doctrine contraire à celle de J.-C., et réfutée par l'apôtre saint Paul. Les erreurs qu'il soutint encore furent que la mère de J.-C. n'était pas demeurée vierge après l'enfantement; que la chaire du Sauveur n'était pas véritable, mais fantastique; que les jeûnes et les autres œuvres de pénitence n'étaient d'aucun mérite. Ce moine se conduisait suivant ses principes. Saint Augustin et saint Jérôme, qui combattirent ses impiétés et ses relâchements, lui reprochent son luxe, sa mollesse et son goût pour le faste et les plaisirs. Jovinien fut condamné à Rome par le pape Sirice, et à Milan par saint Ambroise, dans un concile tenu en 390. Les empereurs Théodose et Honorius l'exilèrent, le premier dans un désert, et l'autre dans une île, où il mourut misérablement, comme il avait vécu, vers l'an 412. Saint Jérôme exprime son genre de mort d'une manière si énergique, qu'il serait bien difficile de la rendre en français : *Inter phasides aves et carnes suillas non tam emisit spiritum quam eructavit.* (Voyez VIGILANCE.)

JOYEUSE (Guillaume, vicomte de) était fils puîné de Jean de Joyeuse, gouverneur de Narbonne, d'une famille illustre. Il naquit au château de Joyeuse dans le Vivarais. On le destina d'abord à l'Eglise, et il eut même l'évêché d'Aleth, du vivant de Jean-Paul, son frère aîné; mais comme il n'était pas lié par les ordres sacrés, et que son frère vint à mourir, il embrassa la profession des armes. Il servit utilement le roi Charles IX dans le Languedoc, durant les guerres civiles de la religion, fut fait maréchal de France en 1582, par le roi Henri III, et mourut fort âgé, en 1592. Il avait épousé en 1560 Marie de Batarnay, qui lui donna sept fils.

JOYEUSE (Anne de), fils du précédent, duc et pair, et amiral de France, premier gentilhomme de la chambre, et gouverneur de Normandie, naquit vers 1561. On le désigna d'abord sous le nom d'Arques. Il fut un des principaux favoris du roi Henri III, qui lui fit épouser Marguerite de Vaudemont-Lorraine, sœur puînée de la reine Louise Vaudemont son épouse, et se chargea de la dépense de son mariage, qui s'éleva à 1,200,000 livres, somme exorbitante pour le temps et la si-

tuation de la France alors ruinée par les guerres civiles. Le prince le créa dans un âge encore tendre duc et pair, amiral de France, premier gentilhomme de la chambre et gouverneur de Normandie. Joyeuse commanda, l'an 1586, une armée dans la Guyenne contre les huguenots; il y remporta quelques avantages. Il se distingua au siége de la Fère, où il eut la machoire brisée d'un coup d'arquebuse : le roi le récompensa magnifiquement. Joyeuse ne voulut faire aucun quartier à un détachement qu'il surprit au mont Saint-Eloi. Cette sévérité fut punie bientôt après par une véritable barbarie; car ayant été vaincu à Coutras le 20 octobre 1587, les huguenots le tuèrent de sang-froid, en criant *le Mont-Saint-Eloi!* quoiqu'il offrît 100,000 écus pour racheter sa vie. L'amiral de Joyeuse, inexorable les armes à la main, était doux et généreux dans la société. Un jour ayant fait attendre trop longtemps les deux secrétaires d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, en leur abandonnant un don de 100,000 écus que le roi venait de lui faire.

JOYEUSE (François de), cardinal, frère du précédent, né en 1562, fut successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse et de Rouen. Il fut chargé des affaires les plus épineuses et les plus importantes par les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il s'acquit tous les suffrages par sa prudence, par sa sagesse et par sa capacité dans les affaires. Il présida l'assemblée générale du clergé en 1605, devint en 1606 légat du pape en France, sacra Marie de Médicis et Louis XIII à Reims, présida les états généraux en 1614, et mourut à Avignon, doyen des cardinaux, en 1615, après s'être illustré par plusieurs fondations : d'un *séminaire* à Rouen; d'une *maison* pour les jésuites, à Pontoise; d'une autre à Dieppe pour les Pères de l'Oratoire. Aubery a publié l'*Histoire du cardinal de Joyeuse*, etc., Paris, 1654, in-fol.

JOYEUSE (Henri de), frère des précédents, né en 1567, porta d'abord les armes avec distinction jusqu'en 1587. La perte d'Anne son frère et de sa femme, et une vision qu'il crut avoir eue, le déterminèrent à faire profession chez les capucins, sous le nom de *frère Ange*. L'année d'après, les parisiens ayant résolu de députer à Henri III, pour le prier de revenir habiter la capitale, frère Ange se chargea de la commission, mais ce fut sans succès. Il resta dans son ordre jusqu'en 1592. Le grand prieur de Toulouse, son frère, s'étant noyé dans le Tarn, vers ce temps-là, les ligueurs du Languedoc l'obligèrent de sortir de son cloître pour se mettre à leur tête. Le guerrier capucin combattit vaillamment pour le parti de la ligue, jusqu'en 1596, qu'il fit son accommodement avec le roi Henri IV. Ce prince l'honora du bâton de maréchal de France; mais, quelque temps après, le roi lui ayant adressé quelques paroles un peu fortes, il reprit son ancien habit. Le cloître ne fut plus pour lui qu'un tombeau. Livré aux jeûnes, aux veilles, et à la plus rigoureuse pénitence, il ne pensa plus au rôle qu'il avait joué sur le théâtre brillant et fragile du monde, que pour répandre des larmes amères. Il mourut à Rivoli, près de Turin, en 1608, à 41 ans. Il avait épousé la sœur du duc d'Epernon, qui ne lui donna qu'une fille, Henriette-Catherine, laquelle épousa en 1599 le duc de Montpensier, et en 1611 le duc de Guise. Elle mourut en 1656 à 71 ans. De Callières a écrit la *Vie* de frère Ange de Joyeuse, Paris, 1521, in-8. Elle est édifiante, et bien propre à le justifier contre ceux qui, sans raison, ont voulu suspecter la sincérité de sa piété.

JUAN D'AUTRICHE (don), fils naturel de l'empereur Charles-Quint, qui déclara ce secret en mourant à Philippe II son fils, naquit à Ratisbonne en 1546. C'est très-calomnieusement, comme le fait observer le président Hénault, qu'un forcené a avancé que Charles l'avait eu de sa propre sœur Marie d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas; il l'a eu d'une allemande, fille de condition, nommée Barbe Blomberg; et, selon quelques-uns, d'une princesse, mais qui n'était pas de sa famille, et cela dans le temps qu'il était veuf; car si ce grand et religieux prince ne fut pas toujours à l'abri des faiblesses humaines, il ne viola jamais la foi conjugale. Le jeune prince fut élevé secrètement à la campagne par la femme de Louis Quixada, grand maître de la maison de l'empereur. Après la mort de Charles-Quint, Philippe II l'appela à la cour d'Espagne, où il se distingua de bonne heure par sa politesse et sa grandeur d'âme. Philippe II l'envoya en 1570 contre les Maures de Grenade, qu'il réduisit. La haute réputation qu'il acquit dans cette guerre le fit choisir pour généralissime d'une flotte de près de 300 voiles, que l'Espagne et l'Italie avaient préparée contre les Turcs. Les chrétiens et les musulmans en vinrent aux mains le 7 octobre 1571, avec un acharnement sans exemple, vers le *golfe de* Lépante (l'ancien Actium), proche de ces mêmes lieux où Antoine et Auguste combattirent autrefois pour l'empire du monde. Don Juan partagea ses vaisseaux en trois divisions : la droite était commandée par le célèbre André Doria, la gauche par Barbarigo, amiral vénitien; le prince commandait le centre. Par sa valeur, il força la victoire à se déclarer pour lui, s'empara de la capitane ennemie, et obligea les Turcs à prendre la fuite. Les vainqueurs prirent 130 galères, en brûlèrent ou coulèrent à fond 55, tuèrent 25,000 Turcs, parmi lesquels était Ali-Bacha, leur général, firent 10,000 prisonniers, et délivrèrent 1,500 esclaves chrétiens. Don Juan donna le combat malgré don Louis de Requesens, qu'on avait chargé de modérer l'ardeur de ce prince intrépide. Il voulait aller droit à Constantinople, c'était le seul parti qu'il avait à prendre; son conseil s'y opposa. Dans la consternation où étaient les musulmans, on pouvait non-seulement se rendre maître de la capitale de leur empire, mais encore chasser de la Thrace et de la Grèce ces fiers ennemis des chrétiens. Don Juan d'Autriche se fit par ses exploits la plus grande réputation dont peu de capitaines ont joui. « Chaque nation, dit un historien, » ne compte que ses héros, et néglige ceux des » autres peuples. Don Juan, comme vengeur de la » chrétienté, était le héros de toutes les nations. » On le comparait à l'empereur Charles-Quint, son père, dont il avait la figure, la valeur, l'activité,

le génie, et surtout l'humanité, la générosité, le zèle de la religion, qui achèvent et assurent les conquêtes. Il mérita surtout l'amour et l'admiration des peuples, lorsque deux ans après il prit Tunis, comme Charles-Quint, et en emmena le roi prisonnier. Don Juan se couvrit d'une nouvelle gloire en 1576, lorsqu'il eut été nommé gouverneur des Pays-Bas. Il employa d'abord les voies de la douceur; mais ne pouvant vaincre l'obstination des habitants, il fut obligé de recourir à la force. Il se rendit maître de Namur, de diverses places, et défit entièrement les rebelles dans les plaines de Gembloux le 31 déc. 1577. Les ennemis perdirent 6,000 hommes dans cette journée, qui, au rapport de Ferreras, ne coûta la vie qu'à 200, et suivant Strada à 100 espagnols. Le général Goignies fut pris avec l'artillerie, les bagages et les drapeaux. Le vainqueur profita de la victoire, en soumettant rapidement Louvain, Diest, Nivelle, Philippeville, Limbourg. Une mort prématurée enleva ce héros au milieu de ses conquêtes. Il mourut le 7 octobre de la même année, à 33 ans, sous les murs de Namur, d'une maladie si aiguë et si extraordinaire, que l'on crut que sa mort n'était point naturelle; et Strada rapporte que deux anglais accusés et convaincus d'avoir conspiré contre sa vie, furent mis à mort par ordre d'Alexandre de Parme. Cependant, selon de Thou, il avait contracté sa maladie au siége de Philippeville, où il s'était prodigieusement fatigué, en partageant avec les soldats les travaux du siége. Selon d'autres, il mourut de la peste. *La vie de don Juan d'Autriche* a été écrite en espagnol par don Laurent Van der Hammen, Madrid, 1627, in-4, et en français par Buslé de Montpleinchamp, Amsterdam, 1690, in-12. Alexis Dumesnil a publié une *Histoire de don Juan* d'Autriche, Paris, 1827, in-8.

JUAN D'AUTRICHE (don), fils naturel de Philippe IV, et de Marie Calderona, comédienne, né en 1629, fut grand prieur de Castille, et commanda en 1647 les armées du roi d'Espagne en Italie, où il réduisit la ville de Naples. Don Juan soumit d'abord la Catalogne, qui, en 1652, s'était mise sous la protection de la France; il alla ensuite en Flandre, où il fut rejoint par le grand Condé, et où il perdit la bataille des Dunes (1658) contre Turenne, qui l'obligea d'évacuer les Pays-Bas. Il commanda ensuite en Flandre, devint généralissime des armées de terre et de mer contre les Portugais. Il eut quelques succès, et défit en 1661 les Portugais à Badajoz; mais le résultat de l'expédition ne fut pas heureux. Don Juan se flattait qu'il n'aurait qu'à se présenter, et que le Portugal se soumettrait. Il se croyait si assuré de le subjuguer, qu'il fit afficher dans Madrid l'état des troupes, de l'artillerie, des munitions de toute espèce qu'il avait préparées pour cette conquête. Il trouva la punition de sa vanité à Extremos, où il fut entièrement défait par le comte de Schomberg en 1663. « C'est une remarque constamment vérifiée, dit un historien, que les généraux présomptueux ont toujours eu contre eux le Dieu des armées, qui seul dispose de la victoire. » Don Juan eut la principale administration des affaires à la cour du roi Charles II, et mourut à Madrid en 1679. On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire de la révolution de Naples* (en italien) par Augustin Nicolas, Amsterdam, 1660, in-8; l'*Histoire de l'expédition de don Juan en Catalogne* (en espagnol) par don Fr. Fabro Bremondanio, Saragosse, 1673, in-fol.; l'*Histoire de la campagne de* Portugal en 1662 (en espagnol) par don Jer. Mascareinas, Madrid, 1663, in-4, et la *vie de don Juan d'Autriche*, par Grégorio Léti, Cologne, 1686, in-12.

JUAN Y SANTACILIA (don Georges), espagnol, chevalier de Malte, commandeur d'Aliaga, naquit à Orihuela, près de Valence, en 1712, et mourut à Cadix en 1774. Il se distingua par ses connaissances dans les mathématiques. Il fut choisi avec D. Antonio de Ulloa, capitaine de frégate, pour accompagner Bouguer, la Condamine et autres académiciens français, envoyés l'an 1735 au Pérou pour déterminer la figure de la terre. Ce fut par les soins de don Georges Juan qu'on réussit, au Pérou, à mesurer la hauteur des montagnes au moyen du baromètre. A son retour en Espagne, il fut nommé chef d'escadre et commandant des gardes marines. Il consacra alors tous ses soins à faire prospérer les chantiers de construction, qui jusqu'en 1808 furent des plus beaux de l'Europe. Ses principaux ouvrages sont: *Observations faites sur l'astronomie et la physique, dans le royaume du Pérou, par D. Juan et D. Ant. Ulloa*, Madrid, 1748 ou 1773, trad. en franç. par Mauvillon, Amsterd. (Paris), 1752, 2 vol. in-4, fig., 10 à 12 fr.; *Examen maritimo teorico-practico, ò tratado de mecánica applicado à la construccion, etc.*, Madrid, 1761, 2 vol. pet. in-4, fig., 12 à 18 fr.; trad en franç. par Lévêque, Nantes, 1783, 2 vol. in-4, fig., 15 à 20 fr. Il fut agrégé à l'académie des sciences de Paris, où il vint en 1745, et à celle de Berlin, en 1750. On a de lui, en langue espagnole, plusieurs ouvrages très-instructifs sur la marine.

JUBA Ier, roi de Mauritanie et de Numidie, succéda à son frère Hiempsal, vers l'an 50 avant J.-C., et suivit le parti de Pompée contre Jules-César, par qui il fut défait. Après la mort de Pompée, Juba, si fier avant la bataille, étant vaincu, se vit réduit à demander la vie à ses sujets. Il les pria de le sauver; mais aucune ville ne voulant le recevoir, il se fit donner la mort à la fin du repas, par Petreïus, compagnon de son malheur, l'an 42 avant J.-C. Il avait gouverné ses peuples en tyran, et ne méritait pas un meilleur sort. « On voit, dit Turpin de-Crissé dans ses *Notes* sur César, son désordre et son malheur avec plaisir, et l'on croit revivre quand il est près de mourir. On se met sans peine à la place des habitants de Zama, qui croyaient toujours voir le bûcher où il voulait livrer aux flammes ses sujets, ses femmes, ses enfants, ses trésors et lui-même. » Son royaume fut réduit en province romaine.

JUBA II, fils du précédent, fut mené à Rome, et servit à orner le triomphe de César. Il fut élevé à la cour d'Auguste, qui lui fit épouser Cléopâtre (Sélené) la jeune, fille d'Antoine et de la fameuse Cléopâtre, et lui donna le royaume des deux Mau-

ritanies et une partie de la Gétulie. Il se distingua par les agréments de son caractère et les connaissances de son esprit. Cet avantage le rendit plus illustre que la couronne qu'il portait. Il se livra surtout à l'étude de l'histoire et des sciences naturelles; il avait composé en grec une *Histoire d'Arabie* dont Pline a conservé quelques *fragments;* une *Histoire des antiquités de l'Assyrie et de Rome; de la peinture et des peintres;* des *Théâtres* dont quelques *fragments* se trouvent dans Athénée et Hésychius : il avait aussi fait des *Recherches sur les sources du Nil*, et une *Dissertation sur la corruption du langage.* Aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu. L'abbé Sevin a inséré dans le tome 4e des *Mémoires* de l'académie des Inscriptions une savante dissertation sur la *Vie* et les écrits de Juba.

JUBÉ (Jacques), curé d'Asnières, naquit à Vanves près de Paris, en 1674. Quoique ses parents fussent pauvres, il put néanmoins entreprendre ses études, et fit des progrès remarquables dans les belles-lettres et les langues classiques. Jubé eut pour maître de philosophie Dagoumer, qui, admirant ses talents précoces et n'ignorant pas le mauvais état de sa fortune, paya pour lui les frais d'une thèse publique, que Jubé soutint avec honneur; Dagoumer fit encore les frais nécessaires pour le faire recevoir maître ès arts. Jubé avait embrassé la carrière ecclésiastique, et eut pour maître en théologie le célèbre et savant Baillet. Aussitôt qu'il eut pris les ordres, on lui donna la cure de Vaugrigneuse, d'où le cardinal de Noailles le fit passer, an 1701, à celle d'Asnières. Pieux, excessivement sobre, et ayant les mœurs les plus austères, l'abbé Jubé ne tarda cependant pas à se faire remarquer par la singularité de son caractère et de ses opinions sur la rubrique. Il avait un esprit vif, entreprenant, inébranlable dans ses principes, et propre à former un chef de parti. Pendant quelque temps il fut regardé, par les anti-constitutionnaires, comme une des plus solides colonnes de leur parti; mais l'abbé Jubé ne suivait que son propre sentiment, et ne reconnut toute sa vie d'autre parti que celui de l'indépendance. Aussi, lui seul et de son seul aveu, il voulut être le réformateur du culte et de la discipline de l'Eglise. Digne d'avoir jadis figuré dans la secte des iconoclastes, s'il ne brisait pas les images des saints, il les avait prises en aversion, les considérant comme objets d'un culte superstitieux. L'église de sa paroisse était précisément remplie de figures et d'images de vierges et de saints, pour lesquelles le peuple avait une grande vénération. Afin de mieux réussir dans son projet de réforme, il commença par dire que son église était trop petite et peu décente; puis excitant la piété de ses paroissiens, dont il avait captivé le respect et l'affection, il recueillit des fonds suffisants pour une nouvelle église. Il fallait, en outre, préparer ces mêmes paroissiens aux innovations qu'il se proposait d'introduire, et c'est ce qu'il fit pendant qu'on bâtissait l'église. Il leur donna tous les livres de l'*Ecriture sainte* en français, et leur en recommanda la lecture. Ses sermons, ses abondantes aumônes, ses bonnes mœurs, firent le reste; et, lorsqu'il crut que les esprits étaient bien disposés, il leur fit aisément adopter sa doctrine. En attendant, la nouvelle église avait été terminée; elle était jolie, mais sans figures, ni images; de sorte qu'elle ressemblait à un temple de protestants. L'autel, sans crucifix, sans chandeliers ni ornements d'aucune sorte, n'était composé que d'une simple table de marbre blanc. Au moment des offices, on le couvrait d'une nappe, et l'on allumait deux cierges attachés contre la muraille. Pendant tout l'*introït* de la messe, le curé était assis auprès de l'autel, tandis que son diacre chantait l'épître et l'évangile en latin; et, se tournant ensuite vers l'auditoire, il les lisait et les expliquait en français. Ce n'est qu'à l'offertoire que le curé montait à l'autel, récitait à haute voix les *secrètes* et le *canon*, et à la fin de toutes les prières, les auditeurs répondaient *amen*. Une colombe en vermeil, suspendue sur l'autel, contenait le saint sacrement, qui n'était jamais exposé avec pompe. Le jour du jeudi saint, après avoir lavé, dans l'église, les pieds à douze pauvres, le curé les faisait asseoir avec lui à une table qui figurait la *Cène*. Il bénissait le pain, en présentait un morceau à tous, en disant : *Voici, mes frères, comme le Sauveur institua l'Eucharistie.* Il faisait la même cérémonie et disait les mêmes mots avec le vin qu'il mettait dans un calice, et dont goûtait chacun des douze convives. On trouvera bien extraordinaire que l'abbé Jubé ne fût point inquiété à cause de ces singularités : aucun évêque, ni le régent (Philippe d'Orléans), ne sévirent contre lui. Mais on sait quel était alors le relâchement de notre cour, où un Dubois se trouvait pour ministre. La discipline que l'abbé Jubé établit parmi ses paroissiens était excessivement sévère; et si, par exemple, une fille se laissait séduire, elle devait rester trois mois sous le porche de l'église, sans qu'il lui fût permis d'entrer. L'abbé Jubé était également rigide envers les grands comme envers le peuple. La marquise de Parabeyre avait une maison à Asnières : cette dame était aimée du régent, qui lui faisait quelques visites. Ce commerce galant ne fut pas ignoré du curé, qui fit dire poliment à la marquise qu'elle ne vînt plus aux offices divins, car il ne pouvait pas les célébrer, en vertu des canons, devant les pécheurs publics. La dame méprisa cet avis, et se présenta un jour à l'église. A peine le curé l'eût-il aperçue, qu'il lui envoya dire à l'oreille de se retirer à l'instant. Elle prit cela encore pour une plaisanterie; mais, voyant que le curé ne sortait point, elle envoya un laquais pour savoir quand la messe commencerait. « Dès qu'elle sera partie, ré- » pondit l'inflexible curé, et assurez votre maîtresse » que je retournerai plutôt chez moi que de monter » à l'autel en sa présence. » La marquise monte dans sa voiture, et va toute furieuse se plaindre au régent de l'affront qu'elle vient d'essuyer... « Vous » ne deviez pas vous y exposer, madame, lui ré- » pondit le prince; vous deviez connaître l'homme; » et, s'il m'eût fait à moi-même une pareille me- » nace, je ne m'y serais pas fié. » Après la mort du

régent, le nouveau ministre de Louis XV examina de plus près la conduite du curé d'Asnières, et, en 1724, il manda chez lui l'abbé Jubé, mais il s'évada, et se tint caché pendant quelque temps. L'année suivante, on allait tenir à Rome un concile, et l'évêque de Montpellier envoya l'abbé Jubé à la première de ces villes, aider de ses lumières les théologiens qui devaient assister à cette assemblée. Mais la cour de Rome était instruite des singularités de Jubé, qui, dans la crainte d'être puni, se retira à Naples; il ne s'y crut pas plus en sûreté, et préféra de revenir en France, où il ne resta pas longtemps. S'étant rendu en Hollande, il y prit le nom de *Lacour*, voyagea ensuite en Angleterre, en Allemagne, en Pologne, et partit pour la Russie en qualité de précepteur des enfants de la princesse Dolgorouky. En 1717, la faculté de Sorbonne avait fait présenter au czar Pierre Ier un *Mémoire* tendant à opérer l'union des églises latine et russe. Ce *Mémoire* n'ayant eu aucun résultat, elle en rédigea un autre, et les docteurs l'adressèrent à l'abbé Jubé, qui devait traiter de cette union avec les prélats de Russie. Le fameux évêque de Nowogorod fit avorter ce plan par l'influence qu'il exerçait sur le czar. Par suite de ces négociations, il parut un ouvrage ayant pour titre : *Ecclesia romana cum ruthenicâ irreconciliabilis*, etc., que plusieurs bibliographes croient avoir été publié par l'évêque de Nowogorod, et d'autres par Budens, professeur de théologie à Iéna. Quelque temps après, les Dolgorouky tombèrent en disgrâce, et l'abbé Jubé se réfugia en France, passa ensuite en Hollande et revint à Paris sous le faux nom de Lacour. Il y tomba dangereusement malade, et, se trouvant dans un état voisin de la misère, il se fit transporter à l'Hôtel-Dieu, où il mourut, après avoir reçu tous les secours de la religion, en 1744. Jubé eut part au livre intitulé *Vie des saints*, de Baillet. On le croit aussi éditeur de quelques ouvrages. Dans une brochure publiée en 1724, qui a pour titre : *Nouvelle liturgie d'Asnières*, et qu'on attribue à Blin, chanoine de Rouen, et dans la *Notice* que lui a consacrée A.-A. Barbier dans son *Examen critique des Dictionnaires*, on trouve des détails curieux sur les singularités de Jubé.

JUBÉ (Auguste, baron DE LA PERELLE), maréchal de camp, né en 1765 à Lunéville, près de Montlhéry, fut d'abord attaché à l'administration de la marine à Cherbourg. En 1792 il devint successivement chef de la première légion des gardes nationales de la Manche, inspecteur des côtes, puis inspecteur général dans la même partie. Nommé adjudant général en 1796, il fit la plupart des campagnes de la révolution, et se trouvait au 18 brumaire an 8 commandant de la garde du Directoire, lorsque ce gouvernement fut renversé par Bonaparte. Comme il ne s'était point opposé, et que même il s'était prêté à cette révolution, il fut chargé de la garde des consuls : puis il passa dans l'administration civile, et fit partie du tribunat dans lequel il déploya quelques talents oratoires. Après la dissolution de cette assemblée, il fut nommé préfet de la Loire dans le Piémont, puis du Gers, où il resta jusqu'en 1814. Alors il fut attaché comme historiographe au département général de la guerre. En 1816 il obtint sa retraite avec le grade de maréchal de camp et le cordon des deux ordres de St.-Louis et de la Légion d'honneur. Le général Jubé s'occupa de littérature : si sa santé le lui eût permis, il aurait fourni une carrière qui n'eût point été sans éclat : nous devons regretter qu'il n'ait pu achever ses ouvrages. On a de lui : *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie, avec le tableau des événements civils et militaires depuis Bellovèse jusqu'à la mort de Louis XII*, 1805, in-8 ; ouvrage qui a été continué jusqu'au traité d'Amiens par le général Servan, et qui forme aujourd'hui 7 vol. in-8 avec atlas; *Hommages des Français à l'empereur Alexandre*, une feuille in-8 ; le *Temple de la gloire*, ou *les Fastes militaires de la France depuis le règne de Louis XIV jusqu'à nos jours*, Paris, 1818 et ann. suiv., 2 vol. in-fol., fig. Les deux vol. qui ont vu le jour embrassent jusques et y compris les guerres de la république : ils ont été publiés en 14 livr. dont le prix de souscription pour chaque était : pap. ordinaire, 12 fr., pap. vél., 24 fr., sur pap., gr. Jésus vélin, 60 fr. Cet ouvrage est entièrement tombé, 40 à 60 fr. aujourd'hui. Il est encore auteur de quelques brochures de circonstances.

JUBIN (saint), fils de Hugon III, comte de Dijon, embrassa l'état ecclésiastique et devint grand vicaire de l'église de Langres, puis archevêque de Lyon après la démission de Humbert Ier. Ce fut en vain qu'il s'opposa à ce choix qui avait été fait par les évêques réunis au concile provincial à Autun; il fut obligé d'accepter cette charge qui était à ses yeux un trop lourd fardeau. Rendu à Lyon, sa piété ranima la foi; son zèle rétablit la discipline, enfin sa douceur calma les esprits. Sa présence dans la première église des Gaules produisit le plus grand bien. Une pareille conduite ne devait pas rester inconnue : la nouvelle en fut portée au pape Grégoire VII, qui lui adressa en 1078 une *décrétale* dans laquelle il le louait de son zèle, et lui confirmait ainsi qu'à ses successeurs le titre de *Primat des Gaules*. Dans plusieurs autres occasions, le même pontife lui témoigna combien il avait d'estime pour lui et de confiance dans ses lumières. Cependant telle était la modestie de ce prélat, que dans les huit *lettres* qui nous restent de lui, il ne prend d'autre titre que celui *d'indigne prêtre de l'église de Dijon*. Jamais il n'usa de l'influence qui lui avait été accordée que pour pacifier les troubles de plusieurs églises, et mettre fin à des divisions intérieures. Il assista au concile tenu à Lyon en 1080, et y concourut à l'adoption de sages règlements. Enfin, après avoir fait plusieurs pieuses fondations, il termina le 18 avril 1082 une vie entièrement consacrée à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Ses reliques ont eu le don des miracles. (*Voy.* l'*Abrégé historique des martyrs de Lyon*, par Guérin, chanoine de St.-Irénée.) J. B. Durand, curé de St.-Irénée, a publié une *Notice sur saint Jubin, archevêque de Lyon, avec une dissertation sur l'authenticité de son corps; quelques-*

unes des guérisons obtenues par son intercession; une neuvaine de méditations et prières; la messe et les vêpres en l'honneur de ce saint pontife, et le chemin de la croix, Lyon, 1827, in-12.

JUDA, patriarche, 4ᵉ fils de Jacob et de Lia, naquit vers 1755 avant J.-C. Lorsque les fils de Jacob voulurent mettre à mort Joseph leur frère, il leur conseilla plutôt de s'en défaire en le vendant, et cet avis sauva la vie à ce dernier. Juda épousa la fille d'un Chananéen nommé *Sué*, et il en eut trois fils, Her, Onan et Séla. Il eut aussi de Thamar, femme de l'aîné de ses fils, dont il jouit sans la connaître, Pharès et Zara. Lorsque Jacob bénit ses enfants, il dit à Juda : « Le sceptre ne » sortira point de Juda, ni le législateur de sa » postérité, jusqu'à la venue de CELUI qui doit être » envoyé, et à qui les peuples obéiront. » Cette prédiction s'accomplit évidemment en la personne de JÉSUS-CHRIST; car, de quelque manière qu'on l'explique, il reste vrai que la Judée ne cessa d'être un royaume, et le peuple juif une nation rassemblée en corps, ayant ses chefs, ses lois, jusqu'à l'arrivée de J.-C. (1). Juda mourut l'an 1636 avant l'ère vulgaire, âgé de 119 ans. Sa tribu tenait le premier rang parmi les autres; elle a été la plus puissante et la plus nombreuse. Au sortir de l'Egypte, elle était composée de 74,600 hommes capables de porter les armes. Cette tribu occupait toute la partie méridionale de la Palestine. Le royaume passa de la tribu de Benjamin, d'où étaient Saül et Isboseth, dans la tribu de Juda qui était celle de David, et des rois ses successeurs. Les dix tribus s'étant séparées, celle de Juda et celle de Benjamin demeurèrent attachées à la maison de David, et formèrent un royaume qui se soutint avec éclat contre la puissance des rois d'Israël. Après la dispersion et la destruction de ce dernier royaume, celui de Juda subsista, et se maintint même dans la captivité de Babylone. Au retour, cette tribu vécut selon ses lois, ayant ses chefs; les restes des autres tribus se rangèrent sous ses étendards, et ne firent plus qu'un peuple que l'on nomma *Juif*. Les temps où devait s'accomplir la promesse du Messie étant arrivés, la puissance romaine, à qui rien ne résistait, assujettit ce peuple, lui ôta le droit de se choisir un chef, et lui donna pour roi Hérode, étranger et Iduméen. Ainsi cette tribu, après avoir conservé le dépôt de la vraie religion, et l'exercice public du sacerdoce et des cérémonies de la loi dans le temple de Jérusalem, et avoir donné naissance au Messie, fut réduite au même état que les autres tribus, dispersée et démembrée comme elles.

JUDA (Léon de), fils de Jean de Juda, prêtre de Germéren, naquit en Alsace, en 1482, d'une concubine; il entra dans l'ordre ecclésiastique, et embrassa depuis les erreurs de Zuingle. Erasme lui ayant reproché sa lâche apostasie, s'attira une réponse très-aigre de la part de cet apostat. Juda s'acquit une grande réputation dans son parti, et mourut à Zurich en 1542. Sa *Version* latine de la Bible est celle qui est jointe aux Notes de Vatable. On a de lui d'autres ouvrages qui prouvent son érudition.

JUDA HAKKADOSCH, c'est-à-dire le *Saint*, rabbin célèbre par sa science, par ses richesses et par ses talents, fondateur de l'école de Tibériade, fut, selon les Juifs, ami et précepteur de l'empereur Antonin. Il naquit selon le Talmud à Séphora (Tsippuri) l'an 120, et mourut l'an 194; il était entré fort jeune dans le Sanhédrin, et fut proclamé par le peuple *Nassi*, c'est-à-dire prince très-riche et célèbre par sa sagesse. Il recueillit vers le milieu du IIᵉ siècle, les constitutions et les traditions des magistrats et des docteurs juifs, particulièrement de Hillel, qui l'avaient précédé, et en composa, avec quelques autres docteurs, un livre qu'il nomma *Mischna* (première partie du Talmud), et il le divisa en 6 parties. La 1ʳᵉ traite de l'*agriculture* et des *semences;* la 2ᵉ des *jours de fêtes;* la 3ᵉ des *mariages*, et *de ce qui concerne les femmes;* la 4ᵉ des *dommages-intérêts*, et *de toutes sortes d'affaires civiles;* la 5ᵉ des *sacrifices*, et la 6ᵉ des *puretés et impuretés légales.* Il y consacra, dit-on, 30 ans (159-189). Surenhusius a donné une bonne édition de ce livre en hébreu et en latin avec des notes, 1698, 6 vol. in-fol.

JUDA-HIOUG, ou CHIUG, ou, selon les Arabes, *Jahia-Ben-David-Aben-Zacharia*, célèbre rabbin, natif de Fez, et surnommé le *Prince des grammairiens juifs*, vivait au XIᵉ siècle. On a de lui divers ouvrages manuscrits en arabe, qui sont très-estimés, entre autres un *Dictionnaire,* qui, s'il était imprimé, pourrait être fort utile pour l'intelligence de l'Ecriture sainte.

JUDAS (Maccabée), 3ᵉ fils de Mathathias, de la famille des Asmonéens, succéda à son père dans la dignité de général des Juifs, l'an 167 avant J.-C. Il descendait par Joiarib de la famille d'Eléazar, grand sacrificateur, fils aîné d'Aaron. Mathathias le préféra à ses autres enfants, et le chargea de combattre pour la défense d'Israël. Judas ne trompa point ses espérances : secondé de ses frères, il marcha contre Apollonius, général des troupes du roi de Syrie, le défit et le tua. Il tourna ses armes contre Séron, autre capitaine, qui avait une nombreuse armée, qu'il battit également, quoique avec des troupes fort inférieures en nombre. Antiochus, ayant appris ces deux victoires, envoya contre Judas trois généraux de réputation, Ptolémée, Nicanor et Gorgias. L'armée considérable qu'ils firent marcher en Judée épouvanta d'abord ceux qui accompagnaient Judas; mais son courage ayant ranimé celui de ses gens, il tomba sur cette multitude, et la dissipa. Lysias, régent du royaume pendant l'absence d'Antiochus, désespéré de ce que les ordres de son prince avaient été si mal exécutés, crut qu'il ferait mieux par lui-même. Il vint donc en Judée avec une armée nombreuse; mais il ne fit qu'augmenter le triomphe de Judas, qui l'obligea de retourner en Syrie. Le vainqueur profita de cet intervalle pour rétablir Jérusalem; il donna ses

(1) Par la simple transposition d'une virgule, le texte présente une explication plus facile et plus personnellement applicable au Messie. *Non auferetur sceptrum de Juda, et dux, de femore ejus, donec veniat qui mittendus est.* Le sceptre et le chef ne sortiront point de Juda, jusqu'à que CELUI qui doit être envoyé naisse de sa postérité.

premiers soins à la réparation du temple, détruisit l'autel que les idolâtres avaient profané, en bâtit un autre, fit faire de nouveaux vases, et l'an 165 avant J.-C., 3 ans après que ce temple eût été profané par Antiochus, il en fit célébrer la dédicace. La paix ne fut pas de longue durée. Judas fut obligé de reprendre les armes, et eut partout l'avantage : il défit Timothée et Bacchides, deux capitaines syriens, battit les Iduméens, les Ammonites, défit les nations qui assiégeaient ceux de Galaad, et revint chargé de riches dépouilles. Il n'y eut qu'une seule occasion où la victoire fut disputée, et où plusieurs Juifs périrent dans le combat. Comme on trouva qu'ils avaient péché en emportant des choses consacrées aux idoles, ce que la loi défendait, « le » pieux général envoya, dit l'auteur du second livre » des Maccabées, 2000 drachmes d'argent à Jérusalem, afin qu'on offrît des sacrifices pour les » péchés de ceux qui étaient morts; car il était per» suadé qu'une grande miséricorde est réservée à » ceux qui meurent dans la piété : ainsi c'est une » sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, » afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » Passage qui prouve la croyance et l'usage des anciens Juifs sur la prière pour les morts, et sur l'existence du purgatoire. Antiochus Eupator, qui avait succédé à Antiochus Epiphanes, irrité des mauvais succès de ses généraux, vint lui-même en Judée, et assiégea Bethsure. Judas marcha au secours de ses frères. Du premier choc, il tua 600 hommes des ennemis; et ce fut alors que son frère Eléazar fut accablé sous le poids d'un éléphant qu'il tua, croyant faire périr le roi. La petite armée de Judas ne pouvant tenir tête aux troupes innombrables du roi, ce général se retira à Jérusalem. Eupator l'y vint assiéger; mais, averti de quelques mouvements qui se tramaient dans ses états, il fit la paix avec le général hébreu, qu'il déclara chef et prince du pays. Il retourna ensuite en Syrie, où il fut tué par Démétrius, qui régna en sa place. Le nouveau roi envoya Bacchides et Alcime, avec la meilleure partie des troupes. Les deux généraux marchèrent contre Judas, qui était à Béthel avec 3000 hommes. Cette petite armée fut saisie de frayeur à la vue des troupes ennemies; elle se débanda, et il ne resta que 800 hommes au camp. Judas, sans perdre courage, les exhorta à mourir courageusement, fondit sur l'aile droite et fut tué dans la mêlée, l'an 161 avant J.-C. Simon et Jonathas, ses frères, enlevèrent son corps, et le firent porter à Modin, où il fut enterré avec magnificence dans le sépulcre de son père. Les Juifs pleurèrent sa perte plus longtemps qu'ils n'avaient coutume de le faire pour les rois mêmes. Les froids moralistes qui ont prétendu que la guerre faite à Antiochus était contraire à la soumission due aux rois, méritaient bien d'être eux-mêmes les victimes de sa tyrannie. S'il n'est pas permis aux particuliers de se soulever contre une autorité quelconque, une nation entière devra-t-elle se laisser massacrer, voir anéantir ses lois et son culte, parce que le caprice du tyran l'ordonnera ainsi? On cite l'exemple des chrétiens qui se laissaient égorger; mais ces chrétiens étaient des particuliers soumis à l'autorité établie, et dont la religion contrariait celle de l'empire. « Vous ne pouvez, dit à ce sujet un jurisconsulte éclairé, vous prévaloir de la conduite des » premiers chrétiens, sous le règne du paganisme : » ils devaient s'exclure absolument de la société pu» blique, toute vouée aux horreurs de l'idolâtrie, à » une impiété plus détestable encore, et à toute » espèce d'abominations. Contraints en quelque sorte » de vivre inconnus, ils n'avaient point une exis» tence civile dans l'empire romain, étant considé» rés comme des coupables, à cause de la nouvelle » religion qu'ils professaient et cherchaient à ré» pandre; ils étaient, sous Néron et d'autres mon» stres couronnés, dans le cas des particuliers, que » nous convenons ne pouvoir pas résister au prince. » La Sagesse éternelle a fait servir cette situation » des chrétiens à sa gloire : elle a fait éclater en eux » l'esprit de paix, d'humilité, d'une charité sans » bornes, d'un détachement héroïque, d'une dou» ceur et d'une patience admirables, au milieu d'un » monde corrompu, qui avait besoin de ces leçons » et de ces exemples; les chefs-d'œuvre de cet en» chaînement de miracles qui devaient terrasser » l'incrédulité, adoucir et subjuguer la férocité, » faire taire les passions et convertir l'univers. Mais » inférer de là qu'une nation entière, ses chefs et » ses représentants, doivent livrer leurs possessions, » leur vie, leurs lois et leur culte aux caprices et » aux violences d'un tyran, c'est ce qui certaine» ment n'est ni dans les règles de la bonne logique, » ni dans celles de la bonne justice. » (*Voy.* BURLAMAQUI.) Bossuet qu'on ne soupçonnera pas d'affaiblir l'autorité des rois, justifie hautement les Maccabées, parce qu'Antiochus voulait détruire leur religion et la nation même, en la corrompant par les rites idolâtres, pour la mêler et confondre avec les nations infidèles. « Antiochus, dit-il, ne se » proposait rien moins que de détruire la nation et le » culte qu'elle professait, d'en éteindre la mémoire, » de profaner le temple, d'y effacer le nom de » Dieu, et d'y établir l'idole de Jupiter Olympien. » Voilà ce qu'on avait entrepris, et ce qu'on exé» cutait contre les Juifs avec une violence qui n'a» vait point de bornes... Lorsque Dieu ne leur don» nait aucun ordre d'abandonner la terre promise, » où il avait établi le siége de la religion et de » l'alliance, ni ne leur montrait aucun moyen de » conserver la race d'Abraham, que celui d'une ré» sistance ouverte, comme il leur arriva manifeste» ment dans cette cruelle persécution des rois de » Syrie, c'était une nécessité absolue et une suite » indispensable de leur religion de se défendre. » 5ᵉ *Avertiss. aux protest*, n. 24 (1). Rainouard a composé un poëme sur Maccabée.

JUDAS, fils de Sarriphée, s'étant joint à Mathias, fils de Margalotte, docteur de la loi, persuada à ses disciples et à quelques autres Juifs, d'abattre l'aigle d'or qu'Hérode le Grand avait fait poser sur le plus haut du temple, en l'honneur d'Auguste. Ce prince cruel le condamna à être brûlé vif. Après

(1) On peut ajouter que l'autorité des rois de Syrie sur la Judée ne provenait que du droit du plus fort.

la mort d'Hérode, le peuple, qui aimait Judas, demanda à son successeur Archélaüs la punition des auteurs d'un supplice si inhumain; et, sur le refus qui en fut fait, il s'éleva une sédition qu'on ne put éteindre que par le sang de 3,000 hommes. (Josèphe, *Histoire des Juifs*, livre 17, chap. 8.)

JUDAS, chef de voleurs, après la mort d'Hérode le Grand, assembla une troupe de déterminés, avec lesquels il pilla les trésors du roi, et se rendit assez redoutable pour pouvoir aspirer à la couronne. (Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. 17, chap. 12.)

JUDAS Esséen se rendit célèbre par quelques prophéties. Il prédit qu'Antigone, premier prince des Asmonéens, périrait dans la tour de Straton. Cependant le jour même qu'il avait assuré que le roi mourrait, il parut douter du succès de sa prédiction, parce qu'il savait que ce prince était à Jérusalem, éloigné de la tour de Straton d'environ 25 lieues. Il fut surpris, peu de temps après, d'apprendre que le roi venait d'être tué dans une chambre du palais, qu'on appelait la *Tour de Straton*, endroit qu'il avait nommé sans le connaître, trompé par la ressemblance des noms. C'était un saint homme. Quelques savants pensent que ce Judas est le même que l'auteur du 2e livre des Maccabées.

JUDAS de Gaulan, chef d'une secte avec Sadoc parmi les Juifs, s'opposa au dénombrement que fit Cyrinus dans la Judée, et excita une révolte. Il prétendait que les Juifs étant libres, ils ne devaient reconnaître aucune autre domination que celle de Dieu. Ses sectateurs aimaient mieux souffrir toutes sortes de supplices que de donner le nom de *Maître* ou de *Seigneur* à quelque homme que ce fût. (Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. 18, ch. 1.) Le même Judas est nommé le Galiléen dans les Actes des apôtres, parce qu'il était de la ville de Gamala dans la Gaulanite, petit pays de Galilée.

JUDAS Iscariote, ainsi appelé parce qu'il était d'une ville de ce nom dans la tribu d'Ephraïm, fut choisi par J.-C. pour être l'un des douze apôtres; mais il répondit mal au choix et aux bontés de l'Homme-Dieu. Son avarice lui fit censurer l'action de la Madeleine, qui répandait des aromates précieux sur les pieds du Sauveur, et lui fit livrer aux Juifs le Fils de Dieu pour 30 deniers. Il reconnut ensuite l'atrocité de sa trahison, jeta dans le temple l'argent qu'il avait reçu d'eux, se pendit de désespoir, et son corps devint, comme dit saint Pierre dans les *Actes des apôtres*, un objet d'horreur, en s'ouvrant et présentant le plus affreux spectacle. Casaubon, Jacques Gronovius, ont assez inutilement disserté sur ce phénomène, qui, disent-ils, ne résulte pas de la strangulation. On peut voir dans la *Physica sacra*, de Scheuchzer, une explication naturelle, rendue sensible par une estampe pittoresque. Mais il y a plus de vérité peut-être dans ce passage d'un théologien moderne : *Post buccellam, ut ait Scriptura, introivit in eum Satanas, quem minime mirum est devotum ac devolutum sibi cadaver decerpsisse.* Les savants ne sont pas d'accord entre eux sur la valeur des 30 deniers que reçut Judas. Les hérétiques cérinthiens honoraient cet apôtre infidèle d'une manière particulière, et se servaient d'un Evangile qui portait son nom.

JUDDE (Claude le P.), jésuite, né à Rouen en 1661, est connu par divers ouvrages moraux et ascétiques, qui décèlent un homme consommé dans les voies de la perfection chrétienne. Après avoir prêché quelque temps avec succès, il fut chargé à Rouen de la direction du second noviciat, où les jeunes jésuites prêtres, après avoir enseigné les humanités et étudié pendant quatre ans en théologie, étaient formés au ministère apostolique, avant de faire leurs vœux solennels; il fut ensuite jusqu'en 1721, supérieur du premier noviciat à Paris, d'où il passa à la retraite de ce même noviciat, et de là à la maison professe, où il mourut en 1735. Ses principaux ouvrâges sont : *Réflexions chrétiennes sur les grandes vérités de la foi et sur les principaux mystères de la Passion*, Paris, 1757, in-12, ouvrage tiré des manuscrits de ce jésuite par l'abbé le Mascrier; le P. Chéron, théatin, a publié en 1780 ses *Exhortations sur les principaux devoirs de l'état religieux*, Paris, 1780, 2 volumes in-12; *Retraite spirituelle pour les personnes religieuses*, ibid., 1746, in-12. En 1781 et 1782, l'abbé Lenoir Duparc a donné une *Collection complète des OEuvres spirituelles du P. Judde*, Besançon, 1815-16, 7 vol. in-12; Paris, 1825-26, 5 vol. in-12, 12 fr.; moins complète que les précédentes. On a aussi publié à Besançon : *Traités sur la confession à l'usage des séminaristes et des communautés religieuses*, tirés des œuvres spirituelles du P. Judde, 1825, in-18. Ce qui prévient beaucoup en faveur du P. Judde, c'est le cas tout particulier que le P. Bourdaloue faisait de ses lumières; il souhaita en mourant qu'on lui confiât ses papiers, sans doute pour qu'il les mît en ordre. Mais ce grand prédicateur avait mis, sans le prévoir, un obstacle à l'exécution de cette demande, ayant indiqué le P. Judde pour un emploi qui, le tirant de la prédication, fixa son attention sur des objets différents.

JUDE (saint), apôtre, nommé aussi *Lebbée*, *Thadée* ou *le Zélé*, frère de saint Jacques le mineur et parent de J.-C. selon la chair, fut appelé à l'apostolat par le Sauveur du monde. Dans la dernière cène, il lui dit : « Seigneur, pourquoi vous manifesterez-vous à nous, et non pas au monde ? » Jésus lui répondit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera » ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Après avoir été visité par le Saint-Esprit avec les autres apôtres, Jude alla prêcher l'Evangile dans la Mésopotamie, l'Arabie, la Syrie, l'Idumée et la Libye. On dit qu'il reçut la couronne du martyre dans la ville de Béryte, vers l'an 80 de J.-C. Nous avons de lui une *Epître*, qui est la dernière des sept Epîtres catholiques. Il l'écrivit après la prise de Jérusalem, principalement pour les Juifs convertis au christianisme. Il y attaqua les nicolaïtes, les simoniens, les gnostiques et les autres hérétiques, qui combattaient la nécessité des bonnes œuvres. On avait d'abord fait quelque difficulté de mettre cette Epître dans le canon des Ecritures, à cause de la citation du livre apocryphe d'Enoch; mais elle y est placée communément dès avant la fin du

ive siècle. Le passage rapporté par cet apôtre peut être réellement d'Enoch, quoique le livre qui le renferme soit apocryphe, c'est-à-dire d'une autorité incertaine; la tradition, quelque ancien écrit, ou une inspiration particulière, peuvent avoir appris à saint Jude que ces paroles sont véritablement d'Enoch. Il a pu d'ailleurs citer un livre célèbre et estimé de son temps, pour faire impression sur les esprits et donner plus d'horreur des hérétiques contre lesquels il écrivait. Le saint apôtre dépeint ces imposteurs avec des couleurs fort vives. On y reconnaît trait pour trait les philosophes dogmatisants de notre siècle. C'est avec raison qu'Origène dit de cette lettre, « qu'elle ne contient que très-peu » de paroles, mais qu'elles sont pleines de la force » et de la grâce du ciel.

JUDITH. (*Voy.* HOLOPHERNE). Nous nous contenterons de dire que l'action de cette sainte et courageuse veuve ne doit pas être, au moins avec toutes ses circonstances, jugée sur les règles ordinaires de la morale, auxquelles le souverain législateur peut déroger dans des cas que sa sagesse et sa justice peuvent seules déterminer. Il faut observer encore qu'il s'agissait d'un ennemi particulièrement odieux par une férocité et une brutalité sans exemple, ravageant et détruisant tout, blasphémant le nom du Dieu vivant, et se proposant de placer dans son temple les idoles des nations. (*Voy.* JÉHU.) Il est difficile de fixer le temps auquel cette histoire est arrivée, et il est presque impossible, quelque parti qu'on prenne, de satisfaire pleinement à toutes les objections; mais cette difficulté ne doit pas faire recourir à la supposition gratuite de Scaliger et de Grotius, qui prétendent que le livre de Judith n'est qu'une parabole, composée pour consoler les Juifs dans le temps qu'Antiochus-Épiphane vint en Judée. L'authenticité du livre de Judith a été contestée; mais tous les doutes doivent être fixés par l'autorité du concile de Trente, qui l'a confirmé dans la possession où il était de passer pour inspiré. Saint Jérôme nous assure qu'il a été aussi reconnu comme tel par le concile de Nicée. L'auteur, qui est tout à fait inconnu, écrivit son ouvrage en langue chaldaïque, et il fut traduit en latin par saint Jérôme; on en a une version en hébreu, en grec et en syriaque. Quelques-uns veulent que ce soit Judith elle-même; d'autres, le grand prêtre Eliacim, dont il est parlé dans ce livre; mais tout cela est sans aucune preuve. Montfaucon a donné une savante dissertation sous le titre de *Vérité de l'histoire de Judith.*

JUDITH DE BAVIÈRE, seconde femme de Louis *le Débonnaire*, empereur et fils de Charlemagne, naquit vers 806. Louis étant devenu veuf et voulant se remarier, les plus nobles et les plus belles filles de l'empire accoururent pour se disputer la main d'un si grand monarque. La beauté, les grâces et l'esprit de Judith lui firent obtenir la préférence (819); mais elle lui coûta bien cher dans la suite. Louis avait eu de sa première femme trois fils: Lothaire, Pépin et Louis, entre lesquels il avait partagé plusieurs de ses nombreux états. Cependant Judith jouit de quelque bonheur jusqu'au moment où elle accoucha d'un fils, connu depuis sous le nom de Charles le Chauve. L'empereur, afin de laisser aussi un royaume à son quatrième enfant, voulut faire un nouveau partage, et ce projet mit tout l'empire en combustion. Les trois princes aînés, jusqu'alors peu d'accord, se réunirent pour prendre les armes contre l'auteur de leurs jours. Mais pour mieux réussir à déshériter leur frère Charles, encore enfant, ils calomnièrent la vertu de sa mère. Déjà la préférence dont l'avait honorée l'empereur lui avait donné pour ennemies toutes les familles de ses rivales. Louis, d'un caractère faible, quoique peut-être convaincu de l'innocence de sa femme, ne lui pouvait servir d'aucun appui. Dans ces circonstances critiques, Judith eut recours à un puissant et vaillant guerrier, Bernard, comte de Barcelone et duc de Septimanie (1). Il vint à la cour de Louis, s'attira la bienveillance de cet empereur, qui le nomma successivement premier ministre, grand chambellan et gouverneur du jeune Charles. Ces faveurs et la fermeté de Bernard à soutenir les droits de son royal élève irritèrent encore davantage les trois princes révoltés. Ils accusèrent l'impératrice d'entretenir des liaisons criminelles avec le comte. Celui-ci, pour défendre l'honneur outragé de l'impératrice, appela à un combat singulier quiconque voudrait se porter pour son accusateur. Aucun n'osa se présenter; mais succombant enfin aux efforts cachés de ses ennemis, il fut contraint, par ordre de l'empereur, de se retirer à Barcelone. Judith, exposée alors à toute la rage de ses calomniateurs, se vit bientôt arrachée d'auprès de son époux, et renfermée dans un cloître, où l'on voulait l'obliger de prendre le voile. Cependant la division s'étant mise entre les princes révoltés, les mécontents, qui avaient été séduits par leurs promesses, et qui ne voyaient pas celles-ci se réaliser, se révoltèrent à leur tour contre eux, et rendirent à l'empereur son fils et son épouse. L'impératrice, soit par ambition, soit plutôt par un sentiment maternel, réclama de l'empereur l'exécution du dernier projet de partage. Nouvelle révolte de la part des princes : l'empereur, abandonné des siens, vient se livrer entre les mains de ses enfants rebelles avec sa femme et son fils. On fait alors revivre l'ancienne calomnie contre l'honneur de l'impératrice : elle est contrainte de se justifier par l'*épreuve du feu*. Malgré son innocence reconnue par cette même épreuve, on la livre à son plus mortel ennemi, son beau-fils Louis, roi de Bavière, qui lui fait raser les cheveux et la relègue dans une forteresse de la Lombardie. Elle y mourut quelque temps après en 843, sans avoir eu le bonheur ni de voir son époux remonter sur le trône, ni son fils, tant persécuté, ceindre la couronne de France. (*Voy.* LOUIS le Débonnaire et CHARLES le Chauve.)

JUDITH, fille de Charles le Chauve, avait été d'abord mariée à Ethulphe, et ensuite à Ethelrède, rois anglais. Celui-ci, las de la tyrannie qu'elle voulait exercer sur lui, la chassa de son lit et de son

(1) La *Septimanie* comprenait une grande partie du Languedoc, du Roussillon, de la Catalogne, dont Barcelonne était la capitale. On l'appelait Septimanie à cause de sept grandes villes ou cités qui s'y trouvaient.

trône. Revenue en France, elle se fit enlever par Baudouin Forestier de Flandre, qu'elle épousa. Charles le Chauve fit son gendre comte de Flandre vers l'an 870, et ce fut la souche de tous les autres princes de ce nom. Judith était galante et impérieuse; ses époux n'étaient que ses premiers esclaves.

JUENIN (Gaspard), prêtre de l'Oratoire, né à Varambon en Bresse, en 1650, mort à Paris en 1713, professa longtemps la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, et surtout au séminaire de Saint-Magloire. Sa piété et son érudition le firent estimer. On a de lui : *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, Lugd., 1696, 4 vol. in-12; Parisiis, 1700-02, 7 vol. in-12. On n'avait pas encore vu de meilleure théologie scolastique; mais l'auteur y ayant glissé avec beaucoup d'art quelques erreurs nouvellement condamnées, son ouvrage fut proscrit à Rome le 25 septembre 1708, par plusieurs évêques de France, notamment par les évêques de Chartres, de Laon, d'Amiens, de Soissons, et par le cardinal de Noailles. Le cardinal de Bissy opposa une critique très-solide à cette théologie; *Commentarius historicus et dogmaticus de sacramentis*, Lyon, 1696, 2 vol. in-fol., seu 1705, in-fol., dont l'auteur publia un extrait sous le titre de *Théorie pratique des sacrements*, Paris, 1713, 1725, 3 vol. in-12, ou 1761, 4 vol. in-12; *Theologie morale*, ibid., 1761, 6 vol. in-12; *Résolution des cas de conscience sur la vertu de justice et d'équité*, ibid., 1761, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont pleins de décisions appuyées sur l'Ecriture et sur les Pères, et écrits avec clarté et avec méthode.

JUGE-SAINT-MARTIN (J. J.), né à Limoges en 1743, professeur d'histoire naturelle dans cette ville et agronome distingué, a couvert plus de 200 hectares de mauvaise terre qui formaient son patrimoine, d'une foule d'arbres de toutes espèces qui n'avaient jamais été cultivés dans son canton; ce qui lui valut une médaille d'or et le titre de correspondant de la société royale d'agriculture de Paris. On lui doit plusieurs ouvrages sur l'agriculture et sur l'histoire naturelle : *Traité de la culture du chêne*, 1788, in-8; *Notice des arbres et arbustes du Limousin*, Limoges, 1790, in-8; *Observations météorologiques et économiques faites pendant l'année 1791, dans le département de la Haute-Vienne*, 1791, in-8; *Proposition d'un congrès de paix générale*, 1798, in-12; *Théorie de la pensée, de son activité primitive et de sa continuation par les songes*, 1806, in-8, fig., 6 fr.; *Changements survenus dans les mœurs des habitants de Limoges depuis une cinquantaine d'années*, 2e édit. augmentée, Paris, 1817, in-8. Cet agronome est mort à Limoges en 1824.

JUGURTHA, roi de Numidie, fils de Mastanabal et d'une concubine, né avec les grâces de l'esprit et de la figure, fut élevé à la cour de Micipsa, son oncle. Celui-ci ayant démêlé dans son neveu beaucoup d'ambition, lui donna le commandement d'un détachement qu'il envoyait à Scipion, qui faisait alors le siége de Numance. Micipsa espérait qu'il ne reviendrait pas de cette expédition; mais il fut trompé. Jugurtha, courageux sans être téméraire, fit éclater sa valeur et échappa à la mort. Son oncle l'adopta dans son testament, et le nomma héritier avec ses deux fils, Adherbal et Hiempsal, espérant que les bienfaits du père l'attacheraient aux enfants; il se trompa encore. Qu'était-ce que le tiers d'un royaume pour un ambitieux tel que son neveu? L'ingrat, le perfide Jugurtha fit mourir Hiempsal, fit la guerre à Adherbal, l'obligea à s'enfermer dans Hirthe, sa capitale, l'y réduisit par la famine à se rendre à composition, et le fit périr dans les plus cruels tourments, contre la foi du traité. Adherbal avait eu recours aux Romains; il était venu lui-même se plaindre au sénat : mais l'or de Jugurtha lui en avait fermé toutes les avenues. Cependant Rome ne resta pas indifférente à la perfidie de Jugurtha; elle lui déclara la guerre; mais celui-ci, ayant corrompu les sénateurs et les généraux qu'on envoya contre lui, obtint une paix avantageuse. Enhardi par ce succès, il vint lui-même plaider sa cause à Rome; ses largesses lui procurèrent de puissants protecteurs, et il aurait encore réussi dans ses projets, s'il n'eût, pendant son séjour dans cette ville, poussé l'audace du crime jusqu'à faire assassiner un prince numide, nommé Massiva, dont les droits au trône l'inquiétaient. Ayant reçu l'ordre de quitter l'Italie, ce fut alors que, sortant de Rome, il dit « que cette ville n'attendait pour se vendre » qu'un acheteur, et qu'elle périrait bientôt s'il s'en » trouvait un. » Cécilius Métellus, qui fut envoyé contre lui, ne se laissa gagner ni par les promesses ni par les présents. Il vainquit Jugurtha, et le réduisit à quitter ses états pour aller mendier du secours chez les Gétules et les Maures. Marius et Sylla, qui continuèrent la guerre après Métellus, la firent avec le même succès. Bocchus, roi de Mauritanie, beau-père de Jugurtha, le livra à Sylla, l'an 106 avant Jésus-Christ. Le monarque captif, après avoir été donné en spectacle au peuple romain, depuis la porte triomphale jusqu'au capitole, attaché au char de triomphe de Marius, fut jeté dans un cachot (1), où il mourut au bout de six jours : fin très-peu assortie à ce que l'on voudrait nous faire accroire de la clémence et de l'humanité de ces vainqueurs du monde.

JUIGNÉ (Antoine-Eléonore-Léon Leclerc de), archevêque de Paris, né dans cette ville en 1728, d'une famille ancienne originaire du Maine, se destina à l'état ecclésiastique, fit ses premières études au collége de Navarre, les continua au séminaire de St.-Nicolas du Chardonnet, et termina son cours de licence dans le même collége de Navarre. Après avoir reçu les ordres, il débuta dans la carrière ecclésiastique par la place de grand vicaire que lui conféra de Bezons, son parent, évêque de Carcassonne. Il fut ensuite agent du clergé : en 1760 on lui proposa l'évêché de Comminges; il aima mieux continuer ses travaux : mais en 1764, il accepta

(1) Il paraît constant que ce fût dans un cul de basse fosse, où il ne pouvait respirer qu'un air infect et extrêmement humide. L'amour de la vie et la force de sa constitution prolongèrent son existence jusqu'au sixième jour, dans l'horrible supplice qu'il y endura, étant condamné à y mourir de faim.

l'évêché comté-pairie de Châlons-sur-Marne. Son premier soin fut de détruire le jansénisme dans son diocèse; mais il trouva de grands obstacles à vaincre, et il se vit contraint d'employer des mesures sévères à l'égard des ecclésiastiques qui refusaient de se soumettre : quelques-uns furent interdits, d'autres expulsés. Tout entier à ses occupations épiscopales, il se fit chérir de ses diocésains : sa charité consola plus d'un malheureux. On le vit à St.-Dizier, dans un incendie, exposer ses jours pour sauver ceux de plusieurs personnes près de périr dans les flammes. Le généreux évêque de Châlons avait remarqué que dans la Champagne où la plupart des maisons sont construites en bois, les incendies étaient fréquents; pour prévenir les suites de ces malheureux événements, il fonda un bureau de secours pour les incendiés, institution qui a été établie dans d'autres localités. Juigné mettait aussi un très-grand prix à l'instruction de son clergé; ce fut par ses soins que fut construit le grand séminaire, et c'est à lui que l'on doit la création d'un autre petit séminaire consacré à y instruire gratuitement les enfants de la campagne que l'on croyait propres à l'état ecclésiastique. Juigné refusa l'archevêché d'Auch, l'un des plus riches du royaume; mais il ne put résister aux ordres réitérés du roi Louis XVI, qui le nomma *proprio motu* archevêque de Paris en 1781, après la mort de Beaumont. Ce vertueux prélat déploya dans la capitale le même zèle apostolique dont il avait donné tant de preuves dans le diocèse de Châlons. Pendant le rigoureux hiver de 1788 à 1789, il fit faire aux pauvres de Paris de nombreuses distributions de vivres, de bois et d'argent : les revenus de son vaste patrimoine et de son archevêché ne pouvant suffire pour soulager tous les malheureux qui s'adressaient à lui, il vendit sa vaisselle, engagea ses biens particuliers et emprunta des sommes considérables pour lesquelles son frère le marquis de Juigné se porta caution. L'année suivante il fit partie des états généraux où il vota avec la minorité. Les factieux de l'époque eurent bientôt oublié les vertus de ce prélat pour ne remarquer que son opposition courageuse à leurs vues révolutionnaires : le même peuple qu'il avait nourri l'année précédente ne tarda pas à l'insulter, et le 24 juin, au moment où il sortait de l'assemblée de Versailles, sa voiture fut poursuivie à coups de pierres, et ce fut avec peine qu'il échappa aux attaques de la multitude furieuse, qui faisait retentir l'air d'imprécations sacriléges. Il ne dut son salut dans cette triste circonstance qu'à la vitesse de ses chevaux, et à l'heureuse idée qu'il eut d'aller déposer ses douleurs aux pieds des autels : réfugié dans l'église de St.-Louis, il promit à la foule de se réunir au tiers état, et il le fit en effet. Il assista à la journée du 4 août dans laquelle s'opéra la réunion de presque tous les membres des états généraux. Revenant alors à des idées moins exclusives que celles qu'il avait défendues jusqu'à ce jour, renonçant même aux priviléges des deux ordres dont il était membre, il crut à la possibilité d'une réconciliation de tous les partis politiques : s'imaginant que les sacrifices du clergé et de la noblesse satisferaient les novateurs et rendraient à la France le repos que les passions venaient de troubler, il proposa de chanter un *Te Deum*, pour solenniser cette mémorable journée. Mais ces concessions n'avaient été pour les réformateurs de cette époque qu'un encouragement à former des vœux nouveaux. A la vue des désordres dont la capitale était alors le théâtre, il quitta la France avec la permission du roi, vers la fin de 1790, alla d'abord en Savoie et ensuite à Constance. C'est de là qu'il fit partir son *Mandement* et plusieurs autres *écrits sur le serment constitutionnel* demandé aux prêtres. Sa maison devint le rendez-vous de plusieurs évêques français et d'un grand nombre d'ecclésiastiques qui avaient préféré l'exil au schisme. Bientôt, grâce aux libéralités de Catherine II, impératrice de Russie, de quelques princes et de plusieurs prélats d'Allemagne, il put élever près de lui un petit séminaire où de jeunes clercs recevaient l'instruction théologique, et se préparaient à remplacer ceux que la hache révolutionnaire immolait tous les jours en France. Ses pieux travaux furent interrompus par l'arrivée des Français qui s'emparèrent de Constance en 1799. Juigné se retira à Augsbourg, où il reçu de l'électeur de Trèves l'accueil le plus honorable. Il revint en France en 1802. Après la conclusion du concordat, il se démit de son archevêché entre les mains du pape Pie VII, vécut dès lors au sein de sa famille, et mourut à Paris en 1811. Ses restes déposés dans le cimetière commun furent transférés en 1814, sur la demande du chapitre, dans le caveau réservé dans l'église de Notre-Dame aux archevêques de Paris. Ce prélat était fort instruit; sa mémoire était si heureuse qu'il savait la bible toute entière par cœur, et que l'on ne pouvait point en citer un passage sans qu'il pût indiquer à l'instant le livre, le chapitre et même le verset. On a de lui : des *Mandements* estimés, et loués même par des écrivains attachés à des opinions qu'il était loin de favoriser; un *Rituel*, Châlons, 1776, 2 vol. in-4. On reproduisit cet ouvrage avec plusieurs changements, sous le titre de *Pastoral de Paris*, 1786, 3 vol. in-4. On croit que les éditeurs de cette édition et des changements qu'on y remarque, furent les abbés Revers, chanoine de Saint-Honoré; Plunkett, professeur au collége de Navarre, et P.-J.-Hippolyte Charlier, secrétaire et bibliothécaire de l'archevêque de Paris. Quoi qu'il en soit, les jansénistes combattirent ce livre par divers écrits, tels que, *Observations sur le Pastoral; Réflexions sur le Rituel; Examen des principes du Pastoral, sur l'ordre, la pénitence, les censures, le mariage*, écrits qu'on attribua à Maultrot et à de Larrière. Les jansénistes ne se bornèrent pas là; leurs clameurs furent telles que le Pastoral fut dénoncé au parlement, le 19 décembre 1786, par le conseiller Robert de Saint-Vincent. Malgré ses instances pour qu'on en fît arrêter la distribution, séance tenante, le parlement décida qu'on le remît aux gens du roi, qui ne donnèrent pas de suite à la dénonciation, au grand déplaisir des jansénistes. Il y a une *Vie de Juigné archevêque de Paris*, par l'abbé Lambert, Paris, 1821, ou 1823, in-8. Cette seconde édition accompagnée

d'un portrait lithographié de Juigné, a été vendue au profit des petits séminaires de Paris et de Châlons, pour honorer la mémoire du vénérable prélat qui en a occupé les siéges : l'abbé Jalabert, vicaire général, a prononcé l'oraison funèbre de Juigné.

JULES CONSTANCE, père de l'empereur Julien, et fils de l'empereur Constance-Chlore, et de Théodora sa seconde femme, était un prince doux et modéré, qui vit sans jalousie le diadème sur la tête de son frère Constantin. Il fut le particulier de son siècle le plus illustre par sa naissance, par ses richesses, par son crédit, et peut-être le premier sénateur de Rome qui ait fait profession publique du christianisme. Il avait été engagé dans le parti du tyran Maxence; mais Constantin victorieux respecta dans ce grand homme les talents supérieurs, et une vertu encore supérieure aux talents. Il le fit consul, préfet, etc. Jules Constance périt l'an 337, dans le massacre que les fils de Constantin firent de leur famille après la mort de leur père.

JULES (saint), soldat romain, servit longtemps avec valeur dans les armées des empereurs, et eut la tête tranchée vers l'an 302, par ordre de Maxime, gouverneur de la basse Mœsie.

JULES Ier (saint), Romain, successeur du pape saint Marc le 6 février 337, envoya ses légats au concile de Sardique en 347, et soutint avec force la cause de saint Athanase, qui en avait appelé à lui comme aux chefs de l'Eglise et aux juges des évêques. (*V.* APIARIUS, ATHANASE, INNOCENT Ier.) Il mourut après avoir illustré son siége par la science et les vertus des saints, le 12 avril 352. On a de lui deux *Lettres* admirables dans les *OEuvres* de saint Athanase, et dans les *Epîtres des papes* de dom Constant, qui sont, au jugement de Tillemont, deux des plus beaux monuments de l'antiquité ecclésiastique. Les autres ouvrages que l'on attribue à saint Jules sont supposés.

JULES II (Julien de la Rovère), neveu du pape Sixte IV, né au bourg d'Albizale près de Savone, l'an 1454, fut élevé successivement sur les siéges de Carpentras, d'Albano, d'Ostie, de Bologne, d'Avignon. Le pape Sixte IV, son oncle, l'honora de la pourpre en 1471, et lui confia la conduite des troupes de l'état contre les peuples révoltés en Ombrie. Le cardinal de la Rovère, né avec un génie guerrier, dompta les rebelles. Ses exploits et ses entreprises lui acquirent beaucoup de pouvoir dans Rome. Cependant, à son avénement au pontificat, le pape Alexandre VI, son ennemi déclaré, l'exila. Le cardinal de la Rovère remua alors toute l'Italie. La conquête de Naples par Charles VIII, le soulèvement des Génois, l'expulsion de Ludovic Sforce, furent en grande partie son ouvrage. A la mort d'Alexandre VI, il fit élire le cardinal Piccolomini (Pie III), vieillard infirme qui ne régna que 26 jours. Il fit alors entrer dans ses intérêts César Borgia, et l'emportant sur le cardinal d'Amboise son compétiteur, il fut élu pape au premier scrutin, en 1503. Son premier soin fut de faire construire l'église de St.-Pierre; il en posa la première pierre en 1506. Cet édifice, le plus beau que les hommes aient élevé à la Divinité, fut bâti sur le Vatican, à la place de l'église construite par Constantin : « Monument célèbre dans toutes les langues, dit un voyageur, et » toujours supérieur à l'idée qu'on s'en fait, pourvu » que le bon sens règle l'imagination; temple auguste, qui n'eut jamais d'égal en grandeur, en » majesté, en richesse; où la religion a rassemblé tout » ce qui peut servir à animer et à nourrir la piété; où » la curiosité la plus avide et la plus intelligente trouve » de quoi se satisfaire, revient sans cesse aux mêmes » objets, et ne les quitte que déterminée à revenir » encore; où les artistes en tout genre les plus critiques et les plus habiles viennent admirer et » s'instruire. » (*Voy.* FONTANA, Charles.) Des idées différentes occupèrent bientôt le pontife. Jules II, qui, comme ses prédécesseurs, aurait voulu chasser les étrangers de l'Italie, cherchait à renvoyer les Français au delà des Alpes; mais il exigeait auparavant que les Vénitiens lui remissent les villes dont ils s'étaient saisis après la mort d'Alexandre VI. Ces républicains voulurent garder leurs conquêtes; Jules II s'en vengea en liguant toute l'Europe contre Venise. Cette ligue, connue sous le nom de *Ligue de Cambrai*, fut signée en 1508, entre le pape, l'empereur Maximilien, le roi de France Louis XII, et le roi d'Aragon Ferdinand le Catholique. Les Vénitiens, réduits à l'extrémité, demandèrent grâce et l'obtinrent à des conditions assez dures. Ils cédèrent à Jules une partie de la Romagne, et alors le pontife n'eut plus besoin des Français. Il ne les aimait pas d'ailleurs, parce qu'ils avaient traversé son élection au pontificat, et qu'ils perpétuaient les guerres d'Italie par des prétentions et des vues de conquêtes toujours renaissantes. Il se ligua contre eux la même année, avec les Suisses, avec le roi d'Aragon, et avec Henri VIII, roi d'Angleterre. Il fit demander à Louis XII quelques villes qu'il occupait en Italie, et sur lesquelles le saint Siége prétendait avoir des droits : Louis les refusa, et fut excommunié. La guerre commença vers Bologne et vers le Ferrarais. Le pape assiégea la Mirandole en personne, pour donner de l'émulation à ses troupes. On vit ce pontife septuagénaire, le casque en tête et la cuirasse sur le corps, visiter les ouvrages, presser les travaux et entrer en vainqueur par la brèche le 20 janvier 1511. Mais Trivulce, général des troupes françaises, s'empara de Bologne, et l'armée papale unie à celle des Vénitiens fut mise en déroute. Jules II, obligé de se retirer à Rome, eut le chagrin de voir en passant à Rimini les placards affichés pour intimer l'indiction d'un concile à Pise. Louis XII excommunié en avait appelé à cette assemblée, qui inquiéta beaucoup le pape. Après diverses citations, il fut déclaré suspens par contumace dans la 8e session tenue le 21 avril 1512. Ce fut alors que Jules, ne gardant plus aucune mesure, mit le royaume de France en interdit. Louis XII fit excommunier à son tour Jules II, et fit battre des pièces de monnaie qui portaient au revers : PERDAM BABYLONIS NOMEN : *Je détruirai jusqu'au nom de Babylone :* démarche qu'on ne saurait excuser, et qui marque la passion et l'aveuglement de la colère. Louis pouvait se défendre et même se venger, sans outrager l'Eglise et le saint Siége. Jules opposa au

conciliabule de Pise (qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre concile de ce nom en 1409) le concile général de Latran, dont l'ouverture se fit le 3 mai 1512; mais il n'en vit pas la fin. Une fièvre lente, causée, dit-on, par le chagrin de n'avoir pu porter les Vénitiens à s'accommoder avec l'empereur, l'emporta le 21 février 1513. Il pardonna aux cardinaux de l'assemblée de Pise, avec cette restriction, qu'ils ne pourraient assister à l'élection de son successeur. « Comme Julien de la Rovère, dit-il, » je pardonne aux cardinaux schismatiques; mais » comme pape, je juge qu'il faut que la justice se » fasse.... » Jules II avait dans le caractère un fonds d'inquiétude qui ne lui permettait pas d'être sans projets, et une certaine audace qui lui faisait préférer les plus hardis. S'il eut l'enthousiasme propre à communiquer ses passions à d'autres puissances, il manqua de la probité qui rend les alliances sincères, et de l'esprit de conciliation qui les rend durables. Jean Stella auteur contemporain, dans ses *Vies* des papes, peint au contraire ce pontife avec les plus belles couleurs; on ne peut rien ajouter à l'éloge qu'il en fait : d'autres historiens en font un portrait affreux. On ne peut guère se fier à ce que les auteurs disent des grands hommes qui ont vécu dans des temps de trouble : chacun en parle selon le parti qu'il a épousé. Au reste, ce que l'on peut assurer, c'est que le sublime de sa place lui échappa; il ne vit pas ce que voient si bien aujourd'hui ses sages successeurs : que le pontife romain est le père commun, et qu'il doit être l'arbitre de la paix, et non le flambeau de la guerre. Tout entier aux armes et à la politique, il ne paraissait chercher, dans la puissance spirituelle, que le moyen d'accroître la temporelle. Il n'est pas vrai cependant qu'*il jeta un jour dans le Tibre les clefs de saint Pierre, pour ne se servir que de l'épée de saint Paul*, comme tant d'historiens protestants et catholiques l'ont dit, d'après le témoignage d'un mauvais poëte satirique. Les papes n'ont pas conservé tout ce que Jules II leur avait donné. Parme et Plaisance, détachées du Milanais, furent jointes par ce pape au domaine de Rome, du consentement de l'empereur, et en ont été séparées depuis. Il fut favorable aux savants, et avait même une trop bonne opinion de l'influence des lettres, si un propos qu'on lui prête est véritable. Il encouragea la peinture, la sculpture, l'architecture, et, de son temps, les beaux-arts commencèrent à sortir des décombres de la barbarie gothique. Le pape Jules II fut le premier qui laissa croître sa barbe, regardant l'usage contraire comme l'effet de la frivolité et de la mollesse. François Ier, Charles-Quint et tous les autres rois suivirent cet exemple, adopté à l'instant par les courtisans et ensuite par le peuple. Léon X lui succéda.

JULES III (Jean-Marie Giocchi, pape sous le nom de), né, selon quelques-uns, dans le diocèse d'Arezzo, et, selon le continuateur de Fleury, à Rome, dans le quartier del Parione, d'une famille originaire de Monte-San-Savino, dans le diocèse d'Arezzo, d'où il avait le nom *del Monte*, se fit estimer de bonne heure par ses connaissances en littérature et en jurisprudence. Il eut successivement l'administration de plusieurs évêchés, l'archevêché de Siponte, et enfin le chapeau de cardinal en 1636. Il succéda au pape Paul III en 1550, et prit le nom de Jules III. Né avec de la fermeté dans le caractère, il avait paru, avant son pontificat, selon Panvini, d'une grande sévérité ; mais lorsqu'il eut été placé sur le trône de saint Pierre en 1550, ses mœurs parurent s'altérer, et son amour pour la justice diminua. D'autres auteurs ont porté de ce pape un jugement tout opposé, et ont dit que Jules III, depuis son élévation, n'eut d'autres plaisirs que ceux qu'il trouvait dans les affaires et dans le maintien de l'ordre public. Il avait présidé au concile de Trente sous Paul III; il le fit rétablir et continuer dès qu'il fut souverain pontife. Il prit les armes ensuite avec l'empereur, contre Octave Farnèse, duc de Parme, et mourut en 1555. Ce pontife avait établi, en 1553, une nombreuse congrégation de cardinaux et de prélats, pour travailler à la réforme de l'Eglise ; mais cette congrégation n'eut aucun succès. Jules III eut Marcel III pour successeur.

JULES ROMAIN, peintre, dont le nom de famille était *Giulio Pipi*, né à Rome en 1492, était le disciple bien-aimé de Raphaël, qui le fit son héritier. Jules Romain fut longtemps occupé à peindre d'après les dessins de son illustre maître, qu'il rendait avec beaucoup de précision et d'élégance. Tant que Jules ne fut qu'imitateur, il se montra un peintre sage, doux, gracieux; mais se livrant tout-à-coup à l'essor de son génie, il étonna par la hardiesse de son style, par son grand goût de dessin, par le feu de ses compositions, par la grandeur de ses pensées poétiques, par la fierté et le terrible de ses expressions. On lui reproche d'avoir trop négligé l'étude de la nature pour se livrer à celle de l'antique, de ne point entendre le jet des draperies, de ne pas varier ses airs de tête, d'avoir un coloris qui donne dans la brique et dans le noir, sans intelligence du clair-obscur : mais aucun maître ne mit dans ses tableaux plus d'esprit, de génie et d'érudition. Jules était encore excellent architecte ; plusieurs palais, qu'on admire en Italie, furent élevés suivant les plans qu'il en donna. Ce célèbre artiste fut fort occupé par le duc Frédéric Gonzague de Mantoue. Ce prince le combla de bienfaits, et sa protection lui fut très-utile contre les recherches qu'on faisait de lui pour les vingt dessins qu'il avait composés d'un pareil nombre d'estampes très-dissolues que grava Marc-Antoine Raimondi, et que Pierre Arétin accompagna de sonnets non moins abominables. Tout l'orage tomba sur le graveur, qui, sans la protection du cardinal de Médicis, aurait perdu la vie dans un temps où les mœurs étaient regardées comme la sauve-garde de l'état et le gage du bonheur public. Jules Romain mourut à Mantoue en 1546.

JULIA DOMNA (Pia-Felix-Augusta), fille d'un prêtre du Soleil, née vers l'an 170 dans la ville d'Emèse en Phénicie, épousa l'empereur Septime-Sévère. Sûre du cœur de son époux, qu'elle avait enchanté par son esprit et par sa beauté, elle se livra à toutes ses passions. Ses débauches allèrent

jusqu'aux derniers excès. Plautien, favori de Septime-Sévère, crut la perdre auprès de l'empereur, en dévoilant ses infamies; mais il périt lui-même. Julia reprit son crédit, et recommença ses prostitutions. Après la mort de Sévère, les plaisirs fuirent d'auprès d'elle. Ses deux fils, altérés du sang l'un de l'autre, étaient à tout moment sur le point de se poignarder. Caracalla massacra Géta, son frère, entre les bras de leur mère commune. Les malheurs de Julia ne la corrigèrent pas. Si l'on en croit Spartien, elle se prostitua à Caracalla, son fils. Telles étaient les mœurs de ces temps, qu'on ose rappeler à des chrétiens comme des siècles de vertus. Après la mort de cet empereur, déterminée à ne pas lui survivre, elle avança le terme de ses jours, en irritant un cancer qu'elle avait au sein. Elle mourut à Antioche en 218, à l'âge de 47 ans. Elle avait protégé les lettres, et ce fut à sa sollicitation que Philostrate composa le roman intitulé *La Vie d'Apollonius de Thyane.* Diogène Laërce lui dédia ses ouvrages *sur la Vie et les opinions des philosophes grecs.* Il existe des médailles de Julia Domna. Bayle lui a consacré un article remarquable dans son *Dictionnaire.*

JULIE (sainte), vierge et martyre de Carthage. Cette ville ayant été prise et saccagée en 439 par Genséric, roi des Vandales, Julie fut vendue à un marchand païen, et menée en Lyrie. Quelques années après, ce marchand s'étant embarqué avec elle pour transporter des marchandises en Provence, le vaisseau s'arrêta au Cap-Corse pour y célébrer une fête en l'honneur des fausses divinités. Julie, qui n'y prenait aucune part, fut citée devant le gouverneur Félix comme chrétienne, et elle reçut la couronne du martyre.

JULIE, fille de César et de Cornélie, passait pour la plus belle et la plus vertueuse femme de Rome. Son père la maria d'abord avec Cornélius Cépion, mais il l'engagea ensuite à faire divorce, pour lui faire épouser Pompée, que César voulait s'attacher par ce lien. Julie fut effectivement le nœud d'amitié de ces deux grands hommes; mais étant morte en couches l'an 53 avant J.-C., on vit bientôt naître ces querelles funestes qui finirent par la ruine de la république. Pompée avait aimé tendrement Julie, et, tant qu'elle vécut, il parut oublier les armes et les affaires pour complaire à son épouse, et ne pas troubler la douceur de cette union.

JULIE, fille unique d'Auguste, et de Scribonie, sa troisième femme, épousa Marcellus. Son rang lui fit des courtisans, et sa figure des amants. Loin de les dédaigner, elle s'abandonna avec eux aux plaisirs de la débauche la plus effrénée. Devenue veuve, elle épousa Agrippa, et ne fut pas plus sage. Son mari était vieux; elle s'en consola, en se livrant à tous les jeunes gens de Rome. (*Voy.* Ovide.) Après la mort d'Agrippa, Auguste la fit épouser à Tibère, qui, ne voulant être ni témoin ni dénonciateur des débauches de sa femme, quitta la cour. Sa lubricité augmentait tous les jours; elle poussa l'impudence jusqu'à faire mettre sur la statue de Mars autant de couronnes qu'elle s'était prostituée de fois en une nuit. « Quand les cours et » les trônes, dit un auteur, sont souillés par de » telles infamies, que la luxure y est en honneur, » ou suivie seulement de tardives et timides puni» tions, on peut assurer que la chute de l'empire n'est » pas loin. » Auguste, honteux enfin de ses excès, l'exila dans l'île Pandataire, sur la côte de Campanie, après avoir fait défense à tout homme libre ou esclave d'aller la voir sans une permission expresse. Cédant cependant aux sollicitations politiques de Tibère, il changea le lieu de son exil, et la fit transférer à Rhége, dans la Calabre; mais il fit prononcer, en même temps, son divorce avec Tibère. Auguste ne rappela pas Julie par son testament; et ce fut sous ce prétexte que Tibère, devenu empereur, lui ôta sa pension, et la laissa mourir de faim dans son exil, l'an 14 de J.-C. — Julie sa fille, femme de Lépidus, fut aussi exilée pour ses débauches.

JULIE, fille de l'empereur Titus, fut mariée à Sabinus, son cousin-germain. Domitien, son frère, en devint amoureux, et elle n'eut point horreur de répondre à sa passion infâme. Ce prince étant parvenu à l'empire, fit assassiner Sabinus, et répudia en même temps sa femme. Julie s'étant retirée dans le palais impérial, devint publiquement la concubine de son frère. Mais ayant voulu se faire avorter, le breuvage que Domitien lui fit donner à cet effet agit d'une manière si violente qu'elle en mourut l'an 80 de Jésus-Christ, quoiqu'elle fût, dit-on, accoutumée à ce crime. Domitien la plaça au rang des divinités : il en fallait de telles à ce monstre. (*Voy.* Sabine.)

JULIE, surnommée *Liville* (Julia junior), troisième fille de Germanicus et d'Agrippine, née dans l'île de Lesbos, l'an 17 de Jésus-Christ, fut mariée à l'âge de 16 ans, au sénateur Marcus-Vinnucius. Elle jouit d'abord d'une grande faveur sous l'empereur Caligula son frère, qui ayant été, dit-on, son premier corrupteur, l'avait livrée ensuite aux compagnons de ses débauches. Mais ce prince s'étant imaginé qu'elle était entrée dans une conspiration contre lui, l'exila dans l'île de Ponte. Rappelée à Rome par Claude son oncle, l'an 41, elle ne resta pas longtemps dans cette capitale. Messaline, jalouse de son crédit, la fit exiler de nouveau, sous prétexte d'adultère, et massacrer peu de temps après par un de ses satellites. Elle n'avait encore que 24 ans. Ses mœurs étaient très-corrompues. On prétend que le philosophe Sénèque fut un de ses nombreux amants, et qu'il fut relégué dans l'île de Corse pour l'avoir séduite; tant il est vrai que dans tous les temps, la philosophie abandonnée à elle-même a fait plus de froids et hypocrites moralistes, que de sages, dignes de ce nom.

JULIEN (saint), premier évêque du Mans et l'apôtre du Maine, sur la fin du IIIe siècle, doit être distingué de saint Julien, martyrisé en 318, dit-on, à Brioude en Auvergne, sous Dioclétien. Quoiqu'on ne puisse contester à saint Julien la gloire d'avoir prêché l'Evangile dans le Maine, on n'a aucun monument, ni du temps auquel il a vécu, ni des actions qui signalèrent son épiscopat.

JULIEN (saint), illustre archevêque de Tolède, en 680, présida au 12e concile de Tolède, et aux trois suivants. Il mourut en 690, et laissa : un *Traité contre les Juifs*, dans le livre intitulé : *Testamentum* XII *Prophetarum*, Haguenau, 1532, in-8; *Pronostica futuri sæculi*, dans la Bibliothèque des Pères; *De expeditione Wambæ Regis in Paulum ducem Narbonensem*, dans les Historiens de France de Duchesne; d'autres *Ecrits* savants et solides. Il avait l'esprit aisé, fécond, agréable et les mœurs douces et pures.

JULIEN (Flavius-Claudius), dit l'*Apostat*, fameux empereur romain, fils de Jules Constance, frère du grand Constantin, et de Basiline sa seconde femme, naquit à Constantinople en 331. Il pensa périr avec son frère Gallus dans l'horrible massacre que les fils de Constantin firent de sa famille, massacre dans lequel son père et ses plus proches parents furent enveloppés; il ne fut sauvé que par les soins de Marc, évêque d'Aristhe, qui le cacha dans le sanctuaire de son église, circonstance qui ajouta dans la suite à l'horreur de son apostasie, et de la persécution qu'il souffrit que l'on exerçât contre les chrétiens, lorsqu'il fut sur le trône. Eusèbe de Nicomédie, chargé de l'éducation de Julien et de Gallus, leur donna un gouverneur nommé Mardonius, qui tâcha de leur inspirer de la gravité, de la modestie et du mépris pour les plaisirs des sens. Ces deux jeunes princes entrèrent dans le clergé, et firent l'office de lecteurs, mais avec des sentiments bien différents sur la religion. Gallus avait beaucoup de piété, et Julien avait un secret penchant pour le culte des faux dieux. Ses dispositions éclatèrent lorsqu'il fut envoyé à Athènes, à l'âge de 21 ans. Il s'y appliqua à l'astrologie, à la magie, et à toutes les vaines illusions du paganisme. Il s'attacha surtout au philosophe Maxime, qui flattait son ambition, en lui promettant l'empire. C'est principalement à cette curiosité sacrilége de connaître l'avenir, et au désir de dominer, que l'on doit attribuer l'apostasie de ce prince, qui ne la fit connaître qu'après la mort de Constance. Celui-ci le fit César l'an 355. Julien eut, en cette qualité, le commandement général des troupes dans les Gaules, et se signala dans cet emploi par sa prudence et son courage. Il remporta une victoire sur sept rois allemands auprès de Strasbourg, vainquit plusieurs fois les barbares, et les chassa des Gaules en très-peu de temps. Constance auquel il était devenu suspect par tant de succès, lui envoya demander pour l'affaiblir une partie considérable de ses troupes, sous prétexte de la guerre contre les Perses. Mais les soldats de Julien se maintinrent et le déclarèrent empereur malgré sa résistance. Il était alors à Paris, où il avait fait bâtir un palais, dont on voit encore les restes. L'empereur Constance, indigné contre lui, songeait aux moyens de le soumettre, lorsqu'il mourut le 3 novembre 361. Julien alla aussitôt en Orient, où il fut reconnu empereur comme il l'avait été en Occident. Le luxe, la mollesse, une foule de maux désolaient l'empire; Julien y remédia avec zèle, et fit naître les plus fortes espérances d'un règne heureux; mais les philosophes dont il était environné les firent évanouir. Ils lui persuadèrent d'anéantir le christianisme et de faire revivre l'idolâtrie. Julien ordonna par un édit général d'ouvrir les temples au paganisme. Il fit lui-même les fonctions de souverain pontife, avec toutes les cérémonies païennes, s'efforçant d'effacer le caractère de son baptême avec le sang des sacrifices. Il assigna des revenus aux prêtres des idoles, dépouilla les églises de tous leurs biens, pour en faire des largesses aux soldats, ou les réunir à son domaine; révoqua tous les privilèges que les empereurs avaient accordés à l'Eglise, et ôta les pensions que Constantin avait données pour nourrir les clercs, les veuves et les vierges. Plus adroit que ses prédécesseurs, il ne crut pas d'abord devoir employer la violence pour abolir le christianisme : il savait qu'elle avait donné à l'Eglise une plus grande fécondité. Il affecta même la douceur envers les chrétiens, et rappela tous ceux qui avaient été exilés sous Constance, à cause de la religion. Son but était de les pervertir par les caresses, les avantages temporels, et les vexations colorées de quelque prétexte étranger. S'il enlevait les richesses des églises, c'était, disait-il, pour faire pratiquer aux chrétiens la pauvreté évangélique : il leur défendait de plaider, de se défendre en justice, et d'exercer des charges publiques. Il fit plus; il ne voulut pas qu'ils enseignassent les belles-lettres, sachant les grands avantages qu'ils tiraient des livres profanes pour combattre le paganisme et l'irréligion. Quoiqu'il témoignât en toute occasion un mépris souverain pour les chrétiens, qu'il appelait toujours *Galiléens*, cependant il sentait l'avantage que leur donnait la pureté de leurs mœurs et l'éclat de leurs vertus; il ne cessait de proposer leurs exemples aux prêtres païens. Tel fut le caractère de la persécution de Julien : la douceur apparente et la dérision de l'Evangile. Il en vint néanmoins ouvertement à des moyens violents quand il vit que les autres étaient inutiles. Il donna les charges publiques aux plus cruels ennemis des chrétiens, et les villes furent remplies de troubles et de séditions. Il y eut un grand nombre de martyrs dans la plupart des provinces, et même à sa cour, où, par des ordres secrets, on se défaisait des plus illustres partisans du christianisme. Il fit mourir à Chalcédoine les deux ambassadeurs de Perse, Manuel et Ismaël, parce qu'ils étaient chrétiens. Maris, évêque de cette ville, qui était aveugle, lui ayant reproché publiquement ses impiétés, Julien lui répondit en souriant, « que son Galiléen ne le guérirait pas » de la perte de sa vue. » — « *Je loue le Seigneur*, » répondit Maris, d'être aveugle pour n'avoir pas » les yeux souillés par la vue d'un apostat tel que » toi... » Julien voulant convaincre de faux la prédiction de Notre-Seigneur sur le temple de Jérusalem, entreprit de le faire rebâtir par les Juifs, environ 300 ans après sa démolition par Titus; mais tous leurs efforts ne servirent qu'à vérifier la parole de J.-C. Les Juifs, qui s'étaient rassemblés de tous côtés à Jérusalem, en ayant creusé les fondements, il en sortit des tourbillons de flammes qui

consumèrent les ouvriers et l'ouvrage commencé. Les maçons s'opiniâtrèrent à diverses reprises, à construire les fondements du temple; mais tous ceux qui osèrent y travailler périrent par les flammes. Ce fait est constaté par Ammien Marcellin, auteur païen très-estimé, et par un grand nombre de témoins authentiques. L'empereur Julien, résolu d'éteindre le christianisme, voulait auparavant terminer la guerre contre les Perses. Il fit des préparatifs et des sacrifices sans nombre, et jura, en partant, de ruiner l'Eglise à son retour : mais Dieu la garantit de ses menaces insensées. Ce prince s'étant engagé sans cuirasse dans le premier combat, y fut blessé dangereusement. Comme il levait les bras pour animer les troupes, en criant *Tout à nous!* il fut frappé d'un dard qui le blessa à mort. Théodoret et saint Grégoire de Nazianze rapportent qu'il prit alors dans sa main du sang de sa blessure, et qu'il s'écria en le jetant vers le ciel : *Tu as vaincu, Galiléen!* Trait que quelques critiques ont révoqué en doute, mais que sa haine contre Jésus-Christ et ses vains efforts pour détruire le christianisme rendent très-croyable, et que Le Beau, dans son *Histoire du Bas-Empire*, a suspecté sans raison sur le simple silence d'Ammien Marcellin. « Lorsque, dit un critique, à » l'autorité de Théodoret, si voisin de ce temps-là, » on ajoute celle de saint Grégoire de Nazianze, » auteur contemporain, écrivain solide et judicieux, » et qui connaissait si bien Julien (1); lorsque l'on » considère que le silence d'Ammien Marcellin ne » prouve rien, puisqu'il n'est pas naturel qu'un » auteur païen rapporte l'aveu de la victoire de » Jésus-Christ, échappé à son héros mourant; » lorsqu'on se rappelle que Julien avait résolu d'extirper le christianisme à son retour; que l'édit » de persécution était déjà envoyé en Afrique, et » que les païens étaient si persuadés de sa prochaine destruction, que Libanius osa demander à » un grammairien chrétien : *Que fait maintenant » le fils du charpentier* (2)? lorsqu'on songe que » les païens mêmes ont regardé la mort de Julien » comme une *vengeance du Christ* (3); lorsqu'on » réfléchit à l'exclamation tout à fait froide et insignifiante (*Soleil tu as perdu Julien*); que » Le Beau substitue à l'énergique *Vicisti, Galilæe!* » si bien assorti au caractère de haine que Julien » portait à Jésus-Christ, si naturellement lié aux » circonstances, si digne du vainqueur et du » vaincu; lorsqu'on se souvient de la mort d'autres » ennemis du christianisme, surtout de ceux qui » ont eu contre son divin fondateur une haine personnelle, et qu'on a vu renouveler ce *Vicisti* d'une » manière terrible, etc.; lorsque, dis-je, on rassemble toutes ces considérations, on n'hésite point » à soupçonner de légèreté l'historien, d'ailleurs » très-estimable, qui a paru révoquer en doute » une ancienne et générale tradition. » Julien employa ses derniers moments à s'entretenir avec le philosophe et le magicien Maxime, et expira la nuit suivante, le 26 juin 363, à 32 ans. Il avait épousé Hélène, sœur de Constance, laquelle mourut à la fleur de son âge. Il n'y a guère de prince dont les auteurs aient parlé plus diversement, parce qu'ils l'ont regardé sous différents points de vue, et qu'il était lui-même un amas de contradictions. Il fit paraître des vertus tant qu'il fut en tutelle, et réduit à trembler continuellement pour ses jours; lorsqu'il fut maître il donna l'essor à son caractère. Une dissimulation profonde, une hypocrisie rafinée, dont il avait contracté l'habitude, fut le voile dont il sut couvrir de très-grands vices... Son courage est incontestable; mais il fut bouillant, téméraire, avide de gloire à un excès puéril. Maître de conclure avec les Perses une paix avantageuse, il eut la folie de vouloir imiter Alexandre; il se laissa tromper par un espion, malgré les remontrances de ses généraux; il exposa son armée à une perte certaine, en faisant brûler sa flotte. Il mit l'Assyrie à feu et à sang; la manière dont il traita les villes de Diacires, Ozogardane et Maogamalgue, fait horreur. Il fut d'une tempérance exemplaire, mais il poussait la malpropreté et l'extérieur cynique à une indécence qui avilissait l'empereur et le philosophe. Dans les fêtes de Vénus, il ne rougissait point de se mêler à la troupe des prostituées et des efféminés qui célébraient la déesse; il fit pour les sacrifices des profusions insensées. Ammien Marcellin dit que s'il était revenu vainqueur des Perses, l'empire n'aurait pas pu fournir assez de bœufs pour servir de victimes. Il faisait lui-même les fonctions les plus viles de sacrificateur, et paraissait continuellement dans l'équipage d'un boucher... Dans plusieurs occasions il donna des exemples de clémence, dans d'autres il montra de la cruauté. Il laissa tourmenter impunément Marc Aréthus, qui lui avait sauvé la vie pendant son enfance; il paya de la même ingratitude le trésorier Ursulus, qui avait tenu son parti dans les Gaules : la mort de cet homme irréprochable fit murmurer tout l'empire. Il fit mourir deux officiers, parce qu'ils étaient demeurés fidèles à Constance, leur maître. Il ne vengea aucune des cruautés que les païens exercèrent contre les chrétiens sous son règne; il punit au contraire les gouverneurs de province qui voulurent les réprimer. Par une libéralité fort mal entendue, il causa une famine à Antioche. Il était d'une application infatigable au travail, fit plusieurs ordonnances très-sages, et retrancha beaucoup d'abus; mais il en fit naître de nouveaux, et commit plusieurs injustices (*Voy.* AMMIEN MARCELLIN, liv. 24.) A la place des tyrans subalternes qu'il déposséda, il mit en faveur des sophistes dont l'orgueil, l'insolence et les vexations indignaient tout le monde. L'apostasie, sous son règne, tint lieu de mérite; on vit un certain Ece-

(1) Ce saint avait été condisciple de Julien lorsque ce dernier étudiait à Athènes.

(2) *Il fait un cercueil*, répondit le grammairien.

(3) Saint Jérôme qui était âgé de 22 ans quand Julien mourut, raconte qu'au milieu des gémissements que sa mort arrachait à l'idolâtrie, il entendit ces paroles de la bouche d'un païen : « Comment les chrétiens peuvent-ils vanter la patience » de leur Dieu? Rien n'est si prompt que sa colère. Il n'a pu » suspendre pour un peu de temps son indignation. » Octave de Milet, Théodoret, Sozomène, etc., rapportent des propos semblables. Or, qui ne voit que ce langage des païens, qui ne croyaient point en la puissance de Jésus-Christ, ne pouvait être fondé que sur les dernières paroles de Julien.

belus, qui avait été un de ses maîtres, changer trois fois de religion sous trois règnes. Enfin, parmi les philosophes mêmes de ce siècle, qui ont tenté de faire de Julien un héros et un sage, il s'en est trouvé de sincères qui en ont parlé avec vérité. Celui qui a traité *de la félicité publique* a porté de ce prince un jugement plus équitable que ses confrères. Il convient que la manière dont on en a parlé est moins humiliante pour le faux zèle que pour la philosophie; que c'était un crime de la part de Julien d'opprimer le christianisme; qu'au lieu de montrer sur le trône un philosophe impartial, il ne fit voir en lui qu'un païen dévot et fanatique. « Je ne sais, dit-il, quel caractère de comédien » domine dans l'esprit de Julien; tantôt c'est Marc-» Aurèle, tantôt Trajan, tantôt Alexandre qu'il » s'empresse de copier. Ses ouvrages sont ceux d'un » sophiste et d'un rhéteur. Dans ses mœurs c'est un » stoïcien; au temple c'est un idolâtre; et dans son » cabinet un mauvais platonicien, qui cherche à » corrompre la doctrine de cette secte par l'indigne » alliage de la magie. » Saint Grégoire de Nazianze fait le portrait suivant de sa figure, de ses attitudes et de ses manières : « il y a beaucoup de gens, » dit-il, qui n'ont connu Julien que lorsqu'il s'est » fait connaître par ses actions et par l'abus de la » puissance absolue; mais pour moi, je connus ce » qu'il était dès que je le vis et que je le pratiquai » à Athènes, et je ne lui trouvai aucune marque » de rien de bon. Il portait la tête au vent, remuait » sans cesse les épaules, tournait les yeux de côté » et d'autre à tout moment, avait le regard fa-» rouche; il ne pouvait tenir ses pieds en place, » enflait ou retirait ses narines continuellement, en » signe de colère ou de mépris; s'exerçait à dire » des bons mots et des bouffonneries froides, riait à » gorge déployée; accordait ou refusait légèrement » une même chose d'un moment à l'autre, parlait » sans ordre et sans fondement, faisait des inter-» rogations importunes et des réponses hors de » propos. Mais pourquoi est-ce que je m'arrête à » faire un si long détail de son extérieur? Pour » conclusion, je le connus dès lors par là, avant » que de le connaître dans ses actions, et, depuis, » elles n'ont fait que me confirmer dans mon pre-» mier jugement : car ceux qui étaient alors avec » moi pourraient rendre témoignage, s'ils étaient » présents, que, dès que j'eus observé toutes ses ma-» nières, je dis aussitôt que la république romaine » nourrissait un serpent bien dangereux. Je le dis, » et je souhaitais en même temps d'être un men-» teur; et sans doute il eût beaucoup mieux valu » que je l'eusse été et que l'on n'eût point vu tant » de maux qui ont désolé toute la terre. » A ces divers portraits de Julien, nous joindrons celui qu'en fait Le Beau dans son *Histoire du Bas-Empire;* le dernier trait surtout est caractéristique. « On aperçoit, dit-il, dans cette âme tout le jeu de » la vanité. Avide de gloire comme les avares le » sont des richesses, il la chercha jusque dans les » moindres objets. Sa tempérance, poussée à l'excès, » devint une vertu de théâtre; une grande partie » de ses sujets ne trouva jamais en lui de justice : » s'il eût été vraiment le père de ses peuples, il eût » cessé de haïr les chrétiens, et ne leur eût pas fait » la guerre du moment qu'il devint leur empereur. » Il n'épargna leur vie que dans ses paroles et dans » ses édits. Julien est le modèle des princes persé-» cuteurs, qui veulent sauver ce reproche par une » apparence de douceur et d'équité. » On peut consulter son *Histoire*, très-bien écrite, par l'abbé de la Bletterie, réimprimée à Paris, 1776, in-12; ou bien encore celle qu'a publiée Jondot, 1817, 2 vol. in-8. Ce prince a été encore bien jugé par un auteur déjà cité, dont les principes anti-chrétiens ne sont pas équivoques (Chastellux, *De la félicité publique*); et mieux encore par le cardinal Gerdil, *Considérations sur Julien*. L'abbé Baudouin dans une savante explication de l'*Apocalypse*, publiée, Paris, 1781, 2 vol. in-12, prétend que Julien est le persécuteur dont le nom est exprimé d'une manière énigmatique au chap. 13, et que le mot, ἀποστάτης, devenu son surnom, et sa qualité distinctive, donne exactement le nombre 666, suivant la valeur numérique qui se trouve dans tous les dictionnaires grecs. Julien cultivait les lettres avec succès : il nous reste de lui plusieurs *Discours* ou *Harangues*; des *Lettres*; une *Satire des Césars*; la *Fable allégorique*; le *Misopogon* ou *l'Ennemi de la barbe*, satire par laquelle il répondait aux habitants d'Antioche qui avaient tourné en ridicule son extérieur philosophique. Ces différents opuscules ont été publiés plusieurs fois séparément. La Bletterie en a traduit une partie : le marquis d'Argens a traduit ses *Discours contre les chrétiens* avec des notes nouvelles de divers auteurs (de Voltaire), nouvelle édition, Berlin (Genève), 1767, deux part. in-8, 5 à 6 fr., les 12 *Césars* ont été traduits par Ez. Spanheim, avec des remarques et preuves, et 300 médailles gravées par B. Picard, Amsterdam, 1728, in-4, fig., 10 à 15 fr. Enfin on a publié les *OEuvres complètes de l'empereur Julien*, traduites pour la première fois du grec en français, etc., par R. Tourlet, Paris, 1821, 3 vol. in-8, 21 fr.

JULIEN, oncle maternel de l'empereur Julien, comte d'Orient, haïssait les chrétiens autant que son neveu; mais il cachait beaucoup moins sa haine. Altéré de leur sang, il saisissait toutes les occasions de leur faire subir le dernier supplice. Il fit fermer toutes les églises d'Antioche. N'ayant jamais pu obliger le prêtre Théodoret, économe d'une église catholique, à renier J.-C., il le condamna à perdre la tête, après lui avoir fait souffrir des tourments inouïs. Le même jour, il se rendit à l'église principale, profana les vases sacrés d'une manière détestable, qu'il n'est pas permis de raconter, et donna un soufflet à un évêque qui voulait l'en empêcher. « Qu'on croie maintenant, dit ce sacrilége, » que Dieu se mêle des affaires des chrétiens! » L'empereur Julien ayant appris la mort du prêtre Théodoret, au lieu d'arrêter la cruauté de son oncle en le punissant, comme il le devait, se contenta de lui en faire quelques froids reproches. « Est-ce ainsi, lui dit-il, que vous entrez dans mes » vues? Tandis que je travaille à ramener les Gali-

» léens par la raison, vous faites des martyrs sous » mon règne et sous mes yeux. Ils vont me flétrir, » comme ils ont flétri leurs plus odieux persécu- » teurs. » Ce qu'il y a ici de plus étonnant, c'est que ce même Julien qui fait ces reproches à son oncle savait faire des martyrs aussi bien que lui, et les annales de l'Eglise en comptent un grand nombre sous son règne. (*Voy.* l'article précédent.) Cet homme sanguinaire et impie mourut au commencement de l'an 363, peu de temps après le martyre de saint Théodoret et la profanation dont nous avons parlé. Sa maladie et sa mort furent tout à fait semblables à celles d'Antiochus.

JULIEN, gouverneur de la province de Vénétie en Italie, prit le titre d'empereur après la mort de Numérien en 284. Comme il avait de la bravoure, il se maintint pendant quelque temps en Italie contre les troupes de l'empereur Carin. Mais les deux concurrents à l'empire s'étant rencontrés dans les plaines de Vérone, Julien fut vaincu. Les uns disent qu'il périt dans la bataille; d'autres, qu'il se tua lui-même après. Il n'avait porté la pourpre impériale qu'environ 5 à 6 mois.

JULIEN D'ECLANE était fils de Mémorius, évêque de Capoue. Il fut d'abord marié, mais ayant perdu sa femme, il entra dans les ordres et obtint l'évêché d'Eclane, petite ville située entre la Lampanie et la Pouille. Il se distingua par son éloquence et par les grâces de son esprit et de son style. Ses talents lui gagnèrent le cœur de saint Augustin, qui avait été l'ami intime de son père; mais ils se brouillèrent, lorsque Julien refusa de souscrire aux anathèmes lancés en 418 contre les pélagiens, dans le concile de Carthage. Julien se joignit à 17 autres évêques de sa secte pour faire une confession de foi, dans laquelle ils prétendaient se justifier. Le pape, sans y avoir égard, le condamna avec ses complices. Ces fanatiques en appelèrent à un concile général; mais saint Augustin, un des plus ardents adversaires du pélagianisme, démontra que cet appel était illusoire; démonstration que ceux qui se prétendent aujourd'hui les disciples de ce saint docteur devraient sérieusement méditer. Julien mourut en 450, après avoir été chassé de son église, anathématisé par les papes, particulièrement par saint Léon, et proscrit par les empereurs. On a de lui quelques ouvrages, 1668, in-8.

JULIEN (Simon), peintre, élève de Carle Vanloo, naquit à Toulon en 1736. Ayant remporté le prix de l'académie, il fut envoyé à Rome, où il séjourna pendant 20 ans. Le duc de Parme l'honora de ses bienfaits; et, pour lui témoigner sa reconnaissance, il prit le nom de *Julien de Parme*, qu'il conserva toute sa vie. De retour en France, il fit quelques tableaux célèbres, parmi lesquels on cite l'*Etude répandant des fleurs sur le Temps*, qu'il exposa au salon de 1788, et *Jupiter sur le mont Ida*. Il mourut en 1800. — Il y a eu un statuaire du même nom, né en 1731 à Saint-Paulien, près du Puy en Velay, et mort à Paris en 1804, qui fut un des plus habiles artistes de son siècle. On estime surtout ses statues du *Guerrier mourant*, de *La Fontaine, du Poussin*, de la *Baigneuse*, et une *Galatée*, qui fut regardée comme une des statues les plus parfaites que l'on connût.

JULIENNE, prieure du monastère du Mont-Cornillon, près de Liége, naquit en 1193 au village de Rétine, dans la banlieue de cette ville, et mourut à Fosse en 1258, en odeur de sainteté. Une vision qu'elle eut donna lieu à l'institution de la fête du *Saint-Sacrement*, qui, célébrée d'abord dans quelques églises particulières, le fut ensuite dans l'Eglise universelle (*voy.* URBAIN IV); espèce de triomphe que la Providence préparait d'avance, et qui devait subsister toujours dans l'Eglise de Dieu, en réparation des outrages que ce mystère auguste essuierait de la part des sectaires des derniers siècles. Julienne n'a point été canonisée dans les formes; mais on la trouve qualifiée de *sainte* dans quelques martyrologes, et de *bienheureuse* dans d'autres. L'abbaye de Saint-Sauveur d'Anvers, ordre de Citeaux, conserve ses reliques.

JULLIEN (Marc-Antoine), surnommé *de la Drôme*, parce qu'il fut député de ce département à la convention, naquit au Péage de Romans en Dauphiné en 1744. Il était fixé à Paris à l'époque de la révolution; non-seulement il adopta les principes révolutionnaires proclamés alors, mais encore il entretint une correspondance politique avec les principaux habitants du Dauphiné. Ce fut à ces *lettres*, dans lesquelles ses compatriotes remarquèrent de la chaleur, de l'énergie et de l'éloquence, qu'il dut sa nomination de député aux deux assemblées législatives dont il fit partie. Dans la première il se fit peu remarquer; dans la seconde il vota avec la majorité, et à l'époque du procès de Louis XVI, il osa dire, en se prononçant pour la mort: qu'*il avait toujours haï les rois, et que son humanité éclairée ayant écouté la voix de la justice éternelle, lui ordonnait de prononcer la mort.* Durant le reste de la session, il ne parla presque point; en sorte que restant presque toujours dans l'obscurité, il échappa facilement aux proscriptions de tous les partis. Sorti de la convention, il resta étranger aux affaires publiques. Satisfait d'une fortune indépendante qui lui permettait de s'occuper de la littérature, il s'y livra paisiblement jusqu'en 1814, époque où il quitta Paris pour se retirer dans son pays natal. Jullien ne signa point l'acte additionnel, et par conséquent ne fut pas atteint par la loi de 1816 contre les régicides. Il mourut d'une manière malheureuse en 1821: il était à un balcon fort élevé, lorsqu'il fut saisi d'un violent étourdissement: il se laissa tomber et expira sur-le-champ. Jullien avait été en relation d'amitié avec l'avocat général Servans, son compatriote, avec l'abbé de Mably et la duchesse de Danville. Il a composé un grand nombre de *morceaux de poésie* qui sont épars dans plusieurs *recueils*; ils ont été réunis dans un volume, et on y en a ajouté quelques autres qui n'avaient point encore vu le jour: cet ouvrage est intitulé: *Opuscules en vers*, Paris, 1807, in-8. Jullien a laissé aussi en manuscrit des *Contes pour les enfants* dont il existe plusieurs copies. C'est l'aîné de ses fils qui a dirigé jusqu'en 1830 la *Revue encyclopédique*.

JUMELIN (Jean-Baptiste), médecin et physicien, né en 1745 près Cherbourg, mort en 1807 à Paris, accompagna Choiseul-Gouffier, nommé à l'ambassade de Constantinople, et s'occupa de recherches relatives à l'histoire naturelle de la Turquie. Conjointement avec l'abbé Spallanzani, son ami, il fit un grand nombre d'expériences qui amenèrent plusieurs découvertes. Il laissa en outre de bons ouvrages, parmi lesquels on distingue un *Traité élémentaire de physique et de chimie*, Paris, 1809, 1 vol. in-8.

JUMILHAC (dom Pierre-Benoît de), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Saint-Jean de Ligoure, dans le Limousin, en 1611, d'une famille illustre : il entra fort jeune dans l'ordre religieux des Bénédictins, dans lequel il parvint aux premières dignités. Il mourut en 1682 à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés. Ce vénérable religieux n'est pas seulement recommandable par les vertus qui lui valurent son élévation ; il était encore très-savant dans la musique. On lui doit la *Science et la pratique du plain chant*, Paris, 1677, in-4. C'est un traité divisé en huit parties, dans lequel on trouve une exposition complète et méthodique de la doctrine de Gui-d'Arezzo. On a attribué ce traité à dom Jacques Leclerc; mais dom Martenne et dom Tassin ont démontré qu'il était de dom Jumilhac.

JUNCKER (Christian), philologue allemand, né à Dresde en 1668. Il fut successivement recteur à Schleusingen, à Eysenach et à Altenbourg, où il mourut en 1714, avec le titre d'historiographe de la maison de Saxe-Ernest, et de membre de la société royale de Berlin. La mort subite de sa femme accéléra la sienne. Il a fait un grand nombre de *traductions* allemandes d'auteurs anciens, et donné plusieurs éditions d'auteurs classiques, avec des notes, dans le goût des éditions de Minellius. On a encore de lui : *Schediasma de Diariis eruditorum*, Leipzig, 1692, in-12 ; *Vita Lutheri ex nummis (CXLV), et iconibus illustrata*, Francfort, 1699, in-8 ; ouvrage qui, lu par un esprit attentif et impartial, fournit les plus profondes réflexions en faveur de l'Eglise catholique ; *Vita Ludolphi*, Leipzig, 1710, in-8, etc.; une traduction latine de la *Science des médailles* par le P. Jobert. Sa pauvreté l'obligeait de travailler un peu à la hâte, et ses ouvrages se ressentent de cette précipitation.

JUNGERMANN (Godefroi), fils d'un professeur en droit de Leipzig, est connu par une *Edition* recherchée d'une ancienne version grecque des sept livres de la guerre des Gaules de Jules-César, Francfort, 1606, in-fol., et par une *Traduction latine* des *Pastorales* de Longus, avec des *notes*, Hanau, 1605, in-8. On a aussi de lui des *Lettres* imprimées. Il mourut à Hanau en 1610.

JUNGERMANN (Louis), frère du précédent, né à Leipzig en 1572, cultiva avec succès l'histoire naturelle, et s'appliqua particulièrement à la botanique. Il mourut à Altorf en 1653, professeur d'anatomie et de botanique, et directeur du jardin. C'est à lui qu'on attribue *Hortus Eystettensis*, Nuremberg, 1613, in-fol. (*voy.* Besler); *Catalogus plantarum quæ circa Altorfium nascuntur*, Altorf, 1615, in-4, 5 à 6 fr.; *Cornucopia Floræ Giessensis*, Giessen, 1623, in-4.

JUNIE (Junia Calvina), différente de Junia Silana, autre dame romaine, fameuse par ses galanteries, descendait de l'empereur Auguste en droite ligne. Elle joignait à l'éclat de sa naissance une rare beauté, mais qui n'était pas relevée par la sagesse. Son intimité avec Silanus, son frère, la fit accuser d'inceste, et exiler par l'empereur Claude. Elle fut rappelée par Néron, et vécut jusqu'au règne de Vespasien. Racine, dans sa tragédie de *Britannicus*, la peint bien autrement que les écrivains anciens. Comme Britannicus était un prince vertueux, le poëte a supposé que son amante avait les mêmes qualités, et a fait de Junie une vestale digne du cœur de son héros. Une telle licence ne devrait pas être permise, même aux poëtes; outre qu'elle tend à la subversion totale des notions historiques, elle est proscrite par la grande règle d'Horace :

> Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge.

JUNIEN (saint), célèbre solitaire, natif de Briou en Poitou, fonda un monastère à Mairé, dont il fut le premier abbé. Il mourut en 587, le même jour que sainte Radegonde, avec laquelle il avait été en commerce de lettres et de spiritualité.

JUNILIUS, évêque d'Afrique au VIe siècle. On a de lui deux livres *De la loi divine*, ou *Apparat pour l'étude de l'Ecriture sainte*, en forme de dialogues, dans la Bibliothèque des Pères.

JUNIUS, ou Der Jonghe, *le Jeune* (Adrien), né à Horn en Hollande l'an 1512, mort à Armuyden en 1575, laissa : des *Commentaires* peu connus sur divers auteurs latins; un poëme en vers prosaïques, intitulé *la Philippide*, Londres, 1554, in-4, sur le mariage de Philippe II, roi d'Espagne, avec Marie, reine d'Angleterre; quelques *Traductions* d'ouvrages grecs; mais elles sont peu fidèles, et dans la seule version d'Eunapius, il a fait plus de 600 fautes; six livres d'*Animadversorum*, que Gruter a insérés dans son *Trésor critique; Phalli ex fungorum genere descriptio*, Leyde, 1601, in-4; Dordrecht, 1652, in-8. On trouve dans cette édition des *lettres* de Junius, mais il n'y a pas de figures; *Nomenclator omnium rerum*, 1567, in-8. Cet ouvrage est curieux et recherché. Il est auteur d'autres ouvrages scientifiques, au nombre de douze, parmi lesquels un de poésie, intitulé : *Poemata pia et moralia*, Leyde, 1598, in-8. Junius mourut de chagrin : s'étant rendu auprès du prince d'Orange, en qualité de médecin, dans son absence, sa bibliothèque et ses manuscrits furent pillés. Le séjour de Harlem lui devint odieux, et il se retira à Middelbourg, où il termina sa carrière au bout de quelques jours.

JUNIUS (François), né à Heidelberg en 1589, prit d'abord le parti des armes; mais, après la trève conclue en 1609, il se livra tout entier à l'étude. Il passa en Angleterre en 1620, et demeura pendant 30 ans chez le comte d'Arundel. Il mourut à Windsor, chez Isaac Vossius, son neveu, en 1678,

laissant ses manuscrits à l'université d'Oxford. On a de lui : un traité *De pictura veterum lib.* III, Roterod., 1694, in-fol., 10 à 15 fr., et plus, en gr. pap. Il y a peu de choses dans les auteurs grecs et latins sur la peinture et sur les peintres, qui aient échappé aux recherches laborieuses de l'auteur; l'*Explication de l'ancienne Paraphrase gothique des quatre Evangiles*, corrigée sur de bons manuscrits, et éclaircie par les notes de Thomas Maréchal, 1665, in-4 ; un *Commentaire sur la concorde des quatre Evangiles*, par Tatien, manuscrit; son principal ouvrage est son *Glossarium quinque linguarum septentrionalium*, en 9 vol. in-fol., que Jean Fell, évêque d'Oxford, se proposait de publier.

JUNKER (Georges-Adam), né à Hanau en 1716, et mort à Fontainebleau en 1805, a donné : *Nouveaux principes de la langue allemande*, Hanau, 1760, in-12, ou Strasbourg, 1809, in-8, 4 fr.; *Introduction à la lecture des auteurs allemands*, en allemand et en français, 1763, in-12; une traduction du *Théâtre allemand*, avec Liébault, Paris, 1772-85, 4 vol. in-12; *la Découverte de l'Amérique*, traduite de l'allemand de Campe, Hambourg, 1783, 2 vol. in-8; *Leçons de droit public*, Paris, 1786, 2 vol. in-12.

JUNOT (Andoche), duc d'Abrantès, général de division, né à Bussy-les-Forges (Côte-d'Or), le 23 octobre 1771, mort à Montbard le 28 juillet 1813, s'enrôla en 1791 comme simple volontaire dans le premier bataillon de la Côte-d'Or. Il n'était encore que sergent de grenadiers, lorsque Bonaparte, qui l'avait remarqué au siége de Toulon, se l'attacha comme secrétaire. Junot le suivit en Egypte, et porta le courage au combat de Nazareth jusqu'à attaquer, avec 300 cavaliers, un corps de 10,000 musulmans qu'il mit en déroute, après avoir reçu toutefois le secours de Kléber. De retour en France, il fut nommé général de division, prit part à la révolution du 18 brumaire, et reçut le titre de colonel-général des hussards. Chargé d'envahir le Portugal, il fit cette conquête sans éprouver beaucoup de résistance. Le titre de duc d'Abrantès récompensa ce service. Cependant une armée anglaise, commandée par lord Wellesley, depuis Wellington, l'attaqua avec des forces supérieures. Junot, accablé à Vimeira, et assiégé dans Lisbonne, se vit contraint d'accepter une capitulation honorable (30 août 1808). Bonaparte mécontent le laissa sans emploi jusqu'en 1812. Alors il lui confia le huitième corps de son armée de Russie. A peine de retour en France, Junot fut envoyé dans les provinces illyriennes, en qualité de gouverneur ; mais une maladie qui affaiblit ses facultés intellectuelles le ramena dans sa famille, où il trouva une fin prématurée.

JUNOT, duchesse d'Abrantès (N....) femme auteur, née à Montpellier en 1784, d'une famille de l'île de Corse, nommée Comnène, morte à Paris au mois de juin 1838, a laissé un nom dans la littérature légère par plusieurs ouvrages historiques et d'imagination. Nous citerons particulièrement ses *Mémoires sur l'empire, la restauration et les cent-jours*, au succès desquels certaines rancunes politiques ne furent point étrangères; plusieurs *Romans* et diverses *nouvelles* insérées tant dans la *Revue de Paris* que dans le *Musée des familles* et autres recueils littéraires. Mariée par Napoléon, son ami d'enfance, au général Junot, elle refusa après la mort de ce dernier l'offre que lui avait faite l'empereur Alexandre de la rétablir dans la possession de ses immenses et riches domaines, à condition de faire naturaliser Prussiens ses enfants. Bonne et obligeante à l'excès, la duchesse d'Abrantès compromit par d'honorables profusions la fortune que lui avaient créée ses travaux littéraires, et se vit réduite, vers les derniers jours de sa vie, à un dénûment total, dont la munificence d'augustes bienfaiteurs vint du moins adoucir l'amertume.

JUNTE (les), en italien Giunta et Zonta, furent des imprimeurs célèbres d'Italie dans les XVe et XVIe siècles, qui ont été longtemps crus originaires de Lyon ; ils tenaient le second rang dans l'Italie, après les Manuces. Philippe, né à Florence en 1450, y exerça l'imprimerie de 1497 à 1517. Il eut pour frère, ou cousin, Bernard, qui exerça la même profession avec autant de célébrité. Les éditions grecques de Philippe Junte sont infiniment estimées. Ange Marie Bandini a publié : *de Florentinâ Juntarum typographiâ ejusque censoribus*, Lucques, 1791, 2 part. in-8, où il est aussi question des Junte de Venise et de Lyon.

JURET (François), né à Dijon en 1553, chanoine de Langres, mort en 1626, cultiva l'étude et les belles-lettres avec beaucoup d'assiduité. On a de lui : quelques *Pièces de Poésie* qu'on trouve dans les *Deliciæ poetarum gallorum*; des *Notes* sur Symmaque, sur Yves de Chartres, sur Cassiodore. Elles sont remplies d'érudition.

JURIEU (Pierre), fils d'un ministre protestant de Mer, dans le diocèse de Blois, naquit en 1637, et succéda à son père dans son ministère. Sa réputation le fit choisir pour professeur de théologie et d'hébreu à Sedan. L'académie de cette ville ayant été ôtée aux calvinistes en 1681, il fut destiné aux fonctions de ministre à Rouen; mais averti que la cour voulait le faire arrêter comme auteur des libelles intitulés : *La politique du clergé de France, pour détruire la religion protestante*, Amsterd., 1681, in-12; *Les derniers efforts de l'innocence affligée*, Rotterd., 1682, in-12, il passa à Rotterdam, où il obtint une chaire de théologie. Jurieu, homme d'un zèle ardent et emporté, s'y signala par ses extravagances et par ses querelles avec les philosophes de son parti, Bayle, Basnage, de Beauval et Saurin. Il se mêla de présages, de miracles, de prophéties. Il osa prédire dans son *Accomplissement des prophéties*, Rotterdam, 1686, 2 vol. in-12, qu'en 1689 le calvinisme serait rétabli en France. Il se déchaîna contre toutes les puissances de l'Europe opposées au protestantisme, et il fit frapper des médailles qui éternisent sa démence et sa haine contre Rome et sa patrie. C'est ce fougueux insensé que Bayle eut à combattre. Cette guerre eut diverses causes, et la véritable est, sans doute, la jalousie qu'inspirait à Jurieu le succès de la critique

de l'*Histoire du calvinisme de Maimbourg*, qu'il avait censurée en même temps que Bayle. L'abbé d'Olivet a prétendu trouver le principe de la haine de Jurieu dans les liaisons de Bayle avec madame Jurieu. Cette femme de beaucoup d'esprit connut, dit-il, Bayle à Sedan, et l'aima. Son amant voulait se fixer en France; mais lorsque Jurieu passa en Hollande, l'amour l'emporta sur la patrie, et Bayle alla joindre sa maîtresse. Ils y continuèrent leurs liaisons, sans même en faire trop de mystère. Tout Rotterdam s'en entretenait; Jurieu seul n'en savait rien. On était étonné qu'un homme qui voyait tant de choses dans l'Apocalypse ne vît pas ce qui se passait chez lui. Il ouvrit enfin les yeux. Un cavalier en pareil cas, dit le même académicien, tire l'épée, un homme de robe intente un procès, un poëte fait une satire; Jurieu fit des livres. Ce procès occupa longtemps la Hollande. Quoi qu'il en soit de ces anecdotes, la contention et la chaleur avec lesquelles Jurieu écrivit jusqu'à la fin de ses jours épuisèrent son esprit. Il s'imaginait que les coliques dont il était tourmenté venaient des combats que se livraient des cavaliers qu'il croyait avoir dans le ventre. Il tomba dans l'enfance, et il est fort douteux si ce qu'il faisait dans cet état de langueur ne valait pas autant que ce qu'il avait fait dans la force de l'âge. Il mourut à Rotterdam en 1713. Les catholiques et les protestants se réunissent aujourd'hui dans le jugement qu'on doit porter de ses écrits et de sa personne. Ils conviennent qu'il avait beaucoup de feu et de véhémence, qu'il était capable d'en imposer aux faibles par son imagination; mais ils avouent en même temps que son zèle allait jusqu'à la fureur et au délire, et qu'il était plus digne de prêcher à des frénétiques qu'à des hommes raisonnables. Ses principaux ouvrages sont : *Préservatif contre le changement de religion*, Rouen, 1680, in-12. C'est une réponse à l'*Exposition de la foi catholique* de Bossuet; *Histoire du calvinisme et du papisme mise en parallèle*, Rotterdam, 1682, 2 vol. in-4; ibid., 1683, 4 vol. in-12. Cet ouvrage que Jurieu opposa à l'histoire du calvinisme, par Maimbourg, renferme des faits curieux et intéressants; mais on doit se défier de la véracité de l'auteur; *La pratique de la dévotion*, ou *Traité de l'amour divin*, ibid., 1709, 2 vol. in-12; *Traité de la puissance de l'Eglise*, Quedilli, 1677, in-12; *Le vrai Système de l'Eglise*, 1686, in-8; *Unité de l'Eglise*, 1688, in-8. Il y prétend qu'elle est composée de toutes les sociétés chrétiennes qui ont retenu ce qu'il lui plaît d'appeler *les fondements de la foi:* comme si tous les hérétiques n'accommodaient pas à leurs idées la nature et le nombre de ces *fondements* comme les autres articles de la croyance chrétienne, et qu'on pût adhérer sincèrement, et conséquemment, à quelques points de la religion, en rejetant les autres également consacrés par l'autorité qui donne la sanction à tous. Les fanatiques de tous les siècles qui ont été proscrits par l'Eglise catholique entrent de cette façon dans les diptyques de Jurieu. Bayle lui-même fut scandalisé de l'indifférence ou de l'impiété du ministre protestant, et le mena assez mal dans son traité : *Janua cœlorum reserata cunctis religionibus a celebri admodum viro domino Petro Jurieu*, avec l'épigraphe :

Porta patens esto, nulli claudatur honesto.

Mais Jurieu avait pour cela ses raisons. Il était au pied du mur par le terrible argument des catholiques, touchant la perpétuité de l'Eglise, la succession non interrompue des pasteurs, la continuité et la persévérance de la doctrine : il fallait bien compulser les annales du délire et de la scélératesse, pour donner à son parti un air d'antiquité et de succession. *Histoire critique des dogmes et des cultes bons et mauvais qui ont été dans l'Eglise depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ*, Amsterd., 1704; *supplément*, 1705, 2 vol. in-4; *l'Esprit de Arnauld, tiré de sa conduite et de ses écrits*, etc., Rotterd., 1684, 2 vol. in-12; satire caustique et furieuse contre cet écrivain, qui avait porté de violents coups au parti de Calvin; *Traité historique d'un protestant sur la théologie mystique* à l'occasion des démêlés de Fénélon avec Bossuet, etc., 1699, in-8, peu commun; *La Religion du Latitudinaire*, Rotterd., 1686, in-8; *Préjugés légitimes contre le papisme*, 1685, in-4; des *Lettres pastorales adressées aux fidèles de France*, 1688, in-12, où il soufflait le feu de la discorde entre les nouveaux catholiques et les protestants; *Le tableau du socinianisme*, la Haye, 1691, in-12. Jaquelot y opposa l'*avis sur le tableau du socinianisme*, qu'il se hâta de désavouer pour ne pas perpétuer une querelle toujours fâcheuse.

JURIN (Jacques), secrétaire de la société royale de Londres, et président des médecins de cette ville, mort en 1750, cultiva avec un succès égal la médecine et les mathématiques. Il contribua à rendre les observations météorologiques plus communes, et à répandre l'inoculation, par les écrits qu'il publia sur cette matière. (*Voy.* Lacondamine.) Il eut de violentes disputes avec Michelotti, sur le mouvement des eaux courantes; avec Robins, sur la vision distincte; avec Keill et Senac, sur le mouvement du cœur; et avec les partisans de Leibnitz, sur les forces vives.

JUSSIEU (Joseph de), secrétaire du roi de France, docteur des facultés de Paris et de Montpellier, professeur de botanique au Jardin Royal, naquit à Lyon en 1686. La passion d'herboriser fut très-vive en lui dès sa jeunesse, et lui mérita une place à l'académie des sciences en 1711. Il parcourut une partie des provinces de France, les îles d'Hières, la vallée de Nice, les montagnes d'Espagne, et il rapporta de ses savantes courses une nombreuse collection de plantes. Devenu sédentaire à Paris, il enrichit les volumes de l'académie d'un grand nombre de *Mémoires* sur le *café*; sur le *kali* d'Alicante; sur le *cachou;* sur le *macer* des anciens, ou *simarouba* des modernes; sur l'*altération de l'eau de la Seine* arrivée en 1731; sur les *mines de mercure d'Almaden*; sur le magnifique *recueil de plantes et d'animaux*, peints sur vélin, qu'on conserve à la bibliothèque du roi; sur une *fille* qui n'avait point de langue et qui parlait cependant distinctement; sur les *cornes d'Amon;* sur les

pétrifications animales; sur les *pierres* appelées *pierres de tonnerre.* C'est lui qui a fait l'*Appendix* de Tournefort, et qui a rédigé l'ouvrage du P. Barrelier : *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ*, Paris, 1714, in-fol., avec 1327 fig., 15 à 24 f., et plus, en gr. pap. On a imprimé son *Discours sur les progrès de la botanique*, ibid., 1718, in-4. A ses occupations littéraires, il joignait la pratique de la médecine, et il voyait les pauvres de préférence. Il y en avait tous les jours chez lui un nombre considérable, qu'il aidait non-seulement de ses soins, mais de son argent. Il mourut en 1758.

JUSSIEU (Bernard de), frère du précédent, né à Lyon en 1699, se distingua comme lui dans la pratique de la médecine, et par ses connaissances dans la botanique. Ses talents lui procurèrent la chaire de démonstrateur des plantes au jardin du roi, et une place à l'académie des sciences de Paris. On lui doit l'édition de l'*Histoire des plantes* qui naissent aux environs de Paris, par Tournefort, Paris, 1725, 2 vol. in-12, qu'il enrichit de notes, et dans laquelle il fit connaître plusieurs plantes qu'il avait découvertes dans des herborisations. Il mourut en 1777.

JUSSIEU (Antoine-Laurent de), naturaliste, neveu des précédents, né en 1747, mort en 1836, fut d'abord nommé en 1770 démonstrateur de botanique, puis membre de l'académie des sciences en 1773, administrateur au jardin du roi 4 ans après, professeur à la faculté de médecine de Paris en 1804, et conseiller à l'université impériale en 1808. A l'époque de sa mort il figurait depuis 14 ans sur la liste des professeurs honoraires. On a de lui : *Genera plantarum, secundùm ordines naturales disposita, juxtà methodum in horto regio Parisiensi exaratam, anno* 1774, Paris, 1789, in-8, réimpr. avec des notes de l'éd. par Usteriz, Zurich, 1791, in-8; 3e éd., Leipzig, 1792, in-8; ouvrage important dont les disciples de Linné rejetèrent d'abord sans examen la doctrine entièrement nouvelle, mais auquel on rendit plus tard justice entière, et qui a fait, au témoignage de Cuvier, la même révolution dans les sciences d'observation, que la chimie de Lavoisier, dans les sciences d'expérience; *Rapport de l'un des commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal*, 1784, in-8; *Tableau synoptique de la méthode botanique de Bernard et Antoine-Laurent de Jussieu*, 1796; *Tableau de l'école botanique du jardin des plantes de Paris*, ou *Catalogue général des plantes qui y sont cultivées*, 1800, in-8.

JUST (saint), né de parents nobles du Vivarais, pieux et savant évêque de Lyon, quitta ce siége à l'occasion d'un frénétique qui fut mis en pièces par le peuple; ce malheur lui fut si sensible, qu'il se retira dans les déserts de l'Egypte, où il vécut en saint jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du IVe siècle. Il avait assisté, étant évêque, à deux conciles, l'un tenu à Valence en 374, et l'autre à Aquilée en 381. — Il y a eu d'autres saints de ce nom et des personnages illustres : un évêque d'Urgel, mort en 540, auteur d'un petit *Commentaire* sur le Cantique des Cantiques, inséré dans la Bibliothèque des Pères; et un archevêque de Tolède dans le VIIe siècle, célèbre par son savoir et sa piété.

JUSTEL (Christophe), parisien, conseiller et secrétaire du roi de France, né en 1580, mort dans sa patrie en 1649, était l'homme de son temps le plus versé dans l'histoire du moyen âge. Il possédait parfaitement celle de l'Eglise et des conciles. C'est sur les recueils de ce savant homme, que Henri Justel, son fils, non moins savant, né en 1620 et mort à Londres en 1693, et Guillaume Voël, publièrent la *Bibliotheca juris canonici veteris*, Paris, 1661, 2 vol. in-fol. C'est une collection très-bien faite de pièces fort rares sur le droit canon ancien. On y trouve plusieurs canons grecs et latins, tirés de manuscrits inconnus jusqu'à lui. On a de Christophe Justel : *Codex canonum vetus ecclesiæ romanæ*, Paris, 1609, in-8. Cette édition est attribuée par quelques bibliographes au célèbre Fr. Pithou; l'*Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, Paris, 1645, 2 tom. in-fol., pleine de recherches.

JUSTIN (saint), philosophe platonicien, naquit vers l'an 103, à Naplouse (autrefois Sichem en Palestine). Il fut converti à la religion de Jésus-Christ l'an 133, par le spectacle touchant de la patience, de la douceur, de la charité, du courage et de toutes les vertus que les chrétiens faisaient éclater dans les cruelles persécutions qui éprouvaient leur foi. Quoiqu'il eût embrassé le christianisme, il garda l'habit de philosophe, nommé en latin *pallium*. C'était une espèce de manteau. Tertullien remarque que non-seulement les philosophes, mais tous les gens de lettres portaient cet habit. Plusieurs chrétiens le prirent, non comme philosophes, mais comme faisant profession d'une vie plus austère. La persécution s'étant allumée sous Antonin, successeur d'Adrien, Justin composa une *Apologie pour les chrétiens*. L'empereur en fut si satisfait, qu'il donna un édit en faveur des chrétiens. Justin en présenta un autre dans la suite à Marc-Aurèle, dans laquelle il prouve la religion chrétienne par les mœurs admirables de ceux qui la professaient, par l'accomplissement tout récent des prophéties, et par l'exposition simple et naïve de ce qui se passait dans les assemblées des premiers chrétiens. Il dit que « le christianisme a existé même avant » Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est le Verbe » de Dieu, et la raison souveraine dont tout le » genre humain participe; et que ceux qui ont » vécu suivant la raison sont chrétiens. » Effectivement, on ne peut vivre selon la raison sans se soumettre aux lois de Dieu, sans adhérer à une révélation dont il est l'auteur, et dont il ne refuse pas la lumière à ceux qui la cherchent de bonne foi. Les saints de l'ancien Testament croyaient au Messie qui devait venir, et nous croyons au Messie qui est venu. Cette seconde apologie n'eut pas, à beaucoup près, le succès de la première. Marc-Aurèle avait un faible étonnant pour les philosophes de sa religion, hypocrites habiles qui abusaient de sa confiance pour assouvir leurs passions particulières. Crescent le *Cynique* était le plus irrité contre Justin. Ils avaient eu ensemble une conférence, où

l'orgueil du cynique n'eut pas lieu d'être satisfait. Le saint docteur en sentit d'abord les conséquences, puisqu'il annonça que Crescent lui procurerait la mort. Il fut martyrisé à Rome l'an 163, selon le P. Labbe; l'an 167 ou 168, selon Tillemont, peu de temps après saint Polycarpe. On peut regarder saint Justin comme le premier ou le plus ancien des Pères de l'Eglise, après les disciples du Sauveur et des apôtres. Eusèbe dit qu'entre les grands hommes qui éclairaient le second siècle de l'Eglise, le nom de Justin les surpassait tous par son éclat. Quoiqu'il eût donné beaucoup de temps à la philosophie profane, il parle de nos mystères avec une exactitude remarquable entre les auteurs de cette première antiquité, et il entend bien les Ecritures. « Ce pieux » et solide écrivain, dit un critique moderne, né» glige assez habituellement les ornements et l'élé» gance de la diction; mais il ravit ses lecteurs par » l'éclat de la lumière, avec lequel il leur présente » la vérité. Ainsi, quoique extrêmement persua» sifs, pleins de force et d'instruction, ses discours » sont bien plus marqués au coin du philosophe qu'à » celui de l'orateur. Il paraît avoir eu peur de cor» rompre la beauté simple et naturelle de la philo» sophie par des couleurs empruntées de la rhéto» rique. Son caractère propre est une science pro» fonde des matières philosophiques, avec une vaste » érudition et une ample connaissance de toutes » sortes d'histoires. Comme, depuis son baptême » surtout, il avait beaucoup plus étudié les maximes » des prophètes, suivant l'expression de saint Ba» sile, que les préceptes d'Isocrate ou de Démos» thène, il se rencontre souvent dans son style un » certain genre de digressions, et des endroits rom» pus, qui demandent une grande application pour » être bien saisis. » Il rendit compte de son changement de religion par un petit discours qui com» mence ainsi: « Ne croyez pas, Romains, que ce » soit sans raison et sans examen que j'ai renoncé à » vos rites et à votre culte. Je ne l'ai fait que parce » que je n'y ai rien trouvé ni de saint, ni qui fût » digne des regards de la Divinité; » et tout de suite il fait voir, avec une rapidité et une précision admirables, que les dieux qu'ils adoraient s'étaient livrés aux plus infâmes passions; que dans leurs fêtes, leurs assemblées, leurs festins, on s'abandonnait à des excès qui déshonoraient la raison et outrageaient la nature. A tout cela il oppose la sainteté et la pureté des rites et des mœurs des chrétiens. « Notre maître, dit-il, ne daigne pas regarder » la beauté du corps ni les richesses de la parure; » il ne fait attention qu'à la beauté, c'est-à-dire à » la sainteté de l'âme. Venez vous instruire, ô Ro» mains; j'ai été autrefois comme vous, soyez au» jourd'hui comme moi. C'est la force et l'énergie » de la religion chrétienne qui m'a éclairé, qui a dé» livré mon âme de la servitude des sens et des pas» sions; qui y a fait régner la tranquillité et la sé» rénité. L'âme ainsi délivrée est sûre d'aller se » réunir à celui qui l'a créée, parce qu'il est juste » qu'elle retourne à celui des mains duquel elle » est sortie. » Outre ces deux *Apologies*, il nous reste de lui: un *Dialogue avec le Juif Thryphon;* deux *Traités* adressés aux gentils; un *Traité de la monarchie*, ou *de l'unité de Dieu;* son *Traité* à Diognète sur les raisons qu'ont eues les chrétiens, et d'abandonner le culte des dieux, et de ne point s'attacher à la religion des Juifs. On lui attribue encore d'autres ouvrages. Les meilleures éditions de saint Justin sont celles de Robert Etienne, 1551 et 1571, in-fol., en grec; celle de Commelin, 1593, en grec et en latin; celle de Morel, en 1656; celle de dom Maran, Paris, 1742, in-fol., 24 à 36 fr., et enfin celle de D. Oberthur, Wisceburgi, 1777, 3 vol. in-8, 18 à 21 fr. — L'authenticité des autres ouvrages qui portent le nom de saint Justin est justement suspecte, même celle de la *Lettre à Diognète* (qu'on trouve parmi ses *OEuvres*), qui n'en est ni moins belle, ni moins utile à la religion, et qui paraît encore antérieure aux écrits de ce saint docteur. L'abbé Guillon a donné, dans sa *Bibliothèque choisie des Pères de l'église grecque et latine* la plupart des principaux ouvrages de ce saint docteur. Nous avons une traduction française de la première *apologie* et un abrégé de la *seconde*, dans la *suite des anciens apologistes de la religion chrétienne*, traduits ou analysés par l'abbé de Gourcy, Paris, 1585, 2 vol. in-8. L'abbé Chanut avait donné à la fin du XVIIe siècle la *seconde apologie*, sous le nom du P. Fondet.

JUSTIN Ier, *l'Ancien*, empereur d'Orient, naquit en 450 à Bédariane, dans les campagnes de la Thrace. Son père était un pauvre laboureur. Le fils, manquant de pain, s'enrôla dans la milice; et quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire, il parvint de grade en grade, par sa valeur et par sa prudence, jusqu'au trône impérial. L'empereur Anastase, haï pour ses vices, avait trois neveux qui ne pouvaient prétendre au trône. En même temps l'eunuque Amantius, grand chambellan, voulant y placer une des ses créatures, se confia à Justin et lui donna, pour faire réussir son projet, une grosse somme dont celui-ci se servit pour se faire des partisans qui le portèrent au trône en 518, et il en parut digne. Le premier soin du nouvel empereur fut d'examiner les lois. Il confirma celles qui lui parurent justes, annula les autres, accorda au peuple plusieurs immunités, retrancha beaucoup d'impôts, fit des heureux, et sut l'être. Cependant on reproche à sa mémoire d'avoir fait assassiner Vitalien, prince goth qui s'était acquis l'amour du peuple romain. L'invasion des Perses dans l'Ibérie et la Lazique, et les factions dites des *Verts* et des *Bleus* troublèrent son règne. Il se déclara pour le concile de Chalcédoine, rappela tous ceux qui avaient été exilés pour la foi, demanda un *Formulaire* au pape Hormisdas, et le fit signer dans un concile tenu à Constantinople; mais le zèle de cet empereur devint funeste à l'Eglise, dans le temps même qu'il voulait la faire triompher: car, en poursuivant les *ariens* avec trop de chaleur pour réprimer leur audace, il aigrit Théodoric, roi des Ostrogoths, contre les catholiques d'Occident, qui essuyèrent une persécution cruelle. Il mourut en 527, après avoir nommé Justinien, fils de sa sœur, pour lui succéder. L'année précédente, sa vieillesse avait été affligée par un

horrible tremblement de terre, qui engloutit presque toute la ville d'Antioche. Cette calamité fut si sensible à l'empereur, qu'il se revêtit d'un sac par esprit de pénitence, et s'enferma dans son palais, pour ne s'occuper qu'à gémir, et à fléchir celui qui élève et fait crouler les villes et les empires.

JUSTIN II, *le Jeune*, neveu et successeur de Justinien en 565, était fils de Vigilantia, sœur de cet empereur. La 2e année de son règne fut marquée par un forfait. Il fit étrangler Justin, son parent, petit-neveu du dernier empereur, et qui pouvait avoir quelque droit à l'empire. Il eut la basse cruauté de se faire apporter sa tête et de la fouler aux pieds. Incapable de porter le sceptre, esprit faible, caractère voluptueux, lâche et cruel, prince sans politique et sans valeur, il se laissa gouverner par Sophie son épouse. Cette princesse ayant raillé sans ménagement l'eunuque Narsès, gouverneur en Italie, celui-ci appela les Lombards (peuple de la Germanie), qui dès lors commencèrent à y régner. Les Perses, d'un autre côté, ravagèrent l'Asie, et Justin n'opposa à leurs conquêtes que de vaines bravades. Il mourut en 578, après avoir régné près de 13 ans. Il était sujet depuis 4 ans à des accès de frénésie qui ne lui laissaient que peu d'intervalles de raison. Il choisit pour son successeur Tibère Constantin, son gendre, qu'il adopta. En le revêtant des marques de sa dignité, il lui donna les meilleurs conseils, et il termina son discours par ces paroles : « L'éclat du diadème m'a ébloui.... » Puisse le Dieu du ciel et de la terre inspirer à » votre cœur tout ce que j'ai négligé ou oublié! » Il passa les quatre dernières années de sa vie dans une obscurité paisible.

JUSTIN, historien latin du XIe siècle, selon l'opinion la plus probable, abrégea la grande *Histoire* de Trogue-Pompée, et par cet abrégé fit perdre, dit-on, l'original. Son ouvrage, instructif et curieux, est écrit avec agrément, et même avec pureté, à quelques mots près, qui se ressentent de la décadence de la langue latine. On lui reproche un peu de monotonie, et d'avoir négligé d'extraire de Trogue les détails érudits que celui-ci avait publiés sur les origines et les antiquités des peuples. Sa narration, d'ailleurs, est nette, ses réflexions sages, quoique communes, ses peintures quelquefois très-vives. On trouve chez lui plusieurs morceaux de la plus grande beauté, des harangues éloquentes, mais trop de goût pour l'antithèse. On le blâme aussi de rapporter quelques traits minutieux, et quelques faits absurdes, mais c'est le défaut d'un grand nombre d'historiens de l'antiquité. Certains maîtres hésitent de le mettre entre les mains des enfants, tout estimable qu'il est, parce que ses expressions ne sont pas toujours modestes. Les meilleures *éditions* de Justin sont celles de Paris, 1581, in-8, 4 à 5 fr.; Ludg.-Bat., Elzevir, 1640, pet. in-12, 10 à 12 fr.; Amstelod., 1659 ou 1669, in-8, 4 à 5 fr.; Parisiis (*ad usum Delphini*), 1677, in-4, 12 à 15 fr.; Lugd.-Bat. (*cum notis variorum*), 1701, in-8, 6 à 9 fr.; Oxonii, 1705, in-8, 4 à 6 fr.; Londini, 1713, in-12, 3 à 4 fr., gr. pap., 10 à 15 fr.; Lugd.-Bat., 1719, in-8, 10 à 12 fr.; ibid., 1760, in-8, 15 à 18 fr.; Parisiis, Barbou, 1770, in-12, 6 à 8 fr.; Lignitiæ, 1806, in-8, 9 fr.; Parisiis, 1823, in-8, 17 fr. L'abbé Paul, qui s'est exercé avec succès sur *Paterculus*, a publié une bonne *Traduction de Justin*, Paris, Barbou, 1774, 2 vol. in-12, 6 fr., pap. fin, 9 à 12 fr., qui n'a pas fait oublier celle de la Martinière, donnée avec des remarques, Paris, 1694, 2 vol. in-12. La traduction de l'abbé Paul a été réimprimée en 1817, 2 v. in-12, 6 fr., et Lyon, 1822, 2 vol. in-12 : cet écrivain entend assez bien son auteur; mais son style est faible, dénué de mouvement, sans précision, et quelquefois d'une trop grande familiarité. La meilleure traduction de cet historien est celle de J. Pierrot et Boitard; elle fait partie de la *Collection des classiques latins avec traduction*, publiée par Panckoucke.

JUSTINE (Flavia-Justina-Augusta), née dans la Sicile, de Juste, gouverneur de la Marche d'Ancône, fut mariée au tyran Magnence, mort en 355. Sa beauté et son esprit charmèrent Valentinien Ier, qui l'épousa en 368. Elle fut mère de quatre enfants, Valentinien II, Justa, Galla et Grata. Son fils fut élevé à l'empire en 375, quoiqu'il n'eût que 5 ans. L'empereur Gratien confirma cette élection, et, après la mort de ce prince, elle eut en 383 la régence des états de son fils, c'est-à-dire d'une partie de l'empire d'Occident. Son penchant pour l'*arianisme* la rendit l'ennemie des évêques orthodoxes. Elle se préparait à chasser saint Ambroise de Milan, lorsque le tyran Maxime la chassa elle-même de cette ville en 387. Obligée d'abandonner l'Italie, elle se retira à Thessalonique, où elle mourut l'année suivante, dans le temps que Théodose son gendre, vainqueur de Maxime, allait rétablir Valentinien dans l'empire d'Occident.

JUSTINIANI. (*Voy.* LAURENT.)

JUSTINIANI (Bernard), né à Venise en 1408, et mort en 1489, fut élevé aux charges les plus importantes de Venise. Il cultiva les lettres avec succès, et laissa divers écrits. Le plus considérable est *De origine urbis Venetiarum rebusque ab ipsa gestis historia*, Venise, 1492, in-fol. Cette édition, due aux soins de Benoît Brugnolo, est fort rare.

JUSTINIANI (Augustin), évêque de Nebbio en Corse, naquit à Gênes en 1470, d'une maison illustre, se fit dominicain à Paris en 1488, et s'y acquit un nom par son habileté dans les langues orientales. Il fut nommé, en 1514, évêque de Nebbio, par le pape Léon X. Il assista au 5e concile de Latran, fit fleurir la science et la piété dans son diocèse, et périt dans la mer en passant de Gênes à Nebbio, l'an 1536, avec le vaisseau qui le portait. Son principal ouvrage est *Psalterium hebræum*, *græcum*, *arabicum*, *chaldaicum*, *cum tribus latinis interpretationibus et glossis*, Gênes, 1516, in-fol. C'est le premier *Psautier* qui ait paru en diverses langues. L'auteur le fit imprimer à ses dépens. On tira 2000 exemplaires sur du papier, et 50 sur du parchemin ou sur du vélin, pour les princes. Il espérait en retirer une somme considérable pour le soulagement des pauvres; mais peu

de personnes achetèrent ce livre, quoique tous les savants en parlassent avec éloge. On a encore de lui : *Castigatissimi annali della republica di Genoa*, 1537, in-fol., peu commun, 6 à 8 fr.; *Liber Job nuper hebraicæ veritati restitutus cum duplici versione latina*, Paris, 1516 ou 1520, in-4, etc.

JUSTINIANI (Benoît), né à Gênes, l'an 1550, se fit jésuite, et enseigna la théologie à Toulouse, à Messine et à Rome. Clément VIII l'envoya en Pologne avec le cardinal Cajetan, l'an 1596, en qualité de théologien du cardinal. Il mourut l'an 1622, à Rome, dans le collége de la Pénitencerie, qu'il avait gouverné pendant plus de 20 ans. On a de lui : *Oratio de passione Domini habita ad Sixtum V, P. m., anno* 1589, *cum aliis ejusdem argumenti*, Romæ, 1640, in-12; *Oratio habita ad collegium cardinalium, ipsorum rogatu, in funere Innocentii IX, Pont. max.*, VI : *idus Januarii* 1592, ibid., 1592, in-12; *Apologia pro libertate ecclesiastica, ad gallo-francos*, ibid., 1607, in-4; *Explanationes in omnes epistolas B. Pauli*, tom. 2, Lugduni, 1612 et 1613, in-fol.; *Explanationes in omnes epistolas catholicas*, tom. 1, ibid., 1621, in-fol.

JUSTINIANI (Fabio), né à Gênes, en 1568, de Léonard Taranchetti, qui fut adopté dans la famille de Justiniani, pour n'avoir pas voulu tremper dans la conjuration des Fiesques, mourut en 1627. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire de Rome, et fut, en 1616, nommé évêque d'Ajaccio, où il fut enterré dans son église cathédrale. On a de lui : *Index universalis alphabeticus, materias in omni facultate pertractans, casumque scriptores et locos designans*, Rome, 1612, in-fol.; *Commentarius de sacra scriptura et de sacris interpretibus*, Rome, 1614; Paris, 1618, in-8; *de sacro Concionatore*, Cologne, 1619, in-4; *Tobias explanatus*, 1620, in-fol.

JUSTINIANI (le marquis Vincent), de la famille illustre de Bernard Justiniani, fit graver par Bloemaërt, Mellan, et autres, sa *Galerie*, Rome, 1642, 2 vol. in-fol. Il en a tiré, depuis 1750, des épreuves qui sont bien inférieures aux anciennes.

JUSTINIANI (l'abbé Bernard), chevalier, grand-croix de l'ordre impérial de Saint-Georges, donna : *Historie chron. dell' origine degli ordini militari e di tutte le religioni cavalleresche*, Venezia, 1692, 2 vol. in-fol., fig., 15 à 18 fr. Cet ouvrage a servi au P. Helyot pour son Histoire des ordres militaires.

JUSTINIEN Ier, neveu de Justin l'Ancien, naquit à Tauresium, petit village de la Dardanie, vers l'an 484, d'une famille obscure. L'élévation de son oncle produisit la sienne. Il lui succéda en 527. L'empire grec, faible reste de la puissance romaine, ne faisait que languir. Justinien le soutint, en étendit les bornes, et lui rendit quelque chose de son ancien éclat. Il mit à la tête de ses troupes le vaillant Bélisaire (*voy.* son article), qui releva le courage des légions, et fit rendre aux Barbares ce qu'ils avaient enlevé aux Romains. Les Perses furent vaincus en 528, 542 et 543, les Vandales exterminés, leur roi Gilimer fait prisonnier, l'Afrique reconquise, les Goths subjugués, les Maures réduits et les dissensions intestines étouffées. Les *Bleus* et les *Verts*, deux factions qui avaient pris naissance dans les jeux du cirque, entre les conducteurs des chars, et qui déchiraient l'empire depuis plusieurs années, furent réprimés. Après avoir rétabli la tranquillité au dedans et au dehors, il mit de l'ordre dans les lois, qui étaient depuis longtemps dans une confusion extrême. Il chargea dix jurisconsultes, choisis parmi les plus habiles de l'empire, de faire un nouveau *Code* tiré de ses constitutions ou ordonnances, et de celles de ses prédécesseurs. Ce code fut divisé en douze livres, et les matières séparées les unes des autres, sous les titres qui leur étaient propres. Ce *Code* a été traduit en français, Metz, 1803-10, 14 vol. in-4, ou 68 vol. in-12. Chaque vol. in-4 a coûté 10 fr. en pap. ordinaire, 12 fr. en pap. fin, et 18 fr. en pap. vél. On estime la traduction *des Pandectes, par Bérard-Neuville, avec la table analytique par Moreau de Montalin*, Paris, 1818-27, 26 vol. in-8, 200 fr.; *des Institutes, par Ducaurroy*, ibid., 1832, in-8, 7 fr. 50 c. Les meilleures éditions de ces ouvrages, réunis sous le titre de *Corpus juris civilis*, sont : Amstelod., Elzevir, 1663-64, 2 vol. in-8, 15 à 20 f.; ibid., 1681, 2 vol. in-8, 10 à 12 fr.; Lugduni, 1627, 6 vol. in-fol., 36 à 45 fr.; Parisiis, 1627, 2 vol. in-fol., 40 à 50 fr., et en grand papier, 60 à 80 fr.; Amstelod., 1663, 2 vol. in-fol.; cette édition est la plus belle et celle dont on fait le plus de cas, 70 à 84 fr.; Coloniæ-Munatianæ, 1775 seu 1789, 2 tom. in-4, 15 à 20 fr.; Gottingæ, 1776-97, 2 vol. in-4, 72 fr.; Lipsiæ, 1827, gr. in-8, 15 fr.; Parisiis, 1830, in-4, 24 fr. Si l'on veut plus de détails sur les diverses parties qui composent le corps du droit romain, on peut consulter le *Manuel* de Jacques Godefroy; l'*Histoire de la jurisprudence romaine* par Terrasson, et l'histoire *du droit romain* par Berriat, Saint-Prix, Paris, 1821, in-8. On trouve dans les *Lettres sur la profession d'avocat* par Camus, et dans le *Manuel du libraire* de Brunet, l'indication des nombreux commentateurs de Justinien. Ce prince, attentif à tout, fortifia les places, embellit les villes, en bâtit de nouvelles, rétablit la paix dans l'Eglise. Il bâtit un grand nombre de basiliques, et surtout il reconstruisit celle de Sainte-Sophie, ou *de la Sagesse divine*, à Constantinople, qui avait été brûlée dans une sédition, et qui passe pour un chef-d'œuvre d'architecture. Son malheur fut de vieillir sur le trône. Sur la fin de ses jours, ce ne fut plus le même homme. Il devint avare, méfiant, cruel; il accabla le peuple d'impôts, employa les voies les plus iniques pour amasser des trésors destinés à satisfaire ses fantaisies et ses passions, ainsi que celles de l'impératrice Théodora et d'Antonine, femme de Bélisaire; il ajouta foi à toutes les accusations, voulut être juge de l'affaire des *Trois Chapitres*, persécuta les papes Agapet, Silvère et Vigile. Il se précipita, si on en croit Evagre, dans l'erreur des *Aphtartes* ou incorruptibles, branche de l'*eutychianisme;* persécuta le saint patriarche Eutychius, qui tâchait de le dés-

abuser de cette erreur, et mourut en 565, à 84 ans, haï, et peu regretté même de ses courtisans. Sa femme Théodora, qu'il avait prise sur le théâtre, où elle s'était longtemps prostituée, et qui conserva sous la pourpre tous les vices d'une courtisane, le gouverna jusqu'à sa mort. Cellarius porte un jugement plus favorable de Justinien, au moins quant à sa religion; il nie qu'il ait donné dans l'erreur des incorruptibles; et Danès, dans sa *Notio temporum*, parait adopter le sentiment de Cellarius. Il a paru à ce sujet un ouvrage plein de recherches, intitulé : *Justinianus imperator catholicus*, par André Corvin, Vienne, 1767. Il semble que dans ces sortes de contestations, il faut toujours, quand on le peut, prendre le parti le plus favorable aux hommes célèbres, le plus propre à affaiblir le triomphe de l'erreur, en diminuant le nombre des errants. (V. *Historia universa romani imperii*, Wurtzbourg, 1754, tom. 2, par le P. Daude, jésuite.)

JUSTINIEN II, *le Jeune*, surnommé *Rhinotmète*, ou le *Nez-Coupé*, était fils aîné de Constantin Pogonat. Il monta sur le trône après son père, en 686, à 16 ans. Il reprit quelques provinces sur les Sarrasins, et conclut avec eux une paix assez avantageuse. Ses exactions, ses cruautés et ses débauches ternirent la gloire de ses armes. Il ordonna à l'eunuque Etienne, qu'il avait fait gouverneur de Constantinople, de faire massacrer dans une seule nuit tout le peuple de la ville, à commencer par le patriarche. Cet ordre barbare ayant transpiré, le patrice Léonce souleva le peuple et fit détrôner ce nouveau Néron. On lui coupa le nez, et on l'envoya en exil dans la Chersonèse en 695. Léonce fut aussitôt déclaré empereur; mais Tibère-Absimare le chassa en 698. Celui-ci régna environ sept ans, au bout desquels Trébellius, roi des Bulgares, arma une flotte, en 705, pour le reconduire à Constantinople. Une tempête s'étant élevée pendant son trajet, un de ses officiers lui dit : « Faites vœu que » si vous échappez au péril, et si vous remontez sur » le trône impérial, vous pardonnerez à tous vos » ennemis. » « Je veux, lui répondit Justinien, que » Dieu me fasse périr si je pardonne à un seul. » Il tint parole. Léonce et Tibère-Absimare furent punis de mort. Justinien II continua d'exercer ses cruautés, et régna encore six ans depuis son rétablissement. Philippe Bardane, proclamé empereur par les Chazares, se rendit maître de Constantinople, envoya le général Elie pour le combattre. Elie le joignit dans les plaines de Damatris, et, après avoir déterminé ses soldats à l'abandonner, il lui fit couper la tête, qu'il envoya à Constantinople, pour y être exposée, l'an 711. En lui fut éteinte la famille d'Héraclius. Justinien fut le fléau de ses sujets et l'horreur du genre humain. Le peuple, sous son règne, fut accablé d'impôts, et livré à des ministres avares et lâches, qui ne songeaient qu'à inventer des calomnies contre les particuliers, pour les faire périr et envahir leur patrimoine.

JUVÉNAL (Decimus ou Decius-Junius), poëte latin, d'Aquinum, aujourd'hui Aquino dans l'Abruzze, passa à Rome, où il commença par faire des déclamations, et finit par composer des satires. Il s'éleva contre la passion de Néron pour les spectacles, et surtout contre un acteur nommé *Pâris*, bouffon et favori de cet empereur. Le déclamateur satirique resta impuni sous le règne de Néron, mais sous celui de Domitien, Pâris eut le crédit de le faire exiler. Il fut envoyé, à l'âge de 80 ans, dans la Pentapole, sur les frontières d'Egypte et de Libye. On prétexta qu'on y avait besoin de lui pour commander la cavalerie. Le poëte guerrier eut beaucoup à souffrir de l'emploi dont on l'avait revêtu par dérision; mais, quoique octogénaire, il survécut à son persécuteur. Il revint à Rome après sa mort, et il vivait encore sous Nerva et sous Trajan. Il mourut, à ce qu'on croit, l'an 128 de J.-C. Nous avons de lui seize *Satires* qui ne furent connues que sous Adrien. Son style est fort, âpre, véhément; mais il manque souvent d'élégance, de pureté et surtout de décence. Il y a cependant d'excellentes maximes morales, des réflexions justes et piquantes. Quelques savants l'ont mis à côté d'Horace, mais c'est sans doute le mettre trop haut. On peut dire que ces *Satires* forment avec les *Annales* de Tacite, le tableau le plus vrai, le plus profondément tracé des mœurs publiques et privées de cette époque de corruption. Elles ont eu un grand nombre d'éditions dont on estime les suivantes : la 1re de 1470, gr. in-4, vend. 184 fr.; celles de Florence, 1519, in-8; d'Anvers, 1566, in-16, 3 à 4 fr.; de Paris, 1585, in-8, 4 à 6 f.; ib., 1613, in-4; de Leyde, 1671, in-8, 5 à 6 fr.; Ultrajecti, 1685, in-4, 15 à 18 fr.; Londini, 1716, in-12, 4 à 6 f., gr. pap., 10 à 15 f.; Paris, 1746, in-12, 4 à 6 fr., pap. de Holl., 11 fr.; Birmingham, 1761, gr. in-4, 12 à 18 fr.; Lipsiæ, 1801, 2 vol. in-8, 27 fr.; Parisiis, 1810, 2 vol. in-8, 18 fr., pap. vél. gr. raisin, 36 fr.; Lipsiæ, 1819-20, 2 vol. in-8, 32 fr.; Londini, 1820, 3 vol. in-8; Parisiis, Lemaire, 1823-25, 2 vol. in-8; ibid., 1826, in-8, 4 fr. On estime la traduction de ce poëte par le P. Tarteron, et celle qu'en a publiée Dusaulx, Paris, 1782, réimpr. en 1803, 2 vol. in-8, et en 1821, 2 vol. in-8, revu par Achaintre. J. Pierrot en a donné une en 1826, 2 vol. in-8, dans la *Collection des classiques latins* de Panckoucke, et Baillot en a publié une autre, Paris, 1823, in-8. Les *Satires de Juvénal* ont été traduites en vers français par L. V. Raoul, Meaux, 1811, 1815; Tournay, 1818, 2 vol. in-8, et Bruges, 1826, in-8; par le baron Méchin, Paris, 1817, 2 part. in-8; et en 1823, par Vict. Fabre de Narbonne, Paris, 1825, 3 vol. in-8.

JUVENCUS (Caïus-Vettius-Aquilinus), l'un des premiers poëtes chrétiens, naquit en Espagne d'une famille illustre. Il mit en vers latins la *Vie* de Jésus-Christ, en 4 livres, vers 329. Ce poëme est estimable, moins par la beauté des vers et la pureté du latin, que par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle l'auteur a suivi le texte des évangélistes. On le trouve dans la Bibliothèque des Pères, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Saint Jérôme en cite avec éloge ce vers sur l'adoration des mages :

Thus, aurum, myrrham, Regique, Hominique, Deoque, Dona ferunt.

JUVENEL DE CARLENCAS (Félix de) naquit à Pézenas en 1679. Après avoir terminé ses études chez les Pères de l'Oratoire de sa ville, il fit un voyage à Paris, où il demeura une année ; il revint chez lui, et s'y maria. Il écrivit, pour l'instruction de son fils, les *Principes de l'histoire*, Paris, 1733, in-12. Carlencas fit ensuite ses *Essais sur l'histoire des sciences, des belles-lettres et des arts ;* il y en a eu quatre éditions à Lyon, dont la dernière en 1757, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, catalogue assez imparfait des richesses littéraires des différents siècles, a eu beaucoup de succès. Il a été traduit en allemand et en anglais. L'auteur mourut à Pézenas en 1760.

KABEL (Adrien van der), peintre et graveur, né au château de Riswyck, proche la Haye, en 1631, mort à Lyon en 1695, a eu beaucoup de talent pour peindre des marines et des paysages, qu'il ornait de figures et d'animaux dessinés d'un bon goût.

KAHLER (Wigand ou Jean), théologien luthérien, né à Wolmar, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1649, fut professeur de poésie, de mathématiques et de théologie à Rinteln, et membre de la société de Gottingen. Il mourut en 1729. On a de lui un grand nombre de *Dissertations juveniles* sur des matières de théologie et de philosophie, réunies en 2 vol. in-12, Rinteln, 1710 et 1711.

KAIN. (*Voy.* LEKAIN.)

KALDI (Georges), né à Tyrnau en Hongrie, l'an 1572, d'une ancienne famille, refusa la prévôté de Strigonie pour se faire jésuite, prêcha avec succès à Vienne, enseigna la théologie à Olmutz, et fit bâtir le collége de Presbourg, où il mourut en 1634, universellement regretté pour ses belles qualités et ses vertus. Pierre Pazmann, cardinal et archevêque de Strigonie, fit son *Eloge funèbre.* On a de lui *Biblia sacra Vulgatæ editionis, à se in Hungaricam linguam translata,* Viennæ, 1626, in-fol.; *Concionum Hungarico sermone tom.* 1, *thematis hyberni*, Posonii, 1631, in-fol., et plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits.

KALKAR (Henri de), chartreux célèbre, originaire de Calcar, dans le duché de Clèves, était surnommé *OEger*, et naquit l'an 1328. Etant venu en France, il étudia à Paris, où il reçut le bonnet de docteur. Sa réputation de savoir lui valut un canonicat dans l'église de Saint-Georges de Cologne. Il avait déjà 37 ans quand il entra dans l'ordre des chartreux. Afin d'établir une sage réforme dans les couvents de son ordre, il parcourut, en qualité de visiteur, la France, l'Angleterre, et mourut en odeur de sainteté l'an 1428, âgé de 80 ans. Il laissa plusieurs ouvrages manuscrits. Les plus connus sont les suivants : une Chronique, *de Ortu ac progressu ordinis cartusiensis.* L'auteur suit dans ce livre la tradition de la conversion miraculeuse de saint Bruno; *Chronica Priorum Cartusiæ majoris*, ayant la souscription : *Compilata hæc sunt ab Henrico de Kalkar, sub anno* 1398, *circa festum B. Joannis Baptistæ; Epistolæ raræ ad diversos.* Ces lettres roulent la plupart sur des sujets ascétiques, et comprennent les années depuis 1370 jusqu'à 1407. Pierre Canisius fait mention de Kalkar dans son *Martyrologe allemand*, à la rubrique du 20 décembre. On en parle aussi dans les *Mélanges* de Bonaventure d'Argonne.

KALTEYSEN (Henri), dominicain, né dans un château près de Coblentz, de parents nobles, fut maître du sacré palais, et inquisiteur général en Allemagne. Il parut avec éclat au concile de Bâle, où il réfuta avec force les hérétiques de Bohême, en 1433. Il devint ensuite archevêque de Drontheim en Norwége et de Césarée. Ce prélat se retira sur la fin de ses jours dans le couvent des frères-prêcheurs à Coblentz, où il mourut en 1465. Il nous reste de lui un *Discours* qu'il prononça au concile de Bâle, *sur la manière de prêcher la parole de Dieu.* C'était un des hommes les plus laborieux de son ordre.

KANG-HI, empereur de la Chine, petit-fils du prince tartare qui la conquit en 1664, monta sur le trône en 1661, et mourut en 1722, à 71 ans. Ce prince outra l'orgueil et le faste des Asiatiques. Sa curiosité n'avait point de bornes, et il voulait savoir jusqu'aux choses qu'il lui convenait d'ignorer. Un jour, il voulut s'enivrer pour connaître par lui-même l'effet du vin. Il aimait les missionnaires, et rendait justice à la religion chrétienne, en faveur de laquelle il donna un édit célèbre, qui contient les plus grands éloges de cette religion divine, la lumière et la consolation des mortels. Kang-Hi renchérit sur ceux qu'on lit dans l'édit donné par un de ses prédécesseurs en 636, plus de mille ans auparavant. C'est lui qui fit mettre sur l'église chrétienne à Pékin cette inscription, écrite de sa propre main, qui prouve combien l'idée de Dieu est exactement la même chez toutes les nations, dès que la superstition et les passions ne l'altèrent pas : « AU VRAI PRINCIPE DE TOUTES CHOSES. Il est infiniment bon et infiniment juste; il éclaire et soutient; il règle tout avec une suprême autorité et avec une souveraine justice. Il n'a point eu de commencement, et il n'aura point de fin ; il a produit toutes choses dès le commencement; c'est lui qui les gouverne, et qui en est le véritable seigneur. »

KANT (Emmanuel), célèbre philosophe prussien, naquit à Kœnigsberg en Prusse en 1724,

reçut sa première instruction dans une école de charité, et entra ensuite au gymnase, puis à l'université de Kœnigsberg. D'abord répétiteur, puis précepteur des enfants d'un ecclésiastique, il devint en 1770 professeur de philosophie. En 1786 il remplit les fonctions de recteur de l'université, fut nommé en 1787 membre de l'académie de Berlin, et mourut à Kœnigsberg en 1804. On a de lui : *Critique de la raison pure*, Riga, 1781-87, etc., in-8 ; *Prolégomènes*, ou *Traités préliminaires à toute métaphysique*, 1783 ; *Base d'une métaphysique de mœurs*, 1784 ; *Principes métaphysiques de la science de la nature*, 1786 ; *Critique de la raison pratique*, ibid., 1787 ; *Essai d'anthropologie*, 1788 ; *Critique du jugement* (où il traite spécialement du beau), 1790, in-8 ; *La religion d'accord avec la raison*, Kœnigsberg, 1793 ; *Essai philosophique sur la paix perpétuelle*, ib, 1795 ; *Principes métaphysiques de la science du droit*, 1796, in-8 ; *Principes métaphysiques de la doctrine de la vertu*, 1797. On a en outre un extrait de ses *manuscrits*, un *Manuel pour l'enseignement de la Logique*, 1805, et un *Traité d'éducation*, publié sous le titre de *Pédagogique*, 1803. C'est dans ces ouvrages qu'il a exposé sa doctrine judicieusement appréciée par l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XVIII[e] *siècle*. « Kant, dit cet écrivain, a » adopté une métaphysique fort extraordinaire et » peu aisée à comprendre. Il se perd dans des ab» stractions et dans une idéologie vague et obscure. » Les uns l'admirent ; les autres se plaignent qu'il » ait détruit la *religiosité* en voulant l'expliquer ; » que sa *raison pure* et sa *raison critique* ne soient » autre chose que le déisme pur ; que l'auteur, en » ne voulant considérer le christianisme que comme » une religion purement *éthique* ou morale, an» nonce assez qu'il n'en reconnaît pas les mystères ; » qu'il fasse de J.-C un idéal dont il consent qu'on » honore la doctrine, mais dont il ne permet pas » d'adorer la personne ; que l'Eglise soit aussi un » *idéal* ; qu'il ne faille dans ce système, ni prières, » ni sacrifices, ni cérémonies, etc. Au surplus, » toute cette théorie est si embarrassée, que les » disciples se sont disputés pour savoir quelle était » la doctrine du maître. Schelling et Fichte préten» dent l'avoir perfectionnée. Kant n'avait fait que » les mettre sur la voie : ils se flattent de s'être » élevés plus haut ; ils ont chacun leur école, et on » dispute aussi pour savoir ce qu'ils ont pensé, tant » ils ont mis de prix à être entendus. Cependant » cette doctrine hiéroglyphique s'est répandue ; on » l'a adoptée dans plusieurs universités d'Allemagne, » et on a beaucoup écrit pour et contre. Il ne semble » pas que ces progrès du kantisme aient contribué à » fortifier la religion en Allemagne. La vogue de la » *raison pure*, parmi les professeurs et parmi les » élèves, a secondé au contraire la propagation de » l'esprit d'incrédulité. » Si les ouvrages de Kant sont dangereux sous le rapport religieux, ils le sont peut-être encore davantage pour l'esprit qui cherche la lumière dans les questions naturellement obscures de la métaphysique. Kant est, du consentement de tous ceux qui l'ont étudié, le plus obscur de tous les philosophes : sa *terminologie* est tellement neuve et peut-être si singulière, qu'avant de lire Kant il faudrait apprendre son dictionnaire. Néanmoins Kant est devenu chef d'une école nombreuse qui l'a placé à la tête des métaphysiciens du Nord, et qui le révèrent comme un génie du premier ordre. Sa doctrine s'est répandue dans toute l'Allemagne, et, pendant quelque temps, on l'a prêchée publiquement dans plusieurs églises de Kœnigsberg, sous le nom bizarre de *Christianisme national*. Mais depuis quelque temps de nombreux systèmes philosophiques ont été enfantés par le génie métaphysique des Allemands : Kant n'a plus qu'un petit nombre de partisans. Charles Villers fut le premier qui introduisit en France cette nouvelle doctrine dans l'ouvrage français intitulé : la *Philosophie de Kant*, Metz, 1801, 2 part. in-8. Tissot, professeur de philosophie à Moulins, a publié les *Principes métahysiques de la morale de Kant*, in-8, et la *Critique de la raison pure*, 2 vol. in-8, de Gerando, dans l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie, relativement aux principes des connaissances humaines*, fait bien connaître le philosophe de Kœnigsberg, et ne s'en montre pas enthousiaste. L. Jourdan, dans la traduction de l'*histoire de la philosophie moderne*, depuis la renaissance des lettres jusqu'à Kant, peut être aussi consulté avec avantage. Les ouvrages scientifiques de Kant sont : *Pensées sur la véritable évaluation des forces vives*, 1746 ; *Histoire naturelle du monde, et théorie du ciel d'après les principes de Newton*, 1755 ; *Théorie des vents*, 1759 ; *Nouvelle Théorie du mouvement et du repos des corps*, 1758 ; *Essai sur les quantités négatives en philosophie*, 1763 ; *Précis de géographie physique extrait de ses manuscrits*, 1802, etc. Le professeur Tieftrunk a recueilli une partie de ses ouvrages, Halle, 1799-1807, 4 vol. in-8. On en a publié aussi un choix sous le titre de *Opera ad philosophiam pertinentia lat. vert.*, F.-Q. Born, Lipsiæ, 1796-98, 4 vol. in-8, 40 fr. Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur les ouvrages de Kant, on ne peut s'empêcher de dire que pendant toute sa vie il se fit remarquer par ses vertus, sa probité et l'austérité de ses mœurs.

KAPRINAI (Etienne), né à Neuheusel, dans le comté de Neitra, en 1714, entra chez les jésuites en 1729, enseigna l'histoire et l'éloquence sacrée dans l'université de Cassovie, et se fit connaître par plusieurs ouvrages, où l'érudition marche à côté de l'amour le plus ardent pour la patrie ; car c'est particulièrement à tirer de l'oubli les écrits et les monuments qui ont illustré la Hongrie, qu'il consacrait ses recherches et ses veilles. Il avait rassemblé avec des peines incroyables une collection très-précieuse de livres, de manuscrits, de chartes, de médailles, de monnaies propres à répandre la lumière dans les annales de cette brave et généreuse nation. Il s'en servit pour donner un grand nombre d'écrits relatifs à cet objet, parmi lesquels on distingue : *Hungaria diplomatica temporis Matthiæ de Hunyad, regis Hungariæ*, Vienne, 1767-72, 2 v. in-4. On a encore

de lui : *De eloquentia sacra generatim*, Cassovie, in-8; *De eloquentia sacra specialim*, *ex veterum ac recentiorum præceptionibus adornata*, ibid., in-8 ; un excellent *Discours sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*, où il presse les calvinistes par ce dilemme : *Vel Christus est in Eucharistia*, *vel non est Deus.* Effectivement, les preuves de ces deux vérités sont les mêmes, et ceux qui rejettent la première ne peuvent tenir sans inconséquence à la seconde : raison pour laquelle le calvinisme dégénère partout dans le socinianisme. (*Voy.* Lentulus, Mélanchthon, Servet, Vorstius.) Il est mort au commencement de 1786. Le zèle pour la pureté de la foi, pour l'instruction du peuple chrétien, la franchise et les qualités sociales de cet homme estimable, égalaient son application et son savoir.

KARASMIN, ou Kazamzine (Nicolas Mikhaïlowitz), savant historien russe, né en 1774, mort en 1826, se fit connaître par quelques *Poésies*, voyagea ensuite en Europe, et, de retour à Saint-Pétersbourg, entreprit d'écrire l'*Histoire de Russie.* Les neuf premiers volumes qui parurent en 1816 vont jusqu'à l'année 1560. La sensation que produisit cet ouvrage, qu'on dit être aussi exact que bien écrit, attira l'attention de l'empereur Alexandre Ier, qui nomma l'auteur conseiller d'état. Karasmin continua son Histoire, dont il publia quelques autres volumes. On a encore de lui des *Lettres d'un Russe en voyage*, 4 vol. in-8, traduites en allemand.

KARG (Jean-Frédéric), ministre de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière et ensuite chancelier de son frère Joseph-Clément, électeur de Cologne, mort en 1719, est connu par plusieurs ouvrages sur la politique et sur le droit canon. Celui qui lui a donné le plus de célébrité est *Pax religiosa*, Wurtzbourg, 1680. L'auteur envisage les religieux comme des corps auxiliaires envoyés aux ministres de l'Eglise, et dont les services et le zèle ne peuvent qu'être d'une utilité très-marquée, pourvu qu'ils se déploient selon les règles et les constitutions de la hiérarchie ecclésiastique. Cette idée est heureusement exprimée dans une estampe qui est à la tête de l'ouvrage, où l'on voit dans un navire les apôtres occupés à tirer un filet si bien rempli, qu'ils sont obligés d'appeler à leur secours des pêcheurs qui étaient dans une barque voisine : *Et annuerunt iis qui erant in alia navi, ut venirent et adjuvarent.* Soit que, malgré sa circonspection, l'auteur eût montré quelque partialité contre les religieux, soit que les inquisiteurs de Rome aient jugé l'ouvrage avec un peu de sévérité, ils ont mis à l'*index* la *Pax religiosa*, *donec corrigatur.* Le docile auteur a corrigé en effet son ouvrage, et, en le corrigeant, il l'a augmenté et enrichi de plusieurs traits d'érudition. Mais les imprimeurs de Venise, ignorant ces changements, ont réimprimé, en 1778, le livre tel qu'il avait paru en 1680. Le manuscrit destiné à la nouvelle édition est dans la bibliothèque de feu le baron de Clerc, à Liége. Le fameux Sébastien Leclerc a gravé la planche du frontispice ; le sujet est le même que celui qu'on voit dans l'ancienne édition, mais il est mieux dessiné, et exécuté d'une manière digne de cet artiste célèbre. On a encore de Karg : *Vues pacifiques sur la réunion des religions qui divisent l'Allemagne*, Wurtzbourg, in-16 ; une *Vie de saint Jean Népomucène*, Bonn, 1702, in-12, etc.

KATEB Ibn. (*Voy.* Ibn-Catib.)

KATONA (Etienne), chanoine et historien allemand, mort vers 1798, a laissé : *Historia critica regum Hungariæ, ex fide domesticorum et exterorum scriptorum*, Pestini, Budæ, etc., 1779-1806, 41 vol. in-8. Ce grand ouvrage, dont les exemplaires sont rares en France, coûte 400 fr.; *Epitome chronolog. rerum Hungaricarum*, Pestini, 1778, in-8, et plusieurs autres ouvrages sur l'histoire de Hongrie.

KAUFMANN (Marie-Anne-Angélique-Catherine), célèbre dame qui a cultivé la peinture avec succès, naquit à Coire, dans le pays des Grisons, en 1741. Elle prit les premières leçons de son père Jean-Joseph Kaufmann, artiste médiocre, et peignit le portrait avec un grand talent dès l'âge de 11 ans. Après s'être perfectionné à Rome où elle suivit un cours de perspective, elle fit partie de la société royale de peinture de Londres. C.-S. Klopstock et Gessner ont célébré dans leurs écrits le mérite et les grâces de cette aimable artiste. Elle passa à Londres, et eut l'honneur de faire le portrait de Georges III et de toute la famille royale. Les ouvrages que cette artiste a laissés sont innombrables et répandus dans toute l'Europe ; elle peignait également l'histoire et le portrait; mais elle excellait dans ce dernier genre. La grâce, la chaleur et un coloris parfait, sont les qualités principales qui distinguent ses ouvrages, dont les principaux sont : la *mort de Léonard de Vinci ;* le *rhéteur d'Arminius vainqueur des légions de Varus;* la *pompe funèbre par laquelle Enée honore la dépouille de Pallas.* Elle mourut à Rome en 1807. Angélique mena toujours une vie régulière, et on l'estima autant pour ses talents et ses mœurs que pour la douceur de son caractère. Sa *vie* a été écrite par Gherardo de Rossi, Florence, 1810, in-8.

KAUNITZ-RIETBERG (Vincesias, prince de), ministre d'état, né en Autriche en 1710, mort le 24 juin 1794, jouit pendant sa vie d'une réputation à laquelle ses talents diplomatiques ne répondaient pas. Envoyé par Charles VI au congrès d'Aix-la-Chapelle, il signa le fameux traité de 1748, qui rétablissait la paix en Europe. Bientôt après, il fut chargé de détacher le cabinet de Versailles des intérêts de la Prusse, et de rendre alliée de l'Autriche la France, qui avait fait la guerre la plus cruelle à Marie-Thérèse, lors de la succession au trône impérial. Kaunitz, plus adroit courtisan qu'habile diplomate, flatta la marquise de Pompadour, à laquelle Marie-Thérèse ne dédaigna pas d'écrire, et, après plus de deux siècles d'une constante inimitié entre la France et l'Autriche, la paix fut conclue entre ces deux maisons. Elevé à la dignité de ministre, Kaunitz exerça ces fonctions sous Marie-Thérèse et sous Joseph II ; mais la pénétration du grand Frédéric déjoua sa duplicité

dans l'entrevue de Neustadt et dans les négociations relatives à la succession de Bavière. Sous Joseph II, qui avait pour lui une déférence filiale, il provoqua les innovations qu'on voulut introduire dans les églises de l'empire, et notamment dans les Pays-Bas. Ces innovations amenèrent Pie VI à Vienne. L'insolent ministre, que le pape prévint par une visite, daigna à peine se lever de son siége; et lorsque le pontife se retira, il n'eut pas même l'attention de l'accompagner. Kaunitz fut du petit nombre des hommes d'état qui, pendant une longue carrière politique, ne subirent jamais de disgrâce. L'affection que lui portèrent ses souverains semblait être héréditaire. Elle passa successivement de Charles VI à Marie-Thérèse, de François Ier à Joseph II, à Léopold II, et à François II. Chacun de ces princes le combla d'honneurs et de richesses.

KAUT, fameux hérétique anabaptiste, qui s'éleva à Worms l'an 1530, et qui pensa plonger le palatinat dans de nouvelles guerres civiles. Il prêcha avec le même esprit que Muncer. Il annonça même qu'il fallait exterminer les princes, et qu'il avait reçu pour cela l'inspiration infaillible du Très-Haut. Tel était le fruit du fanatisme, qui fit éclore dans ce siècle une multitude de sectes conjurées contre l'Eglise catholique, et qui, en même temps qu'il attaquait l'ancienne croyance, ébranlait les fondements de l'ordre civil. On tâcha vainement de gagner ce fanatique par la douceur, et on ménagea vainement ses turbulents disciples. La prison seule et les supplices délivrèrent le Palatinat d'une peste qui commençait à l'infecter : tant il est vrai que la rigueur bien dirigée ne sert pas à propager les sectes (comme de faux politiques l'ont avancé), mais qu'elle les étouffe dans leur berceau.

KAYE. (*Voy.* CAIUS.)

KEILL (Jean), professeur d'astronomie à Oxford, membre de la société royale de Londres, naquit en 1671 à Edimbourg en Ecosse, et mourut en 1721. C'était un philosophe modéré, ami de la retraite et de la paix. Il est le premier qui enseigna les *éléments de Newton* à Oxford, où il fut nommé professeur suppléant en 1700 et professeur titulaire d'astronomie en 1710. Il eut dans cette université une discussion très-vive avec Leibnitz qui conservait à Newton l'honneur d'avoir inventé la *méthode des fluxions*. Avant de se livrer à l'enseignement, Keill avait publié (1698) l'*Examen de la théorie de la Terre* de Burnett, et il y joignit quelques remarques sur la *Nouvelle théorie de la Terre* de Whiston. Cet habile mathématicien laissa plusieurs ouvrages d'astronomie, de physique et de médecine, tous également estimés des connaisseurs. Le plus connu est son *Introduction à la véritable physique*, en 14 leçons, 1700, et en 16, l'*Introduction à la véritable astronomie*, 1705, qui devint classique en France, lorsque la philosophie Newtonienne commença à s'y établir. Le Monnier le fils, célèbre astronome, l'a traduite en français, Paris, 1746, in-4. Keill est un des premiers qui aient réfuté les visions de Hartsoeker et d'autres astronomes, touchant les villes, les forêts et les mers de la lune; il assure que toutes ces imaginations s'évanouissent au moyen d'un bon télescope, et que les taches de la lune sont l'effet des inégalités et des cavernosités de cette planète. Cet auteur était aussi religieux que savant; on lit dans la préface de l'ouvrage que nous avons cité, le passage suivant : « De toutes les sciences que nous acquérons par les lumières de la nature, il n'y en a aucune qui nous conduise plus sûrement à la connaissance d'un être souverain et tout parfait. » — Jacques KEILL, son frère, excellent médecin, né en 1673, mort à Northampton en 1719, est auteur de plusieurs écrits sur son art, qui ont été recherchés, entre autres du *Tableau de la sécrétion animale*, Londres, 1708, réimprimé en 1717 et traduit en latin. (*Voy.* JURIN.)

KEITH (Georges), fameux quaker ou *trembleur*, né en Ecosse d'une famille obscure, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, fut presbytérien, puis quaker, et se distingua par la bizarrerie de ses opinions. Il niait l'éternité des peines de l'enfer, enseignait la métempsycose, et plusieurs autres idées extravagantes. Celle des *deux Christs*, l'un terrestre et corporel, fils de Marie, né dans le temps; l'autre spirituel, céleste et éternel, résidant dans tous les hommes, depuis la constitution du monde, lui causa de longues et fâcheuses affaires. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Amérique, semant partout ses rêveries, qu'il mêlait avec les vérités les plus augustes. Cet insensé fut plusieurs fois condamné sans vouloir se soumettre. De retour en Europe, en 1694, il parut au synode général de la secte des trembleurs, tenu à Londres la même année, et y fut condamné malgré son enthousiasme et son babil. Quelque temps après, il rentra dans l'église anglicane, et publia un livre intitulé : *Examen de l'état des quakers*, Londres, 1702, in-8, pour prouver son orthodoxie. Il mourut dans l'obscurité. (*Voy.* les *Acta eruditorum*, année 1703, p. 390; Walch, *Bibliothèque théologique;* le P. Catrou, *Histoire du quakérisme*).

KEITH (Jacques), feld-maréchal des armées du roi de Prusse, était fils cadet de Georges Keith, comte maréchal d'Ecosse, et de Marie Drummond, fille du lord Perth, grand chancelier d'Ecosse sous le règne de Jacques II. Il naquit en 1696, à Féteressa, dans le comté de Kincardine. Ayant pris parti avec son frère aîné pour le prétendant, et les entreprises de ce prince n'ayant pas été heureuses en 1715, il passa avec ce frère en Espagne. Il y fut officier dans les brigades irlandaises, pendant dix ans. Il alla ensuite en Moscovie, où la czarine le nomma brigadier général, et peu de temps après lieutenant général. Il signala son courage dans toutes les batailles qui se donnèrent entre les Turcs et les Russes sous le règne de cette princesse, et à la prise d'Oczackow, il fut le premier à la brèche, et fut blessé au talon. Dans la guerre entre les Russes et les Suédois, il servit en Finlande en qualité de lieutenant général. Ce fut lui qui décida le gain de la bataille de Wilmanstrand, et qui chassa les Suédois des îles d'Aland, dans la mer Baltique. A la paix conclue à Abo en 1743, il fut envoyé par l'impératrice ambassadeur à la cour de Stockholm, où il se

distingua par sa magnificence. De retour à Pétersbourg, l'impératrice l'honora du bâton de maréchal; mais ses appointements étant trop modiques, il se rendit auprès du roi de Prusse qui lui assura une forte pension, et le mit dans sa confiance la plus intime. Il parcourut avec lui la plus grande partie de l'Allemagne, de la Pologne et de la Hongrie. La guerre s'étant déclarée en 1756, Keith entra en Saxe en qualité de feld-maréchal de l'armée prussienne. Ce fut lui qui assura la belle retraite de cette armée, après la levée du siége d'Olmutz, en 1758. Il fut tué cette même année, lorsque le comte de Daun surprit le camp des Prussiens à Hockirchen. Le général Keith était homme de tête et homme de main; il avait médité beaucoup sur l'art militaire. — Son frère Georges KEITH, comte-maréchal d'Ecosse, nommé communément *Milord Maréchal*, suivit le parti du prétendant, qu'il quitta ensuite. Après avoir séjourné quelque temps en Espagne, à Avignon, à Venise, en Suisse, il mourut en Prusse en 1778. Il ne serait guère connu, sans un *Eloge* que d'Alembert s'avisa d'en faire, on ne sait pourquoi, en 1779; pièce remplie d'anachronismes, d'assertions fausses, de propos injurieux à de grands princes, et de toutes les petites gentillesses philosophiques. (*Voy.* l'*Année littéraire,* 1779, n[os] 12 et 17.)

KELLER (Jacques), *Cellarius*, jésuite, né à Seckingen, dans le diocèse de Constance, en 1568, mort à Munich en 1631, professa avec distinction les belles-lettres, la philosophie, la théologie, devint recteur du collége de Ratisbonne, puis de celui de Munich. Il se signala dans les conférences de controverse, et disputa publiquement avec Jacques Hailbruner, le plus célèbre ministre du duc de Neubourg. On a de lui divers ouvrages contre les luthériens et contre les puissances qui faisaient, en leur faveur, la guerre aux princes catholiques d'Allemagne. Il s'y déguise souvent sous les noms de *Fabius Hercynianus,* de *Aurimontius,* de *Didacus Tamias,* etc. Son ouvrage contre la France, intitulé *Mysteria politica,* 1625, in-4, fut brûlé par sentence du Châtelet, censuré en Sorbonne, et condamné par le clergé de France, parce qu'on reprochait à l'auteur quelques maximes contraires à l'indépendance des rois. Keller n'avait pu comprendre, sans recourir aux mystères de la politique, pourquoi la France prenait parti pour les hérétiques en Allemagne, tandis qu'elle les brûlait chez elle. Cela était effectivement peu facile à comprendre en bonne logique.

KELLERMANN (François-Christophe de), pair et maréchal de France, né en 1735 à Strasbourg, mort à Paris en 1820, entra au service à dix-sept ans comme simple hussard. Il était parvenu, en 1788, au grade de maréchal de camp. Général en chef de l'armée de la Moselle, en août 1792, il opéra sa jonction avec Dumouriez, et se couvrit de gloire aux journées des 20 et 21 septembre, connues sous le nom de *canonnade de Valmy*. Il fut depuis employé sous Custine, qui réussit à lui faire ôter son commandement (18 mai 1793), fut nommé peu de jours après à celui de l'armée des Alpes et d'Italie, courut les plus grands dangers par suite de nouvelles accusations, et subit enfin une détention d'une année à l'Abbaye. Appelé en 1795 au commandement en chef de l'armée des Alpes et d'Italie, il fut remplacé par Bonaparte dans le dernier, et continua, sous le gouvernement directorial, à se montrer l'adversaire des anarchistes, et à se signaler sur les champs de bataille. Membre du sénat, après le 18 brumaire, la présidence lui fut déférée le 2 août 1801, et dans les années suivantes il obtint la dignité de maréchal et le titre de duc de Valmy. Le 1[er] avril 1814, il vota au sénat la déchéance de Napoléon, la création d'un gouvernement provisoire, et fut compris dans la première organisation de la chambre des pairs. Pendant les cent-jours, Kellermann n'accepta aucun emploi, et depuis la seconde restauration il continua de siéger à la chambre des pairs.

KEMPER (Jean-Melchior), jurisconsulte, né en 1776 à Amsterdam, se prononça, en 1806, dans le *Recueil des Lettres hollandaises*, contre l'influence que le gouvernement français prenait sur la république batave, et accéléra le mouvement de l'insurrection hollandaise lors des revers de Bonaparte en 1813. Il fut récompensé de ses services par la dignité de recteur de l'université de Leyde. Kemper concourut à l'organisation de l'instruction publique, rédigea le projet de code civil pour le royaume des Pays-Bas, se distingua aux états généraux, où il fut député en 1817, et mourut en 1821. Il avait publié en 1810 une édition du *Code criminel de la Hollande* avec une *introduction* et un *commentaire* qui lui valurent les suffrages de tous les jurisconsultes. On lui doit aussi : *De jure naturæ immutabili et æterno*, Harderwick, 1799, in-4; *De populorum legibus, optimis increscentis vel decrescentis humanitatis indiciis*, Amsterd., 1806, in-4; *De ætatis nostræ fatis, exemplo gentibus ac præsertim Belgiæ nunquam negligendo*, Leyde, 1816, in-4. On lui doit encore un grand nombre de *Dissertations* latines, des *Discours* en langue hollandaise, sur différents sujets, dédiés au prince souverain des Pays-Bas, in-8 : des *Observations sur diverses parties du droit français ;* un *Essai sur la nécessité des idées religieuses* qui lui valut une médaille d'argent au concours de 1801, et un *Mémoire* intitulé : de l'*Influence qu'ont exercée les événements politiques sur les lumières, la religion et les mœurs des peuples de l'Europe,* couronné en 1818 par la société de Harlem, et qui a été traduit en allemand sur la 2[e] édition par Dietrick.

KEMPIS (Thomas HÆMMERLEIN ou HÆMMERCHEN, en latin *Malleolus*, dit *de* ou *à*), né de parents pauvres, au village de Kempen, diocèse de Cologne, vers 1380, fut disciple de Florent Radewin. Il entra, en 1399, dans le monastère des chanoines réguliers du Mont-Saint-Agnès, près de Zwol, dans l'Over-Yssel, où son frère était prieur. Il fut fait prêtre en 1413. Ses actions et ses paroles portaient à la vertu. Doux avec ses confrères, humble et soumis avec ses supérieurs, charitable et compatissant envers tous, il fut le modèle de

cette piété aimable qui change en paradis l'enfer de ce monde. Son occupation principale était de copier des ouvrages de piété et particulièrement la Bible. Il fit aussi plusieurs manuscrits admirables sous le rapport calligraphique et composa des ouvrages de piété. Ceux que nous avons de lui respirent une onction, une simplicité, qu'il est plus facile de sentir que de peindre. Les meilleures éditions que nous en ayons sont celles d'Anvers, 1600, 1607 et 1615; de Cologne, 1728, in-4, 6 à 9 fr. La plus grande partie de ces excellentes productions a été traduite en français par l'abbé de Bellegarde, sous le titre de *Suite de l'Imitation de J.-C.*, in-24; et par le P. Valette, doctrinaire, sous celui d'*Elévation à J.-C. sur sa vie et ses mystères*, in-12. Les titres des originaux sont: *Soliloquium animæ; Vallis liliorum; De tribus tabernaculis; Gemitus et suspiria animæ pœnitentis; Cohortatio ad spiritualem profectum.* Thomas-à-Kempis avait été sous-prieur en 1425, puis prieur de son monastère en 1448; il mourut saintement en 1471. Son principal ouvrage est, selon quelques critiques, le livre de l'*Imitation de J.-C.*, qui ne prêche que la douceur et la concorde, et qui a été un sujet de querelle entre les bénédictins de Saint-Maur et les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. (*Voy.* NAUDÉ Gabriel, GERSEN, AMORT, QUATREMAIRE, ROSWEIDE). Cet ouvrage admirable, malgré la négligence du style, touche beaucoup plus que les réflexions pétillantes de Sénèque, les arides moralités d'Epictète et de Marc-Aurèle. Il charme à la fois le chrétien et le philosophe. Il a été traduit dans toutes les langues; et partout il a été infiniment goûté. On rapporte qu'un roi de Maroc l'avait dans sa bibliothèque, et qu'il le lisait avec complaisance. (*Voy.* SCUPOLI.) La première édition latine est de 1492, in-12, gothique. Il en existait alors une vieille traduction française, sous le titre de l'*Internelle consolation*, dont le français a paru à quelques critiques aussi ancien que Thomas-à-Kempis; mais il paraît qu'il est d'une date postérieure. L'abbé Lenglet a tiré de cette ancienne traduction un chapitre qui n'était pas dans les versions latines. Ce livre de l'*Internelle consolation* a été imprimé plusieurs fois dans le XVIe siècle, in-8; l'abbé Valart publia une jolie édition de l'*Imitation*, Paris, Barbou, 1788, in-12, fig., 8 fr.; mais en voulant mettre en bon latin les expressions négligées et un peu barbares, ou qui lui paraissaient telles, en réformant ou supprimant celles qui démontrent que l'auteur était allemand, non-seulement il défigura l'original, mais il en affaiblit l'onction et dérogea à sa précieuse simplicité. (*Voy.* VALART.) Beauzée opposa à cette édition une autre, conforme au texte primitif. Avant Valart, le protestant Castalion avait dénaturé cet ouvrage précieux d'une manière bien plus condamnable, en retranchant ou réformant tout ce qui était contraire aux erreurs de sa secte. On comprend ce que le quatrième livre, qui traite de l'Eucharistie, est devenu dans cette opération. L'élégance grammaticale qu'il a substituée à la simplicité de l'original, a fait de tout l'ouvrage un didactisme aride, sans onction et sans suc. *Veræ pietatis gustum non habuit*, dit le P. Sammalius, *persuadendi efficaciam ademit, nervos virtutis incidit, denique ipsam quasi animam authoris elisit.* Nouvelle preuve que l'hérésie ne doit ni traiter de pareilles matières, ni toucher à de pareils ouvrages. (*Voy.* BARRAL, LABADIE, PASCAL.) Bassompierre a donné, à Liége, une bonne édition de ce livre, en 1783. Celle d'Elzévir, in-12, à Leyde, sans date, avec deux figures au frontispice, est recherchée. Il y en a eu aussi une édition au Louvre, 1640, in-fol., en gros caractère, dont l'impression est très-belle; mais elle n'est pas d'un usage commode, et ne peut servir que dans les grandes bibliothèques. Une des plus belles éditions, parmi les différentes versions françaises qu'on en a faites, est celle de la traduction de Beuil (Sacy), 1663, in-8, avec fig., 4 à 6 fr. Ceux qui désireront connaître les efforts que les bénédictins ont faits pour enlever cet ouvrage à Thomas-à-Kempis, peuvent consulter la *dissertation* d'Eusèbe Amort, de l'abbé Ghesquière, et du P. Desbillons, sur cette matière. La dernière, la plus complète de toutes, a paru en 1780, in-12; elle est à la tête d'une édition très-exacte du texte original, mais qu'on aurait dû *diviser par versets* comme les autres; car cette division tient évidemment au style du livre, à la nature et au ton des sentences, et à l'intention de l'auteur, comme on l'a montré dans le *Journal historique et littéraire*, 15 mai 1788, p. 108. Le livre de l'*Imitation* a, depuis sa publication, attiré l'attention des savants, qui ont cherché à en connaître l'auteur. Le premier qui l'attribua à Thomas-à-Kempis fut le savant Jodours Budius Uscensius, imprimeur à Paris, mais flamand de nation. Son sentiment fut suivi par François de Tol, chanoine régulier. D'un autre côté, le P. Possevin, jésuite, est le premier qui ait attribué cet ouvrage à J. Gerson, dans son *Apparat sacré.* Il fut imité par le P. Cajetan, religieux du Mont-Cassin, et par les bénédictins de Saint-Maur. On peut voir la relation curieuse de ce point de critique, donnée par don Vincent Thuillier, bénédictin, à la tête du premier tome des *OEuvres* posthumes des PP. Mabillon et Ruinart. Les critiques modernes ne se sont pas moins exercés sur cet ouvrage. Barbier a publié une *Dissertation sur les traductions françaises* qui en ont été faites, et Gence a fait paraître des *Considérations sur l'auteur de ce précieux livre.* Les recherches de Barbier sont intéressantes et curieuses; et les raisons de Gence, en faveur de Gerson, qu'il regarde comme l'auteur de l'Imitation, sont solides quoique peut-être pas toujours concluantes.

KEN (Thomas), évêque de Bath en Angleterre, instruisit son clergé, fonda des écoles, secourut les pauvres, et a laissé plusieurs ouvrages de piété, estimés par les anglicans. Il était né à Barktamsteadt, dans la province de Heforred, en 1647, et il mourut à Longe-Leate, en 1711, à 64 ans. Quelqu'un l'ayant accusé, auprès du roi, sur certaines propositions d'un sermon qu'il avait prêché à Whitehall, ce prince l'envoya chercher pour qu'il se lavât de ce reproche: l'évêque de Bath lui dit, sans

s'ébranler : « Si votre majesté n'avait pas négligé » son devoir, et qu'elle eût assisté au sermon, mes » ennemis n'auraient pas eu occasion de m'accuser. » Il justifia ensuite ce qu'il avait dit dans son sermon, et le roi ne s'offensa point de sa liberté. Il obtint de la reine Anne une modique pension. Outre plusieurs ouvrages de polémique religieuse, il a laissé quelques pièces de poésie sacrée et un poëme épique en 13 chants, intitulé *Edmond*. Toutes ses *œuvres* ont été recueillies après sa mort et imprimées en 1721, 4 vol.

KENNET (White), évêque de Péterborough, né à Douvres en 1660, fonda une bibliothèque d'antiquités et d'histoire dans sa ville épiscopale, se fit un nom par ses sermons et ses écrits. Les ouvrages qui restent de lui, presque tous en anglais, décèlent un homme savant et un bon littérateur. Ce sont un *Poëme contre les whighs*, 1681 ; la traduction de l'*Eloge de la folie* d'Erasme ; celle du *Panégyrique de Trajan;* le 3e vol. d'une *Histoire complète d'Angleterre*, commencée par Hughes, Lond., 1706, 3 vol. in-fol. réimprimé en 1719. Il coopéra à la rédaction de l'*Athen-Oxon* de Wood, et laissa aussi quelques manuscrits dont plusieurs passent pour avoir de l'importance. Il mourut en 1728.

KENNICOTT (Benjamin), anglais, savant dans les langues, et habile critique, naquit en 1718 à Totness, au comté de Devon, et fut d'abord maître des écoles de charité dans son pays natal. Il entra en 1744 à l'université d'Oxford, et acquit une telle réputation, même avant d'en être sorti, qu'il fut appelé comme professeur au collége d'Exeter. Il fut nommé ensuite successivement conservateur de la bibliothèque de Radcliffe, docteur en théologie, chanoine de l'église du Christ à Oxford, ministre à Culham. Il s'était d'abord fait connaître par des *Dissertations sur l'arbre de vie, et sur le sacrifice de Caïn et d'Abel*, 1747. Mais ce qui lui a fait une réputation parmi les savants, c'est la *Bible hébraïque* qu'il a publiée, Oxford, 1776-80, 2 vol. gr. in-fol., 80 à 100 fr.; les exemplaires en sont peu communs. Il a suivi l'édition de Vander Hoogt, qui passe pour la plus correcte, et a rassemblé au bas des pages toutes les *variantes*, recueillies d'après tous les manuscrits hébreux, chaldaïques et samaritains. Il en composa lui-même 250, et en fit composer à ses frais et par les plus habiles hébraïsants de l'époque plus de 350 qui se trouvent dans toute l'Europe. Rien ne nous manque donc plus pour avoir le texte hébreu dans toute la correction dont il est susceptible aujourd'hui ; mais qui, après tout ce qu'il a essuyé, ne peut en aucun sens avoir l'autorité des Septante ni de la Vulgate. (*Voy.* CAPPEL, ELÉAZAR, GOROPIUS, MASCLEF, MORIN, PTOLÉMÉE.) Kennicott mourut à Oxford en 1783.

KEPPLER (Jean), célèbre astronome, né à Weil, ville impériale faisant aujourd'hui partie du royaume de Wurtemberg, en 1571, d'une famille illustre, mais tombée dans la pauvreté, étudia sous Moestlin, et professa la philosophie dès l'âge de 20 ans. S'étant attaché ensuite à la théologie, il fit au peuple quelques discours qui annonçaient moins de talent pour l'éloquence que pour d'autres études. Il en fut lui-même persuadé, et se livra exclusivement à l'astronomie. En 1594, il remplaça Stadt dans la chaire des mathématiques à Gratz. Un calendrier qu'il fit pour les grands de Styrie, auxquels il devait sa chaire, lui fit un nom distingué. Tycho-Brahé l'appela auprès de lui en Bohême, l'an 1600, et, pour qu'il se rendît plus vite à son invitation, il le fit nommer mathématicien de l'empereur, Rodolphe II. Depuis, ces deux hommes ne se quittèrent plus. Si Tycho-Brahé fut d'un grand secours par ses lumières à Keppler, celui-ci ne lui fut pas moins utile par les siennes. La mort lui ayant enlevé cet illustre ami, ce généreux bienfaiteur, en 1601, Keppler manifesta ses regrets dans une *élégie* touchante. Le disciple survécut 30 ans à son maître, et mourut à Ratisbonne en 1630. Ce mathématicien fut le premier maître de Descartes en optique, et le précurseur de Newton en physique. On le regarde comme un législateur en astronomie. Tycho-Brahé lui avait donné le conseil de renoncer à ses vaines spéculations pour s'en tenir à l'observation. Keppler dont l'esprit rigoureux et méthodique ne s'accommodait pas des résultats isolés de l'astronomie de son temps, continua cependant ses tentatives et ses calculs pour trouver les lois qui gouvernent les révolutions des planètes, et il y parvint en 1618. C'est à lui qu'on doit la règle connue sous le nom de *Lois* ou *Règle de Keppler,* selon laquelle on suppose que les planètes se meuvent. Moins philosophe qu'astronome, Keppler croyait que les astres étaient animés ; que les comètes naissaient dans l'éther comme des baleines dans l'Océan ; que le soleil attirait à soi les planètes en tournant sur lui-même, mais qu'elles ne tombaient pas dans le soleil, parce qu'elles font aussi une révolution sur leur axe. « En faisant cette révolution, dit-il, elles » présentent au soleil tantôt un côté ami, tantôt un » côté ennemi : le côté ami est attiré, et le côté » ennemi est repoussé, ce qui produit le cours an» nuel des planètes dans l'écliptique. » Il faut avouer, pour l'humiliation de la philosophie, que c'est par de tels raisonnements que les hommes les plus célèbres ont tâché d'expliquer la nature. Keppler devina la rotation du soleil sur lui-même, plus de quinze ans avant que Galilée l'annonçât à l'aide des télescopes. On lui attribue aussi la découverte de la vraie cause de la pesanteur des corps ; mais cette cause est encore inconnue, comme elle l'était du temps de Keppler, et il est d'ailleurs certain que l'expérience sur laquelle il fondait cette découverte est tout à fait illusoire et étrangère à son objet. (*Voy.* LEUCIPPE.) Il devança Descartes et Newton dans l'idée d'attribuer le flux et le reflux à l'action de la lune : explication dont Galilée se moqua, attribuant tout bonnement ce phénomène au mouvement de la terre. (*Voy.* EULER.) Keppler disait qu'il *préférait la gloire de ses inventions à l'électorat de Saxe :* vanité pardonnable dans un auteur et surtout dans un astronome, appréciant ses connaissances sur l'élévation de leur objet. Keppler publia sa découverte des lois en 1619, dans son *Harmonique du monde.* « Le sort en est jeté, dit-

» il dans sa préface ; il sera lu par l'âge présent ou » par la postérité, peu m'importe ; il pourra attendre son lecteur : Dieu n'a-t-il pas attendu 6000 » ans un contemplateur de ses œuvres ? » On a de Keppler : *Astronomia nova αἰτιολογητος, sive physica cœlestis, tradita commentariis de motibus stellæ Martis, ex observationibus Tychonis Brahe*, Pragæ, 1609, in-fol., ouvrage recherché et peu commun, vend. 30 fr. ; *Harmonices mundi lib.* V, Lincii-Austriæ, 1619, in-fol., fig., 10 à 12 fr. ; *Tabulæ Rudolphinæ, quibus astronomicæ scientiæ restauratio continetur, ex edit. Jonæ Saurii*, Ulmæ, 1627, in-fol., 6 à 9 fr. Ce célèbre astronome a composé beaucoup d'autres ouvrages estimés, qui cependant ont peu de valeur dans le commerce. Un savant, nommé Hansch, projetait, en 1714, une édition complète des ouvrages de Keppler ; elle aurait eu 22 vol. in-fol., mais il n'en a été publié qu'un vol. sous le titre suivant : *Keppleri aliorumque epistolæ mutuæ*, Lipsiæ, 1718, in-fol., 30 fr. Ce volume est précédé de la vie de l'auteur. Keppler ordonna qu'on mit sur son tombeau cette épitaphe, qui ne donne pas une grande idée de sa poésie,

Mensus eram cœlos, nunc terræ metior umbras :
Mens cœlestis erat, corporis umbra jacet.

On lui a élevé en 1808 un monument en marbre de Carrare, dans le cimetière de Saint-Pierre où il fut enterré, à Ratisbonne. (*Voy. Narratio de Joh. Keppleri, theologia et religione*, par C. Fred. Stændlin, Gottingue, 1794, in-4, réimprimée avec des augmentations dans les Mélanges du même auteur, 1797, tome I, n° 7.

KERGUELEN-TREMAREC (Yves-Joseph de), né à Quimper vers 1745, se distingua dans la guerre de 1778 contre les Anglais, et fit dans les mers des terres australes et des Indes deux voyages dont le résultat fut la découverte d'une île de deux cents lieues, à laquelle le capitaine Cook donna le nom de *Kerguelen*. Accusé d'avoir abandonné une embarcation dans les parages qu'il avait visités, il fut condamné à être renfermé au château de Saumur. Kerguelen entra au service de la république. Arrêté à Brest, on l'amena à Paris, et il y mourut, en 1797, peu de mois après avoir recouvré sa liberté. On a de lui : *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schettland, des Orcades et de Norwége, fait en* 1767 et 1768, Paris, 1771 ; *Relation de deux voyages dans les mers australes et des Indes, faits en* 1771 *et* 1774, *pour la vérification d'une nouvelle route à la Chine*, Paris, 1782, in-8 ; *Histoire des événements des guerres maritimes, des causes de la destruction de la marine française, et des moyens d'y remédier*, précédée de la *Relation des combats et des événements de la guerre maritime de* 1778, *entre la France et l'Angleterre*, Paris, 1796, in-8.

KERI (Jean), Hongrois, embrassa l'ordre de Saint-Paul, premier ermite (ordre fondé à Bude en 1215, par Eusèbe, archevêque de Strigonie), s'y distingua par sa piété et par son zèle apostolique. Il fut ensuite fait successivement évêque de Sirmium et de Watzen, et mourut à Tyrnau l'an 1685, après avoir publié : *Ferocia Martis Turcici*. C'est une histoire de la guerre des Turcs en Hongrie, et des horreurs qu'ils y ont commises ; *Philosophia scholastica, tribus tomis comprehensa*, Presbourg, 1673, in-fol.

KERI (François de Borgia), né au commencement du XVIIIe siècle, dans le comté de Zemplin en Hongrie, se fit jésuite, et se distingua dans cette société par la variété de ses connaissances dans la philosophie et les mathématiques, qu'il professa, et par sa grande piété. Il mourut à Bude l'an 1769. On a de lui : *Imperatores orientis compendio exhibiti e compluribus græcis scriptoribus, a Constantino-Magno ad Constantinum ultimum*, Tyrnaviæ, 1744, in-fol., fig., ouvrage rare en France, 15 à 20 fr. ; *Imperatores ottomanici à captâ Constantinopoli*, ibid., 1749, 9 part. in-fol. Le P. Nicolas Schmith, jésuite, a continué cette *Histoire* jusqu'à l'année 1718, ibid., 1760, 2 part. in-fol. Il contribua beaucoup à perfectionner le télescope, et se fit un nom célèbre par ses observations astronomiques. Cassini de Thury l'ayant vu à Tyrnau, admira ses talents et le zèle qui l'animait pour faire briller dans sa patrie le flambeau des sciences. « Vous possédez chez vous, lui dit-il dans » une lettre du 15 juillet 1761, des trésors immenses » en littérature ; vous êtes le Mécène des sciences. » Vous avez posé des monuments éternels ; et je » désirerais que vous le fussiez aussi, pour le bon» heur de la société, pour le bien de la religion, et » pour les progrès des sciences. »

KERKHERDÈRE (Jean-Gérard), né vers 1678 à Fauquemont, petite ville du pays d'Outre-Meuse hollandais, à deux lieues de Maëstricht, fit de bonnes études dans cette dernière ville, étudia la philosophie et la théologie à Louvain, se consacra à l'étude des langues savantes, de la critique sacrée et de l'antiquité ; enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années, donna des leçons d'histoire au collége des Trois-Langues, fut fait historiographe de l'empereur Joseph I[er], en 1708, et mourut en 1738. On a de lui : *Systema apocalypticum*, Louvain, 1708, in-12 : c'était comme un essai d'un ouvrage plus considérable, qu'il intitula : *De monarchia Romæ paganæ secundùm concordiam inter sanctos prophetas Danielem et Joannem : consequens historia a monarchiæ conditoribus, usque ad urbis et imperii ruinam. Accessit series historiæ apocalypticæ*, Louvain, 1727, in-12 (*voy.* GUYAUX) ; *Prodromus Danielicus, sive novi conatus historici, critici, in celeberrimas difficultates historiæ veteris Testamenti, monarchiarum Asiæ, etc., ac præcipuæ in Danielem prophetam*, Louvain, 1711, in-12. L'érudition est répandue à pleines mains dans ces deux ouvrages ; les hypothèses qu'on y propose ont de grandes vraisemblances, et jettent beaucoup de jour sur les difficultés historiques, chronologiques et géographiques de l'Ecriture sainte ; *De situ paradisi terrestris*, Louvain, 1731, in-12. Il place le paradis terrestre un peu au-dessus de la Babylonie, prend pour le Phison le bras occidental de l'Euphrate,

jusqu'à son embouchure; et pour le Géhon, le bras oriental du même fleuve, depuis la ville de Cippara, où il se mêle à un bras du Tigre, jusqu'à l'embouchure du même Tigre, près de la ville et l'ile de Charax : ce système différent de celui de Huet est peut-être aussi probable. Kerkherdère a fait précéder ce traité du *Conatus novus de Cepha reprehenso*, où il soutient que ce Céphas est différent de saint Pierre. (*Voy.* Céphas.) On trouve encore dans ce volume une *Dissertation* sur le nombre des années pendant lesquelles le Sauveur a instruit le peuple, et une autre intitulée : *De Cepha ter correpto; Grammatica latina*, Louvain, 1706, in-12 de 117 pages, où il y a plus d'érudition que dans la plupart des grammaires, même volumineuses; un grand nombre de *Poésies latines*, qui lui assurent une place distinguée sur le Parnasse; plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres : *Quatuor ætates*, qui, s'il avait été imprimé, aurait pu éclaircir plusieurs endroits de la Genèse; *Opus quatuor monarchiarum*, auquel le *Monarchia Romæ paganæ* devait servir de 4e partie; un *Traité des* LXX *semaines* de Daniel, qui était entre les mains du censeur lorsque l'auteur mourut.

KERVELEGAN (Auguste-Bernard-François le Goarre de), député aux états généraux et à plusieurs des assemblées législatives de France, naquit à Quimper en 1748. Avant la révolution, il était sénéchal du présidial de cette ville, où il fut élu député aux états généraux, en 1789; et à peu près à cette époque, il publia un écrit intitulé : *Réflexions d'un philosophe breton sur les affaires présentes.* Kervelegan fit ensuite partie du comité chargé de l'aliénation des domaines nationaux, dans lesquels n'étaient alors compris que les biens ecclésiastiques. Il eut à soutenir plusieurs débats avec différents membres qui n'étaient pas de son avis, et apportaient une sage modération dans cette mesure arbitraire : à cette occasion, Kervelegan se battit au pistolet avec le vicomte de Mirabeau, frère du député, et il le blessa. Jusqu'alors il n'avait professé que des opinions exaltées; mais après le voyage de Varennes, ses yeux se dessillèrent un peu; il changea de système, et se montra purement constitutionnel. Le département du Finistère l'ayant nommé à la convention, il vota, lors du procès de Louis XVI, pour la *détention* et le *bannissement* à la paix. Il était attaché au parti de la Gironde, avec lequel il vota constamment. Ce fut Kervelegan qui, le premier, dénonça, en décembre 1792, le *journal* incendiaire de *Marat.* La commune empiétant de jour en jour sur tous les pouvoirs, la convention forma, le 18 mai 1793, une commission de douze membres, parmi lesquels fut nommé Kervelegan, et qui devait faire la recherche des complots tramés par Robespierre et ses complices. Mais le parti des montagnards l'ayant emporté, Kervelegan fut mis *hors la loi* avec ses autres collègues. Il put néanmoins se soustraire aux poursuites, et se cacher dans son département. La chute de Robespierre ayant entraîné celle des montagnards, Kervelegan rentra dans la convention, et devint membre du *comité de sûreté générale.* Nommé en septembre 1796, au conseil des anciens, il passa, au mois de mars 1799, à celui des cinq-cents, adhéra à l'établissement du consulat, et sous l'empire il fut élu au corps législatif. Il y était encore en 1815, lorsque cette assemblée fut dissoute au retour des Bourbons. Depuis cette époque, il ne se mêla plus d'affaires publiques, et vécut retiré dans ses propriétés, où il est mort en 1825.

KERVILLARS (Jean-Marin de), jésuite, né à Vannes en 1668, mort en 1745 à Paris, où il professait la philosophie, avait du goût et de la littérature. Nous avons de lui une assez bonne *Traduction* des Fastes et Elégies d'Ovide, 1724, 1726 et 1742, 3 vol. in-12. Il avait travaillé quelque temps aux *Mémoires de Trévoux.*

KESSEL (Jean van), célèbre peintre, né à Anvers en 1626, excellait à peindre les fleurs, les oiseaux et les insectes. Ses tableaux sont rares et chers. Le musée royal possède deux tableaux de ce maître : ce sont *deux guirlandes de fleurs et de fruits dont l'une entoure de jeunes enfants soufflant des bulles de savon* (les figures sont de Téniers), et *dont l'autre encadre la vierge, l'enfant Jésus et deux anges* (les figures sont de Frank le jeune). Ce peintre recherchait trop le fini : il en résulte quelquefois de la sécheresse.

KHIAN-LOUNG, empereur de la Chine, né en 1711, mort le 7 février 1799, fut le troisième empereur de la dynastie des Mandchoux, actuellement régnante. Dans le cours de son règne, il visita six fois les vastes provinces du Midi; et, à l'occasion de son anniversaire ou de celui de sa mère, il accorda cinq fois la remise générale de tous les impôts, qu'on acquitte en or ou en argent. Il fit construire des digues pour contenir la mer, fit régler le cours des grands fleuves, et sut maintenir une longue paix dans ses Etats, qu'il agrandit par de rapides conquêtes. Il réprima l'orgueil des grands, et son règne fut encore illustré par les ambassades que lui envoyèrent la Grande-Bretagne et la Hollande. Son caractère était ferme, son esprit pénétrant; il se plaisait à rendre justice au plus humble de ses sujets. Cependant ses qualités furent ternies par ses mesures violentes contre les chrétiens, mesures qu'il parut désavouer dans la suite. Il avait désiré jouir d'un règne aussi long que celui de son aïeul Khanhi, et avait fait serment d'abdiquer quand il serait parvenu à ce terme. Il tint parole, et, le 8 février 1796, il remit la couronne à son fils. Khian-Loung, littérateur et poëte, a laissé plusieurs ouvrages estimés parmi les Chinois.

KHILKOFF (le prince André-Jacob Levitch), historien russe, ambassadeur en Suède, y fut retenu prisonnier, lorsqu'en 1700 Pierre Ier commença la guerre contre Charles XII. Il tâcha de se désennuyer en composant pendant sa détention un *Abrégé de l'histoire russe*, qui se termina à la bataille de Pultawa. Ce petit ouvrage est estimé chez les Russes, et a été imprimé en 1770 à Moscou, in-8. Il mourut dans la prison de Vesteras en 1718, lorsqu'il était sur le point de recouvrer sa liberté.

KIDDER (Richard), prélat anglais, né en 1649 à Suffolk, d'abord ministre à Londres, doyen de

Péterborough, ensuite évêque de Bath et de Wels, fut écrasé dans son lit avec sa femme par la chute d'une cheminée, qu'une grande tempête renversa le 26 novembre 1703. Ce prélat était profondément versé dans la littérature hébraïque et rabbinique. On lui doit : un savant *Commentaire* sur le Pentateuque, avec quelques *Lettres* contre Jean Le Clerc, 1694, en 2 vol. in-8; une *Démonstration de la venue du Messie*, 1684-1700, 3 vol. in-8; des *Ouvrages de controverse;* des *Livres de morale;* des *Sermons*.

KILIAN (Corneille), savant laborieux, né à Duffel, près de Malines, avant le milieu du XVIe siècle, mort dans un âge avancé en 1607, fut pendant 50 ans correcteur de l'imprimerie de Plantin, qui dut une partie de sa gloire à son attention scrupuleuse. Nous avons de lui : *Etymologicum linguæ teutonicæ, sive dictionarium teutonico-latinum*, Antuerp., 1588, in-8. C'est le premier dictionnaire flamand-latin, qui ait été fait avec soin; Juste-Lipse en a parlé avec éloge. L'auteur y compare les mots teutoniques avec ceux des langues italienne, française, espagnole, anglaise, grecque et latine, qui ont quelque ressemblance, pour en découvrir les étymologies. Gérard Hasselten a publié une nouvelle édition enrichie d'additions importantes, Utrecht, 1777, 2 vol. in-4, 15 à 20 fr.; une traduction en hollandais des *Mémoires de Comines; Solitudo, sive Vitæ fœminarum anachoretarum, carmine elegiaco explanatæ*, in-fol. C'est un recueil d'estampes avec un quatrain au bas de chacune. Il a fait un grand nombre d'épigrammes latines; une des plus heureuses est une Apologie des correcteurs d'imprimerie contre les auteurs; on la trouve dans le *Theatrum vitæ humanæ* de Beyerlink, tom. 4, pag. 238.

KILIAN (Jacques), né à Prague en 1714, entra chez les jésuites à Cracovie, en 1731, et fit de grands progrès dans la physique et la géométrie. Les ouvrages qu'il a laissés supposent les talents des Kircher, des Schott, des Bonanni et des Boscowich; Les principaux sont : *Causa efficiens motus astrorum ex principiis pyrotechnicæ naturalis*, Dantzig, 1769, in-8, fig.; *Prodromus physico-astronomicus pyrotechnici systematis vorticum*, ibid., 1770, in-8. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans ces ouvrages des idées systématiques, et si l'on veut paradoxales, mais aussi il y a bien de l'étude et du génie. La nouvelle hypothèse sur la cause du mouvement des astres suffit au moins pour affaiblir la confiance qu'on a pu donner aux autres. Il a écrit encore : *Ars demittendi se ab alto; Navis horologia solaris; Statua Memnonis, sibilo solem salutans;* mais ces ouvrages restés en manuscrit sont perdus. Après la destruction de la société, il se retira chez un gentilhomme près de Kaunitz, et mourut en 1774.

KIMCHI (David), rabbin espagnol, mort vers 1240, fut nommé en 1232 arbitre de la querelle survenue entre les synagogues d'Espagne et de France, au sujet des livres des Maimonides. C'est de tous les grammairiens juifs celui qui, avec Judas Chiug, a été le plus suivi même parmi les chrétiens, lesquels n'ont presque composé leurs dictionnaires et leurs versions de la Bible que sur les livres de ce savant rabbin. On estime particulièrement sa méthode, la netteté et l'énergie de son style : les Juifs modernes aussi le préfèrent à tous les grammairiens. Il s'est illustré par divers ouvrages : une *grammaire hébraïque*, intitulée *Michlol*, c'est-à-dire *Perfection*, Venise, 1545, in-8; Leyde, 1631, in-12. C'est cette grammaire qui a servi de modèle à tous les grammairiens hébraïques; un livre des *Racines hédraïques*, 1555, in-8, ou in-fol., sans dates; *Dictionarium talmudicum*, Venise, 1506, in-fol.; des *Commentaires* sur les Psaumes, sur les Prophètes, et sur la plupart des autres livres de l'ancien Testament imprimés, au moins la plus considérable partie, dans les grandes Bibles de Venise et de Bâle. L'on n'y a pourtant point mis ses *Commentaires sur les Psaumes*, qui se trouvent imprimés séparément, en Allemagne. Dom Janvier, bénédictin de Saint-Maur, en a donné une version latine en 1669, in-4. Ces commentaires ainsi que tous les autres de cet illustre rabbin, sont ce que les Juifs ont produit de meilleur et de plus raisonnable sur l'Ecriture. (*Voy.* pour les autres ouvrages de Kimchi la *Bibliothèque hébraïque* de Wolf, tom. 1, pag. 301 et suiv., ou le *Dizionario storico degli autori ebrei et delle loro opere*, de Rossi.) David Kimchi était fils de Joseph, et frère de Moïse, tous les deux savants docteurs juifs. On cite, entre autres ouvrages du premier, un *Commentaire sur Jérémie*, et du second, *Deliciæ animæ*. On croit que le père et les deux fils moururent à Narbonne, où ils s'étaient établis.

KING (Jean), né en 1559 à Warnhall, dans le duché de Kinghamshire en Angleterre, devint chapelain de la reine Elisabeth, prédicateur du roi Jacques, doyen de l'église du Christ à Oxford, enfin évêque de Londres. Il mourut en 1621, après avoir donné plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Commentaires* sur Jonas, et des *Sermons*.

KING (Henri), fils du précédent, né à Warnhall en 1591, mort en 1669, évêque de Chichester, laissa différents ouvrages en anglais et en latin, en prose et en vers; les meilleurs sont des *Sermons*, une *Explication de l'oraison dominicale*, et une *Traduction des Psaumes*.

KING (Guillaume), né à Antrim en Irlande, en 1650, d'une ancienne famille d'Ecosse, prit des leçons de philosophie et d'histoire sous le fameux Dodwel. Parker, archevêque de Toam (siége qui a été transféré à Gallowai), lui procura divers emplois, et enfin le doyenné de Dublin en 1688. King fut nommé par trois fois différentes, l'un des lords de justice d'Irlande; peu fidèle au roi Jacques II, son souverain, il manifesta ouvertement son attachement au prince d'Orange. Il fut mis en prison, mais quand le gendre eut détrôné le beau-père, il eut pour prix de sa félonie l'évêché de Derby, et ensuite l'archevêché de Dublin. Il mourut en 1729, sans avoir jamais voulu se marier. Ses ouvrages sont : l'*Etat des protestants d'Irlande sous le règne du roi Jacques*, Londres, 1642, in-8, 3e édition; ouvrage vanté par le fameux

G. Burnet, mais dont Leslie, évêque de Ross fait une bonne réfutation ; *Discours sur les inventions des hommes dans le culte de Dieu*, Dublin, 1694, in-4, souvent réimprimé ; un *Traité de l'origine du mal*, en latin, ibid., in-4, 1702, 4e édit., traduit en anglais par Edmond Law, 1731, in-4, et 1732, 2 vol. in-8. Le traducteur a chargé sa version de longues *Notes*, dans lesquelles il prétend réfuter les objections que Bayle et Leibnitz avaient faites contre ce traité. C'est le plus connu des ouvrages de King.

KING (Guillaume), jurisconsulte anglais, né à Londres en 1663, était d'une illustre famille. La reine Anne le fit son secrétaire, et il accompagna le comte de Pembroke en Irlande. Il aurait pu s'enrichir par les emplois importants qu'il exerça dans ce pays; mais il aima mieux retourner en Angleterre pour cultiver les sciences et la littérature. L'étude n'affaiblit point sa gaîté naturelle. Il aimait à dire et à entendre de bons mots, et passait pour en être un excellent juge. Il mourut en 1712, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On a de lui un grand nombre d'écrits en anglais, remplis de saillies. Ses *Réflexions* sur le livre de Molesworth, touchant le Danemark, furent fort goûtées : elles ont été traduites en français.

KING (Pierre), grand chancelier d'Angleterre, né à Exeter dans le Devonshire, l'an 1669, était fils d'un épicier, et exerça quelque temps la profession de son père; mais Locke, son parent, du côté maternel, ayant reconnu ses bonnes dispositions pour l'étude, l'encouragea à s'y consacrer entièrement et lui laissa la moitié de sa bibliothèque; ce fut aux conseils de Locke que King dut son illustration et sa fortune. Ses progrès dans l'étude des lois et son mérite l'élevèrent à plusieurs dignités, et enfin à celle de grand chancelier. Il mourut paralytique en 1734, à Ockam, après avoir publié en anglais deux ouvrages, où les critiques orthodoxes trouvent bien des inexactitudes : *Recherches sur la constitution, la discipline et l'unité du culte dans la primitive Eglise, pendant les trois premiers siècles*, Londres, 1691, in-8; *Histoire du symbole des apôtres, avec des réflexions critiques sur ses différents articles*, ibid., 1702, in-8, trad. en latin par Godefroy Olearius, Leipzig, 1706-08, in-8.

KING (Jean-Glen), théologien anglican, né au comté de Norfolk en 1731, mort en 1787 à Wormley (Hertfordshire), fit ses études au collége de Caïus dans l'université de Cambridge, et y prit le degré de docteur. Il était habile numismate et savant dans les antiquités. L'impératrice de Russie lui confia la garde de son cabinet de médailles. Il a laissé plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels on distingue : les *Rites et cérémonies de l'église grecque*, 1772, in-4; une *Lettre* à l'évêque de Durham, contenant des *Observations sur le climat de la Russie et des pays du Nord, avec une vue des montagnes russes; Observations sur le vase Barberini*; ce dernier écrit se trouve dans le 8e vol. des *Transactions de la société des antiquaires*.

KINSBERGEN (Jean-Henri van), marin hollandais, né le 1er mai 1735 à Doesburg, mort en 1820, entra au service à neuf ans, et parvint au rang de lieutenant amiral. Catherine II lui confia le commandement des forces maritimes de l'empire. A deux reprises il défit les flottes turques dans la mer Noire, malgré la supériorité du nombre de leurs vaisseaux. Après avoir été au service de la Russie pendant neuf ans, il revint en Hollande. En 1793, il repoussa Dumouriez, et préserva son pays de l'invasion des Français. Mais, lorsque le royaume de Hollande fut organisé, Louis, frère de Bonaparte, le créa maréchal, conseiller d'état, et comte de Doggersbanck, pour perpétuer le souvenir de la gloire dont Kinsbergen s'était couvert à la journée de ce nom. A l'époque de la réunion de la Hollande à la France, ce marin fut nommé sénateur. Son pays lui doit l'établissement d'un institut ou école militaire, dont l'état fit les frais. Mais ce fut avec sa propre fortune qu'il fonda l'institut de la marine à Amsterdam, l'institut des sourds-muets à Groningue, les académies d'Utrecht et de Hardenwick, et une foule d'autres institutions particulières. La marine lui est redevable de grands perfectionnements. Dans le combat qu'il livra aux Turcs, il fit l'essai d'un nouvel ordre de bataille qu'il avait inventé, et qui fut adopté plus tard par les marins anglais et français. Il se servit aussi de nouveaux signaux mobiles qui furent, dans plusieurs occasions, d'une très-grande utilité. Kinsbergen savait écrire aussi bien qu'il savait combattre. Outre plusieurs *Mémoires*, il composa quelques ouvrages qui sont restés pour la plupart inédits. Les principaux sont : *Ordres et instructions concernant le service de la marine, les services du vaisseau, par le chevalier van Kinsbergen*, publié par C. A. Verhuel; *Exercice du canon sur un vaisseau de guerre*, publié par le même; *Manuel du marin, augmenté et rectifié par le chevalier van Kinsbergen; le Service général du vaisseau par le chevalier Kinsbergen*, publié par C. A. Verhuel; *Principes de la tactique de mer*, publié par le même. Catherine II a fait traduire cet ouvrage en langue russe pour l'usage de sa marine; *Le grand livre général des signaux de jour et de nuit*, avec un grand nombre de figures; l'*Artillerie pratique de marine; Nouvelle carte de la Crimée, avec une description de cette province* (cette carte est très-estimée); *Carte de la mer de Marmara; Description de l'Archipel, avec une nouvelle carte générale*, ouvrage excellent qui a été traduit en allemand en 1792, et publié avec des remarques; *Introduction à la guerre de mer, par le chevalier van Kinsbergen*, publié par A. Makay; *Manuel politique à l'usage des jeunes officiers de marine, par le chevalier van Kinsbergen*, publié par J.-H. Ollenhausen; *Sur la formation des batteries de mer; Projet de l'établissement d'un fonds pour les veuves de marins, sans frais pour l'état; Rêves d'un marin; Sur la nécessité de tenir en service permanent un corps de matelots; Sur la formation d'une académie de marine.*

KIPPING (Henri), philologue allemand, né vers 1623 à Rostock, fut pris par des enrôleurs,

qui l'obligèrent de porter les armes. Dans cette nouvelle profession, il ne laissa pas de s'adonner aux études. Un jour qu'il était en faction à Stade, dans le duché de Brême, Erskin, conseiller du roi de Suède, l'aperçut tenant d'nne main un livre, et de l'autre ses armes; il l'interrogea, s'aperçut facilement que c'était un homme de lettres, et le fit son bibliothécaire. Kipping mourut en 1678, sous-recteur du collége de Brême. Il est connu par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : un *Supplément à l'Histoire ecclésiastique*, par Jean Papus, en allemand, 1677, in-fol.; *Antiquitates romanæ*, Lugd.-Bat., 1713, 3 part. in-8, fig., 5 à 6 fr. L'édition de Franeker, 1684, pet. in-8, est beaucoup moins complète; *Exercitatio de creationis operibus*, Francfort, 1678, in-4; *Exercitationes sacræ de scripturâ veteris et novi testamenti*, ibid., 1665, in-12, etc. Henri Erh. Heeren a publié *Oratio de Henr. Kippingio*, Brême, 1756, in-4.

KIPPIS (André), théologien et biographe anglais, naquit en 1725 à Nottingham. Il fit ses études à Northampton, sous le docteur Doddridge, célèbre théologien dissident, et devint en 1746 ministre de Boston, au comté de Lincoln, et passa à Dorkinh au comté de Sussex, en 1750. Il était en 1753 pasteur d'une congrégation à Westminster. Il s'occupait en même temps d'objets de littérature, et travaillait au *Monthly magazine*. Il entreprit en 1761 un ouvrage périodique, intitulé : *Bibliothèque* (*Library*). Cette spéculation ne lui ayant point réussi, il prit une place de professeur dans une académie destinée à l'éducation de jeunes ecclésiastiques dissidents. On a de lui : *Défense des ministres protestants dissidents*, *relativement à leur dernière adresse au parlement*, 1763; ouvrage qui donna occasion à une discussion amiable entre Kippis et le docteur Tucker; une nouvelle *Edition* de la *Biographia britannica* (en anglais), 1778-93, 5 vol. in-fol. C'est un des meilleurs ouvrages qui existent en son genre; ces cinq volumes furent publiés pendant sa vie, et il avait, avant de mourir, préparé la plus grande partie du sixième, qui n'a point paru; il devait avoir 15 ou 18 vol.; *Life of capt. J. Cook*, Londres, 1788, in-4, 21 f., traduit en français par J. Castéra, Paris, 1789, in-4, 12 fr., ou 2 vol. in-8, 8 fr.; *Editions nouvelles* des six discours de John Pringle, avec la *Vie* de l'auteur, 1783, in-8; *Leçons et explications du nouveau Testament*, par le docteur Doddridge, avec la *Vie* de l'auteur, 1792. On a en outre de lui divers autres ouvrages, et des *Sermons*. L'université d'Edimbourg lui fit offrir le grade de docteur, comme un hommage rendu à son rare savoir. Il était de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires. C'était un écrivain recommandable par la pureté et la correction du style, et non moins laborieux qu'intelligent; mais du côté des principes religieux, il était unitaire déclaré, et latitudinaire au dernier point. Auteur ou éditeur de divers ouvrages très-répandus, il y semait ses sentiments. On a dit qu'il croyait à la révélation; il serait difficile de dire en quoi : il n'admettait ni la Trinité, ni l'éternité des peines, ni plusieurs autres dogmes essentiels du christianisme. Il n'a pas médiocrement contribué à la liberté d'opinions qui a prévalu dans l'église anglicane, et qui plus que jamais fait d'affreux ravages dans les églises protestantes. Kippis mourut à Westminster en 1795.

KIRCH (Christfried), astronome de la société royale des sciences de Berlin, correspondant de l'académie de Paris, naquit à Gnben en 1694, acquit de la réputation aux observatoires de Dantzig et de Berlin, et mourut dans cette dernière ville où il était directeur de l'observatoire en 1740. Kirch, ainsi que Wolf, attribuait aux étoiles fixes un mouvement propre, et c'est peut-être à ce mouvement qu'il faut rapporter quelques apparences que d'autres astronomes ont tâché d'accorder avec d'autres causes. Kirch a laissé : *Transitus mercurii per solem ad anni proximi* 1720 *diem* 8 *maii*, *ex variis tabulis supputatus*, *ex necessariâ commentatione illustratus*, Berlin, 1719, in-4; *Observationes astronomicæ selectiores*, ibid., 1730, in-4, recueil très-estimé; des *Mémoires* dans les *Miscellanea berilonensia*, dans les *Transactions philosophiques*, et dans le *Recueil* de l'académie de Saint-Pétersbourg. — Godefroi KIRCH, son père, et Marie-Marguerite WINCKELMANN, sa mère, s'étaient fait un nom par leurs observations astronomiques. Cette famille entretenait pour cet effet une correspondance dans toutes les parties de l'Europe. Les ouvrages qui nous restent d'elle en ce genre sont très-estimés. Il faut consulter sur les Kirch la *Bibliographie astronomique* de Lalande.

KIRCHBERGER (Nicolas-Antoine), baron de Liebistorf, philosophe suisse, né à Berne en 1739, mort en 1800. Destiné à l'état militaire, il fut pendant quelque temps au service de la Hollande, et se livra néanmoins avec constance à son goût pour les lettres et les sciences philosophiques : il lut les écrits de Leibnitz et de Wolf, et conçut ensuite le plan d'un grand ouvrage dont il confia l'idée et l'exécution à son ami le conseiller Eckartshausen. Il était en relation avec J.-J. Rousseau qui parle de lui dans ses *Confessions*, livre 12. Il était lié aussi avec St.-Martin, et s'occupait avec lui des matières obscures de la théosophie. Il s'éleva avec force contre une secte d'*illuminants* ou d'*éclaireurs*, dont le chef était Frédéric Nicolaï, éditeur de la *Bibliothèque germanique*, et qui se propageait rapidement en Allemagne. C'est d'après ses avis que le chevalier Zimmermann rédigea contre ces novateurs des *Mémoires* qui parvinrent à l'empereur Joseph II. Ce prince éclairé prit aussitôt, de concert avec la cour de Berlin, des mesures capables d'arrêter les progrès de ces dangereux sectateurs.

KIRCHER (Athanase), célèbre jésuite allemand, l'un des plus laborieux et des plus savants hommes de cet ordre, naquit à Geysen près de Fulde en 1602, et entra chez les Pères de la compagnie à Mayence en 1618. Il professait la philosophie et les mathématiques à Wurtzbourg, dans la Franconie, lorsque les Suédois troublèrent par leurs armes le repos dont il jouissait. Il se retira en France, passa à Avignon et de là à Rome, où il mourut en 1680. Il ne cessa d'écrire qu'en cessant de vivre. Il avait

embrassé toutes les sciences, physique, histoire naturelle, philosophie, mathématiques, théologie, antiquités, musique, langues anciennes et modernes : ses nombreux ouvrages se divisent naturellement en trois classes : sciences, physique et mathématiques ; langues et hiéroglyphes ; histoire et antiquités. Les principaux fruits de sa plume laborieuse et féconde sont : *Ars magna lucis et umbræ, in decem libros digesta*, Romæ, 1646, 2 tom. in-fol., fig., *edit. altera*, Amstel., 1671, gr. in-fol., fig., 6 à 8 fr. : traité d'optique, profond et lumineux pour son temps, ainsi que le suivant ; *Primitiæ gnomonicæ catoptricæ, hoc est horologiographiæ novæ specularis*, Avenione, 1635, in-4, fig., 3 à 5 fr.; *Musurgia universalis, sive ars magna consoni et dissoni, in* x *libros digesta*, Romæ, 1650, 2 vol. in-fol., fig., 10 à 15 fr.; *Obeliscus Pamphilius*, ibid., 1650, in-fol., fig., 12 à 15; *Obeliscus ægyptiacus*, ibid., 1666, in-fol., fig., 10 à 15 fr. ; *OEdipus ægyptiacus*, ibid., 1652-54, 3 tom. en 4 vol. in-fol., fig., 100 à 120 fr. C'est une explication d'un grand nombre d'hiéroglyphes, explication telle qu'on peut l'attendre d'un savant qui avait quelquefois une façon de voir toute particulière, mais toujours fondée en érudition et en raison. Ce livre est l'un des plus rares de tous ceux du P. Kircher; *Itinerarium extaticum, quo mundi opificium.... novâ hypothesi exponitur*, ibid., 1656, in-4, nouvelle édition augmentée par Schott, sous le titre d'*Iter extaticum cœleste, etc.*, Hyperpoli, 1660 seu 1671, in-4, fig., 4 à 6 fr. C'est un voyage idéal dans les planètes et les régions supérieures du ciel. On conçoit que le voyageur n'a pu rien nous dire de bien positif, mais il en parle d'une manière pleine d'intérêt et de sentiment ; son style est élégant, pur, riche, et semble s'élever avec les objets dont l'auteur s'occupe. Il n'y a que le génie desséché par le calcul et les aridités géométriques, qui puisse avoir dicté à Maclaurin la censure dédaigneuse qu'il a faite de cet ouvrage ; *Iter extaticum* II, *qui et mundi subterraneus prodromus dicitur*, Romæ, 1657, in-4, réimprimé à la suite du précédent en 1660. Il y traite de l'eau considérée comme élément, de la forme du globe, des mers, de leur étendue, de leur profondeur, des animaux qui les habitent, etc.; *Mundus subterraneus, in* XII *lib. digestus*, Amsterd., 1665 ou 1678, 2 vol. in-fol., fig., 12 à 18 fr., plein de recherches, écrit avec élégance et intérêt ; on y voit quelques préjugés en matière de physique, mais c'étaient ceux de son siècle. Entre une infinité d'observations, on y trouve une théorie vaste et hardie de la génération des êtres, dont quelques vues sont reconnues pour fausses ; d'autres, sans être peut-être plus vraies, ont été adoptées par des hommes célèbres : le système des molécules, si éloquemment exposé par de Buffon, y est pris entièrement quant au fond, et souvent même quant aux expressions, comme on l'a démontré dans l'*Examen impartial des époques de la nature* (*voy.* GRAAF Reinier, LEUWENAOECK, MUYS); *China monumentis qua sacris qua profanis... illustrata*, Amsterd., 1667, in-fol., fig., 9 à 12 fr. Struvius en porte ce jugement : *Kircheri China est vera auctoris phantasia; sic autem judicatur, eo quod Patres jesuitæ nuper reduces, facta pleraque in illo libro improbent.* Ce livre a été traduit en français par F.-S. Dalquié, Amsterd., 1670, in-fol., fig., 9 à 15 fr.; *Arca Noe*, ibid., 1675, in-fol., fig., 6 à 10 fr.; *Turris Babel sive archontologia*, ibid., 1679, in-fol., 6 à 8 fr. Cette production, peu commune et vraiment singulière, traite de la construction de la tour de Babel et de la dispersion des peuples; *Phonurgia nova*, Campidonæ, 1673, in-fol., fig., 6 à 7 f.; *Ars magna sciendi, in* XII *libros digesta*, Amstelod., 1669, in-fol., 6 à 8 fr. : ouvrage plus subtil qu'utile, plein de combinaisons pénibles et de spéculations techniques, moins propres à faire des savants qu'à dégoûter des sciences ; *Polygraphia nova et universalis ex combinatoria arte detecta*, Romæ, 1663, seu Amst., 1680, in-fol., fig., rare ; *Latium, id est, nova et parallela Latii, tum veteris, tum novi descriptio*, ibid., 1671, in-fol., fig., 10 à 12 f.; ouvrage savant, et qui a coûté beaucoup de recherches ; *Scrutinium physico-medicum contagiosæ luis quæ pestis dicitur*, Romæ, 1658, in-4, vel Lipsiæ, 1671, pet. in-4. C'est un traité fort utile et bien écrit ; *Magnes, sive de arte magnetica opus tripartitum*, Coloniæ-Agripp., 1643, in-4, fig.; Romæ, 1654, in-fol., fig.; la 1re édit. est de Rome, 1641 ; in-4 ; *Specula Melitensis encyclica*, Messanæ, 1638, in-12. C'est le plus rare de tous les ouvrages de Kircher ; *Lingua ægyptiaca restituta cui adnectitur supplementum, etc.*, Romæ, 1643, in-4, rare, 30 à 42 fr. Cet ouvrage fut le premier qui répandit en Europe des notions exactes sur la langue cophte. Les connaissances extrêmement variées de ce jésuite, la manière grande, neuve et approfondie dont il a traité plusieurs sciences difficiles et peu cultivées jusqu'alors, l'eussent fait regarder comme un savant universel, s'il pouvait y en avoir, et si l'esprit de l'homme pouvait embrasser un espace dont l'imagination même ne saisit pas le terme. Son style est coulant, pur, abondant, vigoureux, animé par des citations en vers et en prose, ingénieusement appliquées à la matière qu'il traite. Lors même qu'il s'égare, soit par quelque erreur qui lui est propre, soit par celles qui étaient universellement adoptées de son temps, on reconnaît encore le savant et l'homme de génie. Des écrivains modernes ont uni leurs efforts pour obscurcir la gloire de ce jésuite célèbre, qui a fourni bien des matériaux à leurs systèmes et à leurs spéculations. Au lieu de reconnaître leur bienfaiteur, ils ont cru qu'en le décriant on ne soupçonnerait point qu'ils lui devaient quelque chose. Pline croyait au contraire « qu'il était de la » probité et de l'honneur de rendre une sorte » d'hommage à ceux dont on avait tiré quelque » secours et quelque lumière ; et que c'était une » extrême petitesse d'esprit d'aimer mieux être » surpris honteusement dans le vol, que d'avouer » ingénument sa dette. » *Præf. hist. nat.* Cet homme rare et peut-être unique par la multitude et la variété de ses connaissances, avait manqué d'être renvoyé du noviciat, le recteur le jugeant inepte

aux sciences. On voit encore à Mayence la chapelle où le novice désolé se retirait pour demander au ciel les lumières nécessaires à l'état qu'il voulait embrasser. On peut dire qu'il a été exaucé au delà de ses vœux. Le P. Kircher a occupé à Rome la chaire de mathématiques, au collége Romain. Son amour pour la science lui faisait braver les plus grands dangers. Dans un voyage à Naples, voulant connaître l'intérieur du Vésuve, il se fit descendre, par la première ouverture, par un homme vigoureux qui l'y tint suspendu à l'aide d'une corde, jusqu'à ce qu'il eût satisfait sa curiosité. Plusieurs souverains, et entre autres le duc de Brunswick, lui fournissaient les sommes nécessaires pour ses expériences, et lui envoyaient des raretés dont il composa un des plus beaux cabinets de l'Europe, décrit par Ph. Bonanni, Rome, 1709, in-fol. : Battara a donné, en 1774, une nouvelle description des pièces relatives à l'histoire naturelle qu'il renfermait. Ce laborieux jésuite a donné trente-deux ouvrages qui roulent sur presque toutes les sciences. On peut consulter sur ce savant jésuite le *mémoire* qu'il a donné lui-même sur sa vie et ses ouvrages, dans le *Fasciculus epistolarum* de Langenmantel, page 65 et suiv.

KIRCHER (Conrad), théologien luthérien d'Augsbourg, s'est rendu célèbre par *Concordantiæ veteris testamenti græcæ, hebræis vocibus respondentes πολύχρηστοι : simul enim lexicon hebraico-latinum, hebraico-græcum, græco-hebraicum, geminam vocabulorum significationem ex LXXII interpretum translatione petitam*, Francfort, 1607, 2 vol. in-4. Cet ouvrage peut servir de dictionnaire hébreu. L'auteur met d'abord les noms hébreux, et ensuite l'interprétation que les Septante leur ont donnée, et cite les endroits de l'Ecriture où ils se trouvent différemment interprétés. Le principal défaut est, sans contredit, d'y avoir suivi l'édition des Septante de Francfort, 1597, au lieu de suivre celle du Vatican, que tous les savants préfèrent La *Concordance* de Trommius n'a pas fait tomber celle de Kircher, comme l'a démontré Jean Gagnier d'Oxford. (*Voy.* Trommius.) Kircher a publié un abrégé de son ouvrage sous ce titre : *De concordantiarum biblicarum, maxime veteris Testamenti,....... multiplici in sacrosanctâ theologiâ usu*, Wittemberg, 1622, in-4.

KIRCHER (Jean), théologien, né dans le XVIIe siècle à Tubingue, a publié : *Ætrologia in quâ migrationis suæ ex lutheranâ synagogâ in ecclesiam catholicam veras et solidas rationes succinctè exponit, etc.*, Vienne, 1640, in-8. Cet écrit produisit une grande sensation, et plusieurs ministres luthériens essayèrent vainement de le réfuter.

KIRCHMANN (Jean), savant antiquaire allemand, né en 1575 à Lubeck, fut recteur de l'université de cette ville, exerça cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1643. Ses principaux écrits sont : *De funeribus Romanorum libris* IV, Leyde, 1672, in-12, fig., 3 à 4 fr. : traité savant, qui lui acquit une grande réputation; *De annulis liber singularis*, Lubeck, 1623, in-8, et Leyde, 1672, in-12, fig., bonne édition : ouvrage plus curieux qu'utile; des *Oraisons funèbres*, etc.

KIRSTEN (Pierre), médecin et orientaliste, né à Breslau en 1577, eut la direction des colléges de cette ville, après avoir acquis de vastes connaissances par des voyages dans toutes les parties de l'Europe, en Asie, et par l'étude des langues savantes, notamment de l'Arabe, qu'il avait apprise pour entendre parfaitement Avicenne, et dans laquelle il se rendit fort habile. Son emploi lui dérobant trop de temps, il se dévoua entièrement à la médecine, et se retira en Prusse avec sa famille. Le chancelier Oxenstiern l'y ayant connu, l'emmena en Suède, et lui procura la chaire de professeur en médecine dans l'université d'Upsal. Il y mourut en 1640. Son application avait accéléré sa vieillesse, et il était déjà fort affaibli quand il se rendit en Suède. Son épitaphe porte qu'*il savait vingt-six langues;* cela peut être, mais il ne les connaissait pas certainement comme sa langue maternelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : *Grammatica arabica*, Breslau, 1608 et 1610, 3 part. in-fol.; la 3e partie n'est qu'une réimpression de la *Giarumia*, publiée à Rome en 1592. Erpénius, dans des lettres à Casaubon, parle avec beaucoup de mépris de cet ouvrage; *Tria specimina characterum arabicorum*, ibid., 1608, in-fol. de 12 pages, contenant le *Pater*, le psaume 51, et la première Sourate du Coran; *Vitæ* IV *evangelistarum ex antiquissimo codice Mss. arabico, erutæ*, ibid., 1609, in-fol.; *Notæ in evangelium S. Matthæi ex collatione textorum arabic., syriæ, ægyptiæ, græc. et lat.*, ibid., 1611, in-fol.; *Epistola S. Judæ ex mss. Heidelbergensi arabico ad verbum translata*, ibid., 1611, in-fol. de 17 pages, etc.

KIRWAN (Richard), célèbre chimiste, né en Irlande, étudia d'abord la jurisprudence; mais son goût l'entraîna vers les sciences naturelles auxquelles il s'adonna tout entier. Il s'établit à Londres ou aux environs vers l'an 1779, et lut, aux séances de la société royale, dont plus tard il devint membre, différents mémoires qui lui méritèrent, en 1781, la médaille, fondée par Copley. Il retourna dans son pays natal en 1789, et fut bientôt nommé président de la société royale d'Irlande. Il fut aussi président de la société royale de Dublin, et membre ou associé des premières compagnies littéraires et savantes de l'Europe. Il mourut en 1812. Kirwan a donné son nom à la *société Kirwanienne* instituée depuis peu de temps à Dublin. Presque toutes les sciences naturelles doivent à ses grands travaux quelques progrès. Il publia un grand nombre d'ouvrages sur la chimie, la géologie, la minéralogie, la métaphysique, etc. Nous citerons : *Estimation de la température de différents degrés de latitude*, trad. en français par Adet, Paris, 1789, in-8; *Sur l'état primitif du globe et la catastrophe qui lui a succédé*, 1796, ouvrage rempli de rapprochements ingénieux; *Essai sur le phlogistique et sur la constitution des acides*, ouvrage important, traduit en français par Mad. Lavoisier, avec des notes par Guyton-Morveau, Lavoisier, etc., Paris, 1788, gr. in-8, 4 fr.; *Expériences sur une nou-*

velle terre trouvée près de Stronthian, en Ecosse, 1794. La *Strontiane* est remise aujourd'hui au nombre des terres élémentaires ; *Eléments de minéralogie*, 1794, 2 vol. in-8, traduits de l'anglais par Gibelin, 1785, in-8 ; *Essais de métaphysique, contenant les principes et les objets fondamentaux de cette science*, 1809, in-8.

KLAPROTH (Martin-Henri), membre de l'académie des sciences de Berlin et associé de l'Institut de France, né à Berlin en 1743, se livra à des recherches minéralogiques, y joignit ensuite la chimie, et trouva des moyens nouveaux d'analyse. Outre ses découvertes et ses analyses consignées dans le *Journal de physique*, *les Annales de chimie*, *le Journal des mines* et autres collections scientifiques, il donna un nouveau système de minéralogie dont les principes constitutifs des minéraux forment la base. Il laissa aussi des *Mémoires de chimie*, traduits en français par Tassaert, Paris, 1807, 2 vol. in-8, et un *Dictionnaire de chimie*, qu'il fit avec Wolf, et qui fut traduit en français par Bouillon-Lagrange et Vogel, 1810.

KLAPROTH (Henri-Jules), orientaliste, né à Berlin en 1783, s'adonna d'abord à la chimie, qu'il abandonna bientôt pour l'étude des langues persane et chinoise, et, dans la vue d'approfondir cette dernière, se joignit à l'ambassade que le gouvernement russe envoya, en 1805, à Pékin. Par suite de quelques difficultés avec le vice-roi de la Mongolie, l'ambassade ne put pénétrer en Chine. Cependant Klaproth profita de son voyage pour recueillir des observations sur les langues de tous les peuples avec lesquels cette lointaine excursion l'avait mis en contact, explora seul ensuite une grande partie des frontières septentrionales de la Chine, et plus tard les montagnes du Caucase, en vertu d'une mission spéciale de l'académie de St.-Pétersbourg. Nommé en 1810 professeur à l'université de Wilna, et quelques années après à Berlin, il fit en 1814 un voyage scientifique en Italie, et fixa ensuite définitivement son séjour à Paris où il mourut en 1835. On a de lui : *Asia polyglotta*, ou *Classification des peuples de l'Asie, d'après l'affinité de leurs langues, avec des vocabulaires comparatifs de tous les idiomes asiatiques*, Paris, 1823, in-4, et atlas in-fol.; *Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours*, Paris, 1826, in-4, avec un atl. de 27 cart.; *Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient*, 1824, 1828, 3 vol. in-8 ; *Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase et des provinces limithrophes entre la Russie et la Perse*, Paris, 1827, in-8 ; *Nouveau mithridates*, ou *Classification systématique de toutes les langues connues*, contenant un aperçu grammatical de chaque langue, ainsi qu'un vocabulaire polyglotte des 5 parties du monde, avec un atl., etc.

KLÉBER (Jean-Baptiste), né à Strasbourg en 1746, fut d'abord officier au service d'Autriche. Ayant donné sa démission pour revenir en France, on lui accorda la place d'inspecteur des bâtiments publics à Belfort. La révolution venant à éclater, il entra en 1792, comme simple grenadier, dans un régiment de volontaires du Haut-Rhin. Appelé devant le tribunal révolutionnaire comme témoin dans le procès de Custine, il eut le courage de déposer en faveur de ce général. Employé dans l'ouest, il défit complétement les Vendéens près Savenay, mais blâma les exécutions horribles qui avaient lieu après les batailles, sur l'ordre des commissaires de la convention. Cette assemblée l'exila. Cependant ses talents militaires le firent appeler à l'armée du Nord, puis à celle de Sambre-et-Meuse, comme général de division. Une intrigue l'éloigna au moment où il allait obtenir le commandement en chef, récompense méritée de son habileté et de son courage. Kléber, mécontent du Directoire, se retira aux environs de Paris où il s'occupait à rédiger des *Mémoires* sur ses campagnes, lorsque Bonaparte l'engagea en 1798 à le suivre en Egypte. Il s'illustra à l'escalade d'Alexandrie, au combat d'Aboukir ; et, à son départ pour l'Europe, Bonaparte lui remit le commandement. Ne pouvant obtenir de secours, ni conserver l'Egypte, Kléber conclut le traité d'El-Arich. Il portait que l'armée française serait transportée en France avec armes et bagages ; l'Egypte devait être entièrement évacuée, et tous les Français prisonniers mis en liberté. Mais, à peine eut-il commencé à se conformer à ce traité, négocié par l'entremise des Anglais, que l'amiral Keith lui écrivit que son gouvernement lui défendait de permetttre l'exécution d'aucune convention, à moins que l'armée française ne mît bas les armes et ne se rendît prisonnière de guerre. Kléber indigné fit imprimer cette lettre pour lui servir de manifeste, et y ajouta ces mots : « Soldats, aux armes ! vous répondrez à une telle insulte par des victoires. » Depuis ce moment, il vola de succès en succès. Maître du pays, il s'occupa de le civiliser. Mais un assassinat mit fin trop tôt à sa glorieuse carrière. Le 14 juin 1800, il se promenait au Caire sur la terrasse de son jardin, lorsqu'un jeune Turc lui porta quatre coups de poignard. Kléber est sans contredit un des plus grands hommes de guerre qu'ait produits la révolution. Une activité infatigable, un rare sang-froid, beaucoup d'enthousiasme pour la gloire de son pays, un coup d'œil juste, une connaissance profonde de la tactique de son art, voilà les qualités qui le distinguaient comme général. Désintéressé, humain et très-respecté, d'un seul regard il arrêtait les séditions, le brigandage et l'effusion du sang. Peu de chefs d'armée ont établi une discipline aussi exacte parmi les soldats ; et peu d'hommes, pouvant disposer des richesses conquises, ont su mieux les mépriser. Sa franchise, une certaine fierté, et un caractère facile à s'emporter, rendaient souvent son abord pénible à ceux qui l'approchaient ; mais ses actions et son équité lui gagnaient bientôt leur estime. Ses restes, rapportés à Marseille, furent déposés au château d'If. Louis XVIII ordonna, en 1818, qu'ils fussent recueillis et placés dans un monument qui lui fut élevé à Strasbourg. Un autre monument, qui ne fut pas terminé, lui avait été décerné sur la place des Victoires.

KLESCH (Christophe), fameux prédicant luthérien, né à Iglan, dans le comté de Scepus en Hongrie, et mort à Berlin en 1697, s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages, dont les derniers sont remplis de visions et entachés d'un fanatisme qui marque assez le dérangement de sa tête. En assurant que le pape est la bête à sept têtes de l'Apocalypse, il montre que Louis XIV est la bête à deux cornes, comme roi de France et de Navarre. Il trouve dans le nom *Ludovicus* le nombre 676, dont il est parlé au verset 18 du chap. 13. Ce nombre y est effectivement selon la valeur des lettres romaines, et c'est ce qu'il y a de vrai dans le *Commentaire* de Klesch.

KLOPSTOCK (Frédéric-Gottlieb), célèbre poëte, né à Quedlinbourg en 1724, mort à Hambourg en 1803, traita avec un égal succès le genre épique, le genre lyrique et la tragédie. Ayant imaginé de composer un poëme épique, et de le versifier dans un mètre nouveau, il produisit sa *Messiade*. Le choix du sujet, la beauté des images, un style toujours sublime et soutenu, des pensées neuves et profondes, le ton noble, majestueux, et une certaine onction qui règnent dans tout l'ouvrage, placèrent son auteur au premier rang des poëtes épiques de sa nation. Plus tard, ses poésies lyriques le firent surnommer le *Pindare* de l'Allemagne. Mais, séduit par les maximes que les républicains français répandaient dans toute l'Europe, il chanta dans ses *Odes* cette liberté et cette égalité funestes dont il ne prévoyait pas les résultats. Cela lui mérita le titre de citoyen de la république française. Après la mort de Louis XVI, ses yeux s'ouvrirent, et, dans ses nouvelles poésies, il se déchaîna contre la révolution. Voici la liste de ses principales productions : la *Messiade*, poëme en 20 chants, Halle, 1769, 4 vol. in-8 ; Altona, 1780 ; traduite en français, Aix-la-Chapelle, 1801, 3 vol. in-8 ; plusieurs *Poëmes* et *poésies lyriques*, Hambourg, 1798 ; des *Tragédies*, parmi lesquelles on remarque la *Mort d'Adam*, traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, et dont il existe deux traductions en français, Paris, 1762, in-12 ; 1770, in-8 ; les *Bardits*, c'est le titre de trois pièces, dont le héros est le célèbre *Arminius* ou *Hermann*, et qui sont d'un genre tout à fait nouveau ; *Salomon*, *David*, etc. Les tragédies de Klopstock sont les plus régulières du théâtre allemand, et se distinguent par le style, par le plan, par des sentiments énergiques, et une extrême sensibilité ; *la République des lettres allemandes*, 1774 ; *Traité sur l'Orthographe allemande*, 1778 ; *Fragment sur la langue et la poésie*, 1779 ; des *Dialogues grammaticaux*, 1794. On peut considérer Klopstock comme le créateur de la langue poétique de son pays. Il n'était cependant pas exempt de défauts ; on en trouve surtout dans la *Messiade* : mais ils sont presque effacés par un grand nombre de beautés du premier ordre. La brillante réputation de ce poëme épique ne s'est pas toujours soutenue ; mais les poëmes lyriques de Klopstock et quelques-unes de ses tragédies suffiraient pour éterniser en Allemagne le nom de leur auteur. Ses *OEuvres* ont été publiées à Leipzig, 1799 - 1809, fig., pap. vél., 101 fr. Goeschen, éditeur de cette belle collection, en a publié une autre qui est très-estimée, ibid., 1798, 1808, 10 vol. in-8, 60 fr., pap. vél., 180 fr.; il existe encore d'autres éditions, Leipzig, 1798, 1817, 12 vol. in-8, 56 fr., et plus cher en pap. vél.; ibid., 1825, 12 vol. in-16, et en 1829, 18 vol. in-8. Cette dernière renferme les œuvres inédites.

KLOTZ (Chrétien-Adolphe), né à Bischoff-Werda en 1738, professa la philosophie à Gœttingue et l'éloquence à Halle, où il mourut en 1771. L'assiduité de Klotz au travail était extraordinaire, ainsi qu'on le voit par les nombreux ouvrages qu'il a publiés dans l'espace de douze ans. Nous nous bornerons à indiquer les suivants : *la Ruine de Zittau*, en vers latins, 1758 ; *les Mœurs des Erudits ; le Génie du siècle ; les Ridicules littéraires*. Ces trois ouvrages satiriques, publiés de 1761 à 1762, suscitèrent à Klotz un grand nombre d'ennemis ; *Vindiciæ horatianæ*, contre le P. Hardouin, 1762 ; nouvelle édition, corrigée et augmentée, et sous le titre de *Lectiones venusinæ*, 1770 ; *Fragments de Tyrtée*, 1764, accompagnés d'un commentaire justement critiqué comme prolixe ; *Opuscula varia argumenti*, contenant divers morceaux académiques ; un *Traité sur la Numismatique*, 3 petits vol. Le premier est un supplément à la *Jurisprudentia numismatica* de Hommel. Le deuxième contient l'histoire des médailles obsidionales ; le troisième, celle des médailles satiriques. *Miscellanea critica*, etc. Klotz écrivait avec facilité ; son style était correct et élégant ; mais il se livrait trop souvent à ce genre satirique qui dégrade le plus beau talent.

KLOTZIUS (Etienne), théologien luthérien, né à Lipstadt en 1606, gouverna, en qualité de surintendant général, les églises des duchés de Sleswick et de Holstein, et eut beaucoup de crédit auprès de Frédéric III, roi de Danemark. Il mourut à Flensbourg en 1668. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie et de métaphysique, peu connus, entre autres *Pneumatica*, *seu Theologia naturalis de Deo*, 1640, in-8 ; *De doloribus animæ Christi in horto et in cruce ; De sudore Christi*, 1730, in-4.

KLUIT (Adrien), historien et publiciste, né en 1735 à Dordrecht, fut nommé en 1779 professeur d'archéologie hollandaise et d'histoire diplomatique, à l'université de Leyde, où il se fixa définitivement. Ayant publié, à des époques différentes, 1785, 1793 et 1794, trois écrits diamétralement opposés aux opinions qui régnaient alors sur la liberté et l'indépendance des peuples, ces écrits lui firent perdre sa chaire en 1795. Kluit souffrit patiemment sa disgrâce jusqu'en 1802, qu'on lui rendit son titre de professeur. Quatre ans après, on créa pour lui une chaire de statistique du royaume de Hollande, soumis alors à Louis Bonaparte. Il n'en jouit pas longtemps, et périt à la suite de l'explosion d'un bateau chargé de poudre, qui renversa sa maison le 12 janvier 1807. Nous nous bornerons à citer son *Histoire de l'administration politique de la Hollande jusqu'en 1795*, Amsterdam, 1802,

1805, 5 vol. in-8. Cet ouvrage est considéré comme son chef-d'œuvre.

KNELLER (Godefroi), excellent peintre dans le portrait, naquit à Lubeck en 1648. Après s'être appliqué quelque temps aux tableaux d'histoire, il se livra tout entier au portrait, et passa en Angleterre, où il fut comblé de biens et d'honneurs. Il y devint premier peintre de Charles II, de Jacques II, de Guillaume, de la reine Anne qui lui témoignèrent la plus grande bienveillance. Il fut créé chevalier par le roi Guillaume III, et enfin nommé baronnet. Il mourut à Londres en 1723. Sa touche est ferme sans être dure. On a gravé d'après ce maître. Kneller fit les portraits de presque tous les souverains de l'Europe, et vint à Paris pour faire celui de Louis XIV. — Son frère Zacharie se distingua dans la peinture à *fresque*, et par son talent à représenter les *monuments anciens*.

KNORR (Georges Wolfgang), graveur allemand, naquit à Nuremberg en 1705, et mourut en 1761. Il cultiva aussi la peinture et peignit quelques paysages. Il a publié plusieurs recueils qui ont été traduits en français et recherchés pour la beauté des gravures; *Thesaurus rei herbariæ hortensisque universalis*, etc., Norimbergæ, 1770-72, 2 tom. en 3 vol. in-fol., *cum* 301 fig. color., 100 à 120 fr.; ouvrage de peu d'utilité. Il y a des exemplaires datés de 1750; *Recueil des monuments des catastrophes que le globe de la terre a essuyées, contenant des pétrifications et d'autres pièces curieuses, traduit de l'allemand*, ibid., 1768-78, 3 tom. en 5 vol. in-fol., fig. color., 150 à 160 fr.; ouvrage recherché, parce qu'il est le plus étendu et le mieux exécuté qui existe jusqu'à présent sur cette partie intéressante de l'histoire naturelle; *Les délices des yeux et de l'esprit*, ou *Collection des différentes espèces de coquillages que la mer renferment*, ibid., 1760-73, 6 part. en 3 vol. in-4, fig. color., 80 fr.; *Délices physiques choisies*, ou *Choix de tout ce que les trois règnes de la nature renferme de plus digne des recherches d'un amateur curieux*, en allemand et en français, ibid., 1766-67, 2 vol. in-fol., fig. color., vend. 172 fr. Il y a une seconde édition en français seulement, ibid., 1779, 2 vol. gr. in-fol., elle contient quelques augmentations dans le texte.

KNORR DE ROSENROTH (Christian), savant allemand du XVIIe siècle, né à Alt-Rauten, près de Liegnitz en 1636, est connu principalement par un ouvrage qu'on lui attribue, et qui a pour titre : *Kabbala denudata, seu doctrina Hebræorum transcendentalis et metaphysica atque theologica*, etc., Sulzback, 1677, 4 part. en 2 tom. in-4. L'auteur a approfondi, et l'on peut dire épuisé la matière qu'il traite. Parmi les rêveries, les folies et les chimères qu'il discute, on trouve d'excellentes recherches sur la philosophie des Hébreux, et surtout des rabbins. Knorrius mourut en 1689.

KNOTT dont le vrai nom est Mathias WILSON (Edouard), jésuite anglais, natif du Northumberland, en 1580, auteur d'un livre *sur la hiérarchie*, censuré par le clergé de France et par la Sorbonne. Ce livre, intitulé, *Modesta et brevis discussio aliquarum assertionum D. Doctoris Kellisoni, quas in suo de ecclesiastica hierarchia tractatu probare conatur; ex anglico in latinum à Georgio Wrighto conversa*, Antuerp., 1631, in-12, est aujourd'hui parfaitement ignoré, ainsi que ses livres de controverse. Knott mourut en 1656.

KNOX (Jean), fameux ministre écossais, un des principaux boute-feux du calvinisme et du presbytérianisme en Ecosse, naquit à Gifford dans le Lothian oriental, en 1505, et fut d'abord chapelain d'Edouard VI. Chassé, à la mort de ce prince, par les catholiques, il se retira à Genève, où il aida puissamment Calvin. De retour dans son pays, où il fut rappelé par les chefs du parti protestant qui prenait chaque jour de nouvelles forces, il seconda le comte de Murray (*voy.* ce nom) dans ses attentats, ou plutôt il l'y prépara. Le clergé catholique d'Ecosse le cita deux fois devant son tribunal à Edimbourg. Ayant refusé d'y comparaître et s'étant réfugié de nouveau à Genève, il fut brûlé en effigie. C'était un moine apostat, accusé par plusieurs historiens d'un commerce infâme avec sa belle-mère, avec une multitude de dévotes abusées, et accusé même des plus abominables pratiques de la magie. Poussé par la fureur qu'inspire une conscience bourrelée par les crimes et les remords, il communiqua sa frénésie aux peuples et aux nobles, qu'il entraînait à sa suite par ses prêches forcenés et ses calomnieux blasphèmes. Il renversa les églises et les monastères, chassa les prêtres et les évêques, pilla les biens consacrés à Dieu, et commit contre les catholiques et les choses les plus saintes les profanations et les cruautés les plus inouïes. Passant du mépris de la religion à celui du diadème, il fit abroger l'autorité de la reine régente et la transféra aux chefs du parti, qu'on décora du titre de conseillers, et principalement au barbare comte de Murray, qui n'aspirait qu'à ravir le trône à la jeune Marie, sa sœur. Il mourut en 1572. On a de lui des *Ouvrages de controverse* marqués au coin du plus atroce fanatisme, ainsi qu'une *Histoire de la réformation de l'église d'Ecosse*, Londres, 1644, in-fol. Ce monstre va jusqu'à appeler *joyeuse narration* la relation qu'il donne de l'assassinat du cardinal Béton (que les Ecossais nomment Beatoun), archevêque de Saint-André, qui fut lâchement massacré par les satellites de la réforme. Un des pamphlets qu'il lança contre Marie, reine d'Angleterre, avait pour titre : *Le premier son de la trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes*. Il ne se montra pas moins acharné contre la reine d'Ecosse, et il contribua à sa mort. Tel est l'homme dont Bèze parle comme d'un apôtre.

KNOX (Vicessimus), littérateur et prédicateur anglais, né en 1752, dans le comté de Middlesex, était très-versé dans la connaissance des lettres grecques et latines, et reçut le grade de docteur en théologie. Il obtint quelques modestes bénéfices, et fut pendant 33 ans supérieur de l'école de Tunbridge. Il se livra aussi à la prédication, se distingua surtout par l'harmonie de son style, et parut avec succès dans les chaires ecclésiastiques de Londres. Attaché au parti des whighs, il resta toute sa vie

avec les mêmes opinions pour la défense desquelles il était d'une invariable opiniâtreté. Il est mort à Tunbridge en 1821. Il avait débuté jeune encore dans la carrière littéraire par *Essay moral and litterary*, 1778 ou 1779, 2 vol. in-12, Basil., 1800, 3 vol. in-8, 12 fr. Cet ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois depuis, établit sa réputation d'écrivain élégant et de penseur profond; *Winter's Evenings, or lucubrations on life an letters*, ibid., 1800, 2 vol. in-8, 8 fr.; *De l'éducation, trad. de l'angl. sur la 8e édit.*, Paris, 1791, in-8. On a réuni ses œuvres complètes sous le titre : *Works, with a biographical preface*, London, 1824, 7 vol. in-8, avec portr., 65 à 70 fr.

KNUTZEN, ou KNUZEN (Mathias), fanatique du XVIIe siècle, né vers 1640, à Oldensworth, dans le duché de Sleswig, s'avisa, après avoir fait ses études à Kœnigsberg en Prusse, de courir le monde, et de s'ériger en nouvel apôtre de l'athéisme. En 1674, il répandit dans divers endroits de l'Allemagne, et surtout à Iéna, en Saxe et à Altdorf, une *Lettre* latine, et deux *Dialogues* allemands, qui contenaient les principes d'une nouvelle secte, qu'il voulait établir sous le nom de secte des *consciencieux;* c'est-à-dire des gens qui ne feraient profession de suivre en toutes choses que les lois de la conscience et de la raison. Ce chef des *consciencieux* niait l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et par conséquent l'autorité de l'Ecriture sainte; comme si ces vérités étant ôtées, il pouvait rester dans l'homme quelque conscience et quelque principe de vertu. Les historiens ne nous apprennent pas quelle fut la fin de ce fanatique.

KNUTZEN (Martin), né à Kœnigsberg en 1713, y fut professeur en philosophie et bibliothécaire. Il mourut en 1751. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont la liste se trouve dans la *Bibliographie allemande*. Les uns sont en allemand, et les autres en latin. Les principaux de ceux-ci sont : *De æternitate mundi impossibili*, 1733, in-4; *Elementa philosophiæ rationalis, methodo mathematicâ demonstrata*, Kœnigsberg, 1747, in-8. Il a fourni divers morceaux dans les *Acta eruditorum*, et autres recueils périodiques.

KOCH (Christophe-Guillaume de), publiciste et historien protestant, né en 1737, à Bouxweiller, en Alsace, mort à Strasbourg, en 1813, devint dans cette ville le chef de l'école diplomatique que Schepflin y avait fondée, et qui forma tant d'hommes d'Etat. Joseph II le nomma chevalier de l'Empire. A ce titre, il réunit celui de professeur de droit public à l'université de Strasbourg. Député à l'assemblée nationale, il y combattit sans relâche les ennemis du trône et de l'autel. Ce fut avec un sentiment de pitié et d'horreur qu'il vit la funeste journée du 10 août, dans laquelle Louis XVI alla se livrer à ses persécuteurs. Koch exprima son indignation à ses commettants, qu'il engageait à se déclarer contre les factieux, et à donner ainsi l'exemple aux autres provinces. On l'arrêta, mais la mort de Robespierre lui rendit la liberté. En 1795, il professa de nouveau le droit public; mais, au mois de mai 1802, il fut nommé tribun. Le tribunat ayant été supprimé par Bonaparte, il ne voulut accepter aucune place; seulement en 1810, Fontanes, grand maître de l'université, le nomma recteur honoraire de l'académie de Strasbourg. Koch a laissé : *Commentatio de collatione dignitatum et beneficiorum ecclesiasticorum in imperio romano germanico*, Strasbourg, 1761. C'est comme une introduction à la pragmatique-sanction, que nous citerons après; *Tables généalogiques des maisons souveraines de l'Europe*, ibid., 1782, 1 vol. in-4; *Sanctio pragmatica Germanorum illustrata*, ibid., 1789. Cet ouvrage fut bien accueilli par les catholiques allemands; *Abrégé de l'histoire des traités de paix entre les puissances de l'Europe*, Bâle, 1796, 4 vol. in-8. Il commence à la paix de Westphalie; Schœll l'a continué jusqu'au traité de Paris en 1815, 15 vol. in-8; *Table des traités entre la France et les puissances étrangères, depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours*, Bâle, 1802, 2 vol. in-8; *Tableau des révolutions de l'Europe depuis le bouleversement de l'Empire romain en Occident jusqu'à nos jours*, 1807, 3 vol. in-8, nouvelle édition, Paris, 1813-1814, 4 vol. in-8; *Tables généalogiques des maisons souveraines de l'est et du nord de l'Europe*, ouvrage posthume, publié par Schœll; *Historia Zæringo-Badensis*. Quoique cet ouvrage porte le nom de Schepflin, ce professeur n'en écrivit que le premier volume, et tous les autres sont de Koch.

KOEBERGER (Wenceslas), premier peintre et architecte des archiducs Albert et Isabelle, à Bruxelles, né à Anvers en 1560, étudia l'architecture et la peinture sous Martin de Vos, et alla perfectionner son goût en Italie, où il séjourna quelque temps. De retour dans sa patrie, Koeberger construisit plusieurs églises à Bruxelles, à Louvain, à Anvers et ailleurs; il dessécha les marais des environs de Dunkerque et de Bergues-Saint-Vinox, fit écouler dans la mer plusieurs eaux dormantes qui infectaient l'air du canton, bâtit des fontaines, et eut beaucoup de part à l'établissement et à la construction des monts-de-piété, dont il obtint la surintendance générale. Cet artiste, mort en 1630, à Bruxelles, était encore versé dans la connaissance des médailles. Il avait composé un ouvrage considérable sur la peinture, l'architecture, la sculpture, les images des dieux et les médailles impériales, dont on ignore le sort. Il publia en flamand à Malines une *Apologie des monts-de-piété*, 1621, in-4. On lui doit les tableaux suivants : *Le Martyre de saint Sébastien; Le Christ détaché de la croix; Le Christ présenté au peuple; Le Christ au tombeau*, etc.

KOEGLER (Ignace), né à Landsberg en Bavière en 1680, entra chez les jésuites en 1696, et se distingua particulièrement dans l'étude des mathématiques, qu'il enseigna avec beaucoup de réputation dans l'université d'Ingolstadt. Ayant désiré de se dévouer aux travaux des missions étrangères, il fut envoyé à la Chine en 1715, où il devint président du tribunal des mathématiques, et mandarin dans le tribunal des rites. Il jouit de la confiance et de la considération de l'empereur Yung-

Ching, au point que, durant la grande persécution que ce prince exerça contre les chrétiens, le P. Koegler fut presque le seul qui pût calmer ses fureurs. Ses forces commençant à s'épuiser, il obtint pour associé dans ses fonctions de président de mathématiques, le P. Augustin Hallerstein, qui le remplaça après sa mort. Il mourut à Pékin en 1746. L'empereur lui fit faire des obsèques magnifiques. Ses *Observations astronomiques*, recueillies par le P. Hallerstein, et envoyées à Vienne, ont été imprimées dans cette ville avec celle du P. Hallerstein, par les soins du P. Hell, 1768, 2 vol. in-4. On cite du même auteur un ouvrage *sur les Eclipses*, et un autre intitulé : *Notitiæ circa SS. Biblia Judæorum in Caïfung-fu in imperio sinensi*. On le trouve dans les *Notitiæ Bibliorum*, etc., de Murr, Halle, 1805. On trouve quelques détails sur ce respectable missionnaire dans les *Litteræ patentes imperatoris Sinarum Kang-Hi*, publiées par de Murr, Nuremberg, 1802, in-8.

KOEMPFER, ou Coempfer (Engelbert), médecin et voyageur célèbre, né en 1651 à Lemgow, en Westphalie, d'un ministre, passa en Suède, après s'être adonné pendant quelques années à l'étude de la médecine, de la physique et de l'histoire naturelle. On le sollicita vivement de s'arrêter dans ce royaume; mais sa passion extrême pour les voyages lui fit préférer à tous les emplois qu'on lui offrit la place de secrétaire d'ambassade, à la suite de Fabrice, que la cour de Suède envoyait au roi de Perse. Il partit de Stockholm en 1683, s'arrêta deux mois à Moscou, et passa deux ans à Ispahan, capitale de la Perse. Fabrice voulut l'engager à revenir avec lui en Europe; mais son goût pour les voyages augmentant les connaissances qu'il acquérait, il se mit sur la flotte de la compagnie hollandaise des Indes orientales, en qualité de chirurgien en chef. Koempfer fut à portée de satisfaire sa curiosité; il poussa ses courses jusqu'au royaume de Siam et au Japon. De retour en Europe en 1693, il se fit recevoir docteur de la faculté de Leyde, et revint dans sa patrie. La composition de divers ouvrages, la pratique de la médecine, et l'emploi particulier de médecin du comte de la Lippe, son souverain, l'occupèrent jusqu'à sa mort, arrivée en 1716. Parmi les ouvrages de cet observateur, on distingue *Amœnitates exoticæ*, 1712, in-4, avec un grand nombre de figures. Cet ouvrage entre dans un détail curieux et satisfaisant sur l'histoire civile et naturelle de la Perse et des autres pays orientaux : *Herbarium ultra-Gangeticum; Histoire naturelle, ecclésiastique et civile de l'empire du Japon*, en allemand, traduite en anglais par Scheuchzer, et en français sur cette version, en 1729, en 2 vol. in-fol., avec quantité de figures, et en 3 vol. in-12, avec les cartes seulement. Cette histoire n'est qu'un amas de matériaux informes, sans suite et souvent sans ordre; l'auteur était bien éloigné de donner à ses Journaux et à ses Mémoires le titre imposant sous lequel on les a imprimés après sa mort; il les a remplis des préjugés de sa secte, et l'histoire sous sa plume prend souvent la forme d'une satire contre les catholiques. Il ne rougit pas de calomnier d'une manière atroce l'église naissante du Japon, qui a reproduit avec le courage des martyrs toutes les vertus des premiers chrétiens. Le P. Charlevoix a mis au jour une infinité de ses erreurs, contradictions et assertions, qui ne peuvent être sans mauvaise foi : il prouve son ignorance dans l'histoire, comme la petitesse de ses vues en politique; *Le Recueil* de tous ses autres *Voyages*, Londres, 1736, en 2 vol. in-fol., avec figures. On y trouve des descriptions plus exactes que toutes celles qui avaient paru avant lui de la cour et de l'empire de Perse, et de quelques autres contrées orientales.

KOENIG (Georges-Mathias), biographe allemand, né à Altdorf en 1616, mort dans cette ville en 1699, fut professeur de poésie et des langues latine et grecque, et bibliothécaire de l'université de sa patrie. La plupart des savants ne le connaissent guère que par sa *Bibliotheca vetus et nova e primâ mundi origine*, Altdorf, 1678, in-fol.; c'est un catalogue très-incomplet et encore plus inexact des écrivains des différentes nations, rangé par ordre alphabétique des noms de famille. Jean Moller a indiqué les défauts de l'ouvrage de Koenig dans la préface de l'*Isagoge ad historiam Chersonesi Cimbricæ*. Il publia en outre de nouvelles éditions du *Lexicon Trilingue* de Garth; des notes sur l'*Historia Evangelica* de Juvencus, etc. On trouve la *Vie* et la liste des ouvrages de cet auteur dans *Apini vitæ professorum philosophia, academia Altdorfina*.—Son père Georges Koenig, natif d'Ambert, mort en 1654, à 64 ans, fut professeur de théologie à Altdorf, et a laissé un *Traité des cas de conscience*, 1675, in-4, et d'autres livres théologiques, tels que des *Commentaires* sur diverses parties de l'Ecriture sainte; beaucoup de *Thèses* et de *Sermons*.

KOENIG (Samuel), né à Buedingen en 1712, se fit connaître de bonne heure par ses talents pour les mathématiques. Il alla demeurer quelque temps au château de Cirey, avec la marquise du Châtelet, et lui donna des leçons. Il obtint ensuite une chaire de philosophie et de droit naturel à Franeker, 1744. En 1747, on joignit à cette place celle de professeur de mathématiques. Il passa ensuite à la Haye pour être bibliothécaire du prince stathouder, et de la princesse d'Orange. L'académie de Berlin se l'associa, et le rejeta ensuite de son sein. On sait à quelle occasion Koenig disputa à Maupertuis sa découverte du *principe universel de la moindre action*. Il écrivit contre lui, et cita, en la réfutant, un fragment d'une lettre de Leibnitz, dans laquelle ce philosophe disait avoir remarqué que, dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum*, ou un *minimum*. Maupertuis fit sommer son adversaire par l'académie de Berlin, de produire l'original de cette lettre; l'original ne se trouvant plus, le philosophe suisse fut condamné par l'académie. Toute l'Europe a été instruite des suites de cette querelle. Koenig en appela au public, et son *Appel*, écrit avec la chaleur de style que donne le ressentiment, mit plusieurs personnes de son côté : le récit qu'on lit de cette affaire

dans la première *Vie* de Frédéric II lui est favorable. En général, quand un différend se décide par autorité, quand le manége des cours ou des académies intervient dans le jugement, les préjugés sont en faveur du condamné. « Rien, dit un auteur » moderne, ne nuit plus à une cause quelconque » dans l'opinion publique, que l'intervention de » l'autorité et de la force. Si de deux hommes qui » ont un différend, l'un est appuyé de la cour, et » ne rougit point d'employer les moyens de violence, qui dans ces foyers d'iniquité sont toujours » prêts, on peut être foncièrement convaincu que » son adversaire à pour lui la justice et la raison. » On a de Kœnig d'autres ouvrages. Il mourut à la Haye en 1757, regardé comme un des plus grands mathématiciens de ce siècle.

KOENIG (Emmanuel), célèbre médecin, professeur de physique et de médecine à Bâle sa patrie, né en 1658, mourut en 1731, après avoir publié plusieurs ouvrages sur son art, qui décèlent une vaste lecture. Les plus connus sont : *Regnum minerale, generale et speciale*, Bâle, 1703, 3 vol. in-4; *Regnum vegetabile*, Bâle, 1708, 2 vol. in-4; et *Regnum animale*, Cologne, 1698, in-4.

KOLBE (Pierre), célèbre voyageur, né en 1675 à Wunsiedel, dans le pays de Bayreuth, et mort en 1726, a publié une très-bonne *Description du Cap de Bonne-Espérance*, Amsterdam, 1741, 3 vol. in-8, fig., 9 à 10 fr., très-préférable à celle de Le Vaillant, et même à celle de Sparman. (*Voy.* le *Journal hist. et litt.*, 1790, pag. 452.) L'édition originale en holland. est de 1727, 2 vol. in-fol., fig., 23 fr. Il y trace l'histoire de la découverte du pays, et de l'établissement des Hollandais; il y donne une description des mœurs, usages, origine, langage et caractère des Hottentots.

KOMARZEUWSKI (Jean-Baptiste), général polonais, né à Varsovie en 1748, mort à Paris en 1809, partagea tous les malheurs du roi Stanislas Poniatowski. Après l'abdication de ce monarque, il se livra à la culture des sciences et des lettres. On a de lui une des meilleures cartes géographiques de la Pologne, publiée en 1796; le *Graphomètre, souterrain*, qu'il donna vers la même époque, accompagné de cartes et de gravures, très-utile pour tous ceux qui veulent faire exploiter des mines; *Coup d'œil sur la révolution de la Pologne*, Paris, 1806, in-8; ouvrage assez bien écrit, mais qui n'est qu'un panégyrique du roi Poniatowski.

KOPROLI. (*Voy.* Coprogli.)

KORNMANN (Henri), jurisconsulte allemand, né vers la fin du XVIe siècle à Kirchhayn dans le Wurtemberg, visita la France et l'Italie, alla ensuite s'établir à Francfort, où il mourut après 1620. Il publia divers livres au commencement du XVIIe siècle; *Templum naturæ historicum, seu de naturâ et miraculis IV elementorum*, Darmstadt, 1611, in-8; *Liber de miraculis vivorum*, Kirchainæ, 1614, in-8; *Liber de miraculis mortuorum*, ibid., 1610, in-8. Ces trois ouvrages, surtout les 2 derniers, sont curieux et difficiles à trouver; *De virginitate, virginum statu et jure*, Francof., 1610, in-12; *Linea amoris*, la Haye, 1610, in-8. Quoique ce livre et le précédent soient superficiels, il s'y trouve des choses qui supposent des recherches. Ses *OEuvres* complètes ont paru sous le titre d'*Opera curiosa*, etc., Francfort, 1694, 5 tom. in-8, 18 fr.

KORTHOLT (Christian), fameux théologien protestant, né en 1633 à Burg, dans le Holstein, professeur de grec à Rostoch, en 1662, devint vice-chancelier perpétuel et professeur de théologie dans l'université nouvellement fondée à Kiel. Il mourut en 1694, avec la réputation d'un homme érudit. On a de lui: *Tractatus de calumniis paganorum in veteres christianos*, Kiel, 1698, in-4, ou Lubeck, 1703, in-4 : ouvrage curieux et intéressant pour ceux qui aiment la religion; *Tractatus de persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque martyrum cruciatibus*, ibid., 1689, in-4; *Tractatus de religione ethnicâ, Muhammedanâ et judaicâ*, ibid., 1665, in-4; *De Christo crucifixo, Judæis scandalo, gentilibus stultitia*, ibid., 1678, in-4; *De tribus impostoribus magnis, Ed. Herbert, Th. Hobbes et Ben. Spinosa liber*, Hamburgi, 1701, in-4, 5 à 7 fr. L'auteur de ces savants ouvrages se déshonora par des *Traités* de controverse, dont les titres annoncent le fanatisme et la fureur. *Le papisme plus noir que le charbon; Le Béelzébut romain; Le pape schismatique*, etc. On trouve la *Vie* de ce théologien, écrite par Joachim Lindemann, son gendre, dans le livre de Pippiny, intitulé : *Sacer decadum septenarius*, Leipzig, 1785, in-8. — Christian Kortholt, son fils, né à Kiel en 1709, travailla au *Journal de Leipzig* jusqu'en 1736, et mourut en 1751, professeur de théologie à Gottingen. On lui doit une *Edition* des *Lettres latines* de Leibnitz, des *Lettres françaises* du même, et un *Recueil* de diverses pièces philosophiques, mathématiques et historiques de ce philosophe, etc.

KOSCIUSKO (Thadée), né en Lithuanie en 1746, alla en Amérique seconder l'insurrection des colons contre la métropole. Il était parvenu au grade de général-major, lorsqu'en 1783 l'Angleterre reconnut les Etats-Unis. Il revint alors en Pologne, mais reprit les armes quand le roi Stanislas et la diète tentèrent, en 1789, de s'opposer aux progrès de la puissance russe. Il s'immortalisa à l'affaire sanglante de Dubienska. A peine un traité humiliant eut-il été conclu, que Kosciusko et seize des principaux officiers de l'armée donnèrent leur démission. Retiré à Leipzig, il y apprit qu'un décret de l'assemblée législative de France venait de lui conférer le titre de *citoyen français*. Kosciusko reçut bientôt en Saxe une députation de ses compatriotes qui lui demandaient de se mettre à la tête d'une insurrection. Il n'avait que 5,000 hommes, avec lesquels il attaqua et battit 10,000 russes. Ce premier succès entraîna le soulèvement général de la Pologne. Kosciusko, investi de la dictature, tant pour les affaires militaires et civiles que pour les relations politiques avec les puissances étrangères, se montra toujours digne de cette haute confiance. Varsovie ayant chassé les Russes qui l'occupaient, la Pologne fut libre. Mais 40,000 Prussiens s'avan-

cèrent contre la capitale : Kosciusko les rencontra près Szcekociny, le 8 juin 1794, leur livra une sanglante bataille, et parvint à prendre, en avant de Varsovie, une position qui préserva cette ville de leur approche. Les Prussiens et les Russes réunis tentèrent vainement un assaut : ils levèrent enfin le siége. Cependant le nombre des Russes commandés par Souvarow et Fercen s'accroissait tous les jours. Kosciusko marcha contre eux : la bataille de Maûjowice eut lieu le 4 octobre 1794 : deux fois les Russes furent repoussés; mais enfin, blessé, renversé de cheval, percé de coups, Kosciusko tomba sans connaissance, après s'être écrié : *Finis Poloniæ!* Vêtu du costume d'un simple paysan polonais, il allait expirer sous les lances des cosaques, lorsqu'il fut reconnu par des officiers russes qui eurent pour lui les égards dus au courage et au malheur. Transféré par ordre de Catherine II à St.-Pétersbourg, il fut jeté dans une prison où il resta jusqu'à l'avénement au trône de Paul Ier. L'un des premiers actes de ce prince fut de lui rendre la liberté; il y ajouta une pension, dont le fier Polonais renvoya le brevet dès qu'il fut dans un pays où il n'avait plus à craindre la puissance russe. Lorsque ses blessures furent cicatrisées, il partit pour l'Angleterre et de là pour l'Amérique, d'où il revint en 1798 en France. Ses compatriotes réfugiés lui décernèrent alors l'épée de Jean Sobieski, qui avait vaincu les Turcs sous les murs de Vienne : en combattant pour la France en Italie, ils avaient trouvé cette arme à la prise de Lorrette. Dès lors Kosciusko vécut obscurément à la campagne, bornant toutes ses occupations à la culture des fleurs. Le gouvernement impérial chercha plusieurs fois à le séduire; des proclamations furent même distribuées en son nom, et les journaux n'osèrent publier les réclamations de Kosciusko. On sait comment Bonaparte traita la Pologne. En 1814, les Russes qui vinrent en France montrèrent pour Kosciusko beaucoup d'égards. L'empereur Alexandre, avec lequel il eut une entrevue, lui accorda même une garde d'honneur. Kosciusko quitta la France. Après avoir fait un voyage en Italie, il alla se fixer en Suisse, et mourut à Soleure, en 1817. Sur la demande des Polonais, son corps fut transporté à Cracovie, et inhumé dans la cathédrale de cette ville entre les tombeaux de Jean Sobieski et de Joseph Poniatowski.

KOTTER (Christophe), corroyeur de Sprotau en Silésie, devint fameux dans le parti protestant par les visions qu'il disait avoir. Commenius ayant fait connaissance avec lui, se rendit promulgateur de ses prophéties. Comme elles annonçaient de grands malheurs à la maison d'Autriche, et de grands avantages à ses ennemis, on le mit au pilori à Breslau, en 1627, et on le bannit ensuite des états de l'empereur. Cette légère punition ne le corrigea pas. Il passa dans la Lusace, et y prophétisa jusqu'à sa mort, arrivée en 1647, à 62 ans. Comenius publia les délires de ce visionnaire, et ceux de Drabitius et de Christine Poniatovia, sous le titre de *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1665. L'édition de 1657 est beaucoup moins ample.

KOTZEBUE (Auguste-Frédéric-Ferdinand), auteur dramatique, né à Weimar en 1761, commença sa carrière administrative en Russie. Plusieurs pièces qu'il écrivit pour le théâtre de l'impératrice, et qui eurent un succès prodigieux, telles que *Misanthropie et Repentir*, *les Deux frères*, etc., lui avaient préparé un bon accueil à la cour. Catherine II le nomma conseiller titulaire, et lui donna ensuite un emploi à Revel. En 1783, il fut nommé assesseur au premier tribunal, et deux ans après président du gouvernement, avec le grade de lieutenant colonel. Quelques pamphlets trop analogues aux maximes qui régnaient en France, déchirée depuis cinq ans par les troubles révolutionnaires, lui attirèrent une disgrâce. Cependant ce même Kotzebue avait publié, en 1792, un livre en faveur de la noblesse. Nommé, en 1795, directeur du théâtre de Vienne, il se rendit ensuite à Weimar, et retourna en 1800 à Saint-Pétersbourg; mais, arrêté par ordre de Paul Ier qu'il n'avait pas, dit-on, ménagé dans ses écrits politiques, on le conduisit en Sibérie. Lorsque le temps de son exil fut terminé, l'empereur, qui connaissait les talents de Kotzebue pour les pamphlets, le chargea d'en faire dans un esprit opposé à celui qui lui avait attiré ce châtiment, et le récompensa en lui donnant la direction du théâtre de la cour. Enfin Paul Ier mourut, et Kotzebue obtint la permission de revoir sa ville natale. Depuis cette époque il travailla à plusieurs journaux, dans lesquels il excitait son pays à secouer le joug de Bonaparte. Il n'en fit pas moins un voyage à Paris, et ses *Souvenirs* de cette ville, aussi bien que ses *Souvenirs de Rome et de Naples*, sont, par suite de sa versalité ordinaire, empreints d'un républicanisme exalté. Il combattit encore la politique de Bonaparte dans le *Sincère* qu'il rédigeait à Berlin avec Merkel, puis il la justifia quelques mois après dans son *Voyage de Paris à Berlin*. Ses opinions subirent une modification nouvelle, lorsqu'il retourna en Russie, et il suivit l'empereur Alexandre dans la guerre de 1813, en qualité d'historiographe de l'armée. Après cette campagne, le czar le nomma consul général de Russie à Kœnigsberg. Appelé, en 1816, à Saint-Pétersbourg, il obtint de revenir en Allemagne, où Alexandre le nomma son correspondant littéraire, en le chargeant de lui rendre compte de l'esprit de ce pays. Kotzebue dut à cette correspondance sa mort tragique. Il avait signalé à l'empereur les dangers que présentait la secte des *Illuminés*, et l'étudiant Sand, affilié à cette secte, l'assassina le 23 mars 1819. Kotzebue était envieux, versatile et avide. Aux gages des princes, et nouvel Arétin (à l'impiété près), il écrivait sous leur dictée tout le contraire de ce qu'il avait écrit et pensé autrefois. Il serait injuste de lui refuser du talent, un style vif, animé, mais on ne saurait louer ni son jugement ni son bon goût. On cite sous son nom près de trois cents tragédies, comédies, drames, opéras, farces, tant en vers qu'en prose. Il en avait acheté la plus grande partie, à bas prix, de plusieurs étudiants, et après les avoir retouchées, il les avait vendues à un prix très-haut aux différents théâtres de l'Allemagne. Ses tragé-

dies les plus accréditées sont : *Gustave Wasa*, *les Hussites*, *Octavie*, *la Prêtresse du soleil*, *les Espagnols au Pérou*, *Hugo-Grotius*, etc. On distingue parmi ses drames, *les deux Frères*, et *Misanthropie et Repentir*, etc. Après avoir inondé de ses productions dramatiques tous les théâtres d'Allemagne, il écrivit des romans : le plus prôné a pour titre *les Malheurs de la famille d'Orthemberg*. Il ne lui manquait que d'être historien ; et il publia l'*Histoire de l'ancienne Prusse*, pour la rédaction de laquelle il consulta les archives de l'Ordre teutonique. Elle arrive jusqu'en 1466, à la paix de Thorn. Son *Histoire de l'empire d'Allemagne* est inférieure à la première.

KOULI-KAN (Thamas), roi de Perse, appelé aussi *Nadir Schah*, naquit en 1688 (1100 de l'égire) à Calot, dans la province du Khorasan, une des plus orientales de la Perse, et sujette aux incursions des Tartares Usbecs contres lesquels il eut à combattre dès l'âge de 15 ans, pour défendre ses propriétés. Le père de Nadir était gouverneur de la forteresse de Calot : cette dignité depuis longtemps était héréditaire dans sa famille, et devait par conséquent revenir à son fils, qu'il laissa mineur à sa mort; mais l'oncle de celui-ci s'empara du gouvernement sous prétexte d'en prendre soin jusqu'à la majorité de son neveu. Nadir, indigné d'une telle conduite, s'expatria. Après divers exploits, plus dignes d'un brigand que d'un capitaine, il se distingua honorablement en repoussant les Tartares Usbecs qui ravageaient le Khorasan ; mais il irrita en même temps, par son orgueil, le gouverneur de cette province, au point que celui-ci lui fit donner la bastonnade sous la plante des pieds, jusqu'à ce que les ongles des orteils lui fussent tombés. Cet affront obligea Nadir à prendre la fuite; il se joignit à deux voleurs de grand chemin, enrôla des bandits, et se vit dans peu à la tête de 500 hommes bien montés. Avec ce corps, il ravagea tout le pays, et brûla les maisons de tous ceux qui refusaient de contribuer. Les Aghwans s'étaient rendus maîtres d'Ispahan sous la conduite de Maghmud, qui venait d'envahir la Perse. Les Turcs et les Moscovites s'étaient, d'un autre côté, jetés sur divers états de la Perse, de sorte que Schah-Thamas, légitime successeur de Hossein, n'avait plus que deux ou trois provinces. Un des généraux de son armée, dont il était mécontent, se retira secrètement auprès de Nadir avec 1,500 hommes. L'oncle de Nadir, appréhendant alors qu'il ne vînt le dépouiller du gouvernement à main armée, lui écrivit qu'il obtiendrait, s'il voulait, le pardon de tout ce qu'il avait fait, et qu'il pourrait entrer au service du roi. Il accepta cette offre, et partit sans différer pour Calot, avec le général fugitif et cent hommes d'élite. Il fut bien reçu, mais la nuit suivante il fit investir la place par 500 hommes, et étant monté dans la chambre de son oncle, il le tua en 1727. Schah-Thamas ayant besoin de monde, fit dire à Nadir qu'il lui pardonnerait encore ce crime, s'il venait le joindre, et qu'il le ferait Min-Baschi, ou commandant de mille chevaux. Nadir, ravi de cette proposition, se rendit auprès du monarque, s'excusa, et promit beaucoup de fidélité. Après s'être signalé en diverses rencontres contre les Turcs, il fut fait lieutenant général. Il sut même si bien s'insinuer dans l'esprit du roi, et rendre suspect le général de ses troupes, que ce dernier ayant eu la tête tranchée, Nadir se vit général au commencement de l'an 1729. C'est alors qu'il déploya toute l'étendue de ses talents, et le roi se reposa sur lui de toutes les affaires militaires. Dans le mois d'août de cette année, Thamas apprit qu'Aschruff, successeur de Magmud, s'avançait avec trente mille hommes vers le Khorasan : Nadir marcha contre lui ; la bataille se donna, et Aschruff y ayant perdu douze mille hommes, se retira à Ispahan avec environ le tiers de son armée. Thamas, pour récompenser de tels exploits, fit à son général le plus grand honneur qu'un roi de Perse puisse faire. Il lui ordonna de porter son nom, de sorte qu'il fut nommé Thamas-Kuli ou Kouli, *l'esclave de Thamas*, en y ajoutant le mot Kan, qui signifie *seigneur*. L'esclave voulut être bientôt le maître. Kouli-Kan excita une révolte contre Thamas, le fit enfermer dans une prison obscure, et se plaça sur le trône d'où il l'avait fait descendre. Il fut couronné en 1736, à Kasbin. Le GrandSeigneur et le Mogol le reconnurent pour roi de Perse. Il partit au mois de décembre avec une armée de plus de 80,000 hommes, ayant laissé son fils Baza-Kuli-Mirla, pour commander dans Ispahan pendant son absence. Il prit Kandahar après un siége de 18 mois. Quelques ministres de Mahommed-Schah, empereur du Mogol ou de l'Indostan, écrivirent à Kouli-Kan pour l'inviter à s'emparer d'un empire dont le monarque indolent et voluptueux n'était pas digne. Dès que le roi de Perse eut pris ses sûretés, il ne se refusa pas à cette conquête, si conforme à son inclination. Après s'être emparé des villes de Gorbundet et de Ghoznaw, il marcha droit à Cabul, capitale de la province du même nom, et frontière de l'Indostan, et s'en rendit maître : il y trouva d'immenses richesses. Il écrivit au Grand-Mogol, que, « tout ce qu'il » venait de faire était pour le soutien de la reli» gion de l'empereur. » Mahommed ne répondit à cette lettre qu'en levant des troupes. Kouli-Kan envoya un second ambassadeur pour demander environ 100 millions de notre monnaie et 4 provinces. L'empereur, fort nonchalant, et trahi par ses ministres, ne fit aucune diligence. Pendant ces tergiversations, le Persan se rendait devant Peishor, dont il s'empara après avoir défait un corps de 7,000 hommes, campés devant cette place, au mois de novembre 1738. Le 19 janvier suivant, il se vit maître de Lahor. Enfin, l'armée du Grand-Mogol s'ébranla, et le monarque partit de Delhi le 18 janvier. Kouli-Kan alla au devant lui. Son armée était d'environ 16,000 hommes de cavalerie. Il alla camper à une petite distance de celle de l'ennemi. Le combat se donna, et le Persan remporta une victoire complète, quoiqu'il n'eût fait agir qu'une partie de ses troupes. La consternation et la terreur se répandirent dans le camp de l'empereur. On tint un conseil, et on fit faire des propositions d'accommodement à Kouli-Kan, qui exigea qu'avant toutes

choses le Grand-Mogol vint s'entretenir avec lui dans son camp. L'empereur fit ce qu'on demandait de lui ; et après que le roi de Perse l'eut fait asseoir à côté de lui dans le même siége, il lui parla en maître et le traita en sujet. Il ordonna ensuite à un détachement de cavalerie de s'emparer de toute l'artillerie du Grand-Mogol, et d'enlever tous les trésors, tous les joyaux, toutes les armes et les munitions de l'empereur et des émirs. Les deux monarques se rendirent à Delhi, capitale de l'empire, et ils arrivèrent avec leurs troupes, le 7 mars 1739. Le vainqueur enferma le vaincu dans une prison honorable, et se fit proclamer empereur des Indes. Tout se passa d'abord avec beaucoup de tranquillité; mais une taxe que l'on mit sur le blé causa un grand tumulte, et quelques-uns des gens du roi de Perse furent tués. Le lendemain 11, le tumulte fut plus grand encore. Kouli-Kan monta à cheval et envoya un gros détachement de ses troupes pour apaiser le tumulte, avec permission de faire main basse sur les séditieux, après avoir employé la douceur et les menaces. S'étant rendu dans une mosquée, il y fut attaqué à coups de pierres; on tira même sur lui. Ce prince, se livrant à toute sa fureur, ordonna un massacre général; il le fit cesser enfin; mais ayant duré depuis 8 heures du matin, jusqu'à 3 heures après midi, il y eut un si grand carnage, que l'on compte qu'il y périt plus de 40, 000 habitants. Pour se délivrer d'un hôte si formidable, il s'agissait de lui payer les sommes qui lui avaient été promises. Kouli-Kan eut pour sa part des richesses immenses en bijoux, en diamants. Il emporta beaucoup plus de trésors de Delhi que les Espagnols n'en prirent à la conquête du Mexique. Ces trésors, amassés par un brigandage de plusieurs siècles, furent enlevés par un autre brigandage. On fait monter le dommage que causa cette irruption des Persans, à 125 millions de livres sterling. Un dervis, touché des malheurs de sa patrie, osa présenter à Kouli-Kan la requête suivante : « Si tu es Dieu, agis en » Dieu; si tu es prophète, conduis-nous dans la » voie du salut ; si tu es roi, rends les peuples heu» reux, et ne les détruis pas. » Kouli-Kan répondit dans le style d'Attila : « Je ne suis pas Dieu, pour » agir en Dieu, ni prophète pour montrer le che» min du salut; ni roi, pour rendre les peuples » heureux. Je suis celui que Dieu envoie contre les » nations sur lesquelles il veut faire tomber sa ven» geance (1). » Le monarque persan, qui était en droit de tout exiger de Mahommed, finit par lui demander en mariage une princesse de son sang pour son fils, avec la cession de toutes les provinces situées au delà de la rivière d'Atk, et de celle de l'Indus, du côté de la Perse. Mahommed consentit à ce démembrement par un acte signé de sa main. Kouli-Kan se contenta de la cession de ces belles provinces, qui étaient contiguës à son royaume de Perse, et les préféra à des conquêtes plus vastes, qu'il eût conservées difficilement. Il laissa le nom d'empereur à Mahommed, mais il donna le gouvernement à un vice-roi. Comblé de richesses, il ne songea plus qu'à retourner en Perse. Il y arriva après une marche pénible, qui fut traversée par plusieurs obstacles, que sa valeur et sa fortune surmontèrent. Ses autres exploits sont peu connus. Cependant on sait que son neveu Ali ayant levé l'étendard de la rébellion, Kouli-Kan marcha contre lui; il était campé à Feth-Abud, lorsque l'intendant de sa maison et plusieurs généraux l'attaquèrent de nuit dans sa tente; il se défendit vaillamment; mais, ayant fait une chute, il fut percé par leurs coups, et on lui trancha la tête le 20 juin 1747. « Les as» sassins, dit un historien persan, firent une balle » de paume de cette tête que l'univers, peu de » temps auparavant, n'était pas capable de conte» nir. » Son neveu Ali Kouli-Kan se fit proclamer roi de Perse. Ses conquêtes ne furent marquées que par des ravages. Il ne fut qu'un illustre scélérat. Il aimait excessivement les femmes, et semblait nourrir son humeur sanguinaire par la jouissance des plaisirs sensuels. Sa taille était de six pieds, sa constitution fort robuste, et sa voix extrêmement forte. L'histoire de ses exploits est une vérification bien sensible de la réflexion de Montesquieu : « Que » l'on se mette devant les yeux, d'un côté les mas» sacres continuels des rois et des chefs grecs et » romains, et de l'autre la destruction des peuples » et des villes par ces mêmes chefs, Timur et Gen» gis-Kan, qui ont dévasté l'Asie, et nous verrons » que nous devons au christianisme, dans le gou» vernement, un certain droit politique; et dans la » guerre, un certain droit des gens, que la nature » humaine ne saurait assez reconnaître. »

(1) On doit ajouter qu'il se moquait de toutes les religions, même de la sienne. Un des chefs de cette dernière lui ayant remontré que tout grand prince, tout invincible qu'il était, il n'avait pas le droit d'innover en religion, Kouli-Kan, pour toute réponse, le fit étrangler.

KOUTOUSOFF-Smolenskoi (Michel-Lavrionowich-Golenitcheff), feld-maréchal des armées russes, né en 1745, mort à Bunzlau, en Silésie, en 1813, eut une grande part à la prise d'Ismaïlow en 1790, et commanda l'armée qui se réunit aux Autrichiens en 1805. C'est contre son avis que fut livrée la bataille d'Austerlitz. Après la paix de Presbourg, il prit le commandement de l'armée destinée contre les Turcs, et dicta les conditions de la paix conclue à Bucharest le 16 mars 1812. La guerre ayant éclaté entre la France et la Russie, Koutousoff évita pendant quelque temps un engagement décisif avec Napoléon. Il se décida pourtant à donner la célèbre bataille de la Moskowa, après laquelle l'armée russe, en se retirant, ouvrit aux Français la route de Moscou. Lors du départ des étrangers, les combats de Dorogobouj et de Krasnoï, où le nombre écrasa la valeur, valurent à Koutousoff le surnom de *Smolenskoï*. Ce feld-maréchal commandait encore l'armée russe au commencement de la campagne de 1813.

KRANTZ, ou Crantz (Albert), chroniqueur allemand, professeur de philosophie et de théologie à Rostock, puis doyen de l'église de cette ville, qui était sa patrie, naquit vers le milieu du XVe siècle, fut employé par les villes anséatiques dans diverses négociations, et s'en acquitta avec autant d'intelligence que de zèle. Il était l'arbitre des différends, la

ressource des pauvres et l'exemple de son chapitre. Il fut choisi pour médiateur entre les rois de Danemark et de Holstein, en 1500. Cet homme estimable mourut en 1517, laissant plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : *Chronica regnorum Aquiloniorum Daniæ, Sueciæ, Norwegiæ*, Strasbourg, 1546, in-fol., réimprimée à Francfort dans le même format, par les soins de Jean Wolf; *Saxonia, sive de Saxonicæ gentis vetusta origine*, Francfort, 1575, 1580, 1581, 1621, in-fol.; *Vandalia, sive Historia Wandalorum*, Cologne, 1600, in-fol., réimprimée avec plus de soin en 1619, Francfort, in-fol., par Wechel; *Metropolis, sive Historia ecclesiastica Saxoniæ*, ibid., 1575, 1590 et 1627, in-fol. Elle ne regarde que l'histoire de Westphalie de Jutland; *Ordo missæ, secundùm ritum ecclesiæ Hamburgensis*, Rostock, 1505, in-fol., etc. Tous les ouvrages de cet auteur offrent beaucoup de recherches; mais il se perd quelquefois dans les origines des peuples, quoiqu'il soit le premier qui ait travaillé à purger l'histoire septentrionale des fables dont elle était farcie. Si ses *Histoires* ont été mises à l'*index*, avec la clause *donec expurgentur*, c'est que les sectaires les ont défigurées : car Krantz était très-bon catholique, et mourut avant que Luther eût produit le triste schisme qui a désolé l'église d'Allemagne. (*Voy.* les *Memoires de Nicéron*, tom. 38.)

KRASICKI (Ignace), comte de Siczen, évêque polonais, naquit à Doubiecko en 1735, d'une famille illustre dans les sciences et dans les armes. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il obtint sans peine les plus hautes dignités de l'Eglise, et fut nommé successivement prince évêque de Warmie, puis archevêque de Gesne. Krasicki fut aussi l'un des plus illustres écrivains polonais du XVIIIe siècle : ses vers et sa prose sont très-élégants, et ont valu à ce prélat le surnom de *Voltaire de la Pologne*. Ne pouvant défendre sa patrie comme la plupart de ses amis, avec l'épée, il la défendit de tous ses efforts avec sa plume. Quand la Pologne fut partagée pour la première fois en 1772, et que par suite de ce partage, il tomba sous la dépendance de la Prusse et perdit en conséquence le titre de sénateur de la Pologne, il se retira à Berlin où il chercha des consolations dans les lettres qu'il cultiva avec une nouvelle ardeur. Le fameux Frédéric l'honora constamment de son amitié. On rapporte que ce prince lui dit un jour en plaisantant : *Monsieur l'archevêque, j'espère que vous me ferez entrer en paradis, sous votre manteau épiscopal.* — Non, sire, répondit le prélat, qui avait une conversation très-enjouée; *Votre Majesté me l'a rogné si court qu'il me serait impossible d'y cacher de la contrebande.* Le comte Krasicki est mort à Berlin en 1801. On a de lui : la *Micheide*, 1776, 1780, in-8, poëme héroï-comique en 10 chants, sur les rats et les souris : le sujet est tiré de l'ancienne chronique de l'évêque Kadlubeck, d'après laquelle les rats et les souris avaient mangé le roi Popiel. Ce poëme a été traduit en français par Dubois en 1784, puis par J.-B. Lavoisier, sous le titre de la *Souriade*, Paris, 1818, in-8; la *Monomachie*, ou *la Queue des Moines*, 1778, autre poëme en 6 chants, qui passe pour son chef-d'œuvre; plusieurs livres de *Fables et Contes*, 1779, in-8; de Vienne a traduit le premier en vers français, in-18, Paris, 1828, in-8, 4 fr.; des *Satires*; la *Guerre de Chocsin*, poëme épique en 12 chants; des *Lettres* et *Mélanges*; une *Histoire de Varsovie*; la traduction en polonais d'une partie des *Poésies d'Ossian*, des *Vies de Plutarque*, *etc.* Il excellait à peindre les ridicules, surtout ceux qui tenaient aux habitudes nationales. Ses ouvrages ont été recueillis pour la plupart et publiés par Dmochowski, Varsovie, 1803-4, 10 vol. in-8. On trouve sur la vie de cet illustre écrivain, des détails intéressants dans son *Eloge* par le comte Stanislas Potocki. J.-B. Lavoisier, chanoine de Mohilow et membre honoraire de l'académie de Wilna, a donné la traduction française de cet éloge, qui a été placée en tête de celles des *Aventures de Nicolas Doswiaczinski*, l'un des ouvrages de Krasicki, Paris, 1818, in-8.

KRATZ (Georges), né à Schongau en Bavière, en 1714, jésuite en 1730, enseigna les mathématiques dans l'université d'Ingolstadt, avec une réputation extraordinaire, et mourut à Munich en 1766. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *De viribus corporum*; *De genuino principio æquilibrii corporum solidorum*, Ingolstadt, 1759; *Observatio transitus Veneris per discum solarem, 6 junii* 1761; *Methodus cujuscumque non perfecte quadrati radicem verè quam proximam brevi labore determinandi*, 1762; *De ratione motus mediæ lunæ a terra ad vires quibus in lunam premitur*, 1762. On a publié après sa mort, *Nova virium theoria de pressione fluidorum*, Ingolstadt, 1765; et *Principia hydraulicæ*, ibid., 1770.

KRAUS (Jean-Ulric), habile graveur allemand, né en 1645 à Augsbourg, dont nous avons l'ancien et le nouveau Testament, très-élégamment exécutés en taille-douce. La délicatesse des figures fait rechercher le recueil qu'on en fit à Augsbourg en 1705, 6 part. in-fol., contenant 135 et 30 pl., 20 à 25 fr. Les Epitres et Evangiles sont gravés séparément en 1706, in-fol., 120 pl., 15 à 16 fr. L'explication étant en allemand, cet ouvrage ne peut être recherché de ceux qui ne savent pas cette langue, qu'à cause de la beauté des gravures. (*Voy.* WEIGEL.) Kraus est mort dans sa patrie en 1719.

KREUTZER (Rodolphe), célèbre compositeur, et l'un de nos premiers violonistes, né à Versailles, en 1767, mort à Paris en 1831, publia plusieurs *Concertos*, et fit représenter des *Opéras* qui furent accueillis avec faveur. Les plus remarquables sont : *Paul et Virginie*; *Aristippe*; *la mort d'Abel*; *Lodoïska*; *Jadis et aujourd'hui*, etc. On doit encore à Kreutzer des *symphonies concertantes*, des *quatuor*, des *trio*, des *duo* et des *sonates* de violon. Il est auteur, avec Baillot, de l'excellente méthode de violon rédigée pour l'enseignement du Conservatoire de musique.

KROMAYER (Jean), né en 1576 à Dobelen en Misnie, fut ministre à Eisleben, prédicateur de la duchesse douairière de Saxe, et enfin surintendant à Weimar, où il mourut en 1643. On a de lui : *Harmonia Evangelistarum*; *Historiæ ecclesias-*

tica Compendium; une *Paraphrase* estimée sur Jérémie et sur les Lamentations; elle se trouve dans la Bible de Weimar.

KROMAYER (Jérôme), neveu du précédent, né à Zeitz en 1610, mort en 1670 à Leipzig, où il était professeur d'histoire, d'éloquence et de théologie, a donné plusieurs ouvrages infectés des erreurs de Luther, entre autres : *Theologia positivo-polemica; Historia ecclesiastica; Polymathia theolog.*, etc.

KROUST (Jean-Marie) entra chez les jésuites, fut professeur de théologie plusieurs années à Strasbourg, puis confesseur de Mesdames de France, en particulier de madame la Dauphine, mère des rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Il travailla quelque temps au *Journal de Trévoux*, et mourut à Brumpt en Alsace, en 1770. On a de lui un ouvrage en latin, intitulé : *Institutio clericorum*, Augsbourg, 1767, 4 vol. in-8. Ce sont des méditations pour tous les jours de l'année, très-propres à former les prêtres à la sainteté de leur état, et au ministère de la chaire. Il a encore donné un vol. in-8, contenant une *Retraite* de huit jours, à l'usage des ecclésiastiques; réimprimée à Fribourg, en Brisgau, 1765, à Augsbourg en 1792. On trouve dans ces livres le langage onctueux de l'Ecriture et des Pères.

KRUDNER (Valérie WITTINGHOFF, baronne de), enthousiaste du XIXe siècle, née à Riga en 1766, morte à Karason-Bazar en Crimée en 1824, était arrière-petite-fille du maréchal Munich. A l'âge de 15 ans, on la citait comme un modèle de beauté et d'esprit; mais dès sa première jeunesse elle fit paraître un caractère exalté et une imagination ardente. Mariée avec le baron de Krudner, elle le suivit dans ses missions diplomatiques à Copenhague, à Venise, à Berlin. Devenue veuve en 1802, elle voyagea en Allemagne, en Suisse, en Italie, en France. C'est à Paris qu'en 1806 elle publia, sous son propre nom de *Valérie*, un roman qui est l'histoire de sa vie, et qui fixa sur elle l'attention générale. De retour en Russie, elle ambitionna une célébrité plus grande encore, et s'annonça comme *inspirée*. Dès cette époque, elle avait des entretiens avec l'empereur Alexandre, qu'elle appelait l'*Oint du Seigneur*. Ses courses mystiques la conduisirent dans le Wurtemberg et dans le duché de Bade, d'où elle fut renvoyée; à Paris, où elle accompagna l'empereur de Russie en 1815; à Genève, où elle s'associa le ministre Empeytaz. Mais les rassemblements que provoquait la prophétesse inquiétèrent le gouvernement suisse, et elle reçut l'ordre de quitter le pays. C'était son usage de maudire les lieux qu'elle était forcée d'abandonner : elle secouait ensuite la poussière de ses pieds, reprochait aux magistrats qui l'expulsaient leur dureté envers l'*envoyée du Seigneur*, et les menaçait du feu du ciel. Délaissée par les prosélytes dont elle avait voulu devenir l'ange conducteur, elle reparut dans le duché de Bade, qu'elle dut quitter encore. Elle retourna en Russie, où des communications sympathiques avec les frères Moraves la retinrent aux environs de Riga. Elle finit par essayer d'établir en Crimée un établissement de correction pour les criminels et les pécheurs. Outre son roman de *Valérie*, Mad. de Krudner avait publié une brochure intitulée *le Camp des Vertus*, Paris et Lyon, 1815, in-18.

KRUNITZ (Jean-Georges), né à Berlin en 1728, étudia à Gottingue, Halle et Francfort-sur-l'Oder, se fit d'abord recevoir docteur en médecine dans cette dernière ville, et commença à professer cet art à Francfort-sur-l'Oder; mais ayant eu peu de succès, il alla s'établir à Berlin, où il donna successivement un grand nombre de traductions et de compilations, écrites en général avec une prolixité fatigante. On assure qu'il ne donnait pas moins de trois feuilles à l'impression par jour; une maladie dont il fut affecté sur la fin de sa vie ne mit aucun obstacle à sa fécondité. Le style de ses écrits est négligé; mais l'auteur a beaucoup d'érudition. La plus considérable de ses productions est une *Encyclopédie économico-technologique*, qui ne devait être d'abord qu'une traduction de l'Encyclopédie d'Yverdon; mais Krunitz trouvant trop de lacunes dans cet ouvrage, résolut de marcher seul dans cette grande entreprise, et publia, jusqu'à sa mort, 72 vol. in-8. Cette collection a été continuée par Flœrke. Elle diffère de l'Encyclopédie française en ce que Krunitz n'a visé qu'à l'utile; mais son ouvrage n'est qu'un magasin informe, rempli de matériaux bruts, entassés sans mesure et sans choix. On y trouve cependant de précieux renseignements, qui attestent l'érudition de l'auteur; aussi a-t-il obtenu une deuxième édition en 1786. On en a publié un *abrégé*, qui est encore un recueil très-volumineux : plusieurs articles fort étendus ont été imprimés à part, le *curé de Campagne*, *les écoles rurales*, etc. Il a traduit de l'anglais l'*Histoire de l'électricité*, par Priestley, 1772; l'*Histoire naturelle des Coralines*, par Ellis, 1767, in-4.

KUHLMANN (Quirinus), fameux visionnaire, était né en 1651 à Breslau, en Silésie, avec un esprit sage et pénétrant; une maladie dérangea ses organes à 18 ans; il se crut inspiré de Dieu, et s'imagina être dans un globe de lumière qui ne le quittait jamais; il ne voulut recevoir aucune leçon, parce que, disait-il, *le Saint-Esprit était son maître.* Cet écervelé, qu'il aurait fallu enfermer, fut brûlé l'an 1689 en Moscovie, pour quelques prédications séditieuses. Il avait parcouru auparavant l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Orient, et n'avait pas fait beaucoup de prosélytes. On a de ce visionnaire 42 ouvrages pleins de rêveries les plus absurdes. Il en préparait un qu'il devait intituler *La clef de l'éternité et du temps;* c'était la suite d'un ouvrage qu'il avait publié en 1674 à Leyde, sous le titre de *Prodromus quinquennii mirabilis.* (*Voy.* Adelung, *Hist. de la folie humaine*, t. 5, p. 390.)

KUHN (Joachim), professeur de grec et d'hébreu dans l'université de Strasbourg, né à Gripswalde en 1647, mort en 1693, laissa des *Notes sur Pollux*, *Pausanias*, *Elien*, *Diogène-Laërce*, et d'autres écrits dans lesquels on remarque un grand fonds d'érudition. Le plus connu est intitulé : *Quæstiones philosophicæ ex sacris veteris et*

novi Test. aliisque scriptoribus, Strasbourg, 1698, 3 tom. in-4.

KULCZINSKI (Ignace), abbé de Grodno, né à Wlodimir, en Pologne, l'an 1707, entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Basile, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur général de cet ordre. Il mourut dans son abbaye de Grodno, en 1747, après s'être acquis une grande réputation par son *Specimen Ecclesiæ ruthenicæ*. On a encore de lui, en manuscrit, *Opus de vitis sanctorum ordinis divi Basilii magni*, 2 vol. in-fol.

KULPISIUS (Jean-Georges), professeur en droit à Gieslein, puis à Strasbourg, assista au congrès de Ryswick en qualité d'envoyé du duc de Wirtemberg, et mourut en 1698. Le plus estimé de ses ouvrages est un *Commentaire*, in-4, sur Grotius, sous le titre de *Collegium Grotianum*, qui est très-estimé.

KUNADUS (André), théologien luthérien, né à Dobelen en Misnie, l'an 1602, fut professeur de théologie à Wittemberg, et ministre général à Grimma. Il mourut en 1662. On a de lui : une *Explication de l'Epître aux Galates ;* un *Abrégé des lieux communs* de théologie; des *Dissertations sur la tentation au désert*, sur *la confession de saint Pierre*,.... sur *ceux qui ressuscitèrent au temps de la passion*, in-4, etc.

KUNCKEL (Jean), né à Hutten, dans le duché de Sleswig, en 1630, fut chimiste de l'électeur de Saxe, de celui de Brandebourg, et de Charles XI, roi de Suède. Ce monarque récompensa son mérite par des lettres de noblesse, et par le titre de conseiller métallique ou *conseiller des mines*. Si l'on en croit Boërhaave, il aurait peut-être surpassé Boyle, s'il eût été moins prévenu en faveur de l'alchimie. Kunckel mourut en 1702, après avoir fait plusieurs découvertes, entre autres celle du *phosphore d'urine*. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés en allemand, et dont quelques-uns ont été traduits en latin, on distingue ses *Observationes chimicæ*, Londres, 1678, in-12; et son *Art de la verrerie*, traduit en français par le baron d'Holbach, imprimés à Paris, en 1752, in-4. Ils sont écrits d'un style fort bas et avec peu d'ordre. Les chimistes qui l'avaient précédé avaient cultivé la chimie pour augmenter les lumières de la médecine; Kunckel en fit usage pour perfectionner les arts. C'était un artiste qui avait peu de théorie, mais qui portait dans la pratique une sagacité et une intelligence qui lui tenaient lieu de savoir. Il s'attacha surtout à suivre le travail de Neri sur la vitrification ; et ses découvertes donnèrent beaucoup d'étendue à cette partie importante de la chimie. Une de ses expériences paraît démontrer, contre Buffon, que l'or n'est pas vitrifiable, Kunckel en a tenu dans un feu de verrerie pendant plus d'un mois, sans qu'il ait diminué d'un grain, ni reçu la moindre altération.

KUNRAHT, ou KHUENRATH (Henri), chimiste de la secte de Paracelse, et aussi visionnaire que son maître, né en 1560, fit beaucoup parler de lui au commencement du XVIIe siècle, et fut professeur en médecine à Leipzig, sa patrie. Mollerus prétend que Kunraht était un adepte qui possédait la *pierre philosophale*. Il nous apprend lui-même « qu'il » avait obtenu de Dieu le don de discerner le bien » et le mal dans la chimie. » Il mourut à Dresde en 1605. On a de lui plusieurs ouvrages d'une obscurité impénétrable, qui ne servent qu'à montrer le fanatisme ou la charlatanerie de leur auteur. Les curieux recherchent son *Amphitheatrum sapientiæ æternæ, christiano-cabalisticum, divino-magicum*, Hanau, 1619, in-fol. On y mit un nouveau titre en 1653. Ce livre fut censuré par la faculté de théologie de Paris.

KUSTER (Ludolphe), philologue et commentateur, né à Blomberg, dans le comté de Lippe, en 1670, du premier magistrat de cette ville, se distingua de bonne heure par l'étendue de sa mémoire. Il fut d'abord précepteur des enfants du comte de Severin, premier ministre du roi de Prusse ; il voyagea ensuite pendant dix années : de retour à Berlin, un passe-droit qui lui fut fait l'engagea à se rendre à Paris, où l'abbé Bignon, son ami, l'invitait à venir. Les réflexions qu'il avait faites sur la nécessité de reconnaître une Eglise dont l'autorité infaillible mît fin aux controverses, l'engagèrent à se faire catholique. La cérémonie de son abjuration se fit le 25 juillet 1713. L'abbé Bignon le présenta à Louis XIV, qui le gratifia d'une pension de 2,000 liv. L'académie des belles-lettres lui ouvrit ses portes, en qualité d'associé surnuméraire : distinction qu'elle n'avait faite à personne avant lui. Ce savant mourut peu de temps après, en 1716. Ses ouvrages les plus estimés sont : une *Edition* de Suidas, en grec et en latin, Cambridge, 1705, formant 3 vol. in-fol. Cet ouvrage demandait une prodigieuse lecture : l'auteur n'épargna rien pour le rendre parfait en son genre. C'est aussi la meilleure édition que nous ayons du lexicographe grec. L'université de Cambridge récompensa l'éditeur, en le mettant au nombre de ses docteurs ; *Bibliotheca novorum librorum*, 5 vol. in-8. Il commença en avril 1697, et finit avec l'année 1699. L'auteur s'était associé, pour ce travail, Henri Sike; *Historia critica Homeri*, 1696, in-8, curieuse; *Jamblicus de vita Pythagoræ*, Amsterdam, 1707, in-4; *Novum Testamentum*, en grec, 1710, ibid., in-fol., avec les variantes de Mill, augmentées et rangées dans un ordre méthodique ; une belle *Edition* d'Aristophane, en grec et en latin, 1710, in-fol. (*Voy.* ARISTOPHANE.)

FIN DU TROISIÈME VOLUME.







